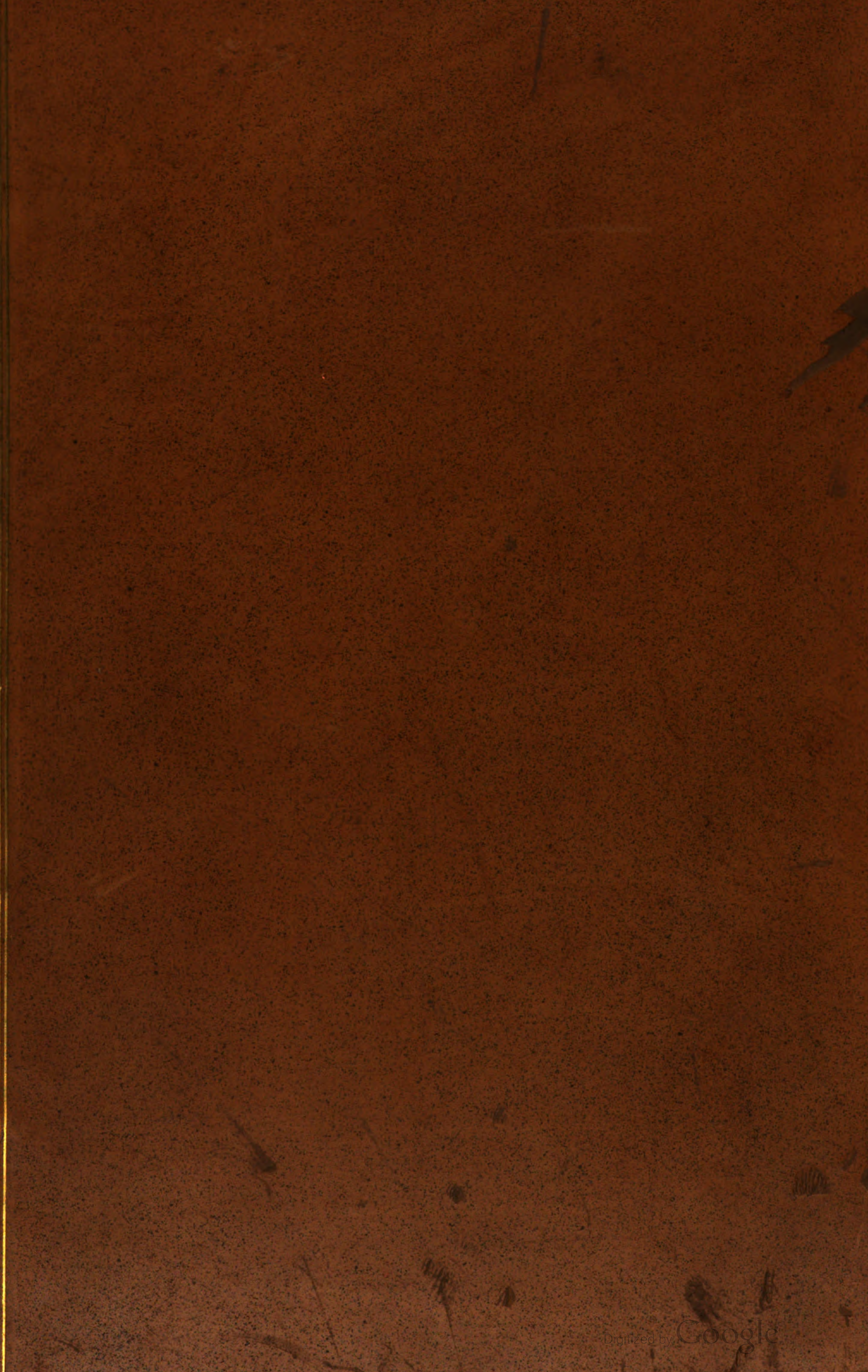




DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, DESCRIPTIF, ARCHÉOLOGIQUE

DES

PÈLERINAGES

ANCIENS ET MODERNES

ET

DES LIEUX DE DÉVOTION

LES PLUS CÉLÈBRES DE L'UNIVERS,

RENFERMANT :

L'HISTOIRE ABRÉGÉE des sanctuaires, des fêtes, des cérémonies et des processions qui ont eu, ou qui ont encore la religion pour objet;
L'INDICATION des villes, des montagnes, des rivières ou des fleuves consacrés par la foi des peuples;
L'ÉNUMÉRATION des reliques insignes dont Dieu s'est plu à manifester la vertu par quelque miracle mémorable;
le DÉTAIL TOPOGRAPHIQUE des chapelles, des églises ou des temples bâtis en *ex-voto* après quelque grâce inespérée, ou en vue d'obtenir du ciel quelque faveur particulière, etc.;
avec une NOTICE SPÉCIALE ET CURIEUSE sur les statues miraculeuses de la sainte Vierge, et sur les villes saintes de Rome et de Jérusalem;
terminé par un APPENDICE qui renferme un calendrier complet des faits historiques se rapportant, pour chaque jour de l'année, à la sainte Mère de Dieu,
quelques NOTIONS sur le brahmanisme, le paganisme en occident, la religion grecque chrétienne, etc.
le tout suivi d'un PRÉCIS sur le culte musulman,
et d'un DICTIONNAIRE des mots employés dans la religion du faux prophète de l'islamisme,
offrant ainsi aux pieuses méditations du philosophe chrétien un tableau intéressant de la forme religieuse chez toutes les nations du globe;

PAR M. LOUIS DE SIVRY,
Membre de la Société Asiatique,
ET
M. CHAMPAGNAC,
Auteur du *Dictionnaire de Chronologie universelle*, etc.

PUBLIÉ
PAR M. L'ABBÉ MIGNE,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,
OU
DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME PREMIER.

2 VOL. PRIX : 14 FRANCS.

CHEZ L'ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1850

Imprimerie de MIGNE, au Petit-Montrouge.

INTRODUCTION.

Dans toutes les contrées de l'univers, dans toutes les religions, depuis les époques les plus reculées, les pèlerinages, c'est-à-dire les voyages de dévotion pour visiter des lieux consacrés par la piété, ou pour s'acquitter de quelque vœu, ont exercé une puissante et salutaire influence sur l'esprit des peuples.

Le christianisme surtout offre de nombreux exemples de pèlerinages. Plus les âmes ont d'attachement au culte des autels, plus aussi elles ont de dévotion. Le moyen âge, où la foi chrétienne se montra si vive, si ardente, si dévouée, avait un zèle admirable pour instituer pieusement un grand nombre de lieux de dévotion. Chaque contrée avait alors ses lieux de pèlerinages que venaient saluer une foule de fidèles, partis de tous les points du monde chrétien. A Jérusalem, le sépulcre du Sauveur; à Rome, les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul; en Espagne, Saint-Jacques de Compostelle; en France, Notre-Dame de Liesse, Saint-Michel-du-Mont et beaucoup d'autres lieux, étaient des endroits révérés, où accouraient de préférence les pieuses populations des villes et des campagnes.

Jadis, chez les chrétiens du moyen âge, on n'entreprenait pas ces voyages de dévotion sans prendre le costume des pèlerins, dont les signes distinctifs étaient le bourdon et l'escarcelle. Au retour d'une course lointaine, le pèlerin était accueilli avec éclat, avec une sorte de respect dans son pays. Des hôpitaux, véritables demeures de l'hospitalité, avaient été établis par différents ordres religieux pour les pèlerins, qui y trouvaient non-seulement un gîte sûr et tranquille, mais encore toutes les choses nécessaires à la vie.

L'illustre et savant Père Ménestrier (dans ses *Représentations en musique anciennes et modernes*) attribue aux pèlerins l'introduction du théâtre en France. « Il est certain, dit-il, que les pèlerinages introduisirent les spectacles de dévotion. Ceux qui revenaient de Jérusalem et de la terre sainte, de Saint-Jacques de Compostelle, de la Sainte-Baume de Provence, de Sainte-Reine, du Mont-Saint-Michel, de Notre-Dame du Puy et de quelques autres lieux de piété, composaient des cantiques sur leurs voyages, y mêlaient le récit de la vie et de la mort du Fils de Dieu, ou du jugement dernier, d'une manière grossière, mais que le chant et la simplicité de ces temps-là semblaient rendre pathétique, chantaient les miracles des saints, leur martyre, et certaines fables à qui la créance du peuple donnait le nom de visions et d'apparitions. Ces pèlerins, qui allaient par troupes, et qui s'arrêtaient dans les rues et dans les places publiques où ils chantaient le bourdon à la main, le chapeau et le mantelet chargés de coquilles et d'images peintes de diverses couleurs, faisaient une espèce de spectacle qui plut et qui excita la piété de quelques bourgeois de Paris à faire un fonds pour acheter un lieu propre à élever un théâtre où l'on représenterait ces mystères, les jours de fête, autant pour l'instruction du peuple que pour son divertissement. L'Italie avait des théâtres publics où l'on représentait ces mystères, et j'en ai vu à Vellétri, sur le chemin de Rome à Naples, dans une place publique, où il n'y a pas quarante ans que l'on a cessé de représenter les mystères de la vie du Fils de Dieu. Ces spectacles de piété parurent si beaux dans ces siècles ignorants, que l'on en faisait les principaux ornements des réceptions des princes quand ils entraient dans les villes; et comme on chantait *Noël! Noël!* au lieu du cri de *Vive le roi*, on représentait dans les rues la Samaritaine, le mauvais Riche, la Passion de Jésus-Christ et plusieurs autres mystères, pour recevoir nos rois. Les psaumes et les proses de l'Eglise étaient les opéras de ce temps-là. On allait en procession au-devant de ces princes avec les bannières des églises : on chantait à leur louange des cantiques composés de divers passages de l'Ecriture, liés ensemble pour faire des allu-

sions sur les actions principales de leurs règnes. »

Il ne faut point oublier non plus que les pèlerinages, développés sur une vaste échelle, ont donné naissance aux Croisades, ces pieux élans de la civilisation européenne qui tendaient à se faire jour au milieu des ténèbres. Michaud, dans son *Histoire des Croisades*, donne sous le titre de note un Eclaircissement plein d'intérêt sur les pèlerinages. Nous en transcrirons quelques passages :

« Si l'on a bien suivi, dit-il, l'enchaînement des causes qui préparèrent les Croisades, on a dû se convaincre que l'esprit des pèlerinages contribua puissamment à ce grand mouvement des peuples chrétiens de l'Europe. Presque tout un livre de l'histoire des Croisades a été consacré à ce point important du sujet; des notes, placées au bas de chaque page, ont développé le texte dans quelques parties, et indiqué ce qui avait été omis; l'itinéraire des pèlerins, qui forme le premier éclaircissement, est encore un document intéressant pour le lecteur qui veut suivre pas à pas les pieux voyageurs. Reste maintenant à tracer l'histoire des pèlerinages proprement dits, et nous entendons par là une sorte de collection des itinéraires des pieux voyageurs qui visitèrent la Palestine avant les Croisades : c'est à quoi cet éclaircissement est consacré; nous nous efforcerons surtout de faire ressortir les traits de mœurs, les habitudes des pèlerins, en un mot la physionomie générale des sociétés qui virent cette ardeur des chrétiens à visiter Jérusalem et le tombeau de Jésus-Christ.

« Dans le IIIe et le IVe siècle, les pèlerinages à la terre sainte étaient si fréquents, qu'ils entraînaient déjà beaucoup d'abus. Saint Augustin (*Serm. 3 de martyr. verb.*) s'exprimait ainsi : *Dominus non dixit : Vade in Orientem et quære justitiam : naviga usque ad Occidentem, ut accipias indulgentiam.* Le même Père dit ailleurs : *Noli longa itinera meditari; ubi credis, ibi veni; ad eum enim, qui ubique est, amando venitur, non navigando.* Saint Grégoire de Nysse, dans une lettre qui a pour titre : *De euntibus Hierosolymam*, s'élève encore avec plus de véhémence contre les pèlerinages; il pensait que les femmes surtout pouvaient trouver sur leur route plusieurs occasions de pécher; que Jésus-Christ, le Saint-Esprit, ne sont pas dans un lieu plutôt que dans un autre; il censure avec amertume, dans sa lettre, les mœurs des habitants de Jérusalem, qui se rendaient coupables des plus grands crimes, quoiqu'ils eussent sans cesse sous les yeux le Calvaire et tous les lieux visités par les pèlerins. Saint Jérôme, quoiqu'il eût fait lui-même le pèlerinage, partageait cette opinion dans une lettre qui a été conservée. *De Hierosolymis*, disait-il, *et de Britannia æqualiter patet aula cœlestis.* Il ajoutait qu'une foule innombrable de saints et de docteurs jouissent de la vie éternelle sans avoir vu Jérusalem; il disait dans la même lettre que, depuis le règne d'Adrien jusqu'à celui de Constantin, une image de Jupiter avait reçu les adorations des païens sur la roche même du Calvaire, et qu'on rendait un culte à Adonis et à Vénus dans les murs de Bethléem.

« Une des plus anciennes relations de pèlerinage, continue Michaud, nous paraît être celle de saint Porphyre, évêque de Gaza, qui vivait à la fin du IVe siècle. Né à Thessalonique, d'une famille distinguée, Porphyre avait à peine atteint sa vingtième année, qu'il se retira dans les déserts de la Thébaïde, pour y mener la vie austère des ermites; le pieux anachorète, après y être demeuré cinq années, se sentit pressé du désir d'aller à Jérusalem et de visiter les saints lieux; il était attaqué d'un squirre au foie, et une fièvre lente le consumait. Appuyé sur un bâton, car ses jambes ne pouvaient plus supporter son corps affaibli par les plus austères pénitences, il se mit en marche, accompagné de Marc, son disciple, qui a écrit son pèlerinage. Après une route péniblement achevée, Porphyre vit enfin la cité de Dieu. Dans la ferveur de sa piété, il chargea son disciple Marc d'aller à Thessalonique pour vendre ses biens, afin d'en distribuer le prix entre les fidèles. Cette commission terminée, Marc retourna à la cité sainte; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit son maître, jusqu'alors dans un état toujours maladif, plein de santé et d'embonpoint! Il ne le reconnut pas d'abord; mais Porphyre, courant l'embrasser, lui apprit bientôt la cause de ce changement miraculeux. Un jour, étant allé, toujours appuyé sur son bâton, vers le mont Calvaire, pour prier Jésus-Christ de soulager ses maux, Porphyre avait eu une pieuse extase; il avait vu Jésus-Christ attaché à la croix et le bon larron à ses côtés; plein d'étonnement, Porphyre s'était écrié : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous viendrez dans votre royaume. » Jésus-Christ, souriant, avait dit au bon larron : « Allez au secours de Porphyre. » Alors le bon larron s'était subitement avancé, et, prenant le pieux ermite par la main, l'avait conduit auprès de Jésus-Christ, qui, touché de sa dévotion, lui avait dit, en lui présentant sa croix : « Reçois et garde ce bois, précieuse relique. » Porphyre, l'ayant reçu et porté, sortit de son extase, et ne sentit plus aucune douleur. Il distribua tous ses biens, comme il l'avait promis, aux pauvres chrétiens, aux monastères de la Palestine et de l'Egypte; comme saint Paul, il voulut vivre du travail de ses mains, et parmi toutes les professions il choisit une des plus humbles, il se fit cordonnier. Par la suite il fut élevé à l'évêché de Gaza, et l'Eglise le compte parmi ses saints. »

L'historien des Croisades parle ensuite brièvement du pèlerinage de saint Eusèbe de Crémone et de saint Jérôme, son ami, dont on trouve la relation détaillée dans le tome Ier des Bollandistes. Puis vient le pèlerinage de sainte Paule, accompagnée de sa fille et de plusieurs autres vierges. Cette dame romaine, dont le pèlerinage a été raconté par saint Jérôme, fit bâtir en Palestine des cellules, des maisons d'hospitalité pour les voyageurs, des hôpitaux pour les malades, et devint ab-

besse du monastère de Bethléem. Ceci se passait sur la fin du IVe siècle.

Au VIIe siècle, saint Antonin parcourt les lieux saints avec le même esprit de piété et de sanctification. Le pèlerin de Jésus-Christ contemple avec la même vénération le tombeau et la grotte mystérieuse du Sauveur. « Cependant, ajoute Michaud, quelques particularités remarquables nous ont paru devoir fixer l'attention du lecteur. Saint Antonin dit que, lorsqu'on allait adorer le bois de la vraie croix conservé dans l'église bâtie au lieu appelé Golgotha, ce bois merveilleux s'avançait de lui-même, qu'une étoile du firmament venait se reposer sur le sommet de la croix et s'y tenait pendant tout le temps de l'adoration; qu'on apportait alors de l'huile la plus fine, et qu'on l'approchait du bois sacré afin de la bénir; qu'au moment où elle le touchait, l'huile entrait en ébullition, et qu'elle se serait entièrement évaporée si on ne l'avait à l'instant retirée; que quand la cérémonie était finie, la croix retournait à sa place et l'étoile remontait au firmament. A ces choses merveilleuses le pèlerin ajoute qu'il y avait dans un endroit du mont Sinaï une idole des Sarrasins, en marbre très-blanc, et qu'au temps de la fête de cette idole elle changeait de couleur et devenait tout à fait noire et semblable à la poix; que, la fête finie, elle redevenait blanche. »

En parlant de Nazareth, le pieux voyageur fait la remarque que les femmes des Juifs y sont beaucoup plus belles que toutes les autres, et qu'elles doivent cet avantage à la protection de la sainte Vierge; il ajoute qu'elles sont pleines de charité pour les chrétiens, quoique les Juifs n'aient pour eux, en général, que de la haine. Après avoir parlé des habitants, saint Antonin s'occupe des productions de la contrée: la terre de Nazareth est prodigieusement fertile; elle abonde en vin, en huile, en miel; le millet y vient plus haut qu'ailleurs, et la paille en est fort grosse.

Saint Antonin, comme les autres pèlerins de cette époque, parcourut l'Egypte. Il se rendit d'abord à Alexandrie, ville fort belle, dont le peuple est léger, mais ami des voyageurs; il y vit dans le Nil une multitude de crocodiles; on avait réuni beaucoup de ces animaux dans un étang. Après avoir parcouru les déserts de la Thébaïde, admiré la piété des anachorètes qui l'habitaient, il revint à Jérusalem, où il tomba malade, et fut accueilli dans un hospice destiné aux pauvres et aux pèlerins. Il descendit ensuite dans la Mésopotamie, et s'embarqua pour revenir en Italie, sa patrie.

Au VIIIe siècle, on voit le pèlerinage de saint Arculfe, qui diffère peu, quant aux particularités curieuses, de ceux que nous venons d'indiquer. Celui de saint Guillebaut est de la même époque. Il visita quatre fois Jérusalem. Ayant perdu la vue à Gaza, il fut, pendant quatre mois, obligé de se servir du bras d'un de ses compagnons pour pouvoir cheminer. Ce fut dans une seconde visite à la ville sainte que ses yeux se rouvrirent à la lumière au moment où il entrait dans l'église, où la croix du Seigneur fut trouvée. Guillebaut devint ensuite évêque de d'Eischataed, et son pèlerinage fut écrit par une religieuse d'Heidenheim, sa parente.

Nous passerons sur le pèlerinage du moine Bernard, sur celui de Frotmond, sur celui de la pieuse Hélène, noble Suédoise, quoique toutes ces relations soient pleines d'intérêt. Nous nous arrêterons un moment au pèlerinage et à la mort si curieuse de Lethbald, qui offrent des circonstances dignes de fixer l'attention du lecteur pieux. Nous laisserons ici parler l'historien des Croisades:

« Lethbald, dit-il, était des environs d'Autun (suivant la chronique de Glaber). Lorsque, après avoir visité les saints lieux, il fut arrivé à la montagne des Oliviers, d'où le Sauveur monta au ciel en présence de tant de témoins, pour revenir un jour juger les vivants et les morts, il se prosterna à terre, les mains en croix, et répandit d'abondantes larmes; se relevant ensuite, il fit à Dieu cette prière: « Seigneur Jésus, qui avez daigné descendre du trône de votre majesté sur la terre, pour sauver le genre humain, et qui, de ce lieu que je vois maintenant, êtes retourné au ciel, revêtu de la forme humaine, je supplie votre bonté toute puissante que, si mon âme doit cette année quitter mon corps, ce soit ici, dans le lieu même de votre ascension; car je crois que, de même que je vous ai suivi ici corporellement, de même mon âme entrera pleine de joie après vous dans le paradis. »

« Après cette prière, Lethbald retourna dans l'hôpital avec ses compagnons; c'était alors l'heure du repas. Pendant que les autres étaient à table, Lethbald alla d'un air gai vers son lit, comme pour s'y livrer à un profond sommeil; il s'endormit en effet sur-le-champ. On ne sait ce qu'il vit pendant son sommeil, mais il s'écria: « Gloire à vous, Seigneur! gloire à vous! » A ces mots, ses compagnons le pressèrent de se lever pour manger; il refusa, et, se tournant d'un autre côté, il dit à ses compagnons qu'il souffrait un peu. Jusqu'au soir il resta couché; alors il appela les pèlerins et demanda le saint viatique: il le reçut, et rendit doucement l'âme. »

Le pèlerinage de saint Bononius, abbé du monastère de Lucques, offre aussi des particularités intéressantes. Ce saint homme avait conçu le projet de prêcher la foi aux infidèles à travers l'Egypte et la Syrie, tout en satisfaisant les vœux de son ardente piété. Une navigation heureuse le conduisit à Babylone (le Vieux-Caire). Sa réputation de piété et ses vertus attirèrent bientôt dans la solitude qu'il avait choisie les princes et les émirs qui le comblaient des marques du plus vif attachement, de sorte qu'il devint bientôt le protecteur des autres chrétiens. Un jour, se rendant à Alexandrie sur un navire musulman, une tempête horrible s'éleva; le ciel, la mer, confondus dans un chaos épouvantable, laissaient au vaisseau très-peu de chances de salut. Alors tout l'équipage tombe aux pieds du saint voyageur, le conjurant avec

angoisses de sauver le navire en péril. Bononius écoute la prière de l'équipage, mais il exige que les musulmans embrassent le christianisme; à l'instant même tous se courbent sous l'eau du baptême.

Alors Bononius se met en oraison : à mesure qu'il avançait dans sa prière, les flots perdaient de leur furie, et quand il prononça le mot *Amen*, la tempête était entièrement apaisée. Le vaisseau entra sain et sauf dans le port d'Alexandrie. Pour éviter toute occasion d'orgueil, Bononius revint à Babylone, dans sa première solitude, et se dévoua à la vie la plus austère, ne couchant que sur la terre, couvert seulement de son cilice.

Le sort des chrétiens captifs était surtout l'objet de sa sollicitude. Il entreprit de l'adoucir et par ses prières, et par le crédit dont il jouissait à la cour. Un jour que le roi se promenait dans ses jardins, où l'on était occupé à recueillir le baume qui coulait des arbres, ses serviteurs, le voyant de bonne humeur, se jetèrent à ses pieds, le conjurant d'accorder aux sollicitations de Bononius la liberté de tous les prisonniers chrétiens. Bientôt la reine se joignit à eux; le cœur du roi fut touché, et les malheureux captifs furent mis en liberté. Bononius s'embarqua ensuite pour Jérusalem, et vint se fixer sur la montagne de Sion. Puis il se dirigea vers Constantinople, après un assez long séjour, suivi d'une grande partie des chrétiens qu'il avait arrachés à l'esclavage. Après des vicissitudes diverses, ils arrivèrent enfin dans leur patrie. Mais Bononius retourna à Jérusalem, devint abbé du monastère de Lucques, et mourut en 1026, le front orné de l'auréole des saints, qu'il avait méritée par ses vertus et ses miracles.

Le pèlerinage du jeune Raymond de Plaisance présente aussi quelques traits qui étaient dignes d'être recueillis par les chroniqueurs, et que les savants Bollandistes n'ont pas négligés, comme on peut le voir dans le VI[e] volume de leur précieux recueil.

Raymond voulut se rendre à la terre sainte pour pleurer sur le tombeau de Jésus-Christ. Appartenant à des parents qui n'étaient ni riches ni pauvres, il avait été mis, à l'âge de dix ans, en apprentissage chez un cordonnier. Cet état n'étant pas du goût du jeune enfant, il revint auprès de sa mère. Un penchant irrésistible l'entraînait vers la piété; on le voyait dans les églises prosterné sans cesse devant la croix et les saintes images. Plaisance était alors un lieu de passage; c'était le chemin des pèlerins pour se rendre à la Palestine. Le spectacle de ces pieuses caravanes pleines d'ardeur et récitant des cantiques avait fait une profonde impression sur l'âme du jeune Raymond; il tomba dans une sombre mélancolie qui le mit dans un état voisin de la mort.

Longtemps il cacha la cause de son mal; on n'osait pénétrer jusqu'au fond de son âme pour y lire le sujet de sa peine. Vaincu enfin par les larmes de sa mère, Raymond lui ouvrit son cœur; celle-ci, qui était loin de soupçonner un aussi pieux motif aux chagrins de son fils, resta quelque temps muette de joie et de surprise, puis embrassant tendrement son fils, elle lui dit : « Je suis veuve, et je puis imiter l'exemple de sainte Anne, qui, dans son veuvage, ne quitta plus le temple de Jérusalem, pas même la nuit. » Elle promit donc à son fils de l'accompagner. Avant de partir ils allèrent trouver l'évêque de Plaisance pour lui demander sa bénédiction. L'évêque les accueillit avec joie, et plaça sur leurs poitrines (circonstance remarquable) une croix rouge, en leur recommandant surtout de se souvenir de leur patrie, menacée alors de grandes calamités. En effet, on avait vu dans les airs une colonne de feu, et le peuple et les ecclésiastiques croyaient avoir vu dans ce signe céleste un sanglant avenir. Après avoir pris le bourdon et la panetière, les pèlerins sortirent de Plaisance, accompagnés de leurs amis et de leurs parents, qui faisaient des vœux pour leur prochain retour.

Le voyage fut assez heureux pour les deux pèlerins. Ils arrivèrent sans accident à Jérusalem. A la vue de la cité, sainte entre toutes les cités, ils pleurèrent sur l'étrange aveuglement des Juifs qui avaient osé mettre à mort l'auteur de toute vie.

« La majesté sombre et lugubre du tombeau de Jésus-Christ, dit l'historien des Croisades, produisit une telle impression sur leurs âmes ardentes, que, s'étant prosternés devant la croix, ce signe révéré des chrétiens, et l'ayant arrosée de leurs larmes, ils en vinrent jusqu'à désirer, dans l'enthousiasme qui les animait, d'expirer à la même place où jadis le Sauveur avait rendu le dernier soupir. Ils se rendirent ensuite à Bethléem, et se prosternèrent dans l'étable où Jésus vint au monde; de là ils visitèrent le tombeau de la sainte Vierge, situé dans la vallée de Josaphat, et remplis de joie d'avoir accompli leur vœu, ils se rembarquèrent pour retourner dans leur pays.

« A peine étaient-ils en mer que Raymond tomba dangereusement malade, par suite des fatigues qu'il avait essuyées. Le mauvais air du vaisseau augmenta son mal, et bientôt il fut sans espoir de guérison. Les matelots, livrés à la plus absurde comme à la plus cruelle superstition, craignant, selon les préjugés d'alors, qu'un malade à bord du navire ne les fît périr, voulurent jeter Raymond à la mer, quoiqu'il respirât encore. Il ne fallut pas moins que les vives instances et les prières réitérées de sa mère pour faire abandonner à des hommes grossiers et ignorants ce projet funeste; heureusement pour lui, sa jeunesse et la force de son tempérament produisirent une crise heureuse, et en peu de jours il recouvra sa santé première.

« Après une heureuse navigation, nos deux pèlerins se disposaient à continuer leur route par terre, lorsqu'une maladie subite vint frapper la mère de Raymond. Cette pieuse femme ne devait plus revoir sa patrie. Sentant sa



fin approcher, elle consola son fils, l'exhorta à persévérer dans le chemin de la vertu, et lui donnant sa bénédiction, elle expira dans ses bras. Après avoir rendu à cette mère chérie les derniers devoirs, Raymond, seul et délaissé, se remit en chemin. Comme il approchait de Plaisance, les habitants et le clergé vinrent en procession au-devant de lui, et le conduisirent à l'église métropolitaine. Il déposa, suivant l'usage des pèlerins, sur l'autel principal, une palme qu'il avait apportée, et c'est depuis cette époque qu'il porta le nom de *Palmarius* ou de *Palmier*. Raymond, cédant aux conseils de ses parents, reprit sa profession commerciale; il se maria même, et vécut au sein de sa famille jusqu'à un âge fort avancé. Durant toute sa vie, il fut le soutien des pauvres pèlerins dont il avait connu toutes les souffrances. »

Nous mentionnerons encore le pèlerinage de Richard, abbé de Saint-Viton, celui de Lictbert, évêque de Cambrai, qui formèrent les premières troupes de pèlerins un peu nombreuses qui se rendirent à la Palestine, et qui annonçaient non-seulement l'esprit des expéditions saintes, mais encore la Croisade tout entière, ainsi que le fait remarquer Michaud.

Il nous faut parler en dernier lieu d'un pèlerinage qui eut un grand retentissement dans toute la chrétienté, et dont Michaud parle en ces termes :

« Dans l'année 1064, vingt-un ans avant les Croisades, eut lieu le célèbre pèlerinage de plus de sept mille hommes dont les chefs furent Sigefroy, archevêque de Mayence, Guillaume, évêque d'Utrecht, Gunther, évêque de Bamberg, et Othon, évêque de Ratisbonne. Des chevaliers normands, de pieux guerriers, vinrent les joindre de toutes les parties de la France, et tous se mirent en marche, au temps de l'automne, à travers l'Allemagne. Après une route difficile et des périls toujours nouveaux, les serviteurs de Jésus-Christ arrivèrent à Constantinople, où ils s'empressèrent d'aller saluer l'empereur Ducas et de visiter les saintes églises qui s'élevaient en grand nombre dans cette capitale de l'empire grec; ils quittèrent cette ville pleine de choses étonnantes, et entrèrent dans la Syrie.

« L'extérieur des pèlerins était magnifique; l'or brillait sur les ornements sacrés des évêques : ce luxe étonna d'abord les habitants des cités et des campagnes, qui accouraient de toutes parts pleins d'admiration et de surprise; mais l'imprudente vanité des croisés excita en même temps la cupidité des barbares.

« Lorsqu'ils furent entrés sur les terres des Sarrasins, les Arabes bédouins, prévenus de leur arrivée, accoururent de tous côtés afin de s'assurer leurs dépouilles. L'avant-veille de Pâques, à la troisième heure du jour et à une lieue de Ramla, une troupe de ces brigands fondit sur les enfants de Jésus-Christ; ceux-ci, croyant d'abord qu'il suffisait de leurs bras pour les repousser, s'avancèrent, cherchant à frapper leurs ennemis avec le poing et à les terrasser; plusieurs pèlerins succombèrent dans cette lutte inégale, et couverts de blessures, dépouillés de la tête aux pieds, ils furent laissés nus sur la poussière; Guillaume, évêque d'Utrecht, blessé au bras, éprouva cet indigne traitement; les autres pèlerins, ramassant des pierres dont le sol était couvert, essayèrent de repousser, non le danger, mais au moins la mort. Ils se retirèrent dans un lieu entouré de murs et de ruines, situé au milieu de la campagne; ces murs étaient si vieux, que le moindre effort aurait suffi pour les renverser; vers le centre se trouvait un bâtiment qui avait une chambre assez élevée, tout à fait propre à soutenir un assaut. Les évêques de Mayence et de Bamberg, avec leurs clercs, se retirèrent dans le haut du bâtiment; les autres évêques restèrent dans le bas, et tous les laïques se répandant autour de l'édifice, afin d'en défendre les murs fragiles, les barbares les attaquèrent en poussant des cris horribles, et couvrirent les retranchements d'une nuée de traits.

« Le désespoir doubla les forces des pèlerins; dans plusieurs sorties victorieuses ils arrachèrent les armes et les boucliers de leurs adversaires, et se virent bientôt dans la situation de pouvoir les repousser : ceux-ci, dont le nombre augmentait sans cesse, résolurent donc de soumettre, par la disette ou par la lassitude, les chrétiens qu'ils ne pouvaient dompter par les armes; c'est pourquoi ils se réunirent au nombre de douze mille, et se succédant les uns aux autres dans l'attaque, ils espérèrent que le manque de vivres ôterait aux pèlerins la force de résister plus longtemps.

« Ceux-ci soutinrent donc une suite de combats qui durèrent trois jours. Lorsque les enfants de Jésus-Christ, épuisés par la faim et la soif, allaient tenter de s'ouvrir un passage au milieu de leurs ennemis, un prêtre leur cria : « Votre courage est brisé par la souffrance; mettons notre confiance en Dieu et non dans nos armes; rendons-nous aux ennemis, car nous avons besoin de manger; n'en doutons pas, Dieu fera éclater sa miséricorde; les barbares qui nous combattent en veulent plus à notre or qu'à nos personnes; quand ils l'auront, ils nous renverront libres et nous indiqueront même la route de notre pèlerinage.

« Ce conseil fut aussitôt approuvé : on choisit un interprète qui se rend auprès du chef des Arabes et lui fait connaître les intentions des assiégés; ce prince des tribus errantes, craignant que le butin ne fût confusément enlevé, se rend, accompagné de dix-sept des plus considérables de sa troupe, dans le retranchement des chrétiens; l'évêque de Mayence, quoique le plus jeune, lui adresse la parole : une admirable dignité se peignait sur la figure du pontife de Jésus-Christ; il offrit l'abandon de toutes les richesses, et ne demanda que la vie des pèlerins. Le chef des barbares, avec son naturel féroce, répondit qu'il n'avait pas combattu pendant trois jours pour recevoir la loi des

vaincus; que lui et ses compagnons s'étaient promis de manger la chair et de boire le sang des chrétiens.

« Aussitôt, détachant de sa tête le turban qui la couvrait, il en fit un lien qu'il jeta autour du cou de l'évêque; celui-ci, ne pouvant supporter un pareil affront, lui donna un si grand coup de poing dans la figure, qu'il le renversa sur la poussière, en lui disant que c'était ainsi qu'il punissait le malheureux qui avait osé porter ses mains impies sur un prêtre de Jésus-Christ. Aussitôt on lia les bras au chef des Arabes avec tant de force, que le sang coulait par les ongles; les pèlerins qui étaient restés dans le bas de la maison en firent autant à ses dix-sept compagnons, et invoquant le secours de Dieu, attaquèrent les Arabes avec impétuosité.

« Les barbares, croyant leur chef assassiné, se précipitent sur les retranchements des chrétiens pour venger sa mort, et c'est alors que ceux-ci, épuisés par la faim et succombant sous le nombre, eurent recours à un stratagème : ils amenèrent les chefs des Arabes dans le lieu où le combat était le plus opiniâtre, où les hommes étaient le plus exposés aux traits ennemis. Là, un arbalétrier, tenant une épée nue, criait aux Arabes que, s'ils continuaient le combat, ils ne combattraient plus avec leurs armes, mais avec les têtes de leurs prisonniers. Ces prisonniers eux-mêmes, qui souffraient horriblement de leurs liens, criaient aussi à leurs hommes de suspendre leurs attaques; le fils du prince arabe parcourait les rangs, exhortant les barbares à suspendre des coups qui devaient frapper leur prince et son père : le combat cessa en effet.

« Dans ce moment, un pèlerin qui, profitant des ténèbres de la nuit, s'était réfugié à Ramla, vint avertir l'évêque de Mayence que l'émir de cette cité, quoique sarrasin, devait bientôt arriver pour les délivrer des Arabes, les ennemis les plus dangereux de la contrée.

« Quand cette nouvelle fut connue de ces barbares, tout fut confusion parmi eux, et ils se retirèrent précipitamment. Bientôt on aperçut les soldats de l'émir de Ramla : les portes du retranchement leur furent ouvertes, et l'émir lui-même entra dans la salle où s'étaient réunis les évêques; on ne savait pas alors ce qu'on avait à espérer, ce qu'on avait à craindre. N'avait-on été délivré d'un ennemi que pour tomber dans les mains d'un autre? Bientôt cette pénible incertitude cessa. L'émir ayant aperçu les chefs des Arabes enchaînés, s'écria, en s'adressant à l'évêque : « Vous nous avez délivrés, par votre courage, de nos plus grands ennemis! »

« Bientôt on s'entendit sur les conditions d'un traité : l'émir de Ramla, moyennant une somme qui fut fixée, donna une escorte de robustes jeunes gens aux pèlerins, et cette pieuse caravane, rassurée contre tous les périls, se mit en marche pour Jérusalem.

« Les pèlerins furent reçus dans la cité sainte par le patriarche Sophronime, pontife que ses cheveux blancs rendaient vénérable. Ce fut au son des cymbales, d'une musique délicieuse, et à la lueur des torches, qu'ils firent leur entrée dans Jérusalem; les fidèles les conduisirent dans toutes les églises, dans tous les oratoires. Le saint sépulcre avait été détruit par le calife Hakem; on ne voyait que ruines dans les lieux saints, tant au dehors de la ville que dans son enceinte : les pèlerins, par leurs nombreuses aumônes, réjouirent les pauvres et donnèrent de l'argent au patriarche pour réparer ce que l'impiété avait détruit. Ils auraient bien voulu aller se baigner dans le Jourdain, cueillir la branche de palmier à Jéricho; mais les courses des Arabes qui infestaient la contrée ne permirent jamais aux pèlerins d'accomplir leurs pieux desseins.

« Au printemps, ils profitèrent de l'arrivée d'une flotte génoise pour retourner en Europe. L'historien ajoute qu'ils voulurent, avant leur départ, vendre toutes leurs marchandises, ce qui fait présumer qu'il s'était joint aux pèlerins des troupes de marchands qui profitaient du voyage de la pieuse caravane pour se rendre en Asie (1). »

D'anciens chroniqueurs ont raconté d'autres pèlerinages non moins intéressants. Un historien de notre époque a soigneusement recueilli les particularités de leurs récits, que nous reproduirons ici d'après lui-même.

« Les trompettes retentissaient aux champs de Normandie; les cloches de l'église de Bayeux, présent du duc Richard, sonnaient à pleine volée. Un peuple de dignes chevaliers, de nobles dames, de clercs en étole, de religieux et de serfs entouraient quarante pèlerins normands au teint noirci par de longues fatigues; ils étaient tous revêtus de rudes armures; un casque de fer couvrait leur tête; ils portaient la cuirasse et le brassard; seulement quelques-uns avaient encore le bourdon et la panetière, l'escarcelle de voyage et les coquilles, qui annonçaient à tous les chrétiens que les pauvres pèlerins avaient traversé les mers lointaines; ils avaient vu le rivage de Syrie, le tombeau de Jésus-Christ; des larmes ruisselaient sur leurs joues quand ils racontaient les outrages dont le saint sépulcre était l'objet de la part des mécréants : braves chevaliers, ils avaient aussi d'autres aventures à conter.

« En s'en revenant donc de Palestine, ils étaient passés d'abord à Constantinople; la ville de Constantin, parée des dépouilles de Rome, leur avait paru brillante; ils avaient vu les empereurs couverts d'or, les hippodromes de marbre, les chars traînés par des chevaux blancs, les palais qui s'élevaient sur le Bosphore, les populations efféminées qui passaient leur vie dans les molles émotions de l'Orient.

« A Constantinople, les Normands avaient trouvé parmi les gardes du palais des hommes qui descendaient avec eux d'une commune patrie; quand la main de toutes les races méridionales s'était affaiblie de manière à ne plus pouvoir tenir le glaive, il

(1) *Histoire des Croisades*, 6e édition, tom. Ier, p. 44 et suiv.



avait bien fallu que les Grecs dégénérés appelassent d'autres défenseurs. La garde des empereurs fut confiée aux Varanges ; leur origine était scandinave ; ils appartenaient tous à cette mystérieuse famille du Nord, dont l'histoire se mêle aux traditions d'Odin et de Thorn.

« Les Normands avaient été bien accueillis à Constantinople ; on leur avait proposé d'entrer comme prétoriens au service de l'empire ; pauvres pèlerins ! ils ne pouvaient se consacrer qu'au service de Dieu ; ils voulurent revoir la Normandie avec ses plaines vertes, ses pommiers et ses herbages plantureux.

« Tout en cheminant vers l'Italie, les pèlerins, selon l'usage, visitèrent les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, les apôtres et les serviteurs de Dieu ; le pèlerinage n'était pas complet quand Rome n'avait pas été saluée ! Jérusalem et Rome, le sépulcre du Christ et le tombeau des apôtres, tel était l'itinéraire de tout pieux voyageur. Les chevaliers normands s'étaient donc dirigés vers Rome afin de recevoir la bénédiction apostolique du pape dans l'église de Latran ; ils furent dignement accueillis, comme les pèlerins devaient l'être dans la loi catholique ; que pouvait-on refuser à ces humbles chrétiens ? La panetière, le bourdon, étaient la sauvegarde à travers les longues routes et les périlleuses aventures. Les cloches sonnèrent aux basiliques tout comme elles furent mises au vent à Bayeux quand les Normands arrivèrent ; on les entourait de toutes parts dans le Campo-Vaccino, et ils firent leurs stations au Colisée purifié par l'image des saints

« Lorsque les braves Normands furent admis dans la basilique de Latran, le pape leur exposa le triste état du midi de l'Italie, envahi par les Sarrasins. Comment ces braves chevaliers ne songeraient-ils pas à combattre les infidèles ? Ces terres du midi de l'Italie, vivement menacées par les mécréants, étaient alors la Pouille, Naples et la Sicile ; des navires aux longs flancs, à la carène noire, aux voiles découpées et fines, débarquaient de nombreuses troupes de Sarrasins qui désolaient ces belles contrées. La Pouille, désignée dans les chroniques sous le nom générique d'*Apulia*, avait passé de la domination grecque sous celle de quelques seigneurs et comtes particuliers qui se défendaient avec peine contre les Sarrasins ; ces comtes, possesseurs de riches domaines, de campagnes riantes, devaient foi et hommage aux empereurs de Byzance ; mais ils s'en déchargeaient sans scrupule quand ils avaient assez de force pour se défendre contre les Grecs et les Sarrasins ; ils gouvernaient sans reconnaître la souveraineté de Constantinople. Il en était des comtes d'Italie comme des comtes francs ; ils s'étaient affranchis de tout souverain ; Naples se trouvait dans les mêmes conditions que la Pouille, tandis que la Sicile, envahie par les infidèles, subissait la domination absolue de l'islamisme. Ses églises étaient transformées en mosquées ; ses monastères, ses oratoires, étaient livrés au pillage, et les jeunes filles de Syracuse embellissaient les sérails de Bagdad, d'Alep et de Tripoli.

« Les Sarrasins assiégeaient alors Salerne, la ville chantée par Horace ; les habitants, vivement pressés par les infidèles, n'attendaient plus de secours des hommes ; ils imploraient la Vierge sainte, les patrons de l'Eglise, lorsque les gonfanons des chevaliers normands se montrèrent dans la plaine « Cestui pélegrin allèrent à Guaimar, serenissime principe, liquel governoit Salerne à droite justice, et prièrent qu'il leur fust donné arme et chevauz, et qu'ils vouloient combattre contre li Sarrazin, et non pour pris de monnoie, mès qu'il non pouvoient soustenir tant superbe de li Sarrazin, et demandèrent chevauz. Et quant ils orent pris armes et chevauz, ils assaillirent li Sarrazin et moult en occistrent, et moult s'encorurent vers la marine, et li autre fouirent par li camp ; et ensi li vaillant Normant furent vaincéor, et furent li Salernitain délivré de la servitude de li pagan. »

« C'est avec un sentiment de fierté que la chronique raconte dans sa naïve langue le courage et le désintéressement des pèlerins de Normandie ; il fallait voir la joie et la reconnaissance qui les entouraient ! Quels étaient ces nobles et dignes pèlerins ? que pouvait-on leur offrir pour récompense ? Des terres, des honneurs, tout devait leur être prodigué. « Et quant ceste grant vittoire fu ensi faite par la vailantise de ces XL Normant pélegrin, lo prince et tuit li peuple de Salerne les regracièrent moult et lor offrirent domps, et lor prometoient rendre grant guerredon. Et lors prièrent qu'il demorassent à deffendre li chrestien. Mès li Normant non vouloient prendre mérite de deniers pour ce qu'ils avoient fait por lo amor de Dieu, et se excusèrent qu'il non poient demorer. »

« C'étaient ces héroïques pèlerins qui arrivaient à Bayeux à l'heure que je vous ai dite, quand les trompettes et buccines sonnaient ; les clercs, les chevaliers, les entouraient pour ouïr les nouvelles de leur pèlerinage ; combien de terres n'avaient-ils pas parcourues ! quelle était la souffrance du peuple pieux qui adorait le tombeau de Jésus-Christ !

« Les pèlerins répondaient aux paroles de tous ; ils contaient à leurs parents, amis, clercs, dames et demoiselles, leurs beaux exploits ; ils énuméraient les riches terres de la Pouille qu'ils avaient vaincues, les châteaux, le soleil d'or qui en illuminait les créneaux, la beauté des femmes de Sicile ; et ces récits enflammaient la tête des Normands à la blonde chevelure, qui étaient sans fiefs et sans avoir ; n'y avait-il pas là de belles conquêtes, de grands aleuds et de merveilleuses terres riches en troupeaux, en produits de toutes natures ? Les pèlerins portaient avec eux les présents recueillis dans ces lointains voyages ! des amandes, des noix confites, des instruments de fer incrustés d'or ; ils disaient que ce pays était

comme la terre promise où le lait et le miel coulaient à plein bord.

« De tels récits excitaient vivement l'imagination des braves Normands : pourquoi n'iraient-ils pas conquérir ces terres? qui pouvait les empêcher de se mettre en quête de grandes aventures? Comment n'imiteraient-ils pas leurs courageux devanciers? que pouvaient être pour eux les périls de la guerre?

« La Normandie était remplie alors d'une population surabondante; chaque année on voyait débarquer sur toutes ses côtes de nouvelles expéditions qui venaient de la Norwége et du Danemark; les beaux héritages que les Scandinaves s'étaient donnés depuis un siècle alléchaient tous les habitants des terres âpres et sombres du nord de l'Europe; les scaldes avaient chanté la fortune de Rolf et des ducs de Normandie; ils avaient dit comment les vastes herbages de Caen, de Bayeux, de Vire, s'étaient couverts de puissantes châtellenies qui retenaient même les noms chers encore à la race danoise; chaque année les gardes des ports et cités signalaient l'arrivée de nouvelles flottes toutes remplies de colons qui demandaient terres et états. Les scaldes récitaient dans leurs sagas la généalogie si respectée dans la race du Nord; tous sortaient des Harold, des Rolf, des Suénon; il fallait guerroyer pour trouver état à tant d'hommes qui étaient sans fief : la Normandie n'en pouvait plus, tant elle se trouvait surchargée; il paraît aussi que cette race si forte se multipliait avec une rapidité indicible; ce n'était pas sans raison que Jornandès avait appelé la Scandinavie la source du genre humain. L'unité de mariage n'était point admise; la race normande prenait et quittait ses mies; il n'y avait rien de sacré dans l'union de l'homme et de la femme; ceci faisait que, dans cette race, on comptait vingt-cinq, trente enfants bâtards, ou pauvres cadets, tous vigoureux, qui requéraient héritage.

« Qu'on s'imagine, avec cette immensité de population dans chaque race, une mauvaise culture des champs, la famine dévorante qui apparaissait à des périodes rapprochées, cette persévérance dans le désordre atmosphérique, qui pendant trente ans abîma les Gaules sous les pluies battantes : comment ne pas se précipiter sans cesse sur des terres nouvelles pour chercher fortune et ressource? Quand on avait la lance au poing et la vigueur dans le bras, qui pouvait empêcher de seller un cheval de bataille, et de courir jusqu'à ce qu'on trouvât un état convenable?

« Le récit des quarante pèlerins excita une vive et profonde sensation par toutes les terres de la Normandie; on s'exaltait en pensant aux richesses de ces villes lointaines, à la beauté des femmes, à l'aspect de ce soleil qui ne quittait jamais les rivages fleuris, à ces riches commerçants qui faisaient belles toiles et tissus d'or; et puis, en témoignage de ces richesses, n'avait-on pas les présents, les armes dorées, les purs chevaux richement harnachés? Quelle belle terre que celle qui produisait ces pommes d'or sucrées, ces grenades rouges comme le feu, ces raisins jaunis sous le pampre, la vigne en spirale, tant aimée des barbares du Nord!

« La Normandie avait pour duc Richard Ier lors du premier pèlerinage des Normands en Sicile; Richard était fils de Guillaume Longue-Epée et petit-fils de Rolf, le premier duc de Normandie; Richard à la haute taille, au visage vermeil, grand constructeur d'églises et de monastères; il remplissait la Neustrie de sa renommée; comme il tenait les Normands sous une bonne et ferme police, la plupart songeaient à quitter ses terres pour chercher fortune; que pouvaient être des chevaliers qui n'avaient pas la liberté de se battre et de se venger?

« Sous les règnes de Richard Ier et de son fils Richard II, les pèlerinages des Normands eurent grande fureur; y avait-il haine et querelle entre les Normands; un cadet avait-il porté la main sur son aîné, ou bien le fief était-il usurpé, alors on quittait les terres de la Normandie pour les terres méridionales de l'Italie, on allait quérir un état dans la Pouille.

« Les émigrations des Normands prirent un grand développement sous Robert le Libéral ou le Diable des vieilles chroniques; le duc voulait être maître et seigneur de toutes les terres; il ne respectait ni les chartes normandes, ni les priviléges des fiefs; et que de mutins et mécontents ne devait-il pas faire parmi les comtes! En ce temps encore vivait en Normandie un seigneur nommé Tancrède; il était possesseur de la terre de Hauteville dans le pays du Cotentin, si merveilleux en châtellenies de la race normande. Savez-vous bien que le seigneur de Hauteville, en toute sa fortune, n'avait pas de quoi donner un état à trois de ses fils tant seulement? Tancrède était de bonne naissance et dans le lignage du duc Richard; il paraissait avec dix chevaliers sous sa bannière; mais les guerres l'avaient tant ruiné! Il avait eu deux femmes, Murcille et Frédésende, douze fils gras et frais, et presque autant de filles; quel lignage pour un baron, et comment songer à les établir! Y aurait-il assez de manoirs et de fiefs dans la terre du Cotentin? hélas! non; et pourtant ses fils étaient tous dignes d'un tel état et d'une grande renommée.

« Son aîné s'appelait Guillaume Bras-de-Fer; ses frères avaient nom Honfroy, Drogon ou Dragon, noms terribles qui signalaient leurs poitrines de fer et la force de leurs coups. Les Hauteville avaient quelques vassaux avec eux, et les trois aînés de la race résolurent de passer en Italie pour rejoindre les intrépides Normands qui les avaient précédés dans cette longue carrière de conquêtes et de services militaires contre les Sarrasins et les Grecs. Les pèlerins, de retour de Palestine, rapportaient de si bonnes nouvelles de leurs amis de la Pouille!

Tous ces petits baronnets, partis sans deniers, sans chevaux, avec la panetière et le bourdon, étaient maintenant seigneurs de grandes terres qu'ils avaient reçues en fief et bons écus d'or, pris de leur solde ; fins et matois comme toute la race normande, ils n'avaient pas d'attachement fixe ; aujourd'hui ils suivaient les comtes de la Pouille révoltés, demain les empereurs grecs, de sorte qu'ils avaient ainsi gagné un bel état, des armes magnifiques et des chevaux à la longue crinière. La colonie normande avait même fondé une belle ville militaire, Aversa, qui était un point fortifié, siége de la puissance aventureuse des chevaliers et des comtes. Comme ils avaient besoin d'une commune défense, les Normands établirent là une hiérarchie de terres et de fiefs ; au premier son du cornet, tout chevalier devait prendre les armes. La république féodale s'était établie militairement sur ces terres ennemies ; il fallait bien se prêter un mutuel secours dans les batailles contre les Grecs et les comtes italiens de la Pouille : « Allons donc, nobles chevaliers, soyez alertes, car les Grecs et les Italiens peuvent vous dresser des embûches. »

« C'est vers cette colonie normande que les trois aînés de la race de Tancrède de Hauteville s'acheminèrent avec quelques deniers en leur escarcelle, douze chevaux de main, et leurs écuyers ; ils étaient accompagnés de plusieurs seigneurs, baronnets, parmi lesquels Robert Grosménil, Guillaume Groult, Tristan Citeau, Richard de Cariel, Ranulfe ou Renouf, tous possédant petites terres, ou sans avoir et sans fief.

« Il y avait trente ans déjà que les premiers pèlerins étaient arrivés en Normandie ; les cloches avaient sonné leur retour. Maintenant c'étaient les Hauteville, bonne famille du Cotentin, qui partaient pour conquérir états ; les églises faisaient mille vœux, les processions accompagnaient les courageux pèlerins. « Que Dieu vous sauve et vous préserve, nobles chevaliers, qu'il vous garde à travers les Alpes ! Les bois de sapins cachent plus d'une embûche d'infidèles ! Braves pèlerins, faites-vous état en Apulie, afin que l'éclat en revienne sur la forte et grande lignée normande. »

Combien n'était-il pas populaire ce pèlerinage qui faisait quitter le sol en servant Dieu ! L'esprit chevaleresque se complaisait à ces courses lointaines. N'y avait-il pas dans la société un solennel repentir, un jubilé universel, une expiation sainte ? Allez à Rome adorer le tombeau des apôtres, allez en terre sainte pleurer sur le sépulcre du Christ, tel était le cri universel ; là on devait trouver le pardon des grandes fautes ! Comme la vie féodale se composait de violences, de pillages, les comtes, les chevaliers étaient au comble de leurs vœux de trouver encore dans la vie errante une voie de pardon.

« L'itinéraire des pèlerins était tracé par les vieilles chroniques (1). Les pèlerins qui partaient du duché de France traversaient rapidement la Brie pour visiter la Bourgogne, si pleine d'oratoires silencieux au milieu des déserts de Cluny et de Cîteaux ; il y avait là des stations de prières, des oratoires pour s'agenouiller, car la terre devenait difficile ; le Jura commençait avec ses sapins orgueilleux sur la crête des rochers ; il n'y avait que des routes de bûcherons tracées dans les montagnes, des sentiers à peine indiqués. Les fondations pieuses avaient parsemé les Alpes ici là de petits lieux de refuge où le pèlerin pouvait reposer sa tête quand l'orage de neige fouettait les grands arbres.

« Le village de Sion était le premier lieu de la station des pèlerins dans les Alpes, et il portait ce nom de Sion précisément pour rappeler le but du saint voyage en traversant les montagnes ; n'était-ce pas leur vœu de voir et d'adorer cette éternelle cité dont parlait l'Écriture ? Souvent les Alpes étaient un triste lieu pour les pèlerins ; là se cachaient des voleurs et pillards de profession qui ne respectaient ni les immunités de l'Eglise, ni le caractère sacré dont les pauvres chrétiens étaient revêtus. S'ils échappaient aux redoutables défilés des Alpes, les pieux voyageurs approchaient de Milan, la ville de Lombardie ; ils visitaient la Monza, San-Ambrosio, les antiques églises. Que de saints monuments sur la route, à Ravennes, à Bologne, au pied des Apennins ? Nous voici encore dans les montagnes hautes, escarpées, silencieuses, où les anachorètes habitaient le désert ! Quand les apennins disparaissaient sous des nuages vaporeux, alors se montrait aux yeux des pèlerins l'aride campagne de Rome, pleine de tombeaux, sous l'herbe jaune et flétrie des marais.

« Rome avec ses sept collines excitait des transports de pieuse joie dans l'âme des chrétiens ; quand ils approchaient de Saint-Jean de Latran, quand ils visitaient les tombeaux de Pierre et Paul, les apôtres du Christ, des larmes abondantes ruisselaient sur leurs joues ; ils s'agenouillaient devant la face bénie du pape, leurs mains osseuses brisaient leurs poitrines à coups redoublés ; ils gémissaient de leurs fautes jusqu'à ce que la voix puissante du père commun des fidèles leur eût donné l'absolution ; ils recevaient la croix et l'escarcelle du voyage ; ils avaient les immunités de l'Eglise. Toutes les communautés de moines, toutes les villes fidèles leur devaient asile : qui aurait refusé un gîte au pauvre pèlerin ?

« Alors ils se mettaient en marche à travers la Hongrie, la Pannonie, jusqu'à Constantinople, la seconde station du pèlerinage.

(1) Il existe un itinéraire complet des pèlerins dès le IVe siècle ; dom Bouquet l'a publié. On peut voir également, dans les Bollandistes, la Vie des plus pieux de ces voyageurs. Mabillon a donné plusieurs itinéraires dans les *Acta sanctorum ord. sancti Benedicti*. On trouve dans ses *Analecta* une chartre ou passeport des pèlerins.

Les grandes voies romaines favorisaient ces pérégrinations; partout existaient encore des vestiges de ces beaux chemins de pierres dures et calcinées, qui, au temps de la vieille Rome, voyaient passer les légions victorieuses, les chars des propréteurs et des proconsuls.

« A Constantinople, les reliques étaient nombreuses, et les pèlerins pouvaient adorer les vestiges de la prédication chrétienne; un chemin direct menait de Constantinople à Nicée, la ville des conciles si retentissants au moyen âge. De Nicée à Antioche la voie était faite; Antioche, avec ses bosquets de Daphné, tant aimés de Julien, alors que le Galiléen triomphait! Après l'Asie Mineure venait la Syrie, fanatique pour l'islamisme; et c'était là que commençaient les dangers des voyageurs; que d'humiliations pour de braves chevaliers de se voir apostropher à la face par les noms les plus ignominieux, eux qui avaient le bras fort, la main aussi dure que le fer! Mais le Christ n'avait-il pas été abreuvé de plus grands outrages? n'avait-il pas été souffleté quand son doux regard pardonnait aux hommes? Jérusalem! Jérusalem tel était le but de tous les vœux. La génération était triste, les pèlerinages lui rendaient sa gaieté. C'était comme une grande distraction jetée sur la vie; ce but du pieux voyageur atteint, qu'avait-on à souhaiter de plus haut et de plus parfait? La tâche de l'homme était finie.

« Ce comte qui part du château d'Angoulême avec quelques-uns de ses servants les plus fidèles, sur de hauts chevaux de bataille, c'est Guillaume Taillefer, comte d'Angoulême. Il avait commencé sa vie dans les armes, comme vassal de Guillaume, duc d'Aquitaine; il avait conquis l'amitié du fier duc, car enfin il n'était baron ni chevalier qui pût le lui disputer dans les champs; aussi en avait-il reçu terres et fiefs à plein gré. Quel rude caractère que ce Guillaume Taillefer! Il ne pardonnait rien, ni les vengeances personnelles, ni les usurpations de fiefs. Henri, sire de Rancogne, avait élevé le château de Fractarbot en l'absence de Taillefer et malgré le serment prêté. Que fait l'impitoyable comte? Il mande à son fils la félonie, et l'invite à le venger; or, Geoffroy, fils du comte, vint trouver Henri, le traître: N'as-tu pas juré sur le corps de saint Cybar de rester paisible en ton domaine? » Et comme Henri répondait fièrement, Geoffroy lui passa sa longue épée à travers le corps. Que de violences dans ce comte d'Angoulême! Hélas! comment les expier, si ce n'est par le voyage en terre sainte?

« Voilà donc Guillaume Taillefer qui moult clame et convoque les fidèles; pourquoi n'irait-on pas en long pèlerinage? Le Seigneur a besoin d'être honoré en son saint tombeau; un long cri se fait entendre dans l'idiome roman: « Lo volt! lo volt! et bientôt une suite de pèlerins se mettent en marche pour la terre sainte; ils étaient gais, pimpants comme le baronnage du midi; les uns portaient le faucon au poing, les autres le bourdon et la panetière; ils chantaient maintes cantilènes et oraisons méridionales. Guillaume Taillefer prit par la route habituelle des pèlerins, il ne traversa pas les Alpes; les barons du midi entrèrent en Bavière par Augsbourg, la vieille cité aux saintes images. De là ils visitèrent le pays des Hongres, nouvellement convertis à la foi, puis ils vinrent par l'Esclavonie à Constantinople et dans l'Asie Mineure.

« Ce pèlerinage dura dix-huit mois au milieu des aventures les plus hardies. Guillaume et ses suivants d'armes souffrirent de grandes privations; ils étaient fort amaigris à leur retour; le comte tomba dans une indicible langueur! Pourquoi ses yeux brillants se ternissaient-ils de leur éclat? Pourquoi cette main, naguère si forte, si puissante, se desséchait-elle de manière à ne pouvoir plus tenir l'épée? On disait partout, parmi les sages et les anciens, que le comte avait été ensorcelé par une femme, infernale magicienne; il y eut jugement de Dieu, duel de champions, épreuve du feu; mais le malheureux comte d'Angoulême, pèlerin et repentant, mourut le jour des Rameaux, quand le peuple célébrait avec joie la Pâque fleurie.

« En même temps s'accomplissaient les longues pérégrinations de Foulques Nera, qui prit le beau nom de *Hiérosolymitain*. Au pays de l'Anjou, dans la ville d'Angers surtout, vivait Foulques, seigneur et comte; il était basané et très-brun à sa naissance, et puis ses pèlerinages l'avaient tant exposé au soleil d'Orient, qu'on ne l'eût reconnu à son retour. Il portait aussi le titre de Hiérosolymitain, à cause de ses voyages, et le peuple le nommait encore le Palmier, en souvenir de la terre de Judée, peut-être aussi parce qu'il était droit et grand comme l'arbre solitaire du désert: hélas! le pèlerin gardait souvenir du palmier qui l'avait abrité sur la citerne, et de l'olivier sauvage qui couvrait sa tête, alors que trempé de sueur il montait sur le Golgotha! C'était un rude homme que Foulques le Noir; il avait fait la guerre à Conan le Tort ou le Bossu, comte de Rennes, et l'avait tué de sa main: que de batailles livrées! quel intrépide chevalier que Foulques le Noir! rien ne l'arrêtait. Constance, femme de Robert, lui écrit: « Mon bel oncle, Hugues de Beauvais, favori du roi, m'insulte, » A cet appel, le comte d'Anjou arrive à la cour plénière; il tue de sa main Hugues de Beauvais! Maintenant n'a-t-il pas à craindre l'excommunication? Il a tué un leude du roi de France! Brave pèlerin, partez pour la terre sainte; allez demander à genoux d'être lavé de ce meurtre fatal, ou bien élevez un monastère en repentir de vos crimes.

« Foulques le Noir se mit en route de son comté d'Anjou; il n'était suivi que de quelques sergents d'armes, mais tous humbles et sans faste. En quittant son château d'Angers, il fonda l'abbaye de Beaulieu, près de Loches. Foulques n'était-il pas excommunié? Aussi l'orage gronda sur ces fondations

fragiles; des tourbillons de vent brisèrent les premiers fondements de l'abbaye; ainsi agissait Dieu pour punir le meurtrier. Foulques le Noir visita Rome, Constantinople et Jérusalem. Ce premier pèlerinage accompli, il revient dans son comté; saint et absous par le pape; il court soutenir de nouvelles guerres. Le comte de Blois envahit l'Anjou: faudra-t-il lui céder des villes, des fiefs, de riches abbayes? Oh! certes, non. Le brave comte s'avance, la mêlée est dure; Foulques est renversé de cheval: entendez-vous ce nouveau cri de guerre? C'est le frère de Foulques, Herbert *Eveille-Chien;* car c'était lui qui, de son cornet retentissant, appelait, au jour de chasse, les lévriers. La victoire demeura au comte d'Anjou: il envahit à son tour les terres de Blois. Que de belles villes furent conquises! Le comte de Blois, qui voulait vaincre, fut vaincu.

« Que pouvaient être de vaines victoires à côté du triomphe dans le Christ? L'Orient! l'Orient! tel était le cri de la piété du comte d'Anjou, comme son cri d'armes avait été: *Rallie, rallie à moi!* Foulques part une seconde fois pour Jérusalem; ce n'est plus un simple pèlerin isolé que quelques servants d'armes accompagnaient; il est alors suivi des clercs et des braves seigneurs d'Aquitaine. A la tête marchent les évêques de Poitiers et de Limoges, avec la mître et la crosse pastorales. Ceux qui rencontraient une telle troupe croyaient qu'elle n'allait pas au delà de l'oratoire voisin, tant elle était riche et ornée, et pourtant c'est vers Jérusalem qu'elle s'avance. Seigneur, en quel état est la Syrie? Savez-vous que les barbares imposent aux chrétiens un triste servage? Tous ceux qui veulent arriver jusqu'au saint lieu doivent ouvrer et faire ordure sur le sépulcre! Le comte s'abaissera-t-il jusqu'à cette fatale coutume?

« Que fait le rusé comte? Il se munit d'une vessie remplie de bon vin blanc et le verse sur le sépulcre, si bien que les Sarrasinois furent trompés. Que dites-vous de la ruse de Foulques? comme il pleure agenouillé devant le saint sépulcre! il le baise avec ardeur, et tant sa foi est grande, qu'il enlève de ses dents acérées un fragment de la pierre du saint tombeau.

« Il revient, le noble Foulques, jusqu'à sa ville d'Angers; mais depuis qu'il a vu les merveilles de l'Orient, depuis qu'il a senti les feux du soleil d'Asie, il ne peut plus se souffrir dans les froides murailles d'Angers; sous le soleil brumeux de l'Occident; il y est inquiet et guerroyant.

« Pour la troisième fois il s'achemine vers Jérusalem, plus ardent que jamais; sa taille est voûtée, le palmier ne porte plus ses branches aussi haut; mais qu'importe? il marche humblement dans la sainte route.

« A Constantinople, Foulques rencontre un riche et fastueux pèlerin: c'est Robert, duc de Normandie, dont je vous dirai plus tard la pérégrination hardie. Quant à Foulques, ce terrible homme d'armes, ce comte si impitoyable, il s'avança, humble et pieds nus, jusqu'à Jérusalem. Lorsqu'il vit pour la troisième fois le tombeau du Christ, il fit un vœu de pénitence, et tandis que les Sarrasins jetaient des yeux de fureur sur les pèlerins de France, Foulques ordonna à ses sergents d'armes de le frapper de verges; lui, le comte Foulques d'Anjou! Il parcourut les rues de Jérusalem avec la corde au cou et poussant des cris lamentables. Il disait « que Dieu pardonne au traître, au félon, au parjure Foulques d'Anjou! » et les sergents du comte le frappaient dru, le frappaient dru! Ensuite, le comte prit sa route pour revenir en Aquitaine. Il fit le trajet de l'Orient à pied par l'Allemagne. En arrivant à Metz, une maladie cruelle le saisit; il mourut, le digne comte, et fut enterré en son tombeau dans la cathédrale.

« Alors était aussi parti en pèlerinage Robert de Normandie, le brave et impitoyable Robert, surnommé *le Diable;* il allait y quérir l'absolution de ses péchés. De longues légendes étaient écrites sur le duc Robert. Il gouvernait, enfant, le comté d'Hièmes; puis, à la mort de son frère Richard III, il fut appelé au duché de Normandie. C'était un noble homme, magnifique, dont les chroniques célébraient la grandeur et la joyeuse vie. Ses premières armes furent vivement poussées, même contre sa famille; il arracha Evreux à son oncle, l'archevêque de Rouen. Et que lui importaient la parenté et la mitre d'or?

« Après la guerre contre l'archevêque de Rouen, le terrible envahisseur des biens de l'Église marche contre l'évêque d'Evreux et le dépouille. Ne vouliez-vous pas que les clercs le surnommassent déjà le Diable dans les chroniques et légendes? Lui, le duc Robert, qui ne ménageait ni les églises ni les monastères, ce grand usurpateur des biens des clercs, ne devait-on pas le placer dans une légion de démons noirs peints sur la porte des monastères? Le puissant féodal Robert défendit le droit de Henri Ier; et quand Constance voulut lui arracher la couronne, le duc de Normandie donna asile à son suzerain Henri Ier, sous sa tente de Fécamp.

« Le ban et l'arrière-ban furent alors convoqués; Robert écrivit à son ami le Mauger, comte de Corbeil, de mettre tout à feu et à sang sur les terres de France. Hélas! ce qui fut dit fut fait: la flamme s'éleva sur plus d'une cité et d'un monastère de clercs; la guerre fut menée en véritable diable, comme le dit le moine Orderic Vital: Constance se vit obligée de traiter. La Normandie acquit Chaumont, Pontoise et tout le Vexin français, certes un beau lot dans la guerre. Constance à peine domptée, Robert se précipite sur la Bretagne; une seule course militaire des Normands la soumet à l'hommage du duc. Sans une tempête horrible, Robert aurait essayé la conquête de l'Angleterre; les vents dispersèrent sa flotte: il fut contraint de regagner Bayeux, la véritable cité normande. Quel diable que ce Robert le Magnifique!

« Maintenant, étonnez-vous que, lorsqu'il

n'y eut plus rien à conquérir, cette âme ardente et un peu bourrelée de remords, songeât aux lointains pèlerinages ! L'année 1035 commençait ; le duc avait atteint sa cinquantième année, et il sentait quelque repentance. Robert n'imita point les pauvres pèlerins qui s'acheminaient le bourdon et la panetière à la main ; il parut sur sa route fastueux comme un noble et fier duc de Normandie, le plus grand des féodaux. Il était suivi de chevaux, de varlets, de pages, le faucon sur le poing, les chiens en laisse, comme sur les tapisseries de la conquête ; il traversa les Alpes, les Apennins, et vint à Rome, où il fut accueilli au son des cloches à pleine volée. La procession des pèlerins était splendide ; Robert brilla de tout l'éclat de la magnificence ; il voulut laisser de grands souvenirs des Normands, ses hardis compagnons, déjà célèbres en Italie. Il ordonna donc que ses chevaux de bataille, tout caparaçonnés d'argent, fussent ferrés d'or ; et si, dans les splendides cavalcades des pèlerins, un de ces fers tombait, les varlets d'armes devaient le laisser au peuple, car nul Normand ne s'abaissait pour le prendre : se courber n'était pas dans leurs habitudes.

« Le pape donna à Robert l'escarcelle de pèlerin dans l'église de Saint-Jean de Latran, et tous s'acheminèrent vers Constantinople.

« Dans cette grande capitale, nouvel éclat, splendeur immense ! les pèlerins saluèrent avec fierté l'empereur sur son trône : comme on n'avait pas de siéges pour les barbares, comme le disaient les Grecs, Robert et ses nobles serviteurs s'assirent sur leurs manteaux d'hermine ; quand ils se relevèrent, jamais ils ne consentirent à reprendre ces courts et riches mantels : « Est-ce que jamais Normand emportait le siége sur lequel il était assis? » Telle fut leur hautaine réponse. A Constantinople, comme on l'a dit, Robert de Normandie rencontra le comte Foulques de Néra ; ils firent le pèlerinage de concert à Jérusalem, sous la conduite de marchands arméniens d'Antioche ; Robert le Diable, le brave duc, si fort à cheval, fut obligé de se faire porter en litière, sur les bras vigoureux de quatre Maures ; comme il rencontra un pèlerin qui s'en revenait en Normandie, la terre commune, Robert le duc s'agitant sur sa litière, lui cria :

« Pèlerin, tu diras à Caën et à Bayeux que tu m'as vu porter en terre sainte par quatre diables. »

« Aux yeux de Robert n'étaient-ce pas de véritables démons que ces mécréants qui portaient les chrétiens sur leurs épaules noires et velues? Robert visita le saint tombeau, et versa des larmes abondantes sur ce sépulcre vide ; à son retour, il tomba malade d'épuisement à Nicée, la cité des conciles : dans son voyage à travers l'Asie Mineure, l'empereur grec, qui craignait les Normands courageux et hardis, leur avait tendu plus d'une embûche ; le valeureux duc les surmonta toutes à l'aide de ses dignes compagnons ; mais à Nicée les Grecs employèrent le poison ; et Robert de Normandie, tout couvert d'or dans sa jeunesse, ce Robert qui violait pucelles et saintes filles, et avait fait, disait-on, pacte avec le diable, ce duc Robert mourut à l'hospice des pèlerins, dans l'année du Christ 1035, le 2 du mois de Juillet. Les Normands reprirent le chemin de Constantinople, passèrent le Bosphore, et vinrent rejoindre leurs frères de Normandie établis dans la Pouille.

« Que faisaient ces nobles chevaliers dans l'Italie? avaient-ils grandi leur puissance, avaient-ils suivi cette destinée de courage et de conquêtes qui leur était prédite en quittant la terre natale? Les Normands avaient d'abord vaillamment combattu les Grecs qui menaçaient la Pouille ; ils avaient brisé les armées que l'empereur dirigeait contre les comtes et petits seigneurs de la contrée ; les chevaliers de Normandie s'étaient mis au service de Guaimar, prince de Salerne, et leur nombre devint si considérable, que tous purent se gouverner dans leurs terres d'une façon indépendante. Les Grecs étaient attérés de cette grande valeur des chevaliers normands ; et Docéan, prince de la Calabre au nom de l'empereur, traita avec eux pour ressaisir la Sicile, envahie par les Sarrasins ; les chevaliers firent là merveille à coups de lances et d'épées ; rien ne résista à leur valeur, les mécréants furent vaincus. Les Grecs méconnurent-ils ces services, ou bien les Normands, forts et vaillants, ne voulurent-ils plus conquérir pour d'autres ce qui leur convenait si bien pour eux-mêmes ? Les Normands furent dignes de leurs ancêtres : ils n'y manquèrent ni pour la ruse ni pour le courage. Après avoir servi les Grecs, ils combattirent contre eux et contre les comtes de la Calabre et de la Pouille ; forts, vaillants comme ils étaient, ils voulurent avoir les profits de la vaillance et de la force. La race de Tancrède de Hauteville avait procréé d'abord Guillaume Bras de fer ; ce Guillaume prit le titre de comte et s'établit avec ses frères à Melfi, qui devint comme le cœur de cette république féodale des Normands ; Drogon, son frère puîné, lui succéda ; on le voit déjà qui prend dans les chartres le titre de duc et magistrat de l'Italie, comte des Normands de toute la Pouille et la Calabre ; quant aux autres frères, qui eut une ville, qui l'autre, tous avec un bon héritage.

« Au-dessus d'eux se place Robert, l'aîné des enfants du second lit de Tancrède de Hauteville ; sous le nom de Guiscard ou Wiscard (le Rusé), Robert constitua le véritable empire des Normands en Italie ; il n'avait d'abord reçu que le petit château de Saint-Marc, situé dans la Calabre ; puis il obtint la province tout entière. A la mort de son frère Homfroy, Robert fut élevé au titre de comte des Normands. Or il faudra dire plus tard la finesse et l'expertise de Robert Guiscard dans le gouvernement de la Pouille et de la Sicile : quel bel établissement ne firent point là encore les enfants de Normandie ! Quelle famille que ces chevaliers ! ils avaient de la persévérance et de l'énergie ;

ils dominaient partout où se montrait leur gonfanon : la race normande fut alors absorbante ; c'est une nouvelle et puissante invasion du Nord qui retrempe l'esprit et les mœurs de la société.

« Ces mœurs éprouvaient en effet une grande modification par le goût des pèlerinages, l'horizon s'étendait un peu au delà des habitudes du clocher ; le xe siècle était marqué d'un caractère sombre et sédentaire ; chacun cherchait à se rapprocher, à se défendre dans sa terre, dans sa tour, dans son église ; les invasions des Hongrois, des Normands et des Sarrasins, détruisaient tout ; résister était la somme de force que pouvait donner la société ; elle n'en avait réellement pas d'autre : que pouvait-elle oser quand ses cités étaient en flammes, ses monastères pillés, ses châsses de saints dépouillées ! aussi la génération est-elle couverte comme d'un voile funèbre ; la vie se passe entre la souffrance et le tombeau ; elle ne va pas au delà de l'hymne pieuse au sépulcre.

« Dans le xie siècle, au contraire, il y a une sorte de réaction contre l'existence locale ; la vie du clocher ne satisfait plus, on veut courir au pèlerinage ; l'idée de voir d'autres climats, de jouir d'un autre soleil, s'empare de tout le peuple. On part de France ou de Normandie, du Poitou et de l'Anjou ; on soupire après Rome et la Palestine. Le caractère du peuple devient enjoué, on voit une race plus portée aux distractions et aux conquêtes. Les Croisades furent préparées par cet esprit actif ; ce n'est pas la seule prédication de Pierre l'Ermite qui opéra l'entraînante vocation pour les voyages. Jamais la parole de l'homme ne produit un immense effet, si la société ne correspond pas à son esprit. Il faut que les temps soient préparés quand la prédication remue. La croisade fut amenée par la tendance de tous : la multitude avait besoin de respirer sous un plus vaste horizon et de secouer cette vie de châteaux, ce linceul de pierre et de fer qui ensevelissait l'existence du peuple au xe siècle » (1).

Les derniers mots de cette citation, peut-être un peu longue, nous ramènent tout naturellement aux pèlerinages, notre sujet. D'après tout ce que nous avons dit, on voit que si les passions humaines se mêlaient le plus souvent à ces grands voyages, généralement la piété en formait le fond. Le désir d'échapper aux traits de la calomnie, à la misère, celui de recouvrer la santé, celui d'obtenir le pardon de grandes fautes, entraînaient le plus grand nombre de ces pèlerins vers les rives du biblique Jourdain.

Les chrétiens de ces temps de foi vive semblaient n'être occupés qu'à rechercher sur la terre les traces d'une divinité secourable ou de quelque saint personnage. Il n'était point de province, point de ville ou de bourg, qui n'eût une chapelle ouverte aux pèlerins. Les plus coupables des pécheurs ou les plus fervents des fidèles s'exposaient à de plus grands périls et se rendaient dans les lieux les plus éloignés. On les voit tantôt suivre leur course pieuse vers la Pouille et la Calabre ; on les suit au mont Gargan, célèbre par l'apparition de saint Michel, ou au mont Cassin, fameux par les miracles de saint Benoît ; on les voit traverser les Pyrénées, et dans un pays livré aux Sarrasins, se prosterner devant les reliques de saint Jacques de Compostelle, patron de la Galice. Les uns, comme le roi Robert, allaient à Rome et priaient sur les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul, ou comme le comte de Charolais, depuis connu sous le nom de Charles le Téméraire, se rendaient en grande cérémonie à Notre-Dame de Boulogne ou à Notre-Dame de Cléry. Les autres étaient conduits, par l'esprit de pénitence, jusqu'en Egypte où Jésus-Christ avait passé son enfance, et ils parcouraient les solitudes de Thèbes et de Memphis, habitées par les disciples de Paul et d'Antoine, ces illustres pères de la vie érémitique.

Un grand nombre de pèlerins se dirigeaient vers la Palestine ; ils arrivaient à Jérusalem par la porte d'Ephraïm, où ils payaient un tribut aux Sarrasins. Après s'être préparés par le jeûne et la prière, ils se présentaient dans l'église du Saint-Sépulcre, couverts d'un drap mortuaire qu'ils conservaient avec soin toute leur vie, et dans lequel on les ensevelissait après leur mort. Ils parcouraient avec un saint respect la montagne de Sion, celle des Oliviers, la vallée de Josaphat ; puis ils quittaient Jérusalem pour visiter Bethléem, où naquit le Sauveur du monde, le mont Thabor, théâtre de sa divine transfiguration, et tous les lieux qui avaient été témoins de ses miracles. Les pèlerins allaient ensuite se baigner dans les eaux du Jourdain, et cueillaient dans le territoire de Jéricho des palmes qu'ils rapportaient en Occident.

La plupart des chrétiens de ces temps, affamés de foi, auraient cru montrer une coupable indifférence pour la religion, s'ils n'avaient entrepris quelques pèlerinages. « Celui qui avait échappé à quelque danger, dit Michaud, ou triomphé de ses ennemis, prenait le bâton de pèlerin et se mettait en route pour les saints lieux ; celui qui avait obtenu par ses prières la conservation d'un père ou d'un fils allait en remercier le ciel loin de ses foyers et dans les lieux consacrés par les traditions religieuses. Souvent un père vouait au pèlerinage son enfant au berceau, et le premier devoir d'un fils, lorsqu'il sortait de l'enfance, était d'accomplir le vœu de ses parents. Plus d'une fois, un songe, une apparition au milieu du sommeil imposait au chrétien l'obligation de faire un pèlerinage. Ainsi l'idée de ces pieux voyages ne tenait pas seulement à des sentiments religieux, mais elle se mêlait à toutes les vertus comme à toutes les faiblesses du cœur de l'homme, à tous les chagrins comme à toutes les joies de la terre.

« On accueillait partout les pèlerins, et pour

(1) Capefigue, *Hugues Capet et la troisième race, jusqu'à Philippe-Auguste.*

prix de l'hospitalité on ne leur demandait que leurs prières : c'était là bien souvent le seul trésor qu'ils eussent emporté avec eux. Un d'entre eux, qui voulait s'embarquer à Alexandrie pour la Palestine, se présenta sur un navire avec son bourdon et sa panetière, et pour payer son passage offrit un *livre des Evangiles*. Les pèlerins n'avaient dans leur route d'autre défense contre les attaques des méchants que la croix de Jésus-Christ, et d'autres guides que ces anges à qui Dieu a dit de *veiller sur ses enfants et de les diriger dans toutes leurs voies*.

« Les persécutions qu'ils éprouvaient dans leur voyage ajoutaient à la réputation des pèlerins, et les recommandaient à la vénération des fidèles. L'excès de leur dévotion leur inspirait souvent le mépris des dangers. L'histoire cite un moine nommé Richard, abbé de Saint-Vitou à Verdun, qui, arrivé dans le pays des infidèles, s'arrêtait à la porte des villes pour célébrer l'office divin, et, sans cesse exposé aux outrages, aux violences des musulmans, mettait sa gloire à souffrir toutes sortes de maux pour la cause de Jésus-Christ.

« Le plus grand mérite aux yeux des fidèles, après celui du pèlerinage, était de se vouer au service des pèlerins. Des hospices étaient bâtis sur le bord des fleuves, sur le haut des montagnes, au milieu des villes, dans les lieux déserts, pour recevoir les voyageurs. Dès le IXe siècle les pèlerins qui se rendaient de Bourgogne en Italie étaient reçus dans un monastère bâti sur le mont Cenis. Dans le siècle suivant deux monastères où l'on recueillait les voyageurs égarés remplacèrent les temples des idoles sur les monts de Joux (*montes Jovis*), qui dès lors perdirent le nom qu'ils avaient reçu du paganisme, et prirent celui du pieux fondateur saint Bernard de Menthon. Les chrétiens qui partaient pour la Judée trouvaient sur les frontières de la Hongrie et dans les provinces de l'Asie Mineure un grand nombre de ces asiles fondés par la charité.

« Des chrétiens établis à Jérusalem et dans plusieurs villes de la Palestine allaient au-devant des pèlerins et s'exposaient à mille dangers pour les conduire dans leur route. La ville sainte avait des hospices pour recevoir tous les voyageurs. Dans l'un de ces hospices, les femmes qui faisaient le voyage de la Palestine étaient reçues par des religieuses vouées aux pratiques de la charité. Les marchands d'Amalfi, de Venise, de Gênes, les plus riches d'entre les pèlerins, plusieurs princes de l'Occident, fournissaient par leurs aumônes à l'entretien de ces maisons ouvertes aux pauvres voyageurs. Chaque année des moines d'Orient venaient en Europe recueillir les tributs que s'imposait la piété des chrétiens.

« Le pèlerin était comme un être privilégié parmi les fidèles. Lorsqu'il avait terminé son voyage il acquérait la réputation d'une sainteté particulière. Son départ et son retour étaient célébrés par des cérémonies religieuses. Lorsqu'il allait se mettre en route, un prêtre lui présentait, avec la panetière et le bourdon, des langes marqués de la croix; on répandait l'eau sainte sur ses vêtements, et le clergé l'accompagnait en procession jusqu'à la prochaine paroisse. Revenu dans sa patrie, le pèlerin rendait grâces à Dieu de son retour, et présentait au prêtre une palme pour être déposée sur l'autel de l'église, comme une marque de son voyage heureusement terminé.

« Les pauvres, dans leurs pèlerinages, trouvaient des secours assurés contre la misère. En revenant dans leur pays, ils recueillaient d'abondantes aumônes. La vanité portait quelquefois les riches à entreprendre ces longs voyages, ce qui fait dire au moine Glaber, que plusieurs chrétiens allaient à Jérusalem pour se faire admirer et raconter à leur retour des choses merveilleuses. Plusieurs étaient entraînés par l'amour de l'oisiveté et du changement, d'autres par l'envie de parcourir des régions nouvelles. Il n'était pas rare de trouver des chrétiens qui avaient passé leur vie dans les saints pèlerinages et qui avaient vu plusieurs fois Jérusalem.

« Tous les pèlerins étaient obligés d'emporter avec eux une lettre de leur prince ou de leur évêque : « Au nom de Dieu, y était-il dit, nous faisons savoir à votre grandeur (ou à votre sainteté) que le porteur des présentes lettres, notre frère, nous a demandé la permission d'aller paisiblement visiter en pèlerinage (ici le nom du lieu), dans l'intention de réparer ses fautes ou de prier pour notre conservation; c'est pourquoi nous lui avons expédié ces présentes lettres, dans lesquelles, en vous présentant nos salutations, nous vous prions, pour l'amour de Dieu et de saint Pierre, de le recevoir comme votre hôte, et de lui être utile pendant son voyage ou son retour, de manière qu'il revienne sain et sauf dans ses foyers. Comme c'est votre bonne coutume, faites-lui passer des jours heureux, et que le Dieu qui règne éternellement vous protége et vous garde dans son royaume. » Cette précaution pour les pèlerinages lointains devait prévenir beaucoup de désordres; aussi l'histoire ne raconte pas une seule violence exercée par quelqu'un de ces nombreux voyageurs dont la foule couvrait les chemins de l'Orient.

« On sait que les musulmans portaient plus loin encore que les chrétiens la dévotion du pèlerinage. Cette disposition leur inspira des sentiments de tolérance pour les pieux voyageurs venus de l'Occident. Souvent les portes de Jérusalem s'ouvrirent à la fois pour les disciples du Coran qui allaient visiter la mosquée d'Omar, et pour ceux de l'Evangile qui allaient adorer Jésus-Christ sur son tombeau; les uns et les autres trouvaient dans la ville sainte une égale protection lorsque la paix régnait en Orient, et que les révolutions des empires ou les événements de la guerre ne venaient point réveiller les défiances des maîtres de la Syrie et de la Palestine. Chaque année, à l'époque des fêtes de Pâques, des troupes innombrables de pèlerins arrivaient dans la Judée pour célébrer le mys-

tère de la rédemption, et pour assister au miracle du feu sacré que les fidèles croyaient voir descendre du ciel sur les lampes du saint sépulcre (1). »

De nombreux exemples prouvent que le pèlerinage de Jérusalem était quelquefois imposé comme pénitence canonique. Le voyage aux saints lieux était particulièrement ordonné en expiation à ceux qui s'étaient souillés du sang de leurs frères, à ceux qui avaient détourné les richesses de l'Eglise, et aux infracteurs de la trêve de Dieu. Les grands pécheurs étaient condamnés à quitter pour un temps leur patrie, et à mener une vie errante comme Caïn. Cette manière de faire pénitence s'accordait mieux avec le caractère actif et inquiet des peuples de l'Occident.

Quand on ne pouvait effectuer ce pèlerinage d'outre-mer, on le remplaçait par des pèlerinages aux tombeaux des saints apôtres à Rome, ou bien à Saint-Jacques de Compostelle en Espagne, à Saint-Martin de Tours en France, ou dans quelqu'autre lieu consacré.

« Le pape Urbain II, au concile de Clermont, avait fait cette déclaration : *Quicumque pro sola devotione, non pro honoris vel pecuniæ adeptione ad liberandam Dei Ecclesiam Jerusalem profectus fuerit, iter illud pro omni pœnitentia ei reputetur* ; « Quiconque, mû par un sentiment de piété, et non par un désir d'honneur ou d'argent, partira pour la délivrance de la sainte Eglise de Jérusalem, ce voyage lui sera compté comme un accomplissement de toute pénitence. » On doit convenir que ce mode de satisfaction n'était pas, à beaucoup près, un relâchement des peines canoniques. Les fatigues, les dangers d'un si grand voyage dans une terre ennemie, où la mort la plus cruelle pouvait atteindre le pieux pèlerin, et qui en était presque toujours la fin assurée, étaient, sans nul doute, une bien réelle compensation des abstinences et des jeûnes qu'on devait subir dans sa propre patrie, alors qu'on était condamné à la pénitence publique (2).

« D'ailleurs, comme nous l'avons déjà insinué, la dévotion des pèlerinages a été reçue et même encouragée, comme une excellente pratique, dans toutes les religions anciennes et modernes, tant elle tient de près aux sentiments les plus naturels de l'homme. Si la vue d'une terre qu'ont habitée des héros et des sages, lors même que leur histoire ne se rattache à aucune de nos croyances, suffit pour réveiller en nous de nobles et touchants souvenirs ; si l'âme du philosophe se trouve émue à l'aspect des ruines profanes de Palmyre, de Memphis ou d'Athènes, quelles profondes émotions ne devaient pas éprouver les chrétiens sur les lieux mêmes sanctifiés par la présence de leur Dieu, et qui offraient à leurs yeux comme à leur imagination le berceau de cette foi vive dont ils étaient animés ! Ne peut-on pas penser d'ailleurs que ces pérégrinations lointaines entraient dans les vues générales de la Providence, qui veut que les peuples éloignés se rapprochent les uns des autres et communiquent entre eux pour se civiliser ?

On distinguait deux espèces de pèlerinages : *pèlerinages mineurs* et *pèlerinages majeurs*. Les pèlerinages majeurs étaient ceux qui comprenaient les pèlerinages à Jérusalem, à Rome, à Saint-Jacques en Galice, à Notre-Dame de Lorette. Quant aux mineurs, ils ne s'étendaient pas au delà de certains oratoires situés en France.

Les petits pèlerinages étaient en grand nombre. Il était peu de saints dont les reliques ou la mémoire bienfaisante ne fût pas l'objet d'un culte de la part des populations. Marie surtout, Marie, la sainte Vierge, Mère de Dieu, a vu s'élever en son honneur, dans le monde entier, d'innombrables sanctuaires, qui continuent encore à être visités par les fidèles. Ecoutons à ce sujet M. l'abbé Orsini, qui a fait un beau livre consacré à la gloire de Marie.

« Les pèlerinages à la mère de Dieu, dit-il, n'ont rien perdu de leur ferveur en Asie, et les Francs s'étonnent quelquefois de rencontrer des femmes turques priant dévotement au tombeau de la Vierge, avec les filles de Sion, les riches Arméniennes, les Grecques du pays d'outre-mer et les Arabes catholiques. » Le culte de la Vierge chez les nations chrétiennes d'Orient, dit l'illustre Robertson, n'est pas une des choses qui frappent le moins le voyageur ; je trouve digne de remarque cette dévotion qui soumet les destinées humaines au pouvoir d'une femme dans un pays où la femme ne compte pour rien. »

Il serait trop long de consigner dans cette *Introduction* tous les détails vraiment merveilleux qui font la gloire des divers sanctuaires de Marie. D'ailleurs ces détails trouveront place dans le corps de notre ouvrage, à mesure que la série des articles nous en procurera l'occasion. Qu'il nous suffise de dire qu'on trouvera à ce sujet toutes les notions désirables dans un livre publié tout récemment, avec l'approbation de Mgr l'archevêque de Bordeaux, et intitulé : *Le Culte de Marie* ; origines, explications, beautés ; contenant un précis historique et des notices sur toutes les fêtes et dévotions ; les offices complets, latin-français, selon le rite romain et parisien ; de nombreuses prières, toutes les dévotions à Marie, confréries, pèlerinages, neuvaines, etc., etc., 1849, chez Sagnier et Bray.

Les pèlerinages à Marie ont souvent fourni aux poëtes des tableaux pleins de charme. On peut croire, dans un siècle qui se félicite de ne croire à rien, que ces touchantes cérémonies ne disent rien à l'imagination. Mais l'enfant des Muses sait bien qu'il leur doit ses plus heureuses inspirations. La Vierge du ciel chrétien, avec son ravissant cortége d'anges, leur porte plus souvent bonheur

(1) *Histoire des Croisades*, par Michaud, tom. Ier, liv. Ier.

(2) L'abbé Pascal, *Origines et raison de la liturgie catholique*, art. PÉNITENCE.

que toutes les vierges de l'antique Parnasse. Nous en trouvons une preuve dans le poëme de *Philippe-Auguste* par Parseval-Grandmaison, l'un des hommes de talent qui ont le plus honoré l'Académie française. Il suppose que Blanche de Castille, cette noble et pieuse princesse qui devait donner le jour à l'un de nos plus grands monarques, se rend en pèlerinage afin d'obtenir au roi Philippe, son beau-père, la puissante assistance de Marie pour aller combattre la ligue des seigneurs féodaux révoltés contre lui. Nous laisserons parler le poëte :

Parmi ces grands apprêts, ô Blanche, quel dessein,
Par le ciel inspiré, s'élève dans ton sein ?
Invoquant en faveur du héros de la France
La Vierge qui des biens promet la recouvrance,
Par un vœu pénitent à la reine des cieux
Tu promis de porter un don religieux.
De ton rang aujourd'hui tu te plais à descendre;
Je te vois les pieds nus et le front sous la cendre,
Suivre les pèlerins dont la sainte ferveur
S'apprête à visiter la mère du Sauveur.
Déjà ce long cortége atteint la forêt sombre,
Qui sur un monastère au loin répand son ombre,
Où bourdonne l'abeille errante sur le thym,
Où chantent, réveillés par la voix du matin,
Les pinsons voltigeants, les fauvettes légères.
On chemine suivant les routes bocagères,
On gravit les rochers, on franchit les ravins;
Du plus sage des rois les cantiques divins
Font résonner au loin l'enceinte parfumée;
Des baumes qu'envirait l'odorante Idumée
Exhalent dans les airs l'encens pur et flatteur
Que l'agreste nature offre à son Créateur.
Là des preux pénitents, tout pâles d'abstinence,
Le front baissé, gardant un rigoureux silence,
Marchent en parcourant des sentiers épineux,
Et du chanvre à leur col ont suspendu les nœuds.
Un rosaire à la main, cent jeunes pèlerines
En roulent sous leurs doigts les perles purpurines;
Des nobles sur leur poing portent l'oiseau chasseur;
De l'antique forêt on perce l'épaisseur :
L'un prie avec ardeur la Vierge de Nanterre,
Puis invoquant tout bas le Sauveur de la terre,
En baise sur la croix le simulacre saint;
D'un cordon pénitent, cet autre le corps ceint,
Implore en se courbant sous le poids d'un cilice,
Le pieux fondateur qu'on implore en Galice;
L'autre, sous un manteau de coquilles chargé,
Pour délivrer son père en un cachot plongé,
Voyage en pèlerin, soutenu par l'aumône
Qu'il recueille, assisté de la sainte madone,
Celui-ci de la croix possède un vrai débris,
Qui toucha des lépreux par sa vertu guéris;
Quelques-uns vont pleurant leurs belles fiancées,
Dont les âmes dans l'air de la tombe élancées
A travers les rameaux offrent leurs traits mouvants
Dans ces berceaux fleuris balancés par les vents;
Au chant des pèlerins qui, dans la forêt sombre,
Marchent inaperçus et couverts de son ombre,
On dirait qu'elle-même exhale vers les cieux
De mystiques accents, des sons religieux,
Et, nouvelle Dodone, en ses arbres antiques,
Puise une sainte ardeur et des chants prophétiques.
Le soir, entre la nuit et le jour indécis,
Sur le sommet du mont paraît un temple assis.
Là des saints sur les murs resplendissent en fresques,
Revivent en sculpture, et leurs traits pittoresques
Décorent le saint lieu dont la voûte reluit
Comme un beau ciel orné des astres de la nuit.
Blanche aux pieds de Marie implorant un refuge
Pour son royal époux : « Mère du divin Juge,
Dit-elle avec ardeur, accepte mon encens,
Et reçois à tes pieds mes dons reconnaissants.
Tu sauvas des Français le monarque et le père;
Prends en pitié son fils, et permets que j'espère
Retrouver un époux, dans sa jeune saison
Enlevé par le sort à sa noble maison;
S'il vit encore, hélas! du fiel qui me consume
Daigne, en le ramenant, dissiper l'amertume;
Enfin sauve la France et dérobe au danger
Son roi que du trépas menace l'étranger. »

Ainsi Blanche priait, et l'Ange de lumière
Qui fait monter vers Dieu l'encens de la prière,
Offre ses vœux ardents à la reine du ciel,
Et les dépose au pied de son trône éternel.

Il y a sans doute des imperfections dans ce récit; mais il faut les attribuer exclusivement à la faiblesse de l'auteur, et non à la stérilité du sujet. On va voir combien, au contraire, il fournit de sentiments élevés et de belles images sous l'inspiration de la foi. Ecoutons, c'est l'auteur du *Génie du Christianisme* qui va nous l'apprendre :

« Je ne suis rien, dit-il, je ne suis qu'un simple solitaire : j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Etre, et je ne les ai point compris; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Etre inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie; toutes les voiles étaient pliées; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

« Le globe du soleil prêt à se plonger dans les flots apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre vers l'orient, où la lune montait avec lenteur; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal, supportant la voûte du ciel.

« Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prière, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant à travers l'immensité

une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir. »

De cet éloquent tableau de la prière du soir à bord d'un vaisseau, nous passons tout naturellement au chapitre des *Dévotions populaires*, qui appartient exclusivement à notre sujet, et qui remettra de belles pages, des pages empreintes de religion et de poésie, sous les yeux du lecteur.

« Nous quittons les harmonies physiques des monuments religieux et des scènes de la nature, dit l'illustre écrivain, pour entrer dans les harmonies morales du christianisme. Il faut placer au premier rang ces *dévotions populaires* qui consistent en de certaines croyances et de certains rites pratiqués par la foule, sans être ni avoués, ni absolument proscrits par l'Eglise. Ce ne sont, en effet, que des harmonies de la religion et de la nature. Quand le peuple croit entendre la voix des morts dans les vents, quand il parle des fantômes de la nuit, quand il va en pèlerinage pour le soulagement de ses maux, il est évident que ces opinions ne sont que des relations touchantes entre quelques scènes naturelles, quelques dogmes sacrés, et la misère de nos cœurs. Il suit de là que plus un culte a de ces *dévotions populaires*, plus il est poétique; puisque la poésie se fonde sur les mouvements de l'âme et les accidents de la nature, rendus tout mystérieux par l'intervention des idées religieuses.

« Il faudrait nous plaindre si, voulant tout soumettre aux règles de la raison, nous condamnions avec rigueur ces croyances qui aident au peuple à supporter les chagrins de la vie, et qui lui enseignent une morale que les meilleures lois ne lui apprendront jamais. Il est beau, il est bon, quoi qu'on en dise, que toutes nos actions soient pleines de Dieu et que nous soyons sans cesse environnés de ses miracles.

« Le peuple est bien plus sage que les philosophes. Chaque fontaine, chaque croix dans un chemin, chaque soupir du vent de la nuit porte avec lui un prodige. Pour l'homme de foi la nature est une constante merveille. Souffre-t-il, il prie sa petite image, et il est soulagé. A-t-il besoin de revoir un parent, un ami, il fait un vœu et prend le bâton et le bourdon de pèlerin; il franchit les Alpes ou les Pyrénées, visite Notre-Dame de Lorette ou Saint-Jacques en Galice; il se prosterne, il prie le saint de lui rendre un fils (pauvre matelot peut-être errant sur les mers), de sauver une épouse, de prolonger les jours d'un père. Son cœur se trouve allégé. Il part pour retourner à sa chaumière : chargé de coquillages, il fait retentir les hameaux du son de sa conque, et chante dans une complainte naïve la bonté de Marie mère de Dieu. Chacun veut avoir quelque chose qui ait appartenu au pèlerin. Que de maux guéris par un seul ruban consacré! Le pèlerin arrive à son village : la première personne qui vient au-devant de lui, c'est sa femme relevée de couches, c'est son fils retrouvé, c'est son père rajeuni.

« Heureux, trois et quatre fois heureux ceux qui croient! Ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours; ils ne peuvent pleurer sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. Leurs pleurs ne sont point perdus : la religion les reçoit dans son urne et les présente à l'Eternel.

« Les pas du vrai croyant ne sont jamais solitaires; un bon ange veille à ses côtés, il lui donne des conseils dans ses songes, il le défend contre le mauvais ange. Ce céleste ami lui est si dévoué, qu'il consent pour lui à s'exiler sur la terre.

« Trouvait-on chez les anciens rien de plus admirable qu'une foule de pratiques usitées jadis dans notre religion? Si l'on rencontrait au coin d'une forêt le corps d'un homme assassiné, on plantait une croix dans ce lieu, en signe de miséricorde. Cette croix demandait au samaritain une larme pour cet infortuné, et à l'habitant de la cité fidèle, une prière pour son frère. Et puis, le voyageur était peut-être un voyageur tombé loin de son pays, comme cet illustre inconnu sacrifié par la main des hommes loin de sa patrie céleste! Quel commerce entre nous et Dieu! Quelle élévation cela ne donnait-il pas à la nature humaine! Qu'il était étonnant d'oser trouver des conformités entre nos jours mortels et l'éternelle existence du Maître du monde!

« Nous ne parlerons point de ces jubilés substitués aux jeux séculaires, qui plongent les chrétiens dans la piscine du repentir, rajeunissent les consciences et appellent les pécheurs à l'amnistie de la religion. Nous ne dirons point non plus comment, dans les calamités publiques, les grands et les petits s'en allaient pieds nus d'église en église pour tâcher de désarmer la colère de Dieu. Le pasteur marchait à leur tête, la corde au cou, humble victime dévouée pour le salut du troupeau.

« Mais le peuple ne nourrissait point la crainte de ces fléaux, quand il avait sous son toit le christ d'ébène, le laurier bénit, l'image du saint, protecteur de la famille. Que de fois on s'est prosterné devant ces reliques pour demander des secours qu'on n'avait point obtenus des hommes!

« Qui ne connaît *Notre-Dame des Bois*, cette habitante du tronc de la vieille épine, ou du creux moussu de la fontaine? Elle est célèbre dans les hameaux par ses miracles. Maintes matrones vous diront que leurs douleurs dans l'enfantement ont été moins grandes depuis qu'elles ont invoqué la *bonne Marie des Bois*. Les filles qui ont perdu leurs fiancés ont souvent, au clair de la lune, aperçu les âmes de ces jeunes hommes dans ce lieu solitaire; elles ont reconnu leur voix dans les soupirs de la fontaine. Les colombes qui boivent de ses eaux ont toujours des œufs dans leur nid, et les fleurs qui croissent sur ses bords, toujours des boutons sur leur tige. Il était convenable que la sainte des forêts fît des miracles doux comme la

mousse qu'elle habite, charmants comme les eaux qui la voilent.

« C'est dans les grands événements de la vie que les coutumes religieuses offrent aux malheureux leurs consolations. Nous avons été une fois spectateur d'un naufrage. En arrivant sur la grève, les matelots dépouillèrent leurs vêtements, et ne conservèrent que leurs pantalons et leurs chemises mouillées. Ils se rendirent en procession à une petite chapelle, dédiée à saint Thomas. Le capitaine marchait à leur tête, et le peuple suivait en chantant avec eux l'*Ave, maris Stella*. Le prêtre célébra la messe des naufragés, et les matelots suspendirent leurs habits trempés d'eau de mer, en *ex-voto*, aux murs de la chapelle. La philosophie peut remplir ses pages de paroles magnifiques, mais nous doutons que les infortunés viennent jamais suspendre leurs vêtements à son temple.

« La mort, si poétique parce qu'elle touche aux choses immortelles, si mystérieuse à cause de son silence, devait avoir mille manières de s'annoncer pour le peuple. Tantôt un trépas se faisait prévoir par les tintements d'une cloche qui sonnait d'elle-même, tantôt l'homme qui devait mourir entendait frapper trois coups sur le plancher de sa chambre. Une religieuse de Saint-Benoît, près de quitter la terre, trouvait une couronne d'épine blanche sur le seuil de sa cellule. Une mère perdait-elle un fils dans un pays lointain, elle en était instruite à l'instant par ses songes. Ceux qui nient les pressentiments ne connaîtront jamais les routes secrètes par où deux cœurs qui s'aiment communiquent d'un bout du monde à l'autre. Souvent le mort chéri, sortant du tombeau, se présentait à son ami, lui recommandait de dire des prières pour le racheter des flammes, et le conduire à la félicité des élus. Ainsi la religion avait fait partager à l'amitié le beau privilége que Dieu a de donner une éternité de bonheur.

« Des opinions d'une espèce différente, mais toujours d'un caractère religieux, inspiraient l'humanité : elles sont si naïves qu'elles embarrassent l'écrivain. Toucher au nid d'une hirondelle, tuer un rouge-gorge, un roitelet, un grillon, hôte du foyer champêtre, un chien devenu caduc au service de la famille, c'était une sorte d'impiété qui ne manquait point, disait-on, d'attirer après soi quelque malheur. Par un admirable respect pour la vieillesse, on croyait que les personnes âgées étaient d'un heureux augure dans une maison, et qu'un ancien domestique portait bonheur à son maître. On retrouve ici quelques traces du culte touchant des *lares*, et l'on se rappelle la fille de Laban emportant ses dieux paternels.

« Le peuple était persuadé que nul ne commet une méchante action sans se condamner à avoir, le reste de sa vie, d'effrayantes apparitions à ses côtés. L'antiquité, plus sage que nous, se serait donné de garde de détruire ces utiles harmonies de la religion, de la conscience et de la morale. Elle n'aurait point rejeté cette autre opinion par laquelle il était tenu pour certain que tout homme qui jouit d'une prospérité mal acquise, a fait pacte avec l'esprit de ténèbres, et légué son âme aux enfers.

« Enfin les vents, les pluies, les soleils, les saisons, les cultures, les arts, la naissance, l'enfance, l'hymen, la vieillesse, la mort, tout avait ses saints et ses images, et jamais peuple ne fut plus environné de divinités amies que le peuple chrétien.

« Il ne s'agit pas d'examiner rigoureusement ces croyances. Loin de rien ordonner à leur sujet, la religion servait au contraire à en prévenir l'abus et à en corriger les excès. Il s'agit seulement de savoir si leur but est moral, si elles tendent mieux que les lois elles-mêmes à conduire la foule à la vertu. Et quel homme sensé peut en douter ? A force de déclamer contre la superstition, on finira par ouvrir la voie à tous les crimes. Ce qu'il y aura d'étonnant pour les sophistes, c'est qu'au milieu des maux qu'ils auront causés, ils n'auront pas même la satisfaction de voir le peuple plus incrédule. S'il cesse de soumettre son esprit à la religion, il se fera des opinions monstrueuses. Il sera saisi d'une terreur d'autant plus étrange qu'il n'en connaîtra pas l'objet; il tremblera dans un cimetière où il aura gravé que *la mort est un sommeil éternel*, et en affectant de mépriser la puissance divine, il ira interroger la bohémienne, ou chercher ses destinées dans les bigarrures d'une carte.

« Il faut du merveilleux, un avenir, des espérances à l'homme, parce qu'il se sent fait pour l'immortalité. Les *conjurations*, la *nécromancie* ne sont, chez le peuple, que l'instinct de la religion, et une des preuves les plus frappantes de la nécessité d'un culte. On est bien près de tout croire lorsqu'on ne croit rien; on a des devins quand on n'a plus de prophètes, des sortiléges quand on renonce aux cérémonies religieuses, et l'on ouvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur. »

Ces éloquentes pages de l'auteur du *Génie du Christianisme* mettent admirablement en relief cette faiblesse de l'humanité, qui sent instinctivement qu'elle doit trouver assistance auprès d'un Etre supérieur, qui règne sur les mondes, et dont le trône est au ciel. Voilà pourquoi l'homme en péril invoque quelqu'un des êtres intermédiaires qu'il croit en position d'intercéder en sa faveur

On verra, dans la suite de ce *Dictionnaire des Pèlerinages religieux anciens et modernes*, que ces salutaires pratiques datent de loin, et qu'on les retrouve sous toutes les latitudes et dans tous les siècles. La pagode des Indiens, les dolmen et les menhir des anciens druides, la mosquée des mahométans, le moraï des Océaniens, les temples des anciens païens, surtout les innombrables sanctuaires élevés sur tout le globe par la foi catholique, sont, à des titres divers, des monuments qui attestent la confiance des peuples dans le secours de la Divinité.

Le catholicisme, ainsi que nous le ferons

observer plus particulièrement dans la suite de cet ouvrage, est plus riche de ces pieuses pratiques qu'aucune autre religion. Outre les pèlerinages, il y a des vœux, des neuvaines, des retraites, qui concourent à donner des consolations à ceux qui souffrent, et qui entretiennent l'esprit de religion au sein des populations. On appelle *vœu* la promesse que, dans des circonstances critiques, on a faite de quelque bonne œuvre, d'un acte public ou secret de piété, ou d'une course entreprise pour aller visiter une chapelle lointaine, mais renommée par les *ex-voto* appendus à ses voûtes. La foule des fidèles accourant à ce sanctuaire se compose de pauvres matelots que Marie a sauvés du naufrage, de vieux invalides qu'elle a arrachés à la mort, sous le fer des ennemis de la France, et de jeunes femmes dont elle a calmé les douleurs.

Le vœu doit être fait librement, et en cela il a une analogie toute naturelle avec les neuvaines. Tout le monde sait qu'on donne ce nom à des exercices de piété observés durant neuf jours. On voit que ce nombre *neuf* a été choisi pour honorer les neuf chœurs des anges qui sont : les anges, les archanges, les vertus, les puissances, les principautés, les dominations, les trônes, les chérubins et les séraphins. Peut-être serait-il mieux d'y voir le nombre *trois*, qui est celui de la Trinité, multiplié par lui-même. Quoi qu'il en soit, un grand nombre de sanctuaires placés sous l'invocation de saints ou de saintes, sont témoins de neuvaines plus ou moins suivies, particulièrement celles en l'honneur de Marie.

Nos pères avaient une grande foi dans l'efficacité des vœux et des neuvaines : quel esprit assez orgueilleux, même en cet orgueilleux siècle de progrès et de lumières, oserait les taxer de faiblesse et de crédulité ? Au reste, l'Eglise, cette éternelle institutrice des nations chrétiennes, compte depuis des siècles et célèbre encore cinq principales neuvaines de la mère de Dieu, qui sont celles de l'Immaculée Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de la Purification et de l'Assomption. Telles sont les neuvaines, qui, au surplus, comprennent les messes, les stations devant un autel ou les prières particulières, et forment pour ainsi dire de petits pèlerinages locaux qui attirent toujours de grandes affluences de fidèles, particulièrement dans les campagnes.

Quant à ce qui est des *retraites*, ce mot indique par lui-même qu'il s'agit d'une séparation plus ou moins prolongée du commerce du monde, par principe de piété. Il y a dans le prophète Osée un passage célèbre sur la solitude, qui peut mieux faire comprendre encore ce que c'est que la retraite : « Je la mènerai dans la solitude, dit-il, et je lui parlerai dans le fond du cœur : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus*, ce qui signifie que Dieu mène lui-même une âme dans la solitude, et l'entretient de pensées salutaires. Cette communication sainte est de cœur à cœur, c'est-à-dire de l'époux seul avec l'épouse seule, comme dit saint Bernard, *solus cum sola*. Ces exercices de pénitence ont des formes et des règles qui sont aussi différentes que les besoins spirituels de ceux qui les pratiquent ; leur fin est de pourvoir efficacement à l'affaire de son salut, par une parfaite réformation de sa vie et de ses mœurs. Parmi les moyens d'atteindre ce but, on peut indiquer principalement l'application à éclairer son entendement et sa foi, un examen de conscience approfondi, une étude de soi-même, de son état, de ses habitudes, la recherche ou la connaissance de ses obligations générales ou particulières, une revue de ses actions de chaque jour, une préparation à bien mourir, et la fixation d'un règlement de vie conforme à sa position. Tel est le moyen infaillible de sanctifier ce qu'on appelle pèlerinage ou neuvaine.

On comprend aisément pourquoi, dans les siècles de foi et de ferveur, de nombreux fidèles, entreprenaient des voyages plus ou moins longs, afin d'aller recueillir, sur les lieux, leur part des grâces attachées à quelques-unes de ces fondations. On appela d'abord ces voyageurs *pérégrins*, du mot latin *peregrinus*, qui veut dire *étranger*, et ensuite, par altération ou par euphonie, *pèlegrin* et *pèlerin*. Dans les temps de barbarie, ces pèlerinages avaient la double utilité de servir à l'expiation de crimes ou de fautes, et de contribuer, ainsi que nous l'avons déjà dit, aux progrès de la civilisation ; car, suivant la remarque qui en a été faite, il n'y avait point de pèlerin qui ne revînt dans ses foyers avec quelque désir de rentrer en paix avec Dieu, avec quelques préjugés de moins et quelques vérités de plus. Ils inspiraient par cela même un si vif intérêt, qu'on vit s'établir pour leur utilité, des chevaliers qui les escortaient, des religieux qui leur donnaient l'hospitalité, et même des dames de haut parage qui leur accordaient un gracieux accueil dans les châteaux. Il était difficile alors de parcourir un chemin public sans en rencontrer quelques-uns. En l'année 1600, célèbre par le grand jubilé, l'hôpital de Saint-Philippe de Néri, à Rome, reçut, d'après les histoires contemporaines, quatre cent quarante mille cinq cents pèlerins, qui furent nourris, logés et défrayés entièrement pendant trois jours.

Il s'opérait beaucoup de miracles dans ces sanctuaires visités par la foi. A ce mot de *miracles*, nos sceptiques ne manqueront pas de crier à la superstition, à l'imposture. Il n'est point étonnant que des yeux qui n'ont pas foi en eux-mêmes se refusent à croire à des faits miraculeux, et les rejettent comme faux et invraisemblables. Comment persuader à des esprits de cette trempe que Dieu, dans le gouvernement du monde, aime à étendre une protection spéciale sur ses serviteurs et ses amis ?

On peut juger, d'après cela, ce qu'il faut penser de l'extrême répugnance que certains critiques, et souvent même de pieux fidèles, éprouvent à croire les miracles qui ne sont pas établis par l'autorité divine de l'Ecriture, ou par

d'autres témoignages entièrement décisifs. Ils craindraient, ce semble, de paraître trop simples, en admettant des miracles établis seulement par des motifs de crédibilité plus ou moins vraisemblables. « Cette répugnance, dit un écrivain religieux, directeur de séminaire, vient uniquement de ce qu'on oublie, lorsqu'il s'agit de miracles, les règles de critique généralement reconnues en matière d'histoire; c'est-à-dire qu'on n'en distingue pas assez les divers degrés de certitude dont l'histoire est susceptible, et qui font tous les jours admettre aux hommes les plus éclairés une infinité de faits, même assez importants, sur des fondements bien plus légers que ceux sur lesquels reposent les miracles dont nous parlons. »

Le savant auteur cite ensuite les judicieuses réflexions du P. Honoré de Sainte-Marie, dans son ouvrage sur *les règles et l'usage de la critique*.

« Comme on ne doit pas recevoir les *pieuses traditions*, dit le révérend Père, sans qu'elles soient raisonnablement attestées, on ne doit pas non plus les rejeter sans avoir de bonnes preuves (de leur fausseté). On ne doit pas exiger qu'on en démontre la certitude, mais on doit se contenter de raisons probables. Tant que la vérité et la fausseté de ces traditions ne sont pas sensibles, il n'est pas de la prudence de les rendre méprisables, ni de priver les fidèles de ces petits soutiens de leur dévotion. »

Reprenons notre auteur anonyme, qui puise dans la préface de l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury, de nouveaux arguments en faveur de sa thèse. Nous ferons comme lui, nous citerons le savant historien.

« Plusieurs écrivains protestants, dit Fleury, ont outré la critique, jusques à ne rien laisser de certain; et la mauvaise émulation de paraître savant a entraîné quelques catholiques dans cet excès. Il y en a qui n'osent croire ni miracles, ni visions, de peur de paraître trop simples; et si j'avais voulu suivre les avis qui m'ont été donnés, j'en aurais supprimé plusieurs. Mais j'ai trouvé des esprits plus élevés, et au-dessus des esprits forts, qui m'ont rassuré. Ils m'ont représenté qu'il n'y a plus de religion, si nous ne lui donnons pour fondement la créance des faits surnaturels; et que ces preuves sensibles de la puissance divine ont converti le monde idolâtre, bien plus que les raisonnements et les disputes. Un véritable chrétien ne doit donc avoir aucune peine, en général, à croire des miracles; il n'est question que de la preuve du fait particulier. Ceux que l'Ecriture rapporte sont au-dessus de toute autorité; mais ceux qui sont rapportés par des auteurs graves, ont aussi la leur, à proportion. Saint Irénée doit être cru quand il témoigne que, de son temps, les guérisons, les miracles, et le don de prophétie, étaient communs dans l'Eglise catholique. Saint Cyprien doit être cru quand il rapporte les révélations que lui ou d'autres personnes de son temps avaient eues. Je ne fais pas plus de difficulté de celles qu'Hermas rapporte dans son *Livre du Pasteur*, et je les crois au pied de la lettre. Je crois celles de sainte Perpétue dont les actes sont cités par Tertullien et saint Augustin; je crois les autres à proportion de l'autorité de ceux qui les ont écrites; et je n'accorderai jamais aux protestants que la piété des auteurs, ni la profession monastique, diminue leur autorité; au contraire, la vraie piété éloigne la vanité et les passions, qui sont les sources du mensonge. »

« Ce qui achève d'établir ces principes, ajoute le pieux directeur de séminaire, c'est qu'ils ont constamment servi de règle au saint-siége et à l'Eglise elle-même, dans le discernement des faits propres à l'instruction et à l'édification des fidèles. Tout le monde sait qu'on lit dans le Bréviaire romain, aussi bien que dans les Bréviaires particuliers de plusieurs Eglises, un grand nombre de faits concernant l'histoire de saints, et quelquefois même celle des principaux mystères de la religion, rapportés d'après des autorités plus ou moins respectables, quoique non décisives aux yeux d'une critique sévère. La réunion des trois Marie en une seule, le voyage et l'apostolat de saint Lazare à Marseille, la mission de saint Denis l'Aréopagite en France sous le pape saint Clément, le baptême de Constantin par saint Sylvestre, et plusieurs autres faits contestés entre les critiques, sont clairement supposés dans le Bréviaire romain. Plusieurs circonstances de l'adoration des mages, de la Présentation de la sainte Vierge au temple, de son Assomption, et de quelques autres mystères, sont rapportées ou supposées dans les mêmes Bréviaires, sur des autorités respectables, sans être absolument décisives. Aussi est-il généralement reconnu que l'autorité du Bréviaire romain, très-considérable dans tout ce qui regarde la substance des mystères et du culte catholique, est beaucoup moindre par rapport aux faits particuliers, qui ne touchent pas le fond des dogmes ou du culte. « L'Eglise elle-même, dit Benoît XIV, à la suite de plusieurs savants théologiens, ne donne pas pour certains et incontestables tous les faits contenus dans les Bréviaires, puisqu'elle en a souvent autorisé le changement et la correction..... Non-seulement elle ne trouve pas mauvais qu'on en examine la vérité, mais elle loue ceux qui entreprennent cet examen; et dès qu'elle aperçoit du faux et du douteux, elle le retranche et le supprime. » Ce fut dans cette persuasion que le même pontife, à peine élevé sur le saint-siége, s'occupa sérieusement de la révision du Bréviaire romain, pour en faire disparaître toutes les erreurs qui pouvaient s'y trouver. Il eût mis ce projet à exécution, comme il nous l'apprend lui-même, si d'autres embarras ne l'en eussent empêché.

« Ces réflexions doivent s'appliquer, à plus forte raison, à un grand nombre de reliques exposées, en divers lieux, à la vénération des fidèles, avec l'autorisation du pape et des évêques. Les reliques de la sainte

croix, par exemple, de la sainte couronne, des saints clous, et des autres instruments de la Passion de Notre-Seigneur n'ont pas toutes, à beaucoup près, le même degré d'authenticité; plusieurs ont été successivement divisées, transportées d'un pays à un autre, d'un reliquaire dans un autre, avec plus ou moins de précaution pour garantir leur authenticité; en sorte qu'il serait aujourd'hui très-difficile et quelquefois impossible de la constater par des preuves rigoureuses. Il faut en dire autant d'une infinité de reliques des saints reconnues pour authentiques par les évêques et par le saint-siége lui-même. Benoît XIV, qui a traité cette matière avec tant de soin dans son ouvrage *De la canonisation des saints*, ne balance pas à dire, d'après le sentiment commun des théologiens, que ces sortes de jugements ne supposent pas la *certitude absolue* de l'authenticité des reliques ainsi approuvées, mais seulement la certitude morale, fondée sur des raisons plus ou moins vraisemblables, et suffisantes pour établir une *pieuse croyance*. Longtemps auparavant, Bossuet avait fait une pareille remarque, dans sa Lettre sur l'adoration de la croix, à l'occasion de certaines reliques publiquement exposées à la vénération des fidèles, avec l'autorisation des évêques, et dont l'authenticité ne peut être établie par des preuves rigoureuses. « Qu'on ne doive honorer, dit-il, tout ce qui serait sorti du corps du Sauveur, pour l'amour qu'il avait pour nous, et qui servirait par conséquent à nous faire souvenir de cet amour, comme les larmes et le sang qu'il a versés pour nos péchés, comme les sueurs que ses saints et continuels travaux lui ont causées, et les autres choses de cette nature ; on ne le peut nier sans être insensible à ses bontés. Savoir s'il reste quelque part ou de ce sang, ou de ces larmes, c'est ce que l'Eglise ne décide pas; elle tolère même, sur ce sujet, les traditions de certaines Eglises, sans qu'on doive se trop soucier de remonter à la source; tout cela est indifférent, et ne regarde pas le fond de la religion. Je dois seulement vous avertir que le sang et les larmes qu'on garde comme étant sortis de Jésus-Christ, ordinairement ne sont que des larmes et du sang qu'on prétend sortis de certains crucifix, dans des occasions particulières, et que quelques Eglises ont conservés en mémoire du miracle : pensées pieuses, mais que l'Eglise laisse pour telles qu'elles sont, et qui ne font ni ne peuvent faire l'objet de la foi. »

Nous conclurons de tout ce qui précède que si les pèlerinages chrétiens ne sont pas fondés sur une certitude absolue sous le rapport de l'authenticité, ils ont du moins pour eux cette certitude morale qui suffit pour établir une pieuse croyance. Les pèlerinages ont leurs racines dans de saintes traditions de piété et de reconnaissance. S'ils ne font, ni ne peuvent faire l'objet de la foi, ils attestent qu'elle existe dans le cœur des peuples. Faisons des vœux pour voir augmenter ou du moins entretenir la ferveur des chrétiens pour un genre de dévotion dont l'origine remonte aux premiers temps de l'Eglise et dont l'efficacité est désormais incontestable?

Nous trouvons dans le *Culte de Marie, origines, explications, beautés*, etc., ouvrage souvent cité dans le cours de notre *Dictionnaire*, les réflexions suivantes, que nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs:

« Les païens, comme tout le monde le sait, avaient des temples élevés à leurs idoles. Les premiers chrétiens, craignant d'avoir rien de commun avec eux, aimaient au contraire à répéter : « Nous consacrons à Dieu un sanctuaire, non dans des temples, mais dans nos cœurs. »

« Cependant, après que Jésus-Christ eut fait la dernière cène et institué l'eucharistie, ses disciples revinrent fréquemment prier ensemble dans cet imposant *cénacle*, qui devint par là comme la première de toutes les églises. Il est même certain qu'après la Pentecôte ils eurent des lieux d'assemblées auxquels aurait pu s'appliquer cette qualification.

« Mais bientôt, dispersés par les persécutions, ils furent obligés de se cacher dans ces sombres *cryptes*, plus connues sous le nom de catacombes ou catatombes. C'était là qu'ils célébraient le saint sacrifice et qu'ils déposaient les corps des martyrs. On désignait ces cryptes par les termes de *confessions*, ou tombeaux des confesseurs, d'*apostolia, martyria, memoriæ*. Puis ils élevèrent des autels ou des oratoires, d'abord sur ces tombeaux, et plus tard sous les voûtes souterraines des églises. Ainsi s'explique, suivant la tradition, l'érection des deux basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul de Rome, dans le champ où avaient été enterrés les corps des deux apôtres.

« Plus tard encore, les églises se multiplièrent et portèrent le nom des saints et des reliques qui leur étaient accordées. Tel est, vraisemblablement, le motif pour lequel les églises, chapelles, ou oratoires édifiés sous le titre de la sainte Vierge, ne parurent peut-être pas dans les premiers siècles du christianisme, parce que les restes mortels de Marie ne s'étant trouvés nulle part, ou son corps ayant été enlevé dans le ciel, la base spéciale semblait manquer à une semblable institution.

« Ce ne serait donc guère qu'à compter de l'époque où la paix fut rendue à l'Eglise par l'empereur Constantin, que se seraient établies les chapelles sous le vocable de la sainte Vierge. Elles se propagèrent ensuite dans l'univers catholique ; et dans des siècles de ferveur et de foi, de nombreux fidèles entreprenaient des voyages plus ou moins longs, afin d'aller recueillir sur les lieux leur part des grâces attachées à quelques-unes de ces fondations.

« Les pèlerinages étaient surtout très-communs en France sous les premiers rois de la troisième race. Dans les XIe et XIIe siècles ils prirent de nouveaux développements. Ils eurent un grand attrait pour quelques-uns de nos rois, et particulièrement pour Louis XI.

Avant lui et sous son règne, on vit, à Paris, des pèlerins revenir de la terre sainte et d'autres lieux, chanter dans les rues le récit de leurs voyages et des cantiques spirituels, et distribuer à leurs amis des reliques ou d'autres objets provenant de leurs pieuses expéditions. Ce sujet a fourni à l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* l'un des plus intéressants tableaux de son livre, ainsi qu'on l'a vu précédemment.

« De nos jours, les pèlerinages sont devenus moins fréquents, et peut-être ne doit-on pas le regretter; car ils avaient engendré des abus qui sont inséparables des longs voyages. Toutefois le chrétien aime encore à visiter quelqu'une des chapelles consacrées à Marie, à une distance plus ou moins rapprochée des lieux qu'il habite. Ces actes de dévotion, quand ils s'accomplissent avec prudence et recueillement, ne peuvent qu'avoir des fruits précieux. Ils créent en effet une sorte de pieuse diversion qui rend plus vive la prière et retrempe l'âme toujours si disposée à s'engourdir. »

Il nous reste maintenant à donner quelques explications touchant ce *Dictionnaire des Pèlerinages religieux*.

M. de Sivry avait entrepris de l'exécuter sur un vaste plan qu'il avait conçu; mais la mort qui vint le surprendre, ne lui permit pas d'achever son œuvre, et ce docte et intéressant travail demeura incomplet.

Chargé par M. l'abbé Migne du complément de ce labeur, nous avons fait tous nos efforts pour nous rendre digne de sa confiance. Nous avons eu particulièrement en vue de remplir le plus exactement possible les intentions de notre devancier, intentions fort judicieuses et qui se trouvent consignées dans le titre même de son ouvrage : *Dictionnaire géographique, historique, descriptif, archéologique des pèlerinages religieux* anciens et modernes, et des lieux de dévotion les plus célèbres de l'univers; renfermant l'*histoire abrégée* des sanctuaires, des fêtes, des cérémonies et des processions populaires qui ont eu et qui ont encore la religion pour objet; l'indication des villes, des montagnes, des fleuves, des rivières, des fontaines même consacrées par la foi des peuples; *l'énumération* des reliques auxquelles Dieu a voulu conférer le don des miracles; le détail topographique des chapelles, des églises, ou des temples bâtis en *ex-voto* après quelques grâces inespérées ou en vue d'obtenir du ciel quelque faveur particulière; avec une notice spéciale sur les statues miraculeuses de la sainte Vierge Marie, et sur les villes saintes de Rome et de Jérusalem, etc., etc.

On voit que ce titre embrasse bien des choses intéressantes pour la religion. Aussi, pour combler de nombreuses lacunes, nous a-t-il fallu faire beaucoup de recherches. Le recueil des *Lettres édifiantes* des missionnaires, celui des Bollandistes, l'ouvrage du savant Mabillon pour les saints de l'ordre de Saint-Benoît, et quelques autres précieux recueils du même genre nous ont fourni d'utiles indications. Nous avons aussi consulté avec fruit quelques relations des voyageurs. Notre correspondance nous a fourni des documents que nous ne pouvions trouver dans les livres. Quant à ce qui regarde la France, nous avons dû fouiller une foule d'histoires particulières des provinces, de villes ou de maisons illustres, telles que les histoires de Bourgogne, de Dreux, de Châtillon, par Duchesne, celle du Languedoc par Catel, celle du Dauphiné par Chorier, celle de Provence par Papon, celle d'Auvergne par Justel et l'abbé Delarbre, celle de Calais par Cartier, celle du Nivernais par Guy Coquille, celle de Normandie par Dumoulin, de Languedoc par D. Vaissette, de Béarn par de Marca, de Bresse et de Savoie par Guichenon, de Navarre par Favyn; en un mot les ouvrages de P. Pithou, de Besly, de la Clergerie, du Haillan, d'Argentré, Désormeaux et autres infatigables compilateurs qui enregistraient minutieusement les moindres détails concernant les localités dont ils s'étaient constitués les historiographes. C'est là surtout que nous avons trouvé les origines d'une foule d'usages religieux.

Comme l'archéologie a fait de notre temps de grands progrès, le goût des recherches archéologiques s'est répandu de proche en proche; des comités se sont organisés dans un grand nombre de localités. Nous avons mis à contribution un grand nombre de publications de ces comités particuliers qui nous ont mis en position de faire connaître tous les monuments religieux qui couvrent la France très-chrétienne.

Pour l'Italie, nous devons de grands secours aux *Voyages* de M. Fulchiron dans l'Italie méridionale et dans l'Italie centrale. Nous avons préféré ces deux ouvrages à des publications plus vantées, parce qu'ils contiennent des détails statistiques que l'on ne peut se procurer que sur les lieux mêmes, et encore fort difficilement. L'auteur se contente de dire ce qu'il voit, il décrit sur place; il est moins brillant, mais il est plus exact, parce qu'il ne donne rien à l'imagination. Voilà surtout pourquoi il nous semble préférable à toutes ces relations enjolivées de broderies que l'on nous a faites sur l'Italie.

A l'égard de l'Océanie, pays exploré par de célèbres navigateurs qui se sont plus occupés d'ailleurs du livre de loch que des détails relatifs aux croyances des indigènes, nous avons pris pour guide l'ouvrage de Domény de Rienzi, et celui de Dumont-d'Urville, qui ont tous deux étudié ces contrées lointaines, et qui ont recueilli et contrôlé les observations des autres voyageurs.

De cette façon il nous a été possible d'augmenter beaucoup et d'améliorer le travail qui nous avait été confié. Nous l'offrons au public avec confiance, désirant que notre labeur lui soit aussi agréable qu'il nous a été pénible, et heureux de le voir prendre place parmi les savantes publications composant l'*Encyclopédie théologique* de M. Migne.

Cн

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, DESCRIPTIF, ARCHÉOLOGIQUE

DES

PÈLERINAGES RELIGIEUX

ANCIENS OU MODERNES

ET

DES LIEUX DE DÉVOTION

LES PLUS CÉLÈBRES DE L'UNIVERS.

A

ABA (Grèce), ville de la Phocide, ainsi nommée, dit-on, d'Abas, fils de Lyncée, son fondateur. Elle était connue dans l'antiquité par son oracle d'Apollon, qu'on venait consulter de tous les pays voisins. Le temple d'Aba avait fait donner au dieu qu'on y adorait le nom d'Apollon *Abæus*.

Il y avait, au reste, en Grèce, plusieurs villes de ce nom, et une autre dans la Carie, selon Etienne de Byzance.

Sophocle, dans son *Œdipe roi*, fait dire à l'un de ses personnages : « Il n'est pas nécessaire que j'aille en pèlerinage au temple de Delphes, ni à celui d'Aba. » Le scoliaste remarque que cette ville était en Lycie, où le culte d'Apollon était fort en vigueur; mais Hésychius (*Voc.* Ἄϐαι) entend de l'Aba de la Phocide le même passage de Sophocle. Il est certain que les oracles d'Apollon à Delphes et à Aba étaient fort connus et fort fréquentés dans tout le monde païen, et au moins aussi visités que ceux de la Lycie (*Voy.* PATARE).

Hérodote met celui d'Aba en Phocide au nombre des sanctuaires que Crœsus envoya consulter, et il remarque (VIII, 33) qu'il était fort en vogue de son temps, et Etienne de Byzance, au mot Ἄϐαι, croit que cet oracle était plus ancien même que celui de Delphes,

ABATOS (Egypte). C'était un grand rocher séparé de l'île de Philæ, dans le Nil. On y conservait le tombeau d'Osiris, dans un temple qui était consacré à cette divinité de la théogonie égyptienne, et qu'on visitait en grande solennité à différentes époques de l'année.

ABBECOURT (France), écart d'Orgeval, au département de Seine-et-Oise.

C'était autrefois une abbaye de Prémontrés, dédiée à la sainte Vierge, et fondée par Gaste de Poissy.

L'église et les autres bâtiments, encore existant, dit Briand de Verzé, représentent un beau et vaste château. A la porte est une fontaine minérale que l'on visitait autrefois avec une grande dévotion.

ABBEVILLE (France), en Picardie, sous-préfecture du département de la Somme.

Abbeville existait déjà du temps de César, mais ce n'était alors qu'une petite bourgade. Les habitants des environs s'y étant réfugiés à l'approche de l'armée romaine victorieuse, en formèrent une ville véritable. Des accroissements étant survenus, Charlemagne et Hugues Capet la firent fortifier.

C'est dans cette ville qu'en 1637 Louis XIII voua son royaume à la sainte Vierge : l'Eglise de Paris a gardé le souvenir de ce vœu, et en fait tous les ans une mémoire particulière entre les vêpres et les complies du jour de l'Assomption. Elle en célèbre ensuite la commémoration le dimanche suivant.

Abbeville possède un des curieux monuments religieux du moyen âge : c'est l'église de Saint-Wulfran. La construction de cet édifice fut commencée en 1488, sur l'emplacement d'une autre église dédiée au même saint. La nef, les deux ailes et les six chapelles furent achevées, ainsi que le portail, en 1534. A cette époque, les travaux furent interrompus faute de fonds. Ce ne fut que de 1620 à 1662 que furent exécutés le

chœur et les bas côtés, dont on trouve le style lourd et peu gracieux.

Le portail de Saint-Wulfran est d'une richesse remarquable. La partie basse et les voussures profondes des trois portes sont ornées de colossales statues de saints. Le portail est flanqué de deux énormes tours quadrilatères de 64 mètres de hauteur. La nef a 30 mètres de longueur; sa hauteur, sous clef de voûte, est de 31 mètres. Une galerie à jour, ornée de gracieuses arabesques, et d'un style qui offre autant de hardiesse que de légèreté, règne au-dessous des fenêtres.

Une élégante tourelle, de 40 mètres de hauteur, qu'on appelle la tour de Saint-Firmin, termine l'extrémité septentrionale d'un grand mur inachevé qui devait former un des côtés de la travée. Malheureusement le caractère architectural de cet édifice a été altéré par des travaux de consolidation devenus nécessaires en plusieurs endroits.

On remarque contre le mur de Saint-Wulfran, à gauche en entrant, un énorme lézard du genre des crocodiles. On doit croire que ce saurien a été placé là, comme *ex-voto*, par quelque voyageur échappé à la dent d'un crocodile. La fable qu'on raconte à ce sujet ne saurait être admissible.

ABERDEEN (Ecosse). La ville d'Aberdeen, en Ecosse, s'appelait autrefois *Devana*. On distingue aujourd'hui *Old Aberdeen* et *New Aberdeen* (la ville vieille et la ville nouvelle), à l'embouchure de la Dee.

Gumppenberg y a trouvé la Vierge miraculeuse connue sous le nom de Notre-Dame du Pont.

ABLIS EN BEAUCE (France), dans le département de Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet.

Il y a auprès de ce bourg assez fort, une petite chapelle dédiée à sainte Madeleine, où l'on va souvent en pèlerinage.

ABOUSYR (Egypte), village bâti sur l'emplacement de Busiris, connue dans l'antiquité par son temple d'Isis, et par les fêtes qu'on y célébrait en l'honneur de cette divinité. Cette ville, qui est à peu de distance de Mechallet-el-Kébyr, s'appelait autrefois Abousyr ou Bousyr.

C'était là qu'autrefois les prêtres égyptiens célébraient, au printemps, la fête du vaisseau d'Isis.

Les prêtres et le peuple se rendaient au bord de la mer pour consacrer un navire neuf, qu'on purifiait avec une torche ardente, des œufs et du soufre; sur la voile blanche étaient écrits en hiéroglyphes des vœux pour une heureuse navigation.

On jetait ensuite dans ce vaisseau des corbeilles remplies de parfums et d'autres choses propres aux sacrifices; et après avoir versé dans la mer une composition faite avec du lait et d'autres matières, on levait l'ancre pour abandonner le vaisseau à la merci des vents. On revenait de là dans le temple d'Isis, où se faisaient des prières pour la prospérité générale et pour la conservation des navigateurs

Ces cérémonies avaient aussi lieu à Rome à la même époque, comme l'indiquent les mots *Navigium Isidis* marqués dans le calendrier rustique au mois de mars.

ABRESCHWILLER (France), village moderne du canton de Lorquin, dans le département de la Meurthe. L'archéologie y a découvert des restes de monuments qui remontent à la plus haute antiquité. Ce sont des débris de temples, des statues mutilées de divinités païennes, des tombeaux en pierre. En parlant du pays où sont semées ces ruines, un archéologue instruit, M. Beaulieu, s'exprime ainsi: « On n'y rencontre pas, il est vrai, ces beaux débris de l'antiquité romaine, que le midi de la France nous offre en si grande abondance; tout, au contraire, dans cette contrée sauvage, semble annoncer que l'on y fit peu de progrès; cependant ses monuments ont un caractère original et *topique*, qui mérite bien aussi d'être étudié. Souvent on les trouve confondus et entassés de la manière la plus pittoresque, dans des espaces de peu d'étendue. A côté de ruines de châteaux du moyen âge, que recouvrent le lierre et la mousse, on voit le dolmen ou le menhir celtique; plus loin le tombeau cunéiforme du Triboque se fait remarquer par ses sculptures bizarres près des débris d'enceintes sacrées; enfin le voyageur peut rencontrer, presque à chaque pas, les fragments des bas-reliefs, des divinités, les ouvrages militaires, les chaussées et les diverses constructions qui attestent le séjour que les Romains firent autrefois dans ces montagnes. »

ABYDOS (Egypte), ville où se trouvait le fameux temple d'Osiris qu'on venait visiter des lieux les plus éloignés.

Elle s'appelle aujourd'hui Madfouneh (la ville enterrée): elle est située sur la rive gauche du Nil, au sud de Ptolémaïs. Jadis la seconde ville de l'Egypte après Thèbes, elle n'est plus depuis longtemps qu'un pauvre village. « Il ne faut pas croire que ce soit le Memnonium des anciens, dit M. Bouillet. On y admire des hiéroglyphes et des peintures remarquables. C'est là que fut trouvée, en 1818, la table chronologique des anciens Pharaons, désignés par leurs noms royaux, dite *Table des prénoms d'Abydos* (1). »

ACHIBABA (Perse). On y voit le tombeau vénéré du scheik Sephi, qui, âgé de plus de cent ans, eut un enfant d'une femme presque aussi vieille que lui. Ce tombeau se montre encore aujourd'hui sous une grande voûte.

ACHSENBERG (Suisse). *Voy.* KUSSNACHT.

ACCARON (Palestine) (vulg, *Acron*, hébr. עקרון, *stérilité*), ville de Palestine, dans la Pentapole des Philistins. Elle était fort renommée par le temple de Beelzébut, célèbre dieu phénicien, qu'on venait consulter de toutes parts. Ochosias l'envoya interroger sur sa maladie; cette démarche impie

(1) Bouillet, *Dictionn. univers. d'hist. et de géogr.* Paris, 1845.



qui attira les reproches du prophète Elie, qui lui annonça une mort prochaine.

Beelzébut ou Baal-Zéboub était le dieu qui protégeait ses adorateurs contre les mouches qui désolent tous les pays de l'Orient : Baal-Zéboub, hébr. בעל זבוב, *dominator muscarum*, *qui muscas averruncat*. C'est ainsi que les Eléens avaient leur Ζεὺς Ἀπόμυιος, et les Romains, leur Myiagrus.

ACIDALIE (Grèce), fontaine de la ville d'Orkhomène, où les Grâces allaient se baigner, disent les mythographes hellénistes. Elle était regardée comme sacrée chez les anciens.

ACQ (France), village du canton de Vimy, dans le département du Pas-de-Calais, est situé à 12 kilom. N. O. d'Arras, sur la Scarpe. Près du chemin qui conduit d'Acq à Ecoivre sont deux grandes pierres en grès, hautes de 3 à 4 mètres, et assez rapprochées l'une de l'autre. L'une de ces pierres est verticale, l'autre fortement inclinée. On a tout lieu de croire que ce sont des monuments druidiques, quoique les chroniques disent que ces deux pierres furent élevées par un Baudoin Bras-de-Fer.

ACRADINE (Sicile), ville voisine de Syracuse, où l'on voyait un ancien temple dédié à Jupiter Olympien. Cicéron en parle ainsi dans son discours contre Verrès : « Il existe encore près de Syracuse une autre ville nommée Acradine, où l'on admire un très-grand forum, de beaux portiques, un prytanée fort orné, un grand palais et un magnifique temple de Jupiter Olympien. »

ACRÆPHIUM (Grèce), ou *Acræphia*, sur le Ptoüs, ville de Grèce, en Béotie, fameuse par un temple et une statue de Bacchus. On y voyait aussi un temple d'Apollon Ptoüs, fort connu par ses oracles, avant que Alexandre n'eût renversé la ville de Thèbes. Tous les pays voisins s'y rendaient en foule.

ACY-EN-MULTIEN (France), bourg du département de l'Oise, situé dans une vallée sur le ruisseau de Gergogne, à environ 21 kil. de Senlis.

Sous Charlemagne, il y avait une abbaye dont il reste encore une chapelle, où tous les ans, le 12 juillet, il se fait un pèlerinage. La chapelle est sous l'invocation de saint Prix. On ne connaît pas bien l'origine de ce pèlerinage, qui d'ailleurs remonte à une époque très-reculée.

ADAMS-BRUGH (Ceylan), ou PORT D'ADAM. *Voy.* CEYLAN.

ADAMS-PIC (Ceylan), ou PIC D'ADAM. C'est un pèlerinage sacré et méritoire que de gravir ce cône escarpé, élevé au-dessus de la mer de 2072 mètres. Au terme de l'ascension se trouve l'empreinte du pied de Bouddha. Ce dieu, suivant les livres bouddhistes, avant de monter au ciel, jeta du sommet de cette montagne un dernier salut aux humains, et marqua son dernier pas sur la terre d'une trace ineffaçable. Mais les musulmans, qui longtemps avant nous trafiquèrent dans l'Inde, ont changé les personnages de cette fable, et du pied de Bouddha ils ont fait celui du premier père, Adam. *Voy.* CEYLAN.

ADANA (Cilicie). Adana était une ville marchande assez importante, au rapport de Scylax (*Peripl.*, p. 40). Pline et Etienne de Byzance en parlent aussi. Elle avait un port commode et un marché (*emporium*) sur la côte méridionale de l'Asie mineure ou Anatolie.

Gumppenberg y remarque une image miraculeuse de la sainte Mère de Dieu.

ADJMIR (Hindoustan). Les rochers qui avoisinent cette petite capitale d'un assez grand territoire sont revêtus d'arbres épineux et de broussailles qui cachent leur nudité, et font assez bien ressortir les petites mosquées et les tombes musulmanes en ruines, éparses autour de l'enceinte de la cité sainte.

Le principal attrait d'Adjmir, pour les musulmans, est le tombeau vénéré du cheïkh Khadja Maouddin, ou Mouïn-addin, personnage connu par sa sainteté et renommé dans l'Inde entière par ses miracles. La foule des pèlerins qu'on y rencontre prouve que la dévotion pour ce sanctuaire n'a nullement diminué de notre temps. On trouve dans le Voyage d'Héber, évêque anglican de Calcutta, des détails circonstanciés à ce sujet.

Nous allons emprunter au *Journal asiatique* une description exacte du pèlerinage au tombeau de Mouïn-uddin, par M. Garcin de Tassy (1) :

Tombeau du saint musulman Mouïn-uddin Tchichti.

« Ce saint est un des plus célèbres de l'Inde musulmane, et son tombeau est encore aujourd'hui constamment entouré d'une foule de pèlerins, même hindous. Quelques-uns poussent le fanatisme jusqu'à prendre une pierre ou une brique de l'édifice, laquelle ils emportent et placent dans leurs maisons, qui deviennent ainsi à leur tour un lieu de pèlerinage, par suite de la possession de cette précieuse relique. Mahaji et Daulat Rao-sindia, quoique Hindous et fidèles observateurs du culte brahmanique, firent de riches présents au tombeau de ce saint, ainsi qu'aux prêtres musulmans ou pir-zada (fils de Pir) qui y étaient attachés.

« Le mois de joumazi 2ᵉ, dit jawan, est ordinairement nommé, par les gens sans instruction, Khadja Mouïn-uddin, du nom d'un saint musulman très-célèbre, le Khadja Mouïn-uddin Tchichti, qui mourut en ce mois. Le tombeau de ce personnage distingué est à Adjmir. C'est là que, suivant ce que j'ai entendu dire, les arcs des rois se tendent d'eux-mêmes. La cérémonie des piques a également lieu pour ce saint; partout chacun s'empresse de les disposer. On se fait surtout un devoir d'aller, à cette époque, en pèlerinage à Adjmir, et si on ne peut s'y rendre, on dresse au moins des piques.

« Laissons parler actuellement Afsos.

(1) *Journal Asiatique*, 1851, pag. 195.

« Le Khadja Mouïn-uddin Tchichti, dit-il, l'essence des contemplatifs, était fils de Gaïath-uddin Tchichti et de la race d'Houçaïn, et par conséquent saïd. Il naquit dans le Sedgestan, en 537 de l'hégire (1142-43). Quand il fut âgé de quinze ans, il eut le malheur de perdre son père ; mais le spiritualiste Ibrahim Candouzi le prit en amitié, lui fit sentir l'importance de la doctrine spirituelle, et le détermina à chercher le chemin de la contemplation. Il ne tarda pas à se plonger dans la dévotion la plus fervente et les pratiques d'austérité les plus rudes. A vingt ans, il retira les avantages religieux de la société du cheïkh Abd-Ulcadir Guilani. Ensuite, comme le sultan Chihab-uddin Gouri conquit l'Hindoustan et vint à Delhi, alors Mouïn-uddin, dans l'intention de vivre dans la retraite, se retira à Adjmir, où un très-grand nombre de personnes parvinrent, en suivant ses avis, à leur but spirituel. Il y mourut le samedi 6 rajab 636 (12 février 1239), après avoir vécu quatre vingt dix-sept ans solaires. Son tombeau se voit encore aujourd'hui dans cette ville, sur le bord du Jahlara, où il attire habituellement un grand nombre de pèlerins. Tous les souverains qui ont régné sur l'Inde, depuis la mort de ce grand personnage, n'ont pas manqué de déposer des offrandes sur ce tombeau vénéré. On peut citer en particulier Jalal-uddin Mohammed Akbar (1), monarque très-religieux, qui alla plusieurs fois à pied d'Agra à Adjmir, visiter le tombeau de ce saint et du saïd Houçaïn Machhadi, surnommé King-savar. Ce dernier était sans doute chiite, et Mouïn-uddin l'était aussi très-probablement, ainsi que le donnent à entendre quelques vers qui restent de lui, vers où respire l'amour du saint émir Ali.

« Le pèlerinage d'Akbar avait un motif que n'indique pas Afsos, mais que les mémoires de Jahanguir (sultan Salim) nous découvrent. « Jusqu'à ce que mon père eût atteint l'âge de vingt-huit ans, y est-il dit, il n'avait eu aucun enfant qui eût survécu à sa naissance au delà d'une heure astronomique ; et cette circonstance était pour lui le sujet d'une profonde affliction. Aussi offrait-il au trône de la Toute-Puissance de nombreuses et instantes supplications, afin d'obtenir à cet égard l'objet de ses vœux. Tandis qu'il languissait dans cet état d'anxiété, un de ses émirs, qui connaissait le respect sans bornes qu'il portait aux derviches et la confiance qu'il avait dans l'influence des hommes de cette classe, lui dit un jour que près de la sépulture du respectable Mouïn-uddin Tchichti, à Adjmir, résidait un pir, ou saint reclus, distingué par la pureté de sa vie et de ses mœurs, en quoi, disait cet émir, il n'avait pas son égal, non-seulement dans l'Inde, mais dans le monde entier. Dans la chaleur de son zèle et de son espoir, mon père déclara que, si la Providence lui accordait un enfant qui survécût, il ferait à pied tout le chemin qu'il y a de la capitale, c'est-à-dire d'Agra, à Adjmir, distance qui n'est pas moins de cent quarante cos, dans la seule vue d'aller porter ses vœux et ses offrandes au tombeau du saint personnage. Comme la résolution de mon père partait d'un cœur sincère, six mois précisément après la mort du dernier de mes frères, morts enfants, le vendredi 17 de rabi, 1er de l'an 978 de l'hégire (18 août 1570), le Très-Haut fit entrer sur la scène de l'existence l'humble auteur de ce récit.

« Fidèle à ses engagements, mon père, dont le séjour est à présent dans les demeures célestes, accompagné de quelques-uns des émirs les plus considérables de sa cour, partit d'Agra ; et faisant route à pied à raison de cinq cos par jour, il se présenta lui-même, à son arrivée à Adjmir, devant la tombe qui renferme les restes de Mouïn-uddin. Quand il se fut acquitté de ses dévotions, il se mit sur-le-champ en devoir d'aller trouver le derviche, à la piété et aux mérites duquel il était redevable d'avoir obtenu l'objet de ses ardentes supplications. Le pieux reclus se nommait Cheïkh Salim ; et mon père, s'étant rendu à sa demeure, me mit entre ses bras, le suppliant de prier Dieu pour la conservation de ce cher enfant.

« Puisque vous avez remis cet enfant entre mes bras, dit le derviche, je le nomme Mohammed Salim. » Mon père, acceptant ces témoignages d'intérêt de la part du derviche comme d'heureux augures très-favorables à ses espérances, retourna à sa capitale, d'où il continua à entretenir ensuite, durant l'espace de quatorze ans, une correspondance et des rapports très-intimes avec ce saint reclus (1). »

« Le lieu où résidait Chah Salim était un village nommé Sikri, devenu depuis ce temps une ville célèbre appelée Fath-pour-Sikri (2) ; sur le rocher le plus élevé des montagnes qui l'environnent, on voit encore le tombeau du saint, au centre d'une place entourée d'arcades majestueuses.

« Tchichti est le surnom patronymique de la sainte lignée à la tête de laquelle est placé Mouïn-uddin. Salim Tchichti appartient à cette même lignée, ainsi que plusieurs autres personnages renommés par leur sainteté, parmi lesquels on distingue le saïd chah Zouhour.

« A l'exemple d'Akbar, le célèbre Haïder appela son second fils Tippou (3) sultan, du

(1) Le grand Akbar ne croyait pas à sa religion et protégeait ouvertement le christianisme ; il avait fait élever dans son palais une statue à la sainte Vierge. (*Histoire du Mogol*, par le P. Catrou.)

(1) Ces lignes sont empruntées à l'excellent article que l'illustre orientaliste M. de Sacy a donné sur la traduction anglaise des mémoires de Jahanguir par D. Price. (*Journal des Savants*, 1830, p. 362 et suivantes.)

(2) Sikri, dit Afsos, était un village à 12 cos d'Agra ; Akbar y bâtit un château de pierres, par l'ordre du cheïk Salim Tchichti, ainsi que différents beaux édifices, monastères et mosquées. Ensuite, lui ayant donné le nom de Fath-pour (ville de la victoire), il en fit sa capitale, c'est-à-dire le lieu de sa résidence. ...(Araïch-i Mahfil, p. 74.)

(3) En langue canara, *tippou* signifie *tigre* ou *lion*,

nom d'un pir vénéré dans la Carnatie, et pour qui il avait une dévotion particulière (1). »

Voici quelques autres détails, que nous empruntons à un recueil périodique très connu :

« Le temple d'Adjmir est l'un des monuments les plus anciens et les plus remarquables de l'architecture hindoue. On suppose qu'il a été construit environ deux cents ans avant l'ère chrétienne. L'intérieur se compose d'une vaste salle ornée d'une quadruple rangée de colonnes. Le plafond n'a de parties voûtées qu'entre les colonnes du centre ; aux bas-côtés il est seulement divisé en compartiments richement et délicatement sculptés. Les colonnes méritent surtout l'admiration. Décorées avec une profusion élégante, elles n'ont de commun entre elles que les caractères généraux du dessin. Elles sont toutes différentes les unes des autres par les détails, qui sont d'un fini précieux. La gravure ne pourrait représenter que d'une manière vague et imparfaite, les charmants caprices des vieux artistes hindous. L'extérieur du bâtiment est d'un art plus moderne. L'avant-mur qui règne à l'entour est un magnifique modèle d'architecture sarrasine. La façade entière est couverte d'inscriptions arabes. On reconnaît à droite de la porte les traces d'un minaret. Le plan de cette construction est pur; la pierre est d'une couleur jaune, qui a le poli et l'éclat du *jaune antique*.

« Le nom vulgaire de ce temple est *urai din ca jhopra*, c'est-à-dire « l'œuvre de deux jours et demi. » Suivant la tradition populaire, l'architecte n'aurait employé que ce temps pour commencer et achever tout son travail. En changeant les jours en années, il y aurait encore assez lieu de s'émerveiller d'une si rapide exécution.

« C'est en l'honneur de l'Etre suprême, un et indivisible, spirituel, sans parties ou étendue, que le temple d'Adjmir a été élevé.

« Les édifices sacrés les plus remarquables de l'Inde occidentale sont tous boudhistes ou djeinas.

« Les Djeinas forment une secte très-importante, qui proteste, depuis une longue suite de siècles, contre les innovations successivement introduites par les brahmes dans la religion primitive de l'Inde. On croit généralement que ces sectaires sont peu nombreux et sans influence, et l'abbé Dubois, dans son ouvrage sur « les mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde, » a contribué à répandre cette erreur. Il est au contraire établi, d'après des renseignements de date récente, que l'autorité religieuse et politique des Djeinas, bien qu'elle ne soit plus ce qu'elle était il y a cinq ou six cents ans, est encore très-considérable. On cite le pontife d'une des branches de cette religion, qui seul a onze mille disciples prédicants répandus aujourd'hui dans toute l'Inde. Une simple communauté de Djeinas, l'Ossi ou l'Oswall, se compose de cent mille familles. Plus de la moitié du commerce de l'Inde se fait par les Djeinas, et c'est parmi eux que se trouvent le plus de banquiers et de receveurs des impôts publics.

« Les principaux articles de la foi des Djeinas sont les suivants : — Ils croient dans un Dieu unique et spirituel. La vertu étant juste de sa nature, ceux qui la pratiquent dans ce monde seront récompensés dans une autre vie par une *renaissance* heureuse. Le vice étant mauvais et injuste de sa nature, ceux qui s'y livrent subiront leur punition dans un autre monde par une mauvaise *renaissance*.

« Ils supposent qu'il existe trois mondes : 1° L'*ourdoualoca*, ou monde supérieur, est divisé en seize demeures différentes, dans chacune desquelles la mesure de bonheur est graduée en proportion des mérites des âmes vertueuses qui y sont admises ; 2° l'*adha-loca*, ou monde inférieur, est divisé en sept demeures, dans chacune desquelles la rigueur des châtiments est proportionnée à la gravité des crimes ; 3° le *mahdia-loca*, ou monde du milieu, est celui que les mortels habitent, et où règnent la vertu et le vice. La durée du temps se partage en six périodes, qui se succèdent sans interruption de toute éternité. A la fin de chacune, il s'opère une révolution totale dans la nature, et le monde est renouvelé. Dans leurs règles de conduite, les Djeinas sont plus rigoureux que les brahmes. Ils s'abstiennent non-seulement de toute nourriture animale, mais de tous les végétaux où se trouvent ordinairement des insectes : leurs seuls aliments sont le riz, le laitage, et des pois de diverses espèces. La crainte d'ôter la vie à un être vivant est telle, que l'on puise toujours l'eau en la filtrant à travers un linge, pour empêcher qu'aucun animalcule ne s'introduise dans le vase. Si un voyageur se penche au bord d'une fontaine, il n'aspire de même l'eau qu'en se couvrant la bouche. Un Djeina dévot ne tiendrait pas une lampe allumée dans la saison où les mouches et les papillons pourraient venir s'y brûler. Cette horreur de la destruction de la vie n'a pas peu contribué à amoindrir la puissance de la secte. On conçoit, en effet, combien il leur est difficile de se résoudre à commencer ou à soutenir une guerre. »

ÆRSCHOOT (Belgique). Ærschoot, ville de Belgique (Brabant mérid.), sur la Demer, était d'abord un comté érigé en duché en 1533, après avoir passé dans la maison de Croï. L'image qu'on y vénère fut déposée à Bois-le-Duc, pendant les troubles des Pays-Bas : elle est comptée par Gumppenberg au nombre des vierges miraculeuses dont il a fait la collection.

AFFLINGEN (Belgique). Cette ville, dont le véritable nom est Allinghem, était une abbaye très-considérable de l'ordre de Saint-

car en Hindoustani on confond un peu les deux animaux

(1) Le tombeau de ce saint personnage, élevé à Arcati, est actuellement même un lieu fréquenté de pèlerinage. (Hamilton, *East India Gazetteer*, II, 271.)

Benoît, dans le diocèse de Cambrai, et plus tard dans celui de Malines, entre Bruxelles et Alost. Saint Bernard l'a nommée *Affligenium*, parce que, dit-il, dans ce lieu là *genius affligitur*.

Elle renfermait, selon Gumppenberg, une image de la sainte Vierge à laquelle on attribuait beaucoup de miracles, et qu'on visitait avec dévotion.

AGDE (France), dans le département de l'Hérault, s'appelait autrefois *Agatha*. Il y a dans les environs un pèlerinage fort célèbre qui y attire une affluence considérable de peuple; on y vient de tous côtés faire des vœux et des offrandes nouvelles. C'est Notre-Dame des Grâces, chapelle desservie autrefois par des Capucins. On rencontre, entre la ville et cette chapelle, douze à quinze oratoires placés d'espace en espace, que les pèlerins visitent pieds nus. Le couvent des Capucins était séparé de la chapelle qui renferme l'image de la Vierge : il était beau, très-bien bâti, et l'on y trouvait des logements pour les pèlerins étrangers qui venaient y faire des neuvaines. L'église du couvent était ornée de très-beaux tableaux de divers grands maîtres, et ses jardins étaient si bien entretenus, que le général des Capucins, passant par Agde vers 1714 ou 1715, pour y faire sa visite, s'écria en entrant dans la communauté : Est-ce bien véritablement ici une maison de notre père saint François?

On visitait encore avec dévotion, près d'Agde, Notre-Dame de Valmagne, desservie par des moines de Cîteaux, de la filiation de Bonneval, et, selon Gumppenberg, Notre-Dame du Degré, de la Pierre ou de l'Eau-Vive. *Voy.* VALMAGNE.

Le nom d'*Agatha* fut donné à cette ville par ses fondateurs les Massiliens, colonie grecque; il vient de Ἀγαθὴ τύχη, *bonne fortune*.

AGEN (France), chef-lieu du département de Lot-et-Garonne, s'appelait autrefois *Agenno*, *Aginnum* ou *Agennum Nitiobrigum*. Elle reconnaît pour premier évêque saint Caprais. Ce saint prélat avait choisi pour sa demeure un ermitage bâti sur une haute colline du côté des marais, et il souffrit le martyre vers l'an 303, sous Dacien, préfet des Gaules. Cette colline, dit La Martinière, au pied de laquelle est encore la ville d'Agen, était toute couverte de bois ou bocages sacrés, et se nommait jadis *Mons Pompeianus*.

La légende de saint Caprais, apôtre et martyr dans cette contrée, nous apprend qu'il fut décapité pour n'avoir pas voulu sacrifier à Jupiter dans le temple consacré à ce dieu dans Aginnum. Ce temple fut converti en église lors de l'établissement de la religion chrétienne. Au moyen âge, l'église fut donnée à des moines antonins, qui établirent dans le même lieu un monastère et un hospice. Depuis, l'église fut convertie en chapelle ou oratoire d'une confrérie de pénitents.

On conservait dans la collégiale d'Agen, élevée en l'honneur de saint Caprais, plusieurs reliques insignes, entre autres le chef entier du saint, et les corps de saint Prime et de saint Primitien, martyrisés dans le même temps. On voit encore dans l'hôpital un lieu creux et profond, qu'on appelle le Martyre, dit le même géographe, *sepulcrum ubi sanctissimorum martyrum reponebantur corpora*. « Comme en ce temps-là le prétoire, pour les magistrats et les gouverneurs de l'empire de Rome, était établi dans cette ville, la persécution y était fort grande. Saint Vincent, surnommé l'Agénois, à la différence de celui d'Espagne, fut le second évêque d'Agen. Il souffrit le martyre, et les parties de son corps que l'on déchira furent mises dans le sépulcre de pierre qu'on voit encore près de la fontaine appelée de Saint-Vincent. »

L'église de Saint-Caprais fut bâtie sur les ruines d'une première église dédiée au même saint, et qui existait dès le XIe siècle. Il ne reste plus de l'ancien édifice que le cimetière des premiers chrétiens, adossé au chœur de l'église actuelle, et une grande pierre sur laquelle on remarque le monogramme du Christ, accompagné de l'alpha et de l'oméga grecs, et de cette légende en caractères d'une forme antérieure à ceux de l'époque de Charlemagne :

II NONAS DECEMB. DEDICATIO.
ECCLESIE. EIVSDEM.

La nouvelle église, commencée au XIe siècle, ne fut terminée qu'en 1508. Sur l'un de ses chapiteaux on a représenté saint Caprais prêchant la foi de Jésus-Christ aux Nitiobriges.

Le cimetière des premiers chrétiens renfermait plusieurs sarcophages en marbre, enrichis d'ornements et d'emblèmes intéressants, tels que des ceps de vigne avec des grappes de raisin, que recueillent des génies ailés, emblème de l'âme du défunt.

Saint Caprais est honoré dans divers autres lieux de France, entre autres à Saint-Vrain, village du département de Seine-et-Oise, près d'Arpajon, arrondissement de Corbeil.

Gumppenberg cite une Vierge miraculeuse qui avait été trouvée par un pâtre, et qui était d'argile : on lui fit bâtir une chapelle, visitée, dans la suite, par de nombreux pèlerins.

A 4 kil. S. E. d'Agen est un fameux pèlerinage à Notre-Dame, sous le titre de Notre Dame de Bonencontre.

AGNETZ (France), village situé à quelques kilomètres de Clermont (Oise). Dans l'église de ce village il y a, dans une niche appuyée contre un des piliers du chœur, une Vierge qui est dans les environs l'objet d'un pieux pèlerinage. Chacun des pèlerins dépose devant la sainte statue ou suspend à ses côtés des fleurs, des couronnes et de simples rubans.

AGON (France), dans le département de la Manche, à environ 8 kilomètres de Coutances, avec un petit port de mer. Près de cette petite ville on voyait autrefois une église de

la Madeleine, souvenir de quelque ancienne maladrerie bâtie en ce lieu sous le titre de Saint-Lazare et de sa sœur sainte Madeleine, comme nous l'avons dit ailleurs.

AGRA (Grèce), dans l'Attique. Lieu célèbre dans l'antiquité, parce que, comme le dit Artémidore, Diane y chassa pour la première fois. Il était voisin de la source de l'Ilissus, selon Strabon. Pausanias dit qu'il y avait là un temple fameux de Diane chasseresse, dont la statue portait un arc. Corneille (1) ajoute que ce temple est aujourd'hui une petite église, sous le titre du Crucifiement de saint Pierre.

Agra ou **Agrah** (Hindoustan), ville autrefois célèbre, l'une des plus belles et des plus riches de l'univers, maintenant en ruines, est située sur la Djamna. Elle était la résidence du grand-mogol Akbar. Le mausolée de ce prince est à 8 kilomètres au nord, sur une petite éminence. On y voit encore la moti Mesdjid, l'une des plus belles mosquées de l'Asie, construite en marbre blanc sculpté avec une grande élégance, et surtout le célèbre mausolée nommé Tadj-Mahâl, élevé par Chah-Djihan à son épouse favorite. On regarde ce dernier monument comme le plus beau en ce genre qui existe.

C'est un carré dont les murailles, construites en marbre, ont près de 190 yards de long. Il est surmonté d'un dôme aussi en marbre, qui s'élève au centre, et dont le diamètre est d'environ 70 pieds ; quatre minarets d'une délicieuse architecture et recouverts en marbre s'élèvent aux quatre coins : les murailles, les tombeaux et les autres parties de ce superbe édifice sont couverts de fleurs et d'inscriptions en mosaïque, en jaspe, en lapis-lazuli et autres pierres précieuses d'un travail exquis. Ce monument attire un grand nombre de pieux pèlerins sectateurs de l'islamisme.

AGRAULE (Grèce), bois sacré près d'Athènes. Cécrops eut trois filles, Agraule, Hersé et Pandrosa. La guerre s'étant élevée entre Athènes et Eleusis, la première de ces villes consulta un oracle d'Apollon, qui répondit que la victoire serait pour les Athéniens, si quelqu'un de la ville naissante se dévouait pour la patrie. Dès que cet oracle fut connu, Agraule se précipita du haut de la citadelle, et par cette mort volontaire fit triompher ses concitoyens. Ceux-ci, pleins de reconnaissance, consacrèrent à cette malheureuse héroïne un bois et un temple à l'entrée de la citadelle, et firent une loi, toujours observée depuis, au rapport de Plutarque, pour qu'au moment de marcher contre l'ennemi, l'armée vienne faire dans ce temple un serment solennel de se dévouer pour la patrie. Il est aussi parlé de ce serment dans le discours de Démosthène, *de falsa Legatione*.

On lit dans de certains dictionnaires mythologiques, que Agraule fut métamorphosée en pierre par Mercure, pour avoir troublé les amours de ce dieu avec sa sœur Hersé, autre fille de Cécrops, et que les Athéniens rendirent à Hersé les honneurs divins après sa mort.

(1) *Dictionn.*, au mot Agres.

AGREDA (Espagne), dans la Vieille-Castille, intendance de Soria. C'est la patrie de Marie d'Agréda, dont on montrait les ouvrages en manuscrit comme une relique par un trou de la grille du chœur. On les présenta au roi Philippe V pour les baiser, lorsque ce prince revint d'Italie en 1703.

AGRIGENTE (Sicile). Cette ville importante de la Sicile renfermait plusieurs temples fameux, dont on voit encore les restes aujourd'hui : un temple de Jupiter, dont les débris se voient encore derrière l'église de Sainte-Marie de Jésus ; les temples de Cérès et de Proserpine ; celui de Junon Lucine, où l'on croit qu'était renfermé le célèbre tableau de Junon, pour lequel Zeuxis choisit, parmi les plus belles filles d'Agrigente, les cinq plus belles, afin d'en composer un ensemble parfait ; celui de la Concorde, qui se compose encore de trente-quatre colonnes, de la cella, de l'emplacement de la porte et du sanctuaire : c'est le monument ancien le mieux conservé de toute la Sicile. Le temple d'Hercule contenait un autre tableau de Zeuxis, représentant Hercule et Alcmène. Un temple de Vulcain n'a plus que quelques fragments de colonnes. Enfin, on y admire encore les ruines colossales du temple fameux de Jupiter Olympien, que le peuple appelle aujourd'hui le palais des géants, près de la grande rue ou route de Saint-Nicolas.

On voit à quelque distance de ce dernier celui de Castor et Pollux, et en dehors des murailles de la ville ancienne le temple d'Esculape, ou plutôt ses débris, près du fleuve San-Biagio. *Voy.* Girgenti.

AHMEDABAD (Hindoustan), ancienne capitale de la province du Guzerate, et l'une des plus belles et des plus riches villes de l'Asie au temps du voyageur Thévenot.

Cette ville célèbre renferme plusieurs pagodes bouddhiques et une grande quantité de mosquées musulmanes. Plusieurs de ces édifices attestent son antique splendeur. On y va surtout prier au Chaalem ; c'est la sépulture d'un homme fort riche, qui passait chez les Indiens pour un grand magicien, et que les mahométans regardent comme un saint personnage; aussi tous les jours plusieurs dévots le visitent avec un profond respect.

Ce tombeau est très-fréquenté. Il est toujours rempli de fleurs, de sucreries, de pâtisseries, d'huile amère, que les pieux mahométans apportent lorsqu'ils viennent y faire leurs dévotions, et l'on y voit beaucoup d'œufs d'autruche et de lampes suspendues en manière d'*ex-voto*.

Cependant les Hindous, en récitant les *fatiha* ou formules de prières aux tombeaux de leurs saints, n'adressent pas à ceux-ci leurs supplications. Suivant M. Garcin de Tassy, on ne saurait mieux comparer ces invocations qu'aux collectes de la messe des fêtes catholiques en l'honneur des saints, où

on ne les prie jamais directement. Ainsi, malgré la grande dévotion qu'ont à l'égard de leurs saints les musulmans de l'Inde, on ne peut pas dire qu'ils leur adressent réellement des prières.

A ce propos, M. Garcin de Tassy explique le mot *fatiha*, locution arabe, qui désigne les oblations et les prières faites aux sépulcres des saints. Ce mot signifie proprement *ouverture*, et indique les premiers chapitres du Koran. De là il s'emploie pour exprimer les prières après lesquelles on récite ce premier chapitre, et par suite les offrandes faites aux saints concurremment avec ces prières. Il ajoute en note qu'il a donné la traduction de plusieurs de ces *fatiha* dans son *Eucologe musulman*, pag. 215 et suiv.

Il y a aussi à Ahmedâbâd la *Djemâ-Mesdjid*, bâtie par l'empereur Ahmed : c'est une des plus belles mosquées de l'Inde, et la *mosquée* dite d'ivoire, à cause de ses nombreux ornements en cette matière, ainsi que d'autres en argent et en nacre. Cette ville a beaucoup souffert d'un tremblement de terre en 1819. On croit cependant que sa population actuelle dépasse 100,000 âmes.

AHMEDNAGAR (Hindoustan), grande ville de la province d'Avrangâbâd, est au nombre des villes qui appartiennent à la présidence de Bombay. Elle est bien déchue aujourd'hui, mais elle était autrefois la capitale d'un royaume mahométan. Sa citadelle, sa forte position et ses fortifications lui donnent encore une grande importance sous le rapport militaire.

Dans ses environs immédiats, on voit le vaste et massif palais des sultans d'Ahmednagar, et le mausolée de Sâlâbât-Djeng, situé sur une montagne.

AHUN (France), dans le département de la Creuse. On révérait dans le moustier d'Ahun, près de la ville, saint Sylvain, qui souffrit le martyre pendant la persécution des Vandales.

AIASALONÉ ou **Aia-Solouk** (Asie Mineure). *Voy.* Éphèse.

AIAYOUNI ou **Aya-solouk** (Anatolie), dans la partie orientale de l'Asie Mineure. Ces noms viennent des mots grecs Ἅγιος Ἰωάννης (saint Jean) ou Ἅγιος Θεολόγος (saint Théologien, surnom donné par les Grecs à saint Jean). Ces mots, prononcés à la manière des Grecs modernes, ont formé par corruption les deux noms que nous indiquons ici, comme il est facile de le voir. Les Grecs sont persuadés que saint Jean l'Évangéliste fut enterré dans cette ville, et ils visitent encore, avec un grand respect, le lieu de son tombeau.

AICHSTÆDT (Bavière). *Voy.* Eichstædt.

AIGHIAI (Grèce), dans la Laconie. « On trouve en cet endroit, dit Pausanias, un étang qu'on nomme l'étang de Neptune, au bord duquel il y a une chapelle et une statue de ce dieu. On se garde bien de pêcher les poissons de cet étang, parce que les gens du pays sont persuadés que ceux qui les prendraient seraient changés eux-mêmes en poissons. »

AIGNAY (Menhir d'). A un kilomètre nord du bourg d'Aignay-le-Duc, et à peu de distance de l'ancienne route de Châtillon à Dijon, on remarque un monument celtique, qui consiste en une pierre debout, fichée en terre de 65 centimètres, élevée d'un mètre 60 centimètres au-dessus du sol, large d'un mètre à sa base, de 65 centimètres à moitié de sa hauteur, et de 50 à son sommet; son épaisseur est de 33 centimètres dans toute sa longueur; la face plate et large regarde le chemin de Recey. Ce bloc prend le nom de *Pierre-Fiche*.

A 10 kilomètres d'Aignay-le-Duc est un autre menhir appelé la *Grande-Borne*. Sa forme est un peu pyramidale. Ces menhirs, comme l'on sait, faisaient partie du culte des druides.

AINAY (France). Ce lieu, situé dans la ville même de Lyon, au confluent du Rhône et de la Saône, reçut un temple élevé par les Gaulois à l'empereur Auguste, et que tous les courtisans de la domination romaine à cette époque, assiégeaient en foule.

Plus tard, ce lieu fut célèbre par une église bâtie en l'honneur des saints martyrs de Lyon; car, quoique les païens en eussent jeté les cendres dans le Rhône, les fidèles en avaient cependant ramassé une grande partie, qu'ils déposèrent en cet endroit. Ce monastère, un des plus anciens des Gaules, s'appelait en latin *Athanacense*. Il se trouvait, dans l'origine, dans les faubourgs de la ville, mais il est renfermé depuis longtemps dans l'enceinte de ses murailles. L'église des Saints-Martyrs était fort ancienne, puisqu'elle tombait déjà en ruines au VIIe siècle, et que Brunehaud, reine d'Austrasie, la fit rebâtir avec un monastère l'an 620.

AIN-CHARIN (Palestine), village de Judée, à 4 kilomètres du désert de Saint-Jean, du côté de l'orient, et à 8 kilomètres environ de Jérusalem. Il n'est remarquable, dit La Martinière, que par une tradition qui y attire les pèlerins pour voir une église bâtie, dit-on, sur le lieu même où était la maison de Zacharie et d'Elisabeth. Les Arabes appellent ce village Aïn-Charin, à cause de la fontaine de Nephthoah (מי נפתוח, *aquæ apertionis*), qui en est voisine.

A cent quatre-vingts pas de là, vers l'occident, sur une pente couverte d'oliviers, les pèlerins vont visiter quelques bâtiments qui restent encore d'une église et d'un monastère qu'on avait bâtis dans ce lieu là en mémoire, dit-on, de la maison où la sainte Vierge composa le cantique célèbre rapporté par saint Luc (I, 47). On y montre la grotte où l'on prétend que la sainte Vierge prononça cette hymne d'actions de grâces. Le couvent de Saint-Jean est environ à 375 pas de cette maison.

Aïn-el-Ginoun (Afrique), *fontaine des Idoles*, ville ancienne du royaume de Fez. Les Africains avaient en ce lieu un temple où se célébraient les sacrifices nocturnes. On éteignait les lumières, et les femmes s'y abandonnaient aux hommes que le hasard leur offrait. Les femmes, qui s'y étaient rendues en pèlerinage pour la célébration de ces in-

fâmes mystères, vivaient ensuite une année entière dans la retraite.

AÏN-MARIAM (Palestine), *fontaine de Marie*, sous une voûte du mont Moriah, dont la hauteur était occupée par le temple de Jérusalem. Cette fontaine se rend par un conduit souterrain jusqu'au réservoir ou bassin du Siloah, situé à 200 pas de là. Une tradition populaire chez les chrétiens et les mahométans affirme que la sainte Vierge y allait puiser de l'eau, quand elle se trouvait à Jérusalem. On y descend par trente marches. Les musulmans vont s'y laver par dévotion.

AIRE (France), en latin *Æria* ou *Aria*, chef-lieu de canton du département du Pas-de-Calais, sur la Lys, qui la traverse.

On y vénérait dans l'église des Jésuites une Vierge miraculeuse sous le titre de Notre-Dame de Consolation. *Voy.* LUXEMBOURG.

Il y en avait encore une autre, selon Gumppenberg, sous le nom de Notre-Dame de la Chapelle.

Le lieu où fut primitivement bâtie cette chapelle n'était d'abord qu'un faubourg de la ville ; mais bientôt, le culte de Marie y attirant une foule de pèlerins, le faubourg se changea en quartier, et prit une assez grande importance

La Vierge miraculeuse que Gumppenberg appelle *Panaria* ou *Panetaria*, était déposée dans l'église collégiale de Saint-Pierre.

AIRVAULT (France), chef-lieu de canton du département des Deux-Sèvres, possède une église de Saint-Pierre, qui mérite une mention. Sa façade, qui se termine en pignon, est percée de trois porches. Le porche principal, en ogive, est orné de sculptures représentant les vieillards de l'Apocalypse entourant le Père céleste. Le clocher n'a qu'un étage et se termine par une flèche octogone, flanquée de quatre clochetons ; cette flèche a 55 mètres d'élévation. L'église est longue de 58 mètres et large de 15 mètres 60 centimètres. Les voûtes de la nef ont 16 mètres d'élévation, celle du chœur 15 et celles des transsepts 12. L'église de Saint-Pierre est en grande vénération dans tout le Poitou.

AIX (France). Autrefois capitale de la Provence, cette belle et très-ancienne ville n'est aujourd'hui qu'un chef-lieu de sous-préfecture du département des Bouches-du-Rhône. Elle est située à 30 kilom. nord de Marseille.

Cette ville possède plusieurs monuments romains, entre autres un temple qui a reçu le nom de la *Maison-Basse*, du hameau près duquel il est situé, dans la commune de Vernègues.

On lit dans la *France monumentale* : « Ce temple est d'ordre corinthien tétrastyle et prostyle, c'est-à-dire qu'il y avait quatre colonnes de face et un pronaos. Ce pronaos, presque aussi étendu que le sanctuaire, était fermé par une colonne en retour sur chaque flanc et une ante liée à la cella par un mur qui tenait la place d'un entre-colonnement. Ce qui subsiste aujourd'hui est le mur latéral à gauche, l'ante qui le termine, et la colonne latérale qui suit. La façade entière, le plan droit et la colonne en retour du même côté sont détruits. Tout le soubassement est conservé avec sa base et sa corniche. Les murs sont ornés de refends peu profonds. La colonne est cannelée et l'ante unie suivant la méthode commune des Grecs ; elles ont un peu moins de neuf diamètres de proportion. Le soubassement a un peu plus du quart de la hauteur des colonnes ; sa base et sa corniche sont profilées suivant le système grec. Les chapiteaux sont admirables de forme ; la sculpture a peu de relief, mais elle est pleine de verve, et les contours des caulicoles ont une grâce parfaite ; leurs bases ne portent pas de plinthe, elles portent sur un socle continu, et elles sont composées de deux tores séparés par une scotie fort étroite, et ont un grand empâtement. Les cannelures qui s'étendent sur leur ample cavet vont s'arrêter carrément à peu de distance de l'astragale ; celui-ci est orné de perles. L'architrave n'est pas profilée de la même manière sur les deux parements ; elle a trois faces en dehors, elle n'en a que deux en dedans. C'est la seule partie de l'entablement dont il reste quelque chose ; la frise et la corniche ont entièrement disparu.

« La longueur totale de l'édifice est de 15 mètres 60 centimètres, sa largeur de 7 mètres 55 centimètres ; la hauteur totale, depuis la base du stylobate jusqu'au-dessus de l'architrave conservée, est de 9 mètres 75 centimètres. La profondeur du pronaos est de 6 mètres, et sa largeur entre les murs en aile, de 6 mètres 45 c. »

Ce n'est que tout récemment que les archéologues ont appelé l'attention publique sur ce curieux monument jusque-là ignoré.

Après ce monument religieux, qui appartient sans nul doute à l'époque de la domination romaine en France, il faut citer parmi les monuments du moyen âge la cathédrale de Saint-Sauveur, qui date du XIe siècle et fut construite par le prévôt Benoît. Par ses agrandissements successifs, la première église est devenue la nef collatérale de l'église actuelle. La nef principale est du XIVe siècle, ainsi que le clocher. La troisième nef appartient au siècle de Louis XIV. La longueur totale de cette église est de 65 mètres 60 centimètres, et sa largeur de 12 mètres 60 centimètres. L'église est belle et majestueuse ; elle renferme plusieurs inscriptions anciennes très-curieuses. Le portail, dont la première pierre fut posée en 1476, était décoré de sculptures gracieuses et délicates ; mais elles ont été détruites, ainsi que les statues dont il était orné, par les démolisseurs de 1793. Le clocher consiste en un massif carré supportant une tour octogone percée sur chaque face d'une haute fenêtre ; cette tour inachevée a 58 mètres d'élévation. On remarque surtout les curieux bas-reliefs exécutés sur les portes extérieures de la grande nef. Au midi de l'église est un cloître dont le caractère architectural révèle bien le XIe siècle et fixe l'attention de l'archéologue.

La rotonde du baptistère est formée de huit colonnes antiques de forte proportion, et provenant de différents édifices romains ; deux de ces colonnes sont en granit et six en cipollin. Les chapiteaux sont en marbre blanc, ainsi que les bases : ils sont d'un bon style et d'un beau travail. Il existe des différences dans le galbe des chapiteaux et les dimensions des colonnes. Enfin, à droite de la façade de la cathédrale est un mur construit en pierres froides à refend, portant une belle corniche, et qu'on regarde comme une portion d'édifice romain. Suivant quelques antiquaires c'est un ouvrage du moyen âge dans lequel on a employé des débris romains.

On remarque encore à Aix l'église Saint-Jean, construite en 1231, par Raymond-Béranger IV; c'est un ancien prieuré de l'ordre de Malte, dans un goût entièrement gothique. La flèche du clocher, surtout par son élévation, est une des plus remarquables du midi. Cette église est décorée de quelques beaux tableaux, parmi lesquels on distingue une Notre-Dame du Mont-Carmel par Mignard, et un saint François par Jouvenet.

L'église Sainte-Marie-Madeleine est un bel édifice de 188 pieds de longueur, où l'on voit plusieurs tableaux de maîtres français; dans la sacristie est une Annonciation du célèbre Albert Durer, dont la pensée est au moins singulière.

Les autres édifices religieux n'ont rien, sous le rapport de l'art, qui les recommande à l'admiration des voyageurs; ils se contentent de parler à leur piété.

La dévotion à Notre-Dame de l'Espérance attire à Aix un grand nombre de pèlerins. La Vierge était représentée tenant d'une main les clefs des huit portes de la ville.

La confrérie du Rosaire, dans l'ancienne église des Dominicains, possédait une belle statue d'argent de la sainte Vierge, presque aussi grande que nature, et fort vénérée des fidèles.

Notre-Dame de la Seds était la plus ancienne église d'Aix; c'est là qu'étaient autrefois le siége (*Sedes*) épiscopal et le chapitre de la cathédrale jusqu'à l'an 1000. Vers cette époque, les guerres fréquentes qui troublèrent la ville forcèrent l'évêque à quitter cette église, qui fut abandonnée dans la suite aux Minimes, en 1556. On y voit une image de la Vierge copiée sur celle de Sainte-Marie Majeure, à Rome, et qui amenait en ce lieu un grand concours de peuple.

L'église des Capucins renfermait le crucifix *inexpugnable*, si célèbre dans toute la contrée, et la chapelle des Pénitents blancs une Notre-Dame de Pitié ou de Piété.

La ville d'Aix conservait, à l'époque de la révolution, une foule de reliques plus ou moins authentiques, dont nous indiquerons les principales :

1° Un morceau du gril de saint Laurent ; 2° la chape de saint Louis, évêque de Toulouse ; elle était bleue, semée de lis d'or ; 3° la rose d'or donnée par Innocent IV à Raymond-Bérenger, comte de Provence : cette rose était une de celles que le pape bénit tous lès ans, le quatrième dimanche de carême pour les donner aux princes chrétiens qui se sont signalés en rendant au saint-siége quelques services importants ; 4° un des trente deniers pour lesquels Jésus-Christ fut vendu par le treizième apôtre, Judas Iscariote ; 5° une vieille statue de saint Vincent Ferrier, 6° un tableau peint de la main même du roi René ; 7° un anneau qui avait appartenu, selon les uns, à Zacharie, selon les autres, à saint Jean-Baptiste ; 8° deux calices des Templiers, faits en forme de coupes antiques, etc., etc.

On vénère à peu de distance de la ville d'Aix une petite chapelle de Saint-Marc, lieu de pèlerinage très-fréquenté, et qui commença, comme presque toutes les chapelles bâties sous ce titre, par être une station pieuse pour la procession de Saint-Marc qui a lieu le 25 avril de chaque année. On y allait autrefois pieds nus, en chemise et dans un silencieux recueillement.

AIX (Etats-Sardes), ville ou bourg de Savoie, sur le lac du Bourget, entre Annecy et Chambéry. Cette ville, petite et mal bâtie, est fort ancienne et a le titre de marquisat. Elle a des eaux minérales fort célèbres, qui lui ont fait donner le nom de *Aquæ Gratianæ*. On y conserve avec beaucoup de vénération un crucifix qu'on dit avoir été fait du bois de la vraie croix par saint Jérôme lui-même.

AIX-LA-CHAPELLE (Prusse), jadis ville impériale.

Aix-la-Chapelle doit à Charlemagne tout l'éclat dont elle a brillé. Aujourd'hui encore, le souvenir du grand empereur et les traces presque effacées de son séjour impriment au nom de cette ville un caractère de vénération et de grandeur. Réunie à la France par Napoléon, elle était le chef-lieu du département de la Roër ; mais, à la rentrée des Bourbons, elle fut rendue à la Prusse.

Sa population, qui, dans les temps de sa prospérité, paraît s'être élevée jusqu'à 100,000 âmes, est réduite à environ 30,000 : on ne s'en étonnera pas, quand on mesurera la distance qui sépare Aix-la-Chapelle, chef-lieu d'un district d'une province prussienne, d'Aix-la-Chapelle, résidence de Charlemagne.

Charlemagne n'avait rien négligé pour célébrer avec pompe la consécration de la cathédrale dont il était le fondateur ; il avait rassemblé une foule considérable de personnages éminents. On en peut juger par les détails suivants, extraits de la Pragmatique qu'il donna à cette occasion :

« Vous, nos pères, frères et amis, qui vous intéressez à la gloire de notre règne, vous savez ce qui arriva lorsque, étant allé un jour chasser à notre ordinaire, et nous étant égaré dans les bois et séparé de notre suite, nous nous trouvâmes dans ce lieu, qui a été appelé *Aix*, à cause de ses eaux chaudes ; nous y découvrîmes des bains chauds et un palais bâti il y a longtemps ; que, voyant ces lieux ruinés et rem-

plis de broussailles, je les ai rétablis, et qu'ayant découvert dans la forêt, sous les pieds du cheval sur lequel j'étais monté, des sources d'eau chaude, j'ai fait bâtir en ce lieu un monastère de marbre précieux en l'honneur de sainte Marie, avec tout le soin et la magnificence dont j'ai été capable; en sorte que, par l'assistance divine, cet ouvrage est parvenu à un point de perfection que rien ne peut égaler. Après avoir donc fini cette magnifique basilique, qui, par la grâce de Dieu, a surpassé mes désirs, j'ai rassemblé de divers pays et Etats, et notamment de la Grèce, les reliques des apôtres, martyrs, confesseurs et vierges, afin que, par leurs suffrages, cet empire soit de plus en plus affermi et que nous obtenions le pardon de nos péchés.

« De plus, dans la dévotion que j'ai toujours eue pour ce lieu et pour les saintes reliques qui y ont été rassemblées par mes soins, j'ai obtenu que le seigneur Léon, pape, consacrât et dédiât cette église. J'ai aussi fait venir avec le pape les cardinaux de Rome, grand nombre d'évêques d'Italie et de Gaule, des abbés de tous les ordres, et une multitude d'autres ecclésiastiques. Y sont aussi venus les principaux de Rome, les préfets et plusieurs autres seigneurs, ducs, marquis, comtes et grands de nos Etats, tant d'Italie que de Saxe, Bavière, Allemagne et France. J'ai mérité d'obtenir d'eux que l'on dresserait un siége royal dans cette basilique; que cette ville serait tenue pour capitale de la Gaule Transalpine; que les rois héritiers de notre empire y ayant été dûment initiés et sacrés, exerceraient ensuite les fonctions royales et impériales dans la ville de Rome, pleinement et sans empêchement. »

L'empereur demande ensuite que l'assemblée approuve les priviléges et immunités qu'il désire accorder à ce séjour; et, comme on le pense bien, tout fut accordé avec acclamations.

Ceux qui visitent aujourd'hui Aix-la-Chapelle ne partagent pas l'admiration exclusive de Charlemagne pour cette basilique, qu'il regardait comme *surpassant par son architecture tous les édifices religieux*. Ce qui la rend vraiment curieuse et intéressante, ce sont les souvenirs historiques qu'elle conserve.

Laissons parler, sur ce sujet, un voyageur qui nous a laissé, sur Aix-la-Chapelle et le pays situé entre Meuse et Rhin, des détails pleins d'intérêt.

« Je me rendis à la cathédrale. Voilà bien les portes d'airain que fit poser Charlemagne. Cette nef est la chapelle octogone qu'il bâtit dans le style du Bas Empire, et que le pape Léon III consacra; je vois la place où l'empereur courbait son front devant le Maître des cieux, au milieu des chanoines, parmi lesquels il voulait être compté, exemple suivi par ses successeurs. Ces croisées, ouvertes par ses ordres, sont encore ornées de verres polis et taillés, dans lesquels l'art a incrusté l'or. Ses preux et tous les grands de son royaume, ou tous les Pères des conciles, pouvaient se placer au-dessus des voûtes, sur les bas-côtés de la rotonde. Là est le fauteuil de marbre blanc, autrefois couvert de lames d'or, où il reposa dans un caveau pendant trois cent cinquante-deux ans, d'abord revêtu des symboles et habits impériaux, qu'Othon fit ôter en l'année 1000.

« Le trésor de la cathédrale possède le crâne du héros, un os de son bras droit, qui annonce une stature colossale, une châsse contenant plusieurs autres de ses ossements, sa croix pectorale, son cornet de chasse fait avec une dent de l'éléphant que lui avait envoyé Haroun-al-Raschid, et attaché à un ceinturon de velours cramoisi, sur lequel on lit ces mots : *Dein ein*, l'unique à toi. On m'y montra aussi la chape que portait Leon III. »

Lorsqu'on couronnait les empereurs à Aix-la-Chapelle, on leur ceignait le glaive de Charlemagne et on leur présentait le livre des Evangiles, sur lequel ils juraient de maintenir la religion catholique. Louis le Débonnaire, Othon le Grand, et trente-six de leurs successeurs, furent couronnés dans cette ville; depuis, les empereurs reçurent cette consécration à Francfort; mais le magistrat et le chapitre d'Aix-la-Chapelle étaient toujours convoqués.

L'église de Notre-Dame fut donc bâtie par Charlemagne, qui fit venir pour sa construction des colonnes et des marbres de Rome et de Ravenne. Il y fut enterré; l'on y voit encore son tombeau et divers objets précieux qui lui ont appartenu, comme nous le dirons plus tard. On appelle cette ville en allemand *Aachen*, et en latin barbare *Aquisgranum*. Réginon, abbé de Prum, mort à Trèves en 915, appelle les eaux d'Aix *Aquæ Palatinæ*. Cette ville demeura ville libre et impériale jusqu'en 1792, époque où Dumouriez s'en empara. Prise et reprise depuis, elle resta aux Français de 1794 à 1814, et devint, sous le règne de Napoléon, le chef-lieu du département français de la Roër. En 1814, elle fut donnée à la Prusse. Elle est aujourd'hui le chef-lieu du gouvernement d'Aix-la-Chapelle, à 708 kil. nord-est de Paris et à 57 nord-ouest de Cologne. Sous le rapport religieux, elle est connue par ses nombreuses reliques, qui y attirent de tous les pays une grande multitude de pèlerins, et par un pèlerinage célèbre à Notre-Dame.

I. *Des grandes reliques d'Aix-la-Chapelle.* Les principales reliques d'Aix-la-Chapelle, dont on fait l'ostension tous les sept ans, du haut de la galerie de l'église, à commencer du 10 juillet tous les jours jusqu'au 24, à la multitude prodigieuse d'étrangers de toutes les nations qui viennent les visiter, et qui, hors du temps de l'ostension, sont tenues renfermées dans une châsse d'argent dorée, enrichie de pierreries magnifiquement travaillées et représentant dans son pourtour les figures en relief de notre Sauveur, de sa sainte Mère, des douze apôtres, ainsi que

des mystères de la vie de Jésus-Christ. Ces reliques sont, savoir :

1. La robe blanche dont la sainte Vierge était revêtue dans l'étable de Bethléem, lorsqu'elle mit au monde le Sauveur ; elle est tissue de coton, longue environ de 5 pieds et demi, d'où on peut conclure avec Nicéphore et Epiphanius, que la sainte Vierge a été d'une haute taille. Cette relique est montrée toute dépliée, et les autres restent pliées.

2. Les langes ou maillots dont il est parlé au XXIVe chapitre de saint Luc : *Vous trouverez cet enfant enveloppé dans des langes et couché dans une crèche.* Ils sont d'un drap jaune très-foncé, grossier comme du feutre, mais tissu.

3. Le linge sur lequel saint Jean-Baptiste a été décapité, ou plutôt dans lequel son corps a été ensuite enveloppé et emporté (*Matth.* XIV, 12; *Marc.* VI, 29). Le linge est tout couvert de sang; il est de lin assez fin et de la grandeur d'un linceul, plié et lié d'un ruban.

4. Le linge dont Jésus fut ceint sur la croix, lorsqu'il mourut pour nous. Les marques de son sang précieux y sont visibles. Ce linge est très-grossier, quoique de lin ; il est également plié et lié d'un ruban. C'est avec cette dernière relique, qui est la plus importante, que se donne la bénédiction chaque jour, à la fin de l'ostension.

Ces quatre reliques sont enveloppées tous les sept ans dans de nouvelles soies, savoir : la robe de la sainte Vierge dans une étoffe de soie blanche ; les langes dans une étoffe de soie jaune ; le linge de saint Jean-Baptiste dans une étoffe de soie rouge clair, et enfin le suaire de Notre-Seigneur dans une soie rouge plus foncée. Les soies dans lesquelles ces reliques étaient auparavant enveloppées sont coupées et distribuées en présents.

II. *Des petites reliques.* Les reliques d'Aix-la-Chapelle qu'on nomme *petites reliques* sont ainsi appelées, non pas qu'elles fussent de moindre valeur, mais parce qu'elles ne sont pas aussi volumineuses que les quatre premières, et qu'en conséquence l'ostension ne peut s'en faire du haut de la galerie de l'église, d'où elles ne seraient pas remarquées. Elles sont gardées à la sacristie, dans des reliquaires dorés; on les montre tous les jours, le plus souvent depuis deux jusqu'à trois heures pendant le temps de l'ostension, et le jour de la Fête-Dieu, où elles restent exposées dans le chœur de l'église pour être portées à la grande procession.

5. Reliquaire qui contient, 1° la pointe d'un des clous dont notre Sauveur a été percé sur la croix ; 2° un morceau de bois de la sainte croix à laquelle il a été attaché; 3° une dent de sainte Catherine ; 4° le grand os de Charlemagne, depuis le coude jusqu'à l'épaule. Ce reliquaire, qui pèse 90 livres, a 4 pieds de hauteur, 2 de longueur et 1 d'épaisseur.

6. Reliquaire qui renferme un morceau de la corde avec laquelle les mains de notre Sauveur ont été liées dans sa passion. Ce reliquaire a 2 pieds de hauteur et 4 pouces de diamètre.

7. Châsse dans laquelle est renfermé le corps du saint martyr Léopard, qui, le 30 septembre de l'an 362, fut décapité à Rome pour la foi, par ordre de Julien l'Apostat. Valentin, évêque d'Interamnis, l'a conduit à Utricolan, où il l'a enseveli et d'où il a été apporté, par Othon III, à Aix-la-Chapelle, l'an 996, avec les corps des saints Victor et Corona. Dans cette même châsse sont encore déposés les autres ossements de Charlemagne, qui ne sont pas dans la sacristie, ainsi que ceux de saint Blaise, évêque et martyr. Cette châsse est longue, carrée, surmontée d'un couvert en forme de toit. Elle a 6 pieds de longueur, 2 de largeur et 5 de hauteur.

8. La ceinture de cuir que notre Sauveur portait sur sa robe. Les deux extrémités sont jointes et cachetées du sceau de Constantin le Grand. Ce reliquaire a 2 pieds de hauteur et 9 pouces de diamètre.

9. Châsse qui contient, 1° un morceau du roseau que les Juifs mirent entre les mains de notre Sauveur, pour l'insulter, et un morceau du suaire dont son visage a été couvert dans le tombeau (*Jean*, XX, 7); 2° des cheveux de saint Jean-Baptiste; 3° une côte de saint Etienne, premier martyr. Cette châsse est, ainsi que celle n° 5, dans la forme d'une église gothique, de 3 pieds de hauteur, 2 et demi de longueur, 1 d'épaisseur, et pèse 90 livres.

10. Image en relief de la sainte Vierge, dans laquelle il n'y a pas de reliques. Elle a 2 pieds de haut.

11. Image en relief de l'apôtre saint Pierre, tenant en main un anneau de la chaîne avec laquelle il a été garrotté dans les prisons (*Act.* XII, 6).

12. Châsse d'or, enrichie de pierres brutes, dans laquelle est renfermée une partie de la terre qui a été arrosée du sang de saint Etienne, premier martyr, ainsi qu'une partie de ses ossements, sur laquelle châsse le roi des Romains prêtait le serment accoutumé lors de son couronnement. Cette pièce, qui avait été mise en sûreté avec les autres reliques pendant la guerre, a été réclamée, en 1794, par l'empereur d'Allemagne, comme objet appartenant à ses Etats.

13. Petite cassette d'or, enrichie de pierreries, contenant un morceau du bras de saint Siméon; au-dessus de cette cassette est une fiole d'agate contenant de l'huile qui a découlé miraculeusement des os de sainte Catherine. Cette pièce est l'image de la présentation de Notre-Seigneur au temple.

14. L'autre partie du bras de Charlemagne, depuis la main jusqu'au coude (*Voy.* n° 5). Louis XI, roi de France, l'a fait enchâsser en 1481. Le reliquaire a 3 pieds de hauteur.

15. Livre d'Evangiles, orné de platines d'argent doré ; les feuillets sont des écorces



d'arbres très-fines, et couleur bleu de ciel, sur lesquelles les quatre Evangiles latins sont écrits en lettres d'or. C'est sur ce livre que les rois des Romains prêtaient leur serment au jour de leur sacre. Il a un pied deux pouces de longueur et 11 pouces d'épaisseur. Ce livre a été enlevé comme la pièce n° 12.

16. Soleil enrichi d'émaux, dans lequel on voit, 1° un morceau de l'éponge avec laquelle on a abreuvé notre Sauveur sur la croix ; 2° une épine de la sainte couronne ; 3° des os de saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste ; 4° une dent de saint Thomas, apôtre des Indes ; 5° des cheveux de l'apôtre saint Barthélemy. Cette pièce a dans sa rondeur 1 pied 3 pouces de diamètre.

17. Croix d'or à laquelle est attachée une parcelle considérable de la sainte croix. Elle a 3 pouces et demi.

18. Le crâne de Charlemagne, premier empereur d'Allemagne et fondateur de la ville et de l'église d'Aix-la-Chapelle. Ce buste a 3 pieds de hauteur et 2 de largeur.

19. Cor de chasse de Charlemagne, d'une dent d'éléphant, avec un ceinturon de velours cramoisi, sur lequel on lit les lettres répétées (dein ein); elles sont d'argent doré. Ce cor a 2 pieds de longueur et 6 pouces d'épaisseur. De même l'épée de Charlemagne que portent les empereurs à leur couronnement, et de laquelle ils se servent après leur intronisation, pour faire les chevaliers. Le fourreau est recouvert de lames d'or. Il a 3 pieds et demi de long et 2 pouces de large. Cette épée a été aussi enlevée.

20. Cassette carrée d'ivoire, contenant quelques ossements de saint Spéo, évêque et martyr, et de quelques autres saints. Henri IV, empereur romain, a emmené le corps de ce saint, d'Aix-la-Chapelle en Saxe, l'an 1072. La cassette a 1 pied 2 pouces de haut, et 1 pied 9 pouces de long.

21. Cassette d'argent, façon grecque, renfermant, dans la partie ronde de dessus, le chef de saint Anastase, moine et martyr, dont les ossements ont été également emmenés d'Aix-la-Chapelle en Saxe, l'an 1072, par Henri IV, et dans le bas sont diverses autres reliques. Elle a 1 pied 9 pouces de hauteur et de même en largeur.

22. La ceinture de lin de la très-sainte Vierge. Le reliquaire qui la contient a 2 pieds de haut et 6 pouces de diamètre. « C'est à juste titre, dit Euthymius, que nous devons honorer cette ceinture, sur laquelle nous avons les documents les plus anciens et les plus authentiques, puisque, du temps de l'empereur Arcadius, ayant été placée dans le sanctuaire où nous la gardons, elle s'y est conservée avec l'aide de Dieu, intacte, comme vous la voyez, sans aucun changement de couleur, telle qu'elle était du temps de la bienheureuse Vierge. »

23. Un *agnus Dei*, sur lequel est écrit *Consecratum per Eugenium quartum anno Domini* 1434. Dans la partie supérieure est une croix d'or renfermant plusieurs reliques Il a 1 pied 4 pouces de haut.

24. Un tableau travaillé à l'aiguille et apporté à Aix-la-Chapelle par les Hongrois, sur lequel le roi, la reine et toute leur cour sont représentés à genoux, sous le manteau de la sainte Vierge. Ce tableau l'emporte sur la plus belle peinture.

On conserve également dans cette église une croix d'or enrichie de pierreries, dont l'empereur Lothaire a fait présent. Au milieu de cette croix est une agate représentant un empereur, avec les couleurs naturelles, sans qu'il y ait rien de peint ou d'artificiel. Au bas est la même représentation en forme de sceau, avec cette inscription : *Christe, adjuva Lotharium regem*. Cette croix a 2 pieds 5 pouces de hauteur.

On voit également une image de la Vierge en argent doré de 2 pieds 10 pouces de hauteur, qui renferme plusieurs reliques, et ayant à son cou une chaîne émaillée. Cette image est portée au jour du saint sacrement, comme patronne de la ville, par deux vicaires.

Les objets sous les n°s 12, 15 et 19, étaient appelés *les insignes de l'empire*, et depuis que le couronnement des empereurs n'a plus lieu à Aix-la-Chapelle, ils étaient portés par des députés de l'église à l'endroit où le couronnement devait se faire ; c'est pourquoi ils ont été réclamés.

III. *Le pèlerinage à Notre-Dame* (1). « La France peut se vanter d'avoir produit un homme qui sut entourer des rayons de la plus brillante illustration, le front de la religion et le front de la patrie. Son cœur généreux vivait pour la gloire de l'une et de l'autre. Aussi reçut-il, peu de temps après sa mort, le titre de grand, titre dont on n'était point encore prodigue, puisqu'on ne l'avait donné qu'au conquérant Alexandre et à Pompée; titre qui s'est comme identifié avec son nom : ce fut Charlemagne. Ce prince ne réunit sous son immense empire la France, l'Allemagne, une grande partie de l'Italie et de l'Espagne, que pour y faire régner Dieu et son Fils. Il ne fut le vainqueur des Saxons que pour devenir leur apôtre et leur père, en fondant sur la religion la législation qui les arrachait à la barbarie ; prodige que, dans tous les temps, l'Evangile a opéré chez tous les peuples qu'il a éclairés de sa lumière. Protecteur constant et bienfaiteur généreux de l'Eglise-mère, il fonda la souveraineté temporelle de ses pontifes, et leur assura cette indépendance si nécessaire à la sublime mission qu'ils ont reçue du Ciel et au bonheur du monde entier. Aussi Rome reconnaissante lui déféra-t-elle avec transport le titre d'empereur d'Occident. Grand législateur, administrateur habile, restaurateur des sciences, guerrier invincible, général également sage et actif, il réunissait tous les talents et toutes les gloires. Comme il avait le

(1) Extrait du livre intitulé : *Les Pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu;* Paris, Périsse, in-18, 1840, sans nom d'auteur. Nous recommandons vivement la lecture de ce livre à toutes les âmes pieuses que nos descriptions, souvent tout historiques, peuvent ne pas toujours satisfaire.

coup d'œil de l'aigle, il en avait aussi la rapidité. On le trouvait presque en même temps sur l'Elbe et sur le Tage, sur le Danube et sur le Tibre, sur le Rhin et sur les bords de l'Eridan. Partout la victoire suivait ses pas et ombrageait sa tête de lauriers; partout l'étendard de la croix, que son bras triomphant promena dans toute l'Europe, lui garantissait ses conquêtes.

« Charlemagne enrichit les principales églises de son empire. Il fit à celles de Rome des dons d'une magnificence à peine croyable. Le glaive des Français avait, à cette époque, recouvré les principaux trésors que les Goths et les Huns avaient enlevés à Rome. La piété de Charlemagne les rendait à leurs anciens possesseurs. Dès le premier voyage qu'il fit à la capitale du monde chrétien, il pria instamment le souverain pontife de lui permettre d'entrer dans la ville pour offrir à Dieu ses hommages dans les principales basiliques. Le jour de Pâques, en effet, il fut conduit à Sainte-Marie-Majeure, où le pape Adrien célébra les saints mystères en sa présence. On le vit avec une religieuse admiration, à genoux au bas des degrés de saint Pierre, baisant avec respect toutes les marches à mesure qu'il les montait. A son quatrième voyage, il fit aux basiliques de Saint-Pierre, de Saint-Paul, du Sauveur (aujourd'hui Saint-Jean-de-Latran) et de Sainte-Marie-Majeure, des présents plus grands encore que ceux qui d'abord avaient signalé sa pieuse libéralité (1).

« Ce prince voulut offrir au monde un témoignage éclatant de sa vénération et de son amour pour la Mère de Dieu. Ce fut la nouvelle capitale de ses Etats qui en fut le théâtre.

« Charlemagne se plaisait beaucoup à Aix-la-Chapelle, ville que pour cette raison on a surnommée ses délices. On fait remonter son origine au temps d'Adrien, et l'on prétend qu'elle fut fondée sous cet empereur, par Serenus Granus, qui lui donna son nom vers l'an de Jésus-Christ 124. Elle est située dans la province du Bas-Rhin, entre le Rhin et la Meuse, au centre d'une vallée fort agréable. Elle ne comptait guère que trois siècles d'existence, lorsque le barbare Attila la prit, la livra au pillage, et ensuite l'abandonna aux flammes (en 451). L'antique *Aquisgranum* (2) resta donc enseveli sous ses cendres jusqu'au temps de Charlemagne. Ce prince, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, s'étant égaré à la chasse, arriva dans un lieu plein de ruines entremêlées de ronces et d'épines. Là, il trouva les eaux thermales de Granus. Enchanté de l'aspect du site, il résolut d'y bâtir une ville et de la choisir pour le lieu de sa résidence (3). Il y éleva bientôt un palais magnifique, et il voulut que la cité qu'il tirait de ses ruines fût le siége de l'empire, comme l'indique encore l'inscription qu'on lit sur les débris de

(1) *Hist. de l'Eglise gall.*, l. XIII, 774 et 800.
(2) C'est-à-dire eaux de Granus.
(3) *Acta sanct.*, 28 jan.; *Diploma Frederici*, § 2, ag. 889.

ce palais (1). Il l'orna de plusieurs églises qu'il enrichit avec une sorte de prodigalité. Mais il déploya surtout sa grandeur et sa piété dans le sanctuaire qu'il fit bâtir en l'honneur de la Mère de Dieu. Ecoutons l'ancien auteur de sa vie.

« Imbu, dès l'enfance, des maximes de la « religion chrétienne, il montra toujours « pour elle le plus grand respect et le plus « sincère attachement. Ce fut le motif qui « lui fit élever, dans la cité d'Aix, une su- « perbe basilique qu'il embellit d'or, d'ar- « gent, de lampes, de portes et de grilles « d'airain. Ne pouvant se procurer des co- « lonnes et du marbre d'ailleurs, il en fit « venir de Rome et de Ravenne. Il était as- « sidu dans ce saint lieu, s'y trouvant, au- « tant que sa santé le lui permettait, le matin, « le soir, la nuit même, et au temps du divin « sacrifice. Il avait soin que tout s'y fît avec « la plus grande bienséance : il avertissait « souvent les gardiens de n'y rien souffrir « d'indigne de sa destination. Il pourvut « abondamment ce sanctuaire de vases sa- « crés en or et en argent. Il lui fournit si li- « béralement des habits sacerdotaux, que « dans le saint sacrifice, aucun des clercs, « pas même les portiers, qui tiennent le « dernier rang, ne se servait de son vête- « ment ordinaire. Il corrigea soigneusement « la méthode de lire et de chanter. Il était « très-versé dans l'une et l'autre partie, quoi- « qu'il ne lût pas publiquement, et qu'il se « contentât de chanter à voix basse avec les « fidèles (2). »

« Cette église, de forme ronde, fut appelée Chapelle, nom qu'on donnait à l'oratoire des rois de France, à cause de la chape de saint Martin qu'on y gardait. Elle devint si célèbre qu'elle changea le nom de la ville dont elle faisait le principal ornement, et l'antique *Aquisgranum* ne fut plus connu que sous le nom d'Aix-la-Chapelle (3). Ce pieux monarque obtint de la Reine des cieux de couronner, par une mort précieuse devant Dieu, une vie qui brillait de tant d'éclat devant les hommes. Voici le récit de ses derniers moments, tel qu'il est consigné dans les fastes de l'Eglise :

« Au mois de janvier 814, la fièvre prit à l'empereur Charlemagne au sortir du bain. Il crut la guérir à son ordinaire par l'abstinence, ne prenant pour toute nourriture qu'un peu d'eau : mais la pleurésie s'y étant jointe, le septième jour de sa maladie il fit venir l'archevêque Hildebade, son archichapelain, qui, accompagné d'autres évêques, lui donna l'extrême-onction et le viatique, c'est-à-dire le corps et le sang de Notre-Seigneur. Deux jours après, se sentant à l'extrémité, il fit le signe de la croix sur son front, sur sa poitrine et sur tout son corps, et mou-

(1) La Martinière, *Dictionn. géogr. hist.*, article *Aix-la-Chapelle.*
(2) Eginhardus, cité par Le Cointe, *Annal. eccl. Franc.*, t. VII, p. 302, et par les Bolland., t. II de janv., 885.
(3) *Hist. de l'Eglise gallic.*, l. XIII.

rut en disant *In manus tuas* et le reste. C'était le 28 janvier 814. Il était âgé de 70 ans. Il en avait régné 45 comme roi de France et 13 comme empereur. On l'ensevelit le jour même.

« Après que le corps eût été lavé selon la coutume et embaumé, on douta où on le devait mettre, parce qu'il n'en avait rien ordonné. Enfin tout le monde trouva plus convenable de l'inhumer dans l'église qu'il avait fait bâtir à Aix-la-Chapelle en l'honneur de la Vierge. On le revêtit premièrement d'un cilice, dont il faisait toujours usage secrètement; on mit par-dessus ses habits impériaux, avec la panetière d'or qu'il portait à ses voyages de Rome, comme pèlerin. Il était assis dans son sépulcre sur un siége d'or, ayant une épée garnie d'or à son côté, et tenant sur ses genoux un Evangile aussi enrichi d'or. Ses épaules étaient renversées sur la chaise, le visage couvert d'un linge, la couronne qui contenait du bois de la vraie croix, attachée à la tête avec une chaîne d'or. Le sceptre et l'écu, l'un et l'autre de même métal, que le pape Léon avait consacrés, étaient suspendus devant lui. On remplit toute la niche qui lui servait de sépulcre, de baume, de musc, d'autres aromates et de quantité d'or; puis elle fut fermée et scellée. Par dehors on mit une arcade dorée avec son image et son épitaphe (1).

« Charlemagne est honoré comme saint dans plusieurs églises, dans celle de Paris, de Reims, de Rouen. Il est vrai qu'il ne fut canonisé que par l'antipape Pascal III; mais les papes légitimes n'ont pas réclamé, et ils tolèrent son culte là où il est établi (2).

« Le palais que Charlemagne avait fait bâtir à Aix-la-Chapelle fut réduit en cendres par les Normands, en 881, sous le règne de Charles le Chauve. Ils prétendaient se venger sur les pierres et le marbre des victoires que son glaive avait remportées sur leurs aïeux. Ils tentèrent même de brûler l'auguste sanctuaire de la Mère de Dieu. Mais la magnificence de l'édifice, bâti presque tout en marbre, le préserva de l'incendie (3).

« Dans le XVIe siècle, Aix-la-Chapelle eut beaucoup à souffrir de la violence des protestants, qui s'en rendirent maîtres. Le marquis de Spinola la prit en 1614, et y rétablit la religion catholique. Depuis, cette ville fut presque réduite en cendres, en 1656; mais elle fut encore tirée de ses ruines. Elle appartient aujourd'hui à la Prusse (4).

« Mais en quel état se trouve le sanctuaire de la Vierge, bâti avec tant de magnificence par Charlemagne? Il subsiste encore dans son entier, et fait le plus bel ornement de la cité renouvelée autour de lui. C'est un octogone imposant par son caractère sévère, son antiquité et sa hauteur. On voit les portes d'airain, les verres polis dans lesquels l'art a

(1) Fleury, *Hist. de l'Eglise*, l. XLVI, § 9.
(2) Voy. les Bollandistes, t. II de janvier, pag. 890.
(3) Bertius, *Comment. rer. germ.*, l. III. Aquisgranum.
(4) La Martinière, *Dictionn. géogr. hist.*

incrusté l'or, qui lui servait autrefois d'ornement. Au milieu du dôme est le tombeau de Charlemagne. Son corps n'y est plus; mais une partie de ses ossements se garde dans le trésor. On y voit le siége royal de pierre sur lequel étaient assis les empereurs lors de leur couronnement. Depuis l'empereur Louis Ier jusqu'à Ferdinand Ier, en 1555, trente-six rois et dix reines ont été couronnés dans ce sanctuaire. C'est à Francfort qu'on a fait depuis cette cérémonie. On conserve dans l'église de la Mère de Dieu, d'Aix-la-Chapelle, des reliques précieuses qu'il est d'usage de montrer au peuple tous les sept ans. Leur exposition, qui dure quinze jours, attirait autrefois un nombre prodigieux de pèlerins de toutes les parties de l'Europe. En 1496, selon la chronique de la ville, on en vit en un seul jour 142,000, et, à la fin de la solennité, on trouva dans le tronc 80,000 florins d'or. Le nombre des pèlerins a décru, il est vrai, mais il est encore considérable. En 1832, on évaluait à 60,000 le nombre des étrangers attirés dans la ville par la solennité. La population d'Aix-la-Chapelle s'élevait, il y a dix ans, à 37,000 âmes (1). »

Il paraît que Charlemagne avait fondé autant de monastères qu'il y avait, de son temps, de lettres dans l'alphabet, et qu'il leur avait donné à chacun un nom commençant par l'une des lettres. Dans cette pieuse série, la maison d'Aix-la-Chapelle tenait naturellement le premier rang : on ignore aujourd'hui les noms des autres.

AJACCIO (France-Corse), chef-lieu du département de la Corse, s'appelait en latin *Adjacium*. Elle est célèbre dans les annales de la religion chrétienne par son culte pour la Reine du ciel. Nous allons nous étendre un peu sur cette église et sur cette ville, devenue si célèbre depuis la fin du dernier siècle. Nous emprunterons nos documents à une brochure faite avec beaucoup de soin, par un écrivain consciencieux (2).

Avant Notre-Dame, Ajaccio avait trois autres églises, Saint-Euphrase, Saint-Jean et la Sainte-Croix. Voici sur ces anciennes cathédrales des choses inédites de quelque intérêt, découvertes au milieu de ce peuple d'Ajaccio, qu'on eût pu croire déshérité de son passé par la perte des archives de la ville, du diocèse et du commissaire de Gênes. Celles-ci, qui embrassaient plusieurs siècles, étaient composées d'innombrables documents conservés dans la forme des dossiers de procédure. Un cordon, légèrement recouvert à l'un de ses bouts d'une mince feuille de métal, en traversait les liasses de part en part. Entrons en matière.

I. *Saint-Euphrase*. L'*Ordo* du diocèse fait remonter au IVe siècle l'érection du siége épiscopal d'Ajaccio. C'était après la conversion de Constantin, vers l'an 380 de Jésus-Christ, quand les temples du paganisme fu-

(1) Balbi, *Abrégé de géographie*, Monarch. Pruss., p. 349
(2) M. Alex. Armand, *Notre-Dame d'Ajaccio* : archéologie, histoire et légendes. Paris, Leleux, 1844.

rent détruits dans les provinces du monde romain, époque où dut tomber à Ajaccio (1) celui d'Apollon, si la chronique de Della Grossa (2) a dit vrai, ce qui est fort douteux. La foi n'avait pas pénétré dans toute l'île, dont tant de parties diverses étaient isolées par de hautes montagnes et d'impénétrables forêts. Mais elle avait pu éclairer de bonne heure la plupart des districts voisins de la mer. C'est sur le littoral que s'élevèrent les premières églises, Ajaccio, Sagone, Nebbio, Mariana et Aléria, érigées depuis en cathédrales.

La cathédrale d'Ajaccio avait pour patron saint Euphrase évêque, l'un de ceux qui passèrent les premiers dans les îles pour y prêcher la parole du Dieu de mansuétude (3). Il n'est pas hors de vraisemblance, comme le dit la légende, que la charpente de la cathédrale eût été faite par de saints prélats. Durant les persécutions de l'arianisme, en 484, le roi vandale Unnéric, qui était arien, relégua en Corse les évêques orthodoxes, leur imposant la charge d'exploiter les forêts de l'île au profit de sa marine. Si ce furent ces évêques persécutés qui façonnèrent ou assemblèrent la charpente de la vieille église de Saint-Euphrase, cette église daterait d'un siècle après l'établissement du siége, selon l'*Ordo;* sinon, la légende ne pourrait s'appuyer sur ce fait historique rapporté par Victor d'Utique. Mais l'*Ordo* pourrait bien avoir tort.

Le document irrécusable le plus ancien est une épître de saint Grégoire le Grand, du mois d'août de l'an 600. Alors la Corse était une dépendance de l'empire d'Orient. Evandre, évêque d'Ajaccio (*Adjacium*), venait de mourir. Le pape prescrit dans cette épître la convocation du clergé et du peuple pour lui donner un successeur, tenu de se rendre à Rome, où Sa Sainteté l'examinerait et l'approuverait (4). Le siége d'Ajaccio a donc au delà de douze siècles et demi d'existence prouvée. Cette cité d'*Adjacium* était un peu plus enfoncée dans le golfe, et couvrait la partie de la côte qui s'étend de la chapelle de Sainte-Lucie au décrépit micocoulier si connu sous son nom corse de la Sciarabbola. Elle avait de vastes pâturages, une plaine d'une puissance de fertilité prodigieuse (5), le meilleur port de l'île (6). Mais alors les lois étaient un frein à peine senti ; de petits princes étrangers, et souvent de simples seigneurs du pays, s'arrachaient un pouvoir toujours chancelant. Les cantons sans fiefs n'étaient pas moins agités, car là où les manoirs crénelés des barons cessaient de paraître, on voyait s'élever les quinze tours des caporaux du peuple ou tribuns héréditaires, la plus grande plaie qui ait jamais affligé la Corse. Tout languissait au milieu des plus beaux éléments de prospérité. La foi seule était toujours vive. C'est en 1126 que le comte Polverello donna aux évêques d'Ajaccio ses terres du Frasso et d'Agosto qui formaient, dans la partie sud-est du golfe, une des plus riches possessions de l'île.

(1) L'*Urcinium* de Ptolémée.
(2) *Filippini*, t. I, p. 18.
(3) *Id.*, t. V, p. 416.
(4) Ep. 74, indict. 4. — *Limperani*, t. I, p. 260.
(5) Campo dell' Oro.
(6) Le contre-amiral de Hell.

Ajaccio, au moyen âge, n'était qu'une simple bourgade faiblement protégée par le château dont il existe encore des ruines nommées le Castel-Vecchio (1). Son église de Saint-Euphrase, citée dans un acte de 1192, où ce nom est écrit San-Frosi (2), était disparue sans qu'il en fût resté la moindre trace.

II. *Saint-Jean*. Nous voyons dans un mémoire soumis à l'Académie des inscriptions (3), que des ruines découvertes sur l'emplacement de l'*Adjacium* étaient celles de l'église de Saint-Jean, « l'ancienne cathédrale, » ajoute le mémoire. Même opinion dans Germanes (*Révol. de Corse*, t. I, p. 12). On ne saurait douter, d'après les indications de la tradition et quelques traces de constructions anciennes, que nous avons été reconnaître au milieu d'un bouquet d'oliviers, près de la chapelle sépulcrale Puglicsi, qu'il n'y eût à une église appartenant à la période ogivale, et dont les quatre murs, sur pied jusqu'en 1757, étaient formés de belles pierres de taille (4) que l'on employa dans la ville actuelle: elles servirent à élever, au-dessus de la porte bastionnée qui s'ouvrait du Carruggio dritto (5), à la place de l'Olmo, la tour de l'horloge, détruite depuis avec les murs d'enceinte. C'était la cathédrale des derniers temps de l'ancienne ville. Il nous est venu de cette église un crucifix de bois de poirier, nommé le Christo-Moro, à cause de la teinte bistre qu'il doit à l'action des siècles qu'il a traversés ; le Sauveur, dont la chevelure et la barbe sont d'une pureté classique, a le chef penché du côté droit, les yeux clos, la bouche légèrement entr'ouverte ; les dents se voient un peu. C'est bien le sommeil du juste. Il a un mètre de l'épaule aux doigts des pieds. Ce crucifix est à San-Carlo, la nouvelle chapelle des pénitents de Saint-Jérôme, dont l'ancien oratoire servit de paroisse quelques années sous l'épiscopat de Mgr Doria. L'église de Saint-Jean était proportionnée à la population, par conséquent fort petite. Une statuette du saint précurseur Jean-Baptiste, qui vint aplanir les sentiers du Sauveur, ornait son portail. D'un travail médiocre, elle rappelle les pénates de bois ou d'argile d'autrefois. Cette statuette tout enfumée, qui domine les fonts de la cathédrale actuelle, a pu voir quinze générations passer devant elle.

III. *La Sainte-Croix*. Une compagnie génoise, qui posséda d'immenses richesses et des flottes nombreuses, la banque ou office de Saint-Georges (6), posséda aussi des îles en toute souveraineté. Maîtresse de la Corse tout un siècle (1453 – 1561), elle s'acquit

(1) *Filippini*, t. I, p. 87.
(2) *Cambiagi*, t. I, p. 154.
(3) Séance du 20 avril 1821.
(4) *J.-B. Baciocchi*, ms.
(5) La grand'rue.
(6) *Limperani*, t. II, p. 197.

des droits à la juste reconnaissance du pays par ses travaux de régénération (1). La couronne de roi de cette grande île commença de jeter quelque éclat, placée sur le caducée de la compagnie. Ajaccio, dont Saint-Georges estima de faire le pivot de sa puissance dans cette belle moitié de l'île, était bien déchu ; la tradition nous parle du mauvais air, et en effet, quoique bâti sur un mamelon, un *picciol colle* (2), le voisinage de l'Inferno et d'autres lagunes devait lui être funeste. L'histoire, de son côté, nous apprend que l'office de Saint-Georges voulut contenir les seigneurs de fief (3). Il fonda l'Ajaccio de nos jours sur une pointe qui s'avançait dans le golfe, à un kilomètre et demi plus en dehors. Le nouvel Ajaccio fut soustrait aux Gozzi de Cinarca, qui avaient leur fort (4) sur le plus haut sommet du *monte di Lisa*. C'est un ouvrage des Titans plutôt que de l'homme ; il en reste une voûte ; si l'on y fouillait, on découvrirait peut-être une issue secrète vers le sud ou Sant-Antonio ; le fort avait un autre passage au nord-est par la gigantesque fissure (5). La nouvelle ville date de 1492, l'année même où le Génois Colomb découvrit l'autre hémisphère.

Une cathédrale fut construite qui prit le nom de la Sainte-Croix (6). Ce nom seul est resté ; tout est muet d'ailleurs. La Sainte-Croix devait être une petite église, à en juger par les premières maisons qui n'ont pas toutes disparu. Il y en avait de deux sortes : le unes, que l'on appelait *Case à terreno*, se réduisaient à l'unique pièce du rez-de-chaussée ; les autres, dites *Case à solajo* (7), maisons des principaux citoyens dans ce temps de grande simplicité, avaient le rez-de-chaussée et une chambre au-dessus.

L'office génois ceignit de murailles la nouvelle ville. La citadelle fut l'ouvrage de Paul de Termes, général de Henri II, depuis maréchal de France. Il fit également les bastions, qui furent démolis deux siècles plus tard, ainsi que les murailles, par ordre du premier consul.

La cathédrale se trouvant alors (sous Henri II) enclose dans le terrain où le maréchal de Termes éleva la citadelle (8), fut sacrifiée, et l'on dut penser à en construire une autre. Les murs d'une nouvelle cathédrale purent être poussés jusqu'à la hauteur de 1 mètre 25 centimètres (9). Tous les efforts se bornèrent là. On était au XVIe siècle. Alors en Corse le peuple n'était pas meilleur qu'autre part. Comme ailleurs il avait le cou roide, pour nous servir d'une expression biblique. Une bulle de Léon X, en 1516, réunit Bonifacio à l'archevêché de Gênes, les Bonifaciens ayant demandé de n'avoir plus rien de commun avec un troupeau aussi divisé que celui d'Ajaccio. Les évêques, qui s'en tenaient éloignés, n'y revinrent qu'en 1578 (1). Le peuple, abandonné à lui-même, malheureux, découragé, ne fit rien pour l'église à peine commencée, et ne compta plus désormais que sur la Providence.

La Providence y mit en effet sa main puissante. Un coup de mer poussa dans le beau golfe Ugo Buoncompagno, légat *a latere* de Pie IV à la cour de Madrid, au moment où, faisant route vers l'Espagne, il traversait les eaux de Corse. Le cardinal entra à Ajaccio, dont les habitants ne s'étaient pas encore relevés des malheurs de la dernière guerre de Sampiero d'Ornano, mais qui lui firent un accueil dont il fut touché (2). Devenu pape sous le nom de Grégoire XIII, les anciens de la ville, en 1582, année de la mort de Mgr Guidiccioni, se souvinrent de leur hôte, et résolurent d'aller lui demander au Vatican de ne pas remplir encore le siége, et d'en affecter les revenus à la construction de la cathédrale. Sa Sainteté venait de quitter les savants qu'elle avait réunis pour la réformation du calendrier; son esprit fatigué avait besoin d'émotions douces. Elle reçut avec empressement les envoyés de Corse, qu'elle entretint avec bonté, et députa sur les lieux un vicaire apostolique, Joseph Mascardi, d'une famille d'excellents jurisconsultes de Sarzane, bon jurisconsulte lui-même, bien connu aussi dans les sciences ecclésiastiques, pour le gouvernement spirituel du diocèse privé de son pasteur, et spécialement pour y bâtir une cathédrale (3).

Or, voici ce qui se passa. Laissons parler un sage évêque de Mariana :

« Le pape Grégoire, dit ce prélat, avait annoncé à l'abbé Mascardi qu'après l'achèvement de l'église il le ferait évêque d'Ajaccio. Là arrivé, il estima, ainsi que l'assurent les diocésains, que les travaux traîneraient en longueur si on les exécutait selon les dessins des architectes, et, comme sa nomination à ce siége en eût été retardée, il réduisit les dimensions de l'édifice, non sans y causer quelques imperfections. Dieu abrégea ses jours (4). »

Mais, à sa mort, il était trop tard pour revenir à l'entière et fidèle exécution du plan apporté de Rome. Jules Giustiniani, un noble grec de l'Archipel, nommé au siége d'Ajaccio, s'occupa de cette œuvre avec tant de persévérance, qu'au bout de six ans il l'avait conduite à son dernier terme (5), nonobstant les empêchements de la fortune : Mgr Giustiniani acheta jusqu'à trois fois les marbres du portail, ses deux premières acquisitions ayant été la proie, l'une de la mer, l'autre des corsaires (6).

(1) *Filippini*, t. III, p. 249.
(2) *Id.*, t. III, p. 108.
(3) *Id.*, t. III, p. 108.
(4) Castello della Moneta.
(5) *Filippini*, t. II, p. 181, 193, 211.
(6) *Id.*, t. V, p. 408.
(7) *Solajo*, plancher.
(8) *Filippini*, t. V, p. 408. — *Vita di G. Giustiniani*, p. 29 et 169.
(9) *Id.*, t. I, p. 89.

(1) *Simidei*, p. 458.
(2) *Vita di G. Giustin.*, p. 28 et 30.
(3) *Filippini*, t. V, p. 430 et 431. — *Vita di G. Giustin.*, p. 29 et suiv.
(4) *Vita di G. Giustin.*, p. 31.
(5) *Id.*, p. 39.
(6) *Id.*, p. 38.



La cathédrale, étant de la fin du XVIe siècle, appartient à l'époque de la renaissance. Ses voûtes sont de plein cintre ; le portail de marbre blanc, jauni par le temps, est de l'ordre ionique, avec des colonnes plates au fût cannelé.

Nous n'avons sur son architecte que des données fort incertaines. On a conjecturé que ce fut Giacomo della Porta, architecte romain souvent employé par Grégoire XIII ; mais l'on n'a pu citer, pour appuyer cette conjecture, qu'un simple propos de salon. Sous l'épiscopat de Mgr Sébastiani della Porta, un homme d'esprit aurait dit chez un ancien préfet de la Corse : L'église de della Porta a été bâtie par della Porta. Une autre opinion plus commune, quelque peu hardie, comme il l'a semblé au premier moment, et que le Père J.-B. Rossi (1) et le cardinal Fesch (2) ont faite ou accréditée, veut que la cathédrale d'Ajaccio ait été construite sur un calque réduit de Saint-Pierre de Rome Le pape put avoir en effet l'intention de bâtir en Corse une petite basilique de Saint-Pierre, de même que les Romains d'autrefois aimaient à reproduire au dehors et sur des échelles qui se modifiaient diversement, selon les lieux, les amphithéâtres et les temples de Rome. Nous venons de voir que l'évêque expectant Mascardi osa tronquer le plan, quel qu'il fût : il amoindrit le vaisseau de l'église. Si cette église est véritablement une réminiscence de l'œuvre du Bramante, l'on y chercherait en vain une faible reproduction des magnificences de cette grande œuvre architecturale. Ajoutons que l'historien de la Corse qualifie la cathédrale de belle (3), et qu'également Mgr Delacroix d'Azolette, archevêque d'Auch, qui l'a visitée quand il était évêque de Gap, la trouva belle, « mais petite. » Très-petite (*angusta e ristretta*), ont dit depuis les missionnaires romains Altieri (4) et Melia.

Un talent spécial devrait étudier la cathédrale dans la vue de découvrir, par ce qui existe, ce que le pape Buoncompagno avait eu dessein de faire. Nous lui livrerions une remarque : la chaire en marbre, supportée par une colonne ornée d'une draperie rattachée tout autour, parut trop haute de 50 centimètres, lors de la visite épiscopale de novembre 1841. On a vérifié depuis que la colonne repose sur un piédestal de 55 centimètres entièrement enterré, ce qui ne devrait pas être, et si cela n'était point, la chaire se trouverait trop élevée de 1 mètre 05 cent. Il est probable qu'on lui avait donné cette hauteur en raison des dimensions plus grandes du premier plan de la cathédrale, et d'après les lois de l'acoustique appliquées à l'église telle que Grégoire XIII avait voulu qu'on la fît, et non telle qu'on l'a faite et que nous la voyons.

Maintenant que nous avons vu l'édifice dans son ensemble, entrons dans les détails, mais avec choix et en peu de mots.

Le maître-autel était alors au milieu du chœur sous un baldaquin (1). Il avait un grand tabernacle de marbre blanc (2). Placé aux fonts baptismaux, on serait tenté de demander à ce tabernacle : Que fais-tu là ? Le chœur était moins accessible aux regards du peuple qu'aujourd'hui ; deux petites colonnes corinthiennes, entre lesquelles s'ouvrait une porte, le séparaient du reste de l'édifice ; elles faisaient *barriera all' altare maggiore*, selon l'expression du Père Rossi (3). Ainsi clos en partie, la lumière y venait de la baie du fond, fermée sous l'empire. Le dessin en est à la chapelle de la Miséricorde, dans le médaillon du Vœu de la ville. On lit ceci en lettres d'or au-dessus de l'autel actuel :

D. O. M.
DEIPARÆ VIRGINIS
MARIÆ
ASSVMPTIONI
AC DIVIS EVPHRASIO
ET FRANCO XAVERIO
PATRONIS
D. D. D.

Mgr Jules Giustiniani, tout en faisant revivre le titre de Saint-Euphrase, voua son église à la Vierge enlevée au ciel, où il chercha encore un autre appui. L'Europe voyait se dissiper les ombres du moyen âge, sans que la Corse, rarement explorée, laissée à son isolement, éprouvât l'effet de la rénovation générale. L'île était belle avec ses monts, ses forêts, ses torrents, mais d'une beauté un peu sauvage, parée de sa robe de makis : et l'on sait que

La terra. . .
Simili a se gli abitator produce.
TASSO.

Le nouvel évêque, élevé à la petite cour de Scio et dans la meilleure compagnie de Rome, instruit sous la discipline des premiers maîtres de son temps, fut frappé de la grandeur de sa tâche, et il pensa qu'il devait vouer aussi sa cathédrale au saint apôtre des Indes, qui amollit et changea tant de cœurs.

Les chapelles, entièrement terminées plus tard, ou reconstruites ensuite avec d'autres ornementations, sont au nombre de six. Voyons ce qu'elles furent et quels souvenirs, touchant l'archéologie et la vie de l'île célèbre, elles rappellent.

1. NOTRE-DAME DEL PIANTO.

Pierre-Paul Ornano, enfant de la belle piève (4) de ce nom, que deux maréchaux de France ont porté, éleva cette chapelle, monument de la douleur profonde d'un père pleurant la mort de son fils unique. Il fut un de ceux qui vinrent habiter le nouvel Ajaccio ; mais lui, ne pouvant se faire au repos, passa à l'étranger pour y guerroyer. Ornano devint colonel des Corses au service de Venise. La chapelle coûta, dit-on, dix mille

(1) N.-D. de Misér., *Mem. storiche*, etc., 1808, p. 6.
(2) *Lettre aux fabriciens de Saint-Roch d'Ajaccio*, du 4 février 1837.
(3) *Filippini*, t. V, p. 152.
(4) Des princes Altieri.

(1) *Vita di G. Giustin.*, p. 112.
(2) *Id.*, p. 37.
(3) *Mem. storiche*, p. 82.
(4) *Piève* signifie en Corse *paroisse*, *cure de canton*

gros écus. Les stucs qui restent sont encore beaux, bien que, dépouillés de leur dorure d'or de sequins et empâtés de couches de chaux, ils n'aient plus leur pureté première. Les peintures sont du Tintoret, d'après une tradition respectable, non du grand Tintoret, mais de Dominique Tintoret, son fils, qui fut aussi un peintre habile, dit Moreri, et mourut à Venise en 1637

Cette chapelle a éprouvé plusieurs changements. Le devant d'autel, remarquable par de belles incrustations, est dû aux Cunéo d'Ornano, qui succédèrent, en 1680, à la famille du fondateur; leurs armes (un coin ou levier, *cuneus*) figurent au milieu de ce devant d'autel. Quand on exécuta les travaux promis à l'émeute par Mgr Doria, on ouvrit les deux petites portes de la cathédrale; celle qui donne sur la chapelle occupe l'endroit même où se lisait une inscription, qui fut brisée ou mise de côté, et l'on trouva dans le mur le cadavre d'un adolescent entouré d'aromates, vêtu de damas cramoisi, avec des bas rouges et des boucles d'argent aux souliers. On dit que ce cadavre embaumé était celui du jeune fils du colonel Ornano. Les paroles de l'inscription paraissent à jamais perdues; mais l'on entendait souvent en cet endroit, au milieu de l'obscurité qui y régnait alors, car la croisée actuelle est une œuvre postérieure, ce gémissement sorti des entrailles du père infortuné :

Heu! Ademarus meus!

Au commencement de 1793, la phalange marseillaise vint scandaliser la Corse par ses déportements et ses profanations. L'abbé Diamante, ce même prêtre qui avait baptisé Napoléon, montra combien le clergé en souffrait. Il logeait en face du golfe. On le vit paraître à sa croisée avec chape et étole, et de là excommunier la phalange passée à bord des vaisseaux de l'amiral Truguet. Cependant, à la faveur de la présence à Ajaccio de cette milice indisciplinée, on gratta les stucs de la chapelle pour en enlever l'or qui les recouvrait. Sous Charles X, on substitua au tableau de la madone del Pianto, ou des Larmes amères, celui de la Religion qu'envoya le ministre de l'intérieur. Ce fut encore une occasion de changements fâcheux. Il y avait deux colonnes en spirale gracieusement embrassées de pampre, qui ne laissaient peut-être pas entre elles un espace assez large pour recevoir la nouvelle toile. Le maçon de l'église y porta le marteau, et l'on fit alors les colonnes engagées d'aujourd'hui. Alors aussi on crut nécessaire de raviver la plupart des peintures attribuées à Dominique Tintoret, travail que se partagèrent un écolier et un amateur. Pauvre Tintoretto!

Le peuple lui donne le nom de la chapelle *de' Malvicini* (des Mauvais voisins). C'était l'autel le plus près de la porte, et la chapelle étant entourée d'une haute grille de fer, c'était en même temps l'autel le plus sûr. Deux hommes y avaient été vus, dont le regard inaccoutumé avait fait craindre le voisinage. Aussi les fidèles faisaient-ils, dès qu'ils les apercevaient, un mouvement involontaire de recul, allant se placer à une certaine distance des deux malvicini, qui se seraient trouvés là pour y jouir du droit d'asile. Une seconde tradition paraît tout simplement s'appuyer sur la seule conformité des noms au jugement de l'oreille : ce dut être un certain temps, a-t-on dit, la chapelle des Pallavicini, que le peuple, qui repousse les consonnes trop fortement labiales, aura prononcé Malvicini. Enfin, on veut que le colonel Ornano, peu content de la justice sans force et sans dignité qu'il voyait rendre dans l'île, ait su faire respecter lui-même ses propriétés par ses voisins, qui de là l'auraient nommé *Il Malvicino*, le Mauvais Voisin, selon leurs idées, parce qu'il les contenait, ou le voisin peu endurant; et cette version-ci n'est peut-être pas la moins vraisemblable.

On voit sur un tableau sauvé du couvent des Franciscains d'Ajaccio un vieux guerrier debout, les mains jointes, le regard en attente de quelque chose, et déjà saisi par un ange qui va l'enlever sans doute dans un monde meilleur. C'est notre Ornano, d'après cette inscription qu'on lit au bas :

PETRVS PAVLVS ORNANVS
PRO REP^a. VENETA
TOTIVS MILITIÆ CORSICÆ TRIBVNVS
ÆT. SVÆ AN. LXXVIII.

2. NOTRE-DAME DE MISÉRICORDE.

Une grande voix partie de la tour de Candia, sur laquelle se trouvait, dans une petite niche, une statuette de la madone de Savone, achetée quelques baïoques à des vendeurs italiens, et que l'on entendit de la ville, où naturellement la voix humaine n'aurait pu arriver, frappa d'épouvante des hommes armés de stylets qui, près de cet endroit, s'abandonnaient à leur colère. Il fut pleinement cru que la grande voix était sortie de la statuette, et cette croyance, qui refréna un peu les passions, fit concevoir au capitaine Jean-Pierre Orto, propriétaire de la tour, le dessein d'y élever un oratoire à la Mère des Miséricordes. La statuette était de plâtre, mais elle avait parlé, et pour le pieux capitaine il ne pouvait y en avoir de plus précieuse au monde; pour la reine du ciel et des anges, il pensa que ce n'était pas assez d'une figurine. Il fit donc venir de Gênes une statue de marbre, ainsi que deux statues plus petites, l'une du Beato Tonio (1), et l'autre de lui-même, pour prendre place aux pieds de la Vierge. Arrivées toutes les trois à Ajaccio, le capitaine Orto préféra l'église des Jésuites, qui venait d'être terminée, et dont il acheta la première chapelle du côté de l'Evangile. Le 3 avril 1645, on y inaugura solennellement la statue de Notre-Dame de Miséricorde (2). Ce fut bientôt la bonne Vierge que l'on aimait à initier dans les plus secrètes pensées, et de laquelle on attendait toutes les consolations. En 1656, le 21 novembre, sous l'é-

(1) Diminutif d'*Antonio* (Antoine Botta, qui eut la célèbre vision de San-Bernardo).
(2) Le P. Rossi, *Mem. storiche*, etc. p. 36 et suiv.

piscopat du cardinal Dongo, la ville d'Ajaccio, par le serment des anciens, cédant à un besoin généralement senti, se dévoua et consacra à la Mère des Miséricordes, qu'elle proclama sa protectrice. Trois ans après, le 17 mars 1660, les anciens, le commissaire de la sérénissime république et Mgr l'évêque convinrent de célébrer désormais la fête à la cathédrale. En même temps le vœu de 1656 fut renouvelé pour couvrir une irrégularité de la première cérémonie ; car cette fois, par la participation de Mgr Ardizzone, il y eut la sanction épiscopale (1).

Le conseil de la ville délibéra l'érection de la chapelle actuelle le 21 mars 1739. En 1750 (2), l'année où le général marquis de Cursay, mettant en honneur les occupations pacifiques, ouvrit aux beaux esprits de l'île les portes de l'académie des *Vagabondi*, on posa les marbres de la chapelle, et l'on plaça dans sa niche la nouvelle statue. Ce sont les aumônes du peuple qui firent face à tout (3). Des gouaches garnissent la voûte de la chapelle : la Vierge des Miséricordes apparaissant dans la vallée de San-Bernardo près de Savone, le samedi 18 mars 1536, forme le médaillon du milieu ; à droite, c'est la représentation de la peste déjà arrivée au faubourg, et dont on fut préservé à Ajaccio ; le vœu de la ville fait le sujet d'un troisième médaillon, sujet d'histoire locale de quelque intérêt. Les têtes des officiers municipaux sont assez belles ; le costume est français et d'une époque un peu antérieure à la chapelle ; on y aperçoit une femme en faldetta, le jupon ramené par derrière sur la tête. De nombreux *ex-voto* décoraient la chapelle (4). Les prémices de la pêche du corail y dominaient (5); c'était, toutes les fois que les cent gondoles corallines d'Ajaccio revenaient de Barbarie, une petite exposition des coraux les plus beaux, les plus rares ou les plus riches.

La Vierge a ses robes, des joyaux sans nombre, tous les objets d'une toilette complète. Les premières dames d'Ajaccio étaient dans le bon vieux temps, ses dames d'atours : ce qui nous est prouvé par des fragments de listes de service qu'on a mis entre nos mains. Elle porte, quand elle se montre au peuple, trois colliers d'or avec médaillons et deux médailles d'argent. Les colliers sont une offrande de familles dont elle avait comblé les vœux (6). L'une des médailles, dédiée à Louis XV par les Etats de Corse, en 1770, consacre le souvenir de la réunion de l'île à la monarchie ; le podestat Nicolas Stephanopoli la présenta à l'autel de la Miséricorde, au nom de la ville, qui attribuait à la Vierge la plus grande part dans cet événement, si heureux pour la Corse. Le type est une délicieuse composition numismatique qu'explique la légende : *Quam sublevatam finxit quod avellatur fascia* (la France arrache le bandeau à peine soulevé du Maure). On sait que les armes de Corse étaient une tête de Maure ayant les yeux couverts d'un bandeau, relevé sur le front du temps de Pascal Paoli (1). Ile mystérieuse ! elle eut pour emblème une femme voilée (2). Toujours un voile ou un bandeau : même à présent, sous certains rapports, malgré la médaille des Etats. La seconde médaille frappée à Milan, en 1797, dédiée *all' Italico* (à Bonaparte l'Italique), nous conserve le portrait fort ressemblant du jeune Corse qui commençait à remplir le monde de son nom ; elle fut suspendue à l'autel par une personne qu'on n'a pas nommée. Enfin, dans les processions, la madone a son front virginal paré d'une couronne d'or où brille un diamant de la comtesse César Berthier, qui apportait ses bijoux à la Vierge des Miséricordes, pour que Dieu fît revoir la patrie aux restes de nos légions vaincues par les frimas dans la campagne de Moscou.

Au frontispice de la chapelle un marbre contient ceci :

ADJACENSIVM
IN DEIPARAM
OBSEQVIVM ET PIETAS.

A la Mère de Dieu, le peuple d'Ajaccio, plein d'amour et de dévotion.

3. NOTRE-DAME DU ROSAIRE.

C'est une grandeur déchue. Les quatre lampes d'argent ainsi que le trône ou niche d'argent qu'ornent des grappes et des feuilles de vigne d'un beau travail, et que l'on voit dans les solennités, appartiennent à la chapelle. Le saint sacrement y était exposé ; de nombreuses communions s'y faisaient. La Vierge était portée en procession. — On lit sur l'autel de cette chapelle que « Mgr Doria le consacra le 23 janvier 1765. » Les généraux comtes de Marbeuf et de la Tour-du-Pin étaient arrivés à Ajaccio depuis plus d'un mois pour occuper les places fortes au nom du roi de France. Cette consécration s'applique à l'autel actuellement existant ; il y a eu un autel plus ancien, qui n'était probablement pas de marbre comme celui-ci ; il devait être en harmonie avec le retable, de stuc ou de plâtre, qu'on eût dû changer en même temps que l'autel. L'autel actuel, en forme de sarcophage, est beau. Il y a une madone qui appartient au type des premières images de la Vierge. L'arc de la chapelle raconte les cinq mystères joyeux, les cinq mystères douloureux et les cinq mystères glorieux de Notre-Dame du Rosaire, dans une série de médaillons découpés d'un vieux tableau. Un prieur, de la chapelle, Pierre-François Sburlati (3), car avant le décret des

(1) Le P. Rossi, *Mem. storiche*, etc., p. 44, 48 et 61.
(2) *Id.*, p. 56.
(3) Reg. du prieur J.-E. Baciocchi.
(4) Le P. Rossi, p. 56, 57 et 104.
(5) Reg. de J.-E. Baciocchi.
(6) Trois familles Peraldi : 1° François, fils d'Antoine ; 2° François dit Cecco, fils de Marius ; 3° Joseph dit Pipino.

(1) Artistes, écrivez : Antérieurement à 1755, avec le bandeau sur les yeux ; sous Paoli, le bandeau relevé ; depuis 1769, point de bandeau du tout.
(2) Neumann, *Dict. d'antiquités de l'Encycl. méthodique*.
(3) Né à Alexandrie en 1717 ; devenu veuf, il prit les ordres ; décédé à Ajaccio en 1803.

fabriques la plupart des chapelles avaient leur prieur ou fabricien spécial, l'enrichit par sa bonne gestion. C'est de son temps que se firent les grandes lampes et la niche d'argent ; sur deux des lampes on lit son nom avec le millésime 1772. Nul ne sut mieux se créer des ressources. La signora Madalena, dont il avait épousé la fille unique, avait fait des épargnes qui devaient lui revenir, et qu'il pouvait déjà regarder comme siennes. Paola-Maria, servante de la belle-mère, avait aussi ses économies à elle. Que voulez-vous faire de cet argent dont je vois que la possession vous inquiète? Là où vous le tenez, là est votre cœur. Combien je voudrais que vous vinssiez à le consacrer à la chapelle du Rosaire ! Les âges à venir y liraient vos noms. Sur ce, les deux femmes vidèrent leur escarcelle. Le prieur Sburlati en fit venir d'Italie une spacieuse balustrade de marbre rosé ; la balustrade de la Conception en est un dédoublement. On lit sur celle du Rosaire d'un côté :

MAGDAL^A^ MOSCHETTA
DOMINA
PARS SUP^OR^ ;

de l'autre :

PAOLA-M^A^ MEZZANA
ANCILLA
PARS INF^OR^.

4. LE CORPO DI CRISTO.

La chapelle du Corpo di Cristo ou du Saint-Sacrement est la première de la cathédrale dans l'ordre des constructions. Les regards ne s'y arrêtent que pour son tableau, au bas duquel on lit qu'il fut fait pour la confrérie du Corps de Notre-Seigneur en l'année 1599, le prieur étant Christophe Rossi. L'abbé Fesch, dont le goût s'était développé dans ses recherches artistiques pendant les campagnes d'Italie, ne pouvait, dit-on, en détacher les yeux. C'est un sujet symbolique du sacrifice de la croix : le Rédempteur est debout sur un petit autel, entre l'apôtre qui tient les clefs et l'apôtre armé d'un glaive ; de son côté percé qu'il presse, son sang jaillit et tombe dans un calice. Lorsque Fesch devint cardinal, on se souvint du cas qu'il faisait de ce tableau, et on le lui envoya avec prière de le faire restaurer. Son Eminence fit subir à cette œuvre, placée trop haut peut-être dans son estime, l'ingénieux procédé de l'enlèvement : la peinture, détachée de sa toile avariée, a été reportée sur une toile neuve. Nous avons pourtant lieu de soupçonner qu'on s'est borné à un simple collage des deux toiles. La confrérie du Corpo di Cristo a cessé d'exister. On ne saurait le regretter, quand on pense qu'il y en a encore neuf autres dans la ville épiscopale. Ces confréries, caressées quelquefois par ceux qui recherchent la popularité, n'ont d'existence légale qu'autant qu'on les met sous la main des conseils de fabrique. Au mois de novembre 1842, celle de Saint-Jérôme a fait à San-Carlo des marches d'autel avec des tables de marbre couvertes de sculptures venues d'Alger, que l'on eût dû conserver comme un souvenir du savant médecin principal d'armée, Stephanopoli, qui les avait envoyées. « Je demande, nous écrivait cet excellent citoyen, en mai 1832, une belle colonne de la mosquée que l'on a détruite pour faire une place d'armes, et qui me paraît propre à être élevée sur la fontaine d'Ajaccio. M. le ministre Sébastiani a transmis ma lettre au ministre de la guerre, qui temporise ; mais j'espère l'obtenir par l'intervention du duc de Rovigo, un ami de vingt ans. » Diverses circonstances étant venues traverser cette affaire, le docteur nous écrivit : « Que voulez-vous? je lis souvent, car j'étudie la langue arabe avec une ardeur qu'on n'a guère à mon âge ; je lis souvent les mots qu'on traduit par ceux-ci : *Tout bien, grâce à Dieu.* » Revenant au Corpo di Cristo, son autel figure le saint sépulcre et renferme un Jésus enseveli. Cette chapelle n'a rien du faire des bons maîtres.

5. NOTRE-DAME DE LA CONCEPTION

Chapelle toute nouvelle qui occupe le local de celle de Notre-Dame *de' Naviganti*, transférée plus bas. Sa Vierge Immaculée nous est venue du séminaire, plusieurs fois converti en caserne. Vers 1795, sous le pouvoir britannique, que l'île dut à ses valeureux enfants de ne pas longtemps subir, elle était gisante dans la poussière au milieu de la soldatesque anglo-corse. Sir North, secrétaire d'Etat du vice-roi Elliot, sur la demande du chapitre et d'officiers irlandais, la fit porter à la cathédrale comme en un lieu plus convenable. Vingt-cinq ans après, en 1821, on la plaçait à demeure en face de Notre-Dame de Miséricorde, dont elle fait le pendant. Ce marbre a été lavé et même gratté, selon un ancien et malheureux usage. Mgr Spinola et son serviteur Hatem, dont nous allons parler, reposent près de la balustrade vers le côté de l'Epître ; mais nul signe ne l'indique. On n'a pas su comment le premier fut inhumé en cet endroit, quand sa place était marquée au chœur, la sépulture ordinaire des évêques.

6. NOTRE-DAME DE' NAVIGANTI

Hatem était Africain, de l'une des provinces conquises depuis par nos armes. Il fut pris par les Génois sur un navire barbaresque. Instruit dans la religion catholique, il vint à Ajaccio à la suite de Mgr Frà Spinola. A son baptême on lui donna le nom patronymique de l'évêque et les prénoms de Giuseppe-Maria. Mgr Spinola lui fit enseigner que la foi seule ne sauve pas, ce qu'il comprit parfaitement. Il avait d'ailleurs une leçon vivante de la pratique des bonnes œuvres dans Mgr l'évêque, la source de tout le bien qui se faisait alors à Ajaccio. Voici un trait touchant de mœurs domestiques. Monseigneur écrivit un jour à la marquise sa mère : « Maman, je voudrais bâtir un séminaire, me le permettez-vous? — Oui, mon fils, faites du bien ; vous ne pouvez mieux employer la fortune que vous a laissée votre père et que je vous conserve. » Et le séminaire fut bâti. C'est le grand sémi-

naire actuel. Le prélat donnait volontiers à Giuseppe-Maria, qui, s'étant fait un petit trésor, eut la pensée d'élever un autel au Dieu qui, loin des foyers du sol natal et des tentes amies, lui avait donné un si bon maître. Mais, après avoir entendu les ouvriers, et tout supputé, le pieux serviteur de l'évêque s'estima pauvre et se montra chagrin. Frà Spinola releva son courage : «Ce qui manquera, dit-il, je le fournirai.» La chapelle fut donc érigée dans la cathédrale et convenablement dotée. On la consacra le 9 mars 1716, sous l'invocation de Nostra Signora de' Naviganti. Elle occupe actuellement un local où l'on dressait le saint sépulcre pendant la semaine sainte. Son autel est l'ancien autel de Notre-Dame de Miséricorde de l'église des Jésuites, travail d'un bon sculpteur. Son tableau est l'ancien tableau de la Vierge de' Naviganti, ouvrage de bonne école, supposé de Mgr Spinola lui-même ; ce fut plutôt un don de lui. Il a reçu quelques outrages de la main d'un barbouilleur ambulant. On a douté si ce n'était point le vieux tableau du maître-autel, attendu que l'on y voit la Vierge, saint Euphrase et une autre figure principale. Nous dirons que non, parce que ce dernier personnage n'est pas saint François-Xavier, mais bien saint Erasme, que l'on reconnaît à l'ange tenant une bougie allumée, symbole de ces aigrettes lumineuses qui, sous le nom de feu Saint-Elme, Sant-Eremo ou Saint-Erasme, et selon qu'elles se manifestent au haut ou au bas des mâts, viennent consoler ou attrister les navires quand l'orage se prépare. Produites par le fluide électrique accumulé autour d'une pointe de métal, Lysandre les vit s'attacher à ses trirèmes, comme César aux lances de ses soldats. Dès que ces aigrettes se montrent, les marins d'Ajaccio s'écrient : Voilà le saint. Et alors, sans cesser de s'aider eux-mêmes, ils font mentalement des offrandes de cierges ou de branches de corail aux oratoires. La chapelle de' Naviganti est étroite relativement à celle de vis-à-vis, la façade de la cathédrale n'étant point perpendiculaire à l'axe longitudinal. On y lit cette inscription tout à la fois latine et italienne, à l'orthographe près du mot *horrida*, qui s'écrit en italien *orrida* :

IN MARE IRATO
IN HORRIDA PROCELLA
INVOCO TE
NOSTRA BENIGNA STELLA.

Au milieu de la mer courroucée, d'une tempête furieuse, je vous invoque, ô ma bonne étoile.

Telles sont les six chapelles de la cathédrale. On les nommerait plus exactement les six petits autels, car ces chapelles ont très-peu de renfoncement. Nous aurons à parler tout à l'heure d'une septième chapelle formée de l'ancienne sacristie.

Cette sacristie était petite. Alors le diocèse n'avait que treize pièves ou cures cantonnales (1), et la Corse en comptait soixante (1). On y entrait par la rue Notre-Dame.

Le clocher s'élève derrière le trône épiscopal. On y arrive d'un côté par la sacristie, et de l'autre en traversant la cathédrale.

Nul ne se croyait obligé à Ajaccio de réparer la cathédrale dégradée. Il y eut un long procès. Les tribunaux de l'île se prononcèrent contre l'évêque décimateur. L'évêque était Mgr Doria, doué à un très-haut degré de la grande vertu des chrétiens, la charité, qui couvre si bien nos imperfections (2). Mgr Doria fit évoquer l'affaire à Paris. Le jugement rendu resta inexécuté, et la cathédrale, interdite dès l'année 1778, par arrêt du conseil supérieur, continuait à ne servir qu'aux inhumations. En 1789, le jour de l'Assomption, le drapeau blanc ayant un nœud de rubans tricolores, fut porté dans la ville pour le faire suivre, et de partout s'élevèrent de grandes clameurs. Entraîné par l'attroupement, le podestat marcha en tête. Une voix : *A la cathédrale!* se fit entendre, et le peuple, dont le naturel est de saisir au bond les mots qu'on lui jette, cria : *A la cathédrale !* Il s'y rendit sur-le-champ. La sainteté du lieu, l'aspect des tombes entr'ouvertes, furent loin de le calmer. Mgr Doria dut survenir. On lui dit : Voyez cette nudité, ce délaissement; voyez ces ruines. On n'en voulait plus, et, dans l'état d'exaspération où étaient arrivés les esprits, on fit des ruines nouvelles en abattant les deux colonnes de marbre qui dessinaient l'entrée du chœur, ce qui accrut le tumulte. Il y eut un moment solennel. L'évêque, assis sur une chaise en fer, que nous avons vue à la sacristie, ne fut point libre; le glas funèbre sonnait. Ce fut une scène de l'évêque de Liége dans Quentin-Durward, aux résultats funestes près, car ici le tumulte s'apaisa progressivement, grâce à l'heureuse diversion que firent des gens de bien en se prosternant aux pieds de la Madone de Miséricorde subitement illuminée, et grâce au calme et à la sagesse de Mgr Doria, qui promit de mettre la cathédrale en bon état. L'orage s'était amoncelé depuis tant d'années, que la ville entière attribua à la Vierge miséricordieuse cette fin inespérée. On chanta le *Te Deum* à son autel (3). Le peuple s'est donné bien du mal depuis 89 ; mais il faut reconnaître que cette fois il s'était soulevé véritablement par impatience de souffrir. Dès ce moment il y eut entraînement général ; l'entrepreneur seul ne fut pas vu sous l'influence de l'ardeur commune. Sept mois après la quasi-innocente émeute, la cathédrale, douze ans fermée, put être rendue au culte, ce qui eut lieu le jour de la fête de la Miséricorde, 18 mars 1790 (4). Le pavé de l'église fut refait à neuf en carreaux de marbre (5). On exécuta ce travail dans le malheureux esprit d'innovation qui commençait

(1) Ajaccio, Appietto, Mezzana, Celavo, Cauro, Ornano, Talavo, Cruscaglia, Vallinco, Veggiano, Tallano, Sartene, et Porto-Vecchio.

(1) Soixante-six en 1772 (*Code corse*, t. III, p. 159).
(2) Il faisait dîner les pauvres deux fois la semaine au palais épiscopal.
(3) Le P. Rossi, p. 80 et suiv.
(4) Reg. du prieur J.-E. Baciocchi.
(5) Le P. Rossi, p. 82.

à dominer et que l'évêque ne dut pouvoir contenir : les nombreuses épitaphes qui tapissaient le sol disparurent pour la plupart, brisées ou employées comme simples matériaux.

La révolution marchait. On voit encore sur la façade de la cathédrale l'écusson mutilé de Mgr Giustiniani. L'intérieur ne fut pas épargné. Mais un demi-siècle y a déjà étendu un voile qu'il ne serait pas sage de trop soulever. Un antiphonier, bardé de plaques métalliques jaunes, aux clous taillés en diamant, nous ayant été montré à la sacristie : —Pour ce livre-ci, nous sommes-nous dit, il durera des siècles. Eh bien, cet antiphonier gothique, écrit à la main sur parchemin et orné de majuscules coloriées, avait été dépouillé de plusieurs de ses belles feuilles, employées à faire des sachets à *erba corsa*, une nicotiane, ce que l'on attribue à des clercs, peut-être pour peindre d'un trait la faiblesse même des forts dans les mauvais temps.

Il faut parler en passant du plus grand brandon qui ait été jamais lancé dans le pays, la célèbre constitution civile du clergé. Mgr de Verclos, évêque de Mariana, fut enlevé et on l'embarqua pour l'Italie. Les autres évêques de l'île (1) quittèrent leurs siéges. Au mois de mai 1791 eut lieu à Bastia, dont la garnison avait été renforcée, l'élection de l'évêque constitutionnel. On trouva dans l'urne trois sortes de bulletins : plusieurs en blanc, une trentaine où était écrit le nom du prince des ténèbres, les autres désignaient le chanoine Ignace-François Guasco, vicaire général de Mgr de Verclos, homme âgé et exemplaire, qui fut proclamé évêque au grand mécontentement de l'entière population. Cela se passait dans l'église de Sainte-Marie, la cathédrale de Mariana. Le 3 juin suivant, les habitants de Bastia, hommes et femmes, profitant de l'absence du général Paoli, qui s'était rendu à Ajaccio « pour y ranimer l'esprit de la révolution (2), » protestèrent, dans l'église de Saint-Jean, contre cette loi, par laquelle la seule autorité temporelle réglementait le pouvoir spirituel. Ensuite ils firent une procession générale où plusieurs se montrèrent nu-pieds, la corde au cou et avec d'autres signes extérieurs de pénitence : on mêlait alternativement aux chants sacrés le cri de : *Vive notre sainte religion !* Le directoire du département se dispersa. L'un de ses secrétaires, agitateur renommé, fut saisi et transporté sur les côtes d'Italie pour son impiété manifeste (3). Le procureur général syndic

(1) Nosseigneurs de Guernes, évêque d'Aleria ; Santini, évêque de Nebbio; Matteo Guasco, évêque de Sagone, et Doria, évêque d'Ajaccio.

(2) Nous avons ce fait curieux écrit de la propre main du député abbé Andrei. La révolution eut quelque peine à prendre pied en Corse. On a dit : La conduite du clergé de l'île fut belle, celle du peuple encore meilleure. Combien on a calomnié ce pays! Il aime essentiellement la paix et une bonne administration de la justice. Louis XVI le faisait jouir de ces deux grands bienfaits. Voilà pourquoi le pays ne voulait pas de la révolution les premières années.

(3) C'était un jeune Florentin, du beau nom de Buonarotti.

parlait d'or, mais il fallait le voir faire ! On dut le jeter, comme l'exalté secrétaire, sur un rivage étranger. Dans les autres parties de l'île, le peuple, qui aimait Paoli, se plaignait tendrement de lui à lui-même; il chantait :

O de Paoli, tu nun senti
Cio ch' ha fattu la Bastia?
Chi lu to dipartimentu
Ella l'ha mandatu via
Dicini chi tu hai postu
In Corsica l'eresia.
O Pasquale! tu ci leva
Da cutanta malavia... (1)

Pascal Paoli ordonna *una marcia*, une marche de paysans ; c'était un de ses moyens de répression de la première époque de sa vie politique : il faisait fondre sur le pays qui avait encouru son déplaisir, une ou deux pièves en masse. Les effets de cette avalanche d'hommes n'étaient pas très-dissemblables de ce qu'on raconte des *razzias* africaines. A Bastia, les choses se passèrent un peu mieux. Tout homme qui entrait dans cette ville était nourri par ses ordres pendant trois jours aux frais des habitants; c'est ce que les montagnards nomment encore la Cocagne. L'on fit des prisonniers, transférés au château de Corte. La Convention envoya sur les lieux Monestier et Andrei, les membres les plus inexorables de cette terrible assemblée. Andrei, né dans l'île (2), l'avait quittée à la mort de Matra, le compétiteur de Paoli, tué en 1757 : il y reparaissait pour la première fois après trente-cinq ans d'absence. A Padoue, élève le plus studieux de l'Université, il avait dit : « Je passais en Corse pour avoir quelque talent : je ne savais rien. » On se racontait comment à Londres Georges III et la reine avaient voulu l'entendre; on se disait ses succès dans les lettres à Paris, et sa noble conduite lors du procès du roi martyr. Lui et son collègue se mirent vite à la besogne, parce que la Corse souffrait de la situation que les événements lui avaient faite. Les prisonniers de Corte furent relâchés. Quant au clergé, Andrei, le Corse sans contredit le plus éclairé de son temps, Andrei, qui était prêtre, dit : « Je ferai un appel à ses propres lumières. » Vingt-deux curés de grandes paroisses venaient de rétracter leur serment. Il les réunit. Ancien condisciple de plusieurs, ami de quelques autres, connu de tous comme digne de la confiance des gens de bien, on n'était point en garde contre lui. Il parvint à leur inculquer que la loi nouvelle n'était un empiétement ni sur la doctrine ecclésiastique, ni sur l'autorité papale, et les conjura de donner l'exemple de la soumission aux puissances. — Mais que faire au point où nous sommes arrivés ? — Se rétracter. — Quoi ! nous rétracter de notre rétractation ? — Oui; c'est une contre-rétractation que vous ferez. Il la rédigea : ils la signè-

(1) « O de Paoli, connais-tu ce qu'a fait Bastia? Elle a chassé ton département, et l'on dit que tu as introduit l'hérésie. O Pascal, sors-nous d'un état si fâcheux. »

(2) Né en 1733, décédé curé de Moita en 1815.

rent. Mais l'abbé Andrei parti, les scrupules revinrent. Nulle part peut-être on ne résista mieux à l'invasion des nouveautés. Voici ce qu'écrivait l'évêque constitutionnel :

« Ajaccio, 5 mars 1792, l'an II de la république.

« . . . Ici, par le long séjour de la flotte destinée à l'entreprise de la Sardaigne, tout est à un prix tellement excessif, que je suis obligé, pour vivre, de mettre en gage pièce à pièce le peu d'argenterie que je possède. Mais il est un plus grand sujet de chagrin pour moi : je suis regardé comme un détestable schismatique par ces prêtres fanatiques et obstinés qui ne m'ont jamais visité ni salué; les séculiers et les femmes me traitent de même, à l'exception du menu peuple. On s'abstient jusqu'à ne pas aller à la cathédrale, parce que nous la fréquentons, moi et mon conseil, et que le curé a juré. . .

« Votre affectionné ami,

« † J.-F. Guasco, *évêque du département*. »

En Balagne, comme à Ajaccio et à Bastia, dans toute la Corse, on fit voir la même résolution de ne pas le reconnaître ; ses douze vicaires, hommes de mérite d'ailleurs (1), furent également repoussés. Les dispenses et autres actes de l'épiscopat étaient réclamés des vicaires apostoliques que Rome entretenait dans les diverses localités. C'étaient, pour Ajaccio, l'abbé Casamarte, d'Ajaccio, vicaire général de Mgr Doria ; pour Sagone, le chanoine Rocca, de Vico; pour Nebbio, l'abbé Bonelli, de Santo-Pietro, vicaire général de Mgr Santini ; pour Mariana, l'abbé Olmeta, de Bastia, vicaire général de Mgr de Verclos, et pour Aléria, le chanoine Felce, de Felce d'Alesani. On se disait leurs noms à l'oreille ; eux et les seuls prêtres persécutés, ou dont la foi passait pour s'être conservée pure, avaient autorité et crédit sur le peuple. Un moine faisait cette invocation en chaire :

O Maria degl' occhi accesi
Fa morir i manganzesi!

O Vierge aux yeux flamboyants, délivre-nous des hérésiarques!

Puis vinrent de meilleurs jours. Notre-Dame d'Ajaccio fut déclarée la cathédrale des cinq diocèses de l'île de Corse, réunis en un seul. Le nouveau diocèse comprit aussi les îles de Capraja (2) et d'Elbe (3) à titre de possessions françaises, et la principauté de Piombino, attendu que l'empereur voulait que les Etats qui relevaient de sa couronne fussent soumis, dans l'ordre ecclésiastique, à des supérieurs français, comme ils étaient placés sous la sujétion de grands feudataires français (1). Ajaccio eut alors pour évêque le piévan Louis Sébastiani, titulaire de la riche cure de Tavagna, obtenue au concours sur des compositions jugées à Rome, l'homme le plus doux du monde, rentré de l'émigration pour conduire, après de si longs troubles, un des troupeaux les moins dociles. Mais ce vaste diocèse, qui s'étendait au delà de l'ancien royaume de Corse, dut se contenter de sa petite cathédrale. Cependant, en 1811, la princesse Elisa envoya de Lucques le magnifique maître-autel. On dut prendre sur les caveaux du chœur pour asseoir ce maître-autel; ce qui en resta fut comblé. Le tabernacle descendit aux fonts baptismaux. Madame mère fit remettre à la fabrique deux cents napoléons d'or, employés à l'acquittement des frais faits pour substituer dans la cathédrale l'autel adossé qu'envoyait la grande-duchesse à l'autel isolé que l'on devait à Mgr Giustiniani. Elisa s'était réservé pour sa galerie le tableau qui faisait partie du maître-autel de Lucques; on fit faire plus tard celui qui se voit actuellement à la cathédrale. C'est la Vierge montant aux cieux, événement auquel l'artiste fait assister des personnages qui ont le double défaut de n'être point contemporains et d'avoir les poses gênées. La fabrique a essayé de remplacer une toile aussi médiocre ; à quoi jusqu'à présent elle n'a pu parvenir. Le ministre ferait un noble emploi de sa haute tutelle en ordonnant de l'ôter de là ; mais la place du tableau ne pourrait rester vide.

Les fresques datent d'un peu plus de vingt ans. Celles de la coupole, plus récentes, et celles du chœur, sont bien mauvaises. Toutes ces peintures, vues dans leur ensemble, manquent d'harmonie entre elles.

L'on a comblé les caveaux des trois nefs sous la préfecture du conseiller d'Etat comte de Vignolle, selon l'esprit du décret du 23 prairial an XII. Satisfait qu'aussitôt après la manifestation de ses intentions, l'on eût surmonté les répugnances, M. de Vignolle (2) ne tint pas que l'on fît le comblement avec rigueur. On peut dire que les caveaux n'ont

(1) L'archidiacre Fesch, d'Ajaccio, depuis cardinal; l'archiprêtre Forcioli (*a*), d'Ajaccio; le chanoine Multedo, de Vico, depuis député à la Convention nationale ; don Jérôme Chiappe, de Sartene ; Arrighi, de Corte, depuis évêque d'Acqui ; Antoni, de Tarrano, depuis desservant de Piazzole ; Ferrandi, de Pietra ; Buonaccorsi, de Calenzana ; Ciavatti, de Porta, depuis vicaire général de Mgr Sébastiani ; Monti, pievan de Lama ; l'archiprêtre Benedettini, de Casacconi; le chanoine Biadelli, de Bastia.

(2) Conquise par les armes des Corses, et devenue française dès le règne de Louis XV, elle ressortissait, avant le Concordat, au diocèse de Brugnato.

(3) Conquise par les armes de la république, un arrêté des consuls en régla l'administration confiée au baron Galeazzini, qui correspondait, comme les préfets, avec les ministres, et dont la longue carrière fut marquée par les plus utiles services. Avant le Concordat, l'île d'Elbe ressortissait partie au diocèse de Massa, et partie au diocèse de Grossetto.

(*a*) Le soir, s'il pressentait que quelque malade aurait besoin de ses consolations pendant la nuit, il prenait du repos à la sacristie, enveloppé dans le drap mortuaire jusqu'à ce qu'on vînt le chercher.

(1) Portalis, *Lettre du 5 avril 1806 à Mgr Sébastiani*.

(2) Voici un éloge *post anno*, c'est-à-dire de quel que prix : « Votre prédécesseur, disait le vénérable conseiller à la cour royale, Olivetti, ancien secrétaire général du Liamone, ancien préfet de Trasimène, président du conseil général, à M. Eymard, dans la session de 1820 ; votre prédécesseur, le général Vignolle, a jeté les bases de la prospérité du département ; ce que vous pensez, ce que vous dites à son égard est vivement partagé par le conseil et par les Corses, qui se souviendront toujours avec attendrissement et reconnaissance de ce vertueux et habile administrateur. »



point cessé d'exister. Ils existent pour le temps où l'article 73 du décret du 30 décembre 1809 pourra être entendu d'une manière moins restrictive (1). Les arts y gagneraient, ainsi que la maison de prière, qui reprendrait ce caractère sacré qu'imprime la tombe.

La sacristie actuelle a été construite quelques années après, et ici nous avons à rappeler le souvenir d'un autre préfet de la Restauration, M. de Lantivy, ancien page de l'empereur, aujourd'hui consul de France à Jérusalem, un de ceux qui sentirent le mieux combien il faut être ménager du temps en Corse. Les affaires que les besoins du pays lui faisaient entreprendre, il les conduisait toujours à travers les difficultés, quand il n'avait pas dû les tourner, droit et sans biaiser. Le conseil de la fabrique avait délibéré de donner à la cathédrale une nouvelle sacristie. Le comte de Lantivy, instruit que le ministre avait rejeté une demande de fonds en faisant espérer une allocation sur un futur budget, et sachant que l'évêque et le corps fabricien s'étaient déjà créé quelques ressources, mais qu'ils avaient encore besoin de sept mille francs, écrivit au payeur du département pour l'inviter à faire l'avance de cette somme, « dont vous vous rembourserez sur mon traitement personnel, lui dit-il, si, dans un court délai, le ministre ne nous l'a pas accordée. » Moyennant cette avance, que remboursa M. Frayssinous, les travaux furent sur-le-champ commencés, et le clergé tarda peu à jouir de cette sacristie, jugée fort belle par ceux qui ont vu les belles sacristies d'Italie. L'ancienne, trop petite, forme maintenant une chapelle dont l'autel ne saurait être conservé. On y voit un saint Philippe de Néri, envoyé par Mgr Peraldi, d'Ajaccio, chanoine de Saint-Jean de Latran.

Au mois de février 1845, il a été apporté une grande amélioration dans la cathédrale. Les bancs des particuliers, au nombre de vingt-quatre, en rétrécissaient disgracieusement le vaisseau, déjà bien exigu. Ces bancs, dont les premières concessions remontaient à 1813, ont été retirés par leurs propriétaires. L'église en est infiniment mieux. Mais si le gouvernement ne daigne intervenir, quoi que puisse faire l'autorité locale, cette cathédrale d'un peuple nombreux et tout catholique, sera toujours insuffisante. C'est une expérience faite après même l'enlèvement des bancs, pendant les prédications des PP. Métia et Altieri, noms chers à la ville d'Ajaccio, où ces dignes ecclésiastiques ont fait tant de bien.

La cathédrale possède une châsse du premier martyr, saint Etienne, que l'on doit à Mgr Lomellino, évêque d'Ajaccio, sacré en l'année 1728. Une histoire manuscrite de Corse par Lancinelli, conservée à la bibliothèque des missionnaires urbains de Gênes, rapporte que « Mgr Lomellino fit, en 1726, plusieurs libéralités à la cathédrale (1), et qu'il dépensa trente mille livres pour diverses œuvres pies dans le diocèse. » La châsse est d'argent avec l'inscription : *Car. Ma Lomellinus episc. Adjacensis donavit in honorem S. Stephani*. Elle contient une belle relique de saint Etienne, lapidé pendant qu'il priait, à genoux et à haute voix, pour ses meurtriers (2). Le dimanche de Quasimodo, une procession générale, formée du chapitre, des confréries et du peuple, se rend sur le quai, et celui des chanoines qui porte cette châsse fait la benédiction des eaux de la mer. Avant la révolution, les magistrats municipaux intervenaient, et il y avait des cierges de ville et des présents de ville. On nous dit, et nous en avons là des preuves suffisantes, que, dès le commencement du siècle dernier, saint Etienne fut au nombre des saints protecteurs de la nouvelle ville, de son port et de son golfe, que ceux qui ont couru les mers mettent au rang des plus beaux golfes connus, et que les amiraux Hugon et Casy, avec leurs deux cents officiers, ne se lassaient point d'admirer en juin-juillet 1841 (3).

Notre-Dame d'Ajaccio possède aussi une châsse de sainte Dévote. La tradition faisait aller dans le monde la noble vierge de Mariana (4), « ornée de peu d'estat et de modestie seulement (5), » comme la coutume veut que se montrent les jeunes filles de Corse. Mgr Colonna d'Istria, évêque de Nice, qui envoya cette châsse, la fit de simple bois, par un souvenir, dit-on, des mœurs sévères de la sainte et des pudiques usages de l'île; il eut un autre motif encore plus puissant, dans l'embarras où il eût été de faire mieux, car il distribuait tout aux pauvres, toujours accueillis au palais épiscopal, alors même qu'il avait disposé de son dernier écu. « Prenez ceci (un couvrepied où l'on avait brodé ses armes) et allez le vendre, disait-il une fois à une veuve qui l'implorait pour ses enfants. » Cette femme fut offrir le couvre-pied à un juif qui le reconnut. — Malheureuse ! c'est à l'évêque. — C'est une aumône de lui. Le lendemain, le juif rendit le riche couvre-pied au prélat, dont la bonne renommée l'a-

(1) Carl' Andrea Pozzo di Borgo, né à Alata le 8 mars 1764, aurait voulu avoir son tombeau dans la cathédrale. Il nous semble qu'on pourrait l'y élever sans nul inconvénient, du jour où, selon le vœu de la loi (*a*), le décès de l'illustre diplomate daterait de cinq ans.

(*a*) Art. 6 et 8 du décret de l'an XII.

(1) Il existe à l'église un ostensoir d'argent orné de chérubins et de feuilles d'acanthe en vermeil. On y lit qu'il fut donné par lui.

(2) *Actes des Apôtres, VI et VII.* — Nous avons entendu sur ce texte du *Pardon des injures*, un sermon d'un talent et d'un effet remarquables du vertueux et docte abbé Gabrielli, curé de Notre-Dame d'Ajaccio.

(3) Le vice-amiral Hugon est retourné à Ajaccio avec sa flotte au mois d'août 1842. Il a été voir la forêt d'Aëtone ou Actéon (*a*), qu'il a trouvée immense et magnifique.

(4) Colonie de Marius, à l'embouchure du Golo.

(5) Amyot.

(*a*) Diane avait un culte particulier sur la côte orientale à *Alalia* (Aléria), la colonie phocéenne fondée l'an 624 avant Jésus-Christ, il y a vingt-cinq siècles.

vait déjà touché. On ajoute qu'il fit une pension à l'infortunée mère, et embrassa la religion du charitable évêque (1). Une légende dédiée à la princesse Hippolita de Monaco fait ce portrait de sainte Dévote :

Era un mare inesausto di latte, etc. (2).

« C'était une mer de lait, de ce lait pur des divines sources de la charité, mer immense, mer inépuisable, qui, débordant de son cœur, montait jusqu'à ses lèvres vermeilles, et leur portait, comme un flot à la rive, l'éternelle et douce ambroisie du paradis. Son regard était un éclair, sa voix un tonnerre, jamais suivis de la foudre. »

On voulut la faire sacrifier aux dieux de l'empire. — Je ne le puis, dit-elle; et la pieuse fille abandonna sa vie aux ennemis des idées descendues du haut de la croix pour refaire les sociétés et régler les cœurs.

Monaco, qui possède ses os, est dans le diocèse de Nice. Mgr Colonna a donc pu envoyer à la cathédrale d'Ajaccio une châsse de sainte Dévote, et satisfaire ainsi le vœu de l'auteur du *Santuario di Corsica* (3), qui s'était écrié : « Est-il possible que l'île n'ait point une relique d'elle ! » Contemporaine de santa Giulia, la vierge de Mariana dut souffrir le martyre vers la fin du ve siècle (4).

La cathédrale d'Ajaccio, bâtie dans la cité ou la ville circonscrite comme avant la conquête (1768), est tournée du côté de l'horizon nautique : situation heureuse pour la salubrité. De là, le peuple, en sortant de l'église, pouvait apercevoir les voiles des navires passant, à travers ce bel horizon, sur le chemin du commerce qui lie les nations entre elles et les rend florissantes.

Depuis, des particuliers vinrent bâtir leurs demeures tout près de la maison du Seigneur, et Mgr Fra Spinola, évêque d'Ajaccio, y éleva le grand séminaire, dont il posa la première pierre en 1701, et qu'il entoura de murs.

Mais les choses ont été plus loin. On a osé escalader les murs du séminaire, et la cathédrale, sans parvis, n'a pas même la rue libre, car les marches de l'escalier, autrefois disposées en rond, en prennent la moitié. Une place entre ces deux édifices remarquables était regardée comme nécessaire par MM. de Vignolle et de Lantivy, les préfets de la Corse qui s'occupèrent le plus de voirie municipale et d'embellissements dans la ville d'Ajaccio.

La cathédrale est pressée et gênée de deux autres côtés. A peu de frais on pourrait la débarrasser des maisonnettes de la rue Saint-Charles qui lui sont adossées. Il serait digne du gouvernement, pour ne pas faire les choses à demi, d'acquérir aussi les maisons, au nombre de six, qui couvrent la façade postérieure, et dont une n'a que 3 mètres 70 centimètres de largeur sur 5 mètres 20 centimètres de hauteur.

Toute petite que la fit le vicaire apostolique Mascardi, il paraît que la cathédrale suffisait au xviie siècle et même au siècle dernier. Aussi quelques vieillards, se servant d'une expression traditionnelle, la nomment-ils *la Chiesa grande* (la grande église). Elle est insuffisante aujourd'hui à la population de la ville, déjà arrivée à plus de dix mille âmes, à son clergé, à ses deux séminaires, aux différentes autorités. Elle n'a que 540 mètres carrés de superficie. Un projet d'agrandissement à effectuer vers la rue du Roi-de-Rome, ci-devant Bourbon ou Fontanaccia, fut fait par l'architecte Luivini, élève distingué de l'académie des beaux-arts de Milan, sous l'habile direction de M. l'ingénieur en chef Jouvin. La surface totale eût été portée à 858 mètres; le dôme se serait trouvé au milieu de l'église prolongée, et le chœur aurait été placé derrière l'autel, dont un hémicycle eût permis de faire le tour. La cathédrale pourrait être agrandie en outre d'une nouvelle arcade ou chapelle du côté de la façade. On gagnerait par là 192 mètres superficiels de plus. L'église, au lieu de 540 mètres, en aurait donc, non pas seulement 858, mais 1050, le double. Ces changements ne lui enlèveraient pas son caractère primitif; au contraire, le maître-autel redeviendrait isolé. On estima à 90,000 francs les constructions neuves, et à 98,000 francs l'achat de maisons, dont quelques-unes ont acquis depuis une plus grande valeur. L'évêque d'Hermopolis écrivit, le 26 février 1826, qu'il conservait l'espoir de faire exécuter ce projet. Il n'a eu aucune suite, parce que le ministère des cultes a fourni des fonds pendant plusieurs années pour les travaux du grand séminaire (1). Mais il est enfin élevé de deux étages, ce bel édifice, et le tour de Notre-Dame est maintenant venu.

Si son agrandissement immédiat ne pouvait être adopté, il deviendrait indispensable :

1° D'acquérir les maisonnettes qui s'appuient contre les chapelles du Rosaire, de la Miséricorde et del Pianto, car ce qui importe le plus, c'est d'assainir le temple (2), et d'en repousser tous ces petits locataires sans cesse en flagrant contact avec les choses saintes; d'acquérir également la petite maison qui porte le millésime 1679, incorporée à la cathédrale et servant de forge : acquisitions qui coûteraient à peine 20,000 francs.

(1) Né à Bechisano en 1758, mort à Sainte-Sabine de Rome en 1835. Il était comte de Drap (*a*) et commandeur de Saints-Lazare-et-Maurice.

(2) *Salv. Vitali*, p. 245 : légende *molto antica* (*b*), en 1639.

(3) Page 239.

(4) *Salv. Vitali*, p. 242. — *Limperani*, t. I, p. 208. — *Mérimée*, p. 185.

(*a*) Comté situé près de Nice.

(*b*) Page 259.

(1) Il servait d'hôtel de la préfecture depuis la loi de pluviôse an VIII. Les préfets s'y trouvaient bien. Voici de nobles paroles du baron Angelier au conseil général : « En possession du local occupé par nos prédécesseurs, par des hommes plus dignes que nous de vos suffrages, héritier de leur autorité, sans pouvoir nous dire légataire de leur capacité, il nous siérait mal de nous trouver à l'étroit dans un palais qu'ils ont rempli de leurs noms. » (*Session de* 1829.)

(2) On ne peut quelquefois officier à l'autel du Rosaire.



2° De reconstruire plusieurs chapelles et rectifier quelques défectuosités : placer, par exemple, sur un autel, l'ancien tabernacle du maître-autel et le détacher ainsi de la cuve baptismale. Cette cuve, enrichie de sculptures, est à moitié cachée, et le tabernacle, appuyé contre le mur échancré, montre à peine lui-même la moitié de ses ornements si variés.

3° D'envoyer un autre tableau pour le maître-autel, et l'orgue promis à l'évêque.

4° D'élever la sacristie de deux étages, afin d'y faire des magasins dont on manque, et une salle de séances pour la fabrique ; le lieu actuel de ses réunions, un peu écarté pour l'administration fabricienne, pourrait servir de logement au prédicateur : on le lui rendrait d'un usage plus utile en faisant une petite porte de dégagement au fond de la chapelle Saint-Philippe, et en rétablissant la petite tribune qui donnait sur le chœur. Ou bien construire au-dessus de la sacristie un presbytère pour le curé de la cathédrale, amélioration que l'empereur ne dédaigna pas de faire mentionner dans le décret du 1er novembre 1807, ce talisman que, de retour de Tilsitt, il envoya à Ajaccio, par lequel cette ville eût acquis de beaux édifices publics, mais dont le préfet ne sut pas se servir.

5° De refaire les fresques sans ensemble, sans goût ou effacées. On ne devrait y employer que des maîtres ayant un nom dans le monde artistique; sinon, mieux vaudrait un simple blanc de chaux, que ceux qui chérissent le beau dans les arts préféreront toujours aux mauvaises peintures.

Or, comme il faudrait bien un peu plus tard en venir à l'agrandissement de la cathédrale, ces travaux dans œuvre, qui ne sont pas sans quelque importance, auraient été faits en grande partie à pure perte, parce que de nouvelles lignes étant tracées et le vaisseau de l'église devenant plus grand, ils seraient naturellement sacrifiés.

On a une autre raison de se hâter. A Ajaccio l'on exhausse les maisons à qui mieux mieux; souvent on les reconstruit en les reprenant tout à fait au pied; on s'est avancé même, il y a peu de mois, sous les yeux du public étonné, en face de la grande porte du séminaire. Le gouvernement devra donc payer, pour prix d'achat des maisons qu'il sera nécessaire d'abattre, des sommes d'autant plus fortes qu'il aura plus longtemps retardé cet agrandissement de la cathédrale de la Corse, s'il se décide à l'agrandir, et il doit s'y décider, à moins qu'il ne veuille en bâtir une autre. L'état actuel ne saurait subsister.

Le plan de la ville, dont les premières bases furent posées à Paris dans le cabinet du premier consul, est pour l'agrandissement, puisque, d'après ce plan, approuvé par ordonnance du roi du 15 novembre 1826, les maisons sur le devant et sur le derrière de la cathédrale sont à abattre.

Voudrait-on construire une nouvelle cathédrale? Ce serait chose assez difficile sans déposséder le quartier de Notre-Dame. On pourrait justifier jusqu'à un certain point une telle rigueur envers ce quartier, qui embrasse toute l'ancienne ville, en construisant une autre cathédrale et un palais épiscopal (1) dignes de la grandeur de la chambre qui a l'initiative du vote dans les questions financières. Car une église un peu plus vaste, il est vrai, mais qui irait se classer parmi les œuvres médiocres du siècle, ne saurait dédommager de la perte de celle où les ancêtres ont prié, où leur poussière repose, de l'église de tant d'illustres et pieux évêques. Ainsi, à moins de convoquer les maîtres de l'art pour élever à Ajaccio une cathédrale qui rivalisât avec les beaux monuments du royaume, et bâtir également à cette occasion un palais épiscopal, ce qui serait du reste parfaitement bien entendu; à moins de dépenser un million et demi ou deux millions, il conviendrait de se borner à l'agrandissement de l'église que Buoncompagno voulut faire grande. Quant au palais épiscopal, l'Etat devrait le racheter et y joindre trois maisons voisines; mais aux difficultés de la jurisprudence commune des bureaux du génie militaire, l'on aurait à opposer devant M. l'ingénieur en chef de la place, l'axiome : *Odiosa restringenda*, et faire valoir qu'il s'agirait ici d'un service public. La cathédrale et l'évêché donnent d'un côté sur la rue du Roi-de-Rome ; il serait donc facile de lier en quelque sorte un édifice à l'autre pour la commodité de l'évêque et de son clergé. Tout cela offrirait une grande économie; on jouirait plus tôt; et deux bâtiments qui ne sont pas sans quelque intérêt pour l'histoire locale et l'archéologie (2), si heureusement situés dans un quartier qui a perdu la préfecture, qui est menacé de perdre le collége, quartier d'où le commerce s'est en grande partie retiré, quartier silencieux, continueraient à avoir la même destination que par le passé. Mais nous n'oserions jamais présenter ces simples aperçus comme une manière de voir bien arrêtée, qu'autant qu'ils entreraient dans les desseins de Mgr Casanelli d'Istria, juge, sans contredit, infiniment plus compétent par sa haute raison et les études qu'il ne cesse de faire de son diocèse.

(1) Le palais épiscopal actuel est bien l'ancien évêché ; mais, devenu propriété domaniale, et ensuite propriété de Joseph Fesch, Son Em. l'a fait entrer dans la dotation des frères des écoles chrétiennes et des sœurs institutrices d'Ajaccio (*a*). L'Etat en paye le loyer pour l'évêque.

(2) Le palais épiscopal a cette inscription sur sa porte de marbre blanc :

ÆDES EPISCOPALES A FABIANO JVSTINIANO
VENERAB. MEM. ANTISTITE ADJACEN. AN. SAL.
MDCXXII EXTRVCTVS EJVS SVCCESSOR FR. PETRVS
SPINOLA NOVO ORDINE INSTAVRAVIT ET AVXIT
MDCCI.

Plus haut, on voit l'écusson des Giustiniani. Fra Spinola fit écrire en grosses onciales, sur toute l'étendue des murs, une devise tirée du texte de saint Paul, ch. II, v. 7.

(*a*) Acte du 8 juin 1816, Lorenzi, notaire à Rome.

AKÈ (Péloponèse), dans l'Arcadie, lieu voisin de Mégalopolis, dans lequel s'élevait en l'honneur des Euménides un temple où la terreur plus que la dévotion attirait une foule de pèlerins.

AKHABYTOS (Rhodes), montagne de l'île de Rhodes, consacrée par un temple de Jupiter.

AKHARACA (Asie Mineure), nom pluriel d'un petit canton de la Carie, aux environs de la ville de Nysa.

Ce lieu est remarquable à cause des superstitions païennes qui jadis y attiraient une foule de peuple. Il s'y trouvait un bois sacré et un temple dédié à Pluton et à Junon, selon Strabon, ou à Proserpine, selon la correction assez plausible d'un critique (*Ezech. Spanheim.* Epist. ad Andr. Morellium).

On y voyait aussi une caverne nommée l'*antre de Kharon.* Les malades, qui avaient confiance en ces divinités, s'y faisaient transporter, et vivaient auprès de l'antre, chez des prêtres qui traitaient leurs maladies selon les songes qu'ils avaient faits à leur sujet. On les portait ensuite dans l'intérieur de la caverne, où ils restaient plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. Quelquefois les malades remarquaient eux-mêmes leurs songes et les racontaient aux prêtres, qui agissaient en conséquence.

Ce lieu passait pour être inaccessible. On le regardait comme funeste à tous ceux qui étaient en bonne santé. Pour entretenir ce préjugé, on s'assemblait une fois par an dans ce canton, et vers le midi du jour choisi, des jeunes gens nus et frottés d'huile prenaient un taureau qu'ils conduisaient de force dans la caverne, où il tombait mort au bout de quelques instants.

ALACANANDA (Hindoustan), l'une des deux principales rivières qui, par leur réunion à Déwaprayaga, forment le fleuve sacré du Gange. *Voy.* GANGE.

ALALCOMÈNE (Grèce), dans l'ancienne Béotie. Minerve était née, dit la Fable, dans cette ville, où elle avait un temple et une statue d'ivoire fort révérée des peuples. C'était un lieu de dévotion fort célèbre parmi les païens, et jamais aucun ennemi ne se hasarda à employer la violence contre cette ville.

Pausanias assure que dès que la statue de Minerve fut enlevée par Sylla, le temple fut négligé, et que les murs, sur lesquels s'était accroché un gros pied de lierre, commençaient à se fendre et à s'écrouler.

ALBANIES (France), village du département du Cantal, dans l'arrondissement de Mauriac, à 6 kil. nord-ouest de Riom-les-Montagnes. Dans ce village on voit une roche isolée, surmontée d'une croix. On pense que c'était, dans l'origine, un monument celtique.

ALBANO (Italie), dans les Etats-Romains, l'un des six évêchés suburbicaires.

On y visite en pèlerinage l'église Sainte-Marie de la Rotonde.

Le mont Albano était réputé sacré dans l'antiquité païenne, parce que le tonnerre y tombait souvent. On y voyait un temple de Jupiter Latiaris et un de Junon Moneta. C'est là que l'on célébrait les Féries Latines (1), où trente-sept peuples du pays latin sacrifiaient en commun à Jupiter en un certain temps de l'année.

C'était à Albano que triomphaient les généraux romains dont la victoire n'était pas assez complète pour qu'ils pussent avoir à Rome les honneurs du Capitole.

ALBE-ROYALE (NOTRE-DAME D') (Hongrie). Cette chapelle fut bâtie, vers 1020, par saint Etienne, premier roi de Hongrie, qui introduisit le christianisme parmi ses sujets alors barbares, et fit hommage de sa souveraineté à la sainte Vierge. De là vient qu'encore aujourd'hui elle est dame absolue et protectrice de ce royaume. Aussi, dès qu'on y prononce l'auguste nom de Marie, ceux qui l'entendent se mettent à genoux et se prosternent jusqu'à terre. Cette sainte chapelle est située à Stuhl-Weissenburg, ville épiscopale.

ALBENGA (Italie), dans les Etats-Sardes.

Son baptistère est un petit temple antique, d'une architecture simple et de bon goût, bâti, dit-on, par Proculus, originaire d'Albenga, qui disputa sans succès à Probus le trône des Césars.

En face d'Albenga, la petite île de la Gallinaria fut célèbre pour avoir servi de retraite à saint Martin de Tours. Au sommet gisent, dans une petite plaine, quelques restes du monastère des Bénédictins, qui remontait à l'an 1004 (2).

ALBERT (France), en Picardie, dans le département de la Somme, sur le penchant d'une montagne, à 21 kilom. ouest-nord-ouest de Péronne.

L'église d'Albert possède une image miraculeuse de la sainte Vierge, révérée dans le pays sous le nom de Notre-Dame de Brebières, qui attire chaque jour des flots innombrables de pèlerins au sein de cette paisible cité.

Voici ce que rapporte la tradition sur l'origine de cette dévotion. C'était en 1138. Un troupeau de brebis paissait tranquillement aux portes de la ville. Le berger qui les conduisait au pâturage fit signe à ses chiens qu'il allait quitter le lieu où il se trouvait, soit pour retourner au bercail, soit pour diriger le troupeau vers un autre endroit. Mais ce fut en vain : ni la houlette du berger, ni les morsures de ses chiens et leurs aboiements ne purent déterminer les brebis à faire un seul pas. Le berger, plongé dans une indéfinissable surprise, cherchait à s'expliquer cette espèce d'énigme, lorsqu'il observa que ses brebis, serrées les unes contre les autres, se tenaient immobiles et, pour ainsi dire, dans une attitude respectueuse sur une sorte de petit tertre qui fixa vivement son attention; et, sans perdre une

(1) Du mot latin *feria* est venu l'italien *fiera* et le français *foire.*

(2) Valery, *Voyage en Italie,* liv. XX, ch. 10.

minute, il prit sa houlette et l'enfonça dans le sol ; mais, ô surprise ! il avait à peine enlevé quelques pelletées de terre, que la tête d'une statue s'offrit à ses regards ! Plein d'ardeur, il fouille encore et tombe bientôt à genoux, car il avait devant lui l'image de la Vierge Marie.

Cette statue était d'une pierre dure ; elle était jaune-pâle, et sculptée à la manière des XII° et XIII° siècles, car les draperies indiquent incontestablement cette époque.

Elle reposait sur une base adhérente à l'image sainte, et d'un seul bloc haut d'un mètre, large de vingt centimètres et pesant 250 kilogrammes. Une brebis taillée dans la pierre reposait sur le pied gauche de la statue. Tous ces détails peuvent être vérifiés par les pèlerins, car l'image dont nous parlons existe toujours. C'est elle que l'on vénère encore aujourd'hui.

« Deux sentiments, dit un historien, sont en présence au sujet du nom de Notre-Dame de Brebières, et ne permettent pas d'arriver à une solution complète.

« Selon les uns, un monastère se serait élevé à l'endroit même où la statue fut découverte miraculeusement. Le lieu aurait dès lors pris le nom de Brebières à cause des brebis qui avaient contribué à l'heureuse trouvaille, et la Vierge elle-même aurait été, pour cette raison, décorée du même titre, ainsi que la chapelle du monastère où elle fut honorée.

« C'est l'opinion la plus répandue et la plus fondée, selon nous ; selon d'autres, la simple inspection de la statue miraculeuse prouverait que le nom de *Brebières* existait avant la découverte de l'image. » On se demande, disent les partisans de cette opinion, on se demande pourquoi il y a une brebis aux pieds de la sainte Vierge ? Une bulle de Grégoire IX nous apprend qu'il existait, en 1138, une église consacrée à sainte Marie, sur la terre de Brebières. Ne peut-on pas supposer avec assez de vraisemblance, que l'existence extraordinaire de ce mouton aux pieds de la sainte Vierge est le fait des religieux de Brebières, qui firent sculpter pour leur église une statue de sainte Marie, avec des attributs analogues à leur nom de communauté, emprunté à la terre de Brebières ? Si l'on examine attentivement les preuves qu'allègue cette seconde opinion, on demeurera convaincu qu'elle est loin d'être aussi solide que la première.

« En effet, en admettant un moment que la statue dont il s'agit ne fût qu'une statue retrouvée par un berger, et qu'elle avait autrefois appartenu à un couvent déjà connu sous le nom de *Brebières*, il faudrait nous expliquer l'origine de ce nom, et c'est ce que les partisans de la seconde opinion ne font pas. Or ce nom a certainement une cause, un motif, une origine ; et, à défaut de monuments écrits, pourquoi n'admettrions-nous pas une tradition vénérable, s'il en fût jamais ? Pourquoi ne dirions-nous pas : La Vierge sainte, qui a partout des autels, a voulu s'en faire élever un par de simples bergers, afin de devenir ainsi plus spécialement leur patronne ?

« Dans cette hypothèse, la présence d'une brebis doucement assise aux pieds de la Vierge s'explique facilement, et donne de plus une origine satisfaisante au nom d'une terre historique et célèbre. »

La chapelle qui possédait l'image miraculeuse de Notre-Dame jouissait, dès le XII° siècle, d'une grande réputation.

Elle était desservie par les religieux de Saint-Martin-des-Champs ; mais, le 2 mai 1727, la miraculeuse statue fut placée dans l'église même de la ville d'Albert, à la grande joie des habitants de cette ville. Tous les ans, les bergers et les bergères des environs, précédés de joueurs de cornemuse, viennent offrir à Notre-Dame de Brebières leurs pieux hommages qui consistent en gâteaux de leur façon, qu'ils lui apportent en les tenant sur leur tête.

Il y a trois fêtes en l'honneur de Notre-Dame de Brebières. La première a lieu le jour de la Nativité ; c'est la fête principale pour les confréries des environs. L'affluence est quelquefois si grande, que l'on ne peut pénétrer dans le sanctuaire de Notre-Dame.

La seconde fête se célèbre le dimanche dans l'octave de la Nativité ; c'est le jour qui est spécialement consacré par la piété des confréries de la ville. Enfin la troisième fête a lieu le jour du saint Rosaire.

Nous pourrions singulièrement allonger cet article, si nous voulions raconter les principaux miracles attribués à Notre-Dame d'Albert.

ALBY (France), dans le département du Tarn.

La cathédrale, dédiée à sainte Cécile, conservait autrefois les reliques célèbres de saint Clair, premier évêque de la ville et l'apôtre d'Alby, martyrisé sous le règne de Trajan, en 117. La châsse qui les renfermait avait été donnée au chapitre, le 31 décembre 1704, par M. le Goux de la Berchère, qui avait quitté le siége archiépiscopal d'Alby pour celui de Narbonne. La chapelle de Saint-Clair était d'une grande magnificence.

Gumppenberg y nomme deux images miraculeuses de la sainte Vierge : Notre-Dame de la Conception Immaculée et Notre-Dame d'Apremont.

ALCALA (Espagne). Dans la ville d'Alcala de la Forêt, on va vénérer la Vierge du Prunier sauvage (*Spinus*), trouvée par des bergers et recueillie par le curé d'Alcala. Mais cette statue étant retournée d'elle-même dans la forêt à la place où elle s'était montrée d'abord, on comprit qu'il fallait lui bâtir une chapelle en cet endroit. (*Voy.* Blascus, tom. II, lib. IV, cap. 14, cité dans Gumppenberg, *Atlas Marianus*, num. DCCCXVIII.)

ALCALA (Espagne). Cette ville d'Alcala, surnommée de Henares, à cause de la rivière qui la traverse, renferme un célèbre pèlerinage aux corps des jeunes martyrs Just et Pasteur, qui y souffrirent pour la foi l'an 304, âgés l'un de douze ou treize ans,

et l'autre de sept ou huit. C'étaient deux enfants de la ville, qui s'appelait alors *Complutum*.

La chapelle de saint Diego, lieu de dévotion fort célèbre à cause du tombeau de ce saint qu'on y va vénérer, est dans le couvent de Saint-François.

ALCAMO (Sicile). Alcamo en Sicile est située à 57 kil. est de Trapani, à quelque distance des ruines de Ségeste. Elle a été bâtie du temps de l'occupation de la Sicile par les Sarrasins, et nommée en arabe al Kamah, d'où s'est formé son nom actuel. Le pèlerinage à Notre-Dame est à plus de deux cents pas de la ville, auprès d'une fontaine limpide que couvre une arche de pierre. Le plus grand concours des pèlerins s'y fait le 21 juin, en mémoire du jour où la Vierge y manifesta sa présence par plusieurs miracles. Elle y est vénérée sous le nom de Notre-Dame des Miracles.

ALCANTARA (Espagne), ville de l'Estramadure, à peu de distance (45 kil.) nord-ouest de Cacerès.

Cette ville, célèbre par l'ordre de chevalerie dont elle était le chef-lieu, n'avait de lieu de dévotion particulier que la vieille chapelle de Saint-Julien, que les anciens avaient creusée dans le roc, et dédiée à Trajan. Elle est placée à l'entrée du pont antique qui a donné à la ville son nom arabe (*al Cantara*). Alcantara est bâtie sur le Tage. On l'appelait en latin *Narba Cæsarea*.

ALCAZAR-SEGHER (Afrique), ville bâtie par Yacoub al-Manzor ou le Victorieux, entre Ceuta et Tanger. Quand Alphonse, roi de Portugal, voulut y introduire le culte chrétien, il établit une *Notre-Dame de la Conception* dans la mosquée même de la ville musulmane.

ALDEA (Portugal). Le mot Aldea, qui signifie en espagnol et en portugais un *bourg* ou un *village*, est commun à beaucoup de villes de ces deux contrées. Celle dont il est ici question est Aldea-Galega dans le diocèse de Lisbonne. L'origine du pèlerinage est fort ancienne. Après avoir été négligé pendant quelque temps, il fut remis en vigueur par les Pères Franciscains, en 1572, et a continué depuis sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours.

ALEA (Grèce), ville d'Arcadie, au sud-ouest de Stymphale, et à l'est d'Orkhomène. On y voyait les temples fameux de Minerve, de Bacchus et de la Diane d'Ephèse.

Dans le temple de Bacchus, on célébrait tous les ans une fête pendant laquelle on fouettait les femmes, comme à Lacédémone on fouettait de jeunes garçons. Les païens avaient parfois une étrange manière de comprendre la dévotion envers leurs dieux.

ALENÇON (France), chef-lieu du département de l'Orne.

Dans le faubourg de Saint-Blaise il y avait une chapelle sous le titre de Notre-Dame de Grâce, où la dévotion était fort grande et les pèlerinages fort nombreux.

ALEP ou HALEB (Syrie), ville de la domination turque, depuis l'an 637, 15 de l'hégire).

« On entre dans cette ville par dix portes qui n'ont ni fossés ni pont-levis, dit La Martinière. Il y a sous l'une de ces portes, ajoute ce géographe, un lieu que les Turcs ont en grande vénération. Ils y tiennent des lampes allumées, et disent que le prophète Elisée a demeuré quelque temps en cet endroit-là. »

C'est un de ces nombreux pèlerinages musulmans qu'on trouve à chaque pas dans les pays où ils sont établis. Ils en ont encore un autre à une demi-lieue plus loin : c'est une grotte où ils disent qu'Ali a demeuré quelques jours; et, parce qu'il s'y trouve sur le roc l'empreinte assez mal faite d'une main, ils prétendent que c'est la main d'Ali qui a voulu, en quittant ce lieu, y laisser ce signe de son séjour, pour la consolation des vrais croyants. Cette ville est la résidence d'un mollah turc de 1re classe.

Les chrétiens y ont un patriarche grec et trois évêques, un maronite, un jacobite et un arménien.

Les Grecs ont une église dédiée à saint Georges. Les maronites, rattachés au pape, ont consacré la leur à saint Elie.

Les jacobites font le service divin dans une église consacrée à Notre-Dame.

Enfin, les arméniens se réunissent dans leur église Sainte-Marie, siége de leur évêque.

Les catholiques latins ont eu dans cette ville trois églises desservies par des Jésuites, des Capucins et des Carmes Déchaussés, qui ont chacun une madone particulière.

ALET (France), en Languedoc, dans le département de l'Aude.

Près du cimetière de cette ville on voit encore les ruines d'un temple de Diane, qui attirait autrefois les visites pieuses des païens de toutes les villes des environs.

ALEVI ou ALEWI (Géorgie). « Au nord du Lordsobani, dont le sommet est nu et le pied couvert de forêts, on voit, sur une hauteur considérable, le village d'Alewi, et à peu de distance une église sans coupole, dédiée à la Sainte-Trinité, et en conséquence nommée *Tzminda-Sameba*. Il s'y trouve beaucoup d'images de saints, de croix et d'autres objets de culte, qui jadis étaient en or et en argent; mais presque tout a été volé par les Lesghis. Les portes mêmes de ce sanctuaire étaient couvertes de lames d'or données, suivant la tradition des habitants, par les Persans qui avaient voulu enlever une image miraculeuse dans une voiture traînée par des bœufs; mais l'image revint d'elle-même dans l'église (1). Ce prodige toucha le cœur de ces infidèles, et, pour expier leur attentat, ils donnèrent au temple des portes revêtues d'or (2).

Dans la même contrée on visite aussi, avec

(1) On dit que ce furent les bœufs ou plutôt les buffles qui traînaient le chariot, qui retournèrent d'eux-mêmes, à l'église de Tzminda-Sameba. (L. de S).

(2) Klaproth. *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, chap. XXI, tom. II, pag. 44, 45.

une grande dévotion, une église du même titre de *Tzminda-Sameba* (Sainte-Trinité). Elle est située près du village de Gbergheti. *Voy.* GHERGHETI.

ALEXANDRIE (Egypte). Dans l'église de Sainte-Catherine, desservie par les Grecs, on montre la pierre sur laquelle cette sainte fut décapitée. Cette pierre est comme un morceau de colonne ronde, haute d'environ deux pieds et percée d'un trou d'à peu près quatre pouces de diamètre. Les Grecs disent que ce fut sur ce trou que son cou s'appuyait. Le pilier de marbre qui supporte cette pierre est élevé d'environ 1 mètre 33 centimètres.

L'église de Saint-Marc est occupée par les Cophtes, et l'on y voit encore la chaire où ce saint apôtre, premier évêque d'Alexandrie, se plaçait pour prêcher. Saint Marc souffrit le martyre dans cette ville, et son corps y fut conservé jusqu'au temps où des marchands vénitiens le transportèrent à Venise. Dans la même église est un tableau de saint Michel, qu'on attribue à saint Luc.

En 392, il y avait à Alexandrie un vieux temple de Bacchus, qui depuis longtemps n'était plus fréquenté. Le patriarche Théophile l'ayant demandé à l'empereur Théodose pour en faire une église, ce prince le lui accorda. Les chrétiens se mirent aussitôt à nettoyer la place, mais tandis qu'ils y travaillaient, ils découvrirent des caves souterraines remplies de figures également infâmes et ridicules. Le patriarche profita de l'occasion qui se présentait d'humilier le paganisme. Il ordonna de promener publiquement ces figures par la ville, afin que tout le monde connût l'extravagance du culte auquel elles servaient.

Les païens, infiniment sensibles au coup qui venait d'être porté à leur religion, se livrèrent aux plus furieux accès de vengeance; ils attaquèrent les chrétiens dans les rues, et en massacrèrent plusieurs; après quoi ils se retirèrent dans le temple de Sérapis comme dans leur fort.

Ce temple était de la plus grande beauté. Il était bâti sur une éminence qui n'était pas l'ouvrage de la nature, mais bien celui des hommes. On y montait par un escalier de plus de cent degrés. La plate-forme de la terrasse était partagée en plusieurs cours spacieuses et environnées de très-beaux édifices, où logeaient les prêtres et les officiers du temple. Il y avait encore tout autour quatre rangs de galeries. Au milieu de ces édifices était le temple, tout bâti de marbre, et soutenu par des colonnes d'une magnificence extraordinaire. Les murailles intérieures étaient couvertes de lames d'argent, d'or et de cuivre, appliquées les unes sur les autres.

La statue de Sérapis était d'une grandeur si prodigieuse, que de ses deux bras elle touchait les deux murs opposés du temple. Elle avait la figure d'un vénérable vieillard, portant de longs cheveux et une belle barbe; mais on y avait ajouté une figure monstrueuse d'un animal à trois têtes. La plus grosse, placée au milieu, était celle d'un lion; du côté droit, celle d'un chien caressant, et du côté gauche, celle d'un loup ravissant. Ces trois têtes étaient liées ensemble par un serpent entrelacé, qui tournait la sienne du côté droit de Sérapis; on avait placé sur la tête de l'idole un boisseau, symbole de la fertilité de la terre. Cette bizarre statue était un composé de bois, de pierres précieuses et de toutes sortes de métaux. On avait ménagé dans le temple une petite fenêtre, par laquelle on savait que le soleil donnait à certain jour sur la bouche de Sérapis. Au jour et à l'heure que cela devait arriver, on apportait dans le temple un simulacre de soleil, et on ouvrait en même temps la fenêtre, pour laisser entrer les rayons véritables du soleil. Le peuple qui en voyait la lumière sur la bouche et les lèvres de son idole, sans savoir par où elle était entrée, croyait fermement que le soleil venait saluer Sérapis; mais comme ses rayons ne pouvaient pas rester longtemps sur l'idole, on disait au peuple qu'il allait en prendre congé, et on refermait la petite fenêtre. Il n'y avait point en Egypte d'idole plus respectée; aussi la ville d'Alexandrie, qui était le centre de son culte, fut-elle appelée par excellence la ville sainte. Les prêtres égyptiens de l'antiquité étaient obligés de s'y rendre chaque année en pèlerinage.

ALEXANDRIE (Italie), dans le Piémont.

Cette ville, nommée aussi Alexandrie-de-la-Paille, renfermait une Vierge miraculeuse avec un pèlerinage, que le P. Gumppenberg n'a fait qu'indiquer, mais dont il ne nous a point donné l'histoire. On l'appelait Notre-Dame de l'Annonciation.

ALIAGA (Espagne). Le village espagnol d'Aliaga bâtit une église à la sainte Vierge, dont la statue avait été trouvée par des paysans dans un buisson d'épines. Il s'y établit une confrérie en 1406. En espagnol *zarza* signifie *ronce;* et la Vierge du pèlerinage d'Aliaga se nommait Notre-Dame de Zarza.

ALICANTE (Espagne). Alicante, en latin *Lucentum*, est la ville la plus commerçante de l'Espagne, après Cadix et Barcelone. Elle était comprise autrefois dans le royaume de Valence, et aujourd'hui elle donne son nom à l'une des 48 provinces nouvelles. Elle a un bon château fort sur une montagne élevée de plus de 325 mètres. Le pèlerinage qui s'y est établi remonte à l'année 1579 : il était dans l'église des Pères Franciscains, et les pèlerins le connaissaient sous le nom de Notre-Dame de Grâce.

ALI-CHANG (Caboul), village où se trouve le tombeau de Lameth ou Lamag, père de Noë, et qui est un lieu célèbre de dévotion pour les Indiens musulmans.

ALISE (France), bourg du duché de Bourgogne (Côte-d'Or), qu'on appelle encore Elise ou Sainte-Reine, à 4 kil. de Flavigny.

L'église du lieu était dédiée à saint Léger, mais la chapelle du couvent des Cordeliers était sous l'invocation de sainte Reine, vierge, martyrisée à Alise l'an 253, sous Olibrius, gouverneur du pays au nom des Romains. Le corps de la sainte fut transféré, au IX[e] siècle, dans l'abbaye de Flavigny.

Alise (l'ancienne *Alexia*) possède deux fontaines d'eaux minérales, dont la vertu est attribuée par les pèlerins aux mérites de la sainte qu'on invoquait pour toute espèce de gale. La plus renommée de ces deux fontaines était celle des Cordeliers. Elle est inépuisable, quoique son réservoir n'ait pas un mètre en carré, elle était dans une chapelle du couvent. L'autre est à cinquante pas en dehors du bourg.

ALLAHABAD (Hindoustan). Ce nom signifie *Ville de Dieu*. Les Hindous l'appellent la *Reine des cités saintes*. Elle s'élève au confluent de la Djamna avec le Gange, et est chef-lieu de la province de son nom.

La mosquée principale d'Allahabad et la Djema' mesdjid, l'ancien palais du sultan Khosrou, avec les jardins qui en dépendent, quoique très-négligés, sont les objets les plus dignes de l'attention du voyageur.

Il n'est besoin de dire que cette ville est visitée annuellement par un grand nombre de pèlerins.

Le confluent des rivières qu'on voit à Allahabad est nommé le confluent sacré des trois pèlerinages dans l'Hymne à Parvati (*Manda Lahari* ou Onde de la Béatitude), traduite par M. Troyer (1).

Danville et Robertson avaient confondu Allahabad avec l'ancienne Palibothra, la vaste et magnifique capitale des rois des Prasii; mais M. Abel de Rémusat a prouvé que cette dernière se trouvait sur l'emplacement de celle de Patna de nos jours.

ALLAN (France), en Dauphiné, dans le département de la Drôme.

On y voit les restes d'une église bâtie par Charlemagne, et qui fut dans l'origine, comme toutes celles que bâtit ce prince, un lieu de dévotion très-fréquenté.

ALLERSTORFF (Bavière). Dans l'église des Jésuites d'Allerstorff, il y a une image miraculeuse de la Vierge, visitée par un grand nombre de pèlerins, dit le P. Gumppenberg. Nous ne savons si la vertu de cette sainte image aura survécu aux Pères qui la possédaient.

ALLOFROY (France), dans le département de la Haute-Marne.

On y visite avec une grande dévotion une jolie chapelle dédiée à saint Remy, et qui est le but d'un pèlerinage local.

ALLOUVILLE (France), dans le département de la Seine-Inférieure.

« C'est dans le cimetière d'Allouville, à une lieue d'Yvetot, que l'on voit un chêne extraordinaire, l'une des merveilles de notre France. Il a 10 mètres de circonférence auprès de terre, et 8 à hauteur d'homme; ses branches énormes s'étendent au loin et fournissent un vaste ombrage. D'après les recherches des antiquaires de la Normandie, d'après les observations des naturalistes, ce chêne n'a pas moins de 900 ans d'existence. A son sommet, un petit clocher que surmonte une croix en fer, couvre une petite chambre d'anachorète, garnie d'une couche taillée dans le bois. Le bas du tronc a été orné intérieurement en chapelle, et a été consacré à la Vierge, sous la dénomination de Notre-Dame de la Paix, vers l'an 1696, par l'abbé du Détroit, curé d'Allouville.

« Pendant la révolution française, on tenta d'incendier ce vénérable monument historique, mais les habitants s'y opposèrent avec force et parvinrent à le sauver; il mourra naturellement quand l'heure sera venue, et peut-être un grand nombre de générations viendront-elles encore tour à tour prier et se souvenir sous son feuillage.

« L'aspect de cet arbre excite un intérêt encore plus grand peut-être que celui des édifices que nous ont légués les peuples éteints. Il nous semble qu'il y a réellement quelque chose de plus éloquent dans cette végétation sans cesse renaissante qui a vu tant de fosses se fermer et s'ouvrir, dans cette écorce vive qui palpite sous le doigt, que dans les pierres muettes et froides des vieux temples; et nous ne connaissons pas d'historien qui nous ait plus touché que la tradition humble et pieuse qui raconte aux voyageurs les rois, les guerriers, qui se sont reposés contre ce tronc antique, les troubadours qui l'ont chanté, ou les orages qui l'ont frappé sans le consumer jamais. On a déjà écrit des notions savantes, des mémoires curieux sur le chêne d'Allouville; mais rien ne peut tenir lieu des récits naïfs des villageois et de quelques minutes de méditation au seuil de la chapelle. »

ALMON (Italie), petit fleuve sacré qui coule auprès de Rome, et dans lequel on baignait tous les ans la statue de Cybèle, le 6 des kalendes d'avril. *Voy.* le mot ALMON, dans le *Dictionnaire de toutes les Religions du monde*, de M. l'abbé Bertrand; Paris, *Migne*. 1847.

ALPENUS (Grèce), bourg situé sur la mer. « Comme il était à la tête du détroit, dit l'abbé Barthélemy, on avait fini par le fortifier.

« A peine est-on sorti d'Alpénus, que l'on trouve à gauche une pierre consacrée à Hercule Mélampyge, et c'est là qu'aboutit un sentier qui conduit au haut de la montagne (1). »

ALPIUM (Grèce), dans la Laconie. On y visitait jadis un temple bâti par Lycurgue à Minerve Ophthalmide (qui guérit les maux d'yeux ou qui prévient les ophthalmies).

Cette sorte de dévotion des païens pour Minerve, guérissant les maux d'yeux, à cause de la beauté homérique de ses yeux (Βοῶπις Ἀθήνη), ressemble beaucoup à celle des chrétiens de nos campagnes pour leurs saints particuliers.

ALSENBERG (Belgique). Ce village brabançon d'Alsenberg fut indiqué par un ange à la princesse Elisabeth de Thuringe, pour y élever un temple en l'honneur de la sainte Vierge. Il s'y fit bientôt un grand pèlerinage sous le nom de Notre-Dame d'Alsenberg.

ALTACH. (Bavière). Le monastère où l'on

(1) Journal Asiatique (septembre-octobre 1844).

(1) *Voyage du jeune Anacharsis*. Introduction.



vénère la Vierge miraculeuse fut fondé par un homme aussi pieux que savant, nommé Hartwigh, qui devint très-habile dans les voies de Dieu et dans la conduite des âmes. Il y avait deux villages et deux monastères de ce nom, le haut et le bas Altach : ce mot, qui signifie *vieux chêne*, rappelle que les deux monastères furent bâtis à la place occupée autrefois par deux chênes que le peuple avait pris en singulière dévotion. Gumppenberg donne à cette image le nom de Notre-Dame *de Augia*.

ALTENBOURG (Saxe). On y vénérait, s'il faut en croire Gumppenbourg, une image miraculeuse de la sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame d'Ebersdorff.

Cette ville d'Altenberg s'appelait autrefois Pleissenbourg, parce qu'elle est bâtie auprès de la rivière de Pleiss.

ALTENSTADT (Hesse). Alstenstadt possédait autrefois un monastère de l'ordre de Cîteaux, fondé vers l'an 980, en l'honneur de la sainte Vierge, par Bruno, évêque de Werden ou Verden, duc de Saxe, et plus tard pape, sous le nom de Grégoire V. Ce monastère fut d'abord nommé Ultsen, comme on le voit par l'inscription suivante, qu'on lisait autrefois sur la porte de la cathédrale :

EPISCOPUS VERDENSIS BRUNO,
DUX SAXONIÆ ET SUEVIÆ,
ELIGITUR ANNO CMLX PAPA GREGORIUS.

Contulit ille suum sacros patrimonium ad usus
Cœnobiumque ULTSEN *Mariæ fundavit honori,*
Ex hoc pontificem romanum tertius Otto
Fecit ut ejus ope acciperent septem viri honores.

La Confession d'Augsbourg s'étant introduite dans les Etats de Lunebourg, qui l'embrassèrent, l'abbé Hémon, son prieur, et les autres religieux, cédèrent par transaction ce monastère au souverain, en 1531. Depuis ce temps, le monastère est devenu le chef-lieu d'un bailliage de même nom. Gumppenberg dit qu'on y voyait une image miraculeuse de la sainte Vierge, qui était l'objet d'un fameux pèlerinage.

ALTIS (Grèce), bois sacré, voisin de la ville d'Olympie, où l'on offrait à Jupiter un culte particulier, dans le célèbre temple de Jupiter Olympien. Ce bois sacré, qui environnait le temple, fit donner au souverain des dieux le surnom d'Altius.

On y voyait aussi un beau temple de Junon, et un nombre prodigieux de belles statues.

ALT-WILMSDORFF (Bohême). Gumppenberg cite une Notre-Dame des Douleurs, fondée par un paysan nommé Schneider. Cette Vierge miraculeuse s'étant manifestée par plusieurs bienfaits envers ceux qui l'imploraient avec dévotion, il se fit en peu de temps un grand pèlerinage à l'église où elle était déposée.

ALZEN (France), au comté de Foix, dans le département de l'Ariège, à 11 kil. de Foix.

On y visite encore une vieille chapelle de pèlerinage.

AMALFI (Italie), au royaume de Naples, dans la Principauté-citérieure, à 13 kil. de Salerne, sur la mer.

Les habitants de cette ville célèbre au moyen âge ont rendu de grands services à la religion : ce sont eux qui ont fondé à Jérusalem un hôpital qui fut l'origine des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. La cathédrale de cette ville conserve encore quelques traces de son ancienne splendeur : ses portes de bronze, fondues en 1087, époque de la grandeur de cette république italienne. Ces portes sont les plus anciennes de toute l'Italie, depuis l'incendie de celles de Saint-Paul-hors-des-Murs à Rome (1823), qui avaient été fondues, en 1070, à Constantinople.

La ville d'Amalfi possède le corps de saint André, déposé dans une église où l'on monte par plusieurs degrés, et où l'on trouve toujours un prêtre qui distribue aux pèlerins une petite fiole pleine d'huile, nommée manne par les habitants, et qui, dit-on, découle des ossements de ce saint apôtre.

AMAND-LES-EAUX (SAINT-), en Flandre, département du Nord, dans une plaine riche et fertile.

Elle doit son origine à une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, fondée, en 639, par saint Amand, évêque de Maestricht, et dotée par le roi Dagobert. Ce monastère était magnifique, et son église d'une grandeur surprenante. C'était l'un des plus rares monuments de l'Europe, dont il ne reste plus que le clocher, qui sert aujourd'hui d'horloge et de beffroi.

En faisant des fouilles dans la colline de Hauterive, où saint Amand avait établi son premier oratoire sur l'emplacement d'un temple de Mercure, on trouva une grande quantité de débris laissés en ce lieu par les Romains : des tombeaux, des ossements brûlés, des urnes funéraires, des fioles, des bouteilles, des lacrymatoires, des plats de terre, des miroirs d'acier poli, des figures de coqs, des médailles de Domitien, de Vespasien, de Néron, et de tous les empereurs romains qui ont résidé à Tournay lors de l'établissement de l'une de leurs colonies dans cette partie des Gaules.

Il y a en France un grand nombre de lieux du nom Saint-Amand.

AMANTEA (Italie), dans la Calabre citérieure, près du golfe de Sainte-Euphémie et de la petite rivière d'Oliva.

Amantea possédait une Vierge miraculeuse, citée par Gumppenberg, sous le titre de *Sancta Maria Michalitzia*, quasi *Michaelis Lætitia.*

Il paraît que cette Vierge venait de l'Orient, où elle était vénérée sans le nom de Notre-Dame de Romanie.

AMARAPOURA (Hindoustan), ville de l'empire Birman, située dans le voisinage de Ratna-Poura (la ville des Joyaux), sur la rive gauche de l'Irouaddy et sur les bords romantiques d'un lac. « Bâtie en 1783, suivant Adrien Balbi, elle a été la capitale de l'empire sous le dernier empereur et sous son

successeur, jusqu'en 1824. Amarapoura est toute bâtie en bois, à l'exception de quelques temples ; un rempart et une citadelle vaste et solide la défendent.

« Il paraît que le temple dit d'Arakan, orné de sculpture et de deux cent cinquante hautes colonnes de bois, chacune d'un seul tronc et dorée, est le plus bel édifice de cette ville; on y révère la figure colossale en bronze de Gautama, le dernier des personnages qui, dans le Bouddhisme, aient joué le rôle de Bouddha. Dans une longue galerie, construite exprès, se trouve une collection de deux cent soixante inscriptions anciennes et modernes, apportées de différents lieux de l'empire; une partie seulement est gravée sur le marbre ; la plupart sont taillées sur le grès. Ces monuments sont très-importants pour l'histoire. »

AMATHONTE (Chypre), sur la côte méridionale de l'île ; elle avait été bâtie par les Phéniciens.

Vénus, à qui cette ville était dédiée, y avait un temple magnifique, dans lequel on avait commencé par offrir en sacrifice tous les étrangers jetés sur la côte ; mais ce culte cessa avec la barbarie des premiers âges.

Quand le christianisme pénétra dans l'île de Chypre, Amathonte devint un siége épiscopal.

AMBERT (France), ancienne ville d'Auvergne, située dans le département du Puy-de-Dôme, dont elle est une sous-préfecture.

Cette ville possède une église qui, sous le rapport archéologique, mérite une mention particulière ; c'est l'église de Saint-Jean, qui fut fondée en 1471. Quoique appartenant plus particulièrement au style de la renaissance, elle peut être classée parmi les églises ogivales.

L'aspect de ce temple magnifique, en granit, est imposant et religieux. Nous empruntons à la *France monumentale* les détails qui vont suivre.

« Intérieurement deux rangées parallèles de faisceaux de hautes colonnes, supportées par une base octogone, se relient ensemble par un demi-cercle formant le chœur.

« En entrant par la porte de l'est, cet édifice paraît beaucoup plus long qu'il ne l'est réellement, parce que les piliers de droite et de gauche vont en diminuant de grosseur jusqu'au chœur, et les espacements diminuent aussi dans le même rapport que les piliers.

« La largeur de la nef est de 9 mètres 50 centimètres d'un axe de pilier à l'autre ; elle a 31 mètres de longueur jusqu'au chœur ; sa longueur totale, intérieurement, est de 44 mètres. Elle est pourvue de bas-côtés. La hauteur des voûtes est de 17 mètres 30 centimètres.

« La nef est séparée du chœur par deux retraites auxquelles quatre chapelles disposées symétriquement font face.

A l'extérieur, cette église présente au sud, à l'est et à l'ouest, trois entrées en gothique orné, précédées de pérystile. Le portique principal offre douze niches à dais et pinacles ; elles contenaient les figures des douze apôtres et sont vides actuellement.

« Ce portique est surmonté d'une rosace dominée par un entablement ; sur la partie sud-ouest s'élève le clocher soutenu par huit pilastres en saillie, coupés à des points égaux par trois cordons. Ces pilastres, d'ordre ionique et composite, supportent des entablements complets, et sont séparés par un couronnement avec moulures. Diverses figures, parmi lesquelles se distinguent François Ier, Bayard, etc., sont sculptées sur les piédestaux ioniques. On remarque aussi la salamandre sur les balustrades du clocher. Huit obélisques couronnent le sommet des pilastres. Trois galeries en saillies, et soutenues de modillons, offrent le moyen de se promener à trois hauteurs différentes sur les façades du clocher. La tour ronde de l'horloge est au sud. »

L'église de Saint-Jean d'Ambert est en grande vénération dans toute l'Auvergne.

AMBRONAY (France), en Bourgogne, dans le département de l'Ain, au canton d'Ambérieux.

Il y avait autrefois en ce lieu une célèbre abbaye de Bénédictins, qui ne relevait que du saint-siége, et fondée par Bernard, archevêque de Vienne, en 800, sous le titre de Notre-Dame d'Ambronay. On prétend que c'est à cette abbaye que la ville doit son origine. Ce qu'il y a de certain, c'est que les abbés en étaient toujours les seigneurs. Dans la plaine on remarque encore les vestiges d'un camp romain, et l'on y a trouvé, à différentes époques, une foule de débris qui remontent au moment du séjour de ce peuple dans cette partie de la Gaule.

Il reste un souvenir des anciens pèlerinages qu'on faisait en ce lieu, dans les fêtes populaires qui s'y célèbrent à l'époque des principales solennités de la sainte Vierge : le 2 février, pour la Purification ; le 25 mars, pour l'Annonciation ; le 15 août, pour l'Assomption ; le 8 septembre, pour la Nativité, et le 8 décembre, pour l'Immaculée Conception.

AMELIA (Italie). Notre-Dame de l'Annonciation que Gumppenberg cite parmi les images miraculeuses de la sainte Mère de Dieu.

Amelia est une petite ville de l'Ombrie, au duché de Spolette, entre le Tibre et la Nera. Virgile parle des oseraies de ce pays :

Atque Amerina parant lentæ retinacula viti.
Georg. lib I, v. 265.

L'image miraculeuse dont parle Gumppenberg n'était pas dans la ville même d'Amelia, mais à cinq milles environ de distance. Son culte fut répandu par un certain P. François Avarius, franciscain, qui mourut en odeur de sainteté.

AMERUNGEN (Hollande). Notre-Dame de Pitié ou d'Amerungen, citée par Gumppenberg. Cette statue représente une Notre-Dame de Pitié, c'est-à-dire la sainte Vierge assise, tenant sur ses genoux son Fils déposé de la croix.

Amerungen est une seigneurie des anciens Pays-Bas, dans la province d'Utrecht, au diocèse de Cologne.

AMIENS (France), chef-lieu du département de la Somme, dans l'ancienne province de Picardie, dont elle était la capitale.

On y conservait avec une grande vénération la tête de saint Jean-Baptiste. Doubdan, chanoine de Saint-Denis, se trouvant à Rome en 1652, raconte sa visite à l'église de Saint-Silvestre : nous allons copier son récit qui intéresse vivement la pieuse tradition de l'église d'Amiens.

« Il faut, dit-il, aller visiter l'église Saint-Silvestre, qui est un couvent de religieuses, principalement à cause qu'elles se glorifient de posséder entre leurs saintes reliques le chef de saint Jean-Baptiste, qui fut exposé sur le grand autel tout le long du jour que l'Eglise célèbre son martyre, le 29 d'août. L'église était richement ornée, et cette précieuse relique, enchâssée en or et pierreries, fut vue d'une infinité de personnes qui rendaient la place presque inaccessible, Il est vrai que les Italiens, à ce que je pus connaitre en cette visite, ont bien de la peine à croire que la France ait le bonheur de le posséder. Et je dirai ici naïvement qu'on me dit dans la même église et le même jour, allant visiter cette sacrée relique, que les religieuses de Saint-Silvestre, voyant la ville de Rome prise par les Français, qui ne faisaient que piller et ravager partout, sans épargner les plus saints lieux, furent en peine de conserver ce sacré chef, et qu'il y en eut une qui s'avisa d'ôter la relique du reliquaire et d'y mettre à la place une autre tête de mort, et que les Français, l'ayant emportée, se sont imaginé avoir le véritable chef de saint Jean-Baptiste ; mais je crois que c'est un conte fait à plaisir, puisque l'église d'Amiens le possède par une autre voie (1). »

De tous les édifices gothiques qui existent encore en France, la cathédrale d'Amiens est un des plus curieux pour la grandeur, l'élégance et l'unité de style qui règnent dans l'ensemble et les détails ; ce monument peut être regardé comme un des chefs-d'œuvre de l'architecture du moyen âge. Ses fondements furent jetés en l'année 1220, sous le règne de Philippe-Auguste, et cette superbe basilique fut achevée en 1288. Les maîtres auxquels on doit ce chef-d'œuvre d'architecture furent Robert de Luzarches, Thomas et Renault de Cormont son fils. Tous trois faisaient sans doute partie de ces corporations d'artistes qui, s'étant voués à la construction des édifices-religieux, parcouraient alors le monde chrétien, offrant leurs services dans les diocèses. Le chef de l'entreprise était appelé *maître de l'art*. C'est de semblables associations que faisaient partie les architectes qui bâtirent dans le XIIIe siècle, les églises cathédrales de Cologne, de Strasbourg, de Fribourg, et autres églises d'Allemagne.

(1) J. Doubdan, *Voyage de la Terre sainte*, p. 646.

La cathédrale d'Amiens surpasse, par la grandeur de ses proportions et la richesse de ses ornements, la plupart des temples construits en Europe dans le moyen âge ; on admire surtout la rectitude de son plan, la magnificence de son ensemble, la perspective majestueuse de ses larges percées, et l'heureuse harmonie de ses lignes.

Voici quelles sont ses dimensions : la largeur de la façade principale, dans sa totalité, est de 150 pieds ; la longueur dans œuvre est de 415 pieds, et à l'extérieur de 450; les maîtresses voûtes, depuis le percé jusqu'à la clef, sont hautes de 132 pieds 8 pouces ; la hauteur de la flèche du clocher doré, depuis le comble, y compris le coq, est de 201 pieds, et depuis le pavé jusqu'à l'extrémité du clocher, de 402; l'élévation de la tour septentrionale est de 210 ; celle de la tour méridionale, de 190 : le nombre de marches pour parvenir à la tour la plus élevée est de 306.

Trois portiques occupent toute l'étendue de la partie inférieure de la façade; ils sont décorés d'un système uniforme d'ornements, qui consiste en un soubassement continu, enrichi de caissons en forme de trèfles, contenant 118 bas-reliefs, et qui est décoré d'un fond de mosaïque. Sur ce soubassement s'élève un rang de colonnes légèrement engagées, dont chacune porte en avant une statue de grande proportion, élevée sur une console et surmontée d'un dais, le tout terminé par de profondes voussures ogives, disposées en cul-de-four, dont les arcs multipliés, présentant une diminution progressive, sont remplis d'une grande quantité d'anges, de séraphins, et d'autres personnages en rapport avec le grand tableau en relief, sculpté sur le fond du tympan; enfin, ces trois portiques sont surmontés par des pignons triangulaires, ornés de chardons qui se détachent d'une manière pittoresque sur des renfoncements obscurs, et l'arc d'ouverture du chœur est enrichi d'un cordon à fleurs et d'une dentelle en pierre délicatement découpée. Les trois portes de cette façade ont chacune une dénomination particulière : celle du milieu est appelée *la Porte du Sauveur ;* celle de droite est dite *de la Mère de Dieu*, et celle à gauche *de saint Firmin le martyr*.

La plupart des ornements et des figures des portiques, ainsi que ceux des extrémités de la croisée, portent encore l'empreinte des différentes couleurs et de l'or dont ils furent originairement revêtus, suivant le système de décoration tout oriental, importé en Italie par les Grecs, pendant le moyen âge. La partie des trois façades au-dessus des trois portiques se compose d'une galerie à jour en forme de péristyle, qui règne dans toute la largeur, et dont les arcades ogives sont subdivisées par d'autres arcs en forme de trèfle ; cette galerie est soutenue par une autre, également à jour, et dont les entre-colonnements sont décorés d'une série de vingt-deux statues colossales, que l'on croit représenter les monarques français bienfaiteurs

de cette église, qui ont gouverné le royaume depuis Childéric II jusqu'à Philippe-Auguste. Au-dessus se voit une grande rose à compartiments, en pierre, d'un magnifique travail; toute cette partie de la façade est surmontée d'une balustrade à jour, à hauteur d'appui, régnant dans toute la largeur, et formant une riche ceinture horizontale. A cette hauteur se termina pendant longtemps le portail de la cathédrale d'Amiens; les deux tours et la galerie vitrée qui les unit à la base n'ont été élevées que plus d'un siècle après l'achèvement du bâtiment de l'église.

En se dirigeant du côté du sud, on découvre totalement la façade latérale de l'église : l'œil embrasse la vaste étendue de cet édifice, ses proportions imposantes, la projection des arcs-boutants, la prodigieuse élévation des combles et de la belle flèche qui les surmonte. Sur l'un des contreforts de la tour se voit la statue colossale d'un ange. Cette façade présente trois entrées ou portes latérales. La première est connue sous le nom de *Portail de l'Horloge*, ou de *saint Christophe;* la seconde, connue sous le nom de *Portail Saint-Honoré*, ou sous celui de la *Vierge dorée*, est assez riche de sculpture. La troisième entrée de l'église de ce côté est appelée la *Porte du Puits de l'œuvre*.

La façade septentrionale, obstruée en partie par les bâtiments du palais épiscopal, n'offre presque rien de remarquable. La partie supérieure n'a pas été terminée, le pignon reste à faire, ainsi que les deux campanilles pyramidales qui devaient surmonter les piliers angulaires.

Le premier clocher de la cathédrale, bâti en pierre, avec le corps de l'édifice, vers l'an 1240, fut détruit par la foudre le 15 juillet 1525. Les travaux du nouveau clocher furent achevés en 1533.

L'intérieur de cette basilique est remarquable par ses dimensions colossales, par l'élévation et le jet hardi de ses voûtes, la délicatesse de ses arcades et de ses fenêtres, la régularité et l'heureux accord de leurs proportions. Le vaisseau, dont le plan est en forme de croix latine, consiste en une nef, un chœur et une croisée ou transsept, accompagnés de vastes bas-côtés, disposés sur le même axe et bordés de chapelles qui règnent autour de la nef et du chœur.

Les voûtes, élevées sur cent vingt-six grosses colonnes, sont généralement à arêtes, et reposent sur quatre nervures croisées diagonalement. Les grandes fenêtres sont au nombre de quarante-une, non comprises celles des chapelles et de la galerie qui entoure le chœur. L'église a beaucoup perdu de son effet par l'absence des verres de couleur qui décoraient ces fenêtres. L'intérieur est encore éclairé par trois grandes roses, remarquables par leur forme circulaire et la délicatesse de leurs compartiments, dont les ramifications, contournées avec toute la souplesse des métaux les plus ductiles, servent d'encadrement à une nombreuse suite de sujets peints sur verre. La chaire de l'église, exécutée en 1773, est un monument de sculpture qui jouit d'une grande réputation.

Les chapelles de la cathédrale, qui sont au nombre de vingt-quatre, n'avaient pas été comprises dans le plan primitif de Robert de Luzarches; elles ont été successivement érigées depuis à diverses époques.

Le travail de la boiserie des stalles du chœur, disposées en deux rangs étagés de chaque côté, est riche et élégant. Le grand autel, disposé à la romaine, est décoré d'un bas-relief doré, représentant Jésus-Christ faisant sa prière au Jardin des Olives. Derrière le maître-autel s'élève une grande gloire rayonnante construite en pierre et en bois, et dont l'immense proportion produit un bel effet dans la perspective du temple.

Nous avons voulu nous étendre sur la description de cette cathédrale, qui est regardée comme l'un des prototypes des édifices vulgairement appelés gothiques. Ceux de nos lecteurs qui voudraient entrer dans plus de détails, peuvent lire une histoire de ce monument par M. Gilbert, ouvrage très-exact et très-complet.

La cathédrale d'Amiens est dédiée à la sainte Vierge; c'est un de ses plus beaux sanctuaires dans le monde chrétien.

La nef de cette belle basilique a mérité d'être citée comme un type, tant ses proportions sont admirablement calculées. L'architecture du moyen âge a prouvé, là surtout, combien les calculs de la géométrie lui étaient familiers; combien il était possible, avec du génie, de faire sortir des froides abstractions de la science des combinaisons pleines de goût et de poésie.

Amiens possédait autrefois une image miraculeuse de la sainte Vierge, citée par Gumppenberg sous le titre de Notre-Dame de Foy. Voici ce qu'il en dit :

« Cette statue, sculptée dans un morceau du vénérable chêne de Foy, n'est pas plus grande que la paume de la main. Elle était d'abord honorée par la piété particulière d'un P. Jésuite; mais dans la suite s'étant manifestée par un grand nombre de miracles, dans un couvent d'ermites de Saint-Augustin, à qui ce Père l'avait donnée, elle devint l'objet d'un pèlerinage fort nombreux. Anne d'Autriche, reine de France, et le cardinal, firent le voyage d'Amiens pour vénérer cette image, et laissèrent au monastère de riches présents.

AMMON (Egypte ancienne). Le temple de Jupiter Ammon est peut-être le lieu le plus célèbre de l'ancienne Egypte. Il était situé, selon M. Champollion-Figeac, dans l'Oasis qui porte aujourd'hui le nom de Syouah. Voici ce que cet auteur en rapporte dans son livre sur l'Egypte (1) : « C'est là qu'existait le fameux oracle que toute l'antiquité alla consulter, et qui cessa de prédire et de parler comme tous les autres, quand l'importance politique du pays où il était établi fut anéantie (2). On rapporte l'origine de l'oracle

(1) *L'univers*, ou *Hist. et descript. de tous les peuples*, etc. — Egypte, § 6.

(2) D. Calmet (*Dictionn. de la Bible*) dit que, du

d'Ammon à une intervention supérieure, et en raconte qu'une colombe, partie du grand temple de Thèbes d'Egypte, alla désigner avec évidence le lieu où l'oracle devait être établi. Le temple d'Ammon, qui était la grande divinité de Thèbes, et que les Grecs ont assimilé à leur Jupiter, fut en effet construit dans la partie la plus fertile de l'Oasis. La statue du dieu était faite avec du bronze, où l'on avait mêlé des émeraudes et autres pierres précieuses. Il était porté sur une barque d'or, comme les autres dieux de l'Egypte. Plus de cent prêtres étaient attachés au service du temple, et c'était par la bouche des plus anciens que le dieu Ammon rendait ses oracles, les plus célèbres de l'antiquité : Hercule, Persée et une foule d'autres personnages illustres dans les traditions historiques de la Grèce allèrent religieusement le consulter.

« Non loin du temple était une autre merveille ; c'était une source nommée la *Fontaine du soleil :* selon Hérodote, l'eau en était tiède le matin et froide à midi, tiède au coucher du soleil, et bouillante vers le milieu de la nuit. Alexandre le Grand voulut visiter et consulter cet oracle de Jupiter, l'auteur de sa race, disait-il. Il descendit donc des environs de Memphis dans la Basse-Egypte, auprès du lac Maréotis ; il s'enfonça de là dans le désert avec les personnes qu'il avait désignées pour le voyage à l'Oasis d'Ammon. Les deux premiers jours, dit Quinte-Curce, la fatigue était supportable, quoiqu'on n'eût jamais vu de telles solitudes ; mais dès qu'on fut avancé dans ces mers de sable, l'aspect de la terre ne frappait plus les yeux, pas un arbre, pas une trace de végétation ; la provision d'eau portée par les chameaux était épuisée, et il n'y en avait pas dans ce sable brûlant : le soleil avait tout desséché ; mais il survint heureusement un peu de pluie, et on se désaltéra avec avidité, même en recevant dans la bouche l'eau qui tombait du ciel. On mit quatre jours à traverser ces vastes solitudes. Comme on approchait, une troupe de corbeaux vint servir de guide à l'armée d'Alexandre ; enfin il arriva à l'Oasis d'Ammon, où il vit, au milieu d'immenses déserts, le temple entouré d'un bois épais, où des sources nombreuses entretenaient la fraîcheur et la végétation, et il visita aussi la *Fontaine du Soleil,* dont Hérodote avait fait connaître l'existence aux Grecs, un siècle auparavant. Alexandre consulta l'oracle, qui déclara, sans hésitation, qu'il était le fils de Jupiter.

« Les voyageurs modernes ont retrouvé, à l'Oasis de Syouah, les restes des temples égyptiens, la fontaine intermittente qu'Hérodote et Alexandre avaient bien connue, des tombeaux creusés dans le roc, des restes de momies, et plusieurs lieues de terrains fertiles, appartenant à plusieurs villages. La ville de Syouah, qui donne aujourd'hui son nom à l'Oasis, en est le chef-lieu. Cette ville est placée sur le sommet d'un rocher ; elle est partagée en deux parties distinctes ; dans l'une, celle qui est à l'orient, habitent les gens mariés, les femmes et les enfants ; dans l'autre, à l'occident, sur un sol plus bas, les veufs et les garçons. Les rues sont couvertes, et on circule dans la ville, d'une maison à l'autre, comme les abeilles dans une ruche ; mais, en plein midi, il faut avoir une lampe à la main. La population de Syouah est d'environ 2500 individus.

« A une lieue et demie de cette ville, à l'est-nord-est, existent, à Omm-Béyda, les ruines d'un grand temple de style égyptien ; il était formé de trois enceintes, dont la plus étendue avait 360 pieds de longueur sur 300 de largeur. Une salle encore subsistante est couverte par trois énormes pierres qui lui servent de plafond ; elles ont chacune 26 pieds sur 33, et pèsent ainsi cent mille livres chaque ; des sculptures subsistent encore et prouvent que le temple était dédié à la grande divinité de Thèbes, à Ammon-Ra, le Jupiter Ammon des Grecs. Des inscriptions en caractères hiéroglyphiques accompagnaient les scènes religieuses figurées sur les bas-reliefs. Non loin de ces ruines, au sud-est, on retrouve dans un bois de palmiers la fontaine dont les eaux sont alternativement chaudes et froides dans l'espace de douze heures. Voilà donc le véritable temple de Jupiter Ammon et la *Fontaine du Soleil* dont Hérodote a donné la description, et que Alexandre le Grand alla visiter après qu'il eut fait la conquête de l'Egypte. Cambyse avait voulu détruire ce temple ; son armée périt à la traversée du désert. Alexandre s'y rendit pour honorer le dieu, et aussi, dit une tradition, parce qu'Hercule et Persée avaient fait ce voyage.

« L'Oasis d'Ammon fut célèbre dès la plus haute antiquité : c'était un temple dédié au grand dieu de l'Egypte, Ammon-Ra à la tête de bélier, comme le montrent les sculptures du temple d'Omm-Béyda. Quant à l'oracle, il est vraisemblable qu'il fut imaginé par les Grecs, et Cambyse, qui le méprisait, ne pensait, en occupant le pays des Ammoniens, qu'à en faire la conquête.

« Autrefois reunies à l'Egypte, dont elles étaient des dépendances politiques, les Oasis en sont aujourd'hui séparées de fait, et ne conservent avec elle que des relations de commerce ; les Oasis sont les stations, les lieux de rafraîchissement des caravanes qui partent chaque année de l'intérieur de l'Afrique, et traversent le grand désert pour se rendre en Egypte. Elles sont d'une ressource infinie pour la sûreté et le succès de ces voyages. »

Selon Jablonski, le nom d'Ammon pourrait venir d'Amoun, qui, selon lui, était le nom égyptien de Thèbes (1). Mais il cite un peu plus loin les paroles (2) de Plutarque (*de Isi*

temps de Strabon, cet oracle n'avait déjà plus la même vogue qu'auparavant ; que, du temps de Plutarque, on n'en faisait presque aucun cas ; et qu'enfin on n'en parlait plus du temps de Théodose, suivant le témoignage de Prudence.

(1) Jablonski, *Opuscula*, etc., p. 28.
(2) Pag. 30 et 31.

et Osirid. p. 354). « Par ce nom d'Amoun les Egyptiens désignaient dans leur propre langue le Jupiter appelé par les Grecs Jupiter Ammon. » C'est aussi, ajoute-t-il, le sentiment d'Hérodote (Lib. II, cap. 42); de Jamblique (*de Mysteriis*, sect. VIII, cap. 3), et de quelques autres Grecs. Le même savant fait dériver ce nom de l'égyptien *amoûn* qui signifie, selon lui, *brillant* ou *porte-lumière*. Au reste il renvoie, pour plus de détails, à son *Panth-Ægyptiacum* (Lib. II, cap. 2). Nous y renvoyons aussi nos lecteurs. Nous ferons remarquer néanmoins que le mot grec Ἄμμος veut dire *sable*.

Le géographe Ptolémée regarde comme une ville la réunion d'habitations qui entourait le temple ; Arrien l'appelle χῶρον, et Diodore de Sicile dit que l'Oasis où le temple était bâti était enfermée de tous côtés par des déserts, arrosée de plusieurs ruisseaux d'eau douce, semée de villages, et que ce lieu était protégé par une citadelle.

Il ne faut probablement pas confondre cette ville avec No-Ammon qui paraît désigner plus particulièrement la ville de Thèbes. (Voy. Jablonski, *Opuscula*, etc. vocc. No et No-Ammon.)

Ajoutons ici, en forme de supplément, quelques réflexions que nous venons de lire dans un recueil religieux qui contenait les lignes suivantes en 1834 :

Divinités symboliques de l'Egypte.

Les animaux et les végétaux les plus connus en Egypte furent consacrés à des divinités diverses, et employés comme symboles religieux ou ornements sacrés dans les temples et les cérémonies du culte. Le nombre des êtres divins était considérable dans la croyance égyptienne (1); ils représentaient individuellement, s'il faut s'en rapporter aux philosophes modernes qui ont pris à tâche de donner un sens aux absurdités païennes, diverses qualités du grand dieu qui les renferme toutes ; on consacra donc, disent-ils, à chacun de ces êtres divins l'animal à qui les Egyptiens attribuaient de posséder essentiellement ces mêmes qualités ; chaque animal était donc un symbole religieux, et il est employé comme tel dans les représentations nombreuses qui nous restent du culte égyptien. C'est pour cela qu'il nous est parvenu un si grand nombre de figures en toutes manières, représentant les mêmes animaux, tels que le bélier, le chakal, le chat, le singe, le crocodile, l'épervier, l'ibis, le taureau, le scarabée, le bœuf, le vautour, diverses espèces de serpents, quelques insectes et quelques arbres, arbustes et plantes. Pour faire comprendre les motifs du choix de chacun de ces symboles, nous citerons quelques exemples des idées qui guidèrent ces prêtres et philosophes de l'Egypte. Ils consacrèrent le cynocéphale (espèce de singe) à la lune, parce que le cynocéphale, nourri dans les temples, était privé de la vue pendant les conjonctions du soleil avec la lune ; l'épervier était le symbole du dieu soleil, parce que cet oiseau avait la faculté de fixer ses yeux sur cet astre ; le scarabée était aussi consacré au soleil, parce que le scarabée a trente doigts, comme le mois solaire a trente jours ; le vautour était l'emblème de la déesse-mère, parce qu'ils n'avaient dans leurs temples que des femelles de cette espèce d'oiseau ; l'ibis était consacré à la lune, parce que cet oiseau s'occupe de ses œufs pendant la durée de la croissance et de la décroissance de la lune. L'ibis représentait le grand Hermès ou Thôth, particulièrement adoré en Egypte, parce que cet oiseau marche avec mesure et gravité, que son pas était une mesure métrique, et qu'il avait inventé la science des nombres. On disait aussi qu'une espèce de cynocéphale connaissait la valeur des lettres : il était en conséquence le symbole du dieu Thôth, l'inventeur des sciences ; on figure, en effet, cet animal tenant dans ses pattes une tablette d'écrivain. Le bélier fut le symbole de la prééminence d'Ammon-Ra, le grand dieu de l'Egypte, parce que sa principale force est dans sa belle tête et qu'il est toujours placé en avant du troupeau pour le conduire. Le chat, le crocodile, des serpents étaient aussi des emblèmes d'autres dieux de l'Egypte. Chacun de ces animaux était nourri avec beaucoup de soins, et selon ses goûts, dans le temple consacré au dieu dont il était l'emblème, et soigneusement mis en momie après sa mort. Saint Clément d'Alexandrie rapporte que les temples égyptiens étaient de magnifiques édifices, resplendissants d'or, d'argent et des pierres précieuses de l'Inde et de l'Ethiopie : « Les sanctuaires, ajoute-t-il, sont ombragés par des voiles tissus d'or ; mais si vous avancez dans le fond du temple et que vous cherchiez la statue, un employé du temple s'avance d'un air grave en chantant un hymne en langue égyptienne, et soulève un peu le voile, comme pour vous montrer le dieu ; que voyez-vous alors ? un chat, un crocodile, un serpent indigène, ou quelque autre animal dangereux ! le dieu des Egyptiens paraît !....... C'est une bête sauvage, se vautrant sur un tapis de pourpre ! » Tous les sanctuaires de l'Egypte renfermaient, en effet, un animal vivant ; les philosophes prétendant que ce n'était pas l'animal qu'on adorait, mais la divinité dont il était le *symbole vivant et*

(1) Nous avons personnellement sur ce sujet une opinion qui n'est point encore une conviction, mais qui est fort probable.

L'écriture hiératique des prêtres égyptiens était composée, a-t-on dit, d'un alphabet dont chaque lettre était représentée par un objet sensible et matériel, ou par un animal dont le nom commençait par la lettre qu'il s'agissait d'exprimer. Ainsi le signe d'un *bœuf* aurait représenté un B, ou du moins l'articulation labiale du B. Ne pourrait-on pas conclure que de là à représenter la Bonté par un Bœuf, il n'y a qu'une transition facile à comprendre ? Nous raisonnons pour ce mot dans l'hypothèse de la langue française ; mais qui empêcherait d'appliquer le même système à toutes les langues du monde? Seulement on avait pu convenir que, pour chaque différente vertu, on avait choisi pour symbole un animal différent. (*Etudes religieuses*, 6 décembre 1834.)

consacré : cela aurait besoin de preuves.

AMOR (Italie), l'un des anciens et mystérieux noms sacrés de Rome. *Voy.* ROME.

AMORGOS (Archipel grec), l'une des Cyclades. Pline dit qu'elle a été nommée aussi Hypère, Patage ou Platage. Etienne de Byzance dit qu'elle a été nommée Παγκάλη, Pancale; Ψυχεία, Psychia, ou Καρκεσία, Karkesia. Aujourd'hui on l'appelle indifféremment Morgo, Mergo ou Amorgos.

Les meilleurs endroits d'Amorgos appartiennent de nos jours au monastère de la Vierge, nommée partout en Grèce la Παναγία, où l'on vient de bien loin pour faire dire des messes; car tous les lieux extraordinaires ou seulement remarquables inspirent de la dévotion au peuple. A trois milles du Bourg, sur le bord de la mer, on a bâti une grande maison qui, de loin, ressemble à une armoire appliquée vers le bas d'un rocher effroyable, taillé naturellement à plomb, et qui paraît plus haut que celui de la Sainte-Baume en Provence; cette armoire pourtant renferme cent caloyers, logés commodément; mais on n'y entre qu'à bonnes enseignes, et par une petite ouverture pratiquée à un des coins du bâtiment, et qui se ferme par une porte couverte de tôle. En dedans, c'est un corps de garde garni de massues de bois, faites sur le modèle de celle d'Hercule, et dont un coup serait capable d'assommer un bœuf. La précaution paraît fort inutile, car avec un coup de pied on renverserait facilement un homme du haut de l'échelle par laquelle on monte à cette porte; l'échelle a douze marches de bois, sans compter quelques degrés de pierre sur lesquels elle est appuyée; on passe ensuite par un escalier fort étroit, mais ni les cellules ni la chapelle ne sont taillées dans le roc, comme on l'a publié. Les religieux assurent que leur maison est l'ouvrage de l'empereur Comnène, qui l'avait bien rentée. Anne Comnène, sa fille, remarque que la mère de ce prince l'avait fait élever jusqu'à son mariage parmi des religieux. Ceux d'Amorgos publient que cette fondation fut faite à l'occasion d'une image miraculeuse de la Vierge, peinte sur bois, qu'ils gardent dans leur chapelle comme une grande relique; ils prétendent que cette image, profanée dans l'île de Cypre et cassée en deux pièces, fut menée miraculeusement sur la mer jusques aux pieds de la roche d'Amorgos; que ces deux pièces s'y rassemblèrent, et qu'elle a opéré et opère encore plusieurs miracles. L'image semble tout enfumée et d'un dessin fort imparfait; les caloyers qui la conservent sont malpropres, leur maison sent le vieux corps de garde, et ce couvent a plus l'air d'une retraite de brigands que d'un lieu de sainteté. Dans un autre quartier de l'île est la chapelle nommée Saint-George-Balsami, à quatre milles du village, à gauche du port de l'ouest, tout auprès d'un verger d'arbres fruitiers en terrasse, à la tête d'un potager arrosé par une petite fontaine parmi des vignes bien cultivées. Quoique la chapelle n'ait que quinze pas de long sur dix de large, elle ne laisse pas d'être divisée en trois nefs par de bonnes murailles, comme si c'était une grande église; mais les nefs des côtés sont si étroites, qu'il n'y saurait passer qu'une personne de front. On entre dans la chapelle par le coin de la nef qui est à gauche. La source voisine qui est vis-à-vis de la porte aide à expliquer le prétendu miracle de l'Urne si célèbre, que l'on vient consulter comme l'oracle de l'Archipel. Cette source, qui est fort petite, se ramasse dans un réservoir long de cinq pieds quatre pouces, sur deux pieds huit pouces de largeur. A six pieds de là, au bas d'un cabinet pratiqué dans la même nef, est enterrée à fleur de terre l'Urne dont on vient de parler; c'est un vaisseau de marbre presque ovale, haut d'environ deux pieds, large de seize pouces, dont l'ouverture, qui est ronde et de huit pouces de diamètre, se ferme avec une pièce de bois, arrêtée par une tringle de fer posée en travers. Le cabinet est fermé avec soin, et ne s'ouvre qu'après qu'on a donné quelque argent pour faire dire des messes. M. de Tournefort, de qui sont tous ces détails, examina cette Urne; mais on ne lui permit pas d'y fouiller ni d'en examiner le fond, qui est peut-être fêlé, comme il le soupçonne, ou d'argile, comme le soutient le P. Richard, dans sa description de saint Erini. Tout le miracle consiste en ce que l'eau hausse et baisse plusieurs fois dans l'année. Si, lorsqu'on la consulte sur le succès de quelque affaire, l'eau est plus basse qu'à l'ordinaire, c'est mauvais signe, et au contraire, c'en est un bon lorsque l'eau est au-dessus de sa hauteur accoutumée, qui est de sept pouces et neuf lignes. Le papas grec, qui est le dépositaire de cette Urne lucrative, en conte quantité de merveilles. L'auteur de l'Histoire de l'Archipel, p. 196, regarde ce prétendu miracle comme quelque chose de fort singulier, et où il est difficile de rien comprendre; mais il vaut mieux s'en rapporter à M. de Tournefort, témoin oculaire. Les habitants de cette île sont affables, et les femmes y sont assez jolies; leur coiffure est une écharpe de toile jaune, dont elles se couvrent le dessus de la tête et le bas du visage, la tortillant ensuite en manière de turban, dont l'un des bouts pend sur le dos. L'île manque de bois, on n'y brûle que du lentisque et du cèdre à feuilles de cyprès, que le feu dévore en un instant; les Grecs se servent de ce bois pour pêcher au trident; ils le dépècent en petits morceaux, qu'ils rangent sur un gril à la poupe d'une caïque, et le brûlent la nuit pour attirer les poissons à la faveur de la clarté; on a le plaisir de le percer dans l'eau à coup de tridents, que l'on darde comme des javelots. On apporte ce bois à Amorgos de Caloyero, Cheiro, Skinosa, et autres écueils voisins.

AMPHISSA (Grèce), capitale de la Locride. Cette ville est célèbre par le culte particulier qu'on y rendait à Minerve, et par son antique statue de bronze qu'on disait apportée des ruines de Troie; mais Pausanias, fort éclairé dans ces matières d'antiquités, la

tenait pour un ouvrage de Théodore le Samien.

AMRETSIR ou **Amritsar** (Hindoustan), ancienne capitale de la confédération des Seikhs, était nommée anciennement Tehak, et plus tard Ramdaspour. Elle est encore le siége principal de la religion de Nanek.

On y remarque l'*Amretsir* (bassin du breuvage de l'immortalité, d'où cette ville a pris son nom). C'est un étang construit en briques et élégamment décoré, au milieu duquel s'élève le temple dédié à Gourou-Govind-Sing. Dans ce lieu sacré, l'on voit placé sous un dais de soie le livre des lois écrit par ce réformateur de la religion de Nanek. Il est desservi par 500 à 600 alalies ou prêtres. Cet édifice entouré d'un bassin peu profond, est destiné à l'accomplissement d'une cérémonie essentielle de la religion sikhe. Tout individu appartenant à cette croyance s'acquitte avec empressement et ferveur, et aussi souvent que possible, de l'ablution dans le bassin de l'immortalité (*Amritsar*). Jour et nuit une foule immense se presse dans cette enceinte sacrée, et jamais on n'a vu un Sikh renoncer à son pèlerinage au temple par la crainte d'un danger, quelque imminent qu'il fût. Le bassin dont il est question donne son nom à la ville Amritsar, située à quelques lieues de Lahore, capitale de l'empire de Randjit-Singh. La religion sikhe n'a jamais pris une extension très-considérable : ses dogmes n'ont jamais bouleversé aucune partie du monde, ni donné lieu à ces convulsions qu'excite ordinairement la création d'une nouvelle foi ; cependant les principes qui lui servent de base, étant à la fois religieux et politiques, ont fait de la nation sikhe autre chose qu'une secte ; c'est une croyance à part jetée entre le monde *indou* et le monde *musulman*, également hostile à tous les deux, mais se recrutant également chez l'un et chez l'autre.

« Gourou-Govind, en abolissant formellement les castes, ouvrit à sa nation la voie d'accroissement qui se fait par l'admission des prosélytes, indous ou musulmans, dans la communauté sikhe; c'est une sorte de naturalisation qu'il mit le premier en pratique au moment où il transformait les Sikhs en Singhs. Il initia d'abord lui-même cinq individus, et leur ordonna d'initier de même tous les autres par le *Pahal*, cérémonie qui se fait de la manière suivante : on recommande d'abord au prosélyte de laisser croître ses cheveux et sa barbe, puis on lui fait mettre un vêtement bleu, on lui présente un sabre, un fusil, un arc, une flèche et une lance; celui qui l'initie prononce alors ces mots : « Le Gourou est ton maître et tu es son disciple. » Ensuite on remplit une coupe d'eau, on y met du sucre, en remuant la boisson avec un poignard, et en récitant cinq versets du code sacré dont voici le premier. « J'ai bien voyagé, j'ai vu bien des dévots, des ioghis et des cotis, hommes saints, livrés aux austérités, hommes ravis en contemplation de la divinité par leurs pratiques et leurs pieuses coutumes; chaque contrée, je l'ai traversée, mais je n'ai vu nulle part la vérité divine; sans la grâce de Dieu, ami, le sort de l'homme n'a pas le moindre prix. » Les autres versets expriment la même idée; entre chacun d'eux on répète la formule : « Succès au Gourou, victoire au Gourou ; » et l'initiateur s'écrie : « Cette boisson est le nectar, c'est l'eau de la vie, bois-la. » Le disciple vide la coupe, et se laisse asperger par la boisson préparée de la même manière; enfin on demande à l'initié s'il veut faire partie de la communauté sikhe, veiller constamment à la prospérité de l'Etat, supporter pour lui tous les sacrifices, contribuer à la grandeur de la ville d'Amritsar, et lire tous les jours dans le code sacré de Nanek et de Govind. Pour naturaliser ainsi un prosélyte, il faut cinq Sikhs ; car Gourou-Govind a dit que son esprit sera présent partout où seront réunis cinq Sikhs.

« Jacquemont a pu visiter le bassin sacré; il raconte sa visite dans les termes suivants ;

« 19 *octobre* 1831. — « J'ai passé huit jours à Umbritsir (c'est ainsi que Jacquemont écrit Amritsar). C'était l'époque de la fête du Desserré, où j'ai vu l'Asie dans toutes ses pompes pittoresques. La veille de la fête, Runjet-Sing eut l'attention de me montrer le fameux bassin au centre duquel est le temple d'or où est gardé le Grant ou livre sacré des Sykes. Le fanatisme et la démence des *Akkalis* ou religieux guerriers qui se pressent toujours dans le lieu sacré, menaceraient de dangers presque certains un Européen qui le visiterait, s'il n'avait une puissante sauvegarde. Elle ne me manqua point. J'allai au temple avec une forte escorte de cavalerie syke sur un éléphant qui poussait de droite et de gauche, sans en blesser aucun, les épouvantables akkalis; et le temple était occupé par un régiment d'infanterie syke. Je fis une visite dans son enceinte à un vieillard célèbre par sa réputation de sainteté; il m'attendait, et le gouverneur de la ville était là qui m'attendait aussi par ordre du roi, pour me conduire dans le temple; il me prit par la main et me mena ainsi partout. S'il m'avait lâché, les akkalis sans doute m'eussent fait un mauvais parti; mais j'étais sacré sous le bras du Dessa-Sing. A la chute du jour, le temple, déjà éclairé par les lampes, offrait l'image du Pandæmonium. J'offris humblement au Grant un nurzer (*cadeau*) de 500 roupies, prises sur celles que le roi m'avait envoyées la veille, et je reçus en retour un mince khelat (*habit d'honneur*). »

Cette ville, dont la population s'élève à 100,000 âmes, est située à 16 lieues à l'est de Lahore.

AMSTEG (Suisse), au pied du mont Saint-Godard. *Voy.* Kussnacht.

AMYCLÉE (Grèce), ancienne ville du Péloponèse. Elle était célèbre dans l'antiquité par le culte particulier qu'elle rendait au fils de Latone. Polybe dit qu'il y avait dans ce lieu une statue d'Apollon et un temple,

le plus célèbre de tous ceux de la Laconie. Aussi Stace donne-t-il à cette cité l'épithète d'Apollinienne :

Hujus Apollineæ currum comitantur amyclæ.

On prétend que Léda, mère de Castor, de Pollux et d'Hélène, y faisait son séjour ordinaire; d'où lui vient aussi le surnom de Lédéenne,

Ledæasque ibis Amyclas...

selon Stace ; et selon Silius Italicus :

Ledæis veniens victor Xantippus Amyclis.

ANCONE (Italie, Etats-Romains, chef-lieu de la délégation de ce nom). L'église Saint-Cyriaque fut bâtie du IXe au Xe siècle, sur la hauteur où, selon Juvénal, était bâti un temple à Vénus (Sat. IV)

Ante domum Veneris, quam dorica sustinet Ancon.

Catule, en s'adressant à Vénus, lui dit (Carm. 36) :

Quæque Anconam, Cnydumque arundinosam.
Colis, quæque Amalhunta, quæque Golgos.

On y garde une grande quantité de reliques ; les plus remarquables sont celles de sainte Ursule, dont une partie est déposée à Cologne avec celles des autres vierges qui souffrirent le martyre avec elle.

Ancône est le siége d'un évêché qui relève immédiatement du pape.

La Vierge de Saint-Cyriaque est fort célèbre en Italie pour un miracle assez récent. Nous allons laisser parler l'auteur anonyme des *Pèlerinages aux sanctuaires de la Mère de Dieu*. Paris, Périsse, 1840, in-18.

« La Vierge honorée dans le sanctuaire de Saint-Cyriaque d'Ancône parut le 25 juin 1796, et à diverses reprises, verser des larmes en présence des habitants rassemblés. Elle ouvrait les yeux et les refermait, comme si elle voulait annoncer que les yeux de la divine miséricorde allaient se détourner de son peuple et le livrer au glaive de la justice. Ce signe lugubre se répéta de même à Rome, dans diverses églises, sur les places publiques où préside l'image de la Vierge, et en plusieurs autres lieux d'Italie. Le fait est trop avéré et trop notoire pour que nous soyons obligés d'en produire ici les témoignages. Ceux dont l'esprit conserverait le moindre doute, seront pleinement convaincus par la lecture de l'ouvrage que publia, sur cette matière, un prélat distingué. Il y démontre la vérité des prodiges par le nombre et le caractère des témoins, parmi lesquels on compte, en diverses circonstances, des prélats et des cardinaux, et ce qui dans le cas présent n'est pas d'un moindre poids, jusqu'à des incrédules. Il expose les précautions que l'on prit pour s'assurer qu'aucune cause naturelle ne produisait des effets si merveilleux. Il nomme enfin un grand nombre de Vierges qui donnèrent ainsi des signes de douleur, et entre dans le détail de ce qui se passa dans ces occasions (1). Nous renvoyons à cet auteur judicieux, pour nous borner à la Vierge du sanctuaire qui fait aujourd'hui le but de notre pèlerinage.

« Nous ne croyons pouvoir rien faire de mieux que d'insérer ici textuellement la narration publiée à la suite de l'ouvrage sur les Vierges miraculeuses de Rome.

« L'image de la très-sainte Vierge Marie sous le titre de Reine de tous les saints, dite vulgairement Notre-Dame de Saint-Cyriaque, est devenue très-célèbre dans ces derniers temps. Dès le 25 juin 1796, un peuple nombreux étant rassemblé devant cette image pour implorer son secours dans les calamités présentes, on la vit ouvrir et fermer les paupières qui sont peintes baissées. On vit en outre les prunelles devenir brillantes et se mouvoir circulairement. Le bruit de ce prodige ne tarda pas à se divulguer, et des lettres le répandirent au dehors. Comme c'était le premier miracle de ce genre (1), on jugea à propos, pour en conserver le souvenir, de recueillir quantité de ces lettres écrites par des témoins oculaires qui annonçaient le fait comme public, et on les fit imprimer chez Zempel, le 13 juillet 1796, sous le titre de *Recueil de plusieurs lettres*, etc. Ce miracle faisant beaucoup de bruit, et se renouvelant continuellement en présence d'une multitude immense qui accourait des lieux circonvoisins, on en rédigea, par ordre de son Eminence Mgr le cardinal Ranuzzi, évêque d'Ancône, une relation qu'on fit imprimer dans ladite ville avec son approbation. Elle est datée du 6 juillet 1796 ; et ce même jour on commença à la cour épiscopale une procédure en forme pour constater l'authenticité du prodige, qui se renouvela en présence des juges mêmes et de personnes de qualité. Il est dit dans une espèce d'appendice de ladite relation, imprimée aussi à Ancône, le 25 novembre 1796, c'est-à-dire cinq mois après le commencement du miracle, qu'il

(1) On voit bien que nous voulons parler de Mgr Marchetti. Son ouvrage a été traduit en premier lieu par des prêtres émigrés français, sous ce titre : *Mémoires concernant les prodiges arrivés à Rome dans plusieurs images*, etc. Hildesheim, 1799. Il en parut ensuite une autre traduction à Paris, l'an X, sous ce titre : *Miracles arrivés à Rome en 1796, prouvés authentiques*, etc. Le détail de ces miracles et la dissertation qui précède convaincront tout esprit raisonnable.

(1) *Le premier miracle de ce genre* qu'on voyait dans cette ville. Mgr Marchetti, dans son *Discours préliminaire* (p. 40 de l'édit. d'Hildesheim) témoigne avoir trouvé dans l'histoire deux exemples de miracles semblables. Le premier était arrivé à Brescia, en 1524. Le jour de la Pentecôte, l'image de Notre-Dame des Grâces ouvrit et ferma les yeux, ouvrit et joignit les mains. L'enfant Jésus ouvrit pareillement les yeux et leva les mains vers sa mère. Les yeux de saint Joseph, représenté aussi sur ce tableau, brillaient d'un éclat extraordinaire. Le second miracle de ce genre eut lieu à Pistoie, à peu près vers la même époque. On y admira le terrible et touchant mouvement des yeux d'une image de la Vierge, *signes et annonces de malheurs qui sont arrivés dans la suite et de nos jours*. Dans une addition qu'on trouve à la fin de l'ouvrage de Mgr Marchetti (traduction de Paris), on parle encore de deux autres prodiges semblables arrivés, l'un à Palestrina, en 1716 ; et l'autre, dans le pays de Zendinara, en 1626.

continuait encore, et qu'il se renouvelait de temps en temps. Nous apprenons aussi qu'on publiera un extrait plus étendu de la procédure solennelle que l'on instruit dans ladite cour épiscopale.

« Les lettres, la relation et la procédure prouvent également qu'on a aperçu des choses miraculeuses dans l'image de sainte Anne, tenant devant elle sa très-sainte fille la Vierge Marie, à qui elle apprend à lire. Cette image est peinte sur de l'ardoise, et placée dans la même église cathédrale, sur le tombeau où l'on conserve le corps du bienheureux Antoine Fatati. Le 26 juin, le peuple qui y était accouru en foule vit les deux images de la mère et de sa très-sainte fille tourner les regards vers les spectateurs. En même temps leurs prunelles brillaient comme celles d'une personne vivante (1). »

« Les événements qui se passèrent l'année suivante donnèrent un plus grand éclat aux prodiges de la Vierge d'Ancône.

« Bonaparte triomphait, en Italie, de tous les obstacles que la force des armes et la rigueur même de la saison semblaient devoir mettre à sa marche. Le 10 février 1797 il était dans les murs d'Ancône. A cette époque on ne parlait dans cette ville et dans les environs que des Madones miraculeuses et des signes qu'elles donnaient de la colère céleste. Celle de Saint-Cyriaque surtout avait fait dans les cœurs la plus vive sensation. Le général mande trois chanoines des plus distingués : ils paraissent en sa présence. Il leur reproche d'avoir usé d'artifice pour faire ouvrir et fermer les yeux à la Vierge. « Avez-vous cru, ajoute-t-il, arrêter la marche de mes troupes? Je vais vous confondre. Je veux vérifier la chose. Qu'on apporte l'image. » On se hâte d'obéir ; on lui présente la Vierge. Il fait ôter le cadre, puis le cristal qui la couvrait, et il la considère attentivement. Nul indice qui pût confirmer ses soupçons. Mais voilà que le général est frappé de la beauté et de la richesse du diadème et du collier que la piété des fidèles avait consacrés à Marie. Il les détache en disant qu'il en donnait une partie à l'hôpital, et que l'autre servirait à doter des orphelines. On gémissait de cette spoliation ; mais la terreur étouffait la plainte. Cependant Bonaparte demande aux chanoines si bien des personnes étaient venues implorer le secours de la Madone. Une foule innombrable, lui répond quelqu'un de ceux qui étaient présents, s'est prosternée à ses pieds. On ajoute qu'on a dressé un procès-verbal rédigé par l'avocat Bonavia. Cet avocat était dans l'antichambre. Il est introduit, et il assure avec fermeté que soixante mille personnes sont venues implorer la Vierge. Bonaparte fait allumer des bougies devant l'image et se met à la considérer avec une nouvelle attention. Il paraît que la certitude du prodige fit alors quelque impression sur ce cœur insensible à tout, hors au cri des combats. Il rend les pierreries à un des ecclésiastiques, avec ordre de les replacer où elles étaient d'abord. Ensuite il adresse aux chanoines et à l'avocat des paroles d'amitié et les invite à dîner avec lui. Mais il veut qu'on porte ailleurs l'image miraculeuse. Bonavia, enhardi par les dispositions où il voit le général, lui représente avec respect que cet ordre désobligera tout le peuple. En ce cas, reprend Bonaparte, qu'on la reporte où elle était. Seulement je veux qu'elle reste couverte.— Heureux si le prestige de la gloire n'avait pas bientôt dissipé l'impression salutaire qu'un événement si étrange parut faire dans son âme (1) !

« Mais que signifiaient ce prodige et tant d'autres semblables? L'histoire ne le montre que trop. La capitale du monde chrétien est envahie ; Pie VI est jeté dans les fers. Bientôt on le traîne à Florence ; il en est tiré, et accablé d'ennuis et d'infirmités, il finit sa carrière à Valence en Dauphiné. Le sacré collége est dispersé ; l'Italie est dans la désolation. L'impiété levait une tête superbe. A l'en croire, les promesses divines allaient être démenties. C'était, selon son langage présomptueux et insensé, le dernier pape qui devait s'asseoir sur la chaire de Pierre. Cette chaire proclamée si longtemps éternelle était renversée pour jamais.

« Cependant, du haut des cieux, Marie avait entendu les cris de son peuple. Jésus veillait, lorsqu'il semblait endormi dans la barque du pêcheur. Il se lève, et les peuples accourent, ils renversent tous les obstables. Comme un vent impétueux, ils chassent devant eux tout ce qui ose leur résister. L'Italie est délivrée par les ennemis mêmes de la chaire apostolique. Le conclave s'assemble à Venise, Pie VII est élu, et bientôt couronné à Rome. Quels divins traits de la providence! quel accomplissement visible des promesses de Jésus-Christ! »

Quand Pie VII put enfin reprendre possession de la chaire pontificale, il s'empressa de quitter la France où il avait été retenu prisonnier par Bonaparte, et reprit le chemin de l'Italie.

« Pie VII arriva le 12 mai (1814) à Ancône, et fut reçu avec des transports indicibles de joie. Une foule de marins habillés uniformément dételèrent les chevaux de sa voiture,

(1) *Mémoires concernant les prodiges arrivés à Rome*, édit. d'Hildesheim, pag. 250.

(1) *Hist. génér. de l'Eglise*, édit. 1836, l. 98. Une inscription, gravée sur une table de marbre et placée dans l'église de Saint-Cyriaque, est un nouveau témoignage de ce prodige. La voici :

MARIÆ. SANCTÆ. CŒLITUM. REGINÆ.
OPIFERÆ. EXORATÆ.
QUOD. ANNO CIↃ. IↃCC. LXXXXVI. VII KAL. JULIAS.
PIO. VI. PONTIFICE. MAXIMO.
E. IMAGINE. MOTU. VISIBILI. OCULOS. APERIENS.
MOESTISSIMAM. CIVITATEM.
HOSTIUM. COPIIS. OPPRIMENDAM.
NOVO. PRODIGIO. CIRCUMSPEXERIT. RECREARITQUE.
MIRAMQUE NICTATIONEM. IN. CIVES.
AC HOSPITES. INNUMERCS.
AD QUATUOR. MENSES. CONTINUARIT.
ORDO. ET POPULUS. ANCONITANUS. VOTI. COMPOS.
AN CIↃ. IↃCCCXIV.
PATRONÆ. ADJUTRICI. MATRI. INCOMPARABILI.

y attachèrent des cordes de soie rouges et jaunes, et la traînèrent au milieu des cris d'allégresse. On entendait l'artillerie des remparts et le son des cloches de toutes les églises. Il descendit sur la place Saint-Augustin, donna la bénédiction du haut d'un arc triomphal ; de là passa à la loge des marchands, d'où il bénit la mer; puis il alla loger au palais Pichi, où il resta jusqu'au 14. Le 13 il couronna, dans la cathédrale, l'image de la Vierge sous le titre de *Regina sanctorum omnium*. Le 14 il partit pour Osimo. Une garde d'honneur, vêtue de rouge, l'escorta jusqu'à Lorette (1). »

Les habitants d'Ancône ont placé dans la cathédrale une inscription qui doit transmettre à la postérité la plus reculée le souvenir de l'éclatant hommage rendu par la reconnaissance de Pie VII à la Vierge de Saint-Cyriaque. Elle est conçue en ces termes :

ANNO MDCCCXIV.
III. IDUS. MAJAS.
PIUS VII. CLARAMONTIUS. P. M.
E. CAPTIVITATE. POMPA. TRIUMPHALI. ROMAM.
PROGREDIENS.
HEIC. SACRO. AD. ARAM. PRINCIPEM. FACTO.
IMAGINEM. D. N. MARIÆ. DEI. PARENTIS.
SOLEMNIBUS. CÆREMONIIS. CORONA. DONAVIT.
HYPOGÆUM. KYRIACI. SANCTI. REVISIT.
SACRICOLAS. IN ÆDIBUS. PONTIFICALIBUS.
ADMISSIONE. CLEMENTIA. ADLOQUIO. BEAVIT.
CUJUS. DIEI. SACRUM. ANNIVERSARIUM. IN FASTOS.
AD DOMINICUM. MAJI. SECUNDUM. RELATUM. EST.
IN EOQUE. TRIBUTUM.
UTI. QUI. RITE. HUC. ACCESSERINT. PONTIF. MAX.
INDULGENTIA.
PIACULO. OMNI. ET. STATIS. ADMISSORUM.
POENIS. EXSOLVANTUR.

ANDELYS (les), France, dans le département de l'Eure, en latin *Andeliacum*. Les Andelys forment deux villes, l'une, le Grand-Andely, sur la Cambon ; l'autre, le Petit-Andely, sur la Seine.

C'est le lieu d'un célèbre pèlerinage en l'honneur de sainte Clotilde.

« On fait tous les ans, le 2 juin, aux Andelys, une procession à la fontaine qu'on appelle de Sainte-Clotilde. Là, le doyen, à la tête du chapitre, répand une certaine quantité de vin, et aussitôt les pèlerins, qui accourent ordinairement de toutes parts à cette dévotion, se jettent nus dans la fontaine, les hommes d'un côté et les femmes d'un autre, étant séparés par une muraille. On prétend qu'il arrive souvent que plusieurs de ces pèlerins obtiennent la guérison de leurs maux, en se lavant seulement une fois dans la fontaine dont il est question.

« La procession à la fontaine de Sainte-Clotilde, et la cérémonie d'y répandre du vin, se font en mémoire d'un miracle qu'on dit avoir été opéré par cette sainte, au temps de la construction de l'église et du monastère en ce lieu même. La tradition du pays porte que sainte Clotilde, pour favoriser les ouvriers qu'elle employait à l'exécution de son dessein, changea en vin l'eau de la fontaine qui était auprès, et qui est la même que celle dont nous venons de parler (1). »

Cette église, devenue collégiale, était dédiée à Notre-Dame, et n'est éloignée que d'environ trente pas de la chapelle dédiée à la sainte reine de France.

ANDROS (Cyclades). On y vénère la madone *de Cumulo* dans une célèbre chapelle bâtie tout au haut de la vallée de Megnitès.

ANDUJAR (Espagne). Cette ville s'appelait autrefois en latin *Illiturgis :* elle est située sur le Guadalquivir, dans la capitainerie-générale d'Andalousie. Les ruines de l'ancienne ville sont aujourd'hui à 4 kilomètres de la nouvelle. MM. Dufau et Guadet se trompent en disant que *Illiturgis* est la moderne Arjona. Cette dernière s'appelait autrefois *Urgao*. On a établi à Andujar une célèbre confrérie de Notre-Dame, qui depuis longtemps y solennise tous les jours du mois de mai.

La Vierge miraculeuse qu'on y vénère s'appelle Notre-Dame de Cabeza, ou de *Capite montis*.

ANGÉLY ou **SAINT-JEAN D'ANGÉLY** (France), dans le département de la Charente-Inférieure.

L'an 1025, la tête d'un saint ayant été trouvée dans le monastère de Saint-Jean-Baptiste, détruit par les Normands, et rebâti, en 942, par l'abbé Halduin, il se persuada et voulut persuader à Guillaume, grand duc d'Aquitaine, que c'était réellement celle du précurseur de Jésus-Christ. Cependant plusieurs doutèrent de ce fait, et apportèrent plusieurs raisons contre l'assertion de cet abbé, ainsi que nous l'apprenons d'Aymar, dans sa Chronique d'Angoulême : il ajoute cependant que le duc, étant convaincu de la vérité de cette relique, fit venir à Saint-Jean-d'Angély Robert, roi de France, et la reine Constance, sa femme ; le roi de Navarre, le comte de Champagne, et plusieurs autres princes et grands seigneurs, lesquels honorèrent tous la tête du précurseur et lui firent des présents magnifiques. Depuis ce temps-là, on a toujours révéré à Saint-Jean-d'Angély la tête de saint Jean-Baptiste, que l'on prétend néanmoins posséder aussi à Amiens et en d'autres endroits. Cette même tête de saint Jean a échappé aux protestants, qui furent si longtemps maîtres de la ville et du monastère, et qui, dans toutes leurs guerres, ont brûlé ou pillé tant de châsses et tant de précieux reliquaires.

ANGERS (France), département de Maine-et-Loire. « Ce fut à Angers que Bérenger ouvrit ses prédications contre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, et cette hérésie, qui semblait ouvrir de loin la voie à Calvin et à Luther, agita profondément la dernière moitié du XI[e] siècle. Par suite de la réaction qui s'opéra contre cette opinion, et afin de témoigner plus clairement l'adoration pour le Christ, que les catholiques croyaient ébranlée, le pape Urbain IV institua, en 1264, la fête du Saint-Sacrement,

(1) M. le chevalier Artaud, *Hist. du pape Pie VII*, t. II, p. 356.

(1) Robert de Hesseln, *Diction. univers. de la France*, etc., 1771.

et la ville, qui avait été le théâtre des prédications de Bérenger, s'efforça de se justifier aux yeux de l'Eglise en donnant à cette protestation un éclat tout particulier. Aussi les processions de la Fête-Dieu à Angers, que l'on appelait *sacres*, eurent-elles longtemps une grande célébrité.

« La cérémonie commençait à six heures du matin et durait jusqu'à quatre heures du soir. Toutes les autorités de la ville suivaient la procession. Pendant la nuit qui précédait la fête, des crieurs publics parcouraient les rues pour l'annoncer, tenant à la main une torche de cire jaune à laquelle pendait une clochette.

« Douze corps d'état avaient le privilége de paraître à la procession avec des torches : c'étaient les bouchers, les poissonniers, les cordonniers, les tailleurs, les selliers, les couvreurs, les gauliers, les porte-faix, les savetiers, les cordiers, les boulangers et les bateliers.

« Par extension, l'usage fit donner le nom de torches à des théâtres portatifs, autour desquels s'avançaient les corps d'état. On groupait sur ces échafauds ambulants des mannequins à masques de cire, revêtus de papiers dorés, de paillettes, et figurant des scènes de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Cet édifice était porté par seize hommes, qui faisaient faire à leur fardeau des révérences cadencées devant certaines stations.

« Les douze torches existaient encore en 1790, car à cette époque les corporations demandèrent que leur entretien fût payé par la ville, ce qui fut accordé, mais ce qui amena peu après leur destruction.

« Il ne reste plus de trace de ces torches que dans le cierge des pêcheurs, qui se porte encore aux processions de la Fête-Dieu. Il est d'une hauteur et d'une grosseur remarquables, orné de madones peintes et de petits cercles auxquels pendent des poissons. »

ANGES (Notre-Dame des). Non loin d'Assise, dans les Etats-Romains, s'élève un temple célèbre par les honneurs qu'on y rend à la sainte Vierge. Nous laisserons tout d'abord parler le franciscain Wadding.

« Après avoir traversé Spello, dit-il, le pèlerin découvre au milieu de la plaine une magnifique église et un vaste monastère, dont les proportions grandioses et pures rappellent le Bramante et Vignola. C'est Notre-Dame des Anges, non plus humble et pauvre, mais revêtue d'un manteau de reine. Sous le grand dôme on retrouve la merveilleuse, la chère portioncule (*porzioncula*) encore toute parfumée de la présence de saint François; c'est là où il a prié, où il a pleuré, où il a reçu de Dieu la grâce de fonder un grand ordre dans l'Eglise. En vérité ce lieu est saint. Toutes les générations y ont passé, et elles ont senti descendre en elles, la force, la résignation, l'espérance. Notre-Seigneur, dit M. Chavin de Malan, l'avait promis à son serviteur François, et sa parole est éternelle. »

Qu'est-ce donc que cette antique chapelle de Sainte-Marie ou de Notre-Dame des Anges, ou de la Portioncule, cette chapelle au nom si glorieux et si modeste tout à la fois, que les peuples entourent d'une vénération si profonde, à laquelle on a donné pour abri qui la renferme et la protége comme une relique précieuse dans une châsse d'or, l'un des plus beaux temples chrétiens ?

Le R. P. Matthias Grouwels, récollet, honoré de plusieurs dignités de son ordre, va nous l'apprendre.

« L'an 513 de l'ère nouvelle, de pieux ermites venus de Palestine en Italie, où ils avaient choisi pour séjour la vallée de Spolète, élevèrent de leurs mains la chapelle de la Portioncule. Le peuple d'Assise concourut à cette construction par ses aumônes, et quand l'édifice fut achevé, on lui donna le nom de chapelle ou sanctuaire de Sainte-Marie de Josaphat, à cause de certaines reliques apportées par lesdits ermites de la vallée de Josaphat et dont ils l'enrichirent (1). Plus tard, à cause de ses étroites proportions, cette chapelle reçut le nom de *Portioncule*. On l'appela aussi Sainte-Marie des Anges. Quelques années s'écoulèrent, et les ermites s'étant retirés dans l'Emilie, saint Benoît, abbé, obtint ce même lieu vers 540; et c'est ainsi que notre antique chapelle vint dans la possession des Bénédictins de Monte-Subasio, où nous la retrouverons au temps de saint François.

« La chapelle de Sainte-Marie des Anges, dit Grouwels, dans son *Histoire de l'indulgence de la Portioncule*, bâtie en pierres grises et brutes, est située à une demi-heure d'Assise. Elle a 17 pieds de large, 37 de long; Au-dessus du fronton ou du pignon antérieur est une petite tour haute de 8 pieds. Les murs latéraux ont 17 pieds de hauteur. La voûte est à peu près ovale; à l'intérieur, la muraille, dégradée tant par la vétusté que par les pieux attouchements des fidèles, est ornée de dons en argent et d'autres témoignages de dévotion.

L'autel est séparé par une grille en fer, faite avec art; du côté de l'Evangile, le mur est percé d'une fenêtre. La porte antérieure par laquelle on entre pour gagner l'indulgence, a neuf pieds de large; celle par laquelle on sort est du coté de l'Epître, et n'en a que huit. Il y a par derrière une autre plus petite porte par laquelle entre avec ses ministres et assistants le prêtre qui vient célébrer solennellement la messe.

« La peinture inférieure de l'autel représente l'Annonciation de l'archange Gabriel à la Mère de Dieu. On dit qu'elle était dans cette chapelle dès le temps de saint François; aujourd'hui une lame d'argent la recouvre tout entière, à l'exception des figures de la sainte Vierge et de l'archange. Der-

(1) Dans la *Vie de saint François*, le P. Chalippe dit que c'étaient des reliques du tombeau de la sainte Vierge, ce qui expliquerait sans peine le patronage de Marie, sous lequel cette chapelle fut placée. Le meme historien fait remonter la fondation de ce sanctuaire jusqu'à l'année 352, et il cite l'ouvrage italien d'Ottavio, évêque d'Assise, qui n'est point venu jusqu'à nous.

rière la chapelle et à 33 pieds environ vers le chœur (de la basilique moderne qui renferme la *Portioncule*), on voit la cellule que saint François habita, et dans laquelle il mourut le 4 octobre 1226.

« Cette cellule est comprise dans l'enceinte de la grande église bâtie au-dessus du sanctuaire que nous venons de décrire. En dehors, mais toujours à l'intérieur du monastère, existe une autre chapelle ; c'était autrefois la caverne dans laquelle saint François se rendait souvent pour s'appliquer à l'oraison. Il y priait, quand un jour une tentation charnelle le pressa si vivement qu'étant sorti (c'était avant que Jésus-Christ eût accordé l'indulgence), il se jeta nu dans les ronces et les épines; mais ces ronces se changèrent en rosiers très-beaux et sans épines (comme ceux que l'on y voit encore aujourd'hui, et que les religieux montrent aux voyageurs). Si toutefois on les transplante ailleurs, ces épines qu'elles n'ont point à la Portioncule reparaissent. Les feuilles en sont encore maintenant rouges d'un côté, et comme tachées de sang; ce que j'ai vu de mes propres yeux, ajoute le R. P. Grouwels.

« En 1559, ou selon d'autres, en 1569, les aumônes et les offrandes généreuses des princes permirent de faire au-dessus de la chapelle de la Portioncule une église de vastes proportions, sous le dôme à jour, de laquelle est cette chapelle bénie, comme l'humble et vénérable maison de la très-sainte Vierge, à Lorette, dans le temple magnifique qui la renferme.

« Cette église a 400 pas de long et 132 de large; elle a été élevée par le célèbre Vignola.

« Un couvent de Franciscains à droite, des hangars et quelques modestes habitations à gauche, voilà ce qui entoure la basilique, qui frappe plus encore dans son isolement. Elle paraît neuve, parce qu'il a fallu y faire de grands travaux de restauration, après le tremblement de terre de 1832. La coupole resta en quelque sorte suspendue au centre de la croix latine, tandis que les piliers tombaient en partie, et cette circonstance a été regardée comme miraculeuse, puisque la sainte chapelle est au-dessous. On travaille encore à la restauration et à l'embellissement de cette basilique, qui est à trois nefs avec des chapelles tout autour. »

Le pèlerinage de Notre-Dame des Anges est très-célèbre dans toute la catholicité. Nous laisserons parler ici M. l'abbé Sebaux, chanoine honoraire du Mans.

« Les Vies les plus anciennes de saint François nous rapportent la vision d'un pieux frère, vision qu'il eut étant encore dans le monde et que nous ne saurions passer sous silence. Ce frère, entré plus tard en religion, devint l'ami particulier du saint, et se distingua toujours par ses vertus et sa tendre dévotion.

« Il apercevait, dans cette vision, tous les hommes du siècle frappés de cécité et à genoux autour de Sainte-Marie de la Portioncule, les mains jointes et élevées avec leurs regards vers le ciel; ils suppliaient Dieu avec larmes de daigner les éclairer dans sa miséricorde; et pendant qu'ils priaient, il lui semblait qu'une grande lumière sortait du ciel, et, descendant sur eux, les éclairait tous de ses rayons salutaires.

« Dans cette vision, plusieurs auteurs anciens et respectables ont vu les figures prophétiques des fidèles qui devaient se rendre un jour autour du sanctuaire de Sainte-Marie des Anges, pour y recevoir leur part des grâces abondantes que Notre-Seigneur Jésus-Christ y aurait lui-même attachées.

« Depuis le jour, en effet, où l'indulgence de la Portioncule fut proclamée avec solennité par le B. François et les évêques délégués du saint-siége, chaque année vit un immense concours de fidèles qui, conduits par la foi et la piété, venaient solliciter en ce lieu vénéré le pardon de leurs fautes. C'est à peine si, aujourd'hui que la foi s'est tant affaiblie parmi nous, nous pouvons croire à l'empressement produit alors par l'espérance d'obtenir l'application de cette grâce précieuse. Alors les dons de Dieu étaient compris; et maintenant, nous devons le dire avec amertume, c'est à peine trop souvent si nous en entrevoyons le prix inestimable ! Ils sont toujours les mêmes, mais nos yeux troublés ou malades n'en saisissent plus les richesses et la grandeur. Puissions-nous, à genoux aux pieds de notre divine Mère, les mains et les regards levés vers le ciel, obtenir, nous aussi, cette intelligence salutaire des bienfaits de Dieu !

« Le zèle des pèlerins de la Portioncule ne fit que s'accroître pendant les années et les siècles qui suivirent la concession et la publication de l'indulgence. A la fin du XVe siècle, Barthélemy de Pise citait ce grand concours comme une preuve éclatante de son authenticité, en croyant pouvoir attribuer une telle affluence à l'inspiration divine.

« Barnabeo de Sienne raconte que, lorsque saint Bernardin se rendit à Assise pour la fête de Notre-Dame des Anges, plus de deux cent mille personnes s'y trouvaient réunies, tant pour voir le saint que pour gagner l'indulgence attachée à ce jour.

« Quand j'aperçus cette multitude innombrable, ajoute Barnabeo, je doutais qu'il restât autant de monde dans toute l'Italie.

« Dans un sermon que saint Bernardin lui-même achève en exhortant les fidèles à se rendre à l'indulgence de la *Portioncule* : J'ai vu, par moi-même, dit-il, s'accroître chaque année l'empressement des peuples, et plus de cent mille hommes réunis à la fois pour recevoir la rémission de leurs péchés.

« De siècle en siècle, nous trouverions des témoignages analogues.

« Wadding, l'annaliste des Frères-Mineurs, représentait en son temps ce concours si considérable, que les pèlerins étaient forcés d'habiter sous des tentes, à la campagne, autour du sanctuaire tant aimé, et que les vivres apportés de toutes parts suffisaient à peine à leur nourriture.



« Ils sont tellement pressés, tous voulant entrer à la fois dans l'église, que, chaque année, il en expire quelques-uns dans la foule. Souvent ils sont portés en l'air et leurs pieds ne touchent la terre que quand ils sont revenus en pleine campagne.

« Nous pourrions citer, dit M. Sebaux, un grand nombre de faits touchants qui se sont passés à Notre-Dame des Anges, et qui témoignent soit de la piété des pèlerins, soit de la bonté toute particulière de Dieu à leur égard. Ces faits étaient d'autant moins rares qu'alors la foi était plus vive, la foi à laquelle il est réservé, d'après la parole de Notre-Seigneur lui-même, d'opérer de si grandes choses. Mais nous serions bien vite entraîné au delà des limites que nous impose la nature même de cet opuscule (1). »

Nous n'en citerons que deux, le premier nous fera comprendre sous une forme figurative, les grands desseins de Dieu sur l'église de la Portioncule, et la dignité réelle de cet humble sanctuaire. Nous l'empruntons à une ancienne Vie de la B. Angèle de Foligno ; c'est elle-même qui parle.

« La matin du 2 août, voulant entrer dans l'église de la glorieuse Vierge de la Portioncule, je tenais la main d'une femme qui me prêtait son aide : mais, dès que j'eus mis le pied sur le seuil, je me trouvai ravie à ce point que, dans la foule même, je m'arrêtai et cessai de marcher, et je lâchai cette femme qui me précédait en m'aidant, et j'aperçus une église d'une étendue et d'une beauté merveilleuses, tout à coup divinement agrandie ; et dans cette église il ne paraissait rien de matériel, mais tout y était entièrement ineffable; et mon âme s'étonnait de ce que seulement en mettant le pied sur le seuil, l'église s'était subitement agrandie devant moi ; car je savais que l'église de Sainte-Marie des Anges était très-petite. »

« Elle était petite en effet, continue M. Sebaux, à ne considérer que ses proportions matérielles ; mais riche des bénédictions du Sauveur et de sa divine Mère, elle devenait spirituellement capable de s'ouvrir et d'offrir un sûr abri à tous les peuples qui accouraient vers elle pour avoir part à ses faveurs.

« Le second trait nous apprend quel empressement il y avait chez les fidèles pour recueillir le précieux bienfait de l'indulgence. Nous l'empruntons au P. Chalippe, qui l'a puisé dans les annales des Frères-Mineurs, où nous l'avons lu nous-même.

« Le bienheureux Jean de l'Alverne se trouvant, en 1309, à la maison de la Portioncule, pour confesser dans le temps de l'indulgence, entendit la confession d'un homme âgé de beaucoup plus de cent ans, portant l'habit du tiers-ordre, qui était venu à pied, du lieu de sa demeure, entre Assise et Pérouse. Le confesseur, admirant son zèle, lui demanda comment il avait pu entreprendre ce voyage dans une si grande vieillesse : *Mon révérend Père*, répondit-il, *si je ne pouvais venir à pied, je me ferais amener et même traîner, pour ne pas perdre le produit de ce saint jour*. Le confesseur ayant voulu savoir d'où lui venait une telle confiance, *C'est*, répondit le vieillard, *que j'étais présent lorsque saint François, qui logeait souvent chez mon père, y vint un jour, en allant à Pérouse, et nous dit qu'il allait demander au pape la confirmation de cette indulgence qu'il avait obtenue du Seigneur. Depuis ce temps-là, je n'ai pas manqué une année, autant que j'ai pu, et n'en manquerai pas une, tant que je vivrai, à venir dans ce saint lieu le jour de la rémission.* »

(1) Notice sur Notre-Dame des Anges, in-32, de 322 pages. 1848.

M. Chavin de Malan, dans son *Histoire de saint François d'Assise*, s'exprime ainsi au sujet de ce pèlerinage.

« Il faut voir ces troupes de 15 à 20,000 pélerins, arrivant de toutes les parties du monde, et campant dans la plaine, deux ou trois jours avant l'heure sainte. La journée est ordinairement consacrée à visiter la basilique d'Assise, le tombeau de sainte Claire, de saint Damien, tous les sanctuaires vénérés de ce paradis de l'Apennin. Mais les bandes pieuses, en chantant des cantiques, aiment surtout à aller prier un instant dans l'humble et très-ancienne chapelle *delle Carceri*. Pour arriver à cette solitude chérie de saint François, il faut suivre une petite route qui serpente sur le flanc du Monte-Soubasio. Le pauvre couvent, occupé par les *Riformati*, est en partie adossé à un énorme rocher qui fait un des côtés du cloître.

« Au milieu d'une nature si pittoresque, si grandiose, en face de ce mouvement des saintes douleurs de la pénitence, l'homme qui aime Dieu verse des larmes bien douces et des prières bien ferventes.

« Le soir, après que chacun a pris son repas en famille, car il y a des familles entières, ou avec des compagnons de route, les uns se reposent de leur long voyage, les autres racontent d'édifiantes histoires, quelques-uns chantent en s'accompagnant des instruments de leur pays. Sous un ciel d'Italie, pendant ces nuits d'été, si sereines, si calmes, les anges descendent sur la terre, et recueillent pour les présenter à Dieu, toutes ces joies confiantes et ces douleurs résignées. Les portes de l'église restent toujours ouvertes et plus de trente confesseurs sont occupés à panser et à guérir les blessures de l'âme.

« L'intérieur du couvent présente l'aspect d'un grand caravansérail où se serait arrêtée une nombreuse caravane. Tous les bons paysans des environs, qui, plus d'une fois dans l'année, ont accueilli le frère quêteur, descendent de leurs montagnes et viennent demander à leur tour une hospitalité qu'ils n'ont jamais refusée. D'ailleurs, le couvent est par excellence la maison du peuple ; il s'y établit comme chez lui ; dans la cour, il met son âne, son cheval, et il se couche tranquillement dans les corridors, dans les cloîtres et sur les marches des escaliers. Tout le long de la route, de Pérouse à Spolète, des milliers de marchands dressent leurs boutiques ; on y vend des vivres, des étof

fes et surtout des chapelets, des médailles et autres petits objets de dévotion ; chacun veut emporter un souvenir, un gage, qui doit charmer les embrassements du retour. »

Les détails que donne ensuite l'historien sur la belle et touchante fête de Notre-Dame des Anges, sont, à peu de chose près, conformes à ceux qui ont été fournis par Wadding, l'annaliste des Frères-Mineurs.

« La cloche du *Sagro Convento* donne le signal solennel que la journée *du pardon* s'ouvre dans le ciel et sur la terre. Tous les religieux de Saint-François, Conventuels, Observants, Réformés, Capucins, du tiers ordre, qui s'étaient réunis dans le *Sagro Convento* (1), défilent en longues processions sur la route d'Assise. L'évêque sort avec son clergé, tous les grands personnages ecclésiastiques et les magistrats. Les portes de Notre-Dame des Anges s'ouvrent avec cérémonie. On traverse la nef, on entre dans la *Portioncule*, où l'on ne fait qu'une simple salutation (2), puis sortant par la petite porte pratiquée à droite, on se retire dans le cloître intérieur. Alors le peuple se précipite avec une passion, un délire dont il est difficile de se faire une idée. Ce sont des cris, des invocations, des cantiques. Chacun à sa manière témoigne à Marie, Reine des anges et des hommes, son amour, son respect, sa reconnaissance. »

« Cette dévotion, dit M. Sebaux, dévotion expressive et bruyante, n'est pas rare en Italie. Elle étonnera et blessera peut-être notre gravité ; mais nous aurions tort de la condamner, d'après le sentiment plus froid et plus délicat des convenances qui, eu égard à la différence des lieux, des usages et des caractères, ne sont plus les mêmes que parmi nous. Aussi nous achèverons par ces paroles que nous empruntons à l'*Histoire de saint François d'Assise*, par M. Chavin de Malan :

« Le chrétien, en contemplant ces choses, bénit Dieu dans son cœur et rend de sincères actions de grâces à son infinie miséricorde, qui remet ainsi aux pécheurs de longues et pénibles satisfactions, et attache cette indulgence aux exercices du christianisme les plus ordinaires et les plus faciles. »

Les souverains pontifes qui, dès le commencement, avaient entouré de leur vénération et de leur sollicitude l'église de Sainte-Marie des Anges, ont accordé aux vœux et aux besoins des fidèles une notable extension de l'indulgence de la Portioncule. Nous croyons inutile de donner ici les bulles et les brefs donnés à ce sujet.

La fête de Notre-Dame des Anges se célèbre le deuxième jour d'août, comme on le voit dans le Martyrologe romano-séraphique, approuvé pour les trois ordres de Saint-François. On y lit :

« Le deuxième jour d'août à Assise, en Ombrie, dédicace de l'église de Sainte-Marie des Anges, nommée aussi de la Portioncule, que notre séraphique père saint François a honorée par-dessus toutes les autres, et dont il a fait le chef de son ordre ; dans laquelle il a obtenu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour tous les fidèles, par l'intercession de la très-sainte Vierge, Mère de Dieu, une indulgence plénière, que le souverain pontife Honorius III, comme vicaire de Jésus-Christ, et par son ordre, a confirmée, que Grégoire XV a étendue à toutes les églises de notre ordre séraphique, et que Innocent XI a rendue applicable par voie de suffrage aux défunts. »

Anges (Notre-Dame des) (France). Il y a une chapelle qui porte aussi ce nom, à peu de distance du petit village de Clichy-en-l'Aunois, département de Seine-et-Oise (diocèse de Versailles). Cette chapelle est l'objet d'un pèlerinage très-célèbre, qui s'y fait chaque année.

On lit dans une relation relative à l'origine de la chapelle de Notre-Dame des Anges :

« Il n'est peut-être point de contrée en France où l'on n'ait entendu parler de la forêt de Bondy : son nom même s'emploie communément en proverbe, quand on veut désigner un lieu où il y a à craindre pour sa sûreté. Cette réputation, peut-être assez bien fondée jadis, a cessé de l'être, aujourd'hui que cette même forêt est percée d'une grande et belle route, une des plus fréquentées de la France, outre qu'elle offre au voyageur quantité d'allées vastes et bien alignées qui la coupent dans tous les sens.

« Quoi qu'il en soit, l'événement que nous allons raconter prouvera, au moins en partie, ce qu'il faut croire, pour le passé, touchant ce lieu si fameux par ses fréquents brigandages.

« En 1212, le 2 août, trois marchands, originaires d'Anjou, appelés par leurs affaires dans nos provinces, s'en retournaient ensemble dans leur pays, emportant avec eux, ou les objets de leur commerce, ou l'argent qu'ils en avaient recueilli. Ils traversaient, par une nuit obscure, la forêt de Bondy, et ils étaient arrivés, au déclin d'une colline couronnée de bois, près de l'endroit où fut bâti depuis un village agréablement situé, nommé Clichy, lorsqu'ils furent attaqués par des voleurs qui leur donnèrent le choix ou de livrer ce qu'ils possédaient, ou de perdre la vie.

« Dans cette affreuse alternative, les marchands se résignèrent à se laisser dépouiller de ce qu'ils ne pouvaient défendre, et se livrèrent à la discrétion de la troupe. Les voleurs, dont cet exploit n'était sans doute pas

(1) Le *Sagro Convento* est un vaste monastère, bâti à Assise, peu après la mort de saint François. Il est à un mille ou 1500 mètres de Notre-Dame des Anges.

(2) La visite imposée comme condition de l'indulgence doit durer un certain temps qui doit être consacré à prier pour l'exaltation de la sainte Eglise, et selon les autres intentions du souverain pontife ; mais à Notre-Dame des Anges, la visite ne peut se prolonger à cause de la foule des pèlerins ; ce n'est qu'un simple passage dans la Portioncule, fait dans une vue de piété, et qui suffit pour que l'on gagne l'indulgence si d'ailleurs, on a rempli les autres conditions.

le premier, non contents d'avoir dépouillé les trois malheureux, eurent soin de plus, pour se mettre à l'abri de toute poursuite, de les attacher, dans un état de nudité complète, à autant de chênes voisins, qu'on prétendait montrer encore au moment de la révolution (1793), et ensuite ils s'enfuirent les laissant dans cet état.

« Les trois Angevins passèrent ainsi nus et enchaînés, dit la tradition, le reste de la nuit et le jour suivant. Il est aisé de comprendre ce qu'ils eurent à souffrir et de la gêne de leur position, et de la terreur que devait inspirer ce bois, et du besoin de nourriture; mais ce qui les tourmentait le plus, rapporte-t-on, c'était la soif ardente dont ils étaient dévorés; et, pour surcroît de douleur, ils n'entrevoyaient aucun secours humain à espérer. Que feront-ils? Vont-ils attendre dans le désespoir que la mort vienne mettre fin à leurs angoisses?

« Non. On leur apprit dès l'enfance qu'il règne au ciel un Dieu qui prend pitié de ceux qui s'adressent à lui avec confiance. Ils n'ignoraient pas non plus que Marie, la Reine des anges et des hommes, est toute puissante auprès de son divin Fils, et qu'on n'invoque jamais en vain son assistance. A cette époque, qui précéda de très-peu d'années le règne de saint Louis, la religion de Jésus-Christ était en honneur, et la foi vive. Les marchands la raniment alors, cette foi, dans leurs âmes. Ils n'élèvent point leurs mains vers le ciel, parce que leurs liens les en empêchent, mais ils y élèvent leurs yeux et leurs cœurs. Ils s'adressent à Marie, la consolatrice des affligés; ils pleurent, ils gémissent, ils supplient, ils font vœu d'élever à la sainte Vierge une chapelle, en reconnaissance de son divin secours, si elle les délivre, et à l'instant ils sont exaucés; leurs liens tombent, ils sont libres: même une fontaine jaillit, dit-on, pour les désaltérer.

« Fidèles à leurs promesses, les Angevins se hâtèrent d'élever sur le lieu même une petite chapelle, sous le nom de Notre-Dame des Anges, parce que, toujours selon la tradition, la sainte Vierge leur apparut environnée de ces célestes esprits, au moment de leur délivrance.

« Telle est l'origine de la chapelle de Notre Dame des Anges de Clichy et de son pèlerinage. Si le récit que nous venons de faire n'est pas fondé sur l'autorité de la foi, il mérite au moins le respect que réclament les traditions les plus plausibles de l'antiquité. Nous pourrions ajouter, s'il en était besoin, que M. Charrier de la Roche, l'un des derniers évêques de Versailles, après les informations ordinaires, a autorisé le culte rendu à la sainte Vierge dans la chapelle de Clichy, en accordant une indulgence de quatre jours à toutes les personnes qui la visiteront le 2 août, et aux autres fêtes principales qui s'y célèbrent, pourvu qu'elles remplissent d'ailleurs les conditions requises. »

Voici la nomenclature exacte de ces fêtes: 1° Le lundi de la Pentecôte: en ce jour toutes les paroisses voisines y viennent en procession chanter la messe; 2° le 2 août, jour de la Dédicace de la chapelle; 3° le 15 août, fête de l'Assomption de la sainte Vierge; 4° le 7 septembre, jour de la Nativité de la sainte Vierge: une neuvaine a lieu à cette époque; tous les jours, pendant cette neuvaine, outre les messes basses qui s'y disent en grand nombre, la grand'messe est chantée à 11 heures et les vêpres à 2 heures; 5° tous les samedis de l'année, depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, on célèbre la messe à 9 heures.

Donnons maintenant quelques détails sur les changements qu'a subis la chapelle de Notre-Dame des Anges.

La chapelle primitive, élevée par les marchands angevins, était de médiocre étendue, et l'on ne rapporte rien de remarquable touchant sa forme et sa structure; seulement il y avait sous le chœur, comme on l'y voit encore aujourd'hui, une voûte souterraine recouvrant une espèce de puits dont l'eau va se rendre dans un petit bassin situé à l'extérieur, par un conduit de pierre d'environ 16 toises de long. C'est la fontaine miraculeuse dont il a été parlé plus haut. La renommée ayant bientôt publié la délivrance des trois Angevins, par l'entremise de Notre-Dame des Anges, la piété conduisit à sa chapelle une multitude considérable de pèlerins des pays les plus éloignés; il en vint entre autres de Lille en Flandre.

Le nombre des pèlerins augmentant progressivement chaque année, l'enceinte de la chapelle se trouva beaucoup trop étroite, et il fallut songer, environ cinquante ans après l'érection du premier édifice, à en construire un autre plus vaste. On éleva donc, vers l'an 1260, au moyen des pieuses largesses des fidèles, une grande et belle église, qui pouvait contenir cinq à six cents personnes.

Cette église, comme beaucoup d'autres, disparut sous le marteau des démolisseurs impies de la révolution.

La nouvelle chapelle qui existe aujourd'hui ne date que de 1808. L'inauguration en eut lieu le 8 septembre de la même année, et la statue de la sainte Vierge, sauvée et précieusement conservée pendant les mauvais jours, y fut solennellement replacée par le clergé de toutes les paroisses voisines. C'est là que les fidèles continuent de se rendre en grand nombre tous les ans pendant la neuvaine.

Les eaux de la source miraculeuse sont, dit-on, très-salutaires pour les fièvres et plusieurs autres maladies. On voit tout auprès de la source un calvaire.

La chapelle de Notre-Dame des Anges est dans un site admirable. On voit non loin de là un château entouré d'un parc magnifique. Ce château a été habité par la célèbre Gabrielle d'Estrée.

ANGILLON (France). *Voy.* CHAPELLE D'ANGILLON.

ANGRA DE REYS (Amérique méridionale), dans le Brésil.

Cette ville possède une madone *de la Conception*, qui donne quelquefois son nom à

la ville. Les Portugais en particulier ne l'appelaient jamais autrement que Notre-Dame de la Conception.

ANGY (France), petite commune au sud et à 1 kil. de Mouy, département de l'Oise. Elle possède une église romane du x[e] siècle, qui a la forme d'une croix. L'abside est polygone; ses fenêtres sont en plein cintre et entourées d'un cordon en dents de scie. Le transept du midi a éprouvé quelques modifications postérieures à sa construction ; l'autre est intact. Le clocher est central et carré. Chaque face présente deux fenêtres romanes. Au-dessus est une corniche soutenue par des corbeaux à têtes grimaçantes. Les arcades du chœur, appuyées sur des colonnes romanes, appartiennent au style de transition.

Il y a dans ce village une chapelle dédiée à sainte Claire, qui est le but d'un pèlerinage très-fréquenté; on y vient le 17 juillet pour demander à la sainte la guérison d'ophthalmie ou de maux d'yeux. On a soin de se laver les yeux avec l'eau de la fontaine qui est toute voisine de l'église.

ANHOF (Bavière). Gumppenberg y a trouvé une image miraculeuse de la sainte Vierge.

Cette statue de la Vierge Mère, dit-il, ne tire point sa valeur de la matière dont elle est faite, mais des nombreux miracles qu'elle a opérés dans le bourg d'Anhof. Elle est très-ancienne et il s'y fait un grand pèlerinage à toutes les fêtes de la sainte Vierge. Gumppenberg cite plusieurs actions merveilleuses qui lui sont attribuées ; la plus ancienne remonte à l'année 1519 ; mais le pèlerinage était déjà établi depuis longtemps, puisqu'il s'agissait alors de faire restaurer et repeindre la statue.

ANIANE (France), ou Saint-Benoît d'Aniane, chef-lieu de canton du département de l'Hérault, au pied des montagnes, près de la rivière d'Arre. L'historien de l'ordre de Saint-Benoît (1) dit qu'un autre saint Benoît ayant quitté des religieux dont les mœurs ne s'accordaient pas avec les siennes, retourna dans le Languedoc, sa patrie, et éleva un petit ermitage près d'une chapelle dédiée à saint Saturnin, sur un ruisseau nommé Aniane, non loin de la rivière d'Hérault. Il y bâtit ensuite un monastère ; mais le nombre de ses disciples s'étant accru, il quitta la vallée où il s'était établi, parce qu'elle était trop resserrée, et il transporta sa communauté dans un lieu voisin, où il bâtit un autre monastère, dont l'église fut dédiée en l'honneur de la sainte Vierge. L'an 782, il bâtit une seconde église, et l'accompagna d'un cloître.

La réputation de cet abbé lui attira beaucoup de religieux, et il fut obligé d'envoyer de son abbaye d'Aniane des colonies pour peupler divers autres monastères, celui de Menat en Auvergne (Puy-de-Dôme), celui de Saint-Savin, dans le diocèse de Poitiers (Vienne), et celui de Massay dans le Berri (Indre). On voit, ajoute La Martinière, à qui nous empruntons ces détails, que l'abbaye a pris le nom de l'ermitage, ou plutôt du ruisseau, et qu'elle l'a donné à la ville.

(1) Tom. II, liv. v, ch. 2, p. 345.

ANIGRUS (Grèce) dans le Péloponèse ; rivière qu'on appellait auparavant Minyeius et Minterius, au rapport de Strabon (1). On y voyait un tombeau très-célèbre ; mais ce qu'il y avait de plus remarquable, c'était l'antre des Anigrides, selon Pausanias (2), ou des Anigriades selon Strabon (3), qui était assez près de l'Anigrus.

Ceux qui y entraient avec quelque maladie de peau, des dartres, etc., imploraient les nymphes selon le rite qu'on leur prescrivait, faisaient quelques sacrifices, frottaient l'endroit souillé de la maladie cutanée, avec de l'eau de la petite rivière, puis la passaient ensuite à la nage ; après quoi ils laissaient dans l'eau toute leur impureté et sortaient radicalement guéris.

Pausanias, en racontant ce fait, ne le fait qu'avec une certaine retenue, et avec le correctif *on croit*. C'était donc un genre de pèlerinage tout à la fois utile à l'âme et sain au corps.

ANKHESMOS (Grèce), montagne voisine d'Athènes. Elle était couverte de bosquets et de bois sacrés, où se cachaient des sangliers nombreux. Cependant, outre le plaisir de la chasse qui poussait les Grecs à parcourir cette montagne, beaucoup y étaient attirés par leur dévotion ; car une statue de Jupiter en couronnait le sommet ; ce qui avait fait donner au maître des dieux le nom poétique de Ἀγχέσμος.

AN-KING (Chine), dans la province de Nan-King.

Le faubourg de cette ville, arrosé par la rivière de Kiang, renferme plusieurs temples fort beaux. Il y en a un élevé près de là sur une colline : les habitants y vont en foule immoler des victimes, brûler de l'encens et offrir toutes sortes de parfums, de fruits et de fleurs. Ce temple est embelli d'une haute tour qui soutient encore sept balustrades fort bien travaillées (4).

ANNE DE LA PALUE (SAINTE) (France), dans l'ancienne Bretagne, aujourd'hui dans le département du Finistère.

La fontaine de Sainte-Anne est le lieu d'un célèbre pardon, ou pèlerinage, auquel ne manquent pas de se rendre tous les habitants des environs. On prétend qu'on renouvelle ses forces et que l'on fortifie sa santé en se versant sur le cou ou dans les manches l'eau de la source miraculeuse.

ANNECY (Savoie), située au bord d'un grand lac du même nom. C'est là que s'est fixé l'évêque de Genève depuis que cette ville est tombée au pouvoir de la religion réformée en 1535. La plus belle église d'Annecy fut choisie pour remplacer la cathédrale de Genève, et on y transféra en même temps le titre de Saint-Pierre. C'était auparavant une église de Cordeliers ; ce qui fait qu'on

(1) Strab. *Geogr.*, lib. VIII, p. 347.
(2) Pausan. *in Attic.*, lib. v, c. 5.
(3) Srab. *loc citat.*
(4) *Voy.* La Martinière, *Dictionn. géogr. et histor.*, etc., mot ANKING.

lui donna, longtemps encore après cette mutation, le nom de Saint-François.

Le corps de saint François de Sales, vénérable relique, se conservait au monastère des Filles de la Visitation Notre-Dame, dans une châsse d'argent placée au-dessus du maître-autel.

Cette communauté célèbre avec une grande solennité toutes les fêtes de la sainte Vierge, mais par-dessus toutes les autres celle de la Visitation (3 juillet).

ANTEQUERA (Espagne). Gumppenberg y cite une Vierge miraculeuse sous le titre de Notre-Dame des Remèdes.

Antequera, autrefois *Anticaria* ou *Antecaria*, est située au bord de la mer, à quelque distance de Malaga.

ANTHÉLA (Grèce). On distingue dans la plaine, qui environne ce bourg du Péloponèse, une petite colline (1) et un temple de Cérès, où les amphictyons tenaient tous les ans une de leurs assemblées. Ce pèlerinage, si l'on peut lui donner ce nom ambitieux, était plutôt un acte politique qu'une œuvre de religion.

ANTHUSA (Italie), l'un des anciens noms sacrés de Rome. *Voy*. ROME.

ANTIBES (France), dans le département du Var.

A quatre kil. au sud de cette ville, on va visiter en pèlerinage, sur le cap de la Garoupe, Notre-Dame de la Garde d'Antibes, célèbre dans toute la Provence.

ANTIOCHE (Syrie). Les célèbres jardins de Daphné étaient situés à environ 12 kil. de cette ville célèbre de l'Asie. *Voy*. DAPHNÉ.

Séleucus Nicator éleva la capitale de la Syrie, qui devait être aussi la capitale de l'Asie, sur la rive gauche de l'Oronte, dans l'une des positions pittoresques que ce fleuve traverse en son cours sinueux. Il était là au centre de l'Asie, presque au bord de la mer, un regard sur ses provinces, un regard sur la Grèce sa rivale. La mort suspendit ses projets; la rivalité de son successeur les arrêta. Séleucus II porta la capitale à quarante stades plus près de la mer, et se fit pardonner la mobilité de ses goûts par le bon goût de son choix. Dans cette admirable position, la nouvelle Antioche devint par son étendue, par la richesse de ses monuments, par la grandeur de ses stades et de ses théâtres, et son immense population, la rivale des grandes villes de Rome, d'Alexandrie, de Séleucie en Asie, ne le cédant à aucune d'elles par les avantages de sa situation et la renommée de ses divertissements.

A ces citadins énervés, à ces rois de l'Asie, à ces empereurs de Rome, il fallait mieux encore que les beautés de l'art; ils restèrent sensibles aux grâces de la nature, et les jardins de Daphné, situés à trois lieues à l'ouest d'Antioche, lieux charmants pour lesquels l'art ne pouvait plus rien, devinrent un but de promenade pour tous les riches désœuvrés. Un temple de Diane et d'Apollon s'éleva au milieu de cette végétation de lauriers-roses et de cyprès, de platanes et d'aloès, près de sources jaillissantes au pied des rochers, et bondissantes sur les pentes fleuries. Daphné devint ainsi un lieu de voluptés, un nom proverbial, synonyme dans l'empire romain, dans le monde entier, de la réunion de tous les plaisirs.

Les chrétiens d'Antioche voient encore avec douleur ce qui reste de la fameuse basilique bâtie et consacrée au prince des apôtres par l'empereur Constantin, dont Eusèbe a fait une si belle description; c'est dans ce temple que l'on croit que fut retrouvé le fer de la lance qui perça le côté du Sauveur, et que plusieurs conciles ont été célébrés : l'un de ces conciles fut expressément assemblé pour la dédicace du temple dont nous parlons; on y convoquait aussi tous les prélats du patriarcat d'Antioche toutes les fois qu'il s'agissait d'élire un patriarche. On voit aussi d'un autre côté les ruines du temple qui fut d'abord consacré à la Fortune, et que l'empereur Théodose dédia à saint Ignace, martyr, dont le corps, au rapport de saint Jérôme, reposait près d'Antioche dans un cimetière qui était hors la porte de Daphné, avec ceux d'une foule d'autres martyrs.

ANTIPATRIDE (Palestine). Cette ville est citée souvent dans le Nouveau Testament et dans les écrits des rabbins.

Aujourd'hui c'est le pèlerinage d'un saint musulman, que les gens du pays vantent comme un grand et puissant thaumaturge; il est vénéré surtout par ceux qui voyagent sur la mer; ils ne manquent pas de le saluer en passant, et de lui faire des vœux de dévotion, dont ils s'acquittent avec la plus religieuse fidélité.

ANTIUM (Italie), ville des Volsques, célèbre par son temple de la Fortune, et par les *sorts* qu'on allait y consulter. On y voyait plusieurs statues de la déesse, qui remuaient d'elles-mêmes, et ces divers mouvements tantôt indiquaient qu'on pouvait consulter l'oracle, et tantôt servaient de réponse à ceux qui venaient les visiter avec dévotion. On connaît la belle ode d'Horace à la Fortune (Od. I, 35) :

O Diva ! gratum quæ regis Antium,
. . . .
Te pauper ambit sollicita prece
Ruris colonus; te dominam æquoris
Quicumque Bithyna lacessit
Carpathium pelagus carina ;
Te Dacus asper, te profugi Scythæ
Urbesque, gentesque, et Latium ferox
Regumque matres barbarorum, etc.

Aujourd'hui *Antium* s'appelle Porto d'Anzio ou d'Anzo. Outre le temple de la Fortune, elle en avait un autre consacré à Esculape; mais c'étaient surtout les *sortes Antianæ* qui y attiraient la foule des dévots.

ANTOINE (SAINT-) (France), dans le département de l'Isère (Dauphiné), sur le Furand.

Ce lieu devait autrefois sa grande réputation au couvent de Saint-Antoine de Viennois, chef et supérieur général de l'ordre de ce nom, sous la règle de saint Augustin : elle valait

(1) Hérodot. liv. VII, ch. 225.

environ 40,000 livres de rente à son abbé. Ce monastère doit sa grande renommée aux nombreux pèlerinages qu'on y fit au moyen âge, à l'occasion d'une maladie épidémique, connue sous le nom de feu Saint-Antoine. Le village se nommait alors la Motte-aux-Bois, et prit le nom de Saint-Antoine quand on y transporta de Constantinople les reliques du pieux ermite.

Deux gentilshommes voisins de ce lieu, dit Robert de Hesseln, y avaient d'abord bâti un hôpital pour servir de retraite aux malades; plusieurs personnes pieuses se joignirent à eux et ils obtinrent la confirmation du pape. Leur supérieur général prenait le titre de *maître* ou de *commandeur;* mais, en 1297, Aimond de Montigny prit la qualité d'abbé, et donna une forme régulière à l'ordre de Saint-Antoine qui se répandit bientôt dans toute la France. Le pape Boniface VIII érigea cette maison en abbaye, et réunit la grande église de Saint-Antoine à son hôpital.

Il n'y avait de tout l'ordre que cette seule maison qui ait eu le titre d'abbaye.

ANTONIN (SAINT-) (France), en Guienne, dans le département de Tarn-et-Garonne.

Cette ville doit son origine à un célèbre et antique pèlerinage qui s'y était établi au tombeau d'un saint prêtre nommé Antonin, natif de Pamiers, et qui y avait souffert le martyre.

ANTRAS (France), en Gascogne, dans le département de l'Ariége. *Voy.* AUTRAS.

ANVERS (Belgique), sur l'Escaut, en flamand *Antwerpen*, et en latin *Antuerpia* ou *Handoverpia*.

L'église de Sainte-Walburge est la plus ancienne de la ville. On prétend même qu'elle fut bâtie du temps des païens, et dédiée au dieu Woden, le Mars des Germains ou l'Odin des Scandinaves. On en donne pour raison que le culte de ce dieu était fort répandu autrefois dans ce pays. D'autres antiquaires soutiennent que cet ancien temple était dédié à Priape, dont on voit encore une petite image de la hauteur d'un pied sur la porte qui est auprès de la prison, dans la Poissonnerie, et que les femmes du peuple avaient coutume d'orner de fleurs.

Gumppenberg y comptait quatre images miraculeuses de la sainte Vierge.

1° *Virgo amicta sole;* cette image fut reconnue pour miraculeuse du temps des ravages des Gueux en 1566. Elle était vénérée dans un couvent de Franciscains. 2° *Virgo ad sanctum Michaelem;* cette image avait été déposée par Godefroi de Bouillon dans l'église de Saint-Michel, avec douze chanoines pour la desservir. 3° *Virgo peregrinorum,* ou des pèlerins; cette statue fort ancienne était antérieure aux ravages des Normands. Sa chapelle ayant été brûlée au commencement du XVI° siècle, en 1533, fut rebâtie aux frais des personnes pieuses de la ville. 4° *Virgo Willibrordiana,* ou *Consolatrix afflictorum,* ou enfin *in Vico Cæsareo;* la chapelle qui renfermait cette image miraculeuse remontait au XIII° siècle. Elle fut pillée et brûlée d'abord en 1542 par Martin Rasseim, qui dévasta tout le Brabant. Elle fut bientôt rétablie, mais les Gueux la ravagèrent encore en 1566. Dans cette déplorable circonstance, la statue sainte fut heureusement préservée des flammes par la dévotion d'un habitant de la ville, et une nouvelle chapelle lui fut de nouveau bâtie après la cessation des troubles civils et religieux qui signalèrent l'introduction de la religion réformée dans les Flandres.

ANXUR (Italie), dans les Etats-Romains, à la frontière du royaume de Naples Cette ville s'appelle aujourd'hui Terracina, nom déjà fort ancien, puisque Strabon écrit Ταῤῥακίνη, et Etienne de Byzance Ταῤῥακηνα. Cicéron, Pomponius Mela et Tite-Live écrivaient *Tarracina*. Tite-Live cependant s'est servi du nom primitif d'Anxur en parlant des temps anciens, où le nom moderne n'était pas encore connu. Les poëtes, dit La Martinière, ont préféré le nom d'Anxur dans les vers. Horace (1) dit :

Atque subimus
Impositum saxis late candentibus Anxur..

Martial dit (2) :

Sive salutiferis candidus Anxur aquis.

Il dit encore (3) :

. . . . Superbus Anxur

Et Silius Italicus dit (4) :

. . . Scopulosi verticis Anxur.

« Ces vers marquent assez juste la situation d'Anxur qui était élevé, ce que signifie le *superbus* de Martial; il était sur des roches blanches, et on le voyait de loin à cause de son élévation et de la couleur éclatante de ces roches. Le nom de Terracine, que lui donnèrent les Romains, s'est conservé jusqu'à nous, et est dérivé du grec τραχίνη, qui marque un terrain montueux et inégal. L'ancien nom Anxur ou Axur était, si nous en croyons Servius, le surnom de Jupiter, qu'on y adorait sous la figure d'un jeune homme sans barbe. « Les anciens, dit-il, appelèrent ce lieu Axur, à cause de Jupiter sans barbe, Ἄξυρος, que l'on y honorait. » C'est en expliquant le vers où Virgile (5) donne le surnom d'*Anxurus* à Jupiter. » *Voy.* TERRACINE et FERONIÆ FANUM; car les anciens ne manquent presque jamais, en parlant d'Anxur, de parler du temple de la déesse Feronia, bâti près de cette ville.

AOSTE (Savoie). Cette ville s'appelait en latin *Augusta Prætoria*.

L'Eglise cathédrale est recommandable par son ancienneté et par sa grandeur; elle est sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Gratus, martyr, qui en a été un des premiers évêques. On y conserve un grand nombre de reliques, entre lesquelles on a une vénération particulière pour celles

(1) Hor. Satir. l. I, sat. 5, v. 25.
(2) Martial. *Epigramm.* l. V, épigr. 1.
(3) Id. *Epigramm.* l. X, épigr. 51.
(4) Silius Ital., l. VIII, 391.
(5) Virgile, *Æneid.* l. VII, v. 799.

de saint Gratus, dont on invoque le secours contre la grêle et contre le mauvais temps. Elles sont dans une châsse d'argent d'un grand prix, et placées dans une chapelle magnifique. Le corps de saint Jucundus, la mâchoire de saint Jean et une épine de la couronne de Notre-Seigneur sont aussi conservés dans le trésor avec un grand nombre de vases d'or et d'argent très-précieux. (La Martinière.)

AOUDE (Hindoustan), dans la partie septentrionale de cette immense presqu'île.

« La ville d'Aoude (ou Aoudhpour), nommée *Ajodhya* dans les livres indiens, fut la patrie et la capitale de Râm-chand, et pour ce motif les Hindous la considèrent comme un célèbre lieu de dévotion. Le râja susdit était d'une origine illustre, d'un noble caractère et plein d'avantages extérieurs et intérieurs. Il fit beaucoup de merveilles et de prodiges, et des choses étonnantes eurent lieu par son pouvoir. Il jeta entre autres un pont sur la mer, et alla attaquer Lankâpûr (Ceylan), à la tête d'une armée innombrable de singes et d'ours. Il battit Râwan (roi de Ceylan), et délivra des fers son épouse (Sêta), qu'il ramena avec lui. Toutes ces choses sont développées dans le Râmâyana.

« Aoude avait 148 kos (1) de long sur 86 de largeur. Quiconque criblait la terre des environs y trouvait de l'or... » (Afsos, *Araïsch-i mahfil*, p. 95.)

Le récit qui précède donne une idée de la manière grave et mesurée dont les musulmans parlent des divinités indiennes. Ram-chand est, comme on sait la septième incarnation de Wischnou. Le prétendu pont dont il s'agit ici n'est autre chose que les rochers et les bancs de sable situés entre le Carnatic et Ceylan, au golfe de Manoar. Ce lieu est nommé le *Pont d'Adam.* » (Garcin de Tassy, *Les Aventures de Kamrûp*, etc., notes p. 147.) *Voy.* l'art. Ceylan.

La vieille cité d'Aoude est aujourd'hui abandonnée; c'était autrefois l'une des villes les plus riches et les plus considérables de l'Hindoustan. Les pèlerins la visitent encore en grand nombre, parce que Rama l'avait choisie pour en faire sa capitale; mais ce n'est plus qu'un amas informe de décombres qui couvrent la rive gauche du Goggra.

Le royaume d'Aoude a pour capitale Lucknow, ville de 300,000 âmes, à 27 lieues à l'ouest des ruines d'Aoude.

Le Goggra est toujours désigné par le nom de Sareya dans les poëmes hindous. Jadis ses deux rives étaient réputées extrêmement saintes pour avoir été fréquentées par plusieurs divinités de la mythologie indienne.

Près de la ville d'Aoude on va vénérer deux grands tombeaux, chacun de la longueur de 7 à 8 mètres; le peuple, s'imaginant que Seth et Job y sont ensevelis, s'y rend en foule les jeudis pour réciter des *Fatiha.*

Il y a un autre tombeau de Job près de Hulèh, ville sur le bord de l'Euphrate.

(1) Le kos équivaut à un peu moins de 2700 mètres.

APHACA (Phénicie). Ce lieu était remarquable par un beau temple de Vénus. Voici comme en parle Zozime :

« Il y a entre Héliopolis et Byblos un lieu nommé Afaca, où s'élève un temple dédié à Vénus l'Afacitide. Proche de ce temple est un lac fait en forme de citerne. Toutes les fois qu'on s'assemble dans ce temple, on voit aux environs, dans l'air, des globes de feu, et ce prodige a été encore observé en nos jours. Ceux qui y vont portent à la déesse des présents en or et en argent, en étoffes de lin et de soie, et en beaucoup d'autres matières précieuses; ils les mettent sur le lac; quand ils sont agréables à la déesse, ils vont au fond, et cela arrive aux étoffes les plus légères, au lieu que quand ils lui déplaisent, ils nagent sur l'eau malgré la pesanteur naturelle des métaux. »

Eusèbe, dans la *Vie de Constantin*, l. III, c. 55, parle ainsi de ce temple. Il dit que c'était un bois et un temple consacré à l'honneur d'un infâme démon, sous le nom de Vénus; non dans une place publique, pour servir d'ornement à une grande ville, mais à Aphaca, dans un endroit fort désert du mont Liban. Constantin détruisit ce culte infâme, fit démolir le temple et briser les statues. Socrate (*Hist. ecclesiast.*, l. I, c. 18) fait aussi mention de cette démolition, et dit aussi que le temple était sur le mont Liban.

APONE (Italie), fontaine mystérieuse à laquelle on attribuait des vertus divinatoires. Elle est située dans l'Italie septentrionale près de Padoue.

ARABIDA (Notre-Dame d') (Portugal). On voit dans cette chapelle d'un village portugais une image qu'un marchand avait coutume de porter sur lui. « Un jour, dit l'auteur de la *Triple Couronne*, au moment où il implorait son secours pour échapper au danger où il était de faire naufrage, il vit son image environnée d'une grande lumière au haut de la roche d'Arabida; ce qui fut cause qu'il y bâtit un petit ermitage où il passa pieusement le reste de ses jours. »

ARAFAT (Arabie). Auprès de la Mecque on voit cette petite montagne (Arafat), sur laquelle les Arabes, prétendent que Eve avait la tête appuyée quand Adam la vit pour la première fois, et qu'elle avait ses deux genoux posés sur deux tertres distant l'un de l'autre de deux portées de fusil. Chacun de ces tertres est surmonté d'une colonne; et si l'on veut être regardé comme bon haggi ou pèlerin, il faut y passer en allant à la montagne et quand on revient. Cette montagne, ou plutôt cette colline, porte à son sommet une mosquée faite en forme de niche, où il ne peut entrer que sept ou huit personnes à la fois. Les pèlerins, après avoir fait sept fois le tour de la Mecque, et s'être fait arroser de l'eau du puits de Zemzem, vont se retirer le soir à la montagne d'Arafat, et y passent la nuit et le jour suivant en prières et en dévotions.

ARAKAN (Hindoustan), grande ville de l'Inde Transgangétique anglaise, située sur l'Arakan; elle était jadis populeuse et floris-

sante, mais elle fut réduite à la plus grande misère pendant la domination des Birmans, qui la conquirent en 1783. Ses maisons ne sont que des cabanes de bambous, bâties sur des piliers le long du fleuve, suivant l'usage des peuples de la Malaisie et de l'Inde Transgangétique.

« Dans le centre, dit le géographe Balbi, se trouve un emplacement carré, environné d'une muraille, et dans son enceinte s'élèvent plusieurs temples, avec un grand nombre de statues de Gautama, depuis un pouce jusqu'à 20 pieds de hauteur. C'est dans un de ces temples que se trouvait la fameuse figure colossale de Gautama, représenté assis et en demi-cercle sur une table de bronze. C'était l'objet de la vénération d'un grand nombre de pèlerins, qui s'y rendaient de toutes les contrées où domine la religion de Bouddha. »

Cette figure a été transportée à Amarapoura par les Birmans *Voy.* AMARAPOURA.

ARAKIL-VANC (Arménie). Chardin dit que ce nom d'Arakil-Vanc donné à un monastère d'Arménie, situé au pied du mont Ararat, signifie le *Monastère des Apôtres.*

Les Arméniens, ajoute-t-il, ont une grande dévotion pour ce lieu, croyant que Noé y fit sa première demeure et ses premiers sacrifices après le déluge. Ils disent encore qu'on y a trouvé les corps de saint André et de saint Matthieu, et que le crâne de cet évangéliste est resté dans l'église de ce couvent chrétien. Ils content cent autres particularités de ce lieu et de tout ce territoire, qui est pour eux comme une seconde terre sainte, à cause du séjour que fit l'arche de Noé sur le mont Ararat, quand les eaux du déluge disparurent de la surface de la terre.

ARARATH ou ARARAT (hébr. אררט) (Arménie), pays et montagne célèbres où s'arrêta l'arche de Noé. Nous allons citer ici le voyage de Tournefort, qui a fait l'ascension de la montagne, jusqu'à l'endroit où les neiges ont tout à fait interrompu sa marche.

« Nous commençâmes à monter le mont Ararath sur les deux heures après midi, mais ce ne fut pas sans peine. Il faut grimper dans des sables mouvants où l'on ne voit que quelques pieds de genièvre et d'épine de bouc. Cette montagne, qui reste entre le sud et le sud-sud-est des Trois-Eglises, est un des plus tristes et des plus désagréables aspects qu'il y ait sur la terre. On n'y trouve ni arbres ni arbrisseaux, encore moins des couvents de religieux arméniens ou francs. M. Struys, qui a fait cette expédition avant nous, et qui nous a laissé une relation de tout ce qu'il y a vu, nous aurait fait plaisir de nous apprendre où logent les anachorètes dont il parle, car les gens du pays ne se souviennent pas d'avoir ouï dire qu'il y ait jamais eu dans cette montagne, ni moines arméniens, ni Carmes; tous les monastères sont dans la plaine. Je ne crois pas que la place fût tenable autre part, puisque tout le terrain de l'Ararath est mouvant ou couvert de neiges. Il semble même que cette montagne se consomme tous les jours. Du haut du grand abîme qui est une ravine épouvantable s'il y en eut jamais, et qui répond au village (d'Acourlou) d'où nous étions partis, se détachent à tout moment des rochers qui font un bruit effroyable; ils sont de pierres noirâtres et fort dures. Il n'y a d'animaux vivants qu'au bas de la montagne et vers le milieu; ceux qui occupent la première région, sont de pauvres bergers et de chétifs troupeaux, parmi lesquels on voit quelques perdrix. Ceux de la seconde région sont des tigres et des corneilles; tout le reste de la montagne, ou pour mieux dire la moitié de la montagne, est couverte de neige depuis que l'arche s'y est arrêtée, et ces neiges sont cachées, la moitié de l'année, sous des nuages fort épais. Ce qu'il y a de plus incommode dans cette montagne, c'est que toutes les neiges fondues ne se dégorgent dans l'abîme que par une infinité de sources où l'on ne saurait atteindre, et qui sont aussi sales que l'eau des torrents dans les plus grands orages. Toutes ces sources forment le ruisseau qui vient passer à Acourlou, et qui ne s'éclaircit jamais. On y boit de la boue pendant toute l'année, mais nous trouvions cette boue plus délicieuse que le meilleur vin; elle est perpétuellement à la glace et n'a point de goût limoneux. Malgré l'étonnement où cette effroyable solitude nous avait jetés, nous ne laissions pas de chercher ces monastères prétendus, et de demander s'il n'y avait pas de religieux reclus dans quelques cavernes. L'idée qu'on a dans le pays que l'arche s'y arrêta, et la vénération que tous les Arméniens ont pour cette montagne, ont fait présumer à bien des gens qu'elle devait être remplie de solitaires, et Struys n'est pas le seul qui l'ait publié; cependant on nous assura qu'il n'y avait qu'un petit couvent abandonné, au pied de l'abîme, où l'on envoyait tous les ans d'Acourlou, un moine pour recueillir quelques sacs de blé que produisaient les environs. Nous fûmes obligés d'y aller le lendemain pour boire; car nous consommâmes bientôt l'eau dont nos guides avaient fait provision sur les bons avis des bergers. Ces bergers y sont plus dévots qu'ailleurs, et même tous les Arméniens baisent la terre dès qu'ils découvrent l'Ararath, et récitent quelques prières, après avoir fait le signe de la croix. Nous campâmes ce jour-là tout près des cabanes des bergers; ce sont de méchantes huttes qu'ils transportent en différents endroits, suivant le besoin; car ils n'y sauraient rester que pendant le beau temps. Ils nous avertirent qu'il n'y avait aucune fontaine dans la montagne, excepté le ruisseau et l'abîme, où l'on ne pouvait aller boire qu'auprès du couvent abandonné, et qu'un jour ne suffirait pas pour aller jusqu'à la neige, et pour descendre au fond de l'abîme, et ils nous conseillèrent de ne pas aller plus avant.... Après avoir tenu conseil avec eux et nos guides, nous nous reposâmes pendant la nuit et résolûmes de visiter la montagne jusqu'aux neiges.... Nous ordonnâmes donc à nos deux guides d'aller nous

attendre avec nos chevaux au couvent abandonné, qui est au bas de l'abîme ; il faut le désigner ainsi pour le distinguer de celui d'Acourlou, qui est aussi abandonné et qui ne sert plus que de retraite aux voyageurs. »

Nous ne suivrons pas le voyageur dans le reste de son expédition aventureuse, qu'il raconte avec beaucoup de détails ; nous nous contenterons de dire à nos lecteurs qu'il arriva enfin jusqu'à la neige, et qu'alors il ne put passer outre, et fut obligé de s'arrêter, n'ayant d'autre moyen de s'en retourner que de se laisser glisser sur le dos, depuis le haut jusqu'en bas. Il ajoute que cette pente inclinée, couverte d'un maigre gazon, était le seul chemin par où l'on pouvait descendre de la montagne. Il arriva brisé de fatigue au monastère de la plaine.

N. B. On lit dans la Bible (Genès. VIII, 4) que l'arche de Noé s'arrêta *sur les montagnes d'Ararat :* על הרי אררט, ce que la Vulgate traduit par *super montes Armeniæ.* Ce qui doit nous faire penser que la chaîne de montagnes sur laquelle s'est arrêtée l'arche n'était pas un pic plutôt que l'autre, et que ce nom d'Ararath appartenait plutôt au pays qu'à la montagne elle-même. Ainsi rien ne nous force à croire, comme Tournefort semble l'indiquer dans la partie de sa relation, que nous avons supprimée, que Noé n'eut d'autre ressource que lui pour descendre dans la vallée. Ararat ou Ararath est le nom du pays et non celui d'une montagne, et Gésénius, dans son excellent dictionnaire, au mot אררט, dit-il avec raison : Nom propre de pays situé presque au milieu de l'Arménie, entre les lacs de Wan et d'Ormia (*II* [*IV*] *Rois*, XIX, 37 ; *Is.* XXXVII, 38), et nommé encore aujourd'hui par les Arméniens Ararat.... Quelquefois ce mot s'emploie pour désigner l'Arménie tout entière (*Jer.* LI, 27). C'est le nom propre du pays et non d'une montagne, selon Moïse de Khorène. *Voy.* Schræder, *Thes. ling. armen.*, p. 55; Mosis Khorenensis *Hist. Arm.*, ed. Whiston, p. 289, 308, 358, 361. Sur le pays même, *voy.* Wahl, Asien, p. 518, 806 et suiv. ; Morier, *Second Journey*, p. 312; Ker Porter, *Travels*, vol. I, p. 178 et suiv.

« Dans le pays d'Ararat, il y a de grandes villes, mais les Juifs y sont en petit nombre. Autrefois, lorsqu'il y en avait beaucoup, la discorde se mit entre eux, ils se firent la guerre et finirent par se séparer et aller s'établir partie en Babylonie et partie en Médie, dans la Perse et dans l'Ethiopie. On compte en Babylonie plus de six cent mille Juifs; l'Ethiopie et la Perse en contiennent autant; mais, dans ce dernier pays, ils ont à souffrir la plus cruelle servitude et les plus désagréables vexations; c'est pourquoi Péthachia n'en visita qu'une seule ville. Les Israélites de la Babylonie jouissent d'une grande tranquillité ; ils payent tous les ans par tête une pièce d'or au chef de la captivité; car ils ne payent pas de tribut au khalife, mais seulement au chef de la captivité.

« Le prédécesseur du khalife actuel (1), celui qui régna du temps de Chasdai, chef de la captivité (2) et père du rabbin Daniel, aimait beaucoup ce rabbin, parce qu'il était de la race de Mahomet (3), et que le chef de la captivité était un descendant de David (4). Il lui dit un jour qu'il voulait voir la tombe du prophète Ezéchiel, qui, disait-on, opérait des miracles. Le rabbin Chasdai lui répondit : « Seigneur, vous ne pouvez la voir, car il est saint, et vous n'auriez pas la force d'ouvrir son sépulcre. » Comme le khalife persistait dans sa demande, le chef de la captivité et les anciens lui dirent : « Seigneur, près du tombeau du prophète on a placé son disciple Baruch, fils de Nérei; visitez d'abord, si vous voulez, le tombeau de Baruch, et après avoir vu impunément le disciple, vous pourrez contempler aussi le maître. » Alors le khalife fit assembler tous ses visirs, et ordonna de fouiller le tombeau de Baruch, fils de Nérei. Mais tous ceux qui tentèrent d'ouvrir ce tombeau furent renversés et moururent. Il se trouvait là un vieillard ismaélite (5), qui conseilla au khalife de faire exécuter des fouilles par les Juifs; mais les Juifs répondirent que ce tombeau leur inspirait trop de crainte. Le khalife leur dit alors : « Si vous suivez la loi de Baruch, fils de Nérei, il n'y a point de danger pour vous; car il n'a fait périr que les fossoyeurs ismaélites. » A cela le rabbin Chasdai répliqua : « Accordez-nous un délai de trois jours pour jeûner, afin qu'il nous

(1) Le khalife qui régnait à Bagdad, à l'époque où Péthachia visita cette ville, paraît avoir été Abou' labbas Ahmed, surnommé Nasir-lidin-allah, qui monta jeune sur le trône, l'année 576 de l'hégire (1180). Le prédécesseur de Nasir-lidin-allah était son père, Mostadhi-biamri-allah.

(2) On lit, dans deux éditions que j'ai sous les yeux, le rabbin Salomon; mais Benjamin dit, comme notre manuscrit, que le père de Daniel s'appelait rabbin Chasdai.

(3) Les khalifes de Bagdad descendaient d'Abbas, oncle de Mahomet; c'est pourquoi on les appelle du nom général d'Abassides.

(4) Cette dignité était d'une haute importance sous la domination persane et les premiers khalifes, mais elle perdit beaucoup de son éclat depuis les Abassides. Elle était l'apanage ordinaire des descendants de David, et, d'après les témoignages d'Aben Esra, Benjamin de Tudèle et Isaac Arama, tous les chefs de la captivité, des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, étaient en possession de livres généalogiques qui remontaient jusqu'à David. *Voy.* Aben Esra, *Comm. sur Zacharie*, XII, 1; Benj. *Masah.*, p. 34; Arama, *Akedath Itzckak*, chap. 23, p. 88, col. 4.

Ce titre de chef de la captivité, s'est perpétué jusqu'à nos jours. Le rabbin Esra, qui le portait, il y a quelques années, a été conduit prisonnier à Constantinople. Son successeur, le chef actuel de la captivité, se nomme, d'après le témoignage d'Ezéchiel Elea de Bagdad, rabbin Saül. *Voy.* aussi *Jewish expositor*, juin 1825, p. 221.

(5) Chez Péthachia et chez les autres rabbins, le mot *ismaélite* est synonyme de *mahométan*, vu que Mahomet descendait d'Ismaël, fils d'Abraham. Quelquefois aussi les rabbins désignent par le nom d'Ismaélite les Arabes en général, et appellent לשון ישמעאל, la *langue d'Ismaël*, ou la langue arabe, ארץ ישמעאל, le *pays des Arabes*, ou *l'Arabie*.



pardonne notre hardiesse. » Les trois jours passés, les Juifs ouvrirent le tombeau sans qu'il leur arrivât aucun mal. Le cercueil de Baruch, fils de Nérei, se composait de deux blocs de marbre, au milieu desquels le corps était couché de manière que le bord du *taled* (voile carré, avec des franges aux quatre coins, dont on se couvre ordinairement dans la synagogue, pendant le temps de la prière) sortait un peu. Le khalife dit : « Il ne convient pas que deux rois portent la même couronne, et il ne faut pas que ce juste reste auprès d'Ezéchiel; je veux le faire transporter ailleurs. » Il fit donc enlever le cercueil de marbre; mais quand ils furent arrivés à un mille du tombeau d'Ezéchiel, ils ne purent plus avancer, tous les chevaux et tous les mulets n'auraient pas pu faire avancer le cercueil. Alors le rabbin Chasdai s'écria : « Le juste a choisi ce lieu pour sépulture. » Le cercueil y fut donc déposé, et l'on éleva dessus un superbe palais.

« Le rabbin Samuel Halevi, chef de l'Académie, donna au rabbin Péthachia un écrit empreint de son sceau, pour lui servir de sauf-conduit auprès de tous les Israélites qu'il rencontrerait sur son chemin, et afin qu'on lui fit voir les tombeaux des docteurs de la loi et des justes. Dans toute la Babylonie on étudie les commentaires du rabbin Saadias (1) sur l'Ecriture et les *six ordres*, de même que ceux du rabbin Hai Gaon (2). Ces deux docteurs sont enterrés au pied du mont Sinaï. On dit que toutes les montagnes de cette contrée ne forment qu'une chaîne jusqu'au mont Sinaï, et qu'elles s'étendent jusqu'auprès de Bagdad.

« Le rabbin Péthachia emporta donc avec lui le sceau du rabbin Samuel, chef de l'Académie; on obéit à toutes ses demandes, tant était grand le respect pour son nom. Le rabbin Péthachia se dirigea vers une ville nommée Felousa (3), éloignée de Bagdad d'un jour de chemin. Il y demeurait un prêtre vénérable qui, d'après l'opinion générale, descendait de la race d'Aaron, tant du côté paternel que du côté maternel, sans aucune interruption; il a aussi un livre généalogique. Près de l'entrée de cette ville est un sépulcre sur lequel on a élevé une superbe maison. On rapporte qu'un fantôme apparut en songe à un riche juif, et lui dit : « Je me nomme Beruzak, je suis un des seigneurs qui furent emmenés en captivité avec Jéchonias; je suis juste, et comme tu n'as point d'enfant, si tu élèves sur mon tombeau une maison digne de moi, il te naîtra des enfants. » Cette maison fut donc fondée par cet homme, qui ensuite eut beaucoup d'enfants. Depuis il interrogea le fantôme (1) sur celui qui est enterré à cet endroit; ce fantôme répondit : « Je me nommais Beruzak, et je n'ai point d'autre nom. »

« Le prêtre dont nous avons parlé ci-dessus fit escorter le rabbin Péthachia par cinquante jeunes gens, armés de lances et d'autres armes; car il y a sur les confins de Babylone une peuplade qui ne reconnaît pas l'autorité du khalife; elle habite le désert, et on la nomme les Charaméens (du mot arabe qui signifie *voleur*), parce qu'ils attaquent et pillent tous les autres peuples. Leur visage a quelque ressemblance avec l'herbe grona (2). Ils ne reconnaissent que le divin Ezéchiel; c'est ainsi que ce prophète est nommé aussi par les Ismaélites.

« De Bagdad à une journée et demie environ, entre Imam-Hossein et Imam-Ali, à douze milles dans le désert, au sud-ouest de Hilla, est le tombeau d'Ezéchiel, dont les Charaméens revendiquent la possession (3); mais il y a une ville près de cette tombe dont les Juifs gardent les clefs. Le tombeau d'Ezéchiel est entouré d'un mur; il y a un édifice superbe et une vaste cour. Ce mur n'a point de porte; il n'existe qu'une petite ouverture resserrée, que les Juifs ouvrent, et où ils passent en se traînant sur leurs pieds et sur leurs mains. Cependant, durant les fêtes des tabernacles, lorsqu'on y vient de tous les pays des alentours, la porte s'élargit et s'élève d'elle-même, jusqu'à ce que ceux qui montent sur des chameaux puissent y entrer. On y compte quelquefois jusqu'à soixante et quatre-vingt mille Juifs, qui y viennent à cette époque, sans compter les Ismaélites, et ils célèbrent la fête dans la cour d'Ezéchiel. La fête passée, la porte reprend ses anciennes limites. Cela s'opère à la vue de tout le monde; alors chacun apporte des dons et des offrandes. Si un homme ou une femme se trouvent frappés de stérilité, ou si un pasteur possède quelque animal stérile, ils forment des vœux, ils adressent leurs prières sur cette tombe, et ils sont exaucés.

« Il est à remarquer que tout Ismaélite, qui va en pèlerinage au tombeau de Mahomet, passe près du sépulcre d'Ezéchiel pour y déposer des dons et des offrandes, et qu'il lui adresse ses vœux en ces termes : « Mon

(1) C'est le célèbre Saadias Gaon, de Fayyoum, mort en 942 de l'ère vulgaire, à Sora, où il fut chef de l'Académie pendant 14 ans. Il est auteur d'une version arabe de l'Ecriture sainte et d'autres ouvrages. Quant à ses commentaires sur les *six ordres*, dont se compose la Mischna, ils nous sont inconnus.

(2) Savant docteur, également chef de l'Académie de Sora, ville située sur l'Euphrate, au commencement du XI[e] siècle.

(3) Il s'agit probablement ici de Feloudja, ville de l'Irak-Arabi, bâtie sur l'Euphrate, un peu au-dessus de Hilla.

(1) Le texte porte : Il fit des questions en songe. C'était une pratique assez commune, dans le moyen âge, d'interroger le songe sur toutes sortes de choses. Il existe même un ouvrage entier de questions semblables avec leurs réponses, par le rabbin Jacob Lévi; un exemplaire manuscrit se trouve à la bibliothèque, fonds Sorbonne, n° 152, et un autre dans notre cabinet, cod. heb. n° XV.

(2) Sous-arbrisseau rampant de la Cochinchine, à feuilles alternes, pétiolées, ovales, entières et accompagnées de deux stipules subulées, à fleurs pourpres portées, aiguës, biflores, lequel forme un genre dans la diadelphie décandrie. Voy. *Nouv. Dict. d'Hist. Naturelle*, art. *Grone*.

(3) Ce tombeau est encore très-fréquenté aujourd'hui par les Israélites du pays. Voy. *Descript. du Pachalik de Bagdad*, Paris, 1809, in-8°, p. 77.

maître Ezéchiel, si je reviens sain et sauf, je te donnerai telle ou telle chose. » On va là en quarante jours, on traverse un désert; et celui qui connaît les routes, peut en dix jours faire le trajet du tombeau d'Ezéchiel au fleuve *Sambation* ou *Sabbatique*. (Au dire des talmudistes et de l'historien Flavius Josèphe, cette rivière de la Syrie cessait de couler le jour du sabbath et, le lendemain, reprenait son cours ordinaire.)

« Celui qui veut voyager dans les pays lointains, donne à garder sa bourse ou d'autres objets précieux à Ezéchiel, et dit : « Mon seigneur Ezéchiel, conserve-moi cette bourse ou cet objet jusqu'à mon retour, et ne permets pas que personne y touche, si ce n'est mes héritiers. » Il y a là plusieurs bourses d'argent qui sont détériorées, parce qu'elles y sont depuis plusieurs années; il y a aussi des livres. Un impie voulut enlever un de ces livres, mais ce fut en vain, et il fut atteint de cécité. Aussi tout le monde célèbre les louanges d'Ezéchiel.

« Au reste, celui qui n'a pas vu le grand palais d'Ezéchiel n'a jamais vu de beau monument. Il est tout incrusté d'or en dedans. Sur le tombeau même, on a construit une maçonnerie à hauteur d'homme, et aux côtés s'élève un édifice en cèdre doré, tel que l'œil humain n'en a jamais vu de pareil. Des fenêtres y sont pratiquées, au travers desquelles celui qui veut prier introduit la tête. Au-dessus règne une voûte d'or, garnie en dedans de belles tapisseries et de vases précieux. Trente lampes y brûlent nuit et jour, et l'huile nécessaire à l'entretien de ces lampes est achetée de l'argent des offrandes. Deux cents commissaires sont préposés à la garde des trésors offerts sur ce tombeau, dont l'un surveille l'autre. Ils doivent, avec cet argent, subvenir à l'entretien de la synagogue quand elle exige quelques réparations; en outre ils dotent les jeunes orphelins et orphelines et nourrissent les pauvres étudiants dépourvus de moyens d'existence.

« A Babylone, il y a trois synagogues, sans compter celle que fonda Daniel, dans l'endroit où il vit les deux anges, l'un sur la rive droite et l'autre sur la rive gauche du fleuve. Tandis que le rabbin Péthachia était sur le tombeau d'Ezéchiel, il aperçut au sommet du palais un oiseau à face humaine. Celui qui, en ce moment, veillait à la garde des trésors, se lamenta et dit : « Il existe parmi nous une tradition de nos ancêtres, que la maison sur laquelle un pareil oiseau se repose sera détruite. » Mais l'oiseau ayant voulu s'envoler d'une fenêtre, on le vit changer et mourir. Alors le gardien fit éclater une grande joie et dit : « Puisque cet oiseau est frappé de mort, l'ordre fatal est révoqué. » Le chef de la synagogue apprit à Péthachia qu'autrefois une colonne de feu s'élevait sur le tombeau d'Ezéchiel; mais que des impies étaient venus et l'avaient profanée. Quatre-vingt mille hommes environ étaient venus pour les fêtes du Tabernacle; mais parmi eux se trouvaient des gens indignes, alors la colonne de feu disparut. On élève encore dans cette cour, aujourd'hui, les tabernacles près du tombeau. »

ARAUCO (Chili). Dans le territoire d'Arauco, non loin de l'Océan, les premiers navigateurs européens qui y pénétrèrent remarquèrent avec étonnement une montagne, et sur cette montagne une grotte en forme de niche, haute d'environ dix pieds et large à proportion, qui renfermait une statue de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras. Cette statue, formée par la seule nature, était composée de pièces de marbre et de jaspe si parfaitement assemblées, qu'ils crurent y voir une œuvre merveilleuse qui représentait la Mère de Dieu. Ses cheveux légèrement frisés semblaient tomber sur ses épaules; son visage était blanc et en relief, et ses vêtements bleus et rouges étaient des couleurs les plus vives. On se persuada dès lors qu'il y avait là-dessous quelque mystère, et les Jésuites en profitèrent pour faire pénétrer plus avant dans la contrée leurs prédications religieuses. Cette statue naturelle opéra même plusieurs miracles. On lui construisit un temple peu de temps après, et la Vierge d'Arauco étendit le culte de Marie jusque dans ces contrées lointaines (1)

(1) Voici ce qu'en dit le P. Gumppenberg, dans son *Atlas Marianus*, pag. 27, num. VII :

« In ea parte terræ Araucanæ in regno (Cilensi) quæ Tubulia dicitur, non multum a mari mons est, et in monte spelunca, ad hemicycli formam peritissime facta, in qua statuas collocare solemus. Decempedam cum dimidia altitudo habet, latitudine velut ad leges architectonicas respondente. Et vero etiam, quem in usum natura locum tam belle efformaverit, intuenti apparet. Nam statuam Virginis cum Jesulo in brachiis, eodem e saxo produxit, non insita vi, sed prodigio. Videre est eodem plane e saxo, ludentibus venis, capillaturam subfuscam, crispatam, et e capite in humeros usque decore defluentem; vultum candidum et ad sculpturæ præcepta venuste prominentem; vestem colore rubeo, pallium foris flavo, intus cæruleo sic imbutum, ut nec in rubeo sandali, nec in cæruleo colore brasili desiderare possis tincturam. Atque hæc omnia ludentis naturæ sive jocus, sive pietas, eodem e saxo, interludentibus diversorum colorum venis, jamdudum efformavit. Et ne thesaurus ante tempus deprehenderetur, virgultis, vepribusque obtexit, dum puellus indus adveniret, qui tanti prodigii spectator primus atque inventor habere mereretur : ut nempe ex ore infantium et lactentium perficeretur laus Mariæ eo loco, ubi lapides loquuntur, quando homines tacent. Raptus enim in admirationem puellus : Viden', inquit, o mater, quam speciosa domina hic stet, quamque speciosum brachiis filiolum sustineat! Non nescia mater hoc in fruteto, inter saxa et rupes, magnatum conjuges non meridiari, credidit tamen filiolo mater, locumque accessit, ibique statuam, cui parem nunquam viderat, conspexit. Rapta primum in admirationem, deinde etiam et sine mora clamore omnia implevit. Ita quod sæculis forte pluribus secretum erat, paucas intra horas, familiæ beneficio, in publicum abiit. Pervenit quoque fama ad Patres societatis Jesu, qui tunc in ea regione fidei propagandæ causa versabantur. Hi ocius ad locum se contulere, conspectoque prodigio, locum purgarunt et fundamenta templi designarunt, quod ibidem vicini christiani promptissime comparata materia struxerunt. Et vero tantos honores Virgo deipara mereri in illa statua est visa : siquidem femina statuæ inventæ index, cum



ARCACHON (NOTRE-DAME D') (France). Ce pèlerinage est situé dans la baie ou le bassin d'Arcachon, dans le département de la Gironde, à plus de 3 kil. de Bordeaux, non loin du bourg de la Teste-de-Buch, qui était jadis la cité ou ville principale des Baïens, premiers peuples qu'on ait vu figurer sur le territoire du Bordelais. Presque tous les gens de cette contrée sont pêcheurs, ou adonnés à la fabrication de la résine et de la térébenthine. Les équipages de pêche vont jeter leurs filets à quatre ou six, et même vingt lieues au large, dans des plages parfaitement connues et où la mer est moins profonde que partout ailleurs. L'auteur du *Culte de Marie*, livre approuvé par Mgr l'archevêque de Bordeaux, s'exprime ainsi en parlant du pèlerinage d'Arcachon : « A partir du côté de l'Océan et en se dirigeant vers le levant, on trouve dans le département de la Gironde, d'abord sur la lisière d'une forêt de pins et près du rivage d'un bassin immense, Notre-Dame d'Arcachon, que les mariniers saluent et prient toujours avant de franchir une passe remplie d'écueils. Elan du cœur bien naturel de la part de ceux qui aiment à se ressouvenir que ce fut parmi des pêcheurs que le Fils de Marie choisit ses premiers apôtres et le chef de son Eglise. »

ARCATE (Inde), dans le Karnatic.

On y va vénérer le tombeau d'un illustre saint musulman, pir Tippou, qui est actuellement même un lieu fréquenté de pèlerinage (Hamilton, *East-India Gazetteer*, II, 271). Le célèbre Haïder avait pour ce saint une dévotion particulière.

ARCHIDONA (Espagne), dans l'Andalousie, à 36 kil. sud de Cordoue.

Gumppenberg y cite une Vierge miraculeuse, sous le titre de Notre-Dame de Grâce.

« Archidona, dit-il, est une ville qui appartient aux ducs d'Ossuna, éloignée de deux lieues d'Antequera. Elle est célèbre par ses eaux, ses jardins et ses riches pâturages; mais elle est plus connue encore par son image de la Vierge-Mère que les habitants vénèrent dans le temple qui lui est spécialement consacré. Cette image est déposée dans la citadelle qui domine la montagne; elle a deux pieds de haut, et elle est assise avec son divin Fils; l'enfant tient d'une main une poire et de l'autre un petit oiseau. »

Voici comment le pieux auteur raconte ensuite l'origine de la dévotion à cette sainte image :

« Après l'expulsion des Maures, en 1461, Archidona fut remise aux mains des chrétiens, et ce fut une troupe chrétienne qui en composa la garnison. Pendant que quelques soldats, qui gardaient les portes de la ville, étaient rentrés dans leur poste pour s'abriter de la chaleur du midi, un cavalier paraît tout à coup à la porte du Soleil, couvert d'armes éclatantes et vêtu d'une longue robe qui s'étend avec grâce sur la croupe de son cheval espagnol. Au lieu de glaive il porte une croix rouge, comme celle des chevaliers de Saint-Jacques; sa main droite est armée d'une lance et il tient de la main gauche, en guise de bouclier, la Vierge dont il est question dans cet article. Il traverse rapidement la porte sans que les soldats l'aperçoivent, va droit à l'église qui était une ancienne mosquée arabe, appelle le prêtre, lui donne la sainte image, lui dit de la placer sur l'autel et de l'appeler *Notre-Dame de Grâce*. Puis, retournant tout à coup sur ses pas, il disparaît aux yeux des assistants. Les habitants de la ville ne manquèrent pas de penser que cette image avait été peinte par saint Luc, et que c'était saint Jacques lui-même qui venait d'en faire présent à la ville. »

On l'expose à la vénération des fidèles le jour de l'Assomption.

ARCOT (Hindoustan), grande ville de la présidence de Madras, sur la rive droite du Palar. Elle est assez bien bâtie; mais elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur depuis qu'elle n'est plus la résidence du nabad du Bas-Karnatic. La mosquée principale est son plus bel édifice. A quelques milles de là, vers l'ouest, on voit Vellore, importante par ses fortifications, une des principales stations de l'armée anglaise.

ARDEBIL ou ARDEWIL, en latin *Ardebila* (Perse), ville de la province d'Adirbeitzan, autrefois *Media Major*, l'une des plus anciennes et des plus célèbres cités du royaume de Perse.

Aujourd'hui on voit dans cette ville un grand nombre de bains publics, mais surtout une quantité considérable de mosquées ou églises musulmanes, dont la principale est celle qu'ils appellent Metzid-adineh.

Elle est située sur une colline presque au milieu de la ville, et ornée d'un beau clocher. C'est où se font les plus grandes dévotions les jours de fête et le vendredi. A la porte de cette église est une fontaine, qu'un chancelier de Perse, appelé Mahomet Riza, a fait conduire jusqu'à ce lieu-là par un canal souterrain, depuis sa source, qui est dans une montagne, éloignée de la ville de plus d'une lieue. A main droite en entrant, on trouve derrière les sépulcres du Scheïck ou Chèk Sefi, et des derniers rois de Perse, une mosquée, dans laquelle un iman sade, c'est-à-dire un des enfants de leur douze saints, est enterré. Les criminels s'y peuvent retirer pour quelque temps, et de là se sauver facilement au tombeau du Chèk Sefi, qui est un asile inviolable. On vient de toute la Perse en pèlerinage à ce tombeau, et cette dévotion rend Ardebil une des plus considérables du royaume. La mosquée dans laquelle Chèk Sefi est enterré est accompagnée de plusieurs bâtiments, dont l'entrée donne sur le Meidan, qu'elle vient joindre au midi par un grand portail. La porte est croisée de chaînes de

peste laboraret, de saxi illius pulvere, medecinæ loco sumpto, repente convaluit. Pietati christianorum ut consuleret episcopus, vetuit honores statuæ fieri publicos, dum tota ad fidem Ecclesiæ regio adjungeretur, ne forte ab hostibus christianorum diffringeretur, et posteritati tantus thesaurus subtraheretur. (*Historia Regni Cilensis Romæ italice impressa.*)

fer, attachées à de grosses boucles, et ces qu'un criminel a pu les toucher et entrer dans la première cour, on n'oserait plus le prendre. C'est une grande cour plus longue que large, et au dehors, du côté qui regarde le Meidan, on a bâti des boutiques le long du mur pour des marchands et des artisans. De cette première cour on passe dans une seconde de moindre étendue, pavée de pierres plates, avec un ruisseau qui coule au milieu, et l'on y entre par une grande porte croisée de chaînes comme la première; elle est à main gauche, au coin de la grande cour, et conduit sous un portique où il y a de grands balcons élevés à la façon du pays, sur lesquels sont plusieurs pèlerins ou autres gens, que de mauvaises affaires obligent à rechercher cet asile. Il faut quitter l'épée en ce lieu avant que de passer plus avant, et donner quelque chose à un moulah ou prêtre, qui est toujours là avec des livres.

Au bout du portique qui suit la première cour, il y a deux portes l'une après l'autre, de moyenne grandeur, et couvertes de lames d'argent, qui donnent passage à un corridor. Entre ces deux portes on voit, à main droite, une petite mosquée, où sont les tombeaux de quelques seigneurs persans. Après que l'on a passé le corridor, on entre dans une petite cour, et à main gauche est la porte de la mosquée où sont les tombeaux des princes de la maison royale de Perse. Il est défendu de marcher sur le seuil des portes, qui d'ordinaire est couvert de lames d'argent; ce serait un crime que l'on expierait par un châtiment sévère. On passe d'abord par une petite allée qui mène à la nef. Elle est fort richement tapissée, et il y a des pupitres tout autour, chargés de gros livres, où lisent continuellement les moulahs, ou docteurs de la loi, gagés pour le service de la mosquée. Au bout de la nef, qui n'est pas grande, il y a un petit dôme octogone, comme une manière de chœur de l'église, au milieu duquel est le tombeau de Chèk Sefi. Il n'est que de bois, mais bien travaillé; c'est un bel ouvrage de marqueterie, qui paraît comme un grand coffre, et dont les quatre coins d'en haut portent quatre grosses pommes d'or. On tient ce tombeau couvert d'un tapis de velours rouge cramoisi; il est élevé de terre de trois pieds, et il en a environ neuf de long sur quatre de large. Il y a quantité de lampes, tant au chœur que dans la nef, les unes d'or et les autres d'argent; la principale est d'argent vermeil doré, d'une belle ciselure. Il y a aussi six grands chandeliers d'un bois exquis, couverts de lames d'argent, qui portent de gros cierges qu'on n'allume qu'à leurs grandes fêtes. Du dôme où est le tombeau de Chèk Sefi, on passe sous une petite voûte qui renferme un autre tombeau d'un roi de Perse: c'est comme un grand coffre de bois, d'un assez beau travail, et couvert d'un brocard de soie. La voûte de la mosquée est ornée en dedans d'une peinture à la moresque d'or et d'azur, et au dehors d'un beau vernis de différentes couleurs. A main droite, est un autre grand appartement, tout voûté et doré, dont on admire la construction. Quoiqu'il soit de la grandeur d'une église, il est sans piliers, et ne se soutient que par la force de sa voûte. On appelle ce lieu Tzenetzera; c'est une grand salle qui sert de bibliothèque. Les livres y sont renfermés dans des armoires, couchés sans rang et sans ordre, les uns sur les autres, mais bien conditionnés; ils sont tous écrits à la main, les uns sur du parchemin, les autres sur du papier; la plupart sont en arabe, et quelques-uns en turc et en persan, mais tous fort bien peints, reliés en marocain du levant, et couverts de lames d'or et d'argent ciselé et à feuillages. Les livres d'Histoires sont enrichis de plusieurs représentations en miniature. Dans les niches de la voûte on voit plus de trois ou quatre cents vases de porcelaine, dont il y en a quelques uns qui pourraient tenir jusqu'à quarante pintes de liqueur. On n'en emploie point d'autres au repas que le sépulcre fournit au roi et aux grands seigneurs qui y viennent, parce que la sainteté du lieu ne permet pas que l'on s'y serve de vaisselle d'or ou d'argent. De là on va à la cuisine, où l'on est surpris de voir la beauté de la batterie; les grandes marmites sont toutes d'un même rang, et scellées dans la muraille, le long de laquelle passe un tuyau qui fournit de l'eau partout. Cette cuisine nourrit tous les jours plus de mille personnes, auxquelles on distribue trois fois par jour du potage, du riz et de la viande, le matin à 6 heures, à midi, et après-midi, à 3 heures. Les deux repas du matin se font aux dépens de Chèk Sefi, qui a fait une fondation de cinquante écus par jour; le troisième est une aumône que le roi de Perse y fait faire. Il y a d'ailleurs tant de fondations de divers rois, et les présents que l'on fait tous les jours à ce tombeau en augmentent tellement les richesses, qu'on assure que son trésor est de plusieurs millions. On donne aux pèlerins qui y vont faire leurs dévotions un certificat de leur voyage et des prières qu'ils y ont faites, et ce certificat ne leur sert pas seulement de témoignage de la religion qu'ils professent, mais aussi de sauvegarde pour se mettre à couvert de plusieurs disgrâces. La sainteté de ce lieu fait que le khan d'Ardebil prête serment de fidélité aux religieux qui ont soin du saint sépulcre, ce qui lui fait avoir la juridiction spirituelle ainsi que la temporelle. C'est par cette considération et par celle de l'assiette de la ville, qui n'est pas frontière, ni par conséquent sujette à l'invasion des Turcs, qu'on décharge le gouverneur de l'entretien d'un grand nombre de gens de guerre que les autres gouverneurs sont obligés de lever et de faire subsister du revenu de leur gouvernement. Chèk Sedredin fit faire ce tombeau après la mort de Chèk Sefi, son père; et Chèk Tzinid, en y ajoutant la grande cour et plusieurs maisons, l'agrandit de telle sorte, qu'il paraît aujourd'hui comme un grand et beau château, où un très-grand nombre de personnes se rendent tous les jours pour se promener et pour se parler. Le même Sedredin, voyant la réputation de la grande sainteté de son père.

si bien établie qu'elle était devenue comme héréditaire en sa personne, voulut la faire remonter jusqu'à son aïeul Seid Tsebrail, père de Chèk Sefi, et pour cela il fit déterrer ce qui restait de son corps, qu'il honora d'une tombe, que l'on voit encore aujourd'hui dans le village de Kelberan, à une demi-lieue d'Ardebil, où Seid Tsebrail, pauvre paysan, qui n'avait rien de particulier en sa position qui le distinguât des autres habitants de ce même lieu, avait eu sa sépulture commune avec eux. Ce tombeau est bâti en rond dans le milieu d'un grand jardin; il est élevé de dix marches, et orné partout de vitres de toutes sortes de couleurs, qui sont garanties par des grilles de fer. Du milieu de sa voûte sort une grosse tour ronde, ou une espèce de dôme bâti de pierres bleues et vertes; cette voûte, qui est dorée et azurée, se joint par des arcs-boutants faits à jour. De fort beaux tapis couvrent le pavé, et les murailles, qui sont ouvertes de tous côtés, poussent hors d'œuvre d'autres petites voûtes, où l'on enseigne à des jeunes gens à lire et à chanter le Coran, pour être capables d'être un jour gardiens de ce saint lieu. Le tombeau est de la hauteur d'un homme et a une aune et demie de largeur; c'est un ouvrage de menuiserie, avec des pièces de rapport, dont les jointures sont liées avec de petites lames de cuivre. Ceux qui l'ont vu l'ont trouvé couvert de velours vert: au-dessus pendent quatre lampes, deux d'or et deux d'argent, que deux Tzirastes chilan, ou moucheurs, sont obligés d'allumer le soir et d'entretenir toute la nuit. Vis-à-vis de ce tombeau est une petite chapelle pour la sépulture de plusieurs autres personnes de la même famille du Chèk Sefi.

ARDENNES (Forêt des), *Arduenna sylva*, vaste forêt qui couvre une grande partie du Hainaut, du Luxembourg, du grand duché du Bas-Rhin et de la Champagne. Sous la domination romaine elle était encore beaucoup plus considérable : elle couvrait une partie de la seconde Germanie; elle était habitée par les *Pæmani*. On y vénérait une statue de Diane, depuis le règne de Domitien. Aujourd'hui saint Hubert en est le grand patron. *Voy.* Hubert (*Saint-*).

ARDENTS (Notre-Dame-des-) (France). C'est dans la cathédrale d'Arras (Pas-de-Calais) que l'on conserve pieusement un cierge que l'on tient y avoir été apporté par Notre-Dame en 1095. Ce cierge, objet d'une tradition si sainte, donne lieu à une dévotion particulière parmi les habitants de la ville et de la campagne des environs.

ARDILLIERS (Notre-Dame-des-) (France). C'est sous ce vocable qu'a été construite cette église, qui est une des plus jolies de Saumur; sa construction date de 1553. César, duc de Vendôme, y vint en pèlerinage et fit bâtir la belle sacristie qui est auprès. En 1634, le cardinal de Richelieu y vint aussi, et ajouta une jolie chapelle à l'église, en forme de bas-côtés. Environ vingt ans plus tard, le marquis de Sablé en fit construire une absolument semblable, du côté opposé. Le magnifique dôme de cette église est dû à Abel Servien, surintendant des finances (1654) Depuis la révolution, l'hospice de la Providence y est établi.

AREZZO (Toscane). On y vénère Notre-Dame-des-Grâces. Cette ville, appelée en latin *Arretium*, est, selon Tite-Live, une des douze lucumonies étrusques. C'est aujourd'hui un évêché. Elle est située dans la plaine de la Chiana, et renfermait autrefois un temple de Bacchus.

Une image miraculeuse de la sainte Vierge est placée dans une chapelle moderne de la vieille cathédrale du XIIIe siècle, église sombre et vénérable, dont le patron est saint Donat.

Le *gonfalone* de saint Roch est conservé dans le palais public de la ville.

Gumppenberg (*Atlas Marianus*, n° CMLXXXIV) cite *Notre-Dame-des-Larmes* comme une image vénérée à Arezzo depuis le XIII[e] siècle. On y voit encore *Notre-Dame-de-Miséricorde*.

ARGENSOLE (France), ancienne abbaye royale de Champagne, qui possédait de précieuses reliques.

Elle était située entre Epernay et Vertus, dans un lieu solitaire, au milieu d'un bois qui n'avait aucune autre maison ni aucun village dans son voisinage. Voici ce qu'on lit à son sujet dans Baugier (1) :

« Elle fut fondée par Blanche, reine de Navarre, la même qui apporta ce royaume à la maison de Champagne par le mariage qu'elle contracta, en secondes noces, avec Thibaut III, comte de Champagne. Cette princesse fonda donc cette abbaye pour la raison suivante :

« Thibaut III étant mort, laissait ses deux jeunes fils sous la tutelle de leur mère; mais celle-ci eut alors une grande guerre à soutenir contre Erard, seigneur de Rameru, pour le comté de Champagne, qu'il prétendait lui appartenir du chef de sa femme, sœur de Thibaut III. Erard mettait tout à feu et à sang dans la province.

« Cette princesse, privée de tout secours humain, fut conseillée par un religieux nommé Arnouphe, qu'elle avait fait venir du monastère de Villers en Brabant, où il vivait en odeur de sainteté, de recourir à Dieu par la voie de la prière, et de bâtir en même temps un monastère de religieuses. Elle en prit aussitôt la résolution, et choisit le lieu d'Argensole, du consentement de l'évêque de Soissons; elle acheta le fonds où est aujourd'hui cette abbaye, de Rafau, abbé d'Hauvilliers, en l'an 1220. Cette maison fut bâtie pour servir de demeure à quatre-vingt-six religieuses de chœur et dix converses de l'ordre de Cîteaux, et pour vingt religieux de chœur du même ordre, dont douze doivent être prêtres. Cette fondation fut approuvée du chapitre de l'ordre par un mandat signé et scellé des abbés de Cîteaux, Clairvaux, La Ferté, Morimont et Pontigny, desquels cette abbaye devait dépendre, comme

(1) *Mémoires histor. de la Champagne*, tom. II, pag. 243.

de ses supérieurs immédiats. Ce fut la première abbaye de filles de cet ordre. Cette princesse obtint, en faveur de son abbesse, ce privilége sans exemple, qu'elle pourrait se trouver au chapitre général des Pères de l'ordre de Cîteaux. Les revenus que cette princesse donna à cette abbaye furent très-grands. Elle fit nommer pour première abbesse la bienheureuse Du Val, prieure de Sainte-Marie, près la ville de Liége, qui amena avec elle trente-cinq religieuses qui en prirent possession le 25 mars 1222, quoique le titre de la fondation ne soit que de 1224, et elle y mourut le 25 janvier 1226. Les guerres survenues dans la suite des temps ont ôté à cette abbaye, avec ses titres, presque tout son revenu, et elle n'est restée qu'avec sept mille livres de rentes. Son église, quoique petite, est ornée d'un clocher en forme de flèche, et est assez belle. Le chœur des religieuses est grand et beau, les orgues bonnes, et les vitres peintes comme celles de la Sainte-Chapelle du Palais de Paris. Il y a quantité de reliques, et entre autres des cheveux de Notre-Seigneur, un morceau considérable de la vraie croix, et un petit oratoire qu'on croit être celui de Blanche de Navarre, qui est représentée sur un tombeau de marbre, au fond du chœur des religieuses, quoiqu'elle n'y soit pas enterrée. Cette abbaye a été déserte pendant plus de soixante ans, pour éviter la violence des gens de guerre, auxquels elle était trop exposée. La maison est fort spacieuse, et l'enclos est de soixante arpents. Il y a environ vingt-cinq religieuses de chœur avec une abbesse, outre les converses. »

ARGENTAN (France), dans le département de l'Orne.

« La forêt de Gouffern, près la ville d'Argentan, possède un monument druidique, connu depuis plusieurs siècles sous le nom de *Pierre des Fées* et de *Pierre-Levée*. Ce *peulvan* tire la dernière des deux dénominations que nous venons de rappeler de la position qu'on lui a conservée. On a souvent eu le projet de renverser cette pierre d'une épaisseur assez uniforme et d'une hauteur assez considérable; mais la superstition des habitants des lieux voisins s'y est toujours opposée; et ce *peulvan*, dont l'érection remonte incontestablement à la plus haute antiquité, affronte, inébranlable et respecté, la faux du temps, qui moissonne sans cesse autour de lui les habitants des hameaux voisins, dont tant de générations l'ont visité, et fait tomber ces chênes antiques, dont il a vu tant de fois les races se renouveler et se succéder (1). » *Voy.* GAULE.

ARGENTEUIL (France), s'appelait en latin *Argentoialum*, *Argentoilum*, *Argentogilum*, *Argentolium* (2).

(1) *Annuaire du départ. de l'Orne.* Alençon, 1808.

(2) Avant d'entrer dans aucun détail sur la sainte robe de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous devons prévenir nos pieux lecteurs, qu'après avoir lu avec soin tout ce qu'ont écrit les divers auteurs anciens et modernes sur cette précieuse relique, nous croyons à la bonne foi des uns et des autres, et à l'authenticité du vêtement que vénèrent les églises qui ont le bonheur d'en posséder un. Seulement les documents nous manquent pour décider quelle sorte de vêtement chacune de ces églises tient en vénération. Nous rapporterons à leur ordre alphabétique leurs traditions particulières, et nous laisserons nos lecteurs libres de fixer eux-mêmes leur opinion. Cette matière est trop obscure, pour que nous ayons la prétention de terminer le différend, mais nous croyons qu'on nous saura gré d'avoir réuni ainsi toutes les preuves possibles. Nos dates comme nos citations sont exactes, et l'on peut s'y fier : elles offriront peut-être quelques notions nouvelles pour une histoire complète des saints vêtements du Sauveur, et surtout pour leur passage ou pour leur séjour en Orient.

Cette ville, chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise, à 14 kil. nord-ouest de Paris, est un lieu de pèlerinage très-fréquenté. On y conserve des fragments d'une tunique de Notre-Seigneur, que les anciens historiens appellent indifféremment *Cappa* ou *Tunica Salvatoris nostri inconsutilis*, ou même *Cappa pueri Domini Jesu*.

Cette tunique était gardée à Constantinople, avec d'autres reliques précieuses, quand l'impératrice Irène, touchée d'admiration pour Charlemagne, lui envoya plusieurs présents, parmi lesquels se trouvaient un morceau considérable de la vraie croix, un clou de la Passion, la sainte tunique, le corps de sainte Christine, etc. A peine le pieux empereur eut-il reçu ces trésors sacrés, qu'il s'empressa de donner au prieuré d'Argenteuil, où sa fille Théodrade s'était retirée avec plusieurs dames de la cour, la sainte robe *tout entière* et d'autres reliques vénérables. Cette translation eut lieu le 12 ou le 13 août de l'an 800.

Ce fut alors que commença ce célèbre pèlerinage, qui, parfois interrompu par le malheur des temps ou par l'indifférence des hommes, attire au sanctuaire d'Argenteuil, depuis plus de mille ans, un concours immense de pèlerins.

Plusieurs villes se sont disputé l'honneur de posséder le vêtement sans couture de Notre-Seigneur (1). Mais Jésus en avait nécessairement plusieurs, selon l'usage de son temps et de son pays; et ces habits ont dû se trouver dispersés après sa mort en différents endroits, ou tout entiers, ou par fragments. Voici ce que nous avons trouvé de plus précis et de plus certain, dans les traditions locales, sur la tunique sans couture, avant sa translation solennelle au prieuré d'Argenteuil.

Elle était en Palestine (2) à la fin du VI[e] siècle (594); un Juif la tenait enfermée dans un coffre de marbre, où un miracle opéré par son moyen révéla sa présence. Ce coffre était à Ziphat ou Zaphat, qu'on croit être Joppé ou Jaffa; et c'est de là qu'elle fut, après ce miracle, transportée en triomphe à

(1) *Voy.* à leur ordre alphabétique, ETCHMIADZINE, MTSKHETHA, ROME (à Saint-Jean de Latran), TRÈVES et SAN-SALVADOR, en Espagne.

(2) Nous ne parlons point ici de son séjour en Galatie; ce fait, allégué par Grégoire de Tours, n'a point l'air de se rapporter à la sainte robe d'Argenteuil. *Voy.* ETCHMIADZINE.

Jérusalem. De Jérusalem elle fut emportée en Perse par Chrosroès ou Khosrow II, vainqueur d'Héraclius, en 614.

Treize ans après, Héraclius, vainqueur à son tour du roi de Perse, se fit rendre la sainte dépouille du Sauveur, la rapporta en grande pompe à Constantinople, la transporta ensuite par dévotion à Jérusalem en 629, avec un morceau de la vraie Croix, mais la vint reprendre quelque temps après pour la déposer dans la ville de Constantinople et la mettre à l'abri des ravages des Sarrasins : c'est là qu elle resta jusqu'au temps où la grande impératrice Irène en fit don à Charlemagne (800).

Depuis le IXe siècle jusqu'à nos jours on peut suivre assez bien les différentes phases de son histoire.

En 840, Charles le Chauve en donna une parcelle à Elfrid ou Alfred le Grand, roi d'Angleterre, et l'an 1066, une charte de l'un des successeurs d'Alfred le Grand, Edouard III, le Confesseur, atteste que ce prince déposa dans l'église de Saint-Pierre de Westminster, qu'il venait de faire rebâtir, deux morceaux de la vraie croix, un fragment de l'un des clous du Sauveur, *une parcelle de la tunique sans couture*, quelques parties des vêtements de la sainte Vierge, etc.

En 846 et 857, les Normands, sous la conduite de leur chef Ragnar, dévastent Paris et les environs ; Argenteuil est livré aux flammes, son église est renversée de fond en comble, et la sainte Robe, privée de son sanctuaire, demeure pendant longtemps dans un profond oubli.

Cependant la reine Adelaïde, femme de Hugues Capet, relève le monastère d'Argenteuil, vers la fin du Xe siècle, et Robert II, en 1003, lui accorde diverses donations et prérogatives. L'église du prieuré fut dédiée à l'*Humilité* de la sainte Vierge (1).

En 1129, pendant que la trop célèbre Héloïse était abbesse de ce monastère, Suger, abbé de Saint-Denis, s'appuyant sur les titres de la cession que les religieux avaient faite autrefois à Charlemagne, et par lesquels le monastère devait rentrer dans la dépendance de l'abbaye à la mort de Théodrade, fit valoir ces droits avec énergie ; les religieuses furent obligées de quitter leur sainte retraite, et se réfugièrent en divers autres monastères, dont le plus connu est celui du Paraclet, qu'Abeilard avait fait construire auprès de Troyes en Champagne, et qu'il abandonna volontiers à Héloïse et à ses pieuses compagnes, pour se retirer lui-même à Saint-Gildas de Rhuis, dont il était alors abbé. L'abbaye d'Argenteuil fut donc alors habitée par des religieux bénédictins, et devint un simple prieuré dépendant de l'abbaye royale de Saint-Denis en France.

Vingt-sept ans après l'installation des moines à Argenteuil, en 1156, une révélation particulière fit connaître à l'un des religieux

(1) Il y a, à Rome, un couvent de *la Visitation*, de saint François de Sales, bâti en 1603 pour des religieuses de Saint-Dominique, et qui porte aussi le nom de *Notre-Dame de l'Humilité*.

le lieu où la sainte Robe avait été cachée autrefois, pour la soustraire à la rage des Normands. Ce fut alors qu'eut lieu la translation solennelle à laquelle présida le roi Louis VII, et que des historiens peu éclairés ont regardée à tort comme une donation. Cette cérémonie fut célébrée par Hugues, archevêque de Rouen, assisté de dix archevêques ou évêques et d'un grand nombre d'abbés, parmi lesquels on remarquait celui de Saint-Denis, ceux de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Maur-des-Fossés, de Saint-Faron de Meaux, de Pontoise, etc. La charte de cette translation, donnée par l'archevêque de Rouen qui l'avait faite, porte que la sainte relique était honorée à Argenteuil depuis fort longtemps ; *a temporibus antiquis honore condigno reposita erat*. La relation de cette découverte nous a été conservée par Robert, abbé du Mont-Saint-Michel (1), par Sinnichius (2), par Matthieu de Westminster (3), Matthieu de Paris (4), Jean Brompton, abbé de Jorevall (5), André Favin (6), Trivet (7), Gauthier (8), Froissard (9), Fleury, prieur d'Argenteuil (10), etc. Mais tous ces auteurs ne font que répéter les paroles de Robert avec quelques variantes légères. Voici les propres termes dont se sert Fleury : « L'an 1156, la chape de Notre-Sauveur fut trouvée au monastère d'Argenteuil, près de Paris : elle était sans couture, et de couleur roussâtre. Les lettres qui furent trouvées avec cet habit marquaient que la glorieuse Mère de Jésus-Christ le lui avait fait, comme il était encore enfant. Ce sont les paroles de Robert, abbé du Mont-Saint-Michel, auteur du temps (Robert est mort en 1186) ; et le monastère d'Argenteuil conserve précieusement cette relique. »

Une pieuse tradition rapporte qu'un chevalier de Hautepierre, ayant voulu faire enlever par son écuyer un fragment de la sainte Robe, fut atteint d'une maladie subite dont il mourut en 1298, quoique la seule dévotion l'eût porté à commettre ce pieux larcin. D'autres versions rapportent que, s'étant amèrement repenti de sa faute, il fut guéri de sa maladie. Quoi qu'il en soit, ce pieux chevalier fut déposé après sa mort dans l'église même du prieuré, où l'on vit son tombeau jusqu'au temps de la Révolution. On lisait dans les anciens missels du diocèse de Paris, et dans celui de Chartres, une prose où se trouvaient les vers suivants :

O quam certa probatio
Indiscreta devotio
Militi frangenti!

(1) Robert de Monte-S.-M. *Chron. Sigeb.* ad ann 1156.
(2) *Comment in Script.* lib. I, cap. II.
(3) *Flor. histor.*, ann. 1156.
(4) *Histor. angl. sub Stephano rege*, ann. 1156.
(5) *Chronic.* ad ann. 1157.
(6) *Hist. de Navarre*, liv. II.
(7) *Chronic.*, ann. 1156.
(8) Ibid.
(9) *Hist. de France*, liv, III, ch. 51.
(10) *Hist. ecclésiast.*, liv. LXX, § 17, an. 1156

Cui vitæ sedatio
Fuit et restauratio
Reatum lugenti.

En 1486, un acte du prieur du monastère ordonne qu'à l'avenir, on tienne constamment une lampe allumée devant le tabernacle qui renferme les saintes Espèces et devant la sainte Tunique : ce prieur se nommait Jean Fardonas.

En 1529, le 1er mai, la châsse où la Robe de Jésus-Christ était conservée, fut portée en procession d'Argenteuil à Saint-Denis (1), et en 1534, dans l'intérieur de Paris, avec la vraie croix et les autres reliques déposées par saint Louis dans la Sainte-Chapelle du Palais. François Ier suivait ce pieux cortége (2).

Au mois de novembre 1544, le même roi François Ier permet, par lettres patentes, aux habitants d'Argenteuil « de faire clore, fortifier et faire fermer leur ville de murs, tours, portes et fossés, pour la conservation du lieu et monastère où repose le très-sacré et précieux reliquaire de la Robe inconsutile de Notre-Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ. »

En 1567, les huguenots, ayant saccagé l'église d'Argenteuil, qu'ils livrèrent ensuite aux flammes, emportèrent la châsse de la sainte Robe : heureusement on en avait retiré la précieuse relique pour la soustraire à leur profanation. Le pèlerinage ne put reprendre son cours ordinaire qu'en 1576, et alors au lieu d'une belle châsse de cristal, garnie d'argent, le prieuré, pauvre et ravagé par la guerre civile, ne donna pour asile à la tunique sacrée qu'un pauvre reliquaire de bois, ce qui ne diminua en rien la dévotion des pèlerins. Mais, en 1680, Marie de Lorraine, duchesse de Guise, fit faire une magnifique châsse couverte d'or, d'argent et de pierreries, et la translation du vêtement divin de la vieille châsse de bois dans la nouvelle se fit, le 22 octobre de la même année, par Claude Boistard, prieur de Saint-Germain-des-Prés ; mais il y eut à cette occasion un nouvel acte de dévotion indiscrète dont Claude Boistard se rendit coupable par un excès de reconnaissance pour la pieuse duchesse. « Nous n'avons pu, dit-il, refuser à la piété et aux prières instantes de l'illustre princesse, un petit fragment de ce précieux trésor, etc. »

Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir arrêter un peu plus longtemps nos lecteurs sur l'origine de la sainte Robe, telle que nous la donne M. Guérin dans un petit ouvrage in-18, intitulé : *La sainte Tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Recherches religieuses et historiques sur cette relique et sur le pèlerinage d'Argenteuil.* 2e édit., 1845.

On comprendra que nous avons dû le citer textuellement, même dans les endroits, assez rares, où nous ne partageons pas entièrement son avis.

Cependant, comme notre extrait est très-court, nous invitons à lire l'original, ceux de nos lecteurs qui ne trouveront point ici de détails assez complets.

Intérieur de la maison de Nazareth ; la sainte Robe est faite par Marie.

Tout ce qu'avaient prédit les prophètes allait recevoir son accomplissement. Le Rédempteur promis était né, et le monde allait être racheté...

Un touchant et sublime spectacle était offert aux hommes dans une petite ville de la Judée. Une douce Vierge avec son saint époux et son Fils que les nations avaient désiré, qui avait été célébré en termes magnifiques par les écrivains inspirés du peuple élu, et que les Anges avaient salué à sa naissance (1), habitait à Nazareth une humble maison, qui devait être aussi plus tard l'objet de la vénération et de l'amour des générations à venir (2). Là, cette sainte famille, qu'on a si bien appelée la *trinité de la terre*, servait le Seigneur dans le calme et dans la paix. Joseph travaillait pour gagner l'existence commune ; Marie soignait l'intérieur, et Jésus enfant, croissant en âge et en grâce, obéissait à son père et à sa mère (3).

Qui pourrait redire tout ce qui se passait dans ce sanctuaire, l'objet des complaisances du Très-Haut ? Qui pourrait répéter les entretiens de la sainte Famille, et les discours de cet Enfant divin, paroles ineffables dont ses parents étaient avides et qu'ils aimaient à repasser dans leurs cœurs (4) ? Qui pourrait peindre cette union céleste entre l'auguste Vierge et son chaste époux, entre ces deux parfaites créatures et leur Créateur, habitant sous leur toit ? Nulle langue humaine n'a reçu le don de raconter ces merveilles : elles sont encore cachées dans les secrets divins. Heureux les cœurs purs, parce qu'il leur sera donné de les contempler un jour !

Cependant, et en attendant cet heureux jour où les élus de Dieu verront toutes choses à découvert (5), ne pouvons-nous pas, avec un cœur aimant, avec une foi vive et simple, avec une piété tendre envers la plus douce et la plus aimable des mères, ne pouvons-nous pas, en quelque sorte, pénétrer dans cette demeure sacrée, et nous représenter l'humble Vierge dans ses oraisons sublimes, dans ses prières ferventes, dans ses occupations habituelles ? Nous le pouvons, pieux enfants de Marie ; il est donné à l'âme chrétienne d'entrevoir les choses du ciel, et, à cette pensée, nos cœurs tressaillent de bonheur et d'espérance.

Entrons dans la maison de Nazareth... Nous voyons le divin Enfant obéir à Ma-

(1) Dom. Gerberon, *Hist. de la Robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ch. XII ; et Dom Michel Félibien, *Hist. de l'abbaye royale de Saint-Denis en France*, liv. VII, pag. 384 (fol. 1706).

(2) Godefroy, *Grand cérémonial françoys*, t. II, pag. 941 ; et Gaumont, *Dissert. sur la sainte Tunique*, p. 13 et 56.

(1) *S. Luc.* chap. II, 13, 14.
(2) *Idem, ibidem*, 51, 52.
(3) *Hist. crit. et relig. de N.-D. de Lorette ;* par M. l'abbé A. B. Caillau, 1843.
(4) *S. Luc*, chap. II, 19, 51.
(5) *I Cor.*, chap. XIII, 12 ; *I saint Jean*, chap. III, 2.

rie (1), et lui être tellement soumis, que saint Bernard voit dans cette conduite du Fils la haute dignité de la Mère. « Admirez davantage, dit ce grand docteur, celle que vous voudrez de ces deux choses, ou l'étonnante humilité du Fils, ou l'éminente dignité de la Mère. Pour moi, l'une et l'autre m'étonnent et sont à mes yeux de grands miracles. Qu'un Dieu obéisse à une femme, c'est une humilité sans exemple; qu'une femme commande à un Dieu, c'est une dignité si sublime, qu'on ne peut pas en imaginer de pareille.... (2) Mais Marie, l'humble Marie, ne songe pas à cette dignité, et son autorité est pleine de respect, car elle sait que son Fils est son Dieu. Elle l'environne de tendresse, et elle lui prodigue tous ses soins (3). Elle passe son temps entre la prière, la méditation et le travail, et même, au milieu de ses occupations, elle se livre à une oraison continuelle. Elle est véritablement la femme forte dont parle Salomon, et on ne peut douter que ce sage n'ait eu devant les yeux cette divine Vierge, lorsqu'il traçait le portrait de cette femme vertueuse, « qui se lève de grand matin pour louer et bénir Dieu, qui s'est pourvue de laine et de lin, afin de les tisser d'une main industrieuse; qui veille sans cesse, et qui jamais n'est rebutée par les travaux les plus fatigants (4). » Ainsi agissait la très-sainte Vierge; et c'est au doux souvenir de ces vertus cachées en Dieu que nous l'honorons sous l'un de ses plus beaux titres, celui qui lui est sans doute le plus agréable : Notre-Dame d'Humilité.

La pieuse tradition qui nous rapporte que Marie a tissu elle-même la Robe de Jésus-Christ est donc respectable. Comment, en effet, l'humble Vierge qui s'occupait avec tant tendresse et de sollicitude de tout ce qui concernait la vie temporelle du Sauveur, ne lui aurait-elle point fait cette Robe qui devait couvrir ses membres sacrés! Pouvait-elle négliger ce soin principal d'une bonne mère? Une mère peut-elle ne pas habiller son fils? et n'est-elle pas heureuse de travailler elle-même à ses vêtements? Ce sont là ses occupations les plus douces... Et quelle mère peut être comparée à la Mère du bel amour!

Certes, les cœurs fidèles ne doutent nullement de cette pieuse croyance; et si nous rapportons quelques-unes des autorités qui l'appuient, c'est moins pour chercher à les convaincre davantage que pour leur offrir la consolation de voir qu'elle peut être aussi confirmée par d'autres preuves que par des preuves de sentiment.

Et d'abord nous voyons dans l'antiquité sacrée que c'étaient les femmes qui faisaient les étoffes et la toile de leurs propres habits, de ceux de leurs maris et de leurs enfants. « Le jeune Samuel, lisons-nous au Livre des Rois (5), servait devant le Seigneur..., et sa mère lui faisait une petite robe qu'elle lui apportait aux jours solennels, lorsqu'elle venait avec son époux offrir le sacrifice ordinaire. » La femme forte, dont nous parlions tout à l'heure, est encore un exemple de ce que nous avançons : « Ses doigts, est-il écrit dans les *Proverbes*, savent tourner le fuseau : *Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum* (1)! » C'était donc l'usage parmi les femmes juives de faire les vêtements des hommes.

(1) S. *Luc*, chap. II, 51.
(2) Saint Bernard, *Serm.*
(3) S. *Luc*, chap. II, 44, 48.
(4) *Prov.* chap. XXXI, 13, 15, 18, 19.
(5) Ier Liv. des *Rois*, chap. II, 19.

Si maintenant nous passons à l'antiquité profane, nous trouvons le même usage, même chez les femmes de la plus haute naissance. Ainsi la reine Pénélope travaillait aux habits d'Ulysse (2); Caïa Cæcilia, femme de Tarquin l'Ancien, faisait de même (3); Alexandre le Grand (4), Auguste (5), portaient des habits faits de la main de leurs mères, de leurs femmes ou de leurs filles. Chez nous, nous voyons Brunehaut s'occuper du travail des mains (6), sainte Radegonde faire elle-même les habits de saint Junien (7); enfin, les vêtements de Charlemagne étaient l'ouvrage de ses filles (8).

Mais, sans trop nous arrêter à cette coutume bien certaine, et qui est déjà une forte présomption en faveur de notre pieux sentiment, nous avons des témoignages directs qui l'appuient.

Nous citerons en première ligne Euthymius, savant interprète des Ecritures, qui dit que « les fidèles avaient appris par tradition de leurs pères que cette sainte tunique était l'ouvrage de la Mère de Dieu : *Hanc tunicam a traditione Patrum accipimus, opus fuisse Dei Matris* (9)... » Or, Euthymius vivait au commencement du XIIe siècle, et il avait reçu cette tradition d'auteurs plus anciens que lui. Vient ensuite Rupert, qui écrivait au milieu de ce même siècle. En expliquant les mystères que la robe sans couture renferme, ce docte interprète assure aussi que la très-sainte Vierge a mis ses soins, ou plutôt son affection et son art à la travailler : *Qualem dilecta ejus Maria sua arte diligenter contexuerat* (10)... Nous citerons encore Sinnichius, autre savant commentateur, qui, s'attachant à rechercher tous les rapports qui peuvent se rencontrer entre le prophète Samuel et Notre-Seigneur, en trouve un à propos de la sainte Robe : « De même, dit-il, que la Mère de Samuel lui avait fait une tunique, ainsi la sainte Vierge a fait à son Fils une robe sans couture (11). » Salmeron, théologien, l'un des premiers disciples de saint Ignace de Loyola,

(1) *Prov.*, chap. XXXI, 19.
(2) Homère, *Odyssée*.
(3) Pline, *lib.* VIII, *cap.* 48.
(4) Quinte-Curce, *Lib.* V.
(5) Suétone, *cap.* LXXIII.
(6) *Hist. de sainte Radegonde, reine de France, au* VIe *siècle*, par M. de Fleury, liv. II, chap. V.
(7) *Idem*, liv. II, chap. XI.
(8) Egin., *Vita Caroli Magni*.
(9) Euthym., *in Joan.*, cap. XIX.
(10) *Comment. Script.*
(11) Lib. *Reg.*, liv. I, c. III, 9.



auquel il était attaché, qui avance formellement, dans ses *Dissertations* sur les Evangiles (1), que la Robe de Jésus-Christ est l'ouvrage de sa divine Mère, et qu'elle la lui fit lorsqu'il était encore enfant : *Virginem, Christo parvulo existente, illam contexuisse.*

Après ces autorités, nous pouvons ajouter le témoignage, bien aussi grave, d'Albert le Grand, de Maldonat, de Dom Calmet (2), qui s'appuie sur Euthymius, de Carthegena (3) et de Baronius. Ce savant cardinal n'adopte pas seulement le sentiment que la sainte robe est l'ouvrage de Marie, mais il prouve encore qu'il n'y a rien en cela qui ne soit digne de la tendresse et de la piété de cette auguste Mère (4).

Il paraît indubitable que l'humble Vierge de Nazareth a tissu au *métier* la robe de son divin Fils. A la vérité, les interprètes sont fort partagés sur ce point ; mais il suffit de mettre en présence le sentiment des uns et des autres pour se ranger du côté de ceux qui disent que ce saint vêtement a été fait sur un métier.

Plusieurs commentateurs prétendent qu'il est impossible de faire une tunique entière sur le métier (5). Saumaise croit que la tunique de Notre-Seigneur était cousue à l'aiguille, mais qu'elle n'avait ni agrafes, ni boutons qui l'attachassent sur les épaules, comme en avaient certaines tuniques dont se servaient les anciens, et qu'ils appelaient *tuniques fendues* (6). Vossius adopte le même sentiment (7). D'autres (8) pensent qu'elle était cousue avec tant d'art, que la couture n'y paraissait point. Saint Chrysostome (9), Théophylacte (10) et Théophanes (11) croient qu'elle était composée de deux pièces jointes ensemble, non par la couture, mais par un tissu pareil à celui dont on fait les bas à l'aiguille. On reprenait, suivant eux, ces deux pièces par de la laine, et on n'en formait qu'une seule qui paraissait de la même tissure. Théophylacte, qui copie saint Chrysostome, ajoute seulement qu'au lieu de couture on faisait une rentraiture sur les deux pièces, de sorte que la jonction n'était pas sensible. Il en est d'autres enfin (12), parmi lesquels nous citerons Euthymius (13) et saint Isidore de Péluse (14), qui supposent que la sainte Robe a été travaillée et tissue avec deux grandes aiguilles, comme celles dont on se sert pour nos bas et nos bonnets de laine.

Les commentateurs qui soutiennent que la tunique du Sauveur n'était ni cousue, ni rentraite, ni faite à l'aiguille, nous paraissent mieux fondés. Les premiers donnent leur sentiment sans citer aucune autorité qui serve de base à leurs conjectures, tandis que ceux-ci invoquent les usages de l'antiquité, et apportent des exemples à l'appui de ce qu'ils avancent.

Braunius (1), qui a épuisé cette matière, et quelques autres, montrent que les anciens avaient l'art de faire sur le métier des habits de toute grandeur et de toute forme, qu'ils appelaient *tuniques droites*, sans doute parce qu'on les travaillait étant debout : c'est du moins ce que fait entendre saint Isidore : *Recta vestis, quam sursum stantes texunt* (2). Le même savant assure que l'usage de faire de ces tuniques au métier et d'une seule pièce se conserve encore dans certains endroits de l'Orient. Il nomme quelques Hollandais de ses amis qui en possédaient, et il dit qu'il en avait lui-même une qu'il avait achetée par curiosité. Il ajoute, de plus, qu'il fit faire exprès un métier sur lequel on tissa de ces sortes de tuniques avec des manches, et tout à fait telles que devait être celle de Notre-Seigneur (3). Dom Calmet, qui cite beaucoup Braunius, dans son *Commentaire* sur saint Jean, partage tout à fait son sentiment, et dit qu'on ne peut douter que la sainte Robe n'ait été faite sur le métier (4). Fleury dit « que les Israélites avaient l'art de faire sur le métier des robes à manches tout d'une pièce, sans couture, comme la tunique de Jésus-Christ l'était (5). » La Bible de Vence (6) dit la même chose. Mais nous ne croyons pas devoir multiplier davantage les autorités en faveur de ce sentiment.

Nous avons d'ailleurs, indépendamment de la coutume des anciens et de l'usage des Orientaux modernes, des preuves que nous regardons comme décisives :

La tunique du grand prêtre dont Moïse (7), Flavius Josèphe (8) et Philon (9) nous donnent la description, avait été faite au métier. Elle était sans couture, couvrait tout le corps, et n'avait qu'une ouverture en haut pour passer la tête. Moïse dit expressément que c'était un ouvrage fait au métier : *Opus textoris* (10). Mais quel texte plus formel et

(1) *In Joan.*, XIX ; *in Luc.*, XXIII ; *in Matth.*, XXVII.
(2) *Dict. de la Bib.*, art. *Vêtements*, édit. in-fol. de 1722.
(3) *Hom. de Pass. Christ.*, Hom. II.
(4) *Ann.* de Baronius.
(5) Salmas, *Vit. Aureliani*, c. XLVI ; Casaub., *Exercit. in Baron.*, XVI, n° 117.
(6) Salmas, *in Achill. Tati*, p. 633, 634.
(7) Gérard Jean Vossius, *Harm. Evang.*, lib. II, 6, 8, § II.
(8) Merus, *in not. ad Jes.*, LIII, p. 153, 154.
(9) Chrysost., *in Joan.*, *Hom.* 85.
(10) Théoph., *ibidem.*
(11) Théoph. Cerameus, *Hom. in Pass. Domini.*
(12) Casaub., *contra Baron.*, XVI ; Ferrar., *De re vesti.*, p. 1, lib. III, c. XVI ; Grot. Hicutrist. v.
(13) *In Joan.*, cap. XIX.
(14) Isidor. de Péluse, liv. I, *Epist.* 74.

(1) *De vest. sacerd. Hebr.*, lib. I, cap. XVI.
(2) Isidor., *Orig.*, lib. XIX, c. XXII.
(3) Braun., *loc. cit.*; dom Calmet, *Comm. sur S. Jean.*
(4) Dom Calmet, *Comm. sur S. Jean*, chap. XIX, 23, *Dict. de la Bib.*, art. *Vêtements.*
(5) Fleury, *Mœurs des Israélites*, § X *des Habits.*
(6) Bible dite de *Vence*, t. XII, p. 50 et suiv., édit. in-8° de 1821.
(7) *Exod.* XXXIX, 27.
(8) Joseph., *Antiq.*, Lib. III, c. 8.
(9) Philo, *Sep. de monarchia.*
(10) *Exod.*, *loc. cit.*



plus positif pourrions-nous invoquer en faveur de l'opinion qui soutient que notre saint vêtement a été fait au métier, que celui de l'évangéliste saint Jean : « La tunique, dit-il, était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas : *Tunica erat inconsutilis, desuper contexta per totum* (1). » Or, il n'est guère possible qu'un tel habit soit fait autrement que sur un métier.

Maintenant, quelle était la matière et la forme de cette tunique ? Notre-Seigneur Jésus-Christ avait-il plusieurs vêtements ? Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de voir quel était l'usage, touchant les vêtements, chez les Hébreux.

Tous les commentateurs s'accordent à dire que les Hébreux n'avaient communément pour habits que la tunique, nommée en hébreu *chetonet*, et le manteau appelé *mehil*. La tunique était l'habit de dessous (2) qui couvrait immédiatement la chair ; le manteau était l'habit de dessus. Mais il y avait une autre espèce de tunique dont nous parlerons tout à l'heure.

Ordinairement la tunique était de lin ou de coton ; nous en voyons la preuve dans Moïse, où il est parlé de l'une et de l'autre sorte, à propos de la description qu'il fait des habits des prêtres et des lévites (3). Nous ne doutons pas qu'on n'employât aussi la laine pour ces habits. D'ailleurs, Fleury en fait mention dans ses *Mœurs des Israélites* (4). Les tuniques étaient sans couture et faites au métier. Elles n'avaient aucune ouverture ni sur la poitrine, ni sur les côtés, mais simplement au haut pour passer la tête. Telle était la tunique du grand prêtre dont nous venons de parler ; telles étaient aussi celles des prêtres dont il est écrit au Livre de l'*Exode* : « Vous ferez en haut une ouverture au milieu pour passer la tête, et autour de cette ouverture un bord tissé, comme on a coutume de le faire aux extrémités des vêtements, de peur qu'ils ne se rompent (5). »

La couleur la plus ordinaire et la plus estimée pour la tunique était le blanc. Salomon, dans l'*Ecclésiaste*, conseille à celui qui veut vivre agréablement d'avoir toujours des habits bien propres et bien blancs : *Omni tempore sint vestimenta tua candida* (6). Flavius Josèphe rapporte que ce prince, le plus magnifique des rois de Juda, paraissait habituellement vêtu de blanc dans son chariot (7). Et notre divin Sauveur dit, dans l'Evangile (8), que Salomon, dans toute sa gloire, n'approchait pas de la beauté des lis, qui, comme on sait, sont d'une blancheur éclatante. Les anges apparaissaient aux hommes avec des habits blancs (1). Enfin, nous voyons le législateur des Hébreux ordonner au peuple de laver ses habits et de se purifier lorsqu'il doit paraître devant le Seigneur (2). Cependant, on peut dire que cette couleur n'était pas la seule qui fût choisie pour les tuniques. On en voyait quelquefois de couleur de pourpre et de brunes (3). Il n'y avait probablement que les personnes riches et de distinction qui portaient des tuniques blanches.

Nous venons au manteau. Il était d'étoffe et d'une seule pièce non taillée. Pour distinguer les Israélites des autres peuples, le Seigneur leur avait ordonné de porter aux quatre coins de leurs manteaux des houppes (4), ou franges de couleur hyacinthe, ou bleu céleste, et une bordure ou galon sur les bords du même habit.

Outre ces deux vêtements, c'est-à-dire la tunique et le manteau, il est fait mention dans l'Ecriture d'une autre tunique ou robe traînante (5) que l'on mettait sans doute pardessus la tunique qui couvrait immédiatement la chair. Ce qui nous porte d'ailleurs à croire que les Israélites avaient plus de deux vêtements, c'est qu'il est marqué dans l'Evangile de saint Marc que le grand prêtre Caïphe, ayant entendu les prétendus blasphèmes de Jésus-Christ, *déchira ses tuniques* (6). Et Notre-Seigneur aurait-il pu donner ce conseil : « A celui qui veut disputer en jugement avec vous, et vous enlever votre tunique, abandonnez encore votre manteau (7), » si l'on n'avait pas eu une tunique, une robe et un manteau ?

L'usage était de garder la tunique, ou robe, traînante et sans ceinture dans la maison. Mais lorsqu'on allait au dehors, ou qu'on était obligé de marcher et d'agir, on se ceignait et on retroussait la tunique. « De là, dit Fleury, vient cette phrase si fréquente dans l'Ecriture : Lève-toi, ceins tes reins, et fais cela. » On portait toujours avec soi, en voyage, deux tuniques, afin de pouvoir en changer au besoin. Ceci est confirmé par l'Evangile (8) et par les commentateurs.

Si tels étaient les usages pour l'habillement chez les Hébreux, et nous avons rapporté à cet égard l'opinion des plus habiles interprètes, il est certain que Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui qui était venu pour accomplir toute la loi, dut se conformer aux coutumes établies par la loi de Moïse elle-même. En effet, ouvrons le Livre où se trouve toute vérité, et nous en verrons des preuves.

De même que les Israélites, Jésus-Christ avait une tunique, une robe et un manteau. Etant sur le point de laver les pieds à ses

(1) *S. Jean*, chap. XIX, 23. — Dom Calmet, *Comment. sur S. Matth.*, chap. X, 10 ; Ibid., *sur S. Marc*, chap. XII, 38.
(2) IV *Reg.*, chap. V.
(3) *Lévit.*, chap. XVI, 4 ; *Exod.*, chap. XXVIII, 39.
(4) Voy. § X, *des Habits.*
(5) Chap. XXXVIII, 32.
(6) *Ecclés.* IX, 8.
(7) *Antiq.* lib. VIII, c. 11.
(8) *S. Matth.*, VI, 28, 29.

(1) *S. Jean*, chap. XX, 12 ; *Act.* ch. I, 10.
(2) Dom Calmet, *Dict. de la Bible*, art. *Vêtements.*
(3) Fleury, *Mœurs des Israélites*, § X
(4) *Exod.* ch. XXVIII, 4, 5.
(5) *S. Marc*, XIV, 63.
(6) Bible dite de Vence, *loc. cit.*
(7) *S. Jean*, XIII, 4.
(8) *S. Jean*, XIX, 23.

apôtres, cet adorable Sauveur quitte ses vêtements, et ceint sa tunique avec un linge (1). Et lorsqu'il est attaché sur la croix, les soldats partagent ses vêtements, excepté sa tunique.

Cette tunique était *sans couture*, comme celle du grand prêtre et des autres lévites; saint Jean le dit formellement dans les paroles suivantes que nous avons déjà citées: « La tunique était sans couture et d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'en bas (2). » Or, c'était celle qui touchait immédiatement la chair. De plus, ce saint vêtement était de laine et d'une couleur brune, selon l'usage des plus pauvres d'entre les enfants d'Israël, comme le témoignent saint Chrysostome (3) et saint Isidore (4). Un Dieu humilié et né dans une étable aurait-il voulu qu'il en fût autrement? Il devait être vêtu pauvrement et souffrir toutes les privations. Néanmoins ce divin Sauveur permit une fois que ses habits parussent de la couleur la plus estimée parmi les personnes de distinction, ainsi que nous l'avons remarqué, et ce fut sur le Thabor, où ils devinrent blancs comme la neige (5).

Quant à la forme de cette tunique, on juge assez ce qu'elle devait être, puisque c'était le vêtement qui touchait la chair. Ouverte par le haut, elle s'étendait également sur le dos et sur la poitrine, et elle descendait assez bas pour couvrir tout le corps. C'est la description que nous en donne saint Chrysostome (6). Un sectaire, que nous regrettons de mentionner en un si pieux sujet, voulut contester cette forme; mais Calvin fut convaincu d'imposture par du Saussay (7), et nous croyons inutile de reproduire ici cette réfutation. On sait assez de quoi sont capables les hérétiques qui voudraient anéantir le culte des reliques, et qui n'élèvent autour d'eux que des ruines. Nous continuons donc notre rapprochement.

Tel que les Hébreux, notre Sauveur avait des franges au bas de son manteau : « Si je touche seulement la frange de ses habits, dit la femme malade, je serai guérie (8). »

Enfin, nous voyons Jésus-Christ se conformer à la coutume de garder la tunique traînante et sans ceinture dans la maison, lorsqu'il accomplit la touchante et admirable cérémonie du lavement des pieds (9).

Cependant il est un seul point où notre divin Maître ne se conforma point à l'usage, et ce fut pour donner une preuve de son détachement. On portait, avons-nous dit, deux tuniques en voyage, afin d'en changer au besoin. Mais Jésus-Christ défend à ses apôtres d'emporter deux habits (10), voulant

(1) *S. Jean.*, XIII, 4.
(2) Id. XIX, 25; voy. le *comment.* de Dom Calmet.
(3) *In Joän.*, homil., 84.
(4) Isidor., *loc. cit.*
(5) *S. Matth.* XVII, 1, 2.
(6) Chrysost. *loc. cit.*
(7) *Panoplia sacerdotalis*, in-fol. 1653. Parisiis.
(8) *S. Matth.* IX, 20, 21.
(9) *S. Joan.* XIII, 4, 5.
(10) *S. Matth.* X, 10.

qu'ils se reposassent de tout sur sa Providence.

Il faut donc conclure de tout ce qui précède, que la très-douce Vierge Marie a fait, sur un métier, la robe de son divin Fils. Renfermée dans son intérieur, la tendre Mère tissait d'une main industrieuse, *manuum suarum*, cette robe sainte, et elle se réjouissait de l'offrir bientôt à Jésus. Telles on avait vu Sara, Rebecca, Ruth, Rachel, se livrer aux travaux des mains, et être heureuses de faire elles-mêmes les habits de leurs enfants. Il résulte en outre du rapprochement que nous venons d'établir, entre les coutumes des Hébreux et ce que nous apprend l'Evangile touchant la vie commune de Jésus-Christ, que cet adorable Sauveur avait pour vêtements un manteau, une robe, une tunique, comme le pensent d'ailleurs Euthymius et Maldonat, et que cette tunique, l'objet de notre vénération, était sans couture, tissue de laine, de couleur brune et de forme allongée...

Notre-Seigneur avait déjà révélé au monde sa doctrine sublime, dont le *Sermon sur la montagne* nous offre le plus magnifique résumé; il avait prononcé des paroles qui étonnaient les hommes et qui comblaient d'admiration ceux qui avaient le bonheur de les entendre. Jamais homme n'avait parlé comme lui, et n'avait opéré de tels prodiges... Déjà il avait parcouru toute la Judée, et chacun de ses pas avait été marqué par des bienfaits dignes de son amour et de sa tendresse pour les hommes: *Pertransiit benefaciendo* (1). A sa voix la nature reconnaissait son Créateur. Il commandait aux flots de la mer, et ils lui obéissaient. Un seul mot sorti de sa bouche adorable guérissait les malades et les infirmes. A sa volonté sainte les aveugles recouvraient la vue; les boiteux, les paralytiques marchaient; les sourds entendaient. Au simple attouchement de sa robe, ceux qui avaient perdu l'espoir de guérir, trouvaient la santé. Les affligés étaient consolés en entendant ses discours. Il commandait, et les morts sortaient du tombeau...

Un jour donc un prince du peuple s'approcha de ce céleste médecin; il l'adora et lui dit : « Seigneur, ma fille vient de mourir; mais venez, mettez votre main sur elle, et elle vivra. Et Jésus, se levant, le suivait avec ses disciples. Mais voilà qu'une femme, affligée d'une perte de sang depuis douze ans, vint derrière lui et toucha la frange de son vêtement; car elle disait en elle-même : *Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie.* Et soudain son sang qui coulait fut arrêté, et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de ce mal. Et Jésus aussitôt, connaissant en soi-même la vertu qui était sortie de lui, se tourna vers la foule, et dit: Qui a touché mes vêtements? Et ses disciples lui répondirent : Vous voyez que la foule vous presse, et vous dites qui m'a touché? Et il regardait autour de lui pour voir celle qui l'avait touché. Or, cette femme craignant et tremblant, parce

(2) *Act. apost.* X, 38.



qu'elle savait ce qui s'était passé en elle, vint et se jeta à ses pieds, et lui avoua toute la vérité. Et Jésus lui dit : Ma fille, votre foi vous a sauvée ; allez en paix, et soyez guérie de votre maladie (1). »

Tel est le premier miracle opéré par la robe de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un orgueilleux sectaire, Calvin, qui craignait avec raison que cet exemple ne tirât à conséquence pour les reliques, trouve un zèle indiscret et mêlé de superstition dans l'action de cette femme. Voilà bien les incrédules ! Ils taxent de petitesse d'esprit ce qui gêne leurs passions ou ce qui blesse leur orgueil. Quand vous entendez un prétendu esprit fort se récrier sur quelque fait extraordinaire, soyez certain d'avance qu'il a intérêt à le faire... Mais ne perdons pas de vue ce qui doit le plus toucher nos cœurs... Jésus-Christ trouve beaucoup de foi dans l'action de cette femme, et il la loue hautement ; c'est au mérite de cette foi qu'il accorde la guérison, et cette foi, au rapport de trois Évangélistes, est celle qui a fait dire à notre pauvre malade : *Si je touche seulement le bord de sa robe, je serai guérie.*

Que d'instructions sont renfermées dans la foi de cette femme affligée ! que de lumières ! que d'humilité ! que de modestie ! Hélas ! que ces exemples de foi forte sont rares de nos jours ! Est-il rien de plus éclairé que sa foi ? Après de sérieuses réflexions, elle se dit à elle-même avec assurance : « Si je touche seulement les bords de sa robe, je serai guérie : *Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero.* » Elle a trop de foi pour exiger que Jésus-Christ la vienne visiter. Elle ne demande pas que cet adorable Sauveur parle pour articuler l'oracle de sa guérison ; elle ne désire même pas qu'il la regarde pour obtenir ce qu'elle souhaite si ardemment. La foi a formé son raisonnement dans elle-même, bien sûre qu'elle serait entendue de celui à qui rien n'est caché, et ce raisonnement a porté certitude et conviction dans son esprit : *Il suffit que je touche sa robe, et je serai guérie.* En même temps, quelle prodigieuse humilité dans la foi de cette femme ! Elle se cache, se croyant indigne des regards du Messie ; elle ne veut pour tout partage que le bas de sa robe, et par derrière : c'est assez pour elle, elle est contente, sa foi n'en demande pas davantage. Enfin, quelle retenue et quelle modestie ! Elle prend toutes les précautions imaginables pour n'être point aperçue ; elle garde un profond silence ; elle n'ose se faire entendre ni de Jésus-Christ, ni de ceux qui l'accompagnent ; elle ne parle qu'en elle-même ; elle substitue, par un esprit de foi et de confiance, la parole de l'esprit et du cœur à celle de la langue, convaincue que le Sauveur, qui voit tout et qui pénètre tout, démêlerait bien ce langage secret. Aussi ne fut-elle pas trompée dans son espérance. Jésus-Christ connut son désir, et, se tournant vers elle, il lui dit avec une tendresse et une bonté de père : « Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a guérie : *Confide, filia, fides tua te salvam fecit.* »

(1) *S. Matth.* IX, 18 à 23.

Mais Notre-Seigneur permit que son saint vêtement opérât beaucoup d'autres miracles. L'Évangile en fait mention en quelques mots.

Ce divin Maître venait de marcher sur les eaux ; tous les peuples, dans l'admiration de sa doctrine et des merveilles qu'il accomplissait, voulaient le suivre, et tous l'adoraient en s'écriant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu : *Vere Filius Dei es* (1). » Alors ce doux Sauveur se rendit avec ses disciples dans la terre de Génézareth. « Et les hommes de ce lieu l'ayant reconnu, dit le texte sacré, envoyèrent dans tout le pays, et ils lui présentèrent tous les malades, et ils le prièrent, afin de toucher seulement la frange de son vêtement ; et tous ceux qui la touchèrent furent guéris (2). »

Ainsi que nous l'avons dit en peu de mots, Notre-Seigneur *passait sur la terre en faisant le bien ;* il n'était occupé qu'aux œuvres de miséricorde ; le bonheur des hommes, leur salut éternel, voilà ce qui le touchait uniquement.

Et, au milieu de ces occupations divines, les jours du Seigneur Jésus s'accomplissaient ; il s'avançait de plus en plus vers l'autel du sacrifice, où il devait, victime pure, sainte et sans tache (3), être immolé pour sauver le monde plongé dans les ténèbres de l'erreur ;... mais avant, il voulut que quelques disciples choisis aperçussent les rayons de sa gloire ; car sa vie commune et sa bassesse extérieure étaient un état étranger à sa nature, tellement qu'il fallait un miracle continuel pour suspendre le rejaillissement de sa gloire et de sa majesté divine, tandis que, pour sa transfiguration, il n'eut besoin que de laisser agir les causes naturelles pour se montrer tel qu'il était en effet.

Toutefois Jésus voulut avoir peu de témoins de sa transfiguration. « Il prit donc avec lui, dit l'Evangile, Pierre, Jacques et Jean, frère de Jacques, et les conduisit à l'écart sur une montagne élevée. Et il se transfigura devant eux, et son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent éclatants comme la neige. Et en même temps Moïse et Elie leur apparurent, parlant avec lui. Or, Pierre dit à Jésus : Seigneur, il nous est bon d'être ici ; si vous voulez, faisons trois tentes ; une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. Il parlait encore lorsqu'une nuée brillante les couvrit ; et tout à coup on entendit une voix sortant de la nue qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le (4). »

Ainsi Jésus-Christ accomplit la promesse

(1) *S. Matth.* XIV, 33.
(2) *Id. Ibid.* 34, 35.
(3) *De la connaissance de Jésus-Christ*, par l'abbé de S. Pard, 2e part., chap. VII. C'est l'abrégé du précieux et excellent livre *De la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. Saint-Jure.
(4) *S. Matth.*, chap. XVII, 1 à 6.

qu'il avait faite à ses disciples, de leur montrer la gloire de sa Majesté (1), et il les affermit dans la croyance qu'il était le vrai Messie (2). Ainsi ce divin Sauveur les prémunit contre le scandale de sa Passion et de sa croix, et les prépare aux travaux de l'apostolat. Heureux disciples ! quelle faveur vous fut accordée !

C'est à l'écart et sur une haute montagne que Jésus leur apparaît dans toute sa splendeur. Ainsi se découvre-t-il encore tous les jours aux âmes fidèles qu'il attire dans la retraite, et qui, plongées dans une oraison continuelle, s'élèvent au-dessus des choses créées. Sa divinité éclate sur son visage, et la béatitude dont il jouissait habituellement rejaillit sur tout son corps. Sa face divine est environnée de rayons de lumière. Ses habits, sa tunique surtout, que lui a donnée sa douce Mère, et qui touche de plus près sa chair sacrée, participent à sa transfiguration.

Les heureux disciples admis à ce spectacle, éblouis, ravis jusqu'à l'extase de ce qu'ils voient, voudraient toujours demeurer sur cette montagne. Mais il ne peut en être ainsi; le Seigneur ne console les siens que pour un temps. Souvent, après nous avoir fait sentir sa divine présence, il se cache, il ne nous parle plus qu'au travers de la nue, et nous laisse dans la route ordinaire et obscure de la foi (3). Ce sont alors les moments d'épreuves et de peines : heureux qui sait les supporter avec calme, et qui ne dévie pas de la voie du Seigneur !

Ces mauvais jours étaient arrivés pour les disciples témoins de la transfiguration... Ils descendent de la montagne du Thabor où ils avaient goûté de si ineffables délices, et ce ne fut plus que pour suivre Jésus dans des courses pénibles, pour l'entendre parler de ses humiliations, prédire ses douleurs, ses angoisses, sa mort sur une croix.

De la gloire du Thabor à la scène ignominieuse et sanglante du Golgotha, il ne se passa pas en effet beaucoup de temps. L'heure suprême était sonnée... Jésus, entre les mains de ses ennemis, commence sa douloureuse Passion. Nous le voyons dans le jardin des Olives, luttant, en quelque sorte, entre l'horreur des supplices qui l'attendent et l'amour du salut des hommes qui le presse de les accepter, et répandant cette sueur qui découle comme des gouttes de sang jusqu'à terre et sur sa tunique... Condamné devant Pilate, les soldats frappent le divin Sauveur, le déchirent à coups de verges et font jaillir son sang innocent sur sa tunique sacrée. Traîné par les rues de Jérusalem jusqu'au Calvaire, le Fils de Marie, faible et couvert de blessures, tombe à chaque pas... et ces chutes rouvrent ses plaies adorables, et sa tunique est de nouveau ensanglantée. Enfin,

(1) *S. Matth.*, chap. XVI, 27, 28.
(2) *Vid.* Théophyl., S. Jérôm. sur *S. Matth.*, chap. XVII.
(3) Voy. *Réflexions morales avec des notes sur le Nouveau Testament*, par le P. Lallemant, t. Ier, pag. 355, édit. de Liége, 1795.

cet Agneau sans tache arrive sur la montagne du sacrifice. Là, sa tunique lui devient un instrument d'horrible supplice; collée à son corps à cause du sang dont elle était toute pénétrée, les soldats la lui enlèvent, et déchirent ainsi sa chair virginale... On l'attache à la croix ! Et ce grand Dieu, élevé entre le ciel et la terre, regarde dans les Ecritures s'il lui reste encore quelque chose à accomplir; et, voyant qu'il a satisfait à la justice de son Père, il s'écrie : « Tout est consommé ! *Consummatum est* (1) !... »

« Les soldats ayant donc crucifié Jésus, dit saint Jean, prirent ses habits et en firent quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi la tunique; or la tunique était sans couture, et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. Ils se dirent donc les uns aux autres : Ne la coupons point; mais tirons au sort à qui elle sera, afin que cette parole de l'Ecriture fût accomplie : Ils ont partagé mes habits entre eux, *et ils ont tiré ma robe au sort* (2). »

Ordinairement la dépouille du crucifié appartenait à ceux qui l'avaient attaché à la croix : c'est pourquoi les soldats se partagèrent les habits de Jésus-Christ.

Nous voyons donc ici l'accomplissement des prophéties que nous avons rapportées au commencement. L'Evangile répète les paroles écrites plusieurs siècles d'avance par le prophète royal : *Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem.* La tunique de Notre-Seigneur est tachée de son sang, ainsi que l'avait vue Isaïe. Elle a participé au mystère de la Rédemption, comme la croix qui sera désormais le signe de salut, et devant laquelle les nations se prosterneront. La cité déicide est plongée dans les ténèbres, et la malédiction est tombée sur elle, comme Jérémie l'a annoncé. Enfin, tout est consommé, Jésus-Christ est le principe et la fin de toutes les Ecritures : *Primus et novissimus, principium et finis* (3).

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, Notre-Seigneur avait trois sortes d'habits : une tunique, une robe et un manteau; et voici les paroles de l'évangéliste que nous venons d'entendre, qui viennent nous confirmer dans cette croyance : *Les soldats ayant donc crucifié Jésus*, a dit saint Jean, *prirent ses habits et en firent quatre parts, une pour chaque soldat*, et c'est ici l'accomplissement d'une antique prophétie de la sainte Ecriture : *Ils ont partagé mes habits entre eux, et ils ont tiré ma robe au sort.* Si donc les soldats ont *partagé les habits* du Sauveur, c'est bien que cet Homme-Dieu avait une tunique et une longue robe, comme nous en assurent tous ceux qui ont traité des vêtements de l'antiquité (4),

(1) *S. Jean*, chap. XIX, 30.
(2) *Idem, ibidem*, 24.
(3) *Apoc.*, chap. XXII, 13.
(4) Voyez les *Recherches sur les costumes, les mœurs, les usages*, etc. *des anciens peuples*, par Malliot, 3 vol. in-4°, 1804, où il est dit, tom. II, p. 222 : « L'habillement des Hébreux, outre la tunique, consistait dans la robe, le manteau et la ceinture. » Et l'auteur donne des preuves de cette assertion. —



et cela nous fait assez comprendre comment une autre église pourra revendiquer le bonheur de posséder aussi l'un de ces glorieux vêtements.

Ceci, selon nous, ne saurait faire la matière du moindre doute. Mais ce qui n'est pas aussi clair, c'est la question de savoir si ce fut la tunique ou la robe que les soldats tirèrent au sort; nous avouons qu'il n'est pas facile de se prononcer à cet égard.

D'abord il est certain que tous les vêtements de Jésus figurèrent au Calvaire, d'après ce passage de saint Marc : *Induerunt eum vestimentis suis, et educunt illum ut crucifigerent eum* (1). Mais il n'y a rien de formel au sujet du vêtement qui fut véritablement tiré au sort; car le mot *vestis*, comparé avec tous les autres textes originaux des saintes lettres où il est souvent employé, peut signifier l'un ou l'autre des deux vêtements. L'Ecriture même, encore dans saint Marc, semble faire croire que tous les vêtements de Jésus furent jetés au sort : « Après l'avoir crucifié, les soldats, dit l'évangéliste, partagèrent ses vêtements, les jetèrent au sort pour savoir ce que chacun en aurait, *mittentes sortem super eis, quis quid tolleret* (2). »

La sainte tunique de Notre-Seigneur pendant les premiers siècles de l'Eglise.

S'il est quelque chose qui doive affliger les pieux fidèles et le narrateur chrétien, c'est bien assurément l'ignorance où l'on est obligé de les laisser touchant le sort de la sainte tunique, depuis la mort du divin Rédempteur jusqu'aux jours où l'Eglise catholique, sortant des catacombes, put enfin respirer à l'aise, faire connaître ses richesses et déployer la majesté et la grandeur de son culte.

Le P. Berthier, dans ses savantes notes sur les Psaumes, dit, tom. II, p. 31, édit. in-12 de 1785, *que la tunique était l'habit de dessous*. Dans un ouvrage intitulé : *Tableaux tirés d'Homère et de Virgile*, il est parlé des vêtements de l'antiquité, et l'on dit que *la tunique était le vêtement de dessous, qu'elle était très-courte*, etc. (V. l'*Année littéraire*, de Fréron, année 1756, tom. VII, p. 270). — Saint Matthieu, XXVII, 31, et saint Marc, XV, 20, disent que les soldats, après s'être joués de Jésus, lui *remirent ses habits* pour l'emmener sur le Calvaire, ce qui fait bien voir que Notre-Seigneur n'eut pas qu'une tunique et un manteau. Nous pourrions accumuler d'autres citations, mais celles-ci suffisent.

(1) *S. Marc*, chap. XV, 20.

(2) *Idem, ibidem*, 24.

(3) On ne pourrait pas, ce nous semble, pour vouloir trancher cette question, se rejeter sur ce texte : *Or la robe était sans couture et d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'en bas*, et prétendre qu'il n'y eût que la robe qui fût *sans couture*, comme nous l'avions pensé d'abord; car ce texte ne saurait impliquer que les autres vêtements ne pouvaient pas être aussi sans couture. L'Evangéliste constate simplement le fait que le vêtement que les soldats tiraient au sort était *sans couture*, sans désigner la qualité des autres, ce qu'il n'avait pas besoin de faire; et son silence à cet égard nous autorise à penser que la robe comme la tunique étaient sans couture, comme nous voyons, au reste, que le furent tous les vêtements des peuples anciens.

La piété voudrait savoir ce qu'est devenu ce précieux trésor entre les mains du soldat qui l'eut en partage, quelle ville, quelle bourgade fut assez heureuse pour le posséder, si on lui rendit des honneurs, ou bien s'il fut exposé à de nouvelles dérisions ou profanations sacriléges de la part de quelques ennemis du Sauveur. Et malheureusement l'histoire se tait sur tous ces points.

On rapporte bien que la sainte tunique fut achetée du soldat par Pilate; que celui-ci l'emporta à Rome, et qu'étant cité à comparaître devant le tribunal de Caïus Caligula, successeur de Tibère, il crut qu'il ne pouvait pas mieux couvrir les crimes dont on l'accusait, qu'en se revêtant de cette tunique sacrée; qu'en effet il s'en revêtit, et qu'il ne put être convaincu ni condamné tant qu'il la porta, mais que cette ruse ayant été découverte par la Véronique, on dépouilla Pilate de cette robe et on l'exila à Vienne, où il se tua lui-même.

Mais quelle confiance peut-on avoir dans cette histoire que rapportent Matthieu, bénédictin de Westminster, et Stangelius, et que copie, après eux, Dom Gerberon (1)? Sur quelle autorité ces auteurs appuient-ils ce récit? Sur aucune. Stangelius s'efforce bien de l'étayer du témoignage de *quelques auteurs*, mais il ne les nomme point; et d'ailleurs que nous apprend d'important cette histoire? Rien. Quand il serait vrai que Pilate eût possédé la sainte tunique, ce ne serait, pour des cœurs chrétiens, qu'un nouveau sujet de peine de voir ce précieux trésor entre les mains du juge inique qui persécuta le Sauveur, et cela ne ferait de plus que les jeter dans une plus grande inquiétude, puisqu'on ne dit point ce que la robe est devenue après qu'on l'eut retirée des mains profanes de Pilate. Mais, indépendamment de cette considération, comment concilier ce que rapporte le bénédictin de Westminster touchant l'action de la Véronique qui découvrit le stratagème de Pilate, avec le sentiment de tant d'auteurs graves qui pensent que la Véronique n'a pas même existé, et que c'est le nom de la sainte Face, ou vraie image (*vera icon*) de Notre-Seigneur Jésus-Christ que l'on a donné, par erreur, à une femme? Cette histoire ne peut donc avoir pour nous aucun fondement, et ne saurait satisfaire une pieuse et légitime curiosité.

Il a plu au Seigneur d'environner de mystère son saint vêtement pendant les premiers temps de son Eglise : voilà tout ce qu'on peut dire, et nous devons respecter ce mystère. Cependant ne nous est-il pas permis, tout en rejetant les faits apocryphes et dépourvus d'autorités, de nous livrer à de pieuses et justes conjectures? Saint Grégoire de Tours semble nous y autoriser, lorsqu'il dit que la sainte relique ne put être longtemps en possession des infidèles, et que les chrétiens s'empressèrent de la retirer (2). Qui

(1) *Hist. de la sainte Robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ch. VII, édit. de 1677.

(2) Grégoire de Tours, au livre *de la Gloire des Martyrs*.

pourrait croire, en effet, que Notre-Seigneur permît que le vêtement que lui avait fait sa divine Mère, et qui l'avait suivi dans tous ses travaux, demeurât longtemps entre les mains de ses ennemis? Ne voulut-il pas plutôt qu'il revînt aux premiers fidèles, qu'il leur appartînt et qu'il les consolât, en quelque sorte, de son absence? Aussi aimons-nous nous arrêter à cette pensée que les fervents chrétiens, témoins de la scène du Calvaire et de l'avidité des soldats pour se partager la dépouille du Sauveur, durent solliciter ses vêtements de ses cruels bourreaux, et qu'ils les obtinrent à prix d'or. Chargés alors de ces précieuses dépouilles, ces fidèles les apportèrent avec joie dans leurs maisons pour les vénérer, y imprimer leurs baisers, les serrer sur leurs cœurs brûlants d'amour pour le Sauveur Jésus, et animés d'une sainte ardeur pour la gloire et la propagation de sa doctrine. Heureux fidèle à qui la sainte tunique fut remise, quel dut être votre bonheur de la posséder! Comme vous fûtes glorieux de lui donner un abri, et de la montrer à l'Eglise naissante! Ah! sans doute que les apôtres et les saintes femmes, qui avaient suivi le Sauveur, allèrent visiter, en secret, ce trésor. Sans doute, ô pieux fidèles! que vous vous plûtes à lui élever un oratoire, à l'environner d'honneur, et que là vous vîntes souvent vous reposer des travaux du jour, vous consoler de l'absence de votre divin Maître par l'espoir de le revoir bientôt dans le ciel, méditer les grandes vérités qu'il était venu apporter sur la terre, et puiser enfin les forces nécessaires pour résister aux attaques de vos ennemis et à leurs persécutions!

Voilà, selon nous, ce qu'à défaut de monuments certains, la piété peut conjecturer. Au reste, n'y a-t-il pas dans tout ceci une grande vraisemblance? Quoi de plus naturel et de plus raisonnable que de penser que les premiers chrétiens s'empressèrent de recueillir les vêtements du Sauveur, et que c'est à leurs soins pieux et à leur zèle que nous devons le bonheur d'en posséder encore une grande partie? Ne sommes-nous pas, d'ailleurs, témoins chaque jour encore de ce que firent les fidèles de la primitive Eglise, guidés qu'ils étaient par la foi et par l'amour? En Chine, au Japon, quand nos prêtres cueillent la palme du martyre, qui s'empresse de recueillir leurs dépouilles? Les quelques chrétiens de la contrée. Et, quand par hasard ce sont les bourreaux qui s'en emparent, ou qui les dérobent à la vénération, ne sont-ce pas encore les fidèles qui bravent tous les dangers, et qui emploient tous les moyens pour les obtenir? N'achètent-ils pas, souvent même par le sacrifice de tout ce qu'ils possèdent, le plus minime objet qui appartint au glorieux martyr, un morceau de linge, un vêtement, un livre? Et lorsqu'ils ont le bonheur de posséder ces objets, comme ils les honorent, comme ils les conservent précieusement! Pourquoi donc voudrait-on que les premiers chrétiens, dont la foi était si vive et si ardente, et dont la plupart avaient vu le Sauveur Jésus, n'aient pas mis tout leur zèle à se procurer et à nous transmettre avec les vérités de l'Evangile les reliques, non d'un martyr ou d'un saint, mais du premier des martyrs, du Saint des saints?

Nous savons bien que la critique, plus sévère et plus positive, voudra des preuves, des autorités, des monuments. Mais comment lui en fournir? Dans les premiers siècles, les chrétiens n'avaient pas le temps d'écrire. Persécutés, outragés par les païens ou par les Juifs, et souvent par les deux à la fois, ils étaient obligés de se cacher pour vaquer aux cérémonies sacrées. Poursuivis comme des insensés, tournés en dérision, bafoués à l'exemple de leur divin Maître, ils devaient dérober à tous les regards, et même enfouir les objets précieux qu'ils vénéraient, sous peine de les voir profaner; on les épiait, leurs moindres démarches et toutes leurs actions étaient indignement travesties. Dans ce combat continuel, dans cette lutte acharnée de l'erreur contre la vérité, du vieux monde ébranlé contre la société naissante, en un mot du paganisme contre les vives clartés de l'Evangile, quels écrits auraient donc pu nous laisser les disciples du Sauveur? Prier, annoncer l'Evangile, se sacrifier pour le prochain, voler à la mort, telles étaient leurs occupations. Ils n'aspiraient qu'après le ciel, but unique de leurs ardents désirs. Et quand le moment de l'heureuse délivrance était arrivé, ils léguaient à leurs frères leurs plus précieux trésors, c'est-à-dire les reliques qu'ils possédaient et qui avaient fait leur consolation dans l'exil; ceux-ci, à leur tour, les léguaient à d'autres frères, qui se reposaient du soin de les mettre en honneur, et de les transmettre aux générations à venir, sur la bonté et la puissance de Dieu.

Les vêtements de la très-sainte Vierge et les différents objets qui servirent à cette auguste reine du ciel, dont plusieurs églises revendiquent le bonheur d'en posséder quelqu'un (1), ne demeurèrent-ils pas aussi dans l'oubli pendant un certain temps? D'ailleurs, qui peut sonder les desseins de Dieu : *Quis cognovit sensum Domini, aut consiliarius ejus fuit* (2)? Ce grand Dieu voulait peut-être que ces vénérables reliques, qu'il réservait, dans les trésors de sa bonté, pour d'autres temps, restassent ignorées et sans honneur public à une époque où des hommes encore plongés dans les ténèbres du paganisme, et toujours attachés à la lettre de la loi de Moïse, qui était pourtant accomplie, auraient pu se méprendre sur la véritable doctrine, et croire que les chrétiens rendaient un culte de latrie à des objets matériels et vils en apparence. Et déjà ne les accusait-on point de se livrer à toutes sortes d'abominations superstitieuses? Or, il fallait prendre garde d'entraver

(1) *Voy.* l'ouvrage du P. Jean Eudes : *Le cœur admirable de la très-sainte Mère de Dieu*, édit. in-8° de 1834, liv. I, ch. V, sect. 1re.

(2) *Rom.* XI, 34.

la propagation de l'Evangile chez des hommes qui, étant encore remplis de préjugés et portés par une pente naturelle à l'idolâtrie, n'auraient vu que le côté extérieur de notre sainte religion, et n'en auraient pas pénétré l'esprit. Nous devons donc voir ici un dessein tout particulier de la profonde sagesse de Dieu, et respecter ce qu'il lui a plu de nous cacher et que notre raison bornée ne saurait sonder : « Si nous ne comprenons qu'avec peine les objets qui sont sur la terre, dit l'Ecriture, si nous ne découvrons qu'avec difficulté ce qui frappe nos regards, qui pourra rechercher ce qui est dans les cieux (1) ? »

La sainte tunique vénérée ostensiblement dans une ville de Galatie au vi° siècle.

En bonne critique, quand un fait, dont on ne connaît pas d'ailleurs positivement les commencements, se trouve appuyé plus tard par l'autorité d'auteurs graves et dignes de foi, on peut supposer, pour ce qui regarde le temps où il n'en est fait mention nulle part, ou que les monuments se sont égarés, ou que Dieu a eu un dessein tout particulier de tenir secrets ces commencements, pour les révéler ensuite, lorsqu'il le jugerait nécessaire pour la gloire de son nom et le bien de ses enfants.

C'est ce que nous avons cherché à établir, avec quelque raison, ce nous semble, pour expliquer le silence des premiers siècles sur les reliques de Notre-Seigneur... Mais si le Tout-Puissant a voulu tenir dans le secret, pour un certain temps, ces objets précieux, nous le voyons les mettre en honneur après que son Eglise fut sortie triomphante des persécutions, et que, maîtresse du monde, elle eut affermi ses fondements.

Ainsi fit-il pour la sainte croix que sainte Hélène découvrit au commencement du iv° siècle. Ainsi fit-il pour la sainte robe, que cette pieuse princesse donna, dit-on, vers la même époque, à saint Agrice, évêque de Trèves, comme nous le rapporterons dans la suite. Ainsi fit le Seigneur, pour sa tunique donnée au Calvaire, et qui fait l'objet de cet ouvrage.

En effet, dès le vi° siècle, la lumière se fait sur ce point d'histoire qui intéresse notre piété et notre vénération. Une autorité grave et puissante va nous parler de notre précieux trésor; cette voix ne *peut se taire*, parce qu'elle n'est que l'écho fidèle d'autres voix qui se sont plu à célébrer la gloire de la tunique du Sauveur, et cette voix est celle de saint Grégoire de Tours (2).

« Je ne puis taire, dit-il au *Livre de la Gloire des Martyrs* (1), ce que certaines personnes m'ont appris touchant la tunique de l'Agneau sans tache. Elles assurent qu'elle se conserve dans une ville de Galatie, dans l'église qu'on nomme les Saints-Anges. Cette ville est à cinquante lieues, ou environ, de Constantinople, et il y a dans cette église une crypte fort secrète, où l'on garde avec beaucoup de dévotion ce vêtement qui est enfermé dans une châsse de bois que la piété des fidèles révère avec tout le respect qu'on doit à cette robe, qui a l'avantage d'avoir touché de plus près le corps de Notre-Seigneur. »

On voit, d'après ce passage, qu'antérieurement à Grégoire de Tours, la sainte tunique était vénérée, puisqu'il déclare qu'il *ne peut pas taire ce que certaines personnes lui ont appris*, mais qu'elle l'était dans le *secret*, puisqu'elle était encore, en ce temps-là, renfermée dans une crypte fort cachée de cette église.

Le cardinal Baronius mentionne plus tard ce fait, et il s'appuie sur le témoignage de saint Grégoire de Tours.

Mais ici il s'élève une difficulté au sujet de la ville de Galatie, l'une des provinces de l'Asie-Mineure, dont parle saint Grégoire, et du nom de l'église qui possédait la sainte tunique. Voici cette difficulté :

L'historien Sozomène fait mention, dans son *Histoire ecclésiastique* (2), d'une église qui, dit-il, était sous Constantin un temple de Vesta, et qui fut dédiée, dans la suite, à saint Michel, et appelée de ce nom, parce que l'archange saint Michel y apparaissait souvent et y opérait des miracles. Or, Gabriel de Gaumont, qui a donné une *Dissertation sur la sainte tunique de Notre-Seigneur* (3), s'est cru autorisé à inférer de là que cette église est précisément la même que celle dans laquelle Grégoire de Tours dit que notre relique était conservée. Mais Dom Gerberon ne veut point admettre ce sentiment, et il donne pour raisons que l'église dont parle Sozomène n'était pas dans la Galatie; qu'il est surprenant que cet historien, qui s'est attaché à décrire les merveilles de cette église, n'ait rien dit de la sainte tunique; et qu'enfin il n'est guère probable que les fidèles aient placé une si précieuse relique dans un temple consacré à une fausse divinité (3).

Et, après cette négation, le bénédictin voulant, dit-il, rechercher quelle est cette église des Saints-Anges, où la sainte tunique a été cachée, jusqu'au commencement du vi° siè-

(1) *Sag.* ch. ix, 16.

(2) Quelques auteurs intéressés, nous le savons, ont voulu infirmer l'autorité de saint Grégoire de Tours; M. Marx lui-même, et pour cause, se constitue leur écho et veut faire croire, dans son ouvrage, page 37, que ce saint *passe généralement pour un homme trop crédule, et auquel on ne peut trop se fier.* Mais des auteurs, qui certes valent bien l'autorité de M. Marx, ne tranchent pas aussi vite. Nous ne citerons que D. Cellier, *Hist. des aut. sacrés et ecclés.*, in-4°, tom. XVII; le P. Honoré de Sainte-Marie, *Réflex. sur les règles et sur l'usage de la critique*, tom. I, pag. 126; art. IV, pag. 129 et suiv.; tom. II, pag. 202. On peut voir aussi D. Ruinart, qui a donné une édit. des œuvres de ce saint. Paris, 1699, in-fol.

(1) Liv. i, n° 8.

(2) Liv. ii, chap. ii et chap. xix; liv. ii, de l'*Hist. Tripart.*

(3) Edit. de 1667, petit in-12. Paris.

(4) *Hist.* déjà citée, chap. viii. — On peut voir l'article *Galatie* dans le grand *Dictionnaire* de La Martinière, édit. de 1739, in-fol.

cle, trouve que, dès la naissance de l'Eglise et dès le temps des apôtres, les chrétiens bâtirent plusieurs oratoires ou chapelles en l'honneur des Saints-Anges et sous le nom de saint Michel ; que dans la ville des Colossiens, proche de Laodicée, et qui s'appelle Cona, on avait une si grande dévotion aux anges, que saint Paul fut obligé de leur en écrire pour en modérer l'excès ; que ces peuples, au dire de Théodoret, avaient bâti plusieurs églises en l'honneur des Saints-Anges ; et enfin, il conclut à croire que c'est dans une de ces églises de la ville des Colossiens que dut être déposée la sainte tunique.

Mais il nous semble que Dom Gerberon n'éclaircit pas la difficulté, et qu'il ne fait que proposer un autre sentiment à la place de celui de Gabriel de Gaumont. Si Sozomène ne parle pas de la relique, c'est qu'elle n'était sans doute point encore de son temps dans cette église, et qu'elle n'y fut déposée qu'à l'époque de saint Grégoire de Tours. Quant à ce qui est d'avoir déposé ce trésor dans un temple consacré aux idoles, on peut bien penser que la sainte tunique n'y fut placée que lorsque ce temple, purifié des souillures du paganisme, eut été consacré au vrai Dieu.

L'auteur de la *Dissertation* nous paraîtrait donc fondé dans son sentiment. Et, après tout, pourquoi ne nous arrêterions-nous pas tout simplement au texte de saint Grégoire ?

De la ville de Galatie, la sainte robe est transportée à Zaphat, et de là elle est solennellement transférée à Jérusalem.

Cependant la sainte tunique ne fut pas longtemps conservée dans cette ville de Galatie ; semblable à la sainte maison de Nazareth, que les anges portèrent dans divers lieux avant que le Seigneur l'eût définitivement fixée dans les Etats-Romains (1), notre précieuse relique fut transférée dans plusieurs endroits, sans doute pour les bénir et les protéger.

Saint Grégoire de Tours nous rapporte encore (2), comme le tenant d'un évêque emmené captif, que le roi des Perses fit une invasion dans l'Arménie, vers l'an 590 ; qu'il brûla les villes, saccagea et pilla les églises, et que la ville de Galatie, dont nous avons parlé, fut aussi comprise dans ces ruines.

Heureusement que l'on eut le temps de sauver, du milieu de cette cruelle irruption, la robe du Sauveur. On la transporta, au dire de Sigebert (3), dans une petite ville de la Palestine, nommée Zaphat, et qui n'est autre que celle que l'on appelle aujourd'hui Jaffa, où elle demeura cachée dans un coffre de marbre, et inconnue jusqu'à l'année 594.

A cette époque Dieu voulut de nouveau qu'elle fût glorifiée et qu'elle sortît de l'oubli : à cet effet, celui qui commande à la nature, et à la voix duquel toutes choses obéissent, permit un miracle.

Un nommé Simon, Juif de nation, tenait cachée, nous ne savons trop pour quel motif, la sainte relique. Pris tout à coup de violentes douleurs, cet infortuné ne savait que faire pour en obtenir la cessation. Elles lui duraient depuis quinze jours, et elles devenaient intolérables, lorsqu'il songea à découvrir sa fraude. Il écouta en effet cette voix intérieure, déclara que la sainte robe était renfermée dans un coffre de marbre, et sur l'heure ses douleurs le quittèrent.

Ce fait est attesté par un grand nombre de témoignages Nous citerons Fredegaire (1), qui écrivit sa *Chronique* vers l'année 760, et qui le rapporte fort au long ; Aimoin (2), qui nous apprend que cette nouvelle se répandit dans toute la France : *Fama per totos Francorum divulgavit fines tunicam Domini Nostri Jesu Christi ;* Herman et Sigebert, dans leurs *Chroniques* (3). Le cardinal Baronius n'a pas omis ce fait ; il dit seulement qu'il ne l'a vu dans aucun auteur plus ancien que Sigebert ; ce qui est une grande erreur de la part d'un si savant homme, puisque, ainsi que le remarque justement Dom Gerberon (4), Fredegaire, Aimoin et Herman, en avaient fait mention avant Sigebert.

Nous arrêterons-nous davantage sur un fait aussi bien appuyé, et qui cependant scandalisera certains esprits rebelles ? Mais de quoi ne se scandalisent point nos prétendus raisonneurs ? Nous ne saurions pas plus douter de ce prodige que des autres, surtout lorsque nous nous rappelons cette parole de l'ange : « Rien n'est impossible à la puissance de Dieu (5). »

Toujours est-il constant que cette découverte miraculeuse donna lieu à une assemblée des prélats de l'Orient, et qu'on y décida que le saint vêtement serait solennellement transporté à Jérusalem.

On se prépara à cette cérémonie par un jeûne de trois jours ; lorsque ce temps fut écoulé, Grégoire, patriarche d'Antioche, Thomas, patriarche de Jérusalem, et Jean, patriarche de Constantinople, s'assemblèrent ; d'autres évêques se joignirent à ces vénérables pontifes, et cet illustre cortége, suivi d'une foule innombrable de peuple, se rendit à Zaphat ou Jaffa, et de cette ville il transporta, en chantant les cantiques sacrés, la tunique du Sauveur jusqu'à Jérusalem. Elle était enfermée dans ce coffre de marbre dont nous venons de parler, et au rapport de tous les auteurs qui font mention de cette

(1) Voy. l'*Hist. crit. et relig. de Notre-Dame de Lorette*, par M. l'abbé A. B. Caillau, 1843, in-8°.
(2) *Hist. Franc.*, liv. x, cap. xxiv.
(3) Dans sa *Chronique* qui commence à l'an 381 où finit celle d'Eusèbe, et va jusqu'à l'année 1113. Anvers 1608, in-8°. Voir de curieux détails sur Sigebert et sa *Chronique* dans l'*Ami de la Relig.*, t. CVI, p. 266 et suiv.

(1) *Chron.* an 760.
(2) *De Gest. Franc.*, lib. III, cap. LXXVIII.
(3) Herm., in *Chron.* ; Sig., in *Chron.*, ad an. 593.
(4) *Hist.* déjà citée, chap. IX.
(5) *S. Matth.*, chap. XVII, 19.



translation solennelle (1), il paraîtrait que, par un miracle insigne, ce coffre fut aussi léger, pendant ce trajet, que s'il eût été de bois : *Ipsamque marmoream arcam, tam levem esse redditam ac si fuisset lignea* (2).

Arrivés à Jérusalem, les évêques déposèrent, avec beaucoup de respect, la sainte tunique dans le lieu où l'on adore la croix de Jésus-Christ : *In loco crux dominica veneratur, posuerunt cum ipsa in qua prius fuerat arca marmorea* (3). Et après avoir accompli cette pieuse mission, ils se retirèrent, louant et bénissant Dieu, qui leur avait accordé la faveur de placer en lieu sûr et convenable la robe sans tache du divin Redempteur.

De Jérusalem la sainte robe est emportée en Perse; elle est rapportée dans la cité sainte, et transférée deux fois à Constantinople.

Ce fut donc en l'année 594 que Grégoire d'Antioche, Thomas de Jérusalem et Jean de Constantinople, la transportèrent solennellement dans la ville royale, où elle demeura renfermée dans le *trésor* avec la vraie croix, jusque vers le commencement du VII[e] siècle.

Alors les rois barbares ravageaient la terre. Ils étaient, sans le savoir, entre les mains de Dieu, les instruments de sa justice ou de sa miséricorde. Ils punissaient les coupables, et ils éprouvaient les fidèles par les maux dont ils les accablaient : leurs conquêtes ouvraient les voies à la civilisation et aux vérités de l'Evangile. Nous devons toucher rapidement aux points de l'histoire profane et de l'histoire ecclésiastique qui sont liés à notre sujet.

Chosroès II ou Khosrou était assis sur le trône de Perse. Héraclius, empereur chrétien, qui avait détrôné Phocas, tyran d'Orient, homme débauché, cruel et sanguinaire, était en de mauvais rapports avec Chosroès. Cependant l'empereur romain lui fit demander la paix, en lui représentant qu'il n'avait aucun juste sujet de faire la guerre. Pour toute réponse, le roi de Perse envoie une armée formidable en Palestine; ses troupes prennent Jérusalem, brûlent les églises, massacrent les clercs, les moines, les religieuses et les vierges, vendent aux juifs tous les chrétiens qu'ils font prisonniers, et emmènent captif le vénérable patriarche Zacharie.

Dans toutes ces ruines que deviennent la vraie croix, les autres reliques et notre saint vêtement? Ces précieux objets sont enlevés et emportés en Perse; et l'impitoyable vainqueur jure qu'il « n'accordera la paix à l'empereur et à ses sujets qu'à la condition qu'ils renonceront à Jésus-Christ et qu'ils adoreront le soleil, la divinité des Perses. » Ceci arriva en l'année 614.

Nous ne savons pas quel fut le sort de la croix et de la robe du Sauveur dans le pays des infidèles : ce qu'il y a de certain, c'est que Dieu veilla sur ces reliques.

(9) Aimoin, Herman, Sigebert, l'abbé Conrad, etc.
(10) S. Greg. Tur., *de Glor. Marty*, lib. I, cap. VIII.
(11) *Id. ibid.*

En effet, Héraclius, indigné des ravages du prince barbare et ne pouvant plus supporter ses insolences, marcha contre lui et le défit en plusieurs rencontres, depuis l'année 622 jusqu'en 627. A cette époque, Chosroès, poursuivi jusque dans ses Etats, y trouva Syroès, son fils aîné, qu'il avait voulu déshériter. Syroès l'ayant fait enfermer dans une dure prison, juste châtiment de ses cruautés, fit la paix avec Héraclius et lui rendit le bois de la vraie croix et les autres reliques.

Le pieux empereur, plein de joie, emporta, en la même année 627, ces précieuses dépouilles à Constantinople, où il fit son entrée avec la plus grande magnificence. Mais, pensant que le vénérable lieu où devaient être déposées ces reliques était la ville qui les avait déjà possédées, et où le Sauveur les avait consacrées par son sang, Héraclius s'embarqua pour la Palestine, dans les premiers mois de l'année 629, ayant le dessein de venir rendre à Jérusalem ses trésors. Il voulut environner cette cérémonie de la pompe la plus éclatante et se charger lui-même du précieux fardeau de la croix. Mais il se sentit arrêté tout à coup, et dans l'impossibilité d'avancer. Le patriarche Zacharie de retour en Perse, lui ayant représenté que cette pompe ne s'accordait pas avec l'état d'humiliation où était le Fils de Dieu lorsqu'il porta sa croix dans les rues de Jérusalem, l'empereur quitta aussitôt ses vêtements d'honneur, sa couronne, sa chaussure, et dans cet état d'humilité et de pauvreté, il accomplit sans peine son pieux dessein.

Notre tunique, compagne inséparable de la croix : *Comes quoque fuit crucis*, fut de même reportée solennellement à Jérusalem. On célébra comme un jour de fête celui où l'instrument de notre salut avait été remis à sa place : c'est l'origine de la fête de l'*Exaltation de la sainte Croix*, célébrée par les Grecs et les Latins le 14 septembre. Un jour la tunique sans couture doit être aussi vénérée publiquement, et reposer enfin dans un lieu stable : ce sera le privilége d'une église, heureuse et fière entre toutes, de posséder cette sainte tunique. C'est, d'un côté, la célébration du triomphe général de la croix, sur toutes les pompes et les puissances du monde, et qui rappelle cette époque si glorieuse à l'Eglise, où les empereurs si longtemps acharnés contre la croix s'avouèrent à la fin vaincus, déposèrent les armes, et devinrent les défenseurs et les adorateurs de cette même croix. De l'autre côté, ce sera, dans la suite des âges, une fête continuelle en l'honneur de la tunique, un pèlerinage cher aux pieux chrétiens à cause du trésor qu'il possédera, et qui y sera environné d'honneur et de gloire. Le triomphe de la croix a été célébré dès les premiers siècles; il est célébré chaque année dans toutes les églises, et ce n'est qu'à certaines époques que la croix est présentée à notre adoration : maintenant que les desseins de Dieu sur le saint vêtement de son divin Fils

sont accomplis, c'est tous les jours, c'est à tous les instants que nous pouvons aller au béni pays d'Argenteuil, nous reposer à l'ombre de cette robe et lui rendre nos hommages.

Mais n'anticipons pas sur les récits de l'histoire... Héraclius était satisfait d'avoir restitué à la cité de David les reliques que d'aveugles barbares en avaient arrachées. Malheureusement sa joie toute chrétienne, et qui est un des beaux titres à sa louange, fut de courte durée. Ce prince, ayant lieu de craindre que d'autres ennemis ne vinssent de nouveau assiéger Jérusalem, reprit ces saintes reliques, et les rapporta, pour la seconde fois, à Constantinople. Il ne s'était point trompé dans ses appréhensions, car l'infortunée Jérusalem, que Dieu voulait toujours punir, fut prise par les Sarrasins vers l'an 633, et demeura en leur pouvoir jusqu'à la fin du XIe siècle.

La sainte robe est conservée à Constantinople jusqu'au commencement du IXe siècle.

Tout nous porte à croire que la sainte tunique apportée pour la seconde fois à Constantinople par Héraclius, en 632, y demeura tranquille l'espace d'un siècle et demi, et qu'elle y reçut, avec les autres reliques que l'on gardait précieusement, les hommages des pieux fidèles.

Nous ne lisons nulle part qu'après cette deuxième translation à Constantinople les saintes reliques dont nous nous occupons aient été emportées ailleurs avant les IXe et Xe siècles. Il est incontestable qu'à ces époques plusieurs églises s'enrichirent de quelqu'une de ces reliques; mais puisque les historiens ne font pas mention de nouvelles translations pendant la fin du VIIe siècle et les commencements du VIIIe, il nous semble que nous pouvons, en bonne critique, conclure de leur silence que les reliques qu'Héraclius avaient transportées à Constantinople y demeurèrent un long espace de temps, c'est-à-dire jusqu'au IXe siècle; d'ailleurs, une charte de concession de reliques faite au roi saint Louis, en l'année 1247, pour la Sainte-Chapelle, nous montre qu'il y en avait une grande quantité dans Constantinople à l'époque dont nous parlons, et qu'elles y avaient été conservées longtemps.

On peut inférer du silence des annalistes, que ces saintes reliques demeurèrent plus d'un siècle à Constantinople. Mais la tunique de Jésus était-elle réellement parmi ces reliques? Comment pourrait-on en douter encore? Il est vrai que les historiens, en mentionnant les différentes translations, ne parlent que de la croix; mais outre qu'ils ne pouvaient parler que de cette relique, parce qu'elle était la principale, et celle dont ils avaient à s'occuper spécialement, il n'est pas possible de supposer que le pieux Héraclius, dans l'appréhension où il était de voir bientôt la ville de Jérusalem de nouveau prise et saccagée, ait négligé et abandonné tout ce qu'il y avait de précieux dans le *trésor*, pour n'emporter que le bois de la vraie croix. Sans doute c'était là l'objet le plus précieux; mais la tunique du Sauveur, mais les clous, la couronne d'épines et les autres reliques pouvaient-elles être indifférentes au cœur d'un prince chrétien, et pouvait-il les oublier lorsque d'ailleurs elles étaient *réunies?* Faire une semblable supposition, ce serait proposer un sentiment plus difficile à admettre que toutes les pieuses conjectures que l'on pourrait avancer, ce serait vouloir nous disputer la possession du sacré vêtement du Sauveur et soutenir que ce divin Maître n'a point veillé à sa conservation, ce qu'il n'est pas permis de penser un seul instant.

Une autre considération, qui nous confirme dans la croyance que la tunique sans couture (nous n'avons à parler que de cette relique) demeura plus d'un siècle à Constantinople, c'est que l'espace de temps dont nous parlons était l'époque des plus beaux jours de l'Eglise en l'Orient. C'était l'époque des grands saints, des illustres solitaires. De saints conciles s'assemblaient pour régler les choses spirituelles; les lumières de l'Evangile pénétraient partout; les plus sages et les plus utiles institutions se fondaient; le culte pouvait déployer ses pompes majestueuses; les richesses de l'Orient étaient employées à orner les temples, et nul doute que les chrétiens n'aient décoré le sanctuaire où reposait la robe du Sauveur Jésus, et qu'ils ne se soient empressés à lui rendre leurs hommages : nouvelle preuve, pour le dire en passant, de l'antiquité du culte des reliques.

Il y avait longtemps au reste qu'on les honorait dans l'Eglise de Jésus-Christ; et, pour répondre aux protestants qui ne craignent pas de nier ce fait, et qui nous font un crime du culte que nous rendons aux reliques, nous leur rappellerons que le saint concile de Trente a décidé, contre eux, qu'elles doivent être honorées par les fidèles, et qu'il fonde sa décision sur l'usage établi depuis les premiers temps du christianisme, sur le sentiment des Pères des premiers siècles, et sur les décrets des conciles (1)! Mais si l'on rendait des hommages aux reliques dès les premiers siècles de l'Eglise, il est juste d'ajouter que les fidèles étaient obligés de se cacher et de refouler dans leurs cœurs les pieux élans qu'ils auraient voulu manifester hautement. Les chrétiens de Constantinople, au contraire, pouvaient, à l'époque où nous sommes, donner un libre cours à leur piété, et témoigner leur amour au saint vêtement que Marie avait fait elle-même. Ils pouvaient rendre raison de leur foi et de leur espérance, suivant le conseil de l'Apôtre : *Dominum Christum sanctificate in cordibus vestris,* dit saint Pierre; *parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem de ea quæ in vobis est spe* (2); ils pouvaient enfin honorer publiquement les vénérables dépouilles de la foi. Aussi, heureux des reli-

(1) *Conc. de Trente*, sess. XXVe.
(2) *I Petr.* chap. III, 15.



ques qu'ils possédaient, ils les environnaient de respect; préposés, en quelque sorte, à leur garde, ils les auraient défendues au prix de leur propre vie... Il n'y eut que l'ardente charité dont ils étaient saintement animés, qui put les déterminer à les abandonner et à les laisser partir pour d'autres contrées, car « la charité est généreuse : *charitas non quærit quæ sua sunt* (1)... »

Que de saints trésors nous ont légués nos frères d'Orient, guidés qu'ils étaient par ces nobles sentiments! C'est d'eux que nous tenons les reliques dont la plupart de nos églises sont enrichies aujourd'hui. Ce sont eux qui nous ont donné ces précieux restes des martyrs, des vierges, des illustres confesseurs, de tous les âges et de tous les siècles de l'Eglise, et dans lesquels le Très-Haut se plaît à manifester sa puissance et sa gloire : *Mirabilis Deus in sanctis suis* (2). Enfin c'est de Constantinople que la tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ va nous être généreusement envoyée.

(Nous omettons ici tout le récit de la translation de la sainte robe en Occident et son histoire en France au monastère d'Argenteuil, histoire dont nous avons donné nous-même une brève analyse au commencement de cet article; et nous passons au culte qu'on lui rendit, quand, au sortir des épreuves terribles par lesquelles elle a passé, tant de la fureur des Normands que de la haine des calvinistes, elle fut relevée sur l'autel d'Argenteuil où elle continua d'attirer les pèlerinages et les prières. Nous laissons toujours parler M. Guérin.)

Dès que la sainte relique est rendue à l'amour des peuples, on voit renaître l'ancienne ferveur, le saint empressement, la vive et pieuse confiance pour l'honorer, et, en peu de temps, l'église du prieuré d'Argenteuil devient le lieu d'un pèlerinage fort fréquenté. Les pèlerinages! c'est à cette époque surtout que les fidèles, dans toute la vigueur de leur foi, en goûtaient le charme, la gracieuse et suave poésie, les douces et salutaires impressions, et qu'ils en recueillaient les fruits abondants et précieux de toutes sortes de grâces et de bénédictions! Ils aimaient à entreprendre ces saints voyages, frappante image du grand pèlerinage du temps à l'éternité. C'étaient leurs fêtes les plus belles et leurs joies les plus pures. Chacun avait son saint de prédilection, sa madone tutélaire (3), et combien voulaient se reposer et se rafraîchir dans le lieu où était déposée la tunique du divin Jésus!

On y remarquait principalement les grands, les évêques. « Il y en eut plusieurs, dit dom Gerberon, qui s'y rendirent, ou qui, étant malades, s'y firent porter pour y recouvrer la santé par les mérites de celui qui a teint de son sang la tunique qu'ils y vénéraient. On en voit la liste dans un manuscrit de plus de six cents ans, qui se conserve dans la bibliothèque de ce monastère (1). » Cette liste est égarée; mais le savant bénédictin en donne une copie, qu'il dit être exacte, à la fin de son *Histoire de la sainte Robe*.

Il cite les noms des prélats qui se rendirent à ce saint pèlerinage, à l'époque où nous sommes, c'est-à-dire pendant les XII[e] et XIII[e] siècles. Nous remarquons six archevêques de Sens, deux évêques de Paris, Guillaume d'Auvergne et Gauthier de Château-Thierry, et Eudes, légat du saint-siége et évêque de Tusculum. L'année et le jour de leur arrivée dans ce lieu bénit sont exactement marqués. Il paraît que Gauthier de Château-Thierry et Guillaume d'Auvergne y couchèrent, et l'on pense que, pour contenter leur piété, ils passèrent la nuit en prières dans l'église. C'est de ce dernier prélat que nous avons dit quelque part, « qu'il gouverna sagement son Eglise, fonda des monastères, opéra des conversions par ses sermons, fit condamner la pluralité des bénéfices par les plus habiles théologiens de son diocèse, montra beaucoup de zèle pour faire fleurir les études, donna à saint Louis la croix, lorsque ce prince eut recouvré la parole, et qu'il fit vœu d'aller au secours de la terre sainte. »

Ces prélats ne se rendaient pas seulement à ce pèlerinage pour honorer notre relique; ils y allaient aussi pour leurs propres besoins; car, remarque dom Gerberon, *ils s'y faisaient porter pour recouvrer la santé;* donc, en ce temps-là, le Seigneur opérait des miracles par sa tunique sainte. Qui en pourrait douter? Nous n'en avons point le récit, cela est vrai; mais cela pourrait-il établir une négation? Ce serait bien mal raisonner. Nous n'avons donc, à l'exemple de saint Augustin, qui se plaint, dans sa *Cité de Dieu* (2), de ce qu'on a négligé de garder le souvenir de plusieurs miracles arrivés avant lui, qu'à gémir sur un pareil oubli, ou peut-être même sur la perte des documents qui en faisaient mention. Toutefois nous ne manquons pas de témoignages qu'à cette époque la robe sans couture était enrichie d'une vertu divine. Le fait suivant, arrivé vers le commencement du XIII[e] siècle, prouverait à lui seul cette vérité.

Un gentilhomme, plein de dévotion envers le saint vêtement, voulut en prendre un morceau. Mais à peine allait-il satisfaire son indiscrète piété, qu'il fut frappé d'une maladie mortelle, dont il ne put obtenir la guérison qu'après avoir témoigné son repentir et pleuré sa faute. Ce fait, que rapportent dom Gerberon et Gabriel de Gaumont, se trouve aussi consigné en ces termes, dans la prose que nous lisons dans les anciens Missels de Chartres et de Paris : *O quam certa probatio, indiscreta devotio militi frangenti, cui vitæ sedatio fuit, et restauratio reatum lugenti!*

On pense que ce gentilhomme est le chevalier de Haute-Pierre; mais on n'en apporte pas d'autre preuve que son tombeau, qui se

(1) *I Cor.*, chap. XIII, 4
(2) *Ps.* LXVII, 36.
(3) *Voy.* l'intéressant ouvrage intitulé: *L'Année de Marie, ou Pèlerinage aux sanctuaires de la mère de Dieu*, par MM. D. et B., 2 vol. in-12, 1842.

(1) *Hist. de la Robe sans couture*, ch. 12.
(2) Liv. XXII, chap. 8.

voyait encore dans l'église du prieuré d'Argenteuil au temps de dom Gerberon. Toujours est-il que ce fait nous en rappelle plusieurs autres assez semblables que nous avons lus dans l'excellente et solide *Histoire de Notre-Dame de Lorette* (1). De pieux pèlerins, visitant la *santa casa*, crurent qu'ils pouvaient en emporter quelque pierre; mais Marie, jalouse de l'intégrité de sa maison natale, ne le permit point. Ces infortunés furent frappés de différentes calamités, et ils n'en purent être délivrés qu'après avoir restitué leur larcin et demandé pardon de leur faute.

Indépendamment des pieux prélats que nous venons de mentionner, nous voyons encore, au XIIIe siècle, d'illustres pèlerins venir honorer la tunique du Fils de Marie. La reine Blanche se rend plusieurs fois à Argenteuil, et vient puiser devant l'insigne relique cette foi vive, cette admirable piété qui lui mérita l'honneur de donner un saint à l'Eglise. Ce glorieux fils imite l'exemple de sa mère. A deux reprises différentes, en 1255, pendant le carême, et au mois de janvier 1260, il se rend au lieu bénit, et vénère la robe de son Dieu, de son Sauveur, marque de piété bien digne du prince le plus grand et le plus admirable, digne de saint Louis!

Et nous aussi, allons à la suite de ces pasteurs, de ces illustres personnages, à la suite de saint Louis, vénérer la tunique de Jésus-Christ; allons, et reconnaissons cette merveille qu'un ange nous a révélée : *Transeamus usque Bethlehem, et videamus hoc verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis* (*Luc.* II, 15); allons, et chantons les louanges du Rédempteur dont nous nous réjouissons de posséder la robe vénérée.

Comment la sainte robe est honorée dans les XIVe, XVe et XVIe siècles.

Nous parcourons rapidement les siècles, recueillant avec amour le peu qu'ils nous apportent sur notre relique vénérée. Ce ne sont plus, de loin en loin, que quelques fleurs que nous rencontrons sur notre route pour les ajouter à la couronne que nous tressons au sacré vêtement du Fils de Marie; mais cette stérilité apparente est une preuve que la tunique glorieuse continue à être honorée en paix, et alors, au lieu de la déplorer, nous en bénissons le Seigneur.

En 1486, nous trouvons un acte du prieur du monastère qui ordonne, en termes exprès, que l'on tienne constamment une lampe allumée devant le corps adorable de Notre-Seigneur, caché dans l'auguste sacrement de nos autels, et devant sa robe précieuse; acte qui est un témoignage bien authentique de la dévotion et du respect que l'on avait dans le XVe siècle pour cette sainte relique.

Dans le siècle suivant nous en rencontrons trois autres preuves manifestes que nous enregistrons.

(1) Ire part., chap. 8.

Alors des loups ravissants étaient entrés dans le bercail de l'Eglise catholique, et dévoraient plusieurs de ses enfants. L'hérésie exerçait déjà ses ravages dans la France et menaçait de tout envahir. Les vrais pasteurs devaient redoubler de vigilance. Et dans une si grande extrémité pouvait-on ne pas recourir à la robe sans couture, image de l'unité et de l'indivisibilité de l'Eglise? On l'apporta donc solennellement à Saint-Denis, en l'année 1529, afin d'implorer la miséricorde divine et d'obtenir que l'Eglise de Jésus-Christ n'eût point la douleur de se voir déchirée et divisée par les doctrines de pestilence qui s'élevaient de toutes parts. Touchante et bien belle cérémonie en vérité! qui dut être bien agréable au Seigneur, et qui est, au rapport de dom Gerberon, consignée dans un registre de l'abbaye de Saint-Denis.

« Le premier jour du mois de may 1529, y est-il dit, fut apportée la robe de Dieu, depuis le prieuré d'Argenteuil jusqu'en l'église des glorieux martyrs monsieur saint Denis et ses compagnons, en procession solennelle, et fut tout le couvent au-devant, tous en aube, jusqu'à la petite Boucherie; et illec prindre deux religieux ledit reliquaire, et l'apportèrent jusqu'à l'église de céans; puis après la messe, fut reconduit le dit reliquaire jusqu'au bout de la rue d'Estrée, devant le prieuré d'Estrée (1). » Ce procès-verbal est signé *Géraut*, qui était sans doute un dignitaire de l'abbaye de Saint-Denis.

En l'année 1534, la sainte robe fut encore portée en procession à Paris, par ordre de François Ier, avec les reliques qui enrichissaient alors la Sainte-Chapelle, comme nous l'avons remarqué, en passant, au chapitre 4 du livre II. Godefroy décrit l'ordre de cette procession dans le *Grand cérémonial de France* (2).

Ce même prince, jaloux de garder dans son royaume un dépôt aussi précieux qu'était la robe du Sauveur, et qui attirait de si grandes bénédictions, accorda, au mois de novembre 1544, des *lettres patentes* où il déclare « que, pour la conservation des lieu et monastère où repose le très-sacré et précieux reliquaire de la robe inconsutile de notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, il donne congé, permission et licence aux habitants d'Argenteuil de faire clore, fortifier et faire fermer de murs, tours, portes et fossés, la dite ville d'Argenteuil. » Du Saussay (3), Gauthier (4), et dom Gerberon (5) parlent de ces *lettres patentes* du roi François Ier, et Amé-

(1) *Hist. de la Robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, chap. 12; *Hist. de l'abbaye royale de Saint-Denis en France*, par dom Michel Félibien, in-fol. 1706, liv. VII, p. 384.

(2) Recueil curieux, in-4°, et publié ensuite par Denis Godefroy, son fils, en 2 vol. in-fol.

(3) *Panoplia sacerdotalis, Chron. ad an.* 1156.

(4) Dans sa *Chronique* sur la même année.

(5) Chap. 12, p. 55, édit. 1677. On peut voir également l'*Hist. du diocèse de Paris*, par l'abbé Lebeuf t. IV.

lot de la Houssaye (1), et de La Martinière (2), nous apprennent qu'elles furent mises à exécution.

Tous les historiens un peu considérables, et les commentateurs qui écrivaient à cette époque, font mention de notre relique. C'est une remarque digne de beaucoup d'attention; et dom Gerberon a le soin de citer un théologien espagnol qui, ayant dédié ses *Homélies* au pape Paul V, les fit imprimer à Rome, et qui déclare formellement que « la robe sans couture, qui a été l'ouvrage des mains de la sainte Vierge, se conserve à Argenteuil proche Paris (3). » A ce témoignage nous ajouterons celui de Ménochius (4), savant commentateur de l'Ecriture.

Enfin des guérisons miraculeuses, des grâces spirituelles, signalèrent encore, pendant ces siècles que nous venons de traverser, la vertu de la robe teinte du sang de Jésus-Christ. C'est ce qu'atteste Salmeron, qui parut avec éclat au concile de Trente, où il assista en qualité de théologien du saint-siége. Voici ses propres paroles : *Tunica in oppido Argentolio, non longe a Lutetia Parisiorum distito, ubi magna veneratione peregrinis spectanda proponitur, nec sine magnis interdum signis* (5). Ce Père jésuite, dont le nom est célèbre à cause de ses ouvrages et de son grand zèle, mourut en 1585

Du pèlerinage d'Argenteuil. — Honneurs que continue à recevoir notre relique.

Quand on considère que notre relique est le vêtement du souverain Monarque, et sur lequel le prophète de Pathmos a vu ces mots qui nous servent d'épigraphe: «*Rex regum et Dominus dominantium :* le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs (6), » on n'est pas surpris de la voir révérée par les princes du monde, et lorsqu'on fait attention que c'est l'ouvrage de la Reine des anges, que c'est une impératrice qui en a fait présent au premier empereur d'Occident, et que cet empereur l'a donnée aux premières princesses de son royaume, on ne peut s'empêcher d'avouer que cette relique n'a rien que d'auguste, et que la dévotion en est toute royale.

Cette pensée, qui est de dom Gerberon, nous plaît beaucoup... Voyez les pèlerinages en l'honneur de la douce Mère, des saints tutélaires, ils sont principalement fréquentés par les humbles, par les pauvres, par les heureux de la grâce; mais notre pèlerinage, au contraire, semble être celui des grands, des puissants, des heureux du monde. Autrefois des rois, de hautes princesses, s'y rendaient, et aujourd'hui encore, on y voit le plus souvent des pèlerins pris dans les premières classes de la société. Cette différence nous a frappés. Est-ce que Jésus voudrait apprendre aux grands de la terre à s'humilier, à se revêtir, à son exemple, de l'esprit de pauvreté, d'abnégation, de tendre compassion envers les malheureux? Nous ne savons. Mais il y a de ces mystères que l'âme croit comprendre, et nous serions bien trompé si notre sentiment n'était pas l'explication de la remarque que d'autres feront sans doute avec nous.

Reportons-nous donc, par la pensée, aux siècles que nous avons parcourus ; combien d'illustres pèlerins nous avons rencontrés sur la route de notre saint pèlerinage!... Eh bien! à la suite de Charlemagne, de Louis VII, de tant de princes de l'Eglise, de Blanche de Castille, de saint Louis, de François Ier, de Henri III, de Louis XIII, de plusieurs princesses de la famille des Guise, les ancêtres de cette généreuse duchesse de Guise, qui donna, en 1680, la magnifique châsse ; à la suite de tous ces pèlerins couronnés, nous voyons encore venir à Argenteuil, à différentes époques, de grands personnages, de hauts dignitaires, de pieux ecclésiastiques, d'illustres reines et princesses, heureuses de vénérer la relique dont Gisèle et Théodrade eurent le sacré dépôt...

Citons seulement la reine Marie de Médicis, avec les trois princesses ses filles, la reine Anne d'Autriche, l'infortunée Henriette d'Angleterre, l'abbesse de Maubuisson, Mademoiselle de Bouillon, qui s'empressèrent de venir déposer devant la sainte châsse leurs présents et leurs espérances, leur vénération et leur amour.

Et après ces femmes, l'histoire nous nomme le cardinal de Bérulle, le P. de Condren, et non Gondren, comme l'ont écrit quelques compilateurs, le cardinal de Richelieu, le cardinal de Fleury, plusieurs prélats, et ce vénérable et pieux M. Olier, qui « se rendit, au rapport du meilleur de ses historiens, à Argenteuil, près Paris, pèlerinage célèbre qui attirait un grand concours durant l'octave de l'Ascension (1), » et qui aimait à se reposer des soins du saint ministère devant la robe de son Dieu et de son Sauveur.

Il ne faut pas croire cependant qu'il n'y avait que de grands personnages qui se rendaient à notre saint pèlerinage. Les annales de la sainte robe nous rapportent que les peuples y accouraient aussi, et nous en avons eu des preuves dans le cours de cette histoire.

Assurément ces démonstrations, ces hommages multipliés, sont très-glorieux à notre relique ; mais ne nous enseignent-ils pas autre chose? Sans doute plusieurs viennent pour honorer le vêtement du Sauveur, et pour témoigner leur amour au divin Maître ; mais combien d'infirmes, combien d'affligés,

(1) *Mémoires*, t. Ier.
(2) *Grand Dict. Géograph.*, art. *Argenteuil*, 6 vol. in-fol., 1739 et années suivantes.
(3) *Carthag.*, lib. XXII, *Hom.* 22, *de Pass. Chr. arcano.*
(4) *Comment. sur S. Jean*, chap. XIX, 23.
(5) *Commentarii in evangelicam historiam et Acta apostolorum*, t. X, tract. XVII, XVIII, p. 316, editione Colonica Agrippinea, anno 1604.
(6) *Apoc.*, chap. XIX, 16.

(1) Voy. la *Vie de M. Olier*, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, etc., par M. l'abbé Faillon, 2 vol. in-8°, 1841, t. II, p. 455; l'auteur donne une *Note sur le pèlerinage d'Argenteuil*, même vol., p. 494.

combien d'*Hémorrhoïsses*, sont venus pour obtenir du soulagement, et pour *toucher seulement le bord de cette robe précieuse?* C'est donc que le Seigneur exauçait tant de vœux, et qu'il accomplissait des actes de puissance et d'infinie miséricorde! On ne saurait en douter, et il serait difficile d'expliquer autrement le concours du peuple dans un lieu de dévotion, que parce qu'il croit y trouver, et qu'il y trouve en effet des grâces plus étendues et plus précieuses. D'ailleurs la prose de la messe fait expressément mention de miracles : *Unde fulgent miracula*, y est-il dit, et si les merveilles que raconte Eusèbe (3), d'une image du vêtement de Notre-Seigneur, est véritable, combien plus doit en opérer l'original?

Confrérie en l'honneur de la sainte robe; — indulgences; — confirmation des faits précédents; — guérisons miraculeuses.

A cette dévotion si touchante, à ce zèle si louable pour honorer et célébrer le vêtement de Notre-Seigneur, que nous remarquons dans le XVII[e] siècle, il fallait, pour ainsi dire, un centre et un lien.

On songea, en effet, à fonder une association sous le nom de *Confrérie de la sainte robe*. Mais toute confrérie reçoit son impulsion de Rome, c'est-à-dire que le saint-siége accorde ordinairement à ces pieuses associations des grâces spirituelles qui leur donnent la vie. On demanda donc au souverain pontife, alors assis sur la chaire de saint Pierre, de faire participer à ces grâces la nouvelle confrérie.

Le pape Innocent X, d'heureuse mémoire, accueillit ce vœu. Il érigea, par une bulle en date de 1653, la confrérie, et l'enrichit d'indulgences précieuses.

D'abord il accorde à perpétuité une indulgence plénière à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, pour le premier jour de leur entrée dans la confrérie, pourvu toutefois qu'ils s'approchent des sacrements de pénitence et d'eucharistie ce jour-là.

La même indulgence est octroyée à tous les fidèles inscrits dans ladite confrérie, et dans quelque lieu qu'ils se trouveront, pourvu que, vraiment repentants et s'étant munis du sacrement des forts, ils invoquent du fond de leur cœur, et s'il se pouvait de bouche, au moment suprême de la mort, le saint nom de Jésus, ce nom adorable *devant qui tout genou doit fléchir au ciel et sur la terre!*

Semblable indulgence est aussi concédée à tous les confrères qui, ayant pareillement communié, visiteront tous les ans, le jour de la fête de l'Invention de la sainte croix, l'église où est déposée la sacrée tunique de Notre-Seigneur, et qui prieront pour l'exaltation de la sainte Eglise catholique, l'extirpation des hérésies, la conversion des infidèles, l'union entre les princes chrétiens, et pour le souverain pontife.

De plus, Innocent X accorde, dans sa bulle d'érection, aux mêmes confrères, qui, vraiment contrits et humiliés, et après avoir reçu la sainte communion, visiteront tous les ans, avec grande dévotion, la même église, aux fêtes de l'Exaltation de la sainte croix, de l'Invention du corps de saint Denis, de l'Ascension de Notre-Seigneur, des secondes féries de Pâques et de la Pentecôte, vénéreront la relique et prieront aux intentions accoutumées, sept années d'indulgences et autant de quarantaines à chacun des quatre jours qui viennent d'être désignés.

Enfin, le vicaire de Jésus-Christ, ouvrant de plus en plus le trésor des indulgences, remet miséricordieusement en Notre-Seigneur soixante jours de pénitences dont les confrères pourraient avoir été passibles, ou auxquelles ils seraient encore obligés, et ce toutes les fois qu'ils assisteront aux offices divins, aux assemblées soit publiques, soit particulières, de la confrérie, ou qu'ils accompliront quelque bonne œuvre, comme d'accompagner le très-saint sacrement lorsqu'on le porte aux malades, de prier pour ces malades, de loger les pauvres pèlerins, de réconcilier les ennemis, de ramener quelque pécheur dans le sein de l'Eglise, d'enseigner la religion aux ignorants, et de réciter cinq fois le *Pater* et la *Salutation Angélique* pour le repos de l'âme des confrères décédés.

Cette bulle fut publiée par l'ordre de Jean-François de Gondy, archevêque de Paris, dans l'église métropolitaine et autres églises tant de la ville que du diocèse, le 23 août de la même année 1653.

De telles faveurs mirent, en quelque sorte, le sceau à la pieuse et antique dévotion à la sainte robe; elles lui donnèrent encore un nouveau prix aux yeux des fidèles, et le pèlerinage devint de plus en plus célèbre.

Ce serait nous répéter que d'analyser ici, quoique c'en soit bien le lieu, un manuscrit que nous avons entre les mains et qui est intitulé : *Mémoire en date du quinzième jour de novembre de l'année* 1663, *touchant certaines particularités de la robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que l'on fait voir en l'église du prieuré de Notre-Dame d'Argenteuil, de l'ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Saint-Maur en France.* Ce mémoire est l'ouvrage d'un religieux profès, nommé Antoine Fayet, et est déposé aux archives de Versailles.

Il ne contient rien que nous ne sachions déjà; mais il est important en ce sens que c'est un témoin de plus qui vient déposer en faveur des faits que nous nous sommes attachés à exposer, et les confirmer non-seu-

(1) *Hist. ecclés.*, liv. VII, chap. 14; liv. VII, chap. 18; Sozomène, liv. V, chap. 21. — Eusèbe nous apprend, dit dom Calmet, que l'Hémorroïsse était de Césarée de Philippe, et qu'après sa guérison elle fit dresser dans cette ville une statue de Jésus-Christ pour conserver la mémoire de la grâce qu'elle en avait reçue. Eusèbe avait vu la statue, au pied de laquelle il croissait une plante qui, étant parvenue à la hauteur de la frange qui était au bord du manteau du Sauveur, contractait une vertu de guérir les maladies. (*Commentaire sur S. Matth.*, chap. IX, v. 20.)

lement par son autorité de religieux, et par conséquent d'homme qui ne cherche point à en imposer, mais par l'autorité d'un témoin oculaire en état de connaître la tradition, puisqu'il demeura dans le monastère plus de trois ans, et qu'il y fut employé, *pendant un assez long temps*, à montrer la sainte tunique aux pèlerins.

Sans donc entrer dans le détail de ce que contient ce mémoire, qu'il nous suffise de dire que le religieux constate l'antique possession, par Argenteuil, de la robe sans couture; que de son temps encore on sonnait une cloche en souvenir de la donation de la sainte relique par Charlemagne, et de son entrée solennelle dans Argenteuil; que le monastère avait été ravagé par les huguenots, l'ancienne châsse pillée, et la sainte robe déposée dans une châsse de bois doré; que plusieurs des plus anciens habitants d'Argenteuil et des plus dignes de foi, ayant été juridiquement requis de déclarer ce qu'ils savaient de notre sainte relique, ont tous unanimement répondu qu'ils l'avaient vue autrefois hors de la châsse, dépliée et entière avec ses deux manches qui pourtant ne pouvaient couvrir le bras qu'à demi; qu'enfin cette relique était vénérée par un grand nombre, et qu'on venait avec empressement adorer Jésus-Christ en sa présence et méditer sur la passion et la mort glorieuse de cet Homme-Dieu, rédempteur du monde.

A peu près vers le même temps que ce religieux rédigeait ce mémoire, Dieu permettait que l'on découvrît des titres qui servissent encore à constater la véracité de tout ce que l'on savait sur la sainte robe.

Le syndic d'Argenteuil, dit dom Gerberon (1), et plusieurs autres habitants s'étant rassemblés chez le curé d'alors pour y chercher quelques titres dont ils avaient besoin pour les affaires de la commune, on en rencontra deux en parchemin et d'une écriture fort ancienne, où l'histoire de la translation de notre relique était rapportée.

Le premier de ces deux titres était en latin, et étant tombé entre les mains du procureur de la ville, celui-ci déclara et déposa en justice qu'il a remarqué, autant qu'il a pu connaître par ces mots : *Tunica inconsutilis... una hora*, qu'il y a lus, que ce titre parlait fortement de la sainte robe, et qu'étant arrivée à Argenteuil à une heure après midi, elle fut déposée dans l'église, et qu'on y sonne tous les jours une cloche à la même heure, pour célébrer la mémoire de cet heureux événement. Il déclare de plus que ce titre avait trois sceaux, sur chacun desquels il reconnut ce mot : *Episcopus*.

L'autre titre était en français; le syndic l'ayant trouvé le lut entièrement, et déposa de même en justice que ce titre, aussi d'une écriture fort ancienne, portait une date de huit cents et tant d'années, et que, par la lecture qu'il en a faite, il a reconnu que Constantin, qui était fils de l'impératrice Irène, fit présent de la sainte robe au roi Charlemagne qui la fit apporter à Argenteuil avec beaucoup de solennité, s'y trouvant lui-même avec dix ou douze évêques et les seigneurs de sa cour; qu'il y arriva à une heure après midi, et qu'enfin ce grand empereur la donna à Théodrade, sa fille, qui était pour lors religieuse dans l'abbaye d'Argenteuil.

Voilà comment des faits arrivés au commencement du IXe siècle furent encore confirmés dans le XVIIe. N'y a-t-il pas dans cette circonstance une vue secrète de la divine providence? Il semble que Dieu voulait que dans ce siècle où son sacré vêtement était honoré en paix, on recueillît des preuves qui pussent servir dans des temps d'incrédulité et d'indifférence.

Mais le témoignage le plus grand que le Seigneur donna, à cette époque, de la vérité de sa robe glorieuse, ce sont les miracles nombreux qu'il opéra sur ceux qui le prièrent avec foi devant cette robe, de laquelle découle toujours une vertu qui guérit : *Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero* (1).

Dom Gerberon cite plus de trente de ces guérisons miraculeuses, arrivées dans la seconde moitié du XVIIe siècle, et déplore que l'on n'ait pas pris soin de recueillir celles qui s'opérèrent avant lui. Hélas! combien de merveilles le Seigneur accomplit chaque jour, sans que souvent l'homme y fasse attention! Le pieux bénédictin affirme en outre qu'il a vu toutes les attestations authentiques de ces miracles; que plusieurs sont émanées d'évêques, de médecins, de personnes dignes de confiance, et que lui-même a pris toutes les informations nécessaires, qu'il a parlé à des témoins oculaires, et qu'il a même conféré avec quelques-uns de ceux qui reçurent des grâces particulières. Parmi ces personnes, nous trouvons des paralytiques, des perclus, des aveugles, des sourds, des hydropiques, qui furent guéris instantanément après avoir prié devant la sainte relique, et avoir porté quelque linge, ou autres effets qui l'avaient touchée. Un enfant mort-né est présenté à la sainte robe, il recouvre la vie, et a le bonheur de recevoir le baptême. Enfin dom Gerberon rapporte quelques autres guérisons, et termine ainsi : « Dieu continue encore tous les jours à faire éclater ses miséricordes en faveur de ceux qui ont une véritable dévotion pour ce sacré vêtement; les actions de grâces que l'on y vient rendre de tous côtés pour les bienfaits qu'on a reçus, et les secours que l'on vient demander à Notre-Seigneur auprès de la sacrée tunique en sont une preuve. Mais qui voudrait rapporter en particulier toutes ces guérisons, en ferait un juste volume. Celles que nous avons remarquées sont suffisantes pour faire connaître la toute-puissance et la bonté de celui qui opère ces merveilles, et pour inspirer la

(1) *Histoire de la Robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, etc.

(1) *S. Matth.* IX, 21.

confiance qu'on doit avoir en Jésus-Christ et en la vertu de sa sainte robe (1). »

Ajoutons que ces miracles ne sont pas seulement relatés dans l'ouvrage de dom Gerberon, mais qu'ils se trouvent consignés, avec beaucoup d'autres encore dont ce religieux ne parle pas, dans un *procès-verbal d'enquête* fort considérable, fait et dressé en 1673, avec beaucoup de soin, après les informations les plus minutieuses, l'audition de plusieurs témoins et leurs attestations par serment, par *maître Nicaise Deshayes, prêtre, bachelier en théologie de l'Université de Paris, chanoine de l'église royale et collégiale de Saint-Paul, à Saint-Denis, y demeurant, ci-devant curé d'Esclavon, au diocèse de Châlons en Champagne, et de la ville de Saint-Dizier, au même diocèse, et notaire apostolique de la cour spirituelle dudit Saint-Denis,* désigné pour informer de ces nombreuses guérisons. A ce *procès-verbal*, qui ne fait pas moins de 140 pages petit in-folio, sont annexées plusieurs pièces, portant différentes dates, depuis 1673 jusqu'à 1745, et émanées d'ecclésiastiques, de religieux, de médecins à la Faculté de médecine de Paris et du bailli d'Argenteuil, pour attester diverses guérisons extraordinaires. Ces pièces, dressées en forme d'actes, relatent l'audition de plusieurs témoins auxquels on a fait prêter serment de ne déposer que la vérité, et sont signées, presque toutes, par ces mêmes témoins. Nous les avons examinées, ainsi que le *procès-verbal d'enquête*, et nous pouvons dire qu'elles offrent des caractères respectables de véracité, et qu'elles sont des preuves bien touchantes de l'empressement des fidèles à recourir à Notre-Seigneur pour obtenir toutes sortes de grâces, par le moyen de son sacré vêtement, comme de la miséricordieuse bonté de ce divin Sauveur à récompenser leur confiance. On comprend que nous ne pouvons rapporter ici tous ces faits. Il faudrait un volume entier. On peut d'ailleurs consulter ces pièces aux archives d'Argenteuil, où elles sont fidèlement conservées.

La sainte relique continua donc d'attirer à l'église d'Argenteuil une multitude de pèlerins jusqu'à l'époque de la révolution. Durant cet espace de temps elle reçut divers hommages des papes, des rois, des savants et du monde entier. Une confrérie de la Sainte-Robe fut fondée à Argenteuil et approuvée par Innocent X. Des miracles sans nombre se renouvelèrent sans cesse par la vertu du vêtement béni qu'avait touché l'Hémorrhoïsse de l'Evangile; chacun lui apportait son tribut de vénération, quand la révolution de 1789 arriva et détruisit en France toute apparence de catholicisme. Le prieuré d'Argenteuil fut pillé et détruit, la châsse de la duchesse de Guise fut emportée comme un riche butin par les ennemis de la foi chrétienne, et la sainte relique transportée dans l'église paroissiale de la ville. Mais, en 1791, le curé de ce temps-là, homme faible, qui avait prêté serment à la constitution civile du clergé, mais qui se rétracta depuis, eut le tort impardonnable de partager la sainte tunique en plusieurs parties pour en donner des morceaux à ceux qui lui en demandaient. Il espérait peut-être par là sauver la précieuse relique d'une destruction totale, oubliant que le culte du vrai Dieu peut subir quelque persécution temporaire, mais qu'il ne doit jamais périr, même chez une nation qui tue ses prêtres et qui renverse ses autels. Il en avait néanmoins conservé pour lui-même une grande partie. Malheureusement, à l'époque où la paix fut rendue à l'Eglise de France, lorsqu'on voulut recueillir de tous les côtés les fragments distribués dans la ville et ailleurs, on ne put parvenir à les rassembler tous (1). Cependant le zèle éclairé du curé actuel, M. l'abbé

(1) Gabriel de Gaumont rapporte aussi, dans le corps de sa *Dissertation*, quelques exemples de guérisons miraculeuses.

(1) Nous verrons, à l'art. Paris, que l'église Saint-Séverin en conserve précieusement un morceau dans une châsse dorée.

Il y eut longtemps, parmi les reliques de l'abbaye royale de Saint-Denis, une parcelle de la sainte tunique de Notre-Seigneur. Qui a donné cette parcelle à la royale abbaye? A-t-elle été détachée du morceau qui fut donné par Charles le Chauve au roi Alfred le Grand? Nous ne saurions répondre d'une manière précise à ces questions.

Voy. *Hist. du Diocèse de Paris*, par l'abbé Lebeuf, t. IV; *Dissertation sur la sainte robe*, par Gabriel de Gaumont; *Hist. de l'abbaye royale de Saint-Denis*, par dom Michel Félibien, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, in-fol. de 1706; *Le Trésor sacré, ou inventaire des saintes Reliques et autres précieux joyaux qui se voient en l'église et au trésor de l'abbaye royale de Saint-Denis en France*, par dom Germain Millet, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, 1 vol. petit in-12, 1640. Paris. — Nous avons eu entre les mains, dit M. Guérin, le *procès-verbal* de cette donation d'une parcelle du bois de la vraie croix, qui fut placée longtemps dans une petite croix posée elle-même sur la châsse où était enfermée la tunique sans couture. Ce procès-verbal a été dressé, le 15 mai 1696, par Arnoul de Loo, prieur de l'abbaye de Saint-Germain des Prés de Paris et de celle de Saint-Denis, et chargé par dom Claude Boistard, supérieur général de la congrégation de Saint-Maur, de retirer cette précieuse parcelle du trésor de Saint-Denis, pour la donner aux religieux du monastère d'Argenteuil.

Le pensionnat des Jésuites, à Fribourg (Suisse), possédait un autre fragment enfermé dans un reliquaire, lequel était déposé dans une chapelle particulière : récemment l'application de cette parcelle de la sainte robe a produit deux guérisons miraculeuses, dont les journaux ont retenti. Mais aujourd'hui que cette maison n'existe plus, nous ne savons ce qu'est devenue cette relique vénérable.

Il existe encore un ouvrage intitulé : *Notice historique et critique sur la sainte couronne d'épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et sur les autres instruments de sa Passion qui se conservent dans l'église métropolitaine de Paris*, in-8°, 1828, p. 12. — Nous sommes étonné que l'auteur de cet ouvrage n'ait pas parlé de la sainte tunique, dont il a dû cependant avoir plus d'une occasion de faire mention; car, comment disserter sur les reliques de Notre-Seigneur, et ne rien dire de la tunique sans couture? En lisant ce livre, nous avons vu les différents points que l'auteur a traités, et qui touchent de bien près à notre sainte relique.

Millet, a réuni tous les morceaux qu'il a pu obtenir, et les a placés dans une élégante chapelle gothique et dans un reliquaire précieux.

Quand le culte catholique avait repris en France son ancien éclat, et que, comme nous venons de le dire, la sainte robe avait été solennellement réintégrée dans l'église d'Argenteuil, le cardinal Caprara, légat du saint-siége, accorda, par un édit daté du 29 avril 1804, tout pouvoir à M. Charrier de la Roche, alors évêque de Versailles, pour la réorganisation de l'ancienne confrérie érigée en l'honneur du vêtement sacré; aussi, quand M. l'abbé Millet voulut dans la suite donner un nouveau lustre au culte de la sainte robe, il rassembla toutes les preuves qu'il avait entre les mains, fit imprimer toutes les pièces justificatives qu'il put rassembler, et M. l'abbé de Solême, le P. Guéranger, prieur des Bénédictins de France, fut chargé de donner plus d'étendue à cet exposé et d'y ajouter de précieux documents historiques; il doit encore rechercher, mettre en ordre et faire réimprimer l'ancien office en l'honneur de la sainte robe.

La Providence, secondant le zèle du ministre de Dieu, a permis une importante découverte, celle de toutes les bulles émanées du saint-siége à différentes époques, et renfermant des indulgences pour les associés de la confrérie de la Sainte-Tunique. L'on croyait que ces précieux originaux avaient été anéantis lors des désastres révolutionnaires; mais, enlevés d'Argenteuil et emportés pêle-mêle avec d'autres titres au district de Saint-Germain en Laye, ils se trouvèrent soustraits par l'effet de cette confusion à la fureur de ceux qui voulaient les détruire. Depuis, lors de l'organisation départementale, ils furent transférés aux archives de Versailles, et c'est là qu'en septembre 1842 M. le curé d'Argenteuil les a retrouvés intacts et revêtus encore du sceau pontifical.

M. Blanquart de Bailleul, aujourd'hui archevêque de Rouen (1850), et alors évêque de Versailles (1842), voulut que son nom fût inscrit en tête des nouveaux associés à la confrérie de la Sainte-Tunique.

Voici *le texte* de la *Déclaration* du cardinal Caprara, accordée à la requête de l'abbé Robin :

« Parisiis, 29 aprilis 1804.

« De speciali et expressa apostolica auctoritate a SS. Pio papa VII nobis benigne concessa, remittimus preces arbitrio et prudentiæ R. episcopi Versalliensis cum facultatibus necessariis et opportunis ad hoc, ut si ita in Domino expediens judicabit confraternitatem de qua in precibus canonice restituat, et ad intro scriptam parochialem ecclesiam transferat una cum omnibus indulgentiis et gratiis spiritualibus quæ illi antea elargitæ fuerant; ad quem effectum indulgentius contentas in exemplo typis impresso litterarum apostolicarum sanctæ memoriæ Innocentii papæ X, sub datum Romæ, apud Sanctam Mariam Majorem, anno 1653, quinto die Julii, iisdem modo et forma servatis qui conditionibus in eis contentis confirmamus, contrariis quibuscunque non obstantibus. Ad eumdem vero episcopum spectabit de intro scriptæ reliquiæ authenticitate cognoscere, antequam publicæ venerationi iterum exponatur.

« *Signé* : S. B., cardinal légat. »

Nous ajouterons à cette pièce la copie de la charte latine de Hugues, archevêque de Rouen, qui fit la translation solennelle de cette relique en 1159, avec une note de M. Guérin, dont nous ne voulons pas prendre la responsabilité.

« Universis catholicæ Ecclesiæ fratribus reverendis, Hugues Rothomagensis Ecclesiæ humillimus sacerdos, salutem et gratiam divinæ propitiationis.

« Ad omnium volumus notitiam pervenire quod nos, supernæ pietatis instinctu, apud Argentoilum convenientes, adjunctis humilitati nostræ multis authenticis et reverendiss. Personis Arch. Senonensi Theob., Par Roberto Carnotensi, Aurelianensi Retensi, Antissiod. Cathalaunensi, Ebroacensi, Meldensi, Silvanectensi episcopis. Sanctis abbatibus quoque venerabili Od abbate S. Dionysii, L. S. Germani, God Latiniocensi, Ferrariensi, Fossatensi, S. Faronis, S. Maximini, S. Maglorii, Pontissarensi, Mariniacensi, aliis etiam quam pluribus; Cappam pueri Domini Jesu quæ in ejusdem thesauris ecclesiæ *a temporibus antiquis honore condigno reposita* erat, ad fidelium salutem, humiliter inspeximus, et palam eduximus et veneratione solemni debitam ejus magnificentiæ reverentiam exhibentes, illam desiderio et devotioni populorum studio pietatis obtulimus.

« Aderat ibidem supereminens et sublimis præsentia illustris regis Francorum Ludovici, cum proceribus et optimatibus Palatinæ dignitatis, maxima consistente frequentia vulgi.

« Ob insigne igitur gratiæ cœlestis, illud videlicet indumentum quo sese humanata induere sapientia dignata fuit : et ob sanctissimam præscriptorum Patrum præsentiam : Deo propitio, salubri dispositione decretum est, ut omnibus ibidem venientibus, supernæ miserationis gratiam poscentibus merces et fructus suæ devotionis in indulgentia veniæ compensentur. Quicunque igitur hoc præsenti anno in loco prænominato in honorem dominicæ Vestis propriam servitutem et devotionem obtulerint : Nos omnibus illis de clementiæ cœlestis plenitudine confisi, si peccatis gravibus et maximis impliciti fuerint, unius anni pœnitentiam relaxamus : qui vero levibus, id est, venialibus detinentur, medietatem pœnitentiæ remittimus, oblita peccata modo simili condonamus. Annis vero singulis a festivitate sanctissimi Dionysii usque ad octavas ejusdem, loci ipsius et sacratissimæ Vestis venerationem pie invisentibus XL dies suæ pœnitentiæ remittimus et indulgemus.

« De parvulis qui baptizati, vel sine baptismi remedio infra VII annos per negligentiam parentum mortui sunt, totam pœnitentiam parentibus eorum remittimus, excepta

feria VI in hebdomada : in qua etiam die si ad ecclesiam pœnitens perrexerit, qualem ei charitatem presbyter dederit, talem habeat. Si vero infirmus fuerit aut mulier prægnans, vel debilis, quæ jejunare non possit, dicat septies PATER NOSTER, et opere pio bonum exerceat quod potuerit.

« Omnibus autem hæc et quæ justa sunt conservantibus, sit pax et salus Domini nostri Jesu Christi. Amen. Actum est anno Verbi Incarnati MCLVI. Felicis memoriæ Adriano, papa VI feliciter. »

Dom Gerberon cite le texte de cette charte à la fin de son *Histoire de la sainte Robe de Notre-Seigneur*, édit. de 1677, p. 121. Gabriel de Gaumont la donne également dans sa *Dissertation sur la sainte Tunique*, in-12, 1667 ; mais il la cite dans son texte, et il la fait suivre de la traduction. — Nous ajouterons une observation au sujet de ces mots : *Cappam pueri Domini Jesu*, dont se sert l'archevêque Hugues. *Cappa* peut signifier *Tunica*. Ainsi, à cet égard, il n'y a plus de difficulté ; mais, dira-t-on peut-être, cette expression : *Tunique de Jésus enfant*, ne donnerait-elle pas à entendre que le prélat n'a trouvé qu'une petite tunique qui servit à Jésus enfant ? Nous répondrons seulement que, puisque la pieuse tradition rapportait que la tunique de Jésus avait *crû à mesure qu'il croissait*, cette même tunique, quoique grandie, était toujours de fait la tunique que Marie avait tissue pour Jésus enfant, et qu'ainsi l'archevêque Hugues peut bien dire : *Cappam pueri Domini Jesu*.

Pour terminer notre histoire rapide du saint vêtement d'Argenteuil, nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'ajouter ici la lettre pastorale de Mgr l'évêque de Versailles sur cette confrérie :

« I. Tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe de la confrérie de la Sainte-Robe de Notre-Seigneur, qui, confessés et communiés, visiteront l'église paroissiale d'Argenteuil les fêtes de l'Invention du corps de saint Denis, de l'Invention de la sainte Croix, de l'Ascension de Notre-Seigneur, de l'Exaltation de la sainte Croix, les lundis de Pâques et de Pentecôte, y adresseront à Dieu de ferventes prières pour l'exaltation de la sainte Eglise notre mère, l'extirpation des hérésies, l'union entre les princes chrétiens, la prolongation des jours de Sa Sainteté et la prospérité du royaume, gagneront les indulgences accordées par le pape Innocent X, et confirmées, le 29 avril 1804, par son éminence monseigneur le cardinal Caprara, légat *a latere* de notre T.-S.-P. le pape Pie VII en France.

« II. Par acte du 18 mai 1804, monseigneur Louis Charrier de la Roche, premier évêque de Versailles, a permis que la relique de la sainte robe de Notre-Seigneur, conservée en l'église paroissiale d'Argenteuil, y fût publiquement exposée à la vénération des fidèles.

« De tout ce que dessus avons pris une juste connaissance, et certifions l'authenticité.

« A Versailles, le 5 août 1842.

« † L. M., év. de Versailles.

« Par mandement, GUET, *chan. secrétaire.* »

Bref du pape Grégoire XVI.

Mais un nouvel éclat devait être encore donné, de notre temps, à l'autel où est déposée la tunique sans couture. Le pape Grégoire XVI accorde, par un bref en date du 22 août de l'an de grâce MDCCCXLIII, la faveur inestimable d'être un *autel privilégié*. Voici la traduction des propres paroles du souverain pontife.

« Dans notre charité paternelle et notre sollicitude pour le salut de tous, nous ornons de temps en temps les lieux saints des dons spirituels des indulgences, afin que les âmes des fidèles décédés puissent obtenir l'application des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses saints, et qu'ainsi secourues et délivrées des peines du purgatoire, elles puissent, par la miséricorde de Dieu, parvenir au salut éternel. Voulant donc illustrer par ce don spécial l'église d'Argenteuil, à laquelle il ne paraît pas qu'il ait été accordé un autre autel privilégié, ainsi que l'autel du vêtement ou de la tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui y est déposé, par l'autorité dont le Seigneur nous a investi, par la miséricorde de Dieu, et appuyé sur l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous concédons et accordons les grâces ci-après : Toutes les fois qu'un prêtre séculier ou d'un ordre quelconque, d'une congrégation ou d'un institut régulier, célébrera la messe des défunts audit autel, pour l'âme d'un fidèle du Christ, qui, unie à Dieu par la charité, aura quitté ce monde, cette âme obtiendra l'indulgence du trésor de l'Église, par voie de suffrages, en sorte que les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ceux de la bienheureuse Vierge Marie et de tous les saints, venant à son aide, elle sera délivrée des peines du purgatoire. Ce qui aura lieu nonobstant ce qui pourra être fait de contraire par quelque personne que ce soit, les présentes devant avoir leur effet dans les temps futurs à perpétuité. »

Translation solennelle de la sainte Tunique de Notre-Seigneur en 1844.

Nous avons vu que la tunique de Notre-Seigneur avait été déposée dans une châsse provisoire de fer doré. Mais, le 12 août de l'année 1844, on la transféra dans une châsse plus digne d'elle.

Cette châsse est en bronze doré et du style du XIIe siècle, exécutée par M. Cahier, orfévre de Paris, d'après le plan et le dessin du R. P. Arthur Martin, si célèbre par ses beaux travaux archéologiques ; elle rappelle ces riches reliquaires que produisaient les âges de foi, et dont nos pères aimaient à gratifier les églises.

Cette translation eut lieu en présence de M. Jean-Nicaise Gros, évêque de Versailles, assisté de ses deux grands vicaires et d'un clergé nombreux, venu de tous les points du diocèse.

La sacrée relique demeura, pendant une octave, exposée à la vénération des fidèles, au milieu du chœur, sur un gradin couvert

de tapis, et environnée de lustres et de draperies disposés avec beaucoup de goût. Pendant cette octave, des ecclésiastiques vinrent encore en grand nombre pour offrir le divin sacrifice, et les fidèles se succédèrent pour vénérer la tunique de Jésus : leur piété comme leur ferveur attestaient que le Seigneur n'a point cessé de répandre ses grâces et ses bénédictions sur ses enfants (1).

La sainte relique fut déposée ensuite dans une chapelle spéciale que M. Guérin décrit ainsi :

« Nous ne saurions trop louer l'exécution de ce sanctuaire. D'un style gothique du XV[e] siècle, éclairé par une belle verrière de couleur, embelli d'une voûte étoilée d'argent sur un fond bleu, dallé en marqueterie, orné d'une boiserie qui en forme le pourtour et d'une grille de fort bon goût, imitant le bronze florentin, on peut dire qu'il produit le plus bel effet, qu'il porte à la méditation et au recueillement, et qu'il fait honneur aux artistes qui l'ont exécuté.

L'autel, qui est en rapport avec le style de la chapelle, est simple et riche tout à la fois. Le fond est en velours rouge cramoisi encadré d'une baguette dorée. Sur ce fond se détache le tabernacle en bois doré et sculpté, puis huit chandeliers en cuivre doré, de forme gothique, assortis avec le style de la chapelle, et une croix également de cuivre doré, et tout à fait en rapport avec le reste de l'ornement. Une lampe est suspendue à la voûte et produit un bel effet.

C'est au-dessus de l'autel même que se trouve placée la châsse qui renferme notre précieuse relique. Elle est déposée dans un vaste tabernacle ou trésor, pratiqué tout exprès. Un rideau et une glace ferment ce tabernacle ; mais on lève le rideau toutes les fois que l'on célèbre le saint sacrifice dans la chapelle, et lorsqu'un pèlerin se présente, cette consolation ne lui est pas refusée.

Depuis peu, on a placé, en dehors de la chapelle, mais en face de l'autel de la Sainte-Robe, une magnifique lampe gothique en bronze doré, formant lustre à douze branches : c'est encore un don d'une de ces âmes dont la générosité s'enveloppe d'un pieux mystère que Dieu seul pénètre et qu'il récompense : cette même personne a voulu que cette lampe brûlât constamment nuit et jour devant le sacré vêtement, et à cet effet une fondation à perpétuité a été établie dans l'église d'Argenteuil.

L'église d'Argenteuil possède aussi les reliques de sainte Christine, envoyées par Irène à l'empereur Charlemagne, en même temps que la robe sans couture du Sauveur. Le coffre où sont renfermés les précieux restes de la vierge du lac de Bolséna contient aussi les pièces attestant leur authenticité.

Nous ne donnerons point la liste de tous les auteurs qui ont fait l'histoire de la sainte tunique d'Argenteuil, cela n'entre point dans notre plan ; mais nous indiquerons quelques-uns des plus illustres pèlerins qui sont venus s'agenouiller devant l'auguste vêtement du Roi des rois.

On y avait remarqué jusqu'au XII[e] et au XIII[e] siècle, outre Charlemagne, Charles le Chauve et Louis VII, six archevêques de Sens, deux évêques de Paris, Guillaume d'Auvergne et Gauthier de Château-Thierry; Eudes, évêque de Tusculum et légat du saint-siége en France ; Blanche de Castille, saint Louis IX, etc. ; et en divers autres temps, François I[er], Charles IX, Henri III, Marie de Médicis, Louis XIII, Anne d'Autriche, Louis XIV, les Guise, la reine Henriette d'Angleterre, l'abbesse de Maubuisson, mademoiselle de Bouillon, le cardinal de Bérulle, le P. de Condren, le cardinal de Richelieu, le cardinal de Fleury, M. Olier, etc., etc. Cette nomenclature serait infinie. Qui sait combien de croyants sont allés échauffer leur foi auprès du saint vêtement du Sauveur, et combien d'incrédules en ont rapporté cette force de conviction que le souvenir de leurs anciens doutes ne pouvait plus ébranler, tant ce témoin muet de la vie réelle de Jésus doit avoir d'empire sur tout esprit calme et exempt de préjugés !

Il serait difficile aujourd'hui de donner une description exacte de cette vénérable relique. Tous les auteurs qui en ont parlé s'accordent à lui donner une couleur *brune*, entre le rouge et le noir. L'abbé Chastelain, chanoine de Paris, dit que quand il l'a vue en 1672, elle lui a paru comme une sorte de gros crêpe usé, ou plutôt comme un canevas fin d'une couleur *de rose sèche brune*. Robert, abbé du mont Saint-Michel, que nous avons cité plusieurs fois, dit qu'elle était *coloris subrufi*, ou *rougeâtre*, comme le disent aussi plusieurs auteurs ; Matthieu de Paris dit qu'elle était de couleur *sombre*, Fleury, *roussâtre*, etc. Tous enfin disent qu'elle est d'une teinte assez analogue à celle que Nonnus attribuait, au V[e] siècle, à la robe portée par Jésus-Christ, opinion admise encore, dans les premiers siècles de l'Eglise, par saint Chrysostome et saint Isidore. Quant à l'étoffe, elle est de laine et d'un seul fil depuis le haut jusqu'en bas. Sa forme est perdue ; car il est devenu impossible aujourd'hui de la rétablir jamais dans son intégrité première.

Depuis que Charlemagne avait fait don au prieuré d'Argenteuil de cette précieuse

(1) Nous avons vu les indulgences accordées par le pape Innocent X à la confrérie de la Sainte-Tunique ; le bref par lequel S. S. Grégoire XVI érige l'autel où repose cette sacrée relique, en *autel privilégié*. Voici encore de nouvelles et précieuses faveurs qui viennent d'être accordées par ce même souverain pontife à l'église d'Argenteuil : 1° par un bref de notre saint-père le pape Grégoire XVI, en date du 18 avril 1845, et visé par Mgr l'évêque de Versailles, une indulgence plénière à perpétuité a été accordée à tous les fidèles qui, confessés et communiés, visiteront l'église paroissiale d'Argenteuil, le lundi de la Pentecôte ou l'un des jours de l'octave, et y prieront aux fins ordinaires ; 2° par un bref du même jour, une indulgence plénière a été accordée aux mêmes conditions pour un vendredi par mois, au choix de chaque fidèle.

relique, l'usage s'était introduit d'y sonner tous les jours la cloche à une heure après midi, en souvenir du moment où la sainte robe avait touché le seuil de l'église. Cette coutume, mal comprise par la suite, donna souvent lieu à divers troubles et procès. Enfin, après avoir été longtemps abandonnée, elle vient d'être rétablie.

Le prieuré d'Argenteuil était à la nomination de l'abbé de Saint-Denis; mais plus tard, quand l'abbaye fut réunie au monastère des Dames de Saint-Cyr, ce fut au roi qu'appartint la désignation du prieur. Le revenu était de cinq à six mille livres de rente. On voyait autrefois parmi les dépendances de ce prieuré une chapelle de Saint-Maurice, une de Saint-Pierre et une autre de Saint-Jean. Il ne reste plus aujourd'hui que la paroisse qui fait partie du diocèse de Versailles, et renferme environ 5000 habitants.

ARICIE (Italie), aujourd'hui petit village assez voisin du lac de Némi, près de la forêt d'Albano, et à un kil. au sud de cette dernière ville; on le nomme La Riccia, et la forêt qui l'avoisine s'appelait autrefois le bois d'Aricie.

Le bois d'Aricie, ou le bois de Diane de Tauride, ou de Scythie, était situé à environ deux milles plus loin que la ville. C'est à cause de ce bois, qui était très-respecté par la superstition païenne, et que les Latins nommaient *Triviæ Lucus* ou *Nemus*, selon Stace (l. III, *Silv.* carm. 1, v. 56), que la ville même d'Aricie est surnommée *Nemoralis* par Martial (l. XIII, épig. 19).

Mittit præcipuos nemoralis Aricia porros
In niveo virides stipite cerne comas.

Strabon (l. v, p. 239) dit qu'on y observait le même culte qui était établi chez les barbares dans la Scythie. Le prêtre était un fugitif qui devait avoir tué son prédécesseur, et qui avait toujours en main une épée nue pour prévenir celui qui aurait voulu lui succéder à la même condition. Dans le bois était une chapelle, et un lac qui est présentement desséché; Strabon le compare à une mer. C'était aussi dans cet endroit qu'étaient le bois et la fontaine d'Egérie (*voy.* ce mot). Les Italiens, ayant joint l'article au mot *Aricia*, en ont fait *La Riccia*.

Cette ville est très-voisine d'Albano et du lac de Némi, appelé dans l'antiquité *Speculum Dianæ*, le miroir de Diane.

Il s'y fait un pèlerinage à la sainte Vierge, qui date de l'an 1623. La statue, que l'on conserve, a été trouvée dans le bois où s'éleva t autrefois un petit temple dédié à la déesse, fort souvent visité par les pèlerins du paganisme : le P. Gumppenberg la cite comme miraculeuse dans son *Atlas Marianus*.

ARLES (France), ville du département des Bouches-du-Rhône. C'était autrefois un archevêché dont le titre, ainsi que celui d'Embrun, a été réuni au siége actuel d'Aix.

On attribue communément la conversion du pays d'Arles à saint Trophime, disciple des apôtres saint Pierre et saint Paul. On prétend qu'il fit abolir les sacrifices aux dieux de la mythologie païenne, qu'il changea les Champs-Elysées de la ville en cimetière, et même qu'il y érigea une chapelle à la Vierge qui, à cette époque, vivait encore (1). On affirme que cette chapelle s'est conservée miraculeusement, malgré toutes les invasions des Goths et des Sarrasins, et que c'est encore celle qui était en vénération du temps de Robert de Hesseln (2), et alors fort fréquentée par les habitants. Dans la suite, ajoute le même écrivain, on a bâti dans ce sanctuaire plusieurs chapelles, des églises et des monastères, et il a servi de sépulture à un grand nombre d'illustres personnages, et à saint Trophime lui-même, qui passe pour avoir été le premier évêque d'Arles.

« L'église métropolitaine, qui porte le nom de ce saint, a été fondée, à ce qu'on prétend, par saint Virgile, en 626; il était archevêque d'Arles, et c'est lui qui en fit bâtir la plus grande partie et la plus solide. Les murailles de cette partie sont si épaisses, qu'on y voit plusieurs tombeaux enchâssés, avec les épitaphes des évêques, des chanoines et des personnes de qualité, qui y sont enterrés. Cette partie a neuf arcades, qui font toute la longueur du chœur et de la nef : elles sont accompagnées de chaque côté d'une aile fort étroite, qui commence depuis le grand portail jusqu'à la huitième arcade. La croisée occupe la neuvième, et on voit du côté de l'Evangile la chapelle de Saint-Genest; et du côté de l'Epître, la sacristie et la porte par où l'on monte au cloître.

« Le bienheureux Louis Allemand, cardinal et un des successeurs de saint Trophime, agrandit depuis beaucoup cette église. Il en fit bâtir le sanctuaire composé de trois arcades de chaque côté, et de trois autres qui font le rond-point au derrière du maître-autel. Ce sanctuaire est accompagné d'une aile spacieuse et de chapelles bâties tout autour à la moderne. A l'endroit du rond-point il y a une double voûte portée par un arc-doubleau. C'est en cet endroit que l'on conserve la plus belle châsse d'Arles, appelée la Sainte-Arche, parce qu'elle renferme, dit-on, quelques parties du suaire où Notre-Seigneur fut enseveli, de ses vêtements et de ceux de la sainte Vierge.

« Cette église a un grand portail de marbre, construit à la gothique et enrichi de nombreuses figures en relief. On y voit celle de Jésus-Christ au milieu des quatre animaux du prophète Ezéchiel, qui représentent les quatre évangélistes, ainsi que les figures des douze apôtres, parmi lesquels se trouve aussi saint Trophime, avec un pallium. On monte à cette église par un perron de sept à huit marches, qui occupe toute la façade, et qui sert également aux deux petites portes carrées, de pierre, faites depuis peu aux entrées du grand

(1) *Sacellum dedicatum Deiparæ adhuc viventi.*

(2) *Dict. univers. de la France*, etc. Paris, 1771 (Cet auteur que nous citons quelquefois ne fait guère que copier La Martinière en l'abrégeant.)

portail, qui est au milieu, et qui est orné de six colonnes avec leurs piédestaux de marbre, trois de chaque côté.

« Le chapitre de cette métropole était composé de vingt chanoines, dont les quatre premiers, savoir : le prevôt, l'archidiacre, le sacristain et l'archiprêtre étaient dignités : les trois autres, le capiscol, le primicier et le trésorier étaient personnats, c'est-à-dire qu'ils avaient un degré au-dessus des simples chanoines, qui étaient au nombre de treize, et dont l'un était théologal.

« Il y avait encore dans ce chapitre vingt bénéficiers, qui, ainsi que les chanoines, avaient reçu la règle de saint Augustin, mais qui s'étaient sécularisés, en 1484, sous Nicolas Cibo, leur prélat.

« Les chanoines de Saint-Trophime jouissaient d'un privilége assez singulier. Lorsqu'ils allaient en procession, tous les curés et tous les religieux laissaient leur croix dans la métropolitaine, et marchaient tous sous la seule croix de ce célèbre chapitre. Ils ne reprenaient les leurs qu'après la procession ; et comme aux enterrements les corps réguliers et séculiers ne pouvaient laisser leur croix dans l'église métropolitaine, puisqu'ils allaient se rendre à la maison du défunt, alors ils portaient leurs croix abattues, et il n'y avait que la croix de saint Trophime qui paraissait.

« Quant aux paroisses de la ville d'Arles, celle de Notre-Dame *la principale* est située vis-à-vis de la cathédrale, qui a l'hôtel de ville à la droite et le palais archiépiscopal à la gauche, avec quelques restes de l'entrée des Thermes. Ces restes sont de gros quartiers de pierre, qu'on voit sous un arc antique contre la muraille de l'archevêché.

« Vers le milieu du dernier siècle, en creusant les fondements de l'hôtel de ville et le piédestal de l'obélisque, on y rencontra des fourneaux et plusieurs voûtes soutenues par des pieds droits, qui s'étendaient assez loin. On y découvrit aussi une double galerie qui s'étendait assez loin et qui servait vraisemblablement pour se promener avant et après les bains. Elle recevait son jour du côté de la place, qu'on appelle *Plan de la cour*, et cela par des soupiraux dont on voit quelques-uns dans les caves voisines, et dans la rue qu'on a faite pour aller à l'église de Notre-Dame *la principale*, qui est la plus ancienne de toutes les paroisses de la ville.

« Les autres paroisses sont Notre-Dame-la-Majeure, Sainte-Croix, Saint-Julien, Saint-Martin, Saint-Laurent et Saint-Lucien. Il faut que cette dernière église soit fort ancienne, puisqu'au-dessous d'elle on descend dans une chapelle, où l'on voit encore un autel sur lequel les premiers chrétiens célébraient les saints mystères pendant les persécutions des empereurs. Quelques-uns prétendent que cette église a été appelée Notre-Dame du Temple, parce qu'elle était bâtie devant le temple de Minerve, dont on voit encore quelques restes dans la maison d'un particulier. On y admire entre autres une moitié d'un ancien portique d'ordre corinthien, avec deux colonnes de marbre granit, dont les bases sont de marbre blanc, et l'architrave, la frise et la corniche, avec son tympan, de pierres artistement embellies. D'autres disent que ce portique et ces colonnes sont des restes du palais de Constantin le Grand, appelé communément la Frouille, que cet empereur fit bâtir pendant qu'il tenait sa cour à Arles. Plusieurs autres aiment mieux croire que ce sont des restes de l'ancien Capitole, où se tenaient les assemblées du sénat, attendu qu'on remarque dans leur architecture quelque chose de semblable à la Maison-Carrée de Nîmes, qui était autrefois le Capitole de cette ville. Ils apportent pour preuve de leur sentiment, que le grand nombre de grottes anciennes avec les corniches qui sont d'un côté et d'autre des rues depuis l'église de Saint-Lucien jusqu'à l'hôtel de ville, en tirant vers le collége, étaient les prisons et les cachots du Capitole.

« La ville d'Arles est célèbre par les antiquités qu'elle renferme et celles qui sont extérieures. Parmi celles qui existent encore, nous citerons l'amphithéâtre, l'obélisque, les Champs-Elysées, les tombeaux, les colonnes avec leurs chapiteaux, les bustes, les piédestaux, les aqueducs et les arcs, ainsi que quelques restes du Capitole et des temples des faux dieux ; les autres monuments anciens n'existent plus, les uns ayant été détruits par le fleuve, comme le beau pont qui joignait les deux villes ; les autres par les Goths, les Sarrasins, etc., comme la place entourée de colonnes et de statues, si bien décrite par Sidonius Apollinaris. On admirait à Arles la statue de Vénus, que les habitants adoraient, et qui est un chef-d'œuvre de sculpture : elle est de marbre grec de six pieds de haut, d'une attitude admirable, avec un air de tête charmant, et toutes les parties du corps d'après nature. Elle est nue depuis la tête jusqu'aux hanches, ayant le reste du corps couvert d'une belle draperie. L'évêque saint Trophime l'ayant fait abattre de l'amphithéâtre, on la cacha sous terre, où elle fut retrouvée par des ouvriers en creusant un puits dans la maison d'un particulier. On y rencontra d'abord la tête de ce chef-d'œuvre de l'art, dont on fut si charmé, que l'on continua de creuser dans le même endroit. On y découvrit enfin le reste du corps, à la réserve des deux bras qui lui manquaient. On plaça ensuite cette statue dans le cabinet de l'hôtel de ville, où elle a fait, pendant longtemps, l'admiration de tous les étrangers et autres curieux. Les habitants d'Arles en firent présent, en 1684, à Louis XIV, qui, après l'avoir fait restaurer, la fit placer dans la grande galerie de Versailles.

« Le cimetière des Champs-Elysées, lieu où les païens enterraient leurs morts, est hors de la ville, sur une colline agréable, divisée en deux parties : la première, appelée Moulaire, n'a plus guère de tombeaux ; on les a rompus et employés pour bâtir les murailles du jardin des environs ; la seconde, nommée la frontière d'Eliscamp, renferme

un grand nombre de tombeaux. On connaît ceux des païens par ces deux lettres D. M., qui veulent dire, *Diis manibus*. Ceux des chrétiens sont distingués par une croix ; il y en a de grands et de petits de marbre et de pierre ; ce qui en a fait beaucoup diminuer le nombre, c'est que, outre que beaucoup de particuliers en ont pris le marbre pour leurs maisons de campagne, quantité d'autres ont été brisés pour chercher des médailles d'or, d'argent et de bronze, ainsi que des urnes, des patères, des lacrymatoires, des lampes perpétuelles; on a même donné un grand nombre de ces tombeaux à des curieux, étrangers ou autres. Charles IX étant à Arles, Catherine de Médicis, sa mère, fit transporter à Paris plusieurs de ces tombeaux fort anciens et très-bien travaillés au goût des connaisseurs. On en fit présent au duc de Savoie, au prince de Lorraine, etc. Quantité d'autres anciens tombeaux de l'église de Saint-Honorat ont été brisés pour en faire servir le marbre aux balustres devant le grand autel. On en voit pareillement aux fonts de baptême de l'église de Saint-Trophime ; ils sont de marbre blanc, et embellis de petites figures très-bien faites. Il y en a d'autres de marbre, aux Minimes, à l'entrée de l'escalier de leur couvent ; un très-beau entre autres, trouvé en 1618, en creusant les fondements de leur maison. Il était dans un autre tombeau de pierre et en renfermait un autre de plomb, dans lequel on trouva un drap de soie et d'or fin, qui enveloppait des ossements.

« La ville d'Arles enfin se glorifie d'être la patrie de saint Ambroise, fils d'Ambroise, sénateur romain, qui y fut envoyé par l'empereur Constantin le Grand, pour exercer à Arles la charge de préfet du prétoire des Gaules. Ce sénateur y ayant amené sa femme fut bientôt après père d'Ambroise, qui, par sa rare piété et par sa profonde érudition, mérita d'être archevêque de Milan et docteur de l'Eglise. »

ARLES (France), petite ville des Pyrénées-Orientales.

On la nomme en latin *Arulæ*, et elle est située au pied du Canigou, sur le bord et à la gauche du Tec, à vingt-quatre kilomètres de Perpignan. Je ne puis m'empêcher de citer ici ce qu'en dit Piganiol de la Force (1).

« La petite ville d'Arles a deux églises paroissiales, et est principalement considérable par son abbaye de l'ordre de Saint-Benoît. On croit que les corps des saints martyrs Abdon et Sennen reposent dans l'église abbatiale, depuis la fin du XIe siècle. Cette église est vénérable par son antiquité. On y voit hors la porte un tombeau de structure très-ancienne, qui a quelque chose de si singulier, qu'il mérite que j'en parle ici. Il est de marbre gris brut, long d'environ six pieds sur deux de large, et autant de haut, sans compter la couverture qui est en dos d'âne, comme celle des anciens tombeaux, et qui est jointe par des crampons de fer bien scellés. Ce tombeau est isolé, soutenu seulement par deux pierres carrées d'un demi-pied de haut; il y a toujours de l'eau dedans ; on la tire avec un linge que l'on y plonge par le moyen d'une ouverture, laquelle est à un des bouts du tombeau, entre la pierre qui le forme et celle qui le couvre, et qui est si petite, qu'on n'y peut passer que trois doigts de la main, au plat. Il y a des temps de l'année, comme le jour de la fête des saints Abdon et Sennen, qui est le 30 de juillet, que l'on tire de ce tombeau plus d'eau qu'il n'en peut contenir. La tradition de ce pays veut que ce soit dans ce tombeau que les reliques de ces martyrs aient été déposées, lorsqu'on les apporta de Rome. On ajoute que celui qui conduisit ce saint trésor l'avait fait enfermer dans des futailles, au bout desquelles il y avait fait mettre de l'eau en s'embarquant, pour faire prendre le change à ceux qui auraient voulu lui enlever ce précieux dépôt, et qu'étant arrivé à Arles, il jeta cette eau dans le tombeau. Il n'y a sur tout cela rien de certain, sinon que ce tombeau n'a jamais manqué d'eau. Il y a des temps où elle est plus ou moins haute, sans qu'il y ait rien de réglé sur l'accroissement ou la diminution. Les pèlerins s'en servent dans leurs maladies, et leur foi soulage souvent leurs infirmités. On conserve de cette eau plusieurs années de suite dans des bouteilles, sans qu'il paraisse jamais aucune altération ni dans la limpidité ni dans la saveur. L'examen que d'habiles gens ont fait de ce tombeau ôte tout soupçon de supercherie. Nul réservoir auprès, nul canal par-dessous, et nul toit qui découle dessus. Il est même exposé au nord, ce qui rend le lieu, où il est enfermé par une grille de fer, exempt de toute humidité. Les esprits forts ont beau raisonner là-dessus, ils n'ont pu jusqu'à présent en trouver la cause naturelle. » Cette réflexion de Piganiol de la Force marque qu'il n'a pas écrit ce fait sans en être bien persuadé lui-même.

ARMENTIÈRES (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, actuellement du département de Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux, canton de Lizy-sur-Ourcq, diocèse de Meaux. Il est situé sur la rive gauche de la Marne, à une distance de Paris de 12 lieues et demie.

L'église de ce village est d'une construction moderne qui n'offre rien de remarquable; mais elle a été bâtie sur les ruines d'une église fort ancienne, qui date de bien plus loin que l'époque ogivale. Ce qui reste encore de l'ancienne église, sous le porche, révèle évidemment l'architecture romane et le plein cintre.

Cette église est placée sous le vocable de saint Germain, évêque de Paris, à qui l'on doit beaucoup de pieuses et utiles fondations, et surtout le monastère et l'église de Saint-Germain des Prés. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant ici une hymne latine, qui a été composée exprès pour l'église d'Armentières, et qui est adressée à saint Germain. Cette hymne, qui ne se

(1) *Descrip. de la France*, tom. VI, p. 447

trouve dans aucun antiphonaire, a été composée par hasard sur le même rhythme que celle de l'office de saint Marcel, aussi évêque de Paris, plus d'un siècle avant saint Germain, et peut être chantée sur le même chant que cette dernière, à laquelle, soit dit en passant, nous la trouvons d'une facture bien supérieure.

Voici cette hymne, dans laquelle il sera facile d'apprécier la facilité du style, la variété, la grâce et l'énergie de l'expression :

Ad sanctum Germanum hymnus.

Tu cui quondam tenerum benigne,
Sequanam juxta, suum ovile Christus
Credidit, tu spes ovium decusque ;
Sedule pastor !

Et tuum, gressus patrios sequentes,
Sub pedum, nos, grex humilis, libenter
Te simul, mistum superis, vocamus,
Sancte patrone !

Des opem, præsens, ovibus paternam :
Audias circum trepide gementes :
Heu ! viam, Custos videas ab alto
Quærere passim ?

Mira nunc fauste renova, salutem
Quæ ferant ægris ; miseras vicissim
Et fove, cura, releva labantes,
Ductor amice !

Valle demersas gemitum profunda,
Horridis agmen gravidum procellis
Morte præclusis oculis fere, fac
Cernere lucem !

A lupi sævo retrahens hiatu,
Per vias, colles, aditus malignos,
Ad sacræ ducas, vigilans, fideles
Pascua vitæ !

Laus Patris, Nati vigeat perennis,
Spiritus sancti vigeat non impar
Strenuus per quem reserat petendum
Pastor ovile !
Amen.

On ne sera pas fâché de trouver ici la traduction de cette hymne d'un genre que nous serions heureux de remettre en honneur :

« Vous à qui autrefois sur les bords de la Seine, le Christ confia avec bénignité son bercail chéri; vous l'espoir et l'honneur de votre troupeau, vigilant pasteur!

« Nous aussi, suivant les traces de nos pères, humble troupeau, rangé volontairement sous votre houlette, nous vous invoquons ensemble, vous mêlé aux habitants du ciel, saint patron!

« Soyez-nous présent! accordez à vos brebis un secours paternel; entendez-les s'agitant alarmées, gémissantes : vous, leur gardien, voyez-les d'en haut chercher, hélas! çà est là le chemin qu'elles doivent suivre!

« Renouvelez favorablement vos merveilles; qu'elles apportent le salut à des brebis malades; ranimez, soignez, relevez tour à tour des malheureuses tombant de faiblesse, ô conducteur ami!

« Ces brebis abîmées dans une profonde vallée de gémissements, troupeau appesanti par d'horribles tempêtes, elles ont les yeux fermés par la mort..... Faites-leur entrevoir une lueur pour se diriger!

« Les arrachant à la gueule ouverte des loups furieux, à travers es chemins, les collines, les passages dangereux, guide infatigable, conduisez-les, fidèles, jusqu'aux pâturages de la vie sacrée!

« Que la gloire du Père, que la gloire du Fils, soient éternellement florissantes! qu'elle ne le soit pas moins celle du Saint-Esprit, par qui le pasteur courageux ouvre la bergerie vers laquelle doivent tendre vos efforts! Ainsi soit-il! »

ARNAUX (Bohême), avait une image vénérée de Notre-Dame de Consolation, semblable à celle qu'on visitait à Luxembourg. *Voy.* LUXEMBOURG.

ARNBRUCK (NOTRE-DAME D') en Bavière. Cette image miraculeuse doit avoir succombé dans tous les orages politiques qui ont bouleversé l'Europe depuis un siècle. Elle fut fondée par un vieillard miraculeusement rappelé à la vie à l'âge de 67 ans, et guéri ensuite d'une maladie grave à l'âge de plus de 70 ans. Cet homme s'appelait Wolfgang. La première chapelle qu'il fit construire en l'honneur de la Vierge fut détruite, en 1641, par une invasion d'ennemis; mais celle qu'il entreprit de rebâtir en 1644 fut achevée et agrandie, en 1656, par les soins de l'évêque de Ratisbonne. Voy. *Atlas Marianus*, n° MLXXXIV.

ARNEDO (Espagne). On y va visiter Notre-Dame de Vico. Gumppenberg la regarde comme miraculeuse et dit qu'elle doit son nom à un riche Sarrasin nommé Canis de Vico. On ne sait rien de l'histoire de cet étranger, sinon qu'il fit d'abord élever à la Vierge une église au milieu de la campagne, à la place d'une magnifique maison de plaisance qu'il y possédait, et que, de l'avis des chrétiens, il plaça sur l'autel principal cette sainte image de la Vierge, trouvée par lui quelque temps auparavant. Le premier miracle que fit Notre-Dame de Vico, ce fut de convertir d'un seul regard le pieux Arabe qui lui avait fait construire cette somptueuse demeure.

Pour desservir l'église, un couvent de Franciscains y fut attaché.

ARNÈKE (France), en Flandre, dans le département du Nord.

Ce lieu est connu par les pèlerinages qu'on y faisait pour être délivré de la goutte.

ARNOULT (SAINT-) (France), en Provence, dans le département du Var.

C'est un ermitage bâti sur des rochers près de la rivière du Loup, dans le site le plus sauvage : il est assez voisin de la ville de Gourdon. Voy. *Briand de Verzé*, art. *Gourdon*.

ARONA (Italie). On y visite deux vierges miraculeuses, Notre-Dame de la Nativité et Notre-Dame des Grâces. La première est fort ancienne

Arona, située sur le lac Majeur, est la patrie de saint Charles Borromée, archevêque de Milan; c'est là qu'on lui a élevé une colossale statue de bronze.

ARPAJON (France), dans le département de Seine-et-Oise.

On y conservait, avant la révolution de 1789, une très-grande quantité de reliques, dont les principales étaient celles de saint Yon, enfermées dans une grande châsse recouverte d'argent avec un vase brisé, qu'on dit avoir été son calice, car saint Yon était prêtre, et fut l'un des compagnons de saint Daniel, quand cet apôtre vint prêcher la religion chrétienne dans les Gaules.

On tirait cette châsse deux fois l'an de dessous l'autel, savoir : le dimanche de *Quasimodo* et le 5 août, jour de la fête du saint : ce jour-là on l'exposait à la vénération des fidèles, et elle était portée processionnellement dans les rues de la ville par des confrères revêtus d'aubes et couronnés de fleurs. Le chef de saint Yon était dans un reliquaire particulier d'argent doré, que l'on gardait aussi sous le maître-autel, selon l'usage primitif.

Outre les reliques de saint Yon, on montrait dans la même église un chef de saint Jean-Baptiste (*Voy.* Amiens) dans une tête d'argent doré, attachée dans un bassin soutenu par deux anges sur un piédestal.

Il y avait aussi des reliques de saint Clément, de saint Crépin, de saint Crépinien, de saint Maur, abbé, de Sainte-Madeleine, et de saint Bonaventure.

Les fonts baptismaux de cette église, de marbre rouge, ont été donnés, en 1697 par Louis du Fossé, gouverneur de la Samaritaine de Paris.

Sur une des tombes de l'église on lisait cette inscription bizarre pour les rimes multipliées des vers qui la composent :

Hoc dicunt metra : Petrum tegit arida petra
Cui requies æthra separata voragine tota ;
Choris angelicis jungetur sed et amicis
Lumine qui reficis animas et benedicis
Sanctorum cunei vobiscum pars requiei
Hæc lue detur ei regna videndo Dei.

AQUILEE (Europe), ville du Frioul, dans les provinces Illyriennes, et faisant par conséquent partie de l'empire d'Autriche. Elle se trouve dans le cercle de Goritz.

Il y a dans cette ville une église qu'on appelle Notre-Dame de l'Etoile. Ce nom lui a été donné parce que, durant une prédication de saint Bernardin, une brillante étoile frappa les regards de ses auditeurs au moment où il citait un passage de l'Apocalypse, et où il l'appliquait à la sainte Vierge. (*Le Culte de Marie, origine, explications, beautés*, par M. J.-B. G..., ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Bordeaux.

ARRAS (Notre-Dame d'), en France, église d'Arras, chef-lieu du département du Pas-de-Calais, ville qui avait autrefois le nom de *Nemetacum*, puis celui d'Atrebates; c'est aujourd'hui une place forte située sur la Scarpe.

Cette église, fondée par saint Diogène, premier évêque de Cambrai et d'Arras, l'an 384, tomba, en l'an 410, entre les mains des Vandales, qui la ruinèrent complétement. Saint Vaast la fit reconstruire avec les libéralités des rois de France, l'an 542 ; mais les Normands vinrent la ruiner encore en 883, et après avoir été réédifiée par la piété des fidèles, elle fut brûlée par le feu du ciel en 1030.

On rebâtit de nouveau cette église en 1040, et dans le but de mettre ce sanctuaire à l'abri de nouvelles catastrophes, l'évêque du diocèse, Pierre de Ranchicourt, la dédia à Notre-Dame en 1484.

Reconstruite avec toute la richesse de l'architecture ogivale, l'église de Notre-Dame d'Arras était composée de trois nefs ; ses dimensions étaient considérables, l'extérieur offrait un ensemble sévère et majestueux. Malheureusement cette basilique a disparu sous le marteau des démolisseurs, malgré les pressantes réclamations des amis des arts et de la religion.

Sur l'emplacement de l'ancienne basilique on construit l'église paroissiale de Saint-Nicolas.

Avant la révolution de 1789, la ville d'Arras était un lieu célèbre de pèlerinage.

Parmi les reliques qui y attiraient la foule des pèlerins, on peut compter un morceau considérable de la vraie croix, des cheveux de la sainte Vierge, son voile, la sainte manne et la sainte chandelle.

« L'église cathédrale est bien bâtie, dit La Martinière ; on y remarque principalement les croisées, la structure des piliers et les fonts baptismaux.

« On conserve dans cette église une ancienne châsse, dans laquelle on dit qu'il y a de la laine, qui, selon une ancienne tradition, autorisée par saint Jérôme, tomba en Artois avec une pluie fort grasse l'an 371, pendant une grande stérilité ; et elle engraissa tellement les terres qu'elle fut appelée *manne*, à l'exemple de celle dont Dieu nourrit son peuple dans le désert. C'est en mémoire de cette protection qu'on fait une fête solennelle tous les ans en actions de grâces, le deuxième dimanche d'après Pâques..... La place du Petit-Marché est décorée par la maison de ville et par celles des plus riches marchands de la cité.

« La chapelle de la sainte chandelle est au milieu de cette place. Une tradition, qui subsiste depuis l'an 1105, assure que cette chandelle fut donnée par la sainte Vierge pour guérir les habitants d'Arras d'un feu ardent qui les consumait (1). »

La sainte manne existe encore aujourd'hui, mais la châsse qui renfermait cette curieuse relique, oubliée ou plutôt délaissée dans l'église de Saint-Nicolas d'Arras, n'attire plus la foule. Tous les ans on célèbre encore une messe en souvenir du prodige, mais les fidèles ne s'empressent plus comme autrefois d'y assister, indifférents qu'ils sont pour la gloire et la piété que répandait jadis sur leur pays cette grande dévotion. La fête annuelle se célébrait, avant la révolution de 1789, le deuxième dimanche d'après Pâques,

(1) Piganiol de la Force, *Descript. de la France*, tom. III, p. 63 et suiv.



dont l'introït commençait par ces mots : *Misericordia Domini plena est terra*, avec une octave solennelle.

Cette commémoration était pour Arras une fête nationale, si nous en croyons Gazet, qui en a écrit l'histoire, et qui ne manque pas d'ajouter que ce jour-là et pendant l'octave, « on *abaisse* la châsse de la manne, afin que le peuple la puisse mieux honorer ; comme on fait aussi aux principales fêtes de Notre-Dame, et finalement lorsque Dieu menace son peuple d'une grande sécheresse. Et quand on la transporte d'un lieu à l'autre, ou qu'on la porte à la procession, comme le jour du Saint-Sacrement et autres, ce sont des prêtres revêtus de leurs aubes qui la touchent et l'élèvent, comme il s'observait à l'endroit de l'arche de l'Ancien Testament.

« Le pape Clément VI, qui avait été cinquante-quatrième évêque d'Arras, tôt après l'institution de ladite fête, à savoir l'an 1342, donna un an et quarante jours de pardons et indulgences à ceux qui visiteraient l'église d'Arras et y honoreraient la sacrée manne audit jour, ou durant l'octave, ce que le peuple d'Arras et des lieux circonvoisins a coutume de faire du matin et à jeun, d'après une ancienne et pieuse tradition. Depuis, le pape Calixte III augmenta ces indulgences, l'an 1455 ; et comme on tient la foire de la cité durant ladite octave, et trois jours après la Nativité de Notre-Dame, le peuple s'y trouve alors en bon nombre et fréquente ladite église (la cathédrale d'Arras) par grande dévotion. »

Plusieurs graves auteurs ont parlé sérieusement de cette manne miraculeuse, que presque tous ont comparée à la manne que Dieu envoya aux Juifs dans le désert. Parmi eux nous comptons saint Jérôme, dans son *Supplément à la chronique d'Eusèbe ;* Paul Orose, disciple de saint Augustin, qui vivait à peu près dans le même temps, au liv. VII de son *Histoire ;* Vincent de Beauvais, historien du XIIIe siècle, au liv. XV de son *Miroir historial ;* et, parmi les écrivains plus récents, Hermanus Gigas, en son *Histoire ;* Pierre d'Oudegerst, dans les *Chroniques de Flandre*, ch. VII ; Chrétien de Manasset, au liv. XI de ses *Chroniques ;* Guichardin, en sa *Description des Pays-Bas*, sur la ville d'Arras ; Jean Molanus, au *Traité des saints de Belgique*, Belleforest, annaliste de la France, en son livre II de sa *Cosmographie ;* et enfin Harduin, dans ses *Mémoires historiques sur Arras et l'Artois.* Nicéphore, dans son *Histoire ecclésiastique*, raconte que pareille chose est arrivée dans différents pays, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans la Cilicie, dans la Palestine et dans plusieurs autres pays de l'Orient, vers l'an 455, où il survint une si grande sécheresse, famine et peste, qu'il y avait dans ces malheureuses contrées une effrayante mortalité. Il en tomba encore en forme de grains de froment, mais un peu plus petit et plus rond en Gascogne, au territoire d'Agen (Lot-et-Garonne).

Louis XI, roi peureux et plus superstitieux que dévot, vint faire sa prière devant la sainte manne, quand il vint à la cathédrale d'Arras, le 24 janvier 1464.

Le 29 janvier, le même roi revint visiter de nouveau la ville et se fit montrer la *sainte chandelle*, dont voici tout ce que nous avons pu apprendre.

Il s'était établi à Arras une pieuse confrérie célèbre, dépositaire d'un cierge miraculeux, couvert d'un étui ou châsse d'argent, et placé dans une pyramide de pierre d'une structure très-hardie, laquelle avait été élevée, en 1215, au milieu de la petite place. Le mercredi, veille de la Fête-Dieu et les quatre jours suivants, sur les neuf heures et demie du soir, on allumait la sainte chandelle que l'on montrait un instant au peuple, à l'entrée d'une chapelle qui était au-dessous de la pyramide. Dans ces mêmes jours, à l'exception du mercredi, elle brûlait aussi tous les matins, depuis l'offertoire jusqu'au *Pater* d'une messe qui se disait dans une autre chapelle. Le dimanche, dernier des cinq jours, on la portait en procession à la cathédrale, où on l'allumait encore

Il paraît que cette dévotion a commencé à Arras du temps de l'évêque Lambert, vers 1105, à l'occasion de cette funeste maladie des ardents, qui fit tant de ravages en France au moyen âge, surtout à Arras, à Paris et à Tournay. Cette chandelle était, disait-on, un cierge que la sainte Vierge était venue donner à cet évêque par l'entremise de deux joueurs d'instruments assez célèbres dans ce temps. Quelques gouttes de ce cierge mêlées à l'eau, en faisant sur les vases le signe de la croix, devaient suffire pour donner à cette eau la vertu merveilleuse de guérir tout à coup ceux qui étaient atteints de la maladie ; ils devaient seulement en boire, tandis qu'on en baignait leurs plaies.

« Quand la Vierge disparut, ajoute Gazet (1), ils demeurèrent ravis en admiration, tant pour la glorieuse apparition de la Vierge, mère de Dieu, que pour la grande clarté qui flamboya dans toute l'église à son arrivée. Etant donc ainsi illuminés et pour ainsi dire enflambés de ce feu divin, premièrement ils louèrent et remercièrent Dieu, puis se mirent en devoir d'exécuter promptement tout ce que ladite Vierge avait commandé. Et après que quelques vaisseaux furent emplis d'eau, l'évêque, formant le signe de la croix avec la chandelle, fit tomber quelque peu de cire dans cette eau, et par après il déclara aux malades la vertu d'icelle, et les exhorta d'en boire avec ferme confiance en Dieu ; puis les prêtres leur en donnèrent à boire, et en lavèrent leurs charbons et ulcères ; ils en sentirent soudainement grande allégeance de leur mal tant par dedans aux parties nobles qui se gâtaient par une si ardente inflammation, que par dehors en leurs membres qui étaient déjà à demi pourris. Ils étaient alors environ cent cinquante malades qui furent

(1) *Briève histoire de la sacrée manne et de la sainte chandelle, conservées en l'église cathédrale d'Arras*, etc., par Guilb. Gazet, curé de Sainte-Marie-Madeleine d'Arras, en 1599.

tous guéris, hormis un pauvre mal avisé, qui, méprisant ce divin remède, osa téméraitement dire qu'il aimerait mieux du vin, et autres semblables propos par dédain et mépris; de façon qu'il devint si embrasé de ce feu, que tôt après il mourut dans des souffrances horribles.

« Quand l'évêque eut achevé, toute l'assemblée se mit à louer Dieu en ses œuvres tant admirables; et comme le clergé était déjà arrivé à l'église pour chanter l'office divin, l'évêque commença le cantique spirituel de saint Ambroise et de saint Augustin, en actions de grâces (*Te Deum laudamus*, etc.). Il fut chanté en musique mélodieuse, avec une entière réjouissance et allégresse de tout ce peuple, qui avait reçu la guérison tant désirée.

« Après tous ces devoirs, la sainte chandelle fut donnée en garde à ces deux joueurs d'instruments, qui l'avaient reçue de la Vierge avec l'évêque, par avis duquel ils établirent une vénérable société de gens pieux et dévots, qu'ils appelèrent la confrérie des Ardents, en la mémoire de ce miracle signalé. Et en peu de temps, grand nombre de gens, même des principaux et plus honorables seigneurs et bourgeois de la ville d'Arras, se firent enrôler dans cette confrérie.

Il y a, au milieu du petit marché, une excellente et superbe pyramide, d'antique et admirable structure, dans laquelle ladite sainte chandelle est magnifiquement conservée en une châsse d'argent, que fit richement accommoder la comtesse d'Artois Méhaut, il y a plus de 300 ans, où le peuple la vient honorer journellement en bon nombre et par grande dévotion, les uns pour y faire leurs prières et oraisons, les autres pour boire de l'eau dans laquelle on faisait dégoutter de la sainte chandelle, ou en emporter aux malades qui ne pouvaient se rendre dans la chapelle.

« La solennité de cette confrérie des Ardents commence au jour du Saint-Sacrement, jusqu'au dimanche suivant, pendant lequel temps se font par toute la ville des réjouissances publiques par sons de cloches et jeux de haut-bois et cornets; bien plus, les arrêts judiciaires cessent alors, comme si c'était la foire de la ville. Alors aussi la sainte chandelle est transportée chaque jour, avec croix et flambeaux, en une chapelle située en la place dite des Ardents, où les mayeurs et autres confrères qui l'ont convoyée avec instruments musicaux, entendent la messe. Durant le saint canon, la sainte chandelle est allumée; elle y est laissée jusqu'au soir pour la dévotion du peuple, et convoyée derechef avec la même solennité que le matin, dans la pyramide, sur la place du petit marché.

« Puis, le dimanche suivant, après la prédication et la messe, la sainte chandelle est révéremment portée sous un pavillon en la cité, avec grande pompe et magnificence. Les mayeurs et les principaux confrères la suivent, accompagnés des lieutenants et officiers du gouvernement d'Arras, à cheval, et des arbalétriers et archers avec tambours et clairons. Les prévôts et magistrats de la cité viennent au-devant à cheval, et conduisent toute la troupe jusqu'au parvis de l'église cathédrale de Notre-Dame, auquel lieu les confrères présentent aux chanoines deux cierges, puis, entrant en l'église, font hommage à la glorieuse Vierge avec la sainte chandelle allumée; puis après ils la rapportent en leur chapelle avec la même suite et convoi, et de là, sur le soir, en la magnifique et somptueuse pyramide.

« Outre la réception prodigieuse de ce sacré joyau, il y a d'autres considérations grandes et merveilleuses sur un si noble et rare sujet; car, premièrement, nonobstant la prise et reprise de la ville, et plusieurs autres dangers et périls, la sainte chandelle nous a été fidèlement conservée d'âge en âge, environ six cents ans, à la grande consolation du peuple fidèle qui l'honore autant religieusement et dévotement que les ancêtres du passé, à cause des admirables effets de la puissance divine qui, jusqu'à présent, s'est manifestée par icelle. Et quoiqu'elle ait été tant de fois allumée pendant un si long espace de temps, et qu'on en ait fait dégoutter dans l'eau toutes les fois qu'il en a été besoin pour en administrer au peuple, toutefois elle n'est aucunement diminuée ni amoindrie, mais plutôt elle est en quelque façon augmentée, multipliée, vu que des gouttes qui en proviennent on a pu amasser une si grande quantité de cire, qu'elle a suffi pour en faire plusieurs autres cierges qu'on a donnés en divers lieux, où ils sont en pareil honneur pour la même vertu et opération. Même encore à présent se voit en la chapelle de ladite sainte chandelle, un pain de cire qui s'accroît journellement de ses gouttes précieuses.

« Quant aux opérations miraculeuses qui se sont faites de tous temps par cette eau en laquelle on a distillé quelques gouttes de la sainte chandelle, elles sont innombrables. En voici un exemple mémorable entre mille autres : L'an 1233, comme le tonnerre ardent fut tombé sur l'église de Saint-Géry, le feu devint si âpre et si violent que, pour grande quantité d'eau des puits voisins qu'on y jetât, on ne le put éteindre tant que, par l'avis de quelques gens pieux et dévots, on eut mêlé quelques gouttes de cette eau de la sainte chandelle avec l'eau dont étaient pleins les vaisseaux. De façon qu'il suffit, pour éteindre le feu, d'arroser de cette eau ainsi mixtionnée l'endroit qui brûlait.

« Touchant les admirables guérisons de feu sacré et ardent, d'apostumes, anthrax, fièvres chaudes, inflammations de foie, ulcères, plaies, blessures de toutes sortes, elles ont été de tous temps si communes et si fréquentes, qu'il n'est besoin d'en donner plus grande preuve que l'expérience journalière continuée d'âge en âge depuis six cents ans. Les uns, par grande dévotion et avec bonne confiance, boivent de cette eau pure, le plus souvent à l'insu du médecin; les autres la mixtionnent avec leur boisson; les blessés en nettoient leurs plaies; bref, les habitants

d'Arras, et des pays circonvoisins, de tout état et condition, fussent-ils riches ou pauvres, petits ou grands, jeunes ou vieux, ont souvent éprouvé les vertueuses et salutaires opérations de cette eau sanctifiée par la sainte chandelle, soit par une douce et consolante allégeance, soit par la guérison entière et parfaite. »

Approbation de l'histoire de la sainte chandelle, et indulgences données à la confrérie des Ardents.

« Le pape Sixte IV du nom (1), ayant fait diligemment examiner cette histoire de la sainte chandelle, et étant suffisamment informé de la vérité, la fit enregistrer par les notaires du saint-siége apostolique. Et le pape Clément VIII (2), à présent vivant, a donné pour dix ans des indulgences plénières et pardons à tous les fidèles pénitents et saintes gens qui, après la sainte communion, visiteront par dévotion l'oratoire ou la sainte chapelle de la confrérie de Notre-Dame-des-Ardents, en la ville d'Arras, aux jours de la Sainte-Trinité, du Saint-Sacrement et de la Nativité de Notre-Dame, depuis les premières vêpres jusqu'au soleil couchant desdites fêtes, et y prieront pour la concorde des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de l'Eglise catholique, par lettres en forme de brevet, datées du 13 septembre an 1597. »

Voy. pour les dolmens qu'on a découverts à Arras, ou dans les environs, l'art. Gaule.

ARROUAISE (France), dans l'ancienne province de l'Artois. On y vénérait la Notre-Dame-de-Consolation de Luxembourg (*Voy.* Luxembourg). Alexandre VIII confirma dans cette ville une confrérie qui devint en peu de temps fort célèbre.

ARSCHOT (Belgique). *Voy.* Ærschoot.

ARSINOÉ (île de Chypre), entre l'ancienne et la nouvelle Paphos, selon Strabon (liv. xiv, p. 683). Il y avait un temple, un bois et un jardin sacrés.

ARTEMIRA (Asie). C'est le nom d'une montagne qui s'élève au milieu de l'île de Rhodes, et au sommet de laquelle se trouve une petite chapelle où les Grecs vont en pèlerinage. On jouit, de cette hauteur, où l'on n'arrive qu'après quatre heures d'une marche pénible, d'un des plus magnifiques points de vue de l'univers.

Nous rappellerons en passant que l'île de Rhodes, la plus orientale et la plus belle des Cyclades, était fameuse dans l'antiquité par le colosse de Rhodes, qui passait à juste titre pour une des sept merveilles du monde, ouvrage de Charès, élève du célèbre statuaire Lysippe, et qui offrait une représentation gigantesque d'Apollon. Pline l'Ancien nous a laissé une description du colosse et de ses étonnantes dimensions. Il faut surtout évoquer un glorieux souvenir du moyen âge, qui d'ailleurs rentre bien dans notre sujet; c'est que Rhodes fut la résidence de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem jusqu'en 1523, époque de la conquête de cette île par Soliman, empereur des Turcs. Il n'est besoin de dire que Rhodes est bien loin de ce qu'elle était dans l'antiquité et dans le moyen âge; ses fortifications et ses chantiers de construction lui donnent cependant de l'importance.

ARTEMISIUM (île d'Eubée). Ortelius en fait une ville, et il y est autorisé par Etienne de Byzance. Pline (lib. iv, c. 12) la nomme, sans déterminer ce que c'était, et Ptolomée (lib. iii, c. 15) ne cite que le temple d'Artémise ou de Diane Ἀρτέμιδος ἱερόν. Plutarque, dans la Vie de Thémistocle, en fait mention: « Elle a, dit-il, un petit temple consacré à Diane sous le nom de Diane Orientale. Ce temple est environné d'un bois enfermé de colonnes de marbre blanc, etc. »

ARTINS (France), dans le département de Loir-et-Cher.

L'église de ce bourg fut bâtie sur l'emplacement d'un temple de Jupiter.

Entre Artins et Songé on remarque un terrain rempli de tombes antiques.

ARTONNE (France), en Auvergne, dans le département du Puy-de-Dôme, près de la Morge.

Elle était florissante sous les Romains, et son nom lui vient d'un autel consacré à Jupiter Tonnant. Elle est célèbre d'ailleurs par le séjour qu'y firent plusieurs saints, entre autres saint Pourçain. On y voit le tombeau de sainte Vitaline.

ARTY (France), village de Picardie, département de l'Oise.

Il y a près de ce village un bois consacré par l'existence de la fontaine de Saint-Blaise, qui donne lieu tous les ans à un pèlerinage dont l'origine s'est perdue dans la nuit des temps, et qui n'en est pas moins en grande vénération dans le pays. On trempe dans l'eau de cette fontaine un fil rouge qu'on se passe ensuite autour du cou en récitant certaines prières. Ce fil ainsi préparé est considéré comme un préservatif à l'égard des maux de gorge. Telle est du moins l'opinion accréditée parmi les gens de la contrée.

Selon la tradition locale, il y avait, au moyen âge, un établissement religieux non loin de cette fontaine.

ARUDY (France), bourg du département des Basses-Pyrénées, chef-lieu de canton, à trois lieues d'Oloron.

On y remarque une église intéressante, appartenant au style ogival du xv[e] ou du xvi[e] siècle. Le portail latéral, abrité sous un porche, est encadré entre des pilastres à nervures prismatiques, et des pinacles garnis de crochets. Dans l'intérieur, on admire diverses sculptures.

ASCALON (Palestine). C'est dans cette ville qu'eut lieu le célèbre miracle de Notre-Dame-de-Liesse. *Voy.* Liesse.

ASOPUS (Péloponèse). Auprès de cette ville on visitait un beau temple d'Esculape, connu sous le nom de *Philolaos*, ami du peuple; un temple de Minerve Cyparis-

(1) Elu pape en 1471, mort en 1484.
(2) Elu pape en 1592, mort en 1605.

sienne. Ces temples étaient des lieux de pèlerinages païens très-fréquentés.

ASPE (France), dans le Béarn, sur le gave du même nom (Basses-Pyrénées).

La vallée qui a pris le nom de ce bourg s'étend du sud au nord, depuis les frontières de l'Espagne (Aragon) jusqu'à Oloron. Le gave d'Aspe perd son nom auprès de cette ville où étant réuni au gave d'Ossan ils prennent ensemble le nom de gave (ou rivière) d'Oloron. Ce gave d'Aspe est bordé de villages et de bourgades des deux côtés. On y remarque Notre-Dame de Sarrance, où l'on va en pèlerinage.

ASPHALTITE (lac), en Palestine. *Voy.* Mer Morte.

ASSISE, Assisi (Etats Romains).

Doubdan raconte dans son *Voyage de la terre sainte*, pag. 629 et suiv., plusieurs particularités citées par le Dictionnaire géographique de La Martinière (mot Assise) et que nous rapporterons aussi, sur l'église cathédrale d'Assise et sur quelques autres qu'on voit encore sur la même montagne.

« L'église cathédrale, dit-il, conserve le corps de saint Ruffin, martyr, son patron, qui repose sous le maître-autel, à côté duquel il y en a un autre où l'on voit une pierre sur laquelle une tradition porte qu'un ange habillé en pèlerin s'agenouilla pour prendre le petit François entre ses bras lorsqu'il naquit dans une étable : on tient aussi que dans la pierre est empreinte la marque des genoux de cet ange. On voit à l'évêché la salle basse dans laquelle saint François se dépouilla en présence de l'évêque, et rendit tous ses habits à son père en renonçant à tous ses biens.

« Au bout de la grande place de la ville il y a une chapelle toute peinte, et ornée de trois autels ; elle est appelée *le Petit-Saint-François*, à cause qu'elle a été bâtie sur les fondements de la maison paternelle de ce saint.

« On remarque dans cette ville l'église de Sainte-Claire ; elle est de médiocre grandeur, mais célèbre par le corps de cette sainte, qui repose sous le grand autel. Dans une chapelle de cette église qu'on voit au travers d'une grande grille de fer du côté des religieuses, on conserve le crucifix que l'on prétend qui parla à saint François, dans le temps qu'il faisait oraison dans l'église de Saint-Damien, et lui dit par trois fois : « François, répare ma maison qui s'en va tomber en ruine. » C'est une peinture ancienne d'un crucifix d'environ quatre pieds de hauteur, et qui a la face fort belle. Il est vrai qu'on a un peu de peine à en bien juger, parce qu'il est dans une armoire un peu éloignée, et derrière une vitre. Les religieuses le montrent avec beaucoup de révérence, et toujours avec un flambeau allumé.

« Selon le *Journal de France et d'Italie* (pag. 724), la grande église de Saint-François est un bâtiment très-somptueux composé de trois églises l'une sur l'autre, à peu près dans le goût des deux de la Sainte-Chapelle de Paris ; mais celles-là sont beaucoup plus grandes. Elles sont dédiées à saint François. On n'entre point dans la plus basse, qui est celle où est son corps, depuis que Nicolas IV est mort, à ce qu'on dit, pour avoir eu la curiosité de le voir. Celle qui est au-dessus n'a rien de bien remarquable. Elle est même fort sombre, quoique les religieux y soient toujours en grand nombre, et y fassent ordinairement l'office. C'est directement au-dessus du maître-autel de cette église qu'est le corps du saint. L'église supérieure est fort belle, bien claire et richement parée. Entre plusieurs rares reliques que les religieux y conservent, on y voit une corne d'ivoire avec des baguettes de bois, qu'un roi de Babylone (1) donna à saint François. On y a écrit ces paroles : *Cum ista campana sanctus Franciscus populum ad prædicationem convocabat, et cum istis baculis silentium imponebat.* En sortant de l'église, on trouve une terrasse, où il y a une galerie couverte faite en forme de cloître, etc. »

La Martinière continue ainsi sa diffuse description d'après Doubdan, qu'il modifie en plusieurs endroits :

« Pour voir l'église de Saint-Damien il faut sortir de la ville, et descendre environ la moitié de la montagne du côté de Foligny ou Fuligno. Il y a là un petit couvent et une petite église dans laquelle saint François reçut la première grâce de sa vocation par la voix du crucifix dont il a été parlé. A l'entrée de l'église, à main droite, est une petite fenêtre bouchée à demi-mur dans laquelle le saint jeune homme jeta une bourse d'argent, qu'un prêtre avait refusée, pour être employée aux réparations nécessaires de l'église. Vis-à-vis est le trésor qui est rempli de reliques, et tout auprès est le corps tout entier d'un saint religieux de l'ordre, nommé le frère Antoine de Stroncovio. On voit à découvert son visage, ses mains et ses pieds couverts de la peau, et le reste du corps est vêtu de son habit.

« Saint François ayant acquis à Dieu sa concitoyenne sainte Claire, il lui donna ce petit couvent de Saint-Damien, où on voit encore sa cellule, dans laquelle est une petite armoire où on dit qu'elle mit le saint sacrement de l'autel, lorsque le monastère fut assailli par l'armée de l'empereur Frédéric (2), qui n'était composée que de Maures infidè-

(1) Ce roi ou sultan de Babylone, appelé Mélédin par nos chroniques du moyen âge, avait amené de grands renforts de troupes au sultan de Damas ou de Syrie dans la sixième croisade. C'est pendant le siége de Damiette que saint François aborda en Egypte ; et après la prise de cette ville, que saint Louis rendit quelque temps après pour sa rançon, saint François passa dans le camp des Sarrasins pour les engager au nom de Dieu à traiter favorablement les chrétiens, et à ouvrir les yeux sur les erreurs de leur prophète Mahomet. Ce sultan Mélédin n'est autre que Melek-Eddin (roi du jugement, de la justice ou de la religion, à peu près comme le Melki-Tsedeq des Hébreux).

(2) L'empereur d'Allemagne Frédéric II. Voy. le récit de ce miracle dans les *Vies des Pères, martyrs et autres principaux saints* d'Alban Butler, trad par Godescard, au 12 août.

les. Le même ciboire, qui est d'ivoire, est encore soigneusement gardé dans le trésor de cette église. »

A ces détails un peu trop confus et qui remontent à un siècle de distance, nous en ajouterons d'autres que nous prendrons dans les *Voyages* de M. Valery, qui semble avoir épuisé la matière, et dans nos propres observations.

Le Dante, exact comme Homère dans ses descriptions, a peint pittoresquement la situation d'Assise en disant :

Fertile costa d'alto monte pende (1).

Cette ville, triste, déserte, monastique, remplie de saint François, surmontée d'une haute citadelle abandonnée, et environnée de murs et de tours à créneaux, fut cependant la patrie de deux poëtes gracieux, Properce et Métastase.

Sur la place, l'ancien temple de Minerve, dont l'époque est incertaine, et qui est devenu l'église de Sainte-Marie-de-la-Minerve, offre un superbe portique de colonnes cannelées, sous lequel ont été réunis divers fragments antiques.

Dans la petite église dite la *Chiesa-nuova* et que Doubdan appelait *Le Petit-Saint-François*, on montre la prison où le jeune fondateur des capucins fut renfermé et lié comme fou par son père, riche marchand, et d'où sa mère le délivra.

Le couvent, sur un roc, semble de loin une sorte de forteresse. Cette immense construction, animée jadis par plusieurs milliers de moines, et dans laquelle une douzaine est comme perdue aujourd'hui, fut élevée en deux ans, de 1228 à 1230, par l'architecte Jacques de Lapo, ou l'Allemand, le père de l'illustre Arnolfo, que le frère Elie, général d'Assise, grand personnage de son temps, et qui semble avoir oublié trop tôt les préceptes d'humilité et de pauvreté de saint François, avait demandé à l'empereur Frédéric II.

L'église inférieure, sombre, austère, respire la pénitence et la tristesse.

Le corps de saint François retrouvé au mois de décembre 1818, avait été mis dans un joli mausolée de stuc et de marbre environné d'une grille légère, luxe moderne et de mauvais goût, qui choquait sur un tel tombeau, regardé par Sacchetti comme le premier du monde après le saint sépulcre de Jérusalem. L'opinion du peuple croyait que saint François était caché dans un caveau de l'église jusqu'alors inaccessible, qu'il y était toujours en prières ou en extase et qu'il ne devait en sortir qu'à la fin du monde. Cette fouille pieuse parut à quelques gens du pays une sorte de profanation et de sacrilége.

Saint-Damien est le monastère de Sainte-Claire et des Claristes ; on y conserve les reliques de la sainte, parmi lesquelles on voit un anneau qui lui fut donné par le pape Innocent IV, lorsqu'il vint dîner à Saint-Damien, et que, après qu'il eut béni la table, les pains se trouvèrent marqués de croix miraculeuses. Au bas du dortoir est la porte murée d'où sainte Claire tenant le saint ciboire entre ses mains repoussa les Sarrasins, maîtres d'Assise et qui déjà escaladaient le couvent.

L'ermitage de Sainte-Marie des *Carceri* au milieu de bois et de rochers, était un lieu de retraite où saint François et ses compagnons venaient méditer dans de rustiques cellules. L'église, dont l'origine est incertaine, et que l'on a crue même bâtie par saint François, a sur le mur un de ces nombreux crucifix parlants du moyen âge, qui avertit le saint de réparer par sa vertu l'édifice spirituel de l'Eglise prêt à s'écrouler. A la chapelle de la Vierge, une madone à fresque attirait déjà les pèlerins dans ce lieu avant le temps même de saint François. La grotte ou lit du pieux fondateur, l'oratoire où il avait presque perdu la vue à force de verser des larmes, sont d'autres monuments des longs travaux de sa pénitence. C'est là que l'on conserve le crucifix que saint François portait continuellement sur lui, dans ses voyages et dans ses ardentes prédications. On dit que le cardinal Peretti, neveu de Sixte-Quint, ayant obtenu ce crucifix, et l'ayant fait placer sur un riche autel, dans sa chapelle privée, l'image sainte s'évada de nuit, et revint au fond de sa grotte, qu'elle n'a plus jamais quittée depuis.

ASTANA-DJEDONG (Océanie). C'était le nom qu'on donnait à un temple mahométan situé à Kediri, dans l'île de Java.

Ce temple, dont les ruines monumentales ont été retrouvées, montre, d'après la régularité de sa structure, le poli et l'élégance des matériaux dont il se compose, qu'il a évidemment été construit avec les débris d'anciens *tchandis* ou temples javanais. Les fondements des maisons de Kediri, les restes de murs et d'édifices qu'on trouve encore dans cette ville, prouvent que tous les anciens monuments ont été détruits et abattus exprès, et même avec beaucoup de travail et de peine, lors de l'introduction de l'islamisme.

ASTAROTH (Palestine), au delà du Jourdain. On l'appelait aussi Astaroth-Carnaïm, ou simplement Carnaïm ou Carnéa. Pour voir de quelles déesses païennes cette ville était le sanctuaire, on peut consulter l'article ASTAROTH du *Dict. de la Bible*, de D. Calmet (1).

ASTI (Italie), dans les Etats Sardes.

La rotonde antique de la paroisse Saint-Pierre passe pour avoir été jadis un temple de Diane.

Gumppenberg cite la Vierge miraculeuse d'Asti (*Atlas Marianus*). Il dit que sa célébrité remonte au 5 octobre 1418.

On vénérait encore dans cette ville Notre-Dame de Restiera.

ASTINA (Océanie), ancienne contrée de l'île de Java, qui, selon les antiques tradi-

(1) *Parad*, XI, 45. « Une côte fertile est suspendue sur une montagne élevée. »

(1) Dict. histor. de la Bible, Paris, Migne, 1845.

tions des habitants, passe pour avoir été le séjour des dieux. Elle est située au nord-ouest du mont Sindoro, sur la limite des possessions javanaises et de la résidence de Pekkalonggan. C'est dans le pays d'Astina que demeuraient Ardjouna, Gatoutkatcha, Bima et tant d'autres, dont les aventures sont racontées dans le *Brata-Youdha*, ou le poëme de la guerre des Pandous. C'est là, en un mot, qu'est la terre sainte des Javanais.

Sur un plateau élevé de 600 pieds au-dessus des plaines environnantes, et de 100 pieds au-dessus de la surface de la mer, on trouve les débris de plusieurs temples, des statues d'idoles et d'autres sculptures. Au-dessus du plateau est une plaine élevée, où l'on voit quatre temples mieux conservés encore que les autres, et dont l'architecture est très-élégante.

On y a découvert les ruines de quatre cents temples différents, rangés de manière à former entre eux des rues ou des routes fort larges, qui se coupaient à angles droits. (*Abrégé de géographie* par Adrien Balbi.)

ASTORGA (Espagne), dans l'intendance de Léon, à 2 kil. de Tuerto. On y va visiter Notre-Dame-de-Puybeno ou de la Bonne-Montagne.

ATELLA (Italie). On y vénérait Notre-Dame-des-Anges et Notre-Dame-de-Consolation. (*Gumppenberg*.)

ATH (Belgique), jolie ville démantelée du Hainault.

On y honorait autrefois la Notre-Dame-de-Consolation de Luxembourg, dans l'église des Jésuites. *Voy*. LUXEMBOURG.

ATHÈNES (Grèce). Cette ville, autrefois capitale de l'Attique, et aujourd'hui (1848) capitale du royaume de Grèce, fut fondée, dit-on, l'an 1643 avant Jésus-Christ, par une colonie égyptienne dirigée par Cécrops. Elle s'appela bientôt Athènes, en l'honneur de Minerve ('Αθήνη), et aujourd'hui elle a gardé son ancien nom, un peu modifié par la prononciation moderne, et que les Européens du moyen âge ont traduit par *Sétines*. Nous ne parlerons ici que de ses deux principaux temples : celui de Minerve et celui de Thésée (1).

Le *Parthénon*, ou *Temple de Minerve*. — « Ce temple, admiré par tous les siècles, fut construit du temps de Périclès, il y a environ trente-deux siècles. Phidias, sculpteur célèbre, était alors chargé de la direction des embellissements d'Athènes. Ce temple, dédié à Minerve, dominait la ville et la citadelle. L'exécution en fut confiée à Ictinus et à Callicrate. Il appartient à l'ordre dorique, et le beau marbre blanc qu'on tirait du Pentélique, montagne voisine, servit à sa construction. Sa hauteur était de soixante-neuf pieds, sa longueur d'environ deux cent vingt-sept, et sa largeur de cent. Le portique était double aux deux façades, et simple latéralement.

« C'est dans ce temple que les étrangers venaient admirer la statue de Minerve, chef-d'œuvre de Phidias, et qu'il avait faite en or et en ivoire.

« Soit indifférence, soit oubli, le Parthénon avait été respecté par les Turcs; seulement, de temps à autre, les habitants broyaient quelques fragments de marbre, pour en faire du ciment. En 1683, l'artillerie des Vénitiens, alors en guerre avec la Turquie, dégrada ce précieux reste de la grandeur d'Athènes.

« Dans les contrées septentrionales, l'action de l'air et l'intempérie des saisons dégradent en peu d'années les monuments publics; mais le climat de la Grèce a respecté plusieurs de ces ruines jusqu'à nos jours; et ces mutilations déplorables sont bien plus l'ouvrage de l'homme ou des convulsions politiques que le résultat d'une longue succession de siècles.

« De tous les musées d'Europe, celui de Londres s'est le plus enrichi des débris du Parthénon. Lord Elgin, qui était ambassadeur à Constantinople vers 1799, obtint en 1801, du gouvernement turc, un firman qui l'autorisa à « élever un échafaudage autour « de l'ancien temple des Idoles, pour mouler « en plâtre et en gypse les ornements et les « figures », et de plus, « à enlever les pierres « où se trouvaient des inscriptions, ainsi que « les statues conservées. » On assure qu'il en coûta 74,000 livres sterling (1,850,000 fr.), intérêts compris, à lord Elgin, pour s'approprier les belles parties du monument qu'il fut possible de transporter à Londres.

« En 1816, la collection entière fut achetée à lord Elgin, par acte du parlement, au prix de 35,000 livres sterling (875,000 fr.). »

On conservait dans le temple de l'Acropolis le trépied sacré que les Grecs dédièrent à Minerve après la bataille de Platée. Il en reste encore aujourd'hui un fragment à Constantinople, sur la place de l'ancien hippodrome. Il a quatre mètres de haut, et présente trois serpents roulés l'un au-dessus de l'autre, dont les têtes faisaient le couronnement. On dit que Mahomet II, le 29 mai 1454, pour faire parade de sa force, brisa la mâchoire inférieure de celui de ces serpents qui était regardé comme le talisman protecteur de la ville, et que le sultan Mourad aurait abattu le reste de la tête. Les deux autres ont été dérobées en 1700, après la prise de Carlowitz. On gardait aussi dans le temple de l'Acropolis d'Athènes le peplos de Minerve, voile ou plutôt bannière mystérieuse, sur laquelle les femmes d'Athènes avaient brodé à l'aiguille la victoire de la déesse sur Typhon.

Douze cents ans avant la naissance de la sainte Vierge, Jason, chef des Argonautes,

(1) On trouvera plus de détails sur les anciens temples de la Grèce, et de la ville d'Athènes en particulier, dans le *Voyage d'Anacharsis*, de l'abbé Barthélemy, chap. XII. On y lira tout ce qu'on avait pu savoir jusqu'à lui sur l'état ancien du Pompéion, du temple de Cérès, de celui de Castor et Pollux, de la chapelle d'Agraule, fille de Cécrops ; du temple de Bacchus, l'un des plus anciens d'Athènes ; de l'autre consacré à Pan, auprès d'une fontaine ; du temple de la Victoire, de Minerve ; enfin, de tous les édifices publics célèbres dans la Grèce par leur destination religieuse.

alla consulter l'oracle de Delphes, pour savoir quelle serait la destinée du temple qu'il se proposait d'élever à Minerve dans la ville d'Athènes. Il en reçut une réponse curieuse, que Surius raconte tout au long dans la Vie de saint Procope, au 8 juillet. Nous la citerons textuellement.

« *Cum Jason, princeps Argonautarum, de templo quod Athenis primum constructum est in arce, sciscitatus esset Delphicum Apollinem, et dixisset : Prædic nobis, propheta Phœbe Apollo, cujusnam erit hæc ædes, et ad quid futura in posterum? Sic respondit : Quæcunque ad virtutem quidem et honestum invitant facile. Ego autem tres cupio : Deum unum regnantem apud superos, cujus Verbum ab interitu alienum, conceptum in simplici Virgine, qui tanquam ignitus arcus percurrens mundi medium, omnes capiens, eos adducet domum Patris. Hujus erit hæc ædes : Maria autem erit nomen ejus Virginis.* »

Telles furent, dit Surius, les paroles que saint Procope, martyr, jeta au visage de Flavien, son juge et son bourreau.

Le rocher sur lequel s'élevait la vieille Athènes présentait, dans les derniers temps de l'histoire de la Grèce, la plus merveilleuse réunion de monuments d'art et de temples religieux. Aujourd'hui même, quoique le génie de la destruction ait foulé ce sol illustre, on ne peut parcourir l'Acropolis sans un profond respect. Pour ne citer que les ruines qui ont trait à notre sujet, nous citerons le temple de la Victoire, le Parthénon ou temple de Minerve, le temple d'Erechtée, celui de Minerve Poliade, et celui de Pandrose.

Erechtée est considéré comme le restaurateur du culte de Neptune : dans son temple on montrait sur la pierre d'un puits d'eau salée la marque du trident du dieu de la mer. Le temple de Minerve Poliade était surtout sacré aux Athéniens : on y conservait l'olivier que cette déesse avait fait sortir de terre, et aussi une vieille statue vénérée de Mercure, et un siége de bronze qu'on disait être l'ouvrage de Dédale. Le temple de Pandrose, fille pieuse déifiée, est contigu à celui de Minerve.

Beaucoup d'autres traces de constructions hiératiques anciennes sont encore éparses çà et là, et n'ont point encore reçu de noms.

« Le temple de Thésée, le mieux conservé de tous les monuments d'Athènes et de la Grèce, est situé sur un petit plateau qui s'élève au bas des dernières pentes de l'Acropolis. Tout l'extérieur de ce temple antique est dans son entier, et toutes ses colonnes sont debout; l'intérieur seul a changé. Au moyen âge, c'était une église sous l'invocation de saint Georges ; c'est aujourd'hui un musée. La situation isolée de ce joli temple ajoute encore à son effet.

« Le jour du 1er avril, selon le style grec (13 avril nouv. style), ce plateau devient tous les ans le rendez-vous d'une foule nombreuse de tout sexe, de tout âge, de tout rang, de tout costume. Cette réunion populaire a lieu annuellement sur l'esplanade qui est entre le temple de Thésée et la colline du Pnyx... Les femmes étaient toutes amoncelées sous le péristyle, sur les degrés et autour de l'enceinte du temple, avec les divers costumes de l'Albanie, de Smyrne, d'Athènes et d'Hydra...

« Les hommes seuls semblent s'être réservé les plaisirs de la fête. Groupés çà et là, on les voit danser entre eux sans qu'une seule femme se mêle à leurs jeux... Douze ou quinze d'entre eux, vêtus d'une fustanelle et d'une veste blanche sur laquelle flottait une longue peau de mouton à brillantes soies blanches, la tête couverte du fezy (bonnet grec) retenu par un mouchoir en forme assez peu gracieuse de turban, se tenaient par la main et se dandinaient en chantant. Le chef de la bande seul, qui conduit cette chaîne, conserve le privilége de se livrer à la liberté de ses mouvements et de ses allures ; les autres le suivent, mais sans imiter ses bonds, ses chutes et ses rebonds, qui sont comme le *point d'orgue* d'un chanteur émérite. Plus loin, une autre bande de danseurs s'agite au son du tambourin et d'une sorte de hautbois à trois trous. Sur une autre partie de l'esplanade, c'est un joueur de guitare qui règle les mouvements en frappant sur des cordes ordinaires ou sur des fils d'archal, assis sur une chaise curule antique, ou debout sur un tombeau de marbre sculpté, qui va sous peu de jours prendre sa place parmi les monuments du musée. »

On assure que ces danses autour du temple de Thésée remontent à la plus haute antiquité, à Thésée lui-même qui, à son retour du labyrinthe de Crète, interrogé par ses jeunes concitoyens avides de connaître la difficulté des tours et détours de ce labyrinthe, les fit ranger ainsi par cercles qui se multipliaient l'un sur l'autre, et s'entremêlaient pour se dégager ensuite (1).

La poésie de la vieille Athènes a toujours un grand empire sur le cœur des nobles descendants de ce peuple illustre, et c'est toujours avec le plus religieux empressement qu'ils se rendent à leurs fêtes nationales sous les portiques restés debout des temples de leurs anciens dieux. Le temple de Jupiter Olympien leur sert de point de réunion à l'époque de leur carnaval, et le temple d'Esculape a conservé encore quelques pieux pèlerins. De ce temple célèbre il ne reste plus aujourd'hui qu'une colonne isolée sur un des côtés de la ville moderne, capitale du royaume d'Othon.

La tradition populaire est restée fidèle à ce vénérable débris d'un autre âge, qui rappelle le culte du dieu de la santé. Au bas de la colonne, on a construit une sorte de niche où les parents des malades et les malades eux-mêmes envoient brûler des cierges. « La colonne elle-même est regardée comme prophétique. Veut-on savoir si un malade guérira promptement, on prend un de ses che-

(1) Voy. Buchon., *La Grèce continentale et la Morée*, cap. II.

yeux et on va l'attacher à la colonne par les deux bouts avec un peu de cire ; si la cire reste ferme, le malade est pris bien dangereusement ; si un seul bout se détache, il languira plus ou moins, selon le temps que la cire met à se détacher ; si la cire se fond promptement et se détache des deux côtés, le malade est sauvé (1). »

Les Panathénées ou fêtes de Minerve, étaient de véritables pèlerinages publics en l'honneur de Minerve, pour tous les peuples de l'Attique. Ces fêtes furent instituées dans les plus anciens temps de la Grèce et rétablies par Thésée. Elles revenaient tous les ans ; mais, dans la cinquième année, elles se célébraient avec plus de cérémonie et d'éclat (2).

Plusieurs jours de l'année étaient consacrés au culte de Bacchus, pour les fêtes appelées Dionysiaques. Le nom de cette divinité retentissait à la fois dans la ville, dans le Pirée, dans la campagne et dans les villages de l'Attique.

Il y avait encore d'autres fêtes du même genre en l'honneur d'Adonis, de Cérès et de Proserpine. Ces dernières s'appelaient Thesmophories, et se célébraient chaque année au mois de Pyanepsion (3).

ATHOS (Grèce), haute et célèbre montagne de la Grèce appelée aujourd'hui *Monte-Santo*. Le voyageur Lucas, qui l'a visitée, nous en a laissé une description assez étendue, dont nous extrairons un fragment.

« Comme je demeurai, dit-il, quelque temps à Salonique, cette ville n'étant pas extrêmement éloignée du *Monte-Santo*, c'est-à-dire du mont Athos, si célèbre chez les anciens poëtes par sa hauteur, et si fameux parmi les Grecs modernes par la quantité de solitaires, et de moines qui s'y trouvent, je crus devoir y faire un tour. Je parcourus donc pendant plusieurs jours ce désert si renommé. Je puis dire qu'il y a peu d'endroits que je n'aie visités, jusqu'à une chapelle qui est au sommet de la montagne, et où l'on ne va presque jamais. Lorsque j'y montai il y avait encore beaucoup de neige ; mais, comme c'était dans le plus beau temps de l'année, le soleil l'avait fondue presque partout, et il n'y avait plus que le côté du nord qui fût inaccessible. Pour le sommet, c'est un roc vif et sans arbres, où la neige ne reste pas si longtemps que dans les vallons. Après en avoir passé plusieurs à mi-côte, la plupart fort ombragés, nous arrivâmes enfin à la chapelle. Comme elle est sur une montagne fort élevée, les religieux qui l'habitent l'ont consacrée en mémoire de la transfiguration, et je sus que l'on y chantait la messe et que l'on y passait la nuit du 6 août avec un concours de monde extraordinaire. Au reste, pour un lieu que l'on ne fréquente presque que dans le grand été, il me parut bien entretenu. Le bâtiment n'a pourtant rien de fort extraordinaire que sa situation dans un lieu où il est surprenant que l'on ait pu élever une chapelle, puisque l'on n'y saurait demeurer un quart d'heure sans un grand feu.

« Ce que les géographes appellent communément *Monte-Santo*, ne renferme pas seulement le mont Athos, mais encore la chaîne de montagnes qui le joint au continent de la Macédoine. Cette chaîne a bien sept ou huit lieues de long, sur trois ou quatre de large. Les Grecs (et c'est de là sans doute que nos géographes l'ont pris), donnent à cette chaîne de montagnes jointe à l'Athos le nom *Ὄρος ἅγιον*, c'est-à-dire, le Mont saint : mais lorsqu'ils parlent du mont Athos en particulier, ils le nomment encore aujourd'hui Athos ; et de vingt monastères qui se rencontrent dans cette solitude, il n'y en a qu'un, savoir, celui qui porte le nom de Sainte-Laure, qu'ils reconnaissent être de cette montagne. Ce monastère est le plus grand et le plus riche de tous ; et l'on peut même assurer qu'il porte à plus juste titre que les autres le nom de *saint*, qui est commun à tous, puisque c'est de là que les autres apprennent leurs devoirs, et ont reçu les règles de la vie monastique.

« Au reste, tous ces couvents ressemblent plutôt à des forteresses qu'à des maisons religieuses. Ils sont enclos de bonnes murailles flanquées de tours, ou au moins surmontées d'un gros donjon, et ne manquent jamais d'artillerie ni de toutes les choses nécessaires pour une défense vigoureuse. C'est une précaution qu'ils ont sagement prise contre les partis et les irruptions des corsaires auxquels ils sont exposés des deux côtés. Comme la plupart de ces monastères sont bâtis à cinq ou six étages, les chambres y sont vastes et en grand nombre ; mais je trouvai le tout assez mal disposé. Il n'y a proprement que les églises qui puissent plaire : aussi sont-elles d'une magnificence et d'une beauté qui passe ce que l'on doit attendre des Grecs. Elles sont pavées de marbre avec quelques mosaïques, et sont toutes couvertes de plomb, que le soleil fait briller comme de l'argent. Les murailles sont ornées de fort jolies peintures. Il y a dans plusieurs de ces églises des coupoles, jusqu'au nombre de cinq, soutenues de très-belles colonnes, de sorte qu'aux lieux mêmes où la religion chrétienne est la dominante, ces églises grecques seraient regardées comme magnifiques.

« Pour la grandeur, la plupart ne sont pas vastes : on les a néanmoins distinguées en quatre parties. La première est une espèce de portique ou d'atrium, la seconde fait le vestibule ; la troisième, qui est la plus grande, sert de chœur et renferme les bancs où les prêtres et les particuliers se placent. Enfin, dans la quatrième est l'autel où on dit la messe ; personne que le prêtre n'ose y entrer. Tout cela est fait d'une manière solide, bien voûté et peint, depuis le haut jusqu'en bas. Il y a outre cela plusieurs beaux tableaux, venus la plupart de Moscovie, où

(1) Buchon., *La Grèce*, etc., lieu cité.
(2) Meurs. *Panathen.* Corsin. *Fast. attic.*, tom. II, p. 357. Castell., *De Festis. Græc.*, *in Panathen*
(3) Ce mois commençait tantôt dans les derniers jours d'octobre, tantôt dans les premiers jours de novembre. Les Attiques l'appelaient Πυανεψιών.

l'on a pour la peinture un goût bien meilleur que dans la Grèce.

« Tous ces monastères n'ont pas été bâtis par les Grecs. Il y en a quatre qui reconnaissent les Bulgares pour leurs fondateurs, et qui ne sont habités que par des moines bulgares. Deux autres ont été bâtis et rentés par des princes d'Ibérie et de Mingrélie : il y a à présent peu de religieux de ces deux nations. Enfin, il y en a un qui doit son établissement aux Moscovites et aux Cosaques, où l'on ne reçoit aucun religieux d'autre nation : ce dernier est pauvre. Tous les autres font remonter leur origine au temps de Constantin ou de ses enfants ; mais il y a dans leurs prétentions une exagération manifeste ; les inscriptions que l'on voit dans leurs églises ne parlent la plupart que de quelques empereurs beaucoup plus récents ; quelques-unes même ne font mention que des vaivodes de Valachie et de Moldavie. Ainsi, cette prétendue ancienneté dont ils font parade, sans doute pour se rendre plus recommandables, ne peut éblouir que ceux qui sont assez simples pour les croire sur leur parole, sans se donner la peine d'approfondir. Les noms qu'ils donnent à leurs monastères sont presque tous bizarres. Ils ne sauraient eux-mêmes en rendre raison, quoiqu'ils débitent là-dessus quantité de fables, dont l'une détruit l'autre, et qui n'ont pour la plupart aucune ombre de vraisemblance.

« A proprement parler, il n'y a entre ces monastères aucune subordination ni dépendance l'un de l'autre, de sorte qu'on peut dire que ce sont différents corps que la religion fait vivre en union les uns avec les autres, comme s'ils n'en formaient qu'un. Il y a au centre de ces monastères un bourg nommé Kapiarb, où l'on tient tous les samedis un marché ; l'évêque de ce pays y fait sa résidence, mais il n'a aucune juridiction sur ces moines, et il ne peut aller leur conférer les ordres que lorsqu'il y est appelé, parce qu'ils croient avoir droit de se faire ordonner par tel évêque que bon leur semble. L'église de Kapiarb porte néanmoins le titre d'Acrotaton, c'est-à-dire Très-Haut. Elle est desservie par quelques moines détachés des principaux monastères.

« Il y a encore au mont Athos une église considérable sous le nom de Sainte-Anne. C'est le lieu où s'assemblent et où font leurs dévotions les plus solitaires, c'est-à-dire ceux qui dans ce désert mènent la vie d'anachorètes. Il y en a de cette sorte cinquante ou soixante, dont les uns se tiennent absolument séparés du genre humain, et les autres demeurent deux ensemble. Leurs cellules, au nombre de quarante, sont dans une solitude affreuse, dont le seul aspect cause de l'horreur. Ces anachorètes font paraître dans leurs manières beaucoup plus de piété et de recueillement que les autres. Ils ne se soutiennent que du travail de leurs mains, à l'exemple des anciens moines. Ils ont une espèce de directeur, qu'ils appellent Δίκαιος, c'est-à-dire *le juste* ; mais ce Δίκαιος dépend lui-même de l'abbé de Sainte-Laure, parce que leurs cellules sont bâties sur le terrain de ce monastère. Les autres couvents ont aussi dans leur territoire quelques petites églises accompagnées chacune d'une habitation. Ils ont raison d'appeler ces habitations κελλίαι car ce ne sont que des fermes habitées par un ou deux caloyers, qui cultivent les fonds qui dépendent des monastères, et en rendent une certaine somme par an. »

AUBAGNE (France), en Provence, dans le département des Bouches-du-Rhône.

C'est sur le territoire de cette ville que se trouve la montagne de Garde-Labau, en grande vénération dans la contrée. On y a planté une croix de bois dur, de grandes dimensions, qui s'élève sur le sommet et s'aperçoit de la grande route.

Sur le revers oriental on voit une grotte spacieuse, mais peu profonde.

AUBAZINE (France). C'est le nom d'une paroisse de l'ancienne province du Limousin, dans le département de la Corrèze, arrondissement de Brives-la-Gaillarde.

Cette paroisse possède les ruines d'une abbaye célèbre. Les voûtes de l'édifice sont encore intactes. On remarque dans l'église le tombeau du fondateur. C'est une belle pierre formant à sa base un carré long au-dessus duquel règne, sur les quatre lignes, une galerie formée par des ogives reposant sur des colonnes élégantes surmontées d'une frise garnie de rosaces. A partir de cette frise, le monument se termine par un angle aigu, dont les deux faces offrent chacune six espaces ogivaux dans le même genre que ceux du bas, et remplis par des groupes de moines et de religieuses. Des fleurs en creux ou en relief découpées avec beaucoup de finesse ornent les deux extrémités.

La statue du saint, dont la tête a été souvent grattée, car on attribue à cette poussière la vertu de guérir certaines maladies, repose dans cette magnifique mosaïque, qui est due au XVe siècle. Malgré quelques imperfections dans la taille des personnages, cette pierre est d'un style admirable. (*France monumentale.*)

AUBERVILLIERS (France), dans le département de la Seine, près de Saint-Denis.

La dévotion à Notre-Dame-des-Vertus remonte dans ce village à l'an 1338, sous le règne de Philippe de Valois. Sa fête était célébrée autrefois le second mardi de mai, « avec grand concours du peuple de Paris. » Elle est indiquée dans tous les anciens calendriers de Paris sous le titre de *Notre-Dame-des-Vertus*, ou des miracles.

Les jours de pèlerinage à cette statue miraculeuse étaient : le jour de l'Annonciation de la Vierge ; le lundi et le mardi de Pâques ; le premier jour de mai ; le second mardi de mai, jour de la fête patronale ; le dimanche suivant, jour de la grande confrérie ; le lundi et le mardi de la Pentecôte ; le jour de saint Christophe, patron de l'église paroissiale ; aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité de la sainte Vierge. Cette dévotion remonte au commencement du Ve siècle, pour les jours que nous venons d'indiquer,

Guillaume de Touteville ou d'Estouteville, cardinal et légat du saint-siége en France, par ses lettres données à Paris le 22 mai 1452, sous le pontificat de Nicolas V, a conféré à ceux qui visiteront ces jours-là l'église de Notre-Dame des Vertus, de précieuses indulgences, qui furent étendues par Paul V à la fête de la Conception (8 décembre) et encore augmentées par sa libéralité pontificale.

Les paroisses de Paris et des environs d'Aubervilliers jusqu'à Lagny et Argenteuil y allaient en procession les jours de pèlerinage. « L'an 1529, régnant François I[er], dit Du Breuil, avant Pâques, toutes les paroisses de Paris s'assemblèrent en l'église cathédrale, et de là allèrent en procession à Notre-Dame-des-Vertus, avec un si grand nombre de torches et de flambeaux, que ceux qui sont du costé de Montlhéry pensoient que Paris fust tout en flammes, et se faisoit ceste procession pour exterminer les hérétiques en Allemagne, afin que ceste contagion ne se répandist sur la France (1). »

Les religieux de l'abbaye de Saint-Denis y allaient de trois en trois ans. A l'époque des guerres de religion, lors de la bataille de Saint-Denis, l'image fut cachée au fond d'un puits par un bon paysan nommé Dignet, et les Parisiens érigèrent alors une confrérie sous le titre de Notre-Dame-des-Vertus à Saint-Julien le Pauvre. Mais l'église fut rebâtie depuis et l'image replacée sur son autel, richement décoré de marbre et de bronze.

« Louis XIII, dit la notice que je viens de citer, s'y voua en l'acte de sa majorité l'an 1614, et l'année suivante, au retour de la Bretagne, et a rendu ses vœux, vœux plusieurs fois bénis du ciel, vœux alloués au ciel par l'entremise de Notre-Dame-des-Vertus. »

L'abbé Lebeuf raconte aussi qu'une dame Pollalion, morte en 1657, venait de Paris nu-pieds en pèlerinage à cette même église, même l'hiver, pour demander à Dieu la santé du roi et de la famille royale.

Le célèbre Isaac de la Pereyre, l'auteur des *Préadamites*, passa les dix dernières années de sa vie chez les Oratoriens d'Aubervilliers, et y mourut le 31 janvier 1676.

Ce village s'est appelé en latin *Halberti* ou *Auberti-Villare*, ou *Albervillare*.

AUBIAC (France), dans le département de la Gironde. *Voy.* VERDELAIS.

AUCH. (France), chef-lieu du département du Gers.

La ville d'Auch s'appela du temps de la conquête romaine *Augusta Auscaurum* ou *Ausciorum*. Pomponius Mela la nomma *Elusaberris*, à cause de la ville d'*Elusa*, qui en était voisine.

Auch n'a le titre d'archevêché que depuis le XIII[e] ou le XIV[e] siècle : c'était auparavant un simple évêché suffragant d'Elusa. Elusa fut détruit par la suite des temps, et n'est plus qu'un village nommé Cintat, tandis que la ville d'Auch, jadis capitale de la Gascogne, a gardé son ancienne importance. Auch fut délivrée des fureurs des huguenots par la protection spéciale de la sainte Vierge, pour qui elle a gardé une profonde vénération. *Voy.* Gumppenberg *Atlas Marianus*, n° DXXIV.

AUFKIRCHEN (Bavière). Notre-Dame d'Aufkirchen.

Cette église, dédiée à la sainte Vierge, dont on y conserve une image miraculeuse, fut achevée en 1500, le 16 octobre, et la dédicace s'en fit avec une grande solennité.

Elle faillit être consumée en 1625 par un terrible incendie, au milieu duquel néanmoins fut sauvée l'image de la sainte Vierge, que les flammes n'atteignirent point. *Voy.* Gumppenberg, *Atlas Marianus*, n° DCCLXXXIV.

AUGSBOURG (Souabe). Gumppenberg y comptait quatre images miraculeuses : la Vierge d'Augsbourg, la Vierge du Refuge, la Vierge de Saint-Uldric, et enfin la Vierge Secourable (*Auxiliatrix*).

La Vierge de Saint-Uldric et la Vierge d'Augsbourg remontent au X[e] siècle. Elles ont été fondées par saint Uldric, mort en 973 et canonisé par le pape Jean XV en 993.

AUGUSTIN (Saint-) (France), paroisse composée de plusieurs hameaux et autres maisons isolées, formant une commune dans le département de Seine-et-Marne, arrondissement et canton de Coulommiers, dans la Brie, et diocèse de Meaux. Cette paroisse est éloignée de 13 lieues et demie à l'est de Paris.

Les principaux des hameaux de la commune de Saint-Augustin sont Bargny, le Mesnil-sur-Bargny, Brie, Champ-Roger et partie des Bordes.

L'église paroissiale est isolée sur une éminence avec un vieux château. Il se fait en ce lieu un pèlerinage sous l'invocation de sainte Aubierge ; on y remarque une chapelle antique et une fontaine très-abondante.

AULICA (Allemagne), dans la Saxe, autrefois le siége d'un évêché, qui a été transféré dans la suite à Hildesheim. Albert Crantz (t. I, p. 9 et 10) nous apprend à quelle occasion ce siége fut fondé, et la cause de sa translation. Charlemagne, n'étant pas encore empereur, s'arrêta dans la Saxe orientale parce qu'il voyait que quelques-uns des peuples nouvellement conquis étaient prêts à remuer, comptant sur le secours des Vandales. Il campa et se fortifia entre deux ruisseaux, qui se joignent dans cette province. Ses courtisans nommèrent ce lieu Aulica. Il remarqua que ces peuples étant trop loin de Salingsted où était alors l'évêché qui a été depuis celui de Halberstadt, avaient besoin d'avoir leur propre pasteur. Il y éleva une église et y fit consacrer pour évêque Gunthier, qui la gouverna le reste du temps que vécut Charlemagne, jusqu'à celui de Louis son fils et son successeur. Louis étant à cheval et chassant dans cette province, et se trouvant dans un vaste désert, où il y avait un arbre, il voulut y faire sa prière. Il commanda, dit-on, que l'on y mît l'image de la sainte Vierge qu'il faisait porter partout avec

(1) Voir *Miracles de Notre-Dame-des-Vertus*, etc. Paris, 1617.

lui. Sa prière étant finie, il partit soudain; et le chapelain, se hâtant de le suivre, oublia l'image, et n'y songea que lorsqu'il fallut faire le service divin à Aulica. Il retourna aussitôt au lieu où il avait laissé l'image, et après l'avoir trouvée assez difficilement, il ne put venir à bout de l'ôter. Etonné de cette aventure, il fit de nouveaux efforts sans réussir mieux qu'auparavant. Il alla conter le cas à l'empereur, qui fit bâtir en cet endroit une église sous l'invocation de la bienheureuse Vierge. On y transféra par la suite le siége de l'évêché, qui était auparavant à Aulica; et cette église donna lieu à la fondation d'une ville, qui est aujourd'hui celle de Hildesheim.

AUNEAU (France), bourg de l'ancienne généralité d'Orléans, aujourd'hui du département d'Eure-et-Loir, arrondissement de Chartres, chef-lieu de canton, et diocèse de Chartres. Il est situé à 16 lieues de Paris.

C'était autrefois une ancienne baronnie et châtellenie. L'église paroissiale, dite de Saint-Remy, est à un demi-quart de lieue du bourg. Près de cette église se trouve une communauté de religieuses, nommées Filles-de-la-Providence.

Depuis un temps immémorial il existe à Anneau un pèlerinage connu sous le nom de Saint-Maur, qui attire une affluence considérable de fidèles. On ne lui connaît d'autre interruption que celle qui eut lieu pendant les deux années de la terreur révolutionnaire. On y remarque une source, aux eaux de laquelle est attribuée la vertu de guérir de la goutte. Ce pèlerinage commence le 23 juin de chaque année et se continue tous les vendredis et les dimanches, jusqu'à l'ouverture de la moisson.

On y fait aussi, dit-on, un pèlerinage en l'honneur de la sainte Vierge.

AURAY, ou Notre-Dame d'Auray (France), dans l'ancienne Bretagne.

Ville célèbre par son *pardon* de Notre-Dame, où l'on accourt de toutes les parties de l'Armorique. Auray est regardée comme une ville sainte, et sa Vierge comme miraculeuse : elle fait partie aujourd'hui du département du Morbihan, et n'est éloignée de Vannes que de 15 kilomètres.

AURENG-ABAD (Hindoustan), dans la province de Balagata, dont elle est la capitale.

Cette ville est grande, bien peuplée, mais sans murailles. Le prince mogol Aureng-Zeb en avait été longtemps gouverneur durant le règne de son père. Sa première femme, qu'il aimait beaucoup, mourut en cette ville. Il lui fit bâtir pour sépulture une belle mosquée couverte d'un dôme et accompagnée de quatre minarets. Ce fut tant qu'il vécut un lieu de dévotion très-fréquenté. Depuis sa mort cette mosquée est rentrée dans la condition de toutes les autres, mais la ville n'en est pas moins restée fort célèbre à cause des châsses de plusieurs musulmans qui y reposent.

AUSTREBERTE (Sainte-), en France, dans le département de la Seine-Inférieure, près de Barentin et plus près encore de Pavilly. Ce lieu est depuis longtemps un lieu célèbre de pèlerinage où l'on va honorer les reliques de sainte Austreberte, née vers l'an 630 dans le territoire de la ville de Térouanne, qui était anciennement capitale d'une partie de l'Artois. Elle était fille de Badefroy, comte palatin, c'est-à-dire seigneur de la cour, et l'un des premiers officiers de la maison du roi Dagobert Ier.

Austreberte reçut le voile des mains de saint Omer, évêque de Térouanne, et entra dans l'abbaye de Port, bâtie sur la Somme, un peu au-dessous d'Abbeville. Là elle donna l'exemple de toutes les vertus monastiques, et fut bientôt élue prieure. Elle devint ensuite abbesse de Pavilly, au diocèse de Rouen, et fut bénie par saint Ouen, archevêque de cette ville. Elle mourut le 10 février 703 ; et ses reliques, distribuées en beaucoup d'endroits où elles attirèrent bientôt une foule considérable de pèlerins, donnèrent le nom de la sainte patronne à plusieurs villages, où sa mémoire est toujours restée en grande vénération.

AUTRAS (France), dans le département de l'Ariége.

Aux environs, sur la montagne de l'Izard, il existe une chapelle dédiée à la sainte Vierge, où les bergers se rassemblent le 5 août pour lui offrir une brebis. Le nombre de ces offrandes s'élève souvent à plus de cent cinquante.

AUVILLARS (France), en Gascogne, dans le département de Tarn-et-Garonne.

Petite ville sur une hauteur qui borde la Garonne, où elle a un bon port et un pont remarquable construit en 1821. Non loin du port se trouve une chapelle bâtie au XIVe siècle par Bertrand de Got, qui devint pape sous le nom de Clément V, et unit ses efforts à ceux de Philippe le Bel pour détruire l'ordre des Templiers. Cette chapelle de pèlerinage pour les habitants du pays est sous l'invocation de sainte Catherine.

AUXERRE (France), chef-lieu du département de l'Yonne.

Cette ville formait jadis un district indépendant chez les *Senones*. Elle s'appelait en latin *Altisiodurum* ou *Autissiodurum*. Elle ne fut définitivement réunie à la couronne de France qu'en 1477, par Louis XI, après la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne.

Auxerre est située sur le penchant d'un côteau, près de la rivière d'Yonne, qui baigne une partie de ses murs.

L'église cathédrale n'a rien de remarquable, mais le palais épiscopal est un des plus beaux qu'il y ait en France. L'abbaye (aujourd'hui église) de Saint-Germain est un lieu où l'on compte jusqu'à soixante corps saints, et une quantité prodigieuse de reliques. Ce sont les papes Nicolas I, Jean VIII et Jean IX qui ont enrichi cette église de ces précieux restes, qui sont dans des grottes que Conrad, frère de l'impératrice Judith, et l'abbé commandataire de Saint-Germain firent bâtir en 850. M. Séguier, évêque d'Auxerre, fit ouvrir tous les tombeaux en 1636, et fit un pro-

cès-verbal de l'état où il avait trouvé les corps saints. On y voyait d'abord le tombeau de saint Héribalde, prince de la maison de Bavière, qui, sous Charlemagne, Louis le Débonnaire et Charles le Chauve, eut beaucoup de part au gouvernement de l'Etat. Il fut moine, puis abbé de ce monastère, et enfin évêque d'Auxerre et archichapelain, c'est-à-dire grand aumônier de France. Le tombeau de saint Fraterne, évêque d'Auxerre, venait ensuite. Ce saint fut martyrisé l'an 481. Le 29 septembre, saint Abbon, frère de saint Héribalde, religieux dans ce monastère, fut successeur de son frère dans l'évêché de cette ville. M. Séguier rapporte qu'il trouva son corps revêtu d'un cilice, d'un habit religieux et de ses ornements pontificaux. Il ajoute que son habit est fait de la même manière que celui des Bénédictins d'aujourd'hui ; mais que la couleur est d'un noir naturel et non pas de teinture. Avec le corps de saint Censure, évêque, on trouva une châsse remplie de reliques. Le pilier attenant à l'autel de Saint-Benoît porte cette inscription : POLYANDRION. M. Séguier y trouva trente corps saints, et les instruments de leur pénitence ou de leur martyre. Saint Romain y est peint non-seulement parce qu'il a été le père nourricier de saint Benoît, mais aussi parce qu'on y conserve plusieurs de ses reliques. Près du tombeau de saint Héribalde, on voit aussi la figure de saint Grégoire, parce que son corps y a reposé jusqu'en 1370, qu'il fut transporté dans la nef où il est à présent.

A la fenêtre de Saint-Benoît sont les reliques trouvées avec le corps de saint Censure, dans la chapelle de sainte Maxime, dame italienne, venue en France à la suite du corps de saint Germain, lorsqu'on le transporta ici de Ravenne, où ce saint mourut ; de saint Optat, évêque d'Auxerre, de saint Satin et de saint Mémorien, prêtres.

Saint Géran, religieux de l'abbaye de Soissons, ensuite évêque d'Auxerre ; saint Marian, prêtre et religieux de l'abbaye de son nom ; saint Aunaire, prince de la première race des rois de France, religieux et abbé de ce monastère, puis évêque d'Auxerre ; et saint Désiré, parent de la reine Brunehaut, avaient aussi leur sépulture dans cette église.

Le corps de saint Martin, archevêque de Tours, a reposé pendant trente et un ans dans la chapelle de cette église qui est dédiée à ce saint. Les corps de saint Batton, de saint Allode, de saint Urse, évêque d'Auxerre, reposent ici. Cette chapelle est d'ailleurs remplie de reliques.

Quand le corps de saint Germain fut apporté ici de Ravenne, il avait été mis dans une châsse d'or, enrichie de pierreries d'un prix inestimable ; mais elle a été enlevée par les prétendus réformés, et les reliques dispersées ; en sorte qu'il ne reste plus dans ce tombeau que de la cendre du corps de ce saint et quelques petits ossements. Cette chapelle de Saint-Germain est comme le centre de la sainteté de l'église de cette abbaye. Il n'y a point de lieu plus rempli de corps saints et de reliques. Du côté de l'Epître sont deux corps saints, et de l'autre côté il y en a trois. Le fond de la chapelle en est rempli. On y remarque principalement les tombeaux de saint Théodore et de saint Romain, évêques; celui de saint Loup, évêque : quelques-uns ont cru qu'il était archevêque de Besançon, d'autres, évêque de Lausanne ; on ne le trouve néanmoins dans aucun des catalogues de ces églises. Il y a beaucoup d'apparence que c'était un évêque régionnaire ou chorévêque, sans titre d'aucune église, selon l'usage du V[e] siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut le directeur de la princesse Clotilde à laquelle nous devons la conversion de Clovis et celle de la France entière.

L'évêché d'Auxerre reconnaît saint Pellegrin pour son premier évêque; il fut envoyé de Rome en 261 par le pape Sixte II et martyrisé sous Aurélien en 273. L'évêque d'Auxerre est le premier suffragant de l'archevêché de Sens. Le comte d'Auxerre ou celui qui le représentait, les barons de Donzy, de Saint-Vrain et de Toucy relevaient de l'évêché et devaient hommage à l'évêque. Ils portaient le dais le jour de son entrée solennelle et portaient même ce prélat dans un fauteuil depuis l'église de Saint-Germain jusqu'à la cathédrale : ce qui n'a pas été observé depuis la fin du XVII[e] siècle.

L'église cathédrale d'Auxerre est dédiée à saint Etienne.

Notre-Dame de la Cité était une église collégiale dans l'enceinte de l'ancienne ville d'Auxerre. Ce chapitre était composé d'un chantre, d'un trésorier, et de dix-huit chanoines.

L'abbaye de Saint-Germain dont j'ai parlé, était de l'ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Saint-Maur. Elle fut fondée en 422 par saint Germain dans sa maison paternelle. Il dédia cette église sous le nom de saint Maurice, et y mit pour la desservir le saint prêtre Saturne et des religieux. C'est là qu'il fut enterré en 448; et l'église ayant été rebâtie plus magnifiquement qu'elle n'était, par sainte Clotilde, environ l'an 500, elle prit le nom de saint Germain son fondateur, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

L'abbaye de Saint-Marian d'Auxerre était de l'ordre de Prémontré, et fut fondée en 423, par saint Germain, sous l'invocation de saint Côme et de saint Damien. Saint Marian, qui s'y sanctifia, fut cause que dans la suite on lui donna son nom. Elle fut ruinée par les Normands vers l'an 903; les Prémontrés s'y établirent en l'an 1159 ; les protestants la détruisirent en 1565, et la communauté fut transférée dans l'église de Notre-Dame de la Dehors.

Celle de Saint-Julien d'Auxerre était tenue par des filles de l'ordre de Saint-Benoît. Elle fut fondée l'an 620 par saint Pallade, évêque d'Auxerre, sous le titre de Saint-Julien, dans le faubourg de Saint-Martin, qui en dépendait tant pour le spirituel que pour le temporel.

Celle des Iles à Auxerre était de l'ordre de

Cîteaux. Elle avait environ cinq mille livres de revenu, tant pour l'abbesse que pour les religieuses.

Outre ces chapitres et ces abbayes, on comptait dans Auxerre huit paroisses, plusieurs couvents de religieux et de religieuses; un collége établi l'an 1618; l'hôpital de la Madeleine, fondé au xv° siècle pour les malades de l'un et de l'autre sexe, et pour les enfants trouvés; un hôpital général, fondé par Nicolas Colbert, évêque de cette ville, etc.

Le P. Gumppenberg comptait de son temps, à Auxerre, cinq madones miraculeuses ou du moins qu'il regardait comme telles, mais dont il ne savait pas l'histoire:

Notre-Dame de Lainset,
Notre-Dame-des-Vertus ou des-Miracles,
Notre-Dame-de-Bon-Repos,
Notre-Dame-du-Puits-Sacré,
Et Notre-Dame de Chartres, ou la Vierge qui doit enfanter (*Virgo Paritura*).

AVELLINO (royaume de Naples). C'est l'ancien *Abellinum :* cette ville est, aujourd'hui presque ruinée, depuis le tremblement de terre de 1694. Gumppenberg y avait découvert une image miraculeuse de la sainte Vierge sous le nom de *S. Maria Incoronata*. Cette image était placée, non dans la ville même, mais sur la route qui va d'Avellino à Nola. Elle avait même d'abord été honorée dans cette dernière ville.

AVENAY (France), abbaye de Saint-Pierre d'Avenay, en Champagne, dans le département de la Marne. Ce lieu était surtout célèbre autrefois par sa dévotion au monastère, dont La Martinière, d'après Baugier (1), nous donne le récit suivant :

« L'abbaye de Saint-Pierre d'Avenay est un monastère de filles de l'ordre de Saint-Benoît, dans ce bourg. Ce monastère, qu'on dit de fondation royale, est l'un des plus anciens du royaume; il fut construit et fondé vers la fin du VII° siècle, par saint Gombert, frère de saint Nivard, archevêque de Reims, et par son épouse sainte Berthe, dont la naissance ne pouvait être que très-illustre, quoique l'histoire n'en dise rien, ayant épousé le beau-frère de Childéric, deuxième roi d'Austrasie et depuis roi de France, marié à Blotide ou Bilechide, sœur de saint Gombert, que quelques historiens croient avoir été maire du palais; d'autres prétendent que sainte Berthe fonda seule ce monastère, et que saint Gombert fonda en même temps un autre monastère de filles à la porte de la ville de Reims, appelé à présent la porte Basée ou Basilicaire, où est le collége de l'Université. Il se nommait monastère royal ou fiscal, dédié à saint Pierre; et quand le collége fut bâti, on y voyait des restes d'un cloître près la chapelle Saint-Patrice. Ce monastère subsistait encore du temps de Flodoard, sous les rois Charles le Simple et Louis d'Outre-Mer, son fils. Les revenus de ce monastère ont été augmentés par les rois de France et par les comtes de Champagne. Saint Gombert avait eu des enfants d'un premier mariage, mais on croit qu'ayant épousé sainte Berthe, il vécut avec elle en continence. Saint Gombert, ayant fait bâtir à Reims le monastère des religieuses dont nous venons de parler, sous la règle de saint Benoît, et dont les biens furent unis dans la suite à l'archevêché de Reims, il passa en Irlande, où il fonda un monastère d'hommes, dans lequel il mena une vie angélique; mais quelques barbares étant entrés en Irlande, et ayant porté dans ce royaume le fer et le feu, ils n'épargnèrent pas ce monastère, ni saint Gombert, auquel ils coupèrent la tête. Berthe imita l'exemple de son époux, et fit construire à son tour le monastère d'Avenay dont nous parlons; elle y mit des filles de Saint-Benoît, qui la choisirent pour leur abbesse, et elle vécut en cette solitude dans la pratique continuelle de toutes les vertus chrétiennes. Elle mourut, comme son époux, de mort violente; car elle fut assassinée dans son lit par les enfants du premier lit de saint Gombert son époux, en haine de ce que leur père avait employé la meilleure partie de ses biens à faire bâtir des monastères, et à donner à sainte Berthe de quoi fonder richement celui d'Avenay.

« Le corps de saint Gombert ayant été apporté à Avenay du vivant de cette sainte et par ses soins, ces deux époux furent inhumés dans le même tombeau qu'on voit encore aujourd'hui dans un chapelle de cette abbaye, d'où ils furent tirés dans la suite des temps, et mis chacun dans une châsse d'argent où ils sont à présent à la chapelle pratiquée dans le cloître des religieuses, avec deux autres châsses de même métal, où sont enfermées les reliques de quelques autres saints; et où il y a toujours une lampe allumée. On prétend qu'il s'est fait dans les siecles passés plusieurs miracles au tombeau de saint Gombert et de sainte Berthe, pour la guérison des aliénés; et qu'il s'en est fait aussi de nos jours qui ont été bien avérés, et qu'il continue de s'en faire encore. L'on y vient pour cet effet de tous les endroits du pays en pèlerinage. Parmi le grand nombre d'abbesses qui ont succédé à sainte Berthe, il y en a plusieurs recommandables par leur naissance et par leurs vertus: mais, sans entrer dans le détail de toutes ces abbesses, on se contentera de remarquer que la première dont on ait eu connaissance depuis sainte Berthe, s'appelait Alix, et qu'elle vivait au milieu du XI° siècle. La première, nommée abbesse par le roi François Ier, en vertu du concordat, fut Françoise, fille d'une vertu exemplaire, et après elle ont été abbesses successivement, Marguerite de la Dièse, Louise de Linange, Françoise de la Mark de Bouillon, Marie-Françoise de Lévis de Ventadour, sa nièce de Beauvilliers, la princesse Bénédicte de Gonzague, reine de Pologne; Brulard de Sillery, Marie Canclion de Treldn, nièce du chancelier de Sillery, du côté de sa mère; Marie-Eléonore de Brulard de Sillery, petite-fille dudit chancelier, nièce d'Eléonore d'Estampes, archevêque de Reims, à laquelle a succédé madame de Boufflers, sœur du feu maréchal-duc de ce nom,

(1) *Mémoires histor. de la Champagne*, tom. II, 57.

Les jardins de cette maison sont fort grands, beaux et fort bien entretenus. Celui qui est nommé le Breuil, est peut-être le plus beau qui soit dans aucune maison religieuse de tout le royaume. Ce monastère est grand, bien bâti; l'église, quoique ancienne, a un air de beauté. Les religieuses du chœur sont au nombre de trente à quarante, outre les converses. Il y a dans l'église de cette abbaye six chanoines prébendés à la collation de l'abbesse, qui sont tenus d'y faire le service. »

Cette abbaye fut détruite à la révolution française de 1789, et, depuis, ce pays n'a plus aucun intérêt particulier.

AVERSA (Italie), dans le royaume de Naples.

La ville d'Aversa, sur la route de Naples à Capoue, renferme plusieurs églises dédiées à la sainte Vierge, entre autres celles de l'Annunziata et celle de Sainte-Marie-des-Anges.

Comme toutes les madones italiennes, celles-ci sont l'objet d'un pèlerinage; mais le plus connu à Aversa est celui de Casaluce. *Voy.* CASALUCE.

AVESNES (Hainaut). Notre-Dame de Cunioles, que Gumppenberg cite comme miraculeuse dans son *Atlas Marianus*.

On dit que la Vierge d'Avesnes en Hainaut, vénérée sous le petit porche de l'église, délivra la ville des ennemis, en les effrayant avec une baguette blanche, dépouillée de son écorce.

AVIGNON (France), chef-lieu du département de Vaucluse, et autrefois capitale du comtat Venaissin.

Les papes y fixèrent leur résidence en 1305, depuis Clément V, natif de Bazas en Gascogne, jusqu'en 1377, époque où Grégoire XI rétablit le siége à Rome, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Clément V, Jean XXII et Benoît XII n'avaient aucune autorité pour le temporel dans cette ville; mais, en 1348, Clément VI, en ayant acheté la propriété à Jeanne, reine de Sicile et comtesse de Provence, avec tout le territoire de cette ville, pour la somme de 80,000 florins, les papes y exercèrent la souveraineté temporelle jusqu'en 1791, époque où la France s'en empara.

Suivant les traditions locales, la foi fut portée à Avignon par sainte Marthe, sœur de Lazare et de sainte Marie-Madeleine. Saint Ruf passe pour avoir été le premier évêque du pays. Saint Magnus et saint Agricol, son fils, tous deux citoyens d'Avignon, furent du nombre de ses successeurs. Ce dernier est reconnu pour le principal patron de la ville.

L'église d'Avignon n'eut d'abord que le titre d'évêché, suffragant de la métropole de Vienne, ensuite de celle d'Arles. Mais le pape Sixte IV l'érigea en archevêché en 1475, en faveur de son neveu, le cardinal Julien de la Rovère, qui depuis fut pape sous le nom de Jules II; il avait alors pour suffragants les évêchés de Carpentras, de Cavaillon et de Vaison, distraits de la métropole d'Arles; aujourd'hui, il a ceux de Nîmes (Gard), de Valence (Drôme), de Viviers (Ardèche), et de Montpellier (Hérault).

L'église métropolitaine d'Avignon est sous l'invocation de Notre-Dame-des-Dons. C'est une nef avec des chapelles des deux côtés, très-bien décorées. Le chœur est revêtu de dorures, et l'on y voit, dit Robert de Hesseln, les neuf médaillons des papes qui avaient fait d'Avignon le siége de la papauté. « On est ébloui de l'éclat de l'or et de l'argent dont brille le maître-autel : onze grosses lampes d'argent et deux chandeliers énormes du même métal ajoutent beaucoup à la magnificence des ornements, etc. »

On comptait à Avignon, avant la révolution de 1789, dix-neuf images miraculeuses de la sainte Vierge : c'étaient Notre-Dame-*des-Dons*, *du-Lis*, *de-la-Garde* ou *de-la-sainte-Garde*, fondée par le cardinal d'Armagnac; *des-Miracles*, qui délivra des flammes un condamné à mort; *du-bon-Conseil; du-Carmel*, chez les Carmes et chez les Carmélites de la ville; *des-saints-Cheveux*, en mémoire des cheveux de la sainte Vierge que l'on conservait à Avignon; *de-la-Brune; de-bon-Repos; d'Averne; de-Saint-Augustin-d'Avignon*, en 1646; *de-la-Miséricorde*, en 1641; *du-Mont; du-Refuge*, établie à Avignon, vers le milieu du XVII[e] siècle; *de-bonne-Espérance*, célèbre depuis un fameux miracle qu'elle opéra en 1407; *de-Vergues; de-la-Visitation-Sainte-Marie; la-Blessée*, qui délivra la ville d'un siége l'an 897, et fit depuis plusieurs miracles; enfin, *Notre-Dame-la-Principale*, qui était vénérée dans l'église de ce nom.

« La construction du pont de Saint-Bénézet, à Avignon, fut l'un des événements remarquables du XII[e] siècle. Ce monument gigantesque parut une inspiration divine. Il établissait comme un nouveau lien de fraternité entre la Provence, le comtat Vénaissin et le Dauphiné. Il mettait fin à des difficultés de communication et à des dangers sans nombre. Le pauvre peuple surtout ne se lassait point de s'extasier sur cette possibilité de passer désormais d'une rive à l'autre du vaste fleuve à pied, à cheval, en chariot, à toute heure, en tout temps, en toute saison, si rapidement et avec tant de sécurité. La tradition et les chroniques attribuent la première pensée de ce pont à un petit berger d'Alvilard, dans le Vivarais, âgé seulement de douze ans. Peut-être a-t-on exagéré sa jeunesse. Mais la croyance que Bénézet avait obéi à un ordre de Dieu en venant à Avignon annoncer et prêcher la construction du pont, s'est conservée dans nos départements méridionaux. La légende suivante consacre le récit du miracle :

« Il y a longtemps, avant l'arrivée des papes à Avignon, avant que les tours du palais fussent bâties, un jeune pâtre, nommé Bénézet, gardait dans la campagne les brebis de sa mère. Un jour, le soleil s'obscurcit, il y eut comme un voile qui couvrit sa face, et tout à coup ces mots retentirent dans l'air, répétés par trois fois :

« — Bénézet, mon fils, écoute la voix de Jésus-Christ.

« L'enfant, étonné, répondit :

« — Où êtes-vous, Seigneur? J'entends votre voix et je ne vois personne.

« — Ecoute sans crainte, reprit la voix : je suis ce Dieu qui créa d'un mot le ciel, la terre, la mer, le monde entier.

« — Eh bien! mon Dieu, que dois-je faire?

« — Abandonne le troupeau de ta mère, et va bâtir un pont sur le Rhône.

« — Seigneur, j'ignore où coule le Rhône, et je n'ose laisser le troupeau confié à mes soins.

« — Ne t'ai-je pas dit de croire? marche sans crainte, je ferai garder tes brebis et je te donnerai un guide fidèle.

« — Ah! Seigneur, je ne possède que six oboles; comment construire un pont?

« — Tu le sauras, mon fils, je t'en révèlerai les moyens.

« Obéissant à l'ordre de Dieu, le jeune berger se mit en route, et il ne tarda pas à rencontrer un ange en habit de pèlerin, qui lui dit :

« — Cher enfant, suis-moi sans inquiétude; je te guiderai auprès du fleuve où tu dois construire un pont, et je t'enseignerai à le faire.

« Cela dit, ils arrivèrent en un instant sur les bords du Rhône. A l'aspect de la largeur du lit du fleuve, l'enfant, frappé de stupeur, s'écria qu'il était impossible d'y construire un pont.

« — N'élève aucun doute, mon fils, lui répondit l'ange avec douceur; l'esprit de Dieu plane sur toi. Voilà une barque pour traverser le fleuve; entre dans Avignon et fais connaître ta mission à l'évêque ainsi qu'au peuple.

« A ces mots, l'ange disparut.

« Bénézet, s'approchant de la barque, pria le batelier de le transporter sur l'autre rive pour l'amour de Dieu et de la vierge Marie.

« Le batelier, qui était juif :

« — Je n'ai que faire de ta vierge Marie, lui dit-il; j'aime mieux trois deniers que sa protection.

« L'enfant lui donna trois oboles, dont le batelier se contenta, faute de mieux, et il le déposa bientôt à la porte de la ville.

« Bénézet y entra et y trouva l'évêque Pons, auquel il fit part de sa mission. L'évêque, ne le pouvant croire, l'envoya au viguier; celui-ci l'écouta avec colère et lui dit :

« — Comment un individu de ton espèce accomplirait-il ce que les hommes les plus puissants, et même l'empereur Charlemagne, n'ont osé entreprendre. Au reste, les ponts se composent de pierres et de ciment; je veux te fournir une pierre qui se trouve dans mon palais; si tu la portes, je croirai alors à la réussite de ton projet.

« Bénézet, plein de confiance en Dieu, se rendit au palais du viguier, suivi de tout le peuple, et là il souleva l'énorme pierre, que les efforts réunis de trente hommes n'auraient pas remuée; il la chargea sur ses épaules avec la même facilité que s'il se fût agi d'un petit caillou. S'avançant ainsi à la tête de la population, il vint au bord du fleuve placer cette pierre comme fondation de la première arche du pont.

« Les spectateurs, dans leur admiration, célébraient la puissance de Dieu. Le viguier, le premier, tomba à genoux, saluant Bénézet du nom de Saint; il lui donna trois cents sous. En quelques instants les dons de la foule s'élevèrent à cinq mille sous, destinés aux frais de construction du pont. »

« Les historiens sont plus concis que le légendaire. Voici ce que rapporte Papon dans son histoire générale de la Provence : « Un berger nommé Bénézet, que ses vertus ont fait mettre au rang des saints, conçut le projet du pont; et telle fut la force de ses motifs, qu'il anima de son zèle l'évêque et tout le peuple d'Avignon. Le pont fut construit dans l'espace de onze ans; il avait 42 mètres de long et dix-huit arches (d'autres auteurs disent dix-neuf et même vingt-cinq). On établit tout auprès, du côté de la ville, une communauté de religieux chargés de recevoir les pèlerins, de veiller à la conservation du pont, et d'en construire d'autres sur le Rhône, d'où leur vint le nom de frères pontifes ou faiseurs de ponts. Celui du Saint-Esprit est un monument de leurs travaux. »

« En 1669, la rapidité du fleuve emporta plusieurs arches qui ne furent point remplacées : insensiblement le pont fut réduit à l'état de ruine. Depuis longtemps on en a construit un autre qui est dans une position plus centrale et à la tête des promenades; mais on a respecté les restes de l'ancien. M. P., t. XIV, février 1746. »

Bénézet fut canonisé sous le pontificat d'Innocent IV, et l'on déposa ses reliques dans la petite chapelle du pont. Cette chapelle ne les possède plus aujourd'hui; elles avaient été transférées, en 1674, dans l'église des Célestins, et elles ont disparu à l'époque de la révolution de 1789.

Nous terminerons cet article par quelques lignes empruntées à l'*Echo de Vaucluse*.

« Bénézet vint effectivement à Avignon en 1177. Malgré son humble extraction, il annonça que le but de son voyage, inspiré par Dieu même, se rapportait à la construction d'un pont sur le Rhône. Pendant sept ans entiers, il poursuivit l'accomplissement de cette œuvre gigantesque qu'il n'eut pas le bonheur de voir achever. Il mourut en 1184; il mourut dévoré sans doute par l'ardeur de son zèle, par les travaux auxquels il s'était livré; mais du moins en tombant il put pressentir la réalisation du noble rêve de sa vie

« La confrérie des *Frères pontifes* se trouvait organisée à Avignon par les inspirations du vertueux berger d'Avilard; il se survivait dans chaque membre de cette institution; son esprit les animait; sa pensée planait sur eux, et, quatre ans après la mort de Bénézet, en 1188, le pont fut terminé. Avec l'immense développement de ses ressources, au milieu

des conquêtes de la science et de l'industrie, notre civilisation moderne n'oserait pas se promettre un pareil résultat dans le cours de onze années. Alors, il est vrai, la religion ennoblissait tous les actes de l'existence sociale et individuelle; elle avait un riche salaire pour les sueurs de l'ouvrier et de sublimes illuminations pour le génie de l'architecte.

« Hommes, femmes, vieillards, enfants, la population entière s'associait à la sainte entreprise; plus de distinctions de rangs, de sexe, d'âge, de fortune; la foi suppléait à l'insuffisance des moyens humains. A sa voix d'énormes blocs de pierre s'arrondissaient en voûte, se profilaient en arcades, ou descendaient en masses compactes dans les profondeurs du fleuve. Malgré les deux bras du Rhône et l'île qui les sépare, la ville de Saint-André devenait un faubourg d'Avignon : vingt-cinq arches courant à travers un espace de 1947 mètres, leur servaient de lien.

« Comme un moissonneur fatigué qui s'endort au milieu du jour, avant d'avoir fini sa gerbe, l'architecte inspiré avait déposé l'équerre et le compas; mais il était toujours identifié à son œuvre. Par un de ces touchants hommages qui n'appartiennnent qu'aux siècles de croyance et de foi, les Avignonnais placèrent le monument sous l'invocation spéciale du fondateur. Non seulement ils donnèrent à leur pont le nom de Bené et, mais ils furent mieux inspirés ; ils déposèrent ses dépouilles mortelles dans une petite chapelle bâtie sur un éperon accolé à la deuxième arche. Ces fastueuses pyramides que les rois égyptiens élevaient à leur néant, et qui fatiguent la terre de leur poids inutile, valent-elles le tombeau de l'humble berger d'Alvilard ? »

AVILA (Espagne), sur l'Adaja, chef-lieu de l'intendance de son nom. C'est la patrie de sainte Thérèse et le siége d'un évêché suffragant de Compostelle.

Gumppenberg y compte six Vierges miraculeuses, dont il donne l'histoire.

La première est Notre-Dame-des-Grâces, conservée dans le couvent des Carmélites Déchaussées d'Avila. Sainte Thérèse raconte, dans sa *Vie*, qu'elle l'a vue souvent environnée d'anges et de lumières.

La deuxième est Notre-Dame-des-Soleils. Cette Vierge miraculeuse fit transporter une nuit par les anges un prêtre captif en Algérie, qui l'avait suppliée de le délivrer. Elle le fit déposer encore lié de ses chaînes, au pied de son autel ; c'est là seulement qu'il fut mis en liberté, et il suspendit ses entraves auprès de la statue. Gumppenberg raconte ensuite plusieurs autres miracles qu'on pourra lire dans son *Atlas Marianus*, n. CLXXXI.

La troisième est celle qui était placée sous le maître-autel de l'église de Saint-Vincent d'Avila.

La quatrième est Notre-Dame-des-Vaches.

La cinquième, appelée *Meliorata*, devait ce nom à une circonstance particulière de sa fondation. Maria Pérez, ayant reçu de ses parents une dot considérable, la ménagea si bien et l'*améliora* si habilement, qu'elle put s'en servir pour élever un petit oratoire à la sainte Vierge, où elle voulut finir ses jours dans la retraite et dans la prière. Ceci se passa vers l'an 1300. Marie Pérez ne mourut pas néanmoins dans cet ermitage ; car elle se retira, quelque temps avant sa mort, dans un couvent voisin.

Enfin, deux images qui portaient le nom de Souterraines, parce qu'il fallait descendre plusieurs marches pour arriver aux chapelles où elles étaient honorées. L'une de ces chapelles était l'endroit même où la statue de pierre qu'on y vénérait avait été découverte. On citait plusieurs miracles attribués à cette statue

AVRANGABAD. *Voy.* **AHMEDNAGAR.**

AVRANGABAD (Hindoustan), ancienne capitale du Dekkan, avant que la résidence du souverain eût été transférée à Halderâbâd. C'est une grande ville mais à moitié ruinée et déserte.

On y admire le superbe mausolée de Rabia-Dourâni, fille d'Avrangzeb, qui ressemble un peu au célèbre Tadj-Mahâl, et les restes du palais de ce monarque sont avec l'immense bazar, d'environ deux milles de long, les édifices les plus remarquables de cette ville, résidence favorite d'Avrangzeb qui se plaisait à l'agrandir et à l'embellir.

AYASOLOUK (Asie Mineure). *Voy.* **AIAYOUNI.**

AZAMBUJA (Portugal). Notre-Dame-des-Vertus.

Cette Vierge fut trouvée par des bergers qui conduisaient leurs troupeaux l'an 1403. La chapelle fut bâtie en 1438 ; elle devint plus tard une église qui fut donnée aux Pères franciscains. Gumppenberg la cite comme possédant une image miraculeuse.

AYZAC (France), en Gascogne, dans le département des Hautes-Pyrénées.

A peu de distance, au pied de la montagne d'Aysi, on remarque la grotte Ouzous, excavation calcaire qui fut jadis un lieu célèbre de dévotion. Le bénitier y est constamment rempli par l'eau qui suinte du rocher.



BABEL (Tour de) [Chaldée], dans le pays de Sennaar.

Tour que le genre humain tâcha d'élever dans l'Asie. On fixe la construction de la tour de Babel et la confusion des langues vers l'an du monde 1775, et cent vingt ans

après le déluge. On croit selon Josèphe (*Antiq.*, l. I, c. 5) que Nemrod fils de Chus fut le principal auteur de l'entreprise de la tour de Babel. Il voulait, dit Josèphe, bâtir une tour si élevée, qu'elle pût le garantir d'un nouveau déluge, et le mettre en état de venger même contre Dieu la mort de ses ancêtres, causée par le déluge. Il est difficile de croire qu'il se soit mis une aussi folle idée dans l'esprit. L'Ecriture dit simplement que les hommes étant partis de l'Orient, et étant venus dans la terre de Sennaar, se dirent les uns aux autres : Faisons-nous une ville et une tour dont le sommet s'élève jusqu'au ciel, et rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre. Or le Seigneur voyant qu'ils avaient commencé cet ouvrage, et qu'ils étaient résolus de ne pas le quitter qu'ils ne l'eussent achevé, descendit et confondit leur langage; en sorte qu'ils furent contraints de se disperser par toute la terre et d'abandonner leur entreprise. On ne sait pas jusqu'à quelle hauteur cette tour avait été élevée; et tout ce que l'on en trouve dans les auteurs ne mérite aucune créance. Plusieurs ont cru que la tour de Bélus, dont parle Hérodote (l. I, c. 181), et que l'on voyait encore de son temps à Babylone, était la tour de Babel, ou du moins qu'elle avait été bâtie sur les fondements de l'ancienne. Ce dernier sentiment paraît d'autant plus vraisemblable, que cette tour était achevée et avait toute sa hauteur. Elle était composée, dit Hérodote, de huit tours placées l'une sur l'autre en diminuant toujours en grosseur, depuis la première jusqu'à la dernière. Au-dessus de la huitième était le temple de Bélus. Cet auteur ne dit pas quelle était la hauteur de tout l'édifice, mais seulement que la première des huit tours, et celle qui servait comme de base aux sept autres avaient un stade ou cent cinquante pas en hauteur et en largeur, ou en carré, car son texte n'est pas bien clair. Quelques écrivains croient que c'était là la hauteur de tout l'édifice, et Strabon l'a entendu en ce sens. D'autres soutiennent que chacune des huit tours avait un stade, et que tout l'édifice avait huit stades ou mille pas de hauteur; ce qui paraît impossible. Toutefois saint Jérôme (*In Isai.* c. XIV, l. V, p. 114. *nov. edit.*) dit sur le rapport des autres qu'elle avait quatre mille pas de hauteur. D'autres lui en donnent davantage. Bélus, roi de Babylone, à qui l'on attribue le bâtiment de la tour dont parle Hérodote, a vécu longtemps après Moïse; soit qu'on entende sous ce nom Bélus, père de Ninus, ou Bélus, fils de Sémiramis. Usserius ne met Bélus, père de Ninus, que sous la judicature de Samgar, vers l'an du monde 2682, de la période Julienne 3392, longtemps après Moïse. Les nouveaux voyageurs varient dans la description qu'ils nous donnent des restes de la tour de Babel. Fabricius dit qu'elle peut avoir environ un mille de tour. Guion dit la même chose. Benjamin, qui est beaucoup plus ancien, dit qu'elle avait deux mille pas de long par les fondements. Le sieur de la Boulaye le Gouz, gentilhomme angevin, qui dit avoir fait un assez long séjour à Babylone ou Bagdad, dit qu'il y a environ à trois lieues de cette ville une tour nommée Mégara située entre l'Euphrate et le Tigre, dans une rase campagne. Cette tour est toute solide en dedans, et ressemble plutôt à une montagne qu'à une tour. Elle a par le pied cinq cents pas de circuit; et comme la pluie et les vents l'ont beaucoup ruinée, elle ne peut avoir de hauteur qu'environ cent trente-huit pieds de roi. Elle est bâtie de briques qui ont quatre doigts d'épaisseur, et après sept rangs de briques, il y a un rang de paille de trois doigts d'épaisseur, mêlée avec de la poix ou du bitume. Depuis le haut jusqu'en bas on en compte environ cinquante rangs. On peut voir ce que dit D. Calmet dans son *Commentaire sur la Genèse*. Il y a grande apparence que tout ce que l'on raconte de cette tour, excepté ce qu'on en trouve dans l'Ecriture, est fabuleux, et que les restes de quelques tours que l'on montre dans la Babylonie ne sont rien moins que les restes de la tour de Babel.

BADRINATH (Hindoustan), misérable hameau de la province de Gherwal, dans la présidence de Calcutta. Il est situé sur la rive occidentale de l'Alcananda à 10,294 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. On y voit un petit temple indien très-vénéré, très-riche, et visité annuellement par environ 50,000 pèlerins.

BAG (Hindoustan), ville du royaume de Sindhia, dans le Malwa. Elle est aujourd'hui très-déchue. Il y a dans son voisinage des excavations que M. Erskine croit être des temples bouddhistes. Les murailles d'une de ces excavations sont toutes recouvertes de peintures assez bien conservées et supérieures à tout ce que peuvent faire les artistes actuels de l'Inde.

BAGDAD (Turquie d'Asie), sur le fleuve du Tigre.

Le tombeau d'un célèbre marabout Mouley-abd-el-Kader est un lieu fort vénéré dans ce pays. C'est au pied de ce tombeau que le trop célèbre Abd-el-Kader, qui causa de si grands troubles dans nos possessions françaises de l'Algérie, conçut bien jeune encore la pensée du réveil de la nationalité arabe dans l'Atlas (*Journ. de l'Eure*, 9 janv. 1848).

A l'endroit où Mamoun bâtit la ville de Bagdad il y avait autrefois un temple consacré à l'idole Bogh; et le nom de Boghdadiens que le prêtre sabéen donne officiellement à ses coreligionnaires, prouve que cette secte de harraniens ou sabéens, au commencement de l'islam, ne se bornait pas à Harran et à ses environs, mais s'étendait jusqu'à l'endroit où Bagdad remplaça le temple des Boghdadiens, dont la ville prit le nom. Ce nom de Boghdadiens signifiait *donnés par Dieu*.

Bagdad a été souvent le séjour des sabéens et des harraniens. *Voy.* Bassora.

Bagdad est un fameux pèlerinage de Schiites. On y vénère le tombeau du septième iman Mouça ben Djafar.

BAGNEUX (France), village de l'ancienne

province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de la Seine, arrondissement et canton de Sceaux, diocèse de Paris. Il est situé sur une éminence, à 2 lieues de Paris. On prétend qu'il existait dès le VIe siècle.

L'église de Bagneux, dont la fondation remonte au XIIIe siècle, est l'un des édifices sacrés les plus remarquables des environs de Paris ; son vaisseau est fort beau ; les arcades de la nef soutiennent une galerie élégante. Le portail, d'une haute antiquité, représentait le Père éternel entouré de quatre anges portant des chandeliers. Le clocher moderne a été élevé sur la base de l'ancien clocher.

BAGNEUX (France), près de Saumur, dans le département de Maine-et-Loire. *Voy.* GAULE.

BAGOLINO (Tyrol), pèlerinage à Notre-Dame de Bagolino dans le diocèse de Trente.

Ce village est célèbre pour avoir donné naissance à sainte Lucie, qui mourut le 20 septembre 1520.

BARAITCH (Hindoustan), dans le royaume d'Aoude ; ville ancienne située sur les bords du Sarjou.

Il s'y tient tous les ans un *méla* ou foire célèbre, le premier dimanche de jeth (mai-juin) auprès du tombeau de l'illustre martyr musulman Salar Maçoud Gazi.

« Cette foire annuelle se tient au milieu d'un bois que les bêtes féroces abandonnent alors. Là mille objets s'offrent de tous côtés aux regards ; on voit partout des escarpolètes ; à chaque arbre est suspendue une balançoire. Des tentes et des bancs de marchands sont établis de tous côtés ; des sucreries de toutes sortes, de toutes couleurs, y sont artistement étalées ; des pains de plusieurs espèces, les uns à l'eau, les autres au lait, couvrent les tables des boulangers : tandis que d'un autre côté des viandes rôties ou cuites de différentes façons sont disposées sur des plats. Le riz préparé de plusieurs manières et des monceaux de fruits secs et frais, sont offerts aux acheteurs. Il y a surtout un grand débit de bétel qui se vend par paquets de cent feuilles, de petits radeaux nommés béra et de fleurs que les dévots achètent pour offrir au saint en accomplissement de leurs vœux.

« Il y a aussi des musiciens jouant de différents instruments, des jongleurs exécutant des tours d'adresse variés ; des danseurs du Décan d'une étonnante souplesse. De gracieuses bayadères, d'intrépides sauteurs de corde se font surtout remarquer. Au milieu de ces ravissants spectacles, la liqueur enivrante faite avec l'exsudation des fleurs du chanvre circule de toutes parts ; bientôt hors d'eux-mêmes les buveurs font entendre les cris de *Haé* (hélas) et de *Hou* (Dieu). Cependant chacun se rend auprès du tombeau vénéré, et offrant des fleurs ou des sucreries, il y exprime son vœu. Les chanteurs et les joueurs d'instruments de musique rendent à leur manière leurs hommages aux reliques du saint. Parmi des fleurs de lotus et des cyprès, mille bougies, mille lampes et lanternes jettent le plus vif éclat. Tout cela dure depuis le soir jusqu'au matin. Alors les pèlerins rentrent satisfaits dans la ville. On les attend avec impatience et aussitôt qu'ils arrivent on les entoure. On jette sur eux par honneur des pièces de monnaie et des guirlandes de fleurs, et chacun veut leur baiser les pieds. Ils ne parviennent à se retirer de la foule qu'en distribuant des objets qui ont touché le tombeau du saint (1). »

BAILLEUL (le) [France], village du département de la Sarthe, arrondissement et diocèse du Mans, à peu de distance de la Flèche. On y voit une église fort curieuse appartenant au style roman secondaire du XIe siècle. On lit dans la *France monumentale :*

« Son portail occidental à plein cintre présente une archivolte soutenue par quatre colonnes engagées, et garnie de six rangs d'ornements, tels que des demi-cercles avec un bouton au milieu, des zigzags, des étoiles, etc. Deux de ces rangs sont frustes. Les chapiteaux des colonnes sont également frustes ; on croit qu'ils étaient ornés d'oiseaux. Un pilastre carré est placé extérieurement de chaque côté des colonnes. Au-dessous de la croisée qui surmonte la porte, est une corniche à modillons bizarres, têtes grotesques ou grimaçantes, crapauds, lézards, etc. Une énorme tour carrée, sans corniche et à toit saillant, supporte un clocher en flèche. »

BAILLEUL-LE-SOC (France), village du département de l'Oise, arrondissement et canton de Clermont-Oise, diocèse de Beauvais, situé à 16 lieues et demie de Paris vers le nord par la route de Flandres.

On trouve dans ce village le moulin de Sainte-Fontaine, où est une chapelle renommée par les pèlerinages nombreux dont elle est le but.

Elle fut construite sous le règne de Louis XIV, en l'honneur de la Vierge. Les fondateurs y établirent sans aucune autorisation une dévotion qui y attirait un grand concours de peuple et de nombreuses offrandes.

Une fontaine voisine était réputée pour l'excellence de ses eaux, ce qui l'avait fait nommer d'abord Saine-Fontaine. On changea bientôt ce nom en celui de Sainte-Fontaine. On lui attribua des vertus miraculeuses, et les malades y vinrent de toutes parts.

M. de Saint-Aignan, évêque de Beauvais, qui avait interdit l'exercice du culte dans cette chapelle, par un mandement du 24 février 1716, se vit obligé de rendre une autre ordonnance contre cette pratique superstitieuse. Nonobstant ces défenses, on continua d'aller en pèlerinage à Sainte-Fontaine, la chapelle fut reconstruite.

Les malades continuent d'aller boire de l'eau de la fontaine, et vont prier dans la chapelle. Ils attachent aux arbres voisins des cordons ou des branches trempées dans l'eau, et lorsque ces liens tombent détruits par l'action du temps et de l'humidité, ceux

(1) *Barah maça*, pag. 50 et suiv.

qui les avaient mis aux arbres, sont pour toujours préservés de la fièvre : du moins, telle est la croyance populaire.

BAKOU, (Schirwan). Le plus ancien sanctuaire des guèbres et des parsis, adorateurs du feu, est au monastère d'Artah-gok, à quatre lieues de cette ville. Ce lieu est encore en grande vénération chez les Hindous, et sur l'autel du milieu brûle sans interruption la flamme sacrée que les dévots pèlerins viennent adorer de toutes parts.

Voici quelques détails sur le pays : dans la presqu'île d'Abcheron, au nord de la ville de Bakou, du côté de la mer Caspienne, se trouve le célèbre feu perpétuel; il n'est pas fort éloigné des puits de naphte blanche célèbre dans la contrée, entre les villages de Sarakhani et d'Emir-hadjan. Une colonie de Hindous du Pendjab vit auprès de ce feu par dévotion.

A une assez forte distance, surtout pendant la nuit, on aperçoit la lueur du sanctuaire; on distingue dans l'obscurité quatre flammes principales, et à mesure qu'on s'en approche, on en voit un grand nombre de moins considérables jaillir de terre. Les quatre gros jets s'élèvent très-haut, et éclairent tout le territoire environnant, qui est désert et stérile. Enfin l'on découvre le grand mur crénelé en pierres blanches et les quatre tuyaux qui en dépassent la hauteur : c'est par là que sortent les plus grosses flammes.

Quand on entre dans l'enceinte, on est émerveillé de l'aspect qui s'offre aux regards : on se trouve dans une cour vaste et parfaitement illuminée, au milieu de laquelle s'élève une salle carrée où aboutissent les quatre gros tuyaux. Il en résulte une lumière qui ne surprend pas moins les étrangers qu'elle ne les éblouit. On remarque tout autour de l'intérieur du mur les cellules des Hindous. L'un d'eux reçoit les voyageurs à leur arrivée. Presque nu, vêtu seulement d'une ceinture et coiffé d'un turban blanc, il sort de sa niche, s'arrête, joint les mains, et s'inclinant respectueusement devant le feu, objet de son culte, il répète à plusieurs reprises, dans sa langue, cette invocation : « Que Rama conserve longtemps le souverain qui vous gouverne ! » puis il presse les étrangers d'entrer dans sa cellule. Cette cellule, comme celles des autres Hindous qui habitent ce lieu de dévotion, n'a pour meubles qu'un tapis et deux cruches, et n'est éclairée que par un jet de flamme qui s'échappe du sol ou de quelque tuyau calcaire, enfoncé dans la terre et qui sert de flambeau. Chacun de ces religieux fait sa prière dans sa propre cellule.

Les Hindous regardent le feu comme quelque chose de saint, mais non comme la Divinité même. Dans leurs livres dogmatiques, le puits de feu près de Bakou est désigné comme un lieu où ils doivent aller en pèlerinage pour adorer Dieu ; néanmoins ils ne croient pas que Dieu y demeure particulièrement, car ils pensent que son séjour est partout, et ils ne savent pas quelle est sa forme....

Plusieurs Hindous viennent passer comme pèlerins les uns cinq ans, d'autres huit ans dans ce monastère; et lorsqu'ils ont accompli leurs dévotions pour eux ou pour d'autres, ils retournent dans leur patrie. Quelques-uns y habitent depuis quinze ou trente ans, et probablement y resteront jusqu'à leur mort. Ces gens vivent pauvrement et ne mangent pas de viande. Ils ne se nourrissent que de végétaux qu'ils cultivent généralement de leurs propres mains; ils ne peuvent prendre leur repas ensemble, c'est pourquoi chacun a dans sa cellule un petit vase de cuivre qu'il nettoie soigneusement. Ils préparent leurs mets dans le même angle de leur cellule où ils font leurs prières, et au même feu. Un riche Hindou, Otoumd, pourvoit à leur entretien. Ils prient pour lui, et tous les ans il vient deux fois faire ses dévotions dans cet endroit bénit.

Ces dévots sont des moines ou des djoghis, ainsi qu'ils se nomment eux-mêmes, et ils observent le célibat.

Le feu perpétuel qui brûle dans les cellules, dans la cour du cloître et en dehors, est, comme on l'a sans doute déjà présumé, un gaz inflammable. Ce n'est donc pas de la naphte, comme l'ont supposé à tort quelques voyageurs, mais un gaz hydrogène, peut-être carbonisé, qui, dégagé dans les profondeurs de la terre, s'élève à travers les fentes et les ouvertures du terrain calcaire. Il ne s'allume pas de lui-même, ni par l'approche d'un charbon ardent, même quand celui-ci a été fortement soufré auparavant; il faut nécessairement qu'il y ait une flamme pour le faire prendre feu.

Ce gaz est inodore quand il sort du rocher, ne produit aucune chaleur sensible, ne cause aucune gêne perceptible à la respiration, est plus léger que l'air atmosphérique, car il se condense sous le toit de la cellule, et ne se combine pas avec l'eau, comme le gaz hydrogène sulfuré; on peut le recueillir sous l'eau, renfermé dans une vessie : mais il ne s'y conserve pas plus de dix jours, parce qu'il s'échappe à travers les pores; on ne peut pas non plus le garder longtemps dans des flacons de verre, parce que l'air atmosphérique s'y mêle très-facilement. La chaleur que donne ce gaz en brûlant est très-considérable, voilà pourquoi les habitants du pays l'emploient fréquemment pour cuire la chaux; au contraire il n'a pas, en sortant de la terre, une température plus haute que celle de l'atmosphère qui l'environne. Sa flamme est d'un blanc jaunâtre, et quand elle s'éteint on ne remarque nulle fumée. Mêlé avec l'air atmosphérique, il devient détonnant et produit de fortes explosions.

Ce gaz est donc hydrogène, mais on ne peut décider pourquoi il est dépourvu de l'odeur qui le caractérise et ne gêne nullement la respiration; on pense qu'il ne peut pas être très-pur, parce qu'en sortant de terre il doit se combiner avec du gaz oxygène, et

par conséquent perdre son odeur particulière.

On n'a observé nulle part un gaz inflammable aussi important que celui de Bakou. Les Hindous adorateurs du feu regardent ce lieu comme celui qui mérite le plus leur vénération; ils n'en connaissent qu'un semblable, c'est Kangra dans l'Hindoustan; mais il n'y a là qu'un petit tuyau qui contienne du même gaz.

On ne peut savoir avec précision l'époque à laquelle on a commencé à observer et à vénérer ce phénomène curieux. Hérodote, non plus que les autres historiens grecs qui parlent de la naphte de la Babylonie et de l'Egypte, ne dit rien des merveilles du territoire inflammable de Bakou; cependant elles sont aujourd'hui l'objet de la conversation de tous les Orientaux, et sans doute elles devraient l'avoir été depuis longtemps si ces feux avaient eu jadis la même étendue qu'ils ont aujourd'hui, puisque autrefois le culte du feu était plus commun dans ce pays qu'il ne l'est présentement. Pline ne dit pas un seul mot de ce feu perpétuel, et Ptolémée, qui connaissait très-bien ce pays, habité autrefois par les mages à l'embouchure du Cyrus, ne mentionne nullement le feu continu; cependant les *autels sabéens* (Σαϐαῖοι βώμοι) pourraient y avoir rapport (1); alors la source dont nous parlons ici aurait été plus au sud qu'elle ne l'est maintenant. Enfin Ammien Marcellin, qui apprit dans le pays même que le nom de naphte était médique, ne dit rien non plus des sources inépuisables du feu perpétuel voisines de Bakou (2).

Masoudy, historien arabe du IXe siècle de notre ère, en parle d'une manière plus positive: « A *Baki*, dit-il, il y a une mine de naphte blanche, la seule de cette espèce, à ce que l'on croit, qu'il y ait dans le monde, mais Dieu seul le sait. De cette mine sort une colonne de feu qui s'élève très-haut et qu'on aperçoit de tous côtés à la distance de cent parasanges. On entend de très-loin le bruit, qui ressemble à celui du tonnerre, et ce volcan lance des rochers enflammés à perte de vue. »

On peut conclure avec certitude de ce passage de Masoudy que ce feu perpétuel brûle depuis plus de neuf cents ans, à moins qu'il n'ait voulu parler d'une des îles qui sont à l'embouchure du Kour (Cyrus), à peu de distance de Bakou, et dont l'origine est manifestement volcanique. On ne peut dire non plus si par *Baki*, Masoudy entend seulement la ville de Bakou, ou toute la presqu'île

(1) *De Mediæ situ*, VI, 2. — Getara est-il le Bakou actuel?

(2) Cependant cet historien parle d'un gouffre d'où s'exhale une vapeur si funeste, que la forte odeur qu'elle répand tue tous les êtres voisins qui en approchent. Cette vapeur, ajoute-t-il, sort d'un puits profond, et ne manquerait pas, si elle débordait son embouchure, de rendre inhabitable, par sa malignité, les terres du voisinage (*Hist. natural.* XXXVI, 6). Peut-être cette vapeur n'était-elle autre chose de son temps que du gaz hydrogène non enflammé?

d'Abcheron. De même on peut varier sur l'évaluation de la distance à laquelle la flamme est visible; car on peut l'estimer soit à 40, soit à 80 lieues géographiques.

Quant au volcan de cette contrée, qui vomit du feu avec grand fracas, on doit révoquer en doute son existence actuelle, car on n'y observe plus aucune éruption de ce genre, quoiqu'il soit souvent question de petits phénomènes qui leur ressemblent (1).

Pour compléter ce qu'il nous reste à dire sur les puits de feu qui, dans plusieurs pays du monde, sont regardés avec respect comme une manifestation des divinités terrestres, nous prendrons à un recueil très-connu quelques notions qu'il a puisées lui-même dans d'autres ouvrages estimés. Les détails suivants sur les puits de feu sont extraits d'une lettre écrite par un missionnaire français résidant encore en Chine, et cités par M. Klaproth à la suite d'une description de plusieurs phénomènes du même genre reconnus par M. de Humboldt. (*Fragments de Géologie.*)

« Dans le département de Kia ting-Tau (à 250 lieues dans le N.-E. de Canton), plusieurs milliers de puits salants se trouvent dans un espace d'environ dix lieues de long sur quatre ou cinq de large. Chaque particulier un peu riche se cherche quelque associé, et creuse un ou plusieurs puits; c'est une dépense de 7 à 8,000 fr. Leur manière de creuser ces puits n'est pas la nôtre. Ce peuple vient à bout de ses desseins avec le temps et la patience, et avec bien moins de dépense que nous; il n'a pas l'art d'ouvrir les rochers par la mine, et tous les puits sont dans le rocher. Ces puits ont ordinairement 1,500 à 1,800 pieds français de profondeur, et n'ont que 5 ou 6 pouces de largeur. »

(Ici le missionnaire décrit la manière de percer les puits, qui est analogue à celle qu'emploient les ingénieurs européens pour creuser les *puits artésiens;* ceux-ci ont donc été pratiqués par les Chinois bien des siècles avant nos essais; la consolation de notre amour-propre est d'avoir en quelques années porté à un haut degré de perfection ce que les Chinois exécutent encore aussi naïvement que leurs aïeux.)

« On reste au moins trois ans pour faire un puits. Pour tirer l'eau, on descend dans le puits un tube de bambou long de vingt-quatre pieds, à l'extrémité duquel il y a une soupape; lorsqu'il est arrivé au fond, un homme fort s'assied sur la corde et donne des secousses; chaque secousse fait ouvrir la soupape et monter l'eau; l'eau donne à l'évaporation un cinquième et plus, quel-

(1) Ceux de nos lecteurs qui désireront trouver plus de détails géologiques sur le feu de Bakou, pourront lire en son entier l'article d'où sont tirés ces détails dans le *Nouv. Journal asiatique*, tom. XI, pag. 458 et et suiv. Paris, 1833. Il est pris de la relation d'un voyageur russe. On peut voir encore les *Voyages de Chardin en Perse*, le *Voyage du Bengale à Pétersbourg*, par Forsters, édition de M. Langlès, tom. II, pag. 344 et suiv.



quefois un quart de sel. Ce sel est très-âcre; il contient beaucoup de nitre. L'air qui sort de ces puits est très-inflammable. Si l'on présentait une torche à l'ouverture du puits, quand le tube plein d'eau est près d'y arriver, il s'enflammerait en une grande gerbe de feu de vingt à trente pieds de haut. Cela arrive quelquefois par l'imprudence ou par la malice d'un ouvrier.

« Il est de ces puits dont on ne retire point de sel, mais seulement du feu; on les appelle *puits de feu*. En voici la description : un petit tube en bambou ferme l'embouchure du puits, et conduit l'air inflammable où l'on veut; on l'allume avec une bougie, et il brûle continuellement. La flamme est bleuâtre, ayant trois à quatre pouces de haut et un pouce de diamètre. Le gaz est imprégné de bitume, fort puant, et donne une fumée noire et épaisse; son feu est plus violent que le feu ordinaire.

« Les grands puits de feu sont à Tseelieou-tsing, bourgade située dans les montagnes, au bord d'une petite rivière. Dans une vallée voisine il s'en trouve quatre, qui donnent du feu en une quantité vraiment effroyable, et point d'eau. Ces puits, dans le principe, ont donné de l'eau salée : l'eau ayant tari, on creusa, il y a environ quatorze ans, jusqu'à trois mille pieds et plus de profondeur, pour trouver de l'eau en abondance : ce fut en vain; mais il sortit soudainement une énorme colonne d'air qui s'exhala en grosses particules noirâtres. Cela ne ressemble pas à la fumée, mais bien à la vapeur d'une fournaise ardente : cet air s'échappe avec un bruissement et un ronflement affreux qu'on entend de fort loin. L'orifice du puits est surmonté d'une caisse de pierre de taille qui a six ou sept pieds de hauteur, de crainte que, par inadvertance ou par malice, quelqu'un ne mette le feu à l'embouchure du puits : ce malheur est arrivé il y a quelques années. Dès que le feu fut à la surface, il se fit une explosion affreuse et un assez fort tremblement de terre. La flamme, qui avait environ deux pieds de hauteur, voltigeait sans rien brûler. Quatre hommes se dévouèrent et portèrent une énorme pierre sur l'orifice du puits; aussitôt elle vola en l'air; trois hommes furent brûlés, le quatrième échappa au danger; ni l'eau ni la boue ne purent éteindre le feu. Enfin, après quinze jours de travaux opiniâtres, on porta de l'eau en quantité sur une hauteur voisine, on y forma un petit lac, et on le laissa s'écouler tout à coup; il éteignit le feu. Ce fut une dépense d'environ 30,000 francs, somme considérable en Chine.

« A un pied sous terre, sur les quatre faces du puits, sont entés quatre énormes tubes de bambou qui conduisent le gaz sous les chaudières. Chaque chaudière a un tube de bambou ou conducteur du feu, à la tête duquel est un tube de terre glaise, haut de six pouces, ayant au centre un trou d'un pouce de diamètre. Cette terre empêche le feu de brûler le bambou. D'autres bambous mis en dehors éclairent les cours et les grandes halles ou usines. On ne peut employer tout le feu; l'excédant est conduit hors de l'enceinte de la saline, et y forme trois cheminées ou énormes gerbes de feu, flottant et voltigeant à deux pieds de hauteur au-dessus de la cheminée. La surface du terrain de la cour est extrêmement chaude, et brûle sous les pieds; en janvier même, tous les ouvriers sont à demi nus, n'ayant qu'un petit caleçon pour se couvrir.

« Le feu de ce gaz ne produit presque pas de fumée, mais une vapeur très-forte de bitume qu'on sent à deux lieues à la ronde. La flamme est rougeâtre comme celle du charbon; elle n'est pas attachée et enracinée à l'orifice du tube, comme le serait celle d'une lampe; mais elle voltige à deux pouces au-dessus de cet orifice, et elle s'élève à peu près de deux pieds. Dans l'hiver, les pauvres, pour se chauffer, creusent en rond le sable à un pied de profondeur, une dizaine de malheureux s'asseient autour; avec une poignée de paille, ils enflamment ce creux, et ils se chauffent de cette manière aussi longtemps que bon leur semble, ensuite ils comblent le trou avec du sable, et le feu s'éteint. »

Voilà ce qui se passe en Chine. Mais des phénomènes analogues se retrouvent en plusieurs autres contrées; ils mériteraient d'être connus.

BALAGNY-SUR-THÉRAIN (France), village du département de l'Oise, arrondissement de Senlis, canton de Neuilly-en-Thel, diocèse de Beauvais.

Dans le parc du château de Balagny, qui est dans le milieu du village, près de l'église, s'élève au milieu d'une belle futaie une chapelle de la plus haute antiquité, où l'on honore la mémoire de sainte Maure et de sainte Brigitte, qui furent, dit-on, martyrisées dans ce lieu.

Le château de Balagny, appartenant à la famille de Vérigny, est d'une construction ancienne, et sa vue s'étend sur une belle prairie bordée par la rivière du Thérain.

BALBEK (Syrie), l'ancienne Héliopolis (ville du Soleil), est comprise aujourd'hui dans le pachalik d'Acre.

On y voit encore les ruines d'anciens temples du Soleil. Balbek fut prise par Abou-Obeïdah, lieutenant d'Omar, puis par Tamerlan (1401), et presque détruite par un tremblement de terre en 1759. Au commencement du XVIIIe siècle, le nombre des habitants de Balbek, presque tous chrétiens et forgerons, était de 5000. En 1733, il n'était déjà plus que de 2009. En 1784, Volney n'y compta que 1200 âmes, et cette population est aujourd'hui réduite à environ 200. Quelques chrétiens arabes y professent leur foi sous la direction d'un évêque. Les autres habitants sont les Motouâlis, descendants des anciens Syriens, et convertis à l'islamisme : ils n'ont aucune industrie : on ne vante point leur probité. Le village est pauvre; la plupart des maisons sont bâties en terre ou en bois. La promenade sur le quai, plantée

de grands arbres, n'est point sans caractère et sans beauté. Des barques élégantes et agiles animent la scène en sillonnant les eaux limpides de la petite rivière de Ouadi-Nahlé, qui, après avoir arrosé les ruines et le village, va se perdre dans le Nahr-Kasmick.

Le Pèlerinage du P. Marie-Joseph de Géramb à Jérusalem renferme de curieux détails sur les deux temples qui feront à jamais la gloire d'Héliopolis. Tous les deux étaient consacrés au culte du Soleil, et l'époque précise de leur fondation est entièrement inconnue. Quelques-uns prétendent qu'ils ont été bâtis sous le règne d'Antonin le Pieux, mais plusieurs détails de l'architecture font remonter leur fondation à une époque beaucoup plus reculée.

« Les Arabes qui ne tiennent guère compte des objections de la science, dit le P. de Géramb, sont les seuls qui ne soient pas embarrassés de dire l'époque et l'auteur de la merveille de Balbek; ils en font honneur à Salomon, dont le nom est toujours sur leurs lèvres, toutes les fois qu'il s'agit de dire à qui sont dus les monuments antérieurs au christianisme dont on rencontre encore quelques traces en Palestine ou en Syrie; et pour avoir l'air d'expliquer comment purent être extraites, taillées, transportées, élevées tant de pierres, tant de blocs énormes, dont la masse, la longueur et le poids paraissent si hors de toute proportion avec la force de l'homme et la puissance des leviers connus à l'époque qu'ils assignent, ils n'hésitent pas à dire que le prodige d'un si inconcevable travail est dû à des génies qui l'exécutèrent sous les ordres du grand roi.»

Le plus grand des deux, construit dans la direction de l'ouest à l'est, était d'une prodigieuse grandeur.

Le temple proprement dit, entouré de portiques, d'atriums et de plusieurs autres vastes dépendances, était un parallélogramme d'environ deux cent soixante-dix pieds de long sur une largeur d'un peu plus de moitié. Il présentait dix colonnes de face, sur dix-neuf de flanc, élevées chacune de soixante-dix-pieds. Les six qui restent aujourd'hui aident l'imagination à se faire une idée de ce que devait être ce temple lorsqu'il était encore entier. Dans la suite des siècles qui se sont succédé depuis sa dévastation, les vents ont entassé sur l'entablement qui recouvre encore leur sommet, une poussière végétale sur laquelle ils ont ensuite semé les graines d'une multitude de plantes, dont les rameaux, les feuillages, et en certain temps de l'année les fleurs sauvages, se balancent en guirlandes mobiles. Ces six colonnes se voient de très-loin.

Le second temple, au sud-est, est d'une époque postérieure : il pourrait être du temps de Caracalla, si l'on en croit quelques inscriptions. Mais il est probable que, sous le règne de cet empereur (198-217 ap. Jésus-Christ) il fut seulement restauré. Mais comme les pierres de cet édifice fournissent les mêmes indices que celles du grand temple, on en a conclu qu'il avait été bâti en partie avec les matériaux de celui-ci, ou qu'il n'était lui-même qu'un plus ancien temple réédifié avec ses propres ruines, qui, dans ce cas, seraient à peu près contemporaines du premier de ces deux chefs-d'œuvre de la dévotion païenne des Syriens.

Quoi qu'il en soit, ce temple fut abandonné à l'époque où le christianisme commença à faire en Syrie de réels progrès. On en retira tous les objets qui avaient servi au culte mythologique, on le purifia, et l'empereur Théodose le fit convertir en église chrétienne. Cette église fut détruite, depuis la conquête arabe, par les tremblements de terre de 1202 et de 1759 : la cupidité turque a fait le reste.

BALLEROY (France), dans le département du Calvados, à 12 kil. S.-O. de Bayeux. On y fait un pèlerinage à Notre-Dame-de-Consolation.

BALME [La] (France), en Dauphiné, dans le département de l'Isère.

Ce village est remarquable par la fameuse grotte appelée Notre-Dame de la Balme, considérée comme une merveille du Dauphiné. Elle est creusée très-irrégulièrement dans une montagne fort élevée, dont l'ouverture est une espèce d'arcade d'environ 4 mètres de long sur 24 de large, d'où elle reçoit une grande clarté : on y monte par un chemin rapide. La première pièce présente une immense voussure, occupée en partie par une chapelle bizarrement construite, et dédiée à la sainte Vierge.

BALVANERA (Espagne). Notre-Dame de Balvanera était autrefois l'objet d'un célèbre pèlerinage.

Balvanera est située dans les Pyrénées. Cette vierge était gardée dans un couvent de Bénédictins, où les femmes ne pouvaient entrer que durant l'octave de la Nativité de la sainte Vierge, à la condition toutefois qu'elles se tiendraient dans une partie du monastère entièrement séparée de celle que les religieux occupaient.

BAMBERG (Franconie). Pèlerinage à Notre-Dame de Bamberg, consolatrice des affligés.

On raconte de cette vierge célèbre une grande quantité de miracles, et il s'y est établi depuis longtemps un concours immense de fidèles.

BANGKOK (Hindoustan), grande ville du royaume de Siam, située sur le Méinam, et non loin de son embouchure. Une notable partie de la ville consiste en maisons bâties sur de grands radeaux amarrés le long des rives du fleuve, et qui forment ainsi une seconde ville flottante.

L'édifice le plus digne d'attention est le temple principal consacré à Bouddhah. C'est un bâtiment de forme pyramidale, terminé par une flèche légère et haute de 200 pieds anglais. L'intérieur offre une grande salle presque carrée, pavée en pierres et ayant dans le milieu un grand nombre de petites images de Bouddhah, entre lesquelles on voit

de petits morceaux de miroir, de papier doré et des peintures chinoises.

Dans un autre temple de Bouddhah il y a une statue colossale de ce dieu en bois doré.

Bangkok est la première place commerçante de l'Inde transgangétique.

BANOS (Pérou). C'est un village situé dans le département de Junin, et remarquable par les bains chauds, plus vastes que ceux de Caxamarca, construits pareillement par les Incas. On y voit aussi les ruines d'un grand monument appelé *le palais de l'Inca*. Ce dernier est construit en pierre; il n'en reste plus que les fondations et quelques fragments de ses murailles, toutes de pierres taillées avec une telle précision, ou peut-être tellement rapprochées en frottant les côtés ensemble, que les séparations sont presque imperceptibles. Près de ce palais sont les ruines d'un temple de forme circulaire. Plusieurs de ces ouvrages sont taillés dans le roc vif. (*Abrégé de géographie* d'Adrien Balbi.)

BARANTON (France), départements d'Ille-et-Vilaine et du Morbihan.

La fontaine de Baranton, ou Balenton, est dans la forêt de Paimpont en Bretagne. Les habitants des villages voisins ont encore aujourd'hui conservé pour cette source magique une sorte de vénération. Voici comment en parle Robert (ou plutôt Richard) Wace, poëte du XIIe siècle, à propos de la forêt de Paimpont, où elle est située, et qui s'appelait alors forêt de Brecheliant ou de Brecilien :

. . . . Brecheliant,
Dont Bretons vont souvent fablant (contant des fables),
Une forest moult longue et lee (large),
Ki en Bretagne est moult louee.
La fontaine de Barenton
Sourd (jaillit) d'une part les (près le) perron.
Aler souloyent vénéor (chasseurs)
A Barenton par grant chalor,
Et o (avec) leur cor l'eve (l'eau) puisier,
Pour ce souloyent pluie avoyer.

« Cette croyance, dit le *Magasin pittoresque*, auquel nous empruntons ces détails, cette croyance aux propriétés magiques de l'eau de Baranton, qui, lorsqu'on la répandait sur le *perron*, c'est-à-dire sur la pierre servant de mardelle à la source, amenait immédiatement des pluies abondantes, nous est également confirmée par Guillaume le Breton, chapelain de Philippe-Auguste. « Quelles causes, dit-il, produisent la merveille de la fontaine de Breceliant? Quiconque y puise de l'eau et en répand quelques gouttes sur le perron rassemble soudain les nues chargées de grêle, fait gronder le tonnerre et voit l'air obscurci par d'épaisses ténèbres; et ceux qui étaient présents et souhaitaient de l'être voudraient bien alors n'avoir jamais rien vu, tant leur stupeur est grande, tant l'épouvante les glace d'effroi! La chose est merveilleuse, je l'avoue; cependant elle est vraie : plusieurs en sont garants. » (Guillelmus Brito, *Philippis*. l. VI, v. 415.)

« Chrétien de Troyes parle aussi de la *fontaine qui bout*, du perron, et des propriétés singulières de l'eau merveilleuse.

« Un poëte cambrien du XIIe siècle, dont M. de La Villemarqué a traduit l'œuvre dans ses *Contes des anciens Bretons*, en donne également une description qui ne peut se rapporter qu'à la fontaine de Baranton : « Je « me mis donc à cheminer, dit le héros du « poëme intitulé *Owen*, ou *la Dame de la* « *fontaine*, tant que j'arrivai au sommet de « la côte, et j'y trouvai tout ce que l'homme « noir m'avait prédit; et je m'avançai vers « l'arbre, et je vis la fontaine dessous et le « perron de marbre et le bassin d'argent at-« ché à la chaîne, et je pris le bassin et je le « remplis d'eau et le versai sur le perron « de marbre. Et voilà que le tonnerre gronda « avec encore plus de fureur que l'homme « noir ne me l'avait annoncé, et après le « tonnerre, l'averse; et en vérité, je te le « dis, Kai, il n'y a ni homme ni bête qui « puisse supporter une pareille averse sans « mourir, car il n'y a pas un seul de ses « grêlons qui ne traverse la peau jusqu'aux « os. Je tournai la croupe de mon cheval à « l'orage, et je couvris sa tête et son cou « d'une partie de mon bouclier, tandis que « je m'abritais moi-même sous l'autre, et je « soutins de la sorte l'orage. »

« Les propriétés magiques de l'eau de Baranton étaient regardées comme tellement certaines, que nous les voyons constatées au XVe siècle, dans une ordonnance du comte de Laval, relative aux *usements et coustumes de la forêt de Brecilien*. On y lit : « Joignant « à la fontaine de Belenton y a une grosse « pierre que on nomme le perron de Belen-« ton, et toutes les fois que le seigneur de « Montfort vient à ladite fontaine et de l'eau « d'icelle roule et mouille ledit perron, il « pleut au pays si abondamment que la terre « et les biens estant en icelle en sont arrou-« sés, et moult leur proufitte. »

« On retrouve, du reste, ailleurs des traditions analogues à celle de la forêt de Baranton. Les montagnards du Snowdon racontent qu'il y a dans leur pays un lac appelé Dulenn, qu'encaisse une vallée sauvage, dominée par un amphithéâtre de rochers escarpés. Ses eaux sont noires; ses poissons difformes ont la tête énorme et le corps fluet. Ni les cygnes, si communs sur tous les lacs des montagnes, ni les ducs, ni aucun autre oiseau ne le fréquentent. Une chaussée en pierre le borde. Si quelqu'un en agite l'eau de manière à la faire jaillir sur un bloc de granit voisin, appelé l'*Autel rouge*, un orage éclate avant la fin du jour.

« Nous avons vu que l'ordonnance du comte de Laval donnait à la fontaine le nom de *Belenton* (au lieu de Baranton). Ce mot, comme le fait remarquer M. de La Villemarqué, semble formé de *ton*, montagne, et de *Belen*, nom sous lequel les Gaulois adoraient Apollon. Dans ce cas, la forêt et la fontaine auraient été primitivement consacrées au dieu Belen, et le respect superstitieux qui lui est accordé serait un reste du culte druidique.

« Ce respect est tel que ni la réflexion ni

l'expérience n'ont pu détruire la confiance des Bretons dans la puissance singulière de l'eau de Baranton. En 1835, les habitants de la paroisse de Concoret (*vallée des Fées*) s'y rendirent processionnellement avec le clergé, pour obtenir les pluies nécessaires aux moissons. Arrivé près de la fontaine, le curé bénit l'eau, y plongea l'aspersoir et arrosa les pierres voisines.

« Il est possible que la source de Baranton doive sa curieuse réputation à une propriété particulière, qui n'aurait rien de nouveau pour les savants, mais dont les ignorants ont dû et doivent encore s'étonner. Toutes les fois qu'on y jette un morceau de métal, l'eau, dit-on, entre en ébullition; aussi les jeunes pâtres de la forêt s'amusent-ils à y laisser tomber des épingles, en disant : *Ris, fontaine de Baranton.* C'est à quoi Chrétien de Troyes a sans doute fait allusion en parlant de la *fontaine qui bout.* » (M. P., tom. XIV, octobre 1846.) *Voy.* DULENN.

BARCELONE (Espagne). On y visite avec dévotion Notre-Dame-du-Rosaire, établie dans cette ville depuis l'année 1550.

BARCENA (Espagne). Pèlerinage à la sainte Vierge. C'est un jeune berger, dit Gumppenberg, qui trouva au bord de la mer cette statue vénérable, à laquelle s'attacha bientôt la dévotion du peuple.

BARCY (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux, canton de Lizy-sur-Ourcq, diocèse de Meaux. Il est situé à 10 lieues nord-est de Paris.

Le hameau de Pringy en fait partie, ainsi que la ferme de Saint-Gobert, où l'on voit une chapelle, qui est très-vénérée dans la contrée.

BARGEMONT (France), en Provence, dans le département du Var.

C'était jadis une ville romaine, et plus tard il s'y fonda un couvent d'Augustins déchaussés, dont l'église possédait une image miraculeuse de la Vierge, objet d'un grand pèlerinage.

BARJOLS (France), en Provence, dans le département du Var.

On y allait vénérer en pèlerinage Notre-Dame-de-l'Espinar.

BASELGA (Tyrol). Les habitants de ce pays ont coutume d'implorer la vierge de Baselga pour éloigner la tempête : c'est du reste un pèlerinage sans aucune importance.

BASSÆ (Grèce). On y voit encore les ruines fort bien conservées d'un temple d'Apollon Epicurien. On trouve une jolie description de ce temple dans *la Grèce continentale et la Morée* de M. Buchon, qui a passé plusieurs heures à contempler, sur la montagne où il s'élève, ce lieu célèbre de dévotion antique, encore entouré comme autrefois du bois sacré de vieux chênes, et orné des deux fontaines qui l'arrosent de leur onde fraîche et pure.

BASSANO (Italie), ville du royaume Lombard-Vénitien sur la Brenta, à 28 kil. de Vicence.

On y va visiter une image de la Vierge, célèbre par plusieurs miracles, et dont l'histoire remonte à une époque fort reculée. *Voir* Gumppenberg, XXXII.

BASSORAH (Turquie d'Asie). Bassorah est aujourd'hui un livah du pachalik de Bagdad; le fleuve Chat-el-Arab la traverse, et cause de fréquentes inondations. Cette ville est fameuse dans l'histoire religieuse de l'Asie pour avoir été la ville sainte des sabéens, ou chrétiens de Saint-Jean. L'article que nous avons trouvé dans le *Magasin pittoresque* nous a paru fort bon, et nous croyons qu'il est utile de le transcrire ici, quoique sa place soit bien plutôt marquée dans le *Dictionnaire de toutes les Religions* de notre savant ami, M. l'abbé Bertrand. Nous croyons qu'il intéressera vivement nos lecteurs, en les avertissant que Bagdad elle-même renferme un grand nombre de sabéens, qu'on appelle aussi harraniens et boghdadiens (*Voy.* BAGDAD).

LES SABÉENS,

Ou chrétiens de Saint-Jean.

« On a donné en Europe le nom de Saint-Jean à une secte religieuse assez remarquable, qui existe aujourd'hui en divers endroits de l'Asie, notamment autour de Bassorah, dans quelques parties de l'Arabie, de la Perse et de la Syrie, et aussi dans l'Inde. C'est tout à fait à tort qu'on leur a donné le nom de chrétiens, car ils ne le sont nullement, et ne reconnaissent aucun des dogmes fondamentaux de la religion du Christ. Ils se soumettent cependant au baptême, et comme cet acte semble caractéristique du christianisme pour tous ceux qui n'en sont pas et qui n'en comprennent pas le sens, il en résulte qu'on a considéré les sabéens comme une secte chrétienne particulière, tandis qu'il n'en était rien : ils n'ont de chrétien que l'apparence, car ils n'ont du baptême que la forme.

« Cette secte porte le même nom que les anciens sabéens ou Chaldéens, adorateurs du firmament, mais elle n'a avec cette religion antique que des rapports fort éloignés; elle provient directement du judaïsme, mêlé de certaines opinions chaldéennes touchant les anges et les démons, opinions qui, on le sait, s'étaient dans les temps infiltrées dans le judaïsme primitif lui-même : à ce mélange, qui ne constitue rien d'essentiellement différent du judaïsme, se joignent encore quelques préceptes de morale dont les analogues se retrouvent dans le christianisme.

« Ce qu'il y a de très-intéressant chez les sabéens, c'est qu'ils proviennent directement de saint Jean-Baptiste, et que leur tradition peut servir, dans l'absence de renseignements plus étendus, à nous donner idée de ce qu'étaient les disciples de ce célèbre précurseur, qui baptisa de ses mains Jésus-Christ dans les eaux du Jourdain. Les sabéens se donnent eux-mêmes le nom de *Mendaïie de Jahiïa*, c'est-à-dire *disciples de Jean;* leur secte a été fondée par les partisans de ce prophète, qui après la mort de leur maître demeurèrent à part, et refusèrent de se joindre aux partisans de Jésus. Ils essayèrent de leur côté de fon-

der une religion, et conservèrent le baptême tel que leur maître avait coutume de l'administrer. Il est fait mention de ces disciples de Jean dans les Actes des apôtres, et il en résulte très-clairement que, dès cette époque, ils s'étaient répandus comme les disciples du Christ hors de la Palestine : le dix-huitième chapitre de cet ouvrage renferme l'histoire d'un Juif fort instruit et fort éloquent qui vient à Ephèse un peu après saint Paul, et de là à Corinthe, et qui fait dans ces villes, et avec beaucoup de zèle pour sa doctrine, un grand nombre de prosélytes. Les sabéens, issus de cette propagande, ont conservé l'usage de ce baptême de saint Jean jusqu'à nos jours, et la formule dont ils se servent dans cette cérémonie capitale révèle leur origine avec une clarté qui ne souffre aucun doute. Ils se contentent de prononcer ces mots : « Je te baptise du même baptême dont Jean a baptisé ses disciples. » Cette parole ne paraît avoir aucun sens théologique, mais sa signification historique est parfaitement claire. Les sabéens reconnaissent que Jean a annoncé le Messie, ainsi que l'ont fait les autres prophètes israélites, mais ils nient que Jésus-Christ soit ce Messie, et ils attendent sa venue, ainsi que le font encore les Juifs. Ils affirment par conséquent que les disciples de Jésus ont dénaturé le baptême en l'administrant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et que Jésus n'avait pas qualité de leur conférer un tel droit. L'imitation et la commémoration de saint Jean forment les fondements principaux de leur culte. Dans leurs cérémonies religieuses, ils distribuent aux assistants du miel et des sauterelles en souvenir de la manière dont leur patron a vécu au désert, et cela leur tient lieu de communion; c'est une communion commémorative comme celle des calvinistes. Ils renouvellent tous les ans leur baptême : pour cela ils se rendent dans la rivière la plus voisine, se dépouillent et s'y baignent entièrement, et quand ils en sortent, le prêtre, placé sur le rivage, comme on a coutume de représenter saint Jean, leur verse de l'eau sur la tête avec un vase, en disant : « Je re-« nouvelle votre baptême au nom du Père et « de notre Sauveur Jean; ainsi qu'il a bap-« tisé les Juifs dans le Jourdain et les a sau-« vés, ainsi il vous sauvera vous-même. » Une autre fête fort importante pour eux est celle du *miracle :* elle a pour objet la commémoration d'un miracle attribué par eux à saint Jean, qui aurait jadis délivré la Galilée d'un monstre sorti du lac Tibériade. A cette époque tous ceux à qui leurs affaires le permettent, ou dont la dévotion est assez vive pour l'emporter sur toute autre considération, quittent leurs pays et vont en pèlerinage en Galilée sur les bords du lac, à l'endroit où, dit-on, saint Jean tua le monstre; les plus affairés ou les plus tièdes se contentent de célébrer la fête chez eux. Leurs deux autres fêtes principales sont celle de la Mort et celle de la Nativité de saint Jean.

« Leurs livres sacrés sont au nombre de quatre. Le premier, nommé *Divan*, traite de la chute des anges et de la création de l'homme; le second, nommé *Sedra-ladam*, est le livre d'Adam; le troisième, *Sedra-Jahiia*, est la révélation de saint Jean, donnée, selon eux, par ce prophète à leurs ancêtres; le dernier, intitulé *Cholasteh*, contient l'ensemble de leurs cérémonies religieuses. Ces livres sont conservés par eux avec grand soin et sont très-rares; les tentatives que les maronites, au milieu desquels ils vivent, ont faites pour détruire ces saintes écritures, sont cause que ceux qui les possèdent se montrent très-scrupuleux à cet égard. La Bibliothèque royale possède cependant plusieurs manuscrits sabéens, apportés la plupart en France sous le règne de Louis XIV et par les ordres de Colbert. M. Silvestre de Sacy a publié une notice bibliographique sur ces manuscrits, demeurés longtemps dans la poussière sans que l'on connût toute leur importance.

« L'oraison que les sabéens tiennent de saint Jean atteste des sentiments religieux fort élevés et d'une nature très-supérieure à ceux de la religion juive ordinaire. Cette élévation d'idées explique la haute sympathie de Jésus-Christ pour saint Jean, sympathie dont il est fait une mention si expresse dans l'Evangile. Voici quelques passages de cette oraison :

« Que le Seigneur de la gloire soit adoré! « Nous avons mal agi, pardonne-nous nos « péchés! Toi qui es bon et miséricordieux, « aie pitié de nous; souverain roi de la lu-« mière, écoute notre voix suppliante! O toi « qui soutiens tous les bons, créateur de « tout ce qui est bien, dispensateur de tous « les dons, donne-nous la force! Libérateur « des fidèles, délivre-nous de tout mal; sau-« veur des âmes, sauve-nous de tout péché; « exterminateur de toute malice, déracine en « nous la méchanceté et la colère! Seigneur « de toute gloire, que ta gloire repose sur « nous! Toi qui donnes la main aux pacifi-« ques, donne-nous ta main afin que nous ne « tombions pas! Toi qui es la véracité même, « rends-nous véridiques! Toi qui conserves « les âmes, conserve-nous! Toi dont les apô-« tres de vérité ont reçu leur mission, source « de toute sagesse, que ta colère ne s'appe-« santisse pas sur nous! Nous sommes de « misérables pécheurs, que nos fautes ne « t'irritent pas; pardonne-nous nos fautes, « nous sommes les esclaves du péché. Aie « pitié de nous, Seigneur de toute création » et de toutes les âmes. Que ton nom soit « béni! »

« Le passage de ces livres de saint Jean le Précurseur dans lequel sont contenus les commandements de Dieu est aussi fort remarquable; il contribue à montrer la solidité des fondements sur lesquels tous les chrétiens, d'après l'autorité de l'Evangile, se sont accordés à faire reposer la gloire de saint Jean. Il est évident que ces commandements, tirés en partie de ceux de Moïse, présentent cependant un caractère beaucoup plus tendre, plus élevé et plus évangelique.

« Vous vous abstiendrez de *péché* et de vol;

« vous n'aimerez pas le mensonge; vous ne « vous rendrez pas coupables d'homicide; « vous ne convoiterez pas l'or et l'argent; « vous n'adorerez pas Satan et ses idoles. « —Le roi de la lumière, le souverain arbitre « du monde, jugera les âmes de tous les « hommes selon leurs œuvres.—Vous ne vous « ferez pas instruire dans les prestiges de Sa- « tan; vous ne rendrez pas de faux témoi- « gnages; vous n'intervertirez pas la justice; « car quiconque intervertira la justice sera « jeté dans un brasier ardent.—Donnez l'au- « mône aux pauvres: quand vous aurez « donné, ne le publiez pas; si vous avez « donné de la droite, vous le cacherez à la « gauche, et si vous avez donné de la gauche, « vous le cacherez à la droite. Quand vous « verrez un homme nu, habillez-le; quand « vous verrez un fidèle dans le mal, délivrez- « le. Honorez vos pères et mères et les vieil- « lards : malheur à celui qui aura méprisé son « père et sa mère! Dans votre boire et dans « votre manger; dans votre sortie et dans vo- « tre rentrée; dans tout ce que vous ferez, « honorez et exaltez le nom du Seigneur ! »

« Les sabéens sont très-unis entre eux; le mariage y est très-respecté, et les hommes et les femmes, au lieu de vivre séparés, comme le sont la plupart des Orientaux, vivent dans une intimité conjugale beaucoup plus parfaite et plus voisine de nos mœurs. Les hommes sont généralement adonnés à l'agriculture, et les femmes s'occupent de la fabrication des étoffes de soie. Pour leur habillement, leur nourriture, leur hospitalité, et en général toutes leurs façons extérieures, les sabéens ressemblent aux Arabes qui les entourent. La religion suffit pour établir entre eux une ligne de démarcation profonde.

« L'attention a été éveillée pour la première fois en Europe sur l'existence de cette secte si curieuse de tous points, et si intéressante sous le rapport de l'histoire des premiers temps du christianisme, dans le milieu du XVII[e] siècle. Un carmélite, le père Ignace ab Jésu, que la cour de Rome avait envoyé en Orient pour y remplir une mission près des Nestoriens, eut occasion, dans le cours de son voyage, de rencontrer et d'étudier les sabéens; à son retour à Rome, en 1652, il publia en latin un livre intitulé : *Récit de l'origine des rites et des erreurs des chrétiens de Saint-Jean*. Les voyageurs du XVII[e] siècle, et particulièrement Kæmpfer, qui accompagna l'ambassade envoyée en Perse par le roi de Suède, en 1683, continuèrent à répandre dans l'Occident quelques notions sur les sabéens. Le travail le plus savant, le plus exact et le plus complet sur ce sujet, est celui qui a été composé par Matthieu Norberg, dans le quatrième volume du *Recueil de la Société de Gœttingen*. Norberg avait puisé des renseignements dans les manuscrits de la Bibliothèque de Paris, et dans ses conversations à Constantinople avec plusieurs maronites instruits, qui avaient vu de près les sabéens. Les manuscrits de Paris, qui sont les plus précieux monuments que l'on ait sur cette matière en Europe, se composent de sept volumes, plus un certain nombre de feuilles détachées; ils sont écrits en langue sabéenne, dialecte particulier des Syriens, et n'ont été ni publiés ni traduits en entier. L'illustre orientaliste M. de Sacy s'est contenté, ainsi que nous l'avons dit, de les faire connaître d'une manière générale. » (*M. P.*, tom. V, févr. 1837).

Quelques sabéens habitent aujourd'hui les montagnes voisines de Chester et ont demandé à la mission de Djoulfa un prêtre pour leur enseigner le dogme catholique.

Le calendrier des fêtes sabéennes offre des rapprochements curieux avec celui des fêtes persanes et chrétiennes; les noms des planètes sont évidemment grecs.

Nous ne prolongerons pas davantage cette notice, mais nous renverrons ceux de nos lecteurs, que ce sujet peut intéresser, à un article du *Journal Asiatique* (septembre-octobre 1841) où ils trouveront de plus amples développements.

BAUME (France). « Il y a dans le Jura, à trois lieues de Lons-le-Saulnier, un endroit qui mériterait d'être visité par tous les curieux: ce sont les roches de Baume. En vous écartant un peu de la grande route qui conduit à Champagnoles, vous traversez des champs de blé et des bruyères, et tout d'un coup vous reculez avec effroi ; votre œil plonge dans un abîme immense. On dirait d'un tombeau creusé entre les montagnes, non pour y enterrer des hommes, mais des villes entières. C'était autrefois, disent les géologues, la couche d'un grand lac, et les rocs élevés à pic de chaque côté, comme des remparts, sont encore là pour attester la profondeur. Mais descendez dans cette effrayante excavation par la seule voie qui existe, par un chemin perpendiculaire aussi étroit et bien moins régulier qu'une échelle, vous trouvez au milieu de ces roches gigantesques des grottes taillées comme pour servir de refuge aux malheureux proscrits par l'oppression ou les guerres civiles ; des voûtes arrondies comme par la main d'un architecte, et dans le bas, un vallon qui serpente comme un lit de ruisseau. L'herbe n'y croît pas en abondance, le soleil n'en éclaire jamais qu'une partie, et le ciel, resserré par ces hautes murailles de roc, n'y apparaît que comme un long ruban. Cependant une source limpide l'arrose de ses eaux, une famille y a bâti sa demeure, et le jeune berger conduit ses vaches au pied de ces rochers, qui, se détachant parfois par grandes masses comme des avalanches, roulent avec fracas jusqu'auprès de la petite hutte bâtie de branches d'arbres et de sable. Au fond de cette vallée sauvage, enfouie comme un précipice, au milieu des montagnes, où l'on n'aperçoit plus ni ville, ni fumée, ni grande route, où l'on se sent comme banni du reste de la terre, où l'on ne trouve enfin, pour se reposer de je ne sais quelle sombre pensée qui glace le cœur, que l'aspect du ciel ; au-dessous de ces remparts menaçants, des hommes qui avaient sans doute besoin de ce silence, de cette solitude, étaient venus choisir ici

leur Thébaïde et y bâtir leur monastère : c'est l'abbaye de Baume-lès-Messieurs (1). Les restes de leur édifice, ravagés par le temps et mutilés par les révolutions, sont encore beaux à voir. La grande allée de marronniers s'élève avec majesté devant la façade et semble demander aux passants pourquoi elle n'entend plus de prières et de cantiques comme autrefois. L'église, qui a eu beaucoup à souffrir, conserve cependant encore des monuments précieux, des tombeaux en pierre dont on aime à étudier les bas-reliefs, des stalles en chêne admirablement travaillées et un tabernacle en bois, véritable chef-d'œuvre de sculpture. C'est là qu'est enterré Wateville, Wateville, l'homme aventureux dont l'histoire ferait le plus étrange de tous les romans : d'abord soldat, et puis religieux, assassin, séducteur, renégat, général d'un corps d'armée turque ; et puis pénitent et abbé de ce couvent. Sur une pierre incrustée dans la muraille, on a gravé pour lui cette inscription.

Italus et Burgundus in armis, Gallus in albis,
In curia rectus, presbyter, abbas adest.

« Autour de ce couvent, il s'est formé un groupe de maisons qui composent maintenant un assez joli village. » (*Études Religieuses*, etc., 6 décembre 1834.)

I. **BAUME** (la Sainte-) en France, dans le département du Var.

Grotte de Provence où se retira, dit-on, sainte Marie-Madeleine, pour y pleurer, durant ses trente dernières années, les erreurs de sa vie antérieure. Nous empruntons à un recueil fort connu (*Mag. Pittor.*, t. 1, p. 21) deux passages qui nous paraissent curieux sur les extases merveilleuses par lesquelles la sainte était souvent transportée. « Volontairement renfermée dans une grotte, dit Pétrarque, elle y passa trois fois dix hivers, n'ayant d'autres vêtements que sa longue chevelure. Là, loin de la vue des hommes, entourée d'une troupe d'anges, elle était ravie en extase pendant sept heures du jour, etc. »

Dans un poëme composé par Balthazar de la Burle, poëte provençal, valet de chambre du cardinal de Bourbon, on lit des vers qu'on peut traduire ainsi : « Au retour du jour les anges l'élevaient bien au-dessus du rocher (où la grotte était creusée)..... Dans les plus mauvais temps, et par le froid le plus rigoureux, jamais elle ne portait d'autre vêtement que sa belle et blonde chevelure, qui la couvrait de la tête aux pieds ainsi qu'un manteau d'or. »

On trouve des détails *poétiques* assez curieux, quoique fort ridicules, dans le poëme de la *Madeleine* du P. Pierre de Saint-Louis (2).

(1) Par opposition à Baume-lès-Dames sous-préfecture du département du Doubs.

(2) Ce poëme, intitulé la *Magdaléide*, ou la *Magdeleine au désert de la Sainte-Baume*, est partagé en XII livres, plus singuliers les uns que les autres. L'auteur mourut en 1684 : il était né en 1626 à Valréas (Vaucluse).

On conservait à la Sainte-Baume une multitude de saintes reliques : une partie du corps de saint Cassien, deux têtes des onze mille vierges, la boîte du baume précieux que sainte Madeleine épancha sur les pieds du Sauveur, etc. Nous allons citer d'ailleurs un passage de Doubdan (*Voyage de la terre sainte*) où nous trouverons de plus amples détails. A travers la naïveté de son style, nous verrons le saint prêtre à la recherche des monuments de notre foi.

« Nous partîmes le mardi, second jour de l'année 1652, et le mercredi troisième, nous arrivâmes à Saint-Maximin, qui est une ville de médiocre grandeur. L'église est un prieuré de Jacobins et de fondation royale. Il y a quantité de saintes reliques : car on dit qu'une grande partie du corps de sainte Madeleine est dans un tabernacle sur le grand autel, et dans une cave ou chapelle qui est dessous la nef, où l'on descend dix ou douze marches; à main gauche est son chef, auquel on voit encore sur le front la place de deux doigts de largeur que Notre-Seigneur toucha en chair, tirant un peu sur le roux sans être corrompue, quand il lui dit : *Noli me tangere;* et croit-on qu'en lui touchant le front de sa main étendue, il toucha aussi de la paume de la main le bout du nez, qui en est aussi demeuré sans corruption. Il est enchâssé en un chef d'or enrichi de la couronne d'un roi, et de plusieurs pierres précieuses.

« On voit aussi la sainte ampoule, qui est un petit vase de cristal, enrichi d'or et de pierreries, dans lequel on voit de la terre trempée du sang de Notre-Seigneur, qui fut recueillie au pied de la croix par la même sainte, laquelle terre et sang, quoique mélangés ensemble, se séparent miraculeusement tous les ans le jour du vendredi saint. Dans un autre cristal sont des cheveux, dont la même sainte essuya les pieds du Fils de Dieu, douze corps des saints Innocents, et plusieurs autres saintes reliques.

« Le jeudi quatrième, partant de cette ville, nous passâmes par un petit village appelé Nance, où on commence à descendre insensiblement au pied de la haute montagne de la Sainte-Baume, qu'il faut monter, puis après, par un chemin de roches fait en escalier, et un peu plus haut que la moitié du chemin, on trouve une fontaine, et montant toujours on arrive au couvent, auquel sont pour l'ordinaire six ou sept religieux de Saint-Maximin, avec un concierge qui reçoit les pèlerins. C'est là qu'on voit avec admiration ce saint lieu tant renommé par tout le monde, la Sainte-Baume, c'est-à-dire la sainte caverne où la bienheureuse amante du Fils de Dieu a fait une si rude et austère pénitence, l'espace de trente ans, sans être connue et visitée que de Dieu et des anges. C'est une caverne taillée naturellement dans la roche vive, environ dans le milieu de la hauteur de la montagne, de quelque vingt-cinq ou trente pas en carré, et haute de quelque trois toises dans le milieu, se terminant presque en voûte tout à l'entour. C'est une merveille que

par toute la grotte l'eau dégoutte de la voûte, excepté un seul endroit où cette sainte couchait sur un lit de la même roche, comme on le voit encore avec sa figure ravissante demi-couchée et pleurante.

« Il faut avouer qu'il est impossible d'entrer dans ce saint antre, voir ces rochers, entendre couler ses larmes, et contempler sa figure gémissante, sans être puissamment touché de componction et d'un désir de passer ses jours en une si agréable demeure, qui cause tout ensemble de l'horreur et de la dévotion. Au fond de la grotte est une excellente fontaine dont la sainte se servait, mais si elle n'avait d'autre pain que celui des anges, est-il pas croyable qu'elle n'avait aussi d'autre breuvage que le nectar des cieux, qu'elle goûtait sept fois le jour sur le plus haut sommet de la montagne où elle était transportée par les esprits célestes pour donner quelque trêve à ses larmes, par la douce harmonie de leur musique?

« Le vendredi 5, la veille des Rois, nous partîmes de grand matin pour monter au Saint-Pilon. Pour y aller il faut monter entre les arbres, buissons et rochers par des petits sentiers égarés, par lesquels nous arrivâmes sur le plus haut de la montagne, et au Saint-Pilon, qui est un pilier qui tient à une petite chapelle bâtie sur le bord du précipice, au coupeau de la montagne, où la roche est escarpée jusque au fond de la vallée, droite et unie comme un mur plus haut trois fois que les tours de Notre-Dame de Paris. C'est la place où la bienheureuse pénitente était élevée sept fois le jour par les anges, comme j'ai déjà dit, qui la récréaient d'une douce et céleste harmonie, puis après la reportaient en sa chère caverne pour continuer ses pleurs. Ce lieu est si haut élevé, qu'on voit, par-dessus toutes les autres montagnes, toute la campagne et la mer qui est à cinq lieues (1). »

« La tradition provençale raconte qu'après la mort de Jésus-Christ, Lazare, Marie, Madeleine et Marthe, montèrent sur une frêle barque pour fuir les lieux témoins de l'agonie du Rédempteur. Longtemps battue des flots, la nacelle miraculeuse se trouva enfin en présence d'une rive amie. Le Rhône, à son embouchure, décrit les méandres les plus capricieux; comme le Nil, il a voulu avoir son Delta ; et agrandissant de ses alluvions un promontoire qui s'avançait au milieu des flots, il a créé la Camargue. Au temps dont nous parlons, cette langue de terre n'avait point reçu le nom qu'elle prit plus tard d'un campement de Marius (*Caii Marii Ager*); les géographes ne nous disent point comment on la désignait. C'est à l'extrémité de cette pointe qu'aborda la sainte caravane. Le village ou plutôt les huttes des pêcheurs qui s'élevaient à cet endroit s'appellent aujourd'hui les *Saintes-Maries*.

« C'est là que les voyageurs se séparèrent. Marie quitta la terre pour les cieux ; Lazare prit la route de Marseille, où il fit cesser une peste effroyable qui ravageait la ville ; Marthe se dirigea vers Tarascon, qu'elle délivra de ce monstre appelé la *tarasque*, qui, chaque année, sortait des flots du Rhône pour décimer les plus belles filles du pays ; Madeleine, trouvant les marais et les solitudes de la Camargue trop doux encore pour sa pénitence, parcourut les montagnes voisines, cherchant un site assez aride, une caverne assez profonde pour y ensevelir le secret de ses erreurs passées et de son expiation présente.

Une chaîne de montagnes couvertes de forêts sépare le département des Bouches-du-Rhône de celui du Var. Sur un des sommets les plus élevés, près d'un torrent, au milieu d'un bois de sapins, la sainte trouva une grotte obscure, profonde, retraite abandonnée des bêtes féroces ; elle la choisit pour y finir ses jours dans les larmes et le désespoir. Aujourd'hui cette caverne, sanctifiée par le repentir, est devenue, sous le nom de *Sainte-Baume*, un lieu de pèlerinage fréquenté par toute la Provence. D'Arles, d'Aix, de Marseille, de Toulon et de tous les points intermédiaires partent des bandes nombreuses qui se dirigent vers le tombeau de Madeleine. La plus considérable de ces caravanes part du lieu même où la sainte aborda, c'est-à-dire de la Camargue.

Il y a quelques années, un couvent de Trappistes, situé au pied même de la montagne, donnait asile à un grand nombre de pèlerins ; maintenant ils sont tous obligés de camper dans la plaine. Les gens de divers pays n'ont garde de se mêler : voici le camp des Marseillais; plus loin, celui des Arlésiens ; à quelques pas, celui des Aixois. Chaque nation fait bonne sentinelle : chacun veille à ce que la nuit se passe sans surprise. A l'aube on se forme en procession ; on gravit, bannières déployées, la rampe escarpée qui conduit à la grotte ; les échos de la vieille forêt redisent de saints cantiques, et le soleil se glisse à travers les arbres pour étinceler au sommet de la croix : on arrive devant la caverne. Comme elle est trop petite pour contenir les fidèles, un prêtre dit la messe sur un autel dressé au centre d'une vaste pelouse ; le bruit du torrent voisin, le murmure des brises, le froissement des feuilles, accompagnent l'office divin. Après la messe on se presse, on se mêle, on se heurte pour pénétrer dans la grotte et faire ses dévotions au pied de la statue de la pénitente. Le marin, le pâtre, le bourgeois, les mères, les malades, les veuves, les orphelins, tapissent d'*ex-voto* l'intérieur de la chapelle. Les plus dévots gravissent de station en station jusqu'au sommet de la montagne nommée le *Saint-Pilon*. Il y a là un oratoire de la sainte Vierge.

II. Baume (la Sainte-), en Provence, dans le département du Var.

Pèlerinage situé sur le côté d'une montagne qui regarde la mer, au bord d'un précipice affreux, où saint Honorat, évêque d'Arles, vint passer plusieurs années avant d'aller fonder, dans l'île de Lérins, la célèbre abbaye

(1) Doubdan, *le Voyage de la terre sainte*, etc., pag 5 et suiv.

de son nom, dans le canton actuel de Fréjus.

C'est une grotte très-obscure, où la lumière ne pénètre que par une ouverture venant de la voûte, par où les eaux pluviales tombent dans une citerne. Il y a un autel où tous les ans, le 1er mai, on célèbre une messe, à laquelle assistent un grand nombre d'habitants de Fréjus et de Saint-Raphaël, qui y viennent en grande dévotion.

BAUX-DE-BRETEUIL (France), village du département de l'Eure, arrondissement et diocèse d'Evreux, canton de Breteuil. Il renferme dans son territoire la chapelle de Sainte-Susanne. Il ne reste que cette chapelle du prieuré de Sainte-Susanne-du-Désert, fondé en 1139.

Cette chapelle est en grande vénération dans le pays, et l'on y fait de nombreux pèlerinages.

BAUZENS (France), village du département de la Dordogne, arrondissement de Périgueux, canton de Thenon. Il est dépendant de la commune d'Azat, et possède une église remarquable que les habitants viennent de rendre au culte divin.

Cette chapelle, qui date de la Renaissance, offre des sculptures admirables pour le travail et la conservation. Cet édifice mérite une attention particulière de la part des amateurs de l'art.

BAYEUX (France), dans l'ancienne Normandie, est aujourd'hui compris dans le département du Calvados.

On y faisait autrefois un pèlerinage fort célèbre à Notre-Dame de Bayeux, qui délivra un habitant de cette ville, captif chez les Sarrasins.

On gardait jadis, dans la sacristie de la cathédrale de cette ville, une relique qu'on appelait la chasuble de saint Regnobert. Cette chasuble était renfermée précieusement dans un coffret dont la serrure portait une inscription en l'honneur de Dieu et en arabe. Les Jésuites, pour expliquer ces bizarres coïncidences, disaient que probablement Charles Martel ayant vaincu les Sarrasins près de Tours, leur camp avait été pillé par son armée victorieuse; que la cassette prise dans cette occasion avait été donnée dans la suite par Charles le Chauve à la reine Ermantrude, sa femme, et que celle-ci l'avait destinée à renfermer les pieuses reliques de saint Regnobert, qui avaient guéri son mari.

BAYONNE (France), ville du département des Basses-Pyrénées, chef-lieu de sous-préfecture, siége d'un évêché. C'est une place forte qui s'est toujours si bien défendue, qu'elle a mérité la belle devise de *nunquam polluta*, cité toujours vierge.

Sa cathédrale, placée sous l'invocation de la sainte Vierge, puisqu'on la nomme Notre-Dame, est un édifice sacré digne de fixer l'attention.

Le plan de cette église, fondée vers 1140, est régulier, ses proportions sont vastes; elle présente trois nefs et des transsepts peu marqués. « Sa longueur, dit la *France monumentale*, est de 78 mètres et sa largeur de 28. Le chœur et l'abside appartiennent à la construction primitive. Le clocher et ses collatéraux datent du commencement du XIVe siècle. La grande nef, entreprise vers 1330, ne fut terminée que dans les premières années du XVe siècle.

« Autour de la nef et du chœur, à la naissance des grandes arcades, marquée par les chapiteaux qui couronnent les pilastres, règne une belle galerie, découpée avec grâce et délicatesse, et au-dessus de laquelle sont des vitraux fort anciens.

« Les voûtes sont soutenues par deux rangs de piliers carrés autour desquels sont groupés plusieurs colonnettes à chapiteaux jusqu'au sommet de la voûte, où l'on remarque encore quelques médaillons sculptés aux armes d'Angleterre.

« La nef latérale gauche présente un rang de chapelles. Celle de Saint-Léon est remarquable par ses curieuses sculptures de la Renaissance.

« Le caractère de l'intérieur de cette église est l'harmonie, la régularité et la force; mais on y chercherait en vain la grâce et la légèreté qui distinguent les églises ogivales de la belle époque.

« Le portail, qui n'est pas terminé, est lourd et austère. L'entrée latérale sur la place est précédée d'un narthex assez remarquable par ses sculptures. »

Bayonne existait longtemps avant Jésus-Christ sous le nom de *Lapurdum*, terre stérile. Ce nom fut changé en celui de Bayonne vers 1141. Ce nouveau nom vient de *Baïa-Ona*, qui en basque veut dire bonne baie.

BÉATITUDES (montagne des), en Palestine).

« C'est ainsi qu'on nomme une colline isolée et assez élevée, au haut de laquelle Jésus, s'étant assis, adressa à ses apôtres cet admirable sermon où il leur enseigna, et, en leurs personnes, à tous ceux qui voudraient être ses disciples, sa divine doctrine sur le *bonheur*, doctrine jusqu'alors inconnue au monde, que la philosophie ne soupçonna même pas avant sa publication, qu'elle repoussa constamment depuis, et dont cependant la pratique a fait d'âge en âge sur la terre les seuls heureux qui y furent jamais...

..... « Nous parvînmes, avec beaucoup de peine, au sommet. Je me jetai à genoux, et oubliant pour quelques moments ceux qui m'entouraient, je n'écoutai plus que les sentiments que m'inspirait ce lieu, et qui se pressaient dans mon cœur... C'est ici que mon Seigneur Jésus était assis..., etc. *Voy.* les huit Béatitudes dans saint Matthieu, chap. V, vers 1, 2 et suiv.

BEAULIEU (France), petite ville de l'ancien Limousin, département de la Corrèze, arrondissement de Brives-la-Gaillarde, située à 40 kilomètres de Tulle.

Son église est un des plus beaux monuments religieux du pays. Sa forme est une croix latine fort allongée, dominée par des voûtes à cintre surbaissé. La nef est garnie de bas-côtés appuyés sur des colonnes qui règnent aussi autour du chœur. L'abside

forme un rond-point avec pilastres engagés dans les murs supportant de petits cintres surbaissés. Deux petites chapelles, qui rappellent la crypte des premiers siècles de l'Église, se trouvent dans les deux bras du transsept à droite et à gauche. La partie qui dut être la première commencée est la porte d'entrée, dont le cintre et l'encadrement supérieur sont surbaissés de manière à faire croire qu'on n'eut pas d'abord intention de donner au monument la grandeur actuelle. On admire les magnifiques sculptures placées à peu d'élévation au-dessus du portail. On y voit les morts sortant de la terre et venant se ranger autour de Jésus-Christ et de sa croix. Mais point d'expression dans les figures, point de poses remarquables : tout est triste et uniforme. L'art était dans son enfance. Les deux côtés des parois qui précèdent la porte étaient aussi garnis de figures à moitié brisées aujourd'hui.

On voit aussi dans les environs les ruines d'une abbaye de Saint-Etienne; elles portent l'empreinte du XIIe siècle. C'était un des plus beaux monuments religieux du bas Limousin. Plusieurs bas-reliefs et autres sculptures sont très-remarquables.

BEAUMONT DE PERTUIS (France), en Provence, dans le département de Vaucluse.

Près de là, sur les bords de la Durance, est la montagne de Saint-Eucher, d'où, sur un roc taillé à pic et d'une hauteur immense, coulent à une profondeur effrayante les eaux de cette rivière, qui rongent la base de la montagne. Presque à la cime de ce rocher, où l'on n'arrive que par un sentier très-étroit taillé dans le roc, se trouve une vaste grotte dont le fond est occupé par un autel surmonté d'une statue en pierre représentant saint Eucher. Cette grotte communique à deux autres qui sont aussi très-vastes.

BEAUMONT-SUR-OISE (France), petite ville de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise, canton de l'Ile-Adam, diocèse de Beauvais. Elle est située à près de 8 lieues nord de Paris, sur la rive gauche de l'Oise.

Avant la révolution, il y avait dans cette ville plusieurs communautés religieuses, telles que la Collégiale, le Prieuré, un couvent de Minimes.

On y voit encore une église du XIIIe siècle qui, placée sur une hauteur, domine le cours de la rivière. Quoique très-mutilé, le portail offre de curieux détails du style de transition. Les dimensions de la nef sont grandes, et la tour qui est latérale est assez élevée.

BEDJAPOUR ou VISAPOUR (Hindoustan), jadis capitale du puissant royaume mahométan de ce nom, et l'une des plus grandes et des plus belles métropoles de l'Inde. Quelques ruines attestent l'ancienne splendeur de cette *Palmyre du Dekkan*.

Les principaux édifices, assez bien conservés, qui méritent d'être mentionnés, sont : le Makbara, ou le mausolée du sultan Mohamed-chah, dont la construction employa 42 années; la Djema-Mesdjid, ou mosquée principale, dont le beau dôme a 140 pieds de haut; et le mausolée du sultan Ibrahim. Ces trois édifices sont fort remarquables. Le premier est surmonté par une coupole, dont le diamètre n'est que de 10 pieds plus petit que celui de la coupole de Saint-Pierre à Rome. Quatre beaux minarets de forme octogone s'élèvent à 140 pieds anglais aux quatre coins de ce magnifique édifice, dont la mosquée qui en dépend n'est pas une des moins belles parties. Le mausolée du sultan Ibrahim peut être comparé à ce que l'Inde possède de plus beau en ce genre. Toutes les faces extérieures de ce beau monument sont recouvertes d'inscriptions du Coran, sculptées avec le plus grand art, formant par leur disposition aussi belle que variée une infinité d'ornements. On pourrait presque dire que cet édifice ressemble à une belle page d'un des plus beaux et des plus riches manuscrits arabes; on prétend que tout le Coran y est sculpté (*Abrégé de géographie* d'Adrien Balbi).

BEHNESÉ (Egypte), aujourd'hui pauvre village, élevé sur l'emplacement d'Oxyrinchus. *Voy.* OXYRINCHUS.

BEHUARD (France), en Anjou, dans le département de Maine-et-Loire.

Dans une île formée par la Loire, vis-à-vis de ce village, on visite une jolie chapelle gothique, qui s'élève au milieu du fleuve, sur une seule roche de schiste de 25 à 30 pieds de hauteur, qui se termine en pointe si aiguë, que le sommet perce la nef à environ 2 mètres au-dessus du pavé. On y voit des fers de captifs revenus d'Alger, des *ex-voto* de pèlerins ou de malades, etc.

BELCARO (Italie), près de Sienne. On vénère dans l'église une ancienne *madone du Rosaire*, curieuse par son antiquité, et souvent visitée avec dévotion par les pèlerins.

BELEM (Portugal). L'église de Belem, primitivement Bethléhem, est dédiée à Notre-Dame de Bethléhem.

Elle est bâtie sur la rive droite du Tage, à 6 kilomètres de l'embouchure de ce fleuve. Elle fut construite sur les ruines d'une petite chapelle que les Portugais avaient eue longtemps en grande vénération, parce que, suivant la tradition, l'illustre navigateur Vasco de Gama y avait fait sa dernière prière d'adieu à sa patrie, avant de partir pour la lointaine expédition dont le résultat fut si merveilleux; tandis qu'il était agenouillé devant l'autel, les bâtiments qu'il devait commander étaient rangés vis-à-vis de cette chapelle.

Malgré sa magnificence, l'église nouvelle n'a jamais fait sur l'âme une si vive impression que ce modeste oratoire. Un vieux marin s'écria, en la voyant sortir de terre comme par enchantement : « Cela est beau, sans doute, mais cela m'afflige autant que si je voyais bâtir un château sur la cabane de mon père. »

Les vastes couvents de Belem étaient autrefois peuplés de moines voués à des travaux scientifiques. Il y a quelques années l'empereur don Pedro en changea la desti-

nation; les fils des soldats morts pour la cause de la liberté ont remplacé les religieux; ils y reçoivent une éducation libérale, et sont ensuite répartis dans les différents corps de l'armée.

Ce fut dans le XVIIe siècle que fut élevée l'église de Belem qu'on voit aujourd'hui.

BELEN ou **BELENUS** (France). C'était le nom que portait primitivement le Mont-Saint-Michel, situé dans la baie de Cancale, à 8 kilomètres sud-ouest d'Avranches. C'était, bien longtemps avant l'établissement du christianisme, l'un des pèlerinages les plus fréquentés de la Gaule occidentale.

Il y avait là une grotte sombre, consacrée au dieu Belenus, sur le rocher alors entouré de forêts, où s'élève aujourd'hui, au milieu des sables mouvants, la forteresse amphibie du mont Saint-Michel.

« C'était là, dit M. l'abbé Orsini, que les nochers des Armoriques et d'Albion allaient acheter aux druides du mont *Belen*, des flèches enchantées auxquelles ils attribuaient follement le pouvoir de changer les vents et de dissiper les tempêtes.

« Lorsque la montagne escarpée qui fut le dernier boulevard du druidisme reçut une abbaye chrétienne, et qu'on l'eut solennellement consacrée à saint Michel archange, la grotte de Belenus se transforma en une délicieuse chapelle marine, dédiée à l'*Etoile des mers*, à Marie, protectrice des matelots.

« Cette chapelle fut bâtie de galets polis par les vagues et roulés par l'Océan; à l'intérieur, les parois et la voûte étaient ornées de branches de corail, de mamelons d'ambre, et de coquillages éclatants ramassés sur tous les rivages et apportés par de pieux matelots. L'autel était un quartier de roche où l'on avait laissé les aspérités d'un écueil, et dans le pourtour, on voyait suspendues comme *ex-voto*, des ancres de sauvetage et des chaînes de captifs.

« Cette chapelle était souvent visitée avant la révolution par de longues files de marins sauvés des naufrages; ces fils de l'Océan, avec une ferveur qui n'est pas rare parmi eux, entonnaient d'une voix rauque comme le bruit des vagues, l'*Ave maris Stella*, ou ce gracieux *Salve Regina* que les anges chantent eux-mêmes sur leurs harpes d'or. Les rois de France jusqu'à Louis XV ont presque tous visité ce sanctuaire de Marie, et l'on prétend qu'une vieille prédiction, conservée dans les archives abbatiales, menaçait des plus grands malheurs jusqu'à la troisième génération la postérité du roi qui se dispenserait de faire un pèlerinage à Saint-Michel et à Notre-Dame. Si la prédiction existe réellement, elle n'est que trop vérifiée! » (*La Vierge* ou *histoire de la Mère de Dieu*, par M. l'abbé Orsini.)—*Voy*. MICHEL (Mont-Saint-)

BELLEFONDS (France), près de Rouen (Seine-Inférieure.

On y voyait, avant la révolution de 1789, un célèbre monastère dédié à Notre-Dame des Anges.

BELLEVUE (France), dans le département de Seine-et-Oise.

On voit à peu de distance de ce village, près du chemin de fer de Versailles (rive gauche), un petit monument expiatoire dédié à Notre-Dame des Flammes.

Cette chapelle est élevée sur l'emplacement même où ont péri un grand nombre de victimes, lors de la catastrophe du 8 mai 1842, et de l'incendie qui en fut la suite, dans les voitures du chemin de Versailles.

BELMENT (Asie), chapelle célèbre de Marie, située à 42 kilomètres de Baïrout, et à deux heures de marche de Tripoli. On l'appelait Notre-Dame-de-Belment, et elle attirait un grand nombre de pèlerins. « Les pèlerinages, dit un auteur moderne, et surtout ceux à la Mère de Dieu, n'ont rien perdu de leur ferveur en Asie, et les Francs s'étonnent quelquefois de rencontrer des femmes turques priant dévotement au tombeau de la Vierge avec les filles de Sion, les riches Arméniennes, les Grecques du pays d'outre-mer, et les Arabes catholiques. »

BÉNARÈS (Hindoustan), célèbre ville sainte, dont le nom sanskrit est Varanachi, de *Vara* et de *Nachi*, rivières qui baignent ses murailles. Elle s'appelait autrefois Casi (la splendide).

L'approche de cette ville est annoncée de loin par les minarets élancés de la grande mosquée, qui dominent les masses compactes des constructions disposées dans un désordre pittoresque, le long de la rive droite du Gange, sur une longueur de trois lieues. On descend de la ville au fleuve par des ghauts ou ghâts (lieux d'abordage), auxquels communiquent des escaliers qui sont, si on peut les appeler ainsi, les seuls quais de Bénarès; ils s'élèvent environ à la hauteur de trente pieds, et sont toujours couverts d'hommes livrés à divers travaux, et de pèlerins qui font dans le fleuve leurs ablutions religieuses ou récitent leurs prières.

Les rues de la ville sont fort étroites, on y peut à peine passer à cheval ou en palanquin, tant elles sont tortueuses et encombrées par la foule; mais les temples sont fort nombreux. La plupart ne sont guère plus grands que de simples chapelles; cependant leur forme et leur architecture ne manquent pas d'une certaine grâce, et beaucoup sont entièrement revêtus de belles et délicates sculptures de fleurs, d'animaux et de branches de palmiers admirablement exécutées. Ces temples sont construits avec une excellente pierre qui vient de Tchounar, mais les Hindous aiment à les peindre en rouge; ils couvrent aussi leurs maisons d'images de toutes sortes, d'hommes, de femmes, de fleurs, de bœufs, d'éléphants, de dieux ou déesses, en leur ajoutant souvent plusieurs têtes ou plusieurs bras, et en leur mettant diverses sortes d'armes à la main.

Des bœufs de tous les âges, privés et familiers comme de gros chiens, et respectés parce qu'ils sont consacrés à Siwa, se promènent avec indolence dans ses rues étroites, ou s'y couchent en travers : à peine se dérangent-ils pour laisser passer les palan-

quitts, quand on les pousse avec le pied, car les coups doivent leur être donnés de la manière la plus douce, pour ne point offenser la divinité qui les a pris sous sa protection. Les singes, consacrés à Hanouman, le dieu singe, qui aida Rama dans la conquête de Ceylan, sont également fort nombreux dans d'autres parties de la ville; ils grimpent sur les toits des maisons, sur toutes les saillies des temples, fourrent la tête et les mains dans toutes les boutiques des marchands de fruits ou des confiseurs, et volent aux enfants les morceaux dont ils font leurs repas.

A chaque tournant de rue on rencontre ce qu'on appelle des maisons de djoghis ornées d'idoles, et faisant entendre un tintamarre épouvantable formé du bruit confus d'une foule d'instruments discordants joués tous à la fois; tandis que des religieux mendiants de toutes les sectes du brahmisme, le corps frotté de craie ou de bouse de vache, les cheveux en désordre, les membres tordus par la maladie ou par la pénitence, bordent des deux côtés toutes les rues principales. La quantité des aveugles surtout est fort considérable. La vue de ces infirmités, véritables ou supposées, émeut vivement le cœur des étrangers et leur offre un hideux spectacle.

C'est ainsi que paraît aux yeux du voyageur la ville de Bénarès, *la cité la plus sainte de l'Hindoustan*, le *lotus du monde*, fondée non sur la terre, mais sur la pointe du trident de Siwa, où Dieu réside en personne durant trois heures du jour (*Voy.* Tchouar); lieu tellement bénit que quiconque y meurt, à quelque secte qu'il appartienne, quand même il serait un mangeur de bœuf, est sûr de son salut éternel. Voilà ce qui fait de Bénarès le réceptacle des mendiants et des pauvres brahmanes, toujours sûrs d'y recueillir d'abondantes aumônes : car, indépendamment de l'énorme quantité de pèlerins de toutes les contrées de l'Inde, du Tibet et de l'empire birman, beaucoup d'hommes riches, et presque tous les grands personnages qui, de temps en temps, sont bannis ou disgrâciés par les révolutions qui bouleversent sans cesse le pays, viennent dans la cité favorisée des dieux pour y laver leurs péchés, ou pour remplir leurs heures de loisir par les cérémonies pompeuses de leur culte, et prodiguer en charités aux pauvres des aumônes abondantes.

Au milieu de cette misère apparente et de ce fanatisme qui semblent préoccuper tous les esprits, les habitants de Bénarès ne s'y livrent pas moins à un commerce fort étendu, et rien n'est plus grandiose que le quartier spécialement consacré aux grandes opérations commerciales, car la ville sainte des Indes n'en est pas moins une des plus industrieuses et des plus opulentes. La population y est de 600,000 habitants.

Le temple de Vishvayesa est en pierres de petite dimension, mais très-élégamment sculptées : c'est un des lieux les plus vénérés de l'Hindoustan, quoiqu'il le cède sous ce rapport à celui qui lui est contigu et qu'Alemghir profana en y faisant bâtir une mosquée, pour le rendre inaccessible aux adorateurs de Brahma. Le parvis du temple de Vishvayesa, quoique assez étroit, est rempli comme la cour d'une ferme, de taureaux très-gras et très-privés, qui cherchent à introduire leurs naseaux dans les mains et dans les poches de leurs visiteurs, pour y prendre les grains et les confitures qu'on ne manque jamais de leur apporter en abondance. Près de ce temple, il y a un puits au-dessus duquel s'élève une petite tour : un escalier roide descend jusqu'à l'eau amenée du Gange par un canal souterrain, cette eau passe pour être plus sainte que celle même du fleuve : tous les pèlerins sont obligés d'en boire, et d'y faire leurs ablutions pénitentiaires.

On jette dans le fleuve les cadavres des morts, et souvent on les brûle sur un bûcher. Dans ce cas, les veuves se laissent consumer par le feu avec leurs maris, mais moins fréquemment que dans d'autres parties de l'Inde. L'immolation volontaire en se noyant dans le Gange est fort commune. Tous les ans, plusieurs centaines de pèlerins viennent exprès de tous les cantons de l'Inde à Bénarès, pour accomplir ce sacrifice. Ils achètent deux grands pots de terre et les attachent de chaque côté de leur corps : tant que ces pots sont vides, ils soutiennent au-dessus de l'eau le pèlerin qui veut terminer ses jours dans le sein de son Dieu, et qui ne les remplit qu'au milieu du fleuve; alors il plonge et disparaît. Le gouvernement anglais a voulu plusieurs fois mettre un terme à ces dévouements insensés, mais il n'a jamais pu y parvenir : les pèlerins se jetaient dans le fleuve un peu plus loin, et trompaient ainsi sa surveillance.

Quoique Bénarès soit la ville sacrée des Indiens, les brahmanes y sont moins intolérants et moins aveuglés par les préjugés que dans la plupart des autres cités du pays. La répétition continuelle de vaines cérémonies qui consume la plus grande partie de leur temps, produit, dit-on, chez plusieurs d'entre eux, une lassitude générale de leur propre système religieux, et les pousse à s'enquérir avec une sorte de curiosité des autres religions : ce qui n'existe pas encore à Calcutta.

Auprès de Bénarès, non loin du palais d'Aureng-zeb et de l'étang nommé *Butchas Motchan*, beaucoup de gens de toutes les classes se rendent par dévotion le jeudi, pour vénérer la trace du pied de Mahomet et y réciter des *fatiha*.

On voit encore une autre empreinte du pied de Mahomet dans la ville de Cattack. *Voy.* Cattack, Narraïngang, Gour, etc.

« Il y a à Benarès un grand nombre de sépulcres musulmans, parmi lesquels on distingue celui du cheik Mohammed Ali Hazin Guilani. Ce saint personnage avait, de son vivant, fait construire son tombeau, et venait quelquefois le jeudi (1) s'asseoir auprès

(1) Jour spécialement consacré à la commémoration des trépassés et aux exercices religieux faits pour le repos de leur âme.



et distribuer des aumônes. Il voit la mort approcher sans effroi, celui qui la considère comme l'entrée à l'immortalité; que dis-je ? la mort ne fait pas changer d'état l'homme qui a su mourir, même dans sa vie.

« Le cheik dont nous parlons réunissait aux sciences intérieures les extérieures. Son habileté à écrire, tant en vers qu'en prose, était son plus petit mérite (1). Il fut la gloire des écrivains de son temps et il doit servir de modèle à ceux du nôtre. Il se rendit dans l'Hindoustan pendant le règne de Mohammed chah. Après être resté quelques années à Dehli (2), il vint à Bénarès, où il vécut dans l'angle de la solitude, n'allant jamais voir qui que ce fût, ni les grands ni les petits; et loin de rien recevoir de personne, donnant fréquemment aux pauvres, selon ce que ses moyens lui permettaient. Sa vie fut constamment irréprochable; il ne ressentait d'autre désir que celui d'être uni à Dieu. Il avait des révélations et le don des miracles.

« Tout le monde sait que ce contemplatif sans hypocrisie, loin de conseiller au nabab d'Aoude Chouja-Uddaula d'attaquer les Anglais, l'avait au contraire sagement engagé à rester en paix avec eux. Il mourut après la déroute de Baxar (3), en 1180 (1766-67) et alla habiter le paradis. »

BENOITE-VAUX (France), dans le département de la Meuse. C'est une chapelle située au milieu des bois et qui renferme une statue miraculeuse de la sainte Vierge. On ne connaît pas l'origine de cette statue, et la chapelle était une dépendance de l'ancienne abbaye de Létanche. L'évêque de Verdun, M. Letourneur, y fonda vers 1840 une maison d'asile pour les prêtres infirmes de son diocèse. Ce pèlerinage est aujourd'hui très-fréquenté. Il est situé sur une hauteur d'où l'on découvre une belle perspective. Ce lieu s'appelle en latin *Benedicta Vallis*, et il était situé dans l'ancienne Lorraine.

BEOST (France), village du département des Basses-Pyrénées, arrondissement d'Oloron, canton de Laruns, diocèse de Bayonne. Ce village a une église romane fort intéressante, avec des restaurations des XVe et XVIe siècles. Son riche portail en marbre présente des voussures cintrées et concentriques, supportées par des colonnes. La principale archivolte représente Jésus-Christ au milieu des douze apôtres. Dans l'intérieur, sur les fonts baptismaux, est une statue grossièrement exécutée dont la sculpture est romane.

BERICO (Italie), montagne voisine de Vicence : elle est célèbre par le pèlerinage qu'on y fait à Notre-Dame. *Voy.* VICENCE.

BERNARD (GRAND-SAINT-), appelé autrefois *Penninus mons*, haute montagne des Alpes Pennines, entre le Valais et la vallée d'Aoste, par 5° 5' long. est; 45° 51' lat. nord; hauteur 3,470 mètres. Un peu au-dessous du sommet est un hospice célèbre fondé vers 982 par Bernard de Menthon; il est desservi par des religieux augustins, qui se dévouent au soulagement des malheureux surpris par le froid ou égarés dans les neiges, et qui se font aider dans leurs recherches au milieu des montagnes par des chiens d'une intelligence singulière : c'est le lieu habité le plus élevé de l'Europe (1). »

« En face de l'hospice, dans une petite plaine, sont des espèces de ruines parmi lesquelles on a trouvé de nombreuses médailles, *ex-voto* des dévots et des pèlerins de l'antiquité. On ne sait si l'édifice était un temple ou un hospice; j'incline pour le temple, et ne crois guère, dans un lieu aussi affreux, à un hospice païen (2). »

Voici ce qu'en dit La Martinière, au mot *Saint-Bernard*. Nous citons textuellement.

« Selon l'auteur de l'*Etat et des Délices de la Suisse*, ce qu'on appelle aujourd'hui le mont Saint-Bernard portait anciennement le nom d'Alpes Pennines, ou du mont Jupiter, d'où l'on a fait dans la suite le nom de Mont-jou, *mons Jovis*, à cause d'une idole nommée *Jupiter Penninus*, qu'on y adorait dans le temps du paganisme. Quelques siècles après l'introduction du christianisme, on lui a donné le nom de Saint-Bernard, à cause d'un saint prêtre de ce nom, natif du val d'Aoste, qui avait abattu l'idole, et fondé là un couvent pour loger les pauvres voyageurs. Quoi qu'il en soit de l'origine, il y a sur le sommet de cette montagne un grand couvent ou hospice, où les religieux reçoivent très-humainement tous les voyageurs. Ils les logent et les nourrissent trois jours durant gratis, sans aucune distinction de catholique et protestant. Ils traitent chacun selon sa qualité, et les voyageurs qui ont quelque argent ne manquent jamais, s'ils ont quelque reconnaissance, de faire un présent honnête au couvent, et s'il meurt quelqu'un dans ce lieu, ils ne l'enterrent pas; mais ils le mettent dans une chapelle qui est loin du couvent; au milieu d'une glacière, et où les corps se gardent longtemps sans se corrompre, à cause de l'excès du froid qu'il y fait. On ignore le temps et les circonstances de cette fondation; seulement il est certain qu'elle est ancienne. Un évêque de Lausanne, nommé Hartmann, avait été aumônier de cette maison, l'an 850 ou environ. Mais elle n'est pas moins utile qu'ancienne. Ces bons religieux font une in-

(1) Il a laissé des recueils de poésie ou diwans, et des mémoires très-intéressants, qui viennent d'être publiés en anglais par M. F. C. Belfour, sous le titre de *The Life of M. A. Hazin, Written by himself*.

(2) Ce fut là qu'il écrivit ses mémoires, qui ne vont pas au delà de cette époque, ouvrage où respire la piété la plus fervente et qui donne une idée fort avantageuse d'Hazin. On voit par sa lecture qu'il avait des idées très-larges relativement à la religion, ce qui rentre du reste tout à fait dans l'esprit du Coran et le système des sofis. On y lit qu'il connaissait le christianisme par les livres saints et les missionnaires chrétiens, mais loin de se convertir, il s'affermit davantage dans sa croyance.

(3) Ville de la province de Bahar, célèbre par la grande victoire que les Anglais remportèrent près de là, en 1764, sur les armées réunies de Chouja-Uddaulah, et de Cacim Khan, nabab du Bengale. (Hamilton, *East-India Gazett.*, I, 304.

(1) N. Bouillet, *Dict. univers. d'hist. et de géogr.*

(2) Valery, *Voyages en Italie*, liv. III, ch. 6.



finité de biens aux voyageurs dans leur maison, car comme la montagne est fort rude de chaque côté, il est certain que sans leurs soins charitables, mille voyageurs seraient péris, particulièrement en hiver et dans les temps de dégel. Chaque jour ils ont soin d'envoyer aux deux chemins opposés des gens avec de l'eau-de-vie et d'autres cordiaux, et souvent ils rencontrent de pauvres voyageurs étendus par terre et tombés en défaillance, par la violence du mauvais temps qu'ils ont essuyé, et ils leur donnent tout ce secours qui est nécessaire. Aussi aime-t-on beaucoup ces religieux dans toute la Suisse et aux environs; et quand ils envoient quêter pour leur maison, ce qu'ils font une fois par année, il n'y a si pauvre maison qui ne leur donne largement et de bon cœur, les protestants aussi bien que les catholiques. Cet hospice est fort grand et peut contenir environ six cents personnes; et comme il est entouré de neiges et de glaces, il ne croît absolument rien dans son voisinage. Cependant tout y abonde par les soins de ceux qui en ont la direction, et par les grandes contributions qu'on y fait. »

Le Petit-Saint-Bernard (*Graius mons*) est une montagne des Alpes Grecques (*Graiæ*) entre la Savoie et la vallée d'Aoste, au sud-ouest du Grand-Saint-Bernard, sur le chemin qui mène de la vallée de l'Isère à celle de la Doire (*Doria*). A 2,250 mètres de hauteur, est un hospice bâti à l'imitation du Grand-Saint-Bernard. C'est du reste le passage le plus commode de toute la chaîne des Alpes, mais la route est, dit-on, fort négligée (1).

Nous finirons cet article par une réflexion fort sage de M. Valery : « L'adversaire le plus intrépide des vœux monastiques éprouverait ici quelque embarras : quels hommes autres que des moines pourraient depuis plus de huit siècles vivre sous un tel climat? La charité leur tient lieu de cet instinct de patrie qui peuple les glaces de l'Islande ou du Groënland. Dites à des pères de famille d'habiter le Saint-Bernard, et vous verrez en peu de temps quelle différence sépare l'institut philanthropique de l'œuvre de la religion

BERNAY (France), dans la haute Normandie, département de l'Eure.

On y allait autrefois en grande dévotion pour y vénérer un morceau considérable de la vraie croix.

BERTHEVIN-SUR-VICOIN (Saint-) (France), dans le département de la Mayenne.

Ce bourg est situé sur la rive gauche du Vicoin. Dans la partie la plus escarpée du coteau qui le domine, on visite avec dévotion une espèce de niche taillée dans le roc, qu'on appelle la chaire de saint Berthevin, pour laquelle les habitants de la contrée ont une grande vénération. On prétend que c'est de là qu'il prêcha l'Evangile. Au-dessus de cette chaire règne un escarpement de près de cent mètres de hauteur, au pied duquel ses auditeurs devaient être placés.

(1) N. Bouillet, *Dict. univ. d'hist. et de géogr.*

BERTHOUVILLE (France), en Normandie, dans le département de l'Eure.

A peu de distance de ce village on a récemment découvert, sur l'emplacement de *Canetum*, un ancien temple où Mercure était adoré.

BERTICHÈRES (France), écart de Chaumont-en-Vexin, dans le département de l'Oise.

On y remarque un beau château bâti sur la Troesne, près duquel il existe une chapelle dite de Saint-Eutrope où, tous les ans, le 30 avril, il se fait un pèlerinage assez considérable.

BERTRAND DE COMMINGES (Saint-) (France), ancienne ville épiscopale de la province du haut Languedoc, faisant aujourd'hui partie du département de la Haute-Garonne, arrondissement de Saint-Gaudens. Strabon et Pline l'appellent *Lugdunum Convenarum*. Elle doit son nom actuel à saint Bertrand, l'un de ses évêques, qui la restaura en 1100, du sac qu'elle avait éprouvé en 584 ou 585, de la part des troupes de Gontran, roi de Bourgogne, qui voulait la punir d'avoir donné asile au faux Gondebaud. Les Romains avaient orné cette ville d'un grand nombre de monuments et d'édifices, dont on a découvert, à différentes époques, des restes précieux, au milieu des ruines de cette nouvelle Acropolis, qui est couronnée par un monticule assez élevé. C'est au pied de cette élévation, dans la plaine de Volcabin, où s'étendait la ville, qu'on a trouvé les plus grands restes d'antiquités.

L'ancienne cathédrale est une jolie église, qui renferme des boiseries sculptées d'une grande beauté.

On a fait en 1850 un jubilé à Saint-Bertrand de Comminges, qui a attiré près de quarante mille fidèles. Tous les âges, toutes les classes y affluaient. Diligences, omnibus, chars, chevaux accouraient de trente lieues à la ronde; et c'était un spectacle édifiant que celui de tous ces pèlerins agenouillés pieusement sur le passage de la châsse d'argent de saint Bertrand, traversant les rues et les boulevards de son antique cité épiscopale.

BESANÇON (France), chef-lieu du département du Doubs.

C'est, parmi nos vieilles villes de France, l'une des plus nobles et des plus curieuses qui existent : ville de guerre et d'études, remparts de granit, aux limites du royaume, et pépinière de savants. Fière de son antique origine, plus fière encore de l'énergie qui l'a soutenue dans les plus orageuses catastrophes, de l'ascendant qu'elle a su garder dans toutes les révolutions, elle porte dans ses armoiries le symbole de son histoire : un aigle à deux têtes qui regarde à la fois le passé et l'avenir, deux colonnes, signe de sa force, avec cette pieuse devise, signe de son espoir et de ses vœux chrétiens : *Plût à Dieu!*

Pour l'artiste et le poëte, c'est un admirable point de vue; pour l'historien et l'archéologue, c'est une mine inépuisable de monuments précieux. Pendant un espace de dix-huit siècles, ce sol a été traversé, occupé

par les tribus guerrières du nord et du sud, par des peuplades sur lesquelles les érudits ne nous donnent que d'incomplètes notions; et chaque peuplade, en passant là, a laissé sur sa route quelque vestige de ses mœurs et de sa religion. De même que le géologue, en sondant les différentes couches des montagnes, constate les révolutions du globe, de même l'archéologue, en fouillant cette terre franc-comtoise, peut établir par des témoignages palpables la succession des différentes races, des différents âges indiqués seulement dans nos anciennes annales. Là sont les restes très-mutilés, il est vrai, mais assez apparents encore, des anciennes divinités celtiques : les *dolmens*, pareils à ceux de la Bretagne; les tombeaux remplis, comme les *tumulus* scandinaves, d'armes grossières et d'ornements en bronze; puis les traces visibles d'une colonie égyptienne, puis les camps romains, les restes d'amphithéâtres, les murailles des empereurs, les statues gigantesques des idoles implantées dans la contrée gauloise par la reine du monde; les déesses protectrices des champs et des jardins, portant sur leurs têtes deux rameaux d'arbre, et entre leurs mains la corne d'abondance, les fruits de la vie rustique; puis enfin, à une époque plus récente, les monnaies frappées à Besançon, et les innombrables constructions du moyen âge. C'est toute une histoire lointaine, variée, écrite en caractères ineffaçables sur la pierre et sur l'airain, et léguée par des milliers de générations à la perspicacité de la science moderne.

On dit que cette histoire de la Séquanie, dont Besançon est la capitale, se perd dans la nuit des temps. C'est une prétention que l'on retrouve chez un grand nombre de peuples, et dont Zimmermann a fort spirituellement fait la critique dans son *Traité de l'orgueil national*. Mais qu'importe? Notre bon et naïf chroniqueur Gollut dit que la Séquanie fut peuplée par un fils de Japhet. Dunod prétend que le nom de Séquanais vient d'Ascanis, petit-fils de Noé. Le savant Chifflet raconte que la ville de Besançon fut construite par une colonie de Troïens, et Godefroy de Viterbe, qui vivait au XII[e] siècle, parle d'un roi Sequinus qui régnait à Besançon vers l'an 364 de Rome, et dont Brennus épousa la fille. Que ces assertions soient autant de fables ingénieuses, c'est ce que nous n'essayerons pas de nier; mais qu'importe encore? Il nous est doux de penser que nos ancêtres ont tenu entre leurs mains les destinées de Rome, et qu'avant de subir son joug, ils avaient jeté leur glaive de fer dans sa balance.

Trois siècles s'écoulent, et de ces hypothèses plus ou moins spécieuses nous passons à la réalité. Les Séquanais, menacés dans leur indépendance par Arioviste, l'audacieux chef d'une armée germanique, appellent à leur secours les Romains. César commande lui-même les troupes belliqueuses dont ils ont imprudemment invoqué l'appui, et l'une des premières pages certaines de notre histoire se trouve dans les Commentaires de César. Lui-même a décrit en termes si exacts et si précis la position de Besançon, qu'à dix-huit siècles de distance son récit est encore d'une rigoureuse exactitude. « Cette ville, dit-il, offre de grands avantages pour soutenir la guerre. Le Doubs l'enlace dans son large cercle. La partie du sol qu'il ne saisit point, et qui n'a pas plus de six cents pieds, est une haute montagne dont la base touche de deux côtés aux bords de la rivière. Une enceinte de murs fait de cette montagne une citadelle et la réunit à la ville. »

César fut reçu comme allié dans cette vieille Vesontio (1), et en devint le maître, mais un maître habile et indulgent. Il lui conserva la suprématie qu'elle avait eue jusqu'alors sur les autres cités de la Séquanie. Elle devint l'un des *municipes* d'Auguste; elle eut son sénat, ses décemvirs, ses décurions; c'était là que résidaient les lieutenants romains, et c'était là que se réunissaient les assemblées de la province. Cette supériorité provinciale, Besançon l'a sans cesse accrue; cette liberté de commune, elle l'a gardée fièrement jusqu'à l'époque où elle fut vaincue par les armes de Louis XIV. C'est sous ce rapport une histoire remarquable dans l'histoire des villes de France, une histoire à laquelle nous ne pouvons comparer que celle de Strasbourg.

Cependant elle eut, dans ses premiers temps de grandeur, de terribles épreuves à subir, de rudes orages à traverser. Dévastée au IV[e] siècle par les Allemands, elle était encore dans la désolation quand l'empereur Julien y passa en 356. Mais la douloureuse description que Julien en a faite atteste l'état de splendeur où elle se trouvait précédemment. « Besançon, dit-il, n'est plus qu'une ville en ruines; mais elle était autrefois large et superbe, ornée de temples splendides, fortifiée par de bonnes murailles et par sa position. Au milieu des contours du Doubs, elle apparaît comme un rocher inaccessible aux oiseaux mêmes. »

Au II[e] siècle, deux nobles apôtres de l'Evangile, deux frères nés sous le beau ciel d'Athènes, étaient venus prêcher au milieu de la peuplade druidique les tendres lois du christianisme; tous deux moururent victimes de leur zèle; ils furent décapités au pied d'une idole en bronze qui portait une verge de fer, la verge de fer de la barbarie; mais leur sang fit germer dans le sol la douce plante qu'ils apportaient des rives de la Grèce, et cinquante ans après leur long apostolat, il y avait déjà tant de chrétiens à Besançon, que Dioclétien se crut obligé de rendre un édit contre eux.

Voilà donc, dès les commencements de nos annales, les traces indubitables de la

(1) Les étymologistes ont donné à ce mot de *Vesontio* diverses explications qui nous semblent fort problématiques, mais qui du moins sont très-honorables. Selon les uns, *Vesontio* vient de *Vestung*, forteresse; selon d'autres, des mots celtiques *wys-sunt-in*, qui signifient : lieu sain sur une rivière, dont les habitants sont pleins de valeur.

forte tribu des Celtes, les vestiges d'une colonie égyptienne, plusieurs batailles héroïques contre les Allemands, le christianisme enseigné par la Grèce, les premières pages de notre histoire écrites par César et par Julien, c'est-à-dire le monde entier en contact avec cette ville des rives du Doubs. Continuons; il n'y aura bientôt plus un seul peuple, plus un grand nom du moyen âge dont l'histoire ne se rattache à celle de cette antique cité réduite aujourd'hui à l'état de simple chef-lieu de département.

Au IIe siècle, c'est là, dit-on, que Constantin aperçut son merveilleux labarum avec ces lettres de feu : *In hoc signo vinces*. Au Ve, la ville repousse l'assaut des Alains et des Vandales, et succombe à la farouche invasion des Bourguignons. Un demi-siècle après, Attila la traverse sur son cheval au pied brûlant. Mais l'herbe, qui ne devait point renaître sur le sol où passait ce roi de la tempête, reverdit encore autour des murs de Besançon, et les maisons qu'il a détruites dans sa course impétueuse se relèvent sur leurs ruines. A peine a-t-elle réparé ces désastres du *Fléau de Dieu* que voici venir des régions méridionales les hordes de Sarrasins qui la brûlent et la saccagent; et, pour que nulle nation ne manque à ce champ de bataille de l'Europe sauvage, au Xe siècle, les Hongrois l'envahissent encore et la réduisent en cendres.

Dans l'intervalle, la noble cité des Celtes, la capitale séquanaise des Césars, s'est reposée sous la puissante égide de Charlemagne, qui l'avait prise en affection, et qui en mourant lui lègue d'une main amicale une table d'or et une table d'argent. Louis le Débonnaire lui continue les témoignages de distinction que lui a donnés son noble père, et Charles le Chauve la dote d'un hôtel des monnaies.

Assujettie à la domination sévère des comtes de Bourgogne, puis réunie à l'empire germanique, elle devient, au XIIe siècle, ville libre et impériale; elle reprend ses anciennes franchises et son gouvernement communal. En 1157, elle est le siége temporaire d'une cour plénière, et quelle cour! toute l'élite de la noblesse d'Europe, toute une armée de pages, de chevaliers, de comtes, et, en tête de ce magnifique cortége, le vaillant prince de Souabe, dont les traditions d'Allemagne ont immortalisé la mémoire, le héros germanique de la troisième croisade, l'empereur Frédéric Barberousse, qui n'est point mort, comme le disent les impitoyables historiens, sur les rives du Cydnus, mais qui repose, la tête appuyée sur ses mains, dans les grottes du Kiffhauser, et attend que sa barbe blanche fasse le tour de la table de marbre devant laquelle il est assis, pour sortir de sa profonde retraite, et commencer, dans son vieil empire, une nouvelle ère de gloire et de liberté.

A partir de cette époque jusqu'aux mémorables événements du XVIIe siècle, l'histoire de Besançon est encore curieuse à étudier; mais il faudrait de longues pages pour la suivre dans tous ses détails. La ville grandit d'année en année par son industrie; la science et les écoles s'y développent à côté du commerce. Quelques luttes des bourgeois contre les archevêques, quelques désastres accidentels, maladies épidémiques, incendies, inondations, n'y jettent qu'un désordre temporaire. En l'an 1362, les Anglais, égarés par leur ambition, essayent de l'envahir et sont cruellement repoussés par Jean de Vienne et la brave noblesse franc-comtoise. En 1530, Charles-Quint confirme tous les priviléges de la vieille cité, et ajoute un nouvel emblème aux armoiries dont elle parait déjà ses monuments.

En 1654, l'empereur d'Allemagne cède la ville de Besançon au roi d'Espagne, en échange de Franckendal. L'échange est ratifié, le 17 mai de la même année, à la diète de Ratisbonne; mais la vieille ville libre et impériale n'entend point qu'on dispose ainsi d'elle comme d'un fief; elle veut conserver ses droits et son indépendance. En vain Léopold Ier écrit aux magistrats pour les requérir avec clémence, et leur ordonner (ce sont les termes de sa lettre) de reconnaître pour leur prince souverain et seigneur immédiat le roi catholique; en vain le roi d'Espagne délègue des commissaires pour prendre possession de la ville, les magistrats protestent énergiquement contre cette violation de leur charte. Ils envoient à Madrid des députés chargés de prouver l'indépendance de Besançon, et ils devaient le prouver, dit le respectable écrivain auquel nous empruntons ce passage, 1° par les témoignages de plusieurs historiens, comme Médula, Paradin, Ortésius, Bouis, Gaspardon, et surtout de Chenancas, qui assurent que Besançon ne s'agrégera à l'empire d'Allemagne qu'à condition de demeurer dans son entière liberté; 2° par la déclaration authentique d'un grand nombre d'empereurs; 3° par un usage continuel de l'autorité supérieure depuis sa fondation; par le pouvoir de faire des lois et des constitutions, de prononcer définitivement sur le civil et le criminel, de condamner à mort et de faire grâce, de battre monnaie d'or et d'argent et de tout autre aloi, avec cette inscription : *Vesontio civitas imperialis libera*; de faire prêter serment à ses archevêques avant leur entrée en possession; d'avoir sous sa juridiction la justice de la régale, de la vicomté et de la mairie, desquelles on pourrait appeler au jugement souverain des magistrats; d'avoir la préséance sur les comtes même impériaux; de ne reconnaître aucun vicaire de l'empire; d'avoir le souverain usage de l'épée, d'armer et de désarmer pour et contre qui bon lui semblerait; enfin par une infinité d'autres actes possessifs qui marquent une juridiction libre, despotique et souveraine.

Le cabinet de Madrid, après mainte et mainte délibération, finit par accéder à ces honnêtes remontrances. Les droits de la cité furent maintenus, et sa juridiction augmentée de cent villages. Le roi d'Espagne se ré

serva seulement le droit de nommer cinq sénateurs qui révisaient les sentences des juges municipaux.

Mais cette convention ne fut pas de longue durée. En 1664, le marquis de Castel Rodrigo arrivait à Besançon au nom du roi d'Espagne. Quatre ans après, Louis XIV faisait la conquête de la Franche-Comté. Forcé de la rendre au traité d'Aix-la-Chapelle, il la reprenait de nouveau en 1674, et, le 22 mai de la même année, il faisait son entrée solennelle dans l'antique cité romaine.

On y vénérait plusieurs reliques précieuses, entre autres le saint suaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les pèlerins y arrivaient en foule deux fois dans l'année, le jour de Pâques et le dimanche après l'Ascension. On prétend que cette sainte relique fut apportée à Besançon pendant le pontificat de Chelidonius, évêque de cette ville. *Voy.* le *Dict. géogr. de La Martinière*, art. BESANÇON, et dans notre *Dictionnaire* les articles CADOUIN, TURIN, etc.

Dans les environs de cette ville on vénère une célèbre madone, connue dans toute la contrée sous le nom vénérable de Notre-Dame-de-Consolation. L'événement qui a donné lieu à ce pèlerinage ressemble beaucoup à celui qui a donné lieu à celui de Notre-Dame-de-Liesse. *Voy.* LIESSE.

BESSE (France), petite ville de la basse Auvergne, dans le département du Puy-de-Dôme.

La ville de Besse n'a qu'une église paroissiale, où l'on conserve une image de la sainte Vierge, fameuse par un grand nombre de miracles. Elle y a été transférée de la montagne de Vas-y-Veyre. Les habitants, pour se rendre cette image plus favorable, firent bâtir en son honneur une chapelle sur la montagne, à l'endroit même où cette figure de la Vierge avait été trouvée : ils y fondèrent une messe que l'on doit y célébrer tous les mercredis de l'année, à perpétuité. (*Robert de Hesseln.*)

BÉTHANIE (Palestine). Béthanie était autrefois une petite ville dépendante de la tribu de Benjamin. Dans les premiers siècles du christianisme elle était souvent visitée par les fidèles. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village que les Turcs appellent Lazariéh, en mémoire de Lazare qui y demeurait, et que les Turcs ont en grande vénération.

On y trouve le tombeau d'où Jésus fit sortir Lazare : on y descend par un long escalier sombre. A la vingt-quatrième marche, on rencontre une sorte de vestibule où un autel de pierre sert aux Pères franciscains qui viennent y célébrer la messe deux fois par an. Ensuite, en se baissant, le pèlerin descend six degrés de plus, après quoi l'on se trouve dans une grotte d'environ vingt pieds de long sur cinq de large, à gauche de laquelle se voit un caveau voûté ; c'est là qu'avait été déposé Lazare et qu'il resta quatre jours enseveli.

La maison de Marthe et de Marie était à une assez grande distance du tombeau de leur frère, il n'en reste plus qu'un pan de muraille en ruine.

Hors du bourg on visite avec dévotion la pierre sur laquelle Jésus-Christ se reposait avant d'entrer à Béthanie, lorsque Marthe, avertie de sa venue, vint un jour à sa rencontre. Cette pierre a environ trois pieds de long sur deux de large; elle est de granit. On l'a entourée d'autres pierres moins grosses pour la faire remarquer. Les voyageurs vont s'y prosterner et prier

« Béthanie, dit M. Poujoulat, appelé aujourd'hui Lazariéh, est un village arabe habité par une trentaine de pauvres familles ; les huttes ou les grottes qui servent d'habitations à ces familles ressemblent plutôt à des cavernes d'animaux qu'à des demeures d'hommes. La population de Lazariéh, mêlée de chrétiens et de musulmans, subsiste des produits de l'agriculture; elle a le caractère sauvage des Arabes du pays, sans avoir ni leur physionomie sombre ni leur barbarie. Deux choses sont remarquables à Béthanie, le tombeau de Lazare et les ruines d'un grand édifice que tous les voyageurs appellent le château de Lazare, et qui n'est autre chose qu'un ancien monastère du royaume de Jérusalem, bâti par Mélisende, femme de Baudouin III. La grotte sépulcrale, qui porte le nom de tombeau de Lazare, n'offre rien de curieux; on trouve au fond de la grotte un autel de chétive apparence, sur lequel on dit la messe tous les ans. Le sépulcre avait été enfermé dans l'enceinte du monastère de Mélisende... (*Correspond. d'Orient*, tom. IV, p. 220, lett. XCVI).— *Voy.* BETHANIA dans le *Dict. de la Bible* de D. Calmet, édit. Migne. Paris, 1845-1846.

BETHARAM (Palestine), ou Betharamphtha, appelée plus tard Juliade, dit Josèphe, était située sur les bords du Jourdain, vers le confluent du torrent de Jaboc. C'est Hérode Antipas qui lui donna son nom latin de Juliade : d'autres ont prétendu qu'elle s'était appelée Liviade : il était pourtant fort simple de recourir aux *Antiquités judaïques* (Liv. XVIII, ch. 3) où ce changement est rapporté en ces termes : Ἡρώδης Βηθαραμφθᾶ δὲ, πόλις ἦν δὲ αὕτη, τείχει περιλαβὼν Ἰουλιάδα, ἀπὸ τοῦ αὐτοκράτορος ἀγορεύει τῆς γυναικός.

BÉTHARRAM (France), dans le département des Basses-Pyrénées. C'est un lieu de pèlerinage consacré de temps immémorial par une chapelle de la sainte Vierge, et, depuis deux siècles environ, par un calvaire en plein air. Le culte de la croix et le culte de Marie ont donc le privilége de se confondre à l'égard de la dévotion des fidèles. La chapelle de la Vierge est dans un site admirable, à l'extrémité d'une ravissante avenue, parmi les richesses de la fertile plaine, au bord des eaux qui réfléchissent l'azur des cieux. Le calvaire, à quelques pas de la chapelle, s'élève au milieu d'un bois épais et solitaire, traversé par des rampes sinueuses, et se termine par une plate-forme, d'où l'œil n'aperçoit plus, outre les trois croix de la Passion et le tombeau du Sauveur, que les

cimes abruptes des montagnes environnantes.

Nos vieux chroniqueurs ont cru pouvoir attribuer à une sorte de respect religieux le ralentissement subit de la rivière, dès qu'elle touche le sol de Bétharram. Mais, sans adopter cette explication merveilleuse, dont au reste le principe est infiniment respectable, ne peut-on pas au moins trouver dans cette pieuse tradition une nouvelle preuve du tact exquis avec lequel le culte catholique s'empare partout des différents aspects de la nature?

Quoi qu'il en soit, les Béarnais, et généralement les diverses populations des environs, Basques, Bigourdans et Gascons, tous ont pour Bétharram une affection toute particulière, qu'ils tiennent de leurs ancêtres.

Des savants ont voulu prouver que le nom de *Bétharram* vient de deux noms arabes *Beit haram*, demeure sacrée; et suivant eux, ce nom aurait été donné à ce lieu par les Sarrasins d'Espagne, à l'époque de leurs incursions au delà des Pyrénées. Le docte Marca pense, au contraire, que ce nom est d'origine hébraïque, et qu'il signifie *maison d'éminence, maison du Très-Haut.*

D'autres ont trouvé une explication satisfaisante dans le gracieux idiome du Béarn; ils y rattachent une pieuse tradition populaire. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans la *Chronique de Bétharram*, par M. l'abbé Menjoulet, directeur au grand séminaire de Bayonne : « Les mots béarnais *beth arram* se traduisent par *beau rameau, belle branche.* Or voici ce qu'on raconte : Il y avait déjà longtemps que la chapelle existait sous une dénomination que nous ne connaissons plus, lorsqu'une jeune fille tomba non loin de là dans les eaux du gave. Elle allait se noyer; alors elle s'adressa pleine de confiance à Marie, et aussitôt une branche se trouva sous sa main pour l'aider à regagner le rivage. Par reconnaissance pour la bonne Vierge, qu'elle regarda comme sa libératrice, la jeune fille plaça sur son autel une branche aux feuilles d'or; et de là le nom de Notre-Dame du beau rameau, de Bétharram. »

Nous emprunterons au même auteur des recherches curieuses sur l'origine du pèlerinage de Bétharram.

« L'origine du pèlerinage, dit-il, est elle-même enveloppée de ténèbres. Il est arrivé à cette chapelle, suivant la remarque de Marca, un accident semblable à celui que souffrent les anciens établissements, dont l'origine est presque toujours incertaine dans les histoires, la vieillesse qui les recommande leur faisant cette douce injure que de faire perdre la mémoire de leur commencement.

« Il est certain toutefois que Bétharram existait dans le XVe siècle. Marca déclare même que c'était un lieu déjà célèbre il y a plus de sept cents ans. Enfin un de nos manuscrits en fait remonter l'origine jusqu'au IVe siècle, ce qui paraît être une exagération, puisque à cette époque le christianisme naissait à peine dans nos contrées. Toujours est-il qu'il faut reconnaître à cette chapelle une haute antiquité, quoiqu'il soit devenu impossible d'en constater l'âge réel.

« Quant à la manière dont la dévotion commença, l'histoire proprement dite se tait également; mais la légende parle, la légende qui reproduit les traditions des peuples, et qui, souvent, a remplacé l'histoire avec autant de succès que d'attrait.

« Voici dans toute sa simplicité la légende relative à Bétharram, telle que nous l'ont conservée les anciens chroniqueurs :

« En ce temps-là, c'est-à-dire à une époque inconnue, mais déjà bien loin de nous, quelques petits bergers du village de Lestelle se livraient à leurs jeux enfantins, pendant que leurs brebis paissaient tranquillement, et que les agneaux bondissaient sur les rochers qui occupaient le bas de la montagne, au bord du gave. Tout à coup les yeux de ces jeunes enfants furent frappés d'une vive lumière. Leur première impression fut celle de la frayeur. Mais bientôt, rassurés par un sentiment intérieur de joie et de confiance, ils s'approchèrent et aperçurent avec surprise une belle image de la très-sainte Vierge. A cette vue ils éprouvèrent des transports d'allégresse qu'on ne saurait redire. Ils coururent aussitôt au village et racontèrent la merveilleuse apparition à tous les habitants. Ceux-ci se hâtèrent d'aller contempler le prodige de leurs propres yeux. Le prêtre ne tarda pas de les y suivre, revêtu des ornements sacrés, et tous se prosternèrent avec respect devant la merveilleuse statue, le visage mouillé de pleurs et le cœur pénétré d'une sainte admiration.

« On conçoit sans peine qu'il y avait dans cette merveille une manifestation de Dieu pour la gloire de la sainte mère de Jésus-Christ, et chacun se trouva persuadé que le ciel voulait qu'un oratoire fût construit en ce lieu. Mais comment bâtir sur ces âpres rochers? Cela parut à ces pauvres gens d'une difficulté insurmontable. En conséquence, ce fut de l'autre côté de la rivière qu'on dressa une niche où la sainte image fut religieusement déposée.

« Mais, nouveau miracle! autant de fois qu'on voulut l'y loger, autant de fois elle s'en retourna toute seule en sa première place. On ne put pas même la retenir dans l'église paroissiale, d'où elle revint encore sur les rochers du gave. Les habitants de Lestelle virent bien que c'était l'unique lieu choisi du ciel; mais ils hésitaient toujours, lorsqu'une jeune villageoise, nommée Raymonde, prenant en main la cause de la reine des vierges, éleva la voix au milieu du peuple pour menacer ses compatriotes de la colère de Dieu, s'ils n'obéissaient promptement à des ordres émanés d'une manière si positive. Elle parlait encore, et déjà une grêle affreuse tombait sur les moissons. A ce coup, tout le monde effrayé demanda grâce. On ne balança plus, et sans autre retard, on jeta les fondements d'une pauvre petite cha-



pelle, à laquelle Raymonde promit avec enthousiasme d'heureux accroissements.

« C'est ainsi que la légende raconte l'origine de Bétharram, et l'histoire ne la contredit pas. Il est bien vrai que l'imagination des hommes aurait pu absolument ajouter à la réalité des faits des détails inexacts qu'il n'y a plus moyen de discerner. Mais serait-ce une raison suffisante pour repousser un récit plein de charmes, qui d'ailleurs ne saurait être un mensonge par cela seul qu'il rapporte des choses extraordinaires? Ces choses-là ne sont-elles pas assez fréquentes dans l'histoire de la religion ? Au reste, nous ne voulons pas garantir la vérité de la légende; mais comme il ne nous suffit pas de goûter dans notre cœur ce qu'elle a de suave, nous ferons à cet égard une observation de quelque importance, c'est que l'emplacement occupé par la chapelle et la maison de Bétharram semble indiquer, par sa nature même, qu'il n'a dû être choisi que pour des raisons extrêmement graves. Il a fallu briser, à grands frais, les rochers et la montagne, qui suivait sa pente jusqu'à la rive escarpée du gave, tandis qu'à une très-petite distance, et en deçà et au delà, se trouvent deux plateaux assez vastes qu'on devait naturellement préférer. On peut être crédule; mais il est rare que tout un peuple soit inconséquent au point de se condamner sans motif à des travaux et à des dépenses aussi considérables.

« Quoi qu'il en soit, telle était la tradition que les anciens de Lestelle, qui avaient survécu aux troubles religieux de la fin du XVIe siècle, transmettaient à leurs enfants comme un pieux héritage de leurs pères. Ils racontaient aussi que la dévotion de Bétharram avait fait d'âge en âge de très-grands progrès. On y accourait en foule de toutes parts. En arrivant à la vue de la chapelle, plusieurs achevaient leur pèlerinage à genoux, tenant à la main des torches allumées. L'autel s'embellissait chaque jour des dons de la piété et de la reconnaissance. Les miracles s'y multipliaient en faveur surtout des malades, et ce qu'il y avait de plus précieux, les pécheurs les plus endurcis s'y convertissaient en grand nombre. »

La chapelle de Bétharram disparut durant les guerres religieuses du XVIe siècle. (*Voy.* les articles BUGLOSE et POY.) Du temps de ces guerres allumées et entretenues par le fanatisme des protestants, un prêtre alla cacher l'image de Notre-Dame de Bétharram, trouvée jadis par des bergers, et la transporta jusqu'au fond de la Galice en Espagne, où elle est encore aujourd'hui.

« Le sanctuaire de Bétharram, qui avait été ruiné par les huguenots, fut rétabli l'an 1615, par Jean de Salettes, évêque de Lescar, ami et secrétaire du célèbre cardinal du Perron; et l'année suivante, Léonard de Trappes, archevêque d'Auch, y apporta une image de la Vierge qu'il posa lui-même sur le grand autel, à la place de la première. » (*Voy.* la *Triple Couronne de Marie.*)

Des lettres patentes du roi Louis XIII, et un bref du pape Alexandre VII avaient autorisé l'institution d'une congrégation des prêtres du Calvaire de Notre-Dame de Bétharram. Mais sanctuaire, congrégation, pèlerinage, tout fut momentanément emporté par le vent de la révolution de 1793. Le calvaire et la maison de Bétharram furent vendus comme biens nationaux. Le calvaire fut acheté par neuf habitants de Lestelle, qui le divisèrent en autant de lots. Ils n'exceptèrent du partage que l'esplanade du haut de la montagne, les chapelles et le chemin, qui devaient *rester indivis à perpétuité, pour servir*, dit le contrat, *aux usages religieux des comparants, à la charge par eux de pourvoir, à frais communs, à l'entretien des toitures desdites chapelles.* Cette clause fait le plus grand honneur à ces braves gens, surtout quand on songe qu'ils ne craignaient pas de l'insérer dans un acte solennel, en l'an V de la république. Ils firent mieux encore quelques années après : ils abandonnèrent toutes les parties indivises à la maison de Bétharram, redevenue propriété ecclésiastique en 1805.

Déjà, avant cette époque, il avait été fait d'heureux efforts pour rétablir le pèlerinage. Le P. Joseph, un des capucins qui étaient demeurés à Bétharram dans les premières années de la révolution, avait formé le plan d'une restauration complète du calvaire qu'il avait vu détruire. Aussitôt que le culte catholique eut été rétabli en France par les soins de Napoléon, il commença les travaux, et, avec le temps, il parvint à remettre ce saint lieu en état de satisfaire la dévotion des fidèles.

Les évêques de Bayonne, comme ceux de Lescar, se plurent à voir dans la dévote chapelle le joyau le plus brillant de leur couronne. Ne pouvant y rétablir l'ancienne congrégation, on y plaça le petit séminaire du vaste diocèse de Bayonne, sous la direction du vénérable abbé Lassalle, ancien prêtre de la Doctrine. Depuis 1833, il s'est établi à Bétharram une mission composée des prêtres auxiliaires du diocèse, qui sont entrés en possession de la dévote chapelle et de ses dépendances. Cette mission, qui rappelle l'ancienne congrégation, se voue à une infinité de bonnes œuvres, et rend de grands services aux paroisses et aux pèlerins.

Donnons maintenant quelques détails descriptifs sur Bétharram, ou plutôt sur la chapelle et le calvaire qui sont l'objet d'un pèlerinage très-suivi.

La physionomie de Bétharram est parfaitement conforme à son histoire modeste, mais touchante; simple, mais pieuse. C'est un petit monument dont le Béarn peut s'honorer à juste titre, ainsi qu'on pourra le voir dans les notes suivantes que nous puiserons dans la *Chronique de Bétharram* déjà citée :

« Quoique la façade de la dévote chapelle n'offre pas le coup d'œil imposant des édifices chrétiens du moyen âge, elle ne manque pas, dans son ensemble, d'une certaine dignité. Il y a là quelque chose de noble, quelque chose qui rappelle le caractère par-

ticulier des grands ouvrages du siècle de Louis XIV.

« Entièrement revêtue de marbre blanc, cette façade est, pour ainsi dire, encadrée entre deux pavillons, et surmontée au milieu d'un petit clocher, derrière lequel s'élance une flèche hardie. Trois portes et deux fenêtres s'ouvrent dans les compartiments formés par de beaux pilastres, qui se superposent en deux étages. Aux encoignures intérieures des deux pavillons, jetés un peu en avant de la façade proprement dite, se trouvent dans des niches assez élevées les statues des quatre évangélistes, appuyés sur les animaux symboliques. La Vierge est audessus de la grande porte; elle tient l'enfant Jésus dans ses bras, et ses pieds écrasent la tête du dragon infernal. Ces cinq statues sont d'un magnifique marbre blanc translucide, extrait, suivant M. Du Mège, de l'excellente carrière de Loubs, dans la vallée d'Ossau. La statue la mieux travaillée est celle de la Vierge-Mère, dont le visage respire une douceur céleste qui fait plus d'honneur encore à la piété qu'au ciseau du sculpteur. On croit que c'est une copie de quelque grand modèle.

« L'intérieur de l'édifice se partage en une grande nef et deux ailes collatérales. Il y a trois autels principaux. Celui qui se trouve au fond de l'aile gauche, c'est-à-dire du côté de l'Epître, a cela de remarquable, ou plutôt d'intéressant, qu'il représente, en bas-relief, l'apparition miraculeuse qui donna naissance à Bétharram. On y voit la sainte image de la Reine des cieux au milieu de tendres agneaux et d'enfants ébahis. Le peuple lui donne le nom de *la Pastoure*, en français, *la Bergère*. Le maître-autel est fort riche et d'un très-bel effet, grâce à ses colonnes torses garnies de grappes et de feuillage, grâce à ses hautes statues et à son vaste retable qui couvre tout le fond de l'église jusqu'à la voûte. Depuis quelques années, il se décore peu à peu d'*ex-voto* emblématiques.

« La voûte principale, en plein cintre, mais croisée, est ornée de pendentifs, peinte en bleu de ciel, parsemée d'étoiles dorées, en relief, et agréablement sillonnée par des arcs qui, réunis d'abord en faisceaux cinq à cinq, divergent ensuite de toutes parts.

« Les fenêtres du vaisseau principal, au nombre de huit, sont arrondies par le haut, et, comme tout l'édifice, dans le goût moderne. On regrette que les arcades des bas-côtés soient si basses; les piliers sont aussi trop courts; on dirait de simples piédestaux, mais ce défaut est racheté par les tableaux qu'on voit au-dessus.

« Ce sont les tableaux qui mettent à part l'oratoire que nous décrivons. Les murailles en sont tapissées. De la porte aux autels, dans la grande nef et aux bas-côtés, depuis la hauteur d'appui jusqu'au-dessus des fenêtres, c'est une profusion étonnante de sujets religieux, les uns sur toile, les autres sur bois. La plupart de ces tableaux portent des personnages de grandeur naturelle; s'ils ne sont pas tous exécutés avec un égal talent, il n'en est aucun qui ne se recommande par un ton de convenance parfaite.

« Au reste, ne vous figurez pas que ces sujets soient jetés là pêle-mêle et sans ordre. Au contraire, en parcourant avec soin cette collection nombreuse, on est charmé de la sagesse qui a présidé à leur choix et à leur placement.

« Et d'abord, quand vous avez franchi la porte d'entrée, si vous levez les yeux vers le plafond de la tribune qui est au-dessus de votre tête et forme autour de vous une espèce de vestibule, vous voyez, en buste, tous les ancêtres de Jésus-Christ, depuis Abraham jusqu'à saint Joseph. C'est l'histoire de l'Ancien Testament. Promenez ensuite vos regards autour de vous, sans quitter votre place, et sur les murs qui supportent la tribune, vous verrez les mystères de la vie de Marie, lesquels servent d'intermédiaire entre les temps anciens et la nouvelle loi.

« Avancez, et dans l'intérieur de l'église vous lirez toute l'histoire évangélique. Dans la nef, huit grands tableaux, quatre de chaque côté, placés entre les arceaux et les fenêtres, représentent les principales circonstances de la vie cachée de Jésus-Christ, l'Adoration des bergers et celle des mages, la présentation au temple sous les yeux du bon vieillard Siméon, le massacre des Innocents, la Fuite en Egypte, l'enfant Jésus au temple à l'âge de douze ans, les noces de Cana et le baptême du divin Sauveur dans les eaux du Jourdain.

« Aux bas-côtés sont les mystères de *la vie publique* de Jésus. Ils se suivent en commençant par l'aile droite : là se trouvent la conversion de la Madeleine et la résurrection de Lazare, etc.; puis viennent les douloureuses scènes de la Passion, qui se continuent encore sur le mur de l'aile gauche, où l'on aperçoit enfin, après la résurrection et l'ascension du Fils de Dieu, le grand mystère de la descente du Saint-Esprit, au jour de la Pentecôte.

« Ce n'est pas tout : pour que l'histoire de la religion soit complète, il nous faut aussi les actes des apôtres. Eh bien ! dans la grande nef encore, par-dessus le tableau de la *Vie cachée*, dans le vide que la voûte, en se croisant, laisse sur les murs autour des huit fenêtres, on voit les quatre évangélistes rédigeant leurs livres immortels, et les douze illustres prédicateurs de la bonne nouvelle. Ceux-ci sont sur pied ; il semble qu'ils marchent à la conquête de l'univers, et un ange qui plane au-dessus d'eux paraît vouloir porter au ciel le récit de leurs triomphes.

« Ici une réflexion vient se placer d'elle-même sous notre plume. N'est-il pas clair que cette histoire figurée est de nature à produire d'heureuses impressions sur le peuple, c'est-à-dire sur tout le monde? Qu'ils sont donc mal avisés les sectaires qui voudraient bannir les saintes images de nos temples ! L'Eglise catholique a une plus profonde intelligence du cœur humain, et nous lui devons des actions de grâces pour



avoir toujours maintenu cette partie non moins utile que brillante de son culte extérieur.

« Mais revenons à notre sujet. Dans cette riche galerie il fallait bien donner une place à l'histoire particulière de Bétharram. C'est sur les panneaux de Forgue et de la tribune que se trouve cette histoire. Outre l'apparition de l'image, on y a représenté l'état de la chapelle après le passage des calvinistes, puis des infirmes de tout genre recouvrant leur santé, et enfin des prisonniers qui voient tomber leurs chaînes par l'intercession de la consolatrice de tous les affligés.

Il est temps d'aller visiter le calvaire : à vingt pas en avant de la chapelle est la première station ou l'agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ au jardin des Olives. Puis on commence à monter, et dans une autre chapelle, c'est la *Trahison de Judas*. Montez encore, montez toujours, et de deux en deux minutes vous trouverez successivement *Jésus-Christ au tribunal de Caïphe, sa Flagellation*, son *Couronnement d'épines* et sa *Condamnation à mort*. Ensuite vous le verrez portant péniblement sa croix au milieu des filles éplorées de Jérusalem. Enfin, à la huitième station, les bourreaux le clouent à l'instrument de son supplice.

« Plus on s'élève sur la montagne sainte, et plus le sentier devient roide et difficile. Mais au sommet on trouve un plateau allongé qui peut avoir cinq cents mètres de superficie. Le chemin du calvaire aboutit à ce plateau par l'extrémité orientale, où s'élèvent trois grandes croix de marbre, aujourd'hui sans images. Le piédestal de celle du milieu porte les traces d'une infinité de coups de pierre ou de couteau : c'est un effet de la dévotion des pèlerins qui désirent emporter un souvenir, une *relique* d'un lieu si attendrissant pour eux. Il y a sans doute un fonds de piété dans ces manières d'agir d'un peuple bon et simple; cependant on ne peut s'empêcher de condamner une *dévotion* qui finit par détruire.

« En face des trois croix et à l'autre extrémité de l'esplanade, il existe une dernière chapelle, entourée de hêtres et de chênes. C'est là qu'on voit la *Descente de la croix*, le *Saint-Sépulcre* et la *Résurrection*. Cette chapelle, divisée en trois parties, est la plus vaste et la plus belle de toutes celles du calvaire.

« Les autres ne sont que de petites enceintes carrées d'une construction fort modeste. Le devant en est fermé par une grille, à travers laquelle les pèlerins peuvent voir les diverses représentations des douloureux mystères.

« Donnons ici quelques renseignements sur la manière dont ces représentations sont exécutées. On sait que les terroristes avaient détruit toutes les anciennes stations. Si nous en croyons ceux qui les ont vues, l'ouvrage de nos pères étaient d'une beauté remarquable. Mais il faut avouer que, depuis la révolution, Bétharram ne brillait point par son calvaire. Deux fois on a essayé de le rétablir, et deux fois on a fait une œuvre que l'art ne pouvait nullement avouer. Mais voici près de deux années qu'on a entrepris une troisième restauration de ce monument, et cette fois notre pays pourra se flatter de posséder un chef-d'œuvre. »

Ce monument qui est terminé aujourd'hui est dû à quelques jeunes artistes chrétiens, qui ont retrouvé, dans la lecture méditée des saintes Ecritures et des Vies des saints, les véritables principes de l'art chrétien. Il est facile de comprendre que ce qui distingue particulièrement les nouvelles stations du calvaire de Bétharram, c'est une vive empreinte du sentiment religieux.

Pour donner une idée de ce pieux monument, nous emprunterons au savant auteur de l'*Essai sur la philosophie des arts et du dessin* la description qu'il a tracée de la station du *Christ au jardin des Oliviers :*

« Ce sujet, si grand, si simple et si souvent traité, ne pouvait l'être d'une manière plus grande, plus simple et à la fois plus neuve qu'il ne l'a été par M. Renoir. Quel sujet en effet ! Dans un même être il y a l'homme, il y a le Dieu ; il y a l'homme de douleurs, celui qui sait l'infirmité, *vir dolorum, sciens infirmitatem ;* mais aussi il y a le Dieu dans sa force voilée, le Dieu qui ne meurt que parce qu'il consent à mourir. Comme la nature succombe, mais aussi comme elle est relevée par la dignité divine ! Quel mystère de force et d'abattement dans ce corps qui s'affaisse et pourtant résiste, dans ce bras qui s'abandonne avec douceur à la main de l'ange, dans cette tête sacrée qui se penche, moins encore sous la douleur que sous la contemplation ! Si l'on se plaignait de voir le regard du Christ trop complétement baissé, ne montant pas assez vers son Père, il serait aisé de répondre que l'homme seul a besoin d'élever ses regards pour contempler le ciel; à l'homme-Dieu, c'était assez de se recueillir et de contempler le ciel en lui-même Une autre beauté de premier ordre, c'est l'ange soutenant le Christ. Dans quel grand goût il se détache tout entier sur le fond de ses deux vastes ailes qui l'environnent tout entier comme d'un nimbe glorieux ! Il soutient Jésus ; mais sa figure, comme celle de l'ange au calice, montre assez que le Fils de Dieu n'a besoin d'être soutenu que parce qu'il le veut bien, et que lui, l'ange du Très-Haut, n'est là que pour prêter un ministère passif au sacrifice qui doit s'achever sur le Golgotha. »

Chacune des autres stations témoigne d'une inspiration nouvelle uniquement due au sentiment chrétien, et qui fait le plus grand honneur au jeune statuaire qui a dirigé ces travaux.

Tels sont les détails que nous pouvons donner sur le célèbre pèlerinage de Bétharram, qui inspire une si légitime confiance aux habitants du Béarn, à ces paysans simples et pieux, qui ont conservé pour la dévotion à la sainte Vierge, mère de Dieu, cette piété si tendre et si touchante, qui a été principalement l'objet des sarcasmes et des

attaques impies des ennemis de la religion chrétienne.

BETHLÉHEM ou **Bethléem** (Palestine). A l'une des extrémités de cette célèbre petite ville de Bethléhem s'élève un vaste et imposant édifice qui renferme à la fois le cloître grec et le cloître latin, l'église de Sainte-Marie et la grotte de la Nativité. On entre dans le couvent latin par une porte faite exprès pour prévenir toute surprise, car elle est doublée de fortes solives, et de plus, si basse et si étroite que deux hommes ne pourraient y passer à la fois, et qu'il faut, pour franchir le seuil, se courber à moitié. Tout l'édifice, avec sa large enceinte et ses hautes murailles, a été du reste évidemment construit en vue des attaques auxquelles il était exposé. L'église de Bethléhem touche à cette première enceinte. Elle a la forme d'une croix latine. Sa nef est partagée par quarante colonnes de marbre d'ordre corinthien, rangées de chaque côté sur deux lignes dont la largeur est d'environ 10 mètres. Les marbres qui décoraient l'édifice ont été transportés à Jérusalem dans la mosquée d'Omar ; les mosaïques sont tombées pièce à pièce. La nef est séparée des trois autres branches de la croix par un mur au milieu duquel on a percé une porte.

L'empereur Adrien avait fait élever, sur ce sol vénéré des disciples de l'Evangile, un temple à Adonis ; sainte Hélène renversa le monument païen, et construisit sur ses ruines l'église de Sainte-Marie. Près de cette nef impériale est la chapelle de Sainte-Catherine, où les religieux célèbrent chaque jour la messe. De là on descend dans les voûtes souterraines consacrées par les souvenirs de l'Evangile. Au bas de l'escalier est un caveau qui renferme les mausolées des enfants de Bethléhem, victimes, dit la tradition, de l'anxiété et de la barbarie d'Hérode. De ce caveau on arrive, par un passage étroit et obscur, près de l'autel de la Nativité, érigé dans la grotte même où Jésus vint au monde.

Voici ce que dit au sujet de Bethléhem un illustre pèlerin, le P. M.-J. de Géramb (*Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, etc.) :

Le chemin de Jérusalem à Bethléhem, quoique bien moins mauvais que celui de Ra-a à Jérusalem, est pierreux et inégal. On ne rencontre qu'à de longs intervalles quelques portions de terres cultivées ; l'olivier est rare, et c'est le seul arbre qu'on y voie.

A une demi-lieue, à la droite, mon guide me signala la plaine de Raphaïm, si célèbre par la victoire de David sur les Philistins.

A moitié chemin est un monastère grec, qui porte le nom du prophète Elie. C'est une masure qui n'a rien de remarquable. Devant le monastère se trouve un arbre dont le feuillage touffu ombrage une pierre qui servait, dit-on, de lit au prophète. Non loin de là, à droite, j'aperçus un petit bâtiment carré surmonté d'un dôme : « C'est, me dit mon drogman, le tombeau de Rachel. »

Il se peut que ce monument ait été élevé au lieu même où fut autrefois inhumée la femme de Jacob ; mais qu'il remonte jusqu'au saint patriarche, ou même que celui-ci lui ait érigé un tombeau, c'est ce dont il est permis de douter, d'autant plus que l'Ecriture se contente de dire qu'à son retour de Mésopotamie, Jacob perdit Rachel à l'entrée de l'Ephrata, et l'enterra sur le chemin.

Il est visible d'ailleurs, à la simple inspection de l'édifice, qu'il appartient à des temps beaucoup plus près de nous.

Nous continuâmes à marcher ; et voilà qu'après avoir fait quelques pas, tout à coup, sur le penchant d'une colline, elle se montre à nos regards cette Bethléhem si chère à mon cœur ; et dans les transports de ma joie, je vous saluai, terre de Juda, et empruntant les paroles des prophètes, je m'écriai : « Vous n'êtes pas la moindre des principales villes de Juda ; car c'est de vous que devait sortir, et qu'est en effet sorti le chef d'Israël, Jésus mon Sauveur ! »

A mesure que nous avancions, la perspective devenait plus riante et plus gracieuse. Bethléhem, au milieu des collines et des plaines qui l'entourent, offrait un aspect pittoresque ; les champs, irrégulièrement coupés selon l'étendue des héritages, et parfois clos de murs, me paraissaient mieux cultivés ; les arbres, le figuier et l'olivier surtout, étaient moins rares. D'un côté, j'apercevais les montagnes de la Judée ; de l'autre, au delà de la mer Morte, celles de l'Arabie Pétrée. Les moindres objets captivaient mon attention tout entière. Je m'arrêtais, j'allais, je revenais sur mes pas, je regardais, je recueillais mes souvenirs, etc. En présence de cette terre de bénédictions, de ces plaines, de ces côteaux, je me rappelais les mœurs champêtres des patriarches qui y habitèrent, leur vie pastorale et les charmants tableaux que nous en a laissés l'Ecriture. Je pensais aux aïeux du Sauveur, qui avaient vécu dans ces mêmes lieux : à David, enfant, gardant les troupeaux de son père ; à Booz, aïeul de David ; à cette admirable Moabite dont Dieu a voulu que le nom fût inscrit dans la généalogie de son fils ; à Ruth glanant dans les champs de celui que le ciel lui destinait pour époux, à cette Ruth dont la touchante histoire a mérité de devenir un de nos livres saints.

Il était six heures quand j'arrivai au monastère où j'étais attendu. On m'apprit que le révérendissime Père gardien du saint sépulcre était allé au-devant de moi, avec une partie de sa communauté, jusqu'au tombeau de Rachel. Comme je n'avais pas suivi le même chemin, et que je m'étais porté tantôt à un endroit, tantôt à un autre, je ne l'avais pas rencontré.

Je suis à Bethléhem !.... Les lumières s'éteignaient peu à peu au monastère. On n'entendait que le balancier de l'horloge du cloître où j'avais ma cellule, et le faible murmure de quelques religieux priant près de leur couche. Le bon Père Joseph vient me chercher ; je le suis, ma lanterne à la main.

Nous descendons le grand escalier, traversons plusieurs pièces voûtées, et arrivons à l'église; nous nous y arrêtons un moment pour adorer le très-saint sacrement. De là, tournant à droite, par un escalier taillé dans le roc, et très-resserré, nous parvenons à un chemin tortueux, non moins étroit, et toujours dans le rocher, où mon guide me montre un autel, et m'apprend qu'au-dessous est la tombe des saints Innocents. Puis il veut m'en faire remarquer un autre, quand, cédant à une pieuse impatience, « Je verrai cela à loisir, lui dis-je tout bas; avançons. » Nous montons quelques degrés, faisons encore plusieurs pas, et nous voilà devant une porte qu'il s'empresse d'ouvrir. Je vois une grotte profonde, éclairée par une multitude de lampes. Mon guide se retire....., et moi, l'âme tout émue de crainte, de respect et d'amour, j'entre, je me prosterne, je prie, je contemple, j'adore.......... Deux heures sonnaient quand je fus de retour dans ma cellule.....

Bethléhem est située au centre de la Judée, à deux lieues de Jérusalem. Elle se nommait en hébreu Beth-Lechem, nom que lui donna Abraham, et qui signifie maison de pain. Elle fut aussi appelée Ephrata, féconde, du nom de la femme de Caleb. C'est par allusion à la signification de ces deux mots qu'en arrivant dans la cité qui les portait, sainte Paule s'écria, pleine de joie : « Je te salue, Bethléhem, toi, vraie maison de pain, où naquit le pain descendu du ciel; je te salue, Ephrata, féconde contrée où Dieu a pris naissance ! »

Bethléhem s'appelait encore cité de David, parce qu'elle était la patrie de ce prince, l'un des ancêtres de Jésus-Christ, et le plus illustre des rois d'Israël. Enfin, elle est désignée quelquefois dans l'Ecriture sous le nom de Bethléhem de Juda, pour la distinguer d'une autre Bethléhem située dans la Galilée, dépendante de la tribu de Zabulon, et qui n'a rien de remarquable.....

La première maison où je mis le pied en arrivant à Bethléhem, fut, comme j'ai dit plus haut, le monastère. C'est un édifice extrêmement vaste, dont les murs, construits en pierres énormes, présentent, par leur élévation et leur épaisseur, l'aspect d'une forteresse. La porte en est si étroite et si basse, qu'il faut se gêner et se courber pour entrer. On l'a faite ainsi, afin que les Arabes ne puissent pas y pénétrer facilement et plusieurs à la fois, précaution d'autant plus nécessaire en ce pays, que souvent le peuple en vient à des voies de fait contre les religieux, surtout quand il se trouve accablé par un nouvel impôt. Il ne voit d'autre moyen de s'en débarrasser, que d'en faire supporter le poids aux malheureux Pères.

Le monastère se divise en trois parties, occupées séparément par les grecs, les arméniens et les catholiques. L'église est contiguë à la cour du monastère.

Les premiers chrétiens avaient bâti en cet endroit une chapelle dans laquelle était enclavée l'étable où le Sauveur vint au monde. On y accourait de toutes parts pour y adorer, là même, celui qui s'est anéanti jusqu'à prendre la forme d'un petit enfant pour l'amour de nous. Dans le but d'en éloigner les fidèles, et de livrer leurs mystères à la dérision des païens, l'empereur Adrien y fit ériger une statue à Adonis, et établit en son honneur un culte particulier qui subsista jusqu'au règne de Constantin. Hélène, mère de ce prince, pendant son séjour en terre sainte, joignit aux immenses bienfaits par lesquels elle avait déjà signalé sa piété, celui de faire abattre la honteuse idole, d'en proscrire le culte, et par ses soins s'éleva dans le même lieu l'église qui porte aujourd'hui le nom de Sainte-Marie.

Cette église, bien qu'elle ait subi de grandes altérations, et qu'elle ait été souvent réparée, laisse encore apercevoir des marques non équivoques de son ancienne et glorieuse origine. Elle est bâtie en forme de croix, et ornée de quarante-huit colonnes de marbre d'ordre corinthien. Les Grecs et les Arméniens s'en sont emparés, comme de tant d'autres lieux qui appartenaient aux Latins, et dont l'or prodigué au pacha de Damas et à la Porte les maintient aujourd'hui paisibles possesseurs.

Le vaisseau principal est séparé du chœur et des branches latérales de la croix par un gros mur. Il appartient aux Grecs et aux Arméniens, qui y célèbrent leur office. Les autres parties sont extrêmement négligées; jamais on n'y officie. Le pavé est dans un tel délabrement qu'on ne peut y marcher sans s'exposer à de dangereuses chutes. On remarque sur les murs quelques peintures qui paraissent remonter à l'enfance de l'art parmi nous, et quelques fragments de mosaïques dégradées.

Près de l'église de Sainte-Marie en est une autre sous le vocable de sainte Catherine, qui appartient aux catholiques. Elle est beaucoup trop petite pour le nombre des fidèles. Son principal ornement est un excellent orgue.

C'est par cette église que les catholiques passent aujourd'hui pour se rendre à la sainte grotte, au lieu de suivre le chemin qu'on prenait autrefois. Les chicanes continuelles que les Grecs et les Arméniens suscitent à nos bons Pères de la terre sainte ont donné lieu à ce changement et à quelques autres.....

De Sainte-Catherine on descend, par un escalier où deux personnes venant à se rencontrer auraient peine à passer, et qui n'est éclairé que par deux lampes, placées, l'une devant un tableau de la sainte Vierge, l'autre devant celui de saint François.

Au bas, sur la droite, un petit chemin conduit à l'autel de saint Eusèbe, et de là à deux autres qui se font face, et sont consacrés, l'un à saint Jérôme, l'autre à sainte Paule et à sainte Eustochie. Plus loin se trouve la partie principale de la grotte de saint Jérôme, laquelle a été transformée en une chapelle qui lui est aussi dédiée. C'est là que l'illustre solitaire a passé une grande partie de sa vie ; c'est là qu'il croyait enten-

dre retentir sans cesse à ses oreilles la trompette effrayante qui doit un jour appeler tous les hommes au jugement ; c'est là qu'avec une pierre il frappait sa poitrine courbée sous le poids des années et des austérités, et demandait à grands cris miséricorde au Seigneur ; c'est là encore qu'il se livra à ses immenses travaux qui lui ont mérité le titre de Père de l'Eglise.

Les deux tableaux de saint Jérôme, qui ornent cette grotte, sont assez beaux; cependant celui du petit autel manque de proportion : la tête est expressive, le corps est beaucoup trop petit.

En fait de tableaux, il en est peu qui m'aient autant frappé que celui de sainte Paule et celui de sa fille Eustochie; il ne me paraît pas, il est vrai, d'un pinceau très-habile, mais il est d'un grand effet. Il représente ces deux saintes dans le même cercueil. Comme l'a fort bien remarqué M. de Châteaubriand, c'est une idée touchante du peintre que d'avoir donné à la mère et à la fille une parfaite ressemblance ; la jeunesse, un voile blanc et une couronne de roses sont les seules marques qui distinguent l'une de l'autre. Je dirais cependant qu'il y a trop de luxe et de recherche dans leur habillement. Il est vrai qu'elles descendaient de Scipion, elles possédaient d'immenses richesses ; mais leurs vertus favorites étaient l'humilité, la simplicité chrétienne, et il est d'ailleurs à remarquer qu'Eustochie est morte supérieure d'un monastère à Bethléhem.

Appuyé sur un morceau de rocher de cette grotte obscure, je regardais fixément ce tableau éclairé par la seule lumière de mon flambeau, que je venais de poser sur l'autel; et le silence, la solitude du lieu remplissait mon âme d'une terreur religieuse ! J'avais devant les yeux l'image de deux personnes d'une grande fortune, d'un nom plus grand encore, et qui, instruites par la foi, avaient renoncé aux honneurs, aux joies que pouvait leur donner le monde, dans le haut rang où elles se trouvaient placées, et avaient tout quitté pour le seul nécessaire, pour le salut. « Heureuse mère, me disais-je, d'avoir compris et fait comprendre à sa fille combien peu durent les plaisirs, puisque la vie elle-même dure si peu ! Heureuse fille, d'avoir écouté les leçons et d'avoir suivi les exemples d'une si digne mère ! Heureuse encore, d'avoir choisi pour époux celui dont la tendresse, comme la vie, ne finit jamais, et avec lequel on est assuré d'un bonheur aussi long que l'éternité ! » Et puis, de dessous ces voûtes souterraines, et de la contemplation de leur cercueil, ma pensée s'élevant jusqu'aux cieux, je les voyais tenant la palme immortelle, prix de leur courage et de leur persévérance, et couronnées de gloire......... Il faut du point où nous sommes revenir sur ses pas pour aller à la grotte sacrée. On passe devant un autel sous lequel est le sépulcre des saints Innocents, dont je vous ai déjà dit un mot. C'est, d'après la tradition, le lieu où furent enterrés les enfants de Bethléhem, que la jalousie d'Hérode condamna à la mort.

« Hérode, dit l'Ecriture, voyant que les mages l'avaient trompé, entra dans une grande colère, et il envoya tuer, dans Bethléhem, et dans tout le pays d'alentour, tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis exactement des mages. »

Alors s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie :

« On a entendu dans Rama une voix lamentable, des plaintes et de grands cris : Rachel pleurant ses enfants, et ne voulant point recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus. »

En montant quelques degrés, on trouve une porte qui conduit à la chapelle souterraine de la sainte grotte. Elle a trente-huit pieds de long, onze de large et neuf de haut ; deux escaliers de quinze marches chacun, construits sur les côtés, mènent l'un à l'église des grecs, l'autre à celle des arméniens; les rochers et le pavé sont revêtus d'un marbre précieux, donné par sainte Hélène; trente-deux lampes brûlent sans interruption dans ce lieu saint, où ne pénètre jamais la lumière du jour. Au fond, vers l'orient, est la place où la plus pure des vierges enfanta le Sauveur du monde. Cet endroit, qu'éclairent mille lampes, est indiqué par un marbre blanc fixé dans le pavé et incrusté de jaspe, au milieu duquel est un soleil en argent entouré de cette inscription :

HIC DE VIRGINE MARIA
JESUS CHRISTUS NATUS EST.

Au-dessus est une table de marbre servant d'autel, et soutenue par deux colonnes. C'est entre ces deux colonnes et sous cet autel qu'on se prosterne pour baiser la place auguste que désigne l'inscription.

Quelques pas plus bas, vers le midi, se trouve la crèche.

« Joseph partit aussi de la ville de Nazareth, qui est en Galilée, et vint en Judée, à la ville de David, appelée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse, qui était grosse.

« Pendant qu'ils étaient dans ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devait accoucher s'accomplit.

« Et elle enfanta son fils premier-né ; et l'ayant emmailloté, elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place dans l'hôtellerie. »

A trois pas vis-à-vis de la crèche est le lieu où Marie était assise, ayant dans ses bras l'enfant Jésus, lorsque les mages vinrent l'adorer et lui offrir des présents.

« Jésus étant donc né dans Bethléhem, ville de la tribu de Juda, du temps du roi Hérode, des mages vinrent d'Orient à Jérusalem.

« Et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs, qui est nouvellement né ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer....

« En même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta.

« Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés d'une grande joie.

« Et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère ; et, se prosternant en terre, ils l'adorèrent ; puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe..... (1). »

La crèche est élevée à un pied au-dessus du niveau du sol de la grotte, et recouverte d'un marbre blanc. Dans le fond, un tableau assez bon, dont le cadre est en argent, représente l'adoration des bergers. Il couvre la pierre du rocher. On l'ôte le jour de Noël, et la roche nue reste exposée pendant quelque temps à la vénération des fidèles. A cette époque, le révérend Père gardien la nettoie, et recueille avec respect les petites parcelles qui s'en détachent. J'en emporterai quelques-unes que je dois à son obligeance.

Les princes chrétiens se sont fait un devoir d'envoyer des présents pour l'ornement de la crèche. Elle est toujours tendue de magnifiques draperies ; celles de cette semaine sont d'un fond blanc, de soie, parsemées de roses et de broderies d'or. A l'endroit où les mages sont venus adorer Jésus est un autel avec un beau tableau représentant l'adoration et surmonté d'une grande étoile.

Le sanctuaire de la Nativité appartient aux grecs, la crèche et l'endroit de l'adoration des mages sont aux catholiques.

Bethléhem, dans les premiers temps, fut une ville assez considérable. Roboam, quatrième roi de Jérusalem, l'augmenta et l'embellit encore par les grands édifices qu'il y fit construire. Aujourd'hui, il ne lui reste même pas l'ombre de sa grandeur et de sa beauté passées. Ce n'est plus qu'un assemblage confus de maisons, ou plutôt de masures, qu'habitent la misère et la servitude. Ces maisons, comme celles de Rama et de Jaffa, sont carrées ; l'escalier est en dehors ; le toit est en terrasse.

Les Bethléhémites descendent de la tribu de Juda. La population se compose de dix-huit cents catholiques, d'autant de Grecs, d'une cinquantaine d'Arméniens, et d'environ cent quarante Turcs. Ce nombre est exact, je le tiens des curés catholiques.

Grotte de Lait.

A deux cents pas de Bethléhem est une grotte du même genre que celle de la Nativité, mais moins grande, dédiée à la sainte Vierge. On l'appelle la *Grotte de Lait*.

La tradition dit qu'avant la fuite en Egypte, la sainte Vierge s'y cacha pendant quelque temps. On y voit un autel taillé dans le roc, où l'on célèbre quelquefois le saint sacrifice de la messe. On y va aussi chanter les litanies.

La dévotion pour ce lieu est très-grande ; elle a pour motif la vertu qu'on s'accorde à attribuer aux pierres de la grotte. Comme ces pierres sont très-tendres, on en détache facilement des morceaux, que l'on réduit en poudre, et que l'on fait prendre aux nourrices qui manquent de lait. Non-seulement les Grecs, les Arméniens, les Russes et en général toutes les nations qui ont des pèlerins à Jérusalem, attachent une grande confiance à cette poudre, mais les Turcs mêmes et les Arabes en transportent en Turquie et en Afrique, jusque dans l'intérieur.

Je ne ferai aucune réflexion sur la vertu de cette pierre et sur ces causes. Seulement j'affirme, comme une chose certaine, qu'un très-grand nombre de personnes en obtiennent l'effet qu'elles en attendent.

A une demi-lieue de cette grotte vers l'orient, au delà d'une montagne que l'on descend par une pente extrêmement rapide, est le village des Pasteurs. C'est le lieu qu'habitaient les bergers auxquels les anges apparurent pour leur annoncer la naissance du Sauveur. On l'aperçoit très-distinctement de la terrasse du monastère, et je le contemple toujours avec un nouveau plaisir.

Ce village est habité, moitié par des catholiques, moitié par des grecs. Il est bâti comme tous ceux du pays. Chaque maison n'est qu'un tas de pierres sans ordre, et présentant à peine l'aspect de murailles irrégulières, dans lesquelles sont deux trous qu'on appelle, l'un, la porte, l'autre la fenêtre. On montre un puits où, selon la tradition, la sainte Vierge venait laver les langes de l'enfant Jésus, lorsqu'elle était cachée dans la *Grotte de Lait*.

L'emplacement même où les bergers entendirent la voix des anges est maintenant clos de murs. Il est planté d'environ cinquante ou soixante oliviers. La garde en est confiée à un prêtre grec, que j'ai trouvé dénué de tout, et dans un tel état de misère, qu'à peine quelques haillons couvraient sa peau brûlée par le soleil.....

Au milieu de l'enclos est une grotte dans laquelle sainte Hélène a fait construire une chapelle dédiée à la sainte Vierge.

Cette chapelle et l'enclos appartenaient autrefois aux Latins ; mais ils en ont été indignement dépouillés. (*Voy.* le *Dict. de la Bible* par dom Calmet, revu par M. l'abbé James. Paris, Migne, 1845-1846.)

BETHLÉHEM, ou **Bethléem** (France), ancien évêché de France dans le Nivernais près de Clamecy (Nièvre). Ce lieu fut célèbre au moyen âge par le concours des pèlerins qui venaient y faire leurs dévotions comme à la véritable Bethléhem de Judée, où naquit le Sauveur des hommes. Voici l'origine de cet évêché, qui servit longtemps de résidence à l'évêque de Bethléhem *in partibus*.

La ville de Bethléhem en Palestine avait été érigée en siége épiscopal, suffragant du patriarche de Jérusalem, par le pape Pascal II, l'an 1110. Mais Guillaume IV, comte de Nevers en 1168, craignant que les infidèles, au milieu des troubles qui tourmentaient la terre sainte au XII[e] siècle, ne vinssent à chas-

(1) Saint Matthieu, ch. II, 1-11.

ser l'évêque de sa ville épiscopale, lui offrit pour résidence en France un hôpital bâti par son prédécesseur Guillaume III, dans le voisinage de la ville de Clamecy, et lui en assigna les revenus et l'administration. L'évêque titulaire de Bethléhem, ayant en effet été chassé de son siége par les Sarrasins, vint chercher un asile en France, dans le nouveau séjour que lui avait donné Guillaume IV. Ceci se passa en 1188 selon les uns, et selon les autres en 1211.

Ce prélat et ses successeurs, n'ayant plus retrouvé l'occasion de retourner dans leur véritable siége, se fixèrent en ce lieu et s'y succédèrent jusqu'à la révolution. Après quelques contestations entre l'évêque d'Autun et celui d'Auxerre, il fut décidé par arbitres que ce lieu appartenait au diocèse de ce dernier. En 1778 le revenu de cet évêché n'était que de mille livres, et sa taxe en cour de Rome de 33 florins (176 fr. 55).

« En ce lieu de Bethléhem près Clamecy, dit La Martinière, cet évêque a territoire épiscopal, et s'il est consacré, il exerce audit lieu tous actes appartenant à l'ordre épiscopal; mais il n'exerce que rarement chez soi, pour ne pas donner de chagrin aux autres évêques à qui cet établissement déplaît beaucoup. La nomination à cet évêché n'appartient pas au roi, comme celle des autres siéges, mais au comte de Nevers. Cet évêque, ayant un diocèse si borné, n'aurait guère d'occupation pour le ministère épiscopal, s'il ne soulageait pas, comme il fait ordinairement, les prélats riches ou infirmes, pour lesquels il va faire les ordinations et autres fonctions réservées aux évêques : cela lui procure des pensions et des gratifications qui suppléent à la médiocrité de son revenu. On n'a pas mal rencontré, quand on a dit que personne ne peut prendre à plus juste titre la qualité de serviteur des serviteurs de Dieu que cet évêque. »

Il y avait encore en France un lieu qui portait le nom de Bethléhem : c'était Ferrières, petite ville de France dans le Gâtinais, appelée en latin *Aquæ Segestæ*. C'est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département du Loiret.

On y voyait avant la révolution une célèbre abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, fondée, disait on, par Clovis, et nommée Bethléhem, parce qu'elle renfermait une chapelle de Notre-Dame de Bethléhem; c'était le lieu d'un pèlerinage très-fréquenté.

Parmi ses abbés les plus illustres on compte Alcuin, saint Alderic, évêque de Sens, et Lupus ou Loup, dont Baluze a publié les ouvrages.

Cette abbaye était du diocèse de Sens; elle était à la présentation des ducs d'Orléans, comme étant située dans leur apanage.

BETHPHAGÉ (Palestine). C'était autrefois un bourg voisin de la ville de Jérusalem, au pied du mont des Oliviers; il n'y reste plus que quelques misérables masures. Ce fut de là que Jésus-Christ envoya deux de ses disciples à un village voisin pour y prendre l'ânesse et l'ânon, sur laquelle il monta lors de son entrée à Jérusalem, le dimanche qui précéda sa mort, pour accomplir cette prophétie de Zacharie : *Dites à la fille de Sion : Voici que ton roi vient à toi, juste et Sauveur, pauvre lui-même, monté sur une ânesse*, etc. (*Zach.* IX, 9)

Il y a quelque difficulté entre les commentateurs de l'Évangile, les pèlerins et les savants, sur le lieu précis où était situé Bethphagé. La plupart placent ce gros village sur le flanc du mont des Oliviers, entre Jérusalem et Béthanie, tandis que d'autres, d'après les thalmudistes, en feraient volontiers un *quartier* de Jérusalem, parce que le Thalmud considère toujours Bethphagé comme faisant partie de la ville sainte. Pour nous, nous croyons qu'en effet Bethphagé était à quelque distance de Jérusalem, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, mais que ce nom s'étendait à tout son territoire, qui était limitrophe avec celui de la ville; presque toutes les grandes cités ont des bourgades qui se forment ainsi à leur abri, hors de leurs murailles, soit pour respirer un meilleur air que dans les rues d'une ville, soit pour échapper à quelques impôts (1).

Le nom de Bethphagé signifie littéralement maison des figues nouvelles, c'est-à-dire des figues d'arrière-saison, qui ne parviennent jamais à une complète maturité, même dans les pays chauds, et que les Latins appelaient *grossus*, et les Grecs ὄλυνθος. C'est dans les environs, en venant de Béthanie à Jérusalem que Jésus dessécha le figuier stérile.

Bethphagé, sous l'ancienne loi, était célèbre par ses produits : elle nourrissait les animaux destinés aux sacrifices du temple, et l'on pouvait y pétrir les pains de proposition, parce qu'elle était censée faire partie de la ville. On lit dans la glose du Thalmud (traité *Pesachin*, fol. 63, 2) : Bethphagé est un lieu placé à l'extrémité de Jérusalem, et quiconque est hors des murs de Bethphagé est hors des murs de Jérusalem, et ne peut plus manger les mets sacrés, c'est-à-dire le sacrifice pascal. Et ailleurs (*Menakhoth*, cap. 9, hal. 2) : Les deux pains (que le grand prêtre offrait tous les jours) et les pains de proposition sont pétris dans l'atrium du temple ou à Bethphagé, c'est-à-dire dans toute l'étendue de la ville, même jusqu'à Bethphagé. Bethphagé était la limite, la frontière la plus reculée de Jérusalem du côté de l'orient : les rabbins lui donnent le nom de חיצן, *locus exterior*, *extimus* ou *mediator*.

C'est aussi près de Bethphagé que Judas se pendit.

BETHSAIDA (Palestine). Betsaïda est nommée plusieurs fois dans le Nouveau Testament, à cause de la malédiction que Jésus prononça contre elle, et que saint Matthieu

(1) Nous en avons plusieurs exemples à Paris. Montmartre est le plus remarquable. Il est à une certaine distance de la ville, et cependant son territoire se confond tellement avec celui de la capitale, que son nom, donné à l'une des portes, se communique au faubourg, et même à l'une des grandes rues de la capitale.

a consignée dans son Évangile, chap. xi, v. 21; et saint Luc, ch. x, v. 13.

Saint Marc en parle comme d'un point où Jésus envoie ses disciples, jusqu'à ce qu'il ait pu congédier la foule qui le suivait (ch. vi, v. 45), et comme d'un lieu dont les habitants lui amenèrent un aveugle à guérir (ch. viii, v. 22). Saint Luc parle d'un quartier désert de cette ville, où il entraîna ses disciples pour échapper à la multitude (ch. ix, v. 10), etc. (*Voy.* le *Dict. de la Bible* de dom Calmet, revu par M. l'abbé James. Paris, Migne, 1845-1846.) Bethsaïde fut aussi nommée *Julias* par Philippe, tétrarque de Galilée, qui la reconstruisit : il lui donna ce nom, dit Josèphe (*Antiq.*, liv. xviii, c. 3) en l'honneur de Julie, fille de César. Il ne faut pas confondre cette Julias ou Juliade avec une autre nommée Julias-Betharamphtha.

BÉTHULIE (Palestine). « Je voulais voir de près, dit le P. de Géramb, Béthulie, si célèbre par le siége qu'elle soutint contre l'armée d'Holopherne, lieutenant de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, et plus encore par le miracle de sa délivrance due à l'intrépidité de la courageuse Judith. J'étais curieux de visiter les ruines, dit-on, reconnaissables, des canaux qui portaient l'eau des fontaines voisines aux habitants, et qu'Holopherne fit couper, afin de les forcer, en les en privant, à se rendre plus tôt; mais il était trop tard pour y aller et revenir le même jour à Nazareth. Je me bornai, bien qu'à regret, à regarder Béthulie des hauteurs de Séphoris, d'où on l'aperçoit sur le penchant d'une montagne élevée, qui s'étend au nord-est. D'après ce que m'en dit mon digne compagnon de voyage, le révérend P. Gaudenzio Betti, de Pistoie, curé de Nazareth, c'est aujourd'hui un bourg considérable et assez peuplé. »

Pour voir tout ce qu'on peut dire sur cette ville, dont l'emplacement est fort incertain, *voy.* le *Dictionnaire de la Bible* de D. Calmet, revu par M. l'abbé James. Paris, Migne, 1845-1846.

BÉTIS (Espagne), pèlerinage à Notre-Dame de la Vallée.

La ville de Bétis est nommée *Bætica* dans Appien. La Martinière croit que c'est une faute de copiste, et qu'il faut lire Βαίκυλη, au lieu de Βαίτυκη, c'est-à-dire *Bæcila*, au lieu de *Bætica*. Nous ferons seulement remarquer, pour ce qui nous concerne, que Strabon (liv. iii) cite une ville nommée Bætis, et que Casaubon, sur ce passage, prétend qu'il faut lire Bæcila. Quoi qu'il en soit, nous allons citer sur ce pays un article plein d'intérêt que nous copierons avec plaisir.

« Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile « et sous un ciel doux qui est toujours serein. « Le pays a pris le nom du fleuve, qui se jette « dans le grand Océan, assez près des colon« nes d'Hercule et de cet endroit où la mer « furieuse, rompant ses digues, separa autre« fois la terre de Tarsis d'avec la grande Afri« que. Ce pays semble avoir conservé les « délices de l'âge d'or. » (*Télémaque*, livre viii.) Ce tableau d'une vie rustique et toute sentimentale, innocente, heureuse, reposée, sous un ciel toujours égal, au sein de la nature, bonne et riante mère qui allaitait et endormait les hommes jusqu'à leur mort, sans trouble ni fatigue de leur part, tout ce charmant tableau que Fénelon nous a fait de la Bétique est bien connu de nos plus jeunes lecteurs, et de notre temps, si jeune qu'on soit, on sait bien aussi que c'est un rêve. Toutefois, ce n'est point au hasard et sans raison que Fénelon, cet homme qui avait une connaissance si profonde, un sentiment si pur et si vif de l'antiquité, a choisi la Bétique pour y placer son rêve de paradis terrestre. Les Grecs et les Romains, avant lui, s'étaient fait une image embellie de cette contrée, qui d'ailleurs, vue de près, est encore belle. Mon dessein est de dire en peu de mots ce qu'était la Bétique, et comment elle apparaissait aux peuples de Grèce et d'Italie qui la voyaient dans le lointain.

« La *Bétique* est l'ancien nom de cette partie méridionale de l'Espagne qui, formant la transition entre l'Europe et l'Afrique, tient de l'une et de l'autre pour le climat, le paysage, les fruits du sol. C'est le bassin du *Bætis* ou Guadalquivir, contenu entre la Méditerranée, la Sierra-Morena, l'*Anas* ou Guadiana et l'Océan. On l'appelle aujourd'hui Andalousie, nom qui évoque aussi de douces images de bonheur champêtre. Aux plus anciens temps dont l'histoire ait gardé quelque souvenir, la Bétique, ainsi que le reste de l'Ibérie ou ancienne Espagne, avait pour habitants un grand nombre de petites nations ou tribus qui appartenaient la plupart à une même race, les *Ibères*. Les principales entre celles qui occupaient la Bétique, étaient les Bastules et les Turdétans; c'est pourquoi, du nom de ceux-ci, les Grecs ont appelé la contrée entière Turdétanie.

« La civilisation, avec les Phéniciens, aborda de bonne heure dans la Bétique. Déjà, au xiie ou au xiiie siècle avant Jésus-Christ, au temps où se passaient les vieux récits de la Bible, et bien avant l'âge où commence toute histoire dans notre Occident, la navigation de Phénicie, sous le patronage d'Hercule, son dieu, que les poëtes grecs ont transformé en un héros de leur pays, explorait la Méditerranée, échelonnant ses colonies dans les îles et sur les rivages alors incultes et barbares du continent européen. A une époque fort ancienne, mais que nous ne saurions déterminer, les marchands phéniciens, ou, comme disaient les poëtes, l'Hercule de Phénicie découvrit donc le fameux détroit par où la Méditerranée communique à l'Océan, et les banderoles phéniciennes ne tardèrent pas à flotter sur le roc de Gibraltar et les côtes de l'Ibérie. Cette découverte fut pour la Phénicie ce qu'a été depuis pour l'Espagne la conquête du Pérou. L'or abondait dans ces contrées : les rivières y charriaient avec leur sable des paillettes d'or : souvent même, dit la tradition, l'or se rencontrait en blocs presque purs dans le limon des fleuves ou à fleur de terre sur la montagne. De nombreuses colonies phéniciennes s'y établirent donc pour l'exploitation des

mines, entre autres la puissante Gadès (Cadix), dont la fondation remonte au XIIe siècle avant Jésus-Christ. Ces colonies florissaient là, à l'extrémité du monde, inconnues; car les Phéniciens gardaient soigneusement le secret de leur riche découverte, et nul peuple n'était alors si hardi que de s'aventurer en de si lointaines navigations. Pourtant le nom de *Tartessus*, *Tarsis* ou *Tarchisch*, sous lequel les Phéniciens désignaient vaguement la terre de l'ouest, devint célèbre dans l'Orient. C'est là cette fille de Tarsis dont parle Isaïe, et dont la richesse est comparée à celle d'Ophir, dans quelques endroits des livres saints. Mais était-ce une ville de Bétique, ou le fleuve Bétis, ou la contrée entière que les Phéniciens appelaient ainsi? On n'en sait rien: les Grecs eux-mêmes l'ont ignoré, et ils emploient tour à tour en ces divers sens le nom de *Tartessus*.

« Quelle était la condition de ces *bienheureuses* tribus de la Bétique, avant la descente des Phéniciens, et quelle fut-elle après?

« L'état primitif des Ibères ne nous est connu que par des traditions vagues et embellies, mais il est aisé de l'imaginer. Leur existence, à l'âge reculé où nous remontons, était toute sauvage et brutale: c'était la méchante enfance de l'homme avec une plus grande force musculaire. Sans se soucier de leur communauté de langue et d'origine, ils vivaient, de tribu à tribu, dans une guerre incessante, acharnée, impitoyable. Un objet de parure, un arc, un cheval, une pièce de gibier, et par-dessus tout la mort de leur ennemi, telles étaient les seules joies qu'ils pussent apprécier. Ainsi l'or qui se trouvait chez eux abondamment leur servait tout au plus, comme servent le bois, la pierre, les plus vils métaux, à se fabriquer des ustensiles grossiers; ou bien, par cet instinct de parure qui est si puissant chez les sauvages, ils s'en faisaient des joyaux, des colliers, des pendants d'oreilles. Tels étaient les habitants de la Bétique à l'arrivée des Phéniciens: hormis qu'ils vivaient en tribus ou grandes familles, et que naturellement ils portaient le front en regard du ciel; leur innocence et leur bonheur ne valaient guère mieux que ceux des loups et des ours de la montagne. Mais, après l'invasion des Phéniciens à Tartessus, tout change: adieu l'indépendance farouche, ou, si l'on veut, l'innocente et heureuse vie des premiers temps. Les indigènes apprennent à leurs dépens ce que vaut l'or: vaincus après de longs combats et asservis par les hommes civilisés, contraints d'exploiter leurs mines au profit des marchands de Tyr et de Sidon, les Ibères de l'Andalousie éprouvent maintenant tous les maux dont ils doivent un jour, eux aussi, accabler les Indiens de l'Amérique. C'est ainsi qu'ils font, sous leurs maîtres durs et cupides, le rude apprentissage de la civilisation. Ne les plaignons point trop; cette même civilisation qui les frappe les délivrera.

« Les Grecs en ce temps-là sortaient à peine de cet âge à demi-barbare que l'on nomme temps héroïque. Ce nom vague de Tartessus, accompagné de récits non moins vagues, pénétra de bonne heure chez eux et ouvrit à leur imagination un champ illimité. Ils se mirent donc à rêver du pays lointain, comme on fait quand on est jeune. Là, se disaient-ils, le monde finissait; là, Hercule, le robuste héros, ayant disjoint les monts Calpé et Abyla (Gibraltar et Ceuta), qui autrefois ne faisaient qu'un mont, n'avait plus trouvé devant lui que l'Océan désert et infranchissable. Dans leur poétique rêverie ils transformaient les rocs de Ceuta et de Gibraltar en deux colonnes gigantesques, deux bornes où Hercule avait inscrit qu'au delà il n'y avait rien. D'ailleurs, les vagues et les marées monstrueuses de l'Océan irrité s'engouffrant dans le détroit avec un fracas épouvantable, rejetaient au loin ou brisaient tout navigateur qui s'exposait à franchir les fatales bornes. Voilà du moins ce que les poëtes grecs disaient dans leurs chants et le peuple dans ses récits; mais déjà, à l'insu des Grecs, l'Hercule phénicien, passant le détroit, naviguait dans l'Océan.

« Ce qu'on savait de la terre que baigne le détroit n'était pas moins mystérieux et saisissant. Sur la côte ibérienne, *près des eaux intarissables du Tartessus, dont le lit est d'argent*, comme dit Stésichore, ou bien dans la verte Erythie et à Gadès, petites îles à peine détachées du continent, s'engraissaient les magnifiques troupeaux de bœufs que de l'Asie lointaine Hercule vint ravir; c'étaient les troupeaux de ce Géryon au triple corps, roi de Tartessus, que tua Hercule. Tartessus était pour les Hellènes le seuil de l'Atlantide, de ce monde occidental qu'a rêvé Platon, et bien d'autres avant lui; c'était l'inconnu; c'était le beau; c'était plus encore, c'était la demeure des bienheureux. Les Grecs, en effet, amoureux de la terre, croyaient qu'après la mort ils habiteraient un pays, un recoin inaccessible de cette même terre où nous vivons, qui serait plus beau que la Hellade, et où l'homme vivrait immortel, sans les infirmités de la matière. C'était là tout leur paradis: or, pour y placer un tel paradis, quel endroit plus beau que Tartessus, et plus mystérieux? Ainsi les Champs-Elysées que, dans les poëmes homériques, Protée révèle à Ménélas, ces champs *aux extrémités de la terre*, où règne le blond Rhadamante, où la vie est douce et heureuse, où, une fois parvenus, les hommes ne connaissent plus ni neige, ni pluie, ni frimas, mais s'épanouissent à la douce haleine des zéphirs qui soufflent sans relâche de l'Océan; ce jardin des Hespérides où mûrissent les pommes d'or; cette ville de Saturne que Pindare décrit, où croissent dans les prairies, sur les arbres, au bord des ruisseaux, mille fleurs d'or, que les bienheureux tressent en guirlandes et en diadèmes pour en parer leur sein et leur tête brillante, c'est Tartessus.

« En effet, les Hellènes plaçaient leurs Champs-Elysées dans l'Hespérie, c'est-à-dire la terre de l'ouest; *Hesper*, *vesper*, d'où notre mot *vespres*, signifie *le soir*, *l'étoile du soir*, *le couchant*: c'est pourquoi Pluton, dieu des

morts, s'appelait aussi *le dieu du couchant*. Or, cette Hespérie, ce jardin des Hespérides, où étaient les Champs-Elysées, reculait à mesure que la science et la navigation helléniques se portaient en avant. Une fois déjà le nom d'Hespérie, ainsi que la demeure des bienheureux, s'étaient retirés de l'Italie, trop connue, dans la Bétique; mais au VI° siècle avant Jésus-Christ, vers le temps de Cyrus, voilà qu'un navire grec osa toucher aux côtes de Bétique, et dès lors la demeure des bienheureux s'envola plus loin, dans les îles Fortunées, aujourd'hui les Canaries. C'était la route d'Amérique, où plus tard les Espagnols ont cherché longtemps le merveilleux pays d'*El-Dorado*, comme si la demeure des bienheureux, chassée des Canaries, s'était, sous ce nom d'*El-Dorado*, enfuie et cachée en Amérique!

« La Bétique, les établissements phéniciens de la côte, les riches mines d'or et d'argent de l'intérieur et leur exploitation, tout cela désormais était connu. Toutefois, pour longtemps encore, la Bétique resta une terre de merveilles où la rêverie poétique avait un vaste champ. Des légendes nouvelles (celles-ci fondées sur un trop léger aperçu du pays), ou le vague récit des indigènes, se substituèrent aux légendes mortes et allèrent s'amplifiant. Ainsi les Hellènes contaient qu'après le règne des dieux et des Titans, le plus ancien roi de Tartessus fut Gargoris, qui enseigna le premier à recueillir le miel. Gargoris eut de sa fille un petit-fils qu'il voulut faire mourir. Il le coucha dans un étroit sentier où devaient passer les taureaux; il l'exposa aux chiens affamés et aux sangliers; il le fit jeter à la mer: c'est en vain. A l'aspect de l'enfant, les taureaux, les chiens, les sangliers se détournent; la vague de l'Océan le saisit, l'enveloppe dans ses replis, et le porte doucement sur le rivage, où une biche vint l'allaiter. Il grandit, et court longtemps les montagnes, mêlé aux cerfs et leur égal en vélocité; mais, dans la suite, un chasseur l'ayant pris dans ses lacs, il fut reconnu et pardonné. Habis, ainsi s'appelait le jeune enfant, devint un roi puissant et civilisateur: c'est lui qui enseigna dans la Bétique l'art de dompter les bœufs et d'ensemencer les champs.

« Déjà les armées romaines avaient pénétré en Ibérie, et les fables merveilleuses ne cessaient point de circuler en Grèce et dans le monde romain. Tantôt l'on disait que les rapides cavales de Lusitanie n'avaient d'autres époux que les vents; tantôt, le feu s'étant mis aux forêts sur les montagnes, au dire des habitants du pays, l'or et l'argent fondus avaient coulé par torrents dans les ravins. Ou bien c'était le soleil dont chaque soir, du haut du rivage occidental, on voyait l'orbe grandir, grandir à tel point, disait-on, qu'il avait cent fois sa grandeur accoutumée; puis on l'entendait se plonger dans la mer en sifflant, comme un fer rouge qui s'éteint, et au jour le plus éclatant la nuit noire succédait sans crépuscule. Cette croyance était si généralement répandue, cent trente ans avant Jésus-Christ, que le philosophe Posidonius alla passer trente jours et trente nuits sur le mont Calpé, pour s'assurer de la non-existence du phénomène. Telle était la vie antique avec la crédulité de son âge et ses rares et difficiles communications! Comme je l'ai dit plus haut, le prestige de ce monde occidental dura longtemps. Et lors même que la Bétique, devenue province romaine, fut le mieux connue, elle continua d'être une terre d'élite, où le monde romain, déjà las, plaçait sa chimère de repos et d'un bonheur tout matériel. On parlait avec admiration et envie de ses collines parfumées, de ses vallées bocagères et verdoyantes, où des forêts, maintenant abattues, entretenaient la fraîcheur et l'abondance des eaux; où se récoltaient abondamment le blé, l'olive, le miel et les vins exquis; où paissaient en magnifiques troupeaux, les bœufs, les chevaux de race agile, les moutons à la chair odorante et à la fine laine. Pline trouve à cette nature un éclat indéfinissable. Strabon vante surtout les rives et les îlots du Bætis pour la richesse des cultures et les ombrages. Abondance de gibier dans les forêts; abondance de poissons dans les rivières, surtout à leur embouchure, point d'animaux malfaisants, si ce n'est les lapins que l'on prenait au furet. L'Espagne, dit Justin, n'est ni brûlée, comme l'Afrique, d'un soleil ardent, ni tourmentée, comme la Gaule, de vents continuels. Une douce chaleur y pénètre les campagnes, qu'humectent des pluies douces et opportunes: de là vient leur fertilité. Les fleuves, d'un cours noble et lent, y roulent de l'or avec leur gravier. Aucune exhalaison de marais n'y altère la salubrité du ciel, que purifient régulièrement tous les jours les brises de mer.

« On oubliait le vent de *Solano*, sec et brûlant, et les sauterelles dévastatrices. Mais telle est en effet la belle et féconde nature de l'Andalousie, que le tableau qui précède semblera peu exagéré. Tyr, Carthage, les Romains, s'approvisionnèrent tour à tour des produits de son sol. Au temps de l'empereur Auguste, quantité de grands navires, descendant le Bætis, transportaient sans relâche au port d'Ostie, voisin de Rome, ou à Dicéarchie, les viandes salées qui le disputaient en célébrité à celles du Pont; le blé, le vin, la cire et le miel, le thon nourri (si l'on en croit les anciens) de glands qui des montagnes roulaient dans la mer, et les fines étoffes de fabrique phénicienne. On trouvait aussi en Bétique le fer et le vermillon; mais ce que les Phéniciens, les Carthaginois, et, après eux, les Romains, cherchaient là surtout, c'étaient les mines d'or et d'argent, les plus riches peut-être du monde connu. Les habitants avaient appris des Phéniciens ou des Carthaginois l'art de creuser à une grande profondeur des conduits tortueux où ils suivaient les filons d'argent, et s'ils rencontraient des eaux souterraines, ils savaient les dessécher. Au temps d'Auguste, il y avait encore parmi eux tel particulier qui retirait d'une mine d'argent un talent euboïque, à

peu près la valeur de 6,181 livres tournois tous les trois jours. Le lavage de l'or mêlé au sable des rivières passait aussi pour profitable, et beaucoup de gens s'y employaient.

« Cependant, à l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire vers le temps de Jésus-Christ, où en sont les sauvages de la Bétique? Nous les avons laissés, il y a mille ans, sous le joug des Phéniciens; plus tard, les Carthaginois, maîtres de la mer, sont venus à leur tour les conquérir et les exploiter; aujourd'hui, élevés au rang de province romaine, ils sont à demi Romains, et dans moins d'un siècle, ils enverront à Rome pour y briller leurs poëtes et leurs philosophes, Lucain, les deux Sénèque. Depuis longtemps les vainqueurs phéniciens ou carthaginois se sont fondus avec eux; et de cette fusion il est résulté un peuple nouveau, doux, poli et civilisé. C'est ce même peuple qui dans la suite inventera le fandango. Il a déjà la parole sonore et l'orgueilleuse emphase qui aujourd'hui distinguent particulièrement les Andalous. Du reste, il a complétement oublié son antique barbarie, son antique insouciance de l'or, son antique félicité, et il se vante, lui qui a appris à lire sous le fouet des Phéniciens, de posséder une législation en vers, des poëmes, toute une histoire écrite, qui, à partir de l'ère chrétienne, remontent à six mille ans! »

BEY (Grand-), Grand-Bay, Grand-Belt ou Grand-Bé (France). *Voy.* Combourg.

BÉZIERS (France), dans l'ancien Languedoc, aujourd'hui sous-préfecture du département de l'Hérault, sur la rive gauche de l'Orbe, à 20 kil. ouest de Narbonne.

Cette ville renferme deux églises remarquables : Saint-Aphrodise et Saint-Nazaire. Dans cette dernière on vénérait une célèbre madone dite Notre-Dame de Cloquerio, devant laquelle les bouchers étaient tenus d'entretenir une lampe à perpétuité, selon cette clause d'un mémoire lu sur la place du Marché-royal le 18 juin 1408 par Raymond Amaty, prévôt des bouchers : « Les bouchers entre- « tiendront une lampe ardente devant la cha- « pelle de la Vierge dite *de Cloquerio*, qui « est dans l'église de Saint-Nazaire (1). »

Béziers était avant la révolution une ville épiscopale dont saint Aphrodise passe pour avoir été le premier évêque.

BHAGRINATH (Hindoustan). *Voy.* Gange.

BHAGHIRATI (Hindoustan), l'une des deux principales rivières qui, par leur réunion à Dévaprayaga, forment le fleuve sacré du Gange. *Voy.* Gange.

BHALDI (Chine), petite ville du Tibet, près du lac Yamthso, dit aussi Palté. Elle est remarquable par un couvent bâti sur une de ses îles, et qui est la résidence de la divinité femelle appelée Djorgipamo ou la sainte mère de la truie. Les Hindous et les habitants du Népâl, ainsi que ceux du Tibet, dit M. Balbi, la révèrent comme une incarnation de Bhavani. Elle ne sort de son habitation et de son île, pour se rendre à H'lassa, qu'en grande pompe. Pendant tout le voyage, on porte devant elle des encensoirs, elle est assise sur un trône couvert d'une vaste ombrelle. Tout le monde s'empresse de recevoir sa bénédiction, qu'elle donne en faisant baiser son sceau. Les couvents des îles du lac, habités par des moines et par des religieux, sont sous sa direction.

Tout ce qui a été débité sur l'ancienne civilisation de cette contrée, qu'on voulait regarder comme le berceau du genre humain et comme ayant fourni au christianisme une partie de ses dogmes, a été réfuté par la science moderne. Un examen impartial des faits a fourni des conséquences diamétralement opposées.

« Il n'est personne, dit Abel de Rémusat, qui n'ait été frappé de la ressemblance surprenante qui existe entre les institutions, les pratiques et les cérémonies qui constituent la forme extérieure du culte du Grand-Lama et celles de l'Eglise romaine. Chez les Tartares, en effet, on retrouve un pontife, des patriarches chargés du gouvernement spirituel des provinces, un conseil de lamas supérieurs, qui se réunissent en conclave pour élire un pontife, et dont les insignes même ressemblent à ceux de nos cardinaux; des couvents de moines et de religieuses, des prières pour les morts, la confession auriculaire, l'intercession des saints, le jeûne, le baisement des pieds, les litanies, les processions, l'eau lustrale.

« Tous ces rapports embarrassent peu ceux qui sont persuadés que le christianisme a été autrefois répandu dans la Tartarie; il leur semble évident que les institutions des lamas, qui ne remontent pas au delà du XIIIe siècle de notre ère, ont été calquées sur les nôtres. L'explication est un peu plus difficile dans le système contraire, parce qu'il faudrait avant tout prouver la haute antiquité du pontificat et des pratiques lamaïques. Ainsi donc, pour offrir en peu de mots le précis de ce que les traditions des Chinois, d'accord avec la considération de la langue, nous apprennent sur le Tibet, nous dirons que cette contrée montueuse, froide, stérile, a été habitée par des tribus sauvages qui, par la férocité de leurs mœurs, leur ignorance, la simplicité de leur culte, la rudesse de leur idiome, ont conservé longtemps et conservent encore en partie les traces de leur état primitif. Des colonies venues du midi de la Chine, à une très-haute antiquité, se sont mêlées aux naturels du pays. Vers l'époque de notre ère, les religieux de l'Hindoustan ont porté leur culte et leur littérature dans quelques monastères qu'ils fondèrent en divers endroits de la Tartarie et du Tibet. La conversion des Tibétains ne fut complète que vers le VIe siècle de notre ère, où il paraît qu'on doit placer la fondation de H'lassa. Les lamas prirent alors une autorité qui alla en croissant jusqu'à la conquête des Mongols, et se changea enfin en une domination absolue. La littérature bouddhique s'enrichit par la traduction des ouvrages sanscrits; mais la langue tibé-

(1) Henri Julia, *Histoire de Béziers*, Paris, 1845, in-4°, pag. 329.

taine conserva toujours les formes agrestes que durent lui imprimer les premiers hommes qui en firent usage. Un idiome barbare, une orthographe irrégulière, un système grammatical des plus imparfaits, une littérature d'emprunt, une religion transplantée de l'Hindoustan au Tibet, à une époque peu reculée, voilà tout ce qu'on trouve dans ces montagnes sauvages, dont les habitants ne paraissent justifier, sous aucun rapport, la haute attente qu'en ont conçue des écrivains ingénieux, mais peu versés dans les antiquités de l'Asie orientale. Il faut surtout renoncer à placer dans le Tibet le berceau du genre humain, à en faire descendre les religions de l'Hindoustan, à y voir les héritiers du peuple primitif, à y trouver des traditions antérieures à l'histoire, et à y découvrir des monuments des siècles qui ont suivi le dernier cataclysme. Plus on étudiera les Tibétains, et plus on demeurera convaincu qu'ils sont comme les autres Tartares, et qu'ils ont toujours été des pasteurs très-ignorants, dont les missionnaires hindous ont été, depuis quelques siècles seulement, les instituteurs en civilisation, en morale et en littérature, et qui n'ont encore fait que des progrès très-médiocres. » (*Histoire du Bouddhisme.*)

BHATPRAYAGA (Hindoustan). — *Voy.* GANGE.

BIARLE BRLOTO (Pologne), qu'on écrit quelquefois Biala-Blato; village situé à trois milles de Varsovie. Il s'y est établi, au mois de décembre 1847, un pèlerinage qui déjà est devenu fort célèbre. C'est une image de Notre-Dame de Czenstochowa, qu'un paysan avait rapportée de Czenstochowa, pour la déposer dans la forêt. Mais après quelques mois passés à la contempler sur l'arbre où il l'avait déposée, il se résolut à la rapporter chez lui, sur les instances de sa femme, et à la déposer avec respect dans sa grange. Là souvent il l'a vue toute brillante d'une lumière céleste, et plusieurs miracles s'étant opérés par l'intermédiaire de cette sainte image, le bruit de sa vertu se répandit jusqu'à Rome, et le saint-père Pie IX lui accorda de précieuses indulgences, qui décidèrent les habitants de toutes les contrées voisines à s'y rendre en foule en toute occasion. Les gens du pays disent que ce qui a probablement déterminé la sainte Mère de Dieu, reine de la Pologne, à répandre ses grâces sur cette nouvelle image, c'était la peine que lui causait la manière trop sans façon dont les Polonais allaient visiter son tableau de Czenstochowa, *en chemin de fer* (1).

BIAS (France), en Guienne, dans le département des Landes.

L'église paroissiale est un but de pèlerinage très-fréquenté (*B. de Verzé*).

BIDER (Hindoustan), nommée Beeder par les indigènes; cette ville, jadis grande et capitale d'un des cinq royaumes mahométans de l'Inde, est aujourd'hui très-déchue.

Toutefois elle est encore remarquable par l'ensemble pittoresque qu'offrent ses superbes mausolées et ses mosquées qui tombent en ruines. Le mausolée de Bereed est un des plus beaux pour ses proportions et pour la richesse de ses ornements. Il attire un grand nombre de musulmans.

BIELLE (France), village du département des Basses-Pyrénées, arrondissement d'Oloron, canton d'Arudy. Il possède une belle et élégante église ogivale à trois nefs, enrichies de tous les ornements que l'architecture de cette époque prodiguait aux portails, aux chapiteaux, aux clefs de voûtes. Les restes de l'abbaye voisine appartiennent à l'époque romane.

BILLOM (France), ville d'Auvergne (Puy-de-Dôme).

Elle est célèbre pour avoir conservé autrefois du sang précieux de Jésus-Christ, et un morceau de la vraie croix. Tous les ans, le 3 mai, fête de l'Invention de ces pieuses reliques, il se faisait à Billom une procession solennelle dans laquelle on portait le morceau de la vraie croix, et le précieux sang de Notre-Seigneur.

BINDRABAND (Hindoustan). Cette ville, qui se trouve dans un rayon d'environ 33 milles d'Agrah, est célèbre dans la mythologie hindoue. Elle est d'ailleurs remarquable par ses beaux temples dédiés à Krichna, parmi lesquels on doit citer en première ligne la grande pagode cruciforme, que l'on regarde à juste titre comme un des monuments brahmaniques les plus célèbres, à cause de la beauté du travail, et aussi de l'étendue et de la masse des constructions. Bindraband est l'un des pèlerinages indiens les plus fréquentés.

BINGEN ou EIBINGEN (Allemagne), ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Rhin, au confluent de la Nave et du Rhin. On y vénère le tombeau de sainte Hildegarde, la prophétesse de l'Allemagne. Elle y avait fondé un couvent de femmes de l'ordre de Saint-Benoît, au mont Saint-Rupert ou Saint-Robert: elle mourut en 1179.

Sainte Hildegarde n'a jamais été solennellement canonisée, mais saint Bernard reconnut qu'elle avait l'esprit prophétique, et le pape Eugène III pensa de même et le déclara au concile de Trèves, tenu en 1147 ou 1148.

BISNAGAR (Hindoustan), l'une des plus grandes et des plus belles villes de l'Asie; elle est la capitale du puissant royaume de ce nom, qui embrassait toute la partie méridionale de la péninsule et dont dépendaient ceux de Tandjore et de Madoura.

Les restes imposants de cette ville célèbre dépassent en étendue et en grandiose ceux de toute autre ville hindoue, depuis l'Himalaya jusqu'au cap Komorin. Parmi les édifices remarquables qui subsistent encore, on doit citer le grand temple de Mahadeva, desservi par les brahmanes, et dont la face pyramidale a dix étages à 160 pieds de haut; le grand temple de Krichna; celui plus petit dédié à Ganesa, avec une statue colossale

(1) Je dois la notice de ce pèlerinage à ma sœur Eulalie de Sivry, qui demeure en ce moment en Pologne, à Zaborówek, près de Varsovie, et qui, par conséquent, a su dans le pays même les détails qu'elle m'a donnés.

de ce dieu; le temple de Rama, remarquable par ses sculptures mythologiques d'un travail exquis; et celui de Wittoba, qui les surpasse tous pour l'étendue, l'exécution et la belle conservation : c'est un groupe magnifique composé d'un temple principal, de quatre grands tchoultris ou auberges pour les pèlerins, et de plusieurs pagodes, le tout renfermé dans une enceinte murée de 400 pieds de long sur 200 de large. Tous ces bâtiments sont couverts de sculptures mythologiques d'une parfaite exécution. (*Abrégé de géographie*, d'Adrien Balbi.)

BIVILLE (France), en Normandie, dans le département de la Manche.

Sur une hauteur de ce village, dit Briand de Verzé, on remarque des restes de monuments antiques. Un thaumaturge, appelé le bienheureux Thomas, vivait à Biville dans le XIIIe siècle, et sa mémoire y est encore en grande vénération. Un grand nombre de pèlerins et d'infirmes viennent chaque année visiter son tombeau et puiser de l'eau à la fontaine de son nom. On y montre un ornement qui fut donné par Louis XI.

BLAINVILLE-SUR-L'EAU, en Lorraine, dans le département de la Meurthe.

On voyait hors des murs de ce bourg une petite chapelle de pèlerinage.

BLAMONT (France), en Lorraine, dans le département de la Meurthe.

On y voyait un ermitage ou chapelle de pèlerinage dédiée à saint Jean.

BLANCMESNIL (France), dans le département de Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise, dans l'ancien diocèse de Paris.

« Ce hameau n'est devenu célèbre qu'au XIVe siècle, à l'occasion d'une chapelle du titre de Notre-Dame qui y fut bâtie, sous le roi Jean, l'an 1353, et dans laquelle il s'établit une notable confrérie. Les lettres des indulgences à l'occasion de l'érection, en 1356, sont signées par huit évêques, et confirmées par Innocent VI. Depuis ce temps-là le cardinal d'Estouteville, légat en France, en accorda l'an 1450, et le pape Nicolas V en 1452....

« Quoique la dévotion eût commencé dès le temps du roi Jean, elle n'acquit un certain éclat que dans le siècle suivant. On lit que Charles VI avait permis, en 1407, aux changeurs et orfèvres de Paris de continuer la confrérie, et d'avoir une cloche pour crier cette confrérie dans les rues de Paris; qu'en l'an 1412 ce lieu était distingué entre plusieurs de ceux qui étaient consacrés à Notre-Dame, et que, pendant le voyage que le roi fit dans le Berri et dans l'Auxerrois, on y venait en procession de Paris et d'ailleurs. Ce lieu de dévotion n'avait pas laissé d'être en proie aux soldats étrangers. Un historien de la confrérie écrit qu'ils en avaient emporté la cloche; mais qu'en 1448 il en fut donné une autre du poids de cent dix livres, laquelle fut nommée *Marie* par Denis le Maignan et Nicolas François. Jean le Maignan, aussi orfèvre, donna une image de saint Jean de cuivre doré, en mémoire du roi Jean: il avait été le premier confrère lors du renouvellement, en 1447, avec Oudin Bernard. Une dame, nommée Alizon de Narbonne, fit présent d'un bâton pour la confrérie lorsqu'elle s'y enrôla, et son exemple y attira cent trente-deux personnes. L'historien de cette chapelle dit que l'Annonciation en était la fête, comme en effet c'est le mystère sur lequel l'Evangile fournit le plus de matière touchant la sainte Vierge. Il ajoute qu'il y eut aussi un concours le jour de la fête de la Conception jusqu'au temps du roi Henri II, que la cloche fut encore emportée. On en refit, dit-il, une autre en 1574, et s'étant cassée, on en fondit deux l'an 1585, et ce sont celles, dit-il, qui subsistent aujourd'hui. Il écrivait en 1660, et il offrit son ouvrage à René Potier, président au parlement, seigneur de Blancmesnil. Il dit ensuite qu'il s'était établi autrefois une quête à Paris pour cette église et pour la confrérie, et qu'on allait dans toutes les maisons; mais en 1660 on ne quêtait plus que chez les orfèvres, qui alors étaient presque les seuls confrères et dans la chapelle desquels, sise à Paris, on transférait quelquefois certains offices. La confrérie avait, de même que celle de Boulogne, un bureau pour les aumônes à l'entrée de la Sainte-Chapelle de Paris, le vendredi saint et jours suivants.

« L'établissement d'une paroisse en cette église de Blancmesnil est ce qui a pu faire cesser peu à peu le concours et la célébrité de la confrérie (1). »

Cette cure n'est connue que depuis l'an 1450.

BLOIS (France), ancienne capitale du Blésois, aujourd'hui chef-lieu du département de Loir-et-Cher, en latin *Blesæ*.

Cette ville, au XVIIe siècle, fut entièrement consacrée à la sainte Vierge. La peste y faisait de grands ravages, quand les habitants, pleins de confiance dans Marie, lui firent le vœu de se consacrer à elle si le fléau cessait. C'était en l'an 1631, et la ville fut délivrée des ravages de ce fléau redoutable. En reconnaissance d'un si grand bienfait, elle fit élever sur chacune de ses portes une image de la sainte Mère de Dieu.

BLOSSEVILLE-BONSECOURS (France), dans le département de la Seine-Inférieure, à 3 kil. de Rouen.

« On y remarque, dit Briand de Verzé, une jolie chapelle gothique tapissée d'une multitude d'*ex-voto* par les matelots sauvés du naufrage. Le portail de ce monument est en ogive décoré de ceps de vigne, de guirlandes et d'ornements à jour. »

BOIS-LE-DUC (Hollande), en hollandais S'hertogen Bosch, ville forte et chef-lieu du Brabant septentrional; en latin moderne on l'appelle *Buscoducum* ou *Silvaducis*.

Un soldat y trouva, au XVe siècle, une Vierge miraculeuse en creusant la terre pour y établir un retranchement. Une confrérie se forma bientôt en l'honneur de cette Vierge, sous le titre de Notre-Dame de la Concep-

(1) Lebeuf, *Hist. du dioc. de Paris*, part. VI, pag. 266.

tion, parce que cette découverte précieuse avait eu lieu la veille même de cette fête.

BOISSETS (France), dans le département de Seine-et-Oise. On y visite avec dévotion la chapelle de saint Odo ou Odon, abbé de Cluny, qu'on invoque pour obtenir de la pluie dans les temps de sécheresse. C'est un des plus célèbres pèlerinages de Seine-et-Oise.

BOISSY (France), dans le département de Seine-et-Oise ; on l'appelle aussi Boissy-Mauvoisin. On y vénère particulièrement sainte Catherine de Sienne, dit M. Cassan, comme protectrice des jeunes filles de ce village et de ses environs.

BOLLEZEELE (France), en Flandre, près de Wormhoudt.

L'église paroissiale possédait jadis une statue miraculeuse de la sainte Vierge. Tous les ans plus de dix mille personnes y venaient en pèlerinage le jour de la Visitation, le 2 juillet.

BOLOGNE (Italie), la *Bononia*, des anciens, chef-lieu de la légation de Bologne dans l'Etat ecclésiastique.

On y visite avec vénération la *madonna di Galliera*, dans l'église qui porte son nom.

A Sainte-Marie-Majeure, on voit un crucifix en bois de figuier, antérieur à l'an 1000 de l'ère vulgaire.

L'église de Saint-Barthélemi *di Reno* conserve une antique image de Notre-Dame de la Pluie, que les pèlerins et les habitants de la ville vont prier avec dévotion.

A Notre-Dame *del Soccorso*, un crucifix, placé jadis à l'église aujourd'hui supprimée de Saint-François, adressa, dit-on, la parole au P. Jean Peciani en 1242, ainsi que le constate un procès-verbal de la fabrique.

Notre-Dame de Saint-Procul est placée sur la grande porte de l'église. C'est une vieille peinture du XIVe siècle, que la ville de Bologne doit au peintre Lippo Dalmasio, surnommé le peintre des madones.

L'église de la *Mascarella* garde encore plusieurs souvenirs de la vie toute miraculeuse de saint Dominique. On y voit la table sur laquelle il fut servi, lui et ses compagnons qui n'avaient rien à manger, par deux anges du ciel, et dans la sacristie sa cellule et l'image de la madone qui lui avait parlé.

A Saint-Jacques-le-Majeur on vénère une croix de bois dont l'histoire miraculeuse remonte au Xe siècle.

Saint-Donat renferme une image de la Vierge qui rendit le salut à des religieuses carmélites qui chantaient devant elle le *Salve Regina* : ceci se passa en 1488. Les mots *venerare et colito*, qui terminent l'inscription, indiquent la foi vive de ces temps antiques

A l'église San-Salvatore, l'image de la Vierge couronnée est une ancienne peinture antérieure même à Giotto. On dit à Bologne qu'elle est de 1106.

L'église de *Corpus Domini* s'appelle encore *della Santa*, en souvenir de sainte Catherine de Bologne, qui fut religieuse au couvent de cette église, et qui fut déposée après sa canonisation dans un caveau souterrain où l'on aperçoit son corps intact, pompeusement paré, avec des bagues de diamants et une couronne sur la tête.

Dans une rue de Bologne on voit, sous un portique, la Vierge avec l'enfant Jésus et saint Jean, de Bagnacavallo.

A Sainte-Lucie on possède une lettre autographe de saint François Xavier, écrite en portugais : on l'expose le jour de la fête du saint ; une foule de pèlerins vont la voir et lui rendre les hommages de leur dévotion.

Nous n'indiquerons pas ici quelques objets respectés par les Bolonais comme des reliques : une urne des noces de Cana donnée par un sultan d'Egypte à un général des Servites en 1359, un crucifix adroitement fabriqué avec des jeux de cartes, et un magnifique portrait de Louis XIV envoyé par ce roi au chanoine comte de Malvasia, et légué par lui à l'église de Notre-Dame *della Vita* ; mais nous ne pouvons passer sous silence Saint-Etienne, « église extraordinaire, « dit M. Valery (1), formée de la réunion « de sept chapelles, l'une des plus anciennes « et des plus caractéristiques de l'Italie : « vieilles madones, images de saintes, tombeaux de saints, *ex-voto* des voyageurs, « puits miraculeux, etc. ; elle offre de toutes « parts les traces vénérables des siècles. »

A quelque distance de Bologne, à quatre kilom. environ, on va visiter avec la plus grande dévotion la *madonna di san Luca*. C'est encore une de ces vierges miraculeuses attribuées au saint apôtre, par une antique tradition, et qui aurait été transportée par un ermite de Constantinople à Bologne. Elle fut d'abord déposée dans une chapelle solitaire habitée par une sainte fille de Bologne, nommée Angela. Un arc magnifique sert de propylée à six cent trente-cinq arcades qui conduisent de la ville à l'église de la Madone. Ces portiques ont été construits en moins d'un siècle, et malgré les difficultés du terrain, soit avec le produit des aumônes, soit avec les dons des corps et des communautés, soit enfin avec les offrandes volontaires des habitants de Bologne. On remarque même parmi les inscriptions dédicatoires, qu'un directeur de comédiens avait donné une représentation, afin d'en consacrer la recette à élever quelques-unes de ces pieuses constructions.

La magnificence de l'église de la Madone date surtout du dernier siècle. Le grand autel même a été refait en 1815. On n'y voit cependant aucun ouvrage des grands maîtres bolonais, et cette église, si fréquentée par la dévotion populaire et par les pèlerinages des étrangers, ne renferme que la Vierge avec saint Dominique, tableau de la jeunesse de Guido René.

Le Campo-Santo de Bologne est placé aujourd'hui dans l'ancien couvent des Chartreux.

(1) Valery, *Voyages en Italie* liv. VIII, ch. 7.

BOLSENA (Italie), dans les États romains, sur le bord du lac de Viterbe.

« Bolsène était l'ancienne *Vulsinii*, un peu plus du côté de la montagne, l'une des principales des douze grandes cités étrusques détruites par les Romains, et dans laquelle ils se vantent d'avoir trouvé deux mille statues, population supérieure à celle du bourg actuel, qui est de mille cinq cents âmes. C'est dans l'église de *Santa-Cristina* qu'eut lieu le fameux miracle, prodige de Raphaël au Vatican. On montre encore, dans une humide et vieille chapelle, l'endroit où le sang tomba, et qui a été couvert d'une grille. Le coteau de Bolsena, assemblage curieux de colonnes basaltiques noires, dures, sonores, diverses de forme, et couronné d'arbustes, est pittoresque et fort intéressant sous le rapport géologique (1). »

Au reste, ce bourg de Bolsena n'est plus aujourd'hui qu'une sorte de sépulcre où se sont englouties toutes les anciennes générations. C'était autrefois le siége d'un évêché qui a été transporté à Orviette (*Voy.* ORVIETTE). Selon Florus, la ville des Vulsiniens était la plus opulente de toute l'Étrurie (lib. I, ch. 21).

On y voit encore aujourd'hui les ruines d'un temple dédié à la déesse Nursia.

BOMBAY (Hindoustan), capitale de l'Inde occidentale ou de la présidence de son nom. C'est une grande ville, qui est le siége des établissements de la marine militaire des Anglais dans l'Inde. Les Parsis ou Guèbres, et après eux les Arméniens, y font les plus grandes affaires du commerce.

Parmi ses édifices les plus remarquables, on doit citer un magnifique temple guèbre, consacré il y a quelques années en présence d'un grand nombre de Parsis accourus de toutes les parties de l'Inde. C'est un édifice quadrangulaire, dont la construction très-élégante a coûté deux millions de francs.

BONENCONTRE (France). *Voy.* NOTRE-DAME-DE-BONENCONTRE.

BONKO (Océanie), montagne sacrée qui se trouve dans la partie occidentale de l'Océanie qu'on appelle la Malaisie. Nous emprunterons la description de cette montagne peu connue au recueil intitulé : *Malayan-Miscellanies*.

« Le Gounong-Bonko, ou montagne du Pain de sucre, s'élève détachée de la chaîne régulière dont elle fait partie; elle est, par sa conformation singulière, un excellent point de reconnaissance sur cette partie de la côte. Le Bonko est situé à dix-huit milles (six lieues), environ dans le nord-est de Benkoulen; mais sa position et sa distance de cette ville n'avaient jamais été bien déterminées; deux fois déjà les Européens avaient cherché, mais en vain, à la gravir, et l'opinion populaire veut qu'elle soit inaccessible. Les montagnes remarquables comme celle-ci passent généralement, dans l'opinion des naturels, pour être la demeure des esprits, et leurs sommets sont considérés comme *kramals*, ou lieux d'une sainteté particulière. Le sommet du *Pain de sucre* est, dit-on, un kramal de cette espèce, et l'on assure que, par superstition, les naturels s'aventurent quelquefois à le visiter.

« Une société d'Anglais, alors maîtres de Benkoulen (en juin 1821), résolut de hasarder une nouvelle tentative, espérant corriger et étendre les observations déjà commencées sur la côte, et parvenir à une connaissance plus complète de cette partie du pays.

« Après avoir traversé la rivière de Benkoulen, ils parcoururent le pays à cheval jusqu'à Loubou-Ponar; ils prirent ensuite à pied la direction de Pandjong, dans le pays des Reyangs. Le troisième jour ils passèrent toute la nuit à Redjak-Bessi, dernier village qu'on trouve sur le chemin de la montagne. Ce village est situé sur les bords de l'Ayer-Kili, ruisseau qui tombe dans le Simpang-Ayer, au-dessous de Pandjong. Dans cet endroit on prit des dispositions pour escalader la montagne, et l'on se précautionna d'une petite tente, dans le cas où un jour ne suffirait pas pour la gravir. Partis de Redjak-Bessi, les voyageurs firent environ cinq milles sur un terrain inégal, peu élevé d'abord, mais bientôt devenu plus roide, et présentant enfin les obstacles les plus grands. Arrêtés bientôt au pied d'un rocher suspendu au-dessus de leurs têtes, ils dressèrent leur tente dans cet endroit même, car il eût été impossible de la porter quelques pas plus loin. Le chemin depuis Redjak-Bessi est traversé d'épaisses forêts qui cachent entièrement la vue de la montagne; et, depuis ce village, on cesse de l'apercevoir, quoique, de plus loin, elle semble suspendue au-dessus. C'est alors que cette compagnie parut se faire une idée des difficultés qu'allait présenter la roideur de la montée.

« Peu après avoir quitté Redjak-Bessi, les voyageurs traversèrent sur un pont de bambous, construit pour le moment, une petite rivière ou torrent qui se précipite d'une hauteur considérable dans un abîme affreux resserré entre deux rochers, et ne laissant aux eaux qu'un canal fort étroit. Ce pont, suspendu à plus de cent pieds au-dessus du torrent, et d'où la vue se perd dans l'immensité d'un spectacle magnifique, qui forme, avec la cascade et le bois épais qui l'environne, un tableau tout à fait romantique. Ils rencontrèrent de dangereux précipices, mais le dernier surtout était fait pour les décourager. Ils furent obligés de le franchir en faisant plusieurs pas sur le bord très-étroit d'un rocher à pic et d'une élévation tellement considérable, que l'œil plongeait au fond de cet abîme sans pouvoir rien distinguer. Un tronc d'arbre desséché fut le point d'appui d'où, avec un élan vigoureux, on réussit à quitter cet endroit dangereux. Après ce passage, l'épaisseur de la mousse et l'apparence rabougrie des arbres, indiquaient les approches du sommet. En effet, vers les deux heures, les voyageurs se trouvèrent au point le plus élevé de la montagne.

(1) Valery, *Voyages hist., littér. et artistiq. en Italie*, liv. XVII, ch. 6.

C'était une place stérile, d'une largeur de quinze pieds, et entourée partout de précipices, cachés en partie par les djougles ou broussailles. Le petit nombre des voyageurs qui ne se laissèrent point rebuter, fut amplement dédommagé par le point de vue admirable qu'on découvrit de ce sommet.

« La végétation sur ce sommet a tous les caractères des plantes alpines. Une mousse épaisse tapisse les rochers et les troncs d'arbres, et l'on rencontre plusieurs arbustes des espèces particulières aux régions élevées, tels que le *vaccinium*, le *rhododendron*, etc. On y trouva aussi une plante que les naturels regardent comme pouvant remplacer le thé, et remarquable par ses feuilles épaisses et brillantes; elle formera un nouveau genre dans la famille des myrtacées. Les observations terminées, la société songea à redescendre, les nuages continuant à s'approcher de plus en plus et menaçant de couvrir la montagne et les environs d'un déluge de pluie. Les mêmes difficultés qu'ils avaient éprouvées à la montée, se renouvelèrent à la descente. Cependant elle fut facilitée en quelques endroits, au moyen des bambous attachés solidement au pied des arbres qu'on rencontrait çà et là au bord des escarpements, le long desquels on se laissait glisser; mais il y avait beaucoup de précautions à prendre pour se retrouver sur les pieds au moment où les mains quittaient cette espèce de rampe.

« La société était environ à la moitié de la descente, quand les nuages qui enveloppaient la cime du mont tombèrent en pluie et rendirent la marche encore plus difficile. Heureusement les parties les plus escarpées étaient franchies, et les arbres, devenus plus nombreux, offrirent quelque abri contre l'orage. Mais bientôt l'eau afflua tellement de toutes parts que la dernière partie de la descente se fit au milieu d'un véritable torrent. La compagnie atteignit la tente une heure avant le coucher du soleil. Aux environs tout était inondé. La pluie continuant à tomber par torrents, on résolut de pousser jusqu'à Redjak-Bessi plutôt que de passer la nuit dans une position si incommode. Ayant forcé la marche, on arriva au village aux approches de la nuit....

« Grâce à ce court et pénible voyage des Anglais, on connaît aujourd'hui la hauteur du fameux Gounong-Bonko, montagne en quelque sorte *tabouée* ou consacrée. Elle a près de mille mètres d'élévation; sa forme pittoresque et la manière hardie dont elle se dessine au milieu de la chaîne des monts qui l'environnent, la rendent fort remarquable; elle se compose de masses de basalte et de trap, substance qui domine dans cette partie de Soumâdra. Tout le pays traversé dans cette excursion est extrêmement montueux et resserré; les habitants y sont fort rares. Une forêt sombre et sauvage le couvre presque en entier, et elle fournit de fort beaux bois en grande quantité. »

Telle est la description détaillée de la montagne sacrée de Bonko. (L'*Univers*, *histoire et description de tous les peuples*. — OCÉANIE, par M. G. L. D. de Rienzi.)

BONNE-FONTAINE (France), dans le canton de Phaltzbourg, au département de la Meurthe (Lorraine).

Il s'y fait un célèbre pèlerinage où l'on accourt de tous les villages environnants quand il s'agit de détourner d'une contrée quelque fléau public.

BORDEAUX (France), en latin *Burdigala*, sur la Gironde, chef-lieu du département de la Gironde.

Le P. Gumppenberg y avait reconnu quatre images très-vénérables de la sainte Vierge, et il les appelait *sancta Maria de Gratia*, — *Caldifurniensis*, — *Annuntiata*, — *et ad sanctum Andream*.

Ce n'est pas seulement par son titre de cathédrale que Saint-André est la première église de Bordeaux; elle l'est encore par ses dimensions et par la beauté de son architecture. Sa longueur totale n'est pas moindre de 140 mètres; celle de son transsept est de 44^m 26; la nef, longue de 72 mètres, dont la voûte est soutenue par sept piliers, est remarquable et par sa hardiesse et par le mélange des divers styles d'architecture; on y retrouve le style roman du XIIe siècle dans la partie inférieure des murs de l'ouest, décorée d'arcades cintrées dont les chapiteaux présentent les feuilles à crochets, les animaux symboliques de cette époque; le style du XIIIe siècle dans les fenêtres ogivales, avec colonnettes élancées; le style du XVe siècle dans les nombreuses arêtes de la partie de la voûte à l'ouest, dans les sculptures si coquettes de ses clefs. Le chœur de l'église, son transsept, ses portails nord et sud, appartiennent au XIVe siècle. L'archevêque Bertrand de Got, célèbre plus tard sous le nom de Clément V, qui prononça la condamnation des Templiers, contribua beaucoup à l'achèvement de cette partie de l'édifice, et l'on voit sa statue sur le pilier isolé du portail nord; sur les côtés de ce portail sont figurés les six cardinaux, presque tous de sa famille, qu'il nomma peu de temps après sa nomination à la chaire de Saint-Pierre.

Derrière le chevet apparaissent les flèches qui couronnent les tours, entre lesquelles s'ouvre le portail nord. Les tours seules ont 45 mètres d'élévation, les flèches 40 mètres: ainsi c'est à une hauteur de 85 mètres au-dessus du sol que s'élèvent les sommets de ces gracieuses pyramides si légères, si brillantes. Vers 1824, leur mauvais état avait fait concevoir le projet de les démolir, et c'est à un architecte de Bordeaux, M. Poitevin, que l'on doit leur conservation. Voici quelques détails que nous avons trouvés sur ce sujet dans les actes de l'Académie de Bordeaux (1): Quelques dégradations dans les flèches et la crainte d'un accident qu'augmentait sans doute le souvenir de l'écroulement de 1820, causèrent en 1824 de nouvel-

(1) *Essai historique et archéologique sur l'église cathédrale de Saint-André à Bordeaux*, par M. de Lamothe.

les alarmes qui firent une impression assez vive sur l'esprit de la population pour éloigner du service religieux un grand nombre de personnes. Le clergé, qui partageait ces craintes, en entretint le préfet, M. de Breteuil. Il n'hésita pas à demander de faire disparaître ces dangereux obélisques suspendus sur sa tête comme le glaive de Damoclès. Le préfet, dans l'intérêt de la sûreté publique, avait adopté l'idée de démolition qu'on venait de lui suggérer, lorsqu'il trouva dans M. Poitevin, qui avait succédé à M. Combes dans le poste d'architecte du département, une résistance d'autant plus énergique à exécuter cette volonté, que cet artiste appréciait ces flèches à leur véritable valeur, et qu'il était assuré de trouver un moyen de rendre leur chute presque impossible. Des études furent dès lors autorisées et aussitôt entreprises. Rendre ces flèches solidaires d'un autre système plus élastique que la pierre, qui leur communique sa propriété, telle fut l'idée de M. Poitevin, idée qu'il réalisa en établissant à l'intérieur un système ingénieux de charpente auquel ces flèches sont liées, et qui en facilite l'entretien et l'examen journalier. Ce projet reçut en 1824 l'approbation du conseil des bâtiments civils, et fut exécuté quelques années plus tard.

Une inscription incrustée sur l'une des faces de la tour de Pey-Berland apprend que les fondements de cette tour furent jetés en 1440, sur l'emplacement d'une ancienne fontaine, supposée pendant longtemps, probablement à tort, être la fontaine chantée par Ausone, *fons divina*, et dont on ignore aujourd'hui la position. Ce monument gigantesque fut érigé par les soins du vénérable Pey-Berland (1), un des prélats les plus vertueux et les plus éclairés dont le diocèse de Bordeaux puisse s'enorgueillir. De nombreuses fondations attestent son goût pour les arts, son amour pour la science, son zèle pour la religion. Il établit à Bordeaux une université; le pape Eugène IV lui en accorda l'autorisation. Il fonda le collége Saint-Raphaël, destiné à former pour l'état ecclésiastique douze écoliers pauvres; il dota un hospice pour les pauvres dans le faubourg Saint-Seurin. Son corps fut déposé dans l'église Saint-André, contre le chœur; on y voit encore sa statue : au-dessous était autrefois renfermé dans une cage grillée le bréviaire de l'illustre prélat; mais ce livre a disparu pendant la révolution, et la place où il se trouvait a été couverte, il y a peu d'années, par une inscription en latin, dont les caractères imitent la forme des lettres gothiques. Au-dessous se trouve un médaillon de la même époque que la statue; il porte en légende les mots : *Imaginem parvam venerabilis Petri aspice supra.*

Sur de moindres dimensions, le clocher de l'église Sainte-Eulalie offre quelque ressemblance avec celui de Pey-Berland. Tous deux ont perdu leur pointe; mais le renversement de la flèche du clocher de Sainte-Eulalie fut l'œuvre de la foudre qui l'abattit au commencement du XIXe siècle. Ce clocher n'est pas tout entier de la même époque; la base peut être du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe; le dernier étage de la tour est seul du XVe. Cette sur-élévation est aisément reconnaissable à la richesse des ornements, aux arcs en doucine, aux crosses végétales qui se font remarquer dans cette addition, et aussi à la forme des contreforts, qui cessent de s'élever sur des bases carrées pour prendre la forme de pyramides engagées. La petite tour qui renferme l'escalier cesse d'avoir pour base un carré; les angles sont coupés, le carré s'est transformé en octogone.

Comme son clocher, l'église Sainte-Eulalie appartient à diverses époques. La partie la plus ancienne paraît être du XIIe siècle; c'est le style de quelques chapiteaux qui ont survécu aux restaurations; c'est aussi le style de quelques travées, de quelques fenêtres des nefs latérales. Au XIVe siècle, on fit la plus grande partie des voûtes; enfin au XVe, en même temps que l'on élevait le clocher, on construisit l'abside sur laquelle sont répandus tous les ornements de cette époque. Une inscription placée contre cette abside apprend que cette partie de l'église fut exécutée aux frais de Ives de Campanie, un de ses bénéficiers.

Mais si, en interrogeant le style architectural de l'église de Sainte-Eulalie, il n'est pas permis de la faire remonter au delà du XIIe siècle, les documents historiques attestent l'existence d'une ancienne église sous l'invocation de la même sainte, et qui remontait au Ve siècle. Dans la vie de saint Waning, on trouve mentionnée l'existence d'un monastère de filles, dont Hildemarche était abbesse à cette époque. Les chroniques rapportent aussi que Charlemagne revenant de Lectoure, déposa dans cette église les reliques de saint Clair, saint Justin, saint Géronce, saint Babyle, saint Jean, saint Polycarpe, saint Sévère. Ces restes existent encore et donnent lieu, tous les ans, à une procession, qui remonte au cardinal de Sourdis. Cet archevêque, voulant reconnaître l'existence des reliques que la tradition seule assurait être déposées dans l'église Sainte-Eulalie, fit ouvrir les lieux où elles étaient renfermées. De nombreux témoins pris parmi les plus élevés de la cité furent appelés à cette cérémonie, qui se termina par une procession solennelle. Plus d'une fois le calme religieux fut troublé par les querelles des chapitres de Saint-André et de Saint-Seurin, qui faillirent en venir aux mains au sujet de la question de prérogative et de places d'honneur.

BORO-BODO (Océanie). Dans les limites de la province de Kadou, appartenant à l'île de Java, mais près de la frontière du côté des Etats du sultan de Djocjocarta, se trouvent des ruines célèbres d'un ancien monument religieux.

(1) Pey, en gascon, veut dire Pierre.

« On y voit, dit M. Walkenaer, les débris d'un temple qui couronnait une petite colline, et qu'on croit avoir été construit dans le commencement du VII° ou du XI° siècle. Ce temple forme un carré long, qui a sept murs ou sept enceintes, décroissant à mesure que l'on gravit la colline, et qui est surmonté par un dôme qui recouvre le sommet de l'édifice : ce dôme a environ 50 pieds de diamètre : chaque côté du carré extérieur est d'environ 600 pieds, et un triple rang de tours, au nombre de 72, accompagne les murs de cette dernière enceinte. Ces tours et ces murs ont des niches pratiquées dans leurs parvis, où l'on voit des figures sculptées plus grandes que nature; elles représentent des personnes assises avec les jambes croisées; il y en a près de 400. On a trouvé dans ces ruines une statue mutilée, qu'on a cru être celle de Brahma; on a découvert encore une statue de harpie et diverses autres antiquités curieuses. Le temple ressemble beaucoup à celui de Boudh, qui est à Gay-la, dans l'Hindoustan, et les noms de Boro-Bodo sont peut-être dérivés de Bara-Boudah, le grand Boudah. »

BOSPHORE DE THRACE (détroit de Constantinople). Sur un promontoire qui s'avançait dans la mer, s'élevait un temple dédié à Mercure (1).

BOUCONVILLIERS (France), village du département de l'Oise, arrondissement et diocèse de Beauvais.

On y voit un sanctuaire ou petite chapelle dédiée à la sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame des Neiges. Cette chapelle est le rendez-vous des malades du canton, et des âmes affligées qui ont foi en l'intercession de celle que nous appelons dans nos prières *Consolatrix afflictorum*.

BOUFFEMONT (France), dans le département de Seine-et-Oise.

Dans un hameau de ce village on voyait, au milieu d'un bois appelé *Nemus sancti Petri*, bois de Saint-Pierre, un pèlerinage à sainte Radegonde, avec une fontaine miraculeuse où il y avait un grand concours autrefois. Ce hameau n'était composé que d'une chapelle et d'une ferme qui était le seul reste d'une ancienne communauté appartenant à l'abbaye de Saint-Victor de Paris. L'autel était dédié à la sainte Vierge, à sainte Véronique et à sainte Radégonde, reine de France.

BOUKHARA (Asie centrale), ville sainte et capitale de la grande Boukharie, qui est l'ancienne Sogdiane.

On écrit le nom de cette ville de plusieurs manières différentes : Bocar, Boghar, Buchar, Bocara, Bokharah, Boukhara, etc. Voir les relations de M. de Meyendorf, qui voyagea dans ce pays en 1820, et celles de M. Burnes, Anglais qui visita aussi cette contrée en 1832. Jenkinson, voyageur anglais, parcourut ce pays en 1559, et y resta trois mois.

BOULOGNE-SUR-MER (France), chef-lieu d'arrondissement du département du Pas-de-Calais, dans l'ancienne Picardie, à l'embouchure de la Liane dans la Manche.

Suivant une vieille et respectable tradition, vers l'an 633 ou 636, sous le règne du roi Dagobert, arriva au port de Boulogne un vaisseau sans rames et sans matelots, conduit uniquement par la main de Dieu ou par le ministère des anges. Dans ce navire se trouvait une précieuse image de la sainte Vierge.

« Le peuple était assemblé pour la prière dans une chapelle de la ville haute, qui n'avait alors rien de grand que la sainteté du lieu, puisqu'elle était seulement couverte de genêts et de joncs marins. Pendant que les fidèles étaient occupés à ce saint exercice, la sainte Vierge apparut à eux visiblement sous cet air de majesté et de douceur qui est inséparable de sa personne. Elle les avertit qu'un vaisseau paraissait à leur rade, qui contenait son image; et qu'elle voulait être placée dans le lieu même où ils étaient alors assemblés, pour y recevoir les témoignages de leur culte religieux, et pour faire éclater sur eux les plus merveilleux effets de sa protection. En leur donnant ce salutaire avis, elle leur désigna encore un endroit où ils n'avaient qu'à fouir pour y trouver de quoi fournir à la construction d'un édifice plus propre et plus digne que ne l'était cette pauvre chapelle de renfermer un dépôt si auguste, et un gage si précieux de son amour pour eux.

« On peut bien juger de l'empressement de ce peuple à profiter d'une nouvelle aussi heureuse. Tous accoururent vers le port avec une diligence et une surprise qui ne peuvent se bien décrire. Un grand calme régnait sur la mer, et une brillante lumière couvrait le vaisseau qui abordait sur le rivage. On s'en approche, l'on y entre avec la ferveur qui convenait à un spectacle si nouveau. L'on y trouve une image de la sainte Vierge, faite de bois en relief, d'environ trois pieds et demi de hauteur, tenant l'enfant Jésus sur son bras gauche.

« Cette image avait quelque chose de si doux et de si majestueux, qu'elle aurait forcé les moins pieux à s'attendrir de dévotion, et à lui rendre tous les hommages d'une singulière vénération. C'est aussi ce que ce peuple, accouru en foule, ne manqua pas de faire. On ne négligea rien de ce qui pouvait honorer la pompe de cette heureuse réception; et pour transporter cette nouvelle arche sur la montagne qui devait lui servir de demeure, le clergé et le peuple firent une procession solennelle, où le concours fut extraordinaire, et où les transports de joie, d'admiration et de reconnaissance éclataient de toutes parts.

« L'image sacrée, reçue avec toutes les cérémonies et les démonstrations du plus tendre respect et de la plus ardente piété, fut portée en triomphe par les plus distingués du clergé, pendant que les autres et tout le peuple faisaient retentir le rivage et les lieux circonvoisins des cantiques d'allégresse qu'ils chantaient à l'honneur de la Reine des anges et des hommes. Elle fut placée dans le lieu

(1) Polyb. liv. IV, p. 311, édit. Casaub. — Plin. IV, c. 24

qu'elle s'était choisi, qu'on peut dire être un des plus anciens sanctuaires de toute l'Europe pour le culte de la sainte Vierge; la plupart des autres images et lieux de dévotion n'ayant été connus que longtemps après.

« Les anciennes généalogies des comtes de Boulogne racontent l'arrivée et la réception de la sainte image dans le port de la ville. Cet événement était jadis représenté sur de très-anciennes tapisseries, dans le genre de la célèbre tapisserie de Bayeux, dont on ornait et entourait le chœur de l'église de Notre-Dame, lors des fêtes solennelles et réceptions de hauts personnages. Au bas de chaque pièce se trouvait une légende historique en rimes du temps. L'une d'elles contenait ces quatre vers, qui longtemps ont servi d'inscription au portail de la cathédrale :

Comme la Vierge à Boulogne arriva
Dans un esquif que la mer apporta,
En l'an de grâce, ainsi que l'on comptoit
Pour lors, au vrai, six cents et trente-trois.

« La tradition commune assure qu'on trouva dans le vaisseau miraculeux, avec la sainte image, deux autres reliques : l'une de Jésus-Christ Notre-Seigneur, l'autre de la très-sainte Vierge, et une bible manuscrite. On tient même que les reliquaires où ils étaient renfermés, étaient de la main et du travail de saint Eloi, évêque de Noyon, et apôtre de la Flandre. L'histoire de sa vie nous apprend qu'il parcourut toute la côte maritime de ces parages et qu'il visita Boulogne. Sa piété pour les reliques n'avait fait que s'accroître par sa promotion à l'épiscopat, et il ne dédaignait pas d'employer encore, étant évêque, le travail de ses mains et toute l'habileté de l'art qu'il avait exercé avant son ordination, à enchâsser tout ce qu'il trouvait de plus précieux dans les églises de sa province.

« On chercherait inutilement dans l'histoire de ce temps-là, ou dans la tradition commune, le lieu d'où l'image miraculeuse peut être venue à Boulogne; nous n'avons rien de certain et de bien authentique sur ce fait. Ceux qui en veulent parler sur des conjectures plus vraisemblables, croient qu'elle peut être une portion de ces pieux trésors que possédaient autrefois les églises de la Palestine. Au commencement du VII° siècle, elles furent livrées et comme abandonnées à la fureur des Sarrasins, sectateurs de Mahomet, qui profanèrent d'une manière impie et cruelle ce qu'il y avait de plus saint et de plus auguste. L'Occident fut alors enrichi d'une grande partie des saintes dépouilles qu'on put sauver de ces mains barbares et infidèles. Mais que cette sainte image soit venue d'Orient ou d'ailleurs, ce qui nous est inconnu, elle a toujours été également pour Boulogne et pour sa province, un présent très-précieux de la libéralité divine, qui l'a sanctifiée, enrichie et honorée en toutes manières, et qui a toujours été pour elle le plus grand canal des faveurs du ciel.

« On peut appuyer sur de plus fortes conjectures la tradition commune qui nous assure que saint Luc en fut l'ouvrier. Sa matière, sa grandeur et ses traits ont tant de conformité avec l'image miraculeuse de Lorette, qu'on a tout lieu de croire qu'elle est sortie de la même main. Des révélations particulières faites à des personnes qui ont visité avec foi et dévotion l'image de Boulogne, autorisent cette pieuse croyance; et l'on peut vraisemblablement présumer que Dieu n'a voulu employer que le ministère et le travail d'un grand saint pour former une image par laquelle il avait résolu d'opérer tant de merveilles, et qu'il destinait à être l'objet des vœux et de la profonde vénération de tant de fidèles pendant une longue suite de siècles. »

Nous avons extrait ces détails de l'*Histoire de Notre-Dame-de-Boulogne*, par Antoine Leroi, archidiacre et chanoine de la cathédrale (neuvième édition, 1839). Nous puiserons à la même source tout ce qui concerne l'ancien et célèbre pèlerinage de Notre-Dame-de-Boulogne, ainsi que les hôpitaux, chapelles, et autres pieux établissements faits en faveur des pèlerins qui y accouraient de toutes parts.

« L'église de Notre-Dame-de-Boulogne ne fut pas plutôt achevée, que Dieu témoigna, par des marques sensibles de sa puissance, qu'il agréait le culte qu'on y rendait à sa sainte Mère, ce qui y attira les peuples de tous les pays circonvoisins, et fit que le pèlerinage devint ensuite l'un des plus célèbres de la chrétienté.

« Dès l'an 700, ou 725 selon d'autres, on y vit arriver saint Lugle, archevêque d'Hibernie, et saint Luglian, son frère, personnages considérables selon Dieu par leur éminente sainteté, et selon le monde, par leur naissance illustre, qui les faisait descendre de la race des rois de ce pays-là. Le Saint-Esprit leur ayant inspiré de passer la mer pour porter l'Évangile au loin, ils prirent terre à Boulogne où ils séjournèrent quelque temps, pour rendre leurs hommages à la patronne du lieu, et pour lui recommander leur pieux dessein. Delà ils poursuivirent leur route, se livrèrent à l'exercice de la prédication, et finirent heureusement leur carrière à Lillers, où leurs saintes reliques sont encore aujourd'hui exposées à la vénération des fidèles.

« Le docte Molan et les autres historiens flamands nous parlent aussi du pèlerinage de saint Jor, évêque du mont Sina, et frère de saint Macaire, patriarche d'Alexandrie, lequel, poussé d'un motif général de religion, et d'un mouvement particulier de dévotion envers Notre-Dame-de-Boulogne, vint l'an 1033 visiter sa chapelle et rendre ses devoirs devant sa sainte image. Il mourut un peu après à Béthune, où Dieu glorifia son tombeau et ses reliques par beaucoup de miracles.

Depuis ce temps-là, la dévotion à Notre-Dame-de-Boulogne s'est toujours accrue, et la renommée s'en est répandue de plus en plus dans toutes les parties du monde

chrétien. Jean d'Ypres, célèbre abbé et annaliste de Saint-Bertin, assure que l'an 1211, le nom de Jésus-Christ et celui de sa sainte Mère étaient glorifiés en la ville de Boulogne par le grand nombre de miracles qui s'y faisaient, et qui y attiraient une affluence merveilleuse de peuples de tous les endroits du royaume ; et il ajoute que ce pèlerinage n'avait encore rien perdu de son ancienne splendeur dans le temps qu'il écrivait, qui était l'an 1380.

« Les historiens qui ont écrit après lui nous confirment tous les mêmes choses, presque en mêmes termes ; et leurs témoignages uniformes se trouvent confirmés par les attestations de deux de nos rois très-chrétiens, dont les expressions sont des plus énergiques, ainsi qu'on peut le voir aux registres de la chambre des comptes de Paris.

« L'une est de Charles V, dit le Sage, qui, dans une de ses lettres donnée à Boulogne, au mois d'octobre 1360, dit que Dieu, qui opère tous les jours tant de merveilles en divers endroits du monde, à la gloire de sa sainte Mère, les fait principalement éclater dans le royaume de France, et surtout en la ville de Boulogne, dans l'église qui lui est dédiée, où il se fait pour ce sujet un concours et un abord continuel de peuples.

« L'autre est Louis XI qui, dans plusieurs chartes de l'inféodation du comté de Boulogne, et particulièrement dans celle du Plessis-lès-Tours, donnée en janvier 1479, déclare expressément que dans l'église de Boulogne, et à l'intercession de la glorieuse Vierge Marie, *se font chacun jour de beaux, grands et évidents miracles et y affluent*, ce sont ses propres termes, *plusieurs et grande quantité de pèlerins de divers pays et nations*.

« Outre ces témoignages, je pourrais produire encore les arrêts des cours souveraines qui, voulant quelquefois commuer la peine de certains criminels, les ont condamnés à faire le pèlerinage de Boulogne. Il y en eut un entre autres, rendu au Parlement de Paris, l'an 1290, entre le seigneur de Harcourt et le chambellan de Tancarville, par lequel l'une des parties fut condamnée, entre autres satisfactions, à faire le voyage de Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Mer. Le conseil d'Artois en a usé de même à l'égard de quelques criminels, et on en a vu de nos jours accomplir le pèlerinage de Boulogne, en exécution des jugements rendus en cette cour.

« En cela, les tribunaux séculiers ont imité la sage condescendance de l'Eglise, qui, lorsque l'usage de la pénitence publique vint à se relâcher parmi les chrétiens, jugea à propos de commuer les peines canoniques que méritaient certains pécheurs, en des voyages de Saint-Jean de Jérusalem, de Saint-Pierre de Rome, de Saint-Jacques en Galice, et quelquefois même de Notre-Dame-de-Boulogne. Telle fut la pénitence de Guillaume de Nogaret, à qui le pape Clément VII ordonna, entre autres pèlerinages, celui de Notre-Dame-de-Boulogne, en satisfaction des excès qu'il avait commis en la personne de Boniface VIII, son prédécesseur.

« Mais entre toutes les marques qui nous restent de l'ancienne célébrité de ce pèlerinage, nous n'en avons guère de plus considérables ni qui fassent mieux connaître combien il a été fréquenté que ces différents hôpitaux qui ont été établis pour servir de retraite aux pèlerins malades et nécessiteux, ces cimetières consacrés pour leur sépulture, ces chapelles enfin, et ces confréries érigées en tant de lieux, soit pour consoler les saints désirs de ceux que la difficulté des chemins ou quelque autre incommodité empêchait de faire le voyage de Boulogne, soit pour entretenir la piété de ceux qui en avaient accompli le pèlerinage.

« L'hôpital de Sainte-Catherine, à présent le monastère des religieuses Annonciades, en la haute ville de Boulogne, est un des plus anciens que nous ayons. Ce furent les comtes et les principaux habitants qui en firent l'établissement presque en même temps que celui de l'abbaye Notre-Dame, de laquelle il dépendait en beaucoup de choses. La comtesse Mahault en augmenta depuis les revenus, y fondant une chapelle sous la même dépendance. Un autre hospice, destiné à recevoir les pauvres pèlerins qui venaient rendre hommage à la Vierge, a subsisté pendant plusieurs siècles, rue du Cloître (haute ville), et s'étendait sur une partie de la ligne de maisons en face de l'église Notre-Dame. Il existait encore de cet établissement pieux la porte ogivale donnant rue du Cloître, et dans une cour une autre porte, surmontée d'une énorme coquille en pierre sculptée. Ces fragments viennent de disparaître (1839), pour faire place à de nouvelles constructions, et la coquille a été donnée au musée de Boulogne.

« L'an 1131, Oilard, seigneur de Wimille, fonda un autre hôpital à Saint-Inglevert, où il se retira lui-même sur la fin de ses jours, et y consuma le reste de sa vie dans les exercices de charité envers les malades, et dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Cet hôpital, dont Lambert d'Ardres fait une honorable mention dans son Histoire des comtes de Guines, fut principalement établi en faveur de ceux qui abordaient à Wissaut, pour venir en pèlerinage à Boulogne. Comme dans ce siècle-là tous les débarquements ordinaires se faisaient au même lieu de Wissaut, on y consacra, l'an 1177, un cimetière particulier pour la sépulture des Ecossais, Hibernais et autres étrangers que la mort surprenait dans le cours de leur pèlerinage.

« Il y avait aussi anciennement un hôpital situé à Audisque, de la paroisse de Saint-Etienne de Boulogne, appelé l'hôpital de Saint-Nicolas, où l'on recevait les pèlerins qui venaient en cette ville, et particulièrement les femmes enceintes, que la nécessité de faire leurs couches contraignait de rester en chemin. Il était alors sous la juridiction de l'abbaye de Saint Wulmer de Boulogne, comme le fait entendre Pierre, abbé

de ce monastère, dans sa lettre du 13 décembre 1484, par laquelle il exhorte les fidèles à contribuer par leurs aumônes au rétablissement des édifices que le malheur des guerres y avait entièrement ruinés.

«Il y en avait même un à Abbeville depuis plus de trois cents ans, que la piété de quelques vertueuses filles avait érigé pour servir de retraite aux pèlerins de Notre-Dame-de-Boulogne qui traversaient cette ville. On l'a depuis réuni au monastère des religieuses de Saint-François de Paule; et l'ancienne confrérie de Notre-Dame-de-Boulogne, qui y était établie a été transférée en l'église paroissiale de Saint-Jacques de la même ville.

« Tous ces établissements de piété en faveur des pauvres, des infirmes et des étrangers à qui la dévotion faisait entreprendre le voyage de Boulogne, montrent combien le pèlerinage en était célèbre et connu par tout le monde. Ce qui achève de nous en convaincre, ce sont toutes ces chapelles qui ont été bâties sous le nom et sur le modèle de Notre-Dame-de-Boulogne. Outre celle que les mariniers de la côte boulonnaise firent élever l'an 1300, dans l'église de Crémarets, où il y avait une ancienne confrérie, et où il s'est fait plusieurs miracles, singulièrement en faveur des enfants morts sans baptême, nous en remarquons trois autres en divers endroits du royaume, deux desquelles subsistent encore avec distinction.

« La première est située dans le vieux château d'Arras, d'où relevait anciennement le comté de Boulogne, appelé pour cette raison Notre-Dame en Châtel. On y révère une image de la sainte Vierge dans un vaisseau, semblable à celle de Boulogne. Ferry de Locre (*Chron. Belg. ad ann.* 1280) assure qu'il s'y est fait autrefois quantité de miracles; et l'on peut juger, par les vœux qu'on y voit suspendus, que la source n'en est pas entièrement tarie.

« La seconde, qui est aujourd'hui toute démolie, était à la porte de Montdidier, sur le grand chemin d'Amiens, proche d'un lieu qu'on appelle encore maintenant le clos de Boulogne.

« Mais la troisième et la plus considérable, est celle de Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Seine, à deux lieues de Paris, et pour ainsi dire dans le centre du royaume. Les premiers fondements en furent jetés en 1319, sous le règne et l'autorité de Philippe le Long. Ce prince témoigne, dans une de ses lettres, qu'il a pour agréable le zèle et la ferveur de plusieurs notables citoyens de Paris, qui ayant eu la dévotion d'aller tous les ans en pèlerinage à Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Mer, la voulaient conserver et entretenir par l'établissement d'une confrérie et la construction d'une église à la gloire de Dieu et de sa bienheureuse Mère. Le village, où cette église fut bâtie s'appelait Menus, et dépendait de l'abbesse de Montmartre, qui en donna des lettres d'amortissement. Il fut bientôt après appelé Boulogne, du nom de son église, qui fut érigée en paroisse. Le pape Jean XII, qui en autorisa l'érection, accorda à la confrérie plusieurs grâces et priviléges qui lui ont été confirmés et même augmentés par les autres papes ses successeurs, et par les cardinaux, et autres puissances ecclésiastiques. Nos rois très-chrétiens, dont la plupart se sont fait enrôler dans cette confrérie, que les anciens registres appellent la *grande confrérie de Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Mer*, l'ont gratifiée de plusieurs présents magnifiques. Mais le ciel a couronné toutes ces faveurs par la grâce des miracles qu'il a constamment opérés dans cette église, depuis qu'elle subsiste jusqu'à ce jour. »

L'église de Notre-Dame-de-Boulogne-sur-Seine est d'une architecture gothique. Elle fut érigée sur le modèle parfait de la chapelle de la Vierge, qui existait en 1319 à Boulogne-sur-Mer. Elle fut terminée en 1343, et bénie par l'évêque de Paris. Depuis on n'y a fait que de très-légers changements. On voit encore dans l'église de Boulogne-sur-Seine un tableau ancien, représentant notre Vierge miraculeuse en bateau.

Parmi les nombreuses marques de respect données à Notre-Dame-de-Boulogne par les rois, les princes et les seigneurs étrangers, on distingue les pieux pèlerinages de Henri III, roi d'Angleterre (1255); du prince de Galles et du duc de Lancastre (1360); du comte Talbot, du comte d'Escales, frère d'Elisabeth, femme d'Edouard IV (xve siècle); de Ferrand de Portugal, comte de Flandres; de Jean de Haïnaut, comte de Beaumont; de Philippe le Bon et Charles le Hardi, ducs de Bourgogne; de Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne, et de beaucoup d'autres illustres personnages.

On signale parmi les dons faits à la chapelle de Notre-Dame un grand nombre de richesses précieuses. Le comte Talbot y avait laissé une robe de toile d'or, parsemée de têtes de lion, aussi d'or massif, pour servir à la sainte image. Le comte de Warwick, gouverneur de Calais, y offrit une image de la sainte Vierge, faite de vermeil doré, tenant le démon sous ses pieds. Le comte d'Escales y donna un petit tableau d'or massif, à quatre manteaux. Dans le cours de la guerre ou plutôt de la révolte de Gand qui dura sept ans, Louis le Mâle, pour mériter la protection de Notre-Dame-de-Boulogne, donna à son église un riche drap d'or, pour servir aux jours solennels. Simon de Granetot, pour lors abbé de Notre-Dame, reçut ce présent, et s'obligea, ainsi que ses successeurs, de ne le jamais aliéner, comme il paraît par un titre en date du 14 décembre 1383, qui a été aussi tiré de la chambre des comptes de Lille.

« Outre tous ces présents offerts par des voisins, dit encore Antoine Leroi, les mêmes inventaires font mention d'un calice d'or et d'un navire d'argent avec tout son équipage, qui avaient été donnés par un fils du duc de Savoie; d'une effigie d'argent, posée sur un piédestal du même métal, représentant un homme à cheval avec un oiseau sur son

poing, qui était un vœu du duc de Lorraine et de Bar ; d'une image de la sainte Vierge, faite d'argent, avec trois enfants, aussi d'argent, portant deux écussons derrière eux, qui était une offrande de Sigismond, duc d'Autriche ; d'une chasuble de toile d'or, qui venait d'Espagne ; d'un morceau de la vraie croix, enchâssé par Walerand le Mire, abbé de Notre-Dame, en la manière qu'on le voit encore, qui avait été donné par un roi de Chypre ; et d'une ceinture où étaient enfermées des parcelles de celle de la sainte Vierge et de ses autres vêtements, qu'on croit avoir été un présent du cardinal Guy, évêque de Sabine, et pape ensuite sous le nom de Clément IV. L'an 1264, un peu avant son exaltation, il avait, en qualité de légat apostolique, tenu à Boulogne-sur-Mer, au sujet des troubles et factions qui désolaient alors l'Angleterre, un concile auquel assistèrent plusieurs évêques de cette île, et où quelques historiens assurent que le roi saint Louis se trouva aussi. »

L'historien énumère ensuite les vœux et offrandes des rois très-chrétiens et des personnages les plus considérables du royaume, à commencer par le roi Philippe-Auguste, qui vint en 1213 à Boulogne, où il avait donné le rendez-vous général à toutes ses troupes, pour s'opposer aux entreprises du roi d'Angleterre et des comtes de Flandre et de Boulogne, qui s'étaient ligués contre lui. Durant le séjour qu'il fit en cette ville, il visita plusieurs fois l'église de Notre-Dame et y laissa, pour marque de sa dévotion, une double croix d'argent, garnie de reliques et enrichie de pierreries, avec une très-belle image de vermeil doré et un cœur d'or.

Philippe le Bel y fit déposer un grand reliquaire de vermeil doré contenant, sous un cristal, des parcelles de la vraie croix enchâssées dans un émail d'or. Il fit encore d'autres donations en rentes et en portions de terre. C'était à l'occasion du mariage d'Isabelle, sa fille, avec Edouard II, roi d'Angleterre, mariage qui fut célébré dans l'église de Notre-Dame. Quatre rois, trois reines et quatorze fils de rois ou princes du sang de France assistèrent à cette cérémonie, dont la solennité fut des plus pompeuses et dura plusieurs jours.

Les rois Jean et Charles V, son fils, surnommé le Sage, montrèrent à Boulogne une pieuse libéralité digne de celle de leurs prédécesseurs. Pendant la captivité du roi Jean en Angleterre, Charles, alors régent du royaume, se rendit à Boulogne, et, pour intéresser la sainte Mère de Dieu à la délivrance du roi son père, il fit ériger un autel dans sa chapelle et devant son image ; et, d'après ses ordres, on devait y célébrer tous les jours une messe et en chanter une toutes les semaines en l'honneur de la Reine des anges.

Peu de temps après, le roi Jean fut remis en liberté : aussi vint-il à pied, par dévotion, de Calais à Boulogne. Il ne se borna pas à ratifier avec empressement la fondation que son fils avait faite, il voulut encore l'augmenter de soixante livres parisis de rente à percevoir sur le péage ou travers de Rampont, que Charles V céda depuis en toute propriété à l'église de Notre-Dame-de-Boulogne.

Charles V confirma également toutes les donations que son père et lui avaient faites, et prit de sages mesures pour que ses intentions fussent exactement remplies ; en effet, elles l'ont été jusqu'à présent. « Dieu a permis, dit l'historien Antoine Leroi, que, malgré tant de fâcheuses révolutions qui sont arrivées dans notre Eglise, cette fondation y ait toujours été religieusement acquittée, à la grande satisfaction des peuples, que l'on voit assister en foule à cette messe du roi, qui se dit tous les jours la première à l'autel de Notre-Dame. »

L'image de la sainte Vierge fut honorée aussi par le roi Charles VII, petit-fils de Charles V. Ce prince y fit offrande d'une grande image de vermeil doré, portant une couronne enrichie de pierreries et tenant une relique en sa main. Elle était posée sur un piédestal d'argent à six pans, sur l'un desquels étaient marquées les armes du dauphin de France, qui régna après lui sous le nom de Louis XI.

A la mort de Charles VII, Louis XI, son fils et son successeur, enleva la ville et le comté de Boulogne au duc de Bourgogne.

Il donna en cette occasion une preuve singulière de sa dévotion à la sainte Vierge, par l'hommage volontaire qu'il lui fit du comté qu'il venait d'acquérir. Ce fut donc comme vassal et feudataire de Notre-Dame-de-Boulogne qu'il se présenta en 1478 devant son image miraculeuse, où, étant à genoux, nu-tête, sans baudrier et sans éperons, il lui fit hommage de son nouveau comté, entre les mains de l'abbé et des religieux de Notre-Dame et en présence de toute sa cour; et pour droit de relief, il lui offrit un cœur d'or du poids de treize marcs, depuis apprécié à deux mille écus, obligeant tous ses successeurs, rois de France et comtes de Boulogne, à lui faire le même hommage et à lui payer, à chaque changement d'homme, un cœur d'or de mêmes poids et valeur, pour être employé à la décoration et à l'entretien de son église. Par là il la déclarait dame souveraine d'un pays qu'elle tenait depuis longtemps sous sa protection, et il lui mettait sur la tête un des fleurons de cette royale couronne, qui ne reconnaît au-dessus d'elle aucune domination temporelle. C'est ainsi que s'exprime le pieux et monarchique historien de Notre-Dame-de-Boulogne.

Louis XII et François I[er] rendirent aussi successivement le même hommage à leur avénement à la couronne, et furent l'édification de la foule charmée qui les vit prosternés devant l'image de la Vierge et donner, comme à l'envi, toutes les marques possibles de dévotion et de respect.

« Outre les rois et les princes qui honorèrent Notre-Dame-de-Boulogne depuis l'hommage de Louis XI, dit encore notre historien, il y eut plusieurs autres person-

nes de la première qualité qui se distinguèrent dans cette occasion. Philippe de Crèvecœur, seigneur des Cordes ou d'Esquerdes, maréchal de France, qui avait le plus contribué à la réduction du pays boulonnais et qui en fut le premier gouverneur et sénéchal depuis sa réunion à la couronne, fut aussi un des premiers imitateurs de la piété du roi envers la sainte Vierge. Il donna à la chapelle quatre grandes lampes d'argent qui pesaient tout autant que lui tout armé : et afin qu'elles brûlassent nuit et jour devant l'image, il légua quatre-vingts livres de rente annuelle à prendre sur tous ses biens. Etant à la suite de Charles VIII, qui allait conquérir le royaume de Naples, il mourut à trois lieues de Lyon, l'an 1494, et son corps fut rapporté avec beaucoup de solennité en l'église de Boulogne, où il reçut la sépulture, ainsi qu'il l'avait souhaité par son testament. Antoine Dubois, évêque de Béziers, et Jean Dubois, seigneur d'Esquerdes, ses neveux et héritiers, ratifièrent la fondation qu'il avait faite ; et Eustache de Fiennes, aussi seigneur d'Esquerdes, baron d'Eulnes et vicomte de Fruges, son petit-neveu, composa, en 1585, avec le chapitre de Boulogne, pour les arrérages, et s'obligea de continuer à l'avenir le payement de la rente de quatre-vingts livres, dont cette église se trouve maintenant privée par le malheur des guerres qui sont survenues depuis.

« Louis Mallet, seigneur de Graville, amiral de France sous Charles VIII et successeur du maréchal de Crèvecœur, dans le gouvernement de la Picardie, succéda aussi à ses bonnes intentions pour l'église de Notre-Dame : il donna à la chapelle un beau calice de vermeil doré du poids de six marcs, et un chef d'argent où étaient enchâssées diverses reliques.

« Louis d'Halluin, seigneur de Fiennes, aussi gouverneur de Picardie sous Louis XII, fit mettre devant la sainte image son effigie d'argent, à genoux.

« Antoine de la Fayette, gouverneur et sénéchal du Boulonnais sous François Ier, fit plusieurs dons à l'église de Notre-Dame, entre autres celui d'une chasuble et de deux tuniques de velours violet, à fleurs relevées en broderie.

« Oudard de Biez, maréchal de France, qui succéda aux mêmes charges, donna une double croix parsemée de fleurs de lis et enrichie d'un morceau de bois de la vraie croix, avec une crosse abbatiale émaillée d'or et ornée de plusieurs figures.

« Les inventaires qui furent dressés un peu avant le siége des Anglais, contiennent quantité d'autres présents qui avaient été faits à la trésorerie ; et ils ne prouvent que trop qu'elle était alors une des plus riches de la chrétienté. »

En un mot, la chapelle de Notre-Dame-de-Boulogne, comme on le peut croire, était somptueuse et magnifique. Nous reproduirons la description qu'en fait Arnould de Ferron, qui écrivait un peu après ce temps-là. C'était, dit-il, un lieu des plus saints et des plus augustes : sept lampes, dont quatre étaient d'argent et les trois autres d'or, brûlaient incessamment devant l'image de la sainte Vierge. La Mère de Dieu montrait d'une main un cœur d'or, et de l'autre elle embrassait son divin Enfant, qui tenait un bouquet de fleurs d'or où brillait une escarboucle d'une prodigieuse grosseur. Les colonnes qui environnaient l'autel étaient revêtues de lames d'argent ; enfin, tout ce qui faisait l'ornement et les richesses de cette chapelle le pouvait disputer avec ce que l'antiquité a jamais eu de superbe et d'éclatant.

Sous le règne de Henri VIII, en 1544, une armée de plus de cinquante mille Anglais s'empara de la ville de Boulogne. Les mécréants, vomissant de continuels blasphèmes contre la sainte Vierge, profanèrent son église révérée et emportèrent la sainte image en Angleterre. Mais la peste, instrument de la colère céleste, fondit avec fureur sur l'armée anglaise qu'elle moissonna sans pitié. La punition du ciel était manifeste. Henri VIII avait épuisé ses finances par les excessives dépenses qu'il lui avait fallu faire pour la conservation d'une place en faveur de laquelle Dieu semblait se déclarer d'une manière si solennellement terrible. Il prit la résolution de l'évacuer, et s'engagea de la rendre moyennant une somme de deux millions d'écus. Mais sa mort empêcha l'effet du traité.

Son fils Edouard VI, plus traitable, remit la ville à Henri II, roi de France, à des conditions plus douces, arrêtées le 24 mars 1550, lors de la conclusion d'un traité qui fut le plus honorable de tous ceux que la France ait jamais faits avec l'Angleterre. La sainte image fut restituée et remise, avec de grandes marques d'honneur et d'allégresse populaire, à la place qu'elle avait précédemment occupée. Les vœux se renouvelèrent, les pèlerinages reprirent leur ancienne faveur, et le culte de Marie fit de nouveaux progrès. Le roi Henri II fit encore éclater sa magnificence par quatre lampes d'argent qu'il fit suspendre devant l'image miraculeuse. Il fit aussi des donations particulières à l'église de Notre-Dame, et cet exemple de libéralité pieuse fut bientôt imité par toutes les personnes de sa cour.

C'était alors le pontificat de Jules III. Ce pape, heureux d'apprendre à son exaltation que l'image de Notre-Dame, retirée des mains profanes des Anglais, recevait ses premiers honneurs dans son ancienne église de Boulogne, accorda une indulgence plénière à tous ceux et celles qui y viendraient faire leurs dévotions à certains jours de l'année ; et, dans la bulle de concession, il y eut mention honorable de la piété de Henri II envers cette église.

De plus, l'ancien siége épiscopal de Boulogne, qui avait été réuni à celui de Térouanne, par suite de la misère des temps, fut rétabli avec ses anciennes dignités et une foule de bénéfices nouveaux.

Depuis le retour de l'image miraculeuse, l'église de Boulogne, comblée de bénédictions, était honorée par un concours si extraordinaire de peuple, que la ville suffisait à peine pour loger les pèlerins, quoique la plupart des maisons servissent d'hôtellerie.

Les guerres coupables des huguenots, ces barbares ennemis du culte de Marie, ramenèrent les mauvais jours pour le sanctuaire de Boulogne : l'église de Notre-Dame fut encore indignement profanée. Les huguenots dérobèrent la sainte image et la jetèrent dans le puits de Honvault, après l'avoir outragée de mille manières. Cette précieuse image demeura cachée dans ce puits, tandis que l'on relevait peu à peu les ruines de la cathédrale. Néanmoins, malgré l'absence de la sainte image, les pèlerinages avaient toujours lieu à l'église de Notre-Dame-de-Boulogne ; il s'y opérait même de temps en temps des miracles. Voici des vers latins qui témoignent de la vénération que l'on avait pour le culte de Marie ; ils sont du cardinal Antoine de Créqui, évêque d'Amiens, qui avait fait un pèlerinage à Boulogne à son retour de Rome. Ces vers étaient gravés sur une plaque d'argent :

DIVÆ MARIÆ VIRGINI BOLONIENSI SACRUM.

Postquam ego sum patriis, comiter quoque redditus oris
Urbe ex Romulea, salvus et incolumis,
Hic pia vota tibi, meritasque exsolvere grates,
Tandem aliquando datum est, Virgo sacrata, mihi,
Hoc ego te his lacrymis exposco, suscipe Christi
Nominis et causæ mite patrocinium.
Sanctis inflictum sponsæ miserabile vulnus
Victricique regat Gallica sceptra manu,
Commissumque gregem, liberos, charamque sororem,
Familiamque oculis omnibus aspiciat.
Obtrectatorum lacerer si morsibus, in me hæc
Turba tamen valeat juris habere nihil.
Felix, o felix, Virgo sanctissima, votis
Si facili omnipotens annuat ore Deus,
Quod superest vitæ tibi pendam, te Theotocon.
Te Dominam cœli dicere non vereor.
Ponebat A. cardinalis de Crequi
13 *cal. Jun.* 1571.

On voyait encore d'autres vœux gravés sur des plaques d'argent. On ne finirait jamais si l'on voulait mentionner toutes les offrandes et tous les vœux qui accompagnèrent le retour de la sainte image, les miracles, grâces et secours obtenus par l'intercession de Notre-Dame-de-Boulogne, surtout depuis sa merveilleuse restauration dans l'heureuse cité qui se glorifie, à juste titre, de la posséder dans ses murs.

L'histoire rapporte aussi de nombreuses marques de la protection de Marie dans les plus grands dangers sur les eaux. « Il semble, dit Antoine Leroi, que l'image de Notre-Dame-de-Boulogne n'ait été placée sur les bords de l'Océan que pour offrir sa protection à ceux qui se trouvent obligés d'exposer leur vie et leur fortune sur ce dangereux élément : aussi ne voyons-nous guère de conditions qui en ait plus souvent ressenti les favorables effets que celle des gens de mer.

Dans les dernières années du règne de Louis XIV, règne non moins célèbre par sa piété que par les grands hommes et les grandes choses qu'il a produits, les pèlerinages à Notre-Dame-de-Boulogne continuèrent, et de grands personnages vinrent encore rendre des hommages et demander des consolations à la patrone des Boulonnais. Cette dévotion se conserva jusqu'aux jours néfastes de notre révolution qui détruisit et foula aux pieds toutes les tutélaires institutions dues au christianisme. L'église de Notre-Dame ne devait pas être épargnée. Elle fut vendue, comme on le disait alors, *nationalement*, et abandonnée au marteau des démolisseurs.

Enfin, l'heure de plus d'une sainte réparation sonna pour la France. La Providence releva le trône de nos anciens rois. Au mois d'avril 1814, une solennité extraordinaire eut lieu dans la chapelle de Notre-Dame. Le 26, Louis XVIII, qui la veille avait débarqué à Calais, arriva à Boulogne et se fit conduire aussitôt à l'église paroissiale de la haute ville, où tout avait été préparé pour le recevoir. L'évêque d'Arras, à la tête du clergé et entouré d'une garde d'honneur boulonnaise, attendait le monarque. Parvenu à la porte de l'église, le roi y entra, suivi de la duchesse d'Angoulême, du prince de Condé, du duc de Bourbon et de plusieurs seigneurs et dames de la cour. Placé sous un dais, en face de la chapelle de la Vierge, le fils de saint Louis, en présence d'un concours immense de fidèles, fit son hommage à Notre-Dame et rendit au ciel de solennelles actions de grâce. Alors, pour la première fois depuis bien des années, le *Domine, salvum fac regem* fit retentir les voûtes de l'église, et ce chant religieux de l'antique royaume des Francs émut tous les cœurs, fit couler de tous les yeux de douces larmes.

En mémoire de cette heureuse solennité, on mit, au-dessus de la place que le roi avait occupée, une inscription ainsi conçue :

LOUIS XVIII A FAIT ICI SA PRIÈRE A DIEU, ET L'HOMMAGE DE SA COURONNE A NOTRE-DAME DE BOULOGNE, LE XXVI AVRIL MDCCCXI

« Peu de temps après, dit le docte continuateur d'Antoine Leroi, l'administration municipale, saisissant l'heureuse coïncidence qui existait entre le retour du roi et l'anniversaire de la Saint-Marc, rétablit, par une délibération, cette fête éminemment boulonnaise. On porta de nouveau l'image de notre Vierge dans la procession du 25 avril, et cette procession eut lieu jusqu'à la révolution de juillet.

« Cependant, dès 1820, le projet d'élever une église à Notre-Dame sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale occupa la pensée de M. l'abbé Haffreingue. Devenu propriétaire du palais épiscopal et de toutes ses dépendances, il fit enlever les décombres afin de reconnaître les anciennes fondations. A partir de ce moment, ce respectable ecclésiastique, avec cette force de volonté et

de zèle que les sentiments religieux peuvent seuls donner, prépara, dans le silence et aidé de ses amis et de personnes pieuses, la construction d'un monument qui honorera sa mémoire..... Par ses soins, des legs pieux, dont quelques-uns sont, comme on l'a très-bien dit, *une fortune entière*, formèrent, en peu d'années, une somme assez considérable pour qu'on pût mettre à exécution une aussi vaste entreprise.

« Le 1er mai 1827, on posa la première pierre du dôme que l'on admire aujourd'hui, et déjà la chapelle de la Vierge était fort avancée. Nous écrivîmes à cette époque dans l'édition in-18 de l'Histoire de Notre-Dame : nous ne devons pas oublier de faire remarquer que l'on rétablit en ce moment sa chapelle, dans la partie de l'enclos de la cathédrale où elle se voyait autrefois. Qui sait si le zèle des fidèles ne fera pas sortir de ses ruines un monument qui doit d'autant plus être regretté, que l'église actuelle de la haute ville est loin d'être assez vaste pour une population qui reçoit chaque année de nouveaux accroissements ?

« Or, ce vœu s'accomplissait sans avoir le moindre retentissement, et lorsque les premières assises du dôme actuel s'élevèrent au-dessus du sol et des toits de la rue de Lille, ce fut pour nous et pour bien d'autres une véritable magie que cette création gigantesque, due à la volonté d'un seul homme et aux secours des âmes pieuses !... Il est certain, comme on l'a fait justement observer ailleurs, qu'une semblable tâche dans de telles circonstances, est peut-être unique depuis le moyen âge. Alors *la foi soulevait les montagnes ;* Evrard, l'évêque d'Amiens, pouvait, avec les simples dons des fidèles de son diocèse, édifier, sur les plans de Robert de Luzarches, la superbe cathédrale, objet constant de notre admiration !..... Disons-le hautement, ce qui arriva ici est non-seulement la preuve que cette foi active, source de tant de merveilles en fait d'art, n'est point éteinte dans les cœurs boulonnais, mais encore le signe assuré de la dévotion de ces cœurs envers la Vierge, patronne de leur cité.

Dans cette même année (1827), Charles X vint au camp de Saint-Omer. On pensait généralement que ce monarque, non moins pieux que ses ancêtres, profiterait de ce voyage pour faire son vœu à Notre-Dame-de-Boulogne ; mais on s'était trompé. Tous les jours, les feuilles de l'opposition de quinze ans battaient en brèche le trône, en attaquant le souverain dans les moindres pratiques du culte de ses pères, et ses ministres crurent prudent de lui conseiller de ne pas renouveler ce vœu consacré par l'exemple de tant de rois.

« Nous ne devons pas oublier que, deux ans auparavant, Notre-Dame avait reçu les hommages d'un orateur qu'avec raison on a plus d'une fois comparé, pour l'énergie et la simplicité de la parole, au célèbre missionnaire Bridaine. Dans l'un des discours qu'il prononça devant le clergé et les fidèles de la haute-ville, M. l'abbé des Mazures, l'un des pères latins du couvent du Saint-Sépulcre, fit une description animée des lieux saints ; il rappela que nos murs avaient vu naître l'un des rois de Jérusalem, Godefroi de Bouillon, et que ce roi avait offert sa couronne à la Vierge de Boulogne, heureuse inspiration de l'orateur sacré, dont l'effet fut d'autant plus vif, que l'illustre historien des Croisades, M. Michaud, était au nombre de ses auditeurs !...

« Les travaux de la nouvelle église continuaient à l'intérieur ; vers la fin de 1829, la chapelle était entièrement terminée, et, le 8 décembre, jour de la fête de l'immaculée Conception, on y célébra le service divin.

« La révolution de juillet arriva : il ne nous appartient pas de juger dans cet ouvrage ses causes et ses conséquences. Disons seulement que toute révolution est ennemie du pouvoir, quel qu'il soit, et que, dans l'intérêt des peuples, dont le premier besoin est d'être gouvernés, et des rois qui ne peuvent rien faire d'utile et de grand sans la stabilité, il serait à désirer qu'elles n'eussent pas lieu.....

« En ce qui concerne l'histoire de Notre-Dame, cette révolution n'eut d'autre effet à Boulogne que d'amener l'enlèvement des images de la Vierge placées au-dessus de la porte des Dunes et de la porte de Calais. Une autorité étrangère à notre administration ordonna cet enlèvement, en prenant pour prétexte la *défense de la place*. Or nous étions en pleine paix ; et, en supposant le cas de guerre, il était difficile de concevoir comment la statuette, *Honneur et salut de la ville*, *Urbis honor et salus*, eût pu compromettre la sûreté de nos remparts. Ce fut, comme nous le dîmes alors ouvertement, une petite recrudescence de philosophisme encyclopédique dont le grand maître Diderot lui-même eût répudié le mauvais goût.

« Au surplus, à partir de cette époque, pas un seul jour ne s'est écoulé sans que la construction de la nouvelle église n'ait marché. Dans certains instants, on a vu jusqu'à 160 ouvriers faire des extractions dans nos belles carrières, tandis qu'un nombre à peu près égal de maçons, charpentiers et manœuvres travaillaient à l'avancement de l'édifice.

« A la suite des commotions politiques il y a toujours perturbation dans les existences : la confiance diminue, les entreprises s'arrêtent, la circulation de l'argent devient plus rare, et la classe laborieuse du peuple est soumise momentanément à une inaction forcée, entraînant après elle les besoins et la souffrance. M. l'abbé Haffreingue, en employant alors tant de bras, fit acte de prudence, d'humanité, et les Boulonnais amis de leur pays lui en surent un gré infini. Il est de fait que dans certaines années il a dépensé au-delà de 100,000 francs, qui ont été répartis entre diverses industries.

« Pendant que ces choses se passaient, Notre-Dame-de-Boulogne ne cessait pas

d'être l'objet des intercessions de ceux que le malheur ou la maladie venait atteindre ; et, parmi tous les exemples que nous pourrions citer à l'appui de cette vérité, nous en mentionnerons un bien remarquable. Vers la fin de l'année 1838, M. l'amiral baron Valtier, connu par la sincérité de ses sentiments religieux, fut frappé d'une congestion cérébrale, accompagnée d'une fièvre violente. Ses jours coururent un tel danger que tous les médecins les plus habiles avaient perdu l'espoir de le sauver. M. le baron Valtier se mit avec ferveur sous la protection de Notre-Dame; des messes et une neuvaine eurent lieu dans la nouvelle chapelle : de jour en jour la santé du malade s'améliora, et il finit par la recouvrer entièrement.

« Nous arrivons à la découverte d'un monument précieux, quant à l'art archéologique et à l'histoire de notre pays.

« Dès le commencement des travaux entrepris par M. Haffreingue, on avait reconnu au milieu des décombres l'existence d'une crypte ou chapelle souterraine, remontant à une haute antiquité. En 1839 l'intérieur en fut successivement déblayé et mis à jour. Dans un mémoire, qui accompagna cette histoire, nous avons établi que cette chapelle avait été l'asile primitif de la Vierge miraculeuse des Boulonnais.

« Cependant le moment de poser la première pierre de la nef du nouveau temple consacré à Marie était venu. Une semblable solennité est l'une des plus graves, des plus augustes de notre culte. L'évêque lui-même est appelé à faire cette fondation, et le psaume CXXVI du rituel place en cette circonstance dans sa bouche ces paroles empreintes d'une majestueuse simplicité :

Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eum.

« La pieuse cérémonie eut lieu le 8 avril 1839, à trois heures après-midi. En son absence, Mgr l'évêque d'Arras avait délégué M. Lecomte, curé-doyen et grand vicaire, pour officier. Les clergés de la paroisse Saint-Joseph et de celle de Saint-Nicolas s'étaient réunis ; et le maire, le sous-préfet, le président du tribunal civil, le colonel de la garde nationale, toutes les autorités enfin, ainsi qu'un grand nombre d'habitants de la ville et d'étrangers, se trouvaient à l'heure indiquée dans l'enclos de l'ancienne cathédrale.

« Les prières et la bénédiction de la pierre étant terminées, cette pierre fut posée par le maire et scellée par l'officiant, le sous-préfet et le consul anglais. Un procès-verbal de ces faits avait probablement été signé par les principaux assistants et renfermé dans un carré de maçonnerie.

« C'est alors que M. l'abbé Sergeant, aumônier de l'hôpital Saint-Louis, prononça un discours remarquable par l'élévation des pensées et l'élégance du style. L'orateur avait pris pour texte le verset 6, chap. IV du livre de Josué : *Quid sibi volunt isti lapides ?* Que signifient ces pierres ? — Les souvenirs de Notre-Dame-de-Boulogne, les éloges donnés à M. Haffreingue et aux magistrats associés à sa sainte entreprise ; les regrets sur le monument détruit, et les espérances se rattachant au monument nouveau, tout cela fut présenté, dans cette allocution, avec une convenance parfaite, un esprit de conciliation qui honore l'âme et le talent de M. l'abbé Sergeant.

« Avant qu'on se retirât, une quête, ayant pour objet les frais de construction de la nouvelle église, produisit une somme de 840 fr. C'est dans le cours de cette quête qu'une femme presque octogénaire, et dont les vêtements indiquaient la pauvreté, vint, tout émue, déposer entre les mains de la personne chargée de recueillir les dons, un rouleau de gros sous. Ce touchant épisode fut raconté dans un des journaux de la localité, et nous nous plaisons à répéter après lui, qu'il dit mieux que tous les écrits, *de quel œil le peuple, le véritable peuple voit cette réédification, attendue depuis un si grand nombre d'années.*

« Nous n'entrons dans aucun détail sur le plan de l'église qui s'élève, ce plan pouvant recevoir beaucoup de modifications, et une semblable description n'étant pas d'ailleurs du domaine de cette histoire. Certes, il eût été à désirer que sur la ruine de l'antique cathédrale on eût pu construire une basilique dans le genre de celles des XIIIᵉ et XIVᵉ siècles. L'architecture du moyen âge est bien plus en harmonie avec notre religion sérieuse et sublime, où tout est mystérieux et mélancolique, que celle se rapprochant de la régularité de forme, de la pureté de contours et de lignes des temples grecs et romains. Mais une foule de motifs graves et des obstacles à peu près insurmontables s'opposaient à la réalisation de ce vœu. Non-seulement il faudrait de nos jours plus d'un demi-siècle pour mener à fin des édifices tels que les églises d'Amiens, de Chartres, de Rouen, de Bourges, mais encore il faudrait y dépenser des sommes énormes..... et puis où trouver cette foule d'ouvriers habiles, formant corporation, mus par la foi, passés maîtres dans l'art de tracer l'ogive, de tailler des colonnettes en fuseaux, de faire sortir de la pierre le trèfle, la rosace, les clochetons ouvragés comme de la dentelle, et les naïves figurines qui font l'admiration des hommes de goût ? A la manière dont elle se présente déjà, on peut assurer que la nouvelle église de Notre-Dame-de-Boulogne sera vaste, grandiose d'effet, élégante de distribution. On saura, tout en faisant un monument religieux moderne, lui donner le cachet de sa destination, et échapper au prosaïsme profane des temples dernièrement construits dans la capitale de la France, et en particulier de Notre-Dame-de-Lorette. »

Nous transcrirons ici le plan de la nouvelle église tel que nous le trouvons dans l'intéressant ouvrage d'Antoine Leroi.

Le plan de la nouvelle basilique a été conçu sur de vastes proportions. L'édifice forme une croix grecque surmontée d'un

dôme à son extrémité supérieure. Il s'appuie au nord au rempart par la petite chapelle de la Vierge, destinée à devenir plus tard la sacristie. En avant de cette chapelle en est une seconde plus grande, qui conservera cette destination; ensuite vient le dôme, qui, à l'extérieur, tiendra de ceux des Invalides, du Panthéon, et de Saint-Paul de Londres; à l'intérieur, il a reçu une disposition particulière qui l'en distingue beaucoup.

Son plan inférieur est une croix dont les branches sont ainsi occupées : au nord les chapelles que nous venons d'indiquer; au sud, le chœur de l'église qui s'élève; à l'ouest et au couchant, deux portails donnant issue à l'extérieur. Dans les intervalles sont quatre chapelles destinées à honorer les fêtes de la Conception, de la Nativité, de l'Annonciation et de l'Assomption de la Vierge; chacune d'elles aura deux niches pour recevoir les statues de huit Pères de l'Eglise. La corniche est supportée par huit pilastres cannelés de l'ordre corinthien, ayant 36 pieds d'élévation.

Du fond d'une chapelle à l'autre, la largeur du dôme est de 82 pieds 5 pouces : son diamètre intérieur, pris à l'endroit de la corniche, a 64 pieds 5 pouces 6 lignes, c'est-à-dire 2 pieds 5 pouces 6 lignes de plus que le diamètre du dôme du Panthéon.

Au-dessus de la frise, le mur intérieur est ramené vers le centre et forme un commencement de coupole destiné à recevoir une peinture dont le sujet n'est pas encore déterminé. Cette disposition est très-heureuse; elle détachera la partie supérieure du dôme de la partie inférieure, et lui donnera beaucoup de légèreté. A l'œil toute cette masse apparaîtra comme suspendue dans les airs.

Au-dessus du bord extérieur de ce mur cintré prend naissance la première coupole, dans laquelle sont pratiquées seize niches destinées à recevoir les statues des dix apôtres, de la sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste et de saint Paul, l'apôtre des nations. Cette première coupole, décorée à l'intérieur d'une colonnade circulaire de 16 colonnes cannelées d'ordre corinthien, de 30 pieds d'élévation, et à l'intérieur d'autant de pilastres du même ordre, doit être vivement éclairée par 16 croisées correspondant aux 16 niches de la première. Le cintre de cette seconde coupole supportera la galerie intérieure; percée d'une vaste ouverture circulaire, elle laissera voir la seconde, destinée à recevoir une peinture représentant la sainte Vierge reçue par son Fils dans le ciel, au milieu de la cour céleste.

La colonnade supérieure supportera un entablement couronné par une galerie découverte et pavée en dalles qui aura, comme celle de l'intérieur, 7 pieds de largeur, avec une balustrade; de manière que l'on puisse faire des deux côtés le tour de l'édifice.

Au-dessus s'élèvera la troisième coupole, ou dôme extérieur, qui sera surmontée d'une lanterne au sommet de laquelle s'élèveront la flèche et la croix. Dans cette lanterne sera placée une statue colossale de la Vierge dominant la ville, les campagnes et l'Océan, au-dessus duquel elle s'élèvera de près de 600 pieds, de manière à être vue à une immense distance des nautonniers qui, dans leur danger, l'invoqueront comme une étoile tutélaire.

Du haut de la galerie extérieure du dôme, qui se trouvera à 150 pieds des parvis, et aura un développement de circonférence extérieure de 200 pieds, la vue portera sur une immense étendue de pays; elle embrassera le détroit du Pas-de-Calais tout entier, une partie de la Manche et de la mer du Nord, et des côtes de l'Angleterre. Ce sera un des plus magnifiques spectacles qui puissent être donnés à l'œil de l'homme.

Les quatre angles saillants du plan carré sur lequel est assis le dôme sont destinés à recevoir les statues colossales des quatre évangélistes avec leurs attributs.

La façade, sur la place du parvis Notre-Dame, aura 22 mètres de largeur sur une élévation de 28, non compris les clochetons, qui auront seuls 8 mètres. L'élévation totale sera donc de 36 mètres.

Cette façade sera décorée d'un portique formé de huit colonnes cannelées, d'ordre corinthien, qui auront 11 mètres 50 centimètres ou 35 pieds de hauteur.

Cet ordre corinthien sera surmonté d'un ordre composite. Aux deux extrémités seront deux grandes croisées; au centre, partie destinée à recevoir à l'intérieur les orgues, seront pratiquées trois niches d'inégale hauteur. Celle du milieu recevra probablement la statue de la Vierge, qui dans l'ancienne cathédrale occupait cette place.

Le corps de l'église se composera d'une nef principale avec ses bas-côtés, de chapelles latérales, de la croix et du chœur.

La nef principale aura 9 mètres de largeur et les collatéraux 4 mètres 50 centimètres. L'élévation sera de 27 mètres pour la nef, de 12 pour les collatéraux. A gauche, cinq chapelles auront la même hauteur que ces derniers, et, par leur disposition, formeront comme des seconds collatéraux.

Du portail au dôme, contre lequel s'appuiera le chœur, on comptera huit arcades portées sur des colonnes d'ordre corinthien de 3 pieds de diamètre. Les arcades seront décorées de niches destinées à recevoir les statues des plus grands saints qu'honore l'Eglise. Ce même genre de décoration se continuera dans les entre-croisées sur le mur latéral qui surmontera les arcades.

La croix sera formée par une nef de même largeur que la nef principale, et de 21 mètres de longueur.

Le chœur aura 12 mètres de profondeur. Il communiquera avec le dôme par l'arcade existant aujourd'hui, qui a 12 mètres d'élévation. Quant à la décoration du mur du fond au-dessus de cette arcade, contre lequel la grande nef viendra s'appuyer, elle n'est pas encore arrêtée; mais elle sera nécessairement mise en harmonie avec celle du dôme lui-même et de l'église. Au-des-

sous le chœur sera la crypte, ou ancienne chapelle souterraine de la Vierge, que toute la ville a visitée depuis qu'elle est déblayée des ruines qui l'encombraient.

Tel est le projet dans son ensemble. Tel qu'il sera, ce monument honorera à tout jamais l'homme qui l'a conçu et qui a consacré à son élévation le produit des travaux de toute sa vie. Il ne sera pas sans quelque gloire pour la population de Boulogne-sur-Mer, qui, en échange des dons si généreux dont elle est gratifiée, lui apportera avec empressement le tribut de ses pieuses largesses. Elle sait que les monuments sont les titres de noblesse des cités, et ne s'arrêtera devant aucun sacrifice pour renouer la chaîne si fatalement brisée des événements de l'histoire de Notre-Dame-de-Boulogne, qui fut pendant un si grand nombre de siècles son premier titre de célébrité.

Parmi les nombreuses poésies composées en l'honneur de Notre-Dame-de-Boulogne, nous devons distinguer en première ligne l'ode latine du P. Commire, dont la versification se recommande aux amateurs de la langue de Virgile par une agréable élégance et une abondance riche et facile. Voici cette pièce :

VIRGINI, ECCLESIÆ BOLONIENSIS PATRONÆ.

Diva, terrarum pelagique custos,
Quam vocat matrem soboles Tonantis,
Ad preces gentis famulæ benigno
Respice vultu

Hac enim præsens voluisse sede
Diceris, postquam tua turbulenti
Per maris fluctus tenuit propinquum
Littus imago.

Sentiunt promptum populi levamen
Rebus afflictis, sterilis fefellit
Cum seges sulcos, pluviusve pestem
Attulit auster.

Urbis in cladem tibi dedicatæ
Bella dum sævis meditatur armis,
Non semel surgit tonitru minaci
Territus hostis.

Te colunt reges, pedibusque proni
Sceptra submittunt, tibi pro tributo
Aureis sacras onerare gaudent
Cordibus aras.

Supplicum votis facilis moveri
Virgo, si nostri placuere cantus
Fac tui cœlo celebremus olim
Festa triumphi.

Le culte de Notre-Dame-de-Boulogne a aussi inspiré plusieurs muses françaises. On ne lira pas sans intérêt ces pièces de vers pleines d'une pieuse inspiration, et surtout la *Prière du vieux marinier*, ballade. La voici :

Lorsque la nuit au front d'ébène
Etend son voile dans les airs,
Que de sa lueur incertaine
La lune au loin blanchit les mers,
Sur cette roche solitaire
Où viennent se briser les flots,
Loin de son fils, le pauvre Pierre
Exhale sa peine en ces mots :

« Des premiers jours de ton enfance
« Que j'aime à me ressouvenir !
« Jeune et couronné d'innocence,
« Sous mes yeux je te vis fleurir !
« Loin de Boulogne, hélas ! peut-être
« D'affreux écueils, des bords déserts
« Ont vu ton bateau disparaître
« Englouti dans les flots amers ! »

Un soir, du chagrin qui le ronge
Le vieillard déposant le poids,
S'endort bientôt, et dans un songe
De son fils il entend la voix :
« O vous qu'afflige mon absence,
« Pour votre Paul priez le ciel,
« Et qu'en ce jour son assistance
« Me rende au foyer paternel ! »

A ces mots le vieillard s'éveille ;
Le songe s'est évanoui ;
Il regarde, il prête l'oreille :
Tout est muet autour de lui.
L'image du fils qu'il adore
Trouble pourtant ses sens émus
Ainsi l'airain murmure encore
Lorsque le son n'est déjà plus.

Mais le jour fuit, et le vieux Pierre,
Afin de retrouver la paix,
Implore en son humble prière
Notre-Dame du Boulonnais.
Il retourne vers sa chaumière,
D'un pieux espoir enflammé ;
Il arrive, et ce tendre père
Retrouve son fils bien aimé.

Ah ! qui peindra leur douce ivresse ?
Qui dira leurs transports joyeux ?
Leurs cœurs palpitent d'allégresse ;
Des pleurs d'amour baignent leurs yeux !
Et depuis ce jour mémorable,
Tous deux, au sein de leur foyer,
Bénissent la main secourable
Qui protége le marinier.

BOURBON - L'ARCHAMBAUD (France), chef-lieu de canton du département de l'Allier, à 19 kil. ouest de Moulins.

La Sainte-Chapelle de Bourbon, commencée par Jean II de Bourbon, continuée par Pierre II, achevée en 1508 par Anne de France, et enfin détruite en 1793, avait été dédiée à Jésus crucifié, et c'était sans contredit l'une des plus belles Saintes-Chapelles de France.

« On y remarque, dit Robert de Hesseln, d'après d'autres géographes (1), les statues de Jésus-Christ et de ses douze apôtres, le blason et la généalogie de la maison royale de Bourbon et de ses alliances en bas-relief. Les chaires du chœur sont de très-belle menuiserie, et on voit au-dessus les chiffres de Pierre de Bourbon, second du nom, et d'Anne de France sa femme, entrelacés de cerfs ailés. Les vitres de cette chapelle sont peintes à l'antique, et d'une beauté admirable ; on aurait de la peine à en trouver de plus anciennes et de mieux conservées. Sur la première on a peint le sacrifice d'Abraham ; sur la seconde Jésus-Christ qui guérit le paralytique ; sur la troisième, un cruci-

(1) Robert de Hesseln, *Dictionn. univ. de la France*. Paris, 1771.

fix; sur la quatrième, l'empereur Constantin qui délibère s'il donnera bataille, et un ange qui lui promet la victoire, et lui montre la croix avec ces paroles : *In hoc signo vinces;* sur la cinquième, sainte Hélène qui demande à un juif où était la croix sur laquelle Jésus-Christ était mort; sur la sixième, sainte Hélène qui découvre par miracle la vraie croix; sur la septième, l'empereur Héraclius qui, après avoir vaincu Chosroès, recouvre la sainte croix; sur la huitième enfin, l'empereur Héraclius en chemise et nu-pieds qui porte en triomphe la sainte Croix. Dans la même Sainte-Chapelle on voit les figures d'Adam et d'Ève, en pierre, et sur le portail celles de saint Louis, de Pierre de Bourbon et d'Anne de France, sa femme. »

« L'église qu'on appelle *le Trésor*, est souterraine et bien bâtie : elle est d'ailleurs fort bien éclairée. Voici ce qu'en dit notre auteur : « On y descend par un escalier de pierre de taille de 20 marches de quatre pieds de long. C'est dans cette chapelle, ajoute-t-il, qu'on garde une très-belle croix d'or de ducat du poids d'environ quatorze marcs, dont le montant est long d'un pied et demi, le travers d'environ un pied, et la largeur de l'un et de l'autre est de quatre travers de doigt. Au haut de cette croix est une couronne d'or qui porte sur une de ses bandes l'inscription suivante : *Louis de Bourbon, second duc de ce nom, fit garnir de pierreries et dorures cette croix l'an* 1393. Cette croix est enrichie de trente grosses perles et de cinq pierres précieuses. Elle renferme une épine de la couronne de Jésus-Christ, ainsi qu'une petite croix faite du vrai bois de la croix de notre Seigneur. Une montagne ou calvaire de vermeil sert de piédestal à cette croix, au bas de laquelle on voit à genoux le duc Jean de Bourbon, et la duchesse Jeanne de France, sa femme, avec leurs couronnes et habits de cérémonie. Le haut de ce calvaire est fait en pointe et comme une colonne torse percée au bout où est plantée la croix d'or. Cette colonne est embrassée d'un côté par la Madeleine qui est à genoux, et de l'autre côté est la figure de la Vierge, dans l'attitude d'une personne qui a peine à se soutenir, et supportée par saint Jean. Au pied de la croix d'or est une tête de mort avec quatre ou cinq ossements de mort, le tout d'argent. La colonne et la montagne sont d'argent doré, et pèsent, avec tout ce qu'elles portent, treize livres, poids de marc. On conserve dans les armoires de cette chapelle (ou église) plusieurs reliques de saints.

« Saint Louis ayant donné à son fils Robert le morceau de la vraie croix dont nous venons de parler, Louis Ier, duc de Bourbonnais et fils de ce dernier, fit prendre à son église le titre de Sainte-Chapelle. Il fonda sept vicairies avec chacune 62 livres tournois de rente par an, à condition que, le jour des morts, les titulaires réuniraient cinq cents personnes les plus pauvres de ses châtellenies du Bourbonnais, et donneraient à chacune deux denrées (environ deux livres) de pain, une pinte de vin, mesure de Paris, une cotte de drap de la valeur de 5 sous, une paire de souliers de 18 deniers en argent, et pour 3 deniers de viande. La tradition rapporte que, le jour de l'assassinat par Jacques Clément de Henri III, qui avait été duc d'Anjou et de Bourbonnais, le tonnerre tomba sur la Sainte-Chapelle, et fracassa la *barre* héraldique placée dans les armes des Bourbons, qui cessaient dès ce moment, par l'extinction des Valois, d'être branche cadette, dont cette barre était le signe.

L'église paroissiale de Bourbon est dédiée à saint Georges : elle est située sur une colline, à l'autre extrémité de celle du château »

Il y avait encore une autre chapelle à Bourbon, c'était l'ancienne chapelle du château qui était la demeure des anciens seigneurs de Bourbon, dont neuf ont porté le nom d'Archambault. Robert de Hesseln n'en dit rien de plus, sinon qu'elle était dédiée à Notre-Dame.

Bourbon-l'Archambault (*Aquæ Borbonæ Borbonium Arcimbaldi*) était, selon les tables romaines, située dans l'Aquitaine première (*Aquitania prima*), au pays des *Bituriges Cubi* ou Berruyers. Jacques Fodéré, dans ses Narrations historiques, rapporte que Bourbon fut érigée en seigneurie en 509, deux ans après la fameuse bataille de Vouillé, près Poitiers, dans laquelle Clovis battit les Visigoths. Assiégée et prise, en 759, par Pépin, qui la donna, ainsi que son territoire, à Nibelunge, son parent, cette forteresse devint une baronnie sous Charlemagne. Vers le commencement du xe siècle, Aymar, ou Adémar, sire de Bourbon, possédait déjà tous les environs, ainsi que Chantelle, Hérisson et Murat, quand Charles le Simple lui fit don, en 913, du pays où se trouvent actuellement Moulins et Souvigny. Cette augmentation de territoire et la position avantageuse du château, situé sur des rochers entourés par des précipices et par la petite rivière de Burge, qui forme au pied un vaste étang, permit bientôt aux successeurs d'Aymar de posséder une seigneurie considérable, qui devint par la suite un duché-pairie, dont le siége était à Bourbon. En 1272, Béatrix de Bourgogne, petite-fille d'Archambault IX, mort à l'île de Chypre, épousa Robert de France, comte de Clermont, un des fils de saint Louis, et lui apporta en dot les seigneuries de Bourbon, de Charolais, et de Saint-Just en Champagne. Leur postérité, qui prit, suivant l'usage du temps, le surnom de Bourbon, règne encore aujourd'hui en Espagne, à Naples et à Lucques.

Bourbon-l'Archambault, dont la population s'élève à 3,000 habitants, est située au fond d'une vallée environnée d'un pays riche et fertile. Cette petite ville, autrefois chef-lieu d'une châtellenie qui s'étendait sur quelques parties du Nivernais, dans les paroisses de Langeron et de Livry, est devenue

le chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Moulins, département de l'Allier. Elle est surtout connue par ses eaux minérales, dont la température, prise au *grand puits*, est de 51°,50 du thermomètre centigrade.

BOURDONNÉ (France), dans le département de Seine-et-Oise.

On y remarque la butte de la *Féerière* où, selon une tradition, une druidesse prophétisait l'avenir, et conjure encore aujourd'hui les orages qui menacent Houdan, Gambais et Bourdonné.

BOURG (France), en Champagne, dans le département de la Haute-Marne.

On a trouvé sur son territoire deux autels votifs et plusieurs fragments d'antiquités romaines.

BOURG-DIEU (France). *Voy.* DÉOLS.

BOURG-EN-BRESSE (France), chef-lieu du département de l'Ain.

L'autel de Notre-Dame est un lieu de pèlerinage : on y vient offrir une grande quantité d'*ex-voto* en or, en argent et en pierres précieuses. L'église de Notre-Dame a été érigée en cathédrale par le pape Léon X, en 1515.

BOURG-SAINT-ANDÉOL (France), en Languedoc, dans le département de l'Ardèche.

Son origine remonte au delà du IIIe siècle, époque où l'on croit que saint Andéol y fut martyrisé par ordre de l'empereur Sévère. Elle portait alors le nom de *Gentibus*, qu'elle changea dans la suite pour celui du saint dont on y découvrit les reliques.

A cent pas, près de la fontaine de Tournes, est une grotte curieuse, taillée dans le roc vif et située entre deux gouffres profonds. Elle offre un monument antique de la religion des Gaules sous la domination romaine. C'était un temple de Mithra, où l'on voit encore un autel où sont sculptées plusieurs figures en bas-relief qui représentent un jeune homme vêtu d'une draperie légère, et saisissant un taureau qu'il s'efforce de dompter. Un chien s'élance au cou du taureau, entre les pieds duquel se trouve un scorpion. Au bas de l'autel est une inscription dont il reste peu de caractères distincts.

BOURGES (France), chef-lieu du département du Cher.

Il n'y avait point à Bourges de pèlerinage proprement dit, mais il y avait plusieurs églises consacrées à Notre-Dame, une magnifique cathédrale, et un clergé nombreux et fort respecté. Le chapitre de la Sainte-Chapelle avait le droit de faire exercer la justice en son nom dans la ville durant sept jours, du 16 mai au 23 du même mois.

Nous ne nommerons pas toutes les églises et abbayes de la ville de Bourges, mais nous ne pouvons nous dispenser d'entrer dans quelques détails sur sa précieuse cathédrale.

La cathédrale de Bourges est située sur la partie la plus élevée de la ville, et domine les vastes plaines qui l'environnent. Commencée vers le milieu du IXe siècle, sous Raoul ou Rodolphe de Turenne, quarante-sixième archevêque de Bourges, mort en 866, elle fut terminée, d'après le Rituel du diocèse, sous l'archevêque Guillaume de Brosse, qui en fit la dédicace le 5 mai 1324.

Elle est considérée comme l'un des plus beaux édifices gothiques de la France. A l'occident, elle est ornée d'un immense frontispice couronné par deux tours, dont la plus belle, du côté du nord, s'appelle la tour neuve, ou la *Tour de beurre* (1). L'ancienne tour qu'elle remplace, dit Romelot, chanoine, était semblable à celle qui s'élève au midi de la façade. Elle s'écroula en 1506, comme l'atteste l'inscription suivante qu'on lit sur une banderole portée par un mascaron, au haut de l'escalier, près l'entrée du beffroi :

> Ce fut l'an mil cinq cent et six,
> De décembre le dernier jour,
> Que par des fondements mal pris,
> De Saint-Etienne chut la tour.

La Tour de beurre a 24 mètres 70 centimètres de hauteur, depuis le plateau du perron jusqu'à la plate-forme, et 72 mètres depuis la tête du pélican jusqu'au pavé de la rue ; sa largeur est de 13 mètres, et ses murs, au premier étage, ont 3 mètres d'épaisseur. Elle fut achevée, en 1538, par Guillaume de Pellevoisin, le plus fameux architecte de son temps. Un escalier intérieur de 396 marches, pratiqué dans une petite tourelle hexagone, sert à monter jusqu'au haut, où l'on arrive sur une plate-forme, renflée dans son milieu, et couverte de dalles de pierres posées en recouvrement. Tout son pourtour est terminé par une galerie ornée de balustrades en pierres découpées à jour dans le genre gothique.

La façade de l'édifice occupe une largeur de 55 mètres, non compris l'arc-boutant de la vieille tour, et forme extérieurement un avant-corps qui consiste dans cinq voussures cintrées en ogive, dont les renfoncements contiennent cinq portes d'une très-grande dimension. Les nombreuses niches que l'on remarque dans le frontispice renfermaient anciennement des statues de saints en pied, et d'une forte proportion ; mais elles ont été brisées et entièrement détruites, en 1562, par les protestants iconoclastes, qui prirent alors la ville de Bourges, et en restèrent maîtres pendant trois mois. Cette destruction est une perte pour l'histoire des arts, pour celle des costumes du temps, et pour la décoration des portiques. L'absence de ces statues a laissé dans les entrecolonnements un vide déplaisant au regard.

Un pilastre gothique, orné d'un rinceau de feuillages de vigne d'un côté, et de l'autre de feuilles de lierre à fruit, fort bien exé-

(1) Ces tours de beurre sont ainsi nommées, comme on le sait, parce qu'elles ont été bâties avec les aumônes que donnaient les fidèles pour obtenir la permission de manger du beurre pendant le carême.

cuté, est adossé au trumeau de la porte principale; son chapiteau porte une niche dans laquelle était autrefois une statue de Jésus-Christ en pied, qui, par son attitude, semblait donner la bénédiction à ceux qui entraient dans le temple. Le cintre de la baie est richement décoré d'arabesques, de festons et de découpures gothiques, terminées par de petites têtes humaines. Le tympan du fronton ogive, qui est dans le renfoncement au-dessus de cette porte, est divisé en trois tableaux de plein relief, qui représentent l'histoire du jugement dernier. C'était l'usage au moyen âge, écrit Romelot, de mettre la représentation de ce grand événement sur la façade de toutes les églises qu'on bâtissait. Les contours de la voussure ogive de ce portique sont ornées de six rangées de statues représentant la cour céleste et les esprits bienheureux dans l'attitude de personnes qui chantent les louanges de l'Eternel. Ces rangées de statues sont séparées par des rinceaux de feuillages très-variés, et d'un fort beau travail. Les voussures ogives des quatre autres portiques font suite à celui-ci, et présentent à peu près les mêmes dispositions et les mêmes sujets, mais elles n'ont que quatre rangées de niches, les statues des dernières rangées des deux portiques de gauche représentent les évêques de Bourges, ainsi que les saints et saintes, spécialement honorés dans le diocèse, qui déroulent devant eux des phylactères où sont écrits leurs noms.

Les niches de toutes ces statues sont d'une forme très-élégante : elles ont pour couronnement de petits dais travaillés à jour, bien dignes de fixer l'attention par la finesse, la légèreté de leurs broderies, et par la délicatesse de leur travail. La sculpture du beau gothique des derniers temps s'y déploie dans toute sa richesse.

D'après les Capitulaires de Charlemagne, les archevêques de Bourges avaient le droit de sacrer et de couronner dans leur cathédrale les rois d'Aquitaine. Une particularité remarquable du cérémonial qui avait lieu à ce couronnement, c'est qu'on n'y encensait point le nouveau roi, parce que, où il était, *il ne devait point y avoir d'encens, même à l'autel.*

C'est aussi dans cette cathédrale que Louis XI, fils de Charles VII, roi de France, né à Bourges le 3 juillet 1423, fut baptisé par Henri d'Avangour, 85e archevêque, assisté de Guillaume de Champeaux, évêque de Laon; il fut tenu sur les fonts de baptême, le 6 juillet, par le duc Jean d'Alençon.

Les autres églises de Bourges que nous ne pouvons manquer de désigner ici étaient :

La Sainte-Chapelle, fondée par Jean de France, duc de Berri, bâtie en 1400 : elle fut incendiée en 1693;

La collégiale de Notre-Dame de Sales, fondée par saint Ursin;

L'abbaye Notre-Dame de Bussières, fondée en 1159, par les seigneurs de Culant et de Charenton. Cette abbaye de filles était de l'ordre de Citeaux.

Il s'est tenu sept conciles dans la ville de Bourges. La cathédrale est sous l'invocation de saint Etienne.

Saint Guillaume Berruyer, mort le 10 janvier 1209, et canonisé par le pape Honorius III en 1218, fut enterré dans la cathédrale de Bourges. Il se fit de nombreux miracles à son tombeau. En 1399, les chanoines de Bourges donnèrent une de ses côtes à l'église du collége de Navarre, à Paris, et l'ancienne Université de cette dernière ville lui rendait un culte particulier, parce qu'il était regardé comme le patron de la *nation de France* (1).

BOURHANPOUR (Hindoustan), ville du royaume de Sindhia, sur le Tapty, dans le Kandeich dont elle était autrefois la capitale. C'est une des cités les mieux bâties de l'Inde; elle est encore florissante par son commerce. La mosquée principale est un des plus beaux édifices en ce genre.

Bourhanpour est le siége principal d'une secte mahométane nommée Bohrah ou Ismaélites, dont le grand-prêtre y fait, dit-on, sa résidence. Ces bohrahs sont dans l'Inde centrale ce que les parsis ou guèbres sont à Bombay et à Surate.

BOUTIGNY (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux, canton de Crécy, diocèse de Meaux. Il est situé à 11 lieues et demie de Meaux.

La fête de saint Leu, qui est célébrée le 1er septembre, est l'occasion d'un pèlerinage à Magny-Saint-Loup, hameau faisant partie de cette commune.

BRAMBANAN (Océanie), village de l'ile de Java, dans la province de Mataram, entre Souracarta et Djoejocarta. On y voit plusieurs temples en ruines. Ces ruines, très-bien conservées, furent découvertes par un ingénieur hollandais chargé de la construction d'un fort à Klétan. C'est dans cette riche et fertile partie de Java, remarquable par les plus hautes montagnes de l'Ile, le Merbabou, le Sindoro et le Soumbing qu'existent une foule de monuments rappelant la puissance et l'antique civilisation de cette belle contrée.

Le temple de Kobou-Dalem est tellement couvert de broussailles qu'on n'a pu encore en constater que l'étendue, qui est de 200 à 300 mètres. A environ 40 mètres du côté de l'ouest du temple, il y avait autrefois deux statues colossales, représentant des gardiens du temple agenouillés. Ces deux statues sont renversées. Elles sont taillées d'un seul bloc. Ces deux gardiens portent une épée au côté attachée par une large ceinture au milieu du corps, la seule partie qui soit couverte. Ils ont la bouche ouverte et fort grande. Leur main droite tient une massue octogone, la

(1) On sait que les anciens colléges de Paris étaient pour la plupart divisés en *nations*, c'est-à-dire en catégories ouvertes aux écoliers pris dans diverses parties de la France ou de l'Europe.

gauche un serpent; de petits serpents sont entrelacés autour des manches sur lesquelles la tête et la queue se réunissent en forme de nœuds.

Ces statues sont semblables à celles de Bénarès, la Rome et l'Athènes de l'Inde, et leur exécution est de la plus grande beauté. (L'*Univers, Océanie ou cinquième partie du monde*, par D. de Rienzi.)

BRESCIA (Italie), ville du royaume Lombard-Vénitien, chef-lieu de la délégation de ce nom, à 80 kil. de Milan. C'est l'ancienne *Brixia*. La religion chrétienne y fut prêchée dans les temps apostoliques. Les traditions de son Eglise portent que saint Anathalon alla y annoncer l'Evangile et qu'il y fut remplacé par saint Clathée, premier évêque de Brescia.

Dans la vieille cathédrale on conserve religieusement deux reliques précieuses: un morceau de la vraie croix très-considérable, qui fut donné en 1149 par le pape Eugène III à l'évêque de Brescia Manfredi, et racheté ensuite des Vénitiens qui l'avaient reçu de ses héritiers; — et le petit étendard (*Croce d'oroflamma*), porté à la croisade, en 1221, par l'évêque Albert, qui le planta lui-même sur les murs de Damiette dont il s'était emparé à la tête de quinze cents Bressans. C'est à la suite de cet exploit qu'Albert fut nommé patriarche d'Antioche.

L'église *del Carmine* conserve avec piété une vieille image de la Vierge que la croyance du pays attribue à saint Luc.

On y remarque aussi un ancien temple de marbre dédié à l'empereur Vespasien, l'an 72 de notre ère.

BRÉSIL (Amérique méridionale). La monotonie de l'existence des habitants du Brésil n'est guère interrompue que par les fêtes de l'Eglise; elles ont d'autant plus d'importance qu'elles sont une occasion de réunion pour tous les colons de la contrée: ils y viennent terminer leurs affaires et en négocier de nouvelles. Rien de plus animé que le dimanche dans un aldéa ou dans une petite bourgade qui possède l'image vénérée d'un saint. Les familles de colons y arrivent de toutes parts. Les hommes viennent à cheval, les dames également à cheval ou dans les litières. Les grandes fêtes de l'Eglise sont célébrées avec beaucoup d'appareil; il y a des feux d'artifice, des danses et des spectacles qui rappellent les premiers essais mimiques, et dans lesquels les grossières plaisanteries des acteurs satisfont pleinement les spectateurs.

Voici quelques détails empruntés à un ouvrage que M. Ferdinand Denis a publié dans l'*Univers pittoresque* :

« Le pays de Minas, situé au centre de l'empire brésilien, a conservé, en partie du moins, la naïveté des vieilles mœurs portugaises. Tandis que les gens riches de Rio et de San-Salvador suivent les modes de Paris ou de Londres, il n'est pas rare de voir à Villa-Rica, à Sabara, à Marianna, des vieillards qui rappellent, par quelques portions de leur costume du moins, les modes du XVIIe siècle. Le chapeau à larges bords, le grand manteau, les guêtres de cuir, et, s'il est à cheval, la selle et les éperons mauresques, tout cela donne encore au Mineiro un aspect particulier, qui le distingue des autres habitants du Brésil. Il en est de même des femmes: comme à Saint-Paul, elles portent le chapeau de feutre; écuyères habiles, elles ne redoutent ni l'allure d'un cheval ombrageux, qu'elles montent souvent à la manière des hommes, ni les ravins nombreux ou les catingas dont Minas est entrecoupé. La séja qui roule assez rapidement dans les rues de Rio de Janeiro; la cadeira qui transporte à San-Salvador et à Pernambuco, les élégantes d'un quartier dans un autre; le hamac suspendu qui forme la litière habituelle d'une habitante de Maranham : tout cela n'est pas complétement inconnu à Minas, sans doute; mais ces divers moyens de transport seraient d'un usage prodigieusement difficile dans des vallées interrompues sans cesse par le travail des diverses exploitations, ou sur des routes prétendues royales, dont on a peine quelquefois à retrouver les traces: fût-ce donc sur l'*estrada real* qui conduit de Villa-Rica à Tijuco, on va généralement à cheval, ou bien à dos de mulet. Dans les habitations reculées, l'antique char aux roues massives et au bruit formidable, tel qu'on en rencontre encore à Rio, fait l'office de char-à-banc; il n'est pas rare d'atteler des bœufs à cette voiture toute patriarcale; et, le dimanche, c'est de cette façon que des familles entières se rendent à la villa, voire même à l'arrayal, où le service divin est célébré. »

BRETIGNY (France), au département de Seine-et-Oise.

Au mois d'avril 1706 Charles Martel, comte de Fontaine-Martel, y étant mort, le sieur Ducarouge, curé de Saint-Pierre de Brétigny, fit fouiller dans le chœur de l'église, à côté du banc des seigneurs, pour y faire construire un caveau et y déposer le corps du défunt.

Mais en faisant les travaux on pénétra jusqu'à une voûte et à un caveau que l'on ouvrit, et où l'on trouva deux cercueils de plomb. C'étaient ceux de M. de Blosset et de la dame Anne de Berthevin (1) sa femme. Plusieurs personnes virent ce caveau et ces deux cercueils qu'on venait de découvrir: en les changeant de place, on fut surpris de voir que celui de la dame Anne était plus pesant que l'autre : la curiosité porta les assistants à les ouvrir pour se rendre compte de ce phénomène. On ne trouva dans celui du mari qu'un peu de cendre humide, mais le corps de la dame était sain et entier sans aucune corruption. Sa chair était fraîche et vermeille comme si elle eût été vivante; on tira un de ses bras qui était flexible : en un mot elle ne paraissait que comme endormie. Le ruban qui liait ses cheveux avait conservé sa couleur et n'était point gâté ; son linceul était un peu roux, mais du reste il était propre et

(1) Jean de Blosset, IIe du nom, seigneur du Plessis-Pâté, et sa femme Anne de Berthevin, ou de Saint-Berthevin.

entier. On remarqua seulement que la défunte avait le bout du nez un peu noir, comme s'il avait reçu quelque contusion pendant l'ouverture du cercueil.

La foule n'hésita point à crier au miracle, et l'église fut encombrée de curieux tous prêts à devenir des pèlerins.

Cependant l'action de l'air extérieur sur ce corps en altéra sensiblement la couleur, et peu à peu la chair se marqua de longues teintes noirâtres, mais l'enthousiasme du peuple ne se refroidit pas, et une véritable dévotion s'établit à ce tombeau. Cela fut même porté au point que le curé crut devoir en avertir l'archevêque de Paris, M. de Noailles, qui défendit de laisser pousser plus loin ce culte insensé, et ordonna de replacer le corps à l'endroit d'où il avait été exhumé.

Le curé se conforma aux désirs du prélat, et la nouvelle sainte fut remise à la place qu'elle avait occupée humblement pendant cent vingt années. Seulement on écrivit sur la pierre sépulcrale : *Ci-gist Anne de Berthevin, dame vertueuse de ce lieu, décédée en* 1587 *et trouvée entière et sans corruption le* 30 *avril* 1706.

Mais cette pierre elle-même était assiégée de pèlerins qui venaient prier *sainte Anne*, et M. de Vintimille, archevêque de Paris, la fit enlever, pour détruire à jamais, s'il était possible, la tradition imprudente de ce prétendu miracle. Mais le souvenir s'en est gardé encore jusqu'à nos jours.

BREUIL (Le), en France, dans le département de Seine-et-Oise.

Le pèlerinage de saint Gilles, protecteur des petits enfants, attire un nombre considérable de pèlerins au Breuil, le jour de la fête de ce saint ermite du VIIe siècle.

Le nom de ce pays vient de l'italien *broglio* et signifie *verger* ou lieu planté d'arbres.

BREUIL-BENOIT (France), dans le département de l'Eure.

Il y avait là autrefois une abbaye célèbre fondée par Faucon de Marcilly, dont le fils avait été pris par les Turcs. Ce fils, plus tard, bâtit lui-même une chapelle dans cette même abbaye, en mémoire de sa propre délivrance.

Les monuments de ce monastère, rapportés par le P. Du Moustier, dans sa *Neustria pieuse*, p. 786, font foi qu'ayant été pris par les Turcs, ce jeune homme obtint de Dieu par ses prières de revoir ses parents et son pays. Il fut transporté dans une espèce de grand coffre qui lui tenait lieu de prison et de cachot, et se trouva tout d'un coup enlevé dans l'église de Saint-Eutrope à Saintes (Charente-Inférieure), où l'on gardait encore ce coffre avant la révolution de 1789 comme un monument de sa délivrance miraculeuse.

Les religieux de Breuil-Benoît, qui voulaient avoir cet instrument de la prison de leur fondateur, le redemandèrent avec instance, mais on le leur refusa. Ils en portèrent un procès devant le pape ; qui, pour calmer les deux partis, jugea que la châsse resterait aux religieux de Saintes, puisque la providence divine la leur avait donnée ; cependant que, par forme de dédommagement, ceux-ci donneraient aux religieux de Breuil-Benoît un os du bras de saint Eutrope.

BRIEUC (Saint-), en France, chef-lieu du département des Côtes-du-Nord (Bretagne).

On y visitait avec une grande dévotion la chapelle de Notre-Dame-de-la-Fontaine, fondée au XIVe siècle par Marguerite de Clisson, qui lui donna la terre Buette (*Terra beatæ Mariæ*).

BRIOUDE (France), ville de la basse Auvergne, dans le département de la Haute-Loire.

Cette ville se nommait aussi autrefois Brioude-Église, en l'honneur de l'église de saint Julien, martyr, où il y avait un chapitre de chanoines séculiers à qui appartenait la justice et la seigneurie de la ville : c'était le plus noble chapitre de la province, et l'un des plus illustres de France. Au reste, cette ville est fort ancienne, et célèbre dès le Ve siècle par le tombeau de saint Julien le martyr, qui était un grand pèlerinage.

BRIVES (France), ville de l'ancienne province du Limousin, aujourd'hui chef-lieu de sous-préfecture du département de la Corrèze. Elle est si agréablement située qu'on l'a surnommée Brives-la-Gaillarde. C'est une ville ancienne, où Gondebaud, qui se disait fils de Clotaire, fut élevé sur le pavois, et proclamé roi d'Aquitaine en 585. Elle dépendait du Périgord, mais elle en fut détachée sous Charles V pour être réunie au Limousin.

On y remarque, parmi les édifices religieux, l'église de Saint-Martin, qui fut, dès sa première construction, un des principaux monuments de l'art chrétien dans ce pays. D'après ce qui reste, on peut juger que sa forme primitive était circulaire ou un peu allongée du côté de la porte d'entrée, dont le prolongement des nefs a envahi l'emplacement. A l'extérieur comme à l'intérieur du chœur actuel, tout se rattache à la période architecturale du Ve au Xe siècle. Le reste de l'édifice est un mélange de tous les styles jusqu'au XVIe siècle. Le clocher est fort élevé.

Non loin de Brives est l'église de Saint-Antoine, qui date du Ve siècle. Les pierres des murs extérieurs appartiennent au grand appareil. L'abside paraît avoir subi plusieurs changements. Cette partie de l'église est un hémicycle à trois absides en retrait éclairées par des croisées cintrées, sans colonnes et sans archivoltes.

A l'intérieur deux rangs de colonnes ou de pilastres divisent l'espace en trois enceintes dont la plus large est celle du milieu. Le côté droit pour les hommes, et le côté gauche pour les femmes. (*Guide du Voyageur dans la France monumentale*).

BRONITSKOI-YAM (Russie), près de Nowgorod.

« On y voit, dit M. Jules Klaproth (1), dans une belle plaine qui s'étend vers le lac Ilmen, une colline assez escarpée : au sommet s'élève une chapelle. Les paysans voisins prétendent que cette colline a été faite

(1) J. Klaproth, *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, tom. 1, p. 9.



par la main des hommes dans un temps très-reculé : il est effectivement difficile de concevoir comment elle a pu naître, et acquérir, dans une si vaste plaine, une forme si ronde et si régulière. On y trouve d'énormes blocs de granit, qui peut-être y ont été apportés pour construire quelques édifices, et qui n'ont pu l'être qu'avec des peines infinies. Près de la chapelle on rencontre un puits dont l'eau est excellente et, si l'on en croit les paysans, qui guérit beaucoup de maladies : elle ne paraît néanmoins contenir aucune particule minérale. »

BROU (France), dans le département du Loiret.

Gumppenberg compte parmi les Vierges auxquelles le peuple avait une dévotion particulière, Notre-Dame de Brou, dont l'église est un si gracieux chef-d'œuvre.

BROUAY ou BRUAY (France), en Artois, dans le département du Pas-de-Calais, à 9 kil. sud-ouest de Béthune.

On y fait un grand pèlerinage à Notre-Dame-de-Bon-Secours, à toutes les fêtes de la sainte Vierge : mais le plus grand concours a lieu le lundi de Pâques.

BRUAY (France), en Artois (Pas-de-Calais). *Voy.* BROUAY.

BRUGUIÈRES ou NOTRE-DAME DE BRUGUIÈRES (France), dans le Languedoc (Haute-Garonne).

Gumppenberg donne l'image de la sainte Vierge qui y était conservée comme très-vénérée dans le pays, mais sans plus de détails.

BRUNN (Moravie). Les Jésuites de cette ville possédaient autrefois une Vierge, qui passait pour avoir été peinte par saint Luc, comme tant d'autres, et qu'ils avaient surnommée Sainte-Marie-Majeure.

BRUXELLES (Belgique), en allemand *Brüssel*, capitale du royaume, sur la Senne. Elle renferme plusieurs églises fréquentées avec beaucoup de dévotion.

Sainte Gudule, morte au commencement du VIIIe siècle, est la patronne de la ville de Bruxelles. En 1047, son corps fut transféré de la chapelle Saint-Géry dans une nouvelle église que l'on était occupé à construire depuis plusieurs années sur le Molenberg ; elle prit le nom de la sainte. Cette église fut rebâtie de nouveau en 1226, et elle ne fut achevée, telle qu'elle existe aujourd'hui, qu'en 1273. C'est la première paroisse, l'église collégiale et principale de Bruxelles. Elle est située sur une hauteur. Pour y arriver du côté du grand portail, il faut monter trente-neuf marches d'un large et magnifique escalier à plusieurs rampes, avant d'arriver à la grande plateforme de l'édifice. La place sur laquelle elle est bâtie est enceinte d'une belle balustrade et d'une corniche de pierre ; les colonnes sont séparées par des piédestaux surmontés de grosses boules.

L'église est gothique, d'une architecture régulière et imposante ; elle a été construite en forme de croix, avec deux beaux portails collatéraux. Le frontispice est vaste, chargé de sculptures et de bas-reliefs, flanqué de deux grosses tours carrées et très-élevées, qui ne sont pas encore achevées. L'intérieur consiste en une nef et deux bas-côtés. Le chœur, séparé de la nef par un jubé, est entièrement fermé, et l'on peut tourner tout autour au dehors. A chacun des piliers qui séparent les bas-côtés de la nef centrale est attachée une statue colossale. La chaire, faite d'abord pour les Jésuites de Louvain, par Henri Verbruggen d'Anvers, fut donnée à l'église Sainte-Gudule par l'impératrice Marie-Thérèse, après l'extinction des Jésuites : elle fut placée à Bruxelles en 1776. Le grand portail est orné de différentes peintures en grisailles, dont les plus remarquables sont celles de sainte Reguilde et de sainte Charailde, sœurs de sainte Gudule. Le Jugement dernier a été peint sur le vitrail placé au-dessus du grand cadran. Je passe une foule de détails, car de toute cette architecture l'humble chapelle de Notre-Dame de Délivrance est celle qui attire toujours à cette église le plus grand nombre de pèlerins.

L'église Notre-Dame contient une admirable statue de la Vierge en marbre blanc, due au ciseau de Michel-Ange, dit M. A. Jubinal. Il y a dans cette sculpture toute la vieille et énergique inspiration florentine née de Dante, morte devant Raphaël. Cette Vierge, qui tient dans ses bras le *bambino*, a tout l'ascétisme, toute la raideur de l'école byzantine.

BUBASTE (Egypte). Cette ville était illustre dans l'antiquité par le culte qu'on y rendait à Bubastis, la Diane égyptienne ; et ses habitants actuels ont encore conservé les cérémonies antiques de ce culte idolâtrique (*Voy.* TELL-BASTAH). On dit que c'est le temple de Bubastis que le roi Ptolémée Philométor accorda à Onias pour y bâtir un temple sur le modèle de celui de Jérusalem. Dans sa requête au roi d'Egypte, Onias a soin de faire remarquer que déjà de son temps ce temple, qu'il demandait pour y établir le culte de sa nation, était désert, et qu'il n'était plus consacré à aucun dieu égyptien.

BUGLOSE et POY ou POUY (France), près de Dax, dans le département des Landes.

On visite auprès de ce lieu tout ce qui se rattache à la naissance et à la première jeunesse de saint Vincent de Paul : la maison et la chambre même où il naquit, transformée en sanctuaire, le chêne où il allait faire habituellement sa prière, etc.

Saint Vincent de Paul vint au monde en 1576. Tout enfant, il donna des preuves admirables de l'éminente charité qui le distingua toute sa vie et qui ont porté la connaissance de son nom dans l'univers entier. Nous ferons quelques extraits d'un petit livre de M. l'abbé Danos, chapelain de la chapelle même de Notre-Dame-de-Buglose. Nous conservons le style et même la narration animée de l'auteur, qui met toujours son récit en action.

« Mais allons au chêne de saint Vincent de

Paul, cet arbre célèbre et recommandable à juste titre, pour avoir servi d'oratoire et de retraite à un grand saint et à un grand homme, preuve admirable qui témoigne aux générations futures combien sont grands et immortels les souvenirs de la sainteté.

« Aux faits que nous avons déjà recueillis sur notre saint, il convient de joindre ceux qui se rattachent à ce chêne. Monument sacré, la religion de nos pères l'a fait arriver jusqu'à nous avec cette estime et cette considération, qu'il gagne d'âge en âge et naturellement auprès des hommes instruits du fait. Vous le voyez : un mur d'enceinte, avec une claire-voie, l'entoure et le sépare comme une chose sacrée; à mon avis, le laisser confondre avec les choses profanes, c'eût été méconnaître le fait religieux qui semble s'identifier avec lui. Le ciel ne le permit pas; et les hommes ne s'en rendirent point coupables. Mais venons à l'origine de sa célébrité; développons les circonstances.

« On dit que saint Vincent de Paul, lorsqu'il exerçait la profession de pâtre, venait souvent s'abriter sous les rameaux séculaires de ce chêne. Mais cette circonstance n'a rien de commun avec la vénération dont nos ancêtres se sont plu à l'environner, non plus que ce qu'on raconte encore, que le jeune berger montait parfois sur cet arbre afin de ne point perdre de vue son troupeau, qui paissait au loin. Il faut pourtant remarquer (car tout est digne de remarque dans les saints) cette singulière prédilection de Vincent pour le chêne qui devait éterniser sa mémoire et servir de centre à son culte : était-ce l'effet d'un instinct mystérieux, une permission spéciale de la Providence, ou bien n'était-ce qu'un fait sans liaison avec l'avenir? grande matière aux conjectures! Mais j'arrive au problème qui nous occupe en ce moment.

« Quelle est donc la cause de l'estime religieuse qui a été unanimement accordée à ce chêne? la voici : c'est que la profonde cavité creusée par la main du temps fut changée par le jeune Vincent en un véritable oratoire où il allait assidûment prier.

« Si son cœur brûla d'amour pour son semblable, il ne fut pas moins embrasé de l'amour de son Dieu. Vivement épris de la flamme divine, il cherchait à soulager son âme dans les épanchements et les tendres communications de l'oraison; de là le goût de la prière et de la retraite, deux choses qui furent toujours inséparables; car l'âme n'est pas sitôt touchée du désir de la prière, qu'elle se sent à l'instant même attirée vers la solitude.

« Or, le jeune Vincent, cédant à cet attrait, n'eut pas plutôt découvert dans le creux du chêne une retraite paisible, qu'il en fit son oratoire chéri, où il allait souvent épancher et répandre son âme aux pieds de son Créateur. Ses parents l'y surprirent plus d'une fois en prière. On croit même qu'il y fut favorisé de grâces extraordinaires.

« Il aimait tant ce réduit, que même, lorsqu'il menait paître le troupeau dans la lande, il s'y arrêtait : et, tandis que ses moutons paissaient au loin, lui s'y occupait à prier, n'interrompant jamais ses communications avec Dieu que pour veiller, de dessus l'arbre, sur son troupeau : voilà le motif qui détermina les Landais à accorder tant de vénération et d'estime à ce chêne, que saint Vincent de Paul a comme consacré par ses prières.

« Il n'était guère possible qu'il en fût autrement; quoi de plus surprenant, en effet, quoi de plus extraordinaire que de voir un tendre enfant s'y retirer assidûment, comme dans son oratoire, pour y vaquer à la contemplation? Ceux qui en furent témoins ne purent qu'en être extrêmement édifiés et sensiblement touchés. Et lorsque, à la mort du saint, il fut question de recueillir les souvenirs de son enfance, ils ne manquèrent pas de dire, soit par eux-mêmes, soit par la bouche de leurs enfants :

« Ici, dans le creux de ce chêne, dont « l'enceinte n'était pénétrable que par une « issue étroite, Vincent, encore enfant, ve« nait fréquemment se cacher et comme « s'ensevelir, pour être plus libre et plus « tranquille dans la prière. Autant il se dis« tingua, dès l'aurore de sa raison, par toutes « les vertus qui rendent un enfant on ne peut « plus aimable et accompli, telles que la mo« destie, la douceur et l'affabilité, l'amour des « parents uni à la docilité la plus parfaite, « la compassion des malheureux, qui semblait « être née avec lui, et pour ainsi dire, peinte « sur sa figure; autant il se fit remarquer « par son amour sensible pour Dieu, par « son penchant à le chercher, et par sa fer« veur à le prier et à le servir. La piété lui était « si naturelle, qu'on eût dit qu'il l'avait su« cée avec le lait de sa mère, laquelle lui « inspira de très-bonne heure la crainte de « Dieu et son amour. Mais son penchant à « chercher Dieu lui faisait devancer toutes « les leçons de ses parents. Son cœur, sem« blable à la flamme, semblait s'élancer avec « la même impétuosité vers son Créateur. Il « n'avait de repos que lorsqu'il avait le bon« heur de le trouver dans le calme et le si« lence de la solitude. Voilà pourquoi, fuyant « le bruit et le tumulte, il aimait tant à s'en« sevelir dans le creux du Chêne, c'était sa « retraite, son oratoire, comme son petit « sanctuaire. Si ses parents avaient besoin « de lui, ils le trouvaient là. S'ils l'envoyaient « dans la lande à la suite du troupeau, ils « le voyaient s'arrêter là, et toujours là; « pendant que les autres enfants ou jeunes « pâtres s'amusaient et folâtraient, le petit « Vincent se tenait enfermé, uniquement « occupé de la pensée de Dieu, dans la « prière et le recueillement. »

Au même endroit, se trouve le célèbre pèlerinage de Buglose, pèlerinage antique et mémorable, dont nous allons dire quelques mots pris comme ce qui précède, dans la même brochure dont nous avons parlé.

« Voyez-vous, au loin, cette plantation de pins, et, sur le côté, ce bouquet de chênes? Là, sous cet ombrage solitaire, repose

un sanctuaire vénérable, où, sous le nom de Notre-Dame-de-Buglose, la Vierge Mère est honorée d'une manière toute particulière; de tout côté on y accourt: les pèlerins s'y rendent en foule.

« Buglose et Poy formèrent toujours une même paroisse et mirent en commun leurs souvenirs religieux; loin de se nuire, ils se prêtent un mutuel secours, en ce que les pèlerins qui viennent dans l'un des deux villages ne manquent pas d'ordinaire de passer à l'autre; nous en avons la preuve sous les yeux; en effet, que remarquons-nous dans cette foule qui passe? des gens qui commencent ici, aux pieds de saint Vincent de Paul, leurs dévotions, pour aller les continuer aux pieds de Notre-Dame-de-Buglose.

« Dès l'entrée de ce sanctuaire auguste, on sent comme une horreur divine qui saisit et pénètre; l'âme se trouve assaillie par la foule des souvenirs dont le lieu est tout rempli, et les impressions qu'on éprouve sont de la nature de celles qui s'emparent de nous subitement et presque à notre insu.

« On voit un temple élégant, paré, de côté et d'autre, d'images monumentales et symboliques; le retable de l'autel offre aux regards la figure de Notre-Dame tellement rayonnante au milieu des flambeaux ardents, qu'on la prendrait pour une créature vivante; un prêtre vénérable célèbre gravement les saints mystères avec toute la pompe d'une grande solennité. On entend tantôt les chants graves de l'église, tantôt la voix de l'enfance faisant retentir dans les airs les louanges de Dieu, tantôt les accents mélodieux des vierges pieuses modulant avec accord des cantiques ravissants. On a sous les yeux tout un peuple prosterné et attentif. Quel spectacle pour celui qui en est témoin pour la première fois! et l'on se prosterne pour adorer la majesté du Dieu trois fois saint.

« En revenant à l'autel principal, on s'arrête à considérer, avec une attention marquée, l'image sacrée et vénérable de Notre-Dame. Son premier aspect frappe ceux qui entrent dans le temple; en la contemplant de près, on en demeure comme muet et interdit. On ne sait comment se rendre compte de tout ce qu'on remarque de beau et de parfait dans cette merveilleuse statue.

« L'art s'est joué dans cette statue, en y mêlant ensemble toutes les idées de vierge et toutes les idées de mère. C'est une madone avec les grâces ravissantes de la plus belle virginité, et en même temps une matrone avec tous les traits saillants de la noblesse et de la majesté. Cet heureux mélange produit ce qu'il y a de plus beau en fait d'art, et de plus accompli en chefs-d'œuvre. Ensuite on va visiter les autres curiosités de Buglose, et en particulier la chapelle de la Fontaine.

« Buglose, à le considérer d'après les apparences du paysage, n'a rien qui le distingue; il cède même, à cet égard, à beaucoup d'autres endroits; mais Nazareth était bien peu de chose, et cependant là s'opéra le plus grand de nos mystères, l'Incarnation du Fils de Dieu. Bethléem était bien peu de chose, et cependant là naquit le Sauveur du monde, Jésus-Christ; de même, Buglose est bien peu de chose, et cependant il a plu à Dieu de le choisir pour y manifester les merveilles de sa miséricorde, en y faisant honorer d'une manière spéciale sa sainte mère. En d'autres termes, Dieu a voulu que la même Vierge qui fut visitée et honorée par l'ange, à Nazareth, qui fut complimentée et félicitée, à Bethléem, par les anges, les pasteurs et les rois mages; Dieu a voulu que la même Vierge fût par nous, spécialement à Buglose, visitée et honorée, félicitée et complimentée en sa qualité de mère du Rédempteur, ce qui veut dire, en sa qualité de mère de la miséricorde infinie de notre Dieu.

« Mais, comme le ciel a besoin d'images sensibles pour traiter avec l'homme, prisonnier dans un corps matériel et qui ne voit que par les sens, il devenait nécessaire que le pèlerinage de Buglose eût pour terme extérieur une image qui, en frappant les yeux du corps, mît sous les yeux de l'âme l'idée précise de la dévotion, et pût lui servir de symbole.

« Car sans un signe ou une image, que serait-ce que le pèlerinage? comment s'édifierait-il? comment serait-il entretenu? comment passerait-il d'âge en âge à la postérité la plus reculée? Or, ce signe nous fut donné: c'est-à-dire, une image fut choisie par un concours merveilleux de la Providence, afin de faire honorer, à son aspect, la Vierge-Mère triomphante dans le ciel. C'est cette belle et magnifique statue de marbre, que vous avez remarquée sur l'autel principal de la chapelle, et que les anciens désignèrent et nous transmirent sous le nom de Notre-Dame-de-Buglose.

« Or, sur quoi roule ce pèlerinage Il a pour objet principal et immédiat la très-sainte Vierge Marie. C'est elle que les pèlerins viennent honorer: c'est à elle qu'ils recourent: c'est à elle qu'ils adressent leurs vœux et confient leurs besoins, afin que, par son intercession, Dieu les écoute plus favorablement. Mais la dévotion du pèlerinage suppose nécessairement, et par sa nature même, la présence d'un symbole. Qui pourrait, en effet, disconvenir qu'un signe sensible soit indispensable dans ce genre de dévotion, soit pour en déterminer le sens, soit pour la maintenir et la perpétuer? Ce signe, je vous l'ai déjà nommé, c'est l'image vénérable que vous avez remarquée sur l'autel principal de la chapelle, et que les siècles ont fait arriver jusqu'à nous.

« Non-seulement l'image est, dans le pèlerinage, le mémorial de la dévotion, mais elle y est encore comme instrument de la puissance divine. Telle est la religion du pèlerinage, qu'elle tomberait insensiblement sous la force de l'habitude, si elle n'était soutenue par le concours continuel d'une assistance miraculeuse.

« Pour nous en convaincre, ne nous con-

tentons plus de considérer le pèlerinage dans son objet matériel; figurons-nous, comme se passant sous nos yeux, le spectacle de son accomplissement. Qu'est-il sous ce rapport? C'est la foule qui court, qui s'agite, qui se presse, par exemple, vers la chapelle de Notre-Dame-de-Buglose. Mais qui remue la foule? qui l'attire à Buglose? La vue des miracles qui s'y s'opèrent. Que le miracle cesse, le pèlerinage cessera à l'instant : que le miracle persévère, le pèlerinage se maintiendra.

« C'est un principe que les choses se conservent par les mêmes causes qui leur ont donné naissance. Or, le pèlerinage, qui n'est rien autre chose qu'une dévotion extraordinaire, n'ayant pu se fonder à Buglose et autre lieu que par une cause extraordinaire, il faut nécessairement que la même cause y persévère afin de vaincre la force de l'habitude et de surmonter le funeste empire des révolutions et des bouleversements.

« En effet, les pèlerinages ont un glorieux privilége, celui d'avoir traversé les siècles avec leur ferveur primitive. D'où leur vient cet avantage? Est-ce d'eux-mêmes qu'ils le tiennent? S'il en était ainsi, ils seraient eux-mêmes la merveille la plus étonnante. D'où leur vient cet avantage? Du développement non interrompu du principe qui les a constitués. Ce principe fut au commencement le miracle : le miracle s'opère, la foule des pèlerins survient : le miracle ou, pour mieux s'expliquer, l'assistance miraculeuse persévère, le concours n'a pas discontinué.

« Ainsi les signes sensibles qui sont, dans les lieux de pèlerinage, l'objet symbolique de la dévotion, servent en même temps d'instrument à la puissance divine dans les miracles qu'elle y opère.

« Qu'était-ce que la baguette de Moïse? Rien par elle-même : et cependant, en présence de Pharaon et des Egyptiens, elle était toute-puissante. Qu'était-ce que l'arche d'alliance? Rien par elle-même, quoique brillante de richesse et de beauté : et cependant, c'était le sanctuaire d'où le Dieu des vertus manifestait sa gloire, et d'où partait la terreur qui glaçait d'effroi les Israélites. Qu'était-ce que l'humanité sacrée du Sauveur? Infiniment plus que nous ne saurions dire, puisqu'elle était unie personnellement au Fils de Dieu par un lien inénarrable; mais, considérée en elle-même, c'était l'humanité : et cependant, son seul contact opérait les plus grandes merveilles, ainsi que nous le lisons dans le saint Evangile. Qu'était-ce que la cendre vénérable des martyrs? Rien par elle même : et cependant, c'était comme le centre d'action de la puissance divine, et l'histoire ecclésiastique nous apprend que la piété des fidèles y était récompensée par des miracles de tout genre. Il en est de même des signes sacrés du pèlerinage : ils ne sont rien par eux-mêmes, et cependant Dieu s'en sert comme d'instruments pour manifester aux hommes ses miséricordes spéciales. Car qui ne sait les grâces, les faveurs, les protections particulières que les âmes ferventes obtiennent dans les lieux de pèlerinage?

« Voulez-vous savoir la vérité? La voici pure, dépouillée de toute erreur : Dieu évidemment est le maître du miracle; il en est et le principe et l'auteur; il l'opère quand il veut et de la manière qu'il lui plaît. Mais, par une sagesse admirable, qu'il sait proportionner à la faiblesse de nos sens, il se sert d'un instrument visible pour l'opérer, afin de fixer notre attention d'une manière plus positive en lui donnant un objet déterminé.

« Ainsi Dieu veut manifester à Pharaon et aux Egyptiens les merveilles de sa puissance, et porter dans leur âme la terreur de son bras : le fait-il par le signe invisible de sa volonté, en sorte que rien ne paraisse à l'extérieur, en sorte que les Egyptiens se trouvent frappés de plaies terribles, sans savoir ni pourquoi ni comment? Non; ce n'est pas ainsi qu'il jette dans le vague et l'indéterminé l'opération de sa puissance. Il confère une vertu miraculeuse à la baguette de Moïse, afin qu'elle soit à la fois et l'instrument dont il se servira pour frapper les Egyptiens, et un signe certain de l'intervention divine.

« Encore, Dieu veut maintenir parmi son peuple le sentiment intime de sa crainte et de sa religion; à cette fin il symbolise, aux yeux de tout Israël, les terreurs de sa colère et l'éclat imposant de sa majesté. Enfants de Jacob, parlez, dites-nous vous-mêmes quel était ce symbole. Dites-nous pourquoi, l'âme glacée et tremblante, vous vous prosternâtes tant de fois devant l'arche d'alliance, la face contre terre? C'est que cette arche d'alliance était l'organe des menaces du Seigneur et le théâtre de ses redoutables apparitions. Combien de fois ne parut-elle pas en feu? combien de fois ne la vit-on pas étinceler comme la foudre? combien de fois ne l'aperçut-on pas enveloppée d'un tourbillon nébuleux, semblable à un de ces nuages terribles qui annoncent le maître du tonnerre?

« Ainsi, vous voyez qu'il y a relation entre le miracle et le signe sensible. Dieu ne se contente point de jeter les prodiges en présence de Pharaon et des Egyptiens, il se sert d'un instrument visible pour les opérer. Cet instrument c'est la baguette miraculeuse de Moïse. Dieu ne se borne point à tonner sur le camp d'Israël; pour répandre la terreur, il emprunte un signe ostensible. Ce signe, c'est l'arche d'alliance. Ainsi la baguette miraculeuse parmi les Egyptiens, l'arche d'alliance parmi les Hébreux, furent les signes frappants dont Dieu marqua les prodiges de sa toute-puissance.

« En descendant les siècles, nous trouvons dans les annales de la religion un nombre étonnant de miracles opérés par les prophètes, Notre-Seigneur Jésus-Christ, les apôtres et les saints; un peu d'attention suffit pour y découvrir l'intervention d'un signe sensible. Quel est, en effet, celui qui fut opéré autrement? quel est celui que l'on trouva tout fait, sans que l'on s'y attendît? Qu'étaient-

ce que les prophètes et les saints dans les œuvres miraculeuses, sinon de simples instruments? Qu'était-ce même que l'humanité sacrée du Sauveur, sinon encore un instrument, dont le Verbe divin se servit pour démontrer publiquement son pouvoir suprême?

« Je pourrais prouver cette vérité en reprenant miracle par miracle, mais je veux la démontrer d'un seul trait; je pourrais dans le détail amener une évidence de fait; mais je veux produire une évidence de logique.

« En effet, le miracle a, comme toute autre chose, un motif de son existence; c'est-à-dire que, dans les desseins de la Providence, sa production tend à un but, à une fin déterminée. Or, quelle est la fin que Dieu se propose dans le miracle? Celle de rendre témoignage aux hommes extraordinaires, ses ministres, de prouver la divinité de leur mission et de les autoriser auprès des hommes. Eh bien! dans ce cas, il faut nécessairement dans le miracle le concours d'un signe sensible.

« Voulez-vous en voir la raison dans son évidence la plus claire? Figurez-vous Moïse en présence des Egyptiens, Moïse gardant un silence absolu et ne faisant aucun mouvement, et les Egyptiens qui ne s'attendent à rien. Tout à coup les prodiges se multiplient et éclatent de toutes parts; l'épouvante se répand, et le saisissement s'empare de tout le monde. Tous les regards se lèvent, pour se porter, vers qui? serait-ce vers Moïse? L'état de neutralité où je l'ai supposé ne permet pas de le penser. Tout le monde regarderait donc le ciel en tremblant.

« Mais que Moïse arrive, au nom du Dieu vivant, qu'il s'annonce comme son envoyé; qu'il prétende prouver la divinité de sa mission par les prodiges de tout genre, et que de fait, au signe de sa parole et au geste de sa baguette, les prodiges se succèdent, alors les yeux se tournent vers lui: il est l'objet de l'admiration générale; tout le monde voit en lui un homme extraordinaire que le ciel envoie et autorise, un homme incapable de mentir ou d'en imposer, un homme, par conséquent, qu'il faut écouter comme l'oracle de la Divinité.

« Figurez-vous Jésus-Christ devant le paralytique et au pied de la tombe de Lazare, avec la foule qui l'entoure. Rien de sensible ne se passe; aucun geste n'est fait; aucune parole n'est prononcée; on ne s'attend à rien. Tout à coup le paralytique se lève guéri, tout à coup Lazare ressuscite plein de vie. L'admiration serait sans doute à son comble; mais y aurait-il là témoignage pour prouver la divinité du Sauveur? Non, rien ne le ferait soupçonner comme auteur de ces miracles.

« Au contraire, Jésus-Christ s'avance au milieu de la foule attentive, avec sa réputation de thaumaturge. Son air, sa contenance, ses paroles, ses gestes, tout en lui annonce un homme qui s'apprête à quelque chose de grand; et, tandis que tous les yeux sont fixés sur lui, dans l'attente de l'événement, il prononce à haute et intelligible voix: Paralytique, levez-vous et marchez! *Dicit paralytico: Surge et ambula.* Il crie d'une voix éclatante: Lazare, sortez du tombeau! *Voce magna clamavit: Lazare, veni foras!*

« Au son de cette voix, qui est immédiatement suivie de son effet, à la vue du paralytique qui marche, à la vue de Lazare qui sort du tombeau, tout le monde regarde le Sauveur avec une surprise mêlée de stupeur. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous reconnaissent en lui l'homme extraordinaire, l'homme merveilleux, l'homme envoyé du ciel. Les airs retentissent de ses louanges, mille voix célèbrent à l'envi la puissance de son bras, un cri de jubilation se fait entendre: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Honneur et gloire au grand prophète, fils de David!

« Le Fils de Dieu, dans tous les miracles qu'il a opérés, affectait d'y faire paraître les actes de l'humanité. C'était tantôt la parole, tantôt le cri, tantôt le commandement, tantôt la salive, tantôt le toucher. On demande pourquoi il en a agi ainsi, pourquoi au contraire il n'opérait pas par le signe invisible de sa volonté. C'est que le Fils de Dieu avait un fait sensible à prouver, l'*Incarnation*. Sa tâche n'était point de prouver qu'il était le Fils de Dieu, mais de démontrer qu'il était le Fils de Dieu fait homme.

« Or, pour donner cette preuve au monde, il fallait un témoignage d'action; il fallait que l'humanité se montrât dans l'opération des œuvres miraculeuses qui venaient de la Divinité; ou, pour emprunter une comparaison, il fallait que les œuvres miraculeuses fussent comme le miroir où se dépeignissent à la fois et l'humanité et la divinité. Voilà pourquoi Jésus-Christ disait aux hommes: Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à la merveille de mes actions, qui vous témoignent que je suis le Fils de Dieu fait homme.

« Eh bien! si cette vérité est claire, plus claire que le jour, profitons de sa lumière et pénétrons dans les sanctuaires de pèlerinage, particulièrement dans les chapelles qui sont sous l'invocation spéciale de Marie, Notre-Dame. Là, de temps immémorial, opère une assistance miraculeuse; là, dans tous âges et en plusieurs manières, les prodiges se multiplièrent. Faut-il un signe sensible pour nous marquer à quel but et à quel dessein? vous en êtes convenu. Ce signe existe-t-il? nos yeux nous le disent.

« Cette image est un langage muet dont il se sert pour appliquer le miracle à l'extension et au développement du culte glorieux de Marie, afin d'animer notre piété envers elle, et d'encourager notre confiance par la pensée du crédit puissant dont elle jouit dans le ciel.

« Je pourrais en rester là, mais je veux donner une conclusion. Y a-t-il des signes sacrés, des emblèmes, dans les sanctuaires de pèlerinage? Evidemment, de toute nécessité. Que sont ces signes? Rien par eux-

mêmes, encore une fois rien par eux-mêmes, trois fois rien par eux-mêmes ; je voudrais pouvoir crier à satiété aux oreilles calomnieuses : Rien par eux-mêmes. Mais, en tant qu'ils sont les signes dont Dieu se sert pour se communiquer à nous, ils doivent nous être chers, précieux, vénérables. Pourquoi? Parce qu'ainsi le furent-ils dans tous les siècles, principalement dans l'ancienne loi, où nous voyons, chez le peuple juif, tant de respect, tant de vénération pour les symboles de l'alliance. Pourquoi encore? parce que, s'il est permis de chérir et de vénérer la Bible, tout autre signe, qui va à la même fin et au même but, peut jouir du même avantage.

« Le pèlerinage a, par rapport à nous, deux grands avantages, lesquels méritent d'autant plus notre examen et notre considération, qu'ils sont les traits les plus frappants que nous puissions avoir de la bonté et de la sagesse de notre Dieu.

« Premièrement, Dieu, outre les miracles qu'il a opérés en faveur du christianisme par Jésus-Christ et les apôtres, a voulu établir dans son Eglise comme une permanence de miracles, afin de mettre au sein de cette même Eglise une lumière éclatante, qui la fit discerner comme véritable entre toutes les autres, qui sont fausses. Il ne faut qu'une simple notion de l'histoire ecclésiastique pour être en état de comprendre cette vérité.

« Depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, il s'est opéré un grand nombre de miracles sur tous les points du monde chrétien. Qui pourrait compter ceux qui se sont faits dans les chapelles vénérables de la très-sainte Vierge, et au tombeau des saints qui jetèrent dans le monde un grand éclat de vertu et méritèrent les suffrages de la canonisation publique? Il a donc existé dans tous les siècles une permanence de miracles, comme une lumière au sein de la véritable Eglise ; et cette permanence de miracles s'est particulièrement manifestée dans les lieux de pèlerinage : car là où éclate le miracle, là aussi s'établit le concours ou le pèlerinage. L'un amène l'autre, l'un est la suite de l'autre, comme on le voit en lisant l'histoire de la religion.

« Secondement, l'habitude fut toujours signalée comme très-funeste. Les savants s'accordent à dire que de toutes les choses elle est celle qui influe le plus sur l'homme. Les raisons sur lesquelles ils appuient leur assertion sont simples et naturelles; je me dispense de les reproduire. Seulement je distingue avec eux deux sortes d'habitude, celle du cœur et celle de l'esprit. L'habitude du cœur regarde les bonnes ou mauvaises mœurs; et, selon l'application que nous en faisons librement, ou nous persévérons dans le bien ou nous persistons dans le mal.

« L'habitude de l'esprit n'est, à proprement dire, qu'une faiblesse, une lassitude, une inconsidération : c'est l'âme qui cesse d'être attentive, par l'habitude qu'elle a de voir les mêmes choses; c'est l'âme qui cesse d'être frappée, par l'habitude qu'elle a de considérer les mêmes événements ; c'est l'âme qui cesse d'être accessible à l'admiration, par l'habitude qu'elle a de contempler les mêmes merveilles. Cette habitude va si loin, que l'on dirait qu'elle tient nos yeux pour nous empêcher de voir et d'apprécier les choses qui devraient le plus fixer notre attention et notre curiosité.

« Pour vous démontrer les tristes effets de l'habitude, je ne porterai point votre esprit sur les grandes merveilles du ciel et de la terre, qui passent sans cesse sous nos yeux, mais, dit l'Apôtre des nations, avec le regret de passer toujours inaperçues, toujours inappréciées, et de nous laisser aussi froids et aussi indifférents que si elles ne nous concernaient point. Je ne vous dirai point que les merveilles du firmament, en particulier, exécutent, à la gloire du Créateur, un concert de louanges capable de nous ravir et de nous transporter, si la stupidité de l'habitude ne nous rendait insensibles. Je ne vous dirai point que c'est à peu près inutilement pour l'homme que le jour publie au jour la puissance de la parole divine, et que la nuit redit à la nuit l'économie de la sagesse éternelle. En vous le disant, je ne serais que trop dans le vrai, mais je n'arriverais pas à mon but. Il faut que je vous montre l'habitude en matière de religion, afin de vous faire admirer le remède apporté à un si grand mal par la sagesse même de Dieu.

« Imaginez-vous la grande famille du christianisme, formant ces petites familles qu'on appelle paroisses; et figurez-vous dans chaque paroisse la plaine et le lieu sacré : la plaine, où s'agitent bruyamment les affaires de la terre; et le lieu sacré, où se traitent les intérêts du ciel ; quel spectacle ! dans la plaine, nous remarquons çà et là la foule qui va, revient, s'agite, se tourmente : d'un autre côté, au milieu du tourbillon du siècle, apparaît, calme et silencieux, le sanctuaire de la Divinité, comme ce rocher que les vagues couvrent d'écume pendant la tempête sans lui communiquer leur agitation tumultueuse. Ce sanctuaire n'est pas unique, comme dans la Judée ; mais il est multiplié en nombre infini, dans les villes, les cités, les bourgs et les hameaux ; quelle bonté de la part de Dieu ! Ainsi voyons-nous l'accomplissement de ce qu'il a prédit lui-même : *Voici qu'une hostie pure va être offerte à la gloire de mon nom dans tous les lieux* du monde.

« Mais les sanctuaires ont-ils de quoi nous frapper, de quoi nous impressionner et nous pénétrer d'une sainte frayeur? Oui, si l'attention ne succombait pas sous la force de l'habitude. Quoi de plus imposant, en effet, que la multitude des édifices religieux, les basiliques, les églises, les oratoires ! quoi de plus majestueux que la perspective de ces flèches orgueilleuses, qui semblent toucher au ciel, comme pour dire à l'homme : *Voilà l'origine du christianisme.*

« Avançons-nous... pénétrons-nous jusque

dans l'enceinte du sanctuaire? Nous n'avons pas plutôt franchi le seuil que nos yeux se trouvent subitement assaillis par une foule de symboles : l'autel sur lequel le Dieu de majesté s'immole; le tabernacle, où il réside nuit et jour; la croix ou labarum, où figure le monogramme de la rédemption; les anges adorateurs, qui, par leur posture, semblent toujours s'incliner et se prosterner pour nous inviter à nous incliner et à nous prosterner nous-mêmes; les tableaux où sont représentés les combats et les triomphes des saints; enfin mille signes frappants capables de porter dans nos âmes les impressions de la religion. Que dirai-je de la majesté de nos cérémonies? Que dirai-je des pompes et des solennités qui accompagnent la célébration de nos mystères? Que dirai-je surtout de la grandeur et de la sublimité de ces mystères?

« Mais quel est le but que je me propose en faisant ressortir ici la redoutable majesté du sanctuaire? C'est de mieux vous faire sentir les suites déplorables de l'habitude. En effet, de quoi sommes-nous témoins, lorsque nous parcourons en esprit le monde? Nous voyons la foule, qui va, revient, se précipitant aveuglément à la poursuite de la bagatelle. Lève-t-elle les yeux sur ces sanctuaires, qui tranchent et l'emportent sur les autres édifices par leur forme et par leur grandeur, sur ces sanctuaires, où règne la silencieuse présence de la Divinité, où repose le trône de la grâce et de la miséricorde, où les souvenirs de l'homme se déroulent depuis son origine jusqu'à sa fin dans l'éternité? Jamais ou presque jamais : elle les voit, et à force de les voir, elle ne les voit plus.

« Ce n'est pas que nos églises soient tout à fait désertes, ce n'est pas qu'un grand nombre n'y pénètre : mais y remarquons-nous cette attention, ce respect, ce saisissement, que doivent inspirer la présence de la Divinité et la grandeur de nos mystères? Les âmes attentives et pieuses sont rares, même au pied des autels.

« Mais, qu'est-ce que je gagne à faire connaître les tristes influences de l'habitude? J'y gagne un grand avantage, celui de pouvoir faire admirer la bonté et la sagesse de Dieu, dans le pèlerinage même. En effet, qui pourrait retenir son admiration, en voyant avec quelle bonté et quelle sagesse Dieu dispense ses œuvres?

« Dans l'ordre de la nature, afin de se faire connaître et de glorifier de l'homme raisonnable, sa créature, il jette sous ses yeux un monde de merveilles qu'il fait briller sans cesse dans la vaste étendue de l'univers. Mais, voyant que ces merveilles, à force de briller et par l'habitude que nous avons de les voir, nous laissent inattentifs et indifférents, il fait paraître de temps en temps des phénomènes qui, par leur apparition subite, frappent et attirent l'attention générale.

« Dans l'ordre de la grâce, afin d'avoir notre cœur, Dieu s'est choisi dans toutes les paroisses, c'est-à-dire dans tous les lieux du monde chrétien, un sanctuaire où il réside, je ne dirai pas avec les terreurs de la Divinité, mais avec toutes les amabilités de la miséricorde; où il descend sur l'autel, je ne dirai pas avec la sévérité d'un juge, mais avec toute la douceur de l'agneau immolé pour notre salut; où il établit son trône, je ne dirai pas avec l'appareil imposant de la majesté royale, mais avec les insignes de la paternité, appelant avec bonté tous ses enfants au partage de ses dons.

« Mais, voyant que ce sanctuaire, malgré tout ce qu'il renferme de touchant et de terrible, finit presque par ne plus rien dire à notre cœur, blasé par l'habitude; voyant que les cérémonies religieuses, malgré l'appareil imposant de leur pompe et de leur solennité, perdent insensiblement de cet attrait qui touche et captive, que fait-il? quitte-t-il la terre pour remonter au ciel? O bonté de mon Dieu, que vous êtes ineffable! il va, au loin, se choisir un autre sanctuaire, *le sanctuaire du pèlerinage*, où il fait résonner la voix terrible de son tonnerre, c'est-à-dire des miracles, dont le retentissement appelle et attire la foule empressée des pèlerins.

« Ce sanctuaire privilégié, il le multiplie assez pour qu'il soit à la portée de tout le monde : mais il le place dans un assez grand éloignement pour que l'habitude ne puisse pas y exercer son funeste empire. C'est une grâce de choix, un don de son cœur, il en fit présent à tous les âges de son Eglise. Car en même temps que les églises s'édifièrent dans toutes les paroisses, en même temps s'élevèrent de loin en loin, dans toutes les provinces du monde chrétien, les sanctuaires privilégiés du pèlerinage; les siècles passent, les générations se succèdent : mais au milieu de l'instabilité des choses humaines, les œuvres divines restent stables et permanentes. En tout temps Dieu fit paraître les phénomènes de la nature, pour prévenir la léthargie de l'habitude, qui nous laisse insensibles au spectacle magnifique de l'univers : en tout temps aussi, Dieu a fait entendre sa voix solennelle dans les lieux privilégiés de pèlerinage, tels que les chapelles de Notre-Dame, les tombeaux des apôtres ou martyrs...., pour empêcher que l'habitude nous rende indifférents aux choses du salut.

« Pour confirmer ce que je viens de dire, je voudrais pouvoir vous retracer au naturel le spectacle d'édification, que le pèlerinage a mille fois mis sous mes yeux dans la vénérable chapelle de Notre-Dame de Buglose, où l'on accourt de tous les points de la province. J'ai vu des pélerins donner, de si loin qu'ils apercevaient le sanctuaire, des marques si extraordinaires de piété, qu'il eût été bien difficile d'y rester insensible. Je les ai vus, les uns se prosterner, d'autres se traîner à genoux, un grand nombre se déchausser par respect, et tous avancer avec enthousiasme, l'esprit vivement appliqué à la pensée de Dieu et de Marie : tant la religion, lorsqu'elle peut se développer sans les entraves de l'habitude, a de puissance pour

saisir et pénétrer les hommes, naturellement religieux.

« Encore ne sont-ce là que les dehors de la dévotion. Pour voir le sentiment religieux dans tout son développement, il faut venir le considérer au pied même de l'autel de Notre-Dame. Mais, mon Dieu, qui pourrait raconter les ineffables secrets de votre grâce? Qui pourrait dépeindre les sentiments de respect et de saisissement, de piété et de ferveur, de tendresse et d'amour, qui se succèdent dans les âmes, en présence de ces pieux symboles que vous consacrez vous-même par les œuvres de votre droite? Qui pourrait exprimer les douces émotions, les saints tressaillements, qui descendent en quelque sorte de l'autel et de l'image antique de Notre-Dame dans les âmes qui les considèrent. Ce sont là les secrets de la vie divine et surnaturelle : nous pouvons les sentir, non les raconter.

« Et voilà la disposition avec laquelle j'ai souvent contemplé ce spectacle de piété et d'édification. Vous dirai-je que plus d'une fois j'ai cherché à connaître jusqu'à quel point la pensée du pèlerinage agissait sur les âmes; que j'ai voulu voir et examiner de près les phénomènes de la grâce? Oui, j'ai vu, au pied de l'autel de Notre-Dame, des âmes tellement émues et touchées, tellement vaincues par le sentiment religieux et absorbées dans la pensée de Dieu et de Marie, que moi, qui étais là en observation les larmes aux yeux, je me plaisais à admirer en elles les triomphes d'une pensée neuve, d'une pensée présente, d'une pensée qui agit et se développe pleinement et librement, lorsqu'elle est affranchie des entraves de l'habitude. Et je me demandais pourquoi les hommes, inattentifs sur tel point, sont attentifs sur tel autre; pourquoi, insensibles à la vue des merveilles de l'univers, ils sont transportés à l'apparition des phénomènes; pourquoi, froids et indifférents dans tel sanctuaire, ils sont pleins de ferveur et de piété dans tel autre. Hélas! me disais-je ensuite, avec saint Augustin, c'est que les choses ordinaires et communes, quelque grandes qu'elles soient d'ailleurs, nous fatiguent et nous lassent par leur continuité; et les choses rares et extraordinaires nous remuent et nous surprennent par leur nouveauté; et, levant mon cœur à Dieu, je ne savais comment lui témoigner ma vive reconnaissance, louant, bénissant sa bonté et sa sagesse, d'avoir été au-devant de ce besoin d'extraordinaire qui domine si impérieusement notre nature en donnant pour aliment à notre curiosité les phénomènes dans l'ordre physique, et dans l'ordre religieux les pratiques saisissantes du pèlerinage.

« L'attrait du pèlerinage s'est fait sentir dans tous les âges : les preuves historiques qui nous en restent ne permettent pas d'en douter.

« Dans l'ancien testament, d'après la loi de Dieu, les Israélites ne manquaient point aux fêtes de Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, d'accourir à Jérusalem de toutes les parties de la Palestine, afin d'offrir leurs vœux, leurs prières et leurs sacrifices dans le temple fameux bâti par Salomon, où Dieu manifesta plus d'une fois la grandeur de sa majesté et de son pouvoir suprême.

« Nous lisons dans l'Évangile que Marie, et Joseph, son époux, observaient fidèlement cette loi : ils allaient tous les ans à Jérusalem visiter le temple du Seigneur. Jésus-Christ, notre Sauveur, les y accompagnait, et ce fut dans un de ces pèlerinages qu'à l'âge de douze ans il resta, à l'insu de ses parents, au milieu des docteurs, qu'il étonna et par l'opportunité de ses questions et par la sagesse de ses réponses.

« Dans le christianisme, sitôt que la paix fut rendue à l'Église par la conversion de l'empereur Constantin le Grand, on vit un nombre presque infini de pèlerins venir des extrémités de la terre, à Nazareth, à Bethléem, à Jérusalem, afin d'adorer Jésus-Christ sur les lieux mêmes où sa charité, expansive à l'infini, consomma pour nous les mystères de la rédemption.

« Il serait difficile d'exprimer tout ce que l'on sentait de joie et de bonheur, lorsque, arrivé sur la terre sainte, l'on voyait enfin la maison où le Messie fut conçu, l'étable où il naquit, la crèche qui lui servit de berceau, les langes qui l'enveloppèrent, les lieux où il porta ses courses évangéliques et où il opéra tant de prodiges d'amour, la montagne du Calvaire où il répandit son sang pour le salut du genre humain; le sépulcre où il fut déposé, le mont des Oliviers d'où il monta au ciel, etc....

« Parmi le peuple se faisaient remarquer les têtes couronnées et les personnes de distinction. Sainte Hélène, mère de Constantin, fit le pèlerinage de Jérusalem, où elle laissa des marques de son insigne piété. Par ses soins, les lieux saints furent purifiés et dépouillés de tous les simulacres profanes que les idolâtres y avaient élevés. Par ses largesses, plusieurs magnifiques églises furent bâties, entre autres celle du Saint-Sépulcre, où fut déposée la vraie croix, nouvellement découverte, et celle de Bethléem, à l'endroit même où se trouvait l'étable.

« L'histoire nous apprend que l'empereur Théodose le Grand fit le voyage de la terre sainte par principe de piété et de religion. L'impératrice Eudoxie, épouse de Théodose le Jeune, le fit deux fois par vœu; et elle eut le bonheur de finir ses jours près des lieux saints, dans les pratiques de piété et les bonnes œuvres.

« Saint Jérôme, dans la Vie de sainte Paule, nous a laissé une description des voyages que cette illustre dame romaine fit dans tous les lieux de la Palestine, avec les sentiments de piété et de foi qui caractérisaient son âme naturellement élevée, et avec la profusion d'aumônes et de largesses que ses grands biens lui permettaient de répandre sur son passage.

« Les Mélanie, et nombre d'autres dames romaines très-distinguées, entreprirent le

même voyage, passèrent la mer, affrontèrent tous les dangers, pour avoir la consolation de voir et de visiter la terre que le Fils de Dieu, fait homme, avait honorée de sa présence.

« Ce furent ces pèlerinages qui donnèrent lieu aux célèbres croisades qui armèrent la chrétienté, dans le dessein de retirer les lieux saints de la puissance des infidèles. Les empereurs, les rois, et grand nombre de princes très-puissants s'engagèrent par vœu dans cette milice. Mais, entre tous, celui qui se distingua le plus par la sainteté de sa vie, fut l'illustre Louis, roi de France, neuvième du nom.

« Ce pieux monarque se voua deux fois pour le recouvrement du saint sépulcre, qui était retombé au pouvoir des infidèles. Il passa en Palestine avec une puissante armée. Vous connaissez le résultat des deux expéditions ; Dieu se contenta de ses bonnes intentions. Mais si saint Louis n'eut pas la satisfaction de voir le sacré monument du Sauveur et d'y entrer nu-pieds, à l'exemple de l'illustre Godefroi de Bouillon, qui l'avait conquis sur les Sarrasins, et qui fut le premier roi chrétien de Jérusalem, il eut du moins la consolation de visiter l'église mémorable de Nazareth, bâtie à l'endroit même où l'ambassadeur céleste porta à Marie la nouvelle qu'elle avait été choisie entre toutes les femmes pour être la mère du Fils de Dieu.

« Il s'y rendit la veille de l'Annonciation ; de si loin qu'il aperçut Nazareth et son église, il sentit son âme vivement émue par un mouvement spontané de piété ; il descendit de cheval, se mit à genoux et se prosterna pour adorer le Verbe incarné. Il fit ensuite le reste du chemin à pied, quoique ce jour-là il eût jeûné au pain et à l'eau et beaucoup fatigué. Il assista à tout l'office divin, qui fut immédiatement célébré avec toute la solennité du chant et des cérémonies. Il édifia tout le monde par la piété de son recueillement et de sa ferveur ; mais il voulut s'édifier lui-même, en recevant son Sauveur, là, où Marie, la femme prédite depuis l'origine du monde, le reçut dans ses chastes entrailles.

« O pèlerinage, que vous avez de puissance pour toucher et édifier ! Votre pensée est une de ces pensées de choix que Dieu tire du trésor des grâces : votre victoire est la ferveur du sentiment religieux, mené à la plénitude du développement.

« Avant de commencer le récit des faits et des événements qui constituent essentiellement l'histoire de la chapelle de Notre-Dame de Buglose, je ne crois pas hors de propos de coordonner la matière et de la préciser : mon récit n'en sera que plus facile et plus clair. Qu'est-ce donc que le pèlerinage de Notre-Dame ?.... Existait-il avant les guerres de religion ?.... Que devint-il à cette époque ?.... Fut-il détruit et interrompu ?.... Et combien de temps ?.... Se reconstitua-t-il dans la suite ?.... Et par quel événement, par quel concours ?.... Quelle fut son existence et sa célébrité jusqu'à la révolution française de 1789 ?.... Fut-il alors interrompu ou traversa-t-il intact la tourmente révolutionnaire ?...

« De là cinq époques du pèlerinage, qui se classent comme d'elles-mêmes. Dans la première, j'examinerai son antériorité aux guerres de religion, et son antiquité. Dans la seconde, je montrerai avec quelle fureur et quelle rage les sectaires de Luther et de Calvin vinrent renverser de fond en comble la chapelle de Notre-Dame. Je décrirai, dans la troisième, le concours merveilleux que la Providence daigna prêter pour reconstituer la dévotion de la Vierge. La quatrième nous fera admirer la grande vogue et la grande célébrité du pèlerinage, durant près de deux siècles. Enfin, j'aborderai la cinquième, pour raconter ce qui se passa à Buglose pendant la terrible révolution de 1789.

« Le pèlerinage de Notre-Dame de Buglose est une de ces choses anciennes qui se perdent dans la nuit des temps. L'antiquité en est telle, qu'il est impossible d'assigner avec précision l'époque de son origine, la merveille du fait qui contribua à le fonder, et les progrès qu'il obtint dans le cours des âges. Ce qui ne contribue pas peu à l'obscurité, dit l'historien de Notre-Dame, c'est que les titres et les garanties de la dévotion périrent au milieu des ruines et des flammes où les ennemis de la religion ensevelirent la chapelle, en 1570.

« Cependant une tradition très-respectable, religieusement conservée jusqu'à nos jours, porte qu'anciennement il y avait, à Buglose, un sanctuaire vénérable, où l'on voyait l'image de Notre-Dame, la même que nous avons et vénérons aujourd'hui. La même tradition, dit l'historien de Notre-Dame, nous apprend que cet antique sanctuaire jouissait au loin d'une grande célébrité, au point que l'on y voyait accourir, de toute la province, la foule empressée des pèlerins, de plus, que cette célébrité se conservait et croissait même au milieu des miracles que le ciel opérait en faveur des chrétiens fervents, par l'intercession de Marie, mère de Dieu. Alors, sans contredit, Buglose portait un autre nom, le nom de *Buglose* venant d'un événement postérieur.

« Les événements et les faits s'enchaînent et se classent d'une manière certaine et plausible depuis l'année 1620. Nous les lisons dans l'histoire : le premier historien de la chapelle fut M. Mauriol, supérieur des lazaristes à Buglose, qui écrivit en 1726. Son ouvrage fut retouché et réimprimé, en 1779, par les soins des lazaristes.

« Quand le pèlerinage de Buglose n'aurait que le seul privilége de remonter à l'année 1620, il jouirait déjà d'une vénérable antiquité, mais le renouvellement qui s'en fit alors révèle son antériorité. Quoi qu'il en soit de son ancienneté, le nom de Notre-Dame a été changé, dans la suite des temps, en celui de *Buglose*, et cette nouvelle dénomination vient d'un événement postérieur,

« Le nom de *Buglose*, mot grec qui signifie *langue de bœuf*, résume en lui-même tout le mystère de l'événement qui, en 1620, ouvrit

ici une ère nouvelle. Vous me demandez de vous l'expliquer : je ne m'y refuse point. Il entre dans mon dessein de vous en parler. Mais, comme de vous en parler à l'heure même serait anticiper sur la narration des faits, je me réserve de le faire en son lieu.

« La destruction de l'antique chapelle de Notre-Dame-de-Buglose remonte à ces temps malheureux où les calvinistes répandirent, dans le royaume de France, tant de ruines et de ravages, et le mirent à deux doigts de sa perte. Tel fut le caractère déplorable de l'hérésie, que, presque dès sa naissance, elle se signala également et par les trames et les complots qu'elle ourdit contre notre patrie, et par la guerre cruelle et sanglante qu'elle fit à l'Eglise de Dieu.

« Les huguenots, comme tous les sectaires, employèrent la voie des armes pour se faire valoir. Comme des furies échappées de l'enfer, ils se répandirent dans plusieurs provinces, principalement dans la Guienne et le Béarn. Ils les parcoururent le fer à la main, laissant partout des traces de leur fanatique fureur. Qui pourrait décrire les désastres que leur main sacrilége multiplia partout où ils furent vainqueurs ? Ils ruinèrent les églises, renversèrent les autels, brûlèrent les reliques, brisèrent les images, massacrèrent les prêtres : il n'y eut rien de sacré qu'ils ne profanassent.

« Le parti hérétique était puissamment soutenu. Jeanne d'Albret, reine de Navarre et souveraine du Béarn, s'en était déclarée le chef, et cela pour satisfaire sa haine et sa vengeance contre l'Eglise romaine. Guidée par l'esprit mauvais, elle employa tous les artifices de la ruse et de la violence pour faire cesser l'exercice de la religion catholique dans ses Etats.

« A cet effet, dit l'historien de Notre-Dame, d'après l'histoire du Béarn, elle donna, en 1569, au comte de Montgommeri, le commandement d'une puissante armée, qui, partout où elle passa, laissa, au milieu des flammes et des ruines du sanctuaire, le souvenir de ses tristes victoires. Le Béarn alors, en perdant en partie ses édifices religieux, ses sanctuaires, ses églises, ses basiliques, vit périr et crouler à terre les monuments que la piété de ses ancêtres avait élevés à la foi catholique. Mais, pour comble de malheur, au milieu de toutes ces ruines, disparut la célèbre et mémorable chapelle de Notre-Dame-de-Bétharram, située au pied des Pyrénées, dans le diocèse de Bayonne.

« On assure que ce fut dans ce temps calamiteux que ces hérétiques étendirent leur fureur sur la Chalosse et les contrées voisines, en haine de ce que le catholicisme s'y conservait dans toute sa pureté, et que, dans une de leurs incursions, ils renversèrent de fond en comble l'antique chapelle de Notre-Dame. S'ils y avaient trouvé l'image de la Vierge, ils l'auraient sans doute mise en pièces, ainsi qu'ils faisaient de toutes celles qui tombaient sous leurs mains.

« Mais Dieu, qui se joue du dessein des impies et qui voulait faire honorer, dans cette image, la reine du Ciel, prit soin de la soustraire à leur fureur, en inspirant à quelques fidèles fervents le même zèle qui anima autrefois le prophète Jérémie : c'est-à-dire, de même qu'autrefois le prophète Jérémie, pour soustraire l'arche d'alliance au fer destructeur des Chaldéens, alla la cacher dans une caverne de la montagne même d'où Moïse avait vu l'héritage du Seigneur, de même quelques pieux fidèles, avant l'arrivée des soldats calvinistes, enlevèrent la statue de Notre-Dame et allèrent secrètement la cacher au milieu des broussailles d'un marais, desséché depuis, à trente ou quarante pas de l'endroit où est aujourd'hui la petite chapelle de la Fontaine.

« Les hommes qui, en 1570, vinrent avec empressement enfouir dans le marais l'image précieuse de Notre-Dame, afin de la préserver de la destruction d'autant plus imminente, que les huguenots accouraient le fer à la main et la rage dans le cœur, n'eurent pas la consolation de voir les choses tourner à la gloire de la Mère de Dieu et à la confusion de ses ennemis : la mort étant venue les frapper avant la fin de la persécution que les iconoclastes firent régner près d'un demi-siècle, ils emportèrent dans la tombe, comme autrefois le prophète Jérémie, le secret du lieu où ils avaient caché le trésor ; en sorte que l'image vénérable de Notre-Dame avait entièrement disparu de la mémoire des hommes, ou si on y pensait encore, c'était pour déplorer sa perte, qu'on regardait comme certaine.

« Les choses étaient en cet état, lorsqu'en 1620, dans l'année précisément où Louis XIII, de glorieuse mémoire, vint en personne dans le Béarn, pour y rétablir l'exercice public de la religion catholique, un événement merveilleux rendit à la piété des fidèles le précieux trésor qui avait été confié au marais.

« Il arriva alors qu'un jeune pâtre de la paroisse de Poy, ayant coutume de mener paître son troupeau dans la lande, près du marais, observa qu'un de ses bœufs s'écartait de temps à autre, entrait dans le marais, s'enfonçait au milieu des broussailles, et y poussait des mugissements si violents qu'on l'eût dit aux prises avec quelque chose d'extraordinaire. La chose s'étant renouvelée à plusieurs reprises, l'attention du pâtre fut vivement éveillée. Il eut peur ; rien de plus naturel : la rencontre était propre à frapper son imagination.

« Curieux néanmoins de connaître la cause d'un événement si contraire aux règles ordinaires, mais n'osant approcher du marais, il monta sur un chêne, d'où, à son effroi et saisissement, il crut apercevoir à travers les broussailles une espèce de forme humaine, que le bœuf tantôt couvrait de ses mugissements et tantôt semblait se plaire à lécher. Effrayé, il descend promptement de l'arbre, et, hors de lui-même, il court répandre la nouvelle de l'événement qui a causé son émoi.

« A l'instant les notables de Poy et M. Dussin, alors curé de la paroisse, sont avertis. Un conseil est tenu ; le pâtre est interrogé; et, de l'avis de tout le monde, une commission est nommée pour aller, sur les lieux mêmes, explorer la chose singulière cachée dans le marais. Ainsi s'accomplissaient les desseins de la Providence qui, à la honte des iconoclastes modernes, voulait rétablir, dans son image même, la célèbre dévotion de Notre-Dame.

« Les membres de la commission étant arrivés près du marais, leur premier soin fut de se frayer un chemin sur le limon, au travers des broussailles. Dès le premier pas ils ne purent se défendre de cette terreur vague qu'on éprouve malgré soi lorsqu'on va à la recherche d'une chose extraordinaire, surtout si cette recherche est déterminée par quelque événement qui tienne tant soit peu du prodige. Ils se pressent néanmoins, ils se hâtent, et après bien des efforts pour s'aplanir la route, ils arrivent enfin auprès de l'image.

« Quelle fut leur surprise ! combien grand fut leur étonnement de voir, dans un marais, une statue de marbre, belle et parfaitement bien conservée, tenant entre ses bras l'enfant Jésus, et à moitié ensevelie dans la boue ! Il leur fallut du temps pour la reconnaître. Mais, à la réflexion et au souvenir du pèlerinage qui avait autrefois existé, les vieillards de la commission ne tardèrent point à se la remettre, et dirent sans hésiter : *Voilà l'image de l'ancien pèlerinage, l'image de Notre-Dame même.*

« Il serait difficile de retracer ce qui se passa dans l'âme de ces hommes, et de tous ceux qui accoururent au bruit de la découverte. Au milieu des transports, la vérité se manifestait par les accents les plus naïfs, ordinaires au peuple. Les vieillards, qui avaient vu l'ancienne chapelle détruite par les huguenots, s'écriaient en voyant l'image : *C'est bien Notre-Dame !.... oui !.... voilà l'enfant Jésus entre ses bras ; c'est elle-même, elle a si peu changé, que c'est un miracle qu'elle se soit conservée si longtemps dans la boue du marais, sans se détériorer ni se défigurer. Oh ! si les temps anciens revenaient !..., oh ! si le pèlerinage pouvait reprendre son ancienne ferveur !....* Ces accents et d'autres semblables venaient constater l'identité de l'image et confirmer la vérité du fait merveilleux.

« Bref, en 1630, l'image de Notre-Dame fut retirée du marais et placée, avec toute la décence convenable, à l'endroit même où fut bâtie dans la suite la petite chapelle de la Fontaine. L'histoire de cet événement est représentée au naturel dans un tableau qui figure sur l'autel de cette chapelle.

« Je vous ai montré l'image de Notre-Dame retirée du marais et placée à quarante pas de là sous un petit couvert. On ne se hâta pas de la retirer de ce lieu ; on voulut laisser au ciel le temps de se déclarer : ainsi le réclamait la prudence chrétienne, lente dans sa marche. On espérait qu'un premier prodige serait le prélude de beaucoup d'autres, et que par là on en viendrait à connaître les desseins particuliers de la Providence : on ne se trompa point.

« Le bruit de la merveilleuse invention de l'image de Notre-Dame, dit l'historien de Buglose, se répandit rapidement dans toute la province, comme l'annonce de ces événements publics qui réveillent puissamment les esprits. Sitôt qu'on eut entendu nommer l'ancienne Notre-Dame, devenue Notre-Dame-de-Buglose, sitôt qu'on eut appris l'histoire touchante de sa découverte, l'attention générale se tourna vivement vers la très-sainte Vierge, régnant au plus haut des cieux, et donnant sur la terre des marques sensibles de sa bonté et de son crédit puissant auprès de Dieu.

« On fut avide de visiter les lieux où le ciel se déclarait en sa faveur. On s'empressa, on arriva en foule, le concours fut immense : le peuple fidèle était impatient de se dédommager de la privation qu'il avait vivement sentie pendant cinquante ans, et le ciel prenait plaisir à donner à la Mère de Dieu, notre mère, l'avantage sur les iconoclastes protestants, ses ennemis, en relevant avec éclat son culte, là même où ils avaient prétendu l'anéantir.

« Quoi qu'il en soit, dit l'historien de Notre-Dame, la foule fut innombrable, la confiance sans borne et les effets merveilleux. Presque chaque jour amenait quelque nouveau miracle. En moins d'une année on en constata vingt-quatre par des actes très-authentiques, que l'histoire conserve.

« Mais ceci demandait, d'une manière toute spéciale, le sceau de l'autorité ecclésiastique, sans lequel on court risque de tomber dans l'erreur ou la superstition. L'évêque de Dax, déjà informé, se transporta sur les lieux avec son chapitre, afin de prendre par lui-même connaissance des événements, des faits et des miracles. Il vérifia le tout avec une scrupuleuse exactitude et selon les formes du droit. Enfin, après avoir reconnu le doigt de Dieu, jugeant que l'image de la Vierge n'était pas dans un endroit assez décent, il ordonna qu'elle serait transportée dans l'église paroissiale de Poy.

« Cette translation se fit avec l'éclat d'une pompe religieuse assez semblable à celle qui se fit autrefois de l'arche du Seigneur. Les peuples des environs voulurent s'y trouver, et ils arrivèrent en troupe ; mais, chose étrange ! voilà qu'au milieu de la foule qui suivait en silence et en prières, les bœufs qui traînaient l'image s'arrêtèrent tout court à l'endroit même où était ci-devant l'oratoire de Notre-Dame, sans qu'il fût possible de les faire avancer un pas de plus : on eut beau les agiter et les tourmenter, tout fut inutile, peut-être même, si l'on n'eût cessé de les frapper, eussent-ils parlé, comme l'ânesse de Balaam, pour se plaindre. Cette merveille fit juger à tous les assistants que le ciel voulait que la Mère du Sauveur fût honorée au lieu même où elle l'avait été autrefois. En conséquence, ils déposèrent avec respect

l'image miraculeuse sur les masures de l'ancienne chapelle, et informèrent de tout l'évêque de Dax.

« La merveille qui arrêta tout court les bœufs avait encore un autre but, celui de faire sentir aux hommes qu'il y avait témérité de leur part à vouloir porter ailleurs l'objet de l'ancien pèlerinage, qui déjà reprenait toute sa vogue, et pour la réhabilitation duquel le ciel se déclarait d'une manière si solennelle? Mais on n'y songeait pas! il fallait être aveugle pour ne pas voir que la volonté du ciel était que l'on relevât les ruines de l'ancien sanctuaire. Cependant, si faute il y avait, elle fut au moins aussi heureuse qu'elle fut innocente, puisqu'elle procura au ciel l'occasion de se déclarer, en présence d'un peuple immense, pour le rétablissement de la même chapelle et du même pèlerinage. Quoi qu'il en soit, dit l'historien de Buglose, l'évêque de Dax donna ordre de bâtir une chapelle sur les ruines de l'ancienne; il fournit libéralement à la dépense . plusieurs autres personnes de considération y contribuèrent aussi, principalement M. le marquis de Poyanne, gouverneur de la ville de Dax. L'ouvrage fut entrepris et conduit avec une activité stimulée par le zèle, de sorte qu'il fut bientôt achevé.

« Restait la bénédiction, qui devait en faire un lieu saint. L'évêque de Dax résolut de la faire lui-même de la manière la plus solennelle, soit pour réparer l'injure faite par les hérétiques à la Mère de Dieu, soit pour donner au pèlerinage des commencements solides, en le consacrant avec tout l'appareil de l'autorité ecclésiastique. A cet effet, il ordonna, de l'église cathédrale à la chapelle de Buglose, une procession générale du clergé et du peuple, qui eut lieu le lundi de la Pentecôte de l'année 1622, avec un concours immense, où figuraient les autorités civiles.

« Ce fut donc en 1622, le lundi même de la Pentecôte, que l'on célébra la dédicace de la chapelle de Notre-Dame. L'anniversaire s'en est fait tous les ans en pareil jour, avec beaucoup d'éclat : car le lundi de la Pentecôte fut toujours remarqué comme un grand jour de fête à Buglose.

« Si j'entreprenais de parler à fond de cette quatrième époque du pèlerinage, j'aurais un livre à faire, ou plutôt à reproduire le livre lui même de l'Histoire de Buglose; mais à quoi bon faire un si long récit? Il me suffit de vous dire que le pèlerinage, depuis l'année 1622, où il fut confirmé par la bénédiction que l'évêque fit de la chapelle, alla croissant en célébrité et jeta des racines de plus en plus profondes, le nombre et l'empressement des visiteurs faisant chaque jour de nouveaux progrès : je ne dirai pas les vœux, les processions, les miracles, les pieux exercices et la confiance sans borne des pèlerins; tout cela se devine assez.

« En 1706, Bernard d'Abbadie d'Arboucave, évêque de Dax, appela à Buglose les lazaristes, prêtres de la congrégation de Saint-Vincent de Paul, soit parce qu'il convenait que les enfants vinssent habiter la terre qui avait donné naissance à leur père, soit parce que le travail excessif du pèlerinage demandait des ouvriers zélés et infatigables. Le séjour de ces religieux dans le pays rendit de grands services à la religion. Ils ne se contentaient pas de sanctifier les pèlerins; ils allaient encore, dans les missions, évangéliser les pauvres gens de la campagne. Ils étaient curés et seigneurs de la paroisse, avec titre de baronnie et droit de haute et moyenne justice.

« On n'est pas moins touché qu'étonné de voir que la chapelle de Notre-Dame ait traversé la tourmente révolutionnaire sans rien perdre de tout ce qui servait de base à son pèlerinage : autels, statues, images, croix, tableaux, monuments, décorations, tout fut épargné et préservé. Cette préservation doit paraître d'autant plus remarquable que les églises des environs furent toutes dévastées et saccagées. Mais par quel coup de la Providence l'esprit révolutionnaire fut-il enchaîné, et les dévastations sacriléges s'étendirent-elles partout ailleurs qu'à Buglose? vous allez l'apprendre, non sans intérêt.

« Oh! que la Providence est admirable! Oh! que ses ressources pour déconcerter les mesures des impies sont puissantes et merveilleuses! De qui croyez-vous qu'elle se servit, en dernier ressort, pour sauver le sanctuaire de Buglose et faire persévérer le pèlerinage? Des révolutionnaires mêmes; le fait paraît incroyable, il est néanmoins certain : je vous le prouverai, après que je vous aurai fait voir tout ce que la révolution, dans sa première effervescence, attenta contre l'honneur de la chapelle.

« Pour vous dire ma pensée en peu de mots, je distingue, dans la révolution, deux grands mobiles de toutes les horreurs qui s'y sont commises : l'instinct de la destruction et la cupidité. Les satellites de l'impiété voulurent d'abord tout détruire dans la chapelle de Notre-Dame; mais ils furent arrêtés par un coup extraordinaire de la Providence, qui, faisant servir les passions humaines à ses desseins, change ces dévastateurs en gardiens d'autant plus fidèles du sanctuaire de Buglose, qu'en servant d'instruments à la volonté divine ils obéissent à l'aveugle passion de l'intérêt. Voici comment la chose arriva : sitôt que la révolution eut éclaté et que les haines et les passions eurent rompu leurs barrières, les hommes pervers se portèrent à des excès inouïs. Il n'entre pas dans mon dessein de vous dire tout ce que les révolutionnaires du pays attentèrent contre les églises des environs. Mais, hélas! celle de Buglose était trop publique et trop célèbre pour leur échapper. Ce fut principalement contre elle qu'ils tournèrent toute leur rage. Ils accoururent, armés du fer et de la flamme, la haine dans le cœur et le blasphème dans la bouche.

« Déjà les échelles sont appliquées, déjà l'on commence à démanteler l'autel. Mais, ô coup de la Providence! ce qui arriva dans le

temple de Jérusalem, lorsque l'impie Héliodore s'était avancé à la tête de ses satellites pour le profaner, se renouvelle pour la défense du sanctuaire de Notre-Dame. *Un bruit terrible et effroyable, sortant du fond de cet auguste asile, se prolonge sourdement comme un tonnerre, ou comme un murmure d'indignation échappé aux anges protecteurs du lieu.* Alors les profanateurs sont saisis d'une telle épouvante que, laissant là les instruments de leur crime, ils s'enfuient à toutes jambes. Ce fait est attesté par des personnes qui vivent encore; j'en ai vu, de mes propres yeux, des traces sur les murs de la chapelle.

« A la naissance de la révolution, deux camps se formèrent : le camp des hommes pervers et turbulents, et le camp des hommes religieux et paisibles. Ceux-ci ne cessaient de venir à Buglose, et d'y porter de très-abondantes aumônes. Les autres, voyant là une riche proie et un butin assuré, loin d'inquiéter les pèlerins, leur laissaient au contraire toute liberté de satisfaire leur dévotion. Ceci dura près de quatre ans : les révolutionnaires du lieu laissant tout faire à bas bruit, dans la crainte de susciter des compétiteurs à une curée qu'ils espéraient partager seuls.

« Mais bientôt les autorités constituées de Dax en eurent connaissance, et quel parti fut adopté par elles ? On tremble; on s'attend à quelque arrêt de vandalisme et de destruction. Hélas! par un coup qui tient du prodige, et néanmoins aussi certain que le fait lui-même, les autorités révolutionnaires, malgré toute la rage de l'impiété, dont elles étaient imbues, *mirent en régie les aumônes de Buglose*, sauvant ainsi les signes sacrés du pèlerinage : tant il est vrai que Dieu sait, quand il lui plait, faire servir les passions mêmes des hommes à l'accomplissement de ses desseins.

« Les peuples qui fréquentent le plus le pèlerinage de Notre-Dame-de-Buglose et de Saint-Vincent de Paul sont, sans contredit, le peuple des Landes, celui du Béarn et celui du pays Basque. Il serait ridicule d'y supposer autant d'étrangers que d'indigènes, la Providence ayant ménagé, en toute autre province, des pèlerinages non moins recommandables : on y voit néanmoins dans l'année une multitude d'étrangers.

« Mais laissez-moi développer la pensée qui possède en ce moment mon âme tout entière.

« Oh! quelle inconséquence d'avoir chassé de ce sanctuaire les idées de l'enfance de Vincent, pour les remplacer par les idées de sa vieillesse! comme si Vincent de Paul n'était admirable que sous la sainte couronne de ses cheveux blancs! comme si l'histoire de son enfance était stérile en souvenirs! comme si les vertus qu'il fit éclater dans la profession des patriarches ne méritaient point notre attention!

« Oh! que j'aime à voir les personnages les plus illustres de l'antique Loi, Abraham, Moïse, David, faire l'apprentissage de leur puissance et de leur grandeur a la garde d'un troupeau! Oh! que je me plais à considérer à la suite d'un troupeau, Vincent, le jeune pâtre, commençant ainsi cette vie qui devait être tout à la fois si glorieuse et si chère à la religion et à l'humanité!

« Lequel des deux admirons-nous le plus? Vincent dépeint avec les vertus consommées de la vieillesse, ou Vincent représenté avec les charmes et les attraits de l'innocence qui commença sa vie; Vincent lorsqu'il distribuait des largesses, infinies comme son amour pour les hommes, ou Vincent lorsqu'il offrait à la charité les prémices de son jeune cœur?

« Voyez-le! Depuis des jours il réunit ses petites épargnes. Le peu d'argent que ses parents lui donnent, loin de le dissiper dans les bagatelles de l'enfance, il le ramasse avec soin et précaution. On dirait que l'instinct de la charité lui inspire d'en faire autant d'économies pour le soulagement de l'infortune; on dirait que le désir de faire du bien le préoccupe à son insu. Déjà il est parvenu à réunir la somme de trente sous, trésor considérable pour un enfant du peuple, trésor d'autant plus cher, qu'il a été amassé avec plus de sollicitude.

« Un étranger se présente : il a sur lui les haillons de la misère; le cœur de Vincent en est touché : ému, il ouvre sa bourse; il tend la main pour donner.... quoi? un sou? dix sous? la moitié de sa fortune? O Dieu! qui n'admirerait, dans un enfant, ce trait de générosité!... il penche sa bourse, la renverse et la secoue promptement entre les mains de l'étranger, lui faisant ainsi généreusement le sacrifice de tout son trésor.

« On ne peut pas précisément dire que Vincent de Paul ait fait, dans son enfance, le pèlerinage de Notre-Dame-de-Buglose, puisque la chapelle était en ruines lorsqu'il vint au monde : car les calvinistes la détruisirent en 1570, et lui ne naquit que six ans après, en 1576.

« Mais voici une chose que je tiens de la bouche d'un prêtre lazariste. Saint Vincent de Paul, disait-il, a célébré sa première messe dans la chapelle de Buglose : c'est une tradition que nous conservons dans notre corps. Et, sur ce que je lui répliquai que la chapelle était en ruines lorsque Vincent fut ordonné prêtre : Cela, ajouta-t-il, loin de nuire à ce que je dis, le confirme au contraire, puisque, dans beaucoup de tableaux, on représente le saint disant sa première messe, avec une ferveur angélique, dans une chapelle écartée et en ruines. Il devait en être alors de cette chapelle comme de celle de Saint-François-d'Assise, qui, quoique en ruines et abandonnée, possédait néanmoins un autel.

« Lorsque le pèlerinage fut rétabli par la découverte miraculeuse de l'image, en 1620, saint Vincent de Paul avait quarante-quatre ans. L'événement de cette découverte, qui marquait de la part du ciel une prédilection visible pour sa patrie, et qui devait tourner grandement à la gloire de Marie et à l'édifi-

cation des fidèles, le toucha sensiblement ; et, bénissant Marie de toutes les faveurs qu'elle prodiguait à ses compatriotes, il fit vœu d'aller en pèlerinage sur le lieu même, pour l'honorer, lui rendre grâces et lui demander, comme enfant de Poy, une part à ses bontés. En effet, dit l'historien de sa vie, il accomplit peu d'années après le vœu, et vint de Paris en pèlerinage à la chapelle de Notre-Dame-de-Buglose. »

BUSIRIS (Egypte), ville ancienne, autrefois célèbre par ses fêtes solennelles en l'honneur d'Isis, et par ses temples où les dévots se rendaient en foule. Cette ville a été remplacée par le village d'Abousir. *Voy.* ABOUSIR.

BUTIS (Egypte). *Voy.* KOUM-ZALAT.

C

CADEROUSSE (France), dans le comtat d'Avignon, au département de Vaucluse.

Cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne Vindale, où les Romains avaient élevé un temple à Jupiter Ammon.

CADOUIN (France), dans le département de la Dordogne.

On y conservait dans un coffret de fer attaché par quatre chaînes de même métal et qui était suspendu à la voûte du sanctuaire, le saint suaire de Notre-Seigneur, qui y fut apporté d'Orient par un prêtre de Périgueux, si ce n'est une partie de celui qui est conservé à Turin. Il y a une grande dévotion, approuvée par des brefs de plusieurs papes. Saint Louis vint en l'an 1269 à Cadouin, visiter le saint suaire, dont l'histoire fut écrite par un religieux anonyme du lieu, et Louis XI y fonda en 1482 une messe perpétuelle pour tous les jours de l'année. On y montre aussi un calice d'or, que donna la ville de Condom au saint suaire pour préserver tous les Condomiens de la peste. Les lieux principaux où l'on se rendait avec une grande piété pour vénérer un suaire de Notre-Seigneur étaient : Besançon, Cadouin, Turin, Saint-Pierre de Rome, Carcassonne et Compiègne.

CAEN (France), chef-lieu du département du Calvados. Près de cette ville célèbre se trouve le pèlerinage de Notre-Dame-de-la-Délivrande. Voici ce que nous en lisons dans un ouvrage que nous avons plusieurs fois cité (1) :

« La Normandie, connue d'abord sous le nom de Neustrie, fut éclairée des lumières de la foi, ainsi que les autres provinces septentrionales des Gaules, du troisième au quatrième siècle. On rapporte que saint Regnobert, second évêque de Bayeux, fit agrandir, vers la fin du quatrième siècle, l'église élevée par saint Exupère, et qu'il en fit construire lui-même plusieurs autres. On croit que ce fut lui qui fit bâtir la chapelle de Notre-Dame-de-la-Délivrande, située à une demi-lieue de la mer, à trois lieues de Caen, où se fait ce pèlerinage que les miracles opérés dans les siècles passés, comme de nos jours, rendent si célèbre, et où ils attiraient naguère tant de pèlerins des provinces même les plus éloignées du royaume (2).

« Ce sanctuaire ne put autrefois arrêter la fureur aveugle des Normands, ou peuples du Nord, encore plongés dans les ténèbres du paganisme. On sait assez à quels excès se porta leur férocité avant que le christianisme eût opéré le prodige si éclatant de leur civilisation. Vers l'an 830, Hansting, leur chef, détruisit la chapelle de Marie. Ils continuèrent leurs incursions jusqu'à Charles le Simple, arrière-petit-fils de Louis le Débonnaire. Charles céda la Neustrie à Rollon leur chef, à condition qu'il recevrait le baptême, et lui donna Giselle sa fille en mariage. La conversion de Rollon fut sincère. De conquérant il devint législateur. Les Normands une fois chrétiens joignirent au mérite de la valeur, qui ne cessa point de les distinguer, celui d'un zèle généreux pour la religion. Ils firent bâtir de magnifiques églises tant en France, leur nouvelle patrie, que dans l'Angleterre, qui devint leur conquête : ils s'illustrèrent à jamais dans les expéditions de terre sainte ; et, fixés dans le royaume de Naples et de Sicile, ils devinrent plus d'une fois le boulevard de l'Eglise romaine.

« Cependant la statue du sanctuaire renversé dans une des premières invasions des Normands, avait disparu. Elle resta cachée pendant deux siècles. Ce ne fut que sous le règne de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, qu'elle fut retrouvée. Le savant Huet, évêque d'Avranches, n'hésite pas à reconnaître un trait de Providence et quelque chose de merveilleux dans la découverte de cette image. La chapelle fut rebâtie. Il y eut dès lors un grand concours. Dès ce moment, et dans les âges suivants, la piété généreuse des fidèles y multiplia les offrandes, et n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer à embellir le sanctuaire de la Reine des cieux. Le service divin s'y faisait dans le dernier siècle avec cette majesté qui inspire aux peuples le respect et l'amour de la religion. La chapelle avait pour supérieur un chanoine de la cathédrale de Bayeux, et elle était desservie par les prêtres d'un séminaire épiscopal qu'on y avait établi. On y célébrait les saints mystères à cinq autels, dont le principal était enrichi de beaucoup d'argenterie. Treize lampes d'argent brûlaient en l'honneur du Fils de Dieu et de sa sainte mère (1).

(1) *Les Pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu*, pag. 293-305.

(2) Hermant, *Histoire du diocèse de Bayeux*, 1re part., pag. 13.

Cependant on dit que ce fut un duc de Normandie sauvé du naufrage qui la fit bâtir avec celle d'Honfleur et celle d'Harfleur. — *Voy.* notre art. HONFLEUR.

(1) La Martinière, *Dictionnaire géogr. hist.*, etc.,

« C'en était assez pour attirer l'orage sur cet illustre monument de la piété de nos aïeux, à une époque si triste de nos annales. Ici, comme en tant d'autres lieux, la révolution du XVIII[e] siècle renouvela les dévastations des hérétiques du XVI[e]. Le Seigneur a permis cependant qu'il échappât à sa fureur assez de monuments pour attester les faveurs étonnantes et multipliées qu'il se plaisait à répandre dans ce sanctuaire élevé à la gloire de sa sainte Mère. Des captifs, esclaves chez les Turcs, délivrés miraculeusement, avaient fait hommage de leurs fers à la Vierge de ce lieu. On y conserve toute sorte de vœux. Il en est même qu'ont offerts des hétérodoxes sauvés du naufrage. Comme ce sanctuaire n'est pas loin de la mer, les navires catholiques le saluent dès qu'il s'offre à leurs regards. Marie en a tant sauvé dans la tempête! On veut même que de là dérive le nom de Notre-Dame-de-la-Délivrande qui lui a été donné dans des temps très-reculés (1).

« Les faveurs que le ciel y accorde encore aujourd'hui montrent que le bras du Seigneur n'est pas affaibli, et que l'œil de Marie est toujours ouvert sur ceux qui viennent l'invoquer dans ce lieu révéré. Une dame de haut rang y a obtenu, ces dernières années, sa guérison d'une manière qui tient du prodige. Mais, entre tant de faits, nous citerons de préférence un trait de protection qui a eu pour objet, non une seule personne, mais toute la contrée; trait qui brille du plus grand éclat et qui ne peut qu'exciter nos cœurs à recourir à Marie, dans nos afflictions, avec le sentiment d'une vive confiance. Nous ne saurions mieux faire que d'insérer ici la narration textuelle qu'on en lit dans l'*Ami de la Religion :*

« On sait que la Délivrande est un lieu de « pèlerinage, situé à trois lieues de Caen et « fréquenté dans tout le pays. Il y existe « une chapelle où l'on conserve une statue « de la sainte Vierge, très-vénérée des fidè« les. Ce bourg, qui n'est point une paroisse, « renferme douze cents habitants. Il fait par« tie des paroisses de Douvres et de Luc, « entre lesquelles il est divisé. Le choléra « s'y manifesta le dimanche 8 juillet (1832), « et quoique chaque jour il parût prendre « de l'intensité, au 1[er] août il n'avait en« core enlevé que quatorze habitants. Mais « alors le fléau s'accrut. Tous les jours on « comptait plusieurs morts et grand nombre « de nouveaux cas. La terreur s'empara « des habitants; plusieurs prirent la fuite et « se retirèrent où l'on voulut bien les rece« voir. D'autres, repoussés, s'établirent dans « la campagne, sous des tentes qu'ils y dres« sèrent. Beaucoup de malades furent aban« donnés par leurs propres parents, et l'on « ne trouvait plus personne pour enterrer « les morts.

« Ce fut alors que les religieuses du cou« vent des pauvres orphelines de Marie, « établi à la Délivrande, sollicitèrent de « Mgr l'évêque de Bayeux une dispense « momentanée de leur sévère clôture, afin « d'aller au secours des femmes, sur les« quelles l'épidémie exerçait particulière« ment ses ravages. Le prélat le leur permit. « On les vit alors prodiguer le jour et la nuit « leurs soins aux malades et surtout aux « pauvres, ensevelir les morts, et mériter « l'admiration et la reconnaissance par leur « dévouement. La Providence les protégea, « et le fléau qui était à leurs portes ne pé« nétra point dans leur maison.

« Les habitants consternés tournèrent « leurs pensées vers la sainte Vierge, et de« mandèrent qu'il fût fait une procession en « son honneur. Leur demande fut transmise « à Mgr l'évêque par les prêtres auxiliaires « qui desservent la chapelle et par MM. les « curés de Douvres et de Luc. Le 14 août, « le prélat ordonna que la procession eût « lieu, et qu'on y portât la statue vénérée. « L'ordonnance est à la tête de l'imprimé (1). « Cette nouvelle ranima le courage des ha« bitants. Ils élevèrent des reposoirs. Le « lendemain, ceux qui avaient pris la fuite « rentrèrent dans leurs maisons. Les habi« tants de Douvres et de Luc qui, depuis « quinze jours, avaient cessé de venir à la « Délivrande, s'y rendirent pour le moment « de la procession qui, contre toute attente, « se trouva très-nombreuse. Il y avait près « de mille hommes et des femmes à propor« tion. Le bon ordre et le recueillement ré« gnèrent pendant la cérémonie. Nous avions « déjà parlé de cette procession dans le nu« méro cité (2), mais nous n'avions donné « qu'une idée imparfaite de ce qu'elle avait « de touchant. La statue de la sainte Vierge « était portée sur un brancard bien orné, et « elle parcourait les rues du bourg. Les « cœurs étaient émus à ce spectacle inusité; « on ne pouvait retenir ses larmes; des « vœux ardents s'élevaient vers le ciel. Les

dont voici les propres paroles : « La Délivrande, ou Notre-Dame-de-Délivrande, est un lieu de dévotion où l'on voit souvent un fort grand concours de monde : c'est une chapelle située à un quart de lieue de Bernières, à deux d'Estrehan, à trois de Caen et à neuf ou dix du Havre. Elle dépendait du chapitre de Bayeux, dont elle est éloignée de six lieues, et était gouvernée par un chanoine de cette cathédrale. Cette chapelle est bâtie en croix, et est desservie par les prêtres d'un séminaire épiscopal de Bayeux que l'on y a établi. On y dit la messe à cinq autels, dont le principal est orné de beaucoup d'argenterie. Treize lampes d'argent brûlaient autrefois dans cette même chapelle. Les Pères de Saint-Lazare avaient une maison ce lieu, et il en existait une centaine d'autres pour les habitants, et plusieurs hôtelleries qui dépendaient de la paroisse et seigneurie de Douvres, dont l'église est dédiée à saint Romain. Sa tour porte une pyramide de pierre fort haute, d'où l'on découvre bien loin sur la mer. »

(1) Le Dictionnaire de Trévoux assigne pour origine probable le mot *délivrance*. Cependant Huet fait dériver ce mot de *Dealle* que l'on prononçait *Delle* en Normandie, et qui signifie en anglais *portion, partie*. V. Huet, *Origines de Caen*, ch. 21, 16.

(1) C'est la pièce d'où l'*Ami de la Religion* a tiré son récit.

(2) N° 1992, t. LXXIII, p. 216.

« malades s'étaient fait envelopper de couvertures et transporter à leurs portes, où ils répétaient avec ferveur : *Salut des infirmes, priez pour nous*. La foule était si considérable, que l'on fut obligé de donner la bénédiction du saint sacrement sur un reposoir élevé au haut de la place, qui se trouva couverte de fidèles à genoux.

« Leur confiance ne fut point trompée. La mort, depuis le 1er août, enlevait tous les jours plusieurs personnes; du 5 au 15 elle en avait frappé quarante-sept; et chaque soir on comptait de cinq à huit nouveaux cas. La mort suspendit subitement ses coups. Le 16, ni morts, ni cas nouveaux. Parmi les malades qui existaient encore et qui étaient au nombre d'environ cinquante, vingt étaient en danger : et sur ces vingt, neuf venaient de recevoir les secours de la religion. Plusieurs, de l'aveu des médecins, ne laissaient aucune espérance. Cependant, pas un n'a succombé. Le lendemain, les médecins reconnurent publiquement qu'il s'était opéré un changement extraordinaire dans le physique comme dans le moral de leurs malades. Ceux-ci sont entrés en convalescence; et elle a été si prompte, qu'ils ont pu, peu de jours après, venir témoigner leur reconnaissance à la sainte Vierge. Cependant il faut dire qu'une petite fille, administrée depuis huit jours, mourut le 19; et qu'un homme, qu'on a taxé d'imprudence, fut emporté du choléra le 26. Sauf ces deux cas, et un troisième très-douteux sur un enfant de huit ans, il est de notoriété publique que, depuis le jour de l'Assomption, l'état sanitaire du bourg est parfait; et que les habitants des paroisses voisines attaquées du fléau, viennent s'y réfugier comme dans un port de salut.

« Les habitants de la Délivrande demandèrent à faire une neuvaine publique d'actions de grâces, et à célébrer une fête en l'honneur de la Conception immaculée de la sainte Vierge, qui avait particulièrement excité leur dévotion pendant leur désastre. Les ecclésiastiques dont nous avons parlé transmirent ce vœu à Mgr l'évêque, qui y accéda. La neuvaine fut très-suivie, et le prélat vint lui-même en faire la clôture. Il officia pontificalement le dimanche 23 septembre, et présida à une procession solennelle d'actions de grâces. Les processions nombreuses de Douvres et de Luc, qui se rendirent à la chapelle pour le moment du départ, la foule accourue des paroisses voisines, la communion distribuée à cinq cents fidèles, les marques de foi et de respect qu'a données ce peuple, montrent assez quelle est l'opinion publique sur le fait de la cessation du fléau. Les moins religieux avouent que la chose n'est point naturelle. Le lendemain 24, Monseigneur célébra un service solennel pour le repos des âmes victimes du choléra.

« Toute cette relation est extraite du rapport adressé à Mgr l'évêque de Bayeux par trois ecclésiastiques témoins de tout ce qui s'est passé (1). »

« Mgr l'évêque communiqua ce rapport au médecin de Caen chargé par le préfet de donner ses soins aux cholériques de la Délivrande. Le docteur l'a jugé très-exact, et, dans sa réponse, il atteste que la procession fut évidemment la cause de la cessation de l'épidémie. Cette réponse est remarquable. Elle ajoute une grande force à la relation des trois ecclésiastiques (2).

« La protection et les faveurs de Marie ne se seraient pas certainement bornées à la Délivrande, si ailleurs on eût eu recours à elle avec la même ferveur et la même confiance.

Plus récemment encore Marie a vu prosterné à ses pieds, dans ce même sanctuaire, un illustre prélat. Mgr de Quélen, archevêque de Paris, avait formé, trois ans auparavant, un vœu dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Délivrande, à l'effet d'obtenir une grâce signalée qu'il sollicitait depuis vingt ans. Ayant été exaucé, le prélat s'est rendu en pèlerinage le 7 septembre 1838, au bourg de la Délivrande, accompagné de l'évêque diocésain. Mgr de Quélen venait offrir, en signe de reconnaissance, une statue en bronze. Le samedi, fête de la Nativité, la statue, fixée sur un brancard orné de fleurs, a été portée processionnellement par les orphelins de Marie, de la maison des missionnaires à la chapelle de la Délivrande, au chant des litanies de la Vierge, et au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles de toutes les parties du diocèse. A la suite de l'image de Marie, marchaient les deux prélats, accompagnés d'un grand nombre d'ecclésiastiques distingués. La statue ayant

(1) *L'Ami de la Religion*, t. LXXIII, pag. 545.

(2) Voici cette réponse : « Monseigneur, j'ai lu attentivement le rapport que vous m'avez fait l'honneur de me communiquer sur la cessation du choléra à la Délivrande; il m'a paru très-exact et parfaitement conforme aux observations que j'ai été à même de faire pendant la durée de l'épidémie.

« Dans un rapport que j'ai présenté dans le temps à la préfecture, j'avais cru devoir pareillement faire remarquer la cessation si extraordinaire de la maladie. Voici comment je m'exprimais à ce sujet : *L'épidémie avait repris toute son intensité... Elle s'arrêta enfin presque tout à coup le mercredi* 15 (*jour* de l'Assomption), *après la procession qui eut lieu dans l'après-dîner. Probablement l'influence morale exercée par cette cérémonie sur les habitants dont elle releva l'espérance et le courage, fut la principale cause de ce changement subit*, etc.

« Comme vous le voyez, Monseigneur, quelle que soit l'explication qu'on adopte, le fait reste toujours le même : la procession fut évidemment la cause de la cessation de l'épidémie.

« Mais, Monseigneur, ce qu'il me fut alors impossible de faire remarquer à M. le préfet, et ce qui m'a paru depuis le plus digne d'observation, c'est la rapidité et la sûreté avec laquelle la convalescence, presque toujours si longue et si incertaine, a marché chez tous nos malades. Nos quarante convalescents n'ont éprouvé aucune rechute, et tous, quoique plusieurs au 16 août ne nous présentassent plus aucune chance de guérison, ont été rendus en fort peu de jours à leurs occupations ordinaires.

été placée au lieu qui lui était destiné, a été bénite solennellement, et exposée à la vénération du peuple. Le lendemain l'image offerte à Marie a été portée en triomphe au monastère de Notre-Dame-de-la-Charité. Là, après le chant du *Sub tuum*, Mgr l'archevêque s'étant prosterné devant la sainte image, en a baisé les pieds avec respect. A trois heures, la statue a été placée avec la plus grande solennité dans l'intérieur du cloître, sur une colonne élevée à la gloire de Marie. Là, du haut d'un tertre, Mgr l'archevêque s'est livré au noble élan d'un cœur qui, tout enflammé de reconnaissance et d'amour envers Marie, désirait célébrer ses louanges; et il est venu terminer la fête par le chant des vêpres, au sanctuaire de la Délivrande.

« Cette statue a trois pieds et demi de hauteur. Elle est admirable par son exécution. La tête de la Vierge est surmontée d'une couronne dorée; ses pieds, soutenus par un globe de bronze, comme la statue, écrasent le serpent infernal. Ce globe est porté sur un nuage de même métal. Sur le devant du globe, on lit en lettres majuscules, brillantes et dorées :

VIRGO FIDELIS.

Et plus bas en lettres gravées :

CONGRATULAMINI MIHI;
INVENI OVEM MEAM QUÆ PERIERAT.
17 MAII 1838.

Au côté opposé du globe est cette inscription :

EX VOTO HYACINTHI LUDOVICI DE QUELEN
ARCHIEPISCOPI PARISIENSIS
PRO
SALUTE ÆTERNA PRINCIPIS DE TALLEYRAND
AD RECONCILIATIONEM RITE ADMISSI
AC PERSEVERANTIBUS POENITENTIÆ SIGNIS
DEFUNCTI.
17 MAII 1838 (1).

CAESTRE (France), en Flandre, dans le département du Nord, à 6 kil. nord-est d'Hazebrouck.

On y remarque l'antique chapelle des trois vierges, fondée dans le IXe siècle. Pèlerinage.

CAF (Islamisme), montagne fabuleuse dont les musulmans croient que le monde est entouré de toutes parts. Ils en font le séjour des fées ou des péris qu'a enfantées leur imagination. C'est une sorte de royaume idéal dont ils nomment plusieurs rois fantastiques, comme Surkrange le géant et Argenk. On peut voir à ce sujet dans d'Herbelot *Biblioth. orient.* des détails qu'il n'entre pas dans notre plan de transcrire ici.

CAILLOUVILLE (France), dans le département de la Seine-Inférieure.

La fontaine miraculeuse de Caillouville, à cinq cents pas de l'abbaye de Saint-Wandrille, au pays de Caux, est en grand honneur dans le pays. Sa renommée n'a rien perdu de son antique éclat.

Autrefois le jour du pèlerinage était le vendredi saint; on y venait entendre le sermon prêché par le doyen des abbés de Saint-Wandrille sur la passion de Jésus-Christ, dans l'église de Notre-Dame. Aujourd'hui le pèlerinage est moins pieux, et l'eau miraculeuse de la fontaine se vend cinq sous la pinte.

CAIRE (Egypte). *Voy.* KAIRE.

CALAURIA (Grèce), île du golfe Argolique, situé vis-à-vis de Trézène, à cinq cents mètres environ de cette ville.

Il y avait un temple consacré à Neptune où était un asile et où s'assemblaient les amphictyons des sept villes, à savoir, Hermione, Epidaure, Egine, Athènes, Prasies, Nauplie, Orchomène et Minycie. La vénération pour ce temple était si grande, que les Macédoniens, étant maîtres de la Grèce, y conservèrent le droit d'asile, et que ceux qui s'y réfugièrent n'en purent être arrachés. C'est là que Démosthène, le plus grand orateur de la Grèce, était en exil. Antipater ayant envoyé Archias pour le prendre et le lui amener vivant, cet officier n'osa violer la sûreté de cet asile, et tâcha d'engager Démosthène à le suivre; mais cet orateur aima mieux abréger ses jours par le poison, que d'attendre que son ennemi disposât de lui. Il fut enseveli dans ce même temple de Neptune.

CALVAIRE (saint sépulcre). *Voy.* JÉRUSALEM (Palestine), — MONT-VALÉRIEN (Seine), — BETHARRAM (BASSES-PYRÉNÉES), — CHAUMONT (Haute-Marne), etc.

CAMALDOLI (Italie), en latin *Casa-Malduli.*

Sur les confins de la Toscane et de la Romagne, dans les vallées de l'Apennin, au diocèse d'Arezzo, il y a un célèbre monastère qui est chef de son ordre; il est situé entre deux cimes de montagnes, sur l'une desquelles on a bâti soixante cellules aux environs pour un pareil nombre de solitaires que ce couvent entretient. Saint Romuald, natif de Ravenne et d'une illustre famille, ayant eu, à ce qu'on prétend, une vision de plusieurs personnes vêtues de blanc, qui montaient jusqu'au ciel par une échelle, fonda cet ordre de religieux vers l'an 1009, et leur donna la règle de saint Benoît avec quelques constitutions particulières. Ce saint fondateur mourut en 1027, après avoir vécu 120 ans, dont il en avait passé 20 dans le monde, 3 dans un monastère, et 97 dans un désert. Ce lieu lui fut donné par un nommé Maldule, et il y bâtit le monastère qui a donné le nom à l'ordre des Camaldules. Ces religieux vivent en commun et ont la barbe longue et de grandes manches. On voit dans leur église de belles peintures de George Vasari. Les cloîtres sont simples. Il y a une nombreuse bibliothèque, une belle apothicairerie et un lieu fort propre qu'on nomme Foresterra, pour y recevoir les étrangers. A un mille de là, sur le haut de la montagne, est l'ermitage où l'on va par un chemin aisé au milieu d'un bois de sapins d'une hauteur prodigieuse. Cet ermitage, fermé de murailles, est rempli d'un grand nombre de cellules détachées l'une de l'autre, où une quaran-

(1) *L'Ami de la Religion*, 22 septembre 1838.

taine de religieux, sans les frères, vivent chacun en particulier dans un recueillement angélique. Ils ne parlent à personne sans une grande nécessité; et quand ils sont malades, on les envoie à l'infirmerie du monastère d'en bas. Lorsqu'il arrive une fête solennelle, ils s'assemblent dans l'église qui est au milieu de leur ermitage. Les femmes ne peuvent approcher de ce lieu plus près que de trois cents pas; on les reçoit néanmoins à l'hospice du monastère de Fontebella; et même, en certains temps de l'année, il part de Florence de grandes processions d'hommes et de femmes précédées de prêtres, et ils vont en grandes troupes visiter les trois sanctuaires de la Toscane, savoir : Vallombreuse, Camaldoli et le mont Alverne, et on les défraye partout. On les conduit dans des appartements qui sentent fort l'hospitalité, et les hommes y sont séparés des femmes. Cet ordre a en France quelques établissements; le plus célèbre est auprès de Grosbois dans le Parisis. Un de leurs statuts porte que leurs maisons seront éloignées au moins de cinq lieues des grandes villes.

Il y a un autre monastère de l'ordre des Camaldules, à deux milles environ de Frascati dans la Campagne de Rome. Les religieux qui habitent ce monastère, peuvent à juste titre être appelés ermites, non-seulement par la vie retirée qu'ils y mènent, mais encore par la situation du lieu qui est un vrai désert. Le couvent est au milieu du jardin; on y peut faire, dans de belles allées, de fort agréables promenades. De l'autre côté il y a une vallée toute couverte d'arbres. Les cellules des religieux sont des appartements qui consistent en une chambre, antichambre, étude, jardin, le tout fort étroit et resserré; on leur apporte à manger dans leurs cellules. Ils ne se trouvent au réfectoire que quelquefois l'année, et ne se voient que rarement. L'église a été fondée par la dévotion d'un particulier, qui, se trouvant en danger de mort, fit vœu de la bâtir. Elle est dédiée à saint Romuald. Sous le maître-autel repose le corps de saint Théodore, martyr; et autrefois dans une chapelle qui est à droite, ornée de peintures et remarquable par son architecture, étaient les corps de quatre saints, mais le feu les a consumés. (*Journal d'un voyage en France et en Italie*, p. 658.)

CAMBRAI (France), dans le département du Nord, sur l'Escaut, dont Fénelon et le trop fameux abbé Dubois occupèrent le trône archiépiscopal.

On y allait vénérer une Vierge célèbre qu'on disait peinte par saint Luc, et qui avait été placée en 1440, avec grande pompe, dans une église dédiée alors à la sainte Trinité. On en faisait la fête le jour de l'Assomption, et c'est ce jour-là qu'avait lieu le plus grand concours de pèlerins.

En 1649, on exposa l'image en public pour obtenir la délivrance de la ville.

Elle passe pour la principale de toutes les anciennes images miraculeuses du Nord : elle est vêtue d'une robe grecque dont les bords sont couverts d'arabesques, ou plutôt de grecques qu'on a cru pendant longtemps être une inscription en langue étrangère. Mais le P. Kircher a déclaré qu'on ne pouvait les rapporter à aucune langue connue, et que c'était un usage assez général chez les peintres anciens d'orner les bords des vêtements de lignes et de points, que l'ignorance du moyen âge prenait pour des caractères inconnus.

Cette Vierge s'appelait à Cambrai Notre-Dame-de-Grâce, et la ville en renfermait encore une autre qui se nommait Notre-Dame *sanctæ Maxellendis*, comme on peut le voir dans l'*Atlas Marianus* de Gumppenberg, LIX et MCXCVIII. Cette sainte Maxellende, qui ne se trouve pas dans le grand recueil de Godescard (Alban Butler), est fort célèbre à Cambrai. Cette jeune vierge, fille de Hunlin, avait été promise à son insu en mariage par ses parents à un noble du pays, nommé Hartwin, qui en était depuis longtemps épris. Mais elle, résolue de consacrer sa virginité au Seigneur, refusa cette haute alliance, et, au jour fixé pour les fiançailles, s'enferma dans un coffre où elle fut bientôt découverte. Hartwin la supplia de consentir à cette union; mais Maxellende, s'échappant de ses bras, lui dit avec fermeté : « Je puis mourir, mais je ne puis perdre le don que j'ai fait à Dieu; » et elle s'enfuit par la porte sur la place publique. Là, Hartwin, saisi de colère, la poursuit, l'atteint et la frappe de son épée. Mais le sang de cette jeune victime de la chasteté ayant jailli sur les yeux de ce misérable, il en perdit subitement la vue.

Hunlin, pénétré de douleur, éleva sur la tombe de sa sainte fille une église à la Reine des vierges, et Hartwin, repentant, en venant prier Marie sur le tombeau de celle qu'il avait arrachée à la vie de la terre, recouvra enfin la vue (Surius, *in Vita*, an. 690).

Enfin l'église des Jésuites contenait une troisième image de la sainte Vierge que l'on honorait sous le nom de Notre-Dame de Consolation (*Voy.* LUXEMBOURG).

CAMBRON (Belgique), monastère fort ancien de l'ordre de Cîteaux sous la filiation de Clairvaux, à 8 kil. environ d'Ath et à 12 kil. de Mons. On y vénérait, en pèlerinage, une vierge depuis longtemps célèbre par de nombreux miracles et par son origine toute merveilleuse. Voici comment Gumppenberg en raconte l'histoire :

« L'an 1322, un juif, ayant abjuré sa religion pour embrasser le christianisme, reçut le saint baptême et fut admis dans les troupes du comte de Berg. Il allait souvent au couvent de Cambron, où il était accueilli avec empressement par les religieux, qui pensaient que sa conversion avait été sincère. Cependant le couvent possédait une statue de terre cuite, d'un excellent travail, qui tenait sur ses genoux l'enfant Jésus adoré par les mages. La beauté de cette image bénie portait ombrage au cœur impie de ce renégat; il méditait mille projets de

se venger sur elle de la haine qu'il lui portait; mais il n'osait se livrer à sa fureur aveugle en présence des dévots qui venaient prier devant l'image. Enfin, un jour qu'il se trouva seul, il se jeta sur la statue de la Vierge, et lui donna deux ou trois coups violents d'une hache à deux tranchants qu'il portait à la main. Aussitôt le sang coule de ces plaies, on entend des cris et des gémissements poussés par la statue elle-même, si lamentables qu'ils parviennent aux oreilles de deux ouvriers qui travaillaient dans la cour voisine. Ils accourent, remarquent la hache sanglante du juif interdit et pâle de frayeur.

« Le bruit de cet événement se répand bientôt dans tout le monastère : on accourt, on recueille le sang miraculeux, et l'on expose l'image à la vénération des frères du monastère. Le révérend abbé fit ensuite tout son possible pour obtenir de la faire vénérer par les fidèles du dehors. Mais quand on en vint à traduire le juif devant la justice, les juges civils et les juges ecclésiastiques déclarèrent que le récit de cette aventure n'était qu'une fable inventée à plaisir par les moines pour perdre ce malheureux juif qui était odieux à tout le couvent, qu'on n'avait eu d'autre but que d'attirer les pèlerins et les offrandes au monastère; que ce sang était fabriqué par les religieux pour faire croire qu'il avait coulé de la plaie. Cette décision jeta la consternation dans tout le monastère, qu'une sorte de réprobation publique semblait accabler.

« Or, un paralytique perclus de tous ses membres, nommé Jean, de Flandre, était étendu depuis sept années sur son lit de douleur. Il était vieux et cassé, quand la Vierge lui apparut une nuit durant son sommeil, lui raconta ce qu'elle avait souffert du juif de Cambron, lui ordonna d'aller à Mons, de provoquer le juif en public, et de défendre son honneur par un duel, puisqu'il était impossible de la venger par la justice.

« Le malade appelle le curé du lieu, et lui raconte ce qu'il appelle son songe; mais celui-ci l'engage à chasser cette fable, et à n'ajouter aucune confiance aux songes. La Vierge paraît une seconde fois, et lui réitère ses ordres : celui-ci redit au curé ce songe nouveau. Le curé l'engage à n'y pas compter davantage. Enfin elle revint encore une troisième fois trouver Jean, lui donna des ordres encore plus rigoureux, en lui recommandant de s'adresser encore à son curé. Il devait aller à Cambron, et s'il apprenait de l'abbé que les faits qu'elle lui avait racontés étaient vraisemblables, il devait aller jusqu'à Mons, s'adresser au comte de Berg, obtenir sa permission et provoquer le juif en duel. Alors Jean, se levant aussitôt de son lit, se prépare tout seul à entreprendre son voyage, qu'il croyait ne devoir pas se prolonger au delà des portes de sa maison, ou tout au plus de celles de la ville. Cependant il se met en marche, et à mesure qu'il avance, il sent que les promesses de la Vierge se réalisent, que ses muscles se fortifient, que ses forces lui reviennent : il arrive à pied jusqu'à Cambron où il trouve en détail la réalisation de ce qui lui avait été révélé. Son cœur s'anime à cette vue, et il se sent plus courageux que jamais en entrant à Mons. Il rapporte fidèlement au comte de Berg, entouré de sa cour, ce qui fait l'objet de sa mission, sa paralysie de sept ans, le triple avertissement de la Vierge, la blessure de la statue, etc., et offre de soutenir la vérité de ses assertions par un duel contre le juif coupable.

« Le comte lui accorde sa demande, et le juif accepte le défi. Le bruit s'en répandit rapidement dans toute la ville; on donne aux deux combattants des armes semblables, et un petit bouclier pour se défendre, un pieu de bois pour s'attaquer; tout le reste était inégal : c'était un jeune homme et un vieillard, un homme sain de corps et un infirme, un soldat et un citoyen paisible. Cependant la cause qu'il soutenait et la faveur des spectateurs fortifient le courage de Jean. On descend dans l'arène : le juif proclame son innocence, le vieillard implore le secours de Marie, et le combat commence. Après plusieurs coups donnés de part et d'autre, le défenseur de Marie, qui avait su éviter tous ceux dont le juif l'accablait, donne à celui-ci un si violent coup sur la tête qu'il l'étend à ses pieds, et le force ainsi à confesser son crime, auquel personne n'avait voulu croire depuis deux ans.

« Le comte mit alors fin au combat, et le juif convaincu fut livré au bourreau qui le suspendit sur le chevalet, lui déchira les membres et le réduisit en cendres. Alors la foule se précipita vers Cambron pour y visiter l'image miraculeuse. Toutes les permissions nécessaires pour l'exposer en public furent accordées, et depuis ce jour mémorable, on la vénère avec dévotion, au milieu des miracles sans nombre qu'elle opère tous les jours (1). »

On montrait autrefois dans le trésor de l'abbaye de Cambron la crosse de bois du bienheureux Fastrède, premier abbé de ce lieu, puis troisième abbé de Clairvaux. On y voit aussi une chasuble de saint Bernard, qui est de simple coton, laquelle sert le jour de sa fête, et à toutes les premières messes des religieux. La bibliothèque du couvent renfermait une grande quantité de manuscrits des Pères de l'Eglise.

CANA (Palestine), en Galilée.

« Cana, à deux lieues environ de Nazareth, est située sur le penchant d'un coteau. C'était autrefois une des jolies villes de la Galilée; ce n'est plus aujourd'hui qu'un chétif village habité par de pauvres Arabes. La plupart des maisons ne sont que des cabanes. On y voit de nombreuses ruines; nous en visitâmes quelques-unes. Mais ce que nous avions à cœur de voir, moi surtout, c'était l'endroit où Jésus, en faisant son premier miracle, avait manifesté sa gloire de manière que ses disciples crurent

(1) Gumppenberg, *Atlas Marianus*, XIX.

en lui. (*Joan.* II, 1.) Nous ne tardâmes pas à y être conduits par des gens que nous ne nous attendions guère à avoir pour guides.

« Deux prêtres grecs schismatiques vinrent nous prier de visiter leur église et leur chapelle; ils nous conduisirent d'abord à cette dernière. Elle est pauvre et délabrée. Ils nous y montrèrent un énorme vase de pierre, et nous affirmèrent, du ton le plus sérieux, que c'était un de ceux qui contenaient de l'eau que Jésus-Christ changea en vin. Je me gardai de laisser échapper le moindre signe d'incrédulité. De là ils nous menèrent à cinquante pas plus loin, vers un bâtiment entièrement ouvert. Pour y parvenir, nous fûmes obligés d'escalader d'énormes monceaux de pierres, débris de murailles renversées par les hommes et par le temps. C'était sur l'emplacement de ce bâtiment qu'était la maison où furent célébrées les noces de Cana, auxquelles assistèrent Jésus et Marie sa mère. Sainte Hélène y avait fait bâtir une fort belle église, sur le portail de laquelle on voyait trois cruches en relief. Dans la suite, les mahométans s'en emparèrent, et la convertirent en mosquée. Il n'en reste aujourd'hui, pour ainsi dire, d'autres traces que deux petites colonnes qui indiquent la place où s'est fait le miracle, et une espèce d'autel où on pourrait encore dire la messe. Tout y est dans un état à faire pitié, ou plutôt ce ne sont que des ruines.

« Le terroir des environs de Cana est fertile; on y cultive avec succès des arbres à fruit, la vigne, le maïs et surtout le tabac, dont la récolte est abondante.

« A quelque distance du village, et près du chemin, est une fontaine ou espèce de puits large et peu profond, auquel on descend par deux escaliers. L'eau en est limpide et très-bonne. Ce fut là que fut puisée celle que Jésus changea en vin. Un bosquet d'oliviers, planté dans le voisinage, offre un ombrage agréable au voyageur fatigué, et contribue à donner à cette fontaine un aspect pittoresque (1). »

CANDOR (France), en Picardie, dans le département de l'Oise, près de Noyon.

L'église paroissiale renferme une chapelle de pèlerinage dédiée à sainte Brigide, qui, suivant la tradition locale, périt dans les bois, entre Candor et Avricourt. Il s'y fait, à deux époques de l'année, un pèlerinage ayant pour objet de prévenir ou de guérir les maladies des animaux de la campagne. Plus de deux mille fidèles, venant de 15 ou de 20 lieues, assistent chaque fois à ce pèlerinage.

CANDY (Ceylan). *Voy.* KANDY.

CANIAC (France), en Guienne, dans le département du Lot.

L'église paroissiale passe pour être une des plus anciennes du département; on y voit une chapelle souterraine, objet d'une grande dévotion, où, dans un cercueil d'une rare simplicité, on conserve le corps de saint Nanphase.

CANNET (le), près le Luc (France), en Provence, dans le département du Var.

Au bord de la cataracte de l'Argens se trouve la chapelle de pèlerinage de Saint-Michel entièrement taillée dans le roc, sauf la clef de voûte, bâtie de main d'homme.

CANOPE (Egypte), ancienne ville qui donnait son nom à l'une des branches du Nil. Les anciens s'accordent à la regarder comme un séjour très-dangereux pour les bonnes mœurs; car la dissolution y était portée à l'excès.

Il y avait dans cette ville un temple de Sérapis, pour lequel la vénération était si grande que les personnes de la plus haute qualité s'y rendaient en foule pour y consulter l'oracle. On y conservait des recueils de toutes les cures miraculeuses qui s'y étaient opérées, et de toutes les prescriptions de la divinité. Cette ville a été remplacée depuis par celle de Rosette.

CANTORBÉRY (Angleterre), ou CANTERBURY en anglais; autrefois capitale du royaume de Kent, sur le Stour, et aujourd'hui chef-lieu du comté de Kent. C'est un archevêché dont le titulaire est primat protestant de toute l'Eglise anglicane, et le premier pair du royaume. Dans la cathédrale on remarque le tombeau de Thomas Becket, archevêque catholique, assassiné en 1170. Louis VII, roi de France, s'y rendit en pèlerinage. La cour de France, le roi et la cour d'Angleterre l'accompagnaient. Il laissa en offrande une coupe d'or, une pierre précieuse et une rente de cent muids de vin. La cathédrale de Kent est dédiée au Sauveur : elle s'appelle Christ-church.

CANUBIN (mont Liban). Ce mot, qui est venu du grec κοινόβιον, et qu'on écrit encore quelquefois Canobin, devrait s'écrire plus correctement Kœnobion, c'est-à-dire *couvent*, à cause de la célèbre maison érémitique qui est depuis longtemps, dans cette chaîne de montagnes, un lieu de grande vénération et de pèlerinage.

Le monastère est fameux par son ancienneté, et pour être le siége et la demeure ordinaire du patriarche des Maronites. Ces chrétiens sont les seuls Orientaux constamment soumis et attachés à l'Eglise romaine, et ils considèrent cette maison comme le centre de la religion à leur égard. Canubin est un assez grand bâtiment, mais fort irrégulier, qui se trouve quasi tout construit dans le rocher, l'église dédiée à la Vierge sous le titre de Sainte-Marie de Canubin en est toute prise. Elle n'a environ que vingt-cinq pas de longueur sur dix ou douze de largeur, mais elle est fort propre et bien desservie; elle est un peu obscure par la difficulté qu'on a eue de percer des fenêtres dans le roc. Du côté droit de l'autel principal on a placé dans l'épaisseur de la muraille, ou plutôt du rocher, trois cloches assez grandes dont on se sert en toute liberté, et c'est peut-être le seul endroit de tout le Levant où l'on voie des cloches. Le reste du bâ-

(1) Le P. M. J. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, tom. II, p. 274.

tement consiste en l'appartement du patriarche qui n'a rien de fort distingué, en plusieurs chambres de religieux et en quantité d'offices; le tout assez pauvre et mal arrangé. Quoique cette maison se trouve située sur le penchant d'une assez haute montagne, ses dehors ne laissent pas d'être fort unis, et ses environs fort riants. La terre en est très-bien cultivée. On y voit des vergers, des jardins et des vignobles en quantité, la plupart disposés en terrasses. Ce n'est là qu'une médiocre partie du domaine du patriarche et du monastère. Le prélat possède en deçà et au delà du fleuve (Kadischa entre les sources duquel Canubin est situé), sur le haut des montagnes et dans d'autres vallées, des terres considérables, qui servent non-seulement à son entretien et à celui de ses religieux, mais encore à la nourriture des pauvres qui y sont toujours en fort grand nombre, et des étrangers de toutes les nations.

Les moines de Canubin, dont le nombre est d'environ quarante, se disent de l'institut de Saint-Antoine, comme tous les autres de ce pays, institut qui leur a été laissé par saint Hilarion; mais ils suivent la règle de saint Basile. Ils font profession de grande austérité de vie, et d'exercer l'hospitalité envers tout le monde. L'habit de ces moines consiste en une méchante robe de laine noire fort étroite, et qui ne descend que jusqu'à mi-jambe, en un scapulaire de même étoffe ou de poil de chèvre, aussi fort court, et un petit capuchon, ayant les jambes nues et des babouches noires à leurs pieds.

Entre plusieurs monastères qu'il y avait autrefois sur le mont Liban, on en comptait trois principaux, du nombre desquels était Canubin, lequel contenait seul trois cents religieux, et parce que c'est l'unique des anciens qui subsiste encore aujourd'hui avec un nombre considérable de moines, et qu'il est d'ailleurs le chef de tout l'ordre ecclésiastique et religieux de la nation maronite, le nom de Canubin lui a été donné, comme qui dirait le monastère par excellence. Toutes les grottes accessibles qu'on voit dans toute l'étendue de cette vallée, sur l'un et sur l'autre côté du fleuve Saim (Cadischa), sont au nombre d'environ huit cents, dans chacune desquelles un anachorète a fait sa demeure sous l'obéissance et la direction de quelqu'un des monastères, et plusieurs de ces ermites ont été massacrés dans leurs cavernes dans des temps de persécutions par les ennemis de la foi. On a même dressé des autels pour honorer leur mémoire dans les grottes mêmes, ou dans les petites chapelles bâties tout auprès. On ne manque jamais d'y aller dire la messe le jour de leur fête, qui est marquée dans un Ménologe particulier de l'église de Canubin. La plupart de ces grottes se trouvent pratiquées dans des rochers affreux et qui avancent sur le penchant le plus roide de la montagne, ce qui les fait paraître comme suspendus et inaccessibles. A cent pas du monastère est la grotte de sainte Marine, vierge.

CAPHARNAUM (Palestine). Sur le bord occidental du lac de Tibériade s'élevait, aux temps évangéliques, une ville célèbre que les Grecs nommaient Καπερναούμ et les Latins Capharnaüm. Cette ville était alors opulente, heureuse, et l'un de ses plus grands avantages était de donner asile au Fils de Dieu. Jésus y opéra de grands miracles, et l'Evangile l'appelle souvent sa ville; mais aujourd'hui le pèlerin n'y rencontre plus que des débris de murailles, des fragments de colonnes, des morceaux brisés de chapiteaux: on sent, dit le P. de Géramb, que la colère de Dieu a passé par là, et que l'anathème s'est accompli: « Et toi, Capharnaüm, qui t'élèves jusqu'au ciel, tu seras renversée jusqu'aux enfers; car si les miracles opérés en toi s'étaient opérés à Sodome, elle subsisterait encore aujourd'hui. Au reste, je vous le dis, la terre de Sodome, au jour du jugement, sera traitée avec plus d'indulgence que toi. »

CAPRÉE (Italie), île de la Méditerranée, aujourd'hui Capri, célèbre par le séjour d'Auguste, et plus encore par celui de Tibère. On y visite l'église de Saint-Constantin, ornée des débris antiques des palais impériaux.

On y voyait autrefois deux temples païens, aujourd'hui en ruine.

CARAVAGGIO (Italie), dans le Milanais. Les femmes maltraitées par leurs maris vont invoquer la Vierge de Caravaggio, si l'on en croit Gumppenberg, n° XL. *Voy.* SANTA-MARIA DI CARAVAGGIO.

CARCASSONNE (France), chef-lieu du département de l'Aude. On a fait un petit ouvrage (Bourges, 1723, in-12) sur le saint suaire que l'on vénérait dans l'église des Augustins de Carcassonne (*Voy.* CADOUIN). Le P. Gumppenberg avait vu dans la même ville une Vierge miraculeuse, appelée *sancta Maria Torosellana*: le peuple y avait un concours particulier, mais le pieux jésuite n'a pu en savoir l'origine.

CARIDAD DEL COBRE (Amérique espagnole). C'est dans le département oriental de l'île de Cuba, la plus grande et la plus occidentale des Antilles, que l'on trouve cette très-petite ville, à quelque distance de Sant-Iago de Cuba. Les Espagnols l'appellent aussi Villa de Nuestra-Señora de la Caridad del Cobre. Elle est remarquable par son sanctuaire, placé sous l'invocation de la sainte Vierge, et que visitent annuellement un grand nombre de pèlerins. C'est un lieu de dévotion très-renommé dans toute l'étendue des grandes et petites Antilles.

CARIGNAN (France), à 16 kil. sud-est de Sédan (Ardennes): grand et célèbre pèlerinage au tombeau de sainte Valfroy. Ce tombeau est situé sur une côte voisine de la ville, à un kilomètre environ, et la fontaine dont on boit l'eau par dévotion est au bas de la colline. On y va pour être délivré de la paralysie.

Carignan s'appelait autrefois Ivoy; il ne prit son nom moderne que depuis qu'il fut donné aux princes de la famille de Savoie-Carignan par Louis XIV.

CARITENA (Grèce). On y vénère une *Panagia* miraculeuse. Cette image, comme la plupart de celles de Notre-Seigneur ou de saint Jean qu'on honore en Grèce, passe pour avoir échappé aux flammes, sans en avoir été endommagée.

CARMEL (Syrie), en hébreu, כרמל.

Le nom de *Carmel* ou *mont de la Rosée d'Hermon*, désigne généralement une chaîne de montagnes, située en Syrie et qui part du Jourdain pour aboutir à la mer Méditerranée sur une longueur de 28 kilomètres.

Les flancs sont couverts d'une végétation abondante, et semés de roches grisâtres. La cime est comme une vaste plaine, rocailleuse, large de 20 kilomètres : les vignes qu'on y cultivait autrefois sont remplacées par des forêts peuplées de bêtes sauvages.

Le mont Carmel, proprement dit, forme un cap au sud de Saint-Jean-d'Acre et au nord de Dora : son sommet est couronné par le célèbre monastère du Mont-Carmel.

Le Carmel, dont le nom peut signifier lieu planté de vigne, vigne de Dieu, c'est-à-dire vigne excellente, jardin, pourpre, etc., est cité par Tacite comme un lieu où l'on adorait un dieu qui portait peut-être le même nom, mais qui n'avait ni temple, ni statue, mais seulement un autel et un culte. C'était sans doute un de ces *bamoth*, fameux dans l'histoire juive (*Voy.* SICHEM). Pythagore, si l'on en croit Jamblique, serait allé souvent méditer sur cette montagne que le culte chrétien devait plus tard sanctifier par la prière.

On pense qu'il y eut sur le Carmel une ville du même nom (Jos. XV, 55; et *IV Reg.*, XXV, 5). C'était là que demeurait Nabal, mari d'Abigaïl, et saint Jérôme dit que de son temps les Romains y tenaient garnison. Saül, au retour de son expédition contre Amalec, y avait élevé un arc de triomphe (*I Reg.* XV, 11).

Les grottes dont le Carmel est percé sont innombrables ; plusieurs ermites sont venus, à diverses époques, y chercher la paix de l'isolement. Nous avons nommé plus haut Pythagore, mais le séjour des deux prophètes Elie et Elisée a rendu à jamais célèbre ce lieu où les pèlerins arrivent de toutes parts pour y vénérer leurs traces. On y montre surtout la grotte où Elie se cacha pour fuir la persécution de Jézabel. Cette grotte peut avoir 45 mètres de long sur 35 de large, et l'on y descendait comme dans un puits; aujourd'hui l'on y entre par une porte, et une chapelle dédiée à Notre-Dame du mont Carmel est adossée à la grotte sainte ainsi qu'un hospice destiné aux pèlerins (1). La grotte d'Elisée est un peu plus haut : elle peut avoir environ 75 mètres de long sur 35 de large; elle est taillée dans le roc, tout près d'une citerne. C'est là que la Sunamite vint prier Elie de ressusciter son fils.

Au bas de la montagne, on voit une caverne nommée encore la grotte *des fils des prophètes* (1); l'abord en est assez difficile. C'est là, dit-on, qu'Elie recevait les principaux du peuple. Aujourd'hui cette caverne est habitée par un santon turc.

A 4 kilomètres au-dessus, un champ, dit le Jardin des melons, sollicite aussi l'attention des voyageurs. Voici ce qu'on raconte à propos de ce champ. C'était autrefois un jardin rempli de melons; passant un jour près de ce jardin, le prophète Elie, tourmenté par la soif, pria le jardinier qui le cultivait de lui donner un melon. Le jardinier n'en eut aucune pitié, et ajoutant la raillerie à la dureté d'un refus : « Ce que vous voyez, dit-il, ce que vous prenez pour des melons ce ne sont que des pierres. » L'homme de Dieu, indigné, maudit le jardin, et dès lors les melons ne furent plus, en effet, que des pierres.

Beaucoup de religieux chrétiens ont vécu, pendant le moyen âge, dans les grottes du Carmel. Jean, patriarche de Jérusalem, institua, en 400, en l'honneur du prophète Elie, une communauté d'ermites qui a donné naissance à l'ordre des Carmes. Henri IV, de son côté, y fonda l'ordre militaire hospitalier des chevaliers du Mont-Carmel, réunis ensuite à l'ordre des chevaliers de Saint-Lazare.

En 1821, époque de la lutte héroïque de la Grèce contre la Porte, Abdallah-Pacha détruisit de fond en comble le monastère du Mont-Carmel avec son ancienne église dédiée à saint Elie, sous prétexte que les Grecs pouvaient bien s'en faire une forteresse. Le Grand-Seigneur, indigné de cet acte de vandalisme, rendit un firman, par lequel il enjoignait à Abdallah-Pacha de rebâtir le couvent à ses frais : mais le pacha ne tint nul compte de la volonté de Sa Hautesse. Charles X intervint; et grâce aux secours envoyés par ce prince et par les fidèles de la chrétienté, les Pères carmes purent rebâtir leur monastère avec les matériaux de l'ancien.

Au nombre des personnages illustres qui ont visité le Carmel, on cite saint Louis qui y fit un pèlerinage vers le milieu du XIIIe siècle, et Jeanne de Dreux, femme de Philippe le Long, qui s'y rendit quatre-vingt-dix ans après.

Nazareth n'est éloigné du mont Carmel que de 32 kilomètres. *Voy.* NAZARETH.

Nous terminerons cet article en ajoutant ici l'excellente notice que nous trouvons dans les ***Pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu***, pag. 381. (Paris, Périsse, 1840.)

NOTRE-DAME DU CARMEL.

La montagne du Carmel est située dans la partie de la Palestine où s'était fixée la tribu d'Issachar, sur les bords de la mer. Elle s'étend de l'antique tribu de Zabulon jusqu'aux

(1) On fait remonter la fondation de cette chapelle à l'an 83 après Jésus-Christ.

(1) Quotquot ad *prophetarum* collegium pertinebant in uno simul habitabant loco, ac *prophetarum filii* sive alumni, item *prophetæ* appellabantur; poterant autem matrimonia inire (J.-H. Pareau, *Antiq. Hebr.*, pars II, sect. II, cap. 5).



confins de la tribu d'Aser et de la Syrie. Cette montagne rappelle les plus grands souvenirs. Elle est célèbre par le séjour qu'y firent Elie et Elisée son disciple. C'est là que l'holocauste d'Elie fit éclater la gloire du Dieu d'Israël; là que ce prophète confondit Baal et ses prêtres ; là qu'il reprocha au peuple sa coupable hésitation entre son Dieu et une vaine idole; c'est là que ce peuple, à la vue du feu du ciel qui consuma la victime et l'autel, répara d'une manière éclatante le crime de son indifférence, lorsque, tombant la face contre terre, il s'écria : « Le Seigneur est Dieu, le Seigneur est Dieu (1)! » Ce fut là que le même prophète annonça la fin de la sécheresse qui depuis trois ans désolait le royaume d'Israël. Ce fut d'une des sommités du Carmel que son serviteur découvrit cette légère nue annoncée par le ciel, qui, s'élevant de la mer, grossit peu à peu, couvrit toute la contrée, et arrosa la campagne si longtemps altérée (2).

Il est assez vraisemblable que depuis les jours d'Elie, cette hauteur a été constamment habitée par les disciples des prophètes, et par des justes de l'Ancien Testament. On veut que cette chaîne de véritables serviteurs de Dieu se soit perpétuée jusqu'à Jésus-Christ, et depuis sa venue jusqu'à nos jours. Le Carmel aurait sans cesse offert au ciel, depuis le grand prophète qui fit briller sur son sommet les premiers rayons de gloire jusqu'à cette époque, un spectacle digne de ses regards, celui d'une tribu de justes qui sur la terre menaient une vie angélique. Dès les premiers siècles du christianisme, les déserts de la terre sainte, de la Syrie et de l'Egypte ont été peuplés de saints : qui croira que le Carmel a été délaissé? Les premiers Croisés arrivés en Palestine trouvèrent l'Orient rempli de religieux (3). En 1209, le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, traça pour ceux du Carmel une règle fixe qui les consacrait au service de Marie. Cette règle leur prescrivait de grandes austérités, une abstinence perpétuelle, un jeûne rigoureux depuis le 15 septembre jusqu'à la solennité de Pâques. Les saints lieux étant retombés au pouvoir des infidèles, on amena ces religieux en Europe, sans en priver entièrement le Carmel. Ils se propagèrent dans nos climats, au point d'y former trente-huit provinces, outre la congrégation de Mantoue, qui seule comptait cinquante-quatre maisons (4)

Parmi les hommes célèbres qu'a produits l'ordre du Carmel, un des plus considérables est saint Simon Stock, Anglais de naissance, et sixième général de l'ordre. Dès l'âge de douze ans, il s'était exercé aux austérités les plus extraordinaires. Son nom de Stock lui vint d'un tronc d'arbre qui lui servait d'habitation. Il passa six ans sur le Carmel, y menant la vie surhumaine des prophètes. Il visita nu-pieds les lieux saints ; puis il vint en Europe prêcher la pénitence, et veiller à la propagation et à la sanctification de son ordre. Il mourut à Bordeaux, le 16 mai 1265, âgé de près de cent ans. Ce fut lui qui reçut de la Reine des cieux la révélation concernant le scapulaire; lui qui recueillit la promesse de salut pour quiconque honorerait ce saint habit par sa conduite (1).

Mais des habitants du Carmel, tournons nos regards sur le lieu lui-même. Il est digne de fixer notre attention. On comprend généralement sous le nom de Carmel une chaîne de montagnes qui s'étendent dans un espace d'environ sept lieues du nord-est au sud-ouest, et que couronne un vaste plateau couvert autrefois de vignes, et aujourd'hui de bois, asile des animaux féroces. On donne plus spécialement le nom de Carmel à la montagne plus rapprochée de Caïffa, sur le sommet de laquelle s'élèvent le monastère et l'église d'Elie (2). C'est sur le flanc oriental du Carmel que ce prophète confondit les prêtres de Baal et qu'il rappela le peuple au culte du vrai Dieu. Le souvenir de ce mémorable événement s'est encore conservé parmi les habitants du pays, quelle que soit l'opposition de leurs croyances. On y voit les vestiges d'une mosquée que les Turcs y avaient bâtie, probablement sur les ruines d'un monument chrétien. Ils nomment cette mosquée *Mansour*. Ce lieu est remarquable pour la belle vue dont on y jouit, et par un grand nombre de grottes naturelles ouvertes dans la montagne. Elles servaient autrefois de retraite aux pieux anachorètes qui, de ce mont sacré, faisaient monter des vœux ardents vers le ciel. Non loin de là on découvre le torrent de Kisson célèbre dans l'Ecriture. Ce torrent se répand dans la plaine qui se déploie du Carmel à Nazareth. Il prend sa source au pied du Thabor, parcourt un assez long espace, se sépare en deux ruisseaux, le Cadomin qui se jette dans la mer de Galilée, et le Kisson ou Cison qui, après avoir traversé les vastes plages d'Esdrélon et de Zabulon, se perd dans la Méditerranée (3).

Sur le sommet du Carmel le plus rapproché de Caïffa se trouvait le monastère des Carmes et leur église bâtie sur la grotte même où le prophète Elie se cacha pour se soustraire aux persécutions d'Achab et de Jézabel. Elle peut avoir quinze pieds de long sur douze de large. A la grotte était adossée une chapelle que l'on regardait comme la plus ancienne

(1) Dominus ipse est Deus, Dominus ipse est Deus. *III Reg.* XVIII, 39.

(2) *Ibid.*, v. 42.

(3) On peut voir là-dessus un ouvrage plein de recherches, intitulé : *La Succession du saint prophète Elie*, etc., par le R. P. Louis de Sainte-Thérèse, in-fol., Paris, 1662.

(4) Helyot, *Hist. des Ordres monast.*, etc., édit. Migne, tom. XX de l'*Encyclopedie Théologique*.

(1) V. Godescard, *Vie des PP.*, etc., 16 mai. Benoît XIV, *de Fest. B. M. V.*, p. 2, § 76, admet la vérité de la vision et pense que tout le monde doit l'admettre : « Ac visionem quidem veram credimus, veramque habendam ab omnibus arbitramur. »

(2) Le R. P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*, t. II, p. 299.

(3) *La Terre-Sainte*, ou *Description*, etc., Paris, 1820, p. 91.

de toutes celles que la piété avait erigées à Marie. Elle portait le titre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel (1).

Depuis les croisades jusqu'à nos jours le monastère du Carmel était ouvert aux voyageurs de tous les pays et de toutes les religions. Les pères qui l'habitaient se faisaient un bonheur d'exercer envers eux les devoirs de l'hospitalité et de leur procurer les soulagements qu'une charité ingénieuse leur faisait trouver, malgré leur dénuement et les persécutions auxquelles ils étaient continuellement en butte, sans attendre d'autre retour que le regard et la bénédiction du Dieu que la Palestine vit donner le précepte et l'exemple de l'amour de ses semblables. Lorsque le vainqueur des Pyramides vint mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre, le Carmel ouvrit une retraite aux mourants et aux blessés. Après l'échec du conquérant, les Turcs s'emparèrent du Carmel, massacrèrent les blessés français, dispersèrent les religieux qui les avaient accueillis, et laissèrent le saint asile inhabitable. Il ne restait du couvent que des murs ébranlés, et de la communauté qu'un seul frère qui s'était retiré à Caïffa, lorsque le général des Carmes donna ordre à un de ses religieux de se rendre au Carmel, de voir en quel état les infidèles avaient laissé l'hospice, et par quel moyen on pourrait rétablir un lieu qui depuis tant de siècles servait d'asile à tous les chrétiens d'Occident que la piété conduisait au tombeau de Jésus-Christ. Ce religieux était le frère Jean-Baptiste, né à Frascati, de la famille des Cassini, si célèbres en France par les services qu'ils ont rendus aux sciences et en particulier à l'astronomie.

Les circonstances n'étaient point favorables à l'exécution d'un si généreux dessein. Le célèbre Abdallah, pacha de Saint-Jean-d'Acre, commandait pour la Porte, et ce ministre du sultan portait une profonde haine aux chrétiens. Il écrivit à son maître que le couvent pourrait servir de forteresse à ses ennemis, et il obtint permission de le détruire. Abdallah fit miner le monastère, et l'envoyé de Rome eut la douleur de voir sauter les derniers débris de l'édifice qu'il était venu restaurer. Il ne resta que le monument dit la Grotte du prophète Elie. C'était en 1821. Il n'y avait plus rien à faire au Carmel. Le frère Jean-Baptiste revint à Rome attendre le moment de la Providence.

Ce moment n'était pas éloigné. En 1826, sur une lueur d'espérance qui brillait à ses yeux, il se rendit à Constantinople. Là, par le crédit de la France, il obtint de Mahmoud un firman qui autorisait la reconstruction du monastère. Il part aussitôt pour Caïffa, où il a la douleur de trouver mort le dernier de ses frères.

Sans perdre courage, il gravit seul la montagne sainte. Il y trace, plein de confiance, le plan d'un nouveau couvent plus magnifique qu'aucun de ceux qu'eût jamais vus le Carmel. Il lui faut, pour l'exécuter, 350,000 francs. Il n'a pour ressource que la charité des fidèles et la providence de Dieu. De ces deux sources il croit pouvoir tirer les fonds nécessaires pour la grande œuvre qu'il médite. Il se tient même si assuré de réussir, qu'il publie par écrit que ceux qui voudront s'unir au supérieur des Carmes d'Orient n'ont qu'à venir le rejoindre, et que bientôt un monastère s'élèvera pour les recevoir. Il se met en voyage, parcourt les côtes de l'Asie Mineure, les îles de l'Archipel et les rues de Constantinople, demandant partout des fonds. Dans cette dernière ville tout le corps diplomatique vient à son secours avec générosité. Au bout de six mois il revient avec une somme assez considérable pour fournir aux premières dépenses. Le jour de la Fête-Dieu, sept ans après qu'Abdallah-Pacha avait fait sauter les murs de l'ancien édifice, il pose la première pierre du nouveau.

A la fin de l'année, cette première somme étant épuisée, le frère Jean-Baptiste repart pour la Grèce et pour l'Italie, revient avec de nouvelles aumônes et met dès lors le monastère en état de recevoir les étrangers.

Il continue de la sorte ses voyages les années suivantes. Onze fois il part du Carmel, et y retourne onze fois, parcourant tout un hémisphère. La France l'a reçu à son tour en 1836 et 1837. Il a visité nos principales cités, sollicitant des secours pour l'accomplissement de l'œuvre de Dieu et de sa sainte Mère. Quoique âgé de soixante ans, consumé de travaux et d'austérités, il semblait retrouver en ses courses continuelles de nouvelles forces. La franchise, l'aménité de ce vénérable religieux lui conciliaient partout les cœurs. La nuit, lorsqu'on le croyait plongé dans un repos si nécessaire après tant de fatigues, il s'entretenait avec Dieu et se dédommageait ainsi de ce que des rapports nécessaires avec les hommes lui avaient dérobé de ces douces communications. Le ciel a béni son œuvre. Au mois de juin 1837 il avait déjà recueilli 230,000 francs (1).

Ce bon religieux a répandu dans le public une vue du Mont-Carmel qui ne peut qu'inspirer le plus grand intérêt à des cœurs chrétiens. On y voit la forme élégante de la nouvelle église, placée au centre du monastère, et sur l'emplacement de la première

(1) R. P. de Géramb, *Pèlerin. à Jérus.*, tome II, p. 300. Des Carmes ont prétendu que des disciples de Jean-Baptiste avaient élevé à Marie, avant même qu'elle eût quitté la terre, une chapelle sur le Carmel. Ils ont trouvé des contradicteurs. Nous pensons avec Benoît XIV (*de Fest. B. Mariæ*, § 72) qu'il est assez inutile d'entrer dans de telles discussions. Sans adopter, comme sans rejeter la tradition des pieux enfants du Carmel, il nous suffit de savoir que Marie se plaît sur ce mont sacré; et nous nous y transportons en esprit pour lui présenter nos hommages

(1) Nous avons puisé les détails historiques que nous donnons sur la personne du F. Jean-Baptiste et sur ses voyages dans un article de *la Presse*, 31 mai 1837, et dans l'*Ami de la Religion*, tome LXXXVIII, page 504; tome XCI, page 196; tome XCIII, page 534; tome XCV, 181

église dédiée à la Vierge. Elle a cent soixante et dix pieds de longueur, sur une largeur de quatre-vingts. La principale chapelle collatérale à droite est dédiée à saint Louis, roi de France. Sur le maître-autel, dès que l'église sera terminée, sera posée la statue miraculeuse de Notre-Dame du Mont-Carmel. Le frère Jean-Baptiste fait aussi distribuer une gravure qui représente cette statue. La notice qui l'accompagne renferme l'historique de cette image depuis 1821 jusqu'à ce moment.

Après la destruction de l'église en 1821, l'humble religieux transporta sa Vierge à Constantinople. Elle y fut exposée à la vénération des chrétiens dans l'église des Francs. Elle y accorda plusieurs faveurs insignes. De là elle fut portée à Toulon, et reçue dans l'église principale de cette ville. Les fidèles lui témoignèrent, par une procession solennelle, leur reconnaissance pour les bienfaits signalés qu'ils en avaient obtenus. De Toulon elle fut transférée à Marseille, déposée d'abord dans la chapelle particulière de M. le préfet, et ensuite dans l'église de Saint-Augustin. La dévotion à Marie se ranima dans cette ville si religieuse. La Vierge du Carmel fut visitée par un grand concours de peuple pendant vingt-cinq jours. Là aussi elle laissa, en exauçant les vœux des fidèles d'heureuses traces de son passage.

En 1822 elle fut portée à Naples et exposée dans l'église des Carmes déchaussés. On se pressait autour d'elle dans cette grande cité, et elle répondait à la confiance du peuple par les témoignages ordinaires de sa bonté.

Le frère Jean-Baptiste voulut montrer à la piété des Romains le trésor dont il était possesseur en 1823. Il s'y rendit avec la statue de Marie. Le Saint-Père Pie VII la retint quelque temps dans sa chapelle. Il la bénit, la couronna et la fit exposer à la vénération du peuple dans l'église dite *Santa Maria della Scala*. Ce précieux dépôt fut ensuite placé dans son asile naturel, dans l'église des Carmes de Rome. Il y resta douze ans, visité toujours et vénéré par un nombre considérable de personnes de tout rang.

En 1835 on résolut de rendre la statue au sanctuaire du Carmel. A Pise, l'archevêque voulut, par une procession solennelle, témoigner à la Mère de Dieu les sentiments que lui inspirait son image. Pendant le saint sacrifice un enfant malade fût guéri d'une manière qui parut surnaturelle. La Vierge fut embarquée à Livourne, avec quelques religieux qui, voguant loin de leur patrie et de leurs proches, croyaient devoir tout retrouver auprès de la Vierge du Carmel. Arrivés à Sidon, en Syrie, ils l'exposèrent, d'après la volonté du vice-consul d'Autriche, dans l'église des Pères de terre sainte. Là on vit une femme turque, suivie de son fils aveugle, s'agenouiller et prier Marie de rendre la vue à cet enfant. Sa prière fut exaucée.

Parvenus au Carmel, les religieux placèrent l'image dans une chapelle, en attendant que l'église fût achevée. Alors elle sera posée au-dessus du maître-autel (1)

D'après ce que nous avons appris d'un voyageur connu par de savantes recherches sur l'emplacement de l'antique ville de Tyr (2), l'église du Carmel est à peu près terminée, et cette année même l'image de Marie recevra, sur l'autel principal de son sanctuaire, les hommages des fidèles de l'Orient et de l'Occident que la piété conduit sans cesse au Carmel. Puissent-ils, sous sa protection, s'ouvrir un libre passage jusqu'au tombeau du Christ !

On ne saurait parler du Carmel, sans que le souvenir de celle qui en fait un des principaux ornements, se présente à l'esprit. Ecoutons-la parler elle-même. Après avoir raconté ce qu'elle avait fait à l'âge de six ou sept ans pour se procurer le martyre, elle ajoute : « Je donnais l'aumône autant que je pouvais, et mon pouvoir était petit. Je me retirais en solitude pour faire mes prières, qui étaient en grand nombre, avec le rosaire pour lequel ma mère avait une grande dévotion et nous l'avait inspirée. Lorsque je me jouais avec les petites filles de mon âge, mon grand plaisir était de faire des monastères et d'imiter les religieuses; et il me semble que je désirais de l'être, quoique non pas avec autant d'ardeur que les autres choses dont j'ai parlé. J'avais environ douze ans quand ma mère mourut ; et, connaissant la perte que j'avais faite, je me jetai toute fondante en larmes aux pieds d'une image de la sainte Vierge, et la suppliai de vouloir être ma mère. Quoique je fisse cette action avec une grande simplicité, il m'a paru qu'elle me fut fort avantageuse ; car j'ai reconnu manifestement que je ne me suis jamais recommandée à cette bienheureuse Mère de Dieu qu'elle ne m'ait assistée. Elle m'a enfin appelée à son service (3). »

La vie entière de la séraphique Thérèse est une preuve de l'affection que Marie eut pour elle depuis que, prosternée à ses pieds, elle l'eut suppliée de vouloir bien lui tenir lieu de mère. Faisons nous-mêmes la même démarche. Si nous l'avons déjà faite, vivons comme de véritables enfants de Marie.

Nous terminerons notre article par quelques notions sur le saint scapulaire, ou le petit habit de *Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, dont la dévotion a toujours été considérée dans le catholicisme comme l'une des plus agréables à la mère de Dieu.

1. *Qu'est-ce que le scapulaire? et quelles sont sa matière et sa forme?*

Le scapulaire est un vêtement que la très-sainte Vierge donna, vers le milieu du XIII[e]

(1) Les faits rapportés dans cette notice ont été publiés par le F. Jean-Baptiste qui en garantit, devant Dieu, la vérité. Nous les admettons sur le témoignage de cet excellent religieux, dont la parole nous paraît avoir le plus grand poids.

(2) M. le comte de Bertou.

(3) *La Vie de sainte Thérèse*, trad. d'Andilly, chap. I, édit. Migne, 1839.

siècle, à saint Simon Stock, vicaire général latin de l'ordre des Carmes, pour gage de son amour et de sa protection.

La dévotion que les peuples ont toujours eue depuis ce temps-là pour ce saint habit, fut si solidement établie, dès son origine, par la puissance de celle qui l'avait donné, et par la sainteté de celui qui l'avait reçu ; elle a été dans la suite si vainement combattue par les ennemis que l'enfer lui a suscités, si glorieusement protégée par les miracles que le ciel a opérés en sa faveur, si authentiquement approuvée par les deux plus célèbres universités du monde, si solennellement confirmée par les souverains pontifes qui l'ont enrichie des plus précieux trésors de l'Eglise, et enfin si utilement pratiquée, dans tous les temps, par un nombre infini de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, qu'il n'est point aujourd'hui de royaume chrétien où cet habit ne soit un objet particulier de la vénération des fidèles, aussi bien que de leur empressement à s'en faire revêtir. Mais parmi ceux qui en sont revêtus, il en est si peu qui connaissent toute l'excellence de leur bonheur et toute l'étendue de leurs obligations que, pour affermir les uns dans leur piété, instruire les autres dans leurs devoirs, et les exciter tous à redoubler leur zèle pour le service et pour la gloire de leur divine bienfaitrice, il est nécessaire de leur apprendre le prix du don que cette Reine du ciel leur a fait, et l'équité du tribut qu'elle exige de leur reconnaissance.

Le scapulaire dont nous parlons est un petit habit composé de deux morceaux d'étoffe de laine de couleur brune ou noire, attachés l'un à l'autre par deux galons de fil de la même couleur que l'étoffe, et bénit par les supérieurs de l'ordre des Carmes, ou par un prêtre qui en ait le pouvoir d'eux ou du pape. Cet habit, aussi vil que petit aux yeux de la chair et du sang, sera toujours infiniment précieux aux yeux de la véritable piété, et ce qui en relève le prix, c'est qu'il n'y a rien en lui qui ne renferme quelque mystère

2. *Pourquoi le scapulaire des confrères est-il appelé le petit habit? et d'où lui vient le surnom de Notre-Dame-du-Mont-Carmel?*

Quoique la raison de cette dénomination soit assez évidente d'elle-même, il ne sera pas inutile de l'expliquer, pour la consolation et l'instruction des personnes qui pourraient douter si ceux qui portent un petit scapulaire reçoivent la même mesure de grâces que ceux qui en portent un grand.

Il est certain que le scapulaire que la très-sainte Vierge donna à saint Simon Stock était tel que les Carmes le portent. Mais les souverains pontifes, fidèles interprètes des intentions du ciel, ont jugé à propos de le réduire à une plus petite forme, en faveur des confrères, afin qu'il fût plus commode pour les riches, et moins dispendieux pour les pauvres. On voit par là que le scapulaire des confrères est appelé le petit habit, parce qu'il est le diminutif du grand scapulaire que portent les religieux.

Mais, non contents de cette condescendance, les papes, ces justes dispensateurs des trésors célestes, ont attaché à l'un et à l'autre scapulaire les mêmes faveurs, les mêmes prérogatives ; en sorte que ceux qui portent le petit reçoivent autant de grâces que ceux qui portent le grand, parce que l'un et l'autre représentent également les enfants de Marie, de même qu'un grand et un petit miroir représentent également l'image d'une même personne.

C'est ainsi que les vicaires de Jésus-Christ, ces Pères communs des fidèles, ont favorisé tous ceux qui se consacrent au service de la Reine du ciel, en se revêtant de son petit habit ; habit à qui l'on a donné le surnom de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, non-seulement pour le distinguer de tous autres scapulaires, mais encore pour faire connaître qu'il est un don de la libéralité de la très-sainte Vierge, et la marque distinctive d'une confrérie qu'elle s'est elle-même si authentiquement appropriée, en l'appelant par excellence sa confrérie : *Signum confraternitatis meæ.*

Mais comme il n'est point d'enfants bien nés qui ne soient curieux de savoir les titres de leurs ancêtres, je suis persuadé que les enfants de Marie seront bien aises d'apprendre les raisons qui ont fait donner à leur auguste Mère le titre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

3. *Pourquoi la très-sainte Vierge est appelée Notre-Dame-du-Mont-Carmel.*

Le Carmel est une montagne de la Palestine, également fertile et agréable. On ne peut rien ajouter aux éloges que les auteurs sacrés lui ont donnés. Lorsque l'Epoux, dans le livre des Cantiques, veut exprimer la beauté de son épouse, il ne croit pas pouvoir la relever davantage, qu'en disant que sa tête est aussi belle que le Carmel (1). Isaïe veut-il nous représenter avec les plus vives couleurs l'éclat et la majesté du Messie qu'il voyait d'un œil prophétique, il nous le dépeint environné de la gloire du Liban, et revêtu de toutes les beautés du Carmel (2). Quelle haute idée le même prophète ne nous donne-t-il pas de cette montagne, lorsqu'il nous annonce que la justice habitera dans la solitude, et que la sainteté régnera sur le Carmel (3)! Enfin, pour comble d'éloges, Dieu lui-même, par la bouche d'un autre prophète (4), appelle le Carmel sa terre, son héritage : *Terram meam, hæreditatem meam.*

Mais ce qui relève encore infiniment la gloire de cette montagne, déjà si célèbre par le séjour d'Elie, et par la victoire que ce prophète du Dieu vivant y remporta sur les

(1) *Caput tuum ut Carmelus.* Cant. VII, 5.
(2) *Gloria Libani data est ei ; decor Carmeli et Saron.* Isa. XXXV, 2.
(3) *Habitabit in solitudine judicium, et justitia in Carmel sedebit.* Isa. XXXII, 16.
(4) *Jerem.* II, 7.

prophètes de Baal, c'est que la Reine du ciel et de la terre n'a pas dédaigné d'ajouter à tous ses glorieux titres celui de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, titre qui lui a été si justement décerné par la reconnaissance de ses enfants, et si solennellement confirmé par l'autorité des souverains pontifes, et cela pour plusieurs raisons.

1° Parce que c'est sur cette sainte montagne qu'elle fut figurée par cette nuée mystérieuse qui, selon plusieurs Pères et presque tous les interprètes, marquait également sa conception immaculée et sa maternité divine.

2° Parce que, dès ce moment, elle fut reconnue et honorée, comme la souveraine du Carmel, par Elie et par les enfants des prophètes.

3° Parce que, selon la tradition de l'ordre des Carmes, autorisée par les souverains pontifes qui ont approuvé l'office de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, où il est parlé de cette tradition (1). Jésus-Christ et sa très-sainte Mère, lorsqu'ils étaient sur la terre, ont souvent honoré de leurs visites les pieux solitaires qui y demeuraient; et ainsi Marie a consacré, par sa présence, cette bienheureuse montagne, et s'en est mise, pour ainsi dire, en possession dès son vivant.

4° Parce que la première chapelle dédiée en son honneur dans le monde chrétien, a été bâtie, du temps même des apôtres, sur le mont Carmel.

5° Parce que l'ordre religieux qui tire son origine et son nom du Carmel a toujours été, depuis sa naissance, entièrement dévoué à son culte et à son service.

Concluons de là que c'est à juste titre qu'elle porte le nom de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, qui lui est acquis par tant de droits si anciens, si légitimes et si glorieux.

Revenons maintenant au scapulaire.

4. *Secours que le scapulaire propose pour la pratique des vertus chrétiennes.*

Le scapulaire procure deux sortes de secours : les uns sont extérieurs et les autres intérieurs. Les secours extérieurs sont la présence du scapulaire, les prières, les bons exemples, le fréquent usage des sacrements, les miracles.

Le premier secours extérieur que les confrères reçoivent, c'est la présence du scapulaire, parce qu'elle leur rappelle sans cesse leurs premiers engagements, et leur apprend que, ayant le bonheur de porter l'habit et l'image de la très-sainte Vierge, ils doivent être eux-mêmes ses images vivantes, et se revêtir de ses vertus au dedans, encore plus que de son habit au dehors.

Le second consiste dans les prières que les confrères font tous les jours les uns pour les autres, et qui, réunies ensemble, et jointes à celles de tout l'ordre des Carmes, sont capables de faire une sainte violence à la miséricorde divine, et d'attirer sur eux la céleste rosée de la grâce.

Le troisième, ce sont les bons exemples qu'ils ont continuellement devant les yeux. Car, parmi ce grand nombre de confrères, il ne faut pas douter qu'il n'y en ait qui vivent comme de vrais enfants de la très-sainte Vierge, et dont la vie exemplaire est un reproche sensible qui couvre de confusion ceux qui ont dégénéré de la sainteté de leur adoption, et un aiguillon piquant qui les excite à rentrer dans les voies de la justice.

Le quatrième, c'est le fréquent usage des sacrements : les indulgences sans nombre qui leur sont accordées les y invitent, et leur propre intérêt les y engage, pour peu qu'ils aient leur salut à cœur.

Enfin, le cinquième secours, ce sont les miracles dont le scapulaire a été si souvent l'instrument, et que Dieu n'opère ordinairement que pour la conversion des pécheurs, ou pour l'avancement des justes.

Les secours intérieurs, ce sont les bonnes pensées, les saintes inspirations, les pieux mouvements, les secrètes onctions de la grâce. Je ne m'y arrêterai pas davantage, parce que j'en ai assez dit dans ce qui précède, et j'y renvoie le lecteur, me contentant d'exhorter les confrères à faire un saint usage de tous ces secours. A cette condition, leur salut est entre leurs mains, et il ne dépend que d'eux de s'assurer une heureuse immortalité.

5. *Le scapulaire a été érigé en confrérie par les souverains pontifes.*

Quoique, par les paroles que la très-sainte Vierge adressa autrefois à saint Simon Stock, il semble qu'elle se soit déclarée elle-même l'institutrice de cette confrérie, *signum confraternitatis meæ*, cependant, comme nous avons besoin d'une autorité visible sur la terre, pour être assurés de ce que Dieu a décidé dans le ciel, nous ne ferons pas difficulté d'attribuer aux souverains pontifes la gloire d'avoir institué une confrérie si agréable à la mère de celui dont ils sont les vicaires, ou tout au moins d'en avoir publié la céleste institution.

S'il faut s'en rapporter à la foi des auteurs, le pape Innocent IV, en confirmant l'ordre des Carmes par écrit, confirma en même temps de vive voix la confrérie du scapulaire ; Urbain IV, dans sa bulle *Vobis ad hoc*, du 8 mai 1262, fait mention des confrères de l'ordre des Carmes ; mais comme il n'explique pas en quoi consistait cette confraternité, nous en rapporterons l'origine et l'institution au pape Jean XXII, qui a été le premier à parler clairement de cette confrérie, à la confirmer, à la publier, à la revêtir de tout ce que l'autorité d'un vicaire de Jésus-Christ a de plus fort et de plus respectable. C'est dans cette fameuse bulle (1) qui, sous le nom de Sabbatine, a été si

(1) Dans la quatrième leçon de l'office de Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

(1) Elle commence par ces paroles : *Sacratissimo*

souvent attaquée, et toujours si glorieusement défendue ; c'est, dis-je, dans cette bulle qu'il est fait une mention expresse des personnes de l'un et de l'autre sexe, qui, sous le nom de confrères et de sœurs, s'associent à l'ordre des Carmes par la réception de l'habit saint qui les distingue, c'est-à-dire du scapulaire : *Si alii devotionis causa sanctam ingrediantur religionem, cuncti habitus signum ferentes, appetentes se confratres et consorores*, etc.

Cette bulle parut si certaine à Alexandre V, qu'après en avoir vu et examiné la teneur avec toute l'attention possible, comme il le dit lui-même : *Per nos visi, et diligenter inspecti*, il voulut lui donner une certitude encore plus ample, *ut certitudo plenior habeatur*, en la confirmant par une bulle (1) où il inséra celle de Jean XXII en son entier.

C'est à ces deux bulles que les souverains pontifes ont, dans les siècles suivants, rapporté les grâces, les priviléges, les indulgences qu'ils ont accordés à la confrérie du Scapulaire.

Ainsi Clément VII, pour ranimer la piété des fidèles, qui commençait à se ralentir, et pour prévenir les disputes que l'esprit de contradiction pourrait faire naître dans la suite des temps, donna, en 1528, une bulle qui commence : *Dilecti filii*, où, après avoir fait l'analyse tant de la bulle de Jean XXII que de celle d'Alexandre V, il renouvelle l'une et l'autre, les approuve, les confirme, les munit de toute la force de son autorité ; et enfin, pour leur donner un nouveau degré de certitude, il donna une seconde bulle en 1530, *Ex Clementi*, où il confirme tout ce qu'il a dit dans la première, et menace des foudres les plus effrayants quiconque aura la témérité de soutenir le contraire.

Paul III, qui lui succéda en 1544, ne crut pas pouvoir mieux signaler sa piété envers la très-sainte Vierge, qu'en donnant, dès le commencement de son pontificat, une bulle où (2), après avoir rapporté tout au long celle de Clément VII, il finit en disant : Nous ordonnons que même foi soit ajoutée aux copies de cette bulle que l'on ajouterait aux originaux, si on les avait devant les yeux.

Saint Pie V, dont la mémoire sera en éternelle bénédiction dans l'Eglise, ne fut pas moins zélé que ses prédécesseurs pour le maintien de cette confrérie dans tous ses droits. Ce saint pape la confirma de nouveau par une bulle qu'il donna en 1566, de son propre mouvement, *motu proprio*, et par son autorité apostolique, *auctoritate apostolica*. Cette bulle commence par ces paroles : *Superna dispositione*, et l'on en conserve l'original dans les archives du couvent de Transpontine, séjour ordinaire du général de l'ordre des Carmes.

Grégoire III, dans sa bulle : *Ut laudes*, donnée en 1577, semble avoir voulu, par une noble et sainte émulation, enchérir sur tous ses prédécesseurs, lorsqu'après avoir rapporté tous les priviléges qu'ils avaient accordés aux confrères du Scapulaire, il veut que tout le contenu de leurs bulles soit tenu pour suffisamment exprimé dans celle qu'il donne pour confirmer et augmenter le nombre de ces faveurs aussi précieuses qu'assurées.

Paul V, ayant vu naître sous son pontificat quelques difficultés touchant les prérogatives de cette confrérie, les fit examiner par la sacrée congrégation du Saint-Office et par celle des Rites ; et, sur le rapport qui lui en fut fait après un mûr examen, ce souverain pontife donna trois bulles, dont la première, qui commence : *Cum cæteras*, est du 30 octobre 1606 ; la seconde, qui commence : *Piorum hominum*, est du 11 août 1609. La troisième commence : *Alias volentes*, et est du 19 juillet 1614. Dans ces trois bulles, ce grand pape, après avoir éclairci toutes les difficultés, et avoir mis la vérité dans tout son jour, confirme de nouveau cette confrérie, et lui accorde des priviléges encore plus grands que tous ceux dont elle avait joui jusqu'alors. Il fit encore plus, il permit aux Carmes de soutenir hautement ces priviléges dans leurs écrits, aux prédicateurs de les publier dans les chaires évangéliques, et aux fidèles de les regarder comme l'objet d'une pieuse et salutaire croyance.

Il semble qu'après ces témoignages, il n'y avait plus rien à désirer pour la gloire et pour l'affermissement de cette sainte confrérie. Cependant, par un surcroît de faveurs, Clément X, par sa bulle *Commissa nobis*, donnée en 1672, lui accorda encore de nouvelles grâces, de nouvelles indulgences, et confirma toutes celles dont elle était déjà enrichie par la pieuse libéralité de ses prédécesseurs.

Ce n'est pas tout encore : pour repousser les traits injurieux que l'envie avait osé lancer de nouveau contre cette confrérie, Innocent XI, à l'exemple de Paul V, chargea la sacrée congrégation des Cardinaux d'examiner ces priviléges, et après l'examen le plus rigoureux, elle les trouva si conformes à la vérité, si solidement établis sur l'autorité la plus légitime, et si utiles à l'accroissement de la piété, qu'elle les approuva avec éloge, et le pieux pontife les ratifia avec une entière effusion de cœur.

Le savant pape Benoît XIV, *de Can. SS.* lib. IV, p. 2, c. 9, parle comme ses prédécesseurs, et il a contribué à étendre cette dévotion.

A tant d'illustres approbations nous pouvons ajouter celles de tous les évêques du monde chrétien, qui ont permis d'établir cette confrérie dans leurs diocèses respectifs, et de prêcher publiquement ses avan-

uti culmine, et fut donnée en 1316, puis renouvelée en 1322.

(1) Elle commence par ces mots : *Tenorem cujusdam privilegii*, et est du 7 décembre 1409. Il y en a dans les archives du couvent des Carmes d'Avignon un exemplaire aussi ancien qu'authentique.

(2) Elle commence : *Provisionis nostræ*, et est du 3 novembre 1534.

tages, ses priviléges, ses prérogatives. Que si l'enfer lui a opposé quelquefois des ennemis qui ont tâché de la détruire, le ciel lui a toujours suscité des défenseurs encore plus puissants que ses adversaires.

Ainsi, lorsqu'en Espagne l'esprit de mensonge, qui avait fasciné presque tous les esprits, prétendit, en 1569, que les grâces accordées à la confrérie du Scapulaire avaient été anéanties par le saint concile de Trente, l'esprit de vérité arma les docteurs de Salamanque pour venger l'injure faite à cette pieuse confrérie. Ce qu'ils firent en lui rendant tout l'éclat de sa gloire par les approbations les plus solennelles, et en replongeant le mensonge dans les ténèbres d'où il était sorti.

Ainsi, lorsqu'en 1648, l'esprit de contradiction fit soulever dans la Normandie un peuple d'ennemis contre le scapulaire, l'archevêque de Rouen, à qui ils s'adressèrent pour lui en demander la suppression, pénétra d'abord le mystère d'iniquité; mais, pour agir avec encore plus de lumière et de certitude dans une affaire aussi délicate, il consulta la Faculté de théologie de Paris; et cette illustre Faculté, dont les décisions sont des oracles, décida en faveur du scapulaire.

Ainsi, lorsqu'en 1599, quelques faux zélés inspirèrent à l'archevêque de Paris le dessein de supprimer la confrérie du Scapulaire dans son diocèse, un véritable zèle, qu'animait une solide piété, suscita la plume d'un savant écrivain (1), qui détourna le coup fatal, et affermit le scapulaire dans tous ses droits et dans toutes ses prérogatives. Qui ne voit par là que jamais confrérie ne fut plus solidement établie, et que ce sera toujours en vain que l'esprit de critique tâchera d'en ébranler les fondements, ou d'en obscurcir la gloire?

Jouissez donc en paix, pieux confrères, de vos priviléges. Heureux si vous êtes aussi zélés à en profiter que les souverains pontifes ont été généreux à vous les accorder. Jamais priviléges plus étendus, puisque non-seulement ils embrassent tous les âges de la vie, mais qu'ils vont même au delà du tombeau. Jamais priviléges plus assurés, puisque les uns sont fondés sur la parole de la très-sainte Vierge, et les autres sur l'autorité des souverains pontifes, qui ont enrichi le scapulaire des célestes trésors de l'Eglise.

6. *Le scapulaire est enrichi des célestes trésors de l'Eglise.*

C'est la commune croyance de tous les fidèles, croyance aussi certaine que consolante, qu'il y a dans l'Eglise un trésor spirituel composé de richesses immenses des mérites de Jésus-Christ, de ceux de la très-sainte Vierge et des saints. C'est de ce trésor inépuisable que l'Eglise, cette tendre mère, tire sans cesse pour payer les dettes de ses enfants, dettes qui ne sont autre chose que la peine temporelle due au péché, après que le pardon est accordé. Le payement qui se fait de cette sorte est ce que nous appelons indulgences. Il n'y a que le pape qui ait le droit de les distribuer dans toute l'Eglise, et les évêques dans leurs diocèses respectifs.

Elles ont été en usage dès la naissance de l'Eglise; mais si l'Eglise a été libérale partout ailleurs, nous pouvons dire qu'elle a été prodigue, si j'ose me servir de ce terme, en faveur des confrères du Scapulaire. En effet, nous n'avons qu'à ouvrir les bulles des souverains pontifes pour voir avec quelle profusion ils en ont enrichi l'habit de Marie.

Avant d'entrer dans le détail de ces indulgences, il ne sera pas hors de propos de donner deux avis aux confrères.

Le premier avis, c'est que comme les indulgences ne nous sont point données pour flatter notre délicatesse, mais seulement pour suppléer à notre insuffisance, elles ne nous dispensent point de la pénitence, après l'obligation que Dieu, par la bouche de saint Jean-Baptiste, a imposée à tous les hommes de faire de dignes fruits de pénitence (1), et après l'arrêt que Jésus-Christ lui-même a prononcé, que s'ils ne font pénitence ils périront tous (2).

L'autre avis, c'est que pour gagner l'indulgence plénière, il faut être véritablement contrit et confessé; communier et prier dans l'église désignée par le pape, de la manière et selon l'intention prescrite dans sa bulle.

J'ai cru devoir donner cette petite explication pour éviter les redites qui deviennent ennuyeuses dès qu'elles sont trop fréquentes. C'est aussi pour cette raison, qu'en rapportant les indulgences attachées au scapulaire, je ne citerai pas les bulles des souverains pontifes qui les ont accordées, parce que je les ai déjà citées pour la plupart à la col. 426 et suiv., où il s'agit de l'érection du Scapulaire en confrérie, et où je renvoie le lecteur qui voudra s'en assurer.

Au reste, les confrères doivent savoir que, comme chrétiens, ils peuvent gagner toutes les indulgences qui ont été accordées à tous les fidèles. C'est pourquoi je les préviens que dans la liste que je vais donner, je ne rapporterai que celles qui leur ont été directement accordées, ou expressément appropriées, soit par rapport au scapulaire, soit par rapport à l'ordre des Carmes.

7. *Indulgences que les confrères peuvent gagner tous les jours et même plusieurs fois chaque jour.*

Urbain VI a accordé une indulgence de trois ans et trois quarantaines à tous ceux qui, en parlant des Carmes, les appellent les Frères de la sainte Vierge; ou qui, en parlant de leur ordre, l'appellent l'ordre de la

(1) L'illustre et savant Edme Pirot, docteur de Sorbonne.

(1) *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.* Luc., c. III, v. 8.

(2) *Si pœnitentiam non egeritis, omnes simul peribitis.* Luc., c. XIII, v. 5.

Sainte-Vierge. Clément X nous assure que Nicolas V a ajouté pour le même sujet une indulgence de sept ans et sept quarantaines ; et il confirme l'une et l'autre par sa bulle *Commissa nobis*, donnée en 1672. Quoique cette indulgence soit commune à tous les fidèles, j'ai cru qu'elle ne serait point ici déplacée.

Sixte V a accordé trois cents jours d'indulgence à ceux qui diront les litanies du saint nom de Jésus, et deux cents jours à ceux qui diront les litanies de la sainte Vierge.

Le même pape a accordé cinquante jours d'indulgence à tous ceux qui se salueront en disant : *Loué soit Jésus-Christ. Ainsi soit-il.*

Ce pape a aussi accordé vingt-cinq jours d'indulgence à tous ceux qui prononceront avec respect le saint nom de Jésus ou de Marie.

Ces indulgences, qui sont communes à tous les fidèles, Clément X les a appropriées aux confrères du scapulaire, dans la bulle que j'ai déjà citée, et y a ajouté une indulgence de cent jours pour tous ceux qui assisteront au *Salve, Regina*, qui se chante tous les jours à complies, dans les églises des Carmes.

Paul V a accordé aux confrères qui accompagneront le très-saint sacrement, lorsqu'on le porte aux malades, et prieront Dieu pour eux, à chaque fois, une indulgence de cinq ans et cinq quarantaines.

A ceux qui assisteront à l'enterrement de quelque fidèle que ce soit, et prieront pour le repos de son âme, deux cents jours d'indulgence.

A ceux qui réciteront le petit office de la sainte Vierge, cent jours d'indulgence.

A ceux qui diront une fois le *Pater noster* et *l'Ave Maria*, pour les vivants et pour les morts, quarante jours d'indulgence.

A ceux qui se réconcilient avec leurs ennemis, ou qui procurent la réconciliation des autres, cent jours d'indulgence.

A ceux qui, voyant leur prochain en danger d'offenser Dieu, l'en empêchent, cent jours d'indulgence.

A ceux qui exercent quelque œuvre de miséricorde, cent jours d'indulgence.

A ceux qui diront sept fois le *Pater noster* et sept fois l'*Ave Maria*, à l'honneur des sept joies dont la très-sainte Vierge jouit dans le ciel, quarante jours d'indulgence.

8. ***Indulgences que les confrères peuvent gagner chaque semaine.***

Sixte V a accordé à tous ceux qui assisteront tous les jeudis à la messe dans une église des Carmes, cent jours d'indulgence.

A ceux qui assisteront au sermon, cent jours d'indulgence.

A ceux qui y viendront faire leurs prières, cinquante jours d'indulgence.

A ceux qui, bien et dûment confessés, y recevront la sainte Eucharistie, trois ans et trois quarantaines d'indulgence.

Honorius IV a accordé à tous ceux qui visiteront tous les vendredis une église des Carmes, et y prieront conformément aux intentions exprimées dans sa bulle, quarante années et autant de quarantaines d'indulgence.

Benoît XI a accordé à tous ceux qui, dans la vue d'honorer la sainte Vierge, visiteront tous les samedis une église des Carmes, quarante années et autant de quarantaines d'indulgence, et la rémission de la septième partie de leurs péchés.

Ce pape a accordé la même indulgence à ceux qui y viendront faire leurs prières les saints jours de dimanche.

Clément X, en confirmant toutes ces indulgences, les a incorporées avec celles qu'il a accordées aux confrères du Scapulaire, dans sa bulle *Commissa nobis*.

Paul V a accordé cent jours d'indulgence aux confrères qui s'abstiendront de manger de la viande les mercredis.

Ce pape a accordé la même indulgence à ceux qui observeront la même abstinence tous les samedis, à l'honneur de la très-sainte Vierge.

9. ***Indulgences que les confrères peuvent gagner une fois chaque mois.***

Il faut se ressouvenir ici de l'avis que nous avons donné au commencement de cet article, touchant l'indulgence plénière.

Paul V a accordé aux confrères qui assisteront à la procession que les Carmes font un dimanche de chaque mois, à l'honneur du scapulaire, indulgence plénière.

Clément X a accordé la même indulgence à ceux qui, ne pouvant assister à cette procession, visiteront ce jour-là une église des Carmes.

Le même pape l'a accordée aussi aux confrères malades, voyageurs, ou légitimement empêchés d'assister à ladite procession, pourvu qu'ils disent ce jour-là, s'ils le peuvent, le petit office de la sainte Vierge, ou cinquante fois le *Pater* et l'*Ave*.

Il l'a encore étendue jusqu'à tous les religieux et religieuses qui demeurent dans des couvents où la confrérie n'est pas, pourvu qu'ils disent dans leur chœur, ou dans leurs chambres, les litanies des saints.

Paul V a accordé aux confrères qui se confessent et communient une fois le mois, cinq ans et cinq quarantaines d'indulgence.

Clément XI a accordé aux confrères qui, confessés et communiés, visiteront l'église des Carmes, le dimanche destiné à faire la procession, bien que pour des raisons on ne la fasse pas, sept ans et sept quarantaines d'indulgence.

10. ***Indulgences plénières et non plénières que les confrères peuvent gagner dans le cours de l'année, en visitant une église des Carmes.***

EN JANVIER.

Le 1er, fête de la Circoncision, amples indulgences (1).

(1) Clément X, dans sa bulle *Commissa*, etc.



Le 6, fête de l'Epiphanie, amples indulgences.

Le 20, saint Fabien et saint Sébastien, martyrs, la rémission de la troisième partie des péchés, et sept ans et sept quarantaines d'indulgence. *Id.*

EN FÉVRIER.

Le 2. La Purification de la très-sainte Vierge, indulgence plénière et outre cela quarante ans et autant de quarantaines d'indulgence. Pendant l'octave, la rémission de la troisième partie des péchés, et trente ans et trente quarantaines d'indulgence. *Id.*

Le 4. Saint André Corsin, carme, évêque de Fiésoli, indulgence plénière. *Id.*

EN MARS.

Le 19. Saint Joseph, époux de la très-sainte Vierge, indulgence plénière (1).

Le 25. L'Annonciation de la très-sainte Vierge, indulgence plénière et autres comme au jour de la Purification (2).

EN AVRIL.

Le 25. Saint Marc, évangéliste, amples indulgences. *Id.*

EN MAI.

Le 3. L'invention de la sainte croix, indulgence de quarante ans et autant de quarantaines, avec la rémission de la troisième partie des péchés (3).

Le 5. Saint Ange, carme, martyr, indulgence plénière.

Le 16. Saint Simon Stock, sixième général de l'ordre des Carmes, à qui la très-sainte Vierge donna le scapulaire; indulgence plénière à Bordeaux seulement, où son corps repose (4).

Le 25. Sainte Marie Madeleine de Pazzi, carmélite, indulgence plénière (5).

EN JUIN.

Le 24. La Nativité de saint Jean-Baptiste, et pendant l'octave, la rémission de la troisième partie des péchés, et sept ans et sept quarantaines d'indulgence. *Id.*

Le 29. Saint Pierre et saint Paul, et pendant l'octave, les mêmes indulgences qu'à la Nativité de saint Jean-Baptiste. *Id*

EN JUILLET.

Le 2. La Visitation de la très-sainte Vierge, indulgence plénière, et pendant l'octave de même (6).

Le 20. Saint Elie, prophète, indulgence plénière (7).

EN AOUT.

Le 7. Saint Albert, carme, indulgence plénière (8).

Le 15. L'Assomption de la très-sainte Vierge, indulgence plénière, et autres, comme à la Purification. *Id.*

EN SEPTEMBRE.

Le 8. La Nativité de la très-sainte Vierge, indulgence plénière, et autres, comme à la Purification. *Id.*

Le 14. L'Exaltation de la Sainte Croix, la rémission de la troisième partie des péchés et indulgence de quarante ans et autant de quarantaines; plus sept ans et sept quarantaines. *Id.*

EN OCTOBRE.

Le 15. Sainte Thérèse, indulgence plénière (1).

EN NOVEMBRE.

Le 1er. Fête de tous les Saints, et pendant l'octave, la rémission de la troisième partie des péchés, et indulgence de sept ans et sept quarantaines (2).

Le 21. La Présentation de la très-sainte Vierge, indulgence plénière et autres, comme à la Visitation (3).

Le 24. Saint Jean de la Croix, indulgence plénière (4).

EN DÉCEMBRE.

Le 8. L'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, indulgence plénière; et pendant l'octave, trente ans et trente quarantaines d'indulgence (5).

Le 24. Veille de Noël, la rémission de la troisième partie des péchés, et indulgence de sept ans et sept quarantaines. *Id.*

Le 25. Fête de Noël, et pendant l'octave, les mêmes indulgences que la veille. *Id.*

Le 26. Saint Etienne, premier martyr, amples indulgences.

Le 27. Saint Jean, apôtre et évangéliste, amples indulgences. *Id.*

Le 28. Les saints Innocents, amples indulgences. *Id.*

11. *Indulgences plénières et non plénières que les confrères peuvent gagner en certaines fêtes mobiles et autres jours de l'année, en visitant une église des Carmes.*

A chaque dimanche de l'Avent, amples indulgences (6).

Aux dimanches de la Septuagésime, Sexagésime et Quinquagésime, amples indulgences. *Id.*

A chaque dimanche, mardi, jeudi et samedi de Carême, amples indulgences. *Id.*

A chaque lundi, mercredi et vendredi de carême, amples indulgences, et, outre cela, indulgence de quarante ans et autant de quarantaines, avec la rémission de la septième partie des péchés. Au vendredi saint, il y a de plus indulgence de sept ans et sept quarantaines. *Id.*

Au saint jour de Pâques, et pendant l'oc-

(1) Urbain VIII, par son bref du 10 mai 1624.
(2) Clément X.
(3) Grégoire III, dans sa bulle, *Ut laudes.*
(4) Paul V, et Urbain VIII.
(5) Clément X.
(6) Benoît XIV.
(7) Benoît XIII.
(8) Clément X, Paul V.

(1) Grégoire XV.
(2) Clément X.
(3) *Idem.*
(4) Benoît XIII.
(5) Clément X
(6) *Idem.*

tave, la rémission de la troisième partie des péchés, avec une indulgence de sept ans et sept quarantaines. *Id.*

A chaque jour des Rogations, amples indulgences. *Id.*

A la Fête de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, amples indulgences. *Id.*

Aux veille, fête et octave de la Pentecôte, indulgence plénière. *Id.*

A la fête du très-saint sacrement et pendant l'octave, amples indulgences. *Id.*

Aux mercredis, vendredis et samedis des Quatre-Temps de l'année, indulgence plénière. *Id.*

12. *Indulgences à quelques fêtes indéterminées.*

A la fête du patron d'une église des Carmes, la rémission de la troisième partie des péchés, et indulgence de quarante ans et autant de quarantaines (1).

A la fête du titulaire d'une église des Carmes, les mêmes indulgences qu'à la fête du patron. *Id.*

A l'oraison des quarante heures, instituée avec la permission de l'ordinaire dans une église des Carmes, indulgence plénière (2).

13. *Indulgences personnelles que les confrères ne peuvent gagner qu'une fois en leur vie.*

Au jour de leur réception, indulgence plénière (3).

A l'article de la mort, absolution générale, et indulgence plénière, qui peut leur être appliquée par quelque confesseur approuvé que ce soit, pourvu que, étant confessés et communiés, ils invoquent le saint nom de Jésus du fond du cœur, s'ils ne peuvent l'invoquer de bouche.

Il faut remarquer que cette dernière indulgence étant donnée sous cette condition, *si tamen hac vice e vita migraveris*, son effet est suspendu lorsque le malade revient en santé; mais elle peut être réitérée, et elle produit son plein effet dans une dernière maladie.

14. *Indulgences extraordinaires accordées aux confrères du scapulaire.*

Le pape Clément V, par sa bulle *Ex Clementi*, confirmée par Clément X, dans sa bulle *Commissa nobis*, accorde aux confrères du scapulaire toutes les indulgences accordées à toutes les autres confréries, de quelque nature qu'elles soient, et nommément à celle des ordres religieux établis dans leur origine sous le nom de Religieux mendiants.

Le même pape leur accorde encore une participation spéciale à toutes les messes qui se disent, et à toutes les prières, jeûnes, aumônes, pénitences, en un mot, à toutes les bonnes œuvres qui se font dans l'Eglise universelle.

A la vue de cette profusion de grâces que la très-sainte Vierge leur a procurées par le don de son habit, les confrères n'ont-ils pas le droit de s'écrier avec le prophète, que cette aimable et divine mère n'a pas eu les mêmes bontés pour bien d'autres (1)? mais en même temps, avec quel zèle, quel respect, quelle fidélité ne doivent-ils pas se dévouer à son service, pour se rendre dignes de tant de faveurs?

15. *Le scapulaire est illustré par tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre.*

Si je voyais que les confréries approuvées par l'Eglise fussent humiliantes par leur état, ou onéreuses par leur pratique, ou en quelque manière stériles pour le salut, je ne serais point surpris de les voir négligées. Mais quand je vois, au contraire, qu'elles sont toutes humbles sans bassesse, honorables sans faste, et salutaires sans gêne; quand je vois, dis-je, que les vertus qu'elles inspirent marquent leur sainteté; que les exercices qui s'y pratiquent prouvent leur solidité, et qu'une heureuse expérience découvre tous les jours leur utilité, je suis véritablement surpris de voir tant de chrétiens qui sont si ardents pour les sociétés d'intérêt, être si tièdes pour les sociétés de sanctification. Ce n'est pas tout encore.

Les uns, par préjugé, les condamnent sans examen; les autres les méprisent par irréligion; d'autres enfin les négligent par indifférence. Il s'en trouve même qui, par une délicatesse outrée, trouvant le joug de l'Evangile assez pesant, n'osent se charger d'un nouveau fardeau, quelque léger qu'il soit; et d'autres qui, par un orgueil déplacé, croiraient déroger à leur noblesse, s'il allaient se confondre avec le peuple dans une même société. Mais, sans sortir de la sphère du scapulaire, confondons les préjugés, l'irréligion, l'indifférence, la délicatesse et l'orgueil de ces demi-chrétiens, en étalant à leurs yeux, sous l'étendard de Marie, tout ce que les dignités ont de plus brillant et de plus relevé soit dans l'Eglise, soit dans le siècle.

On compte plus de vingt papes qui ont porté le saint scapulaire avec un profond respect, et dont la plupart ont observé toute leur vie l'abstinence du mercredi avec la plus scrupuleuse exactitude.

Le nombre des cardinaux qui se sont agrégés à la confrérie est beaucoup plus grand, et plus grand encore le nombre des patriarches, archevêques et évêques; on y voit entre autres saint Charles Borromée et saint François de Sales, le célèbre Fléchier, évêque de Nîmes, et M. de Belzunce, évêque de Marseille, si renommé pour sa piété et son dévoûment au temps de la peste.

On pourrait ajouter les noms illustres de plusieurs empereurs et impératrices, rois et reines, grands ducs, grands maîtres de Malte, princes et princesses parmi lesquels se trouve saint Louis, roi de France.

(1) Sixte IV, dans sa bulle *Dum attenta*.
(2) Urbain VIII, dans sa bulle du 10 mai 1624.
(3) Paul V.

(1) *Non fecit taliter omni nationi*, Ps. CXLVII, v. 9.



CARNAC (France), dans le département du Morbihan. *Voy.* GAULE.

CARNAPRAYAGA (Hindoustan). *Voy.* GANGE.

CARONNO (Italie), dans le royaume lombard-vénitien.

On y voit un sanctuaire bâti par Fabius Mangone, et en vénération dans le pays. Quoique ce pèlerinage ne soit pas aussi fréquenté que celui de Saronno, dont il est voisin, il n'en est pas moins l'objet de pieux voyages.

CARPENTRAS (France), dans le département de Vaucluse.

Gumppenberg y désigne une Vierge miraculeuse sous le nom de Notre-Dame de Grâce.

CASALUCE (Italie), au royaume de Naples.

Casaluce est un village assez voisin d'Aversa, et la madone qu'on y vénère est, dit-on, peinte par saint Luc; mais en donnant cette indication, Gumppenberg fait remarquer que ces Vierges attribuées à saint Luc sont en si grand nombre que plusieurs d'entre elles doivent être apocryphes (en supposant toutefois que saint Luc ait été peintre, ce que je ne puis croire), et qu'on les confond souvent avec les Vierges grecques, russes ou polonaises, qui sont toutes faites sur le même modèle, et de la même couleur brune qu'on a souvent prise, à tort, pour le cachet de leur antiquité.

Nous avons traité ce sujet ailleurs.

CASAN (Russie d'Asie). *Voy.* KASAN.

CASBIN (Perse), dans l'Irak proprement dit, au nord d'Ispahan.

Du côté oriental de la ville est le cimetière où se voit dans une belle mosquée le tombeau de Schahesad Hosseïn, un des fils de Hosseïn, auprès duquel on a coutume de faire tous les serments exigés en justice, ce qui s'observe par toute la Perse, aux lieux où il y a des sépulcres de saints ou de leurs parents. On appelle encore cette ville Caswin ou Kazwin.

CASI ou CASY (Hindoustan). *Voy.* BÉNARÈS.

CASR-SAD, (Sicile). C'est le nom d'un château-fort dont parle Mohammed-ebn-Djobaïr dans la relation arabe de son voyage ou pèlerinage à la Mecque, entrepris l'an 578 de l'hégire (1200 ans après Jésus-Christ). Il était situé sur le rivage de la mer, bâti très-solidement et très-antique. « Sa fondation, dit notre voyageur, remonte au delà de la conquête de la Sicile par les musulmans. Depuis cette époque, il a été, et, avec la grâce de Dieu, il sera toujours habité par des serviteurs de Dieu. On remarque autour de Casr-Sâd un grand nombre de tombeaux de musulmans pieux et timorés : ainsi c'est un lieu de grâce et de bénédictions qu'un grand nombre de gens, venant de tous les côtés, s'empressent de visiter. Vis-à-vis de lui jaillit une source d'eau que l'on appelle Aïn-el-Medjounah (la source de la Possédée). Le château a une porte de fer bien solide, etc. » *Nouv. Journ. asiat.*, janv. 1846, p. 75.

« Quant à la situation de ce château, il me semble hors de doute qu'il était bâti sur la colline nommée aujourd'hui la *Cannita*, nom de lieu formé en sicilien du mot *cannita*, plantation de roseaux..... Sur la colline de la Cannita on trouve une quantité immense de restes d'anciens édifices en pierre et en brique, aussi bien que des vases antiques et des monnaies grecques et phéniciennes. Ce sont bien les restes de la ville antérieure à la conquête musulmane, dont parle ici l'auteur. Le cimetière qu'il observa autour de l'enceinte du château, correspond parfaitement à la petite plaine qu'on appelle aujourd'hui *Zotta di la Quadâra* (de la chaudière). Les paysans appelent aussi cet endroit *Zotti di li morti* (des morts), à cause des tombeaux antiques qu'ils y trouvent souvent en cultivant leurs vignes (1). » (*Ibid.*, mars, 1846, pag. 218.)

CASSIN (mont) en Italie, au royaume de Naples, dans la Terre de Labour.

Cette montagne, que saint Benoît transforma en monastère en 529, et qui devint plus tard un lieu de dévotion si célèbre, était connue dans l'antiquité pour son temple d'Apollon dont les étrangers venaient de toutes parts consulter les oracles. L'ordre des Bénédictins y prit naissance, et plusieurs grands et saints personnages s'y sont retirés pour y vivre dans l'étude et dans la prière. « Il rappelle, dit M. Valéry, la gloire de son grand législateur, chef fugitif d'une tribu de solitaires qui défrichaient le sol et convertissaient, civilisaient et affranchissaient les peuples. »

On y vénère encore la sœur jumelle de saint Benoît, sainte Scholastique, et leur mère, sainte Abbondanzia. Le corps de saint Benoît est conservé tout entier dans l'église, ainsi que ceux de saint Maur et de saint Placide, ces deux grands saints de l'ordre. Le Tasse vint passer quelques jours au mont Cassin pour y satisfaire la dévotion qu'il garda toute sa vie pour le fondateur des Bénédictins.

On vénère aussi dans ce monastère une célèbre Vierge miraculeuse dont le culte remonte au commencement du VIIIe siècle, sous le pape Grégoire II.

CASTELLANE (France), ville de l'ancienne Provence (Basses-Alpes), sur le bord de la rivière de Verdon, à 8 kil. est de Senez. Sur le rocher qui avoisine cette ville on voit un ermitage sous le titre de Notre-Dame-de-la-Roche, et dans la plaine une église qu'on appelle Notre-Dame-du-Plan.

Cette ville s'appelait en latin *Salina*, à cause d'une source abondante d'eau salée qui n'en est guère éloignée que d'un kilomètre. Cette source est fort abondante, et va se perdre dans le Verdon.

CATANE (Sicile). La grande patronne de la ville de Catane est sainte Agathe. Le jour de sa fête une grande et somptueuse procession traverse les rues ; il tombe du haut des balcons une pluie de fleurs, de bonbons et de parfums sous les pas de la sainte dont on

(1) Cette note curieuse et l'article auquel elle est jointe, sont tirés d'un article sur la Sicile traduit par M. Amari et publié par fragments dans le *Journal Asiatique*.



promène les reliques et la statue, et des myriades d'oiseaux, couverts de soie et de rubans, sont lâchés sur son passage.

Cependant les Palermitains disputent aux Catanais l'honneur d'avoir vu naître sainte Agathe dans leurs murs. Néanmoins les Catanais persistent non-seulement à regarder et à proclamer la sainte comme leur compatriote, mais ils forcent tous les étrangers qui se trouvent à Catane le jour de la fête à crier: « Vive sainte Agathe, la vraie Catanaise, la réelle Catanaise, la sainte de Catane la seule véritable! »

Cette ville de Catane est bâtie au pied de l'Etna. Fondée au VIIIe siècle avant Jésus-Christ, elle fut trois fois détruite par le terrible volcan, et trois fois rebâtie. C'est une des plus belles villes de la Sicile moderne. La cathédrale fut bâtie par le comte Roger en 1194, et les colonnes de son portail sont antiques : elles viennent de l'ancien théâtre de la ville. On y trouve encore les ruines de plusieurs monuments anciens, mais la lave de l'Etna a tout encombré, tout ravagé. Un amphithéâtre, un temple de Cérès, une naumachie, un gymnase, laissaient encore des vestiges avant l'éruption de 1669. Aujourd'hui la lave a presque tout enseveli. L'Odéon, unique édifice de ce genre qui soit arrivé jusqu'à nous, se voit encore dans la rue qui mène au couvent des Bénédictins. Les Augustins occupent une partie du forum, de la basilique et des prisons anciennes.

On y va visiter en pèlerinage Notre-Dame de la Lumière-Nouvelle, dans un monastère de Chartreux. Les parois intérieures de l'église sont toutes tapissées d'*ex-voto* qui témoignent à la fois et de la dévotion des fidèles, et des grâces qu'ils y ont obtenues par l'intercession de Marie.

A deux milles de Catane s'élève la magnifique église du *Christ retrouvé :* elle a été érigée, il y a environ vingt-cinq ans, à l'occasion du fait que nous allons raconter. — Deux pauvres artisans, qui n'avaient pas de quoi dîner, entrèrent un jour dans une église à Catane : un prêtre disait la messe ; l'un d'eux saisit le moment où il était absent pour s'emparer du ciboire d'argent qui renfermait des hosties. — Les voleurs se rendirent ensuite à une auberge située hors de la ville, où ils se firent servir à manger. Quand leur repas fut achevé, ils déclarèrent à l'hôtesse qu'ils ne pouvaient la payer dans ce moment, mais qu'elle ne devait pas s'inquiéter, parce qu'ils avaient sur eux de l'argenterie, qu'ils la feraient avertir le lendemain, afin de solder leur écot. Comme l'aubergiste était absent, sa femme n'osa pas essayer de les retenir. Cependant les deux malheureux, poursuivis par la crainte du gibet, commencèrent à éprouver des remords ; ils ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils ne pouvaient tirer parti du ciboire, qui serait infailliblement reconnu comme appartenant à l'Eglise. — Sur ces entrefaites, la nouvelle du vol commis dans l'église s'étant répandue dans Catane, toute la ville fut en émoi : les habitants couraient çà et là dans les rues, se frappant la poitrine, en criant d'une voix lamentable : *Le Christ a été dérobé! le Christ a été dérobé!* Un étranger aurait pu croire que Catane était bouleversée par un tremblement de terre, ou menacée de nouveau d'être ensevelie par la lave de l'Etna. Le lendemain la consternation était au comble. Le même jour, les deux voleurs entrèrent dans une autre auberge du pays. Tandis qu'ils satisfaisaient leur appétit, une petite fille, âgée d'environ sept ans, aperçut par hasard le haut du ciboire, caché dans l'estomac d'un de ces hommes, qui avait oublié de boutonner son vêtement. L'enfant devina sur-le-champ la vérité, et courut à sa mère, en disant à haute voix : *Le Christ est retrouvé! le Christ est retrouvé!* A cette exclamation, les deux coupables prirent incontinent la fuite. Comme ils n'étaient pas endurcis dans le crime, ils éprouvaient un véritable repentir de leur action ; mais il était dangereux de restituer le vase : ils prirent donc le parti de l'enterrer au milieu d'un champ. — L'un d'eux ayant déchiré sa chemise, en enveloppa respectueusement le vase sacré, et il fut déposé dans un trou creusé à cet effet. Tandis qu'ils procédaient à cette opération, les habitants de Catane faisaient des processions et récitaient des prières pour découvrir le Christ, car ils croyaient que ce crime leur présageait de grands malheurs ; enfin le troisième jour, le bruit se répandit qu'on avait remarqué qu'un chien était resté depuis ce même espace de temps couché à la même place, et qu'on n'avait pu l'écarter ni par des coups ni par des caresses. Persuadés que l'animal appartenait à quelque personne assassinée à cet endroit, les paysans se mirent à creuser, et à leur grande surprise, découvrirent le vase sacré et les saintes hosties. Ne se jugeant pas dignes d'y toucher, ils se hâtèrent d'apporter cette heureuse nouvelle à l'évêque qui sortit de la ville à la tête de son clergé, au milieu de la nuit, et vint, pieds nus, reprendre le dépôt sacré ; malgré l'heure avancée, toute la population de Catane se joignit à la procession, et le ciboire fut retrouvé à la place indiquée. Cette place fut consacrée sur-le-champ par l'évêque. Plusieurs milliers de fidèles y demeurèrent jusqu'au lendemain, chantant des prières en actions de grâces. — Une magnifique église fut bâtie à ce même endroit, et une fête annuelle instituée en commémoration de cet événement. Quant aux voleurs, ne pouvant supporter les reproches de leur conscience, ils allèrent spontanément confesser leur crime aux magistrats, et furent condamnés à l'expier par le gibet. Ils témoignèrent, en mourant, un très-vif repentir ; l'un d'eux fut même honoré du nom de bon larron, parce qu'en subissant sa peine, il avait montré une vive douleur de son crime.

CATEAU-CAMBRÉSIS (France), ou **Le Cateau**, petite ville des anciens Pays-Bas, aujourd'hui chef-lieu de canton du département du Nord. L'église de Notre-Dame possédait le corps de saint Sare (*Sarius*), ancien

curé; et l'église de Saint-Ladre était occupée par des chanoinesses qui conservaient un tableau fort singulier de sainte Maxellende, la grande sainte virginale de Cambrai. *Voy.* CAMBRAI.

CATTACK (Hindoustan). On va vénérer dans cette ville, capitale de la province d'Orixa, et qui appartient aux Anglais, la trace du pied de Mahomet. Elle est gravée sur une pierre apportée de la Mecque et renfermée dans une châsse octogone. C'est le but d'un grand pèlerinage pour les Hindous musulmans. *Voy.* BÉNARÈS, MARRAÏNGANG, GOUR, etc.

CAUDEBEC (France), dans le département de la Seine-Inférieure, sur la rive droite de la Seine.

Son église paroissiale est dédiée à Notre-Dame. « Du haut du jubé, immédiatement au-dessus de la porte du chœur, s'élève un crucifix peut-être unique en son espèce. Ce n'est ni la sainte Vierge, ni saint Jean l'Evangéliste, ni Madeleine qui se tiennent au pied de la croix, comme dans presque toutes nos autres églises : c'est Adam, notre premier père, qui en embrasse le pied, un genou en terre, sans autres vêtements qu'une ceinture de feuilles d'arbre, et tenant de la main droite un calice ou une coupe, pour recevoir le sang qui coule des plaies du Sauveur. Contre un pilier, près du grand autel, du côté de l'Evangile, est appuyée une pyramide de sculpture, haute d'environ vingt pieds et d'un travail achevé. C'était autrefois le lieu où l'on plaçait le saint sacrement. Sur la porte du tabernacle qui était destiné à cet usage sacré, on lit encore le vers suivant écrit en lettres d'or :

Flecte genu : lapis hic venerabilis hospite Christo.

« Sur les fonts baptismaux, il y a une autre pyramide en menuiserie, de la hauteur de sept ou huit pieds, qui leur sert de couvercle. C'est une machine assez pesante, ornée de bas-reliefs qui représentent diverses histoires tant de l'Ancien que du Nouveau Testament..... Enfin il n'y a point de chapelle dont les ornements de sculpture n'aient été travaillés avec soin et à grands frais : on les a, pour ainsi dire, prodigués. » (Robert de Hesseln, *Dictionn. univers. de la France*, art. CAUDEBEC.)

CAUDERAN (France), en Guienne, dans le département de la Gironde, joli village à 3 kil. de Bordeaux.

Il est très-fréquenté par les habitants de cette ville, qui chaque année y vont en pèlerinage le mercredi de Cendres et le lundi de Pâques.

CAUDIÈS DE SAINT-PAUL (France), dans le département des Pyrénées-Orientales.

On y fait un pèlerinage à Notre-Dame de Laval. *Voy.* NOTRE-DAME DE LAVAL.

CÉDRON (Palestine), torrent presque toujours à sec qui borne au nord la ville de Jérusalem.

« Le torrent de Cédron, dit M. de Géramb, traverse la vallée de Josaphat ; il est à vingt pas du jardin de Gethsémani. David le passa pour se soustraire à la poursuite d'Absalon; il est surtout célèbre par la Passion de Notre-Seigneur. Plusieurs écrivains ont avancé qu'il porte dans certains temps un eau rougeâtre; je puis assurer qu'il n'en est rien. Jamais année n'a été aussi pluvieuse que celle-ci ; pendant six jours consécutifs la pluie est tombée à verse ; néanmoins, j'ai vu le torrent toujours si sec qu'à peine eussé-je pu m'y laver les mains.

« On m'a assuré qu'en plusieurs endroits on en a détourné les eaux pour les diriger dans des citernes. »

CELLE-NEUVE (France), dans le département de l'Hérault, près de Montpellier. Charlemagne y avait fait bâtir une église de pèlerinage que l'on y voit encore.

CELLE (LA)-LÈS-SAINT-CLOUD (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles, canton de Marly-le-Roi. Il est situé à trois lieues et demie à l'ouest de Paris.

Ce village tire son nom de celui de saint Clodoald ou saint Cloud, le plus jeune des enfants de Clodomir, qui, ayant échappé à la fureur de Clotaire, se retira auprès de Séverin, pieux solitaire, enfermé dans une cellule près de Paris, et mourut en 960.

Saint Cloud avait établi son ermitage au lieu même où se voit aujourd'hui l'église de la Celle. On disait alors : *Cella sancti Clodoaldi*, qu'on a traduit par la *Celle-Saint-Cloud*.

CELLES (France), dans le département de l'Ariége.

Le sanctuaire de Notre-Dame de Celles demeure fermé pendant la plus grande partie de l'année, à cause de son isolement sur la montagne. On l'ouvre le 26 juillet, jour de la fête de sainte Anne, et on le laisse ouvert jusqu'au dimanche qui suit la Toussaint. l'inauguration du grand pèlerinage annuel se fait avec solennité par toutes les paroisses des environs, qui se rendent en procession sur la hauteur, précédées de leur pasteur, qui va chanter la messe de la station à l'auguste chapelle. Depuis ce jour jusqu'à celui où le lieu de dévotion est fermé jusqu'à l'année suivante, tous les dimanches, souvent même dans la semaine, on y célèbre une messe matinale.

De tout temps la protection spéciale que Marie se plaît à accorder à ceux qui l'y invoquent a attiré dans cette enceinte, pendant les trois mois qu'elle demeure ouverte à tous les fidèles, un nombre infini de personnes pieuses, venues soit des environs, soit même des pays éloignés. De tout temps, ce zèle des enfants de Marie a toujours été aussi fervent : il ne s'est jamais ralenti. C'est un résultat touchant que nous nous plaisons à constater, et à faire connaître à ceux qui tiennent encore aux biens de la religion, au milieu de nos jours mauvais d'indifférence religieuse et de démoralisation sociale.

CENERY-LE-GÉRÉ (SAINT-) (France), village de Normandie, situé à 10 kilomètres

S.-O. d'Alençon, sur le bord de la Sarthe. Son église fut probablement bâtie sur l'emplacement de celle que fonda saint Cenery, lorsqu'il vint s'établir sur les bords de la Sarthe, et qui fut achevée par l'évêque Milchard. Quoi qu'il en soit, elle est consacrée par un pèlerinage qui est célèbre dans la contrée.

Nous empruntons à la *France monumentale* les détails archéologiques suivants :

« Malgré les restaurations récentes dont cette église a souffert, et qui ont, en défigurant son portail, éclairé sa nef de fenêtres ogivales du plus mauvais goût, son origine romane se révèle de toutes parts : le chœur et les transsepts sont flanqués de trois petites absides, rondes, percées de petites fenêtres étroites et cintrées; le clocher, parfaitement intact, grand à son élévation, est du style roman le plus pur : c'est un morceau d'autant plus intéressant que le style roman est plus rare dans cette partie de la Normandie. Ce fut un des préfets de l'Orne qui fit faire les désastreuses réparations qui ont déshonoré cette jolie église, l'année même où il présidait, en qualité de directeur, la Société des antiquaires de Normandie.

« A l'intérieur, le chœur, les transsepts présentent les traits de fresques grossières. On a peint sur la voûte, derrière l'autel, un Christ aux formes byzantines, placé entre un ange et un oiseau symbolique qu'enveloppent de confuses arabesques. A la porte de l'église se trouve une cuve de granit, qui servait probablement à administrer le baptême par immersion.

« On remarque à la gauche de l'autel un bloc de granit, qu'on dit être le lit du saint, et dans lequel M. Galeron a cru voir un menhir ou pierre levée.

« Il ajoute, il est vrai, que cette pierre aurait été renversée, il y a cinquante ans, par les chercheurs de trésors; mais nous n'avons rien trouvé de semblable dans les traditions du pays. Cette pierre est grattée par les pèlerins, qui en font avaler la poussière à leurs enfants atteints de tranchées. »

Cette croyance populaire, qui doit s'appuyer sur des faits, semble infirmer l'opinion de l'archéologue, qui ne voit dans cette pierre qu'un simple menhir. Les pieux habitants ont sans doute de bonnes raisons pour vénérer en elle le lit de saint Cenery, le fondateur de leur église.

Il y avait à Saint-Cenery-le-Géré une forteresse célèbre qui eut la gloire de résister aux armes de Guillaume le Conquérant. On n'en voit plus que quelques vestiges.

CÉPHALONIE (Iles Ioniennes), à l'entrée du golfe de Lépante.

Céphalonie est la plus grande des îles semées sur la mer Ionienne. Le soleil d'Orient inonde et féconde de ses rayons cette terre privilégiée qui récompenserait généreusement les soins d'un peuple agriculteur. Mais les quatre-vingt mille habitants de Céphalonie se livrent exclusivement à la pêche, et échangent les produits qu'ils en retirent contre ceux de la Morée. Il fut un temps où la puissance maritime de Céphalonie était considérable : ses ports contenaient environ cent cinquante vaisseaux, dont cinquante au moins étaient armés. Comme toutes les anciennes possessions de la Grèce et de Rome, cette île, où les longues paix auraient eu tant de charmes, agitée sans cesse, a éprouvé bien des vicissitudes, et, au milieu de luttes sanglantes, a souvent changé de maîtres et de nom. Strabon prétend qu'elle s'est appelée d'abord *Cheffe* ou *Kefali;* Pline la nomme *Melania;* Virgile, *Samo* ou *Samos;* d'autres enfin, *Dulichium*. Suivant Pausanias, l'île fut conquise sur les aborigènes par Céphale, et, suivant Strabon, seulement par ses quatre fils, qui donnèrent leurs noms aux quatre villes principales : *Palis*, *Samos*, *Kram* et *Pronos*. De son côté, Pline raconte que ce fut une compagnie de Curètes qui, la première, vint s'établir sur les plages désertes de cette souveraine de l'Archipel.

Après avoir dépassé Corfou, on découvre un golfe magnifique à l'entrée duquel est située *Lixurt* (l'ancienne *Dulichium*). De l'autre côté du golfe, s'élève la ville qui sert aujourd'hui de siége au gouvernement. Elle a changé son nom de *Kram* en celui d'*Argostoli*, depuis le passage de Jason et des Argonautes, qui s'y reposèrent quelque temps en allant à la conquête de la toison d'or. Marc-Antoine exilé entreprit dans l'île la fondation d'une ville où il devait faire sa résidence; mais il fut rappelé sur ces entrefaites, et *Petulia* resta inachevée. A la division de l'empire, Céphalonie échut en partage aux empereurs d'Orient. Ils la conservèrent jusque vers l'an 982. Lorsque Genséric et les Vandales envahirent la Grèce, l'île entière fut ravagée. Depuis, elle eut à souffrir plusieurs fois des agressions des Sarrasins pendant les croisades. Les chrétiens y trouvèrent quelquefois un refuge contre leurs ennemis et contre les tempêtes. Quand Baudouin fut élu empereur de Constantinople, il assigna des fiefs aux chefs des croisés qui l'avaient aidé à conquérir la terre sainte. Céphalonie échut à Galus de Tarente en 1215. Galus se déclara tributaire de Venise, dont la puissance maritime, à cette époque, brillait du plus vif éclat. Le comte napolitain de Tocchi acheta l'île, qui tomba au pouvoir des Vénitiens en 1479. La domination des Vénitiens sur l'Archipel a été en général déplorable. Les provéditeurs vendaient les places dont ils disposaient. On allait du continent en Ionie, comme autrefois nos commerçants allaient dans les colonies du nouveau monde, pour faire fortune en peu de temps. Les mœurs des dominateurs étaient devenues celles des indigènes, et on trouvait à Céphalonie des *braci* qui, comme à Venise, mettaient leur stylet mercenaire au service de toutes les haines. Malgré ce relâchement des mœurs, les Céphaloniens ont montré depuis qu'ils n'étaient pas tout à fait indignes de leurs pères, ces éternels alliés des Grecs dans leurs guerres homériques. Prise par les Turcs, reprise par les Vénitiens, tour à tour occupée par les Français et les Russes, puis encore par les

Français et les Anglais, Céphalonie avait salué de ses acclamations l'ère de liberté que lui promettait enfin le protectorat de la France. Mais ses espérances ont été déçues ; aujourd'hui elle est au pouvoir des Anglais.

L'île de Céphalonie présente au voyageur de charmantes perspectives. En s'éloignant des bords de la mer, on retrouve çà et là les traces d'une végétation puissante : les plaines sont toutes fertiles, des forêts couvrent les flancs des montagnes jusqu'à leurs cimes, de gracieux villages laissent entrevoir de loin en loin leurs blanches maisonnettes au sein de berceaux de feuillage. *Kaligatà* est l'un de ces bourgs, qui sont au nombre de vingt-cinq ou vingt-six. Le dôme de son couvent moitié catholique et moitié grec s'élève entre deux collines verdoyantes, que sépare un ruisseau quelquefois tumultueux comme un torrent, plus souvent paisible. Au loin on voit *Ennéios*, sur lequel un temple avait été dédié à Jupiter. Du haut de ce mont élevé, le regard embrasse un spectacle magique : ici Zante, où dorment les restes de l'amie de Cicéron, Tertia Antonia ; au-dessous Leucade, célèbre par la mort de Sapho : là Ithaque, patrie d'Ulysse et de la sage Pénélope, et dans l'éloignement l'Achaïe.

CÉRE (SAINT-), en France, dans le département du Lot, dont il est un chef-lieu de canton.

Cette ville est bâtie dans une île formée par la Bave, et entourée de montagnes qui présentent une grande variété de culture.

Saint-Céré doit son origine à une chapelle élevée en l'honneur de sainte Espérie. La vénération qu'on eut pour cette chapelle où les reliques de la sainte furent exposées, et la facilité de trouver dans la forêt voisine du bois de construction, y attirèrent bientôt assez d habitants pour en faire une commune particulière.

CESÈNE (Italie), pèlerinage à Notre-Dame-du-Mont.

« Sur un coteau hors de la ville est le couvent de la madone *del Monte*, célèbre autrefois par ses antiquités, dans lequel Pie VII, né à Cesène, ainsi que son illustre et infortuné prédécesseur, avait été bénédictin (Valery, *Voyages en Italie*, liv. XII, chap. 6). »

CEYLAN (Ile de l'Inde anglaise).

Cette île célèbre, qui a porté plusieurs noms divers (1) est séparée du continent indien par un détroit large de douze lieues où se trouve un barrage de rochers, où l'on peut passer à pied sec durant la basse mer, que les Européens ont nommé le Pont d'Adam et que le Râmayâna dit avoir été construit par le grand singe Hanouman, lors de la conquête de Lanka, la capitale, par Rama-Tchandra, l'une des incarnations de Vichnou ; aussi lui donne-t-on dans la religion de Bouddha le nom de *Pont de Rama*. Ce barrage semble être l'ancien point d'attache de l'île de Ceylan au continent asiatique. Quoi qu'il en soit, il interdit aujourd'hui toute navigation sur ce large canal.

L'île de Ceylan est depuis longtemps fameuse par ses pèlerinages, dont nous allons décrire les deux principaux. Le premier est celui du *Pic d'Adam*, où les pèlerins se pressent en foule le jour de la plus grande fête, qui se célèbre au mois de mars, pour le renouvellement de l'année.

Au sommet du pic sacré se trouve l'empreinte d'un pied gigantesque qui est l'objet du pèlerinage (1). Disons-en d'abord quelques mots, d'après les traditions qui sont parvenues jusqu'à nous.

Cette montagne porte à son sommet une large empreinte que les musulmans et les Européens ont regardée comme celle du pied d'Adam, les brahmanes, comme un vestige sacré laissé en cet endroit par le pied de Rama, les bouddhistes comme la trace de Bouddha, les Chinois, comme celle de Fo (le même que Bouddha), etc. Les chrétiens de l'Inde ont dit que ce pied est celui de saint Thomas.

Au reste, ce vestige miraculeux, dérobé à la curiosité du vulgaire par les difficultés extrêmes qui entravent l'ascension des pèlerins, cette roche élevée est devenue un lieu de pèlerinage pour presque toutes les religions.

Ibn-Bathoutha donne des détails très-curieux sur ce lieu de dévotion (Cf. *Travels of Ibn-Batuta*, ch. 20, p. 188-191), au point de vue des légendes musulmanes. Les disciples

(1) Ces noms sont : *Taprobane* (Ταπροβάνης νῆσος), dont l'étymologie est le pali *tambapanna*, altération du sanskrit *tâmraparnha* (feuille cuivrée) à cause de la multitude de canneliers, arbres à feuilles couleur de cuivre, que le sol produit. *Serendyb*, forme modifiée du sanskrit *sinhaladwipa*. Abouféda, géographe arabe, a connu le véritable nom de cette île, et l'écrit *singhadyb*, « l'île de Singha ou du Lion. » M. Garcin de Tassy écrit ce nom *sarândip* d'après le texte (qu'il traduit) des *Aventures de Kamrûp*. Voir la note, page 170. Cosmas la nomme Σιελεδίβα (*Topogr. chrét.*, page 236). Le nom sacré de cette contrée, *Lakka* ou *Lanka*, lui vient de son ancienne capitale : il lui est encore donné par les Hindous du continent.

(1) Le pic d'Adam n'est point le seul endroit du monde où l'on vénère la trace d'un pied humain ou divin. Les Siamois, outre celle de Ceylan, en citent encore deux autres toutes semblables, l'une à Siam, et l'autre à Pégou. Ces deux vestiges, à les en croire, sont ceux des pieds de Sommona-Codom (*Voy.* MIAIDAY) : on voit ceux des pieds de Ganga sur les bords du Gange (*Voy.* GANGE) ; ceux de Vichnou à Gayah (*Voy.* GAYAH) ; celui du pied de Mahomet sur le rocher sacré (*Sakhara-Allah*, rocher de Dieu) dans la mosquée d'Omer à Jérusalem (*Voy.* JÉRUSALEM).

Il existe encore bien d'autres lieux en Asie où l'on retrouve de ces sortes d'empreintes (*Voy.* les *Transactions of the royal Asiatic Society of great Britain and Ireland*, vol. I, part. III, page 520) ; les anciens avaient aussi un grand respect pour l'empreinte des pieds d'Hercule. Parmi les catholiques, la tradition a consacré la trace du pied de Jésus-Christ sur le haut du mont des Oliviers, et la marque de ses deux pieds sur la voie Appienne (*Voy.* ROME, art. *Domine, quo vadis ?*).

On conservait aussi, dit-on, en Espagne la mesure du pied de la sainte Vierge, comme on vénère à Rome la place des deux genoux de saint Pierre, sur une des dalles de la voie Sacrée. (*Voy.* ROME, art. *sainte Françoise Romaine.*)

de Mahomet prétendent que, chassé par Dieu du jardin d'Éden, placé non sur la terre, mais dans l'un des sept cieux, notre premier père fut précipité dans l'île de Ceylan, où il mourut après avoir fait un pèlerinage en Arabie, où il visita le lieu destiné pour la construction du temple de la Mecque. D'autres Orientaux croient que l'île même de Ceylan fut le lieu de délices où Adam fut mis par Dieu après sa création, et qu'il fut enterré sur la montagne d'Al-Rohoun, en sanskrit *Rohana*, nommée aujourd'hui le pic d'Adam, après avoir fait pénitence de son péché durant l'espace de cent trente ans. Voir Fabricius (Anc. Test.), *Pied d'Adam*.

La légende du pied d'Adam est comme on le voit célèbre parmi les traditions orientales, et tous les anciens voyageurs européens se sont empressés de la rapporter. On en trouve même une mention poétique dans le poëme portugais des Lusiades de Camoëns, (canto x) :

Olha em Ceilaõ, que o monte se alevanta
Tanto, que as nuvens passa, ou a vista ingana ;
Os naturaes o tem par cousa santa,
Pela pedra ondé està a pegada humana.

On sait cependant que plusieurs écrivains orientaux prétendent que Adam fut enterré près de la Mecque, au mont d'Aboukaïs, et que d'autres soutiennent que Noë ayant mis son corps dans l'arche, le fit porter après le déluge à Jérusalem par Melchisédech, fils de Sem, son petit-fils. D'autres pensent qu'il fut enterré sur le mont Golgotha, où Jésus fut crucifié, et quelques autres vont jusqu'à dire que le bois dont on fit la croix était celui de l'arbre mystérieux dont Dieu avait défendu à nos premiers parents de manger le fruit. Mais nous renvoyons nos lecteurs pour ces derniers détails au mot Golgotha. Nous ne parlons ici que du pèlerinage de Ceylan, siége des principales traditions brahmaniques, et désigné souvent dans les descriptions nationales par des détails si peu exacts qu'on se prend quelquefois à douter de son identité.

Le docteur Davy est le premier Européen qui soit arrivé au sommet du pic d'Adam. Il s'y rendit de Colombo, en passant par Pantoura et Ratna-Poura, dans le Saffragan. Le premier village remarquable qu'on trouve sur cette route est Ghillemallé, assis dans une plaine riante et entouré d'une ceinture de palmiers et d'arbres à fruits, et le dernier lieu habité est Palabatoula, où se trouve un wiharé qui sert d'hôtellerie aux pèlerins.

« Au-dessus de cet endroit il faut gravir le mont à pied, par un sentier étroit, frayé au milieu de forêts impénétrables au soleil. Cette route fourmille de dévots qui vont faire leurs adorations au pied de Bouddha : ils font halte auprès des torrents nombreux qui traversent le pic, y prennent un repas frugal et s'y désaltèrent. Auprès d'un de ces cours d'eau, la Satagongola, commence la montée ardue sur un roc vif et glissant : ce chemin serait inabordable sans les degrés que les rois cingalais y ont taillés dans la pierre. Les trois premiers escaliers n'ont que trente-sept marches en tout ; mais le dernier en compte quatre-vingt-dix. Au-dessus de cet échelon, commence, avec le cône du pic, la seule partie périlleuse du chemin : il n'est pas de mois où, saisi de vertige, un visiteur ne tombe brisé au fond d'un gouffre. Sans de fortes chaînes en fer, scellées dans le roc, qui servent de rampe près du sommet, le pèlerinage en l'honneur de Bouddha compterait encore bien plus de victimes.

« En haut du pic, la vue plonge dans toute l'île de Ceylan, sur ses chaînes de montagnes qui se festonnent au nord et à l'est, et sur les plateaux les plus rapprochés, qui se présentent comme un tapis bigarré de vert, de brun et de rouge (1). De ce tableau si vaste, quand il faut revenir à chercher autour de soi le but de tant d'ascensions fatigantes, on trouve dans l'enceinte d'un petit mur en pierres, le *sri-pada*, ou l'empreinte du pied de Bouddha. C'est un creux peu profond, long de cinq pieds trois pouces, et large de deux pieds sept pouces. Un rebord en cuivre garni de pierres précieuses, un toit fixé au rocher par quatre chaînes de fer, soutenu par quatre colonnes et entouré d'un mur, complètent l'ensemble de ce monument. Le toit est doublé d'étoffes bariolées, et ses bords sont parés de fleurs et de guirlandes. Tout porte à croire que cette empreinte, qui a quelque analogie avec un pied humain, a été taillée après coup.

« Les seuls abris que présente le sommet du pic sont un petit bosquet de rhododendrons, regardé comme sacré par les naturels, et une petite maisonnette pour le prêtre officiant.

« Quand une bande de pèlerins arrive sur le pic, la cérémonie religieuse commence. Le prêtre, en robe jaune, se tient à côté de l'empreinte du pied, et le visage tourné vers les fidèles rangés sur une ligne, les uns à genoux et les mains en l'air, les autres penchés en avant et les mains jointes. Ensuite l'officiant récite phrase par phrase les articles du symbole, et l'assistance les répète après lui. Quand la prière est finie, le prêtre se retire : alors les pèlerins poussent un cri et la recommencent sous la direction du plus âgé de leur troupe, après quoi ils se saluent respectueusement les uns les autres en commençant par les vieillards, puis ils s'embrassent et échangent entre eux des feuilles de béthel. La cérémonie finit par des offrandes au pied de Bouddha, et par la bénédiction du prêtre qui profite de ces dons.

« Le pic d'Adam, dont on exagérait autrefois la hauteur, n'a guère que mille toises au-dessus du niveau de la mer. On ne saurait dire d'où lui vient son nom, qui semble plutôt d'origine hébraïque que d'origine hindoue. Les musulmans de Ceylan nomment le pic Adam Ham-a-Lil : ils disent que lors-

(1) L'île de Ceylan, située dans le tropique du Cancer, se prolonge du sixième degré de latit. N. et du 77° au 80° de longitude. Son périmètre est de trois cents lieues, et sa surface d'environ sept cents lieues carrées.



que Adam sortit du paradis terrestre, son premier séjour fut sur cette montagne, et qu'il s'y tint debout sur un pied jusqu'à ce que Dieu lui eût accordé le pardon. De là cette empreinte restée indélébile dans le roc (1). »

Le second pèlerinage de Ceylan est l'endroit où Bouddha se reposa sous un arbre. Cet arbre devenu sacré s'était, dit la tradition, transporté de lui-même auprès du dieu pour l'abriter; aussi Bouddha par reconnaissance s'assit toujours sous son ombrage quand il avait besoin de repos, tant qu'il résida dans l'île de Ceylan.

C'est donc aussi vers ce même arbre que se rendent tous les pèlerins. Ceux qui ne sont pas en état de se transporter jusqu'à lui s'en approchent le plus qu'ils peuvent, et en faisant leurs prières dans la première pagode qu'ils trouvent sur la route, ils dirigent leur intention vers l'arbre vénéré. Cet arbre fut environné bientôt de cellules, de tentes ou de cabanes pour les voyageurs que la dévotion attire en ce lieu de bénédictions.

L'île de Ceylan, si importante par sa position géographique, forme un gouvernement séparé qui relève immédiatement du trône d'Angleterre.

CHABLIS (France), chef-lieu de canton du département de l'Yonne, à 16 kilomètres d'Auxerre.

Auprès de cette ville, célèbre par son vin, se voyait une très-belle chapelle dédiée à la sainte Vierge, où l'on se rendait de toutes parts en pèlerinage. Cette ville s'appelait en latin *Cabelia* ou *Cabliacum*.

CHALKHA (Géorgie septentrionale). A l'ouest de cette vallée du pays des Ingouches ou Angoutcht, on voit, au milieu d'un bloc de roches escarpées, une grotte qui renferme une croix de fer. Au mois de juin, on y vient de tous côtés en pèlerinage. Ce lieu était plus habité autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui. On y voit encore quelques ruines de vieux châteaux et de tours pyramidales: des champs cultivés semblent suspendus sur le penchant des plus hautes montagnes d'où se précipitent en cascades des torrents couverts d'écume.

Les Ingouches ne pratiquent guère de cérémonies particulières, ni à la naissance, ni à la mort de leurs parents ou de leurs amis. Mais tous les ans ils font des pèlerinages généraux à divers lieux saints, qui sont presque tous des débris d'anciennes églises chrétiennes bâties par l'illustre reine Thamar, qui régna en Géorgie vers la fin du XII[e] siècle. Cette reine, dont la mémoire est restée en grande vénération dans le pays, avait soumis à sa domination presque tous les peuples du Caucase, et les avait convertis à la religion grecque.

Les Ingouches, dans leurs pèlerinages, ont la coutume d'apporter en offrandes de la bière, des moutons et d'autres objets de consommation. Ces offrandes se font par l'intermédiaire d'un vieillard, leur seul prêtre, qu'ils appellent l'*homme pur* (Isanin-stag). Ce prêtre vit dans le célibat, et se choisit dans une seule famille : sa conduite doit être irréprochable. Il fait seul les sacrifices et les prières dans les lieux de dévotion, et les pèlerins font ensuite un grand festin où l'on mange les objets de l'offrande (*Voy.* YERDA).

Les grands Ingouches sont plus hospitaliers que ceux dont nous venons de parler et qui vivent sur les bords de l'Assaï (1); ils ont les mœurs des Ossètes et des Tcherkesses. On ne peut savoir l'époque de leur établissement dans le pays, et ils l'ignorent eux-mêmes; mais l'église ruinée où ils vont faire leurs pèlerinages et leurs sacrifices témoigne d'une antiquité assez reculée. Ils observent le grand jeûne de l'Eglise grecque; mais de toutes les pratiques du christianisme c'est peut-être là la seule qu'ils aient conservée. Ils ne manquent pas d'aller au pèlerinage dont nous avons parlé, sur l'autorité du savant Klaproth, dans l'art. YERDA. Ils visitent aussi, après la moisson, la caverne de la croix de fer. Ils ont d'ailleurs une foule de traditions relatives à tous leurs lieux saints, et particulièrement à une voûte de pierre située près de la vallée de Chalkha. Ils disent qu'on y trouve neuf portes par lesquelles on pénètre dans un caveau souterrain où sont conservés d'énormes lions, un candélabre d'or massif, une cassette mystérieuse remplie d'objets précieux, et enfin un homme et une femme dont les corps sont demeurés incorruptibles.

CHALONS-SUR-MARNE (France), sur la rive gauche de la Marne, et chef-lieu du département auquel cette rivière a donné son nom : en latin *Catalauni* ou *Duro-Catalaunum*.

« Hors et proche de la porte de la ville dite de Saint-Jean, est l'abbaye de Saint-Mémie, premier évêque de Châlons, possédée par des chanoines réguliers de la congrégation de Sainte-Geneviève, bâtie au même lieu où ce saint prélat se retirait avant et après la conversion des habitants de Châlons à la religion chrétienne, et où il mourut l'an de Notre-Seigneur 126. Les reliques de ce saint y sont conservées avec celles de quelques autres saints (2). »

Cette abbaye, remplie du souvenir d'un si grand apôtre, fut toujours un lieu célèbre de dévotion pour tous les fidèles de Châlons.

CHAMANT (France), village du département de l'Oise, arrondissement et canton de Senlis, diocèse de Beauvais, à 10 lieues et demie de Paris.

Il y a dans ce village une chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours, située au sud-ouest sur l'ancien chemin de Béthisy. On y vient en pèlerinage et l'on y fait des neuvaines le 2 juillet, pour obtenir la guérison des enfants qui ne peuvent marcher.

Dans le voisinage s'étend la belle forêt d'Hallatte, qui fait partie des dépendances du village de Chamant, ainsi que le château du

(1) Dumont-d'Urville, *Voyage pittoresque autour du monde*, tome I, page 94.

(1) *Voy.* YERDA, note.

(2) Robert de Hesseln, *Dict. univ. de la France*, art. CHALONS-SUR-MARNE.

Plessis et plusieurs autres maisons de plaisance isolées.

CHAMBON (France), dans l'ancienne Marche, département de la Creuse.

Chambon, dit Briand de Verzé, était la capitale des *Cambiovicenses*. On y voit un temple carré, solidement construit en pierre de taille, tourné au sud, et qui dans l'origine était ouvert par le haut; les Romains y ajoutèrent une voûte, ainsi que l'attestent les briques qui y sont employées. On a découvert, dans l'épaisseur des murailles, un escalier dérobé qui devait servir à plus d'un usage. Ce temple, qui n'offre intérieurement que 32 pieds de long sur 21 de large, fait aujourd'hui partie de l'église Sainte-Valérie, et forme la chapelle de cette patronne.

Au VI[e] siècle, Chambon jouissait d'une si grande réputation comme ville forte, qu'on y transporta de Limoges les reliques de sainte Valérie, afin de les soustraire à la rapacité de Chilpéric, qui ravageait le Limousin.

CHAMBOURCY (France), village du département de Seine-et-Oise, dans le canton de Germain-en-Laye, dont il n'est éloigné que d'environ quatre kilomètres. Si l'on en croit la tradition, son église, du VII[e] siècle, aurait joui du titre de prieuré et se serait enrichie des reliques de saint Saturnin, que possédait auparavant la petite église de Feuillancourt (1). Ce qui est certain, c'est qu'elle possède celles de sainte Clotilde, que l'on y transféra de Joyenval, et qui sont très-vénérées dans le pays. Une confrérie établie dans le pays célèbre la fête de la sainte le 3 juillet : un grand concours de fidèles s'y rend de tous les environs.

CHAMOND (SAINT-), en France, petite ville de l'ancien Lyonnais (Loire), sur le Giez. On l'appelle aussi Saint-Chaumont. Le pèlerinage de Notre-Dame de Saint-Chamont est fort célèbre dans tout le pays.

CHAMP-DOLENT (France), dans le département du Finistère, près de Dol. *Voy.* GAULE.

CHAN-PA-CHAN (Asie), montagne dans la Tartarie indépendante; elle y est en grande vénération, et les Tartares orientaux y vont faire des pèlerinages très-dévotieux, parce qu'ils considèrent cette montagne comme le berceau de leurs hordes. Voici comme un écrivain moderne explique le respect des Orientaux pour les monts sacrés : « Découragées par la confusion des langues, les peuplades post-diluviennes, ne pouvant se réfugier dans des tours qui montassent jusqu'aux nuées, s'établirent du moins sur les hautes montagnes pour se garantir, s'il était possible, des chances désastreuses d'un nouveau déluge. Ce ne fut que lorsque le sol manqua aux troupeaux et refusa de produire les gerbes nécessaires à l'alimentation des colonies naissantes, qu'on les vit s'établir dans les plaines qu'elles durent souvent dessécher avant d'y descendre. De là vient le respect des Orientaux pour leurs monts sacrés, respect qu'ils témoignent par des visites annuelles accompagnées d'offrandes, de vœux et de prières. » (*La Vierge, histoire de la mère de Dieu*, par l'abbé Orsini.)

CHAPELLE-D'ANGILLON (LA) (France), petite ville du Berri (Cher), à 28 kilomètres de Bourges, sur une hauteur, près de la rivière de Saudre.

Cette ville, qui était jadis plus considérable qu'aujourd'hui, doit son origine à une petite chapelle que l'ermite saint Jacques avait bâtie sur le bord de la petite rivière de Saudre. Les pèlerinages qui abondaient en ce lieu invitèrent les habitants des pays circonvoisins à venir s'y établir, et bientôt un seigneur de ces contrées remplaça l'humble oratoire par une véritable église où la dévotion continua longtemps.

CHAPELLE-AUX-PLANCHES (LA) (France), sur la Bierne, à 8 kilomètres ouest de Montier-en-Der, et à 20 kilomètres nord de Bar-sur-Aube (Aube). C'était une ancienne abbaye de Prémontrés qu'avait fondée Simon, sire de Beaufort, sous l'invocation de la sainte Vierge. On y vint bientôt en prières de tous les points environnants.

CHARITÉ (LA) (France), chef-lieu de canton du département de la Nièvre.

Cette ville paraît avoir adopté, dès son origine, le culte de Notre-Dame avec une dévotion particulière : les samedis et les veilles de fêtes de la sainte Mère de Dieu étaient pour tout le pays un sujet de piété si général que ces jours, consacrés en tous lieux à la Vierge, sont devenus pour La Charité des jours de fêtes publiques, et par la suite de foires et de marchés. C'était d'abord un monastère de Bénédictins de Cluny fondé vers l'an 700, et qui ne fut détruit qu'à la première révolution.

CHARLEVILLE (France), dans le département des Ardennes.

On y voyait, avant la révolution, un couvent de Cordeliers où l'on vénérait la Vierge miraculeuse de Bethléhem.

Cette ville doit sa fondation, en 1606, à Charles de Gonzague, duc de Nevers et depuis duc de Mantoue.

CHARTRES (France), célèbre et ancienne ville de France, aujourd'hui chef-lieu du département d'Eure-et-Loir, à 83 kil. sud-ouest de Paris; en latin *Autricum* ou *Carnutes*.

Avant que le christianisme eût été prêché dans les Gaules, les druides étaient dans l'usage de s'assembler tous les ans aux environs de Chartres. On prétend qu'ils avaient en ce lieu un sanctuaire révéré. C'était, dit-on, une grotte, où ils honoraient une statue qui représentait une femme assise, tenant sur elle un enfant, et l'autel portait cette inscription : *Virgini pariturœ :* « A la Vierge qui doit enfanter. » Lors de la prédication de l'Evangile, on bâtit sur cette

(1) Feuillancourt, devenu aujourd'hui l'un des faubourgs de la ville de Saint-Germain-en-Laye, avait au VII[e] siècle une église bâtie par saint Erambert, évêque de Toulouse, en l'honneur de saint Saturnin dont elle possédait le bâton pastoral.

grotte une église (1), vers le milieu du IIIe siècle, au plus tard. La contrée regarde comme son premier évêque, saint Aventin, disciple de saint Savinien, envoyé de Rome dans les Gaules, avant l'an 252. Chartres se distingua dès lors par son attachement à la foi. On raconte que plusieurs martyrs furent jetés dans le puits qu'on voit encore dans la cathédrale, et qui, s'appelle encore aujourd'hui le puits des forts (2).

L'église de Notre-Dame de Chartres passe pour un des beaux monuments de la France. Plusieurs fois elle est devenue la proie des flammes, particulièrement en 740 et en 1020. Mais toujours le peuple fidèle l'a tirée de ses ruines, et l'a rétablie avec une nouvelle magnificence. Lors de l'incendie de 1020, Chartres avait pour évêque Fulbert, prélat recommandable par sa science et ses vertus. Quelques écrivains lui donnent même le titre de saint. Le désastre qui avait ruiné la demeure de la sainte Vierge, l'affligea sensiblement. Il conçut donc le dessein d'y remédier, et fit appel à la piété des peuples chrétiens. Il eut recours aussi à Robert, roi de France, à Canut, roi d'Angleterre et de Danemark, et à Guillaume, duc d'Aquitaine il déploya tant d'activité, qu'en moins de huit ans il rebâtit cette grande basilique, et la mit presque dans l'état où nous la voyons aujourd'hui. Plusieurs de ses successeurs, et en particulier Ivon, mort vers l'an 1116, imitèrent son zèle pour le sanctuaire de la Vierge, et contribuèrent de tout leur pouvoir à son embellissement. Cette église ne fut cependant consacrée que sous le règne de saint Louis, en 1260. Sous les auspices de ce grand roi, le culte de Marie y reçut de nouveaux accroissements. Le concours prodigieux des peuples, surtout dans le mois de septembre, à la Nativité de la sainte Vierge, fête que Fulbert avait établie dans sa basilique, attirait en foule à Chartres les pieux pèlerins des provinces adjacentes.

Ce sanctuaire possédait plusieurs reliques insignes de la Vierge, entre autres un vêtement de lin vulgairement appelé la *chemise de la Vierge* (3), donné par Charles le Chauve. On le conservait dans une châsse d'or, garnie de diamants. La révolution de 1793 détruisit ce monument, ainsi que la statue de la Vierge, qu'on honorait dans la chapelle souterraine. Celle qui ornait la chapelle supérieure échappa miraculeusement à cette profanation.

La ville dut plusieurs fois son salut à la Vierge de Chartres : après l'avoir sauvée de Rollon, duc de Normandie, vers l'an 911, elle la délivra encore en 1137 de la fureur de Louis le Gros, irrité contre Thibaud, comte de Chartres, et prêt à mettre le feu à la ville et à sa cathédrale. En 1360, sous le règne malheureux du roi Jean, après la bataille de Poitiers, le roi d'Angleterre jusque-là vainqueur des Français, s'humilie devant la Vierge de Chartres et jure de donner la paix à la France, si le ciel propice à ses prières arrête un violent orage qui menaçait d'exterminer son armée. L'orage s'apaise par l'intercession de Notre-Dame, et le terrible Édouard consent à signer la paix au funeste traité de Brétigny.

Dans un autre pressant danger, dit l'*Histoire des pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu* (Paris, in-18, Périsse, 1840), Chartres dut encore sa conservation à Marie. En 1568, les protestants, révoltés contre leur souverain, mirent le siége devant cette place. Ils avaient principalement tourné leurs efforts contre une des portes de la ville, où était placée une image de la Vierge avec ce titre : Protectrice de Chartres, *Carnutum tutela*. Jamais les boulets ne purent l'atteindre. La brèche fut cependant ouverte; mais il fallut lever le siége. On institua, en action de grâces, une procession solennelle qui se faisait le 15 mars de chaque année. La reconnaissance des citoyens ne se contenta pas de ce seul témoignage. Pour perpétuer le souvenir de ce bienfait, ils érigèrent une chapelle sous le titre de Notre-Dame-du-Rempart, et ils y suspendirent les boulets des assiégeants (1).

Voici, ajoute le même auteur, des traits de protection qui regardent des particuliers. En 1396, Bajazet défit les chrétiens près de Nicopolis, en Bulgarie. Charles VI, roi de France, avait envoyé un grand nombre de gentilshommes au secours de Sigismond, roi de Hongrie. Parmi eux était le seigneur de Coucy. Ce seigneur ayant été fait prisonnier, et voyant qu'on égorgeait les captifs, eut recours à Notre-Dame de Chartres. Il se dévoua, dans sa ferveur, à sa puissante protectrice, et il se trouva miraculeusement délivré. Les attestations juridiques de ce prodige étaient encore, en 1789, dans les archives de l'église de Chartres. En 1522, le baron de Breuil, alors en Italie, fut soustrait à la mort par une *cotte* de Notre-Dame de Chartres, qui se trouva intacte, quoique les autres vêtements fussent brûlés. Il vint l'offrir à sa libératrice avec un boulet tombé à ses pieds. Le même prodige se renouvela près de Calais, en 1558.

(1) Voy. *Dictionnaire univ. de la France*, au mot CHARTRES; Expilly, *Dictionn. géogr., histor.*, etc., *des Gaules*, au mot CHARTRES.

(2) *Hist. de l'Eglise gall.*, l. I, page 85, in-12.

(3) « Charles le Chauve avait donné à l'église de Chartres la chemise de la sainte Vierge dont Charlemagne avait fait présent à l'église d'Aix-la-Chapelle, après l'avoir reçue de Constantin Porphyrogénète; lorsque Rollon attaqua Chartres en 896, l'évêque Gosseaume (ou Wantelm), tenant en main cette chemise, comme un étendard, rendit le courage aux assiégés qui repoussèrent l'armée de Rollon, aussi, de 896 à 912, on se rendit de Mantes et de toutes les parties du Vexin à Chartres pour y adorer la sainte chemise. » (Armand Cassan, *Statist. de l'arr. de Mantes*, page 222.)

Le même auteur dit à un autre endroit de son livre (page 218) que les bourgeois de Chartres, au moyen âge, allèrent exprès en pèlerinage à Jérusalem pour offrir à la sainte Vierge le titre de *Notre-Dame de Chartres*, et il ajoute « qu'*elle l'accepta.* »

(1) Sébast. Rouillard, *Parthénie, ou Histoire de l'Eglise de Chartres*, ch. 3.

Saint Louis fit à Notre-Dame de Chartres des fondations dignes de sa piété et de sa royale munificence. Philippe le Bel, après la bataille de Mons-en-Puelle, en 1304, et Philippe de Valois, après celle de Cassel en 1328, vinrent remercier la Vierge de Chartres de sa puissante protection. Ce dernier lui offrit même une partie de son armure. Louis XI visita souvent cette église. François Iᵉʳ y vint deux fois. Henri III y parut en grande pompe, et Henri IV s'y fit sacrer. Louis XIII la visita jusqu'à trois fois. Anne d'Autriche fit le même pèlerinage, et elle rendit à la Reine des cieux de très-humbles actions de grâces pour la naissance et la conservation de l'enfant qui devait être appelé « le plus grand de nos rois. » La cour s'y transporta, après que le ciel eut donné à la France le duc de Bourgogne, père de Louis XV. La reine Marie Leksinska suivit de si pieux exemples ; elle visita la Vierge de Chartres, après avoir mis au monde le dauphin, père de Louis XVI. Madame la duchesse d'Angoulême vint à son tour lui offrir les vœux et les hommages de sa vénérable famille.

Cependant un accident terrible jeta dans toutes les âmes les plus vives alarmes. Au mois de juin 1836, un incendie éclata sous le toit de l'édifice. Le zèle des habitants employa avec intrépidité tous les secours humains, et la charpente seule fut la proie des flammes. On la restaure à grands frais, et elle sera remplacée par une toiture de fer.

Pour terminer notre article, nous allons ajouter ici quelques détails sur l'incendie, puisés dans un recueil contemporain de l'évènement. (*Le Moniteur de la Religion*, 25 juin, 1836.)

« La quinzaine dernière, un événement déplorable a donné lieu à une vive manifestion de l'opinion publique à Paris. Cette population, si frivole dans ses habitudes et dans ses goûts, qui passait la veille près de Notre-Dame avec la plus profonde insouciance, s'était réveillée le lendemain toute pleine d'admiration pour les monuments religieux. Quelle était la cause de ce changement subit ? la voici. La nouvelle était arrivée que les flammes consumaient la cathédrale de Chartres. Peu l'avaient vu ; mais on disait que c'était un monument magnifique, et il n'en fallait pas davantage pour exciter une sympathie universelle. Dès lors, tout ce peuple s'émeut, s'interroge, recherche avidement les détails de l'incendie. Aujourd'hui encore, ce sinistre est l'objet des entretiens de tous les groupes ; et l'histoire nationale est si peu étudiée, si peu connue, qu'on accueille avec une sorte de reconnaissance l'érudit qui peut parler pertinemment de cette belle basilique. N'est-ce pas quelque chose de bizarre, qu'il soit nécessaire que nos cathédrales brûlent pour que nous consentions à les connaître ?

« Chartres est une des plus anciennes villes de France. Elle est traversée par la rivière d'Eure, qui la coupe en deux parties. Elle est le siége d'un évêché qui fut, dans le principe, suffragant de l'archevêché de Sens, et est devenu depuis suffragant de l'archevêché de Paris. L'évêché de Chartres, avant le démembrement occasionné par l'érection du siége de Blois, était un des plus considérables du royaume : il comptait dix-sept cents paroisses. Sa cathédrale est une des pages les plus merveilleuses de l'architecture du moyen âge. Mais ce serait une erreur de croire qu'elle fut, dès l'origine ce qu'elle est aujourd'hui ; son histoire est, au contraire, toute pleine de troubles et de douleurs. La fondation de la première église de Chartres remonte au IIIᵉ siècle ; mais ce ne fut que dans le IVᵉ, lorsque Constantin eut autorisé l'exercice public du culte catholique, qu'on put élever un temple digne de la majesté des cérémonies chrétiennes. En 805, les Normands pénétrèrent dans la ville, sous prétexte de recevoir le baptême et de rendre les derniers devoirs à Hastings. Le redoutable chef n'était pas mort, et on le vit bientôt aux ravages horribles qu'il exerça dans la ville. Moins d'un siècle après, l'église était sortie brillante de ses décombres, lorsqu'en 962, elle fut brûlée de nouveau, pendant la guerre entre Thibaud le Tricheur, comte de Chartres, et Richard, duc de Normandie. Les habitants la relevèrent ; et cette fois ce fut la foudre qui la consuma en entier, le 7 septembre 1020.

« Mais alors, la ville de Chartres possédait, comme aujourd'hui, un prélat plein de vertu, de science et de renommée, Fulbert, qui avait été disciple de Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II. L'évêque Fulbert mit tout en œuvre pour réparer le désastre de son église. La dévotion, la charité, l'émulation, vinrent au secours de son zèle. Il alla frapper à la porte des grandes dames, des seigneurs, des bourgeois, des manants, et recueillit partout d'abondantes aumônes ; tous contribuèrent pour leur part ; et on vit les rois de France, d'Angleterre, de Danemark, Richard, duc de Normandie, Guillaume, duc d'Aquitaine, au nombre des donateurs. L'élan fut si prodigieux et l'enthousiasme si universel, que de grands personnages et des femmes du plus haut rang ne dédaignèrent pas de traîner des charriots et de porter des pierres. On voit encore sur les vitraux les images, les emblèmes et les attributs de ceux qui concoururent à la réédification. La cathédrale de Chartres avait été primitivement construite en bois ; cette fois elle le fut en pierre, qu'on tira des carrières de Berchères, sur la route d'Orléans.

« Mais, ainsi que nous l'avons dit en commençant, cette cathédrale ne fut bâtie que successivement. Le portail méridional fut construit, vers 1060, aux frais de Jean Cormier, qui était né dans la ville de Chartres, et médecin de Henri Iᵉʳ. En 1088, la princesse Mahaut, veuve de Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, fit couvrir de plomb le chœur, la croisée et une partie de la nef. Le grand portail, la nef et les deux clochers

furent terminés vers 1145. Ce ne fut que le 17 octobre 1260, que Pierre de Maincy, soixante-seizième évêque de Chartres, la dédia à la Vierge. On avait mis cent trente ans à la bâtir ! Il entrait vraisemblablement dans le plan primitif que les deux tours du portail fussent semblables. Une seule cependant fut bâtie d'abord, celle de droite, appelée le *vieux clocher*. En 1395, ce clocher fut démoli de vingt pieds et reconstruit à neuf en pierres. L'autre tour ne fut montée que jusqu'à une certaine hauteur, ce qui lui donna la forme d'une tour carrée.

« Les pèlerins accouraient autrefois en foule, de tous les points de l'Europe et de l'Asie, visiter la cathédrale de Chartres. Ce qui attirait principalement ces pieux voyageurs, c'était la chemise de la Vierge, qu'on y conservait. Nicéphore, empereur d'Orient, envoya cette relique à Charlemagne vers l'an 803, et Charles le Chauve en fit présent, en 877, à l'église de Chartres. La preuve de ce point historique se tire du poëme la *Philippide*, de Guillaume le Breton, qui a composé une Vie de Philippe-Auguste, dont il était le chapelain lors de la bataille de Bouvines. « Dans ce lieu, dit-il en parlant de Chartres, tous vénèrent la chemise dont la Vierge bienheureuse était vêtue lorsqu'elle enfanta l'Agneau. »

« Un nouvel accident faillit ruiner l'édifice commencé avec tant de zèle et de peine par Fulbert, et continué par son successeur Yvon. Le 12 juillet de l'année 1506, le tonnerre, au milieu d'un orage affreux, embrasa la charpente de la tour carrée, et fondit, avec le plomb de la toiture, les six cloches qui y étaient suspendues. Le feu dura jusqu'au lendemain, et il aurait dévoré l'église tout entière, si l'on n'eût pas démoli la charpente la plus voisine du clocher.

« Louis XII vint au secours des habitants de Chartres, et donna, pour réparer le désastre, 2,000 livres, qui valent 7,000 francs de notre monnaie. Jean Texier, dit de Beauce, fut chargé de reconstruire une nouvelle tour; et c'est à lui que nous devons l'admirable clocher si heureusement sauvé dans le dernier sinistre. Ce clocher est un des plus magnifiques d'architecture qui existent en France. Le souvenir du travail de Texier nous a été transmis par une inscription écrite en lettres gothiques, sur une pierre, dans la chambre du clocher, dite la chambre de la sonnerie. C'est la tour qui parle.

Je fu jadis de plom et de bois construict,
Grant, hault et beau et de somptueux ouvrage,
Jusques à ce que tonnerre et orage
M'ha consommé, dégasté et détruict.
Le jour de Saincte-Anne, vers six heures de nuict,
En l'an compté mille cinq cens et six,
Je fu bruslé, démolli et recuict,
Et avec moi de grosses cloches six.
Après, messieurs, en plein chapitre assis,
Ont ordonné de pierre me refaire
A grande voulte et pilliers bien massifs,
Par Jehan de Beausse, ouvrier qui le sceut faire.
L'an dessus dict, après pour me refaire,
Firent asseoir le vingt-quatriesme iour
Du mois de mars, pour la première affaire
Première pierre et autres sans séiour.
Et en apvril, huictiesme iour, exprès
René d'Illiers, evesque de renom,
Perdit la vie, au lieu duquel après
Fust Erard mis par postulacion.
En ce temps-là qu'avois nécessité
Avoit des gens qui pour moy lors veilloient
De bon cœur, fust hiver ou esté.
Dieu leur pardoint, car pour lui travailloient.

« Il est curieux de savoir quelle était la rétribution dont se payaient de pareils travaux. Selon les chroniques du temps, le maître entrepreneur, que dirigeait Jean Texier, gagnait sept sols par jour, et ses ouvriers cinq sols. Un pareil salaire explique les merveilleuses constructions qui couvrirent l'Europe au moyen âge. L'architecte travaillait pour Dieu, et ne s'occupait ni d'argent ni de renommée. L'Eglise seule pouvait accomplir ces miracles de l'architecture. Pour terminer un monument, elle appelait souvent tout un peuple; cent mille hommes travaillaient à la fois à la cathédrale de Strasbourg. Lorsque Fulbert fit bâtir celle de Chartres, la chronique de Rouillard dit « qu'il y semondit grands et petits, y embesogna esclaves et hommes de corps, adjurés et officiers de l'Eglise; » c'est même une tradition que les plus illustres évêques étaient architectes et bâtissaient. La magnifique église de Saint-Etienne de Caen a été construite par Lanfranc; Thomas Becket bâtit une église pendant son exil. Quant aux noms des ouvriers qui ont élevé la plupart de nos monuments religieux, presque toujours on les ignore. Ces hommes candides, à la fois puérils et profonds, ont à peine soupçonné le temps, et ont passé sans que l'on connût rien d'eux que leurs œuvres. Ce qu'on sait, c'est qu'ils faisaient partie de quelques-unes de ces vastes et obscures associations répandues partout. Pour savoir avec quel soin ils ont travaillé, perdus qu'ils étaient dans l'association, il faut parcourir les parties les plus inaccessibles des cathédrales, s'élever aux dernières pointes des flèches, où le couvreur ne grimpe qu'en tremblant. Là, on rencontre souvent quelque ouvrage délicat, quelques dentelles de pierre, où le pieux architecte a usé sa vie. On n'y trouve aucun nom, l'ouvrier eût cru voler sa gloire à Dieu, et il n'a travaillé que pour le remède de son âme.

« Le dernier accident arrivé à l'église de Chartres date du 15 novembre 1674. Le feu fut mis au clocher par l'imprudence d'un des veilleurs gardiens de l'église; mais l'incendie fut arrêté à temps et ne détruisit aucune partie de l'édifice.

« La cathédrale domine la ville de Chartres. Sur la façade principale s'élèvent deux tours carrées surmontées de deux flèches de forme octogone. Celle qu'on appelle le *vieux clocher* a trois cent quarante deux pieds de hauteur; le clocher neuf en a trois cent soixante-dix-huit.

Ces deux clochers s'élèvent sur des lignes parallèles; l'un, dit le *clocher vieux*, étonne

par sa masse énorme, sa forme pyramidale et ses belles proportions. Vers le haut de cette pyramide, et près d'une ouverture, il existe une échelle en fer par laquelle on monte à la croix, qui est entée dans un globe de cuivre doré et surmontée d'un croissant de même matière, qui y fut posé en 1681. L'ordonnance mâle de ce clocher se distingue spécialement par l'heureux accord des lignes, parfaitement en harmonie avec la sévérité du style de l'église.

« Ce clocher est percé sur chaque face de plusieurs fenêtres ogives, dont les plus élevées sont surmontées de frontons aigus et accompagnées d'obélisques qui flanquent les angles de la tour. Il contenait autrefois trois grosses cloches, appelées *bourdons*, qui ont été cassées et fondues en 1792. La charpente qui les supportait est remarquable par sa belle construction. On y voit deux poinçons dont les culs-de-lampe sont ornés de bas-reliefs ; sur l'un est un écusson aux armes de France, dont le nombre des fleurs-de-lis, réduit à trois, indique le règne de Charles VI ; sur l'autre cul-de-lampe sont les armes de l'ancien chapitre de Chartres.

« Le second clocher, dit le *clocher neuf*, commande l'admiration, tant par la hardiesse de sa structure que par la richesse et la délicatesse de ses ornements. Il est divisé en plusieurs étages voûtés en pierre ; le premier, situé à la hauteur du comble de l'église, est appelé la *chambre de la sonnerie*.

« La longueur de la façade entière est de 150 pieds. Elle est coupée par trois grandes portes, sur chacune desquelles sont pratiquées des voussures ogives. De petites statues, placées dans des niches ou sculptées dans la pierre, ornent les portes et la façade. Les rois, les reines, les ducs, les seigneurs y coudoient les évêques, les saints, les vieillards de l'Apocalypse. La longueur de l'église, à son intérieur, est de 396 pieds sur 103 de largeur. La longueur de la nef est de 222 pieds sur 46 de largeur ; la hauteur sous clefs de voûtes est de 106 pieds.

« Deux rangs de vastes croisées et trois grandes rosaces garnies de superbes vitraux peints laissent pénétrer dans l'église une mystérieuse lumière. Trente-neuf autels ou chapelles ont été ménagés tout autour des murailles ; et chacune de ces chapelles porte un nom cher à l'histoire et aux âmes pieuses.

« Ce qu'il y a de plus remarquable à l'intérieur, ce sont les groupes qui forment la clôture du chœur ; ces groupes, encadrés et surmontés de découpures à jour et d'arabesques, reproduisent les principales scènes de la vie de la Vierge et de Jésus-Christ. C'est encore à Jean Texier que nous devons ce chef-d'œuvre ; il y travailla jusqu'en 1529 ; Michel Bourdin, d'Orléans, continua et laissa l'œuvre en 1611 à Dieu et à Legros, qui l'achevèrent. Ces admirables sculptures ont échappé au dernier incendie.

« Sous le vaisseau de la cathédrale s'étend une église souterraine, où l'on remarque treize chapelles. Auprès de celle de la Vierge on voyait le *puits des Saints sortis*, ainsi nommé d'après la tradition, parce que Quirinus, gouverneur de Chartres, y fit précipiter les corps des martyrs chrétiens.

« Tel est le monument magnifique dont les flammes viennent de détruire quelques parties. Nous avons dit dans une de nos dernières livraisons, quels admirables efforts ont été faits pour le soustraire à la destruction complète, qui, grâce à tant de dévouements, ne l'a pas atteint. Mais de grandes ruines ont été faites et demandent, pour être réparées, le concours des citoyens et du gouvernement. Nous espérons que celui-ci ne fera pas faute, et qu'il s'associera aux nombreux donateurs qui se sont fait inscrire, par le mouvement le plus noble et le plus spontané, pour contribuer à la réédification d'un des plus beaux monuments catholiques que nous possédions. »

CHARTREUSE (France), dans le département de l'Isère.

En 1084, saint Bruno, enseignant la théologie à Reims, eut une vision de Dieu qui lui commandait de se retirer au désert avec ses disciples. Saint Bruno et ses compagnons vinrent trouver saint Hugues, évêque de Grenoble, qui les conduisit, à travers les montagnes, dans une vallée que l'évêque leur céda, près d'un village appelé Chartreuse. C'est ce village qui a donné son nom à l'ordre célèbre fondé par saint Bruno au milieu de cette nature sombre et sauvage. La Grande-Chartreuse s'appelle aussi *le Désert de Saint-Bruno*.

Elle est située à six lieues de Grenoble. En sortant de la ville, on tourne le mont *Saint-Enard*, puis l'on gravit le *Sapé*, gigantesque montagne toute couverte de sapins, du haut de laquelle on embrasse une immense étendue de pays, avec toutes ses variétés et ses merveilles, dont Grenoble et ses environs forment le fond pittoresque. Arrivé au sommet du Sapé, vous êtes saisi par la différence de l'air, qui est froid et piquant. Du Sapé au village de Chartreuse, vous traversez des forêts de sapins, d'ifs et de pins d'Écosse, qui vous couvrent de leur sombre branchage.

Le village de Chartreuse occupe une vallée assez étendue ; les maisons sont séparées les unes des autres ; l'église s'élève au-dessus de toutes ces cabanes, et domine tout le reste de la vallée. Vous prenez, au pied des coteaux, un chemin qui conduit à la Chartreuse : vous ne savez d'abord où vous allez, nulle direction à suivre ne se présente à vous, lorsque, à un moment inattendu, s'ouvre une gorge serrée par des montagnes coupées presque à pic. En descendant un sentier étroit et rempli de cailloux, vous vous trouvez en face de deux rochers d'une élévation prodigieuse, couverts de pins, et très-rapprochés l'un de l'autre. On a jeté dans le petit espace qui les sépare un pont, sous lequel coule un torrent, qui traverse avec fracas la vallée dans toute son étendue. C'est à une demi-lieue de cette entrée que vous voyez les bâtiments des religieux



qui autrefois habitaient ce désert. Le monastère est situé au milieu de montagnes dont les pointes se perdent souvent dans les nuages ; on ne l'aperçoit qu'au moment d'arriver. On monte à l'édifice par un chemin qui côtoie toujours des précipices où des montagnes dont les rochers sont souvent suspendus au-dessus de votre tête, et semblent prêts à s'écrouler ; un torrent se précipite à travers les quartiers de rochers tombés des montagnes qui bordent la vallée où il coule. Le cloître, avec les cellules, s'étend dans un espace de 600 pieds de long ; il y existe au moins cent cellules, près desquelles coule une eau limpide et glacée. C'est à un quart de lieue de cet endroit que l'on voit la cellule de saint Bruno : du fond d'une grotte sort une fontaine, auprès de laquelle saint Bruno s'établit avec ses premiers disciples ; mais comme ils étaient trop près du pied des montagnes, et souvent menacés de la fonte des neiges et de l'éboulement des rochers, leurs successeurs se sont fixés au milieu du désert.

La sortie de cette sombre solitude, est, comme l'entrée, fermée par deux immenses rochers. Un peu plus bas, toutes les eaux, réunies dans un même lit, se précipitent en bouillonnant, et forment une magnifique cascade.

L'aspect général de la Grande-Chartreuse est sombre et sévère. Avant l'établissement des religieux, ce désert était stérile et inhabitable : le dévouement et le travail de ces hommes sont parvenus à le féconder, à rendre les terres propres à ensemencer les grains, à entretenir les prairies, à nourrir de nombreux troupeaux. Les efforts nécessaires pour atteindre ce but sont incalculables : faire sauter des rochers, soutenir les terres, changer le cours des torrents ; partout il a fallu lutter contre une nature ingrate. De plus, huit fois la Grande-Chartreuse a été consumée par les flammes, huit fois elle a été rebâtie par les religieux.

Depuis que ce désert n'est plus habité que par un très-petit nombre de moines (autrefois ils étaient 400, aujourd'hui ils ne sont plus que 27), il est redevenu plus sauvage et plus effrayant ; cependant il perd un peu de cet aspect de désolation, lorsqu'à la belle saison les montagnes sont délivrées des neiges qui, durant l'hiver, les couvrent de plusieurs pieds d'épaisseur ; lorsque les prairies sont émaillées de fleurs, et que les arbres qui couronnent les montagnes reverdissent et voilent l'aridité des rochers.

CHARYBDE et SCYLLA (Italie). Ce fameux gouffre, qui faisait autrefois la terreur des navigateurs grecs et latins, n'a plus rien d'effrayant aujourd'hui. On dit qu'une barque de pêcheur lancée sur le tourbillon fait plusieurs tours sur elle-même, et ne peut s'en tirer qu'à force de rames, mais elle ne s'enfonce point.

Gumppenberg dit qu'aujourd'hui une image miraculeuse de la Vierge protége Charybde, sur la côte de Sicile, tandis qu'une autre image miraculeuse éloigne de Scylla tous les dangers. C'est ainsi, ajoute-t-il, que cette sainte reine des cieux justifie aux yeux ce titre d'*Etoile de la mer*, que lui donne toute l'Eglise (1).

CHATEAUROUX (France), chef-lieu du département de l'Indre, en latin *Castrum Rudolphi*.

Gumppenberg y avait remarqué une image vénérable de Notre-Dame connue de son temps sous le nom de Notre-Dame-de-Deuil ou des Plaintes (*de Planctu*).

CHATILLON-SUR-SÈVRE (France), dans le département des Deux-Sèvres.

Jusqu'en 1737, cette ville a porté le nom de Mauléon (*Mons Leonis* et non *Malus Leo*, comme le Mauléon des Basses-Pyrénées).

Gumppenberg ne cite cette ville que pour dire qu'elle possède une Vierge fameuse qu'il nomme *Garazonia*. C'est sans doute Notre-Dame de Guérison qu'il veut dire, car ce bon jésuite allemand fait un tel abus de latinisation dans les noms étrangers, qu'il les défigure souvent d'une manière déplorable : aussi sa nomenclature est-elle, en quelques points, tout à fait incompréhensible, surtout avec les innombrables fautes typographiques dont elle fourmille ; les *Tables* qui précèdent ou qui suivent le corps de l'ouvrage sont remarquables par leur incorrection, leur désordre et leur obscurité.

CHAUDESAIGUES (France), dans le département du Cantal, à 40 kil. ouest d'Aurillac. Lieu d'un célèbre pèlerinage à la sainte Vierge, que l'on fréquente toujours avec la même dévotion.

CHAUMONT (France), dans le département de la Haute-Marne.

« Le sépulcre de Saint-Jean de Chaumont remonte à 1470 environ ; on le doit à la piété de messire Geoffroy de Saint-Blin, bailli du lieu, chambellan du roi Louis XI, et de Marguerite de Beaudricourt, son épouse (2).

« Ce sépulcre est le principal ornement d'une espèce de chapelle, située à gauche de l'entrée de l'église, dans le bas de la tour nord-ouest du portail, et en quelque sorte séquestrée du reste de l'édifice, dont elle fait cependant partie. Aux gardes-sépulcre, autrefois placés de chaque côté de la porte, on a substitué deux statues de grandeur naturelle : celle de la Vierge et celle du Christ appuyé sur la croix. Au-dessus de cette porte est figurée une empreinte de la tête du Christ couronné d'épines, sculptée sur un voile en pierre blanche, qui rappelle la *Véronique* de la légende ; au-dessus encore est un crucifix de grandeur naturelle. Une seule fenêtre éclaire la scène : le clair obscur enveloppe les personnages. Le tombeau découvert, renfermant le corps du Sauveur, est placé au-dessous du niveau du sol ; la pierre destinée à le recouvrir, revêtue d'un

(1) Gumppenberg, *Atlas Marianus*, n° CCLXX.
(2) On peut consulter pour les détails historiques de la fondation, une brochure de M. Fériel (Chaumont, 1841).



neaux en pierre, est dressée en avant, à demi engagée dans les dalles qui forment le sol. A la tête de la tombe est Joseph d'Arimathie à genoux, tenant à la main un vase de parfums ; aux pieds du Christ, Nicodème dans une attitude semblable. Derrière le tombeau, trois saintes femmes à genoux dans l'attitude de la douleur : la Vierge, et à sa droite, la Madeleine et Salomé. Debout contre le mur et dans un enfoncement sont représentés le centenier, à sa droite saint Jean détournant la tête, puis Marie de Cléophas, sainte Véronique et saint Jacques le Majeur.

« Il ne faut chercher dans cette naïve représentation ni l'ampleur des formes grecques, ni l'élégance demi-païenne de la renaissance. L'œuvre que nous analysons appartient au moyen âge. « A cette époque, dit M. Michelet, l'art s'acharna sur la pierre, s'en prit à elle de la vie qui tarissait ; il la creusa, la subtilisa... En poussant plus avant cette ardente poursuite, ce que l'homme rencontra, ce fut l'homme même. » La peinture et la sculpture se détachent de leur sœur, l'architecture ; l'artiste fait passer dans des scènes particulières la vie qui rayonnait dans l'Eglise entière ; cette tendance vers l'individualité devient sensible par la comparaison des sépultures de Chaumont, de Saint-Mihiel et de Reims.

« Au XIIIe siècle la statuaire peu développée, unie intimement à l'architecture, avait donné à ses œuvres la roideur et la maigreur des colonnes gothiques. L'artiste du XVe siècle s'est rapproché de la nature ; son œuvre est plus humaine que celle de ses devanciers. L'expression que ceux-ci avaient réservée à la tête a passé dans les attitudes, au préjudice sans doute des physionomies qui ont perdu la solennelle et naïve tristesse du XIIIe siècle, mais à l'avantage de la pureté et de la vérité des formes. Ces deux qualités ne sont pas encore parfaites, mais la tendance est sensible. La recherche de la vérité dans la forme a souvent conduit à la trivialité ; la plupart des types sont vulgaires, la tête et les bras de la Madeleine, le Joseph d'Arimathie et le Nicodème ne sont pas d'un modèle satisfaisant : l'artiste reproduisait probablement la nature qu'il avait sous les yeux ; mais il travaillait avec la même passion que ses prédécesseurs ; comme eux, il a fait circuler la vie dans les moindres détails de son travail ; comme eux, il mérite le nom de maître des pierres vives (*magister de vivis lapidibus*). De là cette étude des plus délicats ornements que l'on peut remarquer dans l'ajustement de Nicodème, la coiffure du centenier, celle de Salomé, de Véronique et de Marie, mère de Jacques. Ces sortes de mitres ou turbans ont un caractère tout particulier de délicatesse et d'élégance. On peut remarquer sur la poitrine et le bras de la Madeleine un cilice en corde, travaillé avec une exactitude scrupuleuse. Les plis des vêtements, le voile de la Vierge, ne laissent rien à désirer pour la souplesse de l'exécution. Le corps du Sauveur mérite une attention spéciale ; le modèle en est de beaucoup supérieur à celui des autres personnages ; celui des mains, des pieds et des articulations est surtout remarquable ; la dépression des muscles de la poitrine et des flancs est bien rendue ; l'expression de la tête est saisissante ; l'empreinte de la mort y est gravée avec toute son horreur, mais c'est, autant qu'il a été possible au sculpteur, l'empreinte d'une mort divine. Cette supériorité dans l'exécution est assez notable pour faire conjecturer que le personnage du Christ n'est pas l'œuvre du même artiste, ou même qu'il serait d'une date postérieure au reste du sépulcre : c'est ce qui pourrait résulter de l'étude du style de la tombe. Les pilastres qui la décorent et leurs chapiteaux, la disposition des lignes, semblent appartenir au XVIe siècle et se ressentir de l'antiquité traduite par la renaissance. La tête du Sauveur placée au-dessus de la porte d'entrée du monument se détache du voile qui la porte par un relief à peine sensible : elle est remarquable par l'ampleur des traits et par une expression profonde de douleur qu'augmente encore la dépression des lignes, causée par la disposition des plis du voile.

« Toutes ces statues sont d'une proportion un peu plus grande que nature. On y retrouve facilement la trace des peintures des ajustements que l'on avait coutume de rehausser par des couleurs. Les cinq personnages du fond se détachent sur un bleu dur. Au-dessus, deux panneaux en ogive portent sur un fond rouge deux anges dans l'attitude de la prière, dont la peinture est fort dégradée. Sur la paroi qui fait face, sont peintes les armoiries des fondateurs, portées, les unes, par deux chevaliers, les autres par deux anges d'une tournure *péruginesque* ; les dorures en sont encore vives ; le panneau porte la date de 1471.

« Deux clefs de voûte sculptées, formées par la réunion des nervures de la voûte, représentent, l'une le Sauveur couronné, l'autre la Reine des cieux dans le style des madones espagnoles ; autour de cette dernière est gravée, sur fond d'or en lettres gothiques, cette légende :

Estote misericordes sicut Pater vester misericors est.
(Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux.)

« Cette scène de douleur, ce mystère pétrifié se révèle aux fidèles sous un jour mystérieux et dans des circonstances propres à frapper vivement l'imagination. C'est pendant la semaine sainte, le vendredi saint, quand tous les bruits du monde et la voix de l'église elle-même semblent se taire, que la porte s'ouvre à la foule : chacun arrive à son tour à cette station ; on entrevoit dans cette espèce de caveau, sous la lumière vacillante de la lampe, les personnages sacrés, groupés derrière un tombeau. Sous les jeux de la lumière et de l'ombre, la pierre semble se mouvoir, les attitudes sont parlantes, le drame s'anime, chacun des personnages de

l'Evangile a pris un corps et vit de sa vie propre, en même temps que l'immobilité de la pierre et la fixité du geste en gravent profondément l'image dans l'esprit.

CHAUMONT EN VEXIN (France), dans le département de l'Oise.

L'église paroissiale dédiée à saint Jean-Baptiste était autrefois le but d'un grand pèlerinage le jour de la fête de ce saint patron, le 24 juin.

CHELLES (France), dans le département de Seine-et-Marne.

C'était, avant la révolution de 1789, une célèbre abbaye de Bénédictines, qui avait été fondée en 660 par Bathilde, femme de Clovis II. Cette abbaye, qui renfermait un grand nombre de reliques de plusieurs saints, était un lieu de pèlerinage, surtout le 30 janvier pour la fête de sainte Bathilde, le 5 août pour sainte Radegonde, jeune vierge morte à l'âge de sept ans, quelques jours avant sainte Bathilde, et le 5 novembre jour de sainte Bertille, première abbesse. Il faut joindre à ces trois jours la fête de saint Genès de Lyon le 14 avril, la Visitation de la sainte Vierge, la Décollation de saint Jean, saint Eloi et la Translation de sainte Bathilde.

CHÉRON-MONT-COURONNE (Saint-) (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui département de Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet, canton de Dourdan, diocèse de Chartres; situé sur le penchant d'une colline, dont le pied est baigné par la rivière d'Orge.

Ce village est environné de bois formant amphithéâtre, ce qui lui a fait donner le surnom de Mont-Couronne.

Dans le voisinage se trouve le château de Basville, non loin duquel s'élèvent deux buttes pittoresques, dites buttes de Saint-Nicolas et de Sainte-Catherine. Sur le plateau de la première existe un ancien ermitage connu sous le nom de *Thébaïde.*

Saint-Chéron est éloigné de 9 lieues et demi de Paris au sud-ouest.

CHERRÉ (France). On y faisait autrefois trois fameux pèlerinages à trois vierges miraculeuses de la ville, s'il faut en croire le P. Gumppenberg.

CHESTER (Angleterre), en latin *Deva* ou *Cestria;* chef-lieu du comté de Chester, sur la Dee.

« En 875 la châsse de sainte Wereburge fut portée à West-Chester, et déposée dans une magnifique église qui devint ensuite cathédrale. Cette église fut bâtie par Ethelred, qui avait épousé Elflède, fille du roi Alfred, et que son beau-père créa premier comte de Mercie, après l'extinction de la royauté dans ce pays. Il la fit desservir par des chanoines séculiers. La comtesse Elflède imita la piété de son mari, en fondant plusieurs églises, à Stafford, à Warwick, à Tamworth et à Shrewsbury. Parmi les monastères dont elle fut la fondatrice on compte la célèbre abbaye de Saint-Pierre de Glocester, dont elle enrichit l'église des reliques de saint Oswald, roi et martyr : elle y fut enterrée après sa mort.

« Les rois Athelstan et Edgar firent de riches présents à l'église de Sainte-Wereburge de Chester, qu'ils visitèrent par dévotion. Sous le règne de saint Edouard le Confesseur, parut le pieux Léofric, comte de Mercie, qui épousa la vertueuse Godithe. Ils fondèrent l'abbaye de Léonence, près d'Hereford, et celle de Coventry, ville que Léofric affranchit de tout impôt. Ils rebâtirent ou réparèrent plusieurs églises, entre autres celle de Saint-Jean de Chester, et celle de Sainte-Wereburge, pour laquelle ils avaient une dévotion singulière. En 1093, on ôta l'église de Sainte-Wereburge aux chanoines séculiers pour la donner à des moines qui furent gouvernés par un abbé, venu de l'abbaye du Bec, en Normandie. Richard, fils et successeur de Hugues Lupus, que Guillaume le Conquérant avait fait palatin du comté de Chester, allant en pèlerinage à l'église de Sainte-Wereburge, à Holywell, attribua à la protection de sainte Wereburge qu'il avait réclamée, le bonheur qu'il eut d'échapper à l'armée des Gallois qui avaient dessein de se saisir de sa personne. Guillaume, son connétable, pour perpétuer la mémoire de l'heureuse délivrance de son maître, donna le village de Newton à l'église de Sainte-Wereburge, et fonda l'abbaye de Norton sur la Dee, à l'endroit même où son armée avait passé miraculeusement cette rivière à gué, pour voler au secours de Richard.

« Les reliques de sainte Wereburge furent dissipées sous Henri VIII. On fit alors de la châsse de la sainte un trône épiscopal, que l'on voit encore aujourd'hui dans la cathédrale de Chester. C'est un monument de pierre, haut de dix pieds, et chargé de trente figures, qui représentent des rois et des princes de Mercie, ancêtres, ou du moins parents de sainte Wereburge (1). »

CHIAVARI (Italie). On y vénère la madone *dell' Orto*, où l'on se rend de tous les environs, et celle du Mont-Allègre (*de Monte Allegro*), où la fête est fixée au jour de la Visitation de Notre-Dame.

CHINQUIQUIRA (Amérique), petite ville de la république de Colombie, située dans le département de Boyaca de la Nouvelle-Grenade. On peut la regarder comme la Notre-Dame de Lorette de la Colombie, à cause du grand nombre de pèlerins qui accourent de tous les côtés pour y honorer l'image de la sainte Vierge, conservée dans l'église des Dominicains, et pour lui faire des offrandes. (*Abrégé de géographie*, par Adrien Balbi.)

CHIRAZ (Perse). Auprès de cette ville on voit le lieu où fut enterré le poëte persan Hafiz, réputé l'un des plus grands sofis de l'Iran et dont le tombeau est aujourd'hui un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

CHIROUBLES (France), dans le département du Rhône.

(1) Godescard, *Vies des Pères, martyrs et autres principaux saints*, 3 février. Sainte Wereburge.

Son église paroissiale, dédiée à saint Roch, fut construite par Antoine Blondel, notable du lieu, à une époque où la peste y exerçait de grands ravages ; et il est constaté, par un procès-verbal authentique, que le jour où l'on mit la main à l'œuvre la peste cessa dans la paroisse et que les pestiférés, se trouvant guéris, vinrent se joindre aux ouvriers qui y travaillaient. (*Briand de Verzé.*)

CHIUSI (Toscane), l'ancienne *Clusium*, et plus anciennement *Camars*, une des douze lucumonies étrusques. Ce fut elle qui, ayant sollicité la médiation romaine en 391 avant Jésus-Christ, attira par là contre Rome les armes des Gaulois. C'est aujourd'hui un évêché.

La vieille cathédrale est un véritable musée étrusque, ornée des dépouilles des anciens temples païens de Clusium. Le tombeau où sont déposées les reliques de saint Mustiola a été creusé dans une ancienne colonne de marbre numide. La chambre de l'évêque a une belle tête d'Auguste avec le voile sacerdotal, emblème du pouvoir moral et religieux des empereurs romains (1).

« Le cippe de l'église Saint-François annonce l'existence d'un temple de Diane. La haute colonne de marbre d'Ethiopie, si bien travaillée, de la confrérie de la Mort, doit provenir de quelque basilique. A la promenade du Cirque, les arbres et les bancs de pierre alternent avec des piédestaux soutenant des débris étrusques ou romains, tirés des grottes de Chiusi, véritable nécropole de la Toscane (2). »

Chiusi (*Clusium*) était autrefois la capitale de Porsenna.

CHOLULA (Mexique), jolie petite ville bien bâtie, entourée de plantations d'agaves, plantes assez semblables à l'aloès. Elle était autrefois la capitale d'une république oligarchico-théocratique. C'était la ville sainte du Mexique avant l'invasion des Espagnols. On ne peut la comparer qu'à Jérusalem, à Rome, à la Mekke. On s'y rendait en pèlerinage. On croyait que les dieux et les prêtres y avaient le don des miracles. Elle possédait autant de temples qu'il y a de jours dans l'année. Le grand temple ou téocalli consacré au Soleil, en forme d'une immense pyramide en couches alternatives de briques et d'argile, et dont on voit encore les restes, avait quatre étages. Il était haut de 55 mètres et large de 480 mètres sur chaque face. Au milieu de sa plate-forme on a érigé une église, longue de 30 mètres, sous l'invocation de Notre-Dame *de los Remedios*; elle est entourée de cyprès, et tous les matins un prêtre de race indienne, qui l'habite, célèbre les saints mystères. Cholula possède une population de 16,000 âmes.

CHORGES (France), en Dauphiné, dans le département des Hautes-Alpes.

Elle occupe l'emplacement d'une ancienne cité des *Caturiges* que les Romains avaient décorée de beaux édifices, et dont il ne reste plus que le temple de Diane, qui sert maintenant d'église paroissiale.

CHUNAR (Hindoustan). *Voy.* TCHOUNAR.

CHUSANS (Chine). Un voyageur, M. Gutzlaff, visita en 1833 un monastère de Foe, dans une île de l'archipel des Chusans, par 30° 3' de latitude et 121° de longitude. La réputation de ce temple était telle qu'on venait de fort loin pour le voir. Nous donnons un extrait de la relation.

« A peu de distance, l'île paraissait stérile et à peine habitable ; mais à mesure que nous en approchions, nous aperçûmes les toits étincelants des plus hauts édifices. Un temple, bâti sur un roc faisant saillie sur la mer, qui couvrait incessamment de l'écume blanchâtre de ses flots sa base inébranlable, nous donna une idée du génie de ses habitants, qui choisissaient ainsi l'endroit le plus pittoresque pour y adorer leurs idoles. Dès que nous eûmes débarqué, une troupe de prêtres, sales et mal vêtus, vinrent à nous en chantant des cantiques. Quand nous leur offrîmes des livres, ils s'écrièrent : Louange à Bouddha ! et reçurent avec empressement tous les livres que nous avions. Nous montâmes alors vers un grand temple entouré d'arbres et de bambous. Un portique élégant nous conduisit dans une cour spacieuse, qui était environnée d'une longue rangée de bâtiments assez semblables à des baraques, et où logeaient les prêtres. Les images de Bouddha et de ses disciples, celles de Kouanyin, la déesse de la miséricorde, et d'autres idoles que l'on voit à l'entrée, présentent un coup d'œil imposant.

« Le grand prêtre désira nous entretenir: c'était un vieillard sourd et cassé, qui paraissait avoir peu d'autorité, et qui nous débita quelques lieux communs. Nous suivîmes ensuite une route pavée. Durant notre marche nous aperçûmes plusieurs autres petits temples, mais nous ne nous arrêtâmes qu'au pied de quelques rochers, sur lesquels étaient gravées des inscriptions en très-grosses lettres.

« Les excavations étaient remplies de petites images, d'idoles dorées. Tout d'un coup nous découvrîmes un temple fort grand avec des tuiles jaunes, ce qui nous le fit reconnaître pour une fondation impériale. C'est le plus vaste que j'aie jamais vu ; les représentations des divinités étaient les mêmes que celles que nous venions d'examiner, mais exécutées avec infiniment plus de goût. L'intérieur contenait de nombreux spécimens de l'art chinois.

« Les statues colossales étaient en argile et assez bien dorées. Nous remarquâmes d'énormes tambours et de grosses cloches cylindriques. Nous assistâmes aux vêpres

(1) On sait, pour le dire en passant, que tous les empereurs étaient de droit prêtres de Jupiter. C'était comme leur sacre, et c'était là le sens du surnom d'*Auguste* qu'ils portaient tous.

La nation voyait dans chacun des empereurs le *Cæsar*, l'*Augustus* et l'*imperator* : le *Cæsar* était le protecteur du peuple contre la noblesse ; l'*Augustus* était la personne sacrée, inviolable ; l'*imperator* était le général en chef des armées de terre et de mer.

(2) Valery, *Voyages en Italie*, liv. XVIII, ch. 8.

des prêtres qui les chantaient en pali, comme les ecclésiastiques catholiques chantent les leurs en latin. Ainsi que ces derniers, ils avaient des chapelets, et un desservant tenait à la main une clochette qu'il agitait pour régler le service. De temps en temps ils battaient du tambour et sonnaient des cloches, pour éveiller l'attention de Bouddha sur leurs prières.

« Quoique le gouvernement décrie quelquefois les doctrines bouddhiques comme dangereuses, nous vîmes plusieurs placards par lesquels on engageait le peuple à se rendre dans les temples de Foe pour y prier le ciel d'accorder un printemps fertile : ces exhortations étaient faites par l'empereur lui-même.

« On nous dit que l'île renfermait deux mille prêtres, bien qu'elle n'eût pas plus de douze mille carrés. On ne permet à aucune femme d'y résider, et l'on n'y souffre d'autres laïques que ceux qui servent les prêtres.

« L'île entière est des plus romantiques ; les grandes inscriptions tracées dans le granit, les divers temples qui apparaissent de tous côtés, le pittoresque des lieux avec les rochers à pic, entr'ouverts ou détachés, et par dessus tout un immense mausolée renfermant les cendres de mille prêtres, tout enchante et surprend l'imagination. »

CHYPRE (Turquie d'Europe), île de la Méditerranée, entre l'Asie Mineure et la Syrie, s'appelait Cyprus chez les anciens ; sa capitale est Nicosie.

« Vous n'attendez assurément pas de moi, dit le P. de Géramb, que je vous redise ici ce que fut l'île de Chypre pour l'antiquité païenne, que je vous parle de l'infâme déesse à laquelle elle était consacrée, des fêtes et du culte impur dont cette déesse fut l'objet à Paphos, à Amathonte, etc., de la part d'un peuple adonné au luxe et perdu de débauche. Un pèlerin qui va visiter le tombeau du fils de Marie détourne sa pensée de pareils tableaux..... Au lieu de tels détails, je vous dirai au moins en peu de mots ce qui, depuis l'ère chrétienne, peut vous intéresser davantage sous le rapport de la religion et de l'histoire.

« L'île de Chypre, située entre la côte de Syrie et la Cilicie, aujourd'hui Caramanie, est l'une des plus considérables de la Méditerranée. L'an 44 de Jésus-Christ, saint Paul et saint Barnabé allèrent y annoncer l'Evangile; ils prêchèrent d'abord à Salamine dans les synagogues des juifs, et de là se répandirent dans les autres villes. A Paphos saint Paul convertit le proconsul Sergius Paulus, en frappant de cécité le faux prophète Bar-Jésu, qui s'opposait à sa prédication. Quelques années après, saint Barnabé, que l'on tient pour le premier évêque de Chypre, fut lapidé à Salamine par les juifs et y mourut martyr. Le corps de cet apôtre fut découvert dans la suite près de là. On trouva dans le cercueil une copie de l'Evangile de saint Matthieu en langue hébraïque, copie écrite de la propre main du saint. Elle fut envoyée, en 485, à l'empereur Zénon.

« Après avoir formé plusieurs royaumes tributaires de l'Egypte et de l'empire romain, l'île de Chypre avait passé sous la domination des empereurs d'Orient et de Constantinople. Isaac Ier, de la famille des Comnènes, la posséda longtemps. Richard Ier, roi d'Angleterre, en ayant fait la conquête, la vendit aux Templiers, qui, à leur tour, la remirent entre les mains de Richard ; et enfin ce dernier la céda à Guy de Lusignan. Charlotte, dernière héritière de cette famille, en fut chassée par son frère naturel, Jacques. Elle épousa depuis Louis de Savoie ; et de là vient que les rois de Sardaigne prennent encore le titre de rois de Chypre. Après la mort de Jacques, Cornara, sa femme, étant restée sans enfant mâle, abandonna l'île, en 1480, à la république de Venise. En 1570, les Turcs s'en rendirent maîtres et la possèdent encore.

« L'île de Chypre a deux cent vingt milles de longueur, soixante-cinq de largeur, et environ six cents de circuit. Elle est traversée, du levant au couchant, par une chaîne de montagnes, dont les plus élevées sont l'Olympe et Sainte-Croix. Famagouste, Nicosie et Larnaca sont les seules places importantes de l'île, renommée d'ailleurs par sa fertilité. »

CLAIR-SUR-EPTE (Saint-) (France), bourg de l'ancien Vexin, province de l'Ile-de-France, aujourd'hui formant une commune du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Mantes, canton de Magny, diocèse de Rouen. Il comprend les hameaux du Héloy, de Breuil, Beaujardin et la ferme du Fayel.

A l'entrée du bourg il existe un joli ermitage, jadis habité par saint Clair qui y fut martyrisé en 881. La fontaine de cet ermitage est en grande réputation pour la guérison des maux d'yeux.

Tous les ans, le 17 juillet, jour de la fête du saint patron, il vient de très-loin, à cette fontaine, une foule de pèlerins. La révolution avait interrompu ces actes de dévotion; mais feu le duc de Caylus, propriétaire de l'ermitage, l'ayant fait restaurer à ses frais et d'une manière tout à fait pittoresque, l'ancienne ferveur s'est ranimée, et l'on y voit arriver au moins autant de pèlerins qu'avant la révolution. Ce pèlerinage dure quinze jours. Il est situé à seize lieues et demie nord-ouest de Paris.

CLAIREFONTAINE (France), dans le département de Seine-et-Oise.

Il y avait une abbaye d'Augustins déchaussés fondée par Simon, comte de Montfort, vers l'an 1100 : il s'y faisait autrefois un grand pèlerinage à la sainte Vierge, à qui elle était dédiée.

CLAUDE (Saint-) (France), dans le département du Jura. Célèbre évêché qui donnait autrefois à son prélat titulaire la qualité de comte, et qui fut supprimé en 1792.

La dévotion aux reliques de saint Claude, que l'on conservait dans la cathédrale (autrefois église d'une illustre abbaye), y atti-

rait jadis un grand nombre de pèlerins. Cette affluence d'étrangers était une grande ressource pour cette ville et pour le commerce qu'elle faisait de toutes sortes d'objets de dévotion; mais elle avait déjà sensiblement diminué à l'époque de la révolution de 1789. Cependant les deux bénédictins D. Martène et D. Durand, qui passèrent par cette ville dans le fameux voyage dont ils donnèrent au public une relation (1717-1724), voulurent, comme on le croit facilement, vénérer ces saintes dépouilles. « La plus grande consolation que nous eûmes fut de voir la relique de saint Claude, dont le corps est encore entier, sans corruption, exposé à la vénération des fidèles, à qui on permet de baiser à nu la plante des pieds. Pour nous, on nous distingua un peu davantage, car on lui découvrit les genoux et les cuisses, que nous vîmes et que nous maniâmes. On ne pouvait pas en voir davantage, à moins qu'on ne tirât le saint de sa châsse, ce qu'on ne fait que pour des princes. »

Nous ajouterons ici d'autres particularités que nous lisons sur cette relique dans l'ouvrage de Dom Beaunier.

« Ce qui excite une dévotion extraordinaire, dit cet auteur, et que l'on conserve précieusement, c'est la relique de saint Claude, dont le corps s'est conservé entier et incorruptible depuis plus de 1000 ans avec ses entrailles. Le corps est souple et maniable; et quoique trois fois le jour on ouvre la châsse pour faire baiser ses pieds au peuple, le miracle est si continuel que ni l'humidité de l'air ni les pèlerins n'y ont point encore causé de corruption. Le prodige est non-seulement avéré par la tradition, mais encore par le rapport qu'en firent les abbés de Saint-Martin d'Autun, de Saint-Bénigne de Dijon et de Baulme en Franche-Comté, que le pape Nicolas V envoya visiter cette abbaye en 1447. Le cardinal d'Estrées, qui en a été abbé commendataire, en a fait le même rapport en 1690 pour satisfaire à une délégation apostolique :

« *Tam celebris abbatiæ septa vix ingressos vehementer affecit loci antiquitas, dignitas, religio, reliquiarum multitudo atque præstantia. Eminet enim inter alias venerandum sancti Claudii corpus, quod ab annis plus mille intactum et integrum haud sine miraculo asservatur. Adsunt itidem duodecim abbatum reliquiæ, qui eximiæ pietatis causa cœlitibus adscripti sunt, adnatum quippe ac pene coævum Francorum imperio Jurense cœnobium, cæteris omnibus Occidentalis Ecclesiæ monasteriis facem prætulit et disciplinæ regularis norma fuit.* »

« On fait aussi voir dans cette abbaye, ajoute le même écrivain, un grand clou qui a plus d'un pied de longueur, avec lequel on prétend que Notre-Seigneur a été crucifié, et l'on dit qu'il vient de l'église de Lausanne, d'où il avait été sauvé dans le temps que les hérétiques s'emparèrent de cette église; il est de la même forme que celui de Saint-Denis, mais bien plus grand. »

Aujourd'hui l'évêché qui, comme nous l'avons dit, avait succédé à l'abbaye, a disparu. Le monastère, dit l'abbé de Longuerue, fut fondé au v° siècle, au pied du mont Jura, par un saint homme nommé Romain, dans un lieu appelé Condatesce ou Condatiscone. On l'appela d'abord *Jurense monasterium*, à cause du mont Jura.....

Cette abbaye, ajoute La Martinière, érigée présentement en évêché, est un des lieux les plus recommandables et des plus illustres du royaume, tant à cause de son revenu que parce que les religieux (à présent les chanoines) qui y sont reçus doivent être nobles de quatre races, tant du côté maternel que du paternel. L'église de Saint-Pierre en dépend et est enfermée dans son enclos, n'y ayant qu'une grande cour, ornée d'une belle fontaine et autour de laquelle sont les appartements des chanoines et de l'évêque, qui la séparent de l'église de l'évêché; il y a une longue allée, au cloître, par laquelle on va de l'une à l'autre. L'église de Saint-Pierre, bâtie de belles pierres carrées, l'emporte pour sa grandeur et pour son architecture sur celle de l'évêché (Saint-Claude), qui est si ancienne que l'on croit qu'elle servit autrefois de retraite à saint Oyen et à ses compagnons, qui firent bâtir en ce lieu un ermitage qui était couvert d'un grand bois. La sainteté de leur vie obligea plusieurs personnes à venir vivre sous la discipline de saint Oyen ou Ouyan, et entre autres saint Romain, qui fut le premier abbé lorsque cet ermitage fut érigé en abbaye.

Saint Claude, issu des princes Palatins, vivait dans le VII° siècle : il en fut le douzième abbé lorsqu'il eut quitté Besançon, où il avait été six ans archevêque. Il inspira au peuple tant de respect et tant de vénération par sa vertu durant le cours de sa vie, et les miracles qui se firent en ce lieu après sa mort, arrivée en 690, attirèrent tant de pèlerins à son tombeau, que cette abbaye prit enfin le nom d'abbaye de Saint-Claude.

CLÉDER (France), en Bretagne, dans le département du Finistère.

On y remarque les ruines de l'antique et célèbre chapelle de Saint-Jean-Kerban, jadis le but d'un grand pèlerinage.

CLERMONT-FERRAND (France), chef-lieu du département du Puy-de-Dôme.

La ville de Clermont-Ferrand, autrefois capitale du comté d'Auvergne, paraît devoir son origine à Auguste et être l'ancienne *Augustonemetum;* vers le milieu du IV° siècle, elle changea cette dénomination pour celle de *Urbs-Arverna*, qu'elle conserva jusqu'au X° siècle : le nom de Clermont lui vient d'un château fort bâti sur un monticule qui la dominait et s'appelait *Clarus-Mons ;* enfin, en 1633, par un édit de Louis XIII, la ville de Mont-Ferrand ayant perdu son ancienne importance à la suite de la destruction de son château fort, fut réunie à la ville de Clermont et n'en forma qu'une seule avec elle, sous le nom de Clermont-Ferrand.

Cette ville avait jadis une étendue d'environ deux lieues de tour. Sous le règne de

Charles VI, on construisit de nouveaux faubourgs et on la fortifia de murs épais et de fossés. La plupart des édifices ont été construits après les guerres des IXe et Xe siècles ; mais il paraît que sous les Romains la ville était déjà assez importante. « On ne saurait, dit Savaron, si peu fouir dans terre, que l'on ne trouve à Clermont des antiques, médaillons, urnes, arches sépulcrales, inscriptions romaines et chrétiennes, thermes, aqueducs, marbres, poteries d'une merveilleuse rougeur et polissure, et autres monuments d'antiquité. »

Les rues de la ville ont un aspect sombre et triste, principalement dû à la lave dont les édifices sont bâtis ; elles sont très-rétrécies, et l'on a conservé le souvenir de l'impression désagréable qu'elles firent sur Fléchier : « *La plus grande*, disait-il, *est la juste mesure d'un carrosse.* » Malgré cette autorité, malgré la décadence de la ville, qui dans les anciens auteurs était appelée *très-noble ville des Gaules*, Clermont est encore, par sa situation, une des cités les plus pittoresques de France. Des fontaines nombreuses, des eaux d'une admirable limpidité, le Puy-de-Dôme et le ciel nuageux de ce pays de montagnes, lui donnent un caractère particulier plein de poésie.

Ce fut à Clermont-Ferrand que se prêcha la première croisade, ce sublime pèlerinage armé qui porta au centre de l'Asie la gloire du nom chrétien.

Son ancienne église royale et collégiale est dédiée à Notre-Dame de Prospérité.

CLÉRY (France), ou Notre-Dame de Cléry, petite ville de l'Orléanais, aujourd'hui chef-lieu de canton du département du Loiret. Cette ville est célèbre par son ancien pèlerinage à Notre-Dame, auquel Louis XI avait une si grande confiance. Cette ville est située entre Orléans et Beaugency, et à quelque distance de la rive gauche de la Loire. Son église était autrefois collégiale et l'on s'y rendait de fort loin en pèlerinage.

En avril 1836, cette ville a été le théâtre d'un événement qui, mal interprété d'abord, servit à porter contre le curé l'accusation grave d'avoir voulu dérober à la vénération des fidèles la vieille madone séculaire pour la remplacer par quelque chose de plus frais. « Le peuple s'est révolté, dit M. de Montalembert (*De l'état actuel de l'art religieux en France*), contre cette exécution, et il s'en est suivi un procès correctionnel où l'on a vu l'étrange spectacle d'une population, qualifiée d'ignorante et de fanatique, obligée de défendre les vieux objets de son amour et de son culte contre le goût moderne de son pasteur. »

A cette plainte un peu sévère, M. Mercier, curé de Notre-Dame de Cléry, a répondu. Nous citons ses paroles.

« M. de Montalembert signale et blâme le goût moderne du curé de Notre-Dame de Cléry ; il a été induit en erreur par les journaux.....

« La vieille madone avait été placée dans un attique à cintre plein avec colonnes d'ordre, construit il y a quarante ans sous l'ogive qui termine le sanctuaire. Tout le monde sentait la nécessité de détruire cet attique ridicule et de faire élever vis-à-vis, à l'entrée de la chapelle Notre-Dame de Pitié, une décoration dans le genre de l'architecture de l'édifice. Le conseil de fabrique, de concert avec le maire, avait décidé que l'attique serait détruit, que la vieille madone serait mise dans la chapelle, au-dessus de l'autel, où il serait plus facile de l'habiller, et qu'une nouvelle statue en carton-pierre occuperait la niche récemment construite. Voilà ce qui est consigné dans les registres des délibérations du conseil de la fabrique de Notre-Dame de Cléry.

« Mais pourquoi y a-t-il eu émeute ? Parce que, disait-on, le curé de Cléry avait vendu la vieille madone 50,000 francs, et que, de plus, cette vieille madone, jalouse de la nouvelle, dont la niche était plus élevée, fondait en larmes (*historique*).

« Deux jeunes gens ont été traduits en police correctionnelle par le ministère public, et punis pour *tapage nocturne* à la porte du presbytère la veille de l'émeute (1). »

Si l'attaque est malheureusement injuste, la défense est fort incomplète.

Le musée d'Orléans possède aussi un portrait de Louis XI, sur la toile duquel on lit une inscription que l'on prendrait pour une épigramme, si l'on ne savait que ce portrait provient d'une maison de Cléry, habitée par le roi lui-même lors de son pèlerinage. Voici du reste ce curieux quatrain ; c'est Louis XI qui parle :

Du corps, seulement, la santé
Je demandois à Notre-Dame ;
Trop l'importuner c'eust été
De la prier aussi pour l'âme.

CLICHY-EN-L'AUNOIS (France). Ce village, qui fait partie du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise, possédait une ancienne chapelle sous le titre de Notre-Dame des Anges. « Si l'on est bien fondé, dit l'abbé Lebeuf, à faire remonter l'antiquité du titre de la sainte Vierge en ce lieu jusqu'au règne de Philippe-Auguste, cela pourrait persuader qu'elle serait dans l'endroit même que la comtesse de Grandpré voulut qu'on appelât du nom de *Laus nostræ Dominæ*. Mais ce surnom *des Anges* ne peut lui être venu que *longtemps après* (2). » Pour tâcher de donner à ce lieu une origine plus frappante, on a adopté certains traits d'histoire dans lesquels on mêle un événement arrivé à quelques marchands d'une province de France assez éloignée, et que je ne veux pas garantir. « Les chanoines réguliers de

(1) *Annales de Philosophie chrétienne*, tome XVIII, page 476.

(2) Nous ne savons pourquoi l'abbé Lebeuf met ici ce *longtemps après*, car la fondation de cette chapelle paraît contemporaine de celle de Notre-Dame d'Assise; Philippe-Auguste régna de 1180 à 1223, et saint François d'Assise, qui fonda Notre-Dame des Anges à la Portioncule, naquit en 1182, et mourut en 1226 (*Voy.* ASSISE).



la congrégation de France commencèrent en 1655 à rebâtir cette chapelle. M. de Nesmond, président à mortier, y mit la première pierre le 14 septembre, et elle fut bénite le 8 septembre 1664. Le curé de Clichy, les chanoines réguliers de Livry et quelques habitants, ayant demandé qu'on y érigeât une confrérie, dont la solennité serait le second jour d'août, jour auquel tout l'ordre de Saint-François célèbre une fête de Notre-Dame des Anges qui lui est particulière, sous le nom de Portioncule, cela leur fut accordé le 14 octobre 1671. On ne peut deviner quel a été le but de ce choix (1). »

Nous osons être d'un autre avis que le savant abbé. La chapelle de Clichy a pu être fondée dans le même temps que Notre-Dame des Anges, à Assise, et en prendre le nom, sans cependant jouir des mêmes indulgences. Mais à la reconstruction de l'église, ceux que désigne l'abbé Lebeuf ont pu désirer quelques indulgences analogues, ce qui leur aura été accordé par l'autorité ecclésiastique. Nous ne voyons point là de difficulté insoluble.

« Un historien contemporain de Mauburn, continue l'abbé Lebeuf, c'est-à-dire d'environ 250 ans (2), parle de la fontaine qui était dans le bois, proche la chapelle de la sainte Vierge, qu'il ne surnomme point *des Anges:* il dit seulement que cette fontaine guérissait de la fièvre. » *Voy.* ANGES (*Notre-Dame-des-*).

CLITUMNE (Italie). Sur le bord du petit cours d'eau qui a gardé le nom de Clitumne, et où paissent encore des troupeaux de bœufs, comme au temps de Virgile, s'élève un petit temple dédié autrefois au dieu du fleuve; on y voit encore la place où tombait le sang des victimes, avec l'inscription:

T. SEPTIMIUS PLEBEIUS.

Sur la frise du temple, à l'extérieur et sur le devant on lit:

S. C. S. DEUS ANGELORUM QUI FECIT RESURRECTIONEM.

Cette légende, qui indique la transformation de ce petit oratoire antique en chapelle chrétienne, est accompagnée d'une croix entourée de grappes de raisin sur le fronton antérieur et sur le fronton postérieur. Il est orné de quatre colonnes de front sur le devant: celles du milieu sont en forme de tronc de palmier, et celles des extrémités sont cannelées en spirale.

Pline a décrit fort ingénieusement le Clitumne qui n'est plus aujourd'hui comme alors navigable jusqu'à sa source.

M. Valery attribue la fondation de la chapelle aux premiers temps du christianisme (1).

CLOUD (SAINT-) (en France), dans le département de Seine-et-Oise.

Il s'y fait, depuis un temps immémorial, un grand concours de dévotion aux reliques de saint Clodoald ou saint Cloud, qui ont fini par donner leur nom au bourg nommé autrefois Nogent.

Saint Cloud était un des enfants de Clodomir qui se réfugia dans cette solitude en 538, après le massacre de ses frères, et qui donna le domaine de Nogent, à titre de fief, à l'Eglise de Paris, qui l'a conservé, au moins de nom, jusqu'à la révolution de 1830. Le château fut bâti par le cardinal Pierre de Gondy au XVIe siècle, et fut acquis en 1658 par Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV.

CLUNY (France), en Bourgogne, dans le département de Saône-et-Loire.

Ce lieu est célèbre par son ancienne abbaye de Bénédictins, premier chef d'ordre de la règle de saint Benoît. On y vénérait en grande dévotion la sainte Mère de Dieu protectrice de la ville et de l'ordre entier.

COBAN (Amérique centrale), dans le Honduras.

« Le Honduras, qui s'est séparé en 1839 de la confédération de Guatimala, a été exploré scientifiquement en 1834 par le colonel Galindo, et en 1840 par un Américain, M. Stéphens. Ces deux voyageurs ont publié une description intéressante des ruines de Coban, qu'ils y ont pour ainsi dire découvertes. La rivière, qui porte encore le nom de cette ancienne cité détruite par les Espagnols, traverse une forêt toute parsemée de débris de temples, d'autels, de bas-reliefs, autrefois consacrés par la religion mexicaine. Parmi ces débris, dont plusieurs sont admirablement conservés, on trouve un grand nombre de piliers représentant diverses figures et sujets sculptés. Les indigènes les appellent des idoles. Il est en effet hors de doute qu'ils représentent des divinités, de bons ou de mauvais génies. On distingue toujours, à peu près vers le centre de la face principale, une tête sculptée; quelquefois, au-dessous, des mains, et à la base, des pieds; le corps est tout à fait informe, ou plutôt n'est qu'une gaîne chargée, sur les quatre côtés, d'ornements ou d'hiéroglyphes. Le caractère de ces figures est en général solennel, grave, triste. L'art en est loin d'être indigne d'attention. M. Stéphens affirme que très-souvent le style des sculptures égale en expression, en finesse et en vérité d'imitation ce que les Egyptiens ont laissé de plus achevé. La roideur des lignes et la pesanteur des formes étaient évidemment imposées par le dogme. Tous ces piliers ne sont pas debout et enfouis; les uns sont penchés, les autres à

(1) Lebeuf, *Hist. du Dioc. de Paris*, part. VI, p. 176.

(2) L'abbé Lebeuf écrivait vers 1750. La date qu'il désigne ici serait donc environ l'an 1500. Ce Mauburn, dont il est question, était natif de Bruxelles. Il était abbé de Livry, et porta quelquefois le nom de Jean de Livry. C'était un homme d'une grande science et d'une profonde piété; il était fort lié avec Erasme, qui admirait ses grandes qualités, et il avait eu pour ami saint François de Paule. Son *Rosetum spiritualium exercitiorum* fut publié à Paris in-fol. en 1510 par Jean Saulay, chanoine de Paris et secrétaire de plusieurs évêques qui se succédèrent sur le siège épiscopal de cette ville.

(1) *Voyages en Italie*, liv. XVIII, ch. 11.



demi enterrés : souvent on ne rencontre que des têtes séparées des gaînes et à demi cachées sous les racines ; quelques-unes représentent des animaux monstrueux, fantastiques. Il est curieux de lire dans l'ouvrage de M. Stéphens les impressions étranges que produisirent plus d'une fois sur lui et sur ses compagnons les rencontres subites de ces figures tantôt terribles, tantôt grimaçantes, à peine éclairées par quelques lueurs verdâtres et tremblantes, au milieu d'un vaste silence qu'interrompaient seulement de loin en loin les cris des singes voyageant par bandes sur les arbres, ou la chute de branches que brisait le vent. Les sombres souvenirs des annales religieuses du Mexique, des sacrifices humains, de la destruction de toute une civilisation ajoutaient encore aux émotions des voyageurs. « Ces idoles, dit M. Stéphens, se dressaient quelquefois si inopinément à mes côtés, au détour d'un passage obscur, qu'elles me semblaient se mouvoir et s'avancer comme pour défendre contre notre curiosité profane leurs autels renversés et leur antique solitude. »

COBLENTZ (Prusse). Du sein des Vosges jaillissent les deux sources de la Moselle, dont les frais rivages, les riants aspects et les souvenirs historiques répandus sur ses bords attirent les regards et l'attention des voyageurs. Faible et petite à son origine, elle grandit de distance en distance, et coule à travers des champs féconds et de magnifiques prairies. Çà et là, en la suivant dans son cours, on aperçoit l'ancien *Castrum Romaricum*, aujourd'hui Remiremont ; Bajon, Vaudemont ; la noble cité de Toul, autrefois ville libre de l'Empire, qui se vantait d'avoir été fondée par Tullius Hostilius. Elle arrose dans sa marche rapide la charmante ville de Nancy, célèbre par la mort de Charles le Téméraire, le château de Custines, l'ancien Pont-à-Mousson, et Metz, jadis capitale du royaume d'Austrasie. Au delà de Thionville (en allemand *Diedenhofen*), elle arrive enfin sur le sol allemand. Mais c'est à partir de Trèves que la vallée de la Moselle se montre dans toute sa romantique beauté. Cette vallée de la Moselle, avec son ancienne *Augusta Trevirorum*, est par ses souvenirs historiques un des points les plus intéressants de l'Allemagne. Ici vivait, il y a des siècles, un peuple dont la culture et les monuments étonnèrent les Romains eux-mêmes ; ici éclata le premier rayon évangélique qui devait plus tard éclairer toute l'Allemagne ; ici des milliers de martyrs consacrèrent par leur mort le dogme de la nouvelle religion. Des rives de la Moselle, l'enseignement évangélique et la civilisation se répandirent dans toute l'Allemagne. Là s'ouvre un vaste champ d'études pour l'historien ; là vivent d'anciennes traditions romantiques qu'on aime à entendre raconter.

Le pont de Coblentz, qui faisait l'admiration de nos aïeux, étonne encore les voyageurs. Les ornements gothiques, les nombreuses tourelles qui le décoraient autrefois ont disparu ; mais il n'en a pas moins un aspect imposant par son étendue et par la solidité de ses arches. La construction de ce pont offrait, aux temps où elle fut entreprise, d'énormes difficultés, et pour les vaincre il fallait l'esprit audacieux et persévérant de Baldoin, l'un des plus grands prélats du moyen âge. Plusieurs fois déjà la maçonnerie avait été faite, et toujours les flots impétueux en enlevaient les lourdes pierres. Un jour, Baldoin était sur la colline, pensif et soucieux ; un nouveau débordement venait d'anéantir l'arche du pont qu'il avait fait élever quelques jours auparavant. Tandis qu'il réfléchissait aux moyens de réparer ce nouvel accident, tout à coup il se sentit légèrement frapper sur l'épaule ; il se retourne et il aperçoit le tentateur, avec ses cornes et sa queue, qui jette sur lui un regard ironique. Le vertueux prélat élève la main pour l'exorciser ; mais le prince de l'enfer l'arrête, et lui dit :

— Un instant, seigneur évêque ; je viens à vous avec de bonnes intentions, et je ne mérite pas que vous me repoussiez si froidement. Votre chagrin me fait de la peine, je l'avoue, car je vous veux du bien. Ecoutez-moi donc : je vais, si vous le voulez, vous bâtir un pont aussi large, aussi solide que vous pouvez le désirer. Pour cela je ne vous demande rien, pas même la pauvre âme que l'on m'accorde d'ordinaire en échange de mes humbles services ; je ne veux qu'obliger un honnête homme comme vous.

La proposition ne laissait pas que d'être assez séduisante ; mais le P. Baldoin s'en indigna :

— Anathème sur toi ! s'écria-t-il d'une voix puissante ; quitte ce lieu ! je ne veux ni te voir ni t'entendre.

Satan disparut ; le prélat rentra dans sa demeure, en proie à une vive agitation. La nuit il eut un rêve magnifique. Son pont était achevé, complétement achevé ; il voyait s'élever ses arches, ses piliers, ses tourelles, et au milieu flottait la bannière épiscopale. Mais il remarqua que toute cette construction n'était point faite selon le plan qu'il avait tracé. Au lieu de s'étendre en ligne droite, le pont faisait un détour à gauche ; les flots impuissants venaient se briser au pied de ses colonnes. C'était Dieu même qui envoyait ce rêve au saint évêque. Dès le point du jour, il fit venir l'architecte, corrigea le plan d'après la vision qu'il avait eue. Le pont fut bâti, et depuis ce temps il a résisté à tous les efforts de l'onde et à tous les orages.

Avant l'époque où l'illustre Baldoin entreprit cette œuvre gigantesque, près de cette même ville de Coblentz, vivait une vertueuse fille, canonisée sous le nom de sainte Ritza. Le Rhin la séparait du cloître de Saint-Castor ; mais chaque matin, quand la cloche de la chapelle annonçait l'office divin, Ritza se mettait en route, et marchait sur les vagues du fleuve qui s'inclinait légèrement sous ses pieds. Elle allait ainsi au couvent et revenait chez elle, car son cœur était plein de foi. Mais un jour que le fleuve était enflé et que le vent soufflait avec force,

Ritza eut peur: elle arracha dans une vigne un échalas pour s'en faire un appui; elle s'avança vers le fleuve, appuyée sur son bâton; alors les vagues s'ouvrent sous ses pieds, Ritza vacille et tombe dans le fleuve. Dans son danger extrême elle sentit renaître la foi profonde qui l'avait un instant abandonnée; elle rejeta l'inutile instrument qu'elle avait pris pour soutien, et invoqua Dieu avec ferveur. A l'instant même elle remonta à la surface de l'onde, et accomplit comme la veille son pieux pèlerinage.

Sur ces mêmes rives où la religion chrétienne a semé tant de saintes légendes, le paganisme a répandu aussi quelques poétiques traditions. Les Nix, ces esprits aquatiques dont la mythologie du Nord nous montre partout les traces, se retrouvent aussi sur les rives de la Moselle. Un conte populaire rapporte que, près de la cité sanctifiée par sainte Ritza et Baldoin, vivait jadis une jeune Nix, belle comme les fleurs qui s'épanouissent au bord des eaux, et chantant comme une sirène. Elle s'asseyait le soir sur l'herbe du rivage, attirait les passants par ses accords mélodieux, et quand elle en trouvait un qui voulût l'aimer, elle l'emportait avec elle la nuit dans les airs, elle planait avec lui sous le ciel éthéré, elle lui donnait par sa magie une jeunesse perpétuelle. Ces charmantes fées de la Moselle ont disparu. On ne les entend plus chanter le soir sur les flots; on ne les voit plus passer la nuit, avec leur robe blanche, au-dessus des vieilles tours. Le philtre qu'elles employaient pour prolonger la vie fugitive est perdu, et l'on meurt à Coblentz comme ailleurs.

COLLIOURE (France), dans le Roussillon, au département des Pyrénées-Orientales; ville maritime, avec un port assez fréquenté, mais qui ne peut recevoir que de petits bâtiments; elle est assez mal bâtie et défendue par plusieurs forts.

A droite en entrant dans le port, on voit une petite île, formée par un rocher, sur lequel est un oratoire où l'on va en pèlerinage sur des barques le jour de la fête patronale.

A 2 kilom. sud-ouest de Collioure on trouve le célèbre ermitage de Notre-Dame de Consolation, situé dans une jolie petite vallée, arrosée par une multitude de fontaines, et dominée par les tours de la Massane et de Madeloc, construites par les Romains.

La situation de cet ermitage et les nombreux *ex-voto* qu'on remarque dans la chapelle, font présumer que le nom de cette madone vient des consolations qu'un cœur affligé peut puiser dans cette solitude.

COLOGNE (Prusse). « Cologne, ville des Etats prussiens et chef-lieu de la province de Clèves-Berg, est bâtie en forme de croissant, sur la rive gauche du Rhin. Elle est située à 17 lieues et demie nord-ouest de Coblentz, et à 107 lieues ouest-sud-ouest de Berlin. C'est une ville fortifiée et flanquée d'un bon nombre de tours: son nom, qui est en allemand *Koln*, paraît venir du mot latin *colonia*. Tacite parle souvent de la colonie romaine qui y avait été établie sous la protection d'Agrippa, gendre de l'empereur Auguste, et qui fut appelée *Colonia Claudia Agrippina*, en mémoire de l'empereur Claude et d'Agrippine, femme et nièce de Claude, et fille de Germanicus. En 957, Othon le Grand déclara Cologne ville impériale, et depuis lors elle était au premier rang à la diète de l'empire. Dans le XIIIe siècle, elle tint un rang considérable dans la ligue anséatique par ses richesses et par son commerce. En 1795, elle fut conquise par les Français, et elle devint en 1801 chef-lieu d'un arrondissement du département de la Roër; en 1814 elle passa sous la domination prussienne.

« La population de Cologne, en 1830, était de 65,145 habitants.

« On ne peut point dire que la ville soit belle, car les rues sont étroites, irrégulières et boueuses; mais les édifices sont en grand nombre: on ne compte pas moins de trente-trois églises ou chapelles.

« La cathédrale est remarquable et domine les autres monuments, quoique ses deux tours soient inachevées, et que la plus élevée des deux n'ait été construite que jusqu'à la moitié de la hauteur qu'on lui destinait: elle est soutenue par cent piliers. Derrière le maître-autel on voit la chapelle des trois mages. La châsse qui renferme leurs corps est d'un travail curieux. Les noms des trois mages, suivant la tradition, sont: Gaspard, Melchior et Balthasar: leurs ossements, portés par la mère de l'empereur Constantin à Constantinople, auraient été ensuite transportés à Milan, et enfin à Cologne.

« Dans l'église de Saint-Pierre est exposé le martyre de cet apôtre, par Rubens: c'est un présent de ce célèbre peintre, qui était né à Cologne et avait été baptisé dans cette église. Ce tableau avait été transporté en France sous l'empire, et il fut renvoyé à Cologne à l'époque de la Restauration.

On vénère à Cologne une image miraculeuse de la sainte Vierge, taillée dans le chêne de Foy (*Voy.* Foy). Cette Vierge porte aussi le nom de Notre-Dame-de-la-Paix, quoique plusieurs lui donnent celui de Notre-Dame-du-Chêne.

Elle a été donnée en testament par la reine Marie de Médicis aux Carmes de Cologne, qui l'ont exposée en public; elle s'est rendue célèbre par plusieurs miracles: tant est grande la vertu du chêne de Foy, ajoute le P. Gumppenberg (*Atlas Marianus*, n° CCLXXXVII).

« L'église de Sainte-Ursule renferme, dit-on, les os des onze mille vierges, martyres et compagnes de Marie: ces os sont réunis dans une seule chambre, disposés avec ordre, et ornés de guirlandes et de couronnes.

« Il paraît, par les tombeaux des saintes qu'on a découverts à Cologne, dit Godescard, qu'elles étaient en fort grand nombre. Wandelbert, moine de Pruim, en Ardenne, dans son Martyrologe en vers, qu'il compila en 850, les fait monter à mille; mais il n'écrivait que d'après de faux actes. Sigebert, qui

florissait en 1111, compte onze mille vierges. C'est une méprise que quelques auteurs font venir de l'abréviation XI. M. V., qui ne voulait dire autre chose que *onze martyres vierges*. Du moins la chronique de saint Tron (*Spicil.*, tom. VII, p. 475) ne compte point un plus grand nombre de martyres. Le Martyrologe romain se contente de nommer sainte Ursule et ses compagnes, dont il est effectivement impossible de déterminer le nombre.

« Geoffroy de Monmouth met le martyre de ces saintes sous le règne de Maxime, vers la fin du IVe siècle ; mais Othon de Frisingen (*Lib.* IV, *c.* 28) et Ussérius le mettent au milieu du Ve siècle.

« Quant à la conjecture qu'une des saintes martyres pouvait porter le nom d'*Undecimilla*, elle est destituée de toute espèce de preuves et rejetée unanimement par les bons critiques. *Voy.* Valesiana, pag. 49 (1). »

« La châsse d'or et d'argent, connue sous la dénomination de *châsse des rois mages*, est un ouvrage qui appartient à l'art des XIIe et XIIIe siècles. On a des dates précises sur l'époque de l'exécution de ce monument, d'un côté dans les documents historiques, de l'autre dans les portraits des personnages illustres de ce temps qu'on voit représentés parmi les nombreuses figures qui en font l'ornement. Toutefois il est hors de doute que dans les siècles suivants on augmenta les richesses de ce reliquaire, et que parfois on en modifia la décoration. La partie postérieure paraît la plus ancienne et doit avoir été fabriquée vers l'année 1170.

« Toute d'orfévrerie, couverte de pierreries d'une richesse éblouissante, cette châsse n'a conservé aujourd'hui qu'une partie de son ancienne splendeur. On en exposa une image dans le dôme de Cologne (2) jusqu'en 1794, époque à laquelle on la porta sur la rive droite du Rhin, pour mettre ses richesses à l'abri du pillage dont elles étaient menacées par les armées françaises qui venaient de s'emparer de Cologne.

« Une tradition pieuse prétendait que sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, avait retrouvé les restes des rois mages qui étaient venus adorer le Christ. L'impératrice avait fait transporter en grande pompe ces reliques à Constantinople où elles étaient restées jusqu'au commencement du IVe siècle. A cette époque, dit-on, un prêtre nommé Eustorgius, que l'empereur venait de nommer archevêque de Milan, reçut en présent les reliques des rois mages et les porta dans sa ville métropolitaine, où elles furent révérées dans une chapelle de marbre qu'Eustorgius fit élever à cette occasion.

(1) Note sur la vie de sainte Ursule, au 21 octobre.
(2) Cette gravure était tirée d'un livre très-rare aujourd'hui, qui fut imprimé à Bonn dans le dernier siècle. On y trouvait la châsse gravée sous ses quatre aspects ; cinq planches donnaient les représentations de toutes les pierres antiques qu'on y voyait encore avant la révolution de 1792.

« Lorsqu'en 1163 l'empereur Frédéric Barberousse se fut emparé de vive force de Milan, la ville fut détruite de fond en comble pour punir les habitants de leur double révolte contre l'autorité impériale. Les restes des trois rois, selon la piété du temps, étaient ce qu'il y avait de plus précieux dans le butin. Renauld de Dassèle, archevêque de Cologne, qui venait de rendre de grands services à l'empereur pendant le siége, obtint les reliques, et voulut ensuite présider lui-même à leur translation ; il les accompagna à travers la Suisse jusqu'au Rhin, où il les fit embarquer. Les populations accouraient sur le passage de la procession. Le coffre qui renfermait les reliques fut porté en triomphe et descendit le Rhin jusqu'à Remagen, où l'archevêque le remit à Philippe de Heinsberge, alors prévôt du chapitre de Cologne ; Renauld s'empressa de retourner en Italie pour y rejoindre l'empereur. De Remagen le prévôt porta, le 23 juillet 1164, les reliques dans la ville de Cologne. Là elles furent reçues par l'évêque d'Osnabruck, Philippe de Catzellenbogen, et déposées dans l'ancienne cathédrale dont la construction remontait au siècle de Charlemagne ; elle avait été consacrée en 873 par l'archevêque Hildebold ; en 1248 un incendie réduisit en cendres cette vieille église, et on songea à bâtir le nouveau dôme, qui n'a jamais été terminé.

Dès 1170, Philippe de Hinsberg, successeur de Renauld de Dassèle, avait fait travailler à la châsse ; on y employa l'or, l'argent et les pierreries précieuses ; d'habiles ouvriers furent chargés d'exécuter les figures de ronde-bosse et les bas-reliefs. La face principale où l'on voit le portrait de l'empereur Othon IV, élu en 1198, doit être considérée comme un don de ce monarque, tandis que la face postérieure, évidemment plus ancienne, doit remonter au successeur de l'archevêque Renauld de Dassèle. Depuis le XIIe siècle la ville porta dans ses armoiries trois couronnes, par allusion aux trois rois dont les dépouilles mortelles furent regardées dès lors comme le palladium de Cologne.

« Après la construction du chœur du nouveau dôme, le 27 septembre 1323, la châsse y fut transportée et placée derrière une simple grille de fer où elle resta jusqu'à ce que l'électeur Maximilien Henri, qui occupa le siége archiépiscopal, de 1652 à 1688, l'enfermât dans un petit édifice d'ordre conique ; cette chapelle, construite en marbre, est placée derrière le maître-autel et existe encore aujourd'hui. Enfin, en 1794, au moment où les armées françaises approchaient de la ville, le trésor de la cathédrale fut porté sur la rive droite du Rhin ; le chapitre émigra à Arnsberg en Westphalie, et y mit la châsse en lieu de sûreté. D'Arnsberg ce trésor fut porté en différents asiles, et enfin à Francfort-sur-le-Mein. C'est là que les chanoines prirent le parti de vendre la châsse pour se procurer des moyens d'existence. Le bruit de cette spoliation, déjà en partie exécutée, parvint aux oreilles d'un

habitant de Francfort, qui, alarmé à cette nouvelle, chercha à détourner le sort funeste qui menaçait ce précieux monument. M. Molinari (c'est le nom de ce zélé ami des arts) se rendit auprès du résident français à Francfort, et obtint du premier consul la permission de faire reporter à son ancienne place l'antique reliquaire de Cologne. Ce fut le 4 janvier 1804 que la châsse rentra dans la ville et fut déposée dans la salle du chapitre, où elle resta jusqu'à ce qu'elle eût été convenablement réparée. Le transport avait notablement endommagé le monument; quelques-unes des statues étaient brisées, tordues, ou détachées et perdues; un grand nombre de pierres avaient été soustraites; les décorations des couvercles manquaient presque entièrement. Un orfévre, nommé Guillaume Pollack, aidé de ses deux fils, s'occupa pendant plusieurs années de cette restauration, et réussit à mettre la châsse à peu près dans l'état où on la voit aujourd'hui.

Le 23 décembre 1807 la châsse fut publiquement exposée dans la salle du chapitre, et le 8 janvier 1808 elle fut bénie et rétablie dans la chapelle de marbre qui avait été affectée à cette destination dans le XVIIe siècle. Cependant un nouveau désastre devait arriver à ce monument. Un misérable, tenté par la cupidité, eut l'idée de s'emparer de ce trésor, et, dans la nuit du 18 au 19 octobre 1810, il emporta plusieurs ornements en or et en argent, et un grand nombre de pierreries. Grâce à l'activité de la police, le voleur et les objets enlevés furent bientôt découverts; les choses les plus précieuses furent rendues au chapitre de la cathédrale, et le 6 juin 1822, la châsse, entièrement rétablie pour la seconde fois, était réintégrée dans le sanctuaire qui lui est consacré. Telle est l'histoire des rois mages à Cologne. Passons maintenant à la description de ce monument.

« Derrière le maître-autel, comme nous avons déjà dit, est une chapelle sombre où les vitraux peints ne laissent pénétrer qu'un jour incertain; ce sanctuaire isolé est fermé de toutes parts; ce n'est qu'à la lueur d'une lampe et muni de cierges qu'il est possible de distinguer les riches ornements de la châsse. En dehors on n'aperçoit presque rien, à travers une étroite fenêtre grillée qu'on n'ouvre que les jours de fêtes solennelles. Le fronton du mausolée en marbre montre l'Adoration des mages; aux angles de la façade sont des statués de marbre blanc, représentant les martyrs saint Félix et saint Nabor; ces statues sont dues au ciseau de Michel Van-der-Voorst d'Anvers.

« On entre par un des côtés, et après avoir monté une ou deux marches on se trouve en face de la châsse. La forme du reliquaire est celle d'un temple du moyen âge. La longueur du parallélogramme est de 5 pieds et demi (mesure du Rhin), sa largeur de 3 pieds, sa hauteur de 4 pieds 10 pouces et demi : la façade du monument est tournée vers l'ouest: on y voit trois arceaux posés sur des colonnettes accouplées; celui du milieu est à plein cintre, tandis que ceux des angles sont découpés. Dans celui du milieu on voit la Vierge assise tenant l'enfant Jésus; dans celui à gauche paraissent les trois mages qui offrent des présents; ils sont accompagnés de l'empereur Othon IV, désigné par son nom *Otto rex*. Toutes les statues en ronde-bosse et en bas-relief sont accompagnées d'inscriptions qui servent à les faire reconnaître. Les petites colonnes sont émaillées et variées de formes; les corniches, les chapiteaux et les linteaux, sont surchargés de pierreries et d'émaux. Dans l'arceau à droite est représenté le Christ baptisé par saint Jean, en présence d'un ange. Toutes ces figures sont d'or pur. Au-dessus de ces arceaux est un couvercle en argent doré qui s'enlève; à travers un grillage on aperçoit les crânes des trois rois; leurs noms *Gaspard*, *Melchior* et *Balthasar* sont tracés en rubis. Trois couronnes de cuivre doré et garnies de perles de Bohême remplacent les couronnes d'or massif qui ont disparu pendant les orages révolutionnaires; ces couronnes pesaient chacune six livres, et étaient enrichies de perles fines et d'une aigrette en diamants. Dans le couronnement qui forme un second corps en retraite posé sur la première rangée d'arcades, paraît le Christ comme juge des hommes, entre deux anges qui portent les instruments de la passion. Au-dessus on voit les anges Gabriel et Raphaël en buste, et au milieu d'une gloire rayonnante une énorme topaze; autrefois cette gloire resplendissait de diamants. Les figures de ce couronnement sont également d'or.

« Au lieu de sept arceaux découpés qui se développaient au premier plan sur la face latérale droite de la châsse, on n'en voit aujourd'hui plus que six, parce qu'il a été impossible de rétablir dans toute la longueur de la châsse les parties ornementales, dont plusieurs étaient cassées ou perdues. Sous ces arceaux sont placés des personnages de l'Ancien Testament : Moïse, Jonas, David, Daniel, Amos et Abdias. Toutes ces statues sont en argent doré. Entre chacune de ces arcades on voyait les bustes de huit vertus désignées par leurs noms. Ces bustes n'existant plus sont remplacés par des rosaces.

« Au lieu des scènes de la Passion, exécutées en orfévrerie, qui se trouvaient sur le recouvrement en biais du premier corps de la châsse, on voit des sujets peints par Beckenkamp. Ce sont des traits du Nouveau Testament, relatifs à la destination de la châsse : la Naissance du Christ annoncée aux bergers; l'Apparition de l'étoile; les Trois Mages devant Hérode; leur arrivée à Bethléem; les Mages annonçant la venue du Sauveur; la découverte de leurs corps par sainte Hélène; le transport des reliques à Cologne; les hommages que leur rendent les empereurs en passant par la ville de Cologne.

« Au-dessus de ces peintures sont les statues de six apôtres placées dans des arceaux à

plein cintre : ce sont saint Paul, saint Jean, saint Philippe, saint Thomas, saint Jude et saint Mathias.

« Les arceaux dont se composait autrefois la toiture du second corps avec les sujets ciselés en bas-relief qui s'y trouvaient ont été détruits ; ils sont remplacés de chaque côté par des figures d'anges posées sur un fond parsemé d'étoiles dorées.

« La face postérieure offre une différence notable avec la face principale, tant pour le style que pour l'ordonnance. Ici on remarque le plus riche travail en filigrane, qui n'est que rarement employé dans les autres parties de la châsse.

« La partie inférieure se compose de deux cadres terminés par des frontons à arêtes aiguës ; entre les compartiments est placé, sous un arceau à plein cintre, le prophète Jérémie ; au-dessus, à la réunion inférieure des deux frontons, est le buste de l'archevêque Renauld de Dassèle ; l'inscription le nomme comme ayant présidé à la translation des reliques. A droite, sous une arcade découpée, est le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean. Trois bustes d'anges sont placés au-dessus de cette scène ; l'un porte le soleil, un autre la lune. A gauche, sous une arcade semblable à celle de droite, est représentée la Flagellation. Au-dessus est le buste de la Patience entre deux bustes d'anges.

« La partie supérieure représente dans trois arceaux à plein cintre les images du Rédempteur et des martyrs saint Félix et saint Nabor, dont les ossements reposent dans le second corps de la châsse ; les deux martyrs sont représentés sous la forme de guerriers armés de pied en cap. Au-dessus sont trois bustes de femmes, représentant les Vertus théologales.

« Toutes les figures de cette partie du monument sont en argent doré avec des ornements d'or.

« Sur la face latérale gauche, sont représentés sur le premier rang Ezéchiel, Jérémie, Naüm, Salomon, Joël et Aaron. Les bustes des Vertus sont également remplacés par des rosaces. Sur le recouvrement sont peintes des scènes de l'Ancien Testament : Abraham, à qui trois anges annoncent sa nombreuse postérité ; le Buisson ardent ; Moïse devant Pharaon ; le châtiment de Coré, de Dathan et d'Abiron ; l'écroulement des murs de Jéricho ; l'Arche d'alliance devant la maison d'Obédédom : David dansant devant l'arche ; la Reine de Saba.

« Au-dessus, dans des arcades à plein cintre, sont représentés en ronde-bosse les apôtres saint Barthélemy, saint Matthieu, saint Jacques le Mineur, saint André, saint Jacques le Majeur et saint Pierre.

« Sur le couronnement sont, comme sur le côté opposé, des anges entre des étoiles dorées. Le tout est surmonté d'une crête de cuivre dentelée qui fait l'ornement du faîtage ; quatre boules dorées et émaillées complètent la décoration.

« Un nombre prodigieux de pierres précieuses de toutes couleurs, de perles, de camées et d'intailles antiques couvre toutes les faces de ce reliquaire.

« Parmi les camées et autres pierres antiques qui méritent une mention particulière, on distingue surtout ceux qui se voient sur la face principale : l'apothéose d'Auguste, grand camée à trois couches ; Vénus armée et Mars avec deux amours, jaspe sanguin intaille ; deux têtes de Méduse, camée ; un buste d'Hercule, camée ; une tête de Minerve, camée ; un Lion d'un très-beau travail, camée, etc. Il serait trop long de décrire les sujets de toutes les intailles qui enrichissent ce monument ; le nombre des pierres antiques, camées et intailles, s'élevait avant 1794 à 226. Plusieurs ont disparu à cette époque. »

COLOGNOLA (Italie), à peu de distance de Vérone.

Pèlerinage à Notre-Dame-des-Étoiles. « *Santa Maria della Stella* est un souterrain appelé du nom pompeux de Panthéon, dont on ignore l'origine et la destination véritable. C'est un ancien monument pavé à quelques endroits d'une belle mosaïque de diverses couleurs ; on y lit encore en caractères romains très-lisibles cette inscription : *Pomponiæ Aristocliæ alumnæ*, mise sur un piédestal au-dessous d'un bas-relief grossier représentant la mort de la Vierge ; « car cette espèce d'autre de Trophonius ainsi que l'appelle le chanoine Dionisi, devint une chapelle dédiée en 1187, par le pape Urbain III à Marie et à saint Joseph. Celui-ci, par un bizarre anachronisme, tient même entre ses bras l'enfant Jésus, dans le bas-relief de la Mort de Marie. » (Valery, *Voyages en Italie*, liv. v, ch. 24.)

COMBOURG (France), dans le département d'Ille-et-Vilaine.

Auprès de cette ville on voit le Grand-Bey, dont le nom s'écrit de plusieurs manières ; c'est un îlot voisin de la ville de Saint-Malo. C'est là que notre illustre poëte, M. le vicomte de Châteaubriand a choisi le lieu de son tombeau. Ce tombeau vide attendit longtemps son hôte, mais enfin la mort a vaincu, et le grand homme s'est éteint quelques jours après la funeste catastrophe de juin, où périt M. Affre, archevêque de Paris, le mardi 4 juillet 1848, assisté de M. l'abbé Deguerry, curé de Saint-Eustache et son ami.

« Sur le registre des actes de naissance de la ville de Saint-Malo, à la date du 4 septembre 1769, est inscrit le nom de François-René de Châteaubriand, fils cadet de René-Auguste de Châteaubriand et de dame Apolline-Jeanne-Suzanne de Bédée de la Bouëtardais.

« C'est dans la rue des Juifs, et à peu de distance de la rue Saint-Vincent, où se trouve aussi la maison natale de M. de Lamennais, que le chantre des *Martyrs* est né. Enfant de Saint-Malo, il a voulu y reposer après son long et rude pèlerinage sur cette terre. L'un des vœux de sa vie entière a été de



posséder un jour une tombe près de son berceau.

« Je n'ai qu'une crainte, écrivait-il, dès « 1828, à ses compatriotes, c'est de ne pas « voir ma ville natale avant de mourir. Il y « a longtemps que j'ai le projet de demander « à la ville de me concéder, à la pointe occi- « dentale du Grand-Bey, la plus avancée vers « la pleine mer, un petit coin de terre tout « juste suffisant pour contenir mon cercueil. « Je le ferai bénir et entourer d'une grille. « Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai « sous la protection de mes concitoyens. »

« Le Grand-Bey est une sorte d'îlot de forme tumulaire, couronné d'un peu de verdure et de quelques fortifications délabrées, qui s'élève majestueusement dans la solitude des grèves, au sud-ouest de Saint-Malo.

« Sur ce promontoire battu incessamment par les flots, on voyait jadis une chapelle que les ermites de la contrée avaient érigée sous l'invocation de *sainte Marie du Laurier*, et plus tard sous celle de l'archevêque saint Ouen, le chancelier de Dagobert. En 1652, cette chapelle fut démolie pour faire place à une batterie élevée dans l'appréhension d'une descente que projetait alors Cromwel sur les côtes de France. Néanmoins, ce lieu est resté en très-grande vénération, et les habitants de Saint-Malo s'y rendent encore en pèlerinage le dimanche de la Passion.

« Le conseil municipal de cette ville accueillit non-seulement avec empressement, mais avec une vive reconnaissance, la demande de M. de Châteaubriand, et il exprima à l'illustre poëte le désir de se charger de tous les frais du mausolée.

« A cette dernière offre, M. de Châteaubriand répondit dans les termes suivants :

« Je n'avais jamais prétendu, et je n'aurais « jamais osé espérer que ma ville natale se « chargeât des frais de ma tombe. Je ne de- « mandais qu'à acheter un morceau de terre « de vingt pieds de long sur douze de large, « à la pointe occidentale du Grand-Bey. « J'aurais entouré cet espace d'un mur à « fleur de terre, lequel aurait été surmonté « d'une simple grille fort peu élevée pour « servir non d'ornement, mais de défense à « mes cendres. Dans l'intérieur je ne voulais « placer qu'un socle de granit taillé dans les « rochers de la grève. Ce socle aurait porté « une petite croix de fer. Du reste, point « d'inscription, ni de nom, ni de date. La « croix dira que l'homme reposant à ses « pieds était un chrétien : cela suffira à sa « mémoire. »

Ces indications du grand poëte furent religieusement suivies, et c'est d'après le plan tracé par lui-même qu'a été disposée sa dernière demeure. Elle a été construite, selon son vœu, sur la pointe la plus solitaire de l'île, au soleil couchant, et aussi avant dans la pleine mer que les règlements du génie militaire ont pu le permettre. — « Quand ma cendre recevrait, disait à ce sujet M. de Châteaubriand, avec le sable dont elle est chargée, quelques boulets, il n'y aurait pas de mal, je suis un vieux soldat. »

« La pierre qui le recouvre a été extraite de la grève. Tout a été ponctuellement fait ainsi qu'il l'avait demandé. Quelques pieds de sable, un fragment de roc sans ornement ni inscriptions, une simple croix de fer et une petite grille pour empêcher les animaux errants de profaner ses restes, composent tout le monument.

« L'enceinte fermée, le lieu de la sépulture de l'un des plus grands écrivains et des plus nobles caractères dont s'honore à bon droit notre pays, fut béni par M. le curé de Saint-Malo, au milieu d'un concours immense de fidèles et d'admirateurs du génie de M. de Châteaubriand. Ce fut avec une satisfaction extrême que le poëte apprit cette cérémonie. — « La nuit *me presse* comme dit « Horace, écrivait-il à ses compatriotes, et « je n'ai pas le temps d'attendre. »

COME (Italie, dans le royaume lombard-vénitien), sur la branche sud-ouest du lac de ce nom. C'est l'ancienne *Comum*. Son évêché était autrefois suffragant du patriarche d'Aquilée, il l'est aujourd'hui de l'archevêque de Milan. Sa cathédrale est une des plus belles églises du nord de l'Italie.

L'église San-Fedele était jadis un temple païen dont on fit une église chrétienne dans le VIe siècle.

Dans le faubourg de l'*Annunziata*, on voit l'église du Crucifix, sanctuaire célèbre qui attire un nombre immense de fidèles à l'époque du jeudi et du vendredi saints.

Puisque nous avons nommé le lac de Come, nous ne le quitterons pas sans donner quelques détails sur cette admirable partie de l'Italie.

« Le lac de Come, l'un des plus grands et des plus pittoresques de l'Italie, est situé dans la Lombardie entre le comté de Chiavenna et le Milanais ; il est à 654 pieds au-dessus de la mer, et il a environ 14 lieues de long sur une lieue et demie de large. La vue ne s'y perd pas comme sur beaucoup d'autres lacs dont la surface présente une vaste plaine uniforme : le regard est arrêté par des langues de terre opposées qui, formant de petits détroits, semblent produire une suite de lacs. C'est un riche panorama ; on dirait que l'art et la nature se sont plu à accumuler leurs merveilles pour concourir à la beauté de ce pays : ici de vastes rochers en plan incliné qui dominent orgueilleusement le lac ; là des bois, des citronniers, des oliviers au doux parfum qui descendent sur ses bords ; et, pour animer ce paysage, des villas, des couvents, des églises, des chapelles, des ruines, disséminés çà et là. Les Romains avaient su apprécier l'agréable séjour qu'offraient les environs du lac de Come, et plusieurs patriciens y avaient fait bâtir d'élégantes maisons de plaisance. Ainsi Paul Jove prétendait avoir bâti son palais de *la Gallia*, qui appartient aujourd'hui à la famille Fossani, sur l'emplacement d'une des villas de Pline le Jeune ; et, selon plusieurs écrivains, la villa Odescalchi, la plus vaste et la plus

riche de celles qui couvrent les bords du lac, s'élèverait à l'endroit qu'occupait le délicieux *suburbanum* de Caninius Rufus, l'ami de Pline.

« En s'embarquant à Come à la pointe de Torno à droite, on voit d'abord les ruines d'un ancien monastère situé sur une hauteur; ce monastère appartenait aux moines de l'ordre des *Umiliati ;* les vœux de cet ordre étaient tout industriels, et leurs couvents étaient des manufactures de laine. Les ouvriers de ces fabriques à demi séculières vivaient dans les couvents avec leurs femmes et leurs enfants. La manufacture de Torno fut une des plus florissantes, mais la richesse même de cet établissement, en altérant la discipline religieuse, força à le supprimer en 1571.

« L'endroit le plus curieux du lac de Come est sans contredit *la Pliniana.* On y voit la fameuse fontaine observée par Pline l'Ancien et décrite avec tant de charmes par Pline le Jeune. Cette fontaine a un flux et un reflux périodique dont on n'a pu encore pénétrer complétement le mystère. L'ingénieux auteur latin la compare au glouglou d'une bouteille dont l'eau s'échappe comme par sanglots. La lettre dans laquelle il dépeint ce phénomène est gravée sur le mur de la fontaine. Le palais de *la Pliniana*, où se trouve cette merveille, que la science n'a pu expliquer clairement depuis tant de siècles, fut bâti par Anguissola, l'un des quatre chefs de la noblesse de Plaisance, qui poignardèrent le tyran Farnèse, fils du pape Paul III, et jetèrent son corps par une fenêtre. Mais il n'a reçu le nom de Pliniana qu'en mémoire de la fontaine observée par Pline. Les deux villas de ce spirituel Romain, appelées l'une *Comœdia*, l'autre *Tragœdia*, étaient situées plus loin, autant qu'on peut le présumer d'après la description qu'il en fait dans sa correspondance : il les avait surnommées ainsi, l'une parce que touchant au rivage elle semblait n'avoir qu'*une chaussure plate*, l'autre à cause de son aspect sévère et des rochers qui *la chaussaient comme un cothurne.*

« Il serait trop long d'énumérer les riches demeures qui couronnent les bords du lac : toutes sont richement décorées et possèdent de superbes cascades et de vastes jardins plantés d'arbres verts, d'oliviers ; le climat est si doux en quelques endroits que l'aloès même peut y croître. L'extrémité du lac est bornée par les Alpes Rhétiennes où s'illustra Drusus. En revenant à gauche, deux petites villes attirent l'attention : ce sont *Domaso* et *Gravedona.* Les femmes des montagnes portent, par suite d'un vœu très-ancien, une large robe de laine brune et un capuchon, ce qui leur a fait donner le nom de *frate* (frères). Gravedona possède un ancien palais des ducs d'Alvitto, d'une noble architecture, où dut se tenir le concile assemblé depuis à Trente; et qui dura, comme on sait, dix-huit ans. Plus bas, on remarque les ruines du château fort de *Musso*, creusé à pic dans le roc par Trivulce, et défendu plus tard avec une rare audace par J.-J. Médicis, dont le tombeau se voit dans la cathédrale de Milan. Enfin, après plusieurs villas somptueuses, où l'on admire de fort belles galeries de tableaux, la villa d'Este, où la princesse de Galles résida pendant trois années, celles d'Odescalchi et de la Gallia sont les plus célèbres qu'on rencontre sur le bord du lac. » (*Mag. Pitt.*)

COMONACRE (France), dans le département d'Indre-et-Loire.

C'est derrière l'autel de la chapelle primitive du château, dans le tombeau de sainte Catherine, but de pèlerinage dans son temps, que Jeanne d'Arc envoya chercher, en 1429, l'épée de Charles Martel, qui avait délivré la France des Sarrasins, et dont cette héroïne fit un si noble usage.

COMORIN (Hindoustan), cap méridional de la grande péninsule hindoustanique, est éloigné d'une demi-lieue du bord de la mer ; il a 3,882 pieds de hauteur. Il forme l'extrémité de la chaîne des ghâts occidentaux. Une belle cascade se précipite sur l'un de ses flancs. Il était célèbre autrefois par un pieux pèlerinage à la déesse Parvati, adorée sur le sommet de la montagne. Saint François Xavier remplaça son temple par une chapelle dédiée à la sainte Vierge. *Voy.* Eyriès, *Voyage en Asie*, Hindoustan, ch. 52.

COMPIÈGNE (France), dans le département de l'Oise, dont elle est un chef-lieu d'arrondissement

On y vénérait plusieurs reliques précieuses, entre autres celles de saint Cyprien de Carthage, rapportées d'Afrique en France sous le règne de Charlemagne; celles de saint Corneille, apportées de Rome à l'abbaye d'Inde près d'Aix-la-Chapelle du temps de Louis le Débonnaire, de là à Rhonay ou Ronse en Flandre, et de cet endroit à Compiègne; enfin celles de saint Germain, évêque d'Auxerre.

Dans l'église des Jésuites on honorait la Vierge de Bonne-Nouvelle, et dans une autre église de la ville on conservait un saint suaire de Jésus-Christ fort en vénération dans toute la contrée. *Voy.* Cadouin

COMPOSTELLE (Espagne), capitale de la Galice, dans l'intendance de la Corogne, au pied du mont Pedroso, chef-lieu de l'ordre de Saint-Jacques.

Son archevêché fut fondé à l'époque où l'on y transféra le corps de saint Jacques, trouvé en 808 par Théodomir. On dit que peu de temps après, sous Ramire Ier, à la bataille de Logrono, saint Jacques lui-même, monté sur un cheval blanc, décida la victoire que les Espagnols remportèrent sur les Arabes d'Abd-er-Rahman II. Depuis cet événement, tout propriétaire d'un arpent de terrain dut payer à saint Jacques de Compostelle une redevance annuelle en grains ou en vin. Bientôt la ville devint un pèlerinage des plus célèbres. Le nom latin de Compostelle est sans doute *Campus stellæ*. Cette ville est située au milieu de la presqu'île que forment les rivières de Tambra et d'Ulla dans une agréable plaine, et son archevêché

est celui d'*Iria Flavia*, que le pape Léon III y transféra l'an 816 (1).

L'abbé de Vayrac (2) n'est pas du même avis sur les événements que nous venons de rapporter. Voici son opinion :

Al-Mansor (Abou-Amer-Mohammed-al-Mansour), né en 939 et mort à Médina-Cœli à la fin du xe siècle, chef des Arabes d'Occident, étant entré dans la Galice, la ravagea par le fer et par le feu; et s'étant avancé jusqu'à Compostelle, il la prit et la brûla; mais il épargna l'église Saint-Jacques, ayant, dit-on, été effrayé par la foudre.

Le siége épiscopal d'*Iria Flavia* fut transféré à Compostelle l'an 900, sous le règne d'Alphonse III, et ce fut par un décret du concile de Clermont en Auvergne que se fit cette translation. Dix-sept prélats et un grand nombre de seigneurs assistèrent à sa consécration. Dalmace en fut le premier évêque. Urbain II, par une bulle datée du 5 décembre 1095, la tira de la juridiction de l'archevêque de Braga, et déclara qu'à l'avenir elle relèverait immédiatement du saint-siége. Pascal II, qui succéda à Urbain II, confirma la bulle de son prédécesseur et accorda aux évêques de Saint-Jacques de Compostelle la permission de porter le *pallium* les jours de fêtes solennelles, comme on le voit par sa bulle du 30 novembre 1108. Par une autre du 30 octobre 1114, il permit qu'il y eût dans le chapitre de cette cathédrale sept cardinaux-prêtres à l'imitation de ceux de l'église de Rome, et ces cardinaux seuls avaient le droit de célébrer la messe à l'autel de saint Jacques. Il leur permit aussi, de même qu'à tous les autres grands dignitaires de cette église, de porter par provision le pluvial et la mitre les jours des grandes fêtes. Ce même pape transféra à l'évêque de Saint-Jacques le titre et la juridiction de métropolitain dont l'évêque de Mérida était en possession. Enfin, sur les instances d'Alphonse VIII, Calixte II l'érigea en archevêché.

Les dignitaires du chapitre de Saint-Jacques de Compostelle étaient, outre les sept prêtres cardinaux dont nous venons de parler, trentre-quatre chanoines, onze prébendiers et plusieurs autres bénéficiers. Le diocèse s'étendait sur 1803 paroisses, sur quatre églises collégiales : Iria, Muros, la Corogne et Congas, sur cinq archiprêtres et sur une vicairie. Ses suffragants étaient Astorga, Avila, Salamanque, Coria, Placentia, Badajoz, Thuy, Mondonedo, Orense, Ciudad-Rodrigo, Lugo, Zamora, Léon et Oviedo.

L'église où l'on conserve les reliques de saint Jacques est un édifice somptueux. Le portail est précédé d'un double perron, orné d'une balustrade de piliers de pierre de taille. La figure du saint patron est sur le maître-autel ; c'est un petit buste de bois, toujours éclairé de cinquante cierges blancs. Des pèlerins y viennent de toutes parts pour honorer ce grand saint. On voyait dans l'église une trentaine de lampes d'argent suspendues et toujours allumées, et six grands chandeliers aussi d'argent de cinq pieds de haut, donnés par Philippe III.

(1) Baillet, *Topographie des saints*, pag. 144.
(2) *Etat présent de l'Espagne*, tom. II, pag. 553.

Le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle est appelé par quelques auteurs de fabliaux pèlerinage d'Asturie, et par d'autres, pèlerinage du baron saint Jacques. Froissart avait adopté cette dernière locution.

Saint Jacques, patron de l'Espagne, est surnommé le Juste et le frère du Sauveur. On distingue encore entre saint Jacques le Mineur, qui est celui-ci, fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge, et saint Jacques le Majeur, apôtre et fils d'Alphée. Saint Jérôme cependant n'en fait qu'un seul et même personnage, soit parce qu'Alphée et Cléophas sont la même personne, soit parce qu'Alphée fut uni à Marie avant que celle-ci n'eût épousé Cléophas. Quoi qu'il en soit, la tradition religieuse leur assigne une vie distincte, et comme nous venons de le dire, c'est à saint Jacques le Mineur que s'est attachée la nation espagnole.

L'histoire de saint Jacques est courte : il fut premier évêque de Jérusalem, qu'il gouverna spirituellement pendant trente années, l'édifiant par ses vertus et par sa foi. Etant monté le jour de Pâques au sommet du temple pour prêcher le peuple, il en fut précipité par les prêtres juifs et lapidé par la populace. Un foulon finit par l'assommer d'un coup de bâton. Il mourut l'an du Seigneur 63, le 1er mai. C'est le jour où l'on célèbre sa fête, conjointement avec celle d'un autre apôtre, saint Philippe.

Plusieurs villes d'Europe possèdent des reliques de saint Jacques : Paris, Anvers et d'autres encore; mais celle qui se vante d'en posséder le plus, c'est Compostelle, capitale de la Galice, et chef-lieu des chevaliers de Saint-Jacques. Les pèlerins français ont une chapelle particulière dans la cathédrale de cette ville : elle était entretenue jadis par les rois de France, et elle fut visitée par Louis le Jeune et par plusieurs rois de Navarre et d'Aragon. L'église est entourée de vingt-trois chapelles, et possède une crypte beaucoup plus belle que l'édifice supérieur.

La tête de saint Jacques fut, dit-on, apportée de Jérusalem en Espagne au temps d'Alphonse l'empereur, et placée à Saint-Zoyle de Carrion, puis envoyée à Compostelle par Urraque, mère d'Alphonse. La translation de cette précieuse relique fut faite par Didaque Gelmirez, premier titulaire de l'archevêché de Compostelle, créé en 1128, et non par Ferdinand et Isabelle, comme on l'a dit quelquefois par erreur. Le reste du corps, retrouvé d'une manière miraculeuse, fut apporté en Espagne lors de la prise de Jérusalem.

Il faut distinguer deux époques dans le culte du saint protecteur de l'Espagne : celle de sa pauvreté et celle de sa splendeur, lesquelles sont peut-être en raison inverse de la foi et de la piété des peuples. Dans les premiers temps, la chapelle était dénuée de tout, mais assiégée de pèlerins ; depuis elle

fut encombrée de richesses, mais beaucoup moins visitée.

Au XVIIIe siècle, l'image du saint en bois peint était placée sur le maître-autel. Deux plates-formes régnaient autour de l'église; la plus basse servait aux pèlerins. Plus tard saint Jacques fut placé dans une chapelle éclairée seulement par la couronne du dôme. La statue en or massif et haute de deux pieds était posée devant l'autel. L'encadrement et le tabernacle étaient en argent; les reliquaires en vermeil, enrichis de diamants et placés sur des tablettes en argent. A droite et à gauche de l'autel deux colonnes soutenaient un ciel tout parsemé de lames d'argent. Toutes les nuits mille bougies brûlaient autour de la sainte image. On fait voir la tête du saint qui porte encore les traces de son martyre; mais le pèlerinage, qui commença vers l'an 800 et fleurit au XIVe siècle, a considérablement diminué depuis le XVIIIe.

Les pèlerins de Saint-Jacques avaient un asile à Paris : c'était l'église de Saint-Jacques-l'Hôpital, fondée en 1321 par une confrérie de bourgeois de Paris, au coin des rues Mauconseil et Saint-Denis, et qui n'existe plus.

COMPULTERIA (Italie), ville de la Campanie, qui abandonna le parti des Romains pour se donner à Annibal; mais elle fut reprise par Fabius.

A une petite lieue de Caïazza il y a une abbaye qui dans les vieilles chartes est appelée *Santa Maria ad Cubultere*, ce qui indique assez clairement que Compulteria était à cet endroit.

CONCEPTION (LA), au Chili. Cette ville, appelée aussi la Nouvelle-Conception et la Mocha est située sur une baie à l'embouchure du Diobbio, à 330 kil. nord de Valdivia.

On y vénère en grande dévotion *Notre-Dame du Chili.*

« Le Chili est une vaste contrée de l'Amérique méridionale, sur le grand Océan austral. Il est borné au nord et à l'est par Buenos-Ayres et les tribus indépendantes, au sud par les terres Magellaniques et la mer, à l'ouest par le grand Océan. Il a cinq cents lieues de longueur sur une largeur moyenne de cinquante. La partie du Chili comprise entre les montagnes et la mer, jouit du climat le plus délicieux du Nouveau Monde, et peut-être du monde entier. Le printemps y commence vers la fin de septembre. Depuis cette époque jusqu'au mois d'avril, le ciel y est presque toujours serein. On n'y souffre pas cependant des chaleurs excessives, parce que la chaîne des Andes sert d'abri, et que l'atmosphère est constamment rafraîchie par des brises de mer. La fertilité du sol répond à la douceur du climat. Les plantes de l'Europe y croissent comme si elles y étaient naturelles. On exporte une grande quantité de blé, et les mines fournissent de l'or en abondance (1).

« Le Chili fut découvert en 1535 par D. Diègue d'Almagre, qui en commença la conquête. Les Espagnols ne s'y établirent qu'avec des peines infinies, et qu'après y avoir perdu des milliers de soldats. Ils ne purent pas même parvenir à soumettre les parties montueuses. La religion chrétienne y pénétra dans le principe. Les missionnaires défrichèrent avec des travaux inconcevables cette partie de la vigne du Seigneur. Au commencement du siècle passé, le P. Covarruvias, jésuite espagnol, revenait de Rome à la Conception avec le titre de Provincial du Chili, ce qui suppose que les missionnaires de son ordre y possédaient plusieurs établissements. A cette époque, ils avaient bâti une grande église à Nahuelhuapi, et le ciel y accordait à leur ministère les fruits les plus consolants (1).

« Marie n'avait point tardé jusqu'alors à faire éprouver à ce peuple, naguère enseveli dans les ténèbres du paganisme, les effets de sa bonté. Elle s'était ménagé dans le Chili un sanctuaire dont l'origine a quelque chose de bien surprenant. Nous la rapporterons, cette origine, telle que nous la lisons dans les œuvres d'un homme qui, dans le XVIIe siècle, a passé avec raison pour un prodige de science, le P. Kircher (2).

Ce célèbre physicien parle fort au long des images que la nature a tracées sur certaines pierres, telles qu'on en voit dans les musées. On y remarque des arbres, des villes, des animaux, des hommes même, avec des traits si caractérisés qu'on en est ravi d'étonnement. Il cherche la cause de ces phénomènes. Il en assigne plusieurs, mais il reconnaît que, dans certains cas, il faut admettre quelque chose de plus que les lois de la nature, selon son cours ordinaire. Il cite comme exemple l'image de la Vierge trouvée dans le Chili. Il rapporte au long un passage d'un de ses confrères, qui a composé l'Histoire de ce pays, et il donne en même temps la copie de cette image merveilleuse. Laissons-le parler de lui-même.

« On ne peut refuser son admiration à ce « qui arriva vers le même temps dans le « royaume du Chili, où une image de la Mère « de Dieu, tracée non par la main d'un mor« tel, mais par le pinceau de la nature, selon « les vues de la Providence, et formée, se« lon toutes les règles de l'optique, de jaspe « de diverses couleurs, s'offrit, parmi des « rochers inaccessibles, aux regards de tout « le monde. Comme le phénomène est tout « à fait digne d'attention, je produirai, avec « la copie de l'image, la description qu'en a « donnée mon savant confrère, dans son His« toire du Chili.

(1) Pinkerton *Abrégé de géogr. moderne*, t. II, p. 490.

(1) *Lettres édifiantes*, t. VIII. Lettre du P. Labbe, et Relation de l'établiss. de la Mission, etc.

(2) Cet homme rare et peut-être unique par la multitude et la variété de ses connaissances, avait manqué d'être renvoyé du noviciat, le recteur le jugeant inepte aux sciences. On voit encore à Mayence la chapelle où le novice désolé se retirait pour demander au ciel les lumières nécessaires à l'état qu'il voulait embrasser. On peut dire qu'il a été exaucé au delà de ses vœux. Feller, *Diction. histor.*, art. Kircher.

« La véritable image de Notre-Dame d'A- « rauco, telle qu'on la voit dans le creux « d'un rocher voûté comme une chapelle, et « qui a été tracée non par un ouvrier mor- « tel, mais d'un jaspe à diverses nuances, « par l'auteur de la nature, a le visage « blanc et les cheveux noirs : l'intérieur de « son manteau est bleu, l'extérieur rouge, « et le vêtement, sous le manteau, est comme « tissu de roses. Voici en peu de mots son « histoire telle que je l'ai traduite d'espagnol « en latin :

« Sur la rive de la mer Pacifique qui re- « garde Arauco, et qu'on nomme Inbulie, se « trouve un terrain montueux que les ro- « chers et les éclats de pierre rendent inac- « cessible, jusqu'à ce qu'on arrive à une « plaine et à une petite colline agréable. « Vis-à-vis l'enfoncement d'un rocher s'offre « à vous une image admirable et merveil- « leuse de la Vierge, avec son divin Fils « dans les bras, ouvrage de la nature. Ses « cheveux, formés par une pierre noire, des- « cendent et flottent sur ses épaules. Le vi- « sage, qui se présente en profil, est formé « par une pierre blanche. On n'aperçoit « qu'un des yeux; mais cet œil est tracé « avec élégance et dans une grande propor- « tion. Jusqu'à la ceinture, l'habit est cou- « leur de rose. Le manteau est couleur de « citron dans le haut et bleu dans le bas. « En un mot, cette image imite les traits hu- « mains d'une manière si merveilleuse, « qu'elle frappe les yeux de tous ceux qui « la regardent.

« Il y a huit ou dix ans qu'elle fut aperçue « pour la première fois par un enfant qui « demeurait avec sa mère sur le plateau « que nous avons décrit. L'enfant s'écria : « Voyez, voyez, ma mère, cette belle dame « avec son petit enfant qu'elle tient entre « ses bras ! La mère jette les yeux sur le « lieu que désignait son fils; elle trouve la « chose réelle, et aussitôt elle la publie « hautement dans tout le pays. Le bruit en « étant parvenu aux oreilles des religieux, « ils se rendent promptement sur les lieux, « et ils trouvent tout conforme au récit de « la femme. Les gentils, touchés à la vue « de cette image miraculeuse, et en ayant en- « tendu l'explication, d'un consentement « unanime et avec une joie universelle, em- « brassèrent la foi chrétienne. Le Seigneur « ne manqua pas de favoriser la dévotion « que ces néophytes montraient pour lui et « pour sa sainte Mère. Dès qu'ils eurent, « dans le cours de l'année, pratiqué un che- « min vers ce lieu, et qu'ils s'y dirigèrent, « selon l'usage, en procession, le ciel affer- « mit leur piété en illustrant ce sanctuaire « par de grands miracles (1). »

« Le sentiment de Kircher est que la di- vine Providence règle tout, dispose tout dans l'univers, qu'elle embrasse l'ensemble et le détail de tous les ouvrages de la nature; que dans les phénomènes qui apparaissent dans le monde, il faut distinguer deux cho- ses, le dessein de la Providence et l'exécu- tion de ce dessein. La première appartient toute à la sagesse de Dieu; la seconde est laissée à l'action des causes secondes qui con- courent, sans le savoir, à remplir les vues du Créateur. La sagesse divine se sert de ces phénomènes pour rendre les hommes at- tentifs à de grands événements qu'elle pré- pare. Cet illustre savant permet de chercher dans les causes physiques, dans les explica- tions qu'il vient de donner de ces phéno- mènes, la raison prochaine et seconde de ce- lui-ci ; mais il veut qu'on regarde Dieu comme la cause première, quoique éloignée ; Dieu qui, par une providence spéciale, dirige les causes secondes et les fait servir au but qu'il se propose. Il appelle de semblables effets, non point précisément des miracles, mais, avec saint Thomas, des choses merveilleu- ses (1).

« Prions avec ferveur pour cette contrée en proie depuis quelques années à toutes sortes de fléaux. Des tremblements de terre ont presque détruit ses principales cités, des hordes barbares ont exercé dans ces villes affligées toutes sortes de dévastations; des guerres, des troubles intérieurs, l'ont agitée en toutes manières. Constitué aujourd'hui en république, le Chili paraît renaître à la paix. Puisse cet état recevoir au plus tôt de nouveaux essaims d'ouvriers évangéliques qui s'appliquent à consoler les habitants, à leur faire connaître, aimer et servir le Sei- gneur et sa sainte Mère !

« Marie, dit un illustre écrivain, est la « divinité de l'innocence, de la faiblesse et « du malheur. La foule de ses adorateurs « dans nos églises se compose de pauvres « matelots qu'elle a sauvés du naufrage, de « vieux invalides qu'elle a arrachés à la mort, « sous le fer des ennemis de la France, de « jeunes femmes dont elle a calmé les dou- « leurs. Celles-ci apportent leurs nourrissons « devant son image, et le cœur du nouveau- « né, qui ne comprend pas encore le Dieu « du ciel, comprend déjà cette divine Mère, « qui tient un enfant dans ses bras (2). »

« Aussi le trésor du missionnaire, sa con- solation, son arme la plus puissante, après la croix du Sauveur, c'est l'image de Marie. Xavier la faisait porter devant lui, dans l'entrée triomphante qu'il fit à la cour du roi de Bungo (3). Le P. Azévedo, massacré dans son voyage au Brésil par des pirates calvinistes, tenait entre les mains l'image de la Vierge, et jamais on ne put lui arra-

(1) Athanasii Kircherii, S. J., *Mundus subterraneus*, t. II, l. VIII, sect. 1, p. 44.

(1) Conveniens est igitur quod ex ipsis rebus naturalibus proveniant aliqui altiores effectus ex hoc quod spirituales substantiæ eis utuntur quasi instrumentis quibusdam. Sic ergo licet tales effectus simpliciter miracula dici non possint, quia ex naturalibus causis proveniunt, mirabiles tamen nobis redduntur dupliciter, etc. S. Thomas, *contra Gent.*, l. III, c. 103.

(2) M. de Châteaubriand, *Génie du Christianisme*, l. I, ch. 5.

(3) Orlandin. *Hist. Soc. Jesu*, l. II, 116.

cher ce trésor (1) ; le P. Bouchet avait élevé dans l'Inde une église que l'image de Marie rendait célèbre, et qui devint une source inépuisable de grâces pour toute la mission (2).

« Le P. Cavellero, religieux espagnol, qui, au commencement du dernier siècle, avait converti à la fois de nombreuses peuplades sauvages de l'Amérique méridionale, avait un jour élevé un autel champêtre au pied d'un arbre. La croix du Sauveur, l'image de Marie, celle de saint Michel, la verdure et le ramage des oiseaux en faisaient toute la décoration. Il adresse quelques mots à ses chers néophytes. Ceux-ci, tombant à genoux, s'écrient tous d'une voix : Jésus, notre Sauveur, vous êtes notre père ! O très-sainte Marie ! vous êtes notre mère. Tout ce peuple, dans l'ivresse d'une joie dont il ne peut modérer le transport, se met à former des danses devant l'autel. Et le missionnaire de crier au Seigneur qu'il se tient assez payé de ses travaux et de tous ses sacrifices par la consolation qu'il éprouve en ce moment (3). » (Extrait des *Pèlerinages aux princ. sanct. de la mère de Dieu*, pag. 282 et suiv.).

CONFLANS-SAINTE-HONORINE (France), dans le département de Seine-et-Oise, en latin *Condate*, *Confluentium*, *Confluens*, *Confluentia*, *Confluentum*.

Sous le règne de Charles le Simple, roi de France, on déposa dans cet endroit, comme dans un lieu de sûreté, le corps de sainte Honorine, qu'on y avait apporté de Graville, où elle avait souffert le martyre.

L'église où cette vénérable relique fut placée s'appelait d'abord Notre-Dame-des-Ardents, à cause d'un ancien pèlerinage au temps où régnait cette cruelle maladie, c'est-à-dire au x° siècle. Ce n'était alors qu'une simple chapelle à laquelle les seigneurs de Beaumont-sur-Oise, au xi° siècle, songèrent à substituer une église plus vaste, desservie par des moines de l'abbaye du Bec en Normandie. On fit donc une nouvelle translation du corps de la sainte en 1082, le jour anniversaire de la première, c'est-à-dire le 21 juin. Une troisième fut encore faite, en présence de l'évêque de Paris et de l'archevêque de Rouen, en 1250.

Le pèlerinage à la châsse de sainte Honorine rendit Conflans très-célèbre. Un ancien manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, mentionne un grand nombre de miracles obtenus par l'intercession de la sainte. Quoique ces miracles aient été de diverses espèces, on invoquait spécialement la sainte pour la délivrance des captifs. Le plus illustre prisonnier délivré par ses prières fut un certain Enguerrand de Boves ou de Beuve, père de Thomas de Marle, qui vivait dans le xi° siècle, comme on le voit au Martyrologe de l'abbé Chastelain (4).

(1) Patriniani, *Pie Memorie*, etc., 15 juill. 21, pag. 100.
(2) *Lett. édif.*, t. VI, in-8°, p. 111.
(3) Patriniani, 18 sept. 11.
(4) *Bimestre de Janv.*, pag. 797.

Sous le règne de François I°r, en 1538, les habitants de Conflans et leur curé demandèrent à l'évêque de Paris de pouvoir chômer la fête de sainte Honorine, l'avant dernier jour de février, ce qui leur fut accordé sans difficulté.

La châsse était alors élevée derrière l'autel de l'église du prieuré, couverte d'ornements de cuivre et d'argent. Sylvius de Pierre-Vive, vicaire général de Paris qui avait eu ce prieuré par résignation du cardinal Pierre de Gondy, fit la visite de cette châsse le 21 mai 1619. Il y trouva un suaire de soie rouge qui enveloppait un os, avec une inscription qui portait : *De ossibus S. Leonini.* Dans la même enveloppe il y avait d'autres suaires de soie verte, qui renfermaient les débris carbonisés du corps de sainte Honorine et des cendres noires. L'année suivante, Henri de Gondy, évêque de Paris, donna quelques parties de ces reliques à Guillaume Loyauté, prieur des chanoines réguliers de Graville, au diocèse de Rouen

Dans le chœur de cette ancienne église on conservait des pièces de bois chargées de chaînes offertes à la sainte par des prisonniers délivrés de leur captivité par ses prières. L'une de ces chaînes était particulièrement réservée pour les femmes.

Par un privilége bizarre, le prieur était seigneur absolu de Conflans le jour de l'Ascension, où se faisait la procession de la châsse; sa dignité transitoire commençait le mercredi à midi, et finissait le vendredi à la même heure : ce qui lui donnait en réalité quarante-huit heures de suprématie. Il était d'usage que le prieur de Conflans fût assisté dans la procession des reliques de sainte Honorine, par le curé d'Herblay et celui d'Eragny, ses voisins.

L'église du prieuré menaçant ruine fut détruite en vertu d'un arrêt du grand conseil, et l'on en rebâtit une autre un peu plus au nord ; elle fut bénite au mois d'avril 1752, et l'on y fit une nouvelle translation de la châsse le 3 juillet de la même année.

Aujourd'hui cette église n'existe plus, et la châsse a été transportée depuis la révolution dans la paroisse qui porte le titre de saint Maclou, évêque d'*Aletum* en basse Bretagne. C'est là que la dévotion des pèlerins continue de vénérer la sainte relique. La fête de la sainte est solennisée le 27 ou le 28 février ; mais la grande procession publique de la châsse se fait toujours comme autrefois le jour de l'Ascension, dans la partie basse du village, et le dimanche suivant sur le haut de la colline d'où l'on aperçoit les clochers de la ville de Pontoise. La tradition du pays rapporte qu'à cette vue la châsse s'incline ; elle devient si pesante que ceux qui la portent sont obligés de s'arrêter un instant. Ce fait ne manque jamais de se reproduire chaque année au même endroit. Les porte-châsse forment une espèce de confrérie dans laquelle on se fait incrire de plusieurs lieues à la ronde. On dit aussi que la descente de la châsse, qui se fait la veille

de l'Ascension, vers deux heures de l'après-midi, amène ordinairement la pluie.

Conflans, qui faisait autrefois partie du diocèse de Paris, dépend aujourd'hui de celui de Versailles, canton de Poissy. Il renferme environ 2,000 habitants.

CONSTANTINOPLE (Turquie d'Europe). Les villes doivent, ordinairement, leur destinée à la puissance de leur fondateur, à leur situation avantageuse, et enfin à un heureux concours de circonstances qu'il n'est pas toujours donné à l'homme de prévoir. La cité célèbre dont nous allons parler a été bâtie par l'un des maîtres du monde; elle l'a été dans le lieu le plus habilement choisi, et, bien qu'elle ait été exposée à toutes les vicissitudes possibles et ravagée par tous les fléaux, elle est encore, après plus de quinze siècles d'existence, une des plus riches, des plus grandes et des plus importantes cités de l'univers. Aujourd'hui, comme à toutes les époques de sa longue et intéressante histoire, le voyageur ne peut s'en approcher sans un vif sentiment d'admiration; il semble que Constantin, qui voulait édifier une nouvelle Rome, une seconde ville éternelle, se serait d'autant moins trompé dans ses prévisions que ceux qui en sont maintenant les possesseurs s'attendent à y voir rentrer les chrétiens tôt ou tard, et prennent leurs précautions en conséquence. L'emplacement de l'ancienne Byzance, choisi par Constantin, semblait bien prédestiné à devenir une magnifique capitale; il fallait, ainsi qu'une longue expérience l'avait appris, construire une ville grande et forte, d'où un empereur, ou du moins un César, pût facilement repousser les barbares du Nord, toujours prêts à franchir le Danube, sans trop s'éloigner des Perses, toujours disposés à envahir les provinces frontières, ni des Sarrasins, alliés aussi dangereux qu'ennemis redoutables, et il était impossible de trouver une position plus appropriée au but qu'on se proposait. La ville s'éleva comme par enchantement. Elle fut inaugurée par des cérémonies et des fêtes dignes de la grandeur et de la puissance de son fondateur, et déjà l'on pouvait dire que la ville de Constantin joignait ensemble, pour l'avantage commun des nations, les deux mers et les deux continents, et qu'elle allait tenir à son gré les portes du commerce ouvertes ou fermées. — Le tumulte des fêtes passé, Constantin s'aperçut, comme autrefois Romulus, qu'il n'avait créé qu'un fantôme de ville; en effet, un palais impérial, quelques autres édifices ornés de colonnes et de statues, des places publiques, des bains magnifiques, de grands égouts, de longues et épaisses murailles ne sauraient former à eux seuls une capitale. La cour, au milieu de la nouvelle Byzance, se trouvait dans la solitude; il fallut donc prendre des mesures pour former une population; un sénat fut créé, des prérogatives et de grands avantages furent offerts, et une immense multitude afflua bientôt là où il n'y avait qu'une ville sans habitants et des palais sans maisons. — Mais un grave inconvénient se fit sentir, lequel s'est prolongé de siècle en siècle jusqu'à nos jours. L'autorité ayant négligé de tracer les rues d'une façon commode et régulière, les nouvelles habitations s'élevèrent à la hâte le long des voies tortueuses et malsaines, misérables maisonnettes faites de bois et de boue, faciles à bâtir, faciles à réparer, mais qui, dans tous les temps, fut une calamité pour le Bosphore, en rendant les incendies aussi terribles que fréquents. Tant que vécut Constantin, il se plut à consolider et à embellir son ouvrage; et, après avoir contribué puissamment à la prospérité d'une ville qu'il chérissait comme sa fille d'adoption, il voulut y être enterré. — Soixante ans plus tard, après la mort de Théodose Ier, l'empire d'Orient, dont Constantin n'avait fait qu'indiquer les bases, ayant été définitivement constitué, Constantinople, qui, depuis sa fondation, vit son importance s'accroître progressivement aux dépens de celle de Rome, déchue et négligée par les empereurs, en demeura la capitale.

Nous donnerons une description sommaire, sans entrer dans des détails que ne comporte pas le cercle où nous sommes forcé de nous restreindre, sur l'ensemble de la ville et ses principaux monuments. D'après l'indication d'un ancien auteur qui paraît bien instruit, on comptait à Constantinople, divisée en quatorze régions ou quartiers, cinq palais, quatorze églises, six maisons de princesses, trois maisons de princes, huit bains publics, deux basiliques (en prenant ce mot dans le sens où l'entendaient les anciens), quatre marchés, deux salles du sénat, quatre greniers publics, deux places pour les jeux, quatre ports, un cirque, quatre citernes, trois cent vingt-deux rues, quatre mille trois cent quatre-vingt-huit maisons, cinquante-deux portiques, cent cinquante-trois bains particuliers, vingt moulins publics, cent vingt moulins particuliers, une colonne de porphyre (*purpurea*), deux colonnes creuses, un colosse, trois quais. Dans la première région, environnée de tous côtés par la mer, excepté du côté de l'occident, on remarquait principalement le palais impérial, d'une grandeur extraordinaire et regardé comme une des merveilles de l'univers; le palais de Placidie, les thermes d'Arcade; enfin l'admirable portique bâti par Justinien, sur la Propontide; au centre de ce monument s'élevait, sur une colonne de porphyre, la statue de l'impératrice Théodora. — La deuxième région (au nord, sur le grand port) renfermait le palais d'Irène, les célèbres bains de Zeuxippe existant avant Constantin, l'église patriarcale de Sainte-Sophie (dont nous donnerons plus bas une description abrégée), le Xenodochium, vaste établissement, espèce d'hôpital érigé en faveur de la vieillesse indigente; enfin on remarquait, vers le sud de cette région, la statue d'argent d'Eudoxie, élevée sur une colonne de porphyre. — La troisième région contenait l'hippodrome, le palais de Pulchérie, celui d'Hormisdas, le port de Julien, ap-

pelé aussi *Sigma*, à cause de la forme du portique qui l'ornait, et mentionné encore sous le nom de *Port-Neuf*, port du Bucolion : on y voyait deux églises fort remarquables, celle de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui ne le cédait guère à Sainte-Sophie, et celle des martyrs Sergius et Bacchus, existant encore au XVIe siècle, puisque le fameux Gyllius put la visiter, et qui peut-être existe toujours. C'est aussi dans ce quartier que se trouvait la place Pictacia, décorée d'une colonne surmontée de la statue de l'empereur Léon, érigée par sa sœur Euphémie : sur les marches du piédestal de cette colonne, le peuple déposait des mémoires et des placets, que l'empereur prenait en allant chez la princesse. — La quatrième région n'était pas la moins riche en superbes monuments. C'est là que se trouvait l'Augustéon (*Forum Augustanum*), entièrement pavé de marbre : tout autour régnait un double portique, et au milieu le *Milliarium*, ou colonne milliaire d'or, semblable à celle qui existait à Rome, à la tête du Forum. C'est sur cette place que l'empereur Arcade avait fait ériger à son père Théodose une statue d'argent du poids de 7,400 livres (environ 10,000 marcs). Justinien dont l'avarice égalait la vanité, la fit fondre et renverser la colonne qui lui servait de piédestal : au même endroit fut dressée une autre colonne de très-grande dimension, dont tous les joints étaient ornés de tables et de couronnes du bronze le plus pur : cette colonne, creuse, s'appuyait sur quatre très-hauts gradins, et était surmontée de la statue équestre de Justinien, ayant dans la main gauche une petite croix, et, de son bras droit étendu vers l'Asie, semblant défier les barbares de cette partie du monde. Le sacrilége commis contre le grand Théodose a été vengé par les Turcs, qui ont converti en canons cette statue colossale et ont fait servir le fût de sa fastueuse colonne au réservoir d'une fontaine. Au bout de cette place se trouvait une des salles du sénat, dont la façade était décorée de six colonnes de marbre blanc, d'une grosseur prodigieuse, et au-dessus de ce corps avancé s'élevait un second ordre enrichi de bas-reliefs et de statues. On voyait enfin dans cette région le palais ou la basilique de Justinien : c'était un grand carré dont les murs très-hauts soutenaient huit portiques surmontés d'une vaste coupole. Sous cette voûte étaient représentées les villes conquises et les victoires remportées par Justinien; on y voyait l'empereur et l'impératrice Théodora entourés des sénateurs, recevant les hommages et les dépouilles des vaincus, parmi lesquels se distinguait le roi des Vandales prosterné à leurs pieds. Mais ce qu'il y avait peut-être de plus curieux dans un quartier si riche en chefs-d'œuvre, c'était le palais du patrice Laurus, bâti du temps d'Arcade : une Minerve, haute de 4 coudées et faite d'une seule émeraude, faisait oublier la beauté de l'édifice qui possédait ce trésor. — La cinquième région possédait des marchés, des greniers publics, des bains. Là se trouvait la citerne théodosienne, longue de 336 pieds et large de 192, soutenue d'un grand nombre de colonnes de marbre éloignées de 12 pieds les unes des autres : au XVIe siècle, le voyageur Gyllius la montra à celui qui la possédait sans le savoir. — La sixième région s'allongeait sur le grand port du côté du septentrion : il s'y trouvait le *Forum Gallinarum*, aujourd'hui *Taubasar*, ou *Taouk-basar*, marché aux poules. Sur le *Forum Placotum*, Constantin avait fait ériger une colonne de porphyre apportée, dit-on, de Rome, et sur le sommet de laquelle il plaça une fort belle statue de bronze, représentant un Apollon troyen, mais que le peuple prit pour celle de l'empereur lui-même : la statue a disparu ; la colonne, endommagée par un orage et restaurée par Alexis Comnène, existe encore, connue sous le nom de *colonne brûlée*. Vers la partie septentrionale du *Forum Constantinum*, on voyait le palais du sénat, et, dans la partie occidentale, la statue de Minerve Lindia, armée de son bouclier, la tête couverte d'un casque superbe, le cou entouré de serpents ; et près du sénat, sur une colonne, une croix conforme à celle apparue, dit-on, à Constantin. — La septième région, aujourd'hui le quartier appelé *Bezistan* par les Turcs, renfermait le *Forum Tauri*, où s'élevait la statue de Théodose. Cette place subsistait encore il y a deux siècles ; mais, sous prétexte des désordres qui s'y commettaient, on a fait abattre les arbres dont elle était ombragée, et l'on y a fait bâtir des édifices sacrés. C'est là que se voient maintenant le tombeau et la mosquée de Bayezid (*Bajazet*). On admirait le Tétrapyle, édifice carré, entouré et soutenu de quatre portiques. Dans le Tetrapyle était déposé d'abord le corps des princes après leur mort ; tous les membres de la famille impériale restaient autour du corps jusqu'à la sixième heure du jour ; après quoi il était transporté à l'église des Saints-Apôtres. Tout près de là était une pyramide environnée de figures emblématiques et surmontée d'une figure mobile destinée à indiquer les vents : trois citernes s'y trouvaient ; une au *Forum Tauri*, la deuxième entre le Bezistan et le tombeau de Bayezid, la troisième vers le nord, soutenue de six colonnes de marbre d'Arabie. Au-dessus de l'endroit où est actuellement la mosquée était le temple de la Religion, détruit par les Turcs, qui en ont employé les matériaux à d'autres constructions. Les régions dont il nous reste à traiter, plus étendues que les précédentes, étaient moins peuplées et moins riches en monuments. Dans la huitième, il n'y avait guère que deux choses à remarquer : la basilique théodosienne, consumée dans l'incendie ordonné par l'empereur Léon, et le Capitole, soutenu par douze colonnes apportées, dit-on, des murs de Troie; le sénat s'y assemblait quelquefois.

La neuvième région s'étendait le long de la mer jusqu'au port de Théodose, et renfermait les greniers alexandrins, où l'on déposait les blés d'Egypte, après les avoir dé-

barqués au port de Théodose : outre le temple de la Concorde et celui du Soleil et de la Lune, on y trouvait les thermes Anastasiens, probablement fondés par Constantin, et ainsi appelés d'Anastasia, sa sœur. Ces thermes étaient devenus célèbres parce que, sous Valens (365), les complices de Procope, qui fut pendant quelques jours maître de Constantinople et qui faillit le devenir de l'empire, y trouvèrent un asile, en attendant qu'ils pussent se montrer pour mettre leur complot à exécution. — Dans la dixième région se trouvaient les thermes de Constantin, le temple de Saint-Acarius, le palais d'*Augusta Placidia* et plusieurs autres édifices ; enfin l'aqueduc de Valentinien, bâti par Valens, aux dépens de la ville de Chalcédoine, coupable d'avoir fait bon accueil à l'usurpateur Procope. La onzième région, formant un vaste carré, possédait l'église des Saints-Apôtres, bâtie par Constantin et plusieurs fois réparée. Cette magnifique église tenait le premier rang après Sainte-Sophie ; on y enterrait les empereurs et les évêques. Elle avait la forme d'une croix et était couverte de cuivre doré ; toutes les balustres étaient également dorées, et les fenêtres enrichies d'ornements en bronze de la plus belle exécution. Constance y fit déposer les reliques de saint Luc, de saint André et de saint Timothée. On voit encore, dans la cour d'Osman, un magnifique mausolée de porphyre, qu'on croit avoir été celui des empereurs. A 4 stades de l'église était cette superbe colonne de marbre, dite *pyrrhopœcile*, haute de 60 pieds : son périmètre était de 18 pieds ; sa corniche, d'ordre corinthien, faite de marbre blanc : les Grecs et les Turcs l'appellent *colonne de la Vierge*. Dans le ***Forum Bovis***, ainsi appelé d'un bœuf d'airain ayant autrefois décoré une place de Pergame, on brûlait vifs les criminels condamnés à ce supplice, et l'on prétend que quelques chrétiens y reçurent la couronne du martyre, du temps de Julien. C'est dans cette région qu'on trouve la cinquième colline (il y en avait sept à Constantinople comme à Rome), appelée *Phanarium*, aujourd'hui *Phanari* ou plutôt *Fanar;* c'est le quartier des Grecs. — La douzième région renfermait les portiques de la Troade, le Forum et le port de Théodose ; la colonne d'Arcade, surmontée de la statue de cet empereur, renversée par un tremblement de terre sous le règne de Léon, dans le ve siècle ; le monastère de Stude, dédié à saint Jean-Baptiste par le patrice Studius, qui fut consul sous Léon. Il était fort célèbre, et de grands personnages s'y retirèrent à différentes époques ; il renfermait mille moines, dits ἀκοίμητοι (***vigilants, non dormants***), parce qu'un tiers de ces religieux étaient toujours en prières. L'église de ce monastère fameux est devenue la mosquée d'Imbrahar. On remarque dans le vestibule quatre colonnes corinthiennes de marbre blanc avec l'entablement, et, dans l'intérieur, sept colonnes de vert antique, de chaque côté, surmontées d'une frise de marbre blanc parfaitement sculptée. Une citerne à sec, comme presque toutes celles de Constantinople, soutenue de vingt-quatre colonnes corinthiennes, sert d'atelier à des cardeurs et à des ouvriers en soie. Ce vaste établissement était d'abord en dehors de l'enceinte, ainsi que le *Cyclobion* ou château rond : on l'appelait aussi le *Pentapyrgium* ou château aux cinq tours ; c'est aujourd'hui le château des sept tours renfermant la Porte-Dorée, surmontée autrefois d'une statue de la victoire toute brillante d'or et ornée de deux superbes colonnes que le temps n'a pas tout à fait détruites. — C'est dans la quatorzième région, au nord-ouest de la ville, que se trouvaient le palais des Blakernes, auquel l'histoire des croisades donne une haute importance, et celui de l'Ebdomon, où quelques empereurs furent couronnés ; ces deux édifices n'étaient pas d'abord compris dans l'enceinte, et la muraille fait une saillie considérable vis-à-vis des Blakernes. L'église de Notre-Dame des Blakernes, que l'on voit maintenant en face d'Egri-Capoussi, n'est pas l'ancienne église dédiée à la sainte Vierge par Pulchérie, la première femme qui ait régné à Constantinople, et qui épousa Marcien ; cette dernière, successivement réparée et embellie jusqu'à Andronic le Vieux, était à deux cents pas plus loin, où se trouvent encore quelques ruines. On y voyait également une magnifique salle de festins, bâtie par Anastase, ainsi qu'un palais conservé jusqu'au temps de l'empereur Manuel, et dont il ne reste plus que quelques vestiges, auprès d'Egri-Capoussi. Ces trois derniers quartiers, qui à eux seuls comprenaient près du tiers du triangle, paraissent à peine avoir été peuplés, surtout aux époques voisines de la fondation de Constantinople. — Treizième région. Tous les quartiers dont nous venons de parler étaient placés dans le triangle, en deçà de la Corne d'or ou grand port, lequel se prolonge, au nord-ouest, au delà des Blakernes et des murs d'enceinte. Mais au delà du *Chrysokeras* ou corne d'or était située la treizième région, connue d'abord sous le nom de *Sycæ* (les figuiers), et qui fut appelée ensuite *Justinianopolis*, du nom de l'empereur qui l'agrandit, l'embellit, la joignit à la ville par un pont de communication, et donna le droit de cité à ceux qui l'habitaient. Ce quartier s'étendit au nord et le long du port ; depuis longtemps il est divisé en deux faubourgs, celui de Galata dans cette dernière direction, déjà ancien et fort célèbre à l'époque des croisades, et celui de Péra, peut-être aussi ancien, et qui, dans les temps modernes, n'a pas acquis moins de célébrité.

Les *Syques* paraissent avoir été de bonne heure fortifiés ; nous ne savons s'ils durent cet avantage à celui qui créa ce nouveau quartier; toujours est-il que, quand les Perses et les Avares vinrent assiéger Constantinople, les ennemis trouvèrent, là comme partout ailleurs, une vive résistance. Ajoutons que, avant Justinien, Anastase avait songé à un moyen de défense gigantesque : à quelques lieues de Constantinople, à l'ouest, il avait

élevé une muraille très-solide qui, n'ayant pas moins de 12 ou 15 lieues de longueur, traversait toute la péninsule de Thrace; elle n'arrêta pas toujours les barbares, et les tremblements de terre en jetèrent bas une grande partie. Remarquons, en passant, que le grand port qui s'étend au nord-ouest, fort au delà des Blakernes, désigné dans Ammien Marcellin sous le nom de *golfe d'Athyras*, est plus ordinairement et convenablement appelé *Chrysokeras*, Corne d'or; il porte aussi la dénomination de *Bras-de-Saint-Georges*, à cause d'une église consacrée à ce saint, laquelle se trouvait à l'entrée. La tour de Galata est aussi fort ancienne; par le moyen d'une forte chaîne en fer, tendue de cette tour à l'Acropole ou pointe de Saint-Démétrius, on fermait le port aux navires ennemis; on sait que les Vénitiens trouvèrent moyen de la briser au commencement du XIIIe siècle.

Ajoutons quelques mots sur Sainte-Sophie, le plus curieux monument de Constantinople ancienne et moderne. Sainte-Sophie était la principale église de Constantinople; Constantin, lorsqu'il en jeta les fondements, la dédia à la *sagesse sacrée* du Verbe éternel (ἄγια σοφία), et, jusqu'à ce que cet édifice fût achevé (vers la fin du règne de Constance), l'office divin fut célébré dans l'église de Sainte-Irène, située presque à l'entrée du golfe ou grand port. Sous Théodose, les ariens mirent le feu à Sainte-Sophie, dont heureusement le toit seul fut consumé; le ministre Rufin le fit reconstruire; enfin, lors de la révolte qui éclata dans les premières années du règne de Justinien, le feu y fut mis une seconde fois, et l'édifice tout entier devint la proie des flammes. Justinien résolut de réparer ce désastre et d'ériger un monument qui surpassât le premier en beauté, en grandeur, et auquel rien ne fût comparable dans le monde entier: il fut achevé au bout de huit ans et demi, sous la direction d'Anthemius de Trolles et d'Isidore de Milet; mais il ne s'était pas écoulé vingt et un ans, que le superbe dôme de cette église, métropolitaine alors, s'était écroulé. Heureusement pour Justinien, régnant encore, qu'il lui restait un architecte habile et d'un génie audacieux, le neveu d'Isidore de Milet, qui se chargea de reconstruire le dôme d'une si courte durée; il y fit quelques changements, lui donna 20 pieds de plus en hauteur, et en fit la voûte surbaissée et tellement aplatie, que sa courbure, mesurée perpendiculairement, n'offre que la sixième partie de la hauteur du dôme, ce qui produit, au moins dans l'intérieur, un effet des plus heureux: ce dôme n'a pas moins de 108 pieds de diamètre. Pour diminuer le poids d'une aussi vaste construction, l'architecte eut l'ingénieuse idée de n'employer que de la pierre-ponce, d'une légèreté connue, et des briques de Rhodes, cinq fois moins pesantes que les briques ordinaires. -- Une croix grecque, dont toutes les branches sont égales, inscrite dans un carré, tel est le plan géométrique de l'édifice, et tel il paraît quand on le regarde à l'extérieur, en n'élevant pas les yeux trop haut; mais, dans l'intérieur, il forme une ellipse du levant au couchant, ce que les Grecs admirent outre mesure, et ce qui peut être est unique dans l'architecture chrétienne. Ce qu'il y a de plus étonnant, ce n'est pas tant le dôme en lui-même (puisque les anciens en ont donné quelques exemples, entre autres celui du Panthéon de Rome) que la manière dont il est construit: les autres dômes s'appuyaient sur le sol, au lieu que celui-ci porte sur quatre arcades, ce qui en rend la conception si hardie et la construction si légère, que, selon l'expression de Procope, il paraît suspendu dans les airs; il y a de plus, au levant et à l'occident, des demi-dômes qui donnent à l'édifice un aspect des plus grandioses et des plus imposants. Voici toute l'économie de cette construction, que les artistes ne se lassent point d'admirer: le dôme est soutenu par quatre gros piliers formés d'énormes blocs de pierres de taille coupées en forme triangulaire ou carrée, munies de cercles de fer et liées avec du plomb mêlé à de la chaux vive; à l'est et à l'ouest existent deux autres piliers moins considérables, lesquels soutiennent les demi-coupoles dont nous avons parlé. Ces huit piliers, quatre grands et quatre plus petits, sont revêtus de marbre; nous disons piliers, car le style byzantin exclut la forme de pilastre, qui ne se montre nulle part dans Sainte-Sophie. — A l'exception de quatre figures colossales en mosaïque, qui représentaient des séraphins existant encore, tout l'intérieur de la voûte, éclairé par vingt-quatre fenêtres, était doré. Du sol à son point central, la hauteur est, suivant le témoignage des anciens, de 175 pieds et demi, ce qui fait à peu près 187 pieds anglais (et non 180, comme l'a écrit Dallaway). Soit comme ornementation, soit pour donner plus de solidité à cette voûte, l'architecte plaça, entre les pieds-droits ou grands piliers du nord et du sud, quatre colonnes de granit de chaque côté, ayant 40 pieds de fût, et, en les réunissant par des arches, leur fit porter un mur sur lequel il établit six colonnes plus courtes; dans le même but, sans aucun doute, furent placées deux colonnes entre chacun des grands et des petits piliers, et ainsi trouvèrent un heureux emploi des huit magnifiques colonnes de porphyre que Constantin avait fait enlever du temple du Soleil, construit à Rome par Aurélien. Les deux côtés sont décorés de très-belles colonnes, dont quelques-unes de marbres précieux; mais ces colonnes sont surmontées de chapiteaux mal assortis, n'appartenant à aucun style ou sans entablement; elles forment des galeries d'environ 60 pieds de largeur, réservées aux femmes, selon les habitudes de l'Église grecque. La masse de l'édifice est de brique; mais dans l'intérieur les murs sont partout revêtus de marbre. L'autel était placé, non au milieu du temple, sous la coupole, comme cela existait dans l'église des Saints-Apôtres, mais sous le demi-dôme qui termine l'édifice du côté de l'orient, et l'on dit que le sanctuaire contenait pour

24 millions d'ornements et de joyaux. — A l'occident, le vestibule ou portique, large de 26 pieds, attirait aussi les regards; Justinien y avait fait mettre neuf portes de bois incorruptible, remarquables par des sculptures du plus beau travail; ces portes furent brûlées par suite d'un violent incendie, sous le règne de Michel Curopalate: ce prince les remplaça par neuf portes de bronze ornées de bas-reliefs et placées sur des jambages de marbre blanc; on y lit : ΜΙΧΑΗΛ ΝΙΚΙΤΩΝ (probablement pour ΝΙΚΗΤΗΣ) MICHEL LE VICTORIEUX. La longueur du monument, de l'orient à l'occident, est de 42 toises ou 252 pieds (269 pieds anglais); la largeur, de 38 toises ou 228 pieds (243 pieds anglais).

Lors de la décadence de l'empire d'Orient, quand les barbares, que ne pouvaient plus arrêter ni le prestige d'une puissance désormais anéantie, ni des généraux et des troupes chez lesquels semblaient éteintes les glorieuses traditions du passé, eurent pénétré jusqu'au pied des murs de Constantinople, une seule pensée les occupa, celle de s'emparer de cette ville, dont l'imposante grandeur, tout en les frappant d'une involontaire admiration, allumait en eux la soif du pillage : elle fut assiégée, en 597, par les Avares; en 625, par ces derniers unis aux Perses; en 671 et 678, par les Arabes; en 751, par les Bulgares; par les Varègues en 866. — Les croisés, appelés par Alexis le Jeune, s'en emparèrent une première fois en 1203; après l'expulsion de ce prince, qu'ils avaient placé sur le trône, ils la reprirent l'année suivante, s'y établirent et en firent le siége de l'empire latin, qui subsista jusqu'en 1261. — Michel Paléologue, qui régnait à Nicée, les ayant, à cette époque, chassés, reprit le titre d'empereur d'Orient. — En 1453, Constantinople et ses faubourgs, voilà ce qui restait de l'immense empire des Romains. Les Turcs, qui déjà l'avaient plus d'une fois attaquée en vain, notamment en 1337, la convoitaient depuis longtemps et sentaient qu'elle leur était nécessaire pour donner un centre à leur puissance toujours croissante. — Enfin Mahomet II vint, en 1453, l'investir avec une armée innombrable; des pièces d'artillerie d'un calibre énorme furent employées dans ce siége, dont la valeur de Constantin Dragosès, renfermé dans la ville avec une poignée de braves, ne put empêcher la funeste issue: il trouva la mort sous les ruines de la ville, prise d'assaut, et avec lui finit l'empire d'Orient. Constantinople, abandonnée de ceux de ses habitants qui avaient pu prendre la fuite, fut, pendant trois jours entiers, livrée à toutes les horreurs du pillage : au bout de ce temps, le chef des Turcs se ressouvint que cette ville que l'on saccageait, que l'on brûlait, que l'on désolait, était à lui, et qu'il en devait faire la capitale de son empire; il se hâta donc de rappeler les fugitifs, et les invita à rentrer dans leurs maisons, où ils seraient en sûreté à l'ombre d'une autorité tutélaire. Mais tous ne répondirent pas à cet appel; les Grecs les plus distingués se retirèrent dans les grandes villes d'Italie, emportant avec eux tous les livres qu'ils avaient pu sauver, et donnèrent une nouvelle impulsion aux études de l'antiquité : Rome s'honora elle-même en recueillant avec une tendresse toute maternelle ces derniers débris du dernier empire romain. Mahomet remplaça les habitants morts, enfuis ou vendus comme esclaves, par des Luzes, des Karamaniens, des Grecs et des Illyriens, tirés de l'Anatolie, de la Servie, de la Morée, et, afin de rendre à *Istamboul* ou *Stamboul* tout l'éclat dont cette ville avait brillé sous le nom de Constantinople, il y fit venir les plus riches habitants de douze capitales conquises. Pour rassurer les chrétiens, il voulut lui-même donner l'investiture au patriarche nouvellement élu à la place de celui mort pendant le siége. Les églises de Byzance furent partagées entre les deux religions, mais la dominante se fit un peu la part du lion, et garda non-seulement Sainte-Sophie, mais l'église des Saints-Apôtres, désignée d'abord pour le siége du patriarcat. Bientôt, en effet, n'importe pour quel motif, Gennadius se retira à l'église de la Sainte-Vierge, appelée par les Grecs Παμμακαρίστη, et la mosquée de Mahomet s'éleva sur les ruines de l'église des Saints-Apôtres; les reliques de saint Luc, de saint André et de saint Timothée, que l'on découvrit sous les décombres, furent profanées par les infidèles. Ainsi se sont élevées les autres grandes mosquées aux dépens des édifices, tant sacrés que profanes, qui faisaient l'ornement et la gloire de la ville de Constantin : celle de Bayezid (Bajazet), au commencement du XVIe siècle, édifice où l'on admire spécialement vingt colonnes, dix de vert antique, quatre de jaspe et six de granit égyptien; celle de Sélim, dans le même siècle, dont les marbres furent tirés, dit-on, d'une ancienne ville de la Troade; celle d'Achmet, bâtie sur l'un des côtés de l'hippodrome, qui se fait remarquer par ses six minarets et son dôme avec lequel sont liés quatre grands demi-dômes; celle de Soliman II, dans la construction de laquelle sont entrés les matériaux de la grande église de Sainte-Euphémie de Chalcédoine, et où l'on remarque quatre colonnes de porphyre d'une valeur inestimable; celle d'Osman III, près de laquelle se trouve le sarcophage des empereurs, de porphyre très-bien poli et maintenant rempli d'eau.

Pendant que Mahomet et ses premiers successeurs convertissaient les temples chrétiens en mosquées, les palais impériaux en sérails, et s'efforçaient ainsi de faire d'une cité toute chrétienne une ville turque, les pontifes de Rome, indignés de tant de profanations et de toutes les apostasies qu'elles entraînaient, même dans les familles les plus distinguées dans l'ancien Bas-Empire, n'oubliaient rien pour engager les princes de l'Europe dans une nouvelle croisade, beaucoup plus importante, suivant eux, et beaucoup plus nécessaire que celles tentées à d'autres époques : ce fut, pour ainsi dire, la pensée dominante des papes pendant un siècle. Quelques-uns d'entre eux moururent même de douleur en

voyant l'inutilité de leurs efforts. Bien que les circonstances ne fussent pas défavorables, ce projet manqua plusieurs fois de se réaliser, car Constantinople excitait plus d'intérêt, éveillait plus de sympathies depuis qu'elle était tombée au pouvoir des musulmans.

Constantinople porte aujourd'hui le nom de *Stamboul* ou *Istamboul*. On pourrait dire que toute l'architecture des Turcs se réduit à leurs mosquées; celles qu'on nomme impériales sont grandes et belles, généralement bâties sur le modèle de Sainte-Sophie : outre celles dont nous avons parlé, la mosquée de la sultane Validé mérite une mention honorable. Certaines idées primitives se sont perpétuées chez les musulmans, et, comme anciennement le temple abritait les lettres et protégeait les droits de l'hospitalité, il n'est pas surprenant de voir attachées aux grandes mosquées des bibliothèques, des écoles ou des académies, et enfin des espèces d'hôtelleries pour recevoir et loger les étrangers; de plus, le Coran étant un reflet altéré de l'Ancien et du Nouveau Testament, les pauvres ne pouvaient être oubliés; aussi trouvent-ils là des cuisines qui n'existent que pour eux. — Sainte-Sophie est devenue la première des mosquées sous la dénomination d'*Aya Sophia* (corruption de Ἁγια Σοφία). Elle a dû subir quelques changements pour être appropriée au nouveau culte : ses parois se sont couvertes de grandes tables où sont écrits, en caractères arabes, des noms sacrés pour tous les musulmans; une tribune à balustrade dorée a été pratiquée pour le sultan, et le mufti a trouvé, de l'autre côté, une chaire où le conduisent plusieurs marches étroites; de la coupole pendent un grand nombre de lampes en verres de diverses couleurs, mêlées de globes de cristal, d'œufs d'autruche et d'ornements d'or et d'argent, bizarreries auxquelles se plaît le mauvais goût des Turcs; le pavé, en mosaïque de porphyre, s'est caché sous de grands tapis à l'orientale. L'extérieur a subi de notables modifications : aux quatre coins de l'édifice se sont élevés des minarets aux flèches élancées; un mur d'enceinte a été construit à une certaine distance, et d'assez jolies cours, semées de verdure et à fontaines jaillissantes, ont été ménagées. — L'antique église de Sainte-Irène a aussi perdu sa destination primitive en devenant un arsenal, un magasin d'armes antiques, une sorte de musée militaire sous le nom de *Djebkané*, et se trouve incluse dans l'enceinte du sérail : on y voit le sabre et le drapeau du sultan Ghâzi-Osman, le fondateur de la dynastie des Ottomans. Rapprochons de *Djebkané Topkané*, belle caserne au nord de Péra; c'est un très-vaste établissement, fondé sous le règne du sultan Mahmoud, et qui renferme, en outre, une manufacture d'armes d'où peuvent sortir cent vingt fusils par jour.

Nous ne nous étendrons pas sur le grand sérail ou palais du padischah; tout le monde en a parlé, et, de nos jours, il a été décrit dans ses plus minutieux détails. Situé au sommet du triangle, baigné de trois côtés par la mer et séparé de la ville par un grand mur, ce qui lui donne l'aspect d'une citadelle, il occupe un espace de terrain fort étendu qui n'a pas moins d'une lieue et demie de circonférence, et, par le nombre de bâtiments irréguliers qu'il renferme, ressemble à une ville et embrasse presque, dans son enceinte, les quatre premières régions de Constantinople (*voy.* plus haut), c'est-à-dire qu'il égale à peu près l'ancienne Byzance en étendue. Là s'entremêlent divers jardins, dont quelques-uns sont plantés d'arbres magnifiques, du milieu desquels se détachent, d'une manière pittoresque, de nombreux kiosques s'élevant en amphithéâtre, au-dessus de la mer et des murs de la ville, qui, du côté de la mer, se confondent avec ceux du palais — C'est du côté de la ville, et tout près de l'*Aya Sophia*, que se trouve la porte principale du palais, appelée fastueusement la *Sublime-Porte*, nom qu'on donne, par extension, à la cour et au gouvernement des Ottomans. C'est au sérail qu'on garde religieusement le vieux drapeau de Mahomet, dont la vue excite toujours l'ardeur enthousiaste des guerriers musulmans et leur fait braver tous les périls. L'appartement du Grand-Seigneur est meublé avec une éblouissante magnificence, ainsi que la salle du trône; mais, dit un voyageur moderne, c'est une magnificence qui excite plutôt la surprise que l'admiration. Ce qui distingue le palais du sultan, c'est la richesse plutôt que la variété des ameublements; la soie et le drap d'or en ont banni toute autre étoffe; les meubles sont enrichis de franges semées de rangs de perles et de pierres fines; les murs sont incrustés de jaspe, de nacre et d'ivoire : le faste en a banni l'élégance et le goût. — L'hôtel de la Monnaie est remarquable; c'est le seul existant dans l'empire. Suivant l'opinion des Turcs, le trésor renferme des richesses d'une valeur incalculable, et quelques érudits pensent que la bibliothèque recèle plusieurs anciens manuscrits d'ouvrages qui ne se retrouvent pas ailleurs.

Istamboul, du reste, a des maisons pauvres et basses, construites, comme toujours, de bois et de torchis, des rues tortueuses, sombres, sales, mal pavées, où il est difficile d'aller autrement qu'à cheval; tout y porte à la mélancolie et à la tristesse. Dans cette ville, les chiens sont placés sous la protection de l'islamisme, et s'y trouvent, dit-on, au nombre de cent mille au moins, menant une sorte de vie nomade contribuant beaucoup à la malpropreté des rues.

Voici ce que dit des fortifications de Stamboul Thévenot, celui de tous les voyageurs qui, en peu de mots, a le mieux décrit ces antiques constructions : « La ville est entourée de bonnes murailles; celles du côté de la terre sont doubles, bâties, en des endroits, de pierres de taille, en d'autres de moellon et de brique. Chacune de ces murailles est munie, en devant, d'un fossé à fond de cuve revêtu de côté et d'au-

tre et fort large. Le premier mur de dehors n'est qu'une fausse braie, élevée de quelque 10 pieds, avec force créneaux et barbacanes en son parapet, et des canonnières par le bas, tant en la courtine que dans les tours, qui sont peu éloignées l'une de l'autre. La deuxième muraille est de même, sinon qu'elle est plus haute, et présente des tours de même aussi, mais plus élevées, de sorte que le tout commande et est à cavalier l'un de l'autre; enfin cette ville se pourrait aisément rendre très-forte. » Thévenot écrivait avant l'invention des fortifications à la Vauban; Dallaway complète l'explication : Les murs de Constantinople, dit-il, sont faits d'assises alternativement en briques plates et en pierres d'une épaisseur double de celle des briques; les arches et les chambres des tours sont toutes en briques et d'une curieuse construction. Le second mur, construit en dehors du premier et beaucoup plus élevé, n'existait point primitivement; ce fut l'ouvrage d'Apocaucus, l'adversaire et le rival de Cantacuzène, qui le conduisit du palais des Blakernes jusqu'à la porte Dorée; il répara de plus l'ancien rempart, qui menaçait ruine en plusieurs endroits. Jean Paléologue voulait achever ce mur et le pousser jusqu'à l'extrémité sud-ouest du Cyclobion, et déjà il avait fait élever deux tours en pierre de taille; mais il abandonna ce projet sur l'injonction d'Ildirim-Bayezid, qui le menaça de faire crever les yeux au prince Manuel en son pouvoir alors, si les constructions commencées n'étaient pas démolies. En 1476, Mohammed (Mahomet II) fit remettre à neuf toutes les parties des murailles ayant souffert pendant le siége, et renferma la porte Dorée, précédemment murée, dans le Cyclobion, auquel il ajouta deux tours, et qu'il nomma le château des Sept-Tours; il en fit le trésor de l'empire et la prison d'Etat : c'est là qu'ont été souvent renfermés les ministres et ambassadeurs des nations européennes, lorsque le sultan avait à se plaindre de leurs gouvernements. Trois tours ont été renversées par le tremblement de terre de 1768 et n'ont pas été rebâties. L'apparence extérieure de cette forteresse, dit Dallaway, est désagréable; les tours, qui sont de grands octogones, ont leurs toits en forme conique, ce qui les fait ressembler à des moulins à vent. — Depuis les Blakernes jusqu'aux Sept-Tours se rencontrent plusieurs portes auxquelles on arrive en passant autant de ponts de pierre jetés sur le fossé large de 23 pieds, et que, selon quelques voyageurs, on pourrait aisément remplir d'eau. Les plus connues sont (en allant du nord au sud) *Egri-Capoussi* ou *Egri-Capou* (porte courbe), conduisant aux Eaux-Douces, où se trouve le faubourg, et à la mosquée d'Ejoub, et qu'on nommait autrefois *Charsias*, *Caliguria* ou porte des Bulgares; *Top-Capou* (porte des canons ou du canon), autrefois porte de Saint-Romain, où les Avares furent si vivement attaqués par la garde de Constantin IV, où succomba Constantin Dragosès, et par où les Turcs entrèrent dans Constantinople; la porte d'Andrinople, auparavant porte Myriandria ou Polyandria, parce qu'il y avait eu là une rencontre des verts et des bleus, fatale à un grand nombre. — Partout ailleurs il n'y a qu'un mur également flanqué de tours de distance en distance du côté du midi, battu par les flots de la mer de Marmara; mais, le long de la Corne d'or, il s'écarte un peu du rivage. Il y a onze portes sur ce port et sept sur la Propontide. — La population de Constantinople, y compris les faubourgs, est de 500 à 600,000 habitants, dont plus de 100,000 Grecs : on y rencontre aussi un grand nombre d'Arméniens, de Juifs et d'Occidentaux, appelés Francs en général. On sait que les Grecs habitent le Fanar et le quartier de Condorcale, plus au midi; les Francs habitent de l'autre côté de la Corne d'or; les marchands, Galata; les ambassadeurs, les consuls et les ministres étrangers, Péra, où l'on remarque le palais de l'ambassadeur français. Les marchés ne sont pas tous à Galata; d'ailleurs les Turcs en distinguent trois espèces : les *caravansérails* (karvansérai) où logent les négociants et les banquiers; les *bezestans* et les *khans*. Malgré l'insouciance des musulmans, le commerce de cette capitale est fort étendu; mais il se fait par les étrangers, Francs, Arméniens, Juifs, Persans..... Un autre faubourg, presque aussi rapproché de la pointe du sérail que Galata, bien qu'il se trouve en Asie, est Scutari, ville charmante et assez peuplée, située sur l'emplacement de l'ancienne Chrysopolis : il s'y trouve un magnifique kiosque du sultan et une belle mosquée. A l'est de la ville est le grand cimetière des musulmans, planté de grands arbres, véritable forêt percée d'allées très-larges : c'est la promenade favorite des habitants d'Istamboul, qui s'y rendent en foule, le vendredi, sur des caïques dont le Bosphore est sillonné. Ce cimetière est préféré à celui situé derrière les faubourgs de Galata et de Péra, parce que les Turcs ont le pressentiment qu'ils seront chassés de l'Europe dans un avenir plus ou moins prochain. Tout le monde sait que les rivages du Bosphore sont une espèce de paradis terrestre et qu'on y trouve un grand nombre de jolis villages, de belles maisons de campagne et de charmants châteaux. Malgré le sombre despotisme qui pèse sur elle, cette ville n'a pu perdre tous les avantages de son admirable position, et, comme l'a dit fort ingénieusement un historien moderne, *le génie du lieu triomphera toujours des révolutions du temps et de la fortune* : on peut le dire surtout aujourd'hui; depuis cinquante ans, en effet, les idées des Turcs se sont bien modifiées. Quelques rayons du soleil de la civilisation ont pénétré dans ce chaos; déjà d'importantes réformes se sont accomplies; d'autres se préparent, et tout annonce qu'elles auront un plein succès. Qui sait où doit s'arrêter le progrès? (1).

(1) Cet article, ainsi que celui des *Conciles tenus*



Constantinople (*Conciles de*). On compte quatre conciles généraux ou œcuméniques de Constantinople. Le premier, qui fut le second concile général, fut convoqué, en 381, par l'ordre de l'empereur Théodose. On y comptait cent cinquante évêques orthodoxes; il s'y trouva aussi trente-six évêques macédoniens, qu'on y avait appelés dans l'espérance de les réunir à l'Eglise catholique. On y traita d'abord de ce qui regardait l'Eglise de Constantinople : Maxime, nommé le Cynique, fut déclaré usurpateur de ce siége, et saint Grégoire de Nazianze fut élu à sa place. Le concile proscrivit ensuite les erreurs de Macédonius, qui niait la divinité du Saint-Esprit, et celles d'Apollinaire, qui attaquait la vérité de l'incarnation. Après avoir décidé que le Saint-Esprit est consubstantiel au Père et au Fils, il anathématisa, par écrit, toutes les nouvelles hérésies; il fit quelques additions au symbole du concile de Nicée, les unes touchant le mystère de l'Incarnation, à cause des apollinaristes, et les autres sur le Saint-Esprit, à cause des Macédoniens. De tous les actes de ce concile, il ne nous reste que le symbole et les canons avec la lettre qui les adresse à Théodose. Ce concile est reconnu pour le deuxième concile œcuménique, par l'assentiment que le pape Damase et les évêques d'Occident ont donné depuis à ce qui avait été décidé touchant la foi. — Le deuxième, qui est le cinquième général, fut tenu l'an 553, sous le pape Vigile. Le motif de la convocation était de condamner les *trois chapitres*. On entendait sous ce nom, 1° les écrits de Théodore de Mopsueste; 2° la lettre d'Ibbas au *Peræa maris*; 3° l'ouvrage de Théodoret contre les douze anathèmes de saint Cyrille d'Alexandrie. Lorsque ce concile fut assemblé, Vigile refusa d'y assister, parce qu'il y avait un très-petit nombre d'évêques occidentaux, et parce qu'il prévit que les suffrages n'y seraient pas libres. Le concile ayant condamné absolument les trois chapitres et prononcé l'anathème contre les auteurs, il n'est pas certain, dit Bergier, que Vigile y ait souscrit; plusieurs prétendent qu'il ne l'a jamais fait; d'autres ont produit un *constitutum* de ce pape, de l'an 554, dans lequel il déclare qu'après avoir mieux examiné les écrits dont il est question, il les a jugés condamnables. Cette pièce est rapportée dans les nouvelles collections de Baluze. Au reste, ce concile n'a été général ou œcuménique ni dans sa convocation, ni dans sa tenue, ni dans sa conclusion; les suffrages n'y étaient pas libres; il n'est censé général que par l'acceptation universelle que l'Eglise en a faite dans la suite. — Le troisième des conciles de Constantinople, ou le sixième concile général, fut tenu l'an 680, sous le règne de l'empereur Constantin Pogonat et sous le pontificat du pape Agathon. On y proscrivit l'erreur des monothélites, qui consistait à ne reconnaître qu'une seule volonté en Jésus-Christ. Cette erreur détruisait la perfection de l'humanité, puisqu'elle la supposait privée de volonté et d'opération. Le pape Agathon, dans les instructions qu'il envoya à ce concile, développa d'une manière fort claire la doctrine catholique : il y prouvait que, comme les trois personnes divines n'ont qu'une nature, elles n'ont aussi qu'une volonté; mais qu'y ayant en Jésus-Christ deux natures, il y a aussi deux opérations et deux volontés. Le concile déclara qu'il adhérait au saint concile précédent, rapporta les symboles de Nicée et de Constantinople, condamna les auteurs de l'erreur, décida qu'il y a en Jésus-Christ deux opérations naturelles, et défendit d'enseigner le contraire sous peine de déposition pour les clercs et d'anathème pour les laïques. Ensuite les légats et les cent soixante-cinq évêques donnèrent leur souscription. Le concile confirma la définition de foi par plusieurs acclamations. — On tint douze ans après, en 692, un autre concile au même lieu, et qui fut nommé le concile *in Trullo*, parce qu'il fut assemblé, comme le précédent, dans une salle du palais impérial couverte d'un dôme. On l'appelle aussi *quinisexte*, parce qu'il est regardé comme un supplément aux cinquième et sixième conciles; on y fit ces canons fameux qui ont servi depuis à l'Eglise grecque de règle universelle, touchant la continence des clercs et qui sont encore en vigueur aujourd'hui. L'empereur Justinien II souscrivit à ces canons le premier, et avec du cinabre, ce qui était un privilége de sa dignité. On laissa vacante la place du pape Sergius III; les quatre patriarches souscrivirent ensuite, et tous les autres évêques au nombre de deux cent onze. Entre ces cent deux canons, il y en a de fort bons que les papes ont approuvés, et d'autres qu'ils ont rejetés, parce qu'ils n'étaient pas conformes à la discipline établie en Occident. — Le quatrième concile de Constantinople, ou le huitième concile général, commença dans cette ville sous le pape Adrien II et l'empereur Basile, le 5 octobre de l'an 869, et finit le 28 février 870. On s'était proposé d'y réparer les maux qu'avait causés l'intrusion de Photius dans le siége de Constantinople, et les suites du schisme qu'il avait établi entre l'Eglise grecque et l'Eglise romaine. On y approuva les sept conciles généraux, auxquels on joignit celui-ci comme le huitième. On confirma la condamnation prononcée contre Photius par les papes Nicolas et Adrien; on lut vingt-sept canons qui avaient été faits dans le concile, et dont la plupart étaient contre Photius; enfin, on publia la définition de foi du concile. Cette définition contient une ample confession de foi, avec anathème contre les hérétiques, particulièrement les monothélites; les Pères du concile témoignèrent leur consentement par plusieurs acclamations.

Voici quelques autres détails sur Constantinople.

Cette ville magnifique fut fondée, environ 660 ans avant l'ère chrétienne, par Pausa-

à Constantinople, est extrait en entier de l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle*.

nias, roi de Lacédémone, qui lui donna le nom de *Byzance*. Constantin, sous le règne duquel cessèrent les persécutions contre les chrétiens, lui donna son nom, et y établit le siége de l'empire d'Orient au commencement du IVe siècle. Les Français s'en emparèrent en 1204 et les Grecs la reprirent en 1261. Mahomet II en chassa les Grecs l'an 1453, et en fit le siége de son empire. Les Turcs lui donnent le nom de *Stamboul*.

L'emplacement qu'occupe Constantinople semble avoir été marqué par la nature pour l'établissement d'une ville du premier ordre; elle s'élève en triple amphithéâtre sur un promontoire triangulaire, défendu par un bras de mer étroit, et qui s'élargit insensiblement dans la direction de l'Asie, dont il n'est séparé, à son point le plus rapproché, que par un canal étroit. Un bateau peut faire ce trajet en moins d'un quart d'heure, et communiquer ainsi d'Europe en Asie. Ce détroit, que les anciens appelaient le Bosphore, parce qu'un bœuf pouvait le traverser à la nage, coule, dans un espace d'environ six lieues, entre la mer Noire et celle de Marmara. Ses bords offrent le spectacle le plus varié et le plus pittoresque; il fait un coude en entrant dans la mer de Marmara, enveloppe Constantinople, et forme, par une de ses branches qui plonge dans les terres, le port appelé la *Corne d'or*, qui sépare la ville proprement dite des faubourgs de Galata et de Péra.

Ce port est, par sa situation et son développement, un des plus beaux du monde, et convient à la capitale de l'Europe et de l'Asie centrales. La ville forme un triangle, dont deux côtés sont baignés par la mer de Marmara et les eaux de la *Corne d'or*, tandis que la base, qui tient au continent européen, présente un plateau élevé, dont quelques inégalités rompent seules la surface.

Le terrain de Constantinople consiste en collines à pente insensible, qui s'élèvent graduellement du côté du continent, tandis qu'elles déclinent dans la direction du sérail, placé à la pointe du triangle entre la rade et la mer. Les Romains, en souvenir des sept collines sur lesquelles Rome était bâtie, appelèrent aussi Constantinople la ville aux sept collines, comme pour l'associer à la puissance de la capitale de l'empire d'Occident; cependant cette dénomination manque de justesse, car si l'on ne considère que les collines sensiblement prononcées, il y en a moins de sept, et si on les compte toutes, le nombre en est plus considérable. Le point culminant de la première colline, à partir du sommet du triangle, est occupé par le sérail ou palais du sultan. Derrière ce palais, et sur le revers de la pente, s'élève le dôme de Sainte-Sophie. La seconde colline est couronnée par la mosquée d'Osman, dont le dôme frappe par sa hardiesse et sa hauteur. La mosquée de Soliman, plus grande encore, domine la troisième; un ancien aqueduc, dont les arches hardies produisent un effet magnifique, réunit la troisième à la quatrième. Sur le point le plus élevé de la chaîne des collines, le sultan actuel, Mahmoud, a fait construire une tour élevée où une garde veille sans cesse, pour signaler les incendies qui se manifestent fréquemment dans cette cité dont toutes les maisons sont en bois.

Quoique la principale rue de Constantinople, qui part du sérail et traverse la ville, ne soit interrompue que de loin en loin, les maisons, sont en général séparées les unes des autres par des espaces nus ou par des jardins, des arbres, d'anciennes ruines, et par des mosquées isolées, dont les minarets, élancés comme des flèches et d'une blancheur éclatante, contribuent puissamment à la beauté de l'aspect.

La situation de Constantinople sur des hauteurs contribue à sa salubrité. Ouverte aux brises qui soufflent du Bosphore, de la mer de Marmara et des plaines de la Thrace, elle est nettoyée par les eaux de pluie qui descendent des collines et qui balayent les immondices; cependant elle est souvent exposée à la peste.

Constantinople est entourée de murailles flanquées de tours; ces murailles et ces tours, du côté de la mer de Marmara et du port, où jadis leur utilité, comme defense, était peu sensible, sont dans un état de dégradation complète. Dans plusieurs endroits, elles ont même entièrement disparu; mais du côté du continent, où elles étaient essentielles, Constantinople présente une triple ligne de murailles anciennes, extrêmement fortes, et qu'il serait facile de réparer. Sur quelques points, ces constructions en partie dégradées offrent des ruines pittoresques d'un effet unique. La longueur de cette ligne, depuis le fond du port jusqu'aux sept tours, est d'environ une lieue et demie.

Suivant les calculs les plus exacts, la population de Constantinople, c'est-à-dire de la ville proprement dite, peut être évaluée à environ cinq cent mille âmes. Si l'on ajoute à ce nombre, comme on le fait ordinairement, la population des faubourgs de *Péra* et *Galata*, et celle de *Scutari*, qui, bien qu'en Asie, est assez voisine pour être considéré comme une dépendance de la ville, on arrivera à un total de sept à huit cent mille âmes, en y comprenant les Turcs, les Grecs, les Arméniens, les Juifs et les Francs. Quelle que soit la direction que l'on ait suivie pour se rendre à Constantinople, soit que l'on arrive par les Dardanelles et la mer de Marmara, soit qu'on descende le Bosphore en sortant de la mer Noire, ou qu'on ait traversé les plaines de la Thrace; soit enfin qu'on vienne de descendre les rivages montueux de l'Asie, et que l'on s'y rende par Galata, cette ville se présente aux regards comme la reine des cités; mais rien n'égale la beauté du point de vue dont on jouit lorsqu'on arrive en descendant le Bosphore.

Quand on examine sa situation, on comprend aisément combien il serait avantageux pour les Russes d'en faire l'entrepôt

de leur commerce méridional, dont tous les produits pourraient facilement se transporter de l'intérieur de leur empire dans la Méditerranée. Aussi, depuis Pierre le Grand, les czars visent-ils constamment à ce but ; mais l'intérêt des autres nations de l'Europe s'y oppose, et l'Angleterre et la France ne sauraient y consentir sans abdiquer leur prépondérance dans cette mer.

Mosquée d'Akhmet.

Les *mosquées* sont les temples des musulmans ; les tourelles élancées qui s'élèvent à côté des dômes de ces édifices religieux se nomment *minarets* (en arabe *signal* ou *fanal*), et c'est du haut des galeries qui forment comme les anneaux de ces doigts qui montrent le ciel, suivant une expression de Wordsworth, que, cinq fois par jour, la voix grave et mélancolique du *muezzin* fait entendre au loin l'*ézann*, chant solennel qui appelle à prier Dieu, non-seulement les fidèles croyants, mais toutes les nations de la terre.

Sainte-Sophie, à Constantinople, est la mosquée la plus célèbre, parce qu'elle a servi de type à toutes les autres : c'était dans l'origine une église chrétienne. Mais la mosquée du sultan Ahmed Ier est beaucoup plus remarquable. Ce monument, d'une magnificence merveilleuse a été construit en 1610. Ahmed était si impatient de le voir terminer, que, tous les vendredis, il travaillait lui-même avec les ouvriers. La mosquée est accompagnée de six minarets d'une extrême hauteur et d'une grande beauté ; ils sont entourés de trois galeries dans le style maure, et terminés par des aiguilles. La grande cour d'entrée est environnée d'une colonnade en marbre et en porphyre. Au milieu de la cour est une fontaine de marbre ; les portes en sont de cuivre travaillé. Intérieurement les murs sont peints à fresque ; on y voit suspendues des tables dorées où sont des inscriptions arabes. Le dôme est supporté par quatre pilastres cannelés, et partagés dans leur milieu par une astragale ; quatre grands demi-dômes sont liés avec le dôme central, et dans les quatre coins de l'édifice il y a autant de petites coupoles ; enfin les fenêtres sont faites de verres colorés en petits compartiments très-riches, qui ne laissent pénétrer dans le temple qu'une transparence mystérieuse.

Nous n'entrerons point dans tous les détails du culte extérieur des musulmans, ce sujet nous entraînerait au delà des bornes que nous nous sommes tracées, cependant nous ne pouvons nous empêcher d'indiquer sommairement les principales reliques que vénèrent les partisans du Prophète. Ces reliques, conservées à Constantinople, lui ont toutes appartenu. Ce sont :

1° Le sandjeak-schérif ou oriflamme sacrée. On le regarde comme le premier étendard de Mahomet. Il en avait plusieurs dont les uns étaient blancs et les autres noirs. Le principal de ces derniers était de simple camelot, et avait servi de portière à la chambre d'Aïsché sa femme.

Le sandjeach-schérif ne sort du sérail où il est déposé que lorsque le sultan ou le grand-vizir conduit en personne les armées. Alors on dresse une superbe tente destinée à recevoir cette bannière auguste. On la dresse sur une espèce de support de bois d'ébène qu'on enfonce dans la terre, et qui est garni de cercles et d'anneaux d'argent dans lesquels on la passe. A la fin de chaque campagne, lorsque l'armée entre en quartier d'hiver, on a ordinairement soin de la détacher de sa lance, et de l'enfermer, comme on fait au sérail, dans une caisse richement décorée. On y procède chaque fois avec beaucoup de cérémonies ; on y fait des prières, on y brûle des parfums, du bois d'aloès et de l'ambre gris. Quarante enseignes, pris du corps des harem-capoudjilerys du sérail, sont préposés à sa garde. Ils sont tous distingués sous le nom de sandjeakars.

Cette oriflamme en temps de paix est gardée religieusement au sérail, dans une espèce de chapelle où se conservent en même temps les autres reliques du Prophète.

2° Le *hirca' y schérif*, ou *burdé' y schérifé*, robe sacrée. C'est un habit de camelot noir que portait Mahomet, et dont il revêtit de sa main, l'an 9 de l'hégire (630), le fameux poëte *Kiab ibn Zehhir*, en récompense d'un poëme sublime où l'auteur chantait, avec les miséricordes de l'Eternel, la grandeur et la gloire immortelle du Prophète. Cette robe passa des Ommiades, qui l'avaient achetée à prix d'or aux enfants de Kiab, dans les mains des Abassides, et elle fut trouvée au Kaire avec l'oriflamme dont nous venons de parler.

Cette robe est enveloppée de quarante boghtschas ou sacs, tous d'étoffes les plus riches, et l'on n'en fait l'exposition publique qu'une fois l'an, le 15e jour du Ramazan. Le sultan se rend en grande pompe à cette cérémonie solennelle où il est accompagné du grand vizir, du muphty et de tous les principaux seigneurs de la cour. On développe la robe en faisant les plus ferventes prières : le sultan s'en approche et la baise le premier avec un respect profond. Il assiste ensuite debout au baisement général de toute l'assemblée, qui s'avance en ordre et chacun selon son rang. Le porte-glaive du sultan, le silihdar-aga, remplit ce jour-là l'une des fonctions les plus importantes de sa charge. Il se tient à côté de la relique, et à mesure qu'on la baise il l'essuie avec un mouchoir de mousseline.

A la suite de cette cérémonie, le muphty et le nakib'al-eschraf, chef des émirs, lavent cette partie du manteau, qu'ils trempent ensuite dans un grand bassin d'argent rempli d'eau, très-vénérée, qui porte alors le nom d'ab-hirïay-schérif, c'est-à-dire eau de la robe sacrée. La distribution en est réservée au kizlar-aghassy, qui en fait remplir le même jour une infinité de fioles, toutes scellées de son sceau, et que des baltadjys du sérail portent à toutes les personnes qui ont

assisté à la solennité. Le monarque, les princes du sang, les sultanes et les dames du harem de sa hautesse, en reçoivent également, ce qui procure toujours aux officiers distributeurs des présents assez considérables. Cette eau est servie ordinairement à table, les quinze nuits restantes du Ramazan. On rompt alors le jeûne, qui a duré toute la journée, avec un grand verre d'eau dans lequel on verse quelques gouttes de celle qui est réputée sacrée.

Le hirca'y-schérif du serail n'est cependant pas la seule robe du Prophète révérée à Constantinople : il en existe une autre que l'on croit avoir été léguée par Mahomet, au moment de sa mort, à l'un ds ses plus zélés prosélytes, dans l'Yémen. Ce manteau, d'une étoffe grossière de poil de chameau, a été religieusement conservé par les descendants de celui à qui le Prophète l'avait donné; et aujourd'hui qu'ils se sont fixés à Constantinople, le fils aîné de la famille en est toujours le dépositaire.

Cette relique, enveloppée comme celle du sérail, dans quarante sacs précieux, est gardée dans une superbe chambre qu'il a fait bâtir exprès en pierres, dans son palais. Il expose sa relique aux hommages du public chaque année dans les quinze derniers jours de Ramazan. La dévotion y attire un monde prodigieux : hommes et femmes de tout état et de toutes conditions s'y rendent avec des offrandes, non pas en argent, mais en étoffes, en bois d'aloès, en ambre gris, en mousselines; ce qui fait tous les ans un objet considérable pour le dépositaire fortuné de cette robe. Pendant cette quinzaine, deux de ses plus proches parents se tiennent tour à tour la tête baissée, les mains croisées et dans le recueillement le plus profond devant cette relique, dont on ne fait voir et dont on ne laisse baiser que le bord. Une dame de la même famille, le visage voilé, distribue, à côté de cette chambre, de l'eau sainte absolument pareille à celle du sérail. Chacun s'y présente avec de petites fioles dont on débite ce jour-là une quantité prodigieuse dans des boutiques établies pour cet objet dans les environs de la même maison. L'affluence y est d'autant plus considérable, que le peuple n'a pas l'avantage de visiter les reliques qui se conservent au sérail, cette partie du palais, occupée par le sultan et les officiers de sa suite, n'étant jamais ouverte que pour les ministres et les grands de l'Etat, et encore dans les seuls jours consacrés à des solennités religieuses ou à des cérémonies politiques

3° Sinn-schérif ou dents sacrées. Ce sont deux des quatre dents que le Prophète perdit dans la journée d'Uhud ; une autre est gardée au sérail, et l'autre dans la chapelle sépulcrale de Mahomet II, où on l'expose à la vénération du public la nuit du 27 de Ramazan.

4° Libhiyé-y-schérifé ou barbe sacrée. On croit que c'est une partie de celle du Prophète.

5° Cadem-schérif, ou pied sacré. C'est une pierre qui porte l'empreinte d'un pied d'homme. Il passe pour être celui de Mahomet, qui opéra, dit-on, ce miracle dans les premières années de la mission qu'il s'était donnée. Mahmoud Ier le fit déposer dans le mausolée d'Eyub.

On conserve encore au sérail des vases, des armes et d'autres effets qu'on croit venir du Prophète, entre autres un arc dont il s'armait dans toutes ses expéditions guerrières; on y voit aussi tous les anciens ornements de la Kaabah et de la Mecque, envoyés à Constantinople en 1613 par Hassan-Bey, chargé de les renouveler, à la suite de la réédification de ce sanctuaire, avec une plaque d'or garnie de perles, de rubis et d'émeraudes, qui ornait la sépulture du Prophète à Médine, et qu'il remplaça par un diamant de grand prix.

On vénère en même temps d'autres reliques qui ont appartenu aux disciples du Prophète : un tapis d'adoration d'Abu-Bekir, différentes armes des généraux qui ont combattu sous les saints étendards de l'islamisme, et le turban du kalife Omar.

Anciennement toutes ces reliques étaient déposées dans la salle du trône : elles furent transférées depuis dans une pièce particulière connue sous le nom de chambre de la robe sacrée. C'est un édifice carré au milieu duquel s'élève une espèce de tabernacle, revêtu au dedans et au dehors d'une étoffe noire brodée en versets du Coran. Dans le centre on voit deux châsses placées à distances égales des quatre murs : l'une renferme la robe, et l'autre la bannière du Prophète.

Au fond de cette sorte de tabernacle est une armoire ménagée dans le mur, et où sont déposées les autres reliques de Mahomet. Les deux châsses sont environnées de deux grands chandeliers d'or et de quatre autres d'argent massif. L'un des premiers et deux des seconds brûlent toutes les nuits, ainsi que les quatre lampes d'argent qui y sont suspendues.

On peut encore ranger parmi ces reliques le voile qui couvre la Kaabah de la Mecque, et celui qui couvre le sépulcre du Prophète à Médine : les rapports qu'ils ont avec l'islamisme et son fondateur y attirent également les respects de tous les mahométans.

Il n'existe nulle autre part dans l'empire ottoman de reliques de Mahomet.

Au reste, la dévotion des musulmans pour leurs reliques se borne simplement, comme chez les catholiques, à les honorer : l'hommage qu'on leur rend se rapporte tout entier à Dieu. On ne leur attribue effectivement aucune qualité propre, aucune vertu miraculeuse. Tout se rapporte à Dieu, comme à la source des grâces célestes et au seul dispensateur de tout bien.

Ce sentiment de vénération pour les objets qui concernent leurs saints s'étend à tout ce qui regarde les anciens patriarches, mais surtout à la personne de Jésus-Christ. Ils ne se livrent cependant à aucun acte extérieur de dévotion envers l'Homme-Dieu; mais

aussi ne se permettent-ils jamais la moindre irrévérence, ni même le déplacement d'aucune relique chrétienne. Ce serait, disent-ils, attirer sur nous la colère et la malédiction de ce grand prophète.

Les annales de l'Orient offrent à ce sujet, dit Mouradgéa d'Ohsson, une anecdote assez remarquable. L'an 331 (942), sous le khalifat d'Ibrahim II, Constantin VII, Porphyrogénète, envoya à Bagdad une ambassade solennelle, dans le but principal de demander une relique que l'on conservait dans une église de Rouhha : c'était un mouchoir sur lequel était empreinte l'image de Jésus-Christ ; miracle, dit l'auteur, que ce saint prophète (Jésus-Christ) opéra en s'essuyant le visage. Le khalife se fit scrupule d'en disposer de son chef ; il convoqua un conseil extraordinaire, et ce ne fut que d'après l'avis unanime des oulémas de Bagdad qu'il consentit aux désirs du monarque grec. Par ses ordres on remit à l'ambassadeur cette relique, qui devint le prix de la délivrance d'un certain nombre de captifs musulmans qui languissaient dans les prisons de Constantinople (alors au pouvoir des empereurs grecs du Bas-Empire).

C'est ainsi que les musulmans ont aussi un très-grand respect pour Jérusalem où mourut notre Sauveur, à cause de son ancien temple qu'ils appellent Sahhrath' ullah, du sépulcre de Jésus-Christ et des tombeaux des anciens patriarches dans la vallée de Josaphat.

Cette ville célèbre a conservé quelques souvenirs chrétiens, mais peu nombreux.

On y honorait Notre-Dame de l'Achiropée (Ἀχειροποίητος ou Ἀχειρόπλαστος, *faite sans* le secours de *main* d'homme). Cette madone avait, disait-on, été faite par les anges et apportée par eux du ciel.

Au rapport de Nicéphore, on y vénéra longtemps une image de Marie cachée dans les branches d'un célèbre cyprès qui brilla une fois, aux yeux de l'empereur, d'une grande clarté, guérit beaucoup de malades et ramena beaucoup d'âmes à Dieu.

(On trouvera un excellent article sur cette illustre capitale de l'empire musulman, dans le *Dictionnaire géographique* de La Martinière.)

COPIS (Mingrélie). — Les Mingréliens ont beaucoup de reliques qui leur sont venues premièrement du temps que la foi chrétienne florissait chez eux, et que leurs princes s'alliaient avec les empereurs de Constantinople qui leur faisaient don de beaucoup de reliques. On raconte qu'il vint alors en Colchide un archevêque qui emportait avec lui un morceau de la vraie croix grand comme une palme (c'est un peu plus de huit pouces du pied français), et une chemise que l'on dit être de la sainte Vierge. La toile en est de couleur tirant sur le jaune, parsemée de fleurs çà et là, brodées à l'aiguille. Elle a huit palmes romaines de long et quatre de large, avec des manches courtes, longues d'une palme, le cou en étant étroit. Je l'ai vue aussi dans l'église de Copis, où elle est gardée, et où j'ai vu encore une main couverte de chair sèche, dans un reliquaire d'or, enrichi de joyaux, qu'on dit être la main de sainte Marine, et une autre main de saint Quirice, et plusieurs autres ossements enchâssés dans de l'or ou dans de l'argent. La chemise dont j'ai parlé est dans une cassette d'ébène ornée d'ouvrages à fleurs d'argent, dans laquelle il y a de plus un petit cadre contenant quelques poils de la barbe du Sauveur, et des cordes dont il fut fouetté. La cassette est scellée du sceau du prince. Quand on nous montra ces reliques, on les jeta sur un tapis où nous les prîmes et touchâmes avec autant de respect et de dévotion que les Mingréliens les manient avec peu de façon, estimant plus le peu d'or ou d'argent qu'il y a aux châsses que les reliques mêmes, à cause de la quantité qu'ils en ont. (Chardin. *Voyage en Perse*, etc., édition de Rouen, 1723.

Ils prétendent aussi posséder tous les habits et les linceuls dont était enveloppé le corps de la sainte Vierge dans son tombeau, et disent que dans l'église des Bédielliens il y a aussi un morceau de la vraie croix, des poils de la barbe de Jésus-Christ, des cordes dont il fut lié et fouetté et des langes dont la Vierge l'enveloppa quand il était enfant.

CORBEIL (France), chef-lieu de sous-préfecture du département de Seine-et-Oise, au confluent de l'Essonne et de la Seine. — Ce fleuve la divise en deux parties : l'une, appelée le *Vieux-Corbeil*, appartenait à la province de Brie ; l'autre faisait partie du Hurepoix, petit pays de l'ancienne Ile-de-France, qui forme aujourd'hui l'arrondissement de Rambouillet. — Corbeil est à 28 kil. S.-E. de Paris, et compte environ 3,700 habitants. On y trouve un tribunal de première instance, une société d'agriculture et une bibliothèque ; son principal commerce consiste dans les produits de sa filature de coton, et ceux de ses moulins à farine, destinés en partie à l'approvisionnement de la capitale. Le chemin de fer de Paris à Orléans dessert Corbeil ; — son arrondissement comprend quatre cantons : *Arpajon*, *Boissy-Saint-Léger*, *Corbeil* et *Longjumeau*, offrant une population de 56,730 habitants, répartis en quatre-vingt-treize communes. — Corbeil, jadis ville forte, a été assiégée à différentes époques de notre histoire : en 1417, pendant les terribles querelles des *Bourguignons* et des *Armagnacs*, par le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, qui ne put s'en emparer ; — en 1562, par les calvinistes, qui n'eurent pas plus de succès ; — en 1590, du temps de la Ligue, par le duc de Parme, qui la saccagea après l'avoir emportée d'assaut. — C'est à Corbeil, en 1258, que fut passé, entre saint Louis et le roi Jacques d'Aragon, le traité dit de Corbeil, par lequel Jacques déclarait renoncer, en faveur de la France, à ses prétentions sur les comtés de *Foix*, de *Nîmes*, de *Narbonne*, d'*Albi*, de *Cahors*, d'*Arles* et de *Forcalquier*, ainsi que sur la ville de *Marseille* ; saint Louis, en échange, abandonnait à Jacques la souveraineté du *Rous-*

sillon et de *Barcelone*. Jusqu'au règne de Louis le Gros, Corbeil eut des comtes particuliers, relevant directement de la couronne. — Le plus célèbre fut, selon Suger, Bouchard II, dit le *Superbe*, homme plein d'ambition et d'audace, doué d'une force herculéenne, qui osa concevoir le projet de détrôner le roi de France, Philippe I[er]; il périt en 1100, dans une bataille dont le succès, selon lui, devait placer la couronne sur sa tête, et qui fut perdue.— Aux environs de Corbeil, non loin de la forêt de Sénart, on trouve le *Champ-Dolent*, célèbre par la victoire que Labiénus, lieutenant de Jules-César, y remporta sur Camulogène, chef des Gaulois Parisii ; victoire qui fut chèrement payée, ainsi que l'atteste le nom demeuré au champ de bataille.

A la fin du dernier siècle, on voyait dans l'église de Saint-Spire à Corbeil beaucoup de reliques très-vénérables, qui attiraient dans cette ville un nombre immense de pèlerins de tous les environs. On y remarquait entre autres la châsse célèbre où étaient conservées les reliques de saint Leu, de saint Regnobert et de saint Spire. Ce précieux reliquaire était en vermeil et renfermait trois têtes de même métal, figurant les têtes des saints. Au temps de la Convention, la municipalité de Corbeil fit don au gouvernement français de ces chefs-d'œuvre d'orfévrerie qui bientôt furent fondus à l'hôtel des Monnaies. En même temps les reliques avaient été jetées dans la Seine, mais on assure qu'un habitant parvint à les sauver de l'eau, et que tous les ans, au mois de mai, le jour de la fête de saint Spire, elles sont exposées à la vénération des fidèles dans trois châsses de bois doré.

Nous trouvons dans l'abbé Lebeuf, si curieux à étudier, sur l'ancien diocèse de Paris, dont Corbeil faisait partie, des détails curieux sur le séjour de ces saintes reliques.

« Saint Spire : c'est ainsi que le peuple de Corbeil et des environs a raccourci le nom de saint Exupère (*Exuperius*), premier évêque de Bayeux. Ce qui étant inconnu à celui qui dressa l'an 1384 certaines lettres d'amortissement pour cette église accordées par Charles VI, a été cause qu'il l'a prise pour une église titrée du Saint-Esprit, *sancti Spiritus*. Elle est la première qui fut construite lors de la fondation du nouveau Corbeil, et où le fondateur mit des chanoines. Jean de Saint-Victor écrivait en 1315 que l'on disait de son temps, que le corps de saint Exupère avait été apporté de Bayeux dans le lieu dit Palluau, au-dessus d'Essonne, l'an 863, et par suite à Corbeil. Il pouvait avoir mal lu la date dans quelques livres qui auraient marqué 963. C'est le temps auquel on est sûr qu'un grand nombre de corps saints qu'on avait refugiés de Bretagne et de Normandie à Paris à cause des barbares que Richard, duc de Normandie, avait fait venir contre Thibaud, comte de Chartres, furent dispersés en divers lieux dont Corbeil fut du nombre. Ainsi, comme ce ne fut pas seulement le corps de saint Exupère qui s'est trouvé transporté à Corbeil, mais ceux de saint Loup et de saint Regnobert, évêques de Bayeux, aussi bien que celui de saint Guénaul, abbé en Bretagne, comme en font foi les châsses de leur nom qui en subsistent et qui contiennent leurs corps en tout ou en partie, il y a plus d'apparence qu'il faut lire l'an 963, après que Richard et Thibaud eurent fait leur paix, que non pas en 863. Avec cela la manière dont les corps saints furent tirés de Palluau pour être mis dans le nouveau Corbeil est racontée diversement.

Quoi qu'il en soit, l'église que le comte Haymon fit bâtir au x[e] siècle sous le titre des douze apôtres et des saints Exupère et Loup, évêques, dont les corps y furent placés, n'est pas la même que l'on voit aujourd'hui. Elle fut brûlée vers l'an 1140, c'est-à-dire entre les années 1137 et 1144 ; et quoique la réparation ne tarda pas beaucoup sous le règne de Louis VII, la dédicace n'en fut faite que le 10 octobre 1437 par Jean l'Eguisé, évêque de Troyes, délégué par Jacques du Chastelier, évêque de Paris.

« Les reliques sont ce qu'il y a de plus mémorable dans cette église. Les corps de saint Spire et de saint Loup, évêques de Bayeux, n'étaient encore en 1317 que dans une châsse assez simple et enfermés séparément, couverts d'étoffe de soie et d'une peau de cerf. En cette année 1317, le 14 mai, celui de saint Spire en fut tiré par Gérard de Courtonne, évêque de Soissons, l'évêque de Sagonne et l'abbé de Saint-Magloire de Paris, délégués par l'évêque diocesain (l'évêque de Paris), et transférés dans une châsse précieuse faite en partie aux dépens de Geoffroy du Plessis, qui dans sa jeunesse avait été secrétaire de la comtesse de Toulouse ; cette châsse est ornée de plusieurs statues, il y a celle de Clémence de Hongrie, veuve du roi Louis le Hutin, avec les armes mi-partie de France et de Hongrie : ce qui fait juger que cette reine avait aussi contribué à la confection. Le corps de saint Loup fut enchâssé séparément, et le tout fut porté processionnellement hors la ville, au delà du pont, dans le lieu dit le Tremblay, où l'évêque de Soissons fit l'éloge des saints. La mémoire de cette translation se renouvelle tous les ans le dimanche d'avant les Rogations, par une procession solennelle, où, selon M. de la Barre, ce sont les habitants de Ballancourt qui, en faveur de la pause que les saintes reliques firent à Palluau sur le territoire de leur paroisse, ont le droit de lever la châsse de saint Spire du milieu de la nef et de la porter jusque sous le portail du cloître où elle est reçue des confrères de Saint-Spire, qui revêtus d'aubes, couronnés de fleurs et nu-pieds, la portent jusqu'au Tremblay et la rapportent dans l'église où les châsses demeurent en bas pendant dix jours entiers que dure le concours.

« Comme la châsse de saint Spire avait été endommagée dans le temps des guerres, il fut besoin d'y travailler en 1454 ; après quoi Guillaume Chartier, évêque de Paris, y remit les reliques du saint le dimanche des Roga-

tions, le 28 mai, assisté de Bernard, évêque d'Alby (1). On fait encore mention d'une autre translation ou renouvellement de châsse; ce changement fut fait par Paul Hurault, archevêque d'Aix, député par le cardinal de Gondy, évêque de Paris en 1619. On observe que tous les os de la tête s'y trouvèrent. La châsse de saint Loup fut aussi visitée et son corps trouvé dans des linges anciens; il fut montré pareillement au peuple, puis remis dans des linges blancs et renfermé dans sa châsse. C'est sans doute cette dernière châsse que l'abbé Chastelain, chanoine de Paris, vit il y a soixante-dix ans à Corbeil. « Elle est, dit-il, de vermeil à la gothique, grande et magnifique; on y monte, ajoute-t-il, par derrière le retable en menuiserie à grandes colonnes par un escalier de bois. Elle est placée dans le milieu au côté septentrional; à la même hauteur, est celle de saint Loup, évêque de Bayeux, de vermeil, à la moderne. Dans celle du côté du midi sont les reliques de saint Regnobert, aussi évêque de Bayeux, et de quelques autres saints. »

« On montre dans le trésor, le chef de saint Pierre Alexandrin et des reliques de saint Spiridion. Il y a aussi de chaque côté du sanctuaire une armoire grillée avec d'autres reliques; dans celle du côté méridional est un buste qu'on dit être de saint Yon; dans l'autre sont plusieurs bras d'argent et de petites capsules en forme de tombeaux et espèces de phylactères, que je croirais avoir été portées par chaque chanoine aux processions des Rogations ou autres, lorsque c'était alors l'usage. On peut lire dans Guibert de Nogent les tentatives qu'on fit sur le sacristain de Saint-Spire de Corbeil pour retirer de cette église le corps de ce même saint Spire. M. de Sainte-Beuve (2) s'est appuyé sur la tromperie dont usa le sacristain pour faire révoquer en doute d'autres reliques du même saint (3). »

CORBIGNY (France), en Nivernais, dans le département de la Nièvre.

Cette ville doit son origine à une abbaye de Benédictins, fondée par Manassès, son premier abbé, et dotée par l'empereur Charlemagne; mais elle n'acquit quelque importance qu'en 1230, époque où le corps de saint Léonard et celui de saint Valérien y furent transportés et y attirèrent un grand nombre de fidèles. Un incendie détruisit cette abbaye au commencement du XVe siècle. En 1425, elle fut reconstruite et entourée de bonnes murailles, qui n'empêchèrent pas cependant les calvinistes de s'en emparer de vive force en 1563. (*Briand de Verzé.*)

CORDOUE (Espagne). L'image miraculeuse de Notre-Dame de Villa-Viciosa, en Portugal.

(1) M. Beaupied, *Vie de saint Spire*, pag. 49, place cette visite des évêques de Paris et d'Alby à l'an 1437. Du Saussay en son Martyrologe marque la réception des reliques de saint Spire au 28 avril.

(2) *Cas de conscience*, etc.

(3) Lebeuf, *Hist. du dioc. de Paris*, tom. XI, pag. 170 et suiv.

En creusant la terre pour chercher un trésor caché à Villa-Viciosa, un homme trouva une si grande abondance de richesses, qu'il en demeura tout à la fois ébloui et comme anéanti. On le rapporta chez lui presque mort. Mais un évêque l'ayant averti que ce lieu renfermait un autre trésor beaucoup plus précieux, il se remit au travail au milieu d'un grand concours de peuple de tout rang, attiré par la curiosité. On découvrit bientôt une châsse de plomb qui renfermait une statue de la sainte Vierge d'une rare beauté. Elle était de bois et n'avait guère que onze pouces de hauteur. Aujourd'hui, dit Gumppenberg (1672), une grande partie est consumée de vieillesse, mais la statue est toute revêtue d'or et d'argent.

Une chapelle s'éleva en peu de temps sur ce lieu révéré, et tous les malades de cœur et d'âme n'y allèrent jamais sans trouver quelque consolation.

Cependant la piété s'éteignit par degrés, au point que la statue miraculeuse ne fut plus visitée que par les bergers des environs. L'un d'eux, nommé Ferdinand, persista plus que personne dans sa dévotion; et employa même à entretenir la lampe qui brûlait devant la sainte image une partie de l'huile qu'il recevait de son maître en payement de son travail. Un jour, encouragé par l'abandon où se trouvait l'image, il résolut de l'enlever du lieu où elle était et de l'emporter à Cordoue. Il la prit donc avec tout le respect possible, la cacha sous ses habits, et la déposa chez le riche seigneur dont il gardait les troupeaux, dans le tronc d'un liége. Ce fut là le temple destiné à la reine des anges, et il s'y rendait souvent pour la prier et chanter devant elle tout ce qu'il savait de pieuses complaintes. D'autres pâtres se joignirent ensuite à ce culte grossier, et la Vierge sainte fut vénérée, non pas par un culte pompeux, mais par la bonne volonté de tous ces hommes simples et pleins de foi.

Cependant les Portugais, honteux de leur incurie, se mirent à la recherche de Ferdinand et de la statue qu'il avait enlevée. Ils le trouvèrent bientôt devant l'image miraculeuse, le saisirent, l'accablèrent d'injures et de coups, le jetèrent au milieu du bagage de leurs mulets avec sa madone, et s'en retournèrent chez eux. Là, on fit le procès du pieux voleur et on le condamna à être pendu. Mais la sainte Vierge ne put souffrir que son fidèle serviteur fût mis à mort. La nuit d'avant le jour destiné au supplice du pauvre Espagnol, il sortit miraculeusement de sa prison, et la statue ne tarda pas à le suivre : en peu de temps elle revint d'elle-même à son tronc d'arbre à Cordoue.

Les Portugais revinrent chercher en Espagne celui que leurs jugements avaient trouvé digne de mort, et le retrouvèrent encore chantant les louanges de la sainte Vierge Marie au même endroit qu'auparavant. Ils se remirent ensuite en marche pour revenir à Villa-Viciosa; mais quand ils se crurent arrivés au terme de leur voyage, ils

virent avec étonnement qu'au lieu d'avoir été en Portugal, ils étaient restés en Espagne, et qu'ils étaient à leur insu rentrés dans la maison où la madone avait été placée dans le creux d'un arbre. Alors ils comprirent qu'ils avaient voulu en vain arracher de ce lieu la vénérable image, et se repentirent amèrement de leur entreprise. Le dévot berger rentra en grâce avec eux; ils lui firent de nombreux et riches présents, dont Ferdinand se servit pour bâtir une chapelle, devenue fameuse par les miracles que la sainte Vierge y opéra en grand nombre; et enfin à sa mort il y fut enterré en grand appareil.

Les habitants de Cordoue s'adressent surtout à la sainte image quand ils ont besoin de pluie : ils promènent d'abord la statue miraculeuse autour des faubourgs de la ville ; le lendemain, ils la portent en grande pompe dans la cathédrale, et l'exposent ainsi à la vénération des fidèles jusqu'à ce que leur prière soit accomplie.

La première fois qu'on fit cette cérémonie, on ferma, le soir du second jour, les portes de la cathédrale, en y laissant l'image enfermée. Le lendemain, toute la ville fut fort surprise en ne la retrouvant plus sur le tabernacle; mais au moment de la procession votive il vint heureusement à la pensée des assistants de retourner dans la chapelle de Ferdinand, où la statue fut en effet retrouvée. Alors le chapitre de la cathédrale et les magistrats de la ville s'engagèrent par serment à la restituer à cette chapelle quand on aurait obtenu de la pluie. Depuis ce temps la sainte Vierge est portée facilement en procession, toutes les fois que la nécessité l'exige.

Cette statue disparut quelques années après : elle s'était transportée à Antiquerra, où elle fut recueillie et révérée par un bon prêtre, Jean des Croix. Le doyen de Cordoue l'apprit et la réclama. Mais la statue retourna bientôt d'elle-même à la chapelle de Ferdinand. C'est à la place de cette statue qu'on a substitué celle qu'on vénère sous le nom de Notre-Dame-des-Remèdes, dont nous parlerons en son lieu.

On vénère encore à Cordoue Notre-Dame de *Fonte Sancto*.

Cette Vierge fut ainsi appelée parce que ce fut la sainte Mère de Dieu elle-même qui fit connaître à Gonzalve Garcia la fontaine dont les eaux miraculeuses devaient guérir sa femme et sa fille malades. Elle lui recommanda en même temps d'avertir de sa part les habitants de Cordoue de lui bâtir une église en cet endroit pour y renfermer une image miraculeuse qu'ils devaient trouver dans les racines noueuses d'un figuier.

Gonzalve puisa donc de cette eau merveilleuse et en porta à sa femme et à sa fille, qui furent guéries aussitôt. L'évêque se rendit bientôt, suivi d'un nombreux cortége, à l'endroit indiqué. On trouva près de la fontaine une image de la Vierge longue d'un demi-pied, de couleur brune et revêtue d'une robe dorée. Elle tenait l'enfant Jésus de sa main gauche. On la transporta dans la ville au bruit joyeux des cloches, et l'on vit bientôt de quel trésor s'était enrichie Cordoue. Ceux qui venaient implorer Marie devant cette vénérable image, et qui buvaient avec foi l'eau de cette fontaine, voyaient s'accomplir tous leurs vœux. Le roi d'Aragon fut délivré ainsi d'une fièvre qui le faisait souffrir depuis longtemps. Les captifs et les prisonniers ne l'implorèrent jamais en vain (1).

CORI (Italie), l'ancienne Cora, comprise aujourd'hui dans les Etats-Romains, à 35 kilom. ouest de Frosinone. On y admire les superbes débris d'un temple d'Hercule et d'un autre où l'on adorait Castor et Pollux.

CORNE-DE-CERF (haut Missouri).

Au milieu d'une prairie baignée par un des affluents du Missouri, à 3,000 kilom. de l'endroit où ce fleuve se jette dans le Mississipi, s'élève une pyramide composée de cornes de cerf et de quelques cornes de buffle entrelacées de manière qu'on ne peut en détacher une seule sans beaucoup de peine.

C'est une ancienne coutume des chasseurs indiens, qui ajoutent quelques nouvelles cornes au monceau primitif. Ils attachent à cette action une idée superstitieuse, et croient s'attirer par là une heureuse chasse. Le plus grand nombre des chasseurs de ce pays se dirigent exprès de ce côté pour y déposer cette sorte d'*ex-voto*. La plaine porte le nom français de *Prairie à la Corne-de-Cerf*. Mais nous ignorons à quelle tradition religieuse on doit faire remonter cet usage bizarre.

CORNIGLIANO (Italie), près de Gênes (Etats-Sardes).

Sur le pont de Cornigliano, on voit une madone qui sert souvent de but de pèlerinage. On y suspend de fréquents *ex-voto*.

COROZAIN (Palestine). Cette ville n'est guère connue dans l'Evangile que par la malédiction que le Fils de Dieu prononça contre elle : *Malheur à toi, Corozain! Malheur à toi, Bethsaïda! car si les miracles qui se sont opérés en vous s'étaient opérés à Tyr ou à Sidon, elles auraient fait pénitence depuis longtemps dans le sac et la cendre* (*Matth.* IX, 21; *Luc.* X, 13).

CORPS (France), dans le département de l'Isère. *Voy.* LABESSAY.

CORTONE (Toscane), l'ancienne *Corythus*, à 93 kilom. sud-est de Florence, une des 12 anciennes lucumonies étrusques, avait un fameux temple de Bacchus.

Aujourd'hui la belle église Sainte-Marguerite est dédiée à la célèbre Marguerite de Cortone.

Au midi, dans une vallée peu éloignée de la ville est l'élégante église de Sainte-Marie-des-Grâces, surnommée *del Calcinajo* (de la chaux) à cause d'une antique image peinte à l'angle du mur extérieur d'une tannerie, image vénérée, jadis témoin de divers miracles, et particulièrement de celui de ces bœufs qui, en labourant, s'agenouillaient chaque fois qu'ils passaient devant elle.

(1) Gumppenberg, *Atlas Marianus*, v.



COTIGNAC (France), en Provence, dans le département du Var.

On remarque aux environs, sur une élévation, une chapelle sous l'invocation de Notre-Dame-de-Grâce fondée en 1519, par le pieux Rollin Férier, qui en était prieur, et fameuse par la dévotion des fidèles qui jadis y venaient en pèlerinage de tous les points de la Provence. Louis XIV y vint lui-même en 1663, accompagné d'Anne d'Autriche sa mère. Cette chapelle était desservie par des Oratoriens.

Il s'y fait aujourd'hui des fêtes publiques aux cinq fêtes de la sainte Vierge, souvenir profane d'anciens pèlerinages très-fréquentés.

COUGOURI (Turquie d'Europe), village de l'Albanie, non loin de Zagori et de Janina.

Ce qui doit surtout attirer les regards du voyageur, près de ce village, c'est le souvenir de la ville de Vellas, dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres, et dont l'archevêque actuel de Janina porte aussi le nom. Il reste la plus grande partie des murs d'enceinte, et ses ruines sont semées, par-ci par-là, sur un grand espace. Il n'y aurait que quelques siècles qu'elle aurait été détruite. Le monastère seul, à une lieue de là, serait encore debout, peut-être parce que les choses du ciel durent plus que celles de la terre, et parce qu'aussi il faut toujours quelqu'un pour prier sur les morts.

COURTISOLS (France), dans le département de la Marne en Champagne. *Voy.* Epine.

COUTOUB (Hindoustan). Cette ville doit son nom au saint musulman Coutb-Uddin, qui y est enterré.

« Ce personnage est un des saints musulmans de l'Inde les plus célèbres et les plus vénérés. Il a donné son nom à la ville de Coutoub où il est enseveli, et au monument élevé près de cette ville, et connu sous le nom de *Coutb-minar*, ou minaret de Coutb. Cet édifice superbe et majestueux, chanté par plusieurs poëtes indiens, se dégrade malheureusement chaque année de plus en plus. Près de la châsse de Coutb, sont plusieurs belles maisons formant une place carrée avec un puits au milieu. Ces maisons appartiennent au sultan actuel de Dehli et aux princes de la famille royale, qui viennent quelquefois visiter par dévotion le tombeau du saint. Feu chah Alam et plusieurs autres membres de la famille de Timour sont ensevelis dans la ville de Coutb, et l'empereur régnant nominalement (1), Akbar II, y a aussi fait préparer un mausolée pour lui et un pour l'impératrice.

« Le khadja Coutb-uddin Bakhtiar Kaki, fils du khadja Kamal-uddin Mouça, naquit en Fargana (ville et pays de Transoxane). Dieu daigna l'attirer à lui dès sa plus tendre jeunesse; le prophète Khizr lui apparut et fit pénétrer dans son âme la lumière céleste. A l'âge de douze ans il vit en songe le khadja Mouïn-uddin Tchichti, qu'il considéra depuis ce temps comme son guide spirituel, et ayant voulu jouir de sa présence, il se mit en route pour aller le joindre. Arrivé à Bagdad, il y trouva plusieurs saints personnages de la société desquels il retira beaucoup d'avantages spirituels. Puis il vint à Moultan, où il se lia d'amitié avec Baha-uddin Zakaria, et sachant que Mouïn-uddin résidait dans l'empire du sultan Chams-uddin Altamch (empereur pathan de Dehli qui a régné de 1210 à 1225), il se dirigea vers Dehli. De son côté, Mouïn-uddin, mû par l'inspiration divine, se rendit aussi en cette ville. Là, ces deux élus de Dieu, qui étaient déjà attachés par des liens spirituels, purent se reconnaître temporellement et se communiquer leurs pensées. Cependant ils ne restèrent pas longtemps dans le même lieu. Mouïn-uddin se retira à Ajmir, et Coutb-uddin resta à Dehli où une foule de gens participèrent par son moyen à l'abondance des grâces divines. Ce fut là que, le 14 rabi 1er 630 (29 décembre 1232), il quitta ce monde périssable pour aller habiter le séjour de l'éternité.

« Son tombeau est situé à trois kos de la ville, et dans celle de Coutb ou Couttoub.

« Le sépulcre de Coutb-uddin est constamment fréquenté par de nombreux pèlerins; mais il s'y rend, comme auprès des châsses des autres saints célèbres de l'Inde, encore plus de curieux que de dévots. La description suivante, que fait le poëte hindoustani Faïz d'une scène dont il fut témoin en ce lieu renommé, donne une triste idée du genre de personnes qui vont à ce pèlerinage.

« Je passai un jour, dit-il, près du tombeau de Coutb-uddin, j'y vis une sémillante marchande, gentille comme une bayadère, belle comme une houri,..... Elle vendait du bang (liqueur enivrante), de la bière et du vin; tandis que ses yeux portaient le trouble dans les cœurs..... Il y avait là une réunion étonnante de monde..... la guitare et le violon résonnaient de toutes parts; partout on vendait des liqueurs enivrantes..... des gens estropiés se tenaient debout comme des bougies; beaucoup de gens du peuple et des esclaves dont les oreilles portaient les boucles de la servitude, conversaient paisiblement entre eux..... tandis que d'autres, pris de vin, se donnaient des coups de poing et de pied, et ne tardèrent pas à tirer leurs épées. La belle marchande qui avait attiré mon attention voulut fuir cette scène de dés-

(1) Aux yeux des naturels de l'Inde, les Anglais gouvernent sous les ordres du Grand-Mogol; ils sont censés ses lieutenants ou visirs. Afsos l'exprime clairement. « L'Hindoustan, dit-il, est depuis quelque temps dominé par une multitude de petits souverains qui s'arrachent l'un l'autre leurs possessions. Aucun d'eux ne reconnaît comme il faut l'autorité légitime du Mogol, si ce n'est cependant messieurs les Anglais, *lesquels n'ont pas cessé d'être soumis à son obéissance*, en sorte qu'actuellement, c'est-à-dire en 1222 (1807), ils reconnaissent l'autorité suprême d'Akbar chah, fils de chah Alam. » (*Ar. mahf.*, p. 211.)

ordre, mais elle fut inhumainement assassinée, et la pleine lune de sa beauté, qui était dans son apogée, alla s'évanouir dans le périgée de la mort..... Tout le monde fut bouleversé par cet événement funeste, qui eut lieu vers le soir. Quelques-uns furent la dupe de leur curiosité; mais plusieurs infâmes scélérats périrent. O Faïz, fuis les gens méprisables, reste jour et nuit en la compagnie des bons. »

CRACH (France), près de Locmariaquer, dans le département du Morbihan. *Voy.* GAULE.

CRACOVIE (Pologne), en latin *Carrodunum*, et en polonais *Krakov*, sur la Vistule (1).

« Parmi les peuples chrétiens, le peuple polonais s'est toujours distingué par son attachement à la vraie religion. La Pologne et la Hongrie ont été pendant plusieurs siècles comme deux remparts que la Providence avait élevés vers le nord pour la défense du catholicisme, et contre lesquels se sont brisés mille fois les efforts des puissances ottomanes. Ces ennemis du nom chrétien se souviennent encore des Sigismond et des Sobieski ; et les noms de ces héros excitent parmi eux un trouble involontaire. Un usage bien remarquable qui s'est conservé, jusqu'à ces derniers temps, parmi les Polonais, rend témoignage de leur zèle pour la foi. Au saint sacrifice de la messe, dès le commencement de l'Evangile, ils tirent à demi le glaive, et ne le mettent dans le fourreau qu'à la fin du *Credo*, montrant par ce signe qu'ils sont disposés à combattre pour la foi, et à la défendre au prix de leur sang.

« Dans le XIIIe siècle, Marie favorisa la Pologne d'un apôtre et d'un thaumaturge dans la personne de saint Hyacinthe. Ce double titre a été donné à ce grand zelateur de la gloire de Dieu et de sa sainte Mère, par l'admiration et la reconnaissance des peuples du nord. Il était petit-fils d'un grand général, de Saultz d'Oldrovans, qui vit plus d'une fois les bataillons turcs fuir à l'éclat de son glaive. Son oncle était évêque de Cracovie. Avec le bienheureux Ceslas, son parent, il accompagna ce prélat dans la capitale du monde chrétien. Ces deux jeunes seigneurs furent si touchés des vertus et des miracles de saint Dominique, qu'ils demandèrent avec instance d'être admis dans son ordre (2). Ayant obtenu cette faveur, ils furent, pendant leur vie, la gloire de cet institut naissant, et, après leur mort, ils ont été l'un et l'autre honorés d'un culte public.

« A l'exemple de saint Dominique, Hyacinthe faisait profession de la dévotion la plus tendre envers la Mère de Dieu. Nuit et jour prosterné devant son image, il lui recommandait, en détail et avec larmes, toutes ses actions. Une fête de l'Assomption, comme il priait avec ferveur devant son autel, dans l'église des frères Prêcheurs de Cracovie, et que, dans la ferveur de son oraison, il contemplait la sublimité du mystère de ce jour et l'immensité de la gloire de Marie, son âme fut élevée au-dessus d'elle-même et inondée de consolations. Baigné de douces larmes que la joie faisait jaillir de ses yeux, il parcourut affectueusement tous les mystères d'un Dieu fait homme, et son cœur s'enflamma du désir de la béatitude céleste.

« Comme, dans l'ardeur de son transport, il demandait d'être admis à cette gloire éternelle, il vit tout à coup descendre des cieux sur l'autel une grande lumière qui frappait doucement ses yeux de son éclat. Au milieu de cette splendeur, de cette émanation de la gloire des cieux, la Mère de Dieu lui apparaissant sous une forme sensible lui dit : Hyacinthe, mon enfant, réjouis-toi. Tes prières sont agréables à mon Fils, le Sauveur de tous. Tout ce que tu lui demanderas en mon nom, tu l'obtiendras par mon crédit. A ces mots, au sein d'une lumière ineffable et au milieu des concerts des anges, elle s'élevait vers le ciel, laissant après elle une harmonie et un parfum qu'une langue humaine, sans expérience des choses surnaturelles, ne saurait exprimer. A la suite de l'apparition et de la promesse de Marie, le bienheureux Hyacinthe se sentit une telle confiance qu'il obtenait aisément et promptement des choses qui, au-dessus de la nature, n'étaient possibles que par la puissance divine. Dès ce moment, fort de la vertu d'en haut, il se mit à opérer des miracles tels que, depuis les apôtres, peu de saints en ont fait de semblables. (*Acta Sanctorum*, August. t. III, pag. 315.) »

« Entre autres prodiges que fit le serviteur de Dieu, avec trois de ses religieux il traversa la Vistule alors débordée, en marchant sur les eaux. « Le doyen du sacré collége ayant parlé de ce prodige dans la relation qu'il fit des actions et des miracles de saint Hyacinthe, en présence du pape Clément VIII et de tous les cardinaux, en constata la vérité et conclut en ces mots, en demandant la canonisation du serviteur de Dieu : tout cela s'appuie non-seulement sur la croyance publique et constante, attestée par plus de quatre cents témoins, mais encore sur l'antique ouvrage composé, il y a plus de deux siècles, par le frère Stanislas de Cracovie, religieux de Saint-Dominique, et conservé avec le plus grand soin dans le trésor de cette église ; ouvrage auquel tant les auditeurs mentionnés que la Congrégation ont jugé qu'on devait ajouter foi (1). »

« Ce prodige se trouve rapporté en détail dans la bulle de sa canonisation. Quelque

(1) Les nombreuses vicissitudes politiques dont cette ville est le triste théâtre depuis quelques années, nous empêchent d'entrer dans de plus longs détails sur son état présent.

(2) Touron, *Hist. abr. des prem. disciples de S. Dominique*, à la suite de la *Vie de S. Dominique*, l. VI, S. Hyacinthe.

(1) Touron, *Hist. abr.*, etc., l. VI, pag. 590.

merveilleux qu'il soit, il ne doit pas sembler incroyable de la part d'un juste privilégé à qui Marie a donné de telles preuves de tendresse : de la part d'un saint qui, avec les Vincent Ferrier et les Xavier, a été un des plus illustres et des plus infatigables ouvriers évangéliques qui, depuis les apôtres, aient consolé et dilaté l'Eglise.

« Mais voici quelque chose qui n'est pas moins étonnant, et que nous rapportons d'après l'auteur de la vie du saint, insérée dans les Bollandistes. Nous ne ferons que traduire ses paroles :

« Le B. Hyacinthe avait obtenu du duc de « Kiow un emplacement pour bâtir un mo« nastère. Il passa cinq ans à le construire, « travaillant en même temps à convertir par « la prédication une multitude innombrable. « Le monastère achevé, il se disposait à « retourner en Pologne. Comme il célébrait « les saints mystères, et qu'il se recomman« dait avec ferveur à la divine Providence, « des cris poussés tout à coup dans la ville « annoncent l'irruption imprévue des Tar« tares. Ces barbares parviennent jusqu'au « monastère du saint. Les religieux hors « d'eux-mêmes accourent vers le serviteur « de Dieu, qui était encore à l'autel, et s'é« crient d'une voix : O bienheureux père, « c'en est fait de nous. Fuyons au plus tôt « pour échapper aux infidèles dont la main « brise déjà les portes du monastère. A cette « nouvelle, le saint tire du tabernacle l'ado« rable Sacrément, et, revêtu des ornements « sacrés, il suit les autres frères. Il avait « déjà traversé la moitié de l'église, lors« qu'une statue de la Vierge, en albâtre, du « poids de quatre ou cinq talents, se mit à « crier vers lui : O mon cher Hyacinthe! tu « fuis les mains des Tartares, et tu m'aban« donnes avec mon Fils à la fureur de ceux « qui me briseront et me fouleront aux « pieds! Que ne me prends-tu donc avec « toi? — Hyacinthe étonné répond : O glo« rieuse Vierge! votre statue est trop pe« sante. Comment pourrais-je l'emporter? — « Prends-moi, dit Marie ; mon Fils allégera « le poids. Hyacinthe obéit. Tenant d'une « main le corps du Sauveur, de l'autre il « porte la statue qui lui semble plus légère « qu'un roseau. A travers les infidèles qui « ravageaient le monastère et remplissaient « tout de sang, il sort de la ville sain et « sauf avec ses frères. Arrivé au Borysthène, « il étend son manteau, pour l'usage de ses « religieux, et il passe lui-même à pieds « secs, délivrant ainsi du péril et lui-même « et ses compagnons (1). »

« Le Saint, aidé du secours d'en haut, porta cette statue jusqu'à Cracovie. Elle y reprit sa pesanteur naturelle; et depuis ce temps, elle a été l'objet de la vénération des peuples (1).

« Ainsi Marie, à qui l'Eglise applique ces paroles de la Sagesse : *J'aime ceux qui m'aiment* (*Prov.* VIII, 17), répondait à la tendre affection d'Hyacinthe par un retour de tendresse qui le suivit dans toute la durée de son pèlerinage sur la terre et même au delà du tombeau. Comme saint Etienne de Hongrie, il eut le bonheur de s'endormir de la mort des justes le jour de l'Assomption.

« Ce saint, épuisé de travaux, ne soupirait que pour l'éternelle patrie. Il demandait au Seigneur avec instance de quitter au plus tôt le lieu de l'exil. Ses vœux firent comme violence au Ciel. Il tomba malade, et il connut qu'il touchait au terme de sa carrière. Le mal croissait. Il espéra que le jour de l'Assomption il pourrait, mêlé parmi les anges, célébrer le triomphe de Marie. La veille de cette grande solennité, il réunit autour de lui les religieux de son monastère « Mes « enfants, leur dit-il, Dieu m'appelle, je « vous quitterai demain. Ce que j'ai entendu « de la bouche de notre bienheureux Père, « je vous le transmets fidèlement. Soyez doux « de cœur, aimez-vous tendrement les uns « les autres, et pratiquez la pauvreté. Voilà « le testament et le gage de l'héritage éter« nel. » Il se tait après ce peu de mots. (*Acta sanct.*; 16 August., p. 348.)

« Le lendemain, jour de l'Assomption de la Vierge, il assiste à l'office. Ensuite, muni des secours de l'Eglise, au milieu de tous ses frères qui versaient des larmes et adressaient à Dieu les prières les plus ardentes, les yeux levés vers le ciel, d'une voix entrecoupée de soupirs, il récite le psaume : « Seigneur, « j'ai espéré en vous, je ne serai pas à ja« mais confondu (*Ps.* XXX). » Et arrivé à ces paroles : « Seigneur, je remets mon âme « entre vos mains, » il rend doucement l'esprit, le 15 août 1257 (*Acta sanctorum*, loc. cit.).

« Pandrotta, évêque de Cracovie, après avoir célébré ses obsèques, entra dans l'église de Saint-Stanislas. Là il épanchait sa douleur, et cherchait quelque consolation devant l'autel de la Mère de Dieu. Le sommeil le surprend, il voit dans un songe mystérieux un chœur de jeunes gens revêtus de robes de lin d'une blancheur éblouissante, entrer deux à deux, et deux personnages distingués marcher à leur suite. L'un était décoré de la mitre, l'autre portait l'habit des frères Prêcheurs. Il était environné de lumières et ceint d'une double couronne. Je suis, disait le premier au prélat ravi d'un tel spectacle, je suis le pontife Stanislas. Mon compagnon est le bienheureux Hyacinthe qui réunit la couronne des docteurs à celle des vierges. Je le conduis, au milieu

(1) *Acta sanctor.*, 16 August., p. 317. Tous les historiens polonais, dit le P. Touron, assurent unanimement qu'il marcha à pieds secs sur le Niéper ou Boristhène qui s'opposait d'abord à sa retraite, et qu'il le fit passer de même à tous ses religieux, pour les mettre ainsi hors de danger d'être poursuivis par les Tartares. *Hist. abrégée des prem. disc. de S. Domin.*, l. VI, p. 609.

(1) L'auteur cité par les Bollandistes témoigne formellement que la statue miraculeuse de Marie se trouve à Cracovie; et les frères Prêcheurs du monastère de cette ville ont toujours prétendu la posséder. Quelques auteurs, dit le P. Touron, ont dit qu'elle se trouvait à Léopol. Nous suivons le premier sentiment.

de ce joyeux cortége de célestes Esprits, à l'éternelle patrie. Et en même temps ils montent aux cieux, parmi des flots de lumière, en célébrant les louanges des justes. Le prélat, s'éveillant aussitôt, se rend au monastère des frères Prêcheurs, et, les yeux baignés de larmes, il leur raconte, en présence d'une grande multitude de prêtres et de citoyens réunis, la vision qu'il avait eue. (*Acta sanctorum*, t. III August., p. 343).

« Une servante du Seigneur, nommée Boniflave, qui vivait depuis plus de quarante ans dans le monastère de Zewezrenugh, fut surprise ce jour-là même, dans l'oraison, d'un sommeil merveilleux. Elle voit une gerbe de feu descendre du ciel sur la maison des frères Prêcheurs, des groupes d'Esprits radieux voltiger tout autour et précéder une Reine éclatante de beauté, qui conduisait un religieux vêtu de l'habit de saint Dominique. La vue de cette Reine inspirait la confiance. Boniflave lui demande ce que signifie une cérémonie si pompeuse. Elle répond qu'elle est la Mère de miséricorde, que ce religieux est son cher Hyacinthe qu'elle conduit au séjour du bonheur. A ces mots, l'auguste Marie entonne d'une voix dont le ciel seul connaît la suave harmonie : *J'irai à la montagne de la myrrhe et aux collines du Liban.* Le chœur des Esprits continue le cantique avec le bienheureux Hyacinthe. Et tous, au sein d'une nuée lumineuse, ils s'élèvent vers les cieux (*Ibid.*). »

Extrait des *Pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu*, p. 270-272.

CRESSONSACQ (France), petit village du département de l'Oise, diocèse de Beauvais. Tous les ans, le 2 février, jour de saint Blaise, il y a dans l'église de ce village un pèlerinage, qui était autrefois très-fréquenté. On invoque l'assistance du saint contre les maux de gorge. Le prêtre passe au cou des dévots pèlerins un fil rouge trempé dans l'eau bénite.

CRÉTEIL (France), dans le département de la Seine.

On y vénérait autrefois le lieu où furent martyrisés un grand nombre de chrétiens : *In territorio Parisiensi*, dit le Martyrologe d'Usuard, *vico Cristoïlo*, *passio sanctorum Agoardi et Agliberti cum aliis innumeris promiscui sexus.*

Vis-à-vis l'île Barbière, sur la Marne, on remarquait une chapelle et une crypte, marquée dans d'anciennes cartes du nom de *cave de saint Félix* et quelquefois, par altération, *cave de saint Philippe.* Si le terme de *cave* ne signifie point en cet endroit une chapelle souterraine en forme de voûte il peut signifier une prison, un lieu où l'on enfermait les bêtes pour les spectacles. De même qu'on dit à Soissons *Sanctus Crispinus in cavea*, et à Meaux *cagia* dans le même sens. Ce saint Félix martyr était apparemment un des notables de la troupe de chrétiens qui fut massacrée en ce lieu. C'était par dévotion pour une terre arrosée de leur sang que le peuple avait établi un concours religieux en cet endroit le 24 juin, jour de leur martyre, et de là à Créteil même où ils avaient été apportés. Mais depuis que l'abbaye fut enrichie du corps de saint Maur en 868, le peuple cessa d'étendre son pèlerinage jusqu'à Créteil, et s'arrêta sur le territoire du monastère, évitant par là de passer la Marne.

CROISSY (France), dans le département de Seine-et-Oise, en latin *Crociacum*.

« Saint Martin fut d'abord regardé comme le seul patron de l'église de Croissy ; mais on ne tarda pas à y voir s'établir le culte de saint Léonard, du pays limosin, par la raison que les religieux venus de la maison de son nom y solennisèrent sa fête, en ayant apporté des reliques avec eux. Dès le règne de Philippe le Hardi il y avait un grand pèlerinage à Croissy, et on nommait ce lieu simplement *Saint-Léonard.* Ce concours est marqué dans le recueil des miracles de saint Louis, composé par Guillaume Cordelier vers l'an 1280. On peut se convaincre par la multitude des tableaux votifs qu'on a vus en cette église que la dévotion envers ce saint était grande. L'auteur de la *Concordance des Bréviaires de Rome et de Paris* assure au 6 novembre que ce saint y est surtout réclamé pour les enfants en chartre : ailleurs on l'invoque pour les captifs ou prisonniers. A Croissy sa fête est chômée (1). »

L'église de Croissy avait été donnée en 1211 par Pierre de Nemours, évêque de Paris, à Boson, prieur de Saint-Léonard de Noblet en Limosin. L'acte de donation déclare qu'il devait toujours y avoir deux chanoines réguliers, ce qui suffisait pour constituer un prieuré. Il est question du prieuré de Croissy, *Crociacum*, et des biens qui lui appartenaient, dans un acte de 1224. Croissy dépendait autrefois de l'évêque ou archevêque de Paris. Il est compris aujourd'hui dans le département de Seine-et-Oise, diocèse de Versailles, canton de Saint-Germain-en-Laye, sur la rive droite de la Seine, à environ 12 kilom. de Paris. *Voy.* SAINT-LÉONARD *le Noblat* ou *le Noblet.*

CROIX-SAINT-OUEN (la) (France), village de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise, situé dans l'arrondissement et le canton de Compiègne, et dans le diocèse de Soissons. Le territoire du village est enclavé dans la forêt de Compiègne.

La Croix-Saint-Ouen, à 17 lieues de poste de Paris au nord-est, est le but d'un pèlerinage très-remarquable. On y invoque saint Ouen contre la surdité. La formule usitée pour obtenir l'intercession de ce saint, est fort singulière. On fait descendre dans un caveau les personnes affligées de surdité. On leur fait passer la tête dans une niche de pierre, et c'est dans cette position qu'on leur fait implorer l'assistance du saint.

CROS (France), dans le département de l'Aude. *Voy.* NOTRE-DAME DU CROS.

CROSNES ou CRÔNE (France), au dépar-

(1) Lebeuf, *Hist. du dioc. de Paris*, tom. IV, pag. 41.

tement de Seine-et-Oise, à 2 kil. environ au sud de Villeneuve-Saint-Georges.

L'église était dédiée à Notre-Dame, mais elle avait, comme la plupart de celles qui sont dédiées à la sainte Vierge, un second patron, saint Eutrope, qu'on allait visiter et prier contre les maux de tête. Ce saint Eutrope avait été évêque de Saintes et martyr.

L'église Notre-Dame de Crosnes est un édifice du XIIIe siècle; cependant sa dédicace n'a été faite qu'en 1509. Alors on y plaça cette inscription, qui a été détruite durant nos mauvais jours, et qu'il serait bon de rétablir :

Bonnes gens plaise vous sçavoir que l'église de Nostre-Dame de Crosnes fut dédiée le premier dimanche de juillet mil vc et ix par révérend Père en Dieu frère Jehan Nervet, évesque de Magarance, prieur de Sainte-Catherine du Vau des Escholiers (Pinard, *Notice sur Crosnes*).

CROUY-SUR-OURCQ (France), petite ville de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Marne, arrondissement et diocèse de Meaux, canton de Lizy-sur-Ourcq, dans la Brie.

On voyait autrefois dans cette petite ville le couvent de Notre-Dame du Chesne, du tiers ordre de Saint-François, et une autre maison d'Oratoriens.

La maison de Notre-Dame du Chesne est à l'extrémité occidentale de Crouy, avec un bois portant le même nom. Autrefois, le jour de la Notre-Dame de septembre, Notre-Dame du Chesne était le but d'une pèlerinage.

CTÉSIPHON (Turquie d'Asie), ancienne ville célèbre pour avoir été jadis la résidence d'hiver des rois parthes, et qui devint un grand centre de commerce sous leurs successeurs les princes Sassanides. On voit aux environs de ces ruines un tombeau musulman fort vénéré des gens du pays. Ce lieu se nomme Soliman-Pack. Voici son histoire, racontée par un Arabe d'une tribu Zobeïde qui campe près des restes de Ctésiphon.

« Soliman-Pack était le barbier de notre seigneur Mahomet (sur lui le salut et la prière !). Son peigne seul pouvait passer dans cette barbe sacrée, et nul autre ne pouvait promener son rasoir sur sa tête aimée de Dieu. Lorsque le prophète fut remonté au ciel pour y rendre compte de sa mission divine, Soliman ne voulut pas déroger en exerçant son art parmi les enfants des hommes : il laissa croître sa barbe et ses cheveux à la manière des derviches et vint se retirer dans ces lieux. Il y vécut en ermite dans la paix et les bonnes œuvres. Cependant des bruits défavorables coururent sur sa moralité ; quelques enfans naquirent en l'absence de leurs pères, et des infidèles (qu'ils soient maudits eux et leurs ancêtres) l'accusèrent de ne pas avoir été étranger à leur naissance. Ce ne fut qu'après sa mort qu'on découvrit qu'il avait été victime de la calomnie : Soliman était eunuque. Les vrais croyants lui donnèrent alors le surnom de Pack (chaste), et bâtirent une mosquée à l'endroit qu'il habitait. Cette mosquée, tu la vois devant toi; elle est entretenue avec grand soin, et les barbiers de Bagdad viennent à certaines époques de l'année y prier et s'y réjouir. »

CUDDAPAH (Hindoustan), dans la province de Balaghat.

On va visiter avec dévotion dans cette ville le beau, mais ridicule monument érigé en 1135 de l'hégire (1723 de Jésus-Christ) pour la glorification d'un poil de la barbe de Mahomet. Ce poil était conservé dans une boîte d'or qui avait un couvercle de cristal, percé de petits trous par où l'on introduisait de l'eau une fois l'an, lors d'une solennité particulière, pendant laquelle des pèlerins venaient de toutes parts visiter la relique.

Mahomet (1) avait l'habitude, lorsqu'il conversait familièrement, de passer la main à sa barbe. Quand il s'en détachait un poil, ses disciples s'en emparaient et le gardaient avec soin. Telle est l'origine de la relique dont il s'agit. Lorsque le célèbre Haïder conquit Cuddapah, il s'empara de ce poil, et le fit porter à Seringapatam, où cette relique resta jusqu'à la prise de cette ville par les Anglais. Depuis cette époque on ne sait ce qu'elle est devenue (Skinner, note; *Asiatic Journal* N. S. II, 328).

CUMES (Italie). Cette ville fut fondée environ 1000 ans avant Jésus-Christ par une colonie grecque venue de l'Ile d'Eubée ou Négrepont sous la conduite de Phérécyde. Tarquin le Superbe y vint mourir l'an 493 avant Jésus-Christ.

Presque abandonnée, lorsque Baia et plus tard, Pouzzoles, bâties dans les environs, furent devenues le rendez-vous de tout ce que Rome renfermait de riches désœuvrés, cette ville fut, à l'époque de la décadence de l'empire et depuis, ravagée successivement par les Goths, les Vandales et les Sarrasins.

Vers 1207, Cumes n'était plus que le repaire des bandits et des pirates dont le royaume de Naples était infecté; des Allemands entre autres, qui s'y étaient fortifiés, exerçaient de tels ravages dans le pays, qu'il fallut que les Napolitains missent une armée sur pied pour les en chasser : une forteresse moderne et tout ce qui restait de Cumes fut rasé, et Pouzzoles s'enrichit de ses débris.

C'était dans les champs Phlégréens, campagne voisine de Cumes, que se trouvait l'antre fameux de la Sibylle de Cumes, sur lequel Dédale, si l'on en croit Virgile, avait élevé un temple magnifique, consacré à Apollon. On montre encore une grotte profonde encombrée par des éboulements successifs, qui communiquait sans doute avec celle qui est située auprès du lac Averne. Tous ces lieux de pèlerinages du paganisme n'offrent plus aujourd'hui que des ruines, intéressantes à parcourir, mais dont on ne distingue plus guère l'usage antique.

CUNAULT (France), en Anjou, dans le département de Maine-et-Loire.

On y visite avec dévotion une église dédiée,

(1) Garcin de Tassy, *Journal Asiatiq.*, août 1831.

au VIIe siècle, à Notre-Dame par Dagobert.

Il y avait un prieuré de bénédictins où l'on conservait le corps de saint Maixent.

CUNFIN (France), en Champagne, dans le département de l'Aube.

On y remarque une petite chapelle fondée en 1075, près de laquelle s'élève un chêne révéré, d'environ 30 pieds de circonférence, et dont la plantation remonte, dit-on, à la fondation de la chapelle.

CUZCO (Pérou), ancienne capitale de l'empire des Incas, était, pour cette raison même, regardée par les anciens Péruviens comme une ville sacrée. Aujourd'hui elle est la seconde ville de la république du Pérou. Elle est située près de la rivière d'Yucai, à 660 kilomètres de Lima.

Cuzco renfermait un temple du Soleil qui s'élevait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le couvent de Saint-Dominique. Ce temple, qu'on peut regarder comme le plus magnifique édifice que les indigènes aient élevé dans l'Amérique du Sud, et l'un des plus riches qui aient jamais existé, mérite que nous en empruntions la traduction à Garcilasso de la Véga, historien du Pérou.

« Ses quatre murailles, dit l'auteur espagnol, étaient toutes lambrissées de plaques d'or; sur le grand autel situé du côté de l'orient, on voyait la figure du Soleil faite de même sur une plaque d'or; son épaisseur était double de celle des lames qui recouvraient les parois. Cette figure, qui était toute d'une pièce, avait le visage rond, environné de rayons et de flammes, de la même manière que nos peintres ont la coutume de le représenter; elle était si grande qu'elle s'étendait presque d'une muraille à l'autre. Dans l'église actuelle on a placé le saint sacrement à la place même occupée jadis par cette idole. Aux deux côtés de l'image du Soleil étaient les corps des Incas décédés, tous rangés par ordre selon leur ancienneté; leurs corps embaumés étaient très-bien conservés; ils étaient assis sur des trônes d'or élevés sur des plaques de même métal, et avaient le visage tourné vers le bas du temple, à l'exception de Huayna-Capac, qui était placé directement vis-à-vis de la figure de cet astre. Le temple avait plusieurs portes toutes couvertes de lames d'or; la principale était du côté du nord. Tout autour des murailles, il y avait une plaque d'or en forme de couronne ou de guirlande; elle avait plus d'une aune de large. Le toit était en bois fort épais, couvert de chaume, parce que les Péruviens ignoraient l'usage des briques et des tuiles.

« A côté du temple, on voyait un cloître à quatre faces, orné d'une guirlande d'or fin d'une aune de large, comme celle qui environnait le temple. Tout autour de ce cloître, il y avait cinq pavillons en carré; leur toit avait la forme pyramidale. Le premier pavillon était consacré à la Lune, femme du Soleil; c'était celui qui était le plus voisin de la grande chapelle du temple; ses portes et son enclos étaient couverts de plaques d'argent; une grande plaque d'argent offrait l'image de la Lune, avec le visage d'une femme. Aux deux côtés de cette idole, on voyait les corps des reines décédées, rangées dans l'ordre de leur ancienneté. Mama-Oello, mère de Huayna-Capac, était la seule qui avait la face tournée vers l'astre de la nuit.

« Venait ensuite le pavillon consacré à Vénus, aux Pleïades et à toutes les étoiles en général; cet édifice et son grand portail étaient couverts de plaques d'argent comme celui de la Lune. Son toit était parsemé d'étoiles de différentes grandeurs afin d'imiter le ciel.

« L'autre pavillon était consacré à l'éclair, au tonnerre et à la foudre; il était tout lambrissé d'or. Le pavillon suivant était dédié à l'arc-en-ciel, dont l'image était tracée sur une des murailles; on l'avait sculpté au naturel sur les plaques d'or qui la recouvraient. Le cinquième et dernier pavillon était destiné au grand sacrificateur et aux autres prêtres qui desservaient le temple, et qui tous devaient être de la famille des Incas. Cet appartement, enrichi d'or du haut en bas comme les autres, leur servait seulement de salle d'audience. Ils y délibéraient sur les sacrifices qu'il fallait faire et sur toutes les autres choses qui concernaient le service du temple.

« Les célèbres vierges du Soleil habitaient un vaste bâtiment très-retiré, et travaillaient à faire des habillements aux Incas et à leur nombreuse famille. Cet immense couvent renfermait ordinairement 1500 vierges.

« Il y avait à Cuzco une magnifique citadelle qui avait une triple muraille d'enceinte, et deux immenses chaussées de cinq cents lieues de long qui aboutissaient à Quito. Des hospices, des temples, des arsenaux s'élevaient sur leur parcours.

« Telle était Cuzco, cette Rome du culte héliaque de l'Amérique du Sud. »

CYR (SAINT-) (France), près de Versailles, dans le département de Seine-et-Oise.

On a dit que ce village s'est formé des cabanes qu'établit la dévotion des peuples autour du tombeau du jeune enfant martyr saint Cyr et de sa mère sainte Julitte, et du pèlerinage qui s'y serait formé : mais nous croyons ce fait dénué de tout fondement.

CYR-AU-MONT-D'OR (SAINT-), en France, dans le Lyonnais, départem. actuel du Rhône.

Ce village est situé au milieu des montagnes connues sous le nom de Mont-d'Or, et dominé par le mont Cindre, sur le sommet duquel existe un ancien ermitage dont les murailles sont tapissées d'*ex-voto*. Il s'y rend durant toute l'année une grande foule de pèlerins.

CZENSTOCHOWA (Pologne), dans le gouvernement de Kielce.

L'église de Czenstochowa renferme une image de la Vierge, peinte, dit-on, par saint Luc, et apportée en Pologne, on ne sait à quelle époque. Elle est peinte sur une table de bois de cyprès, et l'on y retrouve tous les traits indiqués par Nicéphore dans son célèbre portrait de la sainte Vierge, que nous allons reproduire ici, à l'exemple de Gumppenberg.



« Saint Luc, dit Nicéphore (1), peignit de ses propres mains l'image de la mère du Verbe, pendant qu'elle était encore vivante; et la sainte Vierge, en voyant le tableau, répandit sur lui la grâce de sa beauté. »

Il dit ailleurs (2) quelle était cette beauté merveilleuse de la mère de Dieu.

(*Voy.* la traduction que nous avons donnée de ce passage au mot ROME, dans l'article consacré à *Sainte-Marie-Majeure.*)

On ne peut raconter tous les miracles que la foi des peuples produisit à Czenstochowa. Nous n'en citerons qu'un, qui se rapporte à l'une des délivrances de la ville.

Pendant que les Turcs en faisaient le siége par mer, tous les habitants conçurent la pensée d'exposer l'image sainte en public, et de lui adresser cette prière : « Sainte Mère « de Dieu, qui nous avez délivrés tant de « fois, délivrez-nous encore à présent des « ennemis de votre Fils, et submergez leur « flotte au fond des eaux. »

Leur prière fut à peine achevée, qu'une violente tempête s'éleva sur la mer, brisa tous les vaisseaux des Sarrasins, et les dispersa, ce qui sauva la ville d'une catastrophe épouvantable.

Cette image est toujours restée en grande vénération dans la Pologne tout entière, et plus d'un Polonais exilé sur la terre étrangère par les bouleversements politiques qui ont, à tant de reprises différentes, accablé cette malheureuse contrée, a de loin adressé des vœux ardents pour son retour à la madone bien-aimée de Czenstochowa.

Dans l'église Saint-Roch, à Paris, les Polonais ont attaché sur un mur de la chapelle du Calvaire une copie de la véritable Notre-Dame de Czenstochowa de Pologne avec cette légende :

SANCTA MARIA CZENSTOCHOVIENSIS, REGINA POLONIÆ.

(*Voy.* PARIS, art. *Saint-Roch*, et BIALE-BELOTO.)

CZERNIAKOW (Pologne). Pèlerinage célèbre aux reliques de saint Boniface : elles sont conservées tout habillées dans une châsse magnifique qui attire une foule immense de pèlerins de toutes les parties de la Pologne.

D

DAMAN (Hindoustan), petit port à l'embouchure du Dommouy-Genga, appartient aux Portugais avec son territoire.

Les Parsis y ont un temple, célèbre chez tous les adorateurs du feu, et dans lequel on prétend conserver, depuis plus de 1200 ans, le feu sacré qu'ils ont apporté de la Perse.

DAMAS (Syrie).

« De toutes les villes musulmanes, dit le P. de Géramb, Damas est la plus intolérante et la plus fanatique : elle a en horreur tout ce qui vient de l'Europe, les hommes, la religion et jusqu'au vêtement. Avant que les troupes égyptiennes s'en fussent emparées, elle n'eût pas souffert que des chrétiens voyageassent à cheval sur son territoire; ils ne pouvaient avoir d'autres montures que des ânes, et encore devaient-ils en descendre en entrant dans ses murs. Aujourd'hui même, malgré le joug qu'elle est forcée de subir, les esprits violemment exaspérés ne voient qu'avec dépit la protection que le vainqueur accorde à ceux des habitants et des voyageurs qui n'appartiennent point à la religion de Mahomet, et ce serait s'exposer non-seulement aux insultes de la populace, mais à des dangers réels, que de tenter d'y paraître autrement que sous l'habillement turc. Les Pères Lazaristes, le légat apostolique lui-même, sont vêtus à la turque; les Franciscains et les Capucins, dont les établissements datent de plus d'un siècle, sont les seuls qui n'aient point quitté l'habit religieux; le peuple a fini par s'y accoutumer.

« Nous nous trouvions de nouveau sur des montagnes arides, et, par je ne sais quelle fatalité, nos guides, embarrassés, avaient l'air de chercher sans cesse le chemin, et de ne pas savoir où nous étions. La chaleur nous étouffait; ma tête, fatiguée sous le turban, était inondée de sueur. Enveloppé d'un tourbillon de poussière, las de ne voir autour de moi que des rochers, dans mon impatience, je me figurais que nous n'arriverions jamais. Je me croyais tout à fait égaré, lorsque enfin nos hommes parurent reconnaître les lieux. Ils nous engagèrent dans une gorge étroite, en nous assurant que nous n'étions pas fort éloignés de la ville sainte. C'est le nom que les mahométans donnent à Damas, parce qu'elle est le rendez-vous général des pèlerins du nord de l'Asie, qui vont visiter la Mecque. Nous reprenons courage, et en peu d'instants nous parvenons à l'extrémité du défilé.

« Tout à coup s'offre à mes yeux la perspective la plus vaste, la plus belle, la plus délicieuse dont ils aient jamais été frappés. Mon impatience a cessé : je ne suis plus pressé que de contempler et d'admirer; mes regards s'élancent, s'égarent et se perdent dans l'immensité du magnifique paysage qui est devant moi : une plaine dont au midi et à l'est du côté du désert les extrémités se cachent au loin sous l'azur d'un horizon sans bornes; une forêt d'arbres de toute espèce et de toute grandeur, les uns élevant dans les cieux le feuillage sombre et touffu de leurs pyramides, les autres se déployant en larges parasols, des citronniers, des orangers, des abricotiers, étalant de tous côtés l'or de leurs fruits; de hautes vignes mariant leurs rameaux aux troncs, aux branchages qu'elles rencontrent, ou courant dans les intervalles sur des appuis que leur a fournis la main de l'homme,

(1) *Hist. eccles.*, lib. XV, cap. 14
(2) *Ibid.*, lib. II, c. 23.

et se faisant reconnaître à la tendre verdure de leurs feuilles qu'elles y suspendent en guirlandes; çà et là des kiosques, des pavillons, des maisons de campagne; et à l'entour, des jardins, des prairies où paissent les troupeaux de brebis, le gros bétail, les chevaux, les chameaux; entre les sinuosités formées par les lignes irrégulières des bosquets, des jardins, des prairies et des habitations, les sept branches du Barrada promenant leurs ondes, et luttant, si on peut le dire, avec de nombreux ruisseaux, à qui dans son cours procurera le plus d'agrément, de fraîcheur, de fécondité, aux lieux auxquels la nature ou l'industrie humaine les a chargés de porter le tribut de leurs eaux; enfin, au centre de ce ravissant paysage, Damas, montrant glorieusement ses remparts, ses tours, ses créneaux, le croissant de ses mosquées, ses innombrables minarets, et laissant apercevoir sur plusieurs points entre les ombres de la forêt, comme les gradins d'un amphithéâtre, depuis l'humble chaumière jusqu'aux plus majestueux de ses édifices.

« Il était cinq heures du soir quand nous entrâmes dans la ville. Le lendemain de bonne heure, j'allai présenter l'hommage de mon respect aux révérends Pères Franciscains, et je m'empressai de visiter les lieux que la présence de saint Paul avait rendus à jamais célèbres.

« La première maison vers laquelle nous nous dirigeâmes est située près de la porte orientale dans la rue appelée Droite. D'après la tradition, c'est celle dont il est parlé au neuvième chapitre des Actes des apôtres, et qui appartenait à un Juif nommé Jude. Saint Paul, frappé d'aveuglement sur le chemin de Damas, y fut conduit par ses compagnons après sa conversion. Il y était en prières, lorsque le disciple de Jésus-Christ, Ananie, averti par une inspiration divine, alla le trouver, lui imposa les mains et le baptisa. Dans cette maison se trouve une espèce de cellule ou de cabinet fort étroit, où l'on prétend que l'apôtre passa trois jours privé de la vue, et ne prenant aucune nourriture. Ce fut aussi là, dit-on, qu'il eut l'admirable vision dans laquelle il fut ravi jusqu'au troisième ciel.

« La rue Droite (*via Recta*), comme la nomme saint Luc à l'occasion de la maison de saint Jude, subsiste encore dans toute sa longueur; c'est la plus grande de la ville; elle la traverse d'une extrémité à l'autre, d'orient en occident. Ses édifices de chaque côté sont presque autant de boutiques ou de magasins dans lesquels sont établis les plus riches marchandises de l'Europe et des diverses parties de l'Asie, qu'y ont apportées les caravanes de pèlerins. Vêtus presque tous de blanc d'une manière élégante et recherchée, la tête enveloppée d'un volumineux turban que le Damasquin sait mieux draper qu'aucun autre Asiatique, les marchands turcs, assis sur leurs talons sur le devant de leurs magasins, attendent tranquillement que l'acheteur vienne les arracher à leur indolence, en faisant quelque emplette. Rien de plus curieux pour l'œil de l'Européen, qui n'y est point accoutumé, que le contraste de cette longue file de barbes noires avec la blancheur des vêtements sur lesquels elles descendent.

« De la maison de Jude nous nous rendîmes à celle qu'habitait, dans la même rue, à quarante pas plus loin, le disciple Ananie, et où, si l'on en croit la tradition, il fut enterré. Tout près est une fontaine où fut puisée l'eau qui servit au baptême de l'apôtre. Cette maison a été convertie en mosquée; nous ne pûmes en voir que l'extérieur.

« Lorsque nous fûmes sortis hors des murs par la porte orientale, M. Tustet me montra la fenêtre ou l'espèce de créneau par lequel les chrétiens, avertis que les Juifs voulaient tuer saint Paul, et gardaient jour et nuit les portes, afin qu'il ne pût échapper, le descendirent le long de la muraille dans une corbeille.

« Sur une des pierres de cette muraille je remarquai, avec une extrême surprise, une grande fleur de lis en relief. Je suppose qu'elle date des croisades; personne n'a pu à ce sujet me donner des renseignements précis.

« La grotte où se réfugia le saint apôtre délivré de ses ennemis est près du cimetière des chrétiens, à peu de distance de la ville; elle est si étroite que l'on a de la peine à y pénétrer. L'endroit où saint Paul fut soudainement environné d'une lumière du ciel, et où, tombant à terre, il entendit une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » est à trois lieues de Damas.

« Cette ville est une des plus anciennes du monde. On s'accorde assez généralement à croire qu'elle fut bâtie par Hus, fils d'Aram, et petit-fils de Sem; l'historien Josèphe le dit d'une manière expresse. Hus l'appela Aram, du nom de son père ; elle prit dans la suite celui de *Damascus*, esclave d'Abraham et intendant de sa maison, qui l'avait agrandie et embellie.

« Le mot *Damascus*, en hébreu *Dammesack*, selon les interprètes, signifie sac de sang. Quelques savants, s'attachant exclusivement à cette étymologie, ont prétendu l'expliquer par une ancienne tradition qui porte que ce fut près de ces lieux où Damas fut fondée, que Caïn tua son frère Abel; mais rien n'est moins prouvé que le fait sur lequel elle repose.

« Damas fut la capitale de la Syrie et de la Phénicie jusqu'à l'époque où Séleucus Nicanor, ayant fait bâtir Antioche, y transporta le siége de ses Etats, c'est-à-dire jusqu'à l'an 301 avant Jésus-Christ. Elle n'avait cessé d'être tributaire des Juifs qu'après la mort de Salomon. Prise et ruinée plusieurs fois par les rois d'Assyrie, elle s'était relevée et était devenue puissante, lorsqu'à la suite des triomphes remportés sur Darius, l'armée d'Alexandre en fit la conquête. Lors de la guerre des Romains avec Tigrane, Pompée envoya contre elle deux de ses lieutenants, qui s'en rendirent maîtres ; elle fut réunie à

l'empire. En l'an 636 de Jésus-Christ, elle fut envahie par les musulmans, commandés par Omar. Les califes en demeurèrent paisibles possesseurs jusqu'au temps des croisades. Attaquée par les chrétiens en 1148, elle soutint plusieurs assauts, et finit par triompher de leurs efforts, par suite de la discorde qui se mit entre les chefs, ou, comme d'autres le prétendent, par l'effet d'une trahison. En 1306, Tamerlan l'enleva aux Sarrasins, la désola et en fit un cimetière. Le sultan Sélim s'en empara en 1517, et la laissa à ses successeurs. Ibrahim-Pacha, fils du vice-roi d'Egypte, vient de la reprendre en juillet 1832.

« Cette ville était autrefois entourée de triples murailles et défendue par des tours rondes ou carrées; il n'en reste que des ruines. Les murs nouveaux qu'on a élevés sur les fondations des anciens sont beaucoup moins solides ; ils se ressentent déjà des ravages du temps. Leur enceinte forme un carré long, dont le circuit est d'une lieue et demie. Les portes sont au nombre de dix-huit : la plus ancienne est celle de Saint-Paul, Bab-Boulos, par laquelle je suis entré.

« L'ancienne Damas, d'après les livres saints, était arrosée par deux rivières principales, l'Albana et le Pharphar (*fluvii Damasci*). Quelques-uns croient que l'Albana est l'Oronte; d'autres, que c'est le Chrysorroas des Grecs, et le Barrada des musulmans. Des savants non moins estimables pensent devoir appliquer la dernière de ces dénominations au Pharphar. Peut-être ne serait-il pas déraisonnable de conjecturer que le Pharphar et l'Albana ne sont que deux branches d'un même fleuve. Quoi qu'il en soit de ces opinions, sur la vérité desquelles il ne m'appartient pas de prononcer, je vous dirai que c'est surtout au Barrada que Damas doit la beauté et la fertilité de sa plaine; sa source est au mont Liban. Il se divise en sept branches aujourd'hui : ce sont autant de rivières qui arrosent les jardins du dehors, pénètrent par plusieurs canaux dans ceux de l'intérieur, fournissent de l'eau aux bains, qui sont en grand nombre, aux fontaines publiques, aux bassins, au château fort, se réunissent ensuite à peu de distance de Damas, coulent en un seul fleuve pendant quelques lieues et vont se perdre dans un grand lac que les Arabes appellent Behairat-el-Mardi, la mer du Pré.

« Les rues de la ville, à l'exception de celles qui avoisinent le sérail, sont en général extrêmement étroites et d'autant plus sales que, pour la plupart, elles sont mal pavées, ou même ne le sont pas du tout ; celle où habitent les Franciscains était tout à fait impraticable. Les bons Pères la firent paver, à leurs frais, de fort belles pierres carrées. Le pacha, en ayant été averti, eut la générosité, remarquable chez un Turc, de ne pas ordonner que l'ouvrage fût détruit ; il se contenta de condamner le couvent à une amende de quarante bourses en expiation de ce méfait.

« Les maisons, construites en bois ou en briques, et crépies avec de la boue employée comme mortier, sont, ainsi que celles de toute la Turquie, sans fenêtres au dehors. La porte, assez semblable au guichet d'une prison, est si basse, qu'il faut se courber péniblement pour y entrer. Tout à l'extérieur n'annonce que pauvreté et misère ; mais à peine a-t-on franchi le seuil qu'on se trouve comme par enchantement transporté dans un monde nouveau. A la suite d'un petit corridor fort sombre, on a tout à coup devant soi une magnifique cour pavée de marbre blanc, ornée d'un bassin également de marbre, que couronne une bordure de jasmins d'Arabie, d'orangers, de citronniers, de grenadiers et de fleurs odorantes. Du milieu du bassin s'élève un jet d'eau limpide, qui, retombant en gerbe, entretient une agréable fraîcheur. Sur les côtés sont les chambres et les salons destinés à recevoir les personnes du dehors. Les sculptures, les dorures, les glaces, les meubles somptueux, les porcelaines rares, les pendules des formes les plus belles, les coussins, les tapis d'étoffes recherchées, en un mot, tout ce que le progrès des arts peut fournir au luxe de plus élégant et de plus riche s'y trouve réuni avec autant de profusion que de goût.

« A la suite de ces brillants appartements, dans plusieurs maisons viennent les jardins abondants en légumes, en fruits, surtout en prunes, en abricots et en raisins délicieux. Le meilleur raisin, m'a-t-on assuré, est celui qui provient de Dakaïa; et voici la raison que les Turcs donnent très-sérieusement de son excellence. — « Mahomet, disent-ils, jouait un jour aux échecs avec le bon Dieu ; il eut soif, et pour se rafraîchir il demanda des raisins. Au moment où il en prenait une grappe, quelques grains échappèrent de ses doigts, et comme il se trouvait précisément au-dessus du village de Dakaïa, ils y tombèrent sur un sol que le ciel semblait avoir préparé tout exprès. Les graines, dégagées de leur enveloppe, germèrent et avec le temps donnèrent le bois merveilleux auquel est dû le plus exquis des raisins de Damas... »

« De tous les édifices, les plus dignes d'attention, soit par leur nombre, soit par leur genre de construction, ce sont les mosquées. On en compte au moins deux cents, dont quelques-unes sont fort belles, mais malheur au profane qui oserait en approcher ! malheur encore plus grand s'il osait y entrer ! il expierait par la mort le crime de l'avoir souillée. Qui n'est pas musulman ne doit les regarder que de loin. La plus remarquable est la mosquée qui portait le nom de saint Jean-Baptiste, lorsqu'elle était une église chrétienne. A en croire les Damasquins, on y conserverait encore dans un plat d'or la tête du saint précurseur, qui, disent-ils, y est enterré; cette tête, selon eux, se trouve aujourd'hui cachée dans une grotte intérieure, et si on ne la montre à personne, ce n'est que par un profond sentiment de respect.

« Jusqu'au commencement de ce siècle on ne connaissait que l'extérieur de cette mos-

quée; ce qu'on en savait d'après le récit des voyageurs, c'est qu'elle était d'architecture corinthienne, surmontée de plusieurs dômes, dont le principal se nommait dôme d'Aliat, et qu'à l'entrée était une vaste cour autour de laquelle régnait un portique. Quelques-uns prétendaient avoir été assez hardis pour l'observer du dehors les jours où les grandes portes étaient ouvertes, et disaient y avoir aperçu plusieurs des colonnes sur lesquelles porte la voûte, et de nombreux ornements dorés. En 1808, l'Espagnol Bodia y Leblich, depuis si célèbre sous le nom d'Ali-Bey, homme profondément versé dans la langue arabe et dans la connaissance des usages musulmans, partit pour l'Orient, chargé par Charles IV d'une mission secrète, et vint à bout de se faire passer pour un descendant des princes Abassides. A l'aide de ce mensonge, il écarta tout soupçon, et fut accueilli partout avec une distinction marquée. Il visita les temples mahométans, étudia en détail les points les moins connus du culte religieux, et revint en Europe publier son voyage. Il avait vu la grande mosquée de Damas. Selon lui, elle est divisée en trois parties, ou, comme l'on dit aujourd'hui, en trois nefs de quatre cents pieds de long, dont les arceaux portent sur quarante-quatre colonnes à chaque rang; au centre, l'édifice est surmonté d'une immense coupole soutenue par quatre énormes piliers; au fond, sont deux petites tribunes basses avec de grands Corans pour les lecteurs, et au-dessus un chœur pour les chantres; le sol est décoré des plus beaux tapis. A gauche de la nef du centre est une maisonnette en bois, avec des moutures et des ornements en or, et des peintures arabesques; c'est là qu'est le tombeau de Jean-Baptiste.

« La population de la ville est d'environ cent quarante mille habitants, parmi lesquels on compte quinze mille catholiques ou maronites, cinq à six mille Grecs schismatiques, et deux mille juifs qui ont trois synagogues (1). »

C'est à Damas que se rassemblent les pèlerins du nord de l'Asie, qui se rendent à la Mecque; voilà pourquoi les Damasquins prétendent que leur ville est aussi une ville sainte, puisqu'elle est la porte de la Kaaba. Chaque année le nombre des hadji ou pèlerins s'élève à trente et même à cinquante mille. A la fin du Ramazan, au moment où ils se trouvent réunis à Damas en plus grand nombre, cette ville ressemble à un immense champ de foire, rempli d'étrangers venus de la Turquie et de la Perse; les chevaux, les chameaux, les mulets et les marchandises encombrent toutes les rues de la ville et les environs. Après quelques jours de préparatifs les caravanes se mettent confusément en marche par la frontière du désert et accomplissent leur pieux trajet dans l'espace de quarante jours. On arrive à la Mecque pour la fête du Baïram. *Voy.* Mecque. Ce pèlerinage fait de Damas une ville opulente et commerçante célèbre dans tout l'Orient.

(1) Le P. Marie-Joseph de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, etc., tome II, pag. 429 et suiv.

DAMBOULOU (Inde), village de l'île de Ceylan, à quelques milles de la ville de Trinkomali, qu'on pourrait surnommer le *Malte de l'Inde*.

Ce village est situé dans le voisinage du lac de Kaudeleï (Candely), si remarquable par la construction monumentale d'immenses travaux hydrauliques.

Damboulou est renommé par ses vastes temples bouddhiques, taillés dans le roc, et qui attirent des environs une nombreuse affluence de dévots visiteurs (*Abrégé de Géographie d'Adrien Balbi*).

DAMEMARIE-LES-LYS (France), village de la ci-devant province de l'Ile-de-France, aujourd'hui de l'arrondissement et du canton de Melun, département de Seine-et-Marne.

C'est à quelque distance de ce village qu'était l'ancienne abbaye des Lys, fondée par la reine Blanche, l'an 1240, et occupée par des religieuses de l'ordre de Citeaux. Elle a été détruite en partie. On voit encore les ruines de l'abbaye.

DAOULAS (France), bourg de l'ancienne Bretagne, aujourd'hui du département du Finistère, arrondissement de Brest, situé à environ deux lieues et demie de Landerneau. Il y avait dans ce bourg une abbaye qui avait été fondée au VI[e] siècle. Au XII[e] siècle, on fit de grandes réparations à l'église qui tombait en ruine; elle fut presque entièrement réédifiée au XV[e]. On ne voit de l'édifice primitif que la façade donnant sur une petite cour à l'occident de l'Eglise. Le portail de cette façade d'architecture romane est composé de trois arcades à plein cintre, à voussoirs étroits et serrés. Au-dessous sont trois longues fenêtres, dont celle du milieu est percée entre deux contre-forts.

L'enceinte du cloître, qui forme un carré long, est composé d'arcades à plein cintre, supportées par de petites colonnettes simples ou doubles, surmontées de chapiteaux variés, décorés d'ornements fort bien exécutés. Ce cloître avait été élevé, en 1174, aux frais du vicomte Guyomarc'h. L'abbaye de Daoulas était un lieu de dévotion très-fréquenté dans le pays (*France Monumentale*).

DAPHNI (Grèce), lieu de dévotion antique, consacré jadis à Apollon : il est devenu dans les temps plus récents un monastère de moines grecs de Saint-Basile, puis un couvent de moines latins de Saint-Benoît, puis de nouveau une maison de moines grecs. De tant de souvenirs religieux il reste à peine aujourd'hui une église abandonnée.

DARNETAL (France), petite ville de l'ancienne province de Normandie, aujourd'hui du département de la Seine-Inférieure; elle fait partie de l'arrondissement de Rouen dont elle n'est séparée que par une distance d'une demi-lieue.

Darnetal possède une vaste église gothique remarquable par la délicatesse de son architecture. A l'extrémité opposée est une autre église moderne, mais la tour qui en est déta-

chée et comme isolée, est d'un gothique fort ancien; elle est couronnée par une galerie ou plate-forme si élevée, qu'on l'aperçoit de toute la vallée, même de Rouen. Cette église, visitée autrefois par de nombreux pèlerins, attire aujourd'hui les fervents amis de l'art gothique.

DAUMONT (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise, diocèse de Paris.

Ce village est fort ancien; il est situé sur les limites de la forêt de Montmorency, à quatre lieues et demie de Paris. Son église, sous l'invocation de la sainte Vierge, date des premières années du XIIe siècle. Dans son état actuel, une partie de l'édifice semble appartenir aux XIIe et XIIIe siècles. La porte du nord et les vitraux de la nef sont du XVIe; sur le grand portail est une représentation assez grossière de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. On voit dans cette église, qui est encore très-fréquentée, plusieurs tombes fort anciennes.

DAVAYAT (France), petit village de l'ancienne Auvergne, aujourd'hui du département du Puy-de-Dôme, arrondissement de Riom. Il est situé à un peu plus d'une lieue sud-est de Combronde.

On y voit le plus beau menhir que possède le département; il est à l'entrée du village. C'est une belle pierre de granit qui s'élève à plus de douze pieds hors de terre; son diamètre est de plus de trois pieds et demi. Il paraît que la portion enterrée est de plus de deux pieds; elle se trouve empâtée dans la maçonnerie d'une petite écurie (*France monumentale*).

DEHLI (Hindoustan).

« Le prince des cheiks Nizâm-uddin Awlia, fils d'Ahmed, fils de Daniel, naquit à Gazna en 630 (1232-33). Lorsqu'il fut arrivé à l'âge de raison, il se rendit à Badaoun, province de Dehli, et là il se livra avec le plus grand succès aux sciences extérieures. Comme dans l'argumentation il triomphait presque toujours de ses condisciples, on le surnomma vainqueur de l'assemblée. A vingt ans il alla à Ajodhan (ville du Moultan), où il eut le bonheur d'être disciple de Férid-uddin Chakar-ganj, qui lui communiqua la science intérieure. L'ayant ensuite quitté, il se rendit à Dehli pour la conduite spirituelle des hommes. Une foule de gens dévoués à la recherche des vérités religieuses trouvèrent en effet un grand secours auprès de lui. On peut citer entre autres, les cheiks Wajhuddin à Chandéri, (ville de Malwa), Nacir-uddin Chiragui Dehli, Ala-ulhak et Raji Siraj dans le Bengale, Yacoub et Kamal à Malwa, Haçam-uddin en Guzarate, le cheik Burhan-uddin et le Khadja Haçan dans le Decan, l'émir Khosrau à Dehli, les respectables Mougith à Oujjein, et Giath à Dahar (ancienne ville de Malwa qui a été la capitale de cette province), etc. Ses descendants et ses héritiers spirituels continuèrent, jusqu'au temps d'Aureng-zeb, à diriger dans la voie de Dieu leurs coreligionnaires; mais depuis cette époque on ne sait rien sur cette lignée

« L'historien Firichta donne à la naissance de Nizâm-uddin une date différente de celle que je viens d'indiquer. Selon lui, le père de ce contemplatif vint de Gazna dans l'Hindoustan, et résida dans la ville de Badaoun où naquit notre saint au mois de Safar, 634 de l'hégire (octobre 1236). Il avait à peine cinq ans lorsque son père, homme extrêmement recommandable, prit la route de l'éternité. Sa mère eut le plus grand soin de lui et le conduisit à Dehli, quand il eut atteint l'âge de discrétion. Ce fut en cette ville qu'il apprit ce qu'on enseigne ordinairement aux enfants.

« Nizâm-uddin fut admis dans le paradis un mercredi 18 rabi 1er 725 (4 mars 1325), et fut enseveli à peu de distance de Dehli, où l'on voit encore son tombeau près de celui du Khadja Coutb-uddin. Cet ami de Dieu est, par sa grande piété, un des saints les plus éminents de l'Hindoustan. La chaîne de son initiation religieuse aboutit, en remontant, au cheik Abd-ulcadir Jilani. »

Voici ce que dit ailleurs M. Garcin de Tassy sur cet illustre tombeau :

« Le tombeau de Nizâm-uddin-Auliya est un lieu de pèlerinage près de Dehli. Beaucoup de musulmans et d'Hindous, surtout des thags, y vont faire des oblations.

« Auliya est un saint musulman très-célèbre. Les voleurs et les assassins indiens, nommés thags, forment une sorte de corporation religieuse sous son patronage; car ils prétendent qu'il s'était livré autrefois à ce genre de vie. Cette singulière idée tient probablement à ce qu'on lui attribue des prodigalités excessives beaucoup au-dessus de ses moyens, prodigalités miraculeuses qui lui ont valu le surnom de Larrizar-bakhsch (qui prodigue l'or). Les thags qui, comme les klephtes grecs, ont des chants particuliers, se composent d'Hindous et de musulmans. Ceux qui sont Hindous sont de plus dévots à Kali ou à Bhavâni, que leurs confrères musulmans confondent avec Fatime, fille de Mahomet, malgré la douceur bien connue du caractère de cette dernière. » (Garcin de Tassy.)

DÉLIVRANDE (la) en France, ou Notre-Dame de la Délivrande, lieu de dévotion célèbre de la Normandie, où l'on voit souvent un grand concours de pèlerins. *Voy.* l'article que nous avons consacré à ce saint pèlerinage au mot CAEN.

DÉLOS (Cyclades). Cette île était consacrée à Apollon et à Diane, qui tous deux y avaient reçu la naissance. Suivant la mythologie grecque, Neptune la fit sortir des eaux pour que Latone, poursuivie sur terre et sur mer par la colère jalouse de Junon, pût s'arrêter au moins pour mettre au monde les enfants qu'elle portait dans son sein.

La ville de Délos était bâtie sur la côte occidentale.

Darius et Xerxès avaient respecté l'île de Délos pendant les guerres médiques, mais

les généraux de Mithridate, moins scrupuleux, la ravagèrent entièrement.

Toute l'antiquité grecque avait le plus grand respect pour cette île sacrée : on n'y enterrait jamais les morts ; on les transportait dans l'île de Rhénéa qui en était voisine.

Tous les cinq ans Athènes envoyait aux temples de Délos une théorie ou procession religieuse.

Cette île s'appelle aujourd'hui *Sdilo* ou *Dili* : elle est au nord de Naxos.

On y découvrit plusieurs débris de son ancien culte. Le mont Cynthios, qui peut avoir une cinquantaine de mètres de hauteur, avait donné à Apollon le surnom d'Apollon Cynthien.

DELPHES (Grèce), ville très-célèbre de la Phocide, où s'élevait un temple d'Apollon.

« La ville se présentait en amphithéâtre sur le penchant de la montagne (1). Nous distinguions déjà le temple d'Apollon et cette prodigieuse quantité de statues qui sont semées sur différents plans, à travers les édifices qui embellissent la ville. L'or dont la plupart sont couvertes, frappé des rayons naissants du soleil, brillait d'un éclat qui se répandait au loin (2). En même temps on voyait s'avancer lentement dans la plaine et sur les collines des processions composées de jeunes garçons et de jeunes filles qui semblaient se disputer le prix de la magnificence et de la beauté. Du haut des montagnes, des rivages de la mer, un peuple immense s'empressait d'arriver à Delphes, et la sérénité du jour, jointe à la douceur de l'air qu'on respire en ce climat, prêtait de nouveaux charmes aux impressions que nos sens recevaient de toutes parts.

« Le Parnasse est une chaîne de montagnes qui se prolonge vers le nord, et qui, dans sa partie méridionale, se termine en deux pointes, au-dessous desquelles on trouve la ville de Delphes, qui n'a que seize stades de circuit (envion 3024 mètres). Elle n'est point defendue par des murailles, mais par des précipices qui l'environnent de trois côtés (3). On l'a mise sous la protection d'Apollon ; et l'on associe au culte de ce Dieu celui de quelques autres divinités qu'on appelle les assistants de son trône. Ce sont Latone, Diane, et Minerve la Prévoyante. Leurs temples sont à l'entrée de la ville.

« Nous nous arrêtâmes un moment dans celui de Minerve : nous vîmes au dedans un bouclier d'or envoyé par Crésus, roi de Lydie ; au dehors une grande statue de bronze, consacrée par les Marseillais des Gaules, en mémoire des avantages qu'ils avaient remportés sur les Carthaginois (4). Après avoir passé près du gymnase, nous nous trouvâmes sur les bords de la fontaine de Castalie, dont les eaux saintes servent à purifier et les ministres des autels et ceux

(1) Strab., lib. IX, page 418.
(2) Justin., lib. XXIV, cap. 7.
(3) Strab., lib. IX, page 418. — Justin, lib. XXIV cap. 6.
(4) Pausan., lib. X, cap. 9, page 817.

qui viennent consulter l'oracle (1). De là nous montâmes au temple d'Apollon qui est situé dans la partie supérieure de la ville (2). Il est entouré d'une enceinte vaste et rempli d'offrandes précieuses faites à la divinité.

« Les peuples et les rois qui reçoivent des réponses favorables, ceux qui remportent des victoires, ceux qui sont délivrés des malheurs qui les menaçaient, se croient obligés d'élever dans ces lieux des monuments de reconnaissance. Les particuliers couronnés dans les jeux publics de la Grèce, ceux qui sont utiles à leur patrie par des services, ou qui l'illustrent par leurs talents, obtiennent dans cette même enceinte des monuments de gloire (3). »

On y voyait aussi la roche sur laquelle une ancienne sibylle, nommée Hérophile prononçait, dit-on, ses oracles.

Toutes les richesses renfermées dans le temple de Delphes par la piété des Grecs et des etrangers, vers le IIIe siècle avant Jésus-Christ, se montaient à plus de cinquante-quatre millions de francs.

Aujourd'hui l'esprit de Delphes a bien changé ; les tempêtes sociales, qui ont bouleversé toute la face de la Grèce, ont fait perdre aux lieux illustres de cette contrée une partie de leur poésie, mais les souvenirs n'ont point disparu avec la physionomie extérieure du sol. Voici ce que dit à ce sujet M. Buchon dans son ouvrage sur la Grèce (4) :

La route du monastère de Saint-Luc à Delphes tourne le long des flancs du Kirphis ou Xero-Vouni, dans ses embranchements avec le Parnasse ou Liakoma. Une demi-heure après avoir monte, se rencontre une petite chapelle située, de la manière la plus delicieuse, tout auprès d'une fontaine d'eau vive ombragée de vastes platanes. Il y avait probablement là autrefois une station religieuse pour les pèlerins qui se rendaient à Delphes, car ce chemin semble suivre la route antique. Une fois qu'on a tourné ces ravins de la chaîne du Kirphis, on aperçoit l'entrée de la gorge profonde qui dominait la vieille Delphes. Tout à l'entrée de cette gorge, bien haut dans les montagnes, sur les dernières limites du terrain cultivable et au pied de ces cônes de neige qui donnent une physionomie imposante au front sourcilleux du Liakoura, apparaît, comme une vigie attentive, le bourg d'Atrachora. Quelques noires forêts de pins semblent posées auprès du rivage de cette sorte de glacier comme une digue destinée à arrêter l'invasion des neiges ; et l'autre extrémité de cette gorge, bien haut aussi au pied de rochers, aux couleurs chaudes de porphyre, est le village de Castri, bâti sur les ruines de la célèbre Delphes.

(1) Euripid., in *Ion.*, v. 94. — Heliod. *Æthiop.*, lib. II, page 107.
(2) Pausan., lib. X, cap. 9, page 818.
(3) Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, chap. XXII. — Nous engageons le lecteur à recourir à cet ouvrage pour y trouver la liste de tous les *ex-voto* de ce temple fameux.
(4) Buchon, *La Grèce continentale et la Morée*, ch. XII.



Il faut encore deux heures d'une bonne marche de cheval d'Agoïate pour tourner toutes les collines et les remonter jusqu'à Castri, que l'on conserve presque toujours en vue; mais à mesure qu'on s'en approche, la vue devient à chaque pas plus belle. Dans les parties inférieures des collines, on traverse de courtes vallées bien plantées et bien arrosées, en suivant de l'œil la fraîche vallée du Plistus.

Dès qu'on est parvenu sur le haut des collines, on aperçoit la baie de Salona, le golfe de Corinthe, et, dans le lointain, les montagnes du Péloponèse. En se rapprochant un peu plus, la mer se dérobe derrière les cimes du Kirphis, et on se trouve dans une enceinte de hautes montagnes et comme isolé du reste du monde. Ce devait être un beau spectacle que d'apercevoir de là, aux jours solennels, les processions antiques se déployer à la fois des deux côtés opposés, en arrivant par mer à Crissa, et par terre du côté d'Arachora.

Dès les premiers pas sur ce sol sacré, on passe à travers des tombeaux. Les uns avaient été érigés sur cette partie de la route, comme un chrétien des anciens jours eût fait ériger le sien près de Jérusalem ou de la vallée de Josaphat; les autres ont été entraînés dans la chute des rochers supérieurs, dont les énormes fragments gisent dispersés à l'entour; et parmi ces rochers l'antiquaire exact peut rechercher la place de la pierre qu'on donna à dévorer à Saturne, et que les anciens montraient au-dessus du tombeau de Néoptolème. Un peu plus haut, en se rapprochant toujours, est un immense tombeau relevé sur sa hauteur et tout ouvert, comme si le mort qu'il contenait venait d'en sortir en le brisant. L'intérieur représente comme une porte entourée de gros clous. Il n'a pas fallu moins qu'un des violents tremblements de terre si fréquents ici pour arracher et précipiter d'aussi énormes fragments de rochers que ceux dans lesquels étaient déposés ces tombeaux. C'est un tremblement de terre de ce genre qui épouvanta le Brennus gaulois, notre ancêtre, et ses plus fiers soldats, au moment où, l'an 279 avant Jésus-Christ, ils s'avancèrent par les Thermopyles pour piller les trésors du temple de Delphes. Les tombeaux vont toujours se continuant sans interruption jusqu'au monastère de Saint-Elie; mais tous ont été ouverts; de tous on a arraché les ossements qui devaient y reposer en paix. La soif de l'or chez les uns, et pour les autres, le désir de posséder quelques objets antiques, une bague, des boucles d'oreilles, un bracelet, ont amené la violation de tous les tombeaux antiques, et continueront à amener la violation des tombeaux qui restent à fouiller. En vain a-t-on construit des monuments aussi nobles que le tombeau des Atrides à Mycènes, aussi imposants que les pyramides d'Egypte, pour recueillir les cendres de sa famille; en vain a-t-on creusé les rochers les plus âpres et les flancs les plus inabordables des torrents, détourné même les fleuves pour s'y creuser un asile inviolable, tout a été fouillé; la poussière des générations antiques a été jetée aux vents par les générations qui les ont suivies, et celles-ci éprouveront à leur tour le même sort de la part de leurs descendants.

A quelques pas au delà du monastère de Saint-Elie coule une petite rivière qui a une bien noble source : elle sort de la fontaine de Castalie, placée un peu au-dessus, à droite de la route. Un torrent descend du Parnasse par une fissure entre deux pics escarpés, le pic Nauplia et celui d'Hyampeia, d'où fut, dit-on, précipité le fabuliste Esope par les habitants de Delphes. Parvenu à l'extrémité de cette fissure étroite, le torrent est recueilli dans un court passage voûté et s'écoule dans un bassin carré, creusé par la nature même dans le rocher, mais agrandi un peu de main d'homme. Ce bassin, qui a environ trente pieds de longueur sur dix de largeur, renferme la célèbre fontaine de Castalie, dans laquelle se baignait la pythie avant de rendre ses oracles. Elle est couverte aujourd'hui du plus beau et du meilleur des cressons, dont je ne manquai pas de me faire faire une salade en l'honneur d'Apollon et de la pythie. Au-dessous de la fontaine de Castalie, sur le flanc d'un rocher d'une hauteur perpendiculaire de plus de cent pieds, sont creusées trois niches; celle du milieu, qui est la plus grande, renfermait probablement une statue d'Apollon, et les deux autres les statues du dieu Pan et de la nymphe Castalie. Une quatrième niche placée à droite est fermée par une petite enceinte de murs et transformée en une chapelle dédiée à saint Jean, qui aura sans doute succédé à l'Heroüm consacré à Antinoüs. La religion chrétienne a par toute la Grèce établi des autels sur les lieux mêmes sanctifiés par le respect antique; et le sentiment religieux du nouveau culte s'est trouvé fortifié du respect religieux longtemps porté au culte ancien. Assis sur un rocher, au murmure de ce torrent, au bord de la fontaine de Castalie, que deux rochers formidables resserrent d'un côté, tandis que l'autre s'ouvre sur une vallée profonde, véritable solitude fermée de tous côtés par des montagnes fort bien coupées, je pouvais concevoir sans peine l'impression de respect religieux qui devait saisir l'imagination des visiteurs et les disposer à recevoir avec plus d'autorité les décisions de l'oracle.

A quelques pas au-dessous de la fontaine de Castalie commence le village de Castri, qui pourrait bien avoir pris ce nom d'un château franc placé dans ce lieu pour défendre le passage. Il couvre l'emplacement du temple d'Apollon et de plusieurs autres temples. Un peu au-dessus, on aperçoit les degrés de marbre du stade, les restes de théâtres, du gymnase, et les ruines de plusieurs monuments. De là on avait en vue Crissa et le golfe de Corinthe : c'était la partie sacrée et monumentale de Delphes. La partie profane et habitée était à mi-côte, et l'emplacement consacré aux jeux et aux luttes était plus bas, vers la plaine et près de Crissa et de la mer. Tous les terrains,

depuis le bas du ravin où coule le Plistus jusqu'en haut de la colline sur laquelle étaient construits les temples et les monuments publics, sont encore soutenus par des terrasses de construction antique, étagées avec soin et qui servent de terrassement aux excellentes vignes de Castri ; car le coteau de Delphes n'est plus renommé que par son vin chaud et léger à la fois.

A cette industrie légitime les habitants actuels de l'antique Delphes en joignent une autre beaucoup moins régulière, celle des fausses antiquités. Tout voyageur ou *milord*, ainsi qu'on appelle ici tout étranger qui court pour le plaisir de courir, est sûr de trouver tout ce qu'il demande. Veut-il de vieux bronzes, de vieilles médailles, de vieilles lampes, de vieilles bagues, de vieilles pierres gravées, on lui fournit tout cela, fraîchement confectionné à Athènes, à Syra ou à Corfou, à l'aide de vieux modèles pour les uns et de pâte factice pour les autres, et déposé quelque temps dans de bonne terre à fumier pour mieux imiter la rouille ou la couleur antique ; on les découvrira même devant vous si vous y tenez, et les objets d'art ainsi découverts iront ensuite en Allemagne, en France et en Angleterre enrichir les musées de province et les cabinets des amateurs départementaux, et donneront matière aux plus savantes dissertations des académies locales. On voit cependant quelquefois à Delphes de véritables antiquités, bien que, pour ma part, je n'aie trouvé à acheter que des deniers tournois des Villehardouin et princesses d'Achaïe, et des La Roche, ducs d'Athènes ; mais ce qu'on y voit surtout et partout, c'est la trace des monuments antiques. On ne creuse pas une fois la terre pour jeter les fondations d'une nouvelle cabane à Castri, qu'on ne rencontre quelque pan de muraille hellénique, quelques débris de colonnes ou même quelques fragments de bas-reliefs ; à quelques pas de là des excavations récentes ont fait retrouver les murailles d'un temple, et un peu plus haut on vient tout récemment de mettre à nu un long pan de muraille composé de grandes pierres polygonales taillées avec soin, et sur lequel sont transcrites de longues séries d'inscriptions de différents âges, en assez grande abondance pour remplir un volume, sans même les réflexions et explications des commentateurs allemands et hollandais.

Le gouvernement grec avait eu une bonne pensée, c'était de réserver pour les fouilles les terrains sur lesquels sont placées les cabanes du village de Castri, et de donner en dédommagement aux habitants des terrains dans la vallée inférieure pour y construire leurs maisons ; mais malheureusement les projets restent là, trop souvent, à l'état de pensée. On avait bien interdit les constructions nouvelles, avec promesse d'indemnité ; mais comme l'indemnité n'arrivait pas et qu'en attendant on ne s'en mariait pas moins, on n'en avait pas moins des enfants, et que les enfants n'en grandissaient pas moins et qu'ils réclamaient de nouvelles maisons pour s'établir, on prit le parti de sauter à pieds joints par-dessus les prohibitions gouvernementales ; mais, pour n'avoir pas à recommencer, on bâtit cette fois de bonnes maisons de pierres à l'aide des ruines qu'on avait sous la main : de sorte que si plus tard le gouvernement veut revenir sur son projet d'indemnité, il lui faudra payer dix fois plus les maisons de pierres qu'il n'eût payé pour des calyvia de chaume ou de bois. C'est ainsi qu'en ajournant à perpétuité les meilleures résolutions et en ne se décidant pas à prendre un parti rapide et tranché, on perd de nombreuses occasions de bien faire. Les nouvelles constructions faites à Delphes prouvent le fâcheux résultat que cela peut avoir sur les choses ; les conséquences en ce qui concerne les hommes ne sont pas moins fâcheuses quelquefois. On m'a raconté, pendant que j'étais à Delphes, un fait qui servira d'exemple. Le roi Othon, encore mineur, était venu faire une course de ce côté de la Grèce avec le régent bavarois, M. d'Armansperg. Le tumulte de la guerre avait cessé à peine, et les habitants des montagnes, longtemps habitués à la vie klephtique, qui offrait sous les Turcs la gloire d'une indépendance nationale, n'avaient pu tout à coup accepter la discipline régulière des sociétés occidentales. Les brigandages par terre avaient succédé aux pirateries des côtes, disparues devant la ferme volonté des amiraux européens, et aucune route n'était plus en sûreté. Tantôt par peur et tantôt par sympathie, les villageois fournissaient des vivres et des munitions à ces ennemis de la société nouvelle, de telle sorte qu'il était devenu bien difficile de les atteindre. Le gouvernement eut alors recours à un moyen qui eut les plus heureux résultats. Il offrit une prime de mille et deux mille francs à celui qui lui apporterait la tête des bandits signalés comme ennemis publics, en même temps qu'il promit à ceux qui se rendraient, dans un temps donné, des moyens réguliers et honnêtes d'employer leur activité. Beaucoup firent leur soumission et sont devenus des hommes fort utiles.

Terminons notre article par quelques fragments d'un ouvrage sur la Grèce, du docte Pouqueville (1).

L'Attique opprimée, disait-on, par ses rois, le fut bien davantage par ses archontes et par ses magistrats populaires, parce que toute espèce de démocratie est essentiellement despotique. Le pays, déjà trop divisé sous le gouvernement royal, fut encore subdivisé par la nouvelle administration ; de manière que le corps social touchait à sa dissolution complète, sans l'influence du conseil amphictyonique, qui sut s'emparer à propos de l'oracle d'Apollon.

L'amphictyonie, fondée pour prévenir les invasions des barbares dans les parties septentrionales de la Hellade, se trouva beau-

(1) Dans la collection de l'*Univers* de Didot.



coup plus utile pour opérer une sorte de rapprochement entre ses différents États. Ce n'étaient plus les envoyés des trois tribus établies dans le Pindoros qui la composaient, mais diverses communautés de la Grèce méridionale. Elles députaient à ce congrès des représentants, dont le nombre fut de cent à cent vingt-quatre amphictyons.

Delphes, située à peu près au centre des États de la Grèce, avait été destinée pour tenir l'assemblée du printemps; et celle d'automne continua, comme dans l'origine, à se réunir aux Thermopyles. Avant d'entrer dans aucune délibération, chaque député faisait serment : « De ne jamais détruire « aucune ville amphictyonique; de ne point « intercepter le cours des rivières; et de « punir, autant qu'il serait en son pouvoir, « ceux qui se rendraient coupables de pa- « reils attentats. »

Les amphictyons n'avaient aucune autorité coercitive; mais ils acquirent une puissante considération dès qu'ils se furent déclarés *tuteurs* et *protecteurs* de l'oracle d'Apollon, dont le crédit augmentait à mesure que la civilisation faisait des progrès.

Strabon et Pausanias nous apprennent que, dans les siècles héroïques, les oracles avaient peu d'influence, parce que les rois prétendaient être les médiateurs directs entre le peuple et les dieux. Mais quand le pouvoir royal s'affaiblit ou cessa d'exister, la confiance dans les oracles augmenta, et l'influence des ministres, qui interprétaient leurs réponses, devint capable de renverser tout autre principe d'autorité.

Le musicien Alcinoüs, chantant aux banquets d'Agamemnon, qui l'écoutait avec délices, rappelle l'oracle émané de Phœbus Apollon établi dans l'opulente Pytho, et nous donne ainsi le nom primitif de Delphes. Lorsque les dieux régnaient dans la Grèce, la terre y rendait des oracles par la voix de Daphné, l'une des nymphes du Parnasse. Ce souvenir était consigné dans des cantiques attribués à Eumolpe. Neptune y prophétisa ensuite par l'organe de Pyrcon; et Thémis, qui lui succéda, en concéda la propriété au fils de Jupiter et de Latone : ainsi, Apollon ne fut que la troisième divinité qui régna sur le Parnasse.

La croupe de cette montagne, sur laquelle Delphes fut bâtie (1), formait un amphithéâtre élevé dans les airs, où l'on n'arrivait du côté de l'occident que par une voie taillée dans le roc, pareille aux degrés d'un trône. Un soupirail, d'où sortaient des vapeurs enivrantes, fut l'endroit où était placé le siége de la prêtresse d'Apollon; inspirée et hors d'elle-même, elle rendait, en vers ambigus, des oracles qui firent dire plus d'une fois que le dieu de la lyre était un mauvais poëte.

Ces réponses étaient, à la vérité, rédigées par des prophètes attachés au temple de Delphes; ils étaient chargés de psalmodier les offices, ce qui n'exigeait ni verve, ni inspiration. Ils nageaient, dit Lucien, dans l'abondance des biens du monde, sans avoir besoin de *labourer* et *d'ensemencer les terres.* Indépendamment des hécatombes parfaites dont ils s'engraissaient, ils jouissaient du fruit des dîmes établies sur vingt-deux cantons qui dépendaient de Delphes.

Les prêtres, dépositaires des connaissances historiques, racontaient comment la montagne poétique avait emprunté son nom de Parnassos, fils de Cléopompe et de la nymphe Cléodore; de quelle manière il fonda une ville, qui fut submergée dans le déluge de Deucalion; ils désignaient l'endroit où l'arche qui renfermait ce patriarche mythologique s'arrêta lorsque les eaux rentrèrent dans le vaste sein des mers.

Au siècle d'Homère, la magnificence du temple de Delphes était devenue proverbiale. Il y eut plus tard des finances si considérables, qu'on en estimait la valeur à la moitié des revenus de Xerxès; et quand les Phocidiens en enlevèrent vingt-quatre millions de notre monnaie, le trésor sacré fut loin d'être épuisé.

Les Delphiens, à qui le territoire sanctifié par Apollon appartenait, dirigeaient, sans le secours des amphictyons, les cérémonies religieuses, et réglaient les rites de la prophétie. Ils déterminaient dans quel temps et à quelle occasion la pythie devait monter sur le trépied pour se mettre en rapport avec l'esprit fatidique qui l'inspirait. Dès qu'elle s'écriait : *Le dieu! voici le dieu!* ils recueillaient ses paroles les plus incohérentes; ils interprétaient ses hurlements frénétiques, auxquels ils donnaient un sens et une harmonie qu'ils appelaient *oracle d'Apollon.*

La pythie, admise et renvoyée à volonté, n'était qu'un instrument passif entre les mains des prêtres, qui furent regardés, non comme les serviteurs d'Apollon, mais comme sa propre famille. Leur nombre ne fut jamais déterminé, parce que les principaux habitants de Delphes étaient admis dans les cérémonies de son temple, où le peuple était continuellement occupé soit dans les chœurs ou danses, soit aux processions et à concourir aux pompes, qui ne faisaient qu'une fête perpétuelle de tous les jours de l'année.

(1) En sortant de Crissa pour monter à Delphes, on a sur la gauche le Parnasse, et à droite le mont Cirphis. On suit un chemin taillé en galeries spacieuses, que le temps a dégradées et rendues d'un accès difficile. Aux flancs du rocher qui borde la route sur la gauche, on remarque des grottes sépulcrales, dont l'ouverture est scalpée en arcade; quelques-unes de ces chambres contiennent jusqu'à trois sarcophages placés dans une cavité arrondie, et un bloc de pierre isolé forme à lui seul un tombeau monolithe. On trouve près de Delphes la fontaine Castalie, qui donne naissance au Pleisthos, dont on aperçoit le cours au bas des rochers. Aux lieux où fut la ville, on rencontre des marbres, des pans de murs, des décrets, des consécrations gravés sur les rochers. L'emplacement du gymnase, la cella du temple d'Apollon, les roches Phédriades qui dominent Delphes, terminent la perspective. (*Voyage de la Grèce*, POUQUEVILLE, tome IV, liv. XI, ch. 1, 2e édition.)



C'était une tradition générale, qu'avant la conquête du Péloponèse par les Doriens, les bords de l'Alphée avaient été consacrés à Jupiter. Les jeux athlétiques y avaient été célébrés en champ clos, à plusieurs reprises, sur un terrain voisin de Pise, capitale de l'Elide. Les Doriens avaient eu l'intention de donner une consécration authentique à ces solennités, mais leurs guerres contre les Athéniens, les discordes publiques et privées, leur firent oublier les honneurs réservés aux immortels.

Au milieu des calamités qui affligèrent le Péloponèse, Iphitos, fils d'Oxylos, à qui l'Elide était tombée en partage, s'étant adressé à l'oracle de Delphes pour savoir si on devait rétablir l'institution de Corébos, les ministres d'Apollon répondirent : « Que « les fêtes d'Olympie devaient être renouve- « lées, qu'il y aurait franchise et sûreté pour « les habitants de tous les pays qui vou- « draient s'y présenter. »

Le rétablissement des fêtes olympiques ayant donc été promulgué dans les contrées les plus éloignées où il se trouvait des Grecs, les enfants de cette grande famille, qui vivaient depuis plusieurs siècles sur des terres étrangères, se revirent et se rappelèrent leur commune origine. De retour dans leurs colonies, ils parlèrent des solennités d'Olympie ; et leur célébration périodique, en opérant un rapprochement national, donna lieu plusieurs fois à des conférences et à des ambassades, suivies de traités de commerce et d'alliances.

La république de Crissa, située au pied du mont Parnasse, semblait être la partie la plus favorablement dotée de la Grèce. Riche d'un territoire peu étendu, mais tellement fertile qu'on lui avait donné le nom d'*heureuse*, elle joignait aux dons d'une nature libérale les bienfaits d'un commerce sans rivaux. Il était entretenu par le concours des vaisseaux de la mer Egée, de l'Orient, de l'Italie, de la Sicile et des contrées les plus éloignées de la Méditerranée, chargés de nombreuses théories qui se rendaient aux autels d'Apollon Delphien. Tous ces vaisseaux abordaient aux ports des Crisséens, qu'ils enrichissaient par le mouvement que le commerce répand toujours dans sa sphère bienfaisante ; mais ces avantages, au lieu de les satisfaire, ne servirent qu'à augmenter leur insatiable cupidité.

Non contents de prendre part aux hécatombes parfaites qu'on offrait au dieu de Delphes, les Crisséens établirent des péages sur les pèlerins qui venaient visiter une ville devenue le séjour du luxe et des plaisirs, bien plus encore que le sanctuaire de la piété. Les marchands ne tardèrent pas à éprouver les vexations qu'on faisait subir aux pèlerins, et tous, soit grecs, soit barbares, réclamèrent les franchises décrétées par le conseil des amphictyons, auxquels ils adressèrent leurs plaintes.

La question était importante. Les théories devenaient chaque année moins nombreuses, l'oracle voyait diminuer ses revenus, les douanes de Cyrrha étaient en déficit. Les Crisséens, aveuglés par l'envie qu'ils portaient à leurs voisins, au lieu de consulter leurs véritables intérêts, se décidèrent à mettre Delphes au pillage ; et ce projet fut exécuté aussitôt qu'il eut été conçu.

Le sanctuaire d'Apollon jouissait d'une si haute réputation de sainteté, que sa garde n'était confiée qu'au respect général des peuples : on n'y trouva aucune résistance. Les Crisséens entrent dans le temple, ils s'emparent des offrandes que la piété des nations y avait accumulées depuis plusieurs siècles. Ils pénètrent dans le bois sacré, ils massacrent ceux qu'ils rencontrent ; la jeunesse des deux sexes éprouve la licence brutale qui outrage la pudeur et la nature. En vain les amphictyons, revêtus de leurs ornements, portant dans les mains les symboles de leurs fonctions pacifiques, veulent interposer leur autorité sacrée, ils sont outragés, battus, foulés aux pieds ; et telle fut leur frayeur, qu'ils balancèrent longtemps avant de fulminer le décret d'*excommunication* contre les sacriléges.

Il est question dans cette circonstance de Solon, député d'Athènes au conseil amphictyonique : il détermina ses collègues à venger la majesté de la religion, la violation des lois et des droits de l'humanité. Mais on hésitait, lorsque l'oracle consulté prononça qu'il fallait « déclarer la guerre aux Cris- « séens, les poursuivre à outrance, démolir « leurs villes, désoler leur pays, et, après « l'avoir consacré à Apollon, à Diane, à La- « tone et à Minerve, le vouer à une éternelle « stérilité. »

Après avoir lancé cet anathème, qu'ils rendirent public, les amphictyons se séparèrent pour aller proclamer la guerre sacrée dans leurs républiques. Mais les Grecs étaient travaillés par trop de dissensions domestiques pour songer à réhabiliter la gloire outragée d'Apollon.

Cependant Euryloque, prince thessalien, s'étant mis à la tête de quelques aventuriers, ravagea la plaine de Crissa. Au retour de la belle saison, il revenait aux mêmes lieux, et ce ne fut que dans la neuvième année de la guerre qu'il parvint à établir la circonvallation de la ville sacrilége.

Alors une peste meurtrière frappa l'armée des assiégeants, et les amphictyons s'étant adressés à l'oracle d'Apollon, le dieu les exhorta à tirer de l'île de Cos le *faon* avec *l'or* : c'était Nébros (le faon), fils de Chrysos (l'or), descendant d'Esculape et l'un des aïeux d'Hippocrate, qui rendit la santé à l'armée. Il indiqua en même temps aux chefs l'horrible moyen de s'emparer de Crissa.

L'histoire aurait dû cacher à la postérité ce stratagème ou plutôt ce forfait, qu'on attribua dans la suite au dieu de Delphes. « Ce « fut, d'après le conseil de Nébros, d'empoi- « sonner un conduit qui portait l'eau à Cris- « sa, » au lieu d'en détourner le cours. La ville ne tarda pas, par cet affreux moyen, à succomber, ainsi que ses habitants ; et lors-

qu'on pénétra dans son enceinte, on n'y trouva que des cadavres hideux.

Cependant il restait à soumettre une partie de la population sacrilége qui s'était réfugiée dans les murs de Cyrrha dès le commencement de la guerre. L'oracle de Delphes fut encore une fois consulté sur le moyen de la réduire. Sa réponse, exprimée en termes ambigus, parut impraticable. « Vous ne renverserez pas les tours élevées « de Cyrrha, tant que les flots écumeux « d'Amphitrite aux yeux bleus ne battront « point les plages sonores du territoire sa« cré ! » Comment en effet conduire la mer à la distance de quelques milles, par-dessus des rochers et des montagnes, de manière que les flots pussent se briser contre les escarpements du Parnasse?

Solon, qui opinait dans le conseil amphictyonique, résolut seul ce qui semblait une énigme. Sa sagesse supérieure le porta à démontrer l'impiété qu'il y aurait à supposer que le dieu demandait une chose impossible, pour terminer une guerre qu'il avait sanctionnée du poids auguste de son autorité. Rien de plus simple, dit-il, que son oracle, puisqu'il ne s'agissait que de consacrer à Apollon l'espace de terrain qui s'étendait depuis Delphes jusqu'à la mer des Alcyons, où Cyrrha se trouvait bâtie.

Les amphictyons confirmèrent la proposition de Solon par un suffrage unanime, chacun restant étonné de n'avoir pas songé à un expédient qui s'offrait naturellement à la pensée. On rendit sur-le-champ un décret qui déclarait le territoire des Cyrrhéens propriété d'Apollon; et la ville qu'ils occupaient, attaquée avec fureur par les assiégeants, ne tarda pas à tomber sous leurs coups. Les sacriléges, dévoués aux *dieux infernaux*, furent passés au fil de l'épée, leurs femmes et leurs enfants traînés en esclavage, et leurs dépouilles distribuées aux vainqueurs dans les jeux pythiques, qui furent célébrés avec une magnificence extraordinaire.

DENIS (Saint-), en France. Cette jolie ville du département de la Seine doit son importance et son agrandissement à l'église bâtie en l'honneur des martyrs saint Denis, saint Rustique et saint Eleuthère, qu'une pieuse femme fit inhumer dans un champ qu'elle possédait en ce lieu, et qui s'appelait alors *Catolacum* ou *Cadolagum*, selon l'abbé Lebeuf. Ce territoire dépendait d'un gros village qui prenait son nom de saint Martin, de l'Estrée et de saint Marcel, évêque de Châlons.

Sainte Geneviève, née à Nanterre, avait une grande dévotion au saint apôtre des Gaules, et elle fit augmenter l'humble oratoire élevé sur le tombeau des trois saints.

Peu à peu l'abbaye de Saint-Denis ayant acquis une certaine importance, on y construisit une église, que plusieurs souverains pontifes vinrent visiter avec dévotion, en l'honneur des saints martyrs de la France. C'est là que fut déposée dans la suite la célèbre oriflamme sur laquelle nous allons donner une notice rapide.

« L'oriflamme était une bannière qui, sous les anciens rois de France, était portée pendant la guerre en tête de nos armées; en temps de paix, elle était déposée dans l'église de Saint-Denis.

« Suivant la tradition, l'oriflamme avait été donnée par Dieu à Clovis. Le dépôt en était confié à l'église Saint-Denis, parce que saint Denis était le patron de la France.

« Plusieurs anciens auteurs écrivent *auriflamme*.

« On a différentes descriptions de l'oriflamme qui ne s'accordent point parfaitement entre elles.

« ..... L'auriflamme, dit André Duchesne, « cette bannière de vermeil toute semée de « fleurs-de-lys d'or, que l'on dit avoir été « envoyée du ciel au grand Clovis. »

« Guillaume Guiart l'a décrite en ces termes dans son roman :

Oriflamme est une bannière,
Aucun poi plus forte que guimple,
De cendal roujoiant et simple,
Sans pourtraiture d'autre affaire.

« Un ancien inventaire de Saint-Denis en faisait cette autre description :

« Etendard d'un sandal fort épais, fendu « par le milieu en forme de gonfanon, fort « caduque, enveloppé d'un bâton couvert de « cuivre doré, et un fer longuet aigu au « bout. »

« C'était, dit enfin un auteur moderne, un « étendard de taffetas rouge à trois pointes « garnies de houppes vertes sans franges « d'or, et suspendu à une lance de bois doré « ou de bois blanchi. »

« On peut comprendre ces différentes versions : la bannière s'usait; il fallait remplacer tantôt la lance, tantôt l'étoffe, et l'oriflamme changeait de siècle en siècle et se modifiait comme toutes choses, sans cesser cependant d'être elle-même.

« Dulaure émet l'opinion que c'était primitivement la bannière que les moines de l'abbaye de Saint-Denis portaient lorsqu'ils allaient à la guerre contre les seigneurs de leur voisinage.

« Lorsqu'une grande guerre était déclarée, le roi, avant son départ et après avoir communié à Notre-Dame, allait recevoir l'oriflamme des mains de l'abbé de Saint-Denis.

« Suivant divers témoignages, l'oriflamme était exposée au fond du chœur, au-dessus de la châsse des martyrs saint Denis, Rustique et Eleuthère; suivant d'autres, elle était déposée dans un caveau où le roi descendait « sans chaperon et ceinture. »

« Après la messe et la bénédiction, le roi remettait la bannière consacrée au comte de Vexin, qui, dit-on, avait seul le privilége de la porter à la guerre, et qui prêtait serment de la défendre au péril de sa vie et de la rendre à l'église. Cependant nous lisons dans dom Millet « qu'à la bataille de Rosbec, sous « Charles VI, le chevalier de Villiers portait « l'oriflamme. » Au commencement de cette

bataille, dit-il, il faisait un tel brouillard que les combattants avaient peine à se reconnaître; les Français s'entretuaient par méprise; mais le chevalier de Villiers s'étant pris à élever fort haut l'oriflamme et à l'agiter dans l'air, le brouillard se dissipa comme de lui-même.

« On voit que l'oriflamme était à peu pres pour la France ce que le palladium était pour les Troyens, ce que l'arche était pour le peuple d'Israël, ce que le caroccio était pour les villes républicaines de l'Italie au moyen âge.

« L'ancienne oriflamme aurait été tout à fait perdue, suivant une tradition, sous Philippe de Valois, pendant la guerre de Flandre. Nous venons de voir cependant qu'on en portait une sous Charles VI.

« Sous Charles VII, la cornette blanche devint la principale bannière de France.

« A Ivry, le panache blanc de Henri IV tint lieu de bannière.

« Au commencement de la révolution, telle était encore la popularité de l'oriflamme, que, le 14 juillet 1790, à la fête de la confédération nationale, on vit un *porte-oriflamme* défiler dans la procession qui se rendit au Champ-de-Mars. Il était placé entre les députés des gardes nationales des quarante-deux premiers départements par ordre alphabétique et les députés des troupes de ligne. Cette nouvelle oriflamme était d'étoffe de soie bleue brodée en or. Après la cérémonie, elle fut suspendue au plafond de la salle de l'Assemblée nationale. »

Puisque nous parlons ici de l'oriflamme de Saint-Denis, qu'il nous soit permis de citer un autre extrait du *Magasin pittoresque*, où sont passées en revue les principales bannières religieuses de France.

« *Bannières des églises*. — La plus célèbre bannière religieuse est celle de Saint-Denis, nommée oriflamme ou oriflambe (quelquefois *oriflour*). L'on a dû écrire auriflamme, car ce mot vient primitivement du latin *auri flamma*, flamme d'or. Il est probable que cet étendard n'a pas été porté dans l'armée royale avant Louis le Gros; car ce fut lui qui réunit à la couronne de France le comté du Vexin. La ville de Saint-Denis, ancienne suzeraine de l'Ile-de-France, eut dès lors le roi de France pour avoué (*advocatus*) et pour porte-bannière.

« Sur un des vitraux du transsept de Notre-Dame-de-Chartres, on voit Henry, seigneur de Metz, maréchal de France, recevant l'oriflamme des mains de saint Denis lui-même. Dans cette peinture symbolique, l'étendard saint n'a pas la forme consacrée, qui était celle d'un gonfanon suspendu transversalement au bois de la lance, et fendu en trois lambeaux.

« La bannière de saint Martin était celle du monastère de ce nom à Tours. Elle était toujours portée par les comtes d'Anjou dans les guerres qu'entreprenait le monastère. Ils pouvaient aussi la porter par privilége dans leurs guerres privées, mais jamais contre le roi de France. C'est à tort qu'on a confondu cette bannière avec la chape de saint Martin, simple peau de mouton que les rois faisaient porter dans une cassette comme sauvegarde à la guerre, mais non en étendard.

« L'histoire parle encore d'une autre bannière nommée de saint Maurice et de la légion thébéenne. Elle servit à Charlemagne dans la guerre d'Espagne, et fut, plus tard, envoyée par Hugues Capet, en présent, à Edelstane, roi d'Angleterre. Depuis ce moment la trace en est perdue.

« Enfin, on connaît une autre bannière de saint Pierre ou de la sainte Croix. Le pape l'envoyait aux princes chrétiens qui formaient des expéditions contre les païens ou les hérétiques.

« On trouve des bannières de paroisses dans les représentations des processions remarquables de divers pays de France, telles que celles de la Ligue, de la châsse de sainte Geneviève à Paris (1694), de Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille, etc.

« *Bannières des métiers*. — Chaque métier avait adopté un saint pour patron, et en reproduisait ordinairement l'image sur sa bannière. Les mineurs, et généralement tous les ouvriers qui travaillent les métaux, eurent pour bannière commune celle de saint Eloi. — Les meuliers, carriers, pierriers, plâtriers, maçons et couvreurs, ouvriers dont les états ont entre eux une certaine analogie, prirent pour patron saint Blaise. Maintenant les maçons fêtent l'Ascension. — Les potiers de terre et tuiliers, les jardiniers ou courteilliers avaient sur leur bannière l'image de saint Fiacre, le roi jardinier, avec sa bêche. — Les charpentiers, menuisiers, lambrisseurs, huchiers, bahutiers, et généralement tous ceux qui travaillent dans le bois, avaient pour patron saint Joseph. — Les vitriers, lanterniers, soufflетiers, boisseliers, vanniers, nattiers, tonneliers, prirent, on ne sait pourquoi, saint Marc et son lion. — Les barbiers, testonneurs (coiffeurs), baigneurs et chirurgiens (car on sait qu'au moyen âge ces professions étaient réunies, et l'on connaît encore le barbier-chirurgien du village), saint Côme, qui était chirurgien. — Les brasseurs ou cervoisiers, saint Amand, on ne sait pourquoi. — Les meuniers, boulangers, pâtissiers, et tous les gens de la pelle, saint Honoré avec la sienne. — Les chandeliers et les ciriers, saint Nicolas. — Les pelletiers, fourreurs, gantiers, mégissiers, maroquiniers, tanneurs et corroyeurs, saint Jean-Baptiste, probablement d'après la réflexion assez singulière qu'il s'habillait de peau dans le désert. — Les cordonniers, bottiers et patiniers, saint Crépin et saint Crépinien, qui étaient cordonniers de leur état. — Les teinturiers et lavandiers, saint Maurice, martyr et chef de la légion thébéenne. — Les tailleurs d'habits, sueurs ou couturiers, brayers (faiseurs de braies) et tous les gens de l'aiguille, sainte Luce, invoquée pour les maux d'yeux. — Les aumussiers, dominotiers, bonnetiers, chauciers ou chaussetiers, feutriers et chapeliers, saint Sever. — Les brodeurs, sainte Claire, invoquée aussi pour les maux d'yeux. — Les luthiers, sainte Cécile la

musicienne. — Les tapissiers (fabricants de tapis), saint François. — Les cordiers, saint Paul, qui fut descendu avec des cordes dans un panier hors de la prison de Damas. — Les papetiers, imprimeurs, relieurs, libraires, imagiers, saint Jean-Porte-Latine. — Les bouchers, tripiers avaient pris le Saint-Sacrement, peut-être parce qu'il est, d'après l'Evangile, la chair de Notre-Seigneur. — Les tisserands et toiliers, l'Annonciation et sainte Arnegonde. — Les cardeurs, peigneurs, fileurs, retordeurs, tisserands en laine, foulons, tondeurs, friseurs et presseurs de drap, Notre-Dame. — Les fabricants d'étoffe de soie, tissotiers (rubaniers) et dorelotiers (passementiers), Notre-Dame-la-Riche.

« Les corporations ont été ainsi rangées sous leurs enseignes respectives, d'après leurs statuts homologués aux XIVe et XVe siècles, et qui se trouvent dans les ordonnances des rois de France jusqu'en 1789.

« *Bannières commémoratives, bannières des villes.* — Certaines bannières servaient à perpétuer la mémoire d'événements remarquables. De ce nombre est la bannière de Jeanne d'Arc, à Orléans. Les villes de la Flandre, particulièrement, avaient aussi leurs étendards, qui, pour la plupart, étaient ornés d'emblèmes civils ou religieux, conservés par la suite dans leurs armoiries; telles étaient les bannières de Lille, qui était rouge, à la fleur-de-lis d'argent, de Valenciennes, au cygne d'argent. Ce cygne figurait aussi dans l'étendard de la ville de Boulogne, en mémoire du *chevalier au cygne*, fabuleux auteur de la race de Godefroy de Bouillon. On voit dans le *Vepreculuria*, manuscrit qui offre la relation et la représentation des fêtes célébrées sous le nom de fêtes des rois de l'Epinette, à Lille, les bannières des différentes villes qui participaient à ces tournois de la haute bourgeoisie. »

On raconte une légende curieuse sur la consécration de l'église de l'abbaye. Un lépreux, fort connu dans le pays, voulant assister à cette importante cérémonie, se cacha dans une chapelle pour y passer la nuit et pour s'assurer d'être admis à cette fête dont il espérait quelque grâce pour sa guérison. Or, pendant son sommeil, il s'éveilla tout à coup : l'église était pleine de lumière, et Jésus-Christ lui-même en faisait la bénédiction, au milieu des anges qui chantaient les prières d'usage en cette solennité. Quand l'homme-Dieu eut terminé cette glorieuse dédicace, il s'approcha du lépreux et lui dit : « Demain, quand on viendra pour consacrer cette église, lève-toi et dis à l'évêque que cela n'est point nécessaire, que je l'ai bénie moi-même, et que les prières d'un mortel ne peuvent attirer en ce saint lieu plus de grâces que les paroles du Fils de Dieu : pour preuve de la vérité de ce que tu as vu, tu leur montreras que ta lèpre est guérie. » Puis il disparut. Le lendemain, le lépreux raconta au clergé les événements merveilleux de la nuit, et cette église sanctifiée par Jésus-Christ ne fut jamais consacrée par la main des hommes.

Il y avait aussi à Saint-Denis une église de Saint-Jean, où les malades attaqués du mal de Saint-Jean (épilepsie) se rendaient dans la nuit du 23 au 24 juin, jour de la fête du saint précurseur du Messie.

Quant à la célèbre foire du Landit, son origine remonte à la translation des instruments de la Passion, que Charles le Chauve fit, dit-on, venir d'Aix-la-Chapelle pour les déposer à Saint-Denis. Mais il est probable que ces reliques furent apportées de Constantinople ou de la Terre sainte à l'époque des croisades et vers le commencement du XIIe siècle, comme le prouve assez bien l'abbé Lebeuf (1). Cette foire était déjà en usage en 1146; cependant il faut remarquer que, comme presque toutes les foires de ce genre, elle dut son origine à un pèlerinage très-fréquenté.

Nous allons maintenant désigner sommairement les reliques précieuses que possédait l'abbaye, d'après l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, par dom Félibien, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur (1706, in-fol.).

« En 1205, Philippe-Auguste reçut de Baudouin, empereur de Constantinople, plusieurs saintes reliques tirées de la chapelle impériale. Il les destina aussitôt pour l'église de Saint-Denis qu'il affectionnait particulièrement. On compte, parmi ces précieux monuments, un morceau considérable de la vraie croix; des cheveux de Notre-Seigneur, de ses langes; une des épines dont il fut couronné; un fragment de sa robe de pourpre; une côte de saint Philippe, apôtre, avec une de ses dents. »

Ces reliques furent reçues avec un grand appareil dans l'abbaye. Trois évêques vinrent les visiter, et accordèrent des indulgences à tous ceux de leurs diocésains respectifs qui viendraient les vénérer pendant un certain temps.

Dans le trésor, on voyait un clou de la Passion, donné par Charles le Chauve; un reliquaire appelé l'oratoire de Philippe-Auguste, contenant plus de trente reliques, dont les principales étaient : du sang et de l'eau sacrée qui découla du flanc percé de Jésus-Christ; de l'éponge qu'il a pressée de ses lèvres, de ses langes; de sa robe de pourpre; du lait de la sainte Vierge; de sa robe; des cheveux de sainte Madeleine; de la myrrhe offerte par les mages; un fragment d'un saint clou; plusieurs ossements de saints et de saintes, etc.

DÉOLS (France), dans le département de l'Indre. Ancien monastère de l'ordre de Saint-Benoît, fondé sous Charles le Simple par Ebbon, premier seigneur de Déols, en 917. Raoul ou Radulphe, qui descendait de lui et qui mourut l'an 952, ayant bâti une autre ville qu'il appela de son nom Château-Raoul (Châteauroux), il donna Déols ou Dol aux moines de l'abbaye, qui devint très-

(1) *Histoire de la Banlieue ecclés. de Paris*, première partie, pages 173 et suiv. (tome III de l'ouvrage entier)

riche par la suite. Le prince de Condé, sous Louis XIII, en demanda la suppression au pape Grégoire XV, qui l'accorda.

Grégoire de Tours fait déjà mention de ce monastère, en disant, dans son livre *De Gloria martyrum* (ch. XCII), que saint Germain, évêque de Paris, avait été à Dol, à la basilique qui dès lors était bâtie, pour y visiter avec dévotion le corps de saint Lusor, appelé vulgairement saint Ludre. Les superbes ruines qu'on voyait encore au XVIII[e] siècle faisaient connaître la piété et la magnificence des princes de Déols, qui avaient fondé cette maison et qui l'entretenaient de leurs libéralités. Il n'en restait plus dès lors que la chapelle des miracles de Notre-Dame, où un prince de Condé avait établi un chapitre.

Cette ville, appelée d'abord Déols, puis Bourg-Déols, s'appelait ordinairement Bourg Dieux ou Bourgdieu.

Dans une espèce de caveau de son église on voit un tombeau de marbre blanc, qui est en grande vénération dans le pays.

Déols passe pour devoir son origine au proconsul romain Léocalde, qui vivait en 260.

DÉPAL-DAL (Hindoustan), dans la province de Lahore.

Chah chams-uddin Dariaï, célèbre par les prodiges qu'il a opérés, est enseveli à Dépal-dal, dans la province de Lahore. Entre autres miracles qui lui sont attribués, on raconte qu'un Hindou, nommé Dépali, très-fervent dans sa religion, quoique disciple de Dariaï, lui demanda la permission d'aller, à une certaine époque, se baigner dans le Gange avec ses coreligionnaires. Le saint lui recommanda simplement de lui rappeler ce désir au jour fixé pour ce bain religieux. Dépali le fit : « Ferme les yeux, » dit alors Dariaï; il les ferma et se trouva de suite sur les bords du Gange, où ayant joint ses parents et ses amis, il se baigna avec eux. Ayant ensuite ouvert les yeux il se retrouva avec son guide spirituel, ce qui le surprit extrêmement. Lorsque ses coreligionnaires furent de retour dans leurs maisons et qu'ils le trouvèrent arrivé dans ce pays, ils pensèrent qu'il les avait devancés; mais quand ils surent la manière dont tout s'était passé, ils furent plongés dans l'océan de l'admiration.

Un autre fait plus extraordinaire encore, c'est le suivant : Quelques années après la mort de Dariaï, des charpentiers ayant abattu un arbre de *séris* (1), qui croissait auprès de son tombeau, le coupèrent en plusieurs pièces pour l'employer à des constructions. Tout à coup une voix terrible se fit entendre, la terre trembla et le tronc de cet arbre se releva de lui-même. Les ouvriers épouvantés s'enfuirent, et l'arbre ne tarda pas à reverdir.

Ces événements miraculeux n'ont pas peu contribué à répandre la dévotion envers ce saint; aussi son tombeau est-il jusqu'à ce jour un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Grands et petits, hommes et femmes s'y rendent les jeudis, surtout ceux de la nouvelle lune, et y font des oblations, persuadés d'obtenir par ce moyen l'accomplissement de leurs vœux.

Le plus singulier, c'est que les gardiens du tombeau de Dariaï sont des Hindous descendants de Dépali. En vain les musulmans ont voulu leur retirer ces fonctions pour les exercer eux-mêmes, ils n'ont pu y réussir, et cet état de choses a duré jusqu'au temps d'Alamguir (1). J'ignore ce qui en est à présent.

DERBENT (Arménie), sur la mer Caspienne.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Derbent, c'est le tombeau de Tzumtzum, ancien roi du pays. Les Persans racontent à son sujet une fable qu'ils ont fini par accepter comme une vérité.

Ce tombeau est couvert d'un arbre gigantesque. Autour de la ville il y a cinq ou six mille autres tombeaux auxquels les Persans et les Tartares font des pèlerinages. Ce lieu était autrefois fort célèbre, et l'on y faisait de riches fondations et d'abondantes aumônes. Aujourd'hui on se contente de le faire garder par un vieillard qui vit des charités qu'on y fait encore par tradition.

DETTEY (France), commune du département de Saône-et-Loire, ancienne Bourgogne, arrondissement d'Autun, à trois lieues de Mesvres.

On y a découvert un polyandre, ou ancien cimetière des Gaulois. En 1015, une chapelle y fut élevée par le roi Robert, sous l'invocation de saint Cassius, qui y avait été enterré. On a trouvé dans ce polyandre quatre-vingt-dix tombeaux en pierre, ainsi que des ossements et des cercueils de plomb.

DEUIL ou DUEIL (France), dans le département de Seine-et-Oise.

Il s'y faisait autrefois un célèbre pèlerinage au tombeau de saint Eugène. Il s'y fit plusieurs miracles rapportés par l'abbé Lebeuf (2).

Ce saint Eugène fut, disent les chroniques manuscrites de l'abbaye de Saint-Denis, l'un des disciples et compagnons de l'apôtre des Gaules. Il avait souffert le martyre à Dueil (*Dyoilum*), et son corps avait été jeté dans le lac ou étang de Marchais; un gentilhomme, nommé Ercold, fut averti en songe de l'en faire retirer, et de le faire transporter à Dueil. De là vient l'usage où étaient les enfants de Dueil d'empêcher les femmes de Groslay de laver leur linge dans l'étang de Marchais le 15 novembre, jour de la fête de saint Eugène.

DEUX-EVAILLES (France), commune de l'ancienne province du Maine, aujourd'hui du département de la Mayenne, arrondissement de Laval, canton de Monsœurs.

(1) *Mimosa seris.*

(1) Probablement Alamguir II, qui a régné de 1753 à 1756

(2) Lebeuf, *Histoire de la Banlieue ecclésiastique de Paris.*

On y voit à peu de distance du bourg deux *dolmens*, à une très-petite distance l'un de l'autre. L'un offre une longueur de 42 pieds sur une largeur de 27; vers le milieu on a creusé un bassin, et des ruisseaux paraissent avoir été tracés au-dessous de ce bassin dans diverses directions. L'autre *dolmen*, long de 36 pieds et large de 15, s'élève au-dessus du sol, à la hauteur de 12 pieds. On a essayé de briser cette pierre par le moyen de la poudre.

DÉVAPRAYAGA (Hindoustan). *Voy.* GANGE.

DEVITSCHEIPOL (Russie). On y célèbre chaque année une fête populaire qui attire une foule considérable au monastère de ce lieu. On y conserve la Vierge miraculeuse de Smolensk, ou du moins sa copie.

Le monastère de Devitscheipol renferme huit églises.

DHIANPOUR (Hindoustan), dans la province de Lahore.

« Baba Lal était un derviche hindou, qui habitait Dhianpour, dans la province de Lahore. Il s'énonçait avec éloquence et facilité, et employait ce talent à développer les principes immuables de l'unité de Dieu et à expliquer les autres attributs divins. Aussi accourait-on auprès de lui et éprouvait-on un plaisir inouï à l'entendre. Il a laissé un grand nombre de vers hindoustanis sur les matières religieuses, vers que beaucoup de gens lisent régulièrement comme une tâche journalière. La dévotion à ce saint personnage est très-répandue, tant parmi les gens distingués que parmi le peuple. On dit que Dara Chileoh, fils aîné de Chah Jahan, et frère d'Aureng-zeb, voyait souvent Baba Lal, et qu'ils s'entretenaient ensemble des choses de Dieu. Effectivement, le mounchi Chandarban Chah Jahani a écrit en persan un ouvrage qui contient les conversations pieuses de ces grands personnages (1).

« De même que Kabir, Baba Lal est considéré comme fondateur d'une secte hindoue qui porte son nom, je veux parler de celle des Baba Lali (2). »

DIEPPE (France), chef-lieu d'arrondissement de la Seine-Inférieure.

Cérémonie des Mitouries de la mi-août.

En 1443, les Anglais, sous les ordres du fameux Talbot, assiégeaient la ville de Dieppe. Déjà les habitants, bloqués depuis neuf mois, commençaient à perdre courage, lorsque le dauphin, fils de Charles VII (depuis Louis XI), accourut à leur secours avec trois mille hommes d'armes; il fit tant par son habileté et sa fougueuse vaillance, qu'il finit par emporter les positions de l'ennemi, et le força, après une vive résistance, à abandonner le siége de la place.

Louis, pour rendre grâces de son premier fait d'armes à la sainte Vierge, lui éleva une statue d'argent pur, de grandeur naturelle; les Dieppois, de leur côté, voulant éterniser cette mémorable victoire, instituèrent une cérémonie qu'on célébrait encore deux cents ans plus tard.

Cette fête fut appelée *Mitouries de la mi-août*, du nom d'une confrérie fondée à cette intention. Chaque année, à cette époque, on venait de dix lieues à la ronde pour assister à une procession du clergé et des magistrats, où figurait un prêtre habillé en saint Pierre, et portant dans un berceau de feuillage un jeune enfant représentant la sainte Vierge; puis dans l'église, sur un théâtre élevé au fond du chœur, siégeait le Père éternel entouré de nuages, d'un soleil tout reluisant d'or, et d'un essaim de belles étoiles. Des légions de petits anges magnifiquement parés et atournés voltigeaient tout autour de lui, et les ressorts qui les faisaient mouvoir étaient si bien cachés et ménagés, qu'on eût dit des êtres vivants. Alors arrivait la Vierge avec son cortége sacerdotal, suivi d'une foule de peuple. Le prêtre s'avançant, présentait la Vierge au Père éternel, qui la recevait des mains de deux anges. D'un côté de l'autel était un jardin composé de fleurs et de fruits en cire peinte; de l'autre, un bouffon nommé *Grimpsulais* ou *Gringulet* discourait avec des manières plaisantes, aux grands éclats de rire du peuple.

Louis XIV ayant assisté un jour à ces fêtes, les trouva impies et les supprima: elles ne se sont pas renouvelées depuis.

DIEULOUARD (France), bourg de l'ancienne province de Lorraine, aujourd'hui du département de la Meurthe, canton de Pont-à-Mousson, et dans le voisinage de cette dernière ville.

L'église de Dieulouard, disent les auteurs de la *France monumentale*, église dédiée à saint Sébastien, est remarquable par sa position sur un terrain escarpé, ce qui a permis de donner deux étages au chœur.

L'étage inférieur est souterrain du côté de la nef et éclairé sous l'abside par des fenêtres plein cintre à petits claveaux qui paraissent dater du XIe siècle

Cette chapelle est dédiée à Notre-Dame-des-Grottes.

L'église au-dessus est du style ogival du XVe siècle; nef à voûte en ogive, chœur pentagone, fenêtres à divisions tréflées. Le portail est de la fin du XVIe siècle, avec une façade de l'ordre corinthien et une tour moderne.

DIGNE (France), ville de l'ancienne Provence, département des Basses-Alpes, siége d'un évêché.

L'ancienne cathédrale de cette ville, sous le vocable de Notre-Dame, est digne de toute l'attention des archéologues. Cet édifice, qui remonte au XIIe siècle, présente un caractère de grandeur et de majesté qui tient moins aux dimensions de l'église qu'à l'habile ordonnance de l'architecture. Le plan, en forme de croix latine, a dans œuvre 150 pieds de longueur sur 24 de largeur, sur 51 de hauteur sous clef de voûte.

La nef présente quatre travées dont les ogives indiquent clairement, par leur forme,

(1) *Araich-i-Mahfil*, page 176.
(2) *Asiatic Researches*, XVI, pages 26 et 53.

l'époque de transition; les colonnes d'un style pur sont couronnées par d'élégants chapiteaux.

Il est à remarquer que ni le sanctuaire, ni le fond du transsept ne se terminent en abside. La coupe de l'édifice est carrée, et toutes ses lignes sont droites et sévères.

Quant à la cathédrale actuelle de Digne, édifice tout à fait moderne, c'est une lourde masse de pierres sans majesté et sans harmonie.

DIJON (France), ancienne capitale de la province de Bourgogne, aujourd'hui chef-lieu du département de la Côte-d'Or, possède plusieurs églises dignes de fixer l'attention. Nous empruntons à la *France monumentale* les détails qui les concernent :

Eglise de Saint-Bénigne, cathédrale. — L'église et l'abbaye de Saint-Bénigne furent fondées en 535, par saint Grégoire, évêque de Langres. L'église fut reconstruite par saint Guillaume, et consacrée par le pape Pascal II en 1106. Cet édifice, d'une grande magnificence, au rapport des historiens, fut écrasé en 1271 par la chute d'une de ses tours, et fut remplacé par l'église actuelle, moins vaste et moins somptueuse; bâtie d'un seul jet, elle fut terminée en 1288.

Cette église ne brille point par la légèreté de son architecture, par ses dimensions, ni par la richesse de son ornementation; mais on y reconnaît un mérite assez rare, c'est l'unité et l'homogénéité de style, et elle appartient entièrement au commencement de l'ère ogivale ou à la seconde époque de transition.

Le grand portail se compose du pignon occidental de la nef, que couronnent, à droite et à gauche, deux tours régulières, qui, à la hauteur de la galerie supérieure du pignon, prennent une forme octogone, et se terminent par des toits coniques, également à huit pans. Le porche est couronné par une galerie inférieure fort élégante. Elle était sans doute destinée à recevoir les statues d'une suite de rois de France, comme à Notre-Dame de Paris.

La grande voussure qui forme le porche était ornée de statues curieuses, et son tympan présentait des bas-reliefs d'un grand intérêt, mais le vandalisme révolutionnaire a mutilé ou détruit ces morceaux de sculpture.

Les autres façades de l'église de Saint-Bénigne ne présentent rien de remarquable. Il ne reste à citer pour l'extérieur que la flèche élevée au-dessus de la croisée; elle est d'une construction svelte et hardie; sa hauteur au-dessus du sol est de 96 mètres.

L'intérieur de l'église présente les mêmes caractères que l'extérieur. Il manque de grandeur, de légèreté et de grâce, mais on y reconnaît un style pur et uniforme, et sous ce rapport il offre un objet d'étude intéressant pour l'archéologue. Le plan de l'édifice est régulier; les transsepts ne dépassent pas les bas-côtés. L'extrémité de l'église est terminée par trois absides polygonales très-rapprochées des transsepts. La nef est soutenue par huit piliers isolés, correspondant à autant de massifs engagés dans les murs des bas-côtés. Entre les deux tours est une espèce de porche intérieur.

La longueur totale de l'église est de 68 mètres; largeur de la nef, avec les bas-côtés, 29 mètres; hauteur de la voûte, 14 mètres 33 centimètres.

Eglise de Notre-Dame. — Cet édifice, plus remarquable et plus parfait dans ses détails que Saint-Bénigne, existait avec le titre de paroisse dès le XII[e] siècle, et l'église actuelle fut rebâtie dans l'intervalle de l'année 1252 à 1334.

Son extérieur présente un aspect fort pittoresque; malheureusement le coup d'œil général est gêné ou intercepté par des maisons et des baraques adossées aux murs.

« La partie la plus remarquable est le portail principal, unique en son genre, et justement vanté par les antiquaires et les curieux. Sa forme est celle d'un parallélogramme rectangle, de 29 mètres d'élévation, 20 de largeur et environ 6 de profondeur, divisé en trois étages dont le premier est occupé par trois grandes arcades entièrement ouvertes, formant l'entrée d'un vaste péristyle ou porche dont les voûtes sont soutenues par plusieurs rangs de piliers, et qui précède les trois portes de l'église, dont les voussures, le tympan et les parois latérales étaient jadis richement ornés de statuettes et de sculptures détruites en 1793. Les deux étages sont deux galeries ou colonnades superposées, composées chacune de dix-sept colonnes fuselées, d'un seul morceau, très-délicates, couronnées de leurs chapiteaux et d'un petit arc ogive dont les retombées s'appuient sur des figures saillantes d'animaux chimériques en forme de gargouille.

« Les bandeaux ou frises qui partagent chaque étage présentent dans leur développement une suite d'animaux ailés, des lions, des griffons et autres figures; de forts reliefs placés à l'aplomb des colonnes qui rappellent les triglyphes de l'architecture antique, et dont les intervalles sont remplis de rinceaux et autres ornements variés, mais presque entièrement ruinés, ainsi que des figures d'animaux, par la vétusté. » (M. T. de Jolimont.)

Un toit très-aplati que l'on aperçoit à peine termine cette façade. Sur la droite de ce toit, s'élève une charpente en fer supportant la cloche et les figures mécaniques d'une horloge célèbre, dont le duc Philippe le Hardi dépouilla les habitants de Courtray, en 1382.

L'intérieur de l'église Notre-Dame présente les mêmes caractères architectoniques que la cathédrale, mais avec beaucoup plus d'élégance et de légèreté. Le chevet, qui se groupe pyramidalement avec les branches du transsept, produit à l'extérieur un fort bel effet. Une belle tour s'élève au milieu de l'édifice à la hauteur de 80 mètres. Les collatéraux ne règnent point autour du chœur et sont terminés par deux absides polygonales formant chapelle. Les colonnes de la nef,

d'une heureuse proportion, sont couronnées de chapiteaux feuillus octogones ainsi que les bases.

Les dimensions de cette église sont de 47 mètres pour la longueur, non compris le porche, 17 mètres pour la largeur et 18 de hauteur. Dans une des chapelles de la croisée, on remarque la statue *miraculeuse* de Notre-Dame-de-Bon-Espoir, morceau curieux de la sculpture du XIᵉ siècle.

Église de Saint-Jean. — Elle date des premiers siècles du christianisme, mais la reconstruction actuelle est de 1405. Elle est d'une grande simplicité. Elle a été métamorphosée en magasin, en halle aux foires. Cette église renfermait de beaux vitraux sur lesquels étaient représentés en pied les derniers ducs et duchesses de Bourgogne (1).

Église de Saint-Philibert. — Elle fut édifiée dans le IXᵉ siècle, et reconstruite en partie à diverses époques pour l'usage des novices et autres personnes attachées au monastère de Saint-Bénigne dont elle était proche. La tour seule de cet édifice est remarquable. Il a été converti en magasin militaire.

Église Saint-Michel. — La reconstruction de cette église, non moins ancienne que les précédentes, date de l'an 1497. Le grand portail, qui est la partie la plus vantée de cet édifice, est pour ainsi dire un ouvrage moderne. Commencé en 1550, il ne fut achevé qu'en 1607. L'intérieur de l'église présente la même disposition que celle de Saint-Bénigne ou de Notre-Dame.

DINAN (France), ancienne ville de Bretagne, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département des Côtes-du-Nord. Parmi les églises qu'elle possède, on remarque, comme monument du moyen âge, l'église de Saint-Sauveur : c'est l'édifice le plus remarquable de l'ancienne ville de Dinan. Son portail, qui rappelle l'architecture byzantine, consiste en trois arcades à plein cintre ornées de cordons formant des triples cintres, et soutenues par des colonnes dont les chapiteaux sont décorés de figures bizarres et d'animaux monstrueux. Les colonnes les plus intérieures des arcades latérales sont torses, ou ornées du haut en bas d'une sculpture en spirale.

L'arcade du milieu sert d'entrée à l'église; les deux autres sont pleines. On voit sous chacune d'elles deux statues très-mutilées dont les traits sont effacés. Elles sont vêtues de longues robes; leurs mains sont jointes, et leurs pieds posés sur des animaux couchés. M. Mérimée a vu dans ces statues les quatre évangélistes montés sur quatre lions. M. Lecourt de Villethasset pense que ces effigies, dont deux font partie des sculptures de la façade romane, étaient le signe du pouvoir temporel du juge ecclésiastique. Les sentences de l'official se prononçaient à la porte, et portaient la formule : « Donné entre les deux lions. »

Au-dessus du cintre de l'arcade du milieu est une figure de femme ayant une espèce de coiffe carrée ; à droite et à gauche, deux évangélistes. La construction de ce portail curieux remonte pour le moins au commencement du XIᵉ siècle. Le pignon qui le surmonte, ainsi que le reste de l'église, appartient au XIIIᵉ et au XIVᵉ siècle. Cette église renferme le cœur de Duguesclin.

La chapelle de Saint-Malo, à Dinan, paraît appartenir à une époque antérieure au portail de Saint-Sauveur. Son architecture est à plein cintre, mais ces cintres sont lourds et surbaissés.

DIVONA (Gaule). C'était le nom d'une des anciennes capitales de la Gaule Aquitaine. On prétend qu'elle excita l'admiration de César, lorsqu'il la vit pour la première fois. C'est sur ses ruines que Cahors a été bâtie, et la cathédrale de cette dernière ville est composée, dit-on, des restes d'un temple antique. Au reste, on voit dans cette ville et dans ses environs beaucoup de ruines romaines.

DJAGAD-NATHA (Hindoustan). Telle est la véritable orthographe, en français, de la ville indienne connue sous le nom vulgaire de Jagrenat, et sous le nom plus rapproché du vrai nom indien de Jaggatnatha. *Voy.* JAGGATNATHA.

DJAGON (Océanie), petite ville du district de Malang, dans l'île de Java. On y trouve des ruines considérables, ainsi que dans l'intérieur de la forêt qui l'avoisine. L'édifice principal, qui est un Tchandi ou temple, est le plus grand de tous ceux dont les ruines sont éparses dans cette partie de l'île. On y a découvert la statue d'une divinité hindoue, dont la tête avait été enlevée, et au dos de laquelle était une inscription en caractères devanagaris. L'édifice a trois étages, et les intervalles de chacun sont ornés de bas-reliefs représentant une bataille entre une armée de peuples civilisés et une armée de Rakchasas.

Suivant l'opinion du voyageur Raffles et de M. Walckenaer, qu'adopte aussi Rienzi, toutes ces ruines sont les restes de l'ancienne ville de Dgeyneland, dont il est souvent fait mention dans les annales de Java.

DJANNAPOUR (Hindoustan). *Voy.* JAUNPOUR.

DJEYPOUR (Inde), l'une des plus belles villes de l'Inde, dans la vaste province de Guzerate. Elle a été fondée, en 1725, par le radja Djeia-Sing, si célèbre dans la contrée par son savoir dans l'astronomie et pour les observatoires qu'il construisit, non-seulement dans cette ville, mais à Mattrâ, Delhi, Bénarès et Oudjeïn.

Il y a à Djeypour une belle tour ou minaret, qui a une hauteur de 200 pieds, et qui est visitée souvent par de nombreux pèlerins. Elle s'élève non loin du palais du prince, qui se développe devant une vaste place et représente par son architecture la queue d'un paon ; les vitrages coloriés de

(1) On assure qu'on les a laissé enlever à des marchands anglais, à charge de les remplacer par du *verre blanc*.

ses fenêtres imitent les yeux des plumes de ce splendide oiseau. (*Abrégé de Géographie* d'Adrien Balbi.)

DJOSIMATH (Hindoustan), gros village de la présidence de Calcutta, dans la province de Gherwal. Il est situé sur le Gange, sur un point très-élevé au-dessus du niveau de la mer. Il est remarquable par sa position romantique et par la résidence qu'y fait, pendant six mois de l'année, le chef des Brahmanes qui desservent le temple de Bhadrinath. *Voy.* GANGE.

DJOUARÉ-KADD (Géorgie), ou forêt de la Croix, lieu sacré, où les Ossètes de la tribu de Tourso vont prier et sacrifier des victimes devant l'image de saint Elie (*Ilia*), saint de l'Ancien Testament, fort révéré dans ce pays couvert d'une multitude de rochers escarpés, où on lui sacrifie beaucoup de vaches et de moutons. Ils mangent la chair de l'animal immolé et suspendent sa peau à un arbre comme une offrande agréable au saint prophète. Ils n'osent abattre de bois dans cette forêt, de peur d'être frappés d'aveuglement et de ne pouvoir plus recouvrer la vue qu'après avoir sacrifié un bœuf (1).

DODONE (Grèce). *Dodona*, aujourd'hui Héloni-Mon, bourg au sud-est de Castrissa, ville d'Epire en Molosside, au pied du Tomarus, au milieu de vastes forêts, était le sanctuaire du culte pélasgique et avait un oracle de Jupiter, l'un des plus célèbres comme des plus anciens de la Grèce. Les prophéties étaient rendues par un chêne, nommé l'arbre fatidique; la prêtresse interprétait tantôt le bruissement des branches, tantôt le son rendu par des vases de cuivre suspendus à l'arbre sacré, tantôt le chant des colombes cachées dans son feuillage. Pendant un temps, les réponses furent données au moyen d'une source sacrée (2).

Voici ce qu'on lit sur Dodone dans le *Voyage du jeune Anacharsis* (chap. XXXVI).

Oracle de Dodone. Dans une des parties septentrionales de l'Epire est la ville de Dodone. C'est là que se trouvent le temple de Jupiter et l'oracle le plus ancien de la Grèce. Cet oracle subsistait dès le temps où les habitants de ces cantons n'avaient qu'une idée confuse de la Divinité; et cependant ils portaient déjà leurs regards inquiets sur l'avenir : tant il est vrai que le désir de le connaître est une des plus anciennes maladies de l'esprit humain, comme elle en est une des plus funestes! J'ajoute qu'il en est une autre qui n'est pas moins ancienne parmi les Grecs, c'est de rapporter à des causes surnaturelles non-seulement les effets de la nature, mais encore les usages et les établissements dont on ignore l'origine. Quand on daigne suivre les chaînes de leurs traditions, on s'aperçoit qu'elles aboutissent toutes à des prodiges. Il en fallut un, sans doute, pour instituer l'oracle de Dodone, et voici

(1) Klaproth, *Voy. au mont Caucase et en Géorgie*, tome II, page 60.

(2) Bouillet, *Dict. univ. d'hist. et de géographie.*

comme les prêtresses du temple le racontent.

Un jour deux colombes noires s'envolèrent de la ville de Thèbes en Egypte, et s'arrêtèrent, l'une en Libye, l'autre à Dodone. Cette dernière, s'étant posée sur un chêne, prononça ces mots d'une voix très-distincte : « Etablissez en ces lieux un oracle en l'honneur de Jupiter. » L'autre colombe prescrivit la même chose aux habitants de la Libye, et toutes deux furent regardées comme les interprètes des dieux. Quelque absurde que soit ce récit, il paraît avoir un fondement réel. Les prêtres égyptiens soutiennent que deux prêtresses portèrent autrefois leurs rites sacrés à Dodone, de même qu'en Libye; et, dans la langue des anciens peuples de l'Epire, le même mot désigne une colombe et une vieille femme.

Dodone est située au pied du mont Tomarus, d'où s'échappent quantité de sources intarissables. Elle doit sa gloire et ses richesses aux étrangers qui viennent consulter l'oracle. Le temple de Jupiter et les portiques qui l'entourent sont décorés par des statues sans nombre, et par les offrandes de presque tous les peuples de la terre. La forêt sacrée s'élève tout auprès. Parmi les chênes dont elle est formée, il en est un qui porte le nom de divin ou de prophétique. La piété des peuples l'a consacré depuis une longue suite de siècles.

Non loin du temple est une source qui tous les jours est à sec à midi, et dans sa plus grande hauteur à minuit; qui tous les jours croît et décroît insensiblement d'un de ces points à l'autre. On dit qu'elle présente un phénomène plus singulier encore. Quoique ses eaux soient froides, et éteignent les flambeaux allumés qu'on y plonge, elles allument les flambeaux éteints qu'on en approche jusqu'à une certaine distance (1). La forêt de Dodone est entourée de marais; mais le territoire en général est très-fertile, et l'on y voit de nombreux troupeaux errer dans de belles prairies.

Trois prêtresses sont chargées du soin d'annoncer les décisions de l'oracle; mais les Béotiens doivent les recevoir de quelques-uns des ministres attachés au temple. Ce peuple ayant une fois consulté l'oracle sur une entreprise qu'il méditait, la prêtresse répondit : « Commettez une impiété, « et vous réussirez. » Les Béotiens, qui la soupçonnaient de favoriser leurs ennemis, la jetèrent aussitôt dans le feu, en disant : « Si la prêtresse nous trompe, elle mérite la « mort; si elle dit la vérité, nous obéissons « à l'oracle, en faisant une action impie. » Les deux autres prêtresses crurent devoir justifier leur malheureuse compagne. L'oracle, suivant elles, avait simplement ordonné aux Béotiens d'enlever les trépieds sacrés qu'ils avaient dans leur temple, et de les

(1) On racontait à peu près la même chose de la fontaine brûlante située à trois lieues de Grenoble, et regardée, pendant longtemps, comme une des sept merveilles du Dauphiné. Mais le prodige a disparu dès qu'on a pris la peine d'en examiner la cause.

apporter dans celui de Jupiter à Dodone. En même temps il fut décidé que désormais elles ne répondraient plus aux questions des Béotiens.

Les dieux dévoilent de plusieurs manières leurs secrets aux prêtresses de ce temple. Quelquefois elles vont dans la forêt sacrée, et, se plaçant auprès de l'arbre prophétique, elles sont attentives, soit au murmure de ses feuilles agitées par le zéphyr, soit au gémissement de ses branches battues par la tempête. D'autres fois, s'arrêtant au bord d'une source qui jaillit du pied de cet arbre, elles écoutent le bruit que forme le bouillonnement de ses ondes fugitives. Elles saisissent habilement les gradations et les nuances des sons qui frappent leurs oreilles, et, les regardant comme les présages des événements futurs, elles les interprètent suivant les règles qu'elles se sont faites, et plus souvent encore suivant l'intérêt de ceux qui les consultent.

Elles observent la même méthode pour expliquer le bruit qui résulte du choc de plusieurs bassins de cuivre suspendus autour du temple. Ils sont tellement rapprochés, qu'il suffit d'en frapper un pour les mettre tous en mouvement. La prêtresse, attentive au son qui se communique, se modifie et s'affaiblit, sait tirer une foule de prédictions de cette harmonie confuse.

Ce n'est pas tout encore. Près du temple sont deux colonnes; sur l'une est un vase d'airain, sur l'autre la figure d'un enfant qui tient un fouet à trois petites chaînes de bronze, flexibles, et terminées chacune par un bouton. Comme la ville de Dodone est fort exposée au vent, les chaînes frappent le vase presque sans interruption, et produisent un son qui subsiste longtemps; les prêtresses peuvent en calculer la durée, et le faire servir à leurs desseins.

On consulte aussi l'oracle par le moyen des sorts. Ce sont des bulletins ou des dés qu'on tire au hasard de l'urne qui les contient. Un jour que les Lacédémoniens avaient choisi cette voie pour connaître le succès d'une de leurs expéditions, le singe du roi des Molosses sauta sur la table, renversa l'urne, éparpilla les sorts; et la prêtresse effrayée s'écria : « Que les Lacédémoniens, loin d'aspirer à la victoire, ne devaient plus songer qu'à leur sûreté. » Les députés, de retour à Sparte, y publièrent cette nouvelle, et jamais événement ne produisit tant de terreur parmi ce peuple de guerriers.

Les Athéniens conservent plusieurs réponses de l'oracle de Dodone. Je vais en rapporter une, pour en faire connaître l'esprit.

Voici ce que le prêtre de Jupiter prescrit aux Athéniens : « Vous avez laissé passer le temps des sacrifices et de la députation; envoyez au plus tôt des députés : qu'outre les présents déjà décernés par le peuple, ils viennent offrir à Jupiter neuf bœufs propres au labourage, chaque bœuf accompagné de deux brebis; qu'ils présentent à Dioné une table de bronze, un bœuf et d'autres victimes. »

Cette Dioné était fille d'Uranus; elle partage avec Jupiter l'encens que l'on brûle au temple de Dodone, et cette association de divinités sert à multiplier les sacrifices et les offrandes.

Tels étaient les récits qu'on nous faisait à Ambracie. Cependant l'hiver approchait, et nous pensions à quitter cette ville. Nous trouvâmes un vaisseau marchand qui partait pour Naupacte, située dans le golfe de Crissa. Nous y fûmes admis comme passagers; et dès que le beau temps fut décidé, nous sortîmes du port et du golfe d'Ambracie. Nous trouvâmes bientôt la presqu'île de Leucade séparée du continent par un isthme très-étroit. Nous vîmes des matelots qui, pour ne pas faire le tour de la presqu'île, transportaient à force de bras leurs vaisseaux par-dessus cette langue de terre. Comme le nôtre était plus gros, nous prîmes le parti de raser les côtes occidentales de Leucade, et nous parvînmes à son extrémité formée par une montagne très-élevée, taillée à pic, sur le sommet de laquelle est un temple d'Apollon que les matelots distinguent et saluent de loin. Ce fut là que s'offrit à nous une scène capable d'inspirer le plus grand effroi.

Saut de Leucade. Pendant qu'un grand nombre de bateaux se rangeaient circulairement au pied du promontoire, quantité de gens s'efforçaient d'en gagner le sommet. Les uns s'arrêtaient auprès du temple; les autres grimpaient sur des pointes de rocher, comme pour être témoins d'un événement extraordinaire. Leurs mouvements n'annonçaient rien de sinistre, et nous étions dans une parfaite sécurité, quand tout à coup nous vîmes sur une roche écartée plusieurs de ces hommes en saisir l'un d'entre eux, et le précipiter dans la mer, au milieu des cris de joie qui s'élevaient, tant sur la montagne que dans les bateaux. Cet homme était couvert de plumes; on lui avait de plus attaché des oiseaux qui, en déployant leurs ailes, retardaient sa chute. A peine fut-il dans la mer, que les bateliers, empressés de le secourir, l'en retirèrent, et lui prodiguèrent tous les soins qu'on pourrait exiger de l'amitié la plus tendre. J'avais été si frappé dans le premier moment, que je m'écriai : Ah! barbares! est-ainsi que vous vous jouez de la vie des hommes? Mais ceux du vaisseau s'étaient fait un amusement de ma surprise et de mon indignation. A la fin, un citoyen d'Ambracie me dit : Ce peuple, qui célèbre tous les ans, à pareil jour, la fête d'Apollon, est dans l'usage d'offrir à ce dieu un sacrifice expiatoire, et de détourner sur la tête de la victime tous les fléaux dont il est menacé. On choisit pour cet effet un homme condamné à subir le dernier supplice. Il périt rarement dans les flots; et, après l'en avoir sauvé, on le bannit à perpétuité des terres de Leucade.

A Skamnel, au monastère d' Αγια Παρασκευή (sainte Préparation), je suis allé visiter des

ruines qu'on dit être celles de Dodone ; ce sont bien certainement des ruines pélasgiques, de grosses pierres entassées les unes sur les autres, formant du côté du village une muraille de près d'un mètre et demi dans sa plus grande hauteur, reposant sur les rochers en saillie tout coupés, tout déchirés, tout caverneux, hauts d'environ 3 mètres. Le temple pouvait avoir 6 mètres de largeur sur une douzaine de longueur; il s'élevait au milieu d'un bois dans une position assez mystérieuse, et sur une hauteur d'où l'on a une magnifique vue. A une certaine distance se trouve aussi une petite fontaine. C'est à Skamnel que commence le *longos* ou taillis, qui couvre tout Zagori jusqu'aux montagnes qui séparent le *villaet* de Janina; seulement les chênes ne commencent qu'à au moins cinq minutes de l'endroit où était le devin. Etait-ce bien là Dodone? Serons-nous avec Pouqueville et Gardiki, qui la placent à un peu plus d'une lieue de Janina? Faudra-t-il lui assigner, comme le fait M. Gennadios, scholarque du gymnase d'Athènes, l'emplacement sur lequel s'élève aujourd'hui Delvinaki aux belles femmes? La placerons-nous sur une montagne, tout près de Bérat, comme le veut absolument M. Grasset, consul de France à Janina, actuellement consul de France à Salonique? Il est vrai de dire que cette montagne porte le nom de Tomaros, comme l'antique nom de Dodone, et la superstition du pays veut même qu'elle rende encore des oracles : on entend sortir de ses flancs, dit-on, quand quelque malheur menace la contrée, des coups de canon; c'est ainsi qu'aurait été prédit le recrutement militaire que vient de terminer le séraskier avec tant de bonheur, le premier impôt de ce genre, et le plus pénible de tous les impôts que l'anarchique et insoumise Albanie ait jamais payés au Grand-Seigneur, dont le cœur tout paternel a saigné en se voyant obligé de faire la guerre à des enfants rebelles.

N'y avait-il pas plusieurs Dodone? Pour avoir une réponse à ces questions, comme à beaucoup d'autres, civilisons ces contrées, sans quoi on n'aura jamais en archéologie que des problèmes dont la solution, pour le plus grand nombre, sera peut-être à jamais impossible.

DOINGT (France), village de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de la Somme, canton de Péronne.

Près de la route de cette dernière ville à Saint-Quentin, est un menhir assez remarquable; c'est une pierre énorme, plantée en terre; elle a 9 pieds de hauteur. On la nomme dans le pays pierre fiche ou pierre de Gargantua. Les paysans racontent que Gargantua passant en cet endroit, se trouva gêné dans sa chaussure par cette pierre ; il la retira de sa galoche et la jeta au loin.

En beaucoup de lieux, la tradition populaire attribue les monuments druidiques à un géant qu'elle désigne sous le nom du héros de Rabelais.

DOL (France), ancienne ville de la province de Bretagne, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement d'Ille-et-Vilaine. Cette ville possède dans ses environs un monument celtique très-remarquable. A 2 kil. de Dol, sur la route de Rennes, on voit un monument gaulois ou celtique beaucoup plus élevé que ceux qu'on rencontre fréquemment en Bretagne ; c'est une énorme pierre granitique de forme pyramidale, qui s'élève d'environ 13 mètres au-dessus du sol, et qui peut avoir 10 mètres de circuit à sa base. On assure que des fouilles faites jusqu'à dix mètres en terre n'ont pu faire découvrir la base de cet obélisque, auquel on donne dans le pays le nom de pierre de Champ-Dolent. Elle est de la nature de ce grain que l'on nomme pierre de fer, et aux environs il n'y en a aucune carrière. Il est démontré qu'elle a été placée de main d'homme, mais dans quel but et à quelle époque? Les historiens ne sont point d'accord à cet égard ; ils lui attribuent diverses origines,

Parmi les édifices religieux de Dol, on doit citer l'ancienne cathédrale qui est une des plus belles églises de la Bretagne. Elle est très-vaste; sa nef est élevée, et il y a de la légèreté, de la hardiesse dans l'ensemble de son architecture gothique. Les piliers sont remarquables; quatre petites colonnes séparées les flanquent et s'élèvent jusqu'à leur sommet. Cette église est presque nue; elle a été entièrement dépouillée pendant la révolution. On regrette surtout une fort belle grille qui entourait le chœur, et que l'on a détruite pour en fabriquer des piques. Les dévastateurs n'ont oublié que quelques tombeaux d'évêques, entre autres celui de saint Samson, premier titulaire de ce diocèse. Les tours de cet édifice sont très-élevées, et l'on y jouit d'une vue étendue. L'une d'elles n'a pas été terminée; elle a au plus cent pieds d'élévation, les ouvriers ayant refusé de travailler à sa continuation. Cette église est construite avec une grande solidité et bien conservée.

DOLE (France), ville de l'ancienne province de Franche-Comté, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département du Jura. Elle possède une église fort remarquable, c'est l'église ci-devant collégiale et aujourd'hui paroissiale de Notre-Dame de Dôle, qui est certainement le plus remarquable monument religieux de l'ancien comté de Bourgogne. Il présente dans son plan la figure d'une croix latine, et est terminé par trois absides, l'une pour le sanctuaire, les deux autres irrégulièrement formées pour les bas-côtés. Le grand frontail du temple se compose d'une grosse tour carrée, contre-butée par huit piliers butants d'une structure robuste. Cette tour, d'un aspect confus, percée à son sommet, dans ses quatre faces, d'un arc ogival à deux ouvertures formées par un pied-droit, est surmontée d'une galerie aux quatre angles de laquelle sont des guérites ou tourillons d'un pittoresque aspect. En entrant dans le temple que nous décrivons, le spectateur est frappé de l'élévation proportionnelle de la maîtresse voûte, et de l'aspect général que présente l'édifice

La première pierre du vaisseau qui existe aujourd'hui fut posée le 9 février 1508, par Antoine de Vergy, archevêque de Besançon, sur l'emplacement d'une ancienne basilique consacrée à saint Etienne, brûlée en 1383. Il offre 62 mètres de longueur dans œuvre, 34 mètres de hauteur sous clef de voûte. Cette église montre une sécheresse de lignes et une indigence de profils peu communes au XVIe siècle; elle est sans pensée-mère. Seize gros piliers, dont dix pour la nef et six pour le sanctuaire, supportent tout l'édifice; ils sont sans chapiteaux cylindriques, et viennent mourir en s'engageant brusquement dans les retombées de la maîtresse voûte. Comme entre les fenêtres écourtées qui échancrent le vaisseau et l'intrados des arcs ogivaux qui forment les travées, il ne règne ni galerie ni arcature, il en résulte qu'un énorme espace lisse serait du plus détestable effet pour l'observateur, si l'on n'avait pas masqué cette zone nue par de grandes toiles de Laurent le Pêcheur, lesquelles sont au nombre de douze.

Les bas-côtés du temple ne règnent pas autour du sanctuaire, éclairé par trois longues et étroites fenêtres, munies d'ignobles verres colorés.

L'extérieur de l'église de Notre-Dame de Dôle est plus riche en ornementation que l'intérieur du vaisseau. Le clocher, qui, comme je l'ai dit, participe des triples caractères du beffroi, de la campanille et du donjon, offre la solidité d'une forteresse castrale, et présente cinquante-six mètres de hauteur du sol à la galerie, et dix-sept de la galerie à la pointe de la flèche. Il est placé en avant-corps, et sa tonne vide forme un porche ouvert d'une assez bonne facture, où une unique porte, divisée en deux arcs par une colonne, donne accès dans le temple. Son extrême ampleur le fait paraître écrasé, malgré le système assez net des dômes superposés et les quatre clochetons-guérites.

Les deux frontails latéraux offrent des pinacles assez riches, de grandes fenêtres avec meneaux coupés d'une manière agréable, des profils dont la tête de chou frisé, les entrelacs et le galbe flamboyant forment la pensée....

Les chapelles sont du même type que l'église et placées dans le parallélogramme de la croisée. Les deux portes latérales sont à voussures décorées de dais en saillie, et se divisent en deux vantaux par un trumeau....

En résumé, l'église de Notre-Dame de Dôle est un édifice qui ne peut occuper que le troisième rang parmi nos édifices religieux. Il manque d'unité et d'harmonie. Conçu et exécuté à l'époque où la décadence de l'architecture gothique commençait à se manifester, l'auteur de ce monument a prétendu résumer dans son œuvre les diverses phases de l'art ogival. Il a voulu en un mot faire de l'éclectisme en architecture, oubliant que quelque chose de grand ne peut sortir que d'une pensée unique. Au reste, si ce monument est dépourvu d'homogénéité et de correction, il ne manque pas d'une certaine majesté.

DOMFRONT (France), petite ville de l'ancienne province de Normandie, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département de l'Orne. Elle possède un monument religieux remarquable, c'est l'*Eglise de Nôtre-Dame-sous-l'Eau*. Cette église, ainsi nommée à cause de sa situation sur la rivière de Varenne, fut bâtie par le même Guillaume de Bellême qui construisit les fortifications de Domfront.

« La forme de cette église est celle d'une croix, avec trois petites absides rondes au chœur et aux deux chapelles de côté et des collatéraux beaucoup plus bas que la nef. La tour carrée est au centre de la croix, entre la nef et le chœur, et l'escalier est ménagé dans un des piliers de soutien. Un toit grossier de tuiles recouvre cette tour, dont la corniche est soutenue par des médaillons rudement sculptés; deux rangées de petites fenêtres à plein cintre et à colonnes basses garnissent ses façades. »

La nef est soutenue par des arcades à plein cintre supportées par des pilastres carrés d'où s'élève un long fût de colonne qui monte jusqu'à la voûte. Au-dessus des arcades sont des fenêtres étroites à cintre rond. Le mur intérieur des bas-côtés présente une suite d'arcades rondes de 1 mètre 30 centimètres de hauteur. La maçonnerie extérieure est faite en arête de poisson.

La façade est ornée d'un grand portail roman avec six colonnes à chapiteaux, séparées par des angles saillants. Le double cintre n'offre ni zigzags ni dentelures, mais un simple rang de billettes. La fenêtre supérieure est d'un travail un peu plus délicat. Toute cette façade est en granit.

Les absides sont garnies de fenêtres rondes avec des colonnes à chapiteaux plus ou moins grossiers. La corniche est soutenue par des figures de monstres, des têtes humaines grimaçantes et d'autres objets bizarres.

Les bras de la croix sont fermés par des murs droits se terminant en pignon. Au-dessus du contre-fort principal du croisillon gauche, en dehors, vers le chemin, se remarque un petit personnage accroupi, la tête portant sous une pierre en saillie, comme une cariatide, et tenant à son cou une espèce de bourse suspendue. On ignore qui on a voulu représenter dans cette attitude.

L'édifice a soixante pas de longueur et treize mètres d'élévation jusqu'à la hauteur du mur de la grande nef. Le chœur est voûté en pierres.

La chapelle de l'abside gauche contient un tombeau sculpté en pierre blanche, représentant un guerrier couché, les mains jointes, ayant au-dessus de la tête un ornement gothique. Ce tombeau, d'un travail bien plus délicat que celui de l'église qui le renferme, doit appartenir à la fin du XIVe siècle.

DOMREMY (France), village du département des Vosges, à 10 kil. de Neufchâteau, patrie de Jeanne d'Arc. On lui donne aussi le nom de Domremy-la-Pucelle. L'église est dédiée à saint Remy. On voit encore la cha-

pelle où l'illustre jeune fille avait coutume de se rendre pour faire sa prière.

Sur la route de Domremy à Neufchâteau on voyait un vieux hêtre surnommé l'*arbre des Fées*, et au pied duquel coulait une source abondante. On le respectait dans toute la contrée comme un arbre magique, et l'on disait que les fées venaient chaque soir former leur ronde sous son ombre à la lueur des étoiles. Tous les ans, le seigneur du canton, suivi des jeunes gens, des jeunes filles et des enfants de Domremy, se rendait sous le grand hêtre, que l'on décorait de bouquets et de rubans. C'était surtout au retour du printemps que l'on fêtait en procession le vieil ami de la jeunesse du pays.

DORAT (France), dans le département de la Haute-Vienne.

La croyance dans la réalité et l'existence des fées ne s'est perdue que lentement en France. Sous le règne de Charles VII, elle était encore presque universelle. Dans le procès manuscrit de Jeanne d'Arc, qui était, au dernier siècle, dans la bibliothèque de Saint-Victor de Paris, on lit que plusieurs fois on demanda à la jeune héroïne si elle n'avait pas vu les fées, si elle ne leur avait pas parlé, si elle n'avait pas été en pèlerinage, comme ses compagnes, à leur arbre et à leur fontaine, près de son village de Domremy, en Lorraine. Les fées étaient ordinairement imaginées, ou sous la figure de petites vieilles difformes et hideuses, ou sous celle de belles femmes, savantes dans l'art de charmer et dans la divination. Les Limousins les ont appelées *fadas*, et les peuples de la Marche *feas*. On donnait pour habitation à ces fées des grottes et des rochers. A la proximité du Dorat, dans la Basse-Marche, se trouve un grand nombre de rochers blancs, appelés dans le pays pierres blanches, et que l'on croyait avoir été l'asile des fées. Au-dessus du Blanc, en Berri, à quelque distance de Lurai et du château d'Issoudun sur la Creuse, est une grotte qui passait aussi pour leur avoir servi de retraite. Près de celui de Sarbois, dans la même province, on voit une caverne qu'on appelait autrefois *la Cave des Fées*. En Périgord, aux environs de Miramont, est une caverne nommée du Cluzeau, à laquelle on supposait la même destination. On croyait que cette caverne s'étendait sous terre jusqu'à cinq ou six lieues; on assurait même qu'il y coulait des ruisseaux au milieu de belles salles et de chambres pavées à la mosaïque, avec des autels et des peintures en plusieurs endroits. La même foi régnait dans le Limousin, l'Angoumois, la Saintonge, le Poitou, et dans presque toute la Bretagne.

DOUAI ou DOUAY (France), chef-lieu d'arrondissement du département du Nord, sur la Scarpe, s'appelait en latin *Duacum*.

Processions de la ville de Douai. « En 1479, la guerre se poursuivait entre le roi de France et l'archiduc Maximilien, époux de Marie de Bourgogne, comtesse de Flandre. Les Français voulaient surprendre la ville de Douai; ils se cachèrent dans les Avêties, près la porte d'Arras; et le matin du seizième jour de juin étant venu, ils firent conduire près de cette porte un cheval et une jument, espérant s'introduire dans la place au moment où la garde sans défiance ouvrirait le passage.

« Ce projet fut déconcerté, et les Français se retirèrent. Afin de consacrer la mémoire de cet événement, le conseil de la ville, le clergé et les notables résolurent, en 1480, qu'il serait fait chaque année, le 6 juin, une procession générale en l'honneur de Dieu, de toute la cour céleste, et de M. saint Maurand.

« Peu à peu on vit s'introduire dans ces processions des figures grotesques ou ridicules, entre autres le célèbre géant Gayant, Cagenon, saint Michel et son diable, etc. A ce sujet, l'évêque d'Arras adressa, en 1699, des représentations aux échevins de la ville. Ceux-ci consentirent à la suppression de la figure du diable de saint Michel; mais les abus auxquels donnait lieu la procession ne cessant point encore, cette cérémonie fut abolie par mandement de 1771, après des contestations infinies entre l'autorité civile et religieuse.

« Vers le même temps, et afin de célébrer le retour de la ville à l'obéissance de Louis XIV, on institua une autre procession générale; par lettres closes de juin 1771, le roi enjoignit aux autorités d'y assister; depuis cette époque, elle eut lieu sans interruption, le 6 juillet de chaque année, jusqu'à la révolution.

« Aujourd'hui, la procession de Gayant, rétablie en 1801, n'est plus une procession religieuse.

« Pendant la durée de la fête communale, on promène seulement la roue de fortune, le sot ou le fou des Canonniers, et Gayant, ainsi que sa famille, composée de sa femme, et de Jaco, Fillion et Tiot-Tourni, ses enfants. La grande popularité dont jouissent ces célèbres mannequins dans le Nord ne contribue pas peu à attirer dans la ville une grande partie des habitants des communes environnantes.

« Il n'existe rien de bien certain sur l'origine de cette illustre famille; ce qui paraît le plus probable à cet égard, c'est que ce fut Charles-Quint, qui, dans le but d'amener les habitants des diverses provinces des Pays-Bas à se réunir et à fraterniser, établit des fêtes dans lesquelles on vit paraître des figures gigantesques, telles que Gayant, dont la tête atteint la hauteur du premier étage des maisons. De même qu'à Douai, des géants ont joué des rôles importants dans les divertissements populaires, à Dunkerque, Bruges, Bruxelles, etc.

« Gayant et sa famille ont contribué à l'amusement de la femme de Louis XIV, lorsque cette princesse fit son entrée à Douai en 1667. » (*Magas. Pittor.*).

On vénérait à Douai une image miraculeuse de la sainte Vierge, nommée *Cancellata*, et dans l'abbaye de Sin, près de la ville, on visitait avec grande dévotion la *Notre-Dame-de-Consolation*, qu'on priait à Luxembourg. *Voy.* LUXEMBOURG.

Les autres images miraculeuses de Douai étaient la *Wazeriana*, la *Gaudiosa* et Notre-Dame de la Conception.

DOUGOURS-IZET (Géorgie), ou sanctuaire des Dougours. L'intérieur en est noirci par la fumée des sacrifices qui s'y font tous les ans. On voyait sur le sol et dans de vieux coffres une grande quantité d'os et de cornes de victimes. Quelques-uns de ces débris appartiennent au doumbaï que M. Klaproth croit être l'urochs, qui a disparu de leurs forêts depuis quatre-vingts ans, et d'autres, en plus grand nombre, viennent du bouc sauvage du Caucase (*Capra rupicapra*), très-commun dans cette contrée.

DOULLENS (France), petite ville de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département de la Somme. Outre sa citadelle et son château fort, elle a deux monuments religieux qui datent du moyen âge : l'*église de Saint-Martin*, dédiée plus tard à la Vierge. C'est une construction du XIIIe siècle. Son large portail se divise en trois porches jadis ornés de statues, qui ont été enlevées. Le porche du milieu présente une suite de nervures partant de sa partie inférieure et venant se réunir avec grâce au centre de sa voussure. Les deux porches latéraux sont plus petits et surmontés d'un fronton sans ornement.

Des pieds-droits placés le long des murs du bas-côté gauche de l'église donneraient un air de lourdeur à cet édifice, sans la légèreté des piliers en grès qui soutiennent sa voûte.

L'*église de Saint-Pierre* est une construction de la première partie du XIIIe siècle. Il nous reste de cette église à demi ruinée le portail formé de piliers ronds et des voussures ogives qui aboutissent à ces piliers.

DOURDAN (France), ancienne ville forte de la province de l'Ile-de-France, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise. Son église paroissiale, dédiée à saint Germain, était en grande vénération dans la contrée. C'est un édifice d'un aspect imposant ; son portail est surmonté de deux flèches assez élevées, et une troisième flèche est placée sur sa croisée.

DOURGNE (France), en Languedoc, dans le département du Tarn.

On remarque vis-à-vis de ce bourg un petit oratoire dédié à saint Estapin, qui attire chaque année, le 6 août, un grand concours de peuple. Non loin est une fontaine dont les eaux passent pour avoir la vertu de guérir plusieurs maladies.

DRAGUIGNAN (France), dans le département du Var.

La Pierre de la fée : c'est un monument druidique. On voit peu de traces en Provence du culte des anciens Gaulois ; cependant le dolmen de Draguignan est très-beau ; il s'élève à un kilomètre environ au nord-ouest de la ville.

DREUX (France), ancienne ville de la province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département d'Eure-et-Loir. Les druides y tenaient, dit-on, chaque année, leur assemblée générale. Son église de Saint-Pierre est le seul monument religieux digne d'attention. On y distingue deux sortes d'architecture, celle du XIIIe et celle du XVIe siècle. Les colonnes courtes et écrasées, les chapiteaux simples et grossiers, les arcades et les voûtes en ogive, indiquent la première époque, le clocher et les parties hautes de l'édifice sont de la seconde.

DRUYE-LES-BELLES-FONTAINES (France), en Bourgogne, dans le département de l'Yonne.

Cette ville est très-ancienne ; elle fut le séjour des druides, qui y avaient construit un temple dédié à leur dieu Teutatès.

DSUTSI-JAMMA (Japon). « La montagne de Dsutsi-Jamma est fort stérile ; le terrain n'est qu'un sable aride qu'on ne saurait labourer, et où l'on n'y voit pas même le moindre gazon ; cependant on trouve plusieurs petits hameaux en la traversant, dont les habitants gagnent leur vie en rendant service aux voyageurs. La descente de cette montagne ne ressemble pas mal à celle d'un escalier à vis ; de grandes marches taillées sur le bord d'un précipice profond mènent à une autre montagne voisine, remarquable en ce qu'elle est une espèce de baromètre naturel pour les pilotes du pays, qui, voyant son sommet clair ou couvert de nuages, et quelques autres signes, connaissent le temps qu'il fera, et, par conséquent, s'ils peuvent s'avancer en mer. En allant sur la montagne, nous trouvâmes un temple sur notre chemin, non loin duquel il y avait une petite chapelle où l'on gardait une idole dorée. Deux moines y faisaient leurs prières et leurs fonctions dévotes, pour exciter les bons et dévots voyageurs à leur faire la charité. Nous fûmes un gros quart d'heure à descendre la montagne ; nous remarquâmes au pied une autre chapelle où il y avait un lion doré. Des prêtres présentent en cet endroit aux voyageurs une relique à baiser, et en reçoivent un liard par tête en récompense (1). »

DUDINGEN (Suisse), vulg. Guin, village du canton de Fribourg, à une lieue de cette ville. Il s'y est établi une célèbre confrérie sous le nom de Romesbruderschaft, ou des pèlerins qui ont fait le grand voyage de Rome.

DUEIL (France). *Voy.* Dueil.

DUGNY (France). Notre-Dame de Blancmesnil, hameau dépendant de Dugny, dans l'ancien diocèse de Paris, avait une certaine célébrité dans les villages des environs.

Dugny s'appelait en latin *Dumniacum*, *Duniacum*, *Dumnium* ou *Tumnium*.

DULIEM (pays de Galles), dans une vallée sauvage du Snowdon. C'est un lac mystérieux entouré d'un amphithéâtre de rochers ; ses eaux sombres et ses poissons difformes lui ont donné dans le pays une sorte de réputation traditionnelle qu'il conserve

(1) Engelb. Kœmpfer, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon*, etc., tome III, page 36.

encore. Ni les cygnes, ni les ducs, ni les autres oiseaux ne s'en approchent; et si quelqu'un en agite la surface jusqu'à en faire rejaillir les eaux sur un bloc de granit voisin, appelé l'autel rouge, un orage éclate infailliblement avant la fin du jour. *Voy.* Baranton.

DUNKERQUE (France), ville de l'ancienne province de Flandre, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département du Nord. Voici l'origine que donne une pieuse légende à son église Saint-Eloi.

Au VII[e] siècle vivait un ermite nommé Eloi. Aidé par quelques chrétiens fervents, il construisit au milieu des dunes une chapelle à laquelle succéda bientôt une église, ce qui indique bien d'ailleurs le nom de *Dunkerque*, qui signifie littéralement *église des dunes*. Bientôt des cabanes, puis des maisons se groupèrent autour de l'église. Ce fut le commencement de la ville.

On va visiter encore avec une grande vénération l'intérieur de l'église Saint-Eloi, dont la façade est toute moderne.

DURAVEL (France), en Guienne, dans le département du Lot.

Son église paroissiale porte tous les caractères d'une haute antiquité. On y conserve encore, dit Briand de Verzé, les corps de trois saints confiés à ce sanctuaire par Charlemagne, et dont l'exposition, qui a lieu tous les trois ans, y attire un grand concours de fidèles.

E

ECHILLAIS (France), village de l'ancienne Saintonge, aujourd'hui du département de la Charente-Inférieure et de l'arrondissement de Marennes. Il y a dans ce village une église remarquable par la beauté et la pureté de son style. Son portail, qui forme un carré régulier, est divisé en trois ordres ou étages par trois rangs de corniches; elle est percée de trois portes : celle du milieu, formant un porche rentrant, est entourée de plusieurs rangs d'archivoltes décorées de figures bizarres et soutenues par des colonnettes à chapiteaux très-diversifiés; les portes latérales bouchées présentent un exemple de l'appareil appelé zigzagué. Quatre colonnes énormes et très-courtes soutiennent une corniche; sur chacune de ces colonnes s'élèvent deux autres colonnes accolées soutenant la seconde corniche garnie de modillons. La troisième est supportée par quatre colonnettes simples et quatre accouplées; au-dessus de chaque entrecolonnement s'élève une archivolte simulant une croisée; au milieu de cet étage une fenêtre en plein cintre éclaire l'intérieur. Deux des colonnes accouplées soutiennent l'archivolte décorée d'étoiles; les deux autres sont placées aux deux angles de la façade. L'entablement, orné d'un grand nombre de figures, est supporté par des modillons à têtes d'animaux. L'abside, percée de sept fenêtres entourées de trois rangs d'archivoltes, est ornée extérieurement d'un cordon chargé de frettes. Quatre colonnes engagées d'un tiers supportent l'entablement garni de modillons. L'intérieur de cette église est peu remarquable; le chœur est petit et dépourvu de transsepts. Au-dessus s'élève un clocher quadrangulaire à pignon

ECMIAZIN (Arménie russe). *Voy.* plus loin au mot Etchmiadzin.

EDESSE (Asie), ancienne ville de la Mésopotamie, dont on attribuait la fondation à Nemrod. On l'appelait aussi Callirhoé, et elle était la capitale de l'Osroène. Edesse joua un rôle important pendant les croisades. Située à l'est de l'Euphrate, à 33 lieues d'Alep, elle se trouvait nécessairement dans le centre des opérations militaires. On la nomme aujourd'hui Orfa ou Oorfa, et elle fait partie de la Turquie d'Asie.

Edesse était le siége d'un pèlerinage fameux dans la terre sainte, et les premiers chrétiens venaient en foule apporter leurs vœux et leurs hommages à Notre-Dame d'Edesse.

EDFOU (Egypte), autrefois *Apollinopolis Magna*, ancienne ville d'Egypte, sur la rive gauche du Nil, à 88 kil. sud de Thèbes. Ce lieu est célèbre par son magnifique temple d'Horus, où l'on accourait en foule, et que les Grecs ont cru élevé en l'honneur d'Apollon. Ce temple fut construit par les Ptolémées, et cet Horus, dont les Egyptiens célébraient la naissance le 25 décembre, après le solstice d'hiver, n'était pas autre chose en effet qu'un des symboles égyptiens du soleil.

EIBENGEN (Allemagne), dans le grand duché de Hesse-Darmstadt. *Voy.* Bingen.

EICHSTÆDT (Bavière), dans le cercle de la Regen. C'est un évêché fondé par saint Boniface, en 741. La ville se forma bientôt sous la protection de saint Willibald, fils de saint Richard, prince d'Angleterre. Les curiosités religieuses que renfermait cette pieuse cité d'Allemagne sont détaillées dans La Martinière : nous citerons celles qui attiraient dans ses murs le plus grand nombre de pèlerins.

La cathédrale fut bâtie dans l'origine par saint Willibald, qui la dédia sous l'invocation de Notre-Dame; mais ce qu'il fit alors n'existe plus, ses successeurs l'ayant agrandie et renouvelée. L'évêque Géroch, qui occupa le siége épiscopal après saint Willibald, avait commencé par faire un autel portatif en or et un calice du même métal. L'évêque Jean Conrad fit travailler à Augsbourg pour cette église, en 1611, un magnifique ostensoir d'or pesant vingt livres, avec quatorze cents perles choisies, trois cent cinquante diamants, deux cent cinquante rubis, sans compter les saphirs, les hyacinthes, les grenats, les améthystes, les topazes et autres pierreries. C'est dans cette église

qu'est le tombeau de saint Willibald, derrière le chœur.

L'église et le monastère de sainte Walburge, où étaient renfermées les Bénédictines qui gardaient une étroite clôture, avaient pour fondateur l'évêque Otker ou Odoger, qui, ayant fait transférer les reliques de sainte Walburge, sœur de saint Willibald, et décédée en 776, de l'abbaye de Heydenheim, où elle était abbesse, fut cause que cette église porte le nom de cette sainte. L'église, sous l'autel de laquelle elle fut déposée, était petite et obscure; mais on dit une chose très-miraculeuse: c'est que de ces reliques, tout entourées qu'elles sont de pierres très-dures, il découle une huile qui est un remède souverain contre plusieurs maladies On la reçoit dans de petits vases qu'on met dessous. Mais ce qui est plus surprenant, c'est que si les religieuses négligent de vider ces petits vases, l'huile cesse de couler jusqu'à ce qu'on ait fait quelques cérémonies et récité quelques prières pour obtenir qu'elle coule de nouveau. On dit aussi qu'elle s'arrête lorsqu'il y a de la discorde entre les religieuses. On ajoute encore (1) qu'elle ne coule pas toute l'année, mais seulement depuis le 12 octobre, jour auquel les reliques de la sainte furent transférées de Heydenheim en cet endroit, jusqu'au 25 février, jour auquel elle mourut.

On voit dans le couvent des Capucins une église ronde faite sur le modèle de celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

Le nom de cette ville s'écrit indifféremment Aichstadt, Aichstet, Eichstatt, Aichstatt, Eichstet, etc.; et en latin *Aichstadium*, *Aichostadium* ou *Aistadium*, *Dryopolis* ou *Quercopolis*. et enfin dans un grand nombre d'auteurs, Eystatt.

EINSIEDLEN (Suisse), ou Notre-Dame des Ermites.

Voici ce que dit M. L. Veuillot (2) dans ses poétiques Pèlerinages de Suisse:

Au temps de Charlemagne, vers 800, était né de race princière, à Sulgen, petite ville de Souabe, un de ces hommes de foi sublime, comme Dieu en faisait naître en ce temps-là: fleurs de vertus modestes et douces, qu'on voyait éclore tout à coup parmi les orgueils sauvages; pures et vives intelligences qui recueillaient et conservaient le savoir humain au milieu de la barbarie; exemples d'humilité profonde au sommet de tout ce qui peut rendre fier, la science et le rang; vivantes leçons, modèles saints, glorieux anneaux destinés à transmettre aux siècles la tradition des vertus chrétiennes aussi intacte que les apôtres l'ont reçue de Dieu.

Meinrad, fils du prince Berthold Hohenzollern, allié par son illustre famille aux premières maisons de l'Europe, pouvait prétendre à tout: il se fit bénédictin; mais du sang dont il était, et savant comme il avait su le devenir au fond du cloître, la gloire, les honneurs, le bruit, pouvaient encore venir le chercher: il se fit ermite. Non loin de son monastère s'élevait une montagne pleine de retraites inconnues.

Un jour étant allé se promener par là, il y resta, sous l'abri d'une hutte qu'il avait bâtie de ses nobles et savantes mains. Hélas! même en ce lieu, le monde le suivait encore. Les pèlerins apprirent les chemins jusqu'alors ignorés du mont Etzel, et marchèrent en foule vers l'étoile de sainteté qui venait de se lever dans ce désert. Les hommes d'alors, moins grossiers et moins fous dans leur ignorance que nous ne le sommes dans notre vanité, se confiaient volontiers, en leurs projets comme en leurs peines, à ces solitaires qui ne voulaient plus, pour remplir leur vie, que la prière et la charité. Riches et pauvres, manants et gentilshommes, le prêtre, le seigneur, l'enfant, le vieillard, l'humble moine et le prince-évêque, allaient consulter l'ermite; il les recevait avec la même bonté et leur donnait des avis également sincères, des consolations également fraternelles; mais souvent, quand le pauvre retournait à sa cabane avec la joie et l'espérance au cœur, le suzerain revenait l'inquiétude dans l'âme et la honte sur le front: Meinrad parlait toujours en serviteur de Dieu qui ne craint point les hommes et n'aime que la justice ici-bas.

Cependant le saint ermite soupirait après une retraite plus close; tant de visites interrompaient ses chères méditations. Au pied de la montagne, plus loin des lieux habités, il y avait, dans un vallon mêlé de collines, une forêt de sapins si noire et si profonde. que les chasseurs eux-mêmes en craignaient les aventures, et qu'on l'appelait la forêt sombre. Dans cette contrée de sombres forêts, Meinrad s'y rendit sans avertir personne; on l'y retrouva bientôt. Se résignant alors à ce que le ciel semblait exiger de sa charité, il continua d'accueillir et d'instruire ceux qui venaient, et se laissa même bâtir une cellule qui le défendit au moins des tempêtes, et un modeste oratoire où il pût placer l'image de Marie, ce soleil de pureté, cette Mère angélique des chrétiens, toujours prête à demander grâce pour ses enfants. Meinrad l'implorait sans cesse, et conduisait à ses pieds les bons pèlerins que n'effrayaient point les dangers de la sombre forêt, et les affligés; les malheureux, les coupables même, ne tardaient point à sentir qu'un regard de miséricorde était tombé sur eux. Les visites des hommes n'étaient pas les seules que l'anachorète reçût. Un soir, à minuit, l'un des religieux de Reichenau, qui venait parfois à l'ermitage, suivit de loin Meinrad jusqu'à la petite chapelle où il allait réciter l'office du soir: tout à coup cette chapelle éclata de lumière; le moine s'approcha, et sur les degrés de l'autel où Meinrad était agenouillé, il vit un jeune enfant au front céleste, qui récitait l'office avec lui.

Qui aurait cru que cette vie dût finir par le martyre? Après avoir vécu trente-trois

(1) Gretser, *De Episcop. Eystatt*, lib. II, c. 3.
(2) L. Veuillot, *Pèlerinages de Suisse*, liv. IV, tome I, page 157.

ans dans sa solitude, Meinrad mourut assassiné (31 janvier 863) par deux misérables, qui pensaient trouver des trésors dans cette pauvre cellule où venaient tant de pèlerins. Il avait lu leur dessein dans leurs âmes, et leur avait dit : « Vous auriez dû venir plus tôt, afin d'assister à ma messe, pour conjurer les saints de vous être propices à votre dernière heure. Vous ne me tuerez pas sans avoir reçu ma bénédiction et votre pardon de ma propre bouche. Quand je serai mort, je vous recommande d'allumer ces deux cierges, l'un à ma tête, l'autre au pied de ma couche ; après cela, fuyez au plus vite ; vous pourriez être trahis par ceux qui me viennent voir (1). » Et ces malheureux l'avaient tué, puis ils s'étaient enfuis jusqu'à Zurich. Presque en même temps qu'eux y arrivaient les gens de Wolran, déjà instruits du meurtre de l'ermite, et qui découvrirent l'auberge où les assassins s'étaient réfugiés, parce que deux corbeaux, qui avaient appartenu à Meinrad, voulaient franchir la porte de ce logis, d'où une servante essayait en vain de les chasser. Les assassins saisis avouèrent le crime et déclarèrent, entre autres choses, dans leur interrogatoire, qu'ayant oublié les recommandations de l'ermite, ils avaient vu tout à coup les cierges s'allumer et des mains invisibles les placer ainsi qu'il avait dit. La légende allemande ajoute qu'au moment du supplice, on vit encore deux corbeaux voleter et planer au-dessus de l'échafaud.

L'ermite mort, la cellule fut abandonnée, mais non pas le pèlerinage, et la forêt sombre perdit son nom pour prendre celui de Meinrad. On venait prier où il avait prié, et implorer l'intercession de la sainte Vierge devant l'humble image aux pieds de laquelle il s'était agenouillé tant d'années. Cependant le temps dégradait la cellule et la chapelle ; les pèlerins eux-mêmes ne manquaient pas d'en emporter toujours quelques débris ; lorsque Bennon (Benoît), prince du sang des rois de Bourgogne, chanoine de Strasbourg, et qui fut saint, étant venu visiter ces lieux déjà célèbres par les grâces que le ciel y accordait à la foi, résolut d'en relever les ruines et d'y continuer la sainte vie du martyr. Après avoir résilié son canonicat, distribué ses biens à ses parents et gagné à la vie solitaire quelques hommes comme lui pleins de piété, il vint ériger autour de Saint-Meinrad plusieurs autres petites cellules en bois. Ce fut l'origine de l'abbaye.

Dès lors la forêt cessa d'être un désert ; on y entendit jour et nuit travailler, et chanter les louanges du Seigneur ; et le séjour des nouveaux ermites fit prendre à cet endroit le nom d'Einsiedlen, que les légendaires et les chroniqueurs traduisent en latin par *Eremus*, *Eremus Deiparæ*, *Eremitarum cœnobium*. . . .

Après saint Bennon vint saint Oberhond, de la famille des ducs d'Allemagne, autre serviteur bien-aimé de Dieu. Celui-là, avec sa fortune et le secours du duc de Souabe, enclava la cellule de Meinrad dans un beau monastère, et sa chapelle dans une église magnifique. Il donna à la communauté la règle de saint Benoît et prit le titre d'abbé. A saint Oberhond succéda saint Adelric, fils de Bourcond Ier, duc de Souabe ; à saint Adelric, Tietlond, son oncle ; à Tietlond, Grégoire, de race royale ; et sous ce troisième abbé, pieux et savant comme ses illustres prédécesseurs, le titre de prince du saint Empire fut attaché à perpétuité au titre d'abbé d'Einsiedlen. En moins d'un siècle, l'abbaye d'Einsiedlen avait bien grandi, comme on voit : les biens personnels des illustres solitaires, les donations des princes et surtout la sainteté de ses chefs l'avaient élevée à une haute influence. Elle était devenue, suivant la loi commune de ces chrétiennes fondations, un centre d'activité, de lumière, de travail, une école pour la jeune noblesse, un foyer de civilisation pour tout le pays. Dans les siècles subséquents, son éclat s'accrut encore. Bien des saints vécurent à l'abri de ses murailles, bien des hommes illustres en sortirent. Son chapitre fut comme une pépinière de doctes et pieux personnages, où les autres communautés venaient chercher des chefs habiles au maintien de la discipline et versés dans la connaissance des choses de Dieu. De là partirent fréquemment des fondateurs de maisons nouvelles, astres pieux, dont Einsiedlen était le centre de gravitation ; mais nous ne saurions redire ici cette longue histoire. Un de nos jeunes écrivains catholiques vient de l'écrire avec autant de savoir que de piété (1). Nous renvoyons nos lecteurs, et surtout nos lecteurs chrétiens, à ce consciencieux travail, qui va de saint Meinrad à dom Célestin Ier, abbé présentement régnant. L'auteur n'a rien négligé : prospérités, travaux, vicissitudes, il dit tout, même pour les gens du monde, il y a autant d'intérêt que d'instruction dans ses récits.

L'abbaye d'Einsiedlen a vu de bien mauvais jours succéder à ses siècles de gloire. Pendant un temps qui n'est pas encore loin de nous, elle demeura déserte. L'impiété dispersa violemment ses hôtes rassemblés pour l'étude et la prière. Une armée (une armée française, hélas !) se rua sur la sainte maison et permit à une populace non moins ignorante qu'ingrate et vile de la saccager. On se fit un jeu de violer les sépultures, de briser les reliques saintes, de les répandre sur le pavé, de les mêler avec d'autres ossements, afin que la piété des fidèles ne pût les reconnaître. On crut par là anéantir la religion. On voulut aussi enlever l'image vénérée, léguée par Meinrad et ses successeurs, et que durant huit siècles étaient venus visiter des milliers de pèlerins ; mais l'orage s'était annoncé par des éclairs si terribles que les moines avaient heureusement songé à mettre en sûreté ce modeste trésor ; et, tandis qu'on l'emportait

(1) *Chronique d'Einsiedlen*, par M. Regnier.

(1) *Chronique d'Einsiedlen*, par M. Joseph Regnier.



secrètement au loin, Schonenbourg, trompé par une ruse assurément bien permise, n'envoyait à Paris qu'un simulacre orné de clinquant. Il est probable que les Parisiens n'auraient pas contemplé chez eux cet objet de curiosité, si la véritable madone de Meinrad, toute revêtue de pierreries et d'or, était tombée dans les mains de nos héros.

Aujourd'hui enfin, bien que la pieuse image ait repris sa place et qu'autour d'elle les cénobites chantent comme autrefois les louanges de Dieu, les temps sont à peine meilleurs. L'avenir semble gros de persécutions. Ce que le monastère a gardé de sa fortune spoliée excite beaucoup de convoitises, la foi même de ceux qui l'habitent irrite beaucoup d'aveuglements. Au pied de l'abbaye s'élève un bourg qui lui doit sa naissance, ses développements, sa richesse, sa vie. C'est là, dans tout ce district stérile, fort différent du chrétien et loyal canton de Schwitz, dont il fait cependant partie, que les moines rencontrent leurs ennemis les plus acharnés. L'air de Zurich a traversé le lac et est venu jusqu'en ces lieux corrompre les cœurs et abaisser les intelligences; car il n'y a pas seulement de l'ingratitude dans l'hostilité du peuple d'Einsiedlen, il y a encore une inconcevable stupidité. Quand ils se seront partagé le peu de propriétés qui restent au couvent (et ce qui fait vivre cinquante religieux ne saurait suffire à quinze familles), que feront-ils, si le pèlerinage est supprimé, si les voyageurs pieux ne viennent plus par cent mille, tous les ans, leur apporter l'abondance et la prospérité qui donnent du secours à leurs pauvres, de l'instruction à leurs enfants ?

Quant aux moines d'Einsiedlen, ils vivent de telle sorte que l'avenir prospère ou sombre ne peut les inquiéter : occupés exclusivement de bonnes pensées et de bonnes œuvres, ils emploient à faire le plus de bien qu'ils peuvent le jour que Dieu leur envoie, sans demander ce qu'apportera le lendemain.

Voici quelques détails curieux empruntés à l'ouvrage de M. J. Regnier : Un diplome de Henri de Brandis, évêque de Constance, daté de 1360, démontre qu'on regardait déjà comme fort ancienne la réputation du pèlerinage des Ermites. Georges de Gengersbocb, dans son histoire de la chapelle, écrite en 1375, s'exprime ainsi pour peindre l'affluence des pèlerins : *Per totum annum continue inveniuntur peregrini descendentes et ascendentes ad sanctam Mariam.* Il ajoute que cette affluence redoublait à l'époque du 14 septembre, celle où l'on célèbre l'anniversaire de la dédicace de la chapelle et de l'église. Les annales de Suisse constatent qu'en 1350 on remarquait à cette fête une députation de cent Bourgeois de Bâle et soixante-dix de Strasbourg. Une lettre des Pères du concile de Bâle (1442) fait foi que, deux ans avant, la veille de la fête des saints Simon et Jude, il arrivait à Einsiedlen tant de monde de tous les points de l'Europe, que les cantons de Zurich et de Schwitz se mirent en alarmes, croyant voir de nouvelles troupes qui venaient les attaquer : on avait pris pour des lances les innocents bourdons des pèlerins.

Lors du schisme de Luther, le pèlerinage ne perdit rien de l'assiduité des peuples. Augsbourg y fit une procession solennelle en 1613, à raison d'un vœu; on a encore les cantiques composés pour cette cérémonie. La ville d'Überlingen, qui avouait hautement les secours par elle obtenus de la Mère du Christ, pendant la guerre de Suède en 1634, envoyait à Einsiedlen, en 1336, une députation de cinq cent cinquante personnes, qui déposèrent à l'église en *ex-voto*, une bombe du poids de 127 livres. En 1647, vinrent au même lieu le chapitre et la bourgeoisie de Linden. Les deux années suivantes, ce fut le tour de ceux de Feldkirch et de Fribourg, en Brisgau ; une députation de Zell, près de Constance, vint en 1651. Depuis l'an 1351 jusqu'à l'invasion des zwingliens, la ville de Zurich députait tous les ans sa bourgeoisie en mémoire de la victoire de Tettewill. On venait aussi de Glaris, malgré les efforts des protestants du canton. Une lettre d'Unterwald, de 1671, témoigne du même usage renouvelé chaque année. Lucerne, Zug, Appenzell, en faisaient autant pour divers motifs. Nous n'achèverions jamais la liste des grandes communautés sociales jadis si fidèles à rendre leur hommage au sanctuaire d'Einsiedlen; le canton de Schwitz se plaçait naturellement à leur tête, protestant de tout son courage et de toute la force de son exemple contre l'engourdissement religieux que traînait à sa remorque la réforme hérétique. Une autre liste non moins imposante, quoique fort abrégée, est celle de quelques pèlerins particuliers, qui se séparent entièrement de la foule par leur position dans le monde et leur empressement à courber leurs têtes chargées d'honneurs devant la plus humble image de la Vierge, mère du Christ.

965, l'empereur Othon le Grand et sa femme sainte Adelaïde.

De 900 à 972, Volfgang (le saint), évêque de Ratisbonne.

De 900 à 972, Gérold (le saint), duc de Saxe.

992, le fils d'Hermann, duc de Saxe.

1110, Ulric, comte de Kybourg, évêque de Constance.

1141, Théodoric, nonce en Allemagne, cardinal-évêque de Porto.

1352, le roi Charles IV, suivi d'une foule de seigneurs et de prélats.

1417, l'empereur Sigismond.

1442, Ferdinand III, empereur des Romains.

1576, saint Charles Borromée, cardinal, archevêque de Milan.

1559, Octave Pallavicini, cardinal.

1590, Maximilien, élu roi de Pologne

1590, Ferdinand, électeur de Bavière, et sa femme.

1595, 1600, 1608, les princesses et princes de la maison de Hohenzollern, d'où est issu le fondateur de Meinrad.

1597, Nicolas de Flue, canonisé.

1601 et 1619, plusieurs princes et souverains.

1620, Louis XIII, roi de France, représenté par son ambassadeur en Suisse.

1663 et 85, la maison de Baden-Baden.

1683, dom Mabillon.

1692, Maurice Febronie, duchesse de Bavière, de la maison ducale de Bouillon-d'Auvergne.

1748, dom Calmet.

1793, l'archevêque de Paris, primat des Gaules, et l'élite du clergé de France, fuyant en exil.

1808, l'excellent et révérend Fabricius-Suberus-Tassaserrata, archevêque, nonce apostolique en Suisse, depuis cardinal.

1808, S. G. Carl Rudolfe, des comtes de Buol-Schaaenstein, évêque de Coire.

1810, le prince Charles de Hohenzollern-Hechingen.

1810, la comtesse Romanow (sœur de l'empereur Nicolas).

1811, le prince Alexandre de Hohenlohe, alors accompagné de son gouverneur et demandant à être admis au pensionnat.

1813, Louis, roi de Bavière, à qui l'abbé d'Einsiedlen vient d'envoyer quelques-uns de ses moines pour rétablir en Bavière l'ordre des Bénédictins.

1814, le comte Romanow (l'empereur de Russie actuel).

1814, le comte Michel Romanow (le grand duc).

1815, S. G. Pierre-Tobie Jenni, évêque de Lausanne.

1816 et 17, la reine Hortense, Eugénie et son fils.

1820, le prince Charles d'Esterhazy.

1821, le reine Hortense.

1823, dom Remi Crescini, bénédictin du Mont-Cassin, depuis cardinal.

1823, la reine Hortense et ses deux fils.

1824, la duchesse de Dino, née princesse de Courlande.

1824, le comte Reinhard, ministre de France.

1825, le duc de Covello, ministre de Naples.

1826, l'archevêque de Paris Mgr Hyacinthe de Quelen.

1826, plusieurs membres de la diète de Francfort et du parlement anglais.

1827, le marquis de la Tour-du-Pin, ambassadeur de France à Turin.

1828, Monseigneur Fréderic Rézé, évêque du Détroit.

1828, Monseigneur Pierre d'Astini, archevêque de Tarse, nonce en Suisse.

1829, le duc de Cadore, pair de France.

1829, le duc de Rohan, cardinal-archevêque de Besançon.

1830, monseigneur Pierre de Angeus, archevêque de Carthage et nonce en Suisse.

1831, Guillaume, roi de Wurtemberg.

1831, le duc de Cavello.

1834, le duc et la duchesse de Damas.

1835, Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans, prince royal de France (ce prince a fait don à l'abbaye du grand ouvrage de l'Iconographie).

1835, Marie-Isabelle de Bourbon, reine douairière de Naples.

1836, le révérend père Pierre, abbé de la Trappe, du couvent d'OElenberg, près de Mulhouse.

Il est bien entendu que, pour citer ainsi un ou deux personnages de lustre en lustre, ou même de siècle en siècle, nous avons été forcé d'omettre une masse d'autres croyants dont le cœur n'a pas moins de vertus que d'éclat. Nous avons choisi seulement les plus haut placés en ce monde, comme rassemblant chacun sous sa bannière une catégorie plus ou moins nombreuse de pèlerins.

« La première chose qui frappe les yeux dans la belle église d'Einsiedlen (continue M. L. Veuillot, à qui nous empruntons le commencement de cet article), c'est la chapelle miraculeuse où la modeste image de la sainte Vierge est exposée. On y disait la messe, et une grande foule de fidèles, hommes, femmes, enfants, de tout rang, de tout âge, assistaient au saint sacrifice. Presque tous les cantons de la Suisse avaient là des représentants. On y voyait les épaisses tersades de Fribourg, la jupe courte de Guggisberg, le corsage orné de chaînettes d'argent et le caducée de dentelle noire des femmes de Berne, les crêtes blanches de Schwitz, le collier de velours de Schaffouse, la petite casquette du Valais. Dans un groupe, dont les autres pèlerins se tenaient éloignés avec une sorte de respect, nous reconnûmes l'élégante attitude des femmes de France. Les hommes, moins nombreux et vêtus plus uniformément, trahissaient encore leur origine par certaines diversités de physionomie. On pouvait distinguer parmi eux des Français, des Allemands, des Italiens, mais le respect et la dévotion étaient partout les mêmes; il nous semble que nous lisions dans le cœur de tous ces chrétiens et que nous entendions leurs vœux. »

Nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter ici un extrait des *Pèlerinages aux sanctuaires de la Mère de Dieu*, que nous avons cités plusieurs fois, et qui compléteront ce qui nous reste à dire sur le pèlerinage d'Einsiedlen. Nous garderons l'orthographe des noms propres adoptée par l'auteur que nous allons citer, comme nous le faisons souvent.

« Un serviteur de Dieu, nommé Meinrad, né à Sulgen en Souabe, en 805, de l'illustre famille des comtes de Hohenzollern, avait reçu le bienfait inappréciable de l'éducation chrétienne dans la célèbre abbaye de Richenau, près de Constance, et s'y était fait religieux. Appelé à une vie plus intérieure encore que celle qu'il avait embrassée, il demanda et obtint la permission de se retirer dans une solitude du Mont-Ezel, voisin du lac de Zurich. Il y véeut sept ans dans de douces communications avec Dieu. Plus altéré des dons célestes à mesure qu'il les connaissait mieux, il s'enfonça de nouveau dans une autre retraite encore plus éloignée du commerce des hommes. Hildegarde, fille de Louis, roi de Germanie, et petite-fille de Louis le Débonnaire, instruite et édifiée de la vie qu'il y menait, lui fit bâtir une chapelle sous l'invocation de la Vierge, et elle enrichit cette chapelle d'une statue de Marie,

Meinrad, au comble de ses désirs, coula près de ce saint lieu vingt-six années dans la paix et le bonheur, comme sous l'aile de sa bonne mère. Un crime affreux lui ôta la vie. Le 21 janvier 863, il fut assassiné par deux voleurs qu'il avait reçus avec bonté. Le ciel vengea sa mort. Deux corbeaux que nourrissait le saint, assaillirent les meurtriers, et les poursuivirent jusqu'à Zurich. Là, cédant à la justice de Dieu qui désignait si clairement ses victimes, et aux remords dont ils se sentaient déchirés, ils firent l'aveu de leur crime et l'expièrent dans les supplices. En mémoire de ce prodige, on nourrit deux corbeaux à Einsiedlen, et le fond des armoiries de cette abbaye célèbre présente deux de ces oiseaux. Cependant l'abbaye de Richenau réclama, comme un trésor précieux, les dépouilles mortelles de Meinrad et les garda jusqu'en 1041 (1).

« L'ermitage demeura désert pendant un espace de quarante-quatre ans. On le visitait toutefois, et la piété des fidèles s'était rendu ce chemin familier. On y obtenait des grâces qui tous les jours augmentaient le concours. Bennon, fils de Raoul, roi de Bourgogne, et chanoine de la cathédrale de Strasbourg, attiré par cette célébrité, s'y rendit en 907. Il s'y sentit tellement ému, qu'il s'écria dans un saint transport : Voici le lieu de mon repos, et ma demeure pour toujours! Il eut bientôt des compagnons de retraite. Avec eux il fonda un monastère. Il fut dans la suite tiré de sa chère solitude et placé sur le siége de Metz. La Providence permit qu'il y trouvât des persécuteurs tellement cruels qu'ils lui crevèrent les yeux. Dans cet état il se fit conduire à sa première retraite, et y vint chercher de la consolation auprès de Marie. Il y mourut de la mort des justes en 940 (2).

« Cependant les ermites qu'il avait établis en ce lieu se formèrent en communauté religieuse sous la règle de saint Benoît. Saint Eberhard fut leur premier abbé. Il fit rebâtir la cellule de saint Meinrad, qui tombait en ruines; il y ajouta bientôt un monastère. Son zèle lui fit élever une grande église. L'ouvrage achevé, il invita l'évêque diocésain, saint Conrad de Constance, à venir, avec saint Ulric d'Augsbourg, en faire la consécration. C'était en 949 (3).

« Les historiens de cette abbaye célèbre donnent cette consécration pour miraculeuse. Voici comment ils la racontent. Saint Conrad passait la nuit en prières dans la nouvelle église. Il lui fut donné de jouir d'un spectacle qui l'inonda d'une joie surhumaine. Le sanctuaire de Marie parut tout à coup resplendissant de lumière. Le Sauveur se montra lui-même, entouré de légions de célestes esprits, et il consacra la demeure de sa sainte Mère. Cependant le jour était avancé, et le saint, encore absorbé dans la pensée du spectacle qui s'était offert à lui, ne paraissait pas. On vient donc le chercher et l'inviter à se préparer pour la cérémonie. Pour la gloire de Dieu et de sa sainte Mère, il crut devoir déclarer ce qui s'était passé. Comme la chose était extraordinaire et presque incroyable, on faisait de nouvelles instances, quand une voix céleste proclama par trois fois que la consécration était faite. On se borna donc à faire les cérémonies et les prières prescrites en pareil cas, dans la grande église bâtie autour de la chapelle (1).

« Ce sanctuaire de Marie devint dès lors un lieu des plus vénérables après la terre sainte. L'empereur Othon Ier, jaloux d'honorer lui-même un temple que le ciel avait honoré d'une manière si éclatante, donna le titre de prince de l'empire à l'abbé d'Einsiedlen. Les souverains pontifes Martin V, Nicolas V, Eugène IV, Pie II, Jules II, Léon X, Grégoire XIII, Clément VIII, Urbain VIII, confirmèrent ce privilége, et comblèrent de grâces spirituelles la chapelle de la Vierge. Le corps de Meinrad, à qui la Suisse doit cet illustre pèlerinage, fut transféré de Richenau à son ermitage en 1039, époque à laquelle le pape Benoît IX le mit au nombre des saints. Les princes et les peuples, de leur côté, se disputaient en quelque manière la gloire d'embellir un sanctuaire si cher à la Reine des cieux. L'église et le monastère des Bénédictins furent agrandis et ornés avec magnificence. La chapelle fut revêtue de beaux marbres par l'archevêque de Strasbourg, nonce du pape en Suisse l'an 1617. Le trésor renfermait des vases sacrés et des ornements destinés au culte des saints autels d'une richesse inestimable. On y voyait, entre autres objets précieux, un ostensoir d'une grandeur prodigieuse, auquel on avait employé plus de 160 onces d'or. L'an 1684, on y avait ajouté 1174 perles dont quelques-unes se faisaient remarquer par leur grosseur, 808 diamants, 38 saphirs, 154 émeraudes, 857 rubis, 44 grenats, 26 hyacinthes, 19 améthystes et 4 spinelles (2). Le dessin gravé depuis longtemps en est connu. Symboles de la piété des fidèles, vingt-six lampes, dignes des autres ornements du saint temple, brûlaient continuellement dans la chapelle de la Vierge. Celle qu'avait donnée Philippe III, roi d'Espagne, se faisait remarquer entre toutes les autres. L'église possédait encore des richesses d'un ordre infiniment supérieur. Elle était consacrée à saint Maurice d'Agaune. On y voyait les corps de douze braves guerriers, ses compagnons, qui, les armes à la main, se laissèrent égorger comme lui, plutôt que de sacrifier à de faux dieux; et

(1) Sa Vie se trouve dans les Bollandistes, janvier, tome II, pages 381 et suiv.

(2) Voyez sa Vie dans Mabillon; *sæculo* v *Benedict.*, page 122.

(3) Précis de l'histoire de Notre-Dame des Ermites.

(1) Voy. *Annales Heremi Deiparæ Matris*, etc., a P. *Christophoro Hartmanno*; *Histoire de l'origine, des progrès*, etc., *de la sainte chapelle d'Einsiedlen*, par Claude de Pontarlier; *Chronique d'Einsiedlen*, dédiée à Madame Louise de France; *Précis de l'histoire de Notre-Dame des Ermites*.

(2) La Martinière, *Dictionn. géog., hist.*, etc. *Einsiedlen*.

les corps de plusieurs vierges qui reçurent, avec sainte Ursule, la palme du martyre.

« L'affluence des pèlerins à ce sanctuaire était extraordinaire. Pour satisfaire à leur dévotion, les enfants de saint Benoît y entretenaient des confesseurs de toutes les langues, ainsi qu'il est d'usage dans les principales basiliques de Rome. Les empereurs Othon I, Othon II, Othon III, Charles IV, Sigismond, visitèrent la vierge d'Einsiedlen. Saint Volfand de Ratisbonne, qui avait été religieux dans le monastère qui l'avoisine, y fut ramené par sa dévotion. Saint Charles Borromée y vint aussi en pèlerinage. Voici le témoignage que ce saint cardinal rend à la chapelle d'Einsiedlen : « J'aurais bien des choses à vous dire de mon dernier voyage; mais il me suffit pour cette fois de vous avertir que j'ai été à Notre-Dame-des-Ermites, qui est à deux journées du mont Saint-Gothard. J'ai été pénétré de religion et de respect pour ce saint lieu. Il y a au milieu de la grande église une petite chapelle qui a été consacrée par Jésus-Christ. Ce miracle est constaté par une bulle du pape, fondée sur les témoignages de plusieurs évêques; et je puis vous assurer, Monsieur, que je n'ai jamais été touché d'une dévotion plus tendre, et que je n'ai jamais vu un lieu plus saint que cette chapelle, excepté Notre-Dame de Lorette (1). »

« En 1620, Louis XIII, roi de France, dans les différends qu'il eut avec sa mère Marie de Médicis, donna ordre à l'ambassadeur qui le représentait en Suisse, de se rendre en son nom aux pieds de la Vierge d'Einsiedlen. L'ambassadeur remplit les intentions du monarque. A l'heure même qu'il offrait dans la sainte chapelle les vœux de celui qui l'avait envoyé, les troupes françaises remportèrent une victoire qui bientôt amena la paix. Louis XIII, en reconnaissance, fit porter dans ce sanctuaire un bel *ex-voto* en vermeil (2). Louis le Grand fit aussi déposer ses dons aux pieds de la Vierge qui règne dans ces lieux. Il serait trop long de faire mention de tant d'autres personnages illustres qui la visitèrent, ou lui envoyèrent leurs offrandes.

« Hélas ! ce sanctuaire si vénéré pendant tant de siècles a souffert beaucoup dans les troubles qui, vers la fin du dernier siècle, ont agité toute l'Europe. Cependant les principales richesses d'Einsiedlen furent transportées à temps dans un autre monastère de Bénédictins au milieu des rochers qui hérissent le pays des Grisons. La sainte chapelle restait cependant exposée aux profanations. Elle fut démolie. Mais lorsque la paix eut consolé la terre, on s'empressa de faire sortir de ses ruines ce sanctuaire chéri. Une partie du trésor conservé fut sacrifié pour réparer les dévastations commises dans le saint lieu. Le reste en fait encore l'ornement.

(1) Lettre à son cousin, le cardinal de Hohen-Embs, citée dans la *Chronique d'Einsiedlen*, IIe partie, page 54.

(2) *Précis de l'histoire de Notre-Dame-des-Ermites*, page 29.

« Voici une idée de l'église et de la sainte chapelle telles qu'elles existent actuellement. Sur la pente de la colline qui domine le bourg d'Einsiedlen s'élève l'église. « Cette église, dit un voyageur moderne, est le plus bel édifice que j'aie vu dans toute la Suisse. Son architecture noble et régulière reçoit un caractère plus imposant encore de sa situation dans une vallée solitaire, et au milieu d'humbles et fragiles habitations qu'elle protége en les dominant, image touchante et sensible de l'appui qu'offre la religion aux faiblesses qui se réfugient sous son aile (1). » L'intérieur de l'église présente un beau vaisseau d'une architecture élégante, avec des ornements de sculpture et de peinture qui peuvent paraître prodigués. On voit dans la nef dix autels d'un bon goût, enrichis de corps saints et de tableaux estimés. Le grand autel, d'un marbre fin, a été travaillé à Milan. Sur le devant on remarque une très-belle Cène en bronze, d'un seul jet. Le tableau de cet autel représente l'Assomption. C'est l'ouvrage de Kraus, peintre souabe. La sainte chapelle avait autrefois 35 pieds de longueur sur 21 de largeur. Elle n'a plus aujourd'hui que 22 pieds de long. La largeur est la même. On l'a ornée avec toute la magnificence que comportaient les ressources de l'abbaye. Au-dessus de l'autel, au sein d'une nue dorée et toute rayonnante, paraît l'image de la Vierge (2).

« A quelque heure du jour qu'on entre dans la chapelle, on est sûr de trouver prosternés aux pieds de Marie des pèlerins de tout âge et de toute condition. Ce concours si consolant montre que la foi est encore bien vive dans ceux des peuples si loyaux de l'Helvétie, qui ont eu le bonheur d'échapper à la contagion de l'hérésie. En 1817, on y a compté 20,000 pèlerins (3). Leur nombre ne paraît pas avoir diminué depuis. Dans les trois siècles qui ont précédé la révolution française, on distribuait tous les ans environ cent cinquante mille communions. C'est encore à peu près le nombre de celles qu'on a distribuées tous les ans de 1815 à 1826. »

ELATÉE (Grèce), ville importante de la Phocide, célèbre dans l'antiquité païenne pour les oracles d'Esculape qu'on venait y consulter de fort loin. Elatée, la ville la plus importante de la Phocide après Delphes, était située au nord et près de Céphise.

ELEPHANTA, île de l'Hindoustan, près de Bombay.

C'est le nom qu'ont donné les Européens à l'île de Kalapour, à cause de la figure colossale d'un éléphant taillée dans une pierre noire, au pied d'un coteau, près du lieu de débarquement. En septembre 1614, la tête et le corps de ce gigantesque animal s'en détachèrent, et, depuis, le reste du corps menace aussi de s'écrouler.

(1) M. Raoul Rochette, *Lettres sur la Suisse*. Paris, 1823.

(2) *Précis de l'histoire de Notre-Dame-des-Ermites*, page 20.

(3) Balbi, *Abrégé de Géogr.*, SUISSE, page 215.

A quelque distance de là, un vaste temple creusé dans le roc attire la curiosité de tous les voyageurs. La voûte est soutenue par une colonnade également taillée dans le roc. Au centre on contemple encore l'image de la *Trimourti* (Trinité) des Hindous, de dimension colossale. Elle a échappé, comme par miracle, aux dévastations des Portugais qui firent jouer la mine et le canon pour détruire les symboles d'idolâtrie qu'offre ce monument.

Tous les voyageurs qui ont visité la côte occidentale de l'Hindoustan ont parlé des cavernes merveilleuses de Salsette et d'Elephanta, que nous n'avons pas cru devoir passer sous silence. *Voy.* SALSETTE.

Voici la description que donne le *Magasin pittoresque* du temple d'Eléphanta :

« L'île d'Eléphanta est située à l'est du port de Bombay. Cette île a pris son nom d'un éléphant colossal taillé dans la masse d'un rocher, et dont on ne voit plus que les débris; il existait encore en 1814, époque à laquelle il s'est écroulé.

« Le site pittoresque du temple attire de loin les regards. Son entrée principale se compose d'une façade en portique soutenue par deux colonnes dont une s'est écroulée, et de deux pilastres, formant ensemble trois ouvertures par lesquelles on pénètre dans l'intérieur. On aperçoit de là les rangées de colonnes qui soutiennent son plafond et dont la forme, quoique moins belle que celle des édifices grecs, ne manque cependant pas d'élégance et de goût.

« Les ténèbres qui règnent dans ce temple et qui enveloppent les figures sculptées sur les murailles, produisent sur l'âme une profonde impression. Ce monument se divise en trois parties principales : le grand temple, qui occupe le centre et qui a 128 pieds de longueur sur une largeur de 126 pieds, et deux chapelles plus petites, situées à droite et à gauche de l'entrée principale.

« Le plan général du monument offre quelque analogie avec une croix : trois branches sont terminées par une sortie, tandis que le fond de la quatrième est occupé par la triple statue de la divinité environnée d'autres sculptures. La hauteur du plafond est d'environ 15 pieds, et les colonnes qui le supportent sont au nombre de vingt-six, non compris seize pilastres faisant partie de la masse du rocher. Dans le fond de la chapelle de droite est une chambre plus petite, où l'on trouve une pierre renversée et un réservoir carré, avec une ouverture de chaque côté. La chapelle de gauche a un réservoir pareil, mais avec une ouverture seulement; les habitants de l'île se servent encore de cette seconde chapelle pour leur culte. Outre ces deux chambres, une autre pièce placée à droite de l'aile principale et ayant environ 19 pieds en carré semble avoir été destinée à renfermer les instruments des sacrifices. Enfin, le sanctuaire, qui occupe le fond méridional de la grande avenue, a 12 pieds et demi de profondeur; là se trouve, faisant face à l'entrée principale, l'idole peinte en rouge du dieu Shiva, représenté avec une triple tête et dans des proportions colossales.

« On trouve dans la partie droite ou occidentale du temple une pièce de 18 pieds carrés, précédée d'une petite antichambre. Une figure gigantesque de 14 pieds de hauteur est sculptée de chaque côté des portes, et l'on voit dans l'intérieur du sanctuaire l'image symbolique d'une divinité nommée Ling, figurée par une pierre presque uniforme; elle est encore un objet de vénération pour les habitants du pays, qui se plaisent à l'orner de guirlandes et de fleurs.

« En sortant du grand temple par l'issue occidentale qui se trouve derrière cette chapelle, on entre dans une espèce de cour à ciel ouvert, dont le sol est encombré à une grande élévation de pierres et de débris. Cet exhaussement paraît provenir de l'éboulement des voûtes et de la partie supérieure du rocher. Au côté sud de cette cour est une excavation inabordable, à cause de l'eau dont elle est remplie et d'une grande quantité de décombres qui en obstruent l'entrée; elle paraît n'avoir été qu'ébauchée, à en juger par l'état des piliers dont on aperçoit les restes; sur le côté ouest de la même cour est une chapelle de 21 pieds et demi de largeur et 13 de profondeur, ayant deux colonnes et deux pilastres de façade; une figure, assise sur un trône de lotus, occupe la partie droite de cette chapelle. Une porte conduit de ce lieu dans un cabinet plus profond, auprès duquel on trouve une autre pièce irrégulière, et dont les parois sont couvertes de sculptures symboliques.

« Revenant au côté opposé du grand temple, c'est-à-dire à son issue latérale de l'est, on pénètre dans une autre cour semblable à la première et, comme elle, encombrée des débris du plafond. Le côté méridional de cette cour offre un temple régulièrement creusé dans le roc, et dont la profondeur est de 83 pieds sur une largeur de 24 environ; deux colonnes et deux pilastres forment la façade du monument. Enfin, on remarque au côté de cette cour qui fait face à l'issue du grand temple, une petite chapelle dont le plafond a conservé, malgré son état de dégradation, des traces de couleurs qui prouvent qu'elle était jadis décorée de peintures; il est impossible, aujourd'hui, de déterminer les sujets qu'on y avait représentés. »

ELEUSIS (Grèce), à 5 kil. env. d'Athènes et de Mégare.

« Il y avait autrefois à Eleusis un môle où l'on pouvait débarquer. La jetée en vastes dalles de pierres existe encore, et il serait facile de la réparer; mais il y a trop de bas-fonds pour que le port puisse servir aujourd'hui. Il ne reste rien d'entier à Eleusis, mais on y trouve d'immenses restes de grandeur. Sur ses collines sont les soubassements de ses vastes temples, dont les colonnes de marbre gisent partout dispersées. On en trouve des fragments dans tous les murs des chaumières et dans toutes les clôtures de jardin. Près d'une basse-cour je vis par terre

une inscription en lettres anciennes, d'une forme dont on s'accorde à fixer la date au VIe siècle avant notre ère. Un reste de mosaïque d'un ancien temple est exposé aux jeux des enfants qui en détruisent une moitié, tandis que l'autre moitié est engagée dans une maison de paysan dont elle forme le parquet. Quelques statues mutilées, trouvées récemment, sont disposées dans une vieille église.

« Le moyen âge y a laissé aussi quelques traces. Sur une colline qui domine les routes de Mégare, de Corinthe et de Thèbes, sont les ruines d'un château féodal, du haut duquel le possesseur franc mettait sans doute à contribution les voyageurs imprudents qui s'aventuraient sur cette route.

« D'ici on se rend par une fort belle route à Éleuthère et à Athènes (1). »

ÉLISÉE (Tombeau d') en Palestine. Le livre des Rois dit que, l'année même de la mort et de la sépulture de ce prophète, quelques coureurs moabites étant venus faire des incursions sur les terres d'Israël, des Israélites, surpris par eux au moment où ils portaient un mort en terre, le jetèrent précipitamment pour se sauver. Or ce mort étant tombé sur le sépulcre d'Élisée, fut soudain rendu à la vie et se leva sur ses pieds. On n'est pas d'accord aujourd'hui sur le lieu où s'élevait ce tombeau; saint Jérôme, et plusieurs autres après lui, ont écrit qu'il était à Samarie ou aux environs, et on prétend qu'il y fut aussi enterré. D'autres veulent qu'il ait été enterré à Abel-Meula, sa patrie, d'autres au mont Carmel. (IV [II] *Reg.*, XIII, 20, 21. — Hieronym., *in Epitaph. Paulæ.* — Epiphan., *seu alius*, Isidor., Doroth., etc.)

ELLORA ou ÉLORA (Hindoustan), ville ancienne, célèbre par les ruines gigantesques de ses temples creusés dans le roc vif. Le plus magnifique de tous s'appelle le *temple de Keylas.* On ne peut voir en nul autre lieu du globe de débris plus majestueux. (*Voy.* Eyriès, *Voyage en Asie;* Hindoustan, ch. XLVIII; W. Hamilton, *the east India Gazetteer;* les *Asiatic Researches*, tom. VI, etc.)

Voici la description que donne le *Magasin pittoresque* du temple de Keylas, à Ellora.

« Les antiquités religieuses de Keylas présentent un caractère de grandeur et d'originalité dont la description ne peut donner qu'une faible idée. Vue de loin, la montagne sur laquelle reposent accumulées ces masses énormes semble une réunion de palais, une ville fantastique habitée par des géants; et si l'on parcourt l'intérieur de ces vastes cavernes, l'obscurité et le silence qui y règnent frappent l'esprit d'une sorte de terreur qui s'accroît encore à la vue des statues colossales dont elles sont peuplées.

« Après avoir suivi une première galerie en portique, soutenue par des piliers, on entre dans une vaste enceinte fermée de trois côtés par une autre galerie semblable à la première et formant péristyle; vers le milieu de cette vaste enceinte est le grand temple, dont la masse pyramidale s'élève à 95 pieds; des sculptures d'un travail délicat décorent l'extérieur de ce monument, et des éléphants de grandeur naturelle, rangés de chaque côté des portes, semblent vouloir en défendre l'entrée. Deux obélisques sculptés avec soin sont placés en regard, à 25 pieds environ de la ligne occupée par les éléphants. Au delà du grand temple, on en voit plusieurs autres de moindres proportions, supportés par des éléphants, des lions et des monstres imaginaires, taillés dans le même bloc; ces animaux affectent divers mouvements : les uns paraissent vouloir lutter avec ceux qui sont près d'eux, les autres projettent une partie de leur corps en dehors de la masse, comme pour se soustraire au poids qui les accable; mais la plupart ont perdu par la mutilation leurs extrémités les plus saillantes, telles que leurs trompes, leurs défenses, leurs oreilles; les lions qui soutiennent les portes d'entrée sont beaucoup plus grands que nature, de manière à se trouver en proportion avec les éléphants, qui sont de grandeur naturelle. Les faces de ces monuments sont taillées en pilastres et en panneaux.

« On distingue parmi les sculptures qui revêtent le rocher, près du grand temple, neuf rangs de figures de 1 pied de hauteur, représentant des hommes qui combattent avec des massues et des épées; plusieurs guerriers sont dans des chars à deux et à quatre roues, traînés les uns par des chevaux, les autres par des singes.

« A peu de distance du grand temple un escalier conduit à un autre monument, dont la porte principale a 6 pieds de largeur sur 11 de hauteur; les pieds-droits de cette porte sont décorés de statues colossales, ainsi que les pièces intérieures du monument. La salle principale a 96 pieds de longueur sur 60 de largeur et 15 d'élévation; quatre rangs de piliers soutiennent le plafond, où l'on a simulé, comme au temple d'Indra-Sabah, des poutres transversales appuyées sur les chapiteaux; ceux-ci n'ont aucun ornement, tandis que les piliers sont décorés de sculptures délicates. Au fond de la salle, un bas-relief en forme de médaillon représente un homme entre deux femmes. Le sanctuaire de ce temple a 35 pieds environ d'étendue de chaque côté, et renferme un groupe de statues colossales dont les têtes touchent au plafond. La galerie en portique qui décore l'entrée de ce temple se prolonge et conduit successivement à cinq autres excavations du même style, mais moins étendues que la première; des animaux leur servent également de base comme au grand temple, et leur sommet est pyramidal; mais les panneaux qui revêtent leurs faces extérieures, au lieu d'être simples sont enrichis de figures bizarres et grotesques, dont un enduit de stuc, appliqué à une époque plus récente, a fait disparaître une grande partie; d'autres galeries et d'autres ouvrages de sculpture se présentent sur les diverses parties de la

(1) Buchon. *La Grèce continentale et la Morée*, chap. VI.

montagne; mais il suffit de la description que nous avons donnée plus haut pour en avoir une idée. »

On trouve encore des ruines semblables à une lieue de Carli. Elles ont été visitées et décrites par madame Graham, l'évêque anglican Heber, lord Valentia, et quelques autres voyageurs. On dit que c'étaient, comme ceux d'Elora, des temples dédiés à Shiva, et fondés par le roi Pandou, comme tous les autres édifices souterrains, et ceux dont l'origine est inconnue.

ELNE (France), bourg de l'ancien Roussillon, aujourd'hui du département des Pyrénées-Orientales, à trois lieues de Perpignan.

Son église, dont l'évêque Bérenger jeta les fondements à son retour de la terre sainte, est dédiée aux saintes Eulalie et Julie. Elevée sur l'emplacement d'une église plus ancienne, elle fut consacrée en 1069, et dès lors devint un lieu de dévotion en grande renommée, visité particulièrement par tous les fidèles de la contrée qui ne pouvaient faire le voyage de la terre sainte. Elle a conservé quelques débris de l'édifice primitif. Le plan est une basilique, divisée en trois nefs. La façade romane, crénelée, est encadrée de deux tours carrées. Cinq fenêtres étroites et cintrées, dont les archivoltes sont en pierre noirâtre, sont pratiquées dans cette façade. La porte cintrée est en marbre gris. A l'intérieur, des colonnes engagées dans les piliers, des chapiteaux romans et des cordons de damiers autour des fenêtres de l'abside, indiquent les premières constructions du XIe siècle. Un sarcophage antique sert depuis plusieurs siècles de bénitier. Les voûtes ont subi quelques restaurations. A la base du mur de l'abside, des ouvertures cintrées indiquent une crypte ou église souterraine dont l'entrée est murée.

Le *Cloître d'Elne* est un des plus beaux monuments d'architecture romane du midi de la France. Il est entièrement en marbre blanc. On voit scellés contre les murailles, des débris de sarcophages romains, de tombes épiscopales. Parmi ces pierres tumulaires on remarque une large dalle de marbre blanc, sur laquelle est sculpté un évêque avec l'aube, l'étole, la chasuble et la mitre.

Toutes les parties de cette construction ne sont pas de la même époque. On y a travaillé du XIe siècle au XIVe siècle. Sur la sculpture la plus ancienne, on voit encore des traces de peinture, des incrustations d'émaux, des pierres de couleur ou de verre, particulièrement dans les yeux des figurines et dans les broderies des vêtements, ainsi qu'on le remarque dans tous les monuments byzantins. Les chapiteaux du XIVe siècle sont à feuilles frisées; les fûts des colonnes sont cannelés, imbriqués, tors, nattés, polygones, couverts d'ornementations, ou lisses, et les piliers ont quelquefois chacune de leurs faces d'une époque et d'un style différents.

Les voûtes en ogive, avec des nervures saillantes, croisées, s'appuient sur les chapiteaux des colonnes ou des piliers, et sur les murs latéraux. Elles sont postérieures au cloître.

Chaque face de ce cloître a, non compris les piliers angulaires, trois piliers carrés; entre chaque pilier on compte trois arcades cintrées, soutenues par deux colonnes couplées; les colonnes, les chapiteaux et les bases sont en marbre blanc.

La porte qui communique de l'église au cloître est à ogive; ses voussoirs sont de marbre alternativement rouge et blanc.

EMBRUN (France), ville de l'ancien Dauphiné, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département des Hautes-Alpes; elle a une belle cathédrale. Cet édifice, dans le style gothique, est assez remarquable. Ses vitraux sont ornés de rosaces et des portraits des douze apôtres. Le clocher, très-élevé et qui domine la ville, repose sur un des piliers qui soutiennent la voûte; des têtes d'animaux fantastiques sont saillantes autour du cordon de la corniche. Au-dessus des colonnes du portail on voit la statue d'un chevalier. En face de l'église est une maison de la même époque que la cathédrale, où figure un lion dévorant une chèvre; on y remarque quatre cintres à la partie inférieure et six à la partie supérieure. On a trouvé, en 1811, dans le mur de l'église, à droite auprès de la porte d'entrée, un tombeau qui renfermait une urne funéraire, une lampe sépulcrale, deux bagues en cuivre, une médaille fruste et un bâton augural, ce qui indique qu'on profita d'un temple païen lorsqu'on éleva cette métropole.

EMESSE (Syrie). On y adorait Baal, ou le soleil. Cette ville est devenue aujourd'hui un village connu sous le nom de Homs. *Voy.* HOMS.

EMILION (SAINT-), en France, dans la Guienne, département de la Gironde.

On y visite l'ermitage de Saint-Emilion, composé d'un temple et d'une rotonde dédiés au solitaire qui donna son nom à la ville. L'ermitage est creusé dans le roc, à 7 mètres au-dessous de la place publique : on y voit encore le siége et la table du vénérable solitaire, le tout ménagé dans le roc, ainsi qu'une fontaine remarquable par l'abondance et la limpidité de ses eaux. Le temple monolithe est également taillé dans le roc. L'entrée, qui regarde l'orient, est décorée d'une arcade gothique à plusieurs cintres en retraite les uns sous les autres, avec des personnages entre les arcs. Une galerie latérale, bordée de sépulcres, conduit dans la nef, dont la voûte décrit le sommet d'une étroite parabole, et repose sur huit piliers énormes. Non loin de ce monument est celui qu'on appelle la Rotonde de Saint-Emilion, petit temple gothique d'une admirable légèreté.

ENTRAINS (France), village du Nivernais, département de la Nièvre, arrondissement de Nevers.

Il y a, au milieu de l'ancien étang de Saint-Cyr, près de ce village, un fort monticule formé par les ruines d'une construction ap-

pelée le château de l'*Abîme*, parce que tout auprès est une source décorée mal à propos du nom d'abîme. On croit que ces ruines sont celles d'un temple de Jupiter qui devait exister à Entrains, et qui fut par la suite entouré par les eaux de la source dont l'écoulement avait été arrêté. On trouve dans ce bourg de nombreux vestiges romains en fouillant le sol, médailles, débris de statues, de colonnes, de chapiteaux, etc.

ÉPHÈSE (Asie Mineure), ville considérable de l'antiquité, réduite aujourd'hui à une pauvre bourgade nommée Ayasalouk (1). Cette ville est également célèbre par sa statue de Diane et par les souvenirs touchants des premiers âges du christianisme.

Son ancien temple de Diane était regardé comme l'une des sept merveilles du monde, et fut brûlé par Erostrate l'an 356 avant Jésus-Christ, la nuit même de la naissance d'Alexandre. Après cette honteuse destruction, les Éphésiens le firent rebâtir avec beaucoup de luxe et de magnificence, et c'est de ce second temple que nous parlent Pline et Strabon. Il fut, dit-on, définitivement renversé sous le règne de Constantin, vers l'an 300 après Jésus-Christ.

La statue qu'on y venait vénérer de toutes parts était fort illustre chez les païens. Nous ne la connaissons que par la description des historiens anciens, et par différentes copies et images qui ont été retrouvées. La forme appartient aux premiers temps de l'art grec, à cette époque où il imitait encore les statues égyptiennes. Les auteurs varient sur la matière dont elle était faite et sur les ornements dont elle était chargée : suivant les uns, elle était d'or; suivant les autres, de bois de vigne sauvage. Il est probable que les premières statues de la déesse furent sculptées en bois, matière dont les artistes se servaient dans les premiers âges, mais que plus tard la piété des peuples la fit exécuter en or. Elle ne présenta d'abord qu'une tête, des bras, des pieds et un corps en forme de gaîne, comme presque toutes les statues des premiers temps de la civilisation grecque; puis la dévotion des peuples la couvrit d'ornements qui étaient le symbole d'autres divinités, surtout d'Isis, de Cybèle, de Cérès, etc.

Le pouvoir de la déesse, dans l'opinion du peuple, augmentait avec le nombre de ses attributs ; elle était regardée comme une des grandes divinités de l'Olympe ; son culte s'étendit dans l'Asie Mineure, dans la Syrie, dans la Grèce proprement dite, et il était dans son plus grand éclat sous les empereurs romains. C'est à cette époque que le sacerdoce païen conçut l'idée de ces figures multiples qui réunissaient les attributs de tous les dieux ; la statue de Diane d'Ephèse servit de modèle. Cette création de figures *panthées* était alors une sorte de modification du polythéisme grec, obéissant au besoin d'unité qui tourmentait déjà les esprits et annonçait le christianisme.

Les autres particularités chrétiennes d'Éphèse sont le château qu'on appelle *la Prison de saint Paul*, et la *grotte des sept Dormants;* mais, par-dessus tout, le pieux souvenir de Notre-Dame d'Ephèse.

I. D'après une ancienne tradition rapportée par saint Irénée (*Adv. hæres.* III, 1), c'est dans cette ville que saint Jean écrivit son Evangile. On voit dans les Actes des apôtres (XIX, 3, 4) que, depuis la mort de Jésus-Christ, il y avait encore à Ephèse un grand nombre de disciples de Jean-Baptiste, qui n'avaient encore reçu aucune notion du Saint-Esprit; ils vivaient en paix, sur la foi du baptême de Jean, et saint Paul leur conféra le baptême chrétien.

II. La grotte des sept Dormants rappelle une des légendes chrétiennes les plus répandues.

Réduite à la vérité des faits, l'histoire des sept Dormants paraît être celle de plusieurs jeunes gens qui souffrirent le martyre de la faim dans une caverne où ils s'étaient retirés. Le proconsul ayant été informé du lieu de leur retraite en fit murer l'entrée, et ce fut là qu'*ils s'endormirent dans le Seigneur*. Cette mort arriva sous l'empereur Dèce, en 250, et leurs reliques ne furent découvertes qu'en 479, sous le règne de Théodose le Jeune. On les transporta bientôt à Marseille, où l'on a conservé longtemps le coffre de pierre qui avait servi, disait-on, à leur translation. Mais l'esprit poétique des Orientaux ne s'en tint pas à ce récit simple et positif; on supposa que ce *sommeil dans le Seigneur* était un sommeil ordinaire, et l'on s'empressa d'ajouter qu'ils étaient encore vivants à l'époque où l'on pénétra dans leur caverne : de là les nombreuses légendes répandues sur leur compte chez tous les peuples de l'Orient, chrétiens ou musulmans. Les Grecs, les Romains, les Syriens, les Russes, les Abyssins, depuis la mer Blanche jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb et à la mer des Indes, chaque nation a reçu ou créé une histoire particulière de ces martyrs mystérieux. La plus généralement connue est celle-ci : Durant la persécution de l'empereur Dèce, que quelques légendaires nomment à tort *Decianus*, sept jeunes enfants nobles, nés à Ephèse, se retirèrent, pour fuir la colère du gouverneur romain, dans une caverne creusée dans le flanc d'une montagne voisine. Mais le persécuteur des chrétiens ayant sû dans quel endroit ils s'étaient réfugiés, fit boucher solidement l'entrée de la caverne avec de grosses pierres : le peuple les crut morts, et ils furent oubliés. Or, environ cent quatre vingt-sept ans plus tard, les esclaves d'Adolius, devenu à cette époque propriétaire de la montagne, ayant enlevé les pierres pour s'en servir, les rayons du soleil pénétrèrent dans la caverne, et réveillèrent les martyrs qui avaient passé toute cette longue suite d'années dans un sommeil si profond, qu'ils croyaient n'avoir dormi que quelques heures. Ils sentirent

(1) Ce nom moderne vient des deux mots grecs Ἅγιος, *saint*, et Θεολόγος, *théologien*, en mémoire de saint Jean l'Évangéliste, que les Grecs d'aujourd'hui désignent ainsi. On dit encore Ayasolouk et Aiasaloué.

alors le besoin de manger, et envoyèrent l'un d'eux à Ephèse pour y acheter des vivres. Celui-ci partit donc secrètement, de peur d'être arrêté comme chrétien, et se dirigea du côté de la ville; mais il tomba dans un grand étonnement en voyant une croix s'élever sur la porte principale. Il entra néanmoins, et voyant la boutique d'un boulanger, il y entra pour acheter du pain. Son langage ancien, ses vêtements hors d'usage, sa monnaie frappée au coin de l'empereur Dèce, frappèrent ce marchand, qui le soupçonna d'avoir trouvé un trésor : il le fit donc arrêter et traîner devant les juges. Là, le pauvre martyr raconta son histoire, et reconnut, à sa grande surprise, qu'il avait dormi près de deux cents ans. Alors l'évêque d'Ephèse, les prêtres, les magistrats et le peuple se hâtèrent d'aller visiter la montagne où ses compagnons étaient restés. Ceux-ci, à la vue de cette foule immense, racontèrent la cause de leur sommeil miraculeux, donnèrent leur bénédiction, et expirèrent tranquillement quelques moments après, n'étant plus assez forts pour porter le poids d'une nouvelle vie. Quant aux noms qu'on leur donne, les traditions varient extrêmement. *Le Kamouz*, dictionnaire arabe fort connu, cite sept listes de ces noms. L'Eglise Romaine les nomme *Maximilianus*, *Malchus*, *Martinianus*, *Dionysius* (ou *Danesus*), *Joannes*, *Serapio* et *Constantinus*. Elle croit même que Jean et Constantin furent assommés à coups de massue, que Maximilien fut étranglé avec une corde, que Malchus et Martinien eurent la tête tranchée, que Sérapion fut brûlé, et que Denis subit le supplice du clou (*clavis trabalis*). Les Grecs les appellent *Maximilianos*, *Exacoustodianos*, *Iamblicos*, *Martinianos*, *Dhionysios*, *Antoninos* (ou *Joannis*) et *Constantinos*. — Les Arabes, en s'emparant de cette légende merveilleuse, l'augmentèrent d'une foule de détails oiseux qu'on peut lire dans le Koran (Surate XVIII, 8-27), dans les gloses hindoustani sur ce passage, et dans un grand nombre d'auteurs et de voyageurs arabes. Pour les uns, les sept jeunes hommes sont *Yamblika*, *Makkhelina*, *Methlina*, *Marnoush*, *Dabarnoush*, *Khazenoush*, et *Kofashtethioush*; pour d'autres, ce sont *Maksimilna*, *Yamlika*, *Marnoùs*, *Messilyya*, *Dabarnoùs*, *Sabarnoùs* et *Kofastethoùs*. Ces légendaires ajoutent de plus que les sept Dormants avaient un chien auquel on donnait le nom de Rakim ou de Kithmir. Ce chien fidèle serait resté couché à l'entrée de la caverne pour veiller à la sûreté de ses maîtres durant tout le temps de leur sommeil, jusqu'au moment où ils se réveillèrent pour annoncer la venue prochaine de Mahomet. Kithmir, après sa mort, aurait été placé dans le ciel par le prophète, à côté de l'âne de Balaam, etc. Au reste les noms des sept Dormants sont regardés comme des talismans précieux, qui mettent les personnes et les choses à l'abri de tout maléfice, et leur récitation suffit à un bon musulman pour éloigner le malheur de lui ou de ses biens.

Voici ce que dit le Koran au sujet des sept martyrs mystérieux. Nous prenons la traduction de M. Kasimirski, et nous y ajoutons une glose hindoustani que nous a communiquée M. l'abbé Bertrand.

« As-tu fait attention que les compagnons de la caverne et d'Al-Rakim (1), c'est un de nos signes et une chose extraordinaire ?

« Lorsque ces jeunes gens s'y furent retirés, ils s'écrièrent : Seigneur! accorde-nous ta miséricorde, et assure-nous la droiture dans notre conduite.

« Nous avons frappé leurs oreilles de surdité dans la caverne pendant un certain nombre d'années.

« Nous les réveillâmes ensuite pour voir qui d'entre eux saurait mieux compter le temps qu'ils y étaient restés.

« Nous te racontons leur histoire en toute vérité. C'étaient des jeunes gens qui croyaient en Dieu, et auxquels nous avons ajouté encore des moyens de suivre la droite voie.

« Nous fortifiâmes leurs cœurs, lorsque, amenés devant le prince, ils se levèrent, et dirent : Notre maître est le maître des cieux et de la terre; nous n'invoquerons point d'autre Dieu que lui, autrement nous commettrions un crime.

« Nos concitoyens adorent d'autres divinités que Dieu; peuvent-ils nous montrer une preuve évidente en faveur de leur culte? Et qui est plus coupable que celui qui a forgé un mensonge sur le compte de Dieu?

« Ils se dirent alors l'un à l'autre : Si vous les quittiez, ainsi que les idoles qu'ils adorent à côté de Dieu, et si vous vous retiriez dans une caverne, Dieu vous accorderait sa grâce et disposerait vos affaires pour le mieux.

« Tu aurais vu le soleil quand il se levait, passer à droite de l'entrée de la caverne, et quand il se couchait, s'en éloigner à gauche; et ils se trouvaient dans un endroit spacieux de la caverne.

« C'est un des miracles de Dieu. Celui-là est bien dirigé que Dieu dirige; mais celui que Dieu égare on ne saurait lui trouver ni patron ni guide.

« Tu aurais cru qu'ils veillaient, et cependant ils dormaient; nous les retournions tantôt à droite et tantôt à gauche; et leur chien était couché, les pattes étendues, à l'entrée de la caverne. Si, arrivé à l'improviste, tu les eusses vus dans cet état, tu t'en serais détourné, et enfin tu aurais été transi de frayeur.

« Nous les éveillâmes ensuite, afin qu'ils s'interrogeassent mutuellement. L'un d'entre eux demanda : Combien de temps êtes-vous restés ici? — Un jour, répondit l'autre, ou une partie seulement de la journée.

(1) On n'est pas d'accord sur la signification du mot Rakim. Les uns croient que c'est le nom du chien des sept Dormants ; d'autres, que c'est le nom d'une table sur laquelle étaient inscrits les noms des hommes qui s'étaient retirés dans la caverne.

— Dieu sait mieux que personne, reprirent les autres, le temps que vous avez passé ici (1). Envoyez quelqu'un d'entre vous avec cet argent à la ville ; qu'il s'adresse à celui qui aura les meilleurs aliments, qu'il vous en apporte pour votre nourriture, mais qu'il se comporte avec civilité, et ne découvre à personne votre retraite.

« Car si les habitants en avaient connaissance, ils vous lapideraient, ou bien vous forceraient à embrasser leur croyance. Alors tout bonheur disparaîtrait pour vous.

« Nous avons fait connaître à leurs concitoyens leur aventure, afin qu'ils apprennent que les promesses de Dieu sont véritables, et qu'il n'y a point de doute sur la venue de l'heure. Leurs concitoyens se disputaient à leur sujet. Elevons un édifice au-dessus *de la caverne*. Dieu connaît mieux que personne la vérité à leur égard. Ceux dont l'avis l'emporta dans leur affaire dirent: Nous y élèverons une chapelle.

« On disputera sur leur nombre. Tel dira : Ils étaient trois, leur chien était le quatrième. Tel autre dira : ils étaient cinq, leur chien était le sixième. On scrutera le mystère. Tel dira : Ils étaient sept et leur chien était le huitième. Dis : Dieu sait mieux que personne combien ils étaient. Il n'y a qu'un petit nombre qui le sait.

« Ainsi ne dispute point à ce sujet, si ce n'est pour la forme, et ne demande point (à aucun chrétien) des avis à cet égard.

« Ne dis jamais : Je ferai telle chose demain, sans ajouter : si c'est la volonté de Dieu. Souviens-toi de Dieu, si tu viens à l'oublier, et dis : peut-être Dieu me dirigera-t-il vers la connaissance de cette aventure (2).

« Ces jeunes gens demeurèrent dans leur caverne trois cents ans plus neuf.

« Dis : Dieu sait mieux que personne combien de temps ils y demeurèrent; les secrets des cieux et de la terre lui appartiennent : Oh ! qu'il voit bien ! oh ! qu'il entend bien ! Les hommes n'ont point d'autre patron que lui; Dieu n'associe personne dans ses arrêts.

« Révèle ce qui t'a été révélé du livre de Dieu ; il n'est personne qui soit capable de changer ses paroles ; en dehors de lui tu ne trouverais aucun refuge.

« Montre-toi patient avec ceux qui invoquent le Seigneur le matin et le soir, et recherche ses regards. Ne détourne point tes yeux d'eux pour rechercher le brillant de ce monde, et n'obéis point à celui dont nous avons rendu le cœur insouciant de nous, qui suit ses penchants, et dont toutes les actions ne sont qu'un excès (1).

(1) Toutes les fois que dans le Koran une personne fait une question à ses compagnons, au lieu d'employer le pronom *nous*, elle parle à la seconde personne du pluriel, bien qu'elle fasse partie de la troupe. Ainsi, pour conserver cette particularité du texte arabe, nous avons traduit : Combien de temps êtes-vous restés ici? pour Sommes-nous restés ici ?

(2) Mahomet, questionné par les Juifs au sujet des sept Dormants, leur promit de leur répondre le lendemain, oubliant d'ajouter : S'il plaît à Dieu. En punition de cet oubli, la révélation se fit attendre quelques jours.

Glose hindoustani sur les sept Dormants. Surate 18 du Koran.

V. 12. Les compagnons de la caverne s'étant éveillés, quelques-uns d'entre eux prétendirent avoir dormi un jour, d'autres, moins que cela.

V. 14. Dans une certaine ville régnait un tyran qui martyrisait ceux qui n'adoraient pas les idoles, à moins qu'ils ne consentissent à les adorer. Il y avait quelques jeunes gens, fils de ses domestiques, les uns du boulanger, les autres du cuisinier. Quelqu'un vint dire du mal à leur sujet. Le roi les ayant fait venir en sa présence, les interrogea. Le Très-Haut mit un lien sur leur cœur, c'est-à-dire qu'il leur donna la force de glorifier sa sainte parole. Alors le roi décida qu'il sortirait de la ville, qu'il les contraindrait d'adorer les idoles ou qu'il leur infligerait des châtiments. Il se mit en route pour la ville, et ceux-ci sortirent en cachette.

V. 16. Etant sortis de la ville, ils trouvèrent une caverne auprès d'une montagne; ayant pris conseil entre eux, ils allèrent s'y reposer. Le sommeil les surprit et ils s'y endormirent, sans que personne en eût connaissance. Ils dormirent depuis lors jusqu'à présent. Pendant ce laps de temps Dieu veillait sur eux avec soin. Enfin la nouvelle en fut manifestée au monde.

V. 17. Par un effet de la puissance de Dieu, la lumière du soleil ne pénétra point dans ce lieu pour les troubler, ni la pluie, ni la neige ; et le lieu est découvert.

V. 18. On dit qu'ils dorment ; leurs yeux sont ouverts, d'où il en est qui pensent qu'ils sont éveillés. Dieu met la terreur en ce lieu, afin que les hommes ne voient pas ce spectacle, car ils n'auraient pas de repos. Il y a un chien avec eux ; cet animal est également demeuré vivant. Quoiqu'il soit mal d'avoir un chien, cependant un est bon dans cent mille.

V. 19. Un jour ils surent qu'ils étaient restés là pendant des centaines d'années, morts ou endormis ; c'est la même chose.

V. 20. Un jour, l'un d'entre eux ayant pris une roupie s'en alla à la ville ; là il vit toutes choses étranges. Pendant ce laps de temps, quelques cycles s'étaient écoulés. Le peuple de la ville, ayant vu l'empreinte de la roupie, demeura étonné et demanda quel était le nom de ce roi, et de quelle époque il était. Il en conclut que cet individu avait des richesses des temps passés ; la nouvelle en étant parvenue au roi, celui-ci l'interrogea, et lui fit connaître tout ce qui s'était passé. Il y avait alors dans la ville deux sortes de gens ; les uns confessaient la vie future, les autres la niaient, et il en résultait de grands combats. Le roi était juste. Il voulut d'un côté présenter les arguments. Alors il fit comprendre aux autres que Dieu avait envoyé lui-même une preuve. Le roi se ren-

(1) Koran, *Surat.* 18, vers. 8-27.



dit lui-même à la caverne pour examiner toutes choses ; et après avoir écouté le récit de chacun, il s'en revint, et tout le peuple de la ville crut à la vie future.

V. 21. La religion et la croyance des compagnons de la caverne sont connues de Dieu; elles consistent seulement dans la foi de l'unité. Ils n'ont reçu les lois d'aucun prophète. Seulement le peuple qui eut connaissance de ce qui était arrivé, ... et bâtit un pèlerinage auprès de ce lieu; c'étaient des chrétiens. Les compagnons de la caverne ayant congédié les visiteurs se rendormirent.

V. 22. C'est-à-dire, les disputes sur ce sujet n'amènent aucun résultat. Ibn Abbâs dit qu'ils étaient sept.

V. 24. L'histoire des compagnons de la caverne a été écrite dans les livres parmi les récits merveilleux ; chacun pourra y recourir. Les infidèles, d'après l'avis d'un Juif, le demandèrent à Son Excellence, qui, pour les éprouver, promit qu'il la leur expliquerait le lendemain, dans la confiance que Gabriel viendrait, et qu'alors il leur donnerait l'intelligence. Gabriel ne vint pas ; pendant huit jours Son Excellence fut dans un profond chagrin ; enfin, ayant pris cette histoire, il vint, et dans la suite forma le dessein de ne plus faire de promesse pour confirmer ses paroles, sans dire, si Dieu le veut. S'il venait à l'oublier pour un temps, et qu'ensuite il se le rappelât, il le leur dirait. Puis il dit : Espère ; Dieu augmentera encore ta dignité ; c'est-à-dire il n'oubliera jamais.

Paul, diacre d'Aquilée (*De Gestis Longobard.*), qui vivait au VIIIe siècle, a placé sur les bords de l'Océan, dans une caverne creusée sous un rocher, sept autres Dormants dont le sommeil fut respecté par les barbares. On reconnaissait à leurs habits qu'ils étaient Romains, et l'historien légendaire suppose que Dieu les avait secrètement destinés à opérer la conversion de ces peuplades sauvages du Nord.

III. Notre-Dame d'Ephèse.

Nous ne trouverons point ici un temple éclatant de richesses ; nos regards attristés ne tomberont que sur des débris et des ruines. Mais ces ruines ne seront point muettes. Elles s'offrent à nous pleines de souvenirs, et, elles semblent s'animer pour raconter la gloire et les bontés de Marie.

Lorsque le christianisme fut prêché au monde, Ephèse était une ville importante de l'Asie, et son magnifique temple de Diane lui donnait une grande célébrité. On retrouvait dans cette ville asiatique le luxe et la corruption que le paganisme et les édifices de l'Orient avaient dû naturellement y introduire. Le zèle de Paul ne craignit point d'y porter l'austérité glorieuse des serviteurs de Jésus-Christ. *Acta Apostol.*, XIX. Il y fit, au péril de sa vie, un grand nombre de chrétiens ; il y fonda une Eglise florissante dont il confia le soin à son disciple Timothée.

Saint Jean l'Evangéliste passa aussi dans cette contrée, et demeura particulièrement à Ephèse, ayant avec lui la mère du Sauveur (1). On croit que la persécution suscitée à Jérusalem contre les disciples, après la mort de saint Etienne, obligea la Vierge à se retirer dans ce lieu ; que l'orage dissipé, elle reprit le chemin de Jérusalem, et qu'elle y séjourna jusqu'à ce que le ciel la ravit à la terre, pour la faire asseoir à côté du trône de son Fils. Après la mort de Marie, Jean s'était fixé à Ephèse, et de là il gouvernait les Eglises d'Asie. Ce fut dans cette ville que le Sauveur accorda, quelques siècles après, à sa sainte Mère le plus beau triomphe.

Célestin Ier gouvernait l'Eglise, et Théodose le Jeune l'empire. Un moine ambitieux d'Antioche, s'étant fait une réputation d'éloquence et de vertu, parvint au siége de Constantinople. C'était le trop fameux Nestorius. On ne doit pas être étonné de voir quelquefois des hommes consacrés à Dieu par état et même par caractère, lever contre lui l'étendard de la révolte, et se précipiter en furieux dans la carrière du crime. De tels hommes ont eu plus de lumières et plus de grâces que le commun des chrétiens. Dès qu'ils ont la faiblesse de céder à leurs passions, ils doivent éprouver les plus cuisants remords, et ils ne sauraient reculer devant aucun des excès qui leur semblent propres à calmer leur conscience. Ils sont semblables à ces frénétiques qu'égare une cuisante douleur, et qui, dans leur transport, voudraient s'arracher jusqu'à la vie. Voilà ce qui explique la conduite d'Arius, de Nestorius, de Luther et de tant d'autres novateurs.

Nestorius eut l'audace de faire prêcher d'abord par une bouche complaisante, puis de prêcher lui-même contre la maternité divine. Il soutenait qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ, le Fils de Dieu et le Fils de Marie, et que, par conséquent, Marie n'était point mère de Dieu (2).

A la première nouvelle de ces nouveautés impies, tous les fidèles se soulevèrent. Eusèbe, simple laïque alors, et depuis, évêque de Dorylée, fut un des plus ardents antagonistes du téméraire patriarche. Nestorius fut dénoncé à saint Cyrille d'Alexandrie, qui n'oublia rien pour le ramener. Ses efforts étant inutiles, l'affaire fut portée à Rome, au tribunal de saint Célestin. Le pontife, gardien fidèle du précieux dépôt de la foi, somma le patriarche de rétracter ses erreurs, le menaçant de procéder à sa déposition, si dans dix jours il n'obéissait pas. Les voies de l'insinuation et de l'autorité n'eurent aucun succès. Il fallut assembler un concile général à Ephèse, l'an 431. Les évêques de l'Orient surtout s'y réunirent sous l'autorité de saint Cyrille et d'autres prélats qui représentaient le souverain pontife (3).

Jean d'Antioche et les évêques syriens se

(1) Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. I, § 25.
(2) *Hist. génér. de l'Eglise*, liv. XV, page 555.
(3) *Ibid.*, page 571.

firent attendre longtemps. Les évêques qui se trouvaient rassemblés, ne voulaient point, par égard pour eux, commencer les séances. Cependant ils éclaircissaient la question dans leurs entretiens. Nous avons un discours prononcé dans cette circonstance par saint Cyrille. Il est remarquable par la manière dont il parle de la Mère de Dieu. Jamais serviteur de la Reine des cieux n'a employé un langage tout à la fois plus pompeux et plus tendre. Il félicite d'abord les évêques assemblés; il comble d'éloges la ville d'Ephèse et l'apôtre saint Jean, dont les reliques reposent dans ses murs. Il célèbre ensuite les louanges de Marie, répétant sans cesse avec suavité son nom chéri, et lui donnant presque à chaque phrase le titre de Mère de Dieu.

«Salut, s'écrie-t-il, ô Marie, trésor de l'univers! Salut, ô Marie, colombe sans souillure! Salut, ô Marie, lumière inextinguible! de vous est né le Soleil de justice. Salut, ô Marie, qui renfermez celui qui n'a point de bornes; vous qui avez été la demeure du Verbe, Fils unique de Dieu; terre qui, sans le secours de la charrue et de la semence, avez produit un épi qui ne se flétrira jamais. Salut, ô Marie, mère de Dieu! Grâce à vous, les prophètes font entendre leurs voix, et les pasteurs célèbrent les louanges de Dieu, en chantant avec les anges l'hymne terrible: Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! Salut, ô Marie, mère de Dieu! Grâce à vous, les esprits célestes forment leurs chœurs, les archanges tressaillent et font entendre leurs cantiques redoutables. Salut, ô Marie, mère de Dieu! Grâce à vous, les mages offrent leurs hommages, guidés par une étoile resplendissante. Salut, ô Marie, mère de Dieu! Grâce à vous, le glorieux collége des apôtres a été élu. Salut, ô Marie, mère de Dieu! Grâce à vous, Jean a tressailli dans le sein de sa mère, et le flambleau s'est incliné devant la lumière inépuisable. Salut, ô Marie, mère de Dieu, vous par qui est venue la grâce ineffable, cette grâce dont parlait l'Apôtre quand il disait: elle a paru à tous les hommes, la grâce d'un Dieu sauveur. Salut, ô Marie, mère de Dieu, vous de qui a jailli la vraie lumière, Notre-Seigneur Jésus-Christ, celui qui dit dans les Evangiles: Je suis la lumière du monde. Salut, ô Marie, mère de Dieu, vous par qui a brillé le salut à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Salut, ô Marie, mère de Dieu! Grâce à vous il nous est dit dans l'Evangile: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Grâce à vous, dans les villes, les bourgs et les îles de ceux qui ont la vraie foi ont été fondés des églises. Salut, ô Marie, mère de Dieu, vous qui avez donné le jour au vainqueur de la mort, au destructeur de l'enfer! Salut, ô Marie, mère de Dieu, vous qui avez mis au monde le créateur du premier homme, le réparateur de sa prévarication, et celui qui nous guide vers le royaume qui est dans les cieux. Salut, ô Marie, mère de Dieu, vous par qui a fleuri et brillé la gloire de la résurrection!... Salut, ô Marie, mère de Dieu, vous par qui est sauvé tout esprit fidèle, etc. (1).»

Ainsi parlait cet illustre docteur aux premiers siècles de l'Eglise, et ses paroles retentiront dans tous les siècles, et dans tous les siècles elles exciteront dans les cœurs dévoués à Marie des sentiments semblables à ceux qui animaient tous ces illustres défenseurs de la foi.

Ephèse comptait alors plus de deux cents évêques venus de différentes provinces. Depuis long-temps s'était écoulé le jour fixé pour l'ouverture du concile. Jean d'Antioche, qui n'avançait qu'à petites journées, avait député deux prélats pour engager les Pères à commencer avant son arrivée. Le concile s'ouvrit donc le 21 de juin de l'an 431. Il s'agissait, dans cette auguste assemblée, du fondement de la gloire de Marie, de son titre de Mère de Dieu. Par une admirable disposition de la Providence, le concile avait été convoqué dans une ville riche en souvenirs de Marie, dans la grande église qui lui était dédiée. Non loin de là se trouvait un autre sanctuaire consacré au disciple bien-aimé, et orné de son tombeau. L'Evangile fut placé au milieu de l'assemblée, sur un trône, comme si le Sauveur, ou la parole vivante du Père, eût présidé à cette auguste assemblée (2). On interrogea d'abord, comme l'Eglise le fait encore aujourd'hui lorsqu'il s'élève quelque doute, la tradition des Pères. On allégua la doctrine de saint Ignace d'Antioche, de Tertullien, de saint Athanase, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze et des autres docteurs qui, jusqu'alors, avaient éclairé l'Eglise de Dieu. Ce fut en vain qu'on somma Nestorius de comparaître. Il rendit son palais inaccessible. On confronta du moins sa doctrine avec celle de l'antiquité, et l'on en reconnut l'opposition. Acace de Mélitine, que le novateur avait compté séduire à son arrivée à Ephèse, déposa, sur la sommation du concile, lui avoir entendu dire qu'autre était celui qui avait été crucifié, autre le Verbe divin, et que le crime des meurtriers du Christ n'était qu'un simple homicide. Théodote d'Ancyre, autre prélat que Nestorius avait failli entraîner dans ses erreurs, fut aussi interrogé. Voici comment il s'exprima: «Si je suis attaché à mon ami, l'intérêt de l'Eglise m'est encore plus cher. Quoiqu'il en coûte à mon amitié, je rendrai un témoignage fidèle à la vérité. Que l'on m'écoute en assurance. Ce que Nestorius avait dit plusieurs fois, ce qu'il avait prêché publiquement, et consigné dans ses écrits, il l'a répété et soutenu depuis mon arrivée. Nous lui avons ouï dire, il y a peu de jours, et plusieurs autres personnes l'ont entendu avec nous, qu'il est messéant d'annoncer un Dieu né d'une vierge et nourri de son lait, un Dieu de deux ou trois mois.» La doctrine de l'hérésiarque ainsi connue, le saint concile la proscrivit avec horreur (3).

(1) S. Cyrill. Alex., *Oper.*, tom. V, p. 2, pag. 379
(2) *Hist. gén. de l'Eglise*, liv. xv, page 373.
(3) Berault-Bercastel, *Hist. ecclés.*, liv. xv.

« Telle fut la première session qui occupa les Pères depuis le matin jusqu'à la nuit fermée, quoiqu'on fût dans les plus longs jours. Tout le peuple d'Ephèse, plein de zèle pour la gloire de la Mère de Dieu, attendait à la porte pendant tout ce temps. Quand il eut appris le triomphe de la Vierge-Mère, et la déposition de son ennemi, il fit de grands cris de joie, et combla de bénédictions les Pères du concile. Les citoyens les plus distingués reconduisirent les évêques à leurs logis, avec des flambeaux allumés, les femmes brûlèrent des parfums devant eux ; on fit des illuminations par toute la ville ; chaque rue retentissait du nom et des éloges de Marie, Mère de Dieu. Toute l'Asie, tout le monde chrétien, s'empressèrent à l'honorer avec un redoublement de zèle et de ferveur (1). »

Dans ce concile, saint Cyrille prononça encore un discours où éclate son zèle et son amour pour la Mère de Dieu. « Je vous salue, disait-il, ô Marie, Mère de Dieu, trésor vénérable de tout l'univers, brillante couronne de la virginité !... Je vous salue, vous qui dans votre sein virginal avez renfermé l'immense et l'incompréhensible ! Vous par qui la sainte Divinité est glorifiée et adorée ! Vous par qui la croix précieuse du Sauveur est exaltée par toute la terre ! Vous par qui le ciel triomphe, les anges se réjouissent, les démons sont mis en fuite, le tentateur est vaincu, la créature coupable est élevée jusqu'au ciel, la connaissance de la vérité est établie sur les ruines de l'idolâtrie ! Vous par qui les fidèles obtiennent le baptême et sont oints de l'huile de joie, par qui toutes les Eglises du monde ont été fondées, et les nations amenées à la pénitence ; vous enfin par qui le Fils unique de Dieu, qui est la lumière du monde, a éclairé ceux qui étaient assis dans les ombres de la mort !... Est-il personne qui puisse louer dignement l'incomparable Marie (2) ? »

Mais que devint l'impie Nestorius ? On lui permit d'habiter dans son monastère d'Antioche. Il y passa quatre années ; et comme, au lieu d'apaiser le ciel par la pénitence, il cherchait encore à répandre ses erreurs, on l'exila dans une oasis d'Égypte. Une irruption de Blemmiens l'obligea bientôt d'errer de déserts en déserts. Il voulut se réfugier à Panopolis ; mais le gouverneur, craignant que sa présence n'attirât la malédiction de Dieu sur la cité, le fit traîner hors de son enceinte. « Enfin, son impiété augmentant avec ses maux, et marqué pour ainsi dire dès ce monde du sceau de la réprobation, on dit que son corps se pourrit tout vivant, et que sa langue, organe de tant de blasphèmes, fut rongée des vers. Contraint de fuir encore dans cet horrible état, il se tua en tombant de cheval (1). »

Et Ephèse, qu'est-elle devenue ? Elle eut dans la suite le malheur de se séparer, avec le reste de l'Orient, de l'Eglise Romaine, centre et mère de toutes les Eglises. Dès lors elle fut comme réprouvée de Dieu, et livrée en proie à des peuples barbares. Elle a perdu non-seulement sa splendeur, son rang, ses richesses, mais jusqu'à son nom. Comment reconnaître en effet la magnifique cité d'Ephèse dans le misérable village turc d'Ayasalouk construit avec ses débris (2) ?

Ce titre de Mère de Dieu est le fondement de la grandeur de Marie. Les docteurs de l'Eglise la mettent au-dessus de toutes les créatures, et lui accordent à l'envi les plus magnifiques louanges, par cela seul qu'elle a mis au monde le Fils de Dieu. Chrysippe, prêtre de Jérusalem, l'appelle *Reine des cieux* (*cælestem Reginam*) ; saint Jean Damascène, *Souveraine et Reine de toute créature* (3). C'est encore là le langage de Théodore, patriarche de Jérusalem, dans sa lettre synodale approuvée par le VII[e] concile. Il condamne l'hérétique Nestorius, qui, rejetant le nom de *Mère de Dieu*, ne voulait donner que celui de *Mère du Christ*, « à celle, dit-il, qui est réellement mère de Dieu, qui avant et après l'enfantement est toujours demeurée vierge, et qui s'est élevée en gloire et en dignité au-dessus de toute créature intelligente ou sensible (4). » C'est en ce sens que parlait saint Ambroise, quand il disait : « Quoi de plus illustre que la Mère de Dieu ? quoi de plus éclatant que celle que la splendeur a choisie (5) ? » Et l'auteur de l'homélie sur la naissance du Sauveur, insérée dans les œuvres de saint Chrysostome, n'assure-t-il pas que, « Dieu seul excepté, Marie voit tout au-dessous d'elle (6) ? » Est-il besoin de citer encore saint Germain, patriarche de Constantinople, dans une lettre approuvée par le VII[e] concile ? « Nous honorons Marie, dit-il, et nous la célébrons comme véritablement et proprement mère de Dieu, et elle est à nos yeux au-dessus de toute créature visible et invisible (7). » Saint Basile de Séleucie ne balance pas à mettre la mère de Dieu au-dessus des sublimes intelligences. Et il ajoute : « Qu'offrons-nous à Marie, puisque l'univers n'a rien qui ne soit digne d'elle ? Car si l'Apôtre dit, en parlant des

(1) Berault-Bercastel, *Hist. ecclés.*, liv. XV.

(2) Labbe, *Conciles*, tome III, page 583. Nous avons emprunté la traduction de M. Guillon, dans sa *Bibliothèque choisie des Pères*, tome XIX, page 323. Cet auteur fait, au sujet de ce fragment de saint Cyrille, cette remarque importante : « Les protestants, Saurin entre autres, mettent sur le compte des ascétiques du XV[e] siècle les honorables épithètes données à Marie. Je leur demanderai si saint Cyrille fut un moine du XIV[e] siècle ? »

(1) Bérault-Bercastel, *Hist. de l'Eglise*, liv. XV.

(2) Balbi, *Abrégé de Géogr.*, ASIE OTTOMANE, page 680.

(3) Dominam et omnium creaturarum dominatricem.

(4) Quæ revera Dei mater est, et tam ante quam post partum virgo permansit ; atque omni tam intelligibili quam sensibili natura facta est gloria et splendore præstantior.

(5) Quid nobilius Dei matre? Quid splendidius ea quam splendor elegit?

(6) Uno excepto Deo, omnibus illam antecellere.

(7) Nam et ipsam proprie, vereque matrem Dei colimus et magnificamus, et universa visibili et invisibili creatura superiorem arbitramur.

autres saints, que le monde n'était pas digne d'eux, que dirons-nous de la Mère de Dieu qui l'emporte autant au-dessus des martyrs que le soleil l'emporte en éclat sur tous les astres (1) ? »

Aussi l'Église, toujours éclairée et dirigée par l'esprit de vérité, distingue-t-elle dans son culte, Marie de la foule heureuse qui brille dans la cité sainte. Elle rend aux saints un culte qu'elle appelle de *dulie ;* c'est-à-dire qu'elle les honore comme les serviteurs de Dieu. A Marie seule elle rend le culte d'*hyperdulie ;* elle la met au-dessus de tous les serviteurs de Dieu, parce qu'elle est sa mère (2).

EPHRA (Palestine). *Voy.* SICHEM.

EPIDAURE (Grèce). Trois villes grecques portaient ce nom : la première, en Dalmatie, chez les Enchéléens, aujourd'hui *Ragusi-Vecchio ;* la deuxième, en Laconie, sur le golfe Argolique, aujourd'hui Napoli de Malvoisie ; la troisième et la plus célèbre, en Argolide, sur le golfe Saronique : c'est aujourd'hui *Pidavro.* Elle était la capitale d'un petit Etat dit Epidaurie ; Esculape en était la divinité principale, et y avait un temple et un oracle célèbres (3).

La route qui mène de cette troisième Epidaure au temple d'Esculape serpente le long d'une petite rivière, à travers un bosquet de myrtes en fleurs et de lauriers-roses, et devient plus pittoresque à mesure qu'on s'approche davantage de l'Hiéron. Deux routes partent de ce ravin, l'une pour l'Hiéron, l'autre pour Ligourio. Cette dernière passe au bas d'une montagne à laquelle le peuple a donné le nom de mont du Pilari, probablement à cause d'une colonne de marbre noir qui se trouve dans la partie inférieure, tout auprès d'une source fort renommée.

« Les gens du pays, dit M. Buchon, m'assurèrent qu'il y avait quelque chose de prophétique dans les eaux de cette fontaine. Tout malade qui boit de ses eaux connaît à l'instant même son sort. Si sa maladie est incurable, l'eau fait sentir promptement ses effets médicaux et pronostique une mort prochaine ; si la maladie peut se guérir, le malade se sent à l'instant soulagé, et, en continuant à en boire, il ne peut manquer de s'assurer une longue vieillesse. On voit que la présence d'Esculape continue à s'exercer dans les lieux que l'antiquité lui avait consacrés. Ses statues sont tombées, mais les traditions subsistent (4). »

EPINAC (France), petite ville de l'ancienne province de Bourgogne, aujourd'hui du département de Saône-et-Loire, arrondissement de Charolles et chef-lieu de canton.

On voit près de cette petite ville un monument qui est souvent visité par les archéologues. Au XIIIe siècle, les seigneurs de Monetoy fondèrent près du village de la Drée le monastère du Val-Saint-Benoît. On remarque encore, au milieu des bâtiments d'une ferme élevée sur les ruines du monastère, l'église, dans laquelle on voit une chapelle latérale qui est un des plus beaux morceaux de l'architecture du moyen âge. D'après le rapport de M. Régnier, membre de la commission d'antiquités à Autun, cette chapelle a 9 mètres 20 centimètres de longueur et 4 mètres 28 centimètres de largeur, sur 9 mètres 65 cent. de hauteur. L'entrée est latérale et placée du côté de l'ancienne église. Elle offre une découpure à jour fort élégante qui s'étend depuis le socle jusqu'à la voûte. En face de cette entrée se trouve une belle et vaste niche surmontée d'un vitrail d'une grande beauté. Le sanctuaire est orné de deux vitraux semblables, mais plus étroits, et de deux niches saillantes d'une élégance remarquable. Les voûtes, soutenues par huit pilastres légers, sont ornées de nervures d'un très-bon goût. La crainte de voir détruire cette chapelle avait donné naissance au projet de la transporter, pierre par pierre, pour la reconstruire dans la cathédrale d'Autun, à la suite de la sacristie. On a renoncé à ce projet, dont l'exécution aurait offert bien des difficultés.

EPINOY (France), en Artois, dans le département du Pas-de-Calais.

On y fait un pèlerinage, célèbre dans toute la contrée, en l'honneur de saint Druon. On visite le puits miraculeux avec une dévotion particulière.

Ce pays, ou ce bourg, chef-lieu de canton du département du Pas-de-Calais, se compose de deux parties, Epinoy et Carvin ; mais le puits et le lieu du pèlerinage est Epinoy.

Ce saint Druon, ou plutôt Drogon, mais qu'on appelle aussi vulgairement saint Dreux, était natif d'Epinoy : il perdit son père avant de naître, et sa mère en venant au monde. Il fut toute sa vie d'une piété exemplaire, donna tout son bien aux pauvres et se mit au service d'une pieuse dame nommée Elisabeth de la Haire, en qualité de berger. Il resta six ans dans cet obscur emploi ; mais comme sa dévotion faisait venir à lui une foule considérable, il quitta sa place, et visita tous les lieux les plus célèbres par la dévotion des fidèles ; il alla neuf fois à Rome. Il revenait toujours néanmoins à Sébourg, où il avait été berger. Il y fit par la suite bâtir une petite cellule près de l'église et s'y enferma volontairement pendant quarante-cinq ans. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 16 avril. Ses reliques étaient déposées à Sébourg, dans l'église Saint-Martin, avant la révolution de 1789.

(1) Quænam offeremus munera quæ sint ea digna, quæ minime digna sunt quæcunque mundus habet? Nam si de aliis sanctis Paulus dixit : Quibus dignus non erat mundus, quid de Dei genitrice dicemus, quæ tanto splendidius martyribus coruscat, quanto sol stellas omnes fulgore vincit? — Vide Petavium, Theol. Dogm. *De Incarn.*, liv. XIV, ch. 8.

(2) *Les Pèlerinages aux sanctuaires de la Mère de Dieu*, Paris. Périsse, in-18, pages 119-152.

(3) Bouillet, *Dictionnaire universel d'hist. et de géograph.*, au mot ÉPIDAURE.

(4) Buchon, *La Grèce continentale et la Morée*, page 375.

ERCE-EN-LAMÉE (France), en Bretagne, dans le département d'Ille-et-Vilaine.

Le château fortifié de Saint-Eustache, flanqué autrefois de grosses tours et d'ouvrages avancés, est encore fameux aujourd'hui par une chapelle où viennent en pèlerinage les habitants de la contrée.

ERDEVEN (France), dans le département du Morbihan. *Voy*. GAULE.

EREDVI (Géorgie), village qui renferme une église dédiée à saint George, où l'on vient en pèlerinage tous les ans, le 15 août, jour de l'Assomption de la sainte Vierge.

ERÉTRIE (Ile d'Eubée), se nomme aujourd'hui Palæo-Castro.

Elle était célèbre par son temple de Diane (1).

ERIX (Sicile). Le mont Erix en Sicile était autrefois consacré à Vénus, à cause sans doute de la beauté des femmes qui l'habitent. Cette montagne célèbre fut appelée par les Arabes, au moyen âge, Djebel-Hamed, et par les Siciliens, Monte-San-Giuliano, parce que, selon une légende du pays, saint Julien aida les Normands à s'emparer de cette forteresse sur les musulmans, en se présentant avec une meute de chiens de chasse qu'il lança sur les infidèles.

La ville d'Erix, bâtie sur la montagne, était déjà fort déchue, ainsi que son temple de Vénus, au temps de Strabon. Ce n'était déjà plus l'heureux temps où la déesse ne manquait pas de venir tous les ans visiter son sanctuaire où des colombes, nourries et élevées dans le temple sicilien, la transportaient aux rivages d'Afrique ou la ramenaient à Délos. On sait que Strabon vivait du temps de Jésus-Christ.

ERNÉE (France), dans le Maine, au département de la Mayenne.

Cette ville doit son nom et son origine à un saint missionnaire qui vint y prêcher la religion catholique au VIIe siècle.

EROS (Italie), nom mystérieux et sacré de l'ancienne Rome. *Voy*. ROME.

ERVY (France), en Champagne, dans le département de l'Aube.

On voit encore aujourd'hui, à Ervy, deux *tumulus* d'égales dimensions et entourés de fossés : sur le premier, qui est resté intact, on a établi un calvaire ; l'autre est presque détruit.

ESCOURIE (France), en Guienne, dans le département des Landes.

Ce village est situé au centre de vastes landes, et l'on y voit une chapelle placée sous l'invocation de saint Roch, qui attire chaque année, le 16 août, une foule considérable de pèlerins des communes environnantes, dont les uns viennent boire les eaux de la fontaine et les autres participer aux fêtes publiques qui s'y célèbrent à cette époque.

ESCURIAL (Espagne), célèbre monastère d'Espagne, bâti par Philippe II.

Le couvent de l'Escurial est situé à sept lieues de Madrid, près de la route qui conduit au château royal de la Granja. Les Espagnols, avec l'emphase qui les caractérise, l'ont appelé la huitième merveille du monde ; plus froids dans leur admiration, les voyageurs étrangers ne lui ont pas conservé cette ambitieuse qualification, mais ils n'ont pu taire leur étonnement à la vue de cet édifice si remarquable. Le lecteur en lira ici sans doute avec intérêt une description, d'autant plus que toutes celles données jusqu'à ce jour sont plus ou moins inexactes, soit par la date de leur publication déjà fort ancienne, soit par la difficulté qu'éprouvent presque toujours les étrangers d'obtenir le facile accès du couvent, et d'en visiter quelques parties que les moines cachent parfois aux regards des curieux.

La route qui y conduit en sortant de Madrid côtoie d'abord le Manzanarès jusqu'au Prado, maison de plaisance où les rois d'Espagne vont passer ordinairement les deux derniers mois de l'année ; jusque-là c'est une superbe promenade ; mais elle débouche ensuite dans une plaine aride, inculte et sablonneuse, passe par les villages ruinés de Rosas et de Galapagar, et conduit en droite ligne à l'Escurial, que l'on ne perd presque jamais de vue depuis le point de départ.

Alors, au pied de la montagne du Guadarrama, qui sépare de ce côté la Vieille Castille de la Nouvelle, vous voyez s'élever devant vous l'immense couvent avec sa forme bizarre, son architecture imposante, sa teinte sombre, ses milles fenêtres et ses tours massives.

On n'ignore pas que c'est pour accomplir un vœu fait à bataille de Saint-Quentin, journée fatale aux armes françaises, que Philippe II, moins brave que superstitieux, jeta les fondations de ce monastère où devait s'étaler une magnificence inouïe. La victoire avait été gagnée le 9 août 1557 : Philippe le mit sous l'invocation de saint Laurent, patron de ce jour ; et Jean Baptiste de Tolède, architecte fameux, à qui la direction en fut confiée, eut ordre de lui donner la forme du gril sur lequel le saint avait été martyrisé. En effet, au moyen de tours qui flanquent chacun des angles du couvent, de cours intérieures, et d'un corps de logis en saillie, il réussit complétement à figurer les pieds, les barreaux et le manche d'un gril colossal. Souvent, se dérobant aux soins de ses vastes royaumes, Philippe II venait inspecter lui-même ces travaux ; il se plaçait alors sur le faîte du Guadarrama, appelé encore aujourd'hui *silla de Felipe segundo* (siége de Philippe II), d'où son regard pouvait embrasser l'ensemble des travaux : il encourageait les ouvriers de la voix et du geste, et voyait son œuvre gigantesque grandir trop lentement au gré de ses désirs. Pendant vingt ans plusieurs milliers d'ouvriers et d'artistes y furent incessamment employés, et d'innombrables millions y furent enfouis. A peine était-il terminé que son fondateur mourut, et y fut inhumé.

La façade principale du monastère, placée vis-à-vis du Guadarrama, en est beau-

(1) Strab., liv. x, page 448, édit. Casaub., 1620.

coup trop rapprochée, ce qui détruit en partie l'effet; elle a 600 pieds de largeur; à droite et à gauche s'élèvent deux tours de 160 pieds d'élévation; trois portes immenses, enrichies de colonnes d'un ordre sévère, donnent entrée dans la cour des Rois, ainsi nommée à cause de plusieurs statues qui s'y trouvent, et que l'on doit au ciseau des plus habiles artistes.

A l'intérieur du couvent on remarque d'abord les deux cloîtres. Ce sont deux vastes promenoirs formant les quatre côtés d'une grande cour, d'où ils reçoivent la lumière au travers d'un double rang de portiques ornés de pilastres et de colonnettes accouplées; leurs murs sont enrichis de peintures à fresque admirablement conservées, surtout celles du cloître supérieur. Elles sont de Barocci, de Carvajal, de l'Espagnolet, d'Etienne Jordan et du Titien : l'une d'elles représente la bataille de Saint-Quentin; Philippe II y est figuré au moment où, désespérant de la victoire, il formule le vœu qui donna lieu à la fondation du couvent.

Au milieu de la cour formée par les quatre côtés du cloître s'élève, à la hauteur de 60 pieds, une superbe fontaine surchargée d'une foule de statues, de colonnes et d'ornements de tous genres en agate, en porphyre et en bronze, et jetant dans de belles coupes en marbre précieux une eau limpide et abondante, qui retombe en nappes d'étage en étage jusque dans un vaste bassin circulaire.

On traverse le réfectoire, qui est d'une dimension peu ordinaire, pour entrer dans les salles où le chapitre tient ses séances; on y trouve les précieux restes d'une collection de tableaux, qui passait pour la plus riche d'Espagne il y a trente ans, mais que l'invasion étrangère a singulièrement diminuée. On peut cependant y admirer encore des tableaux de l'Espagnolet, de Murillo, de Van-Dyck, de Véronèse, d'Annibal Carrache, de Corrège, de Rubens, de Guido Reni, du Titien, de Raphaël. Puis vient la sacristie où les yeux sont éblouis par le nombre et la richesse des objets dont elle est encombrée; il faut surtout y remarquer un groupe en marbre blanc, représentant Jésus-Christ montant au ciel soutenu par deux anges; plusieurs tableaux des grands maîtres que nous venons de nommer; plusieurs reliquaires, châsses, calices et ostensoirs, enrichis de pierres précieuses.

On monte à la chapelle par un escalier en marbre blanc; sa façade extérieure est formée d'immenses arcades, soutenues par des pilastres et des colonnes, lesquels sont surmontés des statues de plusieurs rois d'Israël et de celle de saint Laurent. Le maître-autel est d'un aspect imposant; mais on l'a tellement encombré d'ornements en marbre, en bronze et en bois doré, de fleurs, de chandeliers, de reliques et de statues, qu'on l'a rendu lourd et massif. Deux rangs de stalles en ébène richement sculptées règnent dans le pourtour du chœur, que partage une superbe grille en bronze doré. Parmi les mausolées, nous citerons particulièrement ceux de Charles-Quint et de Philippe II; ils sont représentés couverts du manteau impérial, entourés de leur famille et implorant à genoux la miséricorde du ciel. Ces statues, d'un très-bon effet, sont de Léone Léoni et de Pompée Léoni son fils. La description de cette chapelle seule nous ferait involontairement outre-passer les bornes de cet article, si nous voulions énumérer toutes les richesses qu'elle contient en statues, tableaux, peintures à fresques, ornements divers.

On descend au Panthéon par une petite porte pratiquée dans un des angles du maître-autel. Cet ossuaire royal est de forme octogone; chacune de ses faces contient quatre tombeaux en marbre noir, soutenus par des griffes de lion en bronze, et portant pour seule inscription le nom de celui dont ils contiennent les dépouilles mortelles. Une lampe suspendue au plafond jette sur cet asile de la mort sa clarté douteuse et sépulcrale.

Pour se rendre à la bibliothèque, on trouve plusieurs grands corridors où viennent aboutir un grand nombre de petites portes en chêne, artistement sculptées; ce sont les cellules des religieux : un lit, une table, quelques chaises, un crucifix, composent tout leur ameublement.

La bibliothèque contenait autrefois une collection sans pareille de livres rares, et de manuscrits latins, grecs, arabes, indous, chinois. Le feu en a dévoré une grande partie. On pourrait sans doute puiser dans ce qui reste des documents précieux; mais ses gardiens exercent sur ce trésor une vigilance tellement active et jalouse, que les livres tournés à l'envers ne présentent aux regards curieux des visiteurs désappointés que leur tranche dorée.

Il nous reste à parler de la partie de l'édifice que Philippe II s'était réservée : en venant de la bibliothèque, on y arrive par la salle des Batailles, large de 50 pieds sur une longueur de près de 209. Elle a reçu ce nom des peintures à fresque dont ses murs sont décorés, et qui représentent l'histoire des guerres que les Espagnols eurent à soutenir contre les Maures jusqu'à l'entière expulsion de ces derniers des contrées sur lesquelles ils avaient régné par droit de conquête pendant cinq cents ans.

Les appartements royaux offrent un singulier mélange de luxe et d'indigence; c'est à la fois Philippe II et sa magnificence, Ferdinand VII et sa misère. Partout des tentures à franges d'or en lambeaux, des meubles vermoulus, des tapis usés, des peintures fanées et vieillies; on y cherche vainement ce qui constitue chez nous le confortable, ce qui donne tant de charme à la vie intérieure et intime. C'est un triste séjour bien propre à servir de lieu de pénitence. C'est dans cette intention seule que Ferdinand VII venait y passer chaque année les mois de septembre et d'octobre, afin de se livrer sans contrainte aux pratiques les plus austères de la religion. Les princes, ses frères, *obligés* de suivre le roi dans tous ses voyages, cherchaient à s'y

distraire de leur mieux : ils chassaient beaucoup, don Carlos par passion, et don Francisco dans le seul but de tuer le temps; ils se voyaient rarement et seulement aux heures des repas, qui se prenaient toujours chez le roi. Dès neuf heures du soir chacun était rentré dans son appartement, et l'on n'entendait plus que la marche pesante des patrouilles qui veillaient à la sûreté de la famille royale.

Le petit parc que l'on a ménagé sous les fenêtres de ces appartements n'a de remarquable que quelques statues estimées.

Il ne nous reste plus à parler que de la Casa del Principe, qui se trouve vers le milieu du grand pont. C'est un pavillon de chétive apparence, entouré d'un parterre et d'un verger mal entretenus, et qu'on pourrait appeler une maison de surprise; car on ne lui donne un aspect triste et repoussant que pour rendre l'étonnement plus grand lorsqu'en y pénétrant on est ébloui, transporté par tout ce que le luxe, l'art et le goût peuvent enfanter de plus séduisant; rien n'y manque : marbre, agate, porphyre, meubles délicats et élégants, tableaux et peintures merveilleuses. Le roi Joseph se plaisait à entretenir ce petit séjour enchanteur.

Autour du couvent un grand village s'est insensiblement formé. Il porte l'empreinte de la misère; on ne le dirait là que pour faire ombre au tableau.

Les révérends Pères de l'Escurial possèdent dans les environs du monastère plusieurs maisons de campagne, fermes et métairies, dans lesquelles ils vont alternativement passer la belle saison. Les revenus de ces terres, ainsi que celui du couvent, peuvent être évalués à trois millions au moins, malgré plus d'un prêt forcé fait au gouvernement pour acheter sa protection.

ESDRELON (Palestine), plaine célèbre de la terre sainte. *Voy.* NAÏM.

ESNANDES (France), village de la Saintonge, aujourd'hui du département de la Charente-Inférieure, arrondissement de Rochefort. Il avait une église, laquelle dépendait d'un couvent qui était défendu comme une place forte.

Cette église avait un aspect moitié religieux et moitié guerrier. Cet appareil militaire était déterminé par le voisinage des côtes sur lesquelles les Anglais faisaient de fréquentes descentes.

L'église d'Esnandes, construite dans le XIVe siècle, sous l'invocation de saint Martin, fut une de celles où, en 1592, les catholiques de la Rochelle allaient célébrer leur culte, proscrit dans cette ville pour la troisième fois. D'immenses souterrains, qui règnent encore sous l'église, servaient de refuge aux assiégés.

ESPALION (France), petite ville de l'ancienne province du Rouergue, aujourd'hui chef-lieu de sous-préfecture du département de l'Aveyron, renferme de curieux débris des siècles passés dans un ancien temple païen.

A l'intérieur, un cordon saillant et circulaire laisse voir autour de la nef une multitude de figures bizarres grossièrement sculptées, et qui probablement furent réunies dans cet édifice aux dépens de quelque construction païenne. Au-dessous du grand autel se trouvait un bloc carré de pierre, incliné vers un bassin destiné à recevoir le sang des victimes qu'on immolait en ce lieu. On nomme cette église l'église de Perse; nous ne saurions en dire la raison.

ESSONNE (France), au département de Seine-et-Oise.

Il s'y était établi un pèlerinage au XIIe siècle; l'abbé Suger en parle ainsi :

« Il y avait là, dans un lieu dit les Champs, une chapelle qu'on appelait Notre-Dame, la plus petite que j'aie jamais vue, à moitié en ruine, sur l'autel de laquelle les brebis et les chèvres paissaient. Plusieurs personnes assurant y avoir vu paraître les samedis, des cierges allumés, les malades y accoururent, demandant leur guérison, et l'obtinrent. Ce lieu étant devenu l'objet d'un pèlerinage, Adam, abbé de Saint-Denis, vers l'an 1110, y envoya Hervé, son prieur, et Odon de Torcy, l'un de ses religieux, pour y rétablir la chapelle. Pendant le temps qu'ils y demeurèrent, Eudes, comte de Corbeil, qui n'aimait pas voir des moines si proches de sa terre, entra chez eux et força le coffre où il y avait quelque argent; il fut cité, puis excommunié; mais étant tombé malade, il se fit absoudre en rendant ce qu'il avait pris et abandonnant aux religieux les droits qu'il prétendait avoir sur le foin et la chair de porc, dont il donna un écrit daté de l'an 1111. Mais comme le nombre des miracles alla toujours en augmentant, il fallut penser à y établir une communauté (1). »

Suger, étant devenu abbé de Saint-Denis depuis, en 1121, y fit bâtir un cloître un réfectoire, un dortoir, et y envoya douze religieux pour y demeurer avec le prieur. Il enrichit l'église d'ornements sacerdotaux, de rideaux de soie et de chapes de même matière. Il y fit présent de deux textes, savoir de l'ancien texte ou texte quotidien de l'abbaye de Saint-Denis, et du Graduel de l'empereur Charles, et outre cela d'une Bible en trois volumes. Pour la nourriture des religieux, il assigna un labourage de deux charrues situé dans le voisinage.

ESSUILES (France), petit hameau de l'ancienne province de Picardie, situé dans le département de l'Oise et le diocèse de Beauvais. Il y a dans l'église d'Essuiles un pèlerinage assez fréquenté sous l'invocation de sainte Brigitte.

ESTAGEL (France), en Roussillon, dans le département des Pyrénées-Orientales.

On remarque sur son territoire l'ermitage de Notre-Dame des Peines, situé au sommet d'une montagne aride, où l'on n'arrive que par un chemin taillé dans les rochers.

Non loin de là, sur un autre point de la

(1) Suger, *De administrat. sua.* Duchêne, tome I, page 340.

chaîne de Corbière, sont les ruines de l'ermitage de Saint-Vincent.

ESTEREL (France), dans le département du Var, hameau de Fréjus.

Sur le côté de la montagne d'Esterel qui regarde la mer, au bord d'un précipice affreux, se trouve la Sainte-Baume où saint Honorat, évêque d'Arles, vint passer plusieurs années avant d'aller fonder, dans l'île de Lérins, la célèbre abbaye qui depuis porta son nom. L'intérieur de cette grotte est fort obscur, et la lumière n'y pénètre que par une ouverture de la voûte d'où les eaux pluviales tombent dans une citerne. On y a pratiqué un autel, et, tous les ans, le premier jour de mai, on y célèbre la messe à laquelle assistent un grand nombre d'habitants de Fréjus et de Saint-Raphaël, qui y viennent en pèlerinage.

Non loin de là il y avait jadis un temple dédié à la déesse des forêts.

ETAMPES (France), ville de l'ancienne province de l'Ile-de-France, chef-lieu d'arrondissement du département de Seine-et-Oise, du diocèse de Sens. Du temps de Clovis, elle était la capitale d'un pays nommé *Stampenti*.

Etampes possède plusieurs églises qui méritent l'attention des archéologues :

Eglise de Notre-Dame. — Cet édifice très-remarquable appartient à plusieurs époques. La nef principale et les deux collatéraux portent les caractères de l'architecture romane, et datent du règne du roi Robert, au commencement du XIe siècle. Le chœur et les croisées appartiennent à la seconde moitié du Xe siècle ; enfin deux chapelles sont du XVe ou du XVIe siècle.

La nef, qui n'a que deux travées, offre l'aspect lourd et massif des constructions romanes. Les colonnes sont courtes et grosses, les chapiteaux extrêmement variés ; les uns sont ornés de feuilles de plantes grasses, végétation exotique qu'on est quelquefois tenté de comparer à l'ornementation de quelques chapiteaux égyptiens, mais qui ne sont en effet qu'une simplification ou une dégénérescence du chapiteau corinthien ; les autres sont ornés de figures bizarres et monstrueuses.

Sous le badigeon qui recouvre ces chapiteaux on peut reconnaître les traces de couleurs brillantes. L'azur, l'or, le vermillon, étaient prodigués à cette époque, où l'architecture polychrôme était généralement répandue.

Le chœur, qui appartient à la période gothique, présente des colonnes fasciculées gracieuses et légères. L'abside, originairement circulaire, comme dans la presque totalité des édifices romans, a été mutilée et a perdu son caractère primitif. Au lieu d'une jolie abside garnie de chapelles, qu'éclaire un jour mystérieux, une grande fenêtre coupe carrément l'extrémité orientale du chœur. A droite de cette partie de l'église on remarque deux élégantes rosaces placées au-dessus d'un vitrail peint, mais fort dégradé.

La forme générale de l'église est irrégulière. Les bas-côtés sont inégaux : celui de droite s'élargit vers le haut de l'église ; celui de gauche, replié sur lui-même, ne laisse à son extrémité que la place d'une étroite chapelle ornée de deux statues en pierre du XIIe siècle : l'une représente saint Pierre, l'autre est trop fruste pour qu'on puisse la reconnaître.

Du côté gauche de l'église, est la chapelle de *Sainte-Marguerite* ou du *Sépulcre*. On y remarque une clef de voûte sculptée, où figure la Vierge tenant l'Enfant Jésus. La voûte, peinte à fresque, représente les quatre évangélistes.

L'autre chapelle est une crypte placée sous le chœur. On y voit des peintures à fresque passablement conservées.

Nous signalerons deux portes latérales assez remarquables. L'une, qui s'ouvre sur le cloître, est surmontée d'une fenêtre ornée de sculptures de la renaissance ; l'autre, sans usage, et située à l'extérieur de l'édifice, dans l'angle que forme la nef avec le bras gauche de la croisée, offre les restes d'un élégant portail en ogive : il est soutenu par de légères colonnettes ornées d'un rang de perles et de bandelettes.

Le portail principal, très-simple, n'est remarquable que par un rang de créneaux qui lui donne l'aspect d'une forteresse. Cette partie de l'édifice fut ajoutée au XIIIe ou XIVe siècle, lors des guerres contre les Anglais. Mais le portail latéral, sur la place du Marché, est digne d'attention ; construit au commencement du XIIIe siècle, il appartient à l'époque de transition. Les chapiteaux des colonnes qui soutiennent les ogives du portail présentent des scènes entières du Nouveau Testament, exécutées avec beaucoup de délicatesse et de fini : à droite, on voit l'Annonciation, la Naissance de Jésus-Christ, la Fuite en Egypte ; à gauche, la Présentation, Jésus sur la montagne, etc.

Des deux côtés de la porte sont trois grandes figures sculptées sur la pierre. Ces figures mutilées sont surmontées par un dais. L'une d'elles représente Moïse ; les deux autres ne portent aucun emblème qui puisse les faire connaître. Dans la partie supérieure du portail et dans l'enceinte enfoncée du demi-cercle qui domine l'entrée, on voit environ trente autres personnages assis, vêtus de longues robes comme les premiers, et tenant en mains des lyres et autres instruments à cordes.

Le clocher roman de cette église ne manque pas d'élégance ; il est carré et présente trois étages. Le second étage est en retraite sur le premier, et le troisième est flanqué, à chacun de ses angles, d'une tourelle terminée par des clochetons aigus. Une pyramide octogone couronne cette tour. Chacune des faces des deux premières est pourvue de deux fenêtres romanes à plein cintre. Celles du premier étage sont bouchées.

Eglise de Saint-Martin. — La première église d'Etampes fut consacrée à saint Martin de Tours. Cette église, parfaitement régulière, et d'un style homogène, fut con-



struite sur les débris d'une église primitive, et paraît être un monument de la première partie du XIIe siècle. L'abside se dessine immédiatement après la croisée. Les bas-côtés, dépourvus de chapelles dans la nef, tournent autour de l'abside, et donnent accès à trois chapelles placées hors d'œuvre derrière le chœur sur lequel elles rayonnent. Le clocher primitif de l'église Saint-Martin fut démoli au XVIe siècle. Il a été remplacé par une tour située à l'entrée de l'édifice. Les fondations de cette tour s'étant affaissées d'un côté, elle penche de manière à faire craindre sa chute.

Eglise de Saint-Basile. — C'est encore le roi Robert qui fit bâtir cette église. Sa construction appartient à plusieurs époques. Le portail, en style roman, présente un morceau de sculpture remarquable ; il consiste en deux anges en adoration devant une main ouverte, emblème de la Providence. Le portail du côté de la rue Sainte-Croix, en style de la renaissance, appartient au XVIe siècle. L'intérieur de l'église n'offre rien qui soit à citer. Plusieurs de ses parties paraissent être du XVe siècle. Enfin le clocher, qui n'a pas été terminé, doit être du commencement du XVIIe siècle.

En dehors de l'église, près de la porte latérale, du côté de la rue de la Cordonnerie, est une tourelle octogone dont la corniche est ornée dans le style de la renaissance.

Eglise Saint-Gilles.—Cet édifice n'est pas moins ancien que les précédents, et on peut lui assigner le XIe siècle pour date. Les arcades de la nef sont en plein cintre ; les chapiteaux et les petites fenêtres qui les surmontent sont également romans. Le clocher, dont la base est octogone, date de la fin du XIIe siècle. La finesse des sculptures de la porte de l'église semble devoir lui assigner une époque postérieure ; il en est de même des bas-côtés et des chapelles, qui paraissent avoir été ajoutés longtemps après.

ÉTAPLES (France), village de l'ancienne province du Boulonnais, aujourd'hui du département du Pas-de-Calais, et faisant partie de l'arrondissement de Montreuil. Son église appartient à l'époque de transition. Elle est basse et sombre. Les fûts des colonnes sont lourds et massifs ; les nervures des voûtes sont saillantes. Les boiseries du chœur offrent des sculptures très-remarquables. La tour octogone de cette église est d'un temps postérieur au reste de l'édifice.

Etaples était l'antique *Gravinum* de la Picardie.

ETCHMIADZIN (Arménie russe), dans le gouvernement d'Erivan, enlevé depuis quelques années à la Perse.

Ce nom, qui peut s'écrire de diverses manières : *Etchmiadzin*, *Echmiazine*, *Echmiazin*, *Ekmiazin*, *Eksmiazin*, *Ecmiazin*, etc., était un lieu de pèlerinage très-fréquenté, où l'on vénérait autrefois des vêtements de Notre-Seigneur. Chardin dit à ce sujet dans son *Voyage en Perse :*

« A deux lieues d'Irivan (Erivan) est le célèbre monastère des Trois-Eglises, le sanctuaire des chrétiens arméniens, si j'ose parler ainsi, et le lieu pour lequel ils ont le plus de vénération. Les Arméniens l'appellent *Ecs-Miazin*, c'est-à-dire la descente du Fils unique engendré, ou le Fils unique engendré est descendu ; et ce nom, disent-ils, a été donné à ce lieu, parce que Jésus-Christ s'y fit voir clairement à saint Grégoire de Nazianze, qui en fut le premier patriarche.

« Les moines du lieu font voir dans la sacristie plusieurs ornements très-beaux et très-riches, des croix et des calices d'or, des lampes et des chandeliers d'argent d'une grandeur extraordinaire. Le trésor laisse voir plusieurs châsses d'argent et de vermeil doré..... Les moines du couvent disent qu'ils ont eu durant longtemps les deux clous dont on attacha les mains sacrées de Jésus-Christ à la croix, et que l'on garde à présent l'un à Diarbekir, et l'autre en Géorgie ; et Abbas le Grand a tiré de leur trésor la vraie lance et la tunique sans couture, et en a enrichi celui des rois de Perse à Ispahan (1). »

Le couvent des Trois-Eglises est la résidence officielle du patriarche arménien grec, qu'on appelle Catholicos. Les saintes huiles dont ce chef a le dépôt, et les fréquents pèlerinages des Arméniens à Etchmiadzin lui fournissent les moyens de faire face aux dépenses du culte vraiment magnifique de la métropole et des établissements d'instruction publique.

La tradition rapporte que le centre de la principale des Trois-Eglises qui ont donné aux Turcs l'idée de cette dénomination, est l'endroit même où Noé bâtit un autel et offrit un sacrifice, comme il est dit dans la Bible (*Genèse*, chap. VIII, vers. 20).

La ville d'Etchmiazin est à 50 kilom. du mont Ararat (aujourd'hui Agri-Dagh), où s'arrêta, dit-on, l'arche de Noé après le déluge.

Grégoire de Tours, qui écrivait dans le VIe siècle, dit que dès les premiers siècles de l'Eglise la sainte tunique ne put rester longtemps entre les mains des infidèles, et que les chrétiens se hâtèrent de l'en retirer. Il dit de plus que quelques personnes lui ont appris que ce vêtement sacré se conservait de son temps dans une ville de Galatie, à l'église des Saints-Archanges. Cette ville, ajoute le pieux auteur, est à 50 lieues de Constantinople, et il y a dans cette église une crypte fort secrète, où l'on garde avec dévotion ce vêtement vénéré enfermé dans une châsse de bois, que la piété des fidèles entoure de tout le respect dû à un objet qui a touché la chair de Notre-Seigneur.

Les auteurs qui ont traité spécialement de la sainte robe de Jésus-Christ ont tous commenté ce passage de Grégoire de Tours, mais aucun d'eux n'ayant connaissance d'une église des Saints-Archanges en Galatie, n'ont pu décider quelle était cette ville située à 50 lieues de Constantinople, qui possédait, au VIe siècle, une relique si précieuse, qui paraît environnée de graves caractères d'au-

(1) Chardin, *Voyage en Perse*, tome IV, pages 5, 6 et suiv., édition in-18 de 1830.

thenticité. Les uns, comme le cardinal Baronius, ont cité Grégoire de Tours, sans pousser plus loin leurs recherches ou leurs conjectures, et les autres s'épuisent à trouver quelle est l'église dédiée aux Anges en Galatie, où cette tunique a pu être déposée. Or toutes leurs hypothèses tombent d'elles-mêmes, par cette seule raison que, tout en découvrant une église des Anges dans la Galatie ou aux environs (et ils n'en trouvent aucune), ils n'en voient point où une tradition de quelque valeur puisse faire supposer qu'on y ait gardé autrefois un vêtement du Sauveur.

Quant à nous, nous voyons dans deux pays voisins de la Galatie que ce nom se donnait autrefois en général à la partie orientale de l'Asie Mineure. En Géorgie, à Intskhatha (*voy.* ce mot), et en Arménie, à Etchmiadzin, deux traditions constantes rappellent le séjour d'une sainte robe dans ces deux églises, soit que chacune des deux ait possédé à la fois un vêtement particulier du Sauveur, soit que la sainte tunique, si révérée aujourd'hui à la cathédrale de Trèves et à la paroissiale d'Argenteuil, ait été primitivement transportée, à diverses époques, de l'Asie orientale à Constantinople, et de là en Europe.

Nous ne pousserons pas plus loin cette discussion, mais nous croyons qu'elle peut aider à éclaircir le passage fort obscur et fort incomplet de Grégoire de Tours.

Revenons à Etchmiadzin. L'église principale renferme un grand nombre de reliques. Aussi les pèlerins y affluent-ils en grand nombre à diverses époques de l'année. Le Catholicos entretient un séminaire ecclésiastique; il nomme les patriarches de Constantinople et de Jérusalem, ainsi que les évêques et archevêques arméniens qu'il confirme ou révoque tous les trois ans. Les moines du couvent des Trois-Eglises suivent la règle de saint Basile.

ETIVAL (France), petit village du département des Vosges, arrondissement de Saint-Dié. On y voit les restes d'une abbaye construite, en 674, par saint Leudin, évêque de Toul, et qui était un lieu renommé de dévotion pour toute la contrée.

Les restes de cet édifice, fortifié comme l'étaient à cette époque beaucoup de monastères, se composent principalement de débris de tours, de murs et de fossés.

Au milieu de ces ruines s'élève l'église, beau vaisseau du XIe siècle; le chœur présente de grandes fenêtres ogivales postérieures à la fondation de l'édifice, dont le style est d'une grande sévérité. Au-dessous du chœur est une chapelle sépulcrale, dont les tombes ont été violées pendant la révolution. Le portail et le chœur de cette église sont modernes.

EUCHAITÈS (Asie Mineure). Cette ville, appelée aussi quelquefois Théodoropolis, était à une journée de marche d'Amasée, métropole du Pont. « La ville d'Euchaïtès devint si célèbre par les miracles qui s'opérèrent devant la châsse du saint martyr Théodore d'Héraclée, surnommé *Stratélate*, c'est-à-dire le général d'armée, qu'elle changea son nom en celui de Théodoropolis. La dévotion y attirait un grand nombre de pèlerins de toutes les contrées de l'Orient. Nous lisons dans Zonaras et dans Cedrenus que l'empereur Jean Ier, surnommé Zémiscès, se croyant redevable à l'intercession de saint Théodore d'une victoire complète qu'il remporta sur les Sarrasins, l'an 970, fit rebâtir avec beaucoup de magnificence l'église d'Euchaïtès, où l'on avait déposé ses reliques. La ville de Venise a une vénération singulière pour la mémoire de cet illustre martyr, et il était le premier patron de l'église de Saint-Marc, avant que le corps du saint évangéliste y eût été transporté. On voit aussi à Venise la statue de saint Théodore sur une des magnifiques colonnes qui sont dans la place de Saint-Marc. Ses reliques sont dans l'église de Saint-Sauveur de la même ville. Les historiens de Venise assurent qu'elles y furent apportées de Constantinople, en 1260, par Marc Dandolo. Celui-ci les tenait de Jacques Dandolo, général des galères de la république, qui les avait trouvées, en 1256, à Mesembrie, ville archiépiscopale de la Romanie (1). »

EUPHRATE (Asie), fleuve de l'ancienne Babylonie, célèbre par le désastre de Kerbela, où fut tué l'imam Hossein, fils du calife Ali et petit-fils de Mahomet. Les poëtes turcs ont composé divers chants de deuil à ce sujet. Nous en citerons plusieurs :

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX!

MORT DE FATIMA, FILLE DE MUHAMMAD.

Stance.

Heureux celui dont l'œil est humecté de larmes sur le sort de Huçaïn! Heureux celui dont le cœur gémit sur le sort de Huçaïn!

Heureux la réunion pieuse, le festin de deuil, dans lesquels on s'attriste sur le sort de Huçaïn!

O fidèles! cette nuit est celle où Fatima Zuhra (sur qui soit la paix!) dépouilla son corps pur du vêtement de la vie, et fit ses provisions de route pour le voyage de l'éternité.

Gazal.

Il faut maintenant que nous pleurions, il faut que nous répandions des larmes amères sur les chagrins de la famille du Prophète.

Ne soupirez plus en secret, nobles amis : c'est le moment de donner, publiquement et sans balancer, cours à vos pleurs.

Il faut que le vieillard, le jeune homme et jusqu'aux tendres enfants, tous pleurent, en se meurtrissant le visage, sur la fille de Mustapha.

Il faut que les femmes pleurent, la tête dévoilée et le cœur navré, sur les malheurs de la fille du Prophète.

En vérité elle était la plus excellente de toutes les épouses; pleurons nuit et jour cette Zuhra au cœur consumé d'affliction.

Est-il étonnant que les houris dans les bosquets du paradis pleurent sans pouvoir se contenir, sur cette femme, l'honneur de son sexe?

Est-il étonnant, nobles amis, que la désolation de ses illustres enfants arrache des pleurs aux génies, aux mortels, et même aux montagnes?

Il faut que nous pleurions mainte et mainte fois

(1) Godescard, *Vies des Pères, martyrs et autres principaux saints*, 7 février, *saint Théodore d'Héraclée.*

sur la douleur de ceux qui se trouvèrent alors privés et de père, et d'aïeul, et de mère.

Ne demeurons pas un seul instant sans soupirer et sans gémir; et quand nous en trouverons l'occasion, que nos yeux affligés versent des larmes en secret.

O Haïdari! pleurer ainsi est un motif de pardon; il faut donc que les vrais fidèles pleurent amèrement.

O mes amis, qui êtes assis dans cette assemblée de deuil pour condouloir aux chagrins de la famille du manteau, je vais exposer brièvement les perfections et les vertus de la reine des femmes, de la souveraine de l'univers. Prêtez les oreilles de votre cœur; compatissez, autant qu'il vous sera possible, aux malheurs de cette illustre dame. J'en atteste le Tout-Puissant, ces larmes vous seront profitables et vous délivreront des feux de l'enfer.

Il est rapporté dans le *Kitab al* (livre de famille), d'après une tradition orale de l'imam Haçan Askari, que le Très-Haut ayant placé Adam et Eve dans le paradis, et les ayant comblés de gloire et d'honneur, à peine ceux-ci eurent-ils commencé à goûter la félicité au milieu de ces riants parterres, qu'ils se crurent les êtres les plus merveilleux de la création, au point qu'un jour Adam dit à Eve: « Le Très-Haut n'a point créé de serviteur plus excellent que moi, et n'a imprimé sur la figure de qui que ce soit des traits plus délicats et plus gracieux qu'à moi. » Aussitôt le Tout-Puissant dit à Gabriel: « Amène Adam et Eve dans le paradis supérieur (1). » Conformément à l'ordre du souverain des êtres, Gabriel les fit venir dans le paradis du ciel. Adam et Eve s'y promenaient avec délices, lorsque soudain ils aperçoivent une jeune fille majestueusement assise sur un coussin magnifique au milieu des cieux; un diadème de lumière étincelait sur son front bienheureux, et deux diamants étaient suspendus avec tant d'éclat à ses oreilles, que tout le paradis était illuminé de leur splendeur.

Vers.

A la vue de ses traits ravissants, l'univers entier fut inondé de lumière.

A l'aspect de tant de charmes, Adam demeura tout interdit et dit à l'ange: « Frère Gabriel, quelle est cette jeune fille qui est assise avec tant de majesté sur ce trône magnifique, dont le front resplendissant illumine ces jardins, dont les joues lumineuses éclairent ces parterres? » — Gabriel répondit: « C'est Fatima Zuhra, fille bien-aimée de l'apôtre Muhammad le choisi, qui sortira de ta race et sera prophète dans la suite des temps. — Quel est, reprit Adam, ce diadème que j'aperçois sur sa tête bienheureuse? — Cette couronne, répondit Gabriel, c'est l'époux de cette princesse, Ali l'approuvé, le mandataire et l'héritier du plus excellent des hommes. » — Adam poursuivit: « Que sont ces pendants d'oreille? — Ce sont, répondit l'ange, les deux nobles enfants de cette illustre dame, l'imam Haçan et l'imam Huçaïn. » — A ces mots, Adam, le pur en Dieu, élevé en prophétie, dit à l'ange: « Frère Gabriel, tous ceux-ci ont donc été créés avant nous? » — Gabriel répondit: « O Adam! ils ont préexisté, dans les secrets de la volonté divine, quatre cent mille ans avant vous; ils ont brillé quelque part avant vous, comme un soleil lumineux, dans la sphère de l'existence (1). »

Stance.

Lorsque je construisais une demeure dans tes sentiers, Adam ne connaissait pas encore le Paradis.

Lorsque j'acceptai les fonctions de l'imamat, où était alors Gabriel, le messager des trésors de miséricorde?

Maintenant, amis attentifs, fidèles dévoués à la famille du manteau, laissez couler vos larmes sur la douleur amère de Fatima Zuhra. Apprenez que les écrivains de cette histoire attendrissante ont tracé ce triste événement sur les pages de la terre avec le calam de la douleur.

Un jour que Muhammad le choisi et Ali l'approuvé honoraient de leur présence la noble mosquée de Médine, avec quelques-uns de leurs compagnons, on y parla des noces de la fille de Salomon, le grand prophète; l'apôtre de Dieu dit, à ce sujet, que Salomon avait amassé pour sa fille un douaire considérable, où il y avait, entre autres, une couronne de pierres précieuses si riche, qu'il s'y enroulait sept cents diamants, dont ce prince fit cadeau à son gendre. Le commandeur des croyants, Ali, fils d'Abu-Talib, ayant entendu ce discours, revint chez lui. Fatima lui dit: « Ali, qu'a dit aujourd'hui Muhammad, mon bien-aimé père, de sa langue éloquente, dans le discours qu'il a prononcé? » L'émir des croyants raconta alors à la reine de la résurrection ce qu'il avait entendu de la bouche du Prophète. A ce récit la reine des femmes, la protectrice des deux mondes, la souveraine de l'univers, baissa la tête et ne demanda plus rien; mais elle pensa en elle-même: Salomon était un grand prophète; mais combien mon père, Muhammad le choisi, ne l'est-il pas à un plus haut degré! Cependant la fille de Salomon reçut en douaire des richesses considérables, et la fille chérie de l'apôtre de Dieu n'aura pas reçu un anneau de cuivre!..... Le gendre de Salomon mit sur sa tête une couronne enrichie de pierreries, et le gendre du Prophète n'aura pas eu un mouchoir pour couvrir la sienne!..... Hélas! depuis ce jour-là, la reine de la ré-

(1) On voit qu'il est ici question de deux paradis, celui de la terre, appelé aussi Eden ou Paradis terrestre, et le Paradis supérieur qui est placé dans le ciel, perpendiculairement au-dessus de celui de la terre. L'auteur les appelle ici chacun d'un nom particulier; il nomme l'inférieur *Jinnat* ou le Jardin, et le supérieur *Firdaus* ou le Paradis proprement dit.

(1) La préexistence de Mahomet à Adam est un dogme consigné dans le Coran, suivant ces paroles: « Adam était encore entre le corps et l'esprit, entre l'eau et la terre, que j'étais déjà prophète. »

surrection ne releva plus sa tête ; elle ne parla plus au commandeur des croyants jusqu'à ce que Muhammad eût passé de ce monde périssable au séjour éternel.

Combien cette noble dame n'eut-elle pas de chagrins à essuyer ! il n'est pas besoin de les décrire. Il se trouva, parmi son peuple même, des hommes assez cruels pour vouloir incendier son illustre et chaste maison, et percer son sein de la flèche de l'injustice. Hélas ! la fille chérie du plus excellent des hommes fut en butte à la persécution, et ses nobles enfants moururent martyrs.

Nous apprenons d'un historien que les chagrins de Fatima l'ayant conduite aux portes de la mort, elle fit venir Ali, le commandeur des croyants, et lui dit : « O monarque de la sentence *la fata !* prince de la surate *Hal ata* (1), refuge du peuple de Muhammad le choisi, imam des deux mondes !

(1) L'expression *la fata*, que l'on trouve ici est complétée plus loin, dans un autre endroit de ce livre de Haïdari par les mots *ila Ali*, ce qui veut dire : « Il n'y a de brave qu'Ali. » C'est une sentence ou tradition fort célèbre parmi les Schiites ; la voici en entier : Il n'y a de brave qu'Ali ; il n'y a de (bonne) épée que Zulfacar. Le participe *descendu* (du ciel) qui accompagne cette sentence dans l'endroit auquel nous venons de faire allusion plus haut pourrait faire croire que c'est un verset du Coran ; toutefois, on ne le trouve pas dans la rédaction du Coran telle qu'elle nous est parvenue. Peut-être faisait-elle partie de l'exemplaire que les Schiites prétendent être resté entre les mains d'Ali et de ses descendants, et qui au reste n'a pas été consulté pour la rédaction de celui dont se servent les Sunnites. On peut voir à ce sujet le chapitre inconnu du Corân, publié par M. Garcin de Tassy, et Mirza Kazem-Beg, dans le *Journal Asiatique* (mai 1842 et décembre 1844), et les observations de ce dernier sur les changements et suppressions dont les Schiites accusent les Sunnites.

Hal ata est le commencement du chapitre LXXVI, intitulé Surate de l'homme. Les Schiites appliquent à Ali et à sa famille la plus grande partie de ce chapitre, qui prédit le bonheur futur des justes, mais particulièrement les versets suivants : « 5. Les justes boiront des coupes remplies d'un mélange de camphre ; — 6. C'est une source à laquelle boiront les serviteurs de Dieu (ils la conduiront en rigoles où ils voudront) ; — 7. Les justes qui accomplissent leurs vœux et craignent le jour dont les calamités s'étendront au loin ; — 8. Qui, quoique soupirant eux-mêmes après le repas, donnent à manger au pauvre, à l'orphelin et au captif ; — 9. En disant : Nous vous donnons cette nourriture pour être agréables devant Dieu, et nous ne vous en demanderons ni récompense, ni actions de grâces, etc. » Voici la note de M. Kasimirski sur ce passage : « Selon les commentateurs, les deux versets 7 et 8 s'appliquent à Ali et à sa famille. Hassan et Houssein, fils d'Ali, étant tombés malades, Ali et Fatima, sa femme, firent vœu de jeûner pendant trois jours, si les enfants guérissaient. Dès le premier jour (le jeûne chez les musulmans consiste à ne manger qu'à la nuit tombante), Ali n'ayant pas de quoi faire du pain, emprunta de la farine à un juif, et Fatima en cuit cinq pains au four. Là-dessus se présente un pauvre qui demande à manger ; les cinq pains lui sont donnés, et la famille passe la nuit sans rien manger ; le lendemain, le pain préparé est donné à un orphelin, et le troisième jour, à un captif. L'ange Gabriel vint, par la révélation de ce passage, féliciter Mahomet de cette bonne œuvre de sa famille. »

le moment approche où nous allons être séparés l'un de l'autre ; bientôt je vais m'éloigner de vous et m'acheminer vers les bosquets de Rizwan ; car j'ai songé cette nuit que je voyais mon père assis dans un magnifique kiosque garni de diamants et de perles fines. A peine eussé-je jeté les yeux sur son éclatante beauté, que, ne pouvant retenir mes larmes, je lui dis aussitôt : Où êtes-vous, père chéri ? votre absence m'a conduite aux portes de la mort, et déjà mon âme est sur mes lèvres. Hélas ! mon cœur et ma vie sont consumés ; depuis les pieds jusqu'à la tête, tout mon corps s'est dissous par le feu de la séparation. — A ces mots, Muhammad le choisi répandit des larmes, et me dit de sa langue bénie : O Fatima Zuhra, lumière de mes yeux ! j'éprouve un malaise indicible par le désir passionné que je ressens d'être réuni à toi ; je n'ai plus la force de supporter ton absence ; que dirai-je ?..... Chère âme ! j'attends impatiemment le moment qui doit te faire venir près de moi. Bientôt tu vas quitter cette demeure infortunée pour venir te joindre à ton père dans le monde supérieur, séjour de délices. O ma vie et mon âme ! comme je soupire ardemment après le bonheur de ta société, consens à venir me rejoindre au plus tôt, et parcourir les bosquets du paradis. En conséquence, dans la nuit de demain tu seras avec moi, et nous romprons le jeûne ensemble (1).

« Il est donc certain, ô Ali, que la nuit prochaine je serai réunie à Muhammad le choisi ; car lorsque je l'aperçus dans ce brillant séjour, il portait ses regards vers un endroit fixe dans l'attitude d'une personne qui en attend une autre. — C'est alors que je lui dis : Où es-tu, bien aimé père ? mon cœur est brûlé par le feu de ton absence ; il s'est consumé tout entier comme une cire ardente. — O Fatima, me répondit-il, je suis ici, et je t'y attends ; car, ô fille chérie ! les jours de notre séparation sont désormais passés ; et comme je ne puis résister plus longtemps au désir de te revoir, sache que le moment est venu où, rompant ton réseau élémentaire, tu quitteras les liens corporels qui t'attachent à la matière, et tu enlèveras des sentiers de ce bas monde le pavillon de la vie, pour habiter les riantes campagnes du monde supérieur. Ton âme pure abandonnera cette terre sans consistance pour entrer dans la route des délices éternelles. Ainsi donc, ô ma vie et mon âme ! viens promptement, et sois assurée que jusqu'à ce que tu sois arrivée, je ne sortirai pas de ce lieu. — Mon noble père et mon chef dans la connaissance du Créateur, lui répliquai-je,

(1) Pour entendre ces dernières paroles, il faut se rappeler que Mahomet mourut le 13 de rabi-ulawal, et Fatima six mois après ; par conséquent dans le mois de ramazan, qui est comme le carême des musulmans ; car, pendant ce mois, il leur est défendu de prendre la moindre nourriture tant que le soleil est sur l'horizon ; Fatima, étant donc morte avant l'expiration de ce temps d'austérité, dut aller rompre le jeûne dans le ciel.

mes vœux les plus ardents sont de jouir du bonheur de vous voir; je cherche à chaque instant comment je pourrai remplir la coupe de mes yeux de la félicité de votre aspect ravissant, et satisfaire mon âme en vous contemplant. — Lorsque je m'éveillai, l'image bénie de mon père avait disparu à mes yeux qui le cherchaient encore. Je m'écriai : Mon père ! mon père ! et je me mis à pleurer..... Je suis persuadée qu'aujourd'hui même, dans quelques heures, ou demain soir au plus tard, je quitterai ce bas monde pour me réunir à Muhammad le choisi. »

A ce discours, le commandeur des croyants répondit en versant des larmes : « Que dites-vous, lumière des yeux de Muhammad, charme du cœur de l'apôtre de Dieu ? pourquoi me désoler ainsi par ces paroles affligeantes ?... En outre, je prends Dieu à témoin que, jusqu'à ce jour, je ne vous ai jamais vue donner votre attention à deux affaires temporelles à la fois ; et aujourd'hui je vous vois occupée à trois choses en même temps. » — Fatima lui répondit en pleurant : « O Ali, fils d'Abu Talib ! je fais lever la pâte, parce que demain vous serez occupé à mes funérailles ; et vous ne voudriez pas que mes chers enfants demeurassent sans pain..... Je lave leurs jaquettes ; car quand je ne serai plus, qui lavera les vêtements de ces pauvres orphelins ? Qui fera attention à ces infortunés ? qui prendra soin d'eux ?... Je détrempe de l'argile pour dégraisser et peigner les boucles de leurs cheveux ; car, après moi, qui brossera leur chevelure ? qui ajustera leurs tresses musquées ? »

A ces touchantes paroles de la reine du jour du jugement, l'émir des croyants demeura tout interdit ; puis, ayant repris ses sens, il prononça ces vers :

A chaque instant le ciel inflige à mon cœur une nouvelle blessure ; la première n'est pas cicatrisée, qu'il m'en envoie une seconde.

Après m'avoir affligé une fois, il semblait me laisser en repos; mais, revenu à la charge, il fait sur ma plaie une nouvelle plaie.

Il ajouta : « Fille de Muhammad le choisi, charme du cœur de celui qui est l'avocat du jugement, la plaie que m'a causée l'absence de votre père, ne m'a pas encore laissé de repos, et voilà que la blessure cuisante de votre départ vient tomber sur mon cœur déjà blessé ! » — La reine de la résurrection répliqua tout en larmes : « O Ali ! de même que dans cette première infortune vous vous êtes armé de patience, ainsi dans ce nouveau chagrin n'abandonnez pas la corde de la résignation ; car sans elle il n'y a plus de remède. Je vous prie de vous asseoir un instant auprès de moi, car ma dernière heure est arrivée ; le contrat de l'éternité est passé. » — A ces mots, Ali l'approuvé ne put se contenir, et s'écria dans son désespoir : « O rose du jardin de Muhammad ! ô perle de l'océan d'Ahmad ! que votre langue bénie ne prononce point de semblables paroles : en les entendant le sang me monte à la figure, mon cœur et mes entrailles se brisent en morceaux. » — Fatima reprit : « Ali, voici le moment de manifester mes dernières intentions et non de nous lamenter inutilement. Je vous répète que la coupe de ma vie est remplie ; mon temps est accompli. — Parlez, dit alors le commandeur des croyants; parlez, ô fille bien aimée du plus excellent des hommes ; si vous avez quelques dispositions à prendre, veuillez me manifester vos volontés. »

La noble dame continua en ces termes : « Ali, j'ai quatre prières à vous faire. La première est que, si je me suis rendue coupable envers vous de quelque faute qui ait pu ternir la limpidité de votre cœur par la poussière du chagrin, vous veuillez bien me la pardonner. » — « J'en atteste le Très-Haut, interrompit Ali, les yeux baignés de larmes, jusqu'à ce jour je n'ai rien vu en vous qui ait pu chagriner mon cœur ; toujours vous fûtes ma consolation et jamais mon tourment. J'ai constamment remarqué en vous une parfaite soumission, sans la moindre insubordination ; j'ai trouvé en vous une amie fidèle, et non point une femme hostile et rebelle. Vous avez été pour moi une rose et non point une épine. Pourquoi donc parler ainsi ?... Quelle est votre seconde demande ?

— C'est que vous aimiez toujours tendrement mes pauvres enfants, reprit Fatima ; c'est que vous ne négligiez pas un seul instant ces chers cœurs, les délices de ma vie ; que vous étendiez sur leurs têtes la main de votre tendresse ; et, s'ils vous manquent en quelque chose, que vous leur pardonniez. » — L'émir des croyants répondit : « J'y consens de bon cœur. Quelle est la troisième ? »

Fatima reprit : « C'est de m'ensevelir pendant la nuit, et de ne permettre à aucun œil profane de s'arrêter sur mon cercueil (1). Mon quatrième vœu est que vous daigniez venir de temps en temps visiter mon tombeau, parce que je vous suis liée par la plus tendre affection. Maintenant il faut que je parte irrévocablement. Hélas ! que dirai-je de plus ?... »

Le commandeur des croyants, ayant entendu ces touchantes paroles, dit en versant des pleurs : « Fille chérie de l'ami de Dieu, je jure sur ma tête et sur mes yeux que j'accomplirai ce que vous demandez de moi. Maintenant veuillez écouter aussi mes intentions des oreilles de votre cœur, et les exécuter. — Faites-les-moi connaître, répondit la reine de la résurrection, et je les accom-

(1) La religion fait aux musulmans un devoir rigoureux de laver les corps de tous les fidèles décédés, hommes, femmes ou enfants. Il n'y a d'exception que pour ceux qui sont morts les armes à la main et qu'on appelle *Martyrs*, leur sang leur tenant lieu de lotion funéraire. Cependant Fatima ordonna en mourant, par pudeur sans doute, de n'employer à son égard, ni les lotions funéraires, ni les linceuls; de ne pas découvrir son corps et de l'inhumer avec ses vêtements; ce qui fut scrupuleusement exécuté. C'est le seul exemple que cite l'histoire de contravention à la loi générale. (*Tableau général de l'Empire Ottoman*, tome II.)

plirai de cœur et d'âme. » — Ali l'approuvé poursuivit : « Ma première demande est que si j'ai commis quelque faute envers vous, vous me la pardonniez. La seconde est que quand vous serez réunie à votre honorable père, vous lui présentiez mes devoirs, puisque j'ai le malheur d'être exilé loin de lui. La troisième est que vous n'exprimiez point de regrets à mon sujet en présence de Muhammad le choisi ; un semblable sujet ne convient point à votre langue bénie. » — Fatima lui répondit : « Il est certain, Ali, que depuis le jour où j'ai été honorée de votre union jusqu'à ce moment, je n'ai vu ni entendu de votre part rien qui ait pu faire tomber sur mon âme la poussière du chagrin. Je n'ai reçu de votre part que des paroles gracieuses, des paroles de tendresse, de douceur et de générosité ; et que je n'ai remarqué en vous à chaque instant que des procédés honnêtes et délicats. »

Vers.

C'est dans l'honneur qu'est le principe de la bravoure ; que dirai-je de plus ? En quel autre que toi, généreux cavalier, trouverai-je tant de mérites ?

Ensuite la reine de la résurrection ayant fait venir ses illustres filles, les confia aux soins d'Ali l'approuvé ; elle lui recommanda pareillement Haçan et Huçaïn, en faveur desquels elle fit les prières les plus pressantes. L'émir des croyants sortit alors, et prenant avec lui les deux imams, il les emmena prier sur le noble tombeau du Prophète.

Fatima fit venir Asma, et lui donna des ordres pour les apprêts de ses funérailles, puis elle lui dit : « Sors pendant une demi-heure ou une heure, et laisse-moi seule pour que j'adresse librement mes prières à mon Créateur. » Asma quitta l'appartement ; mais elle se tint debout derrière la porte, d'où elle entendit Fatima Zuhra adresser à Dieu ces paroles entrecoupées de sanglots : « Seigneur, en considération de mon père, Muhammad le choisi, de mon époux, Ali l'approuvé, qui est près de mourir de douleur d'être séparé de moi, de mes tendres enfants que ma mort va laisser dans l'affliction, fais miséricorde au peuple de mon père et pardonne-lui ses péchés. » A ces mots, Asma, ne pouvant se contenir, ouvrit aussitôt la porte et entra dans la chambre en s'écriant : « Madame, qu'avez-vous ? Madame, qu'avez-vous ?... » Ne recevant point de réponse, elle s'approche du chevet du lit, relève les draps de dessus le visage de Fatima et voit que sa sainte âme s'est envolée dans les bosquets de Rizwan. Hors d'elle-même, elle penche sa tête sur les pieds de la reine de la résurrection, et prononce ces stances en fondant en larmes :

Stances.

O porte du cabinet de la prophétie, perle dont l'éclat illumine l'univers, puissant rempart de la contrée, Zuhra au front lumineux !

Nouvelle Marie, ne cherche rien qui puisse égaler ta pureté ; elle est élevée bien au delà du firmament.

O rejeton du jardin de la chasteté ! par l'effet de ton mérite, l'ombre de ta taille est devenue l'asile de celles qui ont les yeux faibles.

O lampe de la noble famille de Mustafa ! ô Fatima ! mère de Haçan et de Huçaïn ; ô lumière des yeux du plus excellent des envoyés !

Toi partie de ce monde, des malheurs de toute sorte vont fondre sur nous ; maintenant privés de toi, nous allons nous trouver partout sans résidence.

Sur ces entrefaites arrivèrent l'imam Haçan et l'imam Huçaïn ; ils appliquèrent leurs yeux sur les pieds bénis de leur tendre mère en prononçant cette élégie.

Elégie.

Haçan dit en pleurant : Huçaïn, mon frère ! ô douleur ! ô douleur ! Fatima notre mère est sortie maintenant de ce monde ; ô douleur ! ô douleur !

Avec quel empressement, ô mon frère ! va-t-elle s'attacher au cou d'Ahmad dans le paradis ! et nous, nous restons seuls et sans appui dans l'univers ; ô douleur ! ô douleur !

Notre affliction de la perte de notre aïeul n'avait point de relâche ; sans cesse nous étions dans les larmes ; aujourd'hui nous sommes atteints d'une seconde blessure ; ô douleur ! ô douleur !

Qui maintenant nous comblera de ces caresses maternelles, si douces, si touchantes ? qui nous pressera contre son sein pour nous consoler ? ô douleur ! ô douleur !

Qui nous appellera en souriant des noms de Schabir et Schabar ? qui nous donnera à manger avec tendresse ? ô douleur ! ô douleur !

Puis Huçaïn ayant relevé le drap de dessus le visage de sa mère, et collant son visage sur celui de Fatima, dit en poussant des cris et des sanglots : ô douleur ! ô douleur !

Levez-vous, ô ma mère ! pour nous caresser, pour nous serrer contre votre sein ; voyez nos cris et nos pleurs ; nos yeux sont mouillés de larmes, notre âme est sur nos lèvres, notre cœur est déchiré ; ô douleur ! ô douleur !

D'un autre côté, Zaïnab et Kolsum s'écriaient plongées dans l'affliction la plus vive : Un malheur, tel qu'on n'en vit jamais, est venu fondre sur nous ; ô douleur ! ô douleur !

D'un autre côté, le Lion de Dieu (1) disait, le cœur brisé, les yeux pleins de larmes : Aujourd'hui la maison du Prophète est désolée ; ô douleur ! ô douleur !

Hélas ! la blessure qu'a faite à mon cœur la perte du Prophète n'est pas encore cicatrisée ; et vous partez aussi, noble dame ! quelle plaie cruelle pour moi ! ô douleur ! ô douleur !

Qui environnera mes enfants d'une affection aussi tendre que la vôtre, fille du Prophète ? Qui en prendra soin avec une attention aussi touchante ! ô douleur ! ô douleur !

O Haïdari ! où est maintenant la force de mon cœur ? Que pourrai-je te dire de plus ? Mes entrailles sont brisées d'avoir entendu cent mille fois ces paroles : O douleur ! ô douleur !

Certes, nous sommes à Dieu, et nous retournerons à lui.

EVISA (France), en Corse.

A peu de distance de cette ville on remarque les ruines de la chapelle de Saint-Cyprien, construite de blocs de granit entassés les uns sur les autres.

(1) C'est un des surnoms d'Ali ; il lui fut donné à cause de son courage dans les combats. (Extrait des *Séances d'Haïdari*, trad. de l'hindoustani par M. l'abbé Bertrand, 2e séance, p. 63 et suiv.) — *Voy.* KARBALA.

Cette chapelle de pèlerinage est aujourd'hui abandonnée.

EYSTATT (Bavière). *Voy.* EICHSTÆDT.

EVREUX (France), ville de l'ancienne province de Normandie, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Eure et siége d'un évêché, possède des monuments religieux du moyen âge, entre autres sa cathédrale, Notre-Dame d'Evreux, que le jésuite allemand Gumppenberg ne mentionne que pour citer un pèlerinage qui s'y faisait de son temps. Nous emprunterons à la savante et brillante plume de M. l'abbé Bourassé la description de ce beau temple catholique: « La cathédrale d'Evreux, dit-il, est un édifice grand et distingué. Quoique l'unité de style n'y règne pas entièrement, la dignité de l'ensemble et le mérite de certains détails lui assurent un rang honorable parmi les monuments de la France. La cathédrale d'Evreux est l'un des plus curieux monuments où l'on considère les vicissitudes de l'art au moyen âge. Elevée sans doute avec lenteur, comme tous les chefs-d'œuvre, souvent détruite par les malheurs de la guerre, restaurée par des architectes pleins d'une habile émulation, sa construction un peu disparate, mais éminemment historique, la rend contemporaine des XIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles. Il résulte de là une idée grande et belle, celle de la longévité de la pensée humaine. En effet, la conception primitive a été respectée, et quinze générations ont apporté à ce temple le tribut de leur patience et de leurs travaux.

« Dans la nef principale, les piliers et les arcades appartiennent à l'époque romano-byzantine, tandis que les galeries et les fenêtres qui les surmontent ne datent que du XIVe siècle. Le chœur et le transsept portent le caractère des constructions ogivales flamboyantes du XVe siècle; les chapelles absidiales, à cause de leur architecture ornée, ne paraissent pas devoir être attribuées à un temps plus reculé que le commencement du XVIe siècle. La lanterne, ou dôme gothique, élevée au-dessus de l'entre-croisement du transsept, fut élevée aux frais de Louis XI, sous l'épiscopat de La Balue. Enfin le portail principal, du côté de l'évêché, est moderne, ce qui indique suffisamment qu'il est ignoble.

« L'effet intérieur de cette cathédrale est frappant et solennel. Quoique les piliers soient d'une époque moins avancée que le reste du monument, la disposition générale est grandiose. Les ogives sont élancées, les voûtes sont bien posées, et d'ailleurs les formes romano-byzantines inférieures demeurent là comme pour faciliter un rapprochement qui révèle d'anciennes conquêtes du génie humain.

« Les galeries, les fenêtres et les voûtes de la nef ont été appuyées, au XIVe siècle, sur les constructions inférieures; elles sont de ce beau type ogival rayonnant, où les moulures arrondies du style primitif, d'un effet doux et moelleux, n'ont pas été remplacées par les nervures à arêtes propres au siècle suivant. Le triforium, riche de formes architecturales, est composé d'arcades en ogive tréflées et de colonnettes à chapiteaux feuillagés. La corniche qui supporte la balustrade découpée à jour est elle-même très élégante et composée de sculptures originales. Les fenêtres sont larges et traversées de meneaux; leur sommet est rempli de figures, de trèfles, de quatre-feuilles et de rosaces. Elles sont assez habilement exécutées pour soutenir le parallèle avec les ouvertures les plus grandes et les plus hardies. La pierre perd sa lourdeur pour se contourner en fleurs gracieuses; les lois de la pesanteur semblent détruites, tant les murailles sont transparentes! On dirait que les voûtes flottent en l'air comme de légers pavillons de soie soutenus au-dessus de la terre sur de grêles appuis, retenus par des guirlandes de feuillages qui remplacent des liens nécessaires. Le jour, tempéré dans son éclat, se joue dans les nervures et les clefs ciselées, et produit une illusion plus saisissante encore par les effets trompeurs de l'optique. »

« Le chœur et l'abside, appartenant au commencement de la décadence des arts chrétiens, c'est-à-dire à la fin du XVe siècle, sont d'un style moins pur, mais plus orné; cependant ils peuvent être considérés comme une des constructions les plus remarquables de l'architecture ogivale flamboyante.

« Les chapelles absidiales, surtout celle de la Sainte-Vierge, doivent être rapportées à cette variété du style ogival flamboyant que quelques archéologues ont appelé fleuri. Elles sont bâties avec tout le luxe et toute la magnificence que les artistes pouvaient déployer. Les vitraux peints qu'on y observe, ainsi que dans plusieurs autres endroits, sont l'œuvre du XVIe siècle, et admirés des connaisseurs.

« L'extérieur de la cathédrale d'Evreux n'est pas en désaccord avec l'intérieur. La pyramide qui s'élève au milieu des transsepts est pleine de force et de grâce; elle est somptueusement ornée, et l'on serait tenté de croire qu'elle laisse voltiger au souffle des vents les légères dentelles qui la couvrent jusqu'à la tête. Les fenêtres sont surmontées extérieurement d'espèces de frontons triangulaires embellis de crosses végétales. Les contre-forts eux-mêmes sont richement parés. La porte qui s'ouvre au nord est chargée d'ornements de toute espèce. » (*Cathédrales de France*, par M. l'abbé Bourassé.)

EVRON (France), bourg de l'ancienne province du Maine, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de la Mayenne; elle est située à six lieues de Laval. Son église abbatiale, qui, depuis 1800, sert à la paroisse, est évidemment une des plus intéressantes du diocèse du Mans, sous le rapport de l'art. Elle a été bâtie à l'extrémité orientale de la vieille église, qui est moins exhaussée, et les deux constructions ne font qu'un seul et même temple.

Aucune église des départements de la

Sarthe et de la Mayenne, à l'exception de la cathédrale du Mans, ne possède un chœur plus parfait et plus riche en décorations : des colonnes légèrement ovales supportent avec élégance des arcades dont l'archivolte est couverte de feuilles de chêne et de vigne avec des grappes de raisin ; des choux frisés embellissent la corniche d'appui qui règne autour de l'intérieur de l'abside, au pied de neuf ogives élancées ; des statues posées sur les tailloirs des chapiteaux, et surmontées de petits dais, ornent richement l'hémicycle à la naissance des arcs-doubleaux. Le Maine n'offre rien de semblable. Ses statues ont le précieux avantage de n'avoir été souillées par aucune peinture. De là l'œil se reporte avec plaisir sur les quatre magnifiques piliers des transsepts, d'où se détache une multitude de petites colonnes qui s'élèvent élégamment en faisceau jusqu'au haut des murs, où elles reçoivent les arceaux de la voûte. Sa nef présente un corps principal avec deux bas-côtés; ils s'arrêtent à la vieille nef, qui forme un contraste de laideur et d'irrégularité.....

Les collatéraux, prolongés autour du sanctuaire, sont bordés de sept belles chapelles rectangles et symétriquement rangées..... La chapelle du chevet, autrefois dédiée à la Sainte-Trinité, est surtout d'une délicatesse exquise.

La porte principale de l'église, située au midi, est trop simple pour l'édifice ; elle a été pratiquée dans le mur du bas-côté de la vieille nef, à une légère distance de la nouvelle. Les deux extrémités du transsept sont éclairées par des ogives riches de compartiments. A l'extérieur et dans le tympan du pignon méridional, la Vierge, couronnée d'un dais et portant l'enfant Jésus sur ses bras, repose dans une niche; elle écrase de ses pieds un diable grimaçant, et deux anges paraissent à ses côtés, l'encensoir à la main. Les contre-forts sont surmontés de clochetons octogones. Des galeries à deux étages, enrichies de balustrades en pierre, permettent de faire le tour du monument, au milieu duquel s'élève avec hardiesse, à la hauteur de 67 mètres, une belle flèche de bois en forme d'aiguille.

L'église d'Evron possède, dans les ogives du chœur, des vitraux peints des XIVe et XVe siècles. Quelques panneaux sont gravement endommagés. Son clocher a 45 mètres d'élévation au-dessus du transsept, et 67 mètres à partir du sol de l'église.

EYMOUTIERS (France), petite ville de l'ancienne province du Limousin, aujourd'hui du département de la Haute-Vienne; elle est située à un peu plus de huit lieues de Limoges. Son église paroissiale est l'une des plus belles du département. M. Maurice Ardant indique cette église comme ayant été bâtie par le roi Dagobert.

On admire à juste titre la hardiesse et la légèreté de ses voûtes et de ses piliers. Les vitraux du chœur sont de la plus grande beauté.



FAKONE (Japon). « Un peu au delà du village de Fakone, on remarque cinq chapelles de bois médiocres, bâties sur une seule ligne. Aux deux premières était le buste d'une vieille femme sur un autel. Il y avait un prêtre assis à chaque chapelle jouant un Namanda sur une cloche, c'est-à-dire battant avec un marteau une petite cloche plate, tandis qu'il hurlait, faisait un bruit effroyable, et murmurait entre ses pents. Ces prêtres répètent souvent la courte prière *Namu Amida Budsdu*, et par syncope *Namanda*, qui est la formule de la prière adressée à Amida pour le soulagement des âmes des trépassés. Tous les Japonais à pied de notre suite jetèrent des cos ou liards dans la chapelle, et en reçurent en échange chacun un papier qu'ils portaient tête nue et avec beaucoup de respect sur le rivage pour le jeter dans le lac, après l'avoir attaché premièrement à une pierre, afin qu'il allât plus sûrement au fond.

« Ces peuples, plongés dans une aveugle superstition, croient que le fond de ce lac est le purgatoire des enfants qui meurent avant l'âge de sept ans, et qu'ils y sont tourmentés jusqu'à ce qu'ils soient rachetés d'une manière ou d'une autre : c'est, ainsi que leurs prêtres le leur enseignent et les assurent, pour leur consolation, qu'aussitôt que l'eau a effacé les noms des dieux et des saints qui sont écrits sur les papiers que les prêtres donnent aux passants, d'abord les enfants qui sont au fond en ressentent un grand soulagement, s'ils n'en obtiennent une rédemption plénière. Nos valets de pied ne voulurent pas manquer l'occasion de faire une bonne œuvre, si avantageuse à l'âme des enfants dont ils étaient pères ou parents, ne doutant aucunement que leurs peines n'en fussent allégées. J'ai vu que les prêtres eux-mêmes faisaient la même chose. L'endroit où l'on dit que les âmes des enfants sont confinées s'appelle Saiuo-Kawara, et l'on a mis un monceau de pierres en forme de pyramide pour le marquer. Parmi les chapelles dont je viens de parler est le petit temple de Fakone-Gongis, renommé par plusieurs curiosités remarquables que l'on y garde et que l'on y fait voir. Ce sont quatre sabres ou cimeterres, grands et petits, dont les poignées sont faites de sawaas avec de l'or rapporté ; un de ces sabres est devenu rouillé par le sang et tient fortement au fourreau; ils appartenaient autrefois à certains anciens héros dont je passe les noms sous silence, de même que les exploits héroïques qu'on dit qu'ils ont exécutés avec ces mêmes épées; deux belles branches de corail; deux licornes, chacune des deux à

six lues de longueur et d'une épaisseur proportionnée; deux grandes coquilles de pétoncle; deux pierres, l'une trouvée dans le corps d'une vache, l'autre dans celui d'un cerf; un habit d'une étoffe faite d'elma, tel que les anges en portent au ciel et avec quoi ils peuvent voler; le peigne de Joritomo, premier monarque séculier du Japon, avec ses armoiries dessus; la cloche de Kobodais, fondateur de secte, qu'il sonnait lorsqu'il était en prière, et une lettre écrite de la propre main de Takimine.

« Chacune de ces curiosités, qu'ils appellent gougins ou bijoux, a son nom particulier, et on les regarde comme des raretés d'un très-grand prix et pour lesquelles on a une singulière vénération.

« Près de Fakone, dans le petit village de Hatta ou Fatta, village d'environ cent maisons, on trouve un temple de la secte de Sensju, nommé Tawanodira, et à quelques pas de là, derrière le village de Jumotta, on voit un temple de Sorinsi et deux temples de Dsiiso en dedans, avec des colonnes de Dsiiso au devant. Près d'un de ces temples, on montre sur une pierre l'impression miraculeuse du pied droit d'un fils qui vengea la mort de son père, tué injustement, avec beaucoup de courage et de grandeur d'âme.

« Isinda est un autre village à la gauche duquel est un temple magnifique nommé Tojo-Taisi, bâti dans une cour pavée de pierres carrées; on y voit le Tsjo-too-don ou portail du temple bâti de pierre avec une inscription en lettres d'or (1) »

FANO (Italie), dans les États-Romains, à 11 kil. de Pesaro. Fano dut son nom latin de *Fanum Fortunæ* à un temple de la Fortune qu'y avaient fait bâtir les Romains en mémoire de la défaite d'Asdrubal, l'an 207 av. Jésus-Christ. Il ne reste plus rien autre chose de cet édifice que la statue de la déesse, placée aujourd'hui sur une des fontaines de la ville.

FAREMOUTIERS (France), petite ville de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Marne, arrondissement de Coulommiers, canton de Rozay, diocèse de Meaux, située à 13 lieues est de Paris.

Cette ville doit son origine à une célèbre abbaye de religieuses de l'ordre de Saint-Benoît, fondée en 617 sous l'invocation de la sainte Vierge et des apôtres saint Pierre et saint Paul. Sainte Fare était la fondatrice de cette abbaye, et après sa mort on conserva précieusement ses reliques.

L'abbaye fut détruite pendant la révolution. Elle était située à l'une des extrémités de la ville; il n'en reste plus maintenant que les bâtiments de l'abbatiale, qui forment une habitation très-agréable tant par sa situation que par la beauté de ses jardins.

Un pèlerinage, connu sous l'invocation de sainte Face, y attire, le 10 mai de chaque année, une affluence considérable de fidèles.

(1) Kœmpfer, *Hist. du Japon*, liv. v, tome III, page 64 et suiv.

FATTIHPOUR SIKRA (Inde), ancienne ville du district d'Agra, aujourd'hui ruinée, où l'empereur Akbar venait souvent résider dans un palais magnifique, dont il ne reste que les débris

On y admire encore la superbe mosquée que Djihanguir, le fils de ce monarque, y fit bâtir. La place, au milieu de laquelle s'élève ce temple, est, de l'avis de l'évêque Héber et d'autres voyageurs, un des plus beaux quadrangles qu'on puisse voir; on loue surtout les proportions colossales de la porte principale, les superbes arcades qui en forment l'enceinte intérieure, qui est plus grande que la fameuse mosquée de Delhi, et des trois belles coupoles en marbre blanc qui surmontent l'édifice principal. (*Abrégé de Géographie* d'Adrien Balbi.)

FAUCOGNEY (France), bourg de l'ancienne province de Franche-Comté, aujourd'hui département de la Haute-Saône, canton de Scey-sur-Saône. Sur le sommet de la montagne voisine de ce bourg s'élève une église fort ancienne, consacrée à saint Martin, et qui attire encore un grand concours de fidèles des environs.

FAVERNAY (France), en Franche-Comté, dans le département de la Haute-Saône, petite ville sur la Lanterne, qu'on y traverse sur un beau pont de pierre.

Il y avait là autrefois une abbaye de Bénédictins, devenue célèbre depuis le miracle d'une hostie consacrée, miraculeusement conservée au milieu d'un incendie en 1608.

FAVIÈRES ou SAINT-SULPICE DE FAVIÈRES (France), dans le département de Seine-et-Oise. Il y a plusieurs villages en France qui portent ce nom de Favières, qui leur est venu sans doute de la grande quantité de fèves que produisait leur territoire, *a copia fabarum ibi provenientium*, dit M. de Valois. On a donné à celui-ci le surnom de Saint-Sulpice pour le distinguer des autres, et surtout à cause du fameux pèlerinage qui se faisait en l'église de ce lieu, et qui fut occasionné par les nombreux miracles que ce saint y a opérés.

On remarquera qu'il y a encore un autre Favières au département de la Meurthe, dont l'église est pareillement sous l'invocation de saint Sulpice.

L'église de Saint-Sulpice de Favières était, selon le témoignage de l'abbé Chastelain, la plus belle église de village de toute la France.

Cette église, si remarquable par sa beauté pour une église de campagne, a aussi été enrichie, sur la fin du XVIe siècle, de reliques de son patron.

Baillet, qui écrivait la Vie des saints en 1700, marque dans celle de saint Sulpice que, depuis quelques années, l'abbé régulier de Saint-Sulpice de Bourges, de la participation de l'archevêque du lieu, envoya une relique de saint Sulpice à M. le président de Lamoignon, pour une de ses paroisses appelée Saint-Sulpice de Favières, aux extrémités du diocèse de Paris, où le concours des peuples a formé un pèlerinage.

« Or, ce pèlerinage, dit l'abbé Lebeuf, était

déjà célèbre dès le XIIIe siècle, comme on le voit dans le livre des Miracles de saint Louis, écrit par Guillaume, cordelier, confesseur de la reine, veuve de ce saint roi; et ailleurs il fait mention de ceux qui allaient en pèlerinage au même Saint-Sulpice, ou à Saint-Léonard du même pays (c'est-à-dire Saint-Léonard de Croissy-sur-Seine, près de Saint-Germain-en-Laye), et qui, n'ayant point été exaucés en ces deux lieux, l'étaient au tombeau de saint Louis en l'église de Saint-Denis. Le concours ayant toujours été en augmentant, on obtint autrefois de l'ordinaire qu'on pût recevoir les offrandes et les vœux des pèlerins les trois dimanches d'après le 27 août, jour de la fête du saint; en sorte que la solennité dure jusqu'au milieu du mois de septembre. Quoiqu'on n'ait conservé de registres de la confrérie que depuis le XVIe siècle, on est en état de prouver qu'il n'y a guère de confréries en France plus nombreuses que celle de Saint-Sulpice de Favières. Il y a plus de cinq cents paroisses qui s'y sont fait agréger et qui forment plus de vingt-huit mille personnes. La célèbre paroisse Saint-Sulpice de Paris députe, chaque année, les anciens marguillers qui y viennent avec un prêtre dans le temps qu'ils vont au Val-Saint-Germain, dit Sainte-Julienne, qui est une paroisse du voisinage dans le diocèse de Chartres. »

Les habitants de Clamart s'y rendaient surtout en très-grand nombre, parce qu'ils avaient eu quatre malades de leur paroisse guéris par l'intercession de ce grand saint.

FAY-SAINT-QUENTIN (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de l'Oise, à une distance de près de deux lieues de Nivilliers.

Il possède une église en partie romane; elle forme un carré-long. Le sanctuaire est éclairé par une grande fenêtre ogive, ornée en dehors d'un cordon de moulures hachées, et supporté par des corbeaux figurant des personnages monstrueux.

FAYENCE (France), en Provence, dans le département du Var.

On y voit une chapelle dédiée à Notre-Dame, dont la construction paraît remonter au XIIe siècle, et auprès de laquelle se trouve un puits taillé dans le roc.

FÉCAMP (France), dans le département de la Seine-Inférieure.

Cette ville renferme une vaste et belle église remplie, avant la révolution de 1789, d'une grande quantité de reliques; quatre corps saints: celui de saint Flavien, évêque d'Autun; celui de saint Contest, évêque d'Évreux; celui de saint Saën, religieux et ensuite abbé de Saint-Saën, et celui de sainte Atre, martyre; un magnifique calvaire et un grand tombeau de Notre-Seigneur tout orné de figures de pierre, et autres objets de dévotion.

Aujourd'hui beaucoup de ces antiques monuments ont disparu; mais on visite encore auprès de la ville la falaise de la Vierge, ainsi appelée d'une petite chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Salut, très-célèbre parmi les marins de la ville, qui ne s'embarqueraient jamais pour un voyage de quelque importance sans aller offrir leurs prières et leurs offrandes à la Vierge vénérée de leurs ancêtres, et leurs actions de grâces au retour.

En gravissant la pente escarpée qui conduit à ce saint édifice, on remarque des croix grossièrement gravées à la pointe du couteau sur les degrés disposés de place en placé sur le flanc de la montagne. Ces croix sont fréquemment arrosées de larmes par des matelots échappés aux fureurs de l'Océan. On trouve dans les *ex-voto* qui décorent l'intérieur de la chapelle le témoignage des périls qu'ont courus ces enfants de la mer : modestes peintures où se lisent des inscriptions touchantes, presque toutes en l'honneur de la Vierge.

Il y avait à Fécamp une célèbre abbaye d'hommes, fondée en 988 par Richard Ier, duc de Normandie. L'abbaye de la Trinité parvint à un degré de richesse et de splendeur qu'aucune autre abbaye de France n'a peut-être surpassé. Elle subsista jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Aujourd'hui il ne reste plus de cette abbaye que l'église.

Le corps de cette église présente un caractère exclusif. Il est construit dans le style ogival; la construction est belle et solide. Son architecture correspond à celle qui était en usage au commencement du règne de Henri III, roi d'Angleterre : c'est le plus ancien style ogival. Un large triforium, ou galerie avec des arcades simples et divisées, occupe l'un et l'autre côté de la nef. Dans la partie sud du chœur, on remarque des arcades qui annoncent une date plus récente; elles sont supportées par une série de piliers remarquables par leur élégance et leur légèreté, et qui ont, chacun en particulier, l'apparence d'un faisceau de tiges sveltes et déliées. Derrière le maître-autel existe une chapelle de la Vierge, qui est moins ancienne que le corps de l'église. Il n'y a que l'abside circulaire à l'extrémité du chœur, deux chapelles latérales au nord-est, et une partie de l'aile, qui portent des vestiges normands.

« La construction de l'église de Fécamp fut commencée, ainsi que nous l'avons dit, par Richard, duc de Normandie. En 990, le travail était si avancé, qu'on procéda à la consécration de l'édifice. Le fils de Richard continua l'ouvrage de son père, et, l'église finie, il y joignit le monastère.

« L'abbé Guillaume, qui mourut en 1107, peu satisfait de l'extrémité est de l'église qu'avait bâtie Richard, la renversa et la reconstruisit sur une plus grande échelle. Il y eut, à cette occasion, une seconde consécration.

« Dans le courant de l'année 1167, un incendie ravagea une partie considérable de l'église. C'est à l'abbé Radulf, qui mourut en 1220, que la *Gallia Christiana* attribue l'honneur d'avoir entrepris et terminé la seconde restauration du monument.

« On retrouve encore dans l'église quel-



ques tombes abbatiales ; la plus ancienne est celle de l'abbé Richard Ier, qui mourut en 1223. Dans la belle chapelle de Saint-André sont les tombes de l'abbé William de Putot, qui mourut en 1297, et de l'abbé Robert de Putot, dont le décès est constaté avoir eu lieu en 1326. » (*M. Gally Knigt.*)

FELLETIN (France), dans la Marche, au département de la Creuse.

Il s'y faisait autrefois un grand concours à un temple de Vénus, qu'on y adorait sous le nom de Félix, comme principe de la fécondation universelle, dans un temple curieux, mais tout à fait détruit

FERMO (Italie), chef-lieu de délégation et archevêché, dans les Etats-Romains. On l'appelle en latin *Firmum*.

Cette ville est célèbre par sa Vierge à la Mer, image miraculeuse découverte vers l'an 1630. On en raconte plusieurs miracles. (*V.* Gumppenberg, *Atlas Marianus*, CCLXXIV.)

FERONIÆ FANUM (Italie). Il y avait plusieurs lieux de ce nom en Italie. Voici les trois principaux :

Le premier était, à ce qu'on croit, situé sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le bourg de Pietra-Santa, sur la rivière de Versiglia, en Toscane, entre le duché de Lucques et le territoire de Massa. On l'appelait aussi *Lucus Feroniæ*, parce que le temple de Feronia était entouré d'un bois sacré.

Le second était placé dans le territoire de Capena, et s'appelait aussi tantôt *Lucus* et tantôt *Fanum Feroniæ*. Annibal, dit Tite-Live, se rendit au bois de Féronia, où il y avait alors un temple célèbre par ses richesses. Les habitants de Capena et ceux des environs y allaient porter les prémices de leurs fruits, et y consacrer des offrandes en proportion de leurs biens ; en sorte qu'il était rempli de richesses de tout genre, en or et en argent, etc. (1). Plus loin il dit que, dans les environs du bois de Féronia, on avait vu quatre statues suer du sang nuit et jour, et il ajoute que, pour détourner les effets de ce funeste présage, on avait prescrit de faire des prières publiques à Rome et au bois de Féronia : *Supplicatio diem unum Romæ ad omnia pulvinaria, alterum, in Capenate agro, ad Feroniæ lucum indicta* (2). Il raconte ailleurs que, l'an de Rome 535 (avant Jésus-Christ 217), dans un moment d'effroi semblable, on avait ordonné des cérémonies publiques par toute la ville, et que les femmes affranchies ou filles d'affranchies (*libertinæ*) durent aller offrir à Féronia le plus d'argent qu'elles pouvaient, selon leurs fortunes diverses (3).

Le troisième lieu consacré à la déesse Féronia était à trois milles de Terracine. Ce temple avait un bois consacré à la même déesse, entre la mer et la grande route de Terracine à Fondi (4).

(1) Tit.-Liv., *Histor.*, liv. XXVI, 11.
(2) *Id. ib.*, liv. XXVII, 4.
(3) *Id. ib.*, liv. XXII, 1.
(4) Horat., lib. I *Satyr.* V, v. 25 et 29.

Il y avait encore plusieurs autres endroits nommés *Feroniæ Lacus*, *Fons* ou *Lucus*, que nous ne pouvons mentionner ici.

FERQUES (France), village de l'ancienne province de l'Artois, aujourd'hui du département du Pas-de-Calais, canton de Marquise. Il présente, dans l'enclos d'une métairie, les restes de l'abbaye de Beaulieu, fondée par Eustache II, baron de Fiennes, en 1150, pour expier un meurtre involontaire qu'il commit dans un tournoi. Ces restes consistent en une tour servant de colombier, une tourelle sans couronnement, une chapelle gothique et les arcades ogivales du cloître.

FERRARE (Italie, Etats-Romains). Cette ville, que les anciens appelaient *Forum Allieni* ou *Ferraria*, est le chef-lieu d'une délégation de l'Etat ecclésiastique ; elle a le titre d'archevêché.

A gauche, sur la porte de la cathédrale, qui est du XIIe siècle, on vénère un buste colossal de marbre grec antique ; c'est la madone de Ferrare, une de ces madones d'Italie célèbres dans les vieilles histoires des villes de la Péninsule. Vérone et Mantoue ont aussi des madones semblables, qui passent pour les avoir fondées.

Notre-Dame *del Vado*, peut-être la plus ancienne église de Ferrare, est illustre dans la dévotion de la ville, par le miracle du sang qui jaillit de l'hostie à la grand'messe, le jour de Pâques, en 1171, et s'attacha tout à coup à la voûte de l'église. Cet événement convertit le prieur Pierre, auquel la foi avait manqué au moment de la consécration. (*Voy.* BOLSÈNE.)

FERRIÈRES (France), bourg de l'ancien Gatinais, aujourd'hui département du Loiret, chef-lieu de canton, situé à deux lieues nord de Montargis. Il était célèbre par son abbaye, l'une des plus anciennes du royaume. Jadis son enceinte, fort grande, était défendue par des murailles et un château fort.

L'Eglise de Saint-Pierre dut sa fondation à Clovis, qui la fit bâtir pour le monastère de Notre-Dame de Bethléem. Une autre église, celle de Saint-Eloi, détruite sous le règne de Louis XI, fut réédifiée sous le même règne. Cette première église de Saint-Eloi avait été élevée sur les ruines de celle de Saint-Amand, incendiée lors des premières guerres, sous la troisième race.

Une troisième église, Notre-Dame, existait encore à Ferrières dans ces temps reculés.

Entre cette dernière église et Saint-Pierre se trouvait une espèce d'arène destinée à des jeux publics. C'est là, dit-on, que Pepin tua un lion qui avait mis à mort tous les animaux qu'on avait lancés contre lui.

L'église de Saint-Pierre a 60 mètres de longueur ; une de ses chapelles, dédiée à la Vierge, était destinée à servir de lieu de réconciliation aux personnes qui avaient quelque différend. On remarque encore l'élégante architecture du chœur et les beaux vitraux du sanctuaire.

La ville était entourée de fortifications au

moyen âge. On en voit çà et là quelques vestiges.

FERRIÈRES (France), village de l'ancienne province de Touraine, aujourd'hui du département d'Indre-et-Loire, canton de Beaulieu. On trouve presque à fleur de terre, dans son territoire, surtout autour des ruines qu'on nomme la *Chapelle de Sainte-Radegonde*, et dans les champs voisins, des morceaux de fer fondu et du fer natif en assez grande abondance. Tout indique, selon M. Dufour, qu'il a existé dans cet endroit une forge gauloise. Le petit bâtiment qui subsiste encore semble le prouver : il forme un carré presque parfait de 7 mètres de longueur sur 7 mètres 3 décimètres de largeur. L'épaisseur des murs est d'un mètre 5 décimètres sur la largeur, et de 2 mètres sur la longueur des façades. Quelques personnes ont cru y voir un ouvrage romain, à cause de la coupe des pierres, qui paraît appartenir à ce genre de construction appelé *opus reticulatum;* mais, en examinant avec attention ces murs, on voit qu'ils n'ont pas été formés d'un seul et même jet, et qu'en les construisant on a ajouté successivement à leur masse. En effet, ces murs sont formés de différents lits ou couches perpendiculaires en petites pierres généralement cubiques ; elles sont appuyées et soutenues de distance en distance par des espèces de chaînettes composées de pierres d'un volume ordinaire, liées entre elles par une couche de mortier assez fin de 2 à 3 centimètres d'épaisseur, formant comme un encaissement à chaque pierre.

Ce qui confirme l'opinion que ce bâtiment ne peut être attribué aux Romains, c'est que, dans un grand nombre de débris de tuiles répandus dans les environs, on n'en trouve aucun qui porte le caractère romain.

Des fondements de murs sont presque contigus au petit bâtiment dont nous venons de parler. L'un deux porte 20 mètres de long sur 9 décimètres d'épaisseur. La tradition donne à ces dernières ruines le nom de *Chapelle Sainte-Radegonde*.

FERTÉ-BERNARD (LA), en France, ville de l'ancienne province du Maine, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de la Sarthe. Elle a plusieurs édifices religieux dignes d'attention, d'abord son église Notre-Dame, dont nous empruntons la description à M. l'abbé Tournesac.

« Si cette église paroissiale n'est pas la plus grande, elle est très-certainement la plus belle qui ait été élevée aux XVe et XVIe siècles dans le diocèse du Mans.

« Longue de 58 mètres et large de 23, sa forme est celle d'une croix latine, dont la nef est accompagnée de latéraux, continués autour du chœur, construits par les frères maçons Robert, Gabriel et Jérôme Lesviet, de 1553 jusqu'en 1596, à différentes reprises. Rien de plus intéressant que les travées méridionales à l'extérieur, et les galeries en pierre.....

« A l'intérieur, la surprise augmente, en visitant les trois chapelles du chevet, aux voûtes plates enrichies de compartiments sculptés, soutenues par des nervures évidées de la plus agréable exécution.

« De nombreux travaux sont entrepris à l'extérieur pour restaurer ce magnifique monument, et si des allocations sont accordées pour l'intérieur, les traces du vandalisme et des injures du temps auront bientôt disparu. » (M. l'abbé Tournesac.)

Nous compléterons la description ci-dessus par celle-ci, empruntée à un autre ouvrage :

« Un autre édifice remarquable, que possède la Ferté-Bernard, est l'église de *Notre-Dame-des-Marais*, que l'on voit sur la place de la Lice. S'il faut en croire l'abbé d'Expilly, cette église fut construite vers la fin du XVIe siècle ; la richesse, la grandeur, la dignité de ses proportions, lui donnent tous les caractères d'une cathédrale. Il y a dans le royaume, ajoute l'auteur que nous venons de citer, plus de soixante églises cathédrales qui ne sont pas si belles.

« La longueur totale de l'église est de 58 mètres 66 centim. ; largeur dans les croisées, 22 mètres 30 centimètres ; hauteur de la voûte du chœur, 25 mètres 30 centimètres ; hauteur des voûtes de la nef, 16 mètres 60 centimètres.

« Les connaisseurs admirent, dans les chapelles du Rosaire, de Saint-Jean et de la Vierge, situées derrière le chœur, de hardis culs-de-lampes et de charmantes sculptures.

« Au-dessus des neuf arcades du chœur est une galerie prise dans l'épaisseur des murs et ornée de 45 colonnettes.

« Au dehors, les balustrades qui entourent le chœur, à côté de la porte latérale qui donne sur la place, sont découpées à jour, et forment les lettres du *Salve, Regina cœli*, etc. Les arcs-boutants de l'église, les piliers contre lesquels ils s'appuient, sont ornés de pinacles, de clochetons, d'expansions foliacées, etc. »

FEUILLANCOURT (France). Ce lieu, qui fait aujourd'hui partie de la ville de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), fut d'abord célèbre au VIIe siècle par une chapelle qu'y fit bâtir saint Erambert, évêque de Toulouse, qui y était né, en l'honneur de saint Saturnin. Mais plus tard, en 1180, un évêque de Paris y fonda une chapelle sous l'invocation de sainte Radegonde, fille de Berthier, roi de Thuringe, et quatrième femme de Clotaire Ier. Cette chapelle devint fameuse dans les environs par une source nommée fontaine de Sainte-Radegonde, où les mères venaient pieusement baigner les enfants pour les guérir de la fièvre.

La chapelle fut abandonnée et tomba en ruines ; mais un abbé d'Abbecourt, seigneur de Bouret et de Feuillancourt, la fit rétablir, ainsi qu'un petit bâtiment qui lui était contigu. Il la bénit le 31 mars 1715. Le jardin et les terres qui en dépendaient produisaient alors un revenu de 200 livres : on pouvait encore y ajouter, comme produit temporel, les dons et les offrandes que les fidèles y apportaient en pèlerinage le 13 août, jour de

la fête de la patronne titulaire. Cette chapelle fut détruite à l'époque de la révolution ; elle a été dernièrement relevée de ses ruines, mais à quelque distance de l'emplacement de l'ancienne (1).

FEUILLANT (France), dans le département de la Haute-Garonne. On y allait visiter, avant la révolution de 1789, Notre-Dame des Feuillants.

Cette ville de Feuillant est une ancienne abbaye de Cîteaux, qui donna son nom à une réforme de cet ordre par Jean de la Barrière. On l'appelait en latin *Fulium* ou *Fulii* ; elle était dans le voisinage de Toulouse. Les maisons de femmes qui suivirent cette réforme prirent le nom de Feuillantines.

FIACRE (Saint-), en France, village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Marne, arrondissement de Melun, canton de Crécy, diocèse de Meaux.

L'abbaye de Saint-Faron, de Meaux, avait à Saint-Fiacre un prieuré. Il ne reste du monastère, démoli en grande partie, qu'une simple maison de campagne.

Saint-Fiacre est un lieu de pèlerinage très-célèbre dans la contrée. Il attire une grande affluence de pèlerins le jour de la Trinité, et plus encore le 30 août, jour de la fête de saint Fiacre, patron des jardiniers, qui vint d'Irlande en France dans le courant du VII[e] siècle, et fonda, près de Meaux, un hospice pour les pèlerins. Le tombeau de ce saint, que renfermait l'église du prieuré, a été transféré dans celle du village. Près de là se trouve une fontaine dont les eaux, d'après la croyance populaire, possèdent des vertus miraculeuses pour guérir diverses maladies.

FIESOLE (Italie), autrefois *Fœsulæ*, à 6 kil. nord-est de Florence, dans le grand-duché de Toscane.

L'église de Sainte-Marie-Primerana, antérieure au X[e] siècle, renferme une vieille image de la madone, peinte sur bois par Luc Sanzio ou Santio, artiste grec qui a été pris pour saint Luc, et qui peut, dit M. Valery, avoir contribué à la fréquente méprise des Vierges qu'on a crues peintes par le saint évangéliste.

FIGEAC (France), ville de l'ancien Quercy, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département du Lot. On cite comme lieux de dévotion fort remarquables son église de Saint-Sauveur et son église de Notre-Dame-du-Puy.

Eglise de Saint-Sauveur. La fondation de cette église est attribuée à Pépin, roi d'Aquitaine. Détruit au commencement du siècle par les Normands, ce monument fut rétabli presque immédiatement après son désastre par Géraud, abbé de Figeac. A la fin du XI[e] siècle, 1091 et 1096, il fut en partie consumé par le feu, et dut une nouvelle restauration à l'abbé Géraud IV, auquel on peut attribuer la construction du porche. Il éprouva ensuite de grands désastres du fait des calvinistes, qui détruisirent par le feu toute la partie du chœur et du sanctuaire.

En 1636 on s'occupa du rétablissement de l'église, qui fut terminée en 1642. Le clocher est l'ouvrage de la fin du XVII[e] siècle, et le dôme ne fut achevé qu'en 1727. Il n'existe plus, au reste, aucun vestige de l'édifice primitif.

Ce monument présente la forme oblongue et la répartition des galeries de la basilique romaine, avec deux ailes ou transsepts à l'avant-chœur.

Les parties les plus anciennes de cette basilique sont les transsepts ou ailes formant la croix latine entre le chœur et la nef, et aussi les bas-côtés de cette dernière. Ils portent le caractère de l'architecture romane secondaire, et appartiennent sans doute au temps de Géraud IV. A la voûte du transsept de droite, on remarque l'ornement en zigzag si usité à cette époque. Ces portions anciennes présentent également de petites fenêtres en plein cintre, et leurs murs intérieurs sont décorés de têtes grimaçantes et de figures d'animaux. Les chapelles des bas-côtés de la nef sont évidemment postérieures. « Un changement notable, dit M. de Caumont, s'introduisit au commencement du XIV[e] siècle dans le plan des églises, par l'addition d'un rang de chapelles le long de chacun des bas-côtés de la nef. Ces chapelles, qui forment en quelque sorte le complément des temples du moyen âge, furent à cette époque construites en sous-œuvre dans un grand nombre de ces monuments. Ce fut aussi à partir du XV[e] siècle qu'on donna à la chapelle terminale, dite de la Sainte-Vierge, de plus grandes dimensions qu'aux autres. »

Les dimensions de l'église de Figeac sont de 60 mètres 42 centimètres pour la longueur, sur une largeur de 17 mètres 87 centimètres ; sa hauteur, sous clef de voûte, est de 21 mètres.

M. Chaudruc de Crazannes donne dans sa notice quelques détails curieux sur les sculptures de l'ancien porche aujourd'hui détruit.

Eglise de Notre-Dame-du-Puy. L'intérieur de cette église est assez imposant. Sa nef est accompagnée de bas-côtés. La voûte de la nef est soutenue par des colonnes engagées, qui s'élancent à une grande hauteur. Quatre colonnes torses en bois, sculptées avec beaucoup d'art, ornent le maître-autel.

FLAIVE (Saint-), en France. La fontaine de Saint-Flaive, sur un coteau de la paroisse de Sannois, était autrefois en grande réputation dans toute la contrée. Il s'y établit un ermitage où Séraphin de la Noue, ermite, dit de l'Imitation de Saint-Antoine, se retira par dévotion à son retour d'Italie, et fit bâtir une chapelle où l'évêque de Paris lui permit, en 1617, de célébrer l'office divin. La paroisse d'Ermont y venait souvent en pèlerinage.

Mais l'ermitage étant devenu une propriété

(1) *Précis historiq. de Saint-Germain-en-Laye*, par MM. Rolot et de Sivry, ann. 670, 1180. in-18. Saint-Germain, *Beau*, 1848.

particulière, M. de Blainville y fit construire une maison en 1720, et la chapelle fut enclavée dans les nouveaux bâtiments. La procession d'Ermont a cessé depuis cette époque, et le seul vestige qui resta de ce lieu de dévotion, ce fut la fontaine qui sortait dans le jardin de la maison, sous une voûte où l'on voyait encore, au XVIIIe siècle, une image de saint Flaive, représenté en moine. Nous ignorons ce que ces lieux sont devenus depuis 1789.

FLAVACOUR (France), bourg de l'ancien Vexin, aujourd'hui du département de l'Oise, à une lieue de Gisors. Son église, qui est depuis longtemps très-vénérée dans le canton, a subi plusieurs reconstructions. C'est un grand édifice de forme rectangle. La nef est moderne; le chœur a sur le côté nord des fenêtres ogives en lancette, ornées de dentelures, et à l'intérieur, des voûtes chargées de doubles tores retombant sur des colonnes fasciculées à chapiteaux réguliers garnis de feuillage; la travée centrale est du XVIe siècle.

FLAVIGNY (France), petite ville de l'ancienne Bourgogne, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de la Côte-d'Or. Elle doit son origine à une abbaye fondée vers la fin du VIe siècle, et dont les bâtiments existent encore en partie. L'église abbatiale est un fort bel édifice du style ogival; la nef est séparée du chœur par un jubé richement sculpté. On remarque particulièrement les vitraux de cette église, qui fut construite par les effets du zèle de Quintin Ménard, archevêque de Besançon, et natif de Flavigny.

Cette petite ville était anciennement renommée pour un pèlerinage à sainte Reine. On s'y rendait en foule pour obtenir d'être guéri ou préservé de la teigne.

FLEURINES (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Senlis, canton de Pont-Sainte-Maxence, diocèse de Beauvais. Il est à 11 lieues de Paris.

Il y avait autrefois à Saint-Christophe, hameau qui fait partie de cette commune, un prieuré, dont l'église subsiste encore, et qui était paroissiale avant la construction de celle de Fleurines.

A côté de cette ancienne église, où étaient les bâtiments du prieuré, est un château qui par sa situation offre la perspective la plus étendue, et domine de tous côtés, tant sur la forêt que sur les plaines et les vallons qui l'entourent; c'est un des points les plus élevés de la forêt d'Hallate. Non loin de ce château est une source d'eau vive intarissable, et un peu plus loin une maison bâtie sur l'emplacement d'un ancien palais des rois de la première race.

FLEURY-SAINTE-ANNE (France), petite commune de l'ancien Orléanais, aujourd'hui dépendante de Saint-Benoît-sur-Loire, département du Loiret, arrondissement de Gien.

Elle possède une église fort ancienne, débris de sa célèbre abbaye, qui subsistait en 600, époque où l'on y transporta les reliques de saint Benoît et de sainte Scolastique, sa sœur. Une inscription sur une table de marbre, trouvée dans les ruines de l'abbaye, rapporte qu'un miracle servit à distinguer les ossements du frère de ceux de la sœur, qui avaient été mêlés. Les plus grands, placés sur le cadavre d'un jeune homme, le rendirent à la vie; les plus petits ressuscitèrent une jeune fille. La légende explique le nom de Fleury ajouté à celui de saint Benoît, en disant que la translation des reliques ayant eu lieu dans un hiver rigoureux, les glaces se fondirent, et que l'on vit des fleurs s'épanouir sur le passage de la procession. Un incendie détruisit, en 974, une partie des bâtiments.

Le monument qui attire les regards est l'église, dont la grandeur atteste quelle était autrefois l'importance de l'abbaye. La tour Saint-Michel a des voûtes et des piliers flanqués de colonnes dont les chapiteaux sont chargés de figures allégoriques et historiques d'une assez médiocre exécution. L'entrée principale est sous les piliers de cette tour. Il existait jadis sur la face nord une autre entrée, qui a été murée depuis longtemps. Le pourtour et le cintre sont ornés de sculptures presque en ronde-bosse. Trois nefs vont aboutir au chœur et aux deux branches de la croix latine. Le clocher, dont la forme ne s'accorde point avec le style du reste de l'édifice, est au centre. Relativement à sa hauteur et à sa longueur, la nef principale semble trop étroite, mais elle n'est pas dépourvue de majesté. Plusieurs chapelles s'ouvrent sur les bas-côtés. On y voit une assez grande quantité de bas-reliefs représentant divers épisodes de la vie de saint Benoît. Le sanctuaire doit au style roman son caractère grandiose et mystique. Outre la châsse qui renferme les restes de saint Benoît, on montre les reliques de sainte Placide et un morceau du voile de la sainte Vierge.

On voit dans cette église le tombeau de Philippe Ier. Il est représenté en bas-relief et supporté par quatre lions rampants. Restauré en 1830, ce monument a été placé dans le lieu même où l'on avait découvert les ossements de ce roi.

FLORA (Italie), l'un des anciens noms sacrés de Rome. *Voy.* ROME.

FLORENCE (Italie), la *Florentia Tuscorum* des anciens, en italien *Firenze*, capitale du grand duché de Toscane sur l'Arno.

Avant d'entrer dans les détails sur les dévotions particulières des Florentins, nous allons prendre dans un recueil très-connu une vue générale de la ville et de son histoire.

« Quand on a eu le temps de reconnaître Florence, on trouve une convenance singulière entre la nature et les ouvrages que les hommes y ont élevés. Des deux côtés, leur véritable caractère, c'est la fécondité et une certaine mesure dans la richesse. Toutes les éminences qui avancent vers la plaine de

l'Arno, tous les degrés détachés du vaste amphithéâtre des Apennins, tous les tertres qui dérivent les uns des autres, qui s'ajoutent les uns aux autres, qui ont l'air de troubler l'ordre partout, et qui partout cependant concourent à l'harmonie; tous les amas et les épanchements de verdure qui réunissent à profusion les feuillages de toutes les formes et de tous les tons, offrent l'aspect d'une création sans cesse active, sans cesse nouvelle. C'est le spectacle de la variété et de l'abondance. Rien cependant n'excite trop vivement l'esprit; il n'y a pas d'étendues trop vastes, de cimes trop hautes. Tout semble se multiplier, et rien n'opprime. On respire en liberté sous un ciel clément, découvert, dans un nid verdoyant dont les échappées sont diverses, mais non infinies. L'homme se perd dans le sein d'une nature fertile, où cependant il se retrouve vite, et où il n'a puisé que l'image de l'activité et de la fécondité. Le génie florentin abonde, se multiplie, se reproduit, sourit comme cette nature si belle et si tranquille dans sa force.

« On sent, dans les monuments eux-mêmes, comme circuler cette sève énergique et opulente. La ville, sévère, grandiose, rude au cœur, s'en va vers les extrémités en créations plus gaies, plus riantes, plus faciles. Les rues sont dans le milieu étroites; plus loin elles s'élargissent. Les maisons sont d'abord des forteresses abruptes, puis elles deviennent élégantes et même gracieuses. On en peut dire autant des monuments publics. Quelle grande opinion n'avaient point d'eux-mêmes des hommes qui s'enfermaient dans des constructions comme le palais Strozzi et le palais Pitti! Quelle vaste idée de leur politique donnaient les gens qui bâtissaient cette citadelle carrée du Palais-Public! Mais à côté de ces beautés austères, qui semblent représenter la puissance de la haine et de la guerre, le baptistère offre les formes exquises, délicates, qu'Arnolfo reproduit dans la parure de la cathédrale, que Giotto embellit et raffine encore dans son campanile admirable, et qui, même au temps de l'énergie et de la discorde, trahissent le sourire de la grâce. A mesure qu'on pénètre cet art, à l'écorce si dure, on finit même par n'en plus voir que la finesse, et, sous leur forte enveloppe étrusque, les Florentins paraissent avant tout les hommes du goût, du détail, de la convenance ingénieusement entendue, de l'exécution tout à la fois abondante et choisie.

« Voilà ce qui peut frapper à Florence les voyageurs de tous les peuples. Nous autres Français nous y recevons avec orgueil encore d'autres impressions. C'est là, plus encore peut-être que dans notre pays, qu'il nous est permis de juger combien, au moyen âge, la France s'était déjà élevée à ce rang d'institutrice des nations où l'a replacée le XVII[e] siècle. Sous saint Louis, elle possédait déjà dans leur plénitude les éléments de la civilisation moderne, et déjà elle les communiquait au reste de l'Europe. Que lui manquait-il? Elle avait un gouvernement régulier sous un roi juste, une langue qui avait déjà produit avec Villehardouin et Joinville des formes à comparer à celles de l'antiquité; une philosophie que l'éloquence d'Abélard et les grands travaux de saint Thomas avaient rendue universelle; une poésie qui, dans les compositions chevaleresques, imitées par l'Occident tout entier, avait répandu les dons de l'imagination et de la grâce; un art enfin qui, depuis les immenses cathédrales jusqu'aux plus petits meubles de la maison, avait tout su tirer du principe fécond de l'ogive. Du sein de la nation parvenue à ce haut point de gloire, les soldats, les frères de saint Louis, se répandirent sur l'Italie; appelés par la papauté et par les villes guelfes pour les défendre contre l'Allemagne; ils lui portèrent avec nos armes nos usages et nos arts. Naples, devenue alors, sous les Angevins, comme une imitation de Paris, en a conservé jusqu'à nos jours l'aspect et les goûts. Là, nos chefs-d'œuvre gothiques furent exactement reproduits et servirent à former les architectes et les sculpteurs de Pise; là, même devant eux, Giotto apprit à donner un style nouveau à la peinture, qui semble cependant être la gloire originale de l'Italie. Mais tandis que Naples nous copiait avec faste et avec servilité, Florence se modelait sur nous avec plus de liberté et de bonheur.

« Florence portait sur son écu et sur ses monnaies la fleur de lis: cela veut dire qu'elle est fille de France, et c'est assurément celle de nos créatures dont nous pouvons le plus nous enorgueillir. Ville guelfe, plus ennemie de l'Allemagne que Rome même, elle fut façonnée au XIII[e] siècle par les ordres puissants de Saint-François et de Saint-Dominique, qui venaient de sortir de notre patrie, et qui, milice active bien que pacifique, en portèrent l'esprit aux extrémités du monde. C'est dans les deux couvents de Sainte-Marie-Nouvelle et de Sainte-Croix, bâtis à l'imitation de nos cathédrales et peuplés de moines formés à nos écoles, que s'élevèrent les premiers Florentins auxquels l'Italie doit tout ensemble et ses arts et sa littérature. Arnolfo di Lapo prit modèle sur les ogives formées à Sainte-Marie-Nouvelle par les dominicains Fra Sisto et Fra Cistoro, lorsqu'il voulut élever l'église de Sainte-Croix pour l'ordre rival des Franciscains, et celle de Santa-Maria del Fiore, qui devait servir de cathédrale à la ville. Ces deux édifices sont des monuments gothiques arrêtés en chemin. Ceux que Giotto a touchés, au contraire, dans la génération suivante, le campanile et l'église d'Or-San-Michele, sont des constructions où le génie gothique est perfectionné par le goût régulier et gracieux de l'Italie. Autant on en peut dire des monuments et des sculptures que Jean de Pise exécutait par toute l'Italie, au temps de Giotto, et qui n'étaient qu'une imitation finement sentie et convenablement appropriée des formes de notre grand siècle de saint Louis.

. . . .

« Les lettres italiennes offraient à la même époque les mêmes réminiscences. Dante fut le plus fier et le plus beau des hommes qui furent formés sous les ogives des cloîtres de Sainte-Marie-Nouvelle. Avant qu'il partît pour le voyage de Rome où devaient commencer avec son exil ses désenchantements, il avait été peint par Giotto, sur les murs de la chapelle du Podesta, dans la foule des Florentins illustres; lorsque son âme eut été troublée par le malheur, rien ne parut plus capable d'en calmer les soucis; une menace éternelle pesa sur ses deux lèvres formidables, qui semblaient avoir laissé toute espérance. Sur la terre, où le grand homme était devenu étranger, il ne voyait plus que les spectres de l'enfer : après avoir erré, il commença à s'apaiser un peu dans l'hospitalité de Can de la Scala, et d'un ton plus doux il écrivit les chants du purgatoire aux bords du beau lac de Garda. Il ne sut chanter Béatrix et le paradis qu'à Ravenne; parmi les monuments tout antiques de cette ville écartée, il put croire avoir retrouvé Rome, et lorsqu'il était ressaisi par ses tristesses, les vieux pins du rivage, agités par le vent, faisaient un accompagnement à ses pleurs. Dante est l'un des plus grands ennemis que nous ayons eus; il fut exilé lorsque la France, s'apprêtant à soumettre entièrement l'Italie, n'y voulut plus souffrir d'obstacle; il vit en un même jour, de la même main, venir son malheur et l'asservissement de son pays; il se roidit contre la destinée. Mais il avait beau haïr la France et la décrier, il n'en a pas moins laissé dans son poëme le chef-d'œuvre de ces grandes compositions symboliques dont la France lui avait appris le secret par la voie des dominicains de Sainte-Marie-Nouvelle.

« Le second poëte illustre des Toscans, Pétrarque, fut un disciple plus complaisant de la France. Il la visita non pas en condamné, comme Dante, et la haine dans le cœur, mais en homme de goût, et qui se passionnait pour les beautés de l'étranger. Lorsqu'il pensa à se faire couronner au Capitole, il en alla solliciter l'honneur auprès de la dynastie française qui s'était renouvelée à Naples. Entraîné chaque jour plus fortement par le génie de la Renaissance, il voulut se fixer en Italie, où commençaient à briller ses clartés; mais c'était encore la France qu'il cherchait au delà des Alpes : partout il voulait retrouver Vaucluse; il lui fallait cette retraite agreste dans les montagnes, et, à leurs pieds, le grand fleuve sillonnant les plaines couvertes d'arbres verts. A Parme où il séjourna, à Arqua où il acheva sa vie, aujourd'hui encore, en apercevant le Pô ou l'Adige, on croit revoir le Rhône traversant la plaine d'Avignon. Ce sont les mêmes campagnes grasses et vastes, ce sont les mêmes abris dans une immense étendue. Bien souvent, en face de ces lieux semblables, les pensées du poëte ont dû être les mêmes : et il s'y mêlait sans doute quelques regrets pour la France.

« Boccace, qui eut la fortune d'être tout ensemble l'ami de Pétrarque, l'admirateur du Dante, et leur égal dans une carrière différente, trahit d'une manière plus explicite encore l'influence française. Il était né à Paris, au milieu de ces fabliaux normands qu'il devait surpasser en les imitant; il alla retrouver à Naples le sang et le joyeux esprit de notre cour. Il transporta ces souvenirs et cette gaieté souvent trop vive à Florence; dans la Toscane, où n'avaient germé jusqu'alors que les plus sévères de nos idées, il introduisit les plus riantes; et sous cette forme on peut dire qu'il fit pour étendre l'empire de notre génie plus encore que n'avaient fait ses austères devanciers.

« Cependant ces grands esprits, Dante, Pétrarque, Boccace, éveillés au souffle de la France, n'ont pas plutôt reçu de nous l'initiation qu'aussitôt ils concentrent toute leur attention, tout leur amour sur leur patrie. C'est nous qui, sous Charlemagne, avons invité l'Italie à se souvenir du passé; qui, sous Louis IX, lui avons appris à bégayer la langue de l'avenir. Mais bientôt l'Italie se suffit à elle-même, et c'est de cet instant que date vraiment la renaissance. Florence, excitée par nous, est l'instrument de cette seconde révolution. A peine avait-elle montré, au XIVe siècle, à quel point de beauté et d'harmonie elle pouvait porter les formes d'art trouvées par la France, qu'aussitôt elle en créait de nouvelles, en ressuscitant celles des anciens. Elle opérait ces transformations au milieu des plus violentes secousses politiques qui aient jamais assailli un Etat. Elle grandissait, elle se fortifiait dans le danger. Elle donnait à l'Europe moderne le spectacle singulier d'une bourgeoisie marchande qui, se décimant et se renouvelant sans cesse par la guerre civile, savait néanmoins développer chaque jour le crédit de ses comptoirs et le goût de ses ateliers. L'art de la laine commandait, comme à Bruges, par l'émeute et par l'argent; comme à Athènes, l'intelligence partageait et tempérait la souveraineté du commerce : elle finit par prévaloir. Dans ces agitations continuelles, où des pauvres nouveaux venaient sans cesse assiéger la porte des riches, il se trouva enfin des riches assez gens d'esprit pour savoir se préserver en faisant cause commune avec les assaillants; par ce moyen, ils arrivèrent bientôt non-seulement à se maintenir, mais à régner. Silvestre de Médicis se déclara pour les cardeurs de laine contre les bourgeois; Jean de Médicis prêta son argent à ceux dont son père avait protégé la révolte; Côme de Médicis, son fils, devint, presque sans y penser, le dictateur de la patrie. Après l'avoir asservie par l'argent, il la fascina par le génie. Nouveau César, il voulut personnifier en lui non-seulement le peuple, mais encore les lumières de son siècle. Parmi tous ces érudits qui commençaient à paraître au cri si longtemps répété de l'Italie antique, il se choisit une des plus nobles sociétés qui aient jamais accompagné un souverain. Marsile Ficin fut élevé par lui pour présider l'académie dont les Grecs lui

avaient inspiré l'idée, avant la prise de Constantinople, et dont les travaux achevèrent de changer le cours des études et la direction du goût. Marsile devint ainsi le chef visible de cette école nouvelle dont Côme lui-même était le promoteur ; et dans la cathédrale de Florence, temple auguste dont la vanité des riches était exclue, la tombe du philosophe fut placée, par un décret public, en face de la peinture qui avait restitué le souvenir du Dante dans sa patrie. C'était mettre en présence l'une de l'autre deux époques différentes, en deux gloires fraternelles.

« C'en était fait, l'antiquité était devenue la passion dominante de l'Italie, rendue par nous à elle-même. De toutes parts et sous toutes les formes on la voyait reparaître. Les Florentins commencèrent à aller à Rome mesurer les monuments antiques. Brunelleschi, de retour dans sa patrie, appliquait aux constructions privées la pompe et la force des édifices publics des Romains ; il élevait la maison des Pitti aussi haute et aussi puissante que l'enceinte du Forum d'Auguste. Pour bâtir la demeure des Médicis, Michelozzo Michelozzi tempérait cette rudesse par toute la politesse d'un génie qui savait faire naître l'admiration la plus austère, sans provoquer les scrupules de la faiblesse humaine. La sculpture, au contraire, renouvelait le sourire de la grâce antique ; la peinture promettait déjà d'en surpasser les merveilles. Sur les grandes murailles des églises, dans la foule des saints, elle plaçait, avec un orgueil héréditaire, les portraits de tous les hommes qui honoraient la cité par l'éclat de leur esprit. Dans les fresques immortelles qui ont formé Michel-Ange et Raphaël, mais qui n'ont pas été effacées par eux, on retrouve partout les grandes figures de la Renaissance ; on y voit à côté de Marsile Ficin, chaste et frêle comme Virgile, Jean Pic de La Mirandole, marqué par la double noblesse du sang et de l'intelligence, et Politien, dont la nature plébéienne est transfigurée par la lumière du génie. Laurent le Magnifique, l'ami, le protecteur de ces grands hommes, se fait remarquer dans leur réunion par son absence même, qu'il faut sans doute attribuer autant à la discrétion des peintres qu'à sa politique. Les Médicis n'avaient encore reçu ni de leurs concitoyens ni de l'étranger aucun de ces titres souverains, dont leurs descendants se montrèrent si fiers. Ils régnaient par l'ascendant de la fortune et du génie, ils dédaignaient toutes les apparences du pouvoir dont ils avaient les plus belles prérogatives. Ils fuyaient leurs palais pour se retirer à Carregi, dans une modeste villa, où l'aspect même de Florence leur était dérobé, et dont le portique ionien s'ouvrait sur les champs. Laurent a expiré là dans la force de son génie et de sa vie.

« Là, une redoutable puissance lui apparut à son lit de mort ; à l'heure suprême, le christianisme se dressa menaçant devant lui dans la personne d'un de ces moines dont la France avait enfanté la règle au siècle de saint Louis. Par la bouche du dominicain Savonarole, l'ancienne Florence venait demander compte à la nouvelle de ses insignes témérités. Un combat s'établit ainsi dans la ville, à son dernier jour, entre les deux esprits auxquels elle avait successivement obéi pendant le XIVe siècle et pendant le XVe. Dans cette guerre, tout fut d'abord à l'avantage du XIVe siècle ; comme au temps du Dante, l'égalité des ordres mendiants redevint toute-puissante. Le couvent de Saint-Marc fut rempli par les illustres conversions que fit Savonarole ; il contient encore la tombe de Jean Pic et de Politien, obligés, dans leur mort, à s'humilier devant leur ennemi. Mais l'esprit du XVe siècle se vengea bientôt de cette défaite. Les Médicis, établis maîtres par la main de Charles-Quint, ne pensèrent plus qu'à enivrer les Florentins pour les tenir plus facilement sous le joug. Il y avait bien encore de généreux esprits qui, dans cette servitude, élevaient leurs protestations. Raphaël plaçait au Vatican Savonarole, sous le regard du Christ, à côté du Dante, parmi les grands docteurs de l'Eglise. Benvenuto Cellini parle encore de juges intègres dont il redoutait la sévérité, parce qu'il les voyait fidèles au souvenir du grand prédicateur. Cependant tout était consommé : le paganisme régnait sur Florence esclave ; Michel-Ange s'était retiré dans la solitude de Rome pour y entretenir, en face des monuments éternels, son génie qui égalait leur grandeur et leur fierté. En Toscane, il ne restait plus que d'indignes flatteurs qui barbouillaient des toiles emphatiques, ou qui enflaient de vaines paroles pour aduler des maîtres corrompus.

« Florence avait eu deux siècles : dans le premier, elle avait couronné le moyen âge ; dans le second, elle avait ouvert les temps modernes. Ces deux siècles, qui suffisaient à sa gloire, vivent seuls et intacts dans ses murailles, exemptes des médiocrités fardées dont les autres villes de l'Italie et de l'Europe ont été souillées au temps de la décadence. » (*Mag. Pitt.*)

La cathédrale, appelée Sainte-Marie-des-Fleurs, renferme la châsse de saint Zénobe, l'un des premiers prédicateurs du christianisme en Toscane, et qui devint évêque de Florence. Ce saint Zénobe ou Zenobius était contemporain de saint Ambroise, et descendait de Zénobie, l'illustre reine de Palmyre.

Le *Bigallo* de Florence est l'hospice des enfants-trouvés et des orphelins. On y conserve une Vierge du XIVe siècle, que le peuple vénère avec une grande dévotion.

L'église *del Carmine* est l'une des plus précieuses sous le rapport de l'art, et elle prouve jusqu'à quel point en Italie l'art s'est toujours identifié avec la religion.

Notre-Dame des Grâces se vénère sur le pont *Rubaconte*, qui prend aussi quelquefois, à cause de cette chapelle, le nom de *Pont' alle Grazie.*

La Vierge à la Ceinture ne se montre aux fidèles qu'une fois chaque année, dans la première semaine de septembre. On la con-

serve dans l'église du Saint-Esprit, qui en contient encore une autre moins célèbre. La sacristie en possède une troisième, qui est de Philippe Lippi.

Notre-Dame de l'Amande, ou en italien *dalla Mandorla*, est une Assomption sculptée au xve siècle sur un médaillon qui a la forme d'une amande. Gumppenberg ne la cite point, et nous-même nous l'aurions laissée passer inaperçue, si son nom n'était pas si célèbre dans la ville de Florence.

L'église collégiale d'Or-San-Michele renferme une image miraculeuse de la Vierge, peinte au XIIIe siècle par Ugolin de Sienne. Le tabernacle où elle est déposée est un chef-d'œuvre d'Orgagna, et coûta 80,000 florins d'or.

Le 26 juillet, jour de sainte Anne, cette collégiale est décorée des vingt et un anciens gonfalons des arts majeurs et mineurs de Florence, bannières blanches, bleues, rouges, couvertes d'armoiries, qui flottent à l'extérieur de ses noires murailles, en commémoration de l'attaque, au son de la cloche de nones, et de l'expulsion de Gauthier de Brienne, appelé le duc d'Athènes, qui n'eut pour défenseurs que sa garde, les bouchers, quelques gens du peuple et les quatre seules familles qui l'avaient élu. Le soir, le vieil édifice est comble; il resplendit de la lumière des cierges et retentit de chants religieux.

Sainte-Marie-Nouvelle, qui contient la célèbre madone de Cimabué, rappelle l'enthousiasme prodigieux qu'excita son apparition, lorsqu'au bruit des fanfares elle fut portée en triomphe par le peuple de l'atelier du peintre à l'église Sainte-Marie. Charles d'Anjou, frère de notre roi saint Louis, passant par la Toscane après avoir été couronné roi de Sicile, vint visiter cette madone avec toute sa cour dans l'atelier même du peintre.

On y voit aussi le magnifique crucifix de bois de Brunelleschi.

L'oratoire du Saint-Sépulcre, ancienne chapelle de l'église Saint-Pancrace, est un chef-d'œuvre d'Alberti. Il renferme une imitation très-fidèle du saint tombeau de Jérusalem.

Mais l'église la plus célèbre de Florence est sans contredit celle qui est dédiée à la sainte Vierge, sous le titre de l'Annonciade. Elle est remplie d'*ex-voto* offerts à la mère de miséricorde.

La chapelle *della santissima Vergine Annunziata* fut fondée par Pierre, fils de Côme de Médicis. Elle est resplendissante d'or, d'argent et de pierres précieuses. La fresque de l'Annonciation, peinte en 1252, est en grande vénération à Florence. Quand elle sortit des mains du pieux artiste, elle parut merveilleuse au peuple florentin, et le bruit courut même que le peintre s'étant endormi pendant son travail, des anges étaient descendus exprès du ciel pour terminer l'image vénérée de la sainte Vierge. Doubdan, de son côté, prétend qu'elle est l'ouvrage de saint Luc. (*Voyage de la terre sainte*, pag. 665.) Voici quelques détails sur cette église et sur le pèlerinage qui s'y fait de tous les pays du monde. Nous les empruntons au livre dont nous avons cité déjà plusieurs extraits (1).

« Sept riches marchands de Florence, qui tous ont depuis obtenu l'honneur d'un culte public, s'étaient retirés sur le mont Senario, en Toscane (2). Ils s'y tenaient renfermés dans de petites cellules et vivaient à peu près comme des ermites. Tout était en commun entre eux, et ils obéissaient à Bonfilio Monaldi, qu'ils avaient élu supérieur. Leur vie était des plus austères, et ils n'avaient pour soutenir leur existence que ce qu'ils recevaient de la charité des fidèles. Les circonstances les obligeaient à reparaître quelquefois à Florence. Ils y bâtirent une chapelle dans l'endroit où ils se retiraient habituellement pour prendre leur repos et pour se recueillir dans leurs communications avec Dieu, après avoir conversé avec les hommes. Cette chapelle devint, par les soins et les pieuses libéralités du père de sainte Julienne de Falconieri, une magnifique église. Les amis des arts, que la curiosité attire en grand nombre à Florence, ne peuvent se lasser d'admirer un si superbe monument. Pour nous, que la piété seule appelle dans ce beau temple, nous nous bornerons à considérer la chapelle de la mère de Dieu et son image miraculeuse (3).

« Cette chapelle se présente du côté gauche de l'église. L'architecture en est remarquable; elle fait honneur à Pierre de Médicis, qui voulut en faire les frais. Les ornements répondaient autrefois à la magnificence de l'édifice. Devant l'autel brûlaient continuellement cinquante lampes d'argent, et sur la balustrade s'élevaient quatorze grands chandeliers et douze vases de même métal. Le devant de l'autel était pareillement en argent, et la richesse en était accrue par des pierreries et de belles sculptures. Il était encore enrichi d'un grand nombre de candélabres, de beaux vases, au milieu desquels brillait un tabernacle d'argent parsemé de pierres précieuses, qui soutenaient l'image du Sauveur. Aux deux côtés, deux anges d'argent semblaient, par leur attitude et leur expression, inviter les fidèles à rendre hommage au Seigneur. Au-dessus, dans une niche travaillée avec art, embellie de perles et de diamants, entre des colonnes d'argent de six pieds d'élévation, on découvrait avec une tendre piété l'image de la Vierge. Cette image offre des traits qui ressentent l'inspiration. Nous ne pouvons qu'éprouver un surcroît de ferveur, si nous remontons à son origine (4).

« On ne saurait croire quelle est la dévo-

(1) *Pèlerinages aux principaux sanctuaires de la mère de Dieu*, Paris, Perisse, 1840, in-18, pages 92-101.

(2) Les sept fondateurs de l'ordre des Servites se nommaient Bonfils Monaldi, Bonagiunto Manetti, Ermidius Amidei, Manette de Lentella, Uguccioni, Sostegnus Sottegni et Alexis Falconieri.

(3) Godescard, *Vie des Pères, martyres et autres principaux saints*, 23 août.

(4) *Histoire des Ordres monast.*, etc., t. III, ch. 39.

tion des peuples de la contrée pour cette image; on ne saurait aussi se faire une juste idée des faveurs miraculeuses que la confiance en a obtenues. Mais ce qu'il y a de plus remarquable encore peut-être, et ce qui montre qu'il y a quelque chose de surhumain dans le visage de la Mère de Dieu, c'est que les fidèles qui accourent pour voir cette image n'ont pas plutôt découvert, au sein des flambeaux qui l'entourent, les premiers traits de la Vierge, qu'ils se mettent tous à verser des larmes, à pousser des soupirs et des sanglots, à se frapper la poitrine en signe de componction. Ceux-là mêmes qui se présentent, attirés moins par la piété que par la curiosité et l'attrait du merveilleux, éprouvent les mêmes effets : c'est ce qu'ont prouvé de fréquents aveux. Du reste, ce visage de la Vierge semble avoir quelque chose de divin : il est plein de grâce, et l'on peut regarder comme un miracle perpétuel la vertu qu'il a de toucher les cœurs (1).

« C'est devant cette image que saint Philippe Bénéti, l'ornement de l'ordre des Servites, reçut la faveur inestimable de sa vocation à la vie religieuse. Un motif de charité, le désir de soulager le prochain dans les douleurs corporelles, l'avait porté à étudier la médecine. Il fit son cours à Paris et à Florence. Cependant, ses études terminées, il se trouvait encore dans une sorte de vague et d'incertitude au sujet d'un état de vie. Il eut recours au Seigneur, et il le suppliait de faire luire sa lumière à ses yeux. Ces vœux furent exaucés. La Providence le conduisit dans ce sanctuaire, le jeudi de la semaine de Pâques (1232), jour où se lit, au saint sacrifice, l'histoire du baptême de l'eunuque de la reine d'Ethiopie. Il fut frappé de ces paroles que l'esprit de Dieu fit entendre au diacre saint Philippe : *Approchez-vous de ce char* (*Act.* VIII, 29). Il crut, comme autrefois le patriarche des cénobites dans une circonstance semblable (2), que le Seigneur les lui adressait à lui-même, et qu'il l'invitait à se réunir au nouvel institut des serviteurs de Marie. La nuit suivante, il eut un songe mystérieux. Il voyait un affreux désert, coupé par des précipices et des abîmes, hérissés de ronces et d'épines, infesté de serpents. La mère de Dieu l'invitait à quitter ce désert, image du monde, et à chercher un asile dans l'ordre qui lui était consacré. La volonté de Dieu se manifestait à lui trop visiblement pour qu'il pût encore conserver des doutes. Effrayé des dangers qu'il avait à courir dans le siècle, il prit la résolution de se réfugier dans le port de salut que Marie ouvrait à ses yeux. Il va trouver le Père Bonfilio, le conjure de le recevoir parmi ses religieux. Ses prières sont exaucées, et il reçoit l'habit des serviteurs de Marie, dans la chapelle même où le ciel lui avait fait connaître sa volonté. Par humilité, il ne voulut être reçu qu'en qualité de frère convers.

(1) *Acta Sanctor.*, t. IV *Augusti*, p. 668.
(2) V. Godescard, *Vie des Pères*, etc., 17 janvier, S. Antoine.

Mais dans la suite son mérite perça malgré toutes les précautions de sa modestie. Il fut promu aux saints ordres, malgré sa résistance; et sa sainteté semblant croître à proportion de son élévation, il fut fait général de sa congrégation, en 1267. Sous son gouvernement, l'ordre des serviteurs de Marie prit de tels accroissements, qu'en peu de temps il compta vingt-sept provinces (1).

« On avait une telle opinion de ses lumières et de ses vertus, qu'à la mort de Clément IV, le sacré collége jetait les yeux sur lui pour le mettre sur le siége de Pierre. A cette nouvelle, l'humble religieux prit la fuite avec un de ses frères, et se tint caché dans les flancs d'une montagne jusqu'à l'élection de Grégoire X. Ce saint prêcha dans toute l'Europe avec un succès merveilleux. Revenu en Italie, il entreprit la visite des couvents de son ordre. Il était arrivé à Todi, lorsqu'il sentit que sa fin était proche. Il se prosterne alors devant l'autel de sa bonne mère, répand avec ferveur son âme devant elle, et s'écrie : C'est ici le lieu de mon repos pour toujours. Le jour suivant, il fait un discours fort touchant sur la félicité des élus. Le jour de l'Assomption, il est pris d'une fièvre ardente. L'octave de cette belle solennité, il tombe en agonie et demande son livre. C'était l'image de Jésus en croix, et il meurt en la contemplant affectueusement (2). »

Un autre saint reçut aussi devant la Vierge de Florence une grâce bien signalée; ce fut un redoublement d'amour et de dévotion envers la mère de Dieu. Il s'agit de Louis de Gonzague, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville. Laissons parler l'auteur de sa Vie.

« Louis ne resta pas longtemps à Flo-
« rence sans y faire les progrès les plus re-
« marquables dans les voies intérieures, au
« point que, dans la suite, il avait coutume
« d'appeler cette ville la mère de sa piété.
« Là surtout il conçut une telle dévotion
« pour la Vierge, notre souveraine, que
« toutes les fois que la conversation tombait
« sur ce sujet et que son esprit s'occupait
« des mystères de sa vie, il semblait tout
« inondé d'une joie céleste. Ce qui contribua
« le plus à lui inspirer ces sentiments, ce fut
« la vénération singulière que le peuple de
« Florence témoigne à l'image de la Vierge,
« qui reçoit son culte sous le titre de l'An-
« nonciation, et la lecture de l'ouvrage que
« le P. Gaspard Laortes, de la compagnie de
« Jésus, a écrit sur les mystères du Rosaire.
« Comme il lisait ce livre, il se sentit animé
« du désir de faire quelque chose qui pût
« être agréable à la Reine des cieux. Il crut
« ne pouvoir lui présenter nul hommage
« plus capable de lui plaire, que si, dans le
« zèle d'imiter sa pureté autant qu'il était
« possible à un mortel, il lui vouait et lui
« consacrait sa virginité. Un jour donc qu'il
« était en prière devant cette image de l'An-

(1) Godescard, *Vie des Pères*, etc., 23 août.
(2) *Id. ibid.*

« nonciation, pour honorer la Vierge, il « s'engagea par vœu à garder toujours in« variable le trésor de la virginité. La fidé« lité et le soin avec lesquels il observa sa « promesse montrent assez combien elle fut « agréable à Dieu, et avec quelle affection « spéciale la Vierge-Mère le reçut sous sa « garde et sous sa protection. Ses confes« seurs, et en particulier le cardinal Bellar« min, dans un témoignage donné sous la « foi du serment, et Jérôme Platus, d'une « manière plus circonstanciée, dans une « notice écrite en latin sur le bienheureux « Louis, assurent que, tant qu'il vécut, il fut « affranchi, dans le corps, de toute impres« sion sensuelle et, dans son âme, de toute « pensée ou image opposée en quelque ma« nière à la perfection de son vœu (1). »

FONDI (Italie), au royaume de Naples, dans la terre de Labour. On visite dans cette petite ville la classe où saint Thomas enseignait la théologie, et qui est devenue une chapelle dans ces dernières années. On y montre aussi sa chambre, son puits et un oranger à demi desséché, qu'il aurait planté par la tête (2).

FONTAINE (BONNE-), en France. *Voy.* BONNE-FONTAINE.

FONTAINE-LE-PORT (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, dans la Brie, aujourd'hui département de Seine-et-Marne, et de l'arrondissement de Melun. Il y avait, avant la révolution, dans ce lieu, l'abbaye de Barbeaux, qui avait été fondée, en 1147, par Louis VII, dit le Jeune, roi de France. Elle était occupée par des religieux de l'ordre de Cîteaux, et son église, qui a été démolie, était un lieu de dévotion pour les fidèles des environs. Il ne reste plus que le monastère, dont les bâtiments présentent une vaste habitation qui s'étend au pied d'une montagne couronnée de bois.

FONTAINE-LA-SORÊT (France), village de Normandie, département de l'Eure, canton de Beaumont. Il possède une église dont la nef est romane et présentait autrefois un grand nombre de petites fenêtres semi-circulaires, placées irrégulièrement les unes au-dessus des autres. C'est un lieu de dévotion très-fréquenté.

Le portail et la chapelle du baptistère sont modernes. Le clocher, carré et construit en pierres de taille, est entièrement du style roman et fort curieux.

FONTENAY-TRÉZIGNY (France), ancienne petite ville de la province de l'Ile-de-France, département de Seine-et-Marne, arrondissement de Coulommiers, canton de Rosoy, diocèse de Meaux. Elle est située à 9 lieues sud-est de Paris. La terre de Fontenay était autrefois un marquisat.

Le château a, dit-on, été habité par Charles IX. Parmi les maisons isolées on voit encore les ruines d'un château royal, bâti sous le règne de Philippe le Hardi.

Non loin de ce château s'élevait une collégiale connue sous le nom de *Notre-Dame du Vivier*, qui fut réunie au chapitre de Vincennes, et qui était le but d'un pèlerinage.

FONTENAY-SOUS-LOUVRES (France), ou Fontenay-en-France, dans le département de Seine-et-Oise.

On y gardait, avant la révolution de 1789, d'insignes reliques : un ange d'argent doré du Vᵉ siècle ; cet ange tient un petit ornement rond où l'on conservait, disait-on, une prunelle de saint Aquilin, évêque d'Evreux. On y voyait aussi une croix d'or considérable par sa grosseur et son antiquité, dit l'abbé Lebeuf, et qui est conservée fort religieusement dans le trésor de cette église. Comme la tradition du lieu est qu'elle contient sous ce précieux métal une matière encore plus précieuse, qui est du bois de la vraie croix, c'est donc à ce Fontenay que fut d'abord déposée la croix qui fut apportée de Jérusalem au commencement du XIIIᵉ siècle, avant qu'on la portât à Saint-Cloud, d'où elle fut solennellement transférée à Notre-Dame de Paris (1).

On y faisait tous les ans un pèlerinage le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, où l'on exposait en grande pompe la croix d'or dont nous venons de parler.

FONTENAY (France), ville de l'ancien Poitou, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département de la Vendée. Son église Notre-Dame est un édifice assez ordinaire sous le rapport architectural ; mais son clocher est remarquable par sa hauteur et par la délicatesse de sa structure. La porte latérale à gauche appartient au style ogival tertiaire : c'est la seule partie de l'édifice, avec le clocher, qui mérite l'attention des archéologues. Elle est enrichie de festons, de broderies, de choux frisés, de statuettes, de dais, et de tous les ornements qui caractérisent le style ogival flamboyant.

L'église de Saint-Jean a également une jolie flèche. Elle présente à droite une porte richement ornée dans le même style que Notre-Dame.

FONTENELLE (France), hameau dépendant de la commune de Saint-André-d'Ornais, dans le département de la Vendée.

Près de ce hameau, dans le milieu de la forêt, Guillaume de Mauléon et Béatrix son épouse fondèrent, en 1210, un monastère de l'ordre de Saint-Augustin, qui subsista jusqu'à la révolution. « L'on voit encore dans l'église, dit M. Cavoleau, le tombeau de Béatrix, sur le compte de laquelle on débite une légende populaire très-absurde.

« Béatrix était une anthropophage, qui, chaque jour, faisait servir sur sa table un petit enfant que ses gens enlevaient dans les environs de la Roche-sur-Yon. Son cuisinier, las d'apprêter ces horribles repas, s'avisa de substituer aux enfants de petits chiens que

(1) Traduction exacte de sa vie insérée dans les *Bollandistes*, au tome IVᵉ de juin, p. 927.

(2) Ce phénomène, qu'on prit autrefois pour un miracle du saint, est aujourd'hui reconnu très-possible.

(1) Lebeuf, *Hist. du dioc. de Paris*, part. IV, pag. 379.



Béatrix trouva délicieux. Instruite de cette heureuse fraude, au lieu de punir l'imprudent cuisinier, elle fit des réflexions amères sur sa barbarie, et le remords la conduisit dans la forêt de la Roche-sur-Yon, où elle passa le reste de sa vie seule, et enfermée dans une cellule étroite. Ce fut en expiation de sa cruauté envers les petits enfants qu'elle fonda et dota richement un couvent de moines. »

FONT-ROMEU (France), Notre-Dame-de-Font-Romeu, dans le département des Pyrénées-Orientales, écart d'Odeillo.

C'est un lieu de pèlerinage fort célèbre, où un nombre considérable de Français et d'Espagnols sont attirés, chaque année, le 8 septembre, par leur dévotion à la sainte Vierge.

« On remarque dans son église, vaste et belle, dit un auteur moderne, une chapelle dont la voûte et les murs sont décorés d'une foule d'ornements d'assez bon goût. Près de l'église sont de vastes bâtiments pour y recevoir les pèlerins, et une fontaine dont les eaux sont regardées dans le pays comme merveilleuses dans beaucoup de maladies (1). »

FOSSÉ (France), en Champagne, dans le département des Ardennes.

A un kilom., sur le penchant d'un coteau fort élevé, on rencontre la chapelle de Mame, qui remplace une vaste église bâtie par Charlemagne, en mémoire d'une bataille qu'il y gagna contre les Saxo-Allemands. Ce lieu est en grande vénération dans tous les départements de France et même dans les pays étrangers circonvoisins, d'où l'on rencontre chaque jour de l'année des pèlerins qui s'y rendent avec dévotion.

Non loin de cette pieuse chapelle sont les ruines d'un couvent de femmes très-vaste, qui fut détruit dans les guerres de 1630 à 1650.

FOURVIÈRE (France). *Voy.* LYON.

FOUVENT-LE-BAS (France), appelé encore Fouvent-la-Ville, en Franche-Comté, dans le département de la Haute-Saône.

Il existe sur son territoire trois grottes situées dans des rochers qui bordent le vallon dans lequel coule la petite rivière qui se forme à Fouvent. L'une de ces grottes s'appelle le Trou-de-la-Roche-Sainte-Agathe, et les jeunes femmes y vont en pèlerinage. Une autre s'appelle la Grotte-Saint-Martin, et dans la troisième on découvrit, en 1800, les ossements fossiles de divers quadrupèdes, et, en 1827, des débris d'éléphants, de rhinocéros, d'hyènes, d'ours, de chevaux, de bœufs et de lions.

FOUVENT-LE-HAUT, ou le Châtel, n'a plus que les ruines d'un vieux château détruit au commencement du XVIIe siècle.

FOY (Belgique), Notre-Dame-de-Foy, dans le diocèse de Liége, environ à deux kilom. de Dinan, près des frontières du pays de Namur.

Ce lieu fut célèbre dans l'origine par une image de la sainte Vierge, placée dans un chêne, où elle fit beaucoup de miracles.

Cette image de la mère de Dieu est de terre cuite et parfaitement modelée, dit la chronique ; son visage est plein de grâces, son sourire agréable, et sa tête est couronnée d'un diadème de fleurs et de pierres précieuses, comme celui d'une reine. L'enfant Jésus est aussi gracieux que sa mère : il pose sa main gauche sur le sein de Marie, et de la droite il tient une pomme (sans doute par allusion au fruit du paradis terrestre). Cette statue n'est point peinte, elle n'a d'autre couleur que celle même de la terre dont elle est formée.

Il arriva un jour qu'un bûcheron vigoureux, assénant sur l'arbre sacré un violent coup de hache, fit tomber à la fois la tête de la mère et celle de l'enfant ; mais on s'empressa de replacer ces saints fragments à leur place en les collant avec de la cire, et depuis on n'a plus retrouvé la place de cette suture.

Cependant on finit par construire une chapelle pour mettre à l'abri la sainte image, dès que plusieurs miracles eurent attesté sa vertu aux habitants du pays. La place où s'élevait le chêne mystérieux ne fut point pour cela délaissée, et beaucoup de personnes s'y rendirent longtemps par dévotion. Plus tard la chapelle fut agrandie et devint une église, qui s'embellit dès lors de jour en jour (1).

La fondation de cette chapelle nous paraît remonter à l'an 1609. C'est alors qu'on la transporta de la citadelle de Celles au village de Foy.

Il y a encore un autre pèlerinage de ce nom à Canchy, près d'Abbeville, sur la route de Hesdin, que l'on visite avec dévotion le 26 juillet, et un autre près de Gravelines, où la sainte Vierge ressuscita, en 1624, le 28 juillet, un enfant mort-né.

FRANCIÈRES (France), village de l'ancienne province de Picardie, situé à près d'une lieue de la ville de Compiègne, et faisant partie de son arrondissement. Il dépend de l'évêché de Beauvais. On trouve en grande quantité, dans les environs de Francières, des haches gauloises en silex

Il se fait dans l'église de ce village un grand pèlerinage le 25 janvier, jour de la fête de saint Prix. Cette dévotion se prolonge neuf jours.

FRESNAY-SUR-SARTHE (France), bourg de l'ancien Maine, faisant partie aujourd'hui du département de la Sarthe et de l'arrondissement de Mamers. Son église paroissiale, du style roman, est une basilique terminée à l'orient par une abside, sans transsepts ni latéraux.

Les parties les plus remarquables de cet édifice religieux sont : 1° la tour, terminée par une flèche en bois, et accompagnée de quatre clochetons en pierre ; 2° la façade, qui se compose d'une porte cintrée à trois arcs

(1) *Nouv. Dict. compl. géogr. statist.*, etc., de la France et de ses colonies, par Briand de Verzé, refondu par Warin Thierry. 4e édit., 1846.

(1) Petr. *Bouittius, Brevis et succincta narratio miraculorum Virginis Foyacensis*, etc. Duaci, 1620.

en retrait, ornés de tores et de grosses dents de scie ; 3° le portail, qui offre deux ventaux en bois de chêne exécutés en 1528, divisés en 24 panneaux, représente des scènes de l'Histoire sainte.

FRESNE-SAINT-MAMÈS (France), village de l'ancienne province de la Franche-Comté, aujourd'hui faisant partie de l'arrondissement de Lure, dans le département de la Haute-Saône.

Ce village est remarquable par son église gothique qui date du XIII° siècle ; c'est un lieu de dévotion très-fréquenté.

Devant l'édifice religieux s'élèvent deux tilleuls énormes, âgés de plus de 500 ans.

FRESNOY (LE GRAND-), en France, dans le département de l'Oise. *Voy.* GRAND-FRESNOY.

FRONTENAY ou ROHAN-ROHAN (France), petite ville de l'ancien Poitou, chef-lieu de canton du département des Deux-Sèvres.

Il ne subsiste que bien peu de chose de la première construction de son église, fondée en 1015. Il n'en reste que le clocher et le narthex; on y pénètre par six ou sept marches; il est formé par quatre piliers dont les colonnes sont engagées dans des pilastres; les chapiteaux sont très-fatigués. Au delà de l'arcade cintrée qui laissait pénétrer dans cette église, il ne reste que deux massifs de la construction primitive; la partie inférieure est une réparation du XV° siècle. Au-dessus est un cordon horizontal garni d'étoiles ; là est aussi une arcature cintrée dont les chapiteaux n'ont plus leurs colonnes. La gorge que forment les deux tores qui ornent l'archivolte est remplie de pointes de diamants; au-dessus sont deux mâchicoulis. Un écusson soutenu par deux anges se trouve à gauche, dans l'angle d'un encadrement à feuilles de vigne.

Au-dessus du narthex s'élève la tour de Rohan-Rohan : elle est carrée et percée sur l'une de ses faces de deux fenêtres cintrées; des ouvertures ogivales sont pratiquées sur les trois autres côtés. Des assemblages de colonnes séparent ces fenêtres ; celles qui montent jusqu'au toit sont groupées par deux, et surmontées de remarquables chapiteaux. Cette tour est fort élégante.

FROUVILLE (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, département de Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise, canton de l'Ile-Adam, diocèse de Rouen ; il faisait autrefois partie du Vexin. Il est situé à 11 lieues ½ à l'est de Paris.

On y voit un beau château assis dans une riante vallée. Il se fait remarquer par une belle avenue, une garenne bien percée, un étang, une île et une jolie fontaine en forme d'obélisque. Les lundis de Pâques et de la Pentecôte, et à la Notre-Dame de septembre, il se tient dans l'avenue un pèlerinage sous le nom de *Bonne-Nouvelle.*

FULDE (Allemagne), dans l'électorat de Hesse-Cassel, sur la Fulde.

On vénère sur une montagne qui domine cette ville Notre-Dame-du-Mont, célèbre, dit Gumppenberg, par ses nombreux miracles (1).

(1) Gumppenberg, *Atlas Marianus*, n° CCLXXV.

G

GABALA (Asie), très-ancienne ville, connue aujourd'hui sous le nom de Gebile ; elle s'était nommée aussi Byblos. Elle est située sur la mer intérieure ; elle était surtout connue par son temple de Vénus et ses fêtes d'Adonis. Ses habitants passaient pour habiles dans l'art de tailler les pierres et de travailler le bois. Salomon les employa pour la construction du temple de Jérusalem.

Aujourd'hui cette ville, qui ne porte que le nom de Gebile ou Djebaïl, est remarquable par ses antiquités, ses tombeaux taillés dans le roc, et par sa mosquée du sultan Ibrahim, renversée il y a quelques années par un tremblement de terre.

GABAON (Judée), ville lévitique, célèbre par la victoire de Josué sur cinq rois du pays de Chanaan qui s'étaient ligués contre lui.

« Le Seigneur, dit l'Ecriture, fit tomber sur eux une grêle de pierres, qui en fit périr plus que l'épée n'en avait immolé. Cependant Josué, craignant que le jour ne fût trop court pour lui permettre d'achever la victoire, invoqua le Seigneur, et dit devant tout le peuple : Soleil, arrête-toi, et toi, lune, n'avance pas sur la vallée d'Aïalon.

« Le soleil et la lune s'arrêtèrent jusqu'à ce que les ennemis fussent taillés en pièces. Jamais il n'y avait eu, et il n'y aura jamais un jour aussi long. Dieu obéit à la voix d'un homme, et combattit pour Israël. »

Gabaon fut une des quarante-huit villes que Josué donna en possession aux enfants de Lévi, après la conquête de la terre promise. Parmi les quarante-huit villes lévitiques il y en eut six qui furent appelées villes de refuge.

Gabaon n'existe plus aujourd'hui que dans l'Histoire sainte.

GABARRET (France), bourg de l'ancienne Gascogne, aujourd'hui du département des Landes, chef-lieu de canton, de l'arrondissement de Mont-de-Marsan, diocèse de Condom. Il possède une église formée avec le réfectoire d'une abbaye de Templiers, détruite vers le XVI° siècle. Le porche de l'église de cette abbaye existe encore ; il appartient au roman secondaire. Ce porche, que l'on a surmonté d'une construction de mauvais goût pour en faire un clocher, est fort beau.

GABIES (Italie). On allait autrefois y visiter avec une grande dévotion le sanctuaire païen de Junon Gabienne, fort en vénération parmi les matrones de Rome.

GAÈTE (Italie), dans le royaume de Naples et sur le bord de la mer. C'est un évêché : son église cathédrale n'est pas for·

grande, mais ses chapelles sont enrichies de plusieurs tableaux d'un grand mérite, et de colonnes d'un marbre très-rare. En montant au couvent de la Trinité, on voit dans la fente d'un rocher sur lequel il est élevé, et qui fait partie du promontoire, une petite chapelle que ne manquent point de visiter les voyageurs, à cause de sa bizarre position. Au milieu d'un tremblement de terre, ou, si l'on en croit la tradition du pays, au moment où Jésus expira sur la croix, et où toutes les pierres se fendirent, le rocher qui la portait s'ouvrit dans toute sa hauteur, au-dessous même du petit édifice qui n'était point alors une chapelle, mais qui le devint depuis. Cette ouverture a 25 pieds de haut, et environ 6 pieds de large; la chapelle y tomba, mais elle s'arrêta d'aplomb au milieu de sa chute, et depuis elle est toujours restée dans la même position. Le couvent de la Trinité n'en est éloigné que d'environ 50 pas. Le sommet du rocher est couronné par une citadelle.

GALAAD (Palestine), montagnes qui reçurent ce nom, ainsi que le pays environnant. Cette chaîne de montagnes s'étendait à l'est du Jourdain. Ce nom de *Galaad* signifie *monceau du témoignage*, parce que ce fut là que Jacob et Laban son beau-père se jurèrent une alliance, sur un monceau de pierres qu'ils avaient amassées. (*Leçons de géographie ancienne*, par l'abbé D. Pinart).

GALILÉE (Palestine), nom d'une province de la Palestine, qui comprenait le territoire des tribus d'Aser, d'Issachar, de Nephtali et de Zabulon. Elle était divisée en Galilée inférieure et en Galilée supérieure ou des Gentils, *Galilæa Gentium*, ainsi nommée parce qu'elle renfermait beaucoup de païens. On retrouve dans ces campagnes les traditions patriarcales de la nativité de Jésus-Christ. Ces lieux sont pleins des plus augustes et des plus saints souvenirs. *Voy.* JÉRUSALEM.

GALLARDON (France), petite ville de l'ancien Orléanais, aujourd'hui du département d'Eure-et-Loir, arrondissement et évêché de Chartres, canton de Maintenon.

Elle possède une grande église qui, par son architecture, et surtout par l'élévation du chœur, méritent de fixer l'attention des amateurs de l'art chrétien. Des deux clochers, l'un est moins élevé que l'autre.

GALLORO (Italie), près de l'Aricia ou la Riccia.

En sortant de ce village on prend une route à droite et l'on arrive, après un demi-mille de marche, dans un bois agréable, qui est une partie de l'antique *Aricinum*. On arrive ainsi à Notre-Dame de Galloro.

Cette église fut dédiée à la sainte Vierge vers le commencement du XVIIe siècle, parce que, en 1624, il s'y manifesta une image miraculeuse de la mère de Dieu, peinte sur une pierre. L'église et le couvent furent dans l'origine donnés aux moines de Vallombreuse : ils étaient, dans ces derniers temps, possédés par les jésuites de Rome.

GANGOTRI (Inde), misérable hameau situé près de la source du Gange, à 10,078 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer.

Ce lieu est remarquable par sa position romantique et par un petit temple regardé comme un des pèlerinages les plus révérés de la religion de Brahma.

GANGE ou GANGA (Hindoustan). Le Gange, fleuve sacré des Indes, est formé par la réunion de deux branches principales, l'Alacananda à l'est, et le Bhaghirati à l'ouest. Les dévots indiens qui se rendent en pèlerinage à la source du fleuve, s'arrêtent à l'endroit où il sort d'une épaisse couche de neige par la cascade de Barsadhara, qui se précipite avec fracas sur la saillie d'un rocher haut d'environ deux cents pieds. Là elle se partage en deux courants d'écume qui descendent le long d'un lit de neige et se gèlent en y touchant. La petite portion qui fond mine la neige par-dessous et donne naissance à un ruisseau qui sort, à deux cents mètres plus loin, d'une voûte de glaces. C'est ici le terme des courses pieuses des pèlerins ; quelques-uns y viennent pour recevoir l'aspersion de la pluie sainte de la cascade. On distingue en ce lieu le cours de l'Alacananda jusqu'à l'extrémité de la vallée, où il est entièrement caché sous des monceaux de neige glacée, qui s'y sont probablement accumulés depuis des siècles; les pèlerins n'ont jamais osé se risquer au delà de ce point.

En revenant à Manah on voit à gauche, dans le roc, des cavités où l'on a construit de petits temples. Manah est un lieu assez considérable et bien peuplé; ses habitants, grands, robustes et bien faits, ont le caractère de figure des Tibétains. Le commerce de ce pays consiste principalement dans les marchandises que les naturels du pays vendent aux pèlerins nombreux qui pénètrent jusque-là au printemps.

Il y a dans les environs un grand nombre de sources d'eau chaude fort en vénération et quelques petits temples dont l'un, celui de Bhadrinath, fut, disent les brahmanes, bâti par la main d'un dieu. Ce temple jouit de possessions nombreuses et bien cultivées; indépendamment des revenus que ses ministres tirent de ces produits, ils reçoivent de chaque pèlerin une offrande plus ou moins importante, selon le degré de fortune de celui-ci. Les dons sont divisés en trois parties et déposés sur trois plateaux séparés; l'un pour l'idole, l'autre pour son entretien, et le troisième pour le grand prêtre. Ces présents sont volontaires; cependant plusieurs pèlerins prennent des vêtements pauvres pour être tenus à donner moins, tandis que d'autres mettent au pied de l'idole tout ce qu'ils ont apporté d'argent avec eux, et se confient ensuite à la charité publique pour s'en retourner dans leur pays. Le nom du pèlerin et la valeur de son offrande sont inscrits sur un registre soigneusement dérobé aux regards des profanes. En retour de son offrande chaque pèlerin reçoit une portion de riz cuit, proportionnée à ce qu'il a donné; elle équivaut à une rémission totale de tous ses péchés passés. Webb, qui visita ce pays

en 1808 pour le compte de la compagnie anglaise des Indes, nous a laissé sur ce pèlerinage des notions curieuses confirmées depuis par plusieurs autres voyageurs. Il dit que l'année où il a parcouru ce pays on évaluait le nombre des pèlerins à cinquante mille. La plupart étaient des pénitents (djoghis), et arrivaient des points les plus éloignés de l'Hindoustan.

« Les cérémonies que les Hindous pratiquent à Bhadrinath, ajoute-t-il, ne diffèrent en rien de celles qui s'observent ailleurs dans les Indes, aux autres lieux d'ablution et de purification religieuse. Après avoir lavé leurs impuretés personnelles, ceux dont les pères sont morts, et les femmes qui ont perdu leurs maris, se font couper les cheveux, ce qui peut être considéré comme un acte de douleur ou comme un dépouillement complet des biens de la terre qui doit dégager l'âme de ses liens charnels et la rapprocher davantage de la Divinité. Un jour suffit pour accomplir tous ces rites : très-peu de pèlerins restent plus de deux jours en ce lieu; on évite de s'y laisser surprendre par les pluies périodiques; on cherche alors à gagner au moins le pays des montagnes, et dès le mois de juin il n'arrive plus que quelques pèlerins attardés, qui viennent des provinces lointaines du midi.

« Au reste, dans ce canton, chaque rocher, chaque ruisseau, est consacré par une tradition religieuse, et l'Hindou ne les contemple qu'avec vénération et en récitant des prières. »

Le grand prêtre de Bhadrinath va passer l'hiver à Djosimath, où l'on voit plusieurs temples ornés de statues.

Nandaprayaga, au confluent de l'Alacananda et du Nandacni, est le plus septentrional des cinq prayagas ou confluents du Gange et d'une autre rivière, où les chastras, livres sacrés des Hindous, enjoignent de faire les ablutions pour la purification de l'âme. Plus au nord, la trop grande rapidité du courant exposerait les jours des fidèles à trop de dangers.

Les autres principaux prayagas du Gange sont :

Carnaprayaga, au confluent de l'Alacananda et du Pindar; il est aussi nommé dans les chastras :

Roudaprayaga, au confluent de l'Alacananda et du Keliganga ou Mandacni : on y voit un petit temple et quelques maisons habitées par les brahmanes. On rencontre à Roudaprayaga des pèlerins revenant de Kedarnath, sanctuaire à la source du Mandacni. Le chemin de Kedarnath est très-difficile : il faut en beaucoup d'endroits marcher longtemps sur la neige, et dans cette même année 1808, il était mort plus de trois cents personnes qui avaient succombé à l'inclémence du climat et à leurs fatigues. Aussi dans ce pays hérissé de montagnes, le gouvernement fait-il tous ses efforts pour rendre les routes praticables, afin de tenir les communications des Hindous avec leurs saints lieux aussi faciles que possible. Des escaliers ont été taillés dans les lieux escarpés, et des pierres ont été placées sur quelques points pour en rendre l'accès plus aisé. Les pèlerins, qui voyagent en petites troupes et passent la nuit dans le premier endroit qui leur paraît propice, ont établi, près des petites rivières et sous les cavités des rochers, des cavernes où ils se mettent à l'abri. Des maisonnettes nommées tchaboutras, construites en pierres sèches, sont généralement érigées à l'ombre de grands arbres; c'est là qu'ils s'arrêtent pour préparer leurs repas durant la chaleur du jour.

Serinagor, sur la rive gauche de l'Alacananda, était une ville considérable avant l'arrivé des Gorkhâs et les ravages des tremblements de terre. Toutes les maisons sont en pierres de tailles et ont peu d'apparence. De l'autre côté de la rivière, plusieurs hameaux placés au pied des montagues ont des temples plus ou moins célèbres.

Webb fut témoin d'une cérémonie singulière nommée *bhart* ou *bhéda*, qu'il décrit ainsi : « C'est une sorte d'offrande propitiatoire faite au génie des montagnes pour qu'il répande ses bénédictions sur le pays, et le préserve des dégâts causés par les rats et les insectes. On attacha le bout d'une corde très-longue à un pieu planté près du bord de la rivière, et l'autre, porté par une centaine d'hommes au sommet d'une montagne haute de près d'un mille (1), fut passé dans un bloc de bois mobile, et noué solidement autour d'un gros arbre. Un homme de la caste des nats ou sauteurs se plaça en travers du billot; et sans être lié à ce dangereux véhicule, ni muni de rien pour tenir son équilibre, à l'exception de quelques sacs de sable, accrochés à ses jambes et à ses cuisses, il s'élança, et parvint heureusement en bas. Le pronostic fut regardé comme très-heureux, et les chefs de la ville récompensèrent généreusement la hardiesse du sauteur. S'il fût tombé, sans doute il eût été tué par sa chute; mais, dans tous les cas, sa mort est la *punition* de cet accident, car s'il lui reste un souffle de vie, on lui tranche la tête, qui est offerte en sacrifice d'expiation à l'esprit courroucé. Cette coutume est en usage dans plusieurs lieux des montagnes, et l'on y a recours après une mauvaise récolte. »

Dévaprayaga, au confluent de l'Aleananda et du Bhaghirati, sur la pente d'une montagne, à cent pieds au-dessus de leur niveau ordinaire. Des degrés taillés dans le roc conduisent depuis le bord de l'eau presque jusqu'au sommet du mont, qui est à 800 pieds au-dessus de la ville. Les maisons sont en grandes pierres, revêtues d'un enduit grossier. Deux temples décorent la partie supérieure de la ville. Les brahmanes assurent que le temple principal subsiste depuis dix mille ans.

Ce grand temple est construit en granit : les pierres ne sont pas liées entre elles par du mortier. L'édifice, haut de 70 pieds, est

(1) Le tiers d'une lieue de France.

de forme pyramidale, à quatre faces, renflé au centre, et diminue vers son sommet terminé par une coupole blanche sur laquelle des colonnes de bois soutiennent un toit carré couvert de tuiles en cuivre, et orné d'une boule dorée que surmonte une pointe. Ce temple est construit sur une plate-forme de 60 pieds carrés et haute de 6 pieds. Son entrée, tournée vers l'occident, est embellie d'un portique sous lequel les fidèles font leurs dévotions : au plafond sont suspendues des cloches de diverses grandeurs. La divinité principale est en pierre noire, et assise sous un dôme, en face de l'entrée, à l'extrémité orientale du sanctuaire.

Le lieu où se font les ablutions est au point de jonction des deux rivières. L'Alacananda roule avec impétuosité ses eaux écumantes sur une pente escarpée et hérissée de rochers; le Bhaghirati coule doucement jusqu'au point où l'Alacananda se joignant à lui l'entraîne dans son cours et mêle ses flots rapides aux siens. On a donc taillé dans le roc, au-dessous de la surface des eaux, trois bassins pour que les fidèles qui s'y baignent ne soient pas emportés par le courant. Ceux-ci font enregistrer leur nom par un brahmane de leur secte, et lui payent la rétribution d'usage.

Sur les bords du Bhaghirathi on remarque, à sa source, les énormes blocs de glace, d'où pendent de longs et raboteux glaçons, qui sans doute ont donné lieu à la tradition mythologique qui fait sortir le Gange des cheveux de Mahadéva (la grande déesse). Le groupe des rochers de glace d'où s'échappe l'eau du fleuve, offre une ressemblance grossière avec une immense bouche de vache; aussi l'imagination des croyants l'a nommé Gaoumokhi, la bouche de la vache, qui, selon les idées du pays, vomit l'eau sainte du fleuve. Le nom de Bhaghirathi donné à cette branche du fleuve vient de ce qu'un roi très-pieux de ces contrées, Bhaghirata, pratiquait ses dévotions sur un rocher au milieu de ses eaux à Gangautri; et celui de Gange vient de ce que ce fleuve traverse la terre (Gang). On voit sur ses bords un petit temple de bois qui renferme une grande pierre où sont gravés les pieds de Ganga.

Gauricound, lieu d'ablution pour ceux qui se rendent à Gangotri. Les pèlerins s'y rasent et s'y baignent dans un grand étang d'où sort un grand torrent. On a creusé dans le lit du Bhaghirati trois bassins où les pèlerins se plongent. Le premier a les mêmes dimensions que la rivière : c'est l'eau pure de Ganga qui n'est souillée par le mélange d'aucun ruisseau. Un grand temple couvert en bois renferme la statue de cette divinité en pierre rouge et plusieurs autres idoles.

Gangotri. Un brahmane, qui demeure à Dhérali, situé quelques lieues plus loin, vient passer à Gangotri les trois mois de la belle saison. Les approches de Gangotri sont très-difficiles, et ce lieu n'est fréquenté que par des pénitents; il faut y apporter tout ce qui est nécessaire à l'existence, et l'on n'y aperçoit de toutes parts que des montagnes dont le sommet est couvert de neige; leur partie inférieure est tapissée de gazon avec quelques rares bouleaux agités par les vents.

Allahabad (demeure de Dieu) est appelé par les Hindous Bhatprayaga, ou simplement Prayaga, le Prayaga par excellence, comme étant le plus considérable et le plus saint de tous les confluents du Gange. Il est formé par la Djemna, qui se jette dans le fleuve sacré. Les Hindous y ajoutent encore le Serasvati; mais on ne connaît aucune rivière de ce nom dans le pays : ils prétendent que le Serasvati est une rivière souterraine qui se joint aux deux autres, et qu'en se baignant en cet endroit on acquiert autant de mérite que si l'on se baignait dans les trois rivières séparément. Quand un pèlerin arrive, il se fait raser la tête et le corps, afin que chaque poil puisse tomber dans l'eau; les livres sacrés promettent pour chacun d'eux un million d'années de séjour dans le paradis; ensuite il se baigne, et le même jour ou le lendemain, il accomplit des cérémonies funéraires pour tous ses parents morts. Dans l'enthousiasme dont les Hindous sont remplis au milieu de toutes ces pratiques de dévotion, plusieurs renoncent à vivre davantage. La vue du saint Prayaga est le suprême bonheur qu'ils espéraient sur la terre : après en avoir joui pendant quelques instants, ils remplissent les rites prescrits et se jettent dans le fleuve à l'endroit précis où se réunissent, dit-on, les eaux des trois rivières; ils ont eu soin auparavant de s'attacher au corps trois vases de terre destinés à s'emplir une dernière fois de l'onde sacrée des trois rivières. D'autres perdent la vie à cause de la précipitation qu'ils apportent à remplir leurs pieux devoirs. *Voy.* Hardouar. Le nombre moyen des pèlerins est de 220,000 par an : le droit exigé par le gouvernement anglais ne s'élève qu'à trois roupies (7 fr. 50); mais la dépense qui résulte des offrandes et des aumônes faites aux brahmanes du pays est beaucoup plus considérable.

GANNAT (France), jolie petite ville de l'ancien Bourbonnais, aujourd'hui du département de l'Allier, chef-lieu d'arrondissement et diocèse de Moulins.

Son église paroissiale de Sainte-Croix, lieu de dévotion très-fréquenté, présente un mélange de tous les styles, depuis le byzantin jusqu'au style ogival tertiaire, que l'on remarque dans les nefs.

Il y avait autrefois dans cette ville un couvent de religieux augustins, fondé par les seigneurs de Bourbon, près de l'emplacement duquel on voit encore la chapelle de Saint-Procul, dont la fête, célébrée avec solennité, y attire chaque année un grand concours d'habitants de l'Auvergne et du Bourbonnais.

GANNES (France), village de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise, canton de Saint-Just, arrondissement de Clermont. Il renferme une église de style gothique à pendentifs.

Le portail est une arcade en anse de panier, ornée de deux niches; au-dessus est

une fenêtre de gothique flamboyant. Le clocher est composé d'une tour carrée terminée par une flèche en charpente. Le chœur est voûté; les collatéraux sont lambrissés.

GAON-MOKI (Hindoustan), c'est-à-dire bouche de la vache. *Voy.* GANGE.

GAP (France), en Dauphiné, dans le département des Hautes-Alpes, situé dans une vallée, sur la Bonne et la Luye.

A 4 kilom. est un pèlerinage nommé Notre-Dame-du-Lait, dont l'église est fort ornée de marbres de diverses couleurs. Aux environs est une source minérale, dont l'eau est un spécifique contre la fièvre quarte.

GARGILESSE (France), village de l'ancienne province du Berri, aujourd'hui du département de l'Indre, canton d'Eguzon. Il y avait autrefois un ancien prieuré fort renommé parmi les fidèles. Le bâtiment existe encore, ainsi que l'église, dont l'architecture mérite l'attention des archéologues.

GARIZIM (Palestine). C'est le nom d'une montagne biblique. Ce fut sur cette montagne que les Hébreux prononcèrent des bénédictions qui leur furent prescrites par Moïse.

Ce fut aussi sur le mont Garizim que les Samaritains élevèrent un temple magnifique pour l'opposer à celui de Jérusalem. D'après les conseils de Moïse, pour l'époque où Dieu conduirait la nation dans la terre promise, six tribus devaient se tenir sur le mont Garizim pour bénir le peuple, et six sur le mont Hébal pour détourner les malédictions.

GAROUPE (LE CAP DE LA), en France, dans la mer Méditerranée, sur la côte de Provence, au département du Var. Ce cap est une longue pointe qui porte à son sommet une tour carrée avec une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-la-Garde d'Antibes. Antibes est en effet à 4 kilom. environ au nord de ce cap.

GASNY (France), village de l'ancienne province de Normandie, département de l'Eure, canton des Andelys dans le Vexin, diocèse de Rouen. Sa distance de Paris est de 16 lieues et demie entre l'est et le nord-ouest.

C'est dans ce village que saint Nicaise et ses compagnons, apôtres du Vexin, reçurent la palme du martyre; ils avaient été inhumés dans une église, qui a été détruite pendant la révolution, et qui jusque-là avait été en grande vénération dans la contrée.

GASSICOURT (France), paroisse d'un village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Mantes, évêché de Versailles. Cette paroisse possède une église très-ancienne en forme de croix latine, qui offre quelque intérêt à l'antiquaire. On y remarque trente-deux stalles dont les sculptures sont remarquables, et de fort belles grilles en bois.

GAULE (France). Nous ne pouvons nous empêcher de parler ici des monuments druidiques qui couvrent le sol de notre pays. Nous ne les donnons pas comme des lieux certains de pèlerinages, mais c'étaient néanmoins des lieux de réunions religieuses, ce qui suffit à notre plan. Cependant nous ne leur donnons pas une assez grande importance sous le rapport qui nous occupe, pour faire à chacun d'eux, sauf exceptions, un article spécial; nous nous bornerons même à rapporter ici un article qui semble être un résumé de la question, et qui est tiré d'un voyage archéologique, rempli d'observations fort judicieuses.

I. MONUMENTS.

On sait que les monuments celtiques sont bruts, c'est-à-dire faits de pierres non taillées ni appareillées; seulement, et encore très-rarement, grossièrement dégrossies, juxtaposées, qu'aucun ciment ne paraît avoir jamais reliées, qu'on n'a pas même pris la peine d'assortir de volume, quoique la matière assurément ne manquât pas pour permettre de choisir. Etait-ce donc ignorance, impuissance ou système chez nos aïeux?

On ne peut guère admettre les deux premières causes. Il ne faut pas avoir des idées bien développées pour comprendre la symétrie de deux pierres, et les Gaulois, qui savaient se fabriquer des armes et des joyaux, et sans doute aussi des meubles, si peu perfectionnés qu'ils fussent, n'étaient pas tellement insensibles à la forme qu'ils ne sussent distinguer une large masse d'une moindre. On ne saurait croire davantage à l'impuissance, lorsqu'on se trouve en présence de ces effrayants monolithes, pesant quelquefois de 10 à 20 ou 25,000 kilogrammes, transportés à plusieurs lieues du sol d'où il a fallu préalablement les tirer, et que ceux qui les élevaient ensuite se plaisaient le plus souvent à dresser en contre-pyramide, ou avec une inclinaison très-prononcée; deux circonstances qui, obligeant de chercher un centre de gravité rationnel, multipliaient singulièrement les difficultés. On verra d'ailleurs plus tard que les moyens de tailler la pierre ne leur étaient pas inconnus.

Il est donc infiniment probable que les Gaulois obéissaient à une idée systématique, peut-être à une prescription de la loi civile ou religieuse interdisant l'emploi des pierres taillées pour ces monuments. Du reste, quelle était la destination de ceux-ci? C'est un problème encore non résolu après toutes les hypothèses établies par des savants qui, pour la plupart, semblent les avoir bâties uniquement sur des récits ou sur des dessins fort inexacts. Commençons par les *dolmens*.

L'opinion la plus répandue est qu'ils ont été érigés pour servir de sépultures, et cette opinion s'appuie sur ce qu'on y trouve des ossements, des joyaux, des armes enfouies.

On les a pris aussi pour des autels, en se fondant sur ce que la pierre ou les pierres qui les recouvrent offrent souvent des traces de calcination, et qu'on rencontre dessous ou autour des cendres et des os brûlés. De là de petites rigoles, quelquefois creusées sur la surface extérieure de cette pierre, et conduisant à des espèces de cuvettes au fond desquelles se trouve même, mais assez ra

rement, une perforation, ont donné lieu de croire que les dolmens servaient d'autels pour les sacrifices humains. Les cuvettes recevaient le sang des victimes ; les trous le laissaient couler, soit pour des purifications à la manière des taurobolisations grecques, soit comme une satisfaction sur les restes du héros inhumé entre les pierres du monument.

On n'a pas assez fait ressortir dans toutes ces hypothèses qu'il existe des dolmens de plusieurs sortes; que tous, par conséquent, n'ont pas pu servir aux mêmes usages. Il en est qui ne se composent que de trois pierres, deux debout en portant une troisième; d'autres où les pierres debout sont en nombre indéterminé, et se lèvent sur toutes les faces, sans cependant former muraille ; d'autres, connus sous le nom de *grottes* ou *allées couvertes*, bien plus importants, puisqu'ils peuvent avoir plusieurs mètres de profondeur, et sont recouverts de plusieurs pierres ; qu'enfin il existe encore de grandes différences pour l'élévation, quelques-uns étant si bas qu'on n'y peut pénétrer qu'en rampant, tandis que quelques autres ont jusqu'à trois mètres de hauteur.

Un des plus vastes est celui qu'on voit à Bagneux, près de Saumur, nommé la grotte ou la roche aux Fées. Mesuré extérieurement, sa largeur est de 7 mètres, sa longueur de 19^m, 30 ; sa hauteur intérieure est de 3 mètres.

A Locmariaquer, presqu'île qui s'avance dans le Morbihan, les dolmens sont au contraire très-bas, presque à fleur de terre, et creusés en dessous, ce qui ne leur donne pas plus d'un mètre à 1^m, 80 d'élévation. On y voit aussi sur les pierres de recouvrement quelques-unes de ces rigoles et de ces cuvettes dont il a été parlé, mais si peu marquées, qu'elles sont la plupart du temps presque imperceptibles. Il en existe d'une autre espèce sur un dolmen situé près d'Arras, qu'on nomme la Cuisine des Sorciers, où les cuvettes sont comme des godets creusés obliquement dans la pierre.

Le dolmen de Crach, proche Locmariaquer, est un de ceux où l'on voit des figures et des signes gravés. On reconnaît très-bien la forme d'une hache à poignée sur la surface du plafond. Sur une des pierres de soutènement sont tracées des lignes ou crochets rangés dans un ordre régulier qui rend difficile de les prendre pour des caractères grammatiques.

A quelque distance sont les débris d'un autre dolmen, parmi lesquels on trouve des pierres ayant subi l'action du feu, et des fragments d'ossements.

Ces calcinations sont-elles l'indice de quelques sacrifices offerts sur ce monument? Mais depuis deux mille ans bien d'autres causes de calcination plus récentes ont pu se manifester.

La fameuse grotte, allée couverte ou tombelle de l'île de Gavrinnis, à peu de distance de Locmariaquer, renferme des singularités mystérieuses on ne peut plus favorables aux sombres interprétations : aussi n'ont-elles point fait défaut.

Cette grotte, dont la direction est d'orient en occident, se compose : 1° d'une galerie longue de 11^m,75 sur 1^m,80 de large et 1^m,40 de haut, dont les parois sont formées de vingt-trois pierres debout, juxtaposées, savoir, onze au sud et douze au nord ; 2° d'une chambre ou *cella* de 3^m,25 de profondeur sur 2^m,70 environ de largeur : sa hauteur est de 1^m,80 (1).

La galerie, qui est dallée d'une manière assez inégale pour former des espèces de degrés, et qui paraît partagée en deux parties par un seuil, est recouverte par neuf pierres ; une seule forme le toit de la chambre. Ce dolmen se distingue de tous les autres monuments de ce genre par la grande quantité de pierres insculptées qu'on y voit (dix-neuf sur vingt-neuf qui forment l'ensemble). Ces glyphes, tracés grossièrement à la pointe, sur des surfaces brutes, par une main entièrement ignorante de l'art du dessin, offrent généralement des vermiculations à peu près concentriques, des zigzags, des lignes brisées parallèles de toutes sortes, le tout, tantôt couvrant entièrement la surface, tantôt paraissant former des séries ou des divisions plutôt capricieuses que combinées. Parmi ces dix-neuf pierres, six méritent une attention toute particulière. Sur la base de l'une, on voit assez distinctement des serpents accompagnés de deux figures en forme de coins, qu'on retrouve encore sur d'autres pierres, et qu'on suppose représenter des *Kelts* ou *Celts*.

Sur une autre pierre est tracé un groupe de figures linéaires affectant plus ou moins la forme circulaire, et disposées de telle manière qu'on pourrait y voir l'intention d'un trophée composé de six boucliers.

Sur deux autres pierres les Kelts se montrent en plus grand nombre (quatre sur la première, treize sur la seconde), et semblent, par leur disposition, par la place qu'ils occupent et leurs combinaisons, vouloir former des inscriptions.

Une autre pierre, placée au fond de la *cella*, semble offrir les traits informes d'un vieillard à la physionomie menaçante ; ses cheveux sont longs, et sa barbe, longue aussi, paraît divisée en trois grosses touffes. L'ensemble et le vague de cette gravure ont un caractère sauvage qui inspire un certain effroi au fond de cet antre perdu au milieu des flots.

Enfin, une autre pierre de ce réduit présente la particularité très-digne d'attention d'une cavité transversale faite de main d'homme, creusée à 0^m, 15 de profondeur sur 0^m, 58 de longueur et 0^m,10 de hauteur, divisée en trois parties de formes diverses

(1) Ces dimensions diffèrent totalement de celles qui sont données dans d'autres ouvrages ; mais j'en puis garantir l'exactitude, les mesures ayant été relevées sous mes yeux, pierre par pierre, par M. B..., architecte du département. Mes chiffres représentent la somme de ces surfaces, auxquelles il faut ajouter les vides quelquefois assez forts qui se trouvent entre des pierres non appareillées.

par deux bandes verticales de $0^m,5$ chacune, ménagées dans la surface de la pierre et refouillées pour former des espèces d'anses ou d'attaches; autre preuve que les Gaulois savaient travailler la pierre.

La grotte de Gavrinnis n'est pas la seule de cette forme et de cette importance dans le pays. Il en existe une autre à Locmariaquer, même encore plus considérable, car elle a environ 20 mètres de long. Elle forme également une allée (1) précédant aussi une chambre ou *cella* qui n'est marquée que par une pierre placée en travers. Les côtés sont formés de treize pierres seulement; une seule suffit pour fermer le fond, et quatorze pour recouvrir le tout. Cinq des pierres verticales offrent des surfaces insculptées.

Les figures sont plus régulières que celles de Gavrinnis.

La découverte, sous les dolmens, d'une grande quantité d'objets que l'on ne trouve ordinairement que dans les tombes, a parfaitement démontré que tous ces objets étaient, au moins généralement, de véritables sépultures.

Les menhirs ou peulvans (de *peul* pilier, et *væn* pierre) offrent peut-être plus de diversités encore que les dolmens, non-seulement quant à leurs dimensions, leur isolement ou leurs dispositions, lorsqu'ils sont groupés en nombre plus ou moins considérable, mais aussi quant à certaines conditions qui paraissent être intentionnelles.

Les plus remarquables sont :

1° La *haute borne* du diocèse de Langres, qui porte l'inscription latine d'une borne frontière, et qui est ainsi évidemment postérieure à l'époque de l'indépendance gauloise, ce qui la met hors de ligne.

2° La pierre de Plouarzel (Finistère), qui a 13 mètres environ de hauteur au-dessus du sol, et qui offre deux espèces de boucliers ronds taillés sur deux de ses faces.

3° Le grand menhir de Crach, proche Locmariaquer, malheureusement brisé par la foudre, dit-on, en quatre morceaux demeurés gisants, sans honneur, sur le rivage où il élevait fièrement sa masse de 20 mètres de haut (mesure exacte des quatre fragments), que le navigateur apercevait de l'extrémité du Morbihan.

4° Un autre, existant, il y a quelques années, dans un village sur la route de Nantes à la Rochelle, et plus énorme encore que le précédent, car il n'avait pas, m'assure-t-on, moins de 24 à 25 mètres, avant qu'un malencontreux aubergiste, à qui il appartenait, ait eu l'idée sauvage de le faire scier en pierres de taille pour reconstruire son auberge.

5° Un autre qu'on a transporté dans l'un des angles au sud-ouest de la façade de la cathédrale du Mans, et dont la surface singulière représente assez bien ces stratifications onduleuses de glace que l'hiver amasse au-dessous d'une cascade.

6° Un autre enfin, de $7^m,30$ de hauteur, que l'on voit près Dol, au lieu dit le Champ-Dolent, et sur le sommet duquel la croix, la lance et l'éponge du crucifiement rappellent à la fois les pieuses précautions prises par le clergé contre les superstitions dont les pierres levées étaient demeurées l'objet, et son désir de conserver les antiques monuments de l'histoire en les plaçant sous la protection du signe révéré des chrétiens. On aperçoit encore, au haut d'un champ voisin de Saint-Nazaire, sur la droite, un dolmen : c'est le monument druidique le plus entier, le plus considérable et le plus curieux peut-être du département de la Loire-Inférieure.

J'ai dit qu'on voit des menhirs inclinés. Il ne faut pas croire que ce soient des accidents qui ont déterminé ces inclinaisons. On s'accorde à les reconnaître comme originelles et caractéristiques. Quelques savants prétendent que le menhir vertical indique un souvenir glorieux, comme une victoire, et le menhir incliné un souvenir funeste, comme une défaite, la perte d'un guerrier célèbre, etc. . . .

Le menhir, au reste, est tantôt planté sur une éminence naturelle ou factice, comme le *tumulus*, tantôt sur le sol plat.

Nous avons vu que les menhirs accumulés forment des enceintes rectangulaires plus ou moins vastes, comme les deux *témènes* (du grec τέμνω) existant du côté de Montfabert, dans l'ancien Anjou, dont l'un, assure-t-on, renferme une surface d'un hectare et demi environ, l'autre une de soixante ares; ou circulaires, comme le *cromleck*, composé de douze peulvans, et d'un treizième au centre; ou enfin sont disposés en allées, comme à Erdeven et à Carnac.

Les menhirs, que l'on peut compter encore par milliers dans ces deux localités, quoique depuis un demi-siècle on en ait laissé détruire presque autant par les paysans des environs, qui s'en servent pour réparer leurs moulins ou enclore de petits jardins usurpés sur la plaine, tout au milieu des pierres celtiques qu'ils ne redoutent plus, ne sont remarquables que par leur nombre. Les plus élevés n'ont guère plus de 4 à 5 mètres; les autres décroissent jusqu'à l'unité. Leur disposition en allées ou avenues, dont la largeur varie extrêmement (de 3 ou 4 mètres à 7 ou 8), leur orientation, les tumulus et les dolmens qui s'y rencontrent en assez grand nombre, ont donné lieu à une multitude de conjectures, dont pas une peut-être n'approche de la vérité. L'opinion la plus probable, c'est qu'ils ont été érigés par les druides à l'époque où leur religion régnait en souveraine dans les Gaules.

C'était dans les profondeurs des forêts sacrées que s'accomplissaient les sanglants mystères du druidisme. Là, le sang humain coulait sur les autels de Theut ou Teutatès, et ces autels n'étaient autre chose que ce que l'on nomme encore aujourd'hui *dol-men* (en breton, table de pierre). Tous consistent en plusieurs pierres verticales, surmontées d'une ou deux pierres plates posées horizontalement. On remarque sur quelques-uns

(1) Cette allée est légèrement curviligne; en cela elle diffère essentiellement de celle de Gavrinnis.

un déversoir pratiqué pour l'écoulement du sang des victimes. En faisant des fouilles près de ces autels, on trouve souvent des fragments d'os calcinés, des cendres et des espèces de coins creux d'airain, dont, jusqu'à ce jour, on n'a pu expliquer l'usage d'une manière satisfaisante.

La forme de l'autel, les cendres, les haches d'airain, des traces de feu encore empreintes sur la pierre, disent hautement que là eurent lieu de sanglants sacrifices.

Les menhirs (pierres longues) étaient probablement élevés par les druides, soit en l'honneur de leur divinité, soit pour désigner les tombes de personnages importants. On sait jusqu'à quel point les anciens portaient la piété envers les morts, et le soin qu'ils prenaient de leur élever des monuments. Dans toutes les parties du monde, les regards du voyageur sont frappés de ces collines factices, de ces pierres tumulaires, que le temps et les hommes ont respectées pendant plus de quarante siècles.

On a lieu de penser que les endroits qui renferment une grande quantité de menhirs ne sont autre chose que des cimetières privilégiés. Nulle part on n'en voit une plus grande quantité que sur le rivage de *Carnac* (Morbihan); là, ces pierres brutes, rangées sur plusieurs lignes, se comptent par centaines, présentant l'aspect d'une armée en bataille. Cet arrangement symétrique, ces nombreux obélisques sur les bords d'une mer orageuse, ont fait croire que ce pouvait être un lieu de réunion des colléges druidiques; car, de même que ces prêtres se rassemblaient quelquefois dans les sombres et mystérieuses forêts des environs de Dreux, ils aimaient aussi le rivage de Carnac, où leurs regards étaient souvent frappés par les grandes scènes d'une nature sauvage, parfaitement en harmonie avec leur culte.

Dans plusieurs contrées de la Bretagne, les crédules habitants des campagnes croient qu'à certaines époques de l'année, et par un beau clair de lune, des nains hideux, qu'ils nomment *Cornandon*, sortent de leurs souterrains, et forment une ronde infernale autour des dolmens et des menhirs. Leurs petites voix criardes se font entendre pendant le silence des nuits, et font fuir le voyageur qu'ils cherchent à attirer en faisant sonner de l'or sur la pierre sacrée.

Quoique les menhirs soient encore nombreux en Bretagne, il y en a beaucoup moins qu'à l'époque où le christianisme y pénétra. Ne pouvant déraciner du cœur des Armoricains le culte qu'ils tenaient de leurs ancêtres, les missionnaires ne trouvèrent rien de plus simple que de surmonter certains menhirs d'une petite croix, et d'en faire tailler quelques-uns de manière à représenter, tant bien que mal, l'emblème de la religion nouvelle. C'est ainsi qu'ils s'emparèrent aussi des fontaines sacrées, qui sont encore aujourd'hui consultées par les mères et les fiancés.

II. SACRIFICES HUMAINS.

« La religion que Jules-César trouva si fortement établie dans la croyance des Gaulois n'était pas nationale : ils l'avaient reçue des Bretons à une époque dont l'histoire ne fait pas mention; et, plus tard, sous la domination des Romains, ils abandonnèrent le culte du dieu Teutatès pour celui de Jupiter et des autres divinités de l'Olympe. L'Evangile fut ensuite prêché par des ministres sans armes ni soldats, et les conquêtes de la religion chrétienne amenèrent encore de nouveaux changements.

« Mais comme il n'est pas au pouvoir de l'homme de transformer entièrement ses idées et ses croyances, le Gaulois mêla quelques restes de la religion des druides à celle des Romains, ses vainqueurs et ses maîtres; et lorsqu'il devint chrétien, les deux cultes anciens ne furent pas complétement oubliés. Quelques pratiques religieuses du moyen âge ont beaucoup d'analogie avec celles que César a décrites; il n'est donc pas sans intérêt de se reporter à cette époque éloignée de près de vingt siècles.

« Teutatès fut le Jupiter des Bretons et des Gaulois; les druides étaient ses ministres, distribuaient ses faveurs, lançaient ses foudres contre les impies, interprétaient les réponses que le dieu daignait leur faire lorsqu'ils l'interrogeaient suivant les rites de son culte, etc.; ils s'étaient même emparés de l'administration de la justice, et si quelqu'un osait décliner leur juridiction, ils le privaient de toute participation aux sacrifices: le recours à la divinité était alors interdit, à moins qu'on ne commençât par apaiser le courroux des ministres. Ainsi cette sorte d'excommunication fut une arme redoutable entre les mains des prêtres de Teutatès et d'Hésus.

« Les druides, appelés aussi Drysides, offrirent leurs secours aux malades, mais sans exercer la médecine: c'était par leur intercession auprès de Dieu qu'ils promettaient de rendre la santé; mais Teutatès était quelquefois très-exigeant; et si la maladie était mortelle, il ne fallait rien moins qu'une victime humaine pour racheter la vie que l'on voulait conserver. Dans les cas ordinaires, le dieu voulait bien se contenter de l'offrande de quelques bestiaux.

« La cueillette du gui de chêne fut la cérémonie la plus imposante de la religion des druides, et celle dont la tradition a conservé le plus de vestiges. Nous sommes encore assez près du temps où le gui était un sujet de chants populaires, au lieu d'être traité comme un ennemi dont une bonne culture délivre les arbres. Chez les Gaulois, lorsque l'on avait découvert un gui de chêne, on s'apprêtait à le cueillir, en observant scrupuleusement les rites prescrits en cette occasion. Deux taureaux blancs étaient attachés par les cornes au tronc du chêne chargé de la précieuse excroissance; le don qu'on allait recevoir valait au moins cette offrande. Un druide montait sur l'arbre, armé d'une serpe d'or, et détachait le gui; d'autres le recevaient sur un tissu de laine blanche destiné à cet usage. C'était une panacée

universelle, dont une parcelle infusée dans l'eau préservait des atteintes du poison, procurait aux bestiaux un accroissement de force et de fécondité, etc. Pour célébrer dignement cette heureuse trouvaille, les dévots présentaient leurs offrandes, et c'était l'élite de leurs troupeaux. Les victimes étaient partagées en trois parts; l'une pour le dieu (elle était livrée aux flammes), l'autre pour les druides, et la troisième restait aux donataires.

« Dans les grandes calamités publiques, ou avant d'entrer en campagne contre un ennemi formidable, les druides avaient introduit l'exécrable usage des holocaustes humains. On construisait un énorme mannequin représentant un homme, on le remplissait de malheureux condamnés dans les assemblées, et si leur nombre était insuffisant, on choisissait des victimes parmi les hommes hors d'état de se défendre; on entassait des combustibles autour de cette horrible figure, et l'on y mettait le feu.

« Quand on lit le détail de ces scènes d'horreur, on est tenté d'en révoquer l'authenticité; mais malheureusement le souvenir en est trop positif pour nous permettre de rejeter sur l'humeur poétique des historiens, et sur les infidélités des traditions, les crimes dont l'espèce humaine fut coupable.

« A Rome, le quinzième jour de mai, qui était celui des Ides, les vestales jetaient dans le Tibre, par-dessus le pont Sublicius, trente effigies ou mannequins en osier, représentant des vieillards. Il n'existe point d'explications satisfaisantes de cet usage, qui pourrait avoir quelque analogie avec les sacrifices sanglants des Gaulois. »

III. MONUMENTS GAULOIS.

« La France possède un grand nombre de monuments d'une exécution barbare, dans lesquels on ne trouve aucune des conditions de l'art, et qui cependant sont d'un intérêt incontestable, puisqu'ils se rattachent sans aucun doute à la religion et aux mœurs des premiers peuples qui habitèrent la Gaule.

« Ces monuments de la période la plus reculée de notre histoire sont variés dans leurs formes et dans leurs dispositions; les motifs même qui les firent ériger paraissent différents. Nous entreprendrons de les décrire, afin d'apprendre à les distinguer, à la seule inspection, des monuments qui pourraient leur ressembler sans avoir la même valeur, et qui doivent être attribués à une époque plus rapprochée de nous.

« *Menhirs* (*pierres debout*). Le plus simple des monuments gaulois, celui qui dut présenter cependant le plus de difficultés dans son exécution pour un peuple dépourvu des forces données par la mécanique, est le menhir, peulvan ou haute borne, obélisque brut, monolithe grossier qui s'élève quelquefois à cinquante pieds au-dessus du sol. Les départements de l'ouest de la France sont riches en menhirs; ils paraissent élevés dans plusieurs intentions. Il en est qu'on peut considérer comme des pierres tumulaires; on y reconnaît quelques traces d'inscriptions ou d'ornements. D'autres menhirs, représentations informes de quelque divinité, étaient adorés comme les fétiches des sauvages; on en voit dont les sommités sont dégrossies en forme de têtes, et indiquent un premier essai de statuaire; enfin, quelques monuments isolés semblent avoir été destinés, mais peut-être postérieurement, et après avoir été dépouillés de leur caractère religieux, à fixer d'une manière certaine les frontières des peuples. Un menhir, nommé la Haute-Borne, situé dans le département de la Haute-Marne, porte une inscription latine indiquant les anciennes limites des *Leuci*, habitants du Barrois. Ce fait démontre que parmi les menhirs il s'en trouve qui peuvent guider dans l'étude de la géographie ancienne de la Gaule.

« *Alignements*. Les menhirs ou pierres debout ne sont pas toujours seuls et isolés. On nomme *alignements*, allées non couvertes, de longues lignes formées par des pierres disposées comme des arbres en quinconce. On voit à Carnac la plus vaste de ces réunions de monolithes, trop régulièrement placés pour faire supposer un cimetière, trop nombreux pour laisser croire qu'un culte particulier s'adressait à chacun d'eux, comme aux menhirs isolés dans la campagne; leur assemblage a plutôt l'aspect d'un temple n'ayant d'autre voûte que le ciel, à l'instar de ceux des Perses, et en général des adorateurs des astres. Cette espèce de cathédrale présente dix nefs parallèles formées par onze lignes de piliers imparfaits alignés sur une étendue de plusieurs milles, si l'on y rattache les pierres d'*Ardeven* auxquelles ils se lient par plusieurs points intermédiaires. Un hémicycle occupe une des extrémités; il semble que ce soit le sanctuaire de ce temple gigantesque.

« *Cromlechs*. Les roches fichées en terre par la main des hommes ne sont pas toujours disposées en lignes droites; celles de l'île d'Arz forment des sinuosités; plus fréquemment elles suivent les contours d'un cercle ou d'une ellipse. On nomme alors cromlech l'ensemble de ces rotondes ouvertes à tous les vents. Quelques auteurs les regardent comme des sépultures de famille; on y verrait avec plus de vraisemblance une modification des enceintes sacrées ou *temenos* qui précèdent ou environnent complétement dans leurs contours les autels du sacrifice ou les monuments religieux de toute autre nature. Ces périboles sacrées étaient communes chez les peuples orientaux. Les révolutions les ont fait disparaître de l'Asie. Pour nous, efforçons-nous de conserver au moins quelques-uns de ces monuments précieux, sauvés de la ruine comme par miracle, témoins irrécusables de la marche presque uniforme qui caractérise l'enfance de tous les peuples.

« Quelquefois les cromlechs, se repliant sur eux-mêmes en spirales plus ou moins serrées dans leurs contours, forment alors des monuments complets, dont le centre ne peut pas être occupé par un autel, et dont le but est

resté jusqu'à ce jour entièrement inconnu.

« *Lichaven*. Une dernière disposition, enfin, était donnée aux pierres debout : groupées deux à deux à des distances peu considérables, un troisième rocher posé horizontalement les reliait à leur sommet. Une porte rustique, entièrement isolée ou située en avant d'un édifice, résultait de cet assemblage grossier qu'on nomme lichaven.

« *Dolmen*. Un second ordre de monuments religieux plus nombreux que les précédents, et qui, par conséquent, ont dû être d'un usage plus multiplié, sont composés de deux pierres de quelques pieds d'élévation, d'une épaisseur moindre que leur largeur; elles sont dressées sur la partie étroite, et portent une table ordinairement horizontale, quelquefois légèrement inclinée. On nomme dolmen cet assemblage de roches, que généralement on considère comme des autels de sacrifice; c'est ce que les détails que nous allons faire connaître semblent confirmer. En effet, sur ces tables sont ordinairement creusés à main d'homme des bassins circulaires de petites dimensions, formant en quelque sorte des vases qui communiquent entre eux par des rigoles, et qu'on peut croire avoir été destinés à recevoir des libations ou le sang des victimes. A quelques-uns de ces dolmens ou autels, la table est perforée de telle sorte qu'en se plaçant au-dessous on pouvait être arrosé par les libations faites sur l'autel, ou recevoir le baptême de sang lorsqu'un animal ou une victime humaine y étaient sacrifiés; moyen de purification malheureusement trop accrédité dans ces siècles de barbarie, et dont trop de preuves existent dans les auteurs pour qu'on puisse le révoquer en doute.

« *Demi-dolmen*. Il peut arriver que le dolmen soit incomplet, c'est-à-dire que l'une des pierres dressées pour porter la table dans une position horizontale manque avec intention ou par accident ; alors le monument n'offre plus que l'assemblage de deux roches appuyées l'une contre l'autre, de manière à former une inclinaison rapide; c'est ce qu'on nomme un demi-dolmen.

« *Allées couvertes*. Le principe de construction simple et durable sur lequel est établi le dolmen se développe sur une plus grande étendue dans un genre de monuments dont le but n'est pas bien connu, et qu'on nomme allées couvertes, coffres de pierres. Ces monuments sont composés de deux lignes parallèles de pierres brutes de peu d'épaisseur, dressées verticalement et contiguës ; un toit en terrasse, formé comme la table des dolmens, couvre cette longue suite de pierres plus ou moins bien jointes ; l'une des extrémités est close, l'autre sert d'entrée à la galerie. On entrevoit déjà dans ces édifices, quelque imparfaits qu'ils soient, les principes d'une architecture qui devait se développer plus tard. En effet, pour les établir, on a dû tracer sur le terrain un plan régulier, en distribuer l'intérieur par des cloisons durables et dans des proportions applicables au besoin, calculer les dimensions des pierres destinées à former les faces latérales de l'édifice, aussi bien que de celles qui en composent la couverture ; enfin, dans ces constructions on trouve quelquefois la preuve que les Gaulois taillaient les pierres avec des instruments tranchants pour leur donner des formes plus régulières.

« *Pierres tournantes*. Quelques roches placées en équilibre sur des bases solides peuvent recevoir un mouvement d'oscillation plus ou moins marqué ; d'autres pierres tournent sur un pivot. Des traditions superstitieuses sont attachées à ces monuments, que l'on considère comme des pierres probatoires dont on faisait usage pour prouver la culpabilité des accusés. On était convaincu du crime imputé lorsqu'on ne pouvait faire mouvoir la pierre tournante ou branlante.

« *Barows et gal-guls*. La plupart des peuples primitifs ont protégé les sépultures par des monticules ou collines factices. On trouve en France une grande quantité de ces monuments élevés en terre avec des pierres amoncelées ; ils peuvent être attribués aux Celtes, aux Gaulois et aux Romains. On nomme barrows les collines formées par les Gaulois avec de la terre, et gal-gals les cônes composés d'un grand nombre de pierres. Ces tumulus ne sont pas toujours circulaires à leur base; ils sont elliptiques lorsqu'on y a enseveli un grand nombre d'individus, après une bataille, par exemple ; ils forment alors des ossuaires étendus, ordinairement orientés de l'est à l'ouest.

« Lorsque les barrows forment une sépulture de famille, ils présentent à l'intérieur des dispositions particulières ; des chambres sépulcrales, composées de pierres brutes comme les dolmens, renferment un ou plusieurs individus couchés ou assis ; des corridors joignent ces chambres ; dans d'autres cas, une seule salle allongée occupe l'étendue de la colline et forme une galerie couverte ; tous les squelettes y sont rangés comme dans une sépulture commune. Enfin, les constructions qui occupent le centre de ces monuments sont quelquefois cimentées ; alors on peut généralement considérer la sépulture comme ayant une origine romaine.

« Quelques collines factices étaient considérées comme sacrées ; il en est d'autres dans lesquelles on reconnaît évidemment un but militaire; elles sont tronquées par le haut pour contenir un certain nombre de combattants ; un large fossé les environne ; souvent elles se lient à une ligne de défense, à un *agger* formé par un long talus en terre qui ressemble à nos remparts avancés. Ces constructions militaires sont d'un grand intérêt historique, parce qu'elles font souvent partie de l'enceinte d'un camp, ou d'un de ces *oppida* dans lesquels se réfugiaient les populations gauloises à l'approche de l'ennemi. Au reste, les archéologues ne sont point d'accord sur la question de savoir si les

Gaulois avaient des villes constamment fortifiées.

« Il est impossible de préciser l'époque à laquelle les Celtes et les Gaulois commencèrent à élever des monuments religieux et militaires ; toutefois leur grand nombre indique suffisamment que ce fut durant une longue période. On cessa sans doute d'en ériger après la conquête de César, et plus particulièrement lorsque Tibère défendit le culte druidique et persécuta ses prêtres. »

On peut voir, pour plus de renseignements sur les monuments gaulois, les ouvrages suivants :

Voyage dans le Finistère, par Cambry, revu par E. Souvestre.—*Essai sur les Antiquités du Morbihan*, par Mahé.—*Archéologie armoricaine*, par M. de Penouhet.—*Mémoire de l'Académie celtique*, aujourd'hui la *Société des Antiquaires de France* (MM. de Freminville, Mangourit, Legonidec).—*Recherches sur plusieurs monuments celtiques et romains* (M. Bareillon, 1806). — Les *Derniers Bretons*, par M. E. Souvestre.—*Introduction à l'histoire de France*, par MM. de Jouffroy et E. Breton. — *Cours d'antiquités monumentales*, par M. de Caumont (1830).

GAURICOUND (Hindoustan). *Voy*. Gange.

GAVRINNIS (France), petite île située à quelque distance de Locmariaquer, dans le département du Morbihan. *Voy*. Gaule.

GAYAH (Hindoustan). A 80 kilomètres au sud-sud-est de Patna, on trouve sur un rocher, à la rive gauche du Foulgo, Gayah, ville de 36,000 âmes, mal bâtie et fort laide, mais renommée chez les Hindous par ses cavernes creusées dans le granit, et dont les parois n'offrent pas de figures mythologiques, par le Vaïtarani, étang sacré, et par l'empreinte du pied de Vichnou. Le nombre des pèlerins qui visitent annuellement Gayah est de cent mille (1).

GAZA (Judée), ancienne ville biblique, qui était située à une demi-lieue de la Méditerranée. C'était une ville royale qui tenait le premier rang parmi celles des Philistins. On se rappelle que Gaza fut le théâtre d'un des exploits de Samson. Il emporta les portes de cette ville sur ses épaules, avec toutes leurs ferrures, et les porta sur le haut de la montagne qui est en face du torrent d'Hébron.

Gaza, qui avait été mise à feu et à sang par Alexandre le Grand, est aujourd'hui entièrement détruite.

GEAY (France), paroisse de l'ancienne Saintonge, département de la Charente-Inférieure, arrondissement de Saintes.

Son église est un édifice roman du xe ou même de la fin du ixe siècle ; l'abside, d'un style plus orné, paraît être du xie siècle. La façade présente un seul porche accompagné d'une archivolte entourée d'un câble, et surmontée d'une étroite fenêtre à plein cintre. La plate-bande est ornée de dentelures. Les retombées s'appuient sur deux minces colonnes à chapiteaux barbares.

(1) Eyriès, *Voyage en Asie*, Hindoustan, ch. XLVII.

La nef est terminée par deux bras formant croix. Deux chapelles latérales sont placées derrière de courts transsepts. L'abside, qui est fort belle, présente neuf faces séparées par des colonnes à demi engagées ; elle est divisée en trois étages. L'étage intermédiaire présente sept grandes fenêtres romanes, dont l'archivolte est ornée de dents de scie et de tribules avec deux colonnettes aux angles. L'étage supérieur a trois fenêtres romanes pleines sur chaque face de l'abside. Les chapiteaux des grosses colonnes présentent seuls des sculptures fouillées, des griffons et des animaux fantastiques.

Le clocher repose sur le chœur ; son socle est carré et s'atténue, par des plans inclinés, de manière à prendre une forme octogonale. Son sommet se termine par un toit évidemment moderne.

Dans les environs immédiats de ce village se trouve un dolmen, pierre plate et mal arrondie, soutenue par trois autres pierres brutes de 5 pieds d'élévation. Saint Louis s'y reposa, dit-on, après la bataille de Taillebourg. (Briand de Verzé.)

GELLES (France), commune de l'arrondissement de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), dans laquelle est le hameau de Mont-la-Côte.

A cent toises environ et au nord de ce village, dit Dulaure, on voit une pierre branlante. C'est une énorme masse de granit tellement en équilibre sur une moins considérable, qu'en la poussant avec la main, à son extrémité occidentale, on lui imprime un mouvement de bascule très-perceptible. La force de cinquante hommes ne rendrait pas ses oscillations plus grandes que celle d'un enfant ; elle est si inclinée sur son extrémité orientale, qu'on dirait que, cédant au moindre effort, elle va se précipiter dans le vallon de Cey qu'elle domine. Cette masse de granit a environ 20 pieds de longueur ; elle est couverte de lichen, et particulièrement de lichen brûlé ; il en est tombé plusieurs éclats, et d'autres qui menacent de s'en détacher lui feront probablement perdre son équilibre.

Les habitants du voisinage, qui la nomment la *Roche-Branlaire*, attachent à cette pierre quelques idées religieuses. C'est, disent-ils, la sainte Vierge qui, en filant sa quenouille, apporta de fort loin cette pierre dans son tablier, et la posa telle qu'on la voit aujourd'hui.

Au midi et au nord du monument sont deux autres masses de granit non moins considérables, dont l'une présente un énorme rocher posé sur trois ou quatre autres, et qui rappellent les monuments appelés pierres levées. Cette *pierre branlante* est avoisinée d'autres monuments druidiques.

A 3 lieues au sud de cette pierre branlante en est une située à une demi-lieue et au sud-est de la ville de Rochefort (chef-lieu de canton), à l'extrémité méridionale d'un plateau qui domine un large vallon, et au nord d'un domaine appelé *Chez-Barrat*, qui se trouve dans ce vallon.

Cette pierre a 22 pieds dans sa plus grande longueur, 8 pieds d'épaisseur et 16 pieds 4 pouces de hauteur, en y comprenant le rocher qui lui sert de base et qui ne sort de terre qu'à environ un pied et demi. La face occidentale de cette pierre la présente à peu près comme un ballon aérostatique qui commence à s'enfler et tend à se détacher de la terre où il est retenu. Sa partie supérieure est beaucoup plus large que l'inférieure, et la partie qui est en contact avec sa base est si étroite qu'au premier abord on croit que le moindre effort suffirait pour renverser cette pierre et la faire crouler dans le vallon qui est au-dessous.

On remarque tout autour de cette pierre supportée, et dans les parties qui avoisinent sa base, des échancrures, évidemment faites par la main des hommes dans le dessein de la mettre en équilibre et de lui procurer des balancements.

En se posant vers la pointe orientale, une secousse légère faite avec l'épaule ou même avec la main lui imprime un mouvement de bascule; alors cette masse suspendue, abandonnée à elle-même, éprouve des balancements très-sensibles qui durent une douzaine de secondes.

Cette pierre est isolée, aucun autre monument ne l'environne.

GÊNES (Italie), dans les États Sardes; ville ancienne, fondée 707 ans avant Jésus-Christ par les Liguriens.

La cathédrale, dédiée à saint Laurent, est une des plus belles d'Italie. On y garde avec dévotion le *sacro Catino*, plat mystérieux qui servit, dit-on, à Jésus-Christ pendant la dernière Cène qu'il fit avec ses apôtres, la veille de sa passion. Voici ce qu'en dit M. Valery, qui l'a vu dans son voyage à travers l'Italie:

« Le fameux *sacro Catino* est retourné à la cathédrale. Il était à raccommoder chez un ouvrier où je l'ai vu, car il fut cassé, et un morceau même s'est perdu dans le trajet de Turin à Gênes. Quoique privé de ses honneurs, de ses gardes, de son mystère, le *sacro Catino* m'a inspiré une sorte de respect, et j'ai trouvé bien froids les lazzis philosophiques dont le poursuit lady Morgan. Eh qu'importe qu'au lieu d'être d'émeraude, le *sacro Catino* ne soit plus que de verre de couleur! qu'il n'ait jamais été donné par Salomon à la reine de Saba, ou qu'il n'ait point servi à Notre-Seigneur pour la Cène! Ce plat de verre ne rappelle pas moins la foi et la bravoure des Génois, vainqueurs de Césarée, qui en firent la conquête; de ces républicains chrétiens du moyen âge, qui, après avoir reçu la communion, escaladèrent les remparts de la ville avec les seules échelles de leurs galères, sans attendre les machines de siége; il me semblait entendre cet évêque de Pise, Daimbert, guerrier et prophète, haranguant les croisés la veille de la bataille, et leur promettant la victoire au nom de Jésus-Christ; je croyais voir ce consul génois arrivé le premier sur la brèche et s'y défendant seul, l'épée à la main, comme un autre Alexandre. Ces souvenirs de gloire, de religion, de liberté, suffisaient à mon âme, et je n'en demandais point d'autres. »

Puis il ajoute en note:

« Le *sacro Catino* était autrefois gardé dans une armoire de fer de la sacristie, dont le doyen seul avait la clef; on ne l'exposait aux regards qu'une fois l'an; il était alors placé dans un endroit élevé, un prélat le tenait dans ses mains par un cordon; autour étaient rangés les chevaliers, *clavigeri*, auxquels la garde en était confiée. Une loi de 1476 punissait même de mort, dans certains cas, ceux qui toucheraient le *sacro Catino* avec de l'or, de l'argent, des pierres, du corail, ou quelque autre matière, « afin, disait « cette loi, d'empêcher les curieux et les in« crédules de faire un examen pendant le« quel le *Catino* eût pu souffrir quelque at« teinte ou même être cassé, ce qui serait « une perte irréparable pour la république « de Gênes. » M. de la Condamine, emporté à la fois par sa curiosité naturelle, si indiscrète, comme on sait, et par sa curiosité de savant, avait caché un diamant dans la manche de son habit, lorsqu'il examina le *sacro Catino*, afin de le rayer et d'éprouver sa dureté; mais le moine qui le lui montrait s'en aperçut et releva à temps le *sacro Catino*, heureusement pour lui, qui se serait fort mal tiré d'affaire, et pour M. de la Condamine, qui probablement avait oublié la loi de 1476. Il paraît toutefois que, malgré les observations de M. de la Condamine, qui avait remarqué dans le *sacro Catino* des bulles telles qu'on en voit dans le verre fondu, il conserva assez longtemps sa réputation d'émeraude, puisque des Juifs avancèrent, m'a-t-on dit, plusieurs millions sur ce gage lors du dernier siége de Gênes. »

La Martinière prétend qu'avec ce vase sacré, rapporté de Césarée, on conserve encore dans la cathédrale de Gênes le plat sur lequel Hérodias présenta à sa mère la tête de saint Jean; mais nous croyons qu'il fait confusion et qu'il a reçu des indications fausses. On y vénère la plus grande partie des reliques du saint précurseur; une châsse, placée à la chapelle qui porte son nom, est sans contredit la plus remarquable de la cathédrale.

GÉNÉSARETH (Palestine). Ce lac est appelé mer de Tibériade dans l'Évangile. C'est sur ses bords que les apôtres Pierre, André, Jacques et Jean exerçaient la profession de pêcheurs.

Ce lac était traversé par le Jourdain, dont les saintes eaux venaient du pied du mont Hermon.

GENETS (France), village de l'ancienne province de Normandie, aujourd'hui du département de la Manche, arrondissement d'Avranches. Il possède une église, fondée, en 1157, par l'abbé Robert du Mont. Cette belle construction religieuse ne fut terminée qu'en 1178; son transept et son clocher, jusqu'au milieu de l'ouïe des tours, appartiennent à l'époque primitive; le cintre et

l'ogive surbaissés y présentent la lutte des deux styles. Le chœur offre le caractère architectonique du XIVe siècle.

GENEVIÈVE-DES-BOIS (Sainte-), en France, dans le département de Seine-et-Oise, près de la forêt de Séquigny.

Il y avait en ce lieu une dévotion particulière envers sainte Geneviève. L'usage était de lui offrir de grosses souches de cire. On a cru aussi que sainte Marie-Madeleine était l'ancienne patronne de l'église de ce nom, mais sans aucune preuve. La confrérie érigée dans cette église en l'honneur de sainte Geneviève fit approuver ses statuts par M. de Harlay, archevêque de Paris, le 6 juillet 1671.

GENOUILLÉ (France), village de l'ancienne Saintonge, département de la Charente-Inférieure, arrondissement de Saint-Jean-d'Angély, à trois lieues de Tonnay-Charente.

Son église, dédiée à Notre-Dame, est un monument religieux fort remarquable. La façade, que surmonte un fronton, présente trois portes égales. Celle du milieu est ornée de plusieurs voussures portant sur des colonnettes romanes. Les deux latérales sont bouchées par l'*opus*, feuille fougère, appareil commun dans la Saintonge.

Ce portail est décoré de deux étages de portiques à ogives de transition ; le second étage est à trois grandes fenêtres simulées et ogivales ; mais celle du milieu est percée d'un œil-de-bœuf recouvert d'un tailloir dentelé. La façade présente quatre colonnes à chaque étage.

L'église de Genouillé est un rendez-vous de dévotion et de piété pour tous les environs.

GEORGES (Saint-), en France, dans le Lyonnais, au département du Rhône.

Il s'y trouve une chapelle de pèlerinage dédiée à Notre-Dame-des-Eaux, qui y attire un grand concours dans les temps de sécheresse.

On appelle ce village Saint-Georges de Reneins, pour le distinguer de la foule des lieux bâtis en France sous le nom du même saint.

GÉRARE (Judée). Cette ancienne ville, dont il est parlé dans l'Ecriture sous le nom de *Gerara*, était située près du torrent de Bejor, qui se jetait dans la mer intérieure. C'était la capitale du roi Abimélech, contemporain d'Abraham.

GÉRASA (Palestine), s'appelait encore *Gergesa :* elle était comprise dans la Décapole. Elle était peuplée autrefois de Juifs, de Grecs et de Syriens. Vespasien la fit détruire par ses troupes, quand il ravagea la Palestine à la fin du Ier siècle de notre ère. On sait que Jésus y passa et qu'il précipita les démons, qui s'étaient emparés de deux possédés dans un troupeau de porcs qui se jetèrent dans le lac et s'y noyèrent. Les pèlerins ne manquent pas d'aller visiter la place de cette ville quand ils vont visiter le lac de Tibériade.

GERCY (France), dans l'ancien diocèse de Paris.

« Cette église, dit l'abbé Lebeuf (1), prit le nom de la sainte Vierge lorsque des religieuses y furent introduites. Il paraît que, dès les commencements, il y eut un grand concours aux reliques ; ce qui attira des offrandes considérables sur lesquelles avait été assise la somme promise au curé pour son droit paroissial. » Les principales reliques étaient celles de saint Barthélemy, apôtre, qui attirèrent un si grand pèlerinage à l'abbaye de Gercy que l'abbesse « obtint, en 1510, du roi Louis XII, des lettres datées de Blois, au mois d'octobre, qui permettaient l'établissement d'une foire en ce lieu le jour de la fête de ce saint apôtre et le lendemain, laquelle foire se tient encore. »

« On expose, continue l'abbé Lebeuf, à la vénération des fidèles le bras de ce saint enfermé dans un bras d'argent doré, soutenu par deux anges de vermeil....; mais dans les guerres de la Ligue, le reliquaire ayant été mis en refuge à Saint-Barthélemy de Paris, la paroisse en retint un ossement avant de le rendre.

« Ce lieu est situé, ajoute le même auteur, à cinq lieues et demie ou un peu plus de Paris, dans la vallée ou plaine qui borde la rivière d'Hières ou Yères, à main droite, à une lieue de Brie-Comte-Robert, placé vers l'orient. Cette rivière d'Hières est en tout temps assez large en ce lieu et fort profonde. »

GERGÉSA (Palestine). *Voy.* Gérasa.

GERMAIN-EN-LAYE (Saint-), en France, chef-lieu de canton et ancien district du département de Seine-et-Oise.

On y vénéra longtemps une vierge de bois placée sous le porche de l'ancienne église. Quand l'église actuelle fut bâtie, la madone ancienne fut déposée dans une chapelle basse.

J'ai lu aux archives du royaume un diplôme latin de Robert, abbé de Coulombe, par lequel il consent et accorde, suivant la volonté de Philippe-Auguste, que l'un de ses moines, résidant habituellement au prieuré de Saint-Germain, célèbre chaque jour la messe et les vêpres pour l'âme dudit roi, pour celle du très-religieux roi Louis VII, son père, et de sa vénérable mère Alix de Champagne, dans la chapelle que le même roi Philippe avait fondée en l'honneur de la sainte Vierge à Saint-Germain-en-Laye. Cette lettre est écrite sur parchemin et scellée de deux sceaux de cire et de l'an 1228.

Cette chapelle de Notre-Dame était sans doute une chapelle secondaire de l'église paroissiale.

Quand on a fait les fouilles nécessaires pour l'érection de la nouvelle église de Saint-Germain, on a trouvé une vieille madone de pierre brisée, et peinte de plusieurs couleurs, qui doit être l'ancienne madone de Philippe-Auguste. Son style gothique aura déplu aux architectes de Louis XIV, et, en

(1) *Hist. du dioc. de Paris*, tom. XIII, p. 276.

1682, quand Hardouin Mansart construisit l'église détruite de nos jours (1824), la statue a dû disparaître pour faire place à celle qui existe aujourd'hui dans la chapelle de la sainte Vierge. Quand elle fut retrouvée, le sacristain la fit rétablir et la déposa dans un jardin attenant à la sacristie, où on la voit encore aujourd'hui. *Voy.* FEUILLANCOURT, LOGES (les), etc.

La forêt de Saint-Germain contient plusieurs lieux de dévotion, où se rendent individuellement quelques personnes pieuses de la ville. Ce sont le chêne de Notre-Dame de Bon-Secours, la Vierge des Polonais, le chêne de sainte Geneviève, sur la route des Loges, et plusieurs autres.

GERMIGNY-L'ÉVÊQUE (France), village de l'ancienne Brie, département de Seine-et-Marne, diocèse de Meaux. Sa situation sur la rive gauche de la Marne est infiniment agréable. C'est là qu'avant la révolution les évêques de Meaux avaient leur maison de campagne, en partie démolie aujourd'hui. Ce sera un éternel bonheur pour Germigny-l'Evêque d'avoir été souvent habité par l'illustre Bossuet, la gloire de la chaire française, qui sans doute médita sous ses ombrages, ou sur les rivages de la Marne, quelques-uns de ses immortels ouvrages.

GHERGHETI (1) (Géorgie). On y visite l'église de Tzminda-Sameba (Sainte-Trinité). Elle est auprès du village, sur la rive gauche du Terek, au bas d'une montagne hauté et escarpée dont elle couronne le sommet. Cette vieille église est bien conservée, bâtie en pierre et à la manière grecque. On dit dans le pays que c'est un ouvrage de la reine Thamar (XIIe siècle); elle est ornée d'une coupole, et l'on y conserve, dit-on, la croix de saint Nino, l'apôtre des Ibériens de la Colchide. Elle n'est ouverte, dit Reineggs (2), qu'une seule fois dans l'année, le jour de Pâques, et l'on y conserve un cristal de couleur d'hyacinthe, de 27 pouces de hauteur et de 18 d'épaisseur. Le jour de Pâques il s'y fait un grand concours de pèlerins (3). *Voy.* ALEVI.

GHERVAL (Hindoustan), région sacrée des Hindous. C'est une province montagneuse, bornée à l'est par le Ramganga, à l'ouest par la Djemna ou Djemouna, au nord par le faîte neigeux de l'Himalaya, au sud par la terrasse inférieure de ces hautes montagnes; son radjah réside à Barahat.

GIF (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles.

Il y avait à Gif, avant la révolution, une abbaye de religieuses de l'ordre de Saint-Benoît, fondée par Maurice de Sully, évêque de Paris, vers 1140. Elle jouissait d'un grand renom à cause de sa régularité. C'était de plus un lieu de dévotion, que la révolution a détruit.

(1) *Ghergheti* est le nom d'un grand thaumaturge géorgien.

(2) Reineggs, IIe part., p. 82.

(3) Klaproth, *Voy. au mont Caucase et en Géorgie*, ch. XVII, t. I, p. 471.

GIGNAC (France), petite ville du Languedoc, département de l'Hérault, arrondissement de Lodève, et à cinq lieues de cette ville.

Elle possède une belle église à trois nefs que surmonte un clocher carré. On remarque dans l'intérieur de cette ville une haute tour quadrangulaire et à bossages, dont on ignore la destination primitive.

Sur une hauteur voisine s'élève une église de Notre-Dame-de-Grâce, d'une architecture assez remarquable. C'était dit-on, dans l'origine un temple de Vesta. Cette église est précédée de plusieurs chapelles ou stations, comme était la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce près d'Agde; elle est célèbre par un pèlerinage où les fidèles se rendent de douze lieues à la ronde aux solennités du 15 août (l'Assomption), et du 8 septembre (la Nativité de la sainte Vierge).

GILLES-LES-BOUCHERIES (SAINT-), en France, dans le Languedoc, département du Gard.

Cette ville renferme, entre autres curiosités pieuses, l'église de l'ancienne abbaye, qui date des IXe et Xe siècles et dont la façade est d'une architecture admirable. On voit encore dans la tour la fameuse *vis de saint Gilles :* c'est une espèce de voûte annulaire rampante, disposée pour soutenir les marches d'un escalier tournant autour d'un noyau évidé, dont le tracé passe pour être l'un des plus difficiles de la coupe des pierres. (Briand de Verzé.)

Un solitaire grec, nommé Gilles, y établit une grotte vers l'an 925. Son tombeau ayant rendu ce lieu célèbre, on y bâtit bientôt un monastère qui était déjà fameux vers le commencement du règne de Louis le Debonnaire. Les huguenots ayant longtemps joui de la possession de cette abbaye, elle fut supprimée et remplacée par un chapitre de chanoines réguliers.

GIRGENTI (Sicile), chef-lieu de l'intendance de ce nom ; elle est bâtie au nord de l'ancienne Agrigente, sur la place même qu'occupait la citadelle antique. Elle n'a rien de remarquable aujourd'hui : la place qu'elle occupe s'appelle le *moderno Girgenti*, par opposition au mot *vecchio Girgenti*, couvert des ruines de la ville ancienne. On trouvera au mot AGRIGENTE une indication rapide des temples païens qu'on y visitait autrefois : nous indiquerons seulement ici les églises ou chapelles bâties sur les ruines antiques.

L'église Sainte-Marie-de-Jésus s'est élevée auprès des débris d'un temple de Jupiter, qui n'est pas le célèbre temple de Jupiter-Olympien. Les Capucins ont construit leur couvent près des temples de Cérès et de Proserpine, à l'extrémité de la descente qui conduit à la chapelle de Saint-Blaise (*San-Biagio*). L'église de Saint-Nicolas renferme les fragments d'un palais de Phalaris.

Girgenti est aujourd'hui l'un des sept

caricadori de la Sicile, et le plus important de tous. Ces *caricadori* sont Termini, Castellamare, Marsala, Sciacca, Girgenti, Alicata et Terra-Nuova. On ne peut embarquer que dans l'un de ces ports les blés qui sortent de la Sicile (1).

GISORS (France), petite ville de l'ancienne province de Normandie, département de l'Eure, chef-lieu de canton, arrondissement des Andelys, et à huit lieues de cette dernière ville.

« Son église de Saint-Gervais et de Saint-Protais, dit Ch. Nodier, est un édifice fort remarquable, mais il n'y reste plus aucun vestige d'antiquité romaine. Ce qui reste appartient au XIII[e] siècle, et surtout à l'époque de la Renaissance. On admire particulièrement son magnifique portail, le plus précieux monument de cette époque qui ait existé en Normandie. Les détails et les figures appartiennent à l'école de Jean Goujon, et sont presque dignes de lui.

« Outre le portail, il faut examiner la base du clocher, qui devait s'élever à côté du portail, et une porte latérale, au nord, d'une admirable richesse.

« L'intérieur de l'église n'est guère moins remarquable que son magnifique portail. »

GLASTENBURY (Angleterre), dans le comté de Sommerset, sur le Brue, près du mont Tor, surmonté jadis d'une abbaye célèbre.

Il y avait à Glastenbury, du temps des anciens Bretons, une église et un ermitage fort célèbres, qui avaient été fondés par les premiers apôtres d'Angleterre, parmi lesquels des auteurs modernes ont compté saint Joseph d'Arimathie et Aristobule. Saint Joseph était le principal patron de Glastenbury, après la sainte Vierge, et son culte était autrefois fort célèbre en Angleterre, et attirait à Glastenbury une foule de chrétiens de toutes les provinces, qui venaient se mettre sous sa protection spéciale.

On sait que saint Joseph, surnommé d'Arimathie, du nom de la ville où il avait pris naissance, était membre du Sanhédrin des Juifs, et que c'est lui qui alla courageusement trouver Pilate, pour demander le corps de Jésus-Christ, afin de l'embaumer et de l'ensevelir. Ayant obtenu la permission de l'enlever, il le descendit de la croix, puis après l'avoir enveloppé dans un linceul, il le déposa dans un sépulcre où personne n'avait encore été mis. Il fut aidé dans cette œuvre de piété par Nicodème, autre disciple de Jésus. Une pareille démarche dans cette circonstance annonçait beaucoup de foi et beaucoup de fermeté de sa part, puisqu'elle l'exposait à toute la fureur de ses compatriotes, à la perte de tous ses biens, et peut-être aux plus graves dangers.

GLYCE (LA), en France, commune située à deux lieues et demie de Saintes, dans le département de la Charente-Inférieure. Son église est dédiée à sainte Madeleine ; elle dépendait de l'abbaye de Notre-Dame de Saintes.

Sa façade, décorée de deux lionnes de l'abbaye de Notre-Dame, présente un vaste portail roman richement orné de sculptures byzantines. Les chapiteaux sont à figures fantastiques, et les modillons à têtes d'animaux. C'est un lieu de dévotion encore très-fréquenté de nos jours.

GNIDE ou GNIDUS (Asie Mineure). C'était dans l'antiquité une des villes principales de la Doride, où Vénus avait plusieurs temples, dans l'un desquels était la fameuse statue de Vénus Gnidienne, chef-d'œuvre de Praxitèle, et qui attirait une grande affluence de curieux.

Aujourd'hui Gnide étale ses ruines près d'un misérable village qu'on nomme Crio, près du cap de ce nom.

GOAR (SAINT-) ou SAINT-GOWER, en Prusse, dans la province Rhénane.

Charlemagne, en passant par cette ville, ne manquait pas de se rendre à l'église, et de passer sa tête dans le collier de fer qui entourait le cou du patron, selon l'usage de tous les pèlerins. Charles-Quint, à son retour de Pavie, l'imita, et revint même exprès sur ses pas pour accomplir ce pieux acte de dévotion qu'il avait failli oublier.

GOERSDORF (France), ou Gerlingsdorf, en Alsace, dans le département du Bas-Rhin.

Sur une montagne voisine on visite en pèlerinage une chapelle qui date de 1518; elle est dédiée à Notre-Dame-du-Chêne, et fréquentée par un grand nombre de fidèles.

GOLGOTHA (Palestine), lieu de Jérusalem, célèbre par la mort de Jésus-Christ. *Voy* JÉRUSALEM, au mot *Calvaire*.

GONDO (Italie), petit hameau, dans la vallée du même nom, au sein des gorges les plus formidables du Simplon. On y voit une petite chapelle où s'arrêtent les voyageurs pour demander à Dieu son assistance pour sortir de cet affreux désert.

GORTYNE ou GORTYNA (ancienne Grèce). C'était le nom d'une ville très-puissante sous la domination romaine. Elle s'étendait non loin du mont Ida, mont qui joue un rôle si brillant dans l'ancienne mythologie grecque. Elle effaçait toutes les villes de la Crète par sa magnificence ; aujourd'hui elle n'offre plus que des ruines.

Près de Gortyne était une caverne, encore existante aujourd'hui, qui, par mille détours semblables à des rues souterraines, s'étendait sous une colline située au pied du mont Ida. Barthélemy, dans son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, nous en a donné la description, que nous allons reproduire : « On nous fit monter, dit-il, par un chemin très-rude, jusqu'à l'ouverture d'une caverne dont l'intérieur présente à chaque pas des circuits et des sinuosités sans nombre. C'est là surtout qu'on connaît le danger d'une première faute : c'est là que l'erreur d'un moment peut coûter la vie à un voyageur imprudent. Nos guides, à qui une longue expérience avait appris à connaître tous les

(1) *Rome et l'Italie méridionale*, ch. XX. Paris, Belin-Leprieur, 1844, in-8°.

replis de ces retraites obscures, s'étaient armés de flambeaux. Nous suivîmes une espèce d'allée, assez large pour y laisser passer deux ou trois hommes de front; haute en certains endroits de sept à huit pieds; en d'autres, de deux à trois seulement. Après avoir marché ou rampé pendant l'espace d'environ douze cents pas, nous trouvâmes deux salles presque rondes, ayant chacune 24 pieds de diamètre, sans autre issue que celle qui nous y avait conduits; toutes deux taillées dans le roc, ainsi qu'une partie de l'allée que nous venions de parcourir.

Nos conducteurs nous assuraient que cette vaste caverne était précisément ce fameux labyrinthe où Thésée mit à mort le Minotaure que Minos y tenait renfermé.

GONDA (Géorgie), c'est-à-dire Mont de la Croix.

On trouve à son sommet une croix de pierre d'où l'on jouit d'une vue étendue et imposante. Les voyageurs et les pèlerins qui ont pu parvenir à ce lieu révéré s'y reposent, et, selon M. Klaproth (1), « y font leurs dévotions pour remercier le ciel d'avoir heureusement terminé un si pénible voyage. »

GOUESNON (France), en Bretagne, dans le département du Finistère.

Aux environs est une petite chapelle qui contient une pierre percée, regardée comme un monument druidique.

GOUFFERN (France). Il y a dans la Normandie, département de l'Orne, arrondissement d'Argentan, une forêt de ce nom, où l'on voit un grand menhir.

On y arrive par le bourg de Saint-Léonard, après avoir traversé la petite rivière d'Ure; il est situé à 500 pas du château de la Vente. Il a près de 6 mètres de hauteur sur 82 cent. d'épaisseur, et 4 m. 25 c. de largeur à la base. Le sommet, moins large et moins épais, semble avoir été brisé, découronné, de manière que l'on peut penser qu'un mètre, ou même davantage, en a été retranché. On y remarque du côté du nord plusieurs enfoncements arrondis qui, suivant le vulgaire, sont les empreintes de la tête et des épaules des géants qui ont apporté et élevé ce monument. Ce menhir est d'un beau grès-rouge veiné.

GOUNONG-DIENG (Océanie). C'est le nom d'une montagne de l'île de Java, que les indigènes vénèrent sous le nom de Gounong-Prahou. Elle est située au nord-ouest du mont Sindoro, sur la limite des possessions javanaises et de la résidence de Pekkalougan.

Selon les traditions des Javanais, cette contrée a été le séjour des dieux. C'est là que demeuraient Ardjouna, Galoutkatcha, Bima, et tant d'autres dont les aventures sont racontées dans le Brata-Youdha ou le poëme de la guerre des Pandous. Ainsi donc la montagne de Gounong-Dieng est la terre sainte des Javanais.

(1) Klaproth, *Voy. au mont Caucase et en Géorgie*, ch. xvii, t. I, p. 486.

Sur un plateau élevé de 600 pieds au-dessus du niveau des plaines environnantes, et de 1000 pieds au-dessus de la surface de la mer, on trouve les débris de plusieurs temples, des statues d'idoles et d'autres sculptures. On gravit sur ce plateau à l'aide de marches en pierre entièrement bouleversées et presque ensevelies sous des amas de laves et de produits volcaniques, témoignages certains des éruptions qui ont eu lieu depuis la construction de ces antiques édifices.

Au milieu de cette plaine élevée, on voit encore quatre temples mieux conservés que les autres, et dont l'architecture est très-élégante. On y a découvert depuis les ruines de quatre cents temples différents, rangés de manière à former entre eux des rues ou des routes fort larges, qui se coupaient à angles droits. Cette contrée est donc riche d'antiquités fort remarquables. (*Abrégé de Géographie*, par Adrien Balbi.)

GOUR (Inde). Ce qui donne, parmi les musulmans hindous, une grande réputation à la mosquée de Gour, c'est l'empreinte du pied de Mahomet, que vont y vénérer tous les pieux fidèles du prophète. Des vestiges semblables se retrouvent d'ailleurs dans une foule d'autres villes de l'Inde, et sont aussi fabuleux les uns que les autres, mais ils n'en sont pas moins des lieux de pèlerinage très-fréquentés. *Voy.* Bénarès, Cattack, Narraïngang, etc.

GOUSSONVILLE (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Mantes. Son église, dédiée à saint Martin, a des piliers semblables à ceux de l'église souterraine de Saint-Denis près Paris.

GRACE (Notre-Dame-de-), en France. Chapelle située près de Villeneuve-d'Agen, petite ville, chef-lieu de sous-préfecture du département de Lot-et-Garonne.

Nous emprunterons à M. Th. Wains des Fontaines, le pieux récit du fait qui a donné lieu à ce pèlerinage :

« C'était, dit la tradition populaire, par une belle et tiède journée du mois de septembre de l'an 1289; trois vastes bateaux de transport, venant du Quercy, descendaient rapidement la rivière du Lot, favorisés par les eaux qui se trouvaient alors plus hautes que de coutume, grossies qu'elles étaient par quelques orages d'été.

« Couchés sur des barriques aux rayons d'un soleil qui leur promettait une heureuse et tranquille navigation, les mariniers s'abandonnaient au courant, chantant les uns quelque chanson patoise, les autres devisant ensemble du magnifique pont de Villeneuve qui venait d'être achevé, et dont les trois tours (1) se dressaient à leurs yeux, superbes et majestueuses, lorsque, tout à coup, arrivés non loin d'un énorme rocher qui s'é-

(1) Le pont de Villeneuve, construit en 1289, suivant M. Maret, historien de cette ville, par Edouard Ier, roi d'Angleterre, était composé de cinq arches et de trois tours, dont une à chaque extrémité et la troisième au milieu.



levait à la place même où s'élève aujourd'hui la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, les trois bateaux s'arrêtèrent, immobiles et inébranlables, comme s'ils eussent été retenus par une puissance magique et surnaturelle.

« Aussitôt, pour sortir de ce mauvais pas, tout l'équipage se mit à faire force de rames. Vains efforts! A peine les matelots y touchaient-ils, qu'elles se brisaient dans leurs mains, et qu'ils sentaient se glisser dans tous leurs membres une lassitude et un abattement dont ils ne pouvaient se rendre compte.

« Frappés d'un tel prodige, ils se regardaient avec surprise, se demandant les uns aux autres s'il n'étaient pas le jouet de quelque maléfice, lorsque les marins des deux autres bateaux, lassés enfin d'attendre, après les avoir accablés de plaisanteries et de quolibets, se décidèrent à monter à leur bord pour leur aider à franchir ce maudit passage.

« Trente hommes au moins, tous robustes et pleins de bonne volonté, c'était plus qu'il n'en fallait pour dégager le bateau!... Mais que pouvait la force de trente hommes contre *celle* qui avait dit : Ils ne passeront point! Cette fois, comme la première, les rames volèrent en éclats et le bateau ne bougea point!.... Quelques bateliers, plus pieux que leurs camarades, proposaient d'implorer l'assistance de la très-sainte Vierge, leur auguste Patronne, quand le maître du premier bateau, homme violent et emporté, s'élançant au gouvernail, s'écria, avec des jurements effroyables, qu'il passerait en dépit de l'enfer et du ciel même. Le châtiment dû à son impiété ne se fit pas attendre: un éclair sillonna tout à coup l'espace et foudroya le blasphémateur au moment même où sa main s'emparait de la barre.

« Plus de doute! c'est le ciel qui s'oppose à leur passage! c'est donc à lui qu'il faut avoir recours. Le patron du deuxième bateau le comprit; il se mit à genoux, ordonna à l'équipage d'en faire autant; puis, se signant dévotement, il se jeta à la rivière, plongea, et revint bientôt après, annonçant aux matelots inquiets et tremblants qu'il avait vu sous l'eau, entre deux rochers, comme une espèce de statue, *tenant un petit enfant dans ses bras*..... Quelle était cette statue?.... Il n'avait pas eu le temps de l'examiner, ébloui qu'il avait été par les rayons lumineux qui formaient comme une auréole autour de sa tête et de celle de l'enfant; quant au bateau, il n'avait rien vu qui pût le retenir: aussi les marins se remirent-ils de nouveau à l'œuvre; mais, toujours immobile, le bateau ne fit pas le moindre mouvement: on eût dit que sa quille était clouée sur les flots.

« Par la bonne sainte Vierge, notre benoîte patronne, dit un vieux marin qui jouissait parmi les siens d'une grande réputation de sainteté, il y a quelque chose là-dessous, et j'irai moi-même chercher cette statue.... Priez Dieu et la sainte Vierge qu'ils me soient en aide! A ces mots, on le vit disparaître sous l'eau, et quelques secondes après il reparut portant entre ses bras une petite statue en pierre grise et grossièrement sculptée... c'était l'image de la sainte Vierge!!!

« A peine l'image miraculeuse eut-elle été déposée sur le bateau, qu'il reprit aussitôt sa course rapide aux chants joyeux des matelots dont les cantiques sacrés s'élevaient vers le ciel, louant et bénissant celle qui a voulu être appelée *la blanche étoile de la mer;* mais cette course ne fut pas longue. Lorsque les bateaux furent arrivés en face du couvent des filles de Notre-Dame, ils s'arrêtèrent de nouveau, et les cloches du pieux monastère se prirent à sonner d'elles-mêmes.

« A ce nouveau prodige, les mariniers, saisis de crainte, ne savaient comment interpréter ce nouvel avertissement, quand celui qui avait plongé sous l'eau pour aller quérir la statue, se mit à dire que Madame la Vierge voulait être déposée dans l'église du couvent, et que les cloches qu'on venait d'entendre sonnaient ainsi pour saluer et fêter sa bienvenue.

« Ils amarrèrent donc leurs bateaux, descendirent sur la rive; et là, après avoir, pieds nus et les mains jointes, adoré dévotement la statue, ils la transportèrent au couvent, ainsi que le corps du patron impie qui avait été foudroyé, pour que le chapelain lui donnât la sépulture en terre sainte.

« Ce fut une grande et douce joie dans tout le couvent! Heureuses de la haute faveur que la Vierge leur octroyait de prendre leur maison pour asile, les bonnes sœurs délibéraient déjà pour lui choisir une place dans leur église, lorsque le bruit du miracle s'étant répandu tout à coup par la ville, le curé de Sainte-Catherine, accompagné du curé de Saint-Etienne, vint réclamer l'image miraculeuse, alléguant qu'elle avait été trouvée sur le domaine de sa paroisse.

« Les bonnes religieuses cédèrent, non sans peine et sans regrets, aux désirs de leur vénérable pasteur, et la Vierge fut transférée en grande pompe et cérémonie à la nouvelle demeure que le pieux curé avait fait préparer pour la recevoir.

« On était alors au 7 septembre, veille de la Nativité de la sainte Vierge. Le lendemain, au matin, quand la foule des chrétiens, attirés et par la solennité de la fête et par la curiosité, accourut pour déposer ses vœux et ses hommages aux pieds de la statue..., O surprise! elle ne trouva plus que la place où le curé l'avait déposée!

« La Vierge était retournée sur son rocher! Trois fois on la rapporta dans la même chapelle, et trois fois elle disparut, sans que personne pût savoir par où ni comment.

« Figurez-vous alors la peine et la douleur du pauvre curé de Sainte-Catherine. La malédiction de Dieu avait donc frappé son église, puisque la Vierge sainte refusait d'y résider?... Dans son désespoir, il résolut d'implorer les lumières de l'Esprit-Saint. A cet effet, il célébra une messe solennelle, à laquelle il invita tous les ecclésiastiques et tous les religieux de la cité et des environs; ensuite, dans un chapitre bien et dûment assemblé tout exprès, il fut décidé et arrêté que la Vierge, voulant être honorée dans le

lieu même où elle avait été recueillie par les mariniers du Quercy, une quête serait faite dans les deux paroisses de Villeneuve en Agénois pour lui bâtir une chapelle.

« Pendant qu'on la construisait, ajoute la tradition, un certain bourgeois d'un caractère difficile, et demeurant alors dans une maison située en face de la chapelle, ayant juré et maugréé contre la *bonne Notre-Dame*, dont le pieux édifice allait désormais cacher à ses regards la vue du magnifique coteau de Pujols (1), la Vierge le frappa immédiatement de cécité ; et ce ne fut qu'après force oraisons et maintes neuvaines qu'il obtint enfin de cette *Mère de miséricorde* le bonheur de revoir la lumière, ainsi que l'attestaient deux *magnifiques yeux en argent*, que l'on voyait encore il y a quelques années, appendus aux pieds de la statue, et qui ont disparu, dérobés, dit-on, par un enfant de chœur libertin et sacrilége.

Depuis ce temps, debout, la petite chapelle
Toujours ouverte aux pas du pèlerin fidèle,
Reçoit sa prière et ses vœux ;
La mère, en pleurs, y vient redemander sa fille,
L'épouse son époux, l'orphelin sa famille,
L'aveugle la clarté des cieux.

« Il ne faut pas croire pourtant que le divin monument n'ait eu rien à souffrir des outrages du temps ou des hommes, et que la miraculeuse statue soit demeurée toujours immuable à sa place. Vendue au profit de la nation, à l'époque de 1793, la sainte chapelle se trouva tout à coup changée en corps-de-garde, et le *Ça ira des citoyens sans-culottes* retentit dans la chaste enceinte consacrée à la Vierge d'innocence et d'amour, qui fut obligée de s'exiler de son temple pour se dérober à la fureur des révolutionnaires. Déjà même on parlait d'abattre le pieux sanctuaire et d'en vendre les débris, lorsque quelques nobles dames proscrites le firent acheter dans l'espoir de le rendre plus tard à sa véritable propriétaire.

« Enfin le calme a succédé aux orages ; la Vierge sainte est rentrée en possession de sa demeure ; espérons que de nouvelles profanations ne viendront plus l'en arracher !

« Telle est la légende de Notre-Dame de Grâce ou du Bout-du-Pont (Nostro-Damo de Gaoû ou *del Cap del Pount*) ; telle est l'origine que la tradition populaire donne à la petite et modeste chapelle que l'on voit encore aujourd'hui à la tête du pont de Villeneuve-sur-Lot ; origine que, voyageur d'un moment dans ces belles et fécondes contrées, nous nous sommes empressé de recueillir avant que le temps en ait emporté le souvenir, ou que la mort ait glacé la langue conteuse du vieillard qui nous l'a redite. »

GRAND-BEY (France), petite île voisine de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), tombeau célèbre. *Voy.* Bey.

GRAND-CHAMP (France), dans le déoartement de Seine-et-Oise.

(1) Le coteau de Pujols est un des plus beaux points de vue des alentours de Villeneuve.

La tête de saint Saturnin y attire de tous côtés les jeunes femmes qui n'ont point d'enfants. On y vient de fort loin en pèlerinage.

GRANDCHAMP (France). C'était le nom d'une ancienne abbaye de l'ordre de Prémontré, qui n'existe plus aujourd'hui et dont les bâtiments ont été convertis en maison de campagne. Cette abbaye était située dans l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui département de Seine-et-Oise, arrondissement de Mantes, canton de Houdan ; elle dépendait du diocèse de Chartres.

GRAND-FRESNOY (France), dans l'Ile-de-France, au département de l'Oise, à 12 kilom. ouest-sud-ouest de Compiègne. Sept moulins à vent qui sont sur la butte de ce lieu s'aperçoivent de la route de Flandre ; au milieu est une ancienne chapelle de pèlerinage, dédiée à sainte Catherine.

GRANGES-LE-ROI (Les), en France, village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet, canton de Dourdan, diocèse de Chartres, à 11 lieues et demie de Paris.

On trouve dans les dépendances de ce village un pavillon qui reste de l'ancienne abbaye de l'Ouie, autrefois lieu de dévotion. Ce monastère était occupé d'abord par des religieuses de l'ordre de Grammont, puis par des Bénédictines. Madame du Portal, qui en était abbesse à l'époque de la révolution, fut une des victimes de la terreur.

La tour de l'église des Granges-le-Roi est d'une forme octogone. Elle est fort élevée ; de là la vue s'étend fort loin et découvre les clochers de Chartres, quand l'horizon est clair.

GRANVILLE (France), port de mer de Normandie, à l'embouchure de la Bosq, dans le département de la Manche, arrondissement d'Avranches. Son église, dédiée à la sainte Vierge, dont le chevet appartient au XIII[e] siècle, est un bâtiment d'un caractère un peu lourd, mais sévère et plein de majesté. Les matelots et autres marins y viennent en grand nombre.

On voit non loin de là le monastère de la Luzerne. Une grande partie de ses bâtiments, son cloître roman entre autres, ne présente plus aujourd'hui que des décombres. Mais ce qui, dans ces restes, mérite au plus haut point d'exciter la curiosité et de captiver l'attention, c'est d'abord le site, puis l'église abbatiale, encore assez complète. Le style général de cet édifice est roman : dans la nef, comme dans la façade occidentale, règne exclusivement le plein cintre ; s'il s'offre dans la première avec une simplicité nue, il revêt dans la seconde une noblesse qui est loin d'exclure l'élégance. La partie la plus ornée et la plus gracieuse est cependant la tour, dont les longues lancettes ogivales rappellent le clocher de l'église de Mortain et le dôme de l'église de Coutances

« Cette église, qui présente ainsi par l'union du plein cintre et du trois-points la transition des deux styles, fut fondée en 1164. Achard, évêque d'Avranches, et Asgot

abbé du couvent, en posèrent la première pierre, qui leur fut présentée par Hasculghe de Subligny et Guillaume de St-Jean. »

Les cordeliers réformés avaient une maison à très-peu de distance de Granville, et c'est de là qu'ils venaient tous les ans en pèlerinage à Notre Dame, le quatrième dimanche après la *Quasimodo*, en reconnaissance de l'accueil hospitalier que leur avaient fait les habitants de Granville lors de leur expulsion des îles de Chaussey par les Anglais.

GRASSE (France), ville de l'ancienne province de Provence, chef-lieu d'arrondissement du département du Var.

La seule antiquité romaine un peu remarquable que présente cette jolie ville est la *Chapelle de Saint-Sauveur* ou de *Saint-Hilaire*, qui est un lieu de pèlerinage. Ce bâtiment, en forme de rotonde, est octogone dans son intérieur. Il a 10 mètres de diamètre. Sur la clef de voûte de la rotonde était cette inscription : *Fanum Jovis*, qui annonçait que ce lieu était un temple consacré à Jupiter. Elle a disparu dans les réparations que le propriétaire y a fait faire.

GRAVEDONA (Italie), bourg du royaume Lombard-Vénitien, sur la rive ouest du lac de Côme. Il possède une Vierge miraculeuse, qui jeta, pendant deux jours, en 823, disent les anciens annalistes, une telle clarté qu'elle excita le fils de Carloman à l'aumône et à la prière. Dans l'église paroissiale de Gravedona on lit deux inscriptions du ve siècle.

Sur les rives du lac on remarque un petit temple qui remonte au temps des Romains. Malheureusement l'exhaussement du lit du lac l'a couvert presque en entier.

GRAVILLE (France), dans le département de la Seine-Inférieure, en latin *Geraldi-Villa*.

L'église de Graville, sous l'invocation de sainte Honorine, est très-fréquentée par les marins, qui viennent implorer la protection de la sainte contre les dangers de leur périlleuse profession, ou la remercier du salut qu'ils attribuent à sa toute puissante intercession. Le style de l'architecture est normand ; la nef et la porte qui regardent l'occident offrent quelques constructions des XIIIe et XIVe siècles. On remarque dans une chapelle basse, éclairée par une étroite croisée en ogive du côté du nord, un fragment de bas-relief dans lequel on reconnaît le caractère de Jupiter Tonnant ; la main droite tient la foudre ; la pierre dure, dans laquelle ce bas-relief est taillé, paraît étrangère aux carrières environnantes, et le style ne ressemble en rien aux sculptures qui décorent l'édifice.

GRENADE (Espagne), capitale de la capitainerie générale de Grenade et chef-lieu de l'intendance du même nom, près du confluent du Xénil et du Darro, au milieu de la vaste et riche plaine nommée *Vega da Grenada*. On y admire encore aujourd'hui les ruines de l'Alhambra. C'est l'une des dernières traces de la domination arabe en Espagne, le dernier souvenir de Mahomet sur ce pays où le catholicisme jeta dans tous les temps un si vif éclat.

L'Alhambra est un des vestiges les moins incomplets du passage d'un peuple conquérant qui, par un rare privilége, a laissé dans le pays conquis de douces et poétiques traditions. C'est une tente dressée par lui sur la terre promise d'où ses fautes l'ont fait bannir, une tente si délicate et si frêle que le vent l'aurait abattue, si le vent pouvait briser seulement une fleur sous le ciel enchanté de Grenade ; une tente arabe que les peuples chrétiens ont laissée debout sur leur sol reconquis, parce qu'elle avait été hospitalière, et parce que le nom du Dieu qui est le Dieu de tous les peuples brille en lettres d'or sur toutes ses faces. L'Alhambra, cet édifice de briques et de plâtre, avec ses cloisons flexibles et brodées comme une riche étoffe, avec ses plafonds enluminés et minces comme les pages d'un missel, avec ses colonnettes grêles comme de faibles arbrisseaux, était jadis entouré d'une formidable ceinture de murailles qui le faisaient passer pour imprenable. Aujourd'hui les fortes murailles sont tombées, le frêle palais est debout. Le vainqueur n'a frappé que ce qui résistait, les charmes de la faiblesse ont trouvé grâce devant lui.

Cependant, il faut l'avouer, l'Alhambra a subi bien des dégradations dans son ensemble et dans ses détails ; les unes viennent du temps et les autres des hommes : ces dernières sont les plus nombreuses et les plus graves, et l'empereur Charles-Quint en est le principal auteur. Ce prince, qui ramassa le pinceau du Titien, ne put se défendre d'une manie de propriétaire ; il abattit une partie de l'Alhambra pour faire place à un palais mesquin et triste, qui n'offre même pas l'élégant caractère des édifices de la Renaissance.

Tel qu'il est, cependant, il peut donner une juste idée de la magnificence et du goût des Arabes, et son ancienne distribution peut encore être facilement restaurée dans ses moindres détails. Nous nous bornerons à le décrire tel qu'on peut le voir aujourd'hui.

L'Alhambra est situé sur l'une des deux collines qui dominent Grenade. Sa porte principale, pratiquée dans une tour carrée bâtie en briques rouges, comme l'était toute l'enceinte des fortifications, s'ouvre du côté de la rue Gomelez, qui est une des principales de la ville. En suivant cette rue, et avant de parvenir à l'entrée de l'Alhambra, on traverse une forêt dont les arbres sont, pour la plupart, contemporains des derniers rois maures de Grenade. Cette forêt, coupée de ruisseaux limpides, hérissée de rochers d'un aspect sauvage, dispose admirablement à la contemplation des beautés mélancoliques de l'Alhambra. A la tour dont nous avons parlé plus haut est adossée une belle fontaine qui porte le nom de Charles-Quint, et qu'on laisse à gauche en passant sous la voûte en fer à cheval ou à cintre outre-passé

de la porte principale. Cette tour, comme toutes les constructions extérieures des Maures, n'est décorée que d'un petit nombre d'ornements. Elle porte l'inscription de l'an 749 de l'hégire, qui est la 1338ᵉ de notre ère. On voit, par cette inscription que les fortifications de l'Alhambra ne furent terminées que cent ans environ après le palais, dont l'érection remonte au règne d'Abu-Abdallah ben Naser, ou Elgaleb Billah, c'est-à-dire vainqueur par la faveur de Dieu. Ce grand prince régnait de 1231 à 1273. Le premier objet qui s'offre à la vue, quand on sort de la voûte sombre et étroite de la porte d'enceinte, est une longue esplanade d'arbres antiques au bout de laquelle se déploie l'immense et riant panorama de la grande vallée où Grenade est posée entre deux collines qui la font ressembler à une grenade ouverte; ce rapport, auquel la ville doit peut-être son nom, a inspiré aux poëtes arabes et espagnols des jeux de mots que le caractère des langues méridionales admet plus volontiers que celui de la nôtre. Un poëte moderne a essayé de transplanter dans notre poésie quelques-unes de ces fleurs exotiques qui pâlissent sous notre ciel :

Grenade a plus de merveilles
Que n'a de graines vermeilles
Le beau fruit de ses vallons.
Grenade la bien nommée,
Lorsque la guerre enflammée
Déroule ses pavillons,
Cent fois plus terrible éclate
Que la grenade écarlate
Sur le front des bataillons.

Cette belle et immense vallée, dont Grenade et ses deux collines occupent le centre, est bornée à l'orient et au midi par des montagnes couvertes de neige où s'alimente une multitude de ruisseaux qui courent dans la plaine. Au couchant et au nord elle s'étend à perte de vue. En face, sur la colline opposée, s'élève le Généralif, palais de campagne des rois maures, moins splendide et moins bien conservé que l'Alhambra. De cette esplanade on passe dans la cour des bains, dont le vaste bassin, qui a la forme d'un parallélogramme allongé, servait de baignoire en été. Il est entouré d'un portique de minces colonnes, dont les chapiteaux variés portent des arcades à cintre allongé, surmontées d'une galerie supérieure du même style; mais dont les colonnettes sont moins élevées. Les ornements de ces deux galeries sont, comme ceux de chacune des cours ou des salles du palais, d'une grâce et d'une magnificence qui rappellent les plus précieux tissus de l'Orient; ils se composent généralement d'entrelacements où l'œil s'égare comme en un labyrinthe, et dont souvent la géométrie peut seule retrouver le secret; puis d'arabesques proprement dites où s'épanouissent mille fleurs idéales, et enfin d'inscriptions dont les caractères cufiques ressemblent eux-mêmes à une capricieuse décoration. Ces divers genres d'ornements, dont les couleurs, éclatantes comme celles de nos anciens vitraux, se relèvent souvent d'un fond d'or, et d'où la représentation des créatures vivantes est bannie, offrent l'accord piquant d'une variété infinie et d'une invariable régularité.

GRENOBLE (France), très-ancienne ville du Dauphiné, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Isère, et siége d'un évêché. Cette ancienne ville des Allobroges était connue dès l'époque de la conquête des Romains, et portait le nom de *Cularo* ou *Cularone*. Toute son étendue se bornait alors au petit espace connu sous le nom de Saint-Laurent, compris entre la rive droite de l'Isère et la haute montagne de Rachet. La ville n'avait que deux portes, dont l'une s'appelait porte des Gaules, et l'autre porte d'Italie. Elle était autrefois, par son emplacement au débouché de l'une des principales vallées des Alpes, un poste militaire important, où César, Auguste et leurs successeurs entretinrent constamment de fortes garnisons.

Lorsque Maximien partagea la pourpre romaine avec Dioclétien, il rebâtit presque à neuf Cularo, et jeta les premiers fondements de la partie de la ville située de l'autre côté de l'Isère. Il l'unit à la rive droie par un pont, l'entoura de murailles, et la remplit d'édifices commodes pour les habitants et pour les troupes.

L'empereur Gratien a ant ensuite fortifié la ville et beaucoup contribué à sa prospérité, les habitants voulurent éterniser leur reconnaissance envers leur bienfaiteur, et substituèrent au nom de Cularo celui de *Gratianopolis* (ville de Gratien), nom qu'elle a conservé longtemps et dont on a fait Grenoble.

Après ces premiers accroissements, la ville était encore peu considérable : son enceinte en deçà de l'Isère avait peu de largeur, et ne s'étendait pas en longueur au delà des deux petits ruisseaux d'Eybens et de Verderet, qui la traversent aujourd'hui. Un seul pont servait de communication.

A la dissolution de l'Empire romain, les Goths, les Alains, les Vandales, les Bourguignons et les Francs se rendirent successivement maîtres de Grenoble. Après tant de révolutions, la ville eut encore à souffrir (855) de l'invasion des Maures ou Sarrasins. Ce fut seulement un siècle après, en 967, que l'évêque Izarne parvint à les chasser entièrement de la ville. Grenoble a été ensuite la résidence ordinaire des comtes de Grésivaudan, qui prirent plus tard le nom de Dauphins. Le dernier fut Humbert II : il céda le Dauphiné à Philippe de Valois, et c'est depuis cette cession que l'on a donné le titre de Dauphins aux fils aînés des rois de France.

Dès le commencement de la doctrine de Calvin, le Dauphiné fut en proie (1559) aux guerres de religion qui désolèrent si longtemps la France. Grenoble, prise et reprise différentes fois, était enfin tombée, à la mort de Henri III, au pouvoir de la Ligue. Elle fut occupée de nouveau en 1591, le 18 novembre, par les protestants sous les ordres de Lesdiguières, que Henri IV avait mis à la

tête de ses troupes. Ce prince vint lui-même, en 1600, à Grenoble, à l'occasion de la guerre qu'il avait à soutenir contre le duc de Savoie: il y ordonna, deux ans après, de nouvelles constructions. D'autres agrandissements, commencés sous Louis XIII, furent continués sous Louis XIV. Vauban a indiqué dans un Mémoire les moyens d'assurer la défense de la place. Depuis la révolution française, la mise en état de défense, commencée plusieurs fois, n'a jamais été que partielle et incomplète.

Ancienne capitale du Dauphiné, Grenoble est aujourd'hui un chef-lieu de préfecture où l'on compte treize à quatorze cents maisons et environ trente et un mille habitants. Elle occupe la rive gauche de l'Isère, et elle a pour enceinte huit fronts bastionnés et des fossés faciles à inonder. La rive droite ne présente qu'une masse prodigieuse de rochers presque à pic, et dont le dernier ressaut, qu'on appelle le plateau de la Bastille, commande la ville, sans en être autrement séparé que par le lit étroit de la rivière. Sa situation l'a toujours fait regarder comme le dépôt et le centre de défense de la frontière de Savoie.

L'abondance règne, en effet, dans la vallée de l'Isère, ainsi que dans tout le Dauphiné. On y trouve du blé, du vin, des fourrages et beaucoup de bestiaux. La navigation, qui du Rhône remonte jusqu'à Montmeillan, fournit tous les moyens désirables d'approvisionner, avec ces ressources, soit la garnison de la place, soit une armée entière qui, réunie autour du fort Barrault, occuperait le point où la défense de la vallée est le plus facile et le plus avantageuse.

La plaine dans laquelle est située Grenoble, entourée de toutes parts de hautes montagnes, est arrosé par l'Isère et le Drac, qui réunissent leurs eaux à 2500 mètres au-dessous de la ville. Le sol sur lequel elle est bâtie, formé par les dépôts de ces rivières, est graveleux et cependant humide. Son élévation au-dessus du niveau de l'Isère n'étant pas de plus de trois ou quatre mètres, les caves et les rez-de-chausseé y sont également humides et malsains. Les rues, pavées en cailloux, sont en général étroites, et les maisons, pour la plupart à trois et quatre étages, ont leurs toits plats recouverts en tuiles creuses.

Grenoble a souffert de grandes inondations : les plus considérables ont eu lieu en 1219 et 1651. Cette dernière renversa un pont de pierre sur lequel s'élevait une tour fort haute. La face de la tour portait une horloge dont la sonnerie était entendue de toute la ville.

La partie de la ville bâtie sur la rive droite de l'Isère n'a qu'une seule rue adossée d'un côté au mont Rachet, et dont les murs sont baignés, de l'autre, par la rivière. C'est le quartier le plus populeux et le plus industrieux.

Bayle (Stendahl) a écrit, en 1837, plusieurs pages intéressantes sur Grenoble dans ses *Mémoires d'un touriste*. La beauté du paysage autour de la ville produisit sur cet esprit fin et d'un goût rare une délicieuse impression.

Grenoble renfermait autrefois un grand nombre de monastères et de couvents : les plus remarquables étaient ceux de Sainte-Marie-d'en-Haut, Sainte-Marie-d'en-Bas, les Jacobins et les Récollets. Le couvent des Jacobins a été transformé en halle, et la plupart des autres donnés à l'artillerie pour lui servir d'entrepôt.

Des cinq portes qui donnent entrée dans la ville, deux sont situées sur la rive droite de l'Isère, et trois sur la rive gauche. Les premières sont celles de France, où aboutit la route de Lyon, et celle de Saint-Laurent, à l'autre extrémité, qui conduit à Chambéry. Sur la gauche sont celles de Très-Cloîtres, par laquelle on va également à Chambéry et à Montmeillan; celle de Bonne, qui conduit dans les Hautes-Alpes et l'Oysans; et celle de Créqui, nommée aussi porte de la Graille, par laquelle on se dirige vers la Provence et vers les montagnes de Sassenage et du Vercors.

Grenoble n'a conservé aucun des monuments antiques dont elle a dû être ornée dans l'ère romaine. Tours et murailles, temples et palais romains, tout a disparu sans laisser de traces. Un seul édifice, dont l'âge se rapproche un peu de l'époque gallo-romaine, est resté, c'est la *crypte de l'église Saint-Laurent*.

Cette chapelle souterraine doit remonter, par le caractère de son architecture, au IVe siècle. Le chœur qui la surmonte appartient à la même époque, et l'un et l'autre paraissent antérieurs de plusieurs siècles à l'érection du reste de l'église. M. J.-J.-A. Pilot (*Album du Dauphiné*) pense même que ce chœur et la chapelle qu'il recouvre forment, tous les deux, une seule construction, un seul tout. « Il est à croire que l'ancienne cathédrale ayant été endommagée par des éboulements de la montagne, ainsi que le rapporte une tradition constante, on y aura bâti au-dessus une nouvelle église, et que pour mieux la soutenir, ou pour mettre à profit la cavité qui devait résulter de cette élévation, on aura transformé alors une partie de la première église en une chapelle souterraine. Celle-ci se trouve en effet au niveau du vieux sol, tandis que l'église actuelle est au moins d'un premier étage. »

Il paraît d'ailleurs, par la nature de l'ornementation de cette crypte, qu'on y a employé des colonnes provenant de l'église primitive, à en juger par l'incohérence des diverses parties de ces embellissements.

Cette crypte avait donc une destination différente de ces oratoires souterrains dans lesquels les premiers chrétiens se renfermaient pour célébrer les saints mystères à l'abri des persécutions.

En voici la description :

« Huit colonnes supérieures assemblées deux à deux supportent deux arcades en plein cintre aux deux extrémités d'une voûte également cintrée ; quatre colonnes inférieures, une à une, soutiennent aux quatre angles ces mêmes colonnes supérieures ; deux

servent aussi de support, une à chaque retour du mur, du côté du chœur, et, sur les faces latérales, dix autres colonnes rangées sur la même base que ces six dernières ; huit d'entre elles soutiennent quatre cintres, deux sur chaque face. Entre ces deux cintres, dont l'un, celui près du chœur, à la fois plus ouvert et plus élevé que l'autre, se prolonge en voûte, de manière à former une grande niche ou une petite chapelle, se trouve une troisième colonne de support. »

Les colonnes inférieures, posées sur une balustrade en pierre, sont à demi enfouies, depuis un remblai fait en cet endroit pour l'assainir en élevant le sol. Une seule fenêtre éclaire cette crypte. Un autel aujourd'hui détruit était placé au-dessous. A l'est, sont les traces d'une autre fenêtre actuellement bouchée, et il en existait probablement une du côté opposé, dans une niche presque entièrement murée. Cet enfoncement et celui du chœur, c'est-à-dire de l'endroit où était placé l'autel, donnaient à cette chapelle la forme d'une croix. Sa longueur totale est de 10 mèt. 50 cent.; sa largeur est de 3 mèt. 70 cent.; sa hauteur, avant le remblai, était de près de 7 mèt. Le chœur et les deux niches ont la voûte en demi-coupole, et composée d'arêtes aboutissant à un point central. Leur profondeur est de 2 mètres 60 cent.

Les colonnes ont, y compris l'entablement, 1 mèt. 20 cent. Elles dérivent de l'ordre corinthien et sont couronnées par des frises sculptées. On y remarque des guirlandes de fleurs, des feuillages, des anneaux entrelacés, des croix, des oiseaux tenant des grappes de raisins, des épis de blé, des agneaux, des griffons, etc.

Le chœur de l'église d'en haut est remarquable par son ornementation ; il est bordé, dans tout son contour, d'une corniche enrichie de têtes bizarres d'hommes et d'animaux. Ses trois fenêtres, à double cintre, sont ornées de colonnettes du même genre que celles de la chapelle souterraine.

Deux images vénérables de la sainte Vierge ont été trouvées à Grenoble par le P. Gumppenberg : l'une est Notre-Dame de l'Ile (*de Insula*) ; l'autre, Notre-Dame de Montaigu (*de Monte Acuto*).

GRIMAUD (France), bourg de l'ancienne province de Provence, département du Var, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Draguignan.

Ce bourg possède une église paroissiale du moyen âge. Elle est en forme de croix latine, et toute en granit. Les arcs en plein cintre et la forme de l'abside, creusée comme une niche immense dans un massif carré, annoncent son antiquité. Le clocher qui s'élève au-dessus de ce massif est d'une remarquable élévation. Cette église est un lieu de dévotion très-vénéré dans tous les environs.

GRISY (France), village de l'ancienne province de Normandie, arrondissement de Falaise, département du Calvados.

Il existe sur le bord du chemin de Vendeuvres à Saint-Pierre-sur-Dive, au point de séparation des deux communes, une croix romane très-ancienne et très-remarquable.

Elle se compose de quatre colonnes en faisceau, supportant des croisillons lourds, ronds, peu développés, ayant à leur centre des médaillons à étoiles, et à leurs pointes aplaties des reliefs en forme d'enlacements ; cette espèce de limites posées par de pieuses mains peut dater de sept cents ans, d'après la nature du travail.

GROSBOIS (France), dans le département de Seine-et-Oise, hameau de Boissy-Saint-Léger.

Près du château de Grosbois il y avait un couvent de Camaldules, où beaucoup de personnes de considération et de piété se rendaient en pèlerinage pour y faire des retraites de plusieurs jours.

GROSLAY (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise et canton de Montmorency.

Il possède une église du XIIIe siècle, mais qui a été en partie reconstruite au XVIe.

On y remarque des vitraux curieux, représentant la généalogie de la sainte Vierge.

GROTTA-FERRATA (Italie). Ce village important de la Campagne de Rome doit son nom à une Vierge trouvée miraculeusement dans une grotte fermée par une grille de fer. Cette madone est vénérée aujourd'hui dans l'église de l'abbaye située dans cette localité.

La fondation de ce monastère remonte au commencement du XIe siècle. Deux moines grecs de l'ordre de Saint-Basile, fuyant la persécution des Sarrasins, conquérants de la Calabre, se réfugièrent en ce lieu et y fondèrent l'abbaye dont nous parlons. Réunis peu après à soixante autres moines fugitifs comme eux, ils obtinrent des comtes de Tusculum la concession de ce terrain, où ils élevèrent bientôt leur maison, dont le cardinal Jules de la Rovère, depuis le pape Jules II, fit plus tard une forteresse.

L'église renferme une admirable chapelle de saint Nil. Nous emprunterons à M. Fulchiron la description de ce monument :

« Précédée d'une longue allée d'ormes et de platanes, dont la grandeur est colossale, les vastes constructions du couvent, entourées de fortifications à larges tours, à courtines surmontées de machicoulis et de galeries, rappellent les combats et la puissance du clergé au moyen âge.

« L'église est divisée en trois parties ; la plus ancienne précède les deux autres et paraît être du XIIe ou XIIIe siècle. La plus moderne et aussi la plus grande n'a rien de remarquable, si ce n'est le mauvais goût de son architecture, qui doit dater du temps de la dégradation de l'art. Au mois d'octobre 1841, au moment où l'on y célébrait le service divin, elle était remplie de femmes, dont la plupart conservaient l'élégant costume du pays, faisant valoir ainsi ces expressives et belles têtes italiennes que l'on retrouve là dans toute leur pureté. Avec des voix justes et harmonieuses, les hommes prenaient part aux chants religieux.

« Si l'église n'a rien par sa construction qui puisse attirer les regards, il n'en est pas de

même des peintures qu'elle possède ; dans la chapelle de saint Nil, on admire quatre fresques du Dominiquin, placées au premier rang de ses œuvres : elles représentent la construction du couvent et le miracle du saint arrêtant dans sa chute une colonne prête à blesser un ouvrier ; l'entrevue de Nil et d'Othon ; l'attitude et la physionomie de l'empereur annoncent la bienveillance ; celles du fondateur et de ses moines, le respect et la reconnaissance. Dans la troisième fresque, le saint est en prière, et son intervention dissipe une tempête menaçante pour les récoltes ; dans la quatrième, il guérit un possédé en lui mettant sur les lèvres quelques gouttes d'huile de la lampe suspendue devant l'autel de la sainte Vierge. Etonnant tableau par la justesse de la pantomime, par la foi unie à l'humilité empreinte sur la figure de l'ouvrier du Seigneur ; on voit qu'il ne doute pas de la guérison, mais qu'il l'attribue à la sainte Mère de Jésus-Christ.

C'est à vingt-neuf ans que l'artiste produisit ces chefs-d'œuvre ; vérité d'expression, science de dessin, beauté de couleur, habileté et en même temps simplicité de composition, tout s'y trouve. Aussi le cardinal Consalvi a-t-il rendu un juste hommage au grand peintre en faisant placer son buste en marbre dans la chapelle.

Sur l'autel est une Vierge d'Annibal Carrache, le maître du Dominiquin, mais qui là se montre inférieur à son élève.

Cette abbaye, maintenant occupée par des religieux basiliens qui célèbrent la messe et chantent les offices en langue grecque, possède une belle bibliothèque riche en manuscrits latins et orientaux.

GRUISSAN (France), en Languedoc, dans le département de l'Aude, sur une presqu'île formée par l'étang du même nom, près de la Méditerranée.

Il existe aux environs de ce village une chapelle dédiée à Notre-Dame *Das Aousils*, en grande vénération chez les marins. Elle est située au milieu des rochers sauvages de la Clape, en face de la mer. Tous les habitants de Gruissan s'y rendent en pèlerinage le jour de la Pentecôte, et les marins tiennent à la main un petit drapeau qui représente le pavillon de leur bâtiment.

GRUTLY (Suisse). *Voy.* KUSSNACHT.

GUADALUPE (Espagne). Cette jolie petite ville de l'Estramadure renferme un sanctuaire vénérable, célèbre par les miracles nombreux que la Vierge y a souvent opérés ; mais le plus illustre sanctuaire de ce nom est en Amérique, près de Mexico. C'est le plus fameux de tous ceux du Nouveau Monde. Nous ferons de ces deux pèlerinages deux descriptions distinctes.

I. GUADALUPE ou *Guadeloupe* (Espagne). Cette ville est à 80 kilom. environ de Calatrava. Pour bien connaître l'histoire de la madone qu'on y révère, il faut remonter jusqu'aux temps des premières invasions des Maures en Espagne, au siècle de Grégoire le Grand. Ce saint pape était lié d'une étroite amitié avec Léandre, évêque de Séville, et au milieu même des ardeurs de la fièvre, il lui envoyait par chapitres détachés ses commentaires sur Job. Un jour il accompagna l'un de ses envois d'une antique et vénérable image de la sainte Vierge, déjà renommée à Rome pour les prodiges qu'avait produits son intercession. Mais on dit que dans le trajet de Rome en Espagne, le vaisseau qui portait la sainte image et le précieux manuscrit aurait infailliblement péri par la tempête, si un prêtre n'était parvenu à ranimer tous les matelots en les rassemblant tous autour de l'image miraculeuse, et en la leur montrant comme un signe d'espoir et de confiance. Ce miracle inspira une vénération profonde pour la madone de saint Grégoire à tous ceux qui en furent témoins ; elle fut portée en triomphe à l'évêque de S. ville ; celui-ci, dans la crainte des Sarrasins qui dès lors menaçaient d'envahir toute l'Espagne, la cacha dans le creux d'un rocher voisin de la ville épiscopale, avec quelques reliques de son frère saint Fulgence, et une cloche : il y ajouta aussi des lettres qui portaient une désignation expresse de tous ces trésors et devaient montrer leur valeur à celui qui les découvrirait un jour. Six siècles se passèrent avant que la sainte mère de Dieu ne révélât son image à l'Espagne, et ce fut un berger qu'elle choisit pour la découvrir. Elle se montra à lui au milieu d'un nouveau buisson ardent ; elle lui apparut tout entourée de rayons et lui ordonna d'aller avertir ses concitoyens de Cazerra, et de leur indiquer la caverne où son image avait été. « Pour preuve de la vérité de mes paroles, lui dit-elle, tu trouveras ton fils mort en rentrant chez toi ; mais pour les engager à croire ce que tu leur annonceras, tu leur diras que je lui rendrai la vie, et ton fils ressuscitera aussitôt. » Le berger fut d'abord assez peu porté à croire ; or, au moment où il coupait les membres d'un bœuf qu'il venait de tuer, il sentit son bras se dessécher, et il ne put continuer son ouvrage ; cependant, devenu docile par cette punition, il recouvra la force de son bras, en même temps que la foi lui revenait au cœur. Pour éviter un nouveau châtiment, il s'empressa d'aller à Cazerra, et raconta ce qu'il avait vu et entendu à ses concitoyens. On s'empressa aussitôt d'aller à la caverne et d'en tirer tout ce qu'elle contenait.

Les habitants de Cazerra élevèrent bientôt sur cet emplacement une chapelle. Alphonse XI la remplaça dans la suite par un temple magnifique et assez grand pour contenir le grand nombre des pèlerins qui s'y rendaient de tous côtés. Cette église fut ornée d'une foule de richesses de tout genre, de vases d'argent et d'or, de pierres précieuses, de vêtements splendides pour les cérémonies religieuses, etc.

La sainte statue est noire de figure, comme une éthiopienne, dit Gumppenberg ; mais elle a une expression de physionomie si divine, que le plus féroce bandit ne saurait la contempler sans sentir son cœur se fondre d'amour



II. Guadalupe (Mexique). Voici ce que dit M. Marchetti de l'image de Notre-Dame de Guadalupe, telle qu'elle existe à Saint-Nicolas *in Carcere Tulliano* :

« Cette pieuse image, si propre à inspirer la plus tendre dévotion, est exposée à la vénération des fidèles, sur le retable de l'autel dédié à saint Jean-Baptiste, qui est la première chapelle à main droite en entrant par la porte principale de ladite église de Saint-Nicolas. Sa forme rappelle le miracle fameux et touchant à qui elle doit son origine ; miracle arrivé au Mexique, dans l'Amérique septentrionale, où le sanctuaire de Guadalupe est très-célèbre : car la très-sainte Vierge s'est peinte en quelque sorte elle-même dans cette figure, lorsqu'elle arrangea dans le manteau grossier de l'humble Jean Diego de Quanhtitlan les roses miraculeuses et les autres fleurs qu'elle lui avait ordonné de cueillir sur le Tapejacac, et qui imprimèrent miraculeusement sur cette toile, auparavant si vile, la belle effigie qu'on voit encore et qu'on vénère à *Guadalupe;* monument perpétuel de ce prodige, et objet d'une singulière vénération parmi ces peuples. Elle est donc restée empreinte sur cette espèce de manteau, étendu dans l'air et soutenu par un homme, et représente la figure entière de Marie, ayant sous ses pieds le symbole du croissant que nous fournit l'Ecriture, et qui est l'indice de sa beauté originelle et des consolations qu'elle nous apporte. *Pulchra ut luna, electa ut sol :* belle comme la lune et pure comme le soleil. La reine des anges y paraît dans la première fleur de sa jeunesse ; ce qui rappelle l'idée de son immaculée Conception : sa tête est élevée, mais d'une manière naturelle qui n'ôte rien à l'air d'humilité et de recueillement qu'elle exprime. Les yeux, modestement baissés et sans aucune direction déterminée, sont suffisamment ouverts, car les paupières supérieures en couvrent environ la moitié, et laissent apercevoir une partie bien sensible des prunelles et du blanc qui est à l'entour. Les mains sont jointes devant la poitrine. La peinture est à l'huile sur toile : elle est d'un bon auteur moderne, de la hauteur d'environ cinq palmes d'architecte, et large à proportion. C'est un présent fait à l'église, il y a peu d'années, par un saint prêtre, ex-jésuite, mort à présent, et qui désirait vivement propager dans le cœur des fidèles la vénération et le culte de la sainte Vierge dans cette effigie miraculeuse. »

Parmi les Indiens convertis au christianisme dans le Mexique, on comptait, en 1531, Jean Diègue de Quanhtitlan, ainsi nommé du lieu de sa naissance, à huit milles de Mexico. Il était pauvre, mais il craignait le Seigneur, vivait content de sa condition, et se montrait en tout fervent chrétien. Sa femme, nommée Lucie, et son oncle Bernardin, servaient Dieu comme lui, dans la simplicité de leur foi. Sa dévotion lui faisait faire tous les samedis le voyage de la capitale, et il y entendait la messe dans l'église de Saint-Jacques. Dans le trajet, il devait passer au pied d'une colline qui s'élevait entre la ville et son habitation. Cette colline avait joui d'une grande célébrité parmi les idolâtres (1). Ils y avaient rendu leurs adorations à une déesse à qui l'on donnait le nom de mère, et celui même de mère des dieux (2). Marie daigna dessiller leurs yeux, et leur montrer en ce lieu la Mère du vrai Dieu et leur véritable mère. Ce fut là précisément qu'elle se fit élever un sanctuaire célèbre aujourd'hui, et qu'elle se plut à répandre avec profusion les effets de sa bonté. L'origine de ce sanctuaire est remarquable. Nous la raconterons avec quelque détail. Elle ne peut qu'inspirer le plus vif intérêt (3).

Un samedi, 9 décembre de l'an 1531, au soleil levant, le pieux Diègue se rendait à Mexico, pour y satisfaire sa dévotion. Il était parvenu au pied de la colline, lorsqu'il entendit un concert mélodieux qu'il prit d'abord pour un ramage d'oiseaux. Le concert continue et pique sa curiosité. Il se détourne et il aperçoit une nuée légère, resplendissante de clarté, et bordée d'un iris où se peignaient les plus vives couleurs. Pénétré de joie, il s'arrête, il contemple avidement ce spectacle. L'harmonie cesse, et il s'entend appeler par son nom. Il distingue une voix qui part du sein de la nue. Il monte sur la colline, et il voit un trône majestueux sur lequel était assise une vierge d'une incomparable beauté. Son visage était brillant comme le soleil : de ses vêtements jaillissaient des rayons d'une lumière si vive et en si grande abondance, que les rochers des environs semblaient transformés en pierres précieuses. Diègue est d'abord plongé dans une sorte de stupeur. Mais celle dont la présence ravissait tous ses sens l'en tire en lui adressant la parole, et en lui disant : Où vas-tu ? — Je vais, répond-il, entendre la messe en l'honneur de la Vierge. — Ta dévotion m'est agréable, reprend l'inconnue ; ton humilité me plaît. Je suis cette Vierge, Mère de Dieu. Je veux que l'on me bâtisse ici un temple, où je répandrai mes bontés, et où je me montrerai

(1) Cette colline se nommait en langue du pays *Tepejacac.*

(2) *Teonantrin*, mère des dieux, ou *Tonantrin*, notre mère.

(3) Ce récit, dit l'auteur anonyme des *Pèlerinages aux sanctuaires de la mère de Dieu* (Périsse, 1840), auquel nous l'empruntons en partie, est tiré d'une relation imprimée à Rome en 1786, avec approbation, et réimprimée en 1792 et 1796. L'auteur cite les actes authentiques conservés à Mexico, et il s'appuie principalement sur une relation présentée à la Congrégation des Rites par l'archevêque de Mexico, et déjà traduite en 1781. Nous avons sous les yeux une notice tout à fait conforme aux précédentes, publiée également à Rome, avec approbation, en 1831. Il existe à Rome, dans l'église collégiale de Saint-Nicolas, dit *in Carcere Tulliano*, une copie de l'image de Guadalupe. Cette image de Rome est une de celles qui ont ouvert les yeux en 1796. Voyez l'ouvrage de M. Marchetti, 25e relation, p. 300, édit. de Paris, l'an X. (Nous citons ce passage à la fin de notre article.) Non-seulement l'auteur prouve le miracle arrivé à Rome, mais il rend encore un beau témoignage à celui qui fait le sujet de cette notice.

ta mère, celle de tes concitoyens et de ceux qui invoqueront mon nom avec confiance. Va de ma part trouver l'évêque, et l'instruire de mon désir.

On ne saurait se faire une idée du saisissement de l'Indien, et en même temps de son calme et de sa joie. Dans toute autre circonstance, il n'eût osé se présenter à son premier pasteur. Mais celle qui lui avait donné cette mission lui avait inspiré par ses regards et ses paroles une assurance qui le mettait au-dessus de la crainte. Il court donc chez le prélat et lui rend compte de ce qui lui était arrivé. Le prélat, Jean de Zumarraga, religieux franciscain, doué de grandes vertus, et entre autres d'une rare prudence, écoute son récit avec attention. L'ingénuité de Diégue, le ton de conviction et de vérité qui l'animait, donnaient une sorte de garantie à ses paroles. Mais ce n'en était pas assez pour fixer son jugement. Avant de rien entreprendre, il exige de plus sûrs témoignages de la volonté du ciel. Diégue confus se retire en silence. Il satisfait à sa dévotion à Mexico, et il regagne son habitation, tout occupé de ce qui lui était arrivé. Il reprend le chemin accoutumé, celui de la colline. Quel n'est point son étonnement lorsqu'il y retrouve Marie! Elle semblait attendre son serviteur. Elle l'accueille avec bonté, et lui inspire une confiance qui le fait parler à cœur ouvert. Il ose représenter à la Reine des cieux qu'il est peu fait pour être son envoyé, qu'une personne d'une condition plus élevée serait mieux reçue du prélat. Il ignorait que le Seigneur, jaloux de faire éclater sa grandeur et sa puissance, se sert d'ordinaire des instruments les plus faibles pour accomplir les plus grands desseins. Marie cependant, sans s'expliquer plus clairement, renvoie Diégue à l'évêque, en le consolant et en ranimant ses espérances.

Le lendemain, jour de dimanche, il ne manque point de retourner à Mexico, pour y assister au saint sacrifice. Il a même le courage de se présenter de nouveau devant l'évêque. Celui-ci le reçoit avec bonté, et persiste toujours dans sa première réponse. Il lui faut un signe assuré de la volonté du ciel. Diégue revient à la colline et y retrouve Marie, qui lui promet avec bonté un miracle pour le lendemain. Diégue rassuré regagne sa maison; mais il y trouve son oncle surpris tout à coup d'une grave maladie. Tout occupé des soins que le malade réclamait de lui, Diégue oublie la promesse faite à Marie, de retourner le lundi sur la colline; mais le mardi il part pour Mexico, dans le dessein d'en ramener un prêtre pour donner à son oncle les secours de la religion. En passant près de la colline, il se rappelle son oubli, sa faute involontaire; et pour éviter les reproches qu'il croit mériter, il se détourne du chemin. Cependant Marie se présente encore à lui, et lui dit avec bonté: Où vas-tu, mon enfant? quel sentier as-tu pris? Le Mexicain, confus, se reconnaît coupable; il prie Marie d'attribuer le manque de parole qu'il se reproche à la maladie de son oncle. La Vierge alors lui annonce la guérison du malade. Quant au signe exigé par l'évêque, elle ordonne à Diégue de monter sur la hauteur, d'aller au lieu où elle s'était montrée à lui le samedi, et d'y cueillir un bouquet de fleurs.

L'ordre donné par Marie était de nature à étonner tout esprit raisonneur. Ce n'était point la saison des fleurs. D'ailleurs le lieu était couvert d'épines et de broussailles. Mais Diégue avait une âme simple et droite, mais la persuasion coulait des lèvres de la Vierge immaculée. Diégue ne sut qu'obéir à sa voix. Il gravit la colline et y trouve un parterre enchanté. Là les fleurs les plus fraîches et les plus éclatantes étonnent ses regards. Il choisit à son gré dans la multitude et vient présenter à Marie ce qu'il a cueilli. Marie en fait un bouquet et charge son pieux serviteur de le porter à l'évêque. Diégue, fier de ce précieux dépôt, se met en chemin pour Mexico. Le message qui lui est confié absorbe toutes ses pensées et verse dans son âme un contentement ineffable.

Cependant les fleurs qu'il tenait cachées sous son manteau répandaient au loin le plus doux parfum. Ce parfum le trahit. A son arrivée, les domestiques du prélat, attirés par l'odeur des fleurs, l'arrêtent et lui demandent avec curiosité quel est l'objet qu'il porte avec tant de mystère. Diégue donne des réponses évasives, et fait tous ses efforts pour se débarrasser de leurs importunités. Mais ils triomphent de sa résistance, et ils entr'ouvrent le manteau. La vue de ces fleurs les remplit d'étonnement. Un d'eux veut y porter la main, et il s'aperçoit que ce sont des fleurs en peinture. L'évêque est instruit de tout. Le villageois paraît devant lui, et entr'ouvre le manteau qu'il avait refermé. Alors, à la grande surprise de tous les assistants et de Diégue lui-même, on voit empreinte sur ce manteau l'image de Marie. Le prélat et les personnes de sa maison n'ont pas plutôt jeté les yeux sur cette image si fraîche et si vive qu'elle semblait sortir de l'étude de l'artiste, qu'ils tombent à genoux, et restent quelque temps muets et immobiles, sans pouvoir faire autre chose qu'admirer la beauté surhumaine de celle dont ils contemplaient les traits. Ensuite le prélat se relève, détache le manteau de dessus les épaules du pieux Mexicain et l'expose dans sa chapelle, en attendant qu'on eût élevé un sanctuaire pour le renfermer. Toute la ville se portait à l'évêché pour honorer l'image miraculeuse.

Cependant le prélat, suivi d'un grand concours de peuple, se rend le jour suivant, le 13 décembre, sur la colline. Il interroge Diégue en détail; il veut savoir en quel endroit la Vierge s'est montrée à lui. Diégue ne croit pas pouvoir le déterminer avec une exacte précision. Tout absorbé par le spectacle qu'il avait sous les yeux, il n'avait point examiné avec attention le point où il lui avait été offert. Un nouveau prodige vint le tirer d'embarras. Une source jaillit subitement et désigne le lieu de l'apparition. De-

puis elle n'a cessé de couler. Ses eaux ont opéré plusieurs guérisons.

Diègue avait parlé de la maladie de son oncle et des circonstances qui l'avaient accompagnée. Ce fut pour la prudence de l'évêque une nouvelle matière d'examen. On envoie des commissaires vers le malade, et on le trouve rétabli. Le bon vieillard accompagne lui-même les commissaires. Il rapporte qu'au fort de la maladie, et au moment où il attendait un confesseur, Marie avait daigné se montrer à lui, lui rendre la santé, et lui dire qu'elle voulait être honorée dans son nouveau temple sous le nom de Notre-Dame de Guadalupe (1). On remarqua, non sans étonnement, l'impossibilité de faire une peinture quelconque sur un manteau grossier comme celui de Diègue : et fût-on parvenu à la faire, elle ne pouvait s'y conserver. Et cependant le tableau tracé sur ce manteau était d'un travail fini.

L'affluence du peuple continuant et augmentant même tous les jours, l'évêque transporta la sainte image dans la cathédrale, en attendant que le sanctuaire qu'on lui destinait fût achevé. On se hâta de l'élever au lieu désigné. L'édifice construit, on y transporta l'image; et des miracles multipliés prouvèrent de plus en plus la vérité des faits sur lesquels était fondé le culte qu'on rendait à Marie dans cette image.

Mais enfin ce nouveau sanctuaire ne pouvant plus contenir la foule qui se groupait autour de la Mère de Dieu, on songea, vers l'an 1695, à en bâtir un autre. L'archevêque de Mexico, François de Aguiar e Seixas, en plaça la première pierre. C'est la superbe église qu'on admire aujourd'hui. On y dépensa deux millions deux cent soixante et dix mille livres. Le 1er mai 1709, on y transféra la sainte image, et on la plaça sur un trône d'argent estimé quatre cent mille francs. Les dons se multipliant de jour en jour, on construisit de riches autels en beaux marbres; on enrichit le trésor de vases précieux. La grande lampe de vermeil pèse seule plus de six cent vingt marcs; et dans un tel ouvrage, on assure que l'art surpasse la matière. Autour du sanctuaire règne une grande balustrade d'argent, et elle se prolonge jusqu'au chœur, qui, selon l'usage d'Espagne, enveloppe le fond de l'église. Cette première balustrade est défendue par une seconde d'un bois précieux, artistement ornée d'une infinité de figures en argent, d'un travail exquis. Un vice-roi du Mexique, D. Antonio-Maria Buccarelli, entoura l'image d'une corniche en or massif, et enrichit l'autel de douze chandeliers en or. En 1749, on fonda un chapitre pour desservir ce sanctuaire. Le Mexique se consacra solennellement à Notre-Dame de Guadalupe, et on établit une fête chômée pour le 12 décembre, sous le rite de première classe, avec une octave privilégiée. Benoît XIV étendit cette fête à tous les Etats du roi catholique. On bâtit une ville autour de ce sanctuaire. Pour augmenter le culte rendu à Marie et le rendre en quelque sorte perpétuel, on construisit un monastère de religieuses de Saint-François, dont le chœur est contigu à l'église. Guadalupe est pour l'Amérique ce que Lorette est pour l'Europe. On établit à Madrid, en plusieurs autres lieux de l'Espagne, en Italie, à Rome en particulier, des confréries sous le nom de Notre-Dame de Guadalupe. L'image représente une immaculée Conception avec cette inscription : *Non fecit taliter omni nationi.*

(1) C'était une nouvelle marque de la bonté de Marie. La plupart des Espagnols qui fondaient l'empire du Mexique étaient de l'Estramadure, où l'on honore une célèbre image de la Vierge sous le titre de Notre-Dame de Guadalupe. C'est le nom du village où est ce sanctuaire. *Voy.* l'article précédent.

GUATAVITA (Amérique). C'est le nom d'un lac célèbre situé dans la république de Colombie, au nord de Bogota, sur la haute montagne de Zipaguira.

Ce district était gouverné autrefois par un cacique qui, à la tête de ses Indiens, offrait régulièrement, chaque année, à la divinité du lac, de la poudre d'or et des pierres précieuses. On a évalué à un billion cent vingt millions le montant des offrandes faites à la divinité du lac de Guatavita avant la conquête des Espagnols; sur les bords de ce petit bassin, les naturels du Mexique avaient construit un temple fameux, et ils accouraient de plusieurs contrées très-éloignées pour jeter dans ses eaux limpides, à titre d'offrande et en signe d'adoration, différents objets précieux. (*Abrégé de géographie*, par Adrien Balbi.)

GUBBIO (Italie), ville de la délégation de Pérouse. Elle est célèbre par ses antiquités, parmi lesquelles on doit citer les fameuses *Tables Eugubines*, précieux monument découvert en 1456 près des ruines du célèbre temple de Jupiter Apennin.

Ce sont sept planches de bronze fondu, couvertes de caractères gravés quelquefois des deux côtés. Les plus grandes ont quatre palmes romains de long sur deux et demi de large. Quatre sont écrites en caractères étrusques de droite à gauche; les deux plus grandes en caractères romains de gauche à droite.

Plusieurs savants les font remonter jusqu'à deux siècles avant Jésus-Christ; mais Lansi les regarde comme une production du VIIe siècle de Rome. On y traite dans toutes de sacrifices, de cérémonies, d'oblations; ce sont pour ainsi dire des rituels du culte païen. On peut regarder les deux tables en caractères latins comme le plus grand monument connu actuellement existant sur la liturgie de l'ancienne Italie. (*Voy.* l'*Abrégé de Géographie* de Balbi.)

GUEBERSCHWIHR (France), village de l'Alsace, département du Haut-Rhin, arrondissement de Colmar, canton de Rouffach. Son église appartient au genre byzantin primordial, et renferme une crypte ou église souterraine.

Il paraît que Gueberschwihr était entouré autrefois de murailles, et on le qualifie d'*Oppidum;* longtemps avant que Jeanne Ha-

chette se fût illustrée sur les remparts de Beauvais ; les femmes de cette bourgade avaient défendu leurs murs contre le Dauphin de France.

Aux environs de ce village, sur le Schauenberg, on voit les vastes bâtiments où se fait tous les ans un immense pèlerinage.

GUEBWILLER (France), village d'Alsace, département du Haut-Rhin, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Colmar.

On y voit une église de Saint-Léger, dont le style architectonique révèle une époque de transition par l'emploi simultané de l'ogive et du plein cintre. Il y a sur la façade deux tours de forme inégale ; il en est une troisième, de 1428, dont la masse octogone pèse sur la croisée ; mais cette date du XVe siècle n'indique qu'une reconstruction de ce que la foudre avait détruit environ cent ans auparavant.

GUILHAIN (Saint-), en Belgique, à 8 kil. de Mons.

On y va en pèlerinage pour obtenir la guérison de l'épilepsie. Saint Guilhain, venu d'Italie en France, se retira au pays de Hainaut vers l'an 648, dans un bois où il bâtit quelques cellules, avec une église sur le bord de la rivière de Haine, qui a donné son nom à la province. Le roi d'Austrasie, saint Sigebert, lui accorda en toute propriété le fonds de terre qu'il avait choisi pour y bâtir son monastère. Guilhain y jeta les fondements de la Celle, l'an 652; mais, après sa mort, le culte qu'on lui rendit devint si célèbre, qu'il se forma bientôt une ville qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Guilhain.

GUIN (Suisse), nom vulgaire de Dulingen. *Voy.* DULINGEN.

GUINGAMP (France), ville de Bretagne, département des Côtes-du-Nord, chef-lieu d'arrondissement. Elle possède une église de Notre-Dame, qui, construite à diverses époques, présente nécessairement des disparates. Le chœur, le jubé, le clocher à flèche, sont du XIVe siècle, ainsi que l'attestent la légende et l'élégance de leur construction. Le portail est du XVe siècle ; le grand portail occidental, avec ses deux grosses tours carrées, est de l'époque de la Renaissance. Cette église est néanmoins fort curieuse.

A une demi-lieue de Guingamp est l'église de Notre-Dame-de-Grâce. Cette superbe église du XIVe siècle est un type de la belle époque de l'architecture gothique. Ses grandes fenêtres en ogive présentent des compartiments découpés d'une manière gracieuse et légère. Le clocher, dont la masse est dissimulée par toutes les ressources que présente l'architecture ogivale, est environné d'une balustrade et surmonté d'une flèche hardie et très-élevée. Elle est accompagnée de quatre clochetons que soutiennent des colonnettes.

L'intérieur de l'église offre des sculptures en bois fort curieuses. En voici une qu'on est étonné de rencontrer dans une église ; c'est un bas-relief représentant le diable qui entraîne après lui une charretée de moines.

L'Eglise de Notre-Dame-de-Grâce doit sa fondation à Charles de Blois. Elle ne porte que le titre de chapelle.

On voit aussi dans les environs de cette ville l'église de l'abbaye du Begard. Cette célèbre abbaye n'offre quelque intérêt à l'archéologue que pour son église, qui date de l'an 1140; car les bâtiments de l'abbaye sont modernes. Bâtie à une époque de transition, l'église de Begard présente le mélange de l'ogive et du plein cintre. Les arcades intérieures de la nef et du chœur appartiennent au premier genre, tandis que les petites fenêtres placées au-dessus sont à plein cintre. Les arcades sont soutenues par de lourds piliers à chapiteaux massifs et grossièrement ornés.

Non loin de l'abbaye de Begard, et de l'autre côté de la route de Lannion, sur le chemin vicinal de Louergat, on aperçoit quelques restes de vieux murs, une croix élevée sur un socle, et sur laquelle au-dessous du crucifix est adossée la statue d'un templier vêtu d'une robe ou cotte à corsage étroit et serré ; à sa ceinture pend une aumônière ou escarcelle. Sur l'un des côtés de la croix sont les armoiries de l'ordre du Temple et une longue inscription gothique devenue illisible. Cette maison de templiers s'appelait la commanderie de *Crech-Caer*.

GUZARAT (Hindoustan). *Voy.* TCHOTI-GOUZARAT.



HACELDAMA (Palestine), en hébreu vulgaire חקל־דמא, c'est-à-dire *Champ du sang* ou *Champ du prix*, lieu célèbre dans l'Evangile pour avoir été acheté avec l'argent rendu par Judas aux anciens d'Israël, et qui avait été le prix du sang de Jésus-Christ.

« Hacel-Dama, ou plutôt *Khagel-Dam* (1), héritage ou partage du sang (*Matth.* XVII, 8; *Act.* I, 19). C'est ainsi qu'on nomma le champ qui fut acheté par les prêtres avec les trente sicles d'argent qu'ils avaient donnés à Judas Iscariote pour le prix du sang de Jésus-Christ. Judas, ayant reporté cet argent dans le temple, et les prêtres ne croyant pas qu'il fût permis de l'employer à l'usage du lieu saint, parce que c'était le prix du sang, en achetèrent le champ d'un potier de terre pour la sépulture des étrangers. On montrait encore ce champ du temps de saint Jérôme, au midi de Jérusalem, et on le montre encore à présent aux voyageurs. L'endroit est fort petit et couvert

(1) On écrit en hébreu littéral חקל־דם. Nous trouvons le sens de *Champ du prix* dans le Diction. hébr. chald. d'Haselbauer. La transition entre l'idée de *sang* et celle de *prix* vient de ce que דם a signifié *le prix du sang*.

d'une voûte sous laquelle les corps se consument, dit-on, en moins de trois ou quatre jours. Drutmare, moine de Corbie, dit que de son temps il y avait en cet endroit un hôpital pour les pèlerins français qui allaient en terre sainte. Le *Champ du sang*, ce *champ du potier*, qui fut acheté avec les deniers de la trahison, est cité dans l'histoire des anciens pèlerinages; c'est là que les frères de Saint-Jean avaient coutume d'ensevelir les pèlerins qui mouraient à Jérusalem. Assez longtemps les Grecs et les Arméniens ont enterré au Champ du sang leurs pèlerins morts dans la ville sainte; ce privilége leur coûtant trop cher, ils y ont renoncé depuis environ cinquante ans. On voit les restes d'une chapelle à l'endroit où sont mêlées les cendres de ces chrétiens de tous les âges, qui finirent leur double pèlerinage près du Calvaire qu'ils étaient venus visiter. Haceldama est un des lieux sacrés qui appartiennent aujourd'hui à la nation arménienne. » (M. Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, lettre CXVIII, écrite au mois d'avril 1831, tome V, pag. 161.)

Nous allons faire suivre cette citation d'une autre de Doubdan sur la valeur réelle en monnaie moderne de ce terrain voué à la mort depuis la mort du Fils de Dieu qu'il avait provoquée.

« Il y en a qui sont fort en peine de savoir combien pouvaient valoir ces trente deniers d'argent que les Juifs donnèrent à Judas pour la vente de Notre-Seigneur et l'achat de cette terre du potier; car ils disent qu'il y a apparence qu'ils étaient de grande valeur, puisqu'ils en achetèrent une terre, qui ne pouvait pas être d'une petite étendue, étant destinée à servir de cimetière à un grand nombre d'étrangers qui mouraient à Jérusalem; d'ailleurs que les terres de Judée étaient de haut prix à cause qu'elles étaient rares; et qu'il y avait un si grand nombre de peuple qui y habitait; en outre, que ce champ était tout près de Jérusalem, n'y ayant que la vallée de Gehennon entre deux, et de plus étant le champ d'un potier qui peut-être lui servait à son métier et duquel il tirait de la terre propre pour faire de la poterie; et enfin, à cause qu'il se vendait à perpétuité, sans pouvoir être retiré comme les autres héritages, qui ne s'aliénaient que jusqu'en l'année du Jubilé; toutes ces circonstances, disent-ils, nous obligent de croire que ces trente deniers étaient de grand prix, puisqu'ils ont été suffisants pour payer une pièce de terre de cette nature. D'où vient que Denis le Chartreux dit que ces pièces d'argent valaient chacune dix deniers et trois cents deniers les trente, qui étaient le prix du baume qui fut répandu sur la tête de Notre-Seigneur, que Judas pensait avoir perdu, comme il dit en murmurant en saint Matthieu, XXVI, et en saint Marc, XIV, et aussi en saint Jean, XII. C'est pourquoi il demanda cette somme aux princes des prêtres pour se récompenser de cette perte. Or, le denier valant un jule ou cinq sous, selon l'estimation de Tirinus, les trois cents deniers pouvaient valoir soixante et quinze livres de notre monnaie. Estius les estime davantage; car il croit que ces deniers valaient un écu d'or chacun. Mais Franciscus Lucas monte bien plus haut, d'autant qu'il les fait valoir autant que des mines d'Attiques d'argent, comme il dit qu'on en usait dans ce temps-là; et ainsi les trente deniers ou trente mines se pouvaient monter à la somme de sept cent cinquante florins, qui font sept cent cinquante de nos livres.

« Mais pour bien savoir la valeur de ce champ, il ne faut que considérer sa situation et sa qualité, et il sera facile de juger qu'étant sur une colline extrêmement stérile et infructueuse, qui n'est bâtie que de roches et de cailloux, entre une infinité de sépulcres qui y sont de tous côtés percés bien avant dans les pierres vives, il sera, dis-je, aisé de juger qu'un tel champ ne peut pas être de grand prix. C'est pourquoi nous trouvons des auteurs qui l'estiment beaucoup moins que les autres; Ménochius et Tirinus, qui prennent ces pièces d'argent pour des sicles, qui valaient chacun quatre jules romains ou un florin de vingt sous, n'estiment les trente que dix écus de France. Le P. Feuillant l'estime encore beaucoup moins; car il dit, dans son Trésor chronologique sur l'an du monde 2245, avoir vu un de ces deniers à Rome, et qu'il n'y avait que pour dix sous d'argent. Ce qui, étant les trente, ne pouvaient valoir que quinze livres, ou cinq écus des nôtres. Il rapporte l'autorité de Budé qui dit presque la même chose; ce qui fait voir, comme j'ai dit, que ce champ ne pouvait être de grande valeur, et si j'ai dit qu'on en a tiré une grande quantité de terre pour en porter en plusieurs cimetières, j'ai dit aussi que pour en avoir il a été nécessaire de la fouiller et de la creuser à plus de quatre toises de profondeur parmi toutes ces roches; et de là il sera aisé de répondre en peu de mots à la première raison, que cette terre ayant la propriété, soit naturelle, soit accidentelle, de sécher les corps en peu de temps, il n'était pas nécessaire qu'elle fût bien grande, puisqu'on les ôtait à mesure qu'ils séchaient; et de fait je ne crois pas qu'il excède un demi-quartier de notre mesure. A la seconde raison je dis que les bonnes terres étaient de grand prix, mais non pas les roches et les cailloux comme celle-ci, où il n'y a presque pas une poignée de terre propre pour cultiver, ce qui est facile de juger à la voir. A la troisième on peut répondre que la proximité ne la rendant pas meilleure ne la fait pas aussi plus chère; car, que nous importe qu'une chose inutile soit près ou loin de nous, puisqu'elle ne nous peut servir? A la quatrième, quelle apparence qu'un maître potier, ayant besoin d'une terre pour faire son métier et en tirant de quoi gagner sa vie, la vende s'il n'y est contraint par la nécessité, et en ce cas n'est-il pas vrai qu'elle aurait moins coûté? Et pour la dernière, je pense que ce temps de cinquante ans de jubilé était si long pour eux, qu'ils étaient contraints de vendre leurs héritages

par nécessité, qu'ils n'espéraient guère les retirer eux-mêmes ; c'est pourquoi cette condition ne les empêchait pas de les donner à bon marché, ou au plus pour le juste prix de ce qu'elles pouvaient valoir. » (Doubdan, *Voyage de la terre sainte.*)

• Nous avons dit, dans le cours de notre article sur Jérusalem, pourquoi nous estimons la valeur de ces trente pièces à 48 fr. 67 c. de notre monnaie actuelle. Au milieu des diverses opinions des commentateurs, c'est le taux auquel nous avons cru devoir nous fixer.

HAGUENAU (France), ville de l'ancienne province d'Alsace, aujourd'hui chef-lieu de canton du département du Bas-Rhin, dans l'arrondissement de Strasbourg.

L'édifice le plus remarquable de Haguenau, chef-lieu de canton à 28 kil. de Strasbourg, est l'église Saint-Georges. Sa construction paraît avoir commencé avec celle de la ville, et le style de l'architecture peut faire croire que plusieurs de ses parties sont antérieures. La petitesse des fenêtres, les billettes en damier ornant les corniches et le dessus des portes, et surtout ces lourdes colonnes simples, surmontées de chapiteaux presque cubiques portant des arcs en plein cintre qui séparent les nefs, prouvent qu'au XIIe siècle on n'avait pas encore renoncé partout au style byzantin. La plus grande partie des nefs est bâtie dans ce style ancien, seulement l'arc pointu vient se mêler au plein cintre vers la partie occidentale. Le chœur et plusieurs chapelles accessoires sont dans le style gothique. Le chœur a dû être renouvelé dans le XIIIe siècle. A l'extérieur du chevet on remarque des ornements sculptés d'un goût parfait et d'une fort belle exécution.

HAIDERABAD (Inde), capitale d'une principauté du Sindhy, est située sur une île formée par l'Indus et le Foullali, l'une de ses branches. Son monument le plus remarquable est le tombeau de Gholâm-châh, le fondateur de la dynastie régnante. Cet édifice se trouve sur une colline, et c'est là que résident les émirs. On y garde des trésors immenses.

HALINGHEN (France), village de l'ancien Artois, département du Pas-de-Calais, arrondissement de Saint-Pol.

Il est bâti au milieu d'un plateau aride ; le baptistère de son église est une antiquité gallo-romaine fort précieuse. C'était un autel votif dédié à Jupiter. Il consiste en un cube de grès d'environ 65 centimètres de côté, actuellement supporté par un dé de maçonnerie, et appuyé près du grand portail du côté de l'ouest. Cet autel est creux et recevait le sang des victimes. La face antérieure de ce cube porte l'inscription suivante :

EIDEO IOVIS
VICVS
DOLVCENS
C V VITAL
PRES C.

qui se traduit ainsi :

Le village de Dolucens a consacré (cet autel) à Jupiter Idéen, pendant la magistrature de C. V. Vitalus.

Il est probable que Dolucens était le nom d'un village voisin d'Halinghen; peut-être bien même était-ce celui de ce village lui-même. (Société des antiquaires de la Morinie.)

HALLES (Belgique), dans l'ancien Brabant méridional, à 16 kil. sud-ouest de Bruxelles.

« Ce sanctuaire, dédié à la reine des vierges, a été décrit par Juste-Lipse, l'un des savants et des littérateurs les plus distingués du XVIIe siècle. L'ouvrage qu'il a publié à ce sujet est plein d'onction et de recherches. Son témoignage est d'autant moins suspect, qu'il s'était laissé entraîner par les protestants et qu'il avait partagé leurs erreurs. Son esprit était trop éclairé et son cœur trop droit pour qu'il suivît longtemps une voie dont sa doctrine et sa conscience lui montraient le terme fatal. Il fit la rétractation exigée de ceux qui rentrent dans le sein de l'Église, et il se montra constamment fervent catholique. Il eut le bonheur de mourir entre les bras du célèbre P. Lessius. Comme il souffrait les douleurs les plus aiguës, et qu'on lui rappelait les principes de la philosophie stoïcienne qu'il avait préconisée : « Tout cela, répondit-il, n'est que vanité ; » et montrant un crucifix : « Là, dit ce grand homme, là seulement est la vraie patience (1). »

« Le sanctuaire dont nous parlons a tout à la fois de quoi satisfaire la piété et une innocente curiosité. La ville dont elle fait le principal ornement est située dans un pays agréable et fertile, que traverse la Senne. Cette ville, de grandeur médiocre, prend son nom de l'église même de Notre-Dame qui en est la protectrice. On l'appelle Notre-Dame de Hall, ou de Halles. On croit qu'elle a pris cette dénomination des halles qu'on y avait bâties pour mettre à couvert les marchandises qu'on transportait du Brabant en Hainaut. Elle est à sept lieues de Mons et à quatre de Bruxelles (2). »

« On trouve dans Juste-Lipse la description de l'église et le tableau fidèle de la chapelle de la Vierge. Cette église passe pour très-belle dans un pays où la foi et la dévotion des peuples ont élevé partout de superbes monuments à la gloire du Seigneur, et les ont ornés avec magnificence. La chapelle de la Vierge est à gauche. La statue de bois doré est couronnée d'or fin. D'une main la Vierge soutient son divin Fils, et de l'autre elle tient un lis. Autrefois elle portait sur la poitrine six grosses perles avec un beau rubis au milieu. Douze villes ou bourgades, qui avaient senti les effets de sa protection, s'étaient chargées de son habillement. Le premier dimanche de septembre, jour de la *Kermesse*, leurs députés lui apportaient tous les ans douze robes magnifiques, en témoignage de reconnaissance et de dévouement. Ce jour-là on faisait une procession solennelle où l'image était promenée en triomphe par les députés des douze villes dans la cité

(1) Feller, *Diction. historique*; Juvencii, *Hist. Soc. Jesu*, pars v, l. xxv, 74.
(2) *Délices des Pays-Bas*, t. III, 268.

de Halles et dans les faubourgs. Les Liégeois sont aussi dans l'usage d'y venir tous les ans en procession, le jour de la Pentecôte (1).»

« On ne saurait exprimer avec quelle pieuse profusion les peuples et les princes avaient enrichi ce sanctuaire. Sur l'autel, d'après le tableau que nous en a tracé Juste-Lipse, se trouvaient les douze apôtres, et aux extrémités deux anges avec des flambeaux; le tout était en argent. Nul autel n'offrait un si grand nombre de lampes, de cottes d'armes, d'étendards, de croix, de calices, de figures diverses en or et en argent. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, y avait donné, entre autres riches présents, une seconde statue de la Vierge, avec un cavalier et un soldat en argent, l'un et l'autre armés de toutes pièces. Charles, son fils, désireux de sanctifier jusqu'à ses divertissements en les mettant sous la protection de Marie, y donna un faucon d'argent. L'empereur Maximilien enrichit ce sanctuaire d'un arbre en or; Charles V, d'une cotte d'armes; le pape Jules II, d'une lampe en argent. A droite on voyait les statues de l'empereur Maximilien, d'Albert, duc de Saxe, et d'un de leurs courtisans à genoux. Au-dessus de leurs têtes étaient suspendus des drapeaux dont les vainqueurs avaient fait hommage à Marie. On y voyait aussi un monument bien singulier. C'était une Remontrance d'argent doré, d'un poids considérable, donné par Henri VIII, roi d'Angleterre, peu avant qu'il renonçât à une religion qui gênait trop les désirs effrénés de son cœur. Le modeste Lipse osa lui-même présenter à la Vierge de Halles son offrande, et l'associer à tant de dons magnifiques. Non content d'avoir écrit avec soin son histoire, il suspendit une plume d'argent devant l'image de Marie, comme il le témoigne à la fin de son ouvrage (2).

« Mais la pieuse curiosité des serviteurs de Dieu et de sa sainte Mère n'est point encore satisfaite. Quelle est l'origine de cette statue célèbre? Le savant auteur qui nous sert de guide ne nous laissera rien ignorer de ce qui peut entretenir en nous la dévotion. On raconte, selon lui, que sainte Elisabeth de Hongrie, fille du roi André II, princesse admirable, qui, dans le court espace de vingt-quatre ans de vie, fournit une si longue carrière, avait donné en mourant, en 1231, plusieurs images ou statues à sa fille, la princesse Sophie. Celle-ci partagea cet héritage, bien précieux à ses yeux, avec la princesse Mathilde, sœur du duc Henri, son époux. Mathilde, en mourant, exigea qu'on enrichît d'une de ces statues l'église de Halles. Sa famille se conforma, vers l'an 1267, à ses religieuses dispositions (3).

« Depuis cette époque, les peuples de la Belgique n'ont cessé de lui payer un tribut d'hommages; et Marie, de son côté, n'a cessé de faire sentir, même par des prodiges, à ceux qui recouraient à elle dans ce sanctuaire, les effets de sa puissante protection. Les miracles qui s'y sont opérés ont été examinés avec soin, et recueillis avec critique. Juste-Lipse proposait avec confiance aux ennemis de la foi catholique, qui auraient des doutes à ce sujet, de compulser les archives de Halles. Les hérétiques de son temps ne répondirent à son défi qu'en employant l'arme de ceux qui manquent de raisons, c'est-à-dire l'injure et l'ironie. Nous citerons une seule de ces faveurs, en nous bornant à traduire le récit de cet auteur (1).

« Dans le pays de Cambrai se trouve un « bourg nommé Cantipré, avec une abbaye « de religieux. Là vivait Jean Bidau, à qui le « ciel avait donné un fils, alors âgé de deux « ans, que ses parents nommaient Martin. « Un jour de dimanche, Bidau et son épouse « vont à leur ordinaire entendre la messe. « Au sortir de l'église, ils acceptent l'invitation d'un ami qui les prie de dîner chez « lui, et ils ne rentrent chez eux qu'à deux « heures après midi. Aussitôt ils cherchent « des yeux, et avec l'empressement de l'a- « mour paternel, leur enfant; ils ne le voient « pas. Ils demandent de ses nouvelles dans « le voisinage. On leur répond qu'on ne l'a « point vu. Le père commence à craindre. « Il prie ses voisins de l'aider à découvrir « l'enfant qui, si jeune encore, ne peut guère « s'être éloigné. On se met donc en mouve- « ment; on cherche en effet cette soirée, toute « la nuit, et le jour qui suit jusqu'au soir. « Les voisins n'espérant plus alors de re- « trouver le petit Martin, et persuadés qu'il « avait été, loin de la maison paternelle, « victime de quelque accident, prennent « congé de Bidau, et lui conseillent de faire « à Dieu le sacrifice de son fils. Bidau re- « tourne vers son épouse. Ils s'affligent l'un « et l'autre d'autant plus qu'il soufflait alors, « c'était le 7 mars, un vent très-froid et que « leur faible enfant, s'il était dans la cam- « pagne, ne pourrait en soutenir la rigueur. « Cependant le père, dans sa détresse, tourne « son esprit et ses espérances vers Notre- « Dame de Halles, et fait vœu de se rendre « en pèlerinage dans son sanctuaire. Aussi- « tôt le sommeil s'empare de lui, et il reçoit « du ciel l'avis de chercher encore son fils, « avec l'assurance qu'il le trouvera. Au point « du jour, il retourne à ses voisins, et les « conjure de renouveler avec lui leurs per- « quisitions. Ils font d'abord difficulté de se « rendre à ses désirs. C'est sans fondement « que vous espérez encore, lui dit-on. « N'avons-nous pas cherché avec le plus « grand soin pendant deux jours? L'enfant « serait déjà trouvé, s'il pouvait l'être. « Mais le père insiste. Ils le suivent. Ils par-

(1) *Délices des Pays-Bas*, t. III, p. 268. — *Justi Lipsii Diva Virgo Hallensis*, au t. III de ses *Œuvres*, pag. 697.

(2) *Les Délices des Pays-Bas*, t. III, p. 269. — *Diva Virgo Hallensis*, c. 35, p. 715.

(3) *Diva Virgo Hall.*, c. 2 et 3. — *Délices des Pays-Bas*, t. III, 268.

(1) On reconnaîtra sans peine la manière de narrer de Juste-Lipse qui, partisan déclaré de Tacite, tâche de l'imiter dans son style laconique et dépourvu d'ornements parasites.

« courent les campagnes voisines, examinant « attentivement les broussailles, les fossés. « Ils parviennent enfin vers midi à un gouffre « rempli d'eau et de boue (1). Le père, poussé « par un instinct secret, leur dit : Cherchons « encore ici. Ses compagnons lui répondent « que l'enfant n'a certainement pas mis le « pied où ils peuvent à peine le mettre eux-« mêmes. Ils avancent cependant. Et voilà « qu'ils trouvent le petit Martin étendu, en-« seveli dans l'eau et dans la boue. Quel « spectacle! Ils n'osent dégager l'enfant; car « il n'est point permis, sans y être autorisé « par le magistrat, de toucher quelqu'un qui « s'est tué lui-même ou qui a péri par acci-« dent. On appelle donc le magistrat. Il vient « et donne la permission demandée. On « porte ensuite l'enfant à l'église, dans la « pensée que de là on le transférera bientôt « dans la tombe. Mais le père n'est pas sans « espoir. La Vierge l'excite et l'encourage « intérieurement. Il place donc son fils sur « l'autel, devant l'image de la Vierge; et « tombant à genoux, par ses prières enflam-« mées et ses larmes, il réclame son secours. « L'église était pleine de monde; Nicolas, « abbé de Cantipré, s'y trouvait lui-même. « L'enfant, ô prodige! recouvre tout à coup « la vie et la parole; il se lève, il retourne « avec son père à son habitation. Bientôt il « l'accompagne au sanctuaire de Notre-« Dame de Halles, pour y rendre l'hommage « de la reconnaissance et louer celle de qui « il avait reçu un si grand bienfait (2). »

« Qui ne reconnaît ici une attention déli-cate de Marie? Elle se ressouvint d'avoir elle-même éprouvé, dans le cours de sa vie mortelle, une douleur semblable lorsque son Fils, à l'âge de douze ans, se sépara d'elle pendant trois jours. « Elle craignait peut-être, « dit Origène, que le Sauveur n'eût aban-« donné sa mère et saint Joseph, qu'il n'eût « été habiter ailleurs, ou plutôt qu'il ne fût « remonté aux cieux, pour en descendre, « selon son bon plaisir.. .. Après tout, elle « s'affligeait parce qu'elle était mère, et mère « d'un fils qu'elle ne pouvait trop aimer, en « pensant qu'à son insu, et au moment où « elle y songeait le moins, il l'avait quit-« tée (3). » Marie ne put voir sans attendris-sement les larmes d'un père et d'une mère qui se trouvaient dans une situation en quelque manière semblable à la sienne, et elle vint à leur secours. Voilà quel est le cœur de Marie. Ne cherchons pas, après Dieu, d'autre consolation dans nos peines (4).

HALYCARNASSE (Asie Mineure), petite ville très-ancienne qu'on appelle aujourd'hui Boudroun, et qui fait partie de l'Asie Ottomane.

(1) Voici les paroles de l'auteur : « Donec sub ipsam meridiem ad voraginem aliquam, limo et aquis obsitam, venium. » *Vorago* signifie gouffre, abîme, ouverture de terre. C'était peut-être une *mare*. Nous n'avons pas osé changer l'expression de Lipse.

(2) *Divâ Virgo Hallensis*, c. 20, p. 705.

(3) Orig. apud Corhel. a Lap. in *Luc.* II, 45.

(4) *Les Pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu*, p. 249-237.

Elle est dans une situation romantique, avec une assez bonne citadelle et un bon port.

C'était là qu'était le fameux mausolée ou tombeau que la reine Artémise fit ériger à Mausole, son époux, magnifique monument, qui par ses dimensions, par la noblesse de son architecture, et surtout par l'excellence des sculptures dont il avait été orné par les plus habiles artistes de la Grèce, avait mérité d'être mis au nombre des sept merveilles du monde. Il a existé jusqu'aux temps du moyen âge.

HAMAH (Syrie). « Hamah, l'ancienne *Epiphania*, est une charmante ville assise au penchant de deux collines, formant une large vallée toute plantée de beaux arbres fruitiers. La vallée de Hamah, ouverte à l'orient et à l'occident, est traversée par l'Oronte, appelé Assis (le Rebelle) par les gens du pays. L'Oronte divise Hamah en deux parties; quatre ponts jetés sur le fleuve joignent les deux parties de la cité. Un grand nombre d'aqueducs se montrent sur les deux rives de l'Oronte. La ville de Hamah étant plus haute que le fleuve, elle est abreuvée au moyen de grandes roues hydrauliques, dont l'une a jusqu'à soixante-dix pieds de diamètre. Ces roues élèvent l'eau à cinq ou six pieds au-dessus de leur hauteur, et la versent dans les aqueducs qui la portent dans les divers quartiers de la cité. Ces machines hydrauliques font, en tournant, un bruit d'enfer; ce bruit est insupportable pour les étrangers qui n'y sont pas habitués. Mais ces immenses roues, ces longs aqueducs, ces eaux perpétuellement agitées, les maisons, les kiosques de Hamah, mêlés aux grenadiers à la fleur écarlate, aux pommiers, aux cerisiers, aux abricotiers de la vallée, produisent des paysages délicieux et pleins d'originalité. « Contemple la ville de « Hamah et ses eaux répandues sur différents « points, a dit un poëte arabe; le fleuve Rebelle « fait tourner de nombreuses machines dont « le mouvement est soumis à ses lois. »

« Hamah compte plusieurs bains publics, des khans, des bazars bien approvisionnés, des mosquées. Ses maisons sont construites en terre et en briques rouges cuites aux feux du soleil. La population de Hamah est de vingt-quatre mille habitants, dont six cents chrétiens; le reste est musulman. Les habitants de cette ville ont la réputation d'avoir beaucoup d'imagination; ils sont, dit-on, tous poëtes, et on les a surnommés *les oiseaux parlants*. C'est à Hamah que les hadjis de Stamboul et de l'Anatolie achètent la toile pour faire les *ihrams* (voiles pénitentiels) employés pendant le saint pèlerinage de la Mecque. » (*Poujoulat*.)

HANNUY (Belgique). L'église paroissiale d'Hannuy renferme trois chapelles dédiées à la sainte Vierge sous trois titres différents : Sainte-Marie-de-la-Grotte, Sainte-Marie-Majeure et Sainte-Marie-Mineure. C'est à cette dernière chapelle que se font les plus grands pèlerinages, le 25 janvier. (*Voy.* Wickmanns, liv. II.)

HARAN ou CHARRES (Asie), ville très-

ancienne de la Mésopotamie, aujourd'hui en grande partie ruinée et sous la domination de la Porte Ottomane.

C'est là que le patriarche Abraham, en quittant la Chaldée, était venu fixer sa résidence; c'est là que beaucoup plus tard les Sabéens avaient leur oratoire principal; c'est là enfin que de tout temps les adorateurs des astres se sont réunis de préférence. (*Abrégé de géographie*, par Adrien Balbi.)

HARCOURT (France), en Normandie, dans le département de l'Eure.

Au pied du château d'Harcourt et du parc environné de murailles qui l'entourait, était un prieuré claustral de chanoines réguliers de Saint-Augustin de la congrégation de Sainte-Geneviève, sous le titre de Notre-Dame-du-Parc.

HARDOUAR (Hindoustan), lieu sacré que les Hindous appellent Hari-Dwara (porte de Hari ou Vichenou). Ils lui donnent aussi le nom de Ganga-Dwara (porte du Gange).

De temps immémorial Hardouar a été fréquenté par les Hindous comme un lieu sanctifié par les eaux du fleuve sacré. De jolis temples et de grands édifices en pierre, érigés par des hommes pieux pour l'usage des pèlerins et accompagnés d'escaliers, conduisant au Gange, les uns ornés de tourelles, d'autres revêtus de peintures fantastiques, tous bien entretenus, montrent qu'il existe là une hiérarchie respectée et florissante. L'image de ces monuments est reflétée par les eaux du Gange, qui, devenu un fleuve large et limpide, coulant rapidement dans une vallée bornée de trois côtés par de hautes montagnes, contribue à former un magnifique paysage. Le lieu désigné pour le bain religieux est au pied de Hirki-pari, saillie de la montagne vers le fleuve. Jadis on y descendait par un escalier où l'on ne pouvait marcher de front plus de quatre personnes à la fois. Aussi arrivait-il de fréquents accidents, à cause de l'empressement extrême des pèlerins à se plonger les premiers dans l'eau sainte. En 1819, on compta 430 Hindous tués par la pression de la foule. On trouva même parmi les victimes de ce zèle inconsidéré quelques cipayes anglais, placés comme sentinelles pour prévenir cette triste catastrophe. Aussi, pour empêcher le retour de semblables malheurs, la compagnie des Indes a fait élargir la rue qui mène au Gange, où l'on descend aujourd'hui par un large escalier. Les Hindous en sont très-reconnaissants, et témoignent hautement leur gratitude en criant « *Bol! Bol!* » devant tous les temples qui se trouvent sur leur passage.

Il n'y a aucune prescription particulière pour la cérémonie du bain sanctificateur : il suffit de la simple immersion. La profondeur du Gange en cet endroit est de quatre pieds. A l'époque de la fête, c'est-à-dire vers le printemps, les deux sexes se plongent à la fois dans le fleuve, comme dans tous les autres lieux d'ablution dans les Indes, et quelques personnes pieuses poussent le scrupule jusqu'à se faire soutenir dans l'eau par deux brahmanes, qui les ramènent ensuite vers le rivage.

Les brahmanes n'y exercent pas d'autres fonctions; ils recueillent les offrandes des fidèles et sont les témoins muets du recueillement profond des Hindous et de leur enthousiasme religieux, en jouissant de la satisfaction de se plonger dans les eaux du fleuve sacré.

Dès la fin de mars, tous les chemins qui conduisent à Hardouar sont encombrés de marchands qui s'y rassemblent pour la fête et pour le *méla* (foire) qui l'accompagne. Les pèlerins eux-mêmes apportent des marchandises de l'Afganistan, du Pendjab, du Cachemir, enfin de toutes les parties de l'Hindoustan. On suppose que 300,000 individus sont réunis tous les ans à Hardouar; de douze en douze ans, des cérémonies particulières attirent une foule plus considérable, et on pense qu'alors le nombre des pèlerins s'élève à un million d'hommes. Autrefois ces rassemblements extraordinaires ne se passaient jamais sans amener des rixes sanglantes; mais grâce aux précautions prises par le gouvernement anglais, la foire de Hardouar se passe depuis plusieurs années sans aucune de ces scènes tumultueuses. C'est surtout le 10 avril que le concours de pèlerins est le plus considérable; toutes les routes sont couvertes de voyageurs qui vont à la fête ou qui en reviennent; ceux qui ne viennent que pour faire leurs dévotions arrivent le matin et repartent le soir ou le lendemain; ainsi un étranger est sans cesse remplacé par un autre; c'est un mouvement perpétuel qu'on ne saurait imaginer sans l'avoir vu. (*Voy.* Eyriès, *Voyage en Asie* (*Hindoustan*), ch. XLII; Hamilton, *The east India Gazetteer*, art. *Hardwar*; Webb, etc.) La ville de Hardouar est située dans la province de Delhi, sur la rive gauche du Gange.

Tous les douze ans, une foule immense se rend à Hardouar, ville couronnée par les montagnes éblouissantes de l'Himâlaya, aux lieux où le Gange commence à se répandre dans les campagnes de l'Hindoustan. A cette époque, disent les pieux Hindous, le fleuve sacré purifie tous ceux qui s'y baignent avec une foi sincère.

C'est sur la route un spectacle singulier que celui de milliers d'êtres confondus dans un même culte ou une même curiosité, et de pays, et de fortune, et de rangs divers. Des princes s'y rendent, assis sur le dos de nobles éléphants, dans toute la pompe orientale, escortés de guerriers à cheval, de musiciens et de nombreux esclaves; quelques-uns de ces puissants animaux portent de petits temples où l'œil aperçoit des femmes voilées et étendues sur des coussins moelleux. Les Hindous et les Européens, assis ou couchés dans leurs palanquins fermés de rideaux de soie ou de portières sculptées et dorées, échappent à la poussière, au soleil, à d'indiscrets regards, et peuvent, au gré de leur fantaisie, se séparer de la vie par le sommeil

ou par la rêverie, tout en savourant le délice du *pan* (1).

Le nombre et le costume des porteurs disent les goûts fastueux du maître. Il y a des palanquins au service desquels sont attachés jusqu'à douze porteurs en activité, et douze autres qui marchent dispersés, devant ou sur les côtés. La livrée la plus remarquable consiste en un vêtement blanc, un turban pourpre et une ceinture de la même couleur. De larges anneaux d'or se balancent aux oreilles de ces serviteurs de parade. Les chameaux sont aussi employés à transporter des pèlerins âgés ou des femmes qui aiment la paisible allure de ce coursier du désert. Le plus grand nombre des voyageurs se précipite à pied. Des fakirs se rendent aussi à Hardouar ; ces fakirs, voués à la pauvreté et à toutes les rigueurs de la pénitence, s'imposent des souffrances qui semblent intolérables. Sur la route on en voit qui font des lieues entières en mesurant la longueur de leur corps. Ils s'étendent sur le sol, se lèvent, font un certain nombre de pas, s'étendent de nouveau, et rien de leur part n'accuse la lassitude. D'autres, plus rigides, s'avancent en faisant sur eux-mêmes une roue perpétuelle. Quelques-uns ont la face dans la poussière ardente et le corps nu étendu sous les pieds de la foule ; on en voit qui ensanglantent leur chair en y enfonçant des pointes aiguës. Quelquefois aussi un des solitaires de l'Inde, appelé *mounis* (personnage sanctifié), est assis sur ses talons, et ses lèvres murmurent incessamment le même son. Il profère le monosyllabe sacré *ôm ;* l'enseignement veut qu'on s'isole de toute chose extérieure, que tous les sens s'absorbent dans la pensée du Grand-Etre. Pour ce *mouni*, la terre n'a plus de couleurs, d'harmonie et de parfums ; quant à ses mains et à ses pieds, ils ont perdu, par le défaut d'exercice, la sensation du toucher ; ils ont l'insensibilité de la pierre. Des hommes pieux apportent à ces êtres-statues les aliments nécessaires à leur conservation ; ils les leur mettent eux-mêmes dans la bouche. On voit des fanatiques, les pieds suspendus à un arbre et la tête au-dessus de charbons ardents, se donner en spectacle à la multitude.

L'extravagance de ces hommes n'est rien, comparée à celle des fous qui se faisaient écraser naguère à Djaggernah, avant que les Anglais eussent acquis assez d'influence pour empêcher ces pieuses horreurs.

Il y a quelques années, dit un voyageur, je vis sortir du temple pyramidal de Djaggernah le char où trônait la divinité. Quinze cents hommes eurent peine à le faire mouvoir sur ses énormes roues. Il fit le tour du temple aux cris d'une multitude ivre de joie et de saints transports. Plusieurs malheureux se précipitèrent sous les roues du char et y trouvèrent une mort atroce, mais désirée, mais voluptueusement cherchée. Après toutes les fêtes, bien des pèlerins morts de maladie, de fatigue ou de faim, gisent sur le sol et servent de pâture à des nuées d'oiseaux de proie.

La fête a toujours lieu chaque année, mais personne ne s'y fait plus écraser.

Au haut des collines où l'on découvre Hardouar, les montagnes couvertes de neige, qui apparaissent dans le lointain, étincellent de tous les feux des diamants et des pierres précieuses : quand le soleil se lève sur l'horizon, il illumine la coupole des temples, et leurs belles colonnes, et la ligne architecturale étendue sur les bords des fleuves qui roulent des flots d'or à travers les masses d'ombres produites par le balancement des arbres. Des cris d'amour saluent alors la ville sainte.

Les terrasses, les toits de maisons, sont couverts de brahmes qui président à la cérémonie ; la blancheur de leur robe les fait ressembler à des apparitions. Des astrologues, à la figure grave, au geste mystérieux, se tiennent sur la rive ou sur des théâtres construits dans le fleuve, et indiquent le moment favorable à l'immersion dans le fleuve divin. Alors roule vers les eaux sacrées une foule bruyante et rapide ; elle y arrive par soixante degrés (1) ; une autre foule succède aussitôt à celle-ci, et peu d'instants après elle est remplacée par une autre, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la cérémonie.

HARFLEUR (France), en Normandie, dans le département de la Seine-Inférieure.

Cette ville, qui a beaucoup perdu de son importance à la création du Havre, n'a guère plus aujourd'hui que 1800 habitants.

Il y avait autrefois auprès de cette ville un pèlerinage assez suivi, à Notre-Dame-de-Pitié, ou de Compassion. C'était un duc de Normandie qui en avait fait bâtir la chapelle, au retour d'un voyage par mer, où il s'était vu en danger de périr.

HARMES ou HERMES (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Beauvais, canton de Noailles, diocèse de Beauvais, situé à 14 lieues et quart de Paris.

On y voyait l'abbaye de Froidemont, qui était de l'ordre religieux de Cîteaux, et dont il ne reste plus qu'une ferme et un moulin

Sur une des montagnes environnantes on peut remarquer un Calvaire que l'on découvre de très-loin. C'est un lieu de pèlerinage pour la contrée.

HASTACH (France). Il y avait dans le canton de Molsheim, de l'arrondissement de Strasbourg (Bas-Rhin), une abbaye de ce nom, qui a été détruite par un incendie dont on voit encore les traces.

Il ne reste aujourd'hui qu'une tour très-massive, garnie de deux contre-forts auxquels se rattachent des tourelles renfermant les escaliers. Les sculptures du tympan de la porte représentent l'histoire de saint Florent.

Intérieurement la nef centrale est séparée des bas-côtés par des piliers simples surmontés d'arceaux pointus. Le chœur, très-

(1) L'arek mêlé avec de la chaux et du tabac.

(1) Ces degrés ont été construits par les Anglais pour faciliter l'accès du fleuve.



profond, est divisé en deux parties. Les reliques de saint Florent, fondateur de l'église, sont renfermées dans une armoire grillée, à l'entrée du sanctuaire. On aperçoit sous cette armoire le tombeau de l'évêque Rachion, qui a fait transporter ces restes précieux de Strasbourg à Hastach. Les vitraux du chœur sont fort remarquables. Dans une chapelle latérale est renfermé un saint sépulcre dont les gardes sont figurés avec le costume du moyen âge. Un groupe représentant Jésus sur la montagne des Oliviers, et portant la date de 1492, se voit sur le cimetière. Parmi les monuments funèbres qui sont dans le cloître, on remarque celui d'un docteur Grafto, mort en 1316, prévôt de cette abbaye. Une niche terminée par un arceau gothique renferme sa statue couchée.

HAUCOURT (France), village de la province de l'Ile-de-France, département de l'Oise, canton de Songeons.

Il possède une église qui date de 1500. Le chœur polygone est accompagné de chapelles qui le rendent plus large que la nef. Celle-ci est éclairée par des lancettes accouplées simples : une fenêtre du chœur est de l'époque ogivale tertiaire. Le clocher, couvert d'ardoises, est placé au-dessus de la nef. Au-dessus du portail on remarque une inscription en lettres gothiques tirée de l'Evangile.

HAUTEVILLE (La), en France, dans le département de Seine-et-Oise.

On y vient de tous côtés en pèlerinage le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, à une chapelle de Tous-les-Saints, fondée par M. de Charmoise, qui y fut enterré au XIVe siècle.

HAUTVILLERS (France), en Champagne, dans le département de la Marne.

Il y avait autrefois à Hautvillers une très-belle abbaye de Bénédictins, de la congrégation de Saint-Vannes, fondée, en 670, par saint Nivard, archevêque de Reims, sous l'invocation de sainte Hélène, avec un célèbre pèlerinage converti en fête patronale civile.

C'est là, dit Briand de Verzé, que fut mis en pénitence Gotescalc, moine d'Orbais, condamné par Raban, archevêque de Mayence, et par Hincmar, archevêque de Reims, pour ses opinions sur la prédestination. Il n'y a plus, ajoute-t-il, de cette abbaye, que l'église maintenant paroissiale, assez jolie, dans laquelle on remarque le maître-autel en marbre, et la sculpture des stalles du chœur.

HAVRE-DE-GRACE (Le), en France, port, ville maritime, sur la rive droite de la Seine, et sous-préfecture du département de la Seine-Inférieure.

L'église de Notre-Dame est bâtie sur l'emplacement d'une ancienne chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, autour de laquelle était groupé jadis le hameau qui fut lui-même remplacé par la ville actuelle. C'était encore un hameau de pêcheurs au XVe siècle; mais Louis XII forma le projet d'en faire un port de mer, pour remplacer celui d'Harfleur, qui tombait en ruines et se comblait tous les jours. Quelques auteurs veulent qu'il en ait jeté les fondements en 1509 ; cependant, d'après l'avis du plus grand nombre, le projet de Louis XII resta sans exécution jusqu'à François Ier, qui fit commencer la construction de la nouvelle ville vers l'an 1516.

Le roi fondateur voulut lui donner son nom, et l'appeler *Ville-Françoise* ou *Franciscopolis;* mais les matelots et les pêcheurs, qui avaient élevé en ce lieu, sujet aux inondations, leur chapelle à la sainte Vierge, préférèrent garder le nom de Havre-de-Grâce, qui rappelait l'origine de leur jeune cité et la dévotion de leurs ancêtres à la Reine des cieux, à l'Etoile de la mer; et le nom de Havre, désormais illustre et ineffaçable, a prévalu sur la dénomination passagère d'un roi qui, en créant cette ville, ne faisait d'ailleurs que suivre les plans et l'impulsion de son prédécesseur.

Au moment de la révolution, le Havre possédait encore une Notre-Dame-de-Pitié ou de Piété, dans un couvent d'Ursulines, dans le quartier Notre-Dame, assez près du rempart de Perrey.

HAWAII (Océanie). C'est le nom de la plus grande île de la Polynésie.

On y a trouvé des heiaus ou lieux de sacrifices, bâtis en lave, et qui sont les constructions les plus remarquables de toute cette partie de l'Océanie. Nous en donnons la description telle que nous la trouvons dans l'ouvrage de M. Ellis. La forme de ces lieux de sacrifices est celle d'un parallélogramme irrégulier. Les murailles, toutes construites en pierres, ont 20 pieds d'élévation sur 10 de largeur à leur sommet, et près du double à leur base; du côté de la mer, elles n'ont que 7 à 8 pieds de haut, et sont épaisses en proportion; la terrasse supérieure est pavée de pierres plates et unies. Dans une petite cour de la partie méridionale de l'édifice se trouvait l'idole au milieu de plusieurs divinités d'un ordre inférieur. Le prêtre, son organe, se plaçait dans un *arces* ou espèce de cage en forme d'obélisque. A l'extérieur et à l'entrée de cette cour, on voyait le *rore* ou autel sur lequel s'offraient les sacrifices. Les victimes humaines étaient immolées en l'honneur de Taïri, le dieu de la guerre.

Il y avait aussi dans cette même île d'Hawaii deux pohounas ou lieux de refuge, qui rappellent une institution semblable chez les Hébreux et chez plusieurs autres peuples de l'Asie.

Ces endroits de refuge étaient des asiles inviolables pour le criminel fugitif, pour l'ennemi vaincu, les femmes et les enfants pendant l'absence des guerriers.

HAZEBROUCK (France), ville de la province de Flandre, chef-lieu d'arrondissement du département du Nord. Son église paroissiale est grande et bien ornée. Sa tour, surmontée d'une flèche à jour, fut construite en pierres blanches de 1490 à 1520. C'est la plus belle que possède le département.

L'hospice, le collége, l'école primaire, la halle et le magasin de tabac occupent les

bâtiments d'un vaste couvent d'Augustins, dont la construction date du XIVe siècle. La façade de cet édifice est remarquable par son style architectural, par son étendue et sa hauteur. Les détails de ses ornements méritent quelque attention.

HÉBRON (Palestine). Les Arabes nomment ordinairement cette ville Khalil, à cause qu'Abraham, surnommé al Khalil-allah (l'ami intime de Dieu), y est enterré, et que son sépulcre y est honoré et visité par les musulmans. C'est ce qui fait que al Khalil se prend aussi pour un des quatre pèlerinages que font les musulmans. Ces quatre pèlerinages sont : celui de la Mecque qui est d'obligation, et ceux de Médine, de Jérusalem et de Hébron, qui ne sont que de dévotion.

Cette ville s'appelait autrefois *Arbè* ou *Cariath-Arbè* (la ville des quatre). Les rabbins disent que ce nom leur vient soit des quatre patriarches qui y sont enterrés, soit des quatre femmes illustres de la loi ancienne, qui y ont leur sépulture : les quatre patriarches sont Adam, Abraham, Isaac et Jacob; et les quatre femmes, Eve, Sara, Rebecca et Lia. On ne sait pas bien quand cette ville d'Arbè commença à porter le nom d'Hébron.

Elle est située sur une hauteur, à vingt-deux milles de Jérusalem, vers le midi, et à vingt milles de Bersabée, vers le nord. On voyait de là le chêne, ou le térébinthe d'Abraham, sous lequel il avait reçu les trois anges. Eusèbe et plusieurs autres anciens parlent de la vénération que non-seulement les chrétiens, mais les païens avaient pour ce térébinthe. On disait qu'il était là dès le commencement du monde, comme si ce n'eût pas été assez exagérer que de dire qu'il y était depuis Abraham, c'est-à-dire que c'était le bâton d'un des anges, qui avait pris racine en cet endroit. On y avait établi une foire célèbre dans tout le pays, et on croyait que ce térébinthe était incorruptible, parce que quelquefois il paraissait tout en flammes par le feu que l'on faisait autour, et qui ne le consumait point.

Hébron était dans le partage de Juda. Le Seigneur l'assigna pour partage à son serviteur Caleb. Josué prit d'abord Hébron et en tua le roi; mais ensuite Caleb en fit de nouveau la conquête, aidé par les troupes de sa tribu et par la valeur d'Othoniel. Elle fut assignée aux prêtres pour leur demeure, et fut déclarée ville de refuge. David y établit le siége de son royaume, après la mort de Saül. Ce fut à Hébron qu'Absalon entreprit sa révolte. Pendant la captivité de Babylone, les Iduméens, s'étant jetés dans la partie méridionale de Juda, s'emparèrent d'Hébron : d'où vient que, dans Josèphe, elle est quelquefois attribuée à l'Idumée. On croit que c'était la demeure de Zacharie et d'Elisabeth, et le lieu de la naissance de saint Jean-Baptiste.

Hébron existe encore aujourd'hui, mais fort déchue de son ancienne splendeur.

Le P. Nau, dans son Voyage en terre sainte (liv. IV, c. 18), avoue qu'il n'a pu voir cette ville, mais il en rapporte les circonstances suivantes sur la foi d'un de ses amis qui y avait séjourné longtemps.

« En partant de Bethléem, on prend sa « route par les piscines de Salomon; on « passe ensuite une montagne, une forêt, et « l'on arrive à une petite vallée qui est cultivée et semée; après cela on trouve une « plaine et un village nommé *Aïn-Athoul*, « et de là jusqu'à Hébron ce ne sont que vi« gnes qui portent des raisins dont les grains « sont gros comme le pouce, et des jardins « qui fournissent presque toutes sortes de « fruits. Hébron est une ville dont la gran« deur approche de celle de Jérusalem; mais « elle est sans remparts et sans murailles. « Une partie est sur une petite montagne, « et l'autre dans la plaine qui est au bas; « les maisons y sont bâties de bonnes pier« res. Ce qui est de plus remarquable, c'est « la grande mosquée, qui a autant d'étendue « que l'église du Saint-Sépulcre à Jérusa« lem, et qui est tout à fait belle et ornée. « Les sépulcres d'Abraham et de Sara sont « au milieu, un peu séparés l'un de l'autre, « et couverts de riches tapis; la vaste et pro« fonde grotte, où leurs corps ont été mis, « est en cet endroit : on n'y descend point, « on la voit seulement par une ouverture. « Les mahométans y font des pèlerinages, et « ils y viennent d'Alep, de Damas et d'autres « pays, avec une ferveur admirable, sous la « conduite de leurs santons. Cette mosquée « est desservie par des gens savants dans la « loi et qui ont une pension réglée. A deux « ou trois cents pas de là, vers l'occident, « il y a une belle mosquée, qu'on nomme « des Quarante-Martyrs (*Elarbain-Skeid*); « auprès il y a un grand et vieux chêne. « Dans cette mosquée il y a aussi une cave « et une grotte profonde, qu'on dit aboutir « sous terre à celle d'Hébron. Cette ville a « environ douze villages qui dépendent d'elle, « et le pays d'alentour est un pays de mon« tagnes, comme celui de Jérusalem, mais il « est plus couvert de bois. »

HÉLÉNA (ancienne Gaule). C'était une ville considérable de la Gaule Narbonnaise, sous laquelle Annibal fit camper son armée en passant d'Espagne dans la Gaule.

Cette ville se nommait alors *Illiberis*. L'empereur Constantin lui donna le nom de sa mère, à laquelle l'Eglise a décerné l'auréole des saints, en reconnaissance du zèle qu'elle montra pour la religion chrétienne.

HÉLICON (Grèce). C'est le nom d'une montagne qui était consacrée aux Muses; c'était la montagne la plus fertile de la Grèce, et il n'y croissait, dit-on, aucune herbe vénéneuse.

On y voyait un bois sacré, rempli de statues de dieux, de déesses et d'hommes célèbres dans la musique et dans la poésie. C'est de l'Hélicon que sortait la source de l'Hippocrène, ou fontaine du Cheval, ainsi appelée parce que, selon la Fable, le cheval Pégase, monté par Bellérophon, la fit jaillir de la terre en frappant du pied.

HÉLIOPOLIS en Egypte (1).

« L'Afrique possédait autrefois plusieurs sanctuaires érigés en l'honneur de Marie. Il convient que nous nous transportions du moins dans l'un de ces lieux révérés. Nous n'y trouverons, il est vrai, que des ruines; mais nous les interrogerons ces ruines : il en sortira des accents tristes, comme ceux de Jérémie pleurant sur les débris de l'antique Sion; des accents qui porteront dans nos âmes le sentiment d'une utile compassion. Des ténèbres qui enveloppent ces ruines jaillira une lumière qui nous montrera notre faiblesse, qui nous fera comprendre ce que doit craindre un peuple qui repousse loin de lui le salut et celle par qui le monde l'a reçu.

« L'Afrique, destinée à l'infortunée postérité de Cham, eut part à la rédemption commune. L'astre, qui se levait pour éclairer tout homme venant au monde, y fit d'abord briller sa lumière. Le Sauveur en personne se transporta dans cette contrée et la sanctifia par sa présence. Selon quelques auteurs, l'Afrique le posséda quatre années entières, ou même l'espace de sept ans et plus longtemps encore, comme le veulent d'autres écrivains (2). L'Asie destinée à la postérité de Sem, de qui devait naître le Messie, fut plus fortunée sans doute, puisqu'elle fut le théâtre où se consommèrent tous les mystères du Sauveur. Mais les plus heureux priviléges furent pour nous. L'Europe réservée aux enfants de Japhet devait être le centre de la religion, en posséder le chef et l'Eglise-Mère. C'est ainsi que, selon l'oracle de Noé à qui Dieu avait révélé le mystère de la vocation des Gentils, Japhet est entré dans les tentes de Sem (3). Marie elle-même a voulu que l'humble maison de Nazareth fût le partage de Japhet, en la fixant sur le rivage catholique de l'Italie. *Voy.* LORETTE.

« L'Egypte avait été le berceau, et elle fut longtemps le siége principal de l'idolâtrie. C'est de là que la superstition s'étendit au loin et qu'elle corrompit la Grèce et Rome. Dieu, dans son admirable sagesse, avait résolu de faire éclater sa miséricorde en guérissant le mal dans sa source, et sa justice en livrant ensuite à lui-même et à l'instabilité de ses pensées un peuple qui rompait avec l'unité catholique. Méditons l'œuvre de la miséricorde divine.

« Isaïe avait annoncé que le Seigneur s'élèverait sur une nuée légère, entrerait en Egypte, et que les simulacres de cette contrée seraient ébranlés en sa présence (4). Par cette nuée, saint Athanase, saint Augustin et saint Bernard entendent l'humanité sainte du Sauveur; Procope, saint Ambroise, saint Cyrille d'Alexandrie, entendent sa divine mère. Saint Jérôme, par un effet de ce don admirable qu'il avait reçu d'en haut pour l'intelligence des saintes lettres, embrasse et réunit ces deux sentiments si étroitement liés dans les vues de l'esprit qui animait les prophètes (1). Mais voici ce qu'ajoute Isaïe : « En ce jour il y aura cinq villes de la terre d'Egypte qui parleront la langue de Chanaan et qui jureront par le Seigneur des armées. L'une d'entre elles sera appelée la *Ville du Soleil*. Il y aura en ce temps-là un autel du Seigneur au milieu de l'Egypte, et un monument élevé au Seigneur à l'extrémité de la contrée..... Et le Seigneur sera connu de l'Egypte, et les Egyptiens connaîtront le Seigneur. Ils l'honoreront par des victimes et des présents; ils lui offriront leurs vœux, et ils les acquitteront (2). » Bientôt il annonce d'une manière touchante comment l'Egypte a part aux bénédictions de l'Eglise; comment, unie à la grande nation des vrais adorateurs, elle devient le peuple de Dieu. Osée avait également annoncé le séjour du Messie en Egypte; et dans la délivrance de ce peuple en qui Dieu voyait des enfants qu'adoptait sa tendresse, il avait signalé le retour du Fils unique de Dieu dans la terre où avait régné David (*Osée*, IV, 11). Voilà les prophéties; contemplons-en l'accomplissement.

« L'hommage que des rois étaient venus de si loin rendre au Messie promis, la prophétie du saint vieillard Siméon, et les discours d'Anne, fille de Phanuel, avaient alarmé l'ambition inquiète d'Hérode. Il méditait des pensées de mort. Mais Dieu veillait sur son Fils. Un ange apparaît de nuit au juste Joseph, et lui ordonne de se rendre en Egypte, jusqu'à ce qu'un nouveau signal le rappelle dans sa patrie. Joseph obéit à l'instant. Il part avec Marie, et n'ayant pour tout trésor que l'enfant confié à leur garde, ils se rendent en Egypte. Alors s'accomplirent les oracles des prophètes. Eusèbe atteste que les démons, cachés depuis tant de siècles dans les statues, et qui se jouaient si cruellement des Egyptiens, sentirent les approches d'une puissance inconnue, qu'ils en furent ébranlés, jetés dans un état de fluctuation et de terreur, et qu'ils prirent la fuite, comme les ténèbres à l'approche de la lumière (3). Selon saint Athanase et Origène, qui vivaient sur le théâtre de l'événement, selon plusieurs autres docteurs, les idoles furent ébranlées, et les oracles réduits au silence. Ce qui ne signifie pas, observe Baronius, que toutes les idoles de l'Egypte furent renversées, mais quelques-unes d'entre elles, non pas tant pour attester l'arrivée du Fils de Dieu que pour reconnaître d'a-

(1) Extrait des *Pèlerinages aux sanctuaires de la mère de Dieu*. Paris, Périsse, 1840, in-18.

(2) *Cornel. a Lap. in Matth.* II, 15.

(3) *Gen.* IX, 27. V. *Corn. a Lap.* sur cet endroit.

(4) Ecce Dominus ascendet super nubem levem et ingredietur Ægyptum, et commovebuntur simulacra Ægypti a facie ejus, et cor Ægypti tabescet in medio ejus (*Is.* XIX, 1).

(1) Ascendit Dominus super nubem levem, corpus sanctæ Virginis Mariæ, quod nullo humani seminis pondere prægravatum est, vel certe corpus suum, quod de Spiritu sancto conceptum est (S. Hier. *in Is.*, XIX, 1). V. *Corn. a Lap. in Is.* XIX, 1.

(2) *Isa.* XIX, 18, et *Cornel. in hunc locum.*

(3) Eusèbe, *Demonstr. Evang.* l. VI, c. 20, montre fort au long l'accomplissement de la prophétie d'Osée.

vance le triomphe parfait qu'il devait remporter sur l'idolâtrie (1). L'auteur de la Vie des Pères attribuée à Evagre, témoigne avoir vu un temple où l'on racontait qu'à l'entrée du Fils de Dieu toutes les fausses divinités avaient été renversées et brisées (2).

« Mais en quelle contrée fortunée de l'Egypte habita la sainte famille? On nomme divers lieux, et un savant interprète observe sagement que les illustres exilés ont pu, dans le long séjour qu'ils firent dans la terre étrangère, errer en divers lieux, et habiter successivement à Héliopolis, à Muturea ou Matera, à Memphis, à Hermopolis (3). Mais l'opinion commune, fondée sur une tradition respectable, regarde Héliopolis comme le lieu le plus ordinaire de leur habitation. Cette ville se nommait d'abord On ou Hon. Elle était située aux confins de la Basse-Egypte et de l'Egypte du milieu, près de Babylone d'Egypte, et non loin de Memphis. Elle prit le nom d'Héliopolis de son magnifique temple dédié au soleil. C'était une des plus grandes cités de l'ancienne Egypte, célèbre par la beauté de ses édifices sacrés, et par la science de ses prêtres qui enseignaient spécialement la philosophie et l'astronomie. C'est dans le temple du Soleil que Putiphar, père d'Aseneth, épouse de Joseph, était prêtre; c'est dans cette ville que Sésostris, au rapport de Diodore, éleva deux obélisques de 120 coudées. C'est encore ici que la tradition place le puits, le jardin et le sycomore où Joseph et Marie se désaltérèrent et trouvèrent un repos désiré dans leur fuite. Déjà du temps de Strabon, cette grande ville était presque déserte. Les débris de ses plus beaux monuments, transportés par Auguste et par Constantin à Rome et à Constantinople, firent l'orgueil de ces cités. Les ruines de son temple, les débris de ses sphinx, un superbe obélisque qui reste encore, attestent son ancienne splendeur (4).

« Nous ne rencontrerons point précisément à Héliopolis un sanctuaire de Marie; mais nous y verrons avec joie un lieu où tout est plein de son souvenir. Elle y a passé avec son divin Fils et son saint époux nombre d'années dans l'obscurité. A travers les voiles dont s'entoure son humilité, tâchons de découvrir quelques traits propres à nous faire connaître de plus en plus notre mère, et à consoler des cœurs qui lui sont tout dévoués.

« Voici des détails que le savant Baronius n'a pas craint d'insérer dans ses annales ecclésiastiques : « Nous ne croyons pas devoir « passer sous silence un monument illustre « du séjour que fit le Sauveur en Egypte. « Une tradition pieuse nous l'a transmis; et « ceux à qui la religion a fait entreprendre « le pèlerinage des saints lieux, celui entre « autres qu'on regarde comme le plus fidèle (1), le décrivent ainsi : Entre Héliopolis et Babylone, à une distance à peu « près égale des deux villes, se trouve le « jardin du baume... Ce jardin est arrosé « par une source faible, mais riche. On pré- « tend que la bienheureuse Vierge, retenue « en Egypte par la persécution d'Hérode, « prépara plusieurs fois dans cette fontaine « un bain à son divin Fils, et qu'elle y la- « vait les langes qu'elle consacrait à l'usage « de l'Enfant-Sauveur. Auprès est une pierre « où elle les exposait au soleil. Ces objets « sont en vénération parmi les chrétiens et « les Sarrasins. Comme la fontaine de Jésus, « peu considérable, ne suffit pas pour ar- « roser le jardin, les Sarrasins ont creusé « à côté un puits profond, d'où ils tirent de « l'eau au moyen d'une roue tournée par « quatre bœufs, dans l'espérance que le « voisinage de la fontaine de Jésus donne- « rait plus de vertu à l'eau du nouveau « puits. Trompés dans leur attente, ils ont « construit un canal pour conduire l'eau de « ce puits dans la sainte fontaine, afin que « le mélange fécondât le jardin. Ils n'ont « point été déçus cette fois. Ces eaux ainsi « mêlées suffisent et entretiennent en ce « lieu une grande fertilité. Voilà ce que rap- « porte, entre autres merveilles, cet auteur, « sur le témoignage de ses yeux, et ce que « confirment les relations des autres voya- « geurs. Ceux-ci ajoutent encore que le « lieu où l'on croit qu'habitait la Mère de « Dieu est pour les Sarrasins eux-mêmes « un objet de grande vénération, au point « qu'ils y entretiennent une lampe toujours « allumée en mémoire de l'Enfant Jésus qui « daigna l'honorer de sa présence. Les gens « du pays donnent à ce lieu le nom de Ma- « turea (2). » Cette fontaine et cette pierre se voient de nos jours et sont des objets respectés même par les Turcs, comme nous l'avons appris d'un voyageur digne de foi à son retour d'Egypte en 1829.

« On a rapporté plusieurs prodiges qui signalèrent le séjour du Sauveur en Egypte. Nous nous garderons bien de les citer, parce que les sources où on les puise ne méritent aucune foi. En voici un admis par de graves auteurs (3). Il eut lieu dans une ville où la sainte famille paraît s'être arrêtée quelque temps. Nous ne faisons que traduire les paroles d'un des plus anciens historiens de l'Eglise :

« On rapporte qu'il existe à Hermopolis, « ville de la Thébaïde (4), un arbre nommé « Persis, dont les fruits, les feuilles et même « l'écorce, présentés aux malades, ont opéré « bien des guérisons. Selon la tradition, Jo-

(1) *Annal. eccles.*, a. 1, § 14.
(2) Pallad. *in Lausiaca*, 52, et Rufin., l. II, 7... V. Regio, *Evang. dilucidat.* l. I, c. 12, 3.
(3) *Id. Ibid.*
(4) Balbi, *Abrégé de géogr.*, *Afrique*, p. 872.

(1) Burchard., *in Descrip. Terre S.*, p. 2, c. 4.
(2) *Ann. eccles.*, a. 1, § 47.
(3) Baronius *loc. cit.* *Cornel. a Lap. in Matth.* II, 13; Maldonat. *in eumd. loc.*; Regio, *Evang. diluc.*, l. I, c. 12.
(4) Il y avait dans l'Egypte deux villes de ce nom : *Hermopolis magna*, vis-à-vis d'Antinoé dans l'Egypte supérieure ou la Thébaïde, et *Hermopolis parva*, à quelque distance de *Saïs*, dans la basse Egypte. C'est de la première qu'il s'agit ici.

« seph fuyant, avec le Sauveur et sa sainte « Mère, la persécution d'Hérode, et étant « venu à Hermopolis, au moment où la « sainte famille approchait de la porte de la « ville, cet arbre, quoique très-élevé, se « courba devant le Sauveur, et l'adora en « pliant jusqu'à terre. Je rapporte ceci « comme je l'ai appris de plusieurs person- « nes. Ce prodige signifiait, si je ne me « trompe, ou que le Fils de Dieu paraissait « dans la ville, ou, ce qui est encore vrai- « semblable, que non-seulement cet arbre, « que sa beauté et sa grandeur rendaient un « objet de culte aux yeux des païens, s'a- « gitait à la vue de celui qui venait renver- « ser le pouvoir de l'enfer déjà saisi de ter- « reur; mais encore que toutes les idoles « des Egyptiens étaient ébranlées à l'arrivée « du Messie, selon l'oracle d'Isaïe. Affran- « chi de l'hôte infernal, cet arbre resta « comme un monument, et délivra les fidèles « des maladies qu'ils souffraient (1). »

« Cet événement extraordinaire n'empê- cha point, selon la croyance commune, que la famille qui fixait les regards et l'amour du ciel ne vécût en Egypte dans la plus pro- fonde obscurité. Joseph gagnait à la sueur de son front son pain de chaque jour. Jésus enfant conjurait son père d'avoir pitié d'un peuple infortuné qui présentait ses homma- ges aux plus viles créatures. Marie gémis- sait aussi sur l'aveuglement des Egyptiens, et par un redoublement de ferveur, elle dé- dommageait son Fils du culte que lui refu- sait la plus superstitieuse des nations. De quelles épines dut être hérissé, aux pre- miers jours surtout, ce sol étranger! Que de peines durent y dévorer les augustes exilés! Loin de leur patrie, loin des âmes privilé- giées à qui le ciel avait daigné révéler quel- que chose de leur grandeur, environnés d'i- dolâtres, de peuples dont ils ignoraient les usages, les mœurs et jusqu'au langage, pau- vres et dénués de tout, que n'eurent-ils pas à souffrir durant les sept années qu'ils pas- sèrent en Egypte, selon l'opinion la plus reçue! Le Seigneur a laissé ces mystères à la méditation des cœurs dévoués à Marie, pour leur faire comprendre, par un exemple si frappant, que la voie de l'obscurité et de l'affliction est la voie par où il se plaît ordi- nairement à faire marcher les âmes qui lui sont le plus chères.

« Gardons-nous cependant de croire que la vie cachée de la sainte famille en Egypte y ait été stérile. La présence du Sauveur fit fleurir le désert, et y fit naître les fruits les plus abondants. Cette terre, fertilisée par les rayons du soleil de justice au commence- ment de sa carrière, produisit les Antoine, les Paul, les Macaire, des milliers de con- templatifs, de pénitents, d'anachorètes, qui menaient dans l'exil la vie des anges dans la patrie, comme le témoignent les auteurs les plus graves de l'antiquité. Ce qui fait dire à saint Chrysostome que le Sauveur fit de l'E- gypte un paradis. « Non, dit le saint docteur, « les chœurs si variés des astres ne donnent « point aux cieux un éclat comparable à « celui que l'Egypte reçoit des solitaires et « des vierges qui l'ornent et l'embellissent. » Et Trismégiste dit, dans saint Augustin: « L'Egypte est l'image du ciel et le temple de « l'univers (1). »

« Ne pouvons-nous pas espérer que la vraie religion éclairera de nouveau l'Afri- que, et en particulier cette contrée que nos braves ont conquise en 1830 avec tant de gloire? Marie n'aura-t-elle pas bientôt un sanctuaire là où le grand Augustin parlait si bien de son inaltérable virginité et de son innocence (2)? Ah! déjà les Arabes, qui de- puis tant de siècles étaient assis sur les dé- bris des villes romaines, et qui semblaient avoir juré une haine éternelle au Sauveur et à sa croix, regardent maintenant cette croix avec respect, et bénissent le nom de Jésus et de sa sainte Mère. Quoi de plus touchant que ce que nous avons lu cette année dans les lettres de l'apôtre de Constantine! On nous pardonnera de reproduire quelques lignes connues de tout le monde. Tout le monde, nous osons l'espérer, les lira et re- lira, comme nous, avec un plaisir toujours nouveau :

« Mais l'effet moral que la tendre charité « de ces bonnes sœurs produit sur les Ara- « bes est vraiment prodigieux. On voit se « manifester en eux des sentiments de piété, « de reconnaissance, d'admiration, qu'ils « avaient semblé ignorer jusqu'à présent. « Surtout ils ne peuvent se lasser de bénir « ce Dieu, cette religion, qui a inspiré à ces « saintes religieuses de leur faire tant de « bien.....Que penser de tout cela?..... Mais « il faut que je vous dise quelque chose de « plus admirable encore, c'est que tous ces « malades, riches ou pauvres, demandent « des médailles ou de petites statuettes de la « sainte Vierge, qu'ils suspendent avec res- « pect à leur cou, et quand ils se rencontrent « dans les rues, ils se les montrent avec « orgueil et satisfaction... Ils ont vraiment « une tendance particulière à la dévotion « envers la sainte Vierge..., etc. »

HELIOPOLIS (Syrie). *Voy.* Balbek.

HENONVILLE (France), village de la pro- vince de Picardie, département de l'Oise, arrondissement de Beauvais.

Son église offre un mélange de construc- tions de diverses époques. La façade a deux pignons : le plus ancien, précédé d'un por- che, a un portail roman à deux arcs en boudin entourés d'un cordon d'étoiles, une porte carrée et une statuette dans le tym-

(1) *Sozom.* l. v, 21, p. 630, édit. de Vitré.

(1) Vid. Corn. a Lap. *in Matth.* II, 14.

(2) Saint Augustin parle excellemment en plusieurs circonstances de la virginité, de la pureté de Marie. On connaît entre autres ce passage remarquable : « Excepta sancta Virgine Maria, de qua propter honorem Domini nullam prorsus, cum de peccatis agitur, habere volo quæstionem. Inde enim scimus, quod ei plus gratiæ collatum fuerit ad vincendum omni ex parte peccatum, quæ concipere ac parere meruit eum quem constat nullum habuisse peccatum. » L. *de Natura et gratia*, c. 36.

pan ; on y voit quelques vestiges de peintures à fresques ; au-dessus est une fenêtre entourée d'un cordon dentelé. Le deuxième pignon a une fenêtre ogive à trois divisions, avec une rose à quatre festons, et des colonnettes grêles du XIVe siècle.

HÉRACLÉE-SUR-LE-PONT (Asie Mineure). Cette ville, qui faisait partie de la Bithynie, était située sur la côte du Pont-Euxin et jouissait d'une grande prospérité. Elle avait un bon port, une puissante marine, et était consacrée à Hercule, ainsi que l'indique son nom *Heraclea Ponti*.

HERBLAY (France), en latin *Herbledum*, *Erbledum*, *Erbleium*, et anciennement *Arebrelidum*.

A la porte de l'église d'Herblay on a vu, jusqu'à la révolution française, une multitude de fers à cheval attachés aux ventaux, en manière d'*ex-voto* fort anciens. « Cela suppose, dit l'abbé Lebeuf, une dévotion particulière pour ce lieu de la part de ceux qui voyageaient à cheval, afin d'obtenir, par l'intercession de saint Martin (patron de l'église), d'être préservés d'accidents ; ou bien cela doit être pris pour une espèce de marque de reconnaissance de la part de ces personnes au retour de leur voyage (1). » Le même auteur renvoie ensuite à la description qu'il donne de la paroisse Saint-Séverin de Paris. Voici ce qu'on y lit : « J'estime que ce fut la dévotion envers saint Martin, établie dans l'église de Saint-Séverin, qui occasionna la coutume d'attacher à la porte de cette église tant de fers de chevaux qu'on y voit, soit neufs, soit un peu usés, de la même manière qu'il y en a à la porte de l'église collégiale de Saint-Martin de Chablis, et à celle de Saint-Martin d'Herblay, près Conflans-Sainte-Honorine ; car autrefois on ne représentait point saint Martin autrement qu'à cheval et divisant son manteau. Ce saint était invoqué par les gens voyageant à cheval. On lit aussi dans Grégoire de Tours que, lorsque les chevaux avaient des maladies, on faisait des vœux à ce même saint, et que l'usage s'était établi, pour préserver d'accidents ces animaux, de les marquer avec la clef de la chapelle de saint Martin (2). »

Nous ferons remarquer ici qu'à Provins on avait le même usage de suspendre des fers à cheval à l'église de Saint-Thibault, située au sommet d'une montée rapide. Ceux qui étaient parvenus sans encombre à la hauteur de l'église y suspendaient un fer en actions de grâces. Plus tard cette offrande fut convertie en une somme d'argent.

C'était peut-être la rapidité de la côte, qui monte du bord de la Seine au milieu d'Herblay, qui fit établir en l'église de ce lieu la même dévotion qu'à l'église Saint-Thibault de Provins ; cet usage étant tombé en désuétude, les habitants du pays n'ont plus gardé aucun souvenir de la cause de ces pieuses offrandes.

Herblay, village fort pittoresque du département de Seine-et-Oise, est situé sur la rive droite de la Seine, à 4 kil. du confluent de l'Oise, et à 21 kil. de Paris, en face de la forêt de Saint-Germain-en-Laye. Il dépend du canton d'Argenteuil. Quoique ce village ne soit peuplé que de 1600 habitants, sa paroisse a reçu de Charles X le titre de cure, à la sollicitation du maire, M. Bunel, en 1826. Le curé actuel d'Herblay est M. l'abbé Bertrand, l'un des premiers philologues et indianistes de France, auteur du *Dictionnaire de toutes les religions*, qui fait partie de l'*Encyclopédie théologique* de M. l'abbé Migne.

Cette cure était autrefois à la nomination pure et simple de l'évêque de Paris ; elle fait partie aujourd'hui du diocèse de Versailles, canton d'Argenteuil.

Outre le patron principal de la paroisse, on y vénère encore saint Vincent, comme dans tous les pays vinicoles ; aussi le pays avait-il pris pour armoiries un écusson chargé en chef d'un raisin de sable à deux feuilles de sinople, et en pointe de deux serpettes de sable posées en pal.

Étienne et Michel Fourmont, célèbres orientalistes du dernier siècle, morts en 1745 et 1746, étaient nés à Herblay.

Les habitants d'Herblay, ayant été désolés par une contagion qui avait dévasté la paroisse au XVIe siècle, s'adressèrent à l'archevêque de Paris pour obtenir de lui des secours spirituels. L'archevêque leur envoya une relique de saint Donat d'Arezzo. Ce saint fut très-honoré à son arrivée dans le pays, et l'on s'y rendit bientôt en pèlerinage des paroisses voisines le jour de l'Ascension.

On l'invoquait particulièrement contre les orages, la foudre, les tempêtes, etc.

La tradition locale rapporte que cette relique fut donnée l'an 1500 ; mais le curé actuel pense que l'envoi ne dut avoir lieu qu'en 1626, année de la plus grande mortalité dans cette paroisse et dans les paroisses environnantes, quatre ans après la commutation de l'évêché de Paris en archevêché

Cette relique fut supprimée par M. Charrier de La Roche, évêque de Versailles, à la réouverture des églises en France, faute de preuves suffisantes authentiques.

HERDOUAR (Hindoustan). *Voy.* HARDOUAR.

HERMIES (France), village de l'Artois, actuellement du département du Pas-de-Calais, arrondissement d'Arras, canton de Bertincourt. La tradition scientifique prétend que ce village tire son nom d'un temple de Mercure (*Hermès*), qui y était situé.

HERMIONE (Grèce), ville située sur la mer Egée, à l'extrémité de l'Argolide. On y voyait dans l'antiquité un petit bois consacré aux Grâces ; un temple de Vénus, où toutes les filles, avant de se marier, devaient offrir un sacrifice ; un temple de Cérès, devant lequel étaient les statues de quelques-unes de ses prêtresses. On y célébrait, dans

(1) Lebeuf, *Hist. du diocès. de Paris*, tom. IV, p. 126.

(2) Lebeuf, *Hist. de la ville et de tout le dioc. de Paris*, t. I, p. 164.

l'été, une fête dont l'abbé Barthélemy a décrit ainsi la principale cérémonie :

« A la tête de la procession, dit-il, marchent les prêtres des différentes divinités, et les magistrats en exercice : ils sont suivis des femmes, des hommes, des enfants, tous habillés de blanc, tous couronnés de fleurs, et chantant des cantiques. Paraissent ensuite quatre génisses que l'on introduit l'une après l'autre dans le temple, et qui sont immolées par quatre matrones ; ces victimes, qu'on avait auparavant de la peine à retenir, s'adoucissent à leur voix, et se présentent d'elles-mêmes à l'autel. Nous n'en fûmes pas témoins, car on ferme les portes pendant le sacrifice. » (*Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.*)

HERMON (Palestine), montagne célèbre de la terre sainte. *Voy.* NAÏM.

HÉSÉBON (Palestine), ancienne ville qui n'existe plus que dans l'Histoire sainte. Avant la conquête des Hébreux, elle avait appartenu aux Moabites, puis était devenue la capitale du royaume de Séhon, roi des Amorrhéens. Après sa conquête, Josué la donna à la tribu de Lévi. Cette ville lévitique possédait des fontaines et des bains chauds qui avaient de la renommée.

HESSE (France), village de la province de Lorraine, actuellement du département de la Meurthe, arrondissement de Sarrebourg, a une église remarquable par son antiquité. On fait remonter l'époque de sa fondation au commencement du XIe siècle ; elle avait été fondée en même temps qu'une abbaye qui lui était contiguë. Il est même présumable que la nef actuelle n'est qu'une des branches du transsept de l'ancienne église de l'abbaye ; ses colonnes et ses arcades en plein cintre dénotent l'architecture du XIe siècle. Quoi qu'il en soit, c'est l'un des plus curieux édifices religieux du moyen âge qu'il y ait aujourd'hui dans le département de la Meurthe.

HIÉRAPOLIS (Asie Mineure). Ce nom signifie ville sainte. Il avait été donné à cette ville qui avait acquis une certaine célébrité par ses eaux thermales.

Saint Apollinaire, l'une des lumières de l'Eglise, était évêque d'Hiérapolis sous le règne de Marc-Aurèle, vers l'an 275 de l'ère chrétienne.

Dans la plus haute antiquité païenne, Hiérapolis était consacrée au culte d'Astarté ; cette déesse, qu'on représentait sous une forme monstrueuse, moitié femme et moitié poisson, y avait un temple magnifique desservi par 300 prêtres et rempli de riches offrandes.

HIERRE (France), village du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Corbeil et canton de Boissy-Saint-Léger. Il faisait autrefois partie du diocèse de Paris ; aussi l'abbé Lebeuf nous en a-t-il laissé l'histoire. (*Hist. du diocèse de Paris*, tom. XIII, pag. 1 et suiv.)

L'église de ce village eut successivement pour patrons saint Loup, saint Léger, saint Luc et saint Honest, prêtre de Pampelune en Navarre ; ce dernier saint est aujourd'hui le seul patron de la paroisse.

L'abbé Lebeuf dit que l'érection de cette église en paroisse doit dater au plus tard du XIe siècle, puisqu'on voit qu'il existait déjà une église du nom d'Hierre, lorsqu'on dota le village d'une abbaye de filles au XIIe siècle, et que cette église y fut annexée par donation d'Etienne de Senlis, évêque de Paris ; de là vint le droit qu'avait l'abbesse de ce monastère de nommer à cette cure.

On lisait autrefois dans l'église cette inscription gravée sur une pierre fixée à la muraille du chœur, à main gauche : « L'an 1526, le 27e jour d'auril fust faicte en ceste esglise d'Yerre, la réception des reliques de saint Honest, patron de céans, et le 29 du dict mois fust dédiée la dicte esglise par réuérend Père en Dieu François de Poncher, euesque de Paris, et ce des deniers donnés à la dicte esglise par uénérable personne Me Gabriel Dugué, prestre, demourant au dict lieu. Et par le dict réuérend fust mise et instituée la fête de la Dédicace par chacun an, le 1er jour de may. »

Dans la chapelle seigneuriale, au côté gauche du chœur, se lisaient ces autres inscriptions : « Cy dessoubs sont les cœurs de Dreux, Budé et Eustache Budé, son fils, uiuans seigneurs chastelains d'Yerre ; lesquels sont décédés à Paris : sçauoir, le dict Dreux le 14 mars 1587, et Eustache le 20 feurier 1608. Lesquels sont inhumés en leur chapelle Saint-Geruais (1). »

« Carissimæ uxori Carolæ Bude, ex illustrissimo Budeorum et Florettarum sanguine natæ, etc. » Le reste de cette dernière inscription dit que cette jeune femme mourut à l'âge de 25 ans, après sept années de mariage, l'an 1623, le 13 des calendes d'octobre, laissant deux fils, dont l'un « Marcus de Faultrey, senatus Parisiensis consiliarius, monumentum posuit. »

On pense que ce fut en 1132 que dame Eustache de Corbeil, épouse de Jean d'Etampes, fonda en ce village le monastère de Bénédictines, qui eut une certaine réputation ; mais cette date est incertaine, et nous croyons, comme M. Pinard, qu'il faut la faire remonter avant l'année 1122, suivant un calcul de l'abbé Lebeuf.

En 1274, Pierre de Tarentaise y fit une visite célèbre, durant laquelle il opéra de grands miracles par l'imposition des mains. Il y resta trois jours et guérit une foule de malades et d'infirmes, circonstance qui fit rejaillir un renom de sainteté sur le couvent d'Hierre (2). L'église de ce monastère était dédiée à la sainte Vierge et elle fut détruite à la fin du XVIIIe siècle ; mais ce n'était pas celle où avait été inhumée la fondatrice.

La révolution a dispersé les religieuses ; mais les bâtiments n'ont pas subi le sort de

(1) En l'église aujourd'hui paroissiale de Saint-Nicolas des Champs.

(2) Pierre de Tarentaise, d'abord dominicain, puis archevêque de Lyon et cardinal de la sainte Église romaine, fut élu pape le 21 février 1276, prit le nom d'Innocent V, et mourut le 22 juin suivant.

la plupart des édifices de ce genre à cette époque désastreuse. Ils existent encore en partie, et ils ont été disposés pour une exploitation industrielle. Quelques constructions modernes, greffées sur cette architecture du moyen âge, lui pèsent singulièrement et ne sont pas agréables à l'œil, ce qui n'empêche pas de rencontrer encore çà et là quelques-uns des lieux réguliers dans leur intégrité primitive. Au bas de la fenêtre d'une des chambres de l'abbesse, qui surmonte le portail, on lit encore à l'extérieur ce verset d'un psaume : *Hæc porta Domini, justi intrabunt in eam* (*Ps.* CXVII, 20). Cette parole de paix laisse une singulière impression de calme et de vertu.

Il y eut aussi sur ce même territoire, mais au nord du monastère des Bénédictines, et à l'entrée de la forêt, un célèbre couvent de Camaldules, où résidait le général de l'ordre. Cet ordre avait été institué par saint Romuald en 1009 : c'était l'un des plus austères qui ait été fondé par le besoin de la perfection chrétienne. Ces religieux obtinrent de s'établir en France en 1634; mais ils n'y comptaient que cinq maisons. La première où ils s'établirent était située sur une montagne déserte de la Brie, nommée le mont Eti, et la seconde à Gros-Bois. Leurs statuts leur prescrivaient de ne choisir leur résidence qu'à cinq lieues au moins des grandes villes.

Leur église était dédiée sous le titre de Saint-Jean-Baptiste, et à cause de la multitude des lieux de dévotion dont saint Jean est le patron, ils transférèrent leur fête communale au lundi de la Pentecôte, et cette fête, convertie aujourd'hui en une fête toute mondaine, s'appelle encore la fête des Camaldules, quoique le couvent des pieux religieux n'existe plus.

Beaucoup de gens vinrent y finir leurs jours dans le silence et dans la retraite.

En 1826, le monastère des Camaldules fut habité de nouveau par des Trappistes que la révolution de 1830 a repoussés dans le Maine (1).

HIGUEY (Amérique), très-petite ville de l'île d'Haïti, autrefois nommée Saint-Domingue, et qui se trouve dans le département du sud-est, qui a pour chef-lieu Saint-Domingue, jadis capitale de toute la partie espagnole de l'île et qu'on regarde communément comme la première ville bâtie par les Espagnols dans le Nouveau-Monde. Higuey jouit d'un grand renom dans toute l'île à cause de son célèbre sanctuaire de Notre-Dame, visité annuellement par un grand nombre de fervents pèlerins. On peut considérer cette ville comme la *Lorette de Haïti*.

HILAIRE (SAINT-), en France, village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, dans le Hurepoix, faisant aujourd'hui partie du département de Seine-et-Oise, arrondissement et canton d'Etampes, dans le diocèse de Versailles, est situé dans une vallée à 13 lieues et demie sud de Paris.

Il y avait autrefois l'ancien prieuré de Saint-Hilaire, qui est remplacé par une jolie maison de campagne environnée de belles plantations et prairies, sur la petite rivière de l'Ouette.

Il se trouve dans ce village une fontaine dite de *Sainte-Seconde*, qui a la réputation de guérir de la fièvre, et qui a donné lieu à la fondation d'un pèlerinage.

HINDOUSTAN (Asie). Nous avons réuni sous un seul titre plusieurs des principaux temples hindoustani que nos lecteurs ne seront pas fâchés d'embrasser d'un seul coup d'œil. *Voy.* KHARLI.

HIPPOCRÈNE (Grèce), fontaine sacrée dédiée aux Muses. Perse l'appelle *Fons caballinus*, ce qui n'est que la traduction latine du nom grec Ἵππος, *cheval*, et κρήνη, *fontaine*. Elle était dans la Béotie, assez près du mont Hélicon.

Ortelius (1) dit qu'on nommait *Caballinus fons* la fontaine nommée Pirène, dans l'Acrocorinthe, près de la forteresse de la ville, et il croit que c'est d'elle que Perse a voulu parler. La fontaine de Pirène était aussi consacrée aux Muses.

HIPPONE-ROYALE (Afrique), ville qui fait aujourd'hui partie de l'Algérie, et se trouve sous la domination française depuis notre conquête en 1830.

Hippone-Royale (*Hippo-Regius*), située près de l'embouchure du Rubricatus, était sur l'emplacement qu'occupe Bone. Elle est célèbre, et surtout vénérée des catholiques, à cause de saint Augustin qui en fut évêque depuis 395 jusqu'en 430.

HIPSHEIM ou HEPSEN (France), en Alsace, dans le département du Bas-Rhin.

A peu de distance on remarque la petite église de Saint-Ludan, à qui l'on attribue le pouvoir de guérir les douleurs des jambes. Le saint y est représenté couché en habit de pèlerin.

HIRA (Asie), montagne de l'Arabie, située à peu de distance de la Mecque. Elle a été consacrée par l'islamisme. C'est là que se trouve une caverne dans laquelle Mahomet, quelque temps avant sa prétendue mission divine, avait coutume de se retirer pour méditer sur les choses célestes ; c'est là que l'ange Gabriel, du moins s'il faut en croire son témoignage très-suspect, lui apparut pour la première fois.

Les pèlerins musulmans sont obligés de faire des stations et de réciter des prières dans ce lieu de dévotion.

HIRKI-PARI (Hindoustan). *Voy.* HARDOUAR.

HIX (France), village de l'ancienne province du Roussillon, aujourd'hui du département des Pyrénées-Orientales, arrondissement de Prades, canton de Saillagousse.

Il a le bonheur d'avoir une église romane remarquable par la beauté et la symétrie de ses proportions. Cet édifice, dépourvu de

(1) Nous devons la plus grande partie de ces remarques à M. Pinard, qui a fait une notice assez détaillée sur ce village.

(1) Ortel. *Thesaur.*, in voc. PIRÈNE.

transsepts, a 15 mètres 18 cent. de longueur sur 7 mètres de largeur. Il est construit en granit. Trois ouvertures, ornées de colonnes de marbre blanc, de mascarons et d'une corniche, percées dans l'abside, éclairent seules l'église et y répandent cette teinte mystérieuse qui convient si bien à l'architecture catholique. L'abside est terminée de chaque côté par deux pilastres supportant un large bandeau dominé par une belle corniche à modillons. La voûte de la nef est du XIVe siècle, ainsi que la porte d'entrée et le bas de l'église.

H'LASSA (Chine), c'est le nom de la capitale du Tibet, et le siége du Dalaï-Lama, grand prêtre de la religion du Tibet.

Le vaste et magnifique temple qui s'élève au centre de la ville, et qui est formé de l'assemblage de plusieurs bâtiments, est le rendez-vous de nombreux pèlerins qui, des parties les plus éloignées de l'Asie, viennent visiter ce sanctuaire du lamisme. (*Abrégé de géographie* de Balbi.)

HODENC-EN-BRAY (France), village de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Beauvais et canton du Coudray.

Il possède une vaste église construite au XVIe siècle. Le clocher en bois présente une pyramide hexagone et quatre clochetons couverts d'ardoises. Le lambris de l'église est orné d'écussons. Le chœur est remarquable par son élévation; le sanctuaire polygone est éclairé par de longues fenêtres ogives géminées. Les voûtes sont chargées de nervures réticulées. Les chapelles latérales formant transsept montrent de nombreux pendentifs. On y voit quelques vitraux peints.

La corniche du chœur est supportée par des modillons garnis de têtes monstrueuses et d'animaux bizarres. Une arcade en plein cintre, soutenue par des colonnes à chapiteaux romans, forme le portail qui est placé sur le côté méridional de la nef.

Les voûtes de la nef et du chœur sont en plein cintre, et celles du sanctuaire en ogive. Les fenêtres du côté du nord sont romanes; celles du côté du sud, qui est seul pourvu de bas-côtés, sont ogivales. L'église a été réparée et remaniée en 1736 et 1782.

HOGUETTE (LA), en France, village de Normandie, département du Calvados, arrondissement de Falaise.

On y voit les ruines d'une antique abbaye, fondée dans le XIIe siècle. L'abbaye, placée au milieu des landes, des bruyères et des bois, dans un lieu sauvage, à une petite lieue de la ville, offrait une enceinte d'une douzaine d'hectares environ. Le plus ancien bâtiment existe encore; c'est une espèce de grande salle à moitié souterraine, longue de 20 mètres environ et large de sept au plus. L'entrée est à cintre plein; des colonnes romanes de 3 mètres de haut, avec un chapiteau fort simple, sont placées au milieu, et supportent des voûtes de pierre garnies de bourrelets en croix. Peut-être était-ce l'église provisoire ou le chapitre. Au-dessus devaient être des cellules, dont les petites fenêtres se voient encore. Cette construction doit dater de 1130 à 1140. Elle sert maintenant d'écurie ou de grange. Derrière se trouvent les restes de caveaux ou celliers souterrains dans lesquels étaient déposés les approvisionnements de la maison.

Quant à l'église, on n'en voit plus guère que les fondements, qui embrassent une étendue de cent pas au moins en longueur; elle était gothique de la première époque, comme on le reconnaît à quatre fausses ouvertures dans un grand cercle, qui sont encore accolées au galbe de la maison abbatiale, qui sert aujourd'hui de ferme. (*France monumentale.*)

HOMS (Syrie), l'ancienne Emesse.

« Sept heures de marche conduisent de Rostan à Homs, cité bâtie au milieu d'une plaine dépouillée d'arbres; Homs, l'ancienne Emesse, est enfermée dans l'enceinte d'une muraille dont la circonférence est d'environ trois milles. Homs n'occupe pas tout l'espace entouré de murs; le côté oriental de la cité ne présente que des décombres. Pococke a dit que les murs de Homs avaient été construits par les chrétiens de la première croisade, c'est une erreur. Homs n'a jamais appartenu aux croisés; on ignore l'époque précise de la fondation d'Emesse. Méhémed-Ebid, auteur du *Livre des Prières*, rapporte que Homs ou Hams fut bâtie par Hams, fils de Mehr de la tribu des Amalécites, qui lui laissa son nom. Le même auteur ajoute que *Homs est un lieu de bénédiction, et l'une des cités du paradis.* Ce titre aurait mieux convenu à Hamah, ville bâtie au milieu de jardins délicieux, qu'à Homs, entourée d'une plaine sans fleurs et sans ombrage. Les musulmans de l'antique Emesse disent qu'il y a dans la citadelle de cette ville un exemplaire du Koran, écrit de la main même d'Omar, le célèbre lieutenant du prophète de la Mecque. *Lorsqu'on ôte le livre saint de l'endroit où il est placé, chose fort rare d'ailleurs, une pluie aussi abondante que celle du déluge tombe dans les terres de Homs; aussi est-il prouvé et reconnu de tout le monde que dans les temps de sécheresse on a recours à ce livre. Dieu fait descendre les eaux du ciel* (1).

« Sous les derniers Césars, Emesse était une ville très-importante, très-peuplée et bien fortifiée. Ces hautes tours, qui s'écroulent maintenant, brillaient de loin sous les rayons du soleil; de magnifiques palais, des temples, s'élevaient de toutes parts. Emesse, comme Héliopolis ou Balbek, adorait Baal, le dieu Soleil. Il n'est pas resté pierre sur pierre de ce fameux temple d'Emesse, dont le faîte, d'après le poëte Avanius, égalait en hauteur les cimes du Liban.

« Les habitants d'Emesse étaient célèbres par leur esprit et par leurs richesses. Aujourd'hui encore, quoique la race ne soit plus la même, la population de cette ville passe pour une des plus belles et des plus

(1) Méhémed Ebid, *Livre des prières*

spirituelles de la Syrie. « Les femmes, dit Méhémed-Ebid, ressemblent à des anges par leur beauté et par le charme de leurs manières. » Sur ce dernier point, un voyageur qui passe ne peut guère juger par lui-même; car les dames de Homs, couvertes de la tête aux pieds par leurs longs voiles blancs, ne montrent pas leur figure. On parle aussi de la coquetterie et de la corruption des femmes d'Emesse.

« On compte à Homs quinze mille musulmans et cinq mille chrétiens. » (Poujoulat).

HONDAINVILLE (France), village de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Clermont-Oise, canton de Mouy et diocèse de Beauvais. Il est situé sur la petite rivière du Thérain.

Il y a dans cette paroisse une petite chapelle dédiée à saint Antoine. Elle est le but d'un pèlerinage auquel on se rend pour obtenir la guérison de la fièvre, aussi bien que pour retrouver les objets qu'on a perdus, moyennant une offrande que l'on est dans l'usage de déposer dans le tronc.

HONFLEUR (France), en Normandie, chef-lieu de canton du département du Calvados. Cette ville s'appelait en latin *Honflevius* ou *Honflorium*, et, dans quelques anciens titres, *Hunneflotum* ou *Honnefleur*.

Sur la hauteur qui touche à la ville s'élève une jolie chapelle dédiée à Notre-Dame de Grâce. C'est un lieu de pèlerinage très-célèbre parmi les pêcheurs de la côte, qui ne manquent jamais d'y aller faire une prière avant de s'embarquer pour leur pêche, qui presque toujours les attire à une douzaine de lieues en mer, sur des côtes où les vents brisent trop souvent leurs embarcations. Cette chapelle était desservie autrefois par des Capucins qui avaient dans cet endroit un petit établissement. Aujourd'hui la chapelle seule existe; mais du haut du plateau où elle s'élève, la vue s'étend au loin sur la mer et sur l'embouchure de la Seine, qui se jette dans l'Océan entre le Havre et Honfleur.

La chapelle de Notre-Dame-de-Grâce est remplie d'*ex-voto*, et les matelots qui passent en vue de la colline n'oublient jamais de se découvrir et de réciter un *Ave Maria*. Voici quelques détails pris à une source digne de foi, sur son origine et son histoire jusqu'à la révolution de 1789.

« La chapelle de Grâce actuellement existante est située sur un plateau assez élevé, qui se trouve au nord-ouest de la ville d'Honfleur, sur laquelle il domine. Ce plateau est couvert d'arbres à haut jet, dont les plus vieux n'ont pas moins de deux cents ans de plantation, ayant été donnés, en 1630, aux Pères capucins par l'abbesse de Montivilliers. Avant cette époque, cette plage était un terrain inculte, où il ne croissait que de la bruyère, et qui appartenait au duc de Montpensier. Cet endroit s'embellit de jour en jour par les soins de MM. les administrateurs de la ville d'Honfleur, qui, depuis plusieurs années, y font travailler avec persévérance; de sorte qu'aujourd'hui, quoique cet emplacement soit élevé bien au-dessus du niveau de la mer, on y arrive facilement de plusieurs côtés, à pied, à cheval, et en voiture : 1° par un chemin nouvellement tracé qui part de la rue des Capucins et se termine au Calvaire; 2° par un sentier en zig-zag, fait de main d'homme, le long d'un coteau que l'on appelle le Mont-Joli, à cause de sa situation agréable; 3° par l'ancienne route d'Honfleur à Pont-l'Evêque, que l'on quitte lorsque l'on est arrivé au haut de la Charrière pour revenir presque sur ses pas, par un sentier qui règne sur la hauteur et qui aboutit à l'enclos de la chapelle. Ce chemin est le plus long et le seul que l'on choisissait autrefois pour les voitures pesamment chargées

« Le plateau sur lequel est bâtie la chapelle actuelle s'étendait vers la mer bien plus qu'il ne le fait aujourd'hui. L'ancienne chapelle reposait sur un terrain qui n'existe plus. Elle avait des propriétés et un droit de dîmes sur des fonds dont on ne voit plus la moindre trace. Cette pointe ou langue de terre fut ruinée par un tremblement de terre que l'on peut rapporter à celui du 29 septembre 1538. Tout cet endroit fut bouleversé, et il ne resta plus de cet ancien sanctuaire qu'un pan de muraille qui était tourné vers le sud-ouest, avec un autel qui servit encore quelque temps à la piété des fidèles, mais que l'on fut obligé de détruire par la suite entièrement.

« Cette ancienne chapelle avait été fondée par un duc de Normandie, qui, s'étant trouvé en danger sur mer, fit vœu de faire bâtir trois chapelles le long du rivage, en l'honneur de la sainte Vierge, s'il échappait au naufrage qui le menaçait. Ayant obtenu la grâce qu'il demandait, il fit bâtir Notre-Dame-de-la-Délivrande aux environs de Caen; Notre-Dame-de-Grâce, près d'Honfleur, et Notre-Dame-de-Pitié sous son château qui défendait Harfleur. Il est probable qu'elles furent toutes trois dotées. Notre-Dame-de-Grâce avait des revenus et des propriétés.

« Elle fut desservie d'abord par des titulaires à la nomination des fondateurs; mais depuis Louis XI, qui avait une dévotion particulière à Notre-Dame-de-Cléry, ce droit fut transmis à cette collégiale, en vertu de lettres patentes qui lui donnaient le patronage des églises situées dans les terres et seigneuries de la Vicomté d'Auge, données le 24 janvier 1477 ou 78. On voit par là que son emplacement était d'une certaine étendue, puisqu'il contenait une maison d'habitation et quelques bâtiments nécessaires à l'exploitation de ses biens.

« Mais quel est ce duc, en quelle année cette fondation a-t-elle été faite? Voilà ce que nous voulons décider.

« En lisant l'histoire des ducs de Normandie on ne trouve que Robert, surnommé le Magnifique, qui ait été en danger sur mer, et qui fut jeté par la tempête sur l'île de Grenesey, ou Guernesey, en allant ou revenant de secourir ses cousins, les fils du roi Elered, que Canut, roi de Danemark, inquiétait vi-

vement au sujet du royaume d'Angleterre, dont il voulait s'emparer.

« Ses prédécesseurs ne s'exposèrent point sur mer; ils ne furent occupés qu'à s'affermir dans la jouissance de leur nouveau domaine. Pour celui dont je parle, il s'embarqua à Fécamp, et fut surpris par une tempête qui le porta sur les terres voisines de la Bretagne. Outre cela, l'histoire nous le peint comme un prince religieux, magnifique et libéral, tellement dévot, qu'il voulut se faire moine à Jumiéges, et qu'on eut bien de la peine à le détourner de cette résolution. D'où l'on peut conclure que l'ancienne chapelle n'a pu être bâtie ou érigée qu'en 1033, puisque ce ne fut qu'en 1034 que ce duc fut exposé à perdre la vie sur mer.

« Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1660 il y avait déjà plus de 300 ans qu'elle portait le nom de Grâce, dénomination qui prouve assez clairement que le fondateur en avait reçu une signalée; ce que confirme encore la dénomination des deux autres chapelles.

« Voilà, je crois, tout ce qu'on peut savoir sur l'ancienne chapelle de Grâce. Ceux qui ne voudraient pas s'en contenter pourraient consulter les archives de la collégiale de Cléry, si elles existent encore, ou bien obtenir du propriétaire de l'herbage qui est sous le Calvaire la permission de faire des fouilles. On trouverait probablement des objets curieux qui conduiraient à des découvertes précieuses; car elle fut si subitement engloutie qu'on ne put rien sauver, excepté la statue de la Vierge qui a été longtemps exposée sur la porte d'entrée de la nouvelle chapelle qui a disparu à la révolution de 1789, et une large pierre bénite que l'on a conservée et que l'on voit encore. Ainsi il est probable que l'on trouverait quelque argenterie, comme chandeliers, croix, encensoirs, calice, ciboire et autres objets nécessaires au culte, car elle ne devait pas être pauvre, vu la piété de ces vieux temps.

« Malgré cela, le concours des pèlerins ne cessa point; on venait prier sur ses ruines. Mais les éboulements continuant toujours, on fut forcé d'abattre, en 1602, le pan de muraille qui restait, pour empêcher qu'on n'exposât sa vie par une dévotion mal raisonnée.

« Alors un nommé Gonnier, employé au grenier à sel, eut la pensée d'en construire une autre. Il en jeta les fondements à cent pas environ de l'ancienne, vers le sud-ouest; mais il en resta là faute de moyens, de protections et de connaissances. Il communiqua son dessein à M. de Fontenay, gentilhomme recommandable par sa piété et par le crédit que lui donnait sa naissance; celui-ci goûta son projet et se mit de suite en mouvement pour le faire réussir. Le terrain où M. Gonnier avait jeté les fondements de l'édifice projeté était du domaine de madame de Montpensier, et M. de Fontenay ne crut pas devoir continuer l'ouvrage sans en avoir préalablement obtenu la permission de qui de droit. Conséquemment il partit pour Paris, et ayant trouvé accès auprès de mademoiselle de Montpensier, fille du R. P. Ange de Joyeuse, qui s'était fait capucin après la mort de sa femme, il en obtint facilement ce qu'il demandait. On lui permit en outre de prendre, à son choix, dans la forêt de Touques, huit chênes pour en faire la charpente. A l'aide des secours qu'il obtint de la noblesse du canton et des bourgeois d'Honfleur, il commença à élever les murailles qui en forment l'enceinte sur les fondements déjà posés.

« Ce ne fut d'abord qu'un bâtiment carré, presque trois fois aussi long que large. Le maître-autel était placé où sont maintenant les balustres du chœur. On y ajouta des deux côtés deux petits autels pour en faire l'accompagnement. Le tout fut couvert en paille et annonçait une grange ou un magasin élevé dans un désert plutôt qu'un lieu de prières. Quelque temps après on y ajouta le clocher que l'on y voit, et qu'on dit être un chef-d'œuvre de l'art, n'étant soutenu que par l'arcade qui forme la porte d'entrée. Mais ce ne fut que cinquante ans après, c'est-à-dire en 1656, que l'on y mit une cloche qui fut nommée par M. de Cérillac, qui partait pour la Grenade en qualité de lieutenant du roi, et par mademoiselle de Saint-Julien. Cette cloche a disparu à la révolution.

« M. de Fontenay, encouragé par l'affluence des pèlerins qui venaient de tous côtés offrir leurs vœux et leurs cœurs à Dieu dans ce nouvel édifice, résolut de lui donner plus d'apparence. Il profita d'un vœu que M. de Villars avait fait pour la guérison de son fils dangereusement malade, et la fit couvrir d'ardoises en 1625.

« Comme cette nouvelle chapelle n'avait ni biens, ni revenus; qu'elle était isolée au milieu d'une bruyère, abandonnée aux soins de quelque mercenaire chargé d'en balayer la poussière de temps en temps, et qu'il n'y avait d'autres desservants que des prêtres qui venaient volontairement et à leur gré y célébrer la messe pour satisfaire à leur dévotion particulière ou à la piété des pèlerins qui les priaient de s'y rendre, M. de Fontenay songea à y attacher quelqu'un qui fût obligé, par devoir, d'y venir recevoir les vœux des pèlerins et d'y administrer les sacrements.

« Les Capucins venaient de s'établir à Honfleur. On ne sait s'ils y furent appelés ou si ce fut de leur propre volonté. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils s'y fixèrent en 1615. Comme ils étaient l'unique corps de religieux qui y fût établi, M. de Fontenay n'eut point à choisir; il leur proposa de se charger du soin de la chapelle; après quelques délibérations ils acceptèrent en 1620.

« Dès que mademoiselle Marie de Bourbon, fille unique de M. le duc de Montpensier, mort en 1608, en fut instruite, elle leur donna non-seulement la chapelle, mais tout le terrain qui se trouve entre elle et la propriété de M. Hébert. Les lettres de donation sont dans les archives des Capucins en date du 16 octobre 1620.

« Les Pères en furent mis en possession

par M. Durand le Saulnier, prêtre habitué de Sainte-Catherine, député à cet effet par M. l'évêque de Lisieux, le 5 mars 1621. Pour marque et preuve de propriété, ils firent élever une croix que l'on posa à l'endroit qu'avait occupé l'autel de l'ancienne chapelle.

« Les titres de cette donation et de la prise de possession ont été revêtus des formalités voulues par les lois existantes, et ont dû être déposés à la municipalité lors de la suppression des ordres religieux.

« Nonobstant une donation aussi authentique, la veuve de M. de Lisors, procureur général au parlement de Rouen, prétendit, au droit de ses enfants mineurs, que ce terrain lui appartenait, sous prétexte que la seigneurie d'Equemauville était la propriété de sa maison. Mais cette dame ayant réfléchi à son entreprise, et voyant qu'elle allait avoir à soutenir un procès dispendieux contre la maison d'Orléans, en matière sérieuse, renonça volontairement à ses prétentions par un contrat en forme, passé à Honfleur, et laissa les Capucins possesseurs du terrain contesté.

« Alors, maîtres de l'emplacement, ils commencèrent à planter; mais ils perdirent un protecteur zélé, peu d'années après, dans la personne de M. de Fontenay. Après avoir fondé en quelque sorte la chapelle, et après en avoir administré les aumônes qu'on y faisait, avec une intégrité qu'on ne saurait trop louer, pendant l'espace de quarante ans, il mourut à Honfleur et fut enterré dans l'église de Sainte-Catherine.

« Après sa mort les Capucins supprimèrent le tronc et les quêtes qu'il faisait faire pour subvenir aux besoins de la chapelle, comme contraires à leurs statuts, se reposant entièrement sur la Providence.

« Leur confiance ne fut pas vaine : tout le monde s'empressa de fournir du linge, des ornements et des décorations de toute espèce. Le bruit de son érection s'étant répandu dans une sphère étendue, les princes et les princesses, les grands et les riches, et surtout les marins, se disputèrent en quelque sorte l'avantage de lui procurer tout ce qui était nécessaire à la décence du culte que l'on y pratiquait. De sorte qu'en peu d'années elle devint une des stations de piété les plus riches en ornements et en argenterie.

« Comme elle était trop petite pour le concours des pèlerins qui s'y rendaient, M. du Meautry donna une somme de quinze cents francs pour construire la chapelle qui est à droite en entrant, et l'année suivante, c'est-à-dire en 1652, M. le marquis de Fatouville d'Hébertot en donna autant pour bâtir la chapelle correspondante, de manière qu'elles représentent une croix assez bien proportionnée, car le chœur tel qu'il est n'existait pas.

« Mademoiselle Marie d'Orléans confirma, en 1659, la donation que madame sa mère avait faite du terrain qui est au nord de la chapelle. Les lettres patentes en furent publiées et enregistrées aux assises de Pont-l'Evêque le 16 juin de la même année.

« L'année suivante (1660), les Pères commencèrent à bâtir un petit logement pour procurer aux religieux desservants un asile contre le mauvais temps, et un lieu de repos pour la nuit, afin que, dès le matin, ils pussent répondre à la piété des fidèles qui venaient en pèlerinage. Ils le placèrent près de la porte d'entrée. Il n'en reste presque plus rien. Leurs moyens étant trop bornés, ils ne purent faire un logement solide ni commode.

« En 1661, M. Collet, prêtre de l'Oratoire, renouvela ses prétentions pour s'emparer de ce petit bénéfice. Voyant que M. le duc d'Orléans, qui avait rendu ses premières tentatives inutiles et sans effet, était mort, il crut mieux réussir auprès de ses enfants. Mais les Capucins obtinrent de la chancellerie du parlement de Rouen des lettres royales pour faire accorder ensemble les anciens bourgeois d'Honfleur, à l'effet de constater que les deux chapelles étaient distinguées l'une de l'autre, d'autant que l'ancienne était à la nomination de la collégiale de Cléry, et que la nouvelle appartenait aux Capucins en vertu de l'acte de donation que leur avait fait la maison d'Orléans, à perpétuité. Le sieur Collet n'alla pas plus loin. Le parlement fit enregistrer les lettres de donation en 1664, et les Pères restèrent en possession de Notre-Dame-de-Grâce.

« Alors on régla le service qui s'y devait faire. Le P. François de Manneville, provincial, ordonna aux Pères qui desserviraient la chapelle, d'y faire l'eau bénite tous les dimanches; ce qu'ils ont fait jusqu'à la révolution.

« La croix de bois qu'ils avaient plantée en signe de possession au lieu où était l'autel de l'ancienne chapelle, fut arrachée pendant la nuit, vers le 15 avril 1672, et cela par trois fois consécutives, et fut jetée du haut en bas du rocher sur lequel elle était. Les Pères capucins l'avaient replacée autant de fois; mais le 20 du même mois, non-seulement on l'arracha, mais on la brisa en éclats, ainsi qu'une image de la Vierge qui y était attachée, et l'on en jeta les morceaux dans des lieux immondes.

« On fit des recherches pour découvrir les coupables, mais ce fut inutilement; personne ne fut découvert. On en soupçonna les huguenots qui étaient à Honfleur. Dans ces temps d'ignorance, tout ce qui rappelait à la foi, à la justice, tout ce qui servait à maintenir les bonnes mœurs et à faire réfléchir l'homme sur lui-même et sur sa vocation, était sacré, et une croix sur un chemin n'offensait personne.....

« Les Pères de Grâce, dans leur simplicité, se consolèrent de cet accident en pensant que la foi n'est pas tellement attachée au signe qu'elle disparaisse avec lui. Ils distinguèrent, au travers des ténèbres de leur siècle, que le signe n'est pas la chose. Ainsi ils en firent mettre une autre en pierre

qu'ils rapprochèrent un peu de la chapelle. Un M. Thierry en fit les frais.

« Le mal était réparé. Le P. Michel-Ange s'occupa à faire défricher le jardin qui est au levant de la maison, ainsi que le parterre qui en fait partie. Après quoi on planta les ormes qui sont autour de la chapelle, pour en faire l'ornement et la défendre des gros vents auxquels elle est exposée.

« L'intérieur de la chapelle étant achevé à peu près, la sacristie fournie de linge et d'ornements, on s'occupa de l'extérieur. On garnit en plomb les trois faîtes de l'église. Ce fut M. d'Herbigny, seigneur du Mont-Saint-Jean, qui en fit la dépense. Il donna quatre cents livres tournois qui y furent employées, puis on environna tout l'emplacement de murailles.

« Le frère Constance, qui était occupé par ordre du gouvernement à faire venir les eaux dans la citadelle du Havre, à Brest et à Belle-Isle, fit paver le contour de la chapelle par dehors, pour la rendre moins accessible à l'humidité qui gâte tout, quoique tout soit sur une hauteur assez élevée. En conséquence on creusa, par son ordre, tout autour, un fossé de quatre pieds de profondeur, que l'on remplit d'argile qu'on battit fortement et qu'on revêtit ensuite d'un pavé de pierres noires que l'on y voit encore: mais cette précaution n'a pas tout à fait remédié au mal. L'humidité y pénètre toujours; ce qui me porte à croire que la véritable cause en est dans le voisinage de la mer et dans les racines traçantes des ormes qui, s'étendant horizontalement, portent l'humidité partout où elles pénètrent.

« La citerne est aussi l'ouvrage du frère Constance; elle contient cinq à six tonneaux.

« Pour augmenter la capacité du vaisseau de l'Eglise, on construisit le jubé qui est sur la porte en entrant. M. de Saint-George donna l'arbre qui le soutient; puis on pava le petit édifice de pierres que l'on regarde comme un faux marbre qui venait de Boulogne. L'ouvrage revint à 480 livres.

Jusqu'ici le domaine des Pères ne comprenait que le terrain qui s'étend depuis le porche jusqu'à la propriété de M. Hébert, représentant M. de Lachapelle; mais, en 1686, mademoiselle Marie-Anne-Louise d'Orléans donna de plus deux acres de bruyères qui se trouvent du côté de Mont-Joli. Le brevet de donation fut lu, enregistré et publié à Pont-l'Évêque le 23 avril de la même année.

« Les Capucins étaient donc possesseurs de tout l'emplacement, tant du côté de l'est que du côté de l'ouest, du côté du midi que du côté du nord, à l'exception pourtant d'un coin de terre qui est vers le sud-ouest, dont ils firent l'acquisition peu après des deniers de la sacristie, pour empêcher l'exécution d'un projet d'après lequel on voulait bâtir une maison à demeurer, qui leur faisait ombrage. Ils auraient été tranquilles possesseurs de leurs aumônes, si madame de Saint-Marc Talbot ne les eût empêchés d'en jouir paisiblement. Ayant appris la donation que mademoiselle d'Orléans venait de faire, elle s'empressa de mettre empêchement à la prise de possession, prétendant que ce terrain lui appartenait. On porta l'affaire devant les juges, maîtres des eaux et forêts de la vicomté d'Auge.

« Madame de Saint-Marc, prévoyant que le jugement ne lui serait pas favorable, évoqua l'affaire à la table de marbre, à Rouen. M. Collet, procureur domanial de son altesse, en ayant été informé, en instruisit le conseil de la princesse, et la question fut renvoyée au parlement de Paris.

« Les Capucins, qui n'étaient pas plaideurs, effrayés des frais que cette contestation allait entraîner après elle, et ennuyés de tant de renvois, demandèrent la permission de transiger en leur nom avec la susdite dame, en attendant la décision du procès. Ils l'obtinrent facilement. Ainsi ils cédèrent la moitié du terrain en litige, sous la stipulation que la princesse était réservée à ses droits, et qu'en cas que madame de Saint-Marc fût évincée de ses prétentions, ils rentreraient de droit dans la jouissance des deux acres de bruyère contestés. Alors ils plantèrent une croix sur l'acre qui leur restait et transportèrent le chemin qui tend du Mont-Joli au Calvaire par-devant leur maison, comme on le voit encore maintenant.....

« Dès 1790 on avait tenté de dépouiller la chapelle, on ne lui fit que du tort; on prit peu de chose. L'année suivante on réussit mieux; ce qu'on prit fut plus considérable; mais en 1793, on la dépouilla publiquement. Elle fut transformée en taverne; et ceux qui venaient naguère prier et demander des grâces, s'oublièrent jusqu'à commettre des orgies dans un lieu où tout, jusqu'aux murailles, leur reprochait leur apostasie. Aujourd'hui rendue à sa première destination, elle n'est que propre sans être riche. Ce n'est pas que les aumônes aient manqué; mais il y avait tant à faire pour la rendre ce qu'elle est, que celui qui est chargé aujourd'hui de l'administration de ses deniers a dû se borner jusqu'à présent aux travaux principaux de consolidation, sans aborder encore ceux qui ne doivent tendre qu'à l'amélioration de ce lieu de pèlerinage (1). »

HONNECOURT (D'), en France, village de la province de Flandre, département du Nord, arrondissement de Cambrai. Il possède le plus ancien monument religieux de l'arrondissement. La fondation de l'abbaye d'Honnecourt, placée sous l'invocation de saint Pierre, date de la fin du VIIe siècle. La tour de l'église fut réparée en 1734, de telle façon que la porte primitive a été entièrement conservée. Cette porte, dont l'ouverture occupait toute la façade, est un cintre roman orné de rosaces sculptées. Une petite porte établie en 1734, couronnée d'un cintre sur-

(1) Voy. La *Notice historique sur l'ancienne et la nouvelle chapelle de Notre-Dame-de-Grâce*, par M. Vattel, chapelain de Grâce. Le Havre, 1833, in-12.



baissé, donne actuellement accès dans l'église.

Une ouverture en forme d'œil-de-bœuf surmonte la porte primitive.

Une ogive, qui s'élève sur deux chapiteaux romans, borde la porte à l'entrée de la nef. La figure du Père Éternel, des séraphins se remarquent au sommet de l'ogive ; les deux arcs de l'ogive et les chapiteaux présentent des statuettes dans le costume des premiers rois de la monarchie.

L'un des chapiteaux des courtes colonnes sur lesquelles l'ogive repose représente trois griffons avec une tête humaine ; on en a fait un bénitier. L'autre chapiteau n'a que des fleurons pour ornement.

Une cuve de pierre servant aux fonts baptismaux, qui remonte à l'origine de l'édifice, se remarque à droite de l'église.

La porte du cimetière est de la même époque. Son couronnement repose sur des colonnes de pierre bleue, dont les chapiteaux en pierre blanche figurent des coqs au bec entacé. Ce couronnement est formé de trois cintres dont chacun présente un caractère différent.

Le premier, composé de pierres qui forment des rouleaux superposés, s'appuie sur un autre dont les dessins, en forme de X, adhèrent à un troisième formé de petites pierres disposées en dents de scie, et encadrant les deux autres cintres. De grandes lignes parallèles ornent le fût des colonnes.

Au-dessus de cette porte, dans un grand cintre qui s'étend d'un angle à l'autre de la tour, existent trois niches contenant des statues mutilées. Des quatre colonnes qui les soutenaient il n'en reste que trois, dont les ornements, de diverses époques, sont dissemblables.

Un couronnement en pierre faisant saillie surmontait ces niches ; la première représente un coquillage, la seconde deux anges qui planent sur la statue principale, et la troisième est une sorte d'effigie dont on ne peut déterminer la forme. A côté de la statue qui est à gauche, on voit sur une console en saillie un ange tenant un livre ouvert; au-dessous de cet ange est une statue qui, avec les vêtements d'un prêtre, a une tête et des oreilles de veau.

Le Père Éternel est placé dans la niche du milieu, qui est plus élevée que les deux autres. A ses côtés sont deux anges; l'un a devant lui un livre ouvert posé sur un pupitre; l'autre tient sur ses genoux un livre semblable.

La statue du fondateur est dans la troisième niche à droite ; il est debout, ainsi que les statues des deux niches, et tient des deux mains une petite basilique appuyée contre sa poitrine.

HOREB (Arabie). *Voy.* Sinaï et Oreb.

HOURDOUAR (Hindoustan). *Voy.* Hardouar.

HOUX (France), village du département d'Eure-et-Loir, arrondissement de Chartres, canton de Maintenon, ci-devant généralité d'Orléans, dans la Beauce, et diocèse de Chartres, situé à 15 lieues de Paris, vers le sud-ouest. On voit dans sa circonscription le hameau de la Ville-Neuve et une maison avec une chapelle dite de Saint-Mamers, où l'on va en pèlerinage tous les ans, le lundi de la Pentecôte. Cette chapelle est à un quart de lieue de la ville de Maintenon, où il y avait, avant la révolution, une collégiale et un hospice fondé par Adrien-Maurice, maréchal duc de Noailles. La chapelle de saint Mamers attire beaucoup de pèlerins.

HUANUCO (Pérou), petite ville du département de Junin. Elle n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle était sous la domination des Incas ; elle est le chef-lieu du département dans lequel elle se trouve. Le grand chemin de Quito à Cuzco traversait cette ville, où l'on voit encore des ruines d'anciens édifices, entre autres du *palais des Incas*, et du *temple du Soleil*, qui était en possession d'une grande vénération parmi les Peruviens. (*Abrégé de géographie* d'Adrien Balbi).

HUBERT (Saint-), en Belgique, ville du Luxembourg, dans la forêt des Ardennes. Elle est célèbre par le pèlerinage qu'y font encore à Saint-Hubert les gens atteints d'hydrophobie, et les habitants du pays affirment que tous s'en retournent guéris par le pouvoir de leur saint patron.

L'histoire de saint Hubert est plus connue par les fables qu'on s'est plu à entasser sur son compte que par la vérité de son histoire. Cependant, en débarrassant des légendes merveilleuses les premières années de sa vie, on voit qu'il sortait d'une famille noble d'Aquitaine, qu'il passa sa jeunesse à la cour de Thierry III, et que, selon toutes les apparences, dit Godescard, il fut quelque temps au service de Pepin d'Héristal, qui devint maire du palais d'Austrasie en 681. On dit aussi qu'il aimait la chasse avec passion comme tous les jeunes seigneurs de son temps, et que c'est au milieu des bois que la vue subite d'une croix au-dessus de la tête d'un cerf qu'il poursuivait amena dans sa manière de vivre l'heureuse conversion qui le rappela à la religion.

Il se mit sous la direction de saint Lambert, et celui-ci ayant été massacré pour la foi, Hubert fut élu à l'unanimité pour prendre sa place sur le siége épiscopal de Liége.

Saint Hubert fut averti de sa mort un an avant qu'elle n'arrivât : il mourut le 30 mai 727. Son corps fut porté à Liége, et déposé dans l'église collégiale de Saint-Pierre. En 825, on le transféra, avec la permission de l'évêque et de l'empereur Louis le Débonnaire, à l'abbaye d'Andain (*Andajum* ou *Andagium*), dans les Ardennes. Cette abbaye était sur les frontières du duché de Luxembourg, et depuis cet événement elle a pris le nom de Saint-Hubert. L'abbé, qui était à la tête de cette abbaye, était seigneur de seize villages. Un grand nombre de pèlerins vont visiter la châsse vénérable du saint, dont la fête principale se célèbre le 3 novembre (1).

(1) *Voy.* Godescard, *Vies des Pères, martyrs et autres principaux saints*, 3 novembre.



Les goûts particuliers du saint pour les exercices violents de la chasse l'ont fait adopter par les chasseurs comme leur patron. C'est sous ce point de vue que M. Elzéar Blaze a raconté la vie du grand protecteur des Ardennes. Qu'on nous permette de transcrire ici le récit qu'il en a donné dans l'*Illustration* du 11 novembre 1843. Nous y retrouverons un abrégé rapide des légendes qui ont été répandues sur la vie de saint Hubert, et qui sont encore généralement crues dans ce pays.

« Hubert était fils de Bertrand, duc d'Aquitaine ; il naquit en l'an de grâce 656. Bertrand, fatigué de la tyrannie d'Ebroïn, maire du palais sous Clotaire III, secoua le joug et proclama son indépendance. Ebroïn, au lieu de combattre Bertrand en brave chevalier, aima mieux le vaincre par des sortiléges. Il croyait ainsi envahir l'Aquitaine ; mais Hubert était là pour parer le coup : ses prières rendirent la raison à Bertrand, qui livra bataille et fut vainqueur. Hubert vint à Paris à la cour de Thierri III, roi de Neustrie et de Bourgogne; celui-ci le nomma comte du palais. Mais Ebroïn était plus maître que le roi ; gardant rancune au jeune Hubert, il lui chercha tant de noises, qu'il fut obligé de quitter la cour. Il se retira chez Pepin d'Héristal, duc d'Austrasie, ennemi d'Ebroïn. Une guerre éclata entre eux ; Hubert y rendit son nom illustre, et il fut proclamé le plus brave. Thierri fut vaincu ; Ebroïn mourut assassiné ; Pepin voulut garder Hubert; grand chasseur, il reconnaissait la même passion chez le fils de Bertrand.

« Hubert se fit à la chasse une aussi belle réputation qu'à la guerre. Pepin le nomma grand-maître de sa maison, et lui fit épouser Floribane, fille de Dagobert, comte de Louvain. Les anciens chroniqueurs disent que la chasse lui faisait souvent oublier le service divin : il courait sans cesse à cheval dans les bois ; dimanche ou fête, rien ne pouvait l'arrêter. Un sanglier lui faisait manquer la messe, un chevreuil l'empêchait d'aller à vêpres. Un jour, c'était le vendredi saint, Hubert, dans la forêt des Ardennes, vit le cerf qu'il chassait venir droit à lui. O prodige ! le cerf portait un crucifix entre ses deux bois. Effrayé, il tombe à genoux et entend ces paroles : « O Hubert ! jusqu'à quand poursuivras-tu les bêtes des forêts ? jusqu'à quand cette vaine passion te fera-t-elle négliger ton salut ? Si tu ne te convertis pas promptement, tu seras précipité dans l'enfer. » Hubert répondit : « Seigneur, me voici prêt à faire votre volonté. » Le cerf lui dit : « Va chez Lambert à Maestricht, il te dira ce que tu dois faire. » Ainsi, dit la légende, Hubert, qui voulait chasser et prendre, fut lui-même chassé et pris. Saint Lambert, évêque de Maestricht, lui donna de bons conseils, et surtout de bons exemples pour gagner le ciel. Demeuré veuf, Hubert se retira dans la forêt des Ardennes, où se trouve aujourd'hui le village de Saint-Hubert. Il y vécut longtemps de la vie contemplative, ne chassant plus que les loups, lorsqu'ils venaient l'attaquer.

« Saint Lambert mourut assassiné, et Hubert le remplaça. Le jour de son sacre, un ange apporta du ciel une étole brodée, dit-on, par la vierge Marie ; saint Pierre lui apparut et lui remit une des deux clefs avec lesquelles on le représente toujours. Cette clef sert encore aujourd'hui à guérir les enragés, hommes et bêtes ; on la fait rougir au feu et puis on l'applique légèrement sur le front du chien de manière à lui brûler seulement le poil. Autrefois on avait la coutume, en entreprenant un voyage, de clouer un fer de cheval à la porte d'une église ou d'une chapelle sous l'invocation de saint Martin. On faisait aussi rougir au feu la clef de cette église ou de cette chapelle, et on en marquait le front de la bête qui devait porter le voyageur. Depuis que saint Hubert est mort, les miracles continuent : un morceau de la sainte étole guérit les individus atteints de la rage, et l'étole est toujours entière. Le 3 novembre, la chapelle de Saint-Hubert ne désemplit pas : dès trois heures du matin, les trompes sonnent le réveil ; à l'instant, chasseurs et piqueurs, gardes et braconniers, se mettent en route avec leurs chiens. Tous arrivent à la chapelle de Saint-Hubert, aujourd'hui délabrée, mais conservant toujours son antique célébrité. Un prêtre dit la messe aux flambeaux, les trompes sonnent lors de la consécration et pendant la bénédiction toute spéciale pour les chiens. Le plus jeune chasseur fait la quête, et ordinairement un nid de grive placé dans le pavillon de sa trompe lui sert de plateau.

« Les chasseurs scrupuleux ne se contentent pas, pour leurs chiens, de cette bénédiction générale, il leur en faut une autre plus directe. Ils retournent le lendemain chez un homme qui descend, dit-on, de saint Hubert, et qui applique à leurs chiens la clef rougie que son aïeul reçut directement de saint Pierre. Lorsqu'il s'agit d'un homme, si l'on se servait de la clef rougie, le remède serait peut-être pire que le mal; alors le descendant de saint Hubert guérit ou préserve de la rage en imposant les mains et en prononçant certaines paroles que lui seul connaît. Ce qui est fort singulier, c'est que les protestants et les réformés vont en pèlerinage à Saint-Hubert aussi bien que les catholiques ; on y voit même des juifs. Tous amènent leurs chiens et leurs bestiaux, soit pour les guérir de la rage, soit pour les empêcher de l'avoir.

« Ceux qui chassaient dans les Ardennes devaient aux moines de Saint-Hubert la première pièce de gibier qu'ils tuaient, et la dîme de toutes les autres.

« Hubert mourut en 727. Seize ans plus tard, on ouvrit son cercueil en présence du roi Carloman, et on trouva son corps frais et vermeil. Dès lors on le nomma saint Hubert. Ce titre lui fut confirmé par Léon X en septembre 1515. Le roi fit mettre la dépouille mortelle du saint dans une belle châsse, de-

vant le maître-autel. Cette première translation eut lieu le 3 novembre 743. »

HURE (La), en France, petit bourg du Bordelais, département de la Gironde, arrondissement de la Réole. Une grande partie de ce bourg est construite avec et sur des ruines romaines ; l'église jadis fortifiée, les chemins adjacents et les maisons voisines, reposent sur des mosaïques. Plusieurs de ces mosaïques sont remarquables par la variété de leurs couleurs et par l'heureuse combinaison de leurs dessins géométriques. La couche de ciment, épaisse de 42 cent., est établie sur de grands carreaux de terre cuite de plus d'un demi-mètre carré. Sous ces carreaux règnent différents canaux dont les piliers servent d'appui au carrelage, et ces piliers, hauts de 45 cent., reposent sur une autre couche de ciment. On ne peut méconnaître ici un véritable hypocauste, destiné à chauffer quelque étuve de bains, ou seulement des appartements supérieurs.

Un autre pavé tout en grands carreaux de marbre blanc, trouvé à l'ouest de l'église près de la plaine, annonce plus d'opulence. Les différents édifices auxquels ces pavés appartiennent ont été rasés jusqu'au sol; mais leurs fondations permettent encore, dans quelques endroits, de suivre les distributions intérieures, et de s'assurer que tous ces appartements, de forme carrée, étaient de très-petite dimension. A la manière dont les ruines de Hure sont nivelées, on reconnaît les sauvages envahisseurs du ve siècle, qui, dans le nom d'une commune voisine (Puy-Barban), semblent nous avoir laissé une autre trace de leur passage.

HUY ou Hoei (Belgique), dans la province de Liége, traversé par la Meuse ; en latin *Hoium*.

On y vénérait Notre-Dame de Consolation de Luxembourg dans l'église des Jésuites. *Voy.* Luxembourg.

HYACINTHE (ancienne Grèce), fils d'un roi de Lacédémone, fut tendrement aimé d'Apollon, suivant les traditions mythologiques. Zéphyre, jaloux de sa beauté, dirigea le palet qui lui ravit le jour ; et Apollon, qui l'avait lancé, ne trouva d'autre soulagement à sa douleur qu'en métamorphosant le jeune prince en une fleur qui porte son nom. Quoi qu'il en soit, les Lacédémoniens instituèrent des fêtes en l'honneur d'Hyacinthe; elles étaient célébrées au printemps. Tous les ans, les jeux étaient renouvelés. Le premier et le troisième jour ne présentaient que l'image de la tristesse et du deuil ; le second était un jour d'allégresse : Lacédémone s'abandonnait à l'ivresse de la joie ; c'était un jour de liberté, les esclaves mangeaient à la même table que leurs maîtres.

De tous côtés on voyait des chœurs de jeunes garçons revêtus d'une simple tunique ; les uns jouant de la lyre, en célébrant Hyacinthe, par de vieux cantiques accompagnés de la flûte ; d'autres exécutant des danses, d'autres à cheval, faisant briller leur adresse dans l'hippodrome.

Bientôt la pompe ou procession solennelle s'avançait vers le temple d'Apollon pour lui offrir les vœux de la nation. Dès qu'elle était arrivée, on achevait les apprêts d'un pompeux sacrifice, et l'on commençait par répandre, en forme de libation, du vin et du lait dans l'intérieur de l'autel servant de base à la statue. Cet autel était le tombeau d'Hyacinthe. Tout autour étaient rangés vingt ou vingt-cinq jeunes garçons et autant de jeunes filles, qui faisaient entendre des concerts ravissants, en présence de plusieurs magistrats de Lacédémone ; car dans cette ville, ainsi que dans toute la Grèce, les cérémonies religieuses intéressaient le gouvernement ; les rois et leurs enfants se faisaient un devoir d'y figurer, confondus avec les simples particuliers, et d'entonner l'hymne d'Apollon aux fêtes d'Hyacinthe.

HYRCANIE (Asie Mineure), nom d'une ville et d'un canton de la Lydie, où une colonie d'Hyrcaniens fut transplantée des bords de la mer Caspienne par le roi de Perse.

A l'est de cette ville était le lac Girgée, *Girgeus*, près duquel les anciens rois de Lydie avaient fait élever leurs tombeaux. (*Leçons de géographie ancienne*, par l'abbé D. Pinart).

I

IAUERNICK (Silésie), village du cercle de Gœritz, connu surtout par son célèbre pèlerinage.

IBIS (Egypte). C'est le nom d'un oiseau ressemblant beaucoup à la cigogne, et à qui les Egyptiens rendaient des honneurs divins, parce que chaque printemps il détruisait un grand nombre de serpents ailés qui venaient fondre sur l'Egypte ; il détruisait aussi les chenilles et les sauterelles. Voilà ce qui explique le culte de reconnaissance qu'on rendait à l'ibis; voilà aussi ce qui explique la présence de l'image de cet oiseau sacré sur tous les monuments publics de la région du Nil. Ceux qui avaient le malheur de tuer un ibis étaient punis de mort.

IDA (Asie), montagne célèbre de Phrygie, qui était consacrée à Cybèle, déesse de la Terre. Elle fait partie des groupes de l'Anti-Taurus, dans le sandjak de Biga. C'est dans une caverne de ce mont fameux que, selon la Fable, le berger Pâris décerna à Vénus le prix de la beauté que lui disputaient Junon et Minerve. *Voy.* l'article ci-après, Ida (Europe).

IDA (Europe), montagne de l'île de Crète, que les Turcs appellent le mont Psiloriti. C'est la plus haute montagne de cette île

célèbre dans les fastes mythologiques. La tradition rapportait que Jupiter y avait été élevé par les Corybantes.

Ces Corybantes, dit l'auteur de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, dans leurs fêtes, portaient la statue de la déesse par les rues au son des tymbales, faisaient des contorsions, se déchiraient le corps en sa présence, pour s'attirer les aumônes du peuple, et frappaient la déesse avec les parties qu'ils s'étaient retranchées.

Ils habitèrent d'abord le mont Ida, en Phrygie, puis ils vinrent demeurer dans l'île de Crète, sur une haute montagne à laquelle ils donnèrent le même nom d'Ida. Ce fut là, dit-on, qu'ils nourrirent Jupiter enfant, et qu'à la faveur du bruit qu'ils faisaient avec leurs instruments lorsqu'il pleurait, ils le sauvèrent de la gloutonnerie de Saturne qui l'aurait dévoré comme ses autres enfants.

Rien n'était plus dissolu que les fêtes et la conduite des Corybantes du mont Ida. Au bruit des tambours et des crotales, qui excitait leur fureur, ils parcouraient les forêts et les montagnes, les cheveux épars, poussant des cris affreux, et brandissant des glaives et des torches de pin embrasées.

Ce mont Ida se nomme aujourd'hui *Monte Giove* (mont de Jupiter), roi-dieu qui y régna.

IDALIE (île de Chypre). On n'y trouve plus d'antiquités. Le nom de Dalie, conservé par un petit village, et celui de Ἱερὸς κῆπος (jardin sacré) donné à une autre bourgade, assez voisine de Paphos (*Baffo*) et Limasol, sont tout ce qui reste de Paphos, d'Idalie, d'Amathonte et des jardins de Vénus, si célèbres autrefois dans l'île de Chypre.

IFS (France), village de Normandie, département du Calvados, arrondissement de Caen, et situé à une lieue de cette ville. Son église est remarquable : la nef romane présente, du côté du sud, une porte latérale semicirculaire à voussures multiples et en saillie, surmontée d'un fronton triangulaire. Les fenêtres de la nef sont modernes.

La tour est du même style que la nef jusqu'à la moitié de sa hauteur. Le reste, qui appartient au style ogival, date du XIIIe siècle. Cette tour est élégante et svelte.

On a découvert dernièrement à peu de distance de ce village, entre les maisons qui le composent et la route de Falaise, trois tombeaux de pierre dans lesquels plusieurs morts avaient été inhumés et superposés les uns aux autres : ces corps étaient presque complétement détruits.

IGEL (Hollande), au pays de Luxembourg, conservait une image vénérable de Notre-Dame de Consolation. *Voy.* LUXEMBOURG.

IGUAPÉ (Brésil), très-petit village de la province de San-Paulo, dans la partie méridionale de l'empire du Brésil. Elle avait autrefois des fonderies d'or qui la rendaient florissante. Elle est célèbre par un pèlerinage très-fréquenté en l'honneur de la sainte Vierge. (*Abrégé de géographie*, par Adrien Balbi.)

ILAHABAD (Perse), à 340 kil. d'Ispahan.

« Le saïd chah Zouhour était un homme d'un grand sens et d'une grande piété; aucun fakir ne pouvait lui être comparé quant à l'éloignement qu'il avait pour le monde et à l'austérité de sa vie. Il fit bâtir près d'Ilahabad un monastère fort petit et construit simplement en terre, qui existe encore. Il se plaisait à se livrer aux pratiques les plus pénibles de la dévotion, comme à réciter les prières à rebours. Sa sainteté l'élevait au-dessus de tous ses contemporains, et ses miracles avaient rendu son nom célèbre. J'ai entendu raconter celui-ci par mon père : Le défunt nabab Omdat-ulmouk Amir-Khan, gouverneur d'Ilahabad, fut atteint d'une affreuse maladie chronique. Il eut en vain recours aux médecins les plus habiles, ils ne purent le guérir. Un jour, un des seigneurs qui l'approchaient ayant fait devant lui l'éloge de chah Zouhour, le nabab ressentit le désir de voir ce contemplatif, et le fit prier de venir le visiter. En entrant dans les appartements du prince, chah Zouhour prononça ces mots : « Les prières des fakirs « attirent la miséricorde de Dieu; leur pré« sence éloigne le malheur. » A l'instant la maladie perdit de son intensité, et le nabab se trouva soulagé. Enfin, dans quelques jours, le grand médecin se rendit aux prières du saint personnage et accorda au nabab une parfaite guérison. Il ne faut pas avoir confiance aux remèdes seuls, les prières des fakirs sont quelquefois plus efficaces.

« Chah Zouhour était imamien et de la chaîne spirituelle nommée Tchichti. Ses excellents maîtres furent aussi des contemplatifs, surtout le saïd chah Fath Mohammed, qui était extrêmement distingué dans les sciences extérieures et intérieures, et très-célèbre dans son siècle. Beaucoup de gens reconnaissent sa sainteté et rapportent de lui des faits surnaturels. J'en ai entendu raconter plusieurs par Mian chah Godam-i raçoul, descendant direct de chah Zouhour Mohammed, lequel était très-religieux et très-véridique (du reste je ne sais si Godam-i raçoul vit encore, et j'ignore aussi quel est celui dans cette lignée, qui tient le premier rang spirituel). Je suis né en présence de chah Fath Mohammed. On raconte qu'il se flattait d'être âgé de trois cents ans et d'avoir vu bâtir la forteresse d'Ilahabad, en quoi la plupart des gens le considéraient comme véridique. Il est en effet possible que, dans ces derniers temps, Dieu ait voulu faire naître dans la famille du prophète (1) une personne d'une nature extraordinaire, et qu'elle ait vécu autant d'années. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme distingué a poussé sa carrière jusqu'en ces derniers temps. Mon père a eu plusieurs fois le bonheur de le voir; il reconnaissait la réalité de ses miracles et parlait souvent de l'efficacité de ses amulettes. Ce serviteur de Dieu était réellement plein de qualités morales et avait revêtu

(1) Les *Saïd* sont de la famille de Mahomet, dont ils descendent par Houçain.



le manteau de la pauvreté spirituelle. Mais comme on finit toujours par mourir, le gain de la vie n'étant autre chose que la mort, il termina son existence à Ilahabad. On ne connaît ni sa secte ni sa descendance spirituelle et temporelle. (*Araïch-i mahfil*, p. 83.) »

ILE-LES-MELDEUSES (France), petit village du département de Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux, canton de Lizy-sur-Ourcq, diocèse de Meaux. Ce village était une annexe de celui d'Armentières; il forme toujours avec lui une commune de près de 600 habitants.

Ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire du diocèse de Meaux, on célèbre tous les ans, en l'honneur de saint Caprais, un pèlerinage qui attire au moins 12,000 personnes de plus de dix lieues à la ronde. Ce sont, en grande partie, des malades qui viennent demander à Dieu, par l'intercession du saint, la guérison de leurs maux. La fête de saint Caprais a lieu le 20 octobre. Nous ne savons rien de positif sur ce saint Caprais. Nous pensons toutefois que c'est le même que le saint martyr d'Agen, qui eut la tête tranchée au IIIe siècle; nous n'affirmons rien à cet égard. Il y a un autre saint Caprais qui, après avoir renoncé de bonne heure au monde et distribué aux pauvres l'argent provenant de son patrimoine, se retira dans les montagnes des Vosges. Là, le saint solitaire encouragea un jeune seigneur nommé Honorat, ainsi que son frère Venance, à se consacrer à Dieu, et les accompagna dans plusieurs pèlerinages. Il mourut le 1er juin 1430. — Il est plus que probable que le pèlerinage de l'Ile-les-Meldeuses a été fondé en l'honneur de l'un ou de l'autre de ces deux saints. Quoi qu'il en soit, nous indiquerons au lecteur un ouvrage intitulé : *Præconium divi Caprasii Aginnensis, ejusque episcopatis dignitas, seu dissertatio de antiquitate ecclesiæ sancti Caprasii Aginnensis;* Agen, 1714. Cet ouvrage avait été écrit par Bernard Labenasès, chanoine de la collégiale de Saint-Caprais.

ILIA-LEGHETTÉ, ou WATS-ILIA-LEGHETTI (Géorgie), *caverne du prophète Elie*, regardée par les Ossètes comme un sanctuaire dont ils racontent des prodiges sans nombre. Ils disent, selon le récit de M. Klaproth, que sa partie supérieure est verte, qu'il y a au milieu une pierre élevée qui tient lieu d'autel, et sur laquelle est, dans un enfoncement, un gobelet d'argent rempli de bière : l'entrée n'en est connue que de l'homme qui vient annuellement y offrir des sacrifices pour les peuples; et l'on ajoute qu'un sentier le long des rochers y conduit du côté du sud. Toute autre personne qui a voulu y pénétrer a éprouvé des accidents. Au-dessous de la hauteur où est cette grotte, les bestiaux paissent sous la protection du saint en toute sûreté, sans qu'on ait besoin de les garder, parce que la mort et l'aveuglement punissent quiconque ose y toucher. Au lieu de faire un serment solennel, il suffit de monter avec confiance de la plaine vers la caverne. Les Ossètes du voisinage racontent qu'un de leurs compatriotes fait prisonnier s'était enfui d'un des pays de l'Occident, et que, comme il ne trouvait pas de route pour gagner au large, un chat se métamorphosa en aigle, l'enleva et l'apporta par-dessus les mers et les montagnes jusqu'à cette vallée, où il descendit chez les habitants. Le chef de cette famille, qui demeurait autrefois à Lamar-don, fait tous les ans un pèlerinage à cette caverne; il doit être en état de pureté et vêtu d'habits neufs, faits par lui-même. Durant le sacrifice il aperçoit une lumière sacrée; et quand le gobelet de bière placé sur l'autel déborde, il prédit de riches moissons, le repos, l'unité, et des temps heureux. Les habitants de Jimara, les tagoours, ainsi que les Ossètes de Kourtat et de Saka, honorent cette caverne, et tous les ans ils célèbrent au-dessous, en été, une grande fête dans laquelle ils offrent à Elie de la bière, des bœufs, des moutons. Le lendemain le grand prêtre reçoit de chaque métairie la moitié d'un mouton et un peu de pain, et mange ces provisions avec les anciens du village de Lamar-don, dans un festin public, pendant lequel il raconte les différentes apparitions et prophéties dont il a été favorisé (1).

On dit qu'il y a sur le Gnal-don une caverne semblable, nommée Gnala-Faroighidagé; sur le Kizil un bâtiment sacré fort ancien, le Kantseghé-Kaoused; et sur le Fiag, près de Kourtat, le Swghis-Dsouaré.

ILISSUS (Grèce), petite rivière de l'Attique, torrent impétueux ou ruisseau paisible selon la différence des saisons; il prend sa source au mont Hymette, et se jette dans le golfe d'Egine, au-dessous d'Athènes, après un cours de 18 kil.

On voit aux environs un autel dédié aux Muses (2), un temple de Cérès, où l'on célébrait les petits mystères (3), et celui de Diane, où chaque année l'on sacrifiait une grande quantité de chèvres en l'honneur de la déesse. Avant d'engager la bataille de Marathon, les Athéniens promirent d'immoler à son autel autant de victimes qu'ils trouveraient de Perses étendus sans vie sur le champ du combat. Mais après la victoire ils s'aperçurent que l'exécution d'un vœu si indiscret épuiserait bientôt les troupeaux de l'Attique, et l'on borna le nombre des victimes à cinq cents (4)

INDEN-LA-CHAPELLE (France), petit hameau de Bretagne, département des Côtes-du-Nord, arrondissement de Lannion. Ce nom lui vient d'une chapelle et de quelques bâtiments accessoires qui avaient appartenu aux Templiers, et qui se trouvent dans le voisinage du manoir de Kermartin. C'est un grand bâtiment ayant deux ailes, mais ne consistant qu'en un rez-de-chaussée. Les portes et les fenêtres sont pour la plupart en ogive.

Il y a aussi dans le voisinage la chapelle

(1) Klaproth, *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, t. XI, p. 137.

(2) Pausan. l. I, c. 19, p. 45, edit. Kuhn, *Lipsiæ*, 1696. — *Dionys. Perieget.*, v. 425.

(3) Stephan. *Byzant. in vocab.* Άγρα.

(4) Xenoph. *De expedit. Cyri*, l. III, p. 301, edit. Joan. Leunclavii. *Lut. Paris.*, 1625. — Plut. *De Herodot. malign.*, t. II, p. 862, edit. Rualdi; *Parisiis*, 1624.

de saint Yves, où l'on conserve le bréviaire dont le saint faisait usage. C'est un très-beau manuscrit du XIII[e] siècle.

INDRA-PRAST'HA (Inde), ville de la présidence d'Agra, qui offre parmi de nombreuses ruines de l'ancienne Delhi, des caravanserais et des mosquées encore debout. On y voit aussi les restes de l'ancien palais des empereurs patans, et dans une des cours la colonne de métal nommée le *bâton de Firoux;* c'est un emblème de Siva qui était situé dans un temple et à la conservation duquel la tradition populaire des Hindous attachait celle de la dynastie qui régnait à Indra-Prast-ha : cette colonne est couverte d'inscriptions arabes et persanes.

Il y a parmi ces ruines plusieurs tombeaux ou mausolées, entre autres le Kattab-minar, mausolée superbe, élevé à la mémoire de Kattab-Saluib, saint personnage mahométan. C'est une tour ronde s'élevant sur un polygone de 27 côtés, à cinq étages. Il serait difficile de voir une tour plus belle.

INSPRUCK (Tyrol). Quoique cette capitale du Tyrol soit petite, c'est une belle ville et elle est ornée de jolies maisons : les couvents et les églises ne sont pas ses moindres ornements. La cathédrale possède vingt-trois statues de saints en bronze, et une de la sainte Vierge en argent massif.

ISAIE (TOMBEAU D'), en Palestine, au pied de la montagne de Sion, en allant vers la fontaine de Siloé. C'est un trou profond et carré, fait avec le marteau et le ciseau. Il n'a plus maintenant aucun ornement.

ISJE ou IZI (Japon), lieu célèbre du *Sanga* ou pèlerinage fameux du Japon. Nous allons en prendre la description dans le voyage de Kæmpfer (Liv. III, ch. 4).

« Les Japonais sont fort portés aux pèlerinages; ils en font plusieurs et en divers lieux. Le premier et le principal est celui d'Isje; le second est aux trente-trois principaux temples de Quamwon, qui sont dans l'étendue de l'empire; le troisième, à quelques-uns des principaux temples de Sin, de Cami et de Fotogue, renommés pour les grands miracles qui y ont été opérés et pour les grâces et avantages que les pèlerins retirent de leurs adorations en ces lieux. Tels sont, par exemple, Nikotiro, c'est-à-dire le temple de la splendeur du soleil, dans la province d'Osjn; quelques temples de Fatzman, du fameux législateur Jakusi, et quelques autres que les dévots peuvent choisir selon leur fantaisie ou leur commodité. Un sintoïste vraiment orthodoxe ne va pas en pèlerinage à d'autres temples qu'à ceux de ses propres dieux et au temple de Saif dans le pays de Tsikusen, où Tensin mourut. Il n'est pas mal d'observer en général que des trois différentes sortes de pèlerinage dont je viens de parler, les derniers sont faits indifféremment par les sintoïstes et les budsdoïstes, avec cette différence pourtant que le pèlerin de chacune de ces sectes va seulement aux temples de sa secte, et n'adore que les dieux que sa religion lui ordonne d'adorer. Le second pèlerinage, qui est celui des trente-trois temples de Quamwon, n'est particulier à aucune de ces deux sectes, mais se fait indifféremment par les sectateurs de toutes les deux, et ce pèlerinage est regardé par les Japonais en général comme un moyen sûr d'obtenir la félicité dans ce monde et l'état bienheureux dans celui qui est à venir. Je me propose de traiter dans ce chapitre, d'une manière plus particulière, du pèlerinage que l'on fait à Isje, qui est le premier de tous.

« *Sanga*, dans le sens littéral du mot, signifie *monter* ou *aller en montant* au temple; et il doit s'entendre seulement du temple le plus distingué de Tensio-Dai-Sin, ou Tensio-Ko-Dai-Sin, ce qui signifie, selon le sens littéral des mots, le grand dieu impérial héréditaire de la génération céleste. Ce Tensio-Dai-Sin est le plus grand de tous les dieux japonnais et l'objet principal du culte de Sintos; c'est aussi pour cela que son temple est appelé Dai-Singu, c'est-à-dire le temple du grand dieu; car Dai signifie grand, Sin et Comi signifient Dieu, un esprit et une âme immortelle. Le commun peuple le nomme Isje-Mia, ou temple d'Isje, d'une province de ce nom où il est bâti. On croit que cette province est douée d'une sainteté extraordinaire et toute particulière, à cause que Tensio-Dai-Sin y naquit, y vécut et y mourut; c'est de là aussi que dérive le nom d'Isje.

« Ce temple, selon le récit de ceux qui ont été le voir, est situé dans une grande plaine. C'est un chétif bâtiment de bois, bas et couvert d'un toit de chaume surbaissé et assez plat. On prend un soin particulier de l'entretien de ce bâtiment que l'on conserve dans le même état qu'il a été bâti originairement; et cela afin qu'il serve de monument et de modèle de l'extrême pauvreté de leurs ancêtres et fondateurs de ce temple, ou des premiers hommes comme ils les appellent. Au milieu de ce temple on ne voit autre chose qu'un miroir de métal jeté en fonte, poli à la manière du pays, et du papier découpé autour des murailles. Le miroir y est mis comme un emblème de l'œil clairvoyant du grand Dieu qu'on y adore et de la parfaite connaissance qu'il a de ce qui se passe dans l'intérieur le plus profond de ses adorateurs qui ne doivent s'y présenter qu'avec un cœur pur de toute souillure. Le temple principal est entouré de près de cent petites chapelles bâties en l'honneur de leurs dieux inférieurs; elles n'ont de temples que la figure, étant pour la plupart si petites et si basses, qu'un homme peut à peine s'y tenir debout. Chacune de ces chapelles est desservie par un canusi ou prêtre séculier de la religion du Sintos. Autour du temple et des chapelles demeurent quantité de néges, seigneurs ou officiers du temple, et taije, comme ils se qualifient eux-mêmes, c'est-à-dire évangélistes ou messagers des dieux; ils tiennent des maisons et des logements pour recevoir les voyageurs et les pèlerins. Assez près de là est une ville ou plutôt un gros bourg qui porte le nom du temple et qui est rempli

d'hôteliers, d'imprimeurs, de faiseurs de papier, de relieurs, de menuisiers et autres ouvriers, dont le métier se rapporte au commerce saint qu'on fait dans cet endroit.

« Les sintoïstes orthodoxes vont en pèlerinage à Isje une fois l'an, ou tout au moins une fois en leur vie. On croit même que c'est un devoir indispensable à tout homme qui aime sa patrie, de quelque secte et religion qu'il soit, de donner cette marque de respect et de reconnaissance que tous doivent à Tensio-Dai-Sin, sinon en qualité de dieu et protecteur de la nation, au moins en qualité de fondateur et de premier père. Mais, outre qu'ils regardent cela comme un devoir, il y a encore plusieurs grâces considérables attachées, comme ils le croient, au pèlerinage que l'on fait en ce saint lieu, et dont jouissent ceux qui y vont : comme, par exemple, l'absolution et la délivrance du péché, l'assurance que l'on a d'un état bienheureux dans l'autre monde, la santé, les richesses, les dignités, les enfants et autres bénédictions temporelles dans cette vie. Pour entretenir le vulgaire superstitieux dans ces notions avantageuses, chaque pèlerin reçoit d'un canusi, à qui il donne quelque chose, un ofawai, comme ils l'appellent, c'est-à-dire grande purification, qui est comme qui dirait un acte public et authentique de l'absolution et de la rémission des péchés, qui leur est assurée par cette sainte fonction ; mais parce que plusieurs personnes ne sont pas en état d'en aller prendre elles-mêmes à Isje, soit à cause de leurs indispositions, de leur âge, de leurs emplois auprès du prince, ou pour d'autres raisons d'un grand poids, on a soin de ne pas les laisser dépourvus d'un si grand avantage et de leur en faire tenir chez eux. Plusieurs d'entre les budsdoïstes vont en pèlerinage à Isje au moins une fois dans leur vie, si ce n'est plus souvent, quand ce ne serait que pour acquérir la réputation d'être attachés aux intérêts de leur pays. Cependant il y en a beaucoup qui se tiennent chez eux et qui croient qu'il leur suffit pour le repos de leur conscience, après les indulgences annuelles de leurs propres prêtres, de faire venir des ofawai d'Isje, d'où l'on en envoie tous les ans une grande quantité dans tous les lieux de l'empire.

« Ce pèlerinage se fait dans tous les temps de l'année, mais le plus grand concours de pèlerins se fait les trois premiers mois (mars, avril, mai), dans la saison la plus belle de l'année, que le voyage est agréable et la campagne charmante. Toute sorte de gens, de tout rang et qualité, riches et pauvres, de tout âge et de tout sexe, y abondent de toutes parts, excepté les grands seigneurs et les princes de l'empire, qui y vont rarement en personne. L'empereur y envoie une ambassade tous les ans, au premier mois, auquel temps il en envoie encore une autre à Miaco avec des présents pour le monarque ecclésiastique héréditaire. La plupart des princes de l'empire suivent l'exemple de l'empereur. A l'égard des pèlerins qui y vont en personne, chacun a la liberté de faire le voyage comme il l'entend. Ceux qui ont de quoi, le font en litière ou à cheval, avec une suite convenable à leur qualité. Les pauvres vont à pied, et vivent des aumônes qu'ils ramassent en chemin. Ils portent leur lit sur leur dos, c'est une natte de paille roulée, et ont un bâton de pèlerin à la main et une écuelle pendue à leur ceinture, dans laquelle ils boivent et où ils reçoivent la charité, mettant chapeau bas, à peu près à la manière d'Europe. Leurs chapeaux sont fort grands et d'un tissu de roseaux refendus. Généralement parlant, leurs noms, le lieu de leur naissance, l'endroit d'où ils viennent, sont écrits sur leur chapeau et sur leur écuelle, afin qu'en cas de mort subite ou de quelque autre accident qui peut leur arriver sur la route, on puisse savoir qui ils sont et à qui ils appartiennent. Ceux qui peuvent soutenir la dépense, portent un habit blanc et court, sans manches, sur leur habit ordinaire, avec leur nom brodé à l'aiguille sur la poitrine et sur le dos. On voit journellement quantité de ces pèlerins sur la route. On a peine à croire le nombre qui en vient seulement de Yedo, capitale de l'empire, et de la grande province d'Osju. Il n'est pas extraordinaire à Yedo que les enfants se dérobent d'auprès de leurs parents pour faire le pèlerinage d'Isje. Une pareille tentative serait plus difficile en d'autres endroits où un voyageur, qui n'aurait pas de passeport nécessaire, s'exposerait à de grands embarras. A l'égard de ceux qui retournent d'Isje, ils ont cette prérogative que l'ofawai qu'ils en apportent leur tient lieu de passeport dans les formes.

« Après que le pèlerin est parti pour aller à Isje, on attache à sa porte une corde entortillée d'un morceau de papier blanc ; c'est une marque pour ceux qui sont travaillés de l'osma, comme ils l'appellent, c'est-à-dire d'une considérable souillure causée surtout par la mort de leur père, mère, ou proches parents, qu'ils aient à éviter d'y entrer, parce que on a remarqué, que si, par hasard ou par mégarde, une personne ainsi souillée entre dans la maison du pèlerin, le pèlerin se trouve en même temps tourmenté par de mauvais songes, ou exposé à de grandes infortunes. On attache les mêmes marques de pureté sur les allées qui mènent aux Mia ou temples.....

« Les jammabos, c'est-à-dire les prêtres des montagnes (c'est un ordre de religieux qui affectent une vie fort austère), pour entretenir ces idées superstitieuses dans l'esprit du peuple, ne manquent jamais de raconter et de faire accroire des histoires fort étranges de personnes qui, en pareil cas, étaient si étroitement attachées l'une à l'autre, qu'il n'y avait rien qui pût les séparer que leurs sortiléges et leurs cérémonies magiques. Si un fusio, ou personne qui se trouve dans quelque degré de souillure, entreprend ce saint voyage avant qu'il se soit purifié, il ne saurait manquer d'attirer sur soi et sur sa famille le sinbatz, c'est-à-dire l'indigna-

tion et la vengeance des dieux justes et purs.

« Les sinkkies ou prêtres de la religion du Budsdo sont exclus à jamais de l'entrée de ces saints lieux, à cause qu'ils font une profession impure, étant obligés de servir les malades et d'ensevelir les morts.

« Lorsque le pèlerin est arrivé à Isje, qui est le but de son voyage, il se rend d'abord chez un canusi de sa connaissance, où à qui il a été adressé, ou qui lui a fourni ci-devant des ofawai ; il l'aborde d'une manière fort civile et fort humble, courbant son front jusqu'à terre à la manière du pays. Le canusi lui-même le mène avec d'autres pèlerins qui se sont adressés à lui pour la même raison ; on dit à son valet d'aller avec eux pour leur montrer des temples, et leur dire le nom des dieux à qui ils ont été consacrés ; cela fait, le canusi les mène en personne devant le temple principal de Tensio-Dai-Sin, où tous se prosternent avec une profonde humilité, se couchant à terre tout à plat ; c'est dans cette posture humiliée qu'ils adressent leurs prières à ce puissant dieu, lui disant leurs nécessités, et lui demandant la félicité, les richesses, la santé, une longue vie, et choses semblables ; c'est ainsi qu'ils s'acquittent de leurs devoirs envers Tensio-Dai-Sin, et qu'ils accomplissent le dessein de leur pèlerinage. Ensuite ils sont reçus chez le canusi, qui les loge chez lui tout le temps qu'ils demeurent à Isje, en cas qu'ils ne soient pas assez riches pour loger dans une hôtellerie publique. Ces pauvres gens-là pourtant sont si reconnaissants en général, qu'ils ne manquent pas de s'acquitter généreusement envers le canusi pour sa civilité, jusqu'à lui faire part de ce qu'ils ont gagné en mendiant, et il est assez obligeant pour ne pas refuser cette sorte de présent.

« Le pèlerin, après avoir fait tous les actes de dévotion de son pèlerinage, reçoit du canusi un ofawai ou indulgence ; cet ofawai est une petite boîte carré-long, dont la longueur est d'environ un empan et demi, la largeur de deux pouces, et l'épaisseur d'un pouce et demi : elle est faite de petites planches fort minces et remplie de petits bâtons déliés, dont quelques-uns sont enveloppés dans des morceaux de papier blanc, pour faire souvenir le pèlerin qu'il doit être pur et humble, ces deux vertus étant les plus agréables aux dieux. Le nom du temple Dai-Singu, c'est-à-dire le temple du grand dieu, imprimé en grand caractère, est collé au-dessus de la boîte, et le nom du canusi qui l'a donnée (il y en a beaucoup qui font ce commerce) est collé au revers exprimé en plus petits caractères, avec le titre relevé du Taiju : c'est comme qui dirait messager des cieux, c'est une qualité que prennent tous les officiers des Mia.

« Cet ofawai est reçu des pèlerins avec de grandes marques de respect. Ils l'attachent d'abord sous leur chapeau, pour le mettre à couvert de la pluie ; ils le portent sous leur front et font l'équilibre avec une autre boîte ou une poignée de paille qui soit à peu près du même poids, qu'ils mettent au côté opposé du chapeau. Ceux qui voyagent à cheval peuvent le mettre mieux à couvert. Lorsque les pèlerins sont arrivés heureusement chez eux, ils conservent précieusement cet ofawai, qu'ils regardent comme une relique d'une grande conséquence ; et quoique ses effets soient limités à l'espace d'une année, ils ne laissent pas, après le terme expiré, de lui donner une place honorable dans un de leurs plus beaux appartements ; ils le mettent dans une niche où l'on a peine à atteindre.

« C'est la coutume en quelques endroits de mettre les vieux ofawai au-dessus des portes des maisons, sous un petit toit : les pauvres gens, faute de meilleur endroit, les mettent dans des arbres creux ; c'est de la même manière que l'on place les ofawai des morts, et ceux qu'on trouve perdus sur le grand chemin que l'on met avec soin à l'arbre creux le plus proche.

« Les canusi envoient, tous les ans, une grande quantité de ces ofawai dans tous les endroits de l'empire, pour en fournir à ceux qui n'ont ni la commodité, ni peut-être la volonté d'en aller prendre eux-mêmes à Isje. Ces vendeurs d'ofawai font métier d'aller aux grandes et bonnes villes, environ vers le Sanguatz comme ils l'appellent, ou le jour du nouvel an : c'est une de leurs fêtes les plus solennelles, jour d'une grande purification, et assurément le vrai temps où ils peuvent se défaire de leurs marchandises en peu de temps et avec profit. Ils vendent en même temps des almanachs nouveaux, faits par ordre du micaddo ou monarque ecclésiastique héréditaire, et qu'il n'est permis d'imprimer qu'à Isje.

« On peut acheter un ofawai et un almanach tout ensemble pour un maas, ou pour un itzebo. Les gens riches en donnent même davantage, comme par charité ; ceux qui en ont acheté une fois sont assurés qu'on s'adressera à eux l'année suivante et qu'on leur présentera trois choses, savoir : une quittance du canusi, ou pour mieux dire un remerciment de sa part pour l'acheteur, un nouvel ofawai et un almanach de l'année. Ceux qui payent grassement, ce que tout le monde en général ne peut faire, reçoivent par-dessus le marché un sakkout ou tasse de bois vernissé, comme une légère marque de reconnaissance pour leur libéralité.

« La relation suivante de la situation et de l'état présent des temples à Isje a été tirée d'Ytznobe, auteur japonnais.

« Il y a deux temples à Isje, éloignés l'un de l'autre de douze rues : tous deux sont d'une architecture au-dessous de la médiocre ; le sol qu'ils occupent n'a pas plus de six nattes de tour, y compris la place qu'occupe le canusi qui y est assis en l'honneur du dieu Tensio-Dai-Sin. Les deux temples sont couverts d'un toit de chaume ; ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'aucun des ouvriers ne reçut aucun coup sur son corps en travaillant à ces édifices. Derrière ces deux temples, sur une petite éminence, est un

petit temple qui est le véritable de Tensio-Dai-Sin : on l'appelle Fonga, c'est-à-dire le vrai temple ; il a été bâti à dessein plus haut que les autres, de la même manière que le temple de Suwa à Nangasaki. Au dedans de ce temple il n'y a rien à voir qu'un miroir et des morceaux de papier blanc.

« Le premier des temples dont je viens de parler s'appelle Geku ; il y a plusieurs canusi pour le desservir, et environ quatre-vingts massia ou petits temples autour, bâtis en l'honneur des dieux inférieurs, chacun grand comme quatre grandes nattes, et gardés par un canusi qui s'y tient assis pour recevoir les aumônes du peuple ; ce sont ses émoluments pour le service du temple. Le second mia s'appelle Naiku ; il est plus loin, à la distance de douze rues : il a de même un grand nombre de canusi pour le desservir, et quarante massia ou petits temples autour, chacun avec un canusi, comme j'ai dit plus haut : les canusi de ces petits temples ont un titre fort singulier, on les appelle mia Dsusume, ce qui signifie moineaux du temple.

« Ceux qui ont dessein de voir ces temples, ce qu'ils contiennent de remarquable et ce qu'il y a dans leur voisinage, sans être conduits par un canusi ou par ses domestiques, doivent observer les règles suivantes : Ils vont en premier lieu à la rivière de Mijangawa qui traverse le village d'Isje, vis-à-vis des temples, et cela pour se laver et se nettoyer ; de là, prenant leur chemin du côté de la maison des canusi et autres marchands qui sont à la distance de quatre rues des bords de la rivière, et passant par ces maisons que je viens de dire, ils entrent dans une allée large et couverte de gravier, qui les mène tout droit au mia de Geku ; ici ils font premièrement leurs adorations et font ensuite la visite des temples inférieurs qui sont autour, commençant à la droite et continuant de même jusqu'à ce qu'ils soient revenus au temple de Geku, d'où ils vont tout droit, sans perdre de temps, au second nommé Naiku, où ils font leurs adorations de la façon que je viens de dire, et visitent les massia qui sont autour. De ce second temple ils vont plus loin sur une colline voisine qui est près des côtes, et après avoir marché la longueur d'environ quinze rues, ils entrent dans une petite caverne nommée Awono-Matto, c'est-à-dire la côte du ciel, qui n'est pas à plus de vingt ikins de la mer. Ce fut dans cette caverne que le grand Tensio-Dai-Sin se cacha; et privant le monde, le soleil et les étoiles de leur lumière, il fit voir qu'il est le seul seigneur source de lumière et souverain de tous les dieux. Cette caverne a environ une natte et demie de largeur, avec un petit temple ou chapelle, où est un cami ou idole assise sur une vache et appelée Doinitz-Noroi, c'est-à-dire la grande représentation du soleil. Tout auprès demeurent des canusi dans deux maisons bâties sur les côtes qui sont tout autour, fort escarpées et pleines de rochers. Le pèlerin fait encore ses dévotions dans cette caverne et dans le temple ; il donne quelques pitiés aux canusi, les priant de planter un brin de sugi pour marquer qu'il a été dans cet endroit. Du haut de cette colline on découvre une grande île qui est à une lieue et demie des côtes ; on dit qu'elle sortit de la mer au temps de Tensio-Dai-Sin. Ce sont là les choses les plus remarquables qu'on voit à Isje. Les pèlerins curieux, avant de s'en retourner à Isje, vont deux lieues plus loin pour voir un magnifique temple du Budsdo, nommé Asamadaki, où ils adorent un simulacre de quonwon nommé Kokusobosatz. »

Le même voyageur dit dans un autre endroit (Liv. III, ch. 2) :

« Nous avons déjà parlé de la pureté intérieure ; mais pour ce qui regarde la pureté extérieure dont l'observation, quoique de moindre conséquence en elle-même, a été néanmoins plus expressément ordonnée, elle consiste à ne pas se souiller de sang, à s'abstenir de manger de la chair, et à éviter les corps morts. Ceux qui se sont rendus impurs par quelques-unes de ces choses, se trouvent par là incapables d'aller aux temples, de visiter les lieux saints, et en général de paraître en présence des dieux. Si quelqu'un répand sur soi quelques gouttes de son sang ou du sang de quelque autre personne, il est fusio pendant sept jours, c'est-à-dire impur et incapable d'approcher des lieux saints.

« Si, en bâtissant un mia ou temple, quelqu'un des ouvriers vient à se blesser, en sorte que quelque partie de son corps saigne, cela est regardé comme un très-grand malheur, et d'une si grande conséquence, que cet ouvrier est rendu par là incapable de travailler à des édifices sacrés. Si le même accident arrivait lorsqu'on bâtit ou qu'on répare quelqu'un des temples de Tensio-Dai-Sin à Isje, ce ne serait pas seulement un grand malheur pour l'ouvrier, mais il faudrait démolir le temple et le bâtir de nouveau. Quiconque mange de la chair des animaux à quatre pieds, excepté seulement le daim, est fusio pendant trente jours ; mais celui qui mange de la volaille ou des oiseaux sauvages ou domestiques, excepté les oiseaux aquatiques, les faisans et les grues, n'est fusio que pendant une heure japonaise, qui est égale à deux des nôtres. Quiconque tue un animal ou assiste à l'exécution d'un criminel, ou se trouve à côté d'un mourant ou va dans une maison où il y a un mort, est fusio ce jour-là. Mais de toutes les choses qui rendent impur, on compte comme la plus grande la mort de son père ou de ses proches parents. L'impureté augmente à proportion de la proximité du degré. En n'observant pas ces préceptes, on se rend coupable d'une impureté extérieure que les dieux ont en abomination, et qui ne permet pas qu'on approche de leurs temples. Les dévots, qui tentent de passer pour de grands saints, poussent les choses plus loin et s'imaginent qu'ils deviennent souillés par l'impureté des autres de trois manières, par les yeux qui voient des choses impures, par la bouche

qui les dit, par les oreilles qui les entendent. On représente ces trois sortes d'impuretés par l'emblème de trois singes assis aux pieds de Dsijso, et qui de leurs deux pattes de devant se touchent, l'un les yeux, l'autre les oreilles, le troisième la bouche. On trouve cet emblème dans la plupart des temples des budsdoïstes, de qui il a été emprunté; on le voit aussi en plusieurs lieux sur le grand chemin. Un homme de ma connaissance, à Nangasaki, était si scrupuleux et si délicat sur cet article, que lorsqu'il recevait seulement visite de quelqu'un qu'il soupçonnait d'être fusio, il faisait laver sa maison avec de l'eau et du sel depuis le haut jusqu'en bas; et cependant, malgré tous ses soins superstitieux, les plus sages de ses compatriotes le regardaient comme un franc hypocrite. »

Kœmpfer dit encore dans un autre chapitre du même livre (Liv. III, ch. 3) :

« Tensio-Dai-Sin est le premier de tous les dieux des Japonnais, et il est regardé comme le patron et le protecteur de tout l'empire. On célèbre sa fête tous les ans, le seizième jour du neuvième mois, dans toutes les villes et tous les villages de l'empire, par diverses réjouissances publiques, et entre autres par des matsuris, c'est-à-dire des processions, et par des spectacles, qui se donnent souvent en présence de son image et de ses prêtres. Toutes les villes et tous les villages célèbrent ces matsuris deux fois par an, avec beaucoup de pompe et de solennité, en l'honneur du dieu auquel ils se sont particulièrement dévoués. A l'égard de Tensio-Dai-Sin, outre sa grande fête annuelle, le seizième jour du neuvième mois, le seizième, le vingt et unième et le vingt-sixième jour de chaque mois lui sont aussi consacrés; mais la solennité de ces jours-là est beaucoup moindre. »

ISOLA SACRA (Italie). On appelle *Isola sacra* l'île formée par les deux branches du Tibre, l'une naturelle et l'autre artificielle, ouverte par l'ordre de Trajan.

Cette île est à peu près déserte, car elle ne sert aujourd'hui qu'à la demeure et au pacage des buffles : cependant nous savons qu'autrefois elle était assez peuplée, et que les Romains y avaient élevé un temple dédié aux Dioscures, c'est-à-dire à Castor et à Pollux, protecteurs des navigateurs. Jusqu'au temps de Théodose, on y donna des fêtes magnifiques et des jeux sacrés au nom des dieux. On y voyait arriver de Rome un grand concours de peuple; le préfet de Rome ou l'un des consuls s'y rendait en cérémonie, et c'est de ces grandes cérémonies que l'île prit et garda le nom d'île Sainte ou Sacrée.

ISSY près de Paris (France), dans le département de la Seine.

Le séminaire de Saint-Sulpice de Paris a une succursale en cet endroit. Il s'y trouve aussi une jolie chapelle de la sainte Vierge, bâtie sur le modèle de celle de Lorette en Italie (1).

On a dit que le nom d'Issy ou Iscy tirait son nom d'un temple élevé à la déesse Isis; mais l'abbé Lebeuf réfute cette conjecture qui, selon lui, n'a rien de solide. (Lebeuf, *Hist. du dioc. de Paris*, t. VII, p. 1 et suiv.)

ISTHMIQUES ou ISTHMIENS (Jeux). Ces jeux ou combats sacrés avaient été institués en l'honneur de Mélicerte. Plutarque les attribue à Thésée. Ils se reprenaient régulièrement tous les trois ans, durant l'été, et attiraient toujours une grande affluence. Les vainqueurs avaient d'abord une couronne de branches de pin; puis on leur en décerna une d'ache sèche. Les jeux isthmiques se célébraient dans l'isthme de Corinthe; et c'est certainement de là que leur vient leur nom.

IVOY (France), dans le département des Ardennes. *Voy.* CARIGNAN.

IVRY-SUR-EURE (France), bourg de l'ancienne province de Normandie, aujourd'hui du département de l'Eure, arrondissement d'Evreux, canton de Saint-André de la Marche. Ce lieu est à jamais célèbre par la fameuse bataille gagnée par le roi Henri IV sur le duc de Mayenne, chef du parti de la ligue (1590).

Avant la révolution, il y avait à Ivry une abbaye d'hommes de l'ordre de Saint-Benoît. L'église avec une partie du monastère a disparu sous le marteau des démolisseurs. Le reste des bâtiments a été dénaturé.

IVRY-SUR-SEINE (France), paroisse rurale fort étendue dans la banlieue de Paris, arrondissement de Sceaux, canton de Villejuif.

On y allait autrefois en pèlerinage à Saint-Frambold ou Frambald, que le peuple appelait Saint-Frambourg. On avait donné le nom de ce saint à une petite localité contiguë à Ivry, mais qui aujourd'hui en fait partie.

La chapelle du saint était à l'une des extrémités du village, du côté de Vitry. Elle fut reconstruite à neuf en 1665.

On racontait sur ce saint Frambourg une légende fort suspecte d'une citerne dans laquelle le pieux solitaire se serait caché pour échapper aux recherches de son père, et qui aurait élevé ses eaux au-dessus de lui pour mieux dissimuler sa présence.

Quoi qu'il en soit, tous les ans, le 1er mai, le pèlerinage avait lieu avec une grande solennité. On voyait dans une ouverture carrée, derrière l'autel de la chapelle, les pierres

(1) Voici quelques vers latins tirés d'une pièce de poésie composée par un M. Goger, clerc de la paroisse de Saint-Roch de Paris, et cités par l'abbé Lebeuf (art. ISSY) :

> Mitius hic lumen sublustri fulget in umbra,
> Hic pietati addunt stimulos ars et locus ipse,
> Sanctaque formido, et secretus corripit horror
> Intrantes, pavidisque sacros inspirat amores,
> Et replet attonitam præsenti numine mentem.

On peut voir, ajoute notre historien, le reste de la pièce dans le *Mercure* d'avril 1742. En conséquence de cette dévotion extraordinaire, messieurs de Saint-Sulpice ne permettent à personne de dire la messe avec la perruque au principal autel de cette chapelle.

sur lesquelles le saint avait coutume de s'asseoir dans sa grotte. Les fidèles y passaient leur tête et posaient les mains sur une statue du saint; ensuite ils allaient boire ou quérir de l'eau de la citerne, et l'on a souvent remarqué, dit l'abbé Lebeuf, que les maux en étaient soulagés.

Il s'était établi à Ivry une confrérie que M. de Péréfixe, archevêque de Paris, approuva en 1670. La fête de Saint-Frambourg se solennisait le dimanche d'après l'Assomption, car ce saint mourut le 15 août.

Il y avait aussi sur cette paroisse une chapelle de la sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame des Anges, qui paraissait remonter au XIIIe siècle. Le clergé d'Ivry y venait en procession comme à celle de Saint-Frambourg, pour les stations des Rogations.

IXIO (Japon), lieu d'un pèlerinage très-célèbre. *Voy.* ISJE.

IZERNORE (France), bourg de la Bresse, département de l'Ain, arrondissement de Bourg, canton de Mornay.

A deux ou trois cents pas de ce village, près d'un chemin détourné, au bord du vallon de Voërle, on trouve des ruines qui présentent le monument le plus intéressant du département. Trois pilastres-colonnes angulaires, portés sur un soubassement autrefois continu, déterminent l'enceinte du monument; sur chaque face interne des pilastres se trouve engagée à moitié une colonne d'un diamètre un peu moins grand que la face du pilastre, et les fûts des deux demi-colonnes se confondent en faisant un angle rentrant. Les proportions et les profils des moulures du soubassement, celles des bases, la hauteur des fûts, tout appartient à l'ordre corinthien. On a trouvé des fragments assez nombreux de chapiteaux à feuilles d'acanthe. Les pierres formant le mur ou soubassement continu, qui régnait dans presque tout le pourtour du temple, étaient liées entre elles par des boulons ou crampons de bronze de 9 centimètres de largeur sur 4 centimètres d'épaisseur. Ils entraient de 6 centimètres dans chaque pierre. Non-seulement ces blocs étaient liés par des boulons; ils étaient encore *entés* l'un dans l'autre, c'est-à-dire que l'un est creusé pour recevoir une saillie correspondante de l'autre. La hauteur des piédestaux est d'environ 3 mètres, non compris la plinthe sur laquelle ils reposent, et celle des fûts est au moins de 6 mètres, y compris les bases.

Le mur de fondation sur lequel les piédestaux et le stylobate sont élevés était construit en petits moellons jusqu'au niveau du sol, où il se trouve continué par des assises de fortes pierres. La base du stylobate se trouve coupée d'aplomb et à vive arête près du piédestal de l'orient, qui lui-même n'a pas de corniche, ce qui fait présumer que l'entrée du temple était de ce côté. De plus, on a trouvé sur cette face en contre-bas une large pierre joignant le piédestal à sa base, et qui le dépasse beaucoup du côté de l'est. Cette pierre était peut-être une des marches par lesquelles on montait au temple. Une autre pierre, placée dans la même direction, serait une suite du même parvis; elle est percée au milieu d'un trou rond d'environ 6 centimètres, continué dans la pierre de l'assise inférieure. Ce trou servait peut-être à l'écoulement du sang des victimes, que l'on égorgeait ordinairement en dehors du temple.

Ce que l'on découvrit de plus singulier et de plus inexplicable fut une muraille intérieure parallèle aux murs de fondation du temple, et n'en étant éloignée que de 12 centimètres environ. Ce mur était revêtu sur la face externe, celle regardant l'intérieur du temple, de petits moellons réguliers, tandis que l'autre face est recouverte d'un enduit uni et blanc presque semblable à du plâtre, sur lequel sont peints, avec des couleurs vives encore, le plus souvent bleues, sur un fond rouge, divers sujets d'ornements, de fruits ou d'animaux.

Il est évident que ce mur n'a pu être décoré ainsi qu'antérieurement à l'édification du soubassement extérieur.

Dans l'intérieur de l'enceinte, on trouve encore deux autres murs d'une construction semblable, mais sans enduit ni peintures, et tout à fait joints l'un à l'autre.

Ils sont parallèles aux murs extérieurs, et laissent un intervalle de 4 mètres. Cet espace n'existe pas du côté de l'est. Ces doubles murs servaient sans doute de contre-forts pour remédier à la poussée des terres.

Deux petits canaux de 20 à 22 centimètres en carré traversent tout le massif du sanctuaire au niveau du sol actuel.

Les savants ne sont pas d'accord sur la divinité à laquelle ce temple avait été dédié. L'auteur de l'Itinéraire pittoresque du Bugey, que nous avons suivi dans la description de ce temple, pense qu'il fut élevé à une déesse, peut-être à Rome-Victorieuse, ou à Rome et à Auguste.

IZI (Japon), appelé aussi *Sanga*, le plus célèbre de tous les pèlerinages du pays. Nous avons rapporté au long tout ce qu'en dit le voyageur hollandais Kœmpfer, et nous avons suivi son orthographe pour le nom d'Izi, qu'il écrit Isje. *Voy.* ISJE.

J

JAGGATNATHA (Hindoustan). Cette ville célèbre des Indes, connue sous les divers noms de Jagrenat, Juggernauth, et réellement Djagad-Natha (seigneur du monde), est révérée dans tout l'Orient.

Elle est située dans le gouvernement du Bengale, district d'Orissa. Son temple est le plus célèbre de l'Hindoustan. Suivant la tradition, l'idole a été façonnée par le dieu Vishnou lui-même, déguisé sous l'apparence



d'un charpentier. On rapporte que le céleste artisan avait demandé à être seul et à n'être point interrompu pendant la durée de son travail; or le roi qui faisait bâtir le temple en expiation de ses péchés, saisi d'un vif mouvement de curiosité, et craignant d'ailleurs que son charpentier ne fût qu'un ouvrier paresseux, avait appliqué son œil contre une des fentes de la porte; mais à peine avait-il eu le temps de reconnaître la fausseté de ses soupçons, que Vishnou, disparaissant, abandonna sa statue à peine ébauchée. Cette légende a au moins le mérite de justifier la laideur et les formes grossières du dieu que représente l'idole.

La masse des bâtiments qui composent le temple offre un aspect assez imposant; ils sont aperçus d'assez loin en mer pour faire reconnaître au navigateur l'approche de la côte, qui, dans cette partie du golfe de Bengale, est assez basse. La ville, habitée par des prêtres et des mendiants, est journellement visitée par les dévots, qui viennent y prendre leur part des priviléges dont le dieu a doté ce séjour sacré. On porte à 12,000,000 par année le nombre de ces pèlerins.

La vue seule du temple suffit pour attirer sur le fidèle les bénédictions célestes; tous les péchés sont pardonnés à celui qui est assez heureux pour pouvoir porter à sa bouche quelques-uns des débris du repas offert à Vishnou, ces débris eussent-ils été arrachés à la gueule d'un chien. (On comprend d'après cela que Vishnou doit avoir une table bien servie, pour que sa desserte soit abondante.) Recevoir des coups de bâton de la part des brahmines chargés de distribuer le riz, est une œuvre tout à fait méritoire. Enfin, le moyen le plus assuré de gagner le paradis, est de mourir dans cette terre sainte, sur le sable qui avoisine la mer; aussi la plage est-elle en quelques endroits toute blanche d'ossements humains.

Les Hindous dévots qui sentent leur fin approcher se font apporter à Jaggathnatha pour y attendre la mort; mais plusieurs la trouvent en chemin, car les souffrances, la misère, les fatigues du voyage, les tortures auxquelles la plupart d'entre eux se soumettent, engendrent des maladies épidémiques.

Les corps des pèlerins sont généralement privés de sépulture, et forment la nourriture habituelle des chiens, des chacals et des vautours; on rencontre leurs ossements épars sur les routes jusqu'à quinze lieues à la ronde.

L'idole de *Jaggatnatha*, celle de *Balaram*, son frère, et celle de *Chouboudra*, sa sœur, sont toutes les trois en bois, et assises sur des trônes de hauteur à peu près égale. La première est magnifiquement vêtue; elle a les bras dorés, le visage peint en noir, avec la bouche ouverte et couleur de sang; les deux autres sont peintes en blanc et en jaune.

La procession a lieu dans les grandes fêtes de juin

L'idole est placée sur un immense char surmonté d'une tour qui a soixante pieds de haut; dès qu'elle est aperçue par la multitude, elle est saluée par un cri épouvantable, mêlé de sifflements qui durent plusieurs minutes. On attache au char d'énormes cordages sur lesquels se jette tout le peuple, hommes, femmes et enfants, car c'est une œuvre sainte que de mettre le dieu en mouvement. La tour s'avance péniblement avec un grand bruit; les roues, gémissant sous le poids de la lourde machine, tracent de profonds sillons sur la terre. Les prêtres récitent des hymnes; des groupes de pèlerins agitent des rameaux.

Mais bientôt la scène devient hideuse, car la religion enseigne que le dieu sourit à une libation de sang; et de pauvres fanatiques, se dévouant pour obtenir ce sourire de leur horrible dieu, se précipitent sous les roues : quelques-uns se bornent à faire fracasser leurs bras et leurs jambes; mais les plus saints se sacrifient.

Un Anglais, Buchanan, qui fit en 1806 le pèlerinage de Jaggatnatha, y fut témoin de ces sacrifices; il vit un Hindou s'étendre le visage contre terre, les mains allongées en avant, sur le passage de la tour; son corps écrasé demeura longtemps dans l'ornière exposé aux regards des spectateurs. Quelques pas plus loin une femme se sacrifia aussi; mais, par un raffinement d'expiation, voulant savourer la mort, elle se plaça dans une situation oblique, de manière à n'être qu'à demi écrasée, et à survivre de quelques heures dans les plus cruelles souffrances.

Une foule d'autres dévots, moins zélés, se contentent d'expier leurs péchés par des tortures qui n'entraînent généralement pas la mort du patient. Les uns se précipitent sur des matelas de paille garnis de lances, de sabres et de couteaux; d'autres se font attacher à l'extrémité d'un balancier, au moyen de deux crochets de fer qu'on leur enfonce dans l'omoplate, et, bientôt enlevés à trente pieds de hauteur, reçoivent un mouvement de rotation d'une rapidité excessive, pendant lequel ils jettent des fleurs sur les assistants. Ceux-ci ne restent pas oisifs, et se livrent à mille petites expiations, qui sont considérées comme de simples gentillesses : tantôt ils se passent des tuyaux de pipe dans les bras et dans les épaules; tantôt ils se font sur la poitrine, sur le dos et sur le front, cent vingt blessures (nombre consacré); l'un se perce la langue avec une pointe de fer, cet autre la fend avec un sabre.

Au milieu de ces scènes d'horreur, il est un fait cependant sur lequel on aime à se reposer : on voit les membres de la caste orgueilleuse des brahmes se prosterner devant l'idole, la tête découverte, en se mêlant sans scrupule avec les artisans, les ouvriers, les serviteurs, qui forment une caste impure. *Le dieu de Jaggatnatha est si grand*, disent-ils, *que tous sont égaux devant lui : distinction de rang, dignité, talent, naissance*,

tout disparaît; tout s'efface dans son immensité.

Ainsi, dans le chaos de ces superstitions orientales, on voit poindre quelques lueurs des principes dont l'Évangile de Jésus-Christ a éclairé l'Occident.

JAGRENAT (Hindoustan). *Voy.* JAGGATNATHA.

JALINDHAR (Hindoustan), dans la province de Lahore. On y voit le tombeau du célèbre musulman chah Nacir-Uddin. Une foule de pèlerins, surtout à l'époque des chaleurs, viennent déposer sur son tombeau leurs offrandes et en même temps exprimer leurs vœux. (*Araïch-i mahfil*, p. 172.)

JANVRY (France), dans l'ancien diocèse de Paris.

L'église paroissiale est dédiée à la sainte Vierge, mais la fête patronale n'est point une des fêtes consacrées aux événements de la vie de la Mère de Dieu. Un curé du XVIIe siècle trouva le moyen d'attirer un concours particulier à cette église, en choisissant la fête de la dédicace de l'église de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, autrement dite du Scapulaire, et qui est spéciale aux Carmes, pour la fête de sa paroisse; avec cette différence toutefois, que dans cet ordre on la célèbre le 16 de juillet, tandis que lui la remit au dimanche suivant. On disait, avant la révolution de 1789, que l'on conservait à Janvry des cheveux de la sainte Vierge.

JARD (LE), en France. C'était le nom d'une ancienne abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, qui se trouvait dans le département de Seine-et-Marne, arrondissement de Melun, diocèse de Sens.

Elle avait été fondée par le roi de France Louis VII dit le Jeune, en reconnaissance de la naissance d'un prince qui fut nommé *Dieudonné*, et qui fut depuis Philippe-Auguste.

Cette abbaye avait été d'abord établie à Passy, près de Melun, à peu de distance du château du Jard, auprès duquel le roi venait faire de fréquents pèlerinages. Mais ce prince étant mort, la reine transféra dans le palais du Jard les religieux de Passy, qui s'étaient plaints de l'aridité et de la stérilité du sol de leur premier établissement.

Le premier abbé du Jard fut Pierre de Corbeil, savant distingué, et depuis archevêque de Sens. Pendant plusieurs siècles, l'abbaye continua d'être l'objet des généreuses largesses de nos rois. Devenue fort riche, elle fut mise en commende dans le courant du XVIe siècle. Elle fut vendue en 1791, et l'acquéreur y rétablit l'ancien château.

JARD (LA), en France, commune du département de la Charente-Inférieure, arrondissement de Saintes, dont elle est peu éloignée. Son église, qui dépendait autrefois d'un célèbre monastère, est un édifice roman de la fin du XIe siècle. Sa façade et ses bas-côtés ont été altérés par de prétendues restaurations. Quoi qu'il en soit, l'église de La Jard n'en est pas moins un lieu de dévotion très-fréquenté.

JARNE (LA), en France, village du département de la Charente-Inférieure, arrondissement de La Rochelle, et tout près de cette ville. Il possède un beau dolmen de 1 mètre 32 centimètres de hauteur. Sa plate-forme a 2 mètres 60 centimètres de longueur. Elle était soutenue par quatre pierres rangées parallèlement. Aujourd'hui elle n'est plus supportée que par trois; celle qui soutient la plate-forme à une de ses extrémités est fracturée dans le haut, en sorte que ce monument est menacé d'une chute prochaine.

L'église de ce village, dédiée à la sainte Vierge, est une construction du XIIe siècle. Son portrait est orné d'une seule archivolte en plein cintre, décorée de deux rangs de palmettes; et entourée d'un cordon de figures de quadrupèdes. Deux colonnes de chapiteaux, ornées d'enroulements, reçoivent l'archivolte. A droite et à gauche du portail sont deux grandes colonnes divisées horizontalement en trois parties, pourvues de chapiteaux, par des corniches en saillie. Ces corniches sont ornées d'entrelacs d'animaux monstrueux. Elles reposent sur des modillons représentant des figures grimaçantes et des têtes de quadrupèdes. Entre ces modillons sont des têtes d'animaux fantastiques, des serpents, des quadrupèdes, des dragons. Des entrelacs et des chaînes décorent la première corniche; la seconde présente des zigzags; la troisième est lisse.

Cette antique église est en grande vénération dans le canton de la Jarne dont elle fait partie.

JAUNPOUR (Hindoustan). Maulavi mir Askari descendait d'Houçaïn, et faisait partie de la secte imamienne. On dit qu'à l'extérieur cet homme recommandable était sans retenue, mais qu'intérieurement il était contemplatif. Il eut beaucoup de disciples qui par son moyen furent instruits de la science spirituelle et acquirent la perfection dans la société. Il mourut en 1190 de l'hégire (1776-1777 de Jésus-Christ), à Jaunpour, où l'on voit son tombeau qui est un lieu de pèlerinage (1).

JEAN-D'ANGÉLY (SAINT-), en France, dans la Saintonge, département de la Charente-Inférieure. *Voy.* ANGÉLY.

JAVARSAY (France), village du département des Deux-Sèvres, arrondissement de Melle, canton de Chef-Boutonne. On y voit une église remarquable par la grandeur et la beauté de sa nef, accompagnée d'étroits bas-côtés. Les piliers, qui portent sur des piédestaux élevés, sont formés par la réunion de quatre grosses colonnes et de quatre petites. Les chapiteaux sont ornés de feuilles, d'animaux et de grosses têtes. Les voûtes sont semi-ogivales. Une élégante coupole s'élève à l'intersection des transepts et de la nef soutenue sur quatre groupes de demi-colonnes. Le chœur est du XVe siècle. L'église de Javarsay appartient évidemment au style roman secondaire.

(1) *Araïch-i mahfil.* — Garcin de Tassy, *Journal asiatiq.*, août 1831.



JAVOLS ou JAVOUX (France), bourg du département de la Lozère, canton d'Aumont, fut jadis, sous le nom de Gabalum, une antique cité des Gabales, ville importante à l'époque de la domination romaine. Elle fut même le siége d'un évêché transféré plus tard à Mende ; mais elle peut être regardée comme le berceau du christianisme dans ces montagnes, et c'est de là que la lumière de l'Evangile rayonna dans les pays circonvoisins.

Des fouilles ayant eu lieu en 1629 pour l'extraction des pierres nécessaires à la restauration de l'église paroissiale, on découvrit entre autres vestiges antiques une colonne dédiée à l'empereur Posthume. D'autres débris non moins intéressants furent successivement exhumés.

Indépendamment de cet intérêt archéologique, l'église de Javols est un lieu de dévotion célèbre dans la Lozère, et cela s'explique par les anciens services qu'elle a rendus à la religion chrétienne.

JEAN DU DÉSERT (SAINT-), en Palestine, monastère célèbre de la terre sainte, dont le P. de Géramb donne la description suivante :

« Le chemin qui y conduit est, comme tous ceux de Palestine, pierreux et presque impraticable ; on ne peut le faire que lentement et avec beaucoup de peine.

« J'étais avec mon drogman. En route, nous détournâmes un peu pour voir un couvent qui appartient aux Géorgiens, et qui porte le nom de Sainte-Croix. S'il faut en croire une pieuse tradition, ce couvent a été construit à l'endroit où les Juifs, après la condamnation du Sauveur, allèrent couper l'arbre dont ils firent l'instrument de son supplice. L'église est propre et ornée ; elle est principalement éclairée par un dôme fort beau ; les murs sont couverts de peintures à fresque, dont le temps a flétri et presque entièrement effacé les couleurs.

« Lorsque nous fûmes rentrés sur notre chemin, mon drogman me fit remarquer un peu plus loin un lieu fort élevé, et sur lequel, suivant la croyance commune, fut pendant quelque temps déposée l'arche d'alliance.

« De là, après environ une heure de marche, nous aperçûmes le village de Saint-Jean, vers lequel nous descendîmes. Il est éloigné de deux lieues de Jérusalem.

« Le monastère est situé au milieu du village ; c'est un édifice remarquable, élevé sur une vaste plate-forme qui permet de le reconnaître à une assez grande distance. L'église, enlevée et profanée par les infidèles, était restée longtemps dans un état de ruines. Louis XIV la retira de leurs mains, la fit restaurer et orner de telle manière, qu'elle est aujourd'hui une des plus régulières et des plus belles d'Orient. Elle appartient aux Pères Franciscains de terre sainte, qui y envoient des religieux espagnols de leur ordre pour la desservir.

« L'endroit de la maison de Zacharie, où naquit saint Jean-Baptiste, se trouve dans l'église même. On y a construit un sanctuaire semblable à la plupart de ceux qu'on voit en Palestine. On y descend par un escalier de marbre, et l'on arrive à un autel où les bons Pères vont chaque jour dire la messe. Ce sanctuaire est entouré de magnifiques bas-reliefs représentant la naissance du saint Précurseur, le baptême de Jésus-Christ et sa mort. Au milieu, et dans le pavé, est incrusté un marbre rond, également environné de reliefs, et sur lequel on lit l'inscription suivante :

HIC PRECURSOR DOMINI NATUS EST.

« A une lieue et demie de la Visitation se trouve la grotte de saint Jean-Baptiste. Mon drogman me fit remarquer en chemin une pierre ou quartier de rocher qui attire l'attention des pèlerins, parce que, d'après la tradition, le saint Précurseur prêchait souvent en cet endroit à la multitude qui le suivait.

« Le désert est aride et stérile. Cependant, sur les montagnes qui l'environnent, on aperçoit quelques pauvres villages, un entre autres assez près de la grotte que le saint habitait.

« Cette grotte est dans l'intérieur d'un rocher dont l'abord est scabreux et difficile. Elle a environ douze pieds de long sur huit de large. Les P. Franciscains vont y dire la messe le jour de la fête du saint. On y voit le lieu marqué où il avait l'habitude de prendre son repos. Au bas est une fontaine dont l'eau est excellente ; j'en remplis une bouteille que j'emportai avec quelques petites pierres du rocher.

« L'endroit où fut le tombeau de sainte Elisabeth se trouve à un quart de lieue de là. Il est indiqué par un arbre et quelques pierres. »

JEAN DU DOIGT (SAINT-), en France, dans la Bretagne, département du Finistère, village sur la côte de l'Océan.

L'architecture gothique de son église, dit Briand de Verzé, est un chef-d'œuvre de délicatesse et de légèreté ; les colonnes très-élevées, qui supportent le comble de l'édifice, sont évidées et n'ont pas deux pieds de diamètre. Son clocher, couvert en plomb, est fort joli.

Au milieu de la colline, dont la pente est presque insensible, sont les bâtiments qui renferment une fontaine consacrée à saint Jean, dont l'eau passe pour avoir la vertu de guérir toutes les maladies. Elle est sans cesse entourée de femmes, d'enfants et de vieillards qui viennent s'y laver les mains, les yeux, les genoux, ou toute autre partie du corps attaquée par la douleur, et qui en reçoivent du soulagement. Cette eau admirable a même la vertu, dit-on, de charmer l'ennui et de dissiper les chagrins.

JEHO ou GEHOL (Chine). C'est le nom d'un palais situé au delà de la grande muraille, dans la partie de la Mongolie réunie à la grande province de Tchy-li. Il fut construit en 1703, sur le plan du palais de Péking,

pour servir de pied-à-terre à l'empereur pendant la saison de la chasse.

« Les jardins du palais de Jeho, dit lord Macartney, offrent une succession de tableaux enchanteurs; le sublime y domine, et quelque chose de riant met cependant en harmonie l'ensemble du paysage : les cabinets, les pavillons, les pagodes, sont parfaits dans leur genre; les uns d'une simplicité élégante, les autres superbement décorés; ce sont des ornements d'une convenance parfaite pour la partie du jardin où ils se trouvent. »

Parmi ses nombreux temples on doit mentionner le Phou-tho-tsoung-chin-miao, au nord du palais. Il a été construit en 1770, sur le modèle de celui de Botala, qu'il égale en magnificence. On y voit 500 statues dorées des lamas morts en odeur de sainteté, suivant les dévots chinois, et auxquelles on a donné les attitudes contraintes et pénibles que ces personnages s'étaient imposées pendant leur vie.

JÉRICHO (Palestine). L'ancienne Jéricho, ville des Jébuséens, fut la première ville du pays de Chanaan, dont les Israélites s'emparèrent sous la conduite de Josué. L'or, l'argent et l'airain furent consacrés au Seigneur, après quoi elle fut brûlée. Hommes, femmes, enfants, animaux domestiques, tout fut brûlé; il n'y eut d'épargné que la seule famille de Rahab, en récompense de l'accueil qu'en avaient reçu les espions de Josué. Celui-ci maudit ensuite le lieu où s'élevait autrefois la ville, et prononça l'anathème contre quiconque tenterait d'en relever les murs. Ce qui n'empêcha pas plus tard un idolâtre de Béthel, nommé Hiel, de la rebâtir sous le règne d'Achab.

Les derniers rois de Juda embellirent Jéricho. Hérode d'Ascalon s'y était construit un palais. On y vit bientôt un amphithéâtre magnifique à la romaine.

Antoine avait donné à Cléopâtre le domaine de Jéricho.

Les Romains reprirent possession de la ville sous le règne de Vespasien.

Cette ville n'offre plus aujourd'hui que quelques cabanes de terre ou de jonc : une clôture formée de nopals et de ronces, que les chacals escaladent la nuit, remplacent les anciennes murailles. A côté s'élève une tour carrée qui tombe en ruine; c'est le château du gouverneur. (*Voy.* le *Dictionnaire de la Bible* de D. Calmet, revu par M. l'abbé James; Paris, *Migne*, 1845-1846.)

JERUSALEM (Palestine), ville célèbre dans l'histoire et dans la religion. Juifs, chrétiens et musulmans s'accordent à la regarder comme *la ville sainte;* c'est là en effet que Salomon avait bâti le temple juif, centre religieux de tous les Israélites du monde, que Jésus est mort pour le rachat de l'humanité, que la foi de Mahomet a établi sur les débris du sanctuaire du mont Moria, la plus belle de ses tentes de pierre et d'or, la gracieuse mosquée d'Omar, en avouant hautement que Jésus fut un grand prophète; mais que les chrétiens et les juifs seront à la fois condamnés à son sujet au jour du jugement : ceux-ci pour l'avoir crucifié, et ceux-là pour en avoir fait un Dieu.

L'enceinte de la ville comprenait les monts de Sion et de Moria; D'Anville l'évalue à environ 2,550 toises. La longueur de Jérusalem était de 950 toises, et sa largeur de la moitié. Elle formait ainsi une sorte de carré long, dans la direction du nord au midi. C'était, selon Pline, une des plus belles villes d'Orient.

« La circonférence actuelle de Jérusalem, dit un voyageur moderne, est d'environ une lieue et demie; elle embrasse entièrement le mont Sion, au pied duquel s'élève le torrent de Cédron, à l'orient; à l'occident, la montagne d'Acra se fait remarquer par les tours carrées du château de David.

« Pour mieux concevoir le plan de Jérusalem, prenons le chemin du mont Olivet, et, à l'ombre des oliviers vénérés qui le couvrent, jetons un coup d'œil général sur le tableau imposant et triste où tant de souvenirs parlent à l'âme.

« Le mont Moria nous présente, sur le premier plan, la célèbre mosquée d'Omar, non loin d'une vieille église dite de la Visitation (ou plutôt de la Purification), devenue aujourd'hui mosquée, et dont la construction remonte au temps de Constantin.

« La mosquée d'Omar est bâtie, dit-on, sur l'emplacement du temple de Salomon, appelé aussi *mosquée de la Roche*, parce que la tradition rapporte que Dieu parla à Jacob sur le rocher même qui sert de base au monument. Elle fut construite à l'époque de la prise de Jérusalem par Omar, l'an 15 de l'hégire (637 de Jésus-Christ). Le calife Abdel-Mélik, fils de Mervan, l'a particulièrement embellie. Une place spacieuse (de 500 pas de long sur 460 de large) forme l'enceinte qui la renferme; quelques arbres l'ombragent, et douze portiques détachés sont élégamment disposés autour d'elle. Son dôme, qui était autrefois de cuivre doré, est aujourd'hui de plomb. Le corps de l'édifice est octogone, décoré de carreaux de faïence verte et bleue, entremêlés de briques, et présente diverses inscriptions gravées. L'entrée de ce temple est interdite aux chrétiens.

« Cependant les musulmans font des prières dans tous les lieux saints consacrés à la mémoire de Jésus-Christ et de la Vierge, excepté toutefois au saint sépulcre, que plusieurs ne reconnaissent pas comme un lieu saint. Ceux-ci croient que le Christ ne mourut pas, qu'il monta vivant au ciel, laissant l'empreinte de sa figure à Judas, condamné à mourir pour lui; qu'en conséquence Judas, ayant été crucifié, le tombeau peut bien avoir contenu ses dépouilles, mais non celles de Jésus-Christ (1). »

Le mont Gihon, duquel dépendait le Calvaire, était hors de l'enceinte, à l'ouest, et le temple de Salomon à l'est. C'est par la

(1) Goupil Fesquet, *Voyages de M. Horace Vernet en Orient.*



porte Dorée que Jésus-Christ entra dans Jérusalem, le dimanche d'avant la Pâque, et cette porte, qu'on appelait aussi porte de la Vallée, parce qu'elle conduisait dans la vallée de Josaphat, était aussi à l'est de la ville.

Avant d'entrer dans la cité sainte, Jésus, qui arrivait de Bethphagé, près du mont des Olives, à l'orient de la ville, passa entre le mont des Olives et celui du Scandale, et s'arrêta sur un petit rocher saillant d'où l'on découvre toute la ville; son cœur fut touché de compassion, et il pleura sur la ruine prochaine de cette malheureuse cité. Ce rocher prit depuis le nom de Roche de la prédiction.

De là il suivit sa route du côté de la ville aux acclamations de la foule, qui lui criait: *Hosanna* (1), et le proclamait fils de David, c'est-à-dire le Messie.

Le soir de ce jour, après avoir prêché à Jérusalem, il se retire à Béthanie, où il était venu, la veille, chez Simon le Lépreux. On sait que c'était aussi dans cette petite ville, distante de 15 stades, ou 2 milles géographiques de Jérusalem, que demeurait Lazare depuis sa résurrection, avec ses sœurs Marthe et Marie. *Voy.* Béthanie.

Le lundi (2), Jésus-Christ revient le matin à Jérusalem et maudit le figuier stérile, parabole en action, qui condamnait tous les chrétiens indolents qui ont la foi, mais qui ne se donnent point la peine de la mettre en pratique. Ensuite il entre dans le temple, en chasse les vendeurs et les acheteurs, puis, pour éviter le ressentiment des chefs de l'Etat, sort encore le soir de Jérusalem.

Le mardi, il y revient encore dans la matinée, et enseigne à ses disciples, à la vue du figuier, l'efficacité de la foi et des œuvres. Il se dirige ensuite vers le temple. Les princes juifs lui reprochent son action de la veille; mais il les confond par sa réponse. Il propose plusieurs paraboles: celle des deux fils, celle de la vigne louée à des fermiers, et celle du festin nuptial, pour annoncer que le royaume de Dieu allait être enlevé aux Juifs pour être transporté aux étrangers. Puis vient la question des pharisiens et des hérodiens sur le payement de l'impôt à César, celle des sadducéens sur la résurrection des morts, celle des scribes sur le plus grand précepte de la loi. Jésus reste au milieu d'eux jusqu'au soir, et se retire en recommandant aux siens d'écouter la doctrine des scribes et des pharisiens, mais d'éviter leur conduite. Il ne sort du temple qu'à la nuit tombée, et va passer la nuit sur le mont des Olives.

Le mercredi, il revient encore dans le temple pour enseigner sa doctrine, et s'assied pour voir ceux qui venaient apporter leurs offrandes au trésor public: il voit une pauvre veuve qui apporte deux deniers pour offrande, et il dit que ce don-là surpasse tous les autres. Sorti du temple, il en prédit la prochaine destruction de fond en comble. Il va s'asseoir ensuite sur le mont des Oliviers, et prédit tout à la fois la ruine de la ville et la fin du monde. Il avertit ensuite ses disciples d'être toujours préparés à la venue du Seigneur, qui sera prompte et imprévue; il leur cite à ce sujet la parabole du serviteur sage et fidèle, qui attend son maître avec persévérance; celle des vierges folles et des vierges sages, celle des dix talents distribués par un maître à ses serviteurs. Il conclut, en recommandant à ceux qui l'écoutaient une vigilance incessante, et en leur annonçant qu'il sera crucifié dans deux jours, pendant la pâque. En effet, pendant qu'il parlait encore, Judas Iscarioth était allé trouver les chefs des prêtres et les princes de la ville, rassemblés dans l'atrium du grand prêtre, et occupés à chercher un moyen de s'emparer de la personne de Jésus, et leur livrait son maître pour la valeur de 48 fr. 67 c. de notre monnaie (1).

Le jeudi, premier jour des pains sans levain, ou des azymes, Jésus envoie Pierre et Jean à Jérusalem, pour leur faire préparer ce qui devait être nécessaire pour la célébration de la pâque, et d'abord, pour le repas préliminaire qui devait se faire à la fin du jour, c'est-à-dire, au coucher du soleil, vers six heures du soir. Il faut remarquer ici que c'est à six heures du soir que les Juifs comptaient le changement d'un jour à l'autre, comme nous le faisons, nous, à minuit, ce qui est plus logique dans le nord à cause des variations de longueur que subissent les jours dans nos climats.

Jésus recommande donc à ses deux disciples d'aller à la ville, et de suivre un homme qu'ils rencontreront portant une cruche d'eau puisée sans doute à la fontaine de Siloé. Pierre et Jean s'en vont avec confiance, rencontrent l'homme qui est au fait de leur demande, et qui les conduit dans une salle vaste et ornée pour le festin pascal, et la prête à Jésus et à ses apôtres.

Jésus arrive le soir à l'heure légale, et se met à table avec les siens, couché à la manière antique, pour faire le repas *préparatif* de la pâque (2). Comme on entrait ce soir-là même dans le quatorzième jour de la lune, on ne pouvait déjà plus se servir d'autre

(1) Le mot hébreu הושענה, qu'on traduit ordinairement par *sauvez-nous*, était un cri populaire semblable au *vivat* des Latins et au *vive* des Français; mais il était souvent détourné de sa signification littérale.

(2) Nous prenons cette énumération des jours de la semaine sainte à Christ. Adrichomius, écrivain exact, dans son *Theatrum terræ sanctæ*.

(1) J'estime ici chacune des trente pièces d'argent données à Judas à 1 liv. 12 s. 5 d. et 1/3 de den., sur le pied de 28 francs le marc d'argent fin. Ce calcul est plus exact que celui que j'ai donné ailleurs (*Rome et l'Italie méridionale*); mais dans ce dernier ouvrage je citais l'opinion de Ménochius, sans avoir pris la peine de la discuter, parce que cela était inutile alors; tandis qu'ici il est plus nécessaire d'être précis.

(2) On voit que nous adoptons l'opinion du P. Bernard Lamy, *Traité historiq. de l'anc. pâque des Juifs*. Paris, 1693. Je renvoie à cet ouvrage ceux de mes lecteurs qui ne sont pas de mon opinion.

pain que du pain azyme (1); mais on ne mangeait pas encore l'agneau qu'on ne devait tuer qu'après midi pour le manger le soir avant six heures, selon le précepte de Moïse; encore fallait-il qu'il fût immolé de la main des prêtres juifs, et dans l'intérieur même du temple. Or nous ne voyons rien de tout cela dans l'Evangile, pour la dernière cène que fit Jésus avec ses apôtres.

Après ce repas, qui semblait marquer le commencement de la pâque (2), Jésus se lève de table, baigne les pieds de ses apôtres, et les essuie avec un linge, en signe d'humilité et de pureté.

Cette cérémonie terminée, Jésus reprend sa place à table, et donne à ses apôtres son corps et son sang à manger et à boire sous les espèces apparentes de pain azyme et de vin; et il leur recommande ensuite de renouveler souvent cette même consécration en mémoire de lui, quand il aurait quitté ce monde sauvé par sa mort.

« Je dois être trahi, leur dit-il, et trahi par l'un de vous. » Puis il désigne le traître à Jean, en présentant à Judas Iscarioth un morceau de pain trempé. Judas sort un instant après pour exécuter son infâme projet.

Après son départ, Jésus donne à ses apôtres réunis autour de lui les plus tendres et les plus sublimes instructions : c'est à l'affection qu'ils auront l'un pour l'autre qu'on reconnaîtra ses vrais disciples. Il leur prédit ensuite qu'avant peu ils l'abandonneront; et que Pierre lui-même le reniera trois fois avant le chant du coq.

Après ces tristes paroles, il cherche à les consoler en leur parlant de son Père, et en leur annonçant la venue de l'Esprit-Saint.

Ensuite ils récitèrent l'hymne accoutumé; puis Jésus leur parla quelque temps de la charité fraternelle et de la dilection qui devait unir tous les membres de la grande famille chrétienne; enfin, il les recommande à son Père, et sort du Cénacle.

Le Cénacle était situé hors de la ville, à trois cents pas de la porte de Sion, qui y conduisait, et sur la pente du mont Sion. C'était un bâtiment isolé, composé de deux étages. La première salle du rez-de-chaussée, garnie de tapis de pied, selon l'usage oriental, servait de salle à manger; dans la seconde, moins grande, Jésus-Christ lava les pieds de ses apôtres. L'étage supérieur, où les apôtres ont couché plus tard, était distribué de la même manière. *Voyez* CÉNACLE.

Le Cénacle était séparé du mont des Olives par un sentier long d'un kilomètre et demi, et il était nécessaire pour y arriver de traverser le torrent de Cédron et la vallée de Josaphat qui bornait la ville à l'est. C'est là le chemin que Jésus suivit pour aller à Gethsémani, dans un jardin couvert d'oliviers, où il allait prier assez souvent quand il demeurait à Jérusalem ou à Béthanie. Ce soir-là il s'y rendit, suivi de trois disciples, Pierre, Jacques et Jean. Il les laissa près d'un rocher que l'on visite encore avec une grande dévotion, et s'en alla lui-même dans une grotte solitaire, où il répandit devant son Père, dans le silence solennel de cette nuit d'angoisse, toute l'amertume de son cœur. Tel est le seul instant où l'Evangile nous montre le Fils de Dieu luttant contre les souffrances de son humanité. Il gémit, il pleure, une sueur de sang et d'eau inonde son visage, l'homme est abattu, et si une force divine n'avait été envoyée par son Père au secours de cet homme, qui avait pour souffrir toute la force d'un Dieu, le Fils de Marie allait succomber sous l'énergie de sa douleur. Mais la grandeur de son sacrifice ramène dans son cœur la conscience de l'œuvre dont il s'était chargé, et c'est avec un divin courage qu'il revient éveiller ses disciples, et leur dire avec sa douceur inaltérable : « L'esprit est plein de zèle, il est vrai, mais la chair est débile. » *Voy.* GETHSÉMANI.

Cependant la trahison marche dans l'ombre. Une troupe de soldats romains se glisse sur les pas de Judas Iscariote, et au moment où ils pénètrent tous dans le jardin, Jésus et ses disciples peuvent voir à travers les troncs noueux des oliviers briller le fer de leurs piques et de leurs épées à la lueur flottante des lanternes et des flambeaux.

Alors Judas s'approche à la tête d'une petite troupe envoyée par les autorités juives de Jérusalem et livre son maître en l'embrassant. Les soldats s'avancent pour s'emparer de Jésus qui les renverse d'un mot; mais sachant que son heure est venue, le Christ s'offre de lui-même. Alors Pierre veut empêcher cette soldatesque impie de saisir son maître : il prend une épée, mais son courage inutile n'est point approuvé par Jésus qui lui fait remettre l'épée au fourreau, et guérit la blessure qu'il vient de faire à Malchus. Jésus est lié et emmené hors du jardin, et les apôtres s'enfuient et se dispersent comme des brebis sans pasteur.

Le jardin des Olives existe encore : quelques oliviers debout semblent remonter aux temps évangéliques, et attester la vérité des scènes dont ils ont été témoins. Le jardin est sur le penchant occidental de la montagne et entouré d'un petit mur à hauteur d'appui.

En sortant du jardin, les soldats emmenèrent Jésus chez Anne ou Ananus, beau-père de Caïphe, et qui avait été grand-sacrificateur, ou souverain pontife avant son gendre, pendant onze ans. Sa haute renommée engagea les Juifs à conduire Jésus chez lui, soit pour lui demander conseil sur ce qu'ils avaient à faire de leur prisonnier, soit parce que c'était lui qui avait organisé le complot dont le Christ était victime.

« Il paraît, dit un écrivain, d'après l'indication de quelques vestiges de mains et de pieds sculptés dans la roche, que les bour-

(1) Ce quatorzième jour était employé aux préparatifs de la pâque et à la destruction de tout le pain levé qu'on pouvait trouver dans chaque maison.

(2) La pâque devait durer sept jours, selon la lettre de la loi, mais on n'en comptait ordinairement que huit à cause de ce jour de préparation. (*Voy.* Josèphe, *Antiq. judaïq.* liv. II, ch. 5.)

reaux de Jésus-Christ ne lui firent point traverser de pont pour rentrer dans la ville, mais qu'ils le traînèrent dans le lit même du torrent de Cédron qui était à sec. »

Nous n'adoptons guère cette tradition. Pour aller du jardin des Olives au palais d'Anne, ils pouvaient très-bien suivre la vallée sans entrer dans la ville, et sans mettre en rumeur toute la population, avant de savoir ce que les anciens voulaient faire à l'égard de Jésus. Ils n'avaient qu'à longer le mur extérieur du temple jusqu'au pont qui conduisait de la vallée de Josaphat à l'espèce de vallon qui séparait le quartier d'Ophel de la colline de Moria pour arriver de là directement à la maison d'Anne, en entrant par la porte Sterquilinaire.

En attendant qu'ils aient pu voir le grand prêtre, ils attachèrent Jésus au tronc d'un olivier qu'on voit encore dans la cour de l'église construite à cette place. Anne fit introduire Jésus auprès de lui et l'interrogea sur ses disciples et sur sa doctrine. Le Fils de Dieu lui répondit qu'il avait enseigné publiquement dans le temple, et qu'on n'avait qu'à interroger ceux qui l'avaient entendu; sur cette réponse un valet lui donna un soufflet.

De chez Anne Jésus fut conduit chez Caïphe ou Kaïaphas, au milieu du conseil des prêtres et des sénateurs. Accusé par deux faux témoins, il ne répond rien à leurs accusations; mais enfin interrogé sur le fait de sa filiation divine, il affirme qu'il est en effet Fils du Dieu vivant. Alors il est jugé digne de mort comme blasphémateur, et les soldats se précipitent sur lui en l'accablant d'outrages.

C'est alors que Pierre, qui avait suivi de loin la troupe qui emmenait son maître et qui avait pénétré jusque dans la cour du grand prêtre, eut la faiblesse de nier qu'il était des amis de Jésus, et répéta trois fois sa négation. Le coq chanta; Jésus regarda son apôtre, et Pierre, honteux de lui-même, sortit et pleura amèrement. Tout ceci se passait dans la nuit du jeudi au vendredi (qui appartenait tout entière au vendredi selon la supputation judaïque). Quand le jour commença à paraître, les Juifs, qui savaient à quoi s'en tenir sur Jésus et sur la fermeté de son caractère, comprirent qu'il leur était impossible de le surprendre dans ses paroles, et de formuler contre lui aucun réquisitoire sérieux devant le juge romain, qui seul pouvait prononcer la condamnation à mort. Ils se chargèrent donc de donner à leur accusation une tournure politique. Jésus s'était dit le Fils de Dieu; c'était, aux yeux de ces hommes, un crime capital; mais ils sentaient bien que cette considération devait peu toucher un Romain, et que les mots de scandale, de sacrilége, de blasphème, n'avaient pas pour lui le même sens que pour eux. Alors que font-ils? Cette accusation intentée par la haine et présentée comme une violation de la loi de Moïse, devient en un instant un crime social, et ce Fils de Dieu n'a jamais, disent-ils, désiré autre chose que de se faire proclamer roi de Judée en détruisant à Jérusalem jusqu'à la dernière trace de l'autorité impériale. C'est ainsi qu'ils croient justifier à leurs propres yeux, et à ceux de Pilate, tous les abus de leur pouvoir, l'arrestation nocturne de Jésus, les violences exercées contre lui dans le tribunal même, avant toute condamnation légale. Dès lors ce ne sera plus un jugement environné de toute la majesté de la justice humaine, c'est un honteux acharnement où l'injustice aveugle, mais toute puissante, insultera comme à plaisir l'innocence douce et résignée, où tous les moyens seront employés, jusqu'à l'intimidation, pour arracher à un juge faible, mais honnête, une sentence inique et attentatoire au droit d'un citoyen placé sous la sauvegarde des lois.

Judas, voyant que cette persécution des Juifs contre son maître prend un caractère si alarmant, va reporter à ceux qui avaient consenti à son ignoble trafic, la résiliation de leur traité; mais les autres rient de sa lâcheté comme de son repentir, et quand il jette dans le temple les trente pièces d'argent, ils se bornent à les ramasser; et pour ne point les employer à quelque dépense de culte ou d'intérêt public, ils se décident à s'en servir pour acheter une mauvaise pièce de terre assez bonne, comme ils le disent, pour y enterrer les étrangers qui mourraient à Jérusalem, sans y avoir encore de domicile fixe; et ce champ d'un potier s'appellera Haceldama, champ du sang. *Voy.* HACELDAMA.

Cependant les Juifs pressaient devant Pilate leur accusation contre Jésus : c'était un séditieux, un ambitieux, qui empêchait de payer le tribut à César, et, enfin, qui se disait le Messie, le roi des Juifs. Pilate prend à part le divin accusé; il lui demande ce que signifient tous ces griefs assez vagues qu'on articule sans preuve contre lui. Jésus avoue en effet qu'il est roi, mais que son royaume n'est pas de ce monde, et Pilate ne peut s'empêcher de le reconnaître comme innocent. Mais les Juifs, poursuivant leurs clameurs, répètent sans cesse les mêmes accusations ridicules, et ils ajoutent que depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem il a tenté partout de soulever le peuple en sa faveur contre la domination romaine.

Pilate, entendant parler de Galilée, pense à renvoyer Jésus devant Hérode, tétrarque de cette province, qui était venu à Jérusalem pour célébrer la fête de Pâque. Hérode, persuadé que Jésus, qu'il ne connaissait pas, allait faire devant lui quelque merveille, le reçut d'abord avec empressement; mais voyant qu'il ne pouvait en obtenir de réponse, il le traita d'insensé, le fit revêtir d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate.

Cependant celui-ci, malgré les instances des Juifs, ne pouvait se résoudre à condamner un innocent, et cherchait tous les moyens imaginables de le sauver. Il voulut le faire délivrer par le peuple en faveur de la fête de Pâque, où la foule avait droit de grâce pour un prisonnier condamné à mort. Il mit

donc en parallèle avec le Sauveur un homme assez mal famé, qui avait été pris les armes à la main dans une sédition, et dont la vie antérieure n'était qu'un tissu de crimes. Mais alors les prêtres se mêlèrent à la foule et lui persuadèrent de demander la délivrance de Barabbas, et la mort de Jésus.

Cette conclusion à laquelle le gouverneur était loin de s'attendre augmente encore ses perplexités et l'empêche d'agir suivant sa conviction. Toutefois il espère que les Juifs seront enfin satisfaits quand il aura commencé par le supplice des verges qui, selon l'usage romain, devait toujours précéder celui de la croix.

La salle qui servit à la flagellation était située vis-à-vis du prétoire de Pilate, de l'autre côté de la rue, à huit mètres de l'escalier du palais. Au milieu, une colonne de deux pieds et demi de haut, surmontée d'un anneau de fer, servait à lier le condamné, dont on attachait les mains à l'anneau. En 1223, le cardinal Jean Colonna, légat d'Honorius III, fit transporter cette colonne à Rome dans l'église de Sainte-Praxède (1). Une autre, qui soutenait la salle, teinte du sang de Jésus, avait été placée par sainte Hélène dans l'église du mont Sion, et maintenant elle est déposée dans l'église de Saint-Sauveur à Jérusalem. Les fidèles ne sont admis à la visiter qu'une fois l'an, le soir du vendredi saint.

Après la flagellation, on ramena Jésus dans la cour du prétoire. On le plaça, pour le couronner d'épines, sur un tronçon de colonne, de deux pieds de haut. Cette autre colonne dite de l'*Impropère*, du mot latin *improperium*, se voit dans l'église du Saint-Sépulcre. La soldatesque romaine osa dépasser envers le Sauveur les termes de la condamnation. On l'outragea de mille façons, on lui mit en main un roseau pour sceptre et un manteau rouge pour vêtement royal, et c'est en ce triste état que Pilate le présenta au peuple du haut d'une tribune de son palais. Mais il n'obtint pas encore ce qu'il espérait. Le peuple cria encore plus fort qu'il fallait le crucifier, qu'il avait voulu se faire proclamer roi, qu'il était l'ennemi de César, et que se déclarer son ami ou son protecteur c'était s'attirer le blâme de tout l'empire et de l'empereur surtout. Et Pilate cède à la foule, et ce gouverneur irrésolu d'un peuple haineux satisfait leur criminel caprice en se chargeant d'une condamnation que les chefs de la nation ne peuvent pas prononcer, en attendant que cette même populace ameutée contre lui-même attire sur lui la colère de l'empereur romain qui le reléguera à Vienne, dans les Gaules, où il finira par se tuer de désespoir.

Jésus est donc condamné à la croix, et les sénateurs juifs avaient obtenu tout ce qu'ils désiraient. En apprenant que Jésus était venu à Jérusalem dans le moment où toute la Judée s'y porte en foule de toutes les provinces de la Palestine, ils craignent un mouvement populaire en sa faveur ; ils se liguent contre lui, le font enlever la nuit par trahison et par violence, et tâchent de l'amener à prononcer devant eux quelque parole dont ils puissent altérer le sens. Ils amènent deux faux témoins qui ne peuvent donner lieu par leurs révélations à rien établir contre lui ; cependant il faut se hâter, le jour va paraître. Il faudra se trouver au temple pour l'immolation de l'agneau pascal, et il faut que la céleste victime soit immolée auparavant, mais immolée par un autre que par eux, sinon leurs mains seraient impures, et ils ne pourraient pas manger la pâque, ces scrupuleux observateurs de la loi de Moïse. Alors tout est mis en œuvre pour arriver à ce but, et ils s'y prennent si habilement que Pilate craint un moment de voir se tourner contre lui et contre son autorité l'émeute que les Juifs avaient redoutée contre eux, et livre Jésus aux bourreaux, uniquement pour se débarrasser de l'obsession acharnée des anciens et du peuple : méprisable concession qui attire sur celui qui s'y prête et sur ceux qui la réclament la malédiction éternelle de Dieu et de l'histoire.

Jésus est donc chargé de sa croix, et va au Golgotha, en sortant de la ville par la porte Judiciaire. Il est mis en croix entre deux voleurs, et l'on espère qu'ils vont mourir bientôt, pour que leur mort ne souille point la solennité de la pâque. Sur la croix de Jésus-Christ on avait écrit en trois langues : en hébreu (syro-chaldéen), langue vulgaire du pays :

ישוע נצרי מלך יהודיא ;

en grec, selon saint Jean, pour les Juifs hellénistes en assez grand nombre à Jérusalem :

ΙΗΣΟΥΣ Ο ΝΑΖΩΡΑΙΟΣ Ο ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΤΩΝ ΙΟΥΔΑΙΩΝ ;

et en latin langue officielle depuis la conquête romaine :

JESUS NAZARENUS REX JUDÆORUM.

Ce titre était unique (dit l'auteur du supplément au Dictionnaire de la Bible (1), qui nous paraît avoir bien examiné la question), quoique l'inscription fût en trois langues. Il était composé d'une petite tablette en bois de peu d'épaisseur, revêtue d'une couche de peinture blanche, pour mieux faire ressortir l'inscription écrite avec des caractères rouges. Ces détails, qui nous sont fournis par Sozomène, auteur presque contemporain de la découverte de ce précieux monument,

(1) Jean Colonna, cardinal, d'une famille noble de Rome, fut élevé à la pourpre, en 1216, par le pape Honoré III. Il était légat de l'armée chrétienne à la cinquième croisade, et contribua beaucoup à la prise de Damiette. Demeuré prisonnier des Sarrasins, il fut condamné à être scié par le milieu du corps, mais sa fermeté étonna ses bourreaux qui lui rendirent la liberté. Il revint à Rome, où il fonda l'hôpital de Latran, et mourut en 1245.

(1) *Diction. hist., archéol., philol., chronol., géogr. et litt. de la Bible*, par le R. P. dom Augustin Calmet, 4e édit., revue par M. l'abbé James et publiée par M. l'abbé Migne, 1846.

peuvent être encore vérifiés aujourd'hui (1).

Jésus-Christ sur la croix est abreuvé de fiel et accablé d'outrages : il convertit un des deux larrons crucifiés à ses côtés et lui promet le bonheur des saints (2). Il recommande sa mère à saint Jean, et enfin il expire.

Jésus meurt à trois heures de l'après-midi; et aussitôt la nature entière semble porter le deuil de son maître. Le ciel se couvre de ténèbres, la terre tremble, des morts se soulèvent du fond de leur tombeau et traversent en silence la ville sainte.

Nous ne rappelons point ici les circonstances de cette mort solennelle qui rachetait l'univers entier, ni la descente du corps de Jésus au sépulcre, ni la résurrection glorieuse du Fils de Dieu dans la nuit du samedi au dimanche. Nous avons seulement voulu réunir dans un cadre le nom de tous les lieux célèbres par la passion du Sauveur, et qui sont aujourd'hui à Jérusalem l'objet des plus saints pèlerinages. Depuis le mont des Oliviers jusqu'à la colline du Golgotha, Jérusalem est couverte de souvenirs des souffrances de l'Homme-Dieu : la piété, la foi et l'amour s'agenouillent sur ses traces sanglantes, et pas un de nous sans doute qui ne serait heureux d'augmenter ce pieux cortége. Espérons et prions.

Nous allons donner ici, par ordre alphabétique, la liste des principaux lieux de Jérusalem; nous renverrons à l'ordre général du Dictionnaire le nom des villes ou des lieux qui, tout en se rattachant à la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne dépendaient point, à proprement parler, de la ville elle-même.

Nous ferons de larges emprunts au P. M.-J. de Géramb : son ouvrage assez détaillé renferme de précieux détails (3); mais auparavant nous citerons quelques extraits du *Voyage en Orient* de M. de Lamartine.

« La montagne des Oliviers, au sommet de laquelle je suis assis, dit-il, descend en pente brusque et rapide jusque dans le profond abîme qui la sépare de Jérusalem, et qui s'appelle la vallée de Josaphat. Du fond de cette sombre et étroite vallée s'élève une immense et large colline dont l'inclinaison rapide ressemble à celle d'un haut rempart éboulé; nul arbre n'y peut planter ses racines : nulle mousse même n'y peut accrocher ses filaments; la pente est si roide que la terre et les pierres y croulent sans cesse, et elle ne présente à l'œil qu'une surface de poussière aride et desséchée, semblable à des monceaux de cendres jetées du haut de la ville. Vers le milieu de cette colline ou de ce rempart naturel, de hautes et fortes murailles de pierres larges et non taillées sur leur face extérieure, prennent naissance, cachant leurs fondations romaines et hébraïques sous cette cendre même qui recouvre leur pied, et s'élèvent ici de 50, de 100, et plus loin, de 2 à 300 pieds au-dessus de cette base de terre. — Les murailles sont coupées de trois portes de ville, dont deux sont murées, et dont la seule ouverte devant nous semble aussi vide et aussi déserte que si elle ne donnait entrée que dans une ville inhabitée. Les murs s'élèvent encore au-dessus de ces portes, et soutiennent une large et vaste terrasse qui s'étend sur les deux tiers de la longueur de Jérusalem, du côté qui regarde l'Orient. Cette terrasse peut avoir à vue d'œil 1000 pieds de long sur 5 à 600 pieds de large; elle est d'un niveau à peu près parfait, sauf à son centre, où elle se creuse insensiblement comme pour rappeler à l'œil la vallée peu profonde qui séparait jadis la colline de Sion de la ville de Jérusalem. Cette magnifique plate-forme, préparée sans doute par la nature, mais évidemment achevée par la main des hommes, était le piédestal sublime sur lequel s'élevait le temple de Salomon; elle porte aujourd'hui deux mosquées turques : l'une, El-Sakara, au centre de la plate-forme, sur l'emplacement même où devait s'étendre le temple; l'autre, à l'extrémité sud-est de la terrasse touchant aux murs de la ville. La mosquée d'Omar ou El-Sakara, édifice admirable d'architecture arabe, est un bloc de pierre et de marbre d'immenses dimensions, à huit pans, chaque pan orné de sept arcades terminées en ogive; au-dessus de ce premier ordre d'architecture, un toit en terrasse d'où part tout un autre ordre d'arcades plus rétrécies, terminées par un dôme gracieux couvert en cuivre, autrefois doré. — Les murs de la mosquée sont revêtus d'émail bleu; à droite et à gauche s'étendent de larges parois terminées par de légères colonnades moresques correspondant aux huit portes de la mosquée. Au delà de ces arches détachées de tout autre édifice, les plates-formes continuent et se terminent, l'une à la partie nord de la ville, l'autre aux murs du côté du midi. De hauts cyprès disséminés comme au hasard, quelques oliviers et des arbustes verts et gracieux, croissant çà et là entre les mosquées, relèvent leur élégante architecture et la couleur éclatante de leurs murailles par la forme pyramidale et la sombre verdure qui se découpent sur la façade des temples et des dômes de la ville. — Au delà des deux mosquées et de l'emplacement du temple, Jérusalem tout entière s'étend et jaillit pour ainsi dire devant nous, sans que l'œil puisse en perdre un toit ou une pierre, et comme le plan d'une ville en relief que l'artiste étalerait sur une table. Cette ville, non pas comme on nous l'a représentée, amas informe et confus de ruines et de cendres sur lesquelles sont jetées quel-

(1) Voir la suite *à l'endroit cité*.

(2) L'Evangile ne donne point les noms des deux voleurs crucifiés en même temps que Jésus; mais dans l'*Evangile de l'Enfance du Sauveur*, ils sont nommés Titus et Dumachus; seulement ce dernier nom fut plusieurs fois altéré : c'est celui qu'on donnait au *bon larron* qui s'est converti sur la croix, et il fut changé en Dimas ou Demas, Dismas, Gismas ou Gesmas. Il est honoré dans l'office romain le 25 mars, sous le nom de saint Disma.

(3) *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï, en* 1831, 1832 *et* 1833, par le R. P. *Marie-Joseph de Géramb, abbé et procureur général de la Trappe*. Paris, *Ad. Leclère et comp.*, 3e édit., 1839.

ques chaumières d'Arabes, ou plantées quelques tentes de Bédouins ; non pas comme Athènes, chaos de poussière et de murs écroulés, où le voyageur cherche en vain l'ombre des édifices, la trace des rues, la vision d'une ville, mais ville brillante de lumière et de couleur, présentant noblement aux regards ses murs intacts et crénelés, sa mosquée bleue avec ses colonnades blanches, ses milliers de dômes resplendissants, sur lesquels la lumière d'un soleil d'automne tombe et rejaillit en vapeur ; les façades de ses maisons teintes par le temps et par les étés de la couleur jaune et dorée des édifices de Pœstum et de Rome ; ses vieilles tours gardiennes de ses murailles, auxquelles il ne manque ni une pierre, ni une meurtrière, ni un créneau ; et enfin, au milieu de cet océan de maisons et de cette nuée de petits dômes qui les recouvrent, un dôme noir et surbaissé, plus large que les autres, dominé par un autre dôme blanc : c'est le Saint-Sépulcre et le Calvaire ; ils sont confondus et comme noyés, de là, dans l'immense dédale de dômes, d'édifices et de rues qui les environnent, et il est difficile de se rendre compte ainsi de l'emplacement du Calvaire et de celui du Sépulcre, qui, selon les idées que nous donne l'Evangile, devaient se trouver sur une colline écartée hors des murs, et non dans le centre de Jérusalem ! La ville, rétrécie du côté de Sion, se sera sans doute agrandie du côté du nord pour embrasser dans son enceinte les deux sites qui font sa honte et sa gloire, le site du supplice du juste et celui de la résurrection de l'Homme-Dieu !

« Voilà la ville du haut de la montagne des Oliviers ! elle n'a pas d'horizon derrière elle, ni du côté de l'occident, ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes éclatants se découpent à nu et crûment sur le bleu d'un ciel d'Orient ; et la ville, ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties, ou n'attendre qu'une parole pour sortir toute éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et devenir cette *Jérusalem toute nouvelle qui sort du désert brillante de clarté !*

« C'est la vision la plus éclatante que l'œil puisse avoir d'une ville qui n'est plus, car elle semble être encore et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie ; et cependant, si l'on y regarde avec plus d'attention, on sent que ce n'est plus, en effet, qu'une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s'élève de ses places et de ses rues ; il n'y a plus de routes qui mènent à ses portes de l'orient ou de l'occident, du midi ou du septentrion ; il n'y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers, où l'on ne rencontre que quelques Arabes demi-nus, montés sur leurs ânes, et quelques chameliers de Damas, ou quelques femmes de Bethléem ou de Jéricho, portant sur leurs têtes un panier de raisins d'Engaddi, ou une corbeille de colombes qu'elles vont vendre le matin sous les térébinthes, hors des portes de la ville. Nous fûmes assis tout le jour en face des portes principales de Jérusalem ; nous fîmes le tour des murs en passant devant toutes les autres portes de la ville. Personne n'entrait, personne ne sortait ; le mendiant même n'était pas assis contre les bornes ; la sentinelle ne se montrait pas sur le seuil ; nous ne vîmes rien, nous n'entendîmes rien ; le même vide, le même silence à l'entrée d'une ville de trente mille âmes, pendant les douze heures du jour, que si nous eussions passé devant les portes mortes de Pompeïa et d'Herculanum.

« L'aspect général des environs de Jérusalem peut se peindre en peu de mots : montagnes sans ombre, vallées sans eau, terre sans verdure, rochers sans terreur et sans grandiose ; quelques blocs de pierre grise perçant la terre friable et crevassée ; de temps en temps un figuier auprès et une gazelle ou un chacal se glissant furtivement entre les brisures de la roche ; quelques plants de vigne rampant sur la cendre grise ou rougeâtre du sol ; de loin en loin un bouquet de pâles oliviers jetant une petite tache d'ombre sur les flancs escarpés d'une colline ; à l'horizon, un térébinthe ou un noir caroubier se détachant triste et seul du bleu du ciel ; les murs et les tours grises des fortifications de la ville apparaissant de loin sur la crête de Sion ; pas un oiseau chantant ni un grillon criant dans le sillon sans herbe ; un silence complet, éternel dans la ville, sur les chemins, dans la campagne.

« Jérusalem, où l'on vient visiter un sépulcre, est bien elle-même le tombeau d'un peuple, mais tombeau sans cyprès, sans inscriptions, sans monuments, dont on a brisé la pierre, et dont les cendres semblent recouvrir la terre qui l'entoure de deuil, de silence et de stérilité. »

Calvaire ou *Golgotha* (1). Ce serait peut-être ici le lieu de dire quelques-uns des faits dont les traditions sont remplies, au sujet du nom de *Place du Crâne* donné à la montagne du Calvaire.

Quelques commentateurs anciens, et même plusieurs modernes ont pensé que Adam, sur la fin de sa vie, vint habiter ce lieu où fut bâtie dans la suite la ville de Jérusalem, qu'il y mourut et qu'il y fut enterré par Hénoch ; que quand Noé s'enferma dans l'arche, il prit avec soin, pour les emporter avec lui, les os d'Adam, et qu'il les partagea entre

(1) Nizâm Ouddin est auteur d'un masnawi intitulé : *Khopri-nâma ou le Livre du crâne*, qui n'est autre chose qu'une action de la vie de Jésus-Christ, racontée par différents écrivains orientaux. D'Herbelot cite un ouvrage dont cette histoire fait le sujet. Il est intitulé *Kissat al jam jamat*, c'est-à-dire *Histoire du crâne*. « C'est, dit-il, l'histoire d'une tête de mort ressuscitée par Jésus-Christ, et du discours qu'elle lui tint. Cette fiction est tirée du crâne d'Adam, que les chrétiens orientaux tiennent avoir donné le nom au mont Calvaire où Jésus-Christ fut crucifié. » — Garcin de Tassy, *Histoire de la littér. hindoui et hindoustani*, t. I, p. 397.



ses trois enfants, Sem, Cham et Japhet, après le déluge ; que le crâne du premier homme échut à Sem qui eut en partage la terre de Chanaan ; qu'il y apporta la précieuse relique, et qu'il l'enterra dans la grotte du Calvaire. Aussi, plus tard, à côté du trou où fut plantée la croix de Jésus-Christ, on montra, dans la fente du rocher qui existe encore, le lieu où la tête d'Adam avait été enfouie, et non loin de là le tombeau de Melchisédech, roi de Salem.

Il y a bien aussi quelques légendes sur la croix du Sauveur. La poésie s'est exercée à loisir sur un sujet si noble, et il faut l'avouer, ses conceptions ne manquent pas d'une certaine grandeur. Les légendes varient quant aux détails, mais toutes s'accordent à dire que la croix fut faite du bois mystérieux de l'arbre de la science du bien et du mal, ou de l'arbre de vie du paradis terrestre.

Mais revenons à l'état actuel de cette sainte montagne :

« On a bâti une chapelle, qui appartient aux Latins, dans l'endroit où la main sacrilége des bourreaux attacha notre Sauveur à la croix. On y célèbre tous les jours les saints mystères. Devant l'autel sont incrustés dans le pavé des ornements en mosaïque, de différentes couleurs, entre lesquels domine le rouge, comme pour indiquer que ce fut la place que Notre-Seigneur rougit de son sang précieux. Ici encore une grande quantité de lampes brûlent sans cesse.

« A droite de l'autel est une fenêtre grillée, qui donne dans une chapelle extérieure, dédiée à Notre-Dame des Douleurs, où, tous les jours avant l'aurore, un religieux du couvent de Saint-Sauveur vient offrir le saint sacrifice. Ce fut en cet endroit que la sainte Vierge se retira pendant les apprêts sanglants du dernier supplice réservé à son Fils. Quel autre lieu fut jamais témoin d'une douleur égale à celle d'une telle mère? Quelle autre mère entendit de si près les coups de marteau enfonçant des clous aigus dans les mains de son fils, perçant les pieds de celui qu'elle avait porté dans son sein ?

« En descendant du Calvaire, et tournant à droite, on arrive à une chapelle de quatre pas de long sur deux et demi de large, qui appartient aux Grecs. On y voit sous l'autel la colonne des injures (*degli improperi*) ; elle est en marbre gris tacheté de noir. Ce n'est qu'une portion d'une colonne plus grande, dont l'autre partie se trouve à Rome, dans l'église de Sainte-Praxède, exposée à la dévotion des fidèles. Ce fut sur ce fragment de colonne que les Juifs firent asseoir Notre-Seigneur, lorsqu'ils le couronnèrent d'épines, qu'ils le frappèrent au visage après lui avoir bandé les yeux, en lui disant avec une barbare dérision : « Prophétise-nous qui t'a frappé : *Prophetiza nobis quis est qui te percussit.* » Vingt-cinq pas plus loin, on descend par un escalier de trente marches à la chapelle de Sainte-Hélène, qui appartient aux Arméniens ; elle est vaste et surmontée d'une coupole que soutiennent quatre colonnes d'inégale grosseur. On voit à gauche le lieu où sainte Hélène était en prière pendant les fouilles qui se faisaient, par son ordre, pour découvrir la vraie croix. A droite et dans la même chapelle, mais douze marches plus bas, est un petit sanctuaire appartenant aux Latins ; c'est l'endroit où fut enfin trouvé le signe auguste de la rédemption.

« L'histoire de l'invention de la sainte croix est trop généralement connue, mon cher ami, pour que je puisse penser que vous l'ignorez. Il est cependant certains détails qui ont été négligés par plus d'un écrivain, et que vous ne serez pas fâché, je crois, de trouver ici. Quand je ne ferais que vous rappeler vos propres souvenirs, je suis assuré que vous me lirez avec ce vif intérêt que la piété met aux choses de Dieu, et surtout aux ineffables merveilles de son amour pour nous.

« En terre sainte tout parle de sainte Hélène et des monuments qu'elle y a fondés ; depuis quinze siècles la Palestine retentit de son nom. Mère du prince qui, le premier, après trois cents ans de persécution, fit monter avec lui le christianisme sur le trône, et auquel l'incrédulité moderne n'a contesté le titre de Grand qu'en haine de Jésus-Christ, l'illustre impératrice ne put voir son fils triompher par la croix sans éprouver comme lui une profonde reconnaissance et un zèle ardent pour la gloire de celui dont ce signe miraculeux lui avait annoncé la protection ; et de là cette tendre dévotion du fils et de la mère pour les lieux saints.

« Devenu maître paisible de l'empire par la défaite de Maxence, Constantin avait dès lors résolu d'élever un temple magnifique à Jésus-Christ sur l'emplacement même qu'avaient choisi les Juifs pour en faire le théâtre de son ignominieux supplice. En 326, il en confia l'exécution à saint Macaire, évêque de Jérusalem ; chargea Dracilien, vicaire des préfets du prétoire et gouverneur de la province, de procurer à l'évêque tous les ouvriers et les matériaux nécessaires, et il s'engagea lui-même à envoyer les colonnes, les marbres précieux, les pierreries, l'or et tous les ornements propres à en faire le plus beau temple de l'univers.

« Hélène ne voulut point rester étrangère à une entreprise si glorieuse : sans s'effrayer des fatigues d'un si long voyage, elle partit, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, pour la Palestine, dans l'intention de concourir de tout son pouvoir, par ses largesses non moins que par ses conseils, à la grande œuvre de son fils. A la vue de l'état déplorable où était le Calvaire, elle se sentit tout à coup animée d'un désir ardent de trouver la croix du Sauveur ; et, pleine de cette pensée, elle s'occupa sans délai des moyens d'y parvenir. Les difficultés étaient de nature à rebuter un zèle moins généreux : on ne savait ce qu'était devenue la croix ; on n'en trouve aucune mention dans l'histoire, ni avant ni après la ruine de Jérusalem. Quelques-uns prétendaient qu'elle avait été cachée et mise à l'abri des profanations par les soins des apôtres

et des premiers fidèles ; d'autres, et c'était le plus grand nombre, ne doutaient pas qu'elle n'eût été enterrée dans une fosse près du tombeau, selon la coutume des Juifs. Mais où était l'emplacement du tombeau ? On n'avait sur ce point aucune indication certaine. Pour défigurer les lieux, les païens avaient entassé sur la colline des monceaux de terre, de pierres et de décombres. Plus tard, sous Adrien, ils y avaient élevé une statue à Jupiter, et bâti un temple à Vénus, persuadés que les chrétiens, qui avaient en horreur le culte impur de la déesse, seraient à jamais détournés par là de venir y adorer leur Dieu crucifié.

« Par ordre d'Hélène, dont un Hébreu, habitant de Jérusalem, dirigea, dit-on, les recherches, les terres furent enlevées, les statues et le temple infâme abattus, et les matériaux transportés hors de la ville. En creusant plus profondément sur divers points, on arriva enfin au Saint-Sépulcre, et tout près de là on découvrit trois croix enterrées ; à part étaient les trois clous dont avaient été percés les pieds et les mains du Sauveur, ainsi que l'inscription telle que la rapportent les évangélistes. Le ciel fit bien vite connaître par un miracle quel était l'instrument de la rédemption. D'après le conseil de Macaire, on appliqua chacune des croix sur le corps d'une dame malade à l'extrémité. L'attouchement des deux premières fut sans effet; celui de la troisième la guérit à l'instant même. A ce prodige la miséricorde divine en joignit un autre plus éclatant, raconté par saint Paulin et par Sulpice-Sévère : Appliquée à un cadavre, la vraie croix lui rendit la vie.

Sainte Hélène, heureuse d'avoir trouvé le trésor auquel son cœur mettait plus de prix qu'à toutes les grandeurs de la terre, s'empressa d'adorer dans ce bois sacré, ainsi que le dit saint Ambroise, non le bois lui-même, mais le Roi de gloire qui y avait été attaché. Après cet hommage solennel, elle se hâta d'en envoyer une partie considérable à son fils, qui reçut un don aussi précieux avec autant de joie que de respect, et voulut en mettre un fragment sous son casque pour lui servir de sauvegarde dans les combats. Elle fit renfermer l'autre partie dans une châsse d'argent, et en confia la garde à l'évêque de Jérusalem. L'usage ne tarda pas à s'introduire de l'exposer publiquement, le vendredi saint, à la vénération des fidèles. Ce jour-là, l'évêque, le premier, venait se prosterner devant elle ; après lui, le clergé et le peuple ; et c'est à cet usage que se rapporte la cérémonie qui se fait tous les ans, à pareil jour, dans toutes les églises catholiques, cérémonie dans laquelle l'officiant, découvrant la croix, adresse au peuple chrétien ces paroles si bien faites pour le pénétrer de douleur, de reconnaissance et d'amour:

« *Ecce lignum crucis in quo salus mundi pependit : venite, adoremus.*

« Voici le bois de la croix sur lequel a été « suspendu le salut du monde : venez, ado« rons. »

« Constantin, inspiré par son respect pour la croix, défendit de crucifier désormais les malfaiteurs ; les tribunaux obéirent, et depuis lors ce genre de châtiment ne s'est retrouvé dans le code criminel d'aucune nation chrétienne.....

« Sur la même ligne, mais dix pas plus loin que la chapelle de sainte Hélène, on en trouve une autre bâtie à l'endroit même où les soldats se partagèrent les vêtements de Jésus-Christ.

« Quarante pas au delà, en faisant un léger contour, on arrive au lieu où Jésus-Christ, sous l'apparence d'un jardinier, se montra à sainte Madeleine après la résurrection. On y a érigé un autel.

« Vis-à-vis est la chapelle de l'apparition, appartenant aux Pères Franciscains de terre sainte. On la nomme ainsi, parce que, selon la tradition, ce fut là que le Sauveur apparut à sa sainte mère, pour la première fois, après sa résurrection.

« En sortant de cette chapelle, on aperçoit une rotonde magnifique, entourée de dix-huit gros pilastres qui soutiennent une galerie et un dôme majestueux. Au milieu, et sous le dôme, d'où part la lumière qui éclaire l'intérieur, s'élève un édifice ou mausolée de marbre jaune et blanc, en forme de catafalque. C'est sous ce monument qu'est le sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« L'entrée est du côté de l'orient. Lorsqu'on en a franchi la porte, on se trouve dans la chapelle de l'Ange, dont les murs à l'intérieur sont entièrement revêtus de marbre. Au milieu s'élève un piédestal qui porte une pierre de dix-huit pouces en carré, sur laquelle était assis l'ange, le jour de la rérurrection, quand les saintes femmes vinrent embaumer le corps de Jésus, et qui leur dit. « *Surrexit, non est hic.* Il est ressuscité, il « n'est point ici. » (Le P. de Géramb.)

Vis-à-vis du piédestal, on voit une ouverture ou porte très-basse, et plus étroite encore, de laquelle vient une grande clarté. On ne peut y passer qu'en se baissant, pour ainsi dire, jusqu'à la moitié du corps. Elle conduit dans un cabinet d'environ six pieds de long sur autant de large, et haut de près de huit pieds, éclairé par quarante lampes dont la fumée s'échappe par trois trous pratiqués à la voûte.

A la droite on aperçoit une table de marbre qui a toute la longueur du cabinet, et moitié de sa largeur, c'est-à-dire, six pieds sur trois ; sa hauteur est de douze pieds environ. Ce cabinet est le Saint-Sépulcre ; cette table, la table sépulcrale sur laquelle fut mis le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la tête tournée vers l'occident, et les pieds vers l'orient. Le tombeau et la table sont taillés dans le roc vif, et à la pointe du ciseau ; on les a recouverts de marbre pour les soustraire à l'indiscrétion des pèlerins, qui, quelquefois, se permettraient pieusement d'en détacher et d'en emporter des morceaux.

Les Pères Franciscains, les Grecs, les Arméniens, célèbrent tous les jours la messe dans le Saint-Sépulcre chacun à son tour, avec une grande exactitude et dans un ordre parfait. Les Coptes officient derrière le monument, dans une chapelle en bois, grossièrement faite; tous chaque jour viennent plusieurs fois encenser les lieux saints avec pompe et solennité.

Vis-à-vis du monument, on aperçoit l'église des Grecs, qui est d'une très-rare magnificence et d'un assez bon goût, quoique la dorure y ait été prodiguée à l'excès. Les stalles, de bois ordinaire, jurent un peu avec les richesses dont elles sont entourées; les tableaux sont en grand nombre et en général mauvais, les statues médiocres. Cependant l'ensemble frappe, et l'on ne peut s'empêcher d'en admirer la beauté. On remarque dans le milieu un cercle de marbre, au centre duquel se trouve une petite colonne qui, selon eux, indique..... le centre de la terre !

L'église des Arméniens, construite dans la partie des arcades qui leur appartient, est aussi très-belle, et digne d'être remarquée.

« A dessein de rendre cette montagne propre à y bâtir une église, dit un voyageur anglais, les premiers fondateurs furent obligés de la réduire à un rez-de-chaussée, en aplanissant plusieurs parties du rocher, et en en élevant d'autres; cependant on a pris soin de ne rien changer ou diminuer à la montagne, aux endroits où l'on a cru que s'étaient passés les divers événements de la Passion de Notre-Seigneur. C'est pourquoi on a laissé en son entier l'endroit du Calvaire où l'on dit que Jésus-Christ fut attaché et élevé sur la croix, de sorte qu'il est encore élevé aujourd'hui de dix-huit degrés au-dessus du sol de la ville; et le Saint-Sépulcre, qui était autrefois une voûte taillée dans le rocher sous terre, est à présent comme une grotte sur terre, le rocher ayant été coupé tout à l'entour. L'église n'a pas cent pas de long, et pas plus de soixante de large ; elle est pourtant ordonnée de manière qu'elle contient douze ou treize sanctuaires ou lieux consacrés à une vénération extraordinaire, par quelques actes particuliers concernant la mort et la résurrection de Jésus-Christ : 1° l'endroit où les soldats lui firent plusieurs indignités ; 2° celui où ils partagèrent ses vêtements ; 3° celui où il fut enfermé tandis que l'on fit le trou où l'on devait poser la croix, et que l'on préparait tout pour la crucification ; 4° celui où il fut cloué sur la croix ; 5° celui où la croix fut plantée ; 6° celui où étaient les soldats lorsqu'ils lui percèrent le côté ; 7° celui où on embauma son corps pour l'ensevelir ; 8° celui où son corps fut mis dans le sépulcre ; 9° celui où l'ange apparut aux femmes après la résurrection : 10° celui où Jésus-Christ apparut lui-même à Marie-Madeleine..... Il y a dans les galeries, tout autour de cette église et dans de petits bâtiments joints au dehors, certains appartements où l'on reçoit les moines et les pèlerins ; et la plupart des nations chrétiennes y entretenaient autrefois une petite société de religieux. Chacune avait son propre quartier qui lui était assigné par les Turcs. Les Latins, les Syriens, les Arméniens, les Abyssins, les Géorgiens, les Nestoriens, les Coptes, les Maronites, etc., avaient tous leurs différents appartements dans l'église; mais, dès l'an 1697, ils avaient déjà abandonné ces quartiers à la réserve de quatre, ne pouvant subvenir aux frais et aux extorsions que les Turcs leur imposaient, de sorte qu'il n'y avait plus que les Grecs, les Latins, les Arméniens et les Coptes qui y demeurassent, et même ces derniers n'y avaient plus qu'un pauvre moine qui représentait leur nation, et les Arméniens y étaient tellement endettés, que l'on doutait s'ils ne seraient pas bientôt contraints d'abandonner la place. Il n'y a donc proprement que les Latins et les Grecs qui possèdent ces saints lieux. Après que ces deux nations se furent longtemps contesté cette possession, soit par des présents à la cour ottomane, soit même par des voies de fait, Louis le Grand obtint de cette cour que les Latins auraient seuls le privilége d'officier publiquement au Saint-Sépulcre, les chrétiens des autres nations ayant toutefois la permission d'y entrer pour y faire leurs dévotions particulières, mais non le privilége d'y faire des fonctions solennelles. Cela fut ainsi réglé par les capitulations de 1673, mais ne fut véritablement exécuté qu'en 1690. »

L'auteur de cette relation, qui, en qualité de protestant, est moins suspect de crédulité qu'un autre pèlerin, fait une remarque qui mérite de n'être pas négligée : « A environ quatre pieds et demi de distance du trou dans lequel on posa le pied de la croix, dit-il, on voit la fente merveilleuse du rocher, qui se fit par le tremblement de terre du temps de la Passion. Cette fente est large d'environ un empan à l'endroit le plus élevé et profonde de deux, ensuite de cela elle se referme ; mais elle se rouvre par en bas, comme on peut le voir dans une autre chapelle qui est sous celle-là ; et cette fente descend à une profondeur inconnue dans la terre. Il n'y a qu'une tradition qui prouve que cette fente se fit dans ce rocher à la Passion de notre Sauveur ; mais aussi il est visible que cette brèche est naturelle, et qu'elle n'est pas contrefaite par l'art ; car les côtés en sont aussi égaux que deux taillis, et outre cela elle va en serpentant de manière qu'il n'y a pas d'instruments qui puissent y atteindre (1). » Cependant voici ce que nous lisons dans la *Palestine* de M. Munk (2) :

« Golgotha, ou *le lieu du crâne* (*Calvariæ locus*), était situé, selon Eusèbe et saint Jérôme, au nord de Sion. C'est là tout ce que nous savons sur cette place destinée aux

(1) Maundrell, *Voyage d'Alep à Jérusalem*, p. 114, 118 et suiv.

(2) PALESTINE. *Descript. géogr., histor. et archéol* par S. Munk. Paris, Didot, 1845.

exécutions ; il n'est dit nulle part que ce fut une colline. Près de ce tombeau, dans un jardin, se trouvait, selon l'Évangile de S. Jean, le tombeau où Jésus fut déposé. Le Calvaire ainsi que le tombeau étaient hors de la ville; maintenant on les montre en dedans, presque au milieu de la ville. Cette circonstance n'a en elle-même rien d'étonnant ; cependant l'inspection des lieux a fait naître dans l'esprit de plusieurs voyageurs des doutes fort graves sur l'authenticité du *Calvaire* et du *Saint-Sépulcre ;* et la plupart des savants modernes, qui ont écrit sur cette matière, refusent d'admettre que ces lieux aient pu exister là où on les montre maintenant (1). M. de Châteaubriand, après avoir tâché de corroborer la tradition par le témoignage de plusieurs auteurs anciens, envie le sort des premiers voyageurs qui n'étaient point obligés d'entrer dans toutes ces critiques, parce que, dit-il, ils trouvaient dans leurs lecteurs la religion qui ne dispute jamais avec la vérité.

« Cependant, dès le XIVe siècle, il s'était élevé des doutes sur le Saint-Sépulcre, et il y a plus de deux siècles que Quaresmius se plaignit amèrement de ces misérables hérétiques d'Occident, qui nient que le Saint-Sépulcre soit celui où le corps de Jésus fut déposé. *Audivi nonnullos nebulones occidentales hæreticos, detrahentes iis quæ dicuntur de jam memorato sacratissimo Domini nostri sepulcro, et nullius monumenti ratiunculis negantes illud vere esse in quo positum fuit corpus Jesu* (2). Il y a environ cent ans, Korte, voyageur allemand, malgré l'exaltation religieuse qui se manifeste dans son ouvrage, se prononça avec beaucoup de vivacité contre la tradition reçue ; il s'était aperçu au premier regard que ce qu'on appelle maintenant le *Calvaire* ne pouvait nullement être le véritable *Golgotha,* ce qu'il prouve avec beaucoup de détails (3).

« Il se pourrait bien, à la vérité, que le Golgotha ait été situé dans le quartier de Bezetha, qui, lors de la mort de Jésus, était encore exclu de la ville ; car la troisième muraille n'existait pas encore. Mais il paraît être bien difficile d'exclure le Calvaire actuel, même de la deuxième enceinte de l'ancienne Jérusalem. D'Anville, malgré la précision et la rigoureuse exactitude qui caractérisent ses recherches, s'exprime à ce sujet d'une manière si vague, que loin de dissiper les doutes, il leur donne une nouvelle force. Après avoir dit que, avant l'accroissement de Bezetha, l'enceinte de la ville ne s'étendait pas au delà du côté du nord de la tour Antonia, il ajoute : « Il faut même rabaisser un peu vers le sud, à une assez petite distance de la face occidentale du temple, pour exclure de la ville le Golgotha ou Calvaire, qui, étant destiné au supplice des criminels, n'était point compris dans l'enceinte de la ville. »

« Sans vouloir rien décider à cet égard, nous observerons seulement que la tradition primitive de la découverte du Saint-Sépulcre ne se présente pas avec assez de garanties pour ne pas donner prise à la critique. Voici comment cette tradition est rapportée par M. de Châteaubriand lui-même : « Constantin, « ayant fait monter la religion sur le trône, « écrivit à Macaire, évêque de Jérusalem. Il « lui ordonna de décorer le tombeau du « Sauveur d'une superbe basilique. Hélène, « mère de l'empereur, se transporta en Palestine et fit elle-même chercher le Saint-Sépulcre. Il avait été caché sous la fondation des édifices d'Adrien. Un juif, apparemment chrétien, qui, selon Sozomène, *avait « gardé des mémoires de ses pères,* indiqua la « place où devait se trouver le tombeau. « Hélène eut la gloire de rendre à la religion « le monument sacré (1). » Quelque faible que soit l'autorité de cette tradition, elle a encore trouvé des défenseurs parmi les modernes (2). »

CÉDRON (Torrent de), en Palestine. *Voy.* CÉDRON.

CÉNACLE (Le Saint-). « Le Saint-Cénacle, comme on le voit aujourd'hui, est un grand et ancien bâtiment fondé sur le mont Sion, au côté méridional de la ville, fermé d'une clôture de murailles où l'on voit encore l'église assez spacieuse avec son dôme, et le couvent où demeuraient autrefois les religieux de Saint-François, qui sont à présent à Saint-Sauveur. La tradition tient que l'église a été bâtie sur les fondements de la maison en laquelle Notre-Seigneur a opéré tant de mystères pendant sa vie et après sa mort; car c'est là qu'il fit la dernière cène avec les apôtres, qu'il leur lava les pieds, institua le très-saint sacrement de l'autel, nous laissant son corps et son sang précieux comme un gage assuré de son amour, sous les espèces du pain et du vin, et qu'il fit ce long sermon plein de flammes et d'ardeur, qui est rapporté par saint Jean ; c'est là aussi que le jour de sa résurrection glorieuse, les portes étant fermées, il apparut au milieu de ses disciples, leur montrant ses sacrées plaies, qu'il leur donna le Saint-Esprit par un souffle de sa bouche avec la puissance de remettre et retenir les péchés ; le huitième jour après il y retourna et montra derechef ses plaies, et les fit toucher à saint Thomas,

(1) *Voy.* surtout le savant ouvrage allemand : *Ueber Golg. und Christi Grab*, par Plessing, Halle, 1789. — Jahn, *Archéol. bibl.*, t. III, p. 252. — Ritter, Erdkunde, t. II, p. 417. — La question a été définitivement résolue dans le même sens par MM. Robinson et Smith, missionnaires américains, dans la relation de leur voyage, insérée dans le recueil allemand *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. II, p. 349.

(2) Quaresmius, *Elucidatio terræ sanctæ historica*, vol. II, p. 515.

(3) *Reise nach dem Weiland gelobten Lande*. Altona, 1741, p. 210 et suiv.

(1) Châteaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Introduction, *second mémoire*.

(2) M. Scholz, professeur à l'université de Bonn, qui a fait le voyage de Jérusalem, a publié sur ce sujet une dissertation intitulée : *Commentatio de Golgothæ et sanctissimi D. N. J. C. sepulcri situ*. *Bonnæ*, 1825.

afin de le confirmer dans la foi de sa résurrection; et en ce même lieu, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit descendit sur eux au nombre de six vingts personnes qui étaient en prière, et reçurent le don de toutes les langues. Il y en a qui ajoutent que ce fut là encore que saint Jacques le Mineur, surnommé le frère de Notre-Seigneur, fut élu par les apôtres le premier évêque de Jérusalem, que saint Etienne, avec les six autres, reçurent l'ordre du diaconat, et que les apôtres composèrent leur Symbole, avant que de se séparer pour aller prêcher l'Evangile; mais il y en a d'autres qui tiennent que l'élection de saint Jacques et de saint Etienne se fit en la maison de saint Marc, où saint Pierre alla trouver les apôtres cachés, lorsqu'il sortit des prisons d'Hérode; et, pour le Symbole, nous avons vu le lieu où il fut fait en la montagne des Olives, comme on nous le montra et que la tradition l'enseigne. La bienheureuse sainte Hélène fit édifier au même lieu un temple très-beau et somptueux, dans l'enclos duquel elle enferma la place de la maison où tous ces mystères sacrés ont été opérés, et même, pour la décorer davantage et la rendre plus célèbre, elle y fit mettre la colonne de marbre à laquelle Notre-Seigneur a été attaché et flagellé, que saint Jérôme dit avoir servi à soutenir le porche de l'église et qu'elle y était encore de son temps, qui est celle de laquelle on garde encore une partie en la chapelle de l'Apparition. Elle y fit aussi relever, d'un ouvrage magnifique, le tombeau du prophète royal David, qui fut ensépulturé aussi bien que Salomon son fils sur le mont Sion. Et saint Pierre assure (*Act.* II) que ce tombeau s'y voyait encore de son temps. Nous apprenons aussi de l'Histoire sainte que ce mausolée n'a pas servi seulement à ce saint prophète, mais encore à la plupart de ses successeurs, Salomon, Roboam, Josaphat, Joram, Joas, Amasias, Ozias, Joathan, Achaz, Ezéchias et Josias, tous rois de Juda, que l'Ecriture sainte assure avoir été ensépulturés en la cité de David, qui est le mont Sion, excepté que Joram, pour l'excès de ses abominations, Joas, pour sa cruauté, Osias, pour sa lèpre, et Achaz, pour son impiété et idolâtrie détestables, ne méritèrent pas d'être mis dans les mêmes tombeaux des rois; mais en quelque place contiguë et prochaine, comme nous apprenons de l'Histoire sainte, qui remarque aussi que le pontife Joïada, pour ses mérites, sa piété et sa vertu singulière et pour les grands services qu'il avait rendus à l'Etat, mérita d'être mis, après sa mort, dans les mêmes sépulcres des rois, comme il a été quelquefois pratiqué en France, où nous voyons quelques seigneurs avoir mérité par leurs actions héroïques et les grands services qu'ils auraient rendus à la couronne, de trouver place en l'abbaye royale de Saint-Denis entre les tombeaux de nos rois, comme un Bertrand du Guesclin, Louis de Saucerre et un Burean, chambellan des rois Charles-Quint et Charles VI. De sorte qu'il y a apparence que ce lieu, qui était destiné pour la sépulture ordinaire des rois de Jérusalem, était décoré et enrichi de quelque magnifique bâtiment convenable à la majesté des rois, et qui enfermait tous ces tombeaux, à l'exclusion de ces autres, qui, pour leur indignité, méritèrent d'en être séparés et retranchés, et d'être mis dans un lieu à part. C'est de la même église du Saint-Cénacle que parle saint Cyrille Jérosolymitain, quand il dit: Nous connaissons le Saint-Esprit qui a parlé par les prophètes, et qui est descendu sur les apôtres le jour de la Pentecôte, en forme de langues de feu, ici même à Jérusalem, en l'église supérieure des apôtres; car comme nous prêchons ici en Golgotha ce que Jésus-Christ a fait au même lieu de Golgotha, aussi est-il raisonnable que nous parlions du Saint-Esprit en cette église supérieure où il est descendu.

« Dans la même église furent honorablement mises les sacrées reliques du premier martyr saint Etienne; mais ayant été ruinée par les guerres et par les infidèles, lorsqu'ils se rendirent maîtres de toute la Judée, elle fut rebâtie peu après par les chrétiens sur les mêmes vestiges, mais non avec la même beauté et élégance; peut-être comme celle qu'on y voit aujourd'hui, qui n'est que d'une maçonnerie toute simple et sans ornement, et qui était encore sur pied du temps que les princes français se rendirent possesseurs de la ville; car les auteurs qui traitent de la guerre sainte disent que Godefroi et les autres chefs de l'armée, ayant assiégé la ville, firent la procession jusqu'en l'église de Notre-Dame du mont Sion, étant partis du mont des Olives, ce qui est un témoignage qu'elle était entière et hors des murs de la ville, comme elle est encore à présent, et qu'après qu'ils furent en possession de tous les saints lieux, ils mirent en cette église un prieur et des religieux de l'ordre de Saint-Augustin, lesquels étaient obligés d'entretenir cent cinquante soldats pour l'armée du roi.

« L'an mil trois cent treize ou trois cent quarante-trois, selon d'autres, Robert, roi de Naples, y fit bâtir un couvent pour les religieux de Saint-François, auxquels il avait procuré la garde du Saint-Sépulcre, comme roi de cette ville. Mais après y avoir demeuré pendant deux cent seize ans, ou deux cent quarante-huit, selon d'autres, l'an 1559 ou 1561, ils en furent chassés par les Turcs, qui l'ont toujours possédée depuis et y demeurent avec leurs familles.

« Pour ce qui est de l'intérieur de ce saint lieu, Quaresmius, lib. IV, cap. 1, Peregr. 4, remarque que l'église qui y est à présent a été relevée sur les vestiges et la forme de celle que sainte Hélène y avait fait faire, et qui enfermait tous les lieux que Notre-Seigneur a voulu honorer de tant de mystères. Elle est divisée en quatre parties, deux hautes et deux basses, lesquelles ne sont séparées que d'un mur percé d'une petite porte, par laquelle on entre de plain-pied de l'une en l'autre. La première partie inférieure est une salle longue de 24 pas et large de 16;

c'est la place où Notre-Seigneur lava les pieds à ses apôtres. De cette salle on entre dans l'autre qui est un peu plus petite, n'ayant que 20 pas de longueur et 14 de largeur, dans laquelle il y a un tombeau qu'on tient être à la place de celui de David; la partie supérieure est aussi divisée en deux comme celle de dessous, où Notre-Seigneur lava les pieds à ses apôtres; et l'autre, qui lui est contiguë, est la salle où il fit la Cène, institua le très-saint sacrement, et apparut à ses apôtres. Ce qui est déplorable, c'est que tous ces saints lieux sont profanés par les Turcs, et interdits aux chrétiens. Toutefois le P. Gardien, de Jérusalem, garde toujours le titre de gardien du sacré mont Sion, pour conserver le droit qu'ils y prétendent, l'ayant possédé de si longues années (1). »

Golgotha *Voy.* Calvaire.

Haceldama (Palestine). *Voy.* Haceldama.

Josaphat (Vallée de), en Palestine. *Voy.* Josaphat.

Olives ou *des Oliviers* (Montagne des). *Voy.* Oliviers.

Piscine probatique. La piscine probatique était située au nord-est, près du mur du parvis du temple. C'était un vaste réservoir de 150 pieds de long sur 40 de large, entouré de cinq grands portiques à plein cintre.

L'Evangile rapporte qu'à une certaine époque de l'année, un ange descendait du ciel pour en agiter l'eau, et qu'à ce moment le premier malade qui s'y plongeait s'en retournait guéri.

Puits de Néhémie (Palestine). *Voy.* Néhémie.

Sépulcre (Le Saint-). « L'obscurité qui règne dans l'enceinte de l'église du Saint-Sépulcre frappe le pèlerin à l'instant même où il en franchit le seuil, et l'invite, le prépare, en quelque façon, aux grandes impressions qu'il va recevoir.

« Le premier objet qu'il a devant lui, c'est la pierre de l'onction, sur laquelle le corps de Notre-Seigneur fut parfumé de myrrhe et d'aloès, avant d'être mis dans le tombeau. Elle n'est élevée au-dessus de la terre que de quelques pouces; elle a environ 8 pieds de long sur 2 pieds de large. Comme quelques pèlerins se permettaient de la dégrader, on l'a recouverte d'un marbre rouge; un pommeau de cuivre doré en orne chacun des quatre coins; dix lampes brûlent continuellement au-dessus; de chaque côté sont d'énormes candélabres avec des cierges de 15 à 20 pieds de haut : ils appartiennent aux catholiques, aux Grecs et aux Arméniens, à qui ce sanctuaire est commun, et qui, chaque jour, viennent successivement l'encenser.

« A droite de l'entrée de l'église, et à douze pas de la pierre de l'onction, se trouve le Calvaire. Il est à environ 18 ou 20 pieds au-dessus du niveau de la terre; deux escaliers de vingt et une marches y conduisent de chaque côté. Le haut est maintenant changé en deux chapelles revêtues de marbre, séparées par une arcade, et dont le pavé est également de marbre. L'une d'elles porte spécialement le nom de *Chapelle du Calvaire.* Elle appartient aux Grecs; elle est constamment éclairée par un grand nombre de lampes. Ce fut là que fut dressée la sainte croix, celle sur laquelle Jésus, condamné au plus cruel comme au plus ignominieux des supplices, voulut souffrir et mourir pour nous, *tant il nous a aimés!* La place est couverte par un autel sous lequel il faut se baisser pour l'apercevoir. Je l'ai vue, cette place auguste et sacrée; j'ai pu y coller mes lèvres; et le langage humain ne me fournit point de paroles pour vous dire ce qui se passa dans mon cœur.....

« Suivant la tradition, Jésus-Christ avait la face tournée vers l'occident, et Jérusalem se trouvait derrière lui. Deux pierres rondes et noires indiquent l'endroit où furent plantées les croix des deux larrons.

« Ces deux croix n'étaient point placées sur la même ligne que celle du Sauveur; elles formaient avec elle une espèce de triangle, en sorte que Jésus-Christ pouvait apercevoir les deux criminels crucifiés près de lui.

« Non loin du lieu où fut élevée la croix, on remarque une des pierres qui se fendirent alors que le Christ expira : *Petræ scissæ sunt*, nous dit l'Evangile; et le prodige est encore visible et frappant; il parle à tous les yeux : la fente du rocher est à découvert; on la voit à travers un treillage d'argent. »

Siloé (Fontaine de), en Palestine. *Voy.* Siloé.

Temple (Le). Le temple de Jérusalem était le seul lieu de sacrifice pour les juifs orthodoxes. Il y en avait un autre à Garizim pour les juifs samaritains, et un autre en Egypte pour les juifs qui s'y étaient réfugiés, et qui furent, par cela seul, réputés hérétiques par ceux de la Palestine. Josèphe l'historien fut prêtre de Jérusalem, et Philon, du temple égyptien. Ces deux hommes célèbres, à peu près contemporains de Jésus-Christ, sont pour nous une ressource précieuse pour l'appréciation des mœurs juives à l'époque de l'histoire du Nouveau Testament. Ils ont tous les deux écrit en grec, et paraissent même n'avoir pas su écrire l'hébreu. Cependant il est certain qu'ils parlent l'hébreu vulgaire, à peu près comme les juifs modernes parlent au milieu de nous l'hébreu allemand ou l'hébreu portugais de leurs pères.

« Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans Josèphe une description assez détaillée du temple de Jérusalem tel qu'il l'avait vu lui-même avant sa destruction par Titus. C'est là que nous trouvons les plus précieux détails sur le bâtiment proprement dit. Nous allons en extraire quelques fragments d'après M. de La Bédolière.

« Le temple occupait sur le mont Moria un espace d'environ 774 toises (*D'Anville*). Il avait à l'orient la vallée de Josaphat; au midi, le quartier d'Ophel, qu'il dominait, selon Josèphe, de 300 coudées; à l'est, Acra,

(1) Doubdan, *Voyage de la terre sainte.*

qui était plus élevé que le mont Moria; au nord, un fossé profond creusé de main d'homme, et le quartier de Bezetha. Le mont Moria, taillé carrément, était garni de tous côtés de murs en pierres de taille, flanqués de fortes tours, et qui s'élevaient au-dessus du parvis. De spacieuses galeries environnaient le temple. Le portail en était orné de tapisseries; autour des colonnes serpentaient des fleurs d'or, et les chapiteaux étaient unis les uns aux autres par les replis d'une vigne d'or, chargée de grappes de même métal. Les portes étaient couvertes de lames d'argent, et tellement massives, qu'il fallait vingt hommes pour les fermer (Josèphe, liv. VII, *de la Guerre*, chap. 12 et 13). Celles de la première enceinte, dite le parvis des gentils, étaient au nombre de quatre, et regardaient les quatre points cardinaux. Les deux principales étaient la porte dorée à l'est, la seule couverte de lames d'or; et la belle porte à l'occident. « Le parvis des gentils avait quatre stades ou cinq cents pas de tour; le milieu n'en était point pavé. Les galeries qui l'entouraient avaient 30 pieds de large et plus de 50 de haut, et un stade de long; elles étaient soutenues par 162 colonnes de marbre, placées sur quatre rangs, si grosses que trois hommes les embrassaient à peine, et de 27 pieds de haut, sans les chapiteaux et leurs doubles soubassements. Les lambris étaient ornés de sculptures en bois; c'est dans cette enceinte qu'on permettait aux gentils de trafiquer; ce fut là que les pharisiens amenèrent la femme surprise en adultère.

« Le parvis des Juifs formait la seconde enceinte. Il était moins grand que le précédent, pavé de marbre et environné de portiques soutenus par de riches colonnes. Sous ces portiques et dans les salles contiguës s'assemblaient les docteurs. C'est là que Jésus-Christ enfant s'assit au milieu d'eux, dominant déjà par sa spontanéité divine les vieux représentants des doctrines passées; c'est là que vingt ans plus tard, vaincus par la puissance morale du Sauveur, ils résolurent d'employer contre lui la puissance matérielle, la seule dont ils pouvaient disposer.

« La troisième partie du temple, le parvis des prêtres, était pavée de marbre précieux. L'autel des holocaustes, dressé au milieu, était carré et élevé sur un talus. Chacune de ses faces avait vingt coudées de large et dix de hauteur, environ 50 pieds sur 15. A côté, deux bassins, soutenus chacun par douze bœufs de bronze, servaient à laver les pieds et les mains des sacrificateurs; sur cet autel on entretenait un feu perpétuel destiné à consumer les victimes; là Jésus-Christ fut présenté au temple.

« Le parvis des prêtres était entouré des bâtiments qui leur servaient de logement, et des magasins où l'on déposait les vases sacrés. A l'extrémité commençait le temple proprement dit, dont l'entrée n'était permise qu'aux prêtres de service. Après avoir traversé un vestibule de 20 coudées de long sur 10 de large, on entrait dans un sanctuaire de 60 coudées sur 20, au milieu duquel s'élevait, enrichi d'or, l'autel des parfums; ces deux parties étaient à ciel découvert. Une cloison, où s'ouvraient deux portes de bois d'olivier dorées, et derrière cette cloison un grand voile de fin lin, de couleur d'écarlate et d'hyacinthe, les séparaient du saint des saints, qui renfermait l'arche d'alliance. Le grand pontife pouvait seul pénétrer dans ce lieu redoutable, et seulement une fois l'année.

« Le Saint des saints était à l'ouest et l'ouverture du temple à l'est, suivant les coutumes des juifs. Les chrétiens adoptèrent au contraire d'exposer le chœur des églises au levant et le portail au couchant. » (D'Anville.—Adrichomius, *Theatrum terræ sanctæ*. — Marin Sanuto. — Doubdan. — Josèphe, *Guerres des Juifs*, liv. VII.)

TOMBEAU DE LA SAINTE VIERGE ou *Tombeau de Marie*. *Voy*. MARIE.

TOMBEAUX DE GODEFROI DE BOUILLON ET DE SON FRÈRE BAUDOUIN. « Je désirais vivement de voir les tombeaux des deux grands héros chrétiens: celui de Godefroi, la terreur des musulmans, qui mille fois brava la mort pour son Dieu, et, proclamé roi après la victoire, déclara ne vouloir jamais porter une couronne d'or aux lieux où Jésus-Christ avait porté une couronne d'épines, et celui de Baudouin, son frère, qui, en marchant noblement sur ses traces, mérita de régner après lui. Je demandai qu'on m'y conduisît; mais ils avaient disparu: il n'en restait pas le moindre vestige. Les Grecs qui ont rebâti l'église, non-seulement n'avaient pas pris soin de ces monuments précieux respectés par les flammes, mais ils avaient fait couvrir de plâtre les inscriptions suivantes, que le pèlerin ne regardait et ne lisait jamais qu'avec respect:

HIC JACET INCLYTUS DUX GODEFRIDUS DE BULION, QUI TOTAM ISTAM TERRAM ACQUISIVIT CULTUI CHRISTIANO, CUJUS ANIMA REGNET CUM CHRISTO. AMEN.

REX BALDUINUS, JUDAS ALTER MACHABEUS, SPES PATRIÆ, VIGOR ECCLESIÆ, VIRTUS UTRIUSQUE, QUEM FORMIDABANT, CUI DONA TRIBUTA FEREBANT CEDAR ET ÆGYPTUS, DAN, AC HOMICIDA DAMASCUS, PROH DOLOR! in modico clauditur hoc tumulo.

« En ce point, comme en beaucoup d'autres, les Grecs ont agi par passion; ces monuments appartenaient aux Latins, et cela seul leur était un titre à la proscription. Mais que dis-je? ils appartenaient aux Latins! Non: ils étaient la propriété de l'univers catholique; et les destructeurs porteront la honte de la violation et de l'outrage jusqu'à la dernière postérité.

« Je savais qu'au moins on avait sauvé l'épée ainsi que les éperons de Godefroi, et que les Pères en étaient possesseurs; je les priai de me les montrer. Ils regardent avec raison cette épée comme un précieux trésor. Je fus conduit, après l'office divin, à l'endroit où elle repose depuis huit siècles!..... Je la considérai longtemps avec respect; je voulais la toucher.... J'hésitai. Me conve-

nait-il bien de prendre en main l'épée de celui

Qui, de l'antique foi rallumant le flambeau,
Du Fils de l'Eternel délivra le tombeau?

« A la fin, je ne pus résister à l'envie de la tirer du fourreau, de la contempler, de la porter à mes lèvres !... Ensuite, me tournant vers le saint sépulcre, j'en saluai trois fois le tombeau sacré pour lequel elle combattit, et puis je saluai l'endroit où reposaient les cendres du héros.

« La poignée de fer de cette épée était jadis dorée; on aperçoit encore quelques restes de dorure. Cette arme est fort lourde et très-longue. L'étui de maroquin rouge, dans lequel elle est renfermée, est moderne; c'est un honneur qu'ont voulu lui faire les bons Pères, et qui, selon moi, la dépare. » (Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*, etc.)

Nous ne terminerons pas notre article sans dire quelques mots des Juifs, ses anciens maîtres, et des musulmans, ses possesseurs actuels.

On se rappelle la tragique histoire de la révolte des Juifs, sous l'empereur Adrien, l'an 135 de l'ère chrétienne. Non content d'avoir exterminé une partie de ces malheureux et banni ceux qui avaient échappé au massacre, le vainqueur voulut effacer tous les caractères de leur nationalité. Par son ordre, le temple de Jupiter Capitolin surgit du milieu des ruines du temple du Dieu des Juifs; le Saint-Sépulcre fut profané par le culte d'une autre divinité païenne, et Adonis eut un autel sur la crèche même où le Christ est né. Adrien donna à la ville rebâtie le nom d'*Ælia Capitolina;* il fit sculpter un pourceau sur la porte et défendre aux Juifs, sous peine de mort, d'en repasser le seuil. Cette interdiction n'était levée que le jour de la foire pour ceux qui consentaient à payer en argent la triste faveur de donner un coup d'œil de regret à leur patrie. C'est de cette époque que date la vie de souffrances, d'exil et de vagabondage des Juifs à travers le monde.

Repeuplée par des colons romains, des gentils convertis, des païens grecs, syriens et autres, la ville sainte ne tarda pas à redevenir importante; mais ce ne fut que sous Constantin qu'elle put reprendre son nom primitif.

L'antipathie de l'empereur Julien pour les chrétiens suggéra à ce prince l'idée de rappeler les Juifs à Jérusalem. Il leur en ouvrit les portes l'an 363 de Jésus-Christ, les engagea à rebâtir leur temple, et promit de les aider. Les Juifs ne se le firent pas redire: hommes et femmes se mirent, avec un magnifique élan d'enthousiasme, à cette œuvre patriotique et religieuse; mais leur zèle ne fut pas heureux. Suivant la tradition, à peine avait-on démoli les anciens fondements, que des éruptions de flammes souterraines, dispersant les ouvriers, obligèrent de renoncer à ce travail. Ainsi furent accomplies les prophéties.

La plupart des anciennes lois contre les Juifs ne tardèrent pas à être remises en vigueur; car, du temps de saint Jérôme, en 386, l'entrée de Jérusalem leur était encore interdite. Cependant ils occupaient à cette époque plusieurs bourgs et villes où ils avaient des synagogues et des écoles.

Depuis lors ils ne se rétablirent pas à Jérusalem, que nous sachions, avant le VIIe siècle, époque de la conquête persane et de la conquête arabe.

Expulsés de nouveau par les croisés, ils purent rentrer, après la prise de Jérusalem par Saladin, en 1188. La partie juive de la population ne se composa guère, à cette époque, que de Juifs qui n'avaient pas quitté l'Orient. Mais quand Ferdinand V, dit *le Catholique*, chassa les Juifs de l'Espagne, en 1492, beaucoup d'entre eux gagnèrent Jerusalem, où un grand nombre de Juifs allemands se rendirent aussi plus tard. De là cette division qu'on fait encore aujourd'hui des Juifs de Jérusalem en Juifs orientaux, Juifs espagnols-portugais, Juifs allemands-polonais. Les premiers appartiennent tous à la secte des Caraïtes; les deux autres classes sont rabbinistes. Tous ensemble peuvent former un tiers de la population de la ville, dont le chiffre total paraît être de 15 à 20,000 habitants. D'ailleurs, Jérusalem est toujours visitée par de nombreux pèlerins juifs venant, la plupart, des autres contrées orientales. Il en vient aussi d'Europe, et souvent ces pèlerins finissent par se fixer dans la ville sainte.

Quelle que soit l'opinion que l'on se soit faite du caractère israélite, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître quelques traits d'une véritable grandeur. Ainsi, ces membres épars d'une grande famille proscrite n'ont pas cessé de rester frères entre eux, dans la religieuse acception de ce mot. Les Juifs de la Palestine, par exemple, fort misérables en général, reçoivent de leurs coreligionnaires de tous les pays des secours qui se centralisent actuellement dans une maison de banque d'Amsterdam: on a voulu leur épargner ainsi les frais de voyage des quêteurs qu'ils envoyaient autrefois en Europe. Si nous voulions citer encore, les faits analogues ne nous manqueraient pas: une souscription est ouverte en Allemagne dans le but de fonder à Jérusalem un hôpital et une école; cet appel a été entendu de toutes parts, et la maison Rotschild s'est associée seule à cette œuvre pour une somme de 100,000 francs.

La synagogue de Jérusalem renferme l'*arche sainte*, exclusivement affectée à contenir les cinq livres de Moïse, le *Pentateuque;* le Pentateuque doit être manuscrit et former un rouleau, suivant le mode antique: on ne le tire de l'arche sainte et on ne le déroule que pour la lecture publique.

Cette lecture se fait dans l'*elmenber*, espèce d'estrade qui sert encore à d'autres lectures que celles des livres de Moïse, et où le chantre prend habituellement place.

En général, l'elmenber est au centre de la

synagogue; cependant la disposition de côté se retrouve quelquefois dans les synagogues de l'Orient.

Les musulmans sont convaincus que Mahomet a visité Jérusalem, monté sur sa jument El-Borak, qui n'est autre chose, selon leur croyance, qu'un ange au visage de femme et au corps de cheval.

Indépendamment de la Mecque et de Médine, ces deux cités de l'Arabie consacrées par les respects et la visite de tous les peuples mahométans, l'islamisme révère aussi Jérusalem, tant à cause de l'affection particulière qu'avait pour elle le prophète, qu'à cause de son ancien temple, du sépulcre de Jésus-Christ, et des tombeaux des patriarches. Quelques-uns des anciens khalifes, et même des sultans othomans, ont donné à cette ville des témoignages éclatants de leur dévotion. Suleyman, ou Soliman Ier, fit même décorer l'emplacement du temple de Salomon d'une superbe mosquée couverte d'un dôme, qui fut depuis réparée avec magnificence par les ordres d'Ahmed Ier. C'est là que Mahomet doit revenir à l'époque du jugement dernier, accompagné de Jésus-Christ. Il enjambera la vallée de Josaphat: un de ses pieds posera sur le temple, et l'autre sur le djebel Tor. Sa robe sera formée de peau de jeune chameau; les âmes des justes viendront s'y réfugier comme des insectes, et lorsque Mahomet sentira au poids de ses vêtements que toutes les âmes des vrais croyants sont venues se ranger sous ses ailes et s'attacher à lui, il prendra son vol vers les cieux.

Coup d'œil sur l'ensemble de la ville de Jérusalem.

« Les murs qui forment l'enceinte actuelle de Jérusalem, si l'on en croit plusieurs relations (1), furent construits, vers l'an 1534, par le sultan Soliman, fils unique de Sélim Ier. On y voit diverses inscriptions qui sans doute se rapportent à cette époque; mais je n'ai jamais pu en obtenir une explication qui me satisfît. Il n'est peut-être pas de ville au monde où l'on puisse se procurer le moins certains détails de renseignements sur Jérusalem, qu'à Jérusalem même. Plus d'une fois j'ai eu à rectifier les interprétations de mon drogman, qui cependant passe pour érudit dans la science des inscriptions: il n'en a pas toujours une idée juste et précise; il confond les choses. Une personne, qui en ce point m'a rendu de véritables services, c'est le bon frère Elias, du monastère de Saint-Sauveur, qui, ayant demeuré trente ans en terre sainte, connaît à fond le pays.

« D'Anville a prouvé par de graves raisonnements, et par les mesures qu'il a prises sur les lieux mêmes, que l'ancienne Jérusalem ne pouvait pas être plus grande que la nouvelle. Elle était située à peu près sur le même terrain, avec la différence cependant qu'alors le Calvaire ne se trouvait pas dans son enceinte, mais bien le mont Sion. Soliman, en apprenant que l'architecte chargé de la construction de l'enceinte de la nouvelle Jérusalem n'y avait pas renfermé le mont Sion, lui fit trancher la tête. Les murs peuvent avoir 120 pieds de haut; leur épaisseur ne m'a pas paru proportionnée à leur élévation. On y voit des pierres qui appartenaient à l'ancien temple; elles sont d'une dimension extraordinaire.

« L'ancienne Jérusalem avait douze portes:

« 1° La porte du Troupeau, *porta Gregis*, construite par le grand prêtre Eliasib. On l'appelait ainsi, parce que c'était par elle que les troupeaux qui devaient être immolés dans le temple, entraient.

« 2° La porte des Poissons, *porta Piscium*, ainsi nommée, parce qu'elle conduisait à la mer, et que par elle on introduisait le poisson destiné aux besoins de la ville. Elle fut bâtie par les enfants d'Asnaa, au retour de la captivité de Babylone.

« 3° La porte Ancienne, *porta Vetus*, qu'on désigna sous ce nom, parce que les Chaldéens la laissèrent subsister lorsqu'ils détruisirent toutes les autres. Elle fut rebâtie par Joïada, fils de Phaséa.

« 4° La porte du Fumier, *porta Sterquilinii*, par laquelle sortaient toutes les ordures de la ville du côté de l'occident.

« 5° La porte de la Vallée, *porta Vallis*, qui conduisait à la vallée de Josaphat, où l'on jetait les corps de ceux qui avaient été exécutés sur la montagne du Calvaire. Cette porte fut construite par Hanum au retour de Babylone. Dans la suite, elle fut appelée la porte d'Or, ou dorée, *porta Aurea*.

« 6° La porte de la Fontaine, *porta Fontis*, voisine de la fontaine de Siloé, et qui donnait sur les jardins du roi. Elle fut rebâtie par Sellum, fils de Choloza.

« 7° La porte des Eaux, *porta Aquarum*, par où passaient les Nathinéens, qui portaient l'eau pour le service du temple.

« 8° La porte des Chevaux, *porta Equorum*, construite par les prêtres. C'était par là qu'on menait abreuver les chevaux.

« 9° La porte du Jugement, *porta Judicii* ou *Judicialis*. C'était là qu'autrefois se rendait la justice. Elle ne conduisait pas hors de la ville.

« 10° La porte d'Ephraïm, *porta Ephraim*, par où entraient ceux de cette tribu qui allaient à Jérusalem.

« 11° La porte de Benjamin, *porta Benjamin*, qui conduisait à cette tribu.

« 12° La porte de l'Angle, ou du Coin, *porta Anguli*, ainsi nommée parce qu'elle se trouvait au point où le mur septentrional formait un angle avec le mur occidental.

« Aujourd'hui Jérusalem n'a que sept portes:

» 1° La porte *Bab-el-Kzalil* (du Bien-Aimé). Elle met sur le chemin de Bethléem et d'Hébron. C'est par cette porte qu'arrivent

(1) Voyez la dissertation de D'Anville sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem.

les pèlerins qui prennent leur route par Jaffa.

« 2° La porte *Bab-el-Nabi-Dahoud* (la porte du prophète David). Elle met sur le chemin du mont Sion, et se trouve presque en face du Cénacle et du tombeau de David.

« 3° La porte *Bab-el-Maugrabe* (des Maugrabins ou Barbaresques); on l'appelle encore la porte du Fumier ou porte Sterquilinie. Elle est presque à l'angle de l'ancien temple et vis-à-vis du village de Siloé. Cette porte est mémorable, parce que ce fut là que les Juifs firent passer Jésus en le conduisant à Pilate, après l'avoir fait prisonnier au jardin des Olives. Depuis l'invasion, cette porte est toujours fermée, la garnison n'étant pas assez forte pour placer partout des postes, et les habitants de Siloé inclinant fortement vers la révolte.

« 4° La porte *Bab-el-Darahie* (porte d'Or, *Aurea*). Elle est au midi, et conduit à la place du Temple. Elle n'est jamais ouverte, parce que, d'après une ancienne tradition turque, ce sera par cette porte que les chrétiens entreront un jour dans Jérusalem et s'en empareront. Ce fut encore par cette porte que Notre-Seigneur fit son entrée, le jour des Rameaux, dans Jérusalem. Le frontispice de la porte *Bab-el-Darahie* est un beau travail.

« 5° La porte *Bab-el-sidi-Mariam* (la porte de Marie), qui conduit au tombeau de la très-sainte Vierge ; elle est à l'orient, et fait face au mont des Olives. Dans toutes les descriptions de la terre sainte, on lui donne le nom de porte Saint-Etienne, parce que ce fut par cette porte que passa ce saint, lorsqu'on le mena au martyre. Du temps des Juifs, c'était la porte des Troupeaux.

« 6° La porte *Bab-el-Zahara* (la porte de l'Aurore); on l'appelle aussi porte d'Hérode. Elle est au nord, et met sur le chemin de la grotte de Jérémie. Elle se trouve entre la porte Saint-Etienne et la porte de Damas.

« 7° La porte *Bab-el-Hamond* ou *Bab-el-Cham* (la porte de Cham, la porte des Colonnes ou de Damas). Elle ouvre la route des tombeaux des rois, de Naplouse ou l'ancienne Sichem, de Saint-Jean-d'Acre, de Damas. Simon le Cyrénéen venait par cette porte, lorsqu'il rencontra le Sauveur portant sa croix.

« La plupart des géographes ne donnent à Jérusalem que 17 à 18,000 habitants. Si je m'en tiens aux renseignements que j'ai recueillis à cet égard, et j'ai de bonnes raisons pour les croire exacts, cette ville en compte aujourd'hui près de 21,000, qui se composent ainsi :

Turcs	13,000
Juifs	4,000
Grecs	2,000
Catholiques.	1,000
Arméniens	» 500
Coptes	» 60
Total	20,560

« Dans ce nombre ne sont pas compris les voyageurs que les affaires ou la curiosité amènent en Palestine, et moins encore cette multitude de pèlerins de toutes les nations, qu'y attire le pieux désir de visiter et d'honorer les saints lieux.

« Parmi les objets ou les endroits dont je ne vous ai pas encore parlé, les plus dignes de fixer l'attention ou d'intéresser la dévotion des fidèles sont les suivants :

« 1° La place où se tenait le mendiant Lazare, et la maison du mauvais riche. Cette place, cette maison, se trouvent, l'une à peu de distance de l'autre, dans la *voie Douloureuse* (*Luc.* XVI, 19 et suiv.).

« 2° L'endroit où saint Jacques le Majeur souffrit le martyre. On y voit aujourd'hui un couvent et l'une des plus belles et des plus grandes églises de Jérusalem. Le dôme, soutenu par quatre piliers, est percé dans le haut comme celui du Saint-Sépulcre. A gauche est une petite chapelle, sur l'emplacement de laquelle on croit que le saint apôtre eut la tête tranchée par ordre d'Hérode Agrippa. Les catholiques vont y célébrer la messe une fois par an.

« Cette église fut construite par les soins des rois d'Espagne, pour les nombreux pèlerins de leur nation. Dans la suite, les Arméniens la leur enlevèrent; ils en sont demeurés les maîtres. Elle est décorée de plusieurs tableaux de l'école grecque et de fort beaux tapis, et ornée d'un grand nombre de lampes.

« 3° La maison de Simon le Pharisien. Ce fut dans cette maison que se rendit sainte Madeleine avertie que Jésus-Christ y dînait; et, se tenant derrière le Sauveur, elle lui arrosa les pieds de ses larmes, les essuya de ses cheveux et les oignit d'une huile de parfum qu'elle avait apportée.

« 4° La grotte de l'Immaculée-Conception, à peu de distance de la maison de Simon.

« Elle se trouve sous une ancienne église appartenant jadis, ainsi que le monastère, à des religieuses. Il n'en reste plus que des ruines ; l'abord en est affreux. Un jour, en m'en approchant, je trouvai un chameau en putréfaction, dont une troupe de chiens se disputaient les lambeaux. L'odeur en était tellement insupportable, que je fus obligé de retourner sur mes pas. C'est un usage établi dans toutes les villes et les villages d'Orient de ne point enlever les corps des animaux de la place où ils meurent ; l'infection qu'ils répandent se prolonge plus ou moins, proportionnellement à la diligence que mettent les oiseaux de proie ou les chiens à les dévorer.

« Les Turcs ont fait des cloaques horribles de beaucoup de lieux sacrés pour les chrétiens. Celui où Notre-Seigneur fut flagellé, celui où il succomba pour la troisième fois sous le poids de sa croix, etc., sont du nombre.

« 5° La prison de saint Pierre. Ce fut là qu'arrêté par ordre d'Hérode Agrippa, le chef des apôtres fut détenu. Dans la crainte qu'il n'échappât au dernier supplice qu'il était destiné à subir en présence du peuple



après les fêtes de Pâques, le tyran l'avait fait lier de deux chaînes, et avait préposé seize soldats à sa garde : précautions qu'un miracle de la protection divine rendit inutiles. L'ange du Seigneur descendit pendant la nuit, réveilla le prisonnier de Jésus-Christ, brisa ses chaînes, l'emmena, et l'ayant mis en liberté, disparut.

« Cette prison est une petite chambre à moitié ruinée. On l'avait renfermée dans une église dédiée aux douze apôtres, dont il ne reste plus que quelques débris.

« 6° La maison de Marie, mère de Jean-Marc, où la sainte Vierge et de nombreux fidèles passaient la nuit en prières pendant la captivité de saint Pierre et où se rendit le saint apôtre après qu'il fut délivré par l'ange.

« C'est maintenant une église desservie par des prêtres syriens.

« 7° L'ancien hôpital chrétien bâti par sainte Hélène.

« Cet hôpital conserve les vestiges de la grandeur, de la noblesse, de la solidité qui caractérisent tous les monuments élevés par l'illustre princesse. Aujourd'hui il appartient aux Turcs, qui n'en refusent point l'entrée aux étrangers.

« Autrefois, tous les musulmans qui s'y adressaient, recevaient, en l'honneur du prophète, du pain, des légumes, et le vendredi du riz ; la disette de quelques années a mis fin à cette aumône. On fait remarquer à ceux qu'y attire la curiosité, huit énormes chaudières en cuivre, qui datent du temps de la sainte fondatrice. Une de ces chaudières, qui surpasse beaucoup en grandeur les sept autres, porte son nom.

« 8° La piscine Probatique, ou des brebis, appelée en hébreu *Bethsaïda*.

« C'était la plus belle et la plus grande de l'ancienne Jérusalem. On y lavait les brebis qui devaient être offertes en sacrifice dans le temple. Elle était entourée de cinq galeries destinées à recevoir les malades de toute espèce qui venaient y chercher leur guérison.

« Cette piscine a environ 150 pieds de long, sur quarante de large. Elle n'est séparée de l'emplacement du temple que par un gros mur. Elle se trouve actuellement desséchée, en partie comblée, et garnie de fleurs et d'arbres fruitiers. On en voit encore quelques arcades. C'est presque le seul monument du temps de Salomon (1). »

JEUFOSSE (France), dans le département de Seine-et-Oise.

On y voit « une ancienne église et une chapelle de Notre-Dame de la Mère, qui dépendait autrefois du prieuré de Chaufour. On s'y rend en pèlerinage de toutes les communes environnantes ; des pèlerins même sont venus de Lyon et de Rouen pour y accomplir des vœux. C'est dans un trône placé au pied d'une croix, appelée la *Croix de Notre-Dame de la Mère*, que les pèlerins déposent leurs offrandes qui s'élèvent, par an, à 60 francs environ, et servent de supplément de traitement au curé. » (*Statistique de l'arrond. de Mantes*, par Arm. Cassan, sous-préfet, 297-298.)

La fête de Notre-Dame de la Mère est fixée au jour de l'*Annonciation*.

Notre-Dame de la Mère a donné son nom à un hameau de la commune de Port-Villez, dans le même arrondissement de Mantes, canton de Bonnières.

JEYPOUR (Hindoustan). Le temple de la déesse Kali, le plus vénéré peut-être de tous les temples de cette contrée, voyait chaque jour dans son enceinte s'exécuter quelque sacrifice humain. Avec le temps, on diminua, il est vrai, la dose des victimes. On n'en offrit plus qu'une par semaine à l'implacable divinité ; puis une seule par mois. Enfin, grâce à l'intervention des résidents européens, les chèvres ont été substituées aux hommes dans ce culte sanguinaire et déplorable. (*Asiatic. Journal.*)

JIKADZE (Chine). C'est la plus grande ville du Tibet. Elle est située non loin de la rive droite du Zzangbo-tchou, et, selon Klaproth, elle renferme 23,000 familles. Mais ce qui lui donne surtout une grande importance, c'est qu'elle est la capitale du territoire soumis au Bautchau-lama, ou Bogdo-lama.

Tout près de cette ville, à l'ouest, se trouve un couvent magnifique qui est la résidence de ce pontife. On y compte plus de 3,000 chambres ou cellules. On y voit un grand nombre d'obélisques couverts d'or et d'argent, et beaucoup de statues de Bouddha en or, en argent et en bronze. Plus de 3,500 lamas y font le service.

JIL (Turquie d'Asie), dans l'ancienne Chaldée ou Babylonie, près de Bagdad. Jil est célèbre par la naissance d'Abd-Ulcadir.

Ce saint personnage, surnommé *Gaus-ul-azam* (le grand contemplatif), naquit, selon Afsos (1), à Jil, près de Bagdad, en 471 (1078-79), et reçut le manteau de l'initiation religieuse des mains du cheik Abou saïd. Il était doué d'une grande vertu et avait le don des miracles. Une foule de gens, pleins de confiance en lui, devinrent ses disciples, et des milliers d'individus furent, par son entremise, instruits dans la doctrine ésotérique de la religion. Encore à présent un grand nombre de personnes reconnaissent sa sainteté et ont beaucoup de dévotion à lui. On lui donne le nom de cheik à cause de sa science et de sa vertu ; mais il était saïd, c'est-à-dire de la race d'Houçaïn. Il vécut plus de quatre-vingt-dix ans (solaires), et se mit en route pour la demeure de l'immortalité en 571 (1175-76).

Abd-ulcadir a écrit plusieurs ouvrages mystiques renommés. (Voy. *Araïch-i mahfil*, p. 62.) Il y a sur un des traités mystiques de ce personnage célèbre un commentaire en dialecte hindoustani du Décan par Abd-

(1) *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, etc., par le P. M.-J. de Géramb, 3e édit., tom. II, p. 56 et suiv.

(1) *Araïch-i mahfil*, p. 61.

ulla Houcaïni Kesdiraz de Kalbargah. Cet ouvrage est cité dans le catalogue de la bibliothèque de Tippou par M. Ch. Stewart, et dans le catalogue manuscrit de la bibliothèque du collége de Fort-William à Calcutta. Il est intitulé : *Des plaisirs de l'amour* (*divin*).

JOIGNY (France), ville de Bourgogne, département de l'Yonne, dont elle est un chef-lieu de sous-préfecture.

L'église Saint-Jean, qui est l'église paroissiale, est un édifice du XV[e] siècle. Elle est ornée avec toute l'élégance du style ogival fleuri. On admire à la voûte du chœur une clef en saillie d'une longueur remarquable et d'une grande richesse de sculpture.

JONAS (TOMBEAU DE), en Palestine. De Nazareth à Cana la distance est fort courte, mais toute coupée de montagnes : parmi celles-ci on remarque celle où l'on dit que le prophète Jonas fut enseveli, et l'on voit encore la chapelle que les musulmans ont bâtie sur son sépulcre.

On sent bien que l'opinion qui place en cet endroit le tombeau du prophète Jonas n'est point à l'abri de toute discussion. Quelques auteurs le placent à Mossoul, l'ancienne Ninive, ou plutôt à Niniouah. *Voy.* NINIVE.

Quelques-uns, que blâme saint Jérôme, ont écrit qu'il est né et qu'il fut enterré à Diospolis ou Lydda.

« Le rabbin Petakhia, dans son voyage en Judée, se rendit au tombeau de Jonas, fils d'Amithai, près duquel s'élève un élégant mausolée ; près de cette tombe est un jardin rempli de toutes sortes de fruits. Le gardien de ce jardin n'est pas un juif, et cependant lorsqu'un infidèle (un chrétien) vient le visiter, il ne lui donne rien des fruits de ce jardin ; tandis que s'il s'y présente des juifs, il les reçoit d'un air de bienveillance, en leur disant : « Jonas, fils d'Amathai, fut un juif ; c'est pourquoi ce qui lui appartenait vous est échu ; » et il leur donne des fruits à manger (1). »

Telles sont les propres paroles de Petakhia : plus loin il ajoute que « Jonas, fils d'Amathai, est enterré dans la caphar Uza, » et le traducteur, M. Carmoly, ajoute en note : « Je n'ai trouvé nulle part mention d'un lieu nommé כפר־עוזא, et j'ignore tout à fait où est situé cet endroit, si ce n'est כפר עזין, cité dans la Mischna, *Traité Khélaïm*, ch. 6, 4. Quant au tombeau du prophète Jonas, Benjamin (de Tudèle) le place à Séphoris. » (Voy. *Masah*, pag. 25.)

JORT (France), village de Normandie, département du Calvados, dans l'arrondissement de Falaise.

On y admire une belle église dont l'architecture appartient à l'époque de transition. L'arcade du chœur est en ogive, avec des zigzags et des contre-zigzags. Le portail, qui est dans le style roman, présente de très-beaux détails, mais il y a une réparation intérieure qu'il ne faut pas confondre avec le travail primitif, qui paraît appartenir au XII[e] siècle.

JOSAPHAT (VALLÉE DE), en Palestine, limite orientale de la ville de Jérusalem.

« La vallée de Josaphat, dit le P. Géramb, est aussi appelée dans l'Ecriture la vallée de Lara, la vallée Royale, la vallée de Melchisédech. Ce fut là que le roi de Sodome vint complimenter Abraham, après la victoire que ce patriarche avait remportée sur cinq rois. Elle se trouve entre le mont des Olives et le mont Moria. L'aspect en est extrêmement triste : les murailles gothiques de Jérusalem, qui la couronnent du côté du couchant, y répandent une ombre, une espèce d'obscurité bien propre à retenir l'âme dans les réflexions sérieuses que doit naturellement y faire naître le nom même de Josaphat. Elle paraît avoir été de tout temps un lieu de sépulture ; l'œil ne peut s'y arrêter que sur des trophées de la mort. On y trouve des tombeaux de la plus haute antiquité ; on en trouve d'un jour. C'est vers cette vallée que les Juifs, dispersés dans l'univers, tournent leurs regards ; des milliers d'entre eux, même à la fleur de l'âge, quittent leur patrie avec l'espoir d'y être un jour ensevelis. Leurs pierres sépulcrales y sont innombrables ; elles couvrent tout à fait le mont du Scandale (1), s'étendent le long du torrent de Cédron, et remontent derrière les tombeaux d'Absalon, de Zacharie et de Josaphat, jusqu'au chemin de Béthanie. Le village de Siloé en est tellement entouré, qu'il paraît faire partie de ce vaste tombeau des Israélites.

« La vallée de Josaphat est une vallée de mystères. Son nom, qui signifie jugement de Dieu, éveille dans l'âme je ne sais quelles pensées douces et terribles, mélange ineffable d'espérance et d'effroi.

« Suivant le prophète Joël, les hommes y comparaîtront un jour devant le juge suprême.

« J'assemblerai toutes les nations, je les mènerai dans la vallée de Josaphat, et j'entrerai en jugement avec eux (2). »

JOUARRE (France), bourg considérable de l'ancienne Brie, dans le département de Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux. « Ce bourg possédait une ancienne abbaye de religieuses dont il ne subsiste plus que la tour de l'église et la maison abbatiale.

« Une crypte extrêmement curieuse, connue sous le nom de *Sainte-Chapelle de Jouarre*, existe encore dans l'ancien cimetière de l'église paroissiale. Elle est adossée à une autre chapelle. « On y descend par un degré de cinq marches qui conduit à un parvis soutenu par des murs en terrasse ; de là on parvient dans l'enceinte par un autre degré de neuf marches. La voûte est supportée par six colonnes corinthiennes, dont deux sont

(1) Voyages du R. Petakhia, *Nouv. Journ. asiat.*, 1831, p. 394-395.

(1) *Mons offensionis*, nom qui a été donné à la montagne où Salomon devint prévaricateur.

(2) *Congregabo omnes gentes, et deducam eas in vallem Josaphat, et disceptabo cum eis ibi* (Joel. III, 2)

d'albâtre, cannelées, deux de jaspe et deux de porphyre ; toutes surmontées d'une corniche d'un dessin différent. On y entrait jadis du couvent par un long souterrain éclairé par deux soupiraux. On prétend que les premiers chrétiens se rassemblaient dans ce lieu pour y célébrer les mystères, et que plusieurs y souffrirent le martyre. Cette enceinte renferme sept tombeaux que l'on croit être ceux du fondateur du monastère, de sainte Telchide et d'autres saints personnages. » (M. Félix Pascal.)

Il est évident que cette construction appartient aux premiers siècles du christianisme. Telchide ou plutôt Théodelchide fut la première abbesse du monastère, dont la fondation remonte au règne de Clotaire Iᵉʳ.

Tous les ans, le mardi de la Pentecôte, les fidèles des contrées environnantes y viennent en pèlerinage, et l'affluence est si considérable, qu'on y compte quelquefois jusqu'à dix mille personnes. De temps immémorial, cette affluence a toujours été la même. On fait une procession solennelle des châsses provenant de l'abbaye et conservées par les habitants de la paroisse.

Avant la révolution, il y avait dans ce bourg une abbaye de filles de l'ordre de Saint-Benoît, fondée par Odon, frère aîné de saint Ouen. Il n'en reste plus que la tour de l'église ou les bâtiments de l'abbatiale, qui ont été transformés en maison de campagne.

JOUQUES (France), en Provence, dans le département des Bouches-du-Rhône.

On y remarque les ruines de l'ancien château appelé *Castrum Jocis*. A 4 kil. est se trouve la chapelle de saint Bâche, où les habitants des communes arrivent de toutes parts en pèlerinage le 7 octobre.

JOURDAIN (Palestine), le plus célèbre fleuve du monde chrétien. Sur la fin de mars 1832, M. de Géramb le visita, et rendit ainsi compte de son pèlerinage :

« Bientôt j'aperçois une eau jaunâtre qui coule en serpentant avec une grande rapidité entre deux rives plantées de saules. C'était le Jourdain. Du côté où nous nous trouvions, la rive est escarpée, et le fleuve très-enfoncé; il n'en est pas ainsi du côté opposé. Je me jetai à genoux.....

« Mes compagnons de voyage se baignèrent dans le fleuve.....

« L'eau ne s'élevait pas au-dessus de quatre pieds; mais elle est tellement rapide que ceux d'entre nous qui voulurent passer d'une rive à l'autre sans nager ne le purent qu'à grand' peine : ce ne fut qu'en leur donnant la main qu'ils parvinrent à lutter contre l'impétuosité du fleuve. Les pèlerins grecs ne croient pas devoir retourner dans leur patrie sans s'y être plongés et lavés, et il est rare que quelques-uns n'en soient pas les victimes.

« Le Jourdain prend sa source dans une montagne du Liban, coule du nord au sud, entre des collines qui dominent une vaste plaine, traverse le lac de Génésareth et va se perdre dans la mer Morte, après un cours d'environ cinquante lieues. Sa largeur, à l'endroit où nous nous trouvions, est de 113 pieds anglais, ou 54 pas ; ailleurs, elle est beaucoup plus considérable. Près de son embouchure, le lit qu'il présente est de 300 pieds au moins.

« Parmi les choses que je m'étais proposé de faire avant de me retirer, il en était quelques-unes auxquelles, bien que d'un moindre intérêt, il m'eût coûté de renoncer. Je voulais emporter quelques bouteilles de l'eau du fleuve, recueillir quelques cailloux de son lit, prendre des roseaux, et me couper une canne à l'un des arbres du rivage ; mais une pensée d'une toute autre importance m'occupait, et celle-là, si je ne l'eusse pas réalisée, m'eût dans la suite poursuivi comme une espèce de remords. Je voulais, aux lieux mêmes où mon Sauveur fut baptisé, renouveler les promesses de mon baptême, ces promesses que firent à Dieu pour moi ceux qui, à ma naissance, me présentèrent sur les fonts sacrés, que je confirmai moi-même le jour où pour la première fois j'eus le bonheur de participer à la divine eucharistie, et que néanmoins, dans le cours orageux de ma vie, j'avais, hélas! tant de fois violées (1). »

JOUY-EN-ARGONNE (France), dans le département de la Meuse.

« Ces jours derniers les fossoyeurs de Jouy-en-Argonne ont trouvé dans le cimetière de cette paroisse, à environ 50 centimètres de profondeur, deux statues anciennes d'une sculpture magnifique, représentant l'Annonciation de la sainte Vierge. Quelques anciens de la commune prétendent que ces statues proviennent de la chapelle qui se trouvait autrefois sur le Calvaire (aujourd'hui Mont-des-Croix) dudit Jouy, appelé alors Joï, et où le clergé de Metz, Toul, Verdun, Montfaucon et Beaulieu, se rendait en procession chaque année, etc. » (*L'Univers*, 5 septembre 1847.)

JOUY L'ABBAYE (France). C'était le nom d'une abbaye de religieux de l'ordre de Cîteaux, qui était située dans la ci-devant province de l'Ile-de-France, dans la partie appelée vulgairement la Brie, formant le département de Seine-et-Marne, canton de Naugis, arrondissement de Provins, dans le diocèse de Sens.

Cette abbaye avait été fondée, en l'an 1124, par Thibauld le Grand, comte de Champagne et de Brie.

Il n'en existe plus que des fragments de bâtiments dont une partie forme actuellement une maison de campagne. Un jardin attenant, des eaux vives et de nombreuses plantations dans un vaste enclos, à l'entrée de la forêt qui porte le nom de cet ancien monastère, donnent à cette habitation un aspect agréable et pittoresque.

(1) Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, etc., lett. XXX, t. II, p. 32 et suiv. Voy. aussi le *Dict. de la Bible* de D. Calmet, revu par M. l'abbé James. Paris, Migne, 1845-1846.

JUGGERNAUTH (Hindoustan). *Voy.* Jaggatnatha.

JUILLÉ (France), village du département de la Charente, arrondissement de Ruffec. On y voit un menhir très-bien conservé. Il est situé dans une vigne et consiste en une pierre inclinée, posant d'un côté sur la terre et s'appuyant de l'autre sur trois supports. Cette pierre est élevée du côté du couchant, en sorte que sa face supérieure inclinée, qui est la plus unie, est toujours tournée vers le soleil levant, suivant l'usage des druides.

JUILLY (France), village de la ci-devant province de l'Ile-de-France, actuellement du département de Seine-et-Marne, arrondissement et diocèse de Meaux.

Il possédait autrefois une abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, dont les revenus furent réunis, en 1638, à ceux de la maison des Oratoriens de Paris. Ces derniers y fondèrent un collége qui obtint de la munificence de Louis XIII le titre d'*Académie royale.* Ce collége, longtemps très-renommé pour la solidité des études, le maintien de l'ordre et des bons principes, aussi bien que par le zèle des professeurs et l'émulation des élèves, conserve encore, depuis plus de deux siècles, ce rare avantage qui lui assure la confiance des familles, et attire dans cet antique établissement un grand nombre de studieux pèlerins, désireux surtout de trouver dans la science un vif reflet des choses de la religion.

JULIEN (Saint-), en France. Sur la rive méridionale de la Seine, à 4 kilomètres environ de Rouen, il existe une chapelle très-vénérée, qui porte le nom de chapelle de Saint-Julien. Elle fut fondée, en 1160, par Henri d'Angleterre, qui y joignit un prieuré; mais la chapelle est seule subsistante aujourd'hui.

Cette chapelle, dit un archéologue, a été en butte aux ravages du temps et aux mutilations des hommes; le propriétaire actuel en a fait une écurie.

La chapelle consiste en une nef dépourvue d'ailes latérales. Elle a une abside semi-circulaire. Les demi-colonnes qui s'élèvent de chaque côté, et dont la fonction est de soutenir le toit, ont des chapiteaux ornés de feuillages. Le bas des murs dans l'intérieur, au niveau des fenêtres, est orné d'une suite de demi-colonnes et d'arcades circulaires. Les fenêtres et les portes ont des têtes rondes; sous le toit est une corniche composée de têtes grotesques. L'extérieur des murailles est absolument uni, seulement on y voit çà et là de légers contreforts, qui vont aboutir au toit. Le travail est partout excellent, et à en juger par ce qui reste, l'édifice, dans ses beaux jours, a dû être un modèle de grâce et d'élégance.

Nous ajouterons qu'à certaines fêtes de l'année, on y voyait un grand concours de tous les habitants des environs.

JULIEN (Saint-), en France, dans la Champagne, département de l'Aube. On appelle encore ce village Saucey; il est bâti sur la Seine.

La fête patronale qui se célèbre à la fin d'août, et qui est la transformation civile d'un ancien pèlerinage religieux, attire au moins à Saint-Julien le tiers des habitants de Troyes.

JULIENNE (Sainte-), en France, nom vulgaire donné par les gens du pays au village du Val-Saint-Germain, où se fait un célèbre pèlerinage à cette grande sainte de Nicomédie. *Voy.* Le Val-Saint-Germain.

JUMIÉGES (France), bourg de l'ancienne province de Normandie, aujourd'hui du département de la Seine-Inférieure, arrondissement de Rouen, canton de Duclair.

Au VIIe siècle c'était un lieu désert et couvert de bois, comprenant la presqu'île formée par la Seine et qui va s'étendant jusqu'à Caudebec. Clovis II et la reine Bathilde, sa femme, firent don de cette presqu'île à saint Filbert ou Philibert, qui y fonda, en 655, un monastère dont il fut le premier abbé. A cette époque Jumiéges possédait deux églises qui s'élevaient côte à côte : l'une était dédiée à la sainte Vierge, l'autre à saint Pierre.

Le monastère fut brûlé et saccagé, en 851, par les Normands qui n'épargnèrent que l'église de Saint-Pierre. Guillaume Longue-Epée, fils et successeur de Rollon, fit reconstruire, en 940, le monastère dont on admire encore aujourd'hui les débris majestueux. Quant à l'église Notre-Dame, il est à croire qu'on s'appliqua plutôt à la restaurer qu'à édifier un nouveau sanctuaire; car on voit, un siècle plus tard, l'abbé Robert II jeter sur le même emplacement les fondations d'une autre église.

La consécration de cette dernière eut lieu en 1067, et les restes normands que l'on retrouve dans la construction de l'église actuelle sont des portions conservées de l'ancienne église. On peut contempler encore debout ce qui reste de sa splendeur passée. Nous allons dire ce que fut cette antique abbaye bénédictine; nous allons faire voir que Jumiéges, pour l'intérêt religieux et monumental, ne voit point de monastère en France dont les débris puissent opposer aux siens d'aussi nobles, d'aussi touchants souvenirs.

Jumiéges, située à 21 kilomètres de Rouen, près des rives de la Seine, vit son berceau, chose fréquente alors, environné d'une auréole de miracles. « Le plus grand sans doute, dit un écrivain religieux, et celui-ci ne peut être contesté, fut l'érection spontanée de cette magnifique abbaye sur un sol pestilentiel, marais impur, infesté de reptiles et resserré dans d'épaisses et noires forêts. C'est dans cette affreuse solitude que Philibert, d'abord premier abbé de Rebais, fuyant la méchanceté des hommes, ne s'entretenait qu'avec le ciel, lorsqu'un matin sa surprise fut extrême en voyant arrêtée dans les roseaux du fleuve une barque richement décorée. Il n'y aperçut d'abord qu'un seul homme debout qui, montrant du doigt le fond de l'esquif, réclamait ardemment sa pitié en faveur de deux jeunes infortunés



étendus, privés de mouvement et presque sans vie; en voici la déplorable histoire.

« Clovis II, qui régnait alors en France, cédant à son désir de visiter les lieux saints, avait abandonné, pendant son pèlerinage, le soin de ses Etats à Bathilde, son épouse; deux de ses fils, dont les chroniques ont tu les noms, s'étaient à main armée rebellés contre leur mère; Clovis, rappelé à temps, avait, dans une bataille, vaincu et pris captifs ces enfants ingrats. La reine alors, étouffant le cri de l'humanité et sacrifiant l'amour maternel au besoin d'un grand exemple, avait ordonné de brûler, en y appliquant des lames ardentes d'airain, les jarrets et les bras des deux coupables princes.

« Ces infortunés furent ensuite abandonnés aux soins de la Providence et au cours de la Seine, dans une barque où un seul serviteur s'aventura avec eux. A l'aspect des princes mutilés, saint Philibert, touché d'une pitié profonde, obtint du ciel leur guérison subite et miraculeuse, et bientôt Clovis et Bathilde élevèrent le monastère où leurs fils achevèrent d'expier leur crime à l'ombre du cloître. »

C'est à l'année 654 que les chroniqueurs rapportent cet événement qui donna lieu, disent-ils, à l'érection du fameux tombeau des *Enervés*, dans une des églises de l'abbaye, celle de Saint-Pierre. Ce qu'il y a au moins de certain, c'est que Bathilde, principale fondatrice des abbayes de Chelles et de Corbie, le fut également de celle de Jumiéges, où sous saint Aichadre, successeur immédiat de Philibert, 900 moines et 1500 convers faisaient retentir des louanges du Seigneur les voûtes de cette splendide basilique.

Ce même saint Aichadre, accablé d'années, sentant sa fin approcher, et craignant qu'après lui les plus fragiles de ses ouailles ne tombassent dans les filets de Satan, adressa fervemment à Dieu la prière de les en garantir; la nuit suivante, le pieux abbé vit l'ange gardien du monastère parcourant en silence l'immense et paisible dortoir : l'esprit de lumière y toucha du bout d'une baguette 400 religieux plongés dans le sommeil. Le lendemain, pendant le cours de l'office divin, ces nombreux prédestinés, majestueusement assis dans leurs stalles, exhalaient doucement leur âme au Seigneur : le premier cent à l'heure de tierce, le second à sexte, le troisième à none, et le quatrième au premier chant de vêpres.

Telles étaient les pieuses légendes qui faisaient de Jumiéges un lieu de prodiges froidement récusés par l'histoire et la vérité. En effet, quant aux Enervés, on sait que Clovis II ne sortit jamais de ses Etats, qu'il mourut fort jeune, et qu'il n'eut que trois fils qui régnèrent tous après lui, et dont on connaît également et les noms et les actes. Pourquoi donc cet obit annuel fondé pour les fils mutilés de Bathilde? A qui appartenait ce tombeau célèbre, dont les plus habiles antiquaires ont voulu pénétrer le mystère, monument qui d'ailleurs portait le cachet du règne de saint Louis? Quoi qu'il en soit, au milieu d'un dédale de conjectures, les uns ont cru qu'il recélait les os d'un fils de Carloman, fils aîné de Charles-Martel et frère de Pépin le Bref; les autres, ceux de Thassillon, duc de Bavière, et de son fils Théodon, qui moururent effectivement dans cette abbaye, où les avait relégués Charlemagne; d'autres, enfin, n'ont voulu voir dans ce mausolée qu'un simple cénotaphe naïvement élevé sur la foi de l'anecdote mérovingienne. Quant à l'histoire des moines de Saint-Aichadre, la critique la réduisant à une simple probabilité, n'y voit qu'une peste violente décimant rapidement les cénobites soumis à ce vénérable abbé (1).

En 851, dit M. Langlois, les féroces aventuriers du nord se ruèrent sur Jumiéges, et consommèrent la ruine de cette abbaye, qu'ils avaient déjà saccagée dix ans auparavant. Pendant le temps qui s'écoula depuis cet événement, jusqu'au règne de Guillaume Longue-Epée, second duc de Normandie et fils du vaillant Rollon, le monastère ne fut représenté que par des monceaux de ruines et par deux religieux qui étaient revenus y vieillir ensevelis comme dans un sépulcre. A la suite d'une rencontre merveilleuse avec ces constants solitaires, le prince à la Longue-Epée releva l'église de Saint-Pierre; mais celle de la Vierge, dont nous admirons surtout les ruines imposantes, ne fut rebâtie que par l'abbé Robert, devenu depuis archevêque de Cantorbéry. En 1040, ce prélat jeta les fondements de ce vaste et superbe édifice, d'une architecture fort robuste, et dont les axes étaient, suivant l'usage du temps, dans le système du plein cintre.

Une chose digne de remarque, c'est que les églises de cette abbaye étaient exemptes, dans leurs chapiteaux et les autres parties ordinairement les plus décorées, de ces sujets bizarres, fantastiques ou monstrueux, que saint Bernard reprochait si vivement aux Clunistes. Il est vrai que le pinceau suppléa la sculpture dans les ornements intérieurs de la grande basilique, et déguisa, dès le XIe siècle, la rudesse et la nudité des chapiteaux sous des entrelas et des enroulements, formes de larges fleurons et de rinceaux en plate peinture. Peu de parties de l'édifice échappèrent aux investigations ambitieuses de la couleur, et il ne fut pas jusqu'aux longues colonnes du cintre de la croisée qui ne virent leurs fûts revêtus dans toute leur longueur d'un gros rouge sang de bœuf. Sous le règne de François Ier, de nouvelles décorations, toujours également peintes, vinrent ajouter à l'effet bariolé des anciennes. Les arêtes sans nervures des voûtes collatérales furent entièrement *brodées* au pinceau, de ces arabesques dont la renaissance se montra si prodigue. Les anciennes peintures disparurent même en partie sous les nouvelles; il est vrai qu'on respecta quatre fresques du XIIIe siècle, qui ne furent

(1) *Voyez* le *Mémoire sur le tombeau des Enervés de Jumiéges*, par M. E.-H. Langlois, Rouen, 1824.

détruites que dans la révolution, et qu'abritaient les arcades élégantes du cloître.

Ces précieux morceaux représentaient, le premier, l'épouvantable supplice des Enervés, le deuxième, la vision mystique de saint Aichadre, dont nous avons parlé; le troisième, le débarquement des Danois et l'incendie du monastère; le quatrième, enfin, Guillaume Longue-Epée, rencontrant dans les ruines du monastère les deux religieux qui n'avaient pas pu se résoudre à s'en éloigner.

La grande pyramide, qui s'élevait sur la croisée de la principale église, fut abattue dès le XVIe siècle. A en juger par sa base et par les descriptions qui nous en restent, ce clocher était un des plus élevés de l'Europe. On admire encore les deux belles tours, hautes de plus de 60 mètres, qui flanquent le portail occidental; mais bientôt peut-être, les pilotes qui naviguent à travers les écueils de la Seine déploreront la chute de ces clochers; ils leur servent en effet comme de fanal, soit dans le jour, soit quand la lune, éclairant leurs blanches murailles, les fait paraître au loin comme deux majestueux et gigantesques fantômes.

Les bâtiments claustraux de Jumiéges répondaient à la magnificence de ses temples, et ce monastère qui, pendant tant de siècles, répandit au loin les trésors de la charité, reçut sous ses toits hospitaliers jusqu'à plusieurs de nos monarques mêmes. On y montrait la salle des gardes de Charles VII, vaste et superbe pièce, détruite il y a près de 60 ans. Le prince avait trouvé asile dans l'abbaye, alors que les Anglais occupaient presque tout son royaume.

Voici quelques détails archéologiques qui ne peuvent manquer d'intéresser nos lecteurs. Nous les empruntons à la *France monumentale*, recueil curieux, que nous avons fréquemment mis à contribution.

L'église de l'abbaye de Jumiéges est un bel exemple de la grande simplicité des anciens Normands, ses fondateurs. Les ornements y sont extrêmement rares; si on s'arrête avec admiration devant cette église, c'est à cause de l'effet grandiose produit par ses vastes dimensions. C'est dans les magnifiques arcades placées sous la tour centrale, dans cette nef si longue, si large et si haute, dans cette façade occidentale si élevée, et dans quelques autres traits portant le cachet de la grandeur, qu'il faut aller chercher le secret du spectacle imposant que cet édifice présente.

Les arcades de la nef reposent sur des piliers auxquels sont attachées des demi-colonnes. Tous les chapiteaux sont unis; quelques-uns d'entre eux ont conservé des peintures normandes qui imitent grossièrement des feuilles.

On voit à la partie supérieure des ailes, de l'un et de l'autre côté de la nef, de larges galeries. Le toit a entièrement disparu.

L'édifice est, dans son entier, construit en blocs de craie auxquels sont venus se mêler des cailloux empruntés aux montagnes voisines. Les pierres laissent entre elles des vides assez larges.

Outre la tour centrale, qui est en grande partie ruinée, il existe aux angles de la façade occidentale deux tours que le temps a épargnées. Elles revêtent toutes deux la forme octogonale et s'élevaient à 51 mètres de hauteur; mais on remarque entre elles quelques légères différences. Le portail ouest est complétement uni; il a dans son caractère quelque chose de romain; son arcade circulaire, dépourvue de toute espèce de moulures, repose sur deux colonnes.

Cette église avait 87 mètres de longueur sur 21 mètres de largeur. L'église de Saint-Pierre avait beaucoup moins d'étendue, parce que lors de sa reconstruction on n'en avait conservé que la partie d'en haut: elle n'avait plus d'issue au dehors, et l'on n'y entrait que par l'église de la Vierge, au moyen d'un corridor voûté de 5 à 6 mètres de longueur.

Les deux églises de Jumiéges renfermaient plusieurs tombeaux qui ont été détruits, entre autres celui des *énervés*. Ce tombeau, qui a donné lieu à beaucoup de recherches et à plusieurs dissertations, représentait deux jeunes gens couchés sur le dos et placés côte à côte. Ils étaient vêtus de longues robes, et leurs têtes étaient ceintes d'un bandeau garni de pierreries en forme de diadème.

Non loin de l'abbaye se trouve l'église paroissiale de Jumiéges. C'est aussi un édifice normand vaste et grandiose. On croit qu'elle fut fondée par les moines de Jumiéges vers 1106, alors que Wason était abbé. On y voit de chaque côté de la nef des piliers carrés sans colonnes.

Elle est plus avantageusement située que l'abbaye; son front domine une partie du fleuve.

On cherche vainement aujourd'hui quelques traces des riches et curieuses sculptures dont l'abbaye de Jumiéges fut décorée. Où sont même les plus modernes, celles qui dataient de Louis XIV, dont les plus curieuses représentaient les symboles des quatre évangélistes, et se distinguaient par un grand et beau caractère? Il y a quelques années, avant que la propriété de cette splendide ruine passât aux mains de M. Casimir Caumont, d'un archéologue éclairé qui en comprit la valeur, des Anglais l'avaient acquise à vil prix. Ils poussèrent si loin la spoliation, que si l'autorité supérieure ne s'y fût enfin opposée, on ne trouverait pas à l'heure qu'il est dans Jumiéges un seul fleuron de chapiteau. Où sont les statues historiques que les antiquaires venaient étudier dans la grande Eglise, celle de Dagobert Ier, de Clovis II, de la reine Bathilde, de saint Filbert ou Philibert, de Rollon, de Guillaume Longue-Epée, de Charles VII? Que sont devenues les naïves figurines qui décoraient les clefs de voûte et les assiettes de retombée des arcs de l'église Saint-Pierre, à la structure de laquelle on avait fait des changements considérables sous Philippe de Valois et sous Charles V? Elles se composaient, pour la plupart, de

grotesques d'une extrême bouffonnerie ou de sujets puisés dans les légendes. Tels étaient, par exemple, trois bas-reliefs qui ornaient le pendentif de la voûte. Ils avaient rapport au miracle du loup de sainte Austreberthe, abbesse du couvent de Pavilly.

Outre les deux églises dont il a été fait mention au commencement de cet article, saint Philibert en avait fait construire une troisième sous l'invocation de saint Denis et de saint Germain; elle s'élevait au nord de celle de la sainte Vierge.

JUNIEN (Saint-), en France, dans le département de la Haute-Vienne. L'église renferme le corps du saint qui a donné son nom à la ville.

Louis XI avait une dévotion particulière à une chapelle de la sainte Vierge, qui se trouve à l'entrée du pont jeté sur la Vienne; il la visita en 1465 et donna des ordres pour sa reconstruction et son embellissement.

JUNIÈS (France), commune du département du Lot, dans l'arrondissement de Cahors. On y voit sur la montagne de Roquebert une de ces enceintes sacrées que les Celtes appelaient Cromlec'hs ou Kremlecks. Ce monument présente, sur une ligne d'environ 800 mètres, quatre groupes principaux formés d'énormes blocs de grès ferrugineux, rouge ou violacé. Entourés de fragments de la même roche, mais d'une moindre dimension, plusieurs de ces blocs, qui ont conservé leur position verticale, s'élèvent en forme de peulvan. Ces roches sont presque toutes debout et ombragées par des chênes séculaires et peut-être druidiques comme les monuments qu'ils protégent. La rivière du Lot coule au pied de la montagne de Roquebert.

K

KAABAH (La), en Arabie, la maison carrée que les musulmans vénèrent à la Mecque. Voici ce que dit Mouradjea d'Ohsson au sujet de sa fondation :

« Après l'Yémen, le Hidjeaz fut de tout temps l'Etat le plus considéré de l'Arabie, à cause du sanctuaire, Kéabé (1), élevé au milieu de la Mecque, qui en est la capitale.

« Les mêmes écrivains attribuent la fondation de cette ville à l'un des descendants de Héber, à Méghass-inb-amr, issu du sang de Yactann, par la branche de Djerrhem. Il vivait du temps d'Abraham, avec lequel il s'allia en donnant sa fille en mariage à Ismaël. Ces traditions, quoique fabuleuses, méritent sans doute d'être connues : nous les rapporterons d'après les historiens nationaux. Plus ou moins elles tiennent aux annales primitives d'un grand peuple, et le sort des nations a souvent dépendu de l'influence des fables comme de celle des vérités.

« Abraham, échappé à la tyrannie de Nemroud, épousa Sara, sa cousine, et s'enfuit en Egypte, où régnait alors le cruel et voluptueux Pharaon Toutis Fvir-awn II. Ce prince, instruit de la beauté extraordinaire de Sara, la fait amener dans son palais. Epris de ses charmes, il étend sur elle sa main criminelle qui se sèche à l'instant; lui-même est renversé par terre. Saisi de frayeur, et pénétré de cette vertu qui éclatait dans toute la personne de Sara, il la conjure de lui procurer sa guérison, en lui promettant de la remettre en liberté. Sara adresse ses vœux au ciel. Aussitôt Pharaon se relève, et voyant sa main guérie, il fait présent à Sara d'une très-belle esclave copte, et la renvoie à son mari. Sara, ayant rejoint Abraham, lui fait hommage de cette esclave, qui s'appelait Agar (Hadjer), en priant Dieu de la rendre féconde dans les bras de son maître; en effet Agar devint enceinte, et donna Ismaël à Abraham, qui, repassant dans la Palestine, s'établit près de Remlé, où le ciel la combla de bénédictions et de prospérités. Sara elle-même eut aussi l'annonce miraculeuse de sa fécondité, et mit au monde Isaac. Devenue mère, elle ne tarda pas à avoir de la jalousie contre Agar. Un jour, ayant vu Abraham prendre sur ses genoux Ismaël, et faire asseoir Isaac à ses côtés : « Quoi! s'écria-t-elle, caresser à ce point l'enfant d'une esclave, et rebuter celui de la femme légitime!» Dans l'excès de sa douleur, elle jure de mutiler le visage d'Agar, et de la défigurer; mais bientôt le calme succédant à ses transports, elle se repent du serment qu'elle a fait, et Abraham, pour lui éviter un parjure, l'engage à percer les oreilles d'Agar. C'est de là que cette opération est devenue une sorte de loi coutumière, ou de pratique imitative, sunneth, pour les femmes, comme la circoncision pour les hommes.

« Les querelles fréquentes qui s'élevèrent dans la suite entre Ismaël et Isaac, fatiguèrent tellement Sara, qu'un jour elle fit serment de ne plus habiter avec Agar et son fils. Pour lui complaire Abraham les emmena tous deux en Arabie, dans le lieu même où la Mecque fut depuis élevée. Il les y laissa sous la garde de la Providence, après s'être inutilement promené entre Safa et Mervé, et dans ses environs, pour y chercher de l'eau. Cette région ne présentait alors qu'un désert affreux. Le sol où est aujourd'hui le Kéabé était une colline de terre rougeâtre. Agar était assise avec Ismaël, à l'endroit que l'on nomme Heudjhr, entre le sanctuaire et le mur, Hatim. Pressée par une soif extrême, elle parcourut Safa et Mervé, les plaines et les collines d'alentour, sans découvrir ni eau ni aucune trace d'homme. Accablée de fatigue et de douleur, elle revient éplorée vers son fils, lorsque tout à coup l'ange Gabriel, apparaissant au lieu appelé Zemzem,

(1) Mouradjea d'Ohsson dit partout *le Kéabé*, au lieu de *la Kaabah*. Nous le citons textuellement.

frappe la terre de ses ailes, et aussitôt il en jaillit une source d'eau douce, salubre et abondante. C'est là l'origine de cette vénération profonde que l'on conserve encore aujourd'hui pour les eaux de Zemzem.

« Quelques jours après, Agar vit paraître une troupe de gens qui marchaient sous la conduite de Méghass; c'étaient les habitants de l'Yémen : ils se rendaient en Syrie, et ayant aperçu de loin un oiseau sur la montagne Djebel-Eby-Coubéïs, ils jugèrent que ce lieu devait renfermer des eaux. Ils se déterminèrent alors à y porter leurs pas. Agar les ayant instruits du miracle opéré en sa faveur, ils redoublent de respect pour elle, et lui demandent son agrément pour fixer aussi leur habitation dans cette terre si visiblement favorisée de Dieu. Tel fut le motif de l'établissement à la Mecque de ces Arabes de l'Yémen. Agar mourut quelques années après; Ismaël vécut parmi eux, apprit leur langue, et épousa la fille de Meghass, leur chef. Cette alliance fit donner à sa postérité la dénomination d'Areb-Mustaribé ou Mutéaribé, qui signifie Arabes mixtes.

« Cependant, Abraham, retiré dans la Palestine, voulut revoir Agar et Ismaël. De retour à la Mecque, il apprit avec douleur la mort d'Agar. Ismaël était alors à la chasse; sa femme ne fit pas au patriarche un accueil distingué, ce qui l'engagea à sortir aussitôt de la maison; mais en partant il dit à sa belle-fille de recommander à Ismaël, de sa part, de changer le seuil de sa porte. Ismaël, pénétrant ce qu'il y avait de mystérieux dans cet ordre, répudia aussitôt sa femme, et en épousa une autre. Abraham revint peu de temps après, et quoique Ismaël fût encore à la chasse, sa nouvelle femme l'accueillit avec respect, le traita avec distinction, le fit asseoir sur un beau socle de pierre, lui présenta du lait et de la viande, lui lava le visage et lui peigna les cheveux. A son retour, Ismaël applaudit à la conduite de sa femme; il baisa même par respect la pierre où Abraham s'était reposé, et la garda soigneusement. Elle servit depuis de marche-pied au patriarche lui-même, lorsqu'il construisit le Kéabé. Par là elle fut consacrée sous le nom de Hadjhér-ul-Ess'ad (Pierre fortunée). On l'a placée au lieu où elle est aujourd'hui, lieu révéré sous le nom de Mécam-Ibrahim, qui signifie station d'Abraham.

« Ce patriarche, revenant à la Mecque, entreprit la construction du Kéabé par un ordre exprès du ciel. Il éleva ce monument dans le centre de la ville, sur le sol même où les anges avaient dressé une tente le jour de la création du monde. On a observé dans la cosmogonie mahométane que cette tente avait été transportée par eux du paradis terrestre, et consacrée à l'Eternel sous le nom de Beïth'ullah, maison de Dieu, comme un tabernacle destiné à son culte par le premier père des hommes.

« Seth, disent les mêmes traditions, y bâtit depuis un édifice de terre sur le même plan que la tente céleste qui, à l'époque du déluge, fut enlevée par l'ange Gabriel, et portée dans les cieux. On croit qu'elle y est encore placée perpendiculairement au-dessus du sanctuaire actuel. Abraham donna à ce nouveau bâtiment la forme de l'ancien tabernacle, et le nom de Kéabé ou Kéab, qui signifie base, fond, lieu, pour indiquer qu'il était assis sur le sol même où les anges avaient placé la première tente. Destiné, comme l'ancien tabernacle, aux adorations de tous les peuples de la terre, ce Kéabé porta aussi le nom de Beïth-ullah. On l'appelle encore Beïth-ul-Haram, la maison vénérée; Beïth-ul-Mâmour, la maison de prospérité, et Beïth-Schérif, la maison sacrée. Abraham y travailla de sa propre main, les pieds toujours posés sur le socle Mécam Ibrahim; et Ismaël charriait les pierres sur ses épaules. Il donna à l'édifice 9 piçs de haut sur 32 de long et 22 de large. Il en plaça l'entrée du côté de l'orient, mais sans portes. Depuis, Tuba, un des rois de l'Yémen, de la maison Huméirienne, y en fit poser une. Enfin, il ménagea, vers l'entrée du sanctuaire, à gauche, un souterrain très-profond, où l'on déposait les offrandes qui provenaient de la pieuse libéralité des hommes, et en confia la garde à Ismaël, son fils.

« Aussitôt après l'érection du Kéabé, Abraham reçut encore de l'Eternel l'ordre d'inviter les peuples au pèlerinage, à la visite de son temple. « Comment donc, ô mon Dieu! s'écria-t-il, ma voix pourra-t-elle parvenir au genre humain dispersé dans les différentes régions de la terre? — C'est à toi, lui répond l'Eternel, d'annoncer l'Ezann, d'élever ta voix; c'est à moi à la leur faire entendre. » Alors le patriarche monte sur la montagne, Djebel-Eby-Coubéïss, et fait retentir les airs de cette invitation miraculeuse, « O peuples! venez à votre Dieu. » Des millions de voix humaines y répondent : « Me voici prêt à ton service, ô mon Dieu! » Après cette invitation, l'ange Gabriel enseigna à Abraham et à Ismaël les prières avec toutes les pratiques consacrées à ce saint exercice, les stations à Mina, à Arafath, à Muzdéfifé, les tournées autour du Kéabé, le sacrifice d'un bouc à la place d'Ismaël, etc. »

« Telles sont les traditions sur lesquelles l'islamisme fonde l'origine de la Mecque, du Kéabé et de plusieurs pratiques que l'on observé encore aujourd'hui dans l'acte du pèlerinage. Elles donnent, comme on le voit, Meghass pour le fondateur et le premier prince de la Mecque, Abraham pour l'instituteur du Kéabé et du pèlerinage, et Ismaël pour le premier gardien du sanctuaire.

« Selon ces mêmes traditions, Ismaël mourut à l'âge de 137 ans, et laissa douze enfants, dont la postérité fut des plus nombreuses, surtout la branche de Caïdar, l'aîné de tous. Cette branche fut toujours distinguée parmi les Arabes sous le nom de Beno-Caïdar, et celle de Meghass, beau-père d'Ismaël, sous celui de *Beno-Djerhhem*.

« Les chefs de ces deux grandes tribus gouvernèrent la Mecque pendant longtemps.



Ils possédaient tour à tour les clefs du Kéabé.

« Un jour, dans son ivresse, Ebn-Ghabschann vendit, pour une outre de vin, les clefs du Kéabé à Coussa, descendant d'Ismaël et de Fihhr-Coureïsch. Cet étrange marché étonna toute l'Arabie et couvrit d'opprobre la race d'Ebu-Ghabschann.

« ..... Cependant Coussa, possesseur des clefs du Kéabé, devint par là le restaurateur de sa maison, et en soutint avec sagesse les anciennes prérogatives. Jusqu'à lui le Kéabé n'avait pas eu d'enceinte. Situé au milieu d'un champ ouvert de tous côtés, Coussa lui en donna une, fit construire autour de ce sanctuaire le temple Messdjid-Schérif ou Messdjid'ul-Haram, que l'on voit encore aujourd'hui ; vaste monument qu'il ne faut pas confondre avec le Kéabé. Il permit aux citoyens de bâtir des maisons hors de cet enclos. On lui doit encore la fondation du fameux bâtiment Dar'un-Nedwé, espèce d'hôtel de ville où s'assemblaient les schérifs et les officiers du gouvernement. Cet édifice, reconstruit plusieurs fois en différents siècles, fut, l'an 1520, converti en chapelle, *Messdjïd*, par Mourad III. »

« Cinq ans avant le prétendu apostolat de Mohammed, le Kéabé fut reconstruit à neuf. Ce sanctuaire, disent les historiens, ouvert jusqu'alors à tous les peuples de la terre, fut incendié par l'imprudence d'une femme qui y brûlait des parfums. Toutes les parties en bois furent consumées ; l'édifice, ébranlé de toutes parts, s'écroula quelques semaines après, dans une de ces inondations soudaines qui ont si souvent désolé cette contrée de l'Arabie. Les Coureïschs, frappés de ce désastre, se déterminèrent sur-le-champ à construire un nouveau sanctuaire. Ils formèrent la résolution de le rebâtir avec la plus grande solidité, de placer la porte fort haut, et de la tenir fermée, afin que personne ne pût y entrer désormais sans la permission expresse des chefs de la nation.

« Occupés de ce dessein, ils apprennent qu'un navire venait d'échouer sur la côte de Djidda, chargé de tous les matériaux nécessaires pour la construction d'une église, que l'empereur grec de Constantinople voulait élever alors dans une des villes de l'Ethiopie. Les Coureïschs, ajoutent les mêmes auteurs, qui voyaient dans cet événement la main de la Providence, dépêchent aussitôt à Djidda un officier, Welid-ibn-Mughaïré, avec ordre de faire transporter à la Mecque tous ces matériaux, et deux fameux architectes qui se trouvèrent sur le même navire, l'un cophte, l'autre grec et nommé Yacoum. Aussitôt tous les citoyens, transportés d'un même zèle, s'empressent à l'envi de mettre la main à l'ouvrage, et de participer au mérite de la réédification du sanctuaire. Pour plus d'ordre et de célérité, ils se partagent le travail, surtout celui de la construction des quatre murs. Le côté méridional fut assigné aux Beny-Makhdoums avec les plus notables des Coureïschs ; le septentrional aux Beny-d'Abd'ul-waas, Beny-Esseds et Beny-Adenés ; le côté oriental fut le lot des tribus Zehhré et de Beny-abd-Ménaf ; et l'occidental, celui du reste des Coureïschs.

« Le prophète, continue le même auteur, qui n'avait pas encore reçu du ciel sa mission, et qui, rangé dans la classe des simples citoyens, n'était connu que sous le nom de Mohammed-Eminn, se trouvait confondu dans la foule, et y travaillait avec ceux de sa tribu. Il avait alors 35 ans. L'ouvrage étant parvenu à la hauteur où devait être posée la pierre noire (dont on fait remonter également l'origine à Abraham), toutes ces tribus arabes se disputèrent vivement l'honneur de la poser. La querelle s'échauffa ; on allait en venir aux armes, lorsque Ebn-Umeyé-ibn-Mughaïré, personnage très-considéré, trouva dans sa sagesse le moyen de calmer les esprits. Il proposa à ces généreux ouvriers de tourner les yeux vers la porte de Safa, et de prendre pour arbitre de leur cause le premier citoyen qui s'y présenterait. Tous y consentirent. A l'instant on vit paraître Mohammed, qui s'était absenté quelques heures auparavant. C'est Mohammed-Eminn, s'écria-t-on de toute part et tout d'une voix ; qu'il prononce, et nous souscrirons à son jugement. Mohammed, avec une présence d'esprit merveilleuse, demande sur-le-champ un manteau, et après avoir placé la pierre noire au milieu, il le fait porter et hausser des quatre bouts par les chefs de ces différentes hordes, qui concoururent ainsi à placer la pierre sainte, que l'ingénieux arbitre du différend acheva de mettre dans son assiette de sa propre main.

« Le plan de ce nouveau sanctuaire, formé et exécuté sous la direction des deux architectes étrangers, était dans les proportions de 18 pics de hauteur, c'est-à-dire 9 de plus que l'ancien édifice ; mais la largeur en fut moindre du côté de Hatim, parce que les deniers du temple ne permettaient pas alors d'entreprendre un plus grand ouvrage. La porte en fut placée, comme anciennement, du côté de l'orient, mais à la hauteur d'un homme. Enfin l'édifice fut décoré intérieurement de six superbes colonnes de marbre et d'un escalier ménagé vers l'angle Rukn-Schamy, pour monter au besoin sur le toit du sanctuaire.

« Le Kéabé, endommagé souvent par des inondations subites, et réparé toujours par la piété des souverains et par les libéralités des peuples, le fut pour la première fois, en 1551, par les princes ottomans, sous Suleyman Ier. Ce monarque avait tant de respect pour la religion et le Kéabé, qu'il ne se permit d'entreprendre ces réparations que d'après un fethwa ou décret du moupbty Eléus-Sououd-Effendy ; il voulut même qu'elles se fissent en présence des oulémas et des ministres des quatre rites orthodoxes, avec tout l'appareil des formalités religieuses.

« Ces réparations furent renouvelées sous Mourad III et sous Ahmed Ier. Ce prince donna une marque éclatante de sa piété et des regrets qu'il avait de ce que les lois politiques de l'empire ne lui permettaient pas de s'acquitter, en personne, du pèlerinage

de la Mecque. Pour y suppléer autant qu'il était en lui, il imagina un moyen jusque-là sans exemple, et qui édifia tous les mahométans de son siècle. Dans le temps que ses commissaires à la Mecque y prodiguaient des trésors pour donner aux réparations nouvelles du Kéabé toute la solidité possible, il faisait travailler lui-même dans Constantinople à une large ceinture en vermeil, et à plusieurs cercles d'argent et d'or massifs, pour enchâsser le sanctuaire au dehors et au dedans. Il fit fabriquer en même temps une gouttière d'or, pour remplacer celle d'argent que Suleyman I[er] avait envoyée un siècle auparavant. On établit pour tous ces objets un nouvel atelier à Stavros sur le Bosphore, et le sultan, accompagné du grand-vizir, du mouphty et des principaux oulémas, se rendit sur les lieux et assista par dévotion à l'ouverture des travaux.

« Dès qu'ils furent achevés, on éleva par ses ordres, en 1019 (1610), dans la plaine de Davoud-Pascha, un édifice en bois, de la même grandeur, et dans les mêmes proportions que le Kéabé de la Mecque. L'inauguration des métaux précieux destinés au Kéabé formait l'objet de ce monument figuratif. La cérémonie se fit dans l'appareil le plus imposant. Ahmed I[er] y assista avec toute sa cour. Il s'assit sur un trône d'or au milieu d'une superbe tente dressée vis-à-vis de ce Kéabé symbolique, que les ministres de la religion décorèrent de la nouvelle gouttière et des nouveaux cercles d'or et d'argent. On fit les prières, on chanta des hymnes, on brûla des parfums; tous versaient des larmes d'attendrissement; ensuite on fit des sacrifices, et les officiers du sérail distribuèrent des aumônes abondantes aux pauvres de la capitale. L'année suivante, à la Mecque, on déploya autant d'appareil et de magnificence à la dédicace du nouveau Kéabé; l'ambre et l'aloès y furent brûlés en profusion, et l'on fit couler des flots d'eau de roses pour laver le parvis et la surface intérieure de la muraille.

« Une nouvelle inondation détruisit ce temple de fond en comble, en 1039 (1629), sous le règne de Mourad IV. Aucun événement n'affligea davantage la cour de Constantinople, l'Arabie entière et tous les peuples musulmans. Le mouphty et les oulémas reconnurent la nécessité de le réédifier, à condition de lui conserver son ancienne forme, sa première étendue, et d'y employer les anciens matériaux qui pouvaient encore servir. Mourad IV s'occupa de ce grand objet avec l'ardeur que lui inspiraient la religion et la politique. Il y assigna des fonds considérables, entre autres le tribut annuel des cophtes d'Egypte.

« C'est alors que l'on changea trois des anciennes colonnes du tabernacle. On en fit des chapelets, que la piété des pèlerins leur faisait acheter bien cher; on leur donnait les noms de Hanann, Ménann et Deynann, qui étaient ceux de ces trois colonnes. C'est ainsi que l'on appelle encore tous les chapelets qui se débitent annuellement dans cette cité : ils sont, comme ceux des Derwichs, de quatre-vingt-dix-neuf grains, nombre qui répond à celui qu'ils donnent aux attributs de la Divinité. Il résulte de ces observations, que le Kéabé actuel, reconstruit en entier pour la neuvième fois, est de la fondation de Mourad IV.

« Ce sanctuaire, que tous les musulmans sont obligés de visiter une fois dans leur vie (ceux du moins qui n'en sont point légalement empêchés), reste cependant toujours fermé. On ne l'ouvre que six fois l'an, à des époques déterminées par la législation civile, savoir, le 15 de Ramazann, le 15 de Zilcadé, le 15 de Zilhidjé, et le lendemain de chacun de ces jours. Les trois premiers sont pour les hommes, les autres sont pour les femmes. Ordinairement ils commencent à l'aurore, et finissent à midi. On dresse alors à la porte du Kéabé un escalier portatif, que l'on garde dans tout le reste de l'année, à côté de la station Mécam-Schafiy. C'est une opinion commune, que l'intérieur de ce sanctuaire est d'un éclat éblouissant. On croit assez généralement que la nef est habitée par des anges et des esprits célestes, et aucun musulman n'ose porter ses regards vers le plafond, dans la crainte de perdre la vue par la splendeur de ces substances spirituelles. Les quatre murs sont tapissés de passages du Coran, écrits en gros caractères. Tout musulman qui entre dans ce sanctuaire est obligé de faire une prière de deux rik'aths, devant chacun de ces quatre murs, et de poser la tête contre les quatre angles, à mesure qu'il passe d'un mur à l'autre. Dans cette posture, la religion semble permettre aux hommes et aux femmes de demander au ciel des grâces relatives aux biens temporels, pourvu cependant qu'une foi vive anime et sanctifie leurs vœux, afin de pouvoir compter sur l'intercession efficace et toute-puissante du prophète auprès de l'Eternel. »

§ 1. *De la Pierre noire.*

« Cette pierre, nommée Hadjers'ul-Esswed, à cause de sa couleur noire, est placée à hauteur d'homme, sur l'un des angles du Kéabé. Son origine, comme celle du sanctuaire, se perd dans la nuit des temps. La vénération qu'on lui porte est également appuyée sur des notions fabuleuses. Suivant les auteurs nationaux, cette pierre est regardée comme le gage ou le symbole précieux de l'alliance que Dieu fit avec les hommes dans la personne d'Adam. Ce patriarche, passant par la plaine Vadij-y-Nœumann, y fut arrêté par l'ange Gabriel, qui lui toucha les épaules; et dans l'instant il en sortit une légion d'êtres spirituels : c'était sa postérité entière, c'était tout le genre humain. Ces esprits se partagèrent en deux corps, se rangèrent les uns à sa droite, les autres à sa gauche. Les premiers étaient prédestinés à professer l'islamisme, et les autres représentaient le reste des nations de la terre. Alors l'Eternel, apparaissant au milieu d'une nuée, leur demanda s'il n'était

pas leur Dieu. Tous répondirent d'une même voix : Oui, bély ; ce qui fait conclure aux docteurs que tout mortel naît musulman. D'après cette confession consacrée sous le nom d'Akhz-Missak, qui signifie alliance, l'Etre suprême leur donna sa loi : elle fut gravée en caractères mystérieux, ainsi que les paroles de l'alliance, sur cette pierre noire, qu'Adam emporta avec lui en sortant du paradis terrestre. L'Eternel la déposa ensuite sur la montagne Djébel-Eby-Coubeïss, d'où l'ange Gabriel la retira pour la remettre entre les mains d'Abraham, lors de la fondation du Kéabé, avec ordre de la placer à l'angle sud-est, comme un avertissement aux fidèles de commencer toujours par là leurs processions autour du tabernacle.

« Cette opinion générale des Arabes et de tous les peuples mahométans a été le principe de leur constante vénération pour cette pierre. Aussi rien n'égala leur consternation, lorsqu'au milieu des horreurs de tant de guerres civiles qui désolaient la Mecque et le reste de l'Arabie, ils se virent enlever ce monument par les Caramathes, qui poussèrent leurs dévastations jusqu'à la cité sainte. Ce peuple anti-mahométan ne la rendit que vingt-deux ans après, l'an 317 (929), en déclarant que sa conduite dans l'enlèvement comme dans la restitution de cette ancienne relique, était l'effet d'un ordre mystérieux et d'un avertissement céleste. Un siècle après, elle fut profanée d'une manière encore plus scandaleuse. L'an 414 (1023), sous le khalifat d'Ahmed IV, au milieu des exercices publics du pèlerinage, un forcené, se détachant de la multitude, s'approche de la pierre, tire de dessous son habit une masse d'armes, et lui porte trois grands coups, en s'écriant : « Jusques à quand cette pierre noire, ainsi que Mohammed et Aly, seront-ils les objets de notre adoration? Mettons fin à ce culte sacrilége ; détruisons ce temple, et que l'islamisme soit enseveli sous ses ruines. » A ce discours tous les esprits se glacent. Le profanateur allait prendre la fuite, lorsqu'un des pèlerins tombe sur lui le poignard à la main. Le peuple accourt, on le met en pièces, on jette son corps dans les flammes. Nonobstant les perquisitions les plus sévères, qui coûtèrent la vie à une infinité de citoyens, on ne put rien découvrir des motifs de cet attentat.

« La pierre noire se trouva toute mutilée. C'est dans cet état qu'on l'a conservée, et qu'elle reçoit encore aujourd'hui les hommages de tous les pèlerins, tels qu'ils sont prescrits par la religion et la loi. »

§ 2. *Du voile et de la ceinture extérieure du Kéabé.*

« Le Kéabé est toujours couvert d'une étoffe de soie noire, sur laquelle sont brodés différents passages du Koran, analogues à la sainteté du lieu et à l'acte du pèlerinage. Ce voile porte le nom de Kisswéy-Schérifé, qui veut dire vêtement sacré. Selon Kiatib-Tschéléby, on est redevable de cette institution au vertueux Ess'ad, de la maison humeïrienne, qui régnait sur l'Yémen quelques années avant l'établissement du musulmanisme. Une nuit, ce prince rêva qu'il couvrait de toute sa main le Kéabé. Réveillé en sursaut, il prit cette vision pour un oracle du ciel, et ordonna, le même jour, de couvrir le sanctuaire de la toile la plus précieuse que l'on fabriquait dans ses Etats. Ses successeurs suivirent religieusement son exemple.

« Ce voile ne fut converti en étoffe riche que du temps d'Abd'ul-Muttalib, grand-père du prophète. Abbas, son oncle, encore enfant, s'étant un jour égaré dans la Mecque, Nétilé, sa mère, courut éplorée invoquer les idoles du Kéabé, et fit vœu de couvrir de drap d'or tout le sanctuaire, si elle avait le bonheur de retrouver son fils. Elle fut fidèle à ses promesses, et son exemple fut suivi par différents monarques, à la tête desquels on place Abd'ul-Melik Ier, le premier de tous les khalifes qui revêtit le Kéabé d'une riche étoffe.

« Anciennement on ne changeait ce voile qu'une fois l'an. Par la suite, on établit qu'il serait renouvelé deux fois, savoir, le 10 de Moharrem, jour consacré sous le nom de Yewm-Aschoura, et le 8 de Zilhidjé, qui est l'avant-veille de la fête des sacrifices. Le khalife Abd'ullah III fut le premier de sa maison qui ordonna de le renouveler annuellement trois fois. Il en fixa les époques aux deux fêtes du Beyram, et au premier de la lune de Redjeb ; il statua même que pour la fête Idd'-Add'hha, ces voiles seraient de drap d'or à fond rouge ; pour celle Idfitr, de drap d'or à fond blanc ; et pour le premier de Redjeb, de cabaty, qui est une toile de lin travaillée en Egypte. Cette loi fut religieusement observée par ses successeurs ; mais après la décadence de la maison d'Abbas, les rois d'Egypte et de l'Yémen se disputèrent longtemps cet honneur, par des motifs de piété et par des intérêts politiques. Enfin, pour terminer les débats que leurs prétentions pouvaient exciter entre eux, ils consentirent d'un commun accord à jouir alternativement de cette prérogative. Cette convention fut respectée par les deux Etats, jusqu'au règne de Mélik-Calawounn, sultan d'Egypte, qui, l'an 682 (1283), s'arrogea ce droit exclusivement, et l'attacha pour toujours à sa couronne ; il convertit même en wakfs deux grandes bourgades de ses Etats, et en consacra les revenus à l'entretien, ou plutôt au renouvellement annuel de ces trois voiles. Ses successeurs les réduisirent à deux, et ensuite à un seul, dans la vue de se conformer à l'esprit de son ancienne institution.....

« La consécration de ce voile au Kéabé s'opère chaque année avec les plus grandes cérémonies. Dans le temps que la troupe des pèlerins fait les sacrifices à Mahallé-y-Mina, dans la matinée du premier jour de la fête, le bey prend les devants, entre dans la cité, et va droit au temple, où il remet pompeuse-

ment le voile sacré, assisté de tous les ministres attachés au service du sanctuaire. Les délils, qui en sont les gardiens, ôtent l'ancien voile et y substituent le nouveau. Il est toujours garni en dehors d'une ceinture, couschak, dont on étreint, pour ainsi dire, le Kéabé. Ce couschak, sur lequel sont brodés en fils d'or différents passages du Koran, se travaille également en Égypte.

« Le voile et la ceinture que l'on ôte du sanctuaire sont révérés comme des reliques. Autrefois ils étaient adjugés à la tribu de Béno-Schéibé, comme spécialement chargée du soin et de l'entretien de ces ornements. On les coupait en différentes pièces qui se distribuaient parmi les principaux de cette tribu. Le khalife Omar Ier abolit ce privilége, et ordonna que tous les musulmans, qui allaient rendre leurs pieux hommages au sanctuaire, y participeraient également; mais comme le nombre des pèlerins augmentait tous les ans, par le progrès du musulmanisme, la difficulté de satisfaire sur ce point les vœux de la multitude engagea les khalifes ses successeurs à abandonner les anciens voiles aux ministres et aux délils du Kéabé. Cet objet est pour eux d'un rapport considérable; ils les coupent en morceaux, les vendent au poids de l'or, et ceux qui les achètent les gardent et les laissent à leur famille, comme des monuments précieux de la religion. Les mosquées ont une ou deux de ces pièces, dont on se sert dans les funérailles pour couvrir le cercueil des morts, surtout ceux des femmes et des enfants. La maison souveraine est presque la seule qui laisse pour toujours ces voiles sacrés sur les mausolées des monarques, des princes et des princesses du sang.

« Une fois, tous les sept ans, l'ancienne ceinture appartient en entier au souverain : c'est dans l'année du pèlerinage, Hadjh'ul-Ekber, lorsque la fête des sacrifices tombe un vendredi. L'ancienne ceinture est alors envoyée au sérail, où on la reçoit avec tout l'appareil de la religion. »

§ 3. *De la gouttière d'or.*

« Cette gouttière, longue de quatre pics, est placée sur le haut du Kéabé, entre l'angle de l'Irak et celui de Syrie. Elle est destinée à l'écoulement des eaux de pluie, parce que le toit du sanctuaire est en plate-forme, comme le sont les édifices de la Mecque, de Médine et de presque toute l'Arabie. Le khalife Welid Ier fut le premier qui fit couvrir cette gouttière de plaques d'or. Suleyman Ier en envoya une d'argent; et Ahmed Ier, comme nous l'avons dit plus haut, en fit placer une d'or massif. A la première pluie, dont le ciel, toujours d'airain en Arabie, vient favoriser la cité, le peuple en foule court se placer sous cette gouttière, pour se laver et se purifier avec ces eaux réputées saintes par leur écoulement du sanctuaire. Si ce bienfait du ciel se déclare dans les jours consacrés au pèlerinage, il devient alors funeste à beaucoup de citoyens. L'ardeur avec laquelle s'y précipite la multitude enthousiaste des pèlerins entraîne souvent des désordres qui dégénèrent presque toujours en scènes tragiques. »

§ 4. *Du puits sacré de Zemzem.*

« On a vu plus haut l'origine prétendue miraculeuse des eaux de Zemzem. Ce puits est au-dessous de la station Mécam-Schafiy. Pendant les troubles qui suivirent l'établissement de l'idolâtrie à la Mecque, il fut comblé par les Béno-Djerhbems, qui y jetèrent tout ce qu'ils avaient de plus précieux en or et en armes, entre autres les deux cerfs d'or qui étaient consacrés au Kéabé. Ce puits, révéré jusqu'alors, resta dans l'oubli plus de quinze siècles; Abd'ul-Muttalib, grand-père de Mohammed, le découvrit, et, suivant la tradition de ces peuples, ce fut par un avertissement céleste qu'il eut en songe. Il y travailla de ses propres mains, avec Hariss, l'aîné de ses enfants; il dégagea ce puits et y trouva tous les trésors qui y étaient déposés. Il fit placer les deux cerfs d'or devant la porte du Kéabé, et ordonna la distribution des eaux du Zemzem aux pèlerins qui venaient, tous les ans, visiter le sanctuaire.

« Après l'établissement de sa religion, Mohammed consacra cet usage en mémoire d'Agar et d'Ismaël. Quoique les pèlerins ne soient réellement obligés de boire de cette eau qu'à la suite des tournées de congé qu'ils font autour du Kéabé, le jour de leur départ, plusieurs cependant se font un devoir d'en boire le jour même de leur arrivée, ainsi que dans la fête des sacrifices : c'est ordinairement à la suite de leur marche autour du sanctuaire et après la prière prescrite à la station Mécam-Ibrahim. On porte l'eau à la bouche avec une dévotion extrême, et en récitant des prières; plusieurs même s'en versent quelques seaux sur la tête et sur tout le corps, en signe de purification. En quittant la Mecque, tous les pèlerins ont également soin d'en emporter des fioles, dont ils ne font que verser quelques gouttes dans celles qu'ils boivent pendant tout le voyage. »

Voici ce que dit un autre auteur sur ce puits mystérieux :

« Les musulmans prétendent qu'il s'est formé de la source que Dieu fit jaillir de terre en faveur d'Agar et d'Ismaël, lorsqu'ils furent chassés par Abraham. La possession de ce puits miraculeux donna naissance à de fréquentes contestations parmi les tribus arabes, jusqu'à ce qu'enfin il fut comblé dans des temps fort antérieurs à l'islamisme. Mais Dieu ayant révélé à Abd-Almuttalib, aïeul de Mahomet, l'endroit où était le puits, celui-ci se mit à le déblayer avec son fils, malgré la résistance des Curaïschites, qui s'opposaient à ce qu'on fouillât leur terre sacrée. Il y trouva la pierre noire, les deux cerfs ou gazelles d'or, qu'un roi arabe avait autrefois donnés au temple, les épées, les cuirasses et les autres objets précieux que les juramites y avaient précipités plus de cinq cents ans auparavant. L'eau de ce puits possède les vertus les plus merveilleu-

ses : elle affermit la santé, guérit tous les maux, assure la mémoire et procure la rémission de tous les péchés; aussi en boit-on avec beaucoup de dévotion dans le pèlerinage à la maison sainte. » (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — Gagnier, *Vie de Mahomet*. — Eneman, etc. — M. l'abbé Bertrand, *Les séances de Haïdari*, notes, page 339.

§ 5. *Des lieux de station marqués autour du Kéabé pour les musulmans des quatre rites orthodoxes.*

« Le temple de la Mecque est le seul de tout l'empire ottoman où le culte public soit permis, suivant les statuts des quatre rites orthodoxes du musulmanisme. Il existe à cet effet autour du Kéabé quatre édifices consacrés au culte particulier des différents sectateurs de ces rites. On les distingue sous les dénominations de Mécam-Hanéfy, Mécam-Schafiy, Mécam-Maliky et Mécam-Hannbély, du nom des imams, fondateurs de ces quatre rites, réputés orthodoxes. Ce sont, pour ainsi dire, quatre différentes chapelles desservies chacune par quatre cheiks, douze khatibs, quinze imams, soixante muezzins et cent délils. Ces derniers remplissent, dans le temple de la Mecque, les mêmes fonctions dont s'acquittent les caïms dans toutes les autres mosquées de l'empire.

« Ainsi les cinq prières du jour, qui, comme on l'a déjà vu, constituent le service divin chez les musulmans, se font séparément dans chacune de ces stations. Les ministres muezzins se placent dans la partie supérieure, et les imams au-dessous, toujours à la tête de l'assemblée, et tous la face tournée vers le Kéabé. Mais la prière publique des vendredis à midi, et l'oraison pascale dans les deux fêtes de Beyram, ne se récitent jamais séparément. Dans ces solennités, le culte public exige la réunion de tous les musulmans des quatre rites. L'office se fait alors en corps d'assemblée, et tour à tour, dans l'une des quatre stations. Par là elles participent toutes d'une manière égale, ainsi que leurs ministres, khatibs, imams, etc., aux mêmes avantages et aux mêmes distinctions, soit religieux, soit politiques. Aussi les khatibs des quatre rites, à la tête de tous les mahométans de la cité, s'acquittent ces jours-là, dans un ordre alternatif, des fonctions du khitabeth et de l'imameth, au nom et sous l'autorité sacerdotale du sultan. C'est par cette raison qu'il n'y a dans le temple qu'un seul minnber, qui est la chaire de ces ministres khatibs pour le prône, khouthbé, consacré aux vendredis et aux deux fêtes de Beyram. Cette chaire est placée près du sanctuaire, entre le Mécam-Ibrahim et le mur Hatim.

« Le service public se fait alors avec différentes cérémonies qui ne s'observent pas ailleurs, pas même dans la capitale. A l'heure de la prière, le khatib paraît couvert de la tête aux pieds, d'un schal blanc, et accompagné de trois autres khatibs de la même chapelle. L'un marche devant lui avec un bâton pastoral, assa, très-riche et fort artistement travaillé; les deux autres sont à ses côtés, chacun tenant en main un grand drapeau, alem. Le bâton pastoral est le symbole de celui de Moïse, et les deux drapeaux rappellent les pratiques usitées par le prophète, lorsqu'il s'acquittait en personne de ces fonctions sacerdotales. Arrivés aux pieds de la chaire, minnber, les deux derniers khatibs y plantent les drapeaux, l'un à droite, l'autre à gauche, et le khatib célébrant monte en chaire, appuyé sur le bâton pastoral qu'il tient de la main droite pendant tout le khouthbé. A la suite de cette espèce de prône, il descend et va à sa station se placer à la tête de toute l'assemblée, pour faire en commun la prière, namaz; c'est alors qu'il se dépouille de son schal. Ce manteau ne sert qu'à le garantir de toute souillure et de toute déjection d'oiseau, de bête, etc., soit pendant la marche, soit durant le khouthbé. Si le manteau vient à se souiller, il suffit au khatib de le quitter pour conserver en lui la pureté nécessaire dans l'exercice de ses fonctions : autrement il serait obligé de les suspendre, et de recourir à des purifications.

« On observe ces mêmes cérémonies tous les vendredis, ainsi que le premier jour de la fête Idfitr, qui suit le jeûne du ramazan. Elles sont encore plus pompeuses dans la fête des sacrifices, idd-add'hha, le ministre, célébrant ce jour-là, précédé de tous les khatibs des quatre chapelles, dont trois portent toujours le bâton pastoral et les deux drapeaux. Deux officiers prennent les devants et se placent sur le haut de la chaire, l'un de la part de surré-eminy, commissaire de la Porte, l'autre au nom du schérif de la Mecque. Chacun tient une riche fourrure de zibeline dont ils revêtent le khatib, le premier au moment qu'il profère le nom du sultan, et l'autre dès qu'il fait mention de celui du schérif. Ce jour de la grande fête des sacrifices, les pèlerins sont dispensés de l'oraison pascale, non-seulement parce qu'ils sont occupés de différentes pratiques relatives au pèlerinage, mais encore par leur qualité de voyageurs. Ainsi les citoyens de la Mecque s'en acquittent seuls dans le temps que le corps des pèlerins, détaché de muzdélifé, s'avance vers la ville, après l'immolation des victimes autour de mahallé-y-mina. »

Il y a encore d'autres visites recommandées aux pèlerins musulmans. Comme ces lieux ne sont point renfermés dans l'enceinte de la Mecque, nous les avons classés chacun à son ordre alphabétique. *Voy.* Arafat, Oeumré, etc. Ville sainte des musulmans, nous ajouterons que les Arabes regardent comme certaine la tradition que cette ville vit mourir Eve, la mère du genre humain, et que ses dépouilles y sont conservées.

KACY (Hindoustan). *Voy.* Bénarès.

KAIRA (Inde), jolie ville de la présidence de Bombay, très-importante par le voisinage d'un des principaux cantonnements de l'armée anglaise. Elle possède un beau tem-

ple djaïn avec un collége de ces sectaires.

KAIRÉ (Égypte). « Dans la direction de l'est à l'ouest de la citadelle qui domine le Kaire, et à quelque distance de la nécropole connue sous le nom de *Tombeaux des khalifes*, se voit un sépulcre carré, couvert d'un dôme, et revêtu à l'intérieur d'inscriptions arabes en lettres d'or à demi effacées : c'est, dit-on, là qu'est enterré Malekadel, frère du grand Salah-Eddin. On y voit aussi plusieurs mosquées très-fréquentées par les musulmans.

MOSQUÉE DE KESMAS-EL-BARADEYEH.

« Cette mosquée est située dans la rue Derb-el-Ahmar, dont le prolongement débouche sur la place de la citadelle.

« Un large corridor, soutenu par des arcades de style mauresque, règne autour de la cour. C'est là que se promènent lentement et gravement les mahométans absorbés dans leurs pieuses méditations. Plusieurs portes qui ouvrent sur ce corridor communiquent avec l'intérieur de la grande salle de la mosquée, située sous le dôme.

« On remarque dans la cour un pavillon soutenu par des colonnettes, destiné à protéger une fontaine dont l'eau fraîche et pure est employée aux ablutions que doit faire tout vrai croyant, en venant, au moins une fois par jour (le plus souvent à midi), prier à la mosquée.

« La fontaine dont nous venons de parler est en outre abritée par un sycomore séculaire, qui serait, à lui seul, une curiosité dans nos contrées ; mais de tels arbres ne sont pas rares en Egypte, où la vieillesse est partout vénérée. On ne les abat que lorsque le bois en est tout à fait mort, surtout quand ils ont leurs racines dans un terrain sacré. Ce qui les fait encore respecter, ce sont les nids de colombes et de cigognes cachés dans leurs feuillages. »

MOSQUÉE DE HHASANEY'N.

« La mosquée de Hhasaney'n est célèbre par un acte particulier de dévotion.

« Le cheik des derviches Saadi'yeh, qui est le *khati'b* (prédicateur) de la mosquée de Hhasaney'n, ayant achevé les prières du soir, se rendit à cheval depuis la mosquée jusqu'à la maison d'El-Bekri, le supérieur de tous les ordres de derviches en Egypte. Ce cheik est un homme à barbe grise, d'un extérieur distingué et d'une physionomie aimable. Ce soir-là, il portait un béniche blanc, et un turban en mousseline d'une couleur olive foncée, qu'une bande de mousseline blanche traversait obliquement au milieu du front. A peine fut-il dehors qu'une foule de derviches Saadi'yeh s'empressèrent de le suivre et de se ranger derrière son cheval. A quelque distance de la maison d'El-Bekri, la procession s'arrêta. Des derviches et d'autres fidèles, au nombre de plus de soixante, se couchèrent à plat ventre sur la terre, les uns contre les autres, se serrant de près, les jambes tendues et les bras pliés sous leurs fronts. Ils murmuraient tous le mot : Allah ! Une douzaine d'autres derviches, presque tous déchaussés, se mirent aussitôt à courir sur le dos de leurs compagnons, en frappant des ba'zes ou petits tambours de forme hémisphérique, et en criant aussi : Allah ! Le cheik fit alors avancer son cheval, qui hésita pendant quelques minutes à monter sur les premiers de ces hommes prosternés. Mais, à la fin, tiré en avant et excité, il commença à fouler ce plancher vivant sans trop paraître effrayé et en levant ses pieds très-haut. Un long cri fut immédiatement poussé par les spectateurs : Allah, la, la, la, la, lah! Chacun des hommes couchés à terre était frappé deux fois, une fois par l'un des pieds de devant, une seconde fois par l'un des pieds de derrière. Aucun d'eux ne parut éprouver la moindre souffrance. — Le peuple considère cette cérémonie comme miraculeuse, et croit qu'elle ne s'accomplit sans accident qu'en vertu d'un pouvoir surnaturel accordé, par privilége, aux cheiks des derviches Saadi'yeh. Suivant la tradition, le second cheik de l'ordre aurait fait une course à cheval sur un amas de bouteilles de verre sans en casser une seule. Les fidèles croient aussi que les patients récitent mentalement une prière mystérieuse qui les préserve de la douleur. Selon quelques personnes, le cheval que le cheik monte en cette occasion est déferré : je crus m'apercevoir que, cette fois du moins, il n'en était pas ainsi. Seulement le cheval était d'une taille moyenne. On ajoutait encore qu'il était dressé à cette marche ; le fait est possible et vraisemblable : on sait quelle répugnance naturelle ont les chevaux à fouler les hommes. »

« Le même voyageur vit répéter cette cérémonie à la fête du Mirag, c'est-à-dire de l'anniversaire de l'ascension du prophète. Cette fois le nombre des derviches couchés à terre était au moins de cent. D'autres derviches coururent d'abord, pieds nus sur leur corps, avec des tambours et des bannières. Le cheik s'avança ensuite, monté sur le même petit cheval gris. Il était vêtu d'une pelisse bleu-clair, bordée d'hermine, et la tête ceinte d'un mouckl'eh noir, sorte de large turban d'apparat qui n'est porté que par les personnes exerçant des professions savantes ou religieuses. Il chevaucha à l'amble sur les derviches en marmottant une prière. Deux hommes, leurs chaussures à la main, guidaient le cheval. Une fois, le cheval se cabra et frappa, ou peu s'en fallut, plusieurs têtes. Aucun des malheureux derviches ne trahit par un seul mouvement sa douleur. A mesure que le cheval s'avançait, derrière lui les hommes se relevaient vivement et se mêlaient en riant à la foule qui suivait le cheik. Notre voyageur remarqua toutefois que l'un d'eux riait d'un mauvais rire : quoiqu'il ne portât pas sa main derrière lui, il paraissait être blessé : on eût dit qu'il allait s'évanouir, et des larmes roulaient dans ses yeux. »

MOSQUÉE BARKAUK.

« La mosquée Barkauk, située hors de la



ville du Kaire, est construite par assises réglées, en pierre calcaire alternativement blanche et rouge. Elle est flanquée de deux édifices carrés, surmontés de dômes et servant de tombeaux. L'un de ces tombeaux est celui du khalife Barkaûk, qui fonda la mosquée l'an 827 de l'hégire (1149); l'autre est celui de sa famille. Non loin de là sont d'autres tombeaux, construits et ornés dans le meilleur style de l'architecture arabe.

« L'ensemble de cette mosquée comprend des logements d'été et d'hiver pour les étrangers, et trois logements complets pour les cheiks et pour quelques dignitaires.

« La décoration intérieure est d'un bel effet. Des piliers carrés supportent des arcs aigus, à deux courbures, en pierre de deux couleurs. Entre les arcs sont de petites voussures en briques. Une grande quantité de lampes sont suspendues aux traverses qui retiennent l'écartement des voûtes.

« Le *mimber* ou chaire à prêcher, placé, suivant l'usage, près du *mehrab* ou niche qui indique la direction de la Mecque, est une œuvre d'art remarquable. L'encadrement de la porte couronné d'une corniche, l'escalier et la chaire proprement dite, sont en marbre blanc; les colonnes de l'entrée sont taillées dans le bloc; les sculptures, où se combinent avec toute la variété possible les ornements ordinaires du style oriental, fleurs, entre-lacs, bâtons rompus, ou guillochis, sont en très-bas-relief et coloriées sur un fond colorié ou doré. Quatre couleurs contrastent entre elles et avec le blanc du marbre; ce sont l'or, le rouge, le bleu et le vert. Ainsi le croissant, le dessous du turban, les chapiteaux et les bases des colonnes du dais sont coloriés en vert; les fûts de ces colonnes et les sculptures du turban sont coloriés en rouge; les sculptures de l'intérieur du dais sont dorées sur fond rouge; les pendentifs au-dessus de la porte sont dorés sur fond bleu.

« Deux minarets d'une élégante proportion, et à trois rangs de galeries, s'élèvent sur la face de l'édifice.

« Quoique bien conservée, cette mosquée est depuis longtemps abandonnée faute de moyens d'entretien. Un portier en est le seul gardien, et l'on ne pourvoit aux frais indispensables que grâce à la générosité des pèlerins et des voyageurs.

MOSQUÉE EL-MOUAÏED.

« Cette mosquée, située au centre de la ville du Kaire, sur le bazar el-Soukarieh, fut construite en l'an 818 de l'hégire (1415 de Jésus-Christ), par le sultan mameloûk el-Melec-el-Mouaïed-Abou-el-Mahmoudi, de la famille des Dahérites, sur l'emplacement occupé par un bâtiment nommé Khazanet-chamail, où l'on renfermait les criminels. La raison de ce choix était celle-ci : L'émir Mentach ayant vaincu les mamelouks, enferma el-Melec-el-Mouaïed dans le Khazanet-chamail. Celui-ci fit vœu de construire sur le lieu même de ses souffrances une mosquée, si Dieu le délivrait. La fortune s'étant déclarée contre ses adversaires, le sultan Melec-el-Mouaïed acquitta avec éclat les vœux faits en prison.

« Le plan présente une grande cour carrée entourée de portiques à colonnes surmontées d'arcades à ogives. Trois de ces portiques sont à double rang; le quatrième côté en a trois servant de nefs et formant le sanctuaire ou la mosquée proprement dite, à droite et à gauche de laquelle sont des tombeaux. La décoration de la mosquée est d'une grande richesse. Les plafonds en compartiments forment divers caissons ornés, peints et dorés. Le sanctuaire donne une grande idée de la magnificence de la décoration intérieure des édifices publics; on voit que non-seulement ils étaient destinés au service que les gardiens pouvaient remplir dans cet endroit, mais qu'ils étaient eux-mêmes comme autant d'édifices où les sultans ou les émirs dormaient et recevaient des étrangers.

« Cette disposition, pour les rapports des pièces avec le peuple, est très-ancienne dans tout l'Orient, et les mots *portes* ou *seuils* correspondent à ceux de tribunal, trône et autorité suprême. » (Clot-Bey, *Aperçu général sur l'Egypte*, tom. II, pag. 553.)

MOSQUÉE KALAOUN.

« L'avénement de Kalaoun au trône, en 682 de l'hégire, et la succession de sa famille furent pour le Kaire une époque féconde en plus beaux et plus grands monuments. Mais c'est surtout le goût de son fils Melec-en-Naçer pour les constructions qui lui imprima une grande impulsion. Il semblait, disent les historiens, qu'on eût fait proclamer l'ordre de bâtir; émirs, gens de guerre, commis de bureaux, simples habitants, à Mers (Forstal) et au Kaire, construisaient à l'envi.

« L'édifice, appelé le grand moristan de Mansour est un hôpital où se trouvent réunis la mosquée, le tombeau et tous les accessoires qui accompagnent ordinairement les établissements de ce genre. Il fut construit en 683 de l'hégire, par Melec-el-Mansour-Kalaoun, qui, s'étant trouvé, quelques années auparavant, malade en Syrie, et ayant été guéri à la suite des soins reçus dans le moristan de Damas, fit vœu d'en construire un semblable en Egypte. Il existait déjà dans le vieux Kaire un moristan construit par Ahmed-Ben-Touloun, ainsi que deux autres petits hôpitaux, el-Akhchidi et el-Moâfir. Kalaoun fit bâtir le sien sur une plus grande échelle, et cet hôpital était distingué des autres par le nom de grand hôpital.

« Il est situé au nord-est de la ville du Kaire, et est destiné aux malades et aux aliénés des deux sexes. » (Clot-Bey, *Aperçu général*, etc., t. II, p. 551.)

LA MAALLACA.

C'est une église chrétienne fort célèbre autrefois au Kaire, parmi les chrétiens cophtes. Voici ce qu'en dit La Martinière au mot CAIRE.

« Dans le Cassr Isscemma, on trouve une église nommée Maallaca; elle est très-ancienne, magnifique et très-claire; c'est la

plus belle que les cophtes aient dans toute l'Egypte; elle est patriarcale et celle dans laquelle le patriarche célèbre sa messe pontificale. Les coptes l'ont achetée d'Amru-ibn-il-Ass, comme on le peut voir par le contrat écrit sur les murailles de cette église, de la main propre de ce prince, maudissant tous les mahométans qui la leur voudront ravir. Il y a cinq heikels, ou chapelles de rang, mais séparées l'une de l'autre par de petits treillis de bois, de sorte qu'on y peut dire cinq messes à la fois, sans que les prêtres s'interrompent les uns les autres. A l'entrée de cette église on voit, sur une des colonnes qui sont à la main droite, une petite image de la sainte Vierge que les coptes disent avoir parlé à Ephrem, un de leurs patriarches, le consolant lorsqu'il était fort affligé de ce que Méez-le-din-Alla, calife de ce temps, lui avait commandé de transporter la montagne nommée Gebel-il-Mocattam, qui est derrière le château du Kaire, d'un lieu à un autre, pour prouver la vérité de sa religion fondée sur les paroles du Sauveur (*Matth.* xvii, 19), le menaçant, s'il ne la transportait pas, de détruire entièrement sa nation, comme des gens professant une fausse religion. Ils ajoutent que cette image assura le patriarche qu'il transporterait la montagne en dépit des Juifs qui avaient irrité ce calife contre eux; et ils la tiennent en grande vénération.

« Auprès de la Maallaca on voit l'église de Sainte-Barbe, où, selon la tradition du pays, repose le corps de cette sainte à gauche de l'heikel. Elle est grande et fort claire. Celle de Saint-Serge n'est pas loin; elle fut bâtie, au rapport de Saïd-ibn-Patriek dans son histoire, par un copte, secrétaire d'Abd-ilaziz-ibn-Meruan, calife d'Egypte. On voit sous cette église une petite grotte, dans laquelle, suivant la tradition des cophtes, Notre-Seigneur et sa sainte Mère ont habité quelque temps. Elle est distinguée en trois parties par de petites colonnes. Dans la première en entrant sont les fonts de baptême des coptes; au fond de celle du milieu, il y a une niche dans la muraille, et dans cette niche une pierre qui, à ce que les cophtes croient, a été sanctifiée par les vestiges de Notre-Seigneur; et dans la troisième on montre une pierre sur laquelle la sainte Vierge lavait les langes du Sauveur. Les Grecs et les Arméniens ont permission de venir dire la messe une fois l'an dans cette grotte. On peut penser ce que l'on voudra de ces traditions, mais il est certain qu'elles sont très-anciennes et qu'elles pouvaient être très-connues dans le commencement du IVᵉ siècle, où sainte Hélène fit bâtir l'église dont je viens de parler, qui est au-dessus de la grotte, pour honorer le lieu où la sainte famille avait demeuré pendant son séjour en Egypte. Cependant Lucas, dans son troisième voyage, rapporte (t. I, l. iv, p. 310) que cette église est sous l'invocation de la sainte Vierge, ce qu'il serait plus naturel de croire, à moins qu'elle ne fût aussi en même temps sous celle de saint Serge; ce qui concilierait ce qu'en ont dit les deux voyageurs cités, quoique le P. Vansleb, dans sa relation d'Egypte (p. 241), place une église de Notre-Dame dans la rue appelée Darbittâka.

« A quelques pas de cette dernière église, en passant par une petite allée qui est à main gauche, on trouve les restes d'un temple des Perses, nommé en arabe Kobbes-il-Fors, où le Dôme des Perses, qu'Artaxerxès Okhus, roi de Perse, fit bâtir à l'honneur du feu. Et quoique ces restes soient aujourd'hui fort peu de chose, ils font néanmoins connaître que ce temple était autrefois magnifique. On y voit au dedans, autour des murailles, plusieurs niches de la hauteur d'un homme, dans lesquelles ils plaçaient probablement leurs idoles. On trouve encore dans le même quartier l'église de Saint-Georges, le monastère des Filles coptes et celui des Filles grecques, mais ces édifices n'ont rien de remarquable.

« Dans le quartier du Patriarche, nommé en arabe Haret-il-Ba'trak, qui est un bourg à part et au deçà du Cassr-Isscemma, est l'église de Mari-Moncure; elle est grande, élevée et bâtie de fortes murailles. C'est dans cette église qu'on élit et que l'on consacre aujourd'hui les patriarches coptes. Elle avait été ruinée par les mahométans, et changée en un magasin de cannes à sucre, et elle était demeurée en cet état jusqu'au temps du patriarche Ephrem, qui, sous le règne du khalife Meez-le-din-Alla, ayant par un miracle transporté la montagne Gebel-il-Mocattam, qui est derrière le château du Kaire, pour prouver que la religion chrétienne était la véritable, et que celles des Turcs et des Juifs étaient fausses, obtint de ce calife un ordre à la chambre du Beit-it-Mal, ou Trésor des biens des défunts, que de ce trésor on rebâtirait cette église, avec tous ses bâtiments et toutes les autres petites églises qui sont au-dessus.

« La Babylone était plus avant vers le midi du vieux Kaire. Il ne reste plus aujourd'hui que de grandes montagnes de ces ruines, et trois églises coptes, dont l'une est dédiée à la sainte Vierge, l'autre à saint Théodore, et la troisième à saint Jean, Aba-Kir. Celle de la sainte Vierge est, selon la tradition des cophtes, la première qui fut bâtie au Kaire après la venue de Jésus-Christ; ils disent que saint Marc y a prêché, et que c'est d'elle que parle saint Pierre à la fin de sa première épître, quand il dit: « L'église choisie, qui est en Babylone, Massr, ou Babylone auprès du Kaire, vous salue aussi bien que mon fils Marcus. »

« La caraff est un cimetière des mahométans fort renommé à cause qu'il y a plusieurs parents de Mahomet et de leurs saints ensevelis. Il y avait, dans le temps que l'Egypte florissait, plus de 360 tombeaux et mosquées d'illustres personnages mahométans, toutes rentées de très-bons revenus pour nourrir les pauvres et les pèlerins de cette religion qui y venaient, de manière qu'un pèlerin venant au Kaire pouvait y subsister un an entier sans dépenser un aspre, en visitant seulement chaque jour une mosquée, ou

tombeau de ce cimetière; mais à la suite du temps les revenus ayant manqué par la tyrannie des pachas, les tombeaux et les mosquées sont presque tous tombés en ruines.

« Le château du Kaire est la demeure ordinaire du pacha et des principaux officiers des troupes. C'est proprement une citadelle extrêmement vaste, qui a plus d'une demi-lieue de tour. Il y a dedans quatre mosquées à minarets, parmi lesquelles il y en a une très-belle et très-riche, dans laquelle est le tombeau d'un des compagnons de Mahomet; il est couvert d'étoffes précieuses, sur lesquelles est un turban vert, et environné d'une balustrade d'argent doré, avec un grand nombre de chandeliers de même métal, qui ont neuf ou dix pieds de hauteur, et plusieurs lampes d'or, qui éclairent nuit et jour. Cette mosquée est bâtie d'un très-beau marbre, pavée aussi d'un très-beau marbre blanc et noir par compartiments, et il règne autour une galerie soutenue par des colonnes de marbre.

« Près du Kaire, un tombeau inconnu est situé dans la direction de l'est de la citadelle qui domine la ville, au fond d'une vallée de sable qui se prolonge sous le versant occidental du Momattam, à quelque distance de la nécropole connue sous le nom de *Tombeaux des Califes*. On commence à l'apercevoir en sortant par Bab-el-Nasr (la Porte de la Victoire), tandis qu'on distingue à peine encore les sommets des minarets épars dans le désert. Cette tombe, qui est carrée et se termine en dôme, est revêtue dans l'intérieur d'inscriptions en lettres d'or à demi effacées; dans ses petites proportions, elle est chargée de toutes les richesses de l'art arabe; sa coupole est ornée d'un dessin élégant, travaillé avec une grande finesse. Selon quelques cheiks versés dans l'histoire de leur pays, ce serait le tombeau de Malek-Adel, frère du grand Saladin. »

KAISARIEH (Asie Ottomane). Cette ville s'appelait d'abord Port de Straton, *Portus Stratonis*. Ayant été considérablement agrandie par Hérode le Grand, celui-ci lui donna le nom de Césarée en l'honneur d'Auguste. Sous ce nom elle devint la capitale de la Palestine, et acquit une grande célébrité dans les premiers temps du christianisme, et surtout pendant les croisades.

Aujourd'hui cette ville n'a pas un seul habitant; mais, au rapport du comte de Forbin, la conservation de ses remparts, de son port, de ses monuments, inspire une surprise indéfinissable: on y trouve des rues, des places, et en rétablissant les portes de ses hautes et terribles murailles, il serait facile de l'habiter et de la défendre.

C'est dans cette ville qu'était le magnifique temple dédié à Auguste et orné de la statue colossale de ce prince, imitation de celle de Jupiter Olympien, qui se faisait admirer dans le môle superbe de Césarée, un des plus grands ouvrages hydrauliques de l'antiquité.

KALAPOUR (Hindoustan), île du groupe de Bombay. *Voy.* Elephanta.

KALIBENING (Océanie), village de l'île de Java, situé à peu de distance de Brambanan. On y trouve les débris d'un temple pareil à ceux de Tchandi-Sirvou et de Loro-Djongrang; mais ses ornements annoncent plus d'art et d'habileté dans l'exécution.

Près de ce temple, on voit les ruines d'une salle d'audience avec deux statues colossales d'une admirable exécution. Au dehors un varanda ou galerie régnait autour de cette salle, qui était soutenue par vingt-deux piliers.

KAMBAYA (Inde), grande et ancienne ville qui fait partie de la présidence de Bombay. Très-déchue aujourd'hui, elle est la résidence d'un nabab tributaire des Anglais, et dont l'autorité est presque nulle. Des rues désertes, des mosquées qui tombent en ruines, des palais qui s'écroulent, attestent encore son ancienne splendeur ainsi que l'instabilité des choses humaines.

La Djema-mesdjed ou mosquée principale est un bel édifice assez bien conservé. On y voit aussi un beau temple souterrain de la secte des Djaïnas, remarquable surtout par le grand nombre de statues qu'il contient (1).

KAMBODJE (Cochinchine). Cette ville, autrefois capitale d'un royaume du même nom, et qui s'appelait encore Eauwek, Lâweik, Loech, est bâtie sur une île formée par un bras du Menam-Kong ou May-Kaouang, et traversée par plusieurs canaux.

Kambodje renfermait un temple très-beau, dont le toit était soutenu par des piliers de bois vernissé, avec des ornements en relief et dorés: le pavé en était très-précieux; on y voyait trois grandes statues couvertes d'or. Mais cette ville est bien déchue depuis qu'elle n'est plus résidence royale. D'après M. Hamilton, ses magnifiques pagodes tombaient en ruines.

KANDY (Ceylan). On y voit un grand nombre de temples de Bouddha. Dans la plupart des lampes brûlent constamment; leur chaleur, ajoutée au puissant parfum des fleurs, en rend le séjour désagréable au bout de quelques minutes. Le temple le plus vénéré par les pèlerins est celui où l'on adore la dent de Bouddha. Elle est dans un coffret d'or, enrichi de pierres précieuses, et renfermé dans quatre autres tous incrustés de joyaux; jamais relique ne fut plus précieusement enchâssée ni plus dévotement vénérée. Quand les armées anglaises s'en emparèrent, les habitants de Kandy se soumirent sans faire aucune résistance, persuadés que les possesseurs d'un tel trésor et d'un objet si sacré avaient un droit incontestable à la souveraineté de leur pays. *Voy.* Ceylan.

KANGRA (Hindoustan), lieu vénéré dans la presqu'île hindoustanique, parce qu'il en sort un feu perpétuel, que les Hindous

(1) *Abrégé de géographie* d'Adrien Balbi.

lgnicoles viennent visiter avec dévotion. *Voy.* Bakou.

KANOBIN. *Voy.* Canubin.

KANOUDJ (Inde), ville de la province d'Agra, remarquable par sa grande antiquité et par l'immense population qu'elle renfermait dans le vi° siècle de notre ère. Il ne reste presque plus que des ruines dans cette antique ville hindoue; mais on y voit quelques tombeaux assez bien conservés et les restes de deux mosquées qui rappellent la grandeur de cette vieille métropole de l'un des plus puissants royaumes de l'Inde (1).

KARBALA ou Kerbela (Asie Ottomane). Cette plaine, située dans l'Irak, auprès de l'Euphrate, non loin de la ville de Koufa, est très-célèbre parmi les musulmans pour avoir été le théâtre du dernier combat de Huçaïn, lorsqu'il y fut investi par les troupes de Yazid, commandées par Obaïdallah, fils de Ziyad. Huçaïn y périt avec les soixante-douze cavaliers qui l'accompagnaient et qui étaient tous de sa famille; c'est là qu'il fut inhumé; aussi ce lieu est-il en grande vénération chez les Persans et chez les Hindous musulmans, qui sont schiites pour la plupart, et qui se font un pieux devoir d'aller visiter son tombeau (2).

Nous allons extraire d'un poëte indien, Haïdarî, quelques fragments de poëmes traduits de l'hindoustani par M. l'abbé Bertrand. Nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré de les avoir initiés à cette poésie encore presque inconnue en Europe.

Séance pour la cérémonie des fleurs en l'honneur de l'imam Huçaïn (3).

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX!

Stance.

Yeux humides, laissez couler une mer de sang: le descendant du souverain de la terre a quitté ce monde, dévoré de soif.

Le cœur affligé de Zuhrâ a été consumé, lorsqu'elle apprit la soif cruelle qu'endura Huçaïn privé de tous ses compagnons.

O fidèles, qui observez religieusement ce deuil institué en mémoire de la famille du manteau! sachez que ce siècle malheureux ne verra jamais, quelque loin qu'il porte ses regards, une calamité aussi grande que celle qui fondit sur la maison du Prophète après le martyre de l'imam Huçaïn. Croyez bien que la révolution des âges ne sera jamais témoin d'une douleur aussi navrante que celle qui affligea la famille du manteau, à Karbala. Asseyez-vous aujourd'hui pour célébrer le troisième jour des funérailles; écoutez le récit de quelques événements qui ont rapport à la maison de l'Apôtre de Dieu; pleurez et mourez de douleur.

(1) *Voy.* l'*Abrégé de géographie* d'Adrien Balbi.
(2) Bertrand, *Séances de Haidarî*, notes.
(3) Cette cérémonie a lieu le troisième jour après la mort d'une personne: elle consiste à aller jeter des fleurs sur sa tombe. Dans la cérémonie que l'on fait pour Huçaïn, on prend les fleurs qui ornent son cénotaphe et on les dépose dans la terre.

Gazal.

C'est la cérémonie des fleurs en l'honneur de la rose du jardin de l'Apôtre; c'est la cérémonie des fleurs en l'honneur de la perle de l'océan, du roi des deux mondes.

Le jardin d'Ahmad est ravagé, parce que, hélas! il a perdu sa tête; c'est la cérémonie des fleurs en l'honneur de ce roi aux lèvres altérées, au manteau rose.

La rose, pour manifester sa douleur, s'est plongée dans le sang et est devenue tulipe; c'est la cérémonie des fleurs en l'honneur de la rose du paradis du roi de Karbala.

Les yeux du narcisse sont devenus aveugles; la violette s'est teinte d'un bleu sombre; c'est la cérémonie des fleurs en l'honneur du roi de la lumière admirable de Dieu.

C'est du pied de son paradis de délices que s'éleva ce tendre rejeton; c'est la cérémonie des fleurs en l'honneur de la rose du jardin de celui qui résout les difficultés.

Ce Scimbir si abandonné était l'âme du corps de Mustafa; c'est la cérémonie des fleurs en l'honneur de celui qui faisait la consolation du plus excellent des hommes.

Pourquoi, Haïdarî, dans ce deuil universel, ne verserais-tu pas des torrents de larmes? C'est la cérémonie des fleurs en l'honneur du tendre rejeton de Fatima et de Murtaza.

On lit dans le livre intitulé *Les sources de la grâce*: O vous qui êtes fidèles à la maison du Prophète, et qui célébrez le deuil de la famille du manteau! gémissez dans le mois de muharram, bannissez de votre cœur le plaisir et l'allégresse; le Très-Haut vous récompensera pleinement de vos pleurs, et vous donnera une place dans le paradis.

Il est rapporté que Amr, fils de Laïs, roi du Khorasan, avait coutume de combler de biens et de donner une masse d'arme en or comme marque de distinction, à tout capitaine de cent cavaliers bien équipés qu'il engageait à son service. Or, un jour qu'il passait son armée en revue, il compta cent vingt-quatre capitaines honorés de la masse d'armes (1). A la vue de cette multitude, il versa des larmes et s'évanouit. Lorsqu'il fut revenu à lui, un de ses vizirs lui dit avec respect: « Qu'est-il donc arrivé, ô roi? qu'avez-vous éprouvé d'extraordinaire? — Sage vizir, répondit-il, la vue de cette multitude, semblable aux flots de la mer, a rappelé à mon esprit que si mon armée s'était trouvée à Karbala avec le prince des martyrs, j'aurais mis en déroute tous les rebelles, et j'aurais fait tourner la victoire du côté de mon Seigneur. »

Le pieux roi mourut peu de temps après. La nuit suivante, un certain personnage eut un songe: Amr lui apparut portant sur la tête une couronne de pierres précieuses, revêtu d'un manteau magnifique, les reins entourés d'une ceinture richement brodée; il était environné de houris et de jeunes garçons, et, monté sur un cheval à la démarche gracieuse, il se promenait dans le paradis. — « O roi! lui dit-il, comment, après votre mort, avez-vous obtenu tant de gloire? » — Le roi répondit: « J'ai d'abord été prisonnier

(1) Ce qui formait un effectif de 12,524 hommes.



par un effet de la vengeance de Dieu; mais ensuite j'ai obtenu miséricorde, parce que j'ai célébré la mémoire du deuil de l'imam Huçaïn, et que j'ai pris part à ses malheurs.» Il est donc certain que si vous prenez part au deuil de l'imam Huçaïn, vous recueillerez le fruit de vos larmes au jour de la rétribution, et qu'elles seront pour vous un motif de délivrance.

On lit dans le livre intitulé *La lumière des imams :* O vous qui êtes sincèrement attachés à la maison du Prophète et à la famille de l'imamat! pleurez et gémissez; ne cessez de pousser des soupirs, car l'âme pure de l'imam Huçaïn vous voit du haut de sa sainte litière. Sachez bien que le jour où il viendra dans le champ de la résurrection, pour intercéder en faveur du peuple de Dieu, il obtiendra d'abord le pardon à ceux qui auront religieusement observé son deuil.

Voici ce que nous lisons dans l'ouvrage de Zamakhschari, intitulé *le Printemps des justes*, d'après une tradition orale du neveu de Hind, mère de Mabid: Un jour Muhammad le Choisi dormait dans ma tente; lorsqu'il fut éveillé, il demanda de l'eau pour faire ses ablutions, je lui en donnai. Après s'être lavé, il jeta l'eau dont il s'était rincé la bouche sur des épines qui avaient poussé en dehors de la tente. Un matin, je vis avec étonnement qu'il y avait en ce lieu un arbre chargé de fruits et orné d'un luxuriant feuillage.

Vers.

Il répandait une odeur de musc et offrait la saveur du miel.

Or tous ceux qui mangeaient de ses fruits étaient rassasiés, et ceux qui mâchaient de ses feuilles étaient désaltérés. Je nommai cet arbre *l'arbre saint*. Un grand nombre de lépreux, d'infirmes, d'estropiés, de manchots, de boiteux, d'aveugles, de muets et de sourds, accouraient de toute sorte de contrées, mangeaient du fruit de cet arbre, et s'en retournaient guéris des maux qui affligeaient leurs mains, ou leurs pieds, ou leur nez, ou leurs oreilles, ou leur langue. Quand, un beau jour, je m'aperçus au matin que tous les fruits en étaient tombés et qu'il n'y restait que quelques feuilles, je me mis à pleurer; mais je ne tardai pas à apprendre l'affreuse nouvelle de la mort de Muhammad le Choisi.

Après cet événement, l'arbre produisit encore un petit nombre de fruits et des feuilles en petite quantité. Mais trente ans après, je vis, au lever du soleil, que cet arbre était couvert d'épines depuis la racine jusqu'au sommet. Toutes les fleurs et tous les fruits étaient tombés. Je demeurai saisi d'étonnement, lorsque j'appris le martyre du commandeur des croyants, Ali, fils d'Abu-talib. Mon cœur se brisa. Cet arbre ne produisit plus de fruits dans la suite, mais quelques feuilles verdoyaient encore, et les malheureux s'en trouvaient bien, car j'en recueillais de temps à autre un petit nombre. Enfin, il arriva qu'un jour, au lever de l'aurore, je vis du sang couler du tronc de l'arbre. Je fus consterné et je fondis en larmes; la nuit suivante, vers les trois ou quatre heures, j'appris de différents côtés que l'imam Huçaïn avait péri de faim et de soif dans le désert de Karbala avec toute sa famille. A cette nouvelle, mes entrailles se brisèrent et je fus dans la désolation la plus profonde.

On rapporte qu'au moment de la mort de l'imam Huçaïn, il s'éleva du désert de Karbala une poussière si épaisse, que tout l'univers fut rempli de ténèbres; le jour devint sombre comme au coucher du soleil, le ciel se couvrit d'une teinte d'un bleu noir. Les flots de la mer s'élevèrent jusqu'aux astres; tous les poissons, lancés hors des eaux, palpitaient suffoqués sur le sable. Les animaux s'enfuyaient de leurs forêts; les oiseaux se brisaient la tête contre les montagnes.

Au milieu de ce désordre, on vit une colombe descendre visiblement du haut des airs, tremper ses ailes dans le sang pur de l'imam Huçaïn, et prendre son vol du côté de Médine la brillante. Là, elle se mit à tourner à l'entour du mausolée du prophète Muhammad le Choisi, en secouant partout le sang dont ses ailes étaient imprégnées. A ce spectacle, les habitants de Médine furent consternés. Quelques jours après, on apprit la nouvelle du martyre de l'imam Huçaïn. Tout le monde alors, grands et petits, comprit que cette colombe était venue apporter des nouvelles de l'imam Huçaïn, fils d'Ali, et qu'elle avait été dépêchée de Karbala, en qualité de messagère.

Vers.

Si je donnais au pigeon voyageur mon épître brûlante, il est certain que ses ailes seraient consumées par son ardeur.

« Il serait difficile de peindre la douleur
« de la famille du Prophète : son affliction
« fut telle qu'elle n'eut point de fin. »

Séance pour le dixième jour après la mort de l'imam Huçaïn.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX!

Stance.

Pourquoi des perles brillantes ne s'échapperaient-elles pas de la nacre des yeux? Le roi des deux mondes a quitté la terre, dévoré de soif.

Le prophète est son aïeul; l'échanson du Kauçar est son père, et pourtant pas une goutte d'eau ne lui fut accordée; il n'eut que la trempe du cimeterre.

Fidèles qui pleurez, pieux amis, c'est aujourd'hui le dixième jour du décès de l'imam Huçaïn. Asseyez-vous dans cette assemblée de deuil, écoutez le récit de quelques événements, et faites couler de la nacre de vos yeux les perles de vos larmes.

Gazal.

Les perles des larmes sont sans prix; les pleurs sont un motif de gloire éternelle.

Quiconque gémira, en retirera du fruit; il versera des larmes, et recueillera des bijoux.

Si le nuage ne pleurait point sur le parterre, le bouton de rose ne sourirait jamais.

C'est en pleurant que le nuage du printemps élabore la perle dans la coquille (1).
Si donc tu cherches le plaisir, pleure dans le deuil du roi de Karbala.
Tu mériteras par là son affection ; elle te délivrera au jour du jugement.
Haïdari, ces larmes sont un océan de salut; pleure du fond de ton cœur, nuit et jour, sur Schabir.

L'imam Jafar s'exprime en ces termes : Parmi tous ceux qui ont pleuré dans le monde, cinq surtout sont remarquables. Le premier est Adam, le plus ancien des prophètes, qui pleura tant dans le paradis terrestre, qu'il avait comme deux fontaines qui coulaient incessamment de ses yeux humides sur ses joues bénies. Le second est Jacob, qui versa tant de larmes sur la disparition de Joseph, que ses yeux en furent comme pétrifiés. Le troisième est Joseph, qui versa tant de larmes dans sa prison, que les entrailles des prisonniers, ses compagnons, en étaient brisées, et que ceux qui l'entendaient en étaient hors d'eux-mêmes. Les deux autres pleureurs se trouvent dans la famille du Prophète. L'une est la reine de la résurrection ; elle pleura tellement d'être séparée de Muhammad le Choisi, qu'elle en tombait fréquemment en faiblesse. Ses voisins lui dirent une fois : « O Fatima Zuhra ! nous sommes fatigués d'entendre vos pleurs ; il ne nous est plus possible de les supporter. » Fatima garda désormais le silence ; mais toutes les fois qu'elle voulait pleurer, elle se rendait dans la maison des martyrs, et là, elle s'asseyait et s'abandonnait aux larmes. L'autre est l'imam Zaïn-Ulabidin, qui pleura tellement pendant quarante ans la mort de l'imam Huçaïn, qu'il en avait le visage tout décomposé.

Muflih, qui était esclave de l'imam, lui dit un jour : « Ne pleurez pas tant, de crainte que cela ne vous fasse mourir. » A ces mots, l'imam Zaïn-Ulabidin lui répondit en versant des larmes : « Muflih, comment pourrai-je ne pas pleurer? Apprends que toutes les fois que je pense au désert de Karbala, je suis tout hors de moi, d'avoir vu de mes propres yeux palpiter dans cette plaine sanglante et mon noble père, et mes frères, et mes oncles, et mes parents, et mes amis, et de les avoir contemplés enivrés de la coupe du martyre. »

Vers.

Si mes yeux humides pleuraient conformément à la douleur poignante que je ressens en mon cœur;
Crois-le bien, tous alors, depuis les oiseaux jusqu'aux poissons, pleureraient de telle sorte, que leurs larmes formeraient mille marécages.
Mille yeux, ô mon ami, seraient nécessaires pour répondre à la blessure de mon âme;

(1) « Suivant les auteurs orientaux, tous les ans, le seizième jour du mois de nisan, les huîtres à perles s'élèvent à la surface de la mer, et entr'ouvrent leur coquille de nacre pour recevoir une douce pluie ou rosée qui tombe du ciel à cette époque, et dont les gouttes se coagulant forment ensuite des perles. » (Note extraite des *Contes du cheik el Mohdy*, de M. Marcel.)

Car tous se secondant mutuellement, ils s'épuiseraient à l'envi l'un de l'autre;
Et ceux de mes yeux qui seraient ouverts manifesteraient ma douleur, en pleurant nuit et jour.
Si je venais à commettre un oubli (le glorieux et célèbre Salomon en a bien commis lui-même),
Mes yeux toujours ouverts pleureraient de telle sorte, qu'ils contraindraient les génies et les mortels à se meurtrir le visage de douleur.
Que dirai-je? Haïdari; ce chagrin est si violent, qu'il ferait verser des larmes au Prophète même et à Alî.

On lit dans le *Trésor des raretés*, cette tradition d'Abulfas Suhaïl Saïdi : Ayant pris une fois avec moi une pacotille de marchandises, je parcourais les villes de la Syrie; j'arrivai à une petite bourgade du territoire de Damas, où je remarquai que tout le monde, hommes et femmes, allait et venait avec tous les signes de la joie. Je dis en moi-même : Il y a probablement aujourd'hui dans cet endroit une fête autre que celles de l'*id* et du *curban*. Je m'en informai auprès d'un passant, qui me dit : « O schaïkh! tu n'es sans doute qu'un arabe scénite, arrivé depuis peu en ce pays, pour me faire une telle question? — Oui, lui répliquai-je, je suis Suhaïl Saïdi, un des compagnons de Muhammad le Choisi. » A ces mots, le jeune homme, poussant un profond soupir, prononça en pleurant cette stance :

Stance.

Dans ce deuil, le ciel a jeté son chapeau de dessus sa tête, les guerriers du firmament ont ôté leurs couronnes d'or.
Fatima échevelée ressemble à un luth, et de ses ongles, en guise d'archet, elle a fait de son visage un parterre de tulipes (1).

En entendant ces accents de douleur, je versai des larmes : « Frère, lui dis-je, je ne comprends pas le mystère caché sous tes paroles; parle clairement, je t'en conjure. » Il jeta son turban à terre, et dit : « La tête bénie de l'imam Huçaïn a été mise aujourd'hui au haut d'une pique, et le peuple de l'Irak l'envoie à l'infâme Yazid. Voilà la cause de la joie que tu as remarquée. » A peine eut-il prononcé ces paroles que, ne pouvant me contenir, je lui dis en pleurant : « Frère, par quelle porte doivent-ils passer? — Par la porte *Isaat*, » répondit-il. Aussitôt, accélérant mes pas, je courus vers l'endroit indiqué, et j'arrivai avec mille peines auprès des chameaux qui portaient la famille du Prophète. J'aperçus, sur la pointe d'une pique, une tête remarquable par sa ressemblance avec Muhammad, et tous les membres de sa tribu étaient assis nu-tête sur les chameaux. Je n'en pus supporter davantage, et je me mis à fondre en larmes, en me meurtrissant le visage. Ce que voyant, une petite fille qui était tête nue sur une litière, me dit avec affection : « Qui es-tu, toi qui pleures sur la triste position où nous nous trouvons,

(1) Par le sang dont elle l'a moucheté en se déchirant la peau.

malheureuses que nous sommes? — Madame, lui répondis-je, je suis un des plus humbles esclaves de la maison de l'envoyé de Dieu; mais qui êtes vous, vous-même, qui vous lamentez ainsi? — Je suis, reprit-elle, Sukaïna, fille de l'imam Huçaïn. Ah! que dirai-je? » — Je demeurai consterné; puis, joignant les mains, je lui dis : « O enfant chérie de Huçaïn! je suis Suhaïl Saïdi, un des compagnons de ton aïeul, Muhammad le Choisi. Si tu désires quelque chose, parle; je l'accomplirai, je l'exécuterai le plus exactement qu'il me sera possible. » — La pauvre orpheline me dit : « O Suhaïl Saïdi! demande à ce barbare, qui porte la tête sanglante de mon père sur la pointe d'une pique, qu'il veuille bien prendre un peu l'avance sur nos chameaux, afin que la foule, occupée à contempler ce spectacle cruel, ne nous voie point nu-tête sur nos litières. » — Ayant donc hâté le pas, je parlai à l'infidèle, et comme je lui fis un présent, il consentit à ma requête. Il prit donc la tête vénérable de l'imam Huçaïn avec toutes les autres têtes, et marcha en avant des chameaux. Je voulus ensuite retourner auprès des prisonnières, mais je ne pus en venir à bout, car la foule devint en un instant si compacte, qu'on n'aurait pu y intercaler un grain de sésame.

Un autre historien rapporte que l'impie, ayant marché depuis le matin avec les têtes et les prisonniers, arriva sur le midi au divan public de l'infâme Yazid, accompagné d'une foule innombrable d'hommes et de femmes. Aussitôt Yazid donna ordre de préparer un emplacement magnifique avec des tentures brodées, un trône de velours et des siéges garnis de joyaux. Il vint s'asseoir sur le trône revêtu d'or; le ministre et les grands de l'État vinrent prendre place et se tinrent debout autour de lui.

Alors il commanda à Schimar le cuirassé et à quelques autres misérables d'apporter en sa présence les têtes fichées au bout des piques, et d'amener les prisonniers qui étaient sur les chameaux. Le tyran ordonna d'enfermer ceux-ci dans un mauvais réduit, et s'étant fait présenter les têtes, il les examina l'une après l'autre, s'informant de ce qui concernait chacune d'elles. Lorsqu'il fit apporter celle de l'imam Huçaïn, Schimar le cuirassé dit à Baschir, fils de Malik : « Va porter cette tête à Yazid, et tu lui diras : Commandeur des croyants, c'est moi qui, d'après tes ordres, ai tué l'imam Huçaïn; c'est moi qui, par le tranchant de mon cimeterre, lui ai coupé la tête. Il n'y a pas de doute qu'il n'en soit charmé, et qu'il ne te récompense généreusement. » Mais en parlant de la sorte, cet homme artificieux avait dessein de sonder Yazid, et de voir comment il traiterait le meurtrier de l'imam Huçaïn. Baschir porta donc à Yazid la tête de l'imam, et lui parla conformément aux instructions qu'il avait reçues de Schimar le cuirassé. Le tyran lui dit, outré de colère : « Malheureux! si Huçaïn était d'une extraction plus noble que qui que ce soit, comment as-tu osé le tuer? Comment n'as-tu pas craint de couper la tête à un personnage aussi illustre? Je jure Dieu que non-seulement tu n'en recevras pas de récompense, mais que tu n'auras pas même la vie sauve. » En même temps il fit signe aux bourreaux, qui le mirent à mort. Ce misérable était du nombre de ceux-là mêmes qui avaient voulu tuer l'imam Huçaïn.

On lit dans *le Trésor des raretés* : — De tous les serpents de l'enfer, celui qui est le plus grand, celui qui est le plus rempli de venin, celui qui est le roi de tous les autres, s'appelle *Mar-Schadid*. Ce serpent dresse sa crête soixante-dix fois par jour, et dit en sécrétant son poison : « Seigneur, donne-moi les meurtriers de l'imam Huçaïn, afin que je les morde et que je distille mon venin dans leur gorge. » — Le Très-Haut répond : « Attends un peu, Mar-Schadid; bientôt le soin de les punir te sera confié; ces impies seront remis en ton pouvoir, et tu leur feras éprouver de rigoureux châtiments. »

On trouve encore dans ce livre digne de foi un fait rapporté par Asadi. — Un homme de la secte des Kharijis vint s'asseoir auprès de moi, et je me mis à raconter les touchantes aventures de l'imam Huçaïn. Pendant ce temps-là, un autre individu dit à haute voix : « On ne verra jamais personne se réjouir des malheurs de l'imam Huçaïn, sans en recevoir un châtiment exemplaire. » — Le Khariji s'écria aussitôt : « Cela est faux, ô habitant de l'Irak! car celui que tu vois assis en ce lieu s'est réjoui de la mort de l'imam Huçaïn, et, jusqu'à ce jour, il ne lui est rien arrivé de fâcheux. » — Dieu soit béni! Cet homme n'avait pas encore quitté notre compagnie, lorsque, par un effet de la Providence et de la sagesse divine, la flamme de la lampe prit à la barbe de cet infidèle, qui fut aussitôt toute en feu. Il se leva à la hâte, et se précipita dans un ruisseau, mais sans pouvoir être délivré de ce feu dévorant. Il périt ainsi, consumé par le feu et noyé par l'eau.

« Il serait difficile de peindre la douleur
« de la famille du prophète : son affliction
« fut telle qu'elle n'eut point de fin. »

Séance pour le vingtième jour de deuil de l'imam Huçaïn et de tous les martyrs de Karbala.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX!

Stance.

Comment les yeux ne laisseraient-ils pas tomber des ruisseaux de sang, lorsque le fils bien-aimé de l'échanson de Kauçar est mort brûlé de soif?

Ali l'approuvé tient entre ses mains des lettres de grâce pour quiconque aura versé des larmes sur l'abandon de ce prince.

Honorables fidèles, amis dévoués de la famille du manteau, écoutez le récit de quelques faits qui ont rapport aux malheurs de la maison de l'imam Huçaïn, et faites couler des sources de vos yeux des torrents de larmes.

Gazal.

Écoute, ô tyran cruel et impie! vois quels tour-

ments tu as fait souffrir à Huçaïn au jour du combat.

Lorsque l'Apôtre de Dieu demandera vengeance au Très-Haut, qu'apporteras-tu pour la justification en présence des malheurs de Huçaïn?

Lorsque le roi du siècle est tombé de cheval à Karbala, le sanctuaire de la Mecque a dit en pleurant au pavillon sacré : Hélas, Huçaïn!

Est-ce une œuvre méritoire d'avoir traîné dans la poussière et dans le sang le visage béni et la chevelure parfumée de Huçaïn?

Toutes les femmes du haram se sont écriées en se meurtrissant le visage : Vous êtes sorti de votre tente, et vous n'y êtes pas rentré, Huçaïn!

Etait-ce un traitement digne de Huçaïn, que sa tête fût portée sur la pointe d'une pique, que sa famille fût promenée nu-tête sur des chameaux?

Haïdari ne forme qu'un désir soir et matin, c'est d'appliquer ses yeux sur la poussière des pieds de Huçaïn.

Les historiens de ces douloureux événements ont écrit qu'un jour Fatima Zuhra, ayant fait deux tuniques pour ses nobles enfants, elle les en revêtit et les envoya à Muhammad le Choisi. Le Prophète les prit dans ses bras et les embrassa tendrement, quand il aperçut au cou de l'imam Huçaïn une ligne rouge, qui lui faisait comme un collier et qui avait été produite par le collet trop étroit de sa tunique. Le Prophète en pleura de chagrin et lui ôta aussitôt sa tunique. L'ange Gabriel vint alors le trouver et lui dit : « Apôtre de Dieu, vous n'avez pu supporter la vue d'une ligne rouge produite sur le cou de votre petit-fils par un collet trop étroit; que sera-ce au jour où cette gorge sera comprimée et tranchée par le cimeterre des rebelles, où son corps béni sera criblé de flèches et de lances, où sa tête sanglante sera élevée au haut d'une pique? » — Muhammad s'évanouit en entendant ces paroles; revenu à lui, il dit à Gabriel : « Frère, qui sont ceux qui feront ainsi mourir mon Huçaïn? — Ce sont, répondit l'Ange, des gens de ta nation qui, par le tranchant du glaive, donneront la mort à cet imam des deux mondes. » A ces mots le Prophète, ne pouvant se contenir, fondit en larmes.

Abul Mufakhir rapporte l'anecdote suivante :

Le jour où l'infâme Yazid fit apporter en son infernale présence la tête bénie de l'imam Huçaïn, un Juif était assis auprès de lui. A la vue de cette tête sanglante, il demanda à qui elle avait appartenu? — « C'est celle d'un homme qui s'est révolté contre moi et qui voulait se faire imam, répondit Yazid; mais mes gens l'ont tué, ils ont mis à mort tous ses parents et ont envoyé ici sa famille avec toutes ces têtes. — Sait-on, reprit le Juif, si le chef de cette famille était d'une famille illustre, pour avoir ainsi prétendu à l'imamat? — Personne, dans la tribu de Haschim, n'était plus noble que lui, répondit Yazid; il était de la plus haute extraction. — Quel était donc le nom de ce chef? comment s'appelait son père? — Son nom était Huçaïn, et son père s'appelait Ali. — Quelle était sa mère? — Sa mère était Fatima Zuhra. — Comment se nommait le père de cette femme? — Il se nommait Muhammad le Choisi. » A ces mots le Juif ne put retenir ses larmes, et dit à haute voix : « O infidèle! c'est l'Apôtre de Dieu et Huçaïn est son petit-fils! Et tu n'as pas craint de te livrer à ces violences, de frapper un homme aussi illustre, et de faire sa famille prisonnière! Considère-nous un peu : nous descendons de David à la soixante-dixième génération, et cependant les Juifs nous respectent et nous honorent comme les descendants de ce Prophète. » Puis il récita ces stances :

Stance.

O hommes barbares et imprudents! que répondrez-vous? lorsque l'envoyé de Dieu vous demandera au jour du jugement :

Comment avez-vous traité la famille du manteau, à l'heure où elle a quitté la demeure périssable pour entrer dans le séjour éternel?

Est-ce en récompense de vous avoir montré la voie de Dieu, que vous avez séparé de leur corps la tête de mes enfants chéris?

Yazid ayant entendu ces paroles demeura confondu, il éprouva des vertiges, et interrompit l'Israélite en disant : « Assez, Juif, n'en dis pas davantage; je jure Dieu que sans une parole de Muhammad le Choisi, je te ferais mourir aussi toi-même. C'est que le prophète a dit : Quiconque aura maltraité un Zimmi, n'aura point de part à mon intercession. » — Le Juif s'écria : « La malédiction de Dieu soit sur toi et sur ton absurde scrupule, cruel tyran! car si tu invoques les traditions du Prophète en faveur des Zimmis, crois-tu qu'il intercédera pour les meurtriers de ses enfants? » — L'infidèle ne voulut pas l'entendre parler plus longtemps, il dit au bourreau : « Mets à mort cet insolent. » — Aussitôt le Juif se lève, prend entre ses mains la tête de l'imam Huçaïn, et dit : « O Abu-Abdallah! je me constitue ton esclave, j'embrasse l'islamisme. » Puis, après avoir prononcé la formule de profession de foi : « J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, qu'il est unique, qu'il n'a point d'associé, et j'atteste que Muhammad est son serviteur et son envoyé; » il ajouta : « Sois le témoin de mes paroles, et portes-en témoignage devant ton aïeul. » Au même instant le bourreau le mit à mort, selon l'ordre du tyran, et il but ainsi le calice du martyre. Ce Juif était venu en qualité de chargé d'affaires de la part de l'empereur des Grecs.

Dans le livre intitulé *les Preuves de la Mission*, on lit cette tradition de Salama : — Le prophète Muhammad le Choisi étant sorti un jour de ma maison, y rentra quelque temps après couvert de poussière et portant dans sa main un peu de terre. « Apôtre de Dieu, lui dis-je, je m'aperçois que vous avez en ce moment l'esprit inquiet et troublé. Quelle en est la cause? » — Il me répondit : « Tout à l'heure, j'ai été transporté dans le désert de Karbala, situé en Irak. Hélas! c'est là le lieu funeste où mon Huçaïn, dévoré de soif, souffrira le martyre. J'en ai rapporté un peu de terre teinte de son sang. Prenez-la et la

mettez soigneusement de côté. » Je reçus donc de la main bénie de Muhammad cette poussière ensanglantée, et je la mis dans une bouteille avec la plus grande précaution, et je l'allais visiter tous les matins. L'imam Huçaïn partit pour l'Irak, et étant arrivé à Karbala, il y perdit la vie le dix du mois sacré de muharram. Or, ce jour-là même, je trouvai la bouteille remplie de sang; je compris que c'était le jour de la mort de celui qui était les délices du monde et l'avocat du jugement, et je me mis à pleurer. Toutes les femmes en voyant mon affliction la partagèrent également. Fatima Kubra surtout s'abandonna à une douleur qu'on ne saurait exprimer.

« Il serait difficile de peindre la douleur « de la famille du Prophète : son affliction « fut telle qu'elle n'eut point de fin. »

Séance pour le quarantième jour du deuil de l'imam Huçaïn et de tous les martyrs de Karbala.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX !

Stance.

Laissez, mes yeux, laissez couler dans votre affliction des ruisseaux de larmes; faites tomber une pluie de sang pour célébrer le quarantième jour du deuil du roi de la religion.

Par là vous acquerrez de l'honneur devant la famille du Prophète. Portez toujours sur vos cils les débris de mon cœur.

Fidèles qui êtes l'ornement de cette assemblée de deuil instituée en l'honneur de la famille du manteau, asseyez-vous dans cette réunion du quarantième jour; écoutez quelques-uns des malheurs arrivés à la famille de l'imam Huçaïn; témoignez par des larmes abondantes votre sympathie pour ses infortunes.

Gazal.

Le ciel et la terre ont pleuré à ton départ; le cœur et le sein ont été brisés; l'âme a pleuré.

O Huçaïn, fils d'Ali! au souvenir de ta soif brûlante, le sein des montagnes s'est rompu, elles ont pleuré en laissant écouler leurs eaux.

La création est un moule dont tu es l'âme et l'esprit; mais que dirai-je? puisque dans ce deuil toute la création a pleuré.

Eh quoi! nous ne porterions pas ton deuil, nous autres habitants de la terre, quand Rizwan s'est meurtri le visage de douleur, quand les bosquets du paradis ont pleuré!

Yeux humides, laissez couler le sang du cœur dans ce deuil, qui a troublé les saints, qui leur a arraché des larmes.

Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, en ont été plongés dans la tristesse; Gabriel, le dépositaire des secrets du Très-Haut, en a pleuré.

La famille du Prophète a gémi avec tant d'amertume, que les cailloux se sont liquéfiés, que les mortels et les génies en ont pleuré.

Que dirai-je, mes amis? à la vue des larmes de Sukaïna, les petites filles se sont attristées, les vieillards et les jeunes gens ont pleuré.

Que dirai je, Haïdari, sur le deuil de la famille du manteau? Les forêts et les déserts ont été réduits en cendres, les plus hautes montagnes ont pleuré.

On lit dans le *Trésor des raretés* l'anecdote suivante :

Un Arabe scénite vint trouver Muhammad, et lui dit les mains jointes : « Apôtre de Dieu, je suis un chasseur; j'ai pris le faon d'un daim, veuillez en agréer l'hommage. » Le Prophète l'accepta, et, l'imam Haçan étant venu sur ces entrefaites, Muhammad lui fit cadeau du petit animal. L'imam Huçaïn arriva quelques instants après et dit à l'imam Haçan : « Mon frère, qui t'a donné ce petit daim? — C'est mon grand-père qui m'en a fait présent, » répondit celui-ci. — Aussitôt l'imam Huçaïn alla se jeter au cou de son aïeul en lui disant : « Grand papa, faites-moi venir aussi un petit daim. » — Le Prophète le baisa à la bouche et réfléchit quelques instants (ne sachant comment satisfaire son petit-fils), quand tout à coup il entendit beaucoup de bruit à la porte de la noble mosquée et distingua ces paroles : « Cours vite! cours vite! » En même temps il aperçut une daine qui chassait son petit devant elle. Lorsqu'elle fut arrivée en présence du Prophète, elle s'arrêta et lui dit : « Apôtre de Dieu, j'avais deux faons; un chasseur ayant pris l'un d'eux est venu vous l'offrir; l'autre était resté auprès de moi; une voix mystérieuse se fit entendre à mes oreilles : Daine, va promptement mener à son excellence le Prophète ton autre faon; car en ce moment l'imam Huçaïn est sur ses genoux, et il se désole. Or, il ne faut pas que ce noble enfant verse des larmes; cours donc lui mener ton petit avant que Huçaïn pleure. Mais je prends Dieu à témoin, que si, par un effet de sa providence et de sa sagesse, les câbles de la terre n'eussent été enlevés, jamais je n'eusse pu parcourir un trajet aussi long et aussi pénible. Grâce à Dieu! les beaux yeux de ce noble enfant n'ont pas encore laissé échapper les perles de ses larmes. » Muhammad ayant donc pris le faon le donna à l'imam Huçaïn.

Hélas! celui dont les amis de Dieu et de son Prophète craignaient de voir couler les larmes, c'est celui-là même que plus tard des rebelles impies ne craindront pas de mettre à mort par le tranchant du glaive, c'est celui-là même dont ils promèneront la famille sur des chameaux!

Les narrateurs de ces histoires touchantes ont écrit que le jour même où la famille du Prophète comparut en présence de l'infâme Yazid, cet insolent leur assigna pour demeure une vieille masure qu'il fit évacuer à cet effet. Ces femmes, qui naguère étaient assises sous le pavillon de la chasteté et de l'honneur, furent donc contraintes d'aller résider dans une cabane obscure. Elles cachèrent leur visage dans leurs mains et se mirent à pleurer.

Mais une nouvelle calamité vint encore ajouter à leur détresse. Vers la troisième ou la quatrième veille de la nuit, Sukaïna eut un songe : il lui sembla voir son père bien-aimé qui la prenait dans ses bras, et, s'étant assis, s'était mis à la caresser. Elle était au comble de la joie. Mais la pauvre orpheline, ayant ouvert les yeux, ne vit plus l'image de son père; alors elle fondit en lar-

mes et tomba en convulsions. Les dames l'embrassèrent et lui dirent avec affliction : « Mon amie, que t'est-il arrivé? Qu'as-tu vu dans ton sommeil? » — Sukaïna répondit en sanglottant : « Ah! que puis-je dire? Tout à l'heure mon père m'avait pris dans ses bras et me caressait; mais mes yeux s'étant ouverts, il disparut aussitôt. Maintenant je n'ai plus la force de supporter son absence; faites donc venir mon père, ou bien conduisez-moi près de lui. » — A ces mots, ces femmes se mirent à pleurer et se trouvèrent dans un étrange embarras.

Cependant Yazid, s'étant éveillé, demanda à ses gens ce que signifiaient les cris qu'il entendait. Ils lui répondirent que Sukaïna avait vu en songe l'imam Huçaïn, et qu'elle versait tant de larmes, qu'elle était sur le point d'expirer. Ce qu'apprenant le barbare, il lui envoya dans un petit baquet la tête bénie de l'imam Huçaïn. Sukaïna demanda ce qu'il y avait dans ce baquet? — « Découvre-le, lui dirent les femmes, tu y trouveras ce que tu demandes. » — Sukaïna ayant ôté le couvercle, vit la tête sanglante de son noble père. Appliquant alors son visage sur celui de l'imam Huçaïn, elle pleura jusqu'à ce que son âme fut réunie avec Dieu.

Abul-Mubid nous apprend que, le matin étant venu, Yazid fit de grandes excuses à la famille du Prophète, leur assigna des provisions de route, et dit aux prisonniers : « Voilà tant en or, en argent, en effets et en joyaux. Prenez-le, et allez à Médine la brillante; je vais vous faire accompagner par Numan, fils de Baschir, avec vingt cavaliers; il vous conduira avec des égards. » En même temps il leur donna Numan, fils de Baschir, pour compagnon de voyage. L'imam Zaïn-Ulabidin prit la tête bénie de son illustre père avec celles de tous les autres martyrs, et se mit en route vers Médine avec la famille du Prophète.

Ils arrivèrent à Karbala le 20 du mois de safar. Les femmes descendirent de leurs chameaux, et se livrèrent avec de grands cris à toute l'expansion de leur douleur. Ensuite l'imam Zaïn-Ulabidin réunit la tête de l'imam Huçaïn à son saint corps, et l'inhuma le quarantième jour (après la funeste bataille). Il fit la même cérémonie à tous les martyrs, à la station suivante; puis on reprit le chemin de Médine, non sans pousser des soupirs et des sanglots. Durant tout le voyage, Numan, fils de Baschir, s'acquitta de ses fonctions avec le plus grand respect; il poussait la réserve jusqu'à s'abstenir, autant qu'il lui était possible, de ce qui n'était que de pure politesse; c'était au point qu'il campait assez loin de l'endroit où l'on dressait les tentes de la famille du Prophète, afin qu'aucun œil profane ne se portât sur ces pudiques et sacrés pavillons.

Comme Zaïn-Ulabidin approchait de Médine, Omm-Kolsum dit à Zaïnab : « O fille de Fatima Zuhra! ô sœur de Huçaïn, martyr à Karbala! Numan, fils de Baschir, s'est parfaitement acquitté de ses devoirs envers nous; mais nous n'avons rien qui soit digne de lui être offert en récompense. — C'est vrai, répondit tristement Zaïnab; il ne nous reste que ce joyau qui a échappé aux mains de ces infidèles; je ne vois pas autre chose. » — En disant ces mots, elle ôte le joyau de dessus elle, et l'envoie à Numan, fils de Baschir, avec ces paroles : « O Numan, ceci n'est pas digne de vous être offert pour vos bons services; veuillez cependant l'accepter, et puissiez-vous être récompensé dans l'éternité en présence de Muhammad le Choisi! » — En entendant ces paroles, le fils de Baschir ne put se contenir; il refusa le joyau et le renvoya à Zaïnab, en lui faisant dire : « O lumière des yeux de Muhammad le Choisi! délices du cœur d'Ali l'Approuvé! quoique ce soit d'après les ordres de Yazid que votre esclave vous a accompagné dans ce voyage, cependant en vous servant de la sorte, il a eu en vue le bon plaisir de Dieu et l'approbation du Prophète. Grâce à Dieu! c'est pour moi une faveur signalée que vous ayez bien voulu agréer mes légers services. »

Les historiens rapportent que les habitants de Médine, ayant été informés de l'arrivée de la famille du Prophète, sortirent de leur maison, la tête et les pieds nus. Les descendants des Muhajirs et des Ansars vinrent aussi au-devant d'eux, en poussant des soupirs et des gémissements. Toutes les femmes quittèrent leurs appartements de retraite, et s'avancèrent avec leurs enfants audevant de la famille de Muhammad, en donnant des signes de douleur. A la vue de l'état de désespoir de l'imam Zaïn-Ulabidin, des sœurs, des belles-sœurs et des filles de l'imam Huçaïn, elles poussèrent des cris lamentables et tombèrent en faiblesse. Ces dames les serrèrent dans leurs bras et s'abandonnèrent à une désolation impossible à décrire.

« Il serait difficile de peindre la douleur « de la famille du Prophète : son affliction « fut telle qu'elle n'eut point de fin. »

KASAN (Russie d'Asie). Cette ville célèbre de Russie est connue par son culte de la sainte Vierge. Notre-Dame de Kasan ou de Casan est visitée par tous les pays des environs : c'est une de ces madones grecques du Bas-Empire dont l'Orient est rempli et qu'on attribue à saint Luc.

KASI ou KASY (Hindoustan). *Voy.* BÉNARÈS.

KÉABE (Arabie). *Voy.* KAABAH.

KEDAL (Océanie), ancienne ville de la Malaisie, dans le district de Malang. On y voit les débris d'un magnifique temple en pierre, situé sur les limites d'une forêt. Quatre lions sculptés soutiennent la corniche, deux autres soutiennent l'entrée. Les lions des angles, la Gorgone de la porte, trois énormes serpents entrelacés sur la tête de la principale statue, qui tient dans une main la tête de l'un d'eux, forment un effet pittoresque d'une grande beauté. Un vase rempli d'eau et la tête d'un serpent qui y

est attachée surmontent la tête d'une autre statue (1).

KEDARNATH (Hindoustan). *Voy.* GANGE.

KÉFIL (Arabie). C'est le nom arabe du prophète Ezéchiel. Des milliers de Juifs viennent annuellement à ce village pour visiter son tombeau, qui est, sans aucun ornement, dans une chapelle surmontée d'une petite tour. On n'y rencontre d'ailleurs que des cabanes isolées et des *koubbets*, qui sont de petits édifices élevés sur les tombeaux des santons musulmans.

KELIGANGA ou MANDACNI (Hindoustan), rivière sainte. *Voy.* GANGE.

KERGADIOU (France). C'est le nom d'un menhir de Bretagne, dans l'arrondissement de Brest. Au delà de Plouarzel, bourg situé à 3 kilomètres nord de Ploumoguer, on rencontre dans une campagne aride, au bord d'un champ de genêts, ce menhir, un des plus beaux du département, haut de 8 mètres 77 cent. sur 6 m. 17 cent. de circonférence à sa base.

A côté de cette énorme pierre on en voit une autre qui paraît avoir été taillée. Elle est couchée sur le sol, et a de longueur 8 m. 12 cent.

KERHAN (France), dans le département du Morbihan. En se dirigeant de Crach vers Locmariaker, et en marchant parallèlement à la côte du Morbihan, on arrive à la métairie de Kerhan ; là on voit taillé en saillie sur un rocher un cercle de 10 mètres de circonférence. Un second cercle, également en relief, de 7 mètres de circonférence, est sculpté concentriquement au premier; enfin un mamelon s'élève au centre de ces deux cercles. Un semblable travail, mais usé par le temps, existe sur une roche voisine.

Quel était le but de ces singuliers monuments ? La tradition ne nous apprend rien à ce sujet; nous ajouterons seulement que dans le département de la Loire-Inférieure, au hameau de la Mercerie, à 4 kilomètres de Machecoul, existait une pierre sur laquelle on avait tracé une figure analogue; mais cette pierre était détachée et posée sur le sol. Le champ où elle se trouve s'appelle le *Champ-Dolent*, nom que portent d'ailleurs une multitude de lieux où se trouvent des pierres druidiques.

Près de Kerhan sont *trois dolmens* placés presque sur la même ligne.

KERKEVILLE ou QUERQUEVILLE (France). Ce village de Normandie, situé à 6 kilomètres sud-ouest de Cherbourg, est célèbre par son église dédiée à saint Germain, et qui paraît avoir été, dans l'origine, un temple druidique bâti par les Gaulois de l'époque romane. « Sa forme primitive était un trèfle de 24 pieds du nord au sud, et de 34 de l'est à l'ouest, terminé par trois dômes, dont l'un, celui du milieu, avait une ouverture circulaire de 3 pieds de diamètre. Il y avait aussi une porte d'entrée et une ouverture dans chaque dôme à l'est. La maçonnerie était en zigzag, sorte de construction qui ne se trouve dans le département qu'aux églises de Sainte-Croix de Saint-Lô et d'Equeurdreville. La hauteur est de 11 pieds à partir du sol, et elle n'est pas différente sous les trois dômes ; les fenêtres étaient cintrées. » (MM. Vallée et Fleury.)

Des changements destinés à approprier ce temple au culte chrétien eurent lieu plus tard ; sa forme trifoliée devint celle d'une croix à extrémités obtuses par l'addition d'une petite nef ; sur l'un des trois dômes on éleva un clocher, et les trois ouvertures cintrées placées à l'est furent remplacées par quatre petites fenêtres ogives au nord et au sud.

KERLOAS (France). Sur une colline élevée que l'on rencontre en suivant le chemin de Plouarzel à Saint-Renan, dans l'arrondissement de Brest, on voit un fort beau menhir haut de 11 m. 5 cent. Il est de forme quadrangulaire, quoique le granit en soit brut.

On remarque sur ses deux faces opposées, environ à la hauteur d'un mètre, une bosse ronde taillée de 32 cent. de diamètre. Ces objets d'antique superstition reçoivent encore une sorte de culte de la part des paysans des environs. Les nouveaux mariés font une espèce de pèlerinage à ce monument; les deux époux dépouillent une partie de leurs vêtements, et, chacun de leur côté, se frottent le ventre contre une bosse. L'homme se persuade qu'il obtiendra des enfants mâles, et la femme espère obtenir l'avantage d'être la maîtresse absolue dans son ménage.

KERMORVAN (France.) C'est le nom d'une presqu'île qui se trouve en Bretagne, dans l'arrondissement de Brest, au nord du port de Conquet.

Elle renferme un monument druidique qu'on appelle dans le pays le sanctuaire de Kermorvan. C'est d'abord un cromlech composé de douze pierres verticales disposées en ellipse; elles forment une enceinte de 59 m. 12 cent. de longueur et 39 mètres de largeur; ensuite deux dolmens en dehors de l'enceinte : deux menhirs étaient plantés en avant pour avertir qu'à peu de distance était un sanctuaire, et pour en défendre l'approche aux profanes.

Quelques pierres de ce monument sont brisées.

KERVEN-BUREL (France), hameau de Bretagne, département du Morbihan, arrondissement de Lorient. Auprès de ce hameau, situé dans la paroisse de Crach, est un immense dolmen de 20 mètres de longueur sur 3 mètres 15 centimètres de hauteur totale. Sa plate-forme, qui est supportée par trois pierres de bout, a 2 mètres de large sur 6 de longueur et un d'épaisseur. On remarque sur cette plate-forme un cercle taillé en creux d'un mètre de diamètre, et le commencement d'un autre cercle.

Auprès du premier cercle est une rigole qui devait servir à l'écoulement du sang des victimes.

(1) Voy., dans l'*Univers pittoresque*, l'ouvrage intitulé L'OCÉANIE, par M. D. de Rienzi.

KESORA (Inde), idole adorée dans la pagode de Djaggernah ou Jagrenat. On rapporte que cette idole a deux diamants à la place des yeux ; un troisième diamant, attaché à son cou, lui descend sur la poitrine. Au rapport du voyageur Tavernier, le moindre de ces diamants est de la valeur d'environ quarante karats. Ses bras sont entourés de perles et de rubis, et ses mains sont faites de petites perles. Auprès de lui est la statue de sa femme, qui est d'or massif. *Voy.* JAGGERNATH.

KEVELAËR (pays de Gueldre). Une honnête bourgeoise de Gueldre, aujourd'hui ville des États Prussiens (province Rhénane), dans la régence de Dusseldorf, était venue, au mois de mai 1642, visiter par dévotion la chapelle de Notre-Dame de Luxembourg. Elle en remporta une image, comme font les pèlerins; et quand elle fut de retour chez elle, elle l'exposa à la vénération de sa famille. Un jour qu'elle priait à son ordinaire devant l'image, il en sortit une grande lumière qui fut aperçue au dehors par des personnes du voisinage. Pareille chose arriva encore quelques jours après. Le bruit s'en répandit. Toute la ville, frappée du prodige, conçut une grande dévotion envers la Vierge consolatrice. *Voy.* LUXEMBOURG. Pour contenter cette dévotion, il fallut exposer publiquement l'image. On en fit une copie plus grande. On l'honora en allumant des cierges et en y chantant, tous les soirs, les litanies. Cela se pratiquait avec bien plus de ferveur dans la maison de la bourgeoise, devenue une espèce de chapelle, où l'on courait en foule honorer et prier la sainte Vierge.

Au bout de quelque temps, le mari de cette femme fut, à diverses reprises, averti par une voix céleste de transporter l'image en un lieu qu'on lui marquait hors de la ville de Gueldre; on la porta avec sa copie en procession auprès de Kevelaër, et on la plaça en un petit oratoire qu'on dressa à cet effet. Ce fut le premier jour de juillet de l'année 1642.

Cet endroit devint aussitôt célèbre par les miracles qui s'y firent. L'affluence du monde y fut extraordinaire, et le pèlerinage devint si fameux, que les RR. PP. de l'Oratoire y eurent une belle église, où ils trouvèrent à exercer leur zèle. Telle est l'origine de Notre-Dame de Kevelaër, première colonie de celle de Luxembourg, ainsi que l'appelle Jean Schenck, alors curé de Kevelaër, dans les lettres qu'il écrivit aux Jésuites de Luxembourg, les félicitant de la gloire qu'ils avaient procurée à la sainte Vierge dans l'établissement de la dévotion de Luxembourg, d'où celle de Kevelaër venait comme de sa source, et comme un rejeton de cette noble vigne. Ce sont les termes de sa lettre

KHALIL ou EL-KALIL (Asie Ottomane). Cette ville, aujourd'hui le repaire de 4 à 5000 bandits turcs et juifs, fut célèbre dans la plus haute antiquité sous le nom d'Hébron. Elle figure parmi les plus anciennes villes du monde, et fut, pendant quelques années, la capitale du royaume de David.

La magnifique église, bâtie par l'impératrice Hélène sur l'emplacement que la tradition populaire désignait comme le lieu de la sépulture du patriarche Abraham, a été convertie en une mosquée, desservie avec une grande pompe. Son entrée n'est permise qu'aux seuls musulmans ; on y voit les prétendus tombeaux d'Abraham et de plusieurs membres de sa famille, recouverts avec des étoffes de soie verte richement brodées en or, et renouvelées de temps en temps par le grand-seigneur.

KHARLI (Hindoustan). « Les temples souterrains de l'Inde se trouvent dans la région montagneuse, qui termine au sud la péninsule hindoustanique. Ils sont taillés dans une roche de porphyre très-dure ; et malgré la résistance de la matière, les sculpteurs en ont couvert les parois de bas-reliefs et d'ornements. Les principaux de ces temples sont : le temple de Kharli, situé entre Bombay et Pouna, consacré à Bouddha; le temple d'Ellora, consacré à Chiva; les sept temples souterrains de Mahamalaïpouram, sur la côte de Coromandel, dédiés à Wichnou et à Chiva; enfin, ceux des îles de Salsette et d'Eléphanta, érigés en l'honneur de Chiva, quoiqu'on y trouve la représentation de tous les personnages de la mythologie indienne.

« Le temple de Kharli, près de Bombay, est un labyrinthe de grottes artificielles entièrement sculptées, distribuées autour d'un sanctuaire, résidence de la divinité. Dans les salles et les appartements souterrains habitaient les brahmanas, dont les uns remplissaient les fonctions sacerdotales, les autres instruisaient les jeunes brahmanas; d'autres rendaient la justice, présidaient à tous les détails des affaires publiques à l'époque de la période théocratique, servaient de ministres aux radjahs ou rois, entraient dans leurs conseils, les tenaient presque en tutelle, lorsque la caste kchatrya fut entrée en partage de l'autorité suprême. Ainsi, les brahmanas n'étaient pas seulement prêtres, ils étaient législateurs, magistrats, savants, médecins, ministres, fonctionnaires publics, ambassadeurs, commerçants, et militaires même lorsqu'ils le désiraient.

« Le sanctuaire de Kharli a 120 pieds de long et 64 de large; le plafond, en forme de voûte, est soutenu par des colonnes qui s'appuient sur des éléphants, sur lesquels sont des personnages des deux sexes, assis dans la posture orientale. Au centre du temple est une rotonde renfermant une chapelle, et surmontée d'une coupole. Dans ce sanctuaire on voit plusieurs inscriptions et des bas-reliefs qui représentent Bouddha, soit debout, soit assis, les jambes croisées et dans l'attitude des statues du même personnage placées dans les niches du temple de Boro-Bodo, mais entouré d'une foule d'adorateurs. On entre dans ce sanctuaire par un péristyle entièrement sculpté, où le ci-

seau a buriné des personnages mâles et femelles et un grand nombre d'éléphants.

« Les grottes d'Ellora sont creusées dans la chaîne des Gâtes, sous le 20e degré de latitude nord et le 74e de longitude, dans le voisinage de Deogur et d'Aurumgabad. Elles renferment douze sanctuaires principaux. La roche de porphyre et de granit rouge, dans laquelle cet ouvrage colossal a été taillé, s'étend en demi-cercle sur une longueur de deux lieues; souvent trois étages de salles entièrement sculptées sont placés l'un sur l'autre. Des douze sanctuaires d'Ellora, le principal est dédié au Mahavéda, au grand dieu Chiva; on le nomme Kaïlâsa. Ce temple est précédé d'un magnifique et gigantesque péristyle de 88 pieds de profondeur sur 130 de largeur; le temple se développe sur une longueur de 103 pieds et une largeur de 71 pieds. Dans cet édifice, l'un des plus anciens du globe, l'architecture et la sculpture ont jeté à profusion leurs richesses les plus merveilleuses: ce sont des colonnes admirables, des obélisques, des statues, des bas-reliefs sans nombre. Une file d'éléphants, d'une stature plus que colossale, supporte le poids énorme du plafond; l'impression qu'on ressent en pénétrant au sein de ce sublime et mystérieux édifice est un indéfinissable mélange de crainte respectueuse et d'admiration enthousiaste. Derrière ce temple circule une galerie sur les murs de laquelle l'artiste a sculpté les figures de quarante-trois dieux et déesses.

« Parmi les autres grottes-temples d'Ellora, les plus remarquables sont: 1° la grotte d'Indra, dont le sanctuaire est un roc taillé en pyramide, creusé de manière à former une chapelle, et magnifiquement sculpté; on y voit Indra assis, sa femme couchée sur un lion, et une foule d'apsaras et de devas qui s'empressent de les servir; toutes ces figures sont hautes de 15 pieds; 2° la grotte Doumar-Leyna, dédiée comme le Kaïlâsa, à Chiva et à Dourga ou Parvati; le ciseau y a retracé les noces des deux divinités; 3° le sanctuaire de Wichnou; 4° la grotte de Rama, de sa femme Sita et des principaux personnages de la cour.

« Les sept temples souterrains de Mahamalaïpouram sont connus sous le nom des sept Pagodes; ils étaient entourés, dans l'antiquité, d'une ville populeuse (Maha, Malaï, Pouram), que le savant Hoerem croit être le Malïarpha du géographe Ptolémée. Ces temples sont la merveille de l'art indien primitif; malheureusement on n'a pu les parcourir dans toute leur étendue, parce que, situés sur une côte déserte, ils sont environnés d'une épaisse forêt et de djongles perfides, où se cachent les tigres et les monstrueux pithons. Les grottes-temples de Mahamalaïpouram se développent sur une prodigieuse étendue de quatre lieues! Elles commencent sur la côte même, et la mer en a submergé plusieurs. Les frères Daniells ont donné plusieurs vues de ces prodigieuses ruines. L'une d'elles représente l'entrée d'une grotte, l'autre deux sanctuaires sculptés dans la roche, dont le travail délicat a une remarquable analogie avec la sculpture riche et fantastique de nos gothiques cathédrales. La pente granitique d'une montagne est entièrement sculptée; des figures de lions, d'éléphants monstrueux, semblent animer chaque roc; on dirait qu'une population animale a été pétrifiée subitement par le caprice d'un Djinn ou d'un Rakchasa de ces contrées extraordinaires.

« Combien devaient avoir de puissance sur l'esprit des masses les croyances qui ont fait exécuter d'aussi vastes et d'aussi gigantesques ouvrages! Quels hommes que ces brahmanas des âges antiques, pour avoir produit une civilisation aussi forte et aussi durable, des œuvres d'art aussi prodigieuses, et un code aussi complet que le code dit Manou! Époque pleine de séve, de vie et de jeunesse! Voyez les populations s'agiter à la voix qui leur parle au nom de Brâhmâ; l'acier se transforme en pics, en ciseaux, en burins, d'une trempe qui bravera la dureté indomptable du granit; les flancs des montagnes s'excavent; le roc, enseveli depuis le premier âge du monde sous la masse effroyable des cimes gigantesques, se métamorphose, sous la main intelligente, en gracieuse colonne surmontée de son chapiteau de lotus, en pyramide, en obélisque, en sanctuaire sacré; ici apparaissent les images mystiques des personnages mythologiques; là le caprice de l'artiste fait naître mille animaux à la taille démesurée. Sur ces sculptures, qui semblent délicates, comparées aux masses colossales environnantes, s'appuient les étages superposés de la montagne, et leur solidité résiste à cette effrayante pression. Mais le sombre et mystérieux édifice est terminé, une caste nombreuse se répand dans ses dédales si multipliés; elle y habite, elle y place le siége de sa puissance, de ses rites religieux. La foule se presse autour du sanctuaire révéré; une ville apparaît, le commerce l'anime, les caravanes et les pèlerins y apportent l'or et les présents; les marchandises précieuses, les richesses abondent. Telle est l'histoire des grandes villes de l'Inde, tel est le secret de la domination brahminique. L'intelligence, dans tous les âges, a toujours possédé le pouvoir.

« Les restes de Mahamalaïpouram ne présentent pas seulement des vestiges d'édifices consacrés au culte; une vaste grotte a dû servir de tschoultri, ou asile pour les pèlerins et les voyageurs; sur un roc on voit un siége de granit qui a dû servir de trône, soit à un radjah, soit à un souverain pontife.

« J'ai appelé ruines les restes de la grande Mahamalaïpouram, parce que leur ensemble annonce une ville entière creusée en partie dans le roc, et que les traces non équivoques de tremblement de terre attestent qu'une catastrophe violente en a détruit ou expulsé les habitants. Mahamalaïpouram remonte à une antiquité très-reculée

car il en est question dans le poëme sanscrit du Mayabharata, où elle est appelée Mahabali-Poura, c'est-à-dire ville du grand Bali.

« Les sculptures des sanctuaires de cette singulière cité souterraine représentent les mythes principaux du culte de Wichnou; Chiva était aussi honoré dans ces sanctuaires, mais il n'y tenait que le second rang. On sait que le peuple indou, depuis l'établissement du brahmanisme, est divisé en deux sectes principales, dont l'une honore Wichnou et l'autre Chiva. Les wechnavas, adorateurs du premier, se reconnaissent à deux lignes perpendiculaires à l'horizon, qui s'étendent du front le long du nez, dessinées avec un mélange de limon du Gange et de poudre de bois de sandal.

« L'île d'Eléphanta, qui tire son nom d'un éléphant plus que colossal, placé dans l'un de ses sanctuaires, renferme plusieurs grottes-temples consacrées au Trimoûrti et à Chiva. Trimoûrti signifie trois formes. Cette réunion trinaire est la personnification des forces physiques qui agissent sur la matière: forces attractives et formatrices, forces conservatrices, forces destructives, causes de transformation, Brâhmâ, Wichnou, Chiva. Le sanctuaire principal a 130 pieds de long et autant de large. Une vaste et magnifique terrasse décore son entrée principale; deux ouvertures latérales conduisent l'air dans l'enceinte souterraine. Vingt-cinq piliers et seize pilastres, disposés symétriquement, supportent le poids énorme de la montagne dans laquelle cette immense excavation a été creusée; un grand nombre de chapelles s'enfoncent dans les parois latérales du sanctuaire.

« Un stuc brillant recouvre les murailles, que décorent des bas-reliefs sans nombre. Les personnages sculptés se détachent du fond, de manière à ne tenir au rocher que par le dos. A l'entrée du temple est un buste colossal haut de 13 pieds, ayant trois têtes et quatre bras; c'est l'emblème du Trimoûrti. Deux grandes statues qui paraissent représenter des brahmanas, à en juger par le cordon sacré qui les décore, sont placées aux côtés de ce buste; l'une est appuyée sur une main. D'autres sculptures représentent Chiva avec ses divers attributs; Brâhmâ, monté sur l'oiseau hansâ; kartikéya, assis sur le géant Kaymughusura, qu'il a vaincu; Ganesâ, dieu de la sagesse, avec sa tête d'éléphant; des chœurs de dévas et de dévanis, génies de la suite de Chiva. Autour de ce grand sanctuaire d'Eléphanta sont les grottes et les salles qui servaient d'habitation aux brahmanas. Les grottes-temples de l'île de Salsette sont dédiées à Chiva et à Bouddha; elles sont en plus grand nombre et plus vastes encore que les sanctuaires souterrains d'Eléphanta. La grotte principale est voûtée, non dans son entier, mais dans une étendue de 40 pas de largeur et de 100 en longueur; quatre colonnes supportent l'entrée de cette grotte; dix-huit placées dans l'intérieur, surmontées de chapiteaux, portent des éléphants, et douze autres, taillées en prismes sexangulaires, soutiennent la montagne; l'extrémité du sanctuaire se termine par une rotonde surmontée d'une coupole. Deux autres temples souterrains, divisés en trois étages, et non moins étendus que le premier, sont creusés près de lui; on voit dans leur voisinage une telle quantité de grottes qui ont dû servir d'habitation, que l'on ne saurait les nombrer; toutes sont taillées dans le roc par le ciseau et ornées de sculptures.

« Le temple souterrain consacré à Bouddha est celui de Kennery; on y voit ce dieu représenté sous plusieurs formes, parmi lesquelles il est facile de reconnaître le type qu'on lui donne encore aujourd'hui; ce qui prouve par conséquent la haute antiquité du bouddhisme, et le peu de fondement de l'opinion qui le faisait plus récent que le brahmanisme. Les grottes de Salsette renferment des inscriptions copiées par Anquetil-Duperron, mais écrites dans un alphabet inconnu, qui diffère beaucoup du devanagari (écriture sacrée) sanscrit.

« C'est à Mahamalaïpouram, dont je viens de décrire les monuments souterrains si remarquables, que l'on trouve les premiers essais d'architecture élevés au-dessus du sol; ce sont des murs construits en énormes blocs de pierre non taillés, placés les uns sur les autres, absolument de la même manière que dans les constructions pélasgiques, dites cyclopéennes, et des chapelles pyramidales construites en pierres massives.

« Près de ces monuments on rencontre des essais qui forment le passage entre le premier et le troisième genre de construction, et qui rentrent dans la seconde classe de monuments; ce sont les sanctuaires en partie creusés dans le roc et en partie construits en assises de maçonnerie; tels sont deux temples dont le toit est une voûte en arc ogive, vulgairement dit gothique (1).

« Parmi les constructions antiques entièrement élevées par la main des hommes, on remarque des temples et des forteresses. Les temples principaux sont ceux de Déogur; ils sont au nombre de trois, bâtis en pierre de taille et de forme pyramidale; on n'y voyait aucune sculpture, mais le trident qui les surmonte indique qu'ils étaient consacrés à Chiva Mahadeva. Le temple de Tanjaor paraît être de la même époque que ceux de Déogur; comme eux il est consacré à Chiva; il est bâti, sans bas-reliefs extérieurs, en pierre de taille, et surmonté d'une pyramide haute de 200 pieds. Au centre est une salle où se réunissent encore les brahmanas, et qui n'est éclairée que par des lampes. Dans un bâtiment soutenu par des piliers et placé près de ce temple, on voit une statue de porphyre, haute de 16 pieds et longue de 12, représentant le taureau Nanda.

« L'île de Ramiseram, située entre la pé-

(1) L'arc ogive n'est pas plus arabe que gothique, il est d'origine indienne; plusieurs monuments de l'Indoustan, antérieurs à l'époque brillante de la civilisation arabe, ont des arcs terminés en pointe.



ninsule indienne et Ceylan, renferme un groupe de temples pyramidaux. Le plus grand est consacré à Rama, incarnation de Wichnou; le second, à son épouse Sita, l'héroïne du Ramayana, qui semble avoir servi de modèle à Homère pour son personnage d'Hélène. Le troisième des temples est dédié à Chiva. Ces trois monuments, que la tradition indique comme étant les plus anciens de la contrée, sont interdits aux étrangers; une enceinte de murailles les protége, et n'a d'autre ouverture qu'un pylône (grande porte qui précède un édifice) de 40 pieds d'élévation. Un portail, ayant la forme d'une pyramide tronquée, et dont l'architecture rappelle le goût égyptien, conduit au temple principal. L'extérieur de ces pyramides-temples est peint en rouge et entièrement sculpté; l'intérieur, où le jour ne peut pénétrer par aucune ouverture, est constamment éclairé par des lampes.

« A Mâdoura existe encore un temple pyramidal, semblable à ceux de Ramiseram; mais il offre cette particularité, d'avoir pour ornements extérieurs de fausses fenêtres et des pilastres.

« Le célèbre temple de Djaganatha, qui attire chaque année un concours de douze millions de pèlerins, est construit d'après les mêmes règles architecturales que ceux dont nous venons de parler, et il doit être leur contemporain. Ce temple est dédié à Krischna, une des incarnations de Wichnou, dont Djaganatha est un des surnoms; il est situé dans la province d'Orissa, qui fait partie du gouvernement du Bengale. Le sanctuaire où les brahmanas conservent la statue du Dieu est une immense pyramide autour de laquelle s'élèvent une foule de chapelles de même forme, dont une a 120 pieds de haut.

« Comme je ne puis vous décrire tous les temples antiques de l'Inde, je terminerai sur les monuments de cette contrée, en citant: le temple de Siringam, qui couvre l'espace d'une lieue carrée, et a sept enceintes; ses quatre murs extérieurs répondent aux quatre points cardinaux; chacun d'eux a une entrée surmontée d'une pyramide richement ornée de sculpture; celui de Kandjeveram, consacré à Chiva et à Dourgâ, remarquable par la quantité prodigieuse de statues d'animaux qui l'entourent; enfin, le temple de Chalambron, situé dans le Tanjaor, sur la côte de Coromandel, à neuf lieues de Pondichéry. Ce dernier est protégé par deux enceintes de murs, dont la seconde forme un carré-long régulier, de 1320 pieds de long sur 960 de large, parfaitement orienté. Le mur extérieur est construit en assises de pierres de taille; le mur intérieur est bâti en pierres et en briques. Chacune des faces de ce mur est ouverte à son centre par une porte magnifique, décorée de pilastres de 32 pieds de hauteur, et au-dessus de chaque porte s'élève une pyramide de 150 pieds, dont l'extérieur est couvert de figures de divinités et d'animaux. Le sanctuaire et les chapelles sont dans la seconde enceinte; une colonnade limite le terrain consacré sur lequel s'élèvent: une chapelle dédiée à Chiva, une autre à Wichnou, et une troisième sans emblèmes particuliers. Entre elles est un bassin entouré de colonnes, destiné aux ablutions des brahmanas desservants et des pèlerins. A droite est le sanctuaire principal, dans lequel on adore Parvati, dont la statue regarde le portique. Ce sanctuaire est entouré d'une enceinte particulière, décorée intérieurement par une colonnade; on y entre par un péristyle de six rangées de colonnes. Les pilastres, qui soutiennent la façade du péristyle, sont unis l'un à l'autre, au-dessus de la porte, par une chaîne de pierre habilement sculptée, et dont les anneaux ne forment qu'une seule pièce. Des sculptures sans nombre ornent le fût des colonnes et la surface des piliers. Au midi du sanctuaire de Parvati est une salle dont le plafond plat et uni est soutenu par cent colonnes; au nord on en voit une semblable, mais plus petite. De l'autre côté du bassin s'élève une immense colonnade de 360 pieds de long sur 260 de large, qui entoure une chapelle dont le toit plat a pour support huit cents piliers de 30 pieds d'élévation, parfaitement alignés. Ce toit plat est composé de blocs de pierres de taille superposées par assises, comme dans les constructions égyptiennes. On voit que cet immense monument n'avait pas les réunions religieuses pour unique destination, mais qu'il devait servir d'habitation à tous les hommes de la caste dominante qui gouvernait le pays; que ces salles si vastes n'étaient que des lieux d'assemblées où se rendait la justice, où l'on traitait les affaires de l'État. Nous retrouverons en Egypte analogie d'architecture et de destinations dans des constructions semblables. Ces monuments datent évidemment de la période purement théocratique.

« Mais ce n'est pas seulement sur le continent indien que les antiquités de la période théocratique du brahmanisme abondent, on trouve dans l'île de Java de magnifiques ruines qui indiquent la même origine et le même âge.

« Dans le district de Brambanam sont deux temples pyramidaux, qu'une végétation pleine d'énergie enterre au sein d'un puissant réseau de branches, de tiges, de jets, de guirlandes fleuries, qui en dérobent à l'œil l'ordonnance et l'ensemble; cependant, au milieu de ce chaos de feuilles et de fleurs, on devine des constructions formées d'une base carrée surmontée d'une pyramide quadrangulaire.

« A quelque distance on voit les mille temples (Tchandi Sivvou); sur une surface de 600 pieds de longueur sur 530 de largeur, sont disséminées une foule de pyramides-temples, groupées en croix quatre par quatre. Randon-Gonting, Kali-Benin, Koulassan, sont remplis de ruines semblables.

« La religion ayant été le mobile de la politique et de l'art dans l'Inde, il n'y faut pas chercher d'autres monuments religieux; qu'ils soient des œuvres historiques ou poétiques, des produits de l'architecture, de la

sculpture, c'est à la religion seule qu'ils se rapportent. Ainsi, pas de poëmes indous qui n'aient pour objet de célébrer les aventures des dieux, leur apparition sur la terre, leurs actions; pas de narration historique qui ne se rattache à la mythologie; pas de construction durable qui ne soit un sanctuaire ou la résidence de la caste théocratique. Cependant, dès les âges les plus reculés, l'Inde a eu des villes riches et florissantes; car, placée entre le Tibet, la Chine et les pays commerçants assyriens, babyloniens et phéniciens, abondante en productions rares et précieuses, l'Inde a noué de bonne heure des relations commerciales avec ses voisins de l'est, du nord et de l'ouest. Mais ses villes, comme celles de l'Egypte, consistaient en demeures particulières groupées autour d'un temple, bâties avec des matériaux de peu de durée; des bois plus ou moins précieux pour les palais des riches, des bambous, de simples roseaux pour les modestes habitations des pauvres. Tels ont été les cités célèbres d'Ayodhya, Oudjayani, Devaguiri ou Déogur, Pratictana, Lahora, sur laquelle régnait Pourous (Porus), l'illustre adversaire d'Alexandre le Grand; Déva nahoucha nagara, au delà du fleuve Shind (*Indus*), Mithilâ, Cosambi, Indraprastha, Hastinapoura, Pataliputra, et un grand nombre d'autres villes antiques de l'Inde. Toutes ces villes ont été des entrepôts de marchandises et le siége d'un immense négoce; on y voyait des marchands, des artistes; l'or, les pierreries, les objets précieux, abondaient; chacun y portait des vêtements magnifiques, des bracelets, des colliers de prix. Les grands parcouraient les places publiques sur des chars, des éléphants et des chevaux; les maisons étaient ornées de magnifiques jardins; on entendait continuellement dans les rues le bruit de la foule qui se rendait à ses affaires ou à des réunions de plaisir.

« Le Mahabharata, le Ramayana et le Manava d'Harma Sastra sont les documents les plus curieux que l'on puisse consulter sur l'état politique, industriel et commercial des Indous de l'antiquité (1). »

KHLASSA (Tibet). Le temple principal du Tibet s'appelle en tibétain Khlassei-Tziokan, et en mongol Tkhé-Tjao. Selon les traditions locales, il fut construit par la princesse chinoise Wyn-Tchéne, mariée au souverain du Tibet en 641. On y trouve encore aujourd'hui les statues des divinités révérées à cette époque. Au lieu d'une muraille, il est entouré d'un bâtiment à deux étages, qui, aussi bien que le temple lui-même, est couvert de tuiles dorées. Devant la porte principale de ce temple se trouve un monument en pierre à moitié ruiné, élevé, en 822, en commémoration de la paix conclue entre le Tibet et la Chine.

KHORAZIN (Palestine). *Voy.* Corozaïm.

KIAK-KIAK (Asie). C'est le nom d'une divinité du Pégou. Cette idole est placée dans un temple magnifique de l'empire Birman. Elle est représentée sous une figure humaine, qui a vingt aunes de longueur, couchée dans l'attitude d'un homme endormi. Suivant la tradition du pays, ce dieu dort depuis six mille ans, et son réveil sera suivi de la fin du monde.

KIASA (Turquie d'Asie), dans le Diarbékir. Le 28 avril, les hommes et les femmes qui suivent le culte sabéen (*Voy.* Bassora), sortent de Harran pour attendre à Kiasa l'arrivée du dieu de l'eau.

KICOU-HOU-CHAN (Asie), montagne sacrée chez les Chinois, qui se prétendent fils des montagnes. Les Chinois y font de pieux pèlerinages et gravissent à genoux les flancs escarpés de ce mont. Ces sortes de pèlerinages de l'Orient, suivant la remarque judicieuse de Boullanger, se rattachent presque tous à des réminiscences diluviennes. « En effet, dit-il, ces pèlerinages, dont l'institution se perd dans la nuit des siècles, ont généralement pour objet les hautes montagnes où se forma le premier noyau des grandes nations de l'Asie, qui voulaient descendre, comme leurs fleuves, des entrailles rocheuses de leurs monts. »

KIEV ou Kiew (Russie), sur la rive occidentale du Dniéper (Borysthène), dans le midi de la Russie. Selon les écrivains polonais, elle paraît avoir été fondée par les Slaves, en même temps que Novogorod, vers le ve siècle. Peu de temps après l'établissement de Rurick dans le nord, elle tomba sous la puissance d'Oskold, guerrier varègue d'un haut renom.

Dès les premiers successeurs de Rurick, elle devint la résidence des grands princes dont plusieurs fois les armes imposèrent un tribut à Constantinople, proie magnifique, dès lors comme aujourd'hui, convoitée ardemment par les nations du Nord.

Trois siècles après l'élévation de Kiev au rang de capitale, en 1150, nous trouvons en Russie soixante et onze princes, tous issus de la maison de Rurick, et tous reconnaissant le souverain de Kiev comme leur *grand duc* ou leur *grand prince*. Ce n'était point un système politique habilement organisé comme celui de l'Europe occidentale; c'était une déférence moitié forcée, moitié instinctive que des princes du même sang, unis par un même intérêt contre leurs voisins, rendaient au membre le plus puissant de leur famille, au descendant le plus direct du fondateur de la puissance varègue.

On remarque à Kiev une colonne de 20 pieds d'élévation, reposant sur un piédestal quadrangulaire, supportée par un massif en pierres dont l'intérieur voûté est orné de tableaux; au milieu est une fontaine d'où jaillit une eau ferrugineuse réputée pure et sainte. Ce monument, situé à côté du puits où fut baptisé Vladimir Ier à la fin du xe siècle, est destiné à conserver le souvenir de la conversion de la nation. Vladimir embrassa en effet le christianisme avec ses sujets à l'occasion de son mariage avec Anne, sœur des empereurs de Constantinople. On

(1) Ch. Delattre, *Les chefs-d'œuvre des hommes*, p. 44 et suiv.

rappelle Vladimir *le Grand*, Vladimir *le Saint;* il était monté sur le trône par l'assassinat de son frère et de ses deux neveux.

Kiev était devenue une ville somptueuse d'un luxe inouï; elle était appelée par les Grecs la *Capoue*, la Constantinople du Nord; comme Constantinople, elle avait une porte d'or lorsque l'incendie de 1124 y consuma, dit-on, six cents églises.

A la fin du XIIe siècle, la puissance commença à se transporter au souverain de l'apanage de Vladimir. Il y eut conjointement des *grands ducs* à Kiev, et des *grands ducs* à Vladimir. La lutte s'établit entre ces deux villes comme jadis entre Novogorod et Kiev, jusqu'à ce qu'enfin cette dernière capitale, sans cesse attaquée au dehors par les peuplades tatares et turques, déchirée au-dedans par les factions rivales, finit par abandonner complétement la prépondérance à Vladimir.

En 1239, Kiev tomba au pouvoir de Batu-Khan; et, courbée pendant quatre-vingts ans sous le joug immédiat des Tartares, elle fut définitivement rayée du rang de capitale.

Kiev compte aujourd'hui 30,000 habitants. On aperçoit de très-loin ses coupoles dorées et brillantes étinceler à l'horizon; mais, parvenu dans l'enceinte de ses murs, on ne voit que des masures et des baraques.

On remarque dans la vieille ville la riche et magnifique cathédrale de Sainte-Sophie. Les flancs de la montagne sur laquelle est construite la ville haute, renferment les catacombes creusées par saint Antoine et par douze de ses disciples. On y vient en pèlerinage honorer, aux fêtes de la Pentecôte, les corps de soixante-treize saints qui y sont conservés.

KIKOKKO (Afrique). C'est le nom d'une divinité particulièrement adorée dans le royaume de Loango. Les naturels du pays sont persuadés que Kikokko se communique souvent à ceux dont cette divinité prétendue veut bien agréer les hommages.

KIO (Japon), ou Miyaco, dont les géographes européens ont fait leur Miaco, est une très-grande ville de la province de Yamisiro, située dans une plaine environnée de collines et baignée au levant par le Kamo ou Kamogawa, affluent du Yodo-gawa. « C'est, dit Balbi, la ville du Japon qui offre le plus d'édifices remarquables; elle en a été pendant longtemps la capitale, et est encore la résidence du daïri, ou du descendant des anciens empereurs, révéré comme un personnage saint et comme le chef de la religion de l'Etat. Parmi le grand nombre d'édifices publics que renferme Kio, nous distinguerons : le palais du daïri, remarquable par son immense étendue et par la belle tour carrée qui le surmonte; le temple de Fôkôsi, célèbre dans tout le Japon par l'image colossale de Daïbout, assis à la manière indienne sur une fleur de lotus : elle était primitivement en bronze doré; mais ayant beaucoup souffert par le tremblement de terre qui eut lieu en 1662, on la remplaça, cinq ans après, par une statue en bois, recouverte en papier doré. La hauteur de ce colosse est de 83 pieds du Rhin, dont 73 pieds 9 pouces pour la statue et 9 pieds 10 pouces pour la fleur de lotus. L'intérieur du temple est pavé en carreaux de marbre blanc et orné de quatre-vingt-seize colonnes en bois de cèdre. Dans un édifice voisin se trouve suspendue la plus grande cloche connue; elle a 17 pieds 2 pouces et demi de hauteur, et pèse 1,700,000 livres japonaises qui équivalent à 2,040,000 livres hollandaises.

« Le temple de Kwanwon rivalise sous tous les rapports avec le précédent; la statue du dieu, qui est d'une taille extraordinaire, avec trente-six mains, a autour d'elle les statues de six héros de taille gigantesque. Ce temple est aussi remarquable par un grand nombre de statues des dieux et des esprits censés être subordonnés à Kwanwon; ces images sont de différentes grandeurs; les plus petites sont placées en avant, afin que la vue puisse les embrasser toutes à la fois; si l'on en croit les Japonais, leur nombre s'élèverait à 333,333. »

Selon le jésuite Pinhero, la ville de Kio ou Miyaco renfermait, à la fin du XVIIe siècle, cinq cents temples principaux et une des six grandes universités de l'empire; et il fait observer qu'en 1540 il y en avait quatre autres dans les environs, et que chacune d'elles comptait plus de 3500 étudiants. Cette ville doit avoir au moins un demi-million d'habitants, puisqu'au XVIIe siècle on comptait 52,169 prêtres, 477,557 laïques des deux sexes, sans y comprendre les étrangers et toute la cour du daïri (1).

KIRCHEH (Nubie). Le temple de Kircheh en Nubie, à trois lieues au sud de Dandour, est un des monuments les plus curieux de la piété des anciens habitants de ce pays. Il a été dégradé par les Perses, et n'est plus qu'un amas de ruines assez grandioses; mais dans les environs s'élèvent quelques tombeaux de santons surmontés de dômes. Plusieurs lieux où reposent ainsi les restes de santons révérés jouissent en Nubie d'une grande réputation de sainteté, et il est rare que les caravanes les traversent sans y déposer quelques offrandes, que recueille un fakyr chargé de l'entretien de ces chapelles. (*Voy.* MM. Cadalvène et de Breuvery, *Voyage en Egypte*, etc.)

KITCHI-MANITOU (Amérique), idole des anciens sauvages du Canada, qui regardaient cette divinité comme la source de tout bien. On faisait tous les ans un feu de joie en l'honneur de Kitchi-Manitou, en chantant des hymnes autour du foyer.

KIU-FOU-KIEN (Chine). La mort de Confucius (Khoung-tsée) est l'un des événements les plus importants de l'histoire de Chine, et celui dont le souvenir s'est conservé jusqu'à ce jour avec le plus de vénération. Ce grand philosophe, auquel toutes les nations se plaisent à rendre hommage, mourut après un assoupissement léthargique de sept jours, à la soixante-treizième année de

(1) Voy. l'*Abrégé de géographie* de Balbi.

son âge, 479 ans avant Jésus-Christ, et 9 ans avant la naissance de Socrate. Il fut enterré à Kiu-Fou-Kien, dans un temple où l'on se rend en pèlerinage de tous les points de l'empire. Les empereurs eux-mêmes vont adorer le grand sage dans son tombeau. Ce fut, dit-on, le fondateur de la dynastie des Han qui le premier en donna l'exemple, vers l'an 200 avant Jésus-Christ. C'est de cette époque que date l'espèce de culte que toute la nation rend à Confucius. Dans chaque ville importante on a construit des miau ou miao, où les dévots qui ne pourraient aller jusqu'à Kiu-Fou-Kien, vont faire les mêmes cérémonies qu'ils feraient au tombeau même du philosophe. Ces cérémonies consistent à lui offrir du pain, du vin, des cierges, des parfums, souvent même un animal, et principalement un mouton. Ensuite le pèlerin se prosterne devant la tablette où est inscrit le nom de Confucius, et frappe neuf fois la terre de son front.

Sous le règne de Tchen-Soung, troisième empereur de la dynastie des Soung, dont le règne commença l'an 998 de notre ère, on fit de ce pèlerinage une loi qui oblige tous les mandarins qui entrent en possession de leurs gouvernements, et tous les lettrés qui prennent leur grade, à se rendre à l'un des temples élevés en l'honneur de Confucius et de ses principaux disciples, pour y accomplir solennellement cette cérémonie officielle.

On ne peut se faire une idée du luxe qui environne le grand temple de Kiu-Fou-Kien : il témoigne hautement de l'enthousiasme et de la vénération de la nation tout entière pour leur divin philosophe, que l'on appelle le père Ni, le koung ou duc, le premier saint, le prédicateur-roi, le plus saint, le plus sage, le plus vertueux des instituteurs des hommes. Ses descendants ont gardé jusqu'à présent le titre de koung (duc) et leur nombre est environ de douze mille.

KIWASA (Amérique). On nomme ainsi une des principales idoles des habitants de la Virginie, qui est souvent représentée avec un calumet à la bouche; un prêtre posté derrière elle fait en sorte que cette idole paraisse fumer réellement.

Plusieurs des naturels de la Virginie ont dans leurs maisons des oratoires consacrés à Kiwasa, qu'ils consultent dans toutes les occasions importantes.

KONDJEVERAM (Inde). Il y a dans cette grande ville de la présidence de Madras deux superbes pagodes rangées parmi les plus belles de l'Inde.

La plus grande, dédiée à Siva ou Chiva, ressemble pour l'architecture et pour l'étendue à celle de Tandjaore. L'autre, dédiée à Vichnou Koudji, est en grande vénération chez les dévots hindous, et surpasse la première pour la richesse et la beauté de ses sculptures (1).

KOUFA (Turquie d'Asie), ville de l'Asie Mineure, où le prophète Ali, gendre et cousin de Mahomet, fut blessé à mort. On a élevé à cet endroit une mosquée que tous les musulmans vont vénérer en grande dévotion (*Voy.* MECHED-ALI).

(1) Voy. l'*Abrégé de géographie*, d'Adrien Balbi.

Nous allons ajouter ici la traduction d'un célèbre poëme de Miskin, qui rompra un peu la monotonie inévitable de nos notices géographiques.

MARCIYA DE MISKIN (1).

I. Ce fut un destin bien extraordinaire que celui auquel Dieu soumit Muslim, le jour où le roi légitime (Huçaïn) l'envoya du côté de Koufa.

II. Au moment même où le fils chéri d'Ali, abandonné par son parti, triste et chagrin, quittait en pleurant le tombeau de son aïeul (Mahomet), au même jour, à la même heure, au même moment, dans la ville de Koufa, de la gorge de Muslim coulait un ruisseau de sang.

III. Après que le fils de Ziyad (Abd-ulla, gouverneur de la Syrie) eut tranché la tête à Muslim, il jeta son tronc inanimé du haut de la forteresse. Il montra au peuple ce cadavre mutilé, et plaça la tête sur une pique en haut des murailles.

IV. Ayant donc élevé cette tête qu'un glaive acéré avait détachée du corps, il la montra au peuple en disant ces mots : « Levez les yeux, et voyez la place élevée que j'ai donnée à la tête de Muslim. »

V. Les habitants de Koufa allèrent contempler ce tronc étendu par terre, qu'on avait violemment mutilé, et ils se le montrèrent l'un à l'autre. Ils virent aussi la tête tranchée qui était exposée sur une pique au haut de la citadelle.

VI. Sur ces entrefaites, le coursier de Muslim parcourait les rues pleurant son maître; mais blessé par les pierres qu'on lui jetait, il chancelait de temps en temps. Lorsqu'il parvint sous les murs de la citadelle, et qu'ayant levé les yeux il vit la tête de son maître, il voulait aller l'emporter.

VII. Le fils de Ziyad, non content d'avoir commis cet horrible attentat, adressa la parole au peuple en ces termes : « J'ai eu des nouvelles des deux fils de Muslim : ils sont cachés dans la ville; mais celui qui veut les dérober à ma vengeance aura bientôt à regretter sa propre tête. »

VIII. Ces pauvres enfants, après avoir perdu leur père, s'étaient réfugiés demi-morts dans la maison du cazi, et s'y étaient cachés; mais comme le cazi comprit que leurs ennemis les chercheraient bientôt chez lui, il les envoya vers le soir hors de la ville (2).

IX. Ces enfants voulurent se joindre à une caravane qui était en route. Tandis qu'ils la suivaient de loin, marchant à l'aventure, ils aperçurent un arbre des banians, et à ses pieds un ruisseau qu'ombrageait son feuillage.

X. Ces malheureux enfants étant affamés, altérés et sans force, mâchèrent les feuilles de cet arbre, et burent de l'eau de ce ruisseau. Puis ils dirent : « Formons-nous une habitation dans cet arbre pour y passer les instants qui nous restent à vivre. »

XI. Comme ils virent une énorme branche double, ils y montèrent et se mirent à l'arranger pour

(1) Cette pièce de vers est due à *Miskin*, poëte hindoustani distingué. On la chante à l'occasion de la commémoration du martyre de Huçaïn, soit dans les *imam-bara*, soit à la procession du *Taziya*, ou représentation de la châsse de ce petit-fils de Mahomet. (Voyez dans mon *Mémoire sur la Religion musulmane dans l'Inde*, page 130 et suivantes, différents détails sur la fête qu'on célèbre en commémoration du martyre de Huçaïn, fête à l'occasion de laquelle on chante ce Marciya.)
(Note de M. Garcin de Tassy.)

(2) Le docteur Gilchrist, qui a donné, dans sa Grammaire hindoustani, page 217, la traduction de cette strophe, met *après minuit* (after midnight); mais il y a dans le texte *le dernier puhar* (du jour), c'est-à-dire *le soir*.
(Note de M. G. T.)

se reposer. Sur ces entrefaites, une femme gracieuse vint au-dessous de l'arbre remplir un vase de terre dans l'eau courante.

XII. En regardant l'eau, elle vit la réflexion du visage des deux enfants et de leurs mains qui s'agitaient et frappaient leur poitrine. Alors elle leva les yeux, et aperçut en effet ces enfants qui pleuraient.

XIII. « Mes enfants, leur dit-elle, pourquoi êtes-vous montés sur cet arbre? Si vous venez à tomber, vous vous tuerez certainement. Pourrai-je savoir, mes petits amis, quelle chose fâcheuse vous est arrivée, et pourquoi, à une heure si tardive, votre mère vous a chassés de sa maison. »

XIV. « Madame, s'écrièrent les enfants, un grand malheur nous est arrivé; notre mère demeure à bien des kos d'ici, et les habitants de Koufa ont tué notre père dans cette ville.

XV. « Celui à qui, en nous quittant, notre père nous confia, ayant entendu dire qu'il avait été massacré, eut peur, et nous considérant comme des réfractaires, il nous fit sortir de sa maison au dernier pahar (du jour.)

XVI. « Nous ne pûmes parvenir jusqu'à la caravane que nous voulions suivre; nous ne trouvâmes pas même la route; errants et allant çà et là, nous ne vîmes nulle part un lieu pour nous retirer. Nous n'aperçûmes que le reflet lointain de cette source d'eau.

XVII. « Depuis deux jours nous n'avions ni bu ni mangé, lorsque nous avons bu de cette eau et mâché de ces feuilles. Nous avons enfin trouvé parmi les branches de cet arbre un abri où nous nous sommes cachés. Actuellement il nous arrivera ce que Dieu voudra. »

XVIII. Cette femme, qui était venue en ce lieu pour prendre de l'eau, ayant entendu ce douloureux récit, leur demanda le nom de leur père. Ces pauvres enfants lui répondirent en pleurant : « Il se nommait Muslim. » Hélas! avec quelle affection il nous élevait! ajoutèrent-ils.

XIX. « Ah! dit-elle, c'est peut-être Muslim Aquil, que le roi Huçaïn avait nommé son lieutenant, et avait envoyé ici. » — Les enfants répondirent encore en pleurant : « Madame, c'était bien lui. Il est mort, et il ne reste actuellement personne qui ait pitié de nous.

XX. « Venez avec moi, dit alors cette femme; ma maîtresse est bonne, elle aime les enfants non-seulement comme une bonne mère, mais comme une sainte. D'ailleurs, lorsqu'elle apprendra que vous appartenez à la famille d'Ali, elle vous embrassera tendrement comme le halo entoure la lune. »

XXI. Les deux innocents orphelins ayant entendu ces paroles obligeantes, descendirent de l'arbre pour voir si la conduite de cette femme répondrait à ses paroles, et ils partirent de là avec elle, afin de mettre à l'épreuve l'affection de sa maîtresse, et de savoir si elle voudrait les garder dans sa maison pendant la nuit qui s'approchait, ou bien si elle s'y refuserait.

XXII. L'excellente servante conduisit donc ces enfants à la maison de sa maîtresse, et lui fit connaître ce qu'elle savait de leur histoire. Cette bonne dame ayant vu ces enfants nu-tête, leur déclara plusieurs fois qu'elle leur était dévouée.

XXIII. Elle fit asseoir respectueusement ces enfants sur le *masnad* (sofa), et leur offrit ce qu'il y avait de meilleur parmi les mets qu'elle avait préparés. Elle les fit ensuite coucher, et, calmant leurs craintes, elle leur avait procuré un paisible sommeil, lorsque son époux entra dans la maison.

XXIV. Haris était le nom de ce scélérat, qui fut l'assassin de ces enfants. Il avait erré à leur poursuite toute la journée. Lorsqu'il fut de retour au logis, il s'assit harassé, hargneux et affamé comme un chien.

XXV. Il dit à sa compagne : « Apporte-moi promptement à manger. — Tyran, répondit-elle, quelle est donc cette agitation qui se manifeste en toi? — Que t'importe? sache néanmoins que le malheur m'a atteint, et que je vais tomber dans la disgrâce du fils de Ziyad. »

XXVI. « Apprends-moi du moins, répliqua la femme, ce dont il s'agit? — Depuis hier, ajouta-t-il, on m'a confié une commission importante (et je ne l'ai pas encore remplie). Je dois découvrir la retraite des enfants de Muslim, leur trancher la tête, puis la porter au fils de Ziyad, et obtenir ainsi ses bonnes grâces. »

XXVII. Sa femme se mit à pleurer. Hélas, hélas! disait-elle en elle-même, quel malheur affreux! J'ai dans ma maison l'assassin et les victimes. Elle fit alors signe à la servante qui avait amené les enfants, et cette esclave fidèle alla fermer à clef la porte de leur chambre.

XXVIII. Lorsque Haris eut un peu mangé et un peu bu, voulant dormir, il mit un drap sur sa tête (pour se garantir des moustiques, etc.) Tout à coup les fils de Muslim, qui dans leur sommeil rêvaient de leur père, pleurèrent et firent entendre des cris de la chambre où ils étaient.

XXIX. Alors le maudit Haris se réveille en sursaut, et s'écrie : « Quel est donc le bruit que j'entends? Un voleur s'est-il introduit dans les maisons des voisins (ou dans la mienne propre)? » Il allume une lampe, et cherchant si quelque étranger n'était pas chez lui, il finit par trouver les enfants et les fait sortir de leur chambre.

XXX. Il les frappe au visage et leur dit : « Avouez-moi la vérité; qui êtes-vous et pourquoi êtes-vous dans ma maison? — Les enfants répondirent en pleurant : « Si vous nous conservez la vie, nous vous ferons connaître le sujet de la douleur qui nous consume.

XXXI. « Nous sommes les fils de Muslim, qui a été tué. Nous n'avons personne pour nous, si ce n'est Dieu. Le sort nous a conduits dans votre maison, et tandis que la maîtresse du logis nous a donné de la nourriture, vous nous accablez de coups.

XXXII. « Si vous prenez part aux peines de deux pauvres orphelins, gardez-nous dans votre maison, ou bien faites-nous conduire auprès de notre oncle, et le Très-Haut vous en récompensera. »

XXXIII. Au lieu d'écouter les plaintives supplications de ces enfants qui étaient en larmes, Haris, les poussant avec son épée, les fit entrer dans une pièce obscure de sa maison et les y enferma.

XXXIV. Lorsque le jour parut, Haris, ayant tiré son épée du fourreau, fit sortir ces enfants de sa maison en les prenant par les cheveux, et les secouant au point que la peau de leurs tempes en fut déchirée. Les gémissements et les cris de ces pauvres enfants arrachaient l'âme.

XXXV. Ils appelaient leur père : « Oh! cher père, disaient-ils en criant, nous allons périr à notre tour. Dans quel lieu sommes-nous donc? Quel est l'homme cruel qui s'est saisi de nous, et qui nous tire par les cheveux au point de nous faire mourir? »

XXXVI. Cependant la femme du maudit Haris, ayant entendu les clameurs et les gémissements de ces enfants qu'elle n'avait pu soustraire à son mari, se mit aussi à pleurer en jetant des cris. Alors Haris trancha d'abord la tête de sa femme, puis il tua son propre fils, qui n'était pas encore parvenu à l'âge de puberté.

XXXVII. Sur ces entrefaites, un de ses esclaves, voyant que sa maîtresse et son jeune maître avaient été cruellement massacrés par Haris, en ressentit une terreur si violente qu'il poussa des cris en disant : « Ah! combien est méchant cet homme à qui le sort m'a abandonné! »

XXXVIII. Lorsque ce meurtrier dénaturé arriva sur la rive de l'Euphrate, il remit son épée nue entre les mains de cet esclave et lui dit : « Pourquoi frapperai-je moi-même ces jeunes enfants?... tranche-leur la tête de ta propre main. »

XXXIX. L'esclave répondit : « Mettez de côté dans cette circonstance les droits que vous avez sur moi ; ne venez pas noircir mon visage devant le Prophète. Baissez votre propre tête, et placez-la sous mon épée, vous verrez ce que je ferai, moi qui ai mangé du sel avec vous (1).

XL. A ces mots, le maudit saisit son épée et trancha la tête de cet estimable esclave. Puis il montra aux pauvres enfants de Muslim le ruisseau que forma le sang de cet infortuné, et brandit de nouveau son épée dans sa main.

XLI. « Otez, leur dit-il, vos vêtements ; quel besoin ont des insurgés comme vous de ce qui pourrait leur servir de linceul ? Courbez la tête avec courage et résignation, et je vous trancherai à tous deux la tête comme une tige de cotonnier. »

XLII. Les enfants lui dirent en pleurant : « Nous avons été vos hôtes pendant quelques instants ; nous avons mangé dans votre maison et nous y avons bu de l'eau fraîche. Pour votre propre avantage, nous désirons, vendez-nous plutôt, et gagnez ainsi quelque chose pour votre famille.

XLIII. « Faites venir d'abord un barbier, afin qu'il nous rase la tête, et conduisez-nous ensuite au marché des esclaves. Là, vous direz : Je suis allé faire une course dans un village ; c'est ainsi que j'ai eu les esclaves que je vends ; j'en suis le maître, je n'ai pas besoin de courtier.

XLIV. « Lorsque notre tête sera complétement rasée, alors quelqu'un nous achètera, nous considérant comme de véritables esclaves, et nous emmènera avec lui, tandis que vous vous retirerez seul en votre maison. »

XLV. « Enfants, répondit-il, je ne me laisserai pas jouer, je ne vous emmènerai pas vivants d'ici. Si quelqu'un s'empare de vous, comment obtiendrai-je la récompense qu'on m'a promise ? Il vaut donc mieux que je vous tue sans plus attendre, ce sera plus avantageux et plus profitable pour moi. »

XLVI. Lorsque ces enfants virent que Haris était décidé à leur ôter la vie, l'aîné des deux s'approcha de lui, et lui dit d'un ton suppliant : « Tranchez-moi d'abord la tête ; mon tour doit être le premier ; mais acceptez ma vie en sacrifice pour celle de mon frère. »

XLVII. Le plus jeune, en entendant ces mots, avança la tête en disant : « Faites usage de votre épée pour moi ; mais ne tuez pas mon frère aîné. Accordez-moi cette grâce ; rendez-vous à la prière d'un jeune enfant. »

XLVIII. Haris n'eut aucun égard aux lamentations de ces enfants ; il leur fit baisser le cou, et en leur disant : « Apprenez à vous raser la tête, » de son épée sanglante il leur sépara d'un seul coup la tête du corps.

XLIX. En ce moment le corps mutilé du frère aîné prit affectueusement dans ses bras celui de son jeune frère, et ce dernier, étant tombé le premier par terre, soutint le corps de son aîné, animé qu'il était pour lui d'une vive amitié.

L. Le méchant Haris jeta dans la rivière ces deux corps ainsi embrassés, et ayant mis les têtes dans le sac à avoine de son cheval, il le suspendit à une corde et se mit en marche pour Koufa.

LI. Haris prit donc ces deux têtes ensanglantées, qui faisaient encore des mouvements convulsifs. De leur cou coulait du sang et de leurs yeux des larmes. Puis il alla déposer devant le fils de Ziyad ces sanglants trophées ; et se vantant au sujet du service qu'il venait de rendre, il fit valoir la peine qu'il avait eue, sans dire un seul mot des souffrances de ces pauvres enfants.

LII. A la fin, lorsque Huçaïn, le chef des bons Musulmans, parvint au désert de Karbala, il vit venir à lui des voyageurs étrangers. « Apportez-vous, leur dit-il, quelque nouvelle de Koufa ? Muslim a-t-il avec lui une armée, ou bien lui reste-t-il seulement quelques troupes ? »

LIII. Ces gens lui répondirent : « Pourquoi nous faire une telle demande ? Hélas ! des assassins se sont emparés de Muslim par ruse, et il y a déjà vingt-six nuits qu'il a eu la tête tranchée. Non-seulement on l'a tué, mais encore ses pauvres orphelins.

LIV. « Le fils de Ziyad (de Bassora) est arrivé à Koufa ; il a fait venir les troupes du fils de Moawia (Yézid), et les a envoyées combattre avec le fils d'Ali à Karbala, en leur ordonnant de partir avec des provisions pour deux jours. »

LV. Lorsque le roi Huçaïn eut appris les fâcheuses nouvelles que lui donnèrent ces voyageurs, il ressentit une vive douleur, surtout de la perte de Muslim. Dans cette forêt déserte, lui et sa famille le pleurèrent, en accompagnant ces larmes de soupirs et de gémissements, et tous ensemble ils abandonnèrent leur tête au destin.

LVI. Puis réfléchissant que vingt-six jours s'étaient écoulés depuis que Muslim et ses enfants avaient été massacrés à Koufa, et que la famille de Haïdar était sans aliments et sans boisson, il se disposa dès ce jour à mourir.

LVII. Huçaïn s'adressant à ses compagnons leur dit : « O mes frères, (mon général) Muslim est mort. Demain j'aurai moi-même la tête tranchée. Prenez vos épées et vos piques, quittez ces lieux, l'ennemi est encore éloigné. »

LVIII. Ses compagnons répondirent : « Nous t'accompagnerons ; crois-tu que pour avoir entendu retentir le mot de mort à nos oreilles nous t'abandonnions ! Comment oserions-nous montrer demain (1) notre visage au Prophète et à Ali. Non, frère, nous boirons avec toi la coupe du trépas. »

LIX. Lorsque la princesse (sa femme) fut informée des dispositions qu'on prenait, elle s'écria : « O mon roi ! que ferai-je si je te survis, et qu'ainsi je sois veuve ? Qui me recevra dans sa maison pour que je puisse vivre dans un veuvage conforme à mes désirs ?

LX. « S'il est décidé que tu doives mourir par l'épée, dis-moi où tu as fait préparer mon propre tombeau. Si on se sert pour toi du poignard, emploie la houe pour creuser la fosse qui recevra mon corps. »

LXI. Alors, ayant montré à Huçaïn Asgar, qui était sur ses bras, elle lui dit : « O roi ! ce jeune enfant avait commencé à te reconnaître à ton turban. Qui nommerai-je désormais le chéri de son grand-père (Ali), lorsque ce jeune enfant sera mort en sanglottant ?

LXII. « Depuis quelques jours seulement cet enfant docile à ma voix, à la voix de sa mère, savait t'appeler en joignant les mains. A qui montrerai-je désormais cet enfant dans cette pose gracieuse, s'il vient à perdre la vie ? »

LXIII. La fille de Huçaïn (2) qui avait été fiancée (au fils de Haçan), ayant montré son visage, la reine dit encore (à Huçaïn) : « Voyez comme elle a l'air abattu. J'avais entendu dire qu'un jour ce moment fatal aurait lieu pour toi, et maintenant la blessure de ton âme se fera sentir dans celle de ta fille.

LXIV. « Ma chère et malheureuse fille Sukaïna qui s'est attachée partout constamment à toi..., à qui demanderai-je de ses nouvelles, lorsqu'elle sera éloignée et qu'elle appellera vainement son père et sa mère ?

(1) C'est-à-dire, vous à qui j'ai des obligations. (Note de M. G. T.)

(1) C'est-à-dire, au jour du jugement. (Note de M. G. T.)

(2) Sakina Kubra. (Voyez mon *Mémoire sur la Religion musulmane dans l'Hindoustan*.) (Note de M. G. T.)

LXV. « Abid (1), bientôt orphelin, qui, étant malade, consumé par la fièvre, ne peut sortir que soutenu par deux personnes sur un oreiller, lorsqu'il sera en prison et qu'on le fera marcher pieds nus, à qui m'adresserai-je pour qu'on le délivre ?

LXVI. « Je cacherai les torts que je puis avoir, ô mon général! en vous précédant dans le tombeau. En effet, quand vous ne serez plus à notre tête, que verrai-je ? si je vis encore ; puisqu'en pleurant huit et jour mes yeux s'obscurciront.

LXVII. « Zulikha peut-elle être contente, privée de Joseph (2)? elle, au contraire, qui l'aurait pleuré jusqu'au jour de la résurrection. En apprenant qu'il n'était plus, elle mourut de chagrin. Moi de même, je mourrai à l'instant (où je te perdrai), ô mon prince! »

LXVIII. Le roi (Huçaïn) ayant entendu tout ce qu'avait dit la reine, dont le cœur était consumé par la douleur, lui répondit : « Je n'ai pas la force d'écouter tes plaintes. Dieu est le gardien de ton honneur et du mien ; soumettons-nous à notre sort, et cesse de faire entendre des gémissements et des lamentations. »

LXIX. Pendant ces pourparlers, le jour arriva où les nuées du destin entourèrent le roi de tous côtés. Il voulut boire de l'eau, et il n'en obtint pas une goutte ; à ce gosier altéré le sort n'offrit qu'un poignard.

LXX. Tous les frères (compagnons) chéris du schah (Huçaïn) ayant été massacrés en masse, leurs têtes, séparées du corps, furent placées sur des piques. On fit sortir, en désordre, de leurs tentes, les dames du harem sans voile qui leur couvrît la tête.

LXXI. La reine éprouva une vive douleur à cause de sa fille qui avait été fiancée ; car au moment où elle fut mariée, son père expira. Les Syriens lui mirent des fers aux pieds et lui enlevèrent toutes ses parures.

LXXII. On fit asseoir Kulsum (sœur de Huçaïn) en dehors de la tente, tête nue, et Zaïnab (autre sœur de Huçaïn) pleurait de son côté, en disant : « Rendez-lui ce qui lui a été enlevé. Elle a consumé son âme (de douleur) à cause de mes fils et de sa sœur défunte. Elle était la tante malheureuse de mes enfants morts.

LXXIII. « O vous qui êtes le chef des pillards et de ceux qui me déshonorent, accordez au moins une faveur à Zaïnab : laissez à ma sœur et à ma belle sœur les deux châles que je leur avais donnés ; car ils leur seront nécessaires pour linceuls. »

LXXIV. Le méchant qu'elle interpellait lui répondit : « O femme artificieuse! j'ai bien compris que tu es à la tête de toute cette maison ; sois donc la première et monte sur ce chameau ; la troupe de prisonnières t'est confiée. »

LXXV. Puis il ordonna qu'on mît en avant des prisonniers, pour faire les fonctions de chamelier, Abid qui était malade et languissant. Tout faible qu'il était, il lui fallut marcher pieds nus sur les épines de la route ; à chaque pas qu'il faisait, des ampoules comme des grains de raisin se formaient à ses pieds.

LXXVI. La reine, qui pleurait gravement auprès du cadavre de son époux, sortit désolée de sa tente devant l'armée des Syriens. Et celui qui avait tué Huçaïn la conduisit (avec Abid et ses compagnes d'infortune) auprès de cet homme au noir visage, qui avait anéanti la maison de Muslim en laissant périr jusqu'à ses orphelins.

LXXVII. Ce dernier donna ordre d'appeler au plus tôt le bourreau et lui dit : « Tranchez la tête à l'enfant qui est ici présent. Quant aux femmes, faites-les périr de faim, ou bien donnez-leur à boire de l'eau salée bouillante. »

LXXVIII. Comme quelques croyants répandirent alors des larmes, il leur dit : « Vos pleurs me touchent, mais pourquoi n'étiez-vous pas dans la mêlée le jour du combat qui eut lieu entre Ali et le beau-frère du Prophète (1)? »

LXXIX. Toutefois, quoiqu'il eût reçu l'ordre d'agir avec violence, il garda pendant quelques jours les membres (survivants) de la famille d'Ali ; puis il les envoya à la suite de l'armée auprès de Yazid, pour que ce persécuteur vît ce qu'il devait faire.

LXXX. Ce tyran, content de ce que cette famille infortunée était plongée dans la douleur, fit entendre ces mots : « Maintenant il me sera facile d'obtenir ce que je désire. » Zaïn Ulabidin ayant dit en effet ce que Yazid souhaitait, il lui permit de se retirer à Médine pour y pleurer ses malheurs.

LXXXI. Mais Miskin n'a plus la force de continuer le récit de ces fâcheux événements, ni de parler encore de l'extrême douleur de ceux qui pleuraient sur le cadavre de Huçaïn. Toutefois, il ajoutera un dernier hémistiche propre à être répété chaque jour à l'aurore : « Maudits soient les Syriens, béni soit Huçaïn ! »

(1) C'est-à-dire, Zaïn-Ulabidin, autre fils de Huçaïn. (Note de M. G. T.)

(2) La légende de Joseph et Zulikha est un des thèmes favoris des poètes orientaux. Ce sont les amours du fils de Jacob avec la femme de Putiphar.

(1) Le beau-frère du prophète est Muawia, dont la sœur Omm-Habiba avait épousé Mahomet.

KOUKOUKOTO (Chine). Ce mot veut dire en chinois *Kouei-kouei-Tching*. C'est la résidence d'une incarnation divine de Bouddha, suivant les sectateurs du bouddhisme. Elle est vénérée dans la Mongolie.

KOUM (Perse), ville de Perse, au sud de Téhéran. Elle est nommée *la sainte*, parce qu'elle renferme le tombeau de la sœur de l'imam Réza et ceux de plusieurs martyrs musulmans, ainsi que de quelques rois de Perse. On y vient en pèlerinage de toutes les parties de l'empire : tous ces tombeaux sont d'une grande richesse. (Eyriès, *Voyage en Asie, Perse*, ch. 62.)

KOUM-ZALAT (Egypte), petite bourgade d'Egypte, est bâtie sur l'emplacement de Butis, ville jadis remarquable par l'immense sanctuaire monolithe de Buto (Latone) et par les oracles qui s'y rendaient.

KREMLIN (Russie). On trouve un édifice qui porte ce nom dans presque toutes les grandes villes de la Russie, mais le plus célèbre de tous est celui de Moscow. *Voy.* Moscow.

KUBENSKI (Russie), dans le gouvernement russe de Wologda (2).

Kubenski est un des plus jolis et des plus riches villages de Russie. Il appartient à une personne de la famille d'Iakowlew, qui a tenté avec succès de rendre heureux ses serfs au lieu de les opprimer. On compte dans ce village trois églises dont deux s'élèvent au milieu des maisons, l'une à côté de l'autre. L'une est chauffée pendant l'hiver ; dans l'autre on ne célèbre le service divin qu'en été. Entre ces deux églises se dresse un campanile d'une hauteur remarquable et contenant une vingtaine de petites cloches. L'usage des églises chauffées, indispensable dans un climat où le froid est si rigoureux, fut intro-

(2) Extrait du voyage de M. Blasius dans la Russie européenne.



duit en Russie, dans le commencement du xvie siècle, par l'archevêque Makar de Novogorod. Auparavant il n'y avait que les couvents et les chapelles des évêques qui fussent chauffés. Les deux églises sont entourées d'une grille en fer et de plantations : elles sont entretenues avec beaucoup de soin. Les paysans ont doté l'église d'été de plus de 280 livres d'argent et l'ont surchargée d'or et d'images de saints.

L'architecture de ces églises est un mélange de style européen et de style asiatique. Dans la plus ancienne on distingue des éléments byzantins combinés avec l'élément mongol : elle date de l'époque où la Russie ne subissait que ces deux influences. Toutes les églises russes qui datent de la domination tartare se ressemblent sous ce rapport. Ce fut seulement plus tard que la Russie, ayant mieux connu l'Europe occidentale, accepta volontairement son influence : aussi l'autre église, plus moderne, révèle un goût qui combine, selon le besoin et arbitrairement, les éléments grecs et romains. Le campanile pourrait encore servir à prouver cette tendance à l'imitation européenne que favorisait en toutes choses Pierre le Grand.

Les architectes russes contemporains repoussent, au contraire, le style occidental, et s'efforcent à imprimer aux temples les plus modernes l'ancien style bizantino-mogol.

KUFA (Turquie d'Asie). *Voy.* Koufa.

KUSSNACHT (Suisse), bourg du canton de Schwitz, auprès duquel on a élevé une chapelle, à l'endroit même où, selon la tradition, Guillaume Tell aurait tué Gessler. C'est un lieu de dévotion patriotique très-fréquenté par les Suisses et même par les étrangers. Cette chapelle a été reconstruite en 1644, en 1767 et en 1834. On lui a donné le nom du bourg voisin, parce que c'est le plus voisin de l'endroit où se serait dénouée l'histoire de Guillaume Tell. Cet endroit est situé près de la base du mont Rigi, dans un sentier profond et assez étroit (Hohlengasse), qui conduit au lac de Zug. Voici ce que dit M. Veuillot dans ses *Pèlerinages de Suisse* (1).

« ... Nous voici dans le fameux chemin de Kussnacht où Gessler fut tué. Sur une éminence au bord du lac de Zug, qui est encore un de ces diamants tombés du ciel dans les montagnes, s'élève une modeste chapelle dont le fronton, peint à fresque, représente le vengeur son arbalète à la main, et le tyran mortellement blessé, prêt à rendre l'âme. Au bas du tableau, une légende en vers allemands adresse aux concitoyens du héros des conseils qu'ils oublient. « Ici, Tell abattit « l'orgueil de Gessler. De là est sortie la li« berté suisse. Combien de temps durera cette « liberté ? Encore longtemps, si nous étions « les anciens. »

« Ce qu'il faut admirer chez les Suisses, c'est l'intelligent et profond amour qu'ils portent à toutes les gloires de leur patrie. La mémoire des héros et des hauts faits se transmet d'âge en âge par des cérémonies, par des monuments, par des poëmes populaires, qui n'en laissent rien ignorer. Ils défendent et conservent avec raison ces augustes souvenirs comme leur plus noble patrimoine. En 1760, je ne sais quel savant de Berne entreprit de prouver que Guillaume Tell n'avait pas existé. C'était bien là une idée de savant, qui, dans le brutal désir d'étaler une érudition souvent menteuse, attaque et va détruire, sur la foi d'une étymologie ou d'un conte, ce qu'il y a de plus noble et de plus vrai. Les Waldstetten ne pouvant attraper l'érudit, condamnèrent au feu son livre, qui disparut à peu près ; mais les chapelles de Guillaume Tell restèrent debout, et son souvenir inspira plus tard deux chefs-d'œuvre à deux hommes de génie (1). »

Le lac des Quatre-Cantons forestiers, le plus poétique des lacs suisses, n'a guère que 32 kilomètres (8 lieues) dans sa plus grande longueur. Aspects imposants, sublimes; perspectives variées, gracieuses ; souvenirs terribles, touchants, glorieux ; scènes à la fois douces et sévères de la nature et de l'histoire, tout ce qui peut charmer ou étonner le regard du voyageur, ennoblir sa pensée, faire battre son cœur, semble réuni en cet étroit espace. Sur sa rive la plus escarpée et la plus sauvage, au pied du sombre et menaçant Achsenberg, élevé de 1700 mètres au-dessus des eaux, on voit s'avancer une petite plate-forme que l'on nomme Tellenplatte ou Tellensprung. Ce fut sur ce rocher que Guillaume Tell s'élança hors de la barque dans laquelle Gessler le conduisait à son château de Kussnacht, lorsqu'une effroyable tempête força le tyran de délivrer son prisonnier et de se confier à son habileté. Ce fut de là que Guillaume Tell partit pour aller attendre, « dans le chemin creux » où s'élève une autre chapelle, le passage du gouverneur. Quatre-vingt-un ans après cet événement, et trente ans après la mort de Tell, on construisit une chapelle sur ce rocher, et cent quatorze personnes qui avaient connu Tell personnellement se trouvèrent présentes à sa construction et à son inauguration. Cette chapelle, d'une architecture très-simple, ne renferme que deux autels de pierre, sur lesquels on célèbre tous les ans, le premier vendredi après l'Ascension, une messe en mémoire du héros. Les murailles et les voûtes sont couvertes de peintures historiques.

Nous ajouterons ici, en forme d'appendice, un curieux article du *Magasin pittoresque*, recueil estimé, où nous avons puisé quelquefois de précieux renseignements sur les divers pèlerinages de toutes les parties du globe, quoiqu'il n'en parle souvent qu'au point de vue artistique et littéraire. Cette notice offre un rapprochement qui intéressera tous nos lecteurs.

« En face du Grutly, monument certain de l'indépendance helvétique, on montre sur les bords du lac des Quatre-Cantons d'autres

(1) Veuillot, *Pèlerinages de Suisse*, t. I, p. 116.

(1) Schiller et Rossini.



lieux auxquels se rattachent d'autres traditions plus célèbres encore, mais moins incontestables. Guillaume Tell a, dit-on, marqué son passage sur ces rochers, d'où il a repoussé la barque de Gessler dans les eaux agitées. A une extrémité du lac, il a, ajoute-t-on, bravé et confondu l'insolence du bailli impérial; à l'autre extrémité, il lui a arraché la vie. Le batelier répète ces récits, qui surpassent à ses yeux l'intérêt de l'alliance du Grutly; la poésie s'en est emparée; elle les a consacrés, éternisés dans un drame de Schiller, l'une des plus belles compositions du génie moderne. Qu'elle ait agi sur des souvenirs véridiques ou seulement sur des récits fabuleux, elle a rempli sa mission, qui est de recueillir et d'élever à une expression idéale les traditions où le peuple dépose ses sentiments et ses idées. Mais la critique a un autre devoir à accomplir; et l'histoire, tout en tenant un compte soigneux de l'esprit des légendes populaires, ne doit en admettre le corps qu'après le plus scrupuleux examen. Elle a eu sujet d'agiter la question de savoir si Guillaume Tell avait réellement existé, ou s'il n'était que le rêve poétique de l'imagination des Suisses affranchis.

« Au XIIe siècle, lorsque le Danemark, qui n'avait reçu le christianisme que depuis près de cent années, commençait à former une monarchie régulière et puissante, tandis que Valdemar Ier, dit le Grand, réprimait la piraterie, soumettait les tyrans des îles, fondait Copenhague et Dantzig, donnait des lois à ses peuples et intervenait même dans les affaires des nations allemandes, on vit paraître à sa cour un prélat, Axel ou Absalon, archevêque de Lunden, qui fut le ministre et l'ami du prince, et qui sut également le servir sur les flottes, à la tête des armées et dans le conseil. Cet habile ministre, sachant que les lettres font autant que les armes pour la gloire et pour la prospérité des Etats, encouragea puissamment les études dans le royaume qu'il avait contribué à affermir. Il avait pour secrétaire un savant homme dont il se servit particulièrement pour ce dessein, et qui mourut, comme lui, dans les premières années du XIIIe siècle. Celui-ci était *Saxo Grammaticus*. On ne sait rien de plus sur son existence, dont l'époque seulement et la principale occupation ne sauraient être l'objet du doute. Il vivait dans un des âges les plus fameux de l'histoire de son pays; il prit une part active aux plans d'un grand prince et d'un ministre célèbre; il s'est rendu lui-même illustre en écrivant une histoire du Danemark, formée à la fois de récits vrais et de traditions poétiques mêlés et confondus ensemble. Cet ouvrage, imprimé à Paris pour la première fois en 1514, sous ce titre : *Danorum regum heroumque historia stylo eleganti a Saxone Grammatico*, etc., est un des livres qui devraient figurer dans la bibliothèque de tout homme éclairé, à la place de tant de productions futiles, ridicules et ennuyeuses, poussées par la mode et par le caprice de l'opinion. Dans ce recueil, profondément empreint du caractère national et originaire, qui est le premier mérite des œuvres de l'esprit d'un peuple, on trouve au livre Xe les aventures de Guillaume Tell, racontées sous d'autres noms, et appliquées à l'histoire de Danemark.

« Voilà donc l'état de la question. *Saxo Grammaticus* a raconté au XIIe siècle une histoire danoise qui est toute semblable à celle de Guillaume Tell. S'il y a plagiat, il semble impossible de ne pas l'attribuer aux Suisses, dont le récit est nécessairement plus récent d'un siècle et demi. C'est aussi la conclusion qu'ont tirée la plupart des savants qui se sont occupés de ce sujet. Il y en a seulement un petit nombre qui a supposé que le recueil de *Saxo Grammaticus*, grossi après lui de tous les faits mémorables apportés à la connaissance des Danois, a bien pu emprunter à la Suisse, dans le courant du XIVe ou même du XVe siècle, l'histoire frappante de son héros. Cette question ne peut être résolue d'une manière définitive que par l'étude des anciens manuscrits de *Saxo Grammaticus*; or, c'est seulement en Danemark qu'on peut les avoir conservés et les comparer; mais il faut que les savants de ce pays, en cherchant la solution, n'hésitent point à sacrifier tout intérêt de vanité nationale à l'intérêt plus général de la vérité.

« Si nous avions un avis à émettre sur un problème dont il n'est pas en notre pouvoir d'apprécier tous les éléments, nous pencherions volontiers à reconnaître que le témoignage unanime des Suisses est une forte preuve de leur véracité. Il semble difficile de croire que tout un peuple s'abuse sur un fait qui touche à ses sentiments les plus profonds, à ses souvenirs les plus vifs. Les détails qu'on donne sur la vie de Tell, les monuments qu'on en montre aux voyageurs, sont tellement précis, qu'ils inspirent la confiance, s'ils ne déterminent pas la certitude.

« Les Suisses font naître Guillaume Tell au-dessus d'Altorf, chef-lieu du canton d'Uri, sur la colline au pied de laquelle s'abrite la ville, dans le village de Burghen. Du milieu des arbres qui entourent la chapelle bâtie à la place de la maison du héros, on aperçoit de l'autre côté d'une vallée verte le bourg d'Altinghausen, où demeurait Walter Fürst, l'un des trois Suisses qui scellèrent la première alliance des cantons. On assure que ce Walter Fürst était le beau-père de Guillaume Tell, ainsi rattaché par le hasard ou par la fable aux véritables fondateurs de l'indépendance. Du reste, Guillaume était, ainsi que Schiller l'a si bien compris et si bien peint, un homme de bien, retiré chez lui, se mêlant peu de diriger ou de critiquer les affaires publiques, et cherchant seulement en toute rencontre à remplir ses devoirs d'honnête homme. C'est ce que, dans le langage de l'école de Kant, à laquelle appartenait Schiller, les Allemands nomment une conscience pratique.

« On montre au pied du Saint-Gothard, à

Amsteg, dans le canton d'Uri, les ruines d'un château de Gessler, que l'on appelle aujourd'hui encore « le Joug d'Uri. » Les restes d'un autre château de Gessler à Kussnacht, au pied du Rigi, sont plus connus des touristes.

« Que ce bailli ait fait élever au bout d'une perche un chapeau qu'il ordonnait à tous les passants de saluer, c'est une mesure qui pouvait être un signe de souveraineté et qui ne doit point étonner de la part des Autrichiens du XIIIᵉ siècle, puisque les Autrichiens du siècle présent menacent encore les gens qui ne se découvrent pas devant les images coloriées de leur empereur. La tour de la place d'Altorf occupe, dit-on, l'endroit où était le tilleul contre lequel on plaça le fils de Tell ayant sur sa tête la pomme, et la chapelle bâtie dans le chemin creux sur la place même où le héros tua le tyran.

« Le plus pittoresque de tous les monuments consacrés au souvenir de Tell est cette petite chapelle ouverte au bord du lac, entre Brunnen et Fluelen, où pénètrent librement les brises et les parfums du lac; l'écume de la vague se brise à ses pieds dans les jours orageux ; sous les grandes parois qui ferment cette enceinte sauvage, son petit toit s'abrite avec humilité ; on dirait le nid de l'espérance suspendu entre les menaces de l'abîme et celles du ciel.

« Ces souvenirs ajoutent à la majesté des Alpes ; ils n'en sont pas une des moins belles parures. Et quand même on croirait que les monuments qui les y rappellent ne sont qu'un jeu de la crédulité des habitants, il faudrait reconnaître que l'âme d'un peuple libre, peinte dans ces traditions en traits simples et énergiques, leur donne une réalité plus profonde encore et plus véridique en un sens que celle des événements constatés par l'histoire. » (*Mag. Pittor.*, tom. XIV, octobre 1846.)

L

LABESSAY (France), montagne de la Salette, canton de Corps, diocèse de Grenoble, dans le département de l'Isère.

Le samedi 19 septembre 1846, à trois heures, un petit berger, âgé de 11 ans, nommé Germain Giraud, et une petite bergère, âgée de 14 ans, nommée Mélanie Mathieu, gardaient un troupeau de vaches sur une montagne de la Salette, nommée Labessay, qui regarde la ville de Corps en Dauphiné.

Ils s'étaient endormis sur le bord d'un ruisseau qui coule dans un *combe* ou grotte, dans laquelle ils avaient conduit leurs bestiaux. Mélanie se réveille et, n'apercevant point ses vaches, elle éveille son compagnon ; tous deux s'éloignent un peu pour faire leurs recherches. Les ayant aperçues couchées un peu plus haut que la grotte, ils redescendirent vers l'endroit où ils avaient coutume de s'arrêter, lorsque tout à coup, levant les yeux, ils aperçoivent une femme assise sur un monticule.

Cette femme appuyait ses pieds à l'endroit où coulait en temps de pluie une petite fontaine jusque-là intermittente, et qui depuis ce jour n'a pas cessé de couler, quoiqu'elle eût été jusqu'alors tout à fait sans eau. La femme avait la tête penchée sur ses mains : elle pleurait, et ils voyaient couler ses larmes. Effrayés à cette vue, les enfants s'arrêtent, mais la femme alors leur parle et leur donne quelques conseils religieux ; ensuite la femme mystérieuse fit quelques pas avec les enfants, qui la voyaient marcher sur les pointes de l'herbe sans la faire plier ; puis elle disparut tout à coup comme une mollette de beurre qui se fond, dirent plus tard les enfants. Interrogés sur la forme dans laquelle elle avait paru à leurs yeux, ils ont répondu qu'ils n'avaient pu guère voir son visage, parce qu'il leur faisait l'effet du soleil ; mais ils ont distingué une belle couronne sur sa tête. Sa robe était blanche ; elle portait au cou un ruban, de plus une chaîne à laquelle pendait une grosse croix ; au milieu était un Christ, et des deux côtés un marteau et des tenailles renversées semblaient ne tenir à rien. Ses souliers étaient blancs, une guirlande de roses en faisait le tour, et quand elle marchait elle n'écrasait pas celles qui tombaient sous ses pieds.....

Du reste, ces enfants étaient si simples tous les deux, qu'ils n'avaient pas eu la moindre idée que cette belle dame fût la sainte Vierge ; seulement, en la voyant disparaître peu à peu, ils ont pensé que c'était une *sainte*.

La note de cette apparition a été prise sur les lieux, en présence des enfants, par cinq ecclésiastiques, au nombre desquels était le curé de Corps. Une trentaine de personnes les accompagnaient.

Et nous, nous avons pris cette relation sur une gravure publiée par Alcan et comp., éditeurs d'estampes religieuses, 55, rue de Vaugirard, à Paris. L'Église ne s'est point encore prononcée sur cette apparition, mais le lieu désigné par les enfants n'en est pas moins devenu un but de pèlerinage que nous avons dû indiquer, sans en prendre en aucune façon la responsabilité.

LABRUYÈRE (France), village de Picardie, actuellement du département de l'Oise, commune et canton de Liancourt. Il possède une église remarquable à plusieurs égards. D'abord la façade de cet édifice est terminée en pignon, dont les trois côtés sont marqués par un ruban de dents de scie. Le portail est du XVᵉ siècle; au-dessus est pratiquée une petite fenêtre romane.

Le clocher est central, carré, à la manière de l'école romane. Chaque face est éclairée par deux fenêtres dont l'arcade intérieure est en zigzag ; elles sont sous-divisées en deux petits arcs semi-circulaires par une

petite colonne grêle. De petites arcades entourant des contre-corbeaux aigus et des modillons à dessins variés, forment la corniche. La nef et le transsept sud sont modernes ; le transsept du nord a une fenêtre ogive simple et une corniche en boudin. Le chœur est à pignon, il est éclairé par une grande fenêtre formée de deux ogives trilobées du XVe siècle. Cette fenêtre coupe l'ancienne corniche romane, qui est surchargée d'ornements variés, tels que dentelures imbriquées, torsades, figures bizarres ou monstrueuses.

Des colonnes romanes massives séparent la nef et les collatéraux qui sont lambrissés. Les chapiteaux de la travée centrale sont remarquables par la bizarrerie des monstres dont ils sont chargés.

Le transsept gauche est aussi du XVe siècle. On distingue quelques traces de peinture à fresque sur les murailles de ce monument, qui offre aux fidèles de la paroisse et des environs un lieu de dévotion bien propre à nourrir et à entretenir dans leurs âmes les dispositions religieuses les plus désirables.

LACHAS-DJWARI (Géorgie), église dédiée à saint George, et bâtie par le roi de Géorgie Lacha-Ghiorghi, dans les premières années du XIIIe siècle. Elle renferme une très-grande quantité d'images de saints, d'ornements, de croix et de vases d'or ; car les Pchawi et les Touchi, qui habitent le pays où elle est située, s'empressent d'y porter en *ex-voto* tout l'or qu'ils peuvent ramasser. Ces peuples ont aussi des devins qui leur révèlent les choses cachées et qui prophétisent au nom de saint George, le grand patron de la Géorgie.

LAITRE-SOUS-AMANCE (France), village de l'ancienne province de Lorraine, département de la Meurthe, arrondissement de Nancy. Son église présente un portail roman appartenant à la seconde période. Il montre trois cintres concentriques soutenus par six colonnettes à chapiteaux bizarres ; un zigzag entoure le centre extérieur. Le tympan représente le Christ donnant sa bénédiction à deux anges et à deux petits personnages en adoration.

Les parois de l'édifice, à droite et à gauche de la porte, présentent quatre fausses ouvertures, deux en ogive et deux cintrées partant du sol et s'élevant plus haut que le tympan. Une sorte de corniche, découpée en damier, règne tout au long de la façade et en raccorde les diverses parties.

L'intérieur de l'église est entièrement modernisé, et n'en est pas moins un lieu de dévotion assez fréquenté pour une église de la campagne.

LAMBADER (France). Sur la route qui conduit de Landivisiau à Saint-Pol-de-Léon (ancienne Bretagne, département du Finistère), on trouve l'église de Lambader, la plus ancienne commanderie de l'ordre des Templiers.

La construction de cette église est du style gothique arabe ; son clocher, récemment démoli, était une tour carrée ornée d'une balustrade légère et surmontée d'une flèche hexagone en pierre découpée en dentelle.

On admire dans le jubé de l'église la boiserie gothique, travaillée à jour, qui est une œuvre d'une grande délicatesse.

LAMBALLE (France), jolie ville de la province de Bretagne, département des Côtes-du-Nord, arrondissement de Saint-Brieuc. C'est une ville fort ancienne, et quelques auteurs la considèrent comme l'ancienne capitale des Ambiliates, dont parle César.

En 1084, un monastère y fut construit par Geoffroy Ier, comte de Penthièvre, sur une montagne qu'on nommait la Vieille-Lamballe, cité armoricaine, qui paraît avoir été détruite par les Normands au IXe siècle.

Placée sur le point le plus élevé de la ville, l'église Notre-Dame était la chapelle de l'ancien château. Cette église date du XIIIe siècle. Elle présente une masse imposante. Son portail et une partie de sa nef prouvent qu'une partie au moins de cet édifice a été construite dans le Xe ou le XIe siècle.

LAMONZIE-SAINT-MARTIN (France), bourg du département de la Dordogne, arrondissement de Bergerac, sur la grande route de Bordeaux à cette dernière ville. On y voit plusieurs traces d'antiquités gallo-romaines : un reste d'aqueduc, des débris de mosaïque, des marbres, etc. ; mais ce qui est encore plus digne d'attention, ce sont les tombeaux en pierre et en briques que l'on y a découverts. Parmi les premiers, il en est de rectangulaires, creusés en auges, et recouverts d'une grande pierre plate. D'autres, plus étroits au pied qu'à la tête, ont leur couverture en toit ; d'autres, enfin, couverts de cette manière, ont été évidés comme pour recevoir une momie ; on y reconnaît la place de la tête et des épaules.

En explorant les anciennes sépultures de Lamonzie, on a trouvé des fragments d'un tombeau de marbre. L'un de ces fragments porte le monogramme grec, si commun sur le tombeau des premiers chrétiens, inscrit au milieu d'une couronne formée de petits rameaux d'olivier entourés de pampres. Les mêmes pampres, accompagnés de feuilles de raisins et de colombes qui les becquètent, ornent l'autre fragment.

Dans les tombeaux en briques, les squelettes étaient couchés la tête à l'occident. Quelques-unes de ces sépultures renfermaient des urnes, des charbons, des cendres ; mais une particularité bien remarquable, c'est qu'en levant le carreau sur lequel avait reposé la tête, on a reconnu qu'il recouvrait un petit trou rond entouré de ciment, rempli de graines, et pratiqué dans le sol à l'endroit correspondant à la tête du mort ; mais ce qui est encore plus remarquable, c'est que toutes ces graines séculaires, semées dans un vase particulier par M. Rousseau, jardinier-fleuriste, et constamment surveillées, germèrent, et après avoir parcouru rapidement toutes les périodes de leur végétation, donnèrent des fleurs d'héliotrope (*Heliotropum vulgare*), de bluet (*Cen-*

taurea cyanus), de trèfle (*Trifolium minimum*), sans mélange d'aucune plante.

N'est-ce pas là un symbole ingénieux de la résurrection ?

LANDÉVENNEC (France), dans l'ancienne Bretagne, département du Finistère, arrondissement de Châteaulin. On voit à l'embouchure de la rivière d'Aulne ou d'Aoun, près du village, une ancienne abbaye de ce nom.

Il n'existe plus rien de l'ancien cloître, bâti dans le XIV[e] siècle. Les débris de son église seuls nous restent ; son portail est composé de trois arcades à plein cintre ; la moins élevée, qui est celle du milieu, est ouverte. Un contre-fort était appuyé de chaque côté de ces arcades, qui étaient percées d'une petite fenêtre longue et étroite en forme de meurtrière.

Intérieurement, des colonnes courtes et engagées supportent les moulures qui encadrent les voussoirs ; les chapiteaux sont ornés d'entrelacs compliqués et de figures bizarres.

Des chapelles rondes, garnies extérieurement de contre-forts, entouraient le chœur et l'abside. Les portes et les fenêtres de cette abside sont à plein cintre.

Récemment on a découvert deux tombeaux renfermés dans un caveau à droite du chœur ; ils ne paraissent pas remonter au delà du XV[e] siècle. Deux statues représentant deux personnages en habits épiscopaux étaient couchées sur ces tombeaux.

On a détruit pendant la révolution les tombeaux du roi Grallon, qui était enterré à droite au bas de l'église, et de saint Guénolé qui lui faisait face.

LANGOGNE (France), petite ville du département de la Lozère, arrondissement de Mende. Elle est bâtie sur un des plateaux les plus élevés du département, et doit son origine à un monastère fondé dans le X[e] siècle, et dont le vieil édifice existe encore et sert d'église paroissiale.

LANGRES (France), très-ancienne ville de la province de Champagne, était, du temps de César, la métropole des Lingones, et se nommait alors Andematunum ou Antomatunum. Elle eut un capitole et des temples.

Le moyen âge la dota aussi de plusieurs édifices. Mais, suivant M. Migneret, le plus ancien comme le principal monument de Langres est l'église de Saint-Mammès, vieille basilique dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui est restée debout malgré les révolutions qui ont passé autour d'elle. Cependant le cours des temps lui a aussi apporté des changements : construite à diverses époques, elle offre un mélange de tous les genres d'architecture, en sorte qu'il serait fort difficile de juger de son âge par l'aspect et le style de l'édifice. Une tradition veut qu'elle ait été bâtie sur les débris d'un temple païen, et que les huit colonnes qui forment le chœur, et qui ont cela de remarquable qu'elles sont d'une seule pierre, en soient des débris consacrés au nouveau culte. Il est constant néanmoins qu'un premier oratoire chrétien a été consacré à saint Jean l'Evangéliste sur l'emplacement de l'église actuelle, et qu'ensuite des reliques de saint Mammès y ayant été apportées, elle changea de nom et de patron. »

L'église de Saint-Mammès est un monument précieux pour l'archéologue, en ce qu'il offre le moyen d'étudier le passage d'un style à un autre. Le plan de cette église est une croix latine avec nefs collatérales. La voûte de la grande nef est soutenue par des piliers carrés ornés de pilastres cannelés et surmontés de chapiteaux corinthiens. Huit colonnes cylindriques soutiennent l'abside ; leurs chapiteaux sont également corinthiens. Les arcades du triforium sont soutenues par des pilastres du même ordre, à l'exception de celles qui sont à l'extrémité du chevet, où l'on remarque des colonnes géminées alternant avec les pilastres.

Ces pilastres corinthiens sont bien une réminiscence de l'art roman, et témoignent de l'antiquité de cette partie de la cathédrale. Cependant l'ensemble de l'édifice n'est pas antérieur à la fin du XI[e] siècle.

Les portes, les fenêtres et le triforium montrent le plein cintre, tandis que l'ogive apparaît dans les arcades de la nef et dans les voûtes. Les chapelles bâties autour de l'abside et des bas-côtés sont des XIV[e], XV[e] et XVI[e] siècles, et participent au style de décoration suivi dans ces diverses époques.

Les archivoltes des portes présentent des nervures concentriques ornées de feuillages, de rinceaux, et reposent sur des colonnettes et des pieds-droits couronnés par des chapiteaux bizarres. Le portail est moderne.

LANLEFF (France), petit village de Bretagne, situé dans le département des Côtes-du-Nord, commune d'Yvias, arrondissement de Saint-Brieuc.

On voit dans ce village un temple qui appartient à l'époque du paganisme, et qu'on appelle le temple de Lanleff.

Il est adjacent à l'église moderne du village. Sa forme est circulaire ; il se compose de deux enceintes en maçonnerie concentriques l'une à l'autre. L'enceinte intérieure a dix mètres de diamètre. Elle est percée de douze portes cintrées placées à des intervalles égaux, et dont chaque arcade est soutenue par deux colonnes courtes ; les chapiteaux de ces colonnes sont ornés de têtes de béliers dans leurs angles, mais ils sont fort dégradés par le temps.

Entre chacune de ces portes est une colonne adossée à la muraille. Quatre de ces colonnes, beaucoup plus élevées que les autres, paraissent avoir eu pour objet de soutenir la voûte de cette enceinte, qui n'existe plus. Les chapiteaux de ces colonnes sont complétement dégradés.

Les deux chapiteaux qui surmontent les deux colonnes de la porte orientale (qui communique à l'église actuelle) sont les plus dignes de remarque. Sur l'un d'eux est gravée l'image du soleil ; sur l'autre sont sculptés, dans l'attitude de l'accouplement, deux animaux que l'on croit être des béliers.

L'enceinte extérieure, moins haute que l'enceinte intérieure, en est séparée par un espace de trois mètres. Elle lui était unie supérieurement par une voûte recouverte d'un toit. Cette enceinte extérieure est percée de douze portes correspondant aux douze arcades de l'enceinte intérieure. Ces fenêtres cintrées n'offrent à l'extérieur qu'une ouverture longue et étroite en forme de meurtrière. Il ne subsiste plus que les deux tiers de l'enceinte extérieure du temple.

Entre chacune des fenêtres est une colonne engagée, servant à soutenir la voûte à plein cintre qui réunissait les deux enceintes de l'édifice.

Toutes les colonnes de cette enceinte ont leurs chapiteaux ornés de têtes de béliers, mais elles varient pour la dimension et le dessin.

Du côté de l'église est une ouverture circulaire qui a 33 centimètres au dehors, mais qui s'évase insensiblement du dehors au dedans, où elle a un mètre.

M. de Fréminville est parvenu à retrouver un bassin ou cuve de granit qui servait probablement aux lustrations dans les cérémonies qui avaient lieu dans le temple.

Le temple de Lanleff est bâti en granit du pays. La maçonnerie, disposée par assises, est faite en pierres de petit appareil cimentées à chaux et à sable.

Il paraît que ce temple, construit par les Gaulois à l'imitation des Romains, était dédié au Soleil, ce qui rend très-probable la figure du soleil sculptée sur l'un des chapiteaux. Les béliers accouplés, emblème de la génération universelle; l'ouverture circulaire en entonnoir, par où les rayons du soleil levant devaient pénétrer et répandre sur l'autel divin une gerbe de lumière, et enfin la forme même de l'édifice et ses douze portes répondant aux douze mois de l'année et aux douze figures du zodiaque, tout prouve que ce monument était un temple dédié au Soleil.

LANMEUR (France), dans le département du Finistère.

Cette ville portait jadis le nom de Ker-Fuenteun. Sa principale église, sous l'invocation de saint Melair, date du xe siècle : elle est bâtie sur une crypte ou église souterraine, dont les voûtes basses, les arcades surbaissées et à plein cintre, soutenues par de lourds piliers, indiquent les premiers siècles du christianisme. Cette crypte renferme une fontaine révérée, dont les eaux sont reçues dans un bassin de forme circulaire. On y remarque encore une autre église intéressante par son antiquité : c'est celle du prieuré de Notre-Dame-de-Kornitroun, édifice du xie siècle, parfaitement conservé. (*Briand de Verzé*, édit. 1846.)

LANNION (France), petite ville de l'ancienne province de Bretagne, chef-lieu d'arrondissement du département des Côtes-du-Nord. Elle possède plusieurs monuments gallo-romains et celtiques. C'était l'ancienne ville de Lexobée. Nous citerons les plus remarquables:

Le grand menhir.— Au nord de Lannion, vers cette partie de la côte qui regarde les sept îles, on rencontre, au bout de 6 kilomètres, sur la route de Plœmeur, un menhir de 8 mètres d'élévation, sur 3 mètres 30 centimètres de largeur à sa base. Sa forme est celle d'une aiguille à peu près quadrangulaire et dont le sommet se termine en pointe obtuse. On évalue son poids à 97,870 kilogrammes. On se fait difficilement une idée des moyens que les Celtes ont pu employer, à cette époque de barbarie, pour extraire de la carrière, transporter et ériger une semblable masse.

On a placé, dans des temps postérieurs, une croix de pierre au sommet de ce monolithe, et, pour achever de le transformer et de le sanctifier, on a couvert une de ses faces des symboles du christianisme. « Ainsi du haut en bas du menhir sont sculptés d'une manière grossière, mais distincte, d'abord une figure de femme en prière, ayant sur sa tête un coq, puis, de droite et de gauche, une lune et un soleil. A ses deux côtés sont deux verges en croix et une échelle. Au-dessous de cette figure est une sainte face, ayant d'un côté la lance et l'éponge en sautoir, de l'autre un marteau. Plus bas encore, et vers le milieu du menhir, on voit un grand crucifix, et à quelque distance au-dessous encore, une figure de la lune. » (*M. de Fréminville.*)

Menhir de Saint-Michel-en-Grève, village du canton de Plestin, et à 8 kilomètres sud-ouest de Lannion. Ce menhir, haut de près de cinq mètres, se trouve auprès de ce village, à gauche de la route qui conduit à Lannion.

Dolmen de Kergantuy. — Sur les limites des paroisses de Plœmeur et de Tregastel, près du village de Kergantuy, au nord de Lannion, on trouve un dolmen dont la longueur est de 7 mètres 30 centimètres, et la hauteur sous œuvre de près de 2 mètres. Sa plate-forme, d'une seule pierre carrée, a 6 mètres 1/2 de longueur sur 3 mètres 33 centimètres de largeur. En avant de l'entrée, plusieurs pierres debout forment l'espèce d'avenue qui accompagne ordinairement les grands dolmens. Plusieurs de ces pierres sont renversées. Un maréchal-ferrant s'est emparé de ce dolmen pour en faire sa forge, en remplissant l'intervalle des supports par un empierrement de maçonnerie sèche.

Pierre vacillante de Perros-Guyrech.—A peu de distance de ce bourg, situé dans une baie assez spacieuse, à 8 kilomètres au nord de Lannion, on voit une grande étendue de terrain parsemée de gros blocs de granit arrondis ou ovales, qui semblent annoncer un cimetière celtique (carneillou). Au milieu de ces masses de pierre est un de ces monuments extraordinaires qu'on appelle *pierres vacillantes* (1). Il consiste en une pierre d'un vo-

(1) Quelques personnes ont attribué les pierres vacillantes, les rochers tremblants à l'effet du hasard, en admettant, par exemple, l'hypothèse d'un fragment de rocher transporté sur un autre rocher par suite des révolutions terrestres et de l'action des eaux, mais il suffit d'avoir vu ces singuliers monuments pour reconnaître que cette supposition est inadmissible.

lume considérable, posée en équilibre sur une autre pierre engagée dans le sol, et de façon que, malgré sa pesanteur, on puisse avec un léger effort lui imprimer un mouvement d'oscillation

« La pierre vacillante de Perros-Guyrech est la plus volumineuse que nous ayons vue en France ; elle a plus de 40 pieds de longueur sur au moins 20 d'épaisseur. Ce bloc granitique est brut, mais naturellement aplati en dessus, et même il offre à sa surface supérieure une excavation centrale dans laquelle on observe une espèce de rigole ou de déversoir qui paraît avoir été taillé de main d'homme. A la face inférieure, on voit à peu près au milieu un gros mamelon formant une forte saillie, et c'est sur la pointe de ce cône renversé que la pierre repose en équilibre sur une pierre encore plus grosse qu'elle. Un seul homme peut facilement lui imprimer un balancement très-sensible, quoique, par le cubage, son poids puisse être évalué à un million de livres. » (*M. de Fréminville.*)

L'histoire et même les traditions ne nous ont transmis aucun document sur la destination de ces bizarres monuments. On présume que ces monuments cyclopéens étaient destinés à consulter les oracles, et que les oscillations plus ou moins répétées, interprétées par les prêtres, formaient la réponse.

M. de Fréminville paraît croire que le monument de Perros pouvait encore avoir une autre destination. En effet la rigole creusée sur la partie supérieure, rigole qu'on remarque dans plusieurs dolmens, et qui servait probablement à l'écoulement du sang des victimes, paraît annoncer que la pierre tremblante de Perros-Guyrech était aussi un autel des sacrifices.

A peu de distance de ce monument druidique dont nous venons de parler, est une chapelle consacrée à saint Kirech.

« Ce petit monument, dit M. de Fréminville, consiste en une plate-forme d'une seule pierre supportée par quatre colonnes courtes, écrasées et grossières, et sur laquelle est la statue du saint, représenté, selon l'usage, en costume d'évêque. Cette statue, bien moins vieille que l'édifice qui la renferme, est abritée sous un toit en pierre de figure ogivale et percée latéralement de quatre ouvertures carrées, deux d'un côté, deux de l'autre.

« Le chapiteau d'une des colonnes est grossièrement orné dans ses angles de têtes de bélier. Nous faisons remarquer ce fait comme important, en ce qu'il indique une époque fort ancienne ; et effectivement nous nous sommes assuré par des observations nombreuses que la tête de bélier est le premier ornement architectural que l'on trouve dans nos plus antiques édifices, dans ceux qui ont immédiatement suivi la période romaine dans les Gaules. Il s'ensuivrait que la chapelle dont il est ici question date d'une époque voisine de la mort de saint Kirech (l'an 547), et que probablement son toit en forme d'ogive a été reconstruit à une époque plus moderne. »

L'édifice s'élève sur un large bloc de granit reposant sur un perron de trois marches, et formé de pierres plates. La tradition locale explique cette singulière disposition. Selon elle, ce bloc de granit est le rocher sur lequel saint Kirech, Anglais d'origine, traversa la mer pour venir se fixer en Bretagne.

LANS ou NOTRE-DAME-DE-LANS (France), hameau de Saint-Etienne-d'Avançon dans le département des Hautes-Alpes. *Voy.* NOTRE-DAME-DE-LANS.

LANTIC (France), paroisse de l'ancienne Bretagne, département des Côtes-du-Nord, arrondissement de Saint-Brieuc, canton d'Etables.

On y voit la belle chapelle de Notre-Dame-de-la-Cour-en-Lantic, qui n'est pas moins remarquable par sa grandeur que par le style de son architecture. Elle a des rapports frappants avec la Sainte-Chapelle de Paris, bâtie par le célèbre Pierre de Montreuil. Elle renferme un tombeau assez curieux. C'est celui de Guillaume de Rosmadec, descendant du fondateur de la chapelle.

LANUEJOLS (France), village du département de la Lozère, arrondissement et canton de Mende. A très-peu de distance de ce lieu se trouve le plus beau monument antique que l'on voie dans le département. Il représente un petit temple carré dont chaque côté a 6 mèt. 75 cent. de longueur en dehors ; la couverture est tout à fait détruite, et ce qui reste de murailles a 4 à 5 mèt. 50 cent. de hauteur. Toutes les pierres ont deux parements et sont posées par assises régulières. Quelques-unes ont jusqu'à 3 mèt. de longueur. Chaque façade est ornée de deux pilastres qui ne sont d'aucun ordre, excepté ceux de la façade ouest, qui portent des chapiteaux corinthiens. Les pilastres des autres côtés sont formés, ainsi que l'architrave, de filets embriqués et sans goût. La frise est dénuée d'ornements, mais la corniche est supportée par des modillons en consoles, espacés tant plein que vide.

La face de l'ouest présente une grande porte dont le cintre, posé sur une imposte, est orné en dessous d'enroulements sculptés, et au dehors, d'une archivolte au milieu de laquelle on voit une cariatide dont les jambes sont terminées par un cep de vigne chargé de feuilles, de raisins, et serpentant jusqu'aux deux extrémités. Au-dessus de l'imposte est une fenêtre cintrée.

La face opposée présente également une fenêtre cintrée surmontée d'un fronton supporté par deux pilastres à chapiteaux presque toscans. Au milieu de la façade du sud est un avant-corps, faisant saillie d'un mèt. 50 cent., orné sur le devant de deux pilastres et d'un fronton ruiné. La façade du nord paraît avoir été semblable à celle de l'est, mais elle n'a plus d'autre ornement que les pilastres des angles.

La principale face, pour être assortie aux autres, devait avoir quelque ornement en saillie. Il paraît qu'au lieu de simples pilastres le fronton était supporté par des colonnes dont on aperçoit encore un tronçon.

intérieurement, sous la fenêtre, en face de l'entrée, est un petit autel; le cintre de l'ouverture est orné d'une archivolte représentant des vases pleins de fruits gardés par des oiseaux qu'on prendrait pour des coqs ou des faisans.

Le parement intérieur de la face nord présente un autel pareil à l'autre.

M. Cayx pense que ce monument est un temple dédié aux dieux mânes. L'inscription, composée de cinq lignes, porte que ce monument fut élevé en mémoire et en l'honneur de Lucius Pomponianus.

LAON (France), ville très-ancienne de la Picardie, chef-lieu du département de l'Aisne, renferme dans ses murs plusieurs édifices religieux remarquables :

Église cathédrale. — On ignore l'époque précise de la fondation de cette superbe basilique. On sait seulement qu'elle fut presque entièrement incendiée en 1112. Les revenus du chapitre étant insuffisants pour réparer l'immense dégât occasionné par cet incendie, on recourut à un expédient dont il y avait déjà quelques exemples. Il fut arrêté que les reliques qui avaient été sauvées du feu seraient promenées processionnellement dans le royaume : on ne douta point que d'abondantes aumônes ne fussent versées sur leur passage.

En effet, les Laonnais recueillirent par ce moyen des fonds assez considérables pour commencer les travaux; mais ils ne furent terminés que dans le commencement du XIV[e] siècles.

La cathédrale de Laon a 107 mètres de long, 25 de large et 30 de hauteur. Elle est remarquable par ce mélange de hardiesse et d'élégance, de grandeur et de délicatesse, qui forme le caractère distinctif de la grande architecture gothique. Ce caractère, par cela seul qu'il ébranle l'imagination beaucoup plus que l'exacte symétrie et la sage pureté des proportions grecques, semble aussi plus propre à inspirer le recueillement et à rappeler la présence de la Divinité.

Il y a dans l'église de Laon des choses qui excitent particulièrement l'attention des connaisseurs : nous citerons les trois ordres de son architecture intérieure : les autres basiliques n'en ont ordinairement que deux; la lanterne, admirée pour sa hardiesse et la légèreté de sa galerie; la belle perspective que forment ses deux lignes d'entre-colonnements dont le nombre, plus grand peut-être que dans aucune autre église, est de vingt-trois : douze dans la nef, et onze dans le chœur; la forme ingénieuse des piliers qui en déguisent l'épaisseur; les ornements des bases et des chapiteaux des colonnes, qui sont toutes d'une sculpture différente; la fermeture des chapelles, qui n'est pas de la même construction que l'édifice; leur décoration, qui appartient au bel âge de la sculpture française, ce qui porterait à penser qu'elles sont dues à la munificence du cardinal de Bourbon; la magnificence des rosaces; le buffet d'orgues, dont le travail est magnifique; le portail, construit en avant-corps et après coup, peut-être lors des réparations que l'incendie de 1112 a nécessitées; les portes, dont la sculpture est digne de remarque.

On peut égaler, préférer même d'autres vaisseaux à celui de Laon, on ne trouvera nulle part un ornement comparable aux quatre tours qui couronnent les trois principales entrées. La légèreté, et, si on peut le dire, la transparence du travail, est digne des plus grands éloges, non pas seulement parce qu'elle produit l'effet le plus agréable, mais aussi parce que l'action des vents, à laquelle elle donne peu de prise, n'aurait point tardé à détruire une masse plus solide. Aussi le génie de l'architecte a su convertir en une beauté réelle le tour de force par lequel il a vaincu une grande difficulté. On ne peut douter, au reste, que les tours n'existassent avant l'incendie.

L'une des tours du grand portail était surmontée d'une flèche en pierre dont l'élévation, à partir du rez-de-chaussée, était de 100 mèt. Elle a été démolie pendant la révolution

Église Saint-Martin. — Elle fut élevée en 1124, sur l'emplacement d'une petite église fort ancienne, par Barthélemy, évêque de Laon, qui fonda en cet endroit une superbe abbaye de l'ordre des Prémontrés.

L'église de Saint-Martin est grande et d'une architecture imposante, quoique lourde. Les deux tours carrées de derrière étaient autrefois surmontées de hautes flèches qui existaient encore sous le règne de Louis XIII.

LARCHAND ou LARCHANT, petite ville de France. *Voy.* SAINT-MATHURIN.

LARDY (France), au département de Seine-et-Oise, dans l'ancien diocèse de Paris.

Du temps de l'abbé Lebeuf, il s'y était formé une dévotion particulière envers un corps apporté des cimetières de Rome, dont je n'ai point, dit-il, retenu le nom, parce qu'il est arbitraire.

LAURENT-DE-LA-SALENQUE (SAINT-), en France, dans le département des Pyrénées-Orientales.

On remarque, à peu de distance de ce bourg, un joli ermitage dédié à Notre-Dame-de-Joueges, où l'on se rend en foule de toute la plaine du Roussillon.

LAUDUN (France), dans le département du Gard, à 8 kil. sud-est de Bagnols.

Gumppenberg y cite trois madones illustres : Notre-Dame-de-Bon-Secours (*Auxiliatrix*), Notre-Dame de Liesse (*de Lætitia*), et Notre-Dame-des-Grâces (*de Gratiis*); mais il ne donne aucun détail.

LAUS (NOTRE-DAME-DE-), en France. Le Laus est un petit bois situé à une distance de deux lieues de Gap, dans le département des Hautes-Alpes. Il y a là un pèlerinage très fréquenté en l'honneur de la Mère de Dieu. C'est là qu'une pauvre et simple bergère menait paître son troupeau, il y a deux siècles, innocente et gracieuse image de cette affluence considérable de fidèles qu'allait y attirer bientôt la maternelle

bonté de la divine bergère. Dans un vallon recueilli et solitaire, une humble et simple fille fondait, en gardant ses agneaux, un pèlerinage célèbre, où des milliers de chrétiens rendent, depuis longtemps, à sa cendre plus d'honneur que n'en reçut jamais aucun maître du monde. « Il est vrai, comme le fait remarquer un pieux biographe, que la Mère de Dieu l'avait instruite elle-même dans de fréquentes apparitions, et l'avait fortifiée par toutes sortes de dons surnaturels et miraculeux, contre tous les obstacles que devait rencontrer cette entreprise. Maintenant, à certains jours surtout, de nombreuses populations s'écoulent en chantant dans ce bassin, comme les fleuves, en murmurant, se rendent à la mer. Celle qui est si bien nommée le *Refuge des pécheurs* a déclaré elle-même que, là surtout, elle prodiguerait aux âmes malades toutes ses tendresses de mère. C'est dans ce lieu et dans tous ceux qui lui sont consacrés que Marie a ses yeux, ses oreilles et son cœur ouverts aux besoins et aux gémissements de ses enfants. Sa protection y est si sensible, que le pécheur le plus endurci ne peut s'y soustraire. Bien des âmes que les remords, la solitude, les châtiments, toutes les inventions du zèle n'avaient pu ramener à Dieu, reviennent à elles-mêmes, et se trouvent changées en respirant un instant cette douce atmosphère de grâce et de miséricorde. Elles courent soudain rejeter le poison qui depuis longtemps les dévorait. On sent que là quelque chose de divin enchaîne la puissance du mal, éteint l'ardeur des passions, rompt les liens du cœur et lui rend la liberté de revenir à la vertu..... — Ce petit vallon est le paradis terrestre de la nouvelle Eve; c'est la terre promise des enfants de la Vierge-Mère, c'est un désert plus riant que nos villes, c'est la cité des cœurs pieux. On y respire un parfum de dévotion à Marie, qui calme et recueille, mieux peut-être que dans aucun autre sanctuaire;

Tout y ressent, tout y respire
L'amour, l'innocence et la paix.

C'est une exhalaison du lis de la vallée, ou de l'encens que fait brûler le chérubin du ciel; c'est la suave odeur de la *Rose mystérieuse* qui saisit le cœur et même les sens. » (*Les saintes industries d'une âme qui court à sa perfection*, ou *Vie de Joseph Jame.*)

LAZARE (Tombeau de), en Palestine, à quelque distance de Béthanie. Au midi on voit le tombeau de Lazare. Sainte Hélène y avait fait bâtir une église dont les Turcs ont fait depuis une mosquée. *Voy.* Béthanie.

LAZARIÈH (Palestine), village qui remplace la petite ville de Béthanie, où demeurait Lazare. *Voy.* Béthanie.

LECTOURE (France), chef-lieu d'arrondissement du département du Gers, était l'ancienne capitale des Lactorates. Au bas de la montagne sur laquelle est située cette ville, on remarque une fontaine antique, curieux monument qui, d'après la tradition, était consacré à Diane de Délos, et qui dépendait d'un temple consacré à cette déesse, dont on voyait la figure sculptée sur ce monument, qui était connu sous le nom d'*Hondelia.*

Gumppenberg y a trouvé aussi une image vénérable de la sainte Vierge, nommée Notre-Dame *de Castellis* ou des Châteaux, et une autre qu'il appelle Notre-Dame *de Duderio.*

On a découvert aussi à Lectoure un assez grand nombre d'inscriptions tauroboliques.

LENTILLAC (France), près de Saint Céré, dans le département du Lot et dans l'ancienne province de la Guienne.

Aux environs on remarque, sur le sommet d'un rocher coupé à pic, les restes d'un oratoire dédié à la sainte Vierge, et près duquel est un ermitage (*Briand de Verzé*).

LÉON (Espagne), ville importante d'Espagne, chef-lieu de l'intendance de Léon et de l'ancien royaume de Léon, sur le Toro et la Bornesga, le plus ancien évêché de l'Espagne. On l'appelait en latin *Legio*, c'est-à-dire *Legio septima gemina* ou *Germanica:* elle fut fondée avant le règne de Galba

On y faisait un célèbre pèlerinage à Notre-Dame de la Règle, *Sancta Maria de Regula.* C'était une statue de la sainte Vierge, que la piété des Espagnols avait soustraite à la fureur impie des Sarrasins.

LÉONARD (Saint-), en France, dans le département de Seine-et-Oise.

La chapelle dédiée à ce grand saint est en vénération parmi les nourrices des villages qui l'environnent. *Voy.* Croissy et Saint-Léonard-le-Noblac, ou le Noblet.

LÉONARD-LE-NOBLAC ou le Noblet (Saint-), en France, à 16 kil. de Limoges (Haute-Vienne).

Saint Léonard, que l'on appelle aussi quelquefois saint Liénard, était un seigneur français qui jouissait d'une grande réputation à la cour de Clovis. Dieu se servit de saint Remi pour le convertir à la foi chrétienne, et il est assez probable que ce fut après la bataille de Tolbiac. Il se retira d'abord au monastère de Saint-Maximin ou Mesmin; puis, animé d'une plus grande ardeur de solitude, dans un lieu désert de la forêt de Pauvain (*Pavum*), nommé alors Nobiliac ou Noblac.

Alors commença un concours pieux de tous les fidèles qui se pressaient autour de lui pour entendre sa parole et profiter de ses saints enseignements; ce qui donna naissance à un monastère qui devint célèbre par la suite, et auquel on donna le nom de Noblac (*Nobiliacum*), et qui a fait donner à la ville actuelle celui de Noblet, qu'elle porte encore.

Théodebert, fils de Thierry, roi d'Austrasie, donna au saint abbé une partie considérable de la forêt où il vivait avec ses disciples, en reconnaissance de ce que la reine, dans une couche très-laborieuse, avait obtenu, par les prières du vénérable ermite, une heureuse délivrance. Telle est l'origine de la dévotion qui fait implorer l'intercession de saint Léonard pour les femmes en travail d'enfant.

On l'invoque aussi pour la délivrance des prisonniers, en mémoire de sa grande charité pour les captifs. Un certain Martel, seigneur de Bacqueville, au pays de Caux, dans le XIVᵉ siècle, prisonnier des Turcs avec deux autres seigneurs français, fit vœu à saint Léonard de lui bâtir une chapelle, s'il parvenait à revenir en France. Il s'endormit ensuite, et à son réveil il se trouva transporté à l'entrée de la forêt de Bacqueville, ayant encore les fers aux pieds et aux mains. Il s'acquitta donc au plus tôt de son vœu, et fit bâtir, dans son propre château, une chapelle à saint Léonard, son libérateur.

Il y a deux autres saints du même nom, dont les reliques furent longtemps vénérées : saint Léonard de Vandreuve, ou de Corbigny, et saint Léonard de Dunois. Mais celui dont nous parlons dans cet article est le plus connu; on conserve la plus grande partie de ses reliques à Noblac. Des lettres patentes données par le roi Charles VII en 1442 prouvent que ce prince avait une grande dévotion pour notre saint. Il lui recommanda son royaume, avant d'entreprendre sa guerre contre les Anglais, et après les victoires qu'il remporta sur eux, il envoya à l'église de Noblac une châsse pour renfermer ses reliques. Cette châsse était un modèle de la Bastille de Paris, telle qu'elle était dans ce temps-là. Le roi envoya aussi un coffret où il s'était fait représenter à genoux : le tout était d'argent doré et travaillé avec beaucoup d'art et de délicatesse. Lorsqu'on eut reçu ces pieuses offrandes, on y renferma le chef et quelques ossements du saint, et l'on mit le reste dans une autre châsse, aussi d'argent doré. Plusieurs églises ont obtenu quelques portions de ces reliques. *Voy.* Pont-a-Raisse, Croissy, etc.

LESCAR (France), petite ville du département des Basses-Pyrénées, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Pau. Elle possède une église romane très-remarquable ; sa nef et ses bas-côtés sont beaux. Le chœur présente de jolis détails de sculpture. Le portail et les statues en bois de chêne sont modernes. Lescar a été le siége d'un évêché. *Voy.* Betharram.

LESCHINITZ (Silésie), petite ville qui a le titre de duché, et qui est surtout célèbre par les nombreux pèlerinages qui se font à la montagne Sainte-Anne, qui en est voisine.

LESIGNY (France), dans le département de Seine-et-Marne.

On y vénérait, avant la révolution, une relique considérable, conservée dans un bras de bois doré élevé au-dessus du tableau du maître-autel. On croyait dans le pays qu'elle était de saint Léonard; mais l'abbé Lebeuf avait de bonnes raisons pour croire qu'elle était de saint Yon. (*Voy.* son *Hist. du dioc. de Paris*, t. XIV, p. 266.)

Lesigny a un écart du nom de Montéty, où se faisait un pèlerinage en l'honneur de la sainte Vierge. *Voy.* Montéty.

LESNEVEN (France), dans le département du Finistère.

Aux environs de cette petite ville, qui remonte au VIᵉ siècle, on visite une chapelle gothique, dite de la Fontaine-Blanche, dans laquelle on remarque un bas-relief qui représente l'accouchement de la Vierge.

A un kilom. de distance on voit la célèbre église de Notre-Dame du Folgoat, l'un des plus beaux édifices de tout le département, et qui remonte au commencement du XVᵉ siècle. La façade est ornée de deux clochers, dont l'un, d'un très-beau style gothique, est surmonté d'une flèche très-élevée. Au côté droit est un portail remarquable par l'élégance de ses proportions et la délicatesse de ses détails de sculpture: on y voit encore les statues des douze apôtres (*Briand de Verzé*).

Cette église est visitée avec une grande dévotion à toutes les fêtes de la sainte Vierge.

LESCURE (France), dans le département du Tarn.

Sur une petite éminence qui s'élève entre cette ville et le Tarn, on remarque une église champêtre et isolée, semblable aux édifices du Xᵉ siècle, et surchargée de figures emblématiques. Cette église, bâtie au moyen âge, en exécution de quelque vœu, a survécu à toutes les révolutions qui ont bouleversé le sol de la France, quoique livrée sans défense à tous les ennemis de la foi chrétienne.

LETTRET (France), dans le département des Hautes-Alpes.

On remarque dans les environs de ce village les débris de l'ancienne église de Notre-Dame-des-Rives, but d'un pèlerinage abandonné.

LEU-DESSERANT (Saint-), en France, bourg de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Senlis, canton de Creil, diocèse de Beauvais.

Saint-Leu-Desserant était autrefois une ville fortifiée, dont on retrouve encore les vestiges. Au douzième siècle, il existait dans le bois de Saint-Michel, qui se trouve dans le voisinage, un couvent de Bénédictins. Un comte de Dammartin, ayant été fait prisonnier de guerre, les religieux payèrent la rançon de ce seigneur, et celui-ci, pour leur témoigner sa reconnaissance, fit bâtir sur le terrain du château fort qu'il avait à Saint-Leu, une superbe église, digne d'être admirée pour la beauté de son architecture et ses balustrades. C'est un des plus beaux édifices en ce genre. Il fit ensuite construire, non loin de l'église, un couvent pour les religieux du bois de Saint-Michel, et le dota magnifiquement. L'église subsiste, mais le couvent n'offre plus que quelques portions du cloître.

LÈVES (France), au département d'Eure-et-Loir.

On remarque, dans les environs, des grottes qu'on prétend avoir servi au culte mystérieux des druides.

LEYMEN (France), au département du Haut-Rhin.

Auprès de cette ville est une petite chapelle creusée dans le roc, et appelée Notre-

Dame-de-la-Pierre, but d'un petit pèlerinage.

LIBAN (Palestine). Le mont Liban, si célèbre dans les saintes Ecritures, domine la ville de Beyrouth et sépare la Syrie de la Palestine. Son nom, qui signifie *blanc* (לבנון à לבנה, *albedo*), lui vient des neiges qui sur plusieurs points blanchissent son sommet ; les Arabes ne le nomment pas autrement que la montagne de neige.

La partie occidentale porte le nom spécial de Liban : elle s'étend de Tripoli à Damas ; elle ne s'éloigne jamais du bord de la mer. Tantôt elle côtoie la mer de si près qu'elle ne laisse point de passage au voyageur ; tantôt elle s'en éloigne un peu, mais jamais plus loin que d'environ dix ou douze kilomètres.

La partie orientale se dirige vers l'Arabie et s'étend au-dessous de Damas : les Grecs la nomment anti-Liban. Entre l'une et l'autre de ces deux chaînes s'allonge une vallée fertile, arrosée d'un grand nombre de cours d'eau : c'est le lieu qu'on appelait autrefois Cœlé-Syrie, ou Syrie-Creuse.

Le circuit total de ces deux parties, que les Européens confondent sous le nom générique de Liban, est de cent lieues. Au nord est l'Arménie, à l'est la Mésopotamie, au sud la Palestine, et à l'ouest la mer de Syrie, c'est-à-dire la partie orientale de la Méditerranée.

Les montagnes du Liban, en s'élevant les unes au-dessus des autres, présentent quatre zones très-distinctes. « Le sol de la première, dit le P. de Géramb, abonde en grains ; il est couvert en plusieurs endroits d'arbres fruitiers. La seconde n'est qu'une ceinture de rochers nus et stériles. La troisième, malgré son élévation, offre l'aspect d'arbres toujours verts ; la douceur de sa température, ses jardins, ses vergers chargés des plus beaux fruits de la Syrie, les ruisseaux qui les arrosent, en font, selon l'expression de plusieurs écrivains, une sorte de paradis terrestre. La quatrième se perd dans les nues ; les neiges dont elle est couverte et la rigueur du froid la rendent inhabitable, et en certains temps de l'année presque inaccessible. Sur un de ses sommets se trouvent les cèdres dont parle l'Ecriture.

« Le Liban est beaucoup plus peuplé que les autres montagnes dont j'ai eu à vous parler. On y compte de nombreux villages habités par des mahométans, par des chrétiens maronites, et par plusieurs monastères. Parmi ces saintes retraites, il en est une fort belle à six lieues d'ici, sur un des points les plus élevés de la montagne, et qui appartient aux Pères de la Terre-Sainte : on l'appelle Larissa......

« A deux lieues d'Eden, nous aperçûmes au fond d'une vallée le village de Boschiérui. Ses alentours, qui sont assez bien cultivés, soulagèrent un moment nos regards fatigués de ne voir que des rochers décharnés et des cailloux. En avançant, on découvre une montagne d'une stérilité affreuse, et en partie couverte de neige. Une touffe considérable de verdure s'élève au milieu du plateau, et se fait d'autant plus remarquer, qu'elle contraste davantage avec tout ce qui l'environne. Cette touffe se montrait ou disparaissait à nos yeux selon la sinuosité des chemins que nous étions obligés de suivre. Enfin, nous arrivâmes assez près pour reconnaître une petite forêt, et distinguer des arbres d'une prodigieuse grosseur : c'étaient les cèdres.

« J'en ai vu treize ou quatorze dont la grosseur excède celle de tous ceux qui ont été observés ailleurs. Des voyageurs étrangers, anglais, hollandais, français, qui ont visité les mêmes lieux dans les siècles précédents, en avaient remarqué un plus grand nombre (1) ; et ces cèdres de première grandeur ne sont pas seuls. Auprès d'eux croissent trois à quatre cents autres, d'âge différent et de moindre grosseur ; les uns groupés à l'écart, les autres irrégulièrement plantés autour de ceux qui les dominent. En général, les plus jeunes s'élèvent aussi très-haut, mais en forme pyramidale ; leur feuillage, toujours vert, a été comparé avec assez de justesse à celui du genévrier ; leurs pommes ressemblent à celles du pin ; j'en ai emporté quelques-unes. Ce fruit se détache difficilement ; ses graines distillent une espèce de gomme d'une odeur forte, mais agréable. Tous les ans, le jour de la Transfiguration, les maronites vont célébrer sur la montagne du Liban une fête qu'ils appellent la fête des cèdres. Le patriarche y monte suivi de plusieurs évêques, d'un grand nombre de religieux et d'une multitude considérable de fidèles. Le saint sacrifice y est offert sur des autels de pierres, dressés au pied des arbres les plus gros. Quelques personnes se sont autorisées de cette cérémonie religieuse pour avancer que les maronites ne croient point que la Transfiguration ait eu lieu sur le Thabor. C'est une erreur : leur office marque expressément le contraire.

« Dans le but de conserver les cèdres les plus anciens, et de prévenir les accidents qui pourraient en entraîner la perte, le patriarche a cru devoir frapper d'excommunication quiconque tenterait d'en couper la moindre branche sans une permission formelle. Mais la crainte d'encourir cette peine n'a pas toujours été assez forte pour prévenir les prévarications, et je ne puis m'empêcher de penser que ce n'est que par une protection spéciale de la Providence, qu'après tant de siècles ils n'ont pas tous disparu (Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, tom. II, p. 321 et *passim*).

LIÉ (Saint-), en France. Saint Lié, en latin saint *Lætus*, naquit dans le Berri, et passa son enfance à garder les troupeaux de son père : il entra, fort jeune encore, dans un monastère dirigé par un saint abbé nommé Trièce. Il passa bientôt dans celui de Micy ou de Saint-Maximin (Saint-Mesmin),

(1) *Voyages* de Maundrell, de Thévenot, de Bruyn.

près d'Orléans, et enfin dans une solitude de la Sologne, où il avait pour compagnon saint Avit (honoré plus tard le 17 juin). Mais dans la suite ce saint ami l'ayant quitté pour retourner à Micy, saint Lié alla se fixer dans le bois d'Inatoire, dit depuis la Forêt-aux-Loges, en Beauce. La réputation de sainteté dont il jouissait lui attira la visite de plusieurs solitaires d'une grande piété, et entre autres de l'abbé Trièce. On mit sa mort vers l'an 534. Bientôt une chapelle s'éleva sur son tombeau et devint le but d'un nombreux concours de pèlerins.

LIÉGE (Belgique), chef-lieu de la province actuelle de Liége au confluent de la Meuse et de l'Ourthe, en latin *Leodium*, *Leodicum*, et *Legia* en latin moderne. C'était de 1793 à 1814 le chef-lieu du département français de l'Ourthe. Liége doit toute son importance à saint Hubert, son premier évêque, qui y transporta, en 708, le siége épiscopal de Maestricht. Elle fut longtemps le chef-lieu d'un évêché indépendant, et avait inscrit sur ses sceaux publics : LEGIA ROMANÆ ECCLESIÆ UNICA FILIA, *Liége, fille unique de l'Eglise romaine.*

On montrait dans la sacristie de la cathédrale des reliques ornées de pierreries, et quantité de figures d'or et d'argent. « Ces richesses, dit La Martinière (*Dict. géograph.*), sont d'un prix inestimable, et il y a peu de trésors comparables à celui de cette église. On y voit aussi une chape et une chasuble données par le pape Grégoire X, qui avait été archidiacre dans cette cathédrale. Sur le devant de la chasuble est une vierge, tenant un petit Jésus, tout de grosses perles, et sur le derrière un Christ en croix, aussi tout de perles, avec des clous de gros diamants : elle ne sert qu'au prince évêque de Liége. »

Dans l'église des Jésuites on allait vénérer Notre-Dame-de-Consolation, de Luxembourg. *Voy.* LUXEMBOURG.

LIESSE (France), en Picardie, dans le département de l'Aisne, lieu d'un célèbre pèlerinage à la sainte Vierge. Nous en empruntons l'histoire au livre que nous avons souvent cité (1), à cause de son exactitude.

« Voici ce qu'en dit un auteur auquel on ne reproche que d'avoir poussé trop loin la critique.

« On sait que la France a aussi les siens « (ses pèlerinages) en très-grand nombre, « et qu'en ce genre de dévotion elle ne le « cède guère à l'Italie ni à l'Espagne. La « multitude seule des images miraculeuses « de la sainte Vierge qui ont servi de fon- « dement à la plus grande partie de ces pè- « lerinages, mérite d'être considérée comme « une espèce de prodige. Nous nous conten- « terons de nommer ici les lieux de l'établis- « sement de quelques-uns des principaux, « parce qu'il est aisé de suppléer au reste « par les livres de leurs histoires, qui sont « entre les mains de tout le monde. On peut « mettre à la tête celui de Notre-Dame-de- « Liesse, en Picardie (Aisne), au diocèse de « Laon, vers les limites de la Thiérache. On « en rapporte l'origine à la dévotion de trois « gentilshommes du pays, qui, étant allés, « comme les autres croisés de l'Occident, « porter les armes au Levant contre les in- « fidèles, avaient été faits prisonniers au « grand Caire, en Egypte. A leur retour en « Picardie, ils considérèrent la rencontre « extraordinaire qui avait procuré leur dé- « livrance comme une faveur toute particu- « lière du Ciel; et la reconnaissance qu'ils « en eurent leur fit jeter les premiers fonde- « ments de la chapelle à laquelle a succédé « l'église du lieu, dont la dédicace se célèbre « le 8 de septembre avec la fête de la Nati- « vité de la sainte Vierge. C'est un des plus « anciens pèlerinages de l'Occident, entre « ceux qui regardent la dévotion particu- « lière à la sainte Vierge ; son établissement « est au moins du milieu du XIIe siècle. Le « lieu, qui n'avait eu auparavant ni bâti- « ment ni nom, a pris depuis celui de Liesse « (*Lætitia*), pour conserver la mémoire de « la joie que les fondateurs avaient eue de « se retrouver dans leur pays (1). »

« Mais quelle était cette *rencontre extraordinaire qui avait procuré la délivrance* des trois croisés, et *qu'ils regardèrent comme une faveur du Ciel ?* Quelle est, pour parler avec un autre auteur (2), *cette suite de miracles* auxquels ils durent leur retour dans leur patrie ? Voici l'abrégé du récit qu'en fait l'historien de Notre-Dame-de-Liesse. Les savants bénédictins qui ont mis au jour la *France chrétienne*, en blâmant un auteur sans critique qui d'abord avait tracé l'histoire de ce sanctuaire, rendent à celui que nous allons citer le témoignage qu'il a écrit avec plus de goût et qu'il a dégagé son récit de ce qui en altérait la sincérité (3). Quelque merveilleuse que soit l'origine de ce sanctuaire, nous n'avons point dû la passer sous silence. Elle est fondée sur la tradition de l'église de Laon, tradition revêtue de l'autorité des premiers pasteurs, des annalistes de l'ordre de Malte, de plusieurs auteurs éclairés, et appuyée d'un grand nombre de monuments locaux qui, sans elle, deviennent inexplicables (4).

« Sous le règne de Foulques d'Anjou, quatrième roi de Jérusalem, trois gentilshom-

(1) *Les pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu*, Paris, Périsse, in-18, 1840, p. 221 et suiv.

(1) Baillet, *Vie des saints*, 15 août, p. 39.

(2) Expilly, *Diction. géogr. de la France*, LIESSE.

(3) Historiam trium militum ac Basilicæ fabulosiorem scripsit, typisque vulgavit vernacule N... de *Saints-Pères*, Lutetiæ Parisiorum ; annis 1646, etc.; defæcatiorem Stephanus Villette, archidiaconus Laudunensis, etiam vernacule, Lauduni, an. 1708. *Gallia christiana*, t. IX, p. 575.

(4) Voici les paroles de Mgr Louis de Clermont, évêque de Laon, qui l'an 1706, approuva l'ouvrage de M. Villette : « Nous avons lu ce manuscrit avec « attention. Non-seulement nous n'y avons rien « trouvé qui soit contraire à la foi ; mais nous dé- « clarons que l'histoire qui y est rapportée est con- « forme à la tradition dont nos prédécesseurs ont « permis le cours et la créance dans notre diocèse. » *Hist. de N.-D.-de-Liesse*, par Villette.

mes de l'ordre qui portait alors le nom de Saint-Jean-de-Jérusalem et qui prit plus tard celui d'ordre de Malte, distingués par leur zèle pour la foi, et de l'illustre maison d'Eppe, dans le pays de Laon, furent faits prisonniers et menés au Caire en Egypte. C'était en 1132. Le sultan les traita d'abord avec rigueur ; il voulait les faire renoncer à leur foi. Il les mit aux prises avec les imams; mais leur religion sincère et franche trouva sans peine des réponses aux arguties des faux docteurs. Il employa le charme des promesses, sans plus de succès. Alors il imagina et mit en œuvre un autre genre de séduction plus dangereux que tous les autres : il leur envoya sa fille, nommée Ismérie, princesse douée des plus rares qualités, dans l'espoir que ses grâces et ses paroles les rangeraient infailliblement à la secte de Mahomet. Mais le Ciel avait des vues de miséricorde sur elle. Touchée de ce que les captifs lui dirent de la Vierge-Mère, elle leur exprima le désir d'en voir une image. Ils lui représentent l'impossibilité où ils sont de la satisfaire, vu leur captivité et leur entier dénûment. La princesse y remédie en partie : elle leur apporte les matériaux nécessaires pour faire une statue. Les chevaliers, animés de cette confiance qui enfante les prodiges, s'adressent à Marie, et à leur grand étonnement, le lendemain à leur réveil, ils trouvent près d'eux une statue de la Reine des cieux, couronnée d'un grand éclat. Ils tombent à ses pieds et lui adressent des vœux pour la princesse qui, la connaissant à peine, déjà commençait à l'aimer. Ismérie vient les visiter. Elle voit l'image de Marie. Cette Vierge et la splendeur qui l'entoure la ravissent. Elle se prosterne devant elle. La nuit suivante, Marie apparaît aux captifs. Elle se montre aussi à Ismérie, lui ordonne de quitter le Caire et de suivre les chevaliers qu'elle va délivrer. Marie les tire en effet d'esclavage. Elle couvre aussi de sa protection la princesse, qui sort inaperçue de la ville et rejoint les chrétiens. Leur situation avait changé de face, mais elle n'était pas encore sans danger. Ils le sentent, ils délibèrent sur la conduite qu'ils doivent tenir. La lassitude les oblige à prendre quelque repos. A leur réveil, de quel étonnement ne sont-ils pas frappés lorsque, promenant un regard attentif sur les objets qui les entourent, ils se trouvent en France, près de Marchais, village du pays de Laon ! On ne peut décrire l'admiration qu'excita leur apparition subite dans la contrée, et le récit qu'ils firent de tout ce qui l'avait précédée. Ils se rendent au château de leurs pères et y portent avec eux la statue de Marie, compagne de leur rapide voyage. La statue se trouve le lendemain au lieu où ils s'étaient vus eux-mêmes à leur réveil. Barthélemy de Vir, évêque de Laon, est instruit de cet événement extraordinaire. C'était un saint prélat dont le zèle venait de rebâtir la cathédrale de Laon, et d'en faire un des plus beaux ornements de la France. Il se fait amener la fille du Soudan, la baptise dans la nouvelle église, et lui donne le nom de celle à qui elle doit sa délivrance. Il eut d'abord la pensée d'enrichir sa cathédrale de l'image miraculeuse. Mais le Ciel s'était expliqué trop manifestement sur le lieu que Marie avait daigné choisir. Avec les matériaux de l'ancienne cathédrale on lui construisit un sanctuaire à l'endroit où les chevaliers s'étaient trouvés transportés avec la statue de leur libératrice. C'est celui de Notre-Dame-de-Liesse (1).

« Cette tradition, quelque extraordinaire qu'elle soit, n'atteste point un fait qu'on doive regarder comme unique en son genre. Les Livres saints nous parlent du prophète Habacuc et du diacre saint Philippe, transportés subitement en des contrées éloignées (2). L'historien de l'église d'Orléans fait mention de quatre gentilshommes qui furent l'objet d'un semblable prodige (3). Dans le diocèse de Besançon, il y a un pèlerinage sous le titre de Notre-Dame-de-Consolation, fondé sur un événement de cette nature, et qu'on rapporte à la même époque que celui de Liesse. Il y eut aussi des captifs lorrains délivrés par une voie surnaturelle et rendus à leur patrie. L'église de Saint-Nicolas, près de Nancy, en conserve les monuments. On voit quelque chose de semblable à Notre-Dame-de-la-Délivrande de Caen, où se montrent les chaînes des esclaves qui furent miraculeusement affranchis. La voix de tous les siècles et l'expérience des véritables serviteurs de Marie témoignent que les prodiges coûtent peu à la puissance et à la bonté de la Reine des cieux.

« Quant aux témoignage de miséricorde que le Seigneur, fléchi par les prières de sa mère, a fait descendre en ce lieu depuis plusieurs siècles, ils sont trop éclatants pour qu'on puisse les révoquer en doute, et trop extraordinaires pour qu'on puisse refuser d'y voir souvent jusqu'à de vrais miracles. C'est ainsi qu'en parlent les auteurs les plus dignes de foi (4). Nous ne pouvons que donner une légère idée des bienfaits qui, depuis sept siècles, ont coulé des mains de cette Vierge révérée. Un recueil demanderait des volumes. Elle était naguère couronnée des vœux des cités et des provinces, en témoignage des faveurs reçues et de la reconnaissance que ces faveurs avaient excitée. Bourges, délivrée de la peste en 1628, lui avait envoyé l'image d'une ville en argent. Dieppe,

(1) V. *Histoire de N.-D.-de-Liesse*, par M. Villette, docteur de Sorbonne et vicaire général de l'évêque de Laon. *Laon*, 1706; V. aussi La Martinière. *Dict. géogr. et hist. de N.-D.-de-Liesse.*

(2) DANIEL, XIV, 32; *Acta*, VIII, 39.

(3) La Saussaye, l. x, 42; Le Maire, *Hist. et Antiq. d'Orléans*, t. II, ch. 15, p. 56.

(4) Inde coruscantibus in dies miraculis, loci fama religioque adeo crevit, ut frequentibus omnium gentium votis sacer hic locus adeatur. *Gallia christ.*, t. IX, p. 572. — Habet (Laudunum) hinc ab oriente Deiparæ Lætitiensis templum miraculorum frequentia toto orbe celeberrimum. *Acta Sanctor. ordinis S. Benedicti sæculo secundo, Vit. S. Salabergæ*, 22 septembris.—Ce dernier ouvrage a été publié par Mabillon.

après avoir senti l'effet d'une semblable protection, en 1630, lui fit présent d'un vaisseau de même métal, avec ces mots en lettres d'or : VOEU PUBLIC DE DIEPPE. En 1654, le maréchal d'Estrées, guéri, à l'âge de 82 ans, d'un mal qui devait le conduire prochainement au tombeau, lui témoigna sa reconnaissance par un vœu très-riche. En 1659, on vit les députés d'Amiens lui présenter une image d'argent pour acquitter le vœu qu'ils avaient fait en la priant de venir à leur secours en un temps de contagion. Nous ne pousserons pas plus loin ce détail. On peut voir l'histoire du pèlerinage qui cite, d'après les registres et les procès-verbaux de la chapelle, un grand nombre de grâces obtenues et de dons offerts en retour (1).

« On ne s'étonnera point maintenant d'entendre dire que Liesse était un des pèlerinages les plus fréquentés de nos rois. La Vierge qu'on y honore reçut les hommages de Charles VI, dit le Bien-Aimé ; de Charles VII, surnommé le Victorieux ; de Réné, roi de Sicile ; de Louis XI ; de François Ier, qui s'y transporta deux fois ; de Henri II ; de Marie de Médicis, qui vint y rendre grâces de la naissance de Louis XIII. Ce prince s'y transporta de même avec Anne d'Autriche, et remercia publiquement le Seigneur et sa sainte Mère d'avoir donné à la France un enfant qui devait l'élever au comble de la gloire. Louis XIV vint deux fois humilier sa grandeur aux pieds de la Vierge de Liesse (2). Après lui, Louis XV, sa religieuse épouse et le dauphin, leur fils, y vinrent rendre leurs hommages à Marie. L'infortunée Marie-Antoinette, et plus tard sa fille, noble héritière de sa grandeur d'âme, suivirent de si beaux exemples.

« On ne pourrait donner une juste idée des richesses que la piété de ces princes et de tant d'autres personnages distingués avait accumulées dans ce sanctuaire. Les Guises, seigneurs de Marchais et fondateurs de l'hôpital de Liesse, les Condés, les reines de Pologne, d'Angleterre, etc., y avaient apporté ou envoyé des dons qui répondaient à leur rang et à leur piété. A la suite de ces grands noms, on peut joindre le corps des marchands de Paris, qui sollicita la protection de Notre-Dame-de-Liesse, en lui présentant un navire d'argent. Les offrandes des particuliers étaient en grand nombre, et avant notre première révolution le concours de ceux qui les apportaient croissait tous les jours.

« On sent bien qu'à cette époque ce sanctuaire révéré a dû perdre une partie de ses trésors. Mais, du reste, l'édifice n'a reçu aucun dommage. Les serviteurs de Marie ont la consolation de le retrouver aujourd'hui tel que le décrivaient les auteurs du siècle dernier. L'église de Liesse a 130 pieds de long sur 45 de large. Elle est décorée d'un bel autel de marbre en mosaïque. Sur cet autel paraît, au milieu d'une multitude d'offrandes, la statue de la Mère de Dieu tenant devant elle l'enfant Jésus. La Vierge n'a guère que deux pieds et demi ; son divin Fils est en proportion. Les principaux ornements de ce saint lieu sont un jubé de marbre qui passe pour l'un des plus magnifiques ouvrages de ce genre qui se voient en France, la balustrade qui ferme l'autel, les quatre colonnes qui le décorent, des tableaux offerts par la piété et des *ex-voto* qui rendent témoignage des bienfaits reçus (1).

« Du reste, la sainteté du pèlerinage de Liesse, les souvenirs qu'il rappelle, la vue de cette image vénérée depuis tant de siècles, le concours des fidèles qui se pressent encore autour d'elle, la ferveur, la confiance avec laquelle ils prient la Mère de miséricorde, les exemples fréquents de grâces signalées obtenues à ses pieds, raniment la foi dès qu'on pénètre dans ce lieu de prodiges, pénètrent l'âme d'une céleste consolation qui lui fait surmonter ou souffrir avec résignation les peines de la vie ; et l'on n'en sort que le cœur plein de cette sainte joie, de cette douce confiance en Dieu et en sa sainte Mère, qui fait courir à grands pas dans le sentier de la vertu.

« Les effets visibles de la protection de Marie n'ont point cessé de se manifester au milieu de nous. On a publié, en 1833, une nouvelle relation de quelques grâces signalées accordées par Notre-Dame-de-Liesse depuis 1812 jusqu'en 1833. Ce petit ouvrage est écrit avec goût, et les circonstances des événements qu'il rapporte en constatent la certitude. »

LIGUA (Chili). Il y avait dans un temple ou une chapelle de cette ville une certaine statue de la sainte Vierge, vers laquelle la piété attirait les pèlerins beaucoup plus que le mérite du travail. Elle fut sauvée de l'incendie de la ville par un certain Pierre de Bacave, qui la déposa dans une vallée assez proche de Santiago. Mais, en 1645, la sécheresse ayant ravagé ce pays, tous les habitans implorèrent le secours de Marie, et furent délivrés de ce terrible fléau. La même chose se renouvela en 1757.

LILLE (France), chef-lieu du département du Nord. On y vénère, dit Gumppenberg, une Vierge miraculeuse, appelée en latin *Cancellata*, Notre-Dame *des Barreaux*, ou plutôt *de la Herse*, dans l'église de Saint-Pierre. Son nom lui vient d'un miracle qu'elle opéra en repoussant les ennemis qui étaient venus assiéger la ville, et que les habitants virent fuir avec joie à travers la herse du pont-levis. *Atlas Marianus*, tom. XV.

LIMA (Pérou). Dans l'église des Dominicains, à droite du chœur, s'élève un autel dédié à sainte Rose, la seule Liménienne qui ait été canonisée jusqu'à présent. On y conserve une grande quantité de ses reliques,

(1) *Histoire de N.-D.-de-Liesse*, 2e part., p. 50 et suiv.

(2) *Histoire de N.-D.-de-Liesse*, 2e part., p. 80 et suiv.

(1) D. Nicolas le Long, *Hist. ecclés. et civile du diocèse de Laon*, an. 1115, p. 217 ; EXPILLY, *Dict. géogr. de la France*, LIESSE.

qu'on vient visiter en pèlerinage de tous les pays d'alentour. Un beau groupe de marbre blanc représente la sainte au moment où elle rend le dernier soupir ; un ange aux ailes étendues touche à peine le sol, et soulève le voile qui couvre son visage. Près de la sainte une rose blanche se fane sur le rameau brisé d'un rosier : touchante et gracieuse allégorie. C'est l'œuvre d'un sculpteur italien dont le nom est resté inconnu.

Dans la même ville, sur l'emplacement de la maison où naquit *Rosa de Santa-Maria*, on conserve la croix de bois que la sainte portait sur ses épaules, en mémoire de Jésus montant au Calvaire; la croix hérissée de pointes aiguës que Rose portait sur son sein, sa bague ou *esposa*, plusieurs de ses ossements vénérés, des boucles de ses cheveux, etc.

Dans le couvent de Saint-François, on voit encore un vieux tableau qui représente un des moines de l'ordre séraphique, tenant à la main une Vierge des Sept-Douleurs, dont les yeux pleurent du sang et dont le cœur brille de gloire. Toutes ces images sont vénérées avec un grand respect. On y remarque une chapelle qui semble réservée aux nègres : tous les saints qui la décorent sont des noirs recommandables par leurs vertus.

LIMAY (France), bourg de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Mantes, chef-lieu de canton, diocèse de Chartres.

Les Célestins et les Capucins avaient un couvent dans ce bourg. Celui des Célestins, avec un grand enclos, a été converti en une charmante villa. Il ne reste plus rien du couvent des Capucins.

Plus loin est l'ermitage de Saint-Sauveur, dont la chapelle, avec une petite habitation, est taillée dans le roc. Tous les ans, le deuxième dimanche de carême, et le 6 août, il s'y fait un pèlerinage qui réunit un concours considérable de fidèles.

LIMOGES (France), ancienne capitale du Limousin, aujourd'hui chef-lieu du département de la Haute-Vienne. Cette ville possède plusieurs églises dignes de fixer l'attention des archéologues. D'abord sa cathédrale, qui repose en partie sur les vestiges d'un temple consacré à Priape. Cet édifice, tel qu'il existe aujourd'hui, fut commencé en 1272, par les soins du chapitre et des bourgeois de Limoges, sous l'épiscopat de Gilbert de Malemort. Tous les évêques, pendant près de trois cents ans, se léguèrent pour héritage le devoir de continuer cet édifice, et y consacrèrent non-seulement la majeure partie de leur revenu, mais y affectèrent des sommes levées sur les biens et les traitements du clergé du diocèse. Malgré tant de soins et de dépenses, cette vaste entreprise était encore inachevée en 1515. Jean de Langeac essaya, en 1537, de continuer la nef interrompue, qui laisse encore un grand intervalle pour atteindre le clocher. Nous devons à ce prélat le commencement des piliers de quatre chapelles, qui sont élevés de 20 à 30 pieds au-dessus du sol. Malgré son zèle et son activité, ces constructions importantes ne furent pas fort avancées pendant son épiscopat, et à sa mort les travaux furent abandonnés pour ne plus être repris.

Le portail qui est au bout de la croisée de gauche, et qui fait face à la rue Neuve-de-Saint-Étienne, est une des parties les plus brillantes de cet édifice. La rosace semble formée d'une dentelle de pierre aussi légère que variée.

La justesse des proportions et l'harmonie de toutes les parties du rond-point sont d'un effet majestueux. La hardiesse de la voûte, l'élévation des ogives, la beauté des vitraux, donnent à cette partie de l'édifice un caractère tout à fait imposant.

Le sentiment pénible que font éprouver le non-achèvement et le chétif couronnement de l'extérieur du monument disparaît aussitôt que l'on pénètre à l'intérieur, à la vue de son architecture élégante et grandiose, et de ses voûtes aériennes soutenues par mille colonnettes élancées. Cette vaste église a la forme d'une croix latine, avec un chevet semi-circulaire. Elle est divisée en trois nefs séparées par les retombées des arcades ogivales, soutenues par seize piliers détachés et dix-huit engagés. Les piliers sont couronnés par des chapiteaux en saillie délicatement taillés; une galerie percée d'arcades en ogive, et ornée de colonnettes et de trèfles, règne autour de la nef et du chœur; au-dessus et au-dessous de cette galerie, et dans le chœur, sont percées cinq croisées ornées de vitraux coloriés. Les vitraux détruits autour de la nef ont été remplacés par des vitres ordinaires.

Le jubé de la cathédrale de Limoges est d'une grande magnificence : on y admire toute la richesse, toute la grâce et toute l'élégance du style de la Renaissance. On y remarque des bas-reliefs représentant les douze travaux d'Hercule, qu'on est un peu étonné de voir figurer dans une église. En face de la sacristie, on remarque le tombeau de Regnaud de la Porte, évêque de Limoges au XIVe siècle. Construit en pierre calcaire, il offre le style des XIIIe et XIVe siècles dans toute sa pureté. On remarque dans le soubassement une représentation en bas-relief du martyre de saint Étienne et plusieurs autres figures sculptées. L'évêque est couché et a les pieds appuyés sur un animal tellement mutilé, qu'il est impossible de le reconnaître.

Saint-Pierre-du-Queyroix. — Cette église, fondée par saint Rorice II en l'an 507, est la première paroisse du diocèse de Limoges. Afin de la distinguer de celle de Saint-Pierre-du-Sépulcre, fondée par saint Martial, Rorice lui donna le nom de Saint-Pierre-du-Queyroix, du mot latin *quadruvio*, carrefour où aboutissent quatre rues. En effet, la place de Saint-Pierre est placée à l'entrée de quatre rues.

Le plan de cette église offre un rectangle

d'environ 33 mètres de longueur sur 13 de largeur, partagé inégalement par six rangées de piliers d'un diamètre assez considérable, dont les entre-axes sont d'environ 7 mètres, et qui supportent une suite d'ogives. La colonne qui soutient la portion de la voûte qui est au-dessus de la chapelle des Agonisants est citée pour sa hardiesse. Cette partie de l'édifice fut construite en 1546.

La façade extérieure de l'église manque de régularité. Sur la partie où se trouve la grande porte d'entrée, les statues, de grandeur naturelle, de saint Pierre, saint Paul et saint André, sont placées dans des niches. De l'autre côté du clocher, saint Martial, saint Léonard et saint Sébastien occupent trois autres niches. Deux bas-reliefs encadrés, dont l'un représente la Nativité de Jésus-Christ, et l'autre l'image d'un saint sacrement en style antique, se remarquent plus bas et à droite.

Le clocher de Saint-Pierre, construit sur le même dessin que celui de Saint-Michel, est formé par une pyramide élevée sur une base quadrilatère entre quatre clochetons.

Eglise de Saint-Michel. — C'est un long parallélogramme qui présente à l'intérieur des lignes régulières et harmonieuses. Son architecture appartient au style gothique. Sa voûte, de 15 mètres d'élévation, est soutenue par deux rangs de cinq piliers chacun, qui forment une nef principale de 8 mètres de largeur, et deux collatéraux égaux larges de 6 mètres. Ces piliers octogones sont revêtus de baguettes qui se prolongent jusqu'à la voûte et se terminent en ogive.

Trois portes principales donnent accès dans cet édifice. L'une est au bas de la nef, en face du grand autel, et les deux autres en regard, à peu près au milieu des collatéraux. Le clocher s'élève au-dessus de celle qui fait face au midi; et quoique cette porte soit pratiquée dans un des côtés de l'édifice, elle sert d'entrée principale.

LIMOURS ou LIMOUX (France), chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise.

« L'église de ce lieu, dit l'abbé Lebeuf, est un bâtiment assez beau, construit en forme de croix et tout voûté, mais sans ailes. Le milieu de la croisée est surmonté d'un petit clocher. La plus grande partie de cet édifice a été construite vers le commencement du XIVe siècle, ou sous le règne de François Ier. Au grand portail bâti de pierre de grès sont les armes de Poncher, d'or au chevron de gueules brisé en pointe d'une tête de nègre de sable, bandée d'argent, et accompagnée de trois coquilles de sable, deux en chef et une en pointe.

« A côté de ce portail, à main gauche en entrant, est une tour commencée, dont les fondements furent jetés par Gaston, duc d'Orléans, mais qui mourut avant qu'elle fût finie.

Saint Pierre, apôtre, qui est représenté à l'autel en pierre, est assis dans une chaire. Au vitrage de la croisée du côté septentrional sont les armes d'un archevêque, les mêmes que ci-dessus, ce qui fait croire que Etienne Poncher, archevêque de Sens, en a payé la dépense. Au même endroit sont aussi celles d'un autre évêque, fils d'une Poncher : elles sont d'or, à la croix d'azur, cantonnée de quatre mollettes d'éperon de gueules.

« On conserve dans cette église les reliques de saint Marc, évangéliste, qui furent transportées de Venise, sur la fin du XIVe siècle, par Jacques de Montmor, chevalier, seigneur de Bris et de Limours, chambellan du roi et gouverneur du Dauphiné, à qui les Vénitiens les avaient données en reconnaissance d'un secours considérable qu'il avait fourni à la république contre les Génois. Ces reliques furent transférées de la vieille châsse dans une neuve ornée de cuivre et de lames d'argent, le dimanche 9 novembre 1681, par M. de Nesmond, évêque de Bayeux, accompagné de M. de la Motte, archidiacre et chanoine de Paris. On voit sur les plaques de cette châsse la figure de saint Marc, et au bas est écrit: *Marcus sacerdos discipulus beati Petri apostoli*. Elle est élevée dans le mur de la croisée du côté méridional, au même lieu où est la chapelle du nom du même saint. On la descend quelquefois pour la porter en procession à Péqueuse, village voisin. Il y a au même lieu une confrérie de Saint-Marc. »

L'abbé Lebeuf, qui tire cet article du *Mercure de France*, ajoute cette note sur la relique du saint apôtre :

« C'est un ossement considérable; mais le peuple l'appelle le corps de saint Marc, et dit que celui qui l'apporta de Venise était comte de Limours, au lieu de le qualifier simplement seigneur du lieu. M. Baillet, qui avait eu occasion d'être informé de la tradition de ce lieu, à cause de la relation que MM. de Lamoignon y ont eue, prétend, à la fin de la vie de saint Médard, que ces reliques sont plutôt de ce saint évêque de Noyon, qui est appelé saint Mard en diverses provinces Comme cette église avait, dès le XIIIe siècle, des reliques auxquelles on faisait des offrandes, ce pourraient bien être ces anciennes reliques, qui seraient parvenues jusqu'ici : ce qui détruirait l'apport prétendu de Venise. Pour se mettre mieux au fait, il faut voir le livre composé sur cette matière par un pénitent de Limours (in-12, 1685), en faveur de saint Marc; il avait vu tous les procès-verbaux sur cette translation, et même ceux du village de Bris. Il y parle des enfouissements de ces reliques en la terre, leur apport à Paris, etc. » (*Hist. du dioc. de Paris*, tom. IX, p. 181-182.)

LINSTER. Ce château renfermait une belle image de la Notre-Dame-de-Consolation de Luxembourg. *Voy.* LUXEMBOURG.

LIREY (France), au département de l'Aube, à 16 kil. de Troyes en Champagne.

Dans les XIVe et XVe siècles ce lieu était une ville assez considérable, quoiqu'il n'ait pas aujourd'hui 300 habitants. Son église possédait alors le saint suaire, relique célèbre qui fait aujourd'hui l'ornement de Turin. Elle avait été donnée à cette église par Geoffroy

de Charny, seigneur du lieu, qui l'avait prise sur les Sarrasins. Elle attira longtemps de nombreux pèlerins et contribua à la prospérité de la ville ; mais les guerres acharnées du XVe siècle ayant effrayé les chanoines, ils crurent devoir, en 1418, mettre le saint Suaire en dépôt chez un gentilhomme de Franche-Comté, marié à la petite-fille de Geoffroy de Charny. Sa veuve l'emporta à Chambéry en 1452, d'où il fut transporté à Turin. Cet enlèvement causa la perte de Lirey, qui n'est plus aujourd'hui qu'un petit village. (*Briand de Verzé*.)

LIRIS (Italie), aujourd'hui Garigliano, sépare la Campagne de Rome et la terre de Labour. Elle s'appelait aussi autrefois Clanius et Glanis. Sur ses bords s'élevait un bois sacré dédié à Marica, nymphe du Latium, femme de Faunus.

Voici ce qu'en dit Virgile :

Hunc Fauno et nympha genitum Laurente Marica.

Et Lucrèce :

. . . . . Umbrosæ Liris per regna Maricæ.

LISIEUX (France), chef-lieu d'arrondissement du département du Calvados (ancienne province de Normandie). Elle était jadis une cité des Lexoviens, et s'appelait alors *Neomagus* ou *Noviomagus*. Elle fut détruite par les Saxons vers la fin du IVe siècle. Reconstruite au moyen âge, elle possède plusieurs monuments religieux de cette époque célèbre à plus d'un titre. D'abord sa cathédrale, qui est placée sous l'invocation de saint Pierre, fondée vers l'an 1022, par l'évêque Herbert ; elle fut continuée par l'évêque Hugon, son successeur, et la dédicace eut lieu en 1055. Mais elle ne fut complétement terminée qu'en 1200, sous Guillaume de Rupierre. Une grande partie des pierres des murailles de la ville fut employée à cette construction.

En 1077, la foudre, qui tomba sur l'église, abattit la croix du transsept et causa d'autres dégâts. Vers 1226, elle fut ravagée par le feu ; en 1376, elle menaça ruine par l'effet des fossés profonds et des constructions militaires qu'on avait faites pendant les dernières guerres ; puis, le 16 mars 1553, l'aiguille sud du portail principal s'écroula tout à coup, et dans sa chute écrasa une partie de la nef. Enfin, en 1562, pillée par les protestants, l'église fut dévastée dans son intérieur

Ces dommages furent réparés à diverses époques. Au commencement du XIIIe siècle, l'évêque Jourdain du Hommet fit faire de grands travaux à ce bel édifice. Dans les XVe et XVIe siècles, la partie du transsept sur la rue du Paradis fut l'objet de nombreuses réparations depuis le portail jusqu'à la lanterne du dôme ; enfin la flèche écroulée fut rétablie en 1579.

Par suite de ces reconstructions, la cathédrale de Lisieux dut perdre son caractère primitif, et les formes de l'architecture ogivale furent substituées au style roman.

Cette église est en forme de croix latine : son vaisseau, fort beau d'ailleurs, manque de largeur ; mais il présente quelque élégance et de la hardiesse.

Au jubé en pierre, qui offrait des sculptures religieuses dont la perte est regrettable, on substitua, en 1689, un jubé en bois qui à son tour fut détruit le 19 septembre 1792.

En 1793, des soldats de l'armée révolutionnaire pénétrèrent dans la cathédrale, la dévastèrent, brûlèrent des sculptures en bois et brisèrent les statues de pierre. Alors furent détruits les tombeaux des évêques. De 1793 à 1799 elle servit à des réunions populaires. Enfin elle fut rendue au culte après le Concordat.

Eglise de Saint-Jacques. — L'emplacement de cette église fut d'abord occupé par une chapelle dédiée à saint Maur en 1030 ou 1032. Sur les ruines de cette chapelle s'éleva une autre église dédiée à la Vierge et à saint Jacques, consacrée en 1132.

Ce fut sur les ruines de ces édifices que l'on construisit, en 1496, l'église actuelle, mise sous l'invocation de saint Jacques le Majeur. Sa consécration n'eut lieu que le 1er juin 1540. Le vitrail de la chapelle Saint-Maur est la seule chose qui soit remarquable dans cette église

LIVERNON (France), au département du Lot.

On y voit un magnifique dolmen gaulois

La pierre horizontale, qui a 22 pieds de long sur 10 de large, et qui est épaisse de quinze pouces, est si parfaitement en équilibre sur les deux pierres verticales qui lui servent de point d'appui, que le moindre mouvement de la main suffit pour la faire osciller et lui imprimer un mouvement qu'elle garde pendant quelques minutes.

LIVOURNE (Toscane), port libre des Etats du grand-duc

La Vierge de Montenero, près de Livourne, a un temple remarquable par la variété et par la richesse de ses marbres. Les gens du peuple et les marins y vont souvent pieds nus en pèlerinage.

LIVRY-EN-LAUNOY (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise, canton de Gonesse, diocèse de Paris. Il est à trois lieues et demie de Paris.

A un quart de lieue de ce village, on voyait autrefois une abbaye de Chanoines réguliers de la Congrégation de France, dont il existe encore quelques débris et qui jouissait d'une certaine vénération dans le pays.

On l'appelait vulgairement l'*Abbaye de Livry*. La célèbre madame de Sévigné l'a habitée quelque temps, et c'est de là que sont datées un assez grand nombre de ses lettres.

A peu de distance de Livry se trouve la forêt de Bondy et le château du Raincy, qui communique à la route d'Allemagne par une superbe allée de peupliers. C'est aussi dans le voisinage que sont situés la chapelle et le calvaire de Notre-Dame-des-Anges. *Voy.* ANGES (Notre-Dame-des-).



LIZIER (SAINT-), en France, petite ville au département de l'Ariége, à 4 kil. n. de Saint-Girons.

« Ayant heureusement terminé en Espagne son expédition contre Sertorius, Cneius Pompée, passant par la Novempopulanie, força les *Convenæ*, Espagnols d'origine, qui occupaient les Pyrénées, et qui ne manquaient jamais d'inquiéter l'arrière-garde des légions romaines, de se réunir en corps de nation dans la campagne voisine, où ils bâtirent *Lugdunum Convenarum* (Saint-Bertrand-de-Comminges). Une partie des *Convenæ* s'établit dans la partie déjà célèbre de *Couserans*, 81 ans avant Jésus-Christ. Cette ville, agrandie et restaurée, fut nommée Austria, parce que, bâtie sur le penchant méridional d'une colline, elle se trouve particulièrement exposée au souffle du vent du midi. Austrie demeura 492 ans sous la domination de Rome. Durant cette époque, il y eut plusieurs monuments remarquables élevés par les Romains, soit dans la ville, soit dans les alentours. Ils sacrifiaient à Mars dans un temple construit sur un monticule non loin d'Austrie; à Jupiter, sur une colline peu distante de cette ville. (*Mons-Jovis* fut le nom qu'ils lui donnèrent.) De nos jours, un village s'élève sur les ruines de ce temple, et *Mont-Joie* rappelle l'époque où les Romains fréquentaient ces lieux. Minerve recevait les honneurs divins dans un temple, sur le frontispice duquel on lisait cette inscription : *Minervæ Belisamæ sacrum. Q. Valerius Mont. V.*

« Le temple de Mars fut détruit en 678. Un oratoire dédié à la consolatrice des affligés, à la Vierge Marie, fut construit sur la place même où les Romains adoraient le dieu des combats. Aujourd'hui cet oratoire est appelé *Chapelle de Marsan*. Rome inspirait un respect si religieux à cause de sa grandeur, que les peuples qu'elle avait assujettis pouvaient bien changer de culte et de croyance; mais, en conservant le souvenir des Romains, ils donnaient à leurs bâtiments publics des noms qui rappelaient que le peuple-roi en avait été le fondateur.

« En 698, saint Lizier, originaire de Portugal, et évêque d'Austrie, donna son nom à la ville. Il était le cinquantième pontife qui avait porté la mitre dans cette ville : on ignore l'époque précise où le christianisme y avait été prêché. Durant son épiscopat, qui fut de quarante-quatre ans, la ville d'Austrie fut assiégée, en 708, par une armée formidable des Goths, commandés par Ricosinde, et délivrée par les prières du saint prélat. Enfin, après avoir éprouvé plusieurs vicissitudes, la ville de Saint-Lizier passa, en 1257, ainsi que la province de Couserans, au pouvoir des rois de Navarre, et fut plus tard réunie à la couronne.

« Aujourd'hui, entièrement déchue de sa splendeur première, Saint-Lizier n'est plus qu'une petite ville de l'Ariége. Elle est veuve de ses pontifes; ses rues sont solitaires; le lierre, la giroflée sauvage, toujours fidèle au malheur, la pariétaire, croissent sur les vieux murs du château des sires de Couserans. L'orfraie de son cri lugubre trouble pendant la nuit le calme de ces lieux, où jadis les trouvères et les ménestrels faisaient entendre les chants d'allégresse et de guerre. Le château est détruit : il ne reste qu'une tour toute délabrée.

« Saint-Lizier conserve encore des monuments qui sont debout pour dire au voyageur que, dans les siècles qui ont été, une cité florissait là où une petite ville est à peine remarquée. Ces monuments sont : le palais épiscopal bâti par l'évêque Bernard de Marmiess, en 1655. Il est occupé par l'hospice général du département, et produit, vu de Saint-Girons, un des plus beaux effets de perspective que l'on puisse trouver; l'hôpital, fondé en 1570, par l'évêque Hector d'Osun, et desservi par les dames de Nevers, qui y ont une maison d'éducation; l'église, dont la fondation paraît remonter à une haute antiquité. Le clocher a la forme d'une tour carrée, percée à chacune des quatre faces de deux ogives. L'intérieur de la nef est à plein cintre et en ogive. Le maître-autel est d'une construction fort simple; mais les deux chapelles latérales sont remarquables par leur structure élégante et les colonnes en stuc noir qui en font l'ornement, ainsi que des tableaux d'un travail admirable. Les cloîtres sont plus dignes de fixer l'attention de l'archéologue : ils datent du IXe siècle; les arcades sont à plein cintre, une colonnade en pierre en forme de pourtour, et le dessus des piliers est orné de sujets grossièrement sculptés. On y voyait, il y a plusieurs années, un escalier en pierre dont les arts déplorent aujourd'hui la perte irréparable.

« La position topographique de Saint-Lizier est de toute beauté; elle est enchanteresse par le paysage que les yeux ne peuvent se lasser de contempler.

« Après avoir donné une description succinte de la ville de Saint-Lizier, nous appelons l'attention de nos lecteurs sur une cérémonie religieuse qui, tous les ans, rassemble, le lundi de la Pentecôte, les habitants de cette ville et des environs à la chapelle de Marsan.

« C'était dans le Xe siècle. Une épidémie ravageait le Couserans, le Comminges, le Bigorre. Auch en était également atteint. La vallée d'Aran, Saragosse, éprouvaient aussi les ravages du fléau. Nul secours humain ne pouvait guérir les malheureux qui étaient surpris par cette épouvantable calamité. Plusieurs prétendent que c'était la peste noire, qui avait beaucoup d'analogie avec le choléra-morbus, d'effrayant souvenir.

« Des familles entières périssaient dans un jour. On n'entendait que le glas funèbre dont la voix lugubre s'unissait aux lamentations, aux sanglots des infortunés qui déploraient la mort d'un parent ou d'un ami, et qui eux-mêmes devaient peut-être au retour des funérailles être également regrettés. Pour conjurer un si cruel fléau, les villes qui voyaient leurs populations disparaître en si peu de temps, se vouèrent à Notre-

Dame-de-Marsan, promirent d'aller en procession toutes les années, le lundi de la Pentecôte, à la chapelle où elle est invoquée, et celles qui étaient trop éloignées, d'envoyer des députés pour y assister au nom des habitants. Leur vœu fut exaucé. Dieu souffla sur les villes désolées, et son souffle dissipa le fléau. Pour reconnaître la protection divine, la ville de Saint-Lizier, fidèle au vœu formé jadis par elle, se rend processionnellement, le jour consacré, à la sainte chapelle. Auch, Tarbes, la vallée d'Aran, Saragosse, envoyaient leurs premiers magistrats. Une maison était concédée à ces consuls par la ville de Saint-Lizier, qui pourvoyait à leur dépense et les défrayait de leur déplacement; elle leur donnait le pain et l'hospitalité. La maison où ils logeaient a conservé encore le nom de Maison des Ambassadeurs; elle appartient aujourd'hui à M. Durègne, et elle est adossée aux remparts de la ville. Les chambres étaient ornées, ainsi que le ciel des lits, des tableaux que chacune des villes délivrées de l'épidémie avait fait peindre en mémoire de cet événement mémorable. Les lits ont été transportés à l'hospice : le vandalisme a dispersé ces tableaux si précieux par leur antiquité.

« Au milieu des révolutions, la ville de Saint-Lizier est seule demeurée fidèle au vœu. Jamais nul obstacle n'est venu interrompre la procession. On a même vu le ciel se couvrir de nuages, la pluie tomber par torrents; on a entendu le tonnerre gronder, et le temps devenir serein au moment où la procession sortait de l'église...

« Le soleil darde ses rayons de feu sur le monticule où Notre-Dame-de-Marsan est invoquée. La foule accourt de toutes parts; les jeunes filles ont revêtu leurs vêtements de fête; les enfants rayonnant de joie s'empressent de monter sur le coteau. Quel beau jour pour eux! Ils l'ont attendu depuis la dernière procession avec la plus vive anxiété.

« Mais l'heure n'est pas sonnée encore où la procession doit se rendre à la chapelle; contemplons, en attendant, le magnifique tableau qui se présente à nos regards.

C'est un vallon. Au milieu, le Salat fait serpenter son onde mugissante et se déroule à travers un tapis d'émeraudes comme un long ruban d'argent. La corolle bleu de lin, les pétales écarlates de la luzerne, la couleur rougeâtre d'une terre non ensemencée, le vert tendre des prés uni à la verdoyante parure du blé et du seigle, dont les épis balancés par le vent ressemblent aux ondulations des vagues de la mer : toutes ces nuances diverses font, des collines et des champs traversés par le Salat, autant de damiers gracieusement travaillés. A votre droite apparaît Saint-Lizier. Voyez-vous ces maisons groupées autour de l'hospice, qui les protége avec ses tours majestueuses? Plus loin le vallon s'élargit, et vous distinguez sur le versant des coteaux entrecoupés de bois, de champs, de vignobles et de prairies, Taurignan et plusieurs autres villages. Cette ligne blanchâtre qui se dessine au milieu de la rive droite du Salat, c'est la route qui conduit à Saint-Martory, situé au pied de ces montagnes qui s'élèvent au fond de l'horizon comme une vapeur légère. On est ravi en considérant ce riant oasis que le pinceau du peintre essayerait en vain de faire vivre sur la toile.

« A votre gauche est Saint-Girons. Le clocher est gothique : l'église domine avec sa flèche grisâtre les toits assombris des maisons agglomérées auprès du Salat. Un monticule cultivé jusqu'au sommet, et dont l'aspect est des plus pittoresques, sert de limite au vallon. Des montagnes étalent leur parure verdoyante à droite et à gauche du monticule, et contrastent admirablement avec les neiges qui blanchissent les crêtes des monts situés dans une zone supérieure.

« Devant vous surgissent des plaines, des coteaux, des champs, des bosquets, de rares maisons de campagne. Les montagnes s'ouvrent pour laisser entrevoir la vallée d'Engoumer, avec ses villages aux toits ardoisés, ses vergers de poiriers, de pommiers, de cerisiers, et ses fertiles prairies, et ses peupliers, plantés sur les bords du Lez, qui vient, en tombant de cascade en cascade, unir ses flots à l'onde fugitive du Salat. Cependant le soleil est un moment obscurci par les nuages, et ses rayons vont se réfléchir sur le pic du mont Vallier, et sur les anfractuosités cultivées des montagnes.

« Mais entendez-vous les cloches de Saint-Lizier, qui annoncent l'arrivée de la procession? En effet, on voit un point blanc auprès de l'église. Il grossit, il se déroule, et bientôt on aperçoit toute la pieuse cohorte. De jeunes vierges, vêtues d'un lin d'une blancheur éblouissante, ouvrent la marche sainte; elles s'avancent en ordre sur deux rangs; après elles viennent les hommes, puis le clergé. La bannière sur laquelle est brodée l'image de la Vierge Marie, un pavillon élégamment décoré, sur lequel est placée la statue de la Reine des cieux, les châsses des bienheureux pontifes protecteurs de la ville, la crosse de saint Lizier, sont portés au milieu de la pieuse milice. Un religieux silence accueille la procession. On se sent ému en entendant ces voix exaltant les louanges de Dieu : on découvre sa tête devant les reliques précieuses de ces hommes apostoliques, qui ont confessé devant les ministres du démon le nom du Dieu trois fois saint, ont prêché à l'ignorance et à l'infortune la religion qui éclaire l'âme et soulage le malheur, et qui, aujourd'hui, protégent du haut des cieux l'agneau timide, exposé aux dents cruelles du lion rugissant.

« Vingt siècles se sont engloutis dans l'abîme des âges, et l'on voyait alors les habitants d'Austrie se rendre en procession au temple de Jupiter. Aveuglés qu'ils étaient par les ténèbres de l'erreur, ils consultaient les auspices, immolaient des victimes; ils cherchaient dans leurs entrailles l'interprétation de l'avenir, les chances favorables d'une expédition guerrière, la guérison des maladies épidémiques; mais leurs dieux étaient sourds à leurs invocations : ils avaient des oreilles pour ne pas entendre, des yeux

pour ne point voir. Alors, Mons-Jovis entendait les échos répéter les hymnes en l'honneur de Jupiter : aujourd'hui, plus heureux que leurs ancêtres, les habitants de Saint-Lizier voient le sang d'une victime plus auguste immolée pour les péchés des enfants des hommes ; la chair de l'Agneau sans tache, offerte en holocauste au seul Dieu grand et éternel. Le Marsan ne retentit plus que des chants des cantiques en l'honneur de la Consolatrice des affligés et du Rédempteur des hommes. » (*Le Moniteur des villes et des campagnes*, juillet 1837.)

Le chapitre de l'évêché de Saint-Lizier, avant 1789, avait deux églises co-cathédrales, Notre-Dame et Saint-Lizier, et celle-ci était la première en dignité.

Auprès de la ville, dit Briand de Verzé, il existe une chapelle dédiée à saint Lizier, en grande vénération chez les Espagnols, pour demander à Dieu, par l'intercession de ce saint, *la température de l'air*.

LOANDO (Guinée), ville épiscopale de la Basse-Guinée. Elle renferme une Vierge miraculeuse, appelée Notre-Dame-d'Angola, ou Notre-Dame-de-la-Victoire.

C'est un chef portugais qui introduisit dans ce pays la dévotion à cette sainte image, en la faisant porter à la tête de l'armée victorieuse qui s'empara de toute la contrée.

LOANGO. *Voy.* Kikokko.

LOCHES (France), en Touraine, dans le département d'Indre-et-Loire.

Nous n'osons mettre comme but du pèlerinage la meule du moulin de Saint-Ours, que le voyage de D. Martène et de D. Durand, en France et dans les Pays-Bas, donne comme un monument toujours subsistant, depuis douze cents ans, de la grâce et de la puissance de Dieu. Nous ne devons point nous appesantir sur des faits de cette nature, surtout quand il est impossible, comme aujourd'hui, de les vérifier.

LOCHRIST (France). Une église de ce nom, située à une lieue du bourg de Plomscat, dans le département du Finistère, arrondissement de Morlaix, avait été fondée, en 401, en mémoire d'une victoire remportée par les Bretons sur une armée de barbares.

Au XIIe siècle, elle fut remplacée par un édifice en pierre de taille, dont on voit encore le clocher et le porche.

Dans le chœur de l'église de Lochrist, on remarque le tombeau de Pierre de Kermoven, mort en 1212. Il est représenté en costume de chevalier, gravé sur sa tombe. On a découvert, dans le cimetière qui occupe l'emplacement de l'église primitive, des tombeaux fort anciens, et qui offrent à l'archéologue des détails extrêmement curieux.

Au-dessous de l'église et au pied de la colline sur laquelle elle est bâtie est une fontaine sacrée couverte d'une antique chapelle dont les ruines offrent l'aspect le plus pittoresque.

LOCMARIAQUER (France), dans le département du Morbihan. *Voy.* Gaule.

LODÈVE (France), ancienne ville épiscopale de la province du Languedoc, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département de l'Hérault. On y voit une église placée sous le vocable de Saint-Fulcran. Cet édifice religieux est du XIIIe siècle, et paraît n'avoir jamais été achevé.

Le collatéral nord existe seul, mais séparé de la nef par un mur qui bouche les arcades. La nef est assez belle, mais les colonnes sur lesquelles reposent les arcades n'ont que des torses pour chapiteaux. Le chœur, très-élégant, est formé par dix voussures d'arêtes arrondies, se réunissant à une voûte sculptée ; il est éclairé par huit fenêtres en lancette. La façade occidentale est ornée d'une rose à meneaux, surmontée de créneaux, de machicoulis, et flanquée de deux tours carrées portant des tourelles rondes.

LODI (Italie), sur l'Adda ; c'est une ville de la Lombardie vénitienne, située à 17 kil. de l'ancienne *Laus-Pompeia*. On y vénère la sainte Vierge sous le nom d'*Incoronata*, Notre-Dame-Couronnée.

LOGES (Les), en France ; célèbre maison située dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), qui fut autrefois un lieu de pèlerinage très-fréquenté, et qui est devenue, depuis la révolution de 1830, une succursale de la maison de Saint-Denis pour l'éducation des filles de la Légion d'honneur.

On croit qu'il faut en attribuer la fondation au roi Robert (1021), qui aura choisi pour lieu de pèlerinage ou de retraite l'humble ermitage bâti, quelque temps avant lui, en l'honneur de saint Fiacre (1) dans la forêt de Laye.

Ce séjour de prière, agrandi par les successeurs de ce prince, qui faisaient leur résidence habituelle au château de Saint-Germain, fut brûlé par les Anglais en 1346 ; mais il fut bientôt rebâti. Cependant le moment où il fut remis le plus en honneur fut l'année 1615.

René Puissant, qui avait été attaché à la cour de Henri IV, touché de piété à l'approche de sa vieillesse, voulut finir ses jours dans une retraite éloignée du monde ; il demanda donc au roi et en obtint la permission de se loger dans les ruines de l'habitation royale des Loges. Louis XIII confirma cette concession de son père par un brevet en date du 12 juillet 1615. La chapelle de Saint-Fiacre, autrefois en grande vénération dans les environs, fut remise en faveur par la piété reconnue du nouvel ermite. Louis XIII souvent lui-même se plaisait à visiter le saint homme et à lui laisser d'abondantes aumônes en souvenir de ses pèlerinages. Son exemple bientôt fut suivi par tous les riches et pieux seigneurs de la cour, qui sous un roi religieux pouvaient se livrer en paix à leur dévotion, sans craindre les railleries du vulgaire, qui blessent toujours le respect humain le moins ombrageux.

(1) Saint Fiacre ou saint Fèbre, solitaire irlandais, qui avait fondé, dans le VIIe siècle, à Breuil, près de Meaux en Brie, en faveur des pèlerins et des voyageurs, un hospice dont il cultiva lui-même les jardins tout le reste de sa vie. Il mourut en 670.

Louis XIII, qui faisait aux Loges de fréquents pèlerinages, avait accordé aux religieux augustins qui s'y étaient établis avec René Puissant, de grands terrains dans la forêt de Laye; alors les moines conçurent l'idée de faire bâtir en ce lieu une église digne de la prospérité de leur maison, et la reine Anne d'Autriche voulut les aider dans ce pieux dessein, en reconnaissance de ce que Dieu avait exaucé ses vœux en lui donnant un fils, et aussi en souvenir de la victoire de Rocroy et de la prise de Thionville. Le duc de Saint-Simon posa donc en son nom la première pierre de l'église qui fut dédiée à Notre-Dame-de-Grâce. Cette cérémonie eut lieu en grande pompe, le 6 juillet 1644. La protection de la reine donna un éclat plus grand encore au nouveau monastère. Cette princesse et Marie-Thérèse d'Autriche l'avaient pris en grande affection, elles y venaient souvent assister aux offices; elles travaillaient elles-mêmes à plusieurs ornements d'autel, et firent don aux religieux de toute l'argenterie nécessaire à la célébration du culte et à la pompe des cérémonies religieuses..... Le pape Innocent X institua, le 9 janvier 1652, la confrérie de Saint-Fiacre, et, sur la demande des habitants de Saint-Germain, cette confrérie fut établie dans l'église des Loges, du consentement de l'archevêque de Paris. En conséquence, les indulgences accordées par le pape furent applicables à ceux qui visiteraient la chapelle de Saint-Fiacre-aux-Loges, le jour de la fête de saint Etienne, premier martyr.

Outre ce jour de pèlerinage annuel, le curé de Saint-Germain avait encore coutume de se transporter aux Loges le jour de la fête de saint Fiacre, le 30 août, en procession solennelle, à la tête de tout son clergé. Cette pieuse cérémonie attira bientôt à la chapelle de la forêt une multitude de pèlerins; mais en même temps elle est devenue l'occasion d'une fête célèbre qui continue d'amener la foule aux mêmes lieux, mais, hélas! dans une bien autre intention qu'autrefois.

Cette procession fut supprimée en 1744. Le roi d'Angleterre Jacques II, et Marie d'Este, sa royale épouse, firent de fréquents pèlerinages à la chapelle des Loges.

Quand cette maison devint la seconde succursale de la maison de Saint-Denis, elle fut dirigée par une congrégation nouvelle de femmes, appelée *Congrégation de la Mère de Dieu*. (Voy. *Précis histor. de Saint-Germain-en-Laye*, par MM. Rolot et de Sivry. Saint-Germain, Beau, 1848.)

Loges (Les); en Josas. On croit qu'il y avait en ce lieu un pèlerinage à Saint-Eustache, dont la légende était en grande vénération parmi les chasseurs. (L'abbé Lebeuf.)

LOMIÇA (Géorgie). Le sanctuaire célèbre de Lomiça, situé sur le point culminant de la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de Djamouri de celle de l'Aragwi, est dédié à saint George. Au-dessus de la porte on lit cette inscription en caracteres géorgiens antiques :

« LE NOM DE CETTE MAISON DE DIEU EST LOMIÇA (1). »

Plus tard, M. Klaproth a corrigé sa première lecture, et a cru que le vrai sens de l'inscription est : «*Au nom de Dieu*, *cette porte Lomiça*.... « La fin de l'inscription aurait été détruite.

A quelque distance s'élève un couvent dédié à la sainte Vierge.

LONDRES (Angleterre), capitale de la Grande-Bretagne.

Il y avait autrefois à Londres une célèbre image miraculeuse de la sainte Vierge, appelée Notre-Dame-des-Arcs. Cette statue, enlevee par un violent orage l'an 1071, fut lancée dans les airs et retomba entière avec tant de violence qu'elle enfonça le pavé dans sa chute, et entra à plus de vingt pieds en terre. Cette histoire singulière se trouve racontée à peu près dans ces termes dans l'histoire de la Mère de Dieu de M. l'abbé Orsini.

Saint-George *in the Fields*. Cette église catholique-romaine a été ouverte le 5 juillet 1848. L'évêque, M. le docteur Wiseman, a chanté la grand'messe d'ouverture et ensuite a prononcé un sermon dans lequel, après avoir parlé des martyrs qui avaient versé leur sang pour l'Eglise, il a fait mention de M. l'archevêque de Paris, un autre martyr, le dernier que l'Eglise ait vu, qui a vécu et est mort, a-t-il dit, au service de Dieu, et porte certainement en ce moment la couronne réservée au bon pasteur qui donne sa vie pour son troupeau. M. Affre, archevêque de Paris, avait promis d'assister à la consécration de cette nouvelle chapelle, qui sera dans l'avenir un centre important de dévotion; mais on sait que, blessé d'une balle sur une barricade du faubourg Saint-Antoine, il est mort le 27 juin 1848.

LONGCHAMP (France), dans le département de la Seine, à 6 kil. du centre de Paris, célèbre abbaye de religieuses, fondée par Isabelle, sœur de saint Louis, sous le nom de *Sœurs mineures du monastère de l'humilité de Notre-Dame*. Des changements apportés à leur règle par le pape Urbain IV furent cause que, par la suite, toutes les religieuses qui suivirent le même institut mitigé furent appelées *Urbanistes*. Mais, dès le XIIIe ou XIVe siècle, ce couvent portait, comme il l'a fait jusqu'à la révolution, le nom de monastère de Longchamp.

Il y eut, dès l'origine, en ce lieu, un célèbre pèlerinage : les évêques de Paris ont toujours veillé à ce qu'un trop grand concours à ce monastère n'en troublât pas la retraite. La bulle du pape Grégoire XIII, sur un jubilé, en avait assigné l'église pour l'une des sept stations; mais Pierre de Gondy, évêque de Paris, lui substitua l'église de Saint-Roch; et lorsque le pape eut appris les raisons qu'il avait eues pour agir ainsi,

(1) Klaproth, *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, t. II, p. 47.



il loua sa prudence par un bref daté du 10 mars 1584. On sait que la beauté des voix des religieuses attirait aussi dans cette église une foule immense pour les matines de la semaine sainte, et que ces pérégrinations célèbres ont donné lieu aux promenades annuelles qui s'y renouvellent encore chaque année.

L'ancien pèlerinage s'y faisait pour y vénérer le corps de la sainte fondatrice du monastère.

LONGJUMEAU (France), bourg considérable du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Corbeil. Son église paroissiale est sous l'invocation de saint Martin. Son plan est presque carré avec une aile de chaque côté. Les parties inférieures, telles que les piliers et les arcades, sont du XIII[e] siècle, et les voûtes du XVI[e] et du XVII[e]. Le portail gothique est assez beau, et sa tour est bâtie en grès. L'ancien prieuré de Saint-Eloi était contigu à ce bourg.

LONGPONT (France), dans le département actuel de Seine-et-Oise, était autrefois compris dans le diocèse de Paris.

Il y eut là un célèbre prieuré dont nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots d'après l'abbé Lebeuf.

Geoffroy, évêque de Paris, est celui dont une charte nous apprend ce que nous savons sur les origines du prieuré de Longpont. Ce prélat y dit que Guy, l'un de ses chevaliers, est venu le trouver, le requérant humblement qu'il voulût bien donner à des religieux de l'ordre de Saint-Benoît l'église fondée et dédiée sous le titre de la sainte Vierge, dans le bourg de Longpont, à condition que tous les droits et devoirs à acquitter envers lui et envers l'Eglise de Paris resteraient dans leur première vigueur; qu'il accorda en effet à Guy sa demande, et que les moines de Cluny y furent appelés et introduits du consentement de l'archidiacre Joscelin, à la visite duquel cette église appartenait comme étant dans son district, et aussi de l'avis des clercs et laïques que cela pouvait intéresser. Il finit en confirmant les dons que ce chevalier pouvait avoir déjà faits à cette église ou qu'il y ferait par la suite.

Ce chevalier Guy était fils de Thibaud File-Etoupes, fondateur du château de Montlhéry. Son épouse Hodierne passe communément pour fondatrice de ce prieuré, comme ayant approuvé tout ce que son mari avait ordonné là-dessus.

L'église était fort grande et de structure carlovingienne, mais sans galeries. Hodierne, enterrée d'abord dans le cimetière, fut ensuite transférée dans l'église même, devant le grand autel. Le peuple des environs avait une si grande dévotion pour cette sainte dame, qu'il ne la connaît que sous le nom de sainte Hodierne. On allait même quelquefois jusqu'à demander des messes en son honneur, mais elle ne fut jamais canonisée, ni reconnue comme sainte par l'ordinaire.

L'église de Sainte-Marie-de-Longpont n'était point renommée par ses reliques. On apprend cependant, par le cartulaire (*Chartul. Longip.*, fol. 30), que, vers l'an 1093, il y avait deux petits reliquaires qu'on appelait les phylactères de la sainte Vierge Marie. Ils servirent en ce temps-là à la cérémonie de la donation, qui fut faite au monastère de l'église paroissiale de Saint-Denis de Bondouffle. Une autre espèce de reliques était la coupe ou tasse de saint Macaire, appelée dans le cartulaire *scyphus sancti Macarii*. Ce vase, conservé autrefois à la sacristie, servit trois fois à la cérémonie de l'investiture de différents biens donnés au prieuré vers le commencement du XII[e] siècle. Cette coupe, à ce qu'on croyait, avait été rapportée de la Palestine ou de l'Egypte du temps des croisades, de même que ceux de ses ossements qui ont été donnés à la cathédrale de Sens.

Comme l'église de Longpont, ajoute l'abbé Lebeuf, était l'objet d'un pèlerinage au XIII[e] siècle, il y a apparence qu'alors son trésor n'était pas dépourvu de reliquaires. On lit dans les Miracles de saint Louis un petit trait qui suppose l'existence de ce pèlerinage. Un homme d'Athies, perclus d'une jambe, fit vœu à Notre-Dame-de-Longpont, éloignée de deux lieues de son domicile d'Athies, et y fut mené pour demander sa guérison. Ne l'obtenant point, on lui suggéra l'idée de se faire porter à Saint-Denis, au tombeau de saint Louis, mort depuis peu. Il y fut mené, et il fut guéri.

On a dit (*Bolland.*, tom. V *August.*) que ce Longpont était la grande abbaye de Longpont du diocèse de Soissons; mais l'abbé Lebeuf remarque et réfute cette erreur, en faisant observer qu'il n'y a point de village d'Athies auprès de cette abbaye.

LONLAY-L'ABBAYE (France), village de l'ancienne province de Normandie, arrondissement de Domfront. Il y avait autrefois une célèbre abbaye qui attirait une affluence considérable de personnes des environs. On y voit encore une église dont quelques parties sont intéressantes sous le rapport de l'art. C'est le seul débris de la célèbre abbaye de ce nom qui ait échappé aux ravages du temps.

La forme de cette église est peu commune. Le chœur, très-spacieux et entouré de chapelles rayonnantes, vient s'appuyer sur un portail formé des deux bras de la croix de l'église ancienne. Son plan est donc en forme de fer à cheval. Il n'y a point de nef. Douze colonnes rondes, très-simples entourent le chœur. Toute cette partie, qui offre peu d'intérêt à l'archéologue, remonte aux dernières années du XV[e] siècle.

Le portail est plus digne d'attention. D'abord il appartient à l'église primitive, et porte évidemment l'empreinte du style roman. Au dehors il présente quelques ouvertures romanes; au dedans, un simple rang de fausses arcades massives et des chapiteaux curieux couronnant des piliers carrés supportant trois arcades ogivales à claveaux symétriques. Ces chapiteaux sont ornés de figures grimaçantes et tourmentées, de têtes

de monstres et d'ornements bizarres qui portent le cachet du XIe siècle. Deux de ces chapiteaux présentent des sujets particulièrement remarquables. L'un offre une femme debout sur un petit personnage étendu par terre, et soutenue par un autre personnage qui lui donne la main. Le second représente un personnage conduisant des béliers dont la tête est plus grosse que le corps. Ces deux sujets sont évidemment symboliques.

LORETTE (NOTRE-DAME-DE-), en Italie. C'est dans la petite ville de Lorette, place forte de l'Etat de l'Eglise, que l'on voit un des plus célèbres sanctuaires consacrés à Marie, c'est-à-dire la *Santa Casa* ou la *Maison de la Vierge*.

Suivant une sainte tradition, la Santa Casa, dans le XIIIe siècle, fut miraculeusement transportée de Nazareth en Dalmatie, et de Dalmatie au lieu qu'elle occupe enfin aujourd'hui, après avoir plusieurs fois changé de station dans la forêt qui environnait Lorette.

Elle est aujourd'hui au milieu d'une riche et magnifique église qui resplendit de tous les embellissements de l'art moderne.

Les peuples de la chrétienté ont une si grande vénération pour ce sanctuaire, que Lorette est devenue le plus fameux pèlerinage qu'il y ait au monde, et qu'il attire chaque année une multitude innombrable de pèlerins autour de l'autel de la sainte Vierge.

« Sur le sommet d'une montagne, dit un voyageur catholique, d'une montagne qui domine toutes celles qui l'environnent, s'élève Notre-Dame-de-Lorette; autour d'elle apparaissent rangées en demi-cercle plusieurs collines couronnées chacune d'une jolie petite ville; toutes regardent Lorette et semblent placées là exprès pour honorer l'humble palais de la Reine des cieux. Un grand nombre de pèlerins, les uns à pied, les autres à cheval, cheminent, le bourdon dans une main, le chapelet dans l'autre, portant au milieu d'eux une grande croix qu'ils vont offrir à la Mère de Dieu. Je me suis joint à ces dévots serviteurs de Marie, dont mon cœur partageait si bien tous les sentiments. Ah! que j'aime les peuples qui croient! Croire, c'est faire preuve d'intelligence, c'est comprendre que la faible raison doit se soumettre à une raison plus haute, c'est adorer la source de toute vérité et de tout bien! Croire en la souveraine vérité, espérer le souverain bien, aimer la beauté suprême, n'est-ce pas là l'âme humaine tout entière?

« Certaines gens sourient quand on leur dit que la Santa Casa est la maison même dans laquelle est née la Vierge, mère du Sauveur des hommes, et qu'elle a été transportée par les anges, d'abord en Dalmatie, ensuite à Lorette. Il en est souvent de même dans les vérités de la foi; les hommes du monde tracent un petit cercle hors duquel ils ne permettent pas à la sagesse et à l'amour infini de se manifester. Tel miracle reconnu par l'Eglise, ils l'admettent; tel autre, ils le rejettent, et cependant il n'appartient qu'à l'autorité de l'Eglise d'admettre ou de rejeter. Il leur répugnerait de croire, disent-ils, telle ou telle chose extraordinaire. Pauvres gens, doués, certes, d'une délicatesse exquise. Pour moi, enfant soumis, j'adopte avec bonheur tout ce que propose à ma vénération une mère à laquelle mon âme est entièrement dévouée. Quant à la Santa Casa, les souverains pontifes n'ont cessé d'honorer, d'exalter le culte de Notre-Dame-de-Lorette; ils y ont attaché les plus précieuses indulgences.

« Loin de répugner à ma raison, les merveilles du divin amour me paraissent au contraire parfaitement appropriées à nos misères. Je ne puis dire combien me touchent et me paraissent vraies et consolantes ces pratiques populaires qui réjouissent à la fois les yeux et le cœur. Les bons habitants des campagnes voient dans la sainte Vierge et dans leur saint patron des bienfaiteurs auxquels ils s'adressent dans leur misère; un enfant, une épouse, sont-ils malades, ils invoquent, ils espèrent, et leur confiance est déjà une consolation. Les hommes d'une intelligence véritablement élevée sentent que rien n'est plus digne de la miséricorde divine que d'avoir donné à de faibles créatures souffrantes sur la terre, des appuis, des consolateurs qui les aident dans leur douloureux pèlerinage. Et quels consolateurs! Jadis semblables à nous, ayant souffert comme nous et avec nous, Dieu leur a accordé, en récompense de leur amour pour leurs frères, le privilége de continuer avec plus d'efficacité le rôle de protecteurs des malheureux, qu'ils ont exercé sur la terre! Qui donc ne partage pas ces croyances si douces, si consolantes, ou, ce qui revient presque au même, qui dédaigne les saintes et touchantes pratiques qui les rendent efficaces? Ces *esprits* d'entre-deux dont parle Pascal, ces hommes que toute véritable grandeur éblouit et choque, car rien dans leur âme ne leur en donne l'idée, ne comprenant ni la grandeur ni la simplicité de la foi, ni la naïveté du cœur, ni les hautes conceptions du génie, ils se vengent par la médisance de ce qu'ils ne peuvent atteindre; ils croient s'élever par un doute railleur au-dessus de la vérité, dont le principe sublime et les développements délicats leur échappent également. »

Pour faire apprécier le fait miraculeux de la translation de la Santa Casa, nous ne pouvons faire mieux que de reproduire une dissertation historique et critique sur la translation de la sainte maison de Lorette, dissertation qui forme un appendice de l'ouvrage intitulé : *Instructions historiques, dogmatiques et morales sur les principales fêtes de l'Eglise*, par un directeur de séminaire, 3 vol. in-12 (1848).

Une tradition ancienne, et particulièrement chère à la piété, regarde la sainte maison de Lorette, si célèbre en Italie et dans tout le monde chrétien, comme la maison même où s'est opéré l'auguste mystère de l'Incarnation. Cette ancienne tradition est parfaitement conforme à celle des Orientaux, qui montrent



encore aujourd'hui l'emplacement occupé autrefois par la sainte maison, avant sa miraculeuse translation de Nazareth en Dalmatie et en Italie.

Selon eux, la demeure de la sainte Vierge et de saint Joseph, à l'époque de l'Annonciation, se composait de deux parties principales, savoir : d'une grotte taillée dans le roc et d'un autre corps de logis, en maçonnerie commune, sur la voie publique. La première partie se voit encore aujourd'hui à Nazareth ; mais la seconde, ou du moins, une partie des bâtiments dont elle se composait, a été miraculeusement transportée en Italie, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la sainte maison de Lorette.

L'objet de cette *dissertation* est d'examiner ce qu'il faut penser de ce fait extraordinaire. Pour y procéder avec ordre, nous la diviserons en deux parties, l'une purement historique, et l'autre critique.

La première contiendra l'histoire abrégée de la sainte maison de Lorette, de ses translations miraculeuses et des hommages qui lui ont été rendus, principalement depuis le XIIIe siècle.

La seconde renfermera l'examen critique de cette histoire, et l'exposition des preuves qui établissent l'identité de la sainte maison de Lorette avec celle de Nazareth, où s'est opéré le mystère de l'Incarnation. Dans le développement de ces deux points, nous ne ferons qu'abréger le travail de plusieurs savants auteurs qui ont traité à fond cette matière, d'après les témoignages et les monuments les plus authentiques, et principalement d'après les *actes* rédigés à l'époque des différentes translations de la sainte maison dans les lieux mêmes qui en avaient été le théâtre (1).

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire abrégée de la sainte maison de Lorette.

Quarante ans après la mort de Jésus-Christ, l'an 71 de l'ère chrétienne, la Judée, envahie par les Romains, devint le théâtre d'une guerre des plus désastreuses dont l'histoire fasse mention. La ville de Nazareth partagea le sort de la plupart des villes de la Judée; elle fut tellement dévastée par les armées romaines, qu'au temps de saint Jérôme elle n'était plus qu'un misérable hameau. Cependant la piété des fidèles conserva précieusement le souvenir des lieux consacrés par les principaux mystères de notre salut, et particulièrement le souvenir de la demeure sacrée où s'était opéré le grand mystère de l'Incarnation.

A peine le feu des persécutions fut-il apaisé, que les chrétiens manifestèrent de tous côtés un saint empressement pour visiter un lieu si cher à la piété. Sainte Hélène, mère du premier empereur chrétien, non contente de vénérer cet auguste sanctuaire, le fit débarrasser des ruines qui le couvraient, et le fit renfermer dans une église magnifique, sur le frontispice duquel on grava cette courte inscription : *C'est ici le sanctuaire où a été jeté le premier fondement du salut des hommes.* On voit encore aujourd'hui les ruines de cette église, qui donnent une haute idée de sa magnificence ; et la suite de l'histoire nous apprend que la pieuse impératrice, par respect pour le lieu où s'était opéré le mystère de l'Incarnation, eut soin de conserver intacte la maison autrefois occupée par la sainte famille, de même qu'elle conserva intact le Saint-Sépulcre, dans l'enceinte de l'église qu'elle fit construire sur le lieu de la sépulture du Sauveur.

Depuis cette époque jusqu'à la fin du XIIIe siècle, l'histoire fait mention d'une multitude de saints et illustres personnages qui entreprirent des pèlerinages au sanctuaire de Nazareth. Pour ne parler ici que des plus célèbres, nous citerons seulement, au Ve siècle, les dames romaines sainte Paule et sainte Eustochie, si connues par l'histoire de saint Jérôme ; au VIIIe siècle, saint Jean Damascène; au IXe, saint Jean Calybite; au XIIe, Jean Phocas, le fameux Tancrède; enfin, au XIIIe, saint François d'Assise, Sigefroy, archevêque de Mayence, et le cardinal Jacques de Vitry, patriarche de Jérusalem, qui célébra les saints mystères dans l'église de Nazareth, le jour même de l'Annonciation de l'année 1228.

Tous ces pèlerinages supposent que l'église construite à Nazareth par sainte Hélène était universellement regardée comme renfermant le *lieu* où s'était opéré le mystère de l'Incarnation. Plusieurs même supposent clairement que cette église renfermait, du moins en partie, la maison où la sainte Vierge reçut la visite de l'ange. C'est ce qui résulte en particulier des paroles de Jean Phocas et du cardinal Jacques de Vitry. Le premier de ces auteurs, parlant de Nazareth, dit expressément « qu'on y voit l'antique demeure où l'archange annonça à Marie l'heureuse nouvelle. » Le cardinal de Vitry dit qu'il a fait plusieurs fois le pèlerinage de Nazareth, « et célébré les saints mystères dans la maison où Marie a été saluée par l'ange. »

Mais parmi ces illustres pèlerins, nous devons surtout remarquer saint Louis, roi de France, qui visita cet auguste sanctuaire, et y reçut la sainte communion avec des consolations extraordinaires, le jour de l'Annonciation de l'année 1252, *dans la chambre sacrée de la mère de Dieu.*

Par cet hommage solennel du plus grand et du plus saint roi de la chrétienté, la Providence sembla vouloir fixer les yeux des fidèles sur la sainte maison de Nazareth, afin de les rendre plus attentifs aux merveilles qu'elle devait bientôt opérer, pour l'arracher au pouvoir des infidèles.

En effet, dix ans seulement après le pèlerinage de saint Louis dont nous venons de parler, la situation des chrétiens en Orient devint plus alarmante que jamais, par suite

(1) Les actes dont nous parlons sont principalement les *Annales de Tersatz, de Fiume et de Recanati*, soigneusement compulsées par les anciens auteurs qui ont écrit sur cette matière. On peut s'en convaincre par les récits de Martorelli, de Jérôme Angelita, Raphaël Riera, Horace Tursellin, Vincent Murri, Kenrick, Caillau, Timothée Lacombe.

d'une irruption des musulmans d'Egypte sur le territoire de la Palestine. Un des premiers effets de cette invasion fut la destruction du temple magnifique dans lequel était renfermée la sainte maison de Nazareth.

Ces premières calamités ne furent que le prélude de bien d'autres ; et la ruine de la chrétienté, en Palestine, fut consommée par la prise de Tripoli et de Ptolémaïde, en 1291. Depuis ce moment, tous les lieux saints de la Palestine, aussi bien que le sanctuaire de Nazareth, furent exposés à tous les excès du pillage et de la profanation. Mais Dieu, qui met, lorsqu'il lui plaît, des bornes à la fureur des impies, ne permit pas que les infidèles renversassent la sainte maison ; et par un prodige des plus étonnants dont l'histoire fasse mention, il attira plus que jamais les regards de la chrétienté sur un monument si digne de ses respects.

Le 10 mai 1291, un mois après la prise de Ptolémaïde, sous le pontificat de Nicolas IV, on aperçut tout à coup, sur une petite colline, située entre les villes de Tersatz et de Fiume, en Dalmatie, une petite maison, ou plutôt une espèce de chambre de construction étrangère. On ne saurait exprimer la surprise de tous ceux qui remarquèrent cet édifice, dans un lieu où l'on n'avait jamais vu auparavant aucune maison, ni même une simple cabane. La surprise fut bien plus grande encore, lorsqu'ils entendirent quelques personnes du voisinage assurer qu'elles avaient vu cette maison suspendue en l'air avant de s'arrêter sur la hauteur.

Au bruit de ce prodige, on accourt de tous côtés, on examine de près, et l'on remarque avec étonnement que le nouvel édifice est posé, sans fondement et sans appui, sur un terrain inégal; que sa structure annonce un monument ancien, et que les pierres employées à sa construction sont tout à fait différentes de celles qu'on a coutume d'employer dans le pays. A mesure qu'on pénètre dans l'intérieur de la maison, de nouveaux objets excitent de plus en plus la curiosité des spectateurs. Un autel surmonté d'un crucifix; une statue en bois de cèdre, représentant la sainte Vierge avec l'enfant Jésus; des peintures de piété qui couvrent les murailles ; tout annonce un lieu de dévotion.

Au milieu de l'étonnement causé par ce spectacle, l'évêque de Tersatz, nommé Alexandre, paraît tout à coup dans le nouveau sanctuaire et donne publiquement au peuple l'explication d'un événement si prodigieux. Ce prélat, gravement malade, et presque sans espérance de guérison, avait conçu un vif désir d'aller contempler de ses propres yeux le prodige dont il venait d'apprendre la nouvelle. Tandis qu'il était occupé de cette pensée, la sainte Vierge lui apparut, et lui fit connaître que « la maison nouvellement arrivée dans le pays était la maison même de Nazareth où elle avait pris naissance......, où elle avait conçu par l'opération du Saint-Esprit......., où saint Pierre et les autres apôtres avaient eu la consolation de célébrer les saints mystères. »

En témoignage de la vérité de cette apparition, la Mère de Dieu rendit à l'instant même la plus parfaite santé au prélat, qui s'empressa de répondre à cette faveur, en allant remercier publiquement sa bienfaitrice dans la sainte maison. Il est aisé de comprendre quelle fut la joie du peuple en voyant, contre toute attente, son pasteur subitement guéri d'une maladie mortelle, et en lui entendant raconter, avec les plus tendres effusions du cœur, les faveurs célestes que la Mère de Dieu lui avait accordées pour faire connaître l'excellence et la dignité incomparables du sanctuaire dont la Dalmatie venait d'être enrichie.

Un témoignage si éclatant de la vérité du fait n'empêcha pas les autorités ecclésiastiques et civiles de Tersatz de prendre toutes les mesures nécessaires pour constater, aux yeux de leurs contemporains et de la postérité, un événement si extraordinaire. Nicolas Frangipani, seigneur de Tersatz et gouverneur de Dalmatie, était alors absent, ayant suivi l'empereur Rodolphe Ier dans une expédition militaire. A la nouvelle du prodige qu'on disait arrivé à Tersatz, il demande et obtient la permission de s'y rendre, pour s'assurer de la vérité. S'étant informé de toutes les circonstances du fait, il désigne quatre personnes distinguées par leur caractère et leur probité, et parmi elles l'évêque Alexandre, pour aller examiner à Nazareth toutes les circonstances du prodige. Avant de partir, les commissaires prennent les mesures exactes de la sainte maison, et observent dans le plus grand détail toutes les particularités de sa structure.

Arrivés à Nazareth, ils examinent les ruines de la grande église, autrefois élevée par sainte Hélène, ils voient distinctement, au milieu de ces ruines, la place qu'avait occupée la sainte maison. Mais ils ne trouvent plus la maison elle-même ; ils trouvent seulement les fondements dont elle avait été arrachée ; ils remarquent une entière conformité entre la nature des pierres restées dans les fondements, et celles qui composaient les murailles de la maison nouvellement arrivée à Tersatz ; ils trouvent la même conformité entre les dimensions des fondements et celle des murailles ; enfin, le temps auquel le bâtiment avait disparu de Nazareth répondait exactement à celui où il avait paru à Tersatz.

De retour dans leur patrie, ils publient le résultat de leurs observations, le confirment par un serment solennel, et le consignent dans un acte public, pour servir de témoignage à la postérité. Un pareil témoignage donne bientôt un nouvel essor à la dévotion publique ; les pèlerins accourent en foule pour visiter la sainte maison. Frangipani, qui l'avait déjà enrichie des plus précieux dons, se proposait d'en faire encore davantage, lorsque Tersatz la perdit tout à coup, trois ans et demi après sa première translation.

Il serait difficile d'exprimer la douleur des pieux habitants, au moment où ils se virent

privés d'un si riche trésor. La vive impression qu'ils en éprouvèrent se manifesta dès lors, et souvent encore dans la suite, par des témoignages non équivoques de la vérité du fait, dont ils conservent toujours le souvenir. Frangipani lui-même fit construire, dans l'endroit qu'avait occupé la sainte maison, une petite chapelle de la même dimension, et sur les murs de laquelle on lit encore aujourd'hui cette inscription :

« Ici est le lieu où fut autrefois la très-
« sainte demeure de la bienheureuse Vierge
« de Lorette, qui est maintenant honorée
« sur le territoire de Recanati. »

Pour attirer davantage sur cette chapelle l'attention des voyageurs, on fit graver sur le chemin qui y conduit l'inscription suivante en langue italienne:

« La sainte maison de la bienheureuse
« Vierge vint à Tersatz, le 10 mai de l'an-
« née 1291, et en partit le 12 décem-
« bre 1291. »

Les successeurs de Frangipani, conformément aux pieuses intentions qu'il avait manifestées dans son testament, ajoutèrent à la sainte chapelle une grande église, avec un couvent de Franciscains, destinés à la desservir. Plusieurs souverains pontifes, entre autres Calixte III, Paul II, Léon XII et Clément XI, accordèrent à cette église des faveurs particulières. Le dernier de ces pontifes, touché des prières des Dalmates, leur permit de célébrer chaque année un office et une messe propres, avec une indulgence plénière, le 10 mai, jour anniversaire de celui où la sainte maison avait paru pour la première fois à Tersatz.

Enfin les habitants de cette ville ont continué, depuis cette époque, de se rendre chaque année, en très-grand nombre, à Lorette, dans la Marche d'Ancône, pour vénérer le sanctuaire auguste dont la perte est encore aujourd'hui l'objet de leurs plus vifs regrets. Un grand nombre d'entre eux, non contents de ces visites passagères, vinrent, à diverses époques, fixer leur séjour à Lorette, où ils fondèrent des hôpitaux destinés à recevoir les pèlerins de leur nation. Telle fut l'origine de la compagnie du *Corpus Domini*, ou confrérie de l'Adoration perpétuelle établie à Lorette au XVe siècle, et qui fut aussi appelée, pour cette raison, *Confrérie des Esclavons*, jusqu'au pontificat de Paul III.

La translation miraculeuse de la sainte maison de Nazareth en Dalmatie n'était que le commencement des prodiges que Dieu voulait opérer pour attirer les regards du monde chrétien sur un objet si digne de vénération. Le 10 décembre 1294, trois ans et demi après que la sainte maison avait paru pour la première fois à Tersatz, elle s'éleva de nouveau dans les airs, et traversant la mer Adriatique, alla se placer au milieu d'une *forêt de lauriers* à peu de distance de la ville de Recanati, dans la Marche d'Ancône. C'était sous le pontificat de Célestin V, trois jours avant sa renonciation à l'auguste dignité de chef de l'Eglise. La *forêt de Lauriers*, dans laquelle se reposa la sainte maison, paraît être l'origine du nom qu'on lui a donné de *Notre-Dame-de-Lorette*. Cependant quelques historiens supposent que la véritable origine de ce nom est celui d'une pieuse dame, nommée *Lorette*, à qui appartenait alors la forêt des Lauriers, et qui se distingua par sa dévotion pour la sainte maison.

Quoi qu'il en soit de cette particularité, de simples bergers, qui veillaient pendant la nuit à la garde de leurs troupeaux, furent les premiers, comme autrefois à la naissance du Sauveur, à contempler le nouveau prodige. Une lumière extraordinaire, qui environnait la sainte maison, frappa leurs yeux, et leur inspira le désir de s'approcher pour voir de près la cause de ce phénomène.

Ils s'approchent donc et voient une maison dans un lieu désert, où il n'y en avait point auparavant ; l'un d'eux assure même avoir vu cette maison traverser les airs et s'avancer vers les rivages de la mer Adriatique. Pénétrant ensuite dans l'intérieur de la maison, ils sont frappés à la vue des objets religieux qu'elle renferme ; et remplis des sentiments d'une vénération profonde, ils passent le reste de la nuit en prières dans le saint lieu. Dès le point du jour, ils courent à la ville pour annoncer à leurs maîtres cette heureuse nouvelle. On hésite d'abord, mais bientôt l'assurance et la simplicité de leur récit excitent la curiosité ; plusieurs personnes veulent se convaincre par elles-mêmes d'un fait si singulier ; elles se transportent sur les lieux, et ne sont pas moins frappées que les Dalmates ne l'avaient été, trois ans auparavant, de toutes les particularités qu'elles remarquent dans la structure et les ornements de la nouvelle maison. Le bruit de cet événement se répand aussitôt dans les environs, et amène sans cesse une foule nombreuse de spectateurs, ou plutôt de pieux pèlerins, qui passent les nuits et les jours en prières, dans ce lieu autrefois si désert.

Bientôt ce premier mouvement de foi est puissamment secondé par des miracles, et surtout par les lumières surnaturelles que Dieu communique sur ce sujet à de saints personnages.

Deux révélations, l'une accordée à saint Nicolas de Tolentino, religieux de l'ordre des Servites, et l'autre à un saint solitaire fixé dans le voisinage de Recanati, font connaître au peuple fidèle que la maison miraculeusement transportée dans la *forêt des Lauriers* est la sainte maison de Nazareth, qui, après s'être quelque temps arrêtée à Tersatz, vient s'établir dans le territoire de Recanati, pour offrir à la chrétienté un refuge assuré dans ses besoins les plus pressants.

Encouragée par ces prodiges, la dévotion des peuples prend tous les jours de nouveaux accroissements, et la renommée répand au loin la connaissance d'un événement si extraordinaire.

Mais tandis qu'une multitude immense de pieux fidèles s'empressent de venir puiser à cette nouvelle source de grâces, l'ennemi du

genre humain met tout en œuvre pour la rendre inutile ou du moins pour en suspendre le cours. La sainte chapelle était placée au milieu d'une épaisse forêt; on ne pouvait y parvenir que par des sentiers étroits et ténébreux, où les pèlerins étaient souvent engagés pendant la nuit. La cupidité de quelques hommes perdus profite de ces circonstances pour tendre des piéges aux voyageurs, et bientôt les brigandages se multiplient à un tel point, que la crainte du vol et des assassinats diminue de jour en jour le pieux concours des pèlerins. Mais la Providence ne permettait ce fâcheux incident que pour donner un nouvel éclat à la sainte maison, et pour disposer les peuples à recevoir avec une plus grande joie la nouvelle de sa troisième translation.

Huit mois après son arrivée dans la *forêt des Lauriers*, elle se transporta tout à coup à un mille de là, sur une colline située auprès du grand chemin de Recanati, à trois milles de cette ville, et appartenant à deux frères de la famille des Antici. Il est fait une mention expresse de ce fait dans un acte authentique, daté du 9 septembre 1295, et publié en 1755 par Martorelli, dans son *Histoire de Lorette*, d'après un parchemin conservé dans la famille des Antici. Cet acte, délivré au nom des autorités civiles de Recanati, a pour objet de charger un des notables de cette ville, nommé Alexandre, d'aller se prosterner, au nom de ses concitoyens, aux pieds du souverain pontife, « pour lui rapporter comment la sainte maison vient d'être miraculeusement transportée de la place qu'elle occupait dans la *forêt des Lauriers*, sur la colline des illustres seigneurs Siméon et Etienne *Rinaldi de Antiquis;* et pour lui demander la grâce que ladite colline et ses terrains soient réunis à la commune de Recanati, afin qu'elle puisse y élever une église pour la commodité du peuple dévot, qui vient tous les jours visiter le nouveau sanctuaire. »

On ignore le résultat de cette commission; mais il est à croire que la nouvelle de la dernière translation de la sainte maison arriva à Rome avant que le souverain pontife pût s'occuper de cette affaire.

En effet, l'union qui avait régné jusque-là entre les deux frères Antici ne tarda pas à être troublée par l'événement même qui aurait dû la rendre plus étroite. Leur cupidité, allumée par les riches offrandes que les pèlerins apportaient chaque jour à la sainte chapelle, les arma l'un contre l'autre, et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent au point de baigner de leur sang cette terre sanctifiée par la présence de l'auguste sanctuaire. Mais Dieu, qui ne réprouve pas moins la dissension fraternelle que l'avarice et la cupidité, déplaça encore une fois la sainte maison, et la transporta à quelque distance de là, sur une colline plus élevée, au milieu du grand chemin qui conduit au port de Recanati; c'est l'endroit même où l'on voit aujourd'hui la sainte chapelle de Lorette.

Cette dernière translation eut lieu vers la fin de l'année 1295, quatre mois après que la sainte maison était arrivée sur la colline des deux frères.

Dans les divers endroits qu'elle avait successivement occupés, on voit encore aujourd'hui des monuments ou des vestiges de son passage. Déjà nous avons fait remarquer les inscriptions et autres monuments qui conservent à Tersatz le souvenir de ce miraculeux événement. L'emplacement que la sainte maison avait occupé dans la *forêt des Lauriers* est marqué par de petites murailles élevées, au XVI[e] siècle, par les soins du P. Riera, jésuite, d'après l'ancienne tradition du pays, dans un endroit qu'on appelle aujourd'hui *Bandirola*, et que les habitants de Lorette ont conservé jusqu'à ce jour l'usage de visiter par dévotion, particulièrement les vendredis de carême.

Le même religieux avait vu des vieillards qui rapportaient que, dans leur enfance, ils avaient été conduits par leurs parents sur l'emplacement qu'occupait autrefois la *colline des deux Frères*, et y avaient vu de nombreuses troupes de pèlerins, les genoux en terre, adorant Dieu, et glorifiant la très-sainte Vierge. La colline dont il est ici question a été nivelée depuis; son emplacement est aujourd'hui dans l'intérieur de la ville de Lorette; et l'endroit où se trouvait la *colline des deux Frères* est indiqué par une petite maison ornée d'une statue de la sainte Vierge, au-dessous de laquelle on lisait autrefois ces mots : *La visite l'a gardée*, paroles qui faisaient sans doute partie d'une plus longue inscription effacée par le temps.

A peine l'auguste sanctuaire eut-il été transféré sur la colline qu'il occupe aujourd'hui, que les témoignages les plus authentiques de son histoire miraculeuse augmentèrent de jour en jour la célébrité de ce saint lieu. Les Dalmates, instruits de ces nouvelles translations, accoururent en foule pour reconnaître le riche trésor dont ils déploraient la perte, et publièrent dans la Marche d'Ancône les merveilles dont ils avaient été les témoins à Tersatz.

Le pape Boniface VIII, à la nouvelle de ces prodiges, se conduisit avec la réserve ordinaire au saint-siége dans les affaires importantes. Il recommanda à l'évêque de Recanati de veiller avec soin à la conservation du nouveau sanctuaire, et de faire élever quelques maisons dans le voisinage, pour la commodité des pèlerins et des ministres sacrés; mais il l'engagea en même temps à ne rien négliger pour constater la réalité des merveilleux événements que la renommée répandait de tous côtés.

Conformément à cet avis du souverain pontife, et de concert avec les principaux seigneurs de la province, réunis dans une assemblée générale, en 1296, l'évêque de Recanati envoya en Dalmatie, et jusqu'à Nazareth, une députation composée de seize notables de la province, pour aller visiter les lieux, et pour s'assurer de l'identité du nouveau sanctuaire avec celui qu'on avait vu précédemment à Tersatz, et qui était venu

primitivement de Nazareth. Arrivés à Tersatz, les députés y trouvent une maison construite sur les mêmes proportions que celle de Lorette; mais la fraîcheur des murailles, aussi bien que l'inscription qu'on y lisait, comme nous l'avons déjà fait remarquer, attestaient sa construction récente. Les larmes et les regrets universels des habitants de la ville et des environs venaient à l'appui de ces témoignages; et l'époque de l'enlèvement du sanctuaire dont les Dalmates regrettaient la perte, coïncidait exactement avec celle où il avait paru dans la Marche d'Ancône.

De Tersatz les députés se rendent en Syrie, et sous la protection d'une bonne escorte, nécessaire contre les insultes des Turcs répandus çà et là dans la province, ils arrivent d'abord à Jérusalem, où ils visitent le Saint-Sépulcre, puis à Nazareth où ils recueillent avec soin tout ce que la tradition pouvait leur apprendre sur la sainte maison. Ils examinent en particulier le lieu où les habitants du pays assurent qu'elle était autrefois; mais ils n'en trouvent plus les murailles; les fondements seuls subsistent; les pierres dont ils sont construits sont parfaitement semblables à celles dont se compose la sainte maison de Lorette; et les dimensions de celle-ci sont exactement les mêmes que celles des fondements restés à Nazareth.

De retour dans leur pays, les députés exposent en détail le résultat de leur commission; leur témoignage, confirmé par serment, est accueilli avec des transports de joie universels, et consigné dans un *procès-verbal*, pour être soigneusement conservé dans les archives de la ville de Recanati. De nombreuses copies de ce procès-verbal sont répandues dans le public, et se conservent précieusement dans un grand nombre de familles. Les premiers historiens de Lorette, Angelita entre autres, Riera et Tursellin, avaient ces actes entre les mains, et les présentaient à leurs contemporains comme les preuves irrécusables de la vérité de leurs histoires.

Des témoignages si nombreux et si authentiques, à l'appui de la translation miraculeuse de la sainte maison, y attiraient sans cesse une foule de pèlerins, non-seulement de la Marche d'Ancône, mais des provinces voisines et de pays bien plus éloignés. Frappé de tout ce qu'il entendait rapporter à ce sujet, un grand prince, que l'histoire ne nomme pas, mais qui paraît être le roi de Naples, Charles II, écrivit en 1296, à un saint ermite, nommé Paul, retiré aux environs de la sainte maison de Lorette, pour lui demander une narration exacte des événements miraculeux que la renommée répandait alors en tous lieux. Ce pieux solitaire répondit au roi, par une lettre que nous ne rapportons pas ici, parce qu'elle se borne à répéter les détails qu'on vient de lire sur les différentes translations de la sainte maison. Cette lettre, textuellement rapportée par Martorelli, dans son *Histoire de Lorette*, réunit tous les caractères d'une authenticité irrécusable; elle fut copiée, en 1674, par un notaire impérial (Dominique Biscia), d'après l'original écrit sur parchemin, et qui se conservait alors dans la famille des Antici, avec le sceau de la ville de Recanati.

Le concours des pèlerins à la sainte chapelle, déjà si prodigieux avant la fin du XIIIe siècle, le devint encore davantage à l'occasion du premier jubilé de l'année sainte, qui eut lieu en 1300, quatre ans après les merveilleux événements que nous venons de rapporter.

« Alors, dit Tursellin, il se fit un si grand concours de toutes les nations, que la ville de Rome, malgré son étendue, pouvait à peine les contenir. Il ne se passait presque aucun jour qu'elle ne reçût dans son sein deux cent mille pèlerins, sans compter la multitude innombrable qui couvrait au loin les routes. Plusieurs de ces pieux voyageurs, attirés par le bruit des miracles opérés à Lorette, venaient visiter la sainte chapelle, et allaient ensuite annoncer à leurs concitoyens le prodige inouï dont ils avaient acquis la certitude, non par des récits étrangers, mais par le témoignage de leurs propres yeux. »

On trouve à la même époque plusieurs autres témoignages remarquables à l'appui de ceux que nous venons de rapporter. L'évêque de Macerata, auquel était alors soumise la ville de Recanati, rédigea une courte relation des merveilleuses translations de la sainte maison pour en conserver le souvenir à la postérité, et il fut ordonné à tous les maîtres d'école de la province de mettre cette relation entre les mains de tous les enfants. Le P. Riera atteste que, de son temps (au XVIe siècle), on voyait encore de vieux exemplaires de cette relation à Recanati. C'est d'après cette première narration que Georges Tolomei, prévôt de Téramo, en Abruzze, d'abord gardien de la sainte maison, et depuis évêque de Recanati, composa, en 1460, une nouvelle relation du miracle pour être lue dans les écoles. Il la fit aussi graver en gros caractères dans plusieurs tableaux, afin qu'elle pût être lue dans l'église par les pèlerins.

Le simple récit des faits que nous venons de rapporter, indépendamment des miracles éclatants que la renommée publiait souvent et par lesquels Dieu semblait vouloir exciter de plus en plus la pieuse dévotion des peuples, à l'égard de la sainte maison, explique suffisamment les témoignages de respect dont les princes et les peuples l'ont toujours environnée, depuis la fin du XIIIe siècle. Les bornes de cette dissertation ne nous permettent pas d'entrer dans un long détail des faits qui se rattachent ici à notre sujet : il nous suffira de rappeler en peu de mots quelques-uns des plus remarquables, particulièrement ceux que nous fournit la suite des souverains pontifes, depuis le pontificat de Boniface VIII.

La ville de Recanati, ayant renfermé la sainte maison dans une église assez vaste pour recevoir la multitude des pèlerins que la dévotion y attirait tous les jours, supplia

le pape Benoît XII, vers l'an 1334, d'accorder à cette église des indulgences particulières. Le souverain pontife s'empressa d'accéder à cette demande, en accordant à l'église de Lorette de nombreuses indulgences, qui furent beaucoup étendues dans la suite par les successeurs de Benoît XII.

Vers le milieu du siècle suivant, le pape Paul II fit jeter les fondements d'une autre église, beaucoup plus vaste et plus magnifique, à l'occasion des faveurs signalées qu'il avait reçues dans la sainte chapelle, peu de temps après son élévation au pontificat, et qu'il proclama hautement dans sa bulle du 15 octobre 1464.

« On ne saurait douter, dit-il dans cette bulle, que Dieu, à la prière de la très-sainte Vierge, mère de son divin Fils, n'accorde tous les jours aux fidèles qui lui adressent pieusement leurs vœux, des grâces singulières, et que les églises dédiées en son nom ne méritent d'être honorées avec la plus grande dévotion. Cependant celles-là doivent recevoir des hommages plus particuliers dans lesquelles le Très-Haut, par l'entremise de cette auguste Vierge, opère des miracles plus éclatants et plus frappants. Or il est manifeste par l'expérience que l'église de Sainte-Marie-de-Lorette, dans le diocèse de Recanati, par les miracles innombrables et extraordinaires qui s'y opèrent à la prière de cette Vierge bienheureuse, et que *nous avons éprouvés nous-même dans notre propre personne*, attire dans son enceinte les peuples de toutes les parties du monde. »

La nouvelle église, commencée par les soins de Paul II, fut achevée par ses successeurs qui n'épargnèrent aucune dépense pour son embellissement, et joignirent presque toujours de nouvelles faveurs spirituelles aux riches offrandes dont ils honoraient l'auguste sanctuaire.

Parmi ces illustres bienfaiteurs nous citerons en particulier le pape Léon X, qui conçut le plan des magnifiques reliefs en marbre blanc, dont les murailles de la sainte maison sont aujourd'hui environnées; plan réalisé en partie par Clément VII, et consommé par Paul III. Vingt-deux mille écus (plus de 110.000 francs), furent dépensés pour conduire cet ouvrage à sa perfection; et les plus habiles artistes y contribuèrent par leurs talents. De nouvelles décorations furent ajoutées à l'église par Sixte V, qui, à peine élevé sur le saint-siége, ordonna de terminer la façade et d'y graver en lettres d'or sur une table de marbre noir cette courte inscription :

DEIPARÆ DOMUS, IN QUA VERBUM CARO FACTUM EST.

(*Maison de la Mère de Dieu, où le Verbe s'est fait chair.*)

La plupart des constitutions publiées par les souverains pontifes, pour accorder au sanctuaire et à la ville de Lorette de nouvelles prérogatives dans l'ordre spirituel ou temporel, rappellent et autorisent l'ancienne tradition qui regarde la sainte maison de Lorette comme la maison même de la très-sainte Vierge, dans laquelle s'est opéré le mystère auguste de l'Incarnation; tradition qu'ils assurent être confirmée par les miracles éclatants et sans nombre que Dieu opère souvent en ce saint lieu.

C'est ce qu'on remarque en particulier dans les constitutions publiées, sur ce sujet, par les souverains pontifes Paul II, Jules II, Léon X, Paul III, Paul IV, Sixte V, et plusieurs autres.

« Parmi tous les sanctuaires élevés dans l'Eglise en l'honneur de l'auguste mère de Dieu, dit le pape Léon X, la dévotion n'a qu'un sentiment et qu'une voix, pour mettre au premier rang le sanctuaire de Lorette, que la renommée et la piété des peuples ont rendu si célèbre. En effet, la bienheureuse Vierge, comme il est prouvé par les témoignages les plus dignes de foi, ayant daigné, par un effet de la volonté divine, transporter de Nazareth son image et sa maison, les déposer d'abord près de Fiume, ville de Dalmatie, puis au territoire de Recanati, dans un lieu couvert de bois, ensuite sur une colline appartenant à des personnes particulières, et enfin au milieu de la voie publique, dans le lieu qu'elles occupent aujourd'hui, et où elles ont été placées par la main des anges; les merveilles continuelles et sans nombre que le Tout-Puissant y opère par l'intercession de l'auguste Vierge, ont déterminé plusieurs des pontifes romains, nos prédécesseurs, à accorder à l'église de Lorette d'insignes faveurs spirituelles.... Rappelant à notre mémoire les grands, innombrables et continuels miracles que le Fils de Dieu, par l'intercession de la glorieuse Vierge Marie, sa Mère, opère dans l'église de Lorette, en faveur d'une multitude de fidèles, nous avons jugé convenable et même nécessaire, non-seulement de confirmer cette illustre basilique dans ses anciens priviléges, mais encore de l'enrichir de grâces nouvelles. »

Ce langage des souverains pontifes n'était pas seulement inspiré par un juste sentiment de respect pour une pieuse tradition; mais c'était le résultat d'un sérieux examen de cette tradition. C'est ce qu'on vit en particulier sous le pontificat de Clément VII, qui, avant d'exécuter les grands desseins formés par Léon X, pour l'embellissement de la sainte maison, voulut donner un nouveau degré de certitude à sa miraculeuse translation, en la soumettant à un rigoureux examen.

Dans cette vue, il députa, vers l'an 1550, trois de ses camériers, non moins recommandables par leurs vertus que par leurs dignités, pour aller de nouveau examiner les lieux, et consulter les traditions, d'abord à Lorette, puis en Dalmatie, et à Nazareth. Le résultat de ce nouvel examen fut le même qu'on avait déjà obtenu longtemps auparavant, à l'époque des translations miraculeuses de la sainte maison. Les regrets des Dalmates, au souvenir du riche trésor qu'ils avaient perdu, les noms

et les souvenirs des habitants de Nazareth; la conformité des mesures de la sainte maison de Lorette avec celles des lieux qu'elle avait successivement occupés; la similitude des pierres dont ses murailles étaient construites avec celles qu'on voyait encore à Nazareth dans les anciens fondements, tout concourut à confirmer la vérité du miracle et la dévotion des peuples.

Un des députés, nommé Jean de Sienne, voulant confirmer la tradition par quelque nouvel indice, emporta de Nazareth deux des pierres dont les maisons y étaient ordinairement construites; ces pierres, tirées par couches de quelques carrières du pays, étaient de couleur rougeâtre, traversées par des veines jaunes, et du reste assez semblables à de la brique. De retour à Lorette avec ses collègues, Jean de Sienne compara les deux pierres de Nazareth avec celles de la sainte chapelle, et les trouva exactement semblables. On eut beau explorer toutes les carrières de la Marche d'Ancône, jamais on n'y put découvrir de pareilles pierres; on n'en trouva pas davantage dans les édifices du pays, quoique plusieurs anciennes maisons y fussent construites en briques. Ce fait important a été confirmé depuis par plusieurs savants personnages qui se sont assurés, par de nouvelles observations, que la sainte maison de Lorette n'était pas construite en briques, mais en pierres rougeâtres et veineuses, dont les analogues ne se trouvent point dans la Marche d'Ancône.

L'histoire du pontificat de Benoît XIV offre un trait également frappant, à l'appui du fait de la translation miraculeuse.

Lorsqu'il fut question, en 1751, de restaurer le pavé de la sainte chapelle, on fit d'abord des fouilles au pied de ses murailles, en présence des évêques d'Iesi, d'Ascoli, de Macerata et de Lorette, accompagnés de plusieurs architectes. Bientôt on arriva au bas des murs, enfoncés d'environ 0,324 millimètres (ou un pied) au-dessous du pavé; et l'on tira du fond de l'ouverture une terre desséchée, mêlée de petits cailloux à moitié écrasés, semblables à ceux qu'on trouve d'ordinaire dans les voies publiques, en pleine campagne. On remarqua aussi avec étonnement que les murs de la sainte chapelle pénétraient un peu à l'occident, et les prélats, passant eux-mêmes la main pardessus les murs, remarquèrent la même inégalité de terrain qui avait été d'abord observée à l'époque de la translation, puis sous Clément VII, à l'occasion des travaux qu'il fit exécuter pour environner de marbre les murs de la chambre sacrée.

Un des architectes présents témoigna le désir de creuser un peu plus bas, pour voir à quelle profondeur se trouvait le *tuf* ou la *terre vierge*, sur laquelle on a coutume d'établir les fondements afin d'assurer leur solidité. Il fallut creuser jusqu'à une profondeur de 8 à 9 pieds (c'est-à-dire plus de deux mètres et demi) pour trouver le *tuf*; et il fut constaté que la sainte maison se soutient par elle-même depuis plusieurs siècles, sur un terrain mouvant et inégal, contre toutes les règles de l'architecture. Murri, curé de Lorette, qui rapporte ce fait dans un ouvrage composé vers la fin du siècle dernier, l'avait entendu raconter par des personnes dignes de foi; et de plus il avait sous les yeux le procès-verbal de la déposition des témoins, avec leurs signatures légalisées.

Non contents de confirmer par leurs constitutions la pieuse croyance des fidèles sur la translation miraculeuse de la sainte maison, plusieurs souverains pontifes ont expressément autorisé la fête qu'on en célèbre chaque année dans plusieurs églises, le 10 décembre.

Le premier décret qu'on trouve à ce sujet est celui de la *Congrégation des Rites*, du mois de novembre 1632, sous le pontificat d'Urbain VIII; il est ordonné par ce décret de célébrer la fête de la translation, non-seulement dans l'église de Lorette, mais dans toute la province de la Marche. Un autre décret de la même congrégation, du 31 août 1669, sous le pontificat de Clément IX, ordonne de consigner dans le *Martyrologe romain* l'histoire du prodige, en ces termes : « A Lorette, dans le Picénum : translation de la sainte maison de Marie, mère de Dieu, dans laquelle le Verbe s'est fait chair. »

Pour donner un plus grand éclat à cette fête, le pape Innocent XII, après un sévère examen du fait de la translation, assigna un office et une messe propres à cette auguste solennité, qui n'en avait point auparavant. Les paroles qui furent alors insérées dans la *sixième Leçon des Matines* sont particulièrement dignes d'attention, parce qu'elles renferment et autorisent expressément l'histoire de la miraculeuse translation. Voici les propres termes de cette Leçon :

« La maison où Marie vit le jour, et qui a été consacrée par l'Incarnation du Verbe, fut transportée du pays des infidèles, d'abord en Dalmatie, puis à Lorette, dans le Picénum, sous le pontificat de Célestin V. Les témoignages des souverains pontifes, la vénération de l'univers chrétien, les miracles qui s'opèrent continuellement dans cette sainte maison, et les grâces singulières dont Dieu se plaît à combler les fidèles qui la visitent, ne permettent pas de douter que ce ne soit la même *où le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous*. Touché de ces motifs et du désir d'exciter de plus en plus la dévotion des fidèles envers l'auguste Mère de Dieu, Innocent XII a ordonné que l'on célébrerait chaque année, dans le Picénum, la mémoire de cette translation par une messe et un office propres. »

Le décret publié par la Congrégation des Rites, sous le pontificat d'Innocent XII, n'autorisait la messe et l'office propres de la translation que pour la province de la Marche; mais un décret du 19 mai 1719, publié sous le pontificat de Clément XI, les autorisa également pour toute l'Etrurie; et cette autorisation fut depuis étendue par Benoît XIII à l'Etat de l'Eglise, à la république de Venise, à l'Espagne et à tous les pays soumis au roi catholique, ainsi que le prouvent les dé-

crets du 23 août 1725 et du 10 novembre 1729, rapportés par Martorelli.

La profonde vénération des souverains pontifes pour le sanctuaire de Lorette ne se manifestait pas seulement par les témoignages publics et multipliés qu'ils rendaient à la vérité de sa translation miraculeuse, mais encore par les faveurs spirituelles et temporelles qu'ils lui accordaient souvent avec une sorte de prodigalité. La plupart d'entre eux se faisaient gloire d'enchérir, à cet égard, sur leurs prédécesseurs; et à peine s'en trouve-t-il quelques-uns, depuis plus de 500 ans, qui n'aient donné quelque témoignage de leur dévotion particulière pour ce saint lieu, soit en le visitant avec les sentiments d'une tendre piété, soit en lui faisant de riches présents, et ajoutant de nouveaux priviléges à ceux dont il jouissait auparavant.

Léon X y fonda un nombreux chapitre; Sixte V érigea en évêché la ville de Lorette, qui s'était insensiblement élevée autour de la sainte chapelle: Jules III y fonda, pour la confession des pèlerins, un collége de vingt pénitenciers, qui devaient, outre la langue italienne, posséder les autres langues de l'Europe, principalement le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le flamand, le polonais, l'illyrien et le grec moderne. Benoît XIII, par une bulle donnée en 1728, accorda à l'église cathédrale de Lorette le titre et les priviléges de *Basilique*, et Pie VI y ajouta depuis le *privilége des sept autels grégoriens*. Pie VII, à peine monté sur le trône pontifical, renvoya de Rome à Lorette, avec de magnifiques ornements, la statue de la sainte Vierge que les Français avaient enlevée, et décora les chanoines de Lorette d'une croix d'or et de la soutane violette. Nous ne parlons pas des indulgences sans nombre dont le sanctuaire et la basilique de Lorette ont été successivement enrichis, et qui font de ce saint lieu un des plus privilégiés du monde chrétien.

A l'exemple des souverains pontifes, les plus grands rois de la terre, les personnages les plus distingués par leurs dignités et leurs talents, se sont joints, depuis 500 ans, à la multitude des pèlerins les plus pauvres et les plus obscurs, pour vénérer la sainte maison de Lorette, et y déposer leurs offrandes, en reconnaissance des faveurs célestes qu'ils avaient reçues dans ce saint lieu, ou qu'ils espéraient y obtenir de la puissante protection de Marie.

On peut juger du nombre et de la richesse de ces offrandes, par les descriptions de la basilique et du trésor de Lorette, qui se trouvent dans une foule d'ouvrages. « Depuis la révolution française, dit un écrivain récent (M. Caillau), ce trésor, épuisé par les pillages, les impôts et les guerres, a souffert de grandes diminutions; mais tel qu'il est aujourd'hui, il y a de quoi surprendre encore ceux qui voudront en lire le détail dans la *Relation historique* de Giannizi, archiprêtre de Lorette et gardien de la sainte maison. C'est une multitude innombrable de cœurs d'or et d'argent, d'étoffes précieuses, de calices remarquables par le travail aussi bien que par la matière, de perles, de diamants, de tableaux, de chandeliers, de montres, de bagues, de croix, de statues, de vases, d'ostensoirs, de couronnes, de colliers, de rosettes, d'encensoirs, de lampes, de bassins et d'autres objets rares et précieux. Ces riches offrandes sont rangées avec symétrie, dans des armoires dont les portes sont garnies de glaces, pour laisser percer les regards des spectateurs. Elles sont au nombre de soixante-neuf; mais quarante et une seulement sont ornées des dons de la piété, les autres sont vides, et ce vide affligeant est un triste souvenir des spoliations de l'impiété. Hélas! pourquoi faut-il que la France soit obligée de se reconnaître comme la première cause de ces brigandages sacriléges? »

Pour donner une idée des riches offrandes qu'on voyait autrefois dans ce trésor, nous indiquerons ici, en peu de mots, quelques-unes des plus remarquables. Louis XIII, en reconnaissance de la naissance de l'illustre enfant qui devait un jour lui succéder sur le trône de France, offrit au sanctuaire de Lorette deux couronnes d'or, chargées de diamants et de pierres précieuses, pour être mises sur la tête de Marie et de son divin Fils. Il offrit en même temps un enfant d'or, pesant 24 livres, couché sur un coussin d'argent, et tendant les mains vers la Reine du ciel; un ange d'argent, de grandeur naturelle, et pesant 350 livres, tenait le coussin entre ses mains, et présentait l'enfant à la sainte Vierge. De semblables offrandes avaient été faites auparavant, et le furent encore depuis, par des grands princes, parmi lesquels on cite l'empereur Ferdinand III, l'électeur de Bavière Maximilien Ier, Sigismond III, roi de Pologne, et plusieurs autres.

Indépendamment de ces riches présents, les aumônes particulières des pèlerins de tout état étaient si considérables, au XVIe siècle, qu'elles procuraient à la basilique de Lorette un revenu annuel de dix à vingt mille écus romains (50 à 100,000 fr.). Remarquons, en passant, que ces revenus étaient uniquement employés au soulagement des pèlerins, des malades et des pauvres, sans que jamais il soit venu à aucun des souverains pontifes la pensée d'en appliquer la moindre partie à d'autres usages. Si quelquefois, comme il arriva sous Léon X et Clément VII, et de nos jours encore sous le pontificat de Pie VII, Rome fut obligée de recourir au trésor de Lorette pour sauver la religion et la foi, ces emprunts momentanés furent toujours restitués avec usure.

Nous n'entreprendrons point de donner ici la description détaillée de la superbe basilique dans laquelle est aujourd'hui enfermée la sainte maison, et des magnifiques ornements en tout genre qu'elle offre à la curiosité des pèlerins. Mais nous ne pouvons nous dispenser de faire au moins une courte description de la sainte maison elle-même, plus précieuse aux yeux de la foi que tous les trésors dont elle a été successivement enrichie

Cette chambre sacrée est placée sous le dôme de la basilique, au centre de la croix dont le plan de l'église offre l'aspect. La forme de la sainte maison est celle d'un carré long, disposé du levant au couchant, selon la direction ordinaire des grandes églises : en sorte que la muraille du levant regarde le fond de la basilique, et celle du couchant regarde la nef. Les murs, peu conformes pour l'aplomb et l'alignement aux règles de l'architecture, comme nous l'avons déjà remarqué, sont posés sans fondements et sans appui, sur un terrain mouvant et inégal. En dehors, à un pied de distance des anciens murs, sont les magnifiques reliefs en marbre blanc dont la sainte maison est environnée. En parcourant l'étroit espace qui sépare les murs de marbre d'avec ceux de la sainte maison, on voit distinctement la lueur d'une lumière qu'on promène dans l'intérieur de la chapelle, le long des murs et au niveau du sol ; et chacun peut, en passant sa main dans les vides formés par les accidents des murailles, s'assurer qu'elles ne portent sur aucun fondement.

L'intérieur de la chapelle a 9 mètres 636 millimètres (c'est-à-dire 29 pieds 8 pouces) de long ; 4 mètres 114 millimètres (ou 12 pieds 8 pouces) de large, et 4 mètres 504 millimètres (ou 15 pieds 5 pouces) de haut. L'épaisseur des murs est de 0, 378 millimètres (ou 14 pouces). Au côté du nord, vers le milieu de la chapelle, on voit une ancienne porte murée, avec son linteau de sapin. Au milieu de la muraille occidentale se trouve une petite fenêtre garnie d'une grille en bronze et surmontée, dans l'intérieur de la chapelle, d'une croix de bois, dont la longueur et la largeur sont égales. Cette croix, apportée de Nazareth avec la sainte maison, porte une image du Christ, peinte sur une toile qui recouvre le bois. A gauche de cette croix, vers l'angle formé par les deux murs, est une petite armoire, dans laquelle on conserve deux petites tasses, que l'on croit avoir été autrefois à l'usage de la sainte famille ; au bas de la muraille orientale on remarque une ancienne cheminée dont le foyer a 1 mètre 380 millimètres (ou 4 pieds 8 pouces) de haut ; 0, 757 millimètres (ou 2 pieds 4 pouces) de large, et 0, 162 millimètres (ou 6 pouces) de profondeur.

Cette cheminée, selon l'usage des anciens, n'a point de conduit pour la fumée ; elle désigne seulement la place du foyer, qu'on allumait quelquefois au milieu d'un appartement, et dont la fumée s'échappait par une fenêtre ou par quelque autre ouverture pratiquée dans le haut de l'appartement.

Au-dessus de la cheminée, une niche, placée à distance inégale des deux murailles latérales, renferme l'antique statue de la sainte Vierge, apportée aussi de Nazareth avec la sainte maison, et qu'une ancienne tradition attribue à saint Luc. Cette statue en bois de cèdre, assez grossièrement travaillée, a 0,866 millimètres de haut (2 pieds 8 pouces), et l'enfant Jésus qu'elle porte dans ses bras, 0,378 millimètres (1 pied 2 pouces). L'autel, placé à quelques pieds de la muraille orientale, laisse dans le fond un espace vide, qu'on nomme la *Sainte-Camine*, parce qu'il renferme la cheminée dont nous venons de parler. Cet espace était autrefois séparé du reste de la chapelle par un grillage formé de petits barreaux arrondis ; mais ce grillage a été supprimé dans ces derniers temps, et remplacé par d'autres ornements. L'ancien autel est renfermé dans un autre, sur lequel on dit habituellement les messes, et peut être aperçu par une ouverture qu'on a ménagée sur un des côtés du nouveau. Cet ancien autel est en pierre ; il a été apporté de Nazareth avec la sainte maison ; et une ancienne tradition le regarde comme ayant été établi par les apôtres eux-mêmes, qui y ont célébré les saints mystères.

Le plafond, autrefois uni et parsemé de petites étoiles dorées, était surmonté d'un toit en plan incliné. Il a été remplacé, sous le pontificat de Paul III, au XVIe siècle, par une voûte élégante, supportée par une corniche de pierre, et dont le fond bleu céleste est découpé en petits carrés, et parsemé d'étoiles dorées. En construisant cette voûte, on laissa au milieu de sa partie supérieure une ouverture sur la basilique, vraisemblablement pour faciliter la circulation de l'air dans la sainte chapelle, habituellement échauffée par la multitude des cierges et par l'affluence des pèlerins.

Cette ouverture, de forme ovale, a un mètre 18 centimètres (3 pieds 7 pouces et demi) de longueur, sur 90 centimètres (2 pieds 9 pouces) de largeur. Les murs sont recouverts d'un enduit, sur lequel on remarque des peintures fort anciennes et en partie effacées par le temps. La plupart de ces peintures offrent l'image de la sainte Vierge et de quelques autres saints ; elles paraissent être des monuments de la piété et de la reconnaissance de quelques pèlerins, et il y a tout lieu de croire qu'elles sont antérieures à l'époque de la translation miraculeuse de la sainte maison ; car les plus anciennes relations supposent ces peintures déjà existantes.

Dans chacun des murs du nord et du midi on a pratiqué deux portes, l'une dans la *Sainte-Camine*, et l'autre vers le bas de la chapelle. Les deux portes, placées vis-à-vis l'une de l'autre, vers le bas de la chapelle, servent au public pour entrer et sortir ; la porte septentrionale de la *Sainte-Camine* donne sur un escalier qui conduit au-dessus des murailles ; et la dernière donne entrée dans la *Sainte-Camine*.

Le sentiment profond de vénération qu'inspire si justement à tous les fidèles cet auguste sanctuaire, en a fait construire de semblables en divers lieux. Déjà nous avons parlé de la chapelle bâtie par le gouverneur de Dalmatie, sur les dimensions de la sainte maison, dans le lieu même qu'elle avait occupé pendant trois ans et demi. Jacques de Vendôme, religieux franciscain de la terre sainte, en fit élever un autre à Nazareth, en 1620, sur les anciens fondements. On en a construit un grand nombre d'autres sur le

même modèle, en Italie, en Espagne, en Portugal, en Belgique, en France et ailleurs. Une des plus remarquables est celle qui fut élevée à Issy, près Paris, dans le parc de la maison de campagne du séminaire de Saint-Sulpice, sous M. Tronson, troisième supérieur du séminaire et de la compagnie du même nom. On n'épargna ni soins ni dépenses pour reproduire exactement dans cette chapelle la sainte maison de Lorette. Le succès de ce pieux dessein fut principalement dû au zèle et à la surveillance de M. Bourbon, membre de ladite compagnie, qui avait fait deux fois le pèlerinage de Lorette, où il avait accompagné, en 1671, M. de Bretonvilliers, second supérieur du séminaire de Saint-Sulpice.

A l'époque de la révolution de 1789, la chapelle de Lorette avec la maison et le parc d'Issy furent saisis par le gouvernement, et vendus comme biens nationaux; mais ces anciennes propriétés furent successivement rachetées, depuis la révolution, par M. Emery, neuvième supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, qui avait singulièrement à cœur d'entretenir et de perpétuer à jamais, parmi les élèves du séminaire, une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge, en restaurant avec le plus grand soin la chapelle de Lorette. Cette restauration fut exécutée, aussitôt après la mort de M. Emery, par M. Duclaux, son successeur, et non moins zélé que lui pour l'honneur de la très-sainte Vierge.

SECONDE PARTIE.

Examen critique de l'histoire miraculeuse de la sainte maison de Lorette.

La suite des faits que nous avons rapportés, selon l'ordre chronologique, dans la première partie de cette dissertation, suffit, à ce qu'il nous semble, pour établir, aux yeux d'un esprit droit et sans préjugés, l'histoire miraculeuse de la sainte maison de Lorette, c'est-à-dire pour montrer l'identité de cette maison avec celle de Nazareth, dans laquelle s'est opéré l'auguste mystère de l'Incarnation.

Toutefois, il ne sera pas inutile de mettre dans un nouveau jour les preuves de ce fait, en les présentant sous une forme nouvelle et plus propre à en faire sentir la force. Pour cet effet, il suffira de rassembler ici divers traits épars dans la première partie, en y joignant quelques réflexions qui en fassent mieux ressortir les conséquences. Cette manière de procéder pourra nous exposer à quelques répétitions, mais cet inconvénient sera bien compensé par le résultat que nous en espérons, pour achever de convaincre le lecteur que le simple récit des faits n'aurait pas entièrement satisfait.

L'histoire miraculeuse de la sainte maison de Lorette renferme ou suppose deux faits principaux, savoir : 1° que la maison de la sainte Vierge à Nazareth a subsisté, du moins en partie, jusqu'à la fin du XIII° siècle ; 2° qu'à cette époque elle a été miraculeusement transportée, d'abord de Nazareth en Dalmatie, puis de la Dalmatie dans la Marche d'Ancône. Or ces deux points sont établis par des preuves convaincantes aux yeux mêmes de la plus sévère critique.

I. On ne peut douter que la maison autrefois occupée par la sainte Vierge à Nazareth n'ait subsisté, du moins en partie, jusqu'à la fin du XIII° siècle. En effet, le langage uniforme d'un grand nombre d'auteurs, depuis le IV° siècle jusqu'à la fin du XIII°, et la multitude des pèlerins que la dévotion pour le sanctuaire de Nazareth n'a cessé d'y attirer pendant ce long espace de temps, concourent à établir la vérité que la tradition regardait alors l'église de Nazareth comme renfermant le lieu sanctifié par l'auguste mystère de l'Incarnation. Il est vrai que les auteurs plus anciens que le XII° siècle ne disent pas expressément que cette église ait renfermé la maison même de la sainte Vierge; ils disent ou supposent seulement que cette église *a été construite sur le lieu où aurait été la sainte maison*; mais le langage de plusieurs auteurs du XII° et du XIII° siècle suppose clairement la permanence de la sainte maison dans l'enceinte de l'église. C'est ce qui résulte en particulier, comme on l'a vu plus haut, des propres expressions de Jean Phocas et du cardinal de Vitry, qui écrivaient longtemps avant l'époque de la translation miraculeuse de la sainte maison.

Qu'oppose-t-on à ces preuves décisives? Quelques témoignages équivoques et faciles à concilier avec ceux que nous venons de citer. On oppose, en premier lieu, le langage du vénérable Bède et de quelques autres qui, parlant de l'église bâtie par sainte Hélène, et renversée par les infidèles au XIII° siècle, disent qu'elle était *construite sur le lieu où avait été la maison de Marie;* ce qui paraît supposer, dit-on, que la maison de Marie avait été remplacée par cette ancienne église, et, par conséquent, détruite dès le IV° siècle. Mais il ne faut qu'un peu de réflexion pour comprendre que la construction d'une église *sur le lieu où avait été la maison de Marie*, ne suppose pas nécessairement la destruction de cette maison ; la construction de l'église se concilie sans peine avec la conservation de la maison, en supposant, ce qui résulte clairement du langage des écrivains du XII° et du XIII° siècle, que la maison avait été conservée dans l'enceinte même de l'église.

On oppose, en second lieu, une lettre du pape Urbain IV à saint Louis, en 1261, où il se plaint de la fureur des barbares qui ont rasé le sanctuaire où s'opéra notre salut et *renversé sa noble structure*.

Ces derniers mots fournissent la solution de la difficulté. L'édifice dont le pape déplore la ruine était remarquable *par sa noble structure;* ce n'était donc pas la modeste demeure de Marie, mais la grande église qui renfermait ce lieu. Il est évident que la ruine de l'église n'entraînait pas nécessairement la destruction de l'humble maison qu'elle renfermait. Celle-ci a pu être conservée, du moins en partie, au milieu des ruines de l'é-

glise, de même que la grotte du Saint-Sépulcre a toujours été conservée par les infidèles, qui ont renversé, à différentes époques, le temple dont elle était environnée.

II. La translation miraculeuse de la sainte maison de Nazareth, d'abord en Dalmatie, puis en Italie, dans la Marche d'Ancône, vers la fin du XIII° siècle, n'est pas moins solidement établie aux yeux d'un esprit droit et impartial. Deux sortes de preuves concourent à démontrer la vérité de ce prodige : 1° *preuves intrinsèques*, tirées de l'examen attentif de la sainte maison de Lorette ; 2° *preuves extrinsèques*, tirées de la tradition et des monuments les plus authentiques.

Le premier genre de preuves résulte de la nature même des matériaux de la sainte maison de Lorette, de ses dimensions et de sa conservation miraculeuse depuis plusieurs siècles.

Il est certain, en effet, que ses murs ne sont point construits en briques, mais en pierres rougeâtres et veineuses, dont les analogues ne se trouvent point dans la Marche d'Ancône, tandis qu'on les rencontre très-fréquemment dans les édifices et les carrières de la Palestine. Ce fait important, déjà constaté, comme on l'a vu, sous le pontificat de Clément VII, a été souvent vérifié depuis, et reconnu même au dernier siècle, par des observateurs attentifs. A l'appui de ce qui avait déjà été dit là-dessus par les anciens historiens de Lorette, Martorelli cite deux pièces remarquables, et dont l'authenticité ne peut être révoquée en doute. La première est une attestation donnée en 1732 par Joachim Ferrarèse, prêtre romain, chapelain et confesseur de Sainte-Marie-Majeure; il assure avec serment qu'ayant fait, peu d'années auparavant, le pèlerinage de Jérusalem et de tous les autres lieux saints de la Palestine, il avait été porté par sa dévotion à visiter la ville de Nazareth, en Galilée, aujourd'hui presque entièrement détruite, et que là il s'était convaincu, par un examen sérieux et attentif, que « les pierres dont est composée la sainte chapelle ou l'église souterraine de Nazareth, pierres semblables en tout à celles de Lorette, ne sont point des briques cuites au feu, telles qu'on les fabrique dans les manufactures d'Italie, mais des pierres naturelles, inégales, coupées dans les carrières de la montagne, comme toutes celles qui se voient dans les autres sanctuaires de Bethléem et de Jérusalem. »

La seconde pièce dont nous voulons parler est la déclaration de Georges Benjamin, d'abord archevêque d'Eden, et ensuite profès de la compagnie de Jésus. Il assure avec serment que, pendant le cours de son épiscopat, ayant eu plusieurs fois la dévotion de visiter le lieu qu'occupait autrefois la sainte maison de la bienheureuse Vierge à Nazareth, et en ayant observé avec soin les fondements, il les avait trouvés composés de certaines pierres naturelles qui se trouvent dans ces quartiers; qu'ensuite s'étant démis de l'archevêché d'Eden, en 1714, et ayant entendu dire à quelques personnes que la sainte maison de Lorette était bâtie en briques, il avait senti naître dans son cœur un doute assez grave que cette chapelle fût vraiment celle dont il avait vu les fondements à Nazareth, mais que le 30 septembre 1731, ayant été visiter cet auguste sanctuaire, il s'était assuré que la sainte maison de Lorette n'était pas construite en briques, mais en pierres naturelles. Cette déclaration est du 31 septembre 1732, et signée de la propre main du vénérable archevêque.

A ces témoignages, déjà si concluants, nous pouvons ajouter celui du célèbre Saussure, dans sa *Lettre au chevalier Hamilton sur la constitution physique de l'Italie;* nous croyons même d'autant plus important de rapporter ici les paroles de cet auteur, que si, d'un côté, elles confirment évidemment le témoignage qu'on vient de lire, d'un autre côté elles pourraient donner lieu à une autre difficulté qu'il importe de prévenir. Voici ses propres expressions :

« J'examinai, dit-il, avec beaucoup de soin les matériaux de la *Santa-Casa* : elle est construite de pierres taillées en forme de grandes briques, placées l'une sur l'autre, et si bien unies qu'elles ne laissent entre elles que de très-petits intervalles. Ces pierres ont pris à peu près la couleur de la brique, de manière qu'*à la première vue*, on les prend réellement pour une espèce de terre cuite; mais en les examinant avec attention, on reconnaît qu'*elles sont d'un grès dont le grain est très-fin et très-serré*, auquel le toucher fréquent des dévots a donné une espèce de lustre, qui les rend semblables, en quelques endroits, à une pierre du Levant. »

Il résulte évidemment de ces paroles du célèbre naturaliste, que les matériaux de la *Santa-Casa* n'ont que l'apparence de la brique, et sont d'une nature très-différente, savoir, d'une espèce de *grès dont le grain est très-fin et très-serré*. Ce qui donne encore plus de poids à ce témoignage, c'est que l'auteur se montre peu disposé à favoriser sur ce point la croyance populaire, comme on le voit par le ton ironique avec lequel il parle des *dévots dont le toucher fréquent a donné une espèce de lustre* aux pierres dont la *Santa-Casa* est construite.

Immédiatement après ces paroles, Saussure ajoute qu'en parcourant la Marche d'Ancône il a trouvé en plusieurs endroits des maisons construites en matériaux parfaitement semblables à ceux de la *Santa-Casa*, du moins quant à l'apparence extérieure, mais d'une espèce très-différente, comme il résulte clairement de ses explications.

« Allant le même jour de Lorette à Ancône, dit-il, j'eus le plaisir de voir plusieurs maisons de paysans bâties exactement de cette manière, et avec des matériaux parfaitement semblables...... D'Ancône à Rimini, dit-il plus bas, la grande route qui suit le bord de la mer ne présente que du sable et quelques collines d'un *grès tendre, jaunâtre, assez semblable à celui de la Santa-*

Casa. La construction intérieure du bel arc de triomphe élevé à Fano en l'honneur d'Auguste est de cette même pierre. »

Ainsi, dans le sentiment de Saussure, la *ressemblance* qui existe entre les matériaux de la *Santa-Casa* et ceux de quelques maisons de la Marche d'Ancône est purement apparente, et n'entraîne pas l'*identité d'espèce*. Dans le cas où Saussure eût cru voir cette *identité*, accoutumé, comme il l'était, à la précision du langage scientifique, il n'eût pas manqué de dire que les matériaux de la sainte maison étaient *du même grès* ou de la même nature que ceux de plusieurs maisons de la Marche d'Ancône; mais, bien loin d'affirmer ou de supposer cette *identité*, il ne parle que d'une *ressemblance* plus ou moins frappante entre les uns et les autres; il indique même très-clairement les caractères différents des uns et des autres : les matériaux de la sainte maison, selon lui, sont d'*un grès dont le grain est très-fin et très-serré;* et leur couleur est *à peu près celle de la brique;* tandis que les autres sont d'*un grès tendre et jaunâtre;* d'où il suit évidemment qu'un observateur attentif ne peut les confondre. Il demeure donc prouvé que les murs de la sainte maison se composent d'une espèce de pierres dont les analogues ne se trouvent point dans la Marche d'Ancône, tandis qu'on les rencontre fréquemment dans les édifices et les carrières de la Palestine. En faudrait-il davantage pour établir la pieuse croyance des fidèles sur la translation miraculeuse de la sainte maison?

Un écrivain récent croit éluder la force de cette preuve, en supposant qu'une bande de croisés, revenant de la terre sainte vers la fin du XIIIe siècle, a rapporté une ou plusieurs cargaisons de pierres provenant des démolitions de la sainte maison de Nazareth, pour élever en Italie un oratoire à Marie avec ces précieux débris.

Mais, de bonne foi, est-ce bien sérieusement qu'on oppose une pareille hypothèse à la tradition, si ancienne et si respectable, qui établit le fait de la translation miraculeuse de la sainte maison? Quelle apparence, en effet, qu'à l'époque où les chrétiens étaient réduits, dans toute la Palestine, à fuir les armées victorieuses de leurs ennemis, une bande de croisés ait eu le loisir, ou seulement la pensée, de démolir et de rassembler les pierres de la sainte maison, pour les emporter en Europe? Quelle apparence qu'ils aient pu aborder sur les rivages d'Italie, sans que personne s'aperçût de leur arrivée; débarquer les pierres, les transporter presque à une lieue du rivage, et construire la nouvelle chapelle, sans qu'il soit resté dans l'histoire ou dans la tradition aucun vestige d'un événement si propre à exciter l'attention publique? Quelle apparence, enfin, que la tradition, sur l'origine véritable de cette chapelle, ait été si promptement oubliée par les contemporains eux-mêmes, pour faire place à une autre, si peu vraisemblable en elle-même et si difficile à accréditer, dans le cas où elle eût été fausse? Assurément de pareilles hypothèses ne demandent pas une réfutation sérieuse; et nous serions fondé à les mépriser, jusqu'à ce qu'on les établisse par des témoignages positifs, qui manquent absolument.

Toutefois, pour dissiper plus complétement l'illusion que ces singulières hypothèses pouvaient produire dans quelques esprits, remarquons que, non-seulement il n'existe dans l'histoire aucun vestige de ces hypothèses, mais que l'histoire même en fournit une réfutation complète, dans la tradition constante et les annales contemporaines de la Dalmatie et de la Marche d'Ancône, qui rapportent comme un fait notoire la translation miraculeuse de la sainte maison. Il est vrai que cette tradition, ayant pour objet un miracle, est, par cela même, inadmissible aux yeux de certains philosophes; mais on voit assez que nous ne prétendons pas discuter ici l'autorité de cette tradition avec des hommes qui osent contester à Dieu le pouvoir de faire des miracles.

Les dimensions de la sainte maison de Lorette, comparées à celles du lieu où était autrefois la maison de la sainte Vierge à Nazareth, fournissent une preuve également décisive de la translation miraculeuse. On a vu en effet que cette comparaison avait été faite avec soin, et à diverses reprises, par des commissaires envoyés sur les lieux pour cet effet. Cet examen se fit d'abord à l'époque même de l'arrivée de la sainte maison à Tersatz, en Dalmatie; puis à l'époque de sa translation dans la Marche d'Ancône; enfin deux siècles plus tard, sous le pontificat de Clément VII.

Le résultat de ces divers examens fut de constater, par des témoignages irrécusables et revêtus de tous les caractères d'authenticité qu'on peut raisonnablement désirer, l'identité parfaite des dimensions de la sainte maison de Lorette avec celles de la maison qui avait été vue auparavant à Nazareth et à Tersatz. Assurément une pareille conformité ne peut être l'effet du hasard; elle suppose évidemment que la sainte maison de Lorette avait été séparée des fondements sur lesquels elle reposait auparavant.

Il est vrai que depuis cette époque les Nazaréens ont fait en cet endroit des constructions qui empêchent de découvrir aujourd'hui, avec certitude, les traces des anciens fondements; ils montrent même une *chapelle de l'Annonciation*, qu'ils révèrent comme l'ancienne habitation de la sainte Vierge; mais il n'y a rien en tout cela qui puisse affaiblir tant soit peu les dépositions d'un si grand nombre de témoins oculaires et contemporains, d'une probité à couvert de tout soupçon, et qui ont assuré avec serment la vérité d'un fait qu'ils avaient soigneusement examiné, et sur lequel ils n'ont pu être induits en erreur. Il est certain, d'ailleurs, que les Nazaréens eux-mêmes sont loin de contester le fait miraculeux de la translation; ils n'en sont pas moins persuadés que les Italiens et les Dalmates; ils montrent même aux étrangers le lieu où se trouvait autre-

fois la sainte maison. La chapelle qu'ils révèrent à Nazareth, sous le nom de *Chapelle de l'Annonciation*, n'est pas, selon eux, l'habitation entière de la sainte Vierge, mais une partie seulement de cette habitation, tout à fait distincte de celle qui a été miraculeusement transportée en Italie, comme nous l'avons remarqué dès le commencement de cette dissertation. L'unique sujet de contestation entre les Orientaux et les Occidentaux est de savoir si la sainte Vierge, au moment où elle fut saluée par l'ange qui lui annonça le mystère de l'Incarnation, se trouvait actuellement dans la partie de son habitation qui se voit aujourd'hui à Nazareth, ou dans celle qui se voit en Italie. Il est aisé de voir que cette question ne touche en aucune manière le fait de la translation miraculeuse dont elle laisse subsister toutes les preuves.

Enfin, la conservation même de la sainte maison de Lorette depuis plusieurs siècles vient encore à l'appui du fait de sa translation miraculeuse. Il est certain, en effet, que les murs de cette maison, ayant seulement 14 pouces d'épaisseur, reposent sans fondements et sans appui sur la terre nue, sur un sol mouvant et inégal. Ce fait a été constaté à différentes époques, particulièrement sous le pontificat de Benoît XIV, à l'occasion de la restauration du pavé de la sainte chapelle. On remarqua même, dans cette circonstance, que ses murs, au lieu d'être élevés perpendiculairement, étaient légèrement penchés vers le couchant. Tous ces défauts de construction ne devaient-ils pas naturellement causer depuis longtemps la ruine de la sainte maison, si elle n'eût été miraculeusement soutenue par la puissance divine? Et le miracle qui les conserve depuis plus de cinq cents ans, n'est-il pas une confirmation évidente de celui que la tradition nous a transmis sur l'origine de la sainte maison?

A ces *preuves intrinsèques* se joignent des preuves d'un autre genre, tirées de la tradition et des monuments les plus authentiques. Pour sentir la force de la tradition sur laquelle est établi le fait de la translation miraculeuse, il suffit d'appliquer à l'examen de ce fait les principes de certitude universellement admis en matière d'histoire, et qui ne peuvent être contestés sans un absurde pyrrhonisme. D'après ces principes, on ne peut raisonnablement douter de la vérité d'un fait public et sensible de sa nature, lorsqu'il est attesté par une tradition constante, aussi ancienne que le fait, et confirmée par des monuments publics, avec lesquels il est intimement lié; or, tels sont les caractères de la tradition que nous invoquons à l'appui de la translation miraculeuse de la sainte maison de Nazareth.

D'abord, cette tradition a pour objet un fait public et sensible de sa nature. Quel fait plus public et plus sensible, par sa nature, que la disparition subite d'une maison, arrachée de ses fondements au milieu d'une ville ou d'une bourgade, et son apparition subite dans un endroit où elle n'existait pas auparavant? Un pareil fait est, par sa nature, si public et si sensible, qu'il est évidemment impossible de se tromper là-dessus, ou de faire illusion à ses contemporains.

En second lieu, la tradition qui atteste ce fait est constante et non interrompue depuis l'époque de la translation miraculeuse. On peut voir dans les ouvrages que nous avons cités une longue liste des témoins ou des auteurs qui forment la chaîne de cette tradition, depuis les anciennes annales des villes de Tersatz, de Fiume et de Recanati, jusqu'aux savants ouvrages publiés de nos jours sur le même sujet. Parmi ces nombreux témoins, plusieurs sont du plus grand poids, à raison de leur caractère, soit dans l'ordre ecclésiastique, soit dans l'ordre civil: ce sont des évêques, des prêtres, des religieux, des théologiens, des jurisconsultes, des magistrats, plus ou moins élevés en dignité.

Les plus anciens rapportent ce qu'ils ont vu par eux-mêmes, ou appris de témoins oculaires; d'autres invoquent, à l'appui de leur témoignage, les annales publiques et les actes authentiques, rédigés à l'époque même du prodige, et qu'ils avaient sous les yeux en le rapportant.

C'est ce qui résulte clairement des pièces que nous avons citées; qu'il nous suffise de rappeler ici:

1° Les *Annales de Tersatz, de Fiume et de Recanati*, soigneusement compulsées par les plus anciens historiens de Lorette, tels que Jérôme Angélita, secrétaire de la république de Recanati sous Clément VII; Riera, jésuite espagnol au XVI° siècle, et plusieurs autres;

2° La *Relation*, envoyée en 1297, par l'ermite Paul, à un souverain de son temps, que nous croyons être Charles II, roi de Sicile; *Relation* qui porte, ainsi que nous l'avons fait remarquer, toutes les preuves d'une authenticité irrécusable;

3° La *Légende* publiée en 1330 par l'évêque de Macerata, pour être lue et apprise aux enfants, dans toutes les écoles.

Toutes ces pièces, et quelques autres que nous omettons, montrent clairement que la tradition dont nous parlons remonte jusqu'à l'époque même du fait de la translation miraculeuse.

Cette tradition, si imposante par elle-même, est confirmée par des monuments publics, intimement liés avec la vérité du fait dont il s'agit. La chapelle bâtie à Tersatz, sur l'emplacement que la sainte maison avait occupé pendant trois ans; les inscriptions qui attestent l'origine de cette chapelle; les faveurs particulières accordées aux Dalmates, par plusieurs souverains pontifes, pour adoucir la peine que leur causait la perte de la sainte maison; l'usage que les Dalmates ont si longtemps conservé, de venir chaque année à Lorette pour exprimer leurs regrets de cette perte; l'établissement de la *confrérie des Esclavons* à Lorette, au XV° siècle; ne sont-ce pas là autant de monuments publics, intimement liés avec la vérité du fait de la translation miraculeuse? Quels monu-

ments enfin plus décisifs, en ce genre, que la construction d'une église magnifique et d'une ville entière autour de la sainte maison, par suite des hommages et des offrandes sans nombre que la renommée de son origine miraculeuse n'a cessé de lui attirer, depuis la fin du XIIIe siècle, de la part des princes et des peuples, d'une longue suite de souverains pontifes et d'une infinité d'autres personnages, recommandables par leur caractère, leurs talents et leurs vertus?

Ce qui ajoute une nouvelle force à tous ces témoignages, c'est l'accord des Nazaréens, des Dalmates et des Italiens, sur le fait de la translation miraculeuse. Si la réalité de ce fait, publié dès le principe en Italie et dans les pays voisins, eût pu être l'objet d'un doute raisonnable, n'est-il pas évident que les Nazaréens et les Dalmates auraient eu le plus puissant intérêt à réclamer contre la prétention des Italiens? Les Nazaréens eussent-ils pu voir tranquillement le sanctuaire de Nazareth dépouillé de la gloire qu'il avait eue jusque-là, exclusivement à tous les autres lieux du monde, d'être considéré comme l'antique demeure de la sainte famille et comme le berceau du Verbe incarné? Les Dalmates, qui prétendaient avoir possédé ce sanctuaire pendant trois ans et demi, ont-ils pu se persuader, sans des preuves évidentes, qu'ils en ont été dépouillés par sa translation en Italie? Quel imposteur eût été assez adroit ou assez heureux pour faire ainsi concorder la tradition des Nazaréens et des Dalmates avec celle des Italiens, sur un fait si prodigieux, et même, à parler humainement, si incroyable? N'est-il pas visible que la seule évidence du fait a pu réunir dans la même persuasion, sur ce point, des peuples si divisés d'intérêt et placés à de si grandes distances les uns des autres?

Enfin, s'il pouvait rester quelques doutes sur la force de ces preuves, ils seraient pleinement dissipés, aux yeux d'un esprit impartial, par l'autorité des souverains pontifes et d'une foule de savants critiques, qui, après un sévère examen de la tradition et des monuments dont il s'agit, n'ont pu s'empêcher de regarder comme un fait incontestable la translation miraculeuse de la sainte maison. Déjà nous avons cité plusieurs constitutions des souverains pontifes sur ce sujet, et il serait aisé d'en citer un grand nombre d'autres, publiées même par ceux des souverains pontifes qui ont eu une plus grande réputation de sagesse et de prudence, et qui sont par conséquent moins suspects de partialité. Jules II, entre autres, Léon X, Sixte V et Benoît XIV ne s'expriment pas à cet égard moins fortement que les autres; et ce que nous devons surtout remarquer, les souverains pontifes, en s'exprimant ainsi, n'étaient pas entraînés par un sentiment aveugle de respect pour une ancienne et pieuse tradition, mais par la persuasion intime, qui résultait d'un sévère examen, souvent même des miracles éclatants par lesquels Dieu se plaisait à confirmer la pieuse croyance des fidèles, et dont les souverains pontifes parlent dans leurs constitutions comme de faits publics et notoires.

A l'autorité des souverains pontifes, nous pouvons joindre celle d'une foule de savants écrivains et de critiques judicieux, qui, jusque dans ces derniers temps, n'ont pas fait difficulté d'admettre comme certain le fait miraculeux de la translation. Parmi les historiens de Lorette, Angélita, Riera, Tursellin, Martorelli, et plusieurs autres que nous avons indiqués dans le cours de cette dissertation, citent à l'appui de leur récit une foule de monuments que la critique même la plus sévère est obligée de respecter.

Parmi les critiques, Baronius, Raynaldi, Sponde, les Bollandistes, Erasme, le P. Noël Alexandre, Théophile Raynaud, Honoré de Sainte-Marie, Muratori, Gretzer, Benoît XIV, Dominique Mansi et plusieurs autres, sont des noms assez imposants pour autoriser un sentiment qu'ils n'ont admis qu'après un soigneux examen. La plupart de ces témoignages ont été recueillis par Benoît XIV, dans une dissertation spéciale qu'on peut regarder comme un excellent résumé de tout ce qui a été écrit sur ce point, par une foule de savants auteurs.

Il est vrai que leur sentiment n'a pas été si universellement approuvé, qu'il n'ait rencontré quelques adversaires; mais cette opposition paraîtra bien faible si l'on considère que la plupart des contradicteurs sont connus par la hardiesse et la témérité de leurs opinions, quelques-uns même par l'esprit d'impiété qui se manifeste dans leurs écrits. Ce sont des écrivains protestants, ennemis déclarés du culte de la sainte Vierge et de toutes les pratiques de dévotion en usage dans l'Eglise catholique, mais surtout ennemis déclarés des pèlerinages; ce sont des impies de profession, tels que les encyclopédistes, Bayle et d'autres incrédules modernes; ce sont des hommes suspects dans la foi, tels que le célèbre Launoy, justement décrié parmi les théologiens catholiques pour son penchant aux opinions hétérodoxes.

Nous ne dissimulerons pas cependant que, parmi les contradicteurs, on trouve un petit nombre de pieux et savants écrivains, tels que D. Calmet, Fleury et quelques autres qui l'ont suivi. Mais quelque estimables que soient ces auteurs sous d'autres rapports, la légèreté avec laquelle ils traitent la matière qui nous occupe montre clairement qu'ils ne l'avaient pas examinée avec soin; aussi n'opposent-ils à notre sentiment aucune difficulté qui ne soit pleinement résolue dans cette courte dissertation.

Toute la difficulté de Fleury est fondée sur le témoignage d'un auteur du XIVe siècle, qui écrivait en 1321, trente ans après l'époque de la translation miraculeuse de la sainte maison. Cet auteur dit qu'*on montrait encore à Nazareth l'endroit où l'ange Gabriel avait annoncé à Marie le mystère de l'incarnation*, ce qui paraît difficile à concilier avec le fait de la translation. On a vu plus haut la solution de cette difficulté, si bien éclairée par la tradition même des Nazaréens qui ne

prétendent pas conserver aujourd'hui, dans son entier, l'ancienne habitation de la sainte Vierge, mais seulement une partie de cette demeure sacrée.

Pour ce qui regarde D. Calmet, il paraît avoir désavoué lui-même ce qu'il avait trop légèrement avancé là-dessus, dans son *Dictionnaire de la Bible;* c'est ce qui résulte assez clairement du témoignage du P. Mansi, dans sa traduction latine de l'ouvrage où *il rétracte, au nom de l'auteur*, et d'après l'autorisation qu'il en avait reçue, les assertions contraires à la translation miraculeuse.

Ajoutons que des auteurs judicieux, qui, avant de l'avoir examinée de près, en avaient parlé comme d'un fait douteux et suspect, l'ont depuis ouvertement adoptée, après un sérieux examen. Nous pouvons citer en particulier l'estimable auteur du *Via Crucis*, qui, dans la troisième édition de son ouvrage, a donné une excellente *Notice sur la sainte Maison*. Il nous apprend lui-même que cette notice est *une dette qu'il avait à cœur de payer*, en réparation du langage qu'il avait tenu sur ce sujet, dans les précédentes éditions de son ouvrage.

Concluons de ces nombreux témoignages, et de toutes les raisons que nous venons d'exposer, que le fait de la translation de la la sainte maison de Lorette est établi par des preuves solides et irrécusables pour un esprit droit et sans préjugés, et que si ce miracle est un des plus extraordinaires dont il soit fait mention dans les annales de l'Eglise, il est aussi un des mieux attestés aux yeux de la saine critique : d'où il suit qu'une incrédulité obstinée peut seule le contester.

Remarquons cependant, avec Benoît XIV et plusieurs autres savants auteurs, que ce prodige, comme un grand nombre d'autres dont l'histoire de l'Église conserve précieusement la mémoire, ne doit pas être mis sur le même rang que les miracles qui servent de fondements à notre foi. Outre que ces derniers sont contenus dans des livres écrits sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, et reconnus pour divins par l'autorité infaillible de l'Eglise, ils font essentiellement partie du dépôt de la foi, et ne peuvent être contestés ou révoqués en doute, sans une impiété manifeste. Mais, quelque respectable que soit la tradition qui autorise la croyance des autres prodiges, elle est tout à fait étrangère au dépôt de la foi; c'est une tradition purement historique, dont l'autorité peut être contestée sans blesser la foi, quoiqu'elle ne puisse l'être sans blesser les règles d'une sage critique, ni même sans blesser le respect dû à l'Église et au saint-siége, lorsqu'ils autorisent cette tradition par leur enseignement ou leur conduite.

Ajoutons qu'un fait aussi extraordinaire que celui de la translation miraculeuse de la sainte maison ne doit pas être soutenu ou discuté indistinctement devant toutes sortes de personnes, et qu'il serait peu convenable d'entrer dans cette discussion avec un incrédule, qui nie obstinément toute espèce de miracle, et refuse même à Dieu le pouvoir d'en opérer. Mais concluons aussi de nos recherches sur ce point, que la translation miraculeuse de la sainte maison de Lorette peut être soutenue et discutée avec confiance en présence d'un homme raisonnable et surtout d'un chrétien sincère, qui reconnaît tout à la fois la possibilité des miracles, et la possibilité de les démontrer, en certains cas, d'après les principes incontestables de la certitude historique.

LOUVIERS (France), ville de Normandie, du département de l'Eure, chef-lieu d'arrondissement. On y admire une église qui est d'une architecture fort remarquable. Ch. Nodier l'a décrite en ces termes :

« L'église de Louviers doit avoir été construite au temps de nos premières croisades; on reconnaît à ses ogives, plus élancées que celles du VIII° siècle, les élégantes traditions de l'architecture syrienne. La masse de l'édifice est cependant soutenue par d'énormes piliers d'architecture lombarde, dont le style, un peu étranger à celui de ces nouvelles constructions, ne choque toutefois ni les convenances du goût ni celles du sentiment. L'esprit s'accoutume sans peine à ce rapprochement, qui révèle d'anciennes conquêtes du génie et du courage.....

« Un certain nombre de croisées mauresques ont été percées dans les murailles. Des colonnes, de même, admirables par leur élégance et le travail parfait de leurs bases et de leurs chapiteaux, décorent le grand portail. Dans la partie principale et dans le milieu, on ne peut méconnaître l'époque de la Renaissance.

« Les chapiteaux des colonnes romanes sont ornés de têtes. A droite du chœur était une niche occupée autrefois par un saint Hubert ; au-dessus est un bas-relief curieux qui représente l'apparition du cerf miraculeux. La console qui sert de base à cette niche est d'un travail curieux.

« Les statues placées devant les piliers du chœur paraissent être du même âge de sculpture. Les vitraux, dont une partie a été conservée, sont fort anciens ; plusieurs d'entre eux doivent remonter au XIII° siècle.

« La porte extérieure du côté du midi est remarquable par son élégance. »

LUC-SUR-AUDE (France), au département de l'Aude.

On remarque aux environs une chapelle gothique renfermant une source abondante, en grande vénération dans le pays. Pèlerinage.

LUCHEUX (France), en Picardie, dans le département de la Somme.

On y remarque l'abside de l'église ; les chapiteaux des piliers du chœur, dit Briand de Verzé, sont curieux par les figures grotesques dont ils sont ornés.

Dans la forêt qui a pris le nom de ce bourg, on va de dix et quinze lieues à la ronde en pèlerinage à une fontaine miraculeuse située au milieu des bois.

LUCIEN-LES-BEAUVAIS (SAINT-), en France, dans le département de l'Oise.

Il y avait autrefois en ce lieu une riche

abbaye fondée, dit-on, par Childebert vers l'an 540, et rebâtie au VIIIe siècle. Avant la révolution, elle appartenait aux Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. La dévotion attirait dans l'église de cette abbaye un grand concours de peuple qui venait se prosterner devant la châsse où se trouvaient les précieuses dépouilles de saint Lucien, l'apôtre de Beauvais (mort vers 290). Sa fête est célébrée le 8 janvier.

LUÇON (France), ville épiscopale du Poitou, département de la Vendée, arrondissement de Fontenay. Sa cathédrale, sous le vocable de Notre-Dame, est un assez beau temple catholique. Bâtie sur un plan régulier, elle est assez vaste. On y remarque les différents genres d'architecture, depuis le style romano-byzantin jusqu'au style ogival de la dernière époque. L'église primitive date du IXe siècle ; mais, brûlée au XIe, elle ne fut complétement restaurée et dédiée qu'en 1211. En 1317, elle devint église épiscopale. L'ensemble de l'édifice appartient à la réparation ou plutôt à la reconstruction du XIIe siècle. Les colonnes sont groupées en faisceaux et couronnées de chapiteaux feuillus. La plupart des arcades sont ogivales, et ne manquent pas de hardiesse, ni même d'élégance. Les détails de sculpture ont de la grâce et du fini. Toutefois, cette église n'occupe qu'un rang très-secondaire parmi nos édifices religieux. La flèche de l'église, élevée à environ 67 mètres, forme une belle pyramide qui domine au loin l'horizon.

Le portail de la cathédrale de Luçon est froid et pauvre d'ornements.

Les cloîtres sont beaux et d'une belle conservation ; ils appartiennent à la fin du XVe siècle.

LUCQUE (Espagne), dans le royaume de Grenade.

L'ancien royaume de Grenade est une des régions les plus montueuses et les plus pittoresques de l'Espagne. Ses nombreuses sierras aux énormes masses granitiques, dénuées de végétation, dressent vers un ciel toujours bleu leurs sommets rougeâtres brûlés par le soleil ; mais entre leurs flancs arides se déploient de verdoyantes et fertiles vallées où l'œil aime à se reposer. Souvent, en traversant ces gorges profondes, la vue de quelque forteresse ruinée, suspendue, comme un nid d'aigle, sur le versant abrupte d'un pic, nous reporte au temps de ces luttes acharnées entre les chrétiens et les musulmans. Pour arriver jusqu'à ces ruines, le voyageur est obligé de se frayer une route périlleuse dans les anfractuosités des rochers, semblables aux degrés usés d'un immense amphithéâtre ou d'un escalier gigantesque. Au-dessus de sa tête, dans les escarpements de la montagne, mugissent les taureaux sauvages, ou retentit le sifflet du terrible *bandolero*.

Lucque est une de ces forteresses de montagne tellement escarpées qu'on se demande, non pas comment l'ennemi pourrait les escalader, mais par quel chemin le voyageur même pourrait y parvenir. Lucque est située à 8 kilomètres au sud de Castro, vieille ville mauresque aujourd'hui en ruines ; de glorieux souvenirs se rattachent à cette antique forteresse, et le *Romancero* chante la légende de Lucque. Lors de l'invasion castillane, Isabelle en personne entreprit la conquête de cette cime fortifiée. Le commandant arabe, voyant les chrétiens investir ses tours inexpugnables, monta sur les créneaux avec sa garnison, à laquelle il fit pousser de bruyants éclats de rire en signe de mépris. Mais la sainte Vierge apparut à la reine, et conduisit l'armée chrétienne dans les montagnes, par un sentier mystérieux, jusqu'à l'entrée de la forteresse. A cette vue, le gouverneur épouvanté et saisi de vertige lança son cheval vers un précipice, au fond duquel ils furent broyés l'un et l'autre. La marque des fers du cheval, suivant les habitants, est restée empreinte aux bords du gouffre, et de loin l'on montre la route suivie par l'armée de la reine, semblable à un ruban capricieux déroulé sur les flancs du pic. Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est que ce sentier si visible à distance, disparaît totalement lorsqu'on s'en rapproche. Ces effets d'optique ne sont point rares, même dans nos campagnes, et il est probable que la route mystérieuse d'Isabelle n'est qu'un ravin sablonneux qui de loin se détache sur le sol qui l'environne en se rétrécissant, et de près se confond, au contraire, avec les autres nuances du terrain.

Les habitants de ces roches sont hardis, alertes, déterminés, grands amateurs de la danse, de la musique, et par-dessus tout de la contrebande. On les rencontre ordinairement dans leurs défilés avec la guitare en sautoir et le mousqueton sur l'épaule. Leur imagination est pleine de légendes et de contes mauresques, et il n'est pas dans toute l'Espagne de population plus superstitieuse.

LUCQUES (Italie), capitale du duché de ce nom et siége d'un archevêché. Cette ville est située sur le Serchio, au milieu d'une campagne cultivée comme un jardin. Nous sommes autorisés à prendre dans le *Voyage en Italie* de M. Fulchiron, la description qu'il a donnée des monuments de plusieurs villes. Nous le copions.

L'intérieur de Lucques est, en général, bien percé ; ses rues, pavées en dalles, sont étroites, il est vrai, mais rachètent ce défaut en se coupant à angles droits, ce qui la distingue de ses contemporaines, où les voies publiques furent établies tortueuses, et par calcul : on voulait ainsi rendre plus difficiles les attaques si fréquentes dans les guerres civiles. Onze places, et plusieurs ont une grande étendue, l'assainissent et la décorent. Ses monuments religieux, et ce sont presque les seuls qui, sous le rapport de l'art, méritent l'examen attentif des voyageurs, ont un caractère particulier, provenant de quelques différences avec ceux de Parme, de Modène et de Reggio, mais surtout de la richesse, de la prodigalité de leurs ornements extérieurs. Il semble que le talent des architectes ou les moyens pécuniaires s'y soient

épuisés, car l'intérieur est loin de répondre à tant de splendeur. Nous nous bornerons cependant à faire connaître les plus remarquables, ne voulant pas fatiguer le lecteur de la description de vingt et une églises que la ville enferme dans son enceinte. Commençons par les monuments les moins importants, et nous arriverons ensuite graduellement à ceux qui réclament une plus sérieuse attention sous le rapport de l'art.

San-Giusto, fondé au IXe ou au commencement du Xe siècle, et dont le style indique la seconde manière lombarde et déjà une tendance vers le gothique (1), présente une façade d'un caractère particulier. Au lieu d'être terminée demi-circulairement, comme toutes celles de cette époque, sa principale porte est un parallélogramme allongé accoté de deux pilastres, qu'embellissent des feuillages finement sculptés; son bandeau supérieur et sa légère corniche, supportant un arc plein, ont à leurs extrémités deux consoles en grande saillie, sur lesquelles sont accroupis deux lions en ronde-bosse; car, dans cette ancienne Etrurie et dans la Lombardie méridionale, le lion semble toujours attaché aux constructions religieuses. Au-dessus de l'arc, un fronton intermédiaire à pans coupés soutient, dans sa partie horizontale, un corps de bâtiment répondant à la largeur de la nef médiane, et composé extérieurement de deux rangs superposés d'arceaux à plein cintre. Le rang supérieur, suivant la forme triangulaire du comble, décroît de part et d'autre. L'intérieur, tout moderne, est de fort mauvais goût.

San-Giovanni, à croix latine, bâti en marbre et en assises régulières alternativement rouges et blanches, est probablement aussi un ouvrage lombard. A la façade, il ne reste de l'ancienne construction que la porte et ses bas-reliefs; tout le reste est moderne et encadre cette porte; mais l'intérieur, à trois nefs d'une belle proportion rappelant les traditions romaines et conservant l'austère et noble simplicité des églises des IXe et Xe siècles, est encore dans son état primitif, grâce, toutefois, aux soins intelligents des chanoines qui, en 1808, supprimèrent tous les prétendus embellissements que l'ignorance de leurs prédécesseurs y avait ajoutés. De chaque côté, six grands arcs, à pleins cintres, sont portés par des colonnes de marbres divers, dont les fûts proviennent certainement d'antiques constructions. Leurs chapiteaux diffèrent tous entre eux et ont été ajoutés aux fûts, du moins à ce que nous croyons; car leur style ne répond pas au galbe des colonnes. Les deux seules parties ornées de ce monument sont le plafond en boiserie peinte et dorée, et l'unique et moderne chapelle du Saint-Sacrement. Elle est latérale et resplendissante de marbres précieux. A l'autel du croisillon de droite, on voit un tableau de Vanni, représentant le Christ en croix, la Vierge, saint François et une religieuse à genoux; on y retrouve le beau dessin, la grâce et la riche couleur du plus habile peintre qu'ait produit l'école siennoise. Le baptistère, prolongation de l'autre branche de la croisée, est un vaste quadrilatère que termine une coupole également à quatre faces, où l'ogive gothique commence à paraître, surtout à sa partie supérieure; ce qui fait supposer qu'elle est moins ancienne que le reste de la construction. Comme les nefs, comme les branches de la croix, ce baptistère est dépouillé d'ornements; partout ses murs sont nus, et de sa nudité même résulte un grand et noble aspect.

Les chartes du XIe siècle font mention de San-Cristoforo, dont l'extérieur doit être étudié en ce qu'il fait connaître une modification au style lombard, plus sensible même que celle dont il vient d'être fait mention en décrivant San-Giusto; elle apparaît principalement à la grande porte, à la rose du milieu de la façade, et aux sculptures en trèfles des petites arcades. On avait défiguré l'intérieur en y perçant des fenêtres; mais l'exemple donné par les chanoines de San-Giovanni a porté d'heureux fruits, et San-Cristoforo est revenu à son premier état. Matteo Civitali y est enterré, et un simple marbre couvre les restes du plus grand sculpteur du XVe siècle. Cette église conserve la mesure de métal qui, en 1296, servait d'étalon pour vérifier la largeur des étoffes de soie, et montre que la brasse était plus longue qu'elle ne l'est aujourd'hui (1).

De vieux titres de 1056 parlent aussi de Santo-Alessandro; mais il est beaucoup plus ancien et certainement des premiers temps de l'architecture lombarde. L'extrême simplicité de son extérieur le prouve; car il ne se distingue que par la beauté, la puissance des matériaux en marbre et l'exactitude avec laquelle ses assises sont appareillées. L'intérieur, également débarrassé, par ordre et aux frais du prince régnant, de décorations modernes, est à trois nefs, et comme pour toutes les églises de la même époque, les colonnes qui les séparent et leurs chapiteaux proviennent d'antiques monuments. La difficulté de trouver alors d'habiles sculpteurs, et principalement le désir de faire disparaître les traces des temples païens, contribuèrent beaucoup à ces regrettables destructions (2). On voit dans le chœur un tableau peint à l'encaustique par un professeur de l'école de Lucques, Raffaele Giovanetti, et nous en parlons non-seulement à cause du mérite de l'ouvrage, mais encore pour le féliciter d'avoir contribué aux progrès d'exécution d'un genre de peinture qui,

(1) Cette tendance ne fut qu'éphémère, car jamais le vrai gothique ne put s'acclimater en Italie, et les édifices entièrement de ce style y sont extrêmement rares.

(1) La brasse actuelle, divisée en douze parties, équivaut à 0m,5905, c'est-à-dire à un pied et demi de notre ancienne mesure.

(2) Au VIIIe siècle, il existait encore en Italie, et surtout dans les montagnes, des peuplades adonnées au paganisme.



à l'éclat, à la vigueur de celle à l'huile, joint l'avantage de ne jamais noircir et de durer presque éternellement.

Santa-Maria-Forisportam, dont le nom indique assez qu'elle était jadis située hors des murs, avant le premier agrandissement de la ville en 1260, fut réparée au IXe siècle, et par conséquent sa première construction doit remonter encore au règne des Lombards, et même aux premiers temps de leur monarchie; mais la façade, du XIIIe siècle, a quelques rapports avec celle de San-Michele, dont la description va bientôt suivre, et le même caractère d'ornementation, excepté que les rangs d'arcades superposés sont en moindre nombre; c'est pourquoi nous dirons seulement qu'en 1516 la grande nef fut exhaussée et qu'il y eut obligation d'élever un corps de bâtiment au-dessus des deux rangées d'arceaux; cette partie de la façade est donc moderne et nuit au bel aspect de l'ancienne. L'imitation corinthienne des colonnes du bas et de leurs chapiteaux est plus exacte et plus pure que ne semblait le permettre le temps où ils furent exécutés. La corniche de l'architrave de la grande porte est antique et du plus beau travail romain. L'intérieur a huit arcades au prolongement jusqu'à l'entrée du chœur, et l'on remarque la noble et simple harmonie de ses proportions et l'absence de toute décoration aux parois, simplicité qui a toujours pour effet de grandir à l'œil un monument. Par une barbarie trop souvent renouvelée, on l'avait blanchi; mais ce honteux badigeonnage n'existe plus, et le marbre apparaît de nouveau. Sur un pilier, à gauche de la grande nef, est appendu un tableau à petites figures et peint, sur fond doré, en 1385; étonnant par le dessin, le coloris et la finesse d'exécution, il est l'ouvrage de Puccinelli, artiste lucquois, dont les auteurs qui ont écrit la vie des artistes italiens ne font aucune mention; et cependant il méritait de n'être pas oublié. Le sujet de ce tableau est double. Dans le bas, on voit la Vierge au tombeau et entourée des apôtres; derrière la tombe, Jésus-Christ, debout et vêtu de blanc, tient dans ses mains l'âme de sa mère représentée par un enfant au maillot (1); dans le haut est l'Assomption de Marie, que dix anges, rangés en cercle autour d'elle, accompagnent aux cieux; c'est une des plus curieuses peintures du XIVe siècle, non-seulement à cause de sa valeur intrinsèque, mais à cause du mythe de l'enfant figurant une âme. L'église possède encore deux toiles capitales du Guerchin et de sa meilleure manière; l'une reproduit aussi l'Assomption, et l'autre nous montre santa Lucia. A Santa-Maria est attaché un beau cloître à portique, entourant un jardin où l'on admire deux superbes orangers.

Nous voici arrivé aux trois monuments religieux qui, sous les rapports de la grandeur et de l'architectonique, exigent une plus sérieuse attention, et nous commencerons par San-Frediano, édifice important, quant à son intérieur, pour l'histoire de l'architecture lombarde au VIIe siècle, dont il est le vrai type. Quoique la façade soit de beaucoup postérieure, et du milieu du XIIe siècle, elle n'en a pas moins un caractère si différent de celles de la même époque, qu'il faut lui consacrer une description particulière. La partie inférieure, presque privée de décoration, a la forme d'un hexagone dont les côtés sont inégaux; le plus long est égal à la base et le plus court parallèle au sommet; les deux perpendiculaires au sol sont les murs de flanc, et les deux autres, servant de toiture aux petites nefs, vont, sous un angle très-ouvert, se rattacher à la ligne du haut portant une étroite corniche. Au-dessous, une large ouverture quadrilatère est divisée par sept colonnettes imitant le dorique et soutenant cette corniche. Plus bas, deux longs et minces pilastres descendent jusqu'au perron, exhaussé seulement de quelques marches. La porte du milieu et les latérales n'ont rien de remarquable; surmontées d'un cintre que supporte une architrave, elles sont toutes flanquées de deux colonnes. Tous les ornements, non en architecture, mais en mosaïque, furent donc réservés pour la partie dominante, s'élevant au-dessus des colonnettes et répondant à l'exhaussement de la principale nef. C'est un vaste tableau, qu'un bandeau, décoré de palmettes, partage inégalement; à la section supérieure et la plus considérable, on voit Jésus-Christ, de proportion colossale, assis et levant la main pour bénir; deux anges, aux ailes déployées et de même stature, contrairement à l'usage presque généralement adopté au moyen âge, sont à ses côtés dans une pose d'adoration; la section inférieure représente les douze apôtres, debout, d'une moindre grandeur et processionnellement rangés, six par six, à droite et à gauche d'une étroite fenêtre; ils ne paraissent pas du même *faire* que le Christ et les anges, et l'œuvre est moins belle. Cette mosaïque ayant éprouvé de notables dégradations, le gouvernement la fit réparer, en 1827, par les plus habiles mosaïstes de Rome. Nous devons croire que le style du temps et le coloris des émaux ont été fidèlement conservés.

L'intérieur est une basilique dont les proportions, sauf son excessive hauteur, sont presque celles assignées par Vitruve à ce genre de construction, et telles qu'on les retrouve dans les édifices religieux élevés à Rome, à Ravenne et en d'autres lieux de la Lombardie septentrionale, par les derniers empereurs d'Occident et le Goth Théodoric. Elle a donc trois nefs et point de croisillons : forme simple, majestueuse, et que l'on admire toujours. La grande nef, d'une longueur extraordinaire, a douze arcades de chaque côté, que soutiennent des colonnes d'origine différente, les unes lisses, les autres à cannelures; et comme elles étaient inéga-

(1) L'âme, représentée par un enfant qui vient de naître, est un emblème qu'offrent assez souvent les peintures et les bas-reliefs des XIIIe et XIVe siècles.

les, il a fallu y remédier, soit en les accourcissant, soit en les élevant au moyen de hautes plinthes (1). Les chapiteaux, antiques aussi pour la plupart et d'ordre composite, ne sont pas toutefois du beau temps de l'architecture romaine, et auront été enlevés à quelque construction du IIIe ou IVe siècle. Au-dessus des arcs monte un grand mur de 22 mètres entièrement nu, que traverse, dans toute sa longueur et à moitié de sa hauteur, une mince corniche ou plutôt une forte moulure. Son énorme élévation cause l'étonnement des architectes, car il est porté, ainsi que les arcs, par des colonnes qui n'ont en diamètre que les deux tiers d'un mètre; c'est une hardiesse que les hommes de l'art ne se permettraient pas aujourd'hui; cependant ce mur, auquel il faut ajouter le poids de la toiture et ses faibles soutiens, en apparence du moins, n'a donné, depuis mille ans, aucun signe de dépérissement. Près du comble, de petites ouvertures répondent au milieu des arcs et laissent ce grand vaisseau dans le demi-jour, si favorable aux méditations religieuses. Ce comble est en charpente dont toutes les pièces longitudinales et transversales sont visibles. Le chœur et l'abside, élevés de sept marches, partagent l'austère simplicité de la grande nef; cependant, autour du maître-autel s'étend un pavé en mosaïque. Les nefs latérales n'ont pas plus d'ornements que la grande, et si leurs parois n'eussent pas été percées, pour donner entrée à des chapelles bâties en arrière, et longtemps après la construction primitive, on verrait ce noble monument tel encore qu'il fut conçu et exécuté par ses fondateurs.

Beaucoup trop modernisées, ces chapelles sont en complet désaccord avec le style lombard. Néanmoins, il en est deux qu'il faut visiter : celle du Saint-Sacrement, où l'on voit sur l'autel les sculptures, en ronde-bosse, de Giacopo della Quercia, exécutées en 1422. Quoiqu'elle ne soit pas peut-être du meilleur temps de l'artiste, qui devança tous ses rivaux du XVe siècle, et fut si remarquable par le style et l'énergie du dessin, alors que les études anatomiques étaient encore dans l'enfance; cette œuvre mérite cependant l'examen des amateurs. La chapelle de Saint-Augustin contient, dans quatre panneaux et à sa voûte, de curieuses fresques peintes par Amico Aspertino, artiste bolonais, et dont Vasari a fait le plus grand éloge. Elles représentent des actes de la vie du saint et des processions. Les chapes, les étoles sont dorées, et, chose singulière pour un ouvrage datant du XVIe siècle (2), époque où l'art atteignait au maximum de ses progrès, la crosse de l'évêque, les croix et certaines broderies des chasubles s'élèvent en relief sur la peinture. Cette bizarrerie ne produit pas cependant un mauvais effet; d'ailleurs, elle est rachetée par une belle couleur et le précieux du pinceau. Aspertino a placé sur ces panneaux une multitude de personnages, et le sujet le comportait; ceux des premiers plans sont de grandeur naturelle, et les autres diminués selon les règles sévères de la perspective Les têtes brillent par la finesse et la variété des expressions (1).

A l'autel, placé dans la nef de droite, derrière la chaire, on admire un tableau de Francesco Francia, représentant le Couronnement de la Vierge et quatre saints. C'est une œuvre capitale par la beauté des têtes, des draperies et du coloris. Ce grand artiste fut le maître d'Aspertino, mais bien supérieur à son élève par le constant mérite de ses ouvrages; et ce qui doit rehausser sa gloire, c'est que, longtemps orfèvre et graveur de médailles, il ne s'occupa de la peinture que tardivement et au milieu de sa carrière.

A l'entrée de cette même nef, un baptistère par immersion, parfaitement conservé, est un précieux spécimen de la sculpture à la fin du XIIe siècle; du moins le *faire* indique cette époque et un progrès en même temps, par le relief des figures qui se détachent presqu'en ronde-bosse. Au pourtour de cette œuvre, ayant 7 mètres de circonférence et un et demi de profondeur, on voit le Passage de la mer Rouge, le Décalogue donné à Moïse; d'autres sujets tirés de l'Ancien Testament, le bon Pasteur et des anges. Les personnages, au nombre de trente-deux et de 50 centimètres de hauteur, ont le défaut de trop courtes proportions; défaut qui se reproduit presque toujours dans les œuvres artistiques du moyen âge. Comme on peut s'y attendre, les armes et les costumes attestent l'ignorance la plus absolue de l'antiquité, et les guerriers de l'Egypte et d'Israël sont revêtus d'habits, de casques, de cottes de mailles, telles qu'on les portait lorsque ces sculptures furent exécutées. Ainsi qu'à Reggio, à Modène, à Parme, on y retrouve le dragon attaquant le palmier, symbole du christianisme. Le sculpteur s'appelait sans doute Robert, car on lit, gravés sur le marbre, ces mots : *Robertus magister la....* (probablement *lapidum*); mais le reste et les chiffres de la date sont entièrement effacés.

D'autres fonts baptismaux, plus modernes et dus au ciseau de Nicola Civitali, décorent aussi l'église, et, par l'élégance de l'orne-

(1) Plinthe, ensemble d'architecture ayant la forme d'une petite table carrée, qui se nomme aussi socle, et que l'on place sous les bases des colonnes.

(2) Aspertino mourut trente ans après Raphaël, en 1550; il est donc étonnant qu'il se soit permis de telles singularités; mais ce peintre, d'un grand talent lorsqu'il voulait sérieusement travailler, était d'un caractère bizarre et se plaisait souvent à rétrograder, pour ainsi dire, vers les temps passés et à contrefaire leurs styles et leurs défauts; manie, au reste, que nous avons vue dernièrement posséder quelques-uns de nos jeunes peintres, qui n'offraient à l'exposition du Louvre que des pastiches des XIVe et XVe siècles. *Nihil novi sub sole;* les mêmes folies y reparaissent de temps en temps.

(1) Ces fresques, que l'humidité avait altérées en quelques endroits, ont été retouchées dernièrement par le professeur Ridolfi, avec une extrême prudence, là seulement où c'était nécessaire; en sorte qu'elles conservent parfaitement leur caractère primitif.

mentation, peuvent aller de pair avec les plus beaux ouvrages du XVIe siècle.

San-Michele, entièrement dégagé, entre deux rues et une place, de toutes constructions accessoires, élève majestueusement son imposante masse et montre librement la curieuse ornementation de ses flancs et de sa façade, attribuée à Guidetto, architecte célèbre des premières années du XIII[e] siècle; elle est donc de beaucoup postérieure aux nefs et à l'abside, qui remontent probablement à l'origine de la domination lombarde, puisque des chartes de la fin du VIII[e] siècle en font mention. Cette façade est le produit de souvenirs lombards et de caprices cherchant un style nouveau. Mais nulle part le commencement du gothique n'y apparaît, car tous ses arcs sont à plein cintre.

Au-dessus du perron, en marbre comme tout l'édifice, six colonnes très-allongées et deux pilastres, portés par des soubassements et des socles, soutiennent sept arcades simplement figurées et ne faisant point avancement sur le mur de face. L'arcade du milieu, plus large, plus haute et en contenant une seconde parallèle à sa courbe, donne ouverture à la grande porte dont l'architrave est chargée de sculptures. Ainsi que les portes latérales, elle est en carré oblong et conserve la forme romaine. Cette première décoration, noble et simple, occupe presque la moitié de la façade, et une mince corniche, qu'on pourrait appeler un listel, tant elle a peu de saillie, la sépare de quatre rangs superposés de galeries à colonnettes, dont les arceaux tiennent le milieu entre le demi-cercle et l'ellipse; les deux inférieurs en ont quatorze que supportent quinze petites colonnes; mais celles du premier rang ont toutes la même longueur, tandis qu'au second, cinq de chaque côté vont toujours en s'accourcissant, en sorte que leur corniche présente un fronton coupé ou demi-hexagone. Au-dessus surgit encore un autre corps de bâtiment plus étroit, occupant la largeur de la grande nef et n'ayant à ses deux rangs de galeries que sept colonnettes et six arceaux; mais le dernier, le comble, au lieu de figurer comme le premier un triangle tronqué, se termine par un angle assez aigu, et ses arcs diminuent aussi de hauteur en suivant aussi l'inclinaison de la corniche finale. Des quarante-quatre colonnettes réparties entre ces galeries, aucune n'a sa pareille; toutes sont différenciées par la matière, surtout les ornements de leurs fûts; les unes sont revêtues de mosaïques, ou d'incrustations circulaires ou triangulaires en marbre noir, d'autres sont torses, plusieurs en spirales et quelques-unes chargées, dans toute leur longueur, de sculptures tellement saillantes que la forme attribuée à la colonne en est complétement dénaturée; deux sont même des espèces de cariatides (1). Au sommet du dernier fronton, les Lucquois, peuple jadis assez guerroyant, placèrent la statue colossale du belliqueux archange Michel, et le choisirent pour leur patron; il est en bronze et a les ailes déployées; mais afin qu'elles n'offrissent pas trop de résistance au vent, l'artiste, par un mécanisme ingénieux, plaça leurs plumes perpendiculairement et les rendit mobiles, en sorte qu'elles peuvent s'ouvrir en divers sens et donner passage à l'air.

Quand même les documents n'en fourniraient pas la preuve, les belles proportions de l'intérieur, à croix latine, à trois nefs, et plusieurs de ses colonnes et de leurs chapiteaux antiques, annonceraient son origine lombarde; car il faut répéter qu'au temps de sa construction aucun artiste n'aurait été capable d'en sculpter de pareils. Cependant on peut observer dans l'ensemble du monument quelques altérations au type primitif, dont San-Frediano nous offre le modèle; il est donc probable que San-Michele est postérieur d'un siècle environ à cette basilique, et déjà l'on y aperçoit une tendance au premier gothique, mais seulement dans les fenêtres plus longues et plus étroites. L'art aussi est un peu plus avancé, et les colonnes et les chapiteaux, confiés aux sculpteurs de l'époque, prouvent quelques progrès. Rien n'altère la forme et le caractère de ce noble édifice. Aucune chapelle moderne ne fut placée en arrière des petites nefs, et leurs parois, aussi privées d'ornements que celles de la grande, n'ont point souffert d'ouvertures latérales. Le chœur, l'abside et les croisillons, indiquant plutôt que formant les branches réelles de la croix, partagent la même simplicité. Cette église possède deux beaux tableaux; le premier de Fra Filippo Lippi, moine carmélite et peintre de la fin du XV[e] siècle, dont la grâce et le coloris sont remarquables pour le temps où il vécut; le second de Pietro Paolino, qui, bien que Lucquois et de l'école florentine, semble appartenir à l'école vénitienne par l'éclat et l'harmonie de ses teintes. Le Martyre de saint André donne la plus haute idée de son talent.

Sur la place de San-Michele, à droite de l'église, on voit l'ancien palais où s'assem-

(1) Après y avoir bien réfléchi, nous émettons ici notre opinion, que l'on regardera peut-être comme une hypothèse, sur la cause de cette variété presque constante que les monuments religieux du moyen âge présentent dans leur ornementation et la sculpture des chapiteaux de leurs colonnes. On sait que ces temples n'étaient point, en général, bâtis avec le secours de fonds spécialement affectés à ces vastes entreprises; mais la piété des fidèles et le zèle des artistes se chargeaient d'y pourvoir, les uns en fournissant des matériaux et les autres par leur talent, accompagné souvent de caprices. Il est donc probable que, ne recevant pour salaire que des indulgences, ils étaient maîtres d'accomplir la part de travail dont ils se chargeaient en toute liberté, et sans doute ils voulaient qu'elle fût distincte de celle de leurs prédécesseurs. N'est-ce pas encore, depuis la Renaissance, le désir de nos architectes qui terminent rarement une construction publique ainsi qu'elle a été commencée? La galerie du Louvre, les Tuileries en sont de remarquables exemples, et l'on peut citer encore l'espèce d'attique qu'on a posé sur le palais du quai d'Orsay. En lui-même il est fort élégant, et néanmoins en désaccord avec le style du principal bâtiment.

blait le conseil de la république; il est aujourd'hui occupé par les tribunaux civil et criminel. Au rez-de-chaussée règne un portique à colonnes soutenant les étages supérieurs, et l'ensemble de la construction n'offre rien de curieux au dedans et au dehors.

La cathédrale de San-Martino, si remarquable sous tous les rapports, savoir d'étendue, de style et d'ornementation, est le second grand temple érigé en Italie après le commencement du XIe siècle; car San-Marco de Venise est de 1043, et l'intérieur de San-Martino de 1060. On ignore quel fut son architecte : oubli étonnant, surtout pour un pareil édifice, puisqu'en général les Italiens ont soigneusement transmis à la postérité les noms de leurs habiles artistes. Dix ans suffirent pour commencer et terminer cette énorme construction, consacrée en 1070 par le pape Alexandre II, qui, avant son exaltation au trône pontifical, était évêque de Lucques; tout cependant ne date pas du XIe siècle. L'intérieur du péristyle ou atrium et le campanile sont beaucoup plus anciens et appartenaient à une église de même largeur; on sait qu'elle existait déjà en 753; on conserva donc ce qui présentait encore des garanties de solidité.

La façade, due à Guidetto et érigée en 1204, a, au rez-de-chaussée, trois arcs occupant toute sa largeur et d'inégales proportions; celui du milieu est le plus vaste; vient ensuite celui de gauche, et le troisième à droite arrive à peine à la moitié de ses dimensions. D'où proviennent ces inégalités? C'est ce qu'on ne peut même entrevoir, l'inspection des lieux et la correspondance des lignes intérieures montrant qu'on pouvait les éviter. De plus, leurs assises, en marbre alternativement blanc et noir, et les piliers qui les soutiennent étant pareils, indiquent une construction de même date. Ces piliers massifs et carrés ont sur leurs faces extérieures trois colonnes dont les chapiteaux imitent assez bien l'ordre composite, et leurs fûts portent en spirales des palmettes et des feuilles de vigne d'un travail exquis, et l'on a déjà fait remarquer, pour d'autres monuments, combien la ciselure de la pierre, si on peut lui appliquer cette expression, s'était perfectionnée à cette époque. Il est impossible de décrire la multitude de sculptures attachées, en arrière des arcades, à la paroi intérieure du péristyle; bornons-nous à dire que les architraves des trois portes correspondent aux nefs et que les arcs pleins, qui surmontent leurs corniches, contiennent de précieux bas-reliefs. A celui de la porte médiane, on voit Jésus-Christ et les douze apôtres. Dans les deux intervalles séparant cette porte des latérales, quatre autres sont superposés, deux à deux, de chaque côté. Parmi les trente-quatre figures que le sculpteur y a placées, on distingue encore très-bien, quoique le temps les ait altérées, un chasseur, un conducteur de brebis, un vigneron remplissant un tonneau, un moissonneur, un homme cueillant les fruits d'un arbre. Au-dessous, des écussons circulaires en mosaïque représentent un hippogriffe, une vipère, un oiseau de proie, un lion, un cerf, un cavalier et une croix ressemblant à celle de Malte, tous ornements qui, excepté le dernier, ne rappellent aucun mystère du christianisme, aucune idée morale ou religieuse. Au-dessus du péristyle, et comme à San-Michele, mais seulement au nombre de trois, s'élèvent des galeries à colonnettes portant des arcs en demi-cercle, et les deux premières, en ayant chacune quatorze, occupent toute la largeur du temple; mais, aussi comme à San-Michele, la troisième n'en a que six et ne répond qu'à l'aplomb des piliers de la grande arcade du milieu, répondant elle-même à la largeur de la principale nef. Les colonnettes sont également variées de forme, d'ornements et d'incrustations.

L'intérieur est vaste, à croix latine, à trois nefs, que de chaque côté séparent neuf arcades d'une grandeur extraordinaire et à plein cintre pour les seize premières; car les deux dernières, touchant le chœur, sont en ogives. Leurs piliers se composent de quatre pilastres, un sur chaque face, entre lesquels montent, en nombre égal, de minces colonnes encastrées dans les angles rentrants formés par l'incomplète jonction des pilastres, et ne présentant que la moitié de leur circonférence hexagone; trois pans coupés s'offrent donc seuls à la vue. Les chapiteaux des pilastres et des colonnes ont deux rangs de feuilles d'acanthe assez espacés, et dans l'intervalle s'épanouissent des fleurs que l'on prendrait pour des hélianthes, si l'on ne savait pas qu'ils sont originaires de l'Amérique méridionale. De pareils piliers y répondent dans les petites nefs, mais plaqués au mur latéral et peu saillants; au-dessus règne un large bandeau sans ornements et portant dix-huit arceaux surbaissés formant une galerie supérieure, séparés par des pieds-droits, à l'aplomb de la clef des grandes arcades, et eux-mêmes divisés en trois autres secondaires par deux colonnettes élégantes et sveltes; mais là commence une anomalie, car toutes supportent des ogives et des trèfles entre les écartements des courbes elliptiques. Comment, en moins de dix années, le style a-t-il changé à ce point, et subitement passé du romain-lombard au gothique? C'est un problème qu'on ne peut résoudre, puisque la façade, postérieure de cent quarante-quatre ans, n'offre aucune trace de l'ogive, et présente partout des arcs en demi-cercle. Au-dessus encore des galeries, l'architecte a percé des ouvertures dont la majeure partie est circulaire, et les quatre les plus rapprochées du chœur sont également gothiques. La voûte, d'une grande hauteur, s'arrondit majestueusement, et, peinte en azur étoilé, emblème du ciel, contient trente-six médaillons où la fresque a reproduit les habitants du paradis. Le chœur et l'abside, exhaussés de six marches, simulent aussi à fresque, et malheureusement, une décoration moderne d'assez mauvais

goût qui les prive de leur noble et première simplicité; ils possèdent cependant un beau pavé en mosaïque de marbre blanc, rouge et noir, et artistement assemblé. Peinture du XVIIe siècle, et tenant à la fois de la manière lombarde et du coloris vénitien, une autre fresque de la demi-coupole de l'abside est l'ouvrage de Gherardi et de Coli, artistes lucquois méritant une réputation supérieure à celle qu'ils ont acquise. A cette abside on voit encore trois vitraux magnifiquement coloriés.

Ce temple renferme plusieurs objets d'art qui doivent captiver l'attention des amateurs. Parmi les tableaux les plus remarquables, on doit compter la Nativité et le Crucifiement, par Domenico Passignano, qui fut, dit-on, le maître d'Augustin Carrache et l'heureux imitateur, quoique Florentin, de Paolo Veronese, car il n'oublia point les traditions qu'il recueillit à Venise; l'Adoration des Mages, de Federigo Zucchari; la Cène, du Tintoretto, qui, sans quelques défauts de perspective, serait digne du Titien; la Présentation au temple, d'Alessandro Bronzino, appelé aussi Allori; une Visitation, de Jacopo Ligozzi, peintre véronais fixé à Florence et que distinguent la noblesse de ses compositions et la hardiesse de son pinceau; une Vierge, deux Saints et trois Anges, dont un jouant du luth, de Fra Bartolomeo, peinture de 1509, réunissant la pureté du dessin, le relief des personnages, l'harmonie des teintes et surtout la grâce, principal apanage de ce grand artiste.

Mais San-Martino est surtout riche en sculptures; l'habile Lucquois Civitali a principalement contribué à augmenter ces trésors, et par le nombre et par le mérite de ses œuvres, qui marquent le passage de l'ancien style des XIVe et XVe siècles à celui du XVIe, où la statuaire atteignit son apogée. On lui doit la chaire, dont les figures et les ornements sont pleins d'élégance et de finesse d'exécution, le beau mausolée de Pietro da Noceto, célèbre littérateur et secrétaire du pape Nicolas V; le buste du comte Domenico Bertini, le bas-relief de l'autel de Saint-Régulus, où l'on voit cet évêque de Lucques assis entre deux anges tenant un livre ouvert devant lui; au tabernacle de la chapelle du Saint-Sacrement, deux autres habitants du ciel, deux séraphins à genoux, d'une grâce parfaite unie à l'expression de la plus vive piété et adorant l'hostie; saint Sébastien, regardé comme son chef-d'œuvre, et le petit temple octogone en marbre, élevé dans l'intérieur, à gauche de la grande nef, et destiné à renfermer un saint-suaire; c'est un des plus remarquables travaux qui se soient accomplis au commencement du XVIe siècle, et qui servit peut-être à faire naître au Bramante la pensée du monument qu'il édifia, à Rome, à San-Pietro-in-Montorio, car celui de Civitali le précéda de dix-sept années. A ces sculptures de premier ordre, il faut ajouter les statues presque colossales, et placées dans trois niches, de Jésus, de saint Pierre et de saint Pau, par Giovanni di Bologna; le tombeau d'Illaria de Carretti, femme de Paolo Guinigi, chef d'une puissante famille du temps de la république, bel ouvrage de Giacomo della Quercia, exécuté en 1405. Illaria est couchée sur sa tombe; les draperies sont supérieurement traitées, et le chien, signe de noblesse et de chevalerie, se trouve à ses pieds; mais il n'est pas, comme en France, de la race des lévriers. Enfin à ces œuvres chrétiennes on ne craignit pas d'opposer un contraste, un sarcophage antique, de travail grec, représentant Bacchus sur un char tiré par des centaures et entouré de femmes et de bacchantes. En terminant ce qui concerne San-Martino, certainement une des plus curieuses églises du moyen âge que l'on puisse visiter, n'oublions point l'autel de la Liberté, noble témoin toujours subsistant de l'amour des Lucquois pour leur patrie, et en même temps réparons un oubli; car, en parlant des trois statues de Giovanni di Bologna, nous avons négligé de dire que c'est là qu'elles furent posées en 1579; mais, dès 1369, on avait érigé l'autel, lorsque l'empereur Charles IV rendit l'indépendance de sa nationalité à la république, soumise au joug des Pisans.

A ces détails archéologiques précieux sous le rapport de l'art, nous en ajouterons d'autres au moins aussi précieux sous celui de la dévotion.

Lucques renferme plusieurs pèlerinages célèbres, et quelques images miraculeuses de la sainte Vierge.

Le *sacro Volto*, ou la sainte Face, est renfermé dans la vaste cathédrale de Saint-Martin ou San-Martino, qui vient d'être décrite. La chapelle, qui contient ce souvenir des anciens temps, est renfermée dans une sorte de petit temple de forme octogone, construit en 1484, et éclairée jour et nuit par plusieurs lampes d'argent.

On dit que la sainte Face fut achevée miraculeusement par un ange, sur le portrait que saint Nicodème, disciple de Jésus-Christ, avait ébauché. Le crucifix est de bois de cèdre; il est couvert d'une robe très-riche comme les crucifix du Bas-Empire, et il a sur la tête une couronne toute brillante de pierreries.

Sainte Zite, dont on conserve le corps entier dans l'église de San-Frediano, est l'objet de la pieuse vénération de tous les Lucquois, qui vont visiter en foule son tombeau.

Un écrivain contemporain, M. le baron de Montreuil, a écrit sur cette illustre servante de Farinelli un ouvrage plein d'intérêt et de haute philosophie pratique. Nous y renvoyons nos lecteurs.

Le crucifix miraculeux laissé à l'église de *Sante-Crocefisso da' Bianchi*, en 1377, par des pénitents blancs qui venaient d'Espagne, attire toujours la dévotion dans l'humble oratoire où il est déposé. *Voy.* TURIN.

Gumppenberg compte à Lucques trois images miraculeuses de la sainte Vierge: la Vierge de Lucques ou des Miracles, dont le tableau est très-vénéré des fidèles de la ville,

la Vierge de la Rose, et la Vierge du Rocher ou de Saxe, la plus célèbre peut-être des trois. Elle remonte au VIII° ou IX° siècle.

A ces trois madones on peut en ajouter trois autres que l'on visite encore souvent avec dévotion : Notre-Dame des Servites, dans l'église que desservent ces religieux ; Santa-Maria in Corte Landini, dans l'église de ce nom ; et sainte Marie-foris-Portam (hors de la porte) ; ce surnom est donné à cette image vénérable depuis le XII° siècle ; l'église a été refaite vers l'an 1515.

La ville de Lucques avait autrefois un temple d'Hercule sur le penchant de la montagne qui borde le lac Massiencoli, vers l'endroit nommé aujourd'hui Chiesa (l'Eglise).

LUXEMBOURG (Hollande), Notre-Dame-de-Consolation.

Les Jésuites établirent d'abord à la place où se trouve aujourd'hui cette chapelle une croix qu'ils allèrent y poser en procession le 8 décembre 1624.

Cette croix fut bientôt l'occasion d'un nombreux pèlerinage qui ne tarda pas à produire des aumônes et des offrandes suffisantes pour entreprendre la construction de la chapelle, qui fut achevée dans l'espace de deux ans.

« L'an donc 1625 fut posé avec beaucoup de solennité le fondement de la chapelle : les écoliers y marchèrent dévotement en procession avec le peuple, et après le *Veni Creator* chanté, et une petite prédication faite, les premières pierres, gravées et marquées du saint nom de *Marie*, furent assises par plusieurs personnes de marque, à savoir : Son Exc. Mgr le comte de Berlaymont (pour lors gouverneur de la ville et pays de Luxembourg) ; le comte d'Egmont, le comte de Manderscheid, les RR. prélats de Saint-Maximin et de Munster, qui furent suivis de plusieurs gentilshommes, conseillers, échevins et bourgeois, tous lesquels témoignèrent une dévotion et libéralité non pareille à contribuer pour l'édification de la chapelle (1). »

Il existe une notice rédigée par les Jésuites du pays, ainsi que les lignes que nous venons de copier. Nous allons en citer une grande partie que nous abrégerons à dessein, à cause de son style lourd et diffus, dont nous avons peut-être laissé subsister de trop longues traces :

Il y avait longtemps que des personnes zélées pour la gloire de la sainte Vierge et pour le bien spirituel des habitants de Luxembourg, souhaitaient à cette ville l'avantage d'avoir une chapelle dédiée à l'honneur de Notre-Dame, qui, située à quelque distance des portes, fût le terme de la dévotion des peuples.

Les Jésuites de Luxembourg entre autres regardaient cet établissement comme un moyen très-propre pour inspirer, non-seulement à leurs écoliers, mais encore à tous les fidèles du pays, une tendre et solide dévotion à Notre-Dame. Le P. Jacques Broquardt, dont la mémoire sera en une éternelle bénédiction, se chargea de l'entreprise.

Son supérieur fut ravi de trouver l'occasion de signaler sa piété envers la sainte Vierge, et de pouvoir concourir à cette bonne œuvre. Le P. La Croix, si connu par les ouvrages de piété qu'il a donnés au public, se trouva en même temps provincial. Personne n'était plus capable que lui de prêter efficacement la main à l'exécution de ce pieux dessein. Il écouta avec applaudissement la proposition qu'on lui fit, de permettre qu'on s'employât à l'érection de la chapelle, et entra dans toutes les vues du recteur et du P. Broquardt.

Il s'agissait d'avoir un emplacement propre, à une distance raisonnable des portes. On le trouva dans un des plus beaux endroits qui soit aux environs de la ville, et le long d'un grand chemin, commode et fort pratiqué, à un quart de lieue des remparts. Le terrain appartenait à deux citoyens, qui le consacrèrent de bonne grâce au saint usage qu'on en voulait faire. On en prit d'abord possession, en y plantant une belle et grande croix le jour de la Présentation de la sainte Vierge, l'an 1624. Et la même année, le jour de la Conception, les écoliers du collége y portèrent en procession une image de Notre-Dame, qui fut attachée à la croix, et qui devint l'objet de la dévotion des peuples. Un grand nombre de personnes y allaient chaque jour faire leur prière.

Cependant on traçait le plan de la chapelle, et après avoir été lui-même sur les lieux, le comte de Berlaymont, gouverneur de la ville et pays de Luxembourg, permit aux Pères de la bâtir dans l'endroit marqué.

Ce fut donc l'an 1625 que l'on en jeta les fondements. On n'oublia rien de ce qui pouvait rendre cette action célèbre. Son Ex. le comte de Berlaymont, les comtes d'Egmont et de Manderscheid, les abbés de Saint-Maximin et de Munster, placèrent les premières pierres, en présence de la noblesse, des conseillers, des échevins de la ville et d'une grande multitude qui y était venue en procession. On bénit les pierres fondamentales toutes marquées au nom de Marie, puis on les posa. A mesure que le bâtiment s'élevait, la dévotion à la sainte Vierge augmentait dans les âmes.

Cependant la peste qui survint alors et qui désola tout le pays, fit suspendre l'ouvrage. On ne songea presque plus qu'à pleurer les morts que la maladie enlevait en grand nombre, et à se préserver soi-même de la contagion. Pour comble de contretemps, le Père chargé de la bonne œuvre, et sur qui roulait toute l'entreprise, fut lui-même attaqué du mal, et se vit en peu de jours à l'extrémité. Il avait reçu les derniers sacrements, et on n'en espérait plus rien, lorsque, ranimant ses forces et sa confiance en la Mère de Dieu, il espéra contre toute espérance de recouvrer la santé par son interces-

(1) *Miracles, grâces et guérisons merveilleuses* de Notre-Dame-de-Consolation, etc. Trèves, 1640.

hon. Il l'invoqua, la conjura de lui obtenir la grâce d'achever ce qu'il avait commencé à son honneur; et avec la permission de son supérieur, il fit vœu d'aller pieds nus de la ville à la chapelle, dès qu'elle serait achevée, et d'y faire la première offrande, en y portant un cierge de deux livres. Sa prière fut exaucée; le feu qui le dévorait intérieurement se jeta au dehors; le charbon parut au côté droit de l'estomac, et l'inflammation se dissipa si subitement et si heureusement, que le Père se trouva guéri aussitôt et en état d'agir.

Toute la ville, qui savait sa maladie, et qui le comptait déjà au nombre des morts, apprit le miracle avec joie, dans l'espérance qu'il avancerait l'ouvrage, que les malheurs du temps ne faisaient pas perdre de vue. On comprit de plus que la main de Dieu, qui s'était ouverte en faveur de ce religieux, ne serait point fermée pour ceux qui invoqueraient sa sainte Mère, et que cette mère de bonté serait la consolation publique dans l'affliction où l'on se trouvait alors. Les Pères du collége, fortement prévenus de cette pensée, convinrent tous de donner le titre de *Consolatrice des affligés* à la Vierge qu'on exposerait dans la chapelle. C'est là l'origine du nom qu'elle porte.

La faveur spéciale que le P. Broquardt avait obtenue de la sainte Vierge redoubla son zèle. Il reprit l'ouvrage avec une nouvelle ferveur et le pressa si assidûment, que la chapelle fut achevée en 1627, et en état d'y pouvoir célébrer, le 5 août, fête de Notre-Dame-des-Neiges. Ce qui se fit avec grand appareil. Mgr l'évêque d'Azot, George de Helfenstein, suffragant de Son Altesse Electorale, la consacra le 10 mai de l'année suivante.

Voici la forme qu'on donna à la chapelle. Ce fut d'abord une rotonde de 80 pieds de circonférence. Six arcades à plafond avec des pilastres de l'ordre dorique partagent également tout l'espace du dedans. La porte est prise dans l'une de ces arcades; l'autel est dans celle qui y répond, et les fenêtres sont dans les quatre autres arcades; à la naissance de la voûte, qui a aussi ses ornements, l'ordre est terminé par une corniche qui règne le long du contour de la chapelle. Quelques années après, ce vaisseau étant trop petit eu égard à la multitude des personnes qui le fréquentaient, on fut obligé de l'augmenter, comme je le dirai dans la suite.

Dès que l'autel fut dressé, on y plaça la statue de Notre-Dame, telle qu'on la voit aujourd'hui. Elle est haute d'environ 3 pieds. La Vierge y est représentée portant l'enfant Jésus sur le bras gauche, et tenant le sceptre et la clef d'or de la main droite, avec une couronne sur la tête, dans une attitude majestueuse qui exprime sa qualité de reine, et avec un air si gracieux et si doux, qu'il est difficile de mieux représenter la mère et la consolatrice des affligés.

La statue fut bientôt ornée de riches parures. On la revêtit de robes relevées en broderie et couvertes de diamants, avec des colliers et de longs tours de perles, retroussés par le milieu et pendant les uns sur les autres des deux côtés en forme de festons. C'est ce qui se voit dans les images qu'on en a tirées en très-grand nombre. Telle est la statue miraculeuse en laquelle Dieu a permis que sa sainte Mère fût spécialement honorée, et qu'il a rendue célèbre par la confiance des peuples et par les grâces qu'il leur accorde. Tel est l'objet de la vénération particulière de la ville et de tout le pays de Luxembourg, et la puissante protectrice que Dieu leur avait destinée.

La chapelle étant bâtie, et la maladie, qui avait fait tant de mal, ayant heureusement cessé, chacun s'empressa à donner à la sainte Vierge des marques de sa dévotion en visitant le nouveau sanctuaire érigé en son honneur. On la regardait comme l'étoile bienfaisante qui par ses influences salutaires avait dissipé l'air contagieux. On allait en foule l'en remercier, et solliciter des grâces particulières, chacun selon ses besoins. Il se faisait des processions, des pèlerinages, des neuvaines, des communions dans sa chapelle. On y faisait dire des messes. On décorait son autel. La dévotion était universelle.

On s'y rendait en foule, non-seulement des lieux circonvoisins, mais encore des pays éloignés, et le nombre des pèlerins fut si grand, qu'on en compta au delà de soixante mille en quatre ou cinq mois de temps.

Cette affluence de monde, qui augmentait tous les jours, obligea les Pères d'agrandir la chapelle. Ils communiquèrent leur dessein au baron de Beck, général des armées du roi aux Pays-Bas, et commandant dans le duché, et lui demandèrent son agrément. Le commandant, après avoir été lui-même visiter la place, et ayant entendu les experts, ne jugea pas qu'un nouveau bâtiment dût nuire aux fortifications de la ville, et permit qu'on bâtît au nord de la chapelle. On ne perdit point de temps. La première pierre fut posée le 10 mai de la même année 1640, en présence du général, des abbés de Munster et d'Orval, et d'un grand nombre de personnes de qualité.

Ce qu'on y ajouta est un carré du même ordre d'architecture que la rotonde, et on fit de la rotonde comme une avant-chapelle ou vestibule de la seconde chapelle; on fit une porte de communication de toute l'arcade qu'occupait l'autel, et l'autel fut placé vis-à-vis de la porte dans la face qui lui répond. Il est parfaitement éclairé par deux grands jours qui sont à côté dans les faces collatérales. La seconde chapelle et le clocher dont elle est ornée furent encore le fruit du zèle, de la piété et des soins du P. Broquardt. Il en conçut lui-même le dessein et l'exécuta en très-peu de temps.

Comme le bâtiment nouveau surpassait de beaucoup le premier, l'évêque d'Azot, Othon de Senheim, suffragant de Trèves, en fit une nouvelle consécration le 5 juillet. On y reporta en procession la statue de la Vierge, qui avait été apportée dans l'église

du collége, tandis qu'on bâtissait; et on fut si pressé de la mettre sur le nouvel autel, qu'on n'attendit pas que l'ouvrage fût entièrement achevé. Ainsi les premières faveurs obtenues par l'intercession de la sainte Vierge excitèrent la confiance et la dévotion des peuples : les faveurs se multiplièrent; la confiance augmenta. On fit éclater en mille manières son zèle et son dévouement pour la sainte Vierge, et la sainte Vierge, par un effet de sa bonté et de cette grande puissance que Dieu lui a donnée, signala sa protection par un très-grand nombre de miracles.

Toutes ces guérisons miraculeuses arrivèrent l'année 1640, année que la chapelle fut entièrement achevée, et qu'on en fit la consécration. Tant de miracles en si peu de temps, et des miracles avérés, examinés, approuvés, produisirent sur les esprits des effets qu'il n'est pas difficile d'imaginer. Luxembourg connut de la son bonheur. Les habitants de cette ville et tout le pays s'estimèrent heureux de posséder un si précieux trésor. Les peuples voisins se réunirent avec eux dans les sentiments d'une tendre dévotion envers la sainte Vierge.

Au reste, loin de se ralentir, ces mouvements de ferveur n'ont fait qu'augmenter dans la suite : les belles et nombreuses processions continuent, et il ne se passe point d'année qu'on ne voie cinquante à soixante paroisses conduites par leurs dignes pasteurs, qui viennent avec la croix et les bannières, rendre leurs hommages à Notre-Dame-de-Consolation. Plusieurs même se sont engagés par vœu à faire ce pèlerinage deux ou trois fois l'an.

Les personnes de la première distinction ne le cédèrent en rien au peuple dans les honneurs qu'on rendit dès lors à la sainte Vierge. Son Altesse Charles Gaspar, archevêque prince électeur de Trèves, y vint exprès, y entendit la messe et s'en retourna sans entrer à Luxembourg. Le comte d'Embden y voulut faire ses dévotions avant de partir pour le siége de Spire, et y invoqua le secours de Notre-Dame pour le succès de cette expédition qui lui fut si glorieuse. Le baron de Beck, son successeur dans le gouvernement, n'a jamais commencé ses campagnes sans aller auparavant visiter la chapelle, et demander l'assistance de la Mère de Dieu. On sait avec quelle gloire il les a souvent terminées. Aussi avait-il soin d'en marquer publiquement sa reconnaissance, comme il fit surtout en 1642, après la victoire de Honnecourt; car, avant de rentrer dans la ville, il alla remercier sa bienfaitrice. Il avait coutume de dire qu'il ne lui arrivait rien d'heureux qu'il n'attribuât à l'intercession de la sainte Vierge. Le duc d'Havré, qui lui succéda, avant de faire son entrée dans la capitale, descendit à la chapelle avec la duchesse son épouse, pour y rendre ses honneurs à la Mère de Dieu. Ils y furent un assez long espace de temps à prier, ce qui édifia extrêmement un grand nombre de seigneurs et de dames qui étaient allés au-devant d'eux et qui les attendaient le long du chemin.

Mais personne n'a surpassé la piété du prince et de la princesse de Chimay. Ce sage guerrier a été assidu, pendant tout le temps de son gouvernement, à porter ses respects à la Reine des anges, et la vertueuse princesse, son épouse, s'est fait un devoir d'aller tous les jours dire ses prières à la chapelle, et y entendre la messe, quand sa santé le lui a permis.

On ne s'est pas contenté de venir visiter la sainte chapelle, on l'a encore enrichie de présents. Plusieurs villes et bourgades y ont envoyé leurs cierges. La ville de Luxembourg y donna le sien avec ses armoiries. La ville d'Epternach y en envoya un par ordre de l'abbé de Fisch, qui en était seigneur. Le prince électeur de Cologne, Charles-Ferdinand, en fit présenter un orné de ses armoiries, qui fut reçu des mains du chapelain de S. A. S. E. par le P. de Montmorency, alors provincial des Jésuites. D'autres villes et villages des environs ont aussi donné les leurs. On se mit dans ce goût de piété assez commun en Allemagne. Les écoliers, les jeunes gens de métiers, donnèrent les leurs. Les filles d'Arlon se distinguèrent : la paroisse se préparait à venir en procession à la chapelle, lorsque la pluie arrêta tout le monde, hors cette fervente jeunesse. Impatientes d'accomplir leur pieux dessein, elles engagèrent un prêtre à les conduire, et marchant deux à deux sous leurs bannières, elles vinrent, en chantant les litanies, apporter à la chapelle un cierge de vingt livres.

On offrit de même des croix, des lampes, des chandeliers d'argent, des vases sacrés, de riches ornements pour parer l'autel et l'image de Notre-Dame. Le baron de Beck, général des armées du roi, y fit présent d'une lampe d'or, après le rétablissement de la santé de son épouse, qui avait été dangereusement malade et pour laquelle il avait invoqué Notre-Dame-de-Consolation. Le maître-autel même, qui est d'albâtre de différentes couleurs et de l'ordre corinthien, avec tous ses ornements dorés, les deux statues de saint Ignace et de saint François Xavier, les niches et les ornements qui accompagnent l'autel sont des effets de la pieuse libéralité de M. Wiltheim, président de Luxembourg, de madame Wiltheim, née de Benninck, son épouse, et des barons de Chamblay, dont on voit les armes au-dessus du même autel.

Les perles, les diamants, les chaînes d'or et tous les riches ornements des robes de la sainte Vierge et de celles de l'enfant Jésus, ces robes elles-mêmes si précieuses et en si grand nombre, sont aussi des présents de différentes personnes qui ont voulu honorer la sainte Vierge et reconnaître ses bienfaits.

Mais de tous les présents qu'on a faits à la chapelle, quelque grands qu'ils soient d'ailleurs, on peut dire que les plus agréables à Dieu et à sa sainte Mère, et qui l'emportent sur tout ce que les rois et les princes peu-

vent offrir de plus riche, ce sont les sentiments d'un cœur contrit, plein de respect, d'amour et de confiance, avec lesquels on vient se présenter devant la sainte image.

On y fait en outre des services solennels régulièrement chaque année, et on y célèbre quatre octaves à l'honneur de la sainte Vierge, toujours avec un nouveau concours de monde, avec une nouvelle solennité. Le chemin qui conduit de la ville à la chapelle, avait été autrefois en quelque sorte sanctifié par des monuments propres à exciter la piété dans les cœurs. C'étaient les mystères douloureux de Notre-Dame que l'on avait représentés de distance en distance; ces mystères étaient autant de stations où les peuples avaient coutume de s'arrêter, surtout les vendredis de carême. On y faisait ces jours-là des prières réglées, et l'on disait à la chapelle la messe des Sept douleurs de la sainte Vierge. Mais les différents changements qu'on fit dans la suite aux fortifications de la ville obligèrent d'abattre ces pieux monuments; ce qui ne préjudicia aucunement aux autres pratiques de piété, qui sont encore en usage aujourd'hui.

Il ne paraissait pas que le zèle du P. Broquardt eût encore quelque chose à désirer pour l'accomplissement de son œuvre. Il avait vu la chapelle s'élever et s'agrandir par ses soins, la dévotion à Notre-Dame s'établir et s'accroître avec dignité et avec ferveur, les grands et les petits recourir à la sainte Protectrice avec confiance, et la confiance universelle bénie de Dieu par des faveurs miraculeuses, qui se renouvelaient tous les jours. Que lui restait-il encore à faire? Une seule chose, qui était de rendre cet établissement durable et d'assurer la continuation de ses saintes pratiques.

Pour perpétuer cette dévotion, il jugea qu'un moyen efficace serait de réunir les cœurs en une société sainte, qui eût pour fin d'honorer particulièrement Notre-Dame, et qui fût enrichie des priviléges que les souverains pontifes accordent à ces unions spirituelles, si anciennes et si autorisées dans l'Église. Il songea donc à dresser le plan de la confrérie de Notre-Dame de Consolation. Il pria pour cet effet, il consulta, il régla les exercices de cette dévotion. Il lui donna le nom de Confrérie de la Mère de Jésus, consolatrice des affligés. Son projet fut envoyé à Rome et approuvé par le saint-père, qui était alors Innocent X. Le souverain pontife, dans le bref qu'il fit expédier à ce sujet le 27 janvier 1652, après avoir loué la piété, le zèle et la religion des peuples de la ville et du pays de Luxembourg, confirme la confrérie, et l'enrichit d'un grand nombre d'indulgences. La confrérie ainsi approuvée et confirmée à Rome, le fut pareillement à Trèves, le 10 août de la même année, par S. A. Charles Gaspar, archevêque et électeur.

On vit des personnes de tout âge, de l'un et de l'autre sexe, qui demandèrent avec empressement d'y être reçues, non-seulement le peuple, mais encore les personnes de la plus haute distinction : princes, comtes, marquis, barons, officiers généraux, gouverneurs de provinces, magistrats des premiers siéges, princesses et dames de la première qualité, tous se firent enregistrer et voulurent faire, par une espèce d'engagement, ce qu'ils n'avaient fait jusqu'alors que par un mouvement de pure dévotion.

Plusieurs villes des Pays-Bas eurent part au même bonheur. Elles en furent redevables aux Jésuites, mais surtout au zèle du P. Rutius. Ce Père était recteur à Luxembourg dans le temps que la dévotion à Notre-Dame de Consolation commença d'y éclater. Ardent à procurer le même avantage aux villes de Flandre, où il y avait des colléges de Jésuites, il fit dresser dans quelques-unes de leurs églises des statues de la sainte Vierge, revêtues et ornées comme celles de Luxembourg. On en vit aussitôt à Douai, à Aire, à Cambrai, à Valenciennes, à Mons, à Ath, à Maubeuge, à Liége, à Namur et à Hui. Dans tous ces lieux la piété était grande, les chapelles richement parées, et en quelques endroits les miracles fréquents. Le comte de Grobendonck, gouverneur de Douai, contribua beaucoup, et par son exemple et par ses libéralités, à augmenter la dévotion qu'on avait à celle qui était dans l'église du collége de cette ville. Les honneurs qu'on rendit à celle de Cambrai commencèrent chez les bénédictins. Aussitôt que l'image de Notre-Dame fut faite, on la déposa avec cérémonie dans leur église du Saint-Sépulcre, et le jour qu'elle y demeura fut un grand jour de fête; il y eut service solennel, prédication et bénédiction; en suite de quoi ces RR. PP. apportèrent la sainte Vierge en procession dans l'église des Jésuites.

Ce n'était pas seulement dans les églises des Jésuites qu'on honorait Notre-Dame de Consolation. Elle était aussi représentée et honorée dans l'abbaye de Sin à Douai et dans celle d'Arrouaise en Artois. Il y avait pour cette dernière une confrérie à l'imitation de celle de Luxembourg, confirmée par N. S. P. le pape Alexandre VIII. La même image était honorée à Igel, dernier village du pays de Luxembourg, et dans le château de Linster. Enfin le zèle d'un des Pères de la compagnie a établi cette dévotion jusque dans le royaume de Bohême, où, appuyé du crédit du comte de Lambay, il a placé une statue semblable à celle de Luxembourg, à quelque distance des portes d'Arnaux : elle fut toujours depuis l'objet de la piété des habitants de cette ville et des peuples d'alentour.

La Vierge consolatrice répandait ses faveurs dans les pays éloignés, mais elle n'oubliait pas son peuple chéri. Il semble même qu'à mesure qu'elle se communiquait ailleurs, son attention augmentait sur le pays où cette dévotion avait commencé. Aussi Luxembourg et tous les environs s'accordèrent-ils à lui déférer les honneurs qu'exigeait une protection si déclarée. Jusque-là chacun s'était contenté d'honorer Notre-Dame de Consolation et de la remercier en

particulier. Mais les faveurs de cette puissante protectrice devenant tous les jours plus générales, tout le monde s'unit de concert pour en témoigner une reconnaissance publique, persuadé que les faveurs que Dieu accorde en commun doivent être reconnues des fidèles par des actions de grâces faites en commun.

On choisit pour cette solennité un dimanche, 10 octobre; on en avertit le peuple. Les officiers du roi, les magistrats de la ville, les députés des corps et métiers, avec une multitude de gens de Luxembourg et des lieux circonvoisins, se rendirent à la chapelle où l'on devait aller prendre la sainte Vierge pour l'apporter en procession dans l'église.

Aussitôt que l'on vit la sainte image approcher des portes, on tira le canon des remparts et l'on sonna toutes les cloches; ce qui dura jusqu'à la fin de la procession.

On avait dressé au milieu du chœur de l'église des PP. Jésuites un autel isolé, chargé d'un grand nombre de chandeliers d'argent. Au-dessus était un grand cartouche dans lequel on lisait ces mots en gros caractères :

MARIA MATER JESU,
CONSOLATRIX AFFLICTORUM,
PATRONA
CIVITATIS LUCILIBURGENSIS.

C'est-à-dire : *Marie, mère de Jésus, consolatrice des affligés, patronne de la ville de Luxembourg.*

Le jour suivant, qui fut une fête des plus solennelles pour la ville, sur les neuf heures, le gouverneur se rendit à l'église du collége, précédé de sa garde. Avec lui se trouvèrent le comte de Furstemberg, le marquis de Gonzague, le comte de Beaumont, un nombreux cortége, et les conseillers et autres officiers du roi.

L'abbé de Saint-Maximin célébra la grand' messe, et l'on prêcha sur ces paroles : *Consolatrix afflictorum*. Le prédicateur fit voir dans son discours la gloire et les avantages que la ville devait se promettre du choix qu'elle faisait de Notre-Dame-de-Consolation pour sa patronne.

On était persuadé dans la ville que la Mère de Dieu la conservait. C'est pour cela qu'on imaginait tous les jours quelques nouvelles manières de lui en témoigner sa reconnaissance. On trouva que lui offrir une clef d'or qu'on lui laisserait attachée au bras, serait en même temps un monument, et de la protection dont elle daignait honorer la ville, et de la gratitude dont la ville souhaitait reconnaître sa protection. Une dame également riche et pieuse, donna une assez grande quantité d'or pour commencer. Plusieurs personnes de condition l'imitèrent. On en eut bientôt suffisamment pour en faire une clef de la grosseur de celles des portes de la ville. La clef fut présentée avec cérémonie sur un fond de velours rouge, orné de dentelles d'argent, et posé au pied de la sainte statue. On enrichit l'autel de dons précieux. On dressa sur une des portes de la ville la statue de Notre-Dame-de-Consolation; quelques particuliers en placèrent à l'entrée de leur maison. Le concours de monde qui allait visiter la sainte chapelle continua d'être toujours nombreux, et les miracles furent toujours très-fréquents.

Il ne faut pas s'étonner, après tant de merveilles, que la dévotion à Notre-Dame se soit si prodigieusement accrue, car on en vint jusqu'à ce point, que toutes les villes du duché de Luxembourg et du comté de Chiny, excitées par une sainte émulation, voulurent imiter la capitale, et se choisir chacune en particulier la patronne commune, ainsi que l'avait fait Luxembourg onze ans auparavant. La résolution en fut prise le 6 octobre de l'année 1677, par les trois Etats de la province, et fidèlement exécutée le 20 février de l'année suivante. Il y eut grand' messe en musique huit jours de suite, et un salut sur le soir, où tous les corps de la ville assistèrent avec les députés. On offrit à la sainte Vierge un cierge de soixante livres pesant, et une plaque d'argent sur laquelle étaient gravés ces mots :

Mariam matrem Jesu consolatricem afflictorum provinciæ Luxemburgensis ordines in patronam elegerunt. Et ad sempiternam rei memoriam, hanc tabulam appenderunt vigesimo Februarii, anno M.DC.LXXVIII.

« Tous les états de la province de Luxembourg ont élu Marie, mère de Jésus, consolatrice des affligés, pour leur patronne. Et afin d'en conserver un souvenir éternel, ils ont dressé ce monument le 20 février M.DC.LXXVIII. »

Non-seulement les villes de la province, mais encore les différentes paroisses de chacune de ces villes, voulurent aussi se mettre sous la protection de Notre-Dame, ce qu'elles firent avec un empressement extraordinaire. Mais parce qu'il fallait les suffrages des habitants de chaque ville en particulier, tous, sans en excepter aucun, le donnèrent; et après le consentement que l'archevêque de Trèves et le prince de Liége accordèrent avec joie, les députés présentèrent leur requête à la Sacrée Congrégation des Rites pour obtenir des indulgences. Ce que le pape accorda le 22 mai 1779, à la sollicitation du cardinal Slusius; savoir : une indulgence plénière pour chacun des huit jours que durerait la cérémonie, et chaque année pour le jour de l'anniversaire de la solennité, en visitant l'image miraculeuse.

On en donna aussitôt avis à toutes les paroisses. On fixa la fête du patronage de Notre-Dame au premier dimanche de juillet, et elle fut établie sous le rite double de la première classe, avec octave. On avertit pareillement du jour qu'on devait reporter la sainte statue dans sa chapelle; et malgré le danger des chemins, qui étaient infestés de voleurs et fréquentés par des gens de guerre, il n'y eut presque personne dans le pays qui ne voulût gagner les indulgences et honorer le triomphe de la sainte Vierge. On y accourut, non-seulement des endroits les

plus reculés de la province, mais encore de Trèves, de Metz, de Thionville, et en si grand nombre que l'on a rarement vu un tel concours de peuple.

Depuis que la dévotion à Notre-Dame-de-Consolation a été introduite, on a la satisfaction de la voir se soutenir. Même confiance, même ardeur à l'honorer.

Pendant tout le cours de l'année, la chapelle de Luxembourg était très-fréquentée. On y venait de toutes parts implorer sa protection. Les trois autels ne suffisaient point au grand nombre de prêtres qui venaient y célébrer. On fut obligé d'en ajouter un quatrième.

C'est surtout pendant l'octave que le concours était également prodigieux et édifiant. Chaque jour plusieurs villages entiers, ayant leur pasteur à leur tête, s'y rendaient en procession, le chapelet à la main, et il se disait ordinairement, pendant cette octave, treize à quatorze cents messes. Tous les confesseurs de la ville ne suffisaient point à la foule des pénitents. Le nombre des communions était presque incroyable. Il n'y avait auparavant indulgence plénière que le dimanche dans l'octave. La trop grande multitude des communiants a engagé le souverain pontife à l'accorder pour chacun des jours de l'octave que l'on choisirait à cet effet.

Il est encore des pèlerinages fréquentés; mais quelquefois les divertissements y succèdent aux exercices de dévotion. Dans celui-ci nul divertissement. Point de danses, point de festins, point de jeux. La seule piété peinte sur le front des pèlerins les y amenait; et ce qui peut être regardé comme un grand miracle, c'est que parmi cette multitude innombrable de personnes obligées, faute de logement, de passer la nuit dans les rues ou dans les campagnes, il est inouï qu'il s'y soit jamais passé le moindre désordre.

LUXEUIL (France), petite ville fort ancienne de la Franche-Comté, actuellement du département de la Haute-Saône, arrondissement de Lens.

On y voit une abbaye de Bénédictins, qui est célèbre dans l'histoire ecclésiastique.

LUZARCHES (France), petite ville de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise et chef-lieu de ce canton. Elle fait partie du diocèse de Paris, et n'est éloignée de cette ville que par une distance de sept lieues de poste.

Il y avait à Luzarches, avant la révolution, une collégiale et un couvent du tiers ordre de Saint-François, dit de Roquemont, ainsi que l'abbaye d'Hérivaux, qui appartenaient aux chanoines réguliers de la Congrégation de France. L'église et plusieurs autres bâtiments de cette dernière abbaye ont disparu pour faire place à une maison de campagne.

Dès le commencement du VIIIe siècle, il existait à Luzarches un château appelé *Luzdreta*, nom qui lui vient probablement du petit ruisseau de Luze, qui coule auprès. Mais l'origine de l'église ne date que de la fin du XIIe et du commencement du XIIIe. Lorsque l'on bâtit la nef qui finit en pignon, on l'orna de galeries sans appui, ce qui était alors une nouveauté; on la voit encore, quoique la partie méridionale ait beaucoup souffert; il y avait, de même, une tribune ou continuation de galerie du côté opposé à l'orgue, et qui servait à placer les musiciens dans les jours de fête. Les deux ailes de ce bâtiment finissent avec la nef, sans qu'on puisse tourner derrière le sanctuaire. Ce qu'il y avait de plus intéressant étaient les sculptures qu'on voyait sur le portail. L'on croit traditionnellement que celle qui était entre les deux battants représentait saint Etern, évêque d'Evreux, et les deux autres saint Côme et saint Damien, dont la paroisse possède les reliques. Au-dessus de chaque personnage on voyait un bourreau prêt à leur donner la mort. Là sont aussi les ruines d'une antique chapelle consacrée à saint Etern.

Jeanne de Bourgogne, épouse de Philippe le Long, étant venue en pèlerinage à Luzarches, fit présent de châsses d'argent pour renfermer ces reliques. Le seul monument sur l'origine de cette église est une inscription fruste en partie, où on lit : *Monsieur Jehan de..... Ault et sa femme, fondateurs de cette église.* Sur les parties latérales, on aperçoit encore des sculptures représentant, l'une un chevalier fruste et sa femme en entier, et l'autre un chevalier ayant un lion à ses pieds. L'église et le château sont situés sur la partie la plus élevée de la montagne; le village est au bas dans un vallon, à six lieues nord de Paris.

Robert, architecte célèbre du commencement du XIIIe siècle et auteur des plans de la cathédrale d'Amiens, est né à Luzarches.

LYCÉE (Grèce), montagne de l'Arcadie, d'où l'on découvre presque tout le Péloponèse. Le dieu Pan y avait un temple et un bois qui lui étaient consacrés. On y célébrait des jeux en son honneur. « Après qu'on eut décerné les prix, dit l'abbé Barthélemy, nous vîmes des jeunes gens tout nus poursuivre avec des éclats de rire tous ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin. Nous en vîmes d'autres frapper avec des fouets la statue du dieu; ils le punissaient de ce qu'une chasse entreprise sous ses auspices n'avait pas fourni assez de gibier pour leur repas. »

Les Arcadiens étaient fort attachés au culte de Pan. Ils avaient multiplié ses temples, ses statues, ses autels, ses bois sacrés; ils le représentaient sur toutes leurs monnaies. Ils le plaçaient, ainsi que les Egyptiens, au rang des principales divinités, et le nom qu'ils lui donnaient semble signifier qu'il étendait sa puissance sur tout l'univers.

Non loin de son temple était celui de Jupiter.

LYON (France), chef-lieu du département du Rhône. Son plus célèbre pèlerinage est celui de *Notre-Dame-de-Fourvière*.

Le nom de Fourvière rappelle un ancien

Forum que Trajan avait fait construire à Lyon (*Lugdunum*), près du palais des empereurs. C'était une vaste place carrée, où se tenaient les marchés et où se rendait la justice. L'amphithéâtre était auprès ; et l'on en voit encore les ruines. Selon toutes les apparences, Mercure, dieu du commerce et de l'éloquence, présidait au *Forum* de Trajan. Cette divinité reçut longtemps l'encens des Gaulois, et c'est à lui que s'adressaient principalement leurs hommages (1). Des désastres politiques et l'intérêt du commerce ayant dans la suite fait descendre la population dans la plaine qui s'étend entre la Saône et le Rhône, le *Forum* de Trajan a pris naturellement le nom de *Forum-Vetus* ou de *Foro-Vetere*, et bientôt après celui de Fourvière.

L'église de l'antique *Lugdunum* reçut la foi de saint Pothin, disciple de saint Polycarpe, ce vénérable vieillard qui, sommé en présence d'un brasier ardent d'injurier le Sauveur, s'écria généreusement : « Il y a quatre-vingts ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal : au contraire, il m'a comblé de biens. Et comment pourrais-je outrager mon roi, l'auteur de mon salut (2) ? » Saint Polycarpe avait conversé avec ceux dont les yeux avaient vu le Fils de Dieu. Jean, le disciple bien-aimé, l'avait ordonné évêque de Smyrne. Formé à une telle école, saint Pothin ne pouvait manquer d'inspirer à l'Eglise à laquelle la providence le destinait, les sentiments de Jean et de Polycarpe envers Marie. On prétend même qu'il apporta son image sur les bords de la Saône. Une crypte solitaire, ombragée de quelques arbres, située vis-à-vis la colline, sur la rive gauche du fleuve paisible, lui servit d'asile. C'est là qu'il éleva un autel au vrai Dieu, et qu'il plaça l'image qui faisait alors son trésor, comme elle devait faire plus tard celui de la cité devenue chrétienne. L'église de Saint-Nizier, si l'on en croit une tradition respectable, a été bâtie sur ce premier sanctuaire, et au XVII[e] siècle elle possédait encore l'image qu'elle avait reçue du disciple de saint Polycarpe (3).

La foi s'étendait toujours dans l'antique *Lugdunum*. Elle devait y être arrosée, comme à Rome, du sang de ses enfants et de celui de ses apôtres. Ce fut sur la colline que saint Pothin et ses illustres compagnons rendirent un glorieux témoignage au nom de Jésus-Christ. C'est dans le *Forum* même qu'ils entendirent leur arrêt de mort. Saint Pothin, après avoir servi de jouet à la fureur des ennemis du nom chrétien, expira dans un cachot que la piété des fidèles aime à vénérer sur le chemin de Fourvière. Ses compagnons bravèrent, à quelques pas de là, dans l'amphithéâtre romain, la rage des bêtes féroces, et y reçurent la couronne du martyre.

Dieu, qui jetait un regard de prédilection sur cette Eglise naissante, suscita, pour la consoler, saint Irénée, compagnon de saint Pothin, dépositaire du précieux trésor des vraies doctrines, et fidèle héritier de ses sentiments pour la Mère de Dieu. Cet illustre docteur combattit pour l'honneur de Marie contre les hérétiques, qui déjà déchiraient l'unité de la foi chrétienne ; et sous de tels auspices, sa prédication eut un tel succès que, selon le plus ancien historien de la monarchie, il convertit la ville de Lyon tout entière (1). Il en fallait bien moins pour exciter la fureur des gouvernements païens. Un nouvel orage éclata. Lyon vit le sang d'Irénée et celui de plusieurs milliers de chrétiens ruisseler sur le penchant de la sainte colline. Quelle cité, après celle où saint Pierre fixa le siége apostolique, se rattache à l'ancien empire et à la source de la foi par de si glorieux souvenirs ?

Les Lyonnais, disciples de saint Pothin et de saint Irénée, et par eux, de saint Polycarpe et du disciple chéri du Sauveur, pouvaient, sous ce rapport, se dire d'une manière spéciale les enfants adoptifs de Marie. C'étaient eux, selon le témoignage d'un grand pontife, qui lui avaient élevé le premier autel au delà des monts (2). Leur piété ne s'en était pas tenue là : elle avait multiplié ses sanctuaires dans la cité. Tout porte à croire que la Vierge immaculée eut, dès les premiers siècles du christianisme, un oratoire sous les portiques de jour en jour plus déserts du *Forum* de Trajan, un lieu de réunion pour les fidèles encore épars au milieu des débris de l'antique *Lugdunum* (3). Dans le IX[e] siècle, la partie du monument de Trajan qui avait échappé à la fureur des barbares, s'étant écroulée tout à coup, Marie en prit possession d'une manière plus éclatante. Elle y régna dans une chapelle qui lui fut élevée sur les ruines de l'antique monument, sous le titre de Notre-Dame-de-Bon-Conseil. Ainsi la chapelle modeste de Fourvière, la crypte de saint Pothin, l'oratoire d'Ainay et celui de l'Ile-Barbe offraient en même temps aux citoyens l'image de leur céleste protectrice, et recevaient leurs hommages. Ces sanctuaires étaient tous fréquentés dans le XI[e] et dans le XII[e] siècle. Celui de Sainte-Marie-aux-Bois vint encore, au XIII[e] siècle, partager leur célébrité.

Mais le sanctuaire de Fourvière devait fixer la prédilection des serviteurs de l'au-

(1) *Notre-Dame-de-Fourvière, ou Recherches historiques sur l'autel tutélaire des Lyonnais*, etc. Introduction, § 1[er].

(2) Godescard, *Vies des Pères*, etc., 26 janvier.

(3) Cette tradition d'une vierge apportée par saint Pothin, et placée dans la crypte de Saint-Nizier, repose sur des monuments respectables. V. *N.-D.-de-Fourvière*, p. 10 note 2.

(1) Grégoire de Tours, *Hist. Franç.*, l. I, ch. 29.

(2) Innocent IV, dans une bulle au clergé de Saint-Nizier : « Puisque votre église, qui fut la première cathédrale de Lyon, possède l'autel consacré par le bienheureux Pothin, le plus ancien de vos archevêques, monument des honneurs rendus pour la première fois à la sainte Vierge en deçà des monts, source, comme on l'assure, de grands et nombreux prodiges..... » *N.-D.-de-Fourvière*, p. 63.

(3) *N.-D.-de-Fourvière*, p. 22.

guste Reine des cieux. La population s'était pressée autour de Saint-Nizier. La basilique construite en ce lieu avait fait disparaître aux regards du peuple fidèle la crypte antique et l'image de celle qu'il regardait comme sa protectrice et sa mère. D'un autre côté l'Ile-Barbe, qui avait attiré si longtemps les âmes pieuses, était insensiblement devenue un lieu de plaisir et le centre des fêtes profanes. Le sanctuaire de Fourvière, isolé, solitaire, permettant au peuple de contempler, selon sa dévotion, l'image de la Vierge, parlait aux sens et aux cœurs d'une manière plus éloquente que les autres oratoires de la cité. Il réunit en plus grand nombre, dans son enceinte, les pieux disciples de Marie (1).

Le culte qu'on rendait à la Vierge de Fourvière souffrit cependant quelque interruption. En 1562, les calvinistes s'étant emparés de la ville par trahison, les églises furent livrées au pillage; plusieurs même furent ruinées. Celle de Fourvière ne conserva que ses murailles (2).

On pensait à rétablir le sanctuaire de Marie, lorsqu'en 1564, dans le court espace de quelques mois, la peste enleva plus de la moitié des habitants de Lyon. La ville infortunée eut recours au sanctuaire du Puy, et le fléau cessa pendant l'hiver. En 1581, la peste renouvela ses ravages. On envoya des députés et des présents à Notre-Dame-de-Lorette, et la contagion cessa le jour même où les vœux des Lyonnais furent offerts sur son autel (3)

Le chapitre de Saint-Jean ne put songer à relever l'oratoire de Fourvière que longtemps après les ravages des protestants. On y travailla dès qu'on eut rétabli la cathédrale et le cloître. L'autel de Marie fut enfin consacré le 21 août 1586. Dès ce moment la confiance des habitants se tourna vers ce phare de salut. « La source des prodiges y semblait tarie, dit un ancien historien : ils recommencèrent à la fin du XVI siècle, et tout Lyon en ressentit une grande joie (4). »

En 1628, la peste reparut dans Lyon et y fit de tristes ravages. Les particuliers se portaient en grand nombre aux pieds de la Vierge de Fourvière, qui, sensible à leur pieux empressement, leur accordait des marques de sa bonté maternelle. Pendant plusieurs années la ville fut envahie à diverses reprises par le terrible fléau qui, dans l'espace de trois ans, moissonna plus de cent mille victimes. Pour remédier efficacement à un malheur public, il fallait que les témoignages d'un culte public intéressassent en faveur de la ville affligée la toute-puissante Mère de Dieu. Il y a lieu de s'étonner qu'on l'ait compris si tard. « Les magistrats conçurent enfin le projet de se vouer à Notre-Dame de Fourvière : leur pieuse résolution, prise au mois de mars 1643, sembla enchaîner le fléau sans le désarmer entièrement, et, accomplie au mois de septembre, le chassa de Lyon pour toujours (1). »

Depuis ce temps, il y eut une heureuse alliance entre la Vierge de Fourvière et le peuple qui reposait à ses pieds. Les consuls gravissaient tous les ans la sainte colline pour recommander à sa tendresse la grande famille confiée à leurs soins; ils ne négligeaient rien de ce qui pouvait contribuer à la conservation et à l'embellissement de son sanctuaire, et Marie leur faisait sentir, par les effets d'une protection visible, qu'elle se regardait comme leur mère.

Pendant la révolution Fourvière fut vendue, comme tant d'autres monuments de la piété de nos pères. Mais, l'orage dissipé et la religion ramenant le jour sur la France, le zélé prélat qui gouvernait l'antique Eglise de Pothin et d'Irénée fit rendre au culte le sanctuaire de Marie. L'inauguration en fut faite, le 19 avril 1805, par le souverain pontife Pie VII (2).

En 1832 et 1835, Lyon, menacé par le choléra, leva les yeux vers la sainte montagne. La contagion avait fait d'affreux ravages dans la capitale, et elle semblait s'attacher de préférence aux grandes cités. En 1835 surtout elle se montra presque aux portes de Lyon, et la ville était pleine de fugitifs qui, s'échappant à la hâte des lieux infectés, portaient le germe du mal dans leur sein. Tout faisait croire que le fléau destructeur allait se répandre et envahir un lieu où, dans de semblables circonstances, la mort avait autrefois frappé de si terribles coups. Le concours à Notre-Dame-de-Fourvière fut grand, les vœux furent ardents, les œuvres de piété multipliées, et Marie entendit les supplications de son peuple (3).

L'archevêque actuel de Lyon, M. le cardinal de Bonald, acquérant tous les jours une nouvelle conviction que la Vierge de Fourvière est le salut du diocèse commis à sa sollicitude, n'a rien oublié pour en augmenter la gloire. Grâce à ses hautes instances, le pape a daigné accorder au sanctuaire des Gaules « toutes les mêmes indulgences, rémissions de péchés, relaxations de peines et autres grâces spirituelles accordées par les souverains pontifes..... au sanctuaire de l'église appelée la Très-Sainte-Maison de Lorette, pourvu que les fidèles accomplissent dans cette même église les œuvres de piété enjointes pour gagner ces indulgences (4). »

Le même prélat, se souvenant qu'il gouvernait une église qui se glorifiait d'avoir donné aux autres l'exemple d'honorer par un culte religieux la Conception immaculée de Marie (5), a demandé depuis au siége

(1) *N.-D.-de-Fourvière*, p. 133 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 146.
(3) *Ibid.*, p. 169 et 174.
(4) *Ibid.*, p. 186.

(1) *N.-D. de Fourvière*, p. 237.
(2) *Ibid.*, p. 300.
(3) *Ibid.*, p. 365.
(4) *Ibid.*, p. 371.
(5) L'Eglise d'Orient célébrait déjà une fête en l'honneur de l'immaculée Conception de la Mère de Dieu longtemps avant que l'Eglise d'Occident songeât à vénérer publiquement ce mystère. Benoît XIV (*de Festis B. M. V.*, § 205) croit avec Baronius



apostolique qu'il fût permis aux prêtres du diocèse d'ajouter le mot *immaculée* dans la préface de la messe de la Conception. La réponse a été conforme à ses désirs et à ceux des Lyonnais (1).

Du reste, depuis l'époque où le sanctuaire de Fourvière a été rendu au culte, la piété semble y avoir pris un nouvel élan. Point de chrétien qui n'aille de temps en temps offrir ses vœux à la patronne de Lyon. A quelque heure du jour qu'on se transporte aux pieds de Marie, on rencontre des fidèles qui font le pieux pèlerinage. Il est aisé de prévoir que le sanctuaire de Marie, quoique plusieurs fois agrandi, ne pourra bientôt plus suffire à la foule qui se presse autour de celle qui ouvre à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous « reçoivent de sa plénitude, le captif sa rançon, le malade la santé, le cœur triste la consolation, le pécheur le pardon, le juste la grâce, l'ange la joie (2). » Le docteur de Marie, saint Bernard, semble avoir tracé d'avance dans ce peu de paroles la relation fidèle et succincte de ce qu'on voit s'opérer tous les jours à Fourvière.

La plus grande partie de notre narration est tirée jusqu'ici de l'estimable ouvrage que nous avons cité plusieurs fois : *Les pèlerinages aux principaux sanctuaires de la mère de Dieu*. Paris, in-18. *Périsse*, 1840. Nous allons compléter notre notice par l'extrait d'un ouvrage spécial sur Notre-Dame-de-Fourvière.

Confrérie de Notre-Dame-de-Fourvière; nouvelles fondations et constructions.

Même avant 1562 il existait une confrérie sous le patronage de Notre-Dame-de-Fourvière, et un grand nombre de citoyens se rangeaient déjà sous sa bannière ; mais lors de l'invasion des protestants, elle avait disparu sous les ruines amoncelées sur la colline; ses membres s'étaient dispersés. On s'occupa de la rétablir : l'archevêque, Camille de Neuville, obtint du souverain pontife, Innocent XI, son rétablissement et de nombreuses indulgences. Cette pieuse association avait pour but de loger les pauvres, de réconcilier les ennemis ou de procurer leur réconciliation, d'instruire les ignorants, de ramener ceux qui s'égarent de la voie du salut, d'accompagner le très-saint sacrement quand on le porte aux malades, d'assister aux obsèques des confrères décédés.

(*Notis ad diem 8 decemb.*) que cette solennité commença en Angleterre, et que de là elle s'établit en France. On en regarde saint Anselme comme le premier auteur. Ce saint, pendant son séjour à Lyon, en 1099 et 1100, a pu l'établir dans cette ville, où nous la trouvons peu après, vers l'époque où elle commençait en Angleterre.

(1) *N.-D.-de-Fourvière*, p. 378.

(2) Omnibus misericordiæ sinum aperit, ut de plenitudine ejus accipiant universi, captivus redemptionem, æger curationem, tristis consolationem, peccator veniam, justus gratiam, angelus lætitiam. S. Bern., *Serm. dom. infra oct. Assumpt.*, § 2.

L'ancien sanctuaire de Notre-Dame devint trop peu spacieux pour contenir les associés de la confrérie. Un d'entre eux, Antoine Guillemin, obtint de faire élever à ses frais un autel qui leur fût spécialement destiné. Il s'élève derrière celui de Saint-Thomas, et l'on y monte par plusieurs degrés. Tous les samedis il se célébrait, avant l'aurore, une messe à l'autel de Notre-Dame pour la conservation de la ville et de ses magistrats; elle était suivie de la bénédiction du saint sacrement. Comme la foule accourait de toutes parts, elle ne put suffire; l'archevêque accorda alors une seconde messe, à dix heures. Le saint sacrement était exposé, puis, après la messe, le célébrant le portait à l'autel de la confrérie, et de là il bénissait la cité et le peuple.

Le pèlerinage de Fourvière était parvenu à une époque brillante et glorieuse ; les consuls de Lyon ajoutèrent à sa célébrité en créant une pension en faveur du chapitre. C'était pour reconnaître son attention à continuer le pieux usage de célébrer les saints mystères pour la ville et pour les magistrats. Ils firent une fondation, afin de conserver cette institution antique; « car, dit Laurent Dugas, alors prévôt des marchands, il ne conviendrait pas à la dignité consulaire d'en faire jouir plus longtemps les citoyens aux dépens d'un chapitre particulier, encore moins de supprimer une si pieuse institution, aussi agréable qu'utile à tous. »

Cependant l'antique sanctuaire n'était plus assez vaste pour contenir la foule des pèlerins qui accouraient, surtout les samedis. Un grand nombre ne pouvait pénétrer jusqu'à l'autel de la sainte Mère de Dieu, ni souvent même apercevoir son image chérie. Les chanoines demandaient aussi une sacristie pendant que les fidèles souhaitaient un sanctuaire plus étendu. On arrêta donc le plan d'un agrandissement. Les nouvelles constructions eurent lieu derrière la sainte chapelle, qu'on avait voulu conserver dans son entier : et pour cela on pratiqua une ouverture à l'endroit même où était l'autel. L'ancien sanctuaire communiqua ainsi avec le nouveau ; ils ne formèrent ensemble qu'une même nef, à l'extrémité de laquelle fut placée la statue de Notre-Dame. Il y eut une admirable émulation pour concourir aux frais de l'entreprise. Tous les ordres y contribuèrent avec zèle et générosité. Les prévôts des marchands et échevins donnèrent une somme de neuf mille livres. Des quêtes furent faites par l'ordre de l'archevêque Guérin de Tencin. Un de ceux qui contribuèrent le plus fut un pieux gentilhomme, Joachim Charret, contrôleur d'artillerie et secrétaire du roi ; on lit encore son épitaphe sur son tombeau, dans la chapelle de Notre-Dame.

La dédicace du nouveau sanctuaire se fit avec pompe le 2 octobre 1751. La fête se continua durant neuf samedis consécutifs ; il y eut un immense concours. Les comtes de Saint-Jean, les séminaires de Saint-Irénée et de Saint-Charles, vinrent solennellement à la sainte colline porter leurs hom-

mages et leurs prières aux pieds de Marie, protectrice de leur cité.

Notre-Dame de Fourvière reçut un solennel hommage de la part du cardinal-archevêque Pierre Guérin de Tencin, secrétaire d'État. Il put se dérober un moment aux affaires et aux embarras qui le retenaient à la cour du roi Louis XV, pour venir visiter son diocèse. Ce fut alors qu'avec une suite nombreuse, accompagné de tout son clergé, précédé de sa croix archiépiscopale, et en habit de chœur, il vint se jeter humblement aux pieds de Marie.

Les échevins continuèrent tous les ans de monter à Fourvière, en accomplissement du vœu de leurs prédécesseurs. Ils y revinrent encore d'autres fois, quand la sécheresse, la famine ou toute autre calamité, fit sentir le besoin et dicta la pensée de recourir à la puissante intercession de Marie. Mais voici le temps où les temples du Seigneur furent fermés, il n'y eut plus à Fourvière ni sanctuaire ni pèlerinages publics, et les serviteurs zélés de Marie attendirent avec résignation que l'impiété reconnût ses erreurs et rendît à chacun la liberté d'adorer son Dieu selon les convictions de sa conscience.

Fourvière pendant la révolution de 1789.

Une des premières œuvres du gouvernement révolutionnaire fut de supprimer l'autorité des consuls de Lyon. Dès lors l'antique sanctuaire fut séparé des magistrats de la cité, qui venaient y porter l'hommage de leur piété : l'ancien pacte fut rompu, comme ils avaient fait avec les autres; les agents du nouvel ordre de choses vinrent demander compte à cette église de ce qu'elle possédait. Il fallut leur montrer les ornements, leur détailler le nombre et le genre des vases sacrés; il fallut leur déclarer jusqu'aux colliers et aux couronnes de la statue de Marie et de son divin enfant. Ils s'emparèrent de ce qu'il y eût de plus précieux, et laissèrent pour une autre occasion ce qui leur échappait alors.

En attendant, s'accomplissait l'œuvre de la Constitution civile du clergé. Les prêtres intrus chassèrent leurs frères demeurés fidèles à leur foi et à leur devoir. Fourvière fut un oratoire dépendant de Saint-Just, et desservi par des chapelains constitutionnels. Les prêtres insermentés étaient en fuite ou obligés de se cacher. Cependant un d'eux, M. Groboz, ne pouvait se résoudre encore à chercher un refuge dans une terre étrangère. Mieux valurent pour lui la crainte, l'angoisse et la mort même au milieu de la portion du troupeau restée fidèle et désolée, que l'exil loin d'un troupeau qui demandait des pasteurs quand on ne lui donnait que des loups. Il trouva une retraite à la colline; il fut même assez heureux pour que le chapelain constitutionnel ne lui fermât point la porte du sanctuaire et ne le dénonçât point. La Victime sans tache put être offerte encore par des mains qui ne s'étaient point levées pour un serment d'apostasie. Il y eut plus, caché derrière le maître-autel de Saint-Thomas, il put entendre les confessions des bons catholiques qui osèrent s'y glisser.

Un jour, il achevait les saints mystères; deux commissaires de la révolution entrent, l'un catholique, l'autre protestant. Ils exigent la clef du tabernacle : ils venaient peser le ciboire. Hélas ! il était rempli d'hosties consacrées, et des mains sacriléges allaient profaner ce que la foi révère le plus religieusement. Le pieux prêtre frémit, il ne put consentir à le laisser toucher, sans que lui-même eût retiré les saintes espèces eucharistiques. Mais qu'était-ce que ce motif pour les satellites de la révolution, qui, en ce moment, égorgeaient les prêtres à Paris? L'un d'eux, le catholique, blasphème et se dispose à forcer le tabernacle; toutefois le protestant s'y oppose, et laisse le prêtre écouter le sentiment de la foi. Ce fut le dernier jour qu'un ministre fidèle offrit l'auguste sacrifice à la sainte chapelle : il lui fallut bien s'enfuir aussi.

Le moment vint donc où les autels furent renversés, les églises démolies ou fermées, les vases sacrés fondus ou profanés, les ornements brûlés. Lyon jeta en vain ses regards vers la sainte colline : il n'y avait plus d'asile pour sa piété; il n'eut plus à y invoquer son antique patronne. Fourvière fut dépouillé de tout ce qui lui restait d'ornements et d'objets précieux, rien n'échappa à des mains avides et impies. Toutefois le marteau démolisseur ne vint point abattre ses murs, et les boulets des républicains qui écrasaient tout alentour n'atteignirent jamais le clocher de Notre-Dame. Le sanctuaire béni resta debout, malgré la fureur et la soif de destruction et de carnage de ces hommes qui versèrent des flots de sang et exercèrent toute leur rage contre une ville infortunée qui, au prix des plus généreux efforts, avait voulu leur opposer une barrière pour essayer de sauver de leurs excès ses familles et ses enfants.

Cependant la terreur, dont le règne était proclamé, fut impuissante dans certains cœurs et ne put étouffer les sentiments de confiance en Marie. Plus d'une fois la nuit put dérober aux regards ennemis la piété fervente qui vint encore au pied des murs de la chapelle révérée pour solliciter l'assistance de la divine patronne dont elle ne pouvait plus contempler l'image chérie, devant laquelle si souvent elle s'était prosternée. Des âmes fidèles vinrent, au prix des plus terribles dangers, y chercher des consolations, du courage et des grâces. Le ciel y avait accordé tant de prodiges; n'y en avait-il point encore à implorer pour un époux, pour une famille, pour un père ou pour un fils, à cette époque de catastrophes et de douleurs?

Enfin, Robespierre tomba lui-même sur les monceaux de victimes qu'il avait immolées. Sous le Directoire, il y eut un peu plus de liberté : les portes du saint temple purent se rouvrir. Une femme l'acheta et le paya en assignats; mais elle partageait les idées de la révolution, et appela des prêtres de la Constitution civile. Elle-même présida à leur culte; la statue miraculeuse avait disparu, elle en fit placer

une autre; on la vit même plusieurs fois traverser la foule et aller intimer au prêtre qui célébrait l'ordre de donner la bénédiction. Les choses demeurèrent à peu près sept ans dans cet état, et encore durant cet intervalle, où Marie recevait ainsi des hommages qui devaient lui être peu agréables, trembla-t-on plus d'une fois : la sainte chapelle tantôt s'ouvrait et tantôt se refermait, selon les agitations des tourmentes politiques de cette époque.

Fourvière rendu aux fidèles; Pie VII à Lyon.

Le schisme perdait son appui, les fidèles reprenaient courage, la tempête se calmait; mais même alors, au grand étonnement du peuple inquiet, les portes de Fourvière furent fermées par ordre du nouvel archevêque, le cardinal Fesch : c'était pour dérober le pieux sanctuaire aux outrageantes profanations de quelques prêtres apostats qui osaient encore s'y réunir pour célébrer les saints mystères. Les catholiques qui n'avaient point voulu participer au schisme se réunissaient dans une chapelle établie chez les MM. Caille, qui, non loin de là, avaient établi un pensionnat.

Le Concordat vint mettre un terme à la confusion de cette époque; il fut permis d'espérer que le saint édifice serait bientôt rendu publiquement au culte. De grandes difficultés s'opposaient à ce prochain rétablissement : d'abord, il y avait des formalités à remplir auprès de l'autorité civile; ensuite, les avis étaient partagés dans le conseil ecclésiastique : les uns, et avec eux l'archevêque, voulaient que Fourvière devînt une annexe de Saint-Jean; d'autres désiraient que le pèlerinage fût transporté à Saint-Just. En attendant, il était arrivé que quatre religieuses carmélites en avaient fait l'acquisition pour y établir un couvent de leur ordre. Quelqu'un les avait secrètement favorisées, et pendant une absence de l'archevêque, elles étaient venues à bout de leur dessein. Déjà même des réparations importantes avaient été faites; ce fut en cette occasion, qu'au milieu de monceaux de débris, sous les combles, on avait retrouvé l'antique statue, qu'y avait cachée un pieux jardinier, nommé Pierre Joannon.

Mais à son retour, le cardinal Fesch insista et parla de manière à faire voir qu'il prétendait être obéi. Il menaça même de ne point permettre d'ouvrir la chapelle durant une absence qu'il allait faire, si l'on ne consentait à la rendre au culte public. Il ajouta que le Saint-Père allait arriver, que c'était la plus heureuse occasion de rendre avec solennité l'ancien temple à sa destination primitive. Malgré leur répugnance, les carmélites cédèrent, et, au moyen d'une souscription qui, en un seul jour, fournit dix-huit mille francs, le pieux édifice fut racheté.

Pie VII vint en effet à Lyon. L'élan de joie, l'expression de la plus profonde vénération, les sentiments de la foi la plus vive, qui se manifestèrent partout sur son passage durant son court séjour dans cette ville, où les Pothin et les Irénée avaient porté l'Evangile, seront un monument immortel de sa piété et de sa religion. Déjà le pape avait traversé la France: il l'avait traversée « au milieu, disait-il, d'un peuple à genoux, et il était loin de la croire à cet état. » Son entrée dans la ville fut un triomphe que rien ne saurait rendre : il y entra au milieu des transports du plus vif enthousiasme.

Deux cents jeunes gens à cheval allèrent à la rencontre du souverain pontife; dès qu'ils aperçurent la voiture, ils se jetèrent à genoux pour lui demander sa bénédiction. Les autorités de la ville et l'état-major militaire vinrent l'attendre à l'entrée du faubourg de Vaise. Il fut complimenté par un des jeunes gens, par le préfet, par le président de la cour d'appel, et partout on retrouve la même vénération et le même amour. « Très-saint Père, lui dit un jeune homme, nous sommes les enfants de Jésus-Christ; c'est pour glorifier notre divin Maître, c'est pour offrir l'hommage d'une vénération profonde à l'homme de Dieu qui le représente sur la terre, qu'impatiente de se jeter aux pieds de Votre Sainteté, une députation de jeunes Lyonnais est accourue sur vos pas. Daignez, souverain Pontife, satisfaire le zèle brûlant qui nous dévore, le pieux empressement que la religion nous inspire, en nous donnant votre sainte bénédiction. »

L'escorte des jeunes gens fut bientôt impuissante pour contenir la foule qui se pressait sur les pas du vicaire de Jésus Christ. Il s'avança lentement au milieu de la garde lyonnaise, entouré d'une multitude immense qui faisait retentir l'air de ses vives acclamations. Il arriva ainsi jusqu'à la cathédrale, où il fut reçu par le cardinal-archevêque. Mais le peuple n'avait pu se lasser de contempler le chef auguste de l'Eglise, un très-grand nombre même n'avaient pu l'apercevoir; il céda à leurs vœux et se montra sur la terrasse du palais archiépiscopal, de là il bénit les innombrables spectateurs qui couvraient les deux rives de la Saône, et les applaudissements et les acclamations redoublèrent. Les deux jours suivants, partout où le souverain pontife parut, ce fut le même empressement et la même ivresse.

Mais une cérémonie devait surpasser la pompe de toutes les autres et attirer un immense concours. Il fut annoncé publiquement et affiché partout que le lendemain le saint-père ferait l'inauguration de la chapelle de Fourvière, que Sa Sainteté bénirait en même temps la ville de Lyon du haut de la colline. A l'heure dite, le souverain pontife partit dans les voitures impériales au milieu d'un brillant cortége de cardinaux et de prélats. Elles s'ouvrirent devant lui ces portes de Fourvière qui depuis longtemps avaient été fermées. Le sanctuaire antique de Marie retentit aussitôt de ses louanges; les fidèles, devant leur père commun, élevèrent leur voix pour célébrer la gloire de la Mère de Dieu. Le pontife entra le premier au bruit du canon et au retentissement des cloches; il pria quelque temps au pied du saint autel,

et offrit le saint sacrifice. Pendant son action de grâces, un des grands vicaires célébra la sainte messe, et on termina par le chant des litanies.

Au sortir de la chapelle, après un peu de repos, Pie VII se rendit dans la maison d'Albon, pour bénir et la ville et le peuple. Il se trouvait sur une vaste terrasse; la ville était tout entière sous ses yeux, et cent mille spectateurs remplissaient les places, les quais et les fenêtres au pied et en face de la colline. Une bannière placée au-dessus du pontife devait annoncer partout sa présence et le moment de la bénédiction. Tous les regards sont fixés de ce côté; la bannière s'agite; à l'instant les cloches s'ébranlent, quarante-deux canons tirent à la fois, mille acclamations se font entendre. Le vicaire de Jésus-Christ, profondément recueilli, les bras étendus sur la ville, les yeux élevés vers le ciel, avait appelé ses bénédictions abondantes sur une cité qui toujours avait été si fidèle à la foi catholique, et qui alors avait si essentiellement besoin du secours d'en haut pour se consoler de ses malheurs et réparer ses pertes. Le vénérable et pieux pontife en fut ému : un spectacle si édifiant le frappa ; il ne put s'empêcher de manifester aux prélats qui l'entouraient sa vive satisfaction et son admiration pour la foi de ce peuple. Lorsqu'il descendit de Fourvière, le peuple se prosternait de nouveau devant lui, et demandait encore le bienfait de ses bénédictions ; on enlevait même les cailloux sur lesquels il avait marché, on baisait les bords de ses vêtements et les traces de ses pas. Le lendemain il partit, et le souvenir des pieux hommages qu'on lui avait rendus avec tant d'enthousiasme dut se représenter quelquefois à sa pensée, adoucir peut-être l'amertume des chagrins qu'on lui réservait.

Fourvière depuis 1805 *jusqu'à* 1820.

L'empereur Napoléon régnait en France, et ce n'était point à cette époque qu'il s'agissait de la gloire et de l'état de la religion ; toutes ses pensées le portaient vers la gloire des champs de bataille. La guerre, les lauriers, la victoire, étaient les cris uniques qui retentissaient aux oreilles. L'aspect toujours renaissant de tant de bataillons qui allaient porter la guerre vers des contrées lointaines frappait uniquement les regards.

Cependant, au milieu de ce tumulte toujours croissant, le pieux et paisible sanctuaire devait-il rester désert ? Plus le fracas redoublait partout ailleurs, plus les âmes ferventes s'empressaient de venir s'y recueillir quelques instants et d'y goûter les charmes de la prière. N'était-ce point aussi une époque de douleur, et les prodigieuses victoires dont on venait rendre grâces à Dieu dans son temple avec un éclat officiel, s'achetaient-elles autrement que par l'effusion du sang, par le deuil et par la mort? Fallait-il autre chose au cœur d'une mère et à la tendresse d'une sœur que l'autel de Marie, pour venir s'y reposer un moment de ses larmes et de ses angoisses ? C'était à Fourvière que l'on venait pour essayer de se consoler de la perte de ceux qui avaient succombé, et surtout pour solliciter le secours d'une protectrice compatissante pour un fils ou pour un frère qui partait à son tour, afin de remplir les vides continuels que faisait le trépas dans les rangs insatiables des armées. Il y eut bien des grâces accordées, bien des guerriers préservés par miracle, pendant qu'on priait pour eux devant Marie ; mais il faut laisser le souvenir de ces historiques prodiges dans le sein des familles, ou même dans le secret des cœurs.

A la fin de ce règne diversement fameux, Fourvière fut menacé : c'était la guerre encore qui voulait effacer ce temple antique du nombre des asiles de la piété. Ses règles exigeaient que le sanctuaire disparût, et qu'à la place une citadelle s'élevât pour lancer la mort peut-être même sur la cité qu'il avait jusque-là semblé couvrir comme d'une ombre tutélaire. Le projet qu'une volonté de fer imposait n'eut point lieu cependant. Il se trouva confié et recommandé à un homme qui, parmi ceux que leur épée avait rendus illustres, sut conserver ses principes et sa foi. Le maréchal Suchet était de Lyon; jeune encore, sa mère l'avait conduit à l'autel de Marie : il s'en souvint. Il ne vint donc pas saper les fondements de la sainte chapelle ; il vint au contraire y prier de nouveau, et en rappelant le souvenir de sa mère, qui l'y avait conduit dans son enfance, il y déposa une généreuse offrande pour qu'on célébrât pour lui le saint sacrifice de la messe. Déjà il s'était fait bénir des peuples même de la malheureuse Espagne, où il avait adouci, autant qu'il fut en lui, les horreurs de la guerre, et ils lui rendirent le touchant témoignage de leurs regrets, lorsqu'arriva sa mort, qui fut aussi chrétienne que sa vie avait été glorieuse.

Les mères seules peut-être avaient bien senti le poids des lugubres triomphes de l'empire ; ce fut leur cœur qui dut le plus vivement ressentir aussi le bienfait de la paix, et ce fut spontanément vers Marie que leurs regards d'amour et de reconnaissance se portèrent. Les dames de Lyon firent peindre un *ex-voto*, qu'elles résolurent de lui offrir: ce fut une bannière où Marie et saint Louis se trouvaient représentés. Le 23 août 1815, une procession brillante et solennelle se rendit à Fourvière : on avait fait de grands préparatifs, rien ne manquait à son éclat. Les cantiques pieux des mères, mêlés à la voix grave des chants de l'Eglise, aux concerts d'une musique guerrière et aux acclamations d'innombrables spectateurs, remplissaient l'âme des plus vives émotions. La blanche bannière, offerte par les dames, fut suspendue aux voûtes du saint temple, et les augustes mystères furent célébrés pour que le Seigneur voulût bien, par l'intercession de Marie, continuer ses grâces à toute la cité. Il y eut, après celle-ci, d'autres processions, d'autres bannières, qui furent aussi

offertes par les paroisses, comme un témoignage de leur confiance, de leur amour et de leur foi ; mais des temps difficiles revinrent encore, et il fallut les soustraire aux regards de ceux qui se trouvaient offensés des souvenirs qu'ils rappelaient.

Un hommage d'un genre différent fut rendu à Marie, et il s'est répété chaque année. En 1817 les prêtres du diocèse de Lyon s'étaient réunis pour remplir les pieux exercices d'une retraite. Déjà, depuis bien des années, ils n'avaient pu se rassembler ainsi, pour se retracer plus sérieusement leurs devoirs pendant quelques jours de silence, de recueillement et de méditation. Avant de retourner dans leurs paroisses, ils vinrent solennellement se jeter aux pieds de Marie, pour se mettre sous sa protection, avec les peuples confiés à leurs soins. Un monument fut érigé pour perpétuer le souvenir de cette solennité : ce fut un tableau magnifique représentant l'apothéose de la sainte Vierge soutenue par les anges et couronnée par la Sainte-Trinité.

Le marinier sauvé.

Il est un fait si frappant, si public et si capable d'inspirer la confiance en Notre-Dame-de-Fourvière, que nous ne pouvons nous empêcher de nous y arrêter d'une manière particulière. C'était au mois de janvier 1820 ; l'hiver avait été fort rigoureux, la Saône charriait d'énormes glaçons, et la bise soufflait avec force. Les mariniers se hâtèrent de faire leurs efforts pour mettre leurs barques à l'abri de la débâcle. Il s'agissait de remonter cinq bateaux vides. Quatre patrons et un mousse âgé de dix-huit ans, nommé Pierre Guérin, se chargèrent de gouverner; mais malheureusement il était trop tard : trente chevaux ne suffirent point pour vaincre la violence des eaux ; ils glissaient, tombaient à chaque pas, reculaient plus qu'ils n'avançaient ; à peine eut-on le temps de couper les cordes qui les entraînaient dans le fleuve, et les mariniers restèrent au milieu de la glace et des eaux considérablement accrues. Un d'eux, en sautant de glaçon en glaçon, parvint jusqu'au rivage. On fit de nouveaux efforts, on attela de nouveau; mais tous les cordages rompirent.

Voilà donc les bateliers abandonnés au milieu des eaux, s'attendant à être d'un moment à l'autre submergés et brisés par les blocs de glaces qui frappent avec violence leurs barques. Ils sont en face du pont Saint-Vincent ; pourront-ils éviter d'échouer contre ses éperons aigus ? Ils échappent à ce danger ; mais contre le pont de pierre une barque se brise et s'enfonce. Alors les mariniers s'élancent vivement sur une des piles et s'attachent aux broussailles ; deux réussissent à s'y placer, un autre s'attache aux arbustes, mais le mousse Pierre Guérin essaye en vain de se cramponner aux vêtements d'un de ses camarades ; il réclame en vain un prompt secours, il ne peut y tenir ; les autres sont sauvés, mais lui tombe. A la vue de la foule des spectateurs émus et consternés, il est emporté par le courant ; tantôt il nage et tantôt il disparaît ; on le voit luttant contre les glaçons qui le meurtrissent, évitant l'un, tombant vers l'autre, étendant les bras, plongeant, puis reparaissant ; enfin il gagne un énorme bloc de glace et vient à bout de s'y placer. Ce fut alors qu'on le vit se jetant à genoux, portant les regards et élevant les mains vers Notre-Dame-de-Fourvière. La foule, en ce moment, joignit ses prières aux siennes. Sous le pont Volant et sous le pont de l'Archevêché, on lui jette des cordes ; mais il ne peut les retenir. Sous le pont d'Ainai, il peut en saisir une, il s'élève, on le croit sauvé, lor que, les forces lui manquant, il retombe tout à coup et se retrouve sur son glaçon, livré aux mêmes angoisses. Il parvint ainsi jusqu'à la Quarantaine. Ce fut là qu'il fut sauvé. Trois mariniers doués d'une intrépidité admirable bravent le péril, parviennent jusqu'à lui, et le reçoivent demi-mort dans leur barque. Il ne semblait qu'un glaçon ; mais les secours qu'on lui prodigua le rappelèrent à la vie. Avant la fin du jour, on n'eut plus rien à craindre pour lui.

A peine fut-il rétabli qu'il s'empressa d'accomplir son vœu : il monta à Fourvière, portant son *ex-voto*. Il était accompagné de ses compagnons de péril et de ses libérateurs ; une foule nombreuse le suivait. On avait vu le danger, on avait été témoin du miracle, on s'empressait de partager ses sentiments, on s'unissait à lui pour venir aux pieds de Marie porter son témoignage d'admiration, de reconnaissance et d'amour.

Fourvière pendant les journées d'avril 1834.

C'est à l'époque des révolutions et des troubles civils que la piété se montre plus fervente. Lorsque tant d'intérêts sont compromis, que tant de malheurs arrivent, qu'on n'a point de repos pour le présent et point de confiance dans l'avenir, où peut-on chercher des consolations? où va-t-on implorer un secours et chercher l'espérance, si ce n'est dans le sein de ce Dieu qui, d'un regard, calme la fureur de la tempête et dit aux flots de la mer : « Vous irez jusque-là, et vous n'irez pas plus loin. » Ainsi, lorsqu'en 1830 une nouvelle révolution put faire appréhender de nouveaux malheurs, suite d'une crise violente et brusque, le concours à Fourvière fut extraordinaire. On y vit accourir des pèlerins de toutes les conditions et de tous les âges, et il ne fut point rare de voir des femmes venir, pieds nus, conjurer Marie avec larmes d'employer encore une fois sa médiation puissante auprès de son Fils pour le salut de son peuple. Et lorsque des ouvriers, aigris par le malheur, s'armèrent et finirent par triompher en s'emparant de la ville, surpris eux-mêmes et comme embarrassés de leur subite élévation, ils eurent dans leur victoire une modération si surprenante, qu'elle ne peut être attribuée qu'à la protection miraculeuse de Notre-Dame-de-Fourvière (1831).

Mais en avril 1834, la lutte fut plus terrible, l'obstination plus violente. Un parti prit les armes, et pour le combattre et le vaincre, des troupes disciplinées usèrent de toute la puissance du nombre et de toutes les ressources de la tactique. Ce fut alors que Fourvière fut un des points qui devinrent le théâtre et le but des opérations d'une guerre acharnée entre des régiments entiers et une poignée d'hommes qui défendaient avec une volonté intrépide et persévérante la position qu'ils s'y étaient faite. Les insurgés avaient deux pièces de canon de huit, en assez mauvais état; la poudre était humide: n'ayant point de boulets, ils chargèrent à mitraille avec des morceaux de fer, de fonte, de pierre. Bientôt ils se servirent des projectiles que, de Bellecour et du pont de l'Archevêché, leur lançaient les troupes. Celles-ci battaient sans relâche Fourvière et les édifices situés au haut de la colline. L'église éprouva de fortes secousses; ses éperons furent endommagés, un angle du clocher fut abattu, et le mur de la sacristie fut percé en plusieurs endroits.

La lutte dura plusieurs jours. Fourvière était un corps de garde contenant une vingtaine d'hommes qui, au moyen de chaises entassées, avaient fait une séparation entre eux et le sanctuaire, et s'étaient établis dans le bas de l'église. Sous le vestibule, ils avaient fait un feu ardent où ils se chauffaient, préparaient leurs aliments et faisaient sécher leur poudre. Ce fut en cet état que les trouva une religieuse intrépide, qui vint leur demander s'ils ne permettraient point qu'un prêtre vînt enlever le saint sacrement. Ils y accédèrent volontiers, permirent à la religieuse d'emporter ou de cacher les objets les plus précieux; ils l'aidèrent même. Lorsque les prêtres vinrent prendre les vases sacrés, ils rendirent les honneurs militaires au saint sacrement, se mirent à genoux, quittèrent leur chapeau, inclinèrent leurs armes et l'accompagnèrent jusqu'à la chapelle de la Providence, où il fut déposé.

Cependant, le cinquième jour l'insurrection était comprimée dans l'intérieur de la ville; elle sonnait encore le tocsin sur les hauteurs, à Fourvière, à Saint-Just, à Saint-Irenée; mais les autres points qu'elle avait occupés ne lui répondaient guère. Les troupes alors réunirent leurs efforts contre la colline: elles prirent la résolution de la tourner, afin de tomber à l'improviste sur ceux qui l'occupaient encore. Un corps d'infanterie et de dragons y parvint en passant par la chaussée Perrache, le pont de la Mulatière et Sainte-Foy. Ils ne s'imaginaient point qu'ils n'avaient à vaincre qu'une vingtaine d'hommes. Les insurgés répondirent par quelques décharges aux coups de fusil qui furent dirigés contre eux sur le parvis et sur la terrasse de Fourvière, puis ils s'échappèrent aussitôt en abandonnant leurs canons. Alors les soldats se précipitèrent furieux dans l'église; ils n'y trouvèrent que deux hommes. L'un d'eux allait être fusillé; mais le commandant parvint à l'arracher à la mort. Ces deux prisonniers furent gardés toute la nuit dans l'église; le lendemain, ils furent remis entre les mains des juges.

Deux jours après, le feu avait cessé, et les habitants de Fourvière accompagnèrent le saint sacrement, qui fut reporté avec pompe à l'autel de la sainte Vierge.

Lorsque la tranquillité fut rendue à la ville, qui avait passé par de si cruelles alarmes; lorsque les habitants purent circuler librement dans les rues, qui durant plusieurs jours n'avaient retenti que du bruit des armes à feu ou des cris des mourants et des blessés, il resta des promesses à remplir: il fallut s'acquitter des vœux de la reconnaissance; car bien des familles eurent à rendre leurs actions de grâces à Notre-Dame-de-Fourvière, qui les avait préservées des malheurs dont elles avaient été menacées. Une maison de la paroisse de Saint-Bruno se distingua entre les autres. Elle était remplie d'ouvriers, et avait été signalée à l'autorité militaire comme un foyer d'insurrection; un officier même tomba frappé d'une balle, et l'on ne voulut pas douter qu'elle ne fût partie de là. Alors les canons furent braqués contre elle, et ses habitants allaient être ensevelis sous ses ruines; mais ils élevèrent tous leurs mains suppliantes vers Fourvière, et ils furent sauvés; car, pendant qu'ils priaient Marie avec ferveur dans ce péril extrême, M. le curé des Chartreux plaidait pour eux, et à force d'instances il parvint à désarmer le courroux des officiers. Peu de jours après, tous ensemble montèrent à la sainte colline, et eux aussi suspendirent leur *ex-voto* aux murs du sanctuaire bénit.

Ce fut après ces journées désastreuses et déplorables que Lyon fut effrayé d'une mesure qui le blessait dans ce qu'il avait de plus cher. On menaça Fourvière, on voulut en faire une forteresse. L'opiniâtre résistance du petit nombre de combattants, qui avait pu s'y soutenir pendant plusieurs jours, avait fait comprendre ce que cette position pouvait avoir d'important. Dès qu'on sut ce projet, l'alarme fut générale. Des pétitions furent couvertes de signatures; il y eut des protestations de toute part, même de la campagne et des communes voisines. On fut sans doute touché de ce vœu si unanime, car on ne parla plus de cette résolution.

Le choléra. — Conclusion.

Notre siècle a vu s'abattre parmi nous un fléau jusqu'alors inconnu, qui a parcouru toutes les contrées, s'est familiarisé avec tous les climats, n'a craint ni les remèdes ni les calculs. Les efforts ne pouvaient le vaincre, les barrières ne pouvaient l'arrêter. Lyon dut encore ici ranimer sa confiance et trouver des ressources dans sa foi. Lorsque autrefois cette cité avait vu la contagion frapper dans son sein d'innombrables victimes, elle ne put point devoir demander à d'autres qu'à Marie le bonheur de voir enfin

cesser le mortel fléau. Lorsque de nos jours elle a vu apparaître un fléau peut-être plus redoutable encore, elle s'est adressée avec le plus vif empressement à celle dont elle avait ressenti tant de fois la bonté, et a porté ses regards vers Fourvière : elle s'est jetée aux pieds de Marie. Elle pouvait tout craindre ; d'où vient que la mortalité, franchissant un espace lointain, du nord au midi de la France, a passé par-dessus Lyon, et l'a épargné dans son lugubre passage?

Une neuvaine fut faite à l'autel de Notre-Dame-de-Fourvière, plus de dix mille personnes s'y portaient chaque jour ; toutes les paroisses s'y rendirent successivement en procession. L'archevêque ordonna des prières publiques. Le pieux prélat disait, dans un mandement qu'il fit paraître en actions de grâces d'avoir été épargné par le fléau : « Dociles à notre voix, les peuples de la campagne, les habitants de la ville, se sont ébranlés comme à l'envi. Nous avons vu avec attendrissement une foule immense se presser dans le sanctuaire de Marie... Marie n'a pas été insensible à un concours si unanime ; elle s'est présentée devant le trône de son Fils, afin de lui demander grâce pour nous. Le glaive de la justice de Dieu qui étincelait sur nos têtes est rentré dans le fourreau ; l'ange exterminateur a reçu l'ordre de nous épargner ; et le fléau terrible, qui nous enveloppait de toute part, a rapidement traversé ce vaste diocèse, sans oser frapper aucun de ceux qui l'habitent. »

En 1835, le choléra reparut et fit de nombreuses victimes dans le midi de la France, dans le Piémont ; il se montra même à Valence. Les alarmes revinrent, la consternation fut profonde ; mais les prières recommencèrent, et les processions des paroisses gravirent de nouveau la sainte colline, et vinrent invoquer solennellement la protection de la divine patronne. Encore une fois, elle exauça des vœux si ardents et si pieux, et les voûtes du sanctuaire retentirent du cantique d'actions de grâces. Le marbre en perpétua le souvenir, on y grava l'inscription suivante sur la porte de la nef de Saint-Thomas :

A Notre-Dame de Fourvière, Lyon reconnaissant d'avoir été préservé du choléra en MDCCCXXXII *et* MDCCCXXXV (1).

Lyon est encore célèbre dans l'histoire ecclésiastique par un autre pèlerinage. *Voy.* AUNAY.

On connaissait encore à Lyon plusieurs autres vierges révérées avec une dévotion singulière ; c'étaient, selon Gumppenberg qui ne donne aucun détail :

(1) *Annales historiques de Fourvière*, par M. l'abbé P....., p. 68-104. Lyon, Gérard et Guyet, in-32.

1. Notre-Dame-des-Bruyères ;
2. Notre-Dame-de-Saint-Ursus, ou Saint-Ours ;
3 Notre-Dame-de-Vauflores ;
4. Notre-Dame-de-Bonne-Espérance ;
5. Notre-Dame-de-Montaigu (*Aspricollensis*) ;
6. Notre-Dame-de-Bonnes-Nouvelles ;
7. Notre-Dame *su la Sonna* (sur la Saône).

L'église Saint-Irénée, située à l'extrémité du faubourg du même nom, presque au sommet de la montagne où fut bâti l'ancien *Lugdunum* qu'un affreux incendie anéantit sous le règne de Néron, est divisée en deux parties l'une au-dessus de l'autre. Derrière, sur une esplanade d'où la vue domine sur les environs, et dans une cour terminée en rond-point, est la représentation du Calvaire, élevée en 1815 par quelques habitants de Lyon. Trois croix de fonte supportent le Christ et les deux larrons ; aux pieds du Sauveur, cinq figures en marbre blanc représentent Marie-Madeleine, saint Jean-Baptiste, Marie Salomé, et trois anges en adoration. Autour de la cour, douze petits autels uniformes, ornés chacun d'un tableau d'albâtre en relief, représentent les différents sujets de la Passion. Sous le Calvaire est une chapelle souterraine, dans laquelle on voit le Christ au tombeau.

On compte encore à Lyon dix-sept églises ouvertes à la dévotion des fidèles :

1. La cathédrale de Saint-Jean ;
2. L'église Saint-Paul, éclairée par un dôme octogone ;
3. L'église Saint-Pierre ;
4. L'église d'Ainai, d'architecture carlovingienne ou byzantine ;
5. L'église de Fourvière, sur la colline avec son pèlerinage à Notre-Dame ;
6. L'église de Saint-Nizier ;
7. L'église Saint-Bonaventure ;
8. L'église Saint-Polycarpe, fort petite ;
9. L'église des Chartreux, surmontée d'un dôme d'une grande beauté ;
10. L'église du collège ;
11. L'église Saint-Irénée, où se trouve le Calvaire ;
12. L'église des Antiquailles, tenant à l'hospice du même nom ;
13. L'église de la Charité ;
14. L'église Saint-Just, achevée en 1747 ;
15. L'église Saint-Louis, fondée en 1749, sur le quai des Augustins ;
16. L'église de l'Hôtel-Dieu, isolée sur une petite place ;
17. L'église de Saint-François de Sales, construite en 1688.

Outre l'archevêché, érigé dans le IIe siècle, on compte à Lyon cinq cures principales et six succursales.

M

MACAIRE (SAINT-), en France, petite ville de Guienne (Gironde), célèbre dans l'histoire ecclésiastique de France par l'abbaye de Notre-Dame-de-Verdelais, pèlerinage très-connu dans la contrée, même jusqu'à Bordeaux qui en est éloigné de 36 kilom. *Voy.* VERDELAIS.

MACAN-POUR (Hindoustan), village près de Firozabad, dans la province d'Agra. Pèlerinage indien très-fréquenté, au tombeau du pir Madar, sur lequel nous trouvons d'excellents détails dans le *Journal Asiatique* (1831, p. 185).

« Madar est le plus célèbre des saints musulmans de l'Inde ; les Hindous s'unissent à ses coreligionnaires pour lui rendre le culte que les catholiques nomment de dulie. L'enthousiasme qu'il y inspire a propagé ce proverbe souvent cité : Quel dommage Madar éprouvera-t-il, si Chouja se rend à Adjmir ?

« Le saïd Badi-uddin Kotbal-Madar était fils du saïd Ali (habitant d'Alep), fils du saïd Baha-uddin, fils du saïd Zahir-uddin, fils du saïd Ahmad, fils du saïd Mohammed, fils du saïd Ismaïl, fils de l'imam Jafar Sadie, fils de l'imam Mohammed Bakar, fils de Zaïn ul-Abadin, fils de l'imam Houçaïm, fils du prince des croyants Ali.

« Il naquit à Alep en 442 (1050-51), fit le pèlerinage de la Mecque et de Médine à l'âge de cent ans, et reçut de Mahomet la permission de retenir son haleine (1). Sous le règne du sultan Ibrahim Charki (Sherkey), Mahomet lui ordonna de résider au village de Macan-pour, qui était désert à cette époque à cause d'un mauvais génie nommé Macandéo, qui y portait la désolation. Madar y alla, renferma le génie, rendit ainsi ce lieu habitable, et le nomma Macan-pour, ou ville de Macan, nom qu'il a conservé. Ce prophète passa là son temps dans des exercices religieux. Il avait aussi le pouvoir de faire des miracles, ce qui fut bientôt connu dans l'Hindoustan ; aussi alla-t-on le visiter de toutes parts ; il eut quatorze cent quarante-deux fils, trois desquels naquirent d'une même mère. Il mourut le 7 joumazi 1er 837 (20 décembre 1433), et à cause de sa grande réputation de piété et du pouvoir qu'il avait de faire des miracles, l'anniversaire de sa mort a été célébré depuis ce temps par une réunion à Macan-pour. Ce prophète était âgé de trois cent quatre-vingt-quinze ans, neuf mois et vingt-six jours. Son tombeau fut élevé par le sultan Ibrahim Charki. »

« La notice qui précède est due à un fakir madarien, c'est-à-dire de l'ordre de Madar, nommé Karin-uddin. Lord Valentia l'a insérée dans ses Voyages, tom. I, p. 477 ; mais elle n'a pas été traduite dans l'édition française de cet ouvrage. Cette notice paraît exacte quant au fond, si l'on a soin de faire la part de l'enthousiasme qui a dirigé la plume de l'écrivain. Elle coïncide, pour la généalogie et le lieu de naissance, avec le fatiha de ce saint, fatiha qu'on récite sur son tombeau et qui est conçu en ces termes :

« Par l'âme pure du pivot (2) des contemplatifs et des spiritualistes ; le foyer des lumières et des plaisirs célestes ; le centre des bienheureux pirs ; à savoir le pir Badi-uddin Zindah chah Madar (que Dieu sanctifie son précieux tombeau) ; par l'âme pure de son père Ali Halibi et de sa mère Bibi Khasulmoulouc, connue sous le nom de Bibi Hazira (je demande à Dieu une telle grâce). Le fidèle lira à cette intention le premier chapitre du Coran, une fois ; le cent douzième, trois fois ; et la prière Douroud, trois fois. »

« Les mille quatre cent quarante-deux enfants sont, sans nul doute, des enfants spirituels ou des disciples, cela ne peut faire de difficulté. Quant à la prétendue longévité de Madar, qui, selon son biographe, fut de quatre siècles, elle tient à l'idée dont il a été question sur l'art de retenir son haleine, et à ce que l'époque de sa naissance n'étant pas connue, on s'est plu à l'éloigner de l'époque de sa mort qui est la seule certaine ; car on aime à trouver dans les saints personnages des perfections qui ne sont pas dans les autres hommes.

« Je dois actuellement entretenir le lecteur de la fête établie en l'honneur de Madar ; voici en quels termes en parle Jawan (1).

« Les gens du peuple, et surtout les femmes, nomment ordinairement Madar la lune de Goumazi 1er. Or, Madar est le surnom du saint désigné par les gens distingués sous le titre honorifique de Badi-uddin, mais beaucoup plus connu sous le nom de Madar. On se sert aussi de piques pour cette solennité. Ceux qui veulent prendre part à la fête en plantent dans leurs villes respectives ; cependant des musiciens se présentent, battant une sorte de grand tambour, tandis que des fakirs dansent en criant ô Madar ! bien plus ils traversent, en chantant les louanges de ce saint célèbre, des feux allumés exprès.

« Le tombeau de Madar est à Macan-pour. Le 17 de joumazi 1er, jour fixé pour la fête de ce saint, ses dévots s'y rendent des lieux les plus éloignés. Une foule immense remplit le village ; des piques sont dressées de tous côtés, et, dans la nuit, une immense quantité de lampes et de lanternes dissipent l'obscurité. Ensuite on transporte toutes les piques au tombeau de Madar, où chacun vient pour demander une grâce, pour exprimer un vœu. »

« Dans la citation qui précède, nous voyons un nouvel exemple de l'adoption des cérémonies et des usages indiens dans le culte musulman. Cette course à travers le feu est évidemment empruntée aux Hindous chez lesquels il y a même une fête dont le rite principal consiste à traverser cet élément qu'ils ont déifié sous le nom d'Agni.

« Le tombeau de Madar est placé au milieu d'un grand édifice carré, à chaque face duquel il y a une fenêtre, que l'on ouvre de temps en temps. Il est de la forme ordinaire et couvert d'une étoffe d'or. Au-dessus est

(1) Pratique à laquelle les fakirs se livrent, la considérant comme un acte religieux et comme un moyen de prolonger la vie, d'après le principe que chaque homme a un nombre determiné de respirations à prendre, et qu'ainsi plus lentement il respire, plus longtemps il vit. (Shakespeare, *Dict.*, p. 365.)

(2) L'auteur joue sur ce mot Madar, qui est le nom propre du saint dont il s'agit et qui signifie pivot, foyer, centre, etc.

(1) *Barah maça*, p. 53.

un dais de même étoffe, qui est parfumé d'essence de roses avec profusion (1). »

« Une pierre est, dit-on, suspendue sur cette tombe par des moyens inconnus. De là le proverbe : « Il y a une rangée de briques, mais il faut le souffle de Madar, » pour indiquer quelqu'un qui entreprend quelque chose d'extraordinaire sans faire attention à son incapacité.

« Afsos entre dans plus de détails que Jawan. C'est, dit-il, à Macan-pour, village du district de Canoje, que se trouve la châsse du saïd Badi-uddin, connu sous le nom de chah Madar. Ce personnage est généralement très-vénéré, surtout par les gens du bas peuple; car les fakirs, qui appartiennent à la lignée religieuse, peuvent être rangés aussi dans cette classe, attendu qu'ils sont pour la plupart fort ignorants. Du reste les fakirs nommés indépendants (2) assurent que cette descendance spirituelle n'est pas bien établie. Quoi qu'il en soit, les stupides dévots de ce saint ont adopté la couleur noire comme signe distinctif. Ayant donc attaché à des piques dorées des drapeaux noirs, ils parcourent souvent les rues des villes, munis de ces étendards et faisant un grand bruit. Cette procession tumultueuse a souvent lieu dans le mois de joumazi 1er. Chaque année, à cette époque, une quantité considérable d'hommes et de femmes, généralement des classes inférieures, se rendent des places les plus éloignées au village de Macan-pour. Ayant à leur tête des fakirs de l'ordre de Madar, les pèlerins marchent en corps, portant la plupart des étendards tels que nous venons de les décrire, et quelques-uns jouant de l'instrument nommé rabab (sorte de violon). On nomme cette procession tchari (3) ; ce qui indique qu'on y porte des piques, et on lui donne aussi la dénomination générique de Medni (corps de pèlerins qui vont visiter le tombeau d'un saint). Les pèlerins restent pendant plusieurs jours auprès du tombeau du saint, occupés à présenter leurs vœux et leurs oblations, et lorsque le 17 du mois est passé, ils retournent dans leur pays respectif.

« L'usage d'aller en pèlerinage à Macanpour est assez ancien, mais on ignore complétement quel est celui qui l'a établi. Toutefois il est à présumer qu'il est dû à des gens ignorants et bas, comme l'indique la foule méprisable qui s'y rend et qui s'imagine que ce pèlerinage est préférable à celui de la Mecque. Au surplus, on ne peut, par tout ceci, se former une opinion motivée sur la sainteté vraie ou fausse de Madar. Le cazi Nour-allah Sosatri le place parmi les chiites ou imamiens, dans son ouvrage intitulé *Majalis ulmouminin* (assemblées des croyants) ; mais Dieu seul sait ce qui en est. »

(1) *Voyage de Valentia*, trad. franç., t. I, 285.

(2) Ils se rasent la barbe, les sourcils et les cils, et font vœu de chasteté.

(3) C'est le nom de l'espèce de pique qu'on porte à la procession des dévots de chah Madar et dans d'autres analogues. Ce mot indique cette procession même. Ces piques se nomment aussi jhanda, et cette procession Madar jhanda. (*Asiatic journal*, n. s. IV, 75.)

« Comme on le voit par la notice qui précède, Madar est le patron d'un ordre de fakirs qui portent le nom de madariens, ou sectateurs de Madar. Ces derviches ont plusieurs traits de ressemblance avec les sanniaci hindous. Comme eux ils vont presque nus en toute saison, et ont leurs cheveux tressés ; ils se frottent le corps avec de la cendre de bouse de vache, et portent des chaînes de fer autour de leurs reins et à leur cou. Le savant H. H. Wilson assure qu'ils sont sunnites (1) ; la couleur noire qu'ils ont adoptée pour leurs drapeaux en est effectivement une preuve ; car le noir est la couleur des sunnites, tandis que le vert est celle des imamiens ou chiites (2). Toutefois, Madar descendait d'Houçain, ce qui paraît prouver qu'il était chiite ; et en effet Assos nous apprend qu'il a été considéré comme tel dans un ouvrage qu'il cite. Selon le même M. Wilson, la principale pratique des madariens consiste à faire usage du bang (liqueur enivrante tirée des feuilles du chanvre ou de l'exsudation de ses fleurs), dans l'espoir de se procurer des visions. Selon lui, tout en admettant la mission divine de Mahomet, les madariens n'ont pas une grande vénération pour son titre de prophète et montrent peu de respect envers ses institutions. D'après leurs légendes, Mahomet n'a eu d'accès au paradis que par la vertu des mots Dam Madar (le souffle de Madar), qui est la devise de la secte, et à laquelle la tradition attribue plusieurs effets miraculeux. Ces mots Dam Madar sont aussi une sorte de cri de guerre parmi les musulmans, souvent employés par les soldats au moment de l'attaque (3). »

MACASSAR ou MANGKASARA, dans l'île Célèbes.

A l'extrémité méridionale de la péninsule qui forme la partie sud de l'île Célèbes s'élevait jadis la grande ville de Mangkasara (vulgairement appelée Macassar), capitale d'un royaume puissant. Une grande partie de la population célébienne a conservé le nom de *Mangkasaras*, et souvent encore les Malais désignent l'île entière par l'épithète de *Tana-Mangkasara* (terre de Mangkasara). Des débris de cet empire se sont formées de petites principautés ; les Hollandais se sont emparés du reste. Sur l'emplacement de la grande cité s'élèvent aujourd'hui trois bourgs : *Kampoung-barou* (le bourg des Barous), *Kampoung-boughi* (le bourg des Boughis), *Kampoung-malayou* (le bourg des Malais), et une petite ville hollandaise de 12 à 1500 habitants, nommée *Vlaardingen*, défendue par le fort Rotterdam, et résidence des autorités néerlandaises, desquelles relèvent tous les établissements de Célèbes.

Là, comme dans toutes les principales

(1) *Asiatic journal*, n. s. IV, 75.

(2) *Asiatic journal*, n. s. IV, 75. — De Sacy, *Chrestomathie ar.*, t. I, p. 49, nouvelle édit.

(3) Garcin de Tassy.

places maritimes de l'Océanie, une notable fraction de la population est chinoise.

Les Chinois sont très-nombreux en Malaisie. A Batavia, à Manille et dans plusieurs autres villes, ils occupent des quartiers séparés. La côte occidentale de l'île Bornéo est couverte de leurs colonies. Travailleurs patients, infatigables, ils jouent en ces contrées le même rôle que les Juifs dans l'ancienne Europe; à eux toutes les industries lucratives, l'exploitation des lavages d'or et de diamants, les affaires de banque et de commission, les maisons de jeu, les fermes des impôts, les monopoles. A la cour des princes indigènes, leur position est semblable à celle des enfants de la Judée auprès des pachas turcs : mêmes moyens pour augmenter leur fortune, mêmes soins pour la cacher; souvent rançonnés ou punis, toujours nécessaires et toujours employés; se plaignant sans cesse de leur pauvreté, quoiqu'ils soient partout les plus riches marchands du pays.

La persistance à conserver les mœurs, les usages, la religion de la patrie, est aussi remarquable chez les Chinois que chez les Juifs. A côté du foyer domestique s'élève, comme sur le sol natal, l'autel des dieux, le *miao*, la pagode, temple plus ou moins riche, plus ou moins orné, selon la fortune des sectateurs.

M. Lebreton, attaché à la dernière expédition de M. d'Urville, nous a communiqué le dessin d'un de leurs temples à Macassar. A quelques détails près, cet édifice ne diffère point de la plupart des temples chinois. Leur décoration ordinaire consiste en colonnes ornées de sculptures enroulées, en tableaux et inscriptions, lampes, flambeaux garnis de cierges, et tables sur lesquelles sont posées les statues de quelques-uns de ces nombreux dieux du polythéisme chinois, plus multipliés que ceux qu'avait crées l'imagination des Grecs et des Romains : *Pan-kou*, qui introduisit l'ordre dans l'univers en séparant le ciel de la terre; *Ien-nan*, qui juge les morts et préside à la transmigration des âmes; *Ien-uam*, qui préside aux enfers; *Tien-kouen*, le maître du ciel; *Loui-xen*, le dieu des tonnerres et des foudres; *Lao-chuin*, principal arbitre des batailles; *Koung-fou-tseu*, le dieu de la sagesse; puis le régulateur du commerce et le dispensateur de la fortune, le gardien du foyer domestique, le génie tutélaire des cités, l'ami des pasteurs et le protecteur des troupeaux, etc. Outre ces dieux généraux, chaque famille, chaque métier, chaque condition, a ses idoles particulières qui, dans une sphère plus restreinte, exercent une influence plus définie, répondent à des instincts spéciaux et même à des besoins de circonstance.

MACERATA (Italie), ville située sur le sommet d'une montagne d'où l'on découvre la mer Adriatique. Elle est assez bien bâtie, et l'on y visite plusieurs édifices religieux qui sont remarquables, particulièrement la cathédrale dédiée à saint Julien, l'église des Jésuites, celle des Barnabites, et une chapelle des confrères de la Miséricorde, qui est entièrement revêtue de marbre.

MACON (France), ville de l'ancienne province de Bourgogne, actuellement chef-lieu du département de Saône-et-Loire. Son ancienne cathédrale est un lieu de dévotion remarquable à plusieurs égards. Placée sous l'invocation de saint Vincent, elle date du règne de Dagobert, et fut renversée en 1793. Il n'existe que la façade et deux tours octogones. Une ogive du XVe siècle surmonte la porte principale de la façade; les deux portes latérales sont cintrées et flanquées de colonnes romanes dont les chapiteaux portent quelques traces de peinture. On distingue deux époques dans les tours; la partie inférieure appartient à l'époque romane, et le haut est du XIIIe ou XIVe siècle. La petite tour, qui est située au nord, était surmontée d'une flèche en pierre détruite en partie. Son couronnement est d'une grande élégance. Une espèce de dôme en bois couvrait la tour du midi. Cette église avait été enrichie par les présents des rois Gonthram, Pepin, Charlemagne, Louis Ier, Charles le Chauve, Louis II, Louis VII, Philippe-Auguste et Philippe III. En 742, elle fut pillée par les Sarrasins; en 937, par les Hongrois, et, en 1040, par les Brabançons. Elle fut dévastée pendant les guerres des calvinistes. Pourtant ses bâtiments restèrent intacts. En 93, elle a été moins heureuse, et n'a pu échapper au vandalisme du XVIIIe siècle.

MADHERA-MARIAM, ville sacrée du Béghemder, en Abyssinie.

MADRID (Espagne), dans la Nouvelle-Castille, sur le Mançanarez, capitale de tout le royaume.

Elle fut d'abord appelée *Mantua Carpetanorum*, puis *Majoritum*, et enfin, par corruption, *Madritum*.

On y a vénéré, selon Gumppenberg, jusqu'à vingt-neuf images miraculeuses de la sainte Vierge, dont la plus célèbre peut-être est *Nuestra Señora de Atocha*.

Au temps de l'occupation des Sarrasins, un certain Ramirius (1) avait deux filles d'une grande beauté, dont les infidèles avaient tenté de s'emparer plusieurs fois pour satisfaire leurs brutales passions. Ramirius lutta longtemps pour les défendre d'une telle infamie; mais, désespérant de pouvoir continuer davantage sa résistance, il prit la résolution de sauver leur honneur aux dépens de leur vie, et les ayant conduites dans une église, il leur trancha la tête sur un autel de Marie; puis, ce funèbre dessein accompli, il s'élance en fureur dans les rues, appelle la ville aux armes, attaque les Sarrasins avec une rage aveugle, pour venger la mort de ses deux filles, et mourir dans le combat. Mais les Espagnols, protégés par la sainte Vierge, se battirent avec tant de courage, qu'ils chassèrent les étrangers de leur

(1) Gumppenberg appelle ce Ramirius *Dynasta*, et semble ainsi croire que ce fut un des rois de ce nom qui gouvernèrent l'Espagne du temps des Maures.



ville, et portèrent en triomphe leur chef Ramirius.

Celui-ci, dans l'ivresse de sa victoire, voulut en rendre grâces à la Reine des vierges, à celle à qui, peu d'heures auparavant, il avait immolé l'innocence de ses deux filles, véritables martyres de leur vertu.

Mais que devint-il quand, en entrant dans l'église, il vit venir à lui ses enfants joyeuses et vivantes, et ne portant, en souvenir du sacrifice de leur père, qu'une légère cicatrice autour du cou ?

Cette aventure se répandit bientôt dans toute la ville, et cette Vierge miraculeuse fut plus que jamais entourée du respect, de la confiance et de l'amour des fidèles (1).

Parmi les autres Vierges miraculeuses auxquelles Gumppenberg consacre des articles particuliers, nous trouvons Notre-Dame-de-Traspasso, Notre-Dame-la-Vieille, Notre-Dame-de-Lorette, de l'Arc, de Villa Escusa, d'Angoisse, de la Miséricorde, des Merveilles, etc. Et parmi celles qu'il ne fait qu'indiquer, comme très-vénérables, mais sans donner sur elles aucun détail, on voit Notre-Dame-de-la-Visitation, Notre-Dame-de-Guadalupe, de la Recluse, de la Croix, etc. Il aurait pu ajouter à ces dernières Notre-Dame *del Puerto*, sur le pont de Ségovie.

L'église de Notre-Dame d'Atocha (d'*Antiochia*) est une des plus considérables de la ville. Elle était à un quart de lieue de la ville, du temps de La Martinière, et dans l'enceinte d'un vaste couvent de Dominicains, où l'on va par une très-belle allée couverte. On s'y rend de toutes parts en dévotion, et c'est là que les rois font chanter le *Te Deum*, lorsque quelque heureux événement en donne l'occasion. A côté de la nef on découvre une chapelle ornée de plus de cent grosses lampes d'or et d'argent, qui brûlent nuit et jour. C'est dans cette chapelle que l'on voit la figure miraculeuse de la Vierge. Elle est noire et tient un petit Jésus entre ses bras. Dans les grandes fêtes elle est magnifiquement vêtue et couverte de pierreries. On voit autour de sa tête un soleil dont les rayons éblouissent, et les richesses que l'on y admire sont dignes de la magnificence des rois, qui ont une tribune dans cette chapelle, avec une jalousie au devant. Les religieux du couvent où est cette chapelle mènent une vie fort austère : l'une de leurs observances consiste à ne jamais mettre le pied hors de la maison (2).

L'église de Nuestra Señora de Almadena est aussi des plus magnifiques, et la Vierge que l'on y conserve a fait de grands miracles. On dit à Madrid que cette image fut apportée de Jérusalem par saint Jacques : on bâtit une chapelle à l'endroit où fut trouvée cette image, qui s'était perdue par la suite des temps, et la piété des Espagnols se plut dès lors à l'enrichir de nombreux présents. L'autel, la balustrade et toutes les lampes étaient d'argent massif : c'est un lieu de dévotion très-fréquenté.

La chapelle de saint Isidore est la plus belle de toutes ; le dôme est orné en dehors des statues des douze apôtres. Quand on y est entré, on voit au milieu le tombeau du saint au-dessus duquel est une couronne de marbre, qui représente des fleurs au naturel, supportée par quatre colonnes de porphyre d'un beau travail. Les murailles de la chapelle sont incrustées de marbre de diverses couleurs, avec des colonnes semblables. C'est Philippe IV qui fit bâtir cette chapelle, et l'on dit qu'elle lui coûta quatre millions de son temps, ce qui ferait aujourd'hui une somme beaucoup plus considérable.

La chapelle de l'église de Notre-Dame *de la Soledad* ou de la Solitude, qui est dans le monastère des Minimes, est aussi le but d'un fréquent pèlerinage, où l'on fait un salut tous les soirs.

L'église de l'hôpital d'Anton' Martin, dans l'intérieur de la ville, est très-vénérée ; elle est éclairée sans cesse par vingt-quatre lampes d'argent.

MAFANGA (Océanie). C'est le nom du lieu sacré de l'île de Tonga-Tabou (l'île sacrée). C'est le sanctuaire de la religion de ces insulaires, le lieu où sont réunis leurs tombeaux. (*Voy.* la *Géographie* de Balbi et le *Voyage* de Dumont-d'Urville.)

MAGNY-LES-HAMEAUX (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet, canton de Chevreuse. Il était du diocèse de Paris.

C'est dans les dépendances de cette paroisse qu'existait la célèbre abbaye de religieuses de l'ordre de Cîteaux, connue sous le nom de Port-Royal-des-Champs, où avait été élevé notre illustre poëte Jean Racine, qui, par un sentiment de pieuse reconnaissance, écrivit un abrégé de l'histoire de ce monastère. L'abbaye de Port-Royal-des-Champs fut détruite en vertu d'un arrêt du conseil d'Etat du roi, du 27 octobre 1709. Il n'en subsiste plus que quelques vestiges. La destruction de Port-Royal-des-Champs se lie intimement à l'histoire ecclésiastique du XVIIIe siècle. On trouve à cet égard des détails intéressants dans les *Mémoires* qu'a laissés M. Picot, ancien rédacteur en chef de l'*Ami de la Religion*.

MAGOULA (Grèce). Cette petite ville, ou plutôt ce village, est placée sur la route qui conduit de Sparte à Mistra (Μεζυθρᾶς), et où traversent plusieurs cours d'eau. On y voit une vieille église dont une partie a été entraînée par la rivière de Magoula, qui quelquefois devient un torrent fougueux, mais qui parfois est si humble qu'on peut laisser là le pont et la passer à gué. Cette petite église est connue sous le nom de Sommeil de la mère de Dieu (κοίμησις τῆς Θεοτόκου) ; elle avait un pavé en mosaïque, et le narthex extérieur était ouvert et orné de colonnes (1).

(1) Gumppenberg, *Atlas Marianus*, n° CCXLIII.
(2) La Martinière, *Dict. géograph., hist.*, etc.

(1) *Voy.* Buchon, *La Grèce continentale et la Morée* p. 450.

Ce petit lieu de dévotion est aujourd'hui abandonné.

MAHABALIPOURAM (Inde), village de la présidence de Madras ; il est appelé vulgairement les *Sept-Pagodes.* On y remarque d'immenses excavations dans le granit et d'innombrables sculptures mythologiques, semblables à celles d'Ellore.

Mais ce qu'on y admire le plus, c'est un groupe de figures humaines de grandeur naturelle, mêlées à d'autres figures d'éléphants, de taureaux, de lions et d'autres animaux, ainsi que le temple où se trouve la figure colossale de Ganésa, et cinq autres temples plus petits, tous remarquables par leurs sculptures et par la matière employée dans leur construction. Il y a tout lieu de croire que Mahabalipouram aura été englouti en partie par un tremblement de terre, et que cette catastrophe aura donné lieu à son abandon. (*Abrégé de géographie* de Balbi).

MAHA-NEUVA (Inde). C'est le nom que les Cingalais donnent à la ville de Kandy. *Voy.* CEYLAN.

MAILKOTTA (Inde), petite ville du royaume de Satarah, qui est remarquable par deux temples célèbres, l'un dédié à Narasingha et l'autre à Tchillâpulla-Râyâ. Ils sont visités annuellement par un grand nombre de pèlerins.

MAINTENON (France), petite ville de la Beauce, département d'Eure-et-Loir, chef-lieu de canton, arrondissement et diocèse de Chartres. Cette ville avait été érigée en marquisat par Louis XIV, en faveur de la célèbre madame de Maintenon, née d'Aubigné.

Il y avait à Maintenon, avant la tempête révolutionnaire, une collégiale et un hospice fondé par Adrien-Maurice, maréchal duc de Noailles. C'est dans le voisinage de cette ville qu'on voit la chapelle consacrée à saint Mamers, célèbre par un pèlerinage très-fréquenté, qui a lieu tous les ans, le lundi de Pâques. *Voy.* MAMERS (saint).

Il existe dans les environs de Maintenon plusieurs menhirs ou monuments druidiques, qui ont reçu des habitants les noms de *Pierre-Fitte* et de *Pierre de Gargantua.*

MALACA ou MALACCA (Inde) est le chef-lieu d'une province qui porte le même nom. On l'appelle aussi Malaya. Cette ville fait partie de l'Inde transgangétique anglaise. Elle renfermait, au XVIe siècle, un sanctuaire célèbre, dédié à la sainte Vierge : ce sanctuaire est en ruine aujourd'hui.

Malaca, capitale de l'ancien royaume de ce nom, est une ville située au delà du golfe de Bengale, vers la tête de cette grande péninsule qui de l'embouchure du Salouen s'étend au midi assez près de la ligne. On prétend qu'elle n'a pas quatre siècles d'antiquité; qu'avant ce temps l'endroit où elle est située n'était qu'un désert inculte, où l'on ne remarquait que quelques cabanes de pêcheurs. Des nouveaux venus de la même profession s'y étant réunis des royaumes voisins, bâtirent une ville qui en peu de temps s'accrut au point de devenir la capitale d'un Etat puissant. Alphonse Albukerque la conquit en 1511. La religion y avait déjà pénétré avec les conquérants des Indes ; mais on y avait à peu près oublié ses dogmes et sa morale. Il y régnait une corruption de mœurs qui aurait effrayé et découragé tout autre zèle que celui d'un apôtre. Les Portugais et les indigènes semblaient se piquer d'émulation dans la carrière du crime. Xavier, par les saintes industries d'une charité et d'une douceur héroïques, remédia pour un temps au mal. Il était soutenu par un bras puissant. Il y avait à Malaca une église dédiée à la Mère de Dieu, sous le titre de Notre-Dame-du-Mont. Il obtint de celle qu'on y honorait des grâces signalées et de véritables prodiges.

Une des merveilles les plus étonnantes de la vie de Xavier fut celle qu'à son retour du Japon aux Indes il opéra par l'intercession de cette même Vierge. La tempête porta le vaisseau dans une mer inconnue au pilote et détacha une chaloupe où se trouvaient quinze personnes, et entre autres le neveu du capitaine. Cependant tout l'équipage était plongé dans la tristesse et la consternation. Xavier le voit, et son cœur en est touché. Il s'adresse au capitaine et lui dit : Ne vous affligez pas, mon frère ; avant trois jours la fille viendra retrouver sa mère. Dès le point du jour, on monte sur la hune, et l'on ne voit qu'une mer courroucée et blanche d'écume. Xavier a recours à la prière et demande au bout de deux heures qu'on monte encore à la hune. Un Portugais lui répond par une raillerie; et Xavier aussitôt : La confiance que j'ai en la divine miséricorde me fait espérer que les personnes que j'ai mises sous la protection de la mère du Sauveur, et pour qui j'ai fait vœu de dire trois messes à Notre-Dame-du-Mont, ne périront pas. Le capitaine monte lui-même à la hune avec un matelot, et au bout d'une demi-heure il redescend accablé de tristesse. Xavier, quoique malade et souffrant de vives douleurs, se retire dans l'appartement d'un marchand, et depuis sept heures du matin jusqu'au coucher du soleil, il prie à genoux, avec des soupirs, des larmes et cette ferveur qui fait au ciel une sorte de violence. Il sort alors de sa retraite et demande au pilote des nouvelles de la chaloupe. Le pilote répond qu'il n'y faut plus penser et que, supposé qu'elle eût échappé à la tempête, elle serait à plus de cinquante lieues de leur bord. Xavier fait abaisser les voiles pour ralentir la course du navire. Au bout de trois heures il dut soutenir l'assaut des passagers qui voulaient qu'on déployât les voiles. Vainqueur de leur résistance, il s'appuie sur l'antenne et semble dormir. Tout à coup un enfant assis au pied du mât s'écrie : Miracle! miracle! voilà la chaloupe ! On se réunit au cri de l'enfant, et l'on voit en effet la chaloupe à une portée de mousquet. Xavier se dérobe aux transports de l'équipage et va s'enfermer dans une chambre. La chaloupe gagne le navire et elle s'arrête d'elle-même. Les quinze hommes qu'elle portait entrent facilement dans le vaisseau. Là ils causent la surprise la plus étrange quand ils attestent qu'ils sont venus au milieu de la plus horri-

ble tempête sans éprouver aucune crainte, parce que, disent-ils, le P. Xavier était leur pilote et que sa présence ne leur laissait pas la moindre inquiétude. Il fut évident que le saint s'était trouvé en même temps en deux lieux différents, et un miracle si visible fit tant d'impression sur deux esclaves sarrasins, qu'ils abjurèrent le mahométisme (1).

Le retour de Xavier à Malaca causa une joie dont on ne peut se faire une juste idée. On lui parla de l'irruption des barbares qui, pendant son séjour au Japon, avaient pris la ville. On ne lui apprenait rien qu'il n'eût déjà connu surnaturellement et annoncé aux Portugais de son navire. Il avait ajouté que les péchés d'une cité si corrompue avaient attiré la malédiction du ciel.

Après la mort du saint, son corps fut porté de Sancian à Malaca, déposé dans l'église de Notre-Dame-du-Mont, et enseveli avec ceux du commun des fidèles. Ce précieux dépôt fut depuis transporté à Goa. Le miracle qui l'avait conservé à Sancian dans la chaux vive, le conserva de même à Malaca, les cinq mois qu'il resta sous terre, et la même puissance surnaturelle l'a conservé depuis près de trois siècles sans corruption (2).

Malaca ne fut au pouvoir des Portugais que depuis l'an 1511 jusqu'à l'an 1641, que les Hollandais leur enlevèrent cette conquête. De vingt mille habitants qu'elle comptait sous ses premiers maîtres, elle fut réduite dans la suite à trois ou quatre mille. N'y cherchons pas le sanctuaire de Marie. Il y a longtemps qu'un géographe nous avertissait que l'exercice de la religion catholique y était défendu, et que ceux qui professaient cette religion étaient contraints de s'enfoncer dans les bois pour y adresser au ciel leurs prières. Aujourd'hui que cette ville est passée sous la domination anglaise, le commerce y reprend vie, et une population nombreuse commence à s'agiter dans ses murs. Puisse le sanctuaire de Marie se relever de ses ruines, et un nouveau Xavier se faire auprès de Marie l'intercesseur de ce peuple (3)!

MALATHIA (Asie Mineure), dans la Mélitène, province fertile de l'ancienne Cappadoce.

La ville de Malathia est célèbre dans l'histoire ecclésiastique; la légion fulminante y faisait son séjour, et les quarante martyrs de la Cappadoce y tenaient leurs quartiers.

« Elle fut la résidence de plusieurs saints, et l'on voit encore aux environs de la ville une petite église élevée, dans le XIIe siècle, à l'occasion de l'invention des reliques de saint Eudoxe : une inscription grecque, placée sur la porte de l'église, en fait foi aujourd'hui. Cette église est convertie en mosquée (1). »

Malathia est de nos jours couverte de ruines et de décombres. Les monuments musulmans ont écrasé ceux du christianisme et se sont écroulés à leur tour. La dévotion chrétienne aux saints quarante martyrs est tombée devant le culte d'Allah, et celui-ci a laissé périr toute trace de l'ancienne foi des habitants du pays.

Ces martyrs sont aussi appelés les martyrs de Sébaste. Leurs reliques étaient conservées en partie dans la ville de Césarée. Sainte Emmélie en mit quelques-unes dans l'église qu'elle fit bâtir près du village d'Annessès. Enfin, outre celles qui étaient déposées à Malathia, il y en eut encore une autre partie à Constantinople où elles étaient honorées avec une dévotion particulière, au rapport de Sozomène (2) et de Procope (3). Cette dévotion, disent ces deux auteurs, fut souvent récompensée par des visions et par des miracles. Saint Basile les regardait comme un boulevard assuré contre les attaques des ennemis les plus formidables (3). Le même Père ajoute qu'elles avaient la vertu de relever ceux qui étaient tombés, de fortifier les faibles et d'augmenter la ferveur des fidèles.

MALDAH (Inde), ville située dans les environs immédiats de Mourchidabad, ancienne capitale du Bengale. Elle est surtout remarquable par les ruines de l'immense ville de Gour, qui s'étendait le long du Gange, et qui comptait près de deux millions d'habitants.

On distingue parmi ces ruines la grande mosquée dite d'Or, bâtiment superbe, jadis revêtu de marbre enlevé depuis pour orner d'autres édifices; et l'obélisque, espèce de minaret à quatre étages assez bien conservé.

MALO (SAINT-), en France, dans le département d'Ille-et-Vilaine. *Voy.* COMBOURG.

MALTE (île de la Méditerranée). On lit dans le chap. XXVIII des *Actes des apôtres* l'occasion du séjour de saint Paul dans l'île de Malte. La tempête avait jeté sur les côtes de cette île célèbre le vaisseau sur lequel le centurion Julius le conduisait à Rome. Tout l'équipage resta trois mois à terre, et durant cet espace de temps, Paul, qui n'eut qu'à se louer du peuple qui l'avait d'abord accueilli avec assez de froideur, y fit plusieurs miracles dont l'Écriture et les habitants du pays ont gardé un fidèle souvenir.

On lui a fait élever par la suite des temps une chapelle et une statue, dans la grotte où l'on croit qu'il avait fixé sa demeure, et ce lieu fut dès lors l'objet d'un grand pèlerinage. Cette chapelle est située dans la vallée de Mousta. Voici ce qu'en rapporte un recueil pittoresque fort connu :

Après avoir fait jeter saint Paul dans les

(1) Bouhours, *Vie de saint François Xavier*, liv. v, p. 444.

(2) Voy. la *Vie du saint*, liv. v, à la fin. En 1782, le bruit s'étant répandu que le corps de saint Xavier avait été enlevé, l'évêque de Cochin et le gouverneur général des possessions portugaises dans l'Inde en firent la reconnaissance dans les formes. Ce saint dépôt fut trouvé bien conservé. On l'exposa pendant trois jours à la vénération du peuple, et ensuite on le replaça dans le mausolée. On trouve là-dessus des détails très-intéressants dans les *Annales de la Propagation de la foi*, t. VIII, p. 582.

(3) *Les pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu*, p. 306 et suiv.

(1) Ch. Texier, *Voyage dans l'Asie Mineure de Sis à Trébizonde*. Revue franç., mai 1838.

(2) Sozomène, lib. IX, cap. 1, 2.

(3) Procope, *Lib. de Ædific. Justinian.*, cap. 7.

(4) Basil., *Orat.* XX, p. 459.

prisons de Césarée, les Juifs demandaient qu'il fût conduit à Jérusalem ; mais Paul n'ignorait pas leurs mauvais desseins. En supposant qu'il ne fût pas assassiné sur la route, il eût été infailliblement condamné à mort par le tribunal juif. Or, son apostolat était encore loin de sa fin ; il voulait enseigner la foi nouvelle dans la capitale du monde ; il demanda à être jugé par César lui-même : c'était son droit. Les empereurs avaient intérêt à ce que l'on fît appel à leur juridiction suprême. Le gouverneur Festus fut donc obligé de lui répondre : « Vous en avez appelé à César, vous irez devant César. »

Quelque temps après, Paul et d'autres prisonniers, qui devaient être également transportés en Italie, furent confiés à la garde d'un centenier nommé Jules, et embarqués sur un navire d'Adrumette. La relation du voyage de ce navire et de la tempête qui le jeta sur les côtes de l'île de Malte est une des pages les plus intéressantes des Actes des apôtres. Voici ce qui est écrit sur le séjour de saint Paul dans cette île :

« Nous étant ainsi sauvés, nous reconnûmes que l'île s'appelait Malte, et les barbares nous traitèrent avec beaucoup de bonté; car ils nous reçurent tous chez eux, et ils y allumèrent un grand feu à cause de la pluie et du froid qu'il faisait. Paul ramassa quelques sarments et les mit au feu ; mais une vipère que la chaleur en fit sortir le prit à la main. Quand les barbares virent cette bête qui pendait à sa main, ils se dirent entre eux : « Il faut que cet homme soit quelque meurtrier, puisqu'après avoir été sauvé de la mer, la vengeance divine le poursuit encore, et ne veut pas le laisser vivre. » Mais Paul secoua sa main, et la vipère tomba dans le feu sans lui faire aucun mal. Les barbares s'attendaient à voir la main enfler, ou Paul tomber mort subitement. Mais après avoir attendu longtemps, lorsqu'ils furent assurés qu'il ne souffrait point, ils changèrent tout à fait de sentiment à son égard, et ils s'écrièrent que c'était un dieu. Il y avait en cet endroit-là des terres qui appartenaient à un nommé Publius, le premier de cette île, qui nous reçut fort humainement, et qui exerça envers nous l'hospitalité durant trois jours. »

Le père de Publius était malade ; Paul alla le voir et le guérit. Le bruit s'en répandit dans l'île, et les habitants vinrent en foule pour voir et entendre le Juif prisonnier. Le séjour de saint Paul à Malte dura trois mois ; il s'embarqua ensuite avec les autres prisonniers et les soldats romains échappés au naufrage sur un vaisseau d'Alexandrie, qui avait passé l'hiver dans l'île, et qui portait pour enseigne Castor et Pollux.

Le souvenir de saint Paul s'est conservé dans l'île de Malte à travers les siècles. On prétend que la maison de Publius existe encore, et une grotte où demeura l'Apôtre est pour les habitants un lieu sacré. On y a élevé une statue du saint et une chapelle.

Suivant la tradition populaire, saint Paul, en jetant dans le feu la vipère qui s'était attachée à sa main, prononça une malédiction contre tous les animaux venimeux, qui, depuis ce moment, disparurent de l'île. On prétend qu'il ne s'y en trouve réellement plus aucun.

On attribue des propriétés curatives, analogues à celles de la magnésie, à la substance blanchâtre qui recouvre les parois humides de la grotte. On prétend aussi qu'elle guérit les morsures des reptiles. Il n'est point une seule famille de Malte qui n'en ait une provision; c'est même un objet de commerce assez important. On exporte chaque année une quantité considérable de cette poudre, surtout en Sicile, en Italie et jusqu'aux Indes-Orientales.

Cependant un écrivain contemporain, auteur d'une histoire descriptive de Malte, combat par d'assez bonnes raisons la tradition pieuse des habitants ; voici ses propres paroles :

« La tradition maltaise veut que cette anse ait été témoin du naufrage de saint Paul, naufrage dont les saintes Écritures nous ont transmis le récit. Cette opinion, quoique soutenue par des écrivains consciencieux, et consacrée par les croyances d'une population tout entière, ne nous paraît pas fondée.

« Nous savons positivement que saint Paul aborda à Mélita ; mais ce nom est commun à deux îles de la Méditerranée ; l'une située dans la mer Adriatique, près des États de Raguse ; l'autre qui fait le sujet de cette notice. Examinons laquelle des deux dut recevoir l'Apôtre et ses compagnons de voyage. Parti de Césarée pour aller se justifier, auprès de l'empereur, des crimes qu'on lui imputait, saint Paul relâcha à l'île de Crète où son navire avait été poussé par la tempête. Quelques jours après, un léger vent du midi permit au bâtiment de s'éloigner de cette colonie. Qu'on remarque bien qu'il avait fait halte dans un port de la côte septentrionale de Candie, et que c'est de ce même lieu qu'il repartit pour continuer son voyage vers la capitale du monde romain. A peine à la voile, le vaisseau fut poussé par un vent très-violent hors de la vue de l'île qu'il côtoyait ; ce vent, quel était-il ? l'*Euroclydon*, nous dit l'Écriture, c'est-à-dire, suivant Pline, Vitruve, Aristote et Strabon, un vent qui tient le milieu entre le midi et le levant : c'était donc, pour parler le langage moderne, un vent de sud-est, ou ce qu'on nomme dans la Méditerranée le *siroco*. Sur ce point il ne peut y avoir l'ombre d'un doute.

« Le vaisseau étant emporté par la violence de la tempête, et ne pouvant résister, nous nous laissâmes aller au gré du vent. » Ainsi, d'après le texte des *Actes des apôtres*, l'équipage renonça à conduire le navire qui fut abandonné au caprice de l'ouragan. Or, le siroco ne pouvait le pousser que dans la mer Adriatique ; toute autre direction était impossible. Pour qu'il fût jeté dans les eaux de Malte, qui est située à l'ouest de la Crète, il aurait fallu que le vent soufflât de l'est, sans variation. Au surplus, le chapitre 27 des *Actes des apôtres* est si explicite, qu'il ne permet pas la moindre équivoque. « La que

torzième nuit étant venue, comme nous étions jetés çà et là *dans la mer Adriatique*, les matelots, vers le minuit, estimèrent qu'ils approchaient de quelque terre. » Dira-t-on que l'Écriture a pu confondre la mer de Sicile où est située Malte, avec la mer Adriatique? Une telle supposition est inadmissible. D'abord, Malte est très-éloignée de la mer Adriatique; ensuite, cette mer n'a jamais eu d'autres bornes que celles que les géographes lui assignent aujourd'hui; elle a toujours eu à droite l'Illyrie et la Dalmatie, à gauche l'Italie; son étendue a toujours été de deux cents lieues de longueur sur quarante dans sa plus grande largeur, dimensions sur lesquelles s'accordent Pline, Strabon et Thucydide (1). Ainsi donc, lorsque le narrateur des faits et gestes des apôtres nous dit que le vaisseau qui portait Paul fut poussé *dans la mer Adriatique*, il n'est pas possible de supposer qu'il ait eu en vue la mer de Sicile.

« Du reste, ce ne sont pas les seules considérations qui militent contre la tradition maltaise. Si le navire en question avait été conduit directement à Malte, il aurait tout naturellement abordé sur un point de la côte orientale, par exemple à Marsa Siroco, et c'est au nord-ouest de l'île qu'est le port Saint-Paul, lieu présumé du naufrage! En second lieu, le bâtiment échoua sur un bas-fond (2); or, on en connaît plusieurs à la pointe méridionale de la Mélita de la mer Adriatique, tandis qu'il n'y en a pas autour de Malte. — Paul fut mordu par une vipère et n'en ressentit aucun mal; or, Malte n'a jamais nourri de serpents d'aucune espèce, tandis qu'en Dalmatie, et surtout à Mélita, il y a une grande quantité de vipères très-venimeuses. —L'Apôtre fut accueilli *par des barbares* (3). Malte appartenait alors aux Romains, et la population se composait principalement de Grecs, que les Romains avaient conservés dans l'île. Ce n'est pas tout: la civilisation de Malte était à cette époque si florissante, qu'elle était en renommée dans toute l'Europe. Et ce sont des Romains et des Grecs, ce sont les habitants d'un pays si avancé en matière d'art et d'industrie, que Paul, citoyen romain lui-même, aurait appelés *barbares!* Qu'on ne dise pas que, sous la plume de l'écrivain sacré, le mot *barbare* est pris dans le sens *d'ennemi de la religion chrétienne;* c'est par le mot *gentils* que les chrétiens de cette période désignaient généralement les païens. — Enfin, pour dernière observation, nous rappellerons que Paul fut obligé de séjourner trois mois à Mélita, faute d'occasion pour se rendre en Italie. Cette île était donc bien peu fréquentée par les navigateurs, ce qui n'a jamais été vrai pour Malte. On ne peut supposer que ce fût le désir de convertir les habitants de la colonie à la foi nouvelle qui retînt si longtemps saint Paul dans cette île hospitalière; car les *Actes des apôtres* ne parlent pas d'une seule prédication, d'une seule conversion; il est dit seulement que Paul guérit miraculeusement un grand nombre de malades; en second lieu, il faut se rappeler qu'il était alors prisonnier, et qu'il était envoyé à Rome pour se disculper, devant César, de délits extrêmement graves; l'officier romain, chargé de le conduire aux pieds de l'empereur, ne l'aurait certainement pas laissé prêcher à loisir; il n'aurait pas attendu le bon plaisir de son captif pour remettre à la voile. Le long séjour de saint Paul à Mélita fut donc forcé, les communications de cette île avec les pays voisins étant très-rares (1), surtout dans la mauvaise saison, ce qui, encore une fois, n'a jamais pu se dire de Malte.

« A tous ces arguments on n'oppose que la tradition populaire de Malte et les assertions de quelques poëtes latins, parmi lesquels on cite Ovide. Mais les traditions populaires sont bien souvent menteuses, et, quant aux poëtes, qui a jamais songé à prendre leurs œuvres pour *criterium* dans les questions de géographie et d'histoire?

« Il y a donc lieu, suivant nous, à déclarer fausse l'opinion qui place à Malte le naufrage de saint Paul. Nous avons insisté sur ce sujet, parce qu'il touche à un point historique important, et qu'il explique un passage intéressant des saintes Écritures. »

Plus loin, l'auteur, continuant sa description de cette île célèbre, ajoute ce qui suit:

Grotte de Saint-Paul. La grotte de Saint-Paul est aux environs de la Cité Notable. Des grilles de fer la divisent en trois parties. La première en entrant est ouverte au peuple dans certaines circonstances. La seconde fournit cette terre antifébrile dont nous avons parlé; le rocher, qui est taillé en forme de nef, se régénère incessamment, et produit,

(1) Ptolomée confond la mer Adriatique avec la mer de Sicile ou la grande mer Ionienne. Cependant l'une et l'autre sont et ont toujours été bien distinctes. La mer Adriatique a des limites naturelles si bien marquées, qu'il est difficile de concevoir que sa position ait donné lieu à d'aussi singulières méprises.

(2) « Et ayant jeté la sonde, les matelots trouvèrent vingt brasses; puis étant allés un peu plus loin, ils la jetèrent encore et ils trouvèrent quinze brasses. (Verset 28.) — Mais étant tombés dans un endroit qui avait la mer des deux côtés, le vaisseau y échoua, et la proue y étant engagée, demeurait immobile, pendant que la poupe se rompait par la violence des vagues. » (Verset 41.)

(3) « Et les *barbares* nous traitaient avec beaucoup d'humanité, car ils allumèrent un grand feu et ils nous reçurent tous chez eux, à cause de la pluie qui tombait sur nous, et du froid. » (Chapitre XXVIII, v. 2.)

L'épithète de *barbares* se trouve répétée plusieurs fois dans les versets suivants.

(1) « Trois mois après, nous partîmes sur un vaisseau d'Alexandrie, qui avait passé l'hiver dans l'île et qui portait pour enseigne Castor et Pollux. » (Verset 11.)

Il semblerait d'après cela que saint Paul, ou plutôt le centenier à la garde duquel il était confié, fut obligé d'attendre qu'un navire, arrêté comme lui à Mélita, remît à la voile, ce qui prouverait que l'île, témoin du naufrage de l'apôtre, était bien loin d'être aussi fréquentée que l'était la Malte de la mer de Sicile, même à l'époque dont il s'agit.

sans s'épuiser, la poudre curative. Le compartiment du fond renferme un autel sur lequel on prétend que saint Paul a dit la messe, et une fort belle statue de l'Apôtre, en marbre blanc, ouvrage de Melchior Caffa, artiste distingué, né à Malte en 1635, et l'un des meilleurs élèves de Ferrata (1). Cette grotte est une des nombreuses localités que la piété des Maltais a placées sous le patronage de saint Paul. Quoique saint Jean soit invoqué dans la plus magnifique église de la colonie, quoique les exploits qui ont immortalisé l'ordre de Malte aient été accomplis au nom de cet apôtre, on n'a pas moins de respect pour saint Paul, à qui les habitants de cette île vouent un culte de prédilection. Le nom ou l'image de l'héroïque naufragé se voit partout à Malte. Non-seulement la cathédrale de la Cité Notable est sous son invocation, mais encore il y a une église Saint-Paul à la Valette. Dans plusieurs villages on trouve aussi des temples dédiés à cet intrépide propagateur de l'Évangile. Sur une route qui mène à une ancienne maison de plaisance des grands maîtres de l'ordre, on voyait encore, il y a quelques années, des statues de saint Paul, indiquant, par un mouvement du bras droit, la baie où l'erreur populaire place le désastre du vaisseau parti de Césarée. Quant au port lui-même, il va sans dire qu'il est au nombre des endroits privilégiés que l'on recommande particulièrement à la pieuse curiosité des voyageurs. N'est-il pas étrange que cette préférence se fonde sur un fait matériellement inexact et impossible? Au surplus, qu'importe? Laissons au peuple maltais ses croyances; le scepticisme serait pour lui le pire de tous les maux, comme il l'est pour nous, peuple civilisé.

Catacombes de la Cité Notable. On voit encore, près de l'antique capitale de Mélita, des catacombes parfaitement conservées et qu'on ne saurait se dispenser de visiter; leur étendue et les nombreuses rues qui les sillonnent leur ont fait donner le nom de *ville souterraine*. On ne peut maintenant les parcourir dans tous les sens, plusieurs issues ayant été fermées, de peur que des curieux ne s'y égarassent et ne renouvelassent l'histoire tragique dont les catacombes de Rome furent le théâtre, et que Delille a racontée en vers. Houël y a pénétré par une entrée particulière qui communiquait à la maison d'un M. Pietro Greco, ancien recteur du collége de la Cité Notable. Voici la description qu'il donne de cette nécropole: « En arrivant, on descend environ huit à neuf pieds par un escalier de trois pieds de large qui conduit dans une espèce de galerie; elle est souvent très-étroite; on y remarque de chaque côté des sépulcres de toute grandeur jusqu'à celui du plus petit enfant. Le corridor est fort irrégulier; il se divise en différents conduits qui forment beaucoup de rameaux; on voit dans un grand nombre de ces routes, qui ressemblent à la première, des salles plus ou moins grandes, garnies de tombeaux. Il y a telle salle dont le plafond exigeait le soutien de quelques piliers; ils ont été faits à l'imitation des colonnes groupées et cannelées, sans base ni chapiteaux, sans goût ni régularité. Les catacombes sont à douze ou quinze pieds environ au-dessous de la superficie de la roche dans laquelle on les a creusées. Cette pierre est tendre et poreuse; l'eau la pénètre facilement; pour prévenir les effets de son infiltration, on a pratiqué, au pied des parties latérales des galeries, de petites rigoles couvertes, sur lesquelles on marche; elles reçoivent les eaux et les conduisent dans des endroits où elles se rassemblent et se perdent. Par ce moyen, ces souterrains conservaient la salubrité nécessaire pour les habiter sans danger, lorsque les circonstances obligeaient de s'y retirer, et permettaient d'y transporter sans peine les corps destinés à y être déposés. La pierre dans laquelle sont creusées les catacombes, par suite de sa nature poreuse et tendre, s'est trouvée propre à nourrir certains végétaux et arbustes. A sa superficie, il y a plusieurs de ces arbustes dont les racines ont pu pénétrer cette roche sans la fendre, sans y être comprimées, et ont pu croître jusqu'à douze ou quinze pieds sur deux ou trois lignes et plus de diamètre au sein de la pierre. Il est à remarquer que ces arbustes ont leurs racines de la même grosseur à l'air libre qu'au cœur de la pierre, où il serait naturel de croire qu'ils sont gênés. Ces catacombes sont bien supérieures à celles de Naples, dont la plupart ne sont que des excavations faites au hasard pour en tirer des pierres et des matériaux à bâtir. Celles-ci servirent d'église aux premiers chrétiens de l'île. Un ermite qui vint les habiter en 1607 y attira un grand concours de fidèles. »

Tombeaux de la Bengemma. Les grottes funéraires de la Bengemma ne sont pas moins intéressantes, quoiqu'elles occupent un espace beaucoup moins vaste et qu'elles n'aient servi qu'à la sépulture des morts. La Bengemma est une montagne située au sud-ouest de l'île. Le plan presque uni qui forme son plateau supérieur, le voisinage de la mer, l'existence de plusieurs fontaines abondantes au pied et sur les flancs de la colline, d'autres considérations non moins significatives, semblent prouver que cette localité pittoresque a été l'emplacement d'une ville, dont il ne reste pas plus de traces sur le sol que dans l'histoire de Malte. Quels qu'aient été les habitants de cette ville, il est certain, d'après ce qui subsiste de leurs travaux, qu'ils n'étaient pas étrangers aux procédés de l'art. Les grottes sépulcrales sont au nombre de cent; elles reçoivent le jour par de petites ouvertures, dont quelques-unes, comme le dit Houël, ressemblent de près à une décoration de porte; les autres ont dû être ornées de la même façon, mais dégradées par le temps et par l'action de l'humi-

(1) C'est à tort que Houël attribue cette statue au Bernin. Il ajoute, du reste, qu'elle est composée avec chaleur, et que cet artiste a fait peu de meilleurs ouvrages.

dité atmosphérique, elles sont complétement dépouillées et laissent voir à nu les aspérités de la pierre. En pénétrant dans ces demeures funèbres, dont l'accès est assez facile, le souvenir de leur ancienne destination, le silence solennel qui règne autour de vous, l'obscurité qui vous environne, vous causent un sentiment de piété mêlé d'un effroi involontaire. Les caveaux consacrés à la sépulture sont à une assez grande distance dans la montagne et dans l'endroit le plus retiré de la région souterraine. Les tombeaux sont d'une composition et d'un style exquis, les détails de leur exécution d'une finesse merveilleuse et d'un goût irréprochable ; l'auteur du *Voyage pittoresque de Sicile* n'hésite pas à déclarer qu'ils sont les plus beaux et les plus élégants qu'il ait vus dans les mêmes dimensions. Quelle main a taillé dans le roc ces sombres asiles? C'est ce qu'on ne saurait dire ; les fastes de Malte sont muets sur ce point, et la destruction a passé sur les vestiges matériels qui auraient pu faciliter la solution du problème.

Grotte de Calypso. En se dirigeant vers le port de la Melleha, situé au nord-ouest, on arrive en face du palais de Calypso (1); triste palais, à en juger par ce qui en reste ! Deux étages de grottes sombres et humides, creusées dans un rocher à pic d'une grande élévation, distribuées sans ordre, sans symétrie, n'offrant aucunes traces d'ornements, ni rien de ce qui constitue une demeure agréable, voilà le séjour de Calypso et de ses nymphes. Le cabinet de toilette de la déesse, ce boudoir où toutes les ressources de la coquetterie la plus raffinée étaient employées pour ajouter de nouveaux charmes à ce que la nature avait fait beau et séduisant, ce réduit mystérieux, dont l'imagination se plaît à faire un sanctuaire d'amour et de volupté, n'était, hélas ! qu'une très-modeste chambre, qui ne se distinguait des grottes voisines que par une ouverture placée à sept pieds d'élévation. Vous chercheriez vainement autour de ce lieu célèbre les sites enchanteurs dont Fénelon a fait une description si poétique. Cette eau murmurante, qui serpentait en ruisseaux argentés au milieu de fraîches prairies, se borne à une fontaine qui jaillit au pied de la montagne ; ces bois verdoyants qui protégeaient de leur ombre discrète les amours de Télémaque et d'Eucharis n'existent pas et n'ont jamais pu exister, car le sol se refuse à produire des arbres. A l'aspect de cette triste muraille percée de grottes délabrées, et auprès de laquelle croissent de maigres arbrisseaux à qui manquent l'eau et la terre, on se demande comment les poëtes ont pu trouver de riches couleurs pour la peinture d'un pareil paysage. Malheureusement le désappointement est si cruel, que l'esprit se tient en garde contre la puissance des souvenirs, et que les gracieuses fantaisies de Fénelon, pas plus que les récits ingénieux du chantre d'Ulysse, ne peuvent rien sur la mauvaise humeur qui vous possède. Si l'on oublie un moment les traditions fabuleuses, on reconnaît que le port de la Melleha a pu être, en effet, un refuge pour les navigateurs d'autrefois. La situation de ce port au nord-ouest de Malte, la sécurité dont les vaisseaux y jouissent, la fontaine abondante dont nous avons parlé, tout prouve que c'était là le premier lieu de relâche des bâtiments qui avaient doublé le Gozzo en venant d'Afrique. Il est donc permis de croire, avec Denon, qu'on y avait formé de grossiers établissements dont les grottes de la montagne sont les restes. Ceci est assurément bien prosaïque ; mais comment respecter la poésie en face d'une si triste réalité ! Quoi qu'en dise l'illustre auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, on peut, sans être un barbare, ne pas voir toujours « par les yeux d'Homère et de Fénelon. »

Villes et villages. L'île de Malte, toute petite qu'elle est, peut être considérée comme divisée en deux zones bien distinctes. La partie occidentale forme, en effet, un contraste frappant avec la région de l'est. La première est peu ou point habitée, aride, pittoresque ; la seconde est considérablement peuplée, fertile, grâce à l'active industrie des habitants, riche en ruines intéressantes et en curiosités naturelles. La raison de la préférence accordée par les Maltais à la partie orientale est facile à concevoir. A l'ouest, et principalement dans les endroits voisins de la côte, on respire un air très-malsain ; en outre, on n'y trouverait pas même la terre nécessaire pour la préparation du sol que l'on voudrait cultiver ; tandis que dans la zone de l'est l'atmosphère est pure de tout miasme malfaisant, et la terre végétale se rencontre dans quelques vallées ainsi que dans plusieurs excavations. Il ne faut pas oublier non plus que les deux capitales de la colonie sont situées dans cette dernière partie; ce qui a dû donner un nouveau poids aux motifs de la prédilection des Maltais pour l'orient de leur île.

Partie occidentale. Des vallons ombragés d'arbres, des fontaines murmurantes, quelques restes de constructions souterraines,

(1) Plusieurs îles de la Méditerranée revendiquent le nom de Calypso. L'île de Fano, entre autres, est désignée par d'Anville et d'autres géographes comme ayant été le séjour enchanté où Ulysse fut si longtemps retenu prisonnier par son immortelle amante. Mais si Fano est l'île de Calypso, Ulysse, comme le fait judicieusement observer M. de Châteaubriand, devait apercevoir les côtes de l'île de Schérie ou Corfou, de la forêt où il construisait son vaisseau, et il pouvait faire le trajet en quelques heures, au lieu d'y employer, suivant Homère, dix-huit jours de navigation. D'ailleurs Strabon et les géographes modernes qui se sont occupés de cette question s'accordent tous à placer l'île de Calypso dans la mer de Malte. Seulement les opinions varient sur le point de cette mer que le chantre de l'Odyssée a voulu désigner. On a cru pendant quelque temps que c'était le Gozzo qu'avait habité la nymphe célèbre; mais on a reconnu que l'île nommée *Ogygie* par Homère était positivement Malte. Nous invoquerions à l'appui de cette opinion les témoignages les plus respectables, si l'espace consacré à cette notice nous permettait les longues digressions.

des solitudes agrestes, de belles perspectives, quelques souvenirs historiques et poétiques, voilà ce qui attire les voyageurs dans la région de Malte la plus voisine des îles de Comino et du Gozzo. On y peut visiter la montagne de Bengemma et ses grottes funéraires ; plusieurs salines placées sur le bord de la mer ; les ruines de l'ancienne maison de campagne qu'on désigne sous le nom de *Saint-Publius* ; le lieu nommé *Kaala ta Ubid*, où, durant la domination des Arabes, une poignée d'esclaves, après avoir brisé ses fers, se fortifia et succomba en luttant courageusement contre ses maîtres ; enfin, le port de la Melleha et les cavernes célèbres transformées par les poëtes en un palais enchanté. Voilà, à peu de chose près, tout ce qu'il y a à voir dans la partie occidentale de Malte.

Partie orientale. Deux villes et vingt-deux villages ou casaux (1) s'élèvent dans la partie est, indépendamment de plusieurs hameaux et d'un grand nombre de maisons de campagne.

Cité Notable. La Cité Vieille ou Notable (*Citta Vecchia* ou *Notabile*) est le centre autour duquel se sont groupés la plupart de ces villages. Appelée *Mélita* par les Grecs, et *Mdina* par les Arabes, elle fut la capitale de l'île jusqu'à la fondation de la Valette. Sa situation sur un plateau assez élevé et les fortifications dont elle est entourée lui donnent de loin un aspect assez imposant. Elle paraît avoir été renommée pour la grandeur et la beauté de ses édifices, aussi bien que pour l'activité de son industrie. Suivant Diodore de Sicile, on y fabriquait des tissus de lin d'une finesse merveilleuse. Elle avait alors une grande étendue et une nombreuse population. C'est elle, dit-on, qui accueillit saint Paul dans ses murs ; aussi a-t-elle toujours été la ville la plus pieuse et en même temps la plus vénérée de l'île de Malte. Pendant tout le règne des chevaliers, elle n'a cessé d'être le siége de l'évêché de Malte; la cathédrale, restaurée dans les temps modernes, mais d'un style très-simple, renferme des tableaux du Calabrois, dont nous aurons lieu de parler plus loin. Aujourd'hui, il ne reste rien des magnifiques monuments de Mélita; et cette ancienne capitale est tellement dépeuplée, qu'en parcourant ses rues on est tenté de se croire dans une cité abandonnée. A peine y compte-t-on quatre cents habitants; il est vrai que le Rabbato, village voisin qui n'est que le faubourg de cette ville, en a plus de deux mille. Les catacombes et la grotte de Saint-Paul que nous avons décrites sont les endroits les plus remarquables des environs. Il y a près de la ville vieille un cimetière dans lequel on a trouvé dans un état de conservation parfaite des cadavres enterrés depuis des siècles. Ces corps ressemblaient à des momies, et la forme des traits était si peu altérée, que quelques individus furent, dit-on, reconnus d'après leurs portraits qui existaient encore dans leurs familles.

(1) Le nom de *casal*, appliqué aux villages de Malte, a pour racine le mot arabe *rahal* qui signifie station. Il rappelle que ces villages se sont formés par les établissements et les chétives maisons des premiers cultivateurs maltais.

Casaux. Notre intention ne saurait être de faire la description détaillée de tous les villages de Malte. Une simple énumération nous paraît suffisante.

Le Bosquet. Nous avons déjà nommé le Rabbato, dépendance de la Cité Notable. A une très-petite distance se trouve le Bosquet, ancienne maison de plaisance des grands maîtres. L'habitation consiste en un château flanqué de tours carrées ; dans une grande salle du rez-de-chaussée et dans celle dite *du trône*, au premier étage, les plafonds et les corniches sont peints à fresque, et représentent l'histoire du grand maître Hug. de Verdale, à qui l'on doit la construction de cette belle maison de campagne; le jardin et la vallée où s'élève le château sont les endroits les plus agréables de l'île. On y goûte, à l'ombre d'arbres séculaires et au bord des ruisseaux qui les arrosent, une fraîcheur que l'on chercherait vainement ailleurs dans toute la colonie. L'oranger, le citronnier, le cédrat, le bergamotier, y exhalent leurs parfums aromatiques. Le parc qui entoure le château était autrefois peuplé d'animaux de toute espèce, et surtout de gazelles. Une vaste volière soigneusement entretenue, et contenant les oiseaux les plus rares, ajoutait encore aux agréments de cette charmante retraite.

Ornières antiques. Si, en quittant le Bosquet, on s'avance vers la mer, on se trouve, au bout d'une petite demi-heure de marche, sur une élévation au pied de laquelle on aperçoit des ornières antiques tracées dans le rocher. Ces ornières, qui ont de quatre à six pouces de largeur sur douze ou quinze de profondeur, se prolongent jusque dans la mer, où on les suit aussi loin qu'on puisse distinguer un objet au fond des eaux. Cette continuation sous-marine d'une route si évidemment fréquentée autrefois, prouve que la mer a, dans cette partie de Malte, singulièrement empiété sur le rivage. Quant aux ornières, elles semblent indiquer qu'il a existé dans le voisinage un établissement considérable tel qu'un entrepôt de marchandises.

A l'extrémité la plus méridionale de l'île est situé le casal *Dinghi*, nom qui appartenait à une famille maltaise fort considérée.

En remontant vers le centre de la colonie, on rencontre le casal *Zébug*, appelé aussi *Cité Rohan*. Ce village, le plus considérable et le plus peuplé de tous, est bâti sur une hauteur autrefois couverte d'oliviers, ce qui lui a fait donner le nom qu'il portait primitivement. Au sommet de la colline, on remarque trois fontaines et une grotte dont la voûte distille une eau limpide, même dans les temps de sécheresse. Ce qu'il y a de particulier, c'est que le plafond de cette grotte n'est éloigné du plateau de la montagne que de huit ou neuf pieds. C'est là un exemple

de la filtration des vapeurs atmosphériques à travers les rochers de Malte.

Itard, qui doit son nom à une famille maltaise ; *Saint-Antoine*, autre maison de campagne des grands maîtres, entourée d'un joli jardin planté d'orangers ; *Mosta*, qui fut pris et saccagé par des corsaires en 1526 ; *Lia*, *Balzan*, qui s'annonce par des touffes d'oliviers, de caroubiers et d'amandiers ; *Nasciar*, grand casal qui reçut le premier les semences du christianisme ; *Ghargul* ou casal *Grégoire*; *Berkercara*, dont l'église avait titre de collégiale, et qui contient une population relativement assez nombreuse : tous ces villages forment un groupe dont l'aspect ne rompt pas la monotonie du paysage, car, tous construits de pierre blanche, ils sont de même couleur que la campagne qui les environne.

Pour se rendre de Berkercara à *Qurmi*, il faut passer sous les arcades du grand aqueduc construit par ordre du grand maître Alof de Vignacourt, et qui alimente d'eau la Cité Valette. Cet aqueduc, qui commence à *Diar Chandul* et aboutit à la place où s'élève le palais des grands maîtres, a sept mille quatre cent soixante-dix-huit cannes de long, ou environ quarante-huit mille cent quatre-vingt-douze pieds. L'eau prend sa source dans la partie la plus méridionale de l'île. Qurmi est encore appelé *Cité Pinto*, du nom d'un grand maître, et *Casal Fornaro*, à cause du grand nombre de fours à pain qu'on y a construits. C'est un bourg important et qui doit son opulence au voisinage de la Valette.

En revenant du côté de Zébug, on trouve, situés à une faible distance les uns des autres, les villages suivants : *Siggeui*, ou casal *du repos; Qrendi; Mqabba*, nom qui signifie *couvercle de vase*; *Zorrick*, dont les habitants sont grands chasseurs, et dont l'église renferme deux beaux tableaux représentant l'un saint André, par le Calabrois, l'autre la mort de sainte Catherine, par Matteo da Lecce ; *Zafi*, qui fut le seul endroit qu'épargna l'épidémie de 1676; *Quergop*; *Gudia*, dont le nom indique un lieu élevé, et auprès duquel existent quelques ruines intéressantes ; *Luca*, bâti sur une éminence qui domine le grand port de la Valette, et dont les habitants font presque tous le métier de maçons dans lequel ils excellent. Enfin, dans la région du nord-est, c'est-à-dire dans le voisinage de Marsa Siroco et de la Cité La Valette, on peut visiter *Ghasciaq*, nom maltais qui exprime l'idée d'un plaisir ou d'une jouissance; *Tarscien*, où l'on croit que s'établirent les premiers Phéniciens qui habitèrent Malte ; *Paula* ou *Casal-Neuf*, bâti sous le magistère de de Paule, tout près de la grande Marse ; *Zeitun* ou *Biscallin* (fils de Sicilien) ; nom que ce casal doit à l'établissement qu'y formèrent un grand nombre de Siciliens émigrants débarqués à Marsa Scalà ; *Zabbar* ou *Szabbar*, aussi nommé *Cité Hompesch* ; et *Farrugi*, petit village placé non loin des deux cales de Marsa Scalà et de Saint-Thomas.

Les nombreux villages dont on vient de lire l'énumération, communiquent les uns aux autres par des chemins qu'on ne peut pas toujours parcourir en voiture. Dans chacun d'eux s'élèvent des églises et des chapelles, objet de la pieuse vénération des Maltais. *Voy*. VALETTE.

L'île de Malte paraît avoir joui dans l'antiquité d'une haute renommée d'opulence et de richesse. Ces édifices somptueux, ces temples splendides dont parle Cicéron (1), les nombreux villages qui existaient, dès cette époque, dans l'île de Malte, les ruines qu'on y voit encore aujourd'hui, révèlent assez l'importance de cette colonie, que se sont si longtemps disputée les Phéniciens, les Grecs et les Romains.

MAMERS (Saint-) (France). A un quart de lieue de la ville de Maintenon, se trouve une chapelle sous le vocable de saint Mamers, où il se fait tous les ans, le lundi de Pâques, un pèlerinage qui attire une grande affluence de fidèles des environs. *Voy*. MAINTENON.

MANAH (Hindoustan). *Voy*. GANGE.

MANDACNI ou KALIGANGA (Hindoustan). Rivière sainte. *Voy*. GANGE.

MANDAU (Inde), ville ruinée de l'État de Bopal. Les vestiges de ses monuments sont nombreux et remarquables par leur architecture presque tout afghane. On y distingue surtout le Djehazka-mahul, la Djema-mesdjid, regardée comme la plus belle et la plus grande de toutes les mosquées bâties par les Afghans dans l'Inde, et le Mausolée de Hussein Chah, grand édifice tout en marbre. Quelques ascétiques hindous sont les seuls habitants permanents de ces ruines.

MANDÉ (SAINT-) (France), dans le département de la Seine. Ce lieu doit son nom à saint Mandé, ou Maudet, solitaire, dont les reliques y furent apportées au IXᵉ ou au Xᵉ siècle. Saint Mandé était mort au VIIᵉ siècle, le 18 novembre, et la chapelle que l'on bâtit en son honneur attire un grand concours de pèlerins.

On lit dans un registre du parlement, au 7 décembre 1391, qu'un nommé Jean Hesselin, empêchait de vendre, sans sa permission, des chandelles aux pèlerins de Saint-Mandé ; suivant en cela l'exemple de Richard, abbé de Saint-Maur, à l'égard des pèlerins qui venaient honorer le patron de son abbaye. Ce Richard a été oublié dans le *Gallia Christiana*. Il doit avoir vécu entre Jean II et Pierre II, si l'on en croit l'abbé Lebeuf (2).

MANIKYALA (Inde), petit village que M. Burner croit occuper l'emplacement de Taxila : son tope ou tombeau, monument, qui, dans sa partie inférieure, offre un style qui rappelle plutôt la Grèce que l'Inde, a excité parmi les savants un grand intérêt. Il a la forme d'une vaste coupole construite en pierre. Ce monument a 70 pieds de haut et 150 pieds de circonférence. On le fait remon-

(1) L'accusateur de Verrès parle d'un temple de Junon particulièrement vénéré par les anciens, et dont l'avide proconsul enleva les précieux ornements.

(2) Voy. l'*Hist. du dioc. de Paris*, par l'abbé Lebeuf, part. V, p. 37 et 120.

ter à un temps plus ancien que celui d'Alexandre; on se fonde principalement sur ce que les médailles qu'on y a trouvées offrent une figure assez semblable au trident de Neptune qu'on distingue sur les pierres des monuments de Persépolis. (*Abrégé de géographie* d'Adrien Balbi.)

MANRESA (Espagne). *Voy.* VILLADORDIS.

MANS (Le), en France, ancienne ville du Maine, chef-lieu du département de la Sarthe, siége d'un évêché, possède plusieurs monuments religieux d'un ordre fort remarquable. Nous allons, d'après la *France monumentale*, faire connaître les plus renommés.

Cathédrale du Mans. — « Cette église mérite toute l'attention des antiquaires. Elle se compose d'une nef romane fort longue, d'une vaste croisée, d'un chœur gothique très-élevé, entouré d'un double rang de bas-côtés et d'une ceinture de chapelles.

« A quelques différences près, la nef ressemble à celle de Sainte-Trinité de Caen et des autres églises romanes d'une grande dimension. Primitivement les arcades qui la séparent des ailes étaient à plein cintre, soutenues par des colonnes cylindriques ; mais, dans la suite, de deux en deux on renferma une des colonnes dans un pilastre carré, et les arcades, rétrécies par ce grossissement alternatif des supports, furent transformées en ogives obtuses.

« La façade de l'ouest est simple, mais élégante. Trois portes cintrées correspondent aux trois nefs; la principale d'entre elles est surmontée d'une archivolte présentant plusieurs rangs de pierres cunéiformes de deux couleurs, et d'une belle fenêtre à plein cintre.

« Le portail méridional de la nef, précédé d'un porche roman, est particulièrement remarquable; on y voit huit grandes statues entées sur les colonnes placées des deux côtés de la porte, et un bas-relief très-curieux qui en orne le tympan.

« Le chœur, dans le style gothique, et beaucoup plus élevé que la nef, ne s'accorde nullement avec elle. Ce qui frappe d'abord quand on l'examine à l'extérieur, c'est le contour gracieux du chevet; la grande légèreté des contre-forts, qui s'élèvent jusqu'au sommet des murs, en supportant trois arcs-boutants superposés; et plus bas, les chapelles, qui forment toutes de petites absides rayonnantes autour de l'abside principale.

« Intérieurement l'effet est admirable ; le sanctuaire est entouré d'ogives élancées, supportées par d'élégantes colonnes cylindriques, et surmontées de fenêtres dans le style rayonnant. Comme les arches du sanctuaire remplissent à elles seules les deux tiers de la hauteur totale de l'édifice, les bas-côtés ont par suite une élévation considérable; ils forment deux enceintes qui ne sont pas d'une égale hauteur. Ce décroissement graduel dans les parties accessoires du sanctuaire est parfaitement entendu ; en effet, il ne fallait pas que l'œil fût arrêté trop brusquement, mais que les arcades se développassent successivement sur des plans différents, et s'accordassent sans se confondre.

« La cathédrale du Mans offre encore des vitraux peints, des tombeaux et des boiseries très-remarquables (1). »

Nous terminerons cette description en empruntant à l'ouvrage de M. Richelet (2) quelques détails précieux sur le portail :

« Sur le linteau figurent les apôtres. Au-dessus paraît le Père Eternel, accompagné des quatre Evangélistes, représentés par l'homme, l'aigle, le bœuf et le lion. Dans le premier rayon de la voussure, sont des anges au nombre de dix ; dans les trois autres on reconnaît différents sujets tirés de l'Apocalypse et de l'Histoire sainte. La forme ogive de ce portail et les décorations dont il est orné ne permettent pas de le faire remonter avant le XIe siècle... Quant aux statues qui ornent ce portail de chaque côté, regardées par la plupart des historiens qui s'en sont occupés comme des monuments du VIe siècle, tout porte à croire qu'elles doivent appartenir à l'époque où le portail fut construit. »

Eglise paroissiale de Notre-Dame-de-la-Couture, autrefois abbaye. — « La construction de cette église, la plus grande du diocèse après la cathédrale, remonte à l'an 990, époque à laquelle Hugues, comte du Maine, releva les murs du monastère, à la suite du désastre des Normands.

« Son étendue hors d'œuvre est de 95 mètres, et sa largeur aux transepts de 43 mètres.

« Les parties les plus remarquables de cette église en forme de croix latine sont : 1° sa crypte, longue de 14 mètres 30 cent. et large de 7 mètres, dans laquelle on remarque cinq colonnes monolithes en marbre étranger au pays, et dans laquelle reposa, jusqu'en 1790, le corps de saint Bertrand, son fondateur, évêque du Mans, mort en 624 ; 2° le chœur superposé, ouvrage des XIe et XIIe siècles, avec voûte dans l'abside soutenue par six statues en pierre du XIIe siècle ; 3° les 70 stalles, exécutées en chêne par ordre de D. Michel Bureau, dernier abbé régulier, décédé en 1519 ; 4° les murs de la nef, des transsepts et d'une abside, percés de fenêtres à claveaux réguliers en pierre et en brique ; 5° enfin, la façade occidentale, large de 35 mètres, construite vers 1248, ainsi que le portail décoré de six grandes statues qui accompagnent le Jugement dernier et le Pèsement des âmes, le tout entouré d'une voussure à trois arcs occupés par les patriarches : parmi ceux-ci figurent Moïse et Aaron, les martyrs et les vierges. »

Notre-Dame du Pré. — « Cette église, servant autrefois à l'abbaye des Bénédictins, de Saint-Julien-du-Pré, est devenue paroissiale depuis 1800.

« En forme de croix latine, avec latéraux dans la nef et autour du chœur, elle est voûtée en tuffeau appareillé.

(1) Rapport de M. Caumont sur les travaux de la Société. *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, années 1827 et 1828.

(2) Le Mans ancien et moderne; le Mans, 1830.

« C'était le lieu de la sépulture de nos premiers évêques jusqu'au milieu du IXe siècle, quand saint Alaric, évêque du Mans, fit transférer, le 25 juillet 838, leurs corps et ceux de plusieurs autres saints et saintes dans la cathédrale, pour les sauver de la fureur des Normands.

« Son architecture, du XIe et du XIIe siècle, fixe l'attention des archéologues, qui remarquent les chapiteaux à entrelacs et animaux imaginaires, le pourtour du chœur et ses absides, et enfin le portail, élevé dans le style de transition. » (M. l'abbé Tournesac.)

Saint-Pierre de la Cour, ou le *Grand-Saint-Pierre*, est une église supprimée. Sa fondation date de 969. Elle fut reconstruite plusieurs fois. C'est une vaste nef sans ailes. L'église se compose de deux parties : l'une inférieure, qu'on pourrait prendre pour une église souterraine, quoiqu'elle se trouve de niveau avec la rue des Bas-Fossés, et la partie supérieure, qui forme l'église proprement dite. On y remarque plusieurs genres de constructions.

MANTES (France), jolie petite ville de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui chef-lieu de sous-préfecture du département de Seine-et-Oise, diocèse de Versailles, située sur la rive gauche de la Seine; elle offre un des plus riants aspects de la contrée.

En traversant le fleuve, que l'on passe sur un beau pont construit par le célèbre architecte Perronnet, on arrive sur l'admirable colline des Célestins, ainsi nommée d'un ancien couvent de religieux de cet ordre, et au petit ermitage assez pittoresque de Saint-Sauveur, où les habitants de la ville et des environs se rendent deux fois l'an en pèlerinage.

Avant la révolution de 1789, il y avait à Mantes une collégiale et trois paroisses, dont l'une était dans le faubourg de Saint-Pierre.

L'église de cette collégiale, dite de Notre-Dame, est actuellement la seule paroisse. Desservie, dans l'origine, par des religieux de Saint-Denis, à qui Philippe-Auguste l'avait donnée en échange d'autres propriétés, elle passa peu après aux Chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris, dont l'abbé fit, en 1210, une transaction avec le chapitre de Mantes. L'église de Notre-Dame, remarquable par sa construction, a perdu, comme tant d'autres, ses vitraux, ses mausolées, ses statues. Autour du chœur s'élèvent six piliers d'une délicatesse et d'une légèreté admirables. Deux tours fort élevées couronnent l'édifice et dominent une partie du cours de la Seine en cet endroit. Le cœur du roi Philippe-Auguste repose encore dans un caveau placé sous le sanctuaire.

La tour de Saint-Maclou, seul reste de l'église de ce nom, est un monument précieux par sa beauté, son élévation et son antiquité.

Mantes possédait aussi un couvent de Cordeliers, un de Bénédictins, un d'Ursulines, et une communauté de filles, dites de la Congrégation.

Entre Mantes et Mantes-la-Ville, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Cordeliers, on voyait une jolie chapelle dédiée à saint Bonaventure, précisément à l'endroit où, dit-on, le saint docteur avait sa cellule.

On fait remonter la fondation de Mantes au temps des druides. Il est certain que les environs sont remplis encore de souvenirs de cette époque reculée.

MANTOUE (Italie), en latin *Mantua*, en italien *Mantova*, ville des Etats autrichiens, dans la Lombardie Vénitienne, chef-lieu de la délégation de Mantoue. Dans l'église de Saint-André, la chapelle de saint Longin contient de vénérables reliques : celles de saint Grégoire de Nazianze, celles de saint Longin qui perça le côté de Jésus-Christ et se convertit ensuite.

La chapelle du Précieux-Sang renferme, dans un reliquaire du plus beau travail, ce qu'on a pu recueillir du sang de Jésus-Christ. Il est renfermé dans une double fiole de forme cylindrique.

A quelque distance de Mantoue est l'église de Sainte-Marie-des-Grâces, magnifique *ex-voto* consacré par François Gonzague et les Mantouans en 1399, à l'époque où cessa la peste qui venait de ravager leur ville et presque toute l'Italie.

Ce temple est presque entièrement couvert de tableaux votifs qui rappellent les secours obtenus par l'intercession de Notre-Dame-des-Grâces. On y voit aussi de grandes figures de cire qui représentent quelques-uns des illustres pèlerins qui sont venus visiter l'église, parmi lesquels il y a jusqu'à des ambassadeurs du Japon, ou des guerriers et des malheureux sauvés de quelque grand danger par la Madone.

Parmi les personnages célèbres sont les figures de Charles-Quint et de son fils, du grand pape Pie II, du connétable de Bourbon et d'un grand nombre des soldats qui composaient son armée.

L'image miraculeuse de la Madone, quoique attribuée à saint Luc, ne ressemble point aux autres prétendues figures de ce saint apôtre. Elle est peinte sur bois; sa tête et ses épaules sont couvertes de ce long voile, espèce de mantelet brodé encore en usage en Italie. La vénération qu'inspire la Madone *delle Grazie* est extraordinaire, et le nombre des pèlerins s'est quelquefois élevé au mois d'août, à la fête de l'Assomption, jusqu'à quatre-vingt et cent mille.

Cette église de Notre-Dame est couverte à l'extérieur de nombreuses inscriptions votives. On y remarque aussi plusieurs boulets français, offerts en *ex-voto* à la Madone, et encastrés dans le mur.

Il y a encore quelques autres madônes célèbres à Mantoue : Notre-Dame-des-Douleurs dans l'église de Saint-Barnabé, Notre-Dame-la-Couronnée, dans un oratoire où l'on vénère une admirable Madone de Mantegna, etc.

MARBOURG (Hesse Électorale), sur les bords de la Lahn.

L'église gothique qu'elle renferme est célèbre à la fois par sa pure et parfaite beauté,

et parce qu'elle fut la première de l'Allemagne où l'ogive triompha du plein cintre dans la grande rénovation de l'art au XIIIe siècle (1). Cette basilique, du temps que l'Allemagne était encore catholique, avait été dédiée à sainte Elisabeth de Hongrie, la sainte de l'Allemagne; et la foule s'y rendait sans cesse pour prier sur son tombeau, dans l'église que la pieuse reine avait fondée, et qui depuis est devenue luthérienne.

MARC (Saint-), en France. Près de Franconville, joli village du département de Seine-et-Oise, à 6 kil. ouest de Montmorency, on remarque sur la route de Pontoise une chapelle abandonnée, où le clergé du village va faire une station tous les ans et chanter une grand' messe le jour de saint Marc. Ce n'est point, à proprement parler, un pèlerinage, mais nous en dirons quelques mots qui pourront s'appliquer à toutes les chapelles du même titre qu'on trouve en très-grand nombre dans le royaume, et dont nous ne pouvons faire mention ici.

On connaît en France beaucoup de léproseries ou maladreries, improprement nommées *maladeries*, établies à quelque distance des villes. Ces léproseries ou maisons-Dieu étaient généralement désignées sous le nom de Saint-Marc, parce que, le 25 avril, jour de la fête de ce saint, le curé de la paroisse y allait chanter solennellement la messe de la station. Mais le véritable patron était saint Lazare, ou Ladre, et quelquefois sainte Madeleine, que l'on croyait sa sœur.

C'est ainsi que, pour le lieu qui nous a donné l'occasion de cet article, le titre de Sainte-Madeleine est resté à l'église de Franconville, celui de Saint-Lazare a disparu de la petite chapelle, depuis que la léproserie a été transférée à l'hôpital d'Argenteuil; et l'humble oratoire, désert pendant tout le reste de l'année, a gardé le nom de Saint-Marc.

On le voit indiqué par d'anciennes cartes sous le nom de Saint-Mars, comme si saint Médard ou saint Mard en était le saint éponyme; mais nous avons expliqué suffisamment d'où lui vient son nom actuel. On l'a désignée autrefois sous le nom de Saint-Marc de Cormeillès; mais le nom de Franconville a prévalu. *Voy.* Venise.

MARCEL (Saint-), (France), au département de Saône-et-Loire.

Jusqu'en 177, époque où saint Marcel y fut martyrisé, ce lieu portait le nom d'Hubillac.

Il y avait un prieuré de Bénédictins, fondé en 577, par Gontran, roi de Bourgogne, et dont il ne reste plus que l'église, où il fut inhumé. Pèlerinage à saint Marcel.

MARCOUSSIS (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet, canton de Limours, diocèse de Paris. Il y avait au Petit-Ménil un couvent de Célestins, qui a été démoli depuis la révolution, à l'exception des bâtiments qui composent aujourd'hui une maison de campagne.

MARIABACH (Styrie), petit village du cercle de Judenbourg, qui n'a pas plus de 55 habitants, mais où l'on se rend en pèlerinage de tous les environs aux principales fêtes de la sainte Vierge.

MARIABRUNN (Autriche), village de la province de Hutteldorf. C'est un célèbre pèlerinage en l'honneur de la sainte Vierge.

MARIA DI CARAVAGGIO (Santa), dans le Tyrol, pèlerinage célèbre, dans le cercle de Trente, bailliage de Civezzano. *Voy.* Caravaggio.

MARIABLEND (Illyrie), village du cercle de Villach, connu par son pèlerinage à la sainte Vierge.

MARIAFELD (Illyrie), village du cercle de Laybach, qui ne nous est guère connu que par son pèlerinage à la sainte Vierge.

MARIASCHEIN (Bohême), village assez fort du cercle de Leitmeritz. Il est connu par ses eaux minérales et par son pèlerinage à la sainte Vierge.

MARIASCHNEE (Tyrol), village du cercle de Pusterthal et du bailliage de Buchenstein; il s'y fait un pèlerinage célèbre en l'honneur de sainte Marie-aux-Neiges.

Il y a un autre village du même nom en Syrmie, dans la province de Peterwardein.

MARIASCHUTZ (Autriche). C'est un pèlerinage célèbre de la province de Schottwien.

MARIA-STEIN ou Notre-Dame-de-la-Pierre (Suisse).

« Plusieurs seigneurs pieux avaient fondé à Beinwil une abbaye qui, lontemps célèbre sous la direction des Pères Bénédictins, envoyés d'Einsiedlen, éprouva ensuite de grandes vicissitudes, et enfin demeura déserte pendant le XVIe siècle. Rétablie plus tard dans une autre partie du Jura, sur la frontière de la Suisse, à deux lieues de Bâle, au lieu nommé la Pierre (*Stein*), elle fut dès lors, sous le nom de Maria-Stein, visitée comme un des pèlerinages les plus féconds en grâces d'en haut.

. . . . . . « Après avoir monté pendant deux lieues une lente échelle de collines semées de villages et chargées de moissons....., on traverse un village qui semble défendre l'entrée d'un territoire plus sombre et plus accidenté. Les blés deviennent rares, les rochers se montrent à travers les massifs de chênes rabougris, les bergers succèdent aux moissonneurs, la richesse s'en va, la grandeur apparaît. Une rampe rapide vous élève en tournant au-dessus d'un vallon immense, creusé dans la pierre par une main qui ne fut ni celle de l'homme, ni celle du temps; puis enfin vous gagnez une plate-forme où s'élève, comme un rocher bâti sur les autres rochers, un vaste édifice : c'est l'abbaye.

« L'église est grande, fraîche, badigeonnée plutôt que peinte. Le confessionnal pour la langue française est établi contre le mur latéral de gauche; il était assiégé par une douzaine de pauvres gens qui priaient avec une angélique piété, et qui s'en allaient en-

(1) M. de Montalembert, *Hist. de sainte Elisabeth de Hongrie*, p. 1.

suite communier dans une chapelle souterraine creusée dans le roc vif, devant une vieille et naïve image de la mère de Dieu, image qui fut sans doute autrefois, comme la Madone d'Einsiedlen, le trésor de quelque solitaire mort en odeur de sainteté.

« Lorsque j'eus franchi le seuil de cette chapelle de la Vierge, et que je vis dans ses profondeurs obscures tous ces chrétiens agenouillés sous les rochers, étendant les bras en silence, joignant les mains, prosternant leur front contre terre, il me sembla voir les catacombes où se réfugiaient nos premiers frères, et *ployant* les genoux avec un doux frémissement, je me rappelai la promesse : *Quand vous vous réunirez pour prier, je serai parmi vous.* » (L. Veuillot, *Pèlerinages en Suisse*, II, 293.)

MARIATAFERL (Autriche), pèlerinage en l'honneur de Notre-Dame. Il est situé sur une montagne très-élevée.

MARIATHAL ou Notre-Dame-de-la-Vallée (Tyrol), dans le bailliage de Rottenbourg.

Il y en a un autre du même nom en Hongrie, dans le canton de Presbourg.

MARIATROST (Styrie), c'est-à-dire Sainte-Marie de Consolation. C'est un pèlerinage célèbre en l'honneur de Marie. Il est devenu par la suite des temps et par l'abus des choses saintes un lieu de distraction et de divertissement, qui, pour beaucoup de pèlerins, leur fait peut-être oublier l'origine pieuse de ce lieu de dévotion.

MARIAZELL (Styrie). Parmi les villes nombreuses de la Styrie, il en est une fort petite, mal bâtie, et qui jouit cependant d'une grande célébrité dans toute l'Autriche; c'est Mariazell. La piété des fidèles a fait de ce bourg un lieu de bénédictions. Au VIIIe ou IXe siècle, on trouva dans les champs de Mariazell une image de la Vierge, et cette image fit des miracles. Le peuple lui bâtit une chapelle au-dessus de la montagne, comme celle de Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille, comme celle de Fourvière à Lyon. La chapelle est étroite et sombre; mais elle est enrichie de tous les dons qui y ont été déposés par tant de générations, et au fond de la nef est la châsse devant laquelle la foule s'en va pieusement se prosterner. Tous les empereurs d'Autriche ont aimé le culte de la Vierge de Mariazell. Marie-Thérèse, cette reine que les Hongrois appelaient leur roi, avait suspendu sur les murailles de la chapelle les médailles en argent de son époux, de ses enfants, et le peuple autrichien a conservé religieusement les croyances et les adorations de ses ancêtres.

Chaque année, au mois de juin ou de juillet, les pèlerins de la haute et de la basse Styrie s'en vont de toutes les villes et de tous les villages à Mariazell. Il en vient aussi de la Carinthie, de la Bohême, du Tyrol et des autres provinces. Ceux de l'Autriche se rassemblent à Vienne. Un édit émané de la chancellerie prescrit le jour de réunion. Sur la place où s'élève la vieille cathédrale de Saint-Etienne, on les voit arriver à la file l'un de l'autre, hommes et femmes, enfants et vieillards. Ils se divisent par cohortes et marchent précédés d'une bannière. Leur pèlerinage dure quatre jours. Ils partent avec un chapelet à la main, et s'en reviennent avec des images, des livres de prières et des rosaires bénits. Les hommes portent sur la tête de larges chapeaux de paille, et à la main des bâtons ornés de fleurs. Les femmes portent, comme en un jour de fête, leur plus belle robe et leur bonnet de dentelle. Mais plusieurs accomplissent leur pèlerinage pieds nus. La procession s'en va ainsi par les vallées et par les coteaux, chantant et priant, avec ses chefs de cohortes, et ses grandes croix, qui de loin invitent les passants à se joindre à elle. Mais près de la ville consacrée le tableau s'agrandit et se revêt d'une nouvelle couleur. Là sont les voyageurs de la Bohême et ceux du Tyrol, et toute cette foule réunie, confondue, présente un singulier mélange de physionomies, de costumes, de langages. Les pèlerins montent deux à deux la montagne de Mariazell, et c'est chose curieuse que de voir flotter tous ces vêtements, onduler tous ces voiles. Tout le jour la foule se presse dans l'étroite chapelle, tout le jour le malade qui implore sa guérison, la pauvre mère qui a fait un vœu, s'agenouille et prie. Le soir, les auberges de Mariazell s'ouvrent en vain pour tant d'étrangers. L'air est calme, le ciel est pur. Les pèlerins dressent leurs tentes dans la plaine ou s'asseient sur la colline. Aux tintements de l'*Angelus*, on fait un grand silence : chacun se découvre la tête et prie. Puis tout à coup, au milieu de ce silence, des voix harmonieuses, ces voix des paysans d'Allemagne, si pures et si belles, entonnent leur cantique : elles se forment en chœur et se répondent d'un bout de la vallée à l'autre, puis s'arrêtent après quelques strophes, et reprennent leur oraison musicale avec une nouvelle ferveur et de nouvelles mélodies. Nous avons entendu une fois, sur les bords du Danube, ces chants religieux de la famille allemande, et jamais rien n'a pu nous en faire oublier la suavité et le charme.

Dernièrement nous avons recueilli dans une feuille allemande une anecdote qui prouve bien la foi qui règne encore dans les populations de ces montagnes. Nous la reproduisons fidèlement.

« Une femme très-chrétienne visitait, avec sa fille encore jeune, Mariazell, lieu de pèlerinage en Styrie. Toutes deux s'agenouillèrent pieusement devant la miraculeuse image de la Vierge, priant le Seigneur d'écarter les dangers dont la patrie était menacée de toutes parts. Dès la première nuit, la jeune fille eut un rêve dans lequel on lui enjoignit de faire bénir son amulette par l'image de Marie et de la remettre ensuite à l'empereur, qui serait garanti de tout malheur aussi longtemps qu'il la posséderait. Dans la seconde et troisième nuit, le même songe revint. Elle suivit enfin les prescriptions mystérieuses, fit bénir l'amulette, retourna à Vienne et la donna à l'archidu-

chesse Sophie, à laquelle elle raconta son rêve. La mère de notre bien-aimé et chevaleresque monarque reçut gracieusement la jeune fille et lui promit de remplir son vœu. Bientôt après, il arriva que le général hongrois Georgey se rendit et que les Magyares coururent de défaite en défaite. Nous racontons la chose telle que nous la tenons d'une source digne de foi. Qu'on en pense ce que l'on voudra, il n'en est pas moins certain que l'anecdote est véridique. »

MARIE (Tombeau de). (Palestine), à l'orient de Jérusalem, au bas de la montagne des Oliviers.

« L'église de la Sainte-Vierge, dit le P. de Géramb, vis-à-vis du jardin de Gethsémani et à côté de la grotte de l'Agonie, est elle-même une grotte immense, d'un travail d'autant plus extraordinaire, qu'il a été exécuté dans le roc; c'est sans contredit un des ouvrages les plus considérables qu'aient fait les habitants de la Palestine et de l'Asie Mineure. On y descend par un magnifique escalier large de 15 pieds, et dont les marches, au nombre de cinquante, sont en marbre. Au bas se trouve le tombeau de la sainte Vierge, dans une petite chapelle où brûlent nuit et jour une grande quantité de lampes d'argent et d'or. Un dôme surmonte l'autel où l'on dit la messe.

« A peu près au milieu, sur la gauche, est le tombeau de saint Joseph; à droite sont ceux de saint Joachim et de sainte Anne.

« Cette église appartenait autrefois aux Latins; elle est maintenant partagée entre les Grecs et les Arméniens. M. de Châteaubriand se trompe quand il dit que les catholiques possèdent le tombeau de Marie.

« A une centaine de pas de ce tombeau, et non loin de Gethsémani, est l'endroit où, malgré l'incertitude des traditions à cet égard, les chrétiens d'Orient soutiennent qu'eurent lieu les merveilles de l'Assomption de la très-sainte Mère de Dieu. »

MARIENTHAL (Hongrie). Pèlerinage célèbre du canton de Presbourg, où l'on se rend de toutes les parties de l'Allemagne. Son nom signifie en allemand Sainte-Marie-de-la-Vallée. *Voy.* Mergentheim.

MARIENWEIHER (Bavière), village du bailliage de Stadt-Steinach et pèlerinage célèbre en l'honneur de la sainte Mère de Dieu. Notre-Dame-de-Marienweiher, ou Notre-Dame-de-l'Etang, est célèbre dans toute la Bavière.

MARIES (Les trois saintes), ou Notre-Dame-de-la-Mer (France), en Provence, dans le département des Bouches-du-Rhône, à une très-petite distance de la mer, et à un kil. à l'est du Petit-Rhône, près de son embouchure.

On prétend qu'elle doit son origine à sainte Marie-Madeleine, à sainte Marie, mère de Jacques, et à sainte Marie Salomé, qui, après la mort du Christ, vécurent quelques années dans ces lieux, et y furent inhumées près d'une source d'eau douce qui les avait désaltérées pendant leur vie. Longtemps après, un comte de Provence fit bâtir sur leur tombeau une église en forme de citadelle, pour la garantir des corsaires qui infestaient la côte; il traça à une certaine distance un grand fossé, et accorda des priviléges à tous ceux qui viendraient bâtir entre le fossé et l'église. Elle est entourée de remparts, en grande partie démolis, et garantie des flots par des dunes. Cinquante maisons formant des rues régulières et propres, voilà ce qui constitue la ville.

L'église, dont l'extérieur, comme nous l'avons dit, présente l'aspect d'une citadelle, mérite de fixer l'attention. Ses murailles, en pierres de taille fort épaisses, s'élèvent à une grande hauteur, et se terminent par des créneaux dominés aux angles par des tourelles, et au milieu par la tour du clocher. Le toit est en pierres plates, et la pente aboutit à une galerie qui fait le tour du rempart. La crête est ornée dans toute sa longueur d'une bordure de pierres taillées et percées à jour, formant une suite de courbes en ogive d'un bel effet. L'intérieur ne forme qu'une seule nef avec une voûte en ogive fort élevée : au milieu est une grille circulaire qui entoure un puits; ce puits est la fontaine où les saintes venaient apaiser leur soif. A gauche, un escalier en spirale conduit à la chapelle haute, boisée tout autour et carrelée en marbre; cet escalier continue jusqu'au clocher, d'où l'on passe sur la terrasse qui fait le tour du rempart. C'est ici que l'œil embrasse un bel horizon. Cette église et ce lieu béni par la présence des saintes femmes qui ont enseveli Notre-Seigneur, ne tarda pas à devenir un pèlerinage très-fréquenté. On disait qu'elles avaient apporté avec elles la tête de saint Jacques le Majeur.

MARILLAIS (Le), en France, au département de Maine-et-Loire.

Son origine est très-ancienne : dès le VIIIe siècle il possédait une chapelle dédiée à la Vierge, qui était déjà l'objet d'un pèlerinage fameux; Charlemagne la fit démolir et lui substitua une des vingt-quatre églises qu'il fit construire avec l'intention de les faire correspondre avec les vingt-quatre lettres de l'alphabet. L'intérieur de cette église n'a plus rien de remarquable; mais sa porte latérale et surtout les restes de la galerie qui était au devant de la porte principale conservent encore, quoique en ruines, les preuves de leur origine carlovingienne. Les principaux jours de pèlerinage à cette ville étaient le 25 mars, jour de l'Annonciation; le 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste, et le 8 septembre, jour de la Nativité de la sainte Vierge.

MARIN (Saint-), en Italie. La petite république de Saint-Marin, enclavée dans les Etats du Pape, doit son nom et son origine à un tailleur de pierre de la Dalmatie, nommé Marin, qui, au VIe siècle, se retira en cet endroit pour se consacrer à la prière, et s'y bâtit un ermitage. Un grand nombre de fidèles, attirés par sa réputation de sainteté, vinrent s'établir aux environs, et leur nombre s'étant considérablement accru, une

ville, composée de toutes leurs habitations particulières, se forma bientôt, et l'obscurité dans laquelle ils restèrent toujours parvint à les soustraire à tous les envahissements de leurs voisins, et à sauver leur indépendance.

Le lit que saint Marin se creusa dans le rocher se montre encore près de sa statue, placée derrière l'autel. Il a la forme d'un *loculus* des Catacombes, sorte de cavité creusée dans la roche vive, et qui ressemble assez aux lits étroits de nos bateaux à vapeur modernes.

Saint Marin s'était retiré sur le mont Titan où est située la ville, afin de se soustraire à la persécution de l'empereur Dioclétien. Sur la porte de l'église principale on lit cette ancienne inscription :

DIVO MARINO PATRONO
ET LIBERTATIS AUCTORI
D. C. S. P.

MARISSEL (France), dans l'Ile-de-France (Oise).

Son église a été construite avec tant de soin et de goût, qu'à la faveur d'un microscope on la prendrait pour une des belles cathédrales de France. Le portail surtout est curieux : il est orné de guirlandes de vignes copiées d'après les ruines d'un temple de Bacchus, qui existait jadis dans les environs ; on est même porté à croire que cette église, qui n'est pas tournée vers l'orient, comme le sont la plupart des églises chrétiennes, était jadis un temple païen.

MARMANHAC (France), en Auvergne, dans le département du Cantal, à 8 kil. d'Aurillac.

Sur la gauche de la vallée on remarque les restes d'un fort taillé dans le roc, et une petite chapelle creusée aussi dans la roche vive.

MARMOUTIER (France), dans le département d'Indre-et-Loire. Il y avait là, avant 1790, une célèbre abbaye qui avait été fondée, au IVe siècle, par saint Martin, évêque de Tours. Elle devint dépositaire d'une relique nommée la Sainte-Ampoule, qui servit pour la première fois au sacre de Henri IV. De ses ruines, il ne reste plus que le vieux portique qui en formait l'entrée principale.

Il y avait une autre abbaye de ce nom en Alsace (Bas-Rhin) ; elle occupait les deux tiers de la ville qui en a gardé le nom.

Abbaye de Marmoutier. — Dans une vallée traversée par la route de Wasselonne, s'élève la petite ville de Marmoutier ou Maurmoutier. Elle renferme la plus ancienne abbaye de l'Alsace. Son église, qui subsiste encore, fut bâtie vers la fin du VIe siècle. On reporte au Xe siècle la construction de sa façade, quoique la tradition locale prétende qu'elle est un reste de la construction primitive.

Les divers étages sont divisés en compartiments distingués par des plates-bandes saillantes. On remarque le portique, dont les arceaux à plein cintre s'appuient sur deux colonnes simples à chapiteaux cubiques. Ces chapiteaux sont ornés de sculptures d'une exécution très-soignée, dont le peu de relief, joint à la sévérité du contour, offre une grande ressemblance avec le style égyptien. Les fenêtres sont environnées de sculptures extrêmement élégantes et d'un travail tout particulier. A côté de la porte on voit des colonnes légèrement torses. Des colonnes semblables à celles du portique soutiennent les voûtes intérieures de cette façade. La nef semble avoir été renouvelée au XIIIe siècle. Les larges fenêtres, ainsi que les arceaux qui séparent les latéraux de la partie centrale, sont terminés en pointe. Des piliers gothiques soutiennent ces arceaux, dont les chapiteaux sont ornés de feuillages formant parfois des imitations de visages d'homme. Dans les bas-côtés, les culs-de-lampe figurent des hommes et des femmes disposés d'une façon grotesque et des animaux imaginaires. Le chœur a été reconstruit au dernier siècle, et on a imité jusqu'à un certain point le style gothique.

MAROC (Afrique). Nous réunissons sous ce titre unique les deux villes principales de cette contrée, destinée à être dans l'avenir le dernier rempart de la barbarie musulmane contre l'invasion chrétienne de la civilisation française. Au reste, on n'y trouve que des pèlerinages privés aux tombeaux de quelques santons turcs, comme dans la plupart des villes soumises au pouvoir de l'islamisme.

Les deux capitales de l'empire sont, au sud, Maroc, et au nord, Fez ; près de celle-ci est Méquinez, dont l'empereur fait souvent aussi sa résidence. La rivalité des deux capitales a longtemps obligé le sultan à résider alternativement dans l'une et dans l'autre ; car lorsqu'il prolongeait son séjour au sud, les provinces du nord se soulevaient, et les mêmes soulèvements agitaient les provinces du sud, quand le séjour impérial se prolongeait au nord. Pour faire cesser ces agitations, Moulei-Abd-el-Rahman a confié, depuis plusieurs années, l'administration des provinces du sud à son fils aîné Mouleï-Mohammed, en l'investissant de toutes les prérogatives impériales, y compris le parasol, insigne de l'autorité suprême.

La ville de Maroc (Mrâkech), ancienne capitale du royaume de ce nom, à 240 kilomètres de Mogador et de la mer, fut fondée, en 1052, par les Almoravides, et parvint bientôt à une haute prospérité. Ruinée par une suite de guerres désastreuses, et dépeuplée par le fléau de la peste, elle n'a plus qu'une ombre de sa splendeur passée. Sa population, évaluée au temps de sa grandeur à plus de 500,000 habitants, est à peine aujourd'hui de 30,000 âmes. Ses murailles, derniers débris de son antique magnificence, sont flanquées de distance en distance par de grosses tours, et environnées d'un large fossé : elles embrassent une circonférence de 12 kilomètres. Les portes sont de grandes arcades, du haut desquelles tombent des herses de fer, à la manière des manoirs gothiques des Portugais. Tous les soirs on les ferme à l'entrée de la nuit. L'intérieur est

sans alignement; les rues, extrêmement inégales en longueur, s'élargissant et se rétrécissant à différentes reprises, sont, en général, étroites et mal pavées, comme presque toutes les villes musulmanes. Les maisons n'ont guère plus d'un étage, et peu ou point de fenêtres au dehors. Les croisées donnent sur une cour intérieure, ornée ordinairement d'une fontaine.

La ville de Maroc est divisée en trois parties : celle occupée par le palais impérial, la ville centrale et l'Al-Kaïseria ou grand marché; c'est ici que se vendent tous les objets du commerce et de l'agriculture, et qu'habitent les marchands maures et juifs. Les Maures sont cordonniers, charpentiers, maçons, serruriers et tisserands de haïks. Les Juifs exercent seuls plusieurs arts ou métiers; seuls ils sont orfèvres, ferblantiers, tailleurs. Ils occupent un quartier séparé, qui a aussi son enceinte particulière, de près de deux kilomètres de tour : la porte en est fermée pendant la nuit et les samedis, et gardée par un kaïd.

La plus grande partie de l'enceinte de Maroc est occupée par le palais impérial, espèce de grande prison, à l'instar du sérail de Constantinople. Les murs de ce palais peuvent avoir quatre kilomètres de circonférence. C'est un assemblage de maisons, de pavillons, de corps de logis entremêlés de cours et de jardins. Au-dessus de cette confuse agglomération domine la tour de la mosquée qui fut bâtie par Mouleï-Abd-Allah. Ces nombreux bâtiments sont occupés par les dignitaires de l'Etat. Les pavillons principaux, ceux qu'habite l'empereur, portent les noms des villes les plus considérables de l'empire : il y a le pavillon de Fez, le pavillon de Taroudant, celui de Méquinez, celui de Souïra, celui de Tanger.

Parmi le grand nombre de mosquées de Maroc, on en distingue trois grandes; El Katibin (des Ecrivains), El-Moueddin et Ali-Ben-Iousef. La mosquée El-Katibin se trouve isolée au milieu d'un grand espace découvert; elle est d'une architecture élégante, et sa tour, qui est très-haute, est d'une grande beauté. Les deux autres ont été construites, Ben-Iousef, il y a près de sept cents ans, et El-Moueddin, trois cent cinquante. De nombreux imams sont employés à leur service; mais la médiocrité de leurs appointements les oblige à chercher des moyens d'existence dans le pieux trafic des talismans ou amulettes qu'ils vendent pour guérir les maladies, les poisons, les blessures, les maléfices.

Le marabout, patron de la ville de Maroc, est Sibi-Bel-Abbas. Sa mosquée est composée d'un salon carré, surmonté d'une coupole octogone, dont les poutres sont taillées, peintes en arabesques, et couvertes en dehors par des tuiles vernissées en couleur. Le sépulcre du marabout est chargé d'un grand nombre de draps en laine et en soie, placés les uns sur les autres. Le coffre des aumônes est à son côté : le plancher et une partie des murs sont garnis de tapis. Plusieurs cours à arcades renferment des chambres destinées à loger quinze à dix-huit cents pauvres, estropiés, invalides et vieillards.

La ville de *Tanger*, en arabe *Tandja*, a été du temps des Romains le siége d'un établissement considérable appelé *Tingis*, qui donna son nom à la Mauritanie Tingitane, dont il était le chef-lieu. Tanger, que le séjour de tous les résidents étrangers fait considérer en quelque sorte comme une ville européenne, présente, du côté de la mer, un aspect assez régulier. Sa situation en amphithéâtre, les maisons blanchies, celles des consuls régulièrement construites, les murs qui entourent la ville, la Kasbah bâtie sur une hauteur, et la baie qui est assez grande et entourée de collines, forment un ensemble remarquable. Mais, du moment qu'on met le pied dans l'intérieur de la ville, le prestige cesse. Excepté la rue principale, qui est un peu large, et qui de la porte de la mer traverse irrégulièrement la ville du levant au couchant, toutes les autres rues sont tellement étroites et tortueuses, qu'à peine trois personnes peuvent y passer de front. Les maisons sont si basses qu'avec la main on peut atteindre le toit de la plupart d'entre elles. Toutes portent au-dessus de l'entrée une main rouge comme on en voit à Alger; c'est un signe protecteur contre les mauvais génies.

Plusieurs portes mettent la ville en communication avec l'extérieur par les faces ouest et est. Deux donnent sur le port; la plus fréquentée est celle de la marine (Bab-el-Mer-sa); elle est aussi la mieux défendue; car elle se compose de trois portes successives bien défilées et garnies d'un revêtement en tôle, avec clous à têtes énormes. La seconde est celle des tanneurs (Bab-el-Debbaghin). Chacune des portes de la ville est gardée par un poste de soldats réguliers qui, en temps ordinaire, font assez mauvaise garde; nonchalamment accroupis, ils sont bien plus occupés de leurs pipes que de leurs fusils.

Tanger se divise en trois quartiers bien distincts : la Kasbah, le quartier européen ou des consuls, le quartier des indigènes. La Kasbah, par sa position, domine la ville, le détroit et la plage. Les seuls bâtiments remarquables sont la maison du pacha, une mosquée, la trésorerie et quelques magasins appartenant à l'Etat. Au sud-est s'étend le quartier consulaire, le plus propre et le plus beau des trois. Les maisons des consuls ont été bâties par des Européens, aux frais de la nation qu'ils représentent, et forment des espèces de citadelles. Le pavillon national flotte sur chacune de ces vastes habitations, en face du pavillon rouge du Maroc arboré sur toutes les mosquées, sur tous les forts, sur toutes les batteries. Dans le quartier des indigènes, placé entre les deux autres, se trouvent le fondouk (marché), la boutique, l'atelier, tels qu'on les voit dans toutes les villes arabes. L'édifice le plus remarquable du quartier arabe est la grande mosquée (Djamâ-el-Kébir) construite en commémoration de l'évacuation de la ville par les

Portugais et du retour des vrais croyants. A côté s'élève un minaret, de construction élégante, terminé par une petite tour qui surmonte une gracieuse coupole.

MARRHA (Syrie), ville en ruines, mais qui a laissé un certain renom dans l'histoire des croisades. Nous laissons parler ici M. Poujoulat, l'élégant et laborieux écrivain, qui a été le collaborateur et l'ami de Michaud.

« Nous partîmes d'Alep le 16 octobre 1837, à trois heures après midi; nous nous dirigeâmes au sud. A notre droite s'étendaient de beaux vergers d'oliviers, de pistachiers, des plantations de vignes; à notre gauche, le vaste et sombre désert de Palmyre. Au bout de deux heures et demie de marche, nous passâmes à Khan-Touman, grand karavansérail à moitié ruiné, où se reposent les voyageurs. De Khan-Touman à Marrah on compte quinze lieues. On rencontre à mi-chemin un pauvre village appelé Sermin, entouré de nombreuses grottes creusées au ciseau dans le rocher.

« La ville de Marrah est située sur un plateau du haut duquel le regard se promène sur une plaine immense et déserte. Marrah, cité florissante au temps de la première croisade, ne présente aujourd'hui qu'un aspect désolé; elle n'est habitée que par quinze cents familles musulmanes. Les murailles, les tours, les bastions de Marrah ont été détruits de fond en comble par la guerre et les tremblements de terre. Les fossés de Marrah, jadis si profonds, si redoutables, sont maintenant comblés.

« M. Michaud a raconté, dans le troisième livre de son *Histoire des Croisades*, le siége et la prise de Marrah par l'armée chrétienne. Il a dit comment la possession de Marrah donna lieu à de graves querelles entre Raymond, prince d'Antioche, et Bohémond, comte de Toulouse, et comment le peuple croisé renversa la ville pour terminer les contestations des deux princes chrétiens. Mais il est des détails curieux, touchant le siége de Marrah, qui n'ont pu entrer dans le récit de l'historien, et ces détails, je les rapporterai ici.

« Guillaume de Tyr, voulant justifier les cruautés de l'armée chrétienne après la prise de Marrah, dit que les habitants de cette ville se montraient *orgueilleux à cause de leurs richesses, et étaient devenus d'une extrême arrogance*, depuis qu'ils avaient battu plusieurs chrétiens dans une rencontre. Mais ce qui excita surtout la colère des soldats de Jésus-Christ, c'est que les Sarrasins de Marrah avaient planté des croix sur les remparts de leur ville et avaient couvert de boue et d'immondices ces signes sacrés de notre rédemption. Les chrétiens eurent beaucoup à souffrir durant le siége de Marrah; aussi usèrent-ils de la victoire avec toute la fureur de la vengeance. Le chroniqueur Robert, témoin oculaire, nous a laissé une horrible peinture du massacre des habitants, et le sang-froid du narrateur ajoute encore à l'atrocité des détails qu'il donne. « Les nôtres, « dit-il, parcouraient les rues, les places « publiques, les toits des maisons, se rassa« siant de carnage comme une lionne à qui « on aurait pris ses petits; ils taillaient en « pièces et mettaient à mort les enfants, les « jeunes gens, les vieillards courbés sous le « poids des années; ils n'épargnaient per« sonne, et, pour avoir plus tôt fait, ils en « pendaient plusieurs à la même corde. Chose « étonnante! spectacle merveilleux, ajoute le « chroniqueur, de voir cette multitude si « nombreuse et bien armée se laisser tuer « sans se défendre! Les croisés s'emparaient « de tout ce qu'ils trouvaient; ils ouvraient « le ventre des morts (ô détestable amour de « l'or!) et en tiraient des bysantins et des « pièces d'or. Toutes les rues étaient jon« chées de cadavres, et des torrents de sang « coulaient de toutes parts. O nation aveugle « et destinée à la mort! croirait-on que parmi « cette grande multitude d'hommes, il n'y en « ait pas eu un seul qui voulût confesser la « foi de Jésus-Christ? Bohémond fit venir « tous ceux qu'il avait fait enfermer dans la « tour du château, et ordonna de tuer les « vieilles femmes, les vieillards décrépits et « tous ceux que la faiblesse de leur corps « rendait inutiles; il fit réserver les hommes « vigoureux; les jeunes filles furent emme« nées à Antioche pour y être vendues. »

« Le siége d'Antioche, qui avait duré si longtemps, et plus tard le siége des autres villes de Syrie, avaient épuisé les ressources du pays. La plupart des habitants s'étaient sauvés dans les montagnes, emmenant avec eux leurs troupeaux. La conquête de Marrah avait attiré de grandes misères sur les croisés. Dès le commencement des belliqueuses opérations, la disette fut si grande, que plus de dix mille chrétiens erraient dans les champs *comme des troupeaux*, fouillant la terre pour trouver quelques grains de froment, d'orge, ou quelques fèves. La famine se fit surtout sentir après le siége; les pèlerins en vinrent jusqu'à manger des cadavres de Sarrasins qui tombaient en putréfaction. Les infidèles disaient alors : « Qui pourrait résister à cette nation de Francs, si obstinée et si cruelle? Pendant un an elle n'a pu être détournée du siége d'Antioche ni par la famine ni par le glaive, et maintenant elle se nourrit de chair humaine! »

« C'est ici que les réflexions des chroniqueurs sont beaucoup plus curieuses que les événements qu'ils racontent. « Chose étonnante et horrible à dire et à entendre! s'écrie Albert d'Aix : *non-seulement les chrétiens mangèrent des Sarrasins, mais encore des chiens.* » Baudry, archevêque de Dol, dit qu'on ne doit pas faire un crime aux croisés d'avoir mangé des musulmans, *parce qu'ils souffraient la faim pour la cause de Dieu, et que par ce moyen-là ils continuaient à faire la guerre aux infidèles avec leurs mains et avec leurs dents.* Raoul de Caen rapporte que les chrétiens firent bouillir de jeunes Sarrasins et mirent des enfants à la broche; imitant les bêtes féroces, ils dévorèrent des hommes qu'ils avaient fait rôtir. *Mais*, ajoute Raoul, *ces hommes étaient comme des chiens.*

Enfin, Foucher de Chartres s'exprime de la manière suivante : *Les croisés, transportés de rage par l'excès de la faim, coupaient les cuisses des Sarrasins déjà morts, et les dévoraient d'une dent cruelle,* SANS LES AVOIR FAIT SUFFISAMMENT RÔTIR. »

MARSAN (France), près de Saint-Lizier (Ariége).

On visite à la chapelle de Marsan, bâtie sur l'emplacement d'un temple de Mars, un sanctuaire dédié à la sainte mère de Dieu. *Voy.* SAINT-LIZIER.

MARSEILLE (France), chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, fondée par des Phocéens fugitifs vers l'an 600 avant Jésus-Christ

« L'église cathédrale n'est pas grande, dit Doubdan; le bâtiment est fort ancien, ayant servi de temple aux païens, dédié à l'impudique Vénus; aussi est-elle fort sombre, et proche de l'autel on voit encore quelques grosses colonnes sur lesquelles on tient que l'idole était posée; le trésor est rempli de plusieurs saintes reliques, etc. »

« Pour voir un lieu bien dévot, ajoute le même auteur, il faut descendre dans une église souterraine toute remplie de précieuses reliques, surtout de la croix de saint André, couverte d'un ouvrage en filigrane d'orfévrerie, dont un camérier de la maison de Jarente l'a enrichie (1). »

Mais le plus célèbre de tous les pèlerinages de Marseille c'est celui de Notre-Dame-de-la-Garde, où l'on accourt de toutes les parties du monde. Ce sanctuaire est sur une montagne, et l'on y remarque la belle statue de la sainte Vierge en feuilles d'argent relevées au marteau, et haute de 6 pieds, faite en 1836 par J.-B. Chanuel.

Cette statue remplace celle que la révolution de 1789 avait détruite; elle était aussi d'argent et tenait l'enfant Jésus sur son bras. On y déposait le saint sacrement, et sa célébrité était répandue dans le monde entier.

Nous ne pouvons mieux compléter ce qu'on vient de lire, qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs les récents exemples de la piété des Marseillais.

Marseille, 28 juillet 1835.

« C'est Mgr l'évêque en personne qui a reçu à la cathédrale la statue de la Vierge, à la fin de la procession si touchante de dimanche. Les mêmes honneurs, les mêmes invocations qui avaient accueilli l'image sacrée de saint Charles, ont eu lieu aux autres paroisses sur le passage de la procession.

« On se ferait difficilement une idée de la multitude d'émigrants marseillais de toute classe et surtout de la classe ouvrière qui, depuis samedi soir notamment, sont allés se répandre dans tous les villages, hameaux et maisons de campagne de la vallée de l'Humeaune; ils y sont partout véritablement entassés; on pourrait en concevoir de nouvelles craintes, mais un fait assez rassurant, c'est que le choléra qui s'était manifesté à Aubagne y a fléchi subitement après la triste journée de jeudi; maintenant il n'y a plus dans cette ville qu'un petit nombre de cas fort mitigés et dont l'art de la médecine se rend facilement maître. A Cuges, l'état sanitaire est des meilleurs, le mal a cessé complétement.

« Hier, à quatre heures, la statue de Notre-Dame-de-la-Garde a été descendue de la montagne. L'aspect des rues où la procession passait était tout changé; la foule s'y pressait et le cortége allait se grossissant de minute en minute. On nous assure que la Vierge a été portée jusqu'au premier oratoire par des militaires; là un officier aurait, dit-on, adressé aux soldats une allocution touchante pour les remercier de cette preuve de sympathie, donnée à notre religion et à notre peuple. Alors la Vierge a été remise aux pénitents; elle est arrivée au cours Bourbon escortée au moins de 2000 personnes; on voyait un grand nombre de jeunes gens portant des flambeaux et plusieurs même que leur piété avait portés à marcher nu-pieds.

« A l'église Saint-Charles, M. le curé a adressé à la Vierge une prière qui a arraché des larmes à tous les assistants. Là, quinze à vingt mille âmes se pressaient autour de l'image sacrée, et le plus grand nombre s'est joint au cortége.

« A la Major, l'église était remplie et la place couverte de fidèles qui n'ont pu pénétrer. L'amende honorable a été prononcée aux pieds de la Vierge par un homme du peuple, qu'on dit être un portefaix échappé au choléra. Les larmes de tout le peuple ont accompagné cette lecture touchante et solennelle. » (*Moniteur de la Religion*, 8 août 1835.)

Voici en outre ce que raconte Doubdan d'une Vierge célèbre de l'église Saint-Martin de Marseille.

« L'église de Notre-Dame-des-Accoules est fort belle et grande : celle de Saint-Martin est collégiale paroissiale, dans laquelle se montre une image d'argent de la sainte Vierge, belle à merveille, haute de 5 pieds et demi, sans son piedestal d'ébène enrichi d'argent, de 10 pouces de haut : sa robe et son manteau sont tout couverts de fleurs de lis, avec une broderie, la plus belle qu'il est possible de voir, et sur sa tête une riche couronne, le tout d'une orfévrerie très-rare et très-accomplie. »

Parmi les édifices religieux on remarque : La cathédrale, l'une des plus anciennes églises des Gaules. Dans l'église de la Major, l'autel de saint Lazare, le devant du maître-autel orné d'un bas-relief que l'on croit du XIIe siècle, le baptistère, quelques bons tableaux et le superbe buffet d'orgues; dans l'église de Saint-Victor, une Madone très-révérée du peuple marseillais. Une des tours de l'ancien monastère du même nom, qui y était attaché, a été conservée et lui sert de clocher. Sa crypte, dès la prédication de l'Evangile, a été le berceau de l'église de Marseille.

L'église des Chartreux, hors de la ville, construite vers le milieu du XVIIe siècle, est le plus bel édifice de ce genre qu'on y admire. La façade est magnifique, et le vaisseau, d'une structure noble, est accompagné de deux campaniles élégants. On y voit encore les chapelles de Notre-Dame-du-Mont et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

MARTIN-LA-GARENNE (SAINT-), en France, dans le département de Seine-et-Oise.

Notre-Dame-la-Désirée, placée d'abord dans une chapelle fondée, en 1376, par

(1) J. Doubdan, premier chanoine de l'église royale et collégiale de Saint-Paul, à Saint-Denis, en France, et confesseur du célèbre monastère des Ursulines de la même ville. *Le Voyage de la terre sainte*, Paris, 1661.

Henry de Villemorien, en l'honneur de l'Annonciation. Charles V avait contribué à cette fondation par le don d'une pièce de vignes achetée 5 fr. d'or, et Charles VI, par celui d'un pré de 50 fr. d'or et d'une vigne de 14 livres. Au moment de mourir, Henry de Villemorien donna sa chapelle à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, à Paris, et Charles VI ratifia cette donation en 1397.

La chapelle fut détruite en 1793, mais la statue, heureusement préservée, fût rendue depuis à l'église de Saint-Martin-la-Garenne.

MARTIN-DE-LONDRES (Saint-), en France, dans le Languedoc, département de l'Hérault, à 22 kil. nord-ouest de Montpellier.

On y remarque le château de la Roquette, sur une éminence, près du mont Saint-Loup, qui s'élève derrière à 275 toises, présentant son revers taillé à pic. Ce château offre une guérite suspendue à l'un de ses angles. Une chapelle vient se grouper devant ces restes du moyen âge. (Briand de Verzé).

Il y a en France 485 bourgs, villages ou hameaux du nom de Saint-Martin. Presque tous ont commencé par être des lieux de pèlerinages, mais il serait trop long de les noter ici. Il faudrait même ajouter encore toutes les communes, toutes les paroisses ou succursales dont saint Martin est le patron principal, mais cela nous entraînerait trop loin.

MARVILLE (France), en Lorraine, dans le département de la Meuse, à 10 kil. de Montmédy.

Cette ville doit son nom à un ancien temple de Mars qui existait sur la côte Saint-Hilaire, au sommet de laquelle on trouve encore des ruines qui rappellent le souvenir d'une cité populeuse, vaste, riche et ornée de superbes monuments. Au VIIIe siècle les *missionnaires* qui vinrent prêcher l'Evangile dans le pays renversèrent un magnifique obélisque sur l'emplacement duquel ils bâtirent une chapelle qui existe encore. (B. de Verzé.)

MASSIAC (France), dans le département du Cantal.

On y remarque deux rochers très-curieux, qui dominent la ville sur les rives opposées de l'Alagnon, couronnés par des chapelles jadis habitées par un ermite d'un côté, et de l'autre par une pieuse recluse, qui s'offraient réciproquement leurs prières.

MASTAING (France), dans le département du Nord, ancien comté, où l'on se rend en pèlerinage à la chapelle de saint Roch, contre la peste. Chaque année, tous les villages environnants y vont en procession pendant les Rogations.

MATARIEH (Egypte), village bâti sur les ruines d'On ou Héliopolis, fameuse par son temple du Soleil. On en voit encore les ruines, ainsi que les débris de sphinx et un bel obélisque. *Voy.* Onion.

MATELLES (Les), en France, dans le département de l'Hérault, petite ville à la source du Liron, à 13 kil. de Montpellier, au nord-nord-est.

Une modeste chapelle, qui s'élève au sommet du mont Saint-Loup, territoire de cette ville, est le rendez-vous annuel des habitants du voisinage, qui y viennent processionnellement le jour de saint Joseph.

MATHURIN-DE-LARCHANT ou de Large-Champ (Saint-), en France (Seine-et-Marne).

Cette petite ville, comprise autrefois dans le Gâtinais, est située dans une plaine sablonneuse et presque stérile, à 2 lieues (8 kilom.) de Nemours, et à 16 (64 kil.) de Paris, au bas d'une montagne.

« On y révère saint Mathurin, que l'on invoque en faveur des insensés, et l'on y va même de tous les endroits du royaume. M. Baillet dit que ce lieu s'appelait Larchant avant que d'avoir pris le nom du saint à qui on prétend qu'il donna la naissance dès le IVe siècle, et la sépulture après sa mort. Le culte du saint l'a rendu célèbre : ce culte y continue toujours, quoique les religionnaires du XVIe siècle aient brûlé et dissipé ses reliques. » (La Martinière, *Dictionnaire de géographie.*)

MATOURA (Inde), petite ville de l'île de Ceylan, importante par les pierres précieuses qu'on trouve dans ses environs, mais surtout par le voisinage du célèbre temple bouddhique de Bellegam. (*Voy.* l'*Abrégé de géographie* de Balbi.)

MATTRA ou Mathoura (Inde), ville du district d'Agra ; elle est remarquable par son antiquité, son étendue et son temple célèbre. (*Abrégé de géographie* d'Adrien Balbi.)

MAUBEUGE (France), chef-lieu de canton du département du Nord, ville très-forte du Hainaut français, autrefois célèbre par son chapitre de chanoinesses nobles, fondé par sainte Aldegonde, sous la règle de saint Benoît, et changé, au Xe siècle, après les incursions des Normands, pour prendre la forme qu'il a conservée jusqu'à la révolution de 1789.

Les Jésuites avaient établi dans l'église qu'ils possédaient à Maubeuge le culte de Notre-Dame-de-Consolation, qu'ils avaient rapporté du Luxembourg. *Voy.* Luxembourg.

MAULÉON-SUR-SÈVRE (France). *Voy.* Chatillon-sur-Sèvre.

MAUR-LES-FOSSÉS (Saint-) en France, village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de la Seine, arrondissement de Sceaux, canton de Charenton, diocèse de Paris.

Il est situé à l'extrémité d'un grand détour de la Marne, qui forme en cet endroit une petite presqu'île. Les Bénédictins avaient à Saint-Maur-les-Fossés un monastère, chef d'ordre de la congrégation de Saint-Maur. On y voit encore une tour, des débris de l'église et d'une chapelle qu'on appelait Notre-Dame-des-Miracles, ce qui atteste que Saint-Maur était un pieux rendez-vous pour les fidèles des environs.

On y vénère une petite statue de la sainte Vierge dans une des chapelles de l'église ; cette image est grossièrement taillée et noircie par le temps ; mais la dévotion des pèlerins l'a souvent couverte de vêtements riches et précieux.

Dans la révolution impie de 1793, des misérables voulurent jeter cette statue au feu;

mais une bonne et pieuse femme la sauva et la cacha du péril de ses jours. Quand, après la tempête, les églises furent rendues au culte catholique, la statue reparut dans sa chapelle, et la dévotion populaire l'accueillit avec acclamations. Depuis ce temps on ne cesse de faire brûler des cierges en son honneur, et ces cierges bénits sont souvent emportés par les fidèles, ou pour adoucir les instants de l'agonie d'un mourant, ou pour éclairer la convalescence d'un malade. On y apporte aussi des linges dont on enveloppe ensuite les petits enfants ou les infirmes, et la foi bien souvent a opéré de grands miracles, dont le souvenir le plus cher est resté gravé au fond des cœurs reconnaissants.

Avant l'année 1735, il se faisait à Saint-Maur un grand concours de pèlerins le 24 juin, jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste. On y venait visiter les reliques de saint Agoard et de saint Aglibert de Créteil, martyrisés ce jour-là même. Les papes avaient accordé des indulgences à ceux qui venaient, le 24 juin, en pèlerinage aux tombeaux de ces saints martyrs.

MAUR-SUR-LOIR (Saint-) en France, dans le département d'Eure-et-Loir.

Son église est un lieu de pèlerinage très-renommé, où l'on vient de toutes parts pour obtenir quelque guérison.

A un kilomètre sont quatre monuments gothiques très-caractérisés, deux dolmens, un peulvan et un autre formé de deux plans inclinés en regard l'un de l'autre.

MAURE (Sainte-), en France, dans le département de l'Aube.

Ce village a pris son nom de la sainte qu'on y va vénérer. C'était une femme de Troyes, qui mourut vierge en 850, et fut inhumée dans l'église.

MAURECOURT (France), en latin *Mauri-Curtis*.

Maurecourt ou Mauricourt en Pincerais a une paroisse dédiée à Notre-Dame-de-Lorette. La fête, qui se célèbre le 8 septembre, y attire quelques pèlerins.

Cette église dépendait autrefois d'Andrézy, et depuis un temps immémorial, dit l'abbé Lebeuf, elle était du diocèse de Paris. Elle est aujourd'hui de celui de Versailles, canton de Poissy.

MAURIAC (France), dans la Haute-Auvergne, chef-lieu d'arrondissement du département du Cantal.

On y visite avec dévotion la belle église de Notre-Dame-des-Miracles, reconstruite au XIIIe siècle. Une statue de la Vierge, en bois très-noir, est placée au-dessus du maître-autel. Elle y attire un grand nombre de pèlerins le 9 mai de chaque année.

Sur la cime d'une colline voisine sont les restes d'une antique chapelle de saint Mary, apôtre de la Haute-Auvergne. C'est autour de cette chapelle, but d'un ancien pèlerinage, que se tient, le 8 juin, la plus considérable foire de l'arrondissement. (B. de Verzé.)

Nous ajouterons quelques détails archéologiques que nous trouvons dans la *France monumentale* :

Eglise Notre-Dame. — Le plan de cette église, extrêmement intéressante pour l'archéologue, figure une croix latine; elle est divisée en trois nefs.

A l'intersection des transsepts s'élève une coupole sous une tour octogone; deux autres tours carrées tout à fait modernes flanquent la façade occidentale.

La nef est divisée en cinq travées. Les piliers carrés qui les forment ont sur chacune de leurs faces des colonnes engagées.

Les voûtes de la nef, du chœur et des transsepts sont en berceau; elles sont d'arête dans les bas-côtés; les uns et les autres sont renfoncés par des arcs-doubleaux. Les voûtes et les arcades du chœur, des absides latérales, de la croisée et de la première travée de la nef, sont en plein cintre; celles du reste de la nef et des collatéraux sont des ogives romanes.

La nef, les transsepts et le chœur sont à la même hauteur; l'hémicycle du chœur et les collatéraux ont moins d'élévation.

Les chapiteaux du chœur, les absides latérales de la première arcade de la nef et des collatéraux, sont seuls sculptés. Ils sont tous variés : les uns sont historiés, d'autres sont ornés de feuillages ou d'animaux fantastiques. Les bases des colonnes sont historiées ou ornées de rinceaux et d'entrelacs. Les chapiteaux de la nef et des collatéraux, dans la partie ogivale, sont dépourvus d'ornements, quoique leur galbe soit le même que celui des chapiteaux historiés. Les bases de toutes les colonnes, sans exception, sont attiques. Il est à remarquer qu'on n'a représenté sur les chapiteaux aucun sujet chrétien. Dans un seul on voit sur la face principale un ange, et sur les côtés deux personnages qui approchent de leur bouche un olifant. Deux autres chapiteaux figurent des supplices.

Autour de l'hémicycle des chapelles latérales, on observe une espèce de stylobate qui supporte deux pilastres, et qui servait probablement aussi de crédence.

Autour des collatéraux et des absides latérales règne, le long des murs, un banc en pierre qui sert à la fois de siége aux fidèles et de stylobate aux colonnes engagées.

Le chœur était éclairé par six fenêtres, dont la principale est masquée par le retable de l'autel. Chacun des transsepts est percé par une fenêtre surmontée d'une rose ou œil-de-bœuf. Ces différentes ouvertures n'offrent à l'intérieur aucune trace d'ornementation, si l'on excepte l'une des roses, qui est entourée d'un tore. Les sculptures de l'intérieur de l'église n'ont rien de remarquable. Si les bases présentent des entrelacs d'un dessin correct et bien exécuté, on ne peut pas en dire autant des chapiteaux historiés, qui sont d'un travail grossier.

Les trois absides, les transsepts et le chœur ont pour entablement une corniche très-saillante ornée de torsades, et soutenue par des modillons sculptés avec soin.

Tous les modillons sont variés; ils représentent des êtres réels ou chimériques dans diverses positions; il en est de fort obscènes; il n'y a point de têtes grimaçantes.

Les fenêtres de l'abside centrale sont flanquées d'élégantes colonnettes à bases et à chapiteaux historiés; un tore de l'épaisseur des colonnettes en décore le cintre. Autour de leur archivolte règne un cordon en torsade.

Les pignons des transsepts figurent une arcade bouchée en plein cintre. Les roses dont ils sont percés sont ornées d'un gros tore et d'une torsade.

La porte méridionale est en ogive, mais l'ornementation est toute romane. L'archivolte est ornée d'un cordon en damier; les arcatures en retrait sont soutenues par des colonnettes à chapiteaux historiés sur lesquelles s'appuient de gros tores.

La façade est divisée en trois parties indiquant les trois nefs. Au milieu est une porte décorée de plusieurs rangs de moulures en retraite. Sur les côtés, deux arcades bouchées étaient ornées de bas-reliefs détruits pendant la révolution, et dont l'un représentait la Fuite en Egypte.

Ces arcades s'appuyaient sur deux colonnes dont la porte est flanquée, et qui ont pour bases des lions assis. L'un d'eux a été brisé, on ne sait à quelle époque; celui qui reste est mutilé, mais il est encore parfaitement reconnaissable. L'archivolte du portail représente le zodiaque; la plupart des figures sont transposées; d'autres figures ont été ajoutées aux signes: ce sont des brebis, des chèvres, un sanglier et un autre animal.

Le cordon de l'archivolte se perpétuait et formait une corniche au-dessus des arcades bouchées. Elle était ornée de diverses figures dont on ne voit que de faibles restes.

Le tympan est couvert par un bas-relief qui représente l'Ascension. Il se divise en deux plans séparés par un cordon. Dans le plan inférieur sont treize personnages rangés sur la même ligne: les têtes ont disparu; il ne reste plus que les nimbes perlés qui les décoraient. Dans le plan supérieur on voit Jésus-Christ représenté dans un cadre elliptique perlé; il a les mains levées au ciel, dans l'attitude décrite par l'antienne que l'on chante à la messe de l'Ascension.

La tête est entourée d'un nimbe croisé. Jésus-Christ est vêtu d'une tunique et d'un manteau ouvert et flottant, orné de broderies. A ses côtés sont deux anges en adoration. Sur le linteau de la porte et le cordon qui divise le bas-relief, on voit une inscription en lettres capitales conjointes et mêlées d'onciales, telles qu'on les employait au XIe siècle et au commencement du XIIe Elle paraît être en vers léonins.

Ce bas-relief, quoique mutilé, est remarquable sous tous les rapports. Le dessin est correct; les détails sont terminés avec beaucoup de soin; les ailes des anges surtout sont admirablement fouillées, les draperies tombent bien; il y en a que l'on croirait imitées de l'antique, si elles avaient un peu moins de roideur. La hauteur de l'archivolte, la profusion des moulures, la pureté des lignes, donnent au portail un aspect tout à la fois riche et imposant.

Le chœur, les absides latérales, les transsepts et la première travée sont de la fin du XIe ou du commencement du XIIe siècle. La forme des lettres de l'inscription du portail ne permet pas de fixer l'époque de sa construction à une date postérieure à la première moitié de ce dernier siècle. Quant à la partie ogivale de la nef, elle est probablement de la dernière moitié du XIIe siècle; elle ne présente pas de caractères assez tranchés pour qu'on puisse déterminer d'une manière sûre l'époque à laquelle elle a été élevée.

Les murs de l'église sont en pierres de petit appareil, à l'exception des deux tours et de la partie supérieure de la façade, qui sont modernes. La tour centrale, reconstruite en 1620, tomba sous le marteau révolutionnaire.

Chapelle de Saint-Mary ou *Marius*. — Les restes de cette antique chapelle se voient sur la cime d'une colline voisine de la ville.

MAURICE (SAINT-), Suisse, dans le Bas-Valais.

On y conserve des reliques qu'on fait remonter au temps de la légion Thébéenne. Cette légion, toute composée de chrétiens commandés par Maurice, reçut la couronne du martyre avec ses compagnons l'an 286, pour avoir refusé d'obéir à l'empereur Maximien, qui leur ordonnait de sacrifier aux dieux. « Cet événement eut lieu à Octodurus (Martigny), près du lac Léman, en Suisse. La fête de saint Maurice tombe le 22 septembre. Plusieurs années après le massacre de la légion Thébéenne, on découvrit les corps des martyrs au lieu dit Agaune (aujourd'hui Saint-Maurice), où Sigismond, roi de Bourgogne, fit bâtir depuis une abbaye devenue célèbre. » (Bouillet, *Diction. univ. d'hist. et de géographie.*)

MAURIGASIMA (Japon), île célèbre, voisine de l'île Formose.

« Maurigasima ou l'île Mauri, après avoir été une île riche et florissante, comme le racontent les Japonais, fut abîmée par les dieux courroucés de la méchanceté et de la dépravation de ses habitants, de sorte que l'on n'en peut voir à présent aucun vestige, excepté quelques roches que l'on aperçoit quand la marée est basse.

Les Chinois font le récit suivant de la destruction de cette île.

Maurigasima était une île fameuse dans les premiers siècles pour l'excellence et la fertilité de son terroir, qui produisait, entre autres choses, une sorte de terre grasse, admirablement propre pour faire les vases connus sous le nom de porcelaine ou poterie de Chine. Les habitants s'enrichirent beaucoup par cette manufacture; mais l'augmentation de leurs richesses produisit le luxe et le mépris de la religion, ce qui irrita si fort les dieux, qu'ils résolurent, par un arrêt irrévocable, d'abîmer l'île entière dans la

mer. Cependant le roi ou souverain qui régnait dans cette île, nommé Peiruun, étant un prince vertueux, religieux, et qui n'avait aucune part dans les crimes de ses sujets, le décret des dieux lui fut révélé dans un songe, et il lui fut ordonné que, s'il voulait mettre sa personne en sûreté, il se mît à bord de ses vaisseaux et se retirât de l'île au plus vite, d'abord qu'il remarquerait que le visage des deux idoles qui étaient à l'entrée du temple deviendrait rouge. Ces deux idoles étaient faites de bois, toutes deux d'une taille gigantesque, et appelées In-jo Ni-wo et A-wun. On croit que l'une préside à la génération de toute chose, et que l'autre ordonne leur destruction. La première signifie le ciel et le principe actif; la seconde signifie la terre et le principe passif. Toutes les deux avaient une face de lion.

Ces deux idoles étaient, comme il a été dit, à l'entrée du temple, comme on en voit encore aujourd'hui à l'entrée de plusieurs temples du Japon. Un danger si pressant, qui menaçait la tête de ses sujets, joint aux signes par lesquels on pourrait connaître son approche, obligea le roi à en avertir le public, afin de sauver leur vie par une prompte fuite. Mais tout ce que cela produisit fut qu'on tourna son zèle et son attention en ridicule, et qu'il fut méprisé de ses sujets. Quelque temps après, un vaurien, pour se moquer plus fortement de la crainte superstitieuse du roi, alla peindre, une nuit, sans être aperçu, les faces des deux idoles en rouge. Le matin suivant, on donna avis au roi que les visages des idoles étaient rouges; sur quoi ce prince, ne soupçonnant pas le moins du monde que cela eût été fait par un tour de malice, fut sur-le-champ s'embarquer sur ses vaisseaux, avec toute sa famille et tous ceux qui voulurent le suivre. Il s'éloigna à rames et à voiles du rivage fatal et cingla vers les côtes de Fokts-fu, province de la Chine. Après le départ du roi, l'île s'enfonça : le moqueur et ses complices, qui ne s'attendaient pas que leur action dût avoir des suites si funestes, furent engloutis par les vagues avec tous les incrédules qui étaient demeurés dans l'île, et une quantité prodigieuse de porcelaine. Le roi avec tout son monde arriva sain et sauf à la Chine, où la mémoire de son arrivée est encore célébrée par une fête annuelle, auquel jour les Chinois, surtout ceux des provinces méridionales, prennent des divertissements sur l'eau, vont et viennent, tirent à la rame, comme s'ils se préparaient pour un combat, et crient souvent à haute voix, Peiruun, qui était le nom du prince.

« La même fête a été introduite au Japon par les Chinois, et y est à présent célébrée, surtout aux côtes occidentales de cet empire. Les vases de porcelaine qui s'enfoncèrent dans la mer avec l'île, en sont retirés de temps en temps par des plongeurs. On les trouve attachés à des rochers, et on doit les en retirer avec beaucoup de prudence, de peur de les briser. Ils sont communément défigurés par des coquilles, des coraux et d'autres corps qui croissent au fond de la mer. Ceux qui ont soin de nettoyer ces vases les raclent, mais pas entièrement; ils en laissent toujours un peu pour preuve qu'ils ne sont pas contrefaits. Ils sont transparents, extrêmement minces, d'une couleur blanchâtre tirant sur le vert; leur forme approche de celle de petits barils ou tonneaux pour le vin, avec un petit col étroit, et extrêmement propres pour contenir du thé, comme s'ils avaient été faits dans cette vue. Ils sont portés au Japon par des marchands chinois de la province de Fokts-fu, qui les achètent pour les revendre; les moindres valent environ vingt thails, les moyens cent ou deux cents thails, et les plus précieux, qui sont grands et entiers, trois, quatre et cinq mille thails. Personne n'ose acheter ces derniers, excepté l'empereur, qui en a une si grande quantité dans son trésor, dont il a hérité de la plupart de ses prédécesseurs, que le prix en monterait à une somme immense (1). »

MAXIMIN (Saint-), en France, dans la Provence, département du Var.

Elle est entourée de murailles construites par ordre du roi René, pour protéger les reliques de sainte Madeleine, qui furent renfermées dans un caveau de cet édifice, et qui attiraient dès lors un immense concours de pèlerins.

On prétendait aussi autrefois y conserver une sainte larme de Notre-Seigneur. *Voyez* Vendôme.

Cette ville doit son origine à un monastère de Bénédictins, qui était une filiation de l'abbaye Saint-Victor de Marseille. Des ossements de saintes, trouvés dans une cave souterraine de l'église de ces moines, ayant commencé à amener une grande affluence de peuple à ce couvent, dit Robert de Hesseln, on changea ces Bénédictins contre des Dominicains, qui donnèrent un crédit encore bien plus grand à ces reliques nouvellement découvertes. Quelques-uns de ces derniers moines s'établirent dans une grotte souterraine appelée la Baume, et depuis la Sainte-Baume, qui se trouve au milieu d'une montagne de trois lieues de haut et de dix d'étendue, du levant au couchant, étant entourée d'une grande et épaisse forêt, entre Saint-Maximin et Toulon. Ces reliques sont regardées dans la province comme étant de la Madeleine, comme celles de sainte Marthe à Tarascon, et celles du Lazare à Marseille, malgré ce que bien des savants ont pu alléguer pour combattre cette tradition. Quoi qu'il en soit, les Dominicains, qui occupent aujourd'hui ce monastère, ont le privilége que leur supérieur ne dépend d'aucun évêque, et qu'il a l'autorité de baptiser, de marier et de porter les sacrements aux habitants de la ville. L'église de leur couvent est grande, bien éclairée et d'une belle architecture; elle est ornée en dedans de plusieurs colonnes magnifiques de marbre, et surtout le maître-autel, lequel est un vœu

(1) Kœmpfer, *Hist. du Japon*, supplément, t. III, p. 251 et suiv.

de Louis XIII, est sans contredit un des plus magnifiques du royaume; tout le reste de l'église est tapissé d'un nombre prodigieux d'*ex-voto*, en peintures, de la main des plus habiles maîtres, et chaque autel est décoré de toutes sortes de vases, de chandeliers, de lampes et autres ornements d'or et d'argent. Cette église renferme des reliques qui passent pour être de sainte Madeleine; elles sont renfermées dans une châsse de porphyre, sous un petit dôme, soutenu par quatre colonnes de marbre, devant le grand autel. En descendant dix ou douze marches, dans une cave ou chapelle qui est au-dessous de la nef, on voit un chef, que les gens du pays soutiennent opiniâtrément être celui de sainte Madeleine. Il est couvert d'un cristal, et on y remarque encore sur le front la place de deux doigts de large en chair, tirant un peu sur le roux, sans être corrompue. On dit que c'est l'endroit où Notre-Seigneur la toucha, après sa résurrection, quand il lui dit : *Noli me tangere*. Ce chef est dans une châsse d'or qui représente le cou et les épaules, et qui a été donnée par Charles II, roi de Sicile et comte de Provence. Elle est entourée de quelques petits anges qui en font l'ornement en la soutenant. Cette même chapelle, tout étroite qu'elle est, renferme quatre tombeaux, qui sont ceux de sainte Madeleine, de saint Maximin, de saint Marcel et de saint Sidoine. On montre en ce même lieu, et dans une chapelle voisine, un grand nombre d'autres reliques richement enchâssées.

MAZAN (France), dans le département de Vaucluse.

Il y avait, avant 1790, un couvent de Récollets, et hors du bourg plusieurs chapelles bien entretenues, et visitées avec une grande dévotion.

MECHHED-ALI (Asie Ottomane), petite ville de l'Irak-Araby, dans l'arrondissement de Bagdad. Elle est remarquable par la superbe mosquée où se trouve le tombeau du calife Ali, visité annuellement par plusieurs milliers de pèlerins venant principalement de la Perse. Les trésors qu'on y conservait ont été transférés dans la mosquée d'Imam-Moussa, à Bagdad, pour les soustraire au pillage des Wahhabites.

Dans les environs de Mechhed-Ali, on voit une espèce de rotonde où, d'après les habitants du pays, serait le tombeau du prophète Ezéchiel, et près de l'Euphrate se trouvent les ruines de Koufa, berceau de l'écriture koufique, qui est l'écriture monumentale des Arabes, et qui a été employée pour les monnaies et les monuments des premiers siècles de l'islamisme.

MECHHED-HUSSEIN ou Huçaÿn (Asie Ottomane), ville ainsi appelée, parce qu'elle a été bâtie à l'endroit où l'imam Hossein, fils du calife Ali et petit-fils de Mahomet, fut tué dans une bataille. Cet endroit s'appelait originairement Kerbelah ou Karbala (*Voy.* ce mot), et est devenu célèbre dans les fastes de l'islamisme.

Auparavant ce lieu était stérile et inhabité: bientôt on le rendit fertile, dit Niebuhr; on y fit venir l'eau de l'Euphrate, et aujourd'hui cette campagne porte une grande forêt de dattiers. La ville est plus grande et plus peuplée que Mechhed-Ali.

La grande mosquée, qui est fort belle, renferme une chapelle qui, suivant les schiites, est bâtie sur le lieu même où le petit-fils de Mahomet fut foulé aux pieds des chevaux et enterré. Des coupoles et quatre minarets ornent la mosquée, dont le mur extérieur est occupé par une immense fenêtre vitrée, aspect qui surprend beaucoup dans ce pays, où l'on voit si peu de vitres. C'est peut-être, d'après le même voyageur, quelque présent d'un riche Persan, qui les aura envoyées de Schiraz, où l'on en fabrique.

Les schiites montrent aussi dans les environs les tombeaux de plusieurs parents ou amis de Hossein, qui périrent avec lui dans la même journée, et une mosquée a été érigée en leur honneur.

La mosquée de Hossein est visitée aussi par les sunnites, mais avec moins de dévotion et d'enthousiasme que par les schiites. On y voit toujours cependant une affluence considérable de pèlerins des deux sectes. Les trésors immenses que la piété des musulmans y avait rassemblés furent la proie des Wahhabites en 1801.

MECQUE (Arabie), ville de l'Arabie, située dans une des provinces de ce vaste pays, appelée Téhamah, à cause qu'elle est plus basse que toutes les autres.

Il y a cependant plusieurs géographes qui la placent dans celle de Hedjaz, où sont situées encore les autres villes de Médine, de Thaïf et d'Iémamah. Elle est au milieu d'une grande plaine pierreuse, qui est bornée à trois milles de la Mecque par les montagnes d'Abou-Caïs et de Gerahem, où les musulmans révèrent encore aujourd'hui la grotte d'Eve, femme d'Adam, dans laquelle Mahomet se retirait souvent pour vaquer à ses dévotions.

Outre ces deux montagnes, qui sont au nord de la Mecque, il y en a une troisième qui la regarde au sud : on la nomme Thour, et c'est là que Mahomet se tint caché quelque temps, après avoir été chassé de la Mecque, et où il prit la résolution d'abandonner entièrement sa ville natale, pour établir sa demeure à Médine, époque fameuse parmi les mahométans sous le nom d'*hégire*, c'est-à-dire *fuite*.

La Mecque, illustre dans l'histoire des religions par la naissance de Mahomet, renferme encore la Kaabah, ou maison carree, et le puits prétendu miraculeux de Zemzem. Ce sont ces avantages qui font que les musulmans ne nomment jamais cette ville sans lui donner le nom de Moadhemah, c'est-à-dire grande et magnifique.

Le terroir de la Mecque, n'étant couvert que de pierres et de sablon, ne produit aucune sorte de fruits; cependant il s'y en trouve en très-grande abondance, ce que les musulmans attribuent à la prière que firent

Agar et Ismaël, quand l'ange Gabriel les eut transportés au milieu de cette campagne si stérile.

Si nous en croyons les musulmans, dans le lieu où la Mecque fut depuis bâtie, il y avait toujours eu, depuis la naissance du monde, une colline de sable rouge, où tous les peuples de l'Arabie venaient en foule faire leur prière, pour y obtenir les grâces qu'ils attendaient du ciel, et ce lieu était dès lors regardé comme le milieu de la terre habitable. Ils disaient aussi qu'Ève y était morte et qu'elle y avait été enterrée.

Le grand sanctuaire de l'islamisme, la mosquée de la Kaabah à la Mecque, n'est qu'une place en plein air, entourée de plusieurs rangées de portiques en arcades, et au milieu de ce parvis ou *atrium* se trouvent la maison carrée, le puits de Zemzem, etc. On étend sur le pavé des nattes pour s'asseoir ou pour faire les prosternations pour la prière.

Le Koran exige que les mahométans fassent tous les ans un voyage à la Mecque; c'est ce qu'il a voulu exprimer par le mot *hadj*, qui signifie pèlerinage (1).

Les formalités prescrites sont :

1° Rendu à la Mecque, le croyant doit, dès qu'il a aperçu la lune du mois de hajj, prendre le costume affecté aux pèlerins, nommé *ihrâm*.

2° Après les cérémonies ordinaires accomplies dans la fameuse mosquée dite Kaabah, il faut qu'il aille visiter les montagnes suivantes : *Arfât*, *Safa* et *Merwa* (ce sont deux collines), *Mina*.

3° Il doit, à son retour dans la Kaabah, célébrer la fête de Id-al-Zouah (2).

L'Id-al-Zouah, ou fête des sacrifices, se célèbre après une neuvaine passée dans les jeûnes et les prières, et qui dure depuis le 1er du mois hajj jusqu'au 9 du même mois. Le 10, l'Id-al-Zouah a lieu.

On dit que cette fête est consacrée à la mémoire du patriarche Abraham, sacrifiant un bélier à la place de son fils Ismaël. C'est celle, comme je l'ai déjà dit plus haut, que les pèlerins célèbrent à la Mecque. Ceux qui ne sont pas en état d'entreprendre le pèlerinage observent chez eux l'Id-al-Zouah (3).

Nous allons citer une description de ce grand pèlerinage. Nous renvoyons nos lecteurs, pour la description des lieux, à l'art. KAABAH.

« Le pèlerinage est pour les fidèles musulmans de l'un et l'autre sexe un acte religieux qui consiste à visiter, une fois dans sa vie, la *Kaabah* (maison carrée, tabernacle de Dieu), à la *Mecque*, au jour prescrit par la loi, et avec différentes pratiques ordonnées par la religion. Cette loi n'oblige que ceux à qui leur position ou des circonstances particulières ne permettent pas de s'en dispenser, comme par exemple la condition libre, le bon sens, l'âge de majorité, l'état de santé, l'état d'aisance, la sûreté du voyage, la compagnie du mari ou d'un proche parent, sous la garde duquel doit être la femme qui se destine au pèlerinage; enfin, l'absence de tout empêchement légitime, de quelque genre qu'il soit.

« Le fidèle est tenu en son particulier à différents exercices, pour s'acquitter convenablement de ce devoir important de l'islamisme; ces exercices consistent à s'arrêter aux premières stations, autour de la Mecque, à une certaine distance de la cité sainte, et sur la route même des pèlerins qui y viennent de toutes les parties du monde, à y faire les purifications, à prendre l'*ihram*, espèce de voile ou manteau pénitencier formé de deux pièces de laine blanches et neuves, sans coutures, l'une pour se couvrir la partie inférieure, et l'autre la partie supérieure du corps; à se parfumer avec du musc ou d'autres aromates, à réciter des prières et à psalmodier des cantiques à haute voix. Le pèlerin ne peut être vêtu que de son *ihram*; il peut cependant avoir sur lui des espèces en or ou en argent, mais dans une bourse ou dans une ceinture, être armé d'un sabre, porter son cachet au doigt, et le saint livre du Coran dans un sac pendu à son côté. A son arrivée à la Mecque, il doit aussitôt se rendre directement à la *Kaabah*, entrer dans le temple par la porte de Schéibé, les pieds nus, et en récitant une prière consacrée, s'approcher de la Pierre-Noire (1), la baiser respectueusement ou bien la toucher des deux mains et les porter ensuite à la bouche, faire, immédiatement après, les tournées autour du sanctuaire, en partant de l'angle de la Pierre-Noire, et avançant toujours du côté droit, pour avoir le sanctuaire à gauche, et par là plus près de son cœur. Cette tournée autour du Kéabé se renouvelle sept fois de suite : le pèlerin est tenu de faire les trois premières en se balançant alternativement sur chaque pied, et secouant les épaules; les quatre autres, au contraire, d'un pas lent et grave. Les tournées, qui forment un des actes les plus importants du pèlerinage, doivent se faire en trois différents temps : la première, le jour même de l'arrivée du pèlerin à la Mecque; la seconde, appelée tournée de visite, pendant un des quatre jours de la fête de Baïram; et la troisième, tournée de congé, le jour même de son départ de la Mecque.

« Le pèlerin doit aussi, ce dernier jour,

(1) *Koran*, chap. 2, vers. 192 et 193.
(2) Eugène Sicé de Pondichéry, J. *as.* août 1841.
(3) Id. *ibid.*

(1) L'hommage que l'on rend à cette pierre est pour rappeler au fidèle l'aveu et la confirmation de l'acte de foi que toute la légion des êtres spirituels fit à la création du monde. L'Être suprême les ayant interrogés de la sorte : « Ne suis-je pas votre Dieu? » Tous répondirent : « Oui, vous l'êtes. » Ces paroles furent déposées dans le sein de cette pierre par l'Éternel lui-même. « Aussi la Pierre-Noire, d'après les expressions du Koran, est un des rubis du paradis : elle sera envoyée au dernier jour; elle verra, elle parlera, et elle rendra témoignage de tous ceux qui l'auront touchée en vérité et dans la sincérité de leur cœur. »

boire de l'eau du puits de Zemzem, dont l'origine miraculeuse est attribuée à l'ange Gabriel, et même emporter de cette eau sainte pour en avoir chez lui et pour en donner à ses proches et à ses amis. Enfin, au moment où il sort du temple, il doit encore : 1° porter la main sur le voile de la Kaabah ; 2° faire les prières les plus ferventes, en les accompagnant de larmes et de soupirs ; 3° toucher le mur *Multezem*, qui est entre la Pierre-Noire et la porte du sanctuaire, en y posant d'abord la poitrine, ensuite le ventre et la joue droite, à l'exemple de ce qu'a pratiqué le prophète lui-même ; 4° se retirer le visage constamment tourné vers le sanctuaire ; et 5° sortir par la porte El-Ouada (porte de la promesse), après en avoir respectueusement baisé le seuil.

« Ces principales pratiques du pèlerinage sont entremêlées d'une foule d'autres ; d'excursions ou de processions hors de la ville, de visites à l'Oeumré, petite chapelle située au milieu d'une plaine à deux heures, au nord de la Mecque, du jet des Sept-Pierres, de la célébration de la fête des Sacrifices (Aïd-Adha ou Kourban-Baïram), l'une des deux grandes fêtes religieuses de l'islamisme, etc.

« C'est Mohammed (Mahomet) qui établit d'une manière invariable et permanente le jour où tous les ans seraient célébrées la fête du Pèlerinage et celle des Sacrifices. Il la fixa au commencement de mars, à l'approche du printemps, dans le double but de rendre le voyage moins pénible aux pèlerins, et de faciliter en même temps le transport et la vente de leurs denrées. On voit par là que le pèlerinage fut dans l'origine une institution non moins politique que religieuse, favorisant le commerce par la création dans le désert d'un immense marché, source de richesses et de prospérité pour les villes pauvres où l'habile législateur vécut longtemps obscur chamelier.

« Rien n'égale le zèle et l'empressement de tous les peuples qui professent l'islamisme à remplir ce devoir important de leur culte. Les anciennes traditions relatives à l'origine de la Kaabah, la profonde et constante vénération des Arabes païens pour ce tabernacle, la politique qu'eut Mohammed de consacrer ces mêmes opinions, et de présenter la visite du sanctuaire comme un précepte divin et l'un des principaux articles de sa doctrine ; la dévotion avec laquelle il s'en acquittait lui-même ; enfin, l'exemple de ses disciples, de ses successeurs et des musulmans de tous les siècles, concourent à faire regarder encore aujourd'hui comme absolue et indispensable l'obligation de visiter au moins une fois dans sa vie le temple de la Mecque. Pour entreprendre ce pèlerinage, les musulmans surmontent avec une constance étonnante les hasards et les difficultés d'un voyage long et pénible. Aussi en voit-on chaque année plus de cent mille de tout sexe, de tout âge, de toute condition, s'acheminer des diverses contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, vers la Kaabah de la Mecque. Il est des années où le nombre des pèlerins va jusqu'à cent cinquante mille. Selon une opinion populaire, il ne peut jamais y en avoir moins de soixante-dix mille, parce que c'est le nombre arrêté dans les décrets du ciel, et que toutes les fois qu'il reste inférieur, les anges y suppléent d'une manière invisible et miraculeuse.

« Le grand corps des pèlerins réunis à Damas marche sous l'escorte d'une véritable armée, qui est chargée de les protéger contre les attaques des Arabes nomades, surtout dans les déserts de la Syrie et de l'Arabie, et qui les conduit jusqu'à la distance de trois journées de Médine. Là, ces pèlerins se réunissent à ceux d'Afrique, qui marchent également sous la garde d'un des premiers beys d'Egypte. La sortie de la grande caravane, qui part du Caire dans les derniers jours du mois de décembre, et qui met quarante jours pour arriver à la Mecque, se fait en grande pompe. Au jour fixé, toute la foule des pèlerins, logée sous des tentes en dehors de la porte des Victoires, se met en chemin, ayant à sa tête le chameau (mahmel) portant le tapis offert chaque année à la ville du prophète. Tous les deux ou trois ans, les sujets de l'empereur de Maroc font aussi ce voyage en corps, sous la conduite particulière d'un officier de ce monarque. Les mahométans de la Perse, du Japon, des Indes et du reste de l'Orient, marchent d'ordinaire par bandes vers l'Arabie, et pourvoient par eux-mêmes à ce qui leur est nécessaire, tant pour la sûreté que pour la commodité du voyage. Arrivés sur les terres de l'Arabie, tous, en général, se reposent sur la vigilance et sur les soins du chérif de la Mecque, qui est censé répondre d'eux.

« Le chérif de la Mecque reçoit le corps des pèlerins à la tête de troupes nombreuses chargées de veiller à leur salut pendant les stations hors de la cité, soit avant, soit après la célébration de la fête des Sacrifices, comme aussi de maintenir l'ordre parmi les pèlerins eux-mêmes.

« Toutes les pratiques, aussi austères que minutieuses, qui constituent le pèlerinage, se terminent par des fêtes et des réjouissances qui durent trois nuits du Baïram, et pendant lesquelles le chérif de la Mecque, les pachas de Damas et d'Egypte font tirer des milliers de fusées, tandis qu'une bonne partie des pèlerins, surtout les Egyptiens et les Arabes, s'égaient par toutes sortes de jeux et de bouffonneries.

« Tout musulman qui se destine au pèlerinage se nomme *hallal* (débutant), jusqu'au moment où il prend l'ihram dans l'une des stations aux environs de la Mecque. Couvert de ce manteau, il porte le nom de *meuhhrim*, auquel succède celui de *hadj*, qui signifie pèlerin. Aussitôt qu'il a satisfait à toutes les pratiques requises pour cet acte religieux, cette dénomination de *hadj*, que la religion accorde à tous ceux qui ont visité le sanctuaire, devient une espèce de surnom que les pèlerins de tout état, de tout rang et de toute condition conservent le reste de leurs jours.

A cette prérogative qui leur concilie une espèce de vénération publique, se joint encore celle de se laisser croître la barbe, comme étant une pratique consacrée par la loi et par l'exemple même du prophète.

« Sous la domination turque, l'époque ordinaire du départ d'Alger pour le pèlerinage de la Mecque était à peu près fixé au mois de novembre, afin que les pèlerins pussent arriver assez à temps au Caire pour se joindre à la grande caravane qui part de cette ville. Le pèlerinage était autorisé par le dey dans une réunion du medjlis (tribunal des ulémas) qu'il convoquait à cet effet et où était appelé l'oukil (administrateur) de la corporation de la Mecque et Médine. Celui-ci remettait au muphti les sommes destinées aux pauvres de ces villes, et qui étaient fixées invariablement pour chaque année à environ 10,800 fr. Cet argent était ensuite confié par portions égales à chacun des pèlerins, qui en devenait le gardien et en faisait la remise, à la Mecque, à un beït-el-mal (trésorier), qui était regardé comme le chef de la caravane d'Alger. Cette caravane se composait de trois à quatre cents pèlerins, qui se réunissaient à Alger de tous les points de la régence. Les Arabes habitant les contrées les plus voisines du désert s'adjoignaient à la caravane de Maroc, qui traversait une partie du Sahara pour se rendre à Alexandrie. Ces voyages se faisaient ordinairement sur un ou plusieurs bâtiments de transports frétés par des négociants d'Alger. Chaque pèlerin payait son passage : celui du beït-el-mal et des gens à son service était seul gratuit.

« Au moment du départ d'Alger, l'oukil de la Mecque et Médine remettait au beït-el-mal l'oukfia, ou état nominatif des personnes de la ville sainte qui avaient droit aux secours annuels envoyés d'Alger. La somme de 10,800 fr. versés par la corporation s'accroissait parfois des dons faits par les hauts fonctionnaires de la régence. La caravane arrivée à sa destination, les fonds étaient distribués par le beït-el-mal aux personnes désignées, dans la proportion d'un tiers pour les pauvres de la Mecque et de deux tiers pour ceux de Médine.

« En cas de décès d'une de ces personnes, les héritiers avaient droit à sa portion. Si, dans la traversée, un pèlerin venait à mourir, le beït-el-mal s'emparait de ses effets, en faisait la vente, prélevait un droit de dix pour cent, et rendait compte à son retour des successions qu'il avait recueillies.

« Aucun envoi de marchandises n'était expédié de la régence, dont le commerce d'exportation était presque nul; mais les denrées produites par l'Hedjaz (nom de la province où est située la Mecque) étaient importées en assez grande quantité et donnaient un bénéfice important au commerce algérien, tels que l'ambre, les perles, les cachemires, le café moka, le musc, les bois d'aloès et de sandal, l'écaille, les chapelets et les étoffes brochées de Damas.

« Après la conquête d'Alger par la France, les pèlerinages ont été interrompus, et les indigènes ont pu voir dans cette omission d'une pratique qui leur est chère une preuve de notre mépris ou tout au moins de notre indifférence pour leurs mœurs et leur religion. Dès le commencement de 1836, cependant, l'attention de l'administration algérienne s'était portée sur l'utilité de faire revivre en Algérie les pèlerinages, sous les auspices et avec la protection de l'autorité française. Les circonstances difficiles dans lesquelles le pays s'est trouvé, l'état de guerre sans cesse renaissant et de permanentes hostilités ont, pendant plusieurs années encore, retardé la réalisation de ce projet. Mais, en 1842, la situation favorable de notre colonie a permis enfin de mettre à exécution une mesure dont l'importance politique et commerciale même ne saurait être l'objet d'aucun doute ; car en même temps que les indigènes trouveront naturellement dans l'assistance accordée par le gouvernement à l'accomplissement de l'une des prescriptions de l'islamisme une preuve de l'égale sollicitude avec laquelle l'administration s'attache à protéger toutes les croyances religieuses, sans distinction de culte et de nation, il est présumable que nous retirerons de grands avantages, pour l'influence morale de notre domination et pour l'extension de nos relations commerciales, d'une disposition dont l'effet doit être, tôt ou tard, d'attirer dans nos ports les caravanes qui aujourd'hui font le commerce du désert par le Maroc.

« Parti de Toulon le 13 septembre 1842, un bâtiment à vapeur de l'Etat, *le Caméléon*, de 220 chevaux, commandé par M. le capitaine de corvette Poutier, a été expédié en Algérie pour être mis à la disposition des pèlerins. Cent vingt-quatre indigènes, appartenant aux classes riches et lettrées, et recueillis dans les provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, ainsi que dans la régence de Tunis, ont pris place à bord de ce navire, et ont été transportés aux frais de l'Etat à Alexandrie, où ils sont arrivés le 3 octobre suivant. A leur débarquement, les dispositions prises par les soins de notre consul général leur ont assuré l'aide et l'assistance qui leur étaient acquis en leur qualité de sujets de la France, et dont ils avaient besoin pour accomplir leur pèlerinage. Comme la plupart étaient venus sans provisions, le gouvernement a pourvu à leur nourriture pendant la traversée, et avait fait mettre à bord des approvisionnements consistant en moutons, volailles, œufs, fruits secs (raisins et figues), riz, biscuit, sucre et café. Le pèlerinage terminé, un autre bâtiment de l'Etat, *le Tancrède*, est allé rechercher les pèlerins, et les a ramenés, au mois de juillet 1843, dans les divers ports où ils avaient été embarqués.

« Dès le mois d'août 1842, l'agha El-Mazari, deux de ses fils et Abd-el-Aziz, chef des Douairs de la province d'Oran, avec une douzaine de personnes de sa suite, avaient été admis comme pèlerins, aux frais de l'Etat, sur les paquebots partant de Marseille pour Alexandrie, d'où ils ont également été ramenés de la même manière.



« Les heureux résultats produits par ce premier essai ont déterminé le gouvernement à le renouveler cette année. Le 4 octobre 1843, le bâtiment à vapeur *le Cerbère*, affecté à cette mission spéciale, est arrivé à Alger ; il en est parti le 6 pour aller prendre d'abord à Tanger quelques personnages importants qui ont sollicité cette faveur et auxquels elle a été accordée. Il a touché ensuite successivement à Mers-el-Kebir, Cherchell, Alger, Philippeville et Bone, pour recueillir dans chacun de ces ports les pèlerins algériens, et a continué sa marche vers Alexandrie, en touchant à Tunis, où il avait également l'ordre de recevoir à son bord les pèlerins de cette régence. Outre les provisions nécessaires à leur nourriture, *le Cerbère* a embarqué à Toulon deux cents couvertures de campement, destinées à les garantir des rigueurs de la saison pendant la traversée.

« C'est par de semblables mesures, sagement combinées avec les résultats des expéditions militaires, et surtout avec le développement de la colonisation, qu'il deviendra chaque jour moins difficile, il faut l'espérer, d'assurer le succès de l'œuvre importante que la France a entreprise et poursuit depuis plus de treize années en Algérie. »

Il ne faut pas croire que le motif de tous les frais et de toutes les fatigues de ce grand pèlerinage soit uniquement la dévotion. Presque tous les Arabes en font un véritable objet de spéculation, et ils se servent de ce voyage pour exploiter un genre d'industrie assez considérable. Ils emportent avec eux une grande quantité de marchandises qu'ils vendent en route, et l'or qu'ils en retirent sert à acheter à la Mecque une foule d'objets de luxe qu'ils rapportent ensuite dans leur pays. Ce sont des châles de Cachemire, l'aloès de Tonkin, les mousselines et les indiennes du Malabar et du Bengale, les diamants de Golconde, les perles de Bahrein, du café d'Yémen, etc. S'ils reviennent à bon port dans leur patrie, ce qui arrive le plus souvent, ils réalisent des bénéfices importants, et peuvent se vanter toute leur vie de leur titre de hadji (pèlerins), en racontant à leurs compatriotes étonnés les merveilles de ce grand voyage, qui au fond, et même de leur aveu, n'a d'agréable et de consolant que le profit matériel qu'ils en tirent. Ce voyage, outre l'ennui que peuvent causer à leurs auditeurs les longs récits qu'ils en font, fait sur eux et sur leur caractère une fatale impression : il les rend insolents, présomptueux, fripons; ce qui fait dire dans le pays « Défie-toi de ton voisin, s'il a fait un pèlerinage à la Mecque; mais hâte-toi de t'enfuir, s'il en a fait deux. »

Pour les musulmans du nord de l'Asie, Damas est le point de réunion et de départ. Celui des pèlerins d'Afrique est au Kaire.

Du Pèlerinage (*Hadjh*) de la Mecque (1).

On divise ce livre en sept chapitres. Le premier traite du pèlerinage fait en personne; le second, de la visite de l'OEumré; le troisième, des quatre différents actes du pèlerinage; le quatrième, du sacrifice relatif au pèlerinage; le cinquième, des peines satisfactoires auxquelles est soumis le pèlerin pécheur et transgresseur de la loi; le sixième, des empêchements légitimes qui peuvent faire perdre au pèlerin le temps et les moments consacrés à cette pratique; le septième, du pèlerinage acquitté par un mandataire.

CHAPITRE PREMIER.

Du pèlerinage fait en personne.

« Le pèlerinage est un acte religieux, qui consiste à visiter, une fois dans sa vie, le Kéabé, le tabernacle de Dieu, à la Mecque, au jour prescrit par la loi, et avec différentes pratiques ordonnées par la religion. Cet acte est d'obligation divine pour tous les musulmans de l'un et de l'autre sexe. »

Le précepte divin qui l'ordonne est ainsi conçu : « Le pèlerinage au temple du Seigneur est un devoir imposé à tous les musulmans qui sont en état de l'entreprendre; et ceux qui ne s'en acquittent pas ne font tort qu'à eux-mêmes, car Dieu se passe de tout l'univers. » Le prophète l'ordonne aussi par ces paroles terribles : « Celui qui meurt sans s'être acquitté de ce devoir du pèlerinage peut mourir, s'il le veut, ou juif ou chrétien. » Cette pratique, qui est un des points fondamentaux de l'islamisme, n'a pas été moins fortement recommandée par les disciples de Mohammed. Le khalife Omar, en particulier, était tellement convaincu de son indispensable nécessité, qu'il refusait le nom de musulman à tous ceux qui, étant en état de s'en acquitter, en négligeaient l'observation; il ajoutait que, si ces impies lui étaient connus, il irait incendier leurs maisons, leurs personnes, leurs propriétés, tout ce qu'ils possédaient dans le monde.

« Tout fidèle est donc obligé de remplir ce devoir une fois dans sa vie, soit en se hâtant dans sa jeunesse, soit en le remettant à un âge plus avancé. »

C'est que le premier verset, Ayeth, relatif à ce pèlerinage, a été promulgué l'an 6 de l'hégire; et que le prophète ne s'en est lui-même acquitté solennellement que l'an 10, quatre années après.

Cette loi a été établie d'après l'opinion de l'imam Mohammed, conforme à celle de l'imam Schafiy. Elle a prévalu contre celle des autres imams qui, n'admettant point de délais dans l'exécution de ce précepte, veulent que tout musulman s'empresse de l'accomplir aussitôt qu'il est en état de le faire. Ils prétendent que l'exemple du prophète ne peut autoriser sur ce point une opinion contraire; qu'il était le maître d'en différer le moment, parce qu'il était sûr de s'en acquitter avant sa mort, et qu'il attendait d'ailleurs l'époque de la purification du temple, et de sa délivrance des mains des Arabes païens, pour remplir dignement,

(1) Tiré du *Tableau général de l'empire ottoman*, par Mouradgea d'Ohsson, t. III, p. 55 et suiv.

lui et les siens, ce devoir important de la religion.

Cependant cette loi ne regarde pas indistinctement tous les fidèles; elle n'est obligatoire qu'à l'égard de ceux qui, par leur position ou des circonstances particulières, n'ont aucun motif légitime pour s'en dispenser.

ARTICLE 1er.

Des circonstances ou conditions qui rendent le pèlerinage légalement obligatoire à tout fidèle de l'un et de l'autre sexe.

« Ces circonstances sont : 1° la condition libre; 2° le bon sens; 3° l'âge de majorité; 4° l'état de santé; 5° l'état d'aisance; 6° la sûreté du voyage; 7° la compagnie du mari ou d'un proche parent, sous la garde duquel doit être la femme qui se destine au pèlerinage; 8° l'état de liberté de la femme; 9° enfin, l'absence de tout empêchement légitime de quelque genre qu'il soit. »

Ainsi nul esclave n'est tenu au pèlerinage, parce qu'il est censé ne rien posséder en propre, et qu'il n'a pas non plus la liberté ni de s'éloigner de la personne de son patron, ni de vaquer à des objets étrangers à son service. En ceci la loi fait prévaloir le droit humain sur la droit divin, et le patron qui aurait accordé à son esclave, mâle ou femelle, la permission de faire le pèlerinage, est toujours le maître de la révoquer, quand même l'esclave se trouverait déjà revêtu du manteau pénitentiel, *ihram*. D'ailleurs le pèlerinage d'un esclave n'est jamais qu'un acte surérogatoire. Or, tout fidèle qui, dans sa condition serve, fait ce pèlerinage, même dix fois, n'en est pas moins obligé de le renouveler, s'il obtient un affranchissement absolu, qui le range dans la classe des hommes de condition libre.

L'homme en démence et le mineur en sont également dispensés. Si le mineur s'en acquitte, il est tenu, comme l'esclave, à en renouveler l'acte après être parvenu à sa majorité. Mais s'il entreprend le voyage étant encore mineur, et qu'il atteigne l'âge de majorité avant sa station à Arafath, fût-il couvert du manteau pénitentiel, il lui suffit de le changer, pour que son pèlerinage devienne bon et valide. La loi n'est pas la même à l'égard de l'esclave qui obtiendrait son affranchissement, étant déjà revêtu de l'ihram, parce que les majeurs, soit libres, soit esclaves, n'ont pas la faculté de quitter le manteau, et de changer ainsi la nature de leur pèlerinage, canonique ou surérogatoire, nonobstant le changement de leur condition.

Tout homme qui, pour cause d'infirmité ou de maladie, est dans l'impuissance d'entreprendre un voyage, cesse d'être obligé à ce devoir. Il en est de même des personnes affligées de quelques défauts corporels, tels que les aveugles, les boiteux, les perclus, etc. L'état d'aisance est pareillement nécessaire, parce qu'il faut avoir les moyens de pourvoir aux frais du voyage, qui ne doivent jamais être pris sur la subsistance et les aliments que l'on doit à sa famille. Le point relatif à la sûreté du voyage exige qu'il n'y ait point de risques imminents, ni par terre, ni par mer. Ainsi le fidèle ne doit pas s'exposer par terre aux attaques des brigands ou des ennemis, et par mer aux hasards de ce terrible élément. Ces risques doivent être cependant d'une certaine évidence, et même pesés dans la balance des événements annuels, parce que si, le plus souvent et le plus communément, le voyage se fait sans danger, c'en est assez pour qu'on ne puisse plus se dispenser de l'entreprendre.

S'il n'est pas permis à la femme d'aller en pèlerinage sans son mari, ou un proche parent, c'est qu'elle ne doit jamais exposer sa personne et sa pudeur à des événements hasardeux.

Au défaut du mari, le proche parent qui l'accompagne doit être un homme vertueux, en âge de majorité, jouissant de sa raison, et par là digne de toute confiance. Sa nourriture ainsi que les frais de voyage doivent être supportés par la femme, qui, moyennant ce compagnon avoué par la loi, peut se mettre en marche sans la permission de son mari (1), ou du moins sans qu'il ait le droit de s'y opposer. Par l'état de liberté que la loi exige en elle, on entend que si les liens de son mariage ne subsistent plus, comme étant veuve ou répudiée, elle ne doit pas entreprendre ce voyage pendant le terme, *iddeth*, qu'elle est tenue d'observer avant de convoler à de secondes noces.

Enfin, dans tous les cas d'empêchement légitime, l'homme et la femme qui se dispensent du pèlerinage sont justifiés devant Dieu de n'avoir pas rempli ce devoir de la religion.

ART. 2.

Des pratiques auxquelles le musulman est individuellement obligé dans le pèlerinage.

« Le fidèle est tenu en son particulier à différents exercices, pour s'acquitter comme il faut de ce devoir important de l'islamisme. Ils consistent :

1° « A s'arrêter aux premières stations, pour y pratiquer diverses observances (2).

2° « A y faire les purifications par une lotion entière, ou par une ablution, après s'être coupé les ongles des mains et des pieds, avec une partie des moustaches, et s'être fait raser sous les aisselles, etc. (3). »

3° « A prendre l'ihram (voile). »

Ce voile consiste en deux pièces de toile de laine, toujours blanches et neuves, ou du moins bien lavées et très-propres, mais sans coutures, l'une pour se couvrir la partie inférieure et l'autre la partie supérieure du

(1) L'imam Schafiy ne permet pas à la femme de faire le pèlerinage, même en compagnie d'un proche parent, sans la permission de son mari.

(2) Le prophète lui-même établit ces stations autour de la Mecque, à une certaine distance de la cité sainte, et sur la route même des pèlerins qui y viennent de toutes les parties du monde : à Zoul-Houléifé ou Aly-Capoussy, pour les pèlerins de Médine; à Heudjhfé, pour ceux de Syrie; à Zath-Irak, pour ceux d'Irak; à Carenn, pour ceux de Nedjdh, et à Yélemlem, pour ceux de l'Yémen ou Moka.

(3) La femme, qui serait en impureté légale par ses infirmités périodiques ou par ses couches, est obligée à une lotion entière.



corps. L'objet que doit avoir en vue le pèlerin, en se revêtant du manteau pénitentiel, est de se préparer dignement, comme l'indique le mot *irham*, à entrer dans une terre si sainte et si distinguée du reste du globe par l'érection du Kéabé, qui depuis l'origine du monde est consacré à l'adoration de l'Éternel. Ce manteau n'est pas d'obligation pour les femmes; si elles le prennent, elles ne doivent pas pour cela se dépouiller entièrement de leur habit, comme les hommes : la pudeur au contraire les oblige à garder chemise et caleçon, et même à se dérober aux regards des hommes, au moyen d'un voile qui leur couvre la tête, et qui doit être soutenu de manière à ne pas toucher le visage; et cela à l'imitation d'Aïsché, lorsqu'elle s'acquitta du pèlerinage dans la compagnie du prophète.

4° « A se parfumer avec du musc ou d'autres aromates, et à faire ensuite un namaz de deux rik'aths, en récitant, avec l'introït *Fatihha*, le chapitre Coulya-Eyuh'el Kéafirouné au premier rik'ath, et celui qui est intitulé *Ikhlass* au second (1). »

5° « A prononcer à la fin du namaz cette prière particulière : *O mon Dieu! je suis dans la disposition de m'acquitter du pèlerinage; accorde-moi cette grâce, et que mon action te soit agréable; et à chanter immédiatement après le cantique* Telbiyé. »

Il consiste en ces paroles : *Me voici à ton service, ô mon Dieu! et prêt à obéir à tes ordres. Tu es unique, ô mon Dieu! Il n'y a pas d'association en toi. Me voici prêt à obéir à tes ordres. Certes les louanges sont pour toi, les grâces dérivent de toi, l'univers entier est à toi. Il n'y a point d'associé avec toi.*

Ce cantique est en mémoire de l'invitation mystérieuse que le patriarche Abraham, fondateur du Kéabé, fit au genre humain du haut de la montagne Djebel-Eb'y-Coubéïss, par ces paroles : *O peuples! venez à votre Dieu.* Cette invitation, qui parvint miraculeusement dans toutes les parties de l'univers et à toute la postérité des hommes concentrés dans le sein des femmes, fut acceptée par tous ceux qui étaient et qui seront, jusqu'à la consommation des siècles, prédestinés à la grâce du mahométisme : tous y répondirent par ces mots : *Me voici à ton service, ô mon Dieu!* etc.; lesquels furent répétés deux, trois, quatre fois et même plus, par ceux qui étaient prédestinés à s'acquitter aussi souvent de l'acte de pèlerinage. Ce cantique doit être psalmodié à haute voix et répété sans cesse le reste du chemin, surtout en montant ou en descendant les montagnes et en traversant les plaines, toujours dans cet esprit de ferveur que la religion exige du fidèle. Les femmes ne doivent pas hausser la voix en prononçant ce *Telbiyé*, ou tout autre cantique, et cela pour éviter que la mélodie et le charme de leur voix ne donnent des tentations aux hommes qui pourraient les entendre.

« Du moment que le pèlerin se couvre de l'ihram, il doit s'abstenir de toutes les œuvres mondaines et charnelles qui seraient incompatibles avec la sainteté du pèlerinage et avoir cet esprit de pénitence qu'il exige. »

Ainsi, il ne doit se permettre aucun commerce avec sa femme; aucun propos libre et scandaleux, aucune querelle particulière, aucun acte d'hostilité, à moins qu'il n'y soit forcé pour sa défense naturelle. La chasse, de quelque nature qu'elle soit, lui est interdite. Il ne lui est pas non plus permis, tant qu'il est couvert de l'ihram, de faire usage de parfums et d'aromates, de se couper les ongles et les moustaches, de se faire raser dans aucune partie du corps, de se couvrir la tête et le visage, et de porter aucune sorte de vêtement, pas même de chaussures, excepté les nalinns. Le pèlerin ne peut avoir sur le corps que son ihram, et il n'a la liberté de le quitter que pour le temps de sa purification. Il peut cependant avoir sur lui des pièces d'or ou d'argent, mais dans une bourse ou dans une ceinture : il peut être armé de son sabre, porter son cachet au doigt et le saint livre du Koran dans un sac pendu à son côté. Il peut encore se teindre les yeux avec du collyrium, et se garantir à son gré des ardeurs du soleil, en se tenant, dans les fortes chaleurs du jour, ou sous une tente, ou à l'ombre d'un édifice (1).

« Le pèlerin ne doit jamais dépasser les lieux de station sans prendre l'ihram. »

Mais il lui est permis de s'en revêtir avant d'y arriver; c'est même un acte méritoire et très-agréable aux yeux de la Divinité. La religion cependant, qui permet cette anticipation locale, n'admet point d'anticipation de temps. Nul pèlerin ne doit prendre l'ihram avant le premier de la lune de zilcadé, parce qu'étant nécessaire de le garder jusqu'au jour de beyram (ce qui fait 40 jours), un plus long terme, attendu la faiblesse et la fragilité humaine, pourrait l'exposer à des prévarications qui le feraient déchoir de cet état de sainteté qu'exigent et le vêtement de l'ihram et la préparation nécessaire à l'acte du pèlerinage. Tout musulman qui arrive à la Mecque dans les mois consacrés à ce saint exercice, est obligé de prendre le manteau pénitentiel, quand même son voyage n'aurait pour but que des affaires civiles et temporelles (2). S'il y manque, il doit réparer sa faute par un sacrifice satisfactoire.

6° « A s'avancer vers la Mecque dans ces pieuses dispositions, toujours en chantant et psalmodiant le cantique *Telbiyé.* »

7° « A réciter en entrant dans la ville cette prière : *O mon Dieu! c'est ici la région sainte. J'ai articulé les paroles de ton culte. Ta parole est la vérité même. Celui qui entre dans*

(1) Ce sont les 109e et 112e chapitres.

(1) L'imam Mohammed ne le permet pas; il regarde ces précautions comme des délicatesses contraires à cet esprit de mortification qui doit accompagner le fidèle dans toutes les pratiques relatives au pèlerinage.

(2) L'imam Schafiy n'impose l'obligation de prendre l'ihram qu'à ceux qui sont dans l'intention de s'acquitter du pèlerinage ou de visiter l'Œumré, qui est une chapelle située à deux heures de distance, au nord de la Mecque.

ce temple y trouve son salut. O mon Dieu! préserve du feu ma chair et mon sang, et sauve-moi de la colère au jour de la résurrection de tes serviteurs. »

8° « A ne s'arrêter en aucun endroit; à se rendre directement au Kéabé, quels que puissent être l'heure et le temps auxquels on arrive, parce que la visite de ce sanctuaire fait l'unique objet du pèlerin. »

9° « A entrer dans le temple par la porte Bab-Schéibé, les pieds nus, et en récitant cette prière : *Au nom de Dieu et de la doctrine de l'apôtre de Dieu; grâces au Seigneur qui m'a conduit au sacré Kéabé. O mon Dieu, ouvre sur moi les portes de ta clémence et de ta miséricorde; ferme devant moi celles du crime et de l'infidélité.* »

10° « A réciter, au premier aspect du Kéabé, les prières Tekbir et Tehhlil; puis celle-ci : *Grand Dieu! Grand Dieu! Grand Dieu! O mon Dieu! le salut de paix est en toi; le salut de paix est de toi. Vivifie-nous, Seigneur, par le salut de paix, et fais-nous entrer dans la maison du salut. O mon Dieu! augmente la sainteté, la majesté et la grandeur de ta maison. O mon Dieu! agrée ma componction, pardonne mes offenses, efface mes péchés! ô Dieu de miséricorde! ô Dieu de munificence!* »

11° « A s'avancer du même pas vers la Pierre-Noire, les mains élevées vers le ciel, et en récitant cette prière après celles du Tekbir et du Tehhlil : *Au nom de Dieu! Grand Dieu! ô mon Dieu! je crois en toi, je crois en ton livre, je crois en ta parole, je crois en ta promesse. J'observe la pratique et les œuvres de ton prophète. O mon Dieu! ce temple est ta maison, ta demeure, ton sanctuaire, c'est le séjour du salut. J'ai recours à toi; sauve-moi des feux de l'éternité.* »

« Après cette prière il faut s'approcher de la Pierre-Noire, la baiser respectueusement ou bien la toucher des deux mains, et les porter ensuite à la bouche. »

On peut omettre cette pratique, s'il n'y a pas moyen de l'observer sans se gêner et fouler la multitude. Dans ce cas on peut toucher la pierre avec un bâton, et le porter ensuite à la bouche. Le prophète fut un jour forcé d'en user ainsi, pour ne pas incommoder le peuple dont il était environné. Il ne s'acquittait jamais de cet acte sans verser des larmes d'attendrissement. L'hommage que l'on rend à cette pierre est pour rappeler au fidèle l'aveu et la confirmation de l'acte de foi que toute la légion des êtres spirituels fit à la création du monde. L'Etre suprême les ayant interrogés de la sorte : *Ne suis-je pas votre Dieu?* tous répondirent : *Oui, vous l'êtes.* Ces paroles furent déposées dans le sein de cette pierre par l'Eternel lui-même, comme l'apôtre céleste l'a révélé et confirmé plusieurs fois à ses disciples, en leur parlant de la vertu et de la sainteté de ce précieux monument. Ainsi cette pierre exige les hommages et les respects des fidèles, parce qu'au grand jour des jugements elle rendra témoignage en faveur de tous ceux qui auront eu le bonheur de la baiser ou de la toucher avec foi et révérence. S'il y avait un grand concours d'hommes, les femmes pourraient se dispenser de cette cérémonie.

12° « A faire aussitôt après les tournées autour du sanctuaire, en partant de l'angle de la Pierre-Noire, et avançant toujours du côté droit, pour avoir le sanctuaire à gauche, et par là plus près de son cœur. »

C'est pour cette raison que dans toute prière (*namaz*), faite en commun, où il n'y a qu'un seul homme avec l'imam, cet homme doit toujours se placer à la droite de l'imam, comme étant le ministre du temple du Seigneur.

« Dans ces tournées le pèlerin doit passer l'un des bouts de son ihram sous le bras droit, en le jetant sur l'épaule gauche et diriger ses pas derrière le mur, *hatim*, parce qu'il faisait autrefois partie du Kéabé. »

Ce Kéabé, ouvrage des anges, et réédifié huit fois en différents siècles, était de la fondation des couréischs, lorsque le prophète fit la conquête de la Mecque. Aïsché avait fait vœu de s'acquitter de la prière (*namaz*) dans le sanctuaire même, s'il tombait au pouvoir de Mohammed. A l'événement de cette conquête, comme elle voulait satisfaire à son vœu, le prophète la prit par la main, la conduisit à ce mur, et lui ordonna d'y faire sa prière, en lui disant que son vœu y serait parfaitement rempli, parce que ce lieu faisait partie du Kéabé. Il est d'autant plus digne de vénération, que c'est là que reposent les cendres d'Ismaël et d'Agar.

13° « A réciter cette prière en passant devant la porte du Kéabé. *O mon Dieu! ta maison est grande: ta face est bienfaisante. Tu es le plus miséricordieux de tous les êtres. Sauve-nous du feu éternel et du démon qui a été chassé à coup de pierres. Préserve du feu ma chair et mon sang. Sauve-moi des tourments au dernier jour, et délivre-moi des peines temporelles et éternelles.* »

14° « En passant devant l'angle de l'Irak : *O mon Dieu! préserve-moi de l'esprit d'incertitude, de malice, de sédition; des vices, des mœurs perverses et de tous les mouvements de la jalousie, de l'avarice et de la concupiscence.* »

15° « En passant devant la gouttière d'or : *O mon Dieu! couvre-moi de l'ombre de ton trône auguste en ce jour où il n'y aura d'ombre que ton ombre, de divinité que ta divinité. O le plus miséricordieux des êtres! O mon Dieu! rafraîchis-moi avec la coupe de Mohammed, sur qui soit paix et salut, et avec un breuvage qui puisse étancher ma soif pour jamais.* »

16° « En passant devant l'angle de Syrie : *O mon Dieu! rends mon pèlerinage digne de toi; qu'il te soit agréable; pardonne-moi mes péchés; soutiens mes travaux; bénis mes entreprises : ô Dieu saint, ô Dieu clément! efface les péchés que tu connais en moi : ô Dieu très-saint et très-miséricordieux.* »

17° « En passant devant l'angle de l'Yémen : *O mon Dieu! j'ai recours à toi; daigne me sauver de l'infidélité, de l'indigence, des tourments de la tombe, des supplices de la vie et de la mort, des afflictions temporelles et éternelles.* Après cette prière, le pèlerin doit bai-

ser cet angle, ou bien le toucher avec les mains, en observant de les porter ensuite à la bouche. »

18° « En passant devant l'angle de la Pierre-Noire : *O Seigneur! donne-nous ce qui nous est avantageux dans ce monde et dans l'autre; sauve-nous et des tourments du feu et des tourments de la tombe.* »

19° « A s'arrêter un moment devant la Pierre-Noire pour y faire encore cette prière: *O mon Dieu! que ta clémence nous fasse miséricorde : J'ai recours au créateur de cette pierre sacrée pour qu'il me délivre des dettes de mes crimes, des misères de ce monde, de l'oppression et des souffrances de la tombe.* »

20° « A renouveler cette tournée autour du Kéabé sept fois de suite. Le pèlerin doit faire les trois premières en se balançant alternativement sur chaque pied, et sautillant tour à tour; les quatre autres, au contraire, d'un pas lent et grave. »

Cette pratique a pour but de retracer dans l'islamisme ce qui a été observé par le prophète, l'an 7 de l'hégire. Les femmes en sont dispensées.

21° « A terminer à l'angle de la Pierre-Noire les sept tournées, en récitant à chacune les mêmes prières. Le pèlerin doit baiser de nouveau cette pierre, et de là passer à la station Mécam-Ibrahim, pour y faire un namaz de deux rik'aths. »

Si cela ne lui était pas possible, à cause de la foule, il pourrait alors faire cette prière à un autre lieu du temple. La station de Mécam-Ibrahim est révérée par la pierre qui en est l'objet, comme ayant servi de marchepied à Abraham lors de la construction du Kéabé. On y voit encore aujourd'hui la trace du pied de ce saint patriarche.

22° « A revenir ensuite à la Pierre-Noire pour la baiser de nouveau, et de là passer à la station de Safa, par la porte appelée de son nom Bab-Safa. »

23° « A monter sur la colline de Safa, où le pèlerin, tourné vers le Kéabé, doit lever les mains au ciel, et réciter les prières Tekbir et Tassliyé; puis celle-ci : *Il n'y a point de Dieu sinon Dieu : il est seul, il est unique. Il n'y a point d'association en lui. L'univers entier est à lui. Les louanges sont pour lui. C'est lui qui donne la vie : c'est lui qui donne la mort. Il est le Dieu vivant et immortel. La félicité est entre ses mains, et sa puissance s'étend sur toutes choses. Il n'y a point de Dieu sinon Dieu. Ne rendez de culte à nul autre qu'à lui. Soyez les adorateurs de sa loi et de sa doctrine, et ne vous laissez jamais corrompre par les discours pervers des infidèles.* »

Et 24° « Enfin, à parcourir sept fois l'espace Batn-Wady, qui se trouve entre Safa et Merwa, où il faut répéter les mêmes prières, le visage tourné vers le Kéabé, et les mains élevées vers le ciel. Mais en dépassant les lieux marqués par deux pilastres, Miléin-Ahzaréin, l'un vert, l'autre rouge, on doit à chaque fois répéter encore cette autre prière: *O Dieu! fais-moi miséricorde, et efface les péchés que tu connais en moi; ô Dieu très-saint et très-clément!* »

Cette pratique a été observée par le prophète, c'est la commémoration de ce qui arriva autrefois à Abraham. Ce patriarche, ayant vu Agar et Ismaël, tourmentés tous deux des ardeurs de la soif, dans cette place Batn-Wady, monta sur la colline de Safa pour y chercher de l'eau; et n'en ayant point trouvé, il s'abandonna à toute sa douleur, en se promenant sans objet, entre Safa et Merwa. Les femmes sont dispensées de ce pieux exercice.

« Le pèlerin, après avoir achevé ces pratiques qui sont ordonnées pour la première visite du sanctuaire, est maître de quitter le temple et d'établir sa demeure dans la ville ou aux environs. Il est cependant obligé de garder son ihram et de se maintenir dans les mêmes sentiments de piété, de ferveur et de pénitence, jusqu'au premier jour du Beyram. Pendant cet intervalle il lui est libre de renouveler à son gré chaque jour les mêmes tournées autour du Kéabé. Quoiqu'elles ne soient alors que des actes de surérogation, elles n'en sont pas moins méritoires aux yeux de l'Eternel. »

C'est-à-dire à l'égard des pèlerins étrangers, et non des Mecquois, parce que ceux-là ne sont que des passagers, et n'ont pas, comme les habitants de la cité sainte, l'occasion perpétuelle de rendre au sacré Kéabé l'hommage de leur dévotion et de leur piété.

ART. 3.

Des pratiques communes à tout le corps des pèlerins.

« Indépendamment des pratiques qui regardent chaque pèlerin en particulier, il en est d'autres qu'il faut observer en commun, pour se disposer à la célébration de la fête des Sacrifices,

1° « Le 7 de la lune de zilhidjé, trois jours avant le Beyram, l'imam doit annoncer au peuple l'approche de la fête, en récitant le Khouthbé-y-Hadjh immédiatement après la prière de midi. »

Par ce Khouthbé-y-Hadjh, l'imam, qui d'ailleurs est obligé de se tenir debout, enseigne aux fidèles les pratiques et les prières consacrées à l'acte de pèlerinage.

2° « Le lendemain 8, aussitôt après la prière du matin et avant le lever du soleil, toute la troupe des pèlerins doit quitter la ville et prendre le chemin de Mina. »

Il faut aussi que les Mecquois, qui se joignent au corps des pèlerins pour s'acquitter ensemble de ce précepte, prennent l'ihram au plus tard ce jour-là avant de sortir de la ville. Ce jour, qui est l'avant-veille du Beyram, est consacré sous le nom de Yewm-Terwiyé, jour du songe. C'est en mémoire de celui qu'eut Abraham, lorsqu'une voix céleste lui ordonna d'immoler son fils. Troublé et incertain si c'était un ordre de Dieu ou une suggestion artificieuse du démon, le patriarche attendit la nuit suivante; et la même voix s'étant fait entendre de nouveau, il se persuada alors que c'était la volonté de Dieu : c'est ce qui l'engagea à donner au jour suivant le nom de Yewm-Aréfé, jour de connais-

sance ou de manifestation. Cependant pour ne rien donner au hasard, et acquérir encore une certitude parfaite, Abraham différa jusqu'à la nuit suivante; et le même ordre lui ayant été réitéré pour la troisième fois, il se détermina pour lors à immoler son fils. C'est de là que ce jour fut appelé Yewm-Nahhz ou Yewm-Udd'hha. Cependant quelques-uns des imams donnent une autre origine aux mots Terwiyé et Aréfé. Ils prétendent que le premier dérive de celui de Rawiyé, qui sont les outres de cuir remplies d'eau que les pèlerins emportent avec eux sur des chameaux, le jour qu'ils quittent la ville pour aller à Mina. Quant à celui d'Arafé, ils le font descendre de celui de la réponse que fit Abraham à l'ange Gabriel. Celui-ci, après avoir enseigné au patriarche, de la part de Dieu, les prières consacrées au pèlerinage, lui demanda s'il les savait; Abraham lui répondit: Je les sais, je les ai apprises.

3° « Les pèlerins, après avoir passé la nuit à Mina, doivent se remettre en marche le jour suivant, 9 de la lune, veille de Beyram, immédiatement après l'aurore, pour se rendre par Messdjid-Ibrahim, à la station d'Arafath. Là, au déclin du soleil, l'imam placé à la tête de tout le corps des pèlerins, doit réciter le Khouthbé, comme dans l'office solennel des vendredis, et faire ensuite en commun deux des prières du jour, celle de midi et celle de l'après-midi successivement. Au moyen de la réunion de ces deux namazs, une seule annonce, ezann, est suffisante. Ils doivent cependant être précédés, l'un et l'autre, de la seconde annonce, icameth, chantée par tous les muezzins en corps. A la suite de ces prières, chaque pèlerin est obligé de renouveler ses purifications, et de faire ensuite la station qui est prescrite à Arafath, dans quelque partie que ce soit de cette montagne, excepté le lieu appelé Batnn-Arafé. »

C'est là que le démon apparut au prophète, qui dès ce moment proscrivit ce lieu, et défendit aux fidèles d'y pénétrer jamais, pour ne pas s'exposer aux tentations de l'esprit infernal. Tout le reste de cette montagne et ses environs sont des lieux saints, surtout le Djébel-Rahhmeth, mont de miséricorde, parce que c'est particulièrement en ce jour et dans cette station que l'Eternel répand les trésors de sa miséricorde sur les pèlerins qui se destinent à la visite de son temple. Lorsque ce jour, Aréfé, veille du Beyram, se rencontre un vendredi, le pèlerinage est infiniment plus méritoire, suivant cette parole du prophète : *Le plus heureux des jours est celui d'Aréfé, lorsqu'il tombe le vendredi, car ce pèlerinage est pour lors au-dessus de soixante-dix autres dont le jour Aréfé ne se rencontrerait pas un vendredi.*

« Durant cette station, l'imam, et toute la troupe des pèlerins, les mains élevées au ciel et la face tournée vers le Kéabé, doivent réciter de suite, même sur leurs montures, les prières Tahhmid, Tekbir, Tehhlil, Tassliyé, puis le Telbiyé. Ce cantique doit être psalmodié et répété à haute voix par toute la troupe des pèlerins. Cette station doit durer jusqu'au coucher du soleil. Alors c'est à l'imam à se mettre le premier en marche, et à s'avancer vers Muzdélifé avec tout le corps des pèlerins. »

Autrefois les Arabes païens quittaient cette station avant le coucher du soleil : le prophète dérogea à cette pratique, non de son propre mouvement, mais par inspiration divine.

« Dans cette station du Muzdélifé, où tous les lieux sont réputés saints, et par là habitables, excepté le Wadi-y-Muhassir, qui est à gauche, les pèlerins peuvent s'étendre jusqu'à la montagne Djébel-Couzahh. »

Selon une ancienne tradition, c'est là que Adam préparait sa nourriture, et c'est pour cette raison que les Arabes païens étaient dans l'usage d'y allumer un grand feu tous les ans.

« En y arrivant, l'imam doit faire avec toute sa troupe les deux dernières prières du jour, celle du soir et celle de la nuit, précédées l'une et l'autre de l'annonce ordinaire de l'Ezann et de l'Ikameth. Ensuite on doit réciter en corps cette prière : *O mon Dieu! préserve du feu ma chair, mon sang, mes os et tous mes membres; ô le plus miséricordieux des êtres miséricordieux!* »

4° « Après avoir passé la nuit à Muzdélifé, les pèlerins doivent reprendre le lendemain, 10 de la lune, jour de Beyram, immédiatement après la prière du matin, et avant le lever du soleil, le chemin de Mina. On doit passer par Mesch-ar-ul-Haram, s'y arrêter un instant pour y réciter les prières de la veille, et traverser à la hâte la plaine Wadi-y-Muhassir. Après être sorti de Mahhallé-y-Mina, chaque pèlerin doit commencer le jet des sept pierres par Bathn-Wady, vers Djemré-y-Acabé, en récitant ces paroles : *Au nom de Dieu ; Dieu est grand en dépit du démon et des siens. Rends, ô mon Dieu! les travaux de mon pèlerinage dignes de toi et agréables à tes yeux. Accorde-moi le pardon de mes offenses et de mes iniquités.* »

L'objet de cette pratique est de retracer dans le musulmanisme la fidélité d'Abraham aux ordres de l'Eternel. Ce patriarche, en traversant ces lieux pour aller immoler son fils, y chassa à coups de pierres le démon qui lui suggérait de ne point obéir à Dieu. Ces pierres peuvent être prises sur le chemin, au gré de chaque pèlerin, mais jamais parmi celles qui auraient déjà été jetées par d'autres. Il faut qu'elles aient été lavées, et que leur grosseur n'excède pas celle d'une fève, afin de témoigner par là au démon plus de mépris, et d'éviter les accidents qui pourraient arriver dans une grande foule. Posées sur le pouce joint au petit doigt, on doit les lancer avec force, pour qu'elles soient jetées à la distance au moins de cinq pics, en observant cependant qu'elles ne dépassent jamais le Djemré. On ne doit dans aucun cas y jeter autre chose, pas même des espèces en or ou en argent, pour ne pas exposer les fidèles qui voudraient les ramasser à pécher contre l'esprit de cette pratique, qui n'a d'autre but que de chasser, à l'exemple d'Abra-

ham, le démon et ses tentations à coups de pierres. Celles que lancent les fidèles qui s'acquittent dignement du pèlerinage, sont aussitôt enlevées par les anges : sans ce miracle constant, les trois Djemrés seraient inabordables, attendu la quantité prodigieuse de pierres que les pèlerins y jettent depuis tant de siècles.

« A la suite de ce premier jet de pierres à Djemré-y-Acabé, le pèlerin peut faire le sacrifice. »

Il y est obligé, s'il a l'intention de réunir à l'acte de pèlerinage la visite de l'OEumré; et si, en partant de chez lui, il avait destiné d'avance une bête à ce sacrifice, il ne pourrait plus alors se dispenser ni d'immoler sa victime ni de faire la visite de l'OEumré.

« Après le sacrifice, le pèlerin doit se faire raser toute la tête, ou au moins la quatrième partie : faute de rasoir, il suffirait de se faire couper les cheveux de la longueur d'un doigt, en forme circulaire, d'une extrémité de la tête à l'autre. »

Si le pèlerin était chauve, il n'en serait pas moins obligé de faire passer le rasoir sur sa tête, pour marquer sa soumission au précepte de la loi. Quant aux femmes, pour peu qu'elles se fassent couper de leur chevelure, elles ont suffisamment rempli leur obligation sur ce point.

« Le pèlerin doit ensuite continuer sa route vers la Mecque, en observant absolument les mêmes pratiques et les mêmes prières que le jour de son arrivée dans la cité sainte, et principalement les sept tournées, Tawaf Ziyareth, autour du sanctuaire. »

Ces tournées, qui forment un des actes les plus importants du pèlerinage, doivent se faire en trois différents temps; c'est ce qui leur a fait donner trois dénominations : la première s'appelle Rawaf-Coudoum (1), tournée d'arrivée, parce que le pèlerin s'en acquitte le jour même de son entrée à la Mecque; la seconde, Tawaf-Ziyareth (2), tournée de visite, comme ayant lieu dans la fête même de Beyram; et la troisième, Tawaf-Sadr (3), tournée de congé, parce que le pèlerin s'en acquitte en partant le jour même qu'il quitte la Mecque.

Le fidèle qui a fait la visite du Kéabé avant la fête de Beyram, peut se dispenser, le jour des sacrifices, de sauter et de secouer les épaules dans les trois premières tournées, ainsi que de parcourir sept fois l'espace entre Safa et Merwa.

« Les sept tournées doivent être faites ce jour-là, c'est-à-dire entre l'aurore et le coucher du soleil, peu importe d'ailleurs quel en est le moment. »

« Le pèlerin qui aurait laissé passer le premier jour sans remplir cette obligation, pourrait s'en acquitter le second et même le troisième jour de la fête; mais alors son pèlerinage, quoique bon et valide, n'en serait pas moins un acte blâmable aux yeux de la religion, et ne pourrait être réparé que par une oblation satisfactoire. »

L'imam Malik permet ces tournées non-seulement dans les trois premiers jours de la fête, les 10, 11 et 12 zilhidjé, mais encore dans tout le reste de cette lune.

« A la suite de ces pratiques, le pèlerin est le maître de quitter son ihram, pour reprendre son habit, et dès lors il n'est plus assujetti à aucune des prohibitions faites aux fidèles lorsqu'ils sont couverts de ce manteau. »

« 5° Le second jour de la fête, le pèlerin est obligé de repasser encore à Mina, et de renouveler, après le déclin du soleil, le jet des pierres, d'abord à Djemré-y-Saniyé, du côté du Mesdjid-Haïf, ensuite à Djemré-y-Salissé; enfin à Djemré-y-Acabé; il doit lancer sept pierres dans chacun de ces trois endroits, en récitant les mêmes prières que la veille. »

« Le pèlerin peut y en ajouter d'autres à son gré; il peut même faire de légères stations aux deux premiers Djemrés, mais jamais au troisième. Il est libre à chacun de faire ces courses à cheval, sur un mulet, sur un chameau, etc.; mais il est plus méritoire de les faire à pied, surtout celles des deux premières Djemrés.

6° « Le troisième jour, le pèlerin est encore obligé de jeter des pierres, comme il a fait la veille, et de passer cette nuit, comme la précédente, à Mina. »

7° « Enfin, le quatrième jour et dernier de la fête, le pèlerin doit pratiquer la même chose, mais dans la matinée avant le déclin du jour (1). »

« Ayant satisfait alors aux devoirs essentiels du pèlerinage, il peut se retirer où bon lui semble; cependant, s'il est dans l'intention de rentrer à la Mecque, il est obligé de faire ce dernier jet de pierres dans la nuit même, et de se rendre à la ville avant l'aurore; il faut même qu'il descende et s'arrête un instant à Mouhassab, lieu saint situé sur le chemin, tout près de la ville, pour y faire des prières et des aumônes. »

Le pèlerin qui rentre dans la cité sainte ne peut y faire passer son bagage avant lui, sans se rendre coupable aux yeux de la religion, parce que ce serait s'occuper de choses mondaines, dans un temps où son esprit et son cœur ne doivent être remplis que d'idées spirituelles sur la félicité et les biens de la vie future.

« Le pèlerin rentré dans la Mecque après les fêtes de Beyram, ne doit pas s'y arrêter longtemps. »

Et cela pour ne pas s'exposer au crime de profanation d'un lieu si saint et si sacré, où tout péché commis étant doublement grave, exige par conséquent une double peine.

(1) On l'appelle encore Rawaf-ul-Tahhiyé, tournée de salutation; Tawaf-ul-Lika, tournée d'apparition; et Tawaf-ul-Ahhd, tournée de vœu.

(2) On l'appelle encore Tawaful-Ifaza, tournée de retour, et Tawaf-Yewm-un-Nahhr, tournée du jour des sacrifices.

(3) On l'appelle encore Tawaf-Wéda, tournée d'adieu, et Tawaf-Akhir'ul-Ahhd, tournée définitive.

(1) Dans ces quatre jours, chaque pèlerin jette soixante-dix pierres vers ces trois différents Djemrés.

Ainsi, le fidèle ne doit pas s'y arrêter, à moins qu'il ne soit humainement sûr de lui-même, et maître de réprimer ses sens et ses passions.

« En quittant la ville, le pèlerin est encore obligé de faire sept autres tournées autour du sanctuaire. »

Ces tournées de congé, Tawaf-Sadr, n'exigent ni le mouvement des épaules, ni les sept allées et venues entre Safa et Merwa.

« Il doit aussi boire de l'eau de Zemzem en récitant cette prière : *O mon Dieu! je te demande des sciences utiles, des biens abondants et des remèdes pour tous les maux.* »

Il doit même prendre de cette eau sainte, pour en avoir chez lui et pour en donner à ses proches et à ses amis.

« Enfin, au moment où il sort du temple, il doit : 1° porter la main sur le voile de Keabé ; 2° faire les prières les plus ferventes, en les accompagnant de larmes et de soupirs ; 3° toucher le mur Multézem, qui est entre la Pierre-Noire et la porte du sanctuaire, en y posant d'abord la poitrine, ensuite le ventre et la joue droite, à l'exemple de ce qu'a pratiqué le prophète lui-même ; 4° se retirer, le visage constamment tourné vers le sanctuaire ; et 5° sortir par la porte Bab-ul-Wedâ, après en avoir respectueusement baisé le seuil. »

ART. 4.

De la distinction des différentes pratiques du pèlerinage, les unes plus obligatoires que les autres.

« Toutes les pratiques qui constituent l'acte du pèlerinage sont, les unes d'obligation divine, les autres d'obligation canonique, et d'autres, d'obligation imitative. »

« Celles d'obligation divine sont : 1° le vêtement du manteau pèlerinal, ihram, que l'on doit prendre au plus tard la veille du Beyram, avant que les pèlerins réunis en corps psalmodient le cantique Telbiyé ; 2° la station au mont Arafath, la veille du Beyram, et 3° les quatre premières tournées autour du Kéabé, dans l'un des trois premiers jours de la fête. »

Le temps prescrit pour la station du mont Arafath est depuis le déclin du soleil, immédiatement après midi, jusqu'à l'aurore du jour suivant, premier jour de la fête. Le pèlerin doit s'y trouver dans cet intervalle, ne fût-ce que pour un instant : s'il ne fait qu'y passer, si même il est endormi sur sa monture, il est toujours censé avoir rempli ce devoir religieux. Le vêtement de l'ihram et les tournées autour du Kéabé sont également indispensables dans les temps prescrits. Ces trois points sont capitaux dans l'acte du pèlerinage ; ils en font, pour ainsi dire, l'âme et l'essence : si l'on en omet un seul, on rend le pèlerinage nul. Le pèlerin serait même obligé d'attendre le Beyram de l'année suivante pour s'en acquitter dignement. La loi n'en dispense que les femmes qui, se trouvant atteintes d'impureté légale, ne pourraient pas s'approcher du sanctuaire. Elles peuvent cependant s'acquitter de toutes les autres pratiques, attendre le retour de leur pureté pour faire les tournées requises autour du Kéabé, et compléter ainsi l'acte de pèlerinage, sans être obligées de le remettre à l'année suivante. Cette exception a été faite par le prophète, d'abord en faveur d'Essma, épouse d'Ebu-Békir, ensuite de son autre femme Aïsché, qui, ayant eu ses infirmités deux jours avant la fête de Beyram, était inconsolable de ne pouvoir satisfaire aux sentiments de piété et de dévotion dont elle était animée.

« Les pratiques d'obligation canonique sont : 1° le vêtement anticipé de l'ihram, que les pèlerins du dehors doivent prendre aux premières stations, dans les environs de la cité sainte, et les Mecquois, avant de sortir de la ville, l'avant-veille du Beyram ; 2° la station à Arafath, qui doit être prolongée jusque après le coucher du soleil ; 3° les tournées autour du sanctuaire, le premier jour de la fête, plutôt que les suivants ; 4° les trois autres tournées à la suite des quatre premières, qui sont les seules de préceptes divins ; 5° la station de Muzdélifé ; 6° les sept promenades entre Safa et Merwa ; 7° le jet des pierres à Djemré-y-Acabé ; 8° l'attention du fidèle à se raser la tête à la suite du premier jet de pierre et de l'immolation des victimes ; 9° celle de suivre l'imam dans toutes les pratiques qui sont communes ; 10° celle de faire les tournées toujours de droite à gauche, pour avoir le cœur du côté du Kéabé, en passant constamment derrière le mur Hatim ; 11° la prière de deux rik'aths à la station Mecam-Ibrahim ; 12° la propreté de l'ihram, et la netteté de tout le corps ; et 13° les sept tournées d'adieu, lorsque le pèlerin étranger se retire de la ville. »

Si la femme, qui est sur le point de quitter la ville, se trouve en état d'impureté légale, elle peut alors se dispenser de ces tournées d'adieu.

L'omission de toutes ces pratiques n'invalide pas le pèlerinage, mais elle soumet le fidèle à une œuvre satisfactoire, qui consiste à faire un sacrifice pour chacun de ces points omis volontairement ou non (1).

« Toutes les autres pratiques de ce devoir important de l'islamisme ne sont que d'obligation imitative. »

Leur omission n'invalide pas non plus le pèlerinage ; elle n'exige pas même de peine satisfactoire ; mais c'est toujours un péché commis contre Dieu de n'avoir pas respecté et suivi les pratiques observées par l'apôtre céleste lui-même. Toutes généralement sont donc nécessaires pour la perfection de cet acte indispensable à tout mortel qui professe la foi mahométane. Ainsi il faut absolument que le fidèle s'en acquitte, et par obéissance pour la loi, et par sentiment de dévotion, eu égard aux grâces infinies attachées aux pèlerinages, à la visite d'un lieu si saint, si

(1) Selon l'imam Schafiy, la station de Muzdélifé et les sept promenades entre Safa et Merwa sont de précepte divin, et par-là indispensables pour la validité du pèlerinage.



sacré, si miraculeux, comme on le voit par ces actes émanés de la bouche même du prophète. « Le pèlerin qui, stationné à Arafath, douterait d'avoir obtenu la rémission de ses péchés, en commettrait un bien plus grand encore. — Certes, la Pierre-Noire est un des rubis du paradis : elle sera envoyée au dernier jour ; elle verra, elle parlera, et elle rendra témoignage de tous ceux qui l'auront touchée en vérité et dans la sincérité de leur cœur. — Le pèlerinage dont on s'est dignement acquitté est au-dessus du monde et de tout ce qu'il renferme, et ne saurait être récompensé que par les délices du paradis. — Le pèlerinage tient lieu d'expiation pour soixante-dix années de crimes et d'iniquités. — Un seul regard porté sur le Kéabé, même sans les tournées et sans namaz, est plus agréable à Dieu qu'une pénitence d'une année entière dont on passerait les jours dans le jeûne et les nuits dans la prière, la méditation et l'adoration du Créateur. — Un jour de jeûne à la Mecque est égal à cent mille partout ailleurs, comme une dragme, donnée en aumône dans cette cité, en vaut cent mille distribuées dans toute autre. »

Chapitre II.

De la visite à l'OEumré

« La visite de l'OEumré est d'obligation imitative. »

Elle est même fondée sur ces paroles du prophète : « Acquittez-vous de la visite de l'OEumré, à la suite du pèlerinage, car certes la réunion de ces pratiques religieuses attire la bénédiction céleste, et sur vos jours et sur vos biens, efface vos péchés et vous en purifie, comme l'orfévre purifie au feu l'or et l'argent, en les dépouillant de leurs scories. »

« Cette visite doit avoir lieu avant ou après le pèlerinage, jamais pendant les fêtes du Beyram. »

Mais particulièrement pendant les trois mois consacrés au pèlerinage, c'est-à-dire pendant la Septuagésime d'un Beyram à l'autre, et par conséquent, avant la visite du Kéabé, le jour des sacrifices. Cependant, si le fidèle ne peut s'en acquitter qu'à la suite du pèlerinage au Kéabé, il doit alors remettre la visite de l'OEumré après l'expiration des fêtes, attendu que ces jours sont spécialement consacrés au Kéabé, à la seule visite du sanctuaire.

Chapitre III.

Des quatre différents actes de pèlerinage (Aksam-Hadjh).

« Il y a, à proprement parler, quatre espèces de pèlerinages :

« Le premier, que l'on appelle Kir-ânn, est celui où le pèlerin fait tout à la fois, avec le même ihram, sans le quitter, et la visite du sanctuaire, et celle de l'OEumré. »

Pour avoir le mérite de l'un et de l'autre, il est nécessaire, 1° de prononcer le mot d'OEumré dans toutes les prières ou entre celui de pèlerinage (Hadjh) ; 2° de faire, en arrivant à la Mecque, quatorze tournées autour du sanctuaire, et quatorze promenades entre Safa et Merwa ; sept dans l'intention de l'OEumré, et les sept autres pour le pèlerinage ; 3° d'offrir dans Mina un sacrifice, le premier jour du Beyram, ou d'y suppléer par un jeûne qui doit être de trois jours, si on l'observe avant le Beyram, et de sept, si c'est après la célébration de la fête. Ce double pèlerinage ne regarde au reste que le pèlerin du dehors. Le Mecquois ne doit jamais s'acquitter à la fois de la visite du sanctuaire et de celle de l'OEumré, avec le même ihram ; il doit le déposer après l'une de ces deux visites, et le reprendre de nouveau pour s'acquitter de l'autre, en se faisant chaque fois raser la tête ou couper une partie des cheveux.

« Le second pèlerinage se nomme Témettu. C'est celui où le pèlerin fait d'abord la visite de l'OEumré, et après avoir abandonné son ihram, le reprend aux approches de la fête, pour s'acquitter, avec les autres pèlerins en corps, de la visite du Kéabé le premier jour de Beyram. »

Il exige aussi que le fidèle immole une victime, ou qu'il observe un jeûne de trois jours avant le Beyram, ou de sept, après la célébration de la fête.

« Le troisième pèlerinage est celui où l'on ne va qu'au Kéabé, et qu'on appelle par cette raison Ifrad-bil-Hadjh. »

« Le quatrième enfin, qu'on désigne sous le nom d'Ifrad-bil-OEumré, est celui où le fidèle se borne à la visite de l'OEumré. »

L'ordre dans lequel ces pèlerinages viennent d'être indiqués marque leur prééminence respective. Le premier est au-dessus des trois autres, le quatrième est inférieur à tous, et ne dispense pas le fidèle de faire dans un autre temps le pèlerinage du Kéabé. On donne aux pèlerins les noms particuliers de Carinn, de Mattémetty, de Mufrid-bil-Hajh, et de Mufrid-bil-OEumré, selon l'espèce de pèlerinage dont ils se sont acquittés.

Chapitre IV.

Du sacrifice relatif au pèlerinage (Hédy).

« Le pèlerin n'est obligé à aucun sacrifice qu'autant qu'il réunit à la visite du sanctuaire celle de l'OEumré. »

Tous les sacrifices faits à la Mecque ou dans le territoire sacré, le jour du Beyram, portent le nom de Hédy (*offrande*, *oblation*). On les distingue en majeurs et en mineurs. Dans les premiers, on immole un chameau, un bœuf ou une vache ; dans les autres, un mouton, un agneau ou une chèvre. Cependant le pèlerin qui, en partant de chez lui, a déjà destiné une victime, et l'emmène avec lui à la Mecque, comme le pratiquait le prophète, ne peut plus se dispenser d'en faire le sacrifice. Il ne lui est pas même permis de quitter son ihram, ni de se faire raser la tête, qu'il n'ait entièrement achevé toutes les pratiques du pèlerinage.

Il n'est pas nécessaire que l'animal destiné au sacrifice soit avec le pèlerin à la station d'Arafath, mais il faut qu'il soit exempt,

comme celui du sacrifice paschal, de toute défectuosité corporelle ; autrement il ne serait pas propre à l'immolation et à l'hommage que la créature rend, par cet holocauste, au Créateur.

« Une partie de la victime doit être rôtie et mangée par le pèlerin même qui en fait l'offrande. »

C'est à l'imitation du prophète qui, dans son premier pèlerinage, après avoir sacrifié de sa propre main soixante-trois animaux, tant bœufs que chameaux, indépendamment de ceux qui le furent de la main d'Aly, fit rôtir un morceau de chacun, en mangea avec son disciple, en rendant grâces à l'Eternel.

« Tout le reste de l'animal doit être distribué aux pauvres. »

Il importe peu que ce soit à ceux de la terre sainte ou à d'autres, parce que tout indigent y a un droit égal, et que l'aumône, à qui que ce soit qu'on la fasse, a toujours le même mérite aux yeux de la Divinité.

« Ce don doit être accompagné de tout ce qui sert à couvrir ou à parer la victime. Si quelqu'un fait son sacrifice par une main tierce, le salaire de celui-ci ne doit jamais être pris sur l'holocauste, qui doit toujours être donné gratuitement aux pauvres.

« La bête destinée au sacrifice ne doit jamais servir de monture au pèlerin, à moins de nécessité extrême, parce que nul mortel ne doit tirer avantage pour soi d'une offrande destinée et consacrée à l'Eternel. Si, pour avoir été monté, l'animal vient à perdre de sa valeur, le pèlerin est obligé d'en donner l'équivalent aux pauvres ; si l'on a fait usage de son lait, on doit également leur en distribuer le prix. Dans le cas où l'animal n'aurait pas les qualités requises pour une victime, soit par maladie, soit par quelque défectuosité naturelle, le pèlerin doit en substituer une autre, sauf à lui à disposer de la première à son gré, comme d'un bien rentré dans son domaine. Enfin, toute victime destinée au sacrifice du pèlerinage doit être stigmatisée et porter sur elle une marque, *nischann*, en signe et en témoignage de son heureuse destination. »

CHAPITRE V.

Des peines satisfactoires auxquelles est soumis le pèlerin pécheur et transgresseur de la loi.

« Ces peines se divisent en trois classes, eu égard aux différentes transgressions dont le pèlerin peut se rendre coupable. Elles consistent ou en un sacrifice majeur, ou en un sacrifice mineur, ou en une satisfaction aumônière. »

« I. Le sacrifice majeur est ordonné pour les cas suivants : 1° si le pèlerin a fait les tournées de visite dans la fête du Beyram, en état de péché ; et 2° s'il a cohabité ou même pris quelque liberté avec sa femme, ou avec son esclave, après la station d'Arafath, et avant de s'être rasé la tête ; si le pèlerin avait commis cette faute avant sa station à Arafath, son pèlerinage serait réputé nul, et indépendamment de la peine satisfactoire, il serait obligé de le renouveler l'année suivante (1). »

« Le pèlerinage est également nul, si le fidèle, après avoir rempli deux des trois points fondamentaux de ce saint exercice, savoir, le vêtement de l'ihram et la station d'Arafath, omet volontairement le troisième qui consiste dans les tournées de visite autour du Kéabé, dans la fête du Beyram, ou bien s'il en fait moins de quatre, attendu que ce nombre est de précepte divin. Il y a plus : le fidèle prévaricateur serait encore obligé de garder son ihram, et de vivre dans une continence absolue jusqu'au renouvellement de son pèlerinage dans le Beyram de l'année suivante. »

« II. Les circonstances où le sacrifice mineur est ordonné, sont : 1° si le pèlerin, couvert du manteau ihram, a fait usage de parfums, d'aromates, de hinna pour se teindre les ongles, d'huile précieuse pour se frotter la peau du corps ou un de ses membres en entier ; 2° s'il s'est couvert la tête un jour entier ; 3° s'il s'est couvert tout le corps, fût-ce même avec l'ihram ; 4° s'il s'est fait raser la tête ou la barbe, etc., quand ce ne serait que la quatrième partie ; 5° s'il s'est coupé les ongles des pieds ou des mains, ne fût-ce que d'un seul pied ou d'une seule main ; 6° s'il a fait les tournées d'arrivée en état de péché ; 7° s'il a fait les tournées de visite le jour du Beyram, ou celles qui ont pour objet l'Oumré, avant de s'être purifié par une lotion ou par une ablution ; 8° si, au lieu de faire ces tournées le premier jour de la fête, il ne s'en est acquitté que les jours suivants ; 9° s'il a omis les tournées de congé, ou s'il en a fait moins de quatre ; 10° s'il a quitté la station d'Arafath avant l'imam ; 11° s'il a omis celle de Muzdélifé ; 12° s'il a négligé les sept promenades entre Safa et Merwa ; 13° s'il n'a point fait le jet de pierres aux trois Djemrès, ou s'il a remis cet exercice à un autre temps ; 14° s'il s'est fait raser hors du territoire sacré, ou avant son sacrifice ; 15° si, ayant fait vœu de faire le pèlerinage à pied, il a entrepris le voyage à cheval ou en voiture ; 16° s'il a altéré l'ordre dans lequel doivent être observées toutes les pratiques et toutes les prières consacrées au pèlerinage ; et 17° s'il a cohabité, ou même pris quelque liberté avec sa femme ou avec son esclave, après s'être fait raser la tête, et avant les tournées de visite au Kéabé. »

Ces offrandes satisfactoires doivent être faites dans le même esprit que les sacrifices ordinaires du pèlerinage ; il n'y a aucune différence entre les unes et les autres, si ce n'est que dans les premières, l'animal doit être distribué en entier aux pauvres, et ne porter aucun stigmate, aucun signe qui

(1) L'imam Schafiy regarde le pèlerinage comme nul même dans les premiers cas ; et les imams Zufe et Malik exigent, pour plus grande sûreté, la séparation du mari d'avec la femme, et celle du patron d'avec son esclave, depuis le premier jour du pèlerinage jusqu'au dernier.

puisse indiquer sa destination, afin de dérober aux yeux du public les causes qui ont exigé ce sacrifice. Il peut avoir lieu en tout temps, avant, après ou pendant les fêtes du Beyram ; il est mieux cependant de s'en acquitter le plus tôt possible, et de ne pas différer des actes qui sont prescrits en réparation des offenses faites à la loi et en expiation des péchés commis contre Dieu.

On doit faire ces offrandes à la Mecque ou dans son territoire, puisqu'elles sont relatives au pèlerinage de cette cité sainte. Au reste, tout péché, toute prévarication exige un sacrifice, de sorte que si le pèlerin s'était rendu coupable de plusieurs, il serait obligé à autant d'offrandes satisfactoires ; et si le pèlerinage embrassait à la fois la visite du sanctuaire et celle de l'OEumré, cette double pratique exigerait alors du fidèle un double sacrifice pour chaque prévarication. Cependant, dans tous les cas où la transgression aurait été involontaire, ou nécessitée par quelque accident, le pèlerin serait libre de satisfaire à son gré à la peine légale, ou par l'oblation d'un sacrifice, ou par un jeûne de trois jours consécutifs, ou par une aumône faite à six pauvres, consistant, comme l'aumône pascale, en une demi-mesure de blé par tête.

« III. Le pèlerin est obligé à la satisfaction aumônière, 1° lorsqu'il a fait usage de parfums, d'aromates, d'huiles, seulement pour une partie de ses membres ; 2° lorsqu'il s'est couvert une partie de la tête, ou du corps, pendant un jour entier ; 3° s'il s'est fait raser moins que la quatrième partie de la tête ou de la barbe, etc. ; 4° s'il s'est coupé moins de cinq ongles, soit des mains, soit des pieds ; 5° s'il a fait les tournées d'arrivée ou celles de congé autour du Kéabé, sans s'être auparavant purifié par une ablution ; et 6° si, dans les tournées d'arrivée, il en a fait moins de quatre. La chasse est encore prohibée au pèlerin pendant tout le temps qu'il est couvert de l'ihram. La transgression de ce précepte, ou par lui-même, ou par tout autre qui chasserait par ses ordres, le soumet également à une peine satisfactoire (1). »

« Cette peine consiste dans le prix du gibier, selon sa juste estimation. Il dépend pourtant du pèlerin d'employer ce prix à l'achat d'un mouton ou d'un bouc, pour l'immoler dans l'enceinte du territoire sacré, ou à l'acquisition de quelques denrées pour les distribuer aux pauvres. »

« Toujours en une demi-mesure de blé par tête, ou bien en une mesure entière d'orge ou de dattes. »

« Si le pèlerin n'est pas dans l'aisance, il peut alors remplacer cette aumône en jeûnant autant de jours qu'il y a de pauvres à qui elle est destinée. Si le gibier n'est pas tué, mais blessé légèrement, la peine aumônière est proportionnée à la qualité de la blessure. Si elle est grave, si elle fait perdre à l'animal la faculté de marcher ou de voler, elle est alors réputée comme meurtre, et soumet le pèlerin à la même peine. La valeur en appartient également aux pauvres, s'il trait le lait de l'animal, ou s'il casse ses œufs, fécondés ou non. Il en est de même, si en tirant sur une bête pleine, elle met bas ses petits, et meurt ensuite de sa blessure. »

Les insectes, les reptiles, les oiseaux de proie, et tout animal incommode ou nuisible à l'homme, tels que les cousins, les serpents, les scorpions, les corbeaux, les milans, les loups, les rats, etc., tués par le pèlerin, ne le soumettent à rien. Il en faut pourtant excepter les sauterelles et les insectes qui s'attachent à l'homme ; le pèlerin peut donner en aumône ce qu'il veut, mais jamais moins d'une datte pour un ces insectes qu'il aurait tué. La pêche n'exige rien, parce qu'elle n'est pas prohibée au pèlerin.

« Tout animal sauvage, toute bête vorace tuée par un pèlerin, l'oblige à donner aux pauvres la valeur d'un mouton, à moins que le fidèle attaqué ne tue l'animal par droit de défense naturelle. Le pèlerin peut égorger de sa propre main de la volaille et tout ce qui est dans l'ordre des comestibles, excepté les pigeons et les cerfs domestiques. Enfin, la chasse, de quelque nature qu'elle soit dans le territoire sacré, est interdite, non-seulement aux pèlerins, mais encore à tout citoyen et à tout étranger. Ce territoire doit être respecté comme un asile sacré pour tous les animaux en général. »

Si donc un homme y entre avec du gibier, il est obligé de le remettre aussitôt en liberté. S'il le vend, la vente en est réputée nulle et il doit en restituer le prix ou le donner en aumône. Les herbes, les plantes, les arbres, qui seraient le produit de la nature sans le concours de l'homme, ne peuvent jamais être coupés ou enlevés, sans que l'on en donne la valeur aux pauvres, à moins qu'ils ne soient entièrement desséchés. Il n'est pas même permis d'y faire paître les bestiaux.

Chapitre VI.

Des empêchements légitimes qui peuvent faire perdre au pèlerin le temps et les moments consacrés au pèlerinage.

« Le pèlerin qui, par des empêchements légitimes, n'aurait pas pu suivre et compléter son pèlerinage, n'en serait pas moins tenu à une peine satisfactoire. »

Ces empêchements sont ceux d'une rencontre avec un parti ennemi, l'indisposition du pèlerin, la perte du proche parent qui servait de compagnie et de garde à la femme pèlerine ; enfin, le défaut de moyens pour continuer la route.

« On distingue deux sortes d'obstacles qui peuvent survenir dans le cours du pèlerinage. Les premiers sont ceux qui empêchent le pèlerin, déjà couvert de l'ihram, de s'acquitter de deux autres points fondamentaux du pèlerinage, la station d'Arafath et les tournées de visite dans la fête même du Beyram : on l'appelle pour lors moeuhhsar (arrêté, dé-

(1) L'imam Schafiy n'exige cette peine que pour la chasse faite par soi-même, et non par autrui.

tenu). Les seconds sont ceux qui l'empêchent seulement de s'acquitter de l'une ou l'autre de ces deux dernières pratiques : ici on l'appelle faÿh, mot qui désigne que les jours et les moments consacrés au pèlerinage sont évanouis pour lui. »

« Dans le premier cas, le pèlerin est obligé à un sacrifice mineur, qui doit être fait dans le territoire sacré, le premier jour de Beyram. »

Si le pèlerin était dans l'intention de visiter à la fois le Kéabé et l'OEumré, il serait obligé à deux sacrifices.

« Après cet acte satisfactoire, il peut quitter son ihram, et remettre son pèlerinage à l'année suivante. »

Cette loi a été statuée par le prophète qui, marchant l'année Am-Hudeïbiyé, à la tête de ses disciples, au pèlerinage de la Mecque, et se voyant arrêté en chemin par un parti ennemi, fit immoler un mouton dans le territoire sacré, quitta son ihram, et remit son pèlerinage à l'année d'après.

« Dans le second cas, la loi règle les circonstances particulières où se trouve le pèlerin. S'il est dans la cité sainte, et en état de faire des tournées autour du sanctuaire, sans pouvoir cependant se rendre à la station d'Arafath, il doit alors s'acquitter des tournées prescrites et des autres cérémonies du pèlerinage : ce devoir rempli, il peut quitter son ibram, et remettre à l'année suivante le renouvellement et le complément de cet acte religieux. Si, au contraire, il s'acquitte de l'acte relatif à la station d'Arafath, sans pouvoir remplir celui des tournées, Tawaf, autour du sanctuaire, il doit garder son ihram jusqu'à ce qu'il soit en état de pénétrer dans la cité sainte, et de s'acquitter des tournées prescrites qui, n'ayant pas été faites à temps, aux jours fixés par la religion, exigent également de lui qu'il renouvelle le pèlerinage l'année suivante. »

Chapitre VII.

Du pèlerinage acquitté par un mandataire. (Hadjh-ân'el-Gaïr'y).

« Le pèlerinage acquitté par un mandataire est bon et valide, comme beaucoup d'autres actes religieux, surtout à l'égard des morts; il en recueille tout le mérite. »

Ce point est fondé sur les préceptes divins et sur les lois orales du prophète. Quelqu'un l'ayant consulté sur les moyens de rendre à ses parents décédés tout le bien qu'il en avait reçu pendant leur vie : *Jeûnez, priez, faites des aumônes, pour eux*, dit l'apôtre céleste, *et ils en recueilleront tout le fruit*. Il en donna d'ailleurs l'exemple lui-même, en immolant un jour deux boucs, l'un, disait-il, à son intention, et l'autre à celle de ses partisans ou de son peuple. Il disait encore à ses disciples : *Lorsqu'un fidèle, passant par un cimetière, récite onze fois de suite le chapitre* Couvel-Houw'e-Allah'u-Ahab, *pour les âmes des trépassés, tous les corps qui y reposent participent également au mérite de cette prière.*

Généralement toutes les œuvres qui sont faites dans un esprit de religion sont considérées comme autant de prières; c'est par cette raison qu'on les distingue en prières pécuniaires, en prières corporelles et en prières mixtes. Les premières sont la dîme aumônière, les satisfactions ou expiations en argent, les donations en argent ou autres, les libéralités, les aumônes, etc. Les secondes sont les prières dominicales, namaz, le jeûne canonique, la retraite spirituelle, la lecture du Koran, la récitation des noms et des attributs de la Divinité, etc. Le pèlerinage fait partie des troisièmes, comme renfermant des pratiques et des œuvres propres aux deux premières.

Les prières pécuniaires faites par un mandataire, soit pour un vivant, soit pour un mort, sont valides, quels que soient les moyens et les facultés de celui pour qui on les acquitte. Les prières corporelles par mandats ne sont permises que pour les morts, jamais pour les vivants, quels que soient les moyens et l'état de fortune de celui pour qui on se chargerait de les faire, attendu que ces prières sont d'une obligation personnelle, et qu'aucun vivant ne saurait s'en acquitter devant Dieu, que par lui-même. Enfin, les prières mixtes faites par un mandataire ne sont licites que pour ceux qui manquent, non pas des facultés requises, mais des forces physiques nécessaires pour supporter les fatigues du voyage de la terre sainte ; et comme le précepte du pèlerinage n'oblige qu'une fois dans la vie, l'espoir de s'en acquitter, même vers la fin de ses jours, ne peut jamais autoriser le fidèle a y satisfaire par autrui, à moins qu'il ne soit à l'article de la mort, ou attaqué d'une maladie évidemment mortelle. L'obligation de s'en acquitter personnellement est telle, que dans le cas même où le pèlerinage aurait été fait par un mandataire, le fidèle, rétabli de sa maladie, est toujours obligé à cet acte religieux, qui est pour lors censé non acquitté pour lui.

Mais excepté le pèlerinage canonique, qui est d'obligation divine, tout fidèle, quels que soient son état et sa position physique, peut, par voie de substitution, faire un pèlerinage surérogatoire, parce que toute œuvre, toute prière, tout acte surérogatoire est censé arbitraire, et ne déroge en rien à ce qui est d'obligation divine ou canonique. Ainsi, le fidèle doit être à toute extrémité pour avoir le droit de nommer un substitut qui remplisse en son nom le devoir du pèlerinage. Le pèlerin qui a subrogé quelqu'un à sa place, Amir-b'il-Hadjh, est dans ce cas censé s'être acquitté de ce devoir, et le pèlerin mandataire, Mémour-b'il-Hadjh, n'y participe en rien; il est même obligé de ne proférer aucun autre nom que celui de son constituant dans toutes les prières du pèlerinage; s'il y manque, celui-ci ne perd rien dans le mérite de son acte, tout étant découvert aux yeux de la Divinité (1).

(1) Les imams Schafiy et Malik n'admettent la transmission du mérite des bonnes œuvres à autrui



« Ainsi le pèlerinage fait par procuration est un acte valide et légal. Le mandataire n'a droit à aucun salaire pour cet acte religieux. il ne peut exiger que les frais de son voyage. S'il lui reste encore quelque chose de la somme qu'il aurait reçue par avance, il est obligé, à son retour, de le remettre entre les mains de son constituant ou de ses héritiers. Toute personne est capable de recevoir la procuration d'un pèlerin, les femmes mêmes et les esclaves. »

Il est cependant mieux de donner la préférence à un homme de condition libre, parvenu à l'âge de majorité, jouissant de sa raison, et qui aurait déjà fait pour lui-même le voyage de la Mecque.

« Un mandataire ne doit pas se charger du pèlerinage pour deux personnes ; s'il le fait, l'acte lui devient propre et personnel, ce qui l'oblige à restituer à l'un et à l'autre de ses commettants ce qu'il en aurait reçu pour les frais de son voyage. »

« Le sacrifice ordinaire est dans tous les cas à la charge du mandataire. »

Comme cet holocauste n'est en soi qu'une action de grâces que l'on rend à l'Eternel d'avoir vu et visité son sanctuaire, il ne peut que regarder le pèlerin mandataire qui aurait eu ce bonheur, et non le fidèle qui l'en aurait chargé.

« Les sacrifices, les aumônes et les peines qui ont pour objet l'expiation des péchés ou des fautes dont le mandataire se serait rendu coupable pendant le pèlerinage, sont également à sa charge. »

Et cela en vertu de la maxime de droit et de justice, qui fait retomber sur le délinquant seul la peine de son délit.

« Il n'y a que le sacrifice auquel serait tenu le mandataire arrêté en chemin par un empêchement légitime, qui puisse être à la charge du pèlerin constituant. »

« Toute transgression qui rend nul le pèlerinage du fidèle mandataire, fait évanouir sa procuration, et alors l'acte, réputé n'être que pour lui, le soumet à l'obligation de rendre ce qu'il aurait reçu de son commettant, et de satisfaire, l'année suivante, au pèlerinage invalidé par sa faute. »

« En cas de mort du mandataire dans le cours de son voyage, le constituant est obligé d'en faire partir un second de chez lui-même, et non du lieu où serait décédé le premier (1). »

« Si le mandant lui-même vient à mourir dans le même temps, alors les frais du voyage du second mandataire ne peuvent jamais être pris que sur le tiers de sa succession ; seule partie disponible en œuvres pies et religieuses. La loi est différente lorsque le pèlerinage par mandat n'a lieu qu'après la mort du constituant, et en vertu de ses dispositions testamentaires. Dans ce cas, le mandataire mort ou volé en chemin doit être remplacé par un second, un troisième, un quatrième s'il le faut, jusqu'à ce que la volonté du testateur, relativement à cet acte religieux, soit remplie, sans égard à la répétition des frais de voyage, quand même ils excéderaient le tiers de son héritage (1). »

Mais si le défunt y avait destiné par son testament une somme quelconque, et qu'elle ne fût pas suffisante pour défrayer un mandataire que l'on expédierait de la même ville, on pourrait alors en faire partir un d'une ville moins éloignée de la Mecque, parce qu'il n'est pas permis de prendre sur la succession du défunt au delà de la somme fixée et déterminée par lui-même.

Dans tous les cas, un mandataire retenu en chemin, soit par maladie, soit par tout autre accident, ne doit pas en substituer un autre à sa place, sans l'agrément formel de celui qui l'envoie. S'il le fait sans cette autorisation, le pèlerinage devient illégal et nul.

« Enfin le pèlerinage fait volontairement par un fidèle, en mémoire d'un parent décédé, est, comme la prière ou toute autre pratique de religion faite dans le même esprit, un acte valide, très-louable et également méritoire pour le fidèle vivant comme pour le fidèle décédé. »

Ainsi tout fidèle qui serait mort sans s'être acquitté du pèlerinage, ni en personne, ni par mandat, soit de son vivant, soit après son décès, aurait la conscience déchargée de cette dette religieuse, si l'un des héritiers ou de ses parents s'en acquittait volontairement et à ses propres frais, mais en mémoire et au nom du défunt auquel il rapporterait le mérite de cette action.

MÉDINE (Arabie). Cette ville renferme le tombeau de Mahomet.

« Médine, dit Mouradgea d'Ohsson, si illustre du temps du prophète et des premiers khalifes, ses successeurs, comme le premier siége de la puissance mahométane, n'est plus aujourd'hui qu'une ville médiocre, dont les murs sont flanqués, de distance en distance, de tours et de bastions. Le précieux avantage de posséder dans son sein les cendres du fondateur de l'islamisme l'a fait décorer du nom de Médiné-y-Munéwéré, c'est-à-dire Médine l'Illuminée. Le sépulcre de Mohammed est renfermé dans un turbé, édifice en pierres d'une construction simple, élevé sur le sol même de la maison qu'habitait autrefois Aïsché. L'islamisme la regarde comme l'épouse la plus chérie du prophète, comme la plus vertueuse et la plus chaste de toutes les femmes. Elle est d'ailleurs distinguée, dans la religion, des autres femmes de Mohammed, parce que c'est d'elle qu'on tient la plus grande partie des lois orales et des préceptes de ce législateur

que dans l'acte de pèlerinage et dans les libéralités aumônières. La secte des moutézélés n'en admet absolument aucune : elle prétend que toute œuvre est personnelle, et que rien ne peut se rapporter à autrui, encore moins aux morts.

(1) Les imaméins admettent l'expédition du second mandataire du lieu où serait mort le premier comme une continuation du voyage.

(1) L'imam Ebn-Youssouph n'admet en aucun cas la liberté de disposer au delà du tiers de la succession.

« Une tradition commune prétend qu'Aïsché vit en songe trois étendards plantés dans la cour de sa maison, et qu'en ayant demandé l'explication au prophète, il lui dit que ces trois enseignes indiquaient trois tombeaux, le sien, celui d'Ebn-Bekir et celui d'Omar. L'événement, dit ici Ahmed-Efendy, vérifia la prédiction, puisqu'en effet ils furent tous trois inhumés dans cette enceinte.

« Ce sépulcre, consacré par la religion sous le nom de Rewzaly-Mutahharé, c'est-à-dire jardin de pureté, est placé au centre d'un superbe temple.

« Le khalife Welid I[er], qui surpassa tous les princes de sa maison en grandeur et en magnificence, et qui, entre autres beaux édifices, éleva, l'an 89 (707), la grande mosquée de Damas, Mesdjid-Sahhabé, fut aussi le fondateur du temple de Médine. Il est de même forme que celui de la Mecque, et il est décoré, comme lui, du nom de Messdjid-Schérif. Pour donner à ce temple une certaine étendue, Welid I[er] voulut qu'on abattit toutes les maisons d'alentour, même celle d'Aïsché, qui tombait alors en ruine. Omar-ibn-Abd'ul-Aziz, son cousin, et alors gouverneur de Médine, éprouva dans l'exécution de cet ordre les plus grandes oppositions de la part des citoyens. Tout Médine s'éleva en murmures contre une entreprise que l'on regardait comme impie et sacrilége, surtout lorsqu'en remuant la terre sous la maison d'Aïsché, on trouva des ossements que les uns crurent être ceux du prophète, et d'autres ceux du khalife Omar. Ce ne fut qu'en usant de la plus grande sévérité d'une part, et de l'autre en répandant d'immenses largesses que l'on parvint à calmer les esprits.

« Trois ans après, en allant en pèlerinage à la Mecque, Welid I[er] eut la politique de passer par cette ville et de visiter le sépulcre du prophète avec le plus grand appareil. C'est alors qu'il fit couvrir ce tombeau d'un riche brocard, à l'imitation de celui du Kéabé; cet usage s'est perpétué depuis, et s'observe encore aujourd'hui très-scrupuleusement par les monarques othomans. C'est une étoffe de soie rouge, sur laquelle sont richement brodés en or les versets du Koran. On l'appelle Asstar-Schérif, c'est-à-dire doublure, ou couverture sacrée. Elle se travaille à Constantinople, sous l'inspection du Kizlar-Aghassy, et se renouvelle de droit à l'époque de chaque nouveau règne, et par esprit de dévotion, une fois tous les trois ou quatre ans. L'ancien voile, comme celui du Kéabé de la Mecque, sert à couvrir les mausolées des souverains et de tous les princes et princesses du sang.

« Quarante eunuques noirs, appelés mouhafizs, sont spécialement préposés à la garde de ce sépulcre, sous les ordres du gouverneur de Médine, qui en est le premier gardien : cet officier, qui est aussi un eunuque noir, porte le titre de Scheykh-ul'harem, qui veut dire l'ancien, le sénieur du lieu saint. Ordinairement ce sont les Ex-Kizlar-Aghassys du sérail qui occupent cet emploi important : dès qu'ils sont disgraciés et relégués en Egypte, ils bornent tous leurs vœux au commandement de Médine, et n'aspirent plus qu'au bonheur de consacrer le reste de leurs jours à la garde et au service du tombeau de leur prophète.

« Les fonctions serviles dans ce sépulcre sont exclusivement remplies par les quarante noirs : ils ont soin des lampes et des ornements; ils frottent, nettoient et balayent l'intérieur de la chapelle sépulcrale. Cet emploi leur vaut le titre de Ferrasch, qui veut dire balayeurs, titre honorable et consacré par la religion même. Ils jouissent de la plus haute considération : ils ont pour substituts en survivance plus de trois cents autres Ferraschs domiciliés dans la même ville; tous sont distingués autant par ce titre que par leur vêtement, qui consiste en un large manteau de drap ou de camelot. »

MEGA-SPILEON (Grèce). L'église renferme de fameux portraits de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, peints, dit-on, par saint Luc; mais ce tableau est encore plus mauvais que tous ceux qu'on attribue au même saint évangéliste. Il doit être cependant fort ancien et remonter au VIII[e] ou au IX[e] siècle, car un vieux chrysobulle, qui paraît être du XI[e] siècle, le mentionne déjà.

On y admire encore un petit tableau italien du Christ, portant sa croix, et un autre de la sainte Vierge, d'une fort belle exécution, gâtée par l'application d'une couronne d'argent doré sur la tête de la Vierge. L'usage de ces couronnes plates est fort répandu en Italie et dans quelques lieux de la Grèce.

MÉLAN (France), dans le département des Basses-Alpes.

A un kilomètre de cette ville on remarque la grotte de saint Vincent, que la tradition dit avoir été fréquentée par ce saint évêque, et près de laquelle les habitants lui érigèrent une chapelle où ils vont en pèlerinage une fois l'an.

Ces grottes sont extrêmement curieuses. On en pourra lire la description dans le nouveau Dictionnaire complet géographique, etc., de Briand de Verzé (1).

MELLO (France), bourg de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Senlis, canton de Creil, et diocèse de Beauvais. Il est situé sur un bras de la rivière du Thérain, dans une vallée, au pied d'une montagne escarpée.

Il y avait dans ce bourg une collégiale, dont l'église était paroissiale comme elle l'est encore, et un prieuré, dit de la Madeleine, qui n'existe plus.

MEMBIG (Asie Ottomane), ancienne ville de Syrie, dans le pachalik d'Alep. Ses murs, encore debout, attestent l'ancienne grandeur de Mabog ou Hiérapolis, ville consacrée au culte d'Astarté. Cette déesse, qu'on représentait sous une image monstrueuse, moitié femme et moitié poisson, y avait un temple

(1) Revu par Warin Thierry, 4[e] édit. Paris, Belin-Le Prieur et Morizot, 1846.



magnifique desservi par 300 prêtres et rempli de riches offrandes. Il fut pillé par Marcus Licinius Crassus, qui en retira des sommes énormes.

MEMMIE (Saint-), (France), dans le département de la Marne.

Il y avait là, avant 1790, une abbaye de Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, bâtie au lieu même où saint Memmie, premier évêque de Châlons, se retira avant et après la conversion des habitants de la contrée, et où il mourut en l'an 126.

MEMNONIUM (Egypte). *Voy.* Thèbes.

MÉNALE, montagne d'Arcadie, célèbre pour avoir été le théâtre d'un des travaux d'Hercule. Une biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain y avait son gîte. Hercule la prit comme elle passait le fleuve Ladon et l'apporta à Mycènes. Il y avait aussi dans l'Arcadie une ville de ce nom, fameuse par le culte qu'on rendait au dieu Pan, qu'on y surnommait Menalius.

MENDE (France), ancienne *Mimate*, aujourd'hui chef-lieu du département de la Lozère, et siége d'un évêché suffragant de Lyon. Cet évêché avait primitivement été établi à Javols (*Voy.* ce mot); mais dans la suite il fut transféré à Mende, où l'on voit un monument religieux digne d'admiration.

Eglise Notre-Dame. — La construction de cette église, commencée en 1368, est due au pape Urbain V, qui avait été évêque de ce diocèse. Construite dans le style ogival de l'époque, elle pouvait être citée comme le plus remarquable édifice d'un département qui en possède si peu dans ce genre. Mais, dévastée et presque détruite en 1580 par les excès des protestants, elle perdit, après sa restauration, une grande partie de sa splendeur architecturale. Elle a conservé néanmoins quelques restes de la construction d'Urbain V, et l'on peut citer comme très-remarquables ses flèches élancées s'élevant sur deux tours carrées. La plus élevée passe pour un chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse.

Sur la montagne, qui s'élève à plus de 600 pieds au-dessus de Mende, se trouve l'ermitage de Saint-Privat, taillé en partie dans le roc. Le sentier qui y conduit présente, de distance en distance, des stations à la piété des fidèles. Là un ermite vit de leurs offrandes ou de leurs aumônes, et il a vu passer toutes nos révolutions sans qu'elles aient troublé son existence, comme il voit quelquefois l'orage éclater à ses pieds sans qu'il en soit atteint. (Briand de Verzé.)

Saint Privat, évêque de Gabalum, fut martyrisé à Mende, et son tombeau devint bientôt illustre par un grand nombre de miracles.

MERGENTHEIM (Wurtemberg), dans l'ancienne Franconie, sur la Tauber, à 65 kilomètres d'Ellwangen.

Aux environs se trouve le château de Neuhaus, qui servait jadis de résidence au grand-maître de l'ordre Teutonique. Comme cette ville s'appelle aussi quelquefois Mergenthal ou Marienthal, il faut se bien garder de la confondre avec le célèbre village de Marienthal en Hongrie.

MEROS (Grèce), montagne située entre l'Indus et le Cophis, dominant la ville de Nysa, et sur laquelle Bacchus fut élevé. Il y a lieu de penser que le nom grec de cette montagne, Meros, qui signifie cuisse, a donné naissance à la fable qui renferme Bacchus dans la cuisse de Jupiter.

MESITHRA (Grèce). Notre-Dame, mère de l'Auteur de la vie, en grec Ζωόδοχον Πήγη, est révérée dans la ville de Mesithra, aujourd'hui Mistra (Μεζυθρᾶς, Μιστρᾶς), l'ancienne Sparte ou Lacédémone.

MESSINE (Sicile). Guillaume Gumppenberg compte dans cette seule ville quatre-vingt-sept images miraculeuses de la sainte Vierge, et par conséquent autant de lieux de pèlerinage fréquentés à la fois par les gens du pays, les voyageurs et les pèlerins. Nous ne noterons ici que les plus remarquables.

Notre-Dame-de-la-Lettre. — La ville de Messine s'était convertie subitement à la parole de l'apôtre saint Paul. Il paraît, selon la tradition, que la sainte Vierge écrivit aux Messiniens une lettre en hébreu, dont on a conservé longtemps la traduction latine. Dans cette lettre, elle les félicite de leur empressement à reconnaître la loi de son divin Fils, et se déclare à jamais protectrice de la ville.

La lecture de cette lettre en montre assez la pieuse fausseté, mais comme la foi n'y est point intéressée, nous allons en donner la traduction latine, que nous ferons précéder d'une version française.

«Marie, Vierge, fille de Joachim, très-humble (servante) de Dieu, mère de Jésus-Christ crucifié, de la tribu de Juda, de la race de David, à tous les Messiniens salut et bénédiction de Dieu, le Père tout-puissant.

« Nous savons de science certaine que vous tous vous avez envoyé vers nous des ambassadeurs et des messagers d'une grande foi, et que vous avez reconnu que notre Fils engendré de Dieu est Dieu et homme, qu'il est monté au ciel après sa résurrection, que vous avez adopté sa loi expliquée par l'apôtre Paul, et que vous êtes entrés ainsi dans la voie de la vérité. C'est pourquoi nous bénissons vous et votre cité, dont nous voulons rester la protectrice à jamais.

« L'an de notre Fils 42, le 8e jour des nones de juin, le 27e de la lune, jeudi. Donné à Jérusalem.

« Marie, Vierge, ci-dessus nommée, a approuvé cette écriture »

Voici le texte latin de cette lettre que nous livrons sans commentaire à nos lecteurs, persuadé que nous sommes qu'ils en reconnaîtront le peu de valeur historique :

« Maria Virgo, Joachim filia, Dei humillima, Christi Jesu crucifixi mater, ex tribu Juda, stirpe David, Messanensibus omnibus salutem et Dei Patris benedictionem.

Vos omnes, fide magna legatos ac nuntios,

per publicum documentum ad nos misisse constat. Filium nostrum Dei genitum, Deum et hominem esse fatemini, et in cœlum post suam resurrectionem ascendisse, Pauli apostoli electi prædicatione mediante, viam veritatis agnoscentes. Ob quod vos et ipsam civitatem benedicimus ; cujus perpetuam protectricem nos esse volumus.

« Anno Filii nostri 42, III Non. Junii, luna XXVII, feria V ex Hierosolymis.

« Maria Virgo quæ supra hoc chirographum approbavit. »

On a toujours fait à Messine la fête de cette lettre, le 3ᵉ jour des nones de juin (le 11 juin).

L'image miraculeuse de la Vierge, que l'on conserve dans ce sanctuaire, est une de celles que l'on croit peintes par saint Luc. Elle porte cette inscription grecque :

ΗΓΟΡΓΟ ΕΠΗΚΟΟΣ (1).

que Gumppenberg traduit par *Velox Auscultatrix.*

La fête patronale de l'église se célèbre le jour de l'Assomption. On croit que c'est la ville de Messine qui, la première, a dédié une église en l'honneur de ce mystère.

Notre-Dame-d'Itria était conservée dans une église de saint Jean-Baptiste, appartenant aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jerusalem ; elle passait pour être la plus ancienne de toutes celles de la ville.

Notre-Dame-de-Basico a dû s'appeler autrefois, dit Gumppenberg, Notre-Dame-de-la Basilique, *de basilica.*

Notre-Dame-de-l'Annonciade, du Bois, du Mont-Carmel, de la Charité, de la Chaine, de la Crypte ou de la Grotte, de Lorette, Ὁδηγήτρια, de la Paix, du Peuple, de Rhodes, du Spasme, de la Victoire, de l'Etoile, de Bon-Secours, de Guadalupe, de la Providence, de Pitié, du Pilier, de la Porte du paradis, des Miracles, de la Lumière, des Douleurs, de la Garde, de la Conception, de la Calispera, de l'Arc, des Anges, etc., sont les plus connues et les plus remarquables.

MESSINES (Belgique), petite ville de Flandre dans l'ancienne chatellenie d'Ypres, à 12 kil. environ de cette ville.

On y vénérait une Vierge fameuse par un miracle en faveur, dit-on, de trois jeunes paysannes qui, après l'avoir invoquée avec foi, voulaient defendre leur honneur contre autant de soldats ennemis, en ouvrant la terre sous leurs pas. Les soldats, effrayés et repentants, quittèrent le monde et se firent ermites au fond des bois, pour faire pénitence de leurs indignes projets.

Un certain Laudry, serviteur de Baudouin, comte de Flandre, et atteint des écrouelles, s'étant couché sur le lieu où les trois vierges avaient été englouties, se releva sain et sauf. Ayant raconté cette heureuse guérison à sa maîtresse, la comtesse Adélaïde, elle s'empressa de visiter ce lieu, témoin de ce double miracle, elle y fit creuser la terre, et y retrouva les trois corps que la terre avait autrefois reçus dans son sein. Elle fit donc bâtir en cet endroit une église où l'on se rendit bientôt en foule. Ceci se passa environ vers l'an 1060 : le temple fut dédié à la sainte mère de Dieu, et le fils d'Adélaïde, Robert, comte de Flandre, l'enrichit d'un grand nombre de priviléges en 1080, à cause des miracles qui s'y opérèrent dans la suite. Guillaume, patriarche de Jérusalem, et parent d'Adélaïde, fit présent à cette église d'une parcelle de la vraie croix, qu'on y vénérait le 14 septembre, à la fête de l'Exaltation (1).

METHYDRIUM (Grèce), ville de l'Arcadie, près de laquelle s'élevaient un temple de Neptune et une montagne nommée Thaumasia ou Miraculeuse. Les gens de la contrée prétendaient que c'était sur cette montagne que Cybèle avait fait avaler à Saturne la pierre Abadir. On y montrait aussi la caverne de cette déesse, où les femmes attachées à son culte avaient seules le droit d'entrer.

METZ (France), ville de la province de Lorraine, chef-lieu du département de la Moselle. Nous empruntons à la *France Monumentale* le détail qui concerne ses édifices religieux du moyen âge.

Cathédrale de Saint Etienne.—Cet édifice ne fut d'abord qu'un petit oratoire ou crypte bâti par saint Clément, premier évêque de Metz. L'évêque Godegrand, neveu du roi Pepin, qui siégeait à Metz vers 750, construisit un monument assez considérable et qui fut longtemps renommé par sa magnificence, à laquelle contribua Charlemagne par des dons nombreux.

Mais les ravages du temps, et peut-être ceux des hommes, lors de l'invasion des barbares, avaient lentement préparé la ruine de l'édifice de Godegrand, et, au commencement du XIᵉ siècle, il fallut songer à sa reconstruction. Les travaux furent commencés en 1014 ; mais soit à cause des malheurs des temps, soit par quelque autre circonstance, l'entreprise marcha avec tant de lenteur, que l'édifice ne fut entièrement achevé qu'en 1546.

Le plan général de la cathédrale de Metz est une croix latine, dont les bras sont très-rapprochés du sanctuaire, comme dans les églises de Reims et de Châlons-sur-Marne.

En entrant dans cet édifice, on est d'abord frappé de la grandeur et de la beauté de sa nef, dont la prodigieuse hauteur présente un aspect saisissant. On est également surpris de la hardiesse, du grand espacement des piliers, et du bel effet que produisent les fenêtres ; enfin, en détaillant les beautés de cette nef, on admire la délicatesse et la variété de son ornementation, ses belles verrières, bien conservées dans la partie haute de l'église, la beauté des chapelles absidiales, et la noblesse des grandes ouvertures du rond-point.

La plus grande partie des colonnes est cylindrique ; leurs chapiteaux sont ornés de

(1) Pour être régulière, cette inscription devrait être écrite Η ΓΟΡΓΗ ΕΠΗΚΟΟΣ, en grec ancien.

(1) Voy. Gumppenberg, *Atlas Marianus*, XVI.



feuillages traités avec grâce et délicatesse. Les piliers de l'entre-croisement de la nef et des transsepts sont accompagnés de colonnettes à demi engagées qui s'élancent jusqu'à la naissance de la voûte pour en supporter les nervures et servir d'appui aux arcs-doubleaux.

Au-dessus des arceaux de la nef est une série d'arcades en plein cintre s'appuyant sur des modillons à figures bizarres. Cette réminiscence du style roman surprend dans l'intérieur de la grande nef, construite durant le règne de l'ogive.

Les grandes fenêtres de la cathédrale de Metz sont en général gracieuses et élégantes, mais les unes appartiennent au style ogival secondaire et les autres au style tertiaire. Ici on remarque les formes trifoliées, les quatre-feuilles et les rosaces ; là, les divisions compliquées et capricieuses de l'architecture prismatique. La grande rose du portail est admirable par sa richesse et la beauté de ses détails. Nous ne décrirons pas le portail extérieur, qui a toute la prétention et toute la lourdeur du style moderne, surtout quand on l'applique à un édifice du beau temps de l'ogive.

L'extérieur de l'édifice, sauf ce portail moderne, présente un aspect grandiose et imposant. L'une des tours, la plus ancienne, est couronnée par une flèche légère construite en 1497. L'autre tour est restée inachevée.

En résumé, voici les divers styles que l'on remarque dans cette cathédrale : la nef, à sa partie inférieure, appartient au style ogival primitif, le chœur, l'abside et le transsept sont du style ogival tertiaire, et le portail est moderne.

Dimension de l'édifice : longueur totale, 184 mètres 35 centimètres ; largeur de la nef, 16 mètres ; largeur des collatéraux, 14 mètres 65 centimètres ; hauteur de la nef, 44 mètres 33 centimètres ; hauteur de la voûte des collatéraux, 13 mètres.

Saint-Euchaire. — Cette église, du XIIIe siècle, présente des piliers à colonnes lisses peu élevés et disproportionnées avec les arceaux de la voûte, ce qui donne aux bas-côtés un air lourd et écrasé. Les chapiteaux sont d'un travail grossier, à l'exception de ceux des colonnettes du chœur et des deux piliers qui supportent les orgues. Les fenêtres, partagées en deux ou trois parties par des meneaux trilobés, sont de dimensions inégales. Cette église a subi, à plusieurs reprises, des restaurations maladroites qui ont profondément altéré son caractère architectural.

Sainte-Ségolène. — On pense que cet édifice appartient à la fin du XIIIe siècle; mais les bas-côtés sont postérieurs à la nef, au chœur et au portail. Son architecture est plus régulière, plus élancée et plus légère que celle de Saint-Euchaire. Sa nef est hardiment conçue. Les chapiteaux du chœur et ceux des chapelles latérales ont seuls des ornements sculptés ; ceux de la chapelle à droite présentent de l'analogie avec le style roman. Les fenêtres, en lancettes, sont presque toutes géminées ; celle des bas côtés présentent des disparates dans leur forme. Les vitraux du XVe siècle, ainsi que les chapelles, sont assez remarquables.

Saint-Martin est une église fort ancienne. Sa nef appartient aux premières années du XIIIe siècle ; c'est du moins ce qu'annonce son triforium, formé de cintres en ogive supportés par des colonnettes groupées régnant d'une extrémité à l'autre de cette nef, ainsi que la forme des nervures de la voûte et l'ornementation des chapiteaux. Le chœur est éclairé par de hautes croisées géminées et trilobées. La chapelle de la Vierge appartient à la fin du XVe siècle. On y admire une belle rosace et deux immenses croisées. On remarque dans le collatéral à droite les traces du passage du plein cintre à l'ogive. Le portail semble aussi appartenir au style de transition ; on y remarque également le passage du plein cintre à l'ogive naissante. On reconnaît facilement dans cette église l'emploi de cinq styles différents, c'est-à-dire des XIe, XIIIe, XIVe, XVe et XVIe siècles.

Saint-Vincent. — L'ancienne abbaye de Saint-Vincent fut fondée en 938, par Thierry, évêque de Metz. L'église, au bout de trois cents ans, menaçant ruine, Warin, abbé de Saint-Vincent, la fit démolir en 1248, et fonda l'église actuelle ; mais elle ne fut terminée et consacrée qu'en 1376. Cet édifice, très-remarquable par ses dimensions, avait un fort beau portail surmonté d'un clocher élevé. Les fenêtres étaient garnies de vitraux magnifiques. En 1711, un incendie détruisit les vitraux ; la tour et le portail furent tellement endommagés, qu'il fallut les démolir. Les réparations qu'on fit à cette occasion altérèrent profondément son caractère, surtout en accolant, au mépris de toutes les convenances architecturales et artistiques, un portail décoré de trois ordres grecs à un édifice gothique.

Convertie en écurie en 1793, et en hôpital en 1814, elle subit d'irréparables outrages ; enfin rendue au culte, dégradée et badigeonnée, elle mérite encore l'attention des amateurs par sa nef élancée que supportent douze piliers à colonnettes, par la majestueuse régularité de son chœur, par l'élévation de ses croisées géminées, par l'encadrement bien conçu de ses chapelles en ogive, et par cet ensemble rare d'une construction gothique conçue dans le même esprit, sans que le plan en ait varié, comme cela s'observe si souvent dans la plupart des édifices du même genre.

MIA (Japon). « En traversant la ville de Mia on passe par un petit temple du Sintos, bâti depuis quatre ans. On l'appelle Azta ou le temple des Trois-Cimeterres miraculeux, dont on se servait au temps reculé de cette race de demi-dieux qui habitaient le pays et se faisaient une cruelle guerre. On les gardait autrefois dans un temple à Isji, d'où on les a transportés ici. Cinq prêtres du Sintos desservaient ce temple, habillés de robes

blanches ecclésiastiques, avec des chapeaux noirs vernissés, tels qu'on les porte à la cour du Daïri, ou de l'empereur ecclésiastique héréditaire.

« Il y a aussi un autre temple de la même espèce que l'on peut voir dans la ville, nommé Fakin ou temple des Huit-Cimeterres; l'on y garde avec beaucoup de soin et de vénération les huit épées dont se servaient les héros demi-dieux de ces anciens temps. Des prêtres habillés de même desservent ce temple (1).

MIACO (Japon). *Voy.* Kio.

MIAIDAY (empire Birman), lieu d'un célèbre pèlerinage pour les bouddhistes.

Près de cette ville du Pégou on voit plusieurs temples et couvents placés au milieu de charmants bosquets, et un hangar assez vaste en bois, sous lequel un piédestal de maçonnerie soutient une table de granit gris, longue de 6 pieds et large de 3, et posée horizontalement; elle offre l'empreinte du pied de Gaoutama. Sa surface est sculptée en plus de cent compartiments contenant chacun une figure symbolique. Deux serpents entrelacés semblent pressés sous le talon, et cinq coquilles forment les orteils. On trouve une figure semblable sur le pic d'Adam ou de Rama, dans l'île de Ceylan. Suivant une ancienne tradition conservée parmi les adorateurs de Gaoutama, ce dieu avait posé un de ses pieds sur cette île, et l'autre sur le continent. Remarquons ici que Gaoutama n'est autre que Bouddha aux yeux des Siamois, qui l'appellent *Sommona-Codom*, corruption du sanskrit *Sramana-Gaoutama*. *Voy.* Ceylan.

MIAKO. *Voy.* Kio.

MIANO (Savoie). On y a conservé longtemps, dans un couvent de religieux franciscains de l'étroite observance, une statue miraculeuse de la sainte Vierge, qui y attirait une foule de pèlerins (2).

MILAN (Italie), ville importante de l'Italie septentrionale, capitale du royaume Lombard-Vénitien, aujourd'hui réuni au royaume de Sardaigne, dans une plaine sur la gauche de l'Olona, est fort célèbre dans l'histoire de l'Eglise d'Occident. Elle fut fondée, vers l'an 380 avant Jésus-Christ, par les Gaulois, et c'est là qu'en l'an 313 de notre ère l'empereur Constantin rendit son fameux édit contre les chrétiens. L'office s'y fait encore selon l'ancien rite ambroisien, et le baptême s'y donne encore par immersion. On y va vénérer plusieurs reliques anciennes.

Au-dessus du tabernacle de bronze doré qui décore le maître-autel de la cathédrale est le brillant reliquaire où l'on conserve le *santo chiodo*, un des clous de la vraie croix, relique vénérée que saint Charles Borromée porta processionnellement dans les rues de la ville à l'époque de la terrible peste de 1576; procession qu'on renouvelle encore tous les ans le 3 mai. Ce clou est celui dont

(1) Kœmpfer, *Hist. du Japon*, liv. v, t. III, p. 43 et 44.

(2) *Voy.* Gumppenberg, *Atlas Marianus*, xiv.

Constantin, dit-on, fit faire un mors pour son cheval. Les uns croient que Théodose le Grand le donna lui-même à saint Ambroise, et les autres pensent que ce saint archevêque de Milan l'alla chercher à Rome dans la boutique d'un certain Paulinus, marchand de ferraille, où il avait été averti en songe qu'il le trouverait. Ce clou est attaché à la voûte entre cinq luminaires qui brûlent nuit et jour. *Voy.* Monza, Sainte-Croix de Jérusalem (basilique de Rome), Saint-Denis en France, Trèves, [1], etc.)

On remarque encore dans la même cathédrale un bout de la verge de Moïse, que l'on garde entière à Rome, à Saint-Jean de Latran. Il s'en trouve encore un autre morceau à Florence, et Baronius, après Glober, dit qu'on en trouva un autre à Sens en 1008. Le rabbin Abarbanel, après une longue dissertation, et beaucoup de rêveries sur cette verge, conclut que Moïse l'emporta sur la montagne de Nébo où il mourut et fut enterré, et qu'elle fut mise dans son tombeau. Quoi qu'il en soit, il n'est point question de cette verge miraculeuse dans la Bible depuis la mort du grand prophète.

On voit sous verre, dans une chapelle de la cathédrale, le crucifix que portait encore saint Charles à cette même procession, véritable trophée de la charité de ce grand saint (2).

Il est difficile de n'être pas ému en voyant dans la chapelle souterraine le corps de saint Charles qui est comme le héros de

(1) Quand j'ai visité Rome en 1841, j'eus l'honneur d'en rapporter un clou fait sur le modèle de celui que l'on conserve avec vénération à Sainte-Croix de Jérusalem. Un certain forgeron de Rome avait reçu du pape Grégoire XVI le privilége d'en fabriquer autant qu'il le jugerait à propos, pour satisfaire la piété des fidèles. Ce clou est revêtu d'un ruban rose et d'un cachet sur cire rouge de la basilique de Saint-Croix. Il est long de 0m 125, et porte environ un centimètre carré à sa partie la plus large. Il est de plus terminé par une sorte de champignon de 0m 04 de diamètre et relevé par les bords, sur lequel on remarque la trace du marteau. La tige en est un peu courbée, et la pointe paraît avoir été limée, particularité que j'ai remarquée aussi sur un dessin du clou que l'on garde à Trèves, et dont l'extrémité avait été sciée à la longueur d'environ un centimètre pour en faire présent à une autre église.

Je suis entré dans tous ces détails pour faire comprendre qu'il a dû se trouver un grand nombre d'églises qui ont possédé ou les clous véritables, ou des parcelles de ces clous mêlées à du fer ordinaire, ou même quelquefois de simples imitations.

(2) Je retrouve dans les notes de mon voyage en Italie le passage suivant qu'il me paraît bon de transcrire ici : « Entre autres curiosités pieuses, on voit le crucifix que saint Charles a porté à l'occasion de la peste de Milan. Le saint archevêque fit alors trois grandes processions : dans la première, il a porté ce crucifix miraculeux; dans la seconde, le clou vénérable conservé au-dessus du tabernacle du maître-autel; dans la troisième, qui n'était faite qu'en action de grâces de la cessation du fléau, il porta sous un dais, et conjointement avec un évêque nommé Visconti, sur un riche brancard, à la manière dont on porte le pain bénit en France, le buste d'argent qu'on voit encore à la sacristie. (Notes de M. de Sivry, auteur d'un *Voyage en Italie*.)

cette contrée; génie vaste, ardent, inflexible, espèce de saint administrateur, dont le souvenir ainsi que celui de sa famille domine là tous ceux des rois et des empereurs (1). Le saint archevêque est revêtu de ses habits pontificaux enrichis de diamants; sa tête mitrée repose sur un coussin d'or; le sarcophage transparent est de cristal de roche, et l'on peut aisément contempler jusqu'aux traits de ce grand homme (2). »

On a écrit sur le tombeau le mot HUMILITAS, devise de la famille des Borromées, si admirablement mise en pratique par le saint archevêque (3).

Le tombeau de son cousin, le cardinal Frédéric Borromée, aussi archevêque de Milan, est beaucoup plus modeste, quoique ses hautes vertus aient été comme éclipsées par celles de son saint parent.

Au milieu de la grande chapelle du bras gauche de la croisée de l'église est un magnifique candelabre, appelé par les Milanais l'*albero* (l'arbre). Il est en bronze, enrichi de figurines et de pierres précieuses d'un joli travail antique : c'est une des curiosités religieuses de la cathédrale dédiée à la sainte Vierge, et bâtie sur l'emplacement d'une ancienne église appelée Sainte-Marie-Majeure. On l'appelle vulgairement *le Dôme* (il Duomo), nom que le peuple italien donne à toutes les cathédrales de son pays.

L'église de Saint-Ambroise, le plus ancien monument de l'antiquité chrétienne à Milan, fut élevée, en 387, par le grand saint dont elle porte le nom. Au-devant se voit un de ces vastes parvis que l'on retrouve dans un grand nombre d'églises italiennes. C'était là que, dans les premiers temps du christianisme, se tenaient, loin des saints mystères, les pénitents publics. Les portes de l'église ne sont plus celles que saint Ambroise ferma devant Théodose, après le massacre de Thessalonique; elles ne datent, dit-on, que du IXe siècle; mais comme on leur attribuait des vertus particulières, on fut contraint par la suite de les protéger par des grilles de fer contre la dévotion mal entendue des fidèles.

Dans la nef de Saint-Ambroise est placé, sur une colonne de granit, le fameux serpent d'airain. On dit dans le peuple que c'est le serpent que Moïse éleva dans le désert, ou du moins qu'il est fondu avec le même métal. Les Milanais sont persuadés qu'il doit siffler à la fin du monde; et le sacristain, dit M. Valery, l'ayant un jour dérangé en l'époussetant, il y eut un mouvement général d'épouvante lorsque le reptile menaçant parut tourné du côté de la porte; il fallut aussitôt le remettre droit, afin de calmer la terreur de ceux qui croyaient déjà l'avoir entendu. Donat Bessi croit que c'est une figure du serpent d'Esculape. Morigi, Besozo et d'autres veulent que ce ne soit qu'une copie de celui de Moïse, ou un monument célèbre de quelque événement aujourd'hui oublié.

Il est fixé sur un petit chapiteau de colonne corinthienne, placé sur un plus gros fût de colonne sans chapiteau : il a la tête tournée vers le milieu de l'église. Il était autrefois placé en face, mais le peuple ayant fini par le prier dans les maladies, contre les vers des enfants, etc., et saint Charles voyant que ce n'était là qu'une véritable idolâtrie, le fit changer de place, en mettant un Christ peint à l'endroit qu'il occupait auparavant. Le Christ se voit encore à cette même place; mais on n'en voit que la tête, les mains et les pieds; le reste est couvert d'une tenture rouge. Quoi qu'il en soit des diverses opinions émises au sujet de ce serpent énigmatique, il paraît certain qu'il vient d'Orient, et qu'il a été donné à saint Ambroise par l'empereur Théodose, dont le tombeau se voit dans cette église.

A Saint-Eustorge, on garde le célèbre sarcophage où étaient enfermés les corps des trois rois mages, avant qu'on les transportât à Cologne. L'énorme caisse de pierre qu'on remarque dans la chapelle des Trois-Mages reçut ces antiques dépouilles que saint Eustorge avait rapportées de Constantinople, et qui furent vénérées dans cette église depuis le IVe siècle jusqu'au XIIe, mais à cette époque elles furent transférées à Cologne par l'archevêque de cette dernière ville, qui était entré à Milan à la suite de l'empereur Frédéric Barberousse. *Voy.* COLOGNE. On vénère aujourd'hui à la chapelle de saint Pierre le corps de saint Eponyme.

A Sainte-Marie, près Saint-Celse, au bas du pont de la porte Ludovica, on visite une image de la sainte Vierge, couverte d'une plaque d'argent, qui est en grand respect parmi le peuple de Milan.

Sainte-Marie près Saint-Satyre est une jolie église fondée par Louis le More, sur les ruines d'un temple de Jupiter

Il y a encore à Milan d'autres Vierges moins célèbres par leurs miracles :

1. *Virgo Porta*, dans une église où l'on admire un très-beau *Couronnement de la Vierge*, de Charles Simonetta, et dans la chapelle particulière de Notre-Dame une *Adoration des Mages*, de Camille Procaccini;

2. *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, ou *Santa-Maria dell' Ajuto*, dans l'église même de Saint-Ambroise;

3. *Notre-Dame-de-la-Victoire*, ainsi nommée en souvenir de la victoire des Milanais sur l'empereur Louis le Bavarois;

4. *Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, dans une jolie église gothique;

5. *Notre-Dame-de-Saint-Celse*, dans l'église de ce nom;

6. *Notre-Dame-du-Jardin*, aujourd'hui changée en magasin public, malgré son ancienne réputation; elle date du XVe siècle;

7. *Notre-Dame-des-Grâces*, dans une église fort déchue aujourd'hui de son ancienne

(1) Les Borromées étaient originaires de Toscane et de San-Miniato; leur établissement à Milan date du mariage de Philippe, chef de la famille, avec Talda, sœur de l'infortunée Béatrix Tenda, parente du duc Philippe-Marie Visconti.

(2) Valery, *Voyages en Italie*, liv. III, ch. 2.

(3) Saint Charles Borromée, né à Arona (Milanais), en 1538, fut adopté par son oncle Pie IV, en 1560, et revêtu de la pourpre dès l'âge de 23 ans.

splendeur. C'est dans le réfectoire du couvent attenant à cette église que se voit encore la fresque du *Cénacle* de Léonard de Vinci : ce monastère aujourd'hui est abandonné.

MILET (Grèce), l'une des plus anciennes cités de l'Ionie : elle était appelée Pithyusa, Anactoria ou Lelegis, à ce que disent Pline, Etienne de Byzance et Eustathe. Pomponius Mela l'appelle *urbem quondam Ioniæ totius, belli pacisque artibus principem*. Strabon ajoute qu'elle fut surtout célèbre par le grand nombre de ses colonies qui répandirent au loin son nom. Sous le rapport religieux, Milet possédait un oracle d'Apollon, qu'on venait consulter de toutes parts. Apollon, dans ce sanctuaire, portait le surnom d'Apollon Didyméen.

MILLAM (France), dans le département du Nord.

Aux environs, près de la forêt de Merckeghem, on remarque une grande et ancienne chapelle dédiée à sainte Mildérède, objet d'un pèlerinage très-fréquenté par des malades.

MILLAN DE COGOLLA (Espagne). On y vénère, dit Gumppenberg, Notre-Dame de Cogolla ; cette image de la sainte Vierge est d'or massif. elle se conservait au monastère royal de Saint-Emilien, vulgairement appelé, dans le pays, Millan de Cogolla, selon Jean de Amina, *Fascicul.*, lib. II.

MISITRA (Grèce), l'ancienne Lacédémone. *Voy.* MESITHRA.

MITYLÈNE (Lesbos). Cette ville, qu'on regarde comme la capitale de l'île de Lesbos, avait un temple célèbre d'Apollon (1).

MODÈNE (Italie), jolie ville, capitale du duché de ce nom, et siége d'un évêché ; elle est avantageusement située : cependant, dit M. Fulchiron, à qui nous emprunterons les détails de cet article, elle ne suffit pas à la culture de l'olivier et de l'oranger, qui prospèrent à 20 milles de distance, sur le versant méridional de l'Apennin appartenant au duché. Placée dans une immense plaine s'étendant jusqu'aux pieds des Alpes, cette capitale ressent encore, quoique bien atténuée, l'influence des vents qui ont passé sur les glaciers des Alpes et que rien n'arrête.

La ville contenait, à la fin de 1840, 26,405 habitants, y compris, 1,269 israélites logés dans un quartier à part, dans le *gheto*, comme à Rome et en d'autres localités italiennes où les vieilles habitudes d'intolérance subsistent encore. Cette population se divisait ainsi, savoir 13.017 hommes et 13,388 femmes ; mais elle doit être plus considérable actuellement, attendu sa constante progression depuis le commencement de ce siècle. D'ailleurs, tout le monde sait que les recensements sont fort difficiles à faire dans les villes, ordinairement inexacts et en dessous plutôt qu'en dessus de la vérité, à cause des préjugés des basses classes et de la fausse idée qu'on y procède pour accroître les impôts ou le contingent de la conscription. Nous croyons donc pouvoir lui assigner maintenant un chiffre de 28,000 âmes. Telle est aussi l'opinion de plusieurs notables personnes de la cité. Le sol que Modène occupe est si profond, que lorsqu'on veut y ériger un monument d'une hauteur considérable, il faut l'établir sur pilotis, du moins en de certains quartiers ; c'est ce que nous avons vu pratiquer dans une des cours du palais ducal pour la construction d'un théâtre. Par la même raison, presque tous les bâtiments publics ou particuliers sont édifiés en briques, car la pierre manque dans ce terrain composé du dépôt des eaux et de l'humus descendu des montagnes.

Cette première ville de l'Etat, où le souverain réside, est de forme irrégulière et représente, à l'extérieur, un heptagone, dont la plus grande longueur est, du levant au couchant, de 1,400 mètres, et la plus considérable largeur de 950, du nord au midi. Une enceinte à six bastions, dont aucun ne se ressemble, et placés trop loin les uns des autres, la défendraient fort mal contre une véritable attaque, et d'autant plus qu'elle est dépourvue d'ouvrages avancés. Elle ne peut servir qu'à mettre obstacle à la contrebande ; mais il n'en est pas de même de la citadelle, qu'un vaste préau ou place d'armes sépare du corps de la place, et qui pourtant s'y rattache par un simple mur, que toutefois ses feux peuvent protéger. Fondée en 1635 et fortifiée selon d'anciennes méthodes, elle avait fini par ne servir que de parc d'artillerie, et même de bagne pour les forçats. On y attachait si peu d'importance, que successivement on détruisit les demi-lunes et on combla ses fossés ; mais en 1832, l'archiduc François IV la fit réédifier presque entièrement. C'est aujourd'hui un pentagone régulier, à quatre bastions seulement, car le côté qui regarde Modène et donne sur la place d'armes n'a que deux courtines faisant un angle saillant ; à leur point de jonction se trouve l'entrée de la forteresse, ouverte dans une tour carrée, casematée et à l'abri de la bombe.

Comme Reggio, Modène doit son bel aspect à la largeur de plusieurs de ses voies publiques et à la grandeur de ses places, au nombre de treize. Dans la vieille ville, il y a cependant des rues si étroites que, entre les rangs de leurs sombres arceaux, un char peut à peine y passer. Il fallait pourtant qu'elles fussent des plus spacieuses et des mieux habitées au moyen âge, car une d'entre elles est encore appelée rue des Trois-Rois, et l'on prétend que trois souverains de cette époque y furent, à leur passage, successivement logés. Nous ne donnons, au reste, la tradition que pour ce qu'elle vaut, et il serait bien possible que cette dénomination provînt tout simplement de l'enseigne d'une auberge, ce qui jadis était assez fréquent. Modène est la cité aux portiques à arcades ; la moitié des rues en est ornée, et surtout la principale, traversant la ville dans son petit diamètre, et suivant

(1) Thucyd., l. III, c. 3.

encore, ainsi qu'à Parme, le tracé de l'antique route Emilienne.

A ces voies publiques on doit ajouter le canal de navigation, *Naviglio Grande*, commençant au nord-est de la ville et qui va s'unir au Pô, mettant ainsi une partie du duché en communication avec les anciens Etats vénitiens et le Ferrarais. Alimenté par les eaux du Panaro, il pénètre sous toutes les constructions urbaines, au moyen d'un aqueduc souterrain, reçoit, dans son cours, le tribut de canaux secondaires circulant également sous la cité, et en débouchant par une large arcade, forme d'abord une darse et devient ensuite immédiatement navigable. Les principaux de ses affluents occultes, et qui se subdivisent en plusieurs branches, sont il canale dell'Abisso, della Cerca, del Sorra, Chiaro et Modonella. La darse où aboutissent tous ces courants fut établie en 1633, et revêtue de marbre, en 1639 et 1680, aux frais de la commune.

La plus belle entrée de la ville est du côté de Reggio; c'est là qu'apparaît, aussitôt qu'on a passé la porte, la vaste place de Santo-Agostino entièrement entourée de monuments publics; à gauche, s'étendent les hôpitaux civil et militaire occupant toute sa longueur, et contenant aussi l'école de médecine, la clinique et le cabinet d'anatomie; à droite, l'église et le cloître de Santo-Agostino et le bâtiment *delle opere pie* (des œuvres pies); à la naissance de la place se développe un grand et noble monument demi-circulaire, construit aux frais de la commune, et dans lequel sont logés, à bon marché, des artistes et d'habiles ouvriers. Peu de cités peuvent se vanter de s'annoncer aussi magnifiquement.

A gauche de cet édifice, on est frappé de la grandeur d'un portique de simple et sévère architecture, élevé entre un boulevard et le préau de la citadelle, long de 240 mètres, large de 24, à trois rangs parallèles de trente-quatre arcades, contenues, à leurs extrémités, par deux pavillons, et que sépare, dans leur milieu, une espèce d'arc de triomphe; il sert de marché aux bœufs en temps de pluie, et en tout temps d'abri aux chevaux, lors des passages de cavalerie. C'est un ouvrage entrepris et achevé en 1833 par le dernier duc, mort en 1846, et dont s'honorerait une puissante nation. Nous n'avons rien de pareil en France.

Modène possède aussi plusieurs lieux de dévotion très-remarquables, que nous allons examiner.

La cathédrale. La cathédrale de Modène s'élève sur la même place que l'hôtel de ville. Commencée en 1099, sous les auspices de la fameuse comtesse Mathilde, qui prodigua ses bienfaits à cette grande entreprise, et confia la construction aux talents de l'architecte Lanfranco. Cet édifice est digne d'attention. Le style du monument, quoique tenant un peu du gothique, surtout dans la partie supérieure de la seconde façade tournée du côté de l'archevêché, a cependant encore le vrai type lombard en usage dans l'ancienne Etrurie. Tous les murs extérieurs sont incrustés de marbre provenant de débris romains, et principalement de la démolition d'un temple de Diane; du moins la tradition l'affirme.

Par une singularité unique, peut-être, des deux façades que possède cet édifice, la plus étendue ne répond pas aux lignes de prolongation de l'église, mais leur est au contraire parallèle, et occupe sur la grande place toute la longueur de la petite nef de droite; elle se compose d'abord de douze arcades à plein cintre, indiquées seulement sur le mur et soutenues par de minces colonnes presque engagées dans la maçonnerie. Une petite corniche plate, espèce de listel, court entre ces colonnes, au-dessous des chapiteaux, et semble offrir un appui aux colonnettes et aux arceaux de trois fenêtres ouvertes dans le plein des grands arcs, et descendant plus bas que l'extrémité supérieure des colonnes. Cette disposition, toute singulière qu'elle soit, ne produit pas pourtant un effet désagréable à l'œil. Entre la quatrième et la cinquième arcade, en partant de la gauche, une petite porte est encastrée entre deux colonnettes exhaussées sur le dos de lions grossièrement sculptés, et tels qu'on en voit à San-Donnino et à Parme. Au-dessus, deux autres colonnes et un second arceau forment une espèce de tribune, ayant une niche au fond, et on ne lui voit aucune communication avec l'intérieur de la cathédrale, en sorte qu'on ne peut assigner à sa construction d'autre but que celui d'en faire un ornement. Après la septième arcade, vient encore une porte beaucoup plus grande, non par son ouverture, mais par ses colonnes et ses courbes s'enfonçant en retraits successifs; si elles n'étaient pas demi-circulaires, elles auraient tous les caractères du gothique. Trois arceaux, avec balustrade, surmontent cette porte; un toit à double pente les recouvre, et c'est de là que, probablement, tantôt on bénissait le peuple assemblé sur la place, et tantôt on fulminait les excommunications, cérémonie qui s'est conservé à Rome, où, tous les ans, le Pape bénit la ville et le monde du haut de la tribune extérieure à Saint-Jean de Latran. Des trois dernières arcades à droite, une, beaucoup plus svelte et placée au milieu, est percée d'une double fenêtre s'allongeant en ogive; un fronton décoré de six colonnes toujours plaquées à la paroi et s'accourcissant en raison de l'inclinaison de la toiture, domine ces trois arcs. Cette partie de la façade n'arrive qu'à la moitié de la hauteur totale; le surplus n'est qu'un grand mur sans ornementation que des contreforts soutiennent, et certainement il est plus moderne.

La seconde façade, moins large et voisine de l'archevêché, ressemble, quant à sa forme générale, à celle de Santo-Frediano de Lucques, laquelle est plus remarquable encore (*Voy.* LUCQUES). Pour éviter les répétitions, contentons-nous de dire que le bas de celle-ci a, comme la grande, des arcs pareils au nom-

bre de six, qu'interrompt par moitié la porte du milieu, ayant toujours ses lions portant des colonnes et sa tribune, que le surbaissement de son cintre dénonce comme moins ancienne. Dans le haut, une immense rose à vitraux donne du jour à la principale nef, et fait pressentir l'approche d'un changement de style.

En face de la maison commune, le chevet de l'église se termine par les trois absides du chœur et des nefs latérales; celle du milieu est d'un plus grand diamètre et plus élevée, et leur architecture tient davantage du pur byzantin que du lombard. Le campanile, un des plus hauts de la Péninsule et qui le cède à peine à la tour de Bologne, puisque la différence n'est que de quatre mètres, fut commencé, dit-on, en même temps que la cathédrale; cependant, quelque inhabile archéologue que nous soyons, nous ne pouvons admettre une telle opinion; car il nous a semblé que l'aspect de ce clocher lui donne un démenti, si l'on peut s'exprimer ainsi. Carré, revêtu en marbre blanc, à six étages séparés par autant de minces corniches, il est d'une extrême élévation comparativement à sa largeur, et ses légères proportions étaient hors des habitudes architectoniques de la Lombardie et de Byzance; mais on a la certitude que la pyramide octogone qui le termine et comprend les deux cinquièmes de la totale hauteur, ne fut achevée qu'en 1319; et là un autre style apparaît encore, ayant un grand rapport avec celui des flèches construites à cette époque. Il est donc probable que la partie carrée de ce campanile date d'un temps mitoyen entre l'érection du temple et celle de la pyramide. C'est là que l'on conserve, attaché par une chaîne, le fameux seau dont la perte fit naître une si cruelle guerre, et que les Modénais recouvrèrent en 1325 à la bataille de Zappolino. Que de fois l'espèce humaine a prodigué son sang pour de futiles causes!

L'intérieur a trois nefs, séparées de chaque côté par huit arcades, mais disposées deux à deux et soutenues, au point de leur jonction, par une seule colonne sans base, tirée du temple de Diane. L'autre extrémité s'appuie à droite et à gauche sur de hauts piliers, montant jusqu'à la naissance de la voûte, dont la courbe tient le milieu entre le plein cintre et l'ogive; en sorte que ces huit arcs n'ont que quatre colonnes. Au-dessus, d'autres, formant galerie et très-surbaissés, se subdivisent en trois arceaux, à courtes et massives colonnettes, ayant de lourds chapiteaux et à peine deux diamètres de longueur.

On monte au chœur par deux escaliers latéraux de dix-huit marches partant des petites nefs, et l'autel est lui-même élevé de sept. Une balustrade, égale en largeur à celle de la grande nef, règne en avant de ce chœur et garantit les officiants d'une chute sur le pavé de l'église, situé à quatre mètres plus bas. En regardant cette singulière construction du plan inférieur, elle ressemble aux jubés que l'on voyait jadis dans quelques cathédrales (1).

Ce chœur, si exhaussé, est porté par quarante-huit colonnes de toutes sortes de marbres, qui, au-dessous de lui, soutiennent les voûtes d'une chapelle en apparence souterraine, quoiqu'elle soit presque de plain-pied avec les nefs, puisqu'il ne faut descendre que quatre marches pour y pénétrer; vaste, mais ayant trop peu d'élévation, elle occupe toute la profondeur du chœur et la largeur entière du monument. Les quatre premières colonnes placées à l'entrée de cette espèce de crypte, et lui servant de vestibule, sont d'une extrême singularité, et nous n'en connaissons pas qui leur ressemblent. Sur des lions, servant de piédestaux, on voit des figures humaines accroupies, courbées en avant, comme fléchissant sous le poids, et de leur dos s'élèvent des colonnes de grêles proportions, si on les compare à la grosseur des lions et des figures qui les supportent. Est-ce un emblème des peines imposées aux pécheurs et aux hérétiques? Une description ne donnera jamais une complète idée de cette partie de la cathédrale, et, si on l'avait osé, on se serait borné à dire qu'elle ressemble à une soupente établie au-dessus d'un rez-de-chaussée. Dans une chapelle latérale du chœur repose le duc Hercule Renaud, mort en 1803. Sa tombe, d'une médiocre exécution, est surmontée du portrait en médaillon du noble défunt.

Parmi les sculptures et les tableaux, il faut principalement remarquer la chaire, datant de 1322, regardée comme un des plus beaux spécimens de l'art à cette époque et de ses progrès. On a la comparaison sous les yeux en examinant des bas-reliefs plus anciens, encastrés dans toute la longueur du mur latéral voisin de la chapelle dédiée à la Vierge; ils représentent la Cène de Jésus et des apôtres; l'Apparition de Notre-Seigneur à la Mère des Douleurs, belle composition exécutée sur les dessins de Guido Reni par Francesco Stringa; la Vierge au milieu de plusieurs saints, ouvrage de Mattia Preti, surnommé le Calabrèse; l'Ascension, de Lucca Ferrari; la Gloire de Marie, par Dosso Dossi, artiste d'une grande célébrité et qui sut donner à ses œuvres et à son style des formes si variées; à la sacristie, la belle copie du Santo-Geminiano de Schedone, que l'on doit au pinceau de Lana; enfin la Nativité de Jésus, en terre cuite, chef-d'œuvre de Begarelli, précieusement conservé dans une niche fermée à clef et mis en place en 1521.

Les archives de cette cathédrale sont renommées et méritent de l'être par l'antiquité et le nombre des documents qu'elles possèdent, et de leurs diplômes royaux et impériaux, parmi lesquels il en existe plu-

(1) Jubé, espèce de tribune, lieu élevé en forme de galerie transversale, ordinairement placé entre la nef et le chœur. C'est de là qu'on lisait l'évangile aux assistants, les jours de fêtes solennelles. On les a presque tous détruits, car ils empêchaient de voir le célébrant.



sieurs de Charlemagne. Elles conservent aussi, mais en moindre quantité, des manuscrits en langue latine et italienne.

Santo-Piétro ou *Saint-Pierre*. — A la place que cette église occupe aujourd'hui, on voyait jadis un temple dédié à Jupiter, et qui fut le premier consacré, à Modène, au culte chrétien. Réédifiée en 984, il ne reste rien de son ancienne construction que la corniche et la frise de la façade, représentant des génies ailés montés sur des chevaux marins; mais elle a été restaurée en plusieurs endroits. Ce qui reste du travail antique est d'un bon style, car, dit-on, le temple fut érigé en l'an 104 de notre ère, sous le règne de Trajan, époque où l'architecture romaine était encore dans toute sa splendeur.

L'intérieur, vaste et à trois nefs, n'est ni lombard-romain, ni byzantin, ni gothique, mais *sui generis*, et fut probablement le résultat d'un essai de son constructeur, une tentative pour introduire un nouveau style. La nef du milieu a seulement, jusqu'à l'entrée du chœur, cinq arcades énormes, demi-circulaires, dont les puissants piliers carrés présentent, sur chacune de leurs faces, une colonne à moitié engagée et à chapiteaux imitant grossièrement le corinthien. Immédiatement au-dessus, une autre, du même ordre, à qui la première sert de support, s'élance longue et mince et se rattache à la naissance de la voûte à plein cintre. Les arcs latéraux des petites nefs sont doubles en nombre, en sorte qu'alternativement un de leurs pieds-droits répond à ceux de la grande nef, et l'autre au milieu des arcades majeures, et cependant cette disposition, si vicieuse selon les règles de l'art, n'est point choquante; mais ce qui choque beaucoup, ce sont et le nouveau badigeonnage à la chaux, dont le temple est encroûté, et le lampas en soie et laine à fond jaune d'or et à rinceaux cramoisis recouvrant tous les piliers des trois nefs, depuis le pavé jusqu'aux chapiteaux, en sorte qu'il faut deviner l'architecture qu'il dérobe à la vue. Au reste, comme il ne faut point blâmer légèrement, avouons que nous ignorons si ces draperies étaient à poste fixe ou tendues temporairement pour quelque solennité; cependant nous en avons vu en trop d'endroits et en temps trop divers pour ne pas incliner à croire que c'est un usage constant et qui plaît aux populations méridionales, aimant tout ce qui brille, même un peu aux dépens du bon goût et de la noble simplicité.

Devant les piliers du milieu de la grande nef, on voit six statues en plastique, de Begarelli; quatre représentent des saints, et deux santa Giustina, et Marie, tenant le dragon sous ses pieds; on dit qu'elles furent sculptées d'après les dessins du Corrège; la grâce de l'Enfant-Jésus, que tient la Vierge, et le caractère des draperies, particulier au célèbre peintre, le feraient croire. La dernière grande arcade à gauche, et près du chœur, est divisée, à moitié de sa hauteur, par deux plus petites que soutiennent des colonnettes en marbre jaune, et au-dessus de ces arceaux règne une tribune ayant, à son milieu, une chaire demi-hexagone et jadis évidemment destinée à la prédication. Toute la surface de cette tribune, qui maintenant porte l'orgue, et le dessous des petits arcs sont couverts de fresques, œuvres des frères Taraschi, artistes du XVI[e] siècle, et qui, en concentrant leurs travaux à Modène et dans les provinces voisines, ne jouissent point, hors de ces contrées de la réputation qu'ils méritaient. Le temps a dégradé ces peintures; mais ce qui en reste suffit pour attester le talent des auteurs.

Au fond du croisillon de gauche se trouve l'immense plastique commencée par Begarelli et terminée par son neveu Lodovico; c'est un vrai monument. Sur des soubassements s'élèvent, de chaque côté, deux colonnes corinthiennes entourées, surchargées, ainsi que la frise et la corniche, d'enroulements en feuillages. Entre ces colonnes est la grande niche contenant, sur le premier plan, debout et de grandeur naturelle, saint Pierre, saint Paul, saint Benoît et saint Maure. L'artiste a placé dans un nuage la Vierge tenant son fils sur ses genoux, à ses pieds des anges enfantins, et au-dessus de sa tête deux chérubins ailés, aux formes adultes, mais non privées de la grâce, attribut de ces êtres immortels. L'un d'eux tient un cœur dans sa main. Surmontant la corniche, Dieu, étendant les bras, bénit le monde, et sur l'aplomb des dernières colonnes de droite et de gauche, sont encore des anges aux ailes déployées. Chaque figure est belle, et tous les détails sont habilement exécutés; mais on ne peut se dissimuler que leur multitude jette un peu de confusion dans l'ensemble de la composition; ce n'en est pas moins un ouvrage extraordinaire par le nombre des personnages et la difficulté de soumettre à l'action du feu la terre glaise qui les compose; par son étendue, il n'a pas peut-être son pareil, si ce n'est à Santo-Francesco, où nous allons entrer bientôt. C'est ici le moment de dire que l'art de la plastique, porté à un si haut degré de perfection dans l'antique Etrurie dont Modène faisait partie, art qui produisit en terre cuite les statues et les tombeaux que nous possédons encore et qu'on a retirés des catacombes étrusques, s'est perpétué chez les Modénois.

Le chœur est privé de peintures; mais les nefs possèdent quelques bons dessus d'autels; le Baptême de Jésus-Christ, par Jacopo Cavedone; la Mère des Douleurs, belle copie d'après Raphaël; l'Assomption de la Vierge et les Apôtres, du Dossi, dont la hardiesse du coloris ne nuit point cependant à l'harmonie de ses productions; le Passage de la Mer Rouge, de Lodovico Lana; Saint Antoine de Padoue, d'auteur inconnu; l'Annonciation, par Ercole dell' Abate; au-dessus de la grande porte, une toile de vaste dimension, représentant les Noces de Cana, de Cecchino Setti, peintre modenois, dont les ouvrages sont rares, et qui fut remarquable par l'élégance et le bon goût de ses compositions. Il

faut aussi examiner une très-belle statue en stuc, de Luigi Righi, et une Piété, toujours en plastique, du fécond Begarelli.

Le monastère de San-Pietro, attenant à l'église et fondé en 996, est le plus ancien de la ville.

Santo-Francesco. — Commencé en 1244, cet édifice, dont le style s'éloigne complétement de celui de la cathédrale, atteste les changements apportés à l'architecture au XIIIe siècle ; cependant il n'a point de croisillons, et rien n'y rappelle la croix grecque ou latine ; sa forme est celle d'une basilique à trois nefs ; neuf arcades en ogives occupent sa longueur jusqu'à l'entrée du chœur. Leurs piliers octogones, à quatre faces larges et à quatre colonnes étroites, sans chapiteaux, s'évasent simplement près de la naissance des arcs. La voûte est à plein cintre, et le chœur, peu profond, se termine en demi-hexagone. Dans les petites nefs, il n'existe pas de chapelles latérales ; mais seulement des autels plaqués aux murailles. Toute l'église a été, comme Santo-Pietro, blanchie nouvellement, et l'on ne conçoit pas que des Italiens, doués en général de l'amour et du sentiment des arts, ôtent ainsi aux monuments leur caractère de vénérable antiquité. Santo-Francesco possède peu de tableaux, et le chœur n'a point de fresque à sa demi-coupole; au-dessous, on voit saint François recevant les stigmates, œuvre du professeur Adeodato Malatesti de Florence, d'une belle couleur et pleine d'expression. On doit encore examiner le Martyre de saint Georges, par Manzi ; mais au fond de la petite nef, à gauche, une plastique en ronde-bosse, de Begarelli, représentant le Calvaire, est digne de la plus haute admiration ; car à Modène, on retrouve partout cet inépuisable artiste. Dans le fond, les bourreaux descendent l'Homme-Dieu de la croix. Sur le premier plan, la Vierge évanouie est entourée des saintes femmes, et deux saints, l'un à genoux et l'autre debout, occupent les côtés de la composition. En tout treize figures, presque toutes plus grandes que nature. Le corps de Jésus et le groupe de la Vierge sont de toute beauté.

Santo-Agostino ou *Saint-Augustin.* — Cette église est à son intérieur de la plus mauvaise architecture du XVIIe siècle, et, en fait de peinture, n'a de remarquable que la fresque de Franceschini, placée au milieu d'un riche plafond pareil à ceux des églises romaines. Mais on retrouve là encore une plastique de Begarelli, composée de huit statues, et peut-être son chef-d'œuvre. Elle représente aussi une déposition ; mais le Christ est descendu de la croix. Le groupe de S. Jean, de Joseph d'Arimathie et de Marie tenant son fils mort sur ses genoux, brille d'une admirable expression ; il est impossible de voir sur les traits d'une mère une plus noble et plus profonde douleur. Ce magnifique ouvrage se rapproche de l'antique, et l'on en jouit parfaitement, car il reçoit en plein le jour d'une fenêtre, avantage manquant à ceux que nous avons précédemment décrits, et qui sont presque dans l'obscurité. Santo-Agostino renferme les sépulcres de deux littérateurs célèbres, Sigonio (1) et Muratori. Le tombeau du premier lui a été érigé après un long oubli par le gouverneur actuel de Modène, descendant de Camillo Coccapani, habile professeur de belles-lettres, contemporain et ami de Sigonio. Quant à la tombe de Muratori, elle est modestement indiquée dans le passage de la petite porte latérale par une simple table de marbre portant une inscription. Est-ce assez reconnaître ses immenses et glorieux travaux ?

A côté de Santo-Agostino, sur la place à laquelle cette église donne son nom, et dans le vaste bâtiment *delle opere pie* (œuvres de charité), on a converti le portique de la première cour en musée, où l'on conserve des tombeaux antiques et des inscriptions que des fouilles ont fait découvrir. Plusieurs sont d'une conservation parfaite ; mais sous le rapport de l'art, soit comme sculpture, soit comme forme de lettres, elles paraissent appartenir au temps de la décadence. On y a joint aussi des inscriptions, des monuments célèbres et des bas-reliefs du moyen-âge, également bien conservés ; car ils proviennent d'anciens couvents et n'ont point éprouvé les injures de l'air ou l'humidité du sol. Parmi ces tombes chrétiennes, il en est qui sont d'époques assez récentes, telles que les XVe et XVIe siècles, et l'une d'elles appartenait à une famille encore existante qui ne l'a point reclamée.

Isolés entre quatre rues, les immenses bâtiments de l'université et du collége des nobles sont contigus, et comme nous nous sommes déjà occupé de ces institutions au chapitre de l'instruction publique, nous ne parlerons ici que de la façade du second, s'etendant sur la *Strada maggiore* (ancienne voie Emilienne). Elle est ornee d'un portique de trente-deux colonnes doriques monolithes en marbre rouge de Vérone, laissant un large passage entre elles et le mur de fond, où l'on voit des boutiques égales en nombre aux entre-colonnements. En octobre 1845, on commençait à leur faire, entièrement aux frais du collége, des devantures à montants et à cintres, en marbre blanc de Carrare, et à doter ce quartier d'une riche décoration. Partout, en Europe, le goût de l'élégance et du bien-être fait de notables et de rapides progrès. (*Voyage dans l'Italie centrale*, 1847).

MONCHY-SAINT-ELOI (France), village

(1) Sigonio ou Sigonius, selon l'usage des littérateurs du XVIe siècle de latiniser leurs noms, mourut, en 1584, à Modène, sa patrie. Il fut une des lumières littéraires de l'Italie, à cette époque, et s'adonna surtout à l'histoire. Ses principaux ouvrages sont : *De Republica Hebræorum ; De Republica Atheniensium ; Historia de Occidentis imperio ; De regno Italiæ*, depuis 679 jusqu'en 1300, œuvre pleine d'exactes et curieuses recherches, et dont les historiens modernes ont beaucoup profité en se dispensant quelquefois de la citer ; *Historia Ecclesiastica*, imprimée à Milan, en 1774, et remplie d'érudition. Muratori a honoré ce savant d'une longue notice biographique.



de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise. Il est situé dans le canton de Liancourt et dans le diocèse de Beauvais. On y voit un château entouré de fossés que remplissent les eaux de la Brèche. M. Poterat, évêque de Grasse, l'avait fait bâtir en 1740.

Il y avait dans la paroisse de Mouchy-Saint-Eloi, un pèlerinage qui semble être tombé en désuétude.

MONGHIR (Hindoustan). Ce qui frappe surtout dans le culte extérieur des musulmans de l'Inde, c'est l'altération qu'il a subie pour prendre la physionomie indigène: ce sont ces cérémonies accessoires et ces usages peu conformes ou même contraires à l'esprit du Koran, mais qui se sont établies insensiblement par le contact des musulmans avec les Hindous; ce sont enfin ces nombreux pèlerinages aux tombeaux de saints personnages dont quelques-uns ne sont pas même musulmans, et les fêtes demi-païennes instituées en leur honneur.

De même aussi plusieurs des saints musulmans de l'Inde sont vénérés par les Hindous. Tels sont Schah Lohauni, au tombeau duquel (à Monghir) Hindous et musulmans viennent présenter leurs oblations, surtout à l'époque de leur mariage et dans d'autres conjonctures solennelles; Schah Arzani, mort en 1032 (de Jésus-Christ 1623), dont la châsse, qui est élevée dans le faubourg occidental de Patna, est également visitée par les Hindous et par les musulmans.

Les édifices tumulaires des saints musulmans dans l'Inde ont différentes formes qu'il est inutile de décrire; mais la plupart consistent en une chapelle au milieu de laquelle est placée la châsse du saint. Quelquefois elle est élevée sur une chaussée sans degrés pour y monter, de sorte qu'on ne peut en approcher, et qu'on est obligé de réciter de loin les *fatiha*.

Les tombeaux des pirs musulmans se nomment indifféremment *châsse*, *lieu de pèlerinage* ou *jardin*. Ces trois mots indiquent toujours le lieu de repos d'un saint.

Le culte que l'on rend à ces saints consiste à aller processionnellement à leurs tombeaux à certaines époques solennelles, et généralement les jeudis et quelquefois les vendredis de chaque semaine, pour y réciter des prières et y déposer des offrandes. On porte généralement dans la marche religieuse, des piques nommées indifféremment baguettes, lances, ou bannières, parce qu'on y attache communément un morceau d'étoffe de manière à en former des drapeaux. Arrivé auprès du tombeau, on fiche en terre ces piques, qu'on laisse jusqu'au moment du retour. Ces processions de pèlerins, qui sont nommées *Medni*, et dans des cas particuliers *Tchari*, ont des fakirs à leur tête.

Les offrandes qu'on dépose sur les tombeaux des saints consistent surtout en fleurs, sucreries, pâtisseries, et même quelquefois en vesces, en huile amère et en mélasse.

On offre aussi de ces dons dans les mosquées. Ces offrandes se nomment *fatiha*, mot arabe qui signifie proprement ouverture, et indique le premier chapitre du Koran. De là il s'emploie pour exprimer les formules de prières en l'honneur des saints, après lesquelles on récite ce premier chapitre, et par suite les offrandes faites aux saints concurremment avec ces prières, mais ces fatihas ne s'adressent pas précisément aux saints; on ne saurait mieux les comparer qu'aux collectes de la messe des fêtes catholiques en l'honneur des saints, où on ne les prie jamais directement. Ainsi, malgré la grande dévotion que les musulmans de l'Inde ont envers leurs saints, on ne peut pas dire qu'ils leur adressent réellement des prières.

MONS (Belgique), en flamand *Berghen*, et en latin du moyen âge, *Mons Hannoniæ*.

L'abbaye de Sainte-Waldetrude de Mons était fort importante, et l'on honorait, dans l'église des Jésuites, Notre-Dame-de-Consolation de Luxembourg. *Voy.* LUXEMBOURG.

MONS-JOIE (France), dans le département de l'Ariége. *Voy.* SAINT-LIZIER.

MONSOL (France), dans le département du Rhône.

On y trouve une fontaine jadis célèbre par les pèlerinages qu'y faisaient les femmes stériles.

MONTAGNES. Les montagnes avaient une sorte de culte chez les anciens, comme aussi chez quelques peuples modernes; on les croyait habitées par des divinités. Dans le langage allégorique, elles furent appelées les *rois du pays*. Souvent on les représentait comme des geants. D'où la fable de la guerre des géants des monts Atlas, Athos, Ossa, Pélion, etc. D'un autre côté, le culte religieux que l'on rendait aux montagnes avait pris sa source dans la reconnaissance. En effet, après ces déluges fameux qu'on retrouve dans l'histoire de tous les peuples, les montagnes ne devaient-elles pas être regardées comme les sauveurs des hommes et en quelque sorte comme les pères du genre humain?

MONTAGNY (France), village de l'ancienne province de l'Ile de France, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Senlis, canton de Nanteuil-le-Hardouin. Il appartient au diocèse de Beauvais.

Il est situé près de la forêt de Perthes, à dix lieues et demie de Paris.

On y remarque une église, dont la belle flèche, construite toute en pierre, est d'une délicatesse qui se rencontre rarement dans ces sortes d'édifices.

MONTARGIS (France), dans l'ancien Gâtinais (Loiret).

Le château de Montargis pouvait contenir une garnison de six mille hommes. Il était bâti sur un roc, à l'ouest de la ville; son architecture était variee de differents styles, en raison des constructions successives qui l'avaient sans cesse agrandi; mais le style improprement appelé gothique dominait. Les murailles étaient crénelées, flanquées de fortes tours, et garanties par des fossés profonds.

Quatre tours en défendaient la porte. L'église du château, bâtie au XIIe siècle, servait d'église paroissiale avant que la ville basse eût la sienne. On voyait dans cette église « la forme et la représentation du Saint-Sépulcre fait en plâtre, avec les mêmes proportions que celui de Jérusalem. » Le pèlerin auquel on devait cette copie était enterré au pied.

MONTBRISON (France), ville de l'ancien Forez, chef-lieu du département de la Loire. Son église cathédrale, sous l'invocation de Notre-Dame, est un monument religieux du moyen âge, qui jouit d'un grand renom dans la contrée.

Quoique simple dans ses ornements, cette église est la plus belle du département; elle appartient au style ogival du commencement du XIIIe siècle. Sa façade n'est pas achevée. Elle est flanquée de deux tours dont l'une ne s'élève pas au-dessus du cordon régnant au milieu du faîte. La nef, vaste et majestueuse, est entourée de collatéraux dans lesquels s'ouvrent plusieurs chapelles. Guy IV, comte du Forez, fondateur de cette église, et qui vivait vers 1215, y fut enterré. Il était représenté couché sur son tombeau et ayant les pieds appuyés sur un lion. Il n'en reste que sa statue mutilée, cachée dans un des coins de l'église. Voici les dimensions de cet édifice : longueur totale dans œuvre, 62 mètres; largeur de la grande nef, 36 mètres; largeur des collatéraux, 7 mètres; hauteur de la nef, 19 mètres; des collatéraux, 10 mètres.

MONTENERO (Toscane), colline voisine de Livourne; elle porte à son sommet une église de Notre-Dame qui est en grande vénération. Les riches pèlerins qui l'ont visitée lui ont laissé tant d'offrandes, que ce sanctuaire étincelle d'or et de marbre. Les gens du peuple et les marins y vont pieds nus faire de pieux pèlerinages. Cette colline est au bord de la mer Méditerranée et la vue s'étend au loin sur les flots.

MONTEPULCIANO (Toscane), à 40 kil. sud-est de Sienne.

On y visite avec dévotion la *Madonna-di-San-Biagio*, ou Notre-Dame-de-Saint-Blaise.

Cette ville est le siége d'un évêché qui ne relève que du pape, et qui fut créé par Pie IV en 1561.

MONTÉTY (France), dans le département de Seine-et-Marne, écart de Lesigny.

Il y avait autrefois en ce lieu une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, avec le titre de prieuré : il y avait un prieur en 1416. Le jour de la Nativité (8 septembre) les chanoines réguliers d'Hiverneau viennent y faire l'office, et les deux jours suivants. On y célébrait aussi la messe en d'autres fêtes de la sainte Vierge. Les paroisses voisines y venaient en procession aux Rogations, dans les temps de calamité publique et pour diverses dévotions.

Le roi Louis XII, à la prière de l'abbé et des religieux d'Hiverneau, accorda qu'il se tînt en ce lieu une foire le 8 et le 9 septembre, par lettres données au bois de Vincennes en juillet 1512. (L'abbé Lebeuf, art. LESIGNY, t. XIV, p. 279.)

MONTFABERT (France), dans l'ancien Anjou. *Voy.* GAULE.

MONTFERRAND (France), petite ville d'Auvergne, qui fait aujourd'hui partie de Clermont, chef-lieu du département du Puy-de-Dôme.

On y voit une église qui date du Xe siècle. « C'était, dit M. Thévenot, dans les *Tablettes historiques de l'Auvergne*, c'était la chapelle du château des comtes de Montferrand. Après la cathédrale de Clermont, c'est un des édifices importants de l'époque ogivale; sa forme est celle d'une basilique.

« Le chevet, demi-hexagonal, est sans aucun ornement. Sa fenêtre absidale a trois lancettes surmontées d'une rose à six lobes.

« Le chevet, le chœur et la nef ont à l'extérieur le même appareil et les mêmes ornements. Toutes les fenêtres, jusqu'à la quatrième travée, à l'exception de celle de l'est, sont à lancettes géminées surmontées d'une rose à quatre lobes. Celles de la cinquième, sixième et septième travées sont du style flamboyant. Le couronnement, presque entièrement détruit, formé d'une arcature trilobée, est accompagné d'une corniche à deux rangs de feuilles rustiques. Le chevet est entouré de trois chapelles. Le chœur et la nef en comptent douze. Tout autour de l'église règne un mur surmonté d'une terrasse. Les chapelles sont percées de petites baies. Elles sont à lancettes géminées au chevet et dans le chœur. Les chapelles, du style flamboyant, sont éclairées par des baies à une seule ouverture ogivale. Une colonne engagée, à base et à chapiteau rustiques, dont le vase est sans ornement, garnit le mur extérieur aux quatre angles du chevet.

« Un pilier très-élégamment sculpté, avec cul-de-lampe et dais, et terminé par la figure de saint Michel, sépare le portail en deux ventaux.

« L'archivolte est ornée de grandes feuilles de chou frisé, de houx, d'artichaut et de de vigne; ces ornements sont d'une bonne exécution; les flèches prismatiques des pieds droits pénètrent du bas de l'archivolte.

« Une galerie libre, de style flamboyant, avec une corniche de feuilles de vigne et de grappes de raisin, règne au-dessus de la porte. Une grande rose flamboyante avec quatre petites roses aux angles se trouve au-dessus en arrière-corps. Le couronnement est orné d'une balustrade du même dessin que la galerie inferieure, et d'un cordon de feuilles de vigne. Une terrasse spacieuse règne au-dessus du porche.

« La tour du nord, munie de contre-forts assez saillants, sert de clocher. L'étage inférieur est percé de deux baies larges et à ogive; l'étage du deuxième est séparé par un larmier et percé de deux croisées. Au-dessus sont d'immenses baies géminées; sur les quatre faces de la tour, leur arcature est cintrée. Une corniche épaisse et garnie de feuilles profondément découpées et lancéo-



lées règne autour du couronnement terminal.

« Une balustrade à jours rares et d'un dessin mauresque entoure une terrasse et termine la tour. Trois anges, portant des écussons de France, étaient aux angles sud-est, sud-ouest et nord-ouest de cette terrasse; deux subsistent encore. Pendant la révolution on les a enlevés et placés provisoirement sur les socles des pieds-droits du porche occidental. Un écu fleurdelisé est sculpté sur les socles de la galerie, à la face externe. Au-dessus de la balustrade, les contre-forts se terminent par des faîtages munis de canaux de décharge. Des animaux fantastiques servent de luncières. On y remarque un lévrier tenant un lièvre entre ses pattes, un griffon enlevant un enfant, un lion déchirant un dragon ; tout cela est taillé dans la lave. La lanterne de l'horloge et l'escalier se trouvent à l'angle nord-est de la tour. Sur la face nord-ouest de cette lanterne, on remarque une grande figure de femme dont la tête est détruite ; elle est debout sur un globe reposant lui même sur un groupe de rochers, et tient de la main gauche, à la hauteur des genoux, un écusson de forme peu apparente ; le bras droit n'existe plus. Au-dessus de cette statue, et placé à la hauteur de la lanterne qui termine la grande tour, est un cadran sculpté d'une grande dimension.

« La tour du midi a été démolie, à l'époque de la révolution, jusqu'à 18 mètres de hauteur.

« Le porche intérieur est assez vaste. On remarque, à gauche, une porte ouvrant dans une chapelle, sous la tour du nord. Les pilastres et l'archivolte, ornés de feuilles de chou et de mauve frisés, sont élégamment sculptés

« La voûte est pourvue de clefs soutenues par des nervures à pénétration reposant sur des faisceaux de colonettes.

« On remarque, sur l'un des chapiteaux des quatre premières travées de l'abside, deux rangées de têtes humaines. En partant de l'abside, les trois premières clefs sont ornées de feuilles de carottes ; les trois dernières sont à feuilles de chardon, ainsi que les chapiteaux des colonnettes. »

MONTIERS (France), village de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement et canton de Clermont-Oise, diocèse de Beauvais. On y voit un assez joli château, avec des pièces d'eau dans le parc, qui sont alimentées par la petite rivière d'Aronde.

Le 27 août de chaque année a lieu, à Montiers, un pèlerinage assez considérable, dans lequel on invoque l'intercession de saint Sulpice, pour obtenir la guérison des enfants qui ne peuvent pas marcher.

On attribuait autrefois la même vertu miraculeuse aux eaux de la fontaine dite de Saint-Brice, située dans la vallée voisine.

MONTMARTRE (France), dans le département de la Seine, près de Paris. Voici ce que dit l'abbé Lebeuf de l'ancien pèlerinage qui s'y faisait autrefois.

« Nonobstant l'éloignement dont l'église (du monastère de Montmartre) est de la cathédrale de Paris, il a été établi dans l'antiquité, et peut-être dès le VI[e] siècle, lorsque les Rogations instituées à Vienne (Isère) s'étendirent dans les Gaules, que le clergé de Paris y viendrait faire la station le premier jour de ces processions. On trouve aussi, parmi les anciennes stations du chapitre dans le temps du carême, au vendredi de la semaine de la Passion : *Statio ad sanctam Mariam in Monte Martyrum*. Juvénal des Ursins parle d'une procession qui fut faite durant l'hiver de l'an 1392, à Montmartre, en reconnaissance de ce que le roi Charles VI avait évité le péril d'être brûlé.

« Les religieux de l'abbaye de Saint-Denis ont eu de leur côté la dévotion d'y venir processionellement avec une partie de leurs reliques, leur clergé et leurs officiers, l'une des fêtes de Pâques ou de Pentecôte, chaque septième année, parce que les six autres années leur procession allait à Aubervilliers, à la Cour-Neuve, à Saint-Ouen, à Pierrefitte, à Stains et à La Chapelle. Cette coutume subsistait encore en 1616. Les six stations ayant été supprimées, ils ont réservé seulement celle de Montmartre, et l'ont fixée au 1[er] mai. Le chef de saint Denis qu'on y porte est présenté à baiser à toutes les religieuses durant le *Te Deum*. Les religieux de Saint-Denis eurent, en 1721, la permission de M. le cardinal de Noailles d'entrer ce jour-là dans le chœur intérieur. Il a paru plusieurs relations imprimées de cette procession septennaire (1). »

C'est à Montmartre que saint Ignace de Loyola, s'étant rendu le jour de l'Assomption de l'an 1534, avec neuf de ses premiers compagnons, y reçut leurs premiers vœux (2).

Sur la pente occidentale de la montagne se trouve la fontaine Saint-Denis, qui est citée dans la Vie de Gaston, baron de Renty, et dans celle de saint Ignace de Loyola, comme un lieu de dévotion où ces deux hommes célèbres s'arrêtèrent quelquefois. On prétend qu'elle fut sanctifiée par le sang du bienheureux saint Denis et de ses compagnons.

Aujourd'hui le village de Montmartre, situé sur une colline, dite la *Butte Montmartre*, a 6840 habitants; mais quoique ce lieu, situé près de plusieurs barrières de Paris, rappelle trop souvent à l'esprit des habitants de la capitale des idées de désordre et d'excès souvent peu excusables, il n'en est pas moins considéré comme vénérable pour ceux que leur dévotion attire à l'ancien sanctuaire de Notre-Dame des Miracles, ou au Calvaire moderne qu'y fit bâtir un des derniers curés, et enfin au lieu du martyre de saint Denis, l'apôtre de la France.

(1) Lebeuf, *Hist. de la banlieue ecclés. de Paris.*
(2) Lebeuf, *loco citato*, et le P. Bartoli, *Hist. de saint Ignace*, t. I, p. 205.

Nous allons entrer dans quelques détails sur l'histoire de ces célèbres réunions de piété, d'après une *Histoire de Montmartre* de M. Cheronnet, revue et publiée par M. l'abbé Ottin, curé de Montmartre et restaurateur du Calvaire.

§ I. *Notice historique sur le pèlerinage de Montmartre.*

Paris n'existait pas encore, que déjà, de cette île qu'on appelle aujourd'hui la *Cité*, partait une route qui conduisait directement à une colline assez élevée, située vers le nord. Cette colline était couronnée de deux temples païens : l'un dédié à Mars, l'autre à Mercure.

C'est à raison de l'un de ces deux temples que, dans ses chroniques, Frédégaire, au VIIᵉ siècle, et Hilduin, dans la vie de saint Denis l'Aréopagite, au IXᵉ, nomment cette colline *Mons Mercurii*, et qu'au même siècle, à raison de l'autre, dans son poëme latin sur le siége de Paris, le moine Abbon l'appelle *Mons-Martis* (1).

Le père Doublet, dans son histoire chronologique de Saint-Denis, prétend que les druides avaient un collége à Montmartre, et que là ils instruisaient les fils de la noblesse gauloise.

D'après Abbon, au pied de la montagne, du côté de la ville, existait une grande plaine qu'on appelait le Champ-de-Mars. C'était là que nos rois de la première race, sur un char décoré de verdure et traîné par des bœufs, se montraient une fois l'an à nos pères. Le continuateur de Grégoire de Tours, que nous traduisons, raconte ce fait avec assez de détails, mais nous ne pouvons nous y arrêter ici.

Malgré les opinions contraires, c'est dans ces vieux témoignages, comme l'affirme Hilduin, qu'il faut, selon nous, chercher la plus vraisemblable étymologie du nom de Montmartre.

Toutefois, M. Grand-Colas, docteur de Sorbonne, l'a contestée. Il pense que Montmartre doit être la corruption de *Montmarte* ou *Montmercre*. Cette idée se confondrait avec celle qui fait dériver le mot *martre* de *martroy;* les deux vieux mots qu'on vient de lire ayant, ainsi que ce dernier, dans l'antique langage, la même signification : celle de supplice. Or, la coutume très-ancienne d'exécuter les criminels sur un sol élevé, hors des villes, est généralement connue (une des rues de Paris, une place d'Orléans, une autre dans Pontoise, et d'autres encore dans plusieurs villes de France, qui portent ce nom de *Martroy*, confirment cet usage). Il suit donc de là que le versant méridional de notre montagne dut être un lieu d'exécution, et que, dans le IIIᵉ siècle, les chrétiens, et même saint Denis, quoi qu'on en veuille dire, ont bien pu y souffrir le martyre.

Hilduin, dit-on, a le premier inventé la dénomination de *Mons Martis*, que les légendaires qui l'ont suivi ont répétée. L'abbé Lebeuf partage cette opinion et soutient, sans preuves, qu'il n'existait ni temple de Mars, ni temple de Mercure sur la montagne, donnant ainsi un complet démenti à Sauval, qui affirme en avoir vu les vestiges. Dubreul, avant lui, a dit aussi les avoir vus; Adrien de Valois est du même avis.

Quoi qu'il en soit, Hilduin a écrit, au IXᵉ siècle, que saint Denis et ses compagnons, après avoir été battus de verges au pied de l'idole de Mercure, furent recouverts de leurs habits, et de là conduits à un lieu indiqué, où, après qu'on les eut fait mettre à genoux, ils eurent la tête tranchée. *Omnes sancti martyres nudi cæsi et suis vestibus reinduti, e regione idoli Mercurii ad locum constitutum educti ad decollationem sunt genua flectere jussi.* Voilà qui est bien explicite : or, s'il y avait sur la colline une idole de Mercure, il est bien possible qu'il y eut aussi un temple.

L'abbé Lebeuf suppose qu'au moins au commencement du VIIᵉ siècle ou du VIIIᵉ, au plus tard, il existait une église sur Montmartre et qu'elle était du titre de Saint-Denis, puisque dans le livre des Miracles de ce saint, écrit sous Charles le Chauve, il est dit que l'église qui existe sur le mont appelé depuis peu *Mons Martyrum* (*Mont des Martyrs*), avait besoin d'une charpente nouvelle, tant l'ancienne était délabrée, au point qu'elle tombait de vétusté.

Cette dénomination de Mont des Martyrs, pour avoir pris faveur, devait, nous le répétons, trouver son appui dans une vieille tradition bien fondée, malgré tout ce que l'on peut opposer de contradictoire sur l'opinion reçue du supplice des chrétiens sur cette montagne. De là nous maintenons que, sans répugnance, on peut admettre l'existence de temples ou d'idoles sur la cime, et ne pas reporter ailleurs la décollation de saint Denis.

A l'occasion d'une église sur Montmartre, nous ferons, avec le chevalier Bard, la remarque que presque toutes les cités un peu importantes sont voisines de ces grandes œuvres de la nature, d'où l'œil plonge avec une immense admiration sur les agglomérations humaines. Presque toujours auprès d'une ville un peu importante s'élève majestueusement une haute colline, une montagne que domine une chapelle, un ermitage ou un oratoire d'où la fervente prière s'élance brûlante vers les cieux, ou que sanctifie souvent, aux yeux des pieux fidèles, la présence d'une croix ou d'un calvaire. Que de lieux en France justifient cette observation ! Lyon a son coteau de Fourvière, d'où Marie protége de sa maternelle assistance la pieuse postérité des saints Irénée et Pothin. Marseille, à l'orient de sa rade, voit surgir le mont de Notre-Dame de la Garde, que couronne une chapelle assise dans des bouquets de verdure. Talant, près de Dijon, montre sa pittoresque cime parée de son antique église. Dôle est dominé par le mont Roland, qui nous montre encore un groupe

(1) Abbo, lib. II, vers 196.

très-fréquenté des ruines gothiques de son vieux monastère. L'antique Lutèce avait son Lucotitius, d'où la vierge de Nanterre la protégeait de sa houlette et de son amour. Paris, qui naguère encore voyait briller le signe du salut sur le haut du mont Valérien, riche en pieux et récents souvenirs, est toujours heureux de posséder aujourd'hui une vénérable église protectrice de l'étendard sacré sur le sommet non moins célèbre de la sainte montagne des Martyrs. Là, il peut encore, comme dans les anciens jours, porter ses hommages publics et ses adorations aux pieds du Dieu crucifié, et, de même que dans tous les lieux que nous venons de nommer, admirer les majestueuses merveilles de la nature.

En 1096, un seigneur de Montmorency, le quatrième du nom de Bouchard (1), possédait donc, en vertu de cette donation, l'église, l'autel et le sanctuaire ; le cimetière, un terrain considérable aux environs ; la troisième partie de la dîme et le tiers des hôtes avec la moitié du labourage. Tous ces biens, qu'un nommé Vautier Payen et sa femme Hodierne tenaient de lui, furent en ce même temps, et de son consentement, cédés en partie avec l'église aux moines du prieuré de Saint-Martin-des-Champs.

L'église, qui jusqu'alors n'avait été qu'une paroisse, devint en même temps le centre d'un couvent dépendant du monastère de Saint-Martin. Ursion, qui en était prieur, fit peut-être, à cette époque, rebâtir l'église ; toujours est-il qu'il en réserva une partie pour servir d'autel paroissial.

C'est aussi au même temps que d'autres laïques firent don au même prieur d'une petite église appelée par le peuple chapelle du Saint-Martyre, et qui existait sur la colline. *Parva ecclesia quæ in colle montis Martyrum est, et a vulgo appellatur Sanctum Martyrium.* Ainsi est-il dit dans l'histoire de Saint-Martin-des-Champs.

Ces deux donations ont été confirmées en 1096, sous le règne de Philippe Ier, par Guillaume, 63e évêque de Paris.

Trente-cinq ans plus tard (1133), Louis le Gros et sa femme Adélaïde, poussés par un mouvement de dévotion assez commun dans ces temps, voulurent fonder un monastère de Bénédictines, et ne crurent pas trouver un lieu plus propice à l'exécution de leur projet que le sommet de Montmartre.

Ils négocièrent donc avec les moines de Saint-Martin, et, pour les décider à quitter le terrain, leur donnèrent, en échange de ce qu'ils possédaient sur la montagne, l'église de Saint-Denis-de-la-Chartre, à Paris. La transaction s'opéra au gré du roi, et deux actes réciproques, que Dubreul (2) donne tout au long, en établissent les mutuelles conventions.

Louis le Gros fit tout d'abord reconstruire l'église et la chapelle du Martyre, et en même temps bâtir un couvent sur la cime de la montagne, auprès de la nouvelle église : c'est celle qui existe encore aujourd'hui.

Eugène III, que des troubles politiques survenus en Italie avaient contraint de se réfugier en France, fut invité à faire la consécration de cette église nouvellement construite. Ce souverain pontife, après avoir officié le jour de Pâques de l'an 1147, dans la basilique de Saint-Denis, vint, le lendemain lundi, 21 avril, à Montmartre, célébrer la messe, assisté de saint Bernard et de Pierre le Vénérable. L'un lui servit de diacre, l'autre de sous-diacre ; après la messe, il consacra l'église. Ce jour, il n'y eut de consacré que la partie de l'édifice que nous appellerons occidentale, et qui va du portail à l'endroit où est maintenant le maître-autel. Cette partie était déjà à cette époque l'église paroissiale, et fut dédiée sous l'invocation de saint Pierre, apôtre.

Le dimanche après l'Ascension de la même année, le pape revint à Montmartre consacrer la partie orientale de l'église, celle qui est derrière l'autel paroissial et qui comprend l'abside et deux chapelles latérales. Cette consécration fut faite sous l'invocation de la sainte Vierge et de saint Denis ; et cette partie était réservée aux religieuses.

C'est à l'expansion de la population sur une plus grande étendue de terrain qu'on dut, un peu plus tard, l'érection d'une chapelle au bas de la montagne, pour la commodité des habitants. Cette chapelle, à la nomination de l'abbaye, fut bâtie où est aujourd'hui la rue Coquenard et mise sous l'invocation de Notre-Dame-de-Lorette ; dans la suite, le peuple l'appela Chapelle des Porcherons. Transportée plus tard dans le faubourg Montmartre, on ajouta à son premier nom celui de Saint-Jean, à cause de sa réunion avec une autre chapelle de ce nom, située dans le même quartier et dépendante de Saint-Eustache, dont la paroisse s'étendait jusque-là. Enfin, elle est maintenant, à l'extrémité de la rue Lafitte, la brillante plutôt que magnifique église de Notre-Dame-de-Lorette, dont la circonscription est presque toute prise sur l'ancien territoire de Montmartre : la paroisse Saint-Vincent-de-Paul est dans le même cas. Ces filles de l'église de Montmartre sont aujourd'hui bien plus grandes que leur mère.

Malgré la longueur de la distance, tous les ans, suivant un usage qui peut-être datait du VIe siècle, l'église cathédrale de Paris y faisait station le lundi des Rogations. Ce n'était pas la seule que le chapitre de Notre-Dame y vînt faire dans l'année, puisqu'on trouve dans ses archives et dans le missel que le vendredi de la semaine de la Passion il montait à Sainte-Marie-du-Mont-des-Martyrs. *Statio ad sanctam Mariam in monte Martyrum.* Le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois, jusqu'à sa réunion à celui de Notre-Dame (1744), conserva l'habitude d'aller, chaque année, processionnellement à Montmartre, un des jours des Rogations,

(1) Un village des environs de Montmorency porte encore aujourd'hui le nom de Plessis-Bouchard.

(2) *Antiquités de Paris*, liv. IV, p. 1154.

Tous les sept ans, par suite d'une fondation à perpétuité du roi Dagobert, premier du nom, qui avait une grande dévotion pour l'apôtre des Gaules, les religieux de Saint-Denis, accompagnés de leur clergé, de leurs officiers, et portant les reliques de leur abbaye, venaient, l'une des fêtes de Pâques ou de la Pentecôte, faire station à Montmartre, considéré comme lieu du supplice de ce saint évêque de Paris. Cet usage subsista jusqu'en 1616. A cette époque, la procession pour l'avenir fut transférée et fixée au 1er mai, et continua d'être septennale jusqu'en 1793. Saint-Foix prétend que le 1er mai n'était pas irrévocablement fixé, et que la procession a été quelquefois différée pour cause de mauvais temps ou pour raison de *bienséance*.

C'est donc à tort que le peuple croit qu'il fallait indispensablement que les moines de Saint-Denis allassent ce jour-là à Montmartre, et qu'on fait dire à une abbesse qu'*en cas de pluie ils ont sept ans pour se sécher*. Cette procession, toutefois, était regardée comme un acte très-important. Le chef de saint Denis qu'on y portait était présenté aux religieuses, qui toutes venaient baiser la relique pendant qu'on chantait le *Te Deum*. Procès-verbal de la cérémonie était rédigé et signé sur-le-champ. Plusieurs fois on a publié des relations de cette procession remarquable, qui attirait, tant dans la plaine Saint-Denis que sur Montmartre, une multitude immense de curieux.

Tout ce que nous avons rapporté de l'abbaye s'est passé dans les bâtiments qui jadis avoisinaient l'église, encore existante de nos jours sur le sommet, et dont nous avons mentionné la consécration.

Ces bâtiments, qui dataient de loin (1134), avaient beaucoup souffert dans un incendie (1559). Le déplorable état des finances avait toujours empêché les abbesses d'y faire autre chose que les réparations urgentes. Ils étaient enfin arrivés à un état de délabrement tel, qu'ils tombaient en ruine et qu'il était impossible d'habiter la plus grande partie des logements. La communauté, à raison de cela, fut obligée de se partager en deux; des religieuses logeaient dans les lieux encore habitables du monastère du haut de la montagne, pendant que d'autres habitaient au prieuré du Martyre, qui, quoique renfermé dans l'enclos des dépendances de l'abbaye, était situé au bas du coteau, à plus de six cents pas de la grande habitation; ces dernières religieuses avaient beaucoup de peine à gravir plusieurs fois chaque jour une pente si rapide et si longue, pour aller réciter les offices avec leurs sœurs du haut de la butte; elles étaient d'ailleurs exposées à toutes les injures du temps.

Pour obvier à ces désagréments, madame de Guise, leur abbesse, qui était fort riche, fit construire à ses frais (1644) une longue galerie couverte, éclairée d'espace en espace par un vitrage et entrecoupée par des degrés d'escalier facilitant la montée. Une vieille gravure de l'époque, que nous avons examinée dans le cabinet de M. Bonardot, montre une vue détaillée de Montmartre avec cette galerie entre les deux communautés.

Bientôt la munificence de Louis XIV éleva près de cette chapelle un nouveau monastère, et celui du haut de la montagne fut démoli pour faire place à des maisons particulières. On conserva seulement quelques portions des bâtiments, entre autres le pressoir, des granges et la maison du bailliage, dont il reste encore des vestiges aujourd'hui au bout de la rue du Pressoir, tout près du calvaire.

La grande église fut maintenue comme paroisse, et la partie réservée n'en demeura pas moins à la disposition des religieuses, quoiqu'elles eussent, dans leur nouveau bâtiment, une fort jolie chapelle richement ornée.

Souvent elles venaient prier dans l'ancienne église : la galerie couverte fut conservée pour leur en laisser la facilité. Une grande grille, placée où est aujourd'hui le maître-autel, séparait la paroisse proprement dite de ce qu'on appelait et qu'on appelle encore le Chœur-des-Dames.

C'est sous le pavé de ce chœur qu'on donnait la sépulture aux abbesses : plusieurs mausolées de ces dames y restèrent jusqu'en 1793. Le plus remarquable était celui de la reine Adélaïde, que Marie de Beauvilliers fit transporter de l'intérieur du couvent au pied du maître-autel.

A l'époque de la première révolution, par suite d'un décret de l'assemblée nationale (13 février 1790), l'abbaye fut supprimée. Quelques mois après, les bâtiments, l'église et tout le domaine de cet antique monastère, en vertu d'un autre décret, considérés comme biens nationaux, furent mis à la disposition de l'État.

En 1792, les religieuses furent expulsées au mois d'août. Dès le lendemain de leur départ, leurs logements furent convertis en caserne provisoire, et servirent de dépôt pour quelques corps de troupes et de volontaires.

Pendant plusieurs jours, une vente de tous les effets composant le mobilier du couvent se fit par ordre du gouvernement, qui ne tarda pas à vendre le domaine tout entier du monastère.

Pendant les jours de la Terreur, Montmartre fut épouvanté par quelques scènes déplorables. Après que les lois révolutionnaires eurent interdit l'exercice du culte catholique (décret de la Convention du 7 novembre 1793), son église fut pillée, les tombeaux des abbesses profanés, les images des saints mutilées.

Pendant les jours révolutionnaires, l'église fut tour à tour convertie en halle, en magasin, en lieu de réunion pour les fêtes patriotiques, et en salle d'assemblée pour les délibérations et élections populaires du district.

La Convention nationale, par un décret du 26 juillet 1793, ordonna l'établissement des télégraphes, moyen nouveau de correspon-

dance, inventé par l'abbé Chappe. Il était impossible qu'un point aussi favorable que la butte Montmartre ne fût pas choisi pour intermédiaire de communication. Aussi le télégraphe que nous voyons encore aujourd'hui sur le chevet de l'église fut-il un des premiers établis. Il date de 1795 et correspond avec Lille.

L'érection de ce télégraphe a privé la commune de la jouissance de cette partie orientale de l'église qu'on nomme abside, et sous laquelle est ce qu'on appelait le chœur des Dames. C'est aussi la partie intérieure de l'édifice qui a le plus souffert dans les jours de profanations, à cause du nombre de tombes qu'elle renfermait et qui furent indignement bouleversées.

Après deux années d'abandon, l'église sortit de ses ruines et fut rendue au culte.

En septembre 1798, sous le Directoire, l'administration municipale, sur l'emplacement d'anciennes carrières à plâtre, fit ouvrir entre la barrière Blanche et celle de Clichy, hors des murs de la ville, un cimetière destiné à la sépulture des habitants des quartiers du nord de Paris. Ce cimetière s'appela d'abord Champ-du-Repos ; on le nomme maintenant cimetière du Nord ou cimetière Montmartre. Il a remplacé un autre cimetière que la Convention avait ouvert, depuis quelques années, dans la plaine de Clichy, et où plusieurs de ses membres furent inhumés. Le chemin de fer passe aujourd'hui sur cet ancien séjour des morts. Le cimetière du Nord occupe une superficie de plus de quarante arpents et prend tous les jours de nouveaux accroissements.

En 1804, M. Micault de la Vieuville fonda au pied de la butte, tout près de la barrière des Martyrs, l'établissement connu sous le nom d'*Asile royal de la Providence*. Là, soixante vieillards des deux sexes sont logés convenablement et soignés avec un charitable dévouement par des sœurs hospitalières. Un médecin et un aumônier sont attachés à cette maison, qui se soutient par le produit d'une cotisation volontaire offerte par des personnes bienfaisantes, souscrivant chacune pour 20 francs par an. L'administration de ce généreux établissement est dirigée aujourd'hui par un conseil indépendant de celui des hospices.

Vers le même temps, les sépultures communes furent interdites dans le cimetière contigu à l'église. On n'y conserva que le privilége des concessions antérieurement faites à perpétuité. Les inhumations de Montmartre eurent dès lors lieu dans le cimetière du Nord, en attendant l'acquisition d'un nouveau terrain spécial.

En 1830, rien de remarquable ne se passa à Montmartre : le pays fut tranquille pendant les trois journées ; quelques arbres seulement furent abattus et jetés en travers des chemins.

On peut présager que bientôt le sommet de la butte se liera avec Paris par des constructions nouvelles et des rues établies sur la pente de la montagne ; que les moulins, dont le nombre diminue tous les jours, disparaîtront tout à fait ; alors la vieille église, riche de ses souvenirs, complétement restaurée, dominera la grande cité, dont elle marquera les limites ; et le sommet de Montmartre, qu'un calvaire richement construit va embellir et sanctifier de nouveau, deviendra l'objet d'un pieux et continuel pèlerinage, où les fidèles viendront satisfaire leur dévotion. Les curieux et les promeneurs eux-mêmes, attirés peut-être par l'intérêt des faits que nous avons racontés, voudront aussi visiter un lieu dont ils n'avaient jamais soupçonné l'importance et l'illustration historiques.

§ II. *La chapelle du Martyre.*

Saint Denis, l'évêque de Paris, dont nous ne rapporterons pas la légende, et qu'il faut bien se garder de confondre avec son homonyme, l'aréopagite, ainsi que l'ont fait différents auteurs, fut envoyé de Rome, au IIIe siècle, avec plusieurs autres ouvriers évangéliques, dans les Gaules, pour y porter la lumière du vrai Dieu (1). Il vint jusqu'à Paris, où sa prédication fit de nombreuses conversions. Il y établit un clergé et y bâtit des églises.

Enveloppé dans une persécution, il fut pris dans Paris même, avec un de ses prêtres nommé Rustique, et un diacre nommé Eleuthère. Après avoir souffert la prison et plusieurs tourments, ils eurent tous trois la tête tranchée sur Montmartre, appelé alors *mont de Mars* ou *mont de Mercure*.

Mais à quel endroit de la montagne le sang de l'apôtre a-t-il coulé ? Peut-on douter que ce ne fût au lieu même où la piété des fidèles, dont le souvenir était entretenu par une incessante tradition, éleva dans la suite, aussitôt qu'elle put le faire, la petite chapelle du Martyre.

Le culte de saint Denis fut bientôt très-florissant en France. Sa célébrité est connue. On institua plus tard, en l'honneur de ce glorieux évêque, sept stations, tant dans Paris qu'aux environs. Les trois premières étaient à Notre-Dame-des-Champs (2), à Saint-Etienne-des-Grès (3), à Saint-Benoît (4), parce qu'on prétendait que ces églises avaient été fondées par lui ; la quatrième à Saint-Denis-du-Pas (5), pour y honorer les tourments qu'il subit en cet endroit ; la cinquième, à Saint-Denis-de-la-Chartre (6), en

(1) On peut voir le *Gallia Christiana*, t. VII, p. 4, *Episcopi parisienses*. Nous nous en tenons à saint Grégoire de Tours, qui rapporte au consulat de Dèce, vers l'an 250, la mission de saint Denis à Paris. Greg. Tur., *Hist.*, liv. 1, ch. 28.

(2) Rue du faubourg Saint-Jacques, où fut depuis le couvent des Carmélites.

(3) Rue Saint-Jacques, au coin de celle de Saint-Etienne-des-Grès.

(4) Rue Saint-Jacques, cloître Saint-Benoît, convertie pendant quelque temps en théâtre du Panthéon.

(5) A la pointe de l'île, au chevet de Notre-Dame.

(6) Au bas du pont Notre-Dame, vis-à-vis de Quai-aux-Fleurs.

mémoire de sa prison ; la sixième, à notre chapelle du Martyre (1), comme théâtre de son dernier supplice ; enfin, la septième à Saint-Denis de l'Etrée (2), considérée comme le lieu de sa sépulture. Nous n'avons à nous occuper ici que de la chapelle du Martyre.

Bien que nous la regardions comme le berceau du culte du vrai Dieu sur la montagne, et le témoignage en même temps que le motif de la dévotion de nos pères pour ce lieu célèbre, et qu'il soit certain qu'elle existait depuis fort longtemps déjà, ce n'est qu'en 1096 qu'il en est parlé pour la première fois dans les annales des bénédictins.

Possédée de temps immémorial par des laïques qui la faisaient desservir, elle n'avait d'autre revenu que les offrandes que la dévotion y apportait.

Ces laïques eurent un jour des scrupules au sujet de leur possession ; ils ne voulurent plus garder la chapelle. Ils la cédèrent aux moines de Saint-Martin des Champs, sous le prieuré d'Ursion.

Les moines de Saint-Martin la gardèrent jusqu'en 1133. A cette époque, Louis le Gros, pour fonder l'abbaye de filles à Montmartre, fit avec eux l'échange de tout ce qu'ils possédaient sur la montagne. La chapelle du Martyre fut dès lors une dépendance de l'abbaye de Montmartre.

Louis le Gros la fit rebâtir à neuf. Il est fort douteux qu'elle ait été bénite par Eugène III, ainsi que le prétendrait Dubreul, qui se fonde sur la double visite que ce pape fit à Montmartre en 1147, puisqu'il est à peu près certain que s'il vint deux fois sur la montagne, ce fut, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs, pour consacrer les deux parties bien distinctes de la grande église, l'autel paroissial d'abord, puis le chœur des Dames, exclusivement réservé au service des religieuses.

Héritière de la piété de son père, Constance, comtesse de Toulouse, fille de Louis le Gros (1181), constitua une somme de 145 livres sur les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui devaient payer chaque année cent sous à un chapelain tenu de prier à la chapelle du Martyre, pour les ancêtres du roi et de la reine, et pour l'âme de Louis le Jeune, son frère, mort depuis peu. Constance se réserva la nomination de cette chapellenie pour sa vie durant. Après elle, Maurice de Sully, 73e évêque de Paris, consentit que l'abbesse de Montmartre y présentât.

La dotation de Constance était si peu de chose, et le revenu que procuraient les offrandes des fidèles si chétif, que Philippe le Bel, frappé de la misère de la chapelle du Martyre, lui assigna une rente de 20 livres parisis sur le trésor de Paris. Bientôt un écuyer de ce roi (1305), nommé Hermer, d'accord avec sa femme nommée Catherine, la dotèrent d'un second chapelain, lequel devait prier pour le repos de l'âme du défunt roi Philippe le Hardi et de la reine sa femme, aussi bien que pour le roi Philippe le Bel, régnant, et pour la reine son épouse. Hermer était seigneur d'une partie de Montmartre. Philippe le Bel avait agréé ce témoignage de l'affection de ce fidèle serviteur, par lettre patente datée de Poissy, du mois d'octobre 1304.

Dans l'acte donné par Guillaume de Baufet, 84e évêque de Paris, le vendredi après la Saint-Denis (1305), pour la confirmation de ce nouvel établissement, les fondateurs réservent aux religieuses tous droits de seigneurie, propriété, patronage et autres.

L'abbesse Ade de Mincy, donnant l'année suivante (1306) son approbation à tout ce qui concerne cette fondation, réserve de plus à sa communauté le droit de démolir la maison des chapelains ou de s'en accommoder ; de faire construire à la place un prieuré ou tel bâtiment qu'il conviendrait pour la commodité du monastère, à la charge toutefois de donner un autre logement aux chapelains. L'abbesse y stipula de nouveau son droit de nomination et de collation des chapelains, et le droit aussi de les appeler à correction s'ils ne remplissaient pas leurs devoirs. Elle y fit déclarer qu'ils ne pourraient faire aucun service extraordinaire sans sa permission expresse, ni s'attribuer aucune des offrandes apportées à l'une ou l'autre chapelle, lesquelles offrandes devaient être transmises à l'abbaye. Toutes choses ainsi constituées, le mardi de Quasimodo 1306, Hermer et son épouse donnèrent tous leurs biens aux religieuses, et, suivant l'usage du temps, prêtèrent tous les deux serment devant l'official de Paris.

Le concours des fidèles à la chapelle du Martyre était considérable. C'était un lieu de pèlerinage très-fréquenté Les souverains pontifes y avaient attaché de nombreuses indulgences pour ceux qui la visiteraient spécialement les dimanches et fêtes entre Pâques et la Pentecôte.

En ces temps de foi, la dévotion à saint Denis était universelle. Peuple et roi, tous vénéraient l'apôtre des Gaules. Son nom, sur le champ de bataille, fut plus d'une fois le signal du combat et le cri de la victoire. Charles VI jurait par sa foi à monseigneur saint Denis. Ce grand saint fut et sera longtemps encore regardé, avec raison, comme un des principaux protecteurs de la France.

On se rappelle que nous avons dit que la chapelle du Martyre avait deux autels l'un sur l'autre, c'est-à-dire que le premier était enfoncé en terre dans une espèce de grotte ou crypte, et le second placé dans un petit oratoire construit au-dessus en 1306, par les soins de la princesse Constance, fille de Louis le Gros.

C'est dans cette chapelle basse dont nous nous occupons maintenant que les orfèvres de Paris avaient depuis longtemps, sous le bon plaisir de l'abbesse, érigé une confrérie

(1) A mi-côte de la butte Montmartre, en face de la rue et chaussée des Martyrs, à quelques pas du premier coude que forme la route à droite, et à peu près sur la même ligne que la mairie.

(2) A Saint-Denis.

à saint Denis et ses compagnons. Il paraît que, dès la fondation de cette confrérie, celle-ci n'avait pas voulu que les orfèvres eussent en main aucune clef de la chapelle; ils étaient donc obligés, lorsqu'ils s'y réunissaient pour leurs assemblées ou pour les offices, de monter les demander à l'abbaye.

Nous n'avons rien trouvé sur l'origine de cette confrérie; mais dans les titres de l'abbaye, nous voyons que les orfévres obtinrent (1483) de Marguerite Langlois la possession de la clef de la chapelle, moyennant un acte de reconnaissance authentique (1).

Trois années après, l'abbesse Marguerite Langlois, usant toujours de ses droits, conféra la chapelle supérieure, le 11 janvier 1486, à Pierre Garrout, prêtre, maître ès arts, qui succéda à Simon Germain, prêtre, aussi maître ès arts, décédé.

Longtemps après (1501), le chapelain de la chapelle du Martyre, Jean Rouette, fit, contrairement aux droits réservés à l'abbesse, et sans lui en demander permission, célébrer, le 19 avril, une messe de la dédicace de la chapelle avec diacre et sous-diacre, ainsi qu'on la célébrait le 21 du même mois dans l'église de l'abbaye. Dans cette circonstance, Rouette avait retiré de dessus l'autel les reliques déposées par les religieuses, et, de plus, s'était attribué en propre toutes les offrandes qu'y avaient apportées les fidèles. Le bon chapelain ignorait sans doute tous les droits de l'abbaye; peut-être bien les trouvait-il excessifs, et en conséquence cherchait-il à s'en affranchir. Quoi qu'il en soit, l'abbesse le fit assigner par maître Royer, procureur au Châtelet, pour l'abbaye, devant Jacques d'Estouteville, prévôt de Paris. Rouette fut condamné aux dépens, dommages et intérêts de l'instance, et l'abbesse maintenue dans son ancienne possession, par arrêt contradictoire rendu au Châtelet le 17 décembre 1502.

Aussitôt qu'on eut appris à Paris que François Ier avait été fait prisonnier à la bataille de Pavie (1525), des prières spontanées et publiques eurent lieu dans toutes les églises; mais le peuple se porta plus particulièrement dans celles qui étaient consacrées sous l'invocation de saint Denis, protecteur perpétuel de notre pays. C'est alors que la chapelle du Martyre fut, pendant plusieurs jours, continuellement remplie par la foule des fidèles, qui venaient pieusement y prier pour le roi captif et pour les besoins de la France dans une si fâcheuse conjoncture.

Si, comme l'église de Montmartre, la chapelle du Martyre ne pouvait pas revendiquer l'honneur presque unique d'avoir été solennellement consacrée par un pape qu'assistait non-seulement un saint, mais l'homme tout à la fois le plus saint et le plus remarquable de son siècle, elle pouvait être orgueilleuse d'avoir ses fondements en quelque sorte cimentés par le sang de l'apôtre des Gaules, du premier évêque de Paris.

Enrichie de nombreuses prérogatives, objet d'une vénération particulière, elle était le but d'un continuel pèlerinage. C'était là, au pied de cet autel déjà célèbre à plus d'un titre, foyer sacré d'entraînants souvenirs, que venaient s'enflammer spécialement les âmes vives et brûlantes. Aussi ne faut-il pas s'étonner que l'homme le plus zélé pour la défense de la foi menacée et le plus dévoué à la conversion et au salut des pécheurs, l'ait de préférence choisie pour le sanctuaire où devait s'accomplir, en présence du Saint des saints, son généreux renoncement au monde, et où il voulut prendre l'engagement sacré de se vouer à la prédication de l'Evangile dans la terre sainte. Saint Ignace donc, avant que de fonder son institut à jamais célèbre, après avoir réuni six (1) disciples, au nombre desquels figurait saint François-Xavier, se rendit le jour de l'Assomption (1534) dans la chapelle souterraine et par conséquent primitive du Martyre; là, après avoir entendu la sainte messe, célébrée par l'un d'eux, déjà prêtre, nommé Lefèvre, et avoir tous communié, ils firent unanimement, à haute et intelligible voix, le vœu de se rendre en Palestine dans un délai déterminé, ou, si des obstacles s'y opposaient, d'aller se jeter aux genoux du souverain pontife. Ils s'obligèrent en même temps à exercer gratuitement leur sacré ministère. Notre chapelle est donc véritablement le berceau de l'illustre société qui plus tard s'appela *Compagnie de Jésus*.

Un tableau, représentant la cérémonie dont nous venons de parler, se voyait dans la chapelle, au-dessus d'un autel devant lequel il y avait une grille. Une plaque de bronze doré, scellée dans le mur, portait les inscriptions suivantes:

Siste, spectator, atque in hoc
Martyrum sepulcro probati
Ordinis cunas lege.
Societas Jesu,
Quæ sanctum Ignatium Loyolam
Patrem agnoscit, Lutetiam matrem,
Anno salutis M.DXXXIV.
Aug. XV (2).

Hic nata est
Cum Ignatius ipse et socii,
Votis sub sacra synaxi
Religiose conceptis,
Se Deo in perpetuum
Consecraverunt (3).

(1) M. Cheronnet en cite un fort curieux. *Hist. de Montmartre*, p. 174.

(1) Jacques Lainez, Alphonse Salmeron, Nicolas-Alphonse Bobadilla, Espagnols; Simon Rodriguez, Portugais; François-Xavier, Lefèvre.

(2) Arrête-toi, spectateur, et lis dans ce tombeau des martyrs quel fut le berceau d'un grand ordre religieux. La société de Jésus, qui reconnaît saint Ignace de Loyola pour père, eut la ville de Paris pour mère, l'an du salut 1534. — 15 août.

(3) Elle a pris naissance ici le jour qu'Ignace lui-même et ses compagnons, mystiquement unis à Dieu par la sainte communion, se consacrèrent perpé-

Au bas du tableau on lisait :

> Sacra et pia Societatis Jesu incunabula.
> Parentibus optimis filii posuere (1).

Cette dernière ligne indique que ce tableau et ces inscriptions avaient été placés par les jésuites.

Le P. Aloix, dans une Vie de saint Denis, dit que, les deux années suivantes, les pieux fondateurs des jésuites vinrent à Montmartre renouveler leurs vœux.

En mémoire de cette consécration, les R. P. jésuites venaient souvent faire oraison dans la chapelle du Martyre; souvent ils y célébraient la sainte messe, surtout aux jours de Saint-Ignace et de Saint-François-Xavier, et plus spécialement encore pendant l'octave de l'Assomption, qui s'y fêtait avec assez de solennité, et chacun des jours, un d'entre eux y prêchait un sermon.

Les guerres de la Ligue causèrent, si l'on en croit l'abbé Lebeuf, grand dommage à la chapelle du Martyre, qui, selon lui, en 1598, était impraticable. L'autel était démoli, la voûte et la couverture tombées, en sorte que l'intérieur assez rétréci de l'édifice était encombré de démolitions.

Avant le rétablissement matériel de cette chapelle, nous allons voir de nouveaux personnages y venir invoquer le saint apôtre de Paris.

L'exemple de saint Ignace fut suivi par plusieurs fondateurs d'établissements religieux. En cela ils se montrèrent moins imitateurs de ce grand homme que confiants dans l'intercession de saint Denis, dont la puissance sur le cœur de Dieu avait tant de fois été reconnue.

C'est dans notre célèbre chapelle que (1604) le cardinal de Bérulle et Barbe Avrillot (dame Acarie, connue depuis et honorée sous le nom de bienheureuse Marie de l'Incarnation) (*Voy.* PARIS, église Saint-Merry), conduisirent les trois religieuses, compagnes de sainte Thérèse, envoyées en France. Elles demandèrent, au nom de saint Denis, toutes les grâces et la force dont elles avaient besoin pour établir dans notre pays l'ordre des Carmélites.

Nous avons dit que le bâtiment de la chapelle était en mauvais état. En 1611, Marie de Beauvilliers, avec l'aide de quelques personnes pieuses, et en particulier d'un don de dix mille francs qu'elle reçut de Henri IV, pensa à faire reconstruire et en même temps agrandir ce saint édifice.

Pendant qu'on fouillait vers le chevet pour les fondations de la nouvelle construction, on fit une découverte qui a fourni des conjectures à tous les historiens qui se sont occupés des environs de Paris, et qui a donné lieu à de longues dissertations.

La nouvelle de cette intéressante découverte fit un grand bruit dans Paris; elle éveilla la curiosité encore plus que la dévotion. La cour et la ville s'empressèrent d'aller visiter la crypte de Saint-Denis. La reine Marie de Médicis et beaucoup de dames de qualité s'y présentèrent des premières; le concours du peuple fut immense, on y accourut de toutes parts.

Cette affluence produisit beaucoup d'argent à l'abbaye, qui trouva dans les nombreuses offrandes des pèlerins, et surtout dans les pieuses libéralités de Pierre Forget de Fresne, secrétaire des commandements du roi, beau-frère de l'abbesse, les moyens de bâtir à neuf l'édifice du Martyre et en même temps d'agrandir l'enceinte du couvent; ce qui s'opéra de telle sorte que la nouvelle chapelle s'y trouva renfermée.

Les malheurs qu'avaient causés les guerres civiles, et les troubles religieux, déplorables résultats des funestes influences de la réforme, amenèrent enfin une réaction complète. La première moitié du XVIIe siècle fut remarquable par des tendances réparatrices universellement manifestées. De nouvelles et nombreuses institutions religieuses furent fondées à cette époque. Il est à remarquer que Montmartre, foyer sacré où s'alluma le flambeau de la foi de nos pères, fut encore, au temps dont nous nous occupons, le rendez-vous des pieux et illustres fondateurs de ces nouveaux établissements.

Nous ferions un calendrier véritable si nous indiquions tous les jours où ces hommes de Dieu firent visite à l'autel de saint Denis, tant de fois ils y sont venus accroître l'ardeur de leur dévouement et implorer le suprême dispensateur de tout don par l'intercession du saint évêque. Nous ne citerons donc que les visites les plus solennelles. Ces éphémérides vont interrompre un peu notre ordre chronologique, mais nous y reviendrons.

A peine la chapelle du Martyre était sortie de ses ruines, que le cardinal de Bérulle (1612) vint y consacrer à Dieu son naissant institut des prêtres de l'Oratoire.

Madame Acarie (Barbe Avrillot, dont nous avons déjà parlé) devint veuve en 1613. L'année suivante, résolue à prendre le voile, elle vint s'y préparer à entrer en religion et se retira bientôt après au monastère des Carmélites, à Amiens. Cette sainte femme était particulièrement estimée et aimée dans l'abbaye de Montmartre, où souvent elle faisait des retraites. Les religieuses se plaisaient à reconnaître l'heureuse influence que sa présence exerçait sur la communauté.

Vincent de Paul a bien souvent prié dans la chapelle du Martyre; il y vint implorer Dieu chaque fois qu'il institua une de ses œuvres de charité.

L'évêque de Genève, saint François de Sales, avant d'établir les dames de la Visitation, s'y recueillit profondément devant Dieu. Il suivait en cela une dévotion qu'il avait dès longtemps contractée alors qu'il achevait ses études en l'université de Paris.

Enfin, trois personnages d'une haute piété, qui s'étaient réunis en commun pour servir

tuellement à son service par des vœux religieusement prononcés au pied de cet autel.

(1) Saints et pieux commencements de la Société de Jésus. A d'excellents pères, leurs fils.

le Seigneur d'une manière toute particulière, et que, dans le monde pieux, on désignait généralement sous le nom de *solitaires de Vaugirard*, MM. Picoté, Foix et Olier, qui, depuis quelque temps déjà, méditaient la fondation de la communauté des prêtres de Saint-Sulpice (aujourd'hui le séminaire), y vinrent, en 1642, au pied des reliques de saint Denis et ses compagnons, faire entre eux une indissoluble union et s'y consacrer perpétuellement à la très-sainte Trinité avant de s'y dévouer à l'instruction et à la sanctification du clergé.

L'historien de M. Olier nous apprend que ce digne prêtre retourna à Montmartre, le 2 mai 1645, avec MM. Poullé et Damien. Le Père Bataille les y accompagna, et entre ses mains ils promirent sur l'Evangile (dit M. Olier, dans ses mémoires autographes) à Dieu de ne jamais se départir du projet qu'il leur avait inspiré de se lier ensemble pour être ses organes et ses instruments et lui disposer des prêtres qui le servissent en esprit et en vérité.

C'est avec une certaine complaisance que nous avons raconté ces différents traits d'une manière un peu détaillée, ainsi que nous l'avions promis. Ils nous semblent d'ailleurs, à cause des immenses résultats dont ils ont été le principe, devoir singulièrement intéresser les personnes pieuses et ne pas peu contribuer à éveiller en elles de salutaires impressions, en même temps qu'ils nous paraissent n'être pas sans quelque charme historique pour le lecteur tant soit peu curieux.

Nous allons reprendre l'histoire de la chapelle où nous l'avons laissée.

Le cent dixième et dernier évêque (1) de Paris, Henri de Gondy, à la sollicitation de l'abbesse Marie de Beauvilliers, et de sa sœur, dame Forget, érigea la chapelle du Martyre en prieuré le 7 juin 1622. La collation devait en appartenir à l'abbaye après la démission des deux chapelains alors existants.

Dès cette époque, dix religieuses de l'abbaye descendirent s'établir tout auprès de la chapelle, dans un bâtiment construit pour elles. Elles y commencèrent l'office quotidien. Cette circonstance fit qu'il y avait en quelque sorte deux communautés sur la butte Montmartre : le nouveau prieuré et l'antique monastère. Les difficultés que ce double service occasionna causèrent enfin la réunion des deux établissements ; elle eut lieu avec la permission de M. de Harlay, cinquième archevêque de Paris, le 12 août 1681, après que les nouveaux corps de logis, construits sur les ordres de Louis XIV, furent achevés.

Enveloppée dans la vente du domaine de l'abbaye comme bien national, la chapelle du Martyre fut démolie (1790) par le plâtrier qui avait fait l'acquisition des autres bâtiments, et qui les rasa tous pour exploiter immédiatement du plâtre. Il ne reste plus de trace aujourd'hui de cette antique chapelle ; à peine indiquerait-on, avec quelque certitude, l'espace qu'elle occupait dans le terrain où elle était située (1), et qui est aujourd'hui divisé en lots et mis en vente pour y faire des constructions.

Tout ce que nous avons dit de cet édifice sacré doit vivement faire regretter qu'on ne se soit pas occupé d'en consacrer le souvenir par un monument quelconque. Espérons, à cause de l'accroissement de la population de la commune de Montmartre et du besoin qui se fera sentir d'élever une chapelle pour le service des habitants du nouveau village d'Orsel, qu'il sera possible, avec le temps et un peu de bonne volonté, de relever un jour sur le lieu qu'il occupa jadis ce monument qu'accueillerait avec satisfaction la piété des fidèles.

§ III. *La Paroisse.*

Des divers établissements religieux dont nous avons abrégé l'histoire, que reste-t-il sur la montagne ? La vieille paroisse. Presque aussi ancienne que le culte du vrai Dieu à Montmartre, elle a paisiblement assisté aux illustrations de l'abbaye, dont elle était la vassale. Elle en a reçu ses pasteurs qui, tant que dura l'ancien état de choses, ne furent considérés que comme vicaires perpétuels de l'abbesse, curé primitif du lieu.

Bien que plusieurs de ceux qui se sont succédé pendant tant de siècles dans la cure de Montmartre aient été des hommes distingués, ils occupent peu de place dans l'histoire. Leurs noms seraient ignorés s'ils ne figuraient dans les archives de l'abbaye à titre de régisseurs ou de receveurs de ce grand monastère.

Constamment tenus par les abbesses dans une dure dépendance, nous les avons vus quelquefois, mais toujours en vain, chercher à s'affranchir.

Ce que de longs efforts n'avaient pu obtenir, la révolution le réalisa un jour. La suppression de l'abbaye, en vertu du décret de l'Assemblée nationale du 13 février 1790, fit entrer M. Pichon, alors desservant de la paroisse, dans le véritable titre de curé, dépendant uniquement de l'archevêché de Paris. Il était fort âgé et ne survécut que peu de temps à ces premiers événements.

M. Castellan lui succéda. Cet ecclésiastique et son vicaire, après avoir longtemps refusé leur adhésion à la constitution civile du clergé (décrétée le 27 novembre 1790), eurent la faiblesse de céder avec peur et regret à la loi coercitive rendue le 29 novembre 1791, et prêtèrent le serment exigé.

Vers le milieu de l'année 1792, la petite chapelle de Notre-Dame-de-Lorette se trou-

(1) Non pas l'archevêque, comme dit l'abbé Lebeuf, attendu que le siége de Paris ne fut érigé en archevêché que le 20 octobre 1622.

(1) On ne le pourrait qu'à l'aide du plan de l'abbaye qui a été fait à l'occasion de la vente ; ce plan indique le lieu de la chapelle du couvent qui faisait face à la porte d'entrée, et l'on sait que la chapelle du Martyre était sous cette chapelle.

vant enfermée dans Paris par le mur de clôture récemment terminé, M. Castellan pensa à en demander le bénéfice qui devenait alors plus avantageux que sa cure. Il l'obtint, quitta Montmartre, et resta dans ce nouveau poste jusqu'aux jours de la terreur.

Après cette triste époque, lorsque, sous le nom d'*oratoires*, il fut permis aux catholiques de rouvrir leurs temples, les habitants de Montmartre, qui lui avaient gardé un bienveillant souvenir, appelèrent M. Castellan. Il revint vers eux et administra la paroisse jusqu'en 1799.

Il mourut cette année des suites d'une chute violente qu'il fit un soir, en se heurtant contre un arbre renversé en travers d'un chemin.

M. Castellan avait rétracté son serment; il est mort dans l'unité de l'Église.

Un ex-prieur des Prémontrés, M. Bertheroud de Long-Prez, lui succéda vers la fin de 1802. C'est à lui que la paroisse est redevable de la création du Calvaire. Il profita du séjour du pape Pie VII en France pour demander l'érection d'un chemin de la Croix, composé de neuf stations, en tout semblable à celui établi jadis sur le mont Valérien.

Il sollicitait aussi du souverain pontife des bulles d'indulgences plénières et partielles, pour les octaves de l'Invention et de l'Exaltation de la sainte croix, et pour celles des fêtes de saint Pierre et de saint Denis, les patrons de ce lieu.

Le nonce du pape lui accorda sa demande et adressa à M. le cardinal de Belloy, alors archevêque de Paris, des bulles en date du 3 mai 1805, que M. Cheronnet cite en entier dans son *Histoire de Montmartre*, page 196 et suiv.

M. Bertheroud de Long-Prez s'occupa donc de l'érection de la croix et des chapelles dans l'intérieur de l'église. Il fut puissamment aidé, dans l'exécution de ces travaux, par un saint prêtre, anglais de nation, nommé Dubois, qui vivait retiré à Montmartre, et qui, de ses propres mains, fit la plupart des stations qu'on y voyait encore il y a quelques années. En apprenant cette particularité, ceux qui ont peut-être blâmé la grossièreté des peintures et du travail de ces pauvres chapelles béniront sans aucun doute la mémoire de ce bon prêtre.

De tous les nombreux successeurs de M. Bertheroud de Long-Prez à la cure de Montmartre, celui dont le souvenir est resté le plus cher aux fidèles est sans doute M. l'abbé Ottin. Nommé curé de Montmartre le 29 juin 1830, il s'occupa très activement de rendre à cette antique paroisse quelques traces de sa splendeur primitive.

Il dota l'église du buffet d'orgues de l'ancienne chapelle de Notre-Dame de Lorette. Il en fit l'acquisition lors de la translation de cette paroisse dans l'église neuve. Il construisit, sous le clocher, la chapelle des fonts, il s'occupa ensuite de la restauration complète des bâtiments de l'église. En 1835, ayant conçu le projet de relever le Calvaire et d'en établir un à l'extérieur, il fit confirmer par Grégoire XVI toutes les bulles d'indulgences accordées en 1805 par Pie VII, et obtint du même pontife de nouvelles indulgences particulières pour des visites faites au Calvaire de Montmartre le troisième et le quatrième dimanche de chaque mois de l'année (1).

Il établit ensuite, dans un terrain contigu à l'église, un Calvaire dont les stations, construites avec beaucoup de goût et d'intelligence, sont des modèles parfaits des divers genres d'architecture religieuse et une sorte de chronologie de l'art chrétien. Des bas-reliefs, dessinés et exécutés avec talent, y représentent les diverses scènes de la Passion. Tout dans cet établissement concourt à faire naître ou à entretenir dans les cœurs les sentiments d'une religieuse admiration, et entraîne à la piété, que les souvenirs qui y sont à chaque pas rappelés par la méditation contribuent encore à soutenir et à fortifier.

Les trois croix sont élevées sur un beau rocher qui termine le jardin; à droite du spectateur, une grotte souterraine représente le Saint-Sépulcre, qui, par sa forme intérieure et ses dimensions, rappelle celui de Jérusalem.

En 1842, sur la demande des fidèles, désireux de changer en neuvaine le pèlerinage, qui, selon la teneur des indulgences, ne doit durer que huit jours, M. le curé obtint, par l'entremise de Mgr Affre, archevêque de Paris, du souverain pontife Grégoire XVI, en date du 26 avril 1842, une indulgence plénière pour le neuvième jour (2).

La paroisse de Montmartre possède encore aujourd'hui quelques-unes des anciennes reliques dont le nombre était jadis si considérable sur les autels tant de l'abbaye que de la chapelle du Martyre.

Ces reliques, les unes dépouillées de leurs reliquaires, les autres, dans des châsses en mauvais état, sont restées déposées au presbytère, où elles attendent les secours de la piété des fidèles pour la construction de nouveaux reliquaires, où, convenablement placées, elles puissent ensuite être de nouveau exposées à la piété des fidèles.

Ces sacrés ossements étaient conservés religieusement dans des reliquaires d'or et d'argent ou dans des tableaux artistement travaillés. Les fidèles venaient se prosterner avec vénération devant les châsses qui renfermaient entre autres les reliques de saint Laurent, saint Jacques, saint Barthélemy, saint Mathias, sainte Agnès, sainte Lucie, saint Patrice, sainte Euphrosine, sainte Luce, saint Paul, saint Philippe, sainte Berthe, sainte Béatrice, saint Nicolas, sainte Julienne, sainte Chantal, saint Blaise, sainte Thècle, saint Sébastien, saint Éric, roi de Suède, saint Fructueux, saint Constant, saint Ferdinand, sainte Marine, saint Vincent de Paul, des saints martyrs de Montmartre (3), etc., etc.

(1) *Voy.* Cheronnet, *Hist. de Montmartre*, p. 207.
(2) *Voy.* Cheronnet, *Hist. de Montmartre*, p. 209.
(3) Ossements des premiers chrétiens martyrisés sur notre montagne.

Comme objets précieux et sacrés, l'abbaye possédait encore une dent de la reine Berthe, un morceau d'étoffe de laine, fragment de la robe de Notre-Seigneur, et un anneau en fer provenant de la chaîne de saint Jean-Baptiste.

On le voit, peu d'églises étaient aussi favorablement partagées que celle de Montmartre. Toutes ces reliques, appartenant à l'abbaye, s'exposaient indistinctement dans la chapelle du couvent, dans celle du Martyre et sur les autels de la paroisse.

Les pieux fidèles apprendront avec joie qu'aucune de ces richesses saintes n'a été perdue, qu'aucune n'a été profanée. Nous allons dire comment une grande partie d'elles ont été sauvées.

Quelque temps avant les jours de leur expulsion, les religieuses prévirent les excès auxquels ne devaient pas tarder de se livrer ceux qui alors donnaient leurs lois à la France. Laissant à la cupidité spoliatrice ce qui seul pouvait la satisfaire, l'abbaye résolut d'abandonner ses riches châsses, ses brillants reliquaires, et songea à mettre les ossements saints en lieu de sûreté. Une sœur religieuse, madame de Saint-Laurent, au vu et au su de toute la communauté, vida toutes les châsses, enferma soigneusement tous les restes sacrés dans une caisse bien close, et pour soustraire ce précieux trésor aux perquisitions qu'on redoutait, elle alla l'enfouir secrètement dans le cimetière de la paroisse de la Cour-Neuve, près Saint-Denis.

Quand de meilleurs jours se levèrent sur la France, la sœur Saint-Laurent, de concert avec le P. Saint-Simon, ex-oratorien, sortirent la précieuse caisse de la cachette et la portèrent à Paris entre les mains de M. Durand, aumônier de l'hospice des incurables-femmes, rue de Sèvres. Cet ecclésiastique garda silencieusement la caisse jusqu'en 1811. Surpris alors par une maladie, et craignant qu'un jour ce dépôt sacré, passant à des héritiers insouciants, fût perdu pour la piété des fidèles, il en fit la déclaration et la remit entre les mains de MM. Despinasse et Malaret, vicaires généraux du diocèse. Ces précieux restes, quoique privés d'authentique officiel, furent dès ce moment exposés à la vénération des fidèles, après avoir été placés dans les socles de quatre bustes représentant saint Pierre, saint Paul, saint François de Sales et saint Vincent de Paul, et dans deux grands cadres.

En 1837, l'aumônier et les sœurs religieuses de l'hospice des Incurables, voulant faire cesser l'irrégularité de cette exposition de reliques non revêtues d'authenticité, adressèrent, le 14 novembre, à M. de Quelen, archevêque de Paris, une requête à l'effet d'obtenir une enquête en règle, pour constater l'authenticité de ces reliques. Le prélat ne tarda pas à faire droit à cette demande. Une commission fut nommée, et, sous la présidence de M. l'abbé Quentin, promoteur de Paris, le 19 décembre 1837, examen, vérification et procès-verbal furent faits de toutes les reliques provenant de l'ancienne abbaye de Montmartre. Entre autres signataires de l'acte dressé à ce sujet, on remarque au pied du procès-verbal mesdames Marie Dupoteil, Justine Desplas et Marie-Anne Desplas, anciennes religieuses de l'abbaye de Montmartre.

Les quatre bustes et les deux tableaux, contenant toutes les reliques provenant de Montmartre, au nombre de quatre-vingt-treize fragments, plus ou moins considérables, et, de plus, les autres objets que nous avons cités, sont conservés dans l'église de l'hospice des Incurables.

Nous devons les détails qu'on vient de lire à l'obligeance de M. Constant, aumônier actuel de cet établissement, qui a bien voulu nous donner communication du procès-verbal.

Les autres reliques, en plus grand nombre encore, et au moins aussi précieuses, sont, comme nous l'avons dit plus haut, déposées dans la demeure de M. le curé, en attendant la réparation ou l'acquisition de reliquaires qui permettent de les exposer publiquement dans l'église, à la piété des fidèles (1).

MONTMEILLANT (France), sur la limite des deux départements de l'Oise et de Seine-et-Oise. Un curé de Saint-Vite fit bâtir dans son jardin un calvaire, avec des grottes pour les stations; ce qui y attirait un grand concours des paroisses voisines qui y venaient en procession ou en pèlerinage les dimanches et les fêtes, et surtout aux fêtes de la sainte Croix.

Il ne reste plus aujourd'hui de remarquable à Montmeillant qu'une tour de son ancien château, sur le territoire de Morfontaine (Oise), et le nom de Notre-Dame-de-Montmeillant, qui rappelle une ancienne dévotion de cette contrée.

MONTMORENCY (France), dans le département de Seine-et-Oise.

Les reliques de saint Félix y attiraient un grand concours de pèlerins le 1er août, jour de la fête de ce saint martyr. Ce pèlerinage donna lieu à une foire, très-célèbre dans les annales de la contrée.

Autrefois les habitants, hommes et femmes de la paroisse de Saint-Félix, au diocèse de Beauvais, sur la rivière du Therain, entre Beauvais et Creil, à douze lieues de Montmorency, se rendaient, tous les ans, par députés, à l'église collégiale de Montmorency, suivant une ancienne coutume, le premier jour d'août, pour y porter la châsse de saint Félix. Les paroissiens de Montmorency leur cédaient cet honneur, auquel cependant ils participaient après eux et à leur défaut, ne s'en croyant point exclus (2).

(1) Nous avons pris la plupart des particularités qu'on vient de lire sur le pèlerinage de Montmartre, sa chapelle du Martyre et sa paroisse, dans la curieuse histoire de M. Cheronnet, écrite sur les lieux mêmes, et continuée jusqu'à nos jours. Nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir de plus amples renseignements sur la célèbre abbaye de Bénédictines dont nous n'avons pu parler ici.

(2) Lebeuf, *Hist. de la banlieue ecclés. de Paris.*



MONTPELLIER (France), dans le département de l'Hérault.

Notre-Dame-des-Tables.—La statue miraculeuse de cette Vierge, qui opéra tant de prodiges, est faite d'un bois noirâtre : elle est debout, et soutient l'enfant Jésus sur son bras. De peur que le temps ne vînt à la corrompre, on l'enferma dans une statue d'argent de la même forme, mais de grandeur naturelle, et la Vierge révérée y fut longtemps cachée à tous les yeux; mais elle fut volée par les calvinistes, opposés au culte de Marie, et depuis on ne put jamais savoir ce qu'elle était devenue. L'église fut bâtie par les deux sœurs de l'évêque saint Fulcien, et devint bientôt une église importante. Jacques, roi d'Aragon, lui envoya des présents en témoignage d'une guérison merveilleuse qu'il en avait obtenue. On raconte encore plusieurs miracles avérés de cette sainte image.

On établit, en 1189, à Montpellier, un office en l'honneur des *Miracles de Marie;* le jour en était fixé au 1er septembre, et son octave durait jusqu'au 8 du même mois, fête de la Nativité de la sainte Vierge. On y disait une oraison qui a survécu à l'office, aujourd'hui tombé en désuétude.

Deus, qui præsentem diem in hac gloriosæ Virginis Mariæ ecclesia miraculorum tuorum initiis decorasti : tribue, quæsumus, ut sicut in ipsa et per ipsam a morbis curamur in corpore, ita a peccatorum contagiis liberemur in mente. Per Dominum, etc.

Dans le couvent de Saint-Paul, on conservait le bâton de pèlerin de saint Roch. Il avait cinq pieds de long, était fait d'un bois noirâtre avec plusieurs nœuds, dont l'un représentait une tête d'ange; il était ferré des deux bouts, et pesait treize livres. Saint Roch naquit et mourut à Montpellier; mais il n'est fait de lui aucune mention ni dans le *Thalamus*, registre exact de tout ce qui s'est passé dans cette ville depuis son origine, ni dans le vieux rituel de l'église de Notre-Dame des Tables, où se trouvaient les oraisons que l'on disait en temps de peste.

Montpellier, que nos vieux chroniqueurs appellent *Mons Puellarum* et *Mons Pessulanus* ou *Pessulus*, et qui faisait partie du Bas-Languedoc, fut d'abord compris dans la Septimanie, dont le nom caractéristique avait été substitué par les Wisigoths à celui de première Narbonnaise.

On ne fait point remonter l'origine de cette ville au delà du VIIIe siècle. Humble village à cette époque, Montpellier tira son accroissement de la décadence de trois villes voisines, Substantion dont il dépendait, Maguelonne et Melgueil.

Détruite en 737 par Charles Martel, Maguelonne voit ses habitants se réfugier les uns à Montpellier, les autres à Substantion. Parmi ces derniers figuraient l'évêque et le comte de Maguelonne, qui ajoutèrent à leur titre le nom du lieu où ils s'étaient retirés.

Mais bientôt une lutte d'autorité s'engagea, et le comte, abandonnant Substantion à l'évêque, alla fonder à Melgueil une maison qui se soutint environ deux siècles, et dont les biens, après avoir été transmis, faute d'héritiers mâles, aux Bérenger de Barcelone, aux Pelet, seigneurs d'Alais, et aux comtes de Toulouse, échurent enfin aux mains des évêques de Maguelonne.

Déjà, en 1037, un de ceux-ci, non content de voir l'autorité ecclésiastique dominer sans rivale à Substantion, avait relevé les murs de Maguelonne, et y avait fixé sa demeure ; mais les fièvres que propageaient les eaux de l'étang au milieu duquel cette ville était assise, furent un obstacle insurmontable à sa résurrection totale, et lorsque l'évêché, dont elle était redevenue le siége, eut été, en 1536, transporté à Montpellier, elle tomba d'elle-même en ruines.

Mieux postés pour se maintenir dans le haut rang que leur assignait la hiérarchie féodale, Substantion et Melgueil n'en semblèrent pas moins avoir pour unique but l'élévation de Montpellier.

En 975, deux filles de la maison de Substantion firent donation de leurs biens à Ricuin, évêque de Maguelonne, qui, à son tour, inféoda Montpellier à Guillaume, un des vassaux du comte de Melgueil. Ricuin se réserva toutefois pour lui et pour ses successeurs la partie de cette ville que l'on nommait Montpellieret.

Environ un siècle et demi après cette inféodation, Raymond, comte de Melgueil, mariait sa fille à Guillaume IV, seigneur de Montpellier, et lui cédait pour un temps le droit de battre monnaie. Même cession était faite, en 1204, au seigneur et aux douze consuls de cette ville par Guillaume Raymond, évêque de Maguelonne et comte de Melgueil.

Montpellier avait acquis alors presque tout son développement.

L'histoire de cette ville, depuis 975 jusqu'à 1789, peut se diviser en quatre époques. Du Xe siècle au XIIe siècle, Montpellier s'étend et s'affermit. Au milieu des conflits de juridiction qui mettent aux prises les seigneurs dont il relève, et les suzerains ecclésiastiques auxquels l'autorité séculière doit hommage, il s'essaie aux libertés municipales, dont il trouve l'exemple et la pratique à Marseille, à Arles, à Nîmes et à Narbonne.

Du XIIe siècle au XVIe siècle, il marche de pair avec ces quatre cités. Pas plus qu'elles, sans doute, il ne put éviter le contre-coup des événements qui agitèrent la France durant cette longue période. Il paya son tribut aux croisades, à la guerre des Albigeois, aux terribles luttes de la France avec l'Angleterre. A plusieurs reprises il fut décimé par la peste; mais ces rudes épreuves, loin de l'abattre, l'excitèrent à de plus grands efforts; et, au moment où les guerres civiles du XVIe siècle vinrent le mettre à deux doigts de sa perte, il possédait une école de médecine qui, depuis trois cents ans, ne cessait de jeter le plus vif éclat, et il était devenu l'entrepôt d'un commerce qui déjà,

en 1173, faisait l'étonnement du célèbre rabbin Benjamin de Tudèle.

En 1204, les rois d'Aragon avaient usurpé la seigneurie de Montpellier et fait brèche, un instant, à l'unité future de la France. Mais, par une rencontre singulière, ce fut un évêque de Maguelonne qui, en cédant Montpellieret à Philippe le Bel, rattacha ainsi la seigneurie de Montpellier à la couronne de nos rois. Un demi-siècle après, Jayme III, titulaire de ce fief, le vendit à Philippe VI. Cédé, repris, puis restitué par Charles V à Charles le Mauvais, roi de Navarre, Montpellier fut réuni définitivement à la France en 1378.

Du XVIe siècle au XVIIe siècle, cette cité, nous l'avons dit, fut la proie des guerres civiles. Les calvinistes y établirent une sorte de république, et, après s'être un instant soumis à Henri IV, ils reprirent les armes à sa mort. Un siége long et sanglant rendit Louis XIII maître de Montpellier.

Ici se termine l'existence purement individuelle de cette ville. N'oublions pas, cependant, que jusqu'à la révolution française de 1789, elle fut le siége des Etats du Languedoc.

Elle est bâtie sur un plateau que domine la montagne de Saint-Loup et au bas duquel coule une petite rivière, le Lez, dont les eaux navigables vont grossir l'étang de Thau. Montpellier est à huit kilomètres de la Méditerranée. Il communique à cette mer par le Lez et par le port de Cette. Un chemin de fer la relie en outre à cette dernière ville. Les rues de Montpellier sont étroites, escarpées et tortueuses; mais les maisons, presque toutes de pierres de taille, sont d'un bel aspect. Du reste, aucun édifice public n'attire bien vivement les yeux. Seule, la promenade du Peyrou est digne de toute l'admiration du voyageur.

Gumppenberg nomme encore plusieurs images de la Vierge, célèbres dans cette ville :

Notre-Dame-de-Bethléem;
Notre-Dame-de-la-Vie ;
Et Notre-Dame-de-Grou;

mais il ne donne sur elles aucun renseignement.

MONTREUIL-SUR-MER (France), appelé aussi Montreuil-les-Dames, dans le département du Pas-de-Calais.

Il y avait là autrefois un couvent de Bénédictins. On y vénérait une copie du saint suaire de Saint-Pierre de Rome, envoyée par Urbain IV à sa sœur, qui s'était retirée dans ce couvent. Sa lettre, qu'on trouve dans le traité *de Linteis sepulchralibus* de Chifflet, est datée de l'an 1249.

MONTS (NOTRE-DAME-DES-), en France, chapelle assise sur une colline entourée d'autres collines, dans l'ancienne forêt de Cayrac, entre le Viaur et l'Aveyron. On l'appelle aussi la chapelle de Notre-Dame-de-Ceignac.

Cette chapelle est célèbre par le pèlerinage d'un palatin hongrois, qui, au XIIe siècle, recouvra miraculeusement la vue, grâce à l'intercession de Notre-Dame. Ce seigneur, affligé d'une cruelle cécité à la fleur de son âge, quitta les bords du Danube, avec cent hommes d'armes, pour venir demander à Notre-Dame-des-Monts la guérison de son infirmité.

« Il s'embarqua sur la mer Adriatique, dit M. l'abbé Orsini, et, après avoir longé les côtes de l'Italie, il entra dans le golfe de Lyon; mais là une tempête horrible vint disperser les navires de sa petite flotte, et ce fut à grand'peine que son écuyer le sauva dans une chaloupe qui parvint à gagner la côte.

« Triste de cet événement désastreux, et déplorant le sort de ses compagnons d'armes, le prince aveugle, accompagné de son fidèle serviteur, s'enfonça dans les montagnes du Languedoc, en se dirigeant à petites journées vers la chapelle de Notre-Dame des Monts, où il arriva en 1150.

« Un chasseur, qui tendait ses filets sur les rives verdoyantes du Viaur, indiqua le gué de la rivière aux deux pèlerins, et les conduisit sur une petite éminence d'où l'on découvrait la petite église.

« Le palatin, privé depuis quelques années de la douce lumière du ciel, ne put voir dans l'éloignement l'édifice religieux; mais il entendit le gai carillon de ses cloches matinales, et, se prosternant sur l'herbe encore humide de rosée, il bénit Dieu et Notre-Dame d'être enfin arrivé au terme d'un si long voyage. Il entra plein de foi dans ce modeste sanctuaire qu'il venait chercher de si loin, et fit dire une messe solennelle à l'autel de Marie.

« La messe terminée, et tandis que le prince palatin priait avec larmes devant l'image de la Vierge, un bruit d'armes, causé par des pèlerins qui entraient en foule dans l'église, attira son attention. Il lève instinctivement ses yeux sans regard : ô surprise! il voit sa bannière; et ces pèlerins prosternés, dont les pelisses orientales contrastent avec les capes brunes des paysans du Languedoc, ce sont ses fidèles Hongrois! Un cri de bonheur et de reconnaissance lui échappe, il a recouvré la vue, et ses hommes d'armes sont là! Notre-Dame avait traité son vassal avec une générosité de *suzeraine* et n'avait pas fait les choses à demi.

« Sept lampes d'argent massif furent le don que le seigneur hongrois offrit à la Vierge; par ses ordres, une croix fut élevée sur la colline où il avait prié, et l'on y grava cette histoire en caractères gothiques. Un groupe en relief, placé dans le sanctuaire de Marie, représente le prince palatin et son écuyer, à genoux devant l'image de la Vierge; au-dessus était une inscription latine, ainsi conçue :

Ecce palatinus privatus lumine princeps
Munera magna ferens, sed meliora refert.
Virginis auspiciis divino in lumine, lumen
Cernit, et exultat, dum pia perficerent;
Insuper et centum famulos in littore fractos
Invenit incolumes : dicitur inde locus.

Au nombre des bienfaiteurs de la chapelle

de Notre-Dame-de-Ceignac on compte les ducs d'Arpajon, le cardinal de Pelagrua, neveu du pape Clément V, et une foule d'évêques et de hauts personnages. » (*La Vierge, Histoire de la Mère de Dieu*, par M. l'abbé Orsini.)

MONT-SAINT-MICHEL, en Normandie, (Manche).

C'est au fond de vastes grèves qu'est situé le Mont-Saint-Michel. Une masse granitique s'élance à 180 pieds, et sert de base à un développement prodigieux d'édifices : longues murailles, tours élevées, modestes maisons, château-fort, monastère gothique, clocher, toutes ces constructions, échelonnées, atteignent une telle hauteur, que, du niveau de la plage au sommet du clocher, l'œil étonné mesure 400 pieds.

Sous l'ancienne monarchie, c'était au Mont-Saint-Michel que l'on enfermait les grands coupables de lèse-majesté ou de sacrilége. Il existait dans l'intérieur une cage de fer qui acquit une triste célébrité, et dans laquelle les prisonniers étaient exposés aux plus horribles souffrances ; plus tard cette cage fut remplacée par une cage en bois, formée d'énormes solives placées à trois pouces les unes des autres.

A l'époque de la révolution, sous la Terreur, on enferma dans ce cloître trois cents prêtres qui n'avaient pu être déportés à cause de leur vieillesse ou de leurs infirmités. L'abbaye, l'église et le château-fort servent encore aujourd'hui de maison centrale de réclusion. Des ateliers ont été établis dans l'intérieur pour les nombreux prisonniers qui y sont envoyés des différentes parties de la France. On y trouve maintenant tout à la fois les prisonniers politiques et les prisonniers pour délits et crimes ordinaires.

Un témoin oculaire a donné la description des édifices situés sur le rocher, tels qu'on les voit aujourd'hui. On arrive sur le plateau du Mont-Saint-Michel par une première porte d'entrée, où l'on remarque deux vieilles pièces de canon prises sur les Anglais, lors du siége que le Mont soutint en 1423. Cette porte s'ouvre sur une cour où se voit un corps de garde. Après avoir franchi encore deux autres portes, on traverse une rue, dans laquelle sont établies quelques auberges. Sur les remparts plusieurs escaliers conduisent à la porte du château même, flanqué de deux tourelles construites en pierres de granit. Au milieu du véritable labyrinthe de pierres où l'on pénètre, on remarque les souterrains, les caves, les magasins à poudre et à boulets ; l'immense voûte où l'on a placé la machine au moyen de laquelle on hisse les provisions le long d'une muraille de 70 pieds de hauteur ; les oubliettes, affreux cachots nommés les *in pace;* la voûte aux trappes sur les oubliettes, et les vastes souterrains de Montgomery et du Réfectoire, qui règnent dans une longueur de 200 pieds sur 18 d'élévation.

Le monastère, qui couronne le sommet, fut fondé en 708, et reconstruit entièrement en 1022.

On remarque l'église, qui est d'une rare beauté, et les piliers souterrains qui en supportent une partie ; la longueur de l'église est de 170 pieds, son élévation sous voûte est de 68, et sa plus grande largeur est de 150. Dans cette église on montre surtout la chapelle Saint-Sauveur, où étaient renfermés les reliques, le trésor, le grand tableau de saint Michel, sa statue couverte de feuilles d'or, et, en face de l'autel, le vaste écusson contenant le nom et les armoiries des braves qui, en 1423, repoussèrent les Anglais.

L'abbaye fut pendant longtemps le rendez-vous religieux d'un pèlerinage très-zélé. Louis XI y institua, en 1469, l'*ordre de Saint-Michel*. Voy. Belen ou Belenus.

MONT-SERRAT (Espagne), montagne célèbre de la Catalogne (intendance civile de Barcelone), sur le flanc de laquelle se trouve un lieu de pèlerinage très-fréquenté, où l'on vénère une image miraculeuse de la Vierge. « Cette montagne, dit Gumppenberg, est escarpée, en partie inculte, et depuis longtemps appelée *Monte-Serrato*, le mont dentelé (en forme de scie), à cause de la ligne aiguë et découpée des pics qui la couronnent. Quelques auteurs prétendent qu'elle était autrefois dédiée aux idoles, mais qu'après l'extinction du paganisme elle resta déserte et sans culture. Ce lieu, privé d'habitants, continue le même écrivain, plut à un certain Jean Guérin, qui vint s'y fixer. Il y vécut longtemps plus connu du ciel que de la terre, au fond d'une caverne, où il se retirait en présence de Dieu.

« Un comte de Barcelone, Geoffroy le Velu, avait une fille qui était possédée d'un démon qui lui faisait subir d'horribles tourments. Son père fit tout ce qui était en son pouvoir pour les apaiser ; mais ayant enfin appris par ses serviteurs que le saint ermite Guérin vivait retiré au milieu des rochers du Mont-Serrat, il se décida promptement à recourir à ses prières pour obtenir la guérison de sa fille. »

Or, ici Gumppenberg raconte une histoire dont nous ne prétendons en aucune façon prendre sur nous la responsabilité, mais que nous retracerons néanmoins, en abrégeant, autant que possible, le récit du pieux jésuite.

Il paraît que « sur la même montagne vivait un autre ermite qui conseilla à Guérin de garder la jeune fille avec lui pendant neuf jours, pour obtenir la guérison de sa terrible maladie. Le comte y consentit avec joie, aimant mieux se priver pendant quelques jours de la compagnie de son enfant que de voir son obsession durer éternellement. Mais Guérin ne fut pas plutôt en présence de cette malheureuse fille, qu'il se mêla quelques sentiments trop humains dans ce cœur jusqu'alors si fier de sa vertu. Les conseils perfides de son vieux compagnon le poussant de plus en plus à céder à ses honteux penchants, il arriva, ce qu'on n'aurait su prévoir, que sa vertu tomba devant la beauté de la fille du comte de Barcelone. A peine ce crime fut-il commis, que Guérin,

honteux et hors de lui, vint s'en confesser à son ami, qui l'engagea à faire périr la jeune fille, pour cacher son déshonneur aux yeux de son père; et Guérin, dans son égarement, commit encore ce nouveau crime, et après avoir égorgé l'enfant, l'enterra auprès de sa caverne; puis, quand le comte de Barcelone vint la lui redemander, il lui dit qu'elle avait disparu de chez lui avant sa guérison, et que le malin esprit l'avait sans doute précipitée du haut des rochers de la montagne. Le comte s'en retourna en pleurant à son château de Manresa, et Guérin dans sa grotte; mais son cœur fut dévoré de remords, il n'osait plus lever les yeux au ciel; il voulut faire pénitence de ses trois crimes, alla faire un voyage à Rome, découvrit son péché au pape, et se soumit à toutes les pénitences qui lui furent imposées.

« Cependant plusieurs jeunes bergers catalans, qui conduisaient souvent leurs troupeaux de chèvres et de brebis sur la montagne, virent souvent, au milieu de la nuit du samedi, une lueur céleste qui tombait sur le sommet d'une des cavernes, et semblait s'y reposer pendant quelque temps. Cette vue étrange les frappa, et ils s'empressèrent d'en faire part au curé du bourg situé près de là. Celui-ci, après avoir examiné le fait par lui-même, en avertit l'évêque du lieu, qui résidait alors à Manresa. Ce prélat fit de sérieuses investigations, et après avoir acquis la certitude que ce miracle se renouvelait en effet tous les samedis, il fit explorer avec soin la montagne. On parvint donc, non sans peine, jusqu'à la caverne que désignaient les rayons mystérieux. On la visita et l'on y trouva une vieille et jolie statue de la Vierge, environnée d'une odeur suave, semblable à celle qui accompagnait toujours les rayons célestes, et que ne pouvaient donner les fleurs sauvages de cette montagne inculte. L'évêque s'y rendit aussitôt lui-même, et après avoir vénéré Marie dans son image, il organisa, aussi rapidement qu'il le put, une procession solennelle pour transporter un si précieux trésor à Monistrolo, bourg situé au bas de la montagne.

« La Vierge sembla d'abord y consentir, car elle laissa facilement emporter sa statue du lieu où on l'avait trouvée; mais quand elle arriva au lieu où Guérin avait enterré la fille du comte, elle rendit sa statue si pesante que les porteurs ne purent avancer plus loin. Le prélat, ravi de cet événement, surnaturel, y fit élever sur-le-champ, avec des branches d'arbres, une petite chapelle qui devint bientôt célèbre par les miracles qui s'y opéraient.

« Quelque temps après, comme les chasseurs du comte de Barcelone parcouraient la montagne avec leurs chiens, ceux-ci s'arrêtèrent tout à coup devant un gibier inconnu. C'était une sorte de monstre informe, grand, à quatre pieds, couvert de poils, à qui la nature avait donné une espèce d'écaille au lieu de peau, mais qui n'avait aucune espèce de voix. Les chasseurs s'arrêtèrent interdits, comme les chiens, devant cet animal; mais l'un d'eux, plus hardi que les autres, s'approche, passe une corde autour du cou de la bête, et s'apprête à la conduire vivante devant le comte pour lui en faire hommage. Mais pendant qu'on la faisait passer et repasser devant ses yeux, voilà qu'un fils du comte, à peine âgé de trois mois, s'écrie d'une voix claire et distincte, de manière à être entendu de tous les assistants : « Lève-toi, frère Jean Guérin, car Dieu t'a remis ton péché! » L'enfant se tut après ces paroles et redevint muet comme auparavant. Tous les spectateurs restaient saisis d'effroi, ne comprenant ni de quel crime ni de quel frère Jean il s'agissait, quand la bête se dresse avec peine sur ses pieds, dresse la tête et reprend sa forme humaine. Guérin avait péché comme David; comme Nabuchodonosor il avait fait pénitence. Il était resté sept ans sous la forme d'un animal étrange, et son expiation était terminée. Alors Guérin, n'osant lever les yeux, raconte à toute l'assemblée tous les détails de son crime, et s'offre au comte pour expier par la mort le meurtre de sa fille; mais, malgré son juste ressentiment, le comte ne se sent point la force de punir par le glaive celui à qui le ciel a déjà pardonné, et prenant son repentir en considération : « Lève-toi, lui dit-il, tu as été assez puni de ton péché; couvre-toi de ce manteau, afin que nous reconnaissions que tu es vraiment un homme; seulement indique-nous l'endroit où repose le corps de ma fille, pour que je lui donne une sépulture digne de son rang; marche devant, et nous te suivrons. »

« Jean se dirigea donc vers la montagne, et le père fut touché d'une grande joie quand il vit que le lieu où la sainte Vierge avait voulu fixer son séjour était celui-là même où sa fille avait été ensevelie. On leva les grosses pierres qui recouvraient son corps, et, au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents, la jeune fille en sortit vivante et pleine de joie. Le comte supporta cette joie subite avec courage, et Guérin, qui n'ignorait rien de ce qui s'était passé, resta muet de stupeur.

« On demanda bientôt à la jeune fille comment ce miracle était arrivé. Elle répondit qu'ayant été toute sa vie très-attachée de cœur à la sainte Vierge, celle-ci l'avait rendue à la vie, parce que sa mort était arrivée sans qu'elle eût commis aucune faute pour la perdre. Alors le père lui parla de mariage, mais il ne put parvenir à l'y déterminer, et la jeune fille lui déclara que puisqu'elle devait cette seconde vie à la bonté de Dieu, elle voulait lui consacrer les derniers jours qu'il lui accorderait : elle ne voulut plus quitter le lieu où elle avait reçu le jour, et résolut de se consacrer à jamais à la sainte Vierge. Alors le comte consacra la dot qu'il destinait à sa fille, à élever un monastère en ce même lieu.

« Plusieurs filles de familles distinguées se joignirent alors à la jeune fille sous la règle de saint Benoît. Guérin prit, avec le curé de

Monistrolo, la conduite du monastère, et finit ses jours en paix avec la pieuse fille du comte, dans les exercices de la plus haute vertu.

« Ce monastère fut remplacé dans la suite par un couvent de Bénédictins, et la Vierge y fut toujours révérée d'une manière particulière. »

« Aujourd'hui, continue le même écrivain, on visite avec un saint respect la Vierge miraculeuse dans la chapelle principale de l'église du couvent. Cinquante lampes d'argent allumées sont suspendues devant elle : ce sont autant de présents des pontifes, des empereurs et des rois. A de certains jours particuliers on y allume une grande quantité de cierges; les vases d'or et d'argent sont incrustés de pierres précieuses ; on y vénère aussi un grand nombre de reliques. Le temple est tout tapissé d'*ex-voto*, et le livre des miracles qui s'y sont opérés s'y conserve avec le plus grand soin. Alphonse de Villega, qui raconte l'histoire que nous avons citée plus haut, affirme qu'il l'a puisée dans les archives mêmes du couvent. On y montre encore la grotte de Guérin et celle du faux ermite, qu'on a cru être le diable lui-même. C'est dans cette église du Mont-Serrat que saint Ignace de Loyola, fondateur de la Société de Jésus, fit une confession générale de tous ses péchés, abandonna la carrière militaire et veilla toute la nuit en prières, avant d'entreprendre la fondation de son nouvel ordre religieux. »

« Arrivé dans un bourg situé au pied de la montagne, dit le P. Bartoli, dans la Vie de ce grand fondateur (1), Ignace acheta l'habit de pèlerin et de pénitent sous lequel il voulait se montrer désormais. C'était une tunique de drap grossier avec une ceinture de corde, des sandales et un bourdon ; tout cet équipage fut placé sur son cheval.

« Le fameux monastère du Mont-Serrat et l'image miraculeuse de la Mère de Dieu, que des pèlerins de toutes les parties du monde viennent y visiter, sont confiés aux soins des Pères Bénédictins. L'observance de leur institut y est en pleine vigueur, et la sainteté de ces vénérables habitants répond parfaitement à celle du lieu.

« La première chose dont s'occupa Ignace, à son arrivée, fut une confession générale, qu'il écrivit avec un soin tout particulier. A cette époque vivait parmi les religieux du Mont-Serrat un Français nommé Jean Chanones, ancien vicaire général de Mirepoix. Il n'y était venu d'abord que pour satisfaire sa dévotion à la sainte Vierge ; mais, bientôt édifié de la vie toute innocente et toute sainte des religieux, il resta parmi eux pour embrasser la règle de saint Benoît. Depuis l'âge de trente ans jusqu'à celui de quatre-vingt-huit, où il mourut, jamais il ne se relâcha de sa première ferveur. Jeune ou vieux, malade ou bien portant, il observait toujours la plus rigoureuse abstinence, et donnait constamment aux pauvres le tiers de la portion qui lui était allouée ; il portait un cilice qui lui descendait jusqu'aux genoux, ne prenait que le repos absolument indispensable, et passait la plus grande partie des nuits en prières, soit au chœur, soit dans sa cellule. Dieu éprouva sa patience par de longues et douloureuses infirmités, surtout vers la fin de sa vie, à cet âge qui en est lui-même une si grande ! La résignation, l'obéissance, l'humilité du saint religieux, brillèrent d'un tel éclat, que sa vie devint un modèle pour d'autres monastères du même ordre ; grâce à cet exemple puissant, ils revinrent à une observance plus rigoureuse de leur règle. »

Quand saint Ignace se présenta à Mont-Serrat, Chanones était chargé d'administrer les sacrements aux pèlerins. Il lui fit donc sa confession générale ; ce fut avec tant d'exactitude et de soin, et elle fut si souvent interrompue par ses larmes et ses sanglots, que trois jours entiers y furent employés : pensées, sentiments, projets, tout fut dévoilé à l'homme de Dieu, qui, en échange, communiqua au pénitent les trésors les plus précieux de la vie spirituelle. Ignace voulut alors paraître au dehors un homme nouveau, comme il l'était intérieurement ; il chercha donc à l'entrée de la nuit un mendiant à qui il pût donner ses vêtements, s'en dépouilla entièrement, revêtit le sac de pénitent, et, les reins entourés d'une corde, tenant un bourdon à la main, il retourna à l'église. Il avait résolu d'appliquer à un usage tout spirituel ce qu'il avait lu jadis dans les romans profanes. Avant de ceindre l'épée, les chevaliers passaient la nuit en vaines cérémonies qu'ils appelaient *la veille des armes* ; il voulut donc passer la nuit avant la fête de l'Annonciation, veillant debout ou à genoux au pied de l'autel de Notre-Dame-de-Mont-Serrat. Quand vint la pointe du jour, le nouveau pénitent appendit son épée et son poignard à une colonne de l'autel, reçut pieusement la sainte communion, fit don de son cheval au monastère, et partit de grand matin pour ne pas être reconnu ; car la solennité du jour et la sainteté du lieu devaient y attirer beaucoup de pèlerins. Plus tard la mémoire de cette noble et touchante veille devint sacrée en ces lieux ; elle brillait comme un phare lumineux aux regards des fidèles, accourus de toutes les parties du monde. Par respect pour le saint chevalier, un abbé du Mont-Serrat fit graver sur un marbre, les paroles suivantes : « Dans ces lieux, Ignace de Loyola, mêlant ses larmes et ses prières, se consacra à Dieu et à la sainte Vierge. Ce fut ici qu'il veilla tout une nuit, revêtu d'un sac, comme de ses armes spirituelles ; ce fut d'ici qu'il partit pour fonder la société de Jésus, en l'an de grâce 1522. Cette pierre a été consacrée par l'abbé F. Laurentius Nicto, en 1603 (1). »

(1) *Histoire de saint Ignace de Loyola et de la Compagnie de Jésus*, d'après les monuments originaux, par le R. P. Bartoli, t. I, p. 42, in-8°

(1) Ignatius a Loyola hic, multa prece fletuque, Deo se Virginique devovit. Hic, tanquam armis spiritualibus, sacco se muniens, pernoctavit. Hinc ad Societatem Jesu fundandam prodiit, anno 1522. F. Laurentius Nicto, abbas, dicavit anno 1603.

« La foule des pèlerins qui s'y transporte (dit le pieux auteur des *Pèlerinages aux sanctuaires de la Mère de Dieu*), les faveurs qu'ils obtiennent de la Reine des vierges, l'impression de sainteté qu'on ressent sur ce mont célèbre, ont fait mettre par le savant Canisius ce pèlerinage au premier rang de ceux que la piété a érigés en tant d'endroits en l'honneur de Marie. Sa gloire est telle, qu'il ne le cède guère qu'à celui de Lorette (1) ; il est même plusieurs contrées du monde chrétien qui ont voulu en posséder au moins l'image, et qui ont établi des chapelles ou des congrégations sous le titre de Notre-Dame de Mont-Serrat. »

Ce sanctuaire, comme nous l'avons déjà dit, est en Catalogne, à sept lieues de Barcelone. Il se présente sur une montagne qui peut avoir quatre lieues de circonférence. Cette montagne est très-escarpée, et d'une élévation qui la fait remarquer dans la branche des Pyrénées dont elle fait partie. Quand on est parvenu sur le point le plus haut, les monts voisins semblent presque de niveau avec la plaine. Du reste, le voyage est en lui-même du plus grand intérêt. Il est peu d'endroits d'un aspect aussi pittoresque que celui-ci. Partout s'offrent aux yeux étonnés mille variétés agréables, mille jeux de la nature. Elle s'est plu, ce semble, à réunir et à opposer les horreurs et les beautés. La hauteur elle-même est comme coupée et sciée en forme de pointe de pyramide. C'est de là qu'elle tire son nom de Mont-Serrat. Vous trouvez ici une solitude sauvage et riante, hérissée de rochers et couverte de fleurs; tantôt aride et desséchée par les ardeurs du soleil, tantôt ornée de touffes d'arbres verdoyants, surtout de chênes majestueux. Ici règne un calme profond. Le silence n'y est interrompu que par le ramage des oiseaux, qui trouvent leurs délices dans un lieu si paisible et si agréable, et par le bruit des ruisseaux, qui tombent, en cascade ou en douce pluie, de mille rochers. Du sommet de la hauteur, nous jouirons du plus vaste horizon. Nos regards planeront en liberté sur toute l'étendue de la plaine jusqu'à Barcelone : ils embrasseront une immense étendue sur la mer, et si le ciel est sans nuage, les îles Baléares nous apparaîtront dans le lointain comme un fantôme qui s'élève du sein des ondes (2). Voici comment le même auteur des *Pèlerinages* raconte l'origine de celui-ci :

« Mais comment eut-on l'inspiration de placer un pèlerinage sur les flancs de cette montagne si élevée ? je vous en instruirai à mesure que nous gravirons cette pente. L'histoire nous montre l'Espagne envahie à diverses époques par les Sarrasins. Guifred ou Geoffroy, comte de Barcelone, surnommé le Velu, parvint à les chasser de Manresa, de Mont-Serrat et des contrées voisines. Sa piété lui inspira dès lors le dessein de restaurer les églises que les infidèles avaient profanées. C'était vers l'an 888. Il fit diverses donations au monastère de Rive-Brune (Rivipullense), qu'il avait fondé en faveur de l'ordre de Saint-Benoît. Entre autres biens, il lui accorda la possession de l'église bâtie sur le sommet de Mont-Serrat, comme le témoigne l'acte de donation, confirmé par Lothaire, roi des Français. Le sanctuaire de la Vierge de Mont-Serrat existait donc à cette époque. Il remontait par conséquent à des temps antérieurs à l'invasion des Sarrasins en 825. Ces barbares n'auraient ni élevé ce monument, ni souffert que le christianisme, opprimé par leur sceptre de fer, l'élevât sous leurs yeux. Il est donc croyable que cette église fut bâtie avant l'entrée des Maures en Espagne, qui eut lieu l'an 714 (1).

« Une image miraculeuse de la Vierge,
« trouvée, dit-on, dans les cavernes de la
« montagne, donne au culte qu'on lui rend
« une origine des plus mystérieuses. Ce fait,
« rapporté par les écrivains de Catalogne,
« est principalement fondé sur une inscrip-
« tion de l'année 1239, conservée dans le
« couvent, au-dessus d'un grand tableau du
« même temps. Il est dit qu'en l'an 880, sous
« le gouvernement du comte de Barcelone
« Geoffroy le Velu, trois jeunes bergers ayant
« vu un soir descendre du ciel une grande
« clarté et entendu dans les airs une musi-
« que mélodieuse, en instruisirent leurs pa-
« rents. Le bailli et l'évêque de Manresa s'é-
« tant rendus avec toutes ces personnes dans
« l'endroit indiqué, virent aussi la lumière
« céleste ; et, après quelques recherches, ils
« découvrirent l'image de la Vierge, qu'ils
« voulurent transporter à Manresa ; mais
« étant arrivés au lieu où est actuellement le
« monastère, ils ne purent aller plus loin (2). »

« D'où venait cette image que le ciel fit découvrir d'une manière si merveilleuse, si nous en croyons l'ancienne tradition ? Nous avons insinué qu'elle recevait déjà les hommages des chrétiens du pays avant l'entrée des Maures en Espagne. A cette époque désastreuse, les chrétiens se voyant pressés par ces barbares, pour soustraire l'objet de leur culte aux profanations, cachèrent cette image entre les rochers, dans une grotte, où elle demeura inconnue plusieurs années, jusqu'à ce qu'il plut à la divine majesté de la tirer de l'oubli et d'ouvrir, par son moyen, une nouvelle source de grâces et de bénédictions pour toute la contrée. C'est du moins la manière plausible d'expliquer cet événement. Elle nous est fournie par l'histoire même de ce pèlerinage (3). L'image trouvée dans la

(1) Canisius, *de Maria Deip. Virg.*, liv. v, c. 24, p. 727.

(2) La Martinière, *Diction. géogr., hist.*, etc., Mont-Serrat.

(1) Mabillon (*Annales Ordinis sancti Benedicti*, a. 825) regarde comme certaine l'existence de l'église ou de la chapelle de la Vierge avant la découverte de l'image, et même avant l'irruption des Sarrasins, en 825. Voyez aussi l'*Hist. de l'abbaye et des miracles*, ch. 2.

(2) *Annales de Philos.*, t. V, 152.

(3) *Histoire de l'abbaye et des miracles de Notre-Dame-de-Mont-Serrat*, par F. Olivier, relig. de l'abbaye. Lyon, 1617, ch. 2, p. 9 et 27

grotte fut placée dans la chapelle, qui existait déjà. A cette occasion la chapelle s'agrandit, les fidèles accoururent pour la vénérer; et Marie, dont elle leur rappelait le souvenir, ne tarda pas à exciter et à récompenser, par les faveurs les plus signalées, la dévotion dont elle était l'objet.

« Dès le principe, on avait construit à côté du sanctuaire de Mont-Serrat un monastère de religieuses de Saint-Benoît. Ces vierges chrétiennes coulaient d'heureux jours sous la protection de leur reine; elles célébraient ses louanges, imitaient ses vertus, et se disposaient par une vie austère et fervente à grossir le chœur privilégié qui l'entoure dans les cieux. Plus d'un siècle après, elles furent remplacées par des religieux du même ordre, sans doute, parce que le nombre des pèlerins qui venaient visiter la Vierge de Mont-Serrat demandait un grand nombre de ministres du Seigneur, toujours disposés à les recevoir et à leur prodiguer toute sorte de secours spirituels et corporels. Comme la célébrité de ce sanctuaire croissait sans cesse, on fut obligé de l'agrandir au XVI[e] siècle. Cette nouvelle église est un des chefs-d'œuvre dont se glorifie l'Espagne. Philippe II contribua beaucoup à sa construction. Elle fut consacrée le 2 février 1562. Philippe III y fit de nouveaux embellissements en 1599. La statue de Marie y fut installée avec pompe le 11 juillet de cette année. Le prince voulut honorer la Mère de Dieu, ou plutôt s'honorer lui-même en assistant à cette auguste cérémonie (1).

« Au bout d'une rude montée on trouve un hospice destiné aux pèlerins. C'est là qu'on peut prendre quelques instants de repos et ranimer ses forces, et on parvient au bout de huit cents pas au cloître et à l'église. Ces deux bâtiments ne forment qu'un édifice situé sur une esplanade, au pied d'un rocher fort roide et tout environné de murailles. A l'entrée du cloître, on découvre les trophées de la puissance et de la bonté de Marie, quantité d'*ex-voto* et d'autres monuments qui attestent les faveurs qu'elle a départies dans ce sanctuaire. L'église est vaste, bien proportionnée, ornée de trois chœurs d'orgues et d'un autel remarquable par sa magnificence. La Vierge est sur cet autel. On distingue assez facilement ses traits chéris à travers un treillis de fer doré sur lequel se lit cette inscription : PHILIPPE III, ROI CATHOLIQUE, A DÉDIÉ CE MONUMENT A LA VIERGE-MÈRE, L'AN 1609 (2). La Vierge, soit par l'effet de la vétusté, ou par le caprice de l'artiste, est de couleur sombre. Son regard est modeste et inspire la dévotion. Entre ses bras elle tient l'enfant Jésus. Aux deux côtés de l'autel paraissent deux tableaux, l'un de Philippe III, l'autre de son épouse. Ils semblent attester à la foule que la piété attire dans ce lieu, qu'ils s'estiment heureux d'être considérés comme les gardes de la Reine des cieux (1).

« Avant que l'Espagne eût éprouvé le fléau de la guerre, le trésor de Mont-Serrat renfermait des richesses inappréciables. Les peuples de nos provinces méridionales avaient rivalisé de zèle avec les Espagnols pour témoigner leur affection à cette Vierge. Quatre-vingts lampes d'or ou d'argent y étaient continuellement allumées. On y montrait une couronne qui, dans de grandes solennités, ornait le front de Marie, estimée un million d'or. L'église était desservie par une communauté de Bénédictins qui répandaient au loin la bonne odeur de Jésus-Christ. Dès le le XI[e] siècle on y avait établi l'office perpétuel du jour et de la nuit, appelé *laus perpetua*. Le nombre des religieux, et plus encore leur ferveur, rendait cette tâche légère. On en comptait soixante-dix. Les pèlerins que la dévotion à la Mère de Dieu attirait dans ce sanctuaire de provinces fort éloignées, n'avaient point à se plaindre ou même à s'apercevoir du temps que les exercices de piété enlevaient à ces bons religieux. Grand nombre de frères étaient chargés de les accueillir et de leur prodiguer les soins les plus généreux. On y comptait régulièrement quatre ou cinq cents pèlerins par jour. Quelquefois même leur nombre s'est élevé jusqu'à cinq mille. Des grâces signalées et non interrompues récompensaient et entretenaient la foi des peuples (2).

« Mais que signifient ces cellules ou grottes qui semblent suspendues aux roches, et qui ornent d'une manière si pittoresque les flancs de la montagne? Vous voyez des cellules d'ermites, où l'on ne monte que par des degrés taillés dans le roc. Elles sont occupées, pour l'ordinaire, par des hommes de qualité, qui, dégoûtés du monde, viennent chercher dans ces antres le repos de la solitude et les douceurs du commerce avec Dieu. Quelques-uns vivent dans la retraite la plus absolue; d'autres permettent quelquefois aux étrangers de gravir jusqu'à leurs habitations (3).

« Les ermites de Mont-Serrat sont au nombre de douze, sous la dépendance de l'abbé du monastère, et sous la direction d'un religieux qui habite le premier ermitage, celui de saint Benoît. Ils s'engagent par vœu à ne jamais sortir de la montagne, et ils ne descendent au monastère que dans les grandes solennités, ou pour cause d'infirmité. Leur vie est des plus austères. Quelques légumes, du poisson, du pain et du vin font leur nourriture, et le jeûne l'assaisonne presque tous les jours. Leurs cellules n'ont qu'un seul étage, et l'exigence du site en a dirigé le plan. On y trouve tout ce qu'il faut pour nourrir la piété et soutenir les forces du corps : une petite chapelle où les ermites

(1) La Martinière, *Dict. géogr.*, *hist.*, etc., Mont-Serrat.

(2) Philippus III, rex catholicus, Virgini matri dicavit, anno MDCIX.

(1) La Martinière, *Dict. géogr.*, *hist.*, etc., Mont-Serrat.

(2) La Martinière, *Ibid.*

(3) La Martinière, *Ibid.*

s'entretiennent avec Dieu, une chambre dont le meuble principal est le modeste lit sur lequel ils prennent leur repos, une cuisine, une citerne, un jardin qu'ils cultivent de leurs mains, et, quand la localité le permet, une petite galerie où ils placent des fleurs qui leur parlent à leur manière des beautés de l'auteur de la nature. Leur temps se partage entre les exercices de piété et de petits travaux qui, les délassant sans les fatiguer, leur permettent de reprendre bientôt leurs communications avec Dieu. Leur société se compose des oiseaux du ciel, qui se familiarisent tellement avec eux, qu'au moindre signe ils accourent de tous côtés pour prendre leur nourriture de leurs mains (1). »

Le sanctuaire de Mont-Serrat, après les troubles qui ont agité l'Europe au commencement de ce siècle, avait recouvré sa première splendeur, et les peuples venaient encore en foule solliciter de la Vierge de nouvelles bénédictions. Les discordes intestines qui ont désolé dernièrement l'Espagne ont suspendu cet élan, dispersé les religieux et les solitaires qui habitaient la montagne sacrée, et fait cesser les louanges de Dieu et de Marie, qui, de ce lieu, s'élevaient nuit et jour vers le ciel. Demandons au Seigneur que les divisions s'apaisent, que des jours de paix se lèvent enfin sur le royaume catholique, que ses habitants reprennent, avec leur première ferveur, le chemin d'un sanctuaire où Marie désire si ardemment répandre ses antiques faveurs.

Pour être complet, nous ajouterons ici un extrait rapide de la relation de Mathieu Olivier, de Toulouse, religieux profès de ladite abbaye de Saint-Benoît du Mont-Serrat, et de son vivant pénitencier des Français sur cette sainte montagne, d'après son ouvrage imprimé à Lyon en 1617, et qui est cité plus haut.

Toutes les histoires racontent que, lorsque l'empereur Charlemagne fut appelé par les pauvres chrétiens de Catalogne, tyrannisés par les Maures, il chassa ceux-ci du pays. Son fils Louis le Débonnaire, alors roi d'Aquitaine, continua cette expédition, et envoya à Barcelone des comtes qui restèrent dépendants et sujets de la couronne de France jusqu'au règne de Louis le Bègue. A cette époque, Geoffroy le Velu, fils de Geoffroy d'Arcé, comte de Barcelone, tua Salomon, comte de Sardaigne, usurpateur de la Catalogne, et n'ayant pu obtenir sa grâce de Charles le Chauve, il vint en France du temps de Louis le Bègue, et par le moyen du comte de Flandre, beau-père de Geoffroy, il eut ce qu'il demandait du roi, et de plus il obtint l'usufruit, durant sa vie, du pays de Catalogne. Enfin, voulant retourner en Espagne, parce que les Maures assaillaient son pays, il supplia le roi de lui prêter secours; mais le roi s'en excusa, donnant comme prétexte les affaires importantes qu'il avait en France. Geoffroy le pria alors, puisqu'il était obligé de défendre lui-même ses terres, de ne plus l'obliger à relever de la couronne de France et d'ériger son comté en souveraineté; ce que le roi lui accorda.

Or, du temps de ce comte Geoffroy le Velu, vivait au désert sur le Mont-Serrat un saint ermite appelé Jean Guérin, menant une vie austère, ayant pour domicile ordinaire une caverne qu'on voit encore aujourd'hui et qui conserve le nom de cet ermite qui triomphait du monde, du diable et de sa chair, qu'il maîtrisait à force de disciplines, de jeûnes, de cilices et autres mortifications. Sa vie était plus angélique qu'humaine, si bien qu'on disait qu'il n'avait jamais commis un seul péché mortel. Le diable n'ayant pu, avec toutes ses forces, s'emparer de son âme, résolut d'employer la ruse et se servit d'un stratagème forgé en enfer, car il envoya deux diables, ministres de ses mauvais desseins; l'un, qui prit un habit d'ermite sur la montagne de Mont-Serrat, se cacha dans une grotte solitaire, vis-à-vis de celle où logeait le bon ermite Jean Guérin. Pour mettre à exécution cette entreprise, il se présenta un jour à lui, faisant semblant d'être très-étonné de le rencontrer dans ce désert qu'il n'avait cru habité que par lui-même, et le pria de vouloir bien lui permettre de le visiter quelquefois, afin d'entretenir entre eux la charité et d'augmenter leur saint amour pour Dieu par des discours spirituels.

Le bon frère Jean Guérin, qui ne se doutait nullement du piége que le diable lui tendait, le crut facilement, car ses paroles étaient si insinuantes, qu'il le tint pour un saint personnage. Pendant ce temps, l'autre diable fut envoyé par le prince des ténèbres vers la ville de Barcelone, où il s'empara du corps de la fille du comte Geoffroy, appelée Richilde, qui se mit alors à s'agiter et se tourmenter si furieusement, que son père affligé la fit exorciser aussitôt par plusieurs personnes dévotes et menant une vie sainte; mais aucun moyen ne réussit à le faire sortir du corps de la pauvre fille. Seulement comme il est fin et père du mensonge, il feignit d'être forcé par la vertu de ceux qui l'adjuraient, et dit tout haut qu'il n'obéirait jamais que par le commandement du frère Jean Guérin, l'ermite, grand serviteur du Tout-Puissant, qui habitait les montagnes de Mont-Serrat, espérant par ce moyen triompher de ce vaillant soldat de Jésus-Christ. Le comte, l'ayant découvert, l'alla visiter en personne, lui menant aussi sa fille et le suppliant d'avoir pitié d'elle et de son affliction. Le bon frère Jean Guérin, ému des larmes du comte et des douleurs qu'endurait sa fille, vaincu par les prières de tous les assistants, tout en se jugeant indigne d'exécuter une œuvre propre aux saints et amis de Dieu, fit néanmoins son oraison, prosterné et les larmes aux yeux suppliant la divine Majesté de vouloir bien délivrer cette jeune fille, qu'il avait créée, de la tyrannie du démon. A peine avait-il achevé sa prière, que le diable sortit de son corps, ce qui la soulagea beaucoup, et le comte et

(1) *Annales de Philosophie*, t. V, p. 154.

tous ceux qui se trouvaient là rendirent grâces à Dieu. Mais cela n'était pas fini, car le comte, qui avait entendu dire souvent que le diable, qui sortait du corps d'une possédée quand on l'exorcisait, y rentrait après quelquefois, pria le bon ermite de vouloir bien garder sa fille chez lui pendant au moins neuf jours. Cette demande l'embarrassa beaucoup, et il s'excusa de ne pouvoir le faire, sous prétexte que c'était une chose contraire à la solitude qu'il professait, et d'ailleurs que sa caverne était si étroite qu'elle ne lui permettait d'y recevoir personne; mais enfin les prières du comte, des assistants, et les larmes de la fille parvinrent à le toucher, et il finit par accorder ce qu'on lui demandait. Le comte alors se retira avec toute sa suite à Ministrol, et le pauvre ermite demeura seul avec la fille, lui enseignant avec simplicité le chemin de la vertu et la méthode qu'elle devait suivre pour être agréable à Dieu. Or, le diable, voyant l'étoupe si proche du feu, pensa qu'il ne fallait que souffler pour l'embraser, et que c'était la meilleure occasion qu'il eût peut-être pour parvenir à ses fins. Il commença donc par attaquer l'âme du bon ermite, se servant pour cela des yeux et de la beauté de cette jeune fille, qui troublaient malgré lui son intelligence et sa raison. S'armant le plus qu'il pouvait de signes de croix et de prières, mais voyant malgré cela qu'il était sur le point de perdre la place, il résolut de quitter ce lieu et la fille, comme le moyen le plus sûr de remporter la victoire sur ses mauvaises pensées. Toutefois il n'osa prendre sur lui cette détermination avant d'avoir consulté le faux ermite à qui il avoua les tentations qui l'obsédaient, lui disant en même temps la résolution qu'il avait prise pour s'y soustraire. Mais le diable le dissuada de ce projet, lui citant la sainte Ecriture, qui dit que personne ne mérite la couronne s'il ne surmonte les tentations. Enfin le traître sut si bien lui trouver des raisons, que le naïf Jean Guérin les reçut comme si elles fussent venues du ciel, et, se sentant un peu consolé, s'en retourna à son ermitage.

Après quelque temps, se sentant faiblir contre ses bonnes résolutions et ne sachant que faire, il pria les serviteurs du comte (qui tous les jours lui apportaient des vivres) de la remmener, les assurant qu'elle était entièrement guérie; mais eux retardaient toujours, se targuant des ordres du comte, si bien qu'après avoir bien lutté, il finit par succomber. Couvert de confusion, il alla trouver son faux conseiller, demandant ce qu'il pouvait faire; mais le diable, afin de le faire tomber de plus en plus dans le péché, le consola en lui disant qu'il ne fallait pas douter de la miséricorde de Dieu, qui est infinie, comme il l'a dit lui-même, et qu'il n'est pas venu en ce monde pour les justes, mais pour les pécheurs, ne voulant pas leur mort, mais bien qu'ils se convertissent.

Toutefois, lui dit-il, le péché secret étant moins préjudiciable que le public, mon avis est de le cacher, en mettant à mort celle qui vous a fait tomber dans la voie du mal. Le misérable Guérin, qui avait déjà ouvert la porte de son cœur à un péché, donna facilement entrée au second; et, sans attendre davantage, alla mettre à exécution ce conseil cruel, et ôtant la vie à cette pauvre créature, il l'enterra sous un rocher joignant le lieu où fut depuis bâtie l'église. Le diable donc, se voyant à bout de son dessein, voulut le réduire au désespoir, en lui mettant sous les yeux sa vie passée, la gravité de ses péchés et le peu d'espoir qu'il pouvait avoir d'obtenir grâce; puis se moquant de lui à la fin de tout, il disparut. Le pauvre frère Guérin, réduit au désespoir, se serait précipité du haut en bas de la montagne, si Dieu ne l'eût regardé des yeux de sa miséricorde. Se prosternant avec douleur, il demanda tout en larmes pardon à la divine Majesté; puis, s'étant levé, il résolut, tant pour faire pénitence que pour ne pas tomber entre les mains du comte, d'aller à Rome se jeter aux pieds du pape, et de confesser son péché.

Le lendemain matin, qui était le dernier jour de la neuvaine, le comte alla avec toute sa suite pour chercher sa fille; mais ne la trouvant pas ni l'ermite non plus, il les fit appeler par toute la montagne. N'en ayant aucune nouvelle, il se décida à s'en retourner à Barcelone, fort triste. Au bout de quelque temps Jean Guérin arriva à Rome, se présenta à Sa Sainteté et confessa ses péchés, dont il obtint l'absolution, à la condition que, pour pénitence, il s'en retournerait à sa première caverne, marchant sur les pieds et sur les mains, comme les bêtes, sans jamais regarder le ciel, et qu'il persévérât dans cette façon de vivre jusqu'à ce qu'un enfant de trois mois vînt lui dire qu'il se levât; ce qui serait signe que Dieu lui aurait pardonné. Il accepta cette pénitence, et s'en revint ainsi à son ancienne demeure, où il mena une vie rigoureuse, ne mangeant que des racines d'herbes et ne buvant que l'eau qu'il recueillait lorsqu'il tombait de la pluie. Son lit était la terre dure, et lorsque, usés par le temps, ses habits tombèrent en lambeaux, il demeura nu, exposé à l'intempérie des saisons, l'été à l'ardeur du soleil, l'hiver à la neige glacée; ce qui fait qu'au bout de quelque temps il devint si noir et si velu qu'il ressemblait à une bête sauvage. Il continua cette vie de pénitence, de prières et de larmes, pendant sept ans, au bout desquels il arriva qu'un jour le comte de Barcelone, chassant au pied de cette montagne, y fit monter ses veneurs avec une meute de chiens pour faire lever le gibier et le chasser en bas. Arrivés près de la caverne du frère Jean Guérin, les chiens le découvrirent et se mirent à aboyer tellement, sans oser entrer dans la grotte, que les veneurs crurent qu'ils avaient découvert quelque sanglier, et étant entrés ils virent Jean Guérin tout couvert de poil comme un ours, qui demeurait coi, sans

parler ni essayer de se défendre; ce qui les étonna fort, ne pouvant comprendre quelle bête c'était. Ils avertirent de tout cela le comte, qui leur ordonna de le prendre vivant: ce qu'ils firent; et le comte, fort émerveillé de voir un tel monstre, s'en retourna à Barcelone très-content de sa chasse. Il le fit mettre dans son écurie, où on lui donnait à manger comme à une bête.

Laissons à présent Jean Guérin pour quelque temps, le jouet des valets et des petits enfants qui le tourmentaient de mille façons, sans que jamais il cherchât à s'en venger. Retournons à la montagne de Mont-Serrat, afin de voir comment y fut trouvée la sainte image de Notre-Dame.

Sept jeunes enfants de la ville de Ministrol, qui gardaient des moutons un samedi après le coucher du soleil, dirent qu'ils avaient vu comme des portes ouvertes au ciel, par lesquelles sortait une procession de lumières si claires, qu'elles dissipaient l'obscurité de la nuit; ils dirent aussi avoir entendu une musique si douce et si harmonieuse, qu'elle ravissait leur esprit; et racontant qu'ils avaient vu et entendu ces choses plusieurs samedis de suite, à la même heure, leur curé, qui était un homme de bien et qui ne voulait pas croire cela légèrement, en voulut être lui-même le témoin oculaire, et se transporta sur les lieux avec les enfants, il vit et entendit ce que les petits pâtres avaient déjà vu et entendu. Pensant que c'était le signe de quelque divin mystère, il alla trouver son évêque qui demeurait à trois lieues de cette montagne, à Manrèze, lequel vint à son tour au Mont-Serrat le samedi suivant, accompagné de son curé, de plusieurs prêtres de son église, et d'autres personnes, et s'étant arrêtés où les enfants avaient déjà vu ce prodige, ils le virent de même à leur grand étonnement. Quand le dimanche fut venu, l'évêque et ceux qui étaient avec lui, voulant savoir la cause de cette merveille, firent monter des gens sur ces rochers pour y découvrir de quel endroit venaient les lumières. Lorsqu'ils furent arrivés en haut non sans difficultés, ils virent une petite grotte dans laquelle ils entrèrent et où ils découvrirent une image de Notre-Dame, la même qui est à présent au grand autel de l'abbaye du Mont-Serrat. La majesté du visage de l'image éblouit tellement les yeux de ceux qui la découvrirent, qu'ils demeurèrent frappés de surprise; ils allèrent aussitôt donner avis à l'évêque du trésor qu'ils venaient de découvrir. Ce bon évêque, fondant en larmes de joie, ne savait quelle résolution prendre et s'il devait laisser l'image dans cette grotte ou bien l'emporter à la ville de Manrèze. Enfin, considérant qu'un trésor caché n'est utile à personne, il se décida à l'enlever de ce lieu, et, la portant dans ses bras avec respect, suivi de toute la procession, il prit à travers la montagne le chemin qui lui parut être le plus aisé; mais étant arrivé à l'endroit où est à présent le monastère de Mont-Serrat, il ne put, ni ceux qui l'accompagnaient, passer outre, restant immobiles, comme si leurs pieds eussent été attachés à la terre, la reine des anges leur découvrant par ce nouveau miracle sa volonté qui était de ne pas sortir de cette montagne qu'elle avait choisie pour y être honorée de toutes les nations du monde. On la mit alors dans un petit oratoire ou église qui fut bâtie en cet endroit et au service de laquelle l'évêque commit le curé de Ministrol. Voilà la manière dont fut découverte la sainte image. En l'honneur de son invention, les Catalans, qui ont pris Notre-Dame-de-Mont-Serrat pour leur patronne, ont l'habitude de la visiter les samedis soirs avec des cierges allumés.

Pendant que ces merveilles s'accomplissaient au Mont-Serrat, frère Jean Guérin était à Barcelone, continuant sa pénitence, regardé par tout le monde comme un sauvage jusqu'au jour où le comte, donna un grand festin à tous les gentilshommes et seigneurs du pays, en réjouissance de la naissance d'un fils que Dieu lui avait donné il y avait déjà trois mois. Pour amuser ses invités, il ordonna qu'on amenât le sauvage dans la salle du banquet, à qui on jetait les restes de la table qu'il prenait et mangeait comme un chien aurait pu le faire. Mais l'heure étant arrivée où Dieu voulait user de miséricorde envers Jean Guérin, il permit dans sa bonté que la nourrice entrât dans la salle, tenant entre ses bras l'enfant qui, jetant de suite les yeux sur celui qu'on regardait comme une bête, lui dit haut et clairement : Lève-toi, frère Jean Guérin; lève-toi et tiens-toi debout, car Dieu t'a pardonné tes péchés. Aussitôt il se leva, et fléchissant les genoux rendit grâces à Dieu qui avait accepté sa pénitence. Le comte, la comtesse, les invités et les serviteurs furent si étonnés d'avoir vu deux choses si extraordinaires, à savoir : un enfant de trois mois parler, ainsi que celui que jusque-là ils avaient regardé comme une bête, qu'ils ne savaient s'ils rêvaient ou s'ils étaient bien éveillés.

Lorsque frère Jean Guérin eut rendu grâces à Dieu, il se leva et raconta au comte et à toute l'assistance l'histoire qui s'était passée entre lui et la fille du comte, sans cacher ses tentations, sa chute, son crime, et enfin la faveur que Dieu lui avait accordée en lui promettant sa grâce par la bouche de son vicaire, ce qui venait de s'accomplir miraculeusement comme ils l'avaient pu voir; puis se jetant aux genoux du comte, il lui dit : Je suis celui qui ai tué votre fille innocente; je confesse que je mérite mille fois la mort, et je me présente à vous comme coupable, afin que vous me fassiez mourir comme le mérite un tel forfait. Le comte l'ayant entendu lui dit qu'il ne voulait tirer de lui aucune vengeance, et pour preuve il l'embrassa, disant que puisque le ciel l'avait absous, il devait faire comme lui.

Au bout de quelques jours, le comte le pria de l'accompagner au Mont-Serrat pour

voir le lieu où sa fille était enterrée, désirant lui donner une sépulture plus honorable, et en même temps visiter la sainte image nouvellement découverte. Frère Jean Guérin ayant montré au comte le lieu où il avait mis sa fille, il la fit déterrer; mais quelle ne fut pas la surprise de tous les assistants, au lieu de la trouver pourrie et mangée des vers, de la voir saine et belle comme une rose, ayant seulement au cou une cicatrice au lieu du coup de couteau, aussi déliée qu'un filet de soie rouge ! Elle confessa que c'était la Vierge Marie, à qui elle s'était recommandée, lorsque Jean Guérin la tua, qui l'avait toujours conservée en cet état. Le comte, heureux d'avoir recouvré sa fille, voulut la ramener à Barcelone pour la loger selon sa qualité; mais elle le supplia de lui permettre, puisqu'elle tenait la vie de la Vierge Marie, de la lui consacrer entièrement en ce saint lieu. Le comte y fit bâtir un monastère dont sa fille fut abbesse et qu'elle gouverna fort sagement et saintement. Jean Guérin employa aussi le reste de sa vie au service de Dieu et de ces bonnes religieuses, continuant sa vie rigoureuse et austère jusqu'au jour où il mourut en paix.

L'histoire que nous venons de raconter étant prodigieuse et pleine de merveilles, quelques personnes peu dévotes pourraient la tenir pour fabuleuse. Nous dirons brièvement ici les témoignages que nous en avons.

On voit à Barcelone (dans la rue Condal qui appartient maintenant à l'abbaye de Sainte-Croix de l'ordre de Cîteaux) un vieux palais des comtes de Barcelone, où il y a une figure de pierre fort ancienne, représentant une nourrice tenant un petit enfant entre ses bras; et une autre figure montrant un homme velu à genoux, qui regarde l'enfant. Cela représente bien cette histoire. D'ailleurs au cloître de Mont-Serrat on voit encore aujourd'hui un vieux tableau où toute cette histoire est dépeinte, et au bas duquel elle est écrite en langue ancienne qu'on appelle, en Catalogne, lymousine. Je ne le cite pas ici pour éviter des longueurs; seulement voici le titre et la date :

« En lo present retaula es contenguda « breument la historia, o vida de aquel « devol, è singulor ermita frara Juon Guarin, « loqual inspirat de la gracia del sent esprit, « venah fer penitencia en la presente mon- « tana de Mont-Serrat è principia lo present « monaster sols invocation de madama sanc- « ta Maria en loqual gloriosament fina sos « dias. »

La date est de l'an 1239. Cette histoire est aussi confirmée par un vieux livre manuscrit, qui est dans la chartre du monastère; en outre on voit encore en cette montagne la caverne du frère Jean Guérin, en face du monastère, et celle du diable de l'autre côté. Les ossements de Jean Guérin sont conservés dans le monastère, dans une châsse de bois tout en haut du reliquaire. Cette histoire est confirmée dans toute la province de Catalogne par divers historiens, particulièrement par Marieta, dans son livre des saints d'Espagne, et frère Vincent Domenech, en son histoire générale des hommes illustres et saints de Catalogne, et frère François Diago, de l'ordre de Saint-Dominique, homme docte en théologie et bien versé en les chroniques des comtes de Barcelone. Pierre-Antoine Benter, en son histoire d'Espagne, liv. II, ch. 13, la tient pour assurée et ajoute cette remarque que le comte Geoffroy appela son petit-fils, qui avait parlé à trois mois, *miron*, c'est-à-dire *admiration*, lequel lui succéda au comté et se nomme dans l'histoire le comte Miron.

Le monastère fut d'abord habité par des religieuses de l'ordre de Saint-Benoît, où elles demeurèrent jusqu'en l'an 966, que Boréel, comte de Barcelone, tant pour l'affluence des pèlerins qui visitaient ce saint lieu que pour la crainte des Sarrasins qui couraient la campagne, les renvoya à leur ancien monastère de Saint-Pierre de Barcelone, et mit à leur place des religieux de l'abbaye de Ripol, dont cette montagne dépendait. Mais le comte se trompa; car, en l'an 980, les Sarrasins prirent la ville de Barcelone, brûlèrent le monastère de Saint-Pierre, et les religieuses furent emmenées prisonnières à Majorque, où elles souffrirent une infinité de tourments. Toutefois, le comte regagna bientôt la ville et remit sur pied le monastère de Saint-Pierre dont il fit sa fille (nommée Bonnefille) abbesse.

Les enfants élevés et nourris en l'église de Mont-Serrat, furent, au commencement, au nombre de dix-huit, et plus tard ce nombre s'éleva jusqu'à trente. Ces enfants sont reçus fort jeunes, à savoir de sept à douze ans, et ne demeurent dans la maison que jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans au plus; la plupart d'entre eux sont nobles et de bonne famille, car la dévotion des personnes de qualité est si grande en ce pays que, quand quelqu'un de leurs enfants est malade, ils font vœu de le consacrer au service de Notre-Dame pour trois ou quatre ans; d'autres les y amènent pour qu'ils soient instruits dans la vertu, et on les appelle (à cause du service qu'ils font) pages de Notre-Dame. Ils ont pour habits une robe noire, et lorsqu'ils entrent à l'église, un petit surplis. Ils servent de deux manières; d'abord en aidant à dire la messe et en entretenant l'autel net et bien orné; ensuite ils font l'office des anges chantant des motets, antiennes et cantiques à la sainte Vierge, le soir après complies, et le matin, à quatre heures, à la messe qu'ils chantent tous les jours de Notre-Dame. Ils chantent cette messe en musique tous les dimanches, fêtes doubles et samedis; ce qui excite à une grande dévotion de voir ces petits enfants (dont le plus grand n'a pas plus de quatorze ans) chanter et officier sans autre maître de chapelle que l'un d'eux qui dirige, et jouer du basson, hautbois et autres instruments avec ensemble : on dirait

que c'est une chapelle d'anges descendus du ciel, et je ne crois pas qu'en aucun lieu du monde l'office soit mieux fait et plus solennellement que par ces petits.

Ces jeunes enfants ont en outre des maîtres qui leur apprennent à lire, écrire, chanter en musique, jouer de divers instruments, et la grammaire; leur maître principal est toujours un des plus anciens et vénérables religieux de la maison; c'est lui qui leur sert de père, et a toute autorité sur eux, et qui ordonne aux maîtres ce qu'ils doivent faire pour leur instruction. Ils mangent tous ensemble au réfectoire des frères lais, sur une table à part, et dorment dans un dortoir chacun en un petit lit, à la vue du maître, qui seul a la clef du dortoir, où toute la nuit brûle une lampe. On tâche de les instruire dans la vertu, et ils sont tellement surveillés qu'ils n'oseraient contrevenir en rien à leurs petites règles.

L'intention du Père Garcias, quand il institua ce séminaire, fut de renouveler l'ancienne coutume qu'avaient jadis plusieurs abbayes, où étaient élevés les enfants des grands seigneurs, lesquels, lorsqu'ils sortaient de ce séminaire, étaient à même, à cause de la bonne éducation qu'ils avaient reçue, de rendre d'éminents services à leur pays.

La seconde classe qu'institua le R. P. Garcias de Cisneros fut celle des frères lais, qui sont les religieux et font profession solennelle, s'obligeant aux trois vœux. Ils sont ordinairement quatre-vingt-douze ou environ; leur principale occupation est de recevoir les pèlerins; ils administrent les officines extérieures de la maison où ils sont reçus avec la plus grande hospitalité. ils distribuent aux étrangers et aux pauvres le pain, le vin et les autres choses nécessaires; ils ont soin des malades, et ont charge de bien recevoir la multitude qui vient en ce saint lieu, et d'en chasser les vagabonds.

La troisième classe de ceux qui servent à Notre-Dame est celle des ermites ou anachorètes; leur vocation est la contemplation, et d'imiter Marie, de même que les frères lais imitent Marthe. Leur nombre est de dix-huit ou vingt au plus, d'autant qu'il n'y a que treize ermitages. Leur noviciat est d'un an, au bout duquel ils font profession de perpétuelle réclusion dans la grotte du Mont-Serrat, d'où ils ne peuvent sortir pour aucune affaire ni pour aller vivre dans aucun autre monastère de la congrégation. Ils prient et font des exercices d'humilité et de pénitence pendant sept ans; ils vont au chœur de nuit et de jour; mais ils ne chantent pas. Lorsqu'ils ont accompli ces sept années, on les envoie dans un autre ermitage, où ils continuent à vivre saintement et dans la solitude, et ne peuvent avoir même ni chiens, ni chats, ni oiseaux en cage. Quand ils sont malades, ils descendent au monastère et sont soignés dans la même infirmerie que les autres religieux. La prière et la contemplation ne les empêchent pas de se livrer au travail; ils font de petites cuillers en buis que les princes et les rois estiment plus que les leurs qui sont d'or et d'argent. On leur envoie du monastère tout ce dont ils ont besoin pour leur nourriture, ce qui est peu de chose, car ils ne mangent jamais de viande.

L'église de l'abbaye de Mont-Serrat, dans laquelle l'image de Notre-Dame fut honorée pendant sept cents ans, était si petite qu'elle ne pouvait contenir la multitude de pèlerins qui y venaient. D'ailleurs elle était malsaine pour les religieux qui y faisaient le service divin de nuit et de jour; car, étant si petite, la fumée des lampes, la vapeur de l'humidité causait tous les ans la mort de dix ou douze religieux. L'abbé et les religieux voyant ces incommodités, résolurent de l'agrandir, et enfin ils se décidèrent à en faire une neuve. Le jour de la consécration, le vice-roi, les évêques et l'abbé reçurent chacun en particulier des lettres du roi Philippe II, par lesquelles il leur recommandait de transporter la sainte image dans la nouvelle église, et il envoya en même temps un célèbre sculpteur, nommé Etienne Jordin, à qui il donna neuf mille écus d'or pour les travaux qu'il fit pour l'embellissement de l'église neuve. Mais avant d'en faire la description, je veux dire ce qu'il y a de plus remarquable dans la vieille, et dans quel état elle est encore.

La nef du milieu sert à présent de passage pour aller à l'église neuve; l'autre nef où étaient les chapelles est fermée.

Lorsqu'on sort de la vieille église obscure et petite, et qu'on entre dans la neuve claire, grande, les yeux sont éblouis. Elle est soutenue par une foule de colonnes magnifiquement sculptées; elle a une seule nef dans laquelle il y a vingt-quatre chapelles, douze de chaque côté, divisées elles-mêmes en hautes et basses; ces dernières sont grillées et dorées, particulièrement celles de droite en entrant; la première est dédiée au roi saint Louis et destinée spécialement à la nation française, à cause des nombreuses aumônes qui ont été envoyées par elle; c'est la plus belle partie de l'église.

Vis-à-vis de cette chapelle est celle du Saint-Sacrement; elle a pour retable un beau et riche tabernacle, et dessus un grand crucifix couvert d'un dais de damas rouge; deux lampes d'argent y brûlent jour et nuit. Les autres chapelles sont dédiées à divers saints; mais ce qui éblouit, c'est le grand retable de l'autel de Notre-Dame et le treillis de sa chapelle, qui sont véritablement deux pièces royales. Ce retable, tout en relief, a 9 toises de haut et 7 et demie de largeur; il est divisé en trois ordres l'un sur l'autre, séparés par des corniches. Au milieu du premier ordre est le reliquaire du Saint-Sacrement, au-dessus duquel est la sainte image: le visage qu'il représente est si beau, qu'on ne peut le voir sans être pénétré d'une sainte dévotion; il est noir ainsi que le petit Jésus, assis sur les genoux de la sainte Vierge. Le treillis, qui divise la grande chapelle du corps de l'église, est une des plus belles

pièces qu'on saurait voir; il est de fer doré, et les gros piliers et les bases sont de bronze. Le piédestal est de jaspe, et a 4 pieds de haut, sur lequel sont assises douze colonnes. Sur cet ordre de colonnes est assise une architrave dont sort une galerie de 4 pieds de large, qui environne toute la chapelle jusqu'aux degrés du grand autel. Cette galerie est entièrement dorée et sert à allumer les lampes, qui pendent pour la plupart d'un arc de fer si artistement travaillé qu'il n'a d'autre appui que les deux bouts de la muraille, ce qui est fort admiré de tous les architectes qui l'ont vu.

Par-dessus cette architrave est le second ordre de balustres et de piliers, ressemblant en tout au premier, excepté la hauteur qui n'est que de 16 pieds; par-dessus il y a une corniche fort belle, de 12 pieds de haut, au milieu de laquelle est la figure de la Foi, et des deux côtés l'Espérance et la Charité.

Les degrés du grand autel, au nombre de neuf, sont en jaspe d'un pied et demi de large sur 24 de long; de chaque côté il y a une plate-forme couverte de jaspe, et au milieu les armes royales d'Espagne. Il y a dans la chapelle de Notre-Dame cinquante-sept lampes d'argent qui brûlent nuit et jour devant la sainte image, et qui sont divisées en trois rangs. Au milieu de la chapelle est suspendue celle que le roi Philippe II laissa par son testament; elle pèse deux cent vingt-deux marcs, ce qui fait deux quintaux d'argent, et coûte six cents écus de façon. Il y a plusieurs grands seigneurs et dames qui ont fait de beaux et riches présents à l'église, et qui en font encore tous les jours, mais qui par humilité n'ont pas donné leurs noms.

Maintenant que nous avons parlé de l'église, il est juste de dire quelques mots du monastère : il est situé au milieu de la montagne, éloigné d'une bonne lieue des plus prochains villages; les chemins en sont roides et difficiles; mais les bons Pères y travaillent et les entretiennent avec tant de soin qu'on peut y passer à cheval sans danger. Du côté du nord, du midi et de l'ouest, il est entouré de rochers que la vue ne peut dépasser; mais du côté du levant on découvre la mer Méditerranée, et lorsque le soleil se lève le spectacle est imposant. Ce monastère est enclos d'une haute muraille en pierre de taille; les trois quarts de la maison sont destinés à loger les pèlerins et les visiteurs; le reste sert aux religieux. Ce quartier de logis a quatre dortoirs assez grands, un réfectoire, une pièce qu'on appelle collation et le chapitre, où on voit de fort belles peintures. La bibliothèque est enrichie d'un grand nombre de livres. L'infirmerie a des chambres agréables, une belle vue; c'est là où on loge les rois et les princes quand ils viennent visiter ce saint lieu; et afin qu'il ne manque rien, il y a une boutique d'apothicaire si bien pourvue de toutes choses, que toutes celles des villes voisines viennent y chercher ce qui leur manque.

Hors du cloître, dans l'enclos de la muraille, il y a une grande place sur laquelle est la maison du chirurgien, du maréchal, du cirier, la charpenterie, la boucherie, la corderie, etc., de la maison et des pèlerins; il y a aussi un hôpital pour les pèlerins qui tombent malades et pour les serviteurs de la maison, et une infirmerie pour les frères lais; un endroit pour les muletiers et pour tous les gens de service; il y a encore plusieurs citernes pour recevoir l'eau de pluie, car il n'y a pas de fontaine, et dans les temps de sécheresse il faudrait l'aller chercher au bas de la rivière, ce qui serait fort incommode. Voilà en somme la description de tout le monastère de Mont-Serrat et la manière de vivre de ses habitants.

Comme la confrérie de Notre-Dame-du-Mont-Serrat s'est étendue par toute l'Europe, j'ai voulu ajouter ce chapitre pour faire mention des principales indulgences que les souverains pontifes ont accordées à ceux qui font partie de cette congrégation. Elle est fort ancienne, car elle fut instituée par Raymond, abbé de Ripol, d'où dépendait cette maison, et par Bérenger, qui en était le prieur, du consentement des religieux et à la requête de plusieurs personnes dévotes. Après l'an 1418 elle fut confirmée par frère Marc de Villalbe, abbé de ce monastère; il fit les ordonnances suivantes : d'abord, que tous les frères participeraient désormais à tous les sacrifices, jeûnes, abstinences, disciplines et autres saints exercices qui se font dans cette sainte montagne; ensuite que chaque semaine on célébrât des messes pour le salut des âmes des frères, afin qu'il plût à Dieu de les garder, maintenir et défendre partout, et de les délivrer du mal pour qu'ils jouissent du paradis.

Cette confrérie fut confirmée par divers papes qui accordèrent diverses indulgences. Nicolas V concéda (à la requête du roi Alphonse d'Aragon, en 1452) aux frères de cette confrérie, au moment de leur mort, une indulgence plénière en forme de jubilé; seulement, pour jouir de cette grâce, ils étaient tenus de jeûner tous les vendredis. Le pape Innocent VIII confirma, en 1488, toutes les grâces et priviléges que son prédécesseur avait accordés au monastère, et donna pouvoir aux confesseurs des frères de commuer le jeûne annuel en quelque autre œuvre pie. Le pape Léon X concéda à ceux des religieux qui visiteraient trois autels en disant sept *Pater* et sept *Ave*, les mêmes indulgences que gagnent ceux qui visitent en personne les sept églises de Rome. Notre saint père le pape Paul V accorde à tous les chrétiens fidèles, de quelque condition qu'ils soient, l'indulgence et la rémission de tous leurs péchés le jour où ils entreront dans la susdite confrérie de Notre-Dame-du-Mont-Serrat, lorsqu'ils auront reçu la sainte communion à l'autel. Grégoire XIII, se confiant en la miséricorde divine, octroya que, lorsqu'un prêtre ou séculier célébrerait la messe à l'autel de Notre-Dame-de-Mont-Serrat pour la délivrance de quelque âme du purgatoire, cette âme participerait aux mêmes indul-

gences que si le prêtre célébrait à l'autel de l'église de Saint-Grégoire de Rome.

MONT-VALÉRIEN (France), dans le département de la Seine. *Voy.* Valérien.

MONZA (Italie), à trois lieues de Milan.

On y visite la célèbre couronne de fer des rois lombards.

Cette couronne est l'occasion d'un grand concours de pèlerins, parce qu'elle est formée d'un clou de la Passion, entouré d'une large bande d'or et de pierres précieuses. Ce clou avait été envoyé à Théodelinde par Grégoire le Grand, pour la récompenser d'avoir anéanti l'arianisme. Cette précieuse relique, renfermée dans une boîte de cristal, servait à couronner l'empereur d'Allemagne comme roi de Lombardie; elle fut posée sur la tête de l'empereur Charles-Quint à Bologne. Napoléon, sacré roi d'Italie à Milan par le cardinal Caprara, la prit lui-même et la posa sur sa tête en disant : « Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche! » Et l'empereur d'Autriche Ferdinand Ier, sacré aussi à Milan en 1838, reçut aussi l'imposition de cette couronne vénérable.

On la conserve habituellement dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, à Monza, dans une riche croix qui renferme en outre plusieurs autres reliques de la Passion : l'éponge du soldat, une épine de la couronne de Jésus-Christ, un morceau de la colonne de la flagellation, un fragment du roseau, et un autre de la vraie croix.

Quand un pèlerin veut voir de près et adorer cette croix auguste, il faut qu'un prêtre vienne avec un servant. Il l'encense trois fois avant de la descendre, et lui rend le même hommage quand elle est remise à sa place. On donne en général une gratification (1) pour cette cérémonie ; mais, si l'on veut, on peut en toucher de ses mains une fidèle imitation conservée dans le riche trésor de la même église. On ne peut voir la véritable que sur une permission expresse du gouvernement.

Parmi les autres reliques pieuses du trésor de Monza, est un fragment d'une robe de la sainte Vierge, magnifiquement enchâssé dans un cadre d'argent, et que l'on expose les jours de grande fête.

MORAINVILLIERS (France), village du canton de Poissy (Seine-et-Oise).

Le pèlerinage qui se fait à Morainvilliers le 9 septembre, en l'honneur de saint Gorgon, y attire une foule considérable de pèlerins des pays voisins. Cette foule s'augmente encore de sa coïncidence avec la fête de la Nativité de la sainte Vierge.

Dorothée, Gorgon et Pierre étaient attachés à la personne de l'empereur Dioclétien. Les deux premiers furent torturés avec la plus grande barbarie et ensuite étranglés : Pierre fut suspendu en l'air tout nu, et l'on déchira de coups toutes les parties de son corps. Il fut ensuite étendu sur un gril, où on le fit rôtir à petit feu; il mourut au milieu de ce supplice.

(1) L'usage est de donner 5 ou 10 francs au sacristain pour cette pieuse opération.

Les habitants de Morainvilliers appellent leur saint patron saint Gourgon; mais c'est une prononciation fausse : il s'appelle en latin *Gorgonius*.

MORTAGNE (France), dans le département de l'Orne.

« Sur le bord à droite du chemin qui conduit du bourg de Longni à celui de Rémalard, dans l'arrondissement de Mortagne, on trouve un dolmen intéressant, et probablement il n'est pas le seul monument druidique de cette espèce qui se soit conservé dans le département. Il est situé dans un emplacement occupé autrefois probablement par une partie de la forêt de Réno, avant que les défrichements l'eussent réduite à la faible étendue de territoire qu'elle couvre maintenant. Le pays chartrain où existèrent tant de druides, la ville de Dreux dont la dénomination rappelle le nom de ces célèbres hiérophantes, sont à peu de distance de ce pays qui, bien examiné, offrirait sans doute une grande quantité de monuments du culte antique de nos pères.

« Le dolmen dont nous parlons ici est une table en poudingue de silex, de 50 centimètres, d'une épaisseur assez uniforme. La figure présente un ovale festonné, dont le grand diamètre a 5 mètres, et le petit 3 mètres. Soutenu par les deux extrémités de sa longueur, ce dolmen est élevé de quelques décimètres au-dessus du sol. Il existe au-dessous une cavité dont la table forme le toit, et dans laquelle, pendant la nuit ou les mauvais temps, plusieurs animaux vont chercher un abri (1). »

MORTAIN (France), dans le département de la Manche.

Auprès de la ville de Mortain, il y avait, avant 1790, une abbaye célèbre dédiée à la sainte Vierge sous le nom de Notre-Dame de la Blanche. On y allait en pèlerinage.

Mortain était alors dans l'ancien diocèse d'Avranches, en Normandie; mais cet évêché fut supprimé à la fin du XVIIIe siècle.

MORTE (Mer), en Palestine. « Nous avions encore, dit le P. de Géramb, deux lieues à faire pour arriver à la mer Morte. Comme j'en approchais, je tombai dans une sorte de mélancolie dont je ne savais me rendre compte. J'allais au pas, j'avançais à regret. Le terrain sur lequel nous marchions était un sable blanc chargé de parcelles de sel, et si peu ferme en certains endroits, que les chevaux s'enfonçaient jusqu'aux genoux. Le janissaire ne cessait de nous avertir et de nous recommander les plus grandes précautions; il croyait ne l'avoir jamais dit assez.

« A notre droite s'élevaient des montagnes de sable et de craie, qui, par la singularité de leurs formes, étonnent le voyageur : ce sont des tours, des bastions, des pyramides, des tentes, des spectres, des figures fantastiques. De quelque côté que je portasse mes regards, je n'apercevais qu'une nature triste et stérile; tous les objets sont d'une couleur

(1) *Annuaire statist., histor. et administr. du dép de l'Orne.* Alençon, 1808.



uniforme, blanche ou jaunâtre ; à peine découvre-t-on de loin en loin quelque peu de verdure flétrie et imprégnée de sel.

« Cependant nous touchions aux bords désolés de la mer que nous venions visiter. Nous descendîmes de cheval près d'un amas de pierres qui ressemblaient assez aux ruines de quelque château : on me dit que c'est le lieu où se prépare le sel qu'on tire de la mer ; que sur le haut de ces ruines on place des sentinelles pour veiller à ce que les Arabes n'emmènent pas les animaux qui attendent leur charge dans la plaine.

« En m'avançant sur la rive, ma première remarque fut que, malgré un vent frais et violent du nord-ouest, l'eau était à peine ridée ; qu'elle ne venait point se briser contre la plage.

« Le bruit des vagues n'interrompt jamais le silence de mort qui règne dans ces contrées, encore épouvantées des crimes qui s'y sont commis et de la vengeance qu'en tira le Seigneur. Son sein ne renferme aucun être vivant ; aucun vaisseau ne fend ses eaux ; aucun oiseau ne fait son nid dans les environs et n'y chante ses amours ; aucun arbre n'y croît ; aucune plante n'y fleurit ; à peine y voit-on quelques broussailles maigres et desséchées.

« Je puisai une bouteille d'eau, j'en portai à ma bouche ; mais sous peine d'avoir le palais et la langue écorchés, je fus forcé de la rejeter. Elle est infiniment plus âpre que celle des autres mers ; néanmoins elle est un peu huileuse et surtout si limpide, qu'elle laisse apercevoir très-distinctement les cailloux au fond du bassin qui la contient. Je recueillis plusieurs de ces pierres, que je croyais devoir être très-dures ; à l'air, elles se cassaient et semblaient être calcinées.

« Je m'éloignai pour chercher à découvrir quelques-uns de ces fruits devenus si célèbres sous le nom de pommes de Sodome, et qui, soit pour la couleur, soit pour la forme, ressemblent à de gros limons, sans en avoir la solidité ni la bonté. Je savais que leur beauté charme l'œil ; mais que pour peu qu'on les presse, ils plient et qu'on ne trouve dedans que du vent ou des vers (1) ; mes recherches furent vaines. J'en ai vu, cependant, mais je n'ai pu m'en procurer qu'à Jérusalem.

« L'expérience m'a confirmé la vérité de ce que de graves écrivains ont raconté touchant les dangers du voyage à la mer Morte et au Jourdain ; il est bien certain qu'il serait impossible à un voyageur de s'y rendre seul. Les pèlerins grecs eux-mêmes, qui, le troisième jour de Pâques, vont au Jourdain au nombre de trois ou quatre mille, sont toujours accompagnés du gouverneur de Jérusalem et de trois ou quatre cents soldats. Cependant j'ai la conviction que les habitants des lieux exagèrent quelquefois le danger, afin de déterminer les voyageurs à se faire conduire par une forte escorte.

« Quoique d'ordinaire on ne donne le nom de mer qu'à ces immenses amas d'eau qui environnent la terre ou qui couvrent à l'intérieur une vaste partie de sa surface, ce mot est employé fréquemment dans l'Ecriture pour désigner certaines étendues d'eau bien moins considérables. La mer Morte a tout au plus 24 lieues de long sur 5 à 6 de large. Elle est appelée dans la Genèse Mer de sel (*Mare salis, Genèse*, XIV, 3), et dans les Nombres, Mer très-salée (*Mare salsissimum*, *Nomb.*, XXXIV, 3) ; dans l'histoire elle est nommée *lac Oriental*, *lac Asphaltique*, *mer de Sodome*, *mer du Désert ;* chez les Arabes, *Barrei-Louth*, c'est-à-dire *lac de Loth.*

« Elle couvre la belle vallée de Siddim, où se trouvaient les cinq villes coupables : Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Bala ou Ségor. Avant le châtiment terrible dont Dieu frappa la Pentapole, le pays était si fertile, ses forêts, ses bocages, ses vergers, arrosés par le Jourdain, étaient si agréables, si délicieux, que l'Ecriture en compare les avantages à ceux de l'Egypte, et la représente comme le paradis du Seigneur, *sicut paradisus Domini* (*Genèse*, XIII, 10).

« Maintenant c'est un pays de désolation et de mort. La malédiction divine ne subsiste pas seulement dans l'abîme des eaux, elle est empreinte sur les rivages, sur les terres d'alentour. Ce n'est, pour ainsi dire, que poussière, que cendre, comme celle d'un vaste incendie ; poussière, cendre à laquelle les rosées et les pluies ne sauraient communiquer ni vie ni fécondité.

« Il reste encore dans la mer Morte des vestiges des villes réprouvées ; c'est un fait regardé aujourd'hui comme incontestable : plusieurs voyageurs y ont reconnu des débris de murailles, de piliers, et particulièrement des ruines que l'on croit être celles de Ségor, ville qui d'abord fut épargnée à la prière de Loth, mais qui finit par être engloutie lorsqu'il s'en fut retiré.

« J'aurais désiré pouvoir m'en assurer par moi-même, en différant mon retour à la soirée du lendemain, mais il y avait trop de danger dans les circonstances actuelles, avec le gouvernement éphémère qui régit la Palestine, et qui le plus souvent est obligé de tolérer ou de laisser impunis les crimes qu'il plaît aux Arabes de commettre. Il est à présumer, au reste, que si la domination égyptienne s'affermit, l'ordre renaîtra ; les voyageurs pourront visiter ces lieux avec plus de sûreté, et, au moyen de quelques petits bâtiments faciles à construire, reconnaître les monuments de la colère de Dieu au fond des gouffres qui les recèlent.

« Des écrivains et des géographes ont raconté que la mer Morte est fréquemment couverte d'une vapeur ou d'une fumée épaisse qui s'exhale de son sein ; d'autres ont écrit tout le contraire. En général le tort des voyageurs est de séjourner trop peu dans le pays qu'ils parcourent, pour pouvoir toujours prononcer d'une manière positive sur

(1) *Voy.* Simon, t. II.



ce qui est ou n'est pas dans telle ou telle contrée.

« Quant à moi, chaque fois que je suis monté sur le mont des Olives, et aussi pendant mon séjour à Bethléem, j'ai eu occasion de remarquer cette vapeur ; il est des jours où elle est peu sensible, mais d'ordinaire elle se voit très-distinctement.

« Le sel qu'on retire de la mer Morte forme un objet considérable de commerce. Les Arabes vont le vendre dans toute la Palestine, et c'est le seul dont on y fasse usage. On s'accorde assez à attribuer à l'abondance de ce sel la pesanteur des eaux d'où il est tiré.

Josèphe, dans le IVe livre de son *Histoire des Juifs*, raconte qu'elles retiennent à leur surface tout ce que l'on y jette ; il ajoute que l'empereur Vespasien, voulant s'en convaincre, y fit jeter plusieurs personnes, pieds et mains liés, et qu'aucune ne fut submergée. Peut-être est-il permis d'avoir quelques doutes sur la vérité de ce fait. Ce que je puis dire comme beaucoup plus certain, c'est qu'il est arrivé à divers voyageurs de s'y baigner, et de s'y soutenir sans savoir nager ; ce qui ne nous paraît pas être toujours une raison suffisante pour s'y exposer.

« J'ai souvent interrogé individuellement, pendant la route, les Arabes de notre escorte et leurs chefs, pour savoir s'il était jamais venu à leur connaissance que ceux qui habitent depuis leur bas âge les rivages de cette mer y eussent quelquefois vu du poisson ; ils ont été unanimes à me répondre : Jamais.

« Ces hommes ne pouvant avoir aucun intérêt à me tromper, je regarde leur témoignage comme la confirmation la plus positive du récit des historiens et des voyageurs, notamment de Marison, qui rapporte que « la nature de ces eaux empestées est telle, « qu'elles ne souffrent rien qui ait vie, et « qu'elles donnent la mort aux poissons du « Jourdain, qui n'y sont pas plutôt entrés « qu'ils y trouvent leur tombeau. » Il y a des gens qui pensent qu'il n'y existe pas même d'animaux microscopiques. Il m'est bien arrivé de rencontrer de très-petites coquilles blanches et vides, comme celles des limaçons, mais elles étaient à une grande distance du rivage et venaient très-probablement du Jourdain. »

Nous ajouterons ici quelques idées émises dans la *Revue du Progrès*, à propos d'une *pérégrination en Orient*, par M. Eusèbe de Salle.

« Quant à la mer Morte, un des lieux les plus curieux de la Judée, notre auteur a parcouru ses bords en homme qui ne dédaigne pas d'observer la nature dans ses manifestations matérielles, et qui n'entreprend pas un long voyage sans emporter un certain bagage scientifique. Lui aussi, il a retrouvé les fameuses pommes remplies de cendres, décrites par Tacite. Chaque touriste, excepté M. de Lamartine, qui méprise de semblables détails, nous a gratifiés à ce sujet d'une petite leçon de botanique, et a donné un nom moderne aux fruits lugubres qui attestent la destruction de Sodome et de de Gomorrhe. M. de Châteaubriand a fait sa découverte comme un autre ; M. de Salle proclame la sienne, la mieux fondée en raison et la plus acceptable. Il nous donne l'*Asclepias gigantea* pour la pomme cinérifère. Il n'y a rien a dire à cela, si ce n'est que c'est fort possible. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette mer Morte, dont tout le monde parle, n'est connue de personne ; que son périple n'a pas encore été déterminé, que ses productions sont complétement ignorées ; en un mot, qu'elle est pour les géographes et les naturalistes une énigme dont nul n'a encore donné le mot. Burckhardt n'a fait que soulever un coin du voile ; après lui personne n'a osé entreprendre l'exploration de cette mystérieuse Méditerranée ; personne, si ce n'est toutefois un jeune homme qui trouva la mort sur ses flots, et au fond de sa barque, où l'avaient atteint les rayons d'un soleil trop brûlant. Il est étrange que tandis qu'on organise des voyages de circumnavigation, tout exprès pour déterminer la température des mers à différentes profondeurs, et étudier les phénomènes dont les grandes étendues sont le théâtre, une Méditerranée qui est pour ainsi dire à nos portes, et qui, de toute manière, serait intéressante à connaître, reste entourée d'un mystère profond, comme si la science n'osait pas porter la main sur ce que la religion a consacré. M. de Châteaubriand a rapporté de l'eau du Jourdain qui a servi à baptiser plusieurs fils de rois ou de princes, et il ne s'est trouvé personne qui ait rapporté de l'eau du lac asphaltite pour la soumettre à l'alambic des chimistes ! Vous verrez que pour être connue, la mer Morte aura besoin d'être mise en commandite pour l'exploitation du bitume qui flotte à sa surface ! ».

MOSCOW (Russie). Ville sainte de la Russie centrale, où était autrefois la résidence du patriarche, dans le palais du Kremlin, cette magnifique forteresse qui à elle seule compose une ville entière.

Dans la cour de ce palais on voyait une antique chapelle, antérieure même à la fondation de la ville, et fort en vénération parmi les Russes. L'église du Kremlin renfermait à droite le siége du czar, et à gauche, celui du patriarche : un immense candélabre d'argent était suspendu à la voûte. On y remarquait un tableau de la Vierge et quelques ornements d'autel garnis de tant de perles et de pierres précieuses, qu'on les estimait, dit La Martinière, au delà d'une demi-tonne d'or. Un autre tableau de la sainte Vierge était, dit-on, peint par saint Luc. On y vénère aussi les tombeaux de trois saints, Eole, Antoine et Philippe, objets d'une grande dévotion pour le peuple. Le trésor de cette église était fort riche : on y avait réuni des calices d'or, des patènes et d'autres vases précieux pour le service de l'autel, un livre d'évangiles relié en argent, et couvert de pierreries, un calice de jaspe d'un

travail fort ancien, et auquel les Moscovites attachaient une tradition fabuleuse.

Dans l'église de Saint-Michel, où sont les tombeaux des czars, on montrait le tombeau d'un saint Alexis, et sur une crédence placée devant l'autel un grand reliquaire carré divisé en plus de trente compartiments, renfermant des reliques précieuses. Les dévots choisissent parmi elles celle du saint ou de la sainte en qui ils ont le plus de confiance, et vont souvent leur adresser des prières et les baiser avec respect.

Les czarines et les autres princesses du sang étaient enterrées dans un monastère qu'on appelle Zudoffmonastir ou monastère des miracles.

Les objets de dévotion ne se vendaient pas en Russie : on les *échangeait* contre de l'argent, sans discuter le prix.

En Europe on a toujours attaché un certain caractère mystérieux au Kremlin et à Moscow, cette ville sainte et vénérée, *nœud brillant de l'Europe et de l'Asie*, dit M. de Ségur. Moscow est en effet comme le lieu du rendez-vous de deux religions et de deux civilisations que le temps n'a pas encore confondues.

Les étrangers entrent ordinairement au Kremlin par la *porte sainte*, dit une relation moderne. Cette porte est une arcade qui traverse une tour, sous laquelle, en passant, les personnes de tout rang sont obligées de marcher tête nue, l'espace de cent pas. Suivant la tradition, ce serait par respect pour un saint qui, jadis aurait délivré la citadelle, en jetant une terreur panique dans le camp des Polonais, déjà possesseurs de la ville et presque maîtres de cette porte. D'autres disent que cet usage remonte au temps de la dernière attaque des Kalmoucks qu'une intervention miraculeuse des saints protecteurs de l'empire russe aurait empêchés de pénétrer dans la forteresse sacrée : le Kremlin fut sauvé, et la Russie reconnaissante perpétue par une marque de respect, à chaque instant renouvelée, le souvenir de la protection dont ils se glorifient.

L'église de Spassnaborow (du Sauveur dans les bois) est la plus ancienne de la ville. Le clocher de Jean le Grand, Ivan Valikoï, est renfermé dans l'enceinte du Kremlin. C'est l'édifice le plus élevé de la ville ; sa coupole, selon l'usage russe, est dorée en or de ducat, et fait l'objet de la vénération des paysans moscowites. Tout est saint à Moscow, tant il y a de puissance et de respect dans le cœur du peuple russe ! «A chaque pas que vous faites dans la ville de Moscow, dit un célèbre voyageur moderne (1), vous rencontrez quelque chapelle vénérée par le peuple et saluée par tout le monde. Ces chapelles, ou ces niches, renferment ordinairement une image de la Vierge, conservée sous verre, et honorée d'une lampe qui brûle sans cesse. Ces châsses sont gardées par un vieux soldat..... Entre la double arcade de la tour (du Kremlin) est incrustée, dans le pilier qui sépare ces deux passages, la Vierge de Nivielski, ancienne image peinte dans le style grec, et très-vénérée à Moscow. J'ai remarqué que toutes les personnes qui passaient devant cette chapelle, seigneurs, paysans, grandes dames, bourgeois et militaires, s'inclinaient et faisaient de nombreux signes de croix. Plusieurs s'arrêtaient ; des femmes bien habillées se prosternaient jusqu'à terre devant la Vierge miraculeuse ; même elles touchaient de leur front humilié le pavé de la rue. Des hommes qui n'étaient pas de simples paysans s'agenouillaient et faisaient aussi de nombreux signes de croix. »

Nous ajouterons cependant que ces Vierges noires, qu'on disait peintes par saint Luc, ne sont autres que des madones grecques du Bas-Empire, copiées et renouvelées plusieurs fois, et même encore de nos jours dans tous les pays soumis à l'Eglise grecque. On en voit une foule dans les sanctuaires les plus fréquentés de la Russie et de la Pologne ; et les vierges polonaises, dont une belle imitation se trouve aujourd'hui à Paris dans l'église de Saint-Roch, ne sont pas autre chose qu'une trace de l'attachement inébranlable de ces peuples pour les traditions byzantines.

« Les Grecs, dit encore M. de Custine (1) couvrent les murs de leurs églises de peintures à fresque dans le style byzantin. Un étranger respecte d'abord ces images, parce qu'il les croit anciennes ; mais quand il vient à s'apercevoir que telle est encore la manière des peintres russes d'aujourd'hui, sa vénération se change en un profond ennui. Les églises qui nous paraissent les plus vieilles sont rebâties et coloriées d'hier : leurs madones, même le plus nouvellement peintes, ressemblent à celles qui furent apportées en Italie vers la fin du moyen âge pour y réveiller le goût de la peinture ; mais depuis lors les Italiens ont marché ; leur génie électrisé par l'esprit conquérant de l'Eglise romaine, et nourri des souvenirs de l'antiquité, a compris et poursuivi le grand et le beau ; il a produit dans tous les genres ce que le monde a vu de plus sublime en fait d'art. Pendant ce temps-là les Grecs du Bas-Empire, et après eux les Russes, continuaient de calquer fidèlement leurs vierges du VIII[e] siècle.

« L'Eglise d'Orient n'a jamais été favorable aux arts. Depuis que le schisme fut déclaré, elle n'a fait, comme auparavant, qu'engourdir les esprits dans les subtilités de la théologie. A l'heure qu'il est, les vrais croyants en Russie disputent très-sérieusement entre eux pour savoir s'il est permis de donner le ton naturel de la chair à la tête des vierges, ou s'il faut continuer de les colorier, comme les soi-disant madones de saint Luc, d'une teinte de bistre qui n'a rien de vrai ; on s'inquiète aussi de la manière de représenter le reste de la personne ; il n'est pas certain que le corps doive être peint, il vaudrait mieux peut-être l'imiter

(1) M. de Custine, *La Russie en* 1839, lettre XXVII.

(1) *La Russie en* 1839, lettre XXXI.



en métal et l'enfermer dans une cuirasse ciselée qui ne laisse voir que le visage, et n'est même parfois percée qu'aux yeux, et coupée qu'au poignet pour rendre les mains libres. »

La Madone la plus vénérée à Moscow est celle qui a reçu le nom de Notre-Dame *à la joue saignante*, en mémoire d'une profanation dont elle fut l'objet. On l'appelle aussi *la Vierge au canif*, parce qu'elle reçut à la joue un coup de canif d'où il coula du sang. Cet événement miraculeux entoura cette image d'une profonde vénération, qui ne fait qu'augmenter avec le temps.

« La grosse cloche de Moscow pèse de 360 à 400 mille livres; elle est appelée Tzar Kolokol ou la reine des cloches. D'après les voyageurs modernes, il est probable qu'elle n'a jamais été suspendue; cependant cette assertion est combattue par quelques écrivains : ceux-ci assurent qu'on l'éleva, en 1737, au-dessus du lieu où maintenant elle est à demi enfoncée dans la terre; mais que la charpente en fut malheureusement détruite par le feu dans la même année.

« Au reste, si les habitants de Moscow éprouvent la douleur de ne pouvoir mettre en branle leur reine des cloches, ils ont un beau sujet de consolation dans la cloche nouvelle, installée en 1819, et dont le poids s'élève à plus de 133,000 livres. Quand elle tinte, toute la ville de Moscow est enveloppée de sons graves et pleins comme ceux d'un orgue, et sans leur régularité monotone, on dirait les roulements d'un tonnerre lointain.

« La cloche nouvelle a 20 pieds de haut sur 18 de diamètre; son battant pèse 3,900 livres. Elle est formée en partie d'une ancienne cloche, le *bolshoï* (la grosse), qui était suspendue dans le beffroi de Saint-Iwan, en compagnie de trente-deux autres plus petites; lors de l'invasion française en 1812, ce beffroi fut presque détruit et les cloches abîmées. En 1817, la cour d'Alexandre se trouvant à Moscow, ce prince ordonna d'ajouter de nouveau métal aux 115,000 livres qui formaient le bolshoï, et d'en fondre une nouvelle; le coulage eut lieu le 7 mars, en présence de l'archevêque, qui lui donna sa bénédiction, et de presque tous les habitants de la ville, qui prouvèrent leur dévotion, en jetant dans le métal en fusion de la vaisselle d'or et d'argent, des anneaux et d'autres bijoux : leurs pères avaient agi de même un siècle auparavant pour la reine des cloches.

« Le 23 février 1819, la *cloche* nouvelle fut conduite en grande pompe de la fonderie à la cathédrale; le peuple se disputa l'honneur de la traîner; on abattit une partie de la muraille pour lui livrer passage, et lorsqu'elle fut arrivée à sa destination toute la multitude se jeta sur M. Bogdanof, directeur des travaux, baisant ses joues, ses mains, ses genoux, déchirant ses habits, et se les partageant en témoignage de reconnaissance.

La cloche est couverte de figures en bas-relief, représentant Jésus-Christ, la sainte Vierge, saint Jean-Baptiste, et plus bas l'empereur Alexandre, sa femme, la princesse, douairière, les grands ducs Constantin, Nicolas et Michel. »

Les jours de fête, les paysans visitent avec dévotion leur cloche sainte : et c'est d'ailleurs une superstition répandue à Moscow et dans quelques autres parties de la Russie, que le culte des cloches : les gens du pays vont sonner l'une des cloches des innombrables églises ou couvents de la ville, selon le saint ou la sainte à qui ces églises ou ces couvents sont dédiés, et ils croient que cet acte de piété est un préservatif infaillible contre les maux d'oreilles.

Le jour des trois rois on célèbre chaque année la fête de la bénédiction de l'eau; un temple est construit pour cette cérémonie religieuse sur la glace de la Moskowa; on y pratique une ouverture en brisant la glace, et après que le clergé a béni les eaux du fleuve, les enfants nouveau-nés y reçoivent le baptême par immersion.

Récapitulons ce qui nous reste à dire sur cette ville célèbre.

Moscow est véritablement la capitale de la Russie; située au centre de la partie européenne de l'empire, entre la mer Noire et la Baltique, la Caspienne et l'océan Glacial arctique; à 700 lieues de Paris et à 174 de Saint-Pétersbourg. Elle est traversée par la *Moskwa*, cette rivière célèbre dans nos annales militaires pour avoir donné son nom à la grande et sanglante bataille du 7 septembre 1812, où le maréchal Ney conquit son titre de prince. Sa population d'été s'élève à 250,000 habitants, et l'hiver en voit arriver dans ses murs 150,000 autres; cette différence s'explique par le retour des seigneurs et de leur nombreuse suite, qui vont passer la belle saison dans la campagne. — Le climat y est fort sain, contrairement à Saint-Pétersbourg. Il y a plus de 10,000 maisons, dont les quatre cinquièmes sont rebâtis depuis l'incendie de 1812.

Nous avons déjà parlé du Kremlin et de ses grosses cloches; nous avons déjà, à cette occasion, appelé l'attention de nos lecteurs sur le double caractère européen et asiatique que présente Moscow. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet; nous y ajouterons seulement quelques notes historiques.

La fondation de Moscow remonte à l'an 1147; c'était alors un bourg palissadé, que *Ioury Vladimirovitch* enleva à son possesseur. Dans les premiers temps, elle ne fut qu'une place d'armes ou un rendez-vous militaire, et dépendait de la principauté de Vladimir. En 1238 elle fut saccagée par Batou-Khan, petit-fils de Tchinguis-Khan et conquérant de la Russie. Ravagée de nouveau et ses habitants traînés en esclavage en 1293 par les troupes du khan Nogaï, elle ne commença à prendre de l'importance qu'au commencement du XIVe siècle : devenue alors capitale commune des grands duchés de Moscow et de Vladimir, elle fut accordée par le grand khan Uzbeck à Ivan Ier Danilovitch, surnommé *Kalita* ou *la Bourse*,

parce qu'il portait toujours avec lui une gibecière à argent avec laquelle il faisait des aumônes aux pauvres d'une main, tandis que de l'autre main il la remplissait sans scrupule aux dépens de ceux dont les richesses le rendaient jaloux.

Le règne de ce prince (1328-1340), correspondant à celui de Philippe de Valois, doit rester dans la mémoire de nos lecteurs; avec lui l'unité monarchique commence à se montrer. Les boyards viennent se grouper autour de sa puissance; le chef de la religion transfère le siége métropolitain de Vladimir à Moscow; le grand khan, dont il était l'obséquieux courtisan, décide qu'à l'avenir les princes de Moscow recevraient l'investiture de la souveraineté générale, de préférence à ceux des autres principautés. Enfin, depuis lui jusqu'à l'extinction de la maison royale de Rurick en 1598, l'ordre de succession s'est maintenu directement de père en fils, au lieu de passer d'abord aux frères du grand duc expiré : la coutume était alors de préférer pour la succession de la couronne tous les princes du même degré aux princes du degré suivant.

Moscow devint en grandeur et en richesses l'égale de Novogorod sous Ivan III (1462-1505), surnommé le *Superbe*, qui délivra sa patrie du joug des Tatars. Sous son règne des artistes grecs réfugiés en Italie vinrent embellir sa capitale de constructions en pierre dont quelques-unes subsistent encore. Moscow vit alors pour la première fois des ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne, du pape, du grand Turc, du roi de Pologne, de celui de Danemark et de la république de Venise.

Cette capitale est sans doute de toutes celles de l'Europe celle qui a le plus souvent été la proie du feu : rappelons ici l'incendie de 1812, funeste catastrophe qui marqua le terme de nos triomphes.

Les Russes sont si profondément frappés de ce grand fait de leurs annales et de son immense résultat, qu'ils le prennent dans le cours de leur conversation comme une sorte d'ère à laquelle ils rapportent les événements de l'histoire contemporaine. *C'était*, disent-ils, *dix ans avant....., trois ans après l'entrée des Français à Moscow et l'incendie de cette ville.*

MOULTAN (Hindoustan). Le cheik Baha-uddin-Zakaria, fils du cheik Couth-uddin Mohammed et petit-fils de Kamal-uddin-Coraïchi, naquit à Cot-caror (ville du Moultan) en 565 (1169-70). Quoiqu'il fût encore enfant lorsque son père quitta le monde, il continua néanmoins à s'occuper de la science spirituelle et ne tarda pas à parvenir au degré de l'excellence. Ensuite ayant désiré voyager, il parcourut l'Iran et le Touran, et vint à Bagdad où il s'attacha au cheik Chihad-uddin-Souhrawardi; après avoir été son disciple pendant quelque temps, il lui succéda dans sa dignité spirituelle, en sorte que le chef Araki et Mir Houçaïn retirèrent de notre saint des avantages religieux. Puis ce grand personnage vint de Bagdad en Moultan, où il demeura. Là aussi plusieurs hommes recommandables acquirent par son moyen des faveurs spirituelles. On dit qu'une amitié étroite l'unissait au cheikh Farid uddin Chakarganj. Pendant longtemps, en effet, ils vécurent ensemble dans un même lieu. Enfin, le 7 safar 665 (7 septembre 1266), un pir du Touran apporta une lettre cachetée à son adresse et la remit au cheik Sadr-uddin, fils du cheik Zakaria. Celui-ci s'empressa d'aller porter la missive à son père; mais en la lisant Zakaria remit son âme à Dieu. Un cri unanime s'éleva alors dans la maison. L'ami, disait-on, s'est réuni à l'ami.

On raconte de ce saint personnage plusieurs miracles qu'il serait trop long de rapporter ici. Il est enseveli à Moultan, où son tombeau est un lieu de pèlerinage.

Le cheik Sadr-uddin, son fils, lui succéda dans sa dignité spirituelle, et il forma, comme son père, un grand nombre de disciples, parmi lesquels beaucoup se distinguèrent par leur sainteté et leurs vertus. Il quitta lui-même ce monde périssable en 799 (1309). Le cheik Rocn-uddin, son fils, marcha sur les traces de son père et de son aïeul, et à sa mort il fut enseveli, comme son grand-père, dans la ville de Moultan.

Près de Moultan on voit le tombeau d'un saint personnage, le sultan Sarwar, célèbre dans l'histoire de la religion hindoustane.

Le sultan Sarwar, fils du saïd Zaïn-ulabadin (1), se livra, dès l'âge le plus tendre, à la piété et à l'abstinence; aussi, à peine adolescent, il acquit une grande pureté de cœur. Ayant été obligé de combattre dans la ville des Baloutch (apparemment Kelat) contre une troupe d'idolâtres, il périt martyr avec son frère. Sa femme mourut de chagrin, et un jeune fils les suivit aussi dans la tombe, en sorte qu'ils furent tous ensevelis en ce lieu dans un même sépulcre, qu'on nomme le tombeau du Martyr.

On raconte qu'un marchand se rendait de Candahar en Moultan, lorsque arrivé près du tombeau de Sarwar, son chameau se cassa une jambe. Fort embarrassé de savoir comment il transporterait la charge de l'animal, il adressa des prières à Dieu sur le tombeau du saint, et aussitôt la jambe se raccommoda. Le marchand, reconnaissant, fit une oblation à l'instant même, et ayant rechargé son chameau, il continua sa route. La nouvelle de cet événement se répandit partout, et par suite le tombeau de Sarwar devint un lieu de pèlerinage. On cite, entre autres, un aveugle, un lépreux et un impotent qui s'y rendirent et qui eurent le bonheur d'être guéris de leurs infirmités par la grâce de Dieu. Ces cures miraculeuses accrurent encore la confiance en Sarwar; aussi, à l'entrée de l'hiver, vient-on de tous côtés

(1) Le tombeau de ce saint personnage est à quatre kos de Moultan; on s'y rend en pèlerinage de tous les côtés à l'époque des chaleurs, et on y reste quelques jours.



et de fort loin déposer sur son tombeau de nombreuses offrandes.

A douze kos de Siallcot, dans la province de Lahore, est un lieu nommé *Dhonakal*, qui est consacré au sultan Sarwar. Les musulmans s'y rendent toute l'année en pèlerinage, mais surtout pendant les deux mois de chaleurs, temps où hommes et femmes viennent en foule de la plupart des provinces y déposer leurs diverses oblations.

MOURGUERAN (Tartarie), pèlerinage qui se trouve à peu de distance de Tchakhar dans la Mongolie. Ce pays est habité par les Mongols de la frontière, voisins de la province chinoise de Chan-si. On y voit, suivant M. Adrien Balbi, les ruines de plusieurs villes. « *Tchakhar*, dit M. Huc, signifie en mongol *pays limitrophe*. Cette contrée est bornée à l'est par le royaume de *Gecheckten;* à l'ouest par le *Toumet occidental;* au nord par le *Souniout*, et au midi par la grande muraille; son étendue est de cent cinquante lieues en longueur sur cent en largeur. Les habitants de Tchakhar sont tous soldats de l'empereur et reçoivent annuellement une somme réglée d'après leurs titres. »

Voici les réflexions que fait M. Huc à l'occasion du pèlerinage de Mourgueran : « C'est une chose bien digne d'attention que ce goût des pèlerinages qui, dans tous les temps, s'est emparé des peuples religieux. Le culte du vrai Dieu conduisait les Juifs, plusieurs fois par an, au temple de Jérusalem. Dans l'antiquité, les hommes qui se donnaient quelque souci des croyances religieuses s'en allaient en Egypte se faire initier aux mystères, et demander des leçons de sagesse aux prêtres d'Osiris. C'est aux voyageurs que le Sphinx mystérieux du mont Phiceus proposait la profonde énigme dont OEdipe trouva la solution.

« Au moyen âge, l'esprit de pèlerinage était dominant en Europe, et les chrétiens de cette époque étaient pleins de ferveur pour ce genre de dévotion. Les Turcs, quand ils étaient encore croyants, se rendaient à la Mecque par grandes caravanes; et de nos jours enfin, dans l'Asie centrale, on rencontre sans cesse de nombreux pèlerins qui vont et viennent, toujours poussés, toujours mus par un sentiment profond et sincère de religion.

« Il est à remarquer que les pèlerinages ont diminué en Europe, à mesure que la foi s'est faite rationaliste et qu'on s'est mis à discuter la vérité religieuse. Au contraire, plus la foi a été vive et simple parmi les peuples, plus aussi les pèlerinages ont été en vigueur. C'est que la simplicité et la vivacité de la foi donnent un sentiment plus profond et plus énergique de la condition de l'homme voyageur sur la terre, et alors il est naturel que le sentiment se manifeste par de saints voyages. Au reste, l'Eglise catholique, qui conserve dans son sein toutes les vérités, introduit dans sa liturgie les processions comme un souvenir des pèlerinages, et pour rappeler aux hommes que cette terre est comme un désert où nous commençons en naissant le sérieux voyage de l'éternité. » (*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, par M. Huc.)

MOUSTIERS (France), dans le département des Basses-Alpes.

C'est une petite ville très-ancienne, dans une situation pittoresque, au pied d'une chaîne de rochers très-élevés; elle est séparée du faubourg par un vallon profond. Des ponts de communication entre la ville et le faubourg sont jetés sur un ruisseau que grossissent des masses d'eau limpides qui se précipitent de roc en roc avec un grand fracas et tombent en nappes écumantes et en cascades multipliées. Au milieu des rochers, sur un plateau très-étroit, ombragé par quelques vieux arbres, on aperçoit au-dessus de la ville l'ancienne église de Notre-Dame-de-Beauvezer, fondée par Charlemagne dans son voyage en Provence. A l'extrémité de la double ligne de rochers, deux pics placés comme la porte de la Gorge, sont réunis par une chaîne de fer d'environ 700 pieds de longueur; cette chaîne est composée de tringles de 25 pouces d'épaisseur, attachées l'une à l'autre sans anneaux ni chaînons apparents, et à laquelle est suspendue une étoile dorée à cinq pointes. Ce monument singulier est attribué à la dévotion, et à l'un de ces vœux chevaleresques que faisaient nos preux avant de commencer leurs entreprises, et qu'ils mettaient ensuite à exécution. La promesse d'enchaîner deux montagnes peut avoir été l'objet d'un pareil vœu, car on ne peut douter que celui-ci n'ait été fait par quelque chevalier à Notre-Dame-de-Beauvezer : l'étoile suspendue à la chaîne peut être ou la pièce principale de ses armoiries, ou une pieuse allusion au *Stella maris* (Etoile de la mer), appellation que l'Eglise adresse dans plusieurs de ses prières à la sainte Vierge Marie.

Au milieu des rochers qui entourent Notre-Dame-de-Beauvezer sont diverses grottes peu profondes jadis murées, dans une desquelles on trouva plusieurs squelettes liés à des pieux fixés dans la pierre, exécutions barbares attribuées, mais sans preuves suffisantes, à l'époque de l'invasion des Sarrasins en France.

MOUTIER-D'AHIM (France), dans le département de la Creuse.

Il y avait une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Cluny, fondée, en 997, par Boson, comte de la Marche. Dans le chœur et le sanctuaire de son église, heureusement conservée au culte, il existe de très-beaux ouvrages de menuiserie et de sculpture. Elle est l'objet d'un pèlerinage fameux, le 16 août, fête de saint Roch, où il se rassemble un grand concours de peuple.

A cette réunion les femmes et les jeunes filles de la campagne vendent et se font couper les cheveux à la porte même de l'église, pour quelque peu de grosse dentelle ou de calicot, à des marchands qui les appellent d'une manière ridicule : ce qui blesse la décence et la majesté du lieu et la gravité de la fête religieuse.

MOYVILLERS (France), village de l'ancienne province de Picardie, actuellement du département de l'Oise, arrondissement de Compiègne, canton d'Estrées-Saint-Denis, diocèse de Beauvais. Il est situé à 15 lieues et demie de Paris, vers le nord.

Il y a tous les ans, dans l'église de ce village, un pèlerinage en l'honneur de sainte Geneviève, qui commence le 3 janvier et qui dure neuf jours. On y fait aussi des processions dans les temps de sécheresse.

MQINWARI (Montagne de neige), pic de Géorgie, élevé d'environ 14,400 pieds au-dessus du niveau de la mer Noire. Au pied de cette montagne on voit des grottes taillées à coups de ciseau, appelées en géorgien *Betleemi*, et dont l'accès est très-difficile. Les Géorgiens racontent à leur sujet une foule de merveilles. Elles étaient autrefois habitées par de pieux ermites, et l'on dit qu'il s'y trouve encore une chaîne de fer qui sert à monter au berceau de Jésus-Christ et à la tente d'Abraham, qui est dressée sans poteaux et sans cordes. On y trouve encore, selon les mêmes traditions, des édifices de marbre et de cristal, posés sur la neige, et une colombe d'or qui voltige au milieu de l'un de ces monuments mystérieux. Ce lieu est en grande vénération. Le peuple ne cherche point à gravir ce sommet inviolable, mais on reçoit, comme des personnages bénis de Dieu, ceux qui racontent leur prétendue ascension sur ce sanctuaire. Personne encore cependant n'y est parvenu, quel que soit le motif qui ait poussé les audacieux voyageurs ou les plus dévots pèlerins à tenter cette périlleuse entreprise.

MTSKHETHA (Géorgie), ville située au confluent de l'Aragvi ou Aragwi et du Kour. C'était jadis la capitale du royaume.

Le roi Mirian, qui régna de l'an 265 à l'an 318 de Jésus-Christ, fit bâtir à Mtskhetha une église de bois dans laquelle on conservait un des vêtements déchirés de Jésus-Christ qu'avait reçu Eliôz, et le manteau d'Elie. Mirdat, 26e roi, qui régna en Géorgie de 364 à 379, fit placer autour des colonnes de bois de cette église d'autres colonnes de pierre, d'où l'église elle-même prit le nom de Sweti-Tskhoweli (colonnes vivantes). Le même roi y fit aussi planter une croix d'où coulait, dit M. Klaproth, une myrrhe salutaire qui lui a fait donner son nom actuel de Samironé. *Voy.* TRÈVES, ARGENTEUIL, ETCHMIADZIN.

La ville de Mtskhetha étant la capitale de la Géorgie, les rois de ce pays avaient pris dans leurs armoiries l'image du vêtement ou chemise de Notre-Seigneur. On trouve ces armoiries gravées en cul-de-lampe après la préface de la Bible géorgienne, imprimée à Moscou en 1742. Voici comment les décrit M. Brosset :

« Cette vignette, dit-il, est assez grossièrement travaillée. Le fond est rempli par une robe à manches ; au-dessous sont d'un côté le globe surmonté de la croix grecque, et de l'autre la balance, emblème du pouvoir et de la justice des rois géorgiens ; deux lions debout] au-dessus de ces insignes semblent les défendre ; plus haut, sont placés en sautoir un sabre nu et un sceptre, où, chose remarquable, on aperçoit une fleur de lis telle absolument que la porte le sceptre de nos rois ; au-dessus du sabre est un instrument à cordons flottants, qui ressemble assez à une fronde, et sur le sceptre une lyre à quatre cordes; ces deux objets, si je ne me trompe, seraient la fronde et la harpe de David, dont les rois de Géorgie se prétendent issus.....

« Enfin, le cul-de-lampe est surmonté d'une couronne de pierreries avec une croix grecque, et dans les deux coins supérieurs sont placées, pour remplir l'espace sans doute, deux fleurs dont je laisse aux botanistes à distinguer l'espèce. Une inscription en caractères ecclésiastiques entoure la robe; voici l'interprétation que nous croyons pouvoir en donner, ajoutant toutefois que les deux derniers mots nous paraissent douteux: *Ceci est la robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* On sait que dans notre église certains ordres consacrent un office particulier et une fête solennelle au vêtement sans couture de Jésus-Christ (1).

« Il serait curieux de rechercher, ajoute M. Brosset, pourquoi cet objet figure dans la Bible géorgienne (2). »

Nous en avons dit la raison dans les premières lignes de cette note.

Terminons cette citation par une courte observation de M. Klaproth (3). « Les fleurs que l'auteur de cette description a prises pour des lis sont de simples ornements destinés à remplir les deux coins supérieurs de ces armes, qui finissent en haut avec la couronne et les deux têtes d'anges, comme on peut s'en convaincre par l'inscription de ces mêmes armes, qui se trouve sur le revers du frontispice de l'abrégé d'histoire du prince Davith. »

Cependant M. Brosset revient encore sur ce sujet dans un des numéros suivants du *Journal Asiatique* (4), en décrivant les armoiries du prince géorgien Théimouraz en 1830.

« Dans le champ, dit-il, est la robe sans couture de Jésus-Christ, sans légende lisible; car la place en est tracée, et l'on peut en apercevoir quelques faibles restes.

« Autour et au-dessus sont groupés la couronne, la lyre, la fronde, le sceptre, le cimeterre, la balance et le globe, et deux lions pour support.

« Le tout est placé sur un manteau déployé qui fait le fond, et est entouré de la légende suivante, en caractère Khantzouri, avec suppression des voyelles médiales :

« *Juravit Dominus David veritatem,* et non

(1) Ces offices se retrouvent dans toutes les paroisses qui conservent quelques-uns des habits sacrés de Notre-Seigneur.

(2) *Notice sur la Bible géorgienne*, etc., par M. Brosset. Nouv. Journ. asiat., t. II, p. 46.

(3) *Topographie de la Géorgie.* Nouv. Journ. Asiat. t. II, p. 227.

(4) *Nouv. Journ. Asiat.*, t. X, p. 185 et suiv.

frustrabitur eam : de fructu ventris tui ponam super sedem tuam (Ps. CXXXI, 11).

« A ce cachet se rattachent les armoiries qui se trouvent à la suite de la préface royale de la Bible géorgienne. L'inscription qui environne la chemise, telle que nous l'avons publiée d'après la Bible, n'est pas entière ; les deux derniers mots de la gravure n'étant pas très-nets, nous lisions *de N. S. J. C.*

« Nous pouvons aujourd'hui la compléter par un magnifique dessin (1) colorié, que possède M. le comte de Saint-Priest, descendant à la quatrième génération du roi Wakhtang V, ainsi composé :

« Au milieu est la tunique blanche, sur fond d'or, entourée de cette légende :

« La robe qui fut sans couture, tissue depuis le haut entièrement. » (Cf. *Joann.* XIX, 23.).....

« Sous la tunique se réunissent les quatre branches d'une croix d'or, divisant en autant de compartiments les armoiries ; dans le premier à gauche en haut, sur fond azur, sont en or la fronde et la harpe de David. A côté, sur fond rouge, le globe surmonté d'une croix, et le sabre en sautoir sur un sceptre qui se termine en fleur de lis (2), portant une croix grecque.

« En dessous, dans le premier compartiment gauche, est, sur un fond rouge, une balance, et à côté, sur fond azur, saint George à cheval, terrassant un dragon ; le tout entouré d'une inscription formant écusson, la même que celle du cachet du prince Théimouraz ; deux lions pour support, et dans le haut deux anges armés de cimeterres soutenant une belle couronne d'or et de perles.» *Voy.* spécialement l'art. ETCHMIADZIN.

« Vis-à-vis du pont de Mtskhetha, on trouve les ruines du château-fort d'Armazi ou Armazi-Tsikhé, qui fut, dit-on, bâti par Karthlos, le patriarche de la nation géorgienne, sur une montagne du même nom. Pharnawaz y fit placer plus tard l'idole d'Armazi. Sainte Nino, après avoir converti la Géorgie au christianisme, renversa l'idole.

Ce château d'Armazitsikhé fut pendant longtemps la résidence ordinaire des rois de Géorgie, et c'est sans doute l'"Αρμοζική de Strabon, l'Αρμάκτικα de Ptolémée, et l'*hamastis* de Pline, qui la place près du Kour (3) : ce fleuve de Kour est l'ancien Cyrus.

MUDUBIDRY (Hindoustan). La secte bouddhiste de Jina possède un grand nombre de temples. Celui de la ville de Mudubidry, à trente milles de Mangalor, est le plus élégant de tous ceux de la province de Kânara ; il a trois étages, et on assure qu'il est soutenu par mille colonnes, parmi lesquelles on n'en trouverait pas deux qui fussent pareilles. Les sculptures sont d'un dessin et d'une exécution très-remarquables. Au rez-de-chaussée, en entrant, on voit une grande table de marbre, couverte d'inscriptions en caractères du Kânara ; elles n'ont jamais été ni traduites ni copiées. Dans cette partie de l'édifice, toutes les statues de dieux sont en cuivre ; elles sont ciselées avec la plus grande finesse. Au deuxième étage, elles sont en marbre. Au troisième étage, qui est le plus beau et le plus digne d'attention, quelques-unes sont de cuivre, d'autres de cristal, de marbre et de diverses pierres : l'une des plus belles et des plus grandes est d'une pierre rougeâtre que les gardiens prétendent avoir été apportée d'Europe. Les toits du corps de l'édifice ont un aspect fort singulier à l'extérieur ; ils s'élèvent l'un sur l'autre à trois ou quatre étages ; quelques-uns sont couverts en bois et d'autres en lames de cuivre, disposées comme des briques ; le toit de l'étage inférieur est composé de dalles massives de granit de 3 ou 4 pouces d'épaisseur, de 2 ou 3 pieds de largeur, et de 4 à 8 pieds de longueur. La plupart des colonnes de l'intérieur sont ornées d'inscriptions et de sculptures ; aux quatre principaux coins on remarque un éléphant, un singe, un oiseau et une figure conique ; sur un grand nombre se trouve le *cobra capello*, sorte de vipère. Les colonnes extérieures ont des formes élégantes et légères ; le dôme est grand et riche ; il est composé de larges pierres plates, reposant angulairement l'une sur l'autre, et se rétrécissant depuis la base ; le sommet est formé d'un morceau de granit presque circulaire et poli avec le plus grand soin ; à la porte principale sont quelques éléphants.

L'obélisque est élevé en face de l'entrée du temple ; il a 52 pieds de haut ; le fût est d'un seul morceau de granit brun, et ne porte pas d'inscriptions ; sa partie inférieure est carrée, et de chaque côté les ornements sont à peu près semblables ; au-dessus de cette base carrée il est sexagone, et à cette hauteur on voit une figure assise dans l'attitude ordinaire de Bouddha, coiffée d'un chapeau en forme de cloche ; elle est placée au milieu d'une bordure de fleurs et de feuilles. En s'élevant, le fût est façonné à un plus grand nombre d'angles, et, en approchant du chapiteau, il finit par devenir presque rond. L'architrave est supportée aux quatre coins par des animaux qui semblent être des lions, tenant avec leurs griffes des chaînes auxquelles sont suspendues des cloches ; dans les angles les plus élevés de l'entablement, on voit d'autres animaux à tête humaine. D'après le dessin de M. Dickenson, publié dans le *Hindu Panthéon* de Moor, le tout est terminé par une aiguille ; d'après un dessin du capitaine Brutton, par

(1) Ce dessin lithographié se trouve après la page 188 du même tome X du *Nouveau Journal Asiatique*.

(2) On a trouvé étrange cette fleur de lis sur le sceptre d'un roi de Géorgie : le fait est que la forme en est très-correcte sur le dessin de la Bible, et sur la lithographie qui en a été faite dans notre *Chronique géorgienne*, aussi bien que sur le dessin de M. le comte de Saint-Priest. Nous avons vu de pareilles fleurs sur une belle carabine géorgienne appartenant à M. Marcus Knust. (Note de M. Brosset.)

(3) Klaproth, *Voy. au mont Caucase et en Géorgie*, ch. XIX, t. I, p. 508-509, 518.

une flamme à trois pointes. Il est possible que ces différences proviennent du moment où chacun de ces voyageurs a vu l'obélisque; peut-être, dans certaines occasions, l'aiguille est-elle remplacée par la flamme. Il y a d'autres colonnes de ce genre dans le Kânara; quelques-unes, au lieu de l'aiguille ou de la flamme, ont à leur sommet la figure d'une vache.

La ville de Mudubidry renfermait anciennement une population très-considérable, mais elle est fort déchue; dans ses environs on trouve beaucoup de tombes d'une haute antiquité. Les naturels, qui sont presque tous de la secte de Jina, vénèrent particulièrement le feu; ils sont d'ailleurs généralement très-réservés avec les Européens sur les matières de religion.

MUGNANO (Italie). Cette petite ville, appelée aussi Mignano, est située sur la route de Naples à Rome par San-Germano et Ferentino, à très-peu de distance du mont Cassin.

Elle est assez inconnue aux touristes qui se hâtent d'arriver à Rome ou à Naples, et cependant elle est très-célèbre dans cette dernière ville, surtout par les reliques de sainte Philomène, qui y sont déposées et qui sont l'objet d'un immense pèlerinage.

La dévotion à cette sainte martyre ne remonte pourtant pas bien loin : son tombeau ne fut découvert que le 25 mai 1802, dans les Catacombes de Rome : son histoire est fort mystérieuse; cependant à force d'inductions plus ou moins probantes, on est parvenu à lui créer une histoire assez vraisemblable. Nous allons la mettre sous les yeux du lecteur telle que nous la trouvons dans une œuvre médiocre, imprimée à Lausanne en Suisse, en protestant hautement que nous laissons à son auteur toute la responsabilité de ses paroles (1). Cependant cette brochure est précédée de la déclaration suivante de l'écrivain :

« Je ne laisserai pas toutefois de protester, comme je le dois, et conformément au décret d'Urbain VIII, que je ne prétends donner à aucun des faits contenus dans cet Opuscule plus d'autorité que ne lui en donnera l'Eglise catholique, apostolique et romaine, dont le jugement est et sera toujours et en tout la règle de mes jugements.

« Fribourg, le 23 juin 1834.

« J. F. B. D. L. C. D. J. »

Et l'on peut lire en tête du livre l'approbation ecclésiastique que nous allons transcrire aussi, pour rassurer la conscience des faibles.

« Pierre Tobie, évêque de Lausanne et de Genève, etc.

« Le présent Opuscule étant extrait d'ouvrages plus étendus, imprimés en Italie avec approbation de l'autorité ecclésiastique, et ayant été examiné par des théologiens dignes de notre confiance, nous en permettons l'impression et la circulation dans notre diocèse, nous référant néanmoins aux protestations de l'auteur, et nommément au décret d'Urbain VIII sur cette matière. Nous croyons de plus, à l'exemple d'un grand nombre de nos collègues dans l'épiscopat, seconder les desseins de la divine Providence, en recommandant à nos diocésains la dévotion à la sainte thaumaturge Philomène, vierge et martyre, persuadé qu'elle produira dans notre diocèse, comme ailleurs, des fruits abondants de sanctification.

« Donné à Fribourg, en notre maison épiscopale, le 14 juillet 1834.

« † Pierre Tobie, évêque de Lausanne et Genève.

« J. X. Fontana, chancelier de l'évêché.»

Nous allons donc maintenant entrer en matière et citer, autant que possible, suivant notre usage, les seuls faits historiques.

Je dois encore ajouter, soit d'après ce que j'ai entendu moi-même en Italie, soit d'après la *Relation historique* de don François de Lucia, qu'un grand nombre d'évêques, tant du royaume de Naples que des Etats du pape, ont ordonné que l'on rendît à la sainte, dans leurs diocèses, un culte public; et leur clergé en dit la messe et en récite l'office.

CHAPITRE PREMIER.

Découverte du saint corps de sainte Philomène.

Le corps de sainte Philomène fut trouvé en 1802, le 25 du mois de mai, pendant les fouilles que l'on a coutume de faire à Rome, chaque année, dans les lieux consacrés par la sépulture des martyrs. Ces opérations souterraines se faisaient, cette année-là, dans les Catacombes de Sainte-Priscille, sur la nouvelle voie *Salaria*. On découvrit d'abord la pierre sépulcrale, qui se fit remarquer par sa singularité. Elle était de terre cuite, et offrait aux regards plusieurs symboles mystérieux, qui faisaient allusion à la virginité et au martyre. Ils étaient coupés d'une ligne transversale, formée par une inscription, dont les premières et les dernières lettres paraissent avoir été effacées par les instruments des ouvriers qui cherchaient à la détacher de la tombe. Elle était ainsi conçue :

(FI) LUMENA, PAX TECUM. FI (AT).

Philomène, la paix soit avec toi! Ainsi soit-il.

Le savant Père Marien Partenio, jésuite, croit que les deux dernières lettres FI doivent se rattacher au premier mot de l'inscription, suivant l'ancien usage, dit-il, qui était commun aux Chaldéens, aux Phéniciens, aux Arabes, aux Hébreux; et même aussi, ajoute-t-il, on en trouve quelques traces parmi les Grecs. Je laisse aux érudits à discuter ce point, et je me contente de faire remarquer, avec le même Père, que *dans les pierres sépulcrales mises par les chrétiens sur*

(1) Nous copions sur l'édition réimprimée à Paris. Gaume, 1837, sous le titre de *La Thaumaturge du XIXe siècle*, ou *Sainte Philomène, vierge et martyre*. 4e édit.

la tombe des martyrs qui confessèrent le nom de Jésus-Christ dans les premières persécutions, au lieu de la formule IN PACE, *généralement plus usitée, on mettait celle-ci, qui a quelque chose de plus animé et de plus vif :* PAX TECUM.

La pierre ayant été enlevée, apparurent les restes précieux de la sainte martyre, et, tout à côté, un vase de verre extrêmement mince, moitié entier, moitié brisé, et dont les parois étaient couvertes de sang desséché. Ce sang, indice certain du genre de martyre qui termina les jours de sainte Philomène, avait été, selon l'usage de la primitive Eglise, recueilli par des chrétiens pieux. Lorsqu'ils ne le pouvaient pas par eux-mêmes, ils s'adressaient quelquefois aux païens, et même aux bourreaux de leurs frères, pour avoir, ainsi que leurs vénérables dépouilles, ce sang sacré, offert avec tant de générosité à celui qui, sur la croix, sanctifia, par l'effusion du sien, les douleurs et la mort de ses enfants.

Pendant que l'on s'occupait à détacher des différentes pièces du vase brisé le sang qui y était collé, et que l'on en réunissait avec le plus grand soin les plus petites parcelles dans une urne de cristal, les personnes qui étaient présentes, et parmi lesquelles se trouvaient des hommes de talent et d'un esprit cultivé, s'étonnèrent en voyant tout à coup étinceler à leurs yeux l'urne sur laquelle, depuis quelques instants, leurs regards étaient attachés. Ils s'approchent de plus près ; ils considèrent à loisir ce prodigieux phénomène, et, dans les sentiments de la plus vive admiration, jointe au plus profond respect, ils bénissent le Dieu qui *se glorifie dans ses saints.* Les parcelles sacrées, en tombant du vase dans l'urne, se transformaient en divers corps précieux et brillants, et c'était une transformation permanente ; les uns présentaient l'éclat et la couleur de l'or le mieux épuré ; les autres, de l'argent ; d'autres, des diamants, des rubis, des émeraudes et d'autres pierres précieuses ; en sorte qu'au lieu de la matière dont la couleur, en se dégageant du vase, était brune et obscure, on ne voyait dans le cristal que l'éclat mélangé de couleurs diverses, telles qu'elles brillent dans l'arc-en-ciel.

Les témoins de ce prodige n'étaient pas hommes à douter de ce qu'ils avaient vu de leurs yeux, et de ce qu'ils avaient examiné avec une attention réfléchie. Au reste, ils savaient que Dieu n'est pas si avare de ses dons, surtout envers ceux qu'il comble, dans le ciel, de toutes les richesses de sa gloire, qu'une semblable merveille dût lui coûter beaucoup d'efforts. Ils la considéraient non-seulement en elle-même et comme une ombre de cette clarté toute céleste promise dans les livres saints au corps et à l'âme du juste (1), mais encore dans les heureux et salutaires effets qu'elle produisait dans leur cœur. Ils sentaient leur foi se ranimer, et, s'ils eussent voulu rapprocher le présent du passé, pour se justifier à eux-mêmes leur pieuse croyance, ne pouvaient-ils pas se rappeler plusieurs faits semblables ; celui, par exemple, qu'on lit dans la Vie de saint Jean Népomucène, dont le corps, ayant été jeté dans la Moldau, fut distingué au milieu des eaux, pendant la nuit, à la vive lumière qui lui servait comme de vêtement ?...

(1) Fulgebunt justi sicut sol... et tanquam scintillæ, etc. (*Sap.* III, 7).

En lisant ce qui précède, on aura été frappé sans doute de la permanence de cette miraculeuse transformation. Aujourd'hui encore elle excite l'admiration de tous ceux qui vont vénérer cette précieuse relique... Ils voient encore dans la même urne les mêmes corps lucides ; mais leur éclat n'a pas toujours la même vivacité, et les couleurs dont ils brillent ont, en divers moments, des nuances diverses : tantôt c'est le rubis, tantôt c'est l'émeraude qui domine : tantôt leur éclat est comme terni par une légère couche de cendre. Une fois seulement on le vit s'effacer totalement, et les yeux épouvantés de ceux qui en furent les témoins ne virent plus dans l'urne sainte qu'un peu de terre ordinaire. Mais bientôt cette nouvelle merveille cessa, et ce fut quand les yeux indignes d'un personnage, mort peu après subitement, eurent aussi cessé de profaner de leurs regards la sainteté de ces vénérables reliques...»

CHAPITRE II

Histoire du martyre de sainte Philomène.

Le martyre de sainte Philomène n'est connu que par les symboles dépeints sur la pierre sépulcrale dont nous venons de parler, et par des révélations faites à diverses personnes par la même sainte (1). Commençons par ceux-là.

Le premier est une *ancre*, symbole, non-seulement de force et d'espérance, mais en-

(1) A ce mot de révélations, que l'on ne s'effraye pas ; car il est certain que, dès l'origine du monde, Dieu a révélé aux hommes plusieurs choses qui n'étaient connues que de lui seul. Benoît XIV (*a*), dont les paroles ont un si grand poids en ces sortes de matières, pense que les révélations, si elles sont *pieuses, saintes et avantageuses au salut des âmes, doivent être admises dans les procès* qui se font à Rome pour la canonisation des saints. Il ne regardait donc pas toutes les révélations comme inutiles ? Or, si après un mûr examen, si, après avoir consulté des personnes doctes et versées en ces sortes de matières ; si même, comme il est arrivé pour celles-ci, après les avoir soumises à l'autorité ecclésiastique, on en a obtenu la permission de les publier pour la gloire de Notre-Seigneur et pour l'édification des hommmes, qui oserait dire que de telles révélations, pleines d'ailleurs de *piété* et de *sainteté*, sont inutiles ou nuisibles ?

Telles sont les révélations dont je vais parler dans ce chapitre, et qui se trouvent parfaitement d'accord avec les hiéroglyphes tracés sur la pierre sépulcrale.

(*a*) Si revelationes sunt piæ, sanctæ et animarum saluti proficuæ, admittendæ sunt in processu. (*De Beatif SS.*, lib. III, tom. VII, cap. 3.)

core d'un genre de martyre tel que celui auquel Trajan condamna le pape saint Clément, jeté par ses ordres dans la mer avec une ancre attachée à son cou.

Le second est une *flèche* qui, sur la tombe des martyrs de Jésus-Christ, signifie un tourment semblable à celui par lequel Dioclétien essaya de faire mourir le généreux tribun de la première cohorte, saint Sébastien.

Le troisième est une *palme*, placée à peu près au milieu de la pierre; elle est le signe et comme le héraut d'une éclatante victoire remportée sur la cruauté des juges persécuteurs et sur la rage des bourreaux.

Au-dessous est une espèce de *fouet* dont on se servait pour flageller les coupables, et dont les courroies, armées de plomb, ne cessaient quelquefois de sillonner et de meurtrir le corps des chrétiens innocents, qu'après les avoir privés de la vie.

Viennent ensuite deux autres *flèches*, disposées de manière que la première a la pointe en haut, et la seconde en sens inverse. La répétition de ce signe indiquerait-elle une répétition des mêmes tourments, et sa disposition un miracle, tel, par exemple, que celui qui eut lieu au mont Gargano, quand un pâtre, ayant lancé une flèche contre un taureau qui s'était réfugié dans la caverne consacrée depuis au glorieux archange saint Michel, il vit, ainsi que plusieurs autres personnes qui étaient là présentes, cette même flèche revenir à lui et tomber à ses pieds?

Enfin apparaît un *lis*, symbole de l'innocence et de la virginité, qui, en s'unissant avec la palme et le vase ensanglanté, dont nous avons déjà fait mention, proclame le double triomphe de sainte Philomène et sur la chair et sur le monde, et invite l'Eglise à l'honorer sous les titres glorieux de martyre et de vierge.

Voyons maintenant si les révélations dont nous avons parlé s'accordent avec ces divers signes (1). Chacun pourra en juger par soi-même.

Voici la narration de l'artisan : « Je vis, dit-il, le tyran Dioclétien, éperdu d'amour pour la vierge Philomène. Il la condamnait à plusieurs tourments, et il ne cessait de se flatter que leur atrocité amollirait enfin son courage, et la forcerait de se rendre à ses désirs. Mais, voyant que toutes ses espérances étaient vaines, et que rien ne pouvait fléchir la ferme volonté de la sainte martyre, il tombait dans des accès de démence; et, dans la rage qui l'agitait alors, il se plaignait de ne pouvoir l'obtenir pour épouse..... Enfin, après l'avoir mise à l'épreuve de diverses tortures (et il cite précisément les mêmes qui sont désignées par la pierre sépulcrale, et dont *il n'avait absolument aucune connaissance*), le tyran la fit décapiter. A peine cet ordre eut-il été mis à exécution, que le désespoir s'empara de son âme. Alors on l'entendit crier : « C'en est donc fait, Philomène ne sera jamais mon épouse! Elle a été, jusqu'au dernier soupir, rebelle à ma volonté; elle est morte; comment pourrais-je lui survivre? » et en disant ces mots il s'arrachait la barbe en furieux, et entrait en d'affreuses convulsions; et, se jetant du haut de son trône sur le pavé, il saisissait de ses dents tout ce qui se présentait à lui, disant qu'il ne voulait plus être empereur. » Tel est en peu de mots le résumé de la vision dont il plut à Dieu d'honorer un homme simple et ignorant; vision, ajoute notre abréviateur, qui est conforme à ce que l'histoire nous apprend des dernières années de Dioclétien (ou du moins à ce qu'elle nous donne à entendre).

La seconde révélation est celle qui fut faite à ce prêtre zélé, grand dévot de sainte Philomène. Dom François dit qu'il n'y a rien, dans tout ce qu'il en écrit, dont il n'ait été directement informé par ce même prêtre; et de plus, qu'il le lui a entendu raconter dans l'église même où repose le corps de la sainte. Or, voici son récit : « Je me promenais un jour, dit-il, dans la campagne, quand je vois venir à moi une femme qui m'était inconnue. Elle m'adresse la parole et me dit : — « Est-il bien vrai que vous avez exposé dans votre église un tableau de sainte Philomène? — Oui, lui répondis-je; ce qu'on vous en a dit est vrai. — Mais, ajouta-t-elle, que savez-vous donc de cette sainte? — Peu de chose; nous n'avons pu, jusqu'à ce jour, savoir de son histoire que ce que nous en apprennent l'inscription et les symboles dépeints sur sa tombe; » et je me mis à les lui expliquer. Elle me laisse achever, puis elle reprend avec vivacité : « Vous n'en savez donc rien de plus?—Non, rien absolument.—Il y a cependant tant d'autres choses à dire sur cette sainte! Quand le monde les entendra, il ne pourra revenir de son étonnement. Savez-vous du moins la cause de sa persécution et de son martyre? — Pas davantage. — Hé bien, je vais vous l'apprendre. Ce fut pour s'être refusée à la main de Dioclétien qui la destinait à être son épouse; et le motif de son refus était le vœu qu'elle avait fait de rester toujours vierge pour l'amour de Jésus-Christ. » A ces mots, plein de joie comme quelqu'un qui vient d'entendre des nou-

(1) Il est bon de remarquer : 1° que ces révélations ont été faites à trois personnes différentes, dont la première est un jeune artisan, très-connu de dom François de Lucia, qui, dans son ouvrage répandu à milliers d'exemplaires dans le royaume de Naples et dans les Etats environnants, rend un témoignage public à la pureté de sa conscience et à sa solide piété. La seconde est un prêtre zélé, aujourd'hui chanoine, à qui la dévotion à la sainte martyre, dont il se faisait partout le panégyriste, valut des grâces toutes particulières. La troisième, enfin, est une de ces vierges consacrées à Dieu dans un cloître austère, âgée d'environ trente-cinq ans, et vivant à Naples. 2° Ces trois personnes ne se connaissent pas, n'ont jamais eu entre elles aucune sorte de relation, et habitent des pays fort distants les uns des autres. 3° Les récits qu'elles ont faits, soit de vive voix, soit par écrit, pleinement d'accord quant au fond et aux principales circonstances, ne contredisent en rien l'épitaphe que nous venons d'expliquer, et lui donnent, par les détails qu'ils y ajoutent, un développement aussi clair qu'édifiant.

velles après lesquelles il soupirait depuis longtemps : « Vous ne me trompez pas? lui dis-je. Vous êtes bien certaine de ce que je viens d'entendre de votre bouche? Mais où donc l'avez-vous lu? Car depuis plusieurs années nous sommes à chercher quelque auteur qui nous donne des détails sur cette sainte, et nos recherches ont été inutiles jusqu'à présent. Dites-moi, dans quel livre avez-vous puisé ce que vous venez de m'apprendre? — Dans quel livre? me répliqua-t-elle d'un ton où perçaient je ne sais quelle surprise et quelle gravité; c'est bien à moi qu'il faut adresser une demande pareille! à moi!..... Comme si je pouvais l'ignorer! Non, assurément, je ne vous trompe point; j'en ai l'assurance, vous pouvez m'en croire : oui, je le sais, j'en suis certaine, croyez-moi; » et en disant ces paroles, je la vis disparaître avec la rapidité d'un éclair. »

A cette narration, fidèlement traduite de l'auteur italien, j'ajoute quelques-unes de ses réflexions. « L'inconnue, dit-il (et qui, à mon avis, n'est pas difficile à reconnaître), parle de la main de Dioclétien, qui lui aurait été offerte par ce prince; ce qui suppose que le martyre de la sainte aurait eu lieu dans le temps que Dioclétien était veuf, ou qu'il était sur le point de l'être par la mort de son épouse, sainte Sérène, qu'il fit périr avec sa propre fille, en haine de la foi que l'une et l'autre avaient embrassée. L'empereur se trouvait alors à Rome, où il condamna également à la mort, et à deux diverses reprises, le généreux saint Sébastien. » Ces observations, suggérées par la révélation précédente, tendent à déterminer à peu près l'époque du martyre de sainte Philomène, et à réfuter l'objection que certains critiques ont faite, en se fondant sur le long séjour que Dioclétien fit en Orient.

La troisième révélation, qui est aussi la plus circonstanciée, est celle de la religieuse de Naples (1). Nous allons suivre pas à pas notre auteur.

« La sainte martyre, dit-il, avait depuis longtemps donné à cette religieuse plusieurs marques sensibles d'une protection toute particulière; elle l'avait délivrée de tentations de défiance et d'impureté, par lesquelles Dieu avait voulu purifier davantage sa servante; et à l'état pénible où ces attaques de Satan l'avaient mise, elle avait fait succéder les douceurs de la joie et de la paix. Dans les communications intimes qui, au pied du crucifix, avaient lieu entre ces deux épouses du Sauveur, la sainte lui donnait des avis pleins de sagesse, tantôt sur la direction de la communauté dont cette religieuse avait été chargée par ses supérieurs, tantôt sur sa conduite personnelle. Ce dont elles conversaient plus souvent ensemble était le prix de la virginité, les moyens dont sainte Philomène s'était servie pour la conserver toujours intacte, même au milieu des plus grands périls, et les biens immenses qui se trouvent dans la croix et dans tous les fruits qu'elle porte.

« Ces grâces extraordinaires, accordées à une âme qui, pénétrée de ses misères, s'en jugeait totalement indigne, lui firent craindre l'illusion. Elle recourait à la prière et à la prudence de ceux que Dieu lui avait donnés pour guides de sa conscience; et, pendant que ces sages directeurs soumettaient à un lent et judicieux examen les diverses faveurs dont le ciel avait honoré cette religieuse, des révélations d'une autre nature lui sont faites par l'entremise de la même sainte; elles tendaient toutes à rendre son nom plus glorieux.

« La personne dont nous parlons avait dans sa cellule une petite statue de sainte Philomène, faite sur le modèle de son saint corps, tel qu'on le voit à Mugnano; et, plus d'une fois, toute la communauté avait remarqué avec admiration, sur le visage de cette même statue, des altérations qui lui semblaient tenir du prodige. Ceci leur avait inspiré à toutes le pieux désir de l'exposer dans leur église, en la fêtant avec la plus grande solennité possible. La fête eut lieu, et depuis lors la statue miraculeuse reste sur son autel. La bonne religieuse, les jours de communion, allait devant elle faire son action de grâces; et un jour qu'en son cœur il se formait un vif désir de connaître l'époque précise du martyre de la sainte, afin, se disait-elle, que ses dévots pussent l'honorer plus particulièrement, tout à coup ses yeux se fermèrent sans qu'elle pût, malgré tous ses efforts, les rouvrir, et une voix pleine de douceur, qui lui paraissait venir de l'endroit où était la statue, lui adressa ces mots : « Ma chère sœur, c'est le 10 du mois d'août que je mourus pour vivre, et que j'entrai triomphante dans le ciel, où mon divin Epoux me mit en possession de ces biens éternels, incompréhensibles à l'intelligence humaine. Aussi fut-ce pour cette raison que son admirable sagesse disposa tellement les circonstances de ma translation à Mugnano, que, malgré les plans arrêtés du prêtre qui avait obtenu mes dépouilles mortelles, j'arrivai dans cette ville, non le 5 de ce mois, comme il l'avait fixé, mais le 10; et non pour être placée à petit bruit dans l'oratoire de sa maison, comme il le voulait aussi, mais dans l'église où l'on me vénère, et au milieu des cris de joie universels, accompagnés de circonstances merveilleuses, qui firent du jour de mon martyre un jour de véritable triomphe. »

« Ces paroles, qui portaient avec elles des preuves de la vérité qui les avait dictées, renouvelèrent dans le cœur de la religieuse la crainte où elle avait déjà été de se voir dans l'illusion. Elle redouble ses prières, et supplie son directeur de la désabuser; le moyen était facile. On écrit donc à dom François lui-même, et, tout en lui recommandant le secret sur ce qui avait eu lieu, on le conjure de répondre clairement sur les circonstances de la révélation, qui avaient trait

(1) On ne l'a publiée qu'après un rigoureux examen, fait par l'autorité ecclésiastique, et quand on se fut assuré qu'elle avait tous les caractères qui distinguent les vraies révélations d'avec les fausses.

aux résolutions qu'il avait prises. Celui-ci les trouve parfaitement d'accord avec la vérité; et sa réponse non-seulement console la religieuse affligée, mais anime encore ses directeurs à profiter, pour la gloire de Dieu et de sainte Philomène, du moyen qu'elle-même semblait leur indiquer, afin de mieux connaître les détails de sa vie et de son martyre.

« Ils ordonnent donc à la même personne de faire, à cette fin, les plus vives instances auprès de la sainte; et comme l'obéissance, ainsi que disent les livres saints, est toujours victorieuse, un jour qu'elle était dans sa cellule, en oraison pour obtenir cette grâce, ses yeux se fermant de nouveau malgré sa résistance, elle entend la même voix qui lui dit : « Ma chère sœur, je suis fille d'un prince qui gouvernait un petit Etat dans la Grèce. Ma mère était aussi de sang royal : et, comme ils se trouvaient sans enfants, l'un et l'autre, encore idolâtres, offraient continuellement à leurs faux dieux, pour en avoir, des sacrifices et des prières. Un médecin de Rome, nommé Publius, aujourd'hui en paradis, vivait dans le palais, et était au service de mon père. Il faisait profession du christianisme. Voyant l'affliction de mes parents, et vivement touché de leur aveuglement, il se mit, par l'impulsion de l'Esprit-Saint, à leur parler de notre foi, et alla jusqu'à leur promettre une postérité, s'ils consentaient à recevoir le baptême. La grâce dont ses paroles étaient accompagnées éclaira leur entendement, triompha de leur volonté : et, s'étant faits chrétiens, ils eurent le bonheur si désiré dont Publius avait promis que leur conversion serait le gage. On me donna, au moment de ma naissance, le nom de Lumena, par allusion à la lumière de la foi, dont j'avais pour ainsi dire été le fruit, et le jour de mon baptême on m'appela Filomène, ou fille de lumière (*filia luminis*), puisque ce jour-là je naissais à la foi (1). La tendresse que me portaient mon père et ma mère était si grande, qu'ils voulaient toujours m'avoir auprès d'eux. Ce fut la raison pour laquelle ils m'emmenèrent avec eux à Rome, dans un voyage que mon père se vit contraint d'y faire, à l'occasion d'une guerre injuste dont il se voyait menacé par l'orgueilleux Dioclétien. J'avais alors treize ans. Arrivés dans la capitale du monde, nous nous rendîmes tous les trois au palais de l'empereur, qui nous admit à son audience. Aussitôt que Dioclétien m'eut aperçue, ses regards s'attachèrent sur moi; il parut ainsi préoccupé pendant tout le temps que mit mon père à lui développer avec chaleur ce qui pouvait servir à sa défense. Dès qu'il eut cessé de parler, l'empereur lui répondit qu'il n'eût plus à s'inquiéter; mais que, bannissant désormais toute crainte, il ne songeât plus qu'à vivre heureux. « Je mettrai, ajouta-t-il, à votre disposition toutes les forces de l'empire, et en retour je ne vous demande qu'une chose, c'est la main de votre fille. » Mon père, ébloui par un honneur auquel il était loin de s'attendre, accéda sur-le-champ bien volontiers à la proposition de l'empereur; et, quand nous fûmes rentrés dans notre demeure, ils firent, ma mère et lui, tout ce qu'ils purent pour me faire condescendre à la volonté de Dioclétien et à la leur. « Quoi donc ! leur dis-je, voulez-vous que pour l'amour d'un homme je manque à la promesse que j'ai faite à Jésus-Christ, il y a deux ans? Ma virginité lui appartient, je ne saurais plus en disposer. — Mais, me répondait mon père, vous étiez alors trop enfant pour contracter un tel engagement; » et il joignait les plus terribles menaces à l'ordre qu'il me donnait d'accepter l'offre de Dioclétien. La grâce de mon Dieu me rendit invincible; et mon père, n'ayant pu faire agréer à ce prince les raisons qu'il lui alléguait pour se dégager de la parole donnée, se vit obligé, par son ordre, à me conduire devant lui.

« J'eus à soutenir, quelques moments auparavant, un nouvel assaut de sa fureur et de sa tendresse. Ma mère, de concert avec lui, s'efforça de vaincre ma résolution. Caresses, menaces, tout fut employé pour me réduire. Enfin, je les vois l'un et l'autre tomber à mes genoux, et ils me disent, les larmes aux yeux : « Ma fille, aie pitié de ton père, de ta mère, de ta patrie, de nos sujets. — Non, non, leur répondis-je, Dieu et la virginité que je lui ai vouée, avant tout, avant vous, avant ma patrie ! Mon royaume, c'est le ciel. » Mes paroles les plongèrent dans le désespoir, et ils me conduisirent devant l'empereur, qui fit aussi tout ce qui était en son pouvoir pour me gagner; mais ses promesses, ses séductions et ses menaces furent également inutiles. Il entre alors dans un violent accès de colère, et, poussé par le démon, il me fait jeter dans une des prisons de son palais, où bientôt je me vois couverte de chaînes. Croyant que la douleur et la honte affaibliraient le courage que m'inspirait mon divin Epoux, il venait me voir tous les jours; et alors, après m'avoir fait détacher pour que je prisse le peu de pain et d'eau qu'il me donnait pour toute nourriture, il recommençait ses attaques, dont quelques-unes, sans la grâce de mon Dieu, auraient pu devenir funestes à ma virginité. Les défaites qu'il éprouvait toujours étaient pour moi le prélude de nouveaux supplices; mais la prière me soutenait; je ne cessais de me recommander à mon Jésus et à sa très-pure Mère. Ma captivité durait depuis trente-sept jours, quand, au milieu d'une lumière céleste, je vois Marie tenant son divin Fils entre ses bras. « Ma fille, me dit-elle, encore trois jours de prison, et après ces quarante jours, tu sortiras de cet état pénible. » Une si heu-

(1) Dom François fait observer ici qu'en donnant, dans la première édition de son ouvrage, cette étymologie au nom de Philomène, il hésitait lui-même à y ajouter foi mais qu'un mouvement intérieur le poussa toujours, malgré ses répugnances, non-seulement à l'écrire alors, mais à le répéter encore dans les éditions suivantes. Il paraissait, en effet, plus naturel de prendre la racine de ce nom dans la langue grecque, qui donne un sens différent, quoique analogue au premier, et c'est celui de Bien-Aimée, comme la sainte l'est en effet tout particulièrement.

reuse nouvelle me faisait battre le cœur de joie; mais comme la Reine des anges m'eut ajouté que j'en sortirais pour soutenir, dans d'affreux tourments, un combat plus terrible encore que les précédents, je passai subitement de la joie aux plus cruelles angoisses; je crus qu'elles allaient me faire mourir. « Courage donc, ma fille! me dit alors Marie; ignores-tu l'amour de prédilection que j'ai pour toi? Le nom que tu reçus au baptême en est le gage, par la ressemblance qu'il a avec celui de mon Fils et avec le mien. Tu t'appelles Lumena, comme ton époux s'appelle Lumière, Etoile, Soleil; comme je suis appelée, moi aussi, Aurore, Etoile, Lune dans la plénitude de son éclat, et Soleil. Ne crains pas, je t'aiderai. Maintenant la nature, dont la faiblesse t'humilie, revendique ses droits : au moment du combat, la grâce viendra te prêter sa force, et ton ange, qui fut aussi le mien, Gabriel, dont le nom exprime la force, viendra à ton secours; je te recommanderai spécialement à ses soins, comme ma fille bien-aimée entre les autres. » Ces paroles de la Reine des vierges me rendirent le courage; et la vision disparut en laissant ma prison remplie d'un parfum tout céleste.

« Ce qui m'avait été annoncé ne tarda point à se réaliser. Dioclétien, désespérant de me fléchir, prit la résolution de me faire tourmenter publiquement, et le premier supplice auquel il me condamna fut celui de la flagellation. « Puisqu'elle n'a pas honte, dit-il, de préférer à un empereur tel que moi un malfaiteur, condamné par sa nation à une mort infâme, elle mérite que ma justice la traite comme il fut traité. » Il ordonna donc qu'on me dépouillât de mes vêtements, qu'on me liât à la colonne, et, en présence d'un grand nombre de gentilshommes de sa cour, il me fit battre avec tant de violence, que mon corps tout sanglant n'offrait plus qu'une seule plaie. Le tyran s'étant aperçu que j'allais tomber en défaillance et mourir, me fit aussitôt éloigner de ses yeux et traîner de nouveau en prison, où il croyait que je rendrais le dernier soupir. Mais il fut trompé dans son attente, comme je le fus dans le doux espoir que j'avais d'aller bientôt rejoindre mon Epoux; car deux anges, resplendissants de lumière, m'apparurent, et, versant un baume salutaire sur mes plaies, ils me rendirent plus vigoureuse que je ne l'étais avant le tourment. Le lendemain matin, l'empereur en fut informé; il me fait venir en sa présence, me considère avec étonnement, puis cherche à me persuader que je suis redevable de ma guérison au Jupiter qu'il adore. « Il vous veut absolument, disait-il, impératrice de Rome; » et, joignant à ces paroles séduisantes les promesses les plus honorables et les caresses les plus flatteuses, il s'efforçait de consommer l'œuvre d'enfer qu'il avait commencée; mais le divin Esprit, auquel j'étais redevable de ma constance, me remplit alors de tant de lumières, qu'à toutes les preuves que je donnai de la solidité de notre foi, ni Dioclétien ni aucun de ses courtisans ne trouvèrent quoi que ce soit à répondre. Il entre alors de nouveau en fureur, et commande qu'on m'ensevelisse, avec une ancre au cou, dans les eaux du Tibre. L'ordre s'exécute, mais Dieu permit qu'il ne pût réussir; car, au moment où l'on me précipitait dans le fleuve, deux anges vinrent encore à mon secours, et, après avoir coupé la corde qui m'attachait à l'ancre, tandis que celle-ci tombait au fond du Tibre, où elle est restée jusqu'à présent, ils me transportèrent doucement, à la vue d'un peuple immense, sur les bords du fleuve. Ce prodige opéra d'heureux effets sur un grand nombre de spectateurs, et ils se convertirent à la foi; mais Dioclétien, l'attribuant à quelque secret magique, me fit traîner à travers les rues de Rome, et ordonna ensuite que l'on décochât contre moi une grêle de traits. J'en étais toute hérissée; mon sang coulait de toutes parts; épuisée, mourante, il commande qu'on me reporte dans mon cachot. Le ciel m'y honora d'une nouvelle grâce. J'entrai dans un doux sommeil, et je me trouvai, à mon réveil, parfaitement guérie. Dioclétien l'apprend. « Hé bien! s'écria-t-il alors dans un accès de rage, qu'on la perce une seconde fois de dards aigus, et qu'elle meure dans ce supplice. » On s'empresse de lui obéir. Les archers bandent leurs arcs, rassemblent toutes leurs forces; mais les flèches se refusent à les seconder. L'empereur était présent; ce spectacle le rendait furieux; il m'appelait une magicienne, et, croyant que l'action du feu pourrait détruire l'enchantement, il ordonne que les dards soient rougis dans une fournaise et dirigés ensuite une seconde fois contre moi. Ils le furent en effet; mais ces dards, après avoir traversé une partie de l'espace qu'ils devaient parcourir, prenaient tout à coup la direction contraire, et volaient frapper ceux qui les avaient lancés. Six des archers en moururent, plusieurs d'entre eux renoncèrent au paganisme, et le peuple se mit à rendre un témoignage public à la puissance du Dieu qui m'avait protégée. Ces murmures et ces acclamations firent craindre au tyran quelque accident plus fâcheux encore, et il se hâta de terminer mes jours en ordonnant que l'on me tranchât la tête. Ainsi mon âme s'envola-t-elle vers son céleste Epoux, qui, avec la couronne de la virginité et les palmes du martyre, me donna un rang distingué parmi les élus qu'il fait jouir de sa divine présence. Le jour, si heureux pour moi, de mon entrée dans la gloire, fut un vendredi, et l'heure de ma mort, la troisième après midi (c'est-à-dire la même qui vit expirer son divin Maître). »

Telle est, d'après cette révélation, l'histoire du martyre de sainte Philomène. Le lecteur n'y voit rien que de pieux, de saint, d'édifiant; il y trouve aussi des preuves non suspectes de la vérité des faits qu'elle contient. Peut-être même se dit-il, en pensant aux miracles nombreux et éclatants qui ont rendu le nom de la sainte martyre si célèbre dans le monde, qu'il était convenable que le Seigneur en manifestât, du moins en partie, les mérites. Les fidèles, par ce moyen, sont

plus édifiés; et la gloire de Dieu, ainsi que la vertu qu'il honore dans sainte Philomène, y trouve des avantages plus considérables. Mais puisqu'il avait plu à la divine sagesse de ne laisser dans les monuments historiques aucune trace de tant de générosité et d'héroïsme, par quel autre moyen, que par celui de la révélation, pouvait-elle ou avait-elle voulu en donner connaissance à notre siècle?

CHAPITRE III.

Translation du corps de sainte Philomène à Mugnano (1).

Le corps de notre sainte était resté à Rome, dans un état d'obscurité, jusqu'à l'année 1805. Voici comment la divine Providence l'en tira pour le glorifier.

Dom François de Lucia, zélé et saint missionnaire d'Italie, vint de Naples à Rome avec dom Barthélemy de Césarée, choisi par le saint-siége pour gouverner le diocèse de Potenza. Il désirait vivement obtenir, pour sa chapelle domestique, un corps saint, de nom propre, et l'évêque de Potenza l'ayant secondé dans les instances qu'il fit pour cela, on l'introduisit, peu après son arrivée, dans la salle où se trouvaient réunis tous ces précieux dépôts, afin qu'il pût arrêter lui-même son choix. Quand il fut en présence des ossements de la sainte martyre, il éprouva, comme il le raconte lui-même, une joie subite et tout extraordinaire, qui, éclatant en même temps sur son visage, fut remarquée avec étonnement par monseigneur Ponzetti, custode des saintes reliques. Tous ses vœux se portèrent dès lors sur ces ossements sacrés, qu'il préférait irrésistiblement à tous les autres, sans pouvoir s'en expliquer le motif. Il n'osait cependant encore manifester son choix, dans la crainte d'un refus, quand on vint lui dire, de la part du custode, que, s'étant aperçu de sa prédilection pour sainte Philomène, il consentait volontiers à la lui céder; et l'on ajouta ces paroles remarquables : « Monseigneur est persuadé que la sainte veut aller dans votre patrie, où elle fera de grands miracles. »

Cette nouvelle remplit de consolation l'âme du respectable missionnaire, et il ne songea plus qu'au moyen de transporter le saint corps. On devait le lui remettre le jour même; mais comme ce jour et les deux autres qui suivirent se passèrent sans voir s'effectuer la promesse qu'on lui avait faite, il commença à craindre que le custode ne le lui refusât. C'était en effet une chose peu usitée à Rome, de donner à un particulier des corps saints tout entiers, de nom propre surtout, parce que à cette époque, les excavations annuelles en fournissaient très-peu de ce genre, et, par ce motif, on ne les cédait qu'à des évêques ou à des églises. Monseigneur Ponzetti fit donc dire à dom François qu'il lui était impossible d'accéder à ses désirs, et en même temps il lui offrait le choix de l'un des douze corps sans nom, dont il lui présenta la liste.

Dom François se vit alors dans un grand embarras, tant à cause des préparatifs qu'il avait faits pour la sainte, des lettres qu'il avait écrites là-dessus à Naples et à Mugnano, et de plusieurs autres circonstances qu'il est inutile de rapporter ici, qu'à cause de la perplexité dont il se sentait saisi, lorsqu'il voulait songer à porter son choix sur un autre que sur sainte Philomène.... Ces difficultés, et bien d'autres encore, ne devaient servir qu'à faire connaître plus clairement la volonté divine par rapport à la destination de ce saint corps, et à le glorifier davantage; car, peu après, sans que notre missionnaire osât même y penser, il en devint d'abord le dépositaire, puis le maître.

Une seule chose restait donc à faire; c'était de le transporter d'une manière convenable; et il fut arrêté, entre l'évêque de Potenza et dom François, qu'on mettrait les caisses où étaient répartis les saints ossements, dans le lieu le plus honorable de la voiture, pour que leur présence sensible excitât plus puissamment leur dévotion, et servît d'aliment au culte qu'ils se proposaient de lui rendre pendant le voyage. Ils partent donc; mais la préoccupation où ils se trouvaient l'un et l'autre, au moment du départ, les empêcha de songer à leur première détermination; et les personnes chargées de disposer tout dans leur chaise de poste mirent les saintes reliques dans le caisson sur lequel monseigneur de Potenza devait s'asseoir. Ils sortaient ainsi de la ville sainte, quand l'évêque se sent fortement frapper sur les jambes; sa douleur en fut d'autant plus vive, qu'elles étaient alors malades à cause d'une surabondance d'humeurs qui s'y étaient portées. Il se lève en sursaut, et, sans trop réfléchir, il se plaint au conducteur du mauvais arrangement des caisses qui, dit-il, viennent heurter violemment ses jambes. « Mais comment, lui réplique celui-ci, la chose est-elle possible? Monseigneur voit bien que les caisses dont il me parle sont enfermées dans le caisson, et que par conséquent elles ne sauraient l'incommoder. » Puis, montant dans la chaise de poste, et relevant les planches qui étaient au-dessus de la sainte relique, il lui montre la disposition de ces mêmes caisses, dont la vue suffit pour lui en attester l'immobilité. On se remet donc en marche; mais de nouveaux coups se font sentir avec la même force et avec de plus cuisantes douleurs; ce qui fait réitérer au prélat les mêmes plaintes; et il ordonne que sur-le-champ on mette ailleurs ces caisses, au mouvement desquelles il persiste à attribuer ce qu'il éprouve de souffrances. On se disposait à lui obéir, quand, faisant de lui-même réflexion que ses jambes étaient trop éloignées du caisson pour que la secousse des objets qu'il renfermait pût se faire sentir à elles, il suspend l'exécution et se rassied. Alors les heurtements et les douleurs, pour

(1) Dans ce chapitre, nous aurons encore à parler de nouveaux miracles, et nous les citerons avec d'autant plus d'assurance, que les témoins vivent encore, et qu'ils forment un grand peuple, dont la voix ne saurait être que celle de Dieu.

la troisième fois, reprennent avec plus de violence; et le prélat, obligé enfin de céder, fait sortir les caisses : « Dussé-je, ajouta-t-il, les porter dans mes bras jusqu'au terme de mon voyage... » On les plaça donc sur le devant de la voiture, et dès ce moment-là le prodige cessa. Ni l'évêque, ni son compagnon de voyage, ni les personnes de leur suite, ne pénétrèrent d'abord cet accident mystérieux; ces derniers, au contraire, jugeaient les plaintes du prélat, et la cause à laquelle il attribuait ses douleurs, tout à fait imaginaires; mais quand ils vinrent à réfléchir sur les diverses circonstances de ce singulier événement, et surtout quand ils se rappelèrent la promesse faite par eux à la sainte, la veille de leur départ, ils ne purent voir autre chose, dans ce qui était arrivé, que le doigt de Dieu et le juste châtiment d'une infidélité irréfléchie. Aussi s'en humilièrent-ils, et l'évêque, la tête découverte, les larmes aux yeux, demanda-t-il pardon à la sainte, dont, à plusieurs reprises, il baisait les dépouilles sacrées avec les sentiments d'une vive tendresse et du respect le plus profond.

Je ne parlerai point d'un grand danger que nos voyageurs coururent, et qui faillit, dans le trajet de Sessa à Capoue, leur coûter la vie. Ils attribuent leur conservation aux prières de sainte Philomène, et, sur leur témoignage, on croit ce nouveau miracle bien facilement. Il me tarde d'arriver avec eux à Naples, où se firent les préparatifs de la seconde translation.

L'heureux Aminadab, choisi par la Providence pour recevoir dans sa maison l'arche sainte qui contenait les ossements de la vierge martyre, fut don Antoine Terrès, et il eut, comme nous le verrons, une part très-ample dans les bénédictions que Dieu commença peu après à répandre sur tous les dévots de sainte Philomène. Ce fut dans la chapelle de cette maison que l'on procéda à l'ouverture des caisses, et après toutes les formalités d'usage en ces sortes de cérémonies, on s'occupa de ranger les ossements chacun à sa place; on les couvrit ensuite d'un corps de femme fait en carton, dont le vide était rempli par les restes vénérables de la sainte. Les vêtements dont on l'orna, sans être riches ni précieux, avaient, dans leur simplicité, quelque chose d'élégant et de noble; mais, comme dom François lui-même le fait remarquer, pour que plus tard on saisisse mieux les prodiges dont ce même corps fut, pour ainsi dire, le théâtre, cette élégance ne pouvait cacher bien des défauts qui, par l'inhabileté des ouvriers, déparaient la physionomie, le coloris et l'attitude même de la sainte.

Lorsque tout fut achevé, et la vierge placée dans la châsse qu'on lui avait préparée, on en ferma la porte avec grand soin, et l'autorité ecclésiastique y apposa ses sceaux. Dès lors commença le culte public de la sainte. Vu la multitude des fidèles qui venaient de toutes parts rendre leurs hommages au saint dépôt, et qu'une chapelle trop étroite ne pouvait contenir, on le transporta dans une église de Naples, où, pendant trois jours consécutifs, il resta exposé sur l'autel de Notre-Dame-des-Grâces... Le concours était grand, la ferveur n'était pas moindre, et néanmoins, au grand étonnement des fidèles, qui s'attendaient à voir s'opérer quelque miracle, les trois jours se passèrent sans aucun événement remarquable. On se demandait d'où pouvaient donc provenir ce silence du ciel et cette inaction de la nouvelle sainte. On le sut plus tard, quand la puissance de Dieu, commençant à se manifester, non dans la même église, mais dans l'oratoire de la famille Terrès, où l'on reporta le saint corps, le curé de Saint-Ange, son clergé et son peuple, dirent hautement que, s'il s'était fait un seul miracle dans l'église, tous de concert auraient uni leurs instances pour que sainte Philomène n'en sortît plus. L'absence de tout miracle fut donc un vrai miracle, et en même temps un signe de la volonté de Dieu, qui avait résolu de faire ce précieux don à la petite ville de Mugnano, par préférence à l'opulente et populeuse cité de Naples. On sera moins étonné de ce que je viens de dire, en voyant les prodiges commencer presque aussitôt que le saint corps rentra dans la petite chapelle. D'abord, la famille hospitalière des Terrès obtint la guérison de madame Angèle Rose, femme de don Antoine. Depuis douze ans, elle souffrait d'une maladie incurable; les prières qu'elle fit à la sainte l'en délivrèrent totalement, et, en reconnaissance, elle lui offrit un riche calice. Le second miracle s'opéra sur un avocat nommé D. Michel Ulpicella, retenu depuis six mois dans sa chambre par une sciatique, dont nul remède ne pouvait le débarrasser. S'étant fait transporter à la chapelle, il en sortit parfaitement guéri. Une dame distinguée fut l'objet du troisième : il s'était formé sur sa main un ulcère où bientôt l'on aperçut les signes de la gangrène, et l'on se disposait à la lui couper, quand on lui apporte une relique de sainte Philomène. Elle la met le soir au-dessus de la plaie, et, le lendemain matin, le chirurgien, voulant faire l'amputation de la partie malade, trouve que la gangrène a disparu.

Ainsi préludait notre thaumaturge, que nous allons suivre maintenant jusqu'à Mugnano, en recueillant les particularités les plus intéressantes de cette seconde translation.

Deux hommes robustes de la même ville étaient venus à Naples pour emporter le saint dépôt. Ils annoncèrent que leurs compatriotes attendaient avec impatience l'arrivée du trésor dont le Ciel allait les enrichir, et l'on se hâta de les satisfaire. Pour consoler la bonne dame Terrès, et la récompenser à la fois de son hospitalité, dom François lui remit les clefs de la châsse, et, suivi des regrets et des larmes de la pieuse famille, il partit pour Mugnano, où le Seigneur, par une grâce signalée, venait de préparer tous les cœurs à recevoir sainte Philomène comme

une médiatrice puissante auprès de lui. Depuis plusieurs mois la terre souffrait d'une grande sécheresse. Lorsqu'au milieu du jour qui précédait l'arrivée du saint corps, le peuple eut entendu le bruit joyeux des cloches de toutes les églises, il se disait, en tressaillant d'allégresse et d'espoir : « Oh ! si cette nouvelle sainte voulait ajouter à la vénération et à l'amour que nous sentons déjà pour elle, il y aurait un moyen bien sûr et bien facile : ce serait de nous envoyer une pluie abondante pour arroser nos champs. » Les cloches n'avaient point fini de sonner, que la pluie désirée tombait sur tout le territoire de Mugnano, et de toutes parts l'on s'écriait, dans de vifs transports de joie : « Vive Dieu ! vive la sainte ! »

Elle s'avançait de son côté, mais non sans quelques obstacles. L'un des deux porteurs était tombé malade la veille du départ ; et il se traînait avec peine à la suite des autres, sans pouvoir les aider, quand dom François lui dit : « Courage donc, mon ami ; aie confiance en la sainte, prends ta part de la charge, et tu seras guéri. » Le bon paysan obéit, et sur-le-champ la douleur et la faiblesse ont disparu ; il a repris ses forces, et, plein d'une religieuse gaieté, il marche sous le poids, en répétant presque à chaque pas : « Oh ! comme la sainte est légère ! elle ne pèse pas plus qu'une plume. » Il disait vrai. Dom François ayant eu la dévotion de la porter quelque temps, fut surpris de cette même légèreté, et il la regarda comme un prodige.

Cependant le ciel s'obscurcissait de plus en plus ; il menaçait d'un déluge d'eau nos pauvres voyageurs, qui n'avaient pour s'en défendre que la protection de la sainte. Ils étaient partis de Naples le soir, et, comptant sur la clarté de la lune, ils n'avaient pris aucun moyen d'éclairer leur marche en cas de besoin. Dieu le permit ainsi pour la gloire de sa servante ; car, tandis que l'escorte pieuse l'invoquait avec ferveur, une colonne de lumière se forma tout à coup dans l'air ; la partie inférieure vint reposer sur la châsse, où elle se tint constamment fixée jusqu'au jour ; et la supérieure, s'étendant jusqu'à la hauteur du ciel, découvrit l'astre de la nuit et un certain nombre d'étoiles qui semblaient lui former une ceinture.

La joie qu'excita dans tous les cœurs cette merveille fut un peu troublée par le changement presque subit qui s'opéra dans le poids, auparavant si léger, de la châsse de sainte Philomène. On était sur le point de traverser un bourg de l'antique Nole, appelé Cimitilé, fameux par le martyre de saint Janvier et de ses compagnons. Les porteurs commencent à se plaindre, à gémir sous la charge dont ils se disent accablés. Plus ils approchent du bourg, plus elle devient lourde ; ils s'arrêtent presque à chaque instant. Don François, avec des paroles pleines de foi, cherche à ranimer leur courage. Ils s'efforcent d'aller encore en avant ; mais, arrivés au milieu de Cimitilé, ils protestent de l'impossibilité où ils se voient de poursuivre la route, et en même temps ils montraient leurs épaules enflées et meurtries. Que faire ? L'embarras du zélé missionnaire était grand ; minuit sonnait : où trouver, à cette heure-là, un secours devenu nécessaire ? Attendre jusqu'à l'aurore était un parti qui allait déranger tous les plans et gâter l'appareil de la fête. Il fallait donc mettre son espérance en Dieu, et tâcher d'avancer encore le plus possible. On se ranime, on s'arrête de nouveau. Enfin paraissent quelques habitants de Mugnano ; ils se joignent aux porteurs épuisés ; mais bientôt tant de bras et tant d'efforts deviennent inutiles. La prodigieuse pesanteur a cessé, et l'on entend aux plaintes succéder ce cri de joie : Miracle ! miracle ! la châsse a recouvré sa première légèreté ; et, oubliant leur horrible fatigue, ces bons paysans se mettent à courir en criant mille fois : « Vive Dieu ! vive la sainte ! elle est aussi légère qu'une plume. »

Déjà l'aurore blanchissait l'horizon ; les habitants de Mugnano arrivaient par petites troupes ; l'écho répétait leurs chants pieux, et l'on voyait une multitude d'enfants, avec des rameaux d'olivier à la main, sauter de joie autour de la châsse, jeter en l'air leurs chapeaux et leurs mouchoirs, et répéter incessamment le cri de *Vive la sainte !* Ainsi commençait ce jour de triomphe. Ce n'était pas de Mugnano seulement, mais de tous les pays voisins que la foule accourait au-devant du saint corps ; elle devint en peu de temps si considérable, qu'il fallut s'arrêter et contenter sa dévotion en le lui montrant. L'on se trouvait alors auprès d'une maison de campagne ; il y avait là une assez grande cour ; la multitude s'y précipite, et dom François se hâte de satisfaire ses pieux désirs. Mais à l'instant même où il découvrait le saint corps, et que le peuple ravi d'admiration s'écriait, à l'aspect des précieuses reliques : « Ciel ! qu'elle est donc belle !... quelle beauté de paradis !... » voilà tout à coup un horrible ouragan qui se forme ; il fond avec impétuosité sur la cour où était entassée l'immense multitude, et, au milieu de l'épouvante qu'il cause et des cris qui résonnent de tous côtés : « Dieu, Dieu, miséricorde ! Sainte, aie pitié de nous !... » il se dirige sur la châsse elle-même et menace de la renverser. Mais bientôt la consolation a pris la place de la crainte ; l'ouragan est repoussé comme par une main invisible, et il va expirer sur une montagne voisine, dont quelques arbres sont déracinés. Etait-ce le démon qui, par un ciel serein, avait formé cette tempête pour détruire, s'il avait pu, dans ses fondements, l'édifice de gloire que Dieu se préparait dans sainte Philomène ? Dom François le dit alors clairement à ce bon peuple, et nous le croyons avec lui. Quoi qu'il en soit, cet accident extraordinaire ajouta un nouvel éclat à la pompe de ce beau jour.

La procession continua ensuite sa marche au milieu d'une foule qui allait toujours croissant, et, arrivée à Mugnano, elle se dirigea vers l'église de Notre-Dame-des-Grâces,

où l'on exposa le saint corps sur le grand autel.

La solennité devait avoir lieu le lendemain, 11 du mois d'août. Ce jour était un dimanche; aussi vit-on accourir de tous les pays environnants une multitude de personnes de tout sexe et de tout âge, dont l'église se remplissait à chaque instant; ils venaient pour voir et vénérer la nouvelle sainte, dont ils espéraient que le Seigneur glorifierait le nom par quelque miracle. On entendait ces villageois se demander les uns aux autres, dans la simplicité de leur foi : « Mais notre sainte, quand est-ce donc qu'elle fera des miracles ? » Déjà le ciel leur avait répondu ; car la nuit même de l'entrée de sainte Philomène, un d'eux, nommé Ange Bianco, qu'une goutte cruelle tenait au lit depuis plusieurs mois, apprenant l'arrivée du saint corps, fit vœu de l'accompagner à la procession, s'il se voyait délivré de ses douleurs. Il sembla d'abord que sa prière n'était point exaucée ; jamais il n'avait tant souffert qu'en ce moment. Mais à peine a-t-il entendu le son des cloches, qu'il s'élance avec une foi vive hors de son lit ; le mal résiste encore, mais ne l'empêche pas de s'habiller. La confiance augmente ; il lutte contre ses douleurs, fait quelques pas ; et, lorsqu'il entrait dans la place, le mal s'était entièrement dissipé, au grand étonnement de tous ceux qui avaient été témoins de ses longues et pénibles souffrances. Cette guérison miraculeuse ne suffisait point à l'impatience pieuse qu'avaient ces bonnes gens de voir leur sainte glorifiée, et il sembla que leurs désirs venaient du ciel, car il ne tarda pas à les accomplir au delà même de toute espérance.

Le jour de l'octave de la translation, pendant la messe solennelle, en présence de la foule qui y assistait, on voit tout à coup un enfant, âgé d'environ dix ans, se lever du milieu de l'église, et, traversant la multitude, venir auprès de la châsse, où il remercie sa bienfaitrice. Le voir et crier au miracle fut une seule et même chose; sa mère surtout, pauvre veuve qui l'avait apporté dans ses bras, et qui, pendant toute la messe, jusqu'au moment de l'élévation, où le prodige s'opéra, n'avait cessé de prier la sainte avec ferveur, élevait sa voix reconnaissante au-dessus de toutes celles qui glorifiaient Dieu et sainte Philomène. L'enfant était tellement estropié, qu'il ne pouvait ni marcher ni même se tenir sur ses pieds; tout le village le savait; et tout le village le vit, aussitôt après la messe, aller, venir dans les rues et sur les places, annonçant la merveille dont il avait été l'objet, et à laquelle tous rendaient témoignage, soit en se précipitant vers lui pour le féliciter, soit en faisant retentir les airs de mille joyeuses acclamations.

Le miracle opéré pendant la sainte messe attira aux vêpres une telle affluence de monde, que l'église ne put suffire à la contenir; un grand nombre s'était arrêté en dehors de la porte, et là se trouvait une femme du village d'Avella, tenant entre ses bras une petite fille, d'environ deux ans, que la petite-vérole avait rendue aveugle. Les médecins les plus célèbres de la capitale avaient été consultés : ils jugeaient le mal incurable; mais la mère affligée, sachant que les choses impossibles à l'homme sont possibles à Dieu, ne désespérait pas de la guérison de sa fille. Elle accourt à Mugnano; et, quoique les passages pour arriver à la sainte parussent fermés, pour la raison que nous venons de dire, elle parvient néanmoins à se faire jour, et se trouve enfin auprès de la châsse. Aussitôt, animée d'une foi vive, elle prend de l'huile de la lampe qui brûlait devant sainte Philomène; elle en oint les yeux de son enfant, et la petite incurable est sur-le-champ guérie. A ce miracle, nouveaux cris de joie, nouveau tumulte produit par l'allégresse et la reconnaissance : le peuple qui est hors de l'église fait écho à celui qui se trouvait dedans : le prédicateur (car tout ceci avait lieu pendant le sermon), dom Antoine Vetrano, ne peut plus faire entendre sa voix; et, comme tous demandaient à grands cris qu'on leur montrât l'enfant qui venait d'être guérie, un prêtre la prend dans ses mains, et, monté sur une balustrade, il la présente aux regards du peuple qui, dans son admiration, élève jusqu'au ciel la puissance de Dieu et la gloire de sa servante.

Il y eut encore, les jours suivants, un grand nombre de semblables prodiges. Nous allons maintenant dire un mot de l'érection de la chapelle de la sainte.

L'intention de dom François n'était pas d'abord de laisser notre thaumaturge dans l'église de Notre-Dame-des-Grâces. Il la destinait, comme nous l'avons dit, à l'oratoire privé qu'il avait dans son habitation. Mais tant d'œuvres merveilleuses, opérées depuis son arrivée à Mugnano, lui firent comprendre que telle n'était pas l'intention du Très-Haut. Il se détermina donc volontiers au sacrifice que la divine Providence lui imposait, et s'occupa désormais uniquement de lui ériger, dans cette même église, un autel où la sainte pût recevoir les hommages de ses dévots. Cet autel fut élevé peu de temps après : on le plaça dans une des chapelles de l'église; mais sa simplicité contrastait un peu, et avec la célébrité de la vierge martyre, et avec la grandeur des miracles dont le Seigneur se plaisait à l'honorer. Je ne veux point par là faire un reproche aux bons habitants de Mugnano ; ils étaient pauvres, ainsi que la plupart des personnes à qui la sainte départait ses faveurs. Leurs aumônes, considérables, eu égard à leurs médiocres revenus, suffisaient à peine, surtout pendant les troubles d'Italie, à l'entretien journalier du culte de la sainte. Ils ne pouvaient par conséquent que former le désir de voir son sanctuaire embelli d'une manière plus convenable. Dieu les exauça, et il se servit à cette fin d'un de ces événements ordinaires, mais qui, dans les pensées de Dieu, ont pour but la manifestation de sa gloire, et du crédit que les saints ont auprès de lui.

Un célèbre avocat de Naples, nommé Alexandre Sério, avait depuis longtemps une grande dévotion à sainte Philomène, et sa femme la partageait avec lui. Comme ils avaient de riches domaines dans le territoire de Mugnano, ils y vinrent en l'année 1814, précisément à l'occasion de la fête, qui, chaque année, se célébrait le jour de la translation. Don Sério souffrait, depuis bien des années, d'un mal interne qui allait le consumant. Sa femme était vivement affligée; mais, espérant tout de la médiation de sainte Philomène, elle lui adressait et lui faisait adresser de ferventes prières, pour obtenir la guérison de son mari. Le jour de la fête, pendant lequel ses instances redoublèrent, et sa confiance aussi, était sur le point de finir, lorsque la bénédiction du très-saint sacrement ayant été donnée, don Alexandre, alors à l'église avec sa femme, fut attaqué de violentes douleurs d'entrailles, qui firent craindre pour ses jours. On se hâta de l'emporter chez lui; et le mal fit en peu d'heures un progrès si rapide et si alarmant, que l'on désespérait de sa vie. Son état ne lui permettait pas même de se confesser. Accablée de douleurs, sa pauvre épouse ne pouvait s'empêcher de s'écrier: «C'est donc là, ô sainte Philomène, la grâce que vous m'avez obtenue!... » Puis, par une inspiration de sa foi, saisissant une image de la sainte, qu'elle trouve sous sa main, elle la jette sur le corps du moribond, en demandant la grâce de le voir au moins, avant d'expirer, muni des sacrements de l'Eglise. Un vœu suivit cette prière : elle s'engagea, au nom de son mari, à faire construire un autel de marbre dans la chapelle de sainte Philomène. Au même instant, le malade recouvre l'usage de ses facultés intellectuelles. Il proteste qu'il est hors de danger, se confesse avec beaucoup d'édification, et, la confession achevée, il se trouve sans douleur, et sans les symptômes ordinaires du mal qui le tourmentait depuis si longtemps.

La grâce avait été obtenue; la promesse s'accomplit; les deux époux allèrent même au delà de leur engagement; et, depuis lors, le sanctuaire, si célèbre aujourd'hui, de la grande sainte, offre à la foule des pèlerins qui le visitent un spectacle plus consolant pour leur dévotion. Une chose surtout attire leurs regards et excite leur étonnement; c'est la grande table de marbre qui couvre l'autel, et où l'on voit encore les vestiges d'un miracle. L'ouvrier, en promenant dessus son ciseau pour l'adapter à sa place, la fendit presque en entier dans sa largeur. Il y avait là un assez grand nombre de personnes, et l'on peut bien penser quelles plaintes s'élevèrent d'une part, et quelle confusion de l'autre. Le sculpteur était cependant très-habile dans son art. Mais enfin, l'humiliation ne pouvant s'éviter, il s'agissait, en attendant mieux, de réparer la brèche, et c'est ce dont il s'occupa. Elle était, à l'extrémité, large de plus d'un doigt; il s'efforça de rejoindre les deux lèvres de cette ouverture, au moyen d'une plaque de fer; et cela fait, il remplissait de ciment toute la longueur de la fente; quand le *doigt de la sainte*, par un prodige inouï, accompagnant la main de l'ouvrier, rétablit dans son premier état ce marbre, séparé auparavant d'une manière si visible. Elle laissa seulement, à l'endroit même de la fente, une ligne de couleur foncée, que les pèlerins prendraient pour une veine du marbre, si on ne leur racontait comment le miracle fut opéré.

CHAPITRE IV.

Prodiges opérés sur le corps de sainte Philomène.

On se souvient du mécontentement qu'éprouva dom François à la vue des défauts que la main inhabile et mal dirigée de l'ouvrier négligea d'éviter en faisant ce corps figuré dont les ossements de notre martyre étaient recouverts. L'attitude qu'il lui avait donnée paraissait n'être pas assez décente. Le coloris du visage, d'un blanchâtre qui déplaisait à l'œil, joint à la mauvaise disposition des dents de la sainte, la défiguraient presque totalement. La châsse était aussi de dimensions trop petites. Mais qu'y faire, après que tout était fini, et tous les plans arrêtés pour la translation du saint corps? On se contenta de suppléer à ces défauts par l'élégance des ornements. Une tunique de soie blanche, symbole de la pureté virginale, et par-dessus, une robe à la grecque, de couleur pourpre, symbole usité du martyre, composaient le vêtement de la sainte. Sa tête, à laquelle on avait adapté une chevelure de soie, couleur châtain, était couronnée d'une guirlande; dans sa main droite elle tenait une flèche : une palme et un lis s'élevaient de sa gauche. Le corps, tel qu'il était placé, n'avait pas plus de cinq palmes de longueur.

Je suis entré dans ces détails, pour que l'on comprenne mieux ce qui va suivre. Lorsqu'il s'agit, en 1814, d'embellir la chapelle de sainte Philomène, on pensa aussi à faire une nouvelle châsse. Depuis plusieurs années, tous les habitants de Mugnano et des pays environnants, qui venaient fréquemment visiter le sanctuaire miraculeux, avaient toujours vu le saint corps dans une même position. Eh! qui aurait pu y toucher, vu que les sceaux y étaient apposés avec soin, et que la famille de Terrès n'avait jamais confié à personne les clefs dont elle était en possession? Néanmoins, un matin, quelques étrangers ayant demandé à le voir, on trouva la situation de la sainte tout à fait changée. La chose paraissait incroyable; mais les témoins ne pouvaient se récuser. Ils avaient vu naguère le saint corps étendu, et ses genoux élevés, présentant la forme d'un angle; et ils voyaient ceux-ci reposant avec décence sur le petit matelas qu'ils avaient en dessous, tandis que le reste du corps, se soulevant, offrait l'image d'une personne assise. Le coussin de la tête n'était aussi plus à sa place; il avait suivi celle-ci vers la partie supérieure de la châsse, où elle s'appuyait. Le bras droit semblait éga-

lement avoir approché un second coussin, pour rendre sa position plus naturelle. La flèche, qui tournait auparavant sa pointe vers le cœur, fut trouvée placée en sens inverse. Même changement du côté gauche. Le bras qui soutenait la palme et le lis s'était élevé en proportion de l'élévation du corps et de la tête; et cette nouvelle disposition avait dégagé une partie de la robe de pourpre, qui, en devenant visible, rendait l'aspect de la sainte plus gracieux. Pour qu'il ne manquât rien à cet ensemble de prodiges, le visage lui-même avait perdu ses premiers traits. Le menton s'était arrondi, comme celui d'une jeune personne qui sommeille. Les lèvres, dont l'ouverture, peu habilement ménagée, rendait le visage difforme, sans néanmoins laisser apercevoir les dents, s'ouvraient maintenant avec une grâce merveilleuse, qui, jointe à l'amabilité de la physionomie et au brillant coloris des joues, flattait agréablement les yeux. La chevelure, auparavant cachée en grande partie, soit derrière le cou, soit au delà de l'épaule gauche, se montrait alors tout entière, et flottait çà et là avec une élégante légèreté. Aussitôt que le bruit de ces merveilles se fut répandu dans Mugnano, tous accouraient pour s'en assurer de leurs propres yeux; et il n'y eut personne, même parmi les mécréants, qui n'en reconnût la vérité; mais ceux-ci prétendirent qu'il n'y avait point là de miracle; ce sont les hommes, disaient-ils, qui ont fait tout cela. On n'avait d'autre réponse à leur faire, que de leur montrer les quatre sceaux de l'évêque de Potenza, restés parfaitement intacts, et leur prouver, comme on le fit, qu'il n'y avait qu'une seule clef, et qu'elle était toujours restée à Naples, dans les mains de madame Terrès. Mais ceux qui s'aveuglent volontairement croient-ils jamais aux preuves, même les plus évidentes? A cette occasion-là même, comme si le ciel eût voulu attester le prodige de cette admirable métamorphose, un enfant de six ans, que la petite vérole avait rendu aveugle, recouvra subitement la vue, en présence de plusieurs personnages d'un grand mérite, qui étaient venus de Naples pour examiner les sceaux et vérifier la clef sur la serrure de la châsse.

Cette même châsse, comme je l'ai dit tout à l'heure, ayant été jugée trop petite, et peu en rapport avec le bel autel qui venait d'être érigé, on se mit en devoir d'en faire une autre. La chose traîna quelque temps en longueur, parce qu'une châsse plus belle exigeait aussi, dans les vêtements de la sainte, un changement qui devait être fort coûteux. Cette dépense ralentissait un peu le zèle, quand une nouvelle merveille vint frapper les regards et commander en quelque sorte l'exécution du changement projeté. On s'aperçut, mais sans y faire d'abord trop d'attention, que les vêtements, dont la couleur était déjà fort altérée, commençaient à se découdre; mais bientôt, voyant que chaque jour ils allaient dépérissant de plus en plus, et qu'une main invisible en détachait, tantôt une pièce, tantôt une autre; en sorte que le fond de la châsse était couvert de lambeaux éparpillés çà et là comme à dessein formé, l'on se convainquit enfin que Dieu, jaloux de la gloire extérieure du saint corps, voulait qu'on le revêtît de nouveau, sans égard aux frais qui devaient en être la suite. On s'en occupa donc plus sérieusement, et du meilleur cœur possible. Il restait une seule difficulté. En prenant les mesures, on avait fait l'observation que la chevelure de la sainte, parfaitement arrangée vers l'épaule droite, laissait sur la gauche quelque vide, à cause du petit nombre de cheveux que l'on y avait mis, lorsqu'on vêtit le saint corps pour la première fois. Les suppléer par des cheveux de femme ne paraissait pas convenable; le temps ne permettait pas de se procurer des cheveux de soie. Dans cet embarras, la veille de la Pentecôte, au moment où l'on découvrait les saintes reliques, on vit encore se manifester les soins, minutieux, il est vrai, aux yeux de la sagesse humaine, mais admirables à ceux de la foi, de la divine Providence, par rapport à notre sainte. De nouvelles et longues flottes de cheveux parurent du côté où se voyait auparavant ce vide, qu'on désespérait de pouvoir remplir. Ils semblaient fraîchement lavés et peignés; leur éclat et leur belle disposition répandaient une nouvelle grâce sur l'extérieur de la sainte. L'on crie encore de toutes parts au miracle; Dieu est glorifié; et l'on procède au déplacement de ce corps vénérable, autour duquel le Tout-Puissant ne cesse de multiplier les plus singulières faveurs.

Mais ce n'est pas tout encore. Quand on eut couvert la sainte des riches vêtements qu'on lui avait préparés, avant même qu'elle eût été mise dans la nouvelle châsse, plus longue d'un palme que la première, toutes les personnes qui venaient la voir par dévotion se disaient, en la considérant : « Notre sainte, sous ses nouveaux habits, paraît plus belle et plus grande qu'auparavant. » On croyait cependant que c'était une pure illusion de la vue. Mais, en la plaçant dans la châsse, il fallut bien convenir d'un nouveau prodige; car le saint corps, au lieu d'y être à l'aise, comme les mesures exactement prises le promettaient, se trouvait encore à l'étroit, ce qui ne pouvait avoir lieu sans supposer une croissance miraculeuse.

La même observation se fit en deux autres circonstances semblables. Une troisième, puis une quatrième châsse ayant été faites, on ajouta un palme de longueur à la première, et ce fut encore insuffisant pour le corps de la sainte, qui avait pris un nouvel accroissement; les vêtements eux-mêmes, auparavant un peu trop longs, et soudain devenus trop courts, attestèrent le prodige. Quant à la seconde, comme on se défiait, pour ainsi dire, de quelque nouveau jeu de l'aimable Providence, des prêtres habiles, en donnant aux membres figurés de sainte Philomène une conformation plus solide, eurent soin de les raccourcir. Mais leur précaution fut inutile. Malgré le rapprochement des os-

sements de la sainte, malgré le raccourcissement du corps qui les enveloppait, malgré la longueur de cette quatrième châsse, il fut de nouveau constaté qu'un miracle, semblable aux précédents, avait eu lieu pour la troisième fois.

On peut d'après cela se faire une idée de la vénération dont ce corps sacré était l'objet; d'autant plus que Dieu opérait sans cesse en lui quelque nouvelle merveille, dont les témoins se plaisaient à être les prédicateurs.

Ici l'on demandera peut-être : Mais à quoi donc viennent aboutir tous ces miracles? Je réponds : A la gloire des saints et à l'édification des fidèles. N'est-il pas écrit que *les yeux du Seigneur sont sur les justes?* qu'*un seul cheveu de leur tête ne tombera point sans sa permission?* que *leurs ossements seront par lui comme gardés à vue?* et qu'*en les voyant germer, ainsi que l'herbe des champs, les serviteurs de Dieu rendront hommage à sa puissance* (1)? J'ajoute que ces merveilles, ou autres semblables, ont toujours été le signe de quelque effet prodigieux, ou déjà opéré par l'intercession de la sainte, ou sur le point de s'opérer; et, d'ailleurs, lors même que l'intelligence de l'homme n'y saurait rien comprendre, qu'en faudrait-il conclure?...

Au mois de juin de l'année 1831, il se trouvait à Mugnano un concours de personnes distinguées qui étaient venues à dessein d'honorer sainte Philomène. En fixant leurs regards sur elle, ils furent ravis d'admiration, et pénétrés des sentiments d'une piété si tendre, qu'on les voyait s'agenouiller, se relever pour baiser l'autel, y appliquer leur front avec respect, et, saintement avides de contempler la thaumaturge, ne pouvoir en détourner leurs regards. Ils s'écriaient à chaque instant : « Qu'elle est belle! qu'elle est belle! quel visage de paradis! » Tout à coup un je ne sais quoi de sévère vient obscurcir le front et les traits de la sainte. Dom François était présent; il en fut étonné, et confessa n'avoir jamais remarqué en elle une semblable altération. Plusieurs habitants de l'endroit rendirent le même témoignage. On se met aussitôt en prière; c'était celle du cœur humilié. Sur-le-champ le nuage se dissipe, la première sérénité reparaît; rien de plus attrayant que l'amabilité de la vierge; elle tenait quelque chose de celle du ciel. Les larmes coulaient de tous les yeux; toutes les bouches glorifiaient la divine puissance; mais ce qui frappa les témoins de ce miracle, autant peut-être que le miracle même, fut l'aveu que fit publiquement l'un d'entre eux. Il déclara, les larmes aux yeux et avec l'humilité la plus édifiante, qu'un instant auparavant il croyait peu à notre sainte religion; mais que, touché de ce prodige, il venait enfin d'ouvrir son cœur à la vérité; et, rendant à la sainte un sincère tribut d'actions de grâces, il la pria d'accepter une riche offrande pour l'embellissement de son autel.

(1) *Isa.* LXVI, 14.

MURET (France), près de Limoges (Haute-Vienne).

On y vénérait d'une manière particulière le corps de saint Etienne de Grandmont, qui mourut, le 8 février 1124, à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Ses disciples l'enterrèrent secrètement, pour éviter la trop grande affluence de peuple, mais la nouvelle de sa mort ne se fut pas plutôt répandue, qu'on accourut en foule en pèlerinage à son tombeau, où il s'opéra beaucoup de miracles. Ces reliques furent transférées à Grandmont quatre mois après sa mort. C'est de là que le surnom de *Grandmontins* fut donné aux hommes pieux qui suivaient la règle de saint Etienne, canonisé en 1189, par le pape Clément III, à la sollicitation de Henri II, roi d'Angleterre. (*Gallia Christiana nova*, tom. II, pag. 646).

MUY (France), en Provence, dans le département du Var.

On voit aux environs de ce bourg la chapelle de Notre-Dame-de-la-Roque, où l'on parvient par un chemin étroit et tortueux sous un berceau de verdure. Près de cette chapelle est un ancien monastère devant lequel sont des places gazonnées et bien ombragées. Non loin de là se trouve un autre appelé le Saint-Trou, crevasse formée dans un rocher, où l'on grimpe, sans lumière, en se traînant entre trois gros rochers qui ne laissent qu'un étroit passage conduisant à une grotte assez éclairée, dont la voûte s'élève fort haut, et d'où l'on sort pour entrer dans un long et large déchirement de la montagne.

MYACO. *Voy.* KIO.

MYANS (NOTRE-DAME DE-), en Savoie, ou la Vierge-Noire-des-Abîmes, près de Chambéry. Voici une jolie description de ce pèlerinage que nous trouvons dans un volume dont il ne nous est pas permis de trahir l'anonyme.

« En l'an 1249, le pape Innocent IV, en guerre avec l'empereur Frédéric II, et voulant engager dans son parti le comte Thomas de Savoie, souverain possesseur des Alpes, accorda au favori de ce prince, nommé Jacques Bonivard, la propriété d'un magnifique prieuré, situé en la ville de Saint-André, sur le penchant du mont Grenier. *Demande fort incivile*, remarque judicieusement l'auteur de l'histoire de la destruction de la ville de Saint-André, « et pourtant ne put le pape le lui « bonnement refuser, crainte de perdre son « amitié et secours. » Advint donc que *ledit* Bonivard, assisté d'une grande compagnie d'amis, de parents et d'officiers, et muni par-dessus toute chose d'une bonne bulle, vint s'emparer du prieuré.

« Les pauvres religieux, chassés avec toute rigueur et violence de leur monastère, erraient sans ressource dans la campagne, tandis que le bruit de la fête que donnait le nouveau possesseur de leur domaine retentissait au loin. Accablés d'un si juste sujet de douleur, ils vinrent se prosterner dans la chapelle de Myans, au pied de l'image révérée de la Vierge Noire en Ethiopienne, invoquant à grands cris son secours et ar-



rosant la terre de leurs chaudes larmes.

« Or, le temps était serein, tout calme, et la lune bien claire ce soir-là ; quand tout à coup on entendit des vents épouvantables et extraordinaires ; l'air fut troublé de grêle et de tempête, et les tremblements de terre furent si violents, que le sommet du mont Grenier s'écroula, et les immenses blocs de rochers qui s'en détachèrent, écrasèrent au même instant la ville de Saint-André, les seize villages qui l'entouraient et leurs infortunés habitants, au nombre de cinq ou six mille. «Et s'épancha ledit abî-« me, ajoute l'historien, une grande lieue de « large et de long, jusqu'aux talons des « pauvres religieux, où il s'arrêta tout « court.» Ne doutant pas que le diable ne fût l'auteur de tout ce désastre, le chroniqueur nous apprend qu'on entendait les derniers démons crier à ceux qui se trouvaient en avant : « Passons, passons outre ; » mais les premiers leur répondaient : « Nous ne pouvons, car la Dame Noire nous en empêche.» De là vient l'extrême vénération que l'on a pour l'image de la Vierge Noire, placée dans la chapelle souterraine de l'église, où il se fait tous les ans de si nombreux pèlerinages.

« Je savais que tout cet étrange appareil de démons culbutant la montagne avait été peint de la manière la plus grotesque sur l'un des murs extérieurs de la chapelle, et je descendis, croyant l'y trouver encore ; mais une malheureuse teinte blanche, passée depuis quelques années sur les vieux murs, anéantit mes espérances : tout avait été effacé, même dans l'intérieur, les figures des apôtres, que l'ancien moine chroniqueur assurait être, de son temps, toutes noires de vieillesse, sans qu'il y parût oncques autre couleur.»

Dans un autre endroit de son livre, l'auteur revient encore sur cette chapelle, et parle un peu plus longuement de l'église qu'y fit élever Jacques de Mont-Mayeur.

« En suivant la route d'Italie, à deux lieues environ de Chambéry, lorsque le voyageur élève ses regards vers la cime des montagnes qui l'environnent, il aperçoit deux tours noires et élancées, qui se dessinent d'une manière tranchante sur les neiges de la chaîne des Alpes. Ces deux tours, demeurées debout après quatre siècles, comme pour perpétuer le souvenir d'un grand forfait et d'une éclatante vengeance, sont tout ce qui reste de la demeure seigneuriale des hauts et puissants sires de Mont-Mayeur. L'événement qui fit raser leur immense castel, par l'ordre des ducs de Savoie, pourrait devenir le sujet d'un drame d'une effrayante beauté, s'il était traité par une main habile. Voici tout ce que la tradition nous a conservé de ce fait mémorable.

« La grande baronnie de Mont-Mayeur, dépendant immédiatement de l'empire d'Allemagne, était possédée, dans l'ancien comté de Savoie, par une branche de la maison de Myolans. Ces seigneurs, redoutables à leurs voisins par les excès qu'ils se permirent longtemps impunément, portaient dans leurs armoiries une aigle éployée, avec cette devise, si bien justifiée par leur caractère indomptable et cruel : *Unguibus et rostro.* Mais ils cédèrent l'autorité qu'ils tenaient des empereurs aux souverains dans les Etats desquels les seigneuries étaient enclavées, et ceux-ci la leur restituèrent à titre de fief dépendant de leur principauté.

« Ce fut au commencement du XVe siècle qu'un procès considérable vint menacer une partie de la fortune du dernier sire de Mont-Mayeur. Sombre et inquiet, on lui vit quitter sa demeure pour se rendre à Chambéry, auprès du seigneur de Fessigny premier président au sénat de Savoie ; celui-ci osa lui répondre sur sa tête du gain de sa cause, et cependant, peu de temps après, le baron la perdit. Le cœur rempli de haine et de ressentiment, il parvint à dissimuler ses projets de vengeance, et vint même, quelques mois après, sous l'apparence d'une franche amitié, convier le président à un festin qu'il donnait dans son château d'Apremont.

« Cette invitation parut d'abord suspecte à ce magistrat de la part du suzerain, mais lorsqu'il lui eut nommé les nobles dames qui devaient honorer sa fête de leur présence, ses craintes cessèrent, et il s'y rendit dans la voiture même du sire de Mont-Mayeur. Tout fut grand et splendide dans ce banquet, quoiqu'il ne s'y trouvât aucune des dames qu'il prétendait avoir invitées ; mais sur la fin du repas, après le dernier toast, porté *au repos des vivants et des morts*, tout à coup la scène change : les lourdes tapisseries qui masquaient le fond de l'appartement tombent, et laissent voir à l'infortuné président une immense salle tendue de noir, au milieu de laquelle se trouvaient un billot et une hache. Alors le sire de Mont-Mayeur, assisté d'une partie de ses vassaux, élevant une voix formidable, procéda au jugement du président, traduit à cet impitoyable tribunal, comme traître et félon à la parole jurée. La sentence aussitôt fut prononcée ; mais suivant les coutumes du temps, où les pratiques de dévotion s'alliaient aux actes de la barbarie la plus sanguinaire, il fit avancer un moine pour préparer le condamné à la mort. Une heure après, il fut décapité au milieu de cette assemblée. Aussitôt l'intrépide baron saisit lui-même cette tête sanglante, la place dans un sac à procès (1), et, se rendant au palais du sénat, la pose sur la table de justice en présence de tous les sénateurs. Il disparut après cet acte d'audace. On ignora ce qu'il était devenu ; mais, par ordre du souverain, les grands biens de cette famille furent confisqués, et le château, dont ils portaient le nom, rasé de fond en comble, à l'exception des deux tours.

« Il est à regretter que le vandalisme et l'ignorance aient laissé brûler, il y a quelques années, toutes les pièces relatives à cet étrange procès, comme d'*embarrassantes paperasses.* Peu d'écrits en parlent maintenant

(1) Historique.



d'une manière détaillée, et c'est encore dans les vieilles archives du monastère de Myans, dont les moines paraissaient tout dévoués à leur terrible suzerain, que j'ai puisé les documents qui constatent l'époque où cette effrayante tragédie eut lieu. Voici ce qu'ils nous en apprennent :

« Le couvent de Notre-Dame-de-Myans, « bâti à la même place que celui qui avait « été écrasé par la chute du mont Grenier, « fut construit aux frais de noble Jacques, « comte de Mont-Mayeur, qui était de l'une « des anciennes nobles et illustres familles « de Savoie. Il faut savoir que puissant Gas- « pard de Mont-Mayeur, son père, au décès « de sa femme, qui ne lui avait laissé que « ce fils unique, s'exerçait en toute œuvre de « piété et de dévotion ; entre autres, la vo- « lonté lui prit, en 1445, d'aller en pèleri- « nage en la terre sainte, visiter les lieux de « notre Rédemption, et conduisit avec lui ce « fils chéri, où lui-même le passa chevalier « du Saint-Sépulcre, et lui mettant l'épée en « la main, le conjura, sous peine de sa malé- « diction, de s'en servir pour la *tuition* de « la foi de celui qui avait souffert la mort « en ce mont du Calvaire. Bientôt après son « retour en son castel, il mourut.

« Jacques de Mont-Mayeur, son fils, uni- « que héritier de ses grands biens et vertus, « fit vœu d'aller en pèlerinage à Saint-Jac- « ques de Galice, son patron, et en plusieurs « autres saints lieux ; et faisant ses pérégri- « nations, arriva tout à propos pour assister « le roi de Castille, en guerre contre les Sar- « rasins, fit maintes signalées prouesses et « très-furieuses guerres ; après quoi il s'en « revint chargé de gloire et de lauriers en sa « maison, où étant de repos, et considérant « les biens et nombreuses seigneuries que « lui avait laissés son père, et les grands « périls dont Dieu l'avait préservé, tant sur « terre que sur mer, délibéra faire construire « en action de grâces, un couvent dans ce « lieu des Abîmes de Notre-Dame-de-Myans, « qui était situé derrière sa seigneurie d'A- « premont ; autorisé qu'il en fut par le « saint-père, il fit tracer les fondements « et jeta lui-même la première pierre le 24 « mai 1458.

« Or, quand on vint à bâtir l'église, ce bon « comte fondateur, voulant laisser en son en- « tier ladite chapelle de Myans, comme chose « sacrée, estimant être un piacle (sacrilége) « inexpiable d'y toucher, et n'ayant place ail- « leurs, fit bâtir l'église sur la chapelle, en « sorte que ce sont deux églises l'une sur « l'autre ; mais celle de dessus, belle et « agréable, et celle de dessous, pour les pè- « lerins, qui descendant et entrant dans cette « basse église, se sentent tout émus d'une « singulière ferveur.

« Après cette première structure, comme « les deux voûtes du côté du grand autel « furent faites, la seigneurie d'Apremont, « pour des raisons inconnues, fut confisquée « au profit du prince, le sérénissime Amédée, « neuvième du nom, duc de Savoie ; lequel « attendant de disposer de ladite seigneurie, « ordonna qu'avec les revenus d'icelle on « achevât ledit chœur........»

« On distingue encore sur la crête de la montagne, où subsistent ces ruines majestueuses, les vestiges d'une route qui fut jadis une voie romaine, et qui, du temps des sires de Mont-Mayeur, était le chemin de la poste. Les anciens habitants de ces lieux alpestres la nomment encore ainsi, et je l'ai suivie moi-même quelque temps pour parvenir au pied de ces tours, que j'ai visitées avec tant d'intérêt.

« Au mariage de Victor Amédée II, avec Marie, fille de Philippe d'Orléans, en 1684, toute la cour de Turin, qui était venue recevoir la princesse aux frontières du Dauphiné, traversa cette ancienne voie romaine de Mont-Mayeur, qu'on avait tâché de réparer, pour arriver à Aigue-Belle. »

MYSIE (Grèce). On célébrait dans cette ville des fêtes en l'honneur de Cérès. Elles avaient cela de singulier, qu'au troisième jour, les femmes chassaient les hommes et les chiens, et se tenaient renfermées dans la ville avec les chiennes. Le lendemain, elles rappelaient les hommes, et cette journée se passait dans les festins et la joie.

FIN DU TOME PREMIER.

